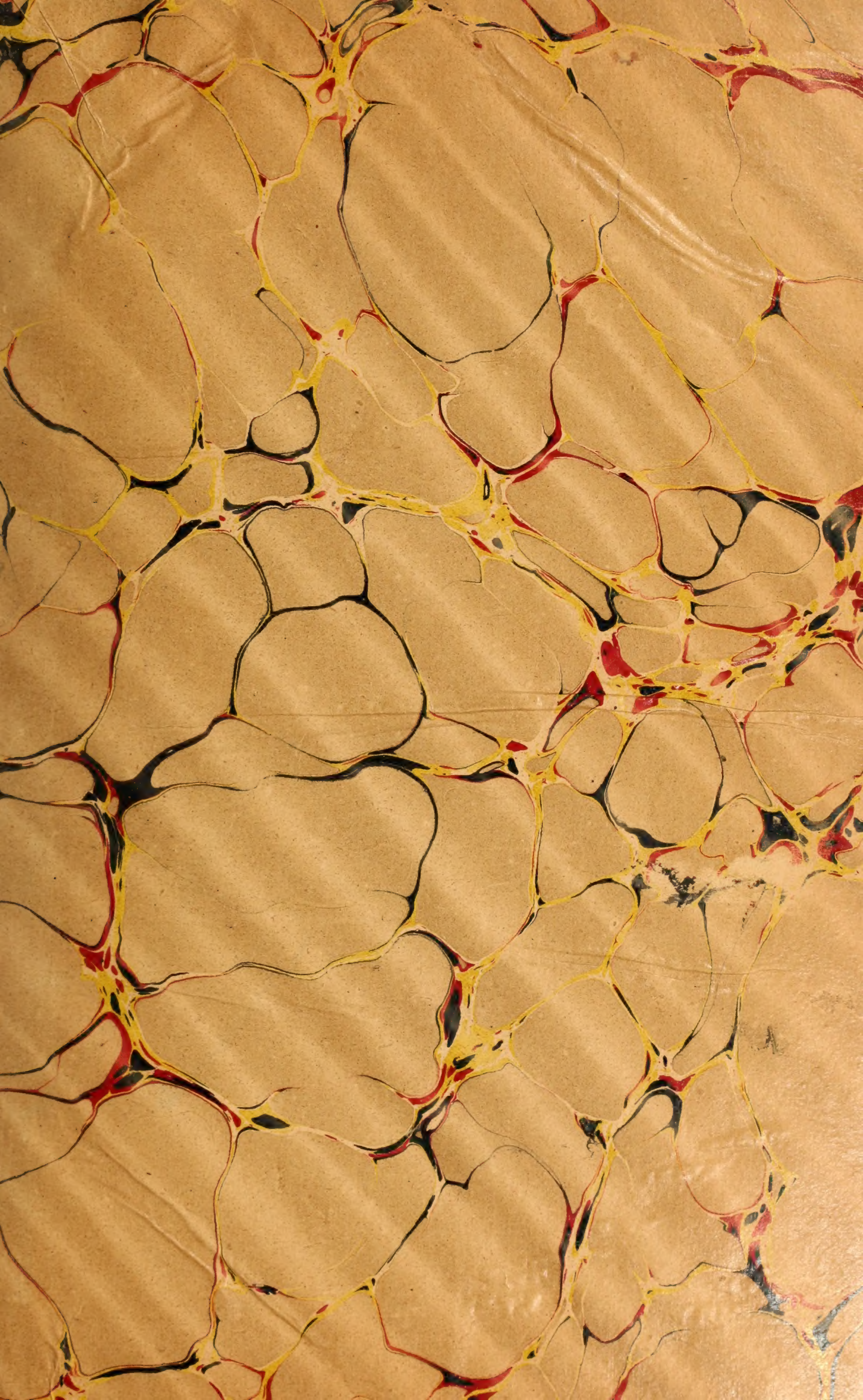


COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE,

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET,* FÉNELON *, MASSILLON *,

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND*, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN*, BALLET, SÉGAUD, SURIAN*, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY*, PÉRUSSEAU, TRUBLET*, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT*, MAROLLES, MAURY*,

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE, DE LA PLUPART

DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS*, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE *, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS, GEOFFRIN, RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE ;

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME TREIZIÈME,

CONTENANT LES ŒUVRES COMPLÈTES DU P. GIROUST, LES ŒUVRES COMPLÈTES DU P. DORLÉANS, ET LES ŒUVRES CHOISIES DE MASSON.



CHEZ L'EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1845.

INDEX

DES AUTEURS ET DES SERMONS CONTENUS DANS CE VOLUME.

Succursale, au Petit-Montrouge, de l'imprimerie de Vrayet de Surcy, rue de Sèvres, 57, à Paris.

NOTICE SUR LE P. GIROUST.

GIROUST (Jacques), jésuite, l'un des meilleurs prédicateurs du dix-septième siècle, naquit à Beaufort, en Anjou, en 1624, et mourut à Paris le 19 juillet 1689; s'étant adonné à la prédication, il remplit avec beaucoup de distinction les chaires de la province et de la capitale. Il aurait été à souhaiter, dit le P. Bretonneau, comme lui de la Compagnie de Jésus, que le P. Giroust eût pris soin lui-même de donner ses sermons au public; mais la langueur où le réduisit une longue maladie, dont il fut attaqué, et dont il se ressentit jusqu'à sa mort, le mit hors d'état de satisfaire là-dessus à ce qu'on attendait de lui Son mal lui inspira même un tel dégoût pour les choses de la vie et pour tout ce qui pouvait lui conserver la haute réputation qu'il s'était acquise, que, bien loin de chercher à faire paraître ses écrits, il ne pensa qu'à les supprimer. On a travaillé à les recueillir autant qu'il était possible, et l'on a cru qu'il ne fallait pas laisser perdre ce qui nous restait de ce célèbre prédicateur. Le P. Giroust prêcha dans Paris durant plusieurs années, et, sans chercher à se distinguer, il y parut toujours avec distinction. Cet orateur avait des qualités précieuses pour son ministère: un esprit droit et solide, une connaissance très-étendue de l'Ecriture et des Pères, de la pénétration dans les matières de théologie, surtout une éloquence naturelle et forte; enfin, une telle autorité en parlant, qu'il donnait à tout un air de vérité qui persuadait et qui touchait. Ce qu'il y avait de plus singulier, ce en quoi il excellait davantage, c'étaient certains mouvements pathétiques où il se laissait emporter à son zèle. Il se conciliait alors une attention que rien n'était capable d'interrompre. En voici la preuve. Un jour que l'instant indiqué pour finir était arrivé et que l'heure vint à frapper, tout l'auditoire ému de ce que disait le prédicateur, lui fit entendre de toutes parts qu'il eût à continuer, et qu'on était prêt à l'écouter aussi longtemps qu'il voudrait. Il cessa néanmoins, et il jugea qu'il ne pouvait laisser les cœurs dans une meilleure disposition que celle où ils étaient. Sa manière de prêcher était aisée et sans fard; mais dans sa simplicité même et dans sa facilité, elle était pleine d'onction et également propre à éclairer les esprits et à gagner les cœurs. Il était convaincu qu'il importe peu à un prédicateur apostolique que ses auditeurs admirent dans ses discours les ornements de l'éloquence, s'ils ne se sentent pas plus animés à profiter des importantes vérités qu'on leur annonce et à mettre en pratique les divines leçons qu'on leur donne. C'est pour cela que, dans le choix qu'il faisait des matières, il prenait celles qu'il jugeait les plus capables de faire naître de grands sentiments de pénitence et de religion. Comme le P. Giroust s'attachait beaucoup plus aux choses qu'aux paroles et qu'il se contentait quelquefois de tracer légèrement sur le papier les points capitaux sur lesquels il avait à parler et de les bien méditer ensuite, ses productions avaient besoin d'une révision exacte pour pouvoir soutenir le grand jour de l'impression; le P. Bretonneau, qui prit soin de les publier, exécuta ce travail, mais sans altérer en rien l'esprit de l'auteur. L'Avent du P. Giroust est intitulé : *Le Pécheur sans excuse.* C'était alors l'usage des prédicateurs, de choisir un dessein général, auquel ils rapportaient tous les sermons qu'ils étaient obligés de prêcher pendant le cours de l'avent. Son Carême est composé de trente-quatre sermons sur différents sujets et sur la Passion et la Résurrection de Jésus-Christ. Le P. Bretonneau mourut avant d'avoir rempli la promesse qu'il avait faite de donner les sermons de son digne confrère sur les mystères, et les panégyriques. Les règles de l'art sont assez bien observées dans les discours du P. Giroust; tout y est rangé suivant la méthode la plus propre à persuader. Les divisions sont justes, les desseins bien pris; le style est judicieusement proportionné aux matières et à la portée de toutes sortes d'auditeurs : aussi y a-t-il plus de force que de délicatesse. Si le P. Giroust se distingua par son éloquence, et laissa bien loin derrière lui ceux qui l'avaient devancé dans la carrière, « il n'a pas, « dit un critique, une onction aussi moel« leuse que le P. Cheminais, ni une élo« quence aussi persuasive; ses sermons, ce« pendant, approchent de cette tournure « vive et douce qui a servi de modèle à ce « dernier : quand on le lit, il est aisé d'y re« marquer beaucoup d'incorrections, qui « pouvaient être moins sensibles dans le dé« bit, où la chaleur de l'action cache ou fait « pardonner les négligences de la composi« tion. » Le P. Giroust se fit encore remarquer par une piété solide et éclairée, par de profondes connaissances, par sa délicatesse en éclairant les autres, par sa docilité à recevoir lui-même des conseils, par sa modestie, et surtout par une pieuse résignation aux volontés du ciel. Ce fut dans ces nobles sentiments qu'il termina des jours consacrés au service de son Dieu, à l'édification, à l'instruction et au salut de ses semblables.

(*Extrait du Dictionnaire des Prédicateurs.*)

SERMONS

DU P. GIROUST, JÉSUITE.

SERMON PREMIER.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Premier prétexte.— *Si je pèche, que m'en arrivera-t-il de mal?*

Hæc cogitaverunt, et erraverunt : excæcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont pensé, et ils se sont trompés; car leur malice les a aveuglés (*Sag., ch.* II).

Il n'y a point de malice, dit saint Augustin, pareille à celle du pécheur. Soit qu'il accomplisse la loi, soit qu'il refuse de l'observer, il est presque également coupable ; car s'il obéit à Dieu, c'est un superbe qui veut s'attribuer toute la gloire d'un bien où Dieu sans doute a la meilleure part ; et s'il est rebelle aux ordres du ciel c'est un prévaricateur qui rejette sur l'auteur de son être ou sur d'autres causes étrangères ce qui ne vient que de lui-même, et qui s'excuse lorsqu'il devrait reconnaître son crime et s'en accuser : *Perversus ideo, quia quod malum, Deo ; quod bonum, sibi tribuit* (*August.*).

Mais il faut convenir, après tout, que le plus grand mal et le plus ordinaire n'est pas tant de s'enorgueillir de quelques actions de vertu que l'on pratique dans les rencontres, que de s'autoriser dans le péché par divers prétextes que la passion invente et dont elle tâche à se couvrir. J'entreprends de les combattre ces prétextes, et c'est le dessein général de cet Avent.

Tantôt l'espérance de l'impunité nous rassure, tantôt notre faiblesse nous désespère. Les uns s'endorment dans un faux repos de la conscience, les autres se flattent d'une fausse volonté de se sauver. Plusieurs se laissent entraîner au torrent de la coutume ; quelques-uns forment des doutes sur la religion. On exagère la difficulté des pratiques chrétiennes. On se contente d'éviter le mal ; et l'on se croit innocent en négligeant de faire le bien. Il y en a qui comptent trop sur la miséricorde divine. Il s'en trouve qui s'excusent sur la multitude de leurs affaires. Le chrétien lâche dit qu'il a la foi et que la foi lui suffit. Le présomptueux se répond de lui-même et s'engage témérairement dans l'occasion. Le respect humain arrête les âmes timides ; et la pénitence enfin paraît trop austère et trop rigoureuse aux mondains. Ce sont là comme autant de retranchements où le pécheur croit être à couvert et où je veux l'attaquer. Montrons à l'homme qu'il ne doit point s'en prendre à d'autres qu'à lui seul de tout le mal qu'il fait. Et vous, mon Dieu, secondez le zèle qui m'anime, comme vous me l'avez inspiré. C'est votre ennemi, Seigneur, que je combats, et c'est en votre nom et pour votre gloire. Voici donc ce que j'ai à vous représenter, chrétiens, dans le cours de mes prédications : *Les prétextes du pécheur ou le pécheur sans excuse.*

Au reste, pour ne me point éloigner de l'intention de l'Eglise qui nous propose aujourd'hui la sévérité du jugement dernier, je me sers de la pensée de ce même jugement contre l'impunité prétendue que le pécheur se promet et que j'ai marquée comme le premier prétexte. Nous avons besoin des lumières du Saint-Esprit ; demandons-les par l'intercession de Marie, en lui disant : *Ave, Maria.*

Ne dites point : J'ai péché, et quel mal m'en est-il arrivé jusqu'à présent? *Ne dixeris: Peccavi, et quid mihi accidit triste* (*Ec.*, V)? Car si le Très-Haut diffère à vous punir, ajoute le Sage, ce n'est que pour vous réserver à un plus rigoureux châtiment : *Altissimus est enim patiens redditor* (*Ibid.*). Or, n'est-ce pas là néanmoins le langage ordinaire des pécheurs qui jugent de l'avenir par le passé, et qui comptent qu'ils seront toujours à couvert des coups dont ils sont menacés, parce qu'ils n'en ont point encore éprouvé de fâcheux? Je veux détruire une si fausse confiance, et il ne faut pour cela que le souvenir du jugement universel. C'est là, c'est à ce jour que le pécheur doit s'attendre d'être condamné. Pourquoi? Parce qu'à quelque tribunal qu'il soit alors examiné, il se trouvera sans excuse. Je veux dire qu'il sera condamné : premièrement, au tribunal de Dieu; secondement, au tribunal de sa propre conscience; troisièmement, même au tribunal des hommes. Je le redis, et ne vous y trompez pas, mon cher auditeur, après une vie criminelle, à ce jour terrible des vengeances divines, vous serez condamné au tribunal de Dieu, lequel dans son jugement n'ignorera rien ni ne pardonnera rien : c'est le premier point. Vous serez condamné au tribunal de votre propre conscience, laquelle à ce dernier jugement fera servir contre vous et votre foi et votre raison : c'est le second point. Vous serez condamné au tribunal même des hommes qui tous au jugement général, chrétiens et païens, prononceront contre vous la sentence : c'est le troisième point. Et voilà tout le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Que les hommes se servent de prétextes devant les hommes pour couvrir leur malice et se justifier, je n'en suis nullement surpris. On peut réussir à séduire des juges égale-

ment ignorants et faibles. Mais que les hommes espèrent par de vaines excuses tromper Dieu et détourner ses châtiments, c'est ce que je ne puis comprendre, puisqu'ils trouvent en Dieu un juge également éclairé et équitable : éclairé, qui n'ignore rien ; équitable, qui ne pardonne rien. Tellement éclairé que dans son jugement dernier il connaîtra tout par les lumières de sa sagesse; et tellement équitable que dans ce même jugement il punira tout par les arrêts de sa justice.

Pour entrer dans ces deux importantes vérités, et pour mieux attaquer d'abord la fausse confiance du pécheur, il faut remarquer qu'au jugement universel, il sera exposé aux yeux de Dieu, nu et dépouillé de tout. En sorte qu'il ne recevra alors de secours ni de sa grandeur passée, ni de sa condition et de son rang, ni des richesses périssables du siècle, ni de la doctrine, de l'expérience, de l'âge. Son iniquité seule paraîtra avec lui et son extrême confusion lui fermera la bouche. *Omnis iniquitas oppilabit os suum* (*Ps*. CVI)

Quand l'homme viendrait au tribunal de Dieu revêtu de tous les avantages du monde, la sagesse divine saurait bien, au travers des plus beaux dehors, démêler le crime et en découvrir toute la laideur; car rien n'est caché à cette lumière éternelle. Et c'est aussi par ce grand principe que saint Augustin nous exhorte tant à craindre partout un Dieu qui connaît tout et qui voit tout, parce qu'il se trouve partout pour tout connaître et pour tout voir : *Ipse timendus est in publico, ipse in secreto* (*Aug.*). Oui, mon frère, craignez Dieu, dit ce saint docteur; craignez-le en public et au milieu des plus nombreuses assemblées; craignez-le en particulier et dans l'intérieur de votre maison. Ses yeux sont toujours ouverts et toujours attachés sur vous, soit durant la nuit où vous reposez, soit durant le jour où vous êtes éveillé : *Quando dormis, videt te : quando vigilas, videt te* (*Idem.*). La lumière éclaire-t-elle ou la lumière est-elle éteinte ? il vous aperçoit également : *Lucerna ardet? videt te. Lucerna extincta est? videt te* (*Idem.*). On ne peut donc assez de fois vous le redire, continue ce Père, craignez celui à qui tout est découvert, et quand vous le craindrez, vous ne pécherez plus : *Time ergo eum, cui omne apertum est, et timendo non peccabis* (*Ibid.*). Que si enfin vous voulez pécher, cherchez un lieu où Dieu ne soit pas présent, et alors faites tout ce qu'il vous plaira : *Aut si peccare vis, quære locum ubi non sit, et fac quod vis* (*Ibid.*).

Mais ce sera surtout, chrétiens, au jour de la révélation que l'œil de Dieu, plus prompt et plus subtil que l'éclair, portera ses regards dans les plus secrets replis des cœurs. Le saint homme Job et le prophète David en ont été saisis de frayeur toutes les fois qu'ils y ont pensé, et la manière dont ils en parlent nous donne assez à entendre combien cette connaissance sera pénétrante, universelle, terrible

Père et roi malheureux, chassé du trône par son propre fils et abandonné de son peuple, David se tourne vers Dieu et lui représente la dure extrémité où il est réduit. Tout le trahit et tout conspire à le perdre. Ce n'est point là, après tout, mon Dieu, reprend le saint roi, ce qui me touche le plus ; mais ce qui me fait trembler, c'est vous-même, ce sont vos yeux. Détournez-les seulement de mes péchés, et je suis content. Que l'orage éclate d'ailleurs sur ma tête pour m'accabler; je demeurerai ferme et tranquille au milieu de toutes les calamités temporelles, si je puis me répondre que vous ne vouliez point entrer en jugement avec moi ; car je sais que nul homme ne sera justifié devant vous : *Quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.*

Plus innocent que le prophète royal, Job ne parlait pas néanmoins autrement que lui. Si Dieu, disait-il, descendait présentement pour me juger et qu'il me fît le récit de toute ma vie, comment est-ce que je lui répondrais? *Si repente interroget, quis respondebit ei* (*Job.*, IX). Il est également puissant et sage, qui pourra donc aller à son tribunal et y paraître avec assurance ? *Sapiens corde est, et fortis robore. Quantus ergo sum, ut respondeam ei* (*Ibid.*) ? Quand je croirais même être exempt de tout reproche et que je saurais que ma conscience est plus blanche que la neige et mes mains pures et nettes, ah ! mon Dieu! je ne me tiendrais pas pour cela hors de péril, parce que vos yeux ne sont pas les miens ; que vous découvrez des taches là où il ne me paraît que de l'éclat et du lustre ; que vous ne voyez que nuages et obscurités, là où je me figure tout brillant et lumineux, et que mes vêtements, c'est-à-dire mes actions extérieures quelque beauté qu'elles semblent avoir, sont néanmoins devant vous ma honte et un sujet d'abomination : *Tamen sordibus intinges me, et abominabuntur me vestimenta mea* (*Ibid.*).

Sur cela, mes frères, quels sont déjà vos sentiments ? Un peu de réflexion sur vous-mêmes. Il ne faudrait pour vous confondre que ces exemples. Car si un prince, selon le cœur de Dieu, comme l'appelle l'Ecriture, c'est David : si un homme avec qui semblaient être nées la charité et la miséricorde, qui fut l'œil de l'aveugle, selon son expression même, le pied du boiteux, la main du pauvre, après avoir racheté ses moindres péchés par de grandes aumônes, après les avoir expiés par de si longues souffrances ; si Job ne se croyait pas encore en état de rendre compte à Dieu, tant l'examen de Dieu lui semblait exact et rigoureux : vous, chrétiens, depuis tant d'années peut-être engagés dans le crime, sans que jamais la pénitence ait rien effacé, à quoi devez-vous vous attendre? Apprenez-le de saint Paul. Il peut mieux que moi vous l'enseigner.

Voici les paroles de l'Apôtre : elles méritent une attention toute particulière : *Vivus sermo Dei et efficax, penetrabilior omni gladio ancipiti, pertingens usque ad divisionem animæ et spiritus, compagum quoque ac me-*

dullarum, discretor cordium et intentionum cordis. Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus (*Hebr.*, IV). La connaissance de Dieu (car c'est, selon Tertullien et les anciens Pères, ce qui nous est signifié par ce terme : *Sermo Dei ;* et saint Thomas, et presque tous les théologiens l'ont entendu de la sorte ; outre que la suite même du texte fait assez voir que c'est le sens qu'il faut prendre), la connaissance de Dieu, dit l'Apôtre, est vive et pénétrante, elle perce plus qu'une épée à deux tranchants : elle va jusquà la division de l'âme et de l'esprit, elle discerne les pensées et les intentions. Il est aisé de remarquer que saint Paul fait allusion à l'anatomie du corps, et qu'il prétend par cette image sensible nous donner une idée de cette division spirituelle que Dieu doit faire des consciences. Car, si vous y prenez garde, il est parlé de fer et de glaive : *Omni gladio ancipiti ;* de jointures et de séparation : *Ad divisionem animæ et spiritus, compagum quoque ac medullarum.* Or, comme avec le ciseau une main habile sait tellement démêler dans chaque partie du corps jusqu'aux moindres fibres qu'on les peut ensuite distinguer toutes, Dieu, avec les rayons de son infinie sagesse fera, pour me servir toujours de l'expression figurée de l'Apôtre, une telle dissection de toutes les puissances de l'âme, qu'il en produira au jour jusqu'aux plus faibles habitudes : *Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus.*

Là, appliquant un trait de sa lumière, il fera paraître les artifices de cet esprit double, dissimulé, flatteur; tant de déguisements, de malignes inventions, de perfidies. Là, d'un regard, ouvrant ce cœur gâté et corrompu, quels abominables mystères il dévoilera! que d'images, d'idées impures! que de criminelles intrigues! quelle envie! quelle haine invétérée! quelles vaines enflures! quels projets ambitieux! quel attachement au monde et à ses faux biens! il n'y a rien de si secret qui ne soit connu et manifesté : *Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus.*

Voilà, dira Dieu, cette inimitié si enracinée et si opiniâtre que rien n'a pu éteindre, et qui fut la source ou de tant de vengeances secrètes, ou de tant de scandaleuses divisions. Voilà ce profane amour qui si longtemps a possédé cet homme sensuel, ces désirs aveugles et grossiers auxquels il s'est laissé gouverner, et qu'il a suivis durant tant d'années ; ces brutales voluptés où il s'est plongé dès la fleur de l'âge, et d'où l'on n'a pu même dans une extrême vieillesse le retirer. Voilà ces yeux pleins d'adultère et d'un péché qui n'eut presque jamais d'intervalle : *Oculos habentes plenos adulterii, et incessabilis delicti* (II *Petr.* II). Que de regards tendres, libres, que d'œillades étudiées pour allumer ce feu et pour l'entretenir, pour donner de l'amour et pour en prendre. Voilà cette langue pleine de fiel et d'amertume, cette langue empoisonnée. Que de traits malins et injurieux! Que de médisances et de calomnies! Que de paroles sales, tantôt proférées ouvertement, et tantôt enveloppées sous de mauvaises équivoques! sera-ce là pour vous, mes frères, un objet bien agréable? ou sans parler encore de vous, quel objet d'horreur devant Dieu, à qui sa sainteté infinie donne une opposition infinie au péché! Je ne puis parcourir tout. Mais que sera-ce quand Dieu vous reprochera cet entêtement de toutes les vanités du siècle, jusque dans l'âge le plus avancé ; ce luxe immodéré qui a tout donné au monde et tout refusé aux pauvres; ces superfluités dans les meubles, dans l'équipage, dans les habits, dans les repas, aux dépens de tant de misérables dont la ruine a servi à entretenir vos folles dépenses; cette vie inutile, dissipée, molle, toute corrompue. Ce détail, si j'entreprenais de le faire, ne finirait point. Mais au tribunal de Dieu il n'y a point de si long détail qui doive coûter plus d'un moment, ni d'embarras que ce Juge infiniment éclairé ne débrouille tout d'un coup sans rien oublier : *Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus.*

Or, en quel état serez-vous alors, mon cher auditeur? Quelle excuse trouverez-vous et quelle sera votre défense? Il n'y en aura point pour vous, car le jugement de Dieu sera l'anéantissement de tous les prétextes, puisque toutes choses y paraîtront sans déguisement, et telles qu'elles seront. Que direz-vous, que ferez-vous, lorsque vous vous trouverez investi de la lumière de Dieu, et qu'il vous mettra devant les yeux toute la suite de votre vie? Voilà tous vos sentiments, toutes vos paroles, toutes vos actions ; ce que vous avez pensé, ce que vous avez dit, ce que vous avez fait. Tout le reste est maintenant passé pour vous, cette gloire mondaine, ces faux plaisirs, ces biens périssables ; mais tant de péchés qu'ils vous ont fait commettre ne le sont pas, ou, s'ils le sont, ils ne le sont pas assez. Ils sont passés de vos mains, mais ils ne le sont pas de mon souvenir, et ils n'en passeront jamais. Je les verrai, et combien de temps? Toujours. J'arrêterai là mes regards, je les y attacherai, afin que, durant tous les siècles, j'aie présente l'idée de vos injustices. Je les connaîtrai, non point seulement en général, mais en particulier, dans tout leur nombre et dans toute leur laideur. O homme! si souvent rebelle à mes ordres, quel trésor de colère avez-vous amassé contre vous? quelle nuée vous environne, et dans une vie si courte, comment avez-vous accumulé tant de crimes? Je les aperçois de tous côtés autour de vous ; partout je les découvre, et partout aussi je trouve la matière de votre supplice, et je relis l'arrêt de votre condamnation : *Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus.*

Si ces vérités vous étonnent, mes frères, j'en ai été touché avant vous, et peut-être plus que vous. Ce que je vous dis, je me le suis dit plus d'une fois à moi-même, pénétré de crainte et humilié devant Dieu. Il est donc vrai que je serai le sujet de ce terrible examen, que le rayon de la divine sagesse en sera l'instrument, et que Dieu emploiera

toutes les lumières de son Esprit à connaître et à révéler toutes mes iniquités. Encore si ce juge, si clairvoyant et si sage, n'était point un juge inexorable, s'il pouvait être fléchi ; mais non, comme il n'ignorera rien, il ne pardonnera rien.

Dans la justice humaine on ne recherche que certains crimes qui troublent la société et qui renversent le bon ordre ; tout le reste demeure impuni. Mais au tribunal de Dieu, je rendrai compte de tout, jusqu'à une parole. Qu'est-ce qu'une parole, et souvent même une parole qui n'a point d'autre malice que d'être oiseuse? Cependant cette parole, dit le Fils de Dieu, ne sera pas sans châtiment. Que sera-ce des usures, des simonies, des emportements, des débauches, des impiétés? C'est présentement le temps de la miséricorde ; mais alors, ce sera le temps de la justice. Or, comme durant la vie, tandis que la miséricorde règne encore, il n'y a point de péché si énorme que Dieu ne soit disposé à nous remettre ; après la mort, quand une fois la justice sera entrée dans ses droits, il n'y aura point d'offense si légère dont il ne tire une vengeance proportionnée. Egalement juste, soit dans ses récompenses à l'égard des saints, soit dans ses châtiments à l'égard des réprouvés, il ne laissera ni la moindre action faite pour lui, n'eût-on donné qu'un verre d'eau en son nom, sans la récompenser, ni la moindre faute commise contre sa loi, ne fût-ce qu'un mensonge, sans en demander une pleine satisfaction. C'est un point dont nous ne pouvons douter, puisque c'est un point de foi. Mais y avons-nous jamais bien pensé? et si nous n'y pensons pas, à quoi pensions-nous? Pas un mouvement de l'âme pour peu qu'il soit déréglé, pas une intention, une réflexion, pas un coup d'œil, un geste, une démarche ; pas une omission, un oubli des devoirs les moins essentiels qui n'ait sa peine : tout sera connu, tout sera puni.

Tout sera puni ! Eh! Seigneur, quelle sera donc la mesure de vos jugements contre moi, et comment la pourrais-je connaître, puisque je ne puis connaître la mesure de mes péchés? Je ne dis pas seulement que je ne puis connaître la mesure des péchés de toute ma vie, mais même des péchés d'une année, des péchés d'un mois, d'une semaine, et peut-être d'un seul jour : c'est un fardeau pesant qui m'accable. Victimes d'iniquité ! ce sera sur toutes en général que vous ferez tomber vos coups ; ce sera sur chacune en particulier. Où en serons-nous, et parmi les autres où en serai-je?

Tout sera puni. Quoi! mon Dieu, plus rien à espérer de votre miséricorde? Non, dit le Seigneur, plus de miséricorde pour vous ; vous l'avez épuisée. Quel langage vous a-t-elle parlé? combien de fois vous a-t-elle appelé? combien de temps vous a-t-elle attendu? Elle avait un terme, et vous y êtes enfin arrivé à ce terme fatal. Vous voilà maintenant dans les mains de ma justice, et l'on n'en sort plus. Il faut qu'on l'entende partout, et que le réprouvé que j'abandonne n'ait plus même d'autre nom que celui-ci : Sans miséricorde. *Voca nomen ejus, Absque misericordia* (*Oseæ* I). L'orage a crevé, la foudre est partie, le mal est sans remède. Ce sont vos péchés qui m'ont changé de la sorte à votre égard, des péchés redoublés, multipliés, accumulés. Vous apprendrez qu'il y a un maître qui règne dans les cieux, un Dieu qui juge le juste et le pécheur, et qu'on ne l'offense point impunément.

Tout sera puni ! Quand l'arrêt de Dieu aura condamné ces attentats sacriléges, qui s'attaquaient directement à lui-même et à sa gloire, la profanation de ses sacrements, le mépris de ses autels, le libertinage et les blasphèmes, sera-ce assez? *Sed adhuc manus ejus extenta* (*Isaiæ* IX). Il faudra encore que le prochain soit vengé. Le bon droit, l'équité, la charité lui étaient dus. Autant de fois et en autant de manières que vous les aurez violés, autant de sujets de condamnation. Quand, en faveur du prochain, l'arrêt de Dieu aura condamné les scandales, les ressentiments, les violences, sera-ce assez? *Sed adhuc manus ejus extenta.* Il faudra encore rendre compte de vous-même. Dieu vous avait chargé de votre âme et de son salut. Autant d'atteintes faites à son innocence, autant de sujets de condamnation. Quand l'arrêt de Dieu aura condamné le crime, regardé en lui-même, sera-ce assez? *Sed adhuc manus ejus extenta.* Il faudra encore porter la peine de tout ce qui l'a accompagné. Autant de circonstances particulières, le lieu, le temps, le motif, les moyens, autant de sujets de condamnation. Quand, parmi les péchés, l'arrêt de Dieu aura condamné ce qu'il y a de capital et de mortel, sera-ce assez? *Sed adhuc manus ejus extenta.* Je voudrais, mon cher auditeur, à force de vous en avertir et de le répéter, vous imprimer tellement cette pensée dans l'esprit que rien ne la pût effacer. Tant d'autres transgressions moins importantes ne seront pas épargnées. Autant de négligences, et des plus petites négligences, de ces négligences si communes et si fréquentes, autant de sujets de condamnation. C'est un fond inépuisable que la malice de l'homme ; et ce sont aussi des trésors inépuisables que les trésors de la justice de Dieu.

Tout sera connu, tout sera puni. Il n'y a sur cela qu'une précaution à prendre : c'est de nous examiner nous-mêmes présentement pour éviter l'examen de Dieu ; de nous juger nous-mêmes, de confesser au tribunal de la pénitence ce que nous craignons que Dieu ne révèle à son dernier jugement ; d'aller nous jeter aux pieds des ministres de Jésus-Christ ; de parler sans dissimulation et sans honte, ou, s'il y a de la honte à parler, de la soutenir durant quelque temps, en la présence d'un homme, pour éviter une confusion infiniment plus grande en la présence de Dieu. Il n'y a point d'autre ressource pour nous que celle-là ; mais aussi c'est une ressource infaillible. Au reste, on ne vous demande pas une recherche scrupuleuse et des retours sur le passé pleins

d'embarras et de défiance. Allez au tribunal de bonne foi ; laissez dire le cœur ; et, après un examen raisonnable, expliquez les choses comme vous les connaissez. C'est avoir tout dit que d'avoir voulu tout dire ; et vous êtes alors assez précautionnés par la confession contre la connaissance et l'arrêt de Dieu. Ajoutez les prières, les jeûnes, les aumônes, toutes les bonnes œuvres qui se présentent à faire. N'en manquez pas une seule. Une action sainte, que vous aurez pratiquée dans une rencontre, sera peut-être devant Dieu la pièce décisive de votre jugement. Faites comme un criminel qui n'omet rien de tout ce qu'il croit pouvoir contribuer à le sauver des mains de ses juges, et qui écarte au contraire avec soin tout ce qui peut, en quelque sorte que ce soit, les prévenir contre lui et lui nuire. Fuyez surtout le péché ; car ma cause est déjà assez mauvaise, devez-vous dire, et Dieu est assez irrité contre moi sans l'offenser encore davantage. Que si vous négligez les salutaires avis que je vous donne, sachez que vous serez condamné, non seulement au tribunal de Dieu, mais encore au tribunal de votre conscience. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Une des plus grandes menaces que Dieu, dans l'Ecriture, ait faite à l'impie, c'est de le confronter, pour ainsi dire, lui-même avec lui-même, et de tirer de sa propre conscience sa condamnation : *Arguam te, et statuam contra faciem tuam* (*Psal.* XLIX). Ainsi quand Dieu, au dernier jugement, ne parlerait point contre nous, le pécheur porte dans lui-même deux juges qui suffiront pour le condamner. L'un est sa raison et l'autre sa foi. Sa raison le condamnera comme homme, et sa foi le condamnera comme chrétien. Il y a sur cela bien des réflexions à faire.

C'est pour conduire l'homme que la raison lui a été donnée, cette portion de la sagesse éternelle par où nous sommes semblables à Dieu. Mais il n'arrive que trop souvent que la nature corrompue l'emporte sur toutes les lumières de la raison et qu'elle en détruit l'empire. Que si toutefois la raison ne sert pas alors à nous régler, elle sert au moins, par un funeste retour, à nous accuser et à nous juger : et c'est le premier témoignage que le pécheur aura à craindre au jugement dernier de la part de sa conscience. Cependant comme la raison naturelle ne suffisait pas pour nous conduire dans les voies de la justice et du salut, Dieu lui a, pour ainsi dire, associé la foi afin d'animer et de rectifier tout ensemble par ses divines connaissances toutes nos actions et de les élever à un ordre supérieur et surnaturel. Mais autant que la foi devrait servir à notre justification par les bonnes œuvres dont elle doit être le principe, autant servira-t-elle à notre condamnation, si ç'a été une foi languissante et morte, telle que la foi des pécheurs ; et voilà le second témoignage que produira contre nous la conscience ; l'un et l'autre également sensibles et convaincants.

Le péché est toujours contraire à la raison. Dès que c'est l'offense de Dieu, c'est une révolte injuste contre un maître de qui nous dépendons essentiellement ; mais si le péché en général blesse la raison, cela est encore bien plus vrai en particulier de certains péchés dont on a horreur par un sentiment même de la nature, dès qu'on y fait quelque réflexion ; péchés trop ordinaires dans le monde, mais dont la passion nous empêche d'apercevoir toute la difformité. La conscience a beau réveiller sur cela de temps en temps la raison endormie ; ou plutôt, la raison a beau quelquefois piquer la conscience, le cœur l'emporte sur l'esprit, la passion triomphe de la raison ; et si l'on est ingénieux, ce n'est que pour se tromper soi-même par ses propres lumières et pour justifier, par de vains raisonnements, une conduite qui renverse toutes les lois divines et souvent même qui dément tous les sentiments humains.

C'est à ce jour où le voile sera levé et tous les fantômes dissipés ; à ce jour où la passion, éteinte par l'éloignement des objets qui l'avaient allumée, laissera toute la liberté à l'âme d'agir désormais par elle-même et de découvrir la vérité ; c'est, dis-je, à ce jour que la raison rentrera enfin dans ses droits ; qu'elle parlera et qu'elle sera écoutée ; qu'elle se dédommagera du long silence qu'on lui a imposé, et qu'elle fera connaître au pécheur, malgré lui, ce qu'il n'a pas voulu voir lorsqu'il était temps encore et que cette vue lui pouvait être profitable.

Que cette accusation aura de force contre vous, chrétiens ! qu'elle sera pressante ! Qui osera parler en votre faveur si vous êtes obligés de parler contre vous mêmes ? et qui pourra vous défendre si vous êtes les premiers à vous condamner ? David, reprochant à l'impie son impiété et ses désordres, le menace de la colère du ciel, et lui annonce qu'il viendra un jour où les justes le voyant dépouillé de ses biens, couvert de confusion et frappé de la main de Dieu, lui insulteront et se diront les uns aux autres, en le montrant : Voilà cet homme qui s'est appuyé sur la vanité, qui se glorifiait tant en ses richesses et qui n'a point mis son espérance dans le Seigneur : *Ecce homo, qui non posuit Deum, adjutorem suum* (*Psal.* LI). J'en fais à peu près autant que le prophète ; et je vous l'annonce, mon cher auditeur, qu'il y aura un jour où vous vous ferez à vous-même le même reproche ; lorsque la conscience étalant à vos yeux toute la suite de votre vie, cette confuse et vaste histoire, pour me servir de l'expression de saint Eucher : *Latissimam et confusissimam totius vitæ historiam* (*Eucher.*), vous vous demanderez vous-même compte de votre conduite et de l'usage que vous aurez fait de votre raison. *Ecce homo !* C'est donc là cet homme éclairé des lumières de la raison et l'image de Dieu ! Cet homme si sage dans toutes les affaires du siècle, et même si fier de sa fausse sagesse : le voilà. *Ecce homo !* Mais où sont ses œuvres ? O monstrueux assemblage ! les voici :

le mensonge, les faussetés, les injustices, les commerces criminels, les excès. Sont-ce là les fruits de la raison ?

Où était-elle, ambitieux, cette raison si équitable et si droite par elle-même, quand, perdant le souvenir de votre origine, vous vouliez, contre tout droit, parvenir à une place où le ciel ne vous avait point destiné ; quand, pour écarter un compétiteur, vous usiez de mille subtilités et de la plus noire politique? La raison suggère-t-elle tant de détours, de jalousies, de cabales? Où était-elle, voluptueux, cette raison si pure, quand, dans l'emportement de votre passion, sans respect des lois les plus sacrées, vous alliez déshonorer une famille et la couvrir d'un opprobre éternel ; vous qui, dans une pareille rencontre, n'auriez pensé, pour satisfaire votre vengeance, qu'au fer et au poison : quand, sacrifiant à vos infâmes plaisirs la vertu d'une jeune personne, sa réputation, son repos, sa fortune, vous vous faisiez une étude de l'attirer dans le piége et de la perdre : quand, oubliant la dignité de votre caractère, vil esclave d'une vaine beauté, vous alliez, comme à une idole, lui prodiguer l'encens, vous humilier à ses pieds, adorer ses caprices et dépendre de ses humeurs ?

Où était votre raison, homme intéressé et avare, quand, brûlé d'un insatiable désir d'avoir, vous arrachiez impitoyablement la subsistance à la veuve et à l'orphelin ; vous laissiez périr le pauvre dans la misère; vous refusiez à l'artisan le juste salaire de son travail : quand, par mille chicanes et par les plus iniques procédures, vous forciez le faible à céder enfin et à se démettre entre vos mains d'un bien qui ne vous appartenait pas, abusant pour cela du crédit que vous donnait votre rang : quand, au milieu de l'opulence, vous preniez encore pour vous enrichir les voies les plus honteuses et les plus basses que peut faire prendre une extrême nécessité, jamais content de tout ce que vous possédiez, lorsque cent autres l'auraient été de la moindre partie? Là-dessus, consultez-vous vous-même et répondez. La raison conseille-t-elle les usurpations, les exactions, la cruauté, l'inhumanité ?

Vous a-t-elle appris, magistrat, à vendre la justice? Vous a-t-elle appris, femme du monde, à trahir la fidélité que vous aviez jurée au pied des autels? Vous a-t-elle appris, pères et mères, à abandonner l'éducation de vos enfants et à les livrer à la conduite de leurs passions? Vous a-t-elle appris, ô vous que Dieu avait choisis pour être les ministres du sanctuaire, la lumière de son Eglise et les pasteurs de son peuple; vous a-t-elle appris à profaner votre ministère par une vie oisive et mondaine, par une vie scandaleuse, et à entraîner par vos exemples dans le précipice ceux que vous en deviez préserver par vos soins? *Ecce homo !* Le voilà cet homme qui voulait tant se prévaloir de sa raison ! et voilà encore ce chrétien qui comptait tant sur sa foi, et qui va trouver dans sa foi même sa condamnation !

Le premier don de Dieu, et l'un des plus excellents, c'est la foi ; et nous pouvons appliquer à cette vertu divine ce que Salomon disait de la sagesse, que c'est par elle et avec elle que nous viennent tous les biens : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa* (*Sap.* VII). C'est la foi qui nous fait enfants de Dieu et les héritiers de son royaume; c'est par elle que nous sommes unis à Jésus-Christ, comme les membres à leur chef, et que nous avons la meilleure part au trésor infini de ses mérites et de ses grâces ; don d'autant plus précieux qu'il nous est plus particulier. Nous sommes si jaloux de certaines préférences dans le monde ; nous aimons à être distingués ; et nous osons quelquefois demander pourquoi Dieu ne nous a pas placés aussi honorablement que ceux que nous voyons sur nos têtes. Ah! chrétiens, s'il y a une distinction à désirer, c'est le choix que Dieu a fait de nous en nous appelant à la foi, tandis qu'il a laissé dans les ténèbres tant de nations infidèles. Cependant, le dirai-je ? puisqu'il y en a si peu qui profitent de ce riche talent, je ne sais s'il ne nous serait pas plus avantageux d'en avoir été privés ; car, à quoi nous sert la foi si ce n'est à nous rendre plus coupables et à attirer contre nous, de la part de Dieu, un jugement plus rigoureux ?

Il ne sera pas nécessaire que Dieu parle pour cela. La foi, aussi bien que la raison, se fera elle-même assez entendre, et le pécheur, non plus seulement en qualité d'homme, mais en qualité de chrétien, prononcera assez hautement l'arrêt contre lui-même ; lorsque découvrant l'état de son âme, il y trouvera deux choses aussi opposées que le sont une créance toute sainte et une vie toute criminelle. Qu'est-ce que j'ai cru? qu'est-ce que j'ai fait? Etais-je chrétien ? ne l'étais-je pas ? A en juger par les connaissances que j'ai eues, je l'étais ; mais à consulter la conduite que j'ai tenue, je ne l'étais pas. J'étais un mondain, un usurpateur, un avare, un ambitieux, un sensuel, un débauché, un homme sans règle, sans probité, sans pudeur. J'étais tout cela, mais pour chrétien, je n'étais rien moins. Que dis-je ? hélas ! je l'étais. Le titre de pécheur ne m'avait point dépouillé du saint caractère que j'avais reçu dans mon baptême. La qualité de réprouvé ne me le fait pas même perdre maintenant, je l'ai porté et je le porte encore, mais à ma confusion. J'étais chrétien, mais je l'étais pour trahir l'Evangile et pour déshonorer la foi que je professais, pour déchirer le sein de l'Eglise où j'avais été formé ; pour en profaner les sacrements par de sacriléges abus ou pour les abandonner par une impiété affectée. Je l'étais pour vivre en sage politique, en idolâtre et quelquefois en bête. Je l'étais et je le suis toujours ; c'est-à-dire que je suis tout à la fois un chrétien et un ennemi de Dieu ; un chrétien et un infracteur de la loi ; un chrétien et un vaisseau de colère, un sujet d'abomination, un anathème. Etaient-ce là les fruits qu'il fallait attendre de cette foi toute céleste qui m'appelait à une perfection si sublime et si relevée ; de cette foi si sage

qui me donnait des règles de vie si sûres et si justes ; de cette foi si puissante qui me proposait de si grands motifs pour me faire agir ; de cette foi, la source de tant de bonnes œuvres dans les autres et dans moi si infructueuse et si stérile ? Mais quelle sera ma récompense ? Telle qu'elle doit être, des foudres et des carreaux, une justice sans miséricorde, un arrêt sans appel, une séparation éternelle de Dieu. C'est à ceux qu'il a comblés de ses bienfaits à ressentir toute la rigueur de ses châtiments.

Ainsi le pécheur convaincu par son propre témoignage, ou bien, comme dit Salomon, demeurera dans un morne silence sans penser à se défendre, parce qu'il n'y aura point pour lui de défense valable ni d'excuse légitime : *Non habebunt in die agnitionis allocutionem* (*Sap.*, *c.* III) ; ou bien ne parlera que pour confesser son crime et pour en demander la peine : *Vœ nobis*, *quia peccavimus* (*Thren.*, *c.* V). Triste et cruelle confession par trois raisons : parce qu'elle sera entière ; parce qu'elle sera contrainte et forcée ; parce qu'elle sera sans absolution.

Confession entière. Il y a mille péchés qui nous sont présentement inconnus, ou parce que le temps les a effacés de notre esprit, ou parce qu'une criminelle illusion nous en cache la malice. Mais là, je veux dire à ce jour, où la conscience (cette conscience si clairvoyante et si incorruptible, lorsque nous la laissons parler et agir) pourra librement s'expliquer ; elle rappellera tout, elle découvrira tout, elle dira tout ce que les années auront en quelque sorte assoupi, elle le réveillera. Ce que le monde aura pallié sous de beaux dehors, elle le fera paraître dans toute sa laideur ; ce que les faux déguisements de la nature corrompue auront justifié, elle le réprouvera ; ce que la flatterie des directeurs, la délicatesse, l'usage du siècle, l'embarras et le tumulte des affaires ; ce que l'esprit trompé par le cœur aura diminué, ou tout à fait éloigné de sa vue pour ne le point apercevoir, elle le rétablira, elle le rapprochera, elle le dévoilera, elle en fera voir jusqu'à un point. Ces doutes si facilement, si favorablement résolus, elle les décidera à son tour, mais par des règles bien contraires aux nôtres. Ces scrupules si bien fondés, mais sitôt étouffés, elle les ressuscitera, elle en fera ressentir toute la pointe. Ce sera le témoin le plus éclairé et le mieux instruit, comme ce sera aussi le juge le plus inflexible et le plus sévère.

Confession contrainte et forcée. Quand un criminel, dans la justice humaine, se voit sur le point d'être appliqué à une question rigoureuse, la frayeur le saisit d'abord, et l'horreur des tourments les lui fait par avance souffrir mille fois. Cependant, parce qu'il s'agit de périr ou de se sauver, l'amour de la vie lui fait reprendre souvent ses esprits, et lui inspire une résolution que la torture la plus douloureuse ne peut surmonter. On a beau le tourmenter en mille manières, le dechirer, le brûler, il demeure toujours maître de parler et de se taire ; et plusieurs ont ainsi échappé au dernier supplice dont ils étaient menacés et qui leur était dû. Mais l'ordre de Dieu, l'évidence du fait, les reproches de la conscience, la haine qu'un pécheur concevra contre lui-même, sa fureur, son désespoir, tout lui arrachera un aveu authentique de ses iniquités : *Vœ nobis, quia peccavimus.* Il le dira malgré lui ; mais enfin il le dira : J'ai péché. Ce grand le dira, ce grand qui méprisait si impunément toutes les lois ; ce grand si fier de son autorité et qui se croyait toutes choses permises, parce que toutes choses lui étaient possibles ; ce grand qui tenait avec tant d'empire sous ses pieds le reste des hommes, et qui exerçait sur eux une tyrannique domination ; il le reconnaîtra, il en conviendra ; j'ai abusé de ma grandeur, je lui ai tout sacrifié, l'équité, l'innocence, Dieu et mon salut. Pauvres que j'ai opprimés, et vous, domestiques, que j'ai faits gémir sous une si rude servitude et que j'ai frustrés encore de vos services ; peuples, provinces, où j'ai porté la désolation, vous serez bien vengés par l'arrêt que le souverain Maître va lancer contre moi, et vous l'êtes bien déjà par la vue que j'ai de mes injustices : *Vœ nobis, quia peccavimus.* Cette femme le dira : J'ai trompé les autres, je me suis trompée moi-même. Cette conduite si régulière n'était qu'une vaine montre. Qui l'eût jamais pensé, que sous une si belle apparence, je cachais de si honteux engagements ? que le secret de ma vie était si corrompu, lorsque le dehors paraissait si composé ; que j'étais la première à ménager des occasions, des entrevues, et qu'il n'y avait plus de frein capable de me retenir dès que je me croyais à couvert des yeux du public ? qui, dis-je, se le fût jamais persuadé ? Il n'est néanmoins que trop vrai, et je ne puis plus céler : *Vœ nobis, quia peccavimus.* Ce libertin le dira ; ce vindicatif, ce médisant, tous le diront : Nous n'avons point voulu écouter la voix de Dieu, nous n'avons suivi que nos idées particulières, nos inclinations, nos ressentiments, nos soupçons, notre libertinage ; nous sommes coupables : *Vœ nobis, quia peccavimus.*

Confession sans absolution. Aussi ne sera-ce point pour demander grâce que le pécheur s'accusera. S'il forme encore des vœux, pour se dérober à la justice divine, ce ne sera qu'en invoquant les montagnes, et en souhaitant mille fois d'être accablé sous leurs ruines : *Montes*, *cadite super nos* (*Luc*, XXXIII) ; en désirant la mort, non pas seulement cette mort temporelle, qui sépare l'âme du corps, mais un entier anéantissement de l'un et de l'autre : *Desiderabunt mori* (*Apoc.*, IX). Souhaits inutiles ! Et quelle sera enfin sa ressource ? condamné au tribunal de Dieu, au tribunal de sa propre conscience, il ne lui restera plus que de l'être au tribunal des hommes ; c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Deux comparaisons achèveront la condamnation du pécheur. Comparaison avec les justes ; comparaison avec les idolâtres et les païens. Je parle d'un pécheur né au milieu

du christianisme et forme dans le sein de l'Eglise, tels que sont ceux qui m'écoutent. Leur état tient, en quelque sorte, le milieu entre celui des justes et celui des idolâtres. Ce n'est pas un état de justice, puisque ce sont des pécheurs; et ce n'est pas aussi un état d'idolâtrie, puisque ce sont des chrétiens. Mais c'est un composé, qui joint ensemble la foi des uns, sans leur innocence, et les vices des autres, sans leur idolâtrie. Or, en comparant le pécheur, premièrement avec les justes, secondement avec les païens et les infidèles, Dieu tirera encore contre lui, de cette double comparaison, un double témoignage; et voilà comment j'entends qu'il sera enfin condamné au tribunal des hommes et par le monde entier.

Je pourrais vous dire dans un sens plus général, avec le Sage, que Dieu, à ce dernier jour, armera contre les pécheurs tous les êtres sensibles et inanimés, visibles et invisibles; que le soleil nous demandera compte de la lumière qu'il a reçue pour nous et qu'il nous a communiquée, que la terre nous reprochera le criminel usage que nous aurons fait de ses biens, que les anges occupés à notre garde nous abandonneront, qu'ils se tourneront même contre nous et nous feront rendre raison du peu de fruit que nous tirons de leurs soins : *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos* (*Sap.*, I). Mais je me resserre; et c'est assez, pour comble de malheur, que l'homme soit condamné par d'autres hommes comme lui. Pécheurs, craignez également et de la part des justes, dont vous méprisez la vertu; et de la part des idolâtres, dont vous surpassez les vices. J'abrége.

C'est un langage assez ordinaire à bien des gens, que si Dieu, dans leur condition, les voulait précisément juger par comparaison avec ceux qui les y ont précédés ou qui y ont vécu au même temps qu'eux, ils ne désespéreraient pas de leur salut. Nous ne parlons de la sorte que parce que nous n'avons égard dans chaque état qu'à ceux qui s'y sont aussi mal comportés que nous. Mais Dieu confondra bien notre présomption, quand il produira à nos yeux tant de personnes vertueuses qui, parmi les mêmes engagements et dans la même situation où nous avons été, se sont sanctifiées. Ecoutez sur cela le Saint-Esprit dans la Sagesse : *Tunc stabunt justi in magna constantia adversus eos qui se angustiaverunt* (*Sap.*, V). Alors les justes, remplis d'une sainte assurance, s'élèveront contre les pécheurs. Ils en ont été persécutés et outragés ; mais ils auront leur tour. Leurs exemples seront des preuves convaincantes de notre lâcheté, de notre mollesse; et la sainteté de leur vie ne servira qu'à relever les désordres de la nôtre. Quel spectacle pour un pécheur! quelle surprise et quels regrets! Les voilà, ceux que nous traitions d'insensés! mille fois plus insensés nous-mêmes : *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam* (*Ibid.*). Ils ont bien vécu : que n'avons-nous vécu comme eux? Ils ont eu la grâce; et ils l'ont conservée, nous l'avions aussi bien qu'eux; mais nous l'avons perdue. C'étaient des hommes comme nous, exposés aux mêmes occasions que nous, dans les mêmes affaires et les mêmes emplois que nous; maintenant ce sont des prédestinés, parce qu'ils ont mérité de l'être; et nous sommes des réprouvés, parce que nous n'avons pas suivi les traces qu'ils nous ont marquées. Ce sont nos juges; et que pouvons-nous répondre autre chose à l'arrêt qu'ils portent contre nous, sinon que nous nous sommes égarés et que nous avons quitté le chemin de la vérité et du salut : *Ergo erravimus a via veritatis* (*Ibid.*)?

Témoignage encore plus fort, quand Dieu viendra à comparer ceux d'un état supérieur avec des gens d'une profession beaucoup inférieure et moins sainte par elle-même; quand Dieu, par exemple, mettra en parallèle un régulier et un séculier, un ecclésiastique sans conduite, sans retenue, sans règle, et un laïque vigilant, sage, réservé; un religieux oisif, négligent, amateur de lui-même, plein des choses de la terre jusque dans sa retraite, et un homme du monde laborieux, exact, mortifié, vide des choses périssables et tout occupé de Dieu; quand Dieu, le dirai je? quand Dieu fera voir à un ministre des autels, à un prêtre sensuel et plongé dans de criminelles habitudes, un cavalier ennemi de ses sens, vainqueur du plaisir et des plus délicates tentations; quand Dieu montrera à un bénéficier avare, intéressé, dur pour les pauvres, un père et une mère dans une famille, chargés d'enfants et peu accommodés, qui se sont retranchés de tout ce qu'ils pouvaient, pour faire des aumônes. Ah! qu'aurons-nous à leur répliquer à tous, mes frères, quand ils nous diront : Vous deviez être nos guides et nos modèles; et vous auriez été pour nous des sujets de scandale et des corrupteurs, si la Providence n'avait pris soin elle-même de nous préserver et de nous conduire. Dans le silence et l'obscurité du cloître, vous vous êtes épargnés, ménagés, flattés; vous vous êtes entêtés d'une préséance frivole et d'un vain avantage; tandis que dans le tumulte et le bruit du siècle, nous nous sommes usés de veilles, de fatigues, de pénitences, de jeûnes; que nous nous sommes méprisés nous-mêmes, abaissés, humiliés. Dans les plus sacrés ministères de l'Eglise, vous avez été tout mondains. Ces revenus, qu'elle vous accordait comme les fruits de votre travail, pour servir à votre subsistance seulement et à celle des pauvres, vous les avez recueillis avec une avidité insatiable; vous n'avez cherché qu'à les grossir par vos intrigues, sans penser à les mériter par votre assiduité. Vous les avez dissipés en jeux, en plaisirs, en parties de divertissement, en équipages, vivant délicieusement et avec un faste immodéré, comme si vous n'étiez entrés dans l'héritage de Jésus-Christ, que pour fournir à des dépenses auxquelles tous les biens de votre naissance et les héritages de vos pères n'auraient pas suffi. Sont-ce là les exemples que vous nous avez donnés, ou que vous nous deviez donner? La sainteté de votre caractère devait vous élever

sur nos têtes; et nous vous voyons sous nos pieds. Allez, réprouvés de Dieu. Vous tous sur qui tombe l'arrêt de sa justice, dans ce jugement de comparaison, vous êtes également condamnables, soit que Dieu vous compare avec les justes, soit qu'il vous compare avec les idolâtres mêmes et les païens.

Cette seconde comparaison que Dieu fera du pécheur, nous a été bien marquée par Jésus-Christ dans l'Evangile : *Regina austri surget in judicio* (*Matth.*, X). La reine de Saba, cette fameuse reine du midi, se lèvera au jugement; contre qui? ah! mesdames, cela s'adresse à vous : *Regina austri.* Une dame païenne condamnera l'indolence et la délicatesse de tant de dames chrétiennes. On se plaint quelquefois qu'on ne peut entendre la parole divine, parce qu'elle demande une trop longue attention, ou parce qu'il faudrait l'aller chercher trop loin. On dit que la rigueur de la saison empêche de venir à l'Eglise et d'assister aux cérémonies de piété. On craindrait d'intéresser sa santé si l'on entrait, ou dans des hôpitaux, ou dans des prisons, ou dans des maisons particulières, qui sont encore plus misérables que l'hôpital et que la prison. On n'y voudrait pas une fois paraître, pour voir la misère de tant de malheureux et pour la soulager. Mais voici une femme d'un rang bien plus distingué que le vôtre, et que mille prétextes devaient plutôt retenir que vous, qui néanmoins descend du trône où elle était placée, quitte ses Etats, entreprend un long voyage, en soutient toutes les fatigues; et cela seulement pour être témoin de la sagesse de Salomon, et pour recueillir ses oracles : *Quia venit a finibus terræ audire sapientiam Salomonis* (*Ibid.*).

Si ce n'est pas assez d'une reine idolâtre pour vous confondre, des peuples entiers le feront. Les Ninivites, ces gens accoutumés à une vie délicieuse et adonnés à toutes sortes de plaisirs, condamneront des chrétiens mous et efféminés comme eux. Pourquoi? parce qu'au moment qu'un homme inconnu, un prophète sans éloquence, sans miracles, leur vint annoncer, de la part de Dieu, qu'ils eussent à corriger leur luxe, à rompre leurs mauvaises habitudes et à sortir de leurs débauches, ils obéirent à sa parole. Ninive, sans différer, se rendit à la prédication courte et simple de Jonas. Ce ne fut pas la sainteté du prédicateur qui les toucha. Il paraît bien, par la résistance qu'il apporta aux ordres du ciel, que ce n'était pas un homme fort soumis à Dieu. Cependant, à peine eut-il ouvert la bouche pour leur prêcher la pénitence, qu'on n'entendit plus dans toute la ville que des gémissements. Le prince, à la tête du peuple, et le peuple, à l'exemple du prince, tous s'humilièrent sous le sac et le cilice, se couchèrent sur la cendre, prièrent, jeûnèrent, en un mot, se convertirent : *Viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione ista, et condemnabunt eam; quia pœnitentiam egerunt in prædicatione Jonæ* (*Ibid.*).

Combien d'autres, mon cher auditeur, seraient revenus aussi promptement et aussi efficacement à Dieu, s'ils avaient eu les mêmes connaissances et les mêmes graces que vous? Malheur à vous, Corozaïn, malheur à vous, Betsaïde; car si les miracles que vous avez vus avaient été dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps que ces villes infidèles auraient fait pénitence (*Luc.*, X). De là, que devez-vous craindre? C'est qu'au jugement vous serez traité avec beaucoup plus de rigueur que ceux de Tyr et de Sidon. Ainsi parlait le Sauveur du monde. Et moi, suivant toujours la pensée du Fils de Dieu, je vous dis : Malheur à vous-mêmes, cœurs endurcis, cœurs aveuglés jusqu'au milieu de la lumière, cœurs insensibles à toutes les impressions de la grâce, esclaves volontaires du péché; malheur à vous. Car des nations auraient renoncé à leur idolâtrie et se seraient sanctifiées, si la Providence leur avait fourni seulement une partie des moyens que vous avez eus et que vous avez encore tous les jours. Vous avez été plus favorisés du ciel, vous en serez plus sévèrement jugés. Plus que des arrêts foudroyants, plus que des malédictions pour vous, de la part de Dieu, de votre part même et de la part de tous les hommes. Affreuse désolation du pécheur à ce moment redoutable! David n'y pouvait penser sans en être consterné. Pensez-y comme lui, chrétiens, il est encore temps; mais cette heure est la dernière peut-être, où vous y pourrez utilement penser.

In me transierunt iræ tuæ, et terrores tui conturbaverunt me (*Ps.* LXXXVII). Je l'ai compris, Seigneur, quel doit être ce jour terrible que vous réservez à vos vengeances. Toute votre colère s'est présentée à moi, ou plutôt je ne l'ai vue encore qu'imparfaitement et en peinture; mais assez, après tout, mon Dieu, pour en être pénétré, saisi, effrayé : *Terrores tui conturbaverunt me.* O jour de honte et de confusion, où les secrets du cœur seront révélés et manifestés! Si tel péché que je cache avec tant de soin et que je n'ai pas voulu même découvrir au tribunal de la pénitence, était seulement connu de quelques personnes, c'est trop peu dire, que j'en rougirais; j'en mourrais. Que sera-ce quand il paraîtra aux yeux de tout l'univers? O jour de douleur et de repentir, où le réprouvé deviendra son propre accusateur et dictera lui-même sa sentence! C'est un cruel désespoir que de se tourner contre soi-même dans son malheur, de se déchirer de ses propres mains et de se donner le coup de la mort, au lieu de chercher à s'en garantir. O jour d'indignation et de fureur, où la justice de Dieu se répandra à grands flots sur les pécheurs, où il appesantira sur eux tout son bras, où il les jugera sans égard, où il les frappera sans miséricorde! Jugement nécessaire et inévitable! Jugement éternel! Voilà, mon Dieu, ce qui me trouble, ce qui me confond : *Terrores tui conturbaverunt me.* Effroi salutaire, si j'en sais profiter. Gravez-la, Seigneur, profondément dans mon âme, cette crainte qui fait les saints, et non point celle des damnés; cette crainte efficace, qui connaît le danger et qui en prévient les suites

funestes ; cette crainte pratique et agissante, qui nous attache à la prière, au travail, aux bonnes œuvres ; cette crainte filiale, qui vous a ramené tant de pécheurs pénitents, qui vous conserve tant de fidèles serviteurs ; cette crainte que l'amour anime, et qui mène à l'amour ; afin qu'après avoir bien appris à vous craindre dans cette vie, et encore plus à vous aimer, je mérite de vous posséder éternellement dans l'autre, où nous conduise, etc.

SERMON II.

SUR L'OBSERVATION DE LA LOI DE DIEU.

Second prétexte. — *Je ne puis accomplir la loi.*

Hæc cogitaverunt et erraverunt : excæcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont pensé, et ils se sont trompés : car leur malice les a aveuglés (*Sag.*, *ch.* II).

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les pécheurs tâchent, par de fausses raisons, à se confirmer dans leurs désordres. C'est un mal aussi ancien que le monde, et dont nos premiers parents, dans le paradis terrestre, nous ont donné l'exemple. Ce fut par l'espérance de l'impunité, que la première de toutes les femmes persuada à son mari de manger du fruit défendu. J'en ai mangé, lui dit-elle, et je n'en suis pas morte; mangez-en, vous n'en mourrez pas plus que moi. Or, chrétiens, j'ai déjà combattu ce prétexte, et je vous en ai fait voir l'illusion. Mais Adam, par la persuasion de sa femme, n'eut pas plutôt violé la loi de Dieu, que l'excuse suivit encore de près son péché. La femme dit de sa part : Le serpent m'a séduite. Et l'homme dit à Dieu : La femme que vous m'avez donnée m'a trompé. Vous m'aviez ordonné de vivre dans une parfaite intelligence avec elle. Je ne l'ai pas voulu contrister. Elle m'a présenté de ce fruit, et j'en ai mangé : *Mulier quam dedisti mihi, dedit mihi de ligno, et comedi* (*Genes.*, III). C'est ainsi que nous ne voulons jamais convenir de notre crime, ni nous avouer coupables.

Ou bien, à nous entendre parler, nous n'avons point fait de mal; ou bien nous n'avons pu empêcher de le faire. Tantôt nous prétendons que ç'a été une surprise, et tantôt une fragilité. Un autre, dit-on, s'y serait laissé prendre comme moi; et il est bien difficile de se tenir toujours dans les bornes que la loi de Dieu nous a marquées. Mais non, mes frères, il n'est pas si difficile que vous le dites ; et ce second prétexte n'est pas plus raisonnable que le premier. Je veux aujourd'hui vous convaincre que vos plaintes sont très-mal fondées quand vous vous récriez si hautement dans le monde sur la difficulté de la loi ; quand vous vous plaignez qu'elle est trop relevée et trop sublime ; qu'il faudrait être plus éclairés et d'une autre nature que nous ne sommes pour la garder; enfin que l'ignorance et la faiblesse où le péché nous a réduits, nous en rendent l'observation presque impossible. Voilà comment vous en parlez. Mais moi, en deux mots, je vais vous montrer que vous êtes là-dessus sans excuse; et en voici deux preuves, qui feront le partage de ce discours. Prétendez-vous que c'est l'ignorance qui vous empêche d'observer la loi de Dieu ? Je dis au contraire que Dieu, en nous donnant sa loi, nous a aussi donné toutes les lumières nécessaires pour la connaître parfaitement : vous le verrez dans le premier point. Prétendez-vous que c'est la faiblesse qui vous empêche d'observer la loi de Dieu? Je dis au contraire que Dieu, en nous donnant sa loi, nous a encore donné toutes les forces nécessaires, pour pouvoir pleinement l'accomplir, ce sera le sujet du second point. Implorons le secours du Saint-Esprit, par l'intercession de Marie: *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Non, vous ne pouvez vous excuser, chrétiens, sur une ignorance prétendue de la loi de Dieu. Deux choses détruisent absolument ce prétexte. Car je prétends, en premier lieu, que quand vous apportez pour excuse le peu de connaissance que vous avez, ce prétexte est toujours faux; parce que vous êtes en effet mieux instruits de toutes vos obligations que vous ne le dites. J'ajoute, en second lieu, que si vous les ignorez, vous n'en êtes pas moins coupables devant Dieu de la transgression de sa loi; parce qu'il ne tient qu'à vous de la connaître. Voilà à quoi je réduis cette première partie.

Je dis d'abord, que quand vous vous plaignez de ne pas avoir une connaissance assez parfaite de vos devoirs, ce prétexte est faux ; car sur quoi peut-il être fondé? Examinons-le, et souffrez que je prenne la chose jusque dans sa source. Est-ce que le maître qui s'est chargé de vous instruire n'avait pas toutes les qualités nécessaires pour cela? Est-ce qu'il n'a pas assez pris soin de vous bien expliquer sa doctrine? Enfin, est-ce qu'elle est par elle-même trop obscure et trop difficile à comprendre? Or, je réponds trois choses. Premièrement, que nous avons eu dans Jésus-Christ le plus excellent de tous les maîtres; secondement, qu'il nous a proposé sa doctrine avec tout l'éclaircissement que nous pouvons désirer et qu'elle demande ; troisièmement, que ce n'est point une doctrine si haute et si relevée qu'elle ne soit en même temps d'une intelligence très-facile. Vous allez connaître, en trois mots, la vérité de ces trois propositions. Si d'abord je m'arrête à certains principes généraux, je descendrai bientôt à des points plus particuliers et qui vous regardent personnellement.

Un maître doit avoir deux qualités. Il faut qu'il soit sensible, et il faut qu'il soit infaillible. Qu'il soit sensible (permettez-moi cette expression), c'est-à-dire, qu'il puisse en enseignant, se faire voir à nous et se faire entendre ; qu'il soit infaillible; en sorte que nous soyons assurés, en recevant ses instructions, qu'il ne peut se tromper lui-même, ni nous tromper. Si ce n'était pas un maître sensible , et que nous ne pussions ni l'entendre, ni le voir, comment pourrions-nous profiter de ses leçons, nous, qui dépendons

des sens en tout, et qui ne parvenons à la connaissance des choses spirituelles que par les corporelles? Si ce n'était pas un maître infaillible, et qu'il pût, ou tomber lui-même dans l'erreur, ou nous y faire tomber, comment pourrions nous suivre avec confiance sa doctrine, et nous en tenir à ses décisions? Or, je dis que Jésus Christ a possédé ces deux qualités, et qu'il les possède encore dans un souverain degré de perfection, et voici comment. L'homme peut bien être vu, (c'est saint Augustin qui parle), mais on ne doit ni le croire, ni l'imiter. On ne le doit pas croire, parce qu'il est menteur, et on ne doit pas l'imiter, parce qu'il est pécheur. Au contraire, Dieu doit être cru, parce qu'il est la première vérité, et il doit être imité, parce qu'il est la sainteté même. Mais il n'était pas visible, parce que c'est un pur esprit. Qu'a-t-il fait? Il s'est fait chair; et tout esprit qu'il est, il a trouvé par là le secret de se montrer à nos yeux et de se faire entendre à nos oreilles. Jésus-Christ a donc été pour nous un maître sensible; et j'ajoute même, comme un principe incontestable de la théologie, que c'est encore un maître perpétuellement sensible. Comprenez ma pensée.

Je veux dire que c'est lui qui gouverne sans interruption son Eglise par la conduite sensible des apôtres, des souverains pontifes et de nos pasteurs. Tellement qu'il n'a point cessé et qu'il ne cessera jamais, jusqu'à la consommation des siècles, d'agir par des organes sensibles et de s'en servir pour conduire ce corps mystique dont il est le chef; ainsi c'est lui qui vous instruit par la bouche des prédicateurs, des confesseurs, des directeurs, suivant cette parole du prophète Isaïe : Le Seigneur ne te refusera plus ses enseignements, et tu verras le maître qui doit t'annoncer les divines vérités : *Non faciet avolare a te ultra doctorem tuum* (*Is.*, XXX). Tu entendras sa voix et il te suivra partout pour te la faire entendre : *Et aures tuæ audient verbum post tergum monentis* (*Ibid.*). Quel avantage pour nous, mes frères! Nous avons un maître qui ne se retirera jamais de nous, qui se rendra toujours présent à nous et sensiblement présent, soit par lui-même, soit par ses ministres. Suivons le chemin qu'il nous montre, c'est celui du salut : *Hæc est via, ambulate in ea* (*Ibid.*). Ne nous en écartons, ni à droite, ni à gauche, de peur de nous égarer : *Et non declinetis, neque ad dexteram, neque ad sinistram* (*Ibid.*). Nous pouvons nous confier d'autant plus à sa conduite, que ce maître sensible comme homme, est encore infaillible comme Dieu. Le voile de notre humanité dont il s'est revêtu, n'obscurcit point les lumières infinies de sa divinité, et tout est connu à cette souveraine sagesse. Maître sensible, maître infaillible, par conséquent le meilleur maître et le plus propre à nous enseigner la sainte loi qu'il nous a apportée du ciel, et qu'il a pris soin, en second lieu, de nous expliquer autant qu'il l'a fallu, pour nous en donner toute la connaissance nécessaire.

Jésus-Christ nous a fait, dans la personne de ses apôtres, une promesse bien consolante, quand il nous a assuré qu'il ne nous traiterait plus comme ses serviteurs, mais comme ses amis : *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos* (*Joann.*, XV). Il y a bien de la différence entre un étranger, un domestique et un ami. Je ne fais rien connaître à un étranger de ce qui me regarde. On a plus d'ouverture pour un domestique, ce n'est pas néanmoins une ouverture entière, et on lui dérobe la connaissance de bien des choses. Mais pour un ami, il n'y a point de secret, on lui découvre tout. Et voilà le rang où nous a mis auprès de lui le Sauveur du monde. Il nous a laissé en héritage son Evangile, nous l'avons entre les mains et c'est dans ce sacré dépôt que toute sa doctrine est renfermée. Il ne nous a rien caché : *Quia omnia quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis* (*Ibid.*).

C'est là que nous apprenons d'où est venu cet Homme-Dieu, pourquoi il est venu, ce qu'il était dans l'éternité et ce qu'il a été dans le temps. C'est là qu'il nous enseigne d'où nous sommes sortis nous-mêmes, et quel est le principe de toutes choses; pourquoi nous demeurons durant un certain cours d'années sur la terre, et quel usage nous avons à faire de la vie; à quoi nous aspirons dans le ciel et quelle sera notre fin dernière, quel chemin nous y doit conduire, et quels moyens il faudra prendre pour y parvenir. C'est là qu'il nous révèle ces grands mystères, ces premières vérités qui servent de fondement à sa morale; les dons du Saint-Esprit, la résurrection des morts, l'immortalité de nos âmes, le jugement universel, le souverain bonheur des prédestinés et les tourments éternels de l'enfer. C'est là qu'il corrige toutes nos erreurs et qu'il réforme tous nos jugements, qu'il nous montre le vrai bien et qu'il nous donne des règles pour le discerner de celui qui n'en a que l'apparence; qu'il propose la vertu sous les images les plus propres à la faire aimer et qu'il peint au contraire le vice avec les plus noires couleurs. Enfin, c'est là que nous trouvons marqués, dans un détail abrégé, tous nos devoirs; devoirs envers Dieu, devoirs à l'égard du prochain et devoirs qui nous regardent nous-mêmes; devoirs de bienséance et de conseil, devoirs de nécessité et de précepte; ce qu'il faut croire, ce qu'il faut pratiquer, ce qu'il faut désirer, ce qu'il faut craindre. Voilà sur quoi roulent les leçons que le Fils de Dieu nous a faites. Il n'a point cherché, comme les maîtres de la sagesse humaine, à envelopper, sous des termes mystérieux, le sens de ses paroles. Ce n'est pas seulement aux philosophes, aux savants du siècle, qu'il a voulu se faire entendre. Loin de son école ce faste orgueilleux! Il a fait part de ses instructions au simple peuple et au vulgaire ignorant. Il les a accommodées à la faiblesse de nos lumières. Tout y est aisé, le style, les figures, les paraboles, les choses mêmes, qui, tout impénétrables et toutes profondes qu'elles sont dans leurs principes, n'ont rien toutefois, dans la pratique et par

rapport à nos mœurs, qui passe les esprits les plus bornés et que les plus grossiers, en troisième lieu, ne puissent comprendre.

En effet, faut-il une longue étude ou une intelligence bien subtile pour savoir ce que Jésus-Christ a dit et ce qu'il a fait? Or, ce qu'il a fait, ce qu'il a dit, voilà tout le christianisme. Ce qu'il a fait, c'est ce que nous devons imiter et il est en cela notre modèle. Ce qu'il a dit, c'est à quoi nous devons nous soumettre et il est en cela notre maître. Ou, si vous voulez, nous avons, dans ce qu'il a fait la règle de nos mœurs, et dans ce qu'il a dit la règle de notre créance. Ou, pour mieux dire encore, l'un et l'autre doit servir également, soit pour animer notre foi, soit pour sanctifier notre vie. Tellement que Dieu, tout Dieu qu'il est, ne pouvait pas mieux nous instruire que par ses exemples et par ses paroles. Ses paroles autorisent ses exemples, et ses exemples confirment réciproquement ses paroles et les mettent dans un plus grand jour.

Dites maintenant, chrétiens, que les lumières vous manquent. Pour moi, je crains au contraire que vous n'ayez trop de lumières et que vos lumières ne servent à vous damner. C'est ce que saint Paul reprochait aux Galates. Cet apôtre avait appris qu'après avoir embrassé la foi, ils y voulaient renoncer, et il leur disait en se plaignant à eux-mêmes de leur inconstance et de leur criminel aveuglement : O Galates insensés, qui est-ce qui vous a aveuglés de la sorte? Qui vous a fascinés et ensorcelés pour vous empêcher d'obéir à la vérité? *O insensati Galatæ? quis vos fascinavit non obedire veritati* (*Gal.*, III)? Avez-vous sitôt oublié les saintes instructions que Jésus-Christ vous a données, et ne vous souvenez-vous plus qu'il est mort devant vos yeux? *Ante quorum oculos Jesus Christus præscriptus est* (*Ibid.*). Ce n'est plus seulement saint Paul qui parle ainsi aux chrétiens de son temps ; c'est moi, mes frères, qui vous parle et qui vous fais le même reproche. Toutes vos obligations ne vous ont-elles pas été prescrites? N'avez-vous pas vos principes, vos maximes, vos exercices, votre loi? La pouvez-vous ignorer, après que le Sauveur des hommes, qui vous l'a apportée du ciel, en a été pour vous un interprète si fidèle dans ses discours et comme une image si sensible dans ses actions ?

Vous voulez, dans l'ardeur de votre vengeance, poursuivre l'ennemi dont vous vous croyez offensé et laver dans son sang l'injure que vous pensez avoir reçue ; mais ne savez-vous pas que Jésus-Christ vous a commandé de pardonner et que la première parole qu'il prononça sur la croix, ce fut pour demander grâce à son Père en faveur de ses bourreaux ? Vous formez, dans le feu d'une passion qui vous domine, mil e projets sensuels, et l'on ne peut vous résoudre à rompre votre chaîne et à sortir de cette habitude ; mais ne vous a-t-on pas annoncé mille fois, au nom de Jésus-Christ, que rien de souillé et d'impur n'entrera dans le royaume céleste? Et ne savez-vous pas dans quel éloignement de tous les plaisirs et de tout ce qui peut flatter en quelque sorte les sens, ce Dieu Sauveur a lui-même toujours vécu? Vous ne pensez, dans le cours de votre ambition, qu'à l'avancement de votre fortune ; vous n'êtes jamais parvenu assez haut, et d'un degré que vous avez atteint, vous aspirez incessamment à un autre ; toutes vos vues aboutissent là et vous y consumez vos soins. Mais ne vous a-t-on pas fait entendre en mille rencontres que Dieu, selon le langage de l'Evangile, résiste aux superbes, et qu'il donne sa grâce aux humbles ? Et ne savez-vous pas même que c'est par les abaissements d'un Dieu humilié et anéanti que vous avez été sauvés ? Vous le savez, vous avez vos règles, vous avez votre modèle ; mais le mal est, dit saint Bernard, que nous ne voulons ni de ce modèle, ni de ces règles. Cependant faites tout ce qu'il vous plaira, ou vous serez gouvernés ou vous serez punis ; ou l'Evangile vous conduira, ou il vous condamnera, puisque c'est toujours sans raison que vous manquez à le suivre et à en pratiquer la loi.

Car pour achever, chrétiens, de vous convaincre, je veux bien convenir avec vous de l'ignorance où vous prétendez être et dont vous croyez tant avoir droit de vous prévaloir. Si vous n'êtes pas instruits, en êtes-vous plus excusables? Et à qui devez-vous vous en prendre qu'à vous-mêmes? Est-ce aux ministres que le Seigneur a chargés de vous prêcher sa parole et de vous porter ses ordres? Mais jamais les prédicateurs furent-ils en plus grand nombre, et jamais ont-ils cessé de vous parler? N'avez-vous pas, dans un siècle aussi éclairé que celui-ci, les plus habiles docteurs pour la résolution de vos doutes, et les plus sages directeurs pour la conduite de vos âmes? Etrange renversement, mon Dieu ! On trouve des maîtres pour tout et l'on profite de leurs leçons. On sait tout aujourd'hui dans le monde et l'on veut tout savoir; il n'y a qu'une chose qu'on ignore et qu'on affecte d'ignorer, c'est la science du salut. On sait dans une danse régler ses pas, dans un concert tenir sa partie, dans une conversation parler juste, dans un ouvrage écrire poliment ; le sexe même se pique quelquefois de bien entendre les plus épineuses questions, et fait parade d'une doctrine qui ne lui convient pas et toujours superficielle. On sait les affaires, le barreau, la guerre, le négoce ; mais l'on ne sait point prier, méditer, se confesser. Nous voyons à nos pieds des gens très-éclairés sur tout le reste commettre des fautes grossières dans la revue qu'ils font de leur conscience à certains temps de l'année pour satisfaire à la coutume; nous en gémissons et nous avons encore bien de la peine à les guérir de leurs erreurs.

On sait le monde, et le grand monde; on en sait toutes les bienséances, les modes, les ajustements, les parures; mais on néglige d'apprendre les points les plus essentiels de la religion, ses mystères, ses pratiques, ses préceptes, ses conseils. Aussi, à voir agir la

plupart des chrétiens, on aurait lieu de croire qu'ils sont pires que les païens. Hors le sacrifice de la messe, auquel ils assistent, ce sont des païens; et souvent, dans cet adorable sacrifice, ne sont-ils pas encore plus païens que les païens mêmes? mille fois moins respectueux, moins appliqués dans nos temples que des idolâtres en présence de leurs faux dieux, et que des infidèles dans leurs mosquées?

On sait la fable et l'on sait l'histoire; on se remplit l'esprit de mille événements ou agréables ou tragiques, mais tout profanes. On prend plaisir à les raconter, et l'on ne finit point, tant on a de noms, de lieux, de rencontres, de faits liés ensemble et arrangés dans la mémoire; mais quand il faut parler de tant de saints personnages, que leur piété a distingués dans l'ancienne loi comme dans la nouvelle, si le discours tombe quelquefois sur les bienfaits et sur la vie d'un Dieu homme comme nous, conversant parmi nous, condamné à mort pour nous; on demeure dans le silence, parce qu'on n'a rien à dire. Enfin, conclut saint Paulin, on a du loisir pour devenir philosophe, et l'on trouve tous les moyens nécessaires pour cela; mais l'on ne sait pas être chrétien : *Vacat tibi ut philosophus sis ; non vacat ut christianus sis* (*S. Paulin.*).

Cependant votre ignorance vous peut-elle servir d'un légitime prétexte devant Dieu? Est-ce une ignorance invincible? Le pouvez-vous ainsi penser, quand la lumière vous vient de toutes parts? L'oseriez-vous dire au milieu de tant de maîtres qui prennent soin de votre instruction et que Jésus-Christ a substitués en sa place pour être les guides et les pasteurs de son troupeau? Mais si vous la pouvez surmonter cette ignorance volontaire, ne le devez-vous pas? et bien loin de vous justifier au tribunal de Dieu, n'est-elle pas au contraire elle-même un nouveau crime? d'autant plus que vous ne négligez pas seulement d'en sortir, mais que vous voulez expressément y demeurer. Vous refusez, comme l'impie, d'entendre, afin de n'être pas obligés de quitter votre libertinage. Vous craignez que les vérités de la foi ne troublent votre cœur et qu'elles n'interrompent le cours de vos plaisirs. Vous jugez bien qu'on ne peut se dispenser de satisfaire à ses devoirs dès qu'on les connaît; mais en même temps vous ne faites pas réflexion que c'est y manquer que de ne les vouloir pas connaître, et que vous vous rendez par là doublement coupables.

Ecoutez-moi donc, chrétiens, et pensez à me répondre. Ou vous êtes instruits, ou vous ne l'êtes pas? Que me direz-vous qui ne vous condamne? Etes-vous instruits? Mais si vous savez ce qu'il faut faire, pourquoi ne le faites-vous pas? N'êtes-vous pas assez instruits? mais à quoi tient-il que vous ne le soyez, et pourquoi ne prenez-vous pas toutes les mesures qu'il faut et qui sont si faciles pour mieux vous instruire? Ah! souvenez-vous de ce mauvais serviteur, qui enfouit son talent au lieu de le faire profiter. Je l'ai bien gardé, dit-il à son maître, quand il lui fallut rendre compte; je n'ai point voulu le hasarder, et je vous le remets dans les mains tel que je l'ai reçu. Mais, serviteur paresseux, était-ce là mon dessein? N'avais-je pas en vue d'en tirer quelque intérêt, et ne saviez-vous pas pourquoi je vous l'avais confié? *Sciebas* (*S. Matth.*, XXV). Vous en étiez informé, ou du moins vous deviez l'être; mes ordres étaient assez précis là-dessus, et il ne vous a manqué que d'y faire plus d'attention. Vous êtes donc un serviteur inutile, et par conséquent un serviteur criminel, digne de ma disgrâce et de mes plus rigoureux châtiments : *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores* (*Ibid.*).

N'attendez point, mon cher auditeur, d'autre traitement que celui-là : *Sciebas;* tout ce qui a pu contribuer au règlement de votre vie et à la sanctification de vos mœurs, on vous l'a fait connaître. J'en serai moi-même témoin contre vous, comme Dieu, de sa part, m'est témoin que j'ai tâché jusqu'à présent à m'acquitter auprès de vous de mon ministère : *Sciebas.*

Je vous ai tant de fois averti que vous serviez un maître jaloux de sa loi et aussi sévère envers ceux qui la méprisent, qu'il est bon à ceux qui la pratiquent. Il n'y a pas un article sur lequel je ne vous aie fait dans la chaire de vérité de fréquentes leçons; et ces mêmes leçons, tant d'autres avant moi vous les ont faites; tant d'autres vous les font encore tous les jours, comme moi et mieux que moi! Hélas! il faudra donc que nos paroles, ces paroles de vie et de salut que le Saint-Esprit nous a mises dans la bouche et que nous puisons dans l'Evangile de Jésus-Christ deviennent pour vous des paroles de mort et de damnation! Vous les laissez échapper, mais il n'y en aura pas une que Dieu ne rappelle un jour pour vous confondre. Vous conviendrez alors malgré vous que vous avez été un pécheur sans excuse, puisque ni les lumières ne vous ont jamais manqué pour voir, ni les forces pour agir, comme il me reste à vous montrer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est un beau principe de la théologie, et dont le concile de Trente a fait une de ses plus belles décisions, que Dieu ne nous commande rien, et qu'il ne peut même nous rien commander qui passe notre pouvoir. Or, Dieu nous ordonne de garder sa loi. Nous le pouvons donc, et il n'est point vrai qu'elle est au-dessus de nos forces et qu'il ne dépend pas de nous de l'observer.

Pour mieux développer ce point, je prends la pensée et les paroles de saint Augustin. Ce Père fait la comparaison de l'ancienne loi et de la nouvelle, ou plutôt il donne la différence de l'une et de l'autre, et la voici : Ce ne sont plus, dit-il, les mêmes sacrements : *Mutata sunt sacramenta* (*S. August.*). Et quant aux obligations que la loi chrétienne nous impose, ajoute-t-il, elles ont trois avantages au-dessus des préceptes de la loi judaïque. Premièrement, elles sont en plus petit nombre; secondement, elles sont plus faciles;

troisièmement, elles sont beaucoup plus salutaires : *Mandata facta sunt pauciora, faciliora, feliciora* (*Ibid.*). Le nombre en est diminué, puisque Jésus-Christ nous a déchargés de tant de préceptes que contenait la loi de Moïse : *Facta sunt pauciora*. Les difficultés en sont moindres, parce que les grâces dans la loi évangélique sont plus abondantes : *Faciliora*. Enfin le fruit en est plus prompt, plus prochain, et par là même plus heureux, depuis que le Sauveur des hommes nous a ouvert les portes du ciel, qui avaient été fermées jusqu'à sa glorieuse ascension : *Feliciora*. Je ne puis rien vous dire de plus convenable à mon sujet, ni rien de plus consolant.

Saint Pierre parlant de l'ancienne loi, l'appelait un joug, non pas un joug léger et doux comme celui de Jésus-Christ, mais tellement pesant, disait-il, que ni nos pères, ni nous, nous ne l'avons pu porter (*Act.*, XV). Vous vous récriez quelquefois, chrétiens, sur la multitude de vos obligations. Que serait-ce, si vous vous trouviez encore assujettis à toutes ces cérémonies dont la loi de Moïse faisait autant de préceptes et dont l'usage est aboli dans le christianisme? Que diriez-vous de tant d'observances et de pratiques différentes? Il fallait dompter par là l'indocilité des Juifs, et tenir ces esprits grossiers et intraitables dans la dépendance et la contrainte. Aussi était-ce un temps de servitude, et Dieu, souverain seigneur et maître absolu de toutes choses, gouvernait alors son peuple beaucoup plus par la crainte que par l'amour. Il les frappait, et ils obéissaient à ses ordres. Il en faisait périr une partie, et l'autre revenait à lui. Mais vous, que j'ai rassemblés dans le sein de mon Eglise, peuple nouveau que j'ai formé, vous serez traités, non point comme des esclaves, mais comme les enfants de mon royaume. Ce n'est, poursuit le Seigneur, ni par la terreur de mes menaces, ni par la violence de mes coups, que je veux vous forcer de vous tourner vers moi ; ce n'est ni par la rigueur, ni par le nombre de mes commandements. J'ai des chaînes pour vous attacher, mais ce sont les chaînes du nouvel Adam : *In funiculis Adam* (*Oseæ* XI); ce sont les chaînes de la charité, les chaînes de l'amour et d'un double amour, de l'amour de votre Dieu et de l'amour de votre prochain : *In vinculis charitatis* (*Ibid.*). Voilà le nœud de la sainte alliance que j'ai contractée avec vous, et le seul point à quoi se réduit tout l'Evangile que je vous ai fait annoncer. *Et ero quasi exaltans jugum* (*Ibid.*). Ce n'est donc pas tant un fardeau que je vous ai imposé en vous la donnant cette loi nouvelle, qu'un fardeau dont je vous délivre, en faisant cesser la loi que Moïse, mon serviteur, avait reçue sur la montagne ; cette loi si étendue dans ses devoirs et non moins rigoureuse dans ses châtiments. J'étais pour les autres un juge plein de sévérité, je serai pour vous un père plein de douceur. J'ai exercé sur eux tout mon empire, j'exercerai envers vous toute ma miséricorde, soit en abrégeant ma loi : *Facta sunt pauciora*, soit en vous la facilitant par une grâce plus abondante : *Faciliora*.

Comme on ne peut rien sans la grâce, il n'est rien aussi qui ne devienne possible et même facile par le secours de la grâce. Or la loi évangélique a sur cela deux belles prérogatives : premièrement, les sacrements de l'ancienne loi n'ont jamais de leur propre fonds donné la grâce sanctifiante : c'est-à-dire que les sacrements qui ont réconcilié avec Dieu un Manassès, un David, tant d'autres pénitents, ne les ont point justifiés par eux-mêmes, et en voici la preuve : car si la loi, dit saint Paul, avait assez de vertu pour opérer par elle-même la grâce et la justification de l'homme, ce serait en vain que Jésus-Christ se serait fait homme et qu'il serait mort pour les hommes : *Si per legem justitia, ergo gratis Christus mortuus est* (*Gal.* II). Ainsi il faut remonter à la source, et reconnaître, après le maître des nations, que toute la grâce vient de la foi en Jésus-Christ, comme d'un principe je ne dis pas unique, mais nécessaire, et par conséquent qu'il n'appartient qu'à la loi chrétienne d'être une loi de grâce et de sanctification.

Il me semble que je pourrais appliquer là une figure que je tire de l'Ecriture, et qui me paraît bien naturelle. Le fils de la Sunamite était mort (IV *Reg.*, IV). Elisée envoie Giési, son serviteur, pour le ressusciter ; mais Giési, avec le bâton du prophète, fait des efforts inutiles. Il a beau tourner, crier, appeler, tout est insensible à sa voix, et le corps demeure toujours sans mouvement. Que fait Elisée ? Il s'y transporte lui-même, et, par le prodige le plus inouï, il se raccourcit et prend la forme de cet enfant. Il applique ses yeux sur ses yeux, sa bouche sur sa bouche, ses mains sur ses mains, ses pieds sur ses pieds, son cœur sur son cœur ; enfin ce mort peu à peu se ranime et il se lève plein de vie. Quel mystère! écoutez-en l'explication, il n'est pas difficile à développer. L'homme avait perdu par le péché la vie de l'âme, et Dieu d'abord envoya Moïse. Ce saint législateur parut la verge à la main et avec les tables de la loi ; il la publia, il l'annonça au peuple, il en recommanda la pratique et en punit sévèrement les infracteurs. Mais le ministre du Seigneur ne réussit pas mieux, après tout, que le serviteur du prophète, et le grand ouvrage du salut de l'homme était réservé à une loi encore plus sainte. Dieu donc est venu lui-même ; il s'est fait en tout semblable à l'homme, passible comme lui, mortel comme lui ; il a apporté du ciel une loi toute divine, il l'a spécialement consacrée, et le caractère particulier de sainteté qu'il y a attaché, c'est ce qu'elle nous communique et par où elle nous sanctifie.

Secondement, comme la grâce habituelle et sanctifiante est une des plus communes et des plus prochaines dispositions aux grâces actuelles, autant que l'une est propre de la loi chrétienne, autant les autres y sont abondantes. Je veux dire que jamais Dieu ne s'est rendu plus présent à nous pour

nous aider par tous les secours de sa grâce, par ces touches intérieures, par ces impressions secrètes qui se font sentir à l'âme, qui la réveillent de son assoupissement, qui l'excitent dans sa langueur, qui la soutiennent, qui la fortifient dans sa faiblesse, qui l'inspirent, qui la ravissent, qui la transportent malgré tous les obstacles que la nature corrompue oppose aux desseins de Dieu, et toutes les difficultés qui se rencontrent dans l'observation de ses commandements; les grâces, dis-je, ne furent jamais plus fréquentes ni ne doivent jamais plus l'être, puisque c'est le prix du sang de Jésus-Christ et le fruit de ses mérites. Elles ne furent jamais plus puissantes, et il ne tient qu'à nous d'en éprouver l'efficace. Mais nous ne sommes occupés que de notre faiblesse. Nous ne regardons que les peines attachées à nos devoirs ; nous aimons à nous persuader qu'ils sont impraticables, et dans cette pensée tout nous arrête.

Cependant, merveilleux effets de la grâce! je les ai mille fois observés: et il vous est important de les connaître. Plus on veut faire pour Dieu, plus on trouve de forces; plus le poids dont on se charge paraît dur et accablant, plus il devient aisé à porter, parce que moins on s'épargne soi-même, plus Dieu répand libéralement sa grâce, et qu'il n'est rien dans une vie chrétienne de si rigoureux que la grâce ne puisse adoucir. Il est vrai que la loi de Jésus-Christ est plus parfaite que les autres, mais en est-elle pour cela plus difficile; non, car au degré de perfection où la loi nous appelle répond une égale mesure de grâces pour nous aider à y parvenir.

Vous êtes surpris, chrétiens, quand quelquefois vous lisez les faits héroïques des saints ou que nous vous racontons les combats des martyrs. Vous n'entendez parler que de retraites, d'abstinences, de jeûnes, de veilles, de prières, de macérations, de tourments, de feux, de roues, de croix. La seule peinture que vous vous en faites à vous-mêmes vous inspire de l'horreur. Voilà néanmoins ce que les saints, ce que les martyrs ont envisagé tranquillement et même avec joie. Ils renonçaient au monde et ils pratiquaient dans toute sa sévérité l'abnégation de l'Evangile; ils se cachaient dans les déserts et s'ensevelissaient en quelque sorte tout vivants; ils passaient les jours et presque les nuits entières en oraison, ils se refusaient les soulagements les plus communs et les plus nécessaires à la vie, mortifiant, crucifiant leur corps. Ils se présentaient au supplice, montaient sur les échafauds, donnaient leur tête et versaient leur sang. Comment et avec quels sentiments? la paix dans le cœur, la sérénité sur le visage, les cantiques de louange dans la bouche, enfin avec une constance plus qu'humaine.

Sans même remonter si haut, nous voyons encore de nos jours, dans le cloître, tous les exercices de la profession religieuse pratiqués avec une ferveur et une persévérance qui nous étonne. Le silence y est continuel, le travail assidu, la méditation fréquente et longue, l'obéissance exacte, la mortification et de l'esprit et des sens ordinaire. Ce zèle a passé jusque dans le siècle, et l'esprit de Dieu n'en est pas tellement banni, qu'on n'y voie, parmi un nombre choisi d'âmes vertueuses, toute la justice chrétienne, remplie avec une régularité même scrupuleuse, et toute la loi observée jusqu'à un point. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est de trouver cette pleine fidélité à garder la loi chez des nations barbares, et dans le sein de l'idolâtrie. On nous fait tous les jours le récit des progrès de l'Evangile et des miracles qu'il opère parmi des peuples infidèles. Nous apprenons avec plaisir comment Dieu est servi dans cette chrétienté naissante. Nous en bénissons le Seigneur, et nous avons sans doute bien lieu de nous confondre, quand nous considérons leur activité et leur vigilance. Ils en viennent tout d'un coup à une tendresse de conscience, à une délicatesse sur les moindres devoirs de la religion, à un amour de Dieu, à une haine d'eux-mêmes, à des austérités et à des pratiques qu'on aurait peine à se persuader, si nous n'en avions pas des témoignages assurés. Pourquoi cette différence d'hommes à hommes? et comment est-ce que les uns, à l'exemple de David, marchent avec tant d'allégresse dans la voie des commandements, et fournissent si heureusement la carrière, lorsque les autres demeurent au bout de quelques pas, et que les plus légères difficultés leur paraissent insurmontables? C'est que les premiers, disposés à tout entreprendre, laissent agir la grâce dans toute son étendue; et que la grâce alors, ou les porte elle-même, ou leur aplanit toutes les voies : au lieu qu'elle perd, pour ainsi parler, toute sa vertu dans ces cœurs lâches et timides, qui lui prescrivent des bornes trop étroites et qui la tiennent captive et resserrée.

Ne nous flattons pas, mes frères : moins vous retrancherez de la loi, plus vous trouverez de facilité à la remplir. Saint Augustin l'a dit, et saint Bernard après lui, et l'expérience que nous en avons tous les jours en est une preuve encore plus convaincante. Je vois des femmes mondaines à qui le plus faible effort coûte, parce qu'elles sont accoutumées à vivre dans une mollesse qui ne peut rien supporter. Je vois des hommes à qui tout fait peine, soit le bien qu'ils font, soit le bien qu'ils ne font pas ; le bien, dis-je, qu'ils font, parce qu'ils ne le font qu'à regret; et le bien qu'ils ne font pas, parce que leur conscience leur reproche qu'ils n'en font pas assez pour se sauver. Moins de réserve avec Dieu et plus de confiance en sa grâce les tirerait de cette tiédeur paresseuse et lente; et autant qu'ils voudraient s'élever à la perfection de la loi et travailler, autant trouveraient-ils le chemin libre et l'ouvrage déjà avancé.

C'est ce qui faisait dire à saint Paul que, s'il ne pouvait rien par lui-même, il pouvait tout avec l'assistance divine, en quoi il mettait son appui, et qui le soutenait : *Om-*

nia possum in eo qui me confortat (*Philip.*, V). L'Apôtre le disait : Pourquoi ne dirions-nous pas comme lui? Je l'ai bien sentie jusqu'à présent, Seigneur, ma faiblesse, et je ne m'y suis que trop abandonné. Mais c'est dans la faiblesse même de l'homme, que vous faites davantage éclater votre grâce, et il ne dépend, après tout, que de moi, d'en faire l'épreuve. Ce qui a été possible à tant de généreux défenseurs de votre loi, à tant d'anachorètes et de solitaires; ce qui l'est encore, soit dans la retraite, à tant de fervents religieux et de saintes vierges, soit dans le monde et dans toutes les conditions qui le composent, à tant de personnes pieuses et fidèles; ce qui l'est au-delà des mers, et dans des terres où à peine votre nom commence à être connu, pourquoi, Seigneur, ne me le sera-t-il pas aussi à moi-même, comme aux autres, et quelle raison ai-je enfin de ne pas espérer? Suis-je moins en état de garder un jeûne, de faire une aumône, de pardonner une injure, de renoncer à un engagement de passion, de fréquenter les sacrements, qu'on ne l'était autrefois de porter des fers et d'expirer sur des brasiers ardents; ou qu'on ne l'est maintenant même, de passer ses jours sous le cilice et dans une continuelle pénitence? Avec la même grâce ne puis-je pas pratiquer les mêmes œuvres? *Omnia possum.* Oui, je pourrais, s'il le fallait, comme les martyrs, souffrir la captivité et la mort; ou, comme tant de zélés observateurs de la loi de Dieu, sacrifier mes inclinations les plus innocentes, et vivre dans un entier renoncement. Je le pourrais. Mais à combien plus forte raison suis-je donc en pouvoir d'accomplir ce qu'il y a dans l'Evangile de plus commun et de moins parfait? Commençons et Dieu achèvera. N'écoutons point la nature, ni ne consultons point seulement nos propres forces; mais comptons sur le Seigneur, qui est fidèle dans sa parole et qui nous a promis de nous seconder. Nous ne voyons que les dehors de la loi et nous nous laissons trop aisément rebuter; mais éprouvons si elle est en effet aussi pénible qu'elle nous paraît, et bientôt les vaines idées qui nous alarment s'évanouiront. Faisons quelques démarches; mettons la main à l'œuvre. Nous y sommes d'autant plus engagés, que la récompense que nous espérons est plus prochaine : c'est un dernier avantage de la loi nouvelle *: Feliciora.*

Les saints de l'un et de l'autre Testament ont considéré bien différemment la mort. Quand les saints de l'ancienne loi en ont parlé, ils l'ont communément représentée sous une image triste et sombre. J'irai aux portes de l'enfer, disait Ezéchias : *Vadam ad portas inferi* (*Isa.*, II). Je descendrai dans l'enfer, disait le saint homme Job, et dans le plus profond abîme de l'enfer : *In profundissimum infernum descendent omnia mea* (*Job.*, XVII). Laissez-moi, Seigneur, ajoutait-il, laissez-moi pleurer quelque temps avant que je passe à cette terre ténébreuse et couverte des ombres de la mort : *Antequam vadam ad terram tenebrosam et opertam mortis caligine.* Ces portes de l'enfer, cet enfer même, cette terre ténébreuse, c'est selon le langage de l'Ecriture, le tombeau, ou bien cette région inférieure, où les âmes justes étaient retenues, jusqu'à ce que le ciel leur fût ouvert, et qu'il leur fût permis d'y entrer. Mais quand, dans la loi nouvelle, les saints ont envisagé la mort, ils l'ont regardée comme le terme et la fin de leurs souffrances, comme un passage prompt et court à une éternelle félicité. Je vois déjà les cieux s'ouvrir devant moi, s'écriait le premier martyr de l'Eglise, saint Etienne, et j'aperçois Jésus-Christ à la droite de son Père, qui m'appelle à lui, pour avoir part à sa gloire : *Ecce video cœlos apertos, et Filium Hominis stantem a dextris virtutis Dei* (*Act.*, VII). Quand serai-je délivré de la prison de mon corps, répétait mille fois saint Paul? Je ne souhaite rien davantage que d'en sortir au plutôt, afin d'aller sans retardement me rejoindre à Jésus-Christ, et de le posséder dans l'éternité : *Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo* (*Phil.*, I). La raison de cette différence est, qu'avant Jésus-Christ nul n'était admis dans le ciel, mais que les saints, après la mort, tout comblés qu'ils étaient de mérites, bannis de ce bienheureux héritage, attendaient que le Messie les y conduisît et qu'il les retirât de leur exil; au lieu que l'entrée en est ouverte désormais, depuis que le Sauveur des hommes y est monté, comme notre chef, et qu'il y a pris place à la droite de Dieu. Ainsi Abraham, Isaac, Jacob, tous ces fameux patriarches de l'ancienne loi regardaient seulement de loin cette céleste patrie : *A longe aspicientes* (*Heb.*, XI). Mais nous, chrétiens, nous la voyons de près, et c'est à cette vue que je puis bien vous adresser les paroles de l'Apôtre, dont je fais la conclusion de ce discours.

Et hoc, scientes tempus, quia hora est jam nos de somno surgere : nunc enim propior est nostra salus, quam cum credidimus (*Rom.*, XIII). Mes frères, l'heure est enfin venue; et c'est trop longtemps vous endormir dans une molle paresse. Dieu ne vous a pas donné sa loi pour la négliger, comme il ne vous en recommande pas aussi l'observation, pour ne vous en point récompenser. Souverain législateur et Seigneur, il pouvait vous demander une obéissance parfaite, sans autre fruit pour vous que de rendre à son suprême domaine l'hommage qui lui est dû : et vous-mêmes touchés de ses bienfaits, vous devriez vous soumettre à ses ordres, sans autre dessein que de lui marquer votre reconnaissance et votre amour. Mais il connaît notre cœur, et il sait combien notre propre intérêt nous anime. Il y a eu tout l'égard que vous pouviez attendre d'un maître également libéral et puissant. Tous ses trésors vous sont ouverts, et tous ses trésors sont à vous, pour peu que vous vous fassiez de violence pour garder la loi qu'il vous a donnée.

C'est une violence qu'il faut vous faire : j'en conviens. Mais on peut tout, dès qu'on espère beaucoup; surtout quand ce n'est point une espérance longtemps différée, mais

présente : *Nunc enim propior est nostra salus quam cum credidimus*. Le soldat oublie le péril, dès qu'il voit le prix qu'on lui propose. La capitaine rappelle toute sa force, dès que la victoire commence à se déclarer pour lui, et qu'il ne faut plus qu'un dernier effort pour la rendre complète. Les ouvriers de l'Evangile, dans l'attente du salaire qu'ils devaient remporter avec eux, dès le soir même, soutinrent toute la chaleur du jour. Et la promesse que Dieu nous a faite d'une récompense si peu éloignée, est sans doute un grand motif pour fortifier un chrétien et pour allumer sa ferveur.

C'est ainsi que saint Augustin s'encourageait lui-même. Encore quelques moments, et au bout de quelques moments le ciel est à moi. Quand la fidélité que Dieu me demande me rendrait la vie plus insipide encore et plus ennuyeuse, la vie est si courte et l'éternité la touche de si près et est si longue! Pourquoi tant craindre pour l'une, qui passe si vite? Et pourquoi ne pas aspirer sans cesse à l'autre, qui doit sitôt commencer, et ne jamais finir? Votre loi, mon Dieu, gêne les sens, il est vrai. Elle ne peut s'accommoder avec ma délicatesse naturelle; mais si ce que vous m'ordonnez, Seigneur, a de quoi d'abord m'étonner, ce que vous me promettez a bien encore plus de quoi m'attirer : *Nunc enim propior est nostra salus*. Nous ne sommes plus à ces temps, où Dieu, pour engager son peuple à la pratique de sa loi, ne leur promettait communément que des récompenses temporelles; la santé de leurs troupeaux, la fertilité de leurs campagnes et la graisse de la terre. Nos espérances sont infiniment plus relevées; et Dieu ne nous promet rien moins que le souverain bien, ni rien autre chose qu'un bonheur tout céleste. Mais que dis-je? hélas! et n'est-il pas vrai, que si Dieu avait attaché la fortune humaine à l'observation de sa loi, les devoirs du christianisme ne seraient plus difficiles pour nous? Malheur à nous, mes frères, si nous nous conduisons par ces vues charnelles. Mais heureux mille fois ces vrais Israélites, disons mieux, ces parfaits chrétiens, qui ne manquent à rien de tout ce qu'ils doivent à Dieu; et qui ne perdront rien aussi de tout ce que Dieu leur prépare dans le ciel, pour fruit de leur vigilance et de leur soumission : qui mettent toute leur étude, comme le prophète, à connaître les commandements du Seigneur: qui les portent profondément gravés dans leur esprit, pour les méditer sans cesse; qui les portent dans leur cœur, comme l'objet de leurs sentiments les plus tendres, et le sujet de leurs vœux les plus ardents; enfin, qui les font, pour ainsi dire, passer jusque dans leurs mains, pour en faire la matière de toutes leurs actions. C'est par là qu'on arrive à la gloire, que je vous souhaite, etc.



SERMON III.

SUR LA FAUSSE PAIX DE LA CONSCIENCE.

Troisième prétexte. — *Ma conscience ne me reproche rien.*

Hæc cogitaverunt et erraverunt: excæcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont pensé, et ils se sont trompés: car leur malice les a aveuglés (*Sag.*, *ch.* II).

Je me figure que vous me faites maintenant, chrétiens, la même demande que fit un jour le peuple à Samuel, et que vous voulez savoir de moi, si je viens à vous avec un esprit de douceur et de paix, ou si je ne suis point chargé pour vous, de la part de Dieu, de quelqu'ordre rigoureux : *Pacificusne est ingressus tuus* (I *Reg.*, XVI). Ne vous alarmez point de ma présence, dit le prophète, elle n'aura rien de fâcheux pour vous. Venez seulement; offrons ensemble un sacrifice solennel à Dieu et ayez soin de vous sanctifier : *Sanctificamini et venite mecum*(*Ibid.*). C'est ainsi que répondit Samuel; mais moi je vous fais, mes frères, une réponse toute contraire et je vous déclare d'abord, qu'à l'exemple de Jésus-Christ, ce n'est point présentement la paix, mais la guerre que je vous annonce : *Non veni pacem mittere, sed gladium* (*Matth.*, X). Je viens troubler un repos funeste, où s'endorment les pécheurs. Repos léthargique, d'autant plus mortel, qu'il est plus tranquille. Repos d'une conscience malade, mais qui croit, dans la violence même de son mal, jouir cependant d'une pleine santé; d'une conscience criminelle, mais qui, sur le point de tomber entre les mains de Dieu et d'en ressentir les coups, se flatte néanmoins d'être en assurance, et s'entretient par là dans un faux calme. J'explique encore davantage ma pensée.

Si je parle de pénitence à un homme du monde; si je tâche à lui faire connaître la méchante disposition où il est, et le danger auquel il se trouve exposé : Ma conscience ne me reproche rien, dit-il, et je ne sens là-dessus aucun trouble. Vous n'en sentez pas, mon cher auditeur, je le sais; mais voilà justement ce qui met le comble à votre malheur; car, hélas! s'écrie saint Augustin, quel homme est plus misérable que celui qui ne connaît pas sa misère et qui, faisant compassion à tous ceux qui le voient, n'est pas touché lui-même de son état : *Quid miserius misero non miserante seipsum* (*Aug.*)? N'êtes-vous pas, mes frères, du nombre de ces pécheurs endurcis? et suivant la pensée de Richard de Saint-Victor, qui fut un des maîtres les plus consommés dans la vie spirituelle, que doit-on juger de la confiance où vous vivez au milieu des engagements du siècle? Ce Père dit que le repos de la conscience ne se rencontre qu'en trois sortes de personnes : dans les ignorants, dans les grands saints et dans les grands pécheurs. Vous mettrai-je parmi les ignorants? ce serait trop vous rabaisser. Vous compterai-je parmi les grands saints? ce serait trop vous élever. Il reste donc à conclure que vous êtes de grands pécheurs, et cette conclusion n'est peut-être que trop

véritable. Quoi qu'il en soit, je veux vous parler de la fausse paix de la conscience. Je vous apprendrai d'abord comment elle se forme et je tâcherai ensuite à la détruire. Je vous en ferai voir les principes, ce sera le sujet de ma première partie. Je vous en donnerai les remèdes, ce sera le sujet de la seconde. L'une et l'autre va faire le partage de ce discours. Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Bernard distingue deux sortes de consciences. Il y a, dit-il, une bonne conscience et il y en a une mauvaise. La bonne conscience, ajoute-t-il, doit être encore divisée en deux autres, aussi bien que la mauvaise conscience ; car il y a, poursuit ce Père, une bonne conscience troublée et une bonne conscience tranquille ; comme il y a une mauvaise conscience inquiète et agitée et une mauvaise conscience paisible et endurcie. Je n'ai point à parler ici de la bonne conscience, soit qu'elle soit sujette aux peines et aux scrupules, soit que le calme l'accompagne et qu'elle jouisse d'un saint repos. Mon dessein même n'est pas non plus de parler d'une mauvaise conscience timide encore dans son péché et déchirée de remords. Il est vrai que cet état est bien fâcheux. Un homme flottant sans cesse entre le bien et le mal, entre le désir et le repentir, se trouve dans une incertitude cruelle qui le fatigue, et vit dans une perpétuelle vicissitude, qui fait son tourment : tantôt plongé dans le crime et enivré de ses douceurs : mais bientôt ensuite saisi de frayeur et dévoré de regrets ; aujourd'hui, dans le transport de sa passion, méprisant tous les foudres du ciel, et demain croyant les entendre tous gronder sur sa tête et se condamnant lui-même aux plus sévères châtiments de Dieu ; mille fois proposant de se relever et retombant autant de fois. C'est un chrétien ambigu, pour me servir du terme de Zénon de Vérone : *Anceps christianus* (*Zen. Ver.*). C'est un faux chrétien : *Delusorius christianus.* Il est plein d'estime pour la vertu ; mais il n'en est pas moins plein d'amour pour le monde, qui le tient attaché, et dont il n'a pas le courage de se déprendre ; mais ce n'est point, après tout, encore un pécheur désespéré, et ce trouble salutaire qu'il ressent, est une marque certaine qu'il est toujours susceptible des sentiments de la grâce, ou qu'il le peut aisément devenir, si la grâce fait en sa faveur un nouvel effort et que Dieu se serve de cette disposition prochaine pour le porter à la pénitence.

Mais, hélas ! que faut-il attendre de ces consciences gâtées, corrompues et toutefois intrépides et sans alarmes, lorsqu'il y a tout à craindre et que le danger est plus pressant? n'est-ce pas là un mal presque incurable ? Pourquoi ? Pour deux raisons : l'une, est la mortelle insensibilité de ces pécheurs à l'égard de leur péché, et l'autre, l'extrême vivacité qu'ils conservent d'ailleurs pour tout ce qui l'entretient et qui le nourrit. Ils se trouvent bien dans cette vie sensuelle et molle,; rien ne les y choque, ni ne les contredit. Ils y font donc consister leur félicité prétendue. Vouloir qu'ils y renoncent, c'est demander d'eux, ce qu'ils ne feront apparemment jamais.

Etrange maladie, où se trouvent compliqués des maux si différents et si opposés en apparence ! tant d'insensibilité d'une part et tant de sensibilité de l'autre. Monstrueux assemblage du péché, qui fait toute l'horreur de l'enfer par le trouble qu'il y cause, et de la paix, qui fait toute la douceur du ciel et qui doit être le prix de l'innocence? De là, encore une fois, nulle espérance de guérison. Ah ! si j'apercevais au moins dans cette conscience criminelle, quelques légers commencements des peines de l'enfer ; si ce cœur paraissait quelquefois, ou piqué par la douleur ou serré par la crainte, sa perte ne serait pas encore assurée. La crainte et la douleur, l'ennui et le dégoût de son état, pourraient à certains moments, lui fournir, comme à l'enfant prodigue, des réflexions capables de le toucher, de le réveiller, de le ramener à Dieu ; mais, dans ce pécheur, je vois tout ensemble, la conscience d'un réprouvé et la joie apparente d'un prédestiné. Je vois un homme plus noirci de crimes que les démons dans leurs plus sombres ténèbres, et cependant plus content de lui-même, moins occupé de l'avenir et des jugements éternels, que les personnes les plus vertueuses ne le sont avec toutes leurs bonnes œuvres. En de si mauvaises dispositions, il n'y a plus, ce me semble, d'autre ressource pour lui, qu'un coup extraordinaire du ciel et un miracle de la main de Dieu.

Cependant, mes frères, pour vous faire encore mieux connaître la nature d'un mal dont vous ne pouvez vous préserver avec trop de soin, et pour vous en découvrir avec plus d'ordre les principes, je les réduis à trois. Le premier est la corruption du cœur ; le second est l'aveuglement de l'esprit, et le troisième est la punition même de Dieu. Pourquoi le pécheur demeure-t-il en paix dans son péché? C'est que son cœur est corrompu ; c'est que son esprit est aveuglé, et c'est que Dieu, par là même, le punit. Son cœur est corrompu, et dans cet état, il ne sent rien de tout ce qui le pourrait troubler. Son esprit est aveuglé, et dans l'aveugle présomption qui le séduit, il ne voit rien de tout ce qui le pourrait détromper. Enfin Dieu le punit, et ce châtiment consiste à lui refuser, et les lumières qui lui pourraient éclairer l'esprit, et les grâces qui lui pourraient toucher le cœur. Je vous demande toute votre attention.

On ne passe point tout d'un coup ni sans peine de l'innocence au crime, et d'une vie réglée aux grands désordres. Aussi le pécheur, dit saint Bernard, après Tertullien, n'est jamais tranquille dans les commencements de son péché. Mais comme il a encore alors une conscience délicate, et que les sentiments en sont vifs, le péché n'y porte son aiguillon qu'avec douleur. On craint, on délibère, on résiste ; et la nature même, toute corrompue qu'elle est, répand dans l'âme, ou

une honte raisonnable qui nous donne horreur du mal, ou une frayeur salutaire qui nous en fait redouter les suites. C'est ce que saint Bernard explique d'une manière digne de lui. Le péché est un fardeau, et d'abord ce fardeau paraît insupportable : *Intolerabile videtur* (*Bern.*). On ne veut point le prendre sur soi ; ou si l'on s'en trouve, par malheur, chargé, on court, sans retardement, aux ministres qui sont établis de Dieu, pour nous en délivrer, et on le dépose à leurs pieds. Cependant, plus on avance, plus le poids semble diminuer, parce qu'on s'y fait davantage, et qu'on s'y accoutume, à force de le reprendre souvent. D'accablant qu'il était, il commence à n'être plus que pesant : *Videtur deinde grave* (*Idem*). Et si l'on continue, de pesant il devient léger ; de léger, presque insensible ; d'insensible, doux et commode ; et de là le repos fatal et le calme qu'il produit, au lieu du trouble qui le devrait accompagner.

Ainsi l'homme intérieur, selon la pensée du même Père, se détruit par degrés, et peu à peu se tourne au péché. D'abord on s'écrie, comme David, que nos iniquités se sont appesanties sur nous, et qu'on a peine à les soutenir : *Sicut onus grave, gravatæ sunt super me* (*Ps.* XXXVII): On se remet néanmoins bientôt après ; on s'affermit, on s'endurcit : *Induraverunt cervicem suam* (*Jerem.* V). Le crime n'étonne plus tant. On le commet avec insolence. On ne rougit non plus qu'une prostituée : *Frons meretricis facta est tibi* (*Jerem.* III). On reçoit de mortelles blessures, sans les ressentir et sans se plaindre. Que dis-je ! l'insensibilité va plus loin, et elle n'en demeure pas là. Elle se change en plaisir : *Risus illius in deliciis peccati* (*Eccl.* XXI). Ce plaisir devient familier ; cette familiarité se convertit en coutume, et cette coutume dans une seconde nature. C'est toujours saint Bernard qui parle après l'Ecriture, et voilà ce que j'appelle la corruption du cœur. C'est ainsi que le sentiment diminue dans un corps faible et languissant, à mesure que la maladie l'abat, et qu'il se corrompt. Triste état où l'on se plaît ! Fatal endurcissement, et d'autant plus dangereux qu'il est accompagné de l'aveuglement de l'esprit ; second principe du faux repos de la conscience.

Une des plus dangereuses erreurs de l'hérésie des derniers siècles, ç'a été la fausse assurance qu'elle a prétendu nous donner touchant le salut. Elle établit pour principe, et elle dit, sans hésiter, à toutes sortes de pécheurs, que la foi suffit, et qu'à l'abri de cette vertu, ils n'ont rien à craindre. Voilà jusqu'où Calvin a porté la présomption de l'homme, pour corrompre le cœur, en aveuglant l'esprit ; et pour donner au péché une licence impunie, et à celui qui le commet, une paix imperturbable. Ceux qui ont consulté les sources, et qui ont vu par eux-mêmes la vérité, savent que je n'impose rien à cet apostat. Tout homme, dit-il, qui a la foi, connaît qu'il possède ce don excellent ; et de cette connaissance, émane une certitude infaillible de son salut, dont il doit se tenir aussi assuré qu'il l'est de la prédestination même de Jésus-Christ. Horrible blasphème ! Si je parlais dans une autre chaire, ou qu'il me fût ici permis, comme dans l'école, de m'engager à une longue controverse, je ne manquerais pas de raisons pour combattre une doctrine si mal fondée et si pernicieuse.

Je demanderais aux partisans de cet hérésiarque, pourquoi Salomon, sans faire distinction de personne, nous a tous avertis, en des termes si formels, que nul ne peut savoir s'il est digne, ou d'amour, ou de haine, et que tout l'avenir nous est inconnu : *Nemo scit utrum amore, an odio sit dignus ; et omnia in futurum sunt incerta* (*Eccle.*, IX)? Je leur demanderais comment ils entendent saint Paul, quand il dit, que sa conscience ne lui reproche rien ; mais qu'il ne se croit pas pour cela justifié, et qu'il ne peut répondre s'il sera du nombre des prédestinés : *Nil mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum* (I *Cor.*, IV).

Dans cette incertude, que faisait l'Apôtre? il traitait rudement son corps, il le tenait en servitude, il le châtiait et le mortifiait. Mais vous, docteurs du mensonge, plus éclairés que le Sage, vous pensez avoir une règle certaine pour juger des desseins de Dieu sur vous et de votre destinée dans l'éternité : et plus assurés, après une vie dépourvue de bonnes œuvres, que ne l'était le maître des nations au milieu de ses travaux apostoliques, vous vous promettez de plein droit une récompense qu'il craignait tant de perdre, et pour laquelle il ne croyait pas en avoir assez fait. Est-il une illusion plus déplorable que celle-là? Oui, mes chers auditeurs, et c'est la vôtre : c'est l'aveuglement de votre esprit. Vous rejetez l'erreur que je viens de combattre ; mais vous ne la rejetez que dans la spéculation, tandis que vous la suivez dans la pratique. Vous ne dites pas, vous n'oseriez le dire, sans en être démentis par toute l'Eglise, qu'avec la foi, quelle que soit la conduite de la vie, le salut est immanquable : mais en effet, vous vivez aussi tranquilles que des gens persuadés que tout va bien pour eux, dans l'état même du péché. Vous ajoutez, tous les jours, crimes sur crimes, et avec cela, vous demeurez dans une aussi grande paix, que si vous n'en aviez pas commis un seul, ou que vous les eussiez tous effacés par la pénitence? D'où peut venir ce faux repos? sinon d'un esprit aveuglé, qui ne pense jamais à la justice de Dieu, ou qui s'en fait une idée chimérique : que le présent ne trouble point, parce qu'il ne s'applique point à en considérer le dérèglement ; et que le futur n'étonne pas davantage, parce qu'il n'en prévoit point les suites funestes.

Aveuglement d'autant plus criminel qu'il est volontaire. Suivez-moi. Car, quand je remonte à la source, je trouve que cette intrépidité affectée procède, quoiqu'on ne le dise pas, d'une résolution secrète d'en demeurer où l'on en est, de tenir toujours la même route, de persévérer dans les mêmes habitudes ; en un mot, de ne se point con-

vertir, et pour cela, d'éloigner de son souvenir tous les objets qui pourraient jeter dans l'âme quelques alarmes, de fermer les yeux à toutes les vérités de la foi, de ne s'instruire jamais de ses obligations, afin de se dégager du soin de les accomplir, et de s'affermir, par cette ignorance étudiée, contre tous les retours de la conscience. En sorte, qu'on s'endort paisiblement auprès du précipice, et qu'on se laisse conduire, sans le vouloir connaître, à l'impénitence finale.

Je ne sais si vous entendez bien ce que je dis ; mais il me semble que je le rends assez sensible. Oh ! que d'usurpateurs du bien d'autrui, que de sages et de politiques, que de femmes mondaines seront damnées par cette aveugle obstination ! Cet homme ne veut point renoncer à ces honteuses voluptés, où sa passion l'a plongé. Cette femme, malgré la fierté de son sexe, tient encore plus fortement, et ne craint rien davantage que de voir ses liens rompus. Elle ne veut rien retrancher de son luxe, rien changer dans ses manières, rien corriger dans ses discours. Dites-leur à l'un et à l'autre tout ce que le zèle a accoutumé d'inspirer, ils sont déterminés à ne point sortir de là. Ils y veulent mourir, ils y mourront en effet. Mais comment ? comme des frénétiques, en riant, en chantant, en comptant toujours sur l'avenir, lorsqu'il leur reste à peine un moment ; en se promettant toujours de nouveaux biens, de nouveaux plaisirs, une longue vie, lorsque la mort est sur le point de frapper son coup, et de les enlever. Ne faut-il pas, pour en venir à cet endurcissement, que toutes les lumières de l'esprit soient éteintes ?

Ah ! si l'on était encore éclairé de la moindre lueur, si la foi répandait le plus faible de ses rayons, ou qu'on eût les yeux ouverts pour l'apercevoir : si l'on écoutait même quelquefois la seule raison naturelle, il ne serait pas possible que le cœur ne fût point ébranlé. On douterait, et dans ce doute affreux, les réflexions naîtraient, les craintes se réveilleraient, la conscience crierait. Mais dans cette nuit profonde où l'on est enseveli, dans ces ombres de la mort, on ne voit rien, on ne pense à rien, on ne fait d'attention qu'à son péché et à ce qui sert à l'entretenir. On n'est touché que de cela. Juste, mais terrible châtiment de Dieu, qui punit par là même le pécheur : troisième principe de la fausse paix de la conscience.

Les trésors de la justice de Dieu sont infinis ; mais parmi les vengeances que Dieu exerce contre nous dans cette vie, j'ose dire qu'il n'en est point de plus funeste que son silence même et sa patience. Quand il se tait, c'est alors qu'il prépare en secret ses coups les plus mortels, et qu'il affile le glaive de sa colère. Quand il cesse de frapper, c'est pour frapper plus rudement ; et comme dans les jours de sa fureur, il n'oublie point sa bonté, c'est communément aussi sous une bonté apparente, qu'il couvre la haine la plus envenimée, et ses jugements les plus redoutables. Dans ce calme plus dangereux que l'orage, on compte sur la miséricorde de Dieu ; et parce qu'on y fait trop de fond, on l'éloigne au lieu de l'attirer. On se repose sur elle, et dans ce repos présomptueux on la fait servir à autoriser le péché. Dieu rend, pour parler ainsi, la pareille ; et ce même repos, il le fait servir à nous tromper et à nous perdre.

N'en doutez point, pécheur. Dieu travaille à former dans vous cette fausse paix qui vous damne. Il y travaille, non pas positivement, comme s'expriment les théologiens, mais négativement ; non pas directement, mais indirectement. Pourquoi voyons-nous, surtout parmi le grand monde, tant de gens qui ne s'étonnent de rien, et qui, dans la vie la plus débordée, gardent toute la paix de leur cœur et toute la sérénité de leur visage ? c'est que Dieu leur a détrempé un poison froid, dont l'effet est de leur ôter le sentiment ; c'est que Dieu les a enivrés du vin de sa colère, et que cette fatale ivresse les tient profondément ensevelis dans le sommeil. Parlez à un homme endormi, il ne vous entend pas ; montrez-lui le précipice où il va tomber, il ne le voit pas. Et faites retentir aux oreilles de ces pécheurs endurcis les plus foudroyantes menaces du ciel, et ses plus formidables arrêts, ils ne vous écoutent pas. Ouvrez l'enfer sous leurs pieds, faites-leur toucher au doigt ces brasiers ardents, ces feux qui ne s'éteignent jamais, ils ne les aperçoivent pas. J'en serais surpris, si je n'en connaissais pas la cause ; mais le prophète m'apprend que Dieu les a assoupis : *Miscuit vobis Dominus spiritum soporis* (*Isaiæ*, XXIX). Et saint Paul prenant presque les termes du prophète, ajoute que Dieu les a liés étroitement à leur péché. Car voilà le sens de ces paroles de l'Apôtre : *Dedit illis Dominus spiritum compunctionis* (*Rom.*, XI). Saint Paul ne prétend pas nous faire entendre par là, que Dieu leur a donné un esprit de componction, un esprit de pénitence. Au contraire, suivant l'explication de saint Jean Chrysostome, il veut signifier par cette façon de parler figurée, que Dieu leur a percé le cœur pour l'attacher à leurs mauvaises habitudes, comme nous voyons que pour joindre plusieurs choses ensemble par un même nœud, on fait à chacune une ouverture.

C'est là sans doute le comble du malheur. Il est vrai, et vous devez bien toujours le remarquer, que Dieu ne cherche pas expressément à nous entretenir dans cette insensibilité ; qu'il n'y contribue par aucun mouvement de sa part, qui force notre volonté, et que ce n'est pas même en cessant tout-à-fait d'agir et de parler. Mais s'il agit, ce n'est plus qu'une légère action, laquelle n'est suivie d'aucun effet. S'il parle, ce n'est plus qu'une voix faible, laquelle ne pénètre point jusqu'au fond de l'âme pour la réveiller. La grâce ne fait plus, ni sur l'esprit, ni sur le cœur, ces vives impressions qui persuadent l'un, et qui gagnent l'autre. Dieu se retire, comme un médecin qui quitte son malade après avoir épuisé ses soins auprès de lui, et qui, au lieu de le tourmenter davantage, le laisse plongé dans une mortelle léthargie, où il se consume peu à peu, lorsqu'il paraît

être dans la disposition la plus agréable et la plus douce.

Ce fut ainsi que Dieu le fit entendre au prophète, quand, pour la première fois, il l'établit son ministre auprès du peuple, et qu'il lui confia sa parole : *Excæca cor populi hujus* (*Isaiæ*, VI). Allez, prophète; et annoncez-leur de ma part que je les aveuglerai : *Et aures eorum aggrava* (*Ibid.*). Dites-leur que je les rendrai sourds à mes divines instructions. C'est-à-dire, que j'éteindrai le flambeau de ma grâce qui les éclairait, et que je cesserai de faire à leur cœur ces violences salutaires, par où je les appelais. Qu'en arrivera-t-il? c'est qu'ils ne se mettront point en peine de venir à moi, et de me chercher; et moi je les abandonnerai à leur confiance présomptueuse, et je ne travaillerai point à les guérir : *Ne forte convertatur, et sanem eum* (*Ibid.*).

Conduite de Dieu bien rigoureuse, mais dont le pécheur ne peut se plaindre avec justice; car c'est une suite naturelle de ses fréquentes révoltes et de son obstination. Si Dieu cesse de le solliciter et de le presser, c'est après lui avoir fait sans fruit toutes les instances possibles et les plus pressantes sollicitations. Mais enfin mon temps est venu, dit le Seigneur, et mes recherches ont été trop inutiles jusqu'à présent pour les continuer. Mes avis vous importunent, je ne vous les donnerai plus. Tout ce que je vous dis vous chagrine, je commence à me taire. Vous vivrez sans trouble, puisque vous y voulez vivre. Jouissez à votre gré de vos injustices, de vos usures, de vos concussions, de votre fortune, de vos intrigues, de vos débauches. Couronnez-vous de roses, comme l'impie; passez de plaisir en plaisir, toujours content ou toujours affectant de le paraître. Je ne m'oppose plus à ce bonheur prétendu; vous l'aimez, vous l'aurez. Mais j'en attends la fin. Victime déjà condamnée, engraissez-vous pour fournir plus de matière aux flammes qui vous doivent consumer. Le bandeau sur les yeux, approchez-vous de l'autel, sans le connaître, et présentez tranquillement votre sein au couteau qui le doit percer. Allez en triomphe verser votre sang, et perdre la vie. Tel sera le sort de cette félicité apparente que vous goûtez, et à laquelle je vous ai livré. De là, jusqu'à une réprobation consommée, il n'y a plus qu'un pas à faire.

Hélas! chrétiens, peut-être en êtes-vous réduits là, et vous ne le savez pas! Tel est ici présent, qui s'applaudit en secret de la situation paisible où il se trouve, mais qui frémirait s'il en connaissait bien les principes : s'il voyait quel poison infecte son cœur, de quelles ténèbres son esprit est obscurci, et combien Dieu est irrité, lorsqu'il se comporte avec plus d'indulgence et qu'il semble être plus favorable. Reprenons : corruption du cœur, aveuglement de l'esprit, châtiment de Dieu : de ces trois sources naît la fausse paix de la conscience et la ruine totale du salut. Le remède, c'est la crainte. Remède nécessaire à tous, aux justes et aux pécheurs : aux justes, pour se préserver de cette dangereuse sécurité; aux pécheurs, pour en sortir. Heureux, dit le prophète royal, celui qui est dans un tremblement continuel. Ce sentiment nous doit être le plus ordinaire, et je vais tâcher à vous l'inspirer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quoiqu'il soit également facile de se laisser séduire par la fausse paix de la conscience, et difficile de rompre ce charme et de se tirer de cet enchantement, ce n'est point toutefois un mal, ni tellement contagieux qu'on ne s'en puisse garantir, ni tellement incurable qu'on n'en doive pas espérer la guérison. Nous n'avons qu'à lui opposer : premièrement, une humble connaissance de nos péchés; secondement, une juste défiance de notre faiblesse; troisièmement, l'exemple universel des saints. Si vous entrez bien dans ces trois considérations, j'ose dire qu'il n'y a point de pécheur, quelque affermi qu'il soit, et quelque habitude qu'il ait contractée avec le vice, qu'elles ne soient capables d'ébranler.

J'ai péché : voilà, mes frères, ce qui me saisit. J'ai péché : je suis donc un objet de colère devant Dieu, indigne de sa miséricorde, et sur qui peut-être il va bientôt décharger tous les fléaux de sa justice. Qu'il fasse descendre le feu du ciel pour me consumer; il le peut. Qu'il ouvre le sein de la terre pour m'engloutir, je l'ai mérité. Que la mort, fidèle à ses ordres, tranche tout d'un coup le fil de ma vie; c'est de quoi les siècles passés ont été mille fois témoins; c'est ce que nous voyons encore tous les jours, et ne l'éprouverai-je point moi-même? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est qu'il y a tout lieu de le craindre pour moi. J'ai mon juge sur ma tête, qui me poursuit. J'ai l'enfer sous mes pieds, qui m'attend. Je porte ma condamnation dans mon cœur, et mille ennemis m'environnent pour l'exécuter.

J'ai péché : un seul péché doit causer à une âme de continuelles frayeurs, par le péril où il l'expose. Mais qu'est-ce qu'une multitude infinie de péchés, dont ma vie est composée; et de quel œil les puis-je tous envisager? Plus j'en ai commis, moins j'en suis touché, et plus cependant je devrais trembler. La mesure n'est-elle point comblée; ou pour peu que j'y ajoute, ne vais-je point achever d'y mettre le comble?

J'ai péché : le Sage me défend d'être sans crainte à l'égard même d'un péché pour lequel j'aurais tâché de satisfaire à Dieu, et dont je croirais avoir obtenu le pardon. Mais quelle satisfaction ai-je faite jusqu'à présent à la divine justice? Pécheur de tant d'années, où est le moment que j'ai été pénitent? où sont les larmes que j'ai répandues? où sont mes prières, mes aumônes, mes jeûnes, mes confessions? Quand est-ce que j'ai réparé mes médisances, que je me suis acquitté auprès du prochain des dommages qu'il a soufferts de ma part; que j'ai mortifié mes sens et châtié mon corps? Chaque jour a accumulé mes dettes, et pas un ne les a diminuées. Si Dieu m'appelle, que lui répondrai-je? S'il

me fait rendre compte, quelle sera ma ressource? Je porterai avec moi mes iniquités, et je serai accablé sous ce trésor de colère.

J'ai péché: triste parole, qui sera peut-être la dernière que je prononcerai en mourant, et la seule que j'aurai dans la bouche durant l'éternité. J'y trouverai ma confusion et mon désespoir. Ce sera la source inépuisable de mes regrets. Je le dirai au tribunal de Dieu, que j'ai péché; je le dirai au milieu des flammes, que j'ai péché. Je le dis maintenant sans en ressentir la peine; mais comment le dirai-je alors? Cependant je regarde d'un sang-froid, et sans pâlir, un danger si présent! Il n'y a point d'homme qui ne soit ému à la vue du naufrage, et sur le point de périr; mais moi, je parais aussi indifférent que si j'étais à couvert de tous les coups, ou qu'il ne s'agît pas de mon intérêt propre, et du plus grand intérêt. Est-ce ignorance? est-ce folie? est-ce fureur? Attachez-vous, chrétiens, à cette pensée. Imprimez-la bien dans votre esprit. Pénétrez-la : c'est la première méditation que je vous donne à faire, pour passer ensuite à la défiance de votre faiblesse.

Pour peu que l'on vienne à sonder le fond de son cœur, on en voit bientôt tout le faible, et cela suffit pour nous faire toujours appréhender que nous ne soyons coupables, aux yeux du ciel, de bien des offenses que nous ne remarquons pas, et qui nous privent de la grâce de Dieu. Nous ne voyons, par exemple, ni dans la poursuite de cette affaire aucune violence injuste, ni dans la possession de ce bénéfice aucune simonie réelle, ni dans l'exercice de cet emploi aucune malversation ouverte, ni dans ces entrevues libres et familières aucun désordre déclaré; mais savez-vous à combien d'illusions nous sommes sujets tous les jours, et quels sont les déguisements de la passion? Vous vous êtes trouvé dans la vie en mille rencontres, où peut-être votre cœur vous a échappé sans vous le laisser apercevoir; où la conscience a suivi des principes trop larges et que vous n'avez point assez examinés; où la vengeance vous a secrètement inspiré; où l'avarice a ménagé adroitement ses intérêts; où les liaisons de la chair et du sang vous ont fait passer insensiblement par-dessus les lois, et négliger le bon droit. Vos blessures, pour ne vous être pas connues, n'en sont pas moins profondes, et le venin que vous cachez dans l'âme, n'en est que plus subtil et plus dangereux.

L'évêque de Sardique semblait être dans une santé parfaite; mais que lui dit Dieu? On croit que vous êtes vivant, et vous êtes mort : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es* (*Apoc.* XXXI). L'évêque de Laodicée pensait posséder tous les trésors de la grâce; mais qu'est-ce que Dieu lui fait entendre? Vous vous vantez que vous êtes riche, et vous ne savez pas que vous êtes pauvre, misérable, nu et dépourvu de tout; *Dicis : dives sum; et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, ac nudus*(*Ibid.*). Or, c'est là, mon cher auditeur, ce qui doit vous effrayer. Peut-être avez-vous abandonné Dieu, sans le savoir? Peut-être êtes-vous devenu l'ennemi de Dieu, sans le savoir? Peut-être vous trouvez-vous exposé à toutes les vengeances de Dieu, sans le savoir? Ou si votre faiblesse ne vous a pas encore réduit en cet état, du moins peut-être et sans le savoir, elle va bientôt vous y faire tomber.

C'est le raisonnement de saint Prosper. Vous vous reposez sur vos mérites passés, et vous vous glorifiez de vos victoires : vous vous vantez d'être entré généreusement au combat, et d'en être heureusement sorti : mais, si vous avez une fois vaincu, vous pouvez être surpris une autre fois, et un moment peut vous ravir ce que vous n'avez gagné qu'après de longues années. L'ennemi a pris devant vous la fuite; du moins vous vous le persuadez ainsi, et je le veux croire : mais ne peut-il pas faire un nouvel effort et revenir? Votre succès, bien loin de vous enfler, ne doit, au contraire, servir qu'à vous rendre plus vigilant et plus circonspect. Oubliez les avantages que vous avez remportés, et ne songez qu'à ceux que vous pouvez perdre : *Non te securum faciant desudata prœlia, sed magis timidum inveniant rediviva certamina* (*Prosper*). Car on est toujours homme, et par conséquent toujours fragile, toujours incertain du passé, toujours incertain de l'avenir; portant, comme parle saint Paul, le précieux trésor de la grâce dans des vases de terre qui peuvent toujours, et au moindre coup, se briser. Les saints en ont tremblé eux-mêmes. C'est leur exemple que je veux particulièrement vous proposer, chrétiens, et dont je vais faire le sujet d'une dernière et d'une plus longue réflexion.

Non, mes frères, ne soyez pas plus en assurance que les saints. Est-ce trop vous demander? C'étaient des hommes remplis d'une sagesse toute divine, et plus éclairés que vous; et il n'y a que des libertins sans lumières et sans religion, qui puissent traiter leurs craintes de vaines terreurs, et les accuser d'ignorance. C'étaient des hommes consommés en vertus et qui, par des signes presque certains et infaillibles, avaient senti mille fois dans leur cœur la présence de l'Esprit de Dieu qui y habitait. C'étaient des pénitents atténués d'austérités, des anachorètes abîmés dans l'oraison; des contemplatifs ravis en extase, des apôtres brûlés de zèle et cassés de travaux; en un mot, c'étaient des saints. Cependant ces saints, tout saints qu'ils étaient, doutaient encore de leur sort après la vie. Jamais leur conscience ne leur paraissait assez pure et assez nette. A la pensée des châtiments éternels, ils se troublaient, ils demeuraient interdits et confus. Les yeux baignés de leurs larmes, et le visage contre terre, ils avaient recours à la miséricorde divine, pour obtenir, ou le pardon des péchés qu'ils croyaient avoir commis, ou la grâce contre ceux qu'ils pouvaient commettre. Les martyrs mêmes, selon la remarque de saint Augustin et de saint Cyprien, craignaient sur les échafauds, lorsqu'à leurs côtés ils en voyaient d'autres se démentir

quelquefois, par l'horreur des supplices, et renoncer à la foi. Et vous, déjà condamnables par tant de titres, et sur le point de mettre dans peu le dernier sceau à votre condamnation, vous marquez une confiance que la sainteté ne donne point à ceux qui devraient le plus espérer, et qui pourraient compter davantage sur leurs mérites!

Quelle monstrueuse contrariété et quel renversement! L'innocent ne s'énonce que dans des termes respectueux et humbles, tandis que les coupables triomphent, et qu'ils s'applaudissent à eux-mêmes. Ecoutez le saint homme Job : *Verebar omnia opera mea* (*Job.* IX). Je prenais garde à tous les pas que je faisais, et je m'observais dans toutes mes démarches. Je veillais avec une extrême attention sur la conduite de ma vie. Pourquoi? C'est que je savais quel maître vous êtes, Seigneur, et que je redoutais vos jugements. J'en connaissais la sévérité, et je n'épargnais rien pour m'en préserver : *Sciens quod non parceres delinquenti* (*Ibid.*). Ecoutez le saint roi David. J'étais jour et nuit tourmenté et agité ; je perdais les yeux à force de répandre des pleurs; je criais incessamment à Dieu : Que vos arrêts sont formidables, Seigneur! mais, dans l'accablement où je suis, la grâce que je vous demande, c'est de me remplir mille fois encore davantage de votre crainte. Imprimez-la tellement dans mon cœur, dans ma chair, dans tous mes sens, que j'en sois pénétré : *Confige timore tuo carnes meas* (*Psal.* CX). Pourquoi demander à Dieu de le craindre, puisqu'il le craignait déjà tant? Ah! répond ce prophète, je sais quelle prière je fais. Si je l'avais plus tôt et mieux faite, je n'aurais jamais péché. C'est sur ma crainte même que je m'appuie, et c'est là que je trouve un gage certain de mon salut : *A judiciis enim tuis timui* (*Ibid.*).

Les saints, dans la loi de grâce, n'ont point eu d'autres sentiments. Ecoutez saint Paul : J'ai annoncé l'Evangile, j'ai prêché au nom de Jésus-Christ, j'ai gagné des peuples à Dieu; cependant, après avoir travaillé à sauver les autres, ne serai-je point moi-même éternellement réprouvé? et de tant d'âmes que j'ai tâché à retirer de la perdition, la mienne seule ne sera-t-elle point perdue : *Ne forte cum aliis prædicavero, ipse reprobus efficiar* (I *Cor.* II)? Ecoutez saint Augustin, il m'étonne encore davantage que l'Apôtre. Ce Père expliquait les saintes Ecritures, selon la coutume, et voyant qu'il avait jeté l'épouvante dans l'âme de ses auditeurs :Vous tremblez, mes frères, leur dit-il, mais que puis-je changer aux terribles vérités que je vous annonce? Je tremble aussi bien que vous. J'ai cherché tout ce qui pouvait calmer ma conscience, et je n'ai rien trouvé. C'est pourquoi je veux craindre Dieu, et je le veux craindre sans mesure : *Nimis timens esse volo* (*August.*). Je vous donne la même crainte, pour m'acquitter de mes devoirs auprès de vous, comme votre pasteur. Mais la crainte que je vous donne, je l'ai prise le premier pour moi. Je vous traite comme je me traite; et je vous effraie, effrayé que je suis moi-même : *Timens terreo* (*Idem*). Au reste, ce que je crains, n'est pas seulement de perdre quelques degrés de la gloire que Dieu réserve à ses élus dans le ciel; mais c'est de perdre le ciel même. Ce que je crains, c'est l'enfer; ce sont ses feux éternels: *Ignem æternum timeo* (*Idem*).

Or, si des saints, c'est-à-dire des amis de Dieu, vivaient en de telles appréhensions, quel signe est-ce, chrétiens, de vous voir si satisfaits de vous-mêmes, et si peu touchés des reproches de votre conscience? Ce n'est pas pour une fois que j'ai parcouru ces histoires mémorables, où les actions des saints nous sont proposées comme autant de modèles. J'en ai fait une étude assidue; et je dois dire en passant que c'est une des plus solides occupations d'une âme qui veut se former aux choses de Dieu. Mais, parmi tant d'exemples de toutes les vertus, je n'ai rien trouvé de plus ordinaire que la crainte; et c'est ce que vous en devez particulièrement recueillir. Il n'y a même que cela souvent que vous puissiez bien imiter dans les saints. Nous admirons la ferveur de leur oraison, l'activité de leur zèle, la profondeur de leur humilité, l'ardeur de leur amour, leurs austérités, leurs martyres, leurs miracles, leurs prophéties, leurs extases; mais il n'appartient pas à tous de parvenir là. Car, selon la théologie de saint Paul, il y a des grâces de plusieurs espèces. Toutes les étoiles du ciel ne sont pas de la même grandeur. Tous les arbres ne portent pas les mêmes fruits; et comme Dieu n'a pas sur tous les hommes les mêmes desseins, les dons qu'il leur communique sont différents. Mais quant à la crainte, elle nous convient à tous. Il suffit, pour l'avoir, d'être pécheur, ou de le pouvoir être. Et qui ne l'a pas été? ou qui ne le peut devenir?

Non-seulement nous pouvons égaler en cela les saints, mais nous les devons même en quelque sorte surpasser, parce que nous sommes plus pécheurs qu'eux et plus en danger de multiplier encore, par de nouvelles rechutes, le nombre de nos péchés. Leur vie n'était qu'un exercice continuel de la perfection chrétienne; et cependant ils craignaient. Leurs fautes, si quelques-unes échappaient à leur vigilance, étaient légères; leurs pénitences rigoureuses et longues; et cependant ils craignaient. On les regardait sur la terre comme des anges; ils en avaient l'innocence, le dégagement, la pureté, la charité; et cependant ils craignaient. Mais nous, comment est-ce que nous vivons? dans l'indolence, l'oisiveté, le plaisir, sans mortification, sans recueillement, sans prières, sans piété; et ce n'est pas assez pour nous faire craindre. Craignons, mes frères, et craignons toujours. Le pécheur dit mille fois : Paix, paix; mais il a beau dire, ce n'est point une véritable paix que la sienne; ce n'est point la paix des saints. C'est donc une paix trompeuse et réprouvée.

Mais, n'est-ce point celle que j'ai cherchée jusqu'à présent? Et ne l'ai-je point malheureusement trouvée? Habile à me séduire

moi-même, et attaché opiniâtrément à mon erreur, n'ai-je point forcé ma conscience à se taire? Après bien des combats, n'en ai-je point enfin triomphé? Vous le savez, Seigneur, mais ne me livrez pas plus longtemps, mon Dieu, aux fausses douceurs de ce prétendu triomphe. Elevez la voix, et faites résonner plus haut que jamais autour de moi votre divine parole. Rompez l'enchantement qui me charme; moins vous m'épargnerez, plus vous m'aimerez, et votre sévérité fera mon bonheur. Où m'aurait conduit, Seigneur, le repos que je commençais à goûter hors de vos voies? Comme un homme qui s'abandonne au cours de l'eau, je courais à ma perte sans le sentir; je suivais ma cupidité; je nourrissais ma passion. Au défaut de la conscience, dont j'allais bientôt achever d'éteindre toutes les lumières et d'étouffer tous les sentiments, je n'écoutais que la nature corrompue, et mon cœur, dans la poursuite de ses désirs les plus désordonnés, ne trouvait presque plus de résistance.

J'étais perdu, mon Dieu, si vous n'eussiez répandu quelques nuages sur ce jour, si serein en apparence et si beau. Le trait de votre miséricorde le plus favorable, c'est celui qui me perce le plus sensiblement. Je n'aurais jamais senti l'infection de ces eaux bourbeuses et dormantes, où je croupissais, si vous n'eussiez pris soin de les remuer; je n'en serais jamais sorti. Grâces à votre providence, ce moment m'a ramené à moi-même par la douleur qu'il cause à mon âme et par le trouble qu'il y jette. Je vois le péril, je découvre l'abîme. Ma confiance n'était fondée que sur des principes ruineux, et je le reconnais. J'en suis frappé et consterné. Mais voici, dans cette surprise salutaire, les résolutions que je forme: c'est donc de vivre désormais dans une grande attention, et de faire de fréquents retours sur moi-même; d'aller souvent au tribunal de la pénitence, purger mon cœur des péchés qui le corrompent et qui l'endurcissent; de me remplir l'esprit des saintes vérités de la foi et de les méditer, de les repasser, pour guérir mon aveuglement; d'adresser sans cesse des vœux à Dieu, pour attirer ses grâces; de ne perdre jamais la vue de mes fautes passées, afin que ce souvenir me tienne dans l'humilité et dans le respect; d'avoir toujours ma faiblesse présente devant les yeux, afin de me comporter avec plus de circonspection et plus de mesure; d'étudier la vie et la conduite des saints, afin que leurs exemples servent à me confondre et à m'animer. Ne soyons jamais plus sur nos gardes que lorsque nous pensons moins y devoir être. Dans l'Eglise triomphante, dit saint Augustin, on aime et on voit. Dans l'Eglise souffrante, on souffre et on satisfait. Mais dans l'Eglise militante on doit agir, souffrir et craindre. Dans le ciel, on aime Dieu sans crainte. Dans l'enfer, on craint Dieu sans amour. Mais sur la terre, il faut le craindre et l'aimer, afin de ne le plus craindre un jour dans la gloire, que je vous souhaite, etc.

SERMON IV.

SUR LES FAUX DÉSIRS DU SALUT.

Quatrième prétexte. — *Je voudrais bien me sauver.*

Hæc cogitaverunt, et erraverunt: excæcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont pensé, et ils se sont trompés: car leur malice les a aveuglés (*Sag., ch.* II).

Le Sage a dit une belle parole, et qui me paraît bien vraie; que le paresseux se consume de désirs: *Desideria occidunt pigrum* (*Prov.*, XII). Soit parce que formant mille désirs souvent opposés les uns aux autres, et à quoi il s'attache tour à tour, sans prendre jamais un parti fixe, et sans se déterminer à rien, son cœur demeure en de continuelles perplexités qui le tourmentent; soit parce que ses désirs les plus ardents en apparence et les plus empressés, n'étant néanmoins que des souhaits inutiles et des vœux sans effet, il se trouve toujours devant Dieu également destitué de bonnes œuvres et de mérites, et par conséquent digne de mort. Soit enfin parce que comptant beaucoup sur quelques bonnes pensées qui naissent de temps en temps dans son esprit, il se flatte de n'être pas si éloigné du salut qu'on le pense et qu'on tâche à lui persuader, et se laisse ainsi conduire par une funeste présomption jusqu'à l'impénitence finale.

Voilà l'image de la plupart des chrétiens; voilà à quoi se réduit cette réponse vague et indécise qu'ils nous font, quand nous leur parlons de leur salut, et que nous les exhortons à y travailler: Je le voudrais bien, disent-ils; mais parce qu'ils se contentent de le dire, et qu'ils s'en tiennent là, je dis moi qu'ils ne le veulent pas, et que ce sont des gens morts pour Dieu, lequel demande, non point des paroles, mais des actions; morts pour toutes les vertus, qui consistent essentiellement dans la pratique; morts en un mot pour le ciel, qui doit être la récompense de notre travail: *Desideria occidunt pigrum.* Il est important de vous découvrir l'illusion de cette volonté prétendue de se sauver, et c'est ce qui va faire la matière de ce discours, après que nous aurons demandé les lumières au Saint-Esprit, par l'intercession de Marie, en lui disant: *Ave, Maria.*

Dire, je voudrais bien me défaire d'une telle habitude; je voudrais bien avoir tout-à-fait renoncé au monde, et ne m'occuper que de mon salut; il faut que j'y pense, et que je réponde enfin à la grâce; parler de la sorte et ne passer pas plus avant, c'est, chrétiens, ne rien dire et se tromper. Les théologiens appellent de semblables résolutions des velléités, ou pour mieux m'exprimer avec saint Augustin, ce sont de simples complaisances que nous ne pouvons refuser à la vertu, mais qui ne servent qu'à nous amuser, sans nous convertir: *Frustra delectabar lege tua* (*August.*). Sur quoi je vous prie de faire une réflexion avec moi, que vous n'avez peut-être jamais faite, et qui convient admirablement à mon sujet; car Jésus-Christ, en s'adressant à ce paralytique de l'Evangile

qu'il guérit, ne lui dit pas seulement : Voudriez-vous être guéri ? mais il lui demanda en termes exprès et précis : Le voulez-vous? *Vis* (*Joan.* VI) ? Et voilà, mes Frères la question que je viens moi-même vous faire aujourd'hui, et que nous devons ensemble examiner. Je ne suis pas en peine de savoir si vous voudriez bien vous sauver ; mais répondez-moi, si vous le voulez : *Vis?* N'usez point sur cela de détour, et parlez sans ambiguïté. Mais si Dieu me veut sauver, dites-vous, pourrais-je ne le pas vouloir? Votre proposition, mon cher auditeur, contient deux choses. Vous doutez de l'une, et vous assurez l'autre, et moi j'assure la première dont vous doutez, et je doute de la seconde que vous assurez. Vous demandez si Dieu veut vous sauver! vous en doutez donc? Mais moi je vous réponds, sans hésiter, que Dieu le veut. Si Dieu le veut, ajoutez-vous, je ne puis comprendre comment je ne le voudrais pas ; vous croyez donc le vouloir, mais je ne puis moi me persuader que vous le vouliez, et je vais vous en expliquer les raisons.

En effet, le salut dépend de deux volontés : de la volonté de Dieu et de la volonté de l'homme. Si Dieu ne veut pas me sauver, c'est en vain que Je travaille à mon salut ; tous mes soins sont inutiles ; ni jamais Dieu aussi ne me sauvera si je ne le veux pas. Il faut que Dieu dise, Je le veux, et non pas seulement, Je le voudrais ; et il ne faut pas non plus de ma part que je dise seulement, Je le voudrais, mais, Je le veux. Cela supposé, chrétiens, je fais une autre observation. Je considère les divers états du monde, et j'y trouve très-peu de personnes qui se sauvent. Sur quoi je raisonne et je dis : Ce n'est pas la volonté de Dieu qui nous manque ; pourquoi ? parce que Dieu nous veut tous sauver; je vous le montrerai dans le premier point. Nous manquons donc à la volonté de Dieu : comment? Parce que nous ne voulons pas nous sauver, c'est la conclusion que je tirerai dans le second point. L'un et l'autre mérite toute votre attention. Ecoutez-moi.

PREMIÈRE PARTIE.

Ouvrons, chrétiens, les livres sacrés ; parcourons l'un et l'autre Testament; surtout consultons l'Évangile ; faisons parler, ou plutôt entendons parler les apôtres, et après eux les Pères et les docteurs de l'Église ; la lumière vient de toutes parts, et la vérité se découvre par tous les endroits ; tout rend témoignage à ce point de notre foi si solide et si consolant, que Dieu nous veut tous sauver ; et sans m'engager dans une longue et une sèche dispute, voici seulement quelques preuves sur quoi j'établis cette première proposition.

Le langage le plus ordinaire de l'Ecriture, c'est que Dieu nous appelle tous à la pénitence qu'il supporte avec une infatigable patience les pécheurs, et qu'il leur ordonne à tous d'avoir recours à sa miséricorde, que Jésus-Christ s'est donné lui-même comme une victime de propitiation pour nos péchés; et non-seulement, mes frères, reprend saint Jean, pour les péchés de quelques-uns, pour les vôtres et pour les miens, mais pour ceux de tout le monde ; qu'il est descendu du ciel, qu'il est venu sur la terre pour la vie du monde ; en un mot, qu'il est mort pour tous les hommes, qu'il est le médiateur et le Sauveur de tous les hommes. Or, pourquoi Dieu appelle-t-il de la sorte les pécheurs à la pénitence, et leur commande-t-il à tous d'implorer avec confiance sa miséricorde? N'est-ce pas pour leur pardonner aussi à tous, et pour les recevoir tous dans sa gloire après les avoir fait rentrer dans sa grâce? Pourquoi le Fils de Dieu, par l'ordre de son Père, a-t-il satisfait pour les péchés du monde et de tout le monde? N'est-ce pas afin de procurer le salut du monde et de tout le monde, en levant le seul obstacle qui s'y opposait, et en détruisant le péché? Enfin, pourquoi Jésus-Christ a-t-il versé son sang pour tous les hommes, et comment est-il le médiateur et le Sauveur de tous les hommes, si ce n'est parce que Dieu veut en effet sauver par sa médiation et par ses mérites tous les hommes?

Ce raisonnement devrait suffire ; et il ne souffrirait point de réponse, si tous les esprits étaient également bien disposés, et que l'erreur ne fût point aussi ingénieuse qu'elle l'est, à former de vaines difficultés, et à donner de fausses interprétations. Mais on dispute sur le sens de l'Ecriture ; on demande si les paroles de l'Evangile, si celles des apôtres doivent être prises absolument et sans exception ; on voudrait nous faire distinguer un double monde ; un monde choisi dont on convient qu'il a été dit que Dieu veut sauver tout le monde, et un monde réprouvé à qui l'on refuse le même avantage, et pour lequel on prétend que Dieu n'a point eu de si favorables sentiments. Comme c'est sur cet article que roule toute la question, écoutez comment je le décide.

Je dis que Dieu veut tellement convertir tous les pécheurs, qu'il n'y en a pas un seul que Dieu ne recherche par sa grâce, aussi longtemps que nous demeurons sur la terre ; que Jésus-Christ s'est tellement fait la rançon du monde, qu'il n'y a personne dans le monde pour qui il n'ait payé à la justice divine ; qu'il est tellement mort pour tous les hommes, qu'il n'y en a aucun pour qui il ne se soit offert en sacrifice sur la croix ; d'où je conclus que Dieu veut donc tellement aussi sauver tous les hommes en général, que cette faveur regarde encore chacun des hommes en particulier, quel qu'il puisse être. Je le conclus ainsi, je le dis ; et je parle après le prince des apôtres (II *Petr.*, III), qui m'apprend que ce n'est point la volonté de Dieu que quelques-uns périssent ; mais qu'au contraire, il ne désire rien davantage que de nous faire reprendre à tous les voies du salut par un retour sincère et durable. Je parle après saint Jérôme, dont l'expression me paraît aussi hardie que véritable, quand, rapportant les paroles de saint Jean, il remarque que le divin Précurseur serait tombé dans une erreur grossière, et

aurait prononcé un mensonge, en disant de Jésus-Christ qu'il était l'Agneau de Dieu, et celui qui ôtait les péchés du monde, s'il y eût eu seulement un homme qui n'eût pas eu part à cette grâce. Je parle après saint Jean Chrysostome, lorsque examinant comment les uns, selon saint Paul, sont des vases de colère, et les autres des vases de miséricorde, il ne craint point d'avancer que si les premiers sont rejetés et ceux-ci prédestinés, ce n'est pas que la Providence du Seigneur n'ait pensé également aux uns aussi bien qu'aux autres, et qu'ils n'aient été compris dans le dessein général que Dieu s'est proposé de nous conduire tous à la même fin, et de nous procurer à tous le même bonheur. Je parle après Tertullien, saint Cyprien, saint Hilaire, saint Ambroise; après l'un et l'autre Cyrille, celui de Jérusalem et celui d'Alexandrie; après toute l'Eglise, ou assemblée dans les conciles, ou s'expliquant par ses souverains pontifes et par ses docteurs. Je ne puis me tromper après de semblables autorités.

Il faudrait, pour en faire mieux sentir la force, les développer davantage, et les proposer dans toute leur étendue; mais ce détail passerait les bornes d'un discours ordinaire, et je ne suis point monté dans cette chaire pour faire une controverse. Il y a seulement trois mots de saint Paul, que je tire de divers endroits de ses Epîtres, et auxquels je ne puis me dispenser de faire avec vous une attention particulière. Si vous en prenez bien le sens, vous y trouverez la doctrine commune de la théologie que je vous prêche, si nettement et si formellement exprimée, que je ne crois pas qu'il puisse rester sur cela, dans vos esprits, le moindre doute. Entrez, s'il vous plaît, dans ces trois pensées de l'Apôtre.

En premier lieu, cet excellent maître de la foi écrit à Timothée son disciple. Il l'exhorte à garder avec soin tous les enseignements qu'il lui donne. Il lui promet, pour récompense de sa fidélité, les biens de cette vie et ceux de l'autre. Mais en quel nom les lui fait-il espérer? Au nom même du Dieu vivant, qui est le Sauveur de tous les hommes, et particulièrement celui des justes : *Qui est Salvator omnium hominum, maxime fidelium* (I *Tim.*, IV). Cette différence que met saint Paul entre le reste des hommes et les justes, est remarquable et me semble décisive. Il nous donne par là à entendre qu'il y a deux sortes de personnes que Dieu veut sauver. Dans le premier rang sont les réprouvés qui se damnent; dans le second sont les élus qui se sauvent. Dieu est-il seulement le Sauveur de ceux-ci? Non; car, puisqu'il est le Sauveur surtout des justes : *Maxime fidelium*, il faut, par une conséquence nécessaire et pour vérifier la proposition de l'Apôtre, qu'il le soit encore des autres, quoique dans une signification plus générale et d'une manière moins efficace. Telle a été l'interprétation des Pères grecs, c'est-à-dire de tout l'orient; telle est celle des Pères latins, je veux dire de tout l'occident; et il y a lieu d'être surpris qu'on refuse encore de se soumettre à une créance si solidement fondée, et qu'on ne veuille pas s'en tenir à ce que les oracles ont prononcé.

C'est pour cela même aussi que le docteur des nations, instruisant le même disciple, lui recommande tant, en second lieu, d'ordonner dans son Eglise de fréquentes prières. Pour qui? Généralement pour tous, mais spécialement pour les rois et pour les puissances du siècle. Quelles étaient alors ces puissances? quels étaient ces rois et ces grands du monde? Des païens plongés dans l'idolâtrie et invinciblement attachés à leurs faux dieux, des tyrans conjurés contre Jésus-Christ, et accoutumés à verser le sang des fidèles. S'il y a dans l'enfer des damnés exclus du salut éternel, ce sont sans doute des hommes morts dans le paganisme et ennemis du nom chrétien. Toutefois saint Paul voulait qu'on priât pour eux; et par quelle raison? Parce que cela est agréable à Dieu, disait-il, lequel veut que tous les hommes soient sauvés : *Hoc enim bonum est et acceptum coram Salvatore nostro Deo, qui omnes homines vult salvos fieri* (1 *Tim.*, II).

Dans ce raisonnement de l'Apôtre, nous devons considérer deux choses : le principe et la conséquence. Dieu veut sauver tous les hommes : voilà le principe. Il faut donc prier pour tous, même pour les empereurs et pour les juges de la terre, tout opposés qu'ils sont à l'Evangile, et quelque criminels qu'ils nous paraissent; voilà la conséquence. Dieu ne voulait-il pas sauver les idolâtres? S'il ne le voulait pas, comment saint Paul pouvait-il tirer cette conclusion, qu'il fallait prier pour eux, parce que Dieu veut nous sauver tous? La conséquence, pour être juste, doit suivre son principe, et ne peut jamais s'étendre plus loin. Mais si Dieu, dans ses décrets éternels touchant le salut de l'homme, n'avait pas oublié les persécuteurs de sa loi, les plus opiniâtres et les plus endurcis, qui penserons-nous qu'il ait abandonné? et ne sommes-nous pas obligés de reconnaître que ce n'est pas seulement en faveur des élus qu'il s'est intéressé, mais qu'il a pourvu à tous par sa sagesse, comme il nous a tous formés par sa puissance.

Cette comparaison est de l'Apôtre, et elle nous fournit une nouvelle réflexion. Car la preuve dont il se sert pour justifier l'ordre qu'il a porté d'offrir des vœux pour tous les hommes, et pour confirmer la raison qu'il en a donnée, que Dieu veut sauver tous les hommes, c'est que le même Dieu nous gouverne tous, qu'il nous a tous créés et tous rachetés. Tellement que saint Paul joint ensemble et prend dans la même étendue les termes de Créateur, de Médiateur, de Rédempteur; d'où il s'ensuit que Dieu étant sans restriction le Créateur de tous les hommes, il en est sans restriction le Rédempteur et le Sauveur. C'est ainsi qu'il le faut croire, écrivait saint Prosper dans sa réponse à Vincent. Nous en devons faire une profession ouverte et publique. La coutume de toutes nos églises est de présenter des sacrifices à

Dieu pour tous, et, par cette pratique, nous confessons hautement que Dieu nous veut tous sauver.

Si la miséricorde de Dieu n'était pas aussi universelle que nous le disons, chrétiens, saint Paul, en troisième lieu, se serait bien trompé, lorsqu'il prétendait prouver aux Corinthiens, que, puisque Jésus-Christ était mort pour tous les hommes, tous les hommes étaient morts en Adam : *Æstimantes hoc, quoniam si unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt* (II *Cor.*, V). Si le Fils de Dieu était mort seulement pour quelques-uns, de ce remède particulier pourrait-on juger que le mal était général, et que nous avions tous besoin, pour revivre à la grâce, d'une rédemption divine? Voilà toutefois un raisonnement que saint Augustin a cru invincible. Jamais il n'a plus triomphé, que quand il s'en est servi contre Julien, pour prouver le péché originel; jamais il n'a parlé avec plus d'assurance. Méditez, considérez, disait ce Père à l'hérétique qu'il combattait, voyez ce que vous pouvez répondre à l'Apôtre qui vous crie que si le Sauveur du monde est mort pour tous, tous étaient morts. Les enfants étaient-ils morts par le péché actuel? Vous ne l'osez dire. Ils étaient donc morts par le péché originel. Ainsi raisonnait saint Augustin, et quel détour vous peut tirer de cet embarras, continuait-il en insultant à son adversaire? *Exi inde si potes.* Au reste, poursuivait ce saint docteur, prenez ce breuvage que je vous présente; il est amer, mais ne craignez point, il vous deviendra salutaire; ce n'est pas votre mort que je demande, mais votre conversion; surtout pensez bien à qui vous avez affaire, et que ce n'est pas à moi, mais à saint Paul, dont je ne suis que l'interprète.

Cependant, chrétiens, cette terrible machine que saint Augustin faisait jouer contre son ennemi, ce coup mortel qu'il lui portait, cette objection à laquelle il fallait nécessairement se rendre, qu'était-ce autre chose qu'un fantôme qui s'évanouissait dans un moment et une vaine illusion, si Jésus-Christ n'était pas mort pour tous les hommes et pour chacun des hommes, et si l'Apôtre ne l'avait pas entendu de la sorte? Quelques-uns ont été ressuscités par la mort d'un seul; tous étaient donc morts? quelle liaison y a-t-il entre ces deux propositions? Comme si je disais : quelques personnes de cet auditoire ont été guéries; donc tous ceux qui m'écoutent étaient malades. Toutefois saint Augustin n'aurait point fait raisonner autrement saint Paul, et n'aurait pas mieux raisonné lui-même. Pouvons-nous penser que ce savant homme n'eût pas reconnu comme nous une si grossière erreur, et qu'il eût appuyé une si importante conséquence sur un fondement si ruineux? Il croyait donc que l'Apôtre, en disant que Jésus-Christ était mort pour tous les hommes, avait voulu parler de tous en détail; et si c'était là l'explication de saint Augustin, en devons-nous chercher une autre? Ce Père aurait-il si mal compris saint Paul, ou se serait-il appliqué si peu à le comprendre dans une des plus fameuses disputes qu'il ait eues à soutenir, et sur un sujet dont il prétendait tirer un si grand avantage pour la cause qu'il avait entrepris de défendre?

Il était trop éclairé sans doute pour s'écarter tellement du texte sacré. Il a trop fait de fond sur ces paroles de saint Paul, il les a trop souvent répétées, et en trop d'endroits, pour n'avoir pas pris soin d'en bien pénétrer le sens. Aussi demandez-lui pourquoi, au dernier jour, le Fils de Dieu jugera tout le monde? C'est, dit-il, parce que Jésus-Christ n'a pas seulement racheté une partie du monde, mais le monde tout entier : *Non partem judicabit, quia non partem emit. Totum judicabit, quia pro toto pretium dedit* (*S. August.*). De sorte que, selon saint Augustin, le Sauveur des hommes ne jugera que ceux pour qui il est mort, et ne les jugera même que parce qu'il est mort pour eux : *Quia pro toto pretium dedit.* Témoignage incontestable qu'il n'a pas seulement souffert pour ceux qui devaient profiter de sa croix en se sauvant, mais pour les méchants comme pour les bons, puisqu'il jugera également les bons et les méchants, ceux qu'il couronnera et ceux qu'il condamnera, les uns selon le bien qu'ils auront pratiqué, et les autres selon le mal qu'ils auront commis.

Il est donc vrai, mon Dieu, que vous êtes mort pour moi, et que vous me voulez sauver; tout me l'enseigne. Mais il ne me faudrait point d'autre témoignage que le mien. Combien de fois, à la vue du crucifix, me suis-je écrié, par un premier sentiment : Voilà mon Sauveur! Je l'ai dit, et puis-je me lasser de le redire? Je devrais, ce me semble, oublier tout le reste, et n'avoir plus dans l'esprit d'autre souvenir que celui-là. Mon cœur, dans cette seule réflexion, trouverait un goût toujours nouveau; et plus on s'en remplit, plus on en ressent la vertu et l'on y découvre d'onction.

Ce n'est pas que Dieu n'ait des grâces particulières pour ses élus : il prend et il laisse qui lui plaît; et comme il est maître de ses faveurs, il les répand, selon le choix qu'il fait, plus ou moins abondamment. Heureux ceux que sa providence a spécialement choisis. A en juger par la conduite qu'il a tenue jusqu'à présent à mon égard, j'aurais lieu de croire qu'il m'a mis de ce nombre. Mais, quoi qu'il en soit, je suis toujours certain, quant à l'essentiel, je veux dire, quant à cette volonté générale et véritable qu'il a de nous sauver, que c'est un bien commun à tous, qu'il n'est refusé à personne, non plus qu'à moi, et que comme le sage ouvrier de qui nous avons reçu l'être, ne hait rien de ce qu'il a fait, il n'a pas formé le plus beau de ses ouvrages, qui est l'homme, pour le perdre.

Sans cette confiance, à quels désespoirs serions-nous exposés dans la vie? Car s'il y en a plusieurs que Dieu ne veut pas sauver, il n'a pas envoyé son Fils pour eux; s'ils n'ont point de part aux mérites d'un Dieu Sauveur, ils sont privés de ses grâces; si les

grâces leur manquent, toutes les sources de leur salut sont arrêtées, ils demeurent sans force, parce qu'ils meurent sans moyens et sans secours. Ils sont donc dans une impuissance absolue d'observer la loi; les commandements leur deviennent impossibles, et n'est-il pas naturel alors d'abandonner tout, puisqu'on est abandonné de Dieu? de ne point faire, pour résister à ses passions, des efforts qui doivent être inutiles, et de pécher ouvertement, puisqu'on pèche nécessairement, de se persuader, aux moindres obstacles qui se présentent, qu'on n'a pas la grâce pour sortir de ses désordres, et de se servir de ce prétexte pour y persévérer? Quelles abominations suivraient de là? quelle corruption de mœurs? L'expérience ne nous l'a-t-elle jamais fait voir, et n'est-il pas à craindre que le temps ne nous le fasse encore éprouver?

Mais quand je puis, pour parler ainsi, me répondre de Dieu, et compter sur les soins de sa providence; quand je fais réflexion qu'il a pensé à moi dans toute l'éternité, qu'il y pense présentement encore, et qu'il travaille sans cesse à consommer l'affaire de mon salut, comme il l'a commencée; quand, au pied de l'autel et dans une solide méditation, mon cœur me dit intérieurement que le Dieu devant qui je suis prosterné, et que j'adore, tient ses regards attachés sur moi, qu'il me tend les bras, qu'il me prévient et me recherche, qu'il m'ouvre toutes les voies, et me fournit tous les moyens nécessaires pour me sauver, parce que, en effet, il me veut sauver; mon âme, à cette pensée, se réveille et s'encourage. La reconnaissance m'anime, l'espérance me soutient; je redouble mon travail, parce que je sais qu'il ne sera pas sans fruit; quoi qu'il m'arrive, je me console de tout, assuré que Dieu veut faire tourner toutes choses à mon avantage. J'apprends à vous aimer, Seigneur, dans la connaissance certaine que j'ai que vous m'avez aimé et que vous m'aimez. Je me reproche à moi-même ma lâcheté, ma faiblesse, mes défiances passées. Je me promets tout de votre miséricorde, pourvu néanmoins que j'y veuille répondre; et si je n'en profite pas, je ne m'en prends plus qu'à moi. Ce sont là, mon Dieu, mes sentiments, ou ce les doivent être. Mais quel est le désordre le plus ordinaire dans le monde? C'est que, si Dieu, de sa part, nous veut sauver, de notre part nous ne le voulons pas. Vous le verrez dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est une question que proposent les théologiens, pourquoi et comment il y en a tant qui se damnent, lorsque Dieu nous veut tous sauver? Pour résoudre cette difficulté, l'on distingue en Dieu trois sortes de volontés, savoir : une volonté inefficace, une volonté absolument efficace, et une volonté efficace seulement sous condition. Si Dieu ne voulait sauver tous les hommes que d'une volonté inefficace, pas un ne serait sauvé, parce que la volonté de Dieu inefficace ne produit jamais son effet, et qu'elle est même appelée, pour cela, inefficace, ou purement suffisante. Si Dieu voulait sauver tous les hommes d'une volonté absolument efficace, tous seraient sauvés, parce que tout ce qu'il veut efficacement et absolument, arrive comme il l'a résolu, et que rien alors ne lui peut résister : *Non est qui voluntati tuæ possit resistere* (*Esther*, XIII). Mais comme Dieu nous veut sauver d'une volonté seulement efficace sous condition, les uns se sauvent, et les autres se damnent, parce que les uns remplissent la condition que Dieu leur a marquée, et à quoi il a attaché leur salut, au lieu que les autres la négligent.

Il me semble que Dieu nous parle à tous en nous créant, comme il fit au premier homme, après l'avoir formé: Vivez et croissez, usez des biens que je vous donne sur la terre, et attendez ceux que je vous destine dans le ciel; mais prenez garde aussi à ne point violer la loi que je vous impose et le commandement que je vous fais; autrement vous mourrez, dès que vous aurez touché au fruit qui vous est défendu : *In quacumque die comederis, morte morieris* (*Genes.*, II). Soyez soumis et fidèles, nous dit le Seigneur, fuyez tout le mal que je défends, pr tiquez tout le bien que j'ordonne; si vous le faites, je vous sauverai, mais sans cela je vous réprouve. Ce fut ainsi qu'Abraham mérita d'être éternellement béni, parce qu'il s'était mis en devoir d'accomplir l'ordre qu'il avait reçu de sacrifier son fils unique : *Quia fecisti hanc rem* (*Genes.*, XXII). Et Saül, au contraire, fut rejeté, pour avoir manqué à obéir dans une seule rencontre : *Quia non obedisti voci Domini* (I *Reg.*, XXVIII).

Suivant ce principe, vous comprenez aisément que notre sort est dans nos mains; que Dieu, selon le langage de Moïse, nous a mis entre la vie et la mort, et qu'il nous donne à choisir de l'un ou de l'autre; que s'il nous condamne, nous sommes les auteurs de notre malheur, parce que nous l'obligeons à nous condamner, et qu'il peut nous faire le même reproche qu'il faisait à son peuple : Votre perte vient de vous-même, ô Israël : *Perditio tua*, *Israel* (*Oseæ*, XIII). Car quand deux causes sont mises et liées ensemble pour le même ouvrage, si l'une est disposée à agir autant qu'il est nécessaire, et que néanmoins l'effet ne suive pas tel qu'il devrait être, on n'en peut attribuer le défaut qu'à l'autre cause. Votre salut, mes frères, dépend de Dieu et de vous; Dieu ne manque à rien de ce qui dépend de lui, toutefois vous ne vous sauvez pas; n'est-ce pas une conjecture infaillible, que vous manquez donc à ce qui dépend de vous, et par conséquent que vous ne voulez pas vous sauver?

Cependant, d'une difficulté nous tombons dans une autre; et vous me demandez pourquoi Dieu n'a pas voulu sauver tous les hommes d'une volonté absolument efficace? Sur cela, j'ai plusieurs réponses à vous faire. L'une est de saint Paul, l'autre est de saint Augustin, et la dernière de saint Jean Chrysostome.

Quand je considère d'abord ce mystère, et que je m'applique à le pénétrer, je demeure dans un étonnement et dans un silence respectueux; ou si je parle, ce n'est que pour m'écrier avec l'Apôtre: O profondeur de la sagesse de Dieu! *O altitudo* (*Rom.*, XI). A qui appartient-il de connaître les secrets du Seigneur? A qui doit-il rendre compte de ses volontés? et qui de nous a-t-il appelé à son conseil? *Quis cognovit sensum Domini? aut quis consiliarius ejus fuit?* Il est le maître de ses dons; et de quelque manière qu'il lui plaise de les distribuer, c'est à nous à les recevoir avec gratitude et avec humilité : *Quoniam ex ipso, et per ipsum, et in ipso sunt omnia.*

J'ajoute, avec saint Augustin, que notre gloire dans le ciel étant la perfection de l'alliance que notre âme a contractée par la grâce avec Jésus-Christ, son époux céleste, Dieu se comporte envers nous comme Laban à l'égard de sa sœur Rébecca. Il ne voulut pas, sans l'avoir auparavant consultée et sans lui demander son consentement, l'engager à Isaac, et la lui envoyer : *Vocemus puellam, et quæramus ipsius voluntatem* (*Genes.*, XL).

Mais la pensée de saint Chrysostome me paraît encore plus juste et plus naturelle. C'est que Dieu a voulu faire du ciel une société des créatures raisonnables dont tout le mérite consiste dans le saint usage de leur liberté, et non pas un assemblage d'êtres aveugles, que l'instinct gouverne, et qui n'agissent que par une impression nécessaire et involontaire. Il nous traite en hommes : le plus bel apanage de l'homme, c'est son franc arbitre; et autant qu'il est de la grandeur de Dieu d'être librement servi, autant nous doit-il être glorieux de ne recevoir de sa main la couronne qu'après l'avoir méritée, et de n'être sauvés que par voie de récompense.

Dieu nous dit : Voilà ma grâce, je vous la donne, et elle est à vous; usez-en comme vous le devez, et comme vous le pouvez; c'est un moyen infaillible, et vous vous sauverez immanquablement avec elle. Qu'avons-nous, chrétiens, à souhaiter davantage? faut-il encore que Dieu nous fasse violence? faut-il qu'il nous force à ménager ses bienfaits et qu'il nous rende éternellement heureux malgré nous? avons-nous jamais vu que les princes fussent obligés de contraindre leurs sujets pour leur faire accepter de riches trésors, et pour les élever à une haute fortune? Ah! le ciel, mes frères, est un trop grand bien, dès qu'un cœur aidé de la grâce ne s'y porte pas de lui-même, il est indigne de le posséder, et Dieu, sans doute, ne pouvait moins exiger de nous, en nous donnant l'éternité, qu'un travail de quelques jours, et un désir pratique et libre d'acquérir ce souverain bien.

Dieu vous le demande, chrétiens, ce désir efficace, ce désir pratique; mais vous ne l'avez pas. Je ne prétends pas dire que vous êtes expressément déterminés à vous damner. Les libertins mêmes les plus déclarés n'en viennent point jusque-là, et c'est un excès de fureur, dont les exemples sont trop rares pour mériter une sérieuse réflexion. On ne dit point positivement : Je ne veux pas me sauver ; mais on fait comme ces conviés de l'Evangile; ils ne répondirent pas à ceux qui les invitèrent de la part du prince, qu'ils ne voulaient point se trouver à son festin; mais ils s'excusèrent sur divers prétextes : *Et cœperunt excusare* (*Luc.*, XIV). L'un apporta pour raison, qu'il avait acheté une maison de campagne : *Villam emi* (*Ibid.*). L'autre, qu'il allait éprouver cinq attelages tout nouveaux, et faire travailler à sa terre : *Juga boum emi quinque* (*Ibid.*). Et le dernier, qu'il se mariait, et qu'il était occupé à la cérémonie des noces : *Uxorem duxi* (*Ibid.*). Que signifiaient toutes ces excuses? C'est qu'en effet, sans le dire, et peut-être sans le penser, ils ne voulaient pas venir, et voilà comment nous ne voulons pas nous sauver : *Et nolebant venire* (*Ibid.*).

Car ne nous abusons pas plus longtemps, chrétiens, c'est ne vouloir pas se sauver, que de le vouloir seulement en trois manières si communes dans le monde, et dont il est important de vous faire connaître l'illusion. On n'a, à l'égard du salut, qu'une volonté trop générale, ou qu'une volonté trop faible, ou qu'une volonté trop bornée. Volonté trop générale, qui désire la fin, mais qui rejette tous les moyens. Volonté trop faible qui veut, outre la fin, les moyens, mais qui les veut si faiblement, qu'elle n'est pas au fond plus agissante que la première. Volonté trop bornée, qui s'attache à certains moyens, mais qui laisse tous les autres. De telles volontés peuvent bien nous amuser, et nous tromper; mais elles ne pourront jamais nous sauver. Pour en être convaincu, il n'y a qu'à en considérer la nature. Appliquez-vous.

Une volonté générale de se sauver, c'est une volonté vague et indéterminée, qui s'en tient aux principes, et qui ne descend jamais aux conséquences. On dit : Il faut se sauver, le salut est la grande affaire, et j'y veux penser. Mais on n'ajoute pas : Je veux donc pour cela quitter le monde qui me corrompt, et m'adonner à la pratique des bonnes œuvres; je veux fréquenter les sacrements, écouter la parole de Dieu, lire les livres de piété, satisfaire à tous les devoirs du christianisme; en un mot, me convertir et faire pénitence. Je le veux, et dès aujourd'hui, sans remettre jusqu'à demain, parce que je ne sais s'il y aura jamais de lendemain pour moi. C'est là ce qu'on ne dit point, mais ce qu'il faudrait dire, et encore plus ce qu'il faudrait faire, puisqu'il n'y a point sans cela de salut.

On dit : Je hais le vice et je ne le puis souffrir pour peu que j'y fasse d'attention: la vertu au contraire me plaît; je l'estime partout où je la découvre, et je l'aime. On se croit fort avancé quand on se sent en de pareilles dispositions. Mais on n'ajoute pas : Je veux donc renoncer à cet engagement de passion qui me porte à des excès si criminels; je veux modérer cet attachement aux biens

de la terre, qui me fait commettre tant d'injustices ; je veux perdre le souvenir de cette injure qui m'entretient en de si vifs ressentiments. Si l'on ne parle, si l'on ne s'y prend de la sorte, à quoi sert une stérile horreur du vice, ou une estime naturelle de la vertu dont on prétend se prévaloir ?

Et quel est l'homme qui aime son vice, ou qui puisse refuser à la vertu les éloges qu'elle mérite, quand on regarde seulement l'un et l'autre en général ? Dites à un voluptueux que c'est un débauché et un libertin, vous lui faites outrage, et il saura bien vous le témoigner; parce que la débauche et le libertinage pris en eux-mêmes, n'ont rien que d'odieux et de méprisable. Vantez à un avare la conduite d'un homme désintéressé et droit, il est le premier à l'élever et à le combler de louanges, parce que le désintéressement et la bonne foi n'ont rien que de louable et qui ne soit digne même de notre admiration. Ce n'est pas le vice qu'on aime, ce n'est pas la vertu que l'on craint et que l'on fuit ; mais c'en est la matière et le sujet.

On aime l'argent, et cette soif insatiable des richesses est la source de mille usurpations. On aime le plaisir, et cette aveugle passion qu'on nourrit dans son cœur, fait naître les sales pensées, les désirs impurs et les commerces les plus abominables. On aime l'éclat et la grandeur, et cette tyrannique envie de paraître, de se distinguer, de dominer, inspire le faste, l'orgueil, les divisions, les intrigues, les perfidies, les calomnies. Au contraire, on craint la peine, et de là vient un éloignement de tout ce qui contraint et qui gêne, de la retraite, de la prière, de la confession, de la communion, des prédications, de l'abstinence, du jeûne, de toutes les bonnes œuvres. Voilà à quoi aboutit cette horreur prétendue du vice et cette estime générale de la vertu : on s'en tient là, et on ne passe pas plus avant. On s'exprime dans les termes les plus beaux : on est juste, sincère, doux, patient, charitable, pieux en spéculation et par les sentiments ; mais en effet, on ne veut ni restituer ce bien mal acquis, ni quitter cet esprit du monde, ni réparer cette médisance, ni revoir cet ennemi, ni faire l'aumône, ni s'assujettir aux obligations de sa profession et de son état. La conclusion est qu'on veut en spéculation se sauver, mais qu'en effet on ne le veut pas, et qu'on se damne : *Et nolebant venire.*

Il n'y a pas plus de fond à faire sur ces volontés particulières, mais trop faibles, qui paraissent disposées à prendre en détail tous les moyens du salut, mais d'ailleurs si peu affermies dans leur résolution, que le moindre obstacle les rebute et les arrête. On n'en doit, dis-je, rien attendre, et en voici la raison. C'est qu'il n'y a point d'affaire plus traversée sur la terre que le salut. Combien de difficultés et d'occasions se présentent tous les jours ? Combien de tentations nous attaquent ? Combien de périls nous environnent ? Or, un homme qui veut se sauver, mais qui ne le veut que faiblement, aura-t-il assez de courage pour résister à tant d'ennemis ? Aura-t-il assez de vigilance pour découvrir tant de piéges ? aura-t-il assez d'empire sur lui-même pour réprimer tant de révoltes de la part des passions et de la nature ? Aura-t-il assez de ferveur pour embrasser tant d'observances pénibles et fatigantes ? Aura-t-il assez de constance pour persévérer dans les mêmes exercices sans jamais se relâcher et se démentir? Jugeons-en par deux célèbres exemples que je tire de l'Evangile.

Pilate voulait sauver Jésus-Christ ; il avait même protesté hautement de son innocence, et malgré les clameurs du peuple, il ne pouvait se résoudre à le condamner. Mais que faut-il pour arrêter les faibles volontés d'un politique ? Au seul nom de César dont on le menace, la peur le saisit ; il craint de s'attirer, de la part du prince, quelques reproches et qu'on ne prenne de là occasion de lui susciter une affaire. Cela suffit pour faire évanouir dans un moment toutes les autres considérations ; il trahit sa conscience, il abandonne lâchement son devoir, et sans nul autre égard que celui de son propre intérêt, il livre l'innocent à la fureur de ses ennemis : *Jesum tradidit voluntati eorum* (*Luc.*, XXIII).

Hérode estimait Jean-Baptiste, il le craignait même et il le respectait : il eut horreur de la proposition que lui fit Hérodias, lorsqu'elle lui demanda la tête de ce saint précurseur ; il rétracta mille fois dans son cœur la parole qu'il avait donnée à cette barbare courtisane, et il eût voulu dérober le prophète à une si injuste vengeance. Mais que doit-on espérer des faibles résolutions d'un voluptueux ? Dès qu'Hérodias a parlé, c'est assez ; le monarque timide et soumis, consent à tout, et malgré les secrets remords qui le déchirent, il sacrifie Jean-Baptiste à l'aveugle passion dont il est épris pour une perfide beauté : *Et decollavit Joannem in carcere* (*Matth.*, XIV).

Tels sont les faibles désirs de la plupart des chrétiens au regard du salut. Un homme, à certains moments où la foi se réveille et où la grâce le touche, forme le dessein de se retirer et de songer à l'éternité ; il en comprend les conséquences, et il y veut faire toute la réflexion que la chose demande ; il veut rentrer en lui-même, se remettre bien avec Dieu, se déprendre de tous ses attachements, ne s'occuper plus que du ciel et vivre en chrétien. Mais parce que ce n'est pas une volonté bien établie, il ne faut pour la déconcerter, qu'une parole, un respect humain, un mauvais exemple, une affaire, une sécheresse de cœur, une légèreté naturelle ; l'édifice est interrompu, et jamais on ne l'achève. Une femme détrompée de la bagatelle, ou commençant à l'être, se propose de tenir une conduite plus régulière, et de faire un meilleur emploi du temps ; elle veut approcher plus souvent des autels, entrer dans les assemblées de piété, travailler pour l'autre vie, et donner à son salut ce qu'elle a trop longtemps donné à sa vanité et à son luxe. Mais parce que ce n'est point une pleine délibération, ni un projet bien profondément imprimé dans l'âme, il ne faut qu'un nuage

pour effacer toutes ces idées de conversion et de sainteté; la nature a ses retours; l'indolence, la mollesse, l'amour de soi-même, l'entêtement du monde, tout la refroidit et la retient; comme l'Epouse des cantiques, qui eût bien voulu ouvrir à son Epoux, lorsqu'il frappait et qu'il demandait à entrer, mais qui ne le voulait pas assez pour vaincre sa paresse : Je me suis déjà retirée, disait-elle, comment ferai-je pour me relever et pour descendre à la porte? Cependant les années se passent en de continuelles vicissitudes, à entreprendre toujours et à n'exécuter jamais, à tout vouloir et à ne rien faire.

C'est ainsi, mon Dieu, s'écriait saint Augustin, que je voulais aller à vous et sortir de mes désordres, pour prendre la route que votre grâce me montrait. Je le voulais, et néanmoins je demeurais dans le même état. Les faibles efforts que je faisais étaient semblables à ceux d'un homme assoupi, qui se dit mille fois à lui-même qu'il veut se lever, et qui croit qu'il le va faire bientôt, mais qui se plonge autant de fois dans son premier sommeil. C'est-à-dire que je me flattais, Seigneur, et que je ne voulais rien moins que ce que je semblais vouloir : *Et nolebant venire.*

Mais après tout, ne voyons-nous pas dans le christianisme de saintes pratiques et de bonnes œuvres? Ne sommes-nous pas quelquefois témoins de l'assiduité avec laquelle les personnes mêmes les plus engagées dans le monde assistent et à la parole divine et aux cérémonies publiques de religion? Ne les apercevons-nous jamais dans nos temples, à l'oraison, au tribunal de la pénitence, à la sainte table? et si le jeu, le plaisir a ses heures et ses jours, la dévotion n'a-t-elle pas ses temps et ses saisons? Oui, chrétiens, mais que pensez-vous conclure de là? qu'on veut se sauver? Je prétends moi toujours qu'on ne le veut pas : pourquoi? Parce que si ce n'est pas alors une volonté tout-à-fait infructueuse, c'est au moins une volonté trop bornée : suivez-moi.

Je le répète : vous ne voulez pas vous sauver, mon cher auditeur, parce que vous ne le voulez qu'imparfaitement. J'appelle une volonté imparfaite et trop bornée, le choix que vous faites de certains moyens de salut, préférablement à d'autres non moins nécessaires que vous laissez. Tel entendra volontiers parler de Dieu et des choses éternelles; il n'y aura rien que de réglé dans ses mœurs, et son salut sera en assurance du côté des emportements, de la médisance, de la débauche; mais si je lui parle de satisfaire des créanciers qui attendent depuis longtemps, de récompenser des serviteurs qui doivent profiter de leur travail, d'examiner certains acquêts sur quoi on pourrait former bien des doutes : qu'arrivera-t-il? Ce qui arriva, lorsque ce jeune homme de l'Evangile consulta le Fils de Dieu et voulut savoir ce qu'il avait à faire pour se sauver. Il se soumit d'abord à tout ce que le Sauveur du monde demanda de lui; il lui répondit même qu'il l'avait déjà observé. Mais quand Jésus-Christ lui dit : Allez, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et me suivez; cette parole lui porta la tristesse dans le cœur, et, sans rien répliquer, il se retira : *Abiit tristis.* Ainsi, sommes-nous favorablement écoutés, et tous nos avis sont reçus avec docilité, tandis que nous nous en tenons à certains points dont on s'accommode. On nous prévient même, et il n'y a rien à quoi l'on ne paraisse disposé. Mais quand nous venons entamer l'article des compagnies et des visites, cette jeune personne n'a plus d'attention à nous donner, parce que ce langage la blesse : *Abiit tristis* (*Matth.* XVI). Quand nous nous expliquons sur le bon droit et sur l'équité, nos leçons n'ont plus la même efficace sur l'esprit de ce magistrat, parce qu'elles condamnent ses injustices : *Abiit tristis.* Quand nous traitons, ou la question de l'usure, ou celle de l'aumône, nous n'avons plus, auprès de ce riche, le même accès, parce que nos décisions ne s'accordent pas avec son avarice : *Abiit tristis.* Or, prenez garde néanmoins qu'il en va dans la morale par rapport au salut, comme dans la foi. Un seul point de religion que je ne crois pas, me rend entièrement infidèle, et un seul point de la loi que je n'observe pas, me rend absolument criminel et digne de l'enfer.

Vous n'êtes ni médisant, ni vindicatif : aussi ce ne sera ni la vengeance qui vous damnera, ni la médisance; mais vous êtes idolâtre de votre fortune, et vous voulez, à quelque prix que ce soit, vous élever; votre ambition vous perdra. Vous êtes charitable, droit, désintéressé; mais vous aimez la vie molle : la cause de votre réprobation, ce ne sera ni votre dureté envers ceux qui souffrent, ni vos artifices et vos mensonges, ni votre intérêt; mais ce sera votre oisiveté et votre mollesse. Tandis que vous voudrez user de ces réserves, que vous ne travaillerez qu'à demi, et que vous refuserez quelque chose à votre salut, au lieu d'y faire tout servir, je ne me lasserai point de dire que vous ne voulez pas vous sauver. *Et nolebant venire.*

Consultez-vous sur cela, vous-mêmes; tâchez à bien connaître la véritable situation de votre cœur; appliquez-vous les mêmes paroles que Jésus-Christ adressa à ce malade de l'Evangile : *Vis sanus fieri* (*Joan.*, VI)? Ai-je voulu jusqu'à présent me sauver? l'ai-je voulu sincèrement? l'ai-je voulu efficacement? l'ai-je voulu pleinement? Ne me suis-je point contenté de dire que je le voulais, sans le vouloir? ou, si je l'ai en quelque sorte voulu, n'a-ce point été une simple vue de l'esprit, une volage affection du cœur, sans fruit, sans conséquence, en un mot, une velléité plutôt qu'une volonté?

Vis? Le voulez-vous, mes frères, et sentez-vous toute la force de cette demande que je vous fais? Il s'agit de savoir si vous voulez vous sauver? si, dis-je, vous le voulez, tellement que vous soyez résolus à y donner tous vos soins, que vous en cherchiez les moyens, et que vous les preniez tous, sans en exclure aucun, dès qu'il peut, en quelque façon que ce soit, contribuer au succès d'une affaire si importante. Si ce n'est pas

ainsi que vous le voulez, j'ose dire qu'il vaudrait mieux pour vous ne le point vouloir du tout; car vous devez bien observer le plus dangereux artifice dont use l'ennemi de notre salut, pour nous mener à la perdition : c'est de nous entretenir dans ces volontés générales, dans ces volontés faibles, dans ces volontés imparfaites, qui nous déguisent le péril où nous sommes, et qui nous trompent. On se persuade qu'on sera sauvé, parce qu'on n'est pas aussi méchant que les autres, et que l'on fait quelques bonnes actions. On vit dans cette fausse persuasion, on s'y nourrit, et l'on tient toujours le même train de vie, sans craindre le terme où elle doit aboutir.

Vis? le voulez-vous? Je ne suis point en peine de savoir si vous voulez être riches, grands, heureux, dans la prospérité et dans la fortune : je le connais assez par les mouvements que vous vous donnez pour cela. Mais parce que je ne vois point en vous la même vigilance sur ce qui regarde le salut, le même feu, la même activité, le même courage à entreprendre, la même prudence à vous conduire et à agir, la même force et la même constance à achever; parce que vous ne faites paraître, au contraire, que de l'indifférence et de la lenteur, j'ai droit de douter si vous voulez vous sauver. Il y a plus; j'ai même une raison infaillible de penser que vous ne le voulez pas. Ce qu'on veut bien, on le fait, dès que la chose nous est possible, et qu'elle dépend de nous. Si vous voulez me servir, dit-on dans le monde, montrez-le-moi dans l'occasion; et comme ces sortes de protestations que l'on se fait communément les uns aux autres, d'un service réciproque, sont presque toujours sans effet, on ne compte nullement sur tout ce qu'elles disent, ou plutôt on ne les prend que pour des manières de parler qui ne disent rien. Vous avez beau me répondre aussi que vous voulez vous sauver : si cela est, et si vous voulez m'en convaincre, *Si vis*, donnez-m'en des preuves plus réelles que des paroles; gardez les commandements : *Serva mandata* (*Matth.*, c. XIX). Quand je vous verrai éviter avec soin tout ce qui peut blesser votre conscience; retrancher de votre table, de votre équipage, de vos parures, de vos entretiens, de vos divertissements, tout ce qui intéresse votre salut; vous instruire de vos devoirs, et les observer tous religieusement, prendre toutes les mesures que la sagesse évangélique peut fournir, pour vous conserver dans la grâce de Dieu, ou pour y rentrer, lorsque vous craignez de l'avoir perdue; y employer tous les moyens qu'une véritable pénitence ne manque point d'inspirer; vous exercer dans une fréquente pratique de vertus chrétiennes, et amasser tous les jours de nouveaux fonds pour le ciel et de nouveaux mérites, alors je conviendrai que vous voulez vous sauver : mais jusque-là je n'ai point de marques certaines qui me le fassent juger.

Vis? le voulez-vous? Je ne vous demande pas si vous voulez être sauvés, mais si vous voulez vous sauver. Il n'y a personne qui ne voulût être sauvé; car quel est l'homme assez ennemi de lui-même pour ne souhaiter pas d'être éternellement heureux? Mais il y en a bien peu qui veulent se sauver, c'est-à-dire qui veulent faire quelque chose pour cela, prendre sur soi, se renoncer, se mortifier, parce qu'on ne peut se contraindre et qu'on n'aime point la peine. Mais, mes frères, si nous ne voulons pas nous sauver, que voulons-nous dans la vie? Quel est le but de nos désirs et le terme de nos espérances? que cherchons-nous? à quoi aspirons-nous? que craignons-nous? pourquoi travaillons-nous, si toutes nos vues, toutes nos prétentions, toutes nos craintes, toutes nos recherches, tous nos travaux ne se rapportent pas à la seule affaire que nous ayons sur la terre, qui est le salut?

Le juste, mais le terrible reproche que Dieu fera à un réprouvé, lorsqu'il lui dira : J'ai voulu vous sauver, et vous ne l'avez pas voulu : *Volui, et noluisti* (*Matth.* XXXVII)! Je l'ai voulu, quand j'ai versé mon sang, et que je l'ai fait couler, pour vous laver de vos péchés, et pour vous sanctifier. Je le voulais, quand je vous appelais par ma grâce, et que je faisais tant d'efforts, ou par moi-même, ou par mes ministres, pour vous toucher, tantôt en vous affligeant, tantôt en vous consolant; tantôt en vous intimidant par mes menaces, et tantôt en vous encourageant par mes promesses; tantôt en vous instruisant par l'exemple des autres et par les divers événements de la vie, et tantôt en vous pressant par les propres lumières de votre esprit et par les sentiments de votre cœur; recommençant mille fois à vous parler, et à vous attirer. Je le voulais alors; mais vous ne le vouliez pas. Ce n'était, de votre part, que des mépris et des refus, ou que des délais, des ménagements, de faux tempéraments, pour concilier ensemble le monde et le ciel, vos passions et votre salut. La scène est maintenant bien changée. Vous ne l'avez pas voulu, lorsque je le voulais; vous commencez à le vouloir, et moi je ne le veux plus. Je veux au contraire vous rejeter, et que vous pleuriez éternellement votre âme que vous avez perdue et dont vous avez trop tard connu le prix. Je veux que ce soit une perte irréparable pour vous. Il fallait profiter des heureux moments où j'étais si bien disposé en votre faveur. Ils sont passés, et c'est sans retour.

Ils sont passés, il est vrai, Seigneur, pour ces pécheurs dont le sort est arrêté, et dont une mort criminelle a consommé la réprobation. Mais ils ne le sont pas pour moi, tandis que je suis encore dans ma course, et qu'elle n'est pas finie. Ce que je n'ai pas voulu, ou ce que je n'ai pas bien voulu jusqu'à présent, je puis désormais le vouloir, et j'en ai compris la nécessité. Que mon aveuglement était à plaindre, Seigneur, et qu'il était condamnable! Je voulais me sauver; mais je craignais de le vouloir trop, parce que je sentais bien à quoi m'engagerait une volonté plus efficace que la mienne. J'aimais à me flatter d'une volonté apparente, mais chimérique. Vous

m'avez ouvert les yeux, Seigneur, et c'est peut-être le dernier coup de votre grâce. Je ne vous dis rien de nouveau, quand je vous dis que je veux me sauver : je l'ai dit cent fois ; mais je ne l'ai jamais dit comme je fais aujourd'hui. Je le veux, et vous, mon Dieu, qui lisez dans les cœurs, vous le voyez ; je le veux, quoi qu'il m'en doive coûter. Plus de déguisements là-dessus, plus de ménagements ; En un mot, je le veux comme vous le voulez. Je prévois assez les suites d'une pareille résolution ; mais elles n'ont plus rien qui m'étonne, quand je pense que l'éternité en sera la récompense, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON V.

SUR LA COUTUME.

Cinquième prétexte. — *On ne vit point autrement que moi dans le monde.*

Hæc cogitaverunt et erraverunt : excæcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont pensé, et ils se sont trompés : car leur malice les a aveuglés (*Sag.*, *ch.* II).

J'attaque aujourd'hui, chrétiens, le plus spécieux et le plus commun de tous les prétextes, dont se sert le pécheur pour s'autoriser dans la vie criminelle qu'il mène ; c'est celui de la coutume. On se croit pleinement justifié, quand on peut dire que le monde vit de telle et telle sorte ; et l'on se fait de l'exemple des autres une espèce de nécessité. Je ne suis, au reste, nullement surpris que ce prétexte soit si ordinaire dans le monde, parce que le monde est rempli de faiblesse, de complaisance et d'orgueil ; et que ce sont-là les plus prochaines dispositions pour établir le pouvoir tyrannique de la coutume. Il y en a, dis-je, qui par faiblesse suivent le torrent, entraînés par la multitude, parce qu'ils n'ont pas assez de fermeté pour y résister. Ce sont des enfants, dit le philosophe païen (Aristote), qui contrefont tout ce qu'ils voient faire, et qui trouvent même une prétendue force d'esprit à parler et à agir comme on agit communément. Il y en a d'autres qui, par une lâche complaisance, ne cherchant qu'à se rendre agréables à ceux avec qui ils ont à vivre, en prennent pour cela les manières, et se règlent, autant qu'il est possible, sur leurs actions, parce qu'ils savent que c'est surtout par la ressemblance qu'on plaît. Un ancien les comparait à une cire molle, qui reçoit indifféremment toutes sortes de figures ; et qui, selon les diverses impressions qu'on lui donne, tantôt porte l'image d'un démon, et tantôt celle d'un ange. Enfin, il y en a plusieurs qui craignent la raillerie, et qui se laissent dominer par le respect humain. L'orgueil leur fait approuver au dehors ce qu'ils condamnent souvent dans le cœur ; et ils ne se conforment au grand nombre que parce qu'ils sont trop sensibles aux reproches que leur attirerait une conduite particulière et plus réglée.

Or, si je puis détruire ce dangereux prétexte de la coutume, je croirai avoir levé un des plus grands obstacles de votre salut. Demandons les lumières au Saint-Esprit, par l'intercession de Marie : *Ave.*

C'était autrefois la plainte de saint Augustin, et ce doit être encore maintenant plus que jamais celle des prédicateurs de l'Evangile, que la coutume a tellement ôté aux vices l'horreur qui les doit naturellement accompagner, qu'on ne les regarde presque la plupart que comme de légers défauts, ou des usages permis, ou quelquefois même comme des choses indispensables. Il n'y a que certains vices grossiers sur quoi l'on ait conservé un reste de pudeur ; et quoique le sang de Jésus-Christ ait été également répandu pour tous les autres péchés auxquels nous sommes sujets, cependant la coutume a prévalu de telle sorte, dit saint Augustin, qu'on les commet sans réflexion, et qu'on y demeure sans scrupule : *Cætera vero, pro quibus abluendis Filii Dei sanguis effusus est, quantumvis magna sint, contemnimus* (*Aug.*). C'est ainsi qu'à force de voir les désordres des autres, nous nous y accoutumons et les tolérons ; et qu'en les tolérant, nous venons enfin nous-mêmes peu à peu à les commettre : *Sic sæpe videndo, omnia toleramus, et sæpe tolerando, non solum velle, sed admittere cogimur* (*Ibid.*).

Mais c'est une coutume établie, dit-on, et je ne veux pas sur cela me distinguer. J'en conviens, c'est une coutume ; mais qu'est-ce souvent que la coutume, reprend saint Cyprien, sinon une ancienne erreur ? *Vetustissimus error* (*Cypr.*). Et ne sait-on pas, avait dit avant lui Tertullien, que la coutume n'est pas ordinairement jointe avec la vérité ? *Consuetudo sine veritate* (*Tertull.*). Vous prétendez donc en vain, chrétiens, vous excuser sur la coutume ; si elle est mauvaise, rien ne la peut justifier. Je la considère en deux manières ; premièrement, par le nombre, et, secondement, par la qualité des personnes qui la suivent. Si vous dites, mon cher auditeur, que tout le monde fait telle et telle chose ; je vous réponds que la multitude, pour nombreuse qu'elle soit, bien loin d'autoriser une mauvaise coutume, est au contraire une règle toujours très-dangereuse à suivre. Si vous dites que ce sont les gens les plus distingués qui se comportent de telle et de telle façon ; je vous réponds, qu'il n'est point dans les personnes, qu'elles qu'elles soient, de qualités qui puissent ôter à une mauvaise coutume ce qu'elle a de condamnable, ni qui doivent, par conséquent, la maintenir. Je fonde ces deux propositions sur les paroles de Tertullien, et j'en fais le partage de ce discours. *Non præest Evangelio, neque privilegium nationum, neque patrocinium personarum* (*Tertull.*). N'ayons égard pour suivre la coutume, si elle n'est pas bonne, ni à la multitude de ceux qui la suivent ; c'est la première partie : ni à leur qualité ; c'est la seconde partie. La matière est importante. Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

Deux choses doivent nous faire craindre de marcher après la multitude. En premier lieu, c'est qu'il n'y a rien que l'Ecriture et les maîtres de la morale aient plus générale-

ment condamné que la multitude. En second lieu, c'est qu'il n'est rien, en effet, surtout selon les principes de l'Evangile, qui paraisse plus justement condamnable. Appliquez-vous à ces deux réflexions.

N'exagérons rien, chrétiens ; et gardons-nous dans la morale, comme partout ailleurs, de ces extrémités où donne l'esprit du siècle, et qui passent toutes les bornes d'une juste sévérité. Disons, d'abord, que la multitude n'a pas été toujours condamnée, ni qu'elle ne doit pas toujours l'être : mais distinguons bien en quoi on la peut suivre, et quand, au contraire, on est obligé de s'en éloigner. Or, comme ce point est délicat, je ne le prétends pas décider par mes propres lumières ; mais voici, sur cela, quelques règles que nous donne saint Augustin, et qui demandent une sérieuse réflexion.

Premièrement, dit ce Père, on peut et l'on doit même se conformer à la multitude, dans les choses qui ne blessent ni la raison, ni l'Evangile. Car, autant qu'il est naturel que les membres s'accommodent au corps, autant paraît-il raisonnable, dans la société humaine, que chaque particulier s'accorde avec la communauté dont il fait partie. A quoi j'ajoute, avec saint Thomas, que ce serait un étrange entêtement que de préférer une opinion et une conduite qui nous est propre, à tous les autres, et de se persuader que tout le reste des hommes se trompe, et qu'on a seul découvert la vérité. Mais prenez bien garde à l'exception de saint Augustin, lorsqu'il nous avertit que cette règle regarde seulement les choses indifférentes, et qui ne choquent évidemment, ni le bon sens, ni la loi de Dieu. Car, dès que l'un ou l'autre s'y trouve en quelque sorte intéressé, la coutume n'a plus de force, et ne doit plus être écoutée.

Secondement, continue le même docteur écrivant à un homme naturellement timide et scrupuleux, on ne doit pas faire difficulté de vivre comme le grand nombre, quand il est composé des personnes les plus sages et les plus vertueuses. Cette règle est propre particulièrement à guérir certaines consciences timorées, qui se font de vains scrupules, qu'elles ne sont pas capables de résoudre elles-mêmes, et qui ne servent qu'à les tourmenter. Il leur faut des principes également sensibles et sûrs, pour agir ; et il n'y en a point de meilleurs alors que la conduite ordinaire des plus gens de bien, dont les exemples frappent nos yeux, et sur les traces desquels on peut marcher en assurance.

Troisièmement, poursuit saint Augustin, en matière de foi, on doit déférer beaucoup à la multitude, et s'en tenir à ce que nous trouvons universellement établi parmi les fidèles : *Multitudini credentium defertur.* Ainsi ce qui m'attache surtout à l'Eglise, conclut-il, c'est l'autorité et le consentement de tous les peuples : *Tenet me consensus populorum* (*Idem*). Et pour confirmer la pensée de ce Père, vous savez, chrétiens, que le Saint-Esprit a promis de se trouver au milieu d'une multitude assemblée en son nom, et de leur inspirer, sur les points de religion, les connaissances nécessaires et les véritables sentiments.

Mais, messieurs, s'il est bon de croire comme plusieurs, il n'est pas souvent à propos d'agir comme eux ; et, dans la pratique, ce qui doit nous conduire, c'est la vérité seule, selon l'expression de saint Bernard, et non point un faux privilége que le monde attribue à la multitude, et dont nous faisons un si dangereux abus : *Debet nos judicium veritatis ducere, non privilegium consuetudinis* (*S. Bern.*). C'est-à-dire que sans prendre garde à ce que le monde fait, il faut seulement examiner ce qu'il devrait faire, et le faire hautement, dès qu'on l'a connu, dût-on, en le faisant, n'être suivi de personne.

L'Ecriture est pleine de cette sage maxime. et c'est de là que saint Bernard l'avait tirée. Il savait qu'il n'y a qu'à suivre la foule pour se laisser bientôt entraîner au mal, et qu'il nous est, pour cela, ordonné de l'éviter : *Non preces in multitudinem civitatis; nec te immittas in populum* (*Eccl.*, VII). Il savait que Dieu nous défend expressément de marcher dans le chemin des nations, c'est-à-dire, dans la voie ordinaire et publique : *In viam gentium ne abieritis* (*S. Matth.*, X). Il savait qu'un des plus importants avis que nous donne l'apôtre saint Paul, est de ne nous pas conformer aux coutumes du siècle: *Nolite conformari huic sæculo* (*Rom.*, XII). Il savait, selon la parabole de l'Evangile, que la semence jetée dans le grand chemin, au lieu d'y prendre racine, y fut foulée aux pieds par les passants et enlevée par les oiseaux du ciel : *Aliud cecidit secus viam, et conculcatum est, et volucres cœli comederunt illud* (*S. Luc*, VIII). Et si je pouvais enfin, après de si saintes autorités, faire parler un païen dans une chaire chrétienne, c'est le Sage de Rome (Sénèque), vous entendriez de sa bouche votre condamnation ; et vous aprendriez d'un idolâtre, éclairé des seules lumières de la raison humaine, ce qu'on a tant de peine à vous faire comprendre par les grands principes de la foi : qu'en marchant, ce ne sont point tant les traces des autres que nous avons à étudier, que le devoir qu'il faut écouter uniquement, et qui doit préférablement à tout le reste nous servir de guide.

Aussi je remarque que Jésus-Christ dans l'Evangile a toujours attaché à la multitude un caractère de réprobation. C'est un principe commun, que les chemins les plus fréquentés sont toujours les plus sûrs. Mais si ce principe est vrai partout ailleurs, dit le Sauveur des hommes, il ne l'est pas dans l'affaire du salut et à l'égard du ciel. Au contraire, la voie qui y conduit est étroite, et le nombre de ceux qui la prennent est le plus petit. Mais pour le chemin qui mène à la perdition, qu'il est large ! et qu'on voit de gens y entrer ! Or, par la multitude de ceux qui se perdent, il ne faut pas seulement entendre les païens, dont le nombre est, sans comparaison, beaucoup plus grand que celui

des chrétiens ; mais le Fils de Dieu veut nous marquer que, même parmi les chrétiens, et dans la vraie Église, où les moyens de salut sont si abondants, il y en a néanmoins très-peu qui se sauvent, et incomparablement davantage qui se damnent. C'est de quoi saint Augustin était vivement touché, en prêchant au peuple. Hélas ! mes frères, s'écriait-il, nous nous réjouissons, quand nous voyons nos églises pleines d'auditeurs, qui assistent à la parole de Dieu. L'apparence est belle, mais qu'elle est trompeuse ! et quand nous voulons bien examiner le sujet de notre joie, qu'elle se change bientôt dans une véritable douleur ! Car nous en voyons beaucoup qui entendent la sainte parole ; mais que nous en voyons peu qui en profitent ! *Multi sunt qui audiunt; sed pauci sunt qui obediunt* (*S. August.*). Dans la même grange où l'on bat, combien de paille et combien peu de grain ! C'est-à-dire, dans la même société des fidèles, combien de méchants et combien peu de bons ! Et par conséquent combien de réprouvés et combien peu de sauvés !

Après cela, vous vous rassurez, chrétiens, sur la multitude. Mais rien au contraire ne doit davantage vous faire trembler. C'est la multitude qui s'égare. C'est contre la multitude que le Sauveur du monde s'est le plus hautement déclaré. C'est à la multitude que sont réservés les plus rigoureux châtiments de Dieu. Ce sera donc avec la multitude, en la suivant, que vous serez condamnés.

Et est-il rien en effet de plus condamnable ? Pour développer cette seconde pensée d'une manière sensible, entrons dans un détail abrégé des mœurs de notre siècle. Examinons comment le grand nombre, dans le christianisme, se comporte ; et formons de là un raisonnement, auquel je vous prie de vous appliquer, pour le comprendre dans toute sa force. Car si vous voulez arriver à la vie et être sauvé, disait le Fils de Dieu, gardez les commandements : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata* (*S. Matth.*, XIX). Sans cela il n'y a point de salut pour vous. Or où sont maintenant observés les commandements de Dieu, et par qui? Attachons-nous à quelques points généraux et plus importants.

Est-ce parmi le grand nombre que sont exactement suivies les règles les plus inviolables de la pudeur et de l'honnêteté chrétienne ? Quelle innocence dans les pensées? Quelle pureté dans les sentiments ? Quelle modestie dans les paroles ? Quelle retenue dans les actions ? Ah ! messieurs, le prophète l'a dit (*Osée*, IV), et il n'est que trop vrai, que l'adultère, selon son expression, s'est répandu sur la terre, comme un torrent impétueux qui entraîne tout. Où la trouverons-nous désormais cette belle vertu ? Chez les petits ? Mais c'est-là que le vice domine avec d'autant plus d'empire, qu'il se trouve souvent secondé par l'intérêt. L'intérêt triomphe de tout ; et quand une fois il persuade le crime, il y a peu de résolutions si bien affermies, qui tiennent long-temps contre une si dangereuse tentation. Chez les grands ? Tout y respire la mollesse : tant de parures, tant d'habillements immodestes, l'oisiveté, la bonne chère, le jeu, les compagnies, les spectacles. Dans les conditions médiocres ? Il est vrai qu'on y a vu plus longtemps de la régularité et de l'ordre; mais peu à peu la contagion a gagné partout. Comment ? Par une folle émulation qu'ont eue particulièrement les personnes du sexe, et par un entêtement ridicule de sortir de leur état pour s'égaler à ceux du plus haut rang, d'en affecter toutes les manières et tous les airs, d'en prendre le luxe dans les ornements, la richesse dans les meubles, la magnificence dans les équipages, la délicatesse dans les repas, la dépense dans les assemblées de plaisir, la liberté dans les visites et dans les entretiens. De là, sous une fausse image de grandeur, les véritables vices des grands se sont glissés ; et cette damnable maxime, de vouloir se régler sur les autres, a tout corrompu.

Est-ce parmi le grand nombre que sont respectées les plus saintes lois du bon droit et de l'équité? Au contraire, où ne sont-elles pas impunément violées ? C'est présentement savoir vivre selon le monde, que de savoir, dans une querelle, se faire soi-même justice, par tous les moyens que la vengeance peut fournir; dans un procès, user de toutes les procédures bonnes ou mauvaises que l'artifice peut inventer; dans un commerce, dans un parti, gagner à l'excès et par toutes les voies que l'intérêt ne manque point de suggérer. Voilà, dis-je, la grande habileté de notre siècle : les intrigues, les tours de souplesse, les perfidies, les chicanes, les usures, les concussions.

Est-ce parmi le grand nombre qu'on voit des juges désintéressés, des domestiques fidèles, des riches charitables, des pauvres soumis, des enfants dociles, des pères et des mères vigilants ? A quoi sont réduits les exercices les plus essentiels du christianisme; et comment sont pratiqués le jeûne, l'aumône, la prière, la confession, la communion, les bonnes œuvres? A cela je n'ai qu'un mot à répondre, c'est celui de saint Jean : *Mundus totus in maligno positus est* (*Joan.*, V). Le monde est rempli d'iniquité, et le dérèglement, plus que jamais, y est général. Concluons : manquer aux devoirs les plus expressément ordonnés de Dieu ; les sacrifier à son plaisir, à son ambition, à son avarice, sans autre guide que ses passions, sans autre loi que ses désirs, et sans autre divinité que le monde : est-ce là une conduite chrétienne et sûre ? Qui l'oserait dire, ou qui l'oserait même penser? Toutefois ce sont les exemples que nous donne la multitude ; voilà la coutume.

La belle excuse au jugement de Dieu, quand vous lui direz : Seigneur, j'ai déchiré la réputation de mon prochain, parce que les autres ne l'épargnaient pas plus que moi. Je me suis approprié le bien d'autrui parce que les autres ne s'en faisaient pas plus de scrupule que moi. J'ai profané les lieux les plus

sacrés par mes irrévérences, parce que les autres ne s'y comportaient pas avec plus de retenue que moi. J'ai vécu dans la mollesse et l'oisiveté, sans bonnes œuvres et sans pénitence, parce que les autres en usaient sur cela comme moi. Insensé que vous êtes! répond saint Chrysostome; vous vous accusez au même temps que vous prétendez vous excuser. Dieu ne vous avait-il pas averti de fuir le monde, et que c'était son ennemi? Ne vous avait-on pas assez fait entendre que le christianisme était un état de retraite et de séparation? Jésus-Christ n'avait-il pas appelé ses disciples le petit troupeau, le troupeau choisi et particulier? Que faites-vous donc en voulant vous justifier sur le grand nombre de ceux qui vous ont précédé et attiré après eux? Vous produisez des titres invincibles contre vous-même, et il ne faut que votre propre confession pour vous réprouver.

Il fallait, comme ces fidèles Israélites, laisser le peuple fléchir le genou devant Baal; et vous, demeurer ferme, et maintenir l'honneur du Dieu d'Israël; il fallait, comme le jeune Tobie, laisser des troupes d'adorateurs offrir leurs sacriléges hommages aux fausses divinités de Jéroboam; et vous, cependant, vous retirer dans le temple du Seigneur, et lui présenter votre encens. Il fallait raisonner comme le sage et saint vieillard Eléazar, et vous dire à vous-même: Si je trahis les intérêts de Dieu et de sa loi, je pourrai peut-être par là ménager la faveur des hommes, et me garantir de leurs coups; mais j'attirerai sur moi la colère du Ciel, et rien ne pourra me mettre à couvert de ses vengeances. Or, il vaut bien mieux pour moi que par une conduite opposée aux fausses maximes des hommes et à leurs pernicieuses coutumes, je leur devienne odieux et méprisable, que de tomber entre les mains du souverain juge, à qui rien ne peut résister, et contre lequel toute la puissance humaine ne pourra pas me défendre. Ainsi parlait le généreux Machabée. Et c'est aussi par ce grand principe que tant de solitaires se sont retirés au désert; que tant de religieux se sont enfermés dans le cloître; et que, dans le siècle même, tant de personnes vertueuses vivent au milieu du monde comme n'étant point du monde: tous persuadés que les voies du monde ne sont point les voies de Dieu.

N'ai-je donc pas toujours, chrétiens, un juste sujet de déplorer votre aveuglement, et de craindre pour votre salut, quand je vous vois suivre avec tant de confiance des coutumes que l'usage a établies parmi les hommes, mais qu'il n'a pas pour cela justifiées devant Dieu? Est-il une illusion plus dangereuse, et en est-il une plus ordinaire? Combien de faux principes se sont introduits par là dans le monde et tiennent les consciences dans une trompeuse sécurité! On se fait, surtout à certains temps de l'année, une occupation continuelle du jeu et des autres divertissements qui l'accompagnent; on y consume les journées, et souvent même les nuits entières; pourquoi? Parce que c'est la coutume. On se permet dans les conversations mille manières de parler; on se donne dans les compagnies mille libertés, sur quoi l'on n'entre jamais en scrupule: pourquoi? Parce que c'est la coutume. On n'épargne rien pour des dépenses qui paraissent, et pour soutenir un vain éclat, tandis qu'on laisse en secret gémir et des domestiques et des marchands, sans les payer. On abandonne une famille et des enfants, on refuse tout à leur entretien, pour avoir de quoi fournir à des parties de plaisir, et l'on est tranquille là-dessus: pourquoi? Parce que c'est la coutume. On fait un trafic caché de bénéfices; et, à la faveur de quelques subtilités, on vend et l'on achète ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré; on se ménage, par des détours fins et délicats, des intérêts assurés dans l'emploi de son argent, sans rien aliéner du fonds et sans le risquer; on se soustrait aux légitimes poursuites d'un créancier, lorsqu'on accable d'ailleurs un débiteur, et qu'on le presse sans compassion; on s'engage sans habileté dans des professions honorables, mais qui demandent de l'étude, et l'on y décide quelquefois les plus importantes affaires sans connaissance; on vit en repos sur tout cela: pourquoi? Parce que c'est la coutume; c'est-à-dire, en un mot, que l'on se damne, parce que c'est la coutume de se damner.

Ah! ne nous y trompons pas. Il est vrai que parmi les hommes, la multitude des criminels en dérobe toujours plusieurs à la sévérité du juge; et les princes même, dans les grandes séditions, ou ne connaissent pas tous les coupables, ou, s'ils les connaissent, sont obligés au moins de dissimuler, pour ne point trop répandre de sang. Mais au jugement de Dieu, au redoutable tribunal de ce juge infiniment puissant, et vengeur de tous les crimes, comme tous les crimes lui sont connus, bien loin que la multitude vous couvre contre ses traits, elle ne servira, au contraire, qu'à allumer d'autant plus sa colère qu'il y aura plus de sujets sur qui l'exercer. C'est la grande réflexion de saint Eucher: *Quid prodest multitudo in die judicii, ubi multi judicabuntur?* Serai-je moins réprouvé parce que je le serai avec plusieurs autres; et dans l'enfer, les compagnons de ma misère me rendront-ils moins malheureux? Quand Dieu, à la face de l'univers, aura prononcé contre moi, quels secours pourrai-je recevoir de cette multitude que j'aurai suivie, et ne seront-ils pas même les premiers à m'accabler de leurs reproches et à insulter à mon malheur?

Ainsi, l'important avis que j'ai à prendre, c'est celui que les anges, chargés de la conduite de Loth, lui donnèrent, en le préservant de l'incendie de Sodome et le menant sur la montagne: *Salva animam tuam* (*Genes.*, X). Laissons dire et laissons faire les autres; mais pensons à nous, et sauvons-nous; ne courons pas en aveugles nous précipiter dans les flammes, et n'augmentons pas au milieu de Sodome le nombre de tant de victimes que le feu dévore. Je n'en ressentirai pas moins les atteintes, soit que je brûle

seul, ou que ce soit parmi un grand peuple. Dieu frappe également son coup partout où le crime se présente à ses yeux ; et les foudres qu'il lance contre les uns n'épuisent pas le trésor infini de ses vengeances, et ne le rendent pas moins formidable aux autres. Non, non, ne me parlez plus, dangereux partisans du monde et de ses coutumes. Vous m'aviez trompé, et je me laissais aller après vous au mouvement qui m'emportait vers le précipice. Mais le Seigneur m'a ouvert les yeux, et j'ai reconnu mon égarement et l'illusion où j'étais. Achevez, mon Dieu, et me donnez la force de rompre tous les engagements que j'ai eus jusqu'à présent avec les pécheurs, et dont votre grâce m'a fait apercevoir le péril. Nous ne devons céder, ni à leur nombre, quel qu'il soit, comme nous l'avons vu, ni à leur qualité, pour distinguée qu'elle paraisse et de quelque nature qu'elle soit, comme nous l'allons voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Trois sortes de personnes peuvent établir une coutume : les grands, les savants et ceux qui font une profession particulière de vertu. Les grands, par leur autorité ; les savants, par la réputation de leur doctrine ; et les gens de bien, ou qui paraissent tels, par l'estime et le respect que la vertu doit naturellement inspirer. Or, je dis que ni la grandeur des uns, ni la science des autres, ni la piété apparente ou véritable des derniers, ne peuvent être de solides raisons pour nous engager à suivre une mauvaise coutume. Appliquez-vous.

Je ne viens point d'abord, chrétiens, par un esprit de rébellion, si opposé au véritable esprit de l'Evangile, vous soustraire à l'obéissance que vous devez aux grands du monde; et puisque le Ciel les a placés sur vos têtes pour vous commander, je suis bien éloigné de donner dans la grossière erreur d'un des plus fameux hérésiarques de ces derniers siècles (Calvin), en disant, comme lui, que dans l'état du péché il n'y a point de puissance légitime, et que pour avoir droit de dominer sur les autres, il faut jouir auparavant soi-même de la sainte liberté des enfants de Dieu. Quels désordres suivraient de là dans le gouvernement du monde, et à quelles révolutions se trouveraient tous les jours exposés les républiques et les Etats? Il faut donc obéir aux puissances du siècle, dit saint Pierre, sans que leurs déréglements, ni même leur infidelité, soient jamais de justes prétextes qui nous en dispensent : *Etiam dyscolis* (I *Pet.*, II, 18). Car toute puissance vient de Dieu, poursuit saint Paul : *Non est potestas, nisi a Deo* (*Rom.*, XV). Quiconque donc résiste à la puissance humaine, résiste à la volonté de Dieu : *Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit* (*Ibid.*) Et c'est beaucoup moins la crainte des hommes et leurs menaces, conclut l'Apôtre, qui doivent nous porter à leur rendre la soumission qu'ils demandent de nous, que la crainte de Dieu, lequel nous y oblige : *Non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam* (*Ibid.*).

Mais en évitant un excès, il faut aussi se garder d'un autre qui n'est cependant que trop ordinaire : c'est de se livrer aveuglément à toutes les idées des maîtres qui nous gouvernent, d'en prendre toutes les passions, et de se persuader, selon l'expression de saint Cyprien, que les vices sont sanctifiés dès que ce sont les vices des dieux.

Le tempérament raisonnable que je découvre entre ces deux extrémités consiste à bien distinguer deux choses dans toutes les personnes constituées en quelque dignité, et dont nous sommes dépendants, savoir : leur autorité, et leur vie. Nous devons respecter l'une, mais nous ne devons pas toujours nous régler sur l'autre. Ils ont bien droit de se faire obéir ; mais ils n'ont pas droit, pour cela, de se faire imiter ; et tandis que le Ciel nous fait un commandement exprès de recevoir leurs ordres, il nous ordonne souvent au contraire de rejeter leurs exemples.

Car il est vrai, chrétiens, et nous le savons assez, qu'il n'y a point communément de vie plus opposée à l'Evangile que la vie des grands du monde; et la raison est, dit saint Isidore, que les grands patrimoines et les grandes fortunes sont de grandes occasions et de grandes tentations : *Grandis tentatio* (*Greg.*). Quand on est maître de vivre à son gré, qu'on peut contenter impunément ses désirs, et qu'on a abondamment de quoi y fournir, il est bien difficile alors de résister à l'attrait et de se contenir dans la règle. L'expérience ne nous le fait que trop voir, et je l'apprends encore de saint Ambroise, dans l'apologie qu'il a faite de David : *Lubrica est potestas in manibus potentis, et facilitatem illam imperandi et faciendi, dicam incentivum delinquendi* (*Ambr.*). Il n'y a rien de plus dangereux, dit ce Père, dans les mains des puissants du siècle, que leur puissance même; et cette liberté qu'ils ont de tout commander et de tout faire, est une amorce au péché dont il ne leur est pas aisé de se défendre.

Ainsi, bien loin que les coutumes des grands et que leurs mœurs vous doivent servir de modèles, on ne peut, dans le cours ordinaire de la vie, vous donner une maxime plus sûre que de faire tout ce qu'ils ne font pas, et de ne rien faire presque de ce qu'ils font. Que ce soient pour vous des objets de compassion, ils le méritent bien ; et, pour peu qu'on ait de zèle, l'on ne peut voir sans en être touché la corruption et les criminelles habitudes qui règnent parmi les personnes les plus distinguées par leur naissance ou par leur emploi. Mais plus vous déplorez leur aveuglement, et plus il vous semble en effet déplorable, plus vous devez vous en garder. Ecoutez sur cela saint Eucher : *Obsecro vos :* Je vous prie, mes frères ; de quoi? d'envisager tellement les défauts du prochain qui se présentent à votre vue, surtout ceux des grands, que vous ne les regardiez jamais par ce qu'ils ont d'engageant pour vous et de contagieux, mais toujours par ce qu'ils ont de mauvais en eux-mêmes et de honteux : *Semper ut opprobrium, numquam ut exemplum* (*Eucher.*). Un tel fait telle chose, je le

sais ; une telle souffre telle chose, j'en conviens. Celle-là est ainsi parée; celui-ci entretient depuis longtemps un tel commerce, et ce sont des gens de marque; tout cela est vrai : mais ce doivent être encore des chrétiens, c'est-à-dire, des gens humbles, modestes, équitables, désintéressés, sans attachement au monde et à ses plaisirs. Tandis qu'ils ne sont pas tels que Dieu les demande, vous ne devez rien craindre davantage que de devenir tels qu'ils sont: *Semper ut opprobrium, numquam ut exemplum.*

Mais hélas ! chrétiens, par quel enchantement sommes-nous devenus esclaves de la grandeur jusqu'à lui asservir notre conscience? C'est que l'éclat nous éblouit, et qu'il y a je ne sais quel charme attaché aux dignités du siècle, qui nous aveugle et qui nous entraîne. Ou bien, c'est que l'intérêt nous domine ; et que dans la dépendance où nous sommes nés, il nous fait prendre indifféremment tous les moyens de nous insinuer auprès de ceux qui décident de la fortune et qui sont maîtres des grâces. Or, de là résulte un double crime : l'un dans les grands, et l'autre dans ceux qui les imitent. Ecoutez-moi.

Votre crime, grands du monde, vous que le ciel a revêtus de l'autorité, c'est de la laisser servir, par la force qu'en tirent vos exemples, à établir et à répandre des usages contre lesquels vous devriez au contraire employer tout votre pouvoir pour les prévenir dans leur origine, ou pour en arrêter le cours. Et quel désordre qu'un prince, au milieu d'une cour attentive à l'étudier; qu'un magistrat, à la tête d'une ville, exposé aux yeux du public qui l'observe ; qu'un père, dans une famille dont il est le chef : tous chargés, selon leur caractère et la place qu'ils tiennent, de maintenir la règle, soient souvent eux-mêmes les auteurs des abus qui s'introduisent, et deviennent des sujets de scandale pour ceux que le Ciel a confiés à leur conduite, et dont ils devraient être les guides et la lumière !

Quel désordre, femmes du monde, vous à qui le rang, la beauté, ou quelque distinction que ce soit, donne une certaine supériorité, qui fait presque pour les autres de toutes vos actions et de toutes vos coutumes autant de lois, lorsque vous vous servez de cette espèce d'empire pour donner cours à des modes scandaleuses, que votre vanité a inventées, ou pour abolir des bienséances qui vous gênent, et qui sont toutefois des préservatifs nécessaires contre la liberté du siècle ! craignez la menace que Dieu vous fait dans Isaïe : *Dies Domini super omnem superbum, et excelsum ; et super omne quod visu pulchrum est* (*Isai.* II). Que signifie ce jour du Seigneur, ce jour terrible dont parle le prophète ? C'est-à-dire, un jour auquel Dieu vous prépare de terribles châtiments, parce que vous corrompez son peuple. En vain dites-vous que vos intentions sont innocentes, je ne puis me le persuader. Mais quand, au fond, elles le seraient, combien les suites en sont-elles criminelles ! car il n'est point de poison qui se communique plus promptement que ces damnables inventions d'une ingénieuse mondanité ; et tout un royaume, dans l'espace de quelques mois, se trouve infecté de ces dangereuses nouveautés en matière d'ajustements, d'agréments, de cajoleries, de façons de faire, où souvent nulles mesures ne sont gardées, et qui entretiennent les cœurs, comme parle saint Jacques, en mille pensées et en mille désirs impurs : *In luxuriis enutristis corda* (*Jac.* V). Combien d'âmes par là avez-vous perdues ! En effet, on n'est pas insensible, on n'est ni de pierre ni de bronze ; on n'est point d'une autre nature que David, qui fut vaincu ; on est même surpris plus aisément encore que lui, et l'on tombe sans cesse dans le piége. Le mal se répand de l'un à l'autre, se perpétue, et bientôt enfin devient sans remède, parce qu'il passe en coutume.

Cependant, chrétiens, malgré la coutume, ce n'en est pas moins un mal ; et quoiqu'il soit difficile de résister à l'autorité humaine, c'est néanmoins un effort tellement nécessaire que nulle difficulté ne vous en peut dispenser. Vous le devez, dans quelque suggestion que vous tiennent les princes de la terre, vous, que votre état engage à demeurer auprès d'eux ; vous le devez, domestiques, dans quelque degré d'élévation que soient les maîtres que vous servez, et quoi que vous en puissiez attendre en ménageant leur faveur ; vous le devez, enfants, quelque soumission que la nature exige de vous à l'égard d'un père et d'une mère dont vous avez reçu la vie; nous le devons tous, mes chers auditeurs, quelque force que puissent avoir pour nous engager les différents objets que le monde présente à nos yeux : et souvenons-nous que nous avons là-haut dans le ciel un maître plus grand encore que tous les grands du siècle, que c'est un Dieu et que sa suprême volonté est la première et la souveraine loi ; que nous ne pouvons donc, sans crime, la faire céder aux lois des hommes et aux coutumes qu'ils voudraient établir, fussent-ils, outre leur puissance, également recommandables par leur doctrine.

Jésus-Christ nous a donné là-dessus une belle maxime, tâchons à en comprendre tout le sens. Les scribes, dit le Fils de Dieu, et les pharisiens se sont assis sur la chaire de Moïse : faites donc ce qu'ils vous diront, mais ne faites pas pour cela ce qu'ils font : *Super cathedram Moysi sederunt scribæ et pharisæi : omnia ergo quæcumque dixerint vobis, servate et facite; secundum opera vero eorum nolite facere* (*Matth.* XXXI). De qui parle le Sauveur du monde? Des scribes et des pharisiens, c'est-à-dire des docteurs de la loi, les oracles du peuple et les ministres de la parole de Dieu. Dans quelle chaire étaient-ils montés pour enseigner? Dans la chaire même de Moïse, le législateur des Juifs, et avec le même caractère que ce prophète. De là que conclut Jésus-Christ ? La conséquence qu'il tire contient deux parties : Recevez donc avec respect leurs enseignements et les gardez, voilà la première ; Mais lais-

sez leurs œuvres, voilà la seconde. La raison de l'un et de l'autre, c'est qu'ils disent d'une façon et qu'ils font tout le contraire, ou plutôt c'est qu'ils disent et qu'ils ne font pas : *Dicunt, et non faciunt* (*Ibid.*).

Heureux siècle que le nôtre, si la pratique répondait aux connaissances que nous avons! jamais siècle, peut-être, ne fut mieux instruit ni ne fournit plus de gens habiles et capables de conduire les âmes. Aussi, c'est aux savants à enseigner les autres et à leur montrer le chemin; et il est vrai que la science a une vertu et comme un ascendant qui la fait écouter et respecter. C'est pour cela même que Dieu ou la communique à ceux qu'il destine aux saints ministères, ou les oblige à l'acquérir par un travail réglé et assidu. Autrement, selon la figure de l'Evangile, ce sont des aveugles qui mènent d'autres aveugles et qui se jettent avec eux dans le précipice. Mais, hélas! le dirai-je à ma propre confusion, chrétiens? le scandale le plus dangereux du christianisme, c'est de voir quelquefois les ministres du Seigneur démentir leurs paroles par leurs actions, et détruire, d'une part, dans l'esprit des peuples, ce qu'ils se sont, d'ailleurs, efforcés d'y établir. Scandale d'autant plus ordinaire que le monde, tout corrompu qu'il paraît et qu'il est en effet, est, néanmoins, plus délicat à l'égard des personnes consacrées à Dieu, et que nous sommes souvent nous-mêmes moins attentifs à en prévenir la censure et à nous préserver de sa malignité. Voilà sur quoi nous entendons les fidèles se récrier et avec assez de sujet. A quoi s'en tenir, dit-on, puisque ceux qui nous instruisent ont les mêmes faiblesses que nous et nous les laissent apercevoir? que penser, et à qui en croire? N'en croyez, mes frères, qu'à Jésus-Christ, et revenons-en toujours à sa maxime. C'est une règle infaillible, et voici l'application que j'en fais.

Quand nous vous disons qu'il faut se détacher du monde et le mépriser; que ses promesses sont trompeuses et ses biens périssables; que le salut est la grande affaire qui mérite seule de vous occuper et que vous y devez rapporter tout; quand nous vous parlons de la sorte, observez fidèlement les leçons que nous vous faisons : *Servate et facite.* Mais si vous voyez ensuite l'ecclésiastique, sans égard à son caractère et démentant les saintes instructions que vous avez recueillies de sa bouche, entrer aussi avant que vous dans les intrigues du monde, rechercher avec empressement une dignité où il aspire, poursuivre avec chaleur un procès où la raison a moins de part que la passion; en un mot, donner tous ses soins à la vie présente : voilà ce qu'il faut éviter : *Nolite facere.* Quand nous déclamons contre le vice et que nous travaillons à vous inspirer de l'horreur pour le mensonge, la vengeance, la médisance, l'orgueil, l'avarice, le plaisir; entrez dans nos sentiments et en profitez : *Servate et facite.* Mais si, peut-être, après les discours les plus étudiés, vous trouvez dans l'occasion le prédicateur lui-même aussi vain que vous, aussi vindicatif, aussi médisant, aussi intéressé, aussi sensuel, ce sont des défauts dont vous avez à vous garantir : *Nolite facere.* Quand nous vous exhortons à la vertu, à la prière, à la pénitence, à l'aumône, aux bonnes œuvres, reconnaissez la voix de Dieu qui se sert de nous pour vous faire entendre ses ordres, et lui obéissez : *Servate et facite.* Mais, si quelquefois, au sortir du sacré tribunal, vous remarquez dans le directeur la même oisiveté qu'il a tant blâmée, la même délicatesse, le même éloignement des choses de Dieu, ne le regardez plus en cela que comme un homme qui s'égare en sauvant les autres, et demeurez dans le chemin qu'il vous a montré, sans vous mettre en peine de celui qu'il prend : *Nolite facere.* Le fondement de cette morale, c'est que vous ne serez jugés que par l'Evangile. Or, c'est l'Evangile que nous vous expliquons en enseignant; mais ce n'est pas toujours l'Evangile que nous suivons en agissant : *Dicunt et non faciunt* (*Ibid.*).

Saint Grégoire porte encore cette importante morale plus loin; et ce grand pape, en peu de mots, nous donne une excellente méthode contre la dernière et la plus dangereuse illusion dont nous avons enfin à nous défendre. C'est quand la coutume se couvre du voile de la piété. Il est toujours vrai, selon la règle que j'ai rapportée de saint Augustin, que nous ne pouvons communément nous proposer de meilleur modèle que l'exemple des personnes qui passent pour vertueuses, et qui le sont en effet, ou qui semblent l'être. Mais cette maxime, après tout, n'est pas si générale qu'elle n'ait ses exceptions; et comme il n'y a point de vertu si parfaite qui n'ait ses défauts, il n'y en a point, par conséquent, que nous devions imiter en tout et sans précaution. Sur cela que faire? Saint Grégoire nous l'apprend. Tout le bien, dit ce Père, que vous découvrez en ces personnes que le monde canonise si hautement et qui ont une réputation établie de régularité et de piété, prenez-le pour vous; car il vient de Dieu : *Quod utile est, capite; id enim habent a Deo* (*Greg.*). Mais ce qu'il y a de mal en eux, laissez-le; car ils l'ont hérité du démon : *Quod autem habent a diabolo, dimittite* (*Ibid.*).

N'est-ce pas là, chrétiens, ce que vous faites tous les jours dans vos affaires temporelles? Pourquoi ne le ferez-vous pas lorsqu'il s'agit de la conscience et du salut? Autant qu'un homme vous peut être utile dans le monde, vous le ménagez et vous vous en servez; mais au contraire, pour peu qu'il puisse nuire à vos intérêts, sans considérer s'il est riche ou pauvre, dans l'humiliation ou dans l'honneur; quelle que soit son origine, sa fortune, son état, sa vie, vous l'abandonnez. Voilà comment il faudrait vous comporter dans les choses du ciel, avec d'autant plus de raison que les conséquences en sont plus importantes.

Finissons. Ne dites plus, mes chers auditeurs, que vous suivez la coutume, et n'apportez plus, pour vous défendre, une si fri-

vole excuse. Si les autres courent se précipiter dans l'abîme, ne courez pas après eux. Grands et petits, savants et ignorants, ecclésiastiques et laïques, vous tous dont les exemples nous frappent tous les jours les yeux, si vous renoncez à vos devoirs, nous renonçons à vos coutumes. Ce sont là, chrétiens, les sentiments que vous devez remporter de ce discours. Vous n'avez qu'un modèle sur la terre, auquel il faut pleinement vous conformer: c'est Jésus-Christ. *Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est* (*Exod.*, c. XXV). Regardez-le, considérez-le avec attention, ce divin exemplaire, tâchez à en prendre tous les traits et soyez-en autant de copies vivantes : *Inspice.* Ne vous contentez pas d'une stérile connaissance: mais que les maximes de Jésus-Christ règlent, dans la pratique, tous les jugements que vous portez des choses ; que ses actions, que ses pas, guident les vôtres; pensez comme lui, travaillez comme lui, vivez comme lui : *Et fac secundum exemplar.* Ce n'est point au milieu du monde qu'on vous le montre, ce sacré modèle sur lequel vous devez former tout le plan de votre conduite; mais c'est sur la sainte montagne que vous le trouverez, c'est sur la croix : *Quod tibi in monte monstratum est.* Que le triste appareil où il se fait voir, que ces dehors faibles dont il est environné, ne vous le rendent pas méprisable. C'est dans ce Dieu-Homme, dans ce Dieu crucifié, qu'est renfermée la sagesse éternelle. Ne craignez point de vous égarer sur ses traces; mais plutôt défiez-vous de toute autre route que celle qu'il vous a ouverte et où il vous a précédés : *Inspice et fac.*

Je ne puis ignorer, après tout, Seigneur, ce que le monde va penser de moi, ce qu'il en dira, dès qu'il me verra abandonner ses coutumes et sortir ainsi de ses voies. J'en vais faire mon ennemi; mais puisque c'est le vôtre, mon Dieu, il m'est glorieux que ce soit aussi le mien. Toute la vengeance que j'en puis craindre, ce sont des discours mal fondés et de vaines railleries. Mais fallût-il en essuyer des retours beaucoup plus fâcheux, rompre avec des amis, perdre une fortune, je m'expose à tout pour vous suivre, ou plutôt je ne risque rien dès que je vous suis. Si vous me proposez des exemples à imiter, ce sont les vôtres; ce sont ceux de tant de fervents chrétiens, de tant de martyrs, qui, pour résister au monde et à ses maximes, ont versé leur sang et donné leur vie. Ils n'ont point eu d'autre soin sur la terre que de se rendre semblables à vous et ce doit être là mon unique étude. Vous êtes le chemin, la vérité et la vie: le chemin où je dois marcher; la vérité que je dois écouter; enfin, la vie à laquelle je dois aspirer, comme à la récompense éternelle des élus, où nous conduise, etc.

—

SERMON VI.

SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Sixième prétexte. — *Je ne sais si la religion est vraie.*

Hæc cogitaverunt et erraverunt : excæcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont pensé, et ils se sont trompés: car leur malice les a aveuglés (*Sap., ch.* II).

Que l'état du pécheur est à plaindre! A peine fait-il une démarche, qu'il ne tombe; et l'on peut dire qu'il ne compte presque ses pas que par ses chutes. D'un prétexte il passe à un autre, et ce sont toujours autant d'égarements. Vous nous pressez sur les devoirs de la religion, dit un pécheur que sa passion aveugle ; mais cette religion est-elle véritable? Est-elle fausse? Sommes-nous dans le bon ou le mauvais chemin? Ceux qui en ont suivi un autre se sont-ils égarés? Ou bien, n'est-ce pas nous-mêmes qui nous trompons? Voilà, mes frères, le prétexte des libertins. Et parce que le libertinage ne se répand que trop dans le monde, il est à propos de lever un doute dont les suites peuvent être si funestes, et d'établir sur des principes incontestables la vérité de la religion que nous professons.

Au reste, quoique la religion soit au-dessus de la raison, et que la foi demande surtout des motifs surnaturels et divins, toutefois il ne faut ici, ce me semble, selon le dessein que je me suis proposé, point d'autre guide que la raison même toute faible qu'elle est; et dans la méthode que je prends aujourd'hui, je n'ai rien à dire qui passe nos lumières les plus communes, et dont les yeux ne nous aient donné de sensibles témoignages.

Je pourrais établir la vérité de notre foi sur les miracles, sur la révélation de Dieu, et sur toutes les autres preuves que la théologie ne manquerait pas de me fournir, mais que je réserve à une autre occasion. La preuve que j'emploie maintenant, et par où j'ai cru devoir commencer, est d'autant plus propre à convaincre vos esprits, qu'il ne faut pour en sentir toute la force, que les seules lumières de la raison. Aussi j'apprends de saint Augustin, que la raison n'abandonne point la religion, qui est-elle-même la souveraine raison : *Ratio religionem non deserit* (*August.*). Ou bien, selon une autre expression du même Père, que la raison est comme la servante, et que c'est à elle à nous conduire à la religion : *Ancilla ratio ad fidem dirigit* (*Idem*). Enfin, ôter à un chrétien sa raison, c'est le traiter de la même sorte que Naab voulut traiter les Israélites, en ne faisant avec eux la paix qu'à condition qu'il leur arracherait les yeux.

Si j'entreprends donc de vous faire chrétiens, je veux que vous le soyez avec connaissance, et non point comme plusieurs qui se disent chrétiens, sans savoir proprement ce qu'ils sont; et qui ne le sont en effet, que parce qu'ils ont eu le bonheur de naître dans un pays, et d'une famille chrétienne;

ne faisant du reste pas plus de réflexion sur leur foi, que s'ils étaient nés au milieu du judaïsme, ou du mahométisme. Cependant, j'avoue que je tremble toutes les fois que j'ai à parler sur un si grand sujet; non pas que je me défie de la bonté de ma cause, mais de la faiblesse de mes lumières. Parlons néanmoins, et ne gardons point un silence encore plus dangereux.

Je prétends vous convaincre de la vérité de la religion chrétienne, par l'établissement même de cette religion, et le raisonnement que je forme contient quatre choses qui vont partager ce discours. En premier lieu, j'examinerai le caractère et l'esprit de la religion chrétienne qu'il fallait établir, et je vous tracerai le plan de cette vaste entreprise. En second lieu, nous verrons quels furent les ouvriers qui travaillèrent sur ce plan. En troisième lieu, nous considérerons la manière dont ils y ont travaillé. En quatrième lieu, je vous ferai voir les fruits étonnants de leur travail. Dans un même ouvrage, nous trouverons tout à la fois, le projet le plus difficile, les ouvriers les plus faibles, les moyens les plus impuissants, et cependant le succès le plus prompt et le plus prodigieux. De ce miracle je conclurai, qu'une religion ainsi établie est l'œuvre de Dieu, et par conséquent la vraie religion. Demandons les lumières au Saint-Esprit, par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour fonder la religion chrétienne, il fallait faire deux choses. D'une part, ruiner et détruire; d'autre part, bâtir et élever. Je me figure que Jésus-Christ en envoyant ses apôtres prêcher l'Evangile dans le monde, leur donna le même ordre que Dieu donna autrefois au prophète Jérémie, en l'établissant sur toutes les nations et sur tous les royaumes de la terre, pour arracher, renverser, perdre, dissiper, et pour édifier et planter : *Ecce constitui te super gentes et super regna, ut evellas, et destruas, et disperdas, et dissipes, et ædifices, et plantes* (*Jerem.*, I).

Il fallait d'abord, en jetant les fondements du christianisme, détruire et ruiner. Quoi? L'idolâtrie, cette orgueilleuse forteresse, comme parle l'Ecriture, et cette superbe Babylone. Comprenez-vous bien toute la grandeur de cette entreprise? il fallait abolir toutes les coutumes des peuples; leur enlever leurs dieux, et en briser devant eux les images; déraciner de leurs cœurs, et leur arracher, pour ainsi dire, du sein, des erreurs communes et où ils étaient nés, anciennes et autorisées par une longue prescription. Il fallait rompre les liens de la nature les plus forts, séparer la sœur de sa sœur, et le frère de son frère, les pères de leurs enfants, et les enfants de leurs pères, les princes même de leurs sujets, et les sujets de leurs princes.

Il fallait confondre toute la prudence du siècle; convaincre les plus habiles politiques de fausseté et de mensonge, et leur faire avouer à tous leur ignorance et reconnaître l'illusion qui les trompait. Il fallait anéantir en quelque sorte toute la puissance humaine, rendre inutiles tous les efforts des grands du monde, résister aux empereurs, et triompher de toute la fureur des tyrans. Enfin, il fallait autant livrer de combats et remporter autant de victoires qu'il y avait d'hommes; parce que ce sont autant de soldats dans la guerre de la religion, où l'on entre d'autant plus aisément, qu'on s'y trouve engagé par les principes de la religion même. Guerre la plus opiniâtre de toutes, et la plus animée, parce qu'on y mêle la gloire de Dieu; et que ce beau prétexte justifie les plus horribles attentats, et fait passer les plus monstrueuses impiétés pour de grands sacrifices à la majesté divine. Et ce n'était pas par l'endroit le plus faible que l'attaque devait commencer; mais par l'État le plus florissant du monde, par l'empire romain, par Rome même. J'ai dit bien des choses en peu de paroles, et je ne vous ai fait voir néanmoins encore qu'une partie du dessein.

Après avoir démoli, il fallait sur les ruines de l'idolâtrie bâtir et élever, quoi? la religion de Jésus-Christ; ce saint édifice, que ni les plus longues révolutions des temps, ni les plus violents orages, ne devaient jamais abattre, ni même ébranler.

Il s'agissait, dis-je, de publier dans le monde et d'y faire recevoir une foi toute opposée à nos vues les plus ordinaires, et aux opinions les plus établies parmi les philosophes, les maîtres alors et les oracles des peuples. Une foi, par exemple, qui enseigne que tout a été fait de rien; qu'il n'y a qu'un Dieu, et qu'en ce Dieu néanmoins il y a trois personnes. Mais s'il n'y a qu'un Dieu, comment y a-t-il trois personnes? Et s'il y a trois personnes, comment n'y a-t-il qu'un Dieu? Une foi qui reconnaît un Dieu homme, et un homme Dieu. Mais si c'est un Dieu, comment est-ce un homme, puisque Dieu est immortel, et que l'homme est mortel? Et si c'est un homme, comment est-ce un Dieu, puisque l'homme est sujet aux accidents de la vie, aux misères et aux afflictions, au lieu que Dieu est impassible et toujours heureux? Cependant, voilà ce qu'il fallait persuader, et le persuader de telle sorte, que ceux qui le croiraient fussent prêts à verser leur sang pour le soutenir. Sur quoi saint Chrysostome, dans les observations qu'il a faites sur les Epîtres de saint Paul, raconte comment il convainquit un idolâtre, et ce trait est remarquable. Je me rencontrai, dit ce Père, il y a quelque temps, dans la compagnie d'un païen et d'un chrétien, et je fus témoin d'une contestation qui s'était élevée entre eux. Le païen prétendait que Platon était un plus excellent homme que saint Paul; et le chrétien au contraire donnait l'avantage à l'apôtre, et le mettait beaucoup au-dessus de Platon. Comme la dispute s'échauffait de part et d'autre, je m'adressai à l'idolâtre : Eh! pensez-vous, lui dis-je, à ce que vous avancez? Quel est le plus habile, de celui qui a été vaincu, ou du victorieux? Or saint Paul n'a-t-il pas vaincu Platon? N'a-t-il pas renversé son école, en nous donnant une philosophie

toute contraire aux maximes de ce faux sage, et la faisant recevoir par toutes les nations?

Il y a plus : il s'agissait de faire agréer aux hommes, naturellement sensibles sur l'honneur, une loi qui portait un caractère d'ignominie et de honte, depuis que Jésus-Christ son auteur avait été publiquement accusé et crucifié. Quel sujet de scandale pour les païens, et quelle occasion de dire, ce qu'en effet ils dirent plus d'une fois, que la religion chrétienne était la religion des scélérats, puisque le docteur même et le chef des chrétiens avait été condamné au plus infâme supplice?

Il s'agissait de faire embrasser une loi dure et sévère à de jeunes personnes adonnées au plaisir; de leur faire prendre un esprit de retraite et de renoncement à soi-même, à ses sens, et à toutes les inclinations.

En un mot, il était question de donner, pour ainsi parler, à la société civile, un système tout nouveau; des idées toutes nouvelles des choses; des règles de conduite toutes différentes de celles qu'on avait jusque-là suivies. On devait dire désormais : Bienheureux sont les pauvres : *Beati pauperes* (*Mat.*, V). Mais qui en conviendra; et n'a-t-on pas toujours compté la pauvreté parmi les maux, et les plus grands maux de la vie? On devait dire : Bienheureux sont ceux qui souffrent persécution : *Beati qui persecutionem patiuntur* (*Ibid.*). Mais quel paradoxe! Et n'a-t-on pas toujours regardé les contradictions et les souffrances, comme un état malheureux? On devait dire : Bienheureux sont les humbles de cœur, ou ceux qui apprennent à le devenir : *Discite a me, quia mitis sum et humilis corde* (*Matth.*, II). Mais quelle étrange félicité! Et n'a-t-on pas toujours envié le sort de ceux qui vivent dans la grandeur et l'élévation? Quel langage pour un avare, que de lui demander qu'il se dégage de tout attachement aux biens de fortune, et qu'il méprise les richesses! Pour un voluptueux, qu'il se passe de toutes les aises et de toutes les douceurs de la vie, et qu'il porte sa croix! Pour un ambitieux, qu'il s'abaisse, et qu'il se cache au monde, après avoir tant travaillé à s'élever et à se distinguer! Pour un vindicatif, qu'il pardonne à son ennemi, et qu'il lui pardonne de cœur; qu'il l'aime, qu'il l'assiste dans l'occasion, qu'il prie pour lui! Qu'en pensez-vous, mes frères? Pour moi, il me paraît que ce plan, tel que je vous le propose, renferme, dans l'exécution, des difficultés insurmontables; et une religion qui s'élèvera de la sorte, sur le débris de toutes les autres, malgré la sublimité de ses mystères et la sévérité de sa morale, doit sans doute avoir quelque chose de surnaturel, et ne peut venir que de Dieu.

Mais avant que de chercher des ouvriers à qui confier cette grande entreprise, je veux, mes chers auditeurs, vous faire part d'une pensée qui m'a touché plusieurs fois devant Dieu, et qui peut-être fera sur vos cœurs le même effet. Hélas! Me suis-je dit souvent à moi-même, la foi aidée de la grâce a bien pu sanctifier des païens; et elle ne nous sanctifie pas, nous qui portons le nom de chrétiens, et qui nous flattons de l'être. Après avoir une fois embrassé la religion chrétienne, ils ont soutenu constamment toute la rigueur de ses plus austères pratiques; et nous, élevés dans le sein de cette religion, que faisons-nous? Mais notre foi seule ne nous sauvera pas, mes frères; et quiconque ne fait rien pour le Ciel, ne l'aura jamais. Voici comment saint Augustin fait parler sur cela l'Eglise aux chrétiens, Mes enfants, nous dit cette sainte mère, j'ai bien été combattue dès mes premières années; mais les plus puissantes attaques n'ont eu aucun succès contre moi, et je suis toujours demeurée victorieuse : *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea; etenim non potuerunt mihi* (*Psal.* CXXVIII). Les tyrans pouvaient bien ôter la vie aux martyrs, mais les cœurs de ces saints martyrs étaient toujours à moi. On déchirait leurs membres, et on brûlait leurs corps; mais leurs persécuteurs ne pouvaient leur faire tendre les bras pour présenter de l'encens aux faux dieux, ou pour prendre des viandes défendues. C'étaient alors des temps de guerre; mais présentement, au milieu de la paix, sans tyrans, sans bourreaux, sans supplice, où en suis-je, chrétiens? Ou en êtes-vous? Combien se trouve-t-il de personnes qui démentent par leurs actions leur religion après l'avoir confessée de leur bouche! Combien de femmes en sacrifient les intérêts à l'amour qu'elles ont pour elles-mêmes et à leur délicatesse! Je puis donc encore le répéter, ce que je disais aux jours de ma naissance : *Sæpe expugnaverunt me*. J'ai bien eu des assauts à repousser : mais les ennemis que j'ai maintenant à vaincre, sont d'autant plus dangereux qu'ils le paraissent moins. Ce ne seront jamais les tyrans, qui détruiront la foi chrétienne; ils ne l'ont pu dans les premiers siècles, et ils ne le feront pas davantage dans les suivants. Mais si la vraie religion peut recevoir quelque atteinte, ce sera par l'avarice, par l'orgueil, par la mollesse, par le plaisir. Reprenons, et après cette courte digression, que vous devez me pardonner, revenons à mon sujet. Je vous ai fait voir quel ouvrage il y avait à faire dans l'établissement de la foi. Il faut voir ensuite quels ouvriers y furent employés. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je ne puis mieux commencer que par la belle supposition de saint Augustin. Imaginez-vous, dit ce Père, un de ces esprits forts du siècle, un de ces grands génies et de ces savants politiques, également recommandable par la pénétration de ses lumières et par une longue expérience; dites-lui qu'on veut faire changer le monde entier de créance et de mœurs; qu'on prétend effacer absolument dans toutes les parties de la terre le souvenir de tant de différentes divinités qu'on y adore, et réunir toutes les nations dans un même culte, jusque là inconnu, et qui détruit tous les sentiments de la nature. Figurez-vous, ajoute saint Augustin, que vous êtes

encore au temps de Platon, et que c'est ce philosophe que vous consultez là-dessus. Il aurait sans doute regardé ce dessein comme l'effet d'une imagination blessée et d'une folle rêverie. Moi-même, vous aurait-il répondu, j'ai donné le plan de l'Etat le plus heureux, et formé dans mes idées la plus sage république; j'ai proposé les choses avec toute la grâce possible, et je n'ai rien omis pour en faciliter la pratique. Cependant, malgré mes soins et mon habileté, à peine ma doctrine a-t-elle été reçue en quelques villes, et à peine doit-elle durer quelque temps. Mais vous voulez qu'une religion qui contredit tous les sens de l'homme et tous les préjugés naturels soit néanmoins approuvée généralement, qu'elle passe chez tous les peuples et qu'elle devienne dans le monde la religion dominante, c'est une espérance chimérique et qui tombe d'elle-même. Voilà ce que Platon en aurait pensé.

Mais si par un miracle, continue le même Père, vous pouviez présentement rappeler Platon sur la terre et lui montrer ce projet exécuté de point en point et dans toute la manière dont on l'avait conçu; s'il était témoin des admirables progrès de la religion chrétienne et qu'il la vît florissante dans le monde, portée bien loin au-delà des mers et reçue également des grands et des petits, des savants et des ignorants, dans les villes et dans les campagnes, parmi les nations les plus barbares comme parmi les plus polies; pourrait-il comprendre un prodige si peu attendu, et n'aurait-il pas, comme nous, recours, pour l'expliquer, à une vertu supérieure et divine?

Surtout, quel serait son étonnement, si, cherchant les auteurs de ce grand ouvrage, il n'apercevait à la tête de l'entreprise que douze hommes! Qu'est-ce que douze hommes pour un royaume, pour une province, et même pour une seule ville? que sera-ce donc pour tous les pays habitables et pour tous les peuples de la terre?

Toutefois, mes frères, le témoignage de tous les siècles nous apprend que ç'a été en effet par le ministère de douze hommes seulement que la foi s'est répandue dans le monde. Jésus-Christ, dans le cours de ses prédications, prit soin de les assembler auprès de lui; il les appela, et ils le suivirent: il en forma son école, et ils furent ses disciples. Il s'attacha durant quelques années à leur enseigner sa doctrine; et du reste, sur le point de les quitter, il les fit, pour parler de la sorte, les dépositaires de sa loi, et leur mit dans les mains son Evangile pour le publier. Allez, leur dit-il, et faites part aux autres des saintes leçons que vous avez entendues de ma bouche : *Euntes, docete* (*Matth.*, XXVIII); je ne prescris point de bornes à votre mission, mais instruisez tous les peuples et les baptisez : *Euntes, docete omnes gentes, baptizantes eos* (*Ibid.*). Les apôtres obéissent à ce commandement, ils se partagent, ils partent : disons mieux, ils volent; et de l'Orient à l'Occident, du Midi au Septentrion, ils parcourent les plus vastes régions. Il ne fallait pas qu'ils s'arrêtassent longtemps dans une même contrée; ils devaient seulement s'y montrer, et de là se transporter dans une autre. Autrement, ils n'auraient pu fournir toute la carrière, ni remplir dans toute son étendue leur vocation. A peine donc ont-ils paru dans une province, qu'ils en sortent presque au même moment et se font voir dans une province voisine. Chaque royaume, chaque empire ne les retient qu'autant qu'il est nécessaire pour qu'ils s'y fassent écouter et pour y annoncer la religion qu'ils prêchent. Dès qu'ils ont parlé, leurs paroles percent les cœurs, et tout en ressent l'efficace : *Illi autem profecti prædicaverunt ubique, Domino cooperante et sermonem confirmante.*

Et ne croyez pas que le Maître qui les envoyait fût un homme d'autorité dans le monde, dont la réputation leur fît trouver un accès facile, et disposât les esprits en leur faveur. Il est vrai qu'il en avait fait assez pour s'acquérir un grand nom; et tant de malades guéris, de possédés délivrés, de morts ressuscités, vantaient assez hautement son pouvoir. Mais, quoique les Juifs eussent été si souvent témoins de ses miracles, de quel œil néanmoins le regardaient-ils, et avec quel mépris, surtout, le traitaient les princes du peuple et les docteurs de la loi! Ainsi, il fallait que les apôtres, ces douze hommes chargés de faire connaître Jésus-Christ, établissent sa grandeur sur le récit de ses humiliations, qu'ils fissent craindre et révérer sa souveraine puissance, malgré les faiblesses apparentes de sa croix, et qu'ils trouvassent dans les opprobres de sa mort de quoi relever sa gloire et faire adorer sa divinité.

Mais, je le répète, et je ne puis trop le redire, sur qui y avait-il lieu de compter pour cela? sur le Maître? c'est-à-dire sur un homme devenu l'objet de la censure et de la haine publique, calomnié, persécuté, condamné, et mort comme un criminel; sur ses disciples? c'est-à-dire sur quelques hommes ramassés, et, dans leur petit nombre, attaqués eux-mêmes de toutes parts, obligés de se disperser et d'agir séparément les uns des autres à cause de la distance infinie des lieux où ils voulaient répandre tout à la fois la lumière de l'Evangile, et ne trouvant partout que des obstacles et que des contradictions. Etait-ce là cette troupe choisie qui devait paraître avec confiance devant les plus augustes sénats et faire trembler les juges de la terre jusque sur les tribunaux où ils étaient assis, qui devait soumettre les grands, instruire les rois, enseigner les philosophes, convertir le monde?

Oui, Seigneur, voilà les ouvriers que vous aviez destinés à cette œuvre merveilleuse; mais ils étaient encore trop forts, puisque vous vouliez, ô mon Dieu, vous joindre à eux et seconder leurs travaux. Aussi, il ne leur fallait pas un secours moins puissant que le vôtre; et, sans un coup extraordinaire, je ne dis point seulement de votre doigt, mais de votre bras, à quoi auraient abouti tous leurs soins, et qu'en pouvaient-

ils retirer autre chose, qu'une connaissance et une épreuve sensible de leur faiblesse? Quand donc je les vois, dans leurs courses apostoliques, faire autant de conquêtes qu'ils visitent de provinces, et dans l'espace de quelques mois, tout au plus de quelques années, bâtir des temples, ériger des autels, former des églises et grossir sans cesse le troupeau de Jésus-Christ, j'adore, mon Dieu, votre providence qui éclate toute entière dans ce miracle, et je m'écrie avec votre prophète, que c'est vous seul qui l'avez fait : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris* (*Psal.* CXVII).

Saint Pierre Damien ne raisonne point là-dessus autrement que moi, dans un sermon qu'il a fait sur la dédicace d'une église. Il n'y avait que Dieu, dit-il, qui pût donner à notre sainte religion tant de splendeur et d'éclat: il semblait qu'elle dût être étouffée dès sa naissance ; et cependant combien de siècles déjà en ont admiré la grandeur, et, pour m'exprimer ainsi, le faste et la pompeuse élévation ! ne cherchons point d'autres preuves de sa vérité. Elle a vu sa gloire s'étendre d'une mer à l'autre, les plus fières puissances du monde obéir comme des esclaves à ses lois, et les anges même et toutes les principautés du ciel lui rendre hommage : *Posita est in superbiam; cujus gloria a mari usque ad mare, cui reges et principes famulantur, quam circumdat cœlestium legionum multitudo* (*Petr. Dam.*). Voilà l'étonnant prodige dont l'Eglise est redevable à une sagesse et à une force divine; et, comme il n'y a que Dieu qui puisse faire passer une créature du néant à l'être, nul autre que lui ne pouvait non plus faire servir, comme il l'a fait, douze pauvres pêcheurs à de si surprenantes merveilles. Nous en serons encore mieux persuadés, si nous considérons la manière dont ils ont travaillé à l'établissement de la religion chrétienne. Souffrez que je vous demande une nouvelle attention pour cette troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Pythagore voulut autrefois combattre la pluralité des dieux, mais comment y réussit-il ? demande saint Jean Chrysostome, écrivant sur le sujet que je traite ; il y perdit la vie, répond ce Père, et ne retira point d'autre fruit de son travail qu'un arrêt de mort. Diagore le Milésien, qu'on a, sans raison, appelé l'athée, puisqu'il reconnaissait une divinité, conçut le même dessein que Pythagore et n'y eut pas un meilleur succès que lui. Socrate se persuada qu'il en viendrait plus heureusement à bout que ces deux philosophes : il en parla dans Athènes ; mais à peine en eut-il parlé, qu'on l'empoisonna. Au lieu que les apôtres, dans une entreprise beaucoup plus difficile, ont tout l'avantage qu'ils désirent ; d'où vient cette différence? est-ce que les apôtres ont eu des secours humains dont les autres aient manqué? non, messieurs ; et au contraire une nouvelle circonstance, que je ne puis assez admirer dans l'établissement de la religion chrétienne, c'est que les apôtres y ont travaillé sans employer aucun des moyens dont on use communément dans le monde pour ménager et pour conduire les grandes affaires. Ce point est important, examinons-le.

Parmi les moyens dont la politique a coutume de se servir, les plus efficaces sont : 1° les richesses, 2° le pouvoir, 3° l'artifice, 4° l'éloquence, 5° la violence et la force. Les richesses aident à corrompre les peuples, le pouvoir les domine, l'artifice les séduit, l'éloquence les convainc, et la force les entraîne. Or, à quoi se réduisaient les richesses des apôtres? à quoi s'étendait leur puissance? où ont-ils fait paraître leur adresse? avec quelle éloquence étaient-ils nés? et quand se sont-ils montrés les armes à la main pour jeter l'épouvante et se faire craindre? je reprends chaque chose par ordre.

Le nerf et le premier mobile de toutes les entreprises des hommes, c'est l'argent. Mais quels fonds avaient les apôtres et quels héritages? pauvres par leur condition, ils l'étaient encore davantage par leur choix. Le peu qu'ils possédaient, ils l'avaient quitté pour Jésus-Christ et qu'est-ce que Jésus-Christ leur avait laissé pour les dédommager? sa pauvreté. Ils étaient donc destitués de tout, vivant d'aumônes, ou subsistant, autant qu'ils pouvaient, du travail de leurs mains.

Quand les biens de fortune manquent, l'autorité et le pouvoir diminuent à proportion. D'ailleurs même, de quelle considération pouvaient être dans le monde des gens sortis de la lie du peuple, des pêcheurs également méprisables, et par la bassesse de leur origine, et par leur profession?

Il est vrai que l'artifice, quelquefois, et l'adresse suppléent; mais vit-on jamais des hommes plus grossiers que les apôtres? Sans nul usage des affaires et sans nulle connaissance du monde, occupés de leur pêche, et du reste ne sachant rien davantage, et incapbles, à ce qu'il semblait, de rien apprendre autre chose.

Ce n'est pas néanmoins qu'ils ne soient devenus ensuite d'habiles maîtres dans la science du salut et dans les choses de Dieu. Leurs discours furent remplis des traits les plus merveilleux, et leurs écrits sont pleins encore des plus nobles idées et de la plus saine morale. Mais c'est en cela même qu'a consisté le premier miracle de l'établissement de la religion chrétienne. Pierre a été un grand orateur, dit saint Cyprien, mais auparavant c'était un pêcheur : *Petrus fuit magnus orator, sed prius erat piscator* (*Cyprian.*). Dieu a rendu, pour parler avec le prophète royal, les bouches des enfants éloquentes ; et, sans le secours d'une longue étude, dans un jour, presque dans un moment, il a élevé aux plus sublimes connaissances les esprits les plus bornés. Il a communiqué à des ignorants le don de la sagesse et celui des langues, et, au défaut de l'éloquence humaine, il a animé de son esprit toutes leurs paroles et leur a donné une efficace toute puissante.

Il ne leur fallait point d'autres armes pour combattre que celles-là, et ils n'en eurent

jamais d'autres. Il est vrai que Pierre, avant la passion de Jésus-Christ, voyant son Maître attaqué par les Juifs et assailli d'une troupe de soldats, tira le glaive pour le défendre ; mais bientôt il reçut ordre de le remettre, et une défense expresse de s'en servir. Du reste, quand a-t-on vu les apôtres à la tête des armées? où ont-ils porté la guerre et le ravage? quels assauts ont-ils livrés aux villes pour y entrer? quelles provinces ont-ils désolées avec le fer et le feu pour réduire les peuples et les soumettre? ne parurent-ils pas au contraire dans le monde, selon la parole de Jésus-Christ, comme des brebis parmi les loups, exposés à tous les traits de leurs persécuteurs, et tellement hors d'état de repousser la force par la force, qu'il ne leur fut pas même permis d'avoir un bâton à la main ?

Cependant, ô merveille jusque-là inconnue à tous les siècles, et qui n'a pu venir que d'en haut! ces pauvres sans argent, ces ignorants sans science et sans étude, ces hommes faibles et sans secours, sans autorité, sans pouvoir, ont plus fait de conquêtes que les rois les plus puissants avec toutes leurs richesses ; plus que les sages du siècle avec toute la profondeur de leur savoir, ou tout le raffinement de leur politique ; plus enfin que les plus fameux conquérants de la terre, par la terreur de leur nom et la multitude de leurs soldats.

Je sais après tout, messieurs, ce que le libertinage peut répliquer, et ce que j'ai en effet entendu plus d'une fois moi-même. Pourquoi tant exalter, dit-on, l'établissement de la religion chrétienne et ses progrès? Qu'a-t-elle en cela qui la distingue de la religion de Mahomet ; et celle-ci, aussi bien que l'autre, n'occupe-t-elle pas une grande partie du monde? Ecoutez deux réponses que j'ai à vous faire.

Premièrement, si j'examine la nature et le propre caractère de l'une et de l'autre religion, je trouve que le mahométisme est fondé sur la passion et qu'il donne tout au plaisir, au lieu que le christianisme est établi sur le renoncement à soi-même et sur la mortification. Je vous prie de bien observer d'abord cette différence, qui me paraît essentielle ; car de là, chrétiens, au lieu d'être surpris que Mahomet ait eu dans l'Asie et dans l'Afrique des sectateurs, je m'étonne bien davantage que sa loi n'ait pas été universellement suivie de tous les peuples. Pourquoi? C'est qu'elle flatte nos inclinations naturelles et nos sens, et qu'on sait assez quelles vives impressions font les sens sur le cœur de l'homme, avec quel empire ils le gouvernent, et même avec quelle violence ils l'entraînent presque malgré lui.

Mais un miracle que nous ne pouvons assez admirer, c'est celui qui s'est accompli dans la plénitude des temps, et que le prophète voyait, lorsqu'il disait que la maison du Seigneur serait comme une montagne placée sur le sommet des plus hautes montagnes, et vers laquelle toutes les nations devaient couler : *Et erit in diebus illis præparatus mons Domini in vertice montium, et fluent ad eum omnes gentes* (*Is.*, II). Quelle façon de s'exprimer! On peut bien couler dans une vallée et se laisser aller au penchant d'une colline, mais qui a jamais entendu dire que, du pied des montagnes, on coulât jusqu'à la cime? Voici le mystère ; apprenez-le : la maison du Seigneur, c'est la religion chrétienne. Elle est infiniment au-dessus des autres religions, et par la pureté, et par la sévérité de sa morale. Pour parvenir à cette montagne évangélique, il faut faire effort et grimper. Cependant, toute élevée et toute escarpée qu'elle est, l'impression a été si forte, qu'on a vu les peuples y venir en foule et avec tant de précipitation, qu'on eût dit qu'on n'y montait pas, mais qu'on y coulait, qu'on y descendait; c'est-à-dire que, quelque sévère et quelque pénible que fût la loi de Jésus-Christ, elle a eu néanmoins cet avantage, qu'on s'y est soumis partout dans le monde avec autant de facilité que si elle n'eût promis que des douceurs, comme celle de Mahomet, et qu'elle n'eût en effet rien eu que d'agréable et de commode : *Et fluent ad eum omnes gentes.*

Secondement, ceux que Mahomet n'a pu gagner par l'attrait du plaisir, il les a assujettis par la force des armes. Aussi, disait-il que Jésus-Christ, avant lui, avait formé sa secte par les miracles ; mais que, pour lui, Dieu lui avait mis le glaive en main pour faire triompher la sienne ; et c'est pour cela qu'il veut qu'on ne publie l'Alcoran qu'avec l'épée, et qu'on n'emploie point d'autres raisons pour le faire embrasser aux peuples que le souverain pouvoir. Or, il n'est pas besoin de recourir à une cause extraordinaire et supérieure pour concevoir comment un homme, avec de nombreuses troupes, animées de son esprit et dévouées à toutes ses fureurs, jetant par mille carnages l'effroi dans les provinces, pillant, saccageant, désolant, s'est fait écouter et obéir. Il est naturel que les plus faibles cèdent aux plus forts, et que le vainqueur donne la loi aux vaincus.

Ce n'est point autrement que nous avons vu encore, dans ces derniers siècles, Luther et Calvin répandre leurs hérésies. A la faveur des princes ligués, et parmi le trouble et la sédition, ils ont rempli de leurs dogmes pernicieux, l'un l'Allemagne, et l'autre la France : combien de sang ont-ils pour cela versé, combien d'autels ont-ils profanés! Nous en avons les débris devant les yeux, et ces pitoyables restes sont de trop sensibles témoignages des injustes moyens que prend le mensonge pour se fortifier et se maintenir. Il n'appartient qu'à la vérité de se faire respecter par elle-même. Sans ce terrible appareil de guerre et de combats, la religion de Jésus-Christ, la véritable religion est seulement venue, s'est montrée et a tout gagné. Elle n'a point mendié dans les cours des rois de puissants secours ; elle n'a point cherché à se déguiser sous de beaux dehors; elle s'est présentée telle qu'elle était, dure et austère ; et, du reste, seule et sans appui

de la part des hommes. Sa présence a suppléé à tout; et malgré sa faiblesse, il lui a suffi de se faire voir pour se faire suivre. Voilà ce qui passe les règles ordinaires, et à quoi la nature ne peut atteindre.

Dieu l'avait ainsi prédit; il l'avait promis par son prophète. Prenez confiance et ne craignez point, ô vous, peuple de Jacob et d'Israël, peuple du Seigneur ! Je dirai à l'Orient qu'on m'amène des enfants : je ferai le même commandement à l'Occident ; j'ordonnerai au Septentrion et au Midi qu'on les laisse venir ; et l'Orient et l'Occident, le Septentrion et le Midi, tout s'assemblera sous mes ordres et conspirera à former mon Eglise : *Ab Oriente adducam semen tuum, et ab Occidente congregabo te. Dicam Aquiloni : Da ; et Austro : Noli prohibere. Affer filios meos de longinquo, et filias meas ab extremis terræ* (*Is.*, XLIII). Dieu ne dit pas, J'armerai l'Orient et l'Occident, je ferai marcher en bataille le Septentrion et le Midi. De tels moyens peuvent bien être nécessaires dans les entreprises humaines. Mais c'est le Seigneur tout-puissant qui préside à celle-ci : il ne faut que le bras du Seigneur pour l'exécuter : *Noli timere, quia ego tecum sum* (*Ibid.*).

Miracle tellement sensible, que Julien l'Apostat, le plus implacable ennemi des chrétiens, fut obligé lui-même de le reconnaître, et ne crut pas pouvoir autrement en éluder les conséquences qu'en l'attribuant à la puissance des démons. Mais l'enfer apprend-t-il à aimer Dieu, à le servir et à l'adorer ? Inspire-t-il des sentiments si purs et de si saintes pratiques ? Et ne puis-je pas bien demander avec saint Paul, quelle alliance il peut y avoir entre la lumière et les ténèbres, entre la grâce et le péché, entre Jésus-Christ et Bélial ? Aussi ce fut en vain que le même empereur fit assembler tous les magiciens de son empire pour arrêter les prodigieux accroissements de la loi chrétienne, comme s'il eût voulu opposer démons à démons et vaincre la magie par la magie. Mais il éprouva bien que ce n'était ni contre les hommes, ni contre l'enfer qu'il avait à combattre, mais contre le ciel, contre Dieu même ; et c'est ce qu'éprouvèrent, comme lui, tous ceux qui se déclarèrent contre la nouvelle religion. Je vous en ai proposé le plan, je vous ai fait la peinture de ceux qui en furent les apôtres ; vous venez de voir de quelle sorte et avec quels secours ils l'ont prêchée ; j'en ai même déjà assez dit pour vous faire comprendre quel a été le succès de leurs prédications. Nous l'allons néanmoins encore considérer plus particulièrement dans la quatrième partie.

QUATRIÈME PARTIE.

Quels partis et quelles intrigues, quels mouvements excita dans le monde la religion chrétienne dès que les apôtres commencèrent à la publier ! Tout conjura contre elle, tout s'intéressa à sa perte ; mais à en juger par le succès, il semble que tout ait travaillé pour elle et se soit intéressé à sa conservation. Les Romains, si jaloux de l'honneur de leurs dieux, furent les premiers et les plus ardents à l'attaquer, et bientôt leur exemple fut suivi de toutes les autres nations. Dès que Pierre veut parler dans Rome, on le charge de fers et on le condamne au fouet. Saint Paul reçoit à peu près le même traitement. Il est vrai que, se faisant connaître pour citoyen romain, il évite la peine du fouet, mais elle est changée en bannissement; on le conduit à Malte, et tandis qu'il se chauffe dans la place, une vipère s'attache à sa main et le pique. Chacun en tire un mauvais augure contre lui. Le méchant homme ! dit-on. Les dieux ne l'ont point voulu faire périr sur l'eau, mais ils le vont faire mourir par le poison. Enfin, parmi tous les peuples, c'est un déchaînement universel et des grands et des petits contre l'Evangile et contre ceux qui le prêchent. On leur dresse partout des piéges, on les accable de coups, on leur suscite de fausses accusations, on les tient étroitement resserrés dans des cachots. Mais efforts inutiles ! la religion qu'ils annoncent n'en avance pas moins; elle vole dans les villes et dans les bourgades; elle se fait entendre dans les maisons particulières et dans les places publiques; elle entre dans les palais des princes et elle s'insinue jusque dans celui même de Néron, de ce tyran si odieux au reste des hommes et si fameux par ses barbares cruautés.

Je m'imagine alors la religion chrétienne comme une faible étincelle. Si ce sont seulement les hommes qui la conservent, cette étincelle, elle sera bientôt éteinte ; mais si c'est le souffle de Dieu qui l'allume, elle va tout consumer. En effet, cette étincelle tout-à-coup se fortifie, se répand, se communique; l'incendie est général et le feu prend partout. Il prend dans la Judée et dans tous les pays voisins ; il prend dans l'Asie, l'Afrique, l'Espagne ; il prend dans la Grèce et dans Athènes; il prend dans l'Italie et dans Rome même. Les empereurs ont porté des édits sanglants contre les sectateurs de cette religion naissante. On en a fait de fréquentes et de soigneuses perquisitions. On a bâti des prisons pour eux et on les y a renfermés. Qu'est-il arrivé ? les lieux destinés pour être la demeure des criminels sont devenus la demeure des saints ; et c'est dans ces prisons que Jésus-Christ a été plus hautement reconnu et honoré.

Saint Jérôme fait là-dessus une belle réflexion. Le Maître, dit ce Père, est crucifié, les disciples sont enchaînés, et néanmoins l'Evangile croît toujours ! *Magister suspensus, et servi vincti sunt, et quotidie religio crescit* (*Hieron.*) ! On expose tous les jours des chrétiens aux tigres et aux lions ; mais l'appareil des supplices les plus terribles ne diminue rien de leur assurance, ni ne ralentit en aucune sorte leur ardeur. Ces divers tourments, ces pointes de fer qui les déchirent, ces brasiers ardents qui les brûlent, ces bêtes féroces qui les dévorent, tout cela n'empêchera jamais qu'on n'embrasse la foi de Jésus-Christ. On y viendra : et qui? des vieillards chargés d'années, des enfants, de jeunes

filles tendres et délicates. Et par où viendra-t-on ? par les feux, par les roues, par les croix. Et comment ? en chantant, en louant, en bénissant Dieu.

C'était le sujet le plus juste et le plus ordinaire de l'admiration de Tertullien et le raisonnement le plus pressant dont il se servît contre les païens. On les emprisonnait, disait-il, en parlant des premiers chrétiens : *Incarcerabantur.* On les tourmentait : *Torquebantur.* Et cependant ils se multipliaient : *Et multiplicabantur.* Il y a dans l'ordre naturel deux principes de stérilité, savoir : la virginité et le néant ; mais dans le christianisme, c'ont été deux principes de fécondité. Jamais ailleurs tant de vierges et tant de martyrs. Mais laissez-les mourir, ajoute Tertullien, laissez-les verser leur sang : pour un chrétien mourant, deux mille chrétiens prêts à mourir. Il faut enfoncer le soc de la charrue dans la terre pour la rendre plus abondante ; il faut que la vigne soit taillée pour être plus fertile ; et plus il mourra de chrétiens, plus il en renaîtra. Leur sang est pour eux comme une nouvelle semence : *Sanguis martyrum semen christianorum* (*Tertull.*). Vous nous disiez, continue le même Père en s'adressant aux ennemis de la foi chrétienne, vous nous reprochiez que nous étions des étrangers et des inconnus ; que nous vivions comme des vagabonds et sans savoir où nous retirer ; mais ne voyez-vous pas que nous remplissons toutes vos terres ! *Omnia vestra implemus.* Il n'y a ni villes ni campagnes où l'on ne trouve des chrétiens. Et si nous voulions nous séparer de vous, n'aurions-nous pas désormais de quoi vous étonner ? Vos temples sont les lieux seuls où nous ne sommes pas : nous vous les avons abandonnés, parce que nous ne voulons point avoir de part à vos abominables sacrifices : *Sola vobis templa reliquimus* (*Idem*). Tyrans, vous nous menacez ; mais sachez que par là même vous nous faites chrétiens ; nous voulons l'être d'autant plus que vous le voulez moins, et les plus grandes rigueurs que vous exercez contre nous sont les plus grands charmes qui nous attirent à la religion que nous professons : *Exquisitio quoque pœnæ major est illecebra* (*Idem*).

Je finis par la pensée de saint Augustin, qui ramasse tout ce que j'ai dit dans ce discours. Ou bien la religion chrétienne s'est établie par des miracles ou sans miracles. S'il y a eu des miracles dans l'établissement de notre religion, c'est la véritable religion ; parce que les miracles ne viennent que de Dieu, qui les opère ou par lui-même, ou par ses ministres, et qui en est toujours le principe, comme l'auteur et l'arbitre de la nature. Les miracles sont donc proprement la parole et le témoignage de Dieu. Or, Dieu, la première et la souveraine vérité, peut-il porter témoignage à l'erreur, et ne serait-ce pas se contredire lui-même et se démentir ? Mais si cet admirable établissement de notre foi s'est fait sans miracles, il n'en est que plus miraculeux : et qui peut se figurer, sans s'élever au-dessus des voies communes, qu'un tel dessein, conduit par de tels ouvriers, et avec de tels moyens, ait eu un succès si prompt, si constant, si parfait ?

Sur cela, mes frères, j'ai une chose à vous demander : c'est que vous rendiez à Dieu de continuelles actions de grâces, que vous le remerciiez sans cesse, et de toute l'étendue de votre cœur, de vous avoir ouvert les yeux et donné la connaissance de sa religion. Plein de ce sentiment, il m'a semblé aujourd'hui avoir autour de moi une troupe de païens et de damnés qui s'écriaient : Ah ! si Dieu nous avait fait la même grâce qu'à tant d'autres, que n'aurions-nous pas fait pour y répondre de notre part et pour nous sauver? Ensuite je me disais à moi-même : Dois-je épargner quelque chose pour mon salut et pour Dieu, après que Dieu m'a si heureusement prévenu et qu'il n'a rien épargné pour moi? *Providebam Dominum in conspectu meo* (*Ps.* XV). Providence de mon Dieu, je pensais à vous et à moi ; à vous qui m'avez aimé par préférence, et à moi qui ne vous ai payé que d'ingratitude. Car il faut l'avouer, Seigneur, en votre présence, je suis un pécheur de toutes les manières : *Peccator omnium notarum sum* (*Tertull.*). Qu'ai-je fait jusqu'à présent pour remplir les favorables desseins que vous avez sur moi, et pour m'assurer la gloire où vous m'avez spécialement appelé?

C'est bien par notre faute, mes chers auditeurs, que nous nous perdons. Car si même un païen fait tout ce qu'il peut, suivant la lumière naturelle, saint Thomas nous enseigne que Dieu ne permettra jamais qu'il soit damné ; mais que le ciel fera plutôt un miracle pour le tirer de l'ignorance où il est et pour l'éclairer : cependant nous, chrétiens, nous nous damnons, parce que nous ne voulons pas profiter de notre foi. Nous nous damnons, parce que nous détruisons par nos mœurs tout l'avantage de cette créance. Nous nous damnons, parce que souvent même, sous un certain dehors de christianisme, nous sommes réellement infidèles dans le cœur.

Que dis-je ? et combien même ne l'ont pas cette apparence de religion ! Toutefois il ne suffit pas que la foi demeure enfermée dans le cœur, il faut qu'elle soit encore dans la bouche : *Corde creditur ad justitiam; ore autem confessio sit ad salutem* (*Rom.*, X). On se damne aujourd'hui dans le monde, ou parce qu'on ne croit pas du tout, comme les infidèles, ou parce qu'on croit peu, comme les hérétiques, ou parce qu'on croit indifféremment, comme une infinité de libertins. Heureuse une âme docile et fervente ; docile pour croire avec soumission toutes les vérités de la foi, et fervente pour les pratiquer ! C'est en vivant ainsi par la foi qu'on arrive à la récompense éternelle que je vous souhaite, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON VII.

SUR LA DOUCEUR DU SERVICE DE DIEU.

Septième prétexte. — *Les devoirs du christianisme sont trop difficiles.*

Hæc cogitaverunt et erraverunt : excæcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont pensé, et ils se sont trompés : car leur malice les a aveuglés (*Sag., ch.* II).

Il est rapporté dans l'Ecriture, que le peuple de Dieu approchant de la terre de promission, et étant déjà même sur le point d'y entrer, Moïse détacha douze hommes des plus résolus, et les envoya reconnaître le pays, avec ordre d'en examiner la nature, sa situation, les défenses, la richesse, et de lui en faire un récit exact et fidèle. Les espions revinrent au bout de quelques jours, également remplis d'admiration et saisis de crainte. C'est une terre abondante et fertile, dirent-ils, mais l'air y est, ou si contagieux, ou si subtil, qu'elle dévore tous ses habitants : *Terra ista devorat habitatores suos* (*Num.*, XIII). Il y a des villes entourées de bonnes murailles, et qu'il ne sera pas aisé de forcer. Mais surtout quels hommes y avons-nous vus ! Ce sont des monstres par leur prodigieuse grandeur : *Vidimus monstra.* Ces nouvelles étonnèrent les Juifs ; les murmures suivirent bientôt; on accusa Moïse de témérité, et la plupart tombèrent dans le découragement : *Nequaquam ad hunc populum valemus ascendere, quia fortior nobis est* (*Ibid.*).

N'est-ce pas là, chrétiens, une image de ce qui vous arrive tous les jours? Il y en a peu qui ne soient d'abord touchés de la vertu, et qui ne forment pour elle de temps en temps quelques désirs; mais quand on vient à considérer de près une vie chrétienne, et qu'il en faut soutenir la pratique, on y trouve des difficultés qui font peur à la nature et que l'imagination grossit. On se fait, des moindres obstacles qui se présentent, autant de monstres : *Vidimus monstra.* On regarde les personnes engagées au service de Dieu, comme des gens malheureux, sans repos et sans plaisir. On se persuade que la retraite les rend sombres, chagrins, fâcheux à eux-mêmes et aux autres; que la piété les tient dans une gêne continuelle et dans un véritable esclavage; enfin, que les exercices auxquels ils s'appliquent sans relâche, les fatiguent et les accablent : *Terra ista devorat habitatores suos.*

Sur cela on se rebute. On n'est point accoutumé, dit-on, à se faire tant de violence, et l'on désespère de pouvoir vivre longtemps dans une telle contrainte : *Nequaquam ad hunc populum valemus ascendere.*

J'ai déjà détruit en partie ce prétexte, lorsque je vous ai fait voir que nous ne manquons, de la part de Dieu, ni de lumières, ni de forces pour observer sa loi, quelque relevée qu'elle soit, et quoi qu'elle exige de nous. Or, il faut encore examiner si le service de Dieu, pris absolument et en lui-même, est en effet aussi difficile que vous le prétendez; et je veux vous découvrir deux erreurs où nous donnons assez souvent, et dont il est important de vous détromper. Car si vous marquez tant d'éloignement, et même tant d'horreur pour une vie chrétienne, c'est que vous n'en avez jamais bien considéré, ni les difficultés, ni les douceurs. Vous exagérez trop les unes et vous diminuez trop les autres. Appliquez-vous à ces deux pensées qui vont partager ce discours. Il y a dans le service de Dieu des difficultés, j'en conviens, mais elles ont beaucoup moins que vous ne croyez de quoi vous étonner; je vous le montrerai dans la première partie. Il y a, dans le service de Dieu, des douceurs ; vous avez peine à en convenir, cependant ce sont des douceurs réelles, et elles ont beaucoup plus que vous ne le pensez de quoi vous attirer; je tâcherai de vous en convaincre dans la seconde partie. Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand il serait beaucoup plus difficile encore qu'il ne nous paraît de servir Dieu, puisque c'est à l'observation de sa loi que Dieu a attaché le salut de l'homme, il n'y a point d'effort que vous ne dussiez faire pour la garder dans toute son étendue, ni de difficultés qu'il ne fallût pour cela surmonter. Mais je trouve même que vous vous faites une fausse peinture du service de Dieu et de sa loi; et je prétends que les difficultés qui s'y rencontrent, ne sont point telles que vous voulez vous le persuader. Premièrement, vous croyez que ce sont des difficultés particulières à ceux qui servent Dieu ; mais je dis qu'elles leur sont communes avec tous les autres états du monde. Secondement, vous les regardez comme des difficultés extrêmes et presque invincibles ; mais j'ajoute qu'elles sont beaucoup plus aisées à supporter que vous ne pensez. Troisièmement, vous vous figurez qu'elles viennent toujours de la loi de Dieu et de la qualité des choses qu'il nous demande; mais souvent elles ne viennent que de nous-mêmes. Je vous prie d'apporter ici un esprit attentif, et de suspendre pour un moment tous les préjugés de la nature corrompue. J'ai de quoi vous satisfaire sur ces trois articles que nous allons examiner.

Si la peine vous arrête, chrétiens, et que les difficultés vous fassent reculer, il faut renoncer non-seulement au service de Dieu, mais à toutes les conditions de la vie, et même à toute la société humaine, et n'être de rien sur la terre. Je distingue dans chaque condition deux choses : ses bienséances et ses affaires. Or, je vous demande d'abord quelles bienséances du monde ne portent pas avec elles un caractère de gêne et de sujétion? Que serait-ce, dans le commerce de la vie, qu'un homme qui aurait pour principe de ne se faire violence en rien ? qui, de plein droit, se ferait une maxime d'agir toujours comme il lui plairait, d'aller et de venir, de partir et de retourner, de parler et de se taire, sans autre règle que son caprice et l'humeur présente qui le gouvernerait? qui s'entêterait de toutes ses idées, jusqu'à ne relâcher jamais rien ; et qui voudrait obliger les autres

à donner en aveugles dans tous ses sentiments, et à en passer par tous ses avis? De quel œil serait-il regardé, et quelle estime en ferait-on? A combien de contradictions ne se trouverait-il pas exposé? et ne pourrait-on pas dire de lui ce que l'Ecriture a dit d'Ismaël, que c'est un homme odieux et insupportable aux autres hommes; et que comme il a les mains tournées contre tous, il est juste que tous aussi tournent leurs mains contre lui : *Manus ejus contra omnes, et manus omnium contra eum* (*Gen.*, XVI).

Il faut donc savoir se contraindre dans le monde, pour y avoir place parmi ce que nous appelons les honnêtes gens. Il le faut, et on le fait. On ne veut se dispenser de cette loi qu'à l'égard de Dieu; et l'on ne commence à se plaindre du prix qu'il en coûte, que lorsqu'il s'agit de le servir. Je ne puis, dites-vous, m'assujettir à telle et telle chose, cela est trop difficile; mais, lâche serviteur, le monde en mille rencontres ne vous a-t-il pas appris à vous forcer et à vous vaincre, à céder et à dissimuler, à retenir et à mortifier vos inclinations? Vous l'avez fait seulement pour vous conformer à certains usages de la vie civile et commune; et vous le faites bien plus encore tous les jours dans le maniement et la conduite de vos affaires.

Vous le savez, messieurs, et vous le pouvez mieux dire que moi, si l'on s'avance dans le monde sans de grands efforts. Vous le savez, vous, qu'une espérance souvent trompeuse attache depuis longtemps, peut-être, auprès d'un maître impérieux, jaloux, indifférent, chagrin, bizarre, dont vous avez tant essuyé déjà de rebuts, et dont vous portez toutes les humeurs. Vous le savez, vous, que votre ambition, votre fortune exposent à tant de courses sur la mer, à tant de périls dans la guerre, à tant de soins dans le ministère, ou à de si fatigantes études dans le barreau. Y a-t-il sur la terre un état, une maison, une famille; y a-t-il presque une personne qui réussisse sans un travail pénible et assidu? Combien d'intrigues et de ressorts à remuer? combien d'accidents et de pertes à réparer? combien de contestations et de procès qui surviennent? combien d'ennemis et de concurrents qui vous traversent? combien de ménagements nécessaires, de vues et de revues, de persévérance et de patience? C'est une maxime générale, qu'on ne peut parvenir à rien ni se maintenir, sans qu'il en coûte.

Principe tellement établi, qu'un homme qui abandonnerait, par la crainte du travail, une fortune qui se présente, deviendrait la risée du public et un objet de mépris. C'est une âme lâche, dirait-on, il n'a ni honneur ni courage. Tel mariage était conclu, s'il eût voulu faire quelques démarches; tel emploi lui était acquis, s'il eût voulu agir et demander; telle affaire eût infailliblement réussi, telle récompense l'attendait, si la difficulté ne l'eût point rebuté sitôt et s'il eût eu plus de constance. Il s'est livré à sa paresse et à son indolence naturelle, qu'il y demeure honteusement plongé. Il ne mérite pas qu'on s'intéresse pour lui, et il est indigne de paraître.

Mais on parle bien autrement, quand on voit un homme que les plus grands obstacles n'étonnent point, qui les regarde froidement, et qui travaille à les surmonter; qui sait, quand un moyen lui manque, y suppléer par un autre, sans se lasser, jusqu'à ce que l'affaire soit terminée et que le succès en soit heureux. On dit que c'est un esprit à craindre. On l'estime, on le ménage, et l'on prend bien garde à ne s'attaquer jamais à lui et à ne le contredire en rien. On espère tout pour lui dans l'avenir, parce qu'on sait que la constance vient à bout de tout; et dans sa prospérité, chacun est forcé de lui rendre justice, et de reconnaître qu'il n'a rien qui ne soit une digne récompense de ses soins et de son mérite.

C'est ainsi que vous en jugez et que vous en usez dans la conduite du siècle; pourquoi prenez-vous une autre règle à l'egard de Dieu? La peine ne vous arrête nulle part ailleurs, que dans ce qui regarde son service. Est-il moins beau de vous attacher à lui avec une fidélité inébranlable? d'avoir le courage de sacrifier tout aux intérêts de sa gloire, et de ne vous relâcher jamais, quand il faut satisfaire à vos devoirs? Le prince travaille sur le trône pour gouverner son empire; le magistrat travaille dans sa charge pour administrer la justice, le marchand travaille dans son négoce pour le faire valoir, l'artisan travaille dans sa profession pour fournir aux besoins de la vie : chacun dans sa condition travaille. Votre première condition, mes frères, c'est d'être chrétiens. Sera-ce la seule que vous ne voudrez pas remplir et doit-elle moins vous coûter que les autres?

Non-seulement les bienséances du monde, les affaires du monde ont leurs peines, mais la vie même du monde la plus aisée en apparence ne les a-t-elle pas? et le vice, en se permettant tout, est-il plus tranquille que la vertu, lorsqu'elle est plus sévère et qu'elle ne s'accorde rien? C'est un grand problème pour moi, s'il est plus difficile de servir Dieu que de ne le pas servir, ou plutôt, je ne balance pas à décider qu'un homme de bien trouve beaucoup moins d'amertume dans une conduite régulière et chrétienne, que les autres dans leurs déréglements et en vivant au gré de leurs passions. Vous le dites vous-mêmes tous les jours, que ceux qui sont à Dieu sont heureux! Contents de leur sort, ils s'occupent de leur devoir et ne demandent rien davantage. S'ils n'ont pas ce qui paraît de grands plaisirs, ils ne sont point aussi sujets à ces retours fâcheux qui nous chagrinent et que nous ressentons si vivement. Ils ont pris le meilleur parti, et que ne l'avons-nous pris de bonne heure comme eux? N'est-ce pas là le langage ordinaire des gens du monde? et n'a-t-on pas raison de parler ainsi? Il est vrai qu'il faut dompter ses appétits, pour se tenir dans l'ordre et pour y persévérer, mais aussi quand on se laisse dominer par une inclination vicieuse, à quelle extrémité n'est-elle pas capable de

vous conduire? Si les commencements en sont doux, que les suites en sont amères! Elle vous attire de la part du ciel les malédictions de Dieu, de la part des hommes, les mépris et les traverses, et de votre part, les reproches intérieurs et les remords de l'âme; elle vous ruine quelquefois, et des biens, et de santé, et l'on reconnaît bien alors que ce n'est point, comme l'on croyait, dans le déréglement, que l'on trouve la félicité et le repos.

Je sais qu'il faut avoir acquis beaucoup d'empire sur son cœur, pour renoncer, surtout en de certaines professions, aux vues que l'orgueil a coutume d'inspirer, et pour abandonner tous les projets que pourrait former l'ambition. Mais aussi quand on se livre à cette passion, à quoi n'est-on pas exposé? aux artifices et aux mauvais tours, si l'on a des concurrents; aux persécutions et à l'envie, si l'on réussit; au repentir et au désespoir, si les desseins échouent; aux délicatesses extrêmes et aux sensibilités sur le point d'honneur, d'où suivent les querelles, les procès, les vengeances. Dans cette vie tumultueuse, l'on paie bien chèrement le faible avantage que l'on recherche, et la fausse grandeur où l'on aspire.

Je conviens qu'il y a de rudes attaques à soutenir de la part des sens, avant que de les soumettre à la foi, et que ce n'est pas une guerre aisée à finir, que celle de la chair contre l'esprit. Mais aussi quels maux traînent après soi un engagement tendre et un commerce criminel! quel esclavage pour ce jeune homme qui veut plaire! que de complaisances serviles! que d'assiduités gênantes! que de soupçons et de jalousies contre des rivaux! que de rebuts à essuyer de la part d'un naturel fier et bizarre! que de dépenses indiscrètes! Et pour cette jeune personne, quand l'occasion, dans un malheureux moment, l'a séduite, et que sa vertu s'est démentie, quels regrets! quelles craintes que sa faiblesse ne vienne à être connue! quelle honte si la chose éclate! c'est une tache que rien ne peut laver et une confusion qui l'accable.

Qu'est-ce donc que le cœur de l'impie? Il ressemble, dit l'Ecriture, à une mer orageuse et toujours agitée, ou bien, il est semblable à une ville sans loi, sans prince, sans magistrats. Chacun y crie liberté, mais il n'y a point de lieu où la véritable liberté se rencontre moins. Au lieu que le cœur d'un homme de bien est comme une ville policée: tout y est dans la règle, et la règle y établit une tranquillité parfaite et une paix inaltérable. Cependant avouons toujours que le service de Dieu a ses peines, mais outre qu'elles sont communes à tous les autres états, j'ajoute qu'elles sont encore beaucoup plus légères que nous ne pensons.

Il n'y a rien sur quoi l'on se forme dans le monde plus de fausses idées que sur la piété. On croit qu'il faut quitter tout dès qu'on prend le parti de servir Dieu, qu'il faut se confiner dans le fond d'une solitude et mener une vie tout à fait retirée et inconnue. Il y a des âmes que Dieu appelle à ce degré de perfection, et ce sont des vocations particulières qu'il ne manque point d'adoucir et qu'il sait bien assaisonner lorsqu'il les donne. Mais ce n'est pas là toujours, mes frères, ce que nous vous demandons, quand nous vous parlons du service de Dieu. L'Evangile vous défend-il de veiller à la conservation de vos biens et de travailler même à les accroître par des voies permises et avec un soin modéré? L'Evangile vous défend-il de pourvoir à votre famille, de placer vos enfants, de recueillir les fruits de vos terres, ou de soutenir votre dignité avec honneur et selon les règles de la justice? L'Evangile vous défend-il de vous rendre les uns aux autres les devoirs ordinaires de la vie civile, de voir des parents, de ménager des amis, de s'entretenir, de converser, pourvu que vous vous renfermiez dans l'espace du temps qui peut y être employé? L'Evangile vous fait-il un crime d'une récréation honnête, d'un soulagement raisonnable, d'un équipage, d'un ameublement, d'un habillement modeste et convenable à votre naissance ou à votre rang? Dieu ne condamne point tout cela. Ce qu'il veut donc seulement que vous retranchiez, c'est l'excès. Mais, par je ne sais quel enchantement, il n'y a que l'excès en toutes choses qui vous touche et qui vous plaît. Salvien le reprochait à son siècle, et je puis bien vous faire le même reproche. N'est-il pas honteux à des chrétiens, disait ce Père, de n'être jamais contents, si Dieu n'est offensé, et de ne compter pour rien ce qui ne va pas jusqu'au crime? N'est-ce pas assez pour vous d'un divertissement innocent et d'une joie pure et simple? *An te non delectat gaudium simplex* (*Salvian.*)? Ne peut-on vivre heureux si l'on ne porte le plaisir jusqu'à la débauche, la somptuosité des repas jusqu'à la mollesse, la richesse du train, des habits, jusqu'au luxe? Réjouissez-vous, mes frères, poursuit le même docteur, j'y consens; mais je souhaite seulement que dans toutes vos réjouissances vous ne passiez pas les bornes que la loi vous a marquées, que l'heure, la manière, la mesure, le motif, que tout y soit chrétien: *Rideamus, Christiani, sed Christiane* (*Idem*). Dans cette vie réglée s'il se rencontre encore pour vous des peines, n'en accusez souvent que vous-mêmes. Elles ne viennent pas tant de la nature des choses auxquelles vous engage le service de Dieu, que de votre propre fonds et des mauvaises dispositions où vous vous trouvez par votre faute. C'est la troisième réflexion par où je conclus cette première partie.

Quand un arbre a pris son tour et qu'on l'a laissé croître et pencher d'un côté, il est difficile de le redresser. Voilà, chrétiens, ce qui vous arrive à l'égard des pratiques du christianisme. Elles vous donnent du dégoût, parce que vous ne vous y êtes pas formés de bonne heure et que vous avez pris d'autres habitudes. La prière vous ennuie parce que vous n'en avez nul usage. La retraite vous fait horreur, parce que vous avez toujours cherché les compagnies et vécu dans le grand monde. Le jeûne vous paraît impraticable,

parce que vous avez toujours traité délicatement votre corps et contenté tous ses appétits. La confession vous embarrasse, parce que vous n'êtes jamais bien rentré dans vous-mêmes, pour sonder votre cœur et pour connaître le fond de votre âme. Ne vous en prenez point à d'autres qu'à vous, si la piété n'a présentement pour vous que des épines. Pourquoi vous êtes-vous engagé dans cette liaison, que vous ne pouvez plus rompre désormais qu'avec une extrême douleur? Pourquoi vous êtes-vous permis si aisément dans les conversations, ces railleries et ces médisances qui vous coûtent tant à réparer? Pourquoi n'avez-vous pas mieux examiné cette affaire où vous êtes entré si volontiers, et qui néanmoins ne vous a jamais paru bien nette? Pourquoi vous êtes-vous chargé de ce bien mal acquis, de ce profit injuste et dont la restitution vous cause tant de chagrin? Vous vous êtes jeté dans l'abîme, c'est à vous à tenter toutes les voies nécessaires pour en sortir.

Vous le devez, et la seule qualité de pécheur vous obligerait à supporter encore de plus grands travaux, si la justice de Dieu ne se relâchait à votre égard. Mais au moins, apprenez de là à soutenir avec courage ceux qui se présentent, et rougissez de votre délicatesse, bien loin de l'autoriser par vos plaintes. C'est par vous-même que vous êtes pécheur. Or, comme pécheur, vous êtes malade, et il faut vous guérir; vous êtes coupable, et il faut satisfaire à Dieu. L'un et l'autre demande de la fermeté et de l'action.

Il est vrai, dit saint Augustin, qu'il y a des pécheurs qui guérissent tout d'un coup. Madeleine dans un moment triompha de toutes ses passions, dégagea son cœur, l'arracha au monde, et se donna sans réserve à Dieu. Mais c'est que dans un moment, elle fit un effort héroïque, qui l'éleva au-dessus de tout. Il n'y a point de guérison sans remède, ni communément de remède qui ne fasse d'abord une impression douloureuse. Que de tourments on endure, continue saint Augustin, pour se délivrer d'un autre tourment! Un malade s'expose à mille douleurs certaines, pour prolonger des jours qui sont incertains : *Suscipiuntur dolores certi, ut acquirantur dies incerti* (*Aug.*). On n'espère pas de ne point mourir du tout; mais on meurt mille fois par avance, afin de mourir un peu plus tard. On sait qu'on finira; et cependant on souffre, non point pour ne pas finir, mais seulement pour ne pas finir sitôt : *Non ut non finiant, sed ut non tam cito finiant.* Tandis qu'on accepte des conditions si rigoureuses pour la santé du corps, il n'y a que la santé de l'âme, pour laquelle on ne veut rien souffrir. On n'épargne rien pour rentrer dans le cours ordinaire de la vie, et vous voudriez, chrétiens, trouver les voies de Dieu tout aplanies, et vous remettre sans obstacle dans son service. Vous y auriez bien plus facilement persévéré, que vous n'y pouvez maintenant revenir, si vous ne vous étiez pas volontairement soustraits à la loi, et que vous eussiez commencé plus tôt à prendre le joug du Seigneur. Vos forces sont altérées; et c'est ce qui vous rend si pénible l'obéissance que Dieu attend de vous. Mais souvenez-vous que c'est vous-mêmes qui vous êtes affaiblis, et que vous ne pouvez refuser légitimement de réparer ce que vous avez volontairement perdu.

Dans ce même sentiment, un pécheur éclairé et touché s'encourage à satisfaire à Dieu par tout ce qu'il y a de plus rude et de plus fâcheux à éprouver, en se donnant à lui et en le servant. Quand une âme juste aurait lieu, Seigneur, de demander à être déchargée, et que le joug lui paraîtrait trop pesant, il ne le peut être assez pour un coupable; et vous ne pouvez tant exiger de moi que je ne sois encore trop épargné. Mais par un effet bien contraire, il n'y a, mon Dieu, que vos fidèles serviteurs, qui ne sentent point de peine à vous servir, parce qu'ils ont détruit en eux et corrigé tout ce qui les pouvait éloigner de votre service : au lieu que tout me paraît difficile dans vos voies, parce que tout ce qui se présente à moi m'est nouveau, et que j'ai pris des habitudes opposées. Or, il est de la justice, Seigneur, que celui qui a trop accordé à sa volonté, et flatté plus qu'il ne devait son amour-propre, souffre quelque chose contre son inclination, et qu'il paie par une amertume salutaire, la douceur criminelle qu'il a recherchée. C'est une satisfaction pleine d'équité : il faut que le travail compense la mollesse et le plaisir; le recueillement, la dissipation continuelle de l'esprit et du cœur, les œuvres chrétiennes, l'inutilité de la vie, l'oraison, l'oubli de Dieu, la fréquentation des sacrements, l'éloignement des choses saintes, l'abstinence, la bonne chère et les excès. Il le faut, et voilà ma pénitence. Je l'accepte de votre main, Seigneur, telle que vous me l'imposez; et je vous prie de l'accepter de la mienne, telle que j'ose vous l'offrir. Ce qu'elle a pour moi d'amer, elle ne l'a pas par elle-même, mais par mon indolence et ma tiédeur, par mon orgueil et mes vanités passées, par ma sensualité, mon libertinage, mes débauches. Ce ne sont point les choses que vous me demandez qu'il faut changer, mais mon cœur : je n'ai qu'à rompre ma chaîne; et quel autre y doit plus travailler que moi, puisque c'est moi qui l'ai formée? Alors je marcherai avec une entière liberté. Quand j'aurai repris sur les sens ce que je leur ai laissé gagner; quand j'aurai appris à m'efforcer, à ne plus tant écouter les inclinations naturelles, que j'ai trop suivies, mais à les soumettre et à les vaincre; ce qui me fait maintenant horreur, deviendra comme ma nourriture et mon plus commun exercice. Victoire nécessaire! car il faut se sauver, et je ne le puis autrement que par là. Victoire beaucoup plus facile que je ne l'ai pensé! Vous m'aiderez, Seigneur, et dès que je me présenterai au combat, mes ennemis seront dissipés; dès que je paraîtrai sur les bords de cette mer Rouge qu'il faut traverser, vous fendrez les flots, et je passerai à

pied sec ; dès que j'entrerai dans ce désert par où il faut marcher, vous allumerez sur ma tête une colonne lumineuse, qui me marquera le chemin. Vous ferez plus : dans la plus sèche et la plus stérile solitude, vous ferez descendre la manne du ciel; vous ferez sortir de la terre des sources d'eau vive; les sables brûlants, les sentiers les plus raboteux, les rochers et les cavernes fourniront à mes délices. Tout cela veut dire que, dans le service de Dieu, non-seulement je ne trouverai pas des difficultés telles que je me les figurais ; mais que j'y goûterai même des douceurs que je n'ai jamais bien connues. C'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Venez à moi, disait le Sauveur du monde, venez-y, vous tous qui êtes chargés et fatigués, je vous soulagerai : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* (*Matth.*, XI). Prenez mon joug et le portez ; et vous trouverez le repos de vos âmes : *Tollite jugum meum super vos ; et invenietis requiem animabus vestris.* Car mon joug est doux, et mon fardeau léger : *Jugum enim meum suave est, et onus meum leve.* Je fais sur ces paroles trois réflexions, pour vous détromper encore de trois faux préjugés à l'égard du service de Dieu. Premièrement, on croit que les douceurs n'en sont réservées qu'à certaines âmes spécialement unies à Dieu, par un long usage des choses saintes et par une pratique habituelle de la perfection chrétienne. Mais Jésus-Christ parle ici à toutes sortes de personnes, aussi bien à ceux qui commencent, qu'à ceux qui sont plus avancés : *Venite ad me, omnes.* Secondement, il y en a qui n'y cherchent que des avantages temporels, et qui ne prennent les promesses du Fils de Dieu que dans un sens grossier et terrestre. Mais Jésus-Christ, en nous promettant la joie du cœur, nous fait assez entendre que ce sont des douceurs toutes spirituelles, que Dieu fait goûter à ceux qui le servent : *Et invenietis requiem animabus vestris.* Troisièmement, la plupart ne regardent au moins ces saintes douceurs que d'un œil indifférent, comme des biens insipides et qui ne les peuvent satisfaire. Mais le Sauveur des hommes nous en fait connaître toute l'onction, en disant qu'elles rendent son joug agréable, et qu'elles font paraître son fardeau léger : *Jugum enim meum suave est, et onus meum leve.* Ce sont là des mystères pour nous, chrétiens ; tâchons de les développer.

C'est une fausse prévention qui vous trompe, mon cher auditeur, lorsque vous vous éloignez du service de Dieu, parce que vous croyez qu'il n'y aura pour vous en particulier que de l'amertume. Il est vrai que vous n'êtes pas fait encore aux choses du ciel, et que les premières démarches coûtent toujours. Je conviens avec vous qu'on n'amortit pas d'abord le feu des passions, qu'on ne rompt pas tout d'un coup les liens des habitudes, qu'on ne tourne pas comme l'on veut le naturel, et qu'on n'est pas maître de changer à son gré le tempérament. Mais si les commencements en toutes choses ont leurs peines, je dis qu'ils ont leurs douceurs pour une âme qui se donne à Dieu ; que si tout ne convient pas également à tous, Dieu seul sait s'accommoder à toutes les dispositions où vous vous trouvez, quelles qu'elles soient, et répandre partout ses consolations.

D'aussi loin que le père de l'enfant prodigue aperçut son fils, il courut au-devant de lui, l'embrassa, pleura de joie, le revêtit d'une robe blanche, fit tuer le veau gras en sa faveur et lui donna tous les témoignages d'une tendresse paternelle. Approchez-vous de Dieu, chrétiens, c'est ainsi qu'il s'approchera de vous ; il est de sa providence d'en user de cette sorte et de soutenir notre faiblesse par ces délices secrètes et par ces goûts inespérés. C'est pourquoi saint Paul disait aux Corinthiens qu'il leur avait d'abord présenté du lait à boire : *Lac vobis potum dedi* (II *Cor.*, III). Quand un homme vient à Dieu de bonne foi et qu'il s'engage à le servir, non-seulement il n'y trouve point tout le travail et tout l'ennui qu'il craignait, mais au lieu de ronces, ce ne sont pour ainsi dire que des fleurs qu'il voit naître sous ses pas ; il est surpris de la manière dont Dieu prend soin de le prévenir et de se faire sentir à lui.

Il ne tient qu'à vous de l'éprouver comme l'éprouva saint Augustin. Combien de temps refusa-t-il d'obéir à la voix de Dieu qui l'appelait ! et sur le point de céder enfin, combien de larmes lui tira des yeux le regret de ses plaisirs passés ; auxquels il fallait renoncer ! Mais au moment où il a prononcé la parole et qu'il a pris le parti de la vertu, que ses idées sont changées ! Que pense-t-il, que dit-il, quelles vues, quelles expressions, quels sentiments ! Mes fers sont rompus, Seigneur, et je suis à vous. Béni soit le jour où je suis sorti d'esclavage pour entrer dans la véritable liberté, O mon Dieu! mon soutien et mon salut, le meilleur et désormais le seul maître pour qui je veux vivre, c'est votre bras qui a fait ce miracle, et vous n'avez point attendu pour cela le nombre des années. Je ne l'eusse jamais cru, mais quel plaisir est-ce tout d'un coup pour moi, que de me priver de tous les plaisirs, et quel soulagement de me voir assujetti à votre loi ! *Quam suave mihi subito factum est carere suavitatibus, et quas amittere metus fuerat jam dimittere gaudium erat* (*August.*).

N'est-ce pas ce que nous entendons dire tous les jours aux personnes qui paraissent le plus contraires à la piété et qui s'en formaient une image plus affreuse? Dès que Dieu les a touchés et qu'ils se sont mis en état de suivre l'attrait, ils en goûtent bientôt la douceur; ils sont surpris de leurs vaines imaginations et des chimères qu'ils se faisaient. A mesure que Dieu s'insinue dans leur cœur, le monde et toutes les bagatelles qui les amusaient perdent pour eux leurs agréments. Il semble qu'ils soient transformés en d'autres hommes ; nous les voyons au tribunal de la pénitence, remplis de Dieu, s'épancher en mille actions de grâces qu'ils

rendent à sa miséricorde, et nous confesser qu'ils ont peine à se comprendre eux-mêmes, qu'ils ne se seraient pas persuadés qu'un tel changement pût être si prompt et si heureux; mais qu'ils reconnaissent bien, comme David, qu'un jour dans la maison du Seigneur vaut mieux que dix mille dans les tabernacles des pécheurs.

Ce furent là les sentiments de Madeleine. Jamais elle ne s'attacha avec plus de complaisance à s'ajuster et à se parer qu'elle en eut aux pieds du Sauveur des hommes à sacrifier ses ajustements et ses parures, à dénouer ses cheveux, à répandre ses parfums, à se dépouiller des livrées du siècle pour prendre celles de Jésus-Christ. Il semble même que c'est souvent à ceux qui commencent que Dieu donne davantage ces sortes de sensibilités, parce qu'en commençant on a plus besoin d'être attiré et fortifié; comme l'enfant prodigue reçut de la part de son père des faveurs que n'avait jamais eues son frère aîné, quoique celui-ci eût toujours été fidèle, et qu'il eût marqué un attachement inviolable à son devoir.

Le naturel, le tempérament, l'humeur, pourraient être des obstacles à ces douceurs célestes, si Dieu y avait moins d'égard en nous appelant à lui, et s'il n'avait pas soin de s'y conformer autant qu'il fait. Mais c'est par là même qu'il nous prend. Jean l'Evangéliste était naturellement doux et tendre, Jésus-Christ le fit reposer sur sa poitrine; Jean-Baptiste était sévère et rigoureux; Dieu l'envoya prêcher la pénitence et le fit paraître à la cour pour y condamner le vice. Est-ce la solitude et le repos qui vous plaît? Dieu vous appellera à l'oratoire ou à l'autel, il vous conduira dans le désert et il vous y parlera au cœur. Etes-vous nés pour l'action? Dieu allumera votre zèle, et il l'exercera dans la conduite d'une famille, dans l'administration de la justice, dans la visite des prisons, des hôpitaux, dans la conversation des âmes, dans la pratique de toutes les bonnes œuvres. Riches, vous servirez Dieu par l'aumône; pauvres, vous le servirez par la patience; le séculier le servira par le soin des affaires temporelles; l'ecclésiastique le servira par les fonctions de l'Evangile. Ce sera moins vous qui ferez la volonté de Dieu que Dieu, si je l'ose dire, qui fera la vôtre, au lieu que dans le service des hommes, vous obéissez à des maîtres bizarres et sans condescendance: il faut plier sous leurs ordres, se faire à leurs caprices, attendre durant de longues années avant que d'en être regardé favorablement, et acheter bien cher de vaines gratifications. Mais les douceurs que l'on trouve à servir Dieu, outre qu'elles sont promises à tous: *Venite ad me omnes*, doivent être encore d'autant plus solides qu'elles sont intérieures et qu'elles passent jusqu'à l'âme: *Et invenietis requiem animabus vestris.*

Le monde ne se conduit que par les sens. C'est pour cela que les gens du monde, par une seconde erreur aussi mal fondée que la première, quand nous leur parlons des avantages attachés au service de Dieu, ne s'en figurent point d'autres que les biens sensibles et que la fortune du siècle. Je ne prétends pas que ce ne soit là souvent en effet une récompense de la vertu. Tôt ou tard le juste prospère, et combien de familles sont redevables de leur établissement et de leur élévation à la piété qui y est comme héréditaire? Au contraire, combien de maisons, après un certain temps, tombent tout à coup et conservent à peine quelque vestige de leur première prospérité, parce que l'abondance n'y était entrée que par le crime, et que leur grandeur n'était établie que sur l'injustice? Cependant comme l'esprit est la plus noble partie de l'homme, c'est là surtout que doit consister son bonheur; et comme Dieu lui-même est tout esprit, c'est particulièrement à l'âme qu'il se communique. Mais comment et par où? qu'est-ce que ces douceurs divines et spirituelles? Puis-je bien vous les faire connaître, puisqu'elles sont si intimes et si secrètes? J'en dirai assez peut-être pour vous en donner au moins quelque idée.

Tantôt c'est un témoignage de la raison éclairée de Dieu et conduite par la foi. On a une vraie satisfaction à penser et à dire qu'on fait son devoir et qu'on est dans l'ordre, qu'on suit le parti de tous les gens sages, qu'on rend à Dieu, en le servant, ce qui lui est dû, et qu'on agit conséquemment en vivant selon la religion qu'on professe, et pratiquant ce que l'on croit. Tantôt c'est un calme où la conscience se repose, et qui la rassure sur le présent et sur l'avenir. Sans rien perdre de l'humilité chrétienne, on est tranquille sur l'état où l'on se trouve devant Dieu, et cette paix de l'âme, dit Salomon, est comme un repas délicieux. Exempt de ces frayeurs dont les pécheurs sont tourmentés à la pensée de la mort et des jugements de Dieu, on attend paisiblement sa destinée; non pas que l'on ne craigne point du tout, il y aurait de la présomption, mais on craint comme les enfants, sans trouble et avec une pleine confiance. Tantôt c'est un saint dégagement où le cœur, affranchi de la tyrannie de ses passions, jouit d'une heureuse liberté. On s'accoutume à regarder toutes les choses de la terre d'un œil chrétien, et l'on n'en reçoit point ces impressions vives et profondes qui font les chagrins de la vie. On prend des vues plus relevées, et dans cette disposition, on voit couler le siècle et ses faux biens sans en être touché, on est spectateur des différentes scènes qui se passent parmi les hommes sans en être ému. On se contente de sa condition et des divers changements qui arrivent, du moins on apprend peu à peu à s'en contenter, et plus on avance, plus on devient maître de soi-même et l'on s'affermit dans le repos. Tantôt ce sont de certains écoulements de la grâce, laquelle survient ou comme une rosée agréable qui s'insinue doucement et qui pénètre, ou comme une pluie abondante qui se répand à grands flots et qui inonde. Dieu donne à l'esprit certaines lumières qui en chassent tous les nuages et

qui y portent la sérénité; il fait naître dans le cœur certains mouvements qui le flattent et qui le ravissent. Ce n'est pas toujours et à tous les moments, mais comme un bon jour en fait passer plusieurs mauvais, un moment de ces goûts intérieurs soutient une âme durant des semaines et des mois entiers. Le monde a beau traiter tout cela de chimères, ces douceurs sont véritables, et c'est une troisième illusion de les regarder comme des plaisirs au moins sans onction et sans pointe. Le joug du Seigneur est doux et l'on porte avec plaisir son fardeau : *Jugum meum suave est, et onus meum leve* (*Matth.*, c. I).

A qui nous en rapporterons-nous? Sera-ce aux mondains qui n'en ont nulle expérience? Sera-ce aux saints, qui tant de fois en ont fait l'épreuve? Or, comment ceux-ci en ont-ils parlé, et qu'ont tous les plaisirs du siècle qui méritent de semblables expressions? Ecoutez-les : Oh! que l'esprit du Seigneur est doux, et que vous êtes bon, ô Dieu d'Israël, à ceux qui vous cherchent en vérité! Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur. Votre loi, mon Dieu, est à mon cœur ce que le miel est à la bouche. Mon âme s'est plongée dans le sein du Seigneur, et elle s'y est abîmée et perdue. Vous m'avez dilaté le cœur, ô mon Dieu, vous m'avez rempli de consolation, et j'ai couru dans la voie de vos commandements avec une sainte allégresse (*Psal.* CXVIII). C'est ainsi que le prophète royal s'en expliquait. Quel prodige et quel assemblage merveilleux! Je souffre, je suis dans la tribulation; je ne puis satisfaire aux devoirs d'une vie chrétienne ni à ceux de mon ministère que par des peines et des veilles continuelles, cependant je nage dans la joie, j'en suis enivré. Le sentiment en est si vif, que j'en perds tout autre, et l'abondance si grande, que c'est comme un torrent qui se déborde. C'étaient les termes de saint Paul (II *Cor.*, VII). Ah! c'est assez, Seigneur, c'est assez, et même beaucoup plus que ne mérite un serviteur aussi indigne que moi, et plus que n'en peut contenir un cœur aussi étroit que le mien. Cessez de verser sur moi vos dons, ou je succombe. Ce n'est point pour cette vie que de pareilles délices doivent être réservées. Voilà ce que faisait retentir dans ces derniers siècles, au milieu des forêts, l'apôtre des Indes et du Japon (*François Xavier*).

Que ne l'avez-vous éprouvé vous-mêmes, chrétiens, et pour l'éprouver, que ne vous êtes-vous mis dans l'état que Dieu demande, ou que ne vous y mettez-vous encore! Que ne puis-je produire au jour tant de mystères cachés dont vos yeux ne peuvent être témoins et qui toutefois se passent tous les jours au milieu de vous! Dieu a eu dans tous les temps de fidèles serviteurs; il y en a parmi vous, et que ne vous font-ils part de ce qu'ils ressentent! que ne vous apprennent-ils avec quelle indifférence on envisage tout ce qui n'est pas Dieu, quand une fois on a goûté Dieu lui-même! S'ils renoncent au monde, s'ils renoncent à eux-mêmes, s'ils vivent sous la discipline et sous la règle, ne se permettant jamais rien de ce que la loi défend, et souvent se refusant une partie de ce qu'elle permet, ce sont là leurs croix. Elles sont apparentes, dit saint Bernard, et vous les voyez : mais vous ne voyez pas les consolations qui les accompagnent. Demandez-leur s'ils voudraient changer leur sort avec le vôtre, ils vous diront qu'il n'y a de parfait bonheur que pour ceux qui aiment Dieu, qu'ils ont trouvé, comme Salomon, la véritable sagesse, et qu'ils la préfèrent, comme lui, à l'or et aux richesses, aux sceptres et aux couronnes, à toute la pompe et à toute la gloire humaine. Vous en jugez autrement, mais êtes-vous là-dessus des juges à croire, vous que la chair domine et qui n'êtes jamais bien entrés dans les secrets du Seigneur? Vous prononcez sans connaissance; mais venez et goûtez, vous verrez combien le Seigneur est doux : *Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus* (*Ps.* XXXIII).

Je l'ai fait, dites-vous, j'ai voulu quelquefois penser à Dieu, j'ai eu recours à lui, mais je n'ai trouvé dans la dévotion que de la sécheresse et du dégoût : j'en vois beaucoup d'autres comme moi, et je sais qu'ils ne sont pas mieux traités. J'en conviens, mes frères, et de plus j'ajoute que la chose doit être de la sorte à l'égard de plusieurs. En voici deux raisons par où je finis et qui contiennent deux avis importants pour vous : la première est que la plupart ne sont qu'imparfaitement à Dieu; on voudrait, contre la parole de Jésus-Christ, servir deux maîtres, donner à Dieu une partie de son cœur, et conserver l'autre pour le monde. On tâche, par une alliance scandaleuse, à accorder ensemble les parties de piété et les parties de plaisir, la prière et le jeu, la prédication et la comédie, l'aumône et le luxe, l'usage des sacrements et les compagnies les plus mondaines. Si Baal est votre Dieu, disait Moïse au peuple, servez-le; mais s'il n'y en a point d'autre que le Seigneur, il n'en faut point servir d'autre que lui. Je ne m'étonne point qu'il se retire d'un cœur ainsi partagé : c'est un Dieu jaloux, il veut tout ou rien, et ses bénédictions ne sont destinées qu'à ceux qui le servent comme il veut être servi, pleinement et sans réserve. La seconde est que souvent on n'embrasse le service de Dieu que pour les douceurs qui y sont attachées. Rebuté du monde, délaissé de la fortune, frappé d'un coup imprévu, après avoir épuisé tous les moyens humains pour soulager sa douleur et pour charmer son ennui, on veut voir si l'on ne trouvera point en Dieu ce que l'on ne peut trouver dans les hommes. On prétend que dès le premier pas qu'on aura fait, il se montrera, il se fera sentir, il dégagera l'âme et la délivrera de sa peine. N'est-ce pas faire injure à Dieu que de le chercher avec des vues si intéressées, et doit-on être surpris qu'il se resserre alors, et qu'il nous ferme son sein?

Mais voulez-vous qu'il fasse couler sur vous tous ses trésors? Servez-le sans par-

tage, servez-le sans intérêt. Il est de sa gloire d'être recherché pour lui-même et servi avec ce plein dévouement ; comme il est de sa bonté de payer dès cette vie et au centuple, les devoirs qu'on lui rend d'une manière aussi parfaite et par un motif aussi relevé que celui-là. Quand il vous verra venir à lui avec cette ferme résolution de lui consacrer tout, il n'épargnera rien en votre faveur. Quand vous y viendrez avec un dessein fixe et arrêté de porter tout le poids de son joug, fût-il encore plus pesant, et d'expirer, s'il le faut, sous le fardeau, il prendra plaisir à vous en décharger. Vous êtes mon Dieu, et je n'en reconnais point d'autre que vous, Seigneur, c'est donc vous seul que je veux servir. Ce serait vous outrager, et ce serait me tromper moi-même, que de ne vous pas faire le sacrifice tout entier. C'est vous, Seigneur, que je cherche ; vous, dis-je, et rien autre chose. Je ne demande point d'autre récompense présentement que l'avantage de vous servir en ce monde, avec l'espérance de vous posséder en l'autre, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON VIII.

SUR LA VIE INUTILE DU MONDE.

Huitième prétexte.

Hæc cogitaverunt, et erraverunt : excæcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont pensé, et ils se sont trompés : car leur malice les a aveuglés (*Sag.*, *ch.* II).

Il y a, messieurs, trois sortes de péchés qui nous conduisent à la damnation : premièrement, des péchés publics et condamnés également de Dieu et des hommes. Telle est, par exemple, une débauche outrée et un libertinage déclaré. Secondement, des péchés secrets et qu'on dérobe aux yeux des hommes ; mais on sait bien, après tout, qu'ils sont toujours connus de Dieu et que ce sont en effet autant de crimes, et l'on ne peut démentir sur cela le témoignage de sa propre conscience : telle est une passion de haine ou de vengeance cachée dans le cœur, une noire perfidie pour écarter un concurrent ou pour perdre un ennemi. Enfin, il y a des péchés d'une troisième espèce qui sont approuvés dans l'usage du siècle et où il ne paraît rien aussi de fort criminel. On les couvre des plus belles apparences et l'on tâche de se persuader qu'ils ne sont en aucune sorte opposés à la loi de Dieu : ainsi un homme, une femme du monde vivent selon le monde, se conduisent selon les maximes du monde, sont de tous les plaisirs et de toutes les parties du monde ; et tout cela, disent-ils, est innocent. C'est beaucoup dire, chrétiens, et mon dessein est de vous montrer aujourd'hui l'illusion de cette innocence prétendue. A vous entendre parler, vous êtes fort contents de vous-mêmes et aussi contents du monde, dont vous goûtez les douceurs ; mais j'ai bien de la peine à croire que Dieu de sa part soit content de vous. C'est ce qu'il faut au moins examiner dans ce discours. Pour vous faire connaître d'abord ma pensée touchant votre état, je crains bien que vous ne vous trouviez engagés dans cette voie dangereuse dont a parlé le Saint-Esprit, qui semble être le plus sûr et le plus droit chemin, mais qui toutefois mène à la mort : *Est via quæ videtur homini recta, novissima autem ejus ducunt ad mortem* (*Prov.*, XVI). Ce point mérite sans doute d'être éclairci, et nous avons besoin pour cela des lumières et du secours du ciel. Demandons-les par l'intercession de Marie : *Ave.*

Vous ne pouvez ignorer, mes frères, la différence qui se rencontre entre la morale de l'Evangile et celle des philosophes païens, et vous savez que l'une nous prescrit, dans l'usage des plaisirs de la vie, des bornes beaucoup plus étroites que l'autre. En qualité de chrétiens, nous sommes les membres d'un chef couronné d'épines et les disciples d'un maître qui a vécu et qui est mort dans la souffrance. La foi même que nous professons nous oblige à nous regarder sans cesse devant Dieu comme des criminels, et à prévenir par la pénitence les châtiments dont sa justice nous menace et que nous avons tant de fois déjà mérités. Si donc nous entrons bien dans l'esprit du christianisme, nous devons tous être sur la terre autant de pénitents ; et un pénitent, dit Tertullien, ne vit pas pour contenter ses inclinations ni pour satisfaire ses sens, mais pour pleurer et pour souffrir.

Sur quoi le concile de Trente s'est expliqué en des termes qui me font trembler et que nous ne pouvons méditer, mes chers auditeurs, ni trop souvent ni trop longtemps. Voici ses paroles : *Tota vita christiani perpetua debet esse pœnitentia* (*Sess.* XV). Toute la vie d'un chrétien doit être une pénitence continuelle. Ecoutez, c'est l'Eglise de Jésus-Christ qui parle, et toute l'Eglise assemblée ; elle n'est pas moins infaillible quand elle nous propose des règles de mœurs que lorsqu'elle décide des points de notre créance, puisqu'il nous est d'une égale nécessité et de bien croire et de bien faire. Prenez garde à tous les termes du saint concile, il n'y en a aucun qui n'ait une force particulière. Il ne dit pas seulement quelque action, mais la vie, *vita ;* il ne dit pas une partie de la vie, mais toute la vie, *tota vita ;* il ne dit pas la vie d'un religieux, mais d'un chrétien ; et il ne dit pas même de ce chrétien, mais de tout chrétien en général, de quelque âge et de quelque qualité qu'il puisse être, *christiani.* Enfin il ne dit pas que ce soit là un conseil et une œuvre de surérogation, mais une obligation indispensable : *Tota vita christiani perpetua debet esse pœnitentia.*

Suivant cette règle, combien y a-t-il dans le monde de chrétiens, et que peut-on juger de la vie ordinaire qu'on y mène ? Je demande si c'est une vie aussi innocente que vous le prétendez, et si ce n'est pas au contraire une vie qui vous entraîne nécessairement à la perdition ? On pèche, disent les théologiens, par omission et par commission, c'est-

à-dire en ne faisant pas ce qu'on doit faire et en faisant ce qu'on ne doit pas faire. Or, je dis que la vie commune du monde est criminelle par ces deux endroits : on n'y fait point assez de bien, et l'on y fait même beaucoup de mal. En un mot, c'est une vie qui ne peut être que très-infructueuse et vide de bonnes œuvres. Je vous en donnerai la raison, et ce sera le premier point; c'est même encore une vie remplie de péchés ; vous ne les connaissez point assez, mais je tâcherai de vous les faire connaître, et ce sera le second point. Voilà le partage de ce discours et le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne veux qu'un raisonnement pour vous faire comprendre que la vie du monde la plus commune et la plus innocente en apparence ne peut être et n'est en effet qu'une vie stérile et sans bonnes œuvres. C'est que pour faire de bonnes œuvres il faut avoir la grâce, et cela suppose deux choses : premièrement, que Dieu la donne; secondement, que nous l'acceptions. Il faut que Dieu me donne sa grâce, car sans la grâce, dit David, et après lui saint Augustin, mon âme est une terre sèche et sans eau, qui ne peut produire de bons fruits : *Anima mea sicut terra sine aqua tibi* (*Psal.* CXLII). Il faut encore que j'accepte la grâce de Dieu par une libre correspondance, et c'est ainsi que le salut, selon la doctrine de saint Augustin, est l'ouvrage de Dieu par la grâce qui nous appelle, et l'ouvrage de l'homme par notre fidélité à la grâce : *Hoc opus suum voluit esse et nostrum : suum vocando, et nostrum sequendo* (*August.*). Or, pour peu que nous examinions cette vie du monde prétendue innocente que j'attaque dans ce discours, nous trouverons qu'elle nous met hors d'état de bien répondre à la grâce de Dieu, et que, par une suite naturelle, elle engage Dieu aussi à se taire de sa part ou à ne parler au moins que très-faiblement. D'où nous conclurons que n'étant pas alors en disposition de profiter de la grâce, et la source des bonnes œuvres manquant, les bonnes œuvres doivent elles-mêmes manquer. Vous voyez que je vais jusqu'au principe, et l'expérience ne nous convaincra pas moins de ce que j'ai à vous dire que la raison.

Pour répondre à la grâce, il faut l'entendre; pour l'entendre, il y faut faire attention, et non point seulement une attention volage et qui passe, mais une attention sérieuse et qui donne tout le temps à la grâce de répandre ses lumières dans l'esprit, de l'instruire, de le persuader et de s'insinuer ensuite jusqu'au cœur pour le toucher. On ne peut donc profiter de la grâce sans une très-grande vigilance à en étudier tous les mouvements et à en suivre exactement la conduite. Mais, chrétiens, je vous demande si vous êtes capables d'une telle application dans une vie que les affaires et les divertissements du monde partagent tour à tour et occupent tout entière? Combien d'engagements, de passe-temps agréables bannissent de votre esprit toute autre pensée, étouffent dans votre cœur tout autre sentiment? Tant d'intrigues, tant de rendez-vous, tant de parties, tant de repas, tant de compagnies, tant de conversations, de spectacles : au milieu de tout cela, comment et quand prêterez-vous l'oreille à la voix de Dieu? et ne faudrait-il pas que pour la faire entendre il suppléât à ce défaut d'attention par une surabondance de lumières et de grâces? Mais quel lieu avez-vous de les attendre de sa part, lorsque vous faites un si mauvais usage de celles qu'il vous a déjà données? De là à quoi s'en va la vie? En d'inutiles et de frivoles amusements : et voilà cette folie populaire dont on a tant de peine à revenir, ce charme de la bagatelle qui nous joue et dont a parlé Salomon : *Fascinatio nugacitatis obscurat bona, et inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum sine malitia* (*Sap.*, I). Comprenez bien le sens de ces paroles, c'est-à-dire qu'il y a dans les distractions ordinaires du siècle et dans ses faux biens un certain enchantement qui nous aveugle et qui nous empêche de découvrir la grandeur et l'excellence des biens de l'autre vie. Ceux-ci s'évanouissent à vos yeux, tandis que vous faites des autres l'objet de tous vos désirs et la matière de toutes vos réflexions. Vous tournez sans cesse autour de ce point et vous demeurez toujours dans cette courte circonférence; la plus longue suite de vos années n'est qu'une vicissitude et, selon le terme du Sage, une inconstance continuelle de la concupiscence, qui passe d'un sujet à un autre et qui cherche partout à se nourrir : *Inconstantia concupiscentiæ.* On se lève, on s'ajuste, on visite, on s'entretient; cependant les heures s'écoulent, le cœur se dissipe et l'on perd entièrement le souvenir et le goût des choses de Dieu : *Transvertit sensum sine malitia.*

Que dis-je, chrétiens, que vous n'ayez pas vous-même mille fois éprouvé, et quel autre témoignage me faut-il ici que le vôtre? Dites-nous de bonne foi combien de temps vous pensez chaque jour à Dieu et aux choses de Dieu ? ou plutôt avouez que vous n'y pensez point du tout; car ne croyez point que je compte certaines prières que la bouche prononce par habitude et sans réflexion? Encore, combien de fois ne les négligez-vous pas tout à fait, selon que l'humeur vous gouverne, et dès que le monde vous appelle ? Du reste vous avez l'imagination remplie de soins tout profanes, d'entreprises, de fortunes, de prétentions et le plus souvent d'habillements, de parures, d'équipages, de meubles, d'assemblées, de badineries : vous y pensez, et d'autant plus que vous n'entendez parler de rien autre chose, et que vous en parlez aussi sans cesse. Et comment penserait-on à Dieu, reprend Tertullien, là où l'on ne parle jamais de Dieu ? *Quomodo cogitabit de Deo positus hic ubi nihil dicitur de Deo* (*Tertull.*)?

On ne peut donc espérer, chrétiens, que jamais vous vous adonniez aux exercices de piété et à la pratique des bonnes œuvres, si vous ne commencez d'abord par ce que fit saint Pierre. L'Evangile rapporte que ce fut dans la salle de Caïphe et au milieu d'une

troupe de soldats qu'il renonça Jésus-Christ; mais que bientôt après le Fils de Dieu l'ayant regardé, il sortit et qu'il pleura amèrement : *Egressus foras flevit amare* (*Matth.*, XXVI). Observez sur cela trois choses : premièrement, en quelle rencontre et où saint Pierre oublia-t-il les protestations qu'il avait faites au Sauveur du monde d'un attachement éternel? Il en perdit l'idée dans une compagnie à laquelle il se joignit, et en s'entretenant inutilement auprès du feu. Secondement, quand est-ce qu'il rentra en lui-même et qu'il fut touché du crime qu'il venait de commettre ? Après que Jésus-Christ l'eut regardé : ce regard de Dieu, dit le vénérable Bède, est la grâce même et la miséricorde de Dieu : *Respicere Dei misereri est* (*Bède*). Troisièmement, comment profita-t-il enfin de la grâce divine? Il se retira à l'écart, et la grâce n'en fit un pénitent qu'après en avoir fait un solitaire : *Egressus foras flevit amare.* C'est ainsi, mon cher auditeur, qu'elle ne fera jamais de vous un vrai chrétien, un chrétien fervent et appliqué aux devoirs de la religion, tandis qu'elle vous trouvera engagé comme vous êtes dans le commerce du monde.

Aussi, Dieu disait par son prophète en parlant de l'âme fidèle sous la figure de Jérusalem : Je la mènerai dans la solitude, et elle sera là plus attentive à mes paroles et plus disposée à les exécuter : *Ducam eam in solitudinem*, *et loquar ad cor ejus* (*Osée*, XXI). Je lui parlerai alors et je lui parlerai au cœur, parce que son cœur recueilli en lui-même sera en état d'entendre les accents de ma voix et de ressentir les impressions de ma grâce. Mais, chrétiens, tandis que Dieu vous verra toujours occupés de cette vaine image du siècle qui passe, et que toujours vous aurez les yeux attachés sur elle, sans tourner ailleurs ni vos regards ni vos pensées, il est bien à craindre qu'il ne cesse de vous parler, pour deux raisons : l'une, par rapport au passé; et l'autre par rapport à l'avenir. Il ne vous parlera plus, comme il ne parla plus à Saül, parce que trop longtemps ce prince infidèle s'était rendu sourd à la voix du Seigneur, et qu'il méritait que le Seigneur ne prît plus soin désormais de l'éclairer et de le conduire. Il ne vous parlera plus; comme il est probable que le laboureur de l'Evangile ne jeta plus de bon grain parmi les ronces et les épines, parce qu'il reconnut que c'était une terre ingrate et qu'il n'en devait jamais rien retirer. L'effet qui doit suivre de là, c'est l'aveuglement, l'endurcissement du cœur. Prenez garde, s'il vous plaît, de quel aveuglement et de quel endurcissement je parle : ce point est à observer.

Je vous ai parlé de l'endurcissement de ces pécheurs invétérés dans le crime et plongés dans de honteuses habitudes qui les damnent sans qu'ils s'en aperçoivent ou sans qu'ils s'en mettent beaucoup en peine. C'est l'état de certaines âmes perdues en qui on ne voit plus aucun sentiment de piété et souvent même de religion. Mais il y a un autre aveuglement moins grossier, pour ainsi dire, et d'autant plus commun qu'il fait moins d'horreur et qu'on travaille moins aussi à s'en préserver. C'est celui de ces personnes du monde qui ne peuvent se persuader qu'une vie oisive et sans acception par rapport au salut est une vie réprouvée. En vain nous leur faisons voir que le prophète royal, dans la règle de conduite qu'il nous a donnée en deux paroles, ne nous dit pas seulement : Fuyez le mal : *Declina a malo;* mais qu'il ajoute encore : Pratiquez le bien : *Et fac bonum* (*Psal.* XXXVI). En vain nous leur faisons entendre les oracles de Jésus-Christ; qu'on ne connaît bien l'homme et qu'on n'en peut juger que par ses œuvres ; que le ciel est une récompense et qu'on ne la peut avoir, cette récompense éternelle, qu'en la méritant, ni la mériter qu'en travaillant ; que la vie chrétienne consiste à combattre et à remporter sur soi-même et sur les ennemis de son salut de continuelles victoires ; qu'il faut creuser bien avant dans la terre pour découvrir le trésor évangélique ; qu'il faut chercher pour trouver la perle précieuse; qu'il faut grimper pour arriver à cette ville placée sur une haute montagne ; c'est-à-dire qu'on ne peut se sauver qu'en faisant de grands efforts et en agissant. En vain nous leur mettons devant les yeux les figures de l'Evangile; celle de l'arbre infructueux qui fut coupé et jeté au feu pour n'avoir porté que des feuilles ; celle du figuier stérile qui fut maudit de Jésus-Christ parce qu'il n'y trouva point de fruits ; celle du serviteur paresseux qui fut condamné, non pas pour avoir perdu son talent, mais seulement pour ne l'avoir pas fait profiter. En vain nous leur faisons remarquer que le Fils de Dieu, dans l'arrêt de condamnation qu'il prononcera contre les réprouvés, ne leur reprochera pas qu'ils l'ont maltraité, insulté, dépouillé, emprisonné; mais qu'il se contentera de leur dire : J'ai eu faim et soif, et vous ne m'avez donné ni à manger ni à boire; j'ai été en prison et vous ne m'avez point visité ; j'ai été nu, pauvre et malade, et vous ne m'avez point soulagé dans mes souffrances et dans ma misère ; ce qui vous condamne ce n'est pas tant ce que vous avez fait contre moi que ce que vous n'avez pas fait pour moi. En vain nous tâchons même de les convaincre par les seuls principes de la raison, et nous leur demandons ce qu'ils penseraient d'un domestique qui voudrait demeurer dans l'inaction et dans une certaine indifférence, et qui bornerait là tout son mérite, n'entreprenant rien au désavantage de son maître, mais aussi ne faisant rien pour le servir. En vain nous les pressons par toutes ces considérations ; ils se tiennent toujours au même point, et toujours ils vous demandent quel mal ils font : s'ils ravissent le bien d'autrui et s'ils refusent au prochain ce qui lui est dû : s'ils sont colères, emportés, vindicatifs, médisants, débauchés. Toujours ils nous disent qu'on n'est point damné quand on ne fait rien de tout ce que Dieu a défendu, et suivant cette spécieuse maxime, qu'ils interprètent à leur mode, ils osent s'assurer qu'ils sont dans la

voie du ciel, ils confessent assez qu'ils ne sont pas du nombre des parfaits, mais ils ne peuvent convenir qu'ils soient du nombre des pécheurs, et ils ne font pas réflexion que cette inutilité de vie qu'ils couvrent d'un voile d'innocence est par elle-même criminelle; qu'elle est directement opposée à la morale de Jésus-Christ; que mille fois dans l'Evangile il l'a frappée d'anathème; et, pour tout dire en un seul mot, que, selon les règles fondamentales de notre foi, c'est un très-grand mal devant Dieu que de ne point faire de bien.

Toutefois, on laisse couler les jours, les mois, les années, toujours également vides et sans mérites. La jeunesse passe : l'âge qui la suit, pour être plus mûr, n'en est pas plus appliqué. La vieillesse, dont le propre est d'agir par habitude, tient toujours le même cours; et dans cet état l'on voit tranquillement finir la carrière et le terme s'approcher. Mais quand enfin il est venu ce fatal moment, qui tranche le fil de la vie et qui rompt tous les engagements du siècle : disons mieux; quand ce moment est passé et que l'âme est présentée au tribunal de Dieu, pour lui rendre compte; c'est alors, mais trop tard, qu'elle découvre l'illusion qui la trompait et qu'elle commence à reconnaître son aveuglement. Quelle confusion, quel regret, de n'avoir rien dans les mains que l'on puisse offrir à Dieu! En présence de ce maître exact et sévère, qui veut que tout profite et que rien ne soit perdu de ce qu'il confie à nos soins : à ce jugement, où l'on ne reçoit qu'à proportion de ce que l'on apporte et que l'on donne; quel désespoir de n'apporter rien avec soi, de n'avoir pas mieux travaillé à se pourvoir! Méchant serviteur, ce ne sont point les dons du ciel qui vous ont manqué, ce n'est point ma grâce : je l'ai versée avec abondance dans votre sein; elle vous a appelé et sollicité; elle vous a éclairé l'esprit, touché le cœur; du moins elle a mille fois frappé à la porte de votre cœur pour le toucher, mille fois elle a répandu ses lumières dans votre esprit pour l'éclairer; et elle y eût réussi, si le monde et les vanités du monde n'en eussent point arrêté les impressions saintes et salutaires. Or, il faut maintenant me rendre compte de ce talent que vous avez négligé et que vous m'avez forcé, par votre négligence, à vous enlever. Qu'en avez-vous retiré? et qu'est-ce que votre vie? Quand et par quelles aumônes avez-vous exercé votre charité envers mes pauvres? Quels soulagements ont-ils eu de vous dans leurs peines et quels secours dans leurs besoins? Quand et par quelles prières avez-vous intéressé en votre faveur ma miséricorde, béni mon nom et rendu à votre Dieu la gloire et les hommages qui lui sont dus? Quand et par quelles pénitences avez-vous acquitté vos dettes et satisfait à ma justice? Quelle fréquentation des sacrements? quelle assiduité à entendre ma parole? quel usage de la méditation et de tous les autres moyens que ma providence vous a fournis? *Quare non dedisti pecuniam meam ad mensam, ut et ego veniens cum usuris utique exegissem illam* (*Luc.* XIX)? Ma grâce était le trésor que j'avais commis à votre vigilance : pourquoi ne l'avez-vous pas fait valoir? *Quare?* Ne le deviez-vous pas? Jamais attentif à l'écouter, jamais fidèle à la suivre, vous l'avez méprisée, outragée : et pensez-vous que comme j'en suis l'auteur, je ne sois pas aussi le juste vengeur des mépris que vous en avez faits? Voilà donc comment elle vous a servi, cette grâce, par laquelle j'ai opéré tant de merveilles; en voilà les fruits : une vie passée, où et à quoi? dans l'oisiveté, la mollesse, la dissipation, le soin de vous-même; à la table, aux repas, aux spectacles, dans les cercles. Voilà cette vie chrétienne, qui devait être réglée sur la vie d'un Dieu crucifié pour vous; cette vie fervente, qui devait être le gage de la bienheureuse éternité et le fondement de votre prédestination; cette vie retirée, qui devait être inconnue au monde et toute cachée en Jésus-Christ; cette vie mortifiée, dure et austère, contraire aux sens et à tous les plaisirs des sens, qui faisait le caractère propre de ma loi et qui seule avait été canonisée dans le saint Evangile que je vous ai fait annoncer! Vous voulez avoir part à ma gloire : mais à quel prix l'avez-vous achetée? quels titres produisez-vous? Vous demandez à être reçu dans mon royaume. Pourquoi? Est-ce parce que durant la vie vous n'avez presque jamais paru à mes autels, presque jamais dans mes temples; toujours dans des lieux où le monde vous attirait et non pas moi, toujours dans des assemblées profanes où l'on ne me trouvait point? Vous demandez à me posséder éternellement, comme votre fin unique et votre souverain bien. Pourquoi? Est-ce parce que durant la vie vous m'avez laissé dans un continuel oubli? Vous demandez les joies pures du ciel. Pourquoi? Est-ce parce que durant la vie vous avez cherché sans cesse à goûter les fausses douceurs de la terre? N'est-ce pas au contraire pour cela même que vous devez être rejeté et réprouvé? Point de travail, point de salaire : point de peine, point de repos. Que le monde vous récompense, vous l'avez servi : mais je n'ai rien reçu de vous; n'attendez rien de moi. Poursuivons, chrétiens. Vie inutile du monde, vie qui vous conduit infailliblement à la damnation, non pas seulement par le peu de bien qu'on y fait, mais par le mal même qu'on y commet. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je le répète : cette vie du monde que j'attaque n'est pas seulement une vie criminelle par le peu de bien qu'on y fait, mais par le mal même qu'on y commet. Je l'examine et dans elle-même et dans ses suites. Or, dans elle-même, c'est un état de péché et d'un péché habituel : dans ses suites, c'est une source de péchés et de très-grands péchés. Attention, s'il vous plaît.

Vie en elle-même criminelle, c'est un état de péché et d'un péché habituel. Car de quoi est-elle composée, surtout parmi les gens du grand monde; parmi les personnes distinguées, ou par la fortune, ou par la qualité,

à qui j'adresse particulièrement ce discours? Je l'ai dit et je le redis : une certaine suite de parties et de divertissements, ménagés selon le temps et différents selon les différentes saisons; voilà souvent toute leur vie. Mais entr'autres, c'est un jeu presque continuel. Or, j'avance une proposition bien terrible pour vous, mondains, savoir, que tous les divertissements du monde, ou presque tous, sont criminels et spécialement le jeu. Vous m'accusez sans doute de porter trop loin la matière : mais ne me condamnez pas avant que de m'avoir entendu. J'ai les preuves de cette vérité, et je vais vous en convaincre.

Je ne prétends pas interdire à toutes sortes de personnes toutes sortes de divertissements; je ne veux pas dire, en général et sans exception, qu'il n'y en a point d'innocents. Je parle en particulier de ceux qui sont en usage dans la vie commune du monde; et je soutiens que ce sont la plupart autant de péchés. Vous en conviendrez avec moi, si vous voulez raisonner là-dessus un peu solidement et avec quelque réflexion. Car il est incontestablement vrai que tous les plaisirs déréglés sont des péchés : et je ne suis pas moins persuadé qu'il n'y en a point, de la manière dont vous les prenez, où il ne se trouve beaucoup de déréglement. Par quelle raison? Vous l'allez apprendre. Les plaisirs se règlent par leur fin. Par rapport au travail passé, ce sont des relâches; et par rapport au travail à venir, ce sont des dispositions et des préparatifs. Ils ne vous sont donc permis qu'autant qu'ils sont nécessaires, ou pour vous délasser, ou pour vous donner de nouvelles forces. En voilà la mesure. Tout ce qui va au delà est contre les desseins de Dieu et par conséquent défendu. Mais qui ne voit pas que les divertissements du monde ne sont, communément, ni précédés par le travail, ni suivis du travail, qu'on ne les recherche que pour eux-mêmes, sans autre vue que d'en goûter la douceur et de mener une vie commode, qu'on y consume tout le temps, sans modération et sans bornes, et que c'est se rendre coupable que de renverser ainsi l'ordre de la Providence?

Et il n'y a point sur cela de distinction à faire Je sais ce que disent ces honnêtes gens du siècle que je combats et quel est leur raisonnement. Tous les divertissements, dit-on, roulent sur trois chefs : sur la galanterie, sur la médisance ou sur le jeu. On reconnaît que les deux premiers sont contre la loi de Dieu, et qu'on doit s'en abstenir. Mais il faut donc jouer, conclut-on, et quel mal y a-t-il en effet dans le jeu? je le ferai voir en peu de paroles.

Je m'en tiens d'abord à mon principe. J'avoue qu'il y a certains jeux qui sont innocents, pourvu qu'ils soient sans excès. C'est quelquefois une récréation due et à l'esprit et au corps, pour les remettre, l'un de son application, et l'autre de ses fatigues. Mais des jeux de profession; des jeux de tous les jours et presque de toutes les heures de la nuit et du jour, hors celles que le repas et le sommeil occupent; des jeux qui font l'unique entretien et comme le fond de la vie, lorsque ç'en devrait être un des moindres accessoires; en un mot, des jeux tels que nous les voyons dans le monde, voilà ce que je condamne et ce que j'ai raison de condamner. Je ne retrouve point là les desseins de Dieu sur vous, et pour vous confondre par vos propres lumières, ce n'est point là ce que la nature vous enseigne. Je ne vous demande pas si c'est vivre en chrétiens, mais même si c'est vivre en hommes; et un amusement si vide a-t-il été fait pour arrêter toutes les pensées d'une âme raisonnable?

Mais mon jeu ne fait nul tort à mes affaires temporelles, et je ne joue que du superflu qui me reste. Je le veux, mon cher auditeur. Mais ce jeu ruine l'affaire de votre salut, n'est-ce pas assez? Je joue sans emportement et sans violence. C'est-à-dire que vous vous damnez de sang-froid. Vous ne vous échappez pas, comme plusieurs, en parjures et en blasphèmes, et ce qui vous retient, ce n'est pas tant la crainte de Dieu que celle des hommes et un faux honneur que l'on se fait de tenir bien son jeu et d'être maître de soi-même dans la perte ainsi que dans le gain. Mais quoi qu'il en soit, rien ne peut excuser l'injuste dissipation que vous faites de votre temps, et c'est un désordre directement opposé aux intentions du ciel et contraire aux règles que Dieu vous a marquées. D'ailleurs, est-ce une vérité bien constante, que vous ne jouez que le superflu? Quand il manque, n'a-t-on pas recours au nécessaire? Mais même ce superflu que vous hasardez si aisément, est-il à vous? N'appartient-il pas aux pauvres? Et ne savez-vous pas que c'est une injustice, que d'engager et de perdre volontairement le bien d'autrui?

Or, si tous vos divertissements sont des péchés (je dis les vôtres), si votre jeu est un péché, ne s'ensuit-il pas que l'état de ces divertissements, que celui de ce jeu, est un état de péché, que c'est un péché habituel? Saint Pierre pécha : mais, à parler juste, il ne fut pas en état de péché. Car qui dit état, dit habitude, et cet apôtre se releva au moment même de sa chute et sortit de l'occasion où il avait succombé. Mais vous, vous y demeurez les années entières. Vous persévérez dans les mêmes engagements de jeu et de plaisirs, sans les vouloir quitter. On vous y voit embarqué presque dès l'entrée de la vie. A la fin de la vie, on vous y retrouve. La mort vous y surprend. Je n'examine point comment vous avez fait pour approcher cependant quelquefois des sacrements. Je laisse à vos confesseurs le soin de s'en justifier devant Dieu. Mais, pour moi, je n'aurais jamais osé vous recevoir au tribunal de la pénitence dans cette disposition, et vous envoyer à la sainte table. D'autant plus que cette vie si criminelle en elle-même, ne l'est pas moins dans ses suites. Vous les pouvez mieux connaître que moi. Je me contente de vous en remettre une partie devant les yeux.

Nous entendons souvent parler dans le monde de familles obérées et de maisons qui tombent. Les descendants manquent de tout

après que ceux qui les ont précédés et dont ils ont reçu la naissance n'ont manqué de rien. Dès la première génération tout disparaît. Remontez à la source du mal. Ce sont les folles dépenses d'un père, qui ne s'est rien refusé de ce qui pouvait contribuer aux aises et à la douceur de la vie. C'est le luxe ou le jeu d'une mère, qui a trop voulu paraître et qui n'a point eu d'autre pensée que celle de sa satisfaction particulière et de son plaisir. Ils ont fait l'un et l'autre une figure honorable. Ils ont été appelés à tout, partout désirés et bien venus. Ils ont donné à leur tour; et on les a regardés comme des gens d'un bon commerce. Mais les fonds se sont épuisés, tout ce qu'ils avaient dans les mains, ils l'ont répandu; et leurs héritiers ne trouvent pour partage que la pauvreté, au lieu de l'opulence qu'ils attendaient.

Nous voyons des ménages divisés. Les querelles y naissent tous les jours et les contestations y sont éternelles. D'où vient cela? C'est que le mari et la femme ne se conviennent, ni d'humeur, ni de conduite. L'un a de la peine à voir dissiper son bien par le jeu et par la vanité de l'autre; et l'autre, entêtée de sa vanité et de son jeu, s'obstine à n'en rien retrancher. De là les murmures et les défiances. La femme se plaint qu'on lui refuse tout, parce qu'elle n'a jamais assez à son gré. Le mari au contraire se plaint qu'il ne peut fournir à tout, tant on lui demande; et sa plainte paraît mieux fondée. Là-dessus on s'anime, et si, par honneur, l'on n'en vient pas à certains éclats qui font parler, dans cette guerre intestine les traits n'en sont que plus piquants et les chagrins plus amers.

Nous sommes témoins de mille injustices qui se commettent; et combien encore s'en fait-il d'autres qui échappent à nos yeux! Nous en gémissons, quand elles viennent à notre connaissance; mais nous en trouvons bientôt la cause. C'est toujours la même; c'est, dis-je, qu'on veut être d'une telle société, qu'on veut se mettre d'une telle compagnie, qu'on y veut tenir sa partie, s'y divertir, jouer, comme d'autres y jouent. Pour cela il faut des moyens, et que faire? On laisse des enfants dans une négligence digne de compassion. On épargne à des domestiques le nécessaire. On retient le salaire à des ouvriers. On emprunte à toutes mains, de l'artisan, du marchand; et l'on ne paie rien. Il n'y a point d'intérêt qu'on ne sacrifie pour se contenter.

Cependant combien de péchés plus secrets! que de passions s'insinuent dans le cœur et le corrompent! On a beau dans cette vie mondaine se parer d'un voile spécieux de vertu; on a beau dire: Je vois le monde, mais avec honneur, je vais dans les compagnies, mais il ne s'y passe rien contre les règles et le devoir; sous cette belle apparence, que souvent l'on cache de sentiments criminels! que d'intrigues et de rendez-vous! Et ne serait-ce pas un miracle que l'on se conservât au milieu de tant de périls auxquels on se trouve sans cesse exposé.

Qui me persuadera que dans ces conversations où tout le discours roule ordinairement sur la galanterie, et où l'on ne fait nul scrupule de mille façons de parler trop naturelles et trop libres, l'esprit ne reçoit aucune mauvaise teinture et qu'il est bien en garde contre toutes les idées qui le pourraient infecter? Qui me fera croire que parmi tant d'objets capables de plaire et qui plaisent en effet, les yeux n'en soit pas éblouis, et que le cœur, conduit par les yeux, est assez maître de lui-même pour ne se pas attacher? Je croirais plutôt qu on peut se jeter dans un torrent impétueux sans être emporté par le cours de l'eau, ou demeurer au milieu du feu sans ressentir les atteintes de la flamme. A peine la solitude la plus retirée nous met-elle à couvert de la passion. Le poison se communique jusque dans les lieux les plus sains, et parmi même les personnes les plus réservées et les plus vertueuses, l'assurance n'est pas entière. Trop d'exemples nous l'ont appris et nous donnent bien à connaître quelle corruption doit produire un air aussi contagieux que celui du monde.

C'est pourquoi le prophète royal, parlant des personnes engagées dans le monde et qui mènent la vie du monde, disait: Ils sont tout couverts de leurs péchés: *Operti sunt iniquitate sua* (*Psal.* LXXII). Quelle raison en apporte le saint roi? C'est que l'iniquité naît parmi eux et qu'elle se forme sans nul obstacle: *Prodiit quasi ex adipe iniquitas* (*Psal.* LXXII). Tout la favorise; tout lui donne un accès facile: ce qu'on voit, ce qu'on entend, les inclinations naturelles, le penchant du cœur. Et si, dans l'agitation où l'on vit, on n'en remarque pas les progrès, ils n'en sont ni moins prompts ni moins étendus.

C'est donc là, quoi que vous en puissiez penser, mes frères, que le péché domine; c'est là qu'il établit son empire. Je parle après Tertullien, qui ne fait point de difficulté d'appeler ces entrevues si communes dans le monde et celles mêmes qui paraissent les moins dangereuses, le siége de l'impureté: *Consistorium libidinis* (*Tertull.*). On reconnaîtrait par soi-même le danger et l'on découvrirait le venin, si l'on ne se faisait pas là-dessus, comme sur toute autre chose, certains principes larges que l'on suit dans la pratique. Il n'y a point de docteur assez hardi pour oser prononcer avec la même assurance qu'on le fait sur mille points particuliers que l'on décide à son gré et qui blessent la conscience. On se vante de n'être point si scrupuleux. On se permet, sans beaucoup de peine, les railleries piquantes, les médisances fines et bien tournées, les contes agréables, les mots plaisants, mais peu modestes, les manières enjouées et trop familières, les ajustements mondains et contre l'exacte bienséance, l'envie de se montrer, de se faire voir, les complaisances, les habitudes. On regarde tout cela comme des usages reçus: ce ne serait pas savoir vivre que d'y avoir manqué, et l'on taxerait de

rigueur outrée ceux qui le voudraient condamner. Mais ces usages néanmoins, ce sont autant de désordres ; et pour peu qu'on les examinât de bonne foi, la morale la plus relâchée ne les pourrait pas justifier.

Qu'est-ce que je veux conclure de tout ce discours ? J'en tire une importante leçon, que je vous prie de remporter avec vous, et par où je finis. C'est celle que faisait le disciple bien-aimé aux premiers fidèles; c'est celle que tous les maîtres de la morale chrétienne nous ont faite après lui, et que je vous fais moi-même : *Nolite diligere mundum, et ea quæ in mundo sunt* (I *Joan.* II), Mes frères, gardez-vous du monde, et préservez votre cœur de ses amorces trompeuses. Car si vous aimez le monde, vous vivrez selon le monde, vous mourrez : *Si spiritu carnis vixeritis, moriemini* (*Idem*). Rien de plus vain que le monde, rien de plus corrompu. Défiez-vous de cette figure passagère qu'il étalera à vos yeux. L'apparence en est belle, mais elle n'a rien de solide. Elle éblouit, elle amuse ; et après de longues années, disparaissant tout à coup, elle vous laisse devant Dieu pauvre et dénué. Ne vous fiez pas à certains dehors d'une probité extérieure. Sous une beauté étudiée, que l'on cache souvent de difformités! et sous une fausse sagesse, que l'on déguise de véritables égarements ! Fussiez-vous né pour la vertu, il n'y a point de si heureux naturel, point de si bons principes que le monde peu à peu n'altère. Bientôt il dissipe une âme, il l'éloigne de Dieu, il la corrompt : *Nolite diligere mundum.* Prenez garde que je ne vous dis pas seulement de n'aimer point ce monde impie, ce monde libertin, sans foi, sans règle, sans pudeur, dont les excès sont également scandaleux et odieux ; je parle même de ce peuple innocent, régulier, honnête, à ce qu'il paraît; mais du reste ennemi de la gêne et de tout ce qui mortifie la chair, goûtant les douceurs de la vie, et amateur de soi-même. Ses piéges sont plus cachés, sa malignité est plus subtile; mais ce n'est que pour vous surprendre plus aisément et pour vous lier plus étroitement : *Nolite diligere mundum et ea quæ in mundo sunt.* N'aimez ni le monde ni toutes les choses du monde, ses biens, ses honneurs, son faste, son éclat, ses amitiés, ses liaisons, ses coutumes, ses modes, ses fêtes, ses réjouissances ; sources empoisonnées de tous les vices.

Cette morale toutefois a ses bornes, et je ne prétends pas vous interdire absolument le soin de vos affaires temporelles, ni l'usage de tout ce qui peut dans la vie vous récréer. Je ne condamne que l'attachement. Usez du monde, mais suivant la maxime de saint Paul, comme si vous n'en usiez point. Que ce ne soit jamais la passion qui vous y conduise, mais la nécessité et la pure nécessité. Retranchez tout le reste; il est contre l'ordre, et ce n'est point la raison alors qui vous guide, mais l'inclination qui vous entraîne : *Nolite diligere.* Vous l'avez promis, vous l'avez dit; à la face des autels vous avez renoncé au monde et à ses pompes. Promesse solennelle, protestation publique. N'oubliez jamais de si sacrés engagements. Ce serait démentir votre baptême et le saint nom que vous y avez reçu : *Nolite diligere mundum, et ea quæ in mundo sunt.* Dans une retraite chrétienne on travaille paisiblement et utilement; on parle librement à Dieu et on l'écoute ; on s'entretient tranquillement avec lui et avec soi-même ; on est à l'abri de ces orages et de ces tempêtes si ordinaires dans le siècle, qui agitent une âme et qui la troublent. C'est donc dans la fuite du monde, dans la retraite que l'innocence trouve un asile assuré : c'est le plus fort rempart de la piété, et c'est aussi par là qu'on arrive à la sainte société des bienheureux et à la gloire, que je vous souhaite, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON IX.

SUR LE RETARDEMENT DE LA PÉNITENCE

Neuvième prétexte. — *Il est trop tôt, ou il est trop tard.*

Hæc cogitaverunt et erraverunt : excæcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont pensé, et ils se sont trompés; car leur malice les a aveuglés (*Sap.*, *ch.* II).

Je viens faire aujourd'hui, chrétiens, la même fonction que faisait Jean-Baptiste, lorsque prêchant aux Juifs, il les exhortait à préparer la voie du Seigneur, et à se mettre, par la pénitence, en état de le recevoir. Mais en m'acquittant du même ministère, puis-je espérer le même succès, et aurai-je la consolation qu'eut le divin Précurseur, lorsqu'il voyait ses auditeurs, touchés des grandes vérités qu'il leur annonçait, réformer leur vie, et retourner à Dieu par une sincère conversion ? On a toujours des prétextes pour s'en dispenser. Les uns disent : Il est encore trop tôt, et les autres disent : Il est désormais trop tard. Les premiers nous montrent qu'ils sont jeunes, et que rien ne presse ; que la pénitence aura son temps, mais qu'il n'est pas encore venu, et qu'il serait bien fâcheux de se priver des douceurs d'un si bel âge, et de renoncer si vite aux plaisirs du monde. Les seconds prétendent au contraire qu'ils sont dans un âge trop avancé pour prendre une conduite nouvelle; que ce n'est plus le temps, et qu'après tant de désordres, après de si longs égarements, il ne leur reste plus d'espérance. Je vais parler aux uns et aux autres en particulier; mais je leur dis d'abord à tous, en général, que c'est mal connaître la miséricorde divine, cette miséricorde qui remplit toute la terre, que de la vouloir borner à un certain temps et à un certain âge ; comme si Jésus-Christ n'était pas mort pour tous, sans distinction d'âge et de temps ; comme si saint Ambroise ne nous assurait pas que tout âge est mûr pour le ciel : *Omnis ætas cœlo matura* (*Ambr.*) ; comme si saint Cyprien ne nous disait pas en termes formels que la pénitence n'est jamais trop tardive, quand

elle est véritable : *Nunquam sera, si vera* (*Cypr.*) ; comme si l'Epouse des cantiques ne présentait pas tout à la fois à son Epoux et des fruits nouveaux et des fruits d'une saison passée : *Nova et vetera sumam tibi* (*Cant.*, VII) ; enfin, comme si David ne nous invitait pas généralement tous, hommes et femmes, jeunes et vieux, à louer le Seigneur, et à bénir son saint nom : *Juvenes et virgines, senes cum junioribus laudent nomen Domini* (*Ps.* CXLVIII). Mais pour venir au dessein de ce discours, voici deux propositions simples et courtes que j'avance, et qui en feront d'abord tout le partage. Je prétends, mon cher auditeur, en premier lieu, qu'il n'est jamais trop tôt pour faire pénitence; vous le verrez dans la première partie : en second lieu, qu'il n'est jamais trop tard; vous le verrez dans la seconde. Etes-vous jeune ? Hâtez-vous, parce que tout jeune que vous êtes, il vous est très-dangereux de différer votre pénitence. Etes-vous dans un âge avancé? Ne désespérez de rien, parce qu'à votre âge même vous pouvez encore vous reconnaître et faire pénitence. Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est encore trop tôt pour retourner à Dieu et pour faire pénitence. J'aurai du temps pour cela ; je n'ai donc qu'à différer et à remettre. Quand vous parlez de la sorte, mon cher auditeur, et que vous vous laissez flatter de cette vaine espérance, je dis que c'est une des plus dangereuses illusions où vous puissiez tomber. Comprenez-en le péril et la malignité ; c'est ce que je vais vous découvrir, et à quoi je vous prie de donner toute l'attention nécessaire.

Il n'y a pour un pécheur éloigné de Dieu, et engagé dans la voie de perdition, que l'un de ces trois partis à prendre. Le premier est de quitter son péché, de rompre ses habitudes, de le faire promptement, et d'avoir recours à la pénitence. C'est sans doute le parti le plus sûr, le plus juste, le plus sage. Le second parti est de s'obstiner dans son péché, sans en considérer les suites; de vouloir vivre dans le crime, et mourir dans l'impénitence ; de sacrifier son salut à sa passion, et son éternité aux fausses douceurs de la vie. C'est le parti d'une âme désespérée et qui a perdu tout sentiment du christianisme. Enfin, le troisième parti est de ne pas renoncer absolument à la pénitence, mais d'en éloigner le temps et de le reculer autant qu'il est possible ; de ne vouloir jamais la faire dans le moment présent, mais de se proposer toujours de la faire dans l'avenir. C'est le parti le plus commun, mais le plus trompeur, et j'ose dire que l'ennemi de notre salut, ou, si vous voulez, que la passion, plus à craindre pour nous que tous les autres ennemis, n'a point de plus subtil stratagème pour nous attirer dans le piége et pour nous perdre.

Car prenez garde que ce troisième parti, par l'alliance la plus monstrueuse, mais la plus spécieuse, fait un assemblage de deux choses les plus propres à nous séduire. L'une est un attachement actuel au péché, et l'autre une espérance prétendue du salut. En effet, de sortir de l'état du péché, et d'en sortir sans retardement; de prendre une de ces fortes résolutions que prit un saint Paul, que prit une Madeleine, qu'ont pris tant d'autres pénitents, lorsque tout à coup, inspirés de Dieu, ils ont suivi l'inspiration divine qui les transportait, qu'ils ont brisé leurs fers, et triomphé, comme dit l'Apôtre, de la chair et du sang : *Continuo non acquievi carni et sanguini* (*Galat.* I) ; c'est un parti qui étonne un cœur corrompu et sensuel. Il n'est pas en disposition de commencer de si bonne heure à s'interdire des plaisirs qui le charment, et à étouffer de flatteuses inclinations qui le dominent. Cependant, de vouloir conserver son péché jusqu'à la fin, de le vouloir emporter au tombeau, de ne se point mettre en peine des jugements de Dieu; c'est d'ailleurs un parti qui alarme la conscience, dès qu'elle n'est pas encore tout à fait endurcie, et l'on n'en vient pas aisément à un tel excès. Que faire donc pour demeurer dans le péché, et pour se mettre au même temps à couvert, ce semble, des châtiments de Dieu ? C'est de se promettre qu'on fera pénitence dans un âge plus avancé ; car alors, par la plus bizarre contradiction, l'on fait servir la pénitence de l'avenir à nous confirmer dans le péché présent. D'une part, on se tranquillise sur le salut, parce qu'on compte que le péché ne durera pas toujours ; d'autre part, on goûte en repos les douceurs du péché, parce qu'on compte que la pénitence ne viendra pas si tôt. Ainsi, l'on trouve le moyen d'accorder ensemble l'attachement au péché et le soin du salut ; et voilà ce que j'appelle le plus artificieux raffinement de notre cœur. On se dit à soi-même, en certains moments où la conscience presse davantage et où la religion se fait entendre : Je n'ai garde de vouloir tenir toujours la même conduite, ni mener jusqu'au bout la vie que je mène ; je m'attends bien que cela finira, et j'y suis déterminé. Il faut se sauver; c'est présentement un certain feu de jeunesse qui m'emporte; c'est un certain cours d'affaires, de certains engagements qui me retiennent ; laissons encore couler quelques années; mais après cela il faudra changer et prendre une autre route. Si ce n'est pas ainsi qu'on le dit, au moins c'est ainsi qu'on le pense. Beaux projets ! il n'est rien de mieux concerté, rien de mieux arrangé; tout y a son tour, le péché, la pénitence ; on se nourrit là-dedans, on s'y repose ; le cœur y donne volontiers, parce qu'il n'en tire nulle conséquence qui le gêne pour l'heure présente ; l'ennemi de notre salut prend plaisir à nous y entretenir, parce qu'il sait ce qui en arrivera. Il le sait, il le prévoit. Le savez-vous, mon cher auditeur, le prévoyez-vous ? Il est important de vous le faire connaître, et qu'y a-t-il à quoi vous deviez plus vous appliquer ?

Car ce qui arrive, le voici. Je ne vous représente point la perte que vous voulez faire

de tout le temps qui doit s'écouler jusqu'à ce que vous soyez parvenu au moment marqué dans vos présomptueuses idées pour la pénitence. Quel vide néanmoins dans une vie si courte! Quand il n'y aurait point d'autre mal à craindre, ne comptez-vous pour rien les dix, les vingt années, sans fruit, sans mérite, lorsqu'elles pourraient vous profiter si utilement pour l'éternité? Je ne vous représente point cet amas de dettes que vous accumulez les unes sur les autres; c'est ce trésor de colère dont parlait saint Paul : *Secundum duritiam tuam et impœnitens cor, thesaurizas tibi iram* (*Rom.*, II). J'ai quelque chose encore de plus pressant à vous dire, et je reprends : Ce qui arrive, c'est l'une de ces quatre choses; elles suffisent séparément chacune pour un discours entier, et aussi les ai-je plus d'une fois traitées séparément dans la chaire; mais, peut-être, rassemblées ici, et proposées dans un même point de vue, feront-elles encore sur vous plus d'impression; ce qui arrive encore une fois, c'est l'une de ces quatre choses : ou bien mort imprévue qui vous ôte le temps de la pénitence, ou bien abandon de Dieu qui vous refuse la grâce de la pénitence, ou bien habitude invétérée qui devient un obstacle presque invincible à la pénitence, ou bien fausse volonté, volonté irrésolue qui se joue elle-même et qui d'une année à l'autre année, d'un mois à l'autre mois, d'un jour à l'autre jour, d'un moment à l'autre moment, remet toujours, sans jamais la faire, jusqu'au dernier soupir de la vie, cette pénitence. Y faites-vous, mes frères, toute la réflexion que vous devez? Voilà autant de considérations les plus solides et les plus utiles. Repassons-les ensemble, s'il vous plaît, et pesons assez chaque point pour en bien sentir toute la force.

Ce qui arrive? Souvent mort imprévue qui vous ôte le temps de la pénitence. Car, quoiqu'il y en ait dont la mort n'est pas aussi prompte et aussi subite que celle des autres, qui vous a dit, à vous en particulier, à vous à qui je parle, et qui m'écoutez, qui vous l'a dit que vous ne serez pas surpris? et si vous vous flattez là-dessus de je ne sais quelle assurance, cette assurance, sur quoi est-elle établie? Vous avez fait un pacte avec la mort, ou vous prétendez l'avoir fait. Les Juifs le prétendaient comme vous : *Percussimus fœdus cum morte* (*Is.*, XXVIII). Nous nous sommes accordés avec la mort, nous avons compté ses pas et mesuré sa marche : *Et cum inferno fecimus pactum* (*Ibid.*). Mais quelle réponse fait sur cela le prophète? Celle même que je vous fais après lui. C'est que votre pacte ne subsistera pas. Au moment où vous le croirez mieux affermi, il ne faudra qu'un coup inopiné pour le rompre : *Et delebitur fœdus vestrum cum morte, et pactum vestrum cum inferno non stabit.* Si vous examinez la chose bien sérieusement, non point seulement dans un examen de spéculation, mais dans un examen fondé sur l'usage, sur ce que vous voyez, sur ce que vous entendez, n'êtes-vous pas obligé de reconnaître qu'il n'y a rien sur quoi vous puissiez faire moins de fond que sur la vie, rien de plus incertain que la mort; que ce qui est arrivé à des millions d'autres vous peut arriver, qu'on y est trompé tous les jours, et ceux qui, en apparence, le devaient moins être; que la vie même licencieuse et voluptueuse que l'on mène dans le péché est plus sujette à ces morts avancées et précipitées? N'entendez-vous pas la menace que Dieu faisait à cet évêque de l'Apocalypse? Faites pénitence : *Pœnitentiam age* (*Apoc.*, II). Autrement, je viens à vous : je ne dis pas que je vais aux autres, peut-être les épargnerai-je; mais je viens à vous, du moins vous ne pouvez être certain que ce n'est pas à vous. *Sin autem venio ad te* (*Ibid.*). Je vous changerai de place, je vous enlèverai : *Et movebo candelabrum tuum de loco suo* (*Idem*). Ne savez-vous pas quel fut le sort de ces Galiléens dont il est parlé dans l'Evangile de saint Luc? Ils étaient occupés à leurs sacrifices, mais tout à coup l'ennemi fond sur eux, mêle leur sang au sang des victimes, et ils périssent lorsqu'ils y pensaient le moins. Ne savez-vous pas quelle fut la triste destinée de ces ouvriers dont a parlé Jésus-Christ lui-même? Ils travaillaient à construire une tour; mais tout à coup, au milieu de leur travail, la tour est renversée, et ils sont écrasés sous ses ruines. Ah! mes frères, deux choses que je ne puis accorder. Point de salut pour vous sans la pénitence; sans la pénitence vous êtes perdus; vous le croyez, vous en convenez. Et cependant cette pénitence si nécessaire, cette pénitence, votre unique ressource, vous l'établissez, sur quoi? sur un avenir douteux, et si douteux! Il faut être témoin d'un pareil aveuglement dans des chrétiens, pour se persuader qu'il soit possible.

Ce qui arrive? Souvent, au moins, abandon de Dieu qui vous refuse la grâce de la pénitence. Vous aurez le temps, je le veux, mais aurez-vous la grâce, sans quoi le temps ne sera rien? je dis cette grâce spéciale, je dis cette grâce victorieuse, cette grâce que le prophète demandait à Dieu, lorsqu'il lui disait : Seigneur, convertissez-nous, et avec votre grâce nous nous convertirons; mais sans elle point de conversion. L'aurez-vous? est-ce ainsi que Dieu vous l'a promis? Au contraire, le refus de cette grâce, n'est-ce pas un des châtiments de Dieu les plus ordinaires, et dont il est le plus parlé dans l'Écriture? Combien de gens passent les années entières sans avoir un sentiment de piété! Combien assistent à nos prédications, et en sortent dans les mêmes dispositions qu'ils y sont venus, et sans être touchés! Combien peut-être maintenant m'écoutent et reçoivent mes paroles avec indifférence et avec froideur, quand ce sont néanmoins pour eux, selon l'usage qu'ils en feront, ou des paroles de vie, ou des paroles de mort!

Si je cherche la cause de cette insensibilité, Dieu lui-même me la fait bien connaître, lorsque s'adressant à un peuple pécheur et impénitent, il lui dit : Depuis de longues an-

nées, et par de continuels retardements, vous avez ajouté péchés sur péchés ; vous les avez entassés les uns sur les autres, vous les avez multipliés, compliqués, compressés; vous leur avez donné toute la grièveté et toute la malice qu'ils pouvaient avoir : *Propter multitudinem iniquitatis tuæ dura facta sunt peccata tua* (*Jerem.*, XXX). Or, c'est pour cela que je me suis retiré de vous, et que je vous ai livré à vous-même et délaissé. Point de sources si abondantes, que tant d'incertitudes et de délais n'épuisent enfin et ne tarissent : *Propter multitudinem iniquitatis tuæ et propter dura peccata tua feci hæc tibi* (*Idem*).

Ce qui arrive? Plus souvent encore habitude invétérée, qui devient un obstacle presque invincible à la pénitence. Ce n'est quelquefois, ni au temps, ni à la grâce qu'il tient, mais à nous. Il y en a à qui Dieu donne le temps ; nous avons lieu de croire que Dieu, avec le temps, leur donne encore la grâce. Cependant nous les pressons de quitter leur péché : que nous répondent-ils ? Je ne saurais m'y résoudre. Mais ne voyez-vous pas toute l'horreur de votre état ? je la vois. Pourquoi donc n'en sortez-vous pas ? Je n'en ai pas la force. Mais ne craignez-vous pas le malheur qui vous pend sur la tête? N'êtes-vous point sensible à tant d'exemples que vous avez devant les yeux ? J'en suis ému, ébranlé. Que ne suivez-vous donc ces mouvements ? Cela me coûterait trop. Mais n'aviez-vous pas dit que la pénitence aurait son temps? Je l'ai dit. N'est-il pas venu ce temps, et n'y êtes-vous pas à votre âge? Il est venu, et bien au-delà. Que n'accomplissez-vous donc les résolutions que vous aviez formées? Elles me porteraient trop loin. C'est-à-dire, que vous avez laissé prendre le dessus à la passion, à l'habitude, et que vous sentez des difficultés presque insurmontables à la vaincre. Je n'en suis point surpris. Vous n'avez pas eu assez de courage pour résister à un péché naissant : comment vous serait-il présentement plus aisé de le déraciner, lorsque vous l'avez laissé vieillir et se fortifier? Mais ne vous en avait-on pas averti ? n'était-ce pas ce qu'il fallait prévoir, quand vous formiez ces chimériques desseins d'une conversion éloignée? Cependant on tient, et l'on tient jusqu'à la fin : c'est une chaîne de fer, selon l'expression de saint Augustin ; il semble qu'on n'est plus maître de la briser.

Ce qui arrive? Presque toujours fausse volonté, volonté irrésolue, qui se joue elle-même et qui trouve le damnable secret, à force de différer et de se rassurer en différant, de remettre la pénitence jusqu'au dernier soupir de la vie. Les efforts que l'on fait alors, dit saint Augustin, sont semblables à ceux d'un homme profondément assoupi, qui dispute avec le sommeil, et qui toujours retombe, toujours prolonge. Je me disais sans cesse à moi-même, poursuit ce Père en faisant le récit de ses égarements : Tantôt, tantôt : *Modo, modo* (*August. Conf.*). Je le disais, mais ce tantôt ne venait jamais. A mesure que je croyais m'approcher du terme, il s'éloignait, ou plutôt je m'éloignais moi-même : *Et illud modo non habebat modum* (*Idem*). On fait les plus belles réflexions du monde ; il y aurait de quoi sanctifier, ce semble, de quoi toucher l'âme la plus dure. On ne refuse point d'écouter un ami, un confesseur, qui s'intéresse pour vous et qui tâche à vous ramener à Dieu ; on entre en tout ce qu'il dit, mais quand il en faut venir à la conclusion, et à une conclusion présente, quelle réponse? *Modo, modo* : j'y penserai, je vous reverrai, nous en reparlerons ; on en demeure là. Les semaines, les mois, les années s'en vont : *Et illud modo non habebat modum*. Il renaît de bonnes pensées ; on les reçoit, on les suit, on dirait qu'il n'y a plus qu'un fil à rompre; mais toujours de nouveaux incidents qui arrêtent l'exécution : *Modo, modo*. J'ai certaines affaires à terminer, j'y veux mettre ordre, après cela je m'appliquerai tout de bon à mon salut. Les affaires sont-elles conclues? Autre prétexte : *Et illud modo non habebat modum*. On attend une fête solennelle, une pâque ; c'est là qu'on veut faire son devoir : *Modo, modo*. Y est-il arrivé? Excuse sur excuse : *Et illud modo non habebat modum*. Je veux voir auparavant cette personne, je veux lui faire entendre raison, je veux la disposer à un divorce entier entre nous, je la veux placer : *Modo, modo*. L'a-t-on vue? souvent elle renverse tout. On se replonge plus avant que jamais ; comme des gens qui grimpent le long d'un rocher escarpé, après quelques efforts pour s'élever, le pied leur glisse, et tout à coup les voilà retombés aussi bas qu'ils étaient. Nouvelles semaines, nouveaux mois, nouvelles années se passent. Autres idées de conversion ; mais autant d'obstacles, autant de détours pour la retarder, disons mieux, pour l'éluder. Tantôt c'est qu'on ne veut pas faire d'éclat, tantôt c'est qu'on ne se sent pas assez bien préparé ; en un mot, c'est tout ce qu'imagine un cœur adroit à se tromper soi-même. Enfin, vient la maladie, et jusqu'aux portes de l'éternité on remet toujours : *Modo, modo*. Dans les premières atteintes du mal, il n'est pas assez dangereux ; le danger se déclare, on y cherche le remède, et l'on espère d'en sortir ; il croît, mais il n'est pas encore si pressant, et il ne faut pas qu'un malade s'étonne ; il presse, mais il faut attendre quelque relâche où l'esprit sera plus en liberté. Les forces diminuent, la nature s'affaiblit, le malade passe. Et la pénitence, où est-elle donc? cette pénitence tant désirée en apparence, cette pénitence tant proposée, qu'est-elle devenue? montrez-la, dit le Seigneur, produisez-la : vous voilà à mon tribunal, c'est là qu'il la faut faire valoir. Ah! Seigneur, je la voulais faire... Mais l'avez-vous faite? Ah ! Seigneur, j'étais sur le point de la faire... Mais l'avez-vous faite? Ah ! Seigneur, je la ferais présentement... Mais l'avez-vous faite? Est-ce sur ce que vous vouliez faire, sur ce que vous étiez sur le point de faire, sur ce que vous feriez présentement, si je vous en donnais encore le temps, est-ce sur cela que vous devez être

jugé? N'est-ce pas sur ce que vous avez fait? La pénitence que je vous demandais, était-ce une vie toute en désirs, toute en résolutions, et jamais en pratique et en actions? La pénitence que je vous demandais, était-ce une pénitence réduite presqu'à un point indivisible, quelques paroles que l'on vous a arrachées, et que vous avez prononcées sans réflexion, lorsque votre âme, déjà sur vos lèvres, était près de partir? La pénitence que je vous demandais, était-ce celle que vous feriez maintenant, lorsqu'il n'est plus temps? Je vous trouve sans pénitence; vous me trouverez éternellement sans miséricorde. Concluons, mes frères, par l'avis important que nous donne le Sage, et comprenons-en bien les conséquences: *Non tardes converti ad Dominum* (*Eccl.* XV). Quelque jeune que vous soyez, ne différez point votre conversion, et n'appuyez point votre espérance sur un avenir si incertain: *Non tardes.* Ne remettez point d'une année à une autre année, que dis-je? ne remettez pas même d'un mois à un autre mois, pas même d'une semaine à une autre semaine, pas même d'un jour à un autre jour: *Et ne differas de die in diem* (*Ibid.*). Il la faut faire cette pénitence que je vous demande, ou plutôt que Dieu vous demande; mais il la faut faire dès aujourd'hui, dès maintenant: *Non tardes.* Il la faut faire comme David, lorsque tout à coup il s'écria: J'ai péché contre le Seigneur. Il la faut faire comme Madeleine, lorsque tout à coup elle fendit la presse pour aller pleurer aux pieds de Jésus-Christ. Il la faut faire comme saint Paul, lorsque tout à coup il répondit à Dieu: Seigneur, que voulez-vous que je fasse: *Non tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem.* Si cette résolution vous étonne, pensez à quel péril vous expose un plus long délai: *Subito enim veniet ira illius* (*Ibid.*). Car bientôt peut-être le bras de Dieu s'appesantira sur vous; bientôt peut-être sa colère éclatera contre vous. Comment? En vous frappant du coup mortel, et vous enlevant au milieu même de votre course. Comment? En vous livrant à vous-même et à vos désirs les plus déréglés. Comment? En vous laissant endurcir dans vos habitudes criminelles, et vieillir dans vos passions honteuses. Comment? En vous abandonnant aux illusions d'une volonté trompeuse et chimérique, qui délibère toujours, qui promet toujours, qui forme toujours de spécieux desseins, mais qui jamais n'exécute rien. De là, quelle suite! *Et in tempore vindictæ disperdet te* (*Ibid.*). Ah! mon cher frère, quel trouble! quel désespoir! quand vous vous trouverez dans les mains de Dieu, et qu'à ce jour de la vengeance, il lancera sur vous ses anathèmes? La pénitence pouvait l'apaiser; mais il vous fallait une pénitence prompte. Non pas néanmoins qu'il rejette la pénitence de ceux qui, dans un âge avancé, ont recours à sa miséricorde, et veulent rentrer en grâce avec lui. Après vous avoir montré qu'il n'est point trop tôt pour vous, je vais leur faire voir qu'il n'est point encore trop tard pour eux: c'est la seconde partie

SECONDE PARTIE

Il n'est point d'artifice que l'ennemi de notre salut n'emploie pour nous tromper, et je n'en suis pas surpris, puisque c'est le propre de cet esprit séducteur de nous tendre sans cesse de nouveaux piéges, et de mettre en œuvre toutes sortes de moyens pour nous entraîner dans l'abîme. Mais ce qui m'étonne, c'est que, de tant d'artifices qu'il imagine, il n'y en ait presque pas un, pour grossier et pour sensible qu'il puisse être, auquel nous ne nous laissions surprendre, quoique souvent il nous soit si facile d'en apercevoir l'illusion, et quelque intérêt d'ailleurs que nous ayons à la découvrir. Car, pour ne point sortir de mon sujet, remarquez, chrétiens, la contradiction où il nous fait tomber. Tandis que nous sommes encore, ou dans la fleur, ou dans la vigueur de l'âge, il nous persuade qu'il faut attendre; que nous le pouvons, puisqu'il nous reste une longue carrière à fournir; que nous le devons même, pour mieux assurer l'ouvrage de notre conversion et pour être moins exposés aux rechutes dans un temps où le feu des passions s'amortit, et où le monde n'a plus pour nous les mêmes attraits. Mais ce temps enfin est-il venu? c'est alors qu'il change tout à coup de langage, et qu'il nous fait prendre d'autres idées. Cette saison si propre auparavant pour la pénitence cesse de l'être. On a trop remis, trop résisté à la grâce; on s'est trop livré à ses habitudes, trop endurci dans le péché; on s'est trop chargé de dettes, et l'on n'est plus en état de les acquitter; en un mot, il est trop tard. Mais mes frères, y pensez-vous? et quelle contrariété de sentiments! S'il est maintenant trop tard, il n'était donc pas trop tôt, lorsque de bonne heure on vous parlait de rentrer en grâce avec Dieu, et de tenir une conduite tout opposée à la vôtre. Et s'il était alors trop tôt, il n'est donc pas présentement trop tard.

Quoi que vous puissiez me répondre, je dis qu'il ne tient encore qu'à vous de revenir à Dieu et de faire pénitence; que vos retardements, il est vrai, ont rendu votre conversion plus difficile, mais qu'ils ne l'ont pas rendue impossible. Car, pour traiter ce point à fond, j'examine d'où elle peut venir cette impossibilité prétendue, dont vous vous faites un prétexte si faux. Est-ce de Dieu? est-ce de vous-mêmes? De Dieu, s'il ne veut plus vous sauver; de vous-mêmes, si vous ne le pouvez plus. Or, écoutez deux courtes propositions, mais bien vraies l'une et l'autre et bien consolantes pour vous. Dieu veut encore vous sauver par la pénitence; c'est la première. Vous pouvez encore vous sauver par la pénitence; c'est la seconde. Voilà, ce me semble, pour peu que vous soyez sensibles aux intérêts de votre salut, de quoi vous inspirer la force et le courage nécessaires. Appliquez-vous.

Je le sais, mon cher auditeur, et j'en gémis. Depuis de longues années vous avez blanchi dans le crime. Toujours rebelle à Dieu, vous avez jusqu'à présent, par une obstination insurmontable, résisté à toutes ses grâces, et

allumé contre vous tout le feu de sa colère. En sorte que je puis bien vous dire ce que dit Daniel à un de ces deux vieillards qui voulurent perdre la chaste Suzanne; et fasse le ciel que je vous le dise avec plus de fruit, et non pour votre condamnation, mais pour votre salut : *Inveterate dierum malorum nunc venerunt peccata tua quæ prius operabaris* (*Dan.*, XIII). Pécheur endurci, et comme affaissé sous le poids de vos iniquités, vous commencez à en connaître toute l'énormité. Ces péchés où vous avez vieilli, tout passés qu'ils sont, se rassemblent devant vos yeux et se présentent à vous pour vous effrayer, pour vous décourager, pour vous désespérer; mais au milieu de ce trouble, je viens, et de la part du même Dieu, vous annoncer la paix; je viens vous apprendre que malgré tant de chutes et tant de rechutes, toutes plus griêves et plus profondes les unes que les autres, il est toujours prêt à vous recevoir; que non-seulement il y est disposé, mais qu'il vous tend la main pour vous tirer de l'abîme, mais qu'il vous appelle, qu'il vous invite; mais qu'il veut expressément et positivement vous remettre dans les voies du salut, en vous remettant dans les voies de la pénitence. Vous faut-il des gages de l'assurance que je vous donne? il en sera lui-même garant.

Car, écoutez-le parler par la bouche de ses prophètes et par celle de ses apôtres. Parcourez ces divines Ecritures, qu'ils nous ont laissées comme les fidèles dépositaires de ses sentiments. C'est là qu'il nous fait entendre, et qu'il nous fait entendre par le serment le plus solennel, puisque c'est lui-même qu'il en prend à témoin : *Vivo ego* (*Ez.*, XXXIII): c'est là, dis-je, qu'il nous marque en termes formels qu'il ne veut point la mort de l'impie, mais sa conversion : *Nolo mortem impii, sed ut magis convertatur et vivat* (*Ibid.*).

Prenez garde qu'il ne dit pas seulement : Je ne veux point la mort du pécheur; mais je ne veux pas même celle du plus abandonné et du plus obstiné de tous les pécheurs, qui est l'impie : *Nolo mortem impii*. Et que voulez-vous donc, mon Dieu? Je veux qu'il sorte de son libertinage et de son impiété; qu'il prenne une conduite et des sentiments tout nouveaux; et que par là il vive, non pas précisément d'une vie passagère, mais d'une vie éternelle : *Sed ut magis convertatur, et vivat*.

C'est là que, sous la figure de Jérusalem, de cette nation pervertie et livrée au péché : *Væ genti peccatrici* (*Isa.*, I), de ce peuple surchargé de crimes : *Populo gravi iniquitate* (*Ibid.*), il s'adresse aux pécheurs, et à tous les pécheurs; et que, malgré les anathèmes qu'il a prononcés contre eux, il leur ouvre néanmoins encore le sein de sa miséricorde, il les presse d'y entrer et d'y chercher un asile contre sa justice; il leur ordonne, il les sollicite, il les conjure, ce semble, de prêter l'oreille à sa voix, de se rendre dociles aux impressions de sa grâce, de quitter les routes perdues où ils se sont égarés, de s'approcher de lui et de profiter du pardon qu'il leur offre. Car, pourquoi mourrez-vous, conclut-il, pourquoi périrez-vous, maison d'Israël : *Quare moriemini domus Israel?* C'est là qu'il prend ces qualités si consolantes pour nous, de Dieu patient, qui frappe à la porte de notre cœur et qui ne se contente pas de frapper une fois, mais qui attend des années entières; de Dieu propice, que son amour fait toujours pencher vers la rémission; de Dieu sauveur, qui s'est fait victime et propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les péchés de quelques hommes, mais pour les péchés de tout le monde: *Ipse est propitiatio pro peccatis nostris : non pro nostris autem tantum, sed etiam pro totius mundi* (I *Joan.*, II).

Or, sur ces autorités, mon cher auditeur, et sur bien d'autres assez connues, raisonnons. Voilà des promesses et des invitations de la part de Dieu; et des promesses précises, claires, sans ambiguïté; et des invitations générales, communes, sans distinction. Montrez-moi que Dieu en ait excepté un seul âge de la vie. Montrez-moi qu'il ait jamais déterminé un certain nombre d'années, après lequel il nous refuserait tout accès auprès de lui. Montrez-moi qu'il ait jamais dit absolument de sa grâce, ce qu'il a dit des eaux de la mer, qu'elles iraient jusqu'à un point marqué, et qu'elles ne passeraient pas plus avant. Il est vrai qu'il nous a menacés de nous surprendre, de nous enlever; mais comment? par une mort précipitée et imprévue. Il est vrai qu'il nous a parlé d'une mesure de péchés, après quoi il n'y aura plus de pénitence; mais comment? parce que cette mesure une fois comblée, il laisserait agir sa justice, et que sa justice, en abrégeant nos jours, nous ôterait le temps de la pénitence. Je dis plus; et il est vrai qu'il ne s'est pas contenté là-dessus de nous menacer, mais que des menaces, il est allé jusqu'à l'effet. Nous n'avons que trop d'exemples de ces jugements redoutables qu'il exerce contre les pécheurs. Nous n'avons que trop vu de ces coups de réprobation dont il frappe ses ennemis. Nous en avons été saisis, émus, effrayés, et plût au ciel que cet effroi nous eût été aussi salutaire qu'il le prétendait!

Mais, du reste, où avons-nous appris, où avons-nous lu qu'il réprouve entièrement un pécheur, et qu'il le laisse sans espérance, sans ressource, lors même qu'il le conserve encore sur la terre? Au contraire, à quelque excès que la passion nous ait emportés, ne nous commande-t-il pas jusqu'au dernier soupir de nous tourner vers lui par une sincère conversion de cœur? Ne nous envoie-t-il pas jusqu'au dernier soupir ses ministres, pour nous porter de sa part des paroles de salut, pour nous exhorter, pour nous exciter, pour nous toucher, pour nous réconcilier? Ne leur ordonne-t-il pas jusqu'au dernier soupir de nous écouter, de nous recevoir, de répandre sur nous leurs bénédictions, et de prononcer en notre faveur la sentence de l'absolution? Ne nous fait-il pas présenter jusqu'au dernier soupir les secours de son Eglise? Enfin, n'est-ce pas un article de notre Foi, et une vérité fondamentale de notre religion, que comme il n'y a point dans la

vie de juste si juste, ni tellement confirmé en grâce, que du degré de sainteté le plus éminent il ne puisse encore tomber, il n'y a point dans la vie de pécheur, tellement pécheur, ni si éloigné de Dieu, à qui Dieu ne laisse les voies ouvertes pour le retrouver et pour sortir du plus profond abîme du péché? Ainsi, dès là que Dieu veut bien encore vous accorder le temps que vous avez, il ne veut pas encore vous perdre. Dès là surtout qu'il a bien encore voulu vous attirer aujourd'hui dans sa sainte maison, et vous inspirer le dessein d'y venir entendre sa parole, il a voulu faire en votre faveur un nouvel effort, il a voulu que je vous fisse encore connaître ses sentiments pour vous, et les favorables dispositions de son cœur. Et que sais-je, si ce n'est point à ce discours qu'il a attaché une grâce victorieuse, et à cette grâce victorieuse votre éternelle prédestination?

Courage donc, mon cher frère, et confiance. Pourquoi dans les sombres idées et dans le secret désespoir où vous plonge le souvenir d'une vie trop longtemps criminelle, voulez-vous prescrire à la bonté de votre Dieu des bornes qu'elle ne s'est point elle-même prescrites? Pourquoi la resserrez-vous, lorsqu'elle demande à s'élargir? C'est le reproche que faisait la pieuse et sage Judith aux prêtres de Béthulie, et que je vous fais après elle, et avec plus de sujet qu'elle. Car, que dites-vous, lorsque pour rejeter la pénitence que je vous propose, vous alléguez la caducité de votre âge, le nombre, la grièveté de vos offenses? *Quod est verbum hoc* (*Judith.*, VIII)? Quelle injure faites-vous à la miséricorde du Seigneur? Elle est immense, et elle remplit toute la terre; elle est éternelle, et elle passe tous les temps. Mais vous lui marquez un terme, un jour au-delà duquel elle ne doit plus s'étendre: *Posuistis tempus miserationis divinæ, et in arbitrium vestrum diem constituistis ei* (*Ibid.*). Non, non, l'arrêt de mort, ce dernier arrêt, arrêt irrévocable, n'est point encore prononcé contre nous; mais puisque le Dieu contre qui nous nous sommes révoltés est un Dieu patient, profitons de sa patience; et, par un vrai repentir, apaisons sa colère. Allons à ses pieds répandre nos larmes; il y sera sensible: *Sed quia patiens Dominus est, in hoc ipso pœniteamus, et indulgentiam fusis lacrymis postulemus.* Car, il ne faut pas juger des sentiments d'un Dieu, non-seulement si miséricordieux et si bon, mais si puissant et si grand, par les nôtres. Les hommes font gloire d'être inflexibles et de se venger, mais il fait gloire de se laisser fléchir et de pardonner. C'est en cela que paraît sa puissance; et plus le péché est abondant, plus il y a de grandeur à l'abolir: *Non enim quasi homo, sic Deus comminabitur, neque sicut filius hominis ad iracundiam inflammabitur.*

De là, mon cher auditeur, je conclus que Dieu veut encore vous sauver par la pénitence, et que vous le pouvez aussi vous-même avec Dieu, et la preuve en est évidente. Car Dieu ne le veut pas sans vous en donner les moyens; autrement ce serait vouloir et ne pas vouloir, ce qui est directement opposé à sa sagesse. Dieu vous commande encore de vous convertir, puisque sans cela l'impénitence du pécheur ne serait pas, comme elle l'est incontestablement, un péché. Il est donc encore en votre pouvoir de le faire; autrement Dieu vous commanderait l'impossible, ce qui est directement contraire à sa justice.

Et en effet, si Dieu voyait votre conversion désespérée, s'il vous voyait tellement lié à vos habitudes criminelles, que vous ne fussiez plus en état de les rompre, pourquoi vous ferait-il de si fréquentes et de si fortes instances pour vous engager à y renoncer? Pourquoi vous ferait-il ressentir au fond de l'âme tant de mouvements secrets et tant de remords? Pourquoi, femme du monde, vous ferait-il à certains moments verser tant de larmes et regretter avec tant d'amertume cette sainte liberté des enfants de Dieu que vous avez perdue par un malheureux attachement qui vous retient, disons mieux, qui vous tyrannise et que vous détestez vous-même, dont vous voyez tout le désordre, toute la honte, toute l'horreur, et dont vous avez déjà voulu cent fois vous dégager? Pourquoi vous mettrait-il si souvent dans l'esprit ces affreuses idées de la mort, du jugement, de l'enfer, qui viennent vous troubler jusqu'au milieu de vos plaisirs, qui vous jettent quelquefois dans des rêveries si profondes et qui vous font faire, ou tant de questions impies sur la religion, ou tant de réflexions salutaires sur l'éternité? Pourquoi aurait-il conservé dans votre cœur certaines traces d'une première éducation, certains principes, certains restes de pudeur et de vertu qui se réveillent de temps en temps et qui vous inspirent des sentiments si raisonnables et même si chrétiens? Agit-il en vain, ce Dieu si sage et si éclairé? Jette-t-il ses dons au hasard, sans savoir où ils doivent tomber? Parle-t-il, lorsqu'il connaît qu'il n'est plus possible de l'entendre? Appelle-t-il lorsqu'il prévoit qu'on ne pourra plus lui répondre? Non, non, pécheur, il ne faut point dire que vous ne pouvez pas, mais que vous ne voulez pas.

Car sans vous renvoyer à d'autres qu'à vous-même et sans qu'il soit besoin de sortir hors de vous-même, pour avoir un témoignage sensible et irréprochable de la vérité que je vous prêche, consultez-vous vous-même. Demandez-vous de bonne foi à vous-même: Si je voulais bien me déprendre de cet engagement, ou du moins, malgré le penchant de mon cœur, ne plus rechercher cette personne et m'éloigner d'elle, ne le pourrais-je pas? si je voulais bien là-dessus lui faire entendre ma résolution, et, pour me mieux mettre en garde contre ses sollicitations et ses reproches, ne la plus écouter, ne le pourrais-je pas? Si je voulais bien examiner ma conscience, avoir recours à un confesseur, lui déclarer mon état, prendre ses avis et les suivre, ne le pourrais-je pas? Ah! s'il s'agissait de sauver ma vie, non-seulement je le pourrais, mais je le ferais; s'il s'agissait même précisément de sauver ma fortune, non-seule-

ment, je le pourrais, mais je le ferais; et sans qu'il y eût à risquer, ni pour ma vie, ni pour ma fortune, s'il s'agissait de bien d'autres intérêts moins importants, non-seulement je le pourrais, mais je le ferais. Par quelle fatale nécessité, ou par quel enchantement particulier ne le pourrais-je pas, lorsqu'il s'agit de sauver mon âme! Raisonnez de la sorte avec vous-même, instruisez-vous de la sorte vous-même par vous-même; il n'en faut pas davantage pour vous convaincre.

Voulez-vous toutefois encore d'autres témoins? Ecoutez ce que fit saint Augustin. Depuis longtemps il disputait avec la grâce; depuis longtemps il balançait entre Dieu et une passion honteuse qui le tenait aussi étroitement lié et peut-être plus étroitement que vous. Il la croyait insurmontable; mais enfin il se représenta tant de pécheurs comme lui qu'un effort généreux avait affranchis de l'esclavage, avait ramenés à Dieu, avait sanctifiés. Cette vue le frappa, il en fut touché, et vous devez l'être. Eh quoi! se dit-il à lui-même, ou lui dit au fond du cœur une voix intérieure qu'il crut entendre, ce que ceux-ci ou celles-là ont pu, ne le pourras-tu pas? *Et tu non poteris quod isti et istæ* (*Aug. Conf.*)? Ah! mon cher auditeur, quel sujet pour vous d'espérance, ou quelle confusion, que tant d'exemples que vous avez devant les yeux! Montez en esprit jusque dans le ciel: combien, pour parler avec Jésus-Christ même, de femmes autrefois perdues, mais heureusement retrouvées, y tiennent les premières places? Combien de libertins et de voluptueux, mais revenus de leur libertinage et de leurs débauches, y sont élevés aux plus hauts rangs? Etes-vous plus faibles qu'ils n'étaient? avez-vous moins de secours qu'ils n'en avaient? Et pourquoi donc ne pourrez-vous pas ce qu'ils pouvaient? *Et tu non poteris quod isti et istæ?*

Mais après tout, comment changer si tard? comment se renouveler, se transformer soi-même? comment s'arracher à soi-même en s'arrachant à ses plaisirs, à ses habitudes, à ses passions et à des plaisirs dont on a tant goûté la douceur, à des habitudes, à des passions que l'on a tant laissé croître et se fortifier? comment les vaincre désormais et s'en défaire? Comment? vous me le demandez; mais en quel sens me la faites-vous cette demande? voulez-vous dire qu'il est impossible? Erreur; je l'ai dit et je le répète, erreur qui renverse un des premiers principes de votre religion; car tant que vous êtes dans la vie, vous êtes dans la voie et non dans le terme, et tant que vous êtes dans la voie, la foi vous enseigne que ni votre réprobation, ni votre salut n'est consommé; par conséquent, que vous êtes encore maître d'éviter l'un et de parvenir à l'autre. Voulez-vous dire seulement qu'il est difficile? J'en conviens, et je le dis aussi bien que vous. Oui, certes, il est difficile, et l'on vous en avait averti; mais sur cette difficulté, que vous saviez si bien diminuer lorsqu'il était temps de la prévenir, et que vous savez si bien exagérer maintenant, lorsqu'il faudrait la surmonter, j'ai plus d'une réponse à vous faire. Il est difficile, mais le fût-il plus encore mille fois, il en faut venir là, il faut s'y résoudre et en passer par là; autrement, damnation éternelle. Or, cette damnation est un tel mal que, pour vous en préserver, il n'y a rien que vous ne deviez entreprendre. La difficulté donc, bien loin de ralentir votre courage et de vous arrêter, doit au contraire vous réveiller, doit vous exciter, doit vous faire user de tous les moyens et redoubler tous vos efforts. Il est difficile, mais Dieu vous aidera, et avec le secours de Dieu l'on est tout-puissant. Faites un pas, et j'ose vous promettre qu'il fera tous les autres. C'est dans notre infirmité même qu'il prend plaisir à faire éclater toute la vertu de la grâce. Il est difficile, et comment ne le serait-il pas? Peut-on déraciner un arbre sans violence? Peut-on guérir une plaie profonde et envenimée, sans qu'il en coûte au malade de douloureuses opérations? Mais du reste faites-vous de cette peine une pénitence, Dieu l'agréera. Je dois satisfaire à votre justice, Seigneur, et voilà la première satisfaction que je vous offre; ma passion a servi à mon crime, et elle servira à le réparer; je lui ai sacrifié vos intérêts, mais je vous la sacrifie elle-même, et autant de sacrifices que je vous en fais, ce sont autant de dettes dont je commence à m'acquitter. Il est difficile, je le veux, mais toutes choses mises dans la balance et bien pesées, vous trouverez qu'une obstination opiniâtre dans le péché vous expose souvent à des peines plus amères encore mille fois et plus vives. Eh! ne comptez-vous pour rien tant d'alarmes et de combats intérieurs, tant d'incertitudes et de troubles, tant de remords de la conscience, tant de chagrins inséparables d'un attachement criminel, soit de la part de l'objet que vous adorez, soit de la part du monde qui connaît votre faiblesse, soit de la part de Dieu qui, par une sévérité pleine de miséricorde ou par une malédiction attachée à votre état, prend plaisir à rompre toutes vos mesures et à vous traverser dans tous vos desseins? Enfin, il est difficile; mais aussi cette difficulté une fois vaincue, de quelle consolation est-on rempli? quel calme et quel repos! On est maître de son cœur, on est dans la voie du salut, on attend la mort avec confiance. Dieu, de sa part, répand dans l'âme une certaine onction qui la nourrit, qui la fortifie, qui lui adoucit toutes les rigueurs de la pénitence la plus sévère. Il faut l'éprouver pour le connaître; mais un moment qu'on le connaît et qu'on l'éprouve, suffit pour dédommager, et de tout ce qu'on a eu à soutenir, et de tout ce qu'on a de plus dur encore à supporter.

Sur cela, mon cher auditeur, quelle résolution? Elle doit être bientôt prise, et c'est celle que prit l'enfant prodigue: *Surgam* (*Luc.*, XV). Oui, c'est à ce jour que le dessein en est formé et qu'il sera exécuté. Assez et trop longtemps j'ai balancé, j'ai différé, j'ai résisté; il faut enfin se rendre et profiter du temps qui me reste. Plus il est court, et plus je dois me hâter: *Surgam, et ibo.* Je

sortirai de cet assoupissement mortel, de ce sommeil léthargique où je demeurais si dangereusement et si profondément endormi. J'irai. A qui? à mon Dieu; non à un Dieu vengeur, non à un Dieu juge et juge implacable: qu'il le soit ailleurs et pour d'autres. C'est maintenant encore pour moi un père: *Surgam, et ibo ad patrem.* Et que ferai-je en sa présence? que lui dirai-je? J'embrasserai ses genoux, je les arroserai de mes pleurs, je lui dirai: Mon père, j'ai péché: *Pater, peccavi.* Il n'est que trop vrai, mon Dieu, j'ai péché; et combien de fois, et en combien de manières, et combien d'années? Ah! Seigneur, si vous écoutez votre justice, je suis perdu; mais j'en appelle à votre miséricorde, j'en appelle à votre cœur, j'en appelle même à votre parole. Vous l'avez dit, qu'au moment que le pécheur reconnaîtrait devant vous son péché, vous l'oublieriez; qu'au moment qu'il se tournerait vers vous, vous vous tourneriez vers lui. Me voilà, mon Dieu, je vous tends les bras, me fermerez-vous les vôtres? Non, Seigneur, vous me recevrez, vous me donnerez cette bénédiction paternelle qui efface le passé, qui assure l'avenir, qui conduit à la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON X.

Dixième prétexte. — SUR L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE.

J'espère en la miséricorde de Dieu ou j'en désespère.

Hæc cogitaverunt et erraverunt: excæcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont pensé, et ils se sont trompés: car leur malice les a aveuglés (*Sap.*, *ch.* II).

Comme l'iniquité est communément accompagnée du mensonge, il n'est pas surprenant, messieurs, qu'elle se contredise si souvent elle-même, et que les pécheurs emploient tous les jours des raisons directement opposées et pour se dispenser du service de Dieu et de la pénitence. Les uns prétendent que Dieu leur pardonnera tout, et les autres se persuadent, au contraire, que Dieu ne leur pardonnera rien. Les premiers pèchent par présomption, et les seconds par pusillanimité; mais les uns et les autres s'éloignent également des voies de Dieu. Car les présomptueux abusent de la fausse confiance qu'ils ont dans la miséricorde de Dieu, pour l'offenser impunément, et les pusillanimes, désespérant de la bonté divine, tirent de là un prétexte pour demeurer dans leurs mauvaises habitudes et pour s'abandonner à leurs passions.

Il me semble que je leur pourrais dire d'abord à tous: Pécheurs, accordez-vous ensemble, afin que je vous parle. Si Dieu doit pardonner tout, comment est-il vrai qu'il ne pardonnera rien? et s'il ne doit rien pardonner, comment est-il vrai qu'il pardonnera tout? l'un ou l'autre est nécessairement faux; disons mieux, ni l'un ni l'autre n'a nulle apparence de vérité. Dieu pardonnera tout? si cela est, il n'y a plus en Dieu de justice; Dieu ne pardonnera rien? si cela est, il n'y a plus en Dieu de miséricorde. Sur cela, chrétiens, quel parti dois-je prendre? Faut-il renverser toutes vos espérances? Faut-il lever toutes vos craintes? Mais ces deux partis ont chacun leur danger. Trop de bonté relâche les pécheurs, et trop de rigueur les désespère. Prenons le milieu que nous marque saint Grégoire, et qui doit réunir la crainte et l'espérance dans un juste tempérament. Car c'est en vain, dit ce Père, que vous craignez la justice de Dieu, si vous n'espérez pas en sa miséricorde; c'est en vain que vous espérez en sa miséricorde, si vous ne craignez pas sa justice: *Incassum speras in Dei misericordiam, nisi metuas ejus justitiam; et incassum times justitiam, nisi speres in ejus misericordiam* (*Greg.*). Ainsi, ne séparez jamais, ni l'espérance de la crainte, ni la crainte de l'espérance; et voilà proprement, mes frères, en quoi consistent l'espérance chrétienne et tout le dessein de ce discours: *Numquam ergo dividatur, nec spes a timore, nec timor a spe* (*Idem*). Je vais vous apprendre à éviter ces deux extrémités: la première, de trop espérer; la seconde, d'espérer trop peu. Trop espérer, c'est présumer de la miséricorde de Dieu; espérer trop peu, c'est s'en défier. Je combattrai cette présomption dans la première partie, et cette défiance dans la seconde, après que nous aurons imploré le secours du ciel, par l'intercession de Marie: *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Thomas propose une question, et demande si un homme peut porter trop loin la confiance qu'il a dans la miséricorde de Dieu. Pour résoudre cette difficulté, ce saint docteur considère l'espérance chrétienne en deux manières; premièrement, par rapport à Dieu qui en est l'objet principal et comme le premier principe; secondement, par rapport à nos bonnes œuvres, qui en sont un autre fondement et comme un second principe. Or, l'espérance, reprend l'ange de l'école, considérée par rapport à Dieu, est une des vertus théologales; et ces vertus ne surpassent jamais leur objet, puisqu'il est infini, et que c'est Dieu même. Ainsi je ne puis trop croire en Dieu par la foi, parce que Dieu est infiniment croyable; je ne puis trop aimer Dieu par la charité, parce que Dieu est infiniment aimable; et je ne puis trop me confier en Dieu par l'espérance, parce qu'il est infiniment miséricordieux et infiniment bon.

Mais l'espérance considérée par rapport à nos bonnes œuvres, qui doivent seconder, pour ainsi dire, la miséricorde divine, peut aller au-delà des bornes, et dégénérer dans une criminelle présomption. Car puisque le salut ne doit pas être seulement l'ouvrage de la miséricorde de Dieu, mais encore le prix de notre coopération à ses grâces, nous ne pouvons vivre dans une parfaite assurance, qu'autant que nous pouvons nous assurer de notre fidélité. Or, il n'est que trop facile et que trop ordinaire de manquer à la grâce, et plusieurs qui m'écou-

tent présentement, et qui sont dans l'état du péché, n'y ont-ils pas, en effet, manqué, et n'y manquent-ils pas encore tous les jours?

Concluons, avec saint Thomas, que nous avons donc toujours un juste sujet de craindre. Et c'était la grande leçon que faisait saint Paul aux chrétiens de son temps. Mes frères, travaillez à votre salut, mais travaillez-y avec tremblement : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini* (*Phil.*, II, 12). Ne comptez point sur vous-mêmes; ce serait vous appuyer sur un bras de chair; et malheur, dit le prophète, à celui qui se fie trop en ses propres forces. C'est un aveugle qui ne se connaît pas, et que son aveuglement conduira dans le précipice : *Maledictus qui confidit in homine, et ponit carnem brachium suum* (*Jerem.*, XVII, 5).

Je ne sais, chrétiens, quels sont là-dessus vos sentiments, mais voulez-vous savoir ce qui me saisit de frayeur toutes les fois que j'y pense, et ce qui me confond? le voici, il y a de quoi vous étonner aussi bien que moi. Je pense que toute la miséricorde de Dieu m'est inutile, si je n'y réponds pas, et si je ne sais pas de ma part, et avec elle, me soutenir. De là j'examine quelle est ma faiblesse; et, pour en juger, que fais-je? je m'élève d'abord au ciel, je considère que les anges sont tombés, et je me dis à moi-même, comme le saint homme Job : *Ecce in Angelis suis reperit pravitatem.* Les plus sublimes intelligences n'ont pas su se maintenir, des esprits tout célestes ne se sont pas trouvés purs devant Dieu; et il a été obligé de condamner même les ministres de sa justice. Que deviendrai-je, moi? moi, dis-je, abîmé, comme je le suis, dans les sens, et esclave de leurs convoitises? moi, poussière et cendre, qui n'ai pas assez de consistance pour résister au moindre souffle de la tentation, et que le premier effort de la tempête peut renverser?

Du ciel je descends ensuite sur la terre, et je n'aperçois de toutes parts que de funestes exemples de la fragilité humaine. Les plus grands hommes se sont perdus. David a péché, Salomon a présenté de l'encens à des idoles, Judas a vendu Jésus-Christ, saint Pierre l'a publiquement renoncé, un Origène, un Tertullien sont tombés dans l'erreur. Plein de ces idées, je fais un nouveau retour sur moi-même, et je m'applique ces belles paroles d'un Père : *Fortibus cadentibus imbecilliores erudiantur* : que les chutes des plus forts servent de leçon aux faibles. Si des hommes robustes et pleins de vigueur ne se sont pas soutenus, que faut-il attendre des malades et des enfants? si les plus fermes colonnes, si les cèdres ont été si aisément abattus, que sera-ce des plus fragiles roseaux? *Fortibus cadentibus imbecilliores erudiantur.* Il est vrai que quelques-uns se sont relevés; mais combien s'en est il trouvé qui ont vécu dans l'impénitence et qui y sont morts? David s'est reconnu, mais son fils Salomon a persévéré jusqu'à la fin de sa vie dans son crime, et il a été réprouvé; du moins, c'est un grand problème que la pénitence et le salut de ce prince, si sage néanmoins et si favorisé de Dieu. Saint Pierre a pleuré son péché, mais Judas s'est désespéré. Origène, selon l'opinion la plus commune, est rentré dans le sein de l'Eglise; mais l'on n'a que trop sujet de douter que Tertullien soit jamais revenu de son obstination : *Fortibus cadentibus imbecilliores erudiantur.* Que leur a servi la bonté de Dieu, cette bonté souveraine, cette bonté toute-puissante; mais toute-puissante qu'elle est par elle-même, dépendant néanmoins en quelque manière de notre correspondance, pour l'entier accomplissement de ses desseins?

Mais, mes frères, ne cherchons point hors de nous-mêmes, pour guérir notre présomption et pour nous humilier. Si nous examinons toute la conduite de notre vie, qu'y trouverons-nous autre chose que des raisons de trembler? David a dit un mot, que saint Augustin explique admirablement et d'une manière bien propre à mon sujet : *Ad me ipsum anima mea conturbata est* (*Psal.* XLI, 7). Mon âme s'est troublée, quand je suis venu à me regarder moi-même. Il n'y a point de vue qui me soit moins supportable que celle-là. Combien de fois ai-je péché, et péché mortellement? Voilà ce qui se présente d'abord à mon esprit. Ai-je fait pénitence? ou, si je l'ai faite, qui m'a assuré que c'est une pénitence sincère et véritable? Enfin, si je me suis réconcilié avec Dieu, ne retomberai-je peut-être pas bientôt dans sa disgrâce, et ne serai-je point encore dans peu son ennemi? Malheureux que je suis! j'étais déjà de moi-même si porté au mal; mais combien de vicieuses habitudes ai-je ajoutées à mes mauvaises inclinations? Compter avec cela sur la miséricorde de Dieu, comme sur une ressource certaine et infaillible, ne serait-ce pas une confiance sans fond, et ne faudrait-il pas bien me méconnaître moi-même? Tout ce qui me reste à faire, dans la juste frayeur qui me saisit, c'est, mon Dieu, de lever humblement les mains vers vous. Si je suis dans le mauvais chemin, vous m'en retirerez; si je suis sur le point de ma ruine et sur le bord du précipice, vous me soutiendrez. Plus je me défierai de mon cœur, de ma vigilance, de mes pénitences passées, de mon état présent et de l'avenir, plus j'attirerai sur moi vos regards, plus je me rendrai digne de votre grâce et de votre divine protection.

Ces pensées, chrétiens, vous devraient être toujours présentes. Servons-nous du péché contre le péché, et de la colère de Dieu contre sa colère. C'est-à-dire, ne perdons jamais le souvenir, ni de nos péchés passés, ni des vengeances du Seigneur. La vue de nos péchés réveillera notre zèle pour les expier dans la suite, et les éviter; et la vive appréhension des vengeances de Dieu nous fera prendre les mesures nécessaires pour nous en garantir.

Saint Augustin nous fait entendre cela par une comparaison, et puisqu'elle est de ce Père, je puis bien m'en servir après lui. Imi-

tons l'abeille : que fait-elle, quand au milieu d'un vent impétueux, dont elle est tout à coup assaillie, et qui commence à l'emporter, elle ne trouve pas, dans sa pesanteur naturelle, de quoi résister et se soutenir? Elle se charge d'un poids étranger, qui la fixe et qui la retient. Nous avons à craindre qu'une présomptueuse confiance ne nous enfle et ne nous élève; prenons sur nous pour nous rabaisser, toute la colère de Dieu. *Iram Domini portabo* (*Mich.*, VII, 9) : C'est-à-dire, ayons-en toujours dans l'esprit les redoutables arrêts; ne les oublions jamais, repassons-les souvent en nous-mêmes et les méditons, c'est un moyen assuré pour nous contenir dans le devoir.

Au reste, s'il est important, chrétiens, de régler votre espérance, et d'en modérer l'excès, je ne le puis mieux faire qu'en démêlant la fausse espérance de la véritable; et j'ai sur cela à vous découvrir deux erreurs très-ordinaires dans le christianisme. L'une regarde l'objet, et l'autre le sujet de notre espérance. Nouvelle attention, s'il vous plaît.

L'objet de notre espérance, c'est la béatitude éternelle. C'est là que nous devons aspirer sans cesse, comme au terme de notre course après la vie, et comme à notre fin dernière. Or, l'acquisition de ce souverain bien est, tout à la fois, et possible, et difficile. Observez, je vous prie, ces deux choses, et les joignez toujours ensemble, puisque c'est en les séparant que l'on mine toute l'espérance chrétienne. L'acquisition en est possible; mais parce que les uns ne considèrent que cette possibilité, ils vont au-delà de l'espérance, et ils présument de leur salut. L'acquisition en est difficile; mais parce que les autres ne regardent que cette difficulté, ils demeurent dans le découragement, et ils désespèrent de leur salut : au lieu que la vraie espérance tient le milieu entre l'une et l'autre extrémité; et c'est en cela que consiste la vertu. Elle nous fait tellement entrevoir la possibilité du salut, qu'elle ne nous en laisse jamais perdre de vue la difficulté, et elle nous en fait tellement apercevoir la difficulté, qu'elle ne nous en laisse jamais oublier la possibilité. Ainsi, nous craignons en espérant, et nous espérons en craignant; et voilà le caractère de la parfaite espérance.

Le sujet ou le principe de notre espérance, ce sont les bonnes œuvres : et voici là-dessus une autre illusion, ni moins dangereuse, ni moins commune. Que je vous demande ce que c'est que l'espérance chrétienne, combien me répondront précisément que c'est une espérance ferme et assurée, que la miséricorde de Dieu nous sauvera? Mais s'en tenir là, sans parler de bonnes œuvres, n'est-ce pas renouveler jusque dans le sein de l'Eglise une hérésie condamnée dans ces derniers siècles par l'Eglise même? Combien d'autres diront, et se persuadent en effet, que l'espérance n'est rien autre chose que le désir d'arriver un jour à la gloire qui nous attend dans le ciel, et où nous sommes appelés de Dieu? Il est vrai, dit le Maître de la théologie, que l'espérance présuppose le désir; car, on n'espère que ce que l'on désire : *Quæ desiderantur, sperantur;* et ce qu'on ne désire pas, ou bien on le craint, ou bien on le néglige, et on le méprise : *Quæ non desiderantur, vel timentur, vel contemnuntur.* Mais du reste l'espérance passe plus avant que le désir, et elle y ajoute encore quelque chose. Ou si l'on veut qu'elle consiste dans le désir, c'est dans un désir efficace et pratique, lequel n'en demeure pas à une simple complaisance, mais qui cherche et qui prend tous les moyens d'atteindre au bonheur que l'on espère. Telle est la doctrine de saint Thomas.

Nous avons beau croire donc que Dieu nous sauvera, et que sa bonté n'a point de bornes; nous avons beau désirer de parvenir heureusement à la fin qui nous est promise, et pour laquelle nous avons tous été formés : si cette créance et ce désir ne sont soutenus par la sainteté de notre vie, c'est une créance vaine, c'est un désir trompeur; et notre prétendue espérance est alors plutôt un vice qu'une vertu. Il n'y a point de pécheur, pour peu qu'il lui reste de foi, qui ne soit persuadé que la miséricorde du Seigneur est infinie, et qui ne se flatte volontiers que Dieu lui pardonnera. De tous les démons qui souffrent dans l'enfer, il n'y en a pas un qui ne désirât de voir finir ses peines, et de sortir de cet état. Cependant, ni les pécheurs, tandis qu'ils demeurent dans leur péché, dans leur vie molle et inutile, ni les démons, n'ont plus de salut à prétendre.

Et quelle idée, chrétiens, vous formez-vous autrement de la bonté de Dieu? N'est-ce pas la corrompre, et par conséquent l'anéantir, en voulant trop l'étendre? car, si Dieu est bon, il est juste; ce raisonnement est de Tertullien. Il n'y a point de véritable bonté sans équité et sans droiture, ni de droiture et d'équité sans une parfaite justice : *Si bonus est, et justus* (*Tertull.*). Il doit donc, tout bon qu'il est, et même parce qu'il est bon, autant haïr le mal, qu'il aime le bien : autant punir le serviteur paresseux, qu'il récompense le serviteur fidèle : et tandis que vous vous tiendrez, à l'égard de sa loi, dans une lâche indifférence et dans une inaction stérile et vide; tandis que vous la violerez, cette loi divine, vous ne pouvez avoir qu'une espérance fausse et même très-criminelle.

C'est cette oisive espérance que je ne puis trop fortement combattre, puisqu'elle nous fait si dangereusement abuser de la miséricorde de Dieu. Ah! si vous ne vous serviez pas, mon cher auditeur, de la patience de votre Dieu pour vous autoriser dans votre crime et dans vos mauvaises habitudes; si vous en deveniez meilleur parce que vous savez que Dieu est bon; si le souvenir de tant de périls dont il vous a délivré vous attachait à lui davantage, et vous inspirait pour l'avenir une nouvelle vigilance; alors je vous dirais : Réjouissez-vous dans le Seigneur, et assurez-vous qu'il remplira votre attente et tous vos désirs : *Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones tuas* (*Psal.* XXXVI, 4). Alors je vous dirais : Ne craignez point de trop espérer en Dieu; jamais votre espérance n'égalera

sa bonté, qui est sans mesure : *Spera in Domino* (*Ps.* XXXVI). Alors je vous dirais : Heureuse l'âme qui s'élève, comme l'Epouse des cantiques, de degré en degré, qui monte de vertu en vertu, s'appuyant sur son bien-aimé, et se confiant en lui : *Quæ est ista quæ ascendit, deliciis affluens, innixa super dilectum suum* (*Cant.* VIII, 51).

Mais quand je vois que plus vous comptez sur la miséricorde de Dieu, plus vous en devenez hardi à l'offenser ; que l'indulgence dont il a usé jusqu'à présent envers vous, et les grâces que vous vous promettez encore de sa part, bien loin de vous toucher d'une juste reconnaissance, et de vous lier étroitement à son service, vous font violer sa loi avec plus de liberté ; quand je m'aperçois que tout le fruit de votre espérance n'est qu'une nouvelle obstination et de nouvelles chutes, je n'ai plus, de la part de Dieu, que des menaces à vous faire, et que des anathèmes à fulminer contre vous. Allez, insensible créature, créature désespérée; n'attendez que les plus rudes coups du ciel, après un si sacrilége abus de ses bienfaits. Vous avez bien sujet de craindre, et plaise au Seigneur que cette crainte vous devienne salutaire, et qu'elle vous fasse prévenir le terrible châtiment déjà suspendu sur votre tête.

Dieu est patient, dites-vous ; il est miséricordieux. Je le sais, mes frères, et vous pouvez bien nous en servir de témoins, après tant d'outrages qu'il a reçus de vous jusqu'à présent, et tant de désordres qu'il a supportés. Mais de là que concluez-vous? que vous pouvez vivre et pécher en assurance ? Ce n'est point ainsi que le Saint-Esprit m'apprend à conclure; car, au contraire, c'est la patience de Dieu qui m'effraie ; pourquoi ? parce que, plus il diffère à me punir, plus il laisse grossir ce trésor de colère, qui doit tomber sur moi pour m'accabler. La mesure de sa patience devient la mesure de sa justice, et après avoir attendu, il punit au double : *Altissimus est enim patiens redditor* (*Eccl.*, V).

Que sera-ce de vous s'il éclate tout à coup ? et qui vous répond qu'il n'est pas déjà sur le point de le faire? Sa justice a son jour marqué aussi bien que sa grâce. S'il veut vous sauver, c'est en son temps et non pas seulement au vôtre. Si Jéchonias, dit-il, si le pécheur est dans ma main droite, comme l'anneau dans le doigt, après l'avoir porté quelque temps, je l'en arracherai, je le rejetterai : *Si fuerit annulus in manu dextera mea, inde evellam eum* (*Jerem.*, XXII, 24). C'est la parole du Seigneur; et, après qu'elle s'est accomplie sur tant d'autres et plus vite qu'ils ne pensaient, quel sujet avons-nous de croire qu'elle ne s'accomplira pas bientôt sur nous ? Quand un crime a été commis dans le temple, la loi ordonne que le temple ne servira plus d'asile, parce que ce n'est plus un lieu saint depuis qu'il a été violé. Votre asile le plus ordinaire, pécheurs, ç'a été la miséricorde de Dieu ; mais vous l'avez profané par un criminel usage. Ce ne doit donc plus être une place de sûreté, ni une ressource pour vous.

Ah ! les saints, mes frères, les plus grands saints n'osaient encore compter sur la miséricorde divine. Ils vivaient en saints et ils tremblaient en pécheurs ; disons mieux, ils tremblaient en saints, car il n'appartient qu'à des pécheurs aveugles et endurcis de ne pas craindre et de ne pas trembler. Quel renversement, mon Dieu ! quelle contradiction ! J'entre dans des solitudes affreuses, lieux consacrés à toute la mortification de l'Evangile, saintes retraites du christianisme et de toute son austérité, rochers presque inaccessibles, cavernes profondes et ténébreuses, monastères sanctifiés par un exercice continuel de toutes les vertus, et là je trouve de saintes frayeurs ; là, je vois des gens consumés de veilles, de travaux, de jeûnes et d'abstinences, qui ne pensent toutefois qu'avec horreur aux jugements de Dieu ; là j'entends des solitaires, au moment de la mort, qui implorent la bonté de Dieu, qui lui demandent, comme David, de n'être point jugés à la rigueur, parce qu'ils ne se croient pas assez innocents et assez justes pour lui répondre. Hilarion, ç'ont été là vos sentiments : Arsène, ç'ont été les vôtres. Mais d'ailleurs je vois au milieu du siècle, et du siècle le plus profane, des pécheurs présomptueux, des mondains vivant dans le luxe, dans la mollesse, sans pénitence, sans bonnes œuvres ; et cependant paisibles et assurés, ne doutant pas du pardon après une vie toute criminelle, espérant une mort sainte, une éternité bienheureuse, avec autant et plus de certitude que s'ils l'avaient méritée. N'est-ce donc pas le même Dieu qu'ont à servir les uns et les autres ? N'est-ce donc pas devant le même juge qu'ils doivent paraître ? N'est-ce donc pas sur la même loi qu'ils doivent être examinés ? Ne sont-ce donc pas les mêmes châtiments dont ils sont menacés ? Disons même : n'est-ce pas à ceux-là que toutes les récompenses de Dieu sont promises, et à ceux-ci que toutes ses vengeances sont réservées? Conclusion : craignons, mes frères, et ne donnons point dans ce premier excès de trop espérer ; mais en même temps espérons et ne donnons point dans l'autre excès, de trop craindre et de tomber dans la défiance. C'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Espérez en Dieu : c'est le prophète royal qui vous le dit, chrétiens ; et je vous le dis après lui : espérez-y dans tous les états où vous pouvez vous rencontrer. Etes-vous dans l'état de la grâce? Espérez en Dieu, afin que votre espérance vous soutienne dans le bien que vous pratiquez et qu'elle vous serve même d'un pressant motif pour vous avancer davantage dans le chemin de la perfection. Etes-vous dans l'état du péché ? Espérez en Dieu afin que la confiance que vous aurez en sa miséricorde vous fasse prendre une plus prompte résolution de retourner à lui, assurés que vous serez du pardon si vous le demandez de bonne foi. Enfin, êtes-vous assailli par la tentation qui est comme un

état douteux et chancelant entre l'état du péché et celui de la grâce? Espérez en Dieu, afin que le souvenir des secours qu'il vous a promis, et dont vous pouvez vous répondre, vous anime à combattre fortement et à résister. Trois effets de l'espérance chrétienne que j'explique en trois mots.

Justes, que la grâce attache au service de Dieu, espérez. Pourquoi? Afin d'apprendre encore à le mieux servir; car rien ne doit davantage vous encourager que l'espérance; et elle a même cela de propre, qu'elle nous porte directement à agir, au lieu que la crainte nous inspire seulement de fuir. C'est la réflexion de saint Thomas. Quand je crains, dit ce saint docteur, le premier sentiment qui naît dans mon âme, c'est de me tenir sur mes gardes et de me garantir du mal dont je suis menacé. Mais quand on espère, que fait-on? Le prophète va vous l'apprendre. Ceux qui espèrent dans le Seigneur, dit-il, prendront sans cesse des forces nouvelles pour avancer dans le chemin de la justice : *Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem* (*Is.*, XL, 11). Ils marcheront sans se lasser jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à la perfection où ils aspirent : leur espérance les soutiendra par la vue des biens célestes qui leur sont promis : *Ambulabunt et non deficient* (*Ibid.*). Ils feront plus : ils courront, et dans leur course la plus prompte, il leur semblera qu'ils ne feront pas le moindre effort, tant ils seront animés et comme transportés par le souvenir de la récompense où ils veulent atteindre : *Current et non laborabunt* (*Ibid.*). Ce n'est point encore assez : ils voleront, ils s'élèveront vers le ciel avec des ailes aussi fortes que celles de l'aigle; ils donneront à leur ferveur une pleine carrière et ils la fourniront; ils s'exerceront dans les plus sublimes vertus; ils entasseront bonnes œuvres sur bonnes œuvres, mérites sur mérites, vivement persuadés qu'ils servent un maître en qui ils peuvent se confier et auprès duquel tout a son prix : *Assument pennas ut aquilæ* (*Ibid.*). Il faut donc espérer dans l'état de la grâce pour pratiquer le bien; et il faut aussi espérer dans l'état du péché pour en sortir.

Remarquez, chrétiens, comment je dis qu'il faut espérer dans l'état du péché : ce n'est pas pour y demeurer, mais pour s'en relever. Je prétends que sans l'espérance un pécheur ne se convertira jamais; car pour sortir de l'état du péché et pour me réconcilier avec Dieu, il faut que Dieu me pardonne. Et ce pardon je ne puis l'avoir si je ne le demande; et jamais je ne le demanderai si je n'espère pas de l'obtenir. C'est pourquoi le saint concile de Trente, dans la belle explication qu'il a faite du sacrement de pénitence, nous marque comme une disposition nécessaire et un acte essentiel de la part du pénitent, l'espérance en la miséricorde de Dieu : *Cum spe veniæ* (*Trid. Sess.* XIV, *c.* 4). Acte, qui doit toujours intervenir ou tacitement ou expressément : sans cela il n'y a point de retour à Dieu.

Est-ce là, chrétiens, flatter les consciences? Est-ce là fomenter les désordres et inspirer le relâchement? Saint Augustin a eu dans son temps à se justifier contre une si injuste accusation; et je ne puis avoir dans la même cause une meilleure défense que la sienne. Je me contente de rapporter fidèlement ses paroles; c'est pour moi qu'il parle, en parlant pour lui-même : Vous pensez, mes frères, dit ce savant homme, que j'ai trop d'indulgence pour les pécheurs; et moi je vous réponds qu'à bien examiner ma conduite, je n'y vois rien que de très-raisonnable et de très-salutaire. Vous m'opposez que l'espérance du pardon entretient le péché; et moi je crois au contraire qu'en ruinant cette espérance, vous donnez lieu à de nouveaux péchés. Je n'en veux point d'autre preuve, continue ce Père, que ce que vous avez pu observer souvent dans les gladiateurs. Pourquoi cette licence effrénée dans laquelle ils vivent? C'est que ce sont des gens déterminés à la mort; sur le point de verser leur sang et de s'égorger les uns les autres pour donner au peuple, dans un si barbare spectacle, un divertissement plein de cruauté, ils se disent à eux-mêmes qu'ils n'ont plus rien à ménager; avant que de perdre la vie, ils veulent au moins durant le peu de temps qui leur reste, assouvir leurs brutales convoitises. Triste image, mais bien naturelle, d'un pécheur sans espérance! Ah! si vous le découragez, voici comment il raisonnera : Je suis un coupable, je suis un impie, je suis un homme perdu : *Impius sum, peccator sum* (*August.*). Pourquoi donc ne ferais-je pas désormais tout ce que je voudrai, puisque je n'ai plus rien à attendre de la part de Dieu? *Quare ergo non mihi licet quidquid lubet* (*Idem*)? Affreuse conséquence! Mais n'est-ce pas là que porte le désespoir? Et n'est-il pas mille fois plus avantageux, puisque le port du pardon est ouvert (c'est l'expression de saint Augustin), d'y appeler nos frères égarés, de les y attirer, de les obliger presque malgré eux à y entrer et de leur faire pour cela une sainte violence : *Portu indulgentiæ proposito, compellite intrare* (*Idem*). Ce n'est pas pour les confirmer dans leurs déréglements que nous leur parlons de rémission, puisque nous ne la leur faisons espérer que par la pénitence, laquelle détruit le péché. Ce sont des malades; ils ont besoin d'un remède efficace et fort; et pour le leur faire accepter, nous leur promettons une pleine guérison. Est-il une méthode plus juste que celle-là et plus solide?

Ce fut celle de Jésus-Christ. C'est ainsi qu'il se comporta à l'égard de la Samaritaine et qu'il la convertit. Femme, lui dit-il, si vous compreniez le don du Seigneur! *Si scires donum Dei* (*Joan.* IV, 10); si vous saviez que tout idolâtre et toute criminelle que vous êtes, vous pouvez encore venir à la connaissance du vrai Dieu, l'adorer en esprit, en être favorablement reçue et avoir part à ses grâces les plus abondantes, aussi bien qu'à ses récompenses éternelles; sans doute de si hautes espérances vous toucheraient; vous prendriez là-dessus les impor-

tantes instructions que je veux vous donner, vous me les demanderiez vous-même, vous en profiteriez : *Petiisses ab eo, et dedisset tibi.* C'est ainsi qu'il traita la femme adultère ; il prit sa défense contre les docteurs de la loi ; il arrêta les saillies trop impétueuses de leur zèle ; il les obligea à se retirer sans oser la condamner, après l'avoir accusée. Allez donc, conclut le Sauveur du monde, en s'adressant à cette femme ; puisqu'aucun d'eux n'a prononcé contre vous, je ne vous condamnerai pas moi-même : *Nec ego te condemnabo* (*Joan.* VIII, 10). Penserons-nous que le Fils de Dieu approuvât en effet le crime qu'elle avait commis? Dirons-nous qu'elle devait prendre de là une plus grande liberté de retourner à ses premiers engagements? Non, sans doute ; et l'avis que lui donne Jésus-Christ en la renvoyant est bien contraire : Allez, et ne péchez plus : *Vade et jam amplius noli peccare* (*Ibid.*).

C'est ainsi que nous en usons à l'égard des pécheurs ; voilà ce que nous leur disons. Nous les appelons au tribunal de la pénitence ; nous les y recevons, mais avec cette condition, qu'ils seront pénitents. Nous leur demandons par là deux choses : qu'ils effacent le passé par la sincérité de leur douleur, et qu'ils nous assurent, autant qu'il est possible, de l'avenir, par la force et l'efficace de leurs résolutions. Avec cela, nous leur répondons, au nom du Seigneur dont nous sommes les ministres, d'une réconciliation parfaite. Mais, sans cela, nous leur déclarons que la sentence d'absolution, que nous semblons prononcer en leur faveur, doit retomber sur eux avec toute la malédiction du ciel, et se changer en un arrêt de mort.

C'est donc une indulgence salutaire qui encourage assez le pécheur pour l'attirer dans la voie de la pénitence, mais qui l'intimide assez pour lui faire prendre auparavant toutes les dispositions nécessaires. Il est vrai que nous vous disons que, dès que votre péché est confessé, il vous est remis ; mais nous vous faisons en même temps connaître dans quel sens cette promesse doit être entendue, et nous vous avertissons que Dieu ne pardonnera de la sorte qu'à ceux qui sont véritablement contrits et qui veulent, dans la suite, se corriger. Avec de telles précautions, nous ne craignons point de vous faire trop espérer en Dieu, dans l'état même de votre péché, non plus que dans celui de la tentation.

Espérance encore plus nécessaire alors que jamais. C'est elle qui soutient une âme au milieu des plus violentes attaques de l'ennemi, en lui faisant compter sur le secours tout-puissant de Dieu, qu'elle demande et qu'elle attend avec confiance, au lieu qu'elle tombe sans cela dans le découragement, connaissant sa propre faiblesse, et se croyant délaissée du ciel. Mais aussi espérance solidement fondée ; car le Seigneur est fidèle, dit l'Apôtre, il ne permettra jamais que vous soyez tentés au-delà de vos forces ; au contraire, il combattra avec vous, il vous fera triompher de l'enfer et du monde, et l'effort de la tentation, bien loin de vous abattre, ne servira qu'à relever l'éclat et le mérite de votre victoire.

J'ai donc eu raison de dire que nous devons toujours espérer ; et je voudrais pouvoir aujourd'hui guérir certaines âmes timorées de mille pensées qui les occupent sans cesse et qui les troublent. Ce sont des âmes timorées, et, par conséquent, ce sont de bonnes âmes, mais qui craignent sans raison et plus qu'elles ne doivent craindre. Je ne veux pas qu'elles espèrent trop, mais je ne veux pas aussi qu'elles espèrent trop peu. Combien, par exemple, ne sont jamais en repos sur l'état présent de leur conscience? Mille doutes leur viennent à l'esprit ; et tous les doutes qui leur viennent, elles les écoutent. Suis-je en état de grâce, ou n'y suis-je pas? Mes péchés m'ont-ils été remis? les ai-je bien confessés, et m'en suis-je bien repenti? Sur cela, je vous réponds, mon cher auditeur, qu'il n'est pas d'un homme raisonnable de vouloir apprendre ce que nul homme dans la vie ne peut savoir. Et puisqu'il est de la foi que personne ne peut connaître avec certitude, s'il est digne de haine ou d'amour, pourquoi tant chercher inutilement et tant se tourmenter?

C'est à peu près la réponse que fit saint Grégoire le Grand à une dame de piété. Elle lui avait écrit pour le prier de faire des vœux à Dieu, afin que Dieu lui révélât si elle avait obtenu le pardon de ses péchés et si elle serait sauvée. Vous me demandez une chose, et bien difficile, et bien inutile, lui répondit ce grand pape : *Rem difficilem et inutilem postulasti* (*Greg.*). Bien difficile pour moi, parce que je ne mérite pas d'avoir une telle révélation ; et bien inutile pour vous, parce qu'il ne vous servirait à rien et qu'il vous serait même dommageable d'avoir l'assurance que vous souhaitez : *Rem quidem mihi difficilem, quia non sum dignus cui revelatio fieri debeat : rem autem tibi inutilem, quia secura de peccatis tuis fieri non debes* (*Idem*). Si vous étiez assurée de la rémission de vos péchés, ajoute saint Grégoire, vous tomberiez dans la négligence ; au lieu que l'incertitude où vous êtes doit vous tenir dans une vigilance et dans une ferveur continuelle, pour acquitter le passé et pour vous mettre en garde contre l'avenir. Enfin, poursuit toujours le même Père, il y a de la présomption dans la demande que vous faites ; vous en voulez plus savoir que saint Paul. Ce grand apôtre savait bien que sa conscience ne lui reprochait rien, mais il ne savait pas pour cela s'il était justifié devant Dieu ; et voilà pourquoi il faisait pénitence et châtiait rudement son corps. Mais vous, vous voulez que Dieu fasse un miracle pour vous révéler un mystère qui a été inconnu aux plus grands saints. Ainsi parlait ce Père.

Il faut là-dessus, mon cher auditeur, comme sur toute autre chose, une certaine bonne foi, et, sur cette bonne foi, demeurer en repos. Quand je crois, avec quelque raison et prudemment, avoir apporté les soins nécessaires pour me mettre bien avec Dieu ;

du reste plus tant d'inquiétudes. Autrement vous serez en peine sur tout, vous douterez de tout; car si vous doutez de votre pénitence, pourquoi ne doutez-vous pas de votre baptême? Si vous doutez de vos confessions, pourquoi ne doutez-vous pas de vos communions? C'est que ma pénitence, dites-vous, que mes confessions dépendent de la disposition de mon cœur, et que je me défie de moi-même. Y pensez-vous? et puisque votre pénitence a dépendu de vous, n'est-ce pas pour cela même que vous en devez moins douter? Quoi! vous ne doutez pas des autres sacrements que vous avez reçus, et qui dépendaient de l'intention du prêtre, et vous doutez de votre pénitence, que vous avez tirée, pour ainsi dire, de votre propre fonds, avec la grâce de Dieu, et qui a dépendu de vous.

Il y a un autre écueil et un autre sujet de défiance : c'est le petit nombre des élus. Il y en aura si peu de sauvés, dit-on, puis-je espérer d'être de ceux-là? Ce point demande encore quelque réflexion, et je suis bien aise, avant que de finir ce discours, de vous expliquer là-dessus ma pensée en quatre propositions que je fais et que je vous prie de bien comprendre.

Première proposition. De tous les hommes en général, y comprenant sans distinction tout ce que la terre contient et d'infidèles et de chrétiens, il est hors de doute qu'il y aura beaucoup plus de damnés que de sauvés, puisque le nombre des infidèles surpasse incomparablement celui des chrétiens, et que ceux-ci, à l'égard des autres, ne sont, selon l'expression de l'Ecriture, que comme un petit bouquet: *In fasciculo viventium* (I *Reg.*, XXV, 29).

Seconde proposition. De tous les chrétiens en particulier, y renfermant tous les hérétiques et tous les pécheurs, il est encore certain qu'il y aura beaucoup moins de sauvés que de réprouvés, puisque, dans l'étendue du christianisme, les hérétiques et les pécheurs sont sans contredit le plus grand nombre.

Troisième proposition. Si vous ajoutez à ceux qui se sauvent par une vie chrétienne et sainte, les enfants qui meurent après le baptême et avant l'usage de la raison, il y aura, parmi les catholiques, plus de sauvés que de damnés, parce qu'il y a un très-grand nombre de ces enfants qui meurent après la grâce du baptême, et qui sont sauvés par les mérites de Jésus-Christ.

Quatrième proposition. Mais, à parler seulement des chrétiens qui sont parvenus jusqu'à l'usage de la raison, et qui ont vécu dans la foi et dans le sein de la vraie Eglise, je trouve que les théologiens, sur ce sujet, sont partagés. Les uns croient qu'il y en aura plus de sauvés que de damnés, d'autres, au contraire, pensent qu'il y en aura plus de damnés que de sauvés; et pour moi, je suis dans ce sentiment. C'est aussi la pensée de saint Augustin, de saint Chrysostome et de saint Ambroise; et en voici la raison. C'est, mes frères, qu'il y en a très-peu parmi nous qui vivent en chrétiens, très-peu qui pratiquent les bonnes œuvres, très-peu qui se maintiennent dans l'innocence, et très peu qui se relèvent au moins par la pénitence.

Mais que dis-je? Et n'est-ce pas là vous désespérer, mon cher auditeur? Non. Pourquoi? C'est que j'ajoute qu'il ne tient qu'à vous de vivre en chrétien, qu'il ne tient qu'à vous de pratiquer les bonnes œuvres, qu'il ne tient qu'à vous de vous maintenir dans l'innocence, qu'il ne tient enfin qu'à vous de vous reconnaître après votre chute, et de vous relever par la pénitence. Je dis même, pour votre consolation, que de ces chrétiens qui tombent quelquefois, mais qui ne demeurent pas dans leur péché, qui pratiquent les exercices communs du christianisme, qui s'acquittent chaque jour de certaines prières réglées, qui font l'aumône selon leur condition, qui assistent au sacrifice de la messe, qui approchent du tribunal de la pénitence et de la sainte table aux fêtes solennelles, du reste qui meurent avec les sacrements de l'Eglise, et après avoir donné les marques ordinaires d'un retour sincère vers Dieu, la plupart seront sauvés. Je dis la plupart, et c'est ce qui doit vous animer; mais aussi je ne dis pas tous, car avec cela on peut encore absolument être damné; et c'est ce qui vous doit empêcher de vous borner à une certaine vie trop aisée, à quoi peut-être vous croiriez pouvoir vous en tenir.

Je finis comme j'ai commencé, et je vous renvoie, mes frères, avec l'avertissement de saint Augustin et celui du prophète : c'est de marcher entre la présomption et le désespoir. Péril à espérer trop, péril à n'espérer pas assez : *Periclitaris ergo sperando, et non sperando* (*S. August.*). Mais voulez-vous tenir une voie sûre et droite: craignez le Seigneur, disait le prophète royal, et au même temps espérez en lui : *Timete Dominum, et sperate in eo* (*Psal.* X, 91). Craignez-le : *Timete.* Cette crainte vous tiendra dans une vigilance continuelle. Mais aussi espérez en lui : *Sperate.* Cette espérance bien réglée vous remplira d'une ferveur toujours nouvelle. Or, comme votre miséricorde est encore après tout, mon Dieu, au-dessus de votre justice; ce qui doit particulièrement m'animer et me soutenir dans la vie, c'est l'espérance. En qui espérerai-je, si ce n'est pas en vous que j'espère? Qu'avez-vous oublié pour établir solidement ma confiance? Que ceux-là, Seigneur, n'espèrent point en vous, qui ne vous connaissent point et qui n'ont jamais entendu parler de vos bienfaits. Mais moi, élevé, nourri dans la connaissance de vos miséricordes infinies, je ne cesserai point de vous réclamer et de mettre en vous seul toute ma consolation et tout mon appui. Il est vrai que vous frappez quelquefois, que vous exercez sur les hommes les plus terribles jugements; mais ce n'est qu'envers les présomptueux que vous usez de cette rigueur, ce n'est qu'envers les pécheurs obstinés et endurcis. Mais une âme qui veut de bonne foi vous servir et se sauver en vous servant; que sa faiblesse rend sujette à quelques égarements, mais qui prend soin autant de fois, et, presque aussitôt, de rentrer

dans le bon chemin, et de revenir à vous, voilà, mon Dieu, sur qui vous faites descendre vos grâces. Avec de telles dispositions, vous voulez qu'on espère tout de vous. Non, Seigneur, ce ne sera point une espérance stérile et paresseuse que la mienne, mais pratique et agissante; ce sera une espérance fondée sur la réformation, sur la sanctification de ma vie. J'observerai votre loi, et vous accomplirez vos promesses, en me recevant dans la bienheureuse éternité, où nous conduise, etc.

SERMON XI.

SUR LE SOIN DU SALUT.

Onzième prétexte. — *J'ai des affaires.*

Hæc cogitaverunt, et erraverunt : excæcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont pensé, et ils se sont trompés: car leur malice les a aveuglés (*Sap.*, *ch.* II)

Si l'âme raisonnable, selon la pensée de Tertullien, est semblable au feu, et que la nature de l'un et de l'autre consiste particulièrement dans l'action, il ne faut pas s'étonner que l'âme, comme le feu, soit dans un mouvement continuel, et que, lors même que le corps repose, celle-ci néanmoins veille toujours et qu'elle agisse sans relâche. Mais ce qui doit paraître bien étrange, c'est que souvent cette âme, si vigilante et si active, s'arrête à de vains amusements, dont on ne devrait point s'occuper, et que, négligeant la première de toutes les affaires, elle s'attache à mille autres, qui doivent nous être ou indifférentes ou même suspectes. Ce qu'il y a encore de plus surprenant, c'est que nous prétendons nous servir de cet embarras des affaires du siècle, comme d'un légitime prétexte pour nous dispenser de travailler à l'affaire du salut. Je suis accablé, dit-on, et la multitude des occupations où je me trouve dans le monde, et qui se succèdent les unes aux autres, m'empêche de vaquer, autant que je le voudrais, au service de Dieu, et de penser sérieusement à me sauver.

Déplorable aveuglement! dont saint Bernard s'est plaint longtemps avant moi. Que fait l'homme? dit ce Père, et avec quel ordre travaille-t-il dans la vie? C'est à des choses inutiles qu'il s'adonne d'abord, et tout ce qui est hors de lui emporte ses premiers soins, tandis qu'il se néglige lui-même, et que, dans la distribution qu'il fait de son temps, il se partage le dernier. Cependant que doit-il estimer plus que lui-même? *Sibi deberet esse primus; sed sibi est novissimus* (*Bern.*). Tâchons de corriger aujourd'hui ce désordre, et, pour entrer d'abord en matière, je veux vous montrer, chrétiens, que vous devez, avant toutes choses, travailler à l'affaire de votre salut. Pourquoi? Pour trois raisons : premièrement, parce que, de toutes les affaires, c'est l'affaire du salut qui vous touche de plus près; secondement, parce que, de toutes les affaires, c'est l'affaire du salut qui vous importe le plus; troisièmement, parce que, de toutes les affaires, c'est l'affaire du salut qui vous regarde uniquement. En trois mots qui partageront ce discours, l'affaire du salut, c'est votre affaire, c'est votre importante affaire, c'est votre unique affaire. Le sujet demande toute attention, après que nous aurons imploré le secours de Marie, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je dis, chrétiens, que le salut est de toutes les affaires celle qui vous touche de plus près; que c'est votre affaire. En voici les preuves : 1° c'est l'affaire dont Dieu vous a tous chargés en particulier; 2° c'est une affaire que nul autre sans vous ne peut faire réussir; 3° c'est une affaire dont vous devez seuls porter la perte ou le gain. Ecoutez-moi.

Oui, mes frères, le salut est votre affaire; et je dis, en premier lieu, que c'est l'affaire dont Dieu vous a tous chargés. Il n'était pas nécessaire que Dieu vous créât. Le monde a été longtemps sans vous, et le monde, sans vous, ne laisserait pas encore de subsister. Il n'était pas plus nécessaire que Dieu, en vous créant, vous fît naître dans la richesse, dans la puissance, dans la grandeur. Ces qualités ne sont pas absolument attachées à la nature de l'homme; mais, après vous avoir créés, il fallait que Dieu vous donnât une fin, et il ne pouvait vous en donner une autre que de l'honorer et, en l'honorant, de vous sauver. Tout ce que vous faites doit donc aller là : voilà l'affaire qui vous presse, et le matin, et le soir, en tout temps. Pensez-y, mes chers auditeurs; je ne puis trop fortement vous y exhorter, après l'Apôtre. *Rogamus vos, fratres, ut abundetis magis, et operam detis : ut quieti sitis, et ut vestrum negotium agatis* (I *Thess.*, IV). Je vous prie, mes frères, de faire tous les jours de nouveaux efforts, d'avancer sans cesse de vertus en vertus, et de travailler, sans vous lasser, à votre propre affaire, c'est-à-dire à votre salut. Pourquoi? *Ut quieti sitis,* afin que vous vous mettiez par là en repos. Ce mot est remarquable. Comme si saint Paul voulait dire: Ne vous embarrassez point de toutes les autres affaires, elles ne le méritent pas; au moins ne vous en laissez point inquiéter, et pourvu que votre salut soit à couvert, et que vous ayez lieu de le croire, soyez en paix sur tout le reste, et abandonnez-le à la divine Providence.

Car en quoi consiste tout l'homme? dit Salomon? C'est à craindre Dieu, à lui obéir, à garder sa loi, et à s'assurer de la sorte le salut éternel : *Deum time, et mandata ejus observa : hoc est enim omnis homo* (*Eccl.*, XII). Ainsi, qui que vous soyez, reprend saint Ambroise, en quelque état que vous vous trouviez, songez à vous : *Attende tibi* (*Ambr.*). A vous, dis-je, poursuit ce Père, et non point à vos revenus ni à votre argent : *Tibi, inquam, non pecuniæ tuæ* (*Idem*). A vous, dis-je, et non point à vos terres ni à tous vos autres héritages : *Tibi, inquam, non possessionibus tuis* (*Idem*). A vous, dis-je, et non point aux aises ni à la santé de votre corps : *Tibi, inquam, non viribus corporis* (*Idem*). A vous, dis-je (ah! chrétiens, la grande parole! ne l'oubliez jamais), à vous,

à votre âme, à ce précieux talent que Dieu vous a confié, à cette partie de vous-même la plus noble et par conséquent la plus digne de toute votre application : *Tibi, inquam, hoc est, animæ tuæ, in qua te potiorem esse nosti* (*Ambr.*). Vous rendrez compte de ce trésor à Dieu qui vous l'a mis entre les mains pour le conserver. N'y épargnez rien : c'est une affaire personnelle pour vous, et dont Dieu même, en second lieu, vous a tellement imposé le soin, qu'il n'y a que vous qui la puissiez faire réussir.

Quand nous voyons un homme s'embarquer dans une affaire dont il n'est pas capable, nous disons que ce n'est pas son affaire, et nous jugeons que la suite en sera apparemment malheureuse. Mais si au contraire l'entreprise n'a rien qui passe ses forces et qui ne lui convienne : C'est son affaire, disons-nous; il y a sujet d'espérer qu'il en sortira avec avantage. Or, l'affaire du salut, chrétiens, dépend absolument de vous; vous pouvez, en y travaillant, vous répondre du succès ; mais si vous la négligez, elle est infailliblement perdue. Car Dieu, dit saint Augustin, qui vous a créé sans vous, ne vous sauvera jamais sans vous ; et quand toute l'Eglise s'emploierait à votre sanctification, si vous ne faites pas les avances nécessaires de votre part, et que vous ne commenciez pas, comme Dieu le veut, tous les secours de l'Eglise demeureront sans effet.

Voulez-vous une belle figure de cette vérité? je la trouve dans l'Evangile. La Chananéenne, cette mère si généreuse et si tendre, s'adressa à tous les apôtres pour demander à Jésus-Christ la guérison de sa fille, qui était tourmentée du démon. Les apôtres furent touchés de sa prière, ils en parlèrent à leur Maître, ils le conjurèrent de soulager la peine de cette mère affligée et de lui accorder ce qu'elle souhaitait si ardemment. Aussi bien, dirent-ils, elle crie après nous jusqu'à se rendre importune : *Ecce clamat post nos* (*Matth.* XV). Toutefois les apôtres ne purent rien obtenir. Que fait cette femme? Bien loin que ce refus la rebute, il ne fait que l'encourager davantage ; tout son amour, ou plutôt toute sa douleur se réveille; et dans le nouveau sentiment qui l'anime, elle perce la foule, elle se présente elle-même devant le Sauveur du monde, elle se jette à ses pieds : Seigneur, s'écrie-t-elle, ayez pitié de moi. Chose étrange, elle est écoutée, et presque au même moment sa fille est guérie. Quelle conduite de Jésus-Christ! demande saint Jean Chrysostome : il ne donne rien à la prière de ses apôtres, et il reçoit favorablement celle d'une païenne et d'une étrangère! Que veut dire cela? Je vais vous l'apprendre : c'est pour vous faire connaître, mes frères, que Dieu aime mieux vos prières, je dis les vôtres, tout criminels que vous êtes à ses yeux ; les vôtres, tout engagés que vous êtes dans le vice, que celles que pourraient faire tous les saints en votre faveur. Saint Chrysostome s'en est expliqué de la sorte, et je ne le dis qu'après lui : *Mavult Deus orationem vestram, inquam, qui rei estis, quam sanctorum pro vobis* (*Chysost.*). Tandis que la Chananéenne fait seulement agir les apôtres et qu'elle s'en repose uniquement sur eux, elle n'a rien à attendre de Jésus-Christ. Mais dès qu'elle va en personne le trouver, qu'elle pleure devant lui, ses vœux sont pleinement et promptement accomplis. Ainsi, dans l'affaire du salut, comptez premièrement sur vous-même et sur vos bonnes œuvres : priez, veillez, jeûnez, mortifiez-vous, faites l'aumône, méditez, fréquentez les sacrements; sans cela tous les autres secours vous seront inutiles et peut-être même préjudiciables. Ils vous seront inutiles : car que peuvent faire les saints en priant pour nous? Une seule chose, c'est que leurs prières nous attirent de nouvelles grâces. Mais pourquoi ces grâces? est-ce afin de vous entretenir dans une molle indolence? ou n'est-ce pas plutôt afin de renouveler toute notre ferveur? D'où il s'ensuit qu'elles supposent toujours de notre part, pour avoir toute leur efficace, du soin et de l'action. Autrement, j'ajoute que les prières mêmes de nos plus zélés intercesseurs auprès de Dieu nous deviendront souvent préjudiciables, en nous inspirant une confiance présomptueuse, et nous conduisant peut-être insensiblement par là à l'impénitence finale. Il est donc d'une importance extrême que vous travailliez à l'affaire de votre salut, non-seulement parce que c'est l'affaire que Dieu a commise à votre vigilance, non-seulement parce que Dieu l'en a fait dépendre, mais, en troisième lieu, parce que tout le bien qu'il y a à espérer, et tout le mal qu'il y a à craindre, si elle réussit ou ne réussit pas, vous regarde uniquement et en personne.

Il n'en est pas ainsi de toutes les autres affaires. Un père et une mère travaillent, mais c'est moins pour eux que pour leur famille. Un marchand perd et gagne ; mais ce n'est pas seulement pour lui, c'est pour ceux encore qui lui sont associés. Au lieu que dans l'affaire du salut, vous ne gagnez et vous ne perdez que pour vous. Chacun, dit saint Paul, portera son fardeau : *Unusquisque onus suum portabit* (*Galat.* VI). Chacun rendra compte pour soi ; chacun moissonnera à proportion de ce qu'il aura semé : *Quæ seminaverit homo, hæc et metet* (*Ibid.*). Chacun sera présenté au tribunal de Dieu pour recevoir, ou le châtiment de ses offenses, ou la récompense de ses saintes actions : *Ut referat unusquisque prout gessit, sive bonum, sive malum* (I *Cor.*, V). Voilà le pur langage de l'Ecriture. De sorte que personne, si vous vous sauvez, ne pourra diminuer votre bonheur en le partageant avec vous ; mais aussi personne, si vous vous damnez, ne pourra soulager votre peine, en y participant.

Y faites-vous quelquefois réflexion, chrétiens? Mais si vous n'y pensez pas, est-il une négligence plus criminelle que la vôtre? et si vous y pensez, est-il un endurcissement pareil à celui de votre cœur? Où est votre zèle? où sont les mesures que vous prenez pour une affaire qui vous regarde aussi particulièrement que s'il n'y avait que vous au

monde? De quel œil verriez-vous un homme s'agiter, se tourmenter, se donner mille mouvements inquiets, pour une affaire étrangère et même de nulle conséquence; tandis que dans une affaire essentielle pour lui, il demeurerait tranquille et indifférent? L'insensé qu'il est! diriez-vous; il abandonne toute sa fortune pour s'attacher à une bagatelle. Tel serait le jugement que vous en porteriez. Mais ce que vous condamneriez, ne le faites-vous pas? Car, hélas! que n'avez-vous les yeux de la foi, ou du moins ceux de la raison, assez épurés pour bien juger de votre conduite dans l'affaire du salut? Vous rougiriez de vous-mêmes devant Dieu, vous seriez saisis d'un étonnement pareil à celui d'un voyageur, qui, le matin, dès que le jour commence à paraître, aperçoit un précipice affreux sur le bord duquel il a marché durant la nuit. Vous vous écrieriez avec Salomon, et vous auriez bien plus lieu de dire que lui: *Stultissimus sum virorum* (*Prov.* XXX). Je suis le plus aveugle de tous les hommes. On me prend pour un grand génie, on se persuade que je suis un homme habile et fort versé dans la connaissance des affaires; mais quand au fond je viens à examiner ce que je suis et ce que je fais, je suis contraint de l'avouer, qu'il n'y a pas une folie semblable à la mienne: *Stultissimus sum virorum.* Je fais bien les affaires des autres, et j'oublie mes propres intérêts. J'établis ma famille, je place mes enfants, et je me donne tout entier à cela; mais que deviendrai-je cependant moi-même? quelle sera ma destinée, non point tant dans cette vie que dans l'autre? Je n'en sais rien; et c'est à quoi peut-être je n'ai pas fait, jusqu'à présent, la moindre attention: *Stultissimus sum virorum.*

En vérité, messieurs, n'est-ce pas avoir pour les biens de la terre une étrange passion? n'est-ce pas pour une famille, pour des enfants, avoir une complaisance bien fatale, que de se perdre soi-même et de se damner pour eux? On laisse des héritiers qui vivent dans la splendeur et dans le faste, tandis qu'on souffre dans les tourments et qu'on brûle au milieu des flammes. Les enfants quelquefois se sauvent parmi leurs biens; et durant toute l'éternité les pères, pour fruit de leurs peines, n'en recevront, du haut de la gloire, que des reproches amers: *Discedite, maledicti* (*Matth.* XXV): allez, maudits de Dieu, et par conséquent maudits du ciel, et désormais nos ennemis. Il fallait être sages d'abord pour vous-mêmes, et n'aimer pas les autres plus que vous ne vous aimiez. On vous l'avait dit tant de fois, et vous y deviez bien prendre garde, que l'affaire du salut vous touchait en particulier et en personne. Vous n'avez pas vous-mêmes pensé à vous; nul jamais n'y pensera.

Sur cela, il fait beau vous entendre dire, chrétiens, que vous prendrez vos précautions, ou que vous les avez déjà prises; que vous ordonnerez, en mourant, des aumônes, des prières, pour le soulagement de vos âmes, et que vous en chargerez ceux qui viendront après vous. Je ne prétends pas condamner cette sainte pratique, et je loue même au contraire là-dessus votre piété; mais le plus sûr, après tout, c'est de mettre vous-mêmes la main à l'œuvre et de travailler durant la vie. Car, si vous êtes surpris, sans avoir le temps ni les moyens de déclarer vos volontés; ou si, en les déclarant, vous manquez peut-être à les expliquer assez bien pour n'y rien laisser d'incertain et de litigieux: qu'arrivera-t-il? ce qui arrive tous les jours: et il est important de vous prévenir sur un point, dont les conséquences peuvent être si funestes pour vous. Le barreau sera rempli de contestations de vos héritiers, ils partageront entre eux, ils se disputeront les uns aux autres votre succession. Cependant, maîtres de vos biens, ou occupés à les recueillir, au milieu du tumulte et des embarras de la chicane, se souviendront-ils de vous? ou, s'ils s'en souviennent, sera-ce pour le repos de vos âmes? Je dis plus: ne méritez-vous pas qu'ils vous oublient tout à fait, et que Dieu le permette, puisque vous avez été les premiers à abandonner le soin que vous auriez dû avoir de vous-mêmes? C'est ainsi que Dieu châtie souvent un péché par un autre péché. Il punira votre négligence par la négligence de ceux qui vous doivent succéder, et sur qui vous aurez trop fait de fond. Ils ne songeront point à vous, et ils seront en cela criminels, il est vrai; mais vous n'en serez ni moins condamnés pour cela ni plus favorablement traités.

C'est donc un conseil bien salutaire que je vous donne, de vous faire vous-mêmes, par avance, les exécuteurs de vos dernières volontés, et d'en accomplir peu à peu tous les articles. Car, quand vous auriez si bien ménagé les choses, et mis un tel ordre à vos affaires, qu'il n'y eût rien à revoir après votre mort, ni nulle opposition à former: seront-ce proprement des bonnes œuvres pour vous? seront-ce des charités recevables, que des charités, que des bonnes œuvres faites par le ministère des autres? N'est-ce pas sur ce que vous aurez fait vous-mêmes que vous devez être jugés! et si la sainteté de la vie n'a pas précédé, à quoi peut servir tout ce qui vient après la mort?

Ayons la consolation, mes frères, au moment de la mort, d'emporter nous-mêmes dans nos mains les gages de notre salut. Ce que nous faisons par nous-mêmes dans la vie nous profite doublement: nous satisfaisons à la justice de Dieu pour le passé, et nous attirons sur nous les grâces de sa miséricorde pour l'avenir. Nous amassons un fonds de mérites, que Dieu saura bien nous représenter quand il sera nécessaire. Il y a tant d'années, vous dira-t-il, que vous avez soulagé ce pauvre, que vous avez fait cette communion, que vous avez pratiqué cet exercice de pénitence. Voilà toutes vos actions, reconnaissez-les: ce sont les vôtres; je n'en ai rien perdu, vous n'en perdrez aussi jamais rien. Que ce témoignage sera doux et consolant! mais, au contraire, quel sujet de crainte, si vous vous trouvez les

mains vides devant Dieu! Quel désespoir, quand vous entendrez sortir de sa bouche ces redoutables paroles : *Redde rationem villicationis tuæ, jam enim non poteris villicare* (*Lucæ*, XVI). O homme! que j'avais chargé de vous-même et de votre âme, pensez présentement à m'en rendre compte. Vous voilà au bout de votre carrière, le temps est fini pour vous. Je vous destinais l'éternité, je voulais que ce fût le prix de votre ferveur; mais je ne vois ni prisons, ni hôpitaux visités, ni larmes que vous ayez répandues, ni prières que vous m'ayez adressées, ni abstinences, ni jeûnes, ni mortifications à quoi vous vous soyez condamné : vous n'avez rien fait pour votre salut. Cependant, c'était votre affaire, il y fallait donc travailler vous-même. C'était encore votre grande affaire, votre importante affaire : et, par conséquent, il y fallait travailler plus qu'à toutes les autres. Nous l'allons voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Une affaire devient importante : 1° par la grandeur des biens qu'elle nous procure, si elle réussit; 2° si elle ne réussit pas, par la qualité des maux qu'elle nous attire et qui en sont les suites nécessaires. Ainsi une affaire qui va à l'établissement de toute une famille ou à sa ruine totale, passe dans le monde pour une affaire d'une extrême conséquence. Or si nous prenons cette règle pour juger de l'importance du salut, nous conviendrons bientôt que c'est notre plus grande affaire, et nous conclurons aisément que nous n'y devons rien négliger.

De quoi s'agit-il dans l'affaire dont je parle? et si vous vous sauvez, chrétiens, quel gain faites-vous? Apprenez-le. Vous gagnez des biens infinis et tels, dit l'Apôtre, que l'œil n'a jamais rien vu, que l'oreille n'a jamais rien entendu, ni l'esprit n'a jamais rien compris qui les égale : *Nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit* (I *Cor.*, II). Vous gagnez des biens qui surpassent tous les désirs de l'homme, ajoute saint Augustin: *Vota et desideria transcendunt* (*August.*); des biens que vous pouvez bien mériter et acquérir, mais que vous ne pouvez assez estimer : *Acquiri possunt, æstimari non possunt* (*Idem*). Vous gagnez des biens purs par l'éloignement de tout ce qui les peut altérer; entiers par l'assemblage de tout ce qui peut les perfectionner; éternels, par une durée que rien ne doit jamais terminer; des biens, continue saint Augustin, si excellents et si relevés que, quelque chose que vous donniez pour les acheter, on peut dire toujours qu'ils ne vous coûtent rien, tant ils sont au-dessus de tout ce qu'ils vous coûtent : *Gratis datur, quando tam grande est quod emitur* (*Aug.*). Vous gagnez des biens qui ont tout l'avantage du désir sans en avoir le mal, et tous les fruits de la plénitude sans en ressentir la peine. Je m'explique. Le mal du désir, c'est la privation de ce qu'on souhaite et la crainte de ne pouvoir l'obtenir; le mal de la plénitude, c'est le dégoût de ce qu'on possède et dont on se lasse bientôt. Le bien du désir, c'est l'espérance; le bien de la plénitude, c'est le rassasiement et la paix. Or, dans les biens du ciel, dans ces biens que vous gagnez en vous sauvant, il y a de l'espérance sans inquiétude et du rassasiement sans dégoût. On a toujours ce que l'on désire, et l'on désire toujours ce que l'on possède : *Non satiatur oculus visu, nec auris impletur auditu* (*Aug.*). Que dirai-je davantage? Vous gagnez des biens qui ont été le prix même du sang de Jésus-Christ, des biens où le Seigneur prend plaisir à faire éclater sa magnificence, et où il trouve lui-même, tout Dieu qu'il est, toute sa félicité: *Intra in gaudium Domini tui* (*Matth.*, XXV, 21). Tout cela est renfermé dans le salut.

Encore, si votre malheur, en manquant l'affaire du salut, se bornait à la perte de ces biens! Je sais que ce serait toujours une perte infinie, et que la plus cruelle peine des réprouvés sera de penser éternellement à ce qu'ils auront perdu. Mais d'ailleurs de quels maux êtes-vous menacés? Maux innombrables par leur multitude; maux insupportables par leur rigueur; maux sans relâche et sans fin par leur durée. Ce sera dans ce lieu de tourments, qui doit être votre partage, si le ciel n'est pas votre récompense; ce sera là, dis-je, que les pécheurs de la terre, selon l'expression du prophète, boiront jusqu'à la lie de la fureur et de l'indignation de Dieu, sans pouvoir jamais l'épuiser : *Verumtamen fæx ejus non est exinanita, bibent omnes peccatores terræ* (*Psal.* LXXIV). Tout contribuera à leur supplice : le passé, le présent, l'avenir. Le passé, source intarissable de regrets, les déchirera. Le présent, accompagné de mille douleurs, les accablera. L'avenir, sans terme et sans ressource, les désespérera.

C'est donc, mon cher auditeur, entre deux éternités, pour ainsi dire, que vous marchez, l'une bienheureuse, l'autre malheureuse. L'affaire du salut consiste dans le choix que vous avez à faire de l'une ou de l'autre et dans les moyens que vous prenez pour mériter celle-là et pour éviter celle-ci. Choix nécessaire. Comprenez, s'il vous plaît, ma pensée. Il y a des affaires dans le monde où l'on pourrait s'engager, mais où il est libre aussi de n'entrer point, et où les plus sages en effet demeurent neutres et sans parti. Mais il n'y a point ici de milieu : il faut se déterminer, il faut gagner ou perdre, c'est une affaire indispensable; la vie ne nous est donnée que pour y penser. Un marchand peut demeurer tranquille dans le port et ne pas s'exposer aux naufrages de la mer. On peut dans un procès, tellement accommoder ensemble les deux parties, qu'il n'y ait de part et d'autre ni dommage à souffrir, ni avantage à retirer. On peut, dans une bataille, laisser le succès tellement incertain, qu'il n'y ait ni victorieux ni vaincu. Mais à l'égard du salut, à l'égard de l'âme, point d'accommodement. Il faut être ou couronné dans le ciel, ou réprouvé dans l'enfer. Heureux éternellement, si je la garde, cette âme si chère, et si je la préserve des piéges et de la fureur du

l'ennemi qui cherche à me la ravir! Mais malheureux éternellement, si elle m'est enlevée! Je n'ai que celle-là; et, comme dit David, c'est mon unique. Après une perte de cette nature, je n'ai plus rien à espérer, ni en cette vie, ni en l'autre.

Cela supposé, chrétiens, est-ce trop dire, quand je dis que votre plus grand intérêt est attaché à l'affaire de votre salut? Bien loin d'en dire trop, je ne dis pas même encore tout ce qu'il faudrait dire; je n'ai point de termes assez forts pour m'exprimer. Je ne puis vous le répéter assez souvent, ni assez hautement m'écrier après Jésus-Christ : Que sert à un homme de gagner tout le monde, s'il perd son âme? *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur* (*Matth.*, XVI)? Que cette leçon est solide et belle! Je voudrais vous l'imprimer tellement et dans l'esprit et dans le cœur, qu'elle devînt partout la règle de votre conduite. Il ne faut point d'autre réflexion pour sanctifier toute votre vie

Il n'en fallut point d'autre pour affermir un grand pape contre les pressantes instances d'un prince, qui le faisait solliciter touchant une affaire où la conscience se trouvait blessée, et qui, par là même, devenait dangereuse pour le salut. Si j'avais deux âmes, répondit le souverain pontife à l'ambassadeur qui lui parlait, peut-être j'en risquerais une pour contenter votre maître; mais puisque je n'en ai qu'une, je la conserve précieusement, et je n'ai garde de la perdre par une lâche complaisance. Tertullien l'avait déjà dit; et nous pouvons prendre à peu près dans le même sens les paroles de ce Père : *Non emo capite coronam* (*Tertul.*) : Je n'achète point une couronne au prix de ma tête; comme s'il voulait dire : le monde a beau m'offrir biens, honneurs, plaisirs; s'il faut pour cela donner sa vie et livrer son âme, je renonce à tous les biens, à tous les honneurs et à tous les plaisirs du monde. Car à quoi toute la fortune du siècle, à quoi la plus brillante couronne me pourrait-elle alors servir : *Non emo capite coronam;* c'est ainsi que parlait Tertullien, ou plutôt c'est ainsi que le fait parler le meilleur de ses commentateurs.

De là, chrétiens, il est aisé de reconnaître l'illusion qui vous trompe, quand vous faites votre principale étude d'amasser, aux dépens de votre salut, des biens périssables, et que vous vous y appliquez avec tant d'ardeur et tant d'avidité. Je n'ai qu'une âme, disait saint Eucher, mais j'ai deux vies, la vie de l'âme et celle du corps. La première ne finira jamais, l'autre finira bientôt. Là-dessus, si je consulte la prudence, que doit-elle me dicter? Ah! que me servira d'avoir été puissant, riche, heureux sur la terre, d'avoir tenu les rangs les plus honorables et rempli les premières places, si tout à coup, condamné à disparaître après m'être à peine montré un moment, je tombe de ce haut degré d'élevation dans un malheur éternel? Au contraire, quand je me serais vu dans la vie présente réduit aux plus fâcheuses extrémités, méprisé, délaissé, persécuté, aurai-je lieu de plaindre mon sort, si de cette misère temporelle je passe à un bonheur qui n'aura point pour moi de terme?

Riches et pauvres, écoutez donc ce que je vais vous dire (c'est saint Augustin qui parle) : *Audite me, divites, audite me, pauperes* (*August.*); riches, qu'avez-vous, si vous ne possédez pas Dieu? *Divites, quid habetis, si Deum non habetis*(*Idem*)? Pauvres, que n'avez-vous pas si vous possédez Dieu et si vous devez éternellement le posséder? *Pauperes, quid non habetis si habetis Deum* (*Idem*)! A quoi devez-vous travailler davantage, qu'à acquérir ce souverain bien, puisque sans lui vous n'avez rien, fussiez-vous d'ailleurs dans la plus abondante fortune du siècle, au lieu que vous avez tout avec lui, n'y eût-il rien du reste à attendre pour vous dans le monde?

Je conclus cette seconde partie par une pensée, dont je vous ai déjà insinué quelque chose et que je reprends. Je rappelle dans mon esprit les saints mystères d'un Dieu fait homme, dont nous devons célébrer dans peu de jours la naissance. De sa crèche je le suis, pour ainsi dire, pas à pas jusqu'à sa croix. Quelle pauvreté! quels abaissements! que de démarches, de courses, de fatigues! que d'ignominies, de persécutions, de souffrances! Pourquoi tout cela? Pour votre salut, chrétiens, et pour le mien. Le Dieu que nous adorons a formé le monde d'une parole, il le conserve encore sans peine, il le gouverne sans embarras. Mais quand il a voulu travailler au salut de l'homme, il s'est humilié et anéanti, il a prié, veillé, jeûné, pleuré, tremblé, il s'est soumis à la mort, et à la mort la plus cruelle. Toutefois quelle estime faisons-nous d'une affaire qu'un Dieu a tant estimée? que voulons-nous qu'elle nous coûte à nous-mêmes? quels soins, quelles veilles, quels jeûnes, quelles mortifications? Lâches chrétiens, confondons-nous devant Dieu. Ce Dieu tout-puissant s'est joué, en quelque sorte, dans toutes les autres affaires; mais dans l'affaire de notre salut, il a sué jusqu'à du sang. Et nous, nous nous jouons dans cette grande affaire, tandis que nous nous consumons en de vaines affaires qui nous amusent, que dis-je? qui nous occupent tout entiers et qui nous damnent! Cependant y a-t-il d'autres affaires pour vous que celle du salut? ce n'est pas seulement votre affaire, votre importante affaire, mais encore votre unique affaire. Je vais vous le montrer dans la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Nous n'avons qu'une affaire au monde, c'est le salut. Cette proposition se vérifie en deux manières : premièrement, le salut est, à proprement parler, la seule affaire dont Dieu nous ait donné le soin; secondement, c'est aussi, à le bien prendre, la seule affaire qui mérite par elle-même nos soins. Il semble que je rentre dans les mêmes pensées, mais je vais bientôt, et en peu de mots, vous en faire connaître la différence.

Je vous ai dit d'abord, chrétiens, que Dieu

vous a tous chargés de l'affaire de votre salut. Je dis plus maintenant, et j'ajoute que c'est proprement la seule affaire dont Dieu vous a chargés. Pourquoi? C'est que le salut n'est pas seulement notre fin, selon le principe que j'ai établi en commençant ce discours; mais notre dernière fin. Or, la fin dernière, dit saint Thomas, est unique, elle consiste en quelque chose de simple, en sorte que tous les moyens particuliers, quoique plusieurs en nombre et en espèce, se réduisent là, comme les rayons de la circonférence vont tous aboutir à leur centre. Un capitaine forme le siége d'une place; pour cela, il faut ouvrir la terre, poster des troupes, battre des murailles: voilà bien des affaires; cependant, nous disons qu'il n'en a qu'une, parce qu'il n'a qu'une fin, qui est la réduction de la place qu'il attaque. Ceci est encore plus vrai dans l'affaire du salut, parce que c'est tellement la fin de toutes choses, qu'on ne peut rien se proposer au delà. Je sais qu'il y a dans le monde bien des emplois, tous différents, qu'il y a divers états, divers exercices. L'éducation des enfants, l'entretien d'une famille, les fonctions d'une charge, ce sont, en apparence, autant d'affaires, toutefois ce n'en est qu'une, parce que tout cela, dans le dessein de Dieu et dans l'intention même, ou actuelle, ou habituelle, que nous devons tous avoir, n'a de rapport qu'à un même terme, qui est le salut.

Aussi, est-il vrai que le salut est la seule affaire qui soit digne par elle-même de nos soins. Toutes les autres, dans leur succès le plus heureux, nous donnent des espérances trop bornées, trop passagères, trop mêlées d'amertume, trop peu proportionnées à la noblesse de notre tête. Ce ne sont donc point de véritables affaires, auprès d'une affaire en quelque sorte infinie et telle que je vous l'ai dejà représentée; d'une affaire de tous les lieux, de tous les peuples, de toutes les conditions, de tous les âges, et comme quelques Pères l'appellent, de tous les siècles: *Negotium omnium sæculorum*. Ce n'a point été assez de lui donner. pour son importance, le premier rang parmi les affaires des hommes. Les hommes n'en ont point d'autres que celle-là. Saint Eucher le disait: Je ne suis en peine que d'une affaire; tout le reste, après elle, ne m'est rien · *Unum mihi negotium est, et præter illud nihil curo* (*Eucher.*). Il avait bien raison de le dire; puisqu'il avait appris de Jésus-Christ qu'il n'y a qu'une chose nécessaire, et que c'est le salut: *Porro unum est necessarium* (*Luc.*, X).

Le Fils de Dieu ne nous donne pas moins à connaître cette vérité, par son exemple, que par ses paroles; puisque tout ce qu'il a fait sur la terre, et tout ce qu'il a souffert, il ne l'a souffert, il ne l'a fait que pour notre salut. Prenez bien garde, que je ne vous dis plus seulement, comme je l'ai dit, qu'il a travaillé et qu'il a souffert pour notre salut; mais qu'il n'a travaillé que pour cela, qu'il n'a souffert que pour cela: qu'il a donc regardé le salut comme une affaire unique, et en comparaison de laquelle toutes les autres ne sont rien. Non, mes frères, si le Sauveur du monde s'est revêtu de notre chair, s'il a vécu parmi les hommes et s'il est mort, ce n'a été, ni pour nous enrichir, pour grossir nos revenus, pour accroître nos héritages, pour rendre nos campagnes plus fertiles et nos moissons plus abondantes; ni pour nous agrandir, pour nous ouvrir le chemin aux dignités et aux emplois, pour nous maintenir dans l'estime, dans la réputation, dans l'autorité, dans l'éclat; ni pour nous procurer les douceurs, les plaisirs de la vie, et pour nous y faire un sort tranquille et heureux: mais ç'a été pour nous sauver. Point d'autre vue que celle-là, par rapport à nous. L'ouvrage du salut de l'homme accompli, il ne lui restait plus rien à faire sur la terre. Tout était consommé, parce que c'était le seul dessein pour lequel il avait été envoyé, et qu'il ne s'était proposé lui-même nulle autre chose.

Or, de là quelle conclusion? Que nous devons donc nous employer uniquement à l'affaire du salut. C'est trop peu, que de lui donner nos premiers soins, comme à notre première affaire: c'est trop peu que de lui donner nos plus grands soins, comme à notre plus grande affaire. J'ajoute, que nous lui devons donner tous nos soins, comme à notre unique affaire. Est-ce à dire qu'il faut abandonner toutes les autres affaires? Non. Mais je veux seulement vous faire entendre que toutes les affaires doivent être référées au salut, et qu'il doit être le centre de toutes nos actions, et le motif principal qui les anime et qui les sanctifie.

Comme ce point est important, il est nécessaire de vous le faire bien comprendre. Quand je dis que vous devez vous employer uniquement au soin de votre salut, je ne veux pas dire que vous ne devez plus penser, ni à votre établissement temporel, ni a la conservation de vos biens, ni à votre ménage, à votre négoce, à votre emploi. Ce serait renverser toute l'économie du monde. Mais je prétends seulement, que vous ne devez rien faire en cela et pour cela qu'en vue du salut. Ainsi, un prince s'emploie uniquement au soin de son salut, lorsqu'il s'applique tellement au gouvernement de ses états, qu'il ne se propose rien autre chose que d'exécuter les volontés du premier Maître, qui l'a fait monter sur le trône et revêtu de l'autorité royale pour maintenir l'ordre et la discipline parmi ses peuples. Un magistrat s'emploie uniquement au soin de son salut, lorsqu'il s'adonne tellement à dispenser la justice, qu'il n'a point d'autre but que de remplir les desseins de Dieu, qui lui a mis le pouvoir en main, pour défendre l'innocence et pour soutenir le bon droit. Un négociant, un marchand s'emploie uniquement au soin de son salut, lorsqu'il vaque tellement à son commerce, qu'il n'a point d'autre désir que de se conformer au Seigneur qui l'a placé dans une telle condition. Un père et une mère s'emploient uniquement au soin de leur salut, lorsqu'ils travaillent tellement dans

leur domestique, qu'ils n'ont point d'autre motif dans leur travail que de suivre la vocation du ciel, et d'obéir aux lois de la Providence, qui veut les conduire par là et les sauver. J'en dis autant d'un homme d'épée, au milieu du tumulte et du bruit des armes; d'un homme d'affaires, parmi les embarras du siècle; d'un homme d'Eglise, dans les fonctions de son ministère. Et c'est ce qui nous fait bien connaître notre folie, lorsque nous nous damnons par les mêmes choses à quoi Dieu a attaché notre prédestination et notre salut.

Je finis par le souhait de Moïse. Il vous regarde chrétiens, et c'est un des vœux de mon cœur les plus sincères et les plus ardents : *Utinam saperent, et intelligerent, ac novissima providerent* (*Deut.*, II) ! Or, si les hommes savaient bien ce qu'ils ont à faire dans la vie : *Utinam saperent!* S'ils ne se contentaient pas là-dessus d'une connaissance générale et vague; mais s'ils en faisaient le sujet ordinaire de leurs réflexions et de leurs plus profondes réflexions : *Et intelligerent!* Si, au lieu de s'attacher tant au présent, ils prenait bien garde à l'avenir; à cet affreux avenir, s'ils y sont réprouvés; à cet heureux avenir, s'ils y sont couronnés; à cet avenir éternel, dont on ne revient point, et que les siècles ne termineront jamais : *Ac novissima providerent!* Qu'ils seraient bientôt détrompés de toutes les fausses idées qui les jouent et qui les perdent en les jouant et en les trompant. Il n'en a pas fallu davantage pour convertir les pécheurs les plus endurcis. Il n'en faudrait pas davantage pour vous toucher vous-même, mon cher auditeur, et pour vous inspirer un soin tout nouveau de votre salut : *Utinam saperent, et intelligerent, ac novissima providerent.* Vous y penserez, mais quand? Lorsque la mort venant à séparer votre âme de votre corps, et que, vous arrachant de ce monde pour vous faire passer à l'autre, vous n'apercevrez plus devant vous que ces deux termes, le salut ou la damnation; que vous les verrez de près, et que vous n'en pourrez plus détourner vos yeux. Vous y penserez, mais quand? Lorsque porté devant le tribunal de Dieu, vous attendrez de lui votre sort, ses bénédictions ou ses anathèmes, ses récompenses ou ses foudres; et que vous connaîtrez, par une épreuve sensible, de quelle conséquence il était pour vous de mériter l'un et de vous garantir de l'autre. Vous y penserez, mais quand? Hélas! peut-être lorsque, précipité dans l'enfer, vous souffrirez au milieu des flammes, et que vous apprendrez qu'il n'y a plus de salut pour vous. Ah! mon cher frère, sera-t-il temps alors d'y penser? et quel désespoir de n'y avoir pas pensé plutôt! Plus de salut! C'était néanmoins mon affaire; c'était ma grande affaire; c'était mon unique affaire. Mon affaire! et je l'ai oubliée comme si c'eût été l'affaire d'un autre. Ma grande affaire! et je l'ai méprisée comme si c'eût été la moindre des affaires. Mon unique affaire! et de toutes les affaires, c'est la seule que j'ai abandonnée. Plus de salut! Si je pouvais, par tous les tourments que j'endure, après un siècle, après des millions de siècles, réparer la perte que j'ai faite; rien ne me coûterait, et je ne croirais jamais racheter trop cher un bien que je ne puis assez estimer. Eh! il y a eu un temps où je pouvais, dans le cours de quelques années, dans le cours même d'un seul jour bien employé, me l'assurer. Plus de salut! O illusion! ô renversement! J'amassais des trésors périssables, et j'ai perdu des richesses immortelles. J'étais idolâtre d'une gloire mondaine, et j'ai perdu une gloire céleste. Je voulais me faire un bonheur apparent, et j'ai perdu la véritable félicité, qui m'était réservée.

Revenons-en toujours, mes frères, aux mêmes paroles et au même sentiment du saint législateur : *Utinam saperent, et intelligerent, ac novissima providerent!* Assez et trop de vues, de délibérations, de conseils, de mesures, de démarches, pour paraître dans le monde et s'y distinguer, pour se faire une condition aisée et opulente, pour accumuler fonds sur fonds, pour soutenir de grosses dépenses en ameublements, en habillements, en équipages, en divertissements, en parties, en jeux. Voilà le premier, ou, pour mieux dire, l'unique mobile qui remue tant de machines, qui fait jouer tant de ressorts, qui fait former tant d'entreprises, qui fait supporter tant de fatigues, qui fait essuyer tant de périls, qui fait traverser tant de mers, qui fait aller, venir, méditer, veiller. Dieu, témoin de tant de mouvements inutiles et même nuisibles, dont tout le fruit est de nous lasser et de nous égarer, Dieu créateur, Dieu sauveur des âmes, qui en connaissez tout le prix, et qui les voyez se jeter en aveugles dans l'abîme, rompez Seigneur, rompez le charme qui nous séduit; ouvrez les yeux à votre peuple, et faites-lui connaître ses vrais intérêts. Souvenez-vous que ce sont des âmes créées à votre image et faites pour vous. Ne permettez pas que l'ennemi vous enlève un héritage que vous avez acheté si cher et que vous avez tant cultivé. Achevez ce que vous avez commencé; aidez-nous, par votre grâce, à la consommer nous-mêmes, cette œuvre si digne de vous et qui nous importe tant. Que ce soit là toute notre occupation sur la terre, jusqu'à ce que nous soyons parvenus à la sainte patrie, où vous nous appelez et où nous conduise le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit. *Ainsi soit-il.*

SERMON XII.

SUR LA FOI.

Douzième prétexte.—*J'ai la foi.*

Hæc cogitaverunt et erraverunt : excæcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont pensé, et ils se sont trompés; car leur malice les a aveuglés (*Sag.*, ch. II).

N'êtes-vous pas surpris, comme moi, messieurs, de voir les désordres qui se répandent tous les jours et qui règnent avec tant d'impunité dans le christianisme? Et n'au-

rais-je pas bien lieu de faire ici la même plainte que le prophète, lorsque,considérant Jérusalem sous l'image d'un corps languissant et malade, il s'écriait : Que depuis les pieds jusqu'à la tête, il n'y avait pas une partie qui fût saine : *A planta pedis, usque ad verticem, non est in eo sanitas* (*Isaïe*, I, 6). Ne poussons pas la métaphore plus loin et disons, sans figure, que dans toutes les conditions, depuis les plus relevées jusqu'aux plus basses, nous ne voyons que des vices qui dominent, et des crimes qui se commettent. En voulez-vous savoir la cause? Voici, ce me semble, la plus commune ; c'est qu'il n'y a presque plus de foi dans le monde, ou, pour parler plus juste, c'est qu'on se flatte trop aisément d'avoir la foi lorsqu'on n'en a que l'apparence et le nom. Or, le croyez-vous, en effet, mon cher auditeur, que vous l'avez cette foi sur laquelle vous appuyez vos espérances et qui devrait être le principe de votre salut? Comprenez-vous bien ce que vous dites quand vous tenez ce langage si ordinaire aux pécheurs : Je suis chrétien et la religion que je professe est sûre ; si j'étais engagé dans les ténèbres de l'idolâtrie, il faudrait plaindre mon sort, mais heureusement j'ai été élevé dans le sein de l'Eglise, je suis dans la bonne voie, je n'ai rien à craindre? Pour moi, je réponds sans hésiter que vous n'avez point la foi. Vous ne l'avez ni dans l'esprit, ni dans le cœur, ni dans la mémoire. En premier lieu, vous ne croyez point les vérités de la foi. En second lieu, vous n'aimez point les vérités de la foi. En troisième lieu, vous ne pensez point aux vérités de la foi. Vous ne les croyez point, première espèce d'infidélité qui regarde l'esprit.Vous ne les aimez point, seconde espèce d'infidélité qui regarde le cœur. Vous n'y pensez point, troisième espèce d'infidélité (permettez-moi cette application) qui regarde la mémoire. Ce seront aussi les trois parties de ce discours. Je ne viens pas jeter le scrupule dans vos âmes, mais je ne dois pas non plus souffrir que vous demeuriez dans l'illusion où vous êtes, et il est nécessaire de vous faire une fois connaître ce que c'est que d'être chrétien. Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

En conviendrez-vous avec moi, messieurs, et n'est-ce point une proposition trop hardie que j'avance, quand je dis qu'outre les impies déclarés, il y a dans la société même des fidèles, et au milieu de l'Eglise, des gens qui ont les dehors de la religion, qui entendent nos prédications, qui assistent à nos cérémonies, qui professent la même foi que nous et qui cependant ne l'ont pas? Je ne dis pas seulement qu'ils n'ont pas cette foi parfaite qui opère la charité comme parle saint Paul, mais je prétends qu'ils n'ont pas cette foi simple et prise en elle-même, qui consiste précisément à croire les vérités chrétiennes, qui nous distingue des athées et des idolâtres. Je ne le dirais pas avec une telle assurance, si je n'en avais saint Augustin pour garant, et si je n'étais fondé sur des preuves solides et convaincantes.

Je ne veux d'abord que la règle du bon sens. Comment puis-je penser que des gens ont la foi, lorsque je les vois, dans toute la conduite de leur vie, n'avoir nul égard à ce que la foi nous enseigne? Le ciel n'est pas un bien si peu estimable qu'on ne travaillât à l'acquérir, si l'on était bien persuadé, comme la foi nous l'apprend, qu'il y a en effet une éternité bienheureuse que Dieu destine à ceux qui l'auront méritée. L'enfer n'est pas un mal si peu à craindre qu'on ne fît tous ses efforts pour l'éviter, si l'on était bien persuadé, comme la foi nous le fait connaître, qu'il y a un feu éternel que la justice divine a allumé pour être l'instrument de ses vengeances, et où brûleront ceux qui n'auront pas pris les soins nécessaires pour s'en préserver. Quand donc vous prenez si peu de précautions pour l'avenir et que vous exposez si aisément votre salut, quand vous entrez de vous-mêmes dans la voie de perdition et que vous y demeurez tranquillement malgré tous les avis qu'on peut vous donner et toutes les instances qu'on vous peut faire ; la conséquence que je tire de là, c'est que vous ne croyez point d'autre vie que celle-ci, que vous regardez comme des inventions humaines tout ce que nous vous disons des jugements de Dieu, de ses promesses et de ses menaces, de ses récompenses et de ses châtiments ; que si vous ne parlez pas ouvertement comme l'impie, vous pensez intérieurement comme lui, ou du moins que vous doutez et que ce doute éteint toutes les lumières de votre foi et vous rend absolument incrédules.

C'est pourquoi l'apôtre saint Jean ne demandait point aux premiers fidèles un plus sensible témoignage de leur foi que leurs œuvres. Mes frères, on connaîtra si vous êtes chrétiens, à quoi? Si vous gardez bien les commandements de Dieu : *In hoc scimus quoniam cognovimus eum, si mandata ejus observemus* (I *Joan.*, II). Soyez humbles, soumis, détachés, charitables, vigilants, fuyez tout ce qui peut en quelque manière que ce soit vous attirer la haine du ciel ; adonnez-vous à tous les exercices de piété qui peuvent vous approcher de Dieu et vous maintenir dans sa grâce ; alors je jugerai que la foi est vivante en vous et que vous vivez vous-mêmes de la foi. Mais tandis que je vous verrai dans les plaisirs que la loi défend et dans de criminelles habitudes, tout occupés des soins de la terre et uniquement attachés aux biens temporels, n'ayant égard qu'au présent, et ne portant jamais vos vues, ni vos désirs, au delà des objets visibles qui frappent vos sens, ne faisant nulle réflexion à ce que deviendra votre âme quand votre corps, que vous idolâtrez, sera détruit par la mort, et ne prenant sur cela aucunes mesures ; tandis que vous en serez là, je vous mettrai au rang des infidèles et je vous confondrai avec les païens, parce que dans toutes vos actions vous ne montrez pas plus qu'eux de religion et de christianisme. Quand un arbre ne profite plus et qu'il ne produit

ni feuilles, ni fruits, on dit que la sève est toute desséchée; quand un corps demeure sans respiration et sans mouvement, on connaît qu'il n'y a plus de principes de vie qui l'animent; et quand un chrétien n'agit plus et ne se conduit plus par la foi, on a lieu de conclure qu'il a laissé mourir ce germe sacré et qu'il n'est plus éclairé de la vérité. Car il y a, selon saint Augustin, une telle dépendance et une liaison si étroite entre la foi et les bonnes œuvres, que l'une ne peut presque subsister dès que l'autre manque. Point de foi, donc point de bonnes œuvres; mais aussi point de bonnes œuvres, donc communément point de foi.

Saint Jean Chrysostome use là-dessus d'une comparaison qu'il a tirée de l'Evangile. Il dit que la foi est comme la lampe et les bonnes œuvres comme l'huile. C'est Dieu qui nous donne la foi, suivant cette parole de David : *Quoniam tu illuminas lucernam meam* (*Psal.* XVII). Mais pour conserver ce don précieux, il faut de bonnes œuvres. Tellement qu'il est très-difficile que la foi ne s'éclipse pas bientôt faute de bonnes œuvres; de même que la lampe ne peut pas éclairer longtemps dès que l'huile, dont elle se nourrissait, est consumée.

C'est de quoi les exemples étaient communs dès le temps de saint Grégoire, et la manière dont il en parle nous doit bien faire tous trembler : *Divino sæpe judicio contingit ut per hoc quod quis nequiter vivit, perdat quod salubriter credit* (*Greg.*). Il arrive souvent, par un jugement exprès de Dieu, qu'un homme qui vit mal, et qui en vivant de la sorte perd la charité, perd aussi peu à peu la foi qui devait être pour lui la source de tous les biens. Et c'est ainsi, ajoute ce grand pape, que s'accomplit l'arrêt du prophète royal : *Exinanite, exinanite usque ad fundamentum* (*Psal.* CXXXVI). Le fondement du christianisme, c'est la foi. Otez la foi, toute la religion est détruite et anéantie. Sentez-vous bien, mes frères, la force de ces paroles? Voulez-vous les repasser encore un moment avec moi? Elles sont d'autant plus terribles qu'elles sont véritables. Saint Grégoire ne dit pas précisément que c'est en raillant de la religion, en formant des doutes sur les vérités chrétiennes, en les voulant trop approfondir par une curiosité téméraire, qu'on vient à perdre la foi; mais que c'est par une vie déréglée et criminelle : *Per hoc quod quis nequiter vivit.* Il ne dit pas seulement que c'est un effet naturel de ce déréglement de vie, mais il ajoute que Dieu s'en mêle et que c'est une vengeance du ciel : *Divino judicio.* Enfin il n'en parle pas comme d'un châtiment rare et peu ordinaire, mais il nous fait entendre que c'est le sort de la plupart des pécheurs, et comme il n'y en eut jamais plus que dans notre siècle, il s'ensuit, par une triste conséquence, qu'il n'y eut jamais moins de foi : *Sæpe contingit ut perdat quod salubriter credit.*

C'est donc souvent de là que vient cette malheureuse liberté avec laquelle on commet présentement le crime, et cette aveugle obstination qui nous y attache; car je reprends mon premier raisonnement, ou plutôt celui de saint Cyprien; il est solide, et je n'y puis trop revenir. Si une mauvaise conscience croyait des peines qui ne finiront jamais, elle les craindrait : *Æterna tormenta conscientia mala si crederet, metueret.* Si on les craignait, on chercherait les moyens nécessaires pour s'en garantir, *caveret;* et si on les cherchait de bonne foi, on les trouverait, et l'on ne se jetterait pas comme l'on fait dans le précipice, *vitaret.* Mais on y tombe parce qu'on s'expose volontairement au danger; on s'y expose parce qu'on ne le craint pas; on ne le craint pas, parce qu'on ne le connaît pas; enfin, on ne le connaît pas, parce qu'on ne le croit pas. Ah! vous le reconnaissez vous-mêmes, mes frères, et vous le dites tous les jours, qu'il n'y a point de foi dans le monde. Quand nous voulons vous ramener à Dieu, et que nous nous servons pour cela de tous les motifs que l'Evangile nous fournit; quand nous vous demandons comment un cœur peut tenir contre des vérités si fortes et si pressantes, c'est qu'on n'en est pas bien convaincu, répondez-vous, ou qu'on ne les croit qu'imparfaitement : or, croire imparfaitement, ce n'est point croire du tout.

Dans cet état, on est bien éloigné de cette plénitude de foi, et de cette fermeté qui fait le caractère du chrétien, et que demandait l'Apôtre aux premiers fidèles : *Accedamus cum vero corde in plenitudine fidei* (*Hebr.*, X). Combien voyons-nous de ces demi-chrétiens, qui se soumettent à certains articles et qui osent en contester d'autres; qui reçoivent avec respect les vérités spéculatives de la foi, mais qui en rejettent les vérités pratiques? Combien trouvons-nous de ces indifférents qui ne sont de nul parti, et qui nous disent de sang froid qu'ils ne condamnent personne, qu'ils laissent à chacun le pouvoir de croire ce qu'il lui plaît; mais que pour eux ils ne savent ni que nier, ni que croire, et que c'est une question où ils n'entrent point? Combien découvrons-nous de ces athées secrets et inconnus, qui ne veulent pas se déclarer, mais qui, dans leurs discours et dans leurs termes étudiés, ne nous font que trop entrevoir le poison qu'ils cachent et qu'ils voudraient faire glisser dans les esprits? Combien y a-t-il même de ces esprits forts, de ces libertins de profession, qui, après avoir levé le masque et secoué le joug de la foi, ne gardent plus nulles mesures, qui raisonnent, qui décident à leur gré; qui font le procès à tout ce que l'antiquité a eu de plus savants hommes, et qui mettent le comble à ce libertinage d'esprit par un pareil libertinage de mœurs?

Le dirai-je, hélas! et quelle décadence dans le christianisme! Voilà ce que fait une assez grande partie des villes, des provinces et des royaumes les plus chrétiens. En êtes-vous là, mon cher auditeur, ou n'y serez-vous pas bientôt? Si le Fils de Dieu revenait sur la terre, y trouverait-il la foi qu'il y avait apportée? le pensez-vous? *Putas, inveniet fidem*

in terra (*Luc.*, XVIII)? Heureux siècles de l'Église naissante, n'était-elle réservée que pour vous, cette foi humble, qui soumet la raison et qui en réprime toutes les révoltes? cette foi universelle, qui ne distingue rien, et qui embrasse sans partage tout ce que lui présente la révélation divine? cette foi vigilante, qui cherche à s'instruire et à connaître la vérité, sans aller néanmoins jusqu'à une curiosité présomptueuse? Cette foi inébranlable, que les plus sombres nuages ne troublent point, ou qui, malgré les troubles involontaires qui peuvent naître, et qui naissent quelquefois dans les esprits mêmes les plus dociles, s'en tient toujours au même point de certitude? cette foi animée, qui règle, qui soutient, qui vivifie les vertus?

Qu'est-ce que la foi de notre siècle? Pour résoudre cette difficulté, il faut considérer la foi en trois manières: dans son être, dans son opération et dans son apparence extérieure. Dans son être, elle doit être vivante; dans son opération, elle doit être agissante; et dans son apparence extérieure, elle doit être exemplaire et édifiante. Mais quelle est maintenant votre foi? S'il en reste encore quelques vestiges parmi nous, ce n'est plus qu'une foi morte et sans vie, une foi stérile et sans action, une foi scandaleuse et sans édification. Foi morte et sans vie, du moins foi mourante et sur le point de sa ruine. Vivre, selon les philosophes, c'est agir par un principe intérieur. Par conséquent, vivre selon la foi, c'est agir par le Saint-Esprit, qui la donne et qui se répand dans nos âmes. Mais les chrétiens, tels que nous les voyons présentement, vivent-ils par le Saint-Esprit? Foi stérile et sans action. Quand il n'est question de rien autre chose que de parler, on trouve toujours assez de chrétiens; mais dès qu'il faut mettre la main à l'œuvre, ce que l'on a confessé de bouche, dit l'apôtre saint Jude, on le détruit et l'on y renonce dans la pratique. Foi scandaleuse et sans édification. Plusieurs ne voudraient pas paraître aux autels des faux dieux avec les païens, ou dans les temples des hérétiques; mais cependant on se comporte comme ceux qui s'y assemblent. On fait gloire d'être au-dessus de tout, de mépriser tout. Passons plus avant: infidélité de l'esprit, on ne croit point les vérités de la foi. Infidélité du cœur, on n'aime point les vérités de la foi. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La vérité est comme une reine, et c'est dans le ciel, dit Tertullien, qu'elle a établi son siége. Il n'y a point de domination plus noble ni plus étendue que la sienne. Les plus sublimes intelligences en relèvent, et toutes les créatures raisonnables lui doivent hommage. Cependant quand elle est sur la terre, ajoute le même Père, il semble qu'elle soit hors de son empire, et elle éprouve bientôt, par les mauvais traitements qu'elle y reçoit, qu'elle y est comme étrangère: *Scit se peregrinam in terris* (*Tertul.*). Quand j'examine pourquoi et comment elle devient l'objet de notre haine, je remarque, après le docteur angélique saint Thomas, que ce n'est pas précisément en elle-même et en général qu'elle nous est odieuse, mais en certains sujets particuliers où elle nous gêne et où elle s'oppose à nos inclinations. Nous la haïssons, 1° en Dieu, 2° en nous-mêmes, 3° dans les autres: en Dieu, c'est une loi, et une loi invariable et éternelle; en nous-mêmes, c'est un témoin, et un témoin domestique et toujours présent; dans les autres, c'est un censeur sévère et éclairé. Nous ne voulons point de cette loi qui nous gouverne, nous ne voulons point de ce témoin qui nous accuse, et nous ne voulons point de ce censeur qui nous corrige. Nous cherchons donc à la détruire, et c'est en cela que consiste l'infidélité du cœur.

Nous la voulons détruire en Dieu. C'est un sentiment naturel au pécheur, de vouloir abolir la loi, qui lui est contraire, et qui le gêne dans ses plaisirs. Il voudrait qu'il n'y eût point de maître; parce qu'il voudrait qu'il n'y eût point de juge. Et c'est en ce sens que le Fils de Dieu a dit que quiconque fait mal, hait la lumière: *Qui male agit, odit lucem* (*Joan.*, III). Jésus-Christ ne veut pas seulement dire que quiconque commet le péché cherche la solitude, et voudrait se cacher dans les ténèbres; mais encore qu'il hait cette lumière éternelle qui éclaire ses actions, et qui entre malgré lui dans le fond de sa conscience, pour en découvrir toute la corruption. Haine inefficace; mais qui rend néanmoins le pécheur coupable à l'égard de Dieu de l'attentat le plus criminel: suivant ce principe de saint Jean, que celui qui hait son frère, en est homicide; parce que la haine est une espèce de meurtre: *Qui odit fratrem suum, homicida est* (I *Joan.*, III).

Que fait donc l'impie? que dit-il? il porte son audace jusqu'à la Majesté divine: il l'attaque, la blasphème, et sans hésiter il prononce qu'il n'y a point de Dieu: *Dixit insipiens: non est Deus* (*Psal.* XIII). Mais comment est-ce qu'il le dit? C'est dans son cœur, poursuit le prophète royal: *In corde suo* (*Ibid.*). Ce n'est pas sa raison qui le dit, elle ne pourrait là-dessus se démentir elle-même. Mais c'est la passion qui parle, c'est le cœur; un cœur aveuglé par la convoitise, un cœur dominé par l'habitude, un cœur esclave de ses appétits, un cœur tout sensuel, un cœur idolâtre. C'est dans ces dispositions que le pécheur refuse de se soumettre à un premier être, de l'adorer, de le servir. S'il n'en peut pas tout à fait perdre l'idée, il vit au moins comme s'il l'avait absolument perdue; et désormais il n'y a plus pour lui, ni de foi, ni de loi. En voulez-vous une figure bien sensible? Je la trouve dans l'Écriture. Moïse descendait de la montagne, portant les tables où étaient écrits les commandements de Dieu. Cependant un grand bruit s'élève parmi le peuple; et le saint législateur surpris prête l'oreille, s'avance, examine. Il voit les Israélites prosternés devant un veau d'or; et tout à coup, transporté de zèle, il jette les tables par terre, et les met

en pièces. Pourquoi les briser de la sorte? et que n'allait-il les présenter à ce peuple infidèle, pour le faire rentrer dans le devoir, ou pour le confondre? Ah! c'est qu'il ne fallait plus de tables, plus de loi, depuis qu'on en était venu à l'idolâtrie : et Moïse savait combien le pécheur est opposé à la vérité, et combien il y a de peine à la lui faire recevoir. Premièrement, elle le choque en Dieu; l'y combat. Secondement, elle le blesse en lui-même et il l'y étouffe ou l'y corrompt.

La vérité n'est pas seulement en Dieu, mais nous la portons encore au-dedans de nous-mêmes. Elle est en Dieu par essence, et dans nous par communication; ou si vous voulez, elle est en Dieu, comme dans sa source; et en nous, comme dans des vaisseaux, où Dieu la fait couler. C'est surtout par la foi que Dieu répand la grâce au fond de nos âmes; afin qu'elle guide nos pas, et qu'elle nous conduise, si nous voulons suivre ses lumières; ou qu'elle nous accuse intérieurement, si nous refusons de marcher dans le chemin qu'elle nous marque. Témoin importun au pécheur; accusateur, qui se fait trop entendre : elle réveille malgré lui dans son cœur les premières semences du christianisme, qu'elle y a jetées. Elle lui oppose la pureté de la foi, l'excellence de ses devoirs, la fin de ses plaisirs, la sévérité de la justice divine; c'est un miroir fidèle, où il se voit tel qu'il est. Les Pères nous expliquent ce qu'il fait alors, par une comparaison bien naturelle. Ils disent que le pécheur imite ces femmes mondaines, entêtées d'elles-mêmes, et à qui cependant la nature n'a pas donné en partage la beauté. Ou bien, elles ne se regardent jamais dans le miroir, afin de n'avoir pas le chagrin de voir les défauts de leur visage : ou si quelquefois la nécessité les oblige à s'approcher de la glace du miroir, pour le consulter, tout ce qu'elles observent en elles de défectueux, elles l'attribuent à la glace même, qu'elles prétendent être mauvaise et infidèle : ou si elles se trouvent enfin forcées de reconnaître leur difformité, elles ont recours à l'artifice, elles se déguisent, elles prennent de fausses couleurs, et sous mille ornements étrangers dont elles se parent, elles se donnent une bonne grâce empruntée.

Que ne pouvez-vous, mon cher auditeur, parler ici sans prévention, et nous dire de quelle sorte vous avez coutume de recevoir les reproches de votre foi? comment vous les repoussez, quand elle vous presse, et qu'elle vient à s'opposer à vos désirs? D'abord on détourne les yeux, pour ne point voir la vérité qui se présente. Mais si elle devient trop incommode, si elle agit trop fortement; c'est alors que l'on éclate, et que l'on pense à secouer le joug. On s'en prend à elle-même; on en raille, on s'en divertit, on l'examine avec malignité, et, dans cette disposition, on ne manque point de trouver bientôt ce que l'on cherche, c'est-à-dire, de vains sujets de récrimination, si je puis ainsi parler, et de fausses difficultés à former. Surtout on l'accuse de porter trop loin les choses, et d'aller jusqu'à une rigueur outrée. Enfin, par une suite infaillible, on se trompe, on s'aveugle peu à peu soi-même; on imagine mille raisons spécieuses sur quoi l'on s'appuie; on tâche à se persuader qu'on n'a rien à craindre, et que le parti qu'on veut prendre est sûr; on se nourrit là-dedans, on s'y affermit. Les premiers sentiments de religion qu'on avait eus, ces sentiments si purs auparavant et si délicats, perdent toute leur vivacité, et s'émoussent. C'est Tertullien qui le dit : *Pristini sensus torpescunt* (*Tertul.*). Est-on chrétien? Ne l'est on pas? On n'en sait rien. Les ténèbres croissent d'un jour à l'autre : la foi s'éteint à proportion. Ce sont sans cesse de nouvelles atteintes qu'elle reçoit, jusqu'à ce qu'on lui porte le coup mortel, et qu'on la fasse tout à fait périr, ou par l'hérésie, ou par le dernier libertinage : *Sauciatam fidem, vel in hæresim, vel in sæculum expuit* (*Tertull.*).

Le cœur en est d'autant plus maître, que c'est la volonté qui détermine l'esprit à croire. Car il y a cette différence entre la foi, surtout la foi divine, qui par elle-même est obscure, et l'évidence qui voit clairement les choses, que celle-ci force malgré moi mon esprit à se rendre; au lieu que je ne crois ce que la foi me propose, que parce que je le veux croire. Quand donc la volonté se trouve mal disposée à l'égard de la foi, et qu'elle donne même une impression toute contraire à l'esprit, il s'ensuit infailliblement de là, que l'esprit se pervertit avec le cœur, et qu'il juge, qu'il pense, non pas comme il doit, mais comme la passion le fait penser et le fait juger.

Deux exemples de l'Ecriture confirment ce que je dis. Moïse et Josué s'étaient éloignés du camp, et s'entretenaient ensemble; lorsque tout à coup ils entendirent des cris confus, dont ils ne pouvaient savoir la cause. Cependant chacun en jugea selon son inclination. Josué crut que c'était une alarme, et que les Israélites étaient aux mains avec l'ennemi. Moïse dit que c'étaient des chants d'allégresse, et que le peuple se réjouissait. Josué crut que c'était un combat; parce qu'il aimait la guerre, et qu'il se plaisait à donner des batailles. Moïse dit que c'étaient des cantiques de joie; parce qu'il était d'un naturel paisible et doux, et qu'il prenait plaisir à entendre chanter les louanges du Seigneur. Tant le cœur a d'empire sur nous, et nous persuade tout ce qu'il veut.

En voici une nouvelle preuve, plus propre encore à mon sujet. Jesus-Christ avait guéri un aveugle-né, et il lui venait de rendre la vue. Les Juifs en furent surpris, eux qui l'avaient rencontré à la porte du temple, qui cent fois lui avaient donné l'aumône, et qui savaient qu'il ne voyait point. Toutefois aveuglés eux-mêmes par l'envie qui les anime contre le Fils de Dieu, les pharisiens ne peuvent croire le miracle, dont ils sont témoins : *Non crediderunt* (*Joan.*, IX). On appelle cet homme; on fait venir ses parents, on les interroge; tous déposent la vérité.

Mais quelle conclusion? Point d'autre, de la part des ennemis du Sauveur du monde, que des menaces contre ce pauvre, qui publie trop hautement, à la gloire de son bienfaiteur, le bienfait qu'il a reçu; point d'autre que des reproches et des injures : *Maledixerunt ergo ei... et ejecerunt eum foras* (*Ibid.*).

Voilà ce qui arrive tous les jours. C'est ainsi, disait l'Apôtre, que les philosophes, ces faux sages du monde, livrés à leurs passions brutales et à leurs désirs déréglés, se sont plongés en mille abominations, ne voulant point connaître la vérité, qui se découvrait à eux par les signes les plus visibles, et tombant dans un sens réprouvé, auquel Dieu les avait abandonnés. C'est ainsi que les pécheurs esclaves de leurs habitudes vicieuses, aiment mieux renoncer à leur foi, que de quitter leur péché. Quand pour sortir d'une incertitude cruelle, qui leur cause mille troubles, ils viennent enfin à délibérer en eux-mêmes, et à raisonner sur le choix qu'ils ont à faire, la passion l'emporte bientôt, et leur fait franchir le pas. Ce ne sont point là des discours vagues et sans fondement. Le monde est plein de politiques qui, à l'exemple de Pilate, sont prêts à sacrifier pour César, c'est-à-dire, pour leur fortune, Jésus-Christ et l'Evangile. Et je puis dire que c'est là la disposition de tant de riches intéressés, qui après s'être engagés en des partis injustes et illicites, ne peuvent se résoudre à rendre ce qui ne leur appartient pas : de tant d'adultères qui après être entrés en de honteux commerces, y veulent persévérer jusqu'à la mort; de tant d'autres, ou que la vengeance transporte, ou que l'ambition anime, et que la religion ne pourrait pas arrêter un moment dans la poursuite de leurs desseins criminels.

Ce ne sont, dites-vous, que les désespérés qui portent les choses à ces extrémités. Mais combien y en a-t-il de ces désespérés? N'avons-nous pas vu des royaumes entiers tomber par là dans une apostasie dont nous avons si longtemps gémi devant Dieu, et dont nous gémirons encore durant de longues années? L'Eglise n'a-t-elle pas ainsi perdu des provinces, des empires, que le schisme et l'hérésie lui ont arrachés? N'allons point trop loin chercher des exemples. Hélas! l'Angleterre serait soumise aux mêmes chefs que nous, si l'amour du plaisir n'avait point commencé à lui inspirer l'esprit de révolte. Ce serait toujours le champ du Seigneur, et un champ enrichi de la plus abondante moisson. Ce serait toujours la terre des saints. Jamais ni l'Allemagne ni la France n'auraient vu naître dans leur sein ces guerres intestines que l'erreur y a excitées, si le dépit, l'envie, la mollesse et la corruption des mœurs n'avaient pas fait des hérésiarques. Et pour en venir à des preuves moins générales, un million de libertins changeraient tout à coup de langage, respecteraient la religion, et se rendraient dociles et soumis à ses oracles, si elle cessait de contredire la passion qui les domine, ou que la passion commençât à déchoir de son empire tyrannique. Mais le cœur est pris : tout le mal vient de là. Parlez-leur; tâchez de les ramener, ils haïssent la vérité dans Dieu; ils ne sauraient la souffrir dans eux-mêmes, et ils ne peuvent encore, en troisième lieu, la recevoir des autres. Ils tourneront en railleries toutes vos paroles; ils vous regarderont comme un importun; ils vous traiteront d'esprit faible. Vous-mêmes, Seigneur, vous ne serez pas mieux écouté, si vous voulez vous faire entendre à eux, et les appeler par votre grâce. Et voilà, mon Dieu, ce qui vous engage souvent à vous retirer, à vous taire, à les laisser dans une nuit profonde et dans d'affreuses ténèbres d'où ils ne sortent jamais. Achevons. Infidélité de l'esprit; on ne croit pas les vérités de la foi. Infidélité du cœur; on n'aime pas les vérités de la foi. Enfin, infidélité même (souffrez toujours cette manière de parler), infidélité qui regarde la mémoire, je veux dire, qu'au moins on ne pense point assez aux vérités de la foi. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE

Il n'y a rien de plus efficace pour animer et pour soutenir notre ferveur dans les voies du salut, que la pensée et le souvenir des vérités de la foi; mais je puis dire aussi que la foi sans la réflexion demeure absolument inutile. Car elle n'a d'effet qu'autant qu'elle remue et qu'elle excite le cœur : elle n'excite le cœur qu'autant qu'elle éclaire l'esprit; et l'esprit enfin eût-il les plus belles connaissances, dès qu'il les oublie, il n'en reçoit pas plus d'impression que s'il les avait tout à fait perdues, ou qu'elles ne lui eussent jamais été communiquées.

Tertullien comparait la foi à ces verres qui rapprochent les objets éloignés. Elle rappelle le passé; elle prévient l'avenir; elle nous rend présent et ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore. Elle nous retrace la mémoire des actions et des souffrances de Jésus-Christ; elle nous remet devant les yeux ses miracles, ses mystères, sa vie, sa passion, sa mort. Elle nous fait voir par avance les jugements de Dieu. Elle nous ouvre tout à la fois et le paradis et l'enfer. Elle fait, pour ainsi dire descendre l'un et monter l'autre dessus la terre, pour les exposer de plus près à notre vue. Quand nous arrêtons nos regards sur ces grands objets, quels sentiments naissent dans nos âmes! Quelle confiance en la miséricorde de Dieu! Quelle crainte de sa justice! Quelle haine du péché! Quel amour de la vertu! C'est pour cela que les Pères et les maîtres de la vie chrétienne nous exhortent tant à avoir continuellement dans l'esprit les principes et les maximes de la foi. Et c'est encore la raison pour quoi Salomon nous donne cet avis si important : Souvenez-vous des fins dernières à quoi vous êtes réservé, et vous ne pécherez jamais : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis* (*Eccl.*, VII).

Comment ne pécherai-je plus alors? C'est que l'attachement aux biens sensibles du

monde est la source de tous les péchés des hommes. Or, quand on pense souvent qu'il faut mourir, qu'il faut paraître devant Dieu, et lui rendre compte ; qu'il y a des peines éternelles à craindre, et au contraire une éternité bienheureuse à espérer ; on apprend bientôt à mépriser les choses présentes et visibles, pour ne s'occuper que des choses futures et des biens invisibles de l'autre vie. Mais que faisons-nous? Nous imitons, dit saint Jean Chrysostome, ces criminels qui savent bien qu'ils ne peuvent éviter le supplice qui leur est dû, s'ils sont surpris ; mais qui en perdent volontiers l'idée, et qui l'oublient. Nous savons assez ce qu'il faut savoir ; mais tout ce que nous savons, nous le laissons passer, sans y faire attention ; et par là nous ne profitons pas plus de notre foi que d'un trésor caché dans la terre, que nous ne voyons ni ne connaissons pas, et que nous ne voulons ni chercher ni découvrir.

J'aurais donc bien lieu de faire ici la même plainte que faisait autrefois le prophète : *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde* (*Jerem.*, XII). Je jette les yeux dans toute l'étendue du christianisme, et partout je ne vois que désolation. Presque plus de chrétiens jusqu'au milieu de l'Eglise de Jésus-Christ ! Je dis de vrais chrétiens. Ni assiduité à la prière, ni fréquentation des sacrements, ni pratique des bonnes œuvres, ni visite des prisons, des hôpitaux, ni attention à la parole de Dieu, ni pardon des injures, ni paix, ni union des cœurs, ni bonne foi dans le commerce, ni justice dans le barreau, ni modestie parmi le sexe, ni retenue jusqu'aux pieds des autels. Au contraire, paresse, langueur, oubli de Dieu et du salut, dureté envers les pauvres, amour de soi-même, vengeances, émulations secrètes, guerres intestines, divisions, procès, injustices, licence effrénée dans les paroles, dans les actions, attachement au monde, aux biens du monde, vie molle, vie dissipée, vie libertine et voluptueuse; voilà où nous en sommes réduits, voilà les chrétiens de ce siècle. J'en cherche la cause et je l'ai bientôt trouvée; c'est celle que nous marque le prophète, c'est que personne ne réfléchit, que personne ne s'applique à considérer les vérités de la foi : *Quia nullus est qui recogitet.* On pense à toute autre chose. Un père pense à ses affaires, une mère à son ménage, un jeune homme à ses intrigues, une jeune personne à ses ajustements; un prince pense à son Etat, un ministre à son ministère, un courtisan à sa fortune, un juge à ses arrêts ; un savant à son étude, un ouvrier à son travail ; mais personne, ou presque personne, ne pense qu'il y a un Dieu et qu'il veut être servi ; qu'il le mérite et qu'il le demande ; que c'est un juge également sévère et libéral : sévère, qu'il faut donc craindre ses châtiments; libéral, qu'il faut donc travailler à se rendre digne de ses récompenses ; qu'il faut mourir, et mourir bientôt, et en mourant quitter tout, perdre tout; qu'il n'y a qu'une seule affaire importante, et que cette importante affaire, c'est le salut ; que la plus grande perte que l'homme puisse faire, c'est la perte de son âme ; qu'elle est irréparable et sans ressource. On ne pense point à tout cela : *Quia nullus est qui recogitet* (*Ibid.*). Ou si l'on y pense, ce n'est point de cœur, selon le mot du prophète : *Quia nullus est qui recogitet corde* (*Ibid.*), c'est-à-dire qu'on n'y pense point assez mûrement. On se contente de croire ces vérités, d'en avoir une vue générale et qui ne sort point de la spéculation; encore n'est-ce pas une vue fréquente, mais passagère et volage. Le cœur n'en est donc point touché, et l'on vit alors comme si l'on était né au milieu du paganisme, ou que l'on eût perdu la foi. Fidèle et chrétien de nom, l'on est infidèle dans la pratique : *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde.*

Trois remèdes : le premier, la méditation ; le second, la lecture des bons livres; et le troisième, le soin d'entendre la parole de Dieu. Je vous demande tous les jours un peu de méditation. Vous méditez tant sur vos affaires temporelles, sur les moyens que vous avez à prendre pour faire réussir une telle entreprise, pour vous insinuer auprès d'une telle personne, pour avancer une famille, pour faire valoir une terre, une charge, un argent. Pourquoi n'en ferez-vous pas autant sur les choses de Dieu et du salut? Mais je ne sais point méditer. Excuse frivole, mon cher auditeur. Faut-il une grande étude pour se mettre quelquefois, et à certains temps réglés, en la présence de Dieu, lui demandant les lumières pour connaître sa sainte volonté, les forces pour l'exécuter, et formant là-dessus des résolutions? Voilà ce que j'appelle méditer. Ne pouvez-vous pas à quelques moments de la journée vous retirer devant un oratoire, et faire ces réflexions : Dieu est ma fin dernière, et je n'ai été créé que par lui ; je suis appelé à d'autres biens que tous les biens de la terre, puisque c'est à des biens éternels ; je me porte bien présentement et je vis : mais peut-être dans un mois, peut-être dans une semaine, peut-être dans un jour, demain, ce soir, serai-je mort ; la mort peut me surprendre partout et en tout temps ; et si elle me surprend en état de péché mortel, je suis damné ; et si je suis une fois damné, je le suis pour toujours. S'occuper de telles pensées, sans qu'il soit nécessaire de beaucoup raisonner ; en tirer les conséquences qui suivent d'elles-mêmes, touchant le règlement de nos mœurs, le mépris du monde, la fuite du péché, le soin du salut; voilà ce que j'appelle méditer.

Du moins, si vous ne pouvez vous assujettir à la méditation, prenez un livre de piété et le lisez ; la lecture vous remettra dans l'esprit les principes de la foi. C'est pour cela que saint Paul la recommandait à son disciple Timothée, saint Jérôme à sainte Paule, et que tous les maîtres de la vie spirituelle la recommandent tant encore à ceux qui veulent marcher dans les voies de Dieu et se sauver. Saint Bernard reconnaissait qu'il devait le commencement et l'établissement de son ordre à une bonne lecture. Ce fut la

lecture de la vie de Jésus-Christ qui convertit saint Ignace. Lisez peu chaque fois, mais lisez lentement et attentivement. Ce ne sont pas les longues lectures qui font plus d'impression. La rosée tombant peu à peu, pénètre davantage qu'une grande inondation. Surtout ne cherchez point de ces livres, qui donnent tout à l'esprit et qui ne vont point au cœur. Il faut instruire l'esprit, non point par une vaine lueur qui brille et qui n'a point d'autre effet, mais par de solides instructions qui nourrissent l'âme, et qui de l'esprit descendent au cœur et le touchent. Vous avez tant de livres pour cela, et il ne tient qu'à vous d'en choisir.

Enfin, ajoutez à la lecture la prédication. Rendez-vous également assidus et attentifs à la sainte parole. Ce sont toutes les vérités de la foi que nous annonçons, et que nous expliquons dans la chaire de Jésus-Christ. Ne croyez pas que ce soit un temps perdu pour vous. Il ne faut qu'un mot pour vous toucher; et c'est là que les fidèles doivent chercher et puiser les connaissances nécessaires. Les prédicateurs sont des maîtres publics que Dieu vous donne. Ils sont, pour ainsi dire, les dépositaires de l'Evangile; et c'est par leur organe que Dieu vous en communique l'intelligence. Heureuse une âme vigilante qui met tout en œuvre, et qui travaille par tous les moyens à se remplir de la foi, qui se nourrit de la foi, qui vit de la foi. Ce que l'aliment est au corps, la foi l'est à l'âme; c'est la foi qui la fortifie et qui la fait croître. C'est avec cette nourriture divine qu'un Abraham, un Isaac, un Joseph, un Moïse, tant de patriarches et de prophètes, tant de saints, dans l'une et dans l'autre loi, se sont soutenus, qu'ils ont marché et qu'ils sont enfin arrivés à la gloire, que je vous souhaite, etc.

SERMON XIII

SUR LA FOI.

Treizième prétexte. — *La Foi me suffit.*

Hæc cogitaverunt, et erraverunt : excæcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont pensé, et ils se sont trompés : car leur malice les a aveuglés (*Sag.*, *ch.* II).

Je vous l'ai dit, chrétiens, et il est vrai, que la liaison est si étroite entre la foi et les mœurs, qu'il est difficile que la corruption des mœurs ne soit pas jointe avec l'infidélité, et que le dérèglement du cœur ne soit pas ou la cause ou l'effet de l'aveuglement de l'esprit. Mais pour achever de convaincre les pécheurs, et pour renverser entièrement le prétexte qu'ils tirent de leur foi prétendue, je viens aujourd'hui leur demander à quoi leur sert la foi, si c'est une foi stérile, et s'ils laissent ce don précieux, sans en tirer le fruit que Dieu en attend.

Je le veux, mon cher auditeur, vous avez la foi. J'ai toujours lieu néanmoins d'en douter, et j'en douterai toujours, tant que je ne la verrai point paraître dans vos œuvres. Mais encore une fois, j'en veux bien convenir avec vous, vous croyez les vérités du christianisme; mais la foi seule vous sauvera-t-elle? et ne sera-ce pas au contraire le sujet de votre condamnation, si ce n'a pas été une foi agissante, et si vous n'en avez point fait la règle de votre conduite? Car c'est un principe de saint Paul que le juste, c'est-à-dire celui qui peut seul prétendre d'être dans la voie du salut, est un homme qui vit de la foi: *Justus ex fide vivit* (*Rom.*, I). Comme si l'Apôtre nous disait que c'est un homme qui fait entrer sa foi dans tout le système et dans toutes les parties de sa vie; qui la mêle partout, pour ainsi parler, de la même manière à peu près que le sang se mêle et se répand dans toutes les parties du corps. Cette comparaison est de saint Clément Alexandrin. Voulez-vous donc savoir si vous faites de votre foi l'usage que vous en pouvez et que vous en devez faire? Examinez quelle part vous lui donnez dans vos résolutions, dans vos actions et dans vos afflictions. Car remarquez que la vie de l'homme se réduit surtout à ces trois choses : à délibérer, à agir et à souffrir. Ainsi, ce qui vous rend inexcusables quand vous ne réglez pas tout le plan et tout l'ordre de votre vie sur votre foi : c'est, en premier lieu, que la foi peut et doit être tout votre conseil dans vos délibérations; je vous le montrerai dans la première partie; c'est, en second lieu, que la foi peut et doit être toute votre force dans vos actions; vous le verrez dans la seconde partie : c'est, en troisième lieu, que la foi peut et doit être toute votre consolation dans vos afflictions; ce sera le sujet de la troisième partie. Demandons les lumières au Saint-Esprit par l'intercession de Marie : *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ç'a été l'intention de Dieu, en nous donnant la foi, qu'elle nous servît de conseil dans nos résolutions. Je ne vois rien de plus formel dans l'Ecriture; et c'est un devoir auquel nous ne pouvons manquer, sans faire outrage à la foi que nous professons, et sans démentir la qualité de chrétiens dont nous sommes revêtus.

Quand Dieu eut délivré les Israélites de la captivité de l'Egypte, et que par un miracle de sa toute-puissance il eut fendu les mers en leur faveur, il leur fit signifier ses volontés en ces termes : *Lex Domini semper sit in ore tuo* (*Exod.*, XIII) : Que ma loi soit toujours profondément gravée dans votre cœur; que mes commandements ne s'effacent jamais de votre esprit; consultez-les sans cesse, méditez-les la nuit et le jour; que ce soit le sujet ordinaire de vos réflexions dans votre maison, et la matière de vos entretiens dans vos voyages : *Meditaberis in eis sedens in domo tua, et ambulans in itinere, dormiens, atque consurgens* (*Deut.*, VI). Vous en parlerez à vos enfants : *Narrabis ea filiis tuis* (*Ibid.*). Vous en ferez comme un monument éternel que vous aurez toujours devant les yeux : *Quasi monumentum ante oculos tuos* (*Ibid.*). Vous porterez ce signe sacré dans vos mains, vous en couronnerez votre front; ce sera le plus beau et le plus précieux ornement de votre tête : *Ligabis ea quasi signum*

in manu tua, eruntque et movebuntur ante oculos tuos (*Ibid.*). Enfin, imprimez-la, cette loi sainte, sur toutes les portes ; tellement que vous ne puissiez entrer ni sortir, sans vous en rappeler la mémoire : *Scribesque ea in limine et ostiis domus tuæ.*

Que veut dire cela, chrétiens ? N'est-ce pas nous faire entendre, par ces expressions si fortes et si énergiques, que tout homme qui veut se sauver doit avoir la loi de Dieu, et la foi où la loi est contenue, si bien gravée dans son cœur, qu'il ne la perde jamais de vue ; qu'il ne doit rien entreprendre sans la consulter, qu'il doit régler sur elle les desseins qu'il forme, comme sur un modèle également infaillible et nécessaire ; et par conséquent qu'elle doit être le principal ressort et l'âme de toutes nos délibérations.

C'est ce que Dieu demande de nous, et ce n'est pas connaître la nature même de la foi que de lui refuser une déférence qui lui est si légitimement due, et une confiance si glorieuse pour elle, et si avantageuse pour nous ; car pourquoi Dieu nous l'a-t-il donnée, cette foi si droite et si sûre ? N'est-ce pas pour nous éclairer et pour nous diriger ? Si donc, par exemple, je pense à revenir de mes premiers égarements, si je veux rentrer dans le devoir, vivre en chrétien et me sauver, je trouve que trois choses s'opposent à ce dessein, l'embarras des affaires, la difficulté des obstacles et une certaine langueur naturelle. L'embarras des affaires occupe toute notre attention ; et c'est ce que répondent tous les jours tant de gens, quand on veut les faire penser à eux-mêmes et à leur salut. Je n'ai pas le loisir, dit-on ; j'ai tant d'autres soins qui me détournent que tout mon temps va là, et que je ne suis presque plus à moi. La difficulté des obstacles nous étonne ; mille fantômes se présentent à nos yeux ; le passé, le présent, l'avenir, mille vues humaines, soit d'intérêt, soit d'honneur, soit d'engagement, soit de crainte, tout se réveille et rend une âme incertaine du parti qu'elle doit prendre. C'est ce qu'éprouva saint Augustin. Mes premières voluptés, dit-il, me tiraient par ma robe : *Vellicabant vestem meam* (*Aug.*) : elles me parlaient à l'oreille et me reprochaient que je les voulais quitter : *Et mussitabant, et dicebant mihi : Usquequo dimittis nos ?* Enfin une certaine langueur naturelle nous retient ; on n'aime pas à se faire violence ; on suit son inclination et l'on fuit la gêne et la contrainte ; on n'a pas la force de former une résolution efficace et pratique.

Mais que faire pour bien connaître quelle route je dois choisir, et à quoi il faut me déterminer ? C'est, selon l'avis de Tertullien, de faire parler l'Esprit de Dieu avec la chair et la prudence humaine : *Colloquatur spiritus cum carne de communi salute* (*Tertul.*), c'est-à-dire de consulter la foi, d'opposer ses grandes vérités aux faux raisonnements du siècle, et aux vains prétextes de notre nature corrompue. Pour peu que je me rende attentif aux divins enseignements que la foi me donne, pour peu que je l'écoute, elle m'aura bientôt détrompé de toutes mes illusions ; elle me fera voir toute l'importance de mon salut ; de là je conclurai sans peine que toutes les affaires, tous les intérêts de cette vie doivent céder aux intérêts de l'autre ; qu'il n'y a point d'obstacles ni de difficultés dans la pénitence que je ne doive surmonter pour ne pas m'exposer à la damnation. Que rien ne me doit coûter, ni effort, ni sacrifice dès qu'il s'agit de mon âme, de cette âme immortelle. Un cœur rempli, touché de ces pensées et de mille autres que la foi lui fournit, se rend aux impressions de la grâce qui l'appelle, et ne balance pas un moment. Si sa langueur l'a fait quelque temps délibérer, il en sait bien désormais triompher, de cette langueur paresseuse et molle. Il a un guide sûr, un fidèle conseiller qui le conduit ; c'est la foi. Il entre donc dans la carrière avec courage, avec confiance, et il ne craint point de s'égarer ni de se tromper, en se donnant à Dieu, parce que c'est la foi qui lui inspire le choix qu'il fait, et qui lui montre le chemin qu'il prend : *Colloquatur spiritus cum carne de communi salute.*

J'ajoute, mes frères, que nous devons d'autant plus nous en rapporter à la foi et suivre ses conseils dans toutes les occurrences et dans tout l'ordre de la vie, que nous sommes des chrétiens. Car prenez garde qu'en qualité de chrétiens nous sommes et les domestiques de la foi (c'est l'expression de saint Paul), et les disciples de Jésus-Christ, et les enfants de Dieu. Comme les domestiques de la foi, nous lui devons, à cette foi dominante, une soumission entière : c'est à elle à nous gouverner et à nous à l'interroger, pour apprendre d'elle-même ce qu'elle prescrit, ce qu'elle condamne, ce qu'elle ordonne, ce qu'elle défend, et pour nous y conformer dans toutes nos démarches et dans toutes nos entreprises. Comme disciples de Jésus-Christ, quelle autre règle devons-nous prendre pour juger, pour décider, que ses principes, ses maximes, ses jugements, ses décisions ? et n'est-ce pas à ce divin maître à résoudre tous nos doutes, et à prononcer ses oracles ? Enfin, comme enfants de Dieu, il ne nous appartient pas de disposer de nous-mêmes ; et il est de notre devoir d'étudier la volonté du Père qui nous a formés, de nous en instruire et de la savoir avant que d'agir, afin de l'exécuter et de ne nous en point écarter en agissant.

Ah ! si c'était là le point sur lequel on eût toujours les yeux attachés et qu'on ne prît point d'autre conduite ni d'autres vues que celles-là ; si l'on n'allait point à d'autre tribunal qu'à celui de la foi, point à d'autre école, pour s'éclaircir sur tout ce qui se présente, si l'on pesait à cette balance ses résolutions et tous les desseins que l'on se trace à soi-même, les mesures seraient bien plus justes ; on ne serait point sujet à tant de faux pas et à tant de chutes ; et l'on n'irait pas malheureusement échouer à tant d'écueils. Dieu répandrait devant nous sa lumière pour nous éclairer ; il se joindrait à nous, pour nous seconder. La foi nous donnerait

une vraie estime des choses; elle nous en ferait découvrir le prix, ou apercevoir le péril; elle nous inspirerait une sagesse toute divine et souvent même utile dans le maniement et l'administration des affaires humaines.

Mais que faisons-nous et qui consultons-nous? Ce n'est ni le Seigneur, ni l'Evangile. Qui nous consultons? C'est une prudence toute charnelle, une raison aveugle, qui pense tout voir et qui ne voit rien. On se fait juge soi-même dans sa propre cause; on n'en veut croire que soi-même; on se laisse éblouir à certains jours apparents que l'on entrevoit; et plein de confiance sur le succès, l'on commence, l'on s'engage et l'on en prend sur soi tout le hasard. Qui nous consultons? Ce sont des amis aussi peu clairvoyants que nous, également hardis à parler et bornés dans leurs connaissances; n'ayant pour appuyer leurs raisonnements trompeurs que des fondements aussi ruineux que les nôtres. Qui nous consultons? C'est le monde, ce sont les idées du monde, les préjugés du monde; sources malheureuses de tant d'illusions et de spécieux enchantements, qui nous précipitent dans l'erreur. Qui nous consultons? C'est la passion, c'est une avarice insatiable, qui nous dévore et qui nous prévient toujours en faveur de l'intérêt; c'est une ambition démesurée qui nous pique et qui nous entraîne toujours vers la fortune; c'est un ressentiment amer, qui nous anime et qui se tourne toujours du côté de la vengeance; c'est un attachement criminel, qui nous lie et qui se déclare toujours pour le plaisir. Voilà notre conseil, voilà nos maîtres. Mais je saurai bien, dit le Seigneur, arrêter, dissiper des projets si mal concertés : ou ce ne sera qu'à votre ruine et contre vous-mêmes qu'ils réussiront. Je confondrai les prudents du siècle; je les abandonnerai à leur propre sens; je les laisserai marcher dans les ténèbres et tomber dans des abîmes, d'où ils ne pourront plus se retirer. Achab l'éprouva. Au lieu de prendre l'avis du prophète, le ministre du Seigneur et l'interprète de la loi, il ne suivit que ses pensées particulières et son inclination. Sur cela il donne une sanglante bataille : il y est vaincu; le roi d'Israël, qui l'accompagnait, y perd la vie; et les restes de l'armée, errants et en déroute, ne trouvent leur salut que dans la fuite. Saül l'éprouva. Ce prince violent et inconstant n'écouta jamais que ses caprices et ses humeurs : et Dieu tout à coup le rejette, lui ôte de dessus la tête la couronne qu'il portait et la fait passer dans les mains de l'ennemi même qu'il poursuivait. Nous le voyons encore tous les jours et nous l'éprouvons. On entreprend mal à propos : on intéresse sa conscience : Dieu de sa part y attache une malédiction même temporelle; il renverse tout, il détruit tout.

Plus sage et mille fois plus heureux est un chrétien qui examine chaque chose en chrétien; ayant recours à Dieu et recueillant avec réflexion tout ce qu'il plaît à Dieu de lui dicter; faisant parler la foi sur tout et la faisant entrer dans tout le règlement de sa vie; l'appliquant à tout, pour faire toujours un discernement vrai et certain de ce qui manque et de ce qui excède, de ce qui est permis et de ce qui doit être interdit, de ce qui convient et de ce qu'il faut éviter; cherchant à s'informer et s'adressant pour cela, comme faisait autrefois le peuple de Dieu, aux docteurs de la loi : *Eamus ad videntem* (I *Reg.* IX): enfin, ne s'adonnant à rien, comme David, sans prendre garde si c'est l'ordre du ciel; et se servant des commandements du Seigneur comme d'un plan universel pour redresser tout ce que se propose son esprit et pour le pouvoir sûrement réduire à la pratique : *Consilium meum justificationes tuæ* (*Psal.* CXVIII). Car c'est l'avantage de notre foi, mes frères, d'avoir des règles qui s'étendent à tous les états et à toutes les dispositions différentes où nous pouvons nous trouver : tellement qu'il n'y a pas une seule conjoncture, pas une occasion où l'on ne puisse et où l'on ne doive appeler la foi pour recevoir ses leçons et pour apprendre d'elle de quelle manière il faut se comporter.

Ainsi, reprend saint Augustin, secouons-nous nous-mêmes; c'est l'expression de ce Père, rentrons en nous-mêmes et tenons toujours l'oreille de notre âme ouverte, pour entendre la voix de Dieu et ce que la foi nous dit : *Excutiat unusquisque cor suum, et videat quid ibi fides tenet* (*August.*) Vous, dans les saillies d'un naturel chagrin et emporté, vous voulez savoir s'il faut poursuivre une telle vengeance, ou en réprimer les mouvements! Ecoutez ce que vous dit la foi. Que dit-elle? Bienheureux ceux qui sont pacifiques et doux, parce qu'ils posséderont tous les cœurs et qu'ils auront part à l'héritage céleste. *Videat quid ibi fides tenet.* Vous, piqué d'une jalousie secrète et ne voyant qu'avec peine l'élévation et la faveur d'un concurrent qui vous passe, vous voulez savoir s'il faut faire jouer contre lui telle intrigue, ou le laisser jouir paisiblement de sa fortune? Ecoutez ce que vous dit la foi. Que dit-elle? Aidez-vous les uns les autres; aimez-vous et vous supportez les uns les autres : *Videat quid ibi fides tenet.* Vous, engagé dans une contestation, qui divise les esprits et d'où naissent mille procédures et mille chicanes, vous voulez savoir si vous devez consentir à un accommodement honnête et s'il y faut même sacrifier quelque chose de vos droits, ou les soutenir opiniâtrément? Ecoutez ce que dit la foi. Que dit-elle? Ne disputez point les uns avec les autres. Ayez entre vous une charité mutuelle et une union parfaite. *Videat quid ibi fides tenet.* Vous, dans une commission, dans un négoce, où l'on peut aisément et par des voies détournées, mais courtes et promptes, s'enrichir aux dépens du prochain, vous voulez savoir si vous devez accepter certains moyens qui se présentent et certaines offres que l'on vous fait, ou s'il les faut rejeter? Ecoutez ce que vous dit la foi. Que dit-elle? Malheur à vous, riches; surtout à vous, dont les richesses sont les fruits de l'artifice et du mensonge. Vous n'emporterez pas avec vous ces trésors d'iniquité; et ils serviront à votre

condamnation. *Videat quid ibi fides tenet.* Vous, né avec des entrailles de fer, pour m'exprimer de la sorte, dur pour vos frères, vous voulez savoir si vous êtes obligé de soulager les pauvres et de secourir ceux qui souffrent ; ou si, par une défiance outrée et par une crainte excessive de manquer vous-même, vous pouvez impunément les abandonner? Ecoutez ce que vous dit la foi. Que dit-elle ? Donnez l'aumône. Si vous faites miséricorde, on vous la fera ; et ce que Dieu recevra de votre main dans la personne de ses pauvres, il vous le rendra. *Videat quid ibi fides tenet.* Enfin, vous voulez savoir si vous devez rompre une telle société ou l'entretenir, rechercher un tel établissement ou le refuser, demeurer dans un tel emploi ou en sortir, faire un tel achat, vendre à un tel prix et y profiter de telle façon, ou vous contenter d'un gain modique et raisonnable, courir après un tel bénéfice ou ne faire nulle avance pour l'avoir : vous voulez, dis-je, être instruit sur tout cela et sur mille autres articles dont le détail serait infini ? Ecoutez d'abord et avant toutes choses ce que vous dit la foi. Que dit-elle ? Qu'il faut fuir toute société dangereuse ; que tout établissement qui ne vient pas de Dieu et qui ne porte pas à Dieu est à mépriser ; que dès qu'un emploi, quel qu'il soit, devient pour vous une occasion de péché ordinaire et prochaine, vous le devez quitter ; que les intérêts de la conscience sont préférables à tout profit injuste que l'on pourrait faire dans une vente ou dans un achat ; que ce n'est point par des brigues et par des poursuites que l'on doit s'introduire dans l'héritage de Jésus-Christ, mais qu'il y faut être appelé du ciel et n'y avoir d'accès que par le mérite et la vertu ; en un mot, que l'on doit toujours et en tout ménager les droits de Dieu, les droits du prochain et nos avantages propres ; non pas ces avantages périssables qui concernent la vie présente, mais ceux de l'éternité. C'est ainsi que la foi s'explique : et de ces principes généraux suivent autant de solutions pour répondre aux questions particulières. *Excutiat unusquisque cor suum et videat quid ibi fides tenet.* Tel était l'usage que les premiers chrétiens faisaient de leur foi : et de là cette droiture qui paraissait dans toute leur conduite, cette justice et cette équité, cette piété exemplaire, cette douceur, cette modération, cette innocence. La foi était leur conseil dans leurs résolutions, comme elle doit être encore notre force dans nos actions. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il est plus aisé de se proposer le bien que de le faire. On forme assez de bons désirs, on a assez de bonnes intentions ; mais quand de la spéculation il faut passer à la pratique, c'est là qu'on commence à sentir toute sa faiblesse et que le cœur se dément lui-même, en abandonnant ses premières résolutions. Saint Paul l'avait bien éprouvé, tout apôtre qu'il était. Ce n'est pas la volonté qui me manque, disait-il; mais tout le bien que je voudrais faire, je ne le fais pas, parce que j'ai dans moi une loi de péché, qui s'oppose à la loi de Dieu et qui m'arrête. Nous avons donc besoin de force pour agir ; et cette force supérieure, nous la devons chercher dans la foi. C'est par la foi que le monde entier a été vaincu, dit saint Jean, et ce sera par la foi que nous avancerons dans la sainteté chrétienne, et que nous sortirons victorieux de tous les combats qu'il y aura à livrer pour cela et à soutenir : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* (*I Joan.*, V).

En effet, mes frères, s'il y a quelque chose qui puisse nous exciter, nous animer, nous fortifier, c'est la foi. Ce sont ces grandes vérités, ces grands objets, qu'elle nous met devant les yeux. Il est difficile de les envisager de près et de les bien considérer, sans en être touché, ravi, transporté. C'est pourquoi le Fils de Dieu disait à ses apôtres : Ayez la foi ; et avec la foi, vous commanderez aux montagnes, et vous les ferez passer d'un lieu à un autre. C'est-à-dire que la foi, aidée du secours de Dieu, devient facile, jusqu'aux plus grands miracles, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce ; que la foi, quand elle est bien imprimée dans une âme, aplanit tout, qu'elle nous donne un courage à l'épreuve de tout, une ardeur que rien ne peut ralentir, une constance que rien ne peut lasser. Comment ? Parce que dans les hautes idées dont elle nous remplit, elle a tout ce qu'il faut pour faire naître dans les cœurs les sentiments les plus généreux et les plus vifs ; et que ce qui affermit l'homme dans l'exécution des plus grands desseins, c'est la générosité et la vivacité de ses sentiments : *Si habueritis fidem, dicetis monti huic : Transi hinc istuc ; et transibit, et nihil impossibile erit vobis* (*Matth.*, XVII).

Tantôt c'est par la crainte que la foi nous arrête et nous retient. Un Dieu ennemi, un Dieu vengeur, une mort réprouvée, un jugement sévère, une éternité malheureuse, un enfer. A cette affreuse peinture, qui ne serait pas saisi de frayeur, et que doit coûter tout le reste, pour se préserver de telles menaces ? Tantôt c'est par l'espérance que la foi nous attire, qu'elle nous engage. Un Dieu à posséder, un royaume à gagner, une félicité souveraine, une gloire, une couronne immortelle. A de telles promesses, on sent tous ses désirs s'enflammer ; et le travail devient doux, quand on y voit une telle récompense attachée. Tantôt c'est à la douleur et au repentir que la foi nous porte, et au plus amer repentir et à la plus sensible douleur. Elle nous découvre toute la difformité du péché ; une révolte contre Dieu, un outrage fait à Dieu, sa bonté méprisée et tant de bienfaits oubliés. A cette vue on s'humilie, on se confond, on confesse son crime et l'on ne cherche qu'à l'expier. Tantôt c'est d'une juste reconnaissance que la foi nous pique, d'un saint amour qu'elle nous embrase. Un Dieu auteur de notre être, un Dieu conservateur, un Dieu sanctificateur, un Dieu Sauveur : à ce souvenir, le zèle se rallume ; on voudrait tout faire et l'on est en disposition de ne plus rien épargner.

Miracles de la foi, d'une foi pratique et agissante! Les voulez-vous bien connaître? Saint Paul en fait le détail, et il met ce point dans un si beau jour, que je dois me contenter de rapporter fidèlement ses paroles. Il n'y a rien à ajouter à ce qu'il dit. Suivons-le seulement, et développons toute sa pensée. L'apôtre écrit aux Hébreux, et il leur fait un plan juste de la foi et de sa toute-puissante vertu. Or, qu'est-ce que la foi, demande d'abord le maître des gentils? C'est une connaissance certaine, mais obscure, des choses qu'on ne voit point, mais que l'on croit néanmoins, tout invisibles qu'elles sont, et à quoi l'on aspire comme à la fin dernière. Mais cette foi si sainte, continue le docteur des nations, cette foi divine est-elle absolument nécessaire au salut? Oui, dit-il, et nul homme ne peut aller à Dieu, et par conséquent être sauvé, s'il ne croit un Dieu et un rémunérateur. Mais à quoi cette créance mène-t-elle dans la pratique, et quelles en sont les conséquences et les effets? C'est, répond-il, qu'il nous vient de là une force supérieure, qui nous rend tout possible.

Les exemples en sont infinis; et depuis la naissance du monde, tout ce qui s'est fait de plus grand s'est fait par la foi. C'est par la foi qu'Abraham obéit à l'ordre du ciel le plus rigoureux en apparence et le plus sévère. Qui eût jamais pensé qu'un homme vivant au milieu de l'opulence pût se résoudre à quitter ses proches et son pays, pour passer dans une terre inconnue; qu'un père voulût prendre lui-même le couteau pour sacrifier son fils unique? Cependant la foi lui fit rompre tous les liens de la nature et du sang, elle lui fit dresser à lui-même le bûcher, elle lui fait lever le bras pour frapper Isaac, le seul héritier de son nom, le seul appui de sa maison: précieuse victime que Dieu demandait, et qu'il fut près, malgré toute la tendresse de son cœur, d'immoler à Dieu. C'est par la foi qu'Abel offrit à Dieu une meilleure hostie que Caïn son frère. Quels reproches n'eut-il point à supporter de la part de ce frère jaloux, lequel ne voyait qu'à regret les bénédictions que le Ciel donnait au sacrifice d'Abel? Cependant, malgré la haine de Caïn, malgré ses menaces, il continua toujours à choisir ce qu'il y avait de plus excellent dans son troupeau, pour le présenter à l'autel. La foi lui fit connaître toute la grandeur du Dieu qu'il honorait, et il eut enfin l'avantage de perdre la vie pour les intérêts du Seigneur et pour sa gloire. C'est par la foi que Noé bâtit l'arche: il employa cent ans à la construire. Il crut à la parole divine, qui lui annonçait un déluge, où toute la terre devait être noyée, et qui lui fut prédit un siècle entier avant qu'il arrivât. A combien d'insultes fut-il exposé durant son travail? on l'accusa d'une crédulité timide et vaine: on le traita d'esprit simple et faible. Mais lui, ne tenant nul compte des discours des hommes, il ne cessa point de travailler selon les lumières et les connaissances que lui donnait la foi. Il avança son ouvrage avec une constance infatigable, et il en vint heureusement à bout. C'est par la foi que Moïse renonça à toute la pompe d'une cour idolâtre. Ce fut une tentation bien difficile à vaincre, que les offres d'un prince puissant et riche, qui voulait l'approcher de sa personne et l'élever aux premiers rangs. Mais la foi lui fit envisager d'un œil de mépris l'opulence mondaine et fouler aux pieds toutes les espérances du siècle. Elle lui rendit le maître qu'il servait aussi présent que si ses yeux l'eussent aperçu; et cette présence lui fit préférer les afflictions du peuple de Dieu, et l'ignominie de Jésus-Christ, à la plus abondante fortune et à toutes les richesses de l'Egypte. Que dirai-je (c'est toujours saint Paul qui parle), que dirai-je d'un Gédéon, d'un Samson, d'un Jephté, d'un David, d'un Samuel, de tant de prophètes, de tant de grands et de fameux personnages, qui se sont signalés par la foi? N'est-ce pas par la foi qu'ils ont soumis les royaumes, qu'ils ont rempli tous les devoirs de la piété et de la justice, qu'ils ont dompté les bêtes féroces, éteint l'ardeur des flammes, qu'ils ont fait paraître dans les combats une valeur et une fermeté inébranlable, qu'ils ont défait et chassé devant eux les armées des étrangers? S'ils ont refusé de racheter leurs vies en abandonnant le Dieu de leurs pères; s'ils ont pour sa cause porté leurs têtes aux pieds des bourreaux, s'ils ont été inflexibles au milieu des opprobres et des railleries, dans les fers et dans les prisons; s'ils ont vécu dans les déserts et dans les montagnes, dans les antres et les cavernes de la terre; n'a-ce pas été là le chef-d'œuvre de leur foi? Rien donc au-dessus de nos forces, dès qu'on agit avec la foi et par la foi.

Ne remontons point si haut dans les siècles passés et dans l'ancienne loi. Dans les temps où la foi parmi les fidèles a été plus ferme et plus vive, dans ces heureux temps de l'Eglise naissante, n'a-ce pas été alors qu'on a vu plus de zèle, plus d'ardeur, plus de constance dans l'exercice des vertus chrétiennes? Combien la foi, dans ces siècles de bénédiction, fit-elle de solitaires et de pénitents? Combien de martyrs soutint-elle dans les supplices les plus rigoureux, sur les roues, sur les croix, sur les brasiers ardents et dans les huiles bouillantes? Combien de périls fit-elle affronter? combien de ruisseaux de sang fit-elle verser pour la cause de Dieu et pour les intérêts de la religion? Présentement même et de nos jours, n'est-ce pas dans ces saintes retraites, qui servent d'asile à la foi contre la corruption de nos mœurs, n'est-ce pas, dis-je, dans le monastère et le cloître qu'on voit pratiquer toute la perfection de l'Evangile: l'abstinence, le jeûne, la pauvreté, l'obéissance, les mortifications, les humiliations, la lecture, le silence, les longues oraisons, les confessions fréquentes, les communions (fruits précieux de la foi), parce que c'est là que la foi trouve une carrière plus libre pour agir, et qu'elle y domine souverainement?

Après cela, plaignez-vous, chrétiens, de votre faiblesse. Pour moi, je vous réponds que si vous êtes faibles, et si dans votre fai-

blesse vous demeurez sans action, ne faisant rien pour Dieu et pour votre salut, vous laissant rebuter, et cédant aux moindres obstacles qui se présentent, ne voulant vous assujettir, vous gêner en quoi que ce soit, et négligeant tous vos devoirs ; c'est que vous ne savez pas vous servir de votre foi pour vous fortifier. Mes frères, écrivait saint Pierre, aux premiers fidèles, vous avez de grandes violences à vous faire, vous avez de rudes assauts à soutenir pour résister aux puissances des ténèbres déchaînées contre vous, et encore plus à votre nature corrompue et à vos passions ; mais vous les vaincrez, vous les dompterez par la foi : *Resistite fortes in fide* (I *Petr.*, V). C'est une armure toute céleste que la foi, disait saint Paul aux Ephésiens ; c'est un bouclier impénétrable; si vous en savez faire l'usage qu'il faut, il n'y a point d'ennemi que vous ne puissiez repousser, point de victoire que vous ne puissiez remporter. Vous n'aurez qu'à commencer, et vous viendrez à bout de tout : *Accipite armaturam Dei, in omnibus sumentes scutum fidei* (*Eph.*, VI)

Mais si votre foi ne vous sert pas à animer de la sorte vos actions, c'est une foi inutile pour vous ; car vous devez bien remarquer qu'il y a, par rapport au salut, une telle union entre la foi et l'action, que la foi n'est plus qu'une foi morte si les œuvres ne l'accompagnent pas ; comme aussi les œuvres ne sont que des œuvres mortes si elles ne sont pas faites par la foi. Ainsi, ayez la foi : si vous n'agissez pas, la foi toute seule ne peut vous sauver; car ce n'est pas seulement à la foi que Dieu a promis ses récompenses éternelles, mais aux bonnes œuvres qui en sont les fruits. Mais aussi agissez : si ce n'est pas par la foi, tout ce que vous faites est de nulle valeur, parce que ce ne sont point des œuvres chrétiennes, des œuvres marquées du sceau de Jésus-Christ, des œuvres faites au nom de Jésus-Christ, et que Dieu néanmoins n'en canonise et n'en reconnaît point d'autres que celles-là.

Apprenez donc, chrétiens, et apprenez-le de l'Apôtre, comment vous devez profiter de votre foi. Je vous le dis, comme il le disait aux Romains, par la grâce qui lui avait été donnée : *Dico enim, per gratiam quæ data est mihi, omnibus qui sunt inter vos* (*Rom.*, XII). Je vous le dis à tous en général, et à chacun en particulier, selon la mesure de votre foi : *Unicuique sicut Deus divisit mensuram fidei* (*Ib.*). Si vous l'avez, cette foi divine, qu'elle se montre dans toute votre conduite, et qu'elle fasse fleurir en vous toutes les vertus : une charité sincère et sans déguisement : *Dilectio sine simulatione* (*Ibid.*) ; une sainte horreur du mal et de tout ce qui y peut porter : *Odientes malum ;* un attachement sans relâche au bien et à vos obligations : *Adhærentes bono;* une ferveur infatigable dans les pratiques du christianisme : *Spiritu ferventes;* un zèle ardent pour la gloire de votre Dieu, le Seigneur de toutes choses, et votre souverain maître : *Domino servientes;* une paix intérieure de l'âme, et un plein dégagement de tous les biens sensibles, dans l'espérance des biens invisibles : *Spe gaudentes;* un fréquent exercice de la prière : *Orationi instantes* (*Ibid.*): un amour tendre et compatissant pour le prochain, vous acquittant envers vos frères de tous les devoirs de la miséricorde et de l'hospitalité, les prévenant et leur marquant de la déférence, les soulageant dans leurs besoins, vous réjouissant avec ceux qui sont dans la joie, pleurant avec ceux qui pleurent; maintenant partout l'union et la concorde, enfin, ne manquant à rien devant Dieu et devant les hommes : *Honore invicem prævenientes, necessitatibus sanctorum communicantes, hospitalitatem sectantes, gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus, id ipsum invicem sentientes, providentes bona non tantum coram Deo, sed etiam coram omnibus hominibus* (*Ibid.*).

Est-ce là votre caractère, chrétiens ? Et si ce ne l'est pas, à qui devez-vous vous en prendre ? Est-ce à la foi, ou n'est-ce pas à vous-mêmes ? Est-ce, dis-je, à la foi ? Mais doutez-vous encore de son efficace lorsque tant de témoignages vous en convainquent ? C'est donc de vous-mêmes que vient cette tiédeur lâche et molle, cette oisiveté, cette indolence paresseuse et si contraire à l'esprit de la foi. Or, quand vous avez dans les mains un moyen si prompt, si présent, si sûr pour agir et pour vous sanctifier, croyez-vous pouvoir impunément le négliger, et par votre négligence, par une négligence affectée, en arrêter les salutaires effets ? Ah ! il y a de certains moments, des moments de salut, où vous vous reprochez à vous-mêmes votre lenteur et l'inutilité de votre vie. Que n'ai-je plus d'activité, de feu, plus de fidélité, de soin ; plus de goût à l'oraison, plus d'assiduité au travail, plus de constance ! Que n'en avez-vous en effet davantage ! Pour cela vous n'avez qu'à suivre les mouvements et les impressions de votre foi ; laissez-vous-y conduire, laissez-vous-y gouverner, et c'est assez. Avec la grâce, qui ne manque point alors de la seconder, non-seulement elle sera votre conseil dans vos délibérations, votre force dans vos actions, mais encore votre consolation dans vos afflictions. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Il y a dans la vie des maux de toutes les espèces, chagrins de l'esprit, amertumes du cœur, maladies et infirmités du corps, perte de biens, ruine de familles, disette et misère, humiliations, injures, contradictions de la part des proches et des étrangers, ennuis et dégoûts. Il n'est pas nécessaire d'en faire un long dénombrement. Vous savez assez, mes frères, ce qui vous fait peine ; et vous y êtes trop sensibles pour l'oublier. Dieu, si je puis ainsi le dire, a partagé ce trésor de souffrances entre tous les hommes ; chacun en a telle portion qu'il plaît à la Providence de lui donner; mais il n'y a personne qui n'ait la sienne ; et depuis le prince qui est élevé sur le trône jusqu'au pauvre qui est couché sur la poussière, c'est une condition commune que celle de souffrir. Cepen-

dant, admirons la sagesse et la bonté toute paternelle de notre Dieu. Car tandis qu'il frappe d'une main, il guérit de l'autre; si d'une part il donne la mort, d'autre part il ressuscite et il rend la vie. Je veux dire qu'au même temps qu'il nous éprouve par la tribulation, il nous fournit d'ailleurs un fonds inépuisable de consolations; et que ce fonds, cet appui solide, c'est la foi.

La preuve de cette vérité est que la foi nous fait connaître tout le prix de nos souffrances, qu'elle nous les fait estimer, et qu'en conséquence de cette estime, elle nous les fait aimer jusqu'à y trouver même de la douceur et du plaisir. C'est pourquoi saint Paul exhortait les Romains à se soutenir dans leurs peines par la lecture des livres sacrés, à se la rendre familière, et à s'en nourrir, parce qu'ils y trouveraient l'adoucissement de tous leurs maux. Mes frères, leur disait cet apôtre, ce qui est écrit est écrit pour notre instruction; afin que ces divines Ecritures, en relevant notre espérance, affermissent notre courage, et qu'elles fassent notre consolation : *Quæcumque scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt, ut per patientiam et consolationem Scripturarum spem habeamus* (*Rom.*, XIII.). Or, ces saintes Ecritures, surtout l'Evangile, ne nous consolent qu'en nous mettant devant les yeux les vérités de la foi. Nous y apprenons qu'on ne peut être sauvé que par la croix; que Jésus-Christ ne nous a sauvés que par là, et qu'il ne nous a point marqué à nous-mêmes d'autre voie pour le suivre et pour monter au ciel après lui ; que la loi qu'il nous a enseignée, et hors de laquelle il n'y a point de salut, est une loi d'abnégation et de mortification : que les afflictions de la vie sont pour les pécheurs et des moyens de conversion qui les ramènent à Dieu, et des satisfactions qui les acquittent auprès de lui de ce qu'ils doivent à sa justice : que ce sont pour les justes des épreuves qui les purifient, comme le feu épure l'or dans le creuset, et qui rendent leurs vertus plus agréables à Dieu et plus méritoires. De là suivent ces conclusions si consolantes, dont la morale chrétienne est composée, et qui sont pour nous autant d'articles de foi : que ceux qui sont persécutés sur la terre, haïs, méprisés, calomniés, sont heureux; que la pauvreté est un état à désirer; que nous devons compter les adversités temporelles parmi les faveurs divines; et que Dieu ne nous donne jamais un plus sensible témoignage de son amour, que lorsqu'il nous châtie en ce monde : *Beati pauperes, beati estis, cum maledixerint vobis homines, et persecuti vos fuerint,*..... etc. (*Matth.*, V).

Une âme remplie de ces maximes, n'est-elle pas au-dessus de tous les accidents de la vie? Car quelle consolation, lorsque tenant ou l'Evangile ou un crucifix à la main, on se dit à soi-même : Je souffre ; mais ce que l'Evangile a canonisé, ce qu'un Dieu Sauveur a sanctifié par son exemple, ce sont les souffrances. Je souffre ; et c'est par là que j'entre dans cette vie étroite, qui est le seul chemin de l'éternité bienheureuse. Sans cela, quel droit aurais-je à l'héritage céleste? Et la foi ne m'apprend-elle pas qu'il faut passer par le désert avant que d'arriver à la terre de promission, c'est-à-dire, qu'il faut passer par les tribulations, avant que d'arriver à la souveraine félicité? Je souffre; et c'est par là proprement que je suis chrétien. Le signe du chrétien, c'est la croix, mais la croix portée avec courage et avec soumission. La foi que je professe ne m'a point promis un bonheur humain, ni les fausses douceurs du monde. Je souffre : et voilà la pénitence qui me fait expier mes péchés. Pénitence légère, pénitence passagère; mais sans quoi je suis menacé d'un feu dévorant, et qui ne s'éteindra jamais. Quand, avec le flambeau de la foi, on descend dans ces gouffres embrasés, dans ces gouffres ténébreux, où sont tourmentés les pécheurs impénitents, on envisage d'une bien autre manière les maux présents, parce qu'on sait quels maux ils nous épargnent dans l'avenir. Je souffre ; mais autant que je souffre, ce sont autant de mérites et autant de couronnes que j'entasse les unes sur les autres, et que je retrouverai un jour dans cette sainte patrie où la foi m'appelle. Si elle me fait supporter maintenant les fatigues du combat, c'est pour me récompenser dans la gloire, et pour rehausser l'éclat de mon triomphe. Je souffre : hélas! Seigneur, je ne le sens que trop, et je ne l'ai que trop fait sentir aux autres, par mes plaintes et mes murmures. Quoi qu'il en soit, je souffre ; mais n'est-ce pas, mon Dieu, par les afflictions que vous nous convertissez, que vous nous retirez de nos égarements, que vous nous forcez en quelque sorte à retourner à vous? Et, à en juger par la foi, dois-je rien priser, rien même rechercher davantage, que ce qui me remet dans le devoir, et ce qui me fait rentrer en grâce avec vous? Oui, Seigneur, j'aurais toujours aimé le monde, si j'avais toujours joui de ses biens, j'aurais toujours eu les mêmes attachements, si vous ne m'y aviez pas fait trouver tant d'amertumes. Dès que je prends la balance de la foi, je connais de quelle importance il était pour moi de ne pas goûter plus longtemps les charmes d'une trompeuse prospérité. Ah! je souffre : mais que dis-je? Est-ce souffrir, Seigneur, que d'en être réduit au même état que vous? Ou si c'est en effet souffrir, l'image d'un Dieu souffrant, que me présente la foi, ne doit-elle pas adoucir toutes mes peines? Je suis pauvre comme lui, je suis abandonné comme lui, je suis outragé comme lui. Je ne dois plus penser à ce que je souffre, dès que je pense à ce qu'il a souffert. On se repose tranquillement dans ces réflexions, que la foi fait naître; on s'y entretient, et l'on s'y nourrit. Dieu cependant fait couler sa grâce avec toute sa force et avec toute son onction ; les épines perdent leurs pointes, elles se changent en autant de fleurs; et l'on est surpris de la paix intérieure et du calme inaltérable où l'on se trouve, lorsqu'il ne paraît au dehors que des sujets de trouble et d'ennui.

Ce fut ainsi que cette dame romaine, dont

a tant parlé saint Jérôme, la vertueuse et illustre Paule, affligée d'une triste nouvelle qu'on lui venait d'annoncer, chercha dans la foi le remède à sa douleur, et l'y trouva. C'était une veuve à qui il n'était resté qu'un enfant, après la perte qu'elle avait faite de son mari. Cet enfant mourut, et la mère en apprit la mort, avant que d'en avoir su la maladie. Elle y fut sensible; mais au lieu de se livrer à la sensibilité de son cœur, que fit-elle? Elle eut recours à l'Evangile. Elle se souvint de cette belle parole de Jésus-Christ. Que sert à un homme de gagner tout le monde, s'il vient à perdre son âme? Eh bien! se dit à elle-même, cette sainte veuve, J'ai perdu mon fils; mais faut-il, par des regrets inutiles et peu soumis m'exposer à perdre encore mon âme? Ne vaut-il pas mieux profiter de cette disgrâce pour ma sanctification et pour mon salut? Mon fils est mort; Dieu l'a voulu : que sa volonté soit faite, et son saint nom béni et adoré. Vous m'aviez donné cet enfant, Seigneur; en m'enlevant le père, vous m'aviez conservé le fils; il vous plaît présentement de me priver de l'un et de l'autre; c'est un ordre d'en haut, la foi ne me permet pas d'en douter; et puisque vous l'avez porté cet ordre, je l'adore, mon Dieu, et je le reçois avec reconnaissance, bien loin de me révolter et de me plaindre. Tels furent ses sentiments, et tels avaient été longtemps auparavant ceux du saint homme Job : *Dominus dedit, Dominus abstulit; sicut Domino placuit ita factum est; sit nomen Domini benedictum* (*Job.*, I).

Si ce n'est pas là que vous cherchez votre consolation dans vos peines, vous vous privez tout à la fois, mes frères, de deux grands biens. Premièrement, vous vous ôtez à vous-mêmes la plus solide douceur, et même la seule; je dis la seule véritable qui vous reste dans les adversités, puisque l'expérience nous apprend combien tous les autres soulagements et tous les remèdes humains sont faibles et impuissants. Secondement, vous perdez devant Dieu tout le prix de vos souffrances, puisque ce n'est pas en chrétiens que vous souffrez. Et quand vous rendez inutile un talent aussi précieux et aussi nécessaire que les souffrances, sur quoi pouvez-vous fonder l'espérance de votre salut? Car raisonnons, s'il vous plaît. Jésus-Christ ne nous a sauvés que par les souffrances; et il nous a fait entendre que sans les souffrances, nous ne pouvions nous-mêmes nous sauver. Mais sans quelles souffrances? Sans des souffrances unies aux siennes, sans des souffrances sanctifiées. Or, ce qui sanctifie nos souffrances, ce qui les unit à celles de Jésus-Christ, c'est la patience établie sur la foi et sur la grâce. Dès là donc que vous n'avez pas recours à la foi, pour prendre chrétiennement les souffrances que Dieu vous envoie, pour vous y soutenir, et pour vous y consoler; ce ne sont plus des souffrances recevables au tribunal de Dieu; et par conséquent, fussiez-vous mille fois plus affligés, vous êtes au jugement de Dieu dans le même rang que ceux qui n'ont rien souffert, si toutefois il est possible de ne rien souffrir dans la vie.

Ah! mes frères, dans quel trouble quelquefois et dans quel accablement voyons-nous ces mondains qui comptaient tant ou sur la force de leur raison, ou sur le secours de leurs amis, ou sur les amusements du monde pour s'affermir contre le chagrin et pour le porter? Ce sont des gens renversés au premier orage. Quelles inquiétudes et quelles frayeurs! ou quels transports et quels désespoirs! Pour nous garantir de ces extrémités suivons l'avis de saint Paul, lorsque écrivant à ceux de Thessalonique et leur ayant expliqué une des plus grandes vérités de la foi, il conclut en leur disant : Mes frères, n'oubliez jamais ce point de votre foi; retracez-vous en souvent la mémoire; que ce soit le sujet ordinaire de vos entretiens, et servez-vous-en pour vous consoler les uns les autres : *Itaque consolamini invicem in verbis istis* (*Thess.*, IV). De là ces saintes pratiques, ces pratiques si salutaires pour les personnes que Dieu afflige, d'aller à l'écart se consoler avec un bon livre qui leur rappelle le souvenir des principaux articles de leur foi; d'aller au tribunal de la pénitence se consoler avec un confesseur qui les instruit, qui les relève, qui les fortifie, tout cela par les vues et les principes de la foi; d'aller devant un oratoire, au pied d'un autel, à la sainte table, se consoler avec Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi : *Itaque consolamini invicem in verbis istis.* C'est ainsi qu'un cœur se rassure au milieu des plus violentes attaques, c'est ainsi qu'il s'établit dans une pleine tranquillité. Quoi qu'il arrive, on est soumis, modéré, docile, on est content; et de ce repos de la vie, la foi nous mène au repos éternel, que je vous souhaite, etc.

SERMON XIV.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

Quatorzième prétexte. — *Que dira-t-on?*

Hæc cogitaverunt, et erraverunt : excæcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont pensé, et ils se sont trompés : car leur malice les a aveuglés (*Sag.*, *ch.* II).

Un des plus dangereux artifices de l'ennemi de notre salut, selon Tertullien; une des plus grandes faiblesses où puisse tomber un homme, selon saint Augustin; enfin, un des plus grands obstacles à la perfection chrétienne, selon saint Bernard, c'est le respect humain. Ce prétexte, dit Tertullien, est un des plus ingénieux stratagèmes du démon, lequel voyant qu'il ne gagnait rien à répandre le sang des chrétiens sur les échafauds, l'a répandu ce même sang sur leur visage par la honte; tellement que ceux qui, dans les plus violentes persécutions, auraient affronté les tyrans et bravé la mort, se sont laissé vaincre dans une fausse paix, par le désir de plaire au monde et par la crainte de ses jugements. C'est une faiblesse, dit saint Augustin, et une grande faiblesse; car qu'y a-t-il de plus indigne d'un homme que d'agir

au gré d'une idée populaire contre ce que lui dicte le bon sens et contre les lumières de sa propre raison?

Enfin, c'est un obstacle à la perfection, dit saint Bernard, soit pour ceux qui commencent et qui craignent qu'on ne les raille, s'ils changent de conduite et s'ils s'engagent dans une vie plus régulière que celle des autres; soit pour ceux qui sont déjà avancés et qui quelquefois se relâchent eux-mêmes et se laissent arrêter par cette excuse imaginaire? Que pensera-t-on? que dira-t-on?

Or, pour vous guérir, mes frères, d'un mal qui n'est que trop commun dans toutes les conditions de la vie, j'ai à vous dire trois choses touchant le respect humain. Je veux vous faire voir, premièrement, la honte qui y est attachée; secondement, le trouble qu'il cause; troisièmement, le crime qu'il renferme. Je le considère par rapport aux trois biens qui nous sont et qui nous doivent être les plus précieux, l'honneur, le repos et la conscience. Si je le regarde par rapport à l'honneur, je dis qu'il n'est rien de plus honteux à un homme que de se laisser conduire par respect humain : c'est la première partie. Si je l'envisage par rapport au repos, je dis que rien ne cause un plus cruel tourment à une âme que le respect humain : c'est la seconde partie. Enfin, si nous le prenons par rapport à la conscience, je dis que ce qui la perd absolument et ce qui la détruit, c'est le respect humain : vous le verrez dans la troisième partie. De là nous conclurons que nous ne pouvons trop fortement le combattre ni travailler avec trop de soin à nous mettre au-dessus de cette crainte honteuse, de cette crainte inquiète, de cette crainte criminelle. Nous avons pour cela besoin de la force du Saint-Esprit. Demandons-la par l'intercession de Marie, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je découvre dans le respect humain trois caractères également honteux : caractère d'esclavage et de servitude; caractère d'inconstance et de légèreté; enfin, caractère d'ingratitude et de perfidie. Qu'est-ce qu'un homme qui se conduit par le respect humain? C'est un esclave, c'est un inconstant, c'est un ingrat et un perfide. Développons ces trois pensées.

Caractère de servitude. De toutes les conditions, la plus méprisable et la plus vile, c'est celle de l'esclavage. Pourquoi? demande saint Jean Chrysostome. C'est, répond ce Père, qu'un esclave n'est point à lui-même, mais à son maître; il n'a, pour ainsi parler, qu'un être dépendant, rien qui lui soit propre, rien dont il puisse disposer. Or, n'est-ce pas là le véritable caractère d'un homme qui n'agit que par des considérations humaines? Est-il un esclave plus esclave? est-ce pour lui-même qu'il vit, ou n'est-ce pas pour les autres? Obligé, en mille rencontres, de se captiver, de se contrefaire, et ne faisant pas une démarche sans prendre garde aux discours qu'on en pourra tenir et aux jugements qu'on en pourra former; n'osant pas contredire un libertin qui raille des choses les plus saintes et qui traduit impunément la vertu; gardant le silence lorsqu'il faudrait s'expliquer hautement et se déclarer; cherchant les ombres de la nuit et ne marchant que dans les ténèbres, lorsqu'il s'agit de pratiquer une action de piété; s'accommodant au goût et affectant au dehors tous les airs, toutes les manières d'une troupe de gens dont la présence l'intimide et dont il redoute la censure; adorant tous leurs caprices et souscrivant en aveugle à toutes leurs décisions.

Esclavage d'autant plus honteux, poursuit saint Jean Chrysostome, qu'il est de notre choix et que c'est nous-mêmes qui nous jetons dans les fers. Du moins un esclave a cette consolation qu'il ne l'est ou que par contrainte, ou que par accident, ou que par le malheur de sa naissance et par sa condition. Une mauvaise rencontre l'a réduit au pouvoir de l'ennemi; il ne s'y est pas soumis, il n'y est pas tombé de lui-même et il n'y demeure que malgré lui. Ou bien c'est le ciel qui l'a fait naître dans cette dure nécessité de servir et qui l'a mis au monde, pour ainsi dire, avec les chaînes qu'il porte. Mais un esclave du respect humain ne l'est que parce qu'il le veut être : *Electione, non casu* (*S. Chrysost.*). Il ne tient qu'à lui de secouer le joug et de se maintenir dans la sainte liberté des enfants de Dieu. S'il demeure donc dans la servitude, c'est par une faiblesse volontaire et par une timidité qui ne convient pas à un homme et encore moins à un chrétien; c'est qu'il n'a pas assez de courage ni assez de fermeté pour s'élever au-dessus des discours du public; c'est qu'il n'a pas de sentiments assez nobles pour connaître l'indignité d'une si injuste tyrannie, à laquelle il s'asservit; c'est une âme lâche et incapable d'un généreux effort; une parole le fait trembler et un regard lui fait tomber les armes des mains.

Tellement esclave qu'il n'obéit pas seulement à un maître, mais à un million de maîtres. Les esclaves ne dépendent communément que d'un seul homme, mais celui-ci dépend d'autant de maîtres qu'il y a d'hommes qui l'observent ou qui paraissent l'observer. Je dis qui le paraissent, car souvent on ne pense point à lui, lorsqu'il croit qu'on est le plus attentif à étudier ses actions. Mais c'est assez qu'il se le figure de la sorte; il prend toutes les idées, toutes les passions de ceux avec qui il a à vivre; il parle comme ils parlent, il agit comme ils agissent; vil imitateur de tout ce qu'il voit et idolâtre d'une vaine estime dont il est jaloux et qu'il craint de perdre, mais qu'il perd en effet par ses basses complaisances, lorsqu'il veut par là même la conserver; car ce qui arrive très-ordinairement, c'est que les soins qu'on se donne de plaire au monde nous avilissent dans l'opinion même du monde et nous en attirent le mépris.

Ah! que l'Apôtre raisonnait bien autrement! Animé de l'esprit de Dieu et dégagé de toutes les vues humaines : Que m'importe, mes frères, écrivait-il aux Corinthiens, ce

que vous penserez de moi? *Mihi autem pro minimo est, ut a vobis judicer, aut ab humano die* (I *Cor.*, IV). Ce n'est point à votre tribunal que j'ai à répondre. Je ne vous reconnais point pour mes juges. Quand vous me condamnerez, que me feront vos arrêts? et quand vous me louerez, que me reviendra-t-il de vos louanges? Eloges ou blâmes, applaudissements ou railleries, tout de la part des hommes m'est égal; je n'ai proprement qu'un seul maître à qui je dois rendre compte: *Qui autem judicat me, Dominus est* (*Ibid.*). Il n'y a que lui qui puisse prononcer pour moi ou contre moi. S'il est pour moi, je suis content; mais s'il se déclare contre moi, qui prendra ma défense? S'il me condamne, qui me relèvera de sa sentence? et s'il me réprouve, qui me sauvera?

Voilà, mes frères, la sainte fierté que doit avoir un chrétien; voilà les heureuses dispositions où il doit être. Ayez telle idée de moi qu'il vous plaira, disait saint Augustin, pourvu que je sois bien avec Dieu, c'est assez: *Sentite de Augustino quidquid libuerit, modo Deo placeam* (*August.*). Faisons notre devoir et vivons bien. Quand les hommes alors s'élèveront contre nous, nous ferons voir, disait un païen, en supportant leurs discours, une constance et une vertu héroïques: *Regnum est male audire, cum bene egeris.* Tâchons à mériter, par la bonne odeur de notre vie, l'approbation du public; mais s'il nous la refuse, demeurons en repos et sans inquiétude; comportons-nous comme n'ayant que Dieu pour spectateur de nos actions; et par-là nous nous établirons dans une noble indépendance. Premièrement, caractère d'esclavage et de servitude dans le respect humain; et secondement, caractère d'inconstance et de légèreté.

Comme, dans le commerce du monde, on ne se rencontre pas toujours avec les mêmes personnes, mais avec des gens de toutes sortes d'états, dont les vues, les pensées, les mœurs sont toutes contraires, les uns estimant ce que les autres condamnent, et ceux-ci condamnant ce que les autres estiment: comme il arrive encore souvent que les mêmes personnes n'ont pas toujours les mêmes inclinations, aimant aujourd'hui ce qui leur causera demain de l'ennui et du dégoût, ou se dégoûtant aujourd'hui de ce qu'ils aimeront demain; il faut qu'un homme qui veut se faire à cette diversité presque infinie d'objets, et à ces continuelles variations, prenne, pour ainsi dire, autant de figures différentes, et change d'autant de faces. C'est pour cela que saint Ambroise les compare à ces nuées qui se laissent emporter à tout vent. Ils ressemblent, dit l'abbé Rupert, à ces roseaux, que le moindre souffle tourne de tous les côtés. Ils sont, selon la pensée de saint Maxime, comme cet astre qui préside à la nuit, et qui sans cesse croît et décroît, et voilà ce qui les rend méprisables.

N'est-ce pas cela même aussi qui décrie dans le monde la dévotion de certaines personnes? Je sais qu'il y a de la malignité dans ceux qui les censurent, mais, après tout, n'y donne-t-on pas quelque occasion? Vous avez de la conscience, et vous voulez vous sauver; mais aussi vous voulez vous accommoder au monde autant qu'il est possible, et vous craignez de le faire parler. Qu'arrive-t-il? C'est que, faisant l'assemblage le plus mal assorti, vous joignez ensemble les plus solides pratiques de la piété et les plus vains amusements du monde. Or, que peut-on penser, que peut-on dire, quand on vous voit le matin à l'église et le soir au jeu? maintenant visitant les pauvres, et ensuite aux spectacles et à la comédie? semblable à un fébricitant, qui tantôt est tranquille et tantôt ému, tantôt dans le frisson et tantôt dans la violence de la chaleur. Mais donnez-moi un vrai chrétien, et qui ne cherche qu'à plaire à Dieu. C'est comme un arbre profondément enraciné; les orages ont beau gronder autour de lui, les tempêtes ont beau s'élever; malgré les tempêtes et les orages, il demeure ferme et il se soutient; et c'est là ce qui imprime de la vénération. Qu'une femme de vertu tienne toujours la même route, marche toujours sur la même ligne sans se relâcher, sans se démentir; le monde même, et le monde le plus censeur, la respectera, l'honorera, la canonisera. Achevons: en premier lieu, caractère d'esclavage et de servitude dans le respect humain; en second lieu, caractère d'inconstance et de légèreté, et en troisième lieu, caractère d'ingratitude et de perfidie.

Je ne puis lire sans une espèce d'indignation ce qui est marqué dans l'Evangile: que ceux en faveur de qui le Sauveur du monde avait opéré tant de guérisons miraculeuses, n'osaient défendre ouvertement sa cause et entrer dans son parti. C'étaient des aveugles à qui il avait rendu l'usage de la vue, des sourds qu'il avait faits entendre, des paralytiques, des boiteux, qu'il avait fait marcher, des possédés qu'il avait délivrés, des morts qu'il avait ressuscités. Quand ils n'auraient suivi que les sentiments d'une reconnaissance naturelle, ne devaient-ils pas, en publiant ses bienfaits, soutenir les intérêts de leur bienfaiteur? Je m'imagine même que, dans le premier transport de leur joie, et se voyant tout à coup dans une santé parfaite, ils lui avaient fait mille protestations d'un attachement sincère et inviolable. Cependant, quand il est attaqué et qu'il faudrait le justifier, et démentir ses ennemis, ils se taisent tous: *Nemo loquebatur de illo.* D'où vient cela? C'est la crainte des Juifs qui leur ferme la bouche: *Propter metum Judæorum* (*Joan.* VII, 13). Crainte bien juste et bien cruelle, s'écrie saint Maxime! Elle rend muets pour Jésus-Christ ces muets mêmes que Jésus-Christ avait fait parler; et elle leur lie la langue, lorsqu'il faudrait s'expliquer à l'avantage de celui qui la leur avait déliée.

Or, n'est-ce pas ainsi qu'un respect humain vous fait tous les jours abandonner Dieu, malgré tant de grâces que vous en avez reçues, et tant de résolutions que vous avez formées, aux pieds de ses autels, d'être désormais à lui, et d'y être inséparablement? Et ne

pourrais-je pas ici vous appliquer ce que Tertullien disait à des païens, et vous faire le même reproche? Dans les calamités publiques, dans les guerres, les pestes, les famines, ils avaient recours aux chrétiens; et ils les conjuraient d'intercéder pour eux auprès du Dieu que nous adorons. Mais dès que le fléau avait cessé; ils retournaient à leurs idoles, et ils présentaient tout de nouveau l'encens aux faux dieux :*Et cum misericordiam extorseritis, Jupiter adoratur* (*Tertull.*). Combien de fois avez-vous ressenti, mes frères, les effets d'une protection visible de la part de Dieu? Avec quelle abondance, et, si je l'ose dire ainsi, avec quelle profusion a-t-il répandu sur vous ses biens? Cependant que sa loi, dans une rencontre, se trouve en concurrence avec les sollicitations d'un ami, d'un grand qui vous tente, et qui veut vous rendre le compagnon de ses débauches, qui l'emporte? N'est-ce pas cette fausse amitié, cette grandeur mondaine que vous ne voulez pas blesser? *Jupiter adoratur.*

Combien de fois avez-vous promis à Dieu, entre les mains d'un confesseur, d'être plus adonnés à la piété, plus assidus à la prédication, plus réguliers dans l'observation du jeûne? Cependant, qu'il se présente une occasion où il faut laisser une cérémonie de piété pour une cérémonie profane, la prédication pour une assemblée de plaisir, le jeûne pour une partie et pour un repas, vous oubliez toutes vos promesses, et l'exemple vous entraîne : *Jupiter adoratur.* Tant de fois vous aviez dit que vous seriez plus réservés à parler contre le prochain, que vous vouliez vivre dans une plus grande retraite, que vous retrancheriez de votre luxe dans les parures et dans les habits; cependant on attaque devant vous le prochain dans une conversation, vous vous trouvez dans un temps de divertissements et de réjouissances, il vient une nouvelle mode, vous parlez comme les autres, vous vous réjouissez comme les autres, vous vous parez comme les autres, vous vous laissez aller au torrent : *Jupiter adoratur.*

Or, à qui sera-t-on fidèle, quand on est de la sorte infidèle à Dieu? J'en rougis devant vous, Seigneur; je viens m'en confondre à vos pieds. J'en rougirais dans l'usage du monde, si j'avais manqué à tant de paroles données et si mal gardées, ce serait une tache ineffaçable. Mais c'est enfin, Seigneur, c'est pour cette fois que je veux m'élever au-dessus d'un vain respect, par lequel je me suis laissé trop longtemps dominer. J'ai compris toute la honte qui y est attachée; et vous allez voir encore, chrétiens, le trouble qu'il cause. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Tertullien avait bien raison de dire que rien ne trouble plus le calme et la paix d'un cœur qu'un soin trop étudié de plaire aux hommes. Comme un os hors de son emboîture fait souffrir les plus violentes douleurs, un homme hors de son devoir, par une considération humaine, se trouve dans une continuelle agitation. Plus alors de repos : pensées sur pensées, réflexions sur réflexions, inquiétudes sur inquiétudes. Tout y contribue, la conscience, la raison, les divers mouvements que l'on se donne, et souvent le peu de fruit qu'on en retire. Je m'explique.

Car prenez garde, en premier lieu, que le respect humain laisse à la conscience toute sa droiture, et à la raison toutes ses lumières, pour connaître ce qui convient et ce qui ne convient pas, ce qui est dans l'ordre et ce qui blesse le devoir. Or, souvent le respect humain nous porte à des choses que la loi de Dieu défend, et qui sont même contre l'équité naturelle. Ainsi l'on se trouve agité de sentiments tout contraires : on juge d'une façon, et l'on fait de l'autre; on condamne au fond de l'âme la conduite que l'on tient, et l'on agit néanmoins toujours de la même manière; enfin, l'on éprouve, quoique dans un autre sujet, ce qu'éprouvait saint Paul, quand il disait : Je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas : *Non quod ego volo bonum, hoc ago : sed quod odi malum, hoc facio.* De là ces retours amers de la conscience, quand on voit que l'on sacrifie son salut à une complaisance criminelle qui nous perd, qu'on abandonne ses obligations les plus essentielles pour ne pas manquer à des bienséances imaginaires, et à des déférences que le monde exige injustement de nous, qu'on s'attire la haine de Dieu pour se conserver un accès facile auprès d'un homme dont on conçoit souvent en secret de l'horreur, tandis qu'au dehors on l'idolâtre, et que, par une molle condescendance, on s'expose à une éternelle damnation.

De là ces reproches d'une raison toujours éclairée, qui nous fait sentir malgré nous toute l'indignité d'une si lâche et d'une si timide faiblesse. Peut-on se démentir de la sorte soi-même? N'est-ce pas le devoir qui doit être notre règle, et non pas les bizarres idées et les folles coutumes du siècle? Ce qui est vrai pour moi dans la spéculation ne l'est-il plus dans la pratique et dans l'action? Suis-je un autre homme quand il faut raisonner et quand il faut agir? Cette contradiction ne fait-elle pas ma condamnation? Tantôt ces réflexions et tantôt mille autres nous confondent; on les porte partout, et partout ce sont autant de pointes qui percent un cœur et qui le déchirent.

De là ces cruelles perpléxités, ces incertitudes en mille rencontres, où la grâce et le monde combattent tout à la fois dans une âme. On ne sait à quoi se déterminer : tantôt on veut, et tantôt on ne veut pas; la loi de Dieu retient : on craint ses menaces et ses vengeances; on voudrait bien ne s'y pas exposer, et il faut pour cela s'arracher en quelque manière à soi-même. Mais aussi le respect humain sollicite et presse : c'est une espèce de violence, contre laquelle il semble qu'on ne peut tenir. Que fait-on? On imagine quelquefois de prétendus accommodements, pour accorder ensemble l'un et l'autre, mais sans autre succès que de se plonger

dans un mortel embarras, et dans un tourment continuel.

Ah! qu'on s'épargnerait d'alarmes et de combats, si l'on se tenait constamment attaché à son devoir, et qu'on en fît une profession publique, sans se mettre en peine de tous les raisonnements humains! Qu'Hérode se fût épargné de remords piquants, s'il eût moins eu d'égard à l'injuste demande d'Hérodias, et que son exemple est une belle leçon pour nous! Ce prince, épris d'un amour incestueux pour une barbare courtisane, lui promet de lui donner tout ce qu'elle souhaitera, fût-ce même la moitié de son royaume. Hérodias lui demande la tête de Jean-Baptiste, qu'elle haïssait. A cette parole, Hérode est saisi de douleur; car il estimait Jean-Baptiste: *Contristatus est rex* (*S. Matth.*, XIV, 9). Il a regret à la perte et à la mort d'un homme si digne de vivre. Mais à quoi se résoudre? Abandonnera-t-il l'innocence, et fera-t-il impitoyablement couper la tête au prophète du Seigneur? Quelle extrémité! quelle horreur! Mais aussi rétractera-t-il la promesse qu'il a faite, et refusera-t-il à la fausse divinité qu'il adore la victime qu'elle veut avoir? Sa passion s'y oppose: *Contristatus est rex.* Enfin, sa passion l'emporte. Hérode devient homicide, pour n'être pas, ce semble, parjure; et pour le respect d'une femme, il viole toutes les lois de la justice. Mais ce prince paie bien cher l'inhumaine satisfaction qu'il donne à Hérodias. Quels troubles quand on lui vient présenter la tête de Jean-Baptiste, encore toute sanglante! A ce spectacle, tout se soulève dans son cœur contre lui-même, tout lui reproche l'attentat qu'il vient de commettre; et, de cette bouche muette, il croit entendre partir une voix menaçante et pleine de terreur, qui l'épouvante, qui le consterne, qui l'atterre: *Contristatus est rex.*

Outre ces peines intérieures et inévitables de la part de la conscience et de la raison, quelle gêne et quelle contrainte, en second lieu, de la part du monde, auquel le respect humain nous asservit, et de tous ceux auprès de qui l'on veut s'insinuer et se maintenir! Jugeons-en par ce que nous voyons dans les cours des princes. Quelle est la vie de ces mondains qui passent leurs jours auprès des grands, et qui n'ont point d'autres soins que de leur agréer à tout? Si on leur commande de courir, dit Pierre Damien, ils volent: *Dum jubentur currere, volant* (*Petrus Damien*). Si on leur ordonne de demeurer, ils sont immobiles comme des rochers: *Dum stare jubentur, stant sicut colles.* Ce n'est point à leur gré, ajoute un philosophe, c'est au gré du maître qu'ils mangent et qu'ils dorment: *Ad alienum dormiunt, ad alienum comedunt appetitum.* Pour cela, combien faut-il prendre sur soi? sur combien de sujets faut-il renoncer à ses volontés et mortifier ses désirs? combien de ménagements et d'assiduités? combien d'affectations et d'apparences forcées? Quelle étude! quel art! Est-on né pour vivre dans une telle dépendance? et peut-on trouver un bonheur solide dans une vie, où l'homme est si peu maître de soi-même et de ses actions?

Ah! ne comptez-vous pour rien, femmes du siècle, femmes entêtées de je ne sais quel brillant, de je ne sais quelle grâce qui frappe les yeux, et que vous voulez faire remarquer; ne comptez-vous, dis-je, pour rien ces soins immodérés de se parer, de conserver, de renouveler une fleur de beauté qu'un moment ternit, de se donner un certain port, une certaine démarche, de certains agréments, et pour cela, cette attention continuelle sur soi-même, ces parures souvent incommodes, ces nudités nuisibles à la santé, le feu, le fer, tout ce qu'on fait servir à déguiser les défauts que la nature nous a donnés, et à rehausser les avantages qu'on en a reçus? Ne comptez-vous pour rien ces visites, souvent ennuyeuses et fatigantes, qu'il faut recevoir et qu'il faut rendre, pour entretenir un certain commerce de la vie; ces assemblées dont on connaît tout le vide et toute la bagatelle, mais où l'on est souvent obligé de se trouver contre son inclination, et pour ne se pas distinguer; ces nuits que l'on perd, ces veilles, ce tumulte, ce bruit qui étourdit, dont on voudrait être délivré, mais qu'il faut soutenir par honneur et pour faire toujours quelque figure? Ne comptez-vous pour rien ces dépenses excessives en équipages, en ameublements, en divertissements, que l'on regrette en secret et dont on gémit, se privant quelquefois de tout dans le particulier, pour avoir de quoi paraître dans le public? Tout cela, et mille autres choses que je passe, que vous savez mieux que moi et que vous sentez mieux que moi, ne les comptez-vous pour rien? Quand on sait se passer du monde, et se mettre une bonne fois au-dessus de ses vaines chimères, on pare à bien des chagrins, et l'on s'épargne bien des déboires.

Car, quand il arrive, en troisième lieu, que nos soins n'ont pas tout l'effet que nous prétendons, quand, au lieu de l'approbation publique que l'on a tant recherchée et dont on était si jaloux, on ne reçoit que des contradictions et des rebuts, quand on se voit le jouet de ceux-là même à qui on s'est laissé gouverner, et qui, après nous avoir attirés à eux nous abandonnent; quand au moins il vient là-dessus certains soupçons (car ce sont ceux qui se laissent le plus dominer par le respect humain, qui sont les plus sujets à se faire mille fantômes qui les tourmentent), quelle sensibilité! quels regrets! quels dépits! Voilà, mon Dieu, la vengeance temporelle que vous prenez souvent plaisir à en tirer, jusqu'à ce que vous leur fassiez sentir votre colère par de bien plus redoutables châtiments. Et n'est-ce pas un triomphe pour vous, Seigneur? Vous voyez ces adorateurs du monde se ronger eux-mêmes, se consumer. Vous les voyez dans une désolation qui les accable, dans une tristesse, dans un serrement de cœur qui les dessèche. Ce sont des vicissitudes continuelles, un moment les abat et un moment les relève; ou ce sont des su-

jets réels qui les chagrinent, ou c'est une imagination blessée qui les joue.

Au lieu qu'une âme qui ne s'appuie qu'en vous, Seigneur, qui ne compte que sur vous, qui marche et qui ne regarde en marchant, ni ce qui est autour d'elle, ni ce qui est au-dessus, mais qui n'a les yeux attachés que sur vous, se trouve dans un dégagement et dans une paix que tous les applaudissements du monde et toutes ses faveurs ne pourraient payer. Elle a pour elle le témoignage de sa conscience, et ce témoignage lui suffit. C'est là qu'elle se repose tranquillement : et du reste, quoi qu'il lui arrive de la part des hommes, elle y est aussi insensible que s'il n'y avait point d'hommes au monde, et qu'elle n'eût à traiter qu'avec Dieu. Sans rien perdre de l'humilité chrétienne et d'une soumission raisonnable, elle jouit de toute la liberté des enfants de Dieu. Sans prodiguer ses adorations à des maîtres mortels, sans tant se mettre à la torture ni tant se composer pour se faire aux usages criminels ni aux pernicieuses coutumes que le monde a établies, elle est contente. Vous y ajoutez, Seigneur, l'onction de votre grâce, et vous prenez plaisir à la dédommager de ce qu'elle ne cherche point au milieu du siècle et autre part qu'en vous. Vous lui parlez au cœur, vous lui faites intérieurement sentir que vous êtes content vous-même. C'est assez, mon Dieu, ce sentiment lui fait oublier tout le reste. Nous avons vu quelle honte porte avec soi le respect humain, je vous ai montré comment il trouble le repos; enfin, il faut vous faire voir comment il perd la conscience et la ruine : c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Je dis que le respect humain perd et ruine absolument la conscience. Comment cela? En deux manières : premièrement, en corrompant tout le bien que nous faisons; secondement, en nous portant même au mal, et nous le faisant commettre. Je vais mettre ces deux pensées dans tout leur jour.

Le respect humain ne nous empêche pas toujours de faire le bien, mais il corrompt celui que nous faisons. Ainsi il bâtit, pour ainsi dire, et il détruit tout à la fois : il nous laisse pratiquer la vertu, il nous y engage même en bien des rencontres; mais au lieu d'une intention chrétienne qui la doit animer et purifier, il substitue une politique mondaine qui la gâte et qui lui ôte tout son prix. Le respect humain, par exemple, ne nous fait pas rejeter toute sorte d'accommodements avec un ennemi : on consent à le revoir; on se réconcilie en apparence. Mais quel est le nœud de cette réconciliation? Des vues de la chair et une fausse prudence. On est las d'entendre raisonner le monde, on ne veut pas faire un plus grand éclat, on se rend aux pressantes instances d'un médiateur, ou craint de le choquer, on rentre dans le même commerce et dans la même liaison. Mais au fond de l'âme on conserve le même fiel, et l'on attend une occasion favorable pour le décharger et pour en faire sentir toute l'amertume.

Le respect humain ne nous fait pas toujours abandonner les devoirs d'une charge, d'un emploi, d'un état. On les observe, et on les observe même avec une exactitude scrupuleuse. Mais quel est le principe de cette régularité, que le monde canonise? Ce sont ces éloges-là mêmes du monde. On veut passer pour un homme de probité, pour un juge intègre, pour une mère sage, pour un père vigilant et laborieux. On ne veut point être accusé de négligence, d'intérêt, de mauvaise foi, de malversation : et voilà le motif qui fait agir.

Le respect humain ne nous éloigne pas toujours de la prière, des cérémonies de piété, de la pratique des bonnes œuvres, de la visite des hôpitaux, des prisons; mais ce qui devrait être animé par un esprit droit et pur, on le fait par un esprit d'ostentation. On paraît dans nos temples : pourquoi? Pour se faire voir. On s'approche des sacrements : pourquoi? Pour cacher son libertinage. On fait de grandes aumônes, de grandes charités : pourquoi? Pour donner un certain exemple d'éclat. Je dis un exemple d'éclat, et c'est cet éclat qui nous touche, et non point précisément l'exemple qu'on donne. Ainsi, les pharisiens priaient, jeûnaient, se montraient avec des visages pâles et défigurés, débitaient de belles maximes d'une morale austère et de la plus haute perfection : mais pourquoi? Pour se faire remarquer et pour être distingués.

On se conduit, pour ainsi dire, en matière de dévotion selon les temps, et selon la situation des choses. Si le prince, si le maître dont on dépend est un homme d'ordre, on se tient dans la règle et dans le devoir. Si l'on se rencontre avec des personnes pieuses et chrétiennes, on est chrétien comme elles, modeste, modéré, réservé, sans attachement à l'extérieur, sans passion, sans vice! mais sous ce beau masque, le fond est empoisonné et infecté : il n'y a ni crainte de Dieu, ni religion.

Aussi combien de péchés le respect humain ne nous fait-il pas d'ailleurs commettre? Ce fut par un respect humain que le premier homme mangea du fruit qui lui était défendu. Sa femme le lui présenta, et il ne voulut pas la contrister, en le refusant : il le prit, il viola le commandement du Seigneur, et en le violant il se perdit lui-même et toute sa postérité. Ce fut par un respect humain que le roi des Philistins renvoya David, au lieu de lui accorder sa protection. Il en connaissait la droiture et le mérite, il lui rendit le témoignage le plus avantageux. Vive le Seigneur, lui dit-il, je vous regarde comme un homme plein de vertu : *Vivit Dominus, quia rectus es tu et bonus in conspectu meo* (I *Reg.*, XXIX). Je n'ai rien trouvé en vous de mal : *Non inveni in te quidquam mali* (*Ibid.*); mais vous n'êtes pas agréable aux grands de mon royaume : *Sed satrapis non places* (*Ibid.*). Ce fut par un respect humain que saint Pierre renonça son maître. Il n'osa pas se déclarer pour lui en présence des Juifs, et il en vint jusqu'à le charger d'ana-

thèmes. Ce fut par un respect humain que Pilate condamna Jésus-Christ. Quels efforts ne fit il pas pour le sauver, parce qu'il était persuadé de son innocence ? Mais dès qu'il entendit parler de César, dont on le menaçait, toute son ardeur se ralentit ; il craignit de s'attirer l'indignation du prince, et il livra le Fils de Dieu au pouvoir de ses ennemis.

N'est-ce pas par des respects humains qu'on prête tous les jours l'oreille à tant de médisances, à tant de fausses suppositions ? On voit le juste accusé ; on voit ses plus saintes actions malignement interprétées ; il ne faudrait quelquefois qu'un mot pour le justifier ; mais on le laisse opprimer par la calomnie, et souvent même l'on se tourne contre lui. N'est-ce pas par des respects humains qu'on quitte tous les exercices du christianisme, la confession, la communion; qu'on favorise cette débauche d'un ami, et qu'un jeune homme se porte à tous les excès, où l'attirent des compagnons également corrompus et corrupteurs ? Et n'est-ce pas enfin pour cela que nous vous avertissons tant de vous garder de certaines liaisons, de certaines compagnies dangereuses; parce que c'est là que le respect humain agit avec plus d'empire; qu'il n'y a rien alors qui n'entraîne, et qu'il est d'une extrême difficulté de s'en défendre.

Péchés d'autant plus griefs et plus mortels, qu'on les commet avec plus de vue. En certains moments où le feu transporte, et où il semble que l'on n'est point à soi, on peut s'excuser sur la violence de la passion, et sur le peu d'attention qu'elle laisse. Mais un homme qui pèche par respect humain, agit communément de sang froid : il fait toutes les réflexions nécessaires pour connaître l'injustice de son procédé ; il hésite quelquefois, il balance ; et ce n'est qu'avec délibération qu'il se retire de Dieu et qu'il donne au monde la préférence.

Etat presque sans retour, dit saint Augustin ; et en voici la raison. C'est que pour se convertir et pour retourner à Dieu, il faut une sainte hardiesse ou, pour parler avec ce Père, une sainte impudence, qui répare le scandale qu'on a donné ; il faut que la pénitence soit édifiante et qu'elle honore Dieu autant que le péché l'a déshonoré. Autrement, point de pardon. Pour cela, il faut que la pénitence paraisse; il faut qu'elle soit connue. Un pénitent doit marcher tête levée, ne point craindre de se faire voir aux pieds d'un confesseur en posture de criminel et tel que le publicain , lorsqu'à la porte du temple et aux yeux du peuple, il se frappait la poitrine et criait à Dieu miséricorde. Il doit, par une conduite toute contraire à celle qu'il a tenue, faire un désaveu solennel de sa conduite passée. Or c'est ce qui ne peut convenir avec le respect humain. Si l'on me voit plus assidu aux pieds des autels et aux œuvres chrétiennes, quel bruit va-t-on répandre de moi dans le monde? Si l'on ne me voit plus dans telle maison, ni avec telles et telles personnes, comment me regardera-t-on. Si je veux me dédire d'une telle imposture; si l'on sait que j'ai fait satisfaction d'une telle offense, il faudra me cacher désormais et m'ensevelir dans la retraite. Ah ! mon cher auditeur, tandis que vous aurez de tels sentiments, il n'y a point de conversion à attendre de vous; il n'y a plus pour vous d'espérance, plus de salut : *Etiam spem salutis amisisti* (*S. Aug.*).

Si vous voulez vous sauver, et si vous le voulez bien, allez d'un pas ferme, sans vous étonner; allez, dis-je, pour m'exprimer de la sorte, affronter le monde; allez sans craindre vous exposer à tous ses traits. Souvenez-vous que vous avez renoncé à ce monde criminel, par les promesses authentiques de votre baptême. Souvenez-vous, avec saint Augustin, qu'on ne vous a mis des croix sur la tête, en vous conférant le glorieux caractère de chrétien, que pour vous apprendre à ne point rougir de la croix. Souvenez-vous de la fermeté inébranlable des martyrs , lorsque, chargés d'ignominies et d'opprobres , ils paraissaient devant les tyrans , ils montaient sur les échafauds et donnaient leurs têtes. Ce n'étaient point d'autres hommes, d'autres chrétiens que vous. Ils n'avaient point d'autre loi, ni d'autre maître. La même force, les mêmes sentiments qu'ils avaient, vous les devez avoir. Sans cela, écoutez l'arrêt terrible que le Fils de Dieu a prononcé contre vous. C'est avec cette pensée que je vous renvoie, et il y a de quoi vous saisir de frayeur.

Celui qui m'aura renoncé devant les hommes, dit le Sauveur du monde, je le renoncerai devant mon Père : *Qui negaverit me coram hominibus, negabo et ego eum coram Patre meo* (*S. Matth.*, X, 53). Quand il sera venu ce jour, où l'on se fera une gloire d'avoir été à Dieu et de l'avoir servi, quand le Sauveur des hommes, établi par son Père pour être désormais leur juge, viendra démêler dans la troupe les siens et distinguer ses vrais adorateurs des faux partisans du monde , à cette manifestation universelle, il nous traitera comme nous l'aurons traité. Vous n'avez pas voulu vous déclarer pour moi, n'attendez pas que je me déclare pour vous. Mais si je ne prends pas votre défense, quelle sera votre ressource? et si vous n'êtes pas du nombre de mes élus, de quel nombre serez-vous? Allez à ces divinités de la terre, que vous avez tant idolâtrées. Je n'étais pas un assez grand maître pour vous. Mais cette grandeur que vous avez méprisée, vous la voyez tout entière et vous la voyez à votre confusion, à votre désespoir. Que me demandez-vous? Je n'ai point été votre Dieu jusqu'à présent. Si je l'avais été, vous n'auriez point porté votre encens à d'autres autels que les miens, vous vous seriez attachés à ma loi ; et vous en auriez fait une profession publique. Ou si je l'étais, comme je l'ai en effet toujours été et comme je le serai toujours, vous m'avez refusé les hommages qui m'étaient dus; j'aurai mon tour et je l'ai maintenant : vous me chercherez et vous ne me trouverez plus, vous me réclamerez et je ne

vous écouterai plus, vous viendrez à moi et je ne vous recevrai plus.

Mais pour vous, vous serez reçues, âmes fidèles, vous, qui avez eu dans le cœur et qui avez confessé hautement votre foi. Vous aurez un double avantage. Les libertins mêmes et les pécheurs, voyant cette égalité qui a paru dans votre conduite, ont été forcés malgré eux de l'admirer. Votre vertu, cette vertu toujours constante et unie, leur a attaché des suffrages qu'ils n'ont pu vous refuser. Si quelquefois ils ont parlé autrement, leurs propres sentiments ont démenti leurs paroles; ou s'ils se sont assez aveuglés pour vous mépriser, je saurai bien vous venger de leurs mépris. Paraissez maintenant à leurs yeux, revêtues de tout votre éclat. Qu'ils apprennent, en vous voyant, quel était le maître que vous serviez et quel il est encore. Qu'ils envient votre sort, après en avoir tant témoigné d'horreur. Qu'ils aient honte, non plus de mon service, mais de cette même honte, de cette honte mondaine qui les en a retirés. Ils vous mettaient sous leurs pieds et vous voici sur leurs têtes; ils vous reprochaient votre crédulité et votre simplicité; soyez pour eux un reproche sensible, un reproche vivant de l'illusion qui les a trompés, et de l ur aveuglement. La vertu a ses temps d'épreuve où elle demeure inconnue et sans nom, où elle est même exposée aux injures et aux insultes. Mais après une obscurité passagère, elle est récompensée d'une gloire éternelle, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON XV.

SUR LA PRÉSENCE DE DIEU.

Quinzième prétexte. — *Dieu pense-t-il à moi et me voit-il?*

Hæc cogitaverunt, et erraverunt : excæcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont pensé, et ils se sont trompés : car leur malice les a aveuglés (*Sag.*, *ch.* II).

Il est étrange que le respect humain ait autant de force qu'il en a pour nous détourner de faire le bien, et que la présence de Dieu n'ait pas le même pouvoir pour nous empêcher de commettre le mal. Nous ne prenons que trop garde, quand il faut pratiquer une vertu, si nous sommes vus des hommes, mais quand la passion nous sollicite et qu'elle nous porte à une action criminelle, nous n'examinons guère si nous sommes devant Dieu et s'il nous voit. Dieu est-il présent à tout ce que je fais? le connaît-il et pense-t-il à moi? Voilà ce que quelques-uns, comme les impies dans l'Écriture, osent même révoquer en doute, et à quoi les autres sont si p u attentifs, que cette pensée ne fait sur leurs cœurs qu'une impression passagère et sans fruit. Je veux donc aujourd'hui, chrétiens, vous parler de la présence de Dieu, je veux vous la faire considérer avec plus de réflexion, et je la propose aux pécheurs comme un des plus puissants motifs, pour les faire sortir promptement de leur péché et pour les porter à la pénitence.

Parmi les criminels que la justice humaine poursuit, il y en a qui, par la fuite, se dérobent des mains de leurs juges. Quelques-uns au moins les trompent dans la discussion des faits et les leur déguisent, et les uns et les autres évitent ainsi la condamnation qu'ils ont méritée et le châtiment qui leur est dû. Mais vous, pécheur, comprenez ces trois choses qui vont faire le partage de ce discours et le sujet de votre crainte. Je dis que Dieu est présent partout pour vous arrêter partout : c'est la première partie; pour vous convaincre partout : c'est la seconde; pour vous condamner partout : c'est la troisième. Présent partout pour vous arrêter partout, parce Dieu est partout auprès de vous; présent partout pour vous convaincre partout, parce que Dieu voit tout; enfin, présent partout pour vous condamner partout, parce Dieu hait partout le péché et le condamne. Demandons les lumières du Saint-Esprit, etc. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Développons, chrétiens, cette grande vérité que Dieu est partout, et, suivant les principes de la théologie, formons-nous, autant qu'il est possible, une juste idée de cette perfection divine que nous appelons immensité. Ce ne sera pas une connaissance inutile pour nous, et nous en tirerons dans la pratique de solides conséquences pour le changement et la réformation de vos œuvres.

Qu'est-ce donc que l'immensité de Dieu? C'est une présence de Dieu partout, une présence sans bornes, une présence substantielle, une présence pleine et entière. Tout cela demande à être éclairci. Appliquez-vous.

Je dis, d'abord, que l'immensité divine est une présence de Dieu partout. Le prophète royal en était bien persuadé lorsqu'il disait en parlant à Dieu : Où irai-je, Seigneur, et dans quel lieu du monde me retirerai-je pour m'éloigner de vous? *Quo ibo a spiritu tuo, et quo a facie tua fugiam* (*Ps.* CXXXVIII)? Si je monte dans le ciel, vous y êtes : *Si ascendero in cœlum, tu illic es* (*Ibid.*); si je descends dans les plus profonds abîmes de la terre, je vous y trouve : *Si descendere in infernum, ades;* si je parcours toute la surface des eaux, et si je prends des ailes pour passer au delà des mers, c'est vous-même qui m'y conduisez : *Si sumpsero pennas meas diluculo, et habitavero in extremis maris, etenim illuc manus tua deducet me, et tenebit me dextera tua* (*Ibid.*). Point de retraite si obscure, point de région si inconnue où vous ne soyez présent.

C'est ce qui a fait dire à saint Augustin, que comme il n'y a rien sans Dieu : *Sine Deo nihil;* il n'y a rien aussi hors de Dieu, ni rien au-dessus de Dieu : *Extra Deum nihil, supra Deum nihil* (*August.*). Il entre partout, il a part à tout. La raison est que rien ne subsiste que par lui; il doit donc être partout, pour tout soutenir et pour tout régler. S'il y avait quelque endroit où Dieu ne fût pas, il y aurait quelque être qui n'aurait pas besoin du concours actuel de Dieu, soit pour agir, soit seulement pour être conservé dans

sa nature propre. Par conséquent, le pouvoir et le domaine de Dieu serait limité. Or, c'est ce que nous ne pouvons dire sans blasphème.

En second lieu, l'immensité divine est une présence de Dieu, non-seulement partout, mais sans bornes. Le monde a ses limites, mais Dieu n'en a point. Quand nous disons que Dieu est dans tout le monde, cela ne signifie pas que le monde le contient, mais qu'il contient lui-même le monde. Il est plus élevé que le ciel, dit le saint homme Job: *Excelsior cœlo* (*Job*. XI). Il est plus profond que l'enfer: *Inferno profundior*. Il est plus vaste que la mer: *Latior mari*. Il est plus étendu que la terre: *Longior terra*. Enfin, sa grandeur est infinie: *Et magnitudinis ejus non est finis* (*Ibid*.). Il est infini, ajoutent les théologiens, surtout en quatre manières et sous quatre rapports: par rapport à son essence, par rapport à ses ouvrages, par rapport au temps et par rapport au lieu. Infini dans son essence: elle est souverainement parfaite; infini par rapport à ses ouvrages: il est tout-puissant; infini par rapport au temps: il est éternel; infini par rapport au lieu: il est immense.

En troisième lieu, l'immensité divine est une présence substantielle de Dieu partout. Une chose peut être présente, ou par sa substance, ou seulement par sa vertu. L'astre qui nous éclaire (c'est l'exemple que nous donne saint Thomas), le soleil n'est présent à la terre que par sa vertu. Pourquoi? C'est qu'il n'est pas dans la terre, ni sur la terre, mais qu'il y envoie seulement ses influences et sa lumière; au lieu qu'il est substantiellement présent à celui des globes célestes dans lequel il roule et auquel il est attaché. Pourquoi? Parce qu'il le touche immédiatement et qu'il y est réellement uni. C'est ainsi, selon l'Apôtre, que Dieu nous est tellement présent par lui-même et non point seulement par ses productions, que nous sommes tous en lui, que nous vivons en lui, que nous agissons en lui: *In ipso vivimus, movemur, et sumus* (*Act.*)

En quatrième lieu, l'immensité divine est une présence de Dieu partout pleine et entière, c'est-à-dire que Dieu est tout entier partout. Car étant un pur esprit, il est indivisible. D'où il s'ensuit que partout où il est, il y est selon tout son être. Et comme il est partout, tout son être est donc aussi partout.

M'entendez-vous, chrétiens, et n'y a-t-il pas là de quoi vous saisir de frayeur? On tremble en entrant dans les palais des princes, parce qu'on sait qu'ils en ont fait leur demeure, et qu'ils y sont présents. Or, le palais de Dieu, la maison de Dieu, c'est tout l'univers: *Domus Dei, totus mundus* (*Minucius Felix*). Partout où je suis, j'ai Dieu devant moi, Dieu autour de moi, Dieu au dedans de moi. Il est en moi et je suis en lui, et je suis même en lui plus que je ne suis en moi-même. Pécheur, y pensez-vous, pécheur, voluptueux et sensuel, croyez-vous que Dieu est présent à toutes vos abominations? Où les commettez-vous? Aux pieds mêmes de Dieu, si je puis le dire de la sorte, jusque dans le sein de Dieu. Si cette pensée n'est pas un frein pour réprimer votre passion, qui le sera? Je ne l'aperçois point ce Dieu invisible; mais je sais par la foi qu'il m'investit de toutes parts. Si je marche, il me précède, il m'accompagne il me suit. Si je demeure, il se tient auprès de moi. Je me trouve enveloppé dans cette immensité qui remplit la terre comme un homme enseveli dans les eaux de la mer. Il y en a sur sa tête, il y en a sous ses pieds; il y en a à ses côtés. Quand donc je l'offense ce Dieu souverainement grand, je suis à ce moment-là même entre les bras de cette puissance irritée. Cet ennemi capital, ce redoutable ennemi, que j'ai suscité contre moi me serre de près. S'il veut me perdre, que ferai-je, pour parer à ses coups? Quelle consternation, quel effroi dans une ville, quand le vainqueur y paraît le fer à la main et qu'il ne tient qu'à lui de l'abandonner à la fureur du soldat et de faire tout périr? Ose-t-on alors résister à ses ordres? Va-t-on en face le mépriser, l'insulter, l'outrager? Au contraire, quel silence respectueux! quelles soumissions! quelles adorations! Ah! Seigneur, où suis-je? rebelle créature, par quel effort puis-je m'arracher à mon créateur et à mon juge? ou par quel stratagème lui puis-je échapper? Jonas le put-il? Ce prophète prend la fuite, pour ne pas obéir au commandement qui lui a été fait de la part de Dieu d'aller à Ninive: *Et surrexit Jonas, ut fugeret a facie Domini* (*Jon.*, I). Vous irez néanmoins, prophète, et vous irez malgré vous où votre Dieu vous envoie. Cependant, il monte, sur un vaisseau; mais, prophète fugitif, y faites-vous réflexion, et croyez-vous que le Seigneur, lui qui préside aux vents et aux tempêtes, ne vous suivra pas sur les flots de la mer? L'orage s'élève, le vaisseau est menacé d'un prochain naufrage, et Jonas commence à connaître, que son Dieu est plus près de lui qu'il ne semblait l'être; effrayé, troublé, confus, il demande qu'on le jette dans l'eau. Une baleine le reçoit dans son sein; mais le sein de la baleine ne le met pas à couvert du maître qui le poursuit. Enfin, il est porté, sans le savoir, sur le rivage; et, là, il apprend à se soumettre et à ne pas s'obstiner davantage dans sa révolte contre un Dieu qu'il rencontre partout, et dont jamais il ne ressent plus la présence que lors qu'il tâche de l'éviter.

C'est donc en vain, mon cher auditeur, que vous chercheriez un asile pour vous mettre hors d'atteinte de ses traits. Le pouvoir des rois s'étend bien loin: mais il ne s'étend pas dans tous les lieux. Il n'appartient qu'au Dieu du ciel et de la terre de dominer également partout, d'agir également partout, de vous arrêter partout. Que dis-je? il n'est pas nécessaire qu'il agisse lui-même; il n'a qu'à faire agir pour lui tous les êtres créés, et dans un instant vous verrez tous les êtres soulevés contre vous et conjurés pour votre ruine. Qu'il prononce une parole, et la terre va vous abîmer, l'air va vous étouffer,

la mer va vous engloutir, le feu va vous réduire en cendres. A qui aurez-vous recours? Aux grands du monde? Mais d'un souffle le Seigneur les renverse: *Dispersit superbos* (*Luc*, I). Il les brise comme des vaisseaux d'argile: *Tanquam vas figuli confringes eos* (*Psal.* II). Où vous cacherez-vous? Dans les plus sombres retraites (*Job.*, IX)? Mais n'est-ce pas lui qui ébranle, qui transporte, qui abat les plus hautes montagnes? *Qui transtulit montes* (*Prov.*, III). C'est par sa sagesse que les eaux des abîmes se sont débordées: *Sapientia illius eruperunt abyssi* (*Ibid.*). C'est lui qui tarit, qui dessèche les fleuves, qui arrête les torrents les plus rapides et qui en suspend le cours le plus impétueux: *Tu dirupisti fontes et torrentes: tu siccasti fluvios* (*Ps.* LXXIV).

Il n'y a qu'une ressource pour vous, dit saint Augustin, c'est de vous jeter entre les bras de sa miséricorde. Excellent moyen de fuir ce Dieu si formidable dans sa colère et de vous dérober à ses vengeances, c'est de vous adresser à ce Dieu miséricordieux et d'implorer sa bonté: *Fuge a Deo irato ad Deum misericordem* (*S. August.*). Allez-y avec un cœur contrit et humilié. Vous me recevrez, Seigneur, et vous deviendrez vous-même ma défense contre vous-même. Autant que votre présence m'effraie dans mon égarement et dans mon péché, autant me consolera-t-elle dans mon retour et dans ma pénitence. Je vous trouverai, mon Dieu, mais non plus avec ce visage qui répand la terreur dans les âmes criminelles. Vous serez un père, un ami pour moi, toujours avec moi pour me conduire, pour me soutenir, pour me fortifier. Sans cela le pécheur a d'autant plus sujet de craindre que, non-seulement Dieu est présent partout, pour l'arrêter partout, mais encore pour le convaincre partout, parce que Dieu voit tout: c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Nous disons qu'un criminel est convaincu par son juge, quand le juge est pleinement instruit du crime, et que celui qui l'a commis ne le peut cacher. Or, c'est ce qui se passe partout à l'égard du pécheur. Pourquoi? Parce que Dieu voit tout. Oui, mes frères, il voit tout, ce Dieu dont les lumières sont infinies. C'est ce que l'Ecriture nous marque en tant d'endroits et en tant de différentes manières, que nous ne pouvons former sur cela le moindre doute. Le Seigneur, dit le prophète royal, a regardé du ciel sur la terre, et d'un regard il a vu tous les enfants des hommes: *Dominus de cœlo prospexit super filios hominum* (*Ps.* XIII). Seigneur, vous avez éclairé toutes mes démarches et compté tous mes pas: *Gressus meos dinumerasti* (*Job*, XLI). Il veille sur tous les hommes, il est attentif à toutes leurs actions; c'est encore Job qui parle: *Custos hominum* (*Job*, VII). Je n'ai pas seulement jeté les yeux sur vous, dit Dieu lui-même, mais je les y ai attachés: *Firmabo super te oculos meos* (*Ps.* I). Et comme s'il se défiait de ses propres connaissances et qu'il craignît de se tromper, il vient à nous; il s'approche, pour mieux considérer et pour examiner de plus près: *Descendam et videbo* (*Gen.*, XVIII). Ses yeux sont nos témoins, nos accusateurs; ce sont même comme nos juges qui nous interrogent: *Palpebræ ejus interrogant filios hominum* (*Ps.* X). Pourquoi toutes ces figures et toutes ces expressions? Ce n'est pas à dire que Dieu ait besoin de tant de réflexions et de tant d'études, mais c'est pour nous faire connaître que rien ne lui échappe, jusqu'aux plus secrètes pensées de l'esprit et aux sentiments du cœur les plus imperceptibles.

Dieu voit tout, d'une vue qui est la source de toutes les connaissances. C'est le principe de toutes les lumières, soit humaines, soit célestes. Tout ce que les anges, tout ce que les hommes connaissent, ils ne le connaissent que par lui. Ses yeux sont plus vifs et plus pénétrants que le soleil: *Oculi ejus lucidiores sole* (*Cant.* VII). Il n'y a donc point proprement pour lui de ténèbres et d'obscurité, point d'éloignement et de distance. Il vous aperçoit dans le plus sombre réduit; il vous aperçoit dans la nuit la plus épaisse. Les hommes ne voient que les dehors; et de là tant d'illusions. Car, qui ne sait qu'il n'y a rien de plus trompeur et de plus faux en toutes choses que l'extérieur? Mais Dieu va jusqu'au fond et jusqu'à l'âme; il en démêle tous les plis et les replis. Je puis dire à un homme comme moi mes sentiments, mais fût-il le plus clairvoyant et le plus sage des hommes, il ne les saura jamais si je veux les lui céler. Souvent je ne les connais pas bien moi-même, et la passion nous joue tous les jours là-dessus et nous en impose; mais j'ai beau m'envelopper sous le voile le plus impénétrable aux yeux du monde, l'œil de Dieu perce le voile et voit en moi tout ce que j'y vois et tout ce que je n'y vois pas. Vue simple et sans division; vue immuable et sans interruption; vue parfaite, soit de la part de Dieu, qui y applique toute sa sagesse, soit par rapport à l'objet que Dieu découvre tel qu'il est et dans toute son étendue; vue directe et immédiate; ce n'est point par une lumière empruntée que Dieu voit, mais par lui-même: *Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus* (*Hebr.*, IV, 13).

Ah! pécheur, vous le connaîtrez bien un jour, que Dieu vous a vu, quand à la face de l'univers il étalera toute la suite de votre vie et qu'il en fera remarquer jusqu'aux moindres particularités, quand il réformera à votre égard tous les jugements des hommes! Sous les apparences trompeuses d'une probité, d'une vertu, d'une piété hypocrite, vous aviez couvert les excès les plus honteux et la plus sale passion; vous vous persuadiez qu'elle demeurerait éternellement dans l'oubli; on vous croyait tel dans le particulier que vous paraissiez dans le public. La charité ne permettait pas d'en juger autrement: mais au tribunal de Dieu tous les esprits seront détrompés, votre hypocrisie sera confondue. On apprendra ce que l'on avait toujours ignoré, mais ce que Dieu n'i-

gnorait pas, et ce qu'il révèlera au monde entier. Il est venu ce temps où il faut que vous soyez connu, *Revelabo* (*Nah.*, III). Dans ce tableau que je vous présente, et que je présente à toute la nature assemblée, ne vous retrouvez-vous pas vous-même? N'y retrouvez-vous pas vos desseins injustes, vos désirs criminels, vos discours médisants, vos voluptés infâmes? En étais-je témoin? vous ai-je bien vu? vous ai-je bien entendu? Me suis-je mépris dans la qualité des faits, dans le nombre, dans les circonstances? Vous voilà convaincu; mais vous l'étiez déjà devant moi, sans le savoir; et si je vous appelle à mon tribunal, ce n'est pas pour prendre de vous une nouvelle instruction, mais pour vous couvrir d'opprobre et de confusion.

De là, chrétiens, voici la conclusion que nous devons tirer : c'est d'éviter avec soin tout ce qui peut blesser les yeux de Dieu. Moi, que je consente à ce contrat usuraire! Je ne puis m'y résoudre. Mais c'est l'intérêt de ma famille, il m'en reviendra un profit considérable, la chose se fera secrètement; je le veux. Mais Dieu le verra; il en saura toutes les clauses, il en comptera toutes les lignes, tous les mots, toutes les syllabes; c'en est bien assez pour réprimer la plus avare cupidité. Moi, que je me laisse aller à cette perfidie! Je n'en ferai rien. Mais ma passion y sera satisfaite. C'est un ennemi qui m'a offensé et que j'humilierai, que je détruirai, que je perdrai. Je porterai si adroitement mon coup, qu'il ne connaîtra pas la main qui l'aura frappé. Cela est vrai. Mais Dieu la connaîtra; il assistera à toute l'action; c'en est plus qu'il ne faut pour étouffer le ressentiment le plus vif et la vengeance la plus animée. Moi, que je m'engage dans cette intrigue! Je n'ai garde. Mais mon cœur s'y porte de lui-même, et la personne me plaît. On peut prendre des mesures si justes, que l'engagement n'éclate point au dehors et qu'il ne fasse point de bruit. Mais inutiles mesures à l'égard de Dieu! Ce sont ses regards que je crains, et rien ne m'en garantira; il ne m'en faut pas davantage pour rompre les nœuds les plus étroits et pour éteindre le feu le plus allumé. Ces réflexions et mille autres inspirent une sainte horreur du péché et nous soutiennent contre les plus violentes tentations.

C'est ce qui faisait dire au prophète : Seigneur, quand nous pensons à vous, quand nous considérons que vous nous voyez, nous nous gardons bien de rien faire qui puisse vous offenser, et nous prenons au contraire un esprit de sainteté et de salut. D'où viennent donc dans le monde tant de désordres? C'est qu'on n'a pas cette pensée assez présente à l'esprit : Dieu me voit. On cherche à l'éloigner, parce qu'elle importune et qu'elle trouble. Cependant, y a-t-il un point de notre foi plus important et plus solidement établi? En vain le premier homme, après son péché, voulut s'enfuir de la présence de Dieu. Si Dieu l'appela, s'il lui demanda où il était, ce n'était pas qu'il ne le vît, mais c'était pour le confondre. Adam ne se cacha pas à Dieu, dit saint Grégoire, mais il se cacha Dieu à lui-même : *Se Deo non abscondit, sed Deum sibi abscondit* (*Greg.*). En vain le meurtrier d'Abel, Caïn, voulut déguiser à Dieu l'attentat qu'il avait commis. Si Dieu lui demanda ce qu'était devenu son frère, ce n'était pas qu'il n'eût vu couler le sang de cette innocente victime, mais c'était pour le convaincre et pour lui faire entendre qu'il avait été témoin de son crime. Et vous, criminels enfants de Jacob, Dieu ne vous voyait-il pas, quand vous jetâtes Joseph dans la citerne, quand vous le vendîtes à des Ismaélites, quand vous prîtes sa robe et qu'après l'avoir teinte dans du sang, vous la portâtes à votre père pour lui persuader qu'une bête féroce avait dévoré ce fils qu'il aimait si tendrement? Et vous, aveugles et infâmes vieillards, Dieu ne vous voyait-il pas quand vous vîntes tenter la chaste Suzanne? Personne ne nous voit, disiez-vous : *Nemo nos videt* (*Deut.*, *c.* XIII). Mais n'aviez-vous pas Dieu sur vos têtes? Ne vous suivait-il pas de l'œil? Perdait-il une de vos paroles? Si ces deux séducteurs eussent tourné les yeux vers le ciel pour se retracer l'idée et le souvenir de Dieu, j'ose dire qu'ils n'en seraient jamais venus à de pareilles extrémités. J'en juge par l'exemple d'une des plus fameuses pénitentes de l'Eglise : c'est celui de Thaïs.

Ce fut une femme également célèbre et par ses débauches et par sa pénitence. Un grand saint, inspiré de Dieu, entreprit de la convertir. Il va la trouver. Elle le mène dans un lieu écarté, et là, pour le corrompre, il n'y a que Dieu, lui dit-elle, qui puisse nous voir ici. Mais n'est-ce donc pas assez que Dieu nous voie, reprend le serviteur de Dieu? Quoi! la présence des hommes vous arrête et celle de Dieu ne vous retient pas? Quels jugements sont plus à craindre pour vous et pour moi, ou ceux des hommes, ou ceux de Dieu? Cette réponse fit une telle impression sur son cœur, qu'elle changea tout à coup, et devint un modèle de sainteté. Tant il est vrai que rien n'est plus efficace pour nous contenir dans le devoir que la vue de Dieu, dès qu'on y fait toute l'attention nécessaire.

Quel renversement, mon Dieu! On s'abandonne à tout devant vous; mais qu'un grand du monde, qu'une personne d'autorité paraisse, c'est alors qu'on se tient dans l'ordre, qu'on se modère, qu'on se ménage, qu'on pèse tout ce que l'on dit, qu'on mesure tout ce que l'on fait; les plus hardis dans le crime, les plus déclarés libertins se composent et s'observent. Est-ce que nous manquons de foi et que nous ne croyons pas cet article si essentiel de notre religion, que Dieu nous voit? Est-ce que nous n'y faisons pas toute la réflexion que la chose demande? C'est l'un et l'autre. Infidélité dans les uns, oubli dans les autres et oubli volontaire et affecté. Je l'ai dit, je le répète : on vit comme s'il n'y avait point de Dieu. La conscience alarmée nous crie sans cesse que Dieu sait tout, qu'il écrit tout dans ce livre de vie et de mort où sont marquées les bonnes œuvres du juste et les œuvres criminelles du pécheur; mais

on fait taire la conscience, on se distrait, on s'étourdit; on n'est frappé que des objets qui font impression sur les sens, tout le reste on l'efface de sa mémoire.

Il n'y a que vous, âmes fidèles, qui savez vous servir de la présence de votre Dieu pour vous réveiller, pour vous exciter, pour vous encourager. C'est un attrait pour vous, et l'attrait le plus engageant. Car, quel avantage et quelle gloire que d'avoir Dieu pour spectateur des combats que vous livrez et des victoires que vous remportez! C'était le grand motif que saint Cyprien proposait aux martyrs : *Quanta gloriæ dignitas! quanta felicitas Deo spectante congredi* (*Cypr.*). Quoi qu'il vous arrive dans la vie et par quelque épreuve que Dieu vous fasse passer, quoi que sa loi exige de vous, ayez toujours ces quatre paroles dans le cœur et souvent même dans la bouche, Dieu le veut, Dieu le voit. Faut-il vous renoncer, vous mortifier en certaines rencontres, vous assujettir à des exercices pénibles et fatigants? Dites-vous à vous-mêmes : Dieu le veut, Dieu le voit. Etes-vous dans l'affliction et dans la douleur? Dieu le veut, Dieu le voit. Etes-vous dans l'abaissement et dans l'humiliation? Dieu le veut, Dieu le voit. Or, puisque Dieu le veut, puisqu'il le voit, tout ce que j'entreprends pour lui, tout ce que j'endure ne demeurera point sans récompense. Autant que vos yeux sont éclairés pour voir, autant, Seigneur, vos mains sont libérales et magnifiques pour donner. Quand on a cette vérité profondément imprimée dans l'âme, on bénit Dieu dans les travaux et dans les souffrances; on devient invincible dans cette guerre sainte que nous avons à soutenir contre les ennemis de notre salut. Ainsi ces généreux Machabées, avec une petite troupe, défirent trente-cinq mille hommes. D'où leur venait cette valeur, cette force? L'Ecriture nous l'apprend : *Manu quidem pugnantes, sed Dominum cordibus orantes, prostraverunt non minus triginta quinque millia, præsentia Dei magnifice delectati* (II *Mach.*, XV). Ils combattaient des mains; mais cependant leurs cœurs étaient élevés vers Dieu, attachés à Dieu; et comme ils avaient Dieu sans cesse devant les yeux, sa présence au milieu du feu et de la mêlée, au milieu des périls et des fatigues, les ravissait, les transportait, les comblait de joie: *Præsentia Dei magnifice delectati.* Dieu présent partout pour arrêter partout le pécheur, ç'a été la première partie; pour convaincre partout le pécheur, ç'a été la seconde partie; enfin, pour condamner partout le pécheur, c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Dieu doit exercer contre le pécheur trois sortes de jugements. L'un général à la fin des siècles; l'autre particulier à la mort; enfin le troisième, plus prompt, au moment même que le péché est commis. Le jugement général se fera en la présence de toutes les nations du monde, quand Dieu, à la vue des anges et des hommes, viendra prononcer contre les méchants un arrêt de condamnation et les frapper d'un éternel anathème. Le jugement particulier se passe entre Dieu et l'homme quand Dieu, à l'heure de la mort, fait rendre compte au pécheur de tout le temps de sa vie et qu'il porte contre lui une sentence qui, pour être secrète, n'en est pas moins irrévocable, ni moins terrible. Mais il y a un troisième jugement encore plus prompt, quand Dieu, dès la vie, se tourne contre le pécheur, qu'il le juge digne de sa haine, qu'il le réprouve, non pas d'une réprobation consommée, mais commencée, qui le tourmente par les reproches intérieurs de son cœur, qu'il l'afflige par des calamités temporelles, qu'il l'aveugle, qu'il l'endurcit par la soustraction de la grâce, et qui l'enlève même de ce monde par une mort subite et imprévue. Or, voilà ce qui arrive partout, au moins en partie, et c'est ainsi que Dieu condamne partout le péché.

Car comme Dieu est présent partout, qu'il connaît tout et qu'il a d'ailleurs une opposition essentielle au péché, dès que nous le commettons, il commence à nous haïr. Il regarde le pécheur comme son ennemi, ou plutôt il le regarde comme un criminel réservé à sa plus rigoureuse justice. Il s'arme de foudres pour le perdre; il lève le bras sur lui; et s'il ne laisse pas encore tomber ses coups, c'est pour le punir ensuite avec d'autant plus de sévérité qu'il aura plus différé à le faire.

Qu'est-ce donc qu'un homme dans l'état du péché? C'est un réprouvé : non point tellement qu'il n'y ait plus de retour, la miséricorde divine ne l'a pas encore tout à fait abandonné. Mais, après tout, tandis qu'il porte le caractère de pécheur, et depuis qu'il a commencé à le porter, il porte un caractère de damnation. Dieu l'a rejeté de son sein. Il a conçu pour lui une aversion, laquelle doit durer toujours, si le pécheur pénitent ne prend pas soin de le satisfaire. Vaisseau d'élection pendant qu'il s'est maintenu dans la grâce, il est tout à coup devenu par le péché un enfant de colère et d'indignation.

Il n'est point nécessaire que Dieu le fasse comparaître devant son trône pour le juger de la sorte. Tous les lieux sont autant de tribunaux où Dieu exerce cette première justice, et les effets n'en sont que trop sensibles et que trop communs. Combien y en a-t-il qui, livrés à leurs propres remords, sentent et la nuit et le jour, un ver qui les ronge, qui les dévore? Quelles pointes! Quelles frayeurs! C'est Dieu qui prend plaisir à les troubler, et qui, en les condamnant, les force à se condamner eux-mêmes. Combien y en a-t-il qui, au milieu des fausses douceurs qu'ils goûtaient dans le péché, ou qu'ils y prétendaient goûter, voient fondre sur eux des fléaux qui les accablent, et dont ils sont d'autant plus désolés qu'ils s'y attendaient moins! Revers de fortune, pertes de biens, maladies. C'est Dieu qui les châtie dans le temps; et ce ne sont encore, si j'ose m'exprimer de la sorte, que quelques préludes de ce qu'il leur prépare dans l'éternité. Combien y en a-t-il qui, plongés dans un

sommeil létnargique, n'ont plus ni sentiment de piété, ni crainte de Dieu, et vivent dans une obstination presque insurmontable? C'est Dieu qui les laisse dans cet assoupissement mortel, et qui, en les privant de ses grâces, se venge de l'abus qu'ils en ont fait. Combien, sans achever leur course, se trouvent tout à coup surpris par la mort? et par quelle mort? Point de sacrements, point de pénitence. On en est saisi et consterné. C'est moi, dit le Seigneur, c'est moi qui ai tranché le fil d'une vie trop longtemps employée à m'offenser. Vous ne le pensiez pas que cette heure serait la dernière pour vous; que ce jour, en se fermant, vous déroberait pour jamais la lumière; que de cette maison, où la passion vous avait conduit, vous passeriez au tombeau. Mais on vous en avait averti, on vous l'avait dit, que j'étais partout pour voir partout votre péché, pour le condamner partout et pour exécuter partout les arrêts de ma justice. Si j'ai attendu à vous frapper, vous n'en êtes que plus coupable. J'en avais abandonné tant d'autres à toute la sévérité de mes jugements, dès le premier péché. Vous en aviez été témoin, et vous saviez que rien ne les avait pu soustraire à mes vengeances, ni la force, ni la santé, ni la richesse, ni la puissance, ni l'éclat de la gloire, ni la majesté du trône; que je les avais trouvés partout et que je vous trouverais partout vous-même. Il fallait profiter de leurs exemples et ne pas vous exposer au même sort.

Voulez-vous, mes frères, vous en préserver, vous qui le pouvez encore et qui en avez tout le temps? Voulez-vous vous mettre à couvert de ce jugement de Dieu? Jugez-vous vous-mêmes, punissez-vous, châtiez-vous vous-mêmes. Vivez dans un tremblement continuel à la vue d'un Dieu toujours présent à vous, et à qui vous êtes toujours présents. Ne lui demandez point qu'il vous ménage, qu'il vous épargne, ses châtiments temporels sont des faveurs. Dites-lui avec saint Augustin : Brûlez, mon Dieu, coupez, frappez maintenant : *Hic ure, hic seca* (*Aug.*); mais frappez en père et non point en juge : en père, pour me corriger, et non point en juge pour me réprouver. *Modo in æternum parcas.* Tribulations et adversités, maux de la vie, ce seront pour moi de véritables biens, Seigneur, pourvu que vous les accompagniez de votre grâce et que vous les fassiez servir, que je les fasse servir moi-même à ma pénitence. Peines intérieures, retours piquants d'une conscience agitée, remuée, intimidée, ce seront de saintes amertumes que vous répandrez sur les plaisirs criminels qui corrompaient mon cœur; ce seront de salutaires violences que vous ferez pour me retirer de mes égarements et pour me ramener dans le chemin du salut. Mais cette paix fatale où vous laissez une âme aveuglée et endurcie : ce silence plus à redouter que toutes vos menaces et tous vos tonnerres, quand vous ne parlez plus à un pécheur, que vous ne l'appelez plus : ces événements tragiques, ces accidents qui l'arrachent du milieu de ses plaisirs pour le transporter à votre tribunal sans lui donner le loisir de se reconnaître, et lorsqu'il y songeait le moins. Ah! mon Dieu, voilà ce qui me remplit d'effroi, et à quoi néanmoins nous ne sommes partout et tous les jours que trop sujets! Grâces à votre bonté, Seigneur, je n'en suis pas encore là. Vous m'ouvrez les yeux, vous m'éclairez, vous me sollicitez, vous me pressez; une patience jusqu'à présent infatigable vous a retenu le bras; vous vous contentez de me montrer le glaive dont vous êtes armé, ce glaive le terrible exécuteur de vos jugements, ce glaive tranchant qui divise tout, qui pénètre tout. Vous le tenez suspendu sur ma tête. Je l'aperçois partout, et à cette vue je me prosterne contre terre, je m'humilie en votre présence et sous votre bras tout-puissant, j'adore votre souveraine grandeur, je fais à vos pieds de nouvelles protestations d'un attachement désormais inviolable à votre loi, je demande grâce pour le passé, et avec votre secours je réponds de l'avenir. Il sera à vous, Seigneur, il y sera pleinement, il y sera constamment jusqu'à ce que vous me fassiez entrer dans la gloire, que je puis encore mériter, et où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON XVI.

SUR LA FUITE DES OCCASIONS.

Seizième prétexte. — *Je suis faible et l'occasion m'entraîne.*

Hæc cogitaverunt, et erraverunt : excæcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont pensé, et ils se sont trompés : car leur malice les a aveuglés (*Sag.*, *ch.* II).

Il n'y a rien de plus nécessaire à l'homme, ni de plus avantageux, que de se connaître lui-même; mais comme les meilleures choses peuvent être corrompues par le mauvais usage que nous en faisons, je puis ajouter, messieurs, qu'il n'y a point, dans la morale chrétienne, de plus dangereuse illusion que les fausses conséquences que nous tirons communément de notre faiblesse et de la connaissance que nous en avons. Quand cette vue nous engage à une plus exacte vigilance, et qu'elle nous inspire plus de retenue; quand, parce que nous sommes faibles, nous nous croyons plus obligés à nous défier de nos propres forces, et à implorer souvent le secours du ciel, alors il nous est utile de réfléchir sur nous, et nous remportons de cette considération, dit saint Bernard, trois grands avantages. Elle nous rend plus humbles et plus soumis à Dieu : *Humilior ad reverentiam* (*Bern.*). Elle nous attache ensuite à lui par un amour beaucoup plus ardent : *Ardentior ad amorem* (*Idem*). Enfin, elle nous fait prendre de plus sages mesures, pour nous préserver des chutes dont nous sommes menacés : *Sagacior ad cautelam.* Mais quand au contraire nous ne regardons notre infirmité que comme une excuse de nos désordres, quand nous prétendons en être quittes pour dire que le pen-

chant de la nature nous a entraînés, que les tentations sont fortes au milieu du monde, et qu'il est presque impossible de ne pas céder à la violence des passions qui nous dominent, c'est alors que la pensée de notre faiblesse ne nous est pas seulement inutile, mais très-préjudiciable, parce que d'un puissant motif pour nous réveiller et pour nous tenir continuellement sur nos gardes, nous nous faisons une fausse raison de nous endormir et d'abandonner le soin de nous-mêmes.

Avouez cependant, chrétiens, que c'est là un des plus ordinaires prétextes dont vous vous servez. Comment, dit-on, résister aux prestiges du monde et se garantir de sa malignité? C'est un tentateur et un corrupteur. Les solitaires qui vivent dans les déserts ont encore bien de la peine à se défendre; et si le juste, selon le témoignage du Saint-Esprit, tombe jusqu'à sept fois le jour, y a-t-il quelque apparence que dans le siècle où nous sommes engagés, et avec les inclinations naturelles qui nous sollicitent sans cesse et qui nous portent au mal, nous puissions demeurer fermes et nous maintenir? Si nous le faisons quelque temps, le ferons-nous toujours? Et n'avons-nous pas mille fois éprouvé que les forces nous manquent, pour peu que l'ennemi redouble ses attaques, et que le combat s'opiniâtre?

Je veux bien convenir avec vous, mes frères, que la difficulté est telle que vous la concevez; mais je ne puis raisonner sur cela même comme vous faites. Vous êtes fragiles, je le sais; le danger est partout présent, je n'en suis que trop bien instruit. De là vous concluez que vous êtes excusables dans votre péché: cette conclusion ne me paraît pas légitime, car, tout exposés au danger et tout fragiles que vous êtes, vous avez un remède spécifique contre votre fragilité, et un moyen efficace pour vous sauver du péril, c'est la fuite des occasions. Etes-vous justes? Fuyez l'occasion, et vous serez toujours forts. Etes-vous pécheurs? Fuyez l'occasion, et vous cesserez d'être faibles. Justes, gardez-vous bien de diminuer vos forces, en cherchant l'occasion. Pécheurs, gardez-vous bien d'augmenter votre faiblesse, en vous engageant dans l'occasion. Si vous êtes dans l'état de la grâce, l'occasion vous en fera tomber; c'est la première partie. Si vous êtes dans l'état du péché, l'occasion vous empêchera de vous relever; c'est la seconde partie. Voilà le dessein et le partage de ce discours. Implorons le secours de Marie, en lui disant: *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Non, chrétiens, l'homme le plus juste et le plus attaché à Dieu, dès qu'il s'engage de lui-même dans l'occasion, ne peut se répondre d'en revenir heureusement et de n'y pas tomber. Pourquoi? C'est que rien ne nous affaiblit davantage que l'occasion; elle le fait en deux manières: directement et indirectement. Je m'explique, et je vais vous faire entendre ma pensée par une comparaison commune. On affaiblit directement une armée, en retirant les meilleures troupes qui la composent, et en les employant ailleurs. On l'affaiblit indirectement, en permettant à l'ennemi de se fortifier, et lui laissant prendre de nouvelles forces. Ainsi, quand je dis que l'occasion nous affaiblit directement, je veux dire qu'elle oblige Dieu à retirer ses grâces et à nous refuser son secours. Quand je dis que l'occasion nous affaiblit indirectement, je veux dire qu'elle donne à la passion, à la cupidité, un nouvel empire sur nous, et qu'elle seconde l'ennemi de notre salut dans les attaques qu'il nous livre. Deux importantes réflexions.

C'est une maxime incontestable et très-consolante dans la religion chrétienne, que Dieu ne nous abandonne qu'après que nous l'avons nous-mêmes abandonné, et que jamais il ne nous prive du secours de sa grâce, si nous ne l'avons auparavant obligé à la retirer. Saint Augustin en donne deux raisons, l'une tirée de la bonté de Dieu, et l'autre de sa justice. Il est, dit ce Père, de la bonté de notre Dieu, de ce souverain ouvrier, de ne pas abandonner son ouvrage après l'avoir formé; et comme dans l'ordre de la nature il y a une Providence temporelle, dont le concours est tellement nécessaire à l'homme, que sans elle il manquerait de tout et retournerait dans le néant; il faut que dans l'ordre de la grâce il y ait aussi une Providence spirituelle qui veille éternellement sur nous, et avec l'aide de laquelle nous puissions nous conserver dans la sainteté chrétienne et nous préserver du péché. C'est pourquoi saint Prosper, disciple de saint Augustin, répondant aux objections des prêtres de Marseille, n'a pas fait difficulté de dire que c'est penser mal de Dieu, et lui ôter sa propre essence, que de croire qu'il refuse quelquefois sa grâce à ceux qui lui sont demeurés fidèles, et qui l'auraient toujours voulu être, s'il n'eût point cessé de les assister.

J'ajoute que cet abandon de Dieu ne serait pas seulement contraire à sa bonté, mais encore à sa justice; car ce serait, sans un légitime sujet, nous punir de la plus rigoureuse de toutes les peines, qui est la soustraction de la grâce; d'où le saint concile de Trente, après saint Augustin, conclut toujours en faveur des justes, qu'ils ne doivent jamais craindre que Dieu leur manque, tandis que, de leur part, ils ne manqueront point à Dieu, puisque Dieu n'abandonne que ses ennemis: *Tantum deserit inimicos* (*Conc. Trid.*).

Si donc nous sommes témoins dans le monde de certaines chutes qui nous étonnent, et si nous voyons quelquefois les plus justes abandonnés de Dieu, je conclus que c'est seulement à eux-mêmes qu'ils doivent s'en prendre, et non point à Dieu; et quand j'examine la cause de leur malheur, je n'en trouve point de plus ordinaire que les occasions dangereuses où ils se sont engagés sans nécessité, et contre l'ordre même du ciel; car il est vrai aussi que Dieu s'éloigne de nous à son tour, quand nous commen-

çons à nous éloigner de lui; et c'est surtout dans les occasions auxquelles nous avons bien voulu nous exposer, qu'il nous refuse sa grâce, et qu'il punit en nous deux choses, savoir : notre négligence et notre présomption; vous allez voir comment l'un et l'autre nous attire et mérite un tel châtiment.

Quand je parle de soustraction des grâces, je dois d'abord vous avertir que j'entends parler de ces grâces particulières, puissantes et victorieuses, avec lesquelles on repousse aisément tous les efforts de l'enfer, mais sans lesquelles on ne résiste jamais aussi à la tentation : grâces plus propres des justes, qui en savent faire l'estime qu'elles méritent, que des pécheurs qui les méprisent. Mais grâces dont les justes, aussi bien que les pécheurs, se rendent eux-mêmes indignes dès qu'ils se laissent, par une négligence criminelle, entraîner dans l'occasion. Nous ne parlons point autrement dans le monde, et comment regardons-nous un homme qui, malgré les avis salutaires qu'on lui a donnés, expose témérairement sa fortune, et va sans nulle considération se précipiter dans le danger? Qu'il y demeure, disons-nous, il l'a voulu. Après tant de conseils qu'il a négligés, il ne mérite plus qu'on en prenne soin désormais, et il ne peut rien lui arriver de si fâcheux qui ne lui soit bien dû.

Or, si les hommes en jugent de la sorte, ne pensons pas que Dieu ait d'autres sentiments. Ecoutez-en parler le Saint-Esprit par la bouche du Sage : *Quis miserebitur incantatori a serpente percusso, et iis qui appropinquant bestiis* (*Eccl.*, XII)? Si un enchanteur est surpris lui-même et piqué d'un serpent, qui prend compassion de lui? et quand nous voyons dévorer par les bêtes farouches des gens qui prennent plaisir à les irriter, et qui s'en sont approchés pour les provoquer, ne leur attribuons-nous pas à eux-mêmes leur propre malheur? *Quis miserebitur?*

La première des femmes, Eve, était juste, et dans l'état d'innocence, mais elle était curieuse, et c'est une tentation bien commune au sexe; il n'y avait pas longtemps qu'elle était avec Adam, son mari; cependant elle le quitte, elle va seule se promener dans le jardin, elle rencontre le serpent, elle s'arrête, elle s'entretient avec lui : quelque hideux qu'il soit, elle ne laisse pas de l'écouter; enfin, elle le croit, et parce qu'elle avait cherché l'occasion, ou qu'elle y était volontairement demeurée, elle y périt; elle mangea du fruit défendu et en fit manger à Adam : *Quis miserebitur?* David, ce prince selon le cœur de Dieu, se promenait dans une salle de son palais; il aperçoit de loin Bersabée; mais si cette femme était loin de lui, dit saint Augustin, sa passion en était bien proche : *Mulier longe, libido prope* (*August.*). Ah! prince, retirez-vous de là; si vous ne détournez vos yeux, vous voilà perdu. Il ne le fit pas, il ne prit pas une précaution si nécessaire, et de prophète qu'il était, il devint un homicide et un adultère. Que dites-vous à cela, chrétiens, et qu'en pensez-vous? Etes-vous plus saints qu'il ne l'était, ce roi si chéri du ciel? Et avez-vous moins à craindre de votre faiblesse? Vous vous précipitez de vous-mêmes dans une occasion dangereuse; allez, n'attendez pas que Dieu vous suive, et ne comptez point sur le secours de sa grâce. Ce n'est point là qu'il vous l'a promise, et ce n'est point là que vous l'aurez.

Je parle à vous, jeune personne qui vous trouvez indiscrètement engagée par une de ces liaisons assez innocentes dans leurs principes, mais, hélas! trop criminelles dans leurs suites. Vous n'y voyez rien qui blesse le devoir; et je veux croire qu'elle a été telle jusqu'à présent qu'elle vous paraît. Cependant, je vous dis qu'il la faut rompre; et, si ce n'est pas assez, c'est au nom même de Dieu que je vous l'ordonne. Autrement, vous ne pouvez vous répondre de vous-même, parce que vous ne pouvez vous répondre de la grâce. Oui, si ces entrevues si fréquentes et colorées sous les noms spécieux de sympathie et d'amitié durent plus longtemps, si, malgré le conseil que je vous donne, vous continuez, comme la malheureuse Dina, à recevoir cet étranger, tout vertueux et tout retenu qu'il est en apparence, bientôt viendra le moment, ce triste moment, où votre vertu se trahira elle-même et se démentira. Les épreuves en sont si ordinaires, et vous en savez la raison : comme il est de la foi que Dieu ne manque jamais à une âme soigneuse et vigilante qui s'observe elle-même, et qui, par sa vigilance et ses soins se met à couvert du péril, il est aussi de la foi que souvent il punit notre négligence en s'éloignant de nous et en nous livrant à nous-mêmes.

Et de quel droit, en effet, demandez-vous à Dieu qu'il fasse toujours des miracles pour vous soutenir? Vous voudriez fréquenter ces maisons de plaisir et de jeu, et que Dieu, par une protection toute particulière, vous y conservât assez pour ne point prendre l'esprit qui y règne, un esprit de mondanité, de mollesse et de libertinage. Vous voudriez sans réflexion marcher sur le penchant d'un précipice, et que Dieu, par une providence toute spéciale, conduisît lui-même vos pas, ou qu'il mît des gardes autour de vous pour vous empêcher de tomber. Vous voudriez de vous-même et sans nécessité vous jeter au milieu de l'orage, et que Dieu, pour vous sauver, calmât les flots, apaisât les vents, ou qu'il vous tendît la main pour vous ramener dans le port, au travers des écueils et des tempêtes. Vous voudriez, sans discernement et au gré de l'humeur qui vous gouverne, être de tout, entrer en tout, avoir sans cesse devant les yeux des objets corrupteurs, entendre sans cesse des discours ou médisants, ou sales, ou impies, et que Dieu affermît, purifiât assez votre cœur pour n'en pas recevoir la moindre atteinte : c'est-à-dire que vous voudriez que Dieu, dans la distribution de ses grâces, prît pour vous des règles toutes nouvelles; qu'il fût insensible à l'injure que vous lui faites en ménageant si peu

le trésor qu'il vous a confié ; que, par les prodiges les plus merveilleux, il déployât en votre faveur toute la force de son bras, et, pour parler plus proprement, qu'il devînt l'auteur et le fauteur de vos crimes. Ce jeune lionceau, dont parle le prophète, n'était point encore accoutumé au sang et au carnage; mais il se mêla parmi les lions, et bientôt il devint lion lui-même, aussi féroce et aussi cruel que les autres. Non, non, dit le Seigneur; vous avez beau vous flatter d'une régularité prétendue, vous avez beau compter sur une vertu imaginaire et qui vous trompe, vous ne pouvez rien sans moi, et je ne veux rien faire sans vous. Ma grâce demande à être ménagée ; dès qu'on l'expose sans raison, elle s'éclipse et disparaît; c'est le juste châtiment de votre négligence et, encore plus, de votre présomption.

Car tout homme qui cherche le danger, dit saint Augustin, est un présomptueux. Or, de tous les péchés, celui qui tarit le plus les grâces divines, c'est la présomption ; et c'est pour cela, ajoute ce Père, et après lui saint Prosper, qu'il est expressément marqué dans l'Ecriture que Dieu résiste aux superbes, et qu'il donne sa grâce aux humbles. Et si nous voulons remonter au principe, c'est que Dieu est jaloux de nous faire connaître notre indignité et notre néant ; mais le présomptueux, en s'assurant de la grâce, agit comme si elle était due; ou, en s'appuyant sur ses propres forces, il marque trop d'estime pour lui-même, et ne sent pas assez sa faiblesse et sa dépendance. Sur qui donc se reposera l'esprit de Dieu? *Super quem requiescet spiritus Domini* (*Isai.*, XI) ? Ce sera sur celui qui est humble de cœur, qui se défie de lui-même et qui étudie toutes ses démarches, dans la crainte de s'égarer en marchant, ou de tomber : *Nisi super humilem* (*Ibid.*). Le prophète ne demande pas seulement sur qui l'esprit de Dieu passera, mais sur qui il reposera, sur qui il demeurera : *Super quem requiescet?* Il y a, continue toujours saint Augustin, deux sortes de justes : des justes de quelques jours, de quelques semaines, et, pour parler ainsi, des justes de passage : *Justi commorarii* (*Aug.*), et il y a des justes d'état et permanents, *justi perseverantes* (*Ibid.*). La grâce ne fait que passer dans les premiers, parce que, par un orgueil de pharisien, se croyant au-dessus de toutes les atteintes, ils ne craignent point assez de la perdre ; au lieu qu'elle réside habituellement dans les seconds, parce que, par une humilité chrétienne, ayant toujours devant les yeux leur fragilité naturelle, ils se tiennent comme renfermés au dedans d'eux-mêmes, qu'ils ne se produisent pas aisément au dehors, et qu'ils se défient toujours de leur cœur. Ah! mon Dieu, conclut le même Père, que vous êtes grand et élevé au-dessus de nous ; mais que les maisons que vous habitez et que vous aimez sont petites et basses ! Ce ne sont point des chemins battus ; ce ne sont point des places publiques, mais ce sont de saintes retraites, éloignées du monde, et où ses traits ne pénètrent point. On peut donc comparer la grâce a une pluie féconde et salutaire : elle tombe du ciel pour arroser la terre et pour la rendre fertile ; mais où s'arrête-t-elle? dans les vallées les plus profondes ; au lieu qu'elle ne fait que couler sur les plus hautes montagnes; elle se déborde, pour ainsi dire, sur ces âmes timides et craintives; elle s'y ramasse tout entière ; elle les fortifie, elle les nourrit : mais bientôt elle se dessèche dans les autres, et les laisse sans force lorsqu'ils se croient plus affermis dans les voies de Dieu et plus attachés à leurs devoirs : *Denatat de tumoribus collium, et fluit ad humilitatem convallium* (*August.*).

Deux exemples mémorables vont vous convaincre de cette vérité ; l'un est de saint Pierre, l'autre de saint Paul. Tous deux se trouvent dans la même ville; c'est Jérusalem ; tous deux dans la même occasion : il s'agit pour l'un et pour l'autre de paraître en la présence d'un juge, et d'y soutenir les intérêts de leur maître. Il faut que Pierre et Paul, ou bien renoncent publiquement à Jésus-Christ, ou bien le confessent hautement. Tous deux sont là-dessus, à ce qu'il semble, dans la même disposition. Pierre dit au Sauveur du monde, la veille de sa passion : Me voilà prêt à mourir pour vous et avec vous ; quoi qu'il arrive, quand il m'en coûterait la vie, je ne vous abandonnerai jamais : *Etiam si oportuerit me mori*, *non te negabo* (*Matth.* XXVI). Paul en dit autant : Qu'on me lie, qu'on m'enferme dans une prison, qu'on me condamne à la mort, je suis disposé à tout : *Ego alligari et mori paratus sum* (*Act.* XXI). Voilà des paroles bien conformes, et des sentiments, à ce qu'il paraît, de part d'autre, tout semblables ; mais l'événement est bien différent. Pierre tombe, et Paul persiste avec une fermeté inébranlable dans sa confession. D'où vient cela? C'est que celui-là a présumé de lui-même, et que, contre l'avis du Fils de Dieu, il a cherché l'occasion. Pourquoi entrait-il dans la maison du pontife? pourquoi se mêlait-il parmi les Juifs? pourquoi s'entretenait-il avec les ennemis de son maître? Mais il n'en est pas de même de l'Apôtre des nations : s'il paraît dans le palais du gouverneur, c'est le Saint-Esprit qui l'y conduit. Je m'en vais, dit-il, en Jérusalem ; mais, en y allant, ce n'est point une précipitation aveugle, ni mon caprice que je suis, mais la voix de Dieu qui m'appelle. Ainsi, il persévère, et la grâce le fait sortir victorieux de l'occasion : *Alligatus ego spiritu vado in Jerusalem* (*Act.* XXX). Si Pierre s'en fût tenu au conseil de Jésus-Christ, et qu'il eût suivi l'impression divine, la grâce l'eût garanti de cette chute qu'il pleura si longtemps : et si Paul se fût de lui-même exposé au combat, la grâce ne lui eût pas fait remporter une si glorieuse victoire. Cependant, c'étaient des apôtres, et deux des apôtres les plus zélés pour la cause de Jésus-Christ. Mais tout apôtres qu'ils étaient, ils avaient besoin de la grâce ; et la grâce, une grâce efficace et triomphante, ne leur était destinée, qu'autant qu'ils prendraient soin de la mériter par une docilité parfaite

aux ordres du ciel, et par une attention continuelle sur eux-mêmes.

Ainsi, l'occasion nous affaiblit, directement et en premier lieu, par la soustraction de la grâce; indirectement et en second lieu, par les obstacles plus forts et plus puissants qu'elle fait naître et qu'elle nous présente à surmonter : car, qu'est-ce que s'engager dans l'occasion? C'est donner des armes à l'ennemi de notre salut, pour nous combattre plus fortement et pour nous vaincre; c'est travailler avec lui de concert à notre propre ruine. De quoi se sert-il pour nous perdre? De nos passions. Et qu'est-ce qui les enflamme davantage, ces passions déjà si vives par elles-mêmes? Ce sont les objets sensibles qui se présentent à nous avec tout ce qu'ils ont de plus séduisant et de plus engageant. Or, ce qui nous en approche, de ces objets dangereux, ou ce qui les approche de nous avec leurs attraits les plus corrupteurs, c'est l'occasion. Ce sont ces assemblées, où le monde étale avec tant de luxe et tant de faste toutes ses pompes; ce sont ces repas délicieux qui flattent la délicatesse et qui portent à l'intempérance; ce sont ces entretiens, ces conversations libres, qui réveillent dans l'esprit les plus sensuelles idées, et qui font au cœur les plus profondes et les plus mortelles blessures; ce sont ces rendez-vous, surtout avec des personnes vers qui l'inclination entraîne, que l'on aime et dont on est aimé; ce sont ces histoires fabuleuses et pleines de galanteries, qu'on lit avec attention et dont le cœur se repaît; ce sont ces spectacles profanes où tout l'artifice est employé pour charmer les yeux, les oreilles, tous les sens; ce sont ces sociétés, ces partis en matière d'intérêt, où l'on entre et où l'espérance d'un gain prompt et présent excite la cupidité. C'est là que le feu s'allume, que l'appétit s'irrite, que la nature corrompue se réveille, en un mot, que l'enfer, que le péché fait ses ravages.

Car, au milieu de tant d'attaques, assailli de toutes parts, au dedans, au dehors, n'ayant rien pour vous, tout contre vous, vous présentant vous-même aux coups, et vous engageant dans tous les piéges que l'on vous dresse, comment seriez-vous en état de défense? Ceux-là mêmes qui s'observent le plus, qui se tiennent le plus à l'écart, des religieux dans la solitude, ont bien encore de la peine à se maintenir : vous, dans l'endroit de la mêlée le plus à craindre, et seul contre une troupe conjurée, comment repousseriez-vous tant et de si violents assauts? Quand Dieu vous donnerait alors sa grâce, seriez-vous disposé à la recevoir, à l'entendre, à la suivre? Elle appellerait, elle presserait, elle ferait effort pour vous attirer, elle promettrait, elle menacerait, elle tonnerait, que vous seriez insensible à ses paroles et à sa voix, à ses lumières et à ses avis, à ses promesses et à ses menaces. Non, nul homme; je dis nul, quel qu'il soit, et je le dis après saint Cyprien, sans exception, nul homme ne peut se conserver longtemps, quand il demeure volontairement et si avant dans le péril, et dans un tel péril : *Nemo tutus est periculo proximus* (*Cypr.*).

Il fait beau vous entendre dire, mon cher auditeur, que si vous tombez, c'est que vous êtes faible, que vos passions sont trop vives, et que vous avez peine à les retenir. Mais n'est-ce pas cela même qui fait votre condamnation? Car, si vous le reconnaissez vous-même, si vous en convenez, que vous êtes faible, que le penchant est fort en vous, et plus fort que dans les autres, que tout ce qui frappe vos sens y fait des impressions, à quoi vous ne pouvez presque résister, et dont il vous semble que vous n'êtes pas le maître, pourquoi donc diminuez-vous encore vous-même vos forces? pourquoi éteignez-vous le peu qu'il vous en reste? pourquoi secondez-vous le penchant qui vous entraîne, et lui présentez-vous de nouvelles amorces? pourquoi lâchez-vous la bride à vos sens, et leur ouvrez-vous toute la carrière qu'ils demandent? pourquoi leur permettez-vous de s'échapper, de s'égarer, au lieu de les tenir sous le joug, et de leur donner un frein qui les arrête? Je veux que vous ayez eu quelquefois la fermeté et le courage de tenir contre l'occasion; quand cela serait, j'aurais toujours droit de vous répondre avec saint Jérôme, qu'il vaudrait beaucoup mieux vous être préservé du naufrage, sans vous mettre au hasard d'y périr, qu'en vous y mettant : *Tutius est longe perire non posse, quam juxta periculum non periisse* (*Hier.*). Mais combien êtes-vous donc plus condamnable, lorsque vous vous sentez tellement porté de vous-même vers le mal, de fomenter encore l'inclination vicieuse qui vous domine, et de fournir un nouvel aliment à la flamme qui vous consume?

Il est dit d'un grand saint que ses religieux lui demandant ce qu'il eût fait dans une certaine rencontre et dans une occasion assez critique dont ils lui parlaient, il demeura quelque temps à méditer là-dessus, et qu'après une sérieuse réflexion, il leur fit enfin cette belle réponse : Je sais bien ce que j'aurais dû faire, mais je ne sais ce que j'aurais fait; car, qu'est-ce que l'homme? Qu'êtes-vous, mon cher auditeur? et qui suis-je, moi? Enfants de colère et de haine, vaisseaux d'argile et qui se brisent au premier choc. Il n'est pas même besoin, dit un Père, d'employer tant de machines et de faire tant d'efforts pour nous renverser. L'esprit tentateur ne demande pour cela de notre part que de très-légers commencements : *Nostris tantum initiis opus habet*. Pourvu qu'on écoute d'abord cette personne qui s'insinue sous une apparence de probité; pourvu qu'on lui prête l'oreille, et qu'on ait ensemble quelque entretien; c'est assez. Après une réception favorable, viendra l'inclination; après l'inclination, la complaisance; après la complaisance, le désir; après le désir, le plaisir; après le plaisir, le désordre : *Nostris tantum initiis opus habet*. Dans l'attaque d'une ville, on ne travaille qu'à se rendre maître d'une porte : dès qu'il y en a une de gagnée, cela suffit; tout le reste bientôt est emporté.

C'est par cette raison que Dieu défendit si expressément aux Israélites de s'allier avec les idolâtres, parce qu'il savait bien qu'une telle alliance les perdrait. C'est pour cela même encore qu'il leur ordonna d'exterminer les Amorrhéens et les Amalécites, sans en épargner aucun, parce qu'il voyait bien que si ces infidèles avaient le moindre accès dans la Judée, ils l'auraient bientôt corrompue. Enfin c'est là, selon l'explication des Pères et des interprètes, le sens de cette parole de saint Paul, lorsqu'il nous avertit de ne donner aucune prise sur nous au prince des ténèbres : *Nolite locum dare diabolo* (*Eph.*, IV). Or, s'il ne lui faut qu'une seule ouverture de notre part pour s'insinuer, que sera-ce quand nous lui ouvrirons toutes les portes de notre cœur en nous laissant entraîner dans toutes les occasions? s'il ne lui faut qu'une étincelle pour causer un embrasement général, que sera-ce quand nous lui présenterons le flambeau tout allumé et que nous soufflerons avec lui nous-mêmes le feu? s'il ne lui faut qu'une œillade, qu'une parole, qu'un geste pour nous plonger dans une entière corruption, que sera-ce quand nous nous donnerons la liberté de tout voir, de tout dire, de tout entendre, de paraître dans tous les lieux, dans toutes les assemblées? Ne sont-ce pas là ses places d'armes, ses plus forts remparts? et nous sera-t-il facile alors de nous tirer de ses fers et de nous sauver de ses mains? *Nostris tantum initiis opus habet.*

Je me trompe, chrétiens; on donne bien des choses à ce puissant adversaire qu'il n'a jamais faites, tout puissant qu'il est; on lui attribue bien des désordres et bien des chutes, dit saint Jean Chrysostome, dont il n'est pas l'auteur; il y a un million d'hommes qui périssent sans lui : *Multi sine diabolo pereunt* (*Chrysost.*) On tombe de soi-même dans le précipice sans qu'il nous y pousse, on prévient ses attaques, et avant qu'il nous tente on a déjà succombé. La conclusion, c'est donc de vivre dans une vigilance continuelle. Notre foi, dit Tertullien, est comme un vaisseau qui va à pleines voiles ; si elle est soutenue par une sage prévoyance, elle est bien sûre; et si elle craint tout, il n'y a plus rien à craindre pour elle : *Vellificat nostra fides, tuta si cauta, secura si attonita* (*Tertull.*).

Pour moi, mes frères, je tremble quand, d'une part, je vois comment les Pères se sont exprimés touchant la malignité de l'occasion et quels ont été sur cela leurs sentiments, et que je considère, d'autre part, dans quelle confiance nous vivons et comment nous agissons. Je tremble quand j'entends dire à un homme aussi innocent et aussi saint que l'était Job, qu'il a fait un pacte avec ses yeux, pour ne laisser jamais échapper un seul regard qui puisse faire la moindre impression sur son cœur et ternir son esprit de la plus légère pensée, et que je fais en même temps réflexion à cette liberté avec laquelle vous présentez ou vous laissez présenter à vos sens tous les objets qui peuvent le plus les réveiller et les susciter contre vous. Je tremble quand je lis de saint Augustin qu'après sa conversion il ne voulut pas même, malgré l'alliance la plus étroite, permettre à sa propre sœur de demeurer avec lui, ne recevant qu'avec peine ses visites et ne lui parlant qu'en présence de quelques témoins; et que je compare tant de réserve et de retenue dans un saint évêque avec ces commerces que vous entretenez dans le monde, donnant chez vous indifféremment entrée et sans distinction à quiconque la demande, et vous faisant même une fausse gloire de voir aborder dans votre maison tout un quartier, toute une ville, comme dans une place ou dans une académie publique. Je tremble quand je pense à l'avis que saint Paul donne à son disciple Timothée. C'était un homme d'une vie très-austère, un homme consumé de travaux et de mortifications; s'étant condamné à un jeûne continuel et l'observant, il avait besoin d'user d'un peu de vin pour se remettre d'une extrême faiblesse où l'avaient réduit ses austérités et ses fatigues; saint Paul le lui permit, mais du reste il l'avertit de travailler avec plus de soin que jamais à se conserver dans une pureté parfaite de l'âme et du corps, comme s'il y eût eu pour lui du péril à prendre un si faible soulagement : *Te ipsum castum custodi* (I *Tim.*, V). Voilà, dis-je, ce qui me fait trembler, quand je suis d'ailleurs témoin de cet amour de vous-mêmes, de cette mollesse qui vous fait tant rechercher vos aises et vos commodités, tant flatter votre corps et satisfaire ses appétits.

Eh quoi! vous aimez la bonne chère; sur une table magnifiquement parée, ou, sans être si magnifique ni si abondante, sur une table délicate, vous donnez à votre goût tout ce qui peut le contenter; dans un repos lent et paresseux, vous prolongez votre sommeil jusqu'au milieu du jour, et cette chair si délicieusement nourrie et si bien traitée, vous espérez la tenir longtemps dans la soumission et dans la règle? Vous aimez les ajustements et les parures, et sous ce luxe mondain vous vous promettez de conserver longtemps l'esprit de Dieu et de ne pas prendre celui du siècle, et du siècle le plus profane? Dites tant qu'il vous plaira qu'en tout ce que vous faites vous ne voyez rien contre les commandements de Dieu, je vous réponds toujours, et je vous l'ai montré, que, si vous êtes dans l'état de la grâce, l'occasion vous fera tomber dans le péché; j'ajoute que, si vous êtes dans le péché, l'occasion vous empêchera d'en sortir et de vous relever. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE

Si Dieu refuse au juste la grâce dont je viens de parler, lorsque de lui-même il s'engage dans l'occasion, la donnera-t-il au pécheur lorsqu'il ne veut pas sortir de l'occasion? Si dans l'occasion les difficultés sont presque insurmontables pour les plus forts, que sera-ce pour les faibles? comment ceux-ci sortiront-ils victorieux d'un combat où les autres sont vaincus? C'est donc une conséquence qui se tire bien naturellement de ma première proposition, qu'un pécheur ne se relèvera jamais de son péché tandis qu'il de-

meurera volontairement dans l'occasion.

Ce qu'il y a en cela de particulier pour un pécheur, c'est que, pour quitter son péché et pour rompre l'engagement criminel qui le retient, il lui faut une grâce beaucoup plus abondante et un secours de la main de Dieu beaucoup plus puissant. Par quelle raison? c'est qu'il a beaucoup plus d'obstacles à surmonter dans l'état du péché, pour en sortir, que le juste dans l'état d'innocence pour s'y maintenir. Car, quand une fois on a laissé prendre le dessus à la passion, quand le cœur s'est laissé engager, quels soins ne faut-il pas de la part de Dieu, quels efforts ne sont pas nécessaires de la part de l'homme pour secouer le joug qui l'accable et pour déraciner l'habitude qui le lie?

Il faut que Dieu, pour ainsi dire, arrache le pécheur du sein de l'iniquité, il faut que le pécheur, pour parler de la sorte, s'arrache lui-même à lui-même, qu'il renonce à ses plus tendres inclinations, qu'il perce au travers des plus épaisses ténèbres où il se trouve plongé, qu'il mette en fuite toutes les puissances de l'enfer, après que l'enfer, disons mieux, après que le péché a pris sur lui, par une longue prescription, l'empire le plus tyrannique; il faut qu'il use des remèdes les plus amers et les plus contraires aux sens et à la nature : sans cela point de guérison. Mais, pour en venir là, pour prendre une pareille résolution et pour l'exécuter, ne faut-il pas un courage au-dessus de tout, ne faut-il pas un miracle de la grâce? Donc, puisque l'occasion, bien loin d'augmenter la mesure des grâces, la diminue au contraire davantage d'un jour à un autre; puisque l'occasion, bien loin d'animer un pécheur et de le fortifier, ne sert au contraire qu'à l'affaiblir de plus en plus, ne devons-nous pas toujours conclure que, tant qu'il ne quittera point l'occasion, il ne quittera point son péché, qu'il y mourra? Je n'en dis point encore assez, j'ajoute que ce seront tous les jours de nouvelles chutes et toujours plus profondes et plus griéves les unes que les autres. Tandis que le principe du mal reste dans un corps, la maladie croît sans cesse, chaque accès altère les forces du malade, jusqu'à ce qu'elles soient tout à fait épuisées. Ainsi d'un péché l'on tombe dans un autre péché; c'est un abîme sans fond, on descend toujours, et plus on descend, plus le retour devient difficile.

Ce fut ainsi que l'occasion perdit le plus sage et le plus éclairé des hommes. Si Salomon eût éloigné de lui les femmes étrangères qui le séduisirent, il ne se fût pas porté à des excès si honteux et si indignes de son caractère et de son rang, du moins il fût bientôt revenu à Dieu. Mais il s'obstina à les retenir auprès de lui, et dans quel précipice se laissa-t-il conduire? De l'adultère il passe à l'idolâtrie; après s'être oublié lui-même, il oublie le Dieu de ses pères, il adore autant de fausses divinités qu'on lui en présente, il rend à la déesse Astarte un culte sacrilége et lui offre de l'encens : *Sed et Salomon colebat Astartem, deam Sidoniorum* (III *Reg.*, XI). Ce n'est pas pour une fois seulement, mais tous les jours, mais par habitude : *Colebat.* C'est désormais un scandale public, il lève le masque, fait construire un superbe édifice et il le consacre à une idole : *Tunc ædificavit Salomon fanum idolo Moab* (*Ibid.*). Triste monument de la faiblesse de ce prince et de la force de l'occasion. Elle en fit un prince idolâtre, hélas! n'en fit-elle point jusqu'à la mort un prince impénitent?

Après cela, plaignez-vous, chrétiens, de la juste sévérité dont nous usons envers vous dans le tribunal de la pénitence, quand nous refusons de vous remettre votre péché, toutes les fois que vous n'en voulez pas retrancher les occasions. Vous avez beau promettre alors et faire des résolutions à nos pieds, nous nous défions de vos paroles, et nous ne pouvons vous regarder comme de vrais pénitents. Pourquoi cela? Pour deux raisons. La première est que vous vous rendez actuellement coupables d'un nouveau péché, en ne voulant pas vous retirer de l'occasion. Car Dieu vous défend d'y demeurer, et il vous le défend sous peine d'une damnation éternelle; à vous surtout qui savez par tant d'épreuves combien l'occasion est dangereuse pour vous; à vous qui n'avez pu oublier tant de désordres où elle vous a jetés et tant de rechutes qu'elle vous a fait faire; à vous qui connaissez le penchant qui vous entraîne, la facilité de votre naturel, l'impression particulière que font sur vous certains engagements, certaines sociétés, certaines visites. Dieu vous ordonne de les éviter: vous ne pouvez sans crime risquer de la sorte une affaire aussi importante que l'est votre salut; et je ne dis rien là-dessus dont tous les maîtres de la morale, et de la morale la moins exacte, ne soient obligés de convenir.

La seconde raison est que l'occasion traîne après soi dans l'avenir mille autres péchés, dont elle est une source presque infaillible. Ce ne sont point les péchés déjà commis qui nous arrêtent. Ministres du Seigneur, nous savons de quel pouvoir nous sommes revêtus; nous savons qu'il n'y a rien de si noir, selon l'expression du prophète, qui, dans nos mains, ne puisse devenir aussi blanc que la neige : qu'il n'y a rien de si gâté et de si infect que nous ne puissions laver et purifier; nous savons que l'autorité qui nous a été donnée de Jésus-Christ est sans bornes, dès qu'elle nous est communiquée par les voies ordinaires et légitimes, et que nous vous trouvons, pécheurs, dans les dispositions convenables et nécessaires; que, quand vous seriez donc chargés et surchargés de crimes, quand vous auriez vécu les vingt et les trente années dans un état d'inimitié avec Dieu, nous pouvons lever le fardeau qui vous accable et vous faire rentrer en grâce. Mais ce qui nous retient, ce qui nous empêche de répandre sur vous ces richesses saintes, dont nous sommes les dispensateurs, ce sont les péchés que nous prévoyons dans la suite : nous y voulons couper court, nous voulons mettre une digue à ce torrent qui vous emporte, et pour cela nous exigeons de vous, comme une condition indispensable,

une séparation entière de l'occasion. Malheur à nous, si nous nous relâchons sur un point si important; et malheur à vous-mêmes, si vous ne voulez pas vous y soumettre. Pénitents en apparence, vous serez toujours réellement pécheurs ; l'expérience ne nous le fait que trop voir. Quand quelquefois nous vous avons fait consentir à un délai salutaire ; que nous vous avons marqué le temps, le jour auquel vous devez revenir à nous, pour nous rendre compte de votre persévérance : ce temps, ce jour venu, nous vous attendons, et nous ne vous revoyons plus. Qu'est-il arrivé? une fâcheuse rencontre vous a rejetés dans l'occasion, ou plutôt vous l'avez recherchée. Hélas! tous ces projets de conversion, sur lesquels vous comptiez tant, se sont évanouis ; vous avez appris par vous-mêmes ce que nous avions tant de peine à vous persuader, qu'il n'y a nul fond à faire sur une pénitence qui ne nous porte pas jusqu'à la fuite des occasions.

C'est pour cela que saint Pierre Chrysologue compare l'occasion à la fumée qui reste d'un grand feu sur lequel on a jeté de l'eau : le feu paraît éteint, mais on juge néanmoins qu'il ne l'est pas tout à fait, par la fumée qui en sort encore : *Fumantes occasiones* (*Petr. Chrysol.*). Une femme vient déclarer au prêtre les déréglements de sa vie; elle ne cache rien, elle se confond, elle pleure, elle gémit; il semble qu'elle soit bien convertie : mais si elle conserve toujours de l'attachement à certaines occasions, si elle veut toujours recevoir chez elle les mêmes personnes, leur donner les mêmes rendez-vous, paraître de la même manière dans le monde, c'est une forte conjecture que le cœur n'est pas changé, mais qu'il y a un feu secret qui s'y nourrit et qui se rallumera bientôt.

Quand donc y aura-t-il lieu de croire, mon cher auditeur, que vous avez bien renoncé à votre péché? Je vais vous le faire connaître par une figure que je tire des Actes des apôtres. Saint Pierre était dans les fers, et l'ange du Seigneur le vint trouver dans sa prison et durant son sommeil; une grande lumière parut tout à coup aux yeux de cet apôtre : *Lumen refulsit in habitaculo* (*Act.*, XII). L'ange le frappe au côté, l'éveille et lui dit : Levez-vous, Pierre, et levez-vous promptement : *Surge velociter* (*Ibid.*). Prenez vos habits, et me suivez. Saint Pierre le suit, ils avancent jusqu'à la troisième porte, et cette porte, comme les deux premières, s'ouvre devant eux, et ils passent. Cependant saint Pierre croyait encore que c'était un songe : *Existimabat se visum videre* (*Ibid.*). Mais quand il s'aperçut enfin qu'il était dans la ville, et qu'il avait passé trois ou quatre rues : Ah! c'est maintenant, s'écria-t-il, que je connais que le Seigneur m'a sauvé des mains d'Hérode : *Nunc scio vere quia misit Dominus angelum suum, et eripuit me de manu Herodis* (*Ibid.*). Point de meilleure marque que celle-là, mes frères, d'une parfaite conversion. L'ange du Seigneur vient à vous, il vous parle ; c'est un prédicateur, un confesseur. La grâce fait luire sa lumière dans vos cœurs : *Lumen refulsit in habitaculo.* Elle vous crie au fond de l'âme : *Surge velociter.* Brisez vos chaînes, sortez au plus tôt de cet esclavage du péché. Vous entendez sa voix, vous en êtes frappés. Cette porte de fer, depuis si longtemps fermée, c'est-à-dire votre bouche, s'ouvre, vous vous expliquez, vous vous accusez dans le sacré Tribunal. Ce sont d'heureux commencements. Mais jusque-là, néanmoins, craignez que ce ne soit encore une vision : *Existimabat se visum videre.* Si vous êtes touchés, c'est peut-être une sensibilité toute naturelle qui vous fait verser des larmes. Si vous avez recours au sacrement, c'est peut-être pour satisfaire seulement à la coutume, pour passer une fête, pour apaiser les remords de votre conscience, qui se troublerait, si vous abandonniez tout à fait les exercices de la religion. Enfin, si vous donnez de bonnes paroles aux ministres de la pénitence, et si vous paraissez en disposition de mieux vivre désormais, c'est peut-être par un premier mouvement que vous n'avez point assez examiné, et sans faire attention ni à ce que vous dites, ni à ce que vous voulez : *Existimabat se visum videre.* Mais quand vous viendrez jusqu'à prévenir et à écarter les occasions; quand les trois, les quatre mois se seront écoulés, sans vous trouver parmi cette troupe de joueurs, sans fréquenter ces lieux où votre vertu a fait si souvent naufrage, sans parler à cet homme, à cette femme, et sans en entendre parler, alors vous pourrez dire que votre cœur est changé, et que vous êtes en liberté : *Nunc scio vere quia misit Dominus angelum suum, et eripuit me de manu Herodis.* Vous bénirez le Seigneur qui par sa grâce a opéré une telle merveille. Je le sais à présent, j'en ai des preuves solides : *Nunc scio vere.* Me voilà revenu de mes égarements, me voilà bien avec Dieu, je suis dans le bon chemin; je n'ai plus qu'à me soutenir, à marcher, à m'avancer : *Nunc scio vere quia misit Dominus angelum suum, et eripuit me de manu Herodis.*

Quel goût ne trouve-t-on pas dans cette pensée? Quelle consolation ne ressent-on point à ce moment? Si le divorce qu'on a fait a coûté des combats, on en est bien payé par la paix et le calme qui le suit. Je le vois bien à présent que c'était l'ange de Dieu qui me parlait, quand on me disait qu'il ne fallait plus retourner à telle et à telle occasion, que c'était un coup décisif pour mon salut, qu'après cela tout s'aplanirait devant moi, tout me deviendrait facile : *Nunc scio vere quia misit Dominus angelum suum.* On avait bien raison de me traiter là-dessus avec une sainte rigueur ; une plus grande indulgence m'aurait perdu, au lieu que je me trouve enfin hors de la servitude de mes ennemis. Ce cruel Hérode, ce péché depuis tant d'années invétéré dans mon âme, je l'en ai arraché, j'en ai triomphé : *Et eripuit me de manu Herodis.* Oui, mon cher auditeur, on avait bien raison de vous le dire, on a bien raison de vous le répéter et de vous presser sur cela tout de nouveau, si vous ne vous

êtes pas encore rendu aux fortes instances qu'on vous a faites. Il faut vous retirer du pas glissant où vous êtes, il faut rompre, il faut vous dégager. *Surge;* il n'y a point à différer; plus vous remettrez, plus l'occasion vous éloignera de Dieu. *Surge velociter;* il y va de votre salut : or, pour le salut, il n'y a point de violence que vous ne deviez vous faire. Fallût-il sacrifier ce que vous avez de plus cher; fallût-il vous dépouiller de tout; quoi que ce soit, dès que c'est une pierre de scandale pour vous, il vous doit devenir un objet d'abomination. Mais c'est une amitié formée depuis un très-long temps. Il n'importe; fût-elle mille fois plus étroite, il y faut renoncer. Mais c'est une affaire dont ma fortune dépend. S'agît-il d'un intérêt mille fois plus grand, il le faut abandonner. Mais il n'y aura donc plus de plaisir pour moi dans la vie ? N'y en dût-il plus avoir, fussiez-vous obligé de vous cacher dans la plus sombre retraite, de vous ensevelir tout vivant, je vous le redis, je vous le redirai sans cesse, dès qu'il est question du salut, il n'y a rien à ménager : *Surge, surge.* Un peu de courage, mon cher auditeur, et vous en viendrez à bout; vos chaînes tomberont presque d'elles-mêmes, et vous serez surpris de voir l'ouvrage achevé bien plus tôt que vous n'eussiez osé l'espérer : *Et ceciderunt catenæ de manibus ejus* (*Act.*, XII). L'ange vous conduira, il lèvera toutes les difficultés, et vous n'aurez qu'à suivre les traces qu'il vous marquera : *Et exiens sequebatur eum* (*Ibid.*). Enfin, tout secondera vos efforts. Vous rentrerez dans le devoir; vous y persévérerez, pour en recevoir la récompense dans l'éternité bienheureuse, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON XVII

SUR LA CONFESSION.

Dix-septième prétexte. — *J'ai de la peine à me confesser.*

Hæc cogitaverunt, et erraverunt : excæcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont pensé, et ils se sont trompés : car leur malice les a aveuglés (*Sap.*, *ch.* II).

Il est étrange que la pénitence n'étant que pour l'homme, il n'y ait cependant que l'homme qui la fuie. Il la regarde, dit Tertullien, comme l'ennemie de ses plaisirs. Les démons voudraient bien que la miséricorde divine leur prêtât encore cette planche pour se sauver du naufrage; avec quel empressement ils courraient à un remède si salutaire? Mais cet avantage n'est pas pour vous, esprits malheureux. Dès que vous vous êtes éloignés de Dieu, Dieu vous a fermé toutes les voies du retour, et le moment même de votre péché a été pour vous l'affreux moment d'une réprobation consommée. Il n'y a que l'homme à qui Dieu ait fourni un moyen si nécessaire; mais l'homme ne peut s'en accommoder, il y trouve trop de difficultés, et plus on en a besoin, plus on veut s'en exempter. Pour descendre à quelque chose de plus particulier, combien de gens dans le monde nous disent qu'ils ont de la peine à approcher du tribunal de la pénitence, et demeurent, en effet, des années entières sans se confesser, laissant accumuler dettes sur dettes, et jamais ne les acquittant; faisant tous les jours à Dieu de nouveaux outrages, et jamais ne se réconciliant avec lui; regardant enfin avec horreur et comme une gêne insupportable l'usage d'un sacrement que Dieu néanmoins a institué pour nous, et que sa miséricorde nous a donné comme une ressource après le péché. Pour vous porter, mes frères, à mieux user d'un moyen dont vous ne connaissez pas encore bien la vertu, et auquel vous devez avoir souvent recours, il faut vous en montrer les avantages. En voici trois : car je dis que pour réconcilier un pécheur avec Dieu, et pour lui faire retrouver la grâce qu'il a perdue, le sacrement de pénitence est un moyen très-sûr, un moyen très-prompt et un moyen très-doux. Voyons-en l'infaillibilité dans le premier point, la promptitude dans le second, enfin, la douceur dans le troisième. Mais auparavant implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie, en lui disant : *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

Moyen sûr pour rentrer en grâce avec Dieu, que le sacrement de pénitence. J'en ai la preuve dans cette commission authentique que Jésus-Christ donna à ses apôtres, et dans la personne de ses apôtres à tous ceux qui, dans la suite des temps, seraient comme eux revêtus du sacré caractère. Prenons les paroles de l'Evangile, et tâchons d'en bien développer le sens. Jésus-Christ dit à ses apôtres : Je vous envoie, comme mon Père m'a envoyé : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos* (*Joan.*, XX). Après avoir parlé de la sorte, il souffla sur eux, en leur disant : Recevez le Saint-Esprit : *Hæc cum dixisset, insufflavit et dixit eis : Accipite Spiritum sanctum* (*Ibid.*). Les péchés que vous remettrez, ajouta-t-il, seront remis; et ceux que vous ne remettrez pas, ne seront pas remis : *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis; et quorum retinueritis, retenta sunt* (*Ibid.*). Je fais là-dessus trois réflexions : observez-les.

Première réflexion. Jésus-Christ envoie ses disciples, comme son Père l'a envoyé lui-même : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* Or, comment est-ce que son Père l'a envoyé? N'a-ce pas été en lui donnant le pouvoir de juger les hommes, de lier leurs péchés, et de les délier, sur les termes mêmes du Fils de Dieu, c'est-à-dire, de les remettre et de ne les pas remettre? N'est-ce donc pas là aussi la puissance qu'il a donnée à ses apôtres en les envoyant, et à toute son Eglise représentée dans les apôtres?

Seconde réflexion. Jésus-Christ souffla sur eux, et leur dit : Recevez le Saint-Esprit : *Hæc cum dixisset, insufflavit, et dixit eis : Accipite Spiritum sanctum.* Que signifie ce souffle de Jésus-Christ? C'est pour nous marquer, selon la pensée des Pères et des interprètes, que comme Dieu, en créant le

premier homme, l'avait animé par son souffle, et que ce souffle de vie s'était ensuite répandu et se répandait encore sur tous les autres hommes; ainsi, Jésus-Christ par son souffle avait animé les apôtres, afin que par ce souffle divin ils animassent eux-mêmes ensuite tous les membres de l'Eglise. De plus, continue saint Jean Chrysostome, il fallait que le Fils de Dieu, en communiquant son pouvoir aux apôtres, leur communiquât son esprit, et que cet esprit de lumière les dirigeât dans un ministère aussi difficile que celui dont ils étaient chargés, et qu'il leur apprît à bien user de l'autorité souveraine qu'ils avaient reçue.

Troisième réflexion plus essentielle encore et plus importante : les péchés que vous remettrez, ajouta Jésus-Christ, seront remis, et ceux que vous refuserez de remettre, ne seront pas remis. *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis; et quorum retinueritis, retenta sunt.* Il me semble que je trouve là trois choses bien exprimées, savoir le sacrement de pénitence, son efficace et même sa nécessité. Qu'est-ce qu'un sacrement? C'est un signe extérieur, institué de Dieu pour produire une grâce intérieure ; or, la douleur, la confession du pénitent, la satisfaction qu'il fait à Dieu, les paroles de l'absolution, voilà les signes extérieurs. Et quelle est la grâce intérieure? C'est le pardon que Dieu accorde, c'est la réconciliation du pécheur avec Dieu, le retour à l'innocence : *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis.* L'efficace de ce sacrement n'y est pas moins solidement établie; car comment le Fils de Dieu nous pouvait-il mieux faire entendre que c'est un remède certain pour guérir les âmes, qu'en nous disant qu'il efface les péchés ? *Remittuntur eis.* Enfin, nous y découvrons même la nécessité de la confession, puisque le prêtre ne peut distinguer les péchés qu'il faut remettre et ceux qu'il ne faut pas remettre, s'il ne les connaît pas ; et il ne peut pas les connaître, si on ne les lui déclare pas, parce qu'il ne peut lire dans le secret des cœurs, et qu'il ne peut pénétrer dans les replis de la conscience. Il faut donc que le pénitent serve de témoin contre lui-même et dans sa propre cause; il faut qu'il révèle sincèrement et entièrement son état. Et il ne faut point dire que si la vertu du sacrement de pénitence est infaillible, il ne s'ensuit pas que ce sacrement soit nécessaire, puisqu'il peut y avoir d'autres moyens pour obtenir la rémission de ses péchés; car il n'y en a point d'autre, j'entends par rapport à un homme qui peut user du sacrement dont je parle. Un mot va nous en convaincre ; c'est que les péchés que le prêtre ne remet point, ne sont point remis : *Quorum retinueritis, retenta sunt.* Le Sauveur du monde n'aurait pu parler de la sorte, s'il y avait une autre voie pour rentrer en grâce que l'absolution du ministre délégué de Dieu.

Mais quelle dureté, dit-on, et quelle espèce de tyrannie? obliger un pécheur à révéler lui-même ses péchés, et ses péchés les plus honteux ; et à les révéler à un homme comme lui, et peut-être plus coupable que lui ! n'est-ce pas tourmenter les consciences, les mettre à la gêne? Je veux bien maintenant convenir de ce que vous dites ; mais ce sont des armes que l'hérésie me donne contre elle-même, et je m'en sers pour vous faire conclure avec moi que la confession n'est donc point une invention humaine, comme l'a prétendu Calvin, mais qu'elle est d'institution divine. En effet, si c'est un joug si pénible, et si ce n'est pas Jésus-Christ qui l'a imposé, pouvons-nous comprendre que les hommes dans la suite des temps aient laissé établir une loi aussi rigoureuse que celle-là par d'autres hommes comme eux, sans le remarquer, sans se récrier contre une pareille innovation, et sans se plaindre? Quoi ! les conciles n'en auraient point parlé? les histoires n'en auraient fait aucune mention ? on aurait passé sous silence un point si important? Il est donc vrai, puisque nous ne voyons aucun temps où l'usage de la confession ait commencé depuis Jésus-Christ dans le christianisme, que c'est Jésus-Christ même qui l'a institué, et de qui nous l'avons reçu : *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis; et quorum retinueritis, retenta sunt.*

Voilà, mes chers auditeurs, une des vérités les plus incontestables. Oui, un homme comme moi est établi médiateur entre le ciel et la terre. Dieu et les hommes conviennent ensemble de le prendre pour arbitre. Ils lui confient tous leurs intérêts, et ils promettent d'en passer par où il jugera à propos. En sorte, dit saint Chrysostome, que le jugement que Dieu portera de moi sera une ratification de celui qu'aura porté le ministre du Seigneur. Jamais puissance ne fut plus universelle, ni plus absolue. Point d'âme si mortellement blessée que le sacrement ne ressuscite; point de conscience si criminelle qu'il ne justifie ; point de colère si enflammée dans le cœur de Dieu qu'il n'apaise; point de peine si longue, fût-ce une peine éternelle, qu'il ne diminue et qu'il ne change. Ainsi, pécheur, pour parler le langage de Tertullien, quand la pénitence vous abat, c'est pour vous relever ; quand elle vous condamne, c'est pour vous absoudre; toutes les fois que vous ne vous pardonnez pas à vous-même, la miséricorde divine vous pardonne.

Quoi que nous fassions dans le monde, quelques soins que nous apportions pour nous bien guérir de nos maladies corporelles, souvent la guérison épuise nos forces, et les remèdes, en nous rendant la santé, l'affaiblissent. Mais ce qui est impossible aux hommes, ne l'est pas à Dieu : ce puissant médecin, dans la guérison de nos âmes, a trouvé un remède qui est plus fort que le mal même, et c'est le sacrement de pénitence. La raison est que le mal est toujours fini, et que ce qui entre dans la composition du remède est infini, puisque c'est le sang de Jésus-Christ. Dieu ne prend pas seulement soin de nous guérir; mais il ferme si bien nos plaies, que les cicatrices n'en sont plus

honteuses : c'est un beau mot de Sénèque, et je voudrais qu'il fût d'un Père de l'Église, et non pas d'un païen. *Agit curam non solum salutis, sed honestæ cicatricis* (*Seneca*). Que dis-je ? ne lisons-nous pas quelque chose de semblable dans saint Augustin, quand ce Père compare Dieu à un habile maître qui fait si bien une ligature, que la même écharpe qui soutient le bras, donne de la grâce à celui qui la porte, et est en même temps un ornement et un soulagement pour le malade ? *Sic facit ut pulchritudinem vinculi utilitas quædam consequatur* (*August.*). C'est pourquoi saint Césaire, archevêque d'Arles, a dit que Dieu dans le sacrement accorde une telle absolution des péchés, qu'il fait en quelque sorte que le crime qui a été commis ne l'ait pas été : *De factis infecta facit* (*Cæsarius*). Aussi il proteste par son prophète qu'il a jeté nos péchés dans la mer, comme une masse de plomb, pour être entièrement ensevelis dans les eaux et pour ne plus paraître. Ne dirait-on pas que le prophète veut faire allusion à ce que dit Moïse, quand il eut passé la mer Rouge à la tête du peuple de Dieu? Les Israélites furent saisis de frayeur, en se voyant poursuivis au travers des flots, par une nombreuse armée : c'était Pharaon avec les Egyptiens. Sur cela que fait le saint conducteur? il arrête le peuple, il leur reproche la défiance qu'ils font paraître et qui leur fait précipiter leur marche. Eh quoi ! vous craignez, et le sujet de votre crainte, ce sont les troupes qui viennent après vous : mais tournez vite la tête, regardez-les; car dans un moment vous n'en verrez plus aucun : *Ægyptios quos nunc videtis, nequaquam ultra videbitis* (*Exod.*, XIV). Il le dit, et ce ne fut pas en vain : les flots divisés et suspendus se rapprochent, la mer enveloppe de toutes parts cette multitude confuse, et les engloutit dans son sein. Ah ! pécheurs, vous pensez à vous convertir, mais le nombre de vos péchés vous épouvante; ce sont autant d'ennemis qui vous poursuivent; vous entendez les cris de ces Egyptiens qui demandent vengeance contre vous ; mais ne perdez point pour cela confiance, mon cher frère; regardez-les, bientôt ils disparaîtront à vos yeux. *Ægyptios quos nunc videtis, nequaquam ultra videbitis.* Dès que vous vous serez lavés dans le sang de Jésus-Christ, dès que vous serez entrés dans cette mer Rouge, tous vos péchés y seront noyés, et vous ne les apercevrez plus : *Nequaquam ultra videbitis.* Je ne prétends pas néanmoins vous inspirer une confiance présomptueuse. On conduit tous les jours au supplice des criminels avec leur grâce, parce qu'ils n'ont pas, en la demandant, bien exposé le fait. Si vous voulez éprouver l'efficace du sacrement, il y faut apporter les dispositions nécessaires. Il arrive tous les jours que des pécheurs, après bien des absolutions obtenues en apparence, tombent dans un état d'endurcissement et de réprobation, parce que leurs confessions n'ont été que des confessions tronquées et mutilées. Parlez au prêtre, mais parlez-lui avec douleur, parlez-lui sans déguisement et avec sincérité, ne lui cachez rien, ne lui dissimulez rien : pour cela rentrez en vous-mêmes, examinez-vous vous-mêmes. Alors le sacrement de pénitence ne sera pas seulement, pour vous réconcilier avec Dieu, un moyen sûr, mais encore un moyen prompt. C'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce fut une erreur des Novatiens, de condamner ces absolutions réitérées que nous donnons des mêmes péchés aux mêmes pécheurs, autant de fois qu'ils sont pénitents, et d'ôter à l'Église le pouvoir de remettre certains crimes capitaux. Ils appuyaient cette morale si rigide sur deux raisons que saint Augustin nous a marquées, et qui ne manquaient pas d'apparence. Cette sévérité, disaient-ils, honore la sainteté de Dieu, et elle conserve la sainteté des hommes. Elle honore la sainteté de Dieu; car si Dieu est toujours prêt à pardonner, c'est une marque qu'il ne hait pas le péché autant qu'il doit : elle conserve la sainteté des hommes, car rien ne retient mieux dans le devoir que la crainte d'un châtiment inévitable, comme rien n'entretient davantage les désordres que l'espérance du pardon. Faux raisonnement, répond saint Augustin. En premier lieu, rien ne relève plus la sainteté de Dieu que le pardon du péché ; car Dieu est parfaitement saint, lorsqu'il détruit totalement le péché. Or, quand sa justice punit le pécheur dans les enfers, il ne détruit pas alors le péché ; au contraire, il le laisse et se venge seulement du criminel qui l'a commis. Mais quand il pardonne dans le sacrement de la pénitence, il sauve l'homme et efface le crime. Il exerce tout à la fois sa miséricorde et sa justice : sa miséricorde à l'égard du pécheur dont il ménage les intérêts, et sa justice à l'égard du péché qu'il anéantit. En second lieu, rien ne porte plus un pécheur à s'abandonner lui-même, à se livrer lui-même à tous les excès que lui inspire la passion, et par conséquent rien ne perpétue davantage le péché que de se croire abandonné de Dieu, au lieu que la confiance en la grâce de Dieu et en sa bonté anime, encourage et fait reprendre les voies saintes qu'on avait quittées. C'est donc par une sage providence que Dieu dans le sacrement nous donne un moyen si prompt et si présent, un moyen propre de toutes les personnes, de tous les états, de tous les lieux, de tous les temps ; tous en peuvent user, partout, dans toutes les occasions et selon que leurs besoins le demandent.

Dans l'art de traiter et de guérir les maladies du corps, il y a des remèdes qui ne conviennent qu'à certains tempéraments, à certaines constitutions; ce qui sert à l'un devient mortel pour l'autre; mais dans le sacrement institué pour la guérison de nos âmes, point de maladie incurable; chacun y trouve ce qu'il y cherche, dès qu'il l'y cherche de bonne foi : c'est comme la manne qui était de tous les goûts et qui profitait également à tous ceux qui la prenaient.

Il y a des moyens qui n'ont de vertu qu'en certaines conjonctures particulières ; mais

allez au saint tribunal, allez-y tous les jours, à tous les moments de la vie, il sera toujours efficace pour vous. Le mal, fût-il extrême, la plaie la plus profonde, l'attentat le plus odieux, la malice la plus noire, le sacrement abolit tout, répare tout.

Il y a des moyens qui coûtent cher à prendre, ou qu'il faut attendre longtemps, parce qu'ils sont éloignés. Ah! mes frères, les prêtres du Seigneur, ces médecins spirituels, sont parmi vous, et vous êtes parmi eux; ils sont avec vous, et vous êtes avec eux. Jamais plus de ministres pour vous écouter et pour vous absoudre. Nos temples, nos tribunaux vous sont ouverts, nous vous tendons les bras, nous vous appelons, nous vous invitons, nul n'est rejeté, le sujet comme le prince, le pauvre comme le riche, l'ignorant comme le savant, l'étranger comme le domestique, tous ont un égal accès; s'il faut aller à vous, nous courons; si vous voulez venir à nous, nous vous attendons; point d'autre salaire de nos soins que la consolation de satisfaire à notre devoir et de travailler à votre salut.

Il y a des moyens qui demandent de grands préparatifs, ou qui n'agissent que très-lentement; mais ici point d'autre disposition qu'un simple souvenir du passé, un repentir du cœur, une déclaration courte et précise; avec cela tout est remis, et dans un instant. Vous êtes venu criminel, et vous vous en retournez justifié et réconcilié. C'est ainsi que Dieu lui-même vous l'a promis. Au moment que vous me ferez entendre vos gémissements et vos regrets, j'oublierai votre péché, car je ne veux pas, dit le Seigneur, la mort du pécheur, mais au contraire, je ne veux que sa conversion et son salut : *Nolo mortem impii, sed ut convertatur a via sua et vivat* (*Ezech.*, XXXIII). C'est Dieu même, reprend Tertullien, qui engage là-dessus sa parole. Quelle doit donc être notre confiance? Nous avons la parole de Dieu pour garant du pardon que nous voulons obtenir : *Beati nos quorum causa Deus jurat* (*Tertull.*).

Un peu de réflexion là-dessus, chrétiens. Si dans la justice humaine il ne s'agissait, pour avoir la rémission de ses crimes que de les déclarer, il ne faudrait plus de prisons, ni de tourments, pas un criminel qui n'achetât sa grâce à si peu de frais. Quand un prince, dit saint Jean Chrysostome, a été offensé, que de longueurs, que de négociations, que de soumissions pour l'apaiser! Il faut laisser refroidir peu à peu sa colère, il n'est pas encore temps de lui parler, il faut le ménager; on gagne des gens qui approchent de sa personne, on cherche des amis auprès des ministres, on paie bien cher le témoignage d'un favori que l'on veut mettre dans ses intérêts; il vient une bonne occasion, un patron hasarde une parole en votre faveur, mais qui tombe assez souvent ou qui ne fait pas une impression bien sensible. Cependant les années [illegible]passent à attendre, et quelquefois à attendre sans fruit. Mais dans la justice divine, à l'égard de Dieu, de ce grand et souverain maître, disons mieux, de ce bon et favorable maître, il n'y a point tant de mesures à prendre. Confiez-vous en lui, mon cher frère, vous pouvez avoir recours à lui quand vous le voudrez. Point d'autre médiateur que le premier ministre qui se présente à vous, point d'autre dépense que la douleur de votre âme et quelques larmes de vos yeux; sans même que les yeux pleurent, il suffit que le cœur soit touché et qu'il s'explique par la bouche.

Je ne lis jamais dans l'Evangile le retour de l'enfant prodigue sans être rempli de consolation. Vous savez comment il quitta la maison de son père; il lui demanda l'héritage qui lui appartenait, il le voulut avoir, il s'en alla dans un pays éloigné, et là en peu de temps il dissipa tout; que faire dans sa misère? à qui avoir recours? il prend la résolution de revenir à son père; mais comment sera-t-il reçu? Ah! voilà ce qui me charme, ce qui me ravit; c'est là que je reconnais l'amour paternel. Le père n'attend pas que son fils vienne frapper à la porte, mais d'aussi loin qu'il l'aperçoit, il court au-devant de lui; il ne commence pas par des reproches, au contraire, son cœur s'attendrit, ses yeux, dans un moment, sont baignés de larmes, ce sont des larmes de joie; il relève son fils lequel s'était jeté à ses pieds, il l'embrasse, il lui fait donner une robe neuve, il fait tuer pour lui le veau gras, et c'est ainsi, dit saint Pierre Chrysologue, que son père le corrige, et le corrige en père : *Sic emendat pater* (*S. Petr. Chrysol.*). Image sensible de votre conduite, mon Dieu, à l'égard d'un pécheur. Je n'ai qu'à approcher de votre saint tribunal, et tout à coup vous répandez sur moi vos bénédictions; je rentre auprès de vous dans tous mes droits; je n'ai pas plutôt achevé de m'accuser que l'absolution suit, et non point le châtiment; malheur, si je néglige un moyen si infaillible, un moyen si prompt, enfin un moyen même si doux. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Je ne puis ignorer qu'il y a de la peine à découvrir sa conscience et à révéler son péché; mais s'il en coûte, et s'il y a quelque effort à faire, je dis qu'on en est bien payé par l'onction que Dieu répand dans une âme, et par le repos qu'il lui fait goûter. Ce qui nous en doit d'abord convaincre, c'est notre propre sentiment. Quel calme, quelle suavité intérieure ne ressent-on pas quelquefois après une confession? Le pécheur éprouve bien que c'étaient de fausses idées qui l'en éloignaient, et une crainte vaine qui l'arrêtait. Quelle sainte liberté! il semble qu'on est déchargé d'un fardeau pesant que l'on portait, m'en voilà quitte enfin, j'ai parlé, j'ai jeté le venin que j'avais sur le cœur. La grâce qui accompagne le sacrement agit d'une manière si insinuante, qu'on perd tout le souvenir des difficultés que l'on a eues à surmonter; et si l'on a un reproche à se faire, c'est de ne pas s'être mis plus tôt en état de connaître le Seigneur, et de profiter d'un moyen où il sait nous faire trouver tant de douceur.

Mais pour examiner ce point plus à fond et en lui-même, je dis que trois choses contribuent à nous adoucir l'usage du sacrement de pénitence. Car dans ce sacrement, nous devons bien distinguer : 1° le pénitent qui s'accuse ; 2° le juge qui prononce ; 3° la nature de la sentence. Or, le pénitent qui s'accuse, c'est le pécheur lui-même ; le juge qui prononce, c'est un homme comme nous ; enfin, la sentence est une sentence d'absolution ; par conséquent, jugement le plus favorable qui puisse jamais être. Un moment d'attention, et vous en allez être convaincus.

Tout péché doit être puni. Avant que d'être puni, il doit être produit en jugement ; et, pour le produire, il faut des accusateurs. Or, quel plus grand avantage puis-je souhaiter que d'être seul écouté et cru dans ma propre cause? Point d'autre témoin que moi. C'est par là, mon Dieu, c'est par cet innocent artifice que vous nous mettez à couvert de la calomnie. Point de fausses suppositions à craindre : que les hommes imaginent ce qu'il leur plaira, qu'ils tâchent à empoisonner mes actions et à les noircir, ce ne sont point les dépositions d'un autre que l'on reçoit contre moi à ce tribunal où je vais m'accuser ; mais c'est seulement sur mon témoignage que l'on décide ; c'est à moi que l'on s'en rapporte sur le nombre, sur la qualité des faits, sur les vues, les intentions que je me suis proposées, enfin sur les moindres circonstances. C'est par là même encore, Seigneur, que vous nous épargnez la peine d'une honteuse confrontation. Je m'adresse d'abord à mon juge ; ce n'est point par violence que l'on m'y conduit, c'est moi-même qui le cherche ; je n'ai affaire qu'à lui, je ne traite qu'avec lui, tout se passe entre lui et moi, sans qu'il soit nécessaire que personne y soit appelé.

Mais encore quel est-il, ce juge? O homme! c'est un homme comme vous, un homme faible et fragile comme vous, pécheur comme vous, connaissant ses propres infirmités, et engagé par là même à compatir aux vôtres ; c'est un homme obligé, par toutes les lois humaines et divines, à un secret inviolable ; sa langue est tellement liée, que rien ne la peut délier, et j'avoue que je reconnais en cela un miracle perpétuel du sacrement de pénitence. Il n'y a guère de secrets dans le monde si cachés, qu'ils ne se découvrent avec le temps ; mais pour le secret de la confession, je ne puis douter qu'il n'y ait une providence particulière de Dieu : on trouve des ministres sans retenue et sans réserve sur tout autre sujet, on en voit quelquefois dans un déréglement de mœurs dont il y aurait tout à craindre ; cependant avec quelle fidélité le silence par ceux-là mêmes est-il observé sur tout ce qui leur a été confié dans le saint tribunal? Je ne pourrais me le persuader, si l'expérience ne nous le faisait pas connaître : le doigt de Dieu est là, et c'est par une assistance spéciale du ciel que ce sacré sceau s'est conservé jusqu'à présent, et qu'il se conservera toujours dans une telle perfection : c'est un homme à votre choix. De tant de confesseurs qui se rencontrent dans l'enceinte d'une même ville ou dans l'étendue même d'un vaste pays, prenez qui il vous plaît : la loi là-dessus vous donne une pleine liberté ; déguisez-lui autant que vous voudrez la personne qui lui parle, le nom, le rang, la qualité, pourvu qu'il ait une connaissance parfaite du péché et de tout ce qui y a quelque rapport, ou comme habitude mauvaise, ou comme occasion prochaine, ou comme effet criminel ; du reste, il ne lui appartient pas d'en apprendre davantage. Enfin c'est un homme constitué de Dieu pour vous sauver, et non point pour vous condamner ; pour vous recevoir, et non point pour vous rejeter : la sentence qu'il prononce est une sentence d'absolution.

Que veux-je dire par là? est-ce que je prétends que le prêtre, tenant la place de Dieu, et dispensateur des grâces du ciel, les doit prodiguer, et non pas les distribuer avec poids et avec mesure? doit-il toujours remettre, et ne retenir jamais? Je n'ai garde de le penser de la sorte : il y a des sujets qui demandent une fermeté inflexible, et malheur au lâche ministre qui se laisse gouverner alors par la crainte, ou séduire par l'intérêt ; mais je veux dire que la première fonction du prêtre, sa fonction principale et directe, est de pardonner et d'absoudre. Si quelquefois il use de rigueur, s'il lance des anathèmes au lieu de répandre des bénédictions, le pécheur ne peut s'en prendre qu'à lui-même et à son impénitence. Mais venez, et faites voir que votre cœur est touché, qu'il est converti, donnez-en des marques solides et sur quoi l'on puisse compter, la rémission vous est assurée. C'est même l'esprit de Jésus-Christ que le ministre, autant que l'honneur de Dieu et la sagesse de l'Evangile le peuvent permettre, penche vers la douceur et l'indulgence ; qu'il agisse en juge, mais en juge porté à la miséricorde ; qu'il tempère l'amertume et les aigreurs d'une sévérité qui rebute et qui désespère, quand elle n'est pas modérée, et que, sans rien faire perdre à Dieu de la juste satisfaction qui lui est due, du reste, il ménage l'homme affligé et contrit, et qu'il se fasse auprès de Dieu son médiateur. Car pourquoi serions-nous avares, dit saint Jean Chrysostome, quand le maître qui nous envoie est si libéral? Ne serait-ce pas pervertir notre ministère, et en faire plutôt un sujet de scandale pour les âmes, qu'un moyen de sanctification et de salut?

C'est donc avec les paroles du prophète, et au nom de toute l'Eglise, que je m'adresse à vous, chrétiens, et que je vous invite à venir vous laver dans la piscine de la pénitence ; vous en sortirez pleinement purifiés, et vous en remporterez une netteté parfaite. *Lavamini, mundi estote* (*Is.*, I, 16). Quand Elisée fit dire à Naaman de se baigner sept fois dans le Jourdain, et qu'il serait guéri de sa lèpre, Naaman méprisa d'abord cet avis, et crut que le prophète se moquait de lui. Mais, seigneur, lui dit-on, lorsqu'il se disposait déjà à s'en retourner, si le prophète demandait de vous une chose difficile, il en

faudrait passer par là, et il n'y a rien à quoi vous ne dussiez vous assujettir pour trouver le remède que vous cherchez. Or, puisqu'il vous est seulement ordonné de vous baigner dans le Jourdain, pourquoi négligez-vous un moyen aussi aisé que celui-là? et que vous coûtera-t-il d'en faire l'épreuve? Naaman suivit ce conseil, et tout à coup il recouvra sa santé. Voilà, mes frères, ce que j'ai à vous dire moi-même : S'il fallait passer les nuits en de longues et pénibles veilles, s'il fallait vous dépouiller de tous vos biens et en faire des aumônes aux pauvres, s'il fallait traverser les mers ou livrer votre corps à toute la rigueur du fer et du feu, c'est un état si dangereux que celui du péché, et c'est au contraire un état si désirable que celui de la grâce, qu'il n'y aurait rien à ménager pour sortir de l'un et pour rentrer dans l'autre. Mais vous savez que nous vous ouvrons une route beaucoup plus facile, que nous vous présentons un moyen également infaillible, prompt et doux : si vous refusez de le prendre, n'est-ce pas mettre le comble à votre malice, et achever votre condamnation? *Lavamini :* je ne suis pas étonné de vous voir tomber quelquefois, et de faire même de grandes chutes : on est toujours criminel en tombant, parce qu'il ne tient qu'à nous de nous maintenir, et que le secours de la grâce ne nous manque point pour cela; mais après tout, je sais combien le penchant qui nous entraîne est violent, et à combien de faiblesses la nature corrompue nous rend sujets. Ce qui me surprend, c'est que, pouvant vous relever, vous demeuriez volontairement dans l'abîme où vous vous êtes plongés; que, contre l'avis de l'Apôtre, vous laissiez régner le péché dans votre âme, lorsqu'on vous met les armes en main pour l'en chasser. Ah! que n'avez-vous une fois bien appris ce que c'est que de vivre ennemi de Dieu, d'être séparé de Dieu, dans la haine de Dieu! Nous vous verrions bientôt à nos pieds, demander grâce et crier miséricorde; vous réconcilier avec un père si bon, avec un maître si puissant, avec un juge si sévère et si redoutable. *Mundi estote.* Point de disposition plus nécessaire à ces fêtes solennelles que nous allons célébrer : le Seigneur approche, il faut lui préparer le chemin, non pas par l'éclat d'une pompe humaine, mais par l'humiliation de la pénitence. Je ne veux pas dire que vous ne devez paraître au tribunal qu'à ces grands jours que l'Église a spécialement consacrés; au contraire, venez-y souvent. Il fallut que Naaman se baignât sept fois dans le Jourdain, pour être guéri de sa lèpre; il fallut que l'Arche fût portée sept fois autour de Jéricho, pour en renverser les murailles, et il est difficile qu'un chrétien se sauve, lorsqu'il se confesse rarement. Ce sera donc à vous, Seigneur, que j'irai; ce sera à vos pieds, aux pieds de vos ministres, que je déposerai le fardeau de mes péchés. Vous me recevrez, mon Dieu; car vous n'avez jamais méprisé une âme contrite et pénitente. Autant de fois et aussitôt que je ressentirai les atteintes du mal, j'aurai recours au remède, et autant de fois, aussitôt que j'implorerai votre miséricorde, j'en éprouverai les effets. Vous êtes toujours dans la disposition, mon Dieu, de pardonner à un pécheur, tout criminel qu'il est. La pénitence, dans un moment, le purifie, le sanctifie, le remet dans la voie du salut et de l'éternité bienheureuse, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON XVIII.

Sur la Nativité de Notre-Seigneur.

Apparuit benignitas et humanitas salvatoris nostri Dei.

La bonté et l'amour de Dieu notre Sauveur s'est fait connaître à nous (*Tit.*, III).

Si c'est le propre de l'amour, non-seulement de vouloir du bien, mais d'en faire, nous pouvons dire qu'il appartient beaucoup plus aux grands d'aimer qu'aux petits, puisque les petits ne peuvent former à l'égard de ceux qu'ils aiment que de stériles désirs, au lieu que la puissance des grands les met en état d'en venir aux effets, et qu'elle les rend maîtres des grâces. Suivant ce principe, comme rien n'égale la grandeur de Dieu, rien aussi ne doit égaler son amour. Il nous a donc aimés, dit saint Paul, et son amour l'a porté à nous faire le plus grand de tous les biens en se donnant lui-même à nous : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me* (*Galat.*, II). Voulez-vous, mes frères, le connaître cet amour de notre Dieu? Venez et voyez-le, ce Dieu Sauveur, naissant dans une étable, couché dans une crèche, sur de la paille, souffrant et pleurant. A ce spectacle, votre cœur touché, pénétré, attendri, lui rendra peut-être amour pour amour, et c'est le fruit que je veux vous faire retirer de ce discours. J'ai besoin pour cela du secours du ciel : demandons-le par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

La plus difficile conquête, c'est celle du cœur; on prend les plus fortes places par la force, mais ce n'est jamais par la violence qu'on se rend maître du cœur, et s'il ne se livre lui-même, il n'y a point d'attaques assez puissantes pour l'emporter. Mais c'est aussi la plus belle de toutes les conquêtes; Dieu même en est jaloux, et ce qu'il demande à l'homme par-dessus toutes choses, c'est son cœur : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi* (*Prov.* XXV).

Il ne se contente pas de le demander, il le veut gagner. Comment? En se faisant homme lui-même, et en nous découvrant dans cet ineffable mystère tout son amour. Aussi saint Jean Chrysostome appelle le mystère d'un Dieu fait homme la manifestation de l'amour de Dieu. Dieu, dit ce Père, dans la création du monde a fait voir sa puissance; il fait éclater sa sagesse dans le gouvernement de toutes les créatures; il fera paraître sa justice dans le jugement dernier, mais où a paru son amour? ç'a été dans sa naissance, lorsqu'il s'est montré sur la terre revêtu de notre humanité. C'est là, pour ainsi parler, qu'il nous a ouvert son cœur. Jésus-Christ dans le sein de son Père aimait les hommes, mais

on ne savait pas encore jusqu'à quel point il les aimait : c'était un amour caché ; mais un Dieu pauvre, un Dieu humilié, un Dieu dans une chair passible et mortelle, c'est là ce qui développe tout, c'est le témoignage le plus évident, c'est le chef-d'œuvre de l'amour. Amour de condescendance, poursuit saint Jean Chrysostome, c'est-à-dire amour qui le fait descendre, et descendre jusqu'à nous. En premier lieu, nous étions dans la bassesse, son amour le fait descendre pour nous relever ; en second lieu, nous étions dans l'ignorance, et son amour le fait descendre pour nous éclairer ; en troisième lieu, nous étions dans l'infirmité et dans la misère, et son amour le fait descendre pour nous guérir. Il relève notre bassesse par l'alliance qu'il contracte avec nous en qualité d'homme. Il éclaire notre ignorance par l'exemple qu'il nous donne en qualité de modèle. Enfin, il guérit nos infirmités et nos misères par la grâce qu'il nous apporte en qualité de Sauveur. Voilà le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est pas sans raison que les Pères ont regardé le mystère dont je parle comme une sainte et auguste alliance entre la divinité et l'humanité. Or, à considérer la grandeur de Dieu, c'était à l'homme à faire dans cette alliance les premières démarches pour aller à Dieu ; mais, à considérer notre faiblesse, il fallait que Dieu fît les premières avances pour venir à l'homme. Dieu était trop grand pour être obligé de prévenir l'homme ; l'homme était trop faible pour être en état de prévenir Dieu. Que fait Dieu ? ô miracle de l'amour ! Tout grand qu'il est, il veut bien descendre de sa grandeur et s'abaisser jusqu'à l'homme. Il ne s'arrête point aux anges, dit saint Paul, il descend encore plus bas : *Nusquam angelos apprehendit, sed semen Abrahæ* (*Hebr.*, II, 16). Il l'avait bien dit par la bouche de son prophète, qu'il ne tarderait pas à satisfaire son amour ; qu'il se ferait semblable à nous ; mais pour cela il fallait prendre sur soi la pauvreté, l'humiliation, le mépris ; il fallait s'anéantir lui-même, il le fallait et il le fait. Rien n'est difficile à l'amour d'un Dieu.

Adorable communication, s'écrie saint Bernard, où l'homme participe à toute la grandeur de Dieu, et où Dieu prend part à toute la bassesse de l'homme ! *Quid sublimius Deo, quid vilius limo?* Qu'y a-t-il de plus grand que Dieu, qu'y a-t-il de plus vil que le limon et la terre dont l'homme a été formé ? Cependant ce Dieu de majesté vient à ce limon, et ce limon monte jusqu'à Dieu ; et il s'est fait de l'un et de l'autre une union si parfaite, que tout ce qu'on dit du limon, on le dit de Dieu ; et que tout ce qu'on dit de Dieu, on le dit du limon : *Et tamen tanta dignatione Deus descendit ad limum, et tanta dignitate limus ascendit ad Deum* (*Ibid.*). C'est donc en conséquence de cette union ineffable que nous pouvons dire de Dieu descendu jusqu'à l'homme, qu'il a été conçu dans le temps et qu'il est né d'une femme et dans une étable ; qu'il est couché dans une crèche et sur la paille ; qu'il est sujet aux injures de l'air et aux saisons ; qu'il a un corps visible et passible, des yeux pour voir, des mains pour agir, des pieds pour marcher, une bouche pour s'expliquer, des oreilles pour entendre ; qu'il croît, qu'il avance, qu'il se fortifie ; que les jours, les mois, les années mesureront son âge et tout le cours de sa vie ; qu'il lui faut des aliments pour se nourrir, des vêtements pour se couvrir, une demeure où se retirer ; qu'il est dépourvu de tout, inconnu, dépendant, soumis, obéissant ; qu'il commence à répandre des pleurs, jusqu'à ce qu'il verse du sang ; qu'il doit être vendu, livré, chargé de fers, meurtri de coups, calomnié, accusé, jugé, condamné, tourmenté et mis à mort : point d'infirmité humaine, hors le péché et l'ignorance, qui ne puisse convenir à un Dieu-Homme.

C'est en conséquence de cette même union que nous pouvons dire au contraire de l'homme élevé jusqu'à Dieu, qu'il est souverainement puissant et supérieur à tout ; qu'il est égal au Père qui domine dans les cieux ; qu'il a été avant Abraham et avant même tous les temps ; que tout a été formé par lui, et qu'il est le créateur du monde ; que tout a été réformé par lui, et qu'il est le Sauveur du monde ; qu'il possède toutes les richesses, et qu'il est lui-même la source de toutes les grâces et le principe de tout bien ; point de grandeur, point de perfection divine, qui ne doive être attribuée et qui n'appartienne à l'Homme-Dieu.

Saint Paulin, parlant de ce mystère, remarque qu'il y a une plus grande distance entre Dieu et l'homme, qu'entre le monde et le néant, parce que le monde n'est distant du néant que par l'être, et par un être fini : d'où il s'ensuit qu'il n'y a qu'une distance finie entre le néant et le monde ; au lieu que Dieu étant infiniment élevé au-dessus de l'homme, il se rencontre entre lui et nous une distance infinie. Mais l'amour trouve le secret de réunir deux êtres si éloignés, un être divin et un être créé, un être souverain et un être dépendant, un être éternel et un être mortel. On dirait qu'il joint ensemble dans un même point le ciel et la terre. Que l'Apôtre, ravi jusqu'au plus haut des cieux, nous parle de la sagesse de Dieu, de la puissance de Dieu, de la profondeur des jugements de Dieu, je l'adore, cette sagesse divine, je la révère, cette suprême puissance, je les crains, ces jugements redoutables du Seigneur ; mais, après tout, je ne veux aujourd'hui publier que son amour. Je le découvre tout entier dans cet enfant nouvellement né, dans les larmes qu'il verse, dans les cris qu'il fait entendre : je ne cesse point de dire, avec le saint pontife Zacharie, que c'est par les entrailles de sa charité que le Très-Haut nous a visités : *Per viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos ex alto* (*Luc.* I).

Il me semble que je pourrais appliquer ici ce que Dieu dit au premier homme après son péché : *Ubi es* (*Genes.*, III) ? Où êtes-vous ? montrez-vous, et que je vous voie : *Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est* (*Ibid.*)

Vous voilà donc devenu tel que nous. Souffrez, Seigneur, que je vous adresse les mêmes paroles, quoique dans un sens bien différent : *Ubi es?* Où êtes-vous, ô le Tout-Puissant, et comment, sous le voile de notre humanité, tenez-vous tout votre pouvoir et toute votre gloire ensevelis? *Ubi es?* Où êtes-vous, ô le Dieu immortel, et à quoi vous reconnaître dans une chair fragile, dans une chair sujette à la mort? *Ubi es?* Où êtes-vous, ô le créateur de toutes choses, et par conséquent le maître de toutes choses? Est-ce là, est-ce dans cet état nu et dépouillé que vous avez renfermé toutes vos richesses? *Ecce quasi unus ex nobis factus est.* Quoi! un Dieu vient de naître. Celui qui est avant tous les siècles devient un enfant d'un jour! la parole même du Père céleste, le Verbe ne s'exprime que par des accents plaintifs et mal formés! Quoi! un Dieu agissant comme nous, marchant comme nous, conversant comme nous! Que dirai-je? un Dieu aussi petit que nous, plus petit même que nous, plus obscur, plus inconnu que nous! C'est là que l'esprit se perd, et ce que toute la raison humaine ne peut comprendre, si elle n'est aidée de la foi.

Mais de là qu'apprenez-vous, ô homme? demande saint Léon, que devez-vous apprendre? C'est, répond ce Père, à connaître votre dignité et à la soutenir; à la connaître depuis que vous avez été associé à la Divinité même; à la soutenir. Comment? Par une vie chrétienne et en quelque sorte divine. Dieu ne pouvait plus vous honorer, eût-il entassé sur votre tête toutes les couronnes du monde; eût-il ramassé dans votre sein toutes les richesses du monde; eût-il attaché à votre personne, à votre origine, à votre nom toute la gloire du monde; faux, mais trompeur éclat, dons brillants, mais passagers et terrestres. C'est à un ordre bien au-dessus de la nature qu'il vous a fait monter; et dans cet ordre surnaturel, ce qu'il vous transmet, ce sont des qualités solides, durables, permanentes, toutes célestes. Mais aussi, poursuit saint Léon, c'est à vous-même, de votre part et dans un juste retour, de l'honorer autant qu'il dépend de vous, par une conduite et par des actions dignes de Dieu. Ainsi parlait ce grand pape, ainsi avait-il bien lieu de parler.

Cependant je trouve encore plus d'onction dans la pensée de saint Prosper; et c'est là que je m'arrête. Car, que fera l'homme, que doit-il faire pour un Dieu qui s'est fait homme pour lui? *Quid ergo propter Deum hactenus est homo, propter quem Deus factus est homo* (*Prosper*)? On ne peut bien payer l'amour que par l'amour. L'amour vous a fait descendre à tout pour moi, Seigneur; l'amour doit donc me porter à tout pour vous. Le monde ne se laisse prendre que par la splendeur et la puissance, par la richesse et la pompe: mais moi, mon Dieu, ce qui me touche, ce sont vos humiliations. Quand à la vue de l'étable, au pied de la crèche, je me dis à moi-même : C'est pour me rendre semblable à lui que ce Dieu infiniment glorieux s'est rendu semblable a moi; c'est pour moi qu'il a, si je l'ose dire, obscurci toute sa gloire, et qu'il s'est caché sous ces dehors vils et misérables. En se dégradant de la sorte, pour ainsi parler, il a fait en ma faveur, non-seulement au delà de ce que je pouvais attendre, mais au delà même de ce que je puis concevoir et me figurer : quand, dis-je, je fais ces réflexions et bien d'autres, je sens tout mon cœur s'animer pour vous, Seigneur, et s'enflammer. Juifs indociles et orgueilleux, vous le demandiez, ce Messie, sur le trône et dans le faste, et vous refusez de le reconnaître dans son obscurité et dans sa bassesse. Mondains superbes et vains, vous le voudriez comblé d'honneurs et au faîte de la puissance humaine; ce serait là que vous lui porteriez votre encens, et qu'il deviendrait pour vous un objet d'adoration. Mais moi, éclairé des lumières de la foi, c'est un Dieu enfant, un Dieu oublié, méprisé des hommes, enfin, selon le terme de l'Apôtre, un Dieu anéanti que j'adore. C'est à lui que je me dévoue tout entier, comme il s'est dévoué tout entier à moi. Je vais répandre dans son sein des torrents de larmes, autant saisi d'étonnement que touché de compassion : devoir, reconnaissance, amour, tout m'attache à lui, et m'y attache inséparablement, non-seulement parce que dans ses humiliations je trouve de quoi relever ma bassesse, mais parce que dans ses exemples je trouve de quoi éclairer mon ignorance : c'est le sujet de la seconde partie

SECONDE PARTIE.

Il fallait aux hommes un modèle, et ce modèle nous le trouvons dans l'exemple d'un Dieu-Homme. S'il se fait homme comme nous, c'est pour nous apprendre à devenir saints et parfaits comme lui. Il pouvait se contenter de nous donner sa loi et de nous fournir les secours de sa grâce, mais après l'avoir violée, cette loi sainte, après en avoir abusé de cette grâce toute-puissante, si l'homme osait exiger alors que Dieu se rendît visible et qu'il se revêtît d'une chair mortelle pour nous tracer, en marchant lui-même devant nous, la voie du salut, ce serait une volonté déraisonnable, dit saint Pierre Chrysologue, quoiqu'elle eût quelque apparence de piété : *Et si hoc desiderium non habebat judicium, habebat tamen signum pietatis* (*Chrys.*); car quelle raison obligeait Dieu à se faire voir à nous pour nous servir de maître, et à se faire notre conducteur et notre guide dans la route où nous devons entrer et dans la carrière que nous devons fournir? N'est-ce pas assez aux grands de faire connaître leurs volontés par ceux qu'ils députent pour cela? et voyons-nous que les princes de la terre, en donnant la loi, se croient indispensablement obligés à la garder eux-mêmes pour nous apprendre à l'observer et pour nous y engager? Ils ne nous disent pas de nous régler sur leurs actions, mais sur leurs ordres; et ce n'est pas aux sujets à examiner ce que fait le législateur, mais à savoir ce qu'il commande et à l'exécuter.

C'est donc par une condescendance infinie

que notre Dieu est venu parmi nous, et qu'il s'est présenté à nos yeux sous une forme humaine, afin que nos yeux, toujours attachés sur lui, découvrissent le chemin où il faut entrer et les traces qu'il faut suivre. Nous l'avons vu, ce maître divin, nous l'avons entendu ; il nous a donné d'admirables leçons par ses paroles ; mais il nous en a bien donné de plus touchantes par ses actions. Nous ne pouvons craindre de nous tromper, en nous conformant à lui, parce qu'il est une règle souverainement droite. Celui qui le suit ne marche point dans les ténèbres; mais, selon les termes de l'Evangile, il a toujours la lumière de vie pour l'éclairer et le diriger.

L'Orateur romain a une belle pensée que je puis appliquer ici. Après avoir donné à son fils un plan parfait des devoirs de la vie, il confesse qu'il ne lui a encore tracé qu'une image morte de la vertu, et que la peinture qu'il en a faite n'est qu'un visage sans âme; mais que si elle se montrait elle-même, cette vertu si digne de notre estime, elle produirait bien d'autres sentiments dans nos esprits et dans nos cœurs. Or, notre Dieu, mes frères, en s'unissant à l'homme, nous l'a rendue sensible, cette vertu si noble et si désirable; il en a été un portrait vivant, ou plutôt il en a été l'exemplaire. C'était la vertu même qui parlait en lui, qui agissait en lui ; ou, si vous voulez, la vertu, la sainteté chrétienne n'était rien autre chose que lui-même, parlant et agissant. Nos mains l'ont touché, disait saint Jean ; nos oreilles ont ouï ses divines instructions, et nos yeux ont aperçu ses vestiges : *Quod audivimus, quod vidimus, et manus nostræ contrectaverunt* (I *Joan.*, I, 1). On l'a vu naissant dans une étable et reposant dans une crèche ; on l'a vu travaillant de ses bras et s'employant aux plus vils exercices ; on l'a vu priant dans la retraite et passant les nuits entières dans une continuelle oraison ; on l'a vu conversant parmi nous, prêchant, expliquant la loi, soit en public, soit en particulier ; on l'a vu parcourir les villes, les bourgades, les campagnes, et distribuant partout la sainte doctrine qu'il avait apportée du ciel ; on l'a vu jeûnant, souffrant, mourant sur la croix, et en tout cela nous donnant l'idée la plus juste et en même temps la plus palpable, la plus distincte et la plus nette de la perfection évangélique qu'il était venu nous enseigner : *Quod audivimus, quod vidimus et manus nostræ contrectaverunt.*

Il nous dit donc, ce me semble, en entrant dans le monde : Voyez, considérez le premier pas que je fais et la carrière que je vous ouvre. Si je connaissais une autre route plus droite et plus sûre, je vous la montrerais. N'examinez point si elle est semée d'épines et raboteuse, si elle est étroite et difficile : c'est la mienne; cela doit vous suffire : vous pouvez bien vous confier en cette sagesse éternelle qui me découvre tout, en cette Providence qui n'a égard en tout qu'à vos véritables intérêts et qui ne travaille que pour vous. Je viens à vous pour vous apprendre à venir à moi. Avancez, c'est moi qui vous précède; suivez, c'est moi que vous suivrez. Voilà ce qu'il nous dit; mais est-ce là ce que nous faisons? Ou plutôt, ne faisons-nous pas tout le contraire ? Ne prenons-nous pas tout un autre chemin? Souffrez que je vous fasse là-dessus une question : elle est solide, elle est importante; mais il ne faut pas une longue étude pour la décider.

Car si le Fils de Dieu, par son exemple, avait consacré l'opulence ; si, au lieu de cet état pauvre où il naît, de cette étable dénuée de tout, il avait paru sur le trône et dans l'abondance, comblé de biens temporels et tout occupé à les amasser, à les conserver, à les accroître, je vous demande si vous auriez alors plus d'horreur de cette pauvreté même où il s'est réduit; si l'on serait plus entêté d'une fortune humaine, si l'on aurait plus d'empressement pour l'acquérir ; si l'on prendrait pour cela plus de moyens, et si l'on entrerait en de plus violentes agitations. Je vous le demande : et peut-on former là-dessus plus de desseins et plus d'entreprises ? Cette faim insatiable, cette cupidité qui vous dévore peut-elle être plus allumée et plus ardente?

Si le Dieu que nous adorons avait sanctifié par son choix l'ambition ; s'il était né dans les honneurs et qu'il eût vécu dans la splendeur et dans le faste, dites-moi si l'on travaillerait avec plus de soin à s'avancer, à se distinguer, si l'on serait plus sensible à une injure, plus délicat sur un rang, sur une préséance, plus jaloux d'un éloge flatteur et d'un vain encens, si l'on emploierait plus de moyens pour l'emporter sur des égaux, sur des concurrents pour ménager la faveur du prince et pour tenir auprès de lui les premières places; enfin, si l'on briguerait avec plus de chaleur les dignités éclatantes et les emplois : dites-le-moi ? et peut-on porter plus loin ces idées chimériques de grandeur et ce désir de s'élever, de monter toujours plus haut, que rien ne modère et ne satisfait ?

Si le Sauveur des âmes avait canonisé le plaisir et que, comme les faux dieux du paganisme, il nous eût fait de la volupté un point de la religion ; s'il avait cherché à se faire un sort tranquille et qu'il nous eût appris à goûter, dans une oisive mollesse, toutes les douceurs de la vie, je vous en fais juges vous-mêmes, travaillerait-on davantage à se procurer toutes les aises et toutes les commodités de sa condition ? Y aurait-il plus de parties, d'assemblées, de jeux, de spectacles, d'intrigues, d'engagements : verrait-on plus de luxe dans les habits, plus de raffinement, de délicatesse dans les repas? C'est à vous que je m'en rapporte : jugez-en, et qu'y a-t-il à ajouter à ce soin de notre corps, qui fait quelquefois sur la terre toute notre occupation ? Ah! si c'était un Dieu de l'argent et de l'intérêt, un Dieu de la vanité et de l'orgueil, un Dieu de l'oisiveté et de la paresse, il serait bien vrai alors, et je pourrais bien le dire, que tout le monde court

après lui : *Mundus totus post eum abiit* (*Joan.*, XII). Mais parce que c'est un Dieu de pauvreté, un Dieu d'humilité, un Dieu de mortification, d'abnégation, je suis obligé de m'écrier, avec le prophète, que tous l'ont abandonné et qu'il n'y a presque plus de chrétiens dans le christianisme même. Car, qu'est-ce qu'un chrétien ? C'est un disciple de Jésus-Christ : et comment être un disciple, si l'on ne prend pas les leçons du maître et si l'on ne les suit pas ? *Omnes declinaverunt*, *alienati sunt* (*Psal.* XIII).

Cependant, que dis-je? Nos églises à ces fêtes solennelles ne sont-elles pas remplies ? On y accourt de toutes parts, on y vient en foule ; mais culte extérieur, du moins culte passager, qui n'a rien de solide. On ressent, à la vue de ce Dieu naissant que nous vous présentons, certains mouvements d'une dévotion tendre ; on compatit à sa misère, on mêle quelques larmes aux siennes. Mais la fête est-elle passée : dès le jour suivant on se rejette au milieu du monde, et l'on y porte tout de nouveau un cœur aussi intéressé que jamais, aussi ambitieux que jamais, aussi sensuel et aussi voluptueux que jamais : ce sont toujours les mêmes maximes, les mêmes vues, les mêmes desseins ; c'est toujours la même envie d'avoir, le même désir de s'agrandir, la même complaisance pour soi-même et la même horreur de tout ce qui mortifie la chair ou qui humilie l'esprit. D'où vient cela ? C'est sans doute que nous n'avons pas entendu la voix de ce maître qui nous est venu du ciel.

C'est lui toutefois qu'il faut écouter, dit saint Bernard : *Ipsum audite* (*Bern.*). Son étable, sa crèche, ses larmes, tout nous parle : *Clamat stabulum*, *clamat præsepe* (*Ibid.*). Ecoutez-le, pauvres et riches, petits et grands, vous qui souffrez dans l'affliction, et vous qui passez vos jours dans le repos, et que le siècle a comblés de ses faveurs. Pauvres, écoutez-le, ce Dieu couché sur la paille, et profitez des leçons qu'il vous fait. Vous n'avez plus lieu de vous plaindre, lorsque vous le voyez plus nu et plus dépouillé que vous ; mais vous devez au contraire estimer votre état ; puisque c'est celui qu'il a choisi, et qu'il vous partage comme il est partagé lui-même : *Ipsum audite*. Riches, écoutez-le, ce Dieu maître de tout par lui-même, mais voulant vivre destitué de tout. Voici les enseignements qu'il vous donne : que vous devez mépriser les trésors périssables qu'il vous a mis dans les mains, puisqu'il les a tant méprisés lui-même ; que s'il vous est permis de les conserver, il ne vous est pas permis de vous y attacher ; et que si vous n'y renoncez pas en effet, vous y devez renoncer de cœur et d'affection : *Ipsum audite*. Vous, que votre condition tient ensevelis dans les ténèbres, sans rang et sans nom, écoutez-le ce Dieu inconnu au monde, inconnu même aux siens, selon le mot de saint Jean. Voici ce qu'il veut vous apprendre : que l'humilité évangélique honore plus Dieu que toute la gloire mondaine, et que ce qui nous abaisse aux yeux des hommes nous relève infiniment aux yeux de Dieu : *Ipsum audite*. Et vous que la naissance, que les dignités ont placés sur la tête des autres pour commander et pour dominer, écoutez-le ce Dieu si grand dans le ciel et par sa nature, mais si obscur sur la terre, et préférant cette obscurité volontaire à toute la pompe humaine. Voici ce qu'il vient vous dire : que cette splendeur, ce lustre brillant qui vous environne, n'est qu'une fausse lueur, qu'une apparence vide et sans fond ; que Dieu réprouve ce que le monde estime le plus, et que toute grandeur qui n'est pas fondée sur la vertu et sur le détachement même de toutes les grandeurs n'est qu'un fantôme et souvent un sujet de condamnation : *Ipsum audite*. Vous, sur qui la main du Seigneur s'appesantit dans la vie, et qu'il éprouve par la tribulation, écoutez-le ce Dieu souffrant, dans un corps tendre, encore faible et exposé à toutes les injures d'une saison rigoureuse. Voici les heureuses idées qu'il vient vous donner de votre état : que le vrai bonheur d'un chrétien consiste à souffrir, depuis que notre Dieu nous a sauvés par ses souffrances ; qu'il a attaché aux afflictions un caractère de prédestination ; que c'est par là qu'il est entré dans la gloire, et que c'est par là qu'il y conduit ses élus : *Ipsum audite*. Et vous, dont on envie tant la destinée et la fortune, qui dans le temps jouissez d'une félicité présente, ou qui en pouvez jouir, écoutez-le ce Dieu éternellement et souverainement heureux dans le sein de son Père, mais du reste voulant mener parmi nous une vie si austère et si dure. Voici de quel œil il vient vous faire envisager cette prospérité apparente et si propre à vous amollir et à vous corrompre, comme un piége à l'innocence, comme un sujet de trembler et de vous conduire avec plus de vigilance, comme une occasion de mérite, en vous refusant, par un renoncement libre, ce qu'une dure nécessité refuse aux autres, et en usant du monde et de tous les avantages du monde comme ne les ayant point et n'en usant point : *Ipsum audite*. Nous tous, mes frères, écoutons-le, recueillons toutes ses paroles, observons tous ses pas, tâchons d'en former en nous tous les traits. Si nous avons pour cela besoin de sa grâce, elle ne nous manquera pas ; car comme il relève notre bassesse par l'alliance qu'il contracte avec nous en qualité d'homme ; comme il éclaire notre ignorance par l'exemple qu'il nous donne en qualité de modèle, il guérit nos infirmités et nos misères par la grâce qu'il nous apporte en qualité de Sauveur. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

L'homme étant tombé de l'état d'innocence dans l'état du péché, il se trouvait tellement affaibli par cette chute, qu'il ne pouvait se relever lui-même, et tellement blessé, qu'il n'y avait que Dieu qui pût lui rendre la santé qu'il avait perdue. Il fallait donc un Sauveur pour lui donner une force toute nouvelle, et un puissant médecin pour le guérir. Or ce médecin, ce Sauveur, c'est ce Verbe fait chair

dont nous honorons la naissance, et qui prend sur lui toutes nos infirmités. Ce n'est point à moi à parler là-dessus, saint Augustin l'a fait avant moi, et je me contente de rapporter fidèlement ses pensées. Voici comme il s'en explique, et de quelle manière il développe ce grand mystère. L'homme, dit ce Père, était infirme et malade, et trois choses rendaient son état plus déplorable ; car, 1° il ne pouvait aller lui-même au médecin dont il devait recevoir sa guérison, ni le chercher ; 2° il ne pouvait pas même l'appeler à son secours, ni le prier de venir à lui ; 3° sa faiblesse était telle, qu'il n'était pas en pouvoir de désirer même le remède qui lui était néanmoins si nécessaire et dont il ne pouvait se passer : *Non poterat ægrotus venire ad medicum* (*S. August.*). Pourquoi cela ? C'est que l'homme, sans la grâce, ne peut ni faire un pas, ni prononcer une parole, ni former le moindre désir qui le porte à Dieu. Or, de lui-même, il ne peut avoir la grâce, donc de lui-même il ne peut s'approcher de Dieu, implorer l'assistance de Dieu, souhaiter de retourner à Dieu, ou que Dieu revienne à lui. En sorte que ces vœux si ardents de tant de patriarches et de prophètes dans l'ancienne loi, pour toucher le ciel et pour attirer sur la terre le Désiré des nations, étaient des effets anticipés de la grâce de Jésus-Christ. C'était de cette source féconde que sortaient des ruisseaux qui, par un miracle de la toute-puissance de Dieu, remontaient jusqu'aux premiers âges du monde, pour les purifier et les sanctifier. Mais si le malade, poursuit le même docteur, ne pouvait trouver de lui-même le médecin, le médecin est venu lui-même trouver le malade : *Ipse ad ægrotum venit medicus.* Il fallait un aussi grand médecin que celui-là, parce qu'il fallait une vertu supérieure et céleste pour rétabir le malade : *Magnus de cœlo venit medicus, quia magnus in terra jacebat ægrotus.* Dieu est donc descendu du ciel, il a quitté le séjour bienheureux de la félicité éternelle pour venir dans cette vallée de larmes et de misères, et voilà le premier pas qu'il a fait. Son amour l'a encore poussé plus loin, et il s'est rendu sujet à tous nos maux. O remède admirable et ineffable (c'est toujours saint Augustin qui parle) ! le médecin s'est fait malade lui-même pour guérir toutes nos maladies ! *O admirabile et ineffabile genus medicinæ, per quod voluit medicus ægrotare, ut ægros sanaret* (*S. August.*) !

Qui croirait qu'un Dieu voulut prendre sur lui le péché pour sauver les pécheurs ! Remarquez, s'il vous plaît, qu'il y a deux choses à distinguer dans le péché : l'une, que les théologiens appellent la coulpe du péché, et l'autre la peine due au péché. Le Fils de Dieu n'a pas pris la première, parce qu'il est impeccable, mais il a pris la seconde, il s'est fait notre rançon, et il a voulu satisfaire et payer pour nous ; et, en satisfaisant, en payant pour nous, il nous a comblés des trésors de sa grâce. Grâce du Rédempteur, grâce de paix et de réconciliation. L'homme était ennemi de Dieu, le péché l'en séparait : mais le Médiateur, qui a pris notre cause en main, a renversé ce mur de séparation. Sans lui, le divorce eût duré toujours. Enfants de colère et de haine, nous étions réservés à une éternelle damnation ; mais un Dieu-Homme a fait révoquer l'arrêt porté contre nous, il nous a, pour ainsi dire, arrachés du milieu de l'enfer, il nous a tirés de l'esclavage où nous tenaient les puissances des ténèbres ; il les a confondues et mises en fuite. C'est par lui que nous sommes rentrés dans le sein de son Père pour y jouir de la sainte liberté des enfants de Dieu ; et c'est l'heureuse nouvelle que nous annoncent les anges, par ces consolantes paroles qu'ils font retentir dans les airs : Gloire à Dieu dans le plus haut des cieux, et paix aux hommes sur la terre : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus.*

Grâce efficace et souveraine. Il n'y a point de mal si incurable à tous les remèdes humains, point de plaie si profonde qu'elle ne guérisse ; il n'y a point d'habitude si enracinée, point de si violente tentation, qu'elle ne nous mette en état de surmonter. Tout ce qui s'est fait de bien dans les âges précédents, tout ce qu'il y aura de bonnes œuvres pratiquées jusqu'à la consommation des siècles, n'a point et n'aura point de principe plus nécessaire, plus puissant que cette grâce divine. L'homme eût-il été mille fois plus éloigné de Dieu, elle l'en eût rapproché. Fussions-nous encore maintenant tombés au fond de l'abîme, elle peut nous relever de notre chute. C'est par elle que nous sommes rentrés dans tous nos droits à l'héritage céleste, et ce sera par elle que nous y parviendrons.

Grâce universelle. Tous y ont part : il n'y a point là-dessus de distinction à faire, ni du Juif, ni du gentil, ni du Grec, ni du Barbare. Grâce de tous les temps : point de moment dans toute la vie de l'homme où elle ne puisse opérer ses miracles. Grâce de tous les lieux : nous en pouvons partout ressentir les saintes impressions, et partout en profiter. Grâce de toutes les personnes : aucun, dans les premières vues de Dieu, n'a été abandonné et réprouvé ; et par conséquent ni le pécheur non plus que le juste, ni l'idolâtre non plus que le chrétien, n'ont été exclus de cette rédemption générale. Grâce pleine et surabondante : il n'en faudrait que la moindre portion pour racheter tous les péchés du monde et de mille autres mondes. L'Eglise est demeurée la dépositaire de ces mérites infinis, et elle a beau les distribuer et les répandre avec une sage profusion, c'est une source intarissable que rien ne peut diminuer, comme rien ne peut l'accroître.

L'Apôtre avait donc bien raison d'appeler ce mystère un sacrement d'amour : *Magnum pietatis sacramentum* (*Tim.*). Il a paru dans notre chair : *Manifestatum in carne* (*Ibid.*). Il a été vu des anges : *Apparuit angelis* (*Ib.*). Il a été prêché aux nations : *Prædicatum est gentibus* (*Ibid.*). Il a été cru dans le monde :

Creditum est in mundo (*Tim.*). Je vous le prêche à vous-mêmes, mes frères, et malheur à vous, malheur à moi, si nous ne répondons pas à cet amour par notre amour. Ce n'est que par là que nous pouvons rendre en quelque sorte à Dieu ce que nous en avons reçu. Il nous a créés par sa puissance ; mais nous sommes trop faibles pour lui rendre puissance pour puissance. Il nous gouverne par sa sagesse, mais nous sommes trop aveugles pour lui rendre sagesse pour sagesse. Il nous a sanctifiés par sa grâce, mais nous ne pouvons lui rendre grâce pour grâce. Mais au regard de l'amour qu'il a pour moi, je puis lui rendre amour pour amour; il permet que je l'aime : non-seulement il le permet, mais il le désire ; non-seulement il le désire, mais il me le commande, et il me le commande sur toutes choses. Allons, mes chers auditeurs, allons en Bethléem, et voyons ce qu'un Dieu a fait pour nous, ou, pour mieux dire, ce qu'il s'est fait lui-même pour nous : *Transeamus usque Bethleem, et videamus Verbum hoc quod factum est* (*Luc.*, II). Il faut que nos cœurs soient plus insensibles et plus durs que la pierre, s'ils ne se laissent pas attendrir à la vue de la crèche. Allons nous prosterner devant ce Dieu-Homme pour l'adorer, allons voir ce divin modèle pour l'imiter, allons embrasser les pieds de ce Sauveur, et lui exposer tous nos maux, pour en être soulagés, tout cela avec amour et par amour. N'ayons plus de sentiments que pour lui, mourons à tout le reste, et ne vivons plus désormais que pour lui : reconnaissons sa grandeur dans sa petitesse, sa majesté dans sa bassesse, sa puissance dans sa faiblesse. Ne rougissons point d'entrer dans son étable ; toute pauvre qu'elle est, c'est la maison de Dieu, c'est le premier temple du christianisme : *Transeamus.* Entrez-y, malheureux enfants d'un père criminel, dont la chute vous a dégradés, aveuglés, mortellement blessés : c'est ce second Adam, ce nouvel Adam, qui doit vous relever, vous éclairer, vous sauver. C'est dans ses abaissements que vous trouverez votre élévation, dans ses exemples que vous trouverez votre instruction, dans ses souffrances que vous trouverez votre guérison : *Transeamus et videamus.* Plus les dehors qui l'environnent sont vils et méprisables à vos yeux, plus il vous découvre son amour, et plus il mérite le vôtre. Il ne verse pas une larme qu'il ne nous apprenne combien et comment nous devons l'aimer. Il a pleuré pour nous, pleurons pour lui, en pleurant pour nos péchés qui l'ont fait pleurer. Puisque c'est par ces abaissements qu'il nous a relevés, tâchons par les nôtres de l'honorer. Puisque c'est par ses exemples qu'il nous a instruits, travaillons par une fidèle imitation à le suivre Puisque c'est par sa grâce qu'il nous a justifiés, efforçons-nous par une parfaite correspondance de nous maintenir dans les voies de la justice où il nous a faits rentrer, et faisons-y sans cesse de nouveaux progrès.

Nous ne vous oublierons pas, au reste, Vierge sainte, dans un jour où vous êtes déclarée mère de Dieu. Malgré la compassion et la douleur que vous causent les cris d'un enfant que vous venez de donner au monde, et qui commence à souffrir au moment qu'il commence de naître, nous applaudirons à votre bonheur et à votre gloire. En pensant à vous, nous penserons à nous-mêmes ; nous implorerons votre médiation et votre assistance. Ce sera par vous que nous porterons nos vœux au pied de la crèche; ce sera par vous que nous remporterons de la crèche cette force divine, qui nous fera consommer l'ouvrage de notre salut, et parvenir à la félicité éternelle; où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON XIX.

POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

Sur la mort.

Pulvis es, et in pulverem reverteris.

Vous n'êtes que poussière, et vous retournerez en poussière (*Gen.*, *ch.* III)

Voilà, chrétiens, un objet bien différent de ceux dont vos sens ont été occupés durant ces jours que le monde par une pernicieuse coutume consacre à des réjouissances profanes et souvent si scandaleuses. Après les faux plaisirs de la vie, on vous met devant les yeux le salutaire tableau de la mort, et c'est au nom de l'Eglise que ses ministres répandent aujourd'hui la cendre sur vos têtes, et qu'ils vous avertissent en la répandant, que vous n'êtes que cendre vous-mêmes, et que vous retournerez en cendre. *Pulvis es, et in pulverem reverteris.* Triste, mais utile leçon, qui doit vous disposer à soutenir les rigueurs de la pénitence et un jeûne de quarante jours.

Cependant je ne puis ignorer que ce langage ne plaira pas à plusieurs, et que les gens du siècle n'aiment pas à entendre parler de la mort. Possédés des biens périssables de la terre, plutôt qu'ils ne les possèdent, et d'ailleurs ne se trouvant pas en état de paraître devant Dieu, ils effacent autant qu'il est possible de leur esprit le souvenir de ce dernier moment qui les dépouillera de tout, et de ce terrible passage dont le terme doit être un jugement irrévocable et une éternité bienheureuse ou malheureuse.

Mais mes frères, si vous ne pensez pas à la mort, ne dois-je pas, moi, vous y faire penser, lorsque je sais combien cette pensée peut contribuer à la réformation de vos mœurs? D'ailleurs même, que servirait-il de dissimuler et de se taire ; si en perdant l'idée de la mort, vous pouviez en éviter le coup et vous exempter de la loi commune qui nous y condamne tous, l'oubli volontaire où vous vivez serait peut-être moins condamnable. Mais hélas! pensons-y, mon cher auditeur, ou n'y pensons pas, la mort marche d'un pas égal ; elle avance tous les jours, elle nous surprend, elle nous enlève sans que nul secours humain puisse nous défendre contre elle et nous mettre à couvert de ses traits.

Un malade est bien à plaindre, quand n'ayant encore sur les lèvres que quelques faibles soupirs à pousser et tirant vers sa fin, il croit jouir néanmoins d'une santé pleine et parfaite, et qu'il néglige les remèdes nécessaires qu'on lui présente. Tel est, chrétiens, le pitoyable état où je vous vois presque tous réduits. Il ne vous reste plus que quelques moments favorables; les années s'écoulent, la vie s'en va, et bientôt vous vous trouverez au bout de votre course. Cependant, quelque prochaine que soit la mort, vous ne voulez pas qu'on vous en parle. Vous dites de nous, quand nous entamons cette matière, ce qu'Achab disait du prophète : *Odi eum, quia non prophetat mihi bonum, sed malum* (III *Reg.*, XXII, 8). Le prédicateur me fait de la peine; il ne me remplit que d'idées sombres et désagréables, je ne le puis supporter : *Odi eum.* Quel aveuglement, mes frères ! car enfin ce qui rend la mort terrible, ce n'est pas d'y penser, mais c'est au contraire de n'y penser pas, et en n'y pensant pas de ne s'y préparer pas, et en ne s'y préparant pas de se mettre dans un danger évident de mourir en réprouvé Ne ménageons donc point des malades qui se ménagent trop eux-mêmes. Appliquons le fer et le feu sur des plaies autrement incurables. Employons pour les guérir le remède le plus souverain, je veux dire la pensée de la mort. Mais adressons-nous auparavant à la mère de Dieu, et disons lui: *Ave.*

Il faut mourir, mes chers auditeurs : il faut mourir quand nous nous y attendons le moins, et il faut enfin mourir sans nul retour à la vie. La mort est donc inévitable, elle est incertaine, et quand elle est une fois venue, on ne peut plus espérer de retourner sur la terre et d'y fournir une carrière toute nouvelle. Je ne veux que ces trois points bien médités, pour exciter votre vigilance et pour vous faire prendre tout un autre soin de vous tenir toujours sur vos gardes et dans une sainte disposition. Que fait un pilote, lequel se trouve obligé de faire voile, qui d'ailleurs est instruit qu'il y a sur sa route un écueil où il doit craindre d'échouer, mais qui du reste ne sait précisément en quel lieu ni à quelle hauteur il le rencontrera? Occupé de cette pensée, il a sans cesse les yeux ouverts pour examiner tous les mouvements du vaisseau. Tantôt il avance, tantôt il décline, tantôt c'est le ciel qu'il observe, tantôt ce sont les abîmes de la mer qu'il fait sonder. Il ne néglige rien pour se garantir d'un nanfrage, d'où dépend sa ruine ou sa fortune, d'où dépend sa vie même. Pensons à la mort, mes frères, pensons-y-bien, et nous apprendrons à vivre dès à présent comme nous voudrons alors avoir vécu. Nous nous préserverons de ces surprises qui rendent la pénitence si douteuse, si difficile, et quelquefois impossible. Pensons souvent que la mort est inévitable pour tous les hommes, et nous conclurons que nous devons donc nous y disposer tous : c'est la première partie. Pensons souvent que l'heure de la mort est incertaine, et nous conclurons que nous devons donc partout et en tout temps nous y disposer : c'est la seconde partie. Pensons souvent que les suites de la mort sont irréparables, et nous conclurons que nous ne pouvons donc trop prendre de sûretés pour nous y disposer : c'est la troisième partie.

PREMIÈRE PARTIE.

N'attendez pas de moi, messieurs, un long discours, pour vous convaincre qu'il faut mourir. N'attendez pas que je vous conduise de siècle en siècle, ni que je vous mène sur les cendres de vos ancêtres, pour vous persuader que vous serez un jour ce qu'ils sont présentement, et qu'ils n'ont fait que vous précéder au tombeau après vous avoir précédés dans la vie. Si ce n'était pas une vérité aussi connue qu'elle l'est, je m'appliquerais à vous la rendre sensible.

Vous n'auriez d'abord qu'à vous considérer vous-mêmes, ce composé sujet à tant d'altérations et de changements ; cet assemblage de qualités si contraires qui se combattent sans cesse les unes les autres, et qui ne tendent, en se combattant, qu'à s'entre-détruire et à vous détruire avec elles.

Il n'y aurait ensuite qu'à parcourir de la vue tous les êtres qui vous environnent et qui vous signifient la sentence de votre mort. Tout passe, disait saint Augustin ; tout coule comme ces fleuves, qui, sans s'arrêter jamais, vont se perdre dans l'Océan. Les fleurs brillent sur la terre, mais bientôt elles se fanent. Les fruits croissent dans les arbres, mais au temps de la maturité ils tombent. Le jour s'ouvre ; mais le soir il se ferme. La force et la santé, la splendeur et les richesses, le crédit et le pouvoir, tout cela s'en va, et nous avertit que nous nous en irons de même. Je n'en dis pas encore assez : car ces jours et ces nuits, ces semaines, ces mois, ces années qui passent, abrégent d'autant la durée de notre course. Nous avançons donc à chaque moment vers la mort avec la même vitesse que les eaux, lorsqu'elles vont se précipiter dans la mer ; ou que le feu, lorsqu'il va se rejoindre à sa sphère. Dieu, pour parler avec Tertullien, tient la mort en ses mains comme un rasoir affilé, avec lequel il coupe, il tranche, il divise, sans épargner ni le monarque qui porte la couronne, ni le sujet qui vit dans la soumission et la dépendance.

Enfin, il suffirait de vous faire entendre ce fameux, ce fatal arrêt que Dieu prononça contre le premier homme, et qui le condamna, lui et toute sa postérité, à mourir ; car c'est un arrêt de Dieu, dit saint Paul : *statutum est* (*Hebr.*, IX). Et certes il était bien juste que l'homme mourût, dès là qu'il aurait péché ; c'est la pensée de saint Bernard : *Æquum erat ut moreretur homo, si peccaret* (*S. Bern.*). Pourquoi ? Ce Père nous en donne la raison : c'est que le corps et l'âme ne pouvaient être séparés l'un de l'autre que par la mort, comme l'âme ne pouvait être séparée de Dieu que par le péché : *Non potuit anima dividi a Deo, nisi peccando ; et corpus ab anima, nisi moriendo* (*Ibid.*). Or, il était juste que l'âme après s'être volontairement séparée de Dieu, en fût punie par la

séparation du corps. Par conséquent il fallait que l'homme devînt sujet à la mort, dès qu'il serait devenu pécheur. D'autant plus que c'est souvent le corps qui rend l'âme criminelle, et qui mérite que Dieu le châtie, en le faisant rentrer dans sa première origine, qui est la poussière : *Pulvis es, et in pulverem reverteris.*

Il n'y a donc rien de plus certain que la mort. Tout le reste est incertain; la mort seule est certaine. Voilà un enfant conçu dans le sein de sa mère; c'est saint Augustin qui parle : naîtra-t-il heureusement, ou ne naîtra-t-il pas? on n'en sait rien : *Forte nascetur, forte abortivus erit* (*S. Aug.*). S'il vient heureusement au monde, vivra-t-il longtemps, ou ne vivra-t-il pas? personne ne le peut dire: *Forte vivet, forte non vivet.* S'il vit longtemps, sera-t-il riche, sera-t-il pauvre? il n'y a rien encore là-dessus d'assuré: *Forte dives erit, forte pauper* (*Idem*). Riche ou pauvre, quel genre de vie embrassera-t-il? sera-ce le mariage, sera-ce le célibat? tout cela est douteux : *Forte uxorem ducet, forte non* (*Idem*). Mais mourra-t-il? ne mourra-t-il pas? c'est sur quoi il n'y a point de peut-être. La chose est décidée pour lui, comme pour tous les autres. La règle est générale, et tout ce qui entre dans la vie on doit un jour sortir et la doit perdre.

Or, cette nécessité supposée, nécessité commune, nécessité indispensable; je dis, mes frères, que nous ne pouvons bien penser à la mort, sans en tirer cette conséquence, que nous devons donc tous nous y disposer. Ce fut l'important avis que donna le prophète à Ezéchias : Mettez ordre à vos affaires ; car vous mourrez : *Dispone domui tuæ, quia morieris tu, et non vives* (*Isai.*, VIII). Si cette fatale nécessité de mourir souffrait quelques exceptions, et qu'elle ne fût pas aussi universelle qu'elle l'est, il serait moins étrange de vous voir occupés à chercher, à examiner des moyens pour vous en garantir, au lieu de prendre des mesures pour vous y préparer. Si même vous étiez de ces impies et de ces athées, dont parle Isaïe, qui ne craignent rien, ni n'espèrent rien après la mort, persuadés qu'ils sont, ou voulant se persuader, que l'âme aussi bien que le corps, que tout l'homme meurt à la fois : il vous serait plus pardonnable, ce semble, d'en tirer la conséquence qu'ils en tirent, et de dire comme eux : Buvons, mangeons, réjouissons-nous ; car nous mourrons bientôt : *Bibamus, comedamus: cras enim moriemur* (*Isai.*, XXII). Mais un homme convaincu que la mort l'attend, et qu'il ne peut échapper, un chrétien instruit qu'après la mort il y a une autre vie laquelle ne doit jamais finir, et que c'est de ce moment-là même que dépend son sort éternel, comment doit-il raisonner? apprenez-le, et réformez ici, mon cher auditeur, toutes vos idées.

Car, devez-vous vous dire à vous-même, je mourrai, je n'en puis douter : tant de santé qu'il me plaira, tant de ménagements et de commodités pour la conserver, elle s'altère malgré moi, et à mesure que j'avancerai, elle s'altérera toujours davantage; le poids des années ou la violence de la maladie la ruinera enfin, et je succomberai. Au lieu donc de tant chercher à prolonger des jours dont la perte est assurée, ne vaudrait-il pas mieux les employer ces jours-là mêmes à me mettre en état de ne les point regretter, quand la trame en sera rompue? Je crains la mort; ce passage m'étonne toutes les fois que j'y fais quelque réflexion: néanmoins je me trouverai là, et je m'y trouverai immanquablement. N'est-il donc pas maintenant de la sagesse de m'affermir contre une crainte qui me saisira plus que jamais, quand je me verrai au terme, si je ne l'ai pas prévu comme il le fallait? Dès que la mort m'aura retranché du nombre des vivants, à cet instant, à ce terrible instant, la sentence sera portée contre moi, ou pour moi. Ma prédestination ou ma réprobation sera consommée, c'est ce que je ne puis éviter. Qu'ai-je donc à faire présentement autre chose que de sanctifier tout le cours de ma vie, afin que ma mort soit sainte? Ce souvenir ne devrait jamais sortir de mon cœur, et s'il y était profondément gravé, agirais-je comme je fais, et ne tiendrais-je pas une conduite tout opposée?

Ah! chrétiens, il n'y a presque que la mort et ce qui la suit à quoi l'on ne se prépare point; on se prépare à tout le reste. L'un veut prendre le parti de l'épée; mais il n'y entre point qu'il ne s'y soit formé de bonne heure par de longs et de pénibles exercices; l'autre veut s'engager dans la robe, mais il travaille auparavant à acquérir certaines connaissances, et il fait pour cela certaines études. On destine ceux-ci aux affaires; et, suivant ce dessein, l'on s'applique dès ses premières années à lui ouvrir l'esprit. On veut même élever celui-là dans l'Eglise, et, par des vues tout humaines, on lui inspire peu à peu un air de régularité qui frappe les yeux et une probité purement morale et intéressée. Mais songer aux moyens nécessaires pour bien mourir et en user, y faire une attention sérieuse, se retirer pour cela du monde, rentrer en soi-même, pratiquer de bonnes œuvres, c'est le dernier soin qui nous occupe.

Cependant remarquez, s'il vous plaît, que les préparations que nous apportons à toutes les autres choses sont souvent très-inutiles, au lieu qu'une sainte préparation à la mort a toujours au contraire son effet. Dans cette famille on pensait au mariage de cette jeune personne, et l'on s'y disposait; il semblait que toutes choses étaient d'accord. Tous les articles avaient été bien reçus de part et d'autre; mais quand il a fallu signer, un incident a tout rompu, et on en est demeuré là; préparation inutile. Un père était sur le point de traiter d'une charge pour un aîné; on était convenu du prix, et la somme était déjà consignée; mais quand il a été question de demander l'agrément du prince, on n'a pu l'obtenir; préparation inutile. Vous voulez ménager la faveur d'un maître, vous faites jouer, pour y parvenir, mille ressorts; les années

s'écoulent en mouvements et en intrigues; mais lorsque vous touchez de plus près le terme où vous aspirez, et que vous êtes déjà presque au comble de la fortune, le caprice, l'occasion, le hasard avance un nouveau venu qui vous passe et qui vous supplante; préparation inutile. C'est de quoi l'on se plaint tant dans le monde; mais, au lieu de tant éclater en de vaines plaintes sur ce qui a toujours été et sur ce qui sera toujours, il faudrait entrer dans cette solide considération qu'il en va tout autrement à l'égard de la mort, qu'on ne travaille jamais en vain en s'y préparant, dès que la préparation est telle qu'elle doit être; et la raison est que si la disposition nécessaire ne manque pas de votre part, elle ne manquera jamais de la part de Dieu. Vous avez pratiqué une bonne œuvre il y a tant d'années, peut-être en avez-vous perdu le souvenir; mais Dieu ne l'a point oubliée, et ce sera surtout à la mort qu'il s'en souviendra; vous aurez une grâce particulière pour cette aumône que vous avez faite; vous en aurez pour ces prières, pour ces confessions et ces communions, pour ces mortifications cachées aux yeux des hommes et dont le ciel a été témoin.

Oh! que le mourant se saura bon gré alors des pieux exercices qui l'auront occupé pendant sa vie et des mérites qu'il y aura amassés! Me voilà enfin au bout de ma course: il ne s'agit point de fortune humaine, de revenus à grossir, de terre à acquérir, de maison à établir; tout cela va passer pour moi; mais il est question d'aller bientôt devant Dieu et de bien finir: or je sais, mon Dieu, que je suis un pécheur. Si vous me traitez selon toute la sévérité de votre justice, hélas! Seigneur, que trouverez-vous en moi qui me rende digne du secours que j'attends de votre main et que j'ose vous demander! Mais après tout, mon Dieu, il me semble que je puis en quelque sorte espérer de votre miséricorde qu'elle ne m'abandonnera pas à cette dernière heure, puisque je ne me suis pas jusqu'à présent tout à fait abandonné moi-même. Je n'en ai point encore assez fait, il est vrai, pour me disposer à ce terrible moment où je me trouve; mais enfin, Seigneur, le peu que j'ai fait ne demeurera pas sans récompense, et la plus solide récompense pour moi, c'est que vous m'accordiez à ce moment votre protection toute-puissante. Vous me l'accorderez, en effet, mon Dieu, vous achèverez l'ouvrage que vous avez commencé et que je n'ai pas absolument ni entièrement négligé; vous me défendrez, vous me soutiendrez; vous me permettrez cette confiance, et c'est avec elle que je veux mourir. Poursuivons, chrétiens: la mort est inévitable pour tous les hommes, nous devons donc nous y préparer tous, vous venez de le voir. L'heure de la mort est incertaine, et nous pouvons partout mourir et en tout temps; nous devons donc partout et en tout temps nous y préparer: c'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Rien de plus incertain que le jour et l'heure de la mort. Autant que nous sommes assurés qu'il faut mourir, autant ignorons-nous quand nous mourrons. Sera-ce dans une année? sera-ce dans un mois, dans une semaine? ne sera-ce point peut-être dès demain, dès aujourd'hui, dans un moment? Personne ne le peut dire, parce que personne ne le sait: or les Pères proposent là-dessus une question, et ils demandent pourquoi Dieu n'a pas voulu nous faire connaître le terme de notre vie. Saint Jean Chrysostome a traité ce point fort au long en écrivant sur la première Épître de saint Paul à ceux de Thessalonique, et je ramasse le discours de ce Père en peu de paroles. Il dit que Dieu en use de la sorte pour trois raisons, savoir, pour notre consolation, pour notre sûreté et pour notre perfection. En premier lieu pour notre consolation: ainsi cache-t-on à un malade les instruments qui doivent servir à une incision douloureuse qu'on se dispose à lui faire. Ainsi, quand un criminel a reçu son arrêt et qu'on le conduit sur l'échafaud, on lui met un bandeau sur les yeux, afin qu'il ne voie pas les tristes approches de son supplice. En second lieu, pour notre sûreté; car à quels désordres ne s'abandonnerait-on pas, si l'on savait qu'on pût pécher impunément, sans craindre les surprises de la mort? Ce serait bien alors qu'on dirait: J'aurai du temps pour me reconnaître et pour expier mes déréglements passés, je n'ai donc maintenant qu'à satisfaire ma passion; au lieu que l'incertitude où nous sommes est un préservatif salutaire contre la licence des mœurs et un frein qui nous arrête. En troisième lieu, pour notre perfection; on met à profit tous les moments, quand on pense que chaque moment peut être le dernier qui nous reste, pour mériter la récompense à laquelle Dieu nous a appelés. On travaille avec un saint empressement; on entasse biens sur biens, vertus sur vertus afin que nos jours se trouvent pleins, comme parle l'Écriture, et qu'il n'y ait aucun vide dans toutes les heures qui les composent: *Dies pleni invenientur in eis* (*Ps.* XII).

La pensée de saint Augustin est, en partie, la même que celle de saint Jean Chrysostome; c'est, dit ce saint docteur, par un effet de sa miséricorde que Dieu ne nous a pas révélé le dernier jour de notre vie: *Misericordia Dei est* (*August.*). Car il nous engage par là à veiller sans relâche sur nous-mêmes, et à nous tenir tous les jours sur nos gardes: *Latet ultimus dies, ut observentur omnes dies* (*Ibid.*). Une comparaison va vous rendre encore la chose plus sensible. Qu'un ennemi que vous connaissez pour un homme violent et capable d'un mauvais coup vienne à vous, et qu'il paraisse en état de vous attaquer, vous ne le perdez pas un moment de vue; vous l'observez à ses yeux, à ses gestes, à sa contenance, à son port; il ne fait pas un mouvement qui ne vous soit suspect, et de votre part vous n'oubliez rien pour ne lui pas donner sur vous le moindre avantage. Ah! mes frères, vous n'avez point de plus dangereux ennemi que la mort. Il y a un jour où elle vous attend; mais ce jour vous est inconnu, *latet*. Dans ce jour cri-

tique, il y a un moment où elle doit frapper son coup ; mais ce moment quel est-il ? vous l'ignorez, *latet*. Elle viendra comme un voleur : un voleur se déguise et choisit le temps où l'on peut moins l'apercevoir. La conséquence, c'est donc de vivre dans une continuelle défiance; et voilà pourquoi nous vous exhortons tant à ne pas demeurer hors de la grâce de Dieu, à fréquenter les sacrements, à pratiquer les bonnes œuvres ; afin que la mort vous trouve toujours en action, et qu'elle ne vous prenne pas dans une mauvaise conjoncture.

Il me semble que l'expression de Tertullien a encore quelque chose de plus énergique et de plus fort. Il dit que Dieu veut, par une attente toujours craintive et par une espèce de suspension entre la vie et la mort, entre le temps et l'éternité, entre le ciel et l'enfer, réveiller notre foi et la rendre plus agissante et plus soigneuse : *Ut pendula expectatione sollicitudo fidei probetur* (*Tertul.*) Il veut que nous fassions sans cesse ces importantes réflexions : la mort peut m'enlever à toute heure et en tout temps. Je commence une telle affaire, mais peut-être je n'en verrai jamais la fin. Je rentre dans ma maison, mais peut-être je n'en sortirai que pour être porté au tombeau. Je repose tranquillement, mais peut-être après ce repos on me trouvera sans vie. Suis-je d'une complexion plus robuste, d'un tempérament plus sein, d'un âge moins avancé que tant d'autres que j'ai connus, avec qui j'ai vécu, et qui tout à coup ont disparu? Suis-je plus à couvert qu'ils ne l'étaient de tant d'accidents subits et imprévus? Un homme rempli de ces pensées fait de fréquents retours sur lui-même, est attentif à toutes ses démarches, met ordre promptement à sa conscience, et ne croit jamais avoir pris d'assez justes mesures pour se préserver d'un danger si commun et si pressant : *Ut pendula expectatione sollicitudo fidei probetur.*

C'est la leçon que nous a faite tant de fois le Fils de Dieu : Soyez prêts quand je vous appellerai à moi. Observez, s'il vous plaît, qu'il ne dit pas seulement, Préparez-vous, lorsque vous sentirez les approches de la mort, mais, Soyez prêts alors, et pour cela, soyez-le toujours, parce que la mort vous suit partout, et qu'elle est toujours auprès de vous sans se laisser voir. Dans la guerre on n'est pas toujours exposé au combat. Sur la mer on ne se trouve pas toujours au milieu des écueils : mais dans la vie, dans cette vie passagère et si fragile, la mort nous peut toujours surprendre, et c'est même un point de foi qu'elle nous surprendra, après que le Sauveur du monde nous l'a marqué en des termes si formels : *Qua hora non putatis* (*Luc.*, II).

Il semble que Jésus-Christ n'ait rien eu plus à cœur que de nous imprimer profondément cette vérité dans l'esprit. Il s'en explique en mille endroits, et il ne cesse point de nous en avertir, soit par lui-même, soit par ses apôtres. Veillez et priez : ne vous laissez point entraîner à la débauche, de peur que ce jour, ce jour funeste, ce jour dont je vous ai tant menacé ne survienne au milieu de vos débauches mêmes et lorsque vous le croirez plus éloigné : *Ne forte superveniat in vos repentina dies illa* (*Luc.*, II). Ayez toujours vos robes, et soyez toujours disposés à marcher, de peur que vous ne receviez ordre de partir lorsque vous ne vous y attendrez pas : *Sint lumbi vestri præcincti* (*Luc.*, XII). Ayez toujours vos lampes allumées, de peur qu'elles ne se trouvent éteintes lorsqu'il faudra recevoir l'Epoux : *Et lucernæ ardentes in manibus vestris* (*Ibid.*). Que ferait le serviteur, s'il était bien informé du retour de son maître ? il arrangerait toutes choses avec soin. Mais qu'arrivera-t-il à ce serviteur paresseux qui, plein d'une confiance trompeuse, se dira à lui-même dans le fond de son cœur : Le maître tardera encore, et je ne le verrai pas si tôt; je n'ai donc qu'à faire présentement ce qu'il me plaira, qu'à exercer toutes les violences que je voudrai, qu'à me réjouir, à me divertir. *Si dixerit malus servus in corde suo : Moram facit dominus meus venire ; et cœperit percutere conservos suos, manducet autem, et bibat cum ebriosis* (*Matth.*, XXIV). Prenez garde à cette parole, dans le fond de son cœur, *in corde suo*, car on ne se dit pas toujours de bouche, mais dans l'âme ; on le pense de la sorte, et on se flatte de cette fausse espérance; j'ai encore bien du temps à vivre, rien ne presse : qu'arrivera-t-il donc encore une fois à ce mauvais serviteur ? C'est que le maître paraissant tout à coup, il le séparera des autres, il le condamnera, il le fera enfermer dans une noire prison, et là il n'y aura pour ce malheureux que pleurs et grincements de dents : *Dividet eum, partemque ejus ponet cum hypocritis. Illic erit fletus, et stridor dentium* (*Ibid.*). Les textes là-dessus sont infinis, et c'est ainsi que le prophète Jérémie disait que la mort entre, non pas par la porte, mais par les fenêtres ; c'est-à-dire, que si elle ne peut pas vous prendre par un côté qu'elle trouve fermé, elle vous attaque par un autre. C'est ainsi qu'un autre prophète menaçait les pécheurs, que le soleil se coucherait pour eux en plein midi, et que les ombres de la nuit se répandraient sur la terre au milieu même du jour ; voulant par là leur faire entendre que Dieu, dès la fleur de l'âge, dès le commencement de leur course, les arrêterait, et qu'ils se trouveraient à la mort lorsqu'ils verraient encore devant eux, ou qu'ils croiraient voir une longue carrière à fournir.

Voilà, mes chers auditeurs, ce que je vous prie de méditer un peu avec moi. Oserais-je vous dire ici ce que je pense? mais pourquoi ne le dirais-je pas? Je ne cherche point à exagérer les choses et à vous donner de vaines alarmes ; mais je ne puis aussi déguiser la vérité ni trahir mes sentiments. Je puis donc avancer, sans rien outrer, que de tous les chrétiens, il y en a très-peu ou presque point qui ne soient pas surpris à la mort. Pour vous en convaincre, considérez qu'on ne meurt qu'en trois manières. Premièrement, on meurt d'un coup imprévu et d'une

mort tout à fait subite, frappé de la main d'un meurtrier; dans un assaut, mortellement blessé; dans un naufrage, englouti par les flots; dans une maison, accablé sous ses ruines; dans un lit, à la table, attaqué d'un mal soudain qui éteint, en un instant,tout le principe de la vie et vous laisse sans sentiment. Or, il est certain qu'on est surpris alors et qu'on meurt sans préparation. Secondement, on meurt d'une mort moins précipitée, mais toujours prompte : c'est un sommeil léthargique où vous tombez, c'est un transport violent qui vous trouble, c'est une douleur aiguë qui vous déchire, et qui dans l'espace de quelques heures vous réduit aux dernières extrémités. La raison se perd et l'on n'est plus à soi. Or, il est constant encore que ceux qui meurent de la sorte ne sont pas mieux préparés que les autres. Reste donc ceux qui meurent d'une mort lente; c'est ainsi que meurt la plus grande partie des hommes : mais sur ceux-là mêmes, que ne m'est-il permis de vous révéler ce qu'une longue expérience m'a appris? J'en dois être mieux instruit que vous; et si j'en parlais suivant toutes les connaissances que j'en ai, vous verriez que, quoi qu'il arrive, la mort surprend toujours un malade. Tout conspire à le tromper. Une femme zélée pour la santé de son mari, ou contrefaisant un faux zèle, lui fait entendre qu'on le tirera de là; un ami, lequel sait bien qu'il n'en reviendra jamais, lui dit qu'il n'y a rien à désespérer; des enfants viennent se conjouir avec lui sur ce qu'il paraît reprendre de nouvelles forces, examinent son visage, en tirent de bons augures, lorsque la mort y est déjà peinte, et qu'il a presque son âme sur ses lèvres; des médecins, par une fatale et criminelle complaisance, lui tiennent le même langage. Le malheureux, à qui ils imposent tous, les croit volontiers, parce qu'il aime la vie. Il ne faut pas l'affliger, dit-on; il ne faut pas lui faire recevoir si vite les sacrements de l'Eglise, parce qu'il en serait effrayé. Cependant la mort avance, elle approche, la voilà venue; un bruit confus s'élève et retentit de toutes parts : il se meurt... Ce ne sont plus que mouvements différents. Toute une famille accourt; s'assemble autour du moribond. Ah! il se meurt; mais on le flattait néanmoins d'une prochaine convalescence; on lui donnait de si belles espérances d'une prompte guérison. Hélas! on lui parlait de la sorte pour le soutenir et le consoler, mais on n'en croyait rien; ou même en effet il semblait se trouver dans un meilleur état; mais une révolution qui s'est faite a tout renversé et il se meurt.

Il se meurt! et qui? cet homme qui a vécu tant d'années hors de la grâce de Dieu, et sans approcher du tribunal de la pénitence. Il se meurt! et qui? cet homme engagé en de si criminelles habitudes, où il a vieilli. Il se meurt! et qui? cet homme par les mains de qui tant d'affaires ont passé, et qui ne les a jamais bien examinées. Il se meurt! et qui? cet homme qui s'est enrichi aux dépens de tant de malheureux qu'il a dépouillés et qu'il a réduits par ses brigandages à la mendicité. Il se meurt! et qui? cet homme que tant de fois, pour calmer sa conscience et pour s'affermir dans son libertinage, s'était dit à lui-même qu'il se convertirait à la mort. Il se meurt! mais l'a-t-on fait rentrer en lui-même? l'a-t-on fait penser à Dieu? lui a-t-on fait voir un prêtre? On le voulait, mais on a toujours remis; on craignait de l'intimider par la vue d'un confesseur, et et présentement il ne lui reste plus de connaissance; il n'est plus temps.

Oh! la belle excuse devant Dieu, il n'est plus temps! Mais n'était-il pas temps encore, quand dans la vie on l'avertissait d'être sur ses gardes? N'était-il pas temps encore, quand la grâce le pressait, le sollicitait si fortement? N'était-il pas temps encore, quand un ami, un prédicateur employait tout son zèle à le toucher et à le ramener? Tellement donc qu'il meurt sans confession, sans nul sentiment de Dieu, ce pécheur couvert de crimes et comblé d'iniquités. N'en êtes-vous pas saisis, chrétiens? vous devez l'être. Pour moi, je le suis plus que je ne le puis exprimer. Quelle horreur! quand, au milieu des derniers combats de l'âme qui se défend encore, l'ange exterminateur lui vient dire d'un ton lugubre : sors, âme réprouvée, sors de ce corps que tu as idolâtré comme ta divinité, ou plutôt que tu as laissé vivre en bête. Ton Dieu t'appelle, ce Dieu que tu n'as point connu, ou que tu n'as point servi. Il t'attend, il n'y a plus à différer, sors... Que pensez-vous, mes frères, d'un homme mort en cet état? J'en frémis. Il faut donc se préparer à la mort, parce qu'il est certain que nous mourrons. Il faut donc s'y préparer toujours, parce que nous ne savons quand nous mourrons; et il faut enfin s'y préparer avec tout le soin possible, parce que les suites de la mort sont irréparables : c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Les suites de la mort sont éternelles, et les fautes qu'on y commet sont irréparables par deux raisons. La première est qu'on ne meurt qu'une fois; la seconde est que l'arrêt porté au moment de la mort contre le pécheur est irrévocable et sans appel. Ceci ne demande qu'une simple et une courte exposition de ce que nous apprennent tous les jours et l'expérience et la foi.

L'Apôtre ne nous dit pas seulement qu'il est ordonné que tous les hommes mourront, mais qu'ils ne mourront qu'une fois : *Statutum est hominibus semel mori* (*Hebr.*, IX, 27). Il ne faut que le témoignage de nos sens pour nous le faire connaître; et n'est-ce pas là ce qui excite nos regrets à l'égard de ceux que la mort nous a ravis, quand nous pensons que nous ne les reverrons plus? Or, puisqu'on ne meurt qu'une fois, on ne peut donc plus espérer de regagner sur la terre dans une seconde vie ce qu'on a perdu dans la première. Le mal est sans remède, et la perte sans ressource. Mais ne peut-on pas faire, après la vie, et dans cet autre monde où la mort nous fait passer, ce que l'on n'a pas

fait en celui-ci, et, par une pénitence salutaire, quoique tardive, se rétablir auprès de Dieu? Toute espérance est encore fermée de ce côté-là; et la raison est tirée de ce qu'ajoute saint Paul, savoir qu'immédiatement après la mort suit le jugement de Dieu, et que c'est un jugement décisif dont il n'y a plus à revenir : *Post hoc autem judicium*. Nous le croyons ainsi, mes frères, et comme chrétiens nous sommes obligés de le croire.

Or de là que s'ensuit-il? Que nous devons donc user de toute la précaution possible, pour nous disposer à bien mourir. Si ma mort est sainte, je suis sauvé pour toute l'éternité; si ma mort est mauvaise et criminelle, je suis réprouvé pour toute l'éternité. Ainsi, c'est de la mort que dépend le salut et la damnation. Par conséquent, puisque je n'ai rien à désirer davantage que le salut, puisque je n'ai rien à craindre davantage que la damnation, je ne dois rien ménager pour rendre ma mort heureuse et prédestinée. Mais la bonne mort demande la bonne vie; l'une est le fruit de l'autre : vous le dites vous-même, mon cher auditeur, et je le dis avec vous. Il faut donc pour cela s'éloigner du monde et de tout ce qui peut nous porter au péché. Il faut pratiquer la vertu et nous adonner avec une fidélité pleine et constante à tous les exercices du christianisme.

Mais ce sont des pratiques difficiles et gênantes, des pratiques contraires à toutes les inclinations et dont naturellement on a horreur. Ecoutez là-dessus deux réponses que je vous fais. Je dis d'abord que vous pouvez vous servir de la mort même pour vous adoucir ce qu'il y a de plus pénible dans une vie retirée et chrétienne. Car ce qui nous y fait trouver tant de difficultés, c'est l'amour de nous-mêmes, et l'attachement que nous avons au monde, à ses vanités, à ses plaisirs, à ses biens. Mais voulez-vous apprendre et à vous mépriser vous-mêmes et à mépriser ce que le monde a de plus flatteur, consultez la mort; elle vous fait là-dessus une leçon bien sensible, et c'est assez de vous dire avec Jésus-Christ : *Tollite lapidem* (*Joan.*, XI), levez cette pierre, ouvrez ce cercueil, et voyez ce que c'est que ce grand et que sa grandeur. Sa grandeur est évanouie, et le grand n'est plus qu'un tas d'ossements infects et rongés par les vers. *Tollite lapidem.* Allez au tombeau de ce riche et de cet opulent du siècle, et voyez ce qu'il lui reste de tant de domaines et de revenus, quatre pieds de terre, voilà désormais tout son partage. *Tollite lapidem.* Jeune personne, tant idolâtrée, et tant idolâtre vous-même d'un vain éclat qui vous pare; instruisez-vous à l'école des morts, et voyez ce qu'est devenue cette beauté cultivée il y a quelque temps avec tant de soin, et maintenant changée dans un cadavre hideux et défiguré. Ah! chrétiens, est-ce donc là le sujet de votre estime, et comptez-vous pour un grand sacrifice de renoncer volontairement à ce qui est si fragile de soi-même et si faible?

Je vais plus avant, et je veux bien convenir avec vous qu'il y a de la peine à se passer du monde, qu'il faut se faire violence pour pratiquer la vertu. Mais aussi je vous demande s'il y a rien de plus important pour vous que de vous préserver du danger affreux de mourir dans le péché et des maux irrémédiables que traîne après soi une telle mort? En prenant le parti de la piété et de la retraite, en réformant vos mœurs et en tenant désormais une conduite plus régulière, qu'est-ce qu'il vous en coûte? Un certain nombre d'années qui s'écoule, et dont vous verrez bientôt la fin; mais, en suivant toujours la même route, en menant toujours une vie aussi mondaine, aussi dissipée, aussi voluptueuse, et vous exposant ainsi à une mort réprouvée, que hasardez-vous? Hélas! c'est votre âme, cette âme immortelle, cette âme que rien ne pourra sauver quand vous l'aurez une fois perdue.

Je ne puis donc assez, mes frères, vous le répéter, ce que je vous ai dit tant de fois dans ce discours : Préparez-vous; et comment? Double préparation : l'une générale, l'autre particulière. Préparation générale : c'est de ne demeurer jamais longtemps hors de la grâce de Dieu, de vous préserver des moindres chutes, d'observer avec fidélité tous vos devoirs, de faire, dans votre condition, dans votre état, tout le bien que vous pourrez, et de renouveler sans cesse là-dessus votre ferveur. Préparation particulière : ce sont certaines méthodes que la piété inspire, et communes aux personnes vraiment soigneuses de leur salut. Il y en a qui, dans le cours de chaque année, prennent un certain temps, où, dégagés de toutes les affaires et de toutes les pensées du monde, retirés dans la solitude et uniquement attentifs à eux-mêmes, ils emploient quelques jours à méditer sur les vérités éternelles, à connaître leur disposition présente devant Dieu, à pleurer le passé et à prendre des mesures pour l'avenir. Ils ne laissent rien sur leur conscience, ils ne remportent rien qu'ils n'aient pleinement éclairci, et ils choisissent pour cela un directeur sage, dont ils suivent les conseils, et sur les avis duquel ils règlent toute leur conduite. Il y en a qui, sans remettre si loin, ont chaque mois, chaque semaine, un jour marqué où ils rentrent en eux-mêmes, s'entretenant sur la mort, et se mettant, par une revue exacte et sérieuse, par une bonne confession, dans le même état où ils voudraient être s'il fallait aller rendre compte à Dieu. Il y en a, et ce sont les plus vigilants, qui, chaque jour, et à l'exemple des saints, pensent le matin qu'ils n'arriveront peut-être pas jusqu'au soir, que peut-être ils ne verront pas le lendemain. Ce souvenir est un avertissement salutaire qui les retient dans les occasions dangereuses, et un aiguillon qui les presse de redoubler leur travail, et de ne rien perdre du temps qu'ils ont. Avec de telles précautions la mort n'est jamais imprévue. On meurt comme les justes, et en mourant comme eux, on passe à la même félicité, où nous conduise, etc.

SERMON XX.

POUR LE PREMIER JEUDI DU CARÊME.

Sur la soustraction et la substitution des grâces.

Multi ab Oriente et Occidente venient, etc. Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.

Plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, etc. *Mais les enfants du royaume seront chassés, et jetés dans les ténèbres* (*S. Matth.*, *ch.* VIII).

Il y a dans la grâce, et dans la distribution que Dieu en fait, bien des mystères différents. Il y en a que nous devons savoir ; il y en a que nous devons seulement admirer sans entreprendre de les connaître. Mais, surtout, il y en a que nous devons craindre. Ce que nous devons savoir, c'est la nécessité de la grâce. Sans ce don céleste, notre âme, selon la parole du prophète royal, est comme une terre sans eau, laquelle ne peut rien produire : *Anima mea sicut terra sine aqua tibi* (*Psal.* CXLII). Ce que nous pouvons seulement admirer, c'est le prix de la grâce, sa noblesse aussi bien que ce discernement incompréhensible qu'elle fait, ou qu'il plaît à Dieu de faire par elle. Son prix est tel, qu'un seul degré de grâce est infiniment plus estimable que tous les biens de la nature : c'est le prix du sang de Jésus-Christ ; et un Père a bien eu raison de dire qu'elle vaut un Dieu, puisque c'est elle qui nous met en état d'acquérir la possession éternelle de Dieu. Ce discernement qu'elle fait de nous, ou plutôt que Dieu en fait par elle, n'est pas moins digne de notre admiration. De deux hommes, Dieu choisit l'un par sa grâce, et il laisse l'autre. De deux pécheurs, il donne à l'un une grâce de conversion, j'entends une grâce efficace, et il la refuse à l'autre. Pourquoi cette distinction ? Ne prétendons pas, mes frères, découvrir ce secret impénétrable; nous tomberions dans l'erreur, et c'est saint Augustin lui-même qui nous en avertit : *Quem trahat noli dijudicare, si non vis errare* (*S. August.*). La grâce est un mouvement intérieur du Saint-Esprit ; mais où, mais quand, mais combien de fois, mais comment et par quelles règles agit-il, cet Esprit divin ? je n'en sais rien, et je puis seulement m'écrier avec l'Apôtre : O abîme! ô profondeur ! *O altitudo* (*Rom.*, XI).

Mais, mes frères, s'il y a dans la grâce des mystères que nous devons savoir, s'il y en a que nous devons seulement admirer, j'ajoute qu'il y en a surtout que nous devons craindre, et, entre les autres, j'en choisis deux, dont je veux aujourd'hui vous entretenir. Le premier est la soustraction des grâces ; et le second est leur substitution. C'est ce qui me paraît bien marqué dans notre évangile : Les enfants du royaume seront chassés et jetés dans les ténèbres : voilà la soustraction de la grâce : *Filii regni ejicientur*. Plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident : voilà la substitution de la grâce : *Multi ab Oriente et Occidente venient*. Je veux donc vous apprendre, pécheurs, comment Dieu reprendra ses grâces et vous les ôtera, si vous continuez à en abuser : ce sera la première partie. Je veux au même temps vous faire connaître ce que Dieu fera de ses grâces après les avoir retirées, et comment il les donnera à d'autres, afin qu'ils en fassent un meilleur usage : ce sera le seconde partie. Ne partageons point autrement ce discours, et implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est pas pour la première fois que je parle de la soustraction de la grâce ; mais j'en vais dire trois choses que je n'ai point encore traitées assez à fond, et qui demandent toute votre attention. Car je prétends que la soustraction de la grâce est de tous les châtiments que Dieu exerce dans la vie à l'égard du pécheur, premièrement, le plus terrible; secondement, le plus juste ; troisièmement, le plus ordinaire. Châtiment le plus terrible : cela me donnera lieu de vous en expliquer les effets ; châtiment le plus juste : vous en conviendrez quand je vous en aurai fait voir les causes ; enfin, châtiment le plus ordinaire : nous en jugerons, soit par les fréquentes menaces que Dieu nous a faites là-dessus dans l'Ecriture, soit par l'état présent de tant de personnes dans le christianisme. Donnons à ces trois articles toute l'étendue nécessaire.

De tous les châtiments de Dieu celui que je crains le plus dans cette vie, et qui me paraît aussi le plus à craindre, c'est la soustraction de la grâce. En voici la raison : c'est que rien n'éloigne plus un homme de sa fin dernière, qui est le salut ; et que rien aussi, par conséquent, ne l'approche plus du souverain malheur, qui est la damnation. Car je ne me sauverai jamais sans les grâces de Dieu : non-seulement sans ces grâces communes, qui ne nous manquent point, mais sans des grâces fortes et puissantes, sans des grâces efficaces et victorieuses. Si donc Dieu les retire, il n'y a plus d'espérance pour moi, et ma perte est infaillible.

D'autant plus que la soustraction de la grâce endurcit un pécheur, et qu'elle le confirme dans l'état de son péché. Voici comment : c'est qu'un pécheur n'est porté à sortir de l'état du péché qu'autant qu'il connaît le mal que le péché renferme, et qu'il le ressent. Or, la soustraction de la grâce a cela de propre, que, d'une part, elle nous prive des lumières intérieures qui pourraient nous faire voir le mal du péché, et ce qu'il a de plus odieux ; et que, d'autre part, elle laisse au péché les douceurs apparentes et sensibles qui nous y font trouver de faux biens et qui nous y attachent. On n'a plus alors ces lumières intérieures, puisque la grâce ne luit plus aux yeux de l'âme. Cependant le péché conserve toujours les mêmes douceurs sensibles et extérieures : car que Dieu ôte la grâce à un ambitieux, il n'en est pas moins grand, ni moins considéré dans le monde ; que Dieu ôte la grâce à un avare, ses coffres n'en sont pas moins remplis, ni ses revenus moins abondants ; que Dieu ôte la grâce à cette jeune personne, elle n'en a

pas moins de lustre et de brillant, elle n'en est pas reçue moins agréablement dans les compagnies, elle n'en voit pas moins d'idolâtres autour d'elle, qui lui prodiguent l'encens et qui l'adorent. Le péché a donc toujours les mêmes attraits, on y trouve toujours le même plaisir ; il n'y a que la grâce qui pourrait rompre ce fatal enchantement. Si elle retraçait vivement dans l'esprit ces grandes idées d'un Dieu juste, d'un Dieu vengeur, d'une mort réprouvée, d'un jugement sans miséricorde, d'un arrêt sans appel, d'une éternité malheureuse, le péché perdrait bien de ses charmes : on en découvrirait le poison, on en verrait les suites funestes, on en serait saisi et effrayé, et, dans ce saint effroi, on aurait recours au remède, et l'on travaillerait à sortir d'un état dont on connaîtrait toute l'horreur. Mais quand la grâce ne parle plus, quand elle n'agit plus, on ne connaît le péché que par ce qu'il a de flatteur et d'engageant, on ne l'envisage que par là. Il est donc naturel qu'on s'y attache, qu'on l'aime; et n'est-ce pas en s'y attachant et en l'aimant qu'on perd son salut et qu'on se damne ?

C'est ce qui me fait dire que la soustraction de la grâce, considérée précisément par rapport à l'homme et à ses intérêts, est un plus grand mal pour lui que le péché même. Il est vrai qu'à prendre la chose absolument et en elle-même, il n'y a point de plus grand mal que le péché. Mais, après tout, si Dieu, malgré mon péché, continue à verser sur moi ses grâces, des grâces de discernement, comme parle saint Augustin, des grâces de conversion, j'aurai dans la grâce, après ma chute, une ressource assurée pour me relever, et un remède certain pour me guérir. Mon péché, selon l'expression de saint Jean, n'ira point jusqu'à la mort, c'est-à-dire jusqu'à la damnation : *Peccatum non ad mortem* (I *Joan.*, V). La grâce fera pour moi ce qu'elle fit pour David, quand, touché des reproches du prophète, il conçut une douleur si vive de l'adultère et du meurtre qu'il avait commis. Elle fera pour moi ce qu'elle fit pour Madeleine, quand cette sainte pénitente alla se jeter aux pieds du Fils de Dieu, et les arroser de ses larmes. Elle fera pour moi ce qu'elle fit pour saint Paul, quand Dieu, au milieu des feux et des tonnerres, le renversa et qu'il se fit entendre à lui. Mais si Dieu me refuse sa grâce, il n'y a plus de retour pour moi, parce qu'il n'y a plus de principe de vie qui puisse me ranimer. Je serai toujours pécheur, je vivrai dans mon impénitence, et j'y mourrai.

Parlons mieux, chrétiens, et ne séparons point le péché de la soustraction de la grâce. L'un est enfermé dans l'autre, comme l'effet dans sa cause. Dès que l'homme s'est retiré de Dieu, il est naturel que Dieu se retire de l'homme, et comme la soustraction de la grâce est le châtiment de Dieu le plus terrible, je dis que c'est encore le châtiment le plus juste. Ecoutez-en la preuve.

Ce qui nous rend indignes de la fin, nous rend indignes des moyens. Or, le péché nous rend indignes du ciel; par conséquent, il nous rend indignes des moyens qui y conduisent. Ces moyens, ce sont les grâces de Dieu. Donc le pécheur est indigne de ces grâces ; et s'il en est indigne, Dieu n'est-il pas en droit de les reprendre et d'en arrêter le cours? Ce raisonnement est court, mais solide. Ah ! chrétiens, si vous étiez des enfants dociles et soumis aux volontés de votre Père céleste, si vous étiez fidèles à sa loi, et qu'il ne vous vît jamais transgresser ses ordres, jamais il ne vous abandonnerait ; il aurait toujours les yeux attachés sur vous, pour veiller à votre défense. Tous ses trésors vous seraient ouverts ; sa bonté, qui ne demande qu'à s'épancher tout entière en votre faveur, l'y porterait, sa providence l'y engagerait. Mais, quand, rebelles à ses commandements, vous vous tournez contre lui, viles créatures, quand vous vous attaquez même au souverain auteur de votre être, quand vous lui insultez, quand vous l'outragez, quand, malgré tous les efforts qu'il fait pour vous retenir auprès de lui, vous vous en séparez volontairement et de vous-mêmes, que malgré tant de démarches, tant d'avances de sa part, pour vous prévenir, pour vous rappeler de vos égarements, vous y persistez avec une obstination insurmontable, fermant l'oreille à tous les avertissements qu'il vous donne, ou qu'il vous fait donner, le laissant agir, parler des années entières sans lui répondre, quel sujet avez-vous alors de vous plaindre, s'il fait taire enfin sa grâce, s'il vous méprise après que vous l'avez tant méprisé, s'il s'endurcit contre vous après que vous vous êtes tant endurcis contre lui? N'est-ce pas ainsi que vous en usez tous les jours les uns envers les autres? Qu'un ami vous manque dans une rencontre et qu'il trahisse vos intérêts, vous rompez tout à coup et vous vous éloignez. Qu'un fils se soulève contre son père, le père le déshérite. Qu'un sujet se révolte contre son prince, le prince, bien loin de répandre sur lui ses dons, l'en dépouille. C'est ce que nous voyons si souvent parmi nous, et de quoi nous ne nous étonnons point; et c'est encore, sans que la chose nous soit aussi sensible, ce qui se passe entre Dieu et le pécheur.

Et quand je dis le pécheur, ne pensez pas seulement que je parle de ces libertins déclarés, qui font une profession ouverte de violer la loi de Dieu, et qui se portent impunément à tous les excès. Ce ne sont pas seulement nos débauches et nos crimes qui engagent Dieu et qui le doivent engager à soustraire ses grâces, mais c'est l'inutilité de notre vie, une vie oisive, négligente, paresseuse, sans bonnes œuvres, sans mérites. Car pourquoi Dieu vous donnerait-il des secours pour agir, lorsque vous voulez demeurer dans une inaction continuelle? N'est-ce pas rejeter ses grâces et les profaner, que de ne les pas employer au seul usage auquel elles sont destinées? Le figuier stérile fut frappé d'anathème, parce qu'il ne portait point de fruits; que dis-je? il en avait, mais

ils n'étaient point assez abondants, ni dans une pleine maturité. La terre infructueuse fut maudite, parce qu'elle ne rendait point de grain, ou parce que ce n'était pas d'assez bon grain. Le serviteur fut condamné et perdit le talent qu'il avait, pour ne l'avoir pas fait profiter. Enfin, dit le Sauveur du monde, si vous n'êtes plus laborieux, plus appliqués, plus vigilants, le royaume de Dieu vous sera enlevé : *Auferetur a vobis regnum Dei* (*S. Matth.*, XXI). Châtiment de Dieu le plus terrible, châtiment le plus juste, et châtiment, en troisième lieu, le plus ordinaire.

Nous avons deux règles pour en juger : l'Ecriture et l'expérience. Je consulte d'abord l'Ecriture, et je vois en mille endroits que Dieu menace son peuple de cette soustraction de la grâce. De là je conclus que c'est un châtiment très-commun. Que dit Moïse en instruisant les Israélites, dont il était le conducteur et le chef? Si vous n'obéissez pas aux prophètes, Dieu vous aveuglera. De quel aveuglement parlait le saint législateur? D'un aveuglement spirituel, qui consiste dans la soustraction des grâces. Qu'ont dit les prophètes, et, parmi les autres, qu'a dit Isaïe, ou plutôt, que disait Dieu lui-même par la bouche de ce prophète? Ecoutez-le parler. Qu'ai-je pu faire à ma vigne plus que je n'ai fait? Je l'avais entourée de haies, de murailles, je la faisais cultiver avec soin, je n'y épargnais rien ; le ciel, par mon ordre, versait sur elle ses plus douces influences. Que n'en devais-je point attendre après cela? Mais je n'y ai rien trouvé de ce que je prétendais recueillir. Ce ne sera donc plus ma vigne; je renverserai les murailles qui la gardaient : *Diruam maceriam ejus* (*Isai.*, V); je ne la ferai plus tailler : *Non putabitur, et non fodietur* (*Ibid.*); j'ordonnerai aux nuées de ne plus répandre sur elle ces pluies abondantes qui l'arrosaient : *Nubibus mandabo, ne pluant super eam* (*Ibid.*); elle sera ouverte à tous les passants, et exposée au pillage : *Et erit in direptionem* (*Ibid.*). Expressions figurées, qui nous marquent un entier abandon de Dieu.

C'est ce que Dieu nous a fait connaître encore plus expressément par le prophète royal. J'ai parlé à Israël, et cette nation infidèle n'a point écouté mes paroles ; ils y ont été insensibles, c'est pourquoi je les ai livrés aux désirs de leur cœur : *Dimisi eos secundum desideria cordis eorum* (*Ps.* LXXX). Qu'ils se conduisent désormais à leur gré, je ne serai plus leur guide, et ils ne seront plus éclairés de ma grâce : *Ibunt in adinventionibus suis* (*Ibid.*).

N'est-ce pas là cet endurcissement dont saint Jean nous a appris que Dieu avait frappé les Juifs? Le Seigneur les a endurcis : *Induravit cor eorum* (*Joan.* XII). Et comment les a-t-il endurcis? Ç'a été en les laissant dans leur incrédulité et en cessant de les rechercher, de les presser aussi fortement qu'il le faisait pour les attirer à lui et pour les convertir : *Induravit cor eorum ut non convertantur.* Je serais infini si j'entreprenais de rapporter tout ce que nous lisons là-dessus, soit dans l'Evangile, soit dans les Epîtres de saint Paul et dans celles des autres apôtres Reprenons et raisonnons! Si la soustraction de la grâce n'est pas un châtiment ordinaire de Dieu, pourquoi nous en a-t-il tant de fois parlé? pourquoi nous a-t-il tant avertis d'y prendre garde? que signifie cette répétition si fréquente? C'est sans doute pour nous faire entendre combien le mal est à craindre, et que c'est un état où l'on tombe tous les jours.

L'expérience nous en doit convaincre ; car à quel principe devons-nous attribuer ces rechutes continuelles de tant de pécheurs? Du premier péché qu'ils ont commis, nous les voyons bientôt passer au second, et de celui-ci aller encore plus vite au troisième. Ainsi d'un abîme ils tombent dans un autre abîme, et cela presque sans interruption. C'est que la cupidité les domine alors ; mais cette cupidité, toute puissante qu'elle est, aurait-elle sur eux un empire si tyrannique si la grâce ne s'était éteinte ou affaiblie dans leurs cœurs, à mesure que le péché y a pris racine et qu'il s'y est fortifié? Combien de gens vivent dans un entier oubli de leur salut, sont insensibles aux fortes remontrances qu'on leur fait, ont devant les yeux les exemples les plus touchants et n'en profitent pas, conservant sur le retour de l'âge, et dans une vieillesse avancée les mêmes habitudes et les mêmes attachements? Combien se trouvent presque aux portes de la mort et ne rentrent pas en eux-mêmes, ne mettent point ordre à leur conscience, toujours également possédés du monde, enivrés de leur fortune, esclaves de leurs passions et adonnés à leur plaisir? D'où vient cela? C'est que la parole du Saint-Esprit s'accomplit à leur égard : *Fiat via illorum tenebræ et lubricum, et angelus Domini persequens eos* (*Ps.* XXXIV). Le flambeau de la grâce ne luit point pour eux; ils sont dans une nuit épaisse qui leur dérobe tous les objets dont ils pourraient être frappés. Partout où ils marchent, ce sont des chemins glissants, et par conséquent autant de pas qu'ils font, ce sont presque autant de chutes. La passion plus forte que jamais, parce qu'elle n'est plus combattue par la grâce, les tourne à son gré. L'inclination, le penchant qui ne trouve plus de contre-poids pour l'arrêter, les entraîne. La tentation, du premier coup, les abat, et l'enfer les tient tellement asservis, qu'ils ne peuvent presque plus secouer le joug et reprendre leur liberté : *Fiat via illorum tenebræ et lubricum, et angelus Domini persequens eos.*

Dès les premiers âges du monde l'Esprit de Dieu se retira des hommes, parce que toutes leurs voies étaient corrompues, et plus cet Esprit de grâce s'éloigna d'eux, plus la corruption devint générale. N'est-ce pas là une image naturelle de l'état présent du christianisme? Jamais y eut-il plus de mauvais grain dans le champ de l'Eglise? c'est-à-dire, y eut-il jamais parmi les chrétiens un plus grand dérèglement de mœurs, plus de fausses maximes et d'égarements dans la conduite, plus de détours et de mauvaise foi

dans les affaires, plus de débauches et secrètes et publiques, surtout plus d'obstination dans le crime? C'est par là, mon Dieu, que nous faisons en quelque sorte violence à votre miséricorde. Elle voudrait se communiquer tout entière à nous, mais nous l'obligeons à fermer son sein et à se resserrer; elle voudrait ouvrir ses mains et faire couler sur nous tous ses trésors, mais où tomberaient-ils? Dans des âmes livrées au péché, dominées par le péché; ce n'est point là que la grâce établit sa demeure, et il faut à ce germe sacré une terre mieux disposée. Vous la retenez donc, Seigneur, et à voir le vice régner parmi nous avec un empire si étendu, n'avons-nous pas lieu de juger que la grâce y devient tous les jours moins abondante? Ah! mon Dieu, si vous êtes encore sensible à mes vœux, vous me le rendrez, ce riche talent; vous ne l'avez jamais refusé à une humble et à une fervente prière, et si je le redemande, ce n'est plus pour le dissiper et pour le perdre. A l'aide de votre grâce, je rentrerai dans vos voies, j'y marcherai; elle m'y soutiendra et je m'y soutiendrai moi-même avec elle. Autrement, que fera Dieu, chrétiens? En vous privant de sa grâce, il la transportera à d'autres, et ceci me conduit à la seconde partie. Je vous ai parlé de la soustraction des grâces, parlons maintenant de leur substitution.

Dans une famille, un aîné mourant fait la fortune d'un cadet; et dans la maison du Père céleste, dans l'ordre surnaturel, la réprobation des uns fait le salut des autres. Comment cela? Par la substitution des grâces. Esther fut substituée en la place de la reine Vasti, David fut mis sur le trône de Saül, et saint Matthias reçut l'apostolat après que Judas l'eut perdu.

SECONDE PARTIE.

Dieu dans cette substitution de la grâce n'exerce pas seulement sa justice à l'égard de ceux qu'il dépouille, mais il y fait encore éclater tout à la fois et sa sagesse et sa miséricorde envers ceux qu'il enrichit de ses dons. Premièrement, il y fait paraître sa sagesse: car c'est le propre d'une providence souverainement éclairée de savoir tirer le bien du mal même, et d'avoir toujours dans ses conseils des ressources assurées pour le suppléer d'une part à ce qui manque d'ailleurs. C'est ce que le prophète nous a donné à entendre, en parlant de la ruine de Jérusalem. Le Seigneur, disait Jérémie, a formé le dessein de détruire cette ville réprouvée: *Cogitavit Dominus dissipare murum filiæ Sion* (*Thren.*, II). Pour cela il a pris la règle et le niveau: *Tetendit funiculum suum* (*Ibid.*). Que sert une règle et un niveau quand il s'agit d'abattre seulement des murailles? voici la pensée du prophète: c'est que le Seigneur en renversant veut élever, et sur les débris d'une ville criminelle en bâtir une autre, mais plus fidèle et plus sainte.

Nation incrédule, peuple autrefois si cher à Dieu, vous l'avez méprisé et il vous a rejetés. Vous étiez ses enfants, les héritiers de son royaume, il n'était connu d'abord que dans la Judée et parmi vous; il vous avait donné la manne du ciel pour vous nourrir, et vous lui aviez bâti sur la terre le premier temple pour l'honorer. Heureux, si vous aviez su vous maintenir dans sa grâce et conserver l'avantage que vous possédiez! Mais vous avez oublié le Seigneur votre Dieu, vous vous êtes rendus rebelles à sa loi, et il s'est élevé à son tour contre vous, il a médité votre perte: *Cogitavit Dominus dissipare murum filiæ Sion.* Ce qu'il a résolu, il l'a exercé; plus, parmi vous, ni domination, ni sacerdoce, ni sacrifice. Où sont vos autels et vos propitiatoires? où sont vos prières et vos victimes? Hélas! où êtes-vous vous-mêmes? Errants, vagabonds, épars dans toutes les parties du monde, vous n'avez ni demeure sûre, ni synagogue, ni temple; il n'est presque resté d'une nation si nombreuse que le nom, et quel nom? quel caractère de honte y est attaché et où n'est-il pas en horreur? Cependant qu'a fait Dieu? *Tetendit funiculum suum.* Il est d'un sage ouvrier de ne pas tout perdre. En réprouvant une nation criminelle, il a suscité un peuple nouveau, il l'a animé de son esprit, il l'a spécialement adopté et sanctifié, il lui a donné une loi plus parfaite, des temples, des autels, un sanctuaire, un sacrifice plus excellent. Quoi qu'il arrive, il n'y perd rien de sa gloire, et ce qu'on lui refuse d'un côté, il sait bien d'autre part le réparer avec avantage: *Cogitavit Dominus dissipare murum filiæ Sion; tetendit funiculum suum.*

La bonté de Dieu n'est pas en cela moins admirable. Ecoutez comment l'Apôtre a développé ce point; il prend encore l'exemple des Juifs et des gentils, il s'adresse à ceux-ci que Dieu a enrichis et comblés de ses dons, au même temps qu'il en a dépouillé les premiers. Que dirai-je? (C'est saint Paul qui parle). La foi que les Juifs n'ont pas voulu recevoir, est-elle demeurée inutile et n'a-t-elle point été transportée ailleurs? C'est vous, ô gentils, qui l'avez reçue et qui en avez profité. Dieu vous a entés comme un olivier sauvage sur une bonne tige, après que les branches naturelles ont été coupées et retranchées. Or, connaissez de là, conclut l'Apôtre, la bonté de Dieu envers vous, aussi bien que sa sévérité envers ceux qui sont tombés: *Vide ergo bonitatem et severitatem Dei: in eos quidem qui ceciderunt, severitatem; in te autem, bonitatem* (*Rom.* XI). S'il a des grâces, ce n'est pas pour se les réserver à lui-même, mais pour les communiquer. Il ne demande que des sujets à qui il en puisse faire part; s'il ne les trouve pas aux pieds de ses autels et dans le sein de sa loi, il les va chercher jusque dans le paganisme. On peut bien détourner le cours de ses miséricordes, mais on ne le peut arrêter.

C'est pour cela que l'Evangile nous le représente sous la figure de ce maître libéral et magnifique, qui fit préparer un grand festin. Il y convia bien des personnes et tous les conviés s'excusèrent: mais le maître aussitôt envoie ses serviteurs et leur ordonne de recueillir tout ce qu'ils rencontreront d'in-

firmes et de pauvres, et de les lui amener pour manger à sa table. On lui rapporte que ses ordres ont été exécutés et que la salle n'est pas encore pleine. Il veut donc qu'on retourne dans les places publiques, qu'on parcoure toutes les rues et qu'on force en quelque sorte tous les passants d'entrer, tellement que toute la maison en soit remplie : *Compelle intrare, ut impleatur domus mea* (*Luc*. XIV).

Ainsi quand une partie du monde s'est pervertie, on a vu de vastes pays embrasser ailleurs l'Evangile ; quand les royaumes du Nord tombèrent dans l'incrédulité, la religion passa dans l'Amérique ; quand l'Angleterre, par cette fameuse apostasie, renonça à l'Eglise de Jésus-Christ, Dieu inspira des hommes apostoliques pour l'aller établir parmi les idolâtres et aux extrémités de la terre. Et voilà, mes frères, ce qui me saisit de frayeur. Je tremble pour vous-mêmes ; ce n'est point en prophète que j'en parle, et plaise au ciel de détourner le coup qui nous menace ! mais ce que je veux dire, ce que je prévois ne commence-t-il point déjà à s'accomplir ? Nous entendons parler des miracles que la grâce opère chez des peuples étrangers ; la croix y est adorée après y avoir été ou inconnue ou méprisée. La morale évangélique y est pratiquée à la lettre et dans toute sa sévérité ; chaque année grossit cette chrétienté naissante. Cependant nous voyons parmi nous l'erreur se répandre, la pureté des mœurs s'altérer et des fidèles de nom mener une vie toute païenne. Ah ! mes frères, n'est-ce point que notre Dieu nous quitte, et ses ministres en s'éloignant de nous, pour aller aux contrées du monde les plus reculées annoncer la sainte loi que nous profanons, ne nous font-ils point entendre ce que saint Paul et saint Barnabé dirent aux Juifs en les abandonnant ? *Quoniam indignos vos judicatis vitæ æternæ, ecce convertimur ad gentes* (*Act*. XIII). On vous prêche la parole divine, vous ne l'écoutez pas, ou, en l'écoutant, vous n'en profitez pas : elle sera prêchée à des nations qui l'écouteront et qui en profiteront. Dieu a institué pour vous des sacrements comme autant de sources de salut ; vous en négligez l'usage : ils seront portés à des infidèles qui les honoreront et qui les fréquenteront. La grâce a beau parler, agir en votre faveur, elle a beau vous rechercher, elle vous trouve toujours également insensibles et sourds à sa voix : elle ira éclairer, sanctifier d'autres lieux ; elle y conduira de zélés ouvriers et elle comblera leurs travaux des plus abondantes bénédictions : *Ecce convertimur ad gentes*.

C'est Dieu qui le veut ainsi, et comme en général il substitue dans la distribution de ses grâces un royaume à un autre royaume, un empire à un autre empire ; de même en particulier il substitue un homme à un autre homme. Sur quoi saint Augustin et saint Thomas citent ces paroles de Job : *Et faciet stare alios pro eis* (*Job*, XXXIV). Un mari voluptueux et débauché s'endurcit dans le crime, et Dieu le laisse dans son endurcissement, mais au même temps il donne à une femme vigilante et appliquée des grâces plus fortes et plus efficaces que jamais, pour animer sa ferveur et pour la soutenir dans la pratique de toutes les bonnes œuvres. Une mère, éprise des folles vanités du monde, perd tout le goût des choses du ciel et n'est occupée que de ses ajustements et de son jeu ; mais Dieu au même temps inspire à une fille l'esprit de retraite, il l'appelle à l'état religieux, et la fait aspirer et parvenir à la plus sublime perfection. Les secours que Dieu destinait au maître et dont le maître se rend indigne, un domestique les reçoit. Un pécheur rentre dans le devoir et rompt ses engagements criminels, tandis qu'une personne vertueuse se relâche et qu'elle sort du bon chemin où elle marchait. Un laïque se sauve au défaut d'un ecclésiastique qui se damne. Tout est mesuré et compensé.

Or, s'il y a là de quoi vous étonner, il y a aussi de quoi vous encourager. Comment ? Je vais vous l'apprendre, et c'est la conclusion de ce discours. L'histoire sainte fait mention de quarante martyrs qui furent tous à la fois condamnés. Au milieu du supplice, un des ministres employés à les garder aperçut sur leurs têtes trente-neuf couronnes. Où est la quarantième, dit-il, n'est-ce point à moi qu'elle est réservée ? Il le dit, et l'événement fit voir qu'il ne s'était pas trompé. Des quarante martyrs trente-neuf demeurent fermes et un se dément. Le soldat qui le remarque, en est touché ; une sainte émulation le porte à prendre la place de cet apostat. Il se sent appelé de Dieu et il suit l'attrait ; il s'écrie qu'il est chrétien, il se joint aux martyrs et il est couronné comme eux. Bel exemple pour nous, mes chers auditeurs. Il y en a tant qui se perdent, tant qui périssent tous les jours : que de couronnes à emporter, que de places à remplir ! Quand dans les cours des princes, dans l'administration des affaires, dans la profession des armes, dans l'Eglise même, une commission, un emploi, une dignité, un bénéfice vient à vaquer, que de concurrents se présentent ! Il n'est pas nécessaire de les exciter ; on n'est là-dessus que trop empressé et que trop ardent. Il n'y a point de médiation que l'on n'emploie, point de ressort que l'on ne remue, point d'intrigue que l'on ne fasse jouer ; on parle, on agit, on met tout en œuvre. Eh ! chrétiens, jetez les yeux autour de vous, vous verrez des millions d'hommes qui se précipitent dans l'abîme et qui se laissent frustrer du saint héritage qui devait être leur conquête. Ce sont autant de palmes qui restent dans les mains de Dieu ; il vous les offre lui-même, il ne tient qu'à vous de les mériter. Quelle riche fortune à faire ! et qui vous arrête ? Est-ce la difficulté de l'entreprise ? mais quel fond pour vous, quel soutien, que tant de grâces qui demeurent inutiles par l'abus qu'en font tant de pécheurs obstinés ? Elles sont à vous, si vous le voulez. Demandez-les, on vous les accordera. Il n'est pas même toujours nécessaire de les deman

der : ouvrez seulement votre cœur et vous y sentirez couler une vertu toute divine. Rendez-vous aux pressantes sollicitations d'un Dieu qui vous prévient, qui vous recherche, qui vous destine à remplacer dans son royaume tant de réprouvés que sa justice en doit éternellement bannir.

Mais j'ai été comme eux un pécheur, je le suis encore. Il est vrai, mon cher auditeur, mais Jésus-Christ ne disait-il pas aux princes des prêtres que les publicains et les femmes perdues les précéderaient dans le royaume de Dieu? Que leur marquait-il par-là ? Que souvent Dieu communique aux plus grands pécheurs des grâces que n'ont pas su, dans un état plus relevé, conserver des personnes spécialement consacrées par leur ministère et par leur vocation, et qu'alors ces pécheurs touchés et convertis font des progrès qui les mettent aux premiers rangs et qui les distinguent auprès de Dieu. Pourquoi ne serez-vous pas de ce nombre? C'est ici qu'une sainte avidité vous est permise. Si vous vous êtes maintenus jusqu'à présent dans la justice chrétienne, vous pouvez encore accumuler mérites sur mérites, en accumulant grâces sur grâces. Vous pouvez vous enrichir des dépouilles des autres. Non pas que votre intérêt propre vous doive porter à souhaiter la perte de vos frères : au contraire, avec quelle ardeur devons-nous demander leur salut , et que devons-nous omettre pour le procurer autant qu'il dépend de nous ? Sanctifiez-les tous, Seigneur, rassemblez-les tous dans votre sein. Nous sommes tous les enfants du même père, et plût au ciel que nous fussions tous réunis dans la même gloire et que nous eussions tous part à la même succession. Mais après tout si quelques-uns, que dis-je? hélas ! si presque tous renoncent à leurs prétentions, s'ils échouent malheureusement, il est de notre sagesse de recueillir, autant que nous le pouvons, et de sauver du naufrage tout ce qui nous peut être profitable. Ce qu'ils abandonnent volontairement et criminellement, il nous est libre de le désirer pour nous et de le rechercher. Ce sera, Seigneur, pour nous attacher d'autant plus étroitement à vous, que les autres s'en éloignent davantage ; ce sera pour vous servir avec d'autant plus de fidélité que les autres vous outragent plus sensiblement. Enfin, ce sera pour redoubler notre amour dans la vie, et pour le rendre plus ardent et plus intime dans l'éternité bienheureuse , où nous conduise, etc.

SERMON XXI.

POUR LE PREMIER VENDREDI DE CARÊME.

Sur le pardon des injures.

Diligite inimicos vestros,
Aimez vos ennemis (*S. Matth.*, *ch.* V).

Voilà sans doute un des plus grands préceptes de la loi évangélique, et pour en faire connaître d'abord l'excellence et l'étendue, il suffit de rapporter les paroles mêmes de Jésus-Christ. Ecoutez comment il s'en explique. Vous savez, dit-il, à ses disciples, ce qui est marqué dans l'ancienne loi : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi ; mais moi, votre Dieu, et par conséquent votre maître, je vous ordonne d'aimer vos ennemis, de faire du bien à ceux qui vous haïssent, et de prier pour ceux qui vous persécutent. Pourquoi ? Afin que vous soyez les enfants de votre Père céleste ; car si vous aimez seulement ceux qui vous aiment, poursuit le Fils de Dieu, quelle récompense méritez-vous? Si vous ne saluez que vos frères et ceux qui vous saluent, que faites-vous en cela de particulier et qui vous distingue? n'est-ce pas ce que font les païens? Enfin, rendez-vous semblables à Dieu même, et soyez parfaits comme il est parfait. Tel est, chrétiens, le texte de notre Evangile.

Or, de là, je prétends tirer deux puissants motifs pour vous engager à pardonner les injures et à réprimer tous les sentiments de la vengeance. Le premier est le précepte de Dieu, qui vous a fait du pardon des injures une loi expresse : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.* Le second est l'exemple de Dieu, qui vous apprend, en vous pardonnant à vous-mêmes, comment vous devez pardonner aux autres : *Estote ergo perfecti, sicut Pater vester perfectus est* (*S. Matth.*, V). Obéissez au commandement d'un Dieu, souverain législateur. Imitez l'exemple d'un Dieu votre modèle. C'est ce qui va faire le sujet et le partage de ce discours, après que nous aurons imploré le secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne vous dirai point, mes frères, avec un ancien, que la vengeance est la passion des âmes étroites et lâches ; que ceux qui sont méprisables par eux-mêmes, croyant aisément qu'on les méprise, en deviennent plus sujets à prendre de vains ombrages, à s'offenser de tout et à suivre le ressentiment qui les pique. Je n'ajouterai point, avec les maîtres de la morale, que le courage et la force ne paraît nulle part ailleurs avec plus d'éclat que dans le pardon des injures; et que jamais ces héros profanes de l'antiquité, les Alexandre, les César ne se sont plus distingués que lorsqu'ils ont embrassé leurs ennemis mêmes et qu'ils les ont comblés de leurs bienfaits. Je ne vous ferai point remarquer, avec saint Ambroise, qu'il y va de votre intérêt d'étouffer une inimitié ou naissante encore ou déjà formée. Que si votre ennemi est dans un degré supérieur ou égal au vôtre, il y a du danger pour vous à vous tourner contre lui et à l'attaquer; et que s'il est dans un rang inférieur, sa faiblesse le met hors d'état de vous nuire, mais que, tout faible néanmoins qu'il est, il peut vous être utile en bien des rencontres, si vous savez le gagner et vous l'attacher. Je ne m'arrêterai point à vous faire voir, avec saint Thomas et avec tous les théologiens que, non-seulement la loi qui nous oblige à remettre les offenses et qui nous défend de nous faire justice à nous-mêmes ne blesse point la raison, mais qu'elle est même un des plus solides fondements de la société civile ; qu'au-

trement ce ne serait dans le monde que perfidies et trahisons, que meurtres et attentats; et que sous le vain prétexte d'une satisfaction prétendue, chacun s'autoriserait à exécuter impunément les plus injustes desseins qu'il aurait conçus. Encore une fois, chrétiens, ce n'est point là ce que j'ai à vous dire; car si je m'en tenais précisément à des raisons humaines, de quelque poids qu'elles puissent être, je ne croirais pas néanmoins avoir de quoi convaincre un homme préveuu des idées du monde touchant les injures et la réparation qui leur est due. Le siècle a là-dessus une philosophie qui, toute fausse qu'elle est, n'est toutefois que trop spécieuse, et dont il n'est pas aisé de faire voir l'illusion à un esprit aigri et animé. Mais ce qui répond à tout, ce qui décide tout, ce qui doit l'emporter sur toutes les maximes du monde et calmer les fougues les plus violentes d'un cœur altéré et troublé, c'est le commandement de Dieu. Car quand je vous dis : Dieu le veut, c'est un point de sa loi et un point essentiel; manquez-y, il vous renonce et il vous réprouve; quand je vous parle de la sorte, qu'avez-vous à me répliquer et que pouvez-vous opposer à l'autorité du maître dont je vous annonce les ordres?

C'est à quoi se rendit cet homme également sage et religieux. Ce n'est point là, messieurs, une fiction, et vous pouvez me croire sur le récit que j'en fais. Il avait été indignement traité; et des amis s'employaient à réunir les cœurs et à ménager un prompt retour. Tandis qu'on n'eut point d'autre langage à lui tenir que le langage ordinaire du siècle, qu'on ne lui parla que suivant les vues de la prudence mondaine, il ne manqua point de réponses. Mais au moment qu'on lui fit envisager Dieu, qu'on lui fit entendre la voix de ce suprême arbitre des hommes, et qu'on lui intima ses volontés, à ce souvenir, à cette pensée, les armes lui tombent des mains; il demeure dans le respect. Eût-il été mille fois encore plus sensiblement outragé, il ne croit pas qu'il lui soit permis de prononcer seulement une parole pour se plaindre. Sous ce pouvoir dominant, dit-il, il faut plier et s'humilier. Dieu le demande, Dieu l'exige de moi; je me tais et j'obéis.

C'était aussi le puissant motif dont se servait saint Jean Chrysostome, que je puis nommer le prédicateur de la charité chrétienne et qui fut le ministre de tant de réconciliations. Il renvoyait ses auditeurs au pied du trône de Dieu, ou il les y conduisait lui-même. Là il leur faisait considérer deux choses : premièrement, la grandeur et les droits du législateur; secondement, la force et la rigueur de la loi. Un moment de réflexion sur l'un et sur l'autre, c'est assez pour arrêter la plus opiniâtre vengeance. Car Dieu ne pouvait-il pas vous commander à tous en général, à chacun en particulier, de pardonner à votre ennemi, et ne vous l'a-t-il pas en effet commandé? Il le pouvait, en doutez-vous? Il l'a fait; prenez l'Evangile et lisez : *Ego autem dico vobis: Diligite inimicos vestros* (*S. Matth.*, V). Jamais s'est-il expliqué en des termes plus précis et plus formels? Le monde vous dira qu'un outrage ne doit pas demeurer impuni; qu'il en faut avoir raison à quelque prix que ce soit, fût-il nécessaire d'y sacrifier biens, repos, vie même : anciennes erreurs, qu'une longue prescription a établies : *Dictum est antiquis: Odio habebis inimicum tuum* (*Ibid.*). Mais moi, reprend le Fils de Dieu, moi, envoyé de mon Père, et vous parlant en son nom et au mien, je vous annonce que, non-seulement il vous est défendu d'en venir aux effets et de rendre offense pour offense, mais qu'il ne vous est pas même permis de garder un venin caché et une secrète animosité dans l'âme : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.* Si vous en croyez une famille, des parents, de faux amis; si vous vous en croyez vous-même, il n'y aura point de satisfaction que vous ne demandiez et point de moyens, quels qu'ils soient, que vous ne mettiez en œuvre pour l'avoir; ç'à été là l'esprit et la coutume de tous les temps : *Dictum est antiquis : Odio habebis inimicum tuum.* Mais si vous m'écoutez, moi, que vous devez seul écouter; si vous me rendez l'obéissance que j'attends indispensablement de vous, et que vous ne pouvez me refuser sans crime, plus parmi vous d'amertumes, de haines, de divisions; plus de retours fâcheux des uns contre les autres, quoi qu'il arrive, et quelque injustice qu'on vous ait faite, car telle est la loi que je vous impose : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.* Cette expression, *ego autem*, pour moi, marque une supériorité à laquelle tout doit céder. Ce n'est point en homme qu'il parle, mais en Dieu.

Or, sur cela voyez, chrétiens, ce que vous avez à faire et quel parti il vous reste à prendre. Il n'y en a que deux; choisissez. Ne voulez-vous pas vous soumettre à Dieu? Ne craignez-vous point, en vous révoltant, d'attirer sur vous ses foudres et ses anathèmes? Renoncez-vous à votre salut, et êtes-vous enfin résolus à vous damner? Ah! mon cher frere, quel désespoir! quelle horreur! Mais si cela est, allez et vous vengez. Si la religion, la colère du ciel, l'intérêt de votre âme, une éternelle damnation, si tout cela n'est pas capable de vous retenir, je ne vois plus rien qui le puisse, et je vous abandonne à vous-même. Mais n'en êtes-vous pas encore venu là? N'avez-vous pas perdu tous les sentiments du christianisme? Etes-vous touché des menaces d'un Dieu, et voulez-vous vous mettre à couvert de ses châtiments? en un mot, pensez-vous à vous sauver, et y pensez-vous bien? Heureuses dispositions! Suivez-les, et courez donc à votre frère, et vous réconciliez avec lui; laissez même pour cela l'autel et le sacrifice que vous aviez commencé. Le plus grand, le plus agréable sacrifice que vous ferez à Dieu, ce sera celui de votre cœur; et comment? En arrêtant ce procès qu'une aversion a fait naître, et qu'elle entretient plutôt que le bon droit; en coupant court à cette querelle, à cette division que vous n'avez déjà portée que trop loin et

qui fait tous les jours de nouveaux progrès; à cette intrigue criminelle, à ces menées ouvertes; en embrassant celui-même dont vous avez tant cherché la ruine, en le recevant, en le prévenant. Prenez là-dessus votre résolution, délibérez; il n'y a point de milieu

Disons mieux : vous n'avez point à délibérer, et n'est-il pas bien étrange de voir balancer des chrétiens, quand il s'agit d'observer la loi du Dieu qu'ils adorent? ce n'est point ainsi que vous en usez dans le monde, à l'égard de ces maîtres mortels qui vous gouvernent. Donnent-ils un ordre si difficile, si injuste même quelquefois qui ne soit pas accompli à la lettre? Saül, au jour même d'une bataille, où les troupes ont plus besoin de soutien et de force, ordonne un jeûne à toute son armée, et le jeûne est gardé. Absalon, au milieu même d'un festin, ordonne qu'on assassine son propre frère, et il trouve des mains parricides pour faire le meurtre. Nabuchodonosor, enflé de sa gloire, fait dresser une statue, c'est la sienne, et, par une ostentation pleine d'impiété, il ordonne qu'on lui présente de l'encens : tout le peuple fléchit le genou devant elle et se prosterne aux pieds de cette idole. N'allons pas si loin : un général dans les armées fait donner le signal d'une attaque, et chacun monte à l'assaut, grimpe sur une muraille, perce, s'avance au travers de mille coups et affronte tous les périls. Mais le Seigneur vous commande de sortir de cette indifférence et de cette froideur où vous vivez et de vous bien remettre ensemble, il vous déclare que c'est là proprement son précepte, que ce qu'il a de plus à cœur, c'est de voir parmi vous l'union et la paix : *Hoc est præceptum meum.* C'est un commandement royal, selon l'expression de l'apôtre saint Jacques : *Lex regalis* (*Jacob.*, II, 8). Mais je n'en ferai rien, dites-vous, je ne saurais m'y résoudre; achevez donc ce que vous avez commencé, déchargez tout votre fiel sur un ennemi qui vous blesse la vue et dont la présence vous importune. Mais quel sera le retour? C'est que le contrecoup retombera au même temps sur vous; vous le haïrez, et Dieu vous haïra; vous le frapperez, et Dieu vous frappera; vous le perdrez et Dieu vous perdra.

Y faites-vous, chrétiens, toute l'attention qu'il faut? le comprenez-vous? Je ne puis poursuivre une vengeance que je n'aie tout à la fois deux ennemis, l'ennemi que je poursuis et Dieu qui me poursuit. Celui que je veux détruire peut me résister, mais je ne puis résister à Dieu; l'un peut échapper de mes mains, mais je ne puis échapper des mains de Dieu. J'attire contre moi toute sa puissance, toute sa justice; ce sera donc moi qui porterai la peine de mes violences plus que l'ennemi à qui j'en veux faire ressentir les effets. Oh! que ne sommes-nous bien remplis de cette terrible, de cette affreuse idée : un Dieu ennemi, un Dieu vengeur! Autant que je suis ou que je réprime les mouvements de ma colère, autant il laisse agir contre moi ou il suspend son courroux redoutable. Si je prends le glaive pour percer, il prend la foudre pour m'accabler : or, à mettre dans une juste balance le bien et le mal, et à peser l'un et l'autre, est-ce un avantage tellement à désirer, que le vain plaisir de contenter ma passion par la ruine d'un homme comme moi, quand je m'expose aux plus sévères arrêts d'un Dieu infiniment au-dessus de moi.

Mais le moyen, dit-on, de supporter une telle insulte? je ne le puis. Quand Dieu a porté une loi et que vous manquez à l'observer, ne dites jamais, mon cher auditeur, C'est que je ne le puis; mais dites, C'est que je ne le veux pas; dès que Dieu le commande, vous le pouvez, puisqu'il ne vous commande jamais rien d'impossible. Il est difficile, j'en conviens; mais difficile tant qu'il vous plaira, Dieu l'ordonne, c'est assez; vous pouvez même et vous devez vous servir de cette difficulté pour relever le mérite de votre soumission. Vous le voulez, mon Dieu, et j'y consens; vous voyez ce qu'il en coûte à mon cœur, il en faut étouffer tous les sentiments, et les sentiments les plus naturels; il faut que je m'arrache en quelque sorte moi-même à moi-même, pour faire cette avance, pour prononcer cette parole, pour donner ce nouveau témoignage d'une amitié que je suis prêt à renouer pour vous et qui paraissait si justement rompue; mais, plus la répugnance que je sens est vive, plus vous me tiendrez compte de l'effort que je fais pour la vaincre. Je veux vous montrer combien je vous aime, en aimant ce qu'il y a, ce semble, pour moi de moins aimable. S'il y avait moins à combattre, moins à prendre sur moi, vous y seriez moins glorifié, Seigneur, et j'aurais moins de quoi vous marquer ma fidélité. C'est bien peu que ce que je fais, mais, après tout, témoin que vous êtes de ma faiblesse, vous voyez que je ne puis rien faire de plus grand. Non, chrétiens, vous ne ferez jamais rien de plus héroïque; mais, du reste, pourquoi ne pourrez-vous pas faire pour Dieu ce que vous faites tous les jours par des vues humaines? Quand par une servile politique et pour ménager la faveur d'un homme que vous voulez gagner, il en faut quelquefois essuyer les rebuts les plus outrageants sans parler et sans se plaindre, dites-vous alors que vous ne le pouvez pas? Quand, malgré tous les sujets que vous avez ou que vous croyez avoir de vous élever et d'éclater, il faut, néanmoins, pour ne pas s'attirer une famille puissante sur les bras, dissimuler, supporter tout, dites-vous alors que vous ne le pouvez pas? quand, pour conclure une affaire ou pour traiter d'une alliance qui vous paraît avantageuse, il faut oublier les divisions passées et faire cesser un divorce qui semblait devoir être éternel, dites-vous alors que vous ne le pouvez pas? On peut tout ce que l'on veut dès qu'on le veut bien.

Mais c'est m'exposer à de nouvelles injures que de pardonner celles que j'ai reçues: on m'attaquera avec plus de liberté, quand on croira pouvoir m'attaquer avec impunité. A cela je fais trois réponses : premièrement,

Dieu a établi parmi vous des tribunaux et des juges à qui vous pouvez avoir recours pour demander la justice qui vous est due; c'est là qu'il vous est permis de faire valoir votre droit, pourvu que ce ne soit point la passion qui vous fasse agir, mais la raison. Secondement, en souffrant avec patience, en rendant même le bien pour le mal, votre modération, votre douceur fait souvent revenir les esprits les plus intraitables; ce sont, pour parler avec le Sage, autant de charbons ardents que vous jetez sur la tête d'un ennemi, c'est-à-dire ce sont autant de reproches sensibles de son procédé. Il en est touché, il a honte de lui-même, il est le premier à se condamner, et il ne pense dans la suite qu'à vous donner des marques de son repentir et de son zèle. Nous en avons un bel exemple dans l'Écriture : Saül poursuivait David et lui voulait ôter la vie; cependant David eut occasion lui-même de perdre Saül et de lui donner la mort, mais il épargna ce prince. Dès que Saül en fut instruit, il changea tout à coup à l'égard de David, il s'écria en s'adressant à lui : Ah! vous êtes meilleur que moi : *Justior tu es quam ego* (I *Reg.*, XXIV). Il reconnut son innocence et le regarda comme son libérateur. Troisièmement, si l'on abuse de votre indulgence, si l'on n'en profite pas, vous en profiterez, vous, et elle servira à vous sanctifier. Il doit vous suffire d'en devenir plus agréable à Dieu, quoique les autres n'en deviennent pas plus équitables envers vous.

Mais la personne ne mérite pas que je la revoie. Qu'elle le mérite, ou non, ce n'est pas au mérite de la personne que vous devez avoir égard, mais à ce que Dieu lui-même mérite et à ce qu'il attend de vous. Les frères de Joseph envoyèrent supplier ce puissant ministre de l'Égypte de leur accorder le pardon de leur crime, mais ce ne fut pas en leur nom qu'ils lui firent parler, ce fut au nom de leur père : Votre père avant sa mort nous a chargés de vous dire de sa part ces paroles : Je vous prie de ne vous point ressouvenir de l'attentat que vos frères ont commis contre vous : *Pater tuus præcepit nobis, antequam moreretur, ut hæc tibi verbis illius diceremus : Obsecro ut obliviscaris sceleris fratrum tuorum, et peccati atque malitiæ quam exercuerunt in te* (*Gen.*, L). Onésime, esclave de Philémon, lui avait manqué de fidélité; saint Paul intercéda pour lui, et l'Apôtre en écrivit ainsi à son maître : Recevez-le comme vous voudriez me recevoir moi-même : *Suscipe illum sicut me* (*Philem.*, XVII). S'il vous a fait tort et s'il vous est redevable de quelque chose, je vous en tiendrai compte : *Si autem aliquid nocuit tibi aut debet, hoc mihi imputo* (*Ibid.*). C'est moi, Paul, qui vous l'écris de ma main. Je vous rendrai tout, pour ne pas vous dire que vous vous devez vous-même tout entier à moi : *Ego Paulus scripsi mea manu. Ego reddam, ut non dicam tibi, quod et te ipsum mihi debes* (*Ibid.*). Voilà ce que nous faisons, ce que nous vous disons de la part de Dieu, ou plutôt ce que Dieu fait, ce qu'il vous dit lui-même par notre bouche : Ne prenez point garde à qui vous pardonnez, mais pour qui; l'un ne supplée-t-il pas abondamment au défaut de l'autre, et que pouvez-vous refuser à votre Dieu, qui se substitue à la place de votre ennemi?

Mais que dira-t-on de moi dans le monde? Ce qu'on en dira? Deux sortes de personnes en parleront, les sages et ceux qui suivent en aveugles les fausses idées du siècle. Or, les sages, éclairés des lumières de l'Évangile, n'auront que des éloges à vous donner en vous voyant assez maître de vous-même et assez attaché à votre devoir pour soumettre à la loi de Dieu la plus indocile de toutes les passions; ils reconnaîtront l'efficace toute-puissance de la grâce. Plus ces exemples sont rares, plus ils leur sembleront dignes de leur admiration. Il est vrai que le vulgaire, que ces mondains, qui ne jugent des choses que par des vues grossières et charnelles, traiteront quelquefois de lâcheté et de bassesse d'âme ce qui en est la véritable grandeur, mais souvent ils seront forcés de canoniser dans le cœur ce qu'ils réprouveront au dehors. Quand c'est la vertu qui agit, et une vertu aussi pure, aussi généreuse que celle-là, elle se fait toujours connaître par des traits qui la font respecter; elle a, sans l'affecter, je ne sais quel air d'assurance et de fermeté qui montre la noblesse de son principe et qui imprime de la vénération.

Mais enfin, portant les choses à l'extrémité, je suppose que le monde vous méprisera, que ce sera une tache pour vous aux yeux des hommes : l'opinion des hommes et une si vaine opinion, une si injuste opinion, doit-elle l'emporter sur le jugement de Dieu? Il a regardé le pardon des injures comme un point tellement nécessaire, qu'il ne s'est point contenté de le proposer comme une œuvre de surérogation, mais qu'il vous l'a imposé comme une obligation étroite. Il a voulu que la nouvelle loi fût par là distinguée des autres lois, ou pour mieux dire, il a voulu que cette loi de grâce fût par là comme la perfection et la consommation de toutes les autres. Rien ne lui a paru plus digne d'un peuple spécialement sanctifié que cet esprit de paix et ce lien indissoluble d'une charité parfaite. Et quand Dieu le juge, qu'il le veut de la sorte, vils idolâtres d'une fausse gloire, vous n'avez égard ni à ce qu'il juge ni à ce qu'il veut; et vous ne pensez qu'à vous maintenir dans une estime frivole et passagère? Que m'importe ce que dira le monde, si vous êtes, mon Dieu, content de moi? On me raillera, on me traduira, mais que le public tourne contre moi toute sa censure, je vous rendrai, Seigneur, l'obéissance que je vous dois, il y va de mon salut, et qu'ai-je de plus cher? Ne voyons-nous pas les plus obstinés se réconcilier au lit de la mort? Pourquoi vivrai-je dans un état où je ne voudrais pas mourir? Pourquoi n'aurai-je pas maintenant le même courage que j'aurais alors? Un mourant n'est touché que de la juste terreur des châtiments d'un Dieu qui sait punir durant toute l'éternité la transgression de son commandement; mais dès

cette heure est-il moins terrible pour moi, ce même Dieu? ses ordres sont-ils moins formels et moins sévères? Vous me les avez fait annoncer, vous avez parlé, Seigneur, vous parlez encore. Je ne les puis ignorer, et il ne me reste que de les accomplir. Ce ne sera point par une de ces réconciliations lentes où il faut prendre des mesures sans fin, et que mille incidents arrêtent. Ce ne sera point par une de ces réconciliations apparentes qui sont toutes sur le visage, tandis que le poison demeure caché dans le cœur. Ce ne sera point par une de ces réconciliations imparfaites qui vont jusqu'à un certain degré, et qui en demeurent là. Ce que nous devons faire indispensablement, faisons-le promptement, faisons-le véritablement, faisons-le pleinement. Promptement : car puisque c'est une nécessité, pourquoi différer et se rendre coupable d'un nouveau crime en différant? Véritablement : car on ne trompe point Dieu, il lit dans l'âme, et il en connaît toutes les dispositions. Pleinement : car ce n'est rien faire que de ne pas remplir le précepte dans toute son étendue, et manquer à un seul point de la loi, c'est la violer tout entière. Je passe plus avant, et pour achever de vous convaincre, je joins au commandement de Dieu l'exemple de Dieu même. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Est-ce trop vous demander, chrétiens, que de vous dire de pardonner aux autres pour Dieu, lorsque Dieu vous pardonne à vous-mêmes? Son exemple nous apprend deux choses : premièrement, à pardonner comme il nous pardonne; secondement, à pardonner parce qu'il nous pardonne. Dans l'un, l'exemple de Dieu nous tient lieu de modèle; dans l'autre, l'exemple de Dieu nous tient lieu de motif. Tous les deux méritent bien encore vos réflexions.

La perfection chrétienne consiste dans une sainte ressemblance avec Dieu. Or, par où nous pouvons plus ressembler à Dieu, c'est par le pardon des injures. Aussi, le Sauveur du monde en nous disant aujourd'hui : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait: *Estote ergo perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est* (*Matth.*, I), semble restreindre cette imitation de Dieu à l'amour des ennemis. Car observez, s'il vous plaît, que c'est une conséquence qu'il tire de la belle leçon qu'il venait de faire à ses disciples touchant la douceur envers ceux qui nous offensent. Rendez-vous donc par là, conclut-il, semblables à Dieu même : *Estote ergo perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* Il ne se trouve qu'un seul endroit de l'Evangile où le Fils de Dieu nous exhorte encore à être les imitateurs de son Père, et là même, c'est pareillement de la patience dans les injures et de la miséricorde qu'il s'agit Soyez donc miséricordieux comme le Père céleste est miséricordieux : *Estote ergo misericordes, sicut Pater cœlestis misericors est* (*Luc.*, VI).

Ainsi, de toutes les perfections de Dieu, celle que Dieu lui-même nous propose pour modèle par-dessus toutes les autres, ce n'est ni sa sagesse, ni sa justice, ni sa puissance, ni sa grandeur, mais sa bonté; et la raison est que le caractère dominant de Dieu, c'est de faire du bien et de remettre les offenses. A ce caractère tout divin, Dieu vous reconnaîtra pour ses enfants : *Ut sitis filii Patris vestri* (*Ibid.*) Ce n'est pas à dire que vous deviendrez précisément par là les enfants de Dieu, mais que vous paraîtrez enfants de Dieu. On ne paraît pas toujours ce que l'on est, parce qu'on ne soutient pas toujours par sa conduite et par ses actions la dignité dont on est revêtu. Mais en pardonnant, vous ferez voir que vous appartenez spécialement à Dieu, parce que vous porterez l'image de Dieu, et que vous en aurez le trait le plus marqué : *Ut sitis filii Patris vestri* (*Ibid.*). Car que fait-il ce Père commun? Il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants : *Qui solem suum oriri facit super bonos et malos.* Il fait tomber la rosée du ciel sur les justes et sur les pécheurs : *Et pluit super justos et injustos* (*Ib.*). Disons quelque chose de plus particulier: il nous supporte, tout rebelles que nous sommes. Il ne se contente pas de nous supporter, il nous prévient. Ce n'est point encore assez pour lui de nous prévenir, il nous attend, lors même qu'il se voit rebuté avec plus de mépris. Enfin, après nous avoir longtemps attendus, il nous reçoit au moment que nous voulons rentrer en grâce avec lui. Belles leçons, mes frères, leçons personnelles, puisque tout cela se passe à l'égard de nous-mêmes; leçons, pour ainsi dire, journalières et toujours présentes. Etudions-les, non pas seulement pour les connaître, mais pour les pratiquer.

Dieu nous supporte, tout rebelles, tout ennemis que nous sommes: il ne vient point, dans le premier feu de sa colère, fondre tout à coup sur des criminels qui se soulèvent et qui se tournent contre lui. Est-ce qu'il ne connaît pas le crime? Est-ce qu'il ne le ressent pas? Est-ce qu'il ne le peut pas sitôt punir? Il en voit toute la malice, il y est sensible, il est maître de laisser agir sa justice, et sa justice dans un moment le peut venger; mais sa miséricorde l'arrête, elle lui fait suspendre ses plus justes jugements, jusqu'à ce que l'heure favorable soit venue, où notre pénitence lui donne lieu de prononcer en notre faveur une sentence d'absolution, et de nous accorder une rémission entière.

Non-seulement il nous supporte, mais il nous prévient. On est si délicat dans le monde, quand il s'agit des moindres avances. Si l'on consent à un accommodement, du reste on ne veut point entendre parler de faire les premières démarches; chacun se retranche sur ses droits, et fait valoir ses prétentions. Quels ménagements ne prend-on point pour en venir à une entrevue? Il faut pour cela trouver un lieu indifférent et neutre; il faut que tous les pas qui se font de part et d'autre soient mesurés, que tous les termes dont on doit se servir soient mis dans la balance et pesés; on ne marche, on ne parle que par artifice et par machine. Mais notre Dieu, tout grand

qu'il est, n'est-il pas au contraire le premier à nous inviter, à nous rappeler, à nous rechercher? Y épargne-t-il rien de tout ce qui dépend de sa vigilance paternelle et de ses soins? Et ne dirait-on pas en quelque sorte que c'est plutôt une grâce qu'il veut obtenir qu'un pardon qu'il nous offre?

C'est encore trop peu pour lui que de nous prévenir une fois. Rebuté qu'il est, il nous attend, et il nous attend durant de longues années: ce n'est pas en demeurant dans un silence et dans un repos sans action, mais en continuant les mêmes poursuites. Il ne dit pas comme nous pour une légère tentation qui n'a pas réussi: J'ai fait au delà de ce que j'étais obligé de faire, je me retire; c'est aux autres maintenant à s'acquitter de leur devoir, et à faire tous les pas nécessaires. Mais sans se lasser, sans nous abandonner à nous-mêmes, il tâche toujours de s'insinuer, de nous toucher, de nous ramener.

Mais dès que nous commençons à nous reconnaître et que nous revenons enfin à lui, comment le trouvons-nous disposé à nous recevoir? Il ne faut qu'un sentiment de notre cœur pour abolir tout le passé, et pour nous rétablir pleinement auprès de lui. Son sein, ses bras nous sont ouverts; ses grâces coulent sur nous avec plus d'abondance que jamais; c'est de sa part un retour parfait, et il ne tient pas à lui que ce ne soit un retour éternel. Qui m'en ose désavouer, mes frères, Qui ne l'a pas éprouvé cent fois? qui ne l'éprouve pas tous les jours? Auriez-vous oublié si vite ce qu'il a fait si souvent pour vous? Je ne dis pas ce qu'il a fait pour les autres; mais ce qu'il a fait pour vous, mon cher auditeur, pour vous, chargé d'une part de tant de dettes, mais si favorablement traité; et pour vous, néanmoins, si difficile d'ailleurs, si scrupuleux et si réservé sur des prétentions, ou absolument imaginaires, ou bien au-dessous de l'idée que vous en avez conçue. Jetez les yeux sur ce modèle, voyez, c'est là-dessus qu'il faut vous former: *Estote ergo perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* Quoi que vous fassiez, après tout, vous ne l'imiterez jamais parfaitement, et quelque chose que vous ayez à remettre, vous ne remettrez jamais autant qu'il vous a remis à vous-même. Plus donc, mes frères, de dissensions entre vous, concluait l'Apôtre écrivant aux Colossiens, mais si vous avez quelque sujet de plainte, pardonnez tout comme Dieu vous a tout pardonné, et qu'il vous serve en cela d'exemple. Ce n'est pas assez, pardonnez tout, parce que Dieu vous a tout pardonné, et que son exemple vous serve encore de motif: *Sicut et Dominus donavit vobis, ita et vos* (*Coloss.*, V).

Car pouvez-vous ne pas accorder à Dieu ce que Dieu tant de fois vous a accordé? lui pouvez-vous refuser ce que vous en voulez obtenir, et ce que vous en avez obtenu en mille rencontres? Vous ne lui remettrez jamais rien à lui-même, parce qu'il ne vous doit rien: mais ce que vous ne pouvez lui rendre directement, rendez-le à ceux qu'il a substitués en sa place. Quand vous n'y seriez engagé par nul autre devoir, la seule reconnaissance ne vous y porterait-elle pas assez? Avec quelle confiance irez-vous aux pieds de ses autels, ou le bénir de tant de grâces déjà reçues, ou lui en demander de nouvelles, lorsque vous-même vous ne voulez faire nulle grâce? De quelle efficace sera votre prière, quand elle partira d'un cœur dur et impitoyable? Tout ce que vous lui direz, ne sera-ce pas contre vous un témoignage sensible et convaincant? Et au lieu de toucher tout de nouveau sa miséricorde, ne l'obligerez-vous pas même à rétracter la sentence d'absolution qu'elle avait si souvent prononcée en votre faveur?

C'est de quoi nous avons la preuve, et la voici. Jésus-Christ nous parle d'un serviteur insolvable. Il devait à son maître dix mille talents, et il n'était pas en pouvoir de les payer; le maître eut pitié de sa misère et le renvoya quitte de tout. Cependant cet homme, après une telle remise qu'on vient de lui faire, rencontre un autre serviteur comme lui, lequel lui doit cent deniers, et qui ne se trouve pas non plus en état de le satisfaire. Mais, sans avoir compassion de son débiteur, il se jette sur lui, le saisit à la gorge, le fait traîner en prison. Sa dureté ne demeura pas longtemps impunie; le maître en fut informé, le fit rappeler sur l'heure, révoqua la cession qu'il lui avait faite, et le livra aux exécuteurs de la justice. C'est ainsi, reprend le Fils de Dieu, que mon Père céleste en usera à votre égard, si vous ne pardonnez pas chacun à votre frère du fond du cœur: *Sic et Pater meus cœlestis faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris* (*Matth.*, XVIII). Paroles terribles! Quel en est le vrai sens? Je ne prétends pas que Dieu fera revivre les péchés déjà remis, et qu'il vous les imputera comme si jamais ils n'avaient été expiés par la pénitence: ce que Dieu remet une fois, disent les théologiens, il le remet pour toujours; mais c'est-à-dire qu'en ne pardonnant pas, vous retomberez dans la disgrâce de Dieu; et qu'en rentrant dans l'état du péché, après en être sorti, vous deviendrez tout de nouveau sujet à la même damnation. Cela veut dire encore que Dieu, interrompant le cours de ses miséricordes, et cessant de vous soutenir, vous laissera faire dans la suite des chutes fréquentes qui vous exposeront à un jugement aussi rigoureux que celui qui vous était réservé avant que Dieu se fût réconcilié avec vous. Je parle suivant la pensée de saint Thomas et des autres interprètes: *Sic et Pater meus cœlestis faciet vobis.*

Ah! chrétiens, qu'aurez-vous à répondre quand Dieu, vous faisant comparaître devant son tribunal, vous dira, comme ce maître de l'Évangile: *Serve nequam, omne debitum dimisi tibi* (*Ib.*): Méchant serviteur, je me suis relâché pour vous de toute ma sévérité: *Nonne ergo oportuit et te misereri conservi tui* (*Ib.*)? Ne deviez-vous donc pas avoir la même indulgence pour votre frère? Parlez: quelle excuse vous peut justifier? Est-ce la dignité, le rang? Mais qui suis-je, moi et qui êtes-vous? Ce-

pendant, tout Dieu que je suis, je vous ai pardonné : *Omne debitum dimisi tibi.* Est-ce la grièveté de l'offense? Mais fûtes-vous jamais aussi indignement, aussi injustement méprisé que je l'ai été par vous-même? Cependant je vous ai pardonné : *Omne debitum dimisi tibi.* Mais qu'avez-vous fait? Vous vous êtes livré à vos ressentiments; rien n'en a pu modérer les excès; vous avez cherché par là à vous faire craindre, et vous ne vous êtes en effet rendu que trop redoutable; ç'a été un sujet de complaisance pour votre cœur, pour ce cœur hautain, violent, inflexible, que de voir un ennemi abattu sous vos pieds, humilié, désolé, écrasé, point d'intercessions, de sollicitations assez puissantes pour vous gagner. Or, voilà désormais la règle que je garderai dans la décision que j'ai à faire de votre sort : je prendrai la même mesure; je laisserai celle que j'avais suivie, et j'agirai selon la vôtre. Vous me l'avez dit tant de fois : Pardonnez-nous comme nous pardonnons : *Dimitte nobis, sicut et nos dimittimus* (*Matth.*, VI). Vous serez exaucé. Vous n'avez pas pardonné comme moi, je ne pardonnerai pas plus que vous. Même froid, même indifférence de ma part, même rigueur à vous faire rendre compte de tout, à vous redemander tout; même plaisir à vous faire sentir la pointe de mes traits et à vous précipiter dans l'abîme. Plus de pardon pour qui n'a rien voulu pardonner : *Sic Pater cœlestis faciet vobis.*

Profitons, mes frères, de ces menaces; car ce ne sont encore que des menaces pour nous. Prévenons-en les effets. Ayons la consolation de pouvoir dire un jour à Dieu, avec une sainte assurance : Faites, Seigneur, ce que j'ai fait. Je me suis soumis à votre loi; je me suis conformé à votre exemple; acquittez-vous de votre promesse, votre parole y est engagée. J'ai tout remis, remettez-moi tout. Quelle douceur, même dès cette vie, et quel repos quand on se dit avec sujet, et sans rien perdre de l'humilité chrétienne : J'ai toute la certitude que je puis moralement avoir de mon salut. Ce n'est point une espérance présomptueuse, elle est établie sur des fondements inébranlables. Et il est vrai qu'une des plus grandes marques de prédestination, c'est le pardon des injures. Pourquoi? Parce que c'est un des plus purs et des plus excellents actes, soit de la charité de Dieu, pour qui l'on pardonne, soit de la charité du prochain, à qui l'on pardonne. Mais, au contraire, qu'il coûte cher de n'avoir pas su se surmonter soi-même et se faire quelque violence! Outre les affaires fâcheuses où l'on s'engage, les déboires et les chagrins qu'on s'attire de la part des hommes, le trouble dans lequel on vit, et qui est inséparable d'une guerre intestine, où l'on n'est occupé qu'à se détruire l'un l'autre, quelle perte que la perte de notre âme! Ce n'est point là une crainte frivole, et il est certain que la vengeance porte avec soi les deux plus visibles caractères de réprobation, savoir l'ingratitude envers Dieu, et l'insensibilité envers le prochain. Dieu s'en est expliqué trop nettement pour en douter; et la raison est que l'un et l'autre est directement opposé aux deux préceptes fondamentaux du christianisme, qui sont l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Combattons de bonne heure une passion si pernicieuse dans ses suites. Elle a, dès les premiers temps de l'Eglise, enlevé la couronne du martyre à un chrétien. Il était prêt à verser son sang pour Jésus-Christ; le glaive était déjà tiré, et presque levé sur sa tête; le peuple, spectateur de l'action, avait les yeux attachés sur lui; mais il aperçoit parmi la foule l'objet d'une haine qu'il avait trop longtemps nourrie dans son cœur; elle se réveille, il l'écoute, il la suit, Dieu l'abandonne, la force lui manque, et, sur le point de consommer son sacrifice et de mourir pour la foi, il devient un apostat. Plus heureux mille fois ces généreux défenseurs et ces parfaits observateurs de l'Evangile, lorsque, remplis de l'esprit de Dieu, qui est un esprit de paix, ils formaient des vœux pour les témoins qui les accusaient, pour les tyrans qui les condamnaient, pour les bourreaux qui les tourmentaient. Purifiés par le feu d'une ardente charité, après l'avoir exercée sur la terre, ils en allaient recevoir la récompense dans le ciel, où vous conduise, etc.

SERMON XXII.

POUR LE DIMANCHE DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

Sur le jeûne.

Cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea esuriit.

Après que Jésus-Christ eut jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim (S. Matth., ch. IV).

Ce fut un jeûne bien saint que celui du Sauveur du monde, puisqu'il ne se retira au désert et qu'il ne se soumit à ce rigoureux exercice que par l'inspiration d'en haut et par le mouvement de l'Esprit céleste : *Ductus est in desertum a Spiritu* (*S. Matth.* IV). Ce fut un jeûne saint, bien constant : rien ne lui fait rompre, ni la faim qui le presse : *Esuriit*, ni le malin esprit qui le tente : *Et accedens tentator dixit*, ni l'envie de se faire connaître par un miracle en changeant les pierres en pain : *Si Filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant* (*Ibid.*). Mais aussi ce fut un jeûne bien agréable à Dieu et que Dieu ne tarda pas longtemps à récompenser : le démon vaincu et confondu prend la fuite, les anges descendent du ciel, ils s'assemblent autour de Jésus-Christ, et lui servent eux-mêmes à manger : *Tunc reliquit eum diabolus, et ecce angeli accesserunt, et ministrabant ei* (*Ibid.*).

Bel exemple pour nous, mes frères; mais hélas! exemple bien peu suivi dans le monde : et par quel renversement les pécheurs prétendent-ils se dispenser de la mortification chrétienne, lorsque le Juste la pratique dans toute la sévérité? Il est donc important de réveiller sur cela notre zèle et j'ai cru qu'à l'entrée de ce saint temps, je ne pouvais traiter une matière plus utile. C'est du jeûne

que je viens vous parler. Or pour le faire avec méthode, je considère le jeûne sous deux rapports. Premièrement, par rapport au commandement de l'Eglise, qui nous l'ordonne. Secondement, par rapport à l'intention de l'Eglise, en nous l'ordonnant. Le commandement est exprès et tellement exprès, qu'il y va de la damnation. L'intention est toute pure, toute salutaire pour nous, puisqu'il s'agit d'acquitter nos dettes et de satisfaire pour nos péchés. De là je conclus que nous devons observer le jeûne, en premier lieu, par un esprit d'obéissance; en second lieu, par un esprit de pénitence. Obéissance, nous la devons au précepte de l'Eglise; c'est la première partie. Pénitence, nous la devons à la justice de Dieu; c'est la seconde partie. Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Deux sortes de personnes dans le christianisme manquent à garder la loi du jeûne. Les uns séparés de l'Eglise, ne reconnaissent point ce commandement et le regardent comme une invention humaine, à laquelle ils ne se croient pas obligés. Les autres, dans un sens, encore plus criminels, tout unis qu'ils sont à l'Eglise, transgressent hautement son précepte ou imaginent de faux prétextes pour s'en exempter. Les premiers, ce sont des hérétiques; les seconds, ce sont de faux catholiques. Tâchons de leur inspirer à tous cet esprit d'obéissance avec lequel je dis d'abord que nous devons observer le jeûne.

Je ne me suis jamais étonné que les auteurs des dernières hérésies se soient si fort déclarés contre deux articles de la sainte religion que nous professons ; savoir, la nécessité de la confession et l'obligation du jeûne. Ces prétendus réformateurs ne sentaient que trop bien par eux-mêmes, d'une part, quelle peine il doit y avoir à faire connaître ses faiblesses et à révéler des péchés dont on a soi-même horreur et que l'on voudrait tenir éternellement ensevelis dans les ténèbres; d'autre part, combien la chair esclave de ses appétits se révolte contre tout ce qui gêne et qui mortifie les sens. D'où ils concluaient qu'en déchargeant et l'esprit et le corps de ce double joug : l'esprit, de la nécessité de la confession; le corps, de l'obligation du jeûne, ils verraient les peuples en foule courir à eux, leur parti se fortifier, le petit troupeau, selon l'expression de Calvin, prendre tous les jours de nouveaux accroissements et se mettre en état de tenir contre toutes les puissances. Ils ne s'y trompèrent pas. Un Evangile si commode entraîna une multitude de voluptueux et de sensuels. A ces deux paroles, plus de confession, plus de jeûne, ceux-ci se laissèrent engager; ils s'arrachèrent avec violence d'entre les bras de l'Eglise, pour s'aller précipiter en aveugles dans le sein de l'erreur. Nos autels furent abandonnés, nos temples déserts, on cria de toutes parts : Liberté! et delà suivirent des maux que nos Pères ont longtemps pleurés et dont la mémoire n'est que trop récente parmi nous.

Or, pour ne rien dire de la confession, qui n'est pas de mon sujet, j'avance que l'obligation du jeûne est tellement établie, que nous ne pouvons contester ce point sans démentir toute l'antiquité. En voici les preuves. Je remonte d'un temps à un autre jusqu'aux premiers âges de l'Eglise et je trouve que les Pères dans tous les siècles ont parlé de la pratique du jeûne, comme d'un article capital et d'un devoir imposé aux fidèles. Saint Léon l'appelle une tradition apostolique et une ordonnance religieuse : *Traditionem apostolicam, et sanctionem religiosam.* Ces quatre mots valent un discours entier. C'était une tradition dès le siècle où ce saint pontife vivait; par conséquent, ce n'est point un usage nouvellement introduit et inconnu aux premiers chrétiens : *Traditionem.* C'est une tradition apostolique, ajoute le même Père. Elle a donc toute l'autorité qui la peut rendre respectable, puisque c'est l'autorité même des apôtres : *Traditionem apostolicam.* C'est une ordonnance, poursuit saint Léon; d'où il s'ensuit que ce n'est point seulement une œuvre de surérogation et à notre choix, mais un ordre formel, que nous ne pouvons transgresser sans crime : *Sanctionem.* Enfin, c'est une ordonnance religieuse, bien loin que ce soit une superstition, un joug insupportable, une tyrannie : *Sanctionem religiosam.*

Ce grand pape, en s'expliquant de la sorte, ne disait rien dont il n'eut de très-solides témoignages. Celui de Tertullien, qui dès le second siècle nous donne à connaître qu'il y avait des jeûnes enjoints pour certains temps de l'année. Celui de saint Epiphane, lequel fait mention d'un hérétique qui fut condamné pour deux choses : premièrement, parce qu'il prétendait qu'il ne fallait point prier pour les morts; secondement, parce qu'il osait soutenir qu'on ne devait point garder les jeûnes de l'Eglise. Celui de saint Basile, lorsque, relevant les avantages du jeûne, et du jeûne du carême, il félicitait les chrétiens de leur fidélité à l'égard de ce précepte. Celui de saint Ambroise, lorsque prêchant au peuple, il traitait de prévaricateur et de rebelle quiconque refusait de jeûner pendant le sacré temps du carême. Celui de saint Jérôme, dans sa lettre à Marcelle, dont voici les propres termes : Pour nous, nous faisons un carême au temps prescrit, suivant la tradition des apôtres. Non pas, continue ce saint docteur, qu'il ne soit permis de jeûner pendant tout le reste de l'année; mais nous distinguons bien ce qui se fait par nécessité et ce qui se fait avec une pleine liberté. Celui de saint Chrysostome, dans la seconde homélie sur la Genèse, où il ne craint point de dire que la loi du jeûne s'étend jusqu'aux rois mêmes et aux empereurs. Enfin, celui de saint Augustin, dans le sermon soixante-deuxième, où il décide hautement que de rompre le carême sans une raison légitime, c'est un péché.

J'en demeure là : je n'ai rien dit de saint

Ignace le Martyr, de saint Athanase, de Théophile d'Alexandrie. Je ne dis rien de Cassien, de saint Grégoire le Grand, de saint Pierre Chrysologue, de saint Bernard et de plusieurs autres ; ce détail serait infini. Je m'attache seulement à une réflexion que je vous prie de faire avec moi. Car, à qui devons-nous déférer davantage ? est-ce à quelques hérésiarques qui, d'eux-mêmes et sans mission, ont la témérité de s'inscrire contre une coutume ancienne et vénérable? n'est ce pas plutôt à ce grand nombre d'hommes distingués, soit par leur piété, soit par leur savoir? Comptons les suffrages, pesons les. Cette foule de témoins, que les peuples ont révérés comme leurs maîtres, et que l'Eglise a canonisés comme des saints, ne doit-elle pas l'emporter sur de faux ministres, venus presque de nos jours, et n'ayant point d'autre attrait pour se faire suivre que le relâchement d'une morale toute contraire à celle de Jésus-Christ? Je sais ce que peut la prévention sur des esprits incrédules et opiniâtres ; mais pour peu qu'on veuille suspendre tous les préjugés et examiner la chose de bonne foi, je m'assure qu'on trouvera dans ce raisonnement de quoi former une conviction entière. Que m'opposera-t-on pour le détruire et pour y répondre? Sera-ce sur le fait qu'on fera naître des difficultés? Sera-ce sur le droit? Doutera-t-on que l'Eglise ait fait le commandement dont il s'agit. Mais quel doute peut-il rester sur cette vérité incontestable, lorsque j'en produis de tels garants? dira-t-on que l'Eglise au moins, en faisant ce précepte, a passé les bornes de son pouvoir? Mais n'est-elle pas revêtue de tout le pouvoir de Jésus-Christ même, qui l'a choisie pour son épouse et qui l'a mise en sa place pour nous gouverner? C'est donc une loi portée, et portée par une vraie puissance, par une puissance souveraine : il n'est plus question de disputer, mais d'obéir.

Cependant, mes frères, ce ne sont pas les ennemis de l'Eglise qui me paraissent moins excusables. Ils sont dans l'erreur, et je conviens que c'est une erreur criminelle ; mais, après tout, quand ils n'observent pas le même jeûne que nous, ils pèchent, pour ainsi dire, conséquemment, et ils conforment en cela leurs mœurs à leur créance. Mais croire en catholiques et vivre en même temps en hérétiques, être persuadés de l'obligation du jeûne et n'y pas satisfaire, la mépriser, quelle insoutenable contradiction! et n'est-ce pas là se condamner soi-même?

Voilà toutefois ce que nous ne voyons que trop : des gens qui semblent n'avoir été élevés au milieu de l'Eglise que pour l'outrager plus sensiblement. On leur annonce, on leur intime le jeûne; ils ne peuvent ignorer la loi ; mais, idolâtres de leurs corps, ils laissent la loi parler et n'écoutent que la chair qui les domine. Or, y pensez-vous, hommes terrestres et grossiers? en voyez-vous toutes les conséquences? nous entendez-vous bien quand nous vous disons : l'Eglise l'ordonne? C'est-à-dire Dieu lui-même l'ordonne, puisqu'elle ne s'énonce qu'autant qu'elle est inspirée de l'Esprit de Dieu et animée de sa vertu. L'Eglise l'ordonne, c'est-à-dire que, par le seul refus que vous faites d'accomplir ce précepte, vous méritez d'être regardés, comme des infidèles, des païens, puisque Jésus-Christ veut que nous traitions de la sorte quiconque n'a pas pour son Eglise le respect et la soumission qui lui est due. L'Eglise l'ordonne; c'est-à-dire que le commandement est si inviolable, si absolu que le salut en dépend, et que de contrevenir une fois à cet ordre, c'est vous exposer à une réprobation éternelle. Ah! mon cher auditeur, ne puis-je pas bien vous adresser ici les paroles du Fils de Dieu : *Nonne anima plus est quam esca* (*Matth.*, VI)? votre âme ne vous est-elle pas plus précieuse qu'un vil aliment dont l'usage vous est seulement défendu à certains jours et à certaines heures? n'avez-vous point d'autre vie à conserver que cette vie animale, par où vous n'êtes pas distingué des bêtes? n'avez-vous point d'autres désirs à contenter que les insatiables appétits d'une basse convoitise? enfin, sont-ce les sens qui doivent vous conduire, ou n'est-ce pas l'esprit, n'est-ce pas la foi? cette foi que vous professez à la face des autels, et qui vous assujettit à cette même Eglise dont elle vous fait les membres et les enfants?

Encore, si votre crime était moins connu; si vous faisiez cet honneur à la loi, de garder quelques mesures au dehors, et de ne pas rendre le scandale si public! Saint Paul, pour ne point mal édifier les Juifs, s'abstenait même des viandes qui lui étaient permises. Mais, point de ménagement de votre part, point de précaution ; non-seulement vous passez la défense qui vous est faite, mais souvent c'est une espèce de triomphe pour vous, que de n'en tenir nul compte. On vous voit dans un temps consacré à la tempérance, toujours dans les mêmes débauches, dans les mêmes excès. Que les gentils soient confondus, disait saint Jean Chrysostome, exhortant les fidèles, et que les Juifs rougissent lorsqu'ils seront témoins de la joie que vous ferez éclater aux approches du jeûne, et qu'ils verront l'exacte régularité avec laquelle vous le pratiquerez... *Confundantur gentiles, erubescant Judæi* (*Chrysost.*) : qu'ils apprennent par cette épreuve sensible quelle différence il y a entre eux et nous : *Discant per experientiam quantum inter nos sit et ipsos per intervallum* (*Id.*). Mais moi, chrétiens, par une règle toute contraire, n'aurais-je pas bien lieu de vous dire que vous devenez un sujet de gloire pour l'hérésie, autant que vous déshonorez la religion et ses saintes observances.

Et ne vous plaignez point que le précepte est trop sévère, car l'Eglise pouvait-elle plus condescendre à votre faiblesse qu'elle l'a fait? En retranchant le superflu, ne vous a-t-elle pas permis de prendre dans un repas toute la nourriture nécessaire pour vous soutenir? Outre ce repas, vous refuse-t-elle dans une seconde réfection quelque rafraîchissement? Que serait-ce si elle exigeait de vous un jeûne pareil à ceux qu'on pratiquait

encore du temps de saint Bernard? Si elle vous défendait de manger plus d'une fois dans le cours de chaque journée, si elle vous ordonnait même d'attendre pour cela jusqu'au coucher du soleil, s'il fallait vous contenter de quelques légumes et d'un peu d'eau? Tel était dans l'Afrique, dans l'Asie, le jeûne d'autrefois. Est-ce maintenant le vôtre? Mais les fidèles alors se récriaient-ils comme vous sur l'austérité d'une si étroite discipline? Au contraire, que n'y ajoutaient-ils point encore d'eux-mêmes? et ne craignaient-ils pas autant d'être ménagés que vous demandez à l'être?

Remontons plus haut et jusqu'à l'ancienne loi. Il y a tant de femmes dans le monde qui voudraient se persuader que le jeûne n'a point été institué pour elles, que ce n'est point un exercice qui leur convienne, et que la délicatesse de leur sexe est une raison de s'en dispenser. La pieuse Judith en jugeait bien autrement. C'était une jeune veuve à qui la naissance avait donné de grandes richesses et la nature une grande beauté. Bien d'autres qu'elle se seraient servies de ces avantages pour briller dans le monde et pour y paraître avec plus d'éclat que jamais. L'état du veuvage n'est souvent qu'une occasion de vivre avec plus de liberté et beaucoup moins de retenue. Mais Judith, retirée dans l'intérieur de sa maison, s'occupait avec ses filles au travail et à la prière : *Cum puellis suis clausa morabatur* (*Judith.*, VIII). Elle était d'une complexion délicate, mais au lieu de se couvrir de vêtements magnifiques et commodes, l'Ecriture nous dit qu'elle cachait sous un habit modeste un rude cilice : *Habens super lumbos suos cilicium* (*Ibid.*). Ce n'était point encore assez : sans craindre de ternir le lustre et les agréments de son visage, sans examiner si sa santé y serait intéressée, elle jeûnait tous les jours de sa vie, hors les jours du sabbat et des fêtes : *Jejunabat omnibus diebus vitæ suæ, præter sabbata et festa domus Israel* (*Ibid.*).

Disons la vérité, mesdames, car c'est aux dames chrétiennes que je propose l'exemple d'une dame élevée dans le judaïsme. Avouons-le de bonne foi, ce qui vous fait prescrire contre le jeûne et secouer si aisément le joug, ce n'est pas que la loi soit trop difficile, mais c'est que vous savez trop peu vous surmonter et vous faire quelque violence. Au seul terme d'abstinence et de jeûne, vous vous alarmez. Pourquoi? Parce que vous ne voulez rien retrancher de vos divertissements et de vos plaisirs. Pourquoi? Parce que vous ne vous êtes jamais accoutumées à vous priver des commodités et des douceurs de votre condition. Pourquoi? Parce que vous craignez de perdre un embonpoint et une grâce dont vous faites un criminel abus. Vous voudriez un jeûne qui vous fût aisé et qui ne vous coûtât nul effort, un jeûne qui s'accordât avec votre amour-propre et qui ne refusât rien à vos sens, un jeûne dont il ne parût nul vestige sur votre visage et qui lui laissât toujours le même brillant et la même fleur, du moins un jeûne à votre gré, et qu'il vous fût permis de quitter et de reprendre selon le goût présent et les différentes dispositions; en un mot, un jeûne de nom, mais sans effet. Dès qu'il faut mortifier la chair, dès qu'il faut réprimer les appétits sensuels, c'est là que votre courage commence à vous abandonner, c'est là que le commandement de l'Eglise vous devient impossible ou vous le paraît. Pour se confirmer dans son erreur, et pour se tromper avec une apparence de raison, on s'appuie de l'autorité d'un médecin, souvent homme timide, complaisant, intéressé. J'ai consulté, dit-on, et l'on m'a défendu le jeûne. Ah! il fallait plutôt vous défendre ces repas et ces jeux, ces bals et ces danses, ces courses de jour et de nuit; voilà ce qui altère, ce qui ruine la santé, et non point un jeûne de quelques semaines.

Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois des égards à avoir et des ménagements à prendre. L'Eglise, en nous ordonnant le jeûne, veut nous châtier, mais elle ne prétend pas nous donner la mort. Il est vrai que nos corps, selon la parole de saint Paul, sont des hosties et qu'ils doivent être offerts en sacrifice; mais il faut que ce soient des hosties vivantes, comme parle le même apôtre : *Hostiam viventem* (*Rom.* II); il faut que le sacrifice que nous en faisons soit un sacrifice raisonnable; et si le sel de la prudence chrétienne y manque, ce n'est plus obéissance, mais indiscrétion : *Rationabile obsequium vestrum* (*Ibid.*). Je vous renvoie là-dessus à vos confesseurs et à vos directeurs, je vous renvoie même à votre propre expérience. Que chacun mesure ses forces, dit saint Léon : comme chacun connaît mieux ce qu'il peut et ce qu'il ne peut pas, chacun aussi doit s'appliquer le remède de la manière qui lui convient. Enfin, je suis obligé de reconnaître qu'il y en a quelques-uns lesquels ne se trouvent pas en état de jeûner, mais qu'ils écoutent quatre avis que je leur donne.

En premier lieu, c'est de ne pas décider trop vite en leur faveur, de s'éprouver auparavant eux-mêmes et de le faire sans déguisement et sans flatterie; de ne pas s'étonner aux premières atteintes d'une infirmité légère et qui passe, mais de ne se rendre qu'après avoir combattu autant qu'il est nécessaire pour se bien connaître; car on se trompe aisément là-dessus et l'on aime à se tromper. On ne veut faire nulle tentative, ou bien à la moindre altération, on se relâche et on laisse tout.

En second lieu, c'est de ne pas négliger, à l'égard de l'Eglise, certains devoirs d'une soumission respectueuse. La dispense peut être légitime par elle-même, mais après tout, il y a une subordination que Dieu a établie. Il y a des ministres et des pasteurs à qui il est convenable de se présenter, en reconnaissant notre dépendance et le pouvoir dont ils sont revêtus.

En troisième lieu, c'est de regagner d'une part ce qu'on perd de l'autre, de suppléer au jeûne par de bonnes œuvres; et parmi ces

bonnes œuvres, saint Jean Chrysostome en marque de trois sortes, l'aumône, la prière et l'assiduité à entendre la parole de Dieu.

En quatrième lieu, c'est de dérober autant que l'on peut, aux yeux du public, les soulagements que demande la nature et qu'on est réduit à lui accorder en particulier. L'indisposition où vous êtes, dit saint Augustin, est peut-être le fruit malheureux de vos crimes ; rougissez d'un pareil état et du privilége qu'il vous donne. Quoi qu'il en soit, tandis que l'Eglise refuse aux fidèles les commodités de la vie, ayez une sainte honte de celles qu'elle vous permet; surtout gardez-vous bien, avec ceux qui peuvent user des mêmes viandes que vous, de former certaines parties et de vous inviter les uns les autres à des repas scandaleux. Ayez égard à l'édification publique, et du reste, dès que vos forces se trouvent assez rétablies pour soutenir le jeûne, observez-le, non plus seulement par un esprit d'obéissance et pour garder le précepte, mais encore par un esprit de pénitence et pour satisfaire à la justice de Dieu; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Nous devons satisfaire à Dieu, et de tant de pécheurs qui m'écoutent, car c'est là parmi les chrétiens mêmes le plus grand nombre, je ne pense pas qu'il y en ait un seul assez ennemi de lui-même pour vouloir sortir de la vie sans avoir fait au moins quelque pénitence. Tout péché, dit saint Augustin, est un désordre; tout désordre doit être réparé; pour le réparer, il en faut punir l'auteur. S'il se punit lui-même, Dieu ne le punira pas; mais s'il refuse de subir une peine temporelle que Dieu lui impose, ou qu'il est obligé lui-même de s'imposer, la justice divine le réserve à un châtiment éternel. Si donc vous ne faites pas pénitence, conclut le Sauveur du monde, vous périrez tous : *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes simul peribitis* (*Luc.* XIII).

Or, mes frères, la pénitence la plus commune, la plus recommandée, la plus efficace auprès de Dieu, enfin la plus salutaire pour nous et la plus convenable, c'est le jeûne. C'est, dis-je, la pénitence la plus commune. De tant de pénitents, soit dans l'ancienne loi, soit dans la nouvelle, nous n'en voyons aucun qui ne se soit volontairement condamné au jeûne. Dès qu'ils ont pensé à rentrer en grâce avec Dieu, ils ont regardé le jeûne comme une satisfaction nécessaire; et sans qu'il fût besoin de les y contraindre, ils s'y portaient assez d'eux-mêmes et n'accordaient à la nature que ce qu'ils ne pouvaient absolument lui refuser. C'est la pénitence la plus recommandée. Il n'y a rien à quoi les prophètes aient plus souvent et plus solennellement exhorté le peuple de Dieu, qu'à l'abstinence et au jeûne. Sonnez la trompette, disait le prophète Joël : *Canite tuba in Sion* (*Joel*, II); rassemblez et les petits et les grands et les enfants et les vieillards : *Vocate cœtum, coadunate senes, congregate parvulos* (*Ibid.*); touchés et contrits, pleurez devant le Seigneur, et tous à la fois sanctifiez le jeûne : *Sanctificate jejunium* (*Ibid.*). Combien de fois le Fils de Dieu en a-t-il parlé? Combien de fois ses disciples après lui en ont-ils fait mention? Que n'en ont point dit les conciles et tous les maîtres de la vie spirituelle? Je ne finirais point, si j'entreprenais d'en faire le récit, et je vous renvoie à vos propres connaissances.

C'est la pénitence la plus efficace auprès de Dieu. Qui eût jamais pensé que Dieu dût pardonner à Achab? C'était un prince vendu au péché, selon l'expression de l'Ecriture et tel qu'il n'y en avait point encore eu de pareil. *Igitur non fuit alter talis sicut Achab; qui venundatus est, ut faceret malum* (III *Reg.* c. XXI). Il avait trempé ses mains dans le sang de Naboth et il l'avait fait périr par la plus injuste condamnation. Il avait abandonné les autels du Seigneur, pour aller présenter de l'encens aux idoles des Amorrhéens; enfin, c'était un homme abominable aux yeux du ciel : *Et abominabilis factus est, in tantum, ut sequeretur idola, quæ fecerunt Amorrhæi* (*Ibid.*). Toutefois au moment qu'Elie lui vient reprocher ses crimes et qu'il lui fait entendre les menaces du Dieu d'Israël, Achab s'humilie, il déchire ses vêtements, il se couche sur la cendre, surtout il jeûne, *jejunavitque* (*Ibid.*). C'est assez, le Ciel se laisse fléchir et suspend l'exécution de l'arrêt qu'il avait prononcé contre ce roi meurtrier et apostat.

Quelle ville que Ninive avant que Jonas y eût prêché! C'était un peuple plongé dans les plus sales plaisirs : en sorte que le prophète même envoyé pour leur annoncer la parole divine désespéra de leur salut. Cependant les Ninivites, à la prédication de Jonas, changent tout à coup. Le prince descend de son trône pour prier; il fait ordonner un jeûne universel, il y comprend jusqu'aux animaux, tout irraisonnables qu'ils sont : *Homines et jumenta et boves et pecora non gustent quidquam, nec pascantur* (*Jonæ* III, 7). Il n'en faut pas davantage; Dieu sensible à leurs vœux les écoute. La compassion succède dans son cœur à la colère. Il arrête ses coups, il retient la foudre qu'il était prêt à lancer; et leurs larmes, leurs gémissements accompagnés du jeûne les garantissent d'un malheur autrement inévitable : *Et misertus est Deus super malitiam quam locutus fuerat, ut faceret eis et non fecit* (*Ibid.*).

C'est la pénitence la plus salutaire pour nous et la plus convenable. La pénitence a deux effets et les doit avoir : 1° c'est un châtiment du péché; 2° c'est un préservatif contre le péché. Or, comme nos sens et leurs aveugles cupidités sont les principes ordinaires des péchés que nous commettons, on ne peut mieux punir le pécheur, ni mieux le mettre en garde contre les rechutes, qu'en affaiblissant sa chair trop accoutumée à se révolter, et en éteignant par le jeûne le feu de ses passions. Delà ces éloges que les Pères donnent au jeûne, lorsqu'ils l'appellent l'aliment de l'âme, son soutien, sa défense, le sceau de la pénitence chrétienne, sans quoi elle devient infructueuse; le principe, ou

pour m'expliquer avec saint Jean Chrysostome, comme le printemps des vertus, où elles renaissent, où elles refleurissent.

Quand donc l'Eglise ne nous aurait pas fait une loi particulière du jeûne, il ne faudrait point d'autre loi pour nous y obliger, disent les théologiens, que la loi générale de la pénitence. Car, pour ne rien dire du reste, à combien de tentations sommes-nous tous les jours exposés? et combien se trouve-t-il de personnes qui ne les peuvent surmonter que par le jeûne? Par conséquent, comme la loi de la pénitence nous met dans l'obligation étroite de nous prémunir contre le péché, nous avons la même obligation de prendre un moyen aussi nécessaire pour cela que l'est le jeûne. Aussi, reprend saint Augustin, quand je lis l'Evangile, j'y trouve un précepte positif du jeûne. L'Eglise n'a fait proprement qu'en déterminer le temps et la manière; et c'est là que nous devons admirer sa sagesse et la vertu toute divine de l'esprit de lumière dont elle est éclairée. Elle sait combien il nous est important de faire pénitence en ce monde; elle a vu d'ailleurs, cette sainte mère, qu'elle avait deux sortes d'enfants à conduire: les uns trop ardents et trop inquiets, les autres trop lâches et trop indulgents pour eux-mêmes. Que devait-elle faire? fallait-il abandonner la pénitence au gré et à la disposition des pécheurs? mais les premiers emportés par une ardeur sans règle et sans modération, quoique louable dans son principe, toujours incertains s'ils en auraient fait assez et toujours ajoutant pour calmer là-dessus leurs incertitudes, seraient allés au delà des bornes et auraient donné dans des excès; et les seconds au contraire, paresseux et délicats, craignant toujours d'en faire trop et regardant comme de grands efforts les moindres violences qu'il leur en aurait coûté, se seraient de plein droit exemptés de la pénitence, ou n'en auraient fait qu'une très-imparfaite. C'est pourquoi il a été nécessaire de porter une loi commune, à laquelle ceux-là pussent s'en tenir avec assurance et à quoi ceux-ci fussent obligés de se conformer. Et tel a été le dessein de l'Eglise en instituant le jeûne du carême.

Temps sacré, dit saint Augustin, que vous devez considérer comme les grands jours d'un Dieu qui se dispose à mourir pour vous, et à faire lui-même, tout innocent qu'il est, la plus rigoureuse pénitence. Réflexion, je vous prie, à ce que je vais dire. Ce sont comme les grands jours de notre Dieu, de ce Dieu tant de fois offensé, si sensiblement outragé et qui vient au moins se faire justice à lui-même. Après tant de chutes et de rechutes, après tant de désordres qu'il a supportés durant le cours d'une année, lui refuserons-nous une si légère satisfaction? Le voulez-vous, mon cher auditeur? le pouvez-vous? ne l'avez-vous pas assez longtemps déshonoré par les déréglements de votre vie? N'aura-t-il point la gloire de vous voir humilié sous sa main, comme ce roi d'Israël, et soumis à ses châtiments? Oui, ce sera une gloire pour lui, et il en est jaloux. N'avez-vous pas vu Achab, disait-il à son prophète? ne l'avez-vous pas vu contrit et pénitent devant moi: *Nonne vidisti humiliatum Achab coram me* (I *Reg.*, XXI)? C'est là que Dieu répare, en quelque sorte, les pertes passées, et qu'il rentre dans ses droits. Il a son temps, comme le monde a eu le sien; le temps du Seigneur, c'est un temps de gémissements et de larmes, un temps de mortification et de jeûne. Le péché est détruit, le monde est confondu, et Dieu vengé de l'un et de l'autre.

J'ajoute que ce sont les grands jours d'un Dieu qui se prépare lui-même à mourir pour nous, où plutôt dont nous nous préparons à célébrer la douloureuse passion. Ah! chrétiens, durant ces lugubres mystères par où doit finir notre jeûne, comment irons-nous nous présenter devant Jésus-Christ mourant et l'adorer sur sa croix, si nous n'avons pas eu le courage de soutenir pour lui une pénitence de quelques jours? Quel reproche de notre délicatesse, quand il nous montrera son visage meurtri de soufflets, sa tête couronnée d'épines, ses mains et ses pieds percés de clous, son corps déchiré et tout couvert de sang? Est-ce là la pénitence qu'il vous demande? Non, non, répond saint Jean Chrysostome, vous n'avez point été crucifié comme Jésus-Christ, ni pour Jésus-Christ; et vous devez bien rougir de ne vouloir pas faire au moins pour lui le peu qu'il attend de vous, lorsqu'il s'est sacrifié lui-même tout entier pour vous.

Je dis plus: comment oserez-vous espérer d'avoir part à ses mérites, si vous n'avez eu nulle part à ses souffrances? Ce point est important, et voici de quoi faire trembler quiconque est encore sensible aux intérêts de son salut; car nous ne serons jamais sauvés que par Jésus-Christ. Ce n'est pas à dire seulement que nul autre que Jésus-Christ ne nous peut sauver, mais que nous ne serons jamais en effet sauvés que par une pleine conformité avec Jésus-Christ; qu'il faut souffrir comme il a souffert; qu'il faut mourir à nous-mêmes comme il est mort pour nous; que par notre pénitence nous devons mettre, pour ainsi parler, le dernier sceau à la pénitence qu'il a voulu faire pour nous dégager de la servitude du péché, et pour nous remettre en grâce avec Dieu; qu'il est notre chef, et que nous sommes ses membres; que les membres doivent être unis au chef pour en recevoir le mouvement et la vie; ou, pour m'exprimer en d'autres termes, que les membres doivent être unis au chef souffrant pour être unis au chef glorieux. Tout ceci est la pure doctrine de saint Paul: *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (*Rom.*, VIII). Or, cette union si nécessaire entre Jésus-Christ et nous, peut-elle subsister, quand nous ne voulons participer en aucune sorte à son calice? ou, si nous voulons entrer en quelque participation de ses peines, le pouvons-nous mieux qu'en pratiquant les pénitences qui nous sont prescrites par son

Eglise, laquelle est son interprète et son organe ?

Ah ! mes frères, quand, selon le pieux usage des chrétiens, vous irez dans les derniers jours de ce carême vous prosterner aux pieds du crucifix et rendre vos hommages à votre Sauveur expirant au milieu des plus violentes douleurs, que lui direz-vous et que vous dira-t-il ? Quand, avec un respect et une piété apparente, vous appliquerez votre bouche sur ses sacrées plaies et que vous lui adresserez au même temps les paroles de l'Église : Nous nous humilions devant vous, Seigneur, et tout humilié que vous êtes vous-même, tout défiguré que vous paraissez à nos yeux, nous vous reconnaissons pour notre Dieu ; soyez mille fois béni et béni sur votre croix, parce que c'est par votre croix que vous avez sauvé le monde : *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia per crucem sanctam tuam redemisti mundum* (*Pros. Eccles.*); qu'aura-t-il alors à vous répondre ? ou, sans qu'il s'explique, que vous répondront ses plaies mêmes ? Quelle monstrueuse contradiction ! un chrétien au pied de la croix, l'embrassant comme le gage de son salut, et mettant en elle toute sa confiance ; et cependant, assez ennemi de la croix, je veux dire assez ennemi de tout ce qui mortifie les sens, pour n'avoir pas voulu, durant l'espace de quelques semaines, les captiver et leur interdire ce qu'ils demandaient contre le devoir et contre la loi ! Un chrétien au pied de la croix, mais sortant immédiatement, et sans nul intervalle, de ces parties de plaisir, de ces repas où le corps n'a manqué de rien, où il s'est accordé sans modération et sans réserve tout ce qui lui présentait une abondance également délicieuse et criminelle ! Enfin et en deux mots, un chrétien adorateur tout ensemble et profanateur de la croix ; quel assemblage, quelle alliance, disons mieux, quel sujet de condamnation!

Ce que je trouve de plus étrange, c'est que ce sont les plus grands pécheurs, c'est-à-dire ceux à qui le jeûne est plus nécessaire, qui se croient plus autorisés à s'en dispenser. Je le vois pratiquer dans le désert à des solitaires retirés du monde, et menant dans un corps mortel une vie angélique. Je le vois pratiquer dans le cloître à des religieux consacrés à Dieu dès leurs premières années, et ayant presque encore, dans un âge avancé, l'innocence de leur baptême. Je le vois pratiquer dans le siècle même à des personnes vertueuses engagées dans le parti de la piété, et fidèles à tous les exercices de la religion. Ainsi, ceux qui jeûnent le plus, ce sont ceux qui devraient jeûner le moins ; et ceux qui ne jeûnent jamais, ce sont ceux au contraire dont la vie devrait être un jeûne et une pénitence perpétuelle.

Maintenant donc et à ces jours de salut, convertissez-vous à moi, dit le Seigneur : *Nunc ergo, dicit Dominus, convertimini ad me.* C'est surtout, mes frères, la conversion du cœur que Dieu vous demande : *In toto corde vestro ;* mais aussi je ne me persuaderai jamais que le cœur est bien converti, si vous ne faites pas porter au corps la peine qui lui est due ; et, pour m'en tenir à mon sujet, je ne vous regarderai jamais comme de vrais pénitents, si vous n'êtes pas plus réguliers au jeûne. C'est pour cela même que Dieu ajoute par son prophète, convertissez-vous à moi. Par où ? Par le jeûne : *In jejunio* (*Joel*, II). Ah ! quand un homme est bien touché de Dieu, bien revenu à Dieu, alors ennemi de sa chair et animé d'une sainte haine contre elle, il ne demande qu'à l'assujettir, à la dompter, à la châtier ; c'est l'aimer que de la haïr de la sorte. Ne fait-on pas tous les jours à des malades les plus douloureuses incisions ? Ne leur applique-t-on pas le fer et le feu? Ne leur fait-on pas prendre les potions dont la nature a le plus d'horreur ? Ne leur retranche-t-on pas tous les autres aliments ; et ne les réduit-on pas quelquefois, par une diète de plusieurs semaines, dans la dernière faiblesse ? Se plaignent-ils de ceux qui les traitent, ce semble, avec tant de rigueur ? Pour sauver le corps, on ne compte presque pour rien les opérations les plus violentes, et l'on compte pour beaucoup un jeûne qui doit contribuer au salut de l'âme : *Convertimini ad me in jejunio.* Je pourrais vous dire que le jeûne n'est point, à beaucoup près, aussi pénible que votre esprit se le figure, et que si vous en vouliez faire l'épreuve, vous seriez bientôt détrompés là-dessus des fausses idées où vous aimez à vous entretenir. Mais sans examiner ce point, et quoi qu'il en soit, voulez-vous apprendre à soutenir constamment la pratique du jeûne, malgré toutes ses difficultés? ayez souvent trois choses devant les yeux : vos péchés, l'enfer et la mort. Pensez, dis-je, à la multitude et à la grièveté de vos péchés, et vous ne trouverez plus de pénitence trop sévère pour les expier. Pensez aux peines éternelles qui leur sont dues dans l'enfer, et vous vous estimerez heureux que Dieu change cette éternité malheureuse dans un jeûne qui passe si vite. Enfin, pensez à la mort, et, suivant l'avis de saint François de Sales, souvenez-vous que ce carême est peut-être le dernier temps que Dieu vous accorde; vous conclurez aisément que vous ne le devez donc pas perdre : *Convertimini ad me in jejunio et fletu et planctu.* Ajoutez au jeûne les sentiments intérieurs de l'âme, le regret, le repentir du passé. Ajoutez-y les œuvres extérieures de la piété chrétienne ; qu'on vous voie dans les prisons auprès des affligés, dans les hôpitaux auprès des malades, dans nos temples au pied des autels ; méditation des choses saintes, lecture des bons livres, fréquentation des sacrements ; point de luxe, d'habillements immodestes, de visites inutiles, de spectacles, d'assemblées de plaisir; autrement, ce serait dissiper d'une part ce que vous amassez de l'autre, et le premier jeûne que Dieu vous demande, dit saint Basile, c'est la sainteté des mœurs et le retranchement de tous les vices : *Quis scit si convertatur et ignoscat* (*Joel*, II) ? Qui sait si Dieu touche alors ne vous pardonnera pas ? Que dis-je? qui ne sait pas que Dieu vous

pardonnera, qu'il se laissera fléchir par le jeûne, qu'il arrêtera les coups de sa justice, pour vous faire ressentir les effets de sa miséricorde et en cette vie et en l'autre, où vous conduise, etc.

SERMON XXIII

POUR LE LUNDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE.

Sur le jugement dernier.

Cum venerit Filius hominis in majestate sua, tunc sedebit super sedem majestatis suæ, et congregabuntur ante eum omnes gentes.

Lorsque le Fils de l'homme viendra dans toute sa majesté, il s'assiéra sur son trône, et toutes les nations s'assembleront devant lui (*S. Matth.*, *ch.* XXV).

Quand viendra-t-il ce souverain juge? C'est, mes frères, ce que je ne puis vous dire, parce que je n'en sais rien, et qu'il y aurait même une espèce d'infidélité à le vouloir apprendre, après que le Fils de Dieu nous a si expressément marqué que ce doit être un secret connu seulement de son Père et de lui. Du moins y aurait-il une curiosité inutile à vouloir pénétrer ce mystère. Laissons-là toutes ces recherches, dit saint Augustin, et ne pensons qu'à bien vivre : *Curiositas abscedat, pietas succedat* (*August.*) ; car que nous importe, continue ce Père, quand Jésus-Christ viendra? vivons comme des gens persuadés qu'il doit venir un jour, et nous ne le craindrons point, lorsqu'il sera venu : *Quid ad te quando veniet? Sic vive quasi venturus sit, et non timebis cum venerit* (*Ibid.*).

Tout ce que je sais donc, et ce que je puis vous dire avec assurance, c'est qu'il viendra, ce juge des vivants et des morts ; que nous le verrons au milieu de la pompe qui le doit accompagner et que nous serons témoins de sa gloire. C'est une vérité fondamentale de notre foi, sur laquelle il ne nous est pas permis de former le moindre doute. Le Sauveur du monde s'en est expliqué dans les termes les plus précis et les plus clairs. Il ne s'est pas contenté de cela, il a confirmé cet article de notre créance par un jurement solennel : *Amen dico vobis* (*Marc.*, XIII) : je vous le dis en vérité, le ciel et la terre passeront : *Cœlum et terra transibunt ;* mais mes paroles subsisteront toujours, et tout ce que je vous ai prédit de mon dernier avénement s'accomplira : *Verba autem mea non transibunt* (*Ibid.*).

Mais, messieurs, comment viendra-t-il ce Fils de l'Homme, et pourquoi viendra-t-il? Comment viendra-t-il? Revêtu de tout l'éclat de sa puissance et armé du glaive de sa justice. Je trouve l'un et l'autre marqué dans les paroles de mon texte : *Cum venerit in majestate sua ;* quand il viendra dans toute sa majesté ; voilà sa puissance. *Tunc sedebit super sedem majestatis suæ ;* alors il s'assiéra sur son tribunal; voilà sa justice. Et pourquoi viendra-t-il avec cet appareil si majestueux et si terrible?

Pour vous dire sur cela ma pensée, il me semble que dans ce jugement public il viendra pour réparer deux scandales que les hommes ont injustement tirés de son premier avénement au monde. Ç'a été un avénement d'humiliation, et les hommes, dans ses humiliations, ont méprisé ce Dieu homme comme nous. Ç'a été un avénement de grâce, et les hommes ont abusé de sa miséricorde pour l'offenser avec plus d'impunité, ce Dieu si patient et si bon. Il y aura donc un jour où il se dédommagera, pour ainsi parler, des offenses et des mépris des hommes, en faisant paraître aux yeux de l'univers assemblé, 1° toute la grandeur de sa puissance; 2° toute la sévérité de sa justice. De là qu'apprendrons-nous? C'est à craindre dès maintenant et par avance, mais d'une crainte toute chrétienne, mais d'une crainte efficace et agissante, un juge, en premier lieu, souverainement puissant; en second lieu, souverainement juste. Ah! Seigneur, que ne suis-je assez heureux pour imprimer profondément dans les âmes cette crainte salutaire, qui est le commencement de la sagesse? J'ai besoin pour cela de votre grâce, et je la demande par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne puis vous donner, chrétiens, une plus sensible image de la puissance souveraine du maître que nous servons qu'en approchant, autant qu'il est possible, de vos yeux, et en vous traçant dans une vive peinture cette éclatante et dernière action où, rassemblé sous les ordres et en la présence de ce premier maître, l'univers entier viendra recevoir sa destinée et écouter son arrêt. Puissance universelle et sans bornes, puissance absolue et sans dépendance, puissance unique et sans égale ; mais par là même puissance supérieure à toutes les puissances du monde, où je trouve trois défauts essentiels. Car elles sont, en premier lieu, bornées dans leur étendue ; en second lieu, subordonnées dans leur pouvoir; en troisième lieu, balancées par d'autres puissances. Contentons-nous d'exposer la suite et les paroles de notre évangile, nous y trouverons de quoi nous faire sentir tout le poids de cette suprême grandeur que nous adorons, et dont nous avons les jugements à prévenir : *Cum venerit in majestate sua.*

C'est au Seigneur que toute puissance appartient. Puissance universelle et sans bornes, elle s'étend à tous les êtres visibles, et les tient tous dans une dépendance parfaite. C'est la main du Créateur qui les a tirés du néant, et c'est la main du Créateur qui dans un moment saura renverser l'ordre qu'il y a établi, les brouiller, les confondre ; et par le changement le plus général et le plus prompt, étonner et déconcerter toute la nature, dont il est l'auteur et l'appui.

Quelle noble et, tout ensemble, quelle affreuse idée d'un Dieu dans l'éclat de sa gloire! Il viendra, non plus s'ensevelir dans les ténèbres, ni demeurer dans l'oubli. Trop long temps obscur, et trop de fois méprisé, il fera enfin briller toute la splendeur que couvrait cette chair fragile dont il s'était revêtu : il réparera tous les outrages qu'il y aura reçus; il y fera servir toutes les créatures; et toutes les créatures soumises recevront l'impression

qu'il leur donnera : *Erunt signa in sole et luna et stellis, et in terris pressura gentium, præ confusione sonitus maris et fluctuum.* (*Luc.*, XXI). Je m'imagine déjà voir ce grand événement, et d'y être présent. La mer en courroux soulève ses flots, et fait entendre au loin ses mugissements ; les éléments dans le désordre ne gardent plus désormais la place qui leur avait été assignée : le soleil s'éclipse, la lune paraît teinte de sang, les étoiles se détachent du ciel, les plus fermes colonnes du firmament sont renversées, jusqu'à ce qu'un feu dévorant vienne consumer enfin les restes confus de ce vaste débris. L'homme même, l'homme armé pour sa propre ruine, venge le premier sur lui le Seigneur qu'il a offensé ; et les peuples, animés à s'entre-détruire les uns les autres, répandent partout l'horreur et portent avec la guerre la plus fatale désolation. *Surget gens contra gentem, et regnum adversus regnum; et terræ motus magni erunt, terroresque de cœlo* (*Ibid.*). Tels seront, faibles mortels, les miracles que produira le souffle du Tout-Puissant : il l'a voulu de la sorte ; et qui, rebelle au premier signe qu'il donnera de ses immuables décrets, osera un moment ou pourra même s'y opposer?

De là puissance absolue et indépendante. Il semble que le Seigneur par une révolution si générale veuille seulement nous disposer à de plus hautes merveilles. Cela pourrait suffire pour tenir les hommes dans la crainte et dans la soumission ; mais cela ne suffira pas pour manifester toute la gloire du Très-Haut : *Et mittet angelos suos* (*Marc.*, XIII). Il enverra ses anges, ses ministres fidèles que l'excellence de leur nature élève au-dessus de tous les êtres créés ; mais qu'une dépendance nécessaire soumet eux-mêmes essentiellement au premier être : *Angelos suos.* Ce serait trop qu'il daignât lui-même annoncer ses ordres ; maître qu'il est de la mort comme de la vie, s'il veut des quatre parties du monde faire paraître devant lui tout ce que le monde dans son immense étendue renferme, il fera seulement prononcer une parole. Une parole en son nom prononcée résonnera dans le creux des tombeaux, et réveillera des cendres inanimées. Insensible à tout, cette vile poussière sentira l'impression secrète du Dieu vivant : ces restes informes que tant de siècles ont ensevelis dans un oubli profond, inconnus et cachés aux hommes, sont toujours présents à cet œil qui perce jusque dans les ombres de la mort, et qui voit jusqu'aux choses qui ne sont point, comme si elles étaient. *Surgite;* levez-vous. C'est de la part de Dieu qui se fait porter sur les ailes des vents, et qui préside aux eaux : la mer ouvrira ses flots, et ne retiendra pas un moment les tristes dépouilles qu'elle avait englouties. C'est le Dieu de la terre qui l'a ordonné : la terre ouvrira son sein, et, par autant de miracles qu'il y a eu d'hommes sujets à la mort, toute la nature commencera à renaître ; tout rentrera dans l'état d'où il est sorti ; tout reprendra la place qu'il a perdue. Ce n'est point par le nombre des années que l'on conduira à bout cet ouvrage. Le Seigneur ne dépend ni des temps, ni des lieux ; un moment suffit, *in momento* (I *Cor.*, XV). Malgré la longue distance des régions les plus reculées, tout se rapprochera au premier son de la trompette, *in novissima tuba* (*Ibid.*). L'œil ne jette pas plus vite un regard, *in ictu oculi* (*Ibid.*). La foudre ne part pas de la nue avec plus de précipitation, *sicut fulgur exit ab Oriente* (*Matth.*, XXIV).

Je passe plus avant : puissance unique et sans égale. Tant de forces, tant d'hommes réunis, et une si prodigieuse multitude assemblée sans confusion, que sera-ce après tout devant l'infinie majesté de Dieu qu'un atome? Là, que deviendrez-vous, grandeurs humaines? Quels rangs tiendrez-vous, fausses divinités du siècle? Qui vous fera paraître, et qui vous distinguera dans la foule? Mais que dis-je! Plus de rangs, de dignités, de preséances : pauvre et riche, serviteur et maître, artisan et prince, tout sera confondu. Non, ce ne seront plus, ni des rois de la terre, ni de fameux conquérants, ni des savants orgueilleux, ni des grands du monde, ce seront des hommes ; seul titre qui leur restera, et qui les mettra tous avec tous les autres hommes dans un égal degré. Ce ne sera point pour reprendre leur première supériorité qu'ils sortiront de leurs tombeaux, mais pour être tous jugés ; et il n'y aura point à appeler de ce tribunal ; toute autre autorité sera révoquée, toute autre autorité pour jamais et tout à coup sera détruite : *Surgite et venite ad judicium.*

Le beau spectacle, de voir le maître du monde assis sur une nuée, et environné de lumière, régner seul, agir, commander ; et l'univers cependant attentif et soumis à toutes ses volontés, ne s'occuper que du soin de les exécuter ! *Tunc videbunt* (*Luc.*, XXI). Alors ils verront, ces hommes remplis de leur vaine grandeur, ils verront leur orgueil humilié, ils ne chercheront plus qu'à rentrer dans leur néant. *Tunc :* maintenant la passion les aveugle, le bruit les étourdit, le succès les enfle, le monde les charme ; mais ce sera à ce jour fatal qu'ils reconnaîtront enfin ce qu'ils n'ont point voulu reconnaître sur la terre ; qu'il n'y eut jamais qu'une souveraine puissance, dont ils dépendaient, et qu'ils avaient uniquement à craindre. Au premier rayon parti de ses yeux, ils seront troublés, effrayés, *turbabuntur* (*Sap.*, V). Ils seront saisis, consternés : *mirabuntur.* L'Ecriture sur cela use des expressions les plus vives ; ils sécheront de peur : *Arescentibus hominibus præ timore.* (*Luc.*, XXI). Et comme autrefois les Israélites dans l'effroi que leur causait la présence du Dieu des armées, et du premier législateur, au milieu des foudres et des éclairs, demandaient à Moyse que le Seigneur ne leur parlât point, parce qu'ils n'en pouvaient soutenir les approches : ainsi éblouis, investis, et comme accablés de cette grandeur dominante, ces hommes si grands eux-mêmes autrefois, découvrant toute leur faiblesse,

ne penseront qu'à se dérober à un spectacle aussi humiliant pour eux; ils invoqueront les montagnes, et ils souhaiteront mille fois d'être ensevelis sous leurs ruines : *Tunc incipient dicere montibus : Cadite super nos.* (*Luc.*, XXIII.) Ils souhaiteront, mais souhaits, vœux inutiles. Quel effort pourra les arracher des bras d'un Dieu vengeur, qui verra tout plier sous son empire et tout se soumettre à sa parole? Qui prendra contre lui leurs intérêts? Qui sera en état de les soutenir? Quel secours à implorer? Quel asile où se retirer?

D'autant plus sensiblement confondus, que ce Dieu vengeur sera ce même Dieu-Homme qu'ils ont méprisé dans l'obscurité de sa vie mortelle, et qu'il ne sera plus temps de réclamer et d'adorer dans l'éclat de sa vie glorieuse. Il viendra, dit saint Augustin, avec toute la splendeur de sa divinité, parce qu'il s'est caché sous le voile de notre humanité. Or s'il a pu, tout faible qu'il paraît sur la terre, renverser d'une parole ses ennemis, quand, la veille de sa passion, se voyant environné d'une troupe de soldats, il les fit tous tomber à ses pieds, en se présentant à eux, et en leur disant seulement : C'est moi, *Ego sum* (*Joan.*, XVIII). Que sera-ce, reprend saint Grégoire, quand, au milieu de toute la milice céleste, et dans la pompe de son triomphe, élevant la voix, mais une voix menaçante, une voix tonnante, il fera retentir cette même parole : *Ego sum;* c'est moi Oui, c'est moi-même; moi que vous avez outragé, moi que vous avez renoncé, moi que vous avez crucifié. *Ego sum.* Quel coup de foudre! Quel anathème! Ah! craignons-donc, mes frères, et craignons tous : car sous des noms, ce semble, empruntés, de qui vous ai-je parlé que de vous-mêmes et de ce qui vous attend? Ces ennemis du Seigneur, n'est-ce pas vous, pécheurs qui m'écoutez? Aveugles mondains, quels soins inquiets vous agitent, et sous quels maîtres vous voit-on trembler? Combien de retraites peuvent vous dérober à leurs mains et vous mettre à couvert de leurs traits? Combien de vastes contrées où leurs lois sont sans vigueur et leurs ministres sans action? A peine élevés d'un degré au-dessus de vos têtes, à combien de maîtres eux-mêmes ont-ils à répondre? Ou qui d'entre eux au moins se peut flatter de n'être pas autant sujet que vous au premier maître qui domine dans le ciel, et d'où est émanée toute autorité?

Je ne viens point au reste lever vos craintes, mais je voudrais en changer l'objet. La crainte est salutaire, mais c'est la crainte du Seigneur. Non pas que je doive encore, ni que je prétende vous inspirer un esprit d'indépendance si contraire à l'humilité chrétienne et si opposé à l'ordre établi de Dieu, il y a parmi les hommes des qualités à honorer, des dignités à respecter; chacun a ses droits, et les violer, c'est aller, dit le Saint-Esprit contre les règles de la divine Providence; mais en cela même aussi il y a des mesures à observer; et c'est un esclavage également honteux et pernicieux de s'asservir à une puissance humaine que le temps finit, tandis qu'on refuse à une puissance divine, à une puissance éternelle l'obéissance qui lui est due.

Qui donc, mes frères, devez-vous craindre? Jésus-Christ nous l'a appris et je puis employer ici le même serment que lui : *Ita dico vobis* (*Luc*, XII); je vous dis en vérité : Prenez garde d'attirer contre vous celui qui après avoir pareillement créé le corps et l'âme, peut perdre l'âme avec le corps et du même coup donner la mort à tout l'homme : Craignez-le : *Hunc timete.* Dans l'une et dans l'autre vie son empire est partout égal, et s'il vous épargne en ce monde, il saura bien ailleurs vous retrouver et vous faire sentir la force de son bras : *Hunc timete.* Le passé ne vous l'a déjà que trop fait connaître : je dis tant de sceptres brisés, tant de trônes renversés, de feux allumés, de foudres lancées, les villes embrasées, les royaumes abîmés, les nations éteintes; mais que l'avenir doit bien répondre au passé! Heureux, si ces vérités utilement méditées servent à réprimer les emportements de votre passion et à vous retenir dans le devoir : *Ita dico vobis, hunc timete.* N'attendons pas ces frayeurs stériles que cause le mal déjà présent et désormais inévitable. Ce sont celles des réprouvés, elles tourmentent et elles ne guérissent pas; mais voici le temps dont nous pouvons profiter, et voici même les sentiments qui nous doivent occuper. Y ai-je jamais bien pensé? le Dieu que j'offense, c'est ce Dieu qui frappe les grands comme les petits; ce Dieu qui parle, et les rois à ses pieds viennent déposer leurs couronnes et ramper dans la poussière; qui ordonne, et toutes les nations viennent fondre devant lui et écouter sa loi; qui menace, et le monde ébranlé sur ses deux pôles est prêt à retomber dans son premier chaos.

Il voit, mais surtout à ce temps qu'il m'annonce, il verra comme réduite à un point devant ses yeux cette innombrable variété d'êtres sensibles et insensibles, d'hommes; et autant qu'il en a passé avant moi, dans une si longue révolution d'années, autant qu'il en doit venir après moi dans un cours marqué de siècles, autant que la terre en contient avec moi dans la spacieuse étendue; mais dans ce point à peine divisible au milieu de toute la nature, que serai-je, moi, qui suis déjà devant l'Immortel, devant le Dieu fort? Si je l'avais une fois aperçu dans ce pompeux mais ce terrible appareil du roi de gloire; plus troublé que Moïse sur la montagne, plus interdit que les apôtres sur le Thabor, prosterné et comme anéanti en sa présence, je n'aurais pas, pour lui répondre, une parole à prononcer. Cependant il ne peut rien devenir dans la suite des temps qu'il ne soit déjà; et cette grandeur future qui doit tant causer de confusion et d'alarmes, c'est cette même grandeur que je vois par avance au-dessus de moi et qui peut sur moi tout à coup s'appesantir et m'accabler : je n'aurais donc point alors de sentiments que je ne doive pren-

dre dès l'heure présente : *Ita dico vobis, hunc timete.*

Frivoles intrigues du siècle, cessez désormais d'altérer le repos de mon cœur : c'est trop vous écouter, timides précautions qu'inspire la chair ; je n'ai qu'un Dieu à servir et je n'ai proprement que lui à craindre. Autant qu'une sagesse infinie lui découvre mon péché avec toute l'horreur qui l'accompagne, autant et sans différer est-il en pouvoir de le punir. Si j'ai à travailler dans la vie, ce ne doit être que pour l'apaiser et pour me le rendre favorable. Je ne reconnais plus de de vraie disgrâce que sa haine ; et ce qui me confirme dans ces pensées, ce n'est pas seulement la grandeur de sa puissance, mais encore la sévérité de sa justice ; nous l'allons voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quand les Pères examinent pourquoi Dieu fera paraître tous les hommes devant son tribunal et au jugement universel, après les avoir déjà tous jugés au moment de la mort et dans le jugement particulier, ils en donnent cette raison, à laquelle je m'arrête, savoir, que Dieu veut faire éclater sa justice aux yeux du monde entier et, dans cette action juridique et authentique, la relever et lui rendre toute la gloire qui lui est due. Il y a un temps, c'est celui de la vie présente, où elle paraît liée et comme suspendue, cette justice si rigoureuse, et les libertins tirent de là même ou une occasion de péché en présumant de la divine miséricorde et en se flattant d'une impunité prétendue, ou un sujet d'irréligion en se persuadant, à la vue de tant de crimes que Dieu supporte, qu'il n'y a point de Providence qui domine là-haut sur nos têtes, et de juge souverain qui veille au bon ordre et au gouvernement du monde. Il faut donc qu'après le premier avénement de Jésus-Christ, qui fut un avénement de grâce, il y en ait un autre qui soit un avénement de justice, et d'une justice publique, où les pécheurs soient confondus et où Dieu, par une nouvelle mais dernière condamnation, confirme solennellement les arrêts qu'il aura portés contre eux. Il faut que l'univers en connaisse toute la droiture et toute la sévérité. De là, en premier lieu, la manifestation des consciences. De là, en second lieu, ce courroux formidable du juge à l'aspect de tant d'abominations. De là, en troisième lieu, cette sentence commune qu'il prononcera contre les réprouvés et qui mettra en quelque sorte le comble à leur désespoir : voilà, mes frères, ce qu'il faut écouter.

Manifestation des consciences, je me sers sur cela d'abord d'une compaison que je tire de l'Ecriture. Le roi Ezéchias attaqué d'une maladie mortelle, qui l'avait réduit à la dernière extrémité, disait à Dieu : Seigneur, ma vie est comme une tente qu'on plie déjà pour l'emporter : *Generatio mea convoluta est a me quasi tabernaculum* (*Isaie*, XXXVIII). Remarquez cette expression, *convoluta est*, elle est pliée. Tel est l'état présent de nos consciences ; elles sont maintenant comme renfermées, comme enveloppées dans elles-mêmes ; ce sont des ténèbres impénétrables aux yeux des hommes. Là demeurent cachés, comme autant de monstres, les péchés les plus honteux, des péchés presqu'infinis par leur nombre, des péchés de toutes les espèces, péchés de l'esprit, péchés du cœur, péchés des sens. Il n'y a que l'œil de Dieu qui puisse percer dans cet affreux chaos ; mais tout autre que Dieu n'y découvre rien, n'y voit rien : *Convoluta est.* Ainsi, quand une tente, disons mieux, quand une tenture, qui servait à faire une tente, est pliée, on n'y aperçoit, on n'y distingue ni figures, ni personnages. On ne sait si c'est un paysage agréable, ou de sanglantes batailles qui y sont dépeintes, *convoluta est ;* mais au moment qu'on vient à la déplier, tout se développe, tout se montre tel qu'il est. Les personnages, les figures paraissent, ou dans toute leur beauté, ou dans toute leur difformité. Les impressions qu'ils font sur les spectateurs sont différentes, selon la diversité des sujets qui s'y trouvent représentés.

Or, ce sera là comme le premier acte de cette justice générale que Dieu exercera à la fin des temps. Ces consciences jusque-là couvertes et voilées, seront tout à coup exposées au grand jour ; ces consciences resserrées, concentrées, fermées par tant de plis et replis, seront tout à coup étalées à la face du ciel et de la terre. On verra, dit saint Ambroise, profondément gravés et comme en caractères désormais ineffaçables, tous les désordres d'une vie criminelle. On ne les y verra pas seulement en commun, ajoute saint Basile, mais en détail et jusqu'aux moindres circonstances et jusqu'aux plus légères traces. C'est la menace que Dieu tant de fois nous a faite et en des termes si forts : *Ostendam gentibus nuditatem tuam et regnis ignominiam tuam* (*Nahum.*, V). Je ferai voir, dit le Seigneur, aux royaumes, aux nations entières l'ignominie de votre péché : *Ostendam.* Je leur ferai voir tous les déguisements d'une vertu hypocrite, qui sous le manteau de la piété, cachait les plus sacriléges profanations et tous les excès où peut porter un cœur corrompu : *Ostendam.* Je leur ferai voir tous les débordements d'une passion déréglée que rien n'a pu arrêter. Ils verront tous les pas qu'elle vous a fait faire, tous les mesures qu'elle vous a fait prendre, toutes les injustices qu'elle vous a fait commettre, toutes les intrigues, tous les engagements qu'elle vous a fait former, combien de dépits, de jalousies, d'animosités, de haines, de ressentiments elle a fait naître dans votre âme ; combien de lois elle vous a fait violer, enfin dans quelles habitudes elle vous a plongé : *Ostendam.* Retracez-vous à vous-même le souvenir de ce qu'il y a eu jusqu'à présent dans votre conduite de plus secret ; de ce qui vous a causé tant d'alarmes, quand vous avez eu quelque sujet de craindre qu'il ne fût connu ; de ce qui vous couvre de confusion toutes les fois que vous y pensez seulement vous-même ; de ce que vous voudriez abîmer dans des ténèbres éternelles ; de ces

malignes intentions, en affectant au dehors la droiture la plus sincère, de ces noires fourberies, de ces lâches trahisons, de ces piéges que vous avez tendus à l'innocence, pour l'opprimer et pour profiter de ses dépouilles, de ces fougues insensées d'un amour impur et de ces emportements dans le plaisir et dans le plaisir le plus infâme, malgré la pudeur naturelle du sexe, malgré la sainteté du caractère. Vous n'avez qu'à écouter votre conscience; vous savez ce qu'elle vous reproche, ce qu'elle vous présente sans cesse et sous des images si odieuses. Vous le savez, je le sais comme vous, mais je ne me contenterai pas de le savoir : *Ostendam*, je le publierai et je le publierai de sorte que de tout ce qu'il y aura eu d'hommes avant vous avec vous, après vous, pas un ne l'ignorera; vous serez l'opprobre de l'univers : *Ostendam gentibus nuditatem tuam et regnis ignominiam tuam.*

J'ose dire, après tout, chrétiens, que ce serait encore peu si cette justice si sévère ne nous donnait à soutenir que les yeux des hommes et leurs mépris; mais qui soutiendra ce courroux redoutable qu'elle allumera dans le cœur de Dieu contre des criminels qui ne seront plus pour lui que des sujets d'horreur? C'était la question que faisait le prophète et que je vous fais à vous-mêmes, mes frères : *Ante faciem indignationis ejus quis stabit* (*Nahum.*, I)? Pesez bien toutes ces paroles; cette colère d'un Dieu offensé, d'un Dieu tonnant et foudroyant, il la faudra voir de près : *Ante faciem.* Quand on est éloigné du prince, sa colère, toute violente qu'elle est, ne fait pas sur le cœur d'un sujet rebelle les mêmes effets que lorsqu'il faut paraître en sa présence et se montrer devant lui, un regard de ses yeux atterre et jette la frayeur dans l'âme; on est interdit, saisi, consterné : *Ante faciem indignationis ejus.*

Ce sera une colère pleine de fiel et d'indignation. Rien de plus vif que le ressentiment d'un ami contre un ami perfide qui l'a vendu, d'un père contre un fils dénaturé qui l'a trahi, d'un époux contre une épouse infidèle qui l'a deshonoré. Plus les nœuds ont été chers, plus la liaison était étroite et plus la haine est profonde et amère Quels reproches de la part de ce Dieu Sauveur quand il nous présentera sa croix, cette croix si douloureuse pour lui, si salutaire pour nous et dont nous aurons anéanti le prix; quand il nous découvrira ses plaies, qu'il nous demandera compte de son sang; à nous, mes frères, à nous, dis-je, en particulier, à nous chrétiens, spécialement choisis et, pour parler avec saint Paul, spécialement rachetés, quoique tous aient eu part à cette rédemption universelle et surabondante? Avec quel dédain regardera-t-il des pécheurs dont le salut lui a tant coûté, qu'il destinait au plus noble héritage et à qui il réservait toutes ses richesses, mais que le péché aura dégradés, pour ainsi dire, et avilis à ses yeux? Il les renoncera de même qu'ils l'ont renoncé; il les méprisera de même qu'ils l'ont méprisé; il les oubliera comme ils l'ont oublié. Que dis-je? il s'en souviendra, mais ce souvenir ne servira qu'à l'enflammer davantage contre eux, à l'aigrir et à l'irriter : *Ante faciem indignationis ejus quis stabit?*

C'est donc là que l'Écriture nous le peint sous la figure d'un lion qui rugit et qui, par ses rugissements, fait tout frémir autour de lui; d'un ennemi qui insulte à son ennemi terrassé et qui goûte, en lui insultant, tout le plaisir de la vengeance; d'un conquérant qui porte partout le feu et qui fait tout tomber sous ses coups. Ah! quel changement! et où est ce Dieu de bonté qui répandait ses dons avec tant de profusion? où est ce Dieu de patience qui attendait des années entières, et qui faisait même tant d'avances pour ramener une âme égarée et pour la sauver? où est ce Dieu de toute consolation qui s'insinuait dans les cœurs ou qui tâchait au moins de s'y insinuer avec tant de douceur? Hommes rebelles, c'est vous qui l'avez changé, c'est votre malice, ou plutôt il est toujours tel qu'il a été. Car ce Dieu si bon autrefois pour vous, c'était au même temps un Dieu juste, mais sa bonté l'emportait sur sa justice; et ce Dieu si juste présentement et si sévère, c'est toujours un Dieu souverainement bon, mais sa justice l'emporte sur sa bonté, parce que vous l'avez lassée, fatiguée, rebutée, cette bonté qui vous prévenait, qui vous appelait, qui vous cherchait, qui vous supportait. Il l'exercera envers d'autres. Voyez cette troupe d'élus qu'il rassemble dans son sein et dont vous enviez maintenant le sort, c'est sur eux qu'il fait éclater sa miséricorde tout entière; et il verserait encore sur vous-mêmes ses dons les plus précieux, si vous n'en aviez pas tari toutes les sources. Plus pour vous de sa part que des anathèmes, plus qu'une sentence de condamnation et sans appel; sa justice la dictera, sa bouche la prononcera, l'univers l'entendra, l'enfer et ses ministres l'exécuteront et vous en sentirez éternellement les effets. Écoutez-la, chrétiens; écoutez-la bien; écoutez-la tous, puisque vous y êtes également intéressés; écoutez-la et la méditez souvent et avec fruit, tandis qu'elle peut encore servir à la réformation de vos mœurs et à votre salut. Autrement à quoi servira-t-elle? A votre ruine, à votre désespoir.

Ce sera une sentence de séparation; je dis de séparation avec Dieu : *Discedite a me* (*Matt.*, XXV); retirez-vous de moi. De vous, Seigneur! de vous, notre unique fin, de vous le principe de notre être et le centre de notre repos, de vous le seul objet maintenant de tous nos desirs, de vous notre Dieu! Oui, de moi, *a me*. Vous vous êtes égarés de cette fin où je vous appelais; vous avez abandonné ce créateur qui vous avait formé; vous avez sacrifié à des intérêts périssables, à de sales plaisirs, cette souveraine béatitude qu'il vous destinait; vous avez porté ailleurs vos vœux, vous avez présenté à d'autres divinités votre encens; cherchez-les ces faux dieux et implorez leur assistance. Pour moi, je ne suis plus à vous et vous n'êtes plus à moi. Retirez-vous : *Discedite.*

Ce sera une sentence de malédiction : *Maledicti*, maudits. La source de tout bien, c'est la bénédiction de Dieu ; donc la source de tout mal, c'est la malédiction de Dieu. *Maledicti;* maudits de mon Père, qui vous réprouve ; maudits de moi-même, à qui mon Père a remis toute sa puissance pour vous juger; maudits de tous les hommes, soit justes, soit pécheurs, de toutes les créatures, qui crient vengeance contre vous.

Ce sera une sentence entière et consommée. Dans le premier jugement, les coups de Dieu ne sont tombés que sur l'âme. L'âme seule a reçu son arrêt ; mais à ce dernier jugement, le corps et l'âme, tout l'homme à la fois sera condamné. *In ignem*, au feu, malheureuses victimes que j'ai rassemblées et que je veux immoler à ma justice : *In ignem*, au feu et au même feu qui, dès le commencement du monde, fait le tourment des démons : *Qui paratus est diabolo et angelis ejus.* Portez dans des flammes dévorantes cette chair dont vous avez été idolâtres; cette chair que vous avez tant flattée, si délicatement nourrie, si magnifiquement et si malignement parée ; cette chair qui a corrompu l'esprit, et dont l'esprit a suivi les cupidités les plus grossières. Portez-le avec vous ce corps de péché. Il a eu part au crime, qu'il ait part au châtiment.

Ce sera une sentence irrévocable. Allez au feu et au feu éternel : *æternum.* Quoi! Seigneur, vous perdre pour toujours? Vous serez toujours indignes de moi et pour me posséder il faut l'avoir mérité. Mais, Seigneur, la plus criminelle vie a été au moins si courte, et pour une vie si courte une éternité de peines? Il n'a pas tenu à vous qu'elle n'ait été plus longue, qu'elle n'ait été éternelle, et eût-elle éternellement duré, vous m'eussiez éternellement offensé. D'ailleurs, je vous en avais averti, vous le saviez ; l'éternité n'aura rien de si rigoureux pour vous à quoi vous ne vous soyez volontairement exposés.

Mais ces hommes que vous condamnez, ô souverain auteur de la nature, n'est-ce pas votre ouvrage? n'est-ce pas à votre image que vous les avez formés? ne sont-ce pas vos enfants? C'est pour cela même que je les abandonne; c'est parce qu'ils l'ont eux-mêmes défiguré, profané, cet ouvrage qui m'était si précieux et que je ne le retrouve plus tel qu'il est sorti de mes mains; c'est parce qu'ils l'ont eux-mêmes effacée cette image qui leur donnait une distinction si glorieuse et à quoi je pouvais les reconnaître; c'est parce que, d'enfants qu'ils étaient, ils sont devenus des rebelles, des ennemis, des parricides. Mais, ô Dieu de bonté, leurs pleurs, leurs gémissements, leurs vœux, la confusion dont ils sont couverts, la douleur qui les presse, l'effroi qui les saisit, la désolation, l'accablement où ils sont, tout cela n'a-t-il plus de quoi vous toucher? Regrets inutiles, ce n'est point le cœur qui agit, ou ce n'est point par la grâce qu'il agit; c'est par une crainte servile et intéressée, c'est par une dure nécessité. Ils se sont endurcis contre moi, et moi je me suis endurci contre eux. Achevez donc, juge tout-puissant et ne frappez pas à demi; si vous ne voulez pas les sauver, anéantissez-les, c'est le dernier espoir qui leur reste. Non, je les ai faits pour ma gloire, pour la gloire, dis-je, ou de ma miséricorde ou de ma justice. Ils ont méprisé l'une, ils glorifieront éternellement l'autre.

Ce sera une sentence efficace, point de suspension, point de délai; vouloir et faire, ce n'est en Dieu qu'une même chose. Au moment qu'il dit : Que la lumière paraisse, la lumière parut; et au moment qu'il dira : Allez au feu, l'enfer s'ouvrira sous leurs pieds pour les engloutir. Ah! chrétiens, avez-vous jamais bien compris ces dernières paroles, par où l'Evangile conclut le récit de ce jugement formidable? y avez-vous jamais bien pensé? *Ibunt hi in supplicium æternum* (*Matth.*, XXV). Ils iront dans les supplices éternels ; ils tomberont dans ces abîmes profonds, au milieu de ces brasiers ardents d'où ils ne sortiront jamais. L'affreux moment, où Jésus-Christ tout à coup disparaîtra à leurs yeux, et où une main invisible les repoussera, les précipitera dans l'enfer; tandis que les bienheureux, sur leur tête et à leur vue, entreront dans le ciel! *Justi autem in vitam æternam* (*Ibid.*). Quels transports, quelle fureur! c'est ce qu'on ne peut connaître qu'en l'éprouvant, et fasse le Ciel que vous n'en veniez jamais à une si funeste épreuve!

La conclusion, mes frères, c'est toujours la même : de craindre Dieu. Imprimez-la, Seigneur, gravez-la profondément dans mon âme, cette crainte salutaire, qu'elle pénètre tous les membres de mon corps, mes os, ma chair : *Confige timore tuo carnes meas* (*Psal.* CXVIII). Si je demande à craindre davantage vos jugements, ô mon Dieu, c'est parce que j'ai commencé à les craindre, et que je comprends combien il est important de les craindre toujours : *A judiciis enim tuis timui* (*Ibid.*) Saint Jérôme croyait toujours entendre le son de cette trompette qui appellera les vivants et les morts. Que cette même crainte, que cette crainte chrétienne me soit partout présente ; au milieu du monde, dans le maniement des affaires, dans les conversations, dans toutes les occurrences de la vie. Que rien ne me la puisse arracher, ni passions, ni intérêts, ni plaisirs, ni autorité des grands, ni importunité des petits, ni exemples, ni respect humain, ni tentations, ni occasions : *Confige timore tuo carnes meas.* Que ce ne soit pas une crainte désespérante, mais vive, mais courageuse, mais agissante. C'est ainsi, mon Dieu, que je demande à craindre vos arrêts, pour me disposer à recevoir vos bénédictions, et à vous aimer dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, etc.

SERMON XXIV.

POUR LE MARDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE.

Sur la sainteté chrétienne.

Cum intrasset Jerosolymam, commota est universa civitas, dicens : Quis est hic?

Jésus-Christ étant entré dans Jérusalem, toute la ville fut en mouvement, disant : Qui est celui-ci (*S. Matt*, *ch.* XXI).

Ils le devaient bien connaître par eux-mêmes cet Homme-Dieu, ses œuvres parlaient assez; et tant de miracles faits à leurs yeux, et dont ils avaient été témoins, ne leur permettaient pas de douter qu'il ne fût le Messie promis du ciel, et envoyé pour le salut du monde. Mais au contraire, à juger par nos actions de ce que nous sommes, et quel caractère nous portons : *Quis est hic?* dirait-on, mes frères, que nous sommes chrétiens; et, si nous en avons le nom, en avons-nous la sainteté? Cependant, que sert un nom, pour saint qu'il soit, si nous le démentons, si nous le profanons dans la pratique; et au lieu de nous justifier devant Dieu, n'est-ce pas alors un titre de condamnation? Il est donc important de nous apprendre en quoi consiste la sainteté du christianisme; cette sainteté à laquelle nous sommes tous appelés comme disciples de Jésus-Christ, cette sainteté essentielle et nécessaire dans tous les états. Mais parce que nous nous décourageons aisément à la vue des difficultés, il faut en même temps soutenir votre faiblesse, et en vous montrant vos devoirs, vous animer à les remplir par la récompense que Dieu y a attachée. En deux mots, mes frères, ce que Dieu attend d'un chrétien, ce sera la première partie; ce qu'un chrétien doit attendre de Dieu, ce sera la seconde partie. L'une et l'autre vont faire le sujet et le partage de ce discours, après que nous aurons salué Marie, en lui disant : *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je trouve que nous tombons communément en deux grands défauts touchant l'usage de la foi; ou bien on se contente d'une certaine foi spéculative, qui consiste en des connaissances vagues et générales, mais qui ne descend jamais aux obligations que la religion nous impose, et dont nous ne voulons pas être instruits; ou si nous nous appliquons à les connaître, ces devoirs essentiels, notre esprit devient alors ingénieux à imaginer des prétextes, et à trouver de fausses subtilités pour nous en décharger et pour les rejeter sur les autres. Je m'explique, parce que la chose est importante, et que ces deux points renferment une morale très-utile, et en même temps très-nécessaire pour la réformation de nos mœurs.

Nous savons assez quelle est l'excellence de la religion que nous professons; nous savons que les prophéties et les miracles ont rendu des témoignages incontestables aux saintes vérités qu'on nous annonce. Nous admirons les grands et les profonds mystères qui nous ont été révélés, l'existence d'un premier être et ses divins attributs, une puissance qui a tout créé et qui soutient tout, qui conserve tout, une Providence qui a toujours les yeux ouverts sur nous, et qui nous gouverne, qui nous conduit avec efficace et avec douceur; un Dieu-Homme, un Dieu sauveur et sanctificateur des âmes. Quand nous lisons l'Evangile, nous y trouvons un ordre, une convenance, une droiture, une sagesse, une grandeur, une sainteté qui nous inspire du respect et de la vénération; nous nous en expliquons quelquefois dans les plus beaux termes et les plus choisis. Expressions magnifiques, mais sans conséquences; car dès qu'il en faut venir des principes à la pratique, et apprendre de là nos devoirs, l'obligation du jeûne, de la pénitence, de l'aumône, du pardon des injures, de la prière et les autres, nous craignons d'entrer dans un pareil éclaircissement, tout nécessaire qu'il est, et nous demeurons dans une ignorance, en cela d'autant plus criminelle qu'elle est volontaire.

Que si néanmoins nous ne pouvons ignorer les devoirs du christianisme et nous les cacher à nous-mêmes, nous donnons alors dans une seconde illusion plus subtile encore et plus dangereuse. Nous convenons de l'obligation à l'égard des autres états, mais nous nous persuadons qu'elle perd toute sa force par rapport à nous et qu'elle ne nous regarde pas. Nous sommes éloquents à exagérer les dangers de notre condition, les obstacles qui s'y rencontrent, ses engagements prétendus et directement opposés à ce que la sainteté chrétienne demande de nous. On raisonne là-dessus à son gré et d'une manière spécieuse. Telle et telle chose, dit un homme du monde, sont bonnes pour les religieux, c'est là le caractère qui les distingue, c'est leur profession; ils ne sont point chargés de mille affaires qui nous occupent, ils n'ont point les embarras d'un bien qu'il faut faire valoir, et d'une famille qu'il faut entretenir; ils sont à eux, et ils n'ont qu'à servir Dieu; mais nous, au milieu du siècle, dans les distractions continuelles que nous donnent une charge, un négoce, une maison, des compagnies qu'il faut recevoir, certaines assemblées où le torrent nous entraîne, et où nous devons nous-mêmes nous trouver par bienséance, que pouvons-nous faire? Avons-nous le loisir et les moyens de vaquer aux exercices de piété? et ne sera-ce pas assez pour nous, si nous pouvons un jour toucher la miséricorde de Dieu et la fléchir en notre faveur? Or, écoutez, chrétiens du monde, faux chrétiens, ce que j'ai maintenant à vous dire, c'est à vous que je parle dans ce discours, et je veux aujourd'hui vous détromper de vos erreurs, et vous faire voir à quoi vous engage la qualité que vous portez.

Je prétends d'abord que cette qualité si sainte par elle-même, ne demande pas seulement une foi de spéculation, mais une foi de pratique, c'est-à-dire, une foi agissante, une foi réduite en œuvres; sans cela votre foi, dit l'apôtre saint Jacques, n'est qu'une foi morte, et une foi morte est inutile pour le salut : *Fides sine operibus mortua est* (*Jac.*

II, 20, 26). En effet, le dessein de Dieu en nous donnant la foi n'a pas été précisément d'éclairer l'esprit, mais, en l'éclairant, de toucher le cœur, et, en touchant le cœur, de nous exciter à accomplir tout ce que notre vocation nous impose. La foi est comme un flambeau qui doit nous conduire; que sert le flambeau, si nous ne voulons pas marcher dans la voie qui nous est tracée ?

Aussi, prenez bien garde que dans la loi évangélique, outre les mystères qu'on nous propose à croire, on nous prescrit une morale à suivre. Si la foi nous enseigne qu'il y a un souverain maître, de qui nous dépendons tous, elle nous apprend au même temps à lui rendre le culte qui lui est dû, et à l'honorer par l'observation de ses commandements. Si la foi nous enseigne qu'il y a une éternité malheureuse, un enfer à craindre, elle nous apprend au même temps à l'éviter par la fuite du péché, et elle nous fait le dénombrement des péchés dont nous avons à nous préserver. Si la foi nous enseigne qu'il y a une éternité bienheureuse, une gloire immortelle qui nous est destinée, et où nous sommes appelés, elle nous apprend au même temps à la mériter par l'exercice des vertus ; et ces vertus, elle nous les marque en détail : l'amour de Dieu, la charité du prochain, le mépris et le détachement des biens sensibles, l'humilité, la mortification des sens, la patience dans les maux, la conformité aux ordres de Dieu, la ferveur dans l'oraison, dans la fréquentation des sacrements ; en un mot, tout ce qui est contenu dans les maximes de Jésus-Christ. Si la foi nous enseigne qu'il y a un rédempteur des hommes, qu'il a vécu parmi nous, et qu'il est mort pour nous, elle nous apprend au même temps à l'imiter comme notre modèle, à condamner ce qu'il a condamné, à estimer ce qu'il a estimé ; à régler la conduite de notre vie sur toutes ses actions. Les points de morale ne sont pas moins essentiels que les points de pure créance; agissez et ne croyez pas, tout ce que vous faites n'est devant Dieu de nulle valeur; mais aussi croyez et n'agissez pas, votre foi même, bien loin de vous justifier, est un témoignage contre vous.

En vain donc, répond saint Jacques, vous me dites que vous avez la foi et que vous êtes chrétien, si vous voulez m'en convaincre, ne vous contentez pas de le dire, mais montrez-le moi par vos œuvres : *Ostende mihi fidem tuam* (*Jac.*, II). Quand je vous verrai faire une étude sérieuse de tous les articles de la loi, pour savoir à quoi elle vous oblige et pour l'observer exactement, pleinement, constamment, alors je dirai que vous êtes chrétien. Quand je vous verrai vous-même vous interdire tout ce que la foi vous défend, renoncer au jeu, aux spectacles, aux plaisirs criminels, combattre vos passions, corriger vos mauvaises habitudes, veiller sur tous les mouvements, sur tous les désirs de votre cœur, pour ne lui rien permettre qui blesse sa conscience, et qui ne soit pas dans l'ordre, alors je dirai que vous êtes chrétien. Quand je vous verrai assidu dans nos églises, modeste et dévot durant le sacrifice de nos autels, attentif à la parole divine, adonné à la lecture des bons livres et à la méditation des choses saintes, retenu dans vos discours, équitable et droit dans vos entreprises, laborieux dans votre emploi, et vous y appliquant pour Dieu et selon Dieu, aimant la retraite, souffrant avec soumission, soulageant les pauvres, faisant tout le bien qui dépend de vous, alors je dirai que vous êtes chrétien : *Ostende mihi fidem tuam.* Mais quand au contraire je vous vois oisif et négligent, ignorant quelquefois les plus essentielles obligations, et ne voulant pas vous en instruire, je dis que votre foi n'est qu'un vain nom, qu'un fantôme spécieux, et qui n'a rien de solide; que c'est, pour parler toujours avec le même apôtre, un corps sans âme et sans vie : *Sicut enim corpus sine spiritu mortuum est, ita et fides sine operibus mortua est.*

Mais dans le monde devons-nous avoir les vertus du cloître? sommes-nous des religieux? Non, mes frères; mais vous êtes, ou vous devez être des chrétiens. Or, il y a une perfection commune et propre de tous les chrétiens, comme il y a une perfection particulière et propre des religieux. Si je vous demandais toute la perfection religieuse, je passerais les bornes, et vous auriez raison de vous plaindre que je veux vous porter trop loin ; mais lorsque vous rejetez aussi sur les religieux toute la perfection chrétienne, et que vous n'en voulez rien retenir pour vous, j'ai sujet de vous reprocher que vous démentez votre foi, et que vous n'allez pas où Dieu vous appelle. Je trouve tant de gens dans le monde qui se prévalent de cette différence du séculier et du religieux, et ne l'entendent pas à beaucoup près comme elle doit être entendue, que j'ai cru devoir éclaircir cette matière, et vous en dire mes pensées, ou plutôt rapporter celle des pères et des maîtres de la morale, sur le témoignage desquels je vais parler.

Je distingue donc deux sortes de devoirs dans le christianisme. Il y a des devoirs qui regardent seulement les religieux, et qui ne conviennent point au reste des chrétiens. Religieux, vous vous dépouillez par le vœu de pauvreté de tous les biens de fortune, vous vous engagez à vivre dans le célibat par le vœu de chasteté, et, par le vœu d'obéissance, vous soumettez pour Dieu votre volonté à la volonté d'un homme, suivant la forme et la règle de la religion que vous avez embrassée : ce n'est point là l'état du séculier. Mais il y a d'autres devoirs qui concernent également et les religieux en particulier et tous les chrétiens en général ; et c'est en cela qu'est renfermée, je ne dis pas la sainteté religieuse, mais la sainteté chrétienne, qui est celle du séculier comme des autres.

Ainsi, par exemple, la foi, l'espérance, la charité, l'amour des ennemis, la douceur, le renoncement à soi-même, le dégagement du cœur, la mortification de l'esprit, la continence, selon l'état et la situation où l'on est, la patience dans les afflictions, la fuite du

monde, de ce monde profane et corrompu, contre lequel Jésus-Christ a lancé tant d'anathèmes, de ses pompes et de ses fausses grandeurs et de ses divertissements; l'abstinence, les œuvres de miséricorde; tout cela et bien d'autres points sont autant pour vous, mes frères, que pour moi. Je ne suis pas là-dessus plus chrétien que vous, et par conséquent mon obligation est la vôtre, et votre obligation est la mienne. Ce n'est point là le fondement de ma religion particulière, mais de notre religion commune. C'est à cet égard le même christianisme qui nous engage, c'est le même maître qui nous commande, le même Dieu que nous avons à servir, le même juge à qui nous rendons compte; ce sont les mêmes moyens, les mêmes grâces, les mêmes secours qui nous sont donnés, et pour nous conduire à la même fin; c'est le même supplice que nous avons à craindre, et la même récompense qui nous est promise; jusque-là égalité parfaite.

Pour mieux comprendre la vérité de ce que j'avance, considérons l'Evangile, et faisons avec saint Jean Chrysostome quelques remarques bien solides sur le cinquième chapitre de saint Matthieu, qui contient ce beau sermon que saint Augustin appelle le sermon de la montagne, ou celui des béatitudes.

La première remarque est que Jésus-Christ, dans cet excellent sermon, prétendit tracer le plan et l'idée de la perfection chrétienne. Aussi, selon l'observation de saint Bernard, il avait fait parler auparavant ses prophètes; mais là il parla lui-même, il ouvrit sa bouche: *Aperiens os suum* (*Matth.*, V). Dieu avait donné à Moïse l'ancienne loi sur la montagne, et ce fut sur la montagne que le Fils de Dieu donna la nouvelle: *Ascendit in montem* (*Ibid.*). Il s'assit, comme un maître qui enseigne dans une chaire: *Et cum sedisset, docebat eos.* Et quelles divines leçons fit-il à ceux qui l'écoutaient? en quoi consiste cette doctrine si sublime, cette perfection si relevée? En huit articles: 1° dans l'esprit de pauvreté qui déprend l'âme de toute affection aux richesses périssables, soit qu'on les possède ou qu'on ne les possède pas: *Beati pauperes spiritu;* 2° dans la bénignité, qui part et d'un profond mépris de nous-mêmes, et d'une sincère estime des autres, et qui arrête les impatiences, les emportements, les envies, les paroles aigres, les médisances, les dissensions, les ressentiments, les vengeances: *Beati mites;* 3° dans la componction et la douleur, qui nous fait pleurer nos péchés et gémir sur les misères de cette vie humaine exposée à tant de tentations, à tant de périls, et où les chutes sont si fréquentes: *Beati qui lugent;* 4° dans une faim et une sainte soif de la justice, c'est-à-dire dans un désir ardent de s'avancer, de croître, d'accumuler mérites sur mérites par un exercice continuel et universel des plus héroïques vertus: *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam;* 5° dans une charité compatissante, d'où vient le soulagement des misérables, la consolation des affligés, l'instruction des ignorants, le zèle des âmes et de leur salut: *Beati misericordes;* 6° dans une netteté parfaite de la conscience; de l'esprit, par l'éloignement de toutes les pensées ou vaines, ou injustes, ou impures; du cœur, par l'extinction de toutes les passions et de toutes les habitudes vicieuses: *Beati mundo corde;* 7° dans la paix, non-seulement dans la paix intérieure que nous conservons avec Dieu par sa grâce, non-seulement dans la paix extérieure que nous conservons avec le prochain, en ne l'offensant en rien, et en ne nous offensant de rien, mais dans le soin que nous prenons de maintenir l'union parmi les autres, en nous employant comme de sages médiateurs à les rapprocher, si quelque incident fâcheux les a divisés, et à les réconcilier: *Beati pacifici;* 8° dans la constance au milieu des persécutions et des adversités, nous servant de nos peines pour satisfaire à Dieu, pour le glorifier, pour nous rendre semblables à son Fils, et pour entrer dans la gloire qu'il nous prépare: *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam.*

La seconde remarque est que Jésus-Christ, dans cet admirable discours, n'adressa pas seulement la parole à ses apôtres, mais qu'il se servit de termes généraux, pour nous marquer que cette grande morale regardait indifféremment tous ceux qui seraient appelés au christianisme. Il ne dit pas: Vous, mes apôtres, qui êtes ici présents, vous serez bienheureux quand vous serez pauvres; mais en général il dit: Bienheureux les pauvres. Il ne dit pas: Vous serez bienheureux quand vous serez doux et pacifiques; mais en général: Bienheureux ceux qui sont doux et pacifiques. Il ne dit pas: Vous serez bienheureux quand vous pleurerez, que vous serez affamés et altérés de la justice, que vous aurez le cœur pur et net, que vous serez charitables et miséricordieux, que vous serez persécutés en mon nom, et que vous sanctifierez vos croix; mais en général: Bienheureux ceux qui pleurent, qui sont affamés et altérés de la justice, qui ont le cœur pur et net, qui sont charitables et miséricordieux, qui sont persécutés en mon nom, et qui sanctifient leurs croix par une résignation parfaite et une fermeté inébranlable. C'est pour cela que lorsqu'il prononça, au contraire, de si terribles anathèmes contre les riches qui aiment les biens sensibles de la terre et qui les conservent avec attachement; contre ceux qui recherchent les honneurs, les louanges, les applaudissements du monde; contre ceux qui mènent une vie délicate et molle; il assembla autour de lui une nombreuse multitude, ne distinguant, ni ses apôtres, ni ses disciples, ni les scribes, ni les pharisiens, ni les prêtres, ni le peuple.

C'est encore par cette même raison que lorsqu'il voulut nous donner un modèle de sainteté, il nous proposa à tous le même: Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait. Cela n'est dit, poursuit saint Jean Chrysostome, ni à ceux-ci, ni à ceux là, mais à tous. Le Sauveur des hommes parle bien autrement quand il veut faire

quelque leçon particulière; il met alors des exceptions. Ainsi, lorsqu'il exhorte à la chasteté, il ajoute: Tous n'en sont pas capables; que ceux qui peuvent comprendre cette parole, la comprennent: *Non omnes capiunt verbum istud. Qui potest capere, capiat.*

Reprenons, toujours avec le même Père, et concluons que cette fausse distinction que vous faites du chrétien et du religieux, et que vous étendez à tant de points fondamentaux et à des devoirs si indispensables, n'est qu'une illusion et une invention humaine: *Ista distinctio ab hominum opinione producta est* (*Chrys.*). C'est la corruption de votre cœur qui vous l'a fait imaginer, et jamais les saintes lettres ne l'ont reconnue: *Nihil enim eorum sacræ litteræ agnoverunt* (*Ibid.*). Oui, mon cher auditeur, l'Evangile demande de vous que votre vie soit innocente et régulière, aussi bien que celle du religieux; il demande de vous que vous étouffiez vos ressentiments, que vous arrêtiez une inimitié naissante par une sincère et prompte réconciliation, aussi bien que le religieux; il demande de vous que vous réprimiez vos désirs, et que vous vous rendiez maître de vos inclinations sensuelles, aussi bien que le religieux; il demande de vous que vous soyez tempérant et sobre dans vos repas, mortifié dans vos appétits, et ennemi de votre chair, appliqué et assidu dans vos fonctions, attentif à vous-même, fidèle à tous les mouvements de la grâce, aussi bien que le religieux; il demande de vous que vous fassiez tous les jours de nouveaux progrès, que vous amassiez tous les jours de nouveaux mérites, que vous assuriez votre salut par la fuite des occasions, des compagnies dangereuses, par le travail, par un saint emploi du temps et de tous les moyens de sanctification que Dieu vous fournit, aussi bien que le religieux: car souvenez-vous de ce que je vous ai dit plus d'une fois dans ce discours, et de ce que je ne puis assez de fois vous redire, que ce ne sont point là seulement des devoirs de religieux, mais des devoirs de chrétien.

Cherchez donc, autant qu'il vous plaira, mes frères, raisonnez et interprétez, jamais vous ne trouverez dans le christianisme deux lois opposées, l'une facile pour vous, et l'autre sévère pour les religieux; l'une qui vous dise: Enrichissez-vous, augmentez vos revenus, ajoutez héritages à héritages, mettez là toute votre industrie, tournez-y toutes vos vues; et l'autre qui dise aux religieux: Vous regarderez avec indifférence toutes les fortunes temporelles, vous les craindrez plus que vous ne les souhaiterez, vous vous ferez une félicité dans la vie de manquer de tout, et vous ne mettrez jamais votre repos dans les biens visibles, mais vous aspirerez uniquement aux invisibles et éternels; l'une qui vous dise: Poussez-vous dans le monde, élevez-vous, vivez dans la splendeur et vous distinguez; et l'autre qui dise aux religieux: Vous vous retirerez, vous vous cacherez autant qu'il sera possible, vous ne ferez rien pour être estimé et honoré, mais vous serez content de vous voir dans l'abjection et dans l'oubli; l'une qui vous dise: Prenez toutes vos aises, faites bonne chère, divertissez-vous et ne vous refusez aucune chose de tout ce qui peut vous faire passer le temps agréablement; et l'autre qui dise aux religieux: Vous vous priverez de toutes les commodités, vous arroserez votre pain de vos larmes et vous mènerez une vie dure, austère et laborieuse. Se figurer une telle différence entre les religieux et vous, et se comporter suivant de telles maximes, c'est n'être chrétien ni de créance ni de mœurs.

Vous avez bonne grâce d'être quelquefois si exact et si rigoureux à l'égard des personnes religieuses! Une faute qui leur échappe vous choque et vous scandalise; mais que n'avez-vous donc pour vous la même exactitude, la même rigueur? Des gens, dites-vous, qui font profession publique de la vertu, en venir là, quel renversement! Ils sont coupables, ils sont répréhensibles, j'en conviens, mais si vous vouliez au même temps vous traiter avec une pareille sévérité, votre censure me paraîtrait beaucoup mieux fondée et j'y trouverais moins à redire. Mais sur quel principe et pourquoi voulez-vous qu'en certaines matières où la loi est également étroite pour vous et pour le religieux, toutes les fautes soient mortelles dans lui et qu'elles ne soient dans vous que vénielles? Pourquoi voulez-vous qu'un moucheron passe à son égard pour un chameau, et qu'un chameau ne passe à votre égard que pour un moucheron? Vous avez beau vous retrancher sur la diversité des états, j'en reviens à la pensée de saint Jean Chrysostome: *Ista distinctio ab hominum opinione in mundum inducta est.*

Ah! il serait bien plus convenable de reconnaître votre faiblesse et de vous en confondre, au lieu de vouloir justifier ce que vous ne justifierez jamais. Vous ne corrigerez pas l'Evangile, et c'est vous-même que vous trompez par tant de subtilités et de raffinements, et non pas Jésus-Christ. Il vaudrait bien mieux avouer de bonne foi et avec simplicité que vous avez mal pris jusqu'à présent l'esprit de votre vocation, et que vous n'avez été que des demi-chrétiens; ce n'est pas assez, il faudrait pour l'avenir former une sainte résolution de réparer le passé et d'être en effet réellement ce que vous n'étiez que de nom et en idée. L'entreprise est difficile, il est vrai, et je ne puis le dissimuler; mais pour vous animer à en soutenir avec courage toutes les difficultés, après avoir vu ce que Dieu attend de vous, vous allez voir ce que vous devez attendre de Dieu; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'homme se laisse aisément engager par l'espérance des avantages et des récompenses qu'on lui promet; les misères présentes et continuelles auxquelles il est sujet et dont il se plaint tant le rendent sensible aux biens de l'avenir, et il n'y a point de fatigues qu'il ne supporte quand il est bien persuadé

qu'elles lui seront profitables et qu'il en sera même payé au centuple. Or je dis, mes frères, qu'en observant de votre part tous les devoirs d'une vie chrétienne, vous devez attendre de la part de Dieu une récompense certaine, une récompense abondante, une récompense mesurée néanmoins dans sa plénitude même, et proportionnée, c'est-à-dire plus ou moins grande, selon que vous aurez plus ou moins agi; j'expose ceci en peu de paroles, parce que j'ai dessein de traiter bientôt plus au long cette matière, et que j'ai cru devoir aujourd'hui m'étendre particulièrement sur la première partie.

Récompense certaine, nous en avons pour gage la parole de Dieu : et prenez garde, s'il vous plaît, que Jésus-Christ, en nous marquant chaque point de notre perfection, ajoute toujours au même temps le prix qui y est attaché. Heureux les pauvres, pourquoi? parce qu'en renonçant aux biens temporels ils gagnent le royaume céleste. Heureux les débonnaires, pourquoi? non-seulement parce qu'ils posséderont le cœur des hommes dans cette terre d'exil, mais encore, selon l'interprétation de saint Jérôme, parce qu'ils posséderont Dieu même dans le ciel, qui est la terre des vivants et le lieu de notre repos. Heureux ceux qui pleurent, pourquoi? parce qu'ils seront consolés, et en cette vie par l'onction des grâces divines, et en l'autre par une béatitude éternelle. Heureux ceux qui sont altérés et affamés de la justice, pourquoi? parce qu'ils seront rassasiés et que tous leurs désirs seront satisfaits, soit en ce monde, où Dieu se communique sensiblement à eux, soit dans le séjour de la gloire, où ils n'auront plus rien à souhaiter. Heureux ceux qui sont charitables et miséricordieux, pourquoi? parce que Dieu leur fera miséricorde à son jugement dernier, et qu'il les mettra au nombre de ses élus. Heureux ceux qui ont le cœur pur et sans tache, pourquoi? parce qu'ils verront Dieu, et qu'ils goûteront en le voyant des délices inestimables. Heureux ceux qui sont doux et pacifiques, pourquoi? parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu, et que Dieu en effet les traitera comme ses enfants en leur donnant son saint héritage. Heureux ceux qui souffrent persécution, pourquoi? parce que ce sera par l'adversité qu'ils entreront dans la joie du Seigneur. Ce ne sont point là les trompeuses promesses des hommes, ces promesses en apparence si magnifiques, mais au fond si stériles et si infructueuses; ce sont les promesses d'un Dieu : il est juste et il est fidèle. Donc récompense certaine et récompense même abondante.

Car, réjouissez-vous, disait encore le Fils de Dieu à ses disciples, c'est une grande récompense qu'on vous destine : *Merces vestra copiosa* (*Matth.* V). En quoi doit-elle consister? Je n'entreprends pas, chrétiens, de vous le faire connaître, et ce serait même en vain que je l'entreprendrais. Elle est au-dessus de tout ce que j'en pourrais dire et de tout ce que j'en puis penser; mais il suffit de savoir qu'elle vient de Dieu, qu'elle est digne de Dieu, et que c'est Dieu même : *Ego merces tua magna nimis* (*Gen.*V).

Ainsi, je ne suis point surpris, reprend saint Augustin, que Paul au milieu de ses souffrances goûtât de si sensibles consolations; il savait pour qui et pour quoi il souffrait : *Sciebat pro quo pateretur* (*August.*). Venez donc, poursuit le même Père, rempli d'une force nouvelle et sentant tout son courage renaître, venez, couvrez-nous de confusion et d'opprobres; tourmentez-nous, déchirez nos corps et les foulez aux pieds, brûlez-les et réduisez-les en cendres : *Increpate, torquete, concremate* (*Ibid.*). Tout ce que vous nous ferez endurer de maux n'égalera jamais le bien qui nous est réservé. Je mets dans la balance, ajoute ce saint docteur, d'une part ce que j'espère, et d'autre part ce qui m'en doit coûter pour l'avoir : *Appendo quod expecto, contra id quod patior* (*Ibid.*); je pèse et je compare ensemble, d'une part ce que je crois, et d'autre part ce que je sens : *Appendo quod credo contra id quod sentio* (*Ibid.*), et je trouve que ce que la foi me propose, et ce que je dois recevoir, passe infiniment tout ce que j'ai ou à faire ou à supporter. A cette pensée tout s'aplanit devant moi, tout me devient aisé : car enfin, continue toujours saint Augustin, et que ce sentiment est beau, mes frères, que ce raisonnement est solide! ou bien, dit-il, je pourrai surmonter les peines qui se rencontrent dans les pratiques de la perfection chrétienne, ou je ne le pourrai pas : *Quod patimur aut vinci potest, aut vinci non potest.* (*Ibid.*) Si je le puis surmonter, et que ce ne soient pas des peines insoutenables, avec quelques efforts j'en viendrai à bout, et il serait bien honteux pour moi qu'elles m'arrêtassent : *Si vinci potest, facile extinguitur* (*Ibid.*). Si je ne les puis pas surmonter, et que ce soient des peines qui m'accablent, j'y succomberai, j'y mourrai; mais cette mort précieuse, en m'ôtant une vie passagère et triste, ne servira qu'à me faire vivre plus tôt d'une vie glorieuse et immortelle : *Si vinci non potest, vitam non adimit, sed accelerat* (*Ibid.*).

Cependant ce n'est pas une récompense tellement pleine, qu'elle n'ait ses degrés différents. Il y a plusieurs places dans la maison du Père céleste; mais les unes sont plus élevées que les autres. Ce qui fait cette distinction, ce n'est ni la puissance humaine, ni la fortune, ni les dignités, ni les emplois, ni l'esprit, ni la doctrine, ni la faveur, ni le crédit : nous servons un maître qui n'a égard qu'à la sainteté des œuvres; par conséquent, c'est sur mes œuvres que je dois compter. Plus je jetterai dans la terre de ce bon grain, plus la moisson sera fertile pour moi; plus je combattrai, plus je remporterai de victoires et plus j'aurai de couronnes. Donnons tout à Dieu, faisons tout pour Dieu, puisque rien de tout ce qu'on lui donne, de tout ce qu'on fait pour lui, n'est perdu; sanctifions-nous sans mesure, si je puis parler de la sorte, afin qu'il nous glorifie sans mesure.

C'est, mes frères, ce qui me fait former

pour vous le même souhait que faisait saint Paul pour les chrétiens d'Ephèse : Je prie le Seigneur, et je l'en prie maintenant et au moment même que je vous parle, qu'il verse dans vos âmes un esprit de sagesse et de discernement, lequel vous fasse comprendre ces deux choses, qui ont fait la matière de ce discours, ce que Dieu attend de vous, et ce que vous devez attendre de Dieu : *Det vobis spiritum sapientiæ et revelationis*, *ut sciatis quæ sit spes vocationis ejus* (*Ephes.* I). La fausse prudence du siècle ne pénètre point jusque-là ; mais ayez toujours l'œil de la foi ouvert : *Illuminatos oculos cordis vestri* (*Ibid.*). Ce sera par les lumières de la foi que vous connaîtrez toute l'étendue de votre vocation, je veux dire, à quoi elle vous engage dans le temps, et à quoi elle vous appelle dans l'éternité : *Ut sciatis quæ sit spes vocationis ejus.* Ne séparez jamais l'un de l'autre, autrement vous aurez à craindre deux écueils : le découragement et la présomption ; le découragement, si vous ne pensez qu'à vos obligations, et la présomption, si vous ne pensez qu'à la récompense. Dites avec saint Augustin, en vous adressant à Dieu même : Seigneur, votre loi est bien sévère, et le joug que vous m'imposez bien pesant pour un homme faible comme moi; vous me faites marcher par un chemin raboteux et semé d'épines ; mais, malgré ces épines, il me paraît doux quand je considère le terme où il aboutit : ordonnez, mon Dieu, commandez, me voilà prêt à vous obéir, et je commence enfin à être chrétien, ou du moins à le vouloir être ; il faut pour cela me faire violence, il faut me renoncer moi-même, me crucifier; mais c'est par une violence salutaire qu'on emporte le ciel, et par la voie de l'abnégation et des croix que l'on y arrive. Hé! Seigneur, les vaines fortunes du siècle nous sont-elles moins vendues, et souvent même ne les faut-il pas encore acheter plus cher? On n'a dans la vie rien pour rien, et quoi qu'on ait, ce n'est rien avoir que de n'avoir pas le souverain bien que vous nous promettez, et où nous conduise le Père, et le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON XXV.

POUR LE JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE.

Sur la prière.

Ecce mulier Chananæa a finibus illis egressa, clamavit, dicens ei : Miserere mei, Domine, Fili David. Filia mea male a dæmonio vexatur.

Une femme chananéenne, venue de ces quartiers-là, se présenta devant Jésus-Christ, et lui dit en s'écriant : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ; ma fille est fort maltraitée du démon (*S. Matth.*, *ch.* XV).

C'est une mère qui demande au Sauveur du monde la guérison de sa fille. Ses cris font assez connaître combien elle est touchée, et son infatigable persévérance est une preuve sensible de la confiance avec laquelle elle prie. Il semble d'abord que le Fils de Dieu ne la veut point écouter; il ne lui répond pas une parole : *Non respondit ei verbum* (*Matth.* V). Cependant elle presse toujours, elle fait toujours de plus fortes instances, jusqu'à se rendre importune aux apôtres qui accompagnaient Jésus-Christ. Seigneur, disent-ils à leur maître, congédiez cette femme; car elle ne cesse point de crier après nous : *Dimitte eam, quia clamat post nos* (*Ibid.*). Mais s'il parle enfin, s'il s'explique touchant la prière qu'on lui fait, c'est pour mettre encore à une nouvelle épreuve la foi de la Chananéenne et sa constance. Il lui fait entendre qu'il n'a point été envoyé pour elle, mais pour les brebis d'Israël qui se sont perdues : *Non sum missus nisi ad oves, quæ perierunt domus Israel.* (*Ibid.*) Il y avait bien là sans doute de quoi la rebuter; mais la persévérance ne se rebute de rien. Au lieu donc de se retirer, elle s'approche, elle se jette aux pieds du Fils de de Dieu, elle redouble sa prière. Ah ! Seigneur, lui dit-elle, aidez-moi : *Tunc venit et adoravit eum, dicens : Domine, adjuva me.* (*Ibid.*) Le Sauveur des hommes en paraît étonné lui-même, et l'on dirait qu'il change tout à coup de sentiment à son égard ; il se retourne vers elle, il fait hautement son éloge, il lui accorde ce qu'elle veut obtenir. O femme, que votre foi est grande ! *O mulier ! magna est fides tua; fiat tibi sicut vis* (*Ibid.*). Tout ceci, chrétiens, me donne lieu de vous entretenir aujourd'hui de la prière, après que j'aurai commencé par prier moi-même, en implorant le secours de Marie. *Ave.*

N'est-il pas étonnant, messieurs, qu'il faille tant nous exhorter à la prière ? Manquons-nous de misères? ne sentons-nous pas assez nos besoins ? ne nous en plaignons-nous pas assez tous les jours? Pourquoi donc n'avons-nous pas recours au remède, et ne levons-nous pas les mains vers celui qui peut seul nous soulager? Vit-on jamais un pauvre mourir de faim auprès d'un riche, faute d'implorer son secours ? Et néanmoins tant de chrétiens meurent, pour ainsi dire, d'une mort spirituelle, entre les bras de Dieu qui est le principe de la vie, parce qu'ils ne s'adressent presque jamais à lui, pour l'intéresser en leur faveur, et pour le réclamer dans leurs nécessités. D'où vient ce désordre? C'est sans doute que nous ne connaissons pas assez l'importance et le prix de la prière par rapport au salut. Je dis par rapport au salut; car, je ne veux point autrement la considérer dans ce discours, que je divise en deux parties. Dans la première, je vous ferai voir combien la prière au moins est utile pour le salut. Dans la seconde, je vous montrerai combien la prière est même nécessaire pour le salut; combien, dis-je, elle est au moins utile, pour faire plus sûrement notre salut; combien même elle est nécessaire pour faire absolument notre salut. L'un enchérit sur l'autre, et tous deux renferment deux puissants motifs pour nous porter à ce saint exercice. Dès que je suis persuadé que la prière m'est utile pour faire plus sûrement mon salut, c'est d'abord une forte raison pour m'engager à me servir d'un moyen si infaillible et si certain. Mais quand je sais encore que la prière m'est même nécessaire pour faire absolument mon salut, il n'y a plus alors à délibérer, et

je conclus qu'il n'est donc pas en mon pouvoir d'omettre un moyen si indispensable. Voilà le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

La première proposition que j'ai faite, c'est que la prière nous est au moins très-utile, pour faire plus sûrement notre salut. Voici la raison que j'en donne; c'est que la prière est un puissant moyen pour obtenir les grâces du ciel. Cette vérité est fondée sur deux principes : l'un est la bonté de Dieu; l'autre, est la disposition et l'état où nous met la prière devant Dieu. Car, Dieu étant aussi bon qu'il est, non point seulement de cette bonté absolue qui en fait un être souverainement parfait, mais encore de cette bonté relative, pour m'exprimer de la sorte avec l'école, de cette bonté bienfaisante et miséricordieuse, qui ne demande qu'à se communiquer, et à nous combler de ses dons; nous ne pouvons douter qu'il ne nous accorde les grâces que nous prendrons soin de lui demander; d'autant plus que la prière nous tient humiliés sous la main toute-puissante de Dieu, et que rien ne le touche et ne l'intéresse davantage en notre faveur, que l'humble sentiment de notre faiblesse et l'aveu que nous en faisons à ses pieds.

C'est pour cela que le Fils de Dieu nous a tant exhortés à la prière : *Petite* (*Luc.*, XI), demandez : *Pulsate,* frappez : *Quærite*, cherchez. Pourquoi ? C'est qu'on vous accordera ce que vous demanderez : *Et dabitur vobis;* c'est qu'on vous ouvrira quand vous frapperez à la porte : *Et aperietur vobis;* c'est que vous trouverez quand vous chercherez : *Et invenietis.* Car vous-mêmes, ajoute le Sauveur du monde, tout insensibles que vous êtes, vous vous rendez quelquefois à l'importunité de vos amis, et ne pouvez leur refuser votre assistance dans les rencontres où ils ont recours à vous; à combien plus forte raison votre Père céleste fera-t-il part des trésors de sa grâce et de ses richesses saintes à ceux qui se confieront en lui, et qui viendront pour cela offrir leurs vœux à ses autels : *Quanto magis Pater vester de cœlo dabit spiritum bonum petentibus se* (*Ibid.*) ?

Remarquez, s'il vous plaît, messieurs, toute la force de ces paroles de Jésus-Christ : *Pater ;* c'est un père; ce n'est donc point un de ces maîtres également impérieux et durs, qui n'ont d'attention que pour eux-mêmes, et qui se font un faux point de grandeur de se rendre sourds aux demandes qu'on leur fait, ou de ne les écouter qu'avec indifférence. Mais puisque c'est un père, et le père le plus vigilant et le plus tendre, vous ne pouvez douter des sentiments de son cœur, et vous devez tout espérer de sa main libérale : *Pater vester ;* c'est votre père, le vôtre en particulier, mon cher auditeur, qui que vous soyez. Peut-être manquez-vous de toute autre ressource dans le monde; mais un tel père est toujours une ressource pour vous présente et immanquable. *Pater vester de cœlo :* c'est votre père céleste, c'est le Dieu du ciel. Si c'était seulement un homme faible comme vous, il y aurait lieu de craindre que les effets ne répondissent pas à ses désirs, et qu'il n'eût pour vous faire du bien qu'une volonté stérile et impuissante; mais son pouvoir, ce pouvoir tout divin, s'étend aussi loin que sa miséricorde; ses trésors sont infinis, et il n'en répandra jamais tant sur vous, qu'il ne lui en reste toujours de nouveaux à répandre avec la même abondance, et je l'ose dire, avec la même profusion. *Dabit spiritum bonum.* Ce que vous devez attendre de lui, ce ne sont point seulement des biens terrestres et mortels, mais des biens invisibles et incorruptibles, les biens de l'âme; un esprit de lumière pour connaître la route que vous devez prendre, et pour y marcher avec assurance; un esprit de componction, pour pleurer vos égarements passés, et pour en sortir; un esprit de ferveur pour vous animer dans le service de Dieu, et dans la pratique des œuvres chrétiennes; un esprit de force pour vous soutenir contre les attaques de la nature corrompue, du monde, de l'enfer; un esprit de soumission dans les adversités de la vie, pour les consacrer par votre patience, et pour leur donner un caractère de prédestination; en un mot, un esprit de sainteté, pour remplir toutes vos obligations, soit générales en qualité d'hommes et de chrétiens, soit particulières, selon les différents états où il a plu à la Providence de vous appeler, et par où elle veut vous conduire, comme par autant de chemins, au bienheureux terme de l'éternité. *Petentibus se.* Mais à qui, pour ainsi parler, fera-t-il plutôt ces largesses spirituelles, qu'à ceux qui les désirent, et qui vont eux-mêmes à ses genoux lui témoigner là-dessus les désirs de leur cœur ? Si quelquefois il prévient nos souhaits, que sera-ce quand il se verra pressé, sollicité? il ouvrira son sein, il nous tendra les bras, il fera descendre sur nous toutes ses bénédictions : *Quanto magis Pater vester de cœlo dabit spiritum bonum, petentibus se ?*

De là tant d'éloges que l'Écriture donne à la prière, et tant d'exemples qui nous en font connaître la vertu. Une humble prière, dit Salomon, ouvre les cieux, monte jusqu'au trône de Dieu, et attire sur nous ses miséricordes. La prière, ajoute le Sage, est comme un bouclier que nous opposons à la colère du Seigneur, et aux coups de sa justice. Une des plus grandes promesses que Dieu fit à la maison de David, et aux habitants de Jérusalem, ce fut de répandre sur eux un esprit de prière. C'est par la prière, selon la parole de Jésus-Christ, que nous parviendrons à la félicité pleine et parfaite de l'autre vie. Si nous avons pour cela besoin de la véritable sagesse, qui est la science du salut, saint Jacques nous avertit que nous l'obtiendrons par la prière. Moïse prie en faveur des Juifs, et il fait en quelque sorte violence à Dieu, et lui arrache la foudre des mains. Josué prie, et à sa voix le Seigneur obéit, pour ainsi parler avec l'Écriture, et le soleil même s'arrête au milieu de sa course. Judith prie, et Dieu lui donne un courage, une force au-dessus de son sexe; soutenue de la prière, elle attaque Holopherne, et délivre le peuple d'un si

redoutable ennemi. Le publicain prie, et dans un moment il est justifié; Dieu lui accorde une rémission entière de ses péchés. Les apôtres assemblés à Jérusalem prient, et le Saint-Esprit descend sur eux; saint Paul dans le temple prie, et tout à coup ravi hors de lui-même il voit le Sauveur des hommes, il l'entend et en reçoit de salutaires instructions. Jésus-Christ même dans le jardin prie, et le Ciel lui envoie un ange pour l'animer, pour le fortifier. Tout est possible à la prière, surtout lorsqu'il s'agit de notre avancement dans la vertu et du salut de notre âme.

Je ne suis plus après cela surpris de ces expressions figurées des Pères et des maîtres de la vie spirituelle, quand pour nous faire connaître l'efficace de la prière, ils nous disent que c'est une source abondante de tous les biens et un trésor inépuisable; que c'est une chaîne par où nous nous élevons à Dieu, et par où nous faisons venir Dieu à nous; que c'est un commerce entre Dieu et l'homme, commerce également glorieux à Dieu qui écoute la prière, et avantageux à l'homme qui la fait; que comme le corps ne peut se remuer en aucune sorte sans nerfs, de même aussi l'âme ne peut faire un progrès sans la prière; qu'elle est la clef qui nous ouvre le ciel, et qui nous donne un accès facile; enfin que presque tous les maux qui ont affligé le peuple de Dieu et l'Eglise de Jésus-Christ ne sont venus que du défaut de la prière. Ce n'est pas moi qui parle ainsi, je ne fais que rapporter les paroles de tant de saints docteurs versés dans les mystères de Dieu, et consommés dans toutes les pratiques de l'oraison.

Ah! mes frères, écrivait autrefois le pape Célestin aux évêques des Gaules, que la prière soit toujours dans votre cœur, afin que la grâce de Dieu soit toujours avec vous : *Sit semper in corde oratio, ut semper sit vobiscum Dei misericordia* (*Cœlestin. epist. ad episc. Gal.*). Comptez que Dieu ne s'éloignera jamais de vous, que jamais il ne cessera de vous éclairer, de vous conduire, de vous défendre, de vous protéger, tandis que vous ne cesserez point de l'invoquer : *Cum videris non a te amotam deprecationem tuam, securus esto, quia non est a te amota misericordia* (*August., in Ps.* LXV). Vous vous plaignez tous les jours de la difficulté du salut, surtout au milieu du monde, où vous avez à éviter tant de dangers, à découvrir tant de piéges, à tenir contre tant d'occasions, à repousser de si fortes et de si fréquentes attaques. L'entreprise vous étonne, et quelquefois vous désespère; mais voulez-vous parmi tant d'écueils n'avoir rien à craindre, et vous tirer heureusement de tant de pas dangereux? munissez-vous, armez-vous de la prière.

C'était le soutient ordinaire du prophète royal : c'était pour lui, dans toutes les occurrences de la vie, comme un préservatif et un moyen universel. Il en connaissait bien les avantages, et que ne savons-nous en profiter comme lui! Le matin, avant le lever de l'aurore, tâchant par avance à sanctifier le jour qui devait bientôt paraître, et voulant que ce fût comme les autres un jour de bénédiction, que faisait-il? Il priait. Mon Dieu, mon Dieu, j'élève vers vous mon âme, au moment que vous ramenez la lumière, et que vous la faites luire tout de nouveau à mes yeux : *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo : sitivit in te anima mea* (*Psal.* LXII). Le soir, quand les ombres commençaient à se répandre sur la terre, sachant que Dieu avait fait également et la nuit et le jour, et voulant lui consacrer l'un aussi bien que l'autre, que faisait-il? Il priait. Que ma prière, Seigneur, monte vers vous comme un encens agréable, et que ce sacrifice du soir, que mon cœur et mes mains vous présentent, soit tout à la fois une satisfaction du passé et un nouveau mérite pour l'avenir : *Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo : elevatio manuum mearum sacrificium vespertinum* (*Psal.* CXL). Durant les divers temps de la journée, ne voulant pas qu'il y eût une heure vide, et craignant de se trouver à un moment fatal où sa vigilance fût trompée, et où son cœur se laissât surprendre, que faisait-il? Il priait. Seigneur, jusqu'à sept fois chaque jour j'ai chanté vos louanges, soit pour vous rendre des actions de grâces, soit pour vous engager toujours plus fortement à m'accorder votre divine protection : *Septies in die laudem dixi tibi* (*Psal.* CXVIII). Etait-il dans la prospérité, ou dans la souffrance? était-il assailli par la tentation, ou jouissait-il d'une paix intérieure? avait-il à délibérer, ou à agir? se trouvait-il au milieu du monde, ou dans le secret de la retraite? Partout, et toujours il priait. Mon Dieu, levez-vous pour me secourir, et conduisez mes pas; enseignez-moi vos voies; confondez vos ennemis et les miens; ne permettez pas que les succès m'enflent, ou que les afflictions m'accablent; aidez-moi à me relever de mes chutes, attachez-moi fortement à mes devoirs, et à la pratique de votre sainte loi. Il faudrait réciter ici tous ces cantiques sacrés qu'il avait continuellement dans la bouche, si je voulais rapporter les différentes prières qu'il faisait à Dieu. Il serait à souhaiter que nous prissions soin au moins d'en recueillir quelques-unes, de choisir celles où nous trouverions plus de goût et plus d'onction, et de les prononcer souvent et avec les mêmes sentiments que lui : *Semper laus ejus in ore meo* (*Ps.* XXXIII). Nourri de ce pain de la prière, de quelle force n'était-il pas rempli? de quel pas n'avançait-il point dans le chemin du ciel? de quoi n'était-il pas en état de triompher, et de quoi ne triomphait-il pas en effet? que ne surmontait-il pas? C'était un homme selon le cœur de Dieu, parce que c'était un homme de prière.

Quand je m'en tiendrais là; quand je me contenterais de vous faire voir l'utilité de la prière par rapport au salut, cette seule considération ne suffirait-elle pas, ou ne devrait-elle pas suffire pour vous y rendre beaucoup plus réguliers, et pour rallumer sur cela votre ferveur? Mais je vais plus loin, et j'ai quelque chose encore à vous dire qui

doit faire tout une autre impression sur vous, savoir que la prière nous est même absolument nécessaire pour nous sauver; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Pour vous convaincre de cette grande vérité, que la prière n'est pas seulement utile pour pouvoir plus sûrement nous sauver, mais que dans les voies ordinaires elle est même absolument et indispensablement nécessaire au salut, je demande d'abord à Dieu qu'il éclaire tout de nouveau mon esprit et qu'il donne à mes paroles une force toute spéciale, et du reste voici les preuves sur lesquelles j'établis cette nécessité absolue de la prière.

La première preuve est fondée sur la nécessité absolue de la persévérance finale; car nous ne serons jamais sauvés et nous ne pouvons l'être sans la grâce de la persévérance finale. Or, à prendre la chose dans les règles communes, nous n'aurons jamais la grâce de la persévérance finale sans la prière; par conséquent, suivant les règles communes, il n'y a point de salut pour nous sans la prière. Reprenons chaque proposition et donnons-lui toute son étendue.

Souffrez donc d'abord, mes frères, que je vous développe un des plus grands secrets de la théologie, que je vous fasse connaître l'incertitude et le prix de la persévérance dont je vous parle, afin que le désir et la crainte vous engagent également à tout mettre en œuvre pour l'obtenir et pour ne pas manquer un don si précieux et qui est comme le sceau de notre prédestination éternelle.

De tous les dons de Dieu le plus incertain est celui de la persévérance finale. Le saint concile de Trente frappe d'anathème et condamne d'hérésie quiconque, sans une révélation particulière de Dieu, se répondrait avec une assurance entière de l'avoir. Autant que nous sommes assurés, dit saint Augustin, de la récompense que Dieu prépare à notre persévérance, si nous l'avons, autant sommes-nous incertains si nous l'aurons : *Licet sancti de suæ perseverantiæ præmio certi sint, de ipsa tamen perseverantia sua reperiuntur incerti* (*Aug.*, XI *de Civit.*, 12). Et cela est tellement vrai que les plus grands saints, même dans le temps que leur conscience ne leur reproche aucun crime, vivent néanmoins et doivent toujours vivre dans une crainte salutaire, parce que leur volonté peut manquer à la grâce de la persévérance et la grâce de la persévérance à leur volonté : c'est la théologie de l'Apôtre. *Tu autem fide stas : noli altum sapere, sed time, ne forte nec tibi parcat* (*Rom.*, I); vous qui vous soutenez par une foi animée de la charité, gardez-vous bien de présumer, mais tremblez devant Dieu en pensant que vous pouvez perdre la persévérance et que, si vous la perdez, vous serez condamné : *Ne forte nec tibi parcat.* Avançons.

De tous les dons que Dieu nous fait en cette vie, ce don si incertain est en même temps le plus grand. C'est pourquoi le concile de Trente au même endroit l'appelle le grand don de Dieu : *Magnum illud usque in finem perseverentiæ donum* (*Trident.*, *sess.* VI). Don véritablement grand par sa rareté; car, comme dit saint Jérôme : *Cœpisse multorum est; ad culmen pervenisse, paucorum.* (*Hieron.*, *lib.* I *contra Jovin.*) Plusieurs commencent l'édifice de leur salut, mais peu l'achèvent et l'élèvent jusqu'au comble. Don véritablement grand par sa nécessité : avec ce don de la persévérance tout est gagné; sans lui tout est perdu, selon la parole de Jésus-Christ que tous les Pères ont toujours entendue, pour m'exprimer de la sorte avec l'école, et dans un sens affirmatif et dans un sens négatif : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* (*Matth.*, X). C'est-à-dire celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé et celui qui ne persévérera pas sera damné. Don véritablement grand par son excellence, puisqu'il est seul la marque et le caractère qui fait le discernement entier et parfait du prédestiné et du réprouvé. *Quis te discernit* (I *Cor.*, IV)? De deux hommes qui vivent actuellement ensemble dans le sein de la même Eglise, par où l'un sera-t-il sauvé et l'autre damné? qui met présentement entre eux pour l'avenir cette différence si essentielle? Est-ce la foi? Non, tous deux sont fidèles. Est-ce l'espérance? Non, tous deux aspirent à la même béatitude. Est-ce la charité? Non, puisque peut-être ils sont maintenant tous deux dans l'état de la grâce. Qu'est-ce donc? *Quis te discernit?* C'est la persévérance, et la seule persévérance, laquelle sera donnée au prédestiné et qui manquera au réprouvé.

Oh! persévérance! le juste sujet et de ma joie et de ma crainte! dans ce seul don je trouve la fin de tous les maux et la possession éternelle de tous les biens; mais sans lui je trouve la perte irréparable de tous les biens et le funeste assemblage de tous les maux. L'aurai-je cette persévérance? ne l'aurai-je pas? don tellement précieux, que je donnerais tout pour l'acheter et que je voudrais tout faire pour le mériter! Que dis-je? chrétiens, nous ne pouvons ni acheter ni mériter par toutes nos œuvres la persévérance finale : ainsi l'enseigne la théologie, et la raison est qu'il n'appartient qu'à Dieu de nous discerner les uns des autres. Donc, puisque ce discernement se fait par la persévérance il était convenable que Dieu nous la donnât gratuitement et comme un pur don, et non point par justice et comme une rétribution. *Tributum*, dit saint Augustin, *non retributum* (*August.*). Je pourrais dire que Dieu se comporte comme un habile ouvrier qui ébauche d'abord un ouvrage, qui le donne ensuite à d'autres pour le continuer, en sorte néanmoins qu'il le dirige toujours, qu'il le conduit et qu'il le reprend enfin lui-même pour le perfectionner et pour y mettre la dernière main.

C'est ainsi que Dieu met la première et la dernière main à l'affaire de notre salut; c'est lui qui la commence et c'est lui qui la finit. Il la commence en nous donnant la première grâce sans aucun mérite de notre part, parce

que si nous l'avions méritée ce ne serait plus la première, mais elle en supposerait une autre avant elle. Il la finit en nous donnant pareillement sans nul mérite de notre part la persévérance. Mais, parce qu'il y a du travail entre les deux, je veux dire entre la première grâce et la grâce de la persévérance finale, il se sert de notre vigilance et de nos soins. Et n'est-ce pas là le sens de saint Paul dans l'Epître aux Philippiens, quand il dit : *Qui cœpit in vobis opus bonum, perficiet usque in diem Christi Jesu* (*Philip.*, I); Dieu qui vous a donné la première grâce, *Qui cœpit in vobis opus bonum*, qui a commencé le bien en vous, l'achèvera par la persévérance, jusqu'au jour où Jésus-Christ, après votre mort, viendra vous juger. Car le bien consommé au moment de la mort, c'est ce qu'on appelle le don de la persévérance : *Perficiet usque in diem Christi Jesu.* Tellement, que comme la première grâce, à laquelle saint Paul compare la dernière, est absolument indépendante de nos mérites, la dernière n'en doit pas non plus dépendre.

Cette doctrine, me direz-vous, abat le courage des gens de bien et les refroidit dans la pratique des bonnes œuvres. Ah ! c'est ainsi, reprend saint Augustin, qu'il faut les abattre, non pas pour les décourager, mais afin qu'ils ne s'enflent plus désormais d'une vaine présomption : *Cavendum est ne, dum timemus ne tepescat hortatio, accendatur elatio* (*Aug. l. de Pers., c.* 16). Cette vérité est terrible, j'en conviens ; ces réflexions sont effrayantes. Je ne suis pas pour demeurer toujours dans le monde ; je dois bientôt passer dans un autre. Là, il y a des biens ou des maux éternels qui m'attendent : le ciel ou l'enfer ; le ciel si j'ai la persévérance, l'enfer si je ne l'ai pas ; et je ne sais si je l'aurai ou si je ne l'aurai pas ! Ce qu'il y a de plus étonnant encore pour moi, c'est que quelque bien que je fasse, quelque peine que je me donne, je ne la puis mériter. Mes frères, ces pensées vous épouvantent et j'en suis épouvanté comme vous ; mais dans le juste effroi où je me trouve, je n'ai qu'à courber la tête et à m'écrier avec saint Paul : *O altitudo* (*Rom.*, XI) ! O profondeur impénétrable des ordres et des desseins de Dieu !

Toutefois il faut que je me console et que je vous console avec moi. Il faut que je vous apprenne un moyen prompt, puissant, pour nous rassurer et pour revenir de ces frayeurs atterrantes et désespérantes. Or, quel est-il ce moyen si désirable et si nécessaire ? c'est la prière, car je dis que par la prière nous pouvons obtenir de Dieu la persévérance. Ecoutez sur cela saint Augustin : *Vos ipsam obediendi perseverantiam a patre luminum sperare debetis et quotidianis orationibus poscere ; atque hoc faciendo confidere non vos esse a prædestinatione populi ejus alienos* (*Aug. l. de Pers., c.* 22) ; c'est-à-dire, pour avoir ce grand don de la persévérance, vous devez le demander à Dieu et le demander tous les jours : *Quotidianis orationibus*, et en le demandant, l'espérer, parce que toute prière doit être accompagnée de l'espérance chrétienne. Alors prenez confiance ; j'ose vous répondre que Dieu aura égard à votre demande, si elle est telle qu'elle doit être, et que vous serez du nombre des prédestinés. Ne nous plaignons donc plus, chrétiens, de ce que nous ne pouvons mériter la persévérance, puisque nous pouvons par la prière engager Dieu à nous la donner ; ce que saint Augustin appelle *suppliciter demereri perseverantiam* (*Aug., ibid.*, 6), la gagner non par un mérite de rigueur, mais par un mérite de supplication. Plaignons-nous seulement de notre négligence à nous servir d'un moyen aussi facile et aussi efficace que la prière.

Mais si je demande à Dieu la persévérance, est-il certain, est-il infaillible qu'il me l'accordera ? Quand la chose serait seulement probable, mon cher auditeur, ne serait-ce pas une raison suffisante pour prier ? Mais je vais plus loin, et je dis que, si vous priez comme il faut, vous obtiendrez immanquablement la grâce dont je parle. Je me fonde sur l'autorité incontestable de Jésus-Christ : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis* (*Joan.*, XVI). Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Le Fils de Dieu dans cette promesse n'excepte rien ; toutes nos autres actions, pour saintes qu'elles soient, ne nous attirent pas toujours de la part de Dieu la grâce de la persévérance. Jeûnez tous les jours de votre vie, ruinez-vous le corps et la santé par de longues et de rigoureuses austérités, renoncez au monde et à tout ce qu'il a de plus engageant pour vous : aurez-vous pour cela la persévérance finale ? Je n'en sais rien et je ne puis prononcer là-dessus avec certitude. Mais priez et priez bien, vous avez l'Evangile même pour garant du succès de votre prière, et j'avance sans hésiter que vous persévérerez : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.*

Mais, si je ne prie pas, si je ne demande pas la persévérance, est-il infaillible, est-il certain que je ne l'aurai pas ? Oui, chrétiens, il est certain, il est infaillible ; j'entends toujours dans le cours ordinaire de la Providence, et voilà l'absolue nécessité de la prière par rapport au salut, que nous appelons une nécessité de moyen. Faisons encore parler saint Augustin : *Deum constat alia non orantibus, ut initium fidei ; alia non nisi orantibus præparasse, sicut usque in finem perseverantiam* (*Aug. lib. de Pers.*). C'est une doctrine constante : *Constat.* Et quoi ? Que Dieu donne certaines grâces à ceux mêmes qui ne les demandent pas, comme la grâce du baptême aux enfants, *ut initium fidei ;* mais qu'il y en a d'autres que Dieu ne donne qu'à ceux qui les lui demandent : telle est la persévérance jusqu'à la fin, *sicut usque in finem perseverantiam.*

Prenez garde, s'il vous plaît, messieurs : voilà un exemple qu'apporte saint Augustin et qu'il apporte pour confirmer une vérité qu'il dit être incontestable. Lorsqu'un homme, aussi habile et aussi juste dans ses raisonnements qu'il l'était, propose un exemple pour

preuve de ce qu'il avance, il faut que ce soit un exemple tellement avéré qu'il ne souffre nulle contradiction. Ainsi, quand saint Augustin nous dit : Il est certain, et c'est un principe dont tout le monde convient, qu'il y a des grâces que Dieu ne donne point, si l'on ne se met par la prière en état de les obtenir ; et quand, pour justifier sa proposition, il indique et marque en détail la persévérance finale, il nous fait entendre qu'il est au moins de la même certitude que cette grâce de la persévérance n'est promise qu'à ceux qui prennent soin de la demander.

Reprenons et réduisons tout ceci en peu de paroles. La persévérance finale est absolument nécessaire au salut, en sorte que la persévérance manquant, le salut manque. La prière est absolument nécessaire pour avoir la persévérance finale, en sorte que la prière manquant, la persévérance doit aussi manquer. Donc la prière est absolument nécessaire au salut ; et c'est vouloir se damner que de ne vouloir pas prier, et prier souvent, puisque c'est vouloir manquer de persévérance, laquelle n'est accordée qu'à la prière et à la fréquente prière : *Non nisi orantibus*. Par quelles raisons me persuader plus sensiblement de l'extrême nécessité de la prière ; par quels motifs, par quelles considérations m'engager plus fortement à la mettre en œuvre et à m'en servir, que par ces quatre vérités que nous ne pouvons nous remettre assez dans l'esprit, et que je vous prie de ne pas oublier? Par la prière, je puis et je dois espérer que j'aurai la persévérance; c'est l'Evangile qui me l'apprend, et saint Augustin après l'Evangile. Par la prière, si elle est bien faite, je suis même assuré que j'aurai la persévérance, c'est Jésus-Christ qui me l'a promis. Par toutes mes autres bonnes œuvres il n'est pas infaillible que j'aurai la persévérance; c'est ainsi que toute la théologie me l'enseigne. Sans la prière, il est certain que je n'aurai pas la persévérance; c'est, dit saint Augustin, une doctrine commune et constante dans l'Eglise de Dieu. Que s'ensuit-il de là? Je vous laisse tirer vous-mêmes la conséquence.

Il me semble que Dieu en use à notre égard comme un père à l'égard d'un enfant qu'il veut intimider et corriger. Il le prend entre ses bras, le porte sur le bord d'un précipice, le tient suspendu et le menace de le laisser tomber. Que fait cet enfant éperdu et hors de lui-même? Dans la frayeur qui le saisit, il prie, il conjure, il pousse de hauts cris, il verse des larmes, il fait mille promesses. Ce n'est là qu'une feinte de la part du père ; mais voici, chrétiens, une vérité de la part de Dieu. Quel affreux abîme est ouvert sous nos pieds? combien de malheureux y sont tous les jours précipités? Tel sera notre sort si Dieu, par sa grâce, ne nous soutient. Mais pour l'engager à nous soutenir de la sorte, qu'avons-nous à faire? c'est de l'invoquer, de le réclamer, de lui dire souvent : *Ne derelinquas me*, *Deus meus*, *in auxilium meum respice* (*Psal.* LXX). Ah! Seigneur, si vous m'abandonnez je suis perdu; je ne puis rien sans vous durant la vie, mais surtout je ne puis rien sans vous à la mort : à cette heure fatale, à cette heure critique et décisive, si vous me refusez votre secours, où en suis-je? *Deus meus*, *in auxilium meum respice.* Souvenez-vous que vous êtes mon Créateur, et que je suis votre ouvrage ; vous ne m'avez pas créé pour me réprouver. J'offenserais votre miséricorde, si je le pensais ainsi, et je ne la blesserais pas moins, si je croyais qu'elle fût insensible aux vœux que je lui adresse. Je les renouvellerai mille fois le jour, je ne cesserai point de vous presser, de vous solliciter en ma faveur. Mon Dieu, ne m'oubliez pas, ne me rejetez pas : *Ne derelinquas me, Deus meus*, *in auxilium meum respice.*

Une seconde preuve de la nécessité absolue de la prière par rapport au salut, est tirée de la nécessité des grâces actuelles et efficaces, pour nous soutenir dans le cours d'une vie chrétienne, et voici comment je raisonne. Sans les grâces actuelles et efficaces point de salut, c'est un article de foi dont il ne nous est pas permis de douter. Or, pour des chrétiens prévenus de la grâce de la prière, peu ou point de ces grâces puissantes et efficaces s'ils ne prient : donc pour les chrétiens prévenus de la grâce de la prière, point de salut sans la prière. Puisque la première proposition est un point de notre croyance, reste à établir celle-ci, que les chrétiens prévenus de la grâce de la prière ne doivent point attendre sans elle ces grâces efficaces, ces grâces de salut.

Ce n'est guère ma coutume de produire dans la chaire les auteurs modernes, mais le judicieux et savant Suarez, parmi tous les théologiens, est dans une estime si générale que j'ai cru que son sentiment sur une matière de cette conséquence serait d'un très-grand poids. Il dit, dans son traité de la prière, que Dieu qui donne le nécessaire et ce qui est suffisant sans qu'on le demande, ne donne peut-être jamais d'autres secours, des secours abondants, sans la prière : *Nisi media oratione* (*Suarez*), à ceux qui ont la grâce de prier. Ce n'est pas que Dieu n'en pût autrement user, mais il en veut user ainsi. Par quelle raison? Je vais bientôt vous l'apprendre. Mais un signe évident qu'il le veut, c'est l'obligation qu'il nous a imposée de prier par le commandement qu'il nous en a fait.

Ce docte théologien parlait suivant la tradition invariable de tous les Pères de l'Eglise qui ont agi le plus fortement contre les Pélagiens, surtout de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Prosper et de ces soixante évêques assemblés à un concile de Carthage, qui de là, écrivant au pape Innocent contre Pélage et Célestius, ne répètent rien tant, sinon que s'il n'y avait point de nécessité de la grâce, comme le prétendaient ces hérétiques, il n'y aurait point pareillement de nécessité de la prière; que Jésus-Christ n'aurait pas dû nous commander non-seulement de veiller, mais encore de prier, afin de ne

point succomber à la tentation : *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem* (*Matth.*, XXVI); mais qu'il aurait précisément fallu nous avertir de veiller. Aussi saint Augustin, expliquant cette parole de Jésus-Christ : *Nemo potest venire ad me, nisi Pater meus traxerit eum* (*Joan.*, VI); personne ne peut venir à moi si mon Père ne l'attire, ajoute cet excellent discours : *Magna gratiæ commendatio : nemo venit nisi tractus* (*August.*, *tract.* XXVI, *in Joan.*). Voilà une haute recommandation de la grâce, que personne n'aille à Dieu, s'il n'en est attiré. Mais, du reste, pourquoi Dieu attire-t-il celui-ci, et pourquoi n'attire-t-il pas l'autre? C'est une discussion où vous ne devez point entrer. Voici seulement le point que vous devez bien comprendre : *Semel accipe et intellige* (*Ibid.*). Vous ne vous sentez pas assez efficacement attiré? Priez afin de l'être davantage : *Non traheris? ora ut traharis* (*Ibid.*).

Que si vous voulez savoir pourquoi Dieu se comporte de cette manière envers nous, et ce qui l'engage à garder cette règle dans la distribution qu'il fait de ses grâces victorieuses, je réponds, en premier lieu, qu'il est juste que nous demandions au moins ce qui nous manque et ce que nous voulons avoir, surtout si c'est un bien d'un très-grand prix, comme le sont ces grâces de surérogation et de faveur. J'ajoute, en second lieu, que comme la divine Providence se sert de la coopération des causes secondes pour les effets naturels, il est convenable que Dieu tienne la même conduite dans les effets surnaturels et à l'égard du salut. Or la moindre disposition, la moindre coopération que Dieu puisse exiger de nous c'est la prière; par conséquent, conclut saint Augustin, c'est par la prière que nous devons nous disposer à recevoir ce que Dieu se dispose à nous donner : *Quo possimus capere quod præparat dare* (*S. Aug.*, *ep.* 121, *c.* 8).

De là même, apprenez, chrétiens, pourquoi tant de gens dans le monde sont si faibles, tombent si aisément, trouvent les exercices de piété si pénibles et les abandonnent, en un mot, se damnent, et se damnent presque sans remords et sans réflexion. Ne craignons point de le dire, c'est qu'ils n'ont pas certaines grâces spéciales; et comment ne les ont-ils pas? par leur faute ; et par quelle faute? parce que pouvant les demander, ils ne les demandent pas. Ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, mes frères, et non point à la bonté divine ; vous auriez tout abondamment, si vous aviez soin de mieux prier, et plus souvent.

Je finis par une troisième preuve qui achèvera de vous faire connaître la nécessité de la prière pour le salut, et je vous prie de recueillir encore pour un moment votre attention. C'est une vérité terrible, mais dont je suis très-persuadé, que les pécheurs, après de longs désordres, en viennent quelquefois à un point où il ne leur reste nulle autre grâce pour se convertir que celle de la prière. S'ils prient, Dieu les touchera, s'ils ne prient pas, Dieu les laissera dans leur endurcissement. Ainsi plus d'autre ressource pour eux, plus d'autre moyen de salut que la prière. Consultons sur cela les Pères et les conciles.

Saint Augustin parlera pour les Pères. Quand un homme est vaincu, captif et déjà presque condamné (c'est ainsi qu'il nous représente un pécheur) : *Homini victo*, *damnato*, *captivo* (*Aug.*, *l.* I *ad Sim.*); que doit-il faire alors? Il faut qu'il s'écrie humblement en se tournant vers Dieu : Qui me délivrera de cet état de mort où je suis? *Humiliter exclamandum est : Quis me liberabit de corpore mortis hujus* (*Ibid.*)? Et qui est-ce en effet qui l'en délivrera? Ce sera la grâce, par Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum* (*Rom.*, VII). Mais cette grâce, qui la fera descendre sur lui? La prière; car, la volonté d'un homme ainsi habitué au mal (ces paroles sont remarquables) n'a souvent plus la grâce d'accomplir la justice, et de garder les commandements de Dieu, mais seulement celle d'implorer par une humble demande le secours de Dieu, afin de pouvoir obéir à ses ordres : *Hoc enim restat libero arbitrio*, *non ut impleat homo justitiam cum voluerit*, *sed ut se supplici pietate convertat ad eum cujus dono possit implere*. Cela est net et décisif.

Le concile de Trente parlera pour tous les conciles. Dieu ne nous commande point des choses impossibles : *Deus impossibilia non jubet* (*Trid. sess.* VI, *c.* 11); mais en nous donnant sa loi, il nous avertit et de faire ce que nous pouvons, et de demander ce que nous ne pouvons pas : *Sed jubendo monet et facere quod possis, et petere quod non possis*. Et alors il nous aide, afin que nous le puissions : *Et adjuvat ut possis* (*Ibid.*). Si le saint concile eût cru que tous les pécheurs ont toujours une grâce prochaine et immédiate, pour faire ce que Dieu leur commande il eût dit seulement : Dieu ne nous commande pas des choses impossibles, parce qu'il nous avertit de faire ce que nous pouvons, et qu'il nous aide afin que nous le puissions. Quand donc il met cette disjonctive, que Dieu ne commande pas des choses impossibles, ou bien parce qu'il nous donne la grâce de les accomplir, ou bien parce qu'il nous donne la grâce de demander de quoi les accomplir, il nous fait ouvertement entendre que les pécheurs n'ont en certains temps que la seule grâce de la prière ; affreuse et dernière extrémité, où ils se trouvent réduits! S'ils n'usent de ce remède, ils sont désespérés ; s'ils ne prennent cette planche pour se sauver du naufrage, ils sont perdus; s'ils n'entrent par cette porte, le ciel leur sera éternellement fermé.

Que devez-vous donc remporter de tout ce discours? En trois mots, trois courtes conclusions, mais très-importantes. Etes-vous pécheurs, mais de grands pécheurs? Ah! ne cessez point en ce triste état de prier; car, qui sait si vous avez maintenant d'autres moyens de conversion que celui de la prière? Dites souvent à Dieu comme le prophète, et avec bien plus de raison que le prophète : Convertissez-nous, Seigneur, et

nous nous convertirons. Sans cela, mon cher auditeur, je vous regarde, ou du moins j'ai lieu de vous regarder comme un réprouvé.

Etes-vous justes, et avez-vous un sujet raisonnable de croire que vous vivez habituellement dans la grâce de Dieu? Ah! ne pensez pas que vous puissiez pour cela négliger l'usage de la prière; car il faut persévérer. Judas avait bien commencé; mais il est damné, parce qu'il a mal fini. Saint Paul au contraire est sauvé pour avoir bien fini, quoi qu'il eût très-mal commencé. Ainsi, c'est la fin qui couronne notre vie, c'est elle qui consomme notre salut, et l'on ne parvient guère à une bonne fin sans la prière.

N'êtes-vous ni pécheurs par état, ni justes par état, mais tantôt pécheurs, tantôt justes, tels que sont tant de chrétiens imparfaits et lâches? Ah! combien vous faut-il de grâces toujours présentes, de grâces particulières pour vous attacher plus étroitement à votre devoir, pour vous y maintenir? et le canal par où Dieu communique plus ordinairement ces grâces choisies, par où vous devez tâcher à les faire descendre sur vous, n'est-ce pas la prière? Plaise au ciel que ces vérités ne servent jamais à votre condamnation, comme elles y serviront sans doute, si, après les avoir connues, vous les oubliez dans la pratique! Plus sage mille fois et plus heureux, si nous engageons Dieu par des vœux ardents, par des vœux tous les jours réitérés à nous ouvrir en ce monde les trésors de sa miséricorde, et à nous donner en l'autre son royaume, où nous conduise, etc.

SERMON XXVI

POUR LE VENDREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE.

Sur l'affaire du salut.

Vis sanus fieri?
Voulez-vous être guéri? (*S. Jean, c.* V.)

S'il s'agissait seulement de guérir le paralytique de son infirmité corporelle, la demande du Fils de Dieu serait, ce semble, assez inutile; et il n'y avait guère lieu de douter qu'un malade de trente-huit ans ne souhaitât sa guérison, et qu'il ne fût venu pour cela même comme les autres à la piscine. Mais cette question que lui fait le Sauveur du monde, renferme, selon la pensée de saint Augustin, un sens bien plus relevé; et l'Evangile, dit ce Père, sous la figure de cet homme affligé d'une longue paralysie, et hors d'état de se remuer en aucune sorte et d'agir, nous représente ces chrétiens paresseux et lâches qui vivent à l'égard du salut dans une criminelle indifférence, et qui trop vigilants sur toutes les autres affaires, ne pensent presque jamais à celle qui devrait toujours et uniquement les occuper. Je leur demande, en leur adressant les paroles de Jésus-Christ, s'ils veulent se sauver : *Vis sanus fieri?* et j'ai bien lieu de croire qu'ils ne le veulent pas, témoin que je suis du peu de soin qu'ils y apportent et de l'extrême négligence avec laquelle ils y travaillent. D'où vient ce désordre? C'est aveuglement dans les uns, c'est découragement dans les autres. Aveuglement : il y en a qui ne savent point assez ce que c'est que le salut, et qui n'en comprennent pas la conséquence; découragement : il y en a qui se rebutent trop tôt des difficultés qu'ils rencontrent dans le chemin du salut, et qui désespèrent de les pouvoir surmonter. Or je veux vous faire voir deux choses, observez-les; elles vont faire la matière et le partage de ce discours. Je dis, premièrement, que de toutes les affaires, celle du salut est par elle-même la plus digne de nos soins; ce sera la première partie : secondement, que quelque difficile que soit le salut, c'est néanmoins de toutes les affaires celle où nous avons plus de moyens pour réussir; ce sera la seconde partie. Pour bien traiter ce grand sujet, demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

De toutes les maximes de l'Evangile je n'en trouve point qui mérite plus nos réflexions et qui doivent plus faire d'impression sur nos esprits que cet oracle sorti de la bouche de Jésus-Christ même : Que sert à un homme de gagner tout le monde, s'il vient à se perdre lui-même? *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur* (*Matth.*, XVI). Quel échange pourra compenser la perte qu'il aura faite de son âme? *Aut quam dabit homo commutationem pro anima sua* (*Ibid.*)? Saint Jean Chrysostome, dans la savante homélie qu'il a composée sur le seizième chapitre de saint Matthieu et en divers endroits de ses ouvrages, observe que ce principe a cela de propre qu'il est universel et qu'il nous regarde tous également, en quelque situation et en quelque état que nous nous trouvions. Quand le Fils de Dieu dit : Faites l'aumône, ce n'est point à nous qu'il parle si nous sommes pauvres. Quand il dit : Ne vous laissez point enfler de votre prospérité, mais soyez humbles et modestes dans la grandeur, nous sommes dispensés de ce devoir, si la Providence nous a mis dans une condition obscure. Quand il dit : Corrigez votre frère et reprenez-le de ses fautes, cette obligation n'est pas communément pour nous si celui qui aurait besoin d'un avertissement salutaire tient un rang supérieur au nôtre. Mais, soit que nous soyons dans l'opulence ou dans la disette, dans l'autorité ou dans la dépendance, dans la gloire ou dans l'humiliation, c'est, sans en excepter un seul, à tous les hommes qu'il s'adresse lorsqu'il nous dit : Travaillez à votre salut, et préférez cette importante affaire à la conquête même de l'univers : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?*

Pour développer le sens de ces paroles et pour établir solidement la première proposition que j'ai avancée, savoir, que de toutes

les affaires celle du salut est la plus digne de nos soins, je fais deux réflexions qui se réduisent presque à la même, mais que je distingue néanmoins pour m'expliquer plus clairement et avec plus d'ordre : car l'affaire du salut est tellement au-dessus de toutes les autres affaires, que si celle-là réussit, quand toutes les autres auraient manqué, nous sommes souverainement heureux, c'est la première réflexion. Au contraire toutes les autres affaires sont tellement au-dessous de l'affaire du salut, que si elle manque quand toutes les autres auraient réussi, nous sommes souverainement malheureux; c'est la seconde réflexion. Ainsi, mes frères, si nous nous sauvons, toutes les disgrâces passagères du monde ne pourront en aucune sorte altérer notre souverain bonheur, et si nous nous damnons, toute la félicité passagère du monde ne pourra en aucune sorte nous garantir d'un souverain malheur. Disons donc encore une fois avec Jésus-Christ : Qu'importe à l'homme de posséder tous les biens de la vie, s'il n'entre pas un jour en possession des biens de l'éternité, puisque rien alors ne sera capable de le dédommager de cette suprême béatitude qu'il aura perdue? Et dans un autre tour, ajoutons : Que n'importe-t-il point à l'homme d'entrer un jour, aux dépens même de tous les biens de la vie, dans la possession des biens de l'éternité, puisque rien alors ne sera capable de lui enlever ou de troubler la suprême béatitude où il sera parvenu! *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur? aut quam dabit homo commutationem pro anima sua?*

Oui, mon cher auditeur, sauvez votre âme. Voilà le point capital pour vous. Du reste, que Dieu vous ait fait naître dans le plus bas rang et qu'il vous ait réduit à la plus vile condition, ayez vécu dans le mépris, dans la misère, dans le travail, dans la souffrance; ayez été dépouillé de tout sur la terre, sans nom, sans biens, sans secours, sans amis, accusé, condamné, persécuté, maltraité, l'opprobre et le rebut des hommes; tout cela n'est rien, si vous arrivez au terme du salut. Pourquoi? C'est que là vous trouverez une gloire qui vous dédommagera bien de tous les mépris du monde, un trésor qui vous dédommagera bien de toutes les misères du monde, un repos qui vous dédommagera bien de tous les travaux du monde, un bonheur qui vous dédommagera bien de toutes les souffrances du monde. Observez, je vous prie, toutes mes paroles. Je dis que vous trouverez une gloire qui vous dédommagera bien de tous les mépris du monde, puisque ce sera une gloire infinie : *Magna nimis* (*Gen.*, XV), une gloire immortelle : *Justi autem in vitam æternam* (*Matth.*, XV). Je dis que vous trouverez un trésor qui vous dédommagera bien de toutes les misères du monde, puisque vous serez riche de Dieu même et de la possession de Dieu, si je puis ainsi m'exprimer : *Ego merces tua* (*Genes.*, XV). Trésor où les vers n'entrent point, que la rouille ne corrompt point : *Ubi neque ærugo, neque tinea demolitur* (*Matth.*, VI). Trésor inépuisable : *Thesaurum non deficientem in cœlis* (*Luc.*, XII). Je dis que vous trouverez un repos qui vous dédommagera bien de tous les travaux du monde, puisque ce sera un repos désormais sans trouble : plus de soins des choses de la vie, plus de faim qui vous presse, de soif qui vous tourmente : *Non esurient, neque sitient amplius* (*Apoc.*, VII). Plus de saisons qui vous incommodent : *Nec cadet super illos sol, neque ullus æstus.* (*Ibid.*) Ni infirmités, ni calamités, ni pleurs : *Absterget Deus omnem lacrymam oculis eorum.* (*Ibid.*) Enfin, je dis que vous trouverez un bonheur qui vous dédommagera de toutes les souffrances du monde, puisque ce sera un bonheur plein : *Ut gaudium vestrum sit plenum* (*Joan.*, XVI).

C'est, mon cher auditeur, ce que je voudrais vous faire comprendre dès maintenant, comme vous le comprendrez au sortir de cette vallée de larmes et à l'entrée de l'héritage céleste; quand Dieu, vous recevant dans son royaume, vous dira ce que l'Epoux des Cantiques disait à son épouse : L'hiver est passé, les nuages se sont dissipés, vous n'avez plus de tempêtes à craindre : *Hyems transiit, imber abiit et recessit* (*Cantic.*, II). C'est-à-dire, vous avez souffert dans la vie, le monde vous a refusé ses biens, ses plaisirs, ses honneurs; mais quittez cette terre d'exil, et venez : *Surge et veni* (*Ibid.*). La saison a changé, les beaux jours ont succédé aux orages, et après la stérilité, voici le temps des fleurs et des fruits : *Flores apparuerunt in terra nostra, tempus putationis advenit* (*Ibid.*). Or, que vous importe à présent de n'avoir pas brillé comme les autres dans le monde, de n'y avoir pas occupé comme eux les premières places, de n'avoir pas su vous élever, vous enrichir? Que vous importe que tous vos desseins aient été traversés, que toutes vos entreprises aient malheureusement échoué, que votre naissance vous ait confondu parmi le peuple, que de tristes revers aient désolé votre famille, que de sanglants outrages vous aient flétri et déshonoré, que l'adversité, la pauvreté, vous aient assailli de toutes parts et durant tout le cours de vos années? elles ne sont plus ces années de douleur et d'amertume, ces années de chagrin et de peine; mais vous, vous voilà éternellement grand; mais vous, vous voilà éternellement glorieux, éternellement heureux : *Hyems transiit, imber abiit et recessit, surge et veni.*

Ah! mes frères, que pense en effet alors un homme qui voit cette carrière immense de l'éternité s'ouvrir devant ses yeux et lui présenter une félicité consommée, une félicité sans mesure et sans borne? Comment et de quel œil regarde-t-il tous les événements humains, afflictions, décadences, pertes, renversements de fortune? Quel jugement forme-t-il de tout ce que nous appelons sur la terre les grandes affaires, gouvernement des royaumes, conduite des armées, gain des batailles, charges, dignités, ministères? Re-

gretle-t-il ces occasions où il pouvait se distinguer, mais où il n'a pas eu tout le succès dont il se flattait? Regrette-t-il ces emplois qu'il pouvait obtenir, mais que des concurrents lui ont enlevés? Regrette-t-il ces établissements, ces alliances qu'il pouvait ménager, mais que de fâcheux accidents lui ont fait manquer? Que dis-je? et daigne-t-il même tourner un moment ses regards vers un monde qui ne lui sera plus rien jamais, qui ne fut jamais pour lui qu'un lieu de passage et qui jamais enfin ne dut être le terme de ses désirs? *Hyems transiit, imber abiit et recessit, surge et veni.*

Renversons maintenant, chrétiens, la proposition; car si vous perdez au contraire votre âme, si vous vous damnez, où en êtes-vous? Consultez-vous bien là-dessus vous-mêmes, méditez-le bien, pensez-y bien; où en êtes-vous? Je ne sais quel charme nous aveugle, quel enchantement nous séduit, nous courons, nous avançons, sans envisager la fin où nous devons aboutir. Mais encore une fois, je vous le demande, et vous ne pouvez trop repasser, trop approfondir cette importante question: Sans le salut, où en êtes-vous? Faites-vous dans la vie le sort le plus agréable; tracez-vous à votre gré une route aisée, commode, à couvert de toutes les disgrâces, aspirez aux hauts rangs et y montez; soyez sorti d'une maison également illustre, et par l'opulence, et par la noblesse, et par les titres, et par les faits héroïques de vos ancêtres; que tout succède selon nos vœux, que tout conspire à vous mettre dans l'état le plus florissant et le plus digne d'envie. Hélas! cet état doit finir; il est fini pour vous, riche malheureux de l'Evangile, qui dès le triste moment de votre mort fûtes enseveli dans l'enfer. Il finira pour vous, mon cher frère, et si ce faux bonheur du siècle est suivi du souverain malheur; ah! je ne me lasserai point de le dire, où en êtes-vous? Apprenez-le de tant de réprouvés qui ne peuvent que trop bien vous en instruire, puisqu'ils en font une si terrible épreuve; écoutez-les parler et se plaindre; rendez-vous attentif à leurs regrets, regrets inutiles pour eux, profitez-en.

Quid nobis profuit superbia, aut divitiarum jactantia quid contulit nobis (*Sap.*, V)? Nous avons vécu dans la splendeur et dans l'éclat, dans l'abondance et dans les plaisirs; mais ô grandeurs mortelles, ô richesses périssables, ô plaisirs séduisants, *quid nobis profuit?* Ces biens que nous avons possédés, nous serviront-ils de rançon pour nous racheter des mains de cette justice redoutable à qui nous sommes abandonnés? Cette autorité dont nous avons été revêtus, nous servira-t-elle pour faire révoquer l'arrêt éternel porté contre nous? Ces honneurs qu'on nous a déférés, ces marques de distinction que nous avons portées, nous serviront-elles pour réparer, pour effacer l'opprobre d'une si honteuse condamnation? Ces flatteuses voluptés où nous avons tant cherché à contenter nos plus grossiers appétits, nous serviront-elles pour émousser les pointes de ce feu qui nous investit et qui nous brûle, pour modérer l'ardeur de ces flammes qui ne s'éteindront jamais et pour en amortir le sentiment? *Quid nobis profuit?* Nous traitions de folie la sainte vigilance de ces âmes fidèles qui nous laissaient courir après des avantages temporels, et qui travaillaient à s'assurer une éternité. Ce salut, dont elles nous parlaient, nous n'y pensions pas, nous les méprisions, nous les regardions comme des esprits faibles, craintifs, superstitieux. Insensés nous-mêmes! *Nos insensati* (*Ibid.*)! La mort les a justifiées et nous a confondus, elle nous a ouvert les yeux, elle nous a fait voir nos égarements passés, elle nous a fait connaître nos véritables intérêts, mais trop tard; il n'est plus temps, et tout ce qui nous reste désormais, c'est de confesser, à notre désespoir, que nous nous sommes trompés, qu'une vaine apparence nous a éblouis, que nous sommes sortis des voies de la vérité, que nous avons perdu notre chemin et que jamais nous n'y rentrerons: *Ergo erravimus a via veritatis* (*Ibid.*).

Il ne s'agit point ici, mes frères, de raisonner beaucoup; ces points essentiels de la sainte religion que nous professons, se soutiennent assez par eux-mêmes, et vouloir former sur cela le moindre doute, c'est détruire tous les principes de notre foi. Revenons. Telle est donc l'affaire du salut, que malgré la perte de toutes les autres, si celle-là seule réussit, nous sommes souverainement heureux; que malgré le succès de toutes les autres, si celle-là seule manque, nous sommes souverainement malheureux; et comme rien ne peut ni ne doit entrer en comparaison avec un bonheur souverain, avec un souverain malheur, il s'en suit, et c'est la conclusion de cette première partie, que de toutes les affaires, quelles qu'elles soient et pour importantes qu'elles paraissent, la plus digne, et même la seule digne de nos soins, est l'affaire du salut. C'est pourquoi le Fils de Dieu, en nous représentant le salut comme une perle précieuse, nous avertit de renverser tout dans la maison, de chercher partout pour la trouver. C'est pourquoi le même Sauveur des hommes, en nous parlant du salut comme du sommet d'une haute montagne où règne le calme et la paix, nous exhorte à faire les derniers efforts pour y monter et pour y parvenir. C'est pourquoi l'Apôtre, en nous proposant le salut comme le prix ou d'une course ou d'une victoire, nous anime, tantôt à redoubler nos pas, à nous dépouiller de tout, pour marcher avec plus de vitesse, et pour atteindre plus tôt au but; tantôt à prendre les armes, à combattre, à attaquer, à exposer nos biens, à verser notre sang, à donner notre vie pour emporter la couronne. C'est pourquoi tous les Pères, tous les maîtres de la vie spirituelle, en nous faisant considérer le salut comme un port tranquille et assuré, nous encouragent à tenir ferme au milieu des vagues et des flots, à recueillir toutes nos forces, à les employer toutes contre la fureur des vents, pour conduire heu-

reusement à bout une navigation dont le terme est si désirable. De là même, cette excellence du ministère évangélique et du zèle des âmes. Rien de plus grand que de travailler au salut de ses frères en travaillant à se sauver soi-même. C'est, dit saint Denys, de tous les emplois qui concernent Dieu, le plus divin : *Omnium divinorum negotiorum divinissimum* (*Dionys.*). Ç'a été sur la terre l'unique occupation d'un Homme-Dieu, ç'a été après lui l'occupation de tant d'hommes apostoliques. Ils n'y ont rien épargné ; parce qu'ils comprenaient ce que vaut une âme, et quel bien on lui procure en contribuant à son salut. De là ces hautes maximes de la morale chrétienne, que pour le salut il faut renoncer jusqu'à son père, jusqu'à sa mère, qu'il faut se renoncer soi-même, et que c'est là s'aimer de l'amour le plus solide et le plus parfait. De là cette vie pauvre et solitaire, cette vie dure et laborieuse, cette vie mortifiée, crucifiée, de tant d'anachorètes dans les déserts, de tant de religieux dans les monastères, de tant de personnes du monde au milieu du monde même. Que d'exemples, mes chers auditeurs, que de raisons qui vous condamnent ! Et ne me répondez point que le salut est difficile, car si c'est de toutes les affaires celle qui mérite plus nos soins, j'ajoute que c'est encore celle où nous avons plus de moyens pour réussir. Je vais vous le montrer dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

L'affaire du salut a ses difficultés ; c'est de quoi je suis obligé de convenir, et ce serait contredire l'Evangile que de parler autrement, puisque l'Évangile nous apprend en termes si formels que le royaume des cieux ne s'emporte que par violence, et qu'il faut faire effort pour y entrer : *Violenti rapiunt illud* (*Matth.*, XI). Mais je prétends au même temps que c'est de toutes les affaires celle où nous avons, pour réussir, des moyens plus abondants, des moyens plus présents, des moyens plus efficaces et plus puissants. J'en donne les preuves ; comprenez-les. Moyens abondants et de toutes les espèces, car tout peut servir au salut : la pauvreté et les richesses ; l'affliction et la prospérité, l'élévation et l'abaissement, l'honneur et le mépris, la santé et la maladie ; quoi que ce soit, il n'est rien qui ne puisse contribuer à ce grand ouvrage. Etes-vous pauvre ? Ecoutez ce que dit le Sauveur du monde : Bienheureux les pauvres qui, soumis dans leur pauvreté et contents de l'état où Dieu les a mis, en supportent avec patience les incommodités et les besoins, et qui, détachés des biens de fortune, ne sont pas seulement pauvres en effet et par nécessité, mais de cœur et d'affection ; le ciel leur appartient comme leur héritage : *Ipsorum est regnum cœlorum* (*Matth.* V). Etes-vous riches ? Vous pouvez, suivant la parole du Fils de Dieu, employer les trésors que vous possédez à vous faire des amis, qui vous recevront dans les tabernacles éternels ; donnez et on vous donnera, assistez les misérables, soulagez ceux qui sont dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les maisons particulières, et vous entendrez au jugement de Dieu cette sentence favorable qui vous mettra au nombre des élus : *Venite, benedicti, possidete regnum. Esurivi enim, et dedistis mihi manducare* (*Matth.*, XXV). Etes-vous dans l'adversité ? il ne tient qu'à vous de la sanctifier par votre patience, et l'adversité sanctifiée est le gage le plus certain de notre prédestination. Par un moment de tribulation, dit l'Apôtre, et d'une tribulation même très-légère et très-supportable, nous acquérons une gloire infinie : *Momentaneum et leve tribulationis nostræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* (II *Cor.*, IV). Etes-vous dans la fortune, dans l'autorité, dans la puissance ? Il ne dépend que de vous d'en bien user, et le point de votre perfection consiste dans le bon usage que vous en ferez, en vous humiliant sous la main de Dieu, tandis qu'il prend plaisir à vous élever, en lui référant tout, et en reconnaissant ses bienfaits, en rendant la justice, en défendant le bon droit, en maintenant l'ordre : *Qui judicat in veritate, thronus ejus æternum firmabitur* (*Prov.*, XX). Etes-vous sain et robuste ? Travaillez et agissez. Etes-vous infirme et faible ? supportez votre infirmité et votre faiblesse. Etes-vous dans les emplois ? remplissez chrétiennement toutes vos fonctions. Etes-vous dans la retraite ? appliquez-vous à la prière et à la méditation. Enfin, quelque soient l'état, la situation, la disposition où vous vous trouvez, quels que soient les événements particuliers de votre vie, soit heureux, soit malheureux, tout cela peut vous conduire au terme où vous êtes appelé ; et en voici la raison : c'est que Dieu ne veut pas tous nous sauver par la même voie, mais il nous a marqué à chacun notre route ; or, notre route, notre voie, c'est la condition où nous sommes par l'ordre de la Providence. Marchez par ce chemin, faites dans votre profession ce que Dieu demande de vous, faites-le suivant votre pouvoir, vos forces, vos lumières, suivant le don que vous en avez reçu, et Dieu est content. Or, si Dieu est content de vous, votre salut est en assurance.

De là, moyens prompts et présents. Moïse, en donnant aux Juifs la loi qu'il avait reçue sur la montagne, leur disait de la part de Dieu : Le commandement que je vous fais, n'est ni trop élevé au-dessus de vous, ni trop éloigné au delà des mers, en sorte que vous puissiez me répondre : Comment pourrons-nous monter si haut, ou comment pourrons-nous aller si loin ? mais il est devant vous, auprès de vous, dans vous : *Mandatum quod ego præcipio tibi hodie, non supra te est, neque procul positum, nec in cœlo situm ; sed juxta te est sermo valde, in ore tuo, et in corde tuo* (*Deut.*, XXX). L'homme, ajoute le Sage, a devant ses yeux, et comme dans ses mains, la vie et la mort, le bien et le mal : *Ante hominem vita et mors* (*Eccl.*, XV). Enfin, selon la parole de Jésus-Christ, le royaume de Dieu est au milieu de vous : *Re-*

gnum Dei intra vos est (*Luc.*, XVII). En effet, qu'y a-t-il de plus présent pour vous que la condition même où vous êtes, et les divers exercices qui vous y doivent occuper? Qu'y a-t-il de plus présent pour vous, pères et mères, que l'éducation de vos enfants et le règlement de votre famille? Qu'y a-t-il de plus présent pour vous, juge, que le soin de vos affaires; marchand, que votre négoce; artisan, que votre ouvrage? Qu'y a-t-il de plus présent pour vous, dans la douleur, que votre douleur à offrir à Dieu, dans la disette, que votre disette à souffrir, dans l'abondance, que votre argent, que vos revenus à bien administrer? J'en dis de même de tous les autres états où vous pouvez être, et je vous en laisse faire le détail.

Et ne me répondez point que pour faire de tout cela des moyens de salut, il faut y joindre bien des choses dont l'assemblage est difficile, et qui demandent une grande assiduité et une grande vigilance. J'en conviens; il faut aimer la prière, lire de bons livres, écouter la parole de Dieu, assister à l'office divin, fréquenter les sacrements, pratiquer les vertus chrétiennes, la charité, l'humilité, la mortification. Mais je reprends, et je vous demande encore, s'il n'y a rien de plus présent pour vous que ces devoirs de la religion et tous les autres. Qu'y a-t-il de plus présent pour vous que la prière? Vous pouvez prier partout, à toute heure, et en mille manières différentes. Qu'y a-t-il de plus présent pour vous que la lecture des bons livres? Il y en a tant, et sur tous les sujets, et qui contiennent de si solides instructions! Il n'en faudrait même qu'un seul, mais lu et relu avec attention, avec réflexion; et il ne serait pas enfin nécessaire d'y donner chaque fois beaucoup de temps; un temps réglé tous les jours, quelque court qu'il fût, pourrait suffire. Qu'y a-t-il de plus présent pour vous que la parole de Dieu? Combien de prédicateurs l'annoncent avec zèle, avec force? Les villes en sont remplies et ils sont plus prêts à se faire entendre que vous ne l'êtes à les écouter. Qu'y a-t-il de plus présent pour vous que l'office divin, surtout, que l'adorable sacrifice de la messe? On l'offre tous les jours à Dieu en tant d'Eglises et à tant d'autels. Qu'y a-t-il de plus présent pour vous que la fréquentation des sacrements, la confession, la communion? Les tribunaux de la pénitence vous sont ouverts, la table du Seigneur est toujours dressée; les ministres du Dieu vivant vous invitent, vous attendent, ou pour répandre sur vous de salutaires bénédictions, ou pour vous distribuer le pain sacré qui doit être l'aliment de vos âmes. En un mot, qu'y a-t-il de plus présent pour vous que la pratique de toutes les vertus? de la foi: c'est un acte de votre entendement que la volonté soumet à croire des vérités que Dieu lui révèle; de l'espérance: c'est un désir de la gloire que Dieu vous promet, un désir de votre cœur accompagné d'une sainte confiance; de l'amour de Dieu: c'est un attachement de l'âme à Dieu qui vous le fait préférer à tout, parce que vous savez que cette préférence lui est due; de la charité envers le prochain: vous avez sans cesse tant d'occasions de consoler les affligés, d'aider les malheureux, de pardonner des injures, d'excuser des défauts; de l'humilité: il ne faut que rentrer en vous-même, vous connaîtrez bientôt votre faiblesse, et vous découvrirez des imperfections qui vous donneront bien lieu de vous mépriser; de la mortification, soit intérieure, soit extérieure: n'en cherchez point d'autres sujets que vos inclinations qu'il faut régler, que vos passions qu'il faut réprimer, que tous les chagrins, tous les maux de la vie qu'il faut endurer. Un plus long dénombrement me conduirait trop loin. Prenez l'Evangile, examinez par rapport à vous tous les points de la loi, de cette loi divine, à quoi le salut est attaché; vous ne trouverez pas un article dont l'observation ne puisse vous devenir commune et familière. Moyens abondants, moyens présents et moyens encore efficaces et puissants.

Car faites, chrétiens, ce que je viens de vous tracer, et vous vivrez: *Hoc fac, et vives* (*Luc.*, X). Soyez-y fidèles, et je vous réponds de votre salut. Il est vrai qu'il y a des obstacles à vaincre, qu'il y a des ennemis à surmonter, que toutes les puissances de l'enfer dechaînées contre nous, nous livrent de fréquents assauts; que le poids de la nature corrompue nous entraîne, que les sens se révoltent, et qu'il faut une résolution bien généreuse et bien ferme pour n'être pas ébranlé. Mais, après tout, dit l'Apôtre, vous ne serez jamais tentés au delà de vos forces. Dieu vous l'a promis et il vous gardera sa parole. L'ennemi de votre salut, comme un lion rugissant, ou comme un serpent adroit et subtil, peut tourner sans cesse autour de vous; mais avec toute sa fureur ou avec tous ses artifices, il ne peut vous nuire si vous ne le voulez pas. Que l'enfer redouble tous ses efforts, la grâce est plus forte que tout l'enfer. Que la nature mille fois se soulève, la grâce est bien au-dessus de la nature. Que le monde à chaque moment vous présente de nouveaux obstacles, la grâce emporte au travers de tous les obstacles. Prenez confiance, mes chers frères, Jésus-Christ a triomphé du monde, de ce monde si redoutable en apparence, mais si faible en effet contre une âme aidée et, pour ainsi dire, armée de la grâce: *Confidite, ego vici mundum* (*Joan.*, XVI).

Sont-ce là les avantages que vous avez dans les affaires du siècle? et si nous en jugeons par comparaison, n'ai-je pas eu raison de dire que quelque difficile que soit l'affaire du salut, elle l'est encore moins que toutes les autres? Avez-vous, pour vous avancer dans le monde, des moyens aussi abondants, des moyens aussi présents, des moyens aussi efficaces et aussi puissants? Avez-vous, dis-je, des moyens aussi abondants et en aussi grand nombre? Ah! messieurs, combien de gens parmi vous, et par rapport aux affaires du monde et à leur succès, disent avec autant de sujet que cet homme de l'Evangile: *Hominem non habeo*

(*Joan.*, V). Je n'ai personne qui me porte, je n'ai ni appui, ni patron. Ils attendent, ils languissent, comme lui, depuis les vingt et les trente années, et ils se trouvent à la trentième tels qu'ils étaient à la première. Pourquoi ? Parce que les moyens leur manquent. Les voies de la fortune ne sont ouvertes qu'à quelques-uns, on n'y parvient pas par toutes sortes de chemins, on n'y est pas appelé de tous les états et de toutes les conditions, et pour y atteindre, c'est souvent trop peu que de bien remplir sa condition et son état.

Avez-vous des moyens aussi présents ? Si c'est un procès qu'on veut intenter, si c'est un établissement qu'on veut ménager, si c'est la faveur d'un maître qu'on veut gagner, si c'est un bénéfice, une commission qu'on veut avoir, une terre qu'on veut faire valoir, un commerce qu'on veut soutenir : que de mesures pour cela sont nécessaires, et de longues mesures ! que de préparatifs et de longs préparatifs ! On se croit heureux, si, après des années entières d'études, de réflexions, de sollicitations, de poursuites, de courses, de fatigues, on a trouvé quelque expédient pour venir à bout de ses desseins.

Enfin, avez-vous des moyens aussi efficaces et aussi puissants ? Hélas ! après avoir remué bien des machines, après avoir fait jouer bien des ressorts, après avoir tout mis en œuvre, souvent l'entreprise échoue, un obstacle naît tout à coup et vous retient ; un contre-temps trouble et déconcerte toutes vos vues, un ennemi cabale contre vous et vous détruit ; un concurrent vous prévient et l'emporte ; l'inclination du maître change, et un caprice le fait tourner ailleurs ; les vents et les orages ruinent votre négoce, désolent vos campagnes, renversent vos maisons. il n'y a plus quelquefois qu'un pas à faire pour toucher au but où vous aspirez ; mais à ce dernier pas, vous vous trouvez arrêté. Ainsi le paralytique allait jusqu'au bord de la piscine, mais un plus diligent que lui s'y plongeait avant lui. Vous savez si je vous déguise les choses : et comment pourrais-je vous les déguiser, comment pourrais-je vous tromper sur ce qui vous est et qui vous doit être beaucoup mieux connu qu'à moi ? L'usage du monde ne vous apprend-il pas combien il en coûte pour se pousser, et combien les moyens qu'on prend pour cela sont incertains ? De mille personnes qui entrent dans la même route et qui visent au même terme, à peine un petit nombre y peut-il arriver ; tandis que tous les autres ont le chagrin de se voir frustrer de leurs espérances.

De tout ceci, chrétiens, il faut toujours conclure qu'il n'est point d'affaire qui soit plus en votre pouvoir que le salut ; et par conséquent que si vous ne vous sauvez pas, vous n'en devez accuser que vous-mêmes et votre propre négligence. Car, comme le salut est de toutes les affaires la plus digne de nos soins, comme c'est de toutes les affaires celle où nous avons plus de moyens pour réussir par nos soins, une triste expérience m'oblige en même temps à dire que de toutes les affaires le salut est celle à qui nous refusons le plus nos soins ; un moment de réflexion sur la vie ordinaire du monde vous en convaincra.

Il y a dans le monde deux sortes de personnes. Les unes sont des gens oisifs et sans occupations, les autres sont employées et travaillent. Or, à quoi se passe la vie des premières ? De vingt-quatre heures qui composent le jour, une grande partie est pour le sommeil, une autre pour s'habiller, se parer, s'ajuster ; une autre pour la table et les repas, une autre pour les visites et certains devoirs de civilité ; une autre pour les assemblées de plaisir, pour les conversations badines et dangereuses, pour le jeu, pour la comédie, les spectacles. Voilà les journées qui remplissent les semaines, voilà les semaines qui remplissent les mois, voilà les mois qui remplissent les années, et voilà les années qui remplissent tout le cours de la vie. Dans ce cercle continuel d'amusements, quel temps donne-t-on au salut ? A peine fait-on le matin, le soir, une courte prière, et combien de fois y manque-t-on ? A peine entend-on une messe entière, aux jours mêmes commandés, et avec quelle piété y vient-on ? A peine approche-t-on à Pâques des sacrements pour satisfaire au précepte, et comment l'accomplit-on ? Du reste, nulles bonnes œuvres, nuls exercices du christianisme, nul souvenir de l'éternité, nul sentiment de Dieu, nul retour sur soi-même, ni examen, ni lecture, ni prédications, ni aumônes, ni jeûnes, ni pénitence. N'est-ce pas là la vie de tant de femmes mondaines, qui n'ont, ce semble, point d'autre divinité qu'elles-mêmes et que leur corps ? N'est-ce pas là la vie de tant de jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe, qui n'ont point d'autre pensée que celle de leur plaisir ? N'est-ce pas là la vie de tant d'hommes délicats, qui n'ont point d'autre soins que de contenter leurs sens, et de se procurer toutes les douceurs d'une condition aisée et commode ? N'est-ce pas là la vie de tant de libertins que la débauche conduit à l'impiété et à l'irréligion, et que l'irréligion plonge encore plus dans la débauche ? N'est-ce pas là, dis-je, la vie d'une partie du monde ? Et quelle est la vie de l'autre ? la voici.

Ce sont des gens que l'ennemi de notre salut traite comme Pharaon traita autrefois les Juifs. Ce prince, voyant qu'ils allaient dans le désert sacrifier à leur Dieu et l'adorer, fit appeler les maîtres de ses bâtiments et les intendants qu'il avait établis pour la conduite de ses ouvrages. Les Juifs ne sont point encore assez occupés, leur dit-il, ils vont perdre leur temps au désert, redoublez leur travail, imposez-leur des fardeaux encore plus pesants, afin qu'ils ne songent plus à leurs sacrifices. C'est ainsi que le monde, que la passion, que le démon, ce tyran des âmes, fait naître sans cesse de nouveaux embarras, suscite mille affaires à ceux qui, moins lents et moins amateurs du repos, se trouvent engagés dans une vie laborieuse et agissante. Ils pensent à tout dans leur état, excepté à leur salut. L'un a toujours son

trafic en tête, l'autre ses procès, celle-là son ménage, celui-ci sa fortune. Ce ne sont que tours et détours, que mouvements et intrigues. Heureux après tout de ne pas demeurer dans une indolence molle et sans action. Mais il leur manque un point essentiel, c'est une intention droite et sainte. Ils font beaucoup pour le monde, mais ils ne font rien pour leur salut, parce que ce n'est point le salut qu'ils ont en vue dans tout ce qu'ils font, mais le monde. De là nulle règle, nulle modération; ils se livrent tellement aux affaires humaines, qu'ils abandonnent toutes les pratiques de piété. Je pourrais bien leur appliquer ces paroles de saint Bernard au pape Eugène : Vous ne manquez à rien de tout ce qui ne vous regarde pas, et vous manquez à tout ce qui vous concerne : *Soli te negas tibi* (*Bernard. de Consid.*).

J'ai donc trois choses à vous demander, mes chers auditeurs, ne me les refusez pas, ou plutôt ne vous les refusez pas à vous-mêmes. Premièrement, ayez chaque jour des temps marqués pour les exercices du christianisme; on les sait bien trouver quand on les veut bien chercher. Secondement, fréquentez les sacrements, approchez-en si cela se peut, tous les mois, ou du moins aux grandes fêtes de l'année. Troisièmement, si vous êtes dans une condition qui, par elle-même vous donne beaucoup de travail, rapportez tout votre travail à Dieu; si vous êtes dans un état plus libre, faites-vous vous-mêmes une occupation convenable, au lieu de perdre le temps au milieu du monde. Enfin, dites-vous souvent comme saint Bernard : *Ad quid venisti?* pourquoi suis-je sur la terre? Est-ce pour m'agrandir, pour m'enrichir, pour me divertir? N'est-ce pas pour me sauver? Voilà mon but, voilà ma fin. Daigne le ciel vous y faire parvenir. C'est ce que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON XXVII.

POUR LE DIMANCHE DE LA SECONDE SEMAINE.

Sur la gloire du ciel.

Assumpsit Jesus Petrum et Jacobum et Joannem fratrem ejus, et duxit illos in montem excelsum seorsum, et transfiguratus est ante eos.

Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère, et les mena à l'écart sur une haute montagne, et se transfigura en leur présence (*S. Matth.*, *ch.* XVII).

C'est une admirable providence de Dieu de faire tellement succéder le bien au mal, et de compenser l'un par l'autre avec tant de proportion, qu'au même temps qu'il nous afflige, il nous console; que de la même main dont il nous frappe, il nous guérit, et qu'après nous avoir intimidés par la crainte, il nous rassure par l'espérance. Telle est la conduite que tient aujourd'hui le Fils de Dieu à l'égard des apôtres. Si d'une part et devant eux il s'entretient sur la montagne avec Moïse et Elie des souffrances de sa passion, et si par là il leur donne à connaître ce qu'ils auront à souffrir eux-mêmes dans la vie, d'autre part aussi et a leurs yeux, il se transfigure : il se trouve tout à coup investi d'une lumière céleste; il paraît, il brille comme un soleil, ses vêtements deviennent plus blancs que la neige, ses disciples, éblouis de cette splendeur nouvelle, tombent par terre, et cet avant-goût des délices du ciel leur fait comprendre à quoi ils sont appelés, et quelle gloire les attend dans la bienheureuse éternité. C'est ainsi qu'au milieu du combat où le Sauveur du monde les avait engagés, il fallait leur montrer la couronne pour relever et pour soutenir leur courage : et c'est, chrétiens, ce que je viens faire moi-même dans ce discours, où je veux vous parler de cette gloire immortelle qui vous est destinée et qui doit être le prix de vos travaux. Je ne me suis point encore expliqué sur cette matière assez au long, quoique j'en aie déjà touché quelque chose en diverses prédications. Avant que de proposer mon dessein, demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie : *Ave.*

Qu'est-ce que j'entreprends, chrétiens, et à quoi m'engage le sujet dont j'ai à vous entretenir? Je veux rallumer votre ferveur; et tandis que vous êtes encore dans la vie, et pour ainsi dire dans le champ de bataille, je veux vous animer à combattre comme de généreux soldats de Jésus-Christ : *Labora sicut bonus miles Christi* (II *Tim.*, XII). Pour cela je prétends vous mettre devant les yeux la récompense éternelle que Dieu vous a promise et qu'il vous réserve dans son royaume. Mais quand j'y emploierais les expressions les plus magnifiques, les traits les plus vifs et les plus brillants, quelle image vous tracerai-je d'une gloire qui est au-dessus de tout ce que nous pouvons penser et imaginer? Et quand, pour l'acheter, vous voudriez vous dépouiller de tout et tout entreprendre, que donneriez-vous, que feriez-vous dont le prix pût égaler un bien qui passe tous nos mérites, et qui est sans prix? Mais c'est dans cette même impuissance, et d'expliquer par nos paroles ce que c'est que cette souveraine félicité, et de la mériter pleinement par nos œuvres, que je trouve deux conjectures de son excellence et de sa grandeur. En deux mots, c'est une gloire telle, que pour la faire connaître, je n'en puis assez dire; ce sera la première partie. C'est une gloire telle que pour l'obtenir, vous ne pouvez ni trop donner, ni trop faire; ce sera la seconde partie. Je vous demande pour l'une et pour l'autre votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une question que les Pères, surtout saint Denis, saint Jean Chrysostome, saint Augustin et tous les théologiens après eux, ont depuis longtemps proposée : savoir, si l'on peut parler de Dieu d'une manière affirmative ou seulement d'une manière négative. Ces termes sont de l'Ecole, et pour vous les faire entendre, on demande, par exemple, si nous pouvons dire de Dieu qu'il est bon, qu'il est sage, qu'il est puissant, d'une bonté, d'une sagesse, d'une puissance telle que nous la connaissons en lui; en sorte

que nous sachions comment et par où il est sage, comment et par où il est puissant; ou bien si nous devons précisément reconnaître en général que Dieu est puissant, que Dieu est sage, que Dieu est bon, mais de toute autre bonté, de toute autre sagesse, de toute autre puissance que celle que nous nous figurons : tellement que nous ne puissions voir ni comment et par où il est bon, ni comment et par où il est sage, ni comment et par où il est puissant. A cela l'on répond, messieurs, que Dieu, par son excellence, est un Etre si relevé et si parfait, qu'il ne nous est pas possible de comprendre un seul de ses attributs, ni d'en rien dire de positif. D'où l'on conclut avec saint Zénon de Vérone, que nous ne le pouvons connaître sur la terre que par une humble ignorance. Or j'applique ceci à mon sujet; et comme la gloire du ciel n'est rien autre chose que Dieu même, que Dieu, dis-je, connu, possédé par le bienheureux, et connu en lui-même, possédé en lui-même, il s'ensuit que je ne puis vous faire de cette gloire une peinture si noble, si belle, qui ne soit toujours très-imparfaite.

De là ces manières de parler si ordinaires dans l'Ecriture, que la gloire céleste est un trésor caché : *Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito* (*Matth.*, XIII); que c'est une manne cachée : *Vincenti dabo manna absconditum* (*Apoc.*, II); que c'est un fonds inépuisable de douceurs secrètes : *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ quam abscondisti timentibus te* (*Psal.* XXX); que ce sont des délices ineffables : *Exultabitis lætitia inenarrabili.* Tout ce que je puis donc vous en dire, c'est ce que Dieu commanda au prophète de faire entendre à son peuple : *Dicite justo, quoniam bene* (*Isai.*, III). Allez, prophète, et dites au juste qu'il sera bien. Allez, prédicateurs de la loi nouvelle, et annoncez-le vous-mêmes. Quand les princes donnent des ordres, ce n'est communément qu'en une parole. Ainsi Dieu ne nous dit qu'un mot, et je ne vous en dis qu'un de sa part : mais que ce mot renferme un grand sens! *bene* : vous serez bien, et parfaitement bien. Ne m'en demandez pas davantage : car c'est tout ce que je sais, et ce qu'il me suffit de savoir. Soyez puissants, riches en ce monde, vous n'êtes pas néanmoins encore bien : pourquoi? parce que vous n'êtes pas contents : votre cœur est comme un abîme profond que rien de créé n'est capable de remplir. Les biens du monde, dit saint Bernard, le peuvent enfler, mais ils ne le peuvent rassasier. Il ne nous est pas naturellement possible de goûter sur la terre tous les plaisirs à la fois. Nos sens pour cela sont trop bornés. Ainsi, un plaisir qui nous flatte actuellement, ne fait qu'exciter l'envie d'un autre qui nous manque. C'est pourquoi le prophète compare ces mondains qui mettent leur félicité dans les biens sensibles, ou à un fébricitant, ou à un homme endormi et pressé de la soif, lequel rêve dans son sommeil qu'il boit, mais qui en s'éveillant se trouve toujours également altéré : *Sicut somniat sitiens et bibit, et postquam fuerit expergefactus, adhuc sitit* (*Isai.*, XXIX). Cette femme a passé toute une journée au jeu; elle y a même employé une partie de la nuit. Est-elle satisfaite? non : dès le jour suivant il faut, ou qu'elle recommence, ou qu'elle se trouve à telle assemblée, à tel rendez-vous, à tel spectacle : *Adhuc sitit.* Cet avare s'est enrichi : il a les mains pleines, et il peut désormais établir toute sa famille. Mais tout opulent qu'il est, en a-t-il assez? non : encore cette terre, encore cet héritage : *Adhuc sitit.* Cet ambitieux ne visait, ce semble, qu'à un tel point. Il y est arrivé; mais en est-il plus en repos? non : sa fortune présente n'est plus pour lui qu'un degré pour parvenir à une autre, et sur cela nouvelles prétentions, nouveaux mouvements : *Adhuc sitit.*

Il n'y a donc que Dieu qui puisse vous donner le vrai bien, ce bien parfait qui renferme tous les autres biens, et qui comble tous les souhaits de l'âme. Sans cette espérance qui nous soutient, nous serions, dit saint Paul, les plus misérables de tous les hommes, puisqu'après nous être privés de tout dans la vie, selon l'esprit de l'Evangile, nous n'aurions rien à attendre après la mort. Mais ce qui nous console, c'est la promesse que Dieu nous a faite de nous mettre dans un état où nous nous trouverons éternellement et souverainement bien : *Dicite justo, quoniam bene.* Bien, par rapport au passé. Là, plus de larmes, plus d'afflictions humaines. Elles auront eu leur temps, et le temps n'en sera plus. Bien, par rapport au présent. Là, rien ne vous manquera, dit le Fils de Dieu, et que peut-il manquer à celui qui est dans le terme et au plus haut point de la gloire? Bien, par rapport à l'avenir. Là, point de retour fâcheux, point de décadence et de revers à craindre. Ce que l'homme bienheureux sera une fois, il le sera pour toujours.

Mais du reste, mes frères, de vous dire en quoi consiste ce souverain bien, c'est ce que je ne puis vous apprendre, parce que je ne le sais pas moi-même. Saint Augustin ne le savait pas mieux que moi. Nous n'en pouvons parler, disait-il, et cependant il ne nous est pas permis de nous en taire : *Ecce non possumus dicere, et non permittitur tacere :* (*August.*). Que ferons-nous donc? soit que nous en parlions, soit que nous n'en parlions pas, conclut ce Père, réjouissons-nous dans le Seigneur : *Quid faciemus? non loquentes, non tacentes jubilemus Domino* (*Ibid.*). Oui réjouissons-nous d'être réservés à un bien si grand et si relevé, qu'il en est incompréhensible et ineffable. Si nous le pouvions connaître, nous devrions moins l'estimer; mais c'est l'impuissance même où nous sommes de le représenter par les plus belles figures et par tous les traits de l'éloquence humaine qui nous en marque le prix.

Consultons toutefois saint Paul. Peut-être nous en donnera-t-il quelque connaissance. Il avait été élevé jusqu'au troisième ciel, et nul autre ne pouvait être mieux instruit des beautés de cette sainte Jérusalem. Demandons-lui ce qu'il en a vu? Il nous répondra que l'œil n'a jamais rien vu qui égale ce que

Dieu prépare à ses élus : *Nec oculus vidit* (I *Cor.*, II). Demandons-lui ce qu'il en a entendu ? Il nous répondra que l'oreille n'entend ni n'a jamais entendu de semblables merveilles : *Nec auris audivit* (*Ibid.*). Demandons-lui ce qu'il en a compris ? Il nous répondra que l'esprit ne peut pénétrer si avant, ni monter si haut : *Nec in cor hominis ascendit* (*Ibid.*).

Mais ne pouvons-nous pas après tout par quelques conjectures nous en former une légère image ? souffrez, chrétiens que, je vous dise ce qui m'est arrivé plus d'une fois. Je considérais du rivage l'immense étendue de la mer. Je portais la vue aussi loin qu'elle pouvait aller ; et je voyais les flots s'élever, s'entre-choquer, et tout à coup se perdre et s'abîmer les uns dans les autres. Je me figurais un homme au milieu de ce vaste élément, plongé dans les eaux, n'apercevant rien autre chose devant lui, derrière lui, sous lui, au-dessus de lui, et je me disais à moi-même : c'est ainsi que le bienheureux enveloppé dans l'immensité divine nagera dans des torrents de délices. Ce ne sera pas proprement la joie du Seigneur qui entrera dans lui ; mais ce sera lui, selon l'expression de l'Evangile, qui entrera dans la joie du Seigneur. Soit qu'il avance, soit qu'il recule, soit qu'il monte, soit qu'il descende, il la trouvera partout, partout il en sera investi, pénétré, comme enivré : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, et torrente voluptatis tuæ potabis eos* (*Ps.* XXXV).

Ce n'est pas assez. D'autres fois à l'aspect d'une campagne florissante et couverte des fruits de la terre, ou levant les yeux au ciel, et voyant rouler sur nos têtes ces globes de feu qui nous éclairent, je me faisais une peinture abrégée de ce grand univers. Je me représentais cette prodigieuse variété d'êtres de toutes les espèces qui le composent, qui l'ornent, qui l'enrichissent ; et ravi en admiration, je m'écriais : Ah ! Seigneur, que réservez-vous à vos élus, puisque vous êtes si libéral même envers les pécheurs, et que vous les laissez jouir de ce monde encore plus que les justes ? Que sera-ce de notre patrie, si le lieu de notre exil est si magnifique ? Et que recevrons-nous dans le terme, si Dieu dans la voie répand ses biens avec tant de profusion ? Quand donc je rassemblerais toute la fortune et toute l'opulence du siècle, tous ses honneurs et tous ses plaisirs, tous les sceptres et toutes les couronnes ; sceptres et couronnes, honneurs et plaisirs, fortunes du siècle et fortunes les plus opulentes, tout cela ne pourrait valoir, je ne dis pas toute la gloire, mais le moindre degré de la gloire où Dieu nous appelle.

J'en dis beaucoup, ce semble, mais je ne dis rien en effet ; et quand j'en dirais mille fois davantage, je ne dirais rien encore. Plus on creuse dans ce trésor céleste, plus il y a à creuser ; et si j'en avais découvert quelque chose, j'aurais toujours bien d'autres découvertes à faire. C'est pourquoi les saints dans la bienheureuse éternité, comme parle saint Augustin et après lui Pierre Damien, sont toujours rassasiés, et toujours néanmoins avides et affamés : *Semper pleni, et semper avidi* (*S. Aug.*). Toujours rassasiés, parce qu'ils ont la plénitude du bonheur ; et toujours avides et affamés, parce qu'ils trouvent toujours dans leur bonheur même un nouveau bonheur, en y trouvant toujours un nouveau goût. Je n'en suis point surpris. Plus on voit Dieu, plus on désire de le voir ; surtout quand on le voit, non plus à travers les ténèbres de la foi, mais dans la clarté du jour et dans le plus bel éclat de sa majesté ; non plus en énigme et dans un long éloignement, mais de près et face à face. Depuis la création du monde, les anges ne cessent point de le contempler ; et ce serait le souverain malheur pour eux que d'être privés un moment de sa présence : *In quem desiderant angeli prospicere.*

Cependant, qu'est-ce que cette vue claire et distincte, cette vue intime de Dieu ? quelle impression fait-elle sur une âme ? Et comment l'âme en est-elle tellement occupée, ravie, transportée ? Encore une fois, chrétiens, pour en revenir à ma première proposition, c'est de quoi je ne puis vous donner nulle connaissance. Tout ce que je puis donc vous en dire, si toutefois vous l'ignorez, c'est que cette vue de Dieu, cette possession de Dieu nous doit rendre heureux de la béatitude de Dieu même, puisque la béatitude éternelle de Dieu n'est rien autre chose que la vue qu'il a de lui-même. Or, qu'est-ce que d'être heureux de la même béatitude que Dieu, d'être heureux en quelque sorte et à proportion comme Dieu ? Je n'ai point sur cela d'autre réponse à vous faire, que de m'écrier avec le prophète : Que le Dieu d'Israël est bon, et qu'il sait bien payer ceux qui le servent ! *Quam bonus Israel Deus his qui recto sunt corde !*

Quel autre maître est aussi fidèle dans ses promesses, et aussi libéral dans ses dons ? Si nous ne connaissons pas en particulier ce qu'il nous destine, ne suffit-il pas pour animer notre espérance et pour réveiller tous nos désirs, de savoir en général que c'est un bien supérieur à tout ce que nous pouvons d'ailleurs espérer, que c'est le premier bien, l'unique bien, le bien par excellence ? Hélas ! mes frères, que nous promet le monde, ce monde trompeur et faux, ce monde frivole et vain, ce monde sensuel et corrompu, ce monde volage et passager, ce monde dont vous avez tant de fois éprouvé l'inconstance, la légèreté, la fragilité, la perfidie ; ce monde dont vous vous êtes plaints tant de fois et dont vous vous plaignez tant encore tous les jours ; et toutefois ce monde à qui vous donnez et toute l'attention de votre esprit et toutes les affections de votre cœur, ce monde que vous idolâtrez et dont vous faites votre divinité, ce monde qui vous éblouit, qui vous charme, qui vous enchante, que vous promet-il ? Des biens trompeurs et faux comme lui, des biens frivoles et vains comme lui, des biens terrestres et grossiers comme lui, des biens périssables et passagers comme lui. Est-ce donc là ce qui balance

dans votre esprit une félicité réelle et solide, une félicité pure et sans trouble, une félicité parfaite ? Est-ce là ce qui l'emporte sur une immortalité, sur une éternité glorieuse ? Allez, aveugles partisans du monde, attachez-vous à un fantôme qui s'évanouit et qui vous joue, laissez-vous prendre à une figure aussi vide qu'elle est spacieuse et apparente, suivez l'attrait que vous présentent les sens, et, remplis de vos idées mondaines touchant les pompes et les grandeurs imaginaires du siècle, bornez là toutes vos prétentions, et ne portez pas plus loin vos vues. Pour moi, conduit par la foi, je m'élève bien plus haut, une sainte ambition me fait aspirer jusqu'au royaume de Dieu. J'en suis l'héritier, ou du moins je le dois être. C'est un droit qui m'a été transmis, qui m'appartient et dont je suis souverainement jaloux. Tout ce qui est au-dessous d'une gloire divine, d'une gloire universelle et surabondante, d'une gloire durable, et durable dans les siècles des siècles, tout ce qui est au-dessous de Dieu je le regarde avec mépris et comme indigne de moi. Si c'est un orgueil, c'est un orgueil que la religion m'inspire, un orgueil chrétien ; il n'y a que l'Evangile qui puisse me donner des sentiments si nobles et si sublimes, comme il n'y a que lui qui puisse m'apprendre à démêler le vrai bouheur de celui qui n'en a que le dehors et le nom. Je sais où elle est, cette perle précieuse, et je tourne là tous mes regards. Le monde se présenterait à mes yeux avec tout ce qu'il a de plus brillant, que je ne l'apercevrais pas.

Ainsi Moïse éclairé des mêmes lumières que moi, quoique en d'autres temps que moi, au milieu d'une cour mondaine et parmi les pompes du siècle dont ses sens étaient malgré lui frappés, n'avait l'esprit et le cœur remplis que des biens invisibles et des grandeurs éternelles. Ainsi David assis sur le trône, tout conquérant, tout roi qu'il fût, ne soupirait qu'après l'heureux jour où, sortant de cette terre d'exil, il pourrait entrer dans la céleste patrie et dans la terre des vivants. Ah ! Seigneur, s'écriait-il, que j'aime vos tabernacles, ces tabernacles incorruptibles dont vous avez fait votre demeure et celle de vos élus ! *Quam dilecta tabernacula tua, Domine* (*Psal.* LXXXII). C'est là que je monte souvent en esprit et par tous les vœux de mon cœur. Quand me les ouvrirez-vous, ô le Dieu des vertus ? Quand me retirerez-vous de cette vallée de larmes? Je soupire, je languis dans l'attente de ce moment favorable : *Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini* (*Ibid.*). Vous voyez, Seigueur, quels sont les ravissements et les transports de mon âme quand je pense que j'irai à vous et que vous m'y appellerez ; vous voyez avec quelle ardeur je m'élance vers vous comme vers le centre et le terme de mon repos : *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum* (*Ibid.*). Si j'envie un bonheur, si j'en reconnais un solide et véritable, c'est celui d'être avec vous dans votre sainte maison. C'est là qu'on vous loue et qu'éternellement on vous louera ; c'est là qu'on vous possède et qu'éternellement on vous possédera ; c'est là qu'on vous aime et qu'éternellement on vous aimera : *Beati qui habitant in domo tua, Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te* (*Ibid.*). Un jour passé dans cette glorieuse demeure en vaut mille autres passés dans les plus superbes palais : que sera-ce donc d'une éternité ? *Melior est dies una in atriis tuis super millia* (*Ibid.*). C'est une félicité telle, qu'on n'en peut assez dire pour l'expliquer; nous l'avons vu dans la première partie : et telle encore qu'on n'en peut assez faire pour la mériter, vous l'allez voir dans la seconde.

SECONDE PARTIE.

Il n'en est pas d'une récompense comme d'une pure grâce. Celle-ci se donne sans égard au mérite, au lieu que l'autre n'est promise qu'au travail, et qu'elle doit être le fruit de la vertu. De là je conclus que la gloire du ciel étant une récompense, il la faut mériter, et je vais même plus loin : car puisque c'est une telle récompense que nous n'en pouvons assez dire pour en exprimer le prix, je prétends aussi que dans la pratique, nous n'en pouvons par conséquent assez faire pour l'obtenir. Ce n'est pas que Dieu, maître de ses dons, ne pût indépendamment de nos œuvres nous recevoir dans son royaume, et nous faire part de sa gloire; mais sa providence en a autrement ordonné. Il veut que la victoire nous coûte des combats ; il veut que le repos soit précédé par la peine. Il le veut, et quel droit n'a-t-il pas de le vouloir? Quelle raison aurions-nous d'en appeler là-dessus à sa justice, et de nous plaindre? Que dis-je? et pouvons-nous même assez exalter sa miséricorde, assez bénir notre sort, quand aux dépens d'une vie si courte nous nous trouvons en état d'acquérir un héritage éternel.

Car mettez, chrétiens, dans la balance, d'une part ce que vous donnez, d'autre part ce qu'on vous prépare, quelle proportion y a-t-il entre l'un et l'autre? Ecoutez saint Paul ; il va vous l'apprendre. Ce que dit cet apôtre et la circonstance du temps où il le dit, est remarquable : il avait annoncé l'Evangile aux nations ; il leur avait porté le nom de Jésus-Christ. Dans ses courses apostoliques, qu'avait-il fait pour Dieu, qu'avait-il souffert? que de travaux et de fatigues ! que de veilles et de sueurs ! que de périls il avait courus sur la terre, sur la mer, dans les villes, dans les déserts, de la part des siens, de la part des étrangers, de la part des voleurs, de la part de ses frères? Par où n'avait-il pas signalé son zèle? par de fréquentes prédications aux peuples, aux grands, aux petits; par de continuelles traverses qu'il avait essuyées, par les naufrages qu'il avait faits, par les accusations qu'il avait soutenues devant les juges, par les outrages qu'il avait reçus dans les places publiques, par les fers qu'il avait portés dans les prisons, par les coups, les fouets, par les plus rigoureux et les plus indignes traitements. Que dirai-je de tant de vertus particulières et

domestiques, pour ainsi parler, qu'il avait pratiquées et qu'il pratiquait encore tous les jours? Quel amour de Dieu, quelle haine et quel mépris de lui-même! quel renoncement! quelle abnégation! quelle pauvreté, non point seulement de cœur et d'affection, mais réelle et d'effet! Quelles macérations du corps! quelles abstinences! quels jeûnes! quelles prières mille fois réitérées, et quelles ferventes oraisons! Jamais homme amassa-t-il un plus riche fonds de mérites, et jamais homme dut-il donc espérer une plus abondante récolte, et parler avec plus de confiance? Mais quels sont néanmoins sur cela ses sentiments? Ah! je n'ai rien fait, dit-il. Si Dieu voulait compter avec moi, à peine trouverais-je quelque chose à lui offrir. Car toutes les œuvres, toutes les souffrances de notre vie ne peuvent entrer en comparaison avec le bonheur et la vie future où nous aspirons. Tel est le jugement qu'il en forme : *Existimo quod non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabit in nobis* (*Rom.*, VIII). Il en donne la raison et la voici. C'est que tout ce que nous souffrons est léger et passager, et qu'au contraire ce que nous espérons est grand en lui-même, et éternel dans sa durée : c'est un poids de gloire et d'une gloire qui ne finit point : *Momentaneum et leve tribulationis nostræ æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (II *Cor.*, IV).

C'est pour cela même que le Fils de Dieu en nous annonçant son Evangile, cet Evangile si dur et si sévère, cet Evangile si ennemi des sens et de la nature, cet Evangile de gêne, de contrainte, de pénitence, d'abnégation, nous ordonne de nous réjouir, de prendre, de porter avec une sainte allégresse le fardeau qu'il nous impose : *Gaudete et exultate.* Mais comment se réjouir dans la pauvreté et le renoncement à toutes choses? Comment se réjouir dans les larmes et les afflictions? comment? C'est que tout nous doit être aisé et facile, et que tout nous doit être même doux et agréable dès que nous envisageons la fin qui nous est proposée : *Quoniam merces vestra copiosa est in cœlis* (*Ibid.*).

Les saints en ont été bien persuadés, ces saints qui nous ont précédés dans le céleste séjour, et qui nous en ont tracé par leurs exemples le chemin. A quel prix ont-ils acheté cette gloire, et par quelle sainteté de vie y sont-ils parvenus? Ils ont observé tous les commandements, et ç'a été le premier degré de leur sainteté. Ils ont gardé tous les conseils, et ç'a été le second degré de leur sainteté. Enfin, ils ont même donné leur sang, enduré la mort, et la mort la plus cruelle, et ç'a été le comble et la consommation de leur sainteté. Mettons ceci dans tout son jour, et au même temps dans toute sa force : Les saints n'ont rien omis de tout ce que leur inspirait la ferveur la plus agissante, et toutefois après de longues années ils ne croyaient pas encore avoir assez travaillé. Quelle leçon pour nous! Profitons-en.

Je dis d'abord que pour s'assurer l'immortalité bienheureuse de l'autre vie, ils ont observé tous les commandements. Comprenez-vous tout ce qui est renfermé dans cette observation entière de la loi? c'est-à-dire, qu'ils ont résisté aux tentations les plus violentes, qu'ils se sont soutenus dans les occasions les plus dangereuses, qu'ils ont réprimé les passions les plus vives, et tenu la chair toujours soumise à la raison et à la loi. C'est-à-dire, qu'au milieu des richesses ils ont conservé l'esprit de détachement; au milieu des grandeurs, l'esprit d'humilité ; au milieu des aises et des commodités, l'esprit de mortification; au milieu du monde, l'esprit de retraite. C'est-à-dire, qu'ils ont pratiqué la pénitence, la patience, la charité; qu'ils ont soulagé les pauvres, aimé le prochain, pardonné à leurs ennemis; en un mot, qu'ils ont accompli tous leurs devoirs, soit généraux, soit particuliers ; soit dans l'exercice des bonnes œuvres, soit dans le soin des affaires humaines, soit dans la dispensation de la justice, soit dans la conduite d'une maison, envers Dieu, envers eux-mêmes, envers les autres. A vous consulter là-dessus, mes frères, et à vous en croire, ils en avaient fait plus qu'il ne fallait pour être mis au rang des bons serviteurs, et pour recevoir de la main du père de famille un riche salaire : mais à les consulter et à les en croire eux-mêmes, ils n'étaient que des serviteurs inutiles; rien ne leur était dû, et ils ne comptaient que sur la miséricorde du Seigneur, qui couronne en nous, comme disait saint Augustin, non pas tant nos mérites que ses dons.

Ils ont donc encore porté plus loin leur zèle, ou si vous voulez, leur zèle les a encore portés plus loin. Ils n'en sont pas demeurés aux commandements, ils y ont ajouté les conseils. Passons en esprit dans les déserts de l'Egypte, considérons ces fameux solitaires de la Thébaïde, suivons-les sur la pointe des rochers, cherchons-les dans le creux des cavernes ; sont-ce des hommes, sont-ce des anges? Toujours veiller, toujours jeûner, toujours prier, toujours méditer, se priver de tout, se refuser tout, est-ce vivre ou n'est-ce pas mourir chaque jour? Pourquoi tant d'oraisons, d'abstinences, d'austérités, de macérations? Pourquoi? ah! que vous l'entendez mal, et appartient-il à des chrétiens de nous faire une telle demande? Malgré toutes les rigueurs que nous exerçons contre nous-mêmes, nous nous ménageons encore trop. Heureux si nous pouvions, après des cinquante et des soixante années de solitude, après des siècles entiers passés dans le service de notre Dieu, être reçus dans sa sainte maison et avoir place parmi ses prédestinés! Ainsi l'ont pensé tant de fervents anachorètes! ainsi l'ont pensé, dans le monastère et le cloître tant de parfaits religieux! Sortis d'un sang illustre, ils ont renoncé à tous les avantages de la naissance; comblés des biens de fortune, ils se sont réduits à une extrême disette ; revêtus des plus belles dignités du monde, ils se sont cachés dans la plus profonde obscurité. De jeunes vierges avec

tous les dons de la nature et tous les agréments du sexe se sont condamnées à une clôture perpétuelle; elles ont regardé l'engagement inviolable qu'elles contractaient comme l'état de la plus douce liberté. Dans le transport de leur joie, elles se sont écriées avec David : *Funes ceciderunt mihi in præclaris* (*Psal.* XV). Précieuses chaînes qui nous attachez à Dieu ! nous sommes à lui et il sera aussi éternellement à nous. Si nous lui faisons un plein sacrifice de nous-mêmes, nous en sommes bien dédommagés par les hautes espérances que nous avons conçues, et à quoi tout doit être sacrifié: *Etenim hæreditas mea præclara est mihi*(*Ibid.*).

Que dirai-je des martyrs, de ces généreux combattants de l'Eglise militante ? quels supplices n'a pas imaginés la barbarie des tyrans pour les tourmenter? mais les supplices les ont-ils étonnés? on les élevait sur des chevalets, on les attachait à des croix, on les étendait sur des roues, sur des grils et des brasiers ardents, on les plongeait dans des huiles bouillantes. Mais sur les chevalets, sur les croix, sur les roues, sur les bûchers et au milieu des feux, qu'avaient-ils autre chose dans la bouche que des chants d'allégresse ? n'eût-on pas dit que les tourments avaient changé de nature pour eux ? Un saint Etienne, sous une grêle de pierres, ne pensait qu'à prier pour ses persécuteurs ; un saint André embrassait sa croix comme l'objet de tous ses désirs ; un saint Laurent faisait remarquer à ses bourreaux que la flamme d'un côté avait déjà brûlé son corps, et les invitait à le tourner de l'autre. D'où leur venait ce courage, cette force plus qu'humaine? C'est qu'ils voyaient les cieux ouverts sur leurs têtes, qu'ils apercevaient Jésus-Christ, leur chef, avec des palmes qu'il tenait dans ses mains et qu'il leur présentait. A cette vue, ils perdaient le sentiment et le souvenir de leurs souffrances. Ce n'étaient plus même des souffrances pour eux, et ils y trouvaient un goût, une onction qu'il faut sentir pour la connaître.

Arrêtons-nous là un moment, chrétiens, et instruisons-nous par ces exemples. Des hommes comme nous, mais d'ailleurs mille fois plus innocents que nous, plus mortifiés que nous, plus fervents que nous, consommés dans la pratique de toutes les vertus, après avoir blanchi dans le service de Dieu, après lui avoir fait mille sacrifices d'eux-mêmes et de leurs inclinations les plus naturelles et les plus vives, des religieux assujettis à une règle fatigante, des anachorètes crucifiés au monde, des martyrs couverts de leur sang, ne s'estimaient pas dignes encore de la récompense, et nous, pour une courte prière, pour une légère aumône, pour une œuvre de piété négligemment pratiquée et souvent interrompue, après une vie tiède et lâche, nous nous flattons d'avoir un droit incontestable à toute la gloire et à toute la félicité des bienheureux !

N'allons pas si loin : je ne veux que vous-mêmes, mes frères, pour vous convaincre ; je ne veux que votre exemple et la conduite que vous tenez dans la recherche et dans l'acquisition des biens de la vie. Quand pour établir son commerce et pour en profiter, un négociant a couru les mers, qu'il s'est exposé aux orages, qu'au travers des écueils il a passé d'une partie du monde à l'autre, et qu'il en est enfin revenu chargé de richesses, croit-il alors en avoir trop fait ? Quand pour s'insinuer auprès du prince et pour entrer dans sa faveur, un courtisan a essuyé mille rebuts, dévoré mille chagrins, qu'il s'est réduit durant de longues années à la plus ennuyeuse contrainte, et qu'il a pu monter enfin par là au rang où il aspirait, croit-il alors en avoir trop fait? Quand, pour se distinguer dans la guerre et pour s'avancer, un capitaine a formé les plus hasardeuses entreprises; que, pour en soutenir l'exécution, il a mille fois au milieu des combats affronté la mort, et que l'événement enfin répond à ses espérances et comble ses vœux, croit-il alors en avoir trop fait ? Quand pour élever une famille, pour ménager un mariage, pour enrichir une terre, pour obtenir le gain d'un procès, vous vous êtes consumés de veilles, de soins, de travaux, et que vous avez enfin réussi dans vos prétentions, croyez-vous alors en avoir trop fait ? Tout cela n'est rien, dit-on : le succès compense la peine, et je me trouve bien dédommagé des fatigues passées par l'avantage qui m'en revient. Ah ! chrétiens, mettez au moins un bonheur éternel dans le même rang qu'une fortune périssable, et ne refusez pas à l'un ce que vous accordez à l'autre !

Etrange renversement ! Je parle à un homme de travailler à gagner le ciel, et, pour cela, de se renoncer lui-même, de se faire violence en quelques rencontres, de réprimer certains désirs mal réglés, de s'assujettir à certains exercices ordinaires dans le christianisme ; quels obstacles, quelles difficultés ne forme point alors la nature ; que d'excuses frivoles ; que de prétextes vains, que d'adoucissements, de ménagements, d'explications favorables, de retours sur soi-même ! La sévérité de l'Evangile, dit-il, a des bornes ; il faut distinguer les conditions ; tous n'auront pas le même compte à rendre. D'ailleurs, on a des mesures à garder, on a des bienséances à observer. Pourquoi se priver de plaisirs innocents? Pourquoi se gêner toujours et se contraindre ? Comment se soutenir longtemps dans cet état ? C'est ainsi que parle un chrétien paresseux et faible. Mais, d'autre part, une occasion se présente, et il s'agit de se procurer un avantage temporel ; un avis important est venu touchant une préférence que l'on veut avoir, touchant une place que l'on brigue, touchant une charge, une commission, une dignité : c'est là que le mystère se découvre, et que l'injustice paraît avec éclat. Je ne reconnais plus ce cœur timide, froid et indifférent, c'est, au contraire, un homme ardent, laborieux, vigilant, soumis jusqu'à la flatterie, exact jusqu'au scrupule, constant jusqu'à l'importunité. Il souffre avec patience, il dissimule

avec adresse, il parle avec modestie, il agit avec chaleur : amis, biens, santé, crédit, sagesse, esprit, tout est mis en œuvre. Le dirai-je, Seigneur, et qui jamais se le persuaderait, si l'expérience ne nous l'apprenait pas? La vertu même, oui, mon Dieu, cette vertu toute consacrée, toute sainte qu'elle est en elle-même, par une espèce de sacrilége, devient alors comme de saison et d'usage ; on en affecte les dehors, on en prend les apparences, et ces exercices, auparavant si pénibles, commencent à être praticables et même faciles dès que le monde a parlé.

Cependant, ne nous y trompons pas, mes frères, et n'oublions jamais à quelles conditions le royaume du ciel nous a été promis. Souvenons-nous toujours de cet oracle de Jésus-Christ : que ce n'est point en disant seulement à Dieu : Seigneur, Seigneur, que l'on entre dans sa gloire, mais en faisant la volonté du Père céleste. Les serviteurs, dont il est parlé dans l'Evangile, furent récompensés selon leur travail et selon le gain qu'ils avaient fait. Celui qui apporta cinq talents au-delà de ceux qu'on lui avait confiés, en reçut encore cinq autres ; mais celui qui ne présenta que le talent qu'on lui avait mis dans les mains, et qui se contenta de le conserver sans le faire valoir, fut condamné et jeté dans les ténèbres. Lazare, dans le sein d'Abraham, repose tranquillement, et le mauvais riche est tourmenté dans les flammes : celui-là éternellement heureux, pourquoi? Parce qu'en souffrant sur la terre il a su profiter de ses souffrances pour l'autre vie ; et celui-ci éternellement malheureux, pourquoi? Parce que, vivant en ce monde dans l'opulence, il n'a rien amassé pour l'autre, et qu'il s'est trouvé les mains vides en y entrant.

Je conclus par l'importante leçon que nous fait saint Jean : *Videte vosmetipsos ne perdatis quæ operati estis, sed ut mercedem plenam accipiatis* (*Joan.* VIII). Examinez-vous vous-mêmes ; voyez ce que vous avez fait jusqu'à présent pour Dieu, et ce que vous n'avez pas fait. Ce que vous avez fait a sa récompense marquée ; mais ne la perdez pas en vous relâchant et en cessant de travailler. Ce que vous n'avez pas fait, et le temps que vous avez inutilement employé, vous pouvez encore après tout le réparer par une application et une ferveur toute nouvelle ; il y va du plus grand intérêt pour vous, puisqu'il s'agit d'une gloire parfaite qui vous est promise : *Ut mercedem plenam accipiatis.* Quel désespoir à la mort, quand une âme, sortant de ce monde, n'emporte rien avec elle qu'elle puisse présenter à Dieu, pour recevoir de lui la couronne qu'il lui réservait ; quand elle se la voit enlever, et enlever pour jamais, cette couronne immortelle! Et quelle consolation, au contraire, pour un chrétien fidèle à tous ses devoirs, adonné aux bonnes œuvres, assidu à la prière, patient dans les maux, charitable envers les pauvres, humble, zélé, détaché ; quel comble de joie quand il paraît devant Dieu, et que Dieu, pour l'accueillir, lui tend les bras et le met en possession de son royaume, où nous conduise le Père, etc.

SERMON XXVIII.

POUR LE LUNDI DE LA SECONDE SEMAINE.

Sur l'impénitence finale.

Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.

Vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché (*S. Jean, ch.* VIII).

Terrible menace, chrétiens, et d'autant plus terrible qu'elle doit être suivie de l'effet! C'est aux Juifs que Jésus-Christ parle, à ce peuple chéri et comblé de tant de grâces. Que n'ai-je pas fait pour vous, peuple incrédule, et que ne fais-je pas encore tous les jours? Je suis descendu sur la terre pour vous enseigner ma doctrine ; je l'ai confirmée par un nombre presque infini de miracles. Combien y a-t-il que je vous cherche, et avec quelle obstination m'avez-vous jusqu'à présent rebuté? Or, il viendra un temps où vous me chercherez, et où vous ne me trouverez point ; où vous ferez pénitence, et où vous mourrez néanmoins dans votre péché : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

Mais après tout, mes frères, comment ne trouveront-ils point Dieu lorsqu'ils le chercheront, puisqu'il nous a dit lui-même, et qu'il nous l'a dit à tous : Si vous me cherchez, vous me trouverez? Comment mourront-ils dans leur péché, malgré leur pénitence, puisque la pénitence efface tous les péchés? Quelle contradiction ou quel mystère! Il n'est pas difficile à développer, cet affreux mystère. C'est que leurs vœux les plus ardents en apparence ne partiront point du cœur, et que la bouche seule les formera ; c'est qu'ils ne chercheront Dieu qu'en idée, et non point en vérité ; c'est qu'ils ne feront qu'une fausse pénitence : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

Telle est, messieurs, la menace que je vous fais moi-même après Jésus-Christ et de la part de Jésus-Christ. Tel est le sort de ces prétendus pénitents, qui attendent que la mort vienne, pour penser à se convertir. Quand nous leur parlons de rentrer en eux-mêmes et de se réconcilier avec Dieu, ils nous répondent qu'il n'est pas encore temps, qu'il leur reste de longues années à vivre, que pourvu qu'ils meurent en état de grâce, ils seront sauvés, et qu'ils sont bien résolus de prendre à la mort toutes les mesures nécessaires pour cela. Mais moi, j'ai à leur dire, et je prétends les en convaincre, qu'il n'y a nul fond à faire sur ces conversions de la mort ; que ce ne sont communément que des conversions imparfaites ; qu'on y est trompé tous les jours, qu'ils le seront comme les autres, et qu'ils mourront dans l'impénitence finale : *Et in peccato vestro moriemini.*

Grande et importante matière, chrétiens auditeurs! Ne cherchons point, pour la proposer, pour la diviser, de ces tours ingénieux qui ne serviraient qu'à en énerver la force. Traitons-la d'une manière simple, mais tou-

chante. Voici donc mon dessein. Je consulterai d'abord les Pères; j'examinerai ensuite les dispositions d'un pécheur mourant. Enfin, nous verrons quelle conduite Dieu tient à son égard dans cette extrémité. De là je tirerai trois preuves, qui vous convaincront que ces sortes de pécheurs ne font communément qu'une pénitence imaginaire et apparente, et qu'ils meurent la plupart comme ils ont vécu, dans la haine de Dieu et dans leur obstination : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.* Encore une fois, messieurs, ce n'est point ici un de ces sujets qui demandent à être soutenus par les vains artifices de l'éloquence humaine; il s'agit, non pas de vous plaire, mais de vous persuader et de vous remplir d'une sainte horreur, pour vous faire sortir de l'assoupissement où vous êtes. J'ai besoin des lumières du Saint-Esprit. Adressons-nous à Marie pour les obtenir, et disons-lui : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je sais, messieurs, que l'Esprit du Seigneur souffle où il veut, et qu'il ne nous appartient pas, comme dit saint Léon, de donner des bornes ni de prescrire un temps à la miséricorde divine. Je sais que la pénitence, quand elle est véritable, ne vient jamais trop tard : *Seria pœnitentia nunquam sera* (*Cypr.*). Ces paroles sont de saint Cyprien. La porte du pardon et de l'indulgence, poursuit ce Père, est toujours ouverte à ceux qui ont une volonté efficace de se convertir : *Semper ad indulgentiam Dei aditus patet.* Enfin, nous devons reconnaître qu'il y en a quelques-uns en effet qui ne commencent leur pénitence qu'à la mort, et qui se sauvent : *Etiam sub ipsa morte nunquam ad immortalitatem transitur* (*Id. lib.* I *ad Demet.*). Je sais que le concile de Nicée se crut obligé d'adoucir les rigueurs de l'ancienne discipline de l'Eglise, qui refusait la communion aux apostats, quand, après avoir renoncé leur foi, ils ne revenaient de leur apostasie qu'à l'heure de la mort, et généralement à tous les pécheurs qui attendaient cette extrémité pour rentrer dans le devoir et pour penser à eux-mêmes. Les Pères du concile jugèrent qu'il ne fallait pas les priver d'un secours si puissant et d'un viatique si nécessaire sur le point où ils étaient de sortir de ce monde et d'entrer dans l'éternité. Je sais même qu'un autre concile, tenu sous Exupère, évêque de Toulouse, ne fit pas difficulté d'appeler cette conduite une observance un peu trop dure : *Corde durior observatio.*

Ce n'est pas néanmoins, messieurs, que ces conciles nous aient fait entendre, et que nous puissions nous-mêmes nous persuader que la première discipline de l'Eglise ne fût pas fondée sur de très-solides raisons : on voulait, par une sage sévérité, retenir les fidèles et les affermir contre les persécutions des tyrans; on voulait leur faire comprendre toute l'énormité du crime que commettaient, ou ces chrétiens timides et lâches qui cédaient aux tourments, et qui n'avaient pas la force de confesser Jésus-Christ malgré les puissances humaines, ou ces chrétiens scandaleux et libertins qui profanaient la sainteté de la religion par la corruption de leurs mœurs, et qui la déshonoraient par un attachement opiniâtre au péché, lorsqu'elle était d'ailleurs si fortement attaquée, et qu'il était important d'en donner une haute estime aux peuples, et de la leur faire respecter. Mais depuis que l'Eglise, victorieuse et sauvée de tant d'orages, jouit d'un repos qu'elle a mérité par sa constance, quoiqu'elle n'ait pas changé d'esprit sur la disposition des pécheurs, elle n'use plus cependant à l'égard de ses enfants des mêmes peines; elle ne prononce plus contre eux les mêmes arrêts. Tout criminels et tout pénitents qu'ils ont été durant la vie, elle leur fait part à la mort de son divin sacrement, dès qu'ils le demandent et qu'ils y paraissent disposés; elle ne désespère point de leur salut, et elle redouble au contraire tous ses efforts pour les aider à consommer ce grand ouvrage, auquel ils devaient travailler plus tôt, mais où il ne leur est pas néanmoins encore absolument impossible de réussir. Ce serait donc parler contre les sentiments de l'Eglise, si je prétendais faire une proposition générale touchant la fausse conversion des pécheurs au lit de la mort, et si je les renfermais tous dans la même condamnation. Je prends seulement la chose dans un sens moral et selon les vues ordinaires. En un mot, je dis qu'il est très-difficile et très-rare qu'un homme meure en vrai pénitent, après avoir vécu sans pénitence : cela me suffit, et c'en est bien assez pour nous faire tous trembler.

Or, ne nous en croyons pas nous-mêmes sur un point de cette conséquence; mais consultons d'abord les Pères : voici quatre règles que je vous prie bien de remarquer, et que saint Augustin nous a données pour distinguer ceux qui sortent de ce monde en état de grâce, et ceux dont le salut après la mort nous doit être très-incertain.

Première règle. Quand un chrétien meurt avec l'innocence de son baptême, il a en mourant toute l'assurance qu'il peut avoir : *Securus exit* (*Aug., Homil.* 41, *inter* 59).

Seconde règle. Quand un chrétien, après une vie exempte des grands désordres, je ne dis pas après une vie parfaite, après une vie tellement irréprochable qu'il ne soit jamais tombé dans aucune faute, mais après une vie communément régulière, et du reste ayant eu soin de se relever par autant de pénitences qu'il a fait de chutes : quand, dis-je, ce chrétien donne à la mort les marques de religion que l'Eglise demande de lui, et qu'il meurt avec les sacrements, on peut raisonnablement juger que Dieu ne lui a pas refusé son secours dans ce dernier passage, mais qu'il lui a fait miséricorde : *Securus exit.*

Troisième règle. Quand même un chrétien, après avoir passé de longues années dans le crime, s'est néanmoins reconnu de bonne foi, lorsqu'il jouissait encore d'une pleine santé, et qu'il pouvait faire de sérieuses réflexions, surtout quand dans la suite et durant le temps qui lui restait, il a dignement sou-

tenu ce qu'il avait commencé, qu'il a donné par sa conduite des preuves d'un retour solide et durable, et qu'il se trouve à l'heure de la mort dans les mêmes sentiments; qu'il les renouvelle par de fréquents actes, soit de douleur, soit de confiance, soit d'amour de Dieu; qu'il s'y confirme et qu'il les conserve jusqu'au bout, on a sujet de croire que ses vœux ont été exaucés, et qu'il est mort dans la paix du Seigneur : *Securus exit.*

Quatrième règle. Mais quand un pécheur ne se tourne vers Dieu qu'au moment qu'il se voit attaqué d'une maladie qui le presse et menacé d'une mort prochaine, que devons-nous en penser? Je n'en sais rien, répond saint Augustin. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a bien à craindre pour lui : *Non sum securus* (*Hom.* 49). Il a reçu l'absolution du prêtre, il est vrai. Le prêtre la lui a dû donner; et il ne s'en peut dispenser lorsque le malade la demande et qu'il témoigne par certains signes extérieurs son repentir. Mais cette absolution a-t-elle été recevable au jugement de Dieu? c'est là, continue le saint docteur, ce qui me paraît fort douteux : *Non sum securus.* J'ai bien pu écouter ce moribond et recueillir ses derniers soupirs; j'ai pu l'animer, l'encourager, lui conférer le sacrement de pénitence; mais que le sacrement ait eu son effet et que la pénitence ait été sincère, c'est de quoi je n'oserais répondre : *Pœnitentiam dare possum, securitatem non possum* (*Ibid.*). Ces sortes de pénitents sont-ils donc damnés? *Damnabuntur?* Il ne m'appartient pas de décider ainsi de leur sort, et je n'ai rien de positif à dire là-dessus : *Non dico.* Seront-ils sauvés? *Liberabuntur?* Je puis encore moins l'assurer, encore moins le présumer, encore moins l'espérer et le faire espérer aux autres : *Non dico, non præsumo, non promitto* (*Ibid.*). Car je ne veux ni tromper personne ni me tromper moi-même : *Nec fallo, nec fallor.* Ah! mes frères, saint Augustin ne parlait pas ainsi sans avoir solidement réfléchi sur ce qu'il avance. Il n'est rien de plus sage que les précautions qu'il prend, et il avait fait sans doute toutes les recherches nécessaires pour s'instruire à fond de la chose et pour bien résoudre la question. Mais après un mûr examen, dans quelle incertitude nous laisse-t-il? Il ne compte ni sur les larmes ni sur les paroles d'un pécheur mourant; il n'y avait rien qui pût fonder une juste confiance, et par ses termes mêmes il paraît pencher à croire que ce sont des paroles, des larmes infructueuses, et que ces prétendues dispositions à la pénitence n'aboutissent très-souvent qu'à une éternelle damnation.

C'était, au temps même de saint Augustin, le sentiment des autres évêques d'Afrique. Ce Père rapporte que, comme de charitables pasteurs, ils s'employaient avec zèle auprès des magistrats pour obtenir grâce en faveur de ces criminels que la justice humaine condamnait au dernier supplice. Mais parce qu'ils faisaient là-dessus de très-fortes et de très-fréquentes instances, Macédonius, gouverneur d'Afrique, en prit un sujet de scandale. Vous croyez, leur disait-il, qu'il est de votre devoir d'intercéder pour ces malheureux, et si l'on ne vous accorde pas ce que vous demandez, vous en témoignez de la peine. Mais je ne sais si cela convient à la religion que vous professez, à cette religion dont vous relevez tant la sainteté. Car comment une loi sainte peut-elle tolérer les crimes, et n'est-il pas au contraire du bien public et de l'équité qu'ils soient punis? Oui sans doute, et ce juge raisonnait juste. Mais la conduite des évêques, poursuit saint Augustin, n'en était pas, après tout, moins louable : ils s'acquittaient de leur ministère, et leur ministère était de travailler au salut des âmes. Or, ils savaient combien il est à craindre que des misérables qui n'ont que quelques moments pour penser à eux, ne mettent, en finissant mal, le dernier sceau à leur réprobation, et qu'ils ne passent des peines de cette vie aux peines de l'enfer : *Ne istam vitam sic finiant per supplicium, ut non possint finire supplicium* (*Aug.*, *Ep.* LII).

Appliquons ceci, chrétiens : une maladie mortelle dont un pécheur se trouve atteint, lui est aussi peu volontaire que l'est le supplice à un criminel. Tous deux sont coupables, tous deux vont à la mort contre leur gré, l'un par l'arrêt des hommes, l'autre par l'arrêt de Dieu même. Tous deux ont vécu dans le crime, tous deux ont peu de temps pour se reconnaître, et ils ne le font qu'à l'extrémité de leur vie : tous deux craignent le châtiment qui leur est réservé; celui-là un châtiment temporel, celui-ci un châtiment éternel. Ce qui s'ensuit, c'est que tout le regret de leur cœur ne regarde que le châtiment même dont ils ont l'esprit occupé, et que tous deux en recevant le sacrement, meurent néanmoins dans leur impénitence. *Ne istam vitam sic finiant, ut non possint finire supplicium.*

Pour en mieux juger encore, faisons une observation. Quand deux choses sont unies ensemble et que nous doutons sur laquelle des deux tombe notre douleur, il n'y a qu'à les séparer et qu'à remarquer ensuite de quel côté notre cœur se porte. Or, de là je tire une triste conjecture contre le pécheur mourant, tout contrit et tout pénitent qu'il paraît. Tandis que la peine était éloignée, il aimait son péché, il s'y plaisait; quand il a vu la peine de près, le regret est survenu; mais quel regret, et de quoi? Est-ce du péché? cela peut être, mais j'ai bien sujet de dire que cela n'est pas. Car ce péché était également un péché, lorsque cet homme n'envisageait que de loin la mort et la peine dont elle est suivie; et toutefois il le commettait alors tranquillement, ce péché qu'il déteste ou qu'il semble détester. Il y demeurait sans scrupule durant des mois et des années entières. Que craint-il donc maintenant? le feu dont il est menacé, répond saint Augustin, et non point le péché qu'il a commis : *Non peccare metuit, sed ardere* (*Aug. Ep.* 8).

Telle était la fausse pénitence de Pharaon; ce prince rebelle s'obstinait dans sa révolte, et cependant il priait Moïse et Aaron de faire

cesser les fléaux dont Dieu le frappait. C'est ce qui faisait dire à saint Cyprien, qu'un homme est indigne de recevoir le sacrement de réconciliation, lorsqu'il ne le demande que dans une dernière maladie, et quand il se voit aux portes de la mort, sans s'être souvenu plus tôt qu'il devait mourir et qu'il fallait s'y préparer. *Quia non est dignus accipere in morte solatium, qui se non cogitavit esse moriturum* (*Cyp., Ep. ad Anton.*). C'est ce qui faisait dire à saint Ambroise, que ce sont seulement nos péchés qui nous quittent à la mort, et non pas nous qui les quittons. *Peccata tua te dimiserunt, non tu illa* (*Ambr.*). Ainsi le pensaient saint Jérome, saint Bernard, saint Eucher. Ainsi l'a pensé toute l'Eglise grecque, surtout saint Jean Chrysostome : et que n'ai-je le temps de produire au long des témoignages si authentiques ! mais instruisez-vous vous-mêmes, si vous ne voulez pas vous en rapporter à moi; lisez leurs ouvrages, parcourez leurs écrits, voyez si je les ai lus, si je les ai parcourus, si je les cite avec connaissance, et si je les fais autrement parler qu'ils ne parlaient. Or, sur cela, mon cher auditeur, je vous prie de faire avec moi une réflexion très-solide : quand dans un procès, vous consultez les maîtres de l'art, et que tous d'un consentement unanime décident contre vous, osez-vous alors poursuivre l'affaire. En voulez-vous courir le risque? Refusez-vous d'écouter les propositions qu'on vous fait? N'êtes-vous pas le premier à en faire, pour prévenir par un prompt accommodement une condamnation presque assurée dont on vous menace? Aveugle et insensé que vous êtes ! Tout ce qu'il y a eu de sages et de docteurs, tout ce qu'il y a eu de gens éclairés en ce qui regarde le salut, conviennent que c'est s'exposer à un danger évident que d'attendre la mort pour commencer à y travailler; et néanmoins vous voulez toujours remettre, toujours différer, comme si vous aviez des assurances particulières et que vous puissiez avec plus de sujet vous répondre de vous-même que tant d'autres!

Pour conclure cet article, et pour vous donner un témoignage plus convaincant, j'ajoute à l'autorité des Pères, votre expérience même et, si je l'ose dire, votre propre autorité. Combien voyons-nous tous les jours, combien entendons-nous de malades former dans l'extrémité où ils se trouvent, les plus belles résolutions ? Quel langage tiennent-ils ? quels soupirs poussent-ils vers le ciel? A les en croire, ils seront des saints, si Dieu daigne leur accorder encore quelques années et prolonger une vie prête à s'éteindre. Le mal en effet diminue et n'a plus des accès si violents ; le feu qui les consumait se ralentit, la santé revient, les forces renaissent, les voilà rétablis. Mais en sont-ils meilleurs ? Vous le savez, mes frères; vous en êtes témoins, on les revoit dans les mêmes habitudes, dans les mêmes débauches : on en est surpris; pour moi ce changement ne m'étonne pas, ou plutôt, je dis qu'il n'y eut jamais en eux de vrai changement : sur le point d'aller paraître devant Dieu et touchant de près à leur dernier terme, ils étaient ce qu'ils avaient toujours été et ce qu'ils sont encore présentement. Malgré tant de protestations, malgré tant de regrets apparents, si Dieu les eût pris alors, si la mort les eût enlevés, ils étaient perdus; comment cela? Jugeons-en non plus par les sentiments des Pères, mais par les dispositions d'un pécheur mourant : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Qu'est-ce que la pénitence ? c'est, dit le saint concile de Trente, une douleur, une détestation du péché. Or, cette douleur, cette détestation, pour être méritoire devant Dieu et recevable à son tribunal, doit avoir cinq conditions. Car il faut premièrement qu'elle soit sincère; secondement, qu'elle soit universelle; troisièmement, qu'elle soit surnaturelle ; quatrièmement, qu'elle soit souveraine, comme parlent les théologiens, c'est-à-dire, qu'elle surpasse toute autre douleur; en cinquième lieu, qu'elle soit efficace par rapport à l'avenir, et accompagnée d'un vrai propos d'éviter les rechutes et de se conserver autant qu'il sera possible dans l'innocence et dans la grâce.

Ceci posé, j'examine les dispositions d'un pécheur à la mort. C'est un homme attaché par des habitudes criminelles et depuis longtemps invétérées : il faut donc afin que son repentir soit sincère, qu'il brise des liens fortifiés dès la jeunesse, et qu'il renonce à ses engagements les plus chers. C'est un homme plongé dans les sens et accoutumé à se conduire par les vues de la chair : il faut donc, afin que son repentir soit surnaturel, qu'il s'élève au-dessus de lui-même, qu'il se dégage de tout ce qu'il y a eu jusqu'à présent de matériel et de terrestre dans ses intentions, et qu'il prenne des motifs supérieurs à ceux qui l'ont toujours fait agir. C'est un homme que toutes les passions peut-être ont dominé tour à tour, et à qui elles ont fait commettre des crimes presque infinis dans leur nombre, et de toutes les espèces : il faut donc, afin que son repentir soit universel, qu'il renverse, si je puis ainsi m'exprimer, de fond en comble l'état de son âme ; qu'il se fasse, pour parler encore de la sorte, un cœur tout nouveau, un esprit tout nouveau; qu'il commence à estimer tout ce qu'il a méprisé, à mépriser tout ce qu'il a estimé, à aimer tout ce qu'il a haï, à haïr tout ce qu'il a aimé. C'est un homme également sensible aux choses humaines, et indifférent pour les choses de Dieu : il faut donc, afin que son repentir soit souverain, qu'il étouffe toute sa sensibilité, ou plutôt que, malgré toute sa sensibilité, il conçoive un regret de ses offenses qui passe non point par le sentiment de l'appétit naturel, mais par une certaine détermination de la volonté, toute autre peine intérieure, toute autre tristesse causée par les plus fâcheux accidents de la vie. Enfin c'est un homme fragile, sujet à tomber dès la plus légère atteinte qu'il reçoit, et à se rendre dès qu'il se présente le moindre obstacle; il faut donc, afin que son repentir soit efficace.

que, revêtu d'une force divine, il forme une résolution capable de l'affermir contre les plus rudes attaques de l'enfer, du monde, de la nature corrompue, de la passion.

Or, je vous demande, chrétiens, si dans le cours et la violence d'une maladie, où toutes les puissances intérieures sont altérées et troublées, et où la douleur que souffre le corps emporte toute l'attention de l'esprit, l'on est en état de faire toutes les réflexions qu'il faut pour s'exciter à une contrition aussi parfaite que celle-là, pour n'oublier rien, pour ne manquer à rien? Un acte si excellent, si héroïque, n'est-ce pas, pour user de ce terme, un coup de maître, et n'y faut-il pas de l'apprentissage et une longue préparation? Erreur, mes frères, erreur, si vous vous persuadez que dans un moment on se détrompe de ses premières illusions, que dans un moment on détruise des inclinations de quarante années, que dans un moment on comprenne des vérités auxquelles on n'a jamais bien pensé, que dans un moment on se les imprime, ces grandes vérités, ces vérités éternelles, assez profondément, assez vivement dans l'âme, pour en être ému, touché, réveillé, encouragé, animé, transporté, jusqu'à vouloir désormais tout sacrifier à Dieu et à son salut, fortune, plaisirs, attachements, liaisons, inimitiés, ressentiments, quoi que ce soit et quoi qu'il en puisse coûter; jusqu'à le vouloir d'une volonté pleine, d'une volonté efficace, d'une volonté ferme et inébranlable. Un changement si subit et si prompt est un miracle.

Je veux, mon cher auditeur, vous en faire connaître la difficulté par une réflexion qui me paraît bien sensible et qui vous regarde personnellement. Quand je vous parle de retourner à Dieu par une bonne conversion, d'y retourner sans retardement et dès aujourd'hui, cette proposition vous étonne. Il y faut penser, me répondez-vous; c'est un grand ouvrage et qui demande de longs efforts. Combien même de pécheurs m'écoutent peut-être et se figurent un tel retour comme une entreprise presque impossible pour eux? N'est-ce pas là ce qui vous fait remettre sans cesse, ce qui vous fait différer d'un âge à un autre, et souvent jusqu'à la mort? Or, maintenant, vous avez néanmoins dans une santé parfaite toute la présence de votre esprit; vous êtes en état de considérer, de réfléchir, de méditer; vous en avez tout le temps et tous les moyens; les nœuds qui vous retiennent ne sont point encore aussi forts qu'ils le deviendront après de nouveaux délais. Que sera-ce donc quand, dans les atteintes d'un mal douloureux, dans les frayeurs d'une mort prochaine, il vous restera à peine quelques rayons d'une raison obscurcie et prête à s'éteindre? Que sera-ce quand une famille, une femme, des enfants, des amis, des domestiques empressés autour de vous, soit pour vous donner quelques soulagements, soit pour vous témoigner leurs regrets, soit pour recevoir vos derniers adieux, soit pour vous présenter un testament à signer, soit pour tirer de vous certains éclaircissements sur des dettes, sur des affaires, vous rempliront la tête de mille idées différentes, et vous jetteront dans un embarras et dans une confusion où vous ne serez plus à vous-même? Que sera-ce quand, dans l'espace de quelques heures et déjà presque aux abois, il faudra faire une confession précipitée, sans loisir pour vous examiner, sans parole pour vous expliquer, ne vous faisant entendre que par des gestes, par des signes, ou qui ne signifieront rien, ou qui n'auront au moins qu'une signification très-équivoque? Que sera-ce quand, dans une défaillance entière de vos sens, l'habitude, plus forte que jamais, une habitude vicieuse, une habitude criminelle, exercera sur vous son empire le plus absolu, qu'elle vous fera parler, qu'elle vous fera agir, lors même que vous croirez en parlant, en agissant, suivre l'impression et le mouvement de la grâce? Est-ce là cette pénitence prétendue sur laquelle vous comptez tant et dont vous voulez faire dépendre votre éternité? Si vous n'avez point d'autre ressource, point d'autre garant de votre salut, je perds toute espérance pour vous.

Et ne me dites point qu'un confesseur pourra vous aider. Je conviens qu'un pilote est bien nécessaire dans la tempête, un médecin dans la maladie, et un confesseur habile et vertueux aux approches de la mort. Mais, hélas! qu'est-il arrivé mille fois? qu'arrive-t-il encore tous les jours? le confesseur parle, mais le malade ne l'entend pas; le confesseur, pour le réveiller, pour l'exciter, lui dit les choses les plus touchantes, lui suggère les sentiments les plus chrétiens; mais c'est un langage inconnu pour le malade, il n'y conçoit rien. Pensez à vous, lui crie le prêtre, demandez à Dieu miséricorde; pardon, mon Dieu, pardon. A cela quelle réponse? souvent pas une parole, le malade est sourd, il est insensible. La raison est que dans cette extrême faiblesse où les organes sont épuisés, où l'âme n'a presque plus d'autre action que certaines réminiscences, on ne comprend que ce qu'on a compris durant la vie, on n'est frappé que de ce qui a frappé durant la vie. Ah! voulez-vous le remuer, le ranimer ce mourant? voulez-vous lui faire reprendre tous ses esprits? Retracez-lui les idées du monde; parlez à ce grand de ses dignités et de ses emplois, et il vous écoutera; parlez à ce riche de ses revenus et de ses terres, et il vous entendra; parlez à ce voluptueux de ses plaisirs et de l'objet de sa passion, et il vous comprendra; parlez à cette femme de ses vanités et de son jeu, et elle vous répondra. Mais tandis que vous n'aurez à leur parler que de leur âme, de leurs péchés, de la douleur qu'ils en doivent avoir, de la crainte des jugements de Dieu, de la confiance en ses miséricordes, d'une autre vie, des sacrements et de la préparation qu'il y faut apporter, leurs oreilles seront fermées, leur langue muette, et leur cœur froid et endurci.

C'est pourquoi l'on nous conseille tant, et c'est un conseil bien utile, de nous accoutumer de bonne heure à l'exercice fréquent de

l'amour de Dieu, de l'espérance en Dieu, de la pénitence du cœur et de la contrition, afin que ces actes nous deviennent si familiers, qu'il nous soit aisé en tout temps et surtout à la mort de les produire. C'est l'avantage des gens de bien ; nous les voyons quelquefois, tout plongés qu'ils sont dans un sommeil léthargique et sur le point de rendre leurs derniers soupirs, sortir tout à coup de leur assoupissement, et prendre feu dès qu'on leur présente le crucifix ou qu'on leur dit un mot pour les faire souvenir de Dieu. Il n'est pas besoin de les presser, de les solliciter, de les exhorter; un saint usage leur a bien disposé le cœur, et il ne faut à un cœur bien disposé, ni instances, ni sollicitations, ni exhortations.

Que si le pécheur mourant rentre en lui-même, s'il lui reste assez de vue pour pénétrer les vérités éternelles, et pour découvrir l'horreur de son état, sa pénitence n'en est pas plus assurée. Souvent ces pensées, autrefois si salutaires, ne servent alors qu'à le troubler encore davantage et à le désespérer. Dans l'effroi qui le saisit, il lui semble que Dieu l'a déjà jugé, qu'il n'y a plus pour lui de rémission, et que rien ne le peut sauver de l'enfer, qui doit être pour jamais son partage. C'est ainsi que ce frère meurtrier, connaissant toute l'énormité de son crime, et croyant partout apercevoir auprès de lui le souverain juge qui le poursuivait, prononça lui-même son arrêt avant que Dieu l'eût prononcé, se condamna lui-même avant que Dieu l'eût condamné, au lieu de s'humilier, de pleurer, de demander grâce. Mon iniquité, s'écria-t-il, est trop grande pour être jamais pardonnée, je n'ose espérer d'en obtenir jamais la rémission : *Major est iniquitas mea quam ut veniam merear* (*Gen.* IV).

Enfin, messieurs, sans examiner dans un plus long détail quelles sont les dispositions d'un pécheur au lit de la mort; quoi qu'il en soit, et quoi que vous en pussiez penser, je serai toujours persuadé que ce n'est guère le temps de mettre ordre à sa conscience, quand Dieu nous appelle pour lui en rendre compte. Est-ce le temps de semer le grain, lorsque la saison est venue de le moissonner? Est-ce le temps de se pourvoir de pilotes, de cordages, de voiles, lorsque au milieu des flots on est surpris de la tempête? Est-ce le temps de munir une place et de la fortifier, lorsqu'elle est assiégée par l'ennemi? Est-ce le temps de solliciter des juges, lorsqu'ils sont assis sur leurs tribunaux pour porter la sentence? Et sera-ce le temps de se disposer à mourir, lorsque vous vous trouverez assailli, suivant l'expression du prophète, par toutes les douleurs de la mort : *Circumdederunt me dolores mortis* (*Ps.* XVIII)? lorsqu'elle vous tiendra dans ses piéges : *præoccupaverunt me laquei mortis* (*Ibid.*), lorsque les périls de l'enfer, selon le même langage de l'Écriture, vous environneront : *Pericula inferni invenerunt me* (*Ps.* CXIV); lorsque vos iniquités, comme des torrents grossis de toutes parts, causeront dans votre âme un embarras et une confusion où vous ne pourrez rien démêler : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me* (*Ps.* XVII)? En de si fâcheuses conjonctures, il vous faudrait un secours de Dieu tout extraordinaire; mais je dis que Dieu communément le refuse aux pécheurs qui diffèrent jusqu'à la mort, et c'est la troisième raison qui me rend leur pénitence très-suspecte. Encore un moment d'attention pour cette dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

Il n'est point de cœur si endurci que Dieu ne puisse toucher, quand il y veut employer toute la force de sa grâce. Mais Dieu ne veut pas toujours par des grâces fortes, par des grâces toutes-puissantes, emporter tous les cœurs; et pour en venir d'abord au sujet particulier que je traite, il est certain que Dieu ne donne pas à tous ceux qui meurent de ces grâces victorieuses, de ces grâces efficaces; autrement il faudrait dire que tous ceux qui meurent sont sauvés. Il y en a donc qui les ont en mourant, et il y en a qui ne les ont pas. Or, à qui croirons-nous que Dieu les refuse? Sera-ce à ses amis, ou ne sera-ce pas à ses ennemis? Sera-ce à des justes qui ont blanchi dans son service, ou ne sera-ce pas à des pécheurs qui ont vieilli dans le crime? Manquera-t-il aux uns, qui ne lui ont point manqué? Se souviendra-t-il des autres qui l'ont toujours abandonné? Si cela était, il faudrait dire qu'une vie criminelle serait une meilleure disposition pour bien mourir qu'une vie sainte, et par conséquent que le péché serait un moyen de salut plus assuré que les bonnes œuvres.

Je dis plus : quand même Dieu donnerait d'aussi grandes grâces à un pécheur qu'à une âme fidèle et depuis longtemps formée au bien, la même grâce qui ferait l'impression sur le juste, et qui le toucherait parce que son esprit est bien disposé, que son cœur est toujours prêt à s'enflammer, toujours souple, pour ainsi parler, et maniable au moindre mouvement, demeurerait sans effet dans un cœur froid et indifférent, tel qu'est celui d'un homme accoutumé et comme naturalisé au mal. D'où je conclus qu'il faudrait que Dieu, pour le convertir à la mort, le recherchât d'une façon encore plus spéciale, et qu'il redoublât pour lui ses grâces. Or, qui peut penser que Dieu répande avec plus de libéralité ses trésors sur un homme qui, par ses habitudes criminelles et par son obstination dans le péché, s'est réduit à avoir besoin d'un secours extraordinaire et plus abondant, que sur celui qui, par une pratique constante des vertus et par le mérite d'une vie sainte, s'est mis en état de recevoir toutes les impressions divines, et d'en profiter?

C'est pourquoi saint Bernard donnait cet avis important à un jeune homme qui différait trop sa conversion : Je crains bien, lui disait ce Père, que si vous remettez toujours d'un temps à l'autre, on ne vous réponde, lorsque vous viendrez frapper à la porte, ce qui fut répondu aux vierges folles : Je ne vous connais point : *Ne deintus respondeatur*, *nescio vos* (*Bern. ad Gulcon.*). Faites

donc en sorte que Dieu de bonne heure vous connaisse d'une connaissance de prédestination et de salut, de peur que ne vous connaissant point pour vous récompenser, il ne vous connaisse un jour pour vous punir : *Fac, quæso, te prius sciri, fac te prius videri, ne tunc nesciaris ad gloriam, sciaris autem ad pœnam* (*Bern. ad Gulcon.*).

Dieu lui-même ne s'en est-il pas expliqué par la bouche du Sage? Je vous ai appelé, et vous ne m'avez pas écouté. Vous avez négligé les conseils que je vous donnais, ou que mes ministres vous donnaient en mon nom. J'aurai mon tour; vous m'avez méprisé durant la vie, et moi je vous mépriserai à la mort; vous m'avez rejeté durant la vie, et moi je vous rejetterai à la mort. La même insensibilité que vous avez eue pour moi, je l'aurai pour vous. Bien loin de vous rechercher, de vous aider, je m'éloignerai, je vous abandonnerai à vous-même, je vous traiterai comme un homme qui insulte à son ennemi lorsqu'il le voit abattu sous ses pieds : *Ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo* (*Prov.*, II). C'est Dieu qui parle, mes frères ; c'est à ces pécheurs qui voudraient allier ensemble une vie criminelle et une mort sainte, et qui, pour se confirmer dans leur présomptueuse confiance, osent se promettre que la grâce sera toujours à leurs côtés pour les secourir, qu'elle sera toujours à la porte de leur cœur pour y entrer. La grâce a ses moments, si nous ne les prenons pas, elle ne prendra pas les nôtres.

C'est donc vous, mon cher auditeur, que regardent ces pressantes paroles du Sauveur du monde par où je conclus ; du moins c'est à vous que je les adresse : *Adhuc modicum lumen in vobis est* (*Joan.*, XII). Il ne vous reste plus qu'un rayon de lumière, servez-vous-en tandis que vous l'avez, et servez-vous-en bien : *Ambulate dum lucem habetis* (*Ibid.*). Autrement la nuit vous surprendra : *ut non vos tenebræ comprehendant* (*Ibid.*). Car la nuit vient, cette sombre nuit de la mort, où l'on ne peut plus travailler : *Venit nox, quando nemo potest operari* (*Joan.*, IX). Comprenez-vous bien, mes chers frères, ce que je dis? plus pour vous qu'un rayon de vie : *Modicum lumen.* Tant de pécheurs sont peut-être ici présents et ont déjà vu couler les cinquante et les soixante années, qu'ont-ils encore de jours à vivre? Tant d'autres, sans être dans un âge si avancé, ne sont pas moins près de leur fin, soit parce qu'on peut mourir en tout temps, soit parce qu'ils n'ont plus qu'une santé chancelante, que leurs excès ont altérée et altèrent tous les jours. Enfin, tel qui se flatte d'avoir une longue carrière à fournir, touche déjà presque au terme sans le sevoir : *Adhuc modicum lumen in vobis est.* Ménageons donc les moments, rachetons le passé, profitons de l'avenir, ne perdons rien d'un temps si court, d'un temps au moins si incertain: *Ambulate dum lucem habetis.* Ah! quelle horreur, si la mort tout à coup vient fondre sur vous et vous ensevelir dans ses ombres, avant que vous ayez pris les mesures nécessaires! serez-vous en état de marcher, quand vous ne verrez plus rien? serez-vous en état d'agir quand Dieu vous refusera son secours? *Ut non vos tenebræ comprehendant.* Or, la mort avance sans s'arrêter, elle a déjà peut-être le bras levé pour frapper son coup; elle va se montrer à vous avec ce visage affreux qui jette dans une âme criminelle, et le trouble, et le désespoir; et qui, en la troublant, en la désespérant, lui ôte tous les moyens de se reconnaître, et lui ferme toutes les voies de la pénitence : *Venit nox, quando nemo potest operari.* Mourir impénitent! mourir ennemi de Dieu! mourir en réprouvé! Je vous laisse avec ces pensées, tout ce que je pourrais ajouter ne servirait qu'à les affaiblir. La vie des pécheurs est mauvaise, mais leur mort, dit le prophète royal, est très-mauvaise. Leur vie est seulement mauvaise, parce qu'on peut la changer, ce n'est pas un mal incurable; mais leur mort est très-mauvaise, parce qu'il n'y a plus de ressource, et qu'on n'en revient jamais. Prévenez, chrétiens, le malheur qui vous menace; disposez-vous par une prompte conversion à une mort sainte, afin qu'une sainte mort vous conduise à l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, etc.

SERMON XXIX.

POUR LE LUNDI DE LA SECONDE SEMAINE.

Sur la vraie et la fausse piété.

Super cathedram Moysi sederunt scribæ et pharisæi. Omnia ergo quæcumque dixerint vobis, servate et facite ; secundum opera vero eorum nolite facere.

Les scribes et les pharisiens se sont assis sur la chaire de Moyse. Faites donc tout ce qu'ils vous diront; mais ne faites pas selon leurs œuvres (*S. Matth., ch.* XXIII).

Si ce sont des scribes et des pharisiens, c'est-à-dire des hommes non moins distingués parmi le peuple par leur piété que par leur savoir, pourquoi en écoutant leurs paroles et en les suivant, ne faut-il pas imiter leurs actions? Le Fils de Dieu en donne bientôt après la raison. C'est, dit-il, qu'ils ne cherchent qu'à paraître et que toute leur vertu ne consiste que dans une vaine montre : *Omnia opera sua faciunt, ut videantur ab hominibus.* C'est encore, ajoute au même endroit le Sauveur du monde, qu'ils s'arrêtent scrupuleusement à de légères observances, tandis qu'ils violent impunément ce qu'il y a dans la loi de plus essentiel : *Væ vobis, Scribæ et Pharisæi hypocritæ, qui decimatis mentham et anethum et cyminum, et reliquistis quæ graviora sunt legis* (*Matth.*, XXIII). Ne cherchons point, messieurs, d'autre partage de ce discours. Je veux vous parler de la vraie et de la fausse piété. Je dis que la nôtre est communément fausse, soit parce qu'elle n'est point assez intérieure et qu'elle ne part pas du cœur; ce sera la première partie; soit parce qu'elle n'est point assez réglée, et que souvent elle laisse les devoirs les plus nécessaires, pour s'attacher inutilement à des pratiques de surérogation ; ce sera la seconde partie. De là nous apprendrons quels sont les deux caractères de la vraie piété : l'un par

rapport à son principe et l'autre par rapport à ses fruits. Son principe, c'est le cœur; c'est là qu'elle doit commencer et naître. Ses fruits, ce sont les œuvres extérieures; c'est là ce qu'elle doit arranger et ordonner. Je vais développer ces deux points; mais auparavant implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave*.

PREMIÈRE PARTIE.

Les uns ont la loi de Dieu dans l'esprit, comme les savants, soit catholiques, soit hérétiques, qui l'étudient pour l'apprendre et non pas pour l'accomplir : *Scientes ut sciant, et sciantur* (*S. Bern. Ser.* 36 *in Cant.*). Les autres l'ont dans la bouche et sur la langue, comme les pharisiens, ils disaient, mais ils ne faisaient pas : *Dicunt, et non faciunt* (*S. Matth.*, XXIII). Plusieurs la portent sur un visage modeste, dévot et mortifié. Ce sont ces hypocrites, contre lesquels le Fils de Dieu a tant déclamé, qui s'en tiennent à une certaine apparence, et qui, semblables à des sépulcres blanchis, cachent sous des dehors innocents des mœurs toutes corrompues : *Sepulchra dealbata* (*Ibid.*). Mais l'homme de bien, dit le prophète royal, conserve la loi de Dieu dans son cœur. *Lex Dei ejus in corde ipsius* (*Psal.* XXX); c'en est là le caractère propre, et c'est ainsi que Jésus-Christ disait à son Père par le même prophète : Seigneur, j'ai placé votre loi au milieu de mon cœur : *Et legem tuam in medio cordis mei* (*Psal.* XXXIV). C'est de ce centre, c'est du cœur qu'elle passe à toutes les facultés de l'homme intérieur et extérieur, qu'elle règle ses jugements, son estime, ses intentions, ses démarches, ses regards, ses paroles, toutes ses actions, comme David nous le marque encore expressément. Le juste possédera la sagesse et il la méditera : *Os justi meditabitur sapientiam* (*Psal.* XXXVI). Toutes ses pensées, toutes ses vues seront droites et équitables : *Et lingua ejus loquetur judicium* (*Ibid.*). Sa conduite sera régulière en tout, et jamais on ne verra ses pas chanceler entre le vice et la vertu. Pourquoi? toujours par la même raison, c'est que la loi de Dieu est dans son cœur : *Lex Dei ejus in corde ipsius*.

Il y a donc, chrétiens, entre la fausse et la vraie piété la même différence que celle qui se rencontre entre l'art et la nature. Quand un habile peintre veut tirer un portrait, il se contente de bien tracer l'air, le port, la figure de celui qu'il veut représenter. C'est en cela que consiste toute son adresse et tout son art. Mais au contraire, ce que la nature forme dans l'homme avec le plus de soin, c'est le cœur, parce que le cœur est le principe de la vie. Ainsi la fausse piété ne s'attache qu'aux dehors qui paraissent; et selon les termes de l'Evangile, pourvu qu'elle nous donne des vêtements de brebis, du reste elle n'est point en peine si nous sommes dans le cœur des loups ravissants. Au lieu que la vraie piété travaille avant toutes choses à l'intérieur : sa première occupation est de purifier l'âme et de la sanctifier, parce qu'elle sait que Dieu en connaît les plus secrètes dispositions, et que c'est à quoi il a particulièrement égard : *Dominus autem intuetur cor* (I *Reg.*, XVI).

Je ne prétends pas néanmoins par là vous faire entendre que la piété doive négliger absolument l'extérieur. Il faut, dit Tertullien, qu'elle s'applique à le rectifier, par trois raisons. Premièrement, pour être complète; secondement, pour être édifiante; troisièmement, pour être constante. Pour être complète : car elle doit perfectionner tout l'homme; pour être édifiante : car nous ne sommes pas seulement redevables à Dieu et à nous-mêmes, mais au prochain qui attend de nous l'exemple; enfin pour être constante : car pour user de la double comparaison de Tertullien, l'extérieur de la dévotion est à l'égard d'un chrétien ce qu'est à l'égard d'un fruit la peau qui le couvre pour le conserver, ou ce qu'est à l'égard d'un magistrat la robe dont il est revêtu : elle le fait souvenir de sa dignité et l'avertit de se comporter d'une manière convenable à son rang. C'est pourquoi je loue le respect extérieur dans la prière, les mortifications extérieures de la chair, la fréquentation extérieure des sacrements, la distribution extérieure des aumônes, pourvu que tout cela soit fait dans l'ordre que je marquerai. Mais j'ajoute, avec l'Apôtre, que tout doit d'abord partir de l'esprit et du cœur : *In spiritu* (*Rom.* I). Tellement que la piété qui se montre aux yeux ne soit qu'un rejaillissement de celle qui est cachée et que les hommes ne voient point.

Pour mieux pénétrer cette importante vérité, je me sers d'un beau principe de morale qui règne dans toute l'Epître de saint Paul aux Romains. Là, il nous fait remarquer qu'il y a une loi des œuvres et une loi de la foi. Il oppose l'une à l'autre, et il nous apprend que nous n'aurons jamais nulle vertu, jamais nul sujet d'une solide gloire devant Dieu pour avoir observé la loi des œuvres, si nous ne gardons celle de la foi, qu'il appelle souvent ailleurs la loi de l'esprit : *Legem spiritus*. Voici ses paroles : *Ubi est ergo gloriatio tua? Exclusa est. Per quam legem? factorum? non, sed per legem fidei* (*Rom.*, III). Or, en quoi diffèrent ces deux lois? Saint Thomas nous l'enseigne. C'est que la loi de la foi dispose, et les sentiments de l'esprit, et les mouvements du cœur, et qu'elle n'approuve les actions extérieures que par rapport au principe intérieur d'où elles émanent. Au lieu que la loi des œuvres s'arrête précisément aux œuvres mêmes et à ce qui tombe sous les sens, en sorte qu'elle ne condamne, qu'elle ne punit, ni les pensées, ni les désirs, ni les desseins, pour injustes qu'ils soient, dès là qu'on n'en vient point à l'exécution, et qu'on ne fait rien qui puisse troubler la société civile, ou violer les droits et les intérêts propres de chaque particulier.

Cette loi des œuvres a dominé parmi les païens. Ils tenaient religieusement leur parole, ils gardaient la bonne foi, ils se faisaient une gloire d'observer tout ce qui était prescrit pour le bien de la patrie. Mais ils en demeuraient communément là, cherchant beaucoup moins, ainsi que l'a remarqué saint

Augustin, à être vertueux qu'à le paraître, et se rendant criminels devant Dieu, par cela même qui leur attirait de grands éloges dans le monde. C'est ce que leur reprochait Tertullien, en relevant l'excellence de la piété chrétienne au-dessus de toutes les vertus du paganisme. Ceux qui vous ont donné des lois, leur disait-il, n'étaient que des hommes, et par conséquent des guides trompeurs, sujets à s'égarer et à vous égarer avec eux : *Vobis humana æstimatio innocentiam tradidit* (*Apolog.*, c. 45). Ceux qui sont présentement chargés de vous les faire observer, ces lois humaines, ne sont encore que des hommes ; on peut se dérober à leurs yeux, on peut se sauver de leurs mains : *Humana item dominatio imperavit* (*Ibid.*). D'où il arrive nécessairement que si vous avez quelques apparences de la vertu, vous n'en avez au fond, ni la vérité, ni la perfection, parce que vous n'avez intérieurement ni la sainte crainte, ni les autres motifs qui en font tout le prix : *Unde nec plenæ, nec adeo timendæ estis disciplinæ ad innocentiæ veritatem* (*Ibid.*). Nous sommes donc les seuls, nous autres chrétiens, parmi lesquels on trouve la véritable piété : *Nos ergo soli innocentes* (*Ibid.*). Cela n'est pas merveilleux, puisque cela est nécessaire : car il n'est presque pas possible de croire ce que nous croyons et de ne pas bien vivre : *Quid mirum, si necesse est* (*Ibid.*)? Le plus parfait de tous les maîtres, un Dieu-Homme, nous est venu lui-même instruire de la plus parfaite vertu, dans la plus parfaite de toutes les religions. Nous en savons pleinement les devoirs; car la vérité et la sagesse même nous les ont appris. Nous pouvons et nous devons les pratiquer; nous le pouvons, car la puissance même soutient et élève notre faiblesse: nous le devons, car une autorité infinie et qu'on ne méprise pas impunément nous le commande: *Innocentiam a Deo edocti et perfecte eam novimus ut a perfecto magistro revelatam, et fideliter custodimus ut ab incontemptibili dispectore mandatam* (*Ibid.*). Parmi vous, continue ce Père, on défend l'homicide; mais parmi nous, on nous ordonne d'étouffer même les mouvements intérieurs de notre colère; on nous ordonne de rendre à nos ennemis amour pour haine. Parmi vous, c'est assez de ne point blesser la pudeur par aucune action honteuse; mais parmi nous, on condamne même une idée sensuelle et un regard jeté avec complaisance. Enfin parmi vous, vous croyez n'avoir à répondre qu'au magistrat; mais parmi nous, on se croit encore responsable à Dieu: *Deum, non proconsulem timentes* (*Ibid.*). De là, ramassant tout son discours, c'est avec raison, conclut Tertullien, que nous pratiquons toute la justice et que nous la pratiquons au fond de nous-mêmes, puisque nous vivons sous les yeux d'un législateur qui lit dans nos cœurs, et sous la main d'un juge tout-puissant qui peut partout nous frapper et nous perdre. Tout nous y oblige, l'abondance de ses lumières, l'impossibilité de nous cacher, et la vue d'un tourment éternel dont nous sommes menacés: *Et pro scientiæ plenitudine, et pro latebrarum difficultate, et pro magnitudine cruciatus æterni* (*Ibid.*). Tels sont, mes frères, les secrets ressorts d'une piété chrétienne. Or, sont-ce là les principes de la nôtre ? Ce qui nous fait agir, est-ce un attachement inviolable au maître que nous servons ? Est-ce un saint amour de sa loi ? Est-ce un désir sincère de lui plaire ? Est-ce un juste sentiment de reconnaissance pour ses bienfaits ? Est-ce au moins la crainte de ses jugements, ou l'attente de ses récompenses ? Ne sommes-nous point semblables à ce peuple qui l'honorait des lèvres, tandis que leur cœur était loin de lui; et ne rappelons-nous point parmi nous, non plus, si vous voulez, le paganisme, mais le judaïsme le plus corrompu ?

En effet, depuis que les pharisiens, par leurs faux préjugés et par leurs traditions humaines eurent altéré et dépravé la loi, non-seulement les plus grossiers entre les Juifs, mais encore les plus éclairés ne mettaient plus au nombre des péchés ceux qui demeuraient renfermés dans le cœur. Ainsi, le plus fameux de leurs écrivains, Josèphe, blâme un historien pour avoir imputé la fin lamentable d'Antiochus au dessein sacrilége que ce prince avait formé, mais qu'il n'avait pas exécuté, de ne faire, comme parle l'Ecriture, qu'un vaste cimetière du temple et de la ville de Jérusalem : *Congeriem sepulchri* (II *Machab.*, IX), et le plus savant de leurs docteurs n'appuie-t-il pas ce sentiment, quand il explique, contre le sens du prophète, ces paroles du psaume soixante-cinquième : *Iniquitatem si aspexi in corde meo, non exaudiet Dominus:* car, au lieu que le prophète dit expressément : S'il y a de l'iniquité dans mon cœur, Dieu ne m'exaucera pas; cet interprète lui fait dire : S'il n'y a de l'iniquité que dans mon cœur, Dieu ne me l'imputera pas : *Non exaudiet.*

Nous ne sommes pas, mes frères, par la miséricorde de Dieu, dans une si damnable erreur ; mais en sommes-nous pour cela plus chrétiens et plus spirituels ? Nous avons appris de l'Apôtre que le culte de Dieu est un culte de l'esprit ; que notre circoncision est une circoncision du cœur; que quand le temps de la correction, c'est-à-dire du christianisme, serait venu, la loi de Dieu ne serait plus gravée sur des tables de pierre, mais qu'elle serait imprimée dans l'esprit et écrite dans le cœur.

Nous avons appris de Jésus-Christ, dans l'Evangile, que son Père veut être adoré en esprit et en vérité ; que les pauvres sont heureux, mais quels pauvres? ceux qui le sont de cœur et de volonté; que lui-même il était doux et humble de cœur. Nous savons, pour remonter plus haut, que Dieu, dans l'Ecriture, ne nous demande rien plus souvent que notre cœur : Mon fils, donnez-moi votre cœur. Pécheurs, rentrez dans votre cœur. Répandez vos cœurs en ma présence. Nous savons que Dieu agréa le sacrifice d'Abel, parce qu'il venait du cœur; mais qu'il rejeta celui de Caïn, où le cœur n'avait point de part; qu'il commanda à Moïse de faire dorer le dedans de l'arche avant qu'on en dorât le dehors,

Nous savons ce que David disait à Dieu dans sa prière : Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt. Nous savons tout cela, mais où sont néanmoins ces vrais adorateurs dont parlait le Sauveur du monde ? Prenez garde, s'il vous plaît, à la manière dont il s'exprime en disant les vrais adorateurs : *Veri adoratores.* Il nous marque, par cette restriction, qu'il y en aura beaucoup d'autres parmi nous et dans le corps de sa religion, qui ne seront que de faux adorateurs, et qui ne serviront Dieu, ni en esprit, ni en vérité.

Le premier culte de Dieu en esprit est un culte de l'entendement, qui consiste à connaître par la foi ce souverain Etre, à l'estimer par-dessus tout, et à s'occuper souvent de lui et de ses grandeurs. D'où vient que Salvien a défini la religion une science de Dieu ? *Scientia Dei* (*Salv.*), et l'auteur du livre de la Sagesse avait dit avant lui, que la connaissance de Dieu est le gage et la racine de l'immortalité. Or, chrétiens auditeurs, pensez-vous souvent à Dieu ? Vous appliquez-vous souvent à considérer les perfections infinies de Dieu, sa puissance, sa bonté, sa justice, sa providence ? Dans la prospérité vous tournez-vous vers lui pour reconnaître qu'il est l'auteur de tous les biens ? Dans l'adversité vous tournez-vous vers lui pour reconnaître que tous les maux arrivent ou par son ordre, ou par sa permission ? Entendez-vous volontiers parler de Dieu ? Marchez-vous sans cesse devant lui, et vous tenez-vous en sa présence comme Abraham ? En portez-vous partout l'image, comme Moïse, vivement peinte dans votre souvenir ; et lorsque tant d'idolâtres adorent la grandeur humaine, votre âme, selon le conseil du prophète, s'élève-t-elle à Dieu, et lui dites-vous dans un sentiment d'humilité et avec une pleine persuasion : C'est vous seul, monarque souverain du ciel et de la terre, qui devez être adoré et que j'adore ? *Visa itaque turba, de retro, et ab ante : adorantes, dicite in cordibus vestris : Te oportet adorari, Domine* (*Baruc.*, VI).

L'autre culte de Dieu en esprit est un culte de la volonté, qui consiste à aimer Dieu et à faire tout par amour pour Dieu. Pourquoi tant laver vos visages et vos mains, disait Jérémie ? lavez et purifiez votre cœur. Quand j'aurais, disait l'Apôtre, le don de prophétie, quand je pénétrerais tous les mystères et que je posséderais toutes les sciences, si je n'avais pas la charité dans mon cœur, tout cela ne servirait à rien. Quel est le vrai culte de Dieu, disait saint Augustin, si ce n'est pas l'amour de Dieu ? *Quis cultus ejus, nisi amor ejus* (*Aug. in Psalm.* XXI) ? Quelle victime peut plaire à Dieu, ajoutait le même Père, si elle n'est brûlée sur l'autel du cœur et dans le feu d'une fervente charité ? *In ara cordis, igne fervidæ charitatis* (*Aug.*, *de Civit. lib.* X).

Or, de bonne foi, mes frères, vivez-vous de cet amour ? agissez-vous par cet amour ? Je tremble quand je pense à l'examen que Dieu fera un jour de nos vertus. Beaux fantômes, et rien davantage. On est chaste, mais pourquoi ? parce qu'on craint le bruit et qu'on ne veut pas faire parler le monde. On affecte un air composé et modeste, pourquoi ? pour effacer certains soupçons et pour couvrir une conduite qu'il est important de tenir secrète. On se lie avec des personnes régulières et pieuses, on entre en société avec eux ; pourquoi ? pour s'appuyer de leur crédit dans l'occasion. On marque du zèle à instruire le prochain, retrancher les abus, à maintenir le bon ordre ; pourquoi ? pour parvenir à des places honorables dans l'Eglise. Vous vous réconciliez, pourquoi ? par complaisance pour des amis qui vous en ont prié, pour des gens qui vous ont obligé et de qui vous dépendez encore. Vous visitez les pauvres, vous allez dans les prisons consoler les affligés, dans les hôpitaux soulager les malades, pourquoi ? parce qu'on vous y mène, et fasse le ciel que vous n'ayez point en cela même des vues plus profanes. Vous vous rendez les uns aux autres certains devoirs, vous vous donnez certains secours dans le besoin, pourquoi ? par coutume, par bienséance, par une civilité toute mondaine. C'est ainsi qu'on en use ; que dirait-on de moi si j'y manquais ? nos familles sont unies depuis longtemps, l'honnêteté le demande. Vous assistez à la prédication, pourquoi ? parce que vous aimez à entendre une morale bien débitée, parce que le prédicateur vous plaît par ses tours, par ses expressions, par ses manières. On n'a souvent nulle idée de Dieu, là où l'on ne doit être rempli que de Dieu. Ils m'honorent en vain, dit le Seigneur, parce que ce n'est point moi qu'ils cherchent en m'honorant : *Sine causa colunt me* (*Matth.* XV).

Tirons de là, chrétiens, une instruction bien nécessaire et d'une grande pratique : c'est de nous exercer autant que nous le pourrons en de fréquents actes d'amour de Dieu, de ne rien entreprendre, de ne rien faire sans l'offrir à Dieu, de diriger vers lui notre intention le matin, le soir, durant la journée. Il ne faut pour cela que quelques retours du cœur, que quelques paroles : Je vous aime, mon Dieu, ou du moins je veux vous aimer. Que toute gloire vous soit rendue, Seigneur, et à vous seul. Conduisez mes pas, mon Dieu, conduisez-les dans vos voies. Ah ! Seigneur, qu'il n'y ait pas en ce jour un moment qui ne soit à vous ! Agir pour vous, mon Dieu, n'agir que pour vous ! Voilà ce que j'appelle une piété intérieure. Voyons encore ce que j'entends quand je dis que dans les œuvres extérieures elle doit être réglée, c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je commence cette seconde partie par l'autorité de saint Augustin, qui me paraît une autorité expresse et décisive sur le sujet que je traite. Ce Père écrivait à un de ses amis pour lui ouvrir son cœur, et, se plaignant de certaines pratiques qui s'introduisaient dans l'Eglise, tandis qu'on en négligeait d'autres plus essentielles, il lui parlait de la sorte : J'ai une extrême douleur de voir qu'on laisse des choses qui nous sont très-fortement et

très-souvent recommandées dans les saints Livres, pour s'attacher à de menus exercices, à des points qui ne sont pas d'une grande conséquence : *Hoc nimis doleo, quod multa quæ in sacris libris magna sunt minus teneantur, et parva nimis introducantur* (*August. ad Jan., Epist.* 110). Par exemple, un homme, pour n'avoir point pris de linge blanc ou pour avoir marché les pieds nus durant les huit premiers jours de son baptême, sera repris avec plus de sévérité que pour être tombé dans les excès les plus grossiers : *Ita ut qui per octavas baptismi nudis pedibus incesserint magis arguantur et durius quam qui mentem vino sepeliverint* (*Ibid.*). Voilà, continue ce Père, ce que je voudrais bien retrancher; toutefois, pour éviter le scandale et le bruit, je n'oserais encore l'entreprendre. Mais assurément je m'opposerai dans la suite à un tel désordre : *Prorsus resecanda existimo* (*Ibid.*). Ce saint docteur ajoute : Que fera un évêque comme moi, ou comment veut-on qu'il fasse, lorsqu'on traite les fidèles de la même manière que les Juifs étaient autrefois traités? Car enfin n'est-ce pas là remplir la religion des cérémonies de l'ancienne loi? n'est-ce pas tenir l'Eglise dans une servitude indigne d'elle en la chargeant de tels fardeaux, et lui ôter la liberté que Jésus-Christ lui avait donnée? *Religionem quam Christus liberam esse voluit servilibus oneribus premunt* (*Ibid.*). Quelle est donc la vraie justice, la vraie piété? Remarquez, chrétiens, ces belles paroles : c'est de se régler tellement dans l'observation de ses devoirs, de donner tellement à chaque chose le rang qui lui convient, qu'on s'applique d'abord à ce qui est plus important et ensuite à ce qui l'est moins : *Hæc est perfecta justitia, si potius potiora, si minus minora diligamus* (*Ibid.*).

Sur cela, mes frères, je dis qu'il y a deux grands défauts qui dérèglent communément la dévotion : le premier, d'observer scrupuleusement le conseil, tandis qu'on viole impunément le précepte; le second, de chercher sa perfection hors de son état, en sorte qu'on mesure sa condition par sa dévotion, au lieu de mesurer sa dévotion par sa condition : je m'explique et je vous prie de me suivre.

Pour plaire à Dieu, il faut vouloir les choses dans le même ordre que Dieu les veut, car sa volonté est la règle de la nôtre et le principe de tout bien. Or, ce que Dieu veut de nous premièrement, directement, particulièrement, c'est ce qu'il nous commande : c'est donc à cela que nous devons premièrement, directement, particulièrement donner nos soins. Agissez tant qu'il vous plaira, dit saint Bernard, mais n'espérez jamais que ce que vous ferez soit agréable à Dieu, dès que vous manquerez à ce qu'il vous ordonne par sa loi : *Ingratum est quidquid obtuleris, neglecto eo ad quod teneris* (*Bern.*). Si l'on comprenait bien cette maxime, si raisonnable néanmoins et si aisée à comprendre, nous ne verrions pas des personnes vertueuses de profession faire paraître dans les rencontres plus de vivacité sur leurs intérêts, plus d'âpreté au gain, plus de dureté envers leurs débiteurs, plus d'opiniâtreté dans leurs poursuites, plus d'animosité contre tous ceux qui les blessent, que les plus mondains. A les entendre parler, tous leurs procès sont justes, toutes leurs parties sont des gens sans conscience, ils ont toujours raison, et leur droit est incontestable; ne le fût-il pas, ils le rendraient tel par leurs intrigues et sauraient pieusement embarrasser, en précipiter la décision, et sous de spécieuses couleurs déguiser l'injustice et la commettre. Car voilà, disait l'abbé Gilbert, à quoi l'on fait quelquefois servir le nom de Jésus-Christ : *Quæstuosa enim res est nomen Christi* (*Gilbert., serm.* 5 *in Cant.*). Point tant d'ostentation de piété, point tant de réforme au dehors, cela n'est point commandé; mais plus de charité, plus de justice, plus de désintéressement, plus de bonne foi, ce sont là des points capitaux.

Quels anathèmes n'a pas lancés le Fils de Dieu contre les pharisiens? *Væ vobis Pharisæis :* Malheur à vous! Pourquoi? parce que vous, qui payez si exactement aux prêtres la dîme de la menthe et de toutes les herbes de vos jardins, vous oubliez cependant ce que vous devez à Dieu et au prochain. N'en pourrais-je pas dire autant? Malheur à vous qui passez les heures entières à un oratoire, à un autel : *Plantati in domo Domini* (*Ps.* IX), et qui de là dans une compagnie allez déchirer votre frère par la plus maligne médisance! Malheur à vous qui multipliez tant vos communions, qui venez si souvent à la sainte table, et qui de là même allez brouiller toute une maison par vos caprices, par vos impatiences, par vos fiertés et vos hauteurs! Quelle piété! reprend saint Augustin, un homme fait aux pauvres de grosses aumônes, il fait de grands dons à l'Eglise, et il ne paie pas ses dettes! Que lui dira Dieu? Vous me présentez ceux à qui vous avez fait du bien, et moi je vous fais voir ceux à qui vous avez encore plus fait de mal : *Vos dicitis quæ dedistis, et ego dico quæ furati estis* (*Aug.*). Vous me montrez ceux que vous avez nourris, et moi je vous montre ceux que vous avez réduits à la mendicité et fait peut-être périr de faim : *Vos memoramini quos pavistis, et non recordamini quos occidistis* (*Idem*). Ne priez point tant, mais soyez plus doux et plus complaisant; ne jeûnez point tant, mais soyez plus droit dans votre conduite et moins intrigant; ne soyez point si négligé dans vos habits, mais soyez plus soumis et plus humble; n'apportez point tant de présents à l'autel, mais rendez ce qui ne vous appartient pas; quittez, s'il le faut, l'autel même pour aller embrasser votre ennemi, ou plutôt priez, jeûnez, habillez-vous simplement, présentez vos offrandes à Dieu; ce sont des articles qu'il ne faut point omettre, mais il y en a d'autres plus indispensables à quoi il faut auparavant satisfaire : *Hæc oportuit facere et illa non omittere* (*Matth.*, XXII).

Cependant d'un défaut on tombe dans un autre défaut, qui suit naturellement du pre-

mier et qui n'est pas moins ordinaire ni moins dangereux. C'est de chercher sa perfection hors de son état et de vouloir régler sa condition par sa dévotion, au lieu de régler sa dévotion par sa condition; car vous devez bien observer que toute dévotion n'est pas propre à toute condition. La vertu consiste dans l'accomplissement de nos devoirs, et nos devoirs sont différents selon la différence des états. Autres sont les obligations d'un homme d'Eglise, autres celles d'un homme de robe, autres celles d'un homme d'épée, autres les obligations d'une femme dans son ménage, autres celles d'une religieuse dans son cloître; et cette distinction est si essentielle, que ce qui ferait la sainteté des uns ferait la perte et la damnation des autres. Ce sont, selon l'Evangile, comme autant d'arbres qui doivent tous porter du fruit, mais du fruit chacun de son espèce, autrement ils seront coupés et jetés au feu.

Or, est-il rien de plus rare dans le monde que cette piété solide, nécessaire, fondamentale? On veut bien être vertueux ou faire au moins profession de l'être, pour demeurer plus longtemps au tribunal de la pénitence et pour y venir plus souvent, pour vaquer à la méditation des choses saintes et à la lecture des bons livres, pour se trouver à certaines assemblées. Mais veut-on l'être pour mieux s'acquitter de sa charge, pour mieux remplir son emploi, pour maintenir l'ordre dans sa famille, pour vivre en paix avec ses proches, pour bien élever ses enfants, pour veiller sur ses domestiques? ce serait là une dévotion, non pas peut-être à la mode et au gré du monde, mais vraiment chrétienne et au gré de Dieu; car la perfection que Dieu demande de nous, c'est celle de notre état, puisque c'est à cet état qu'il nous a appelés. Quelle conduite de la Providence, si elle nous engageait dans une condition pour n'y rien faire de tout ce qui regarde cette condition-là même! Dieu ne se contredit point de la sorte, mais c'est nous qui nous trompons. Nous sommes comme des brebis errantes, chacun se détourne de la voie de Dieu, pour suivre la voie de son cœur, de son humeur, de sa passion : *Omnes nos quasi oves erravimus, unusquisque in viam suam declinavit* (*Isaïe*, LIII); on quitte le bon chemin pour marcher selon ses idées et ses fantaisies : *Gradiuntur in via non bona, post cogitationes suas* (*Is.*, V); on est de ces saints que saint Augustin appelle des saints trompés et trompeurs : *Falsos atque fallentes sanctos* (*August.*, *l.* V *Confess.*, *c.* 10).

Ne nous flattons point, mes frères : si nous examinons bien les principes de cette fausse dévotion, nous trouverons qu'elle vient communément ou d'un orgueil secret, ou d'un esprit de libertinage.

C'est un orgueil secret ; car on ne se contente pas des exercices ordinaires de son état, parce qu'on aime à se distinguer. L'observation des devoirs communs ne porte pas un certain éclat avec soi; il faut prendre son vol plus haut, chercher une spiritualité plus élevée. Après avoir fait du bruit dans le monde, on en veut faire jusque dans la piété. Oh ! que de personnes agissent par ce motif, lorsqu'elles ne croient pas l'avoir ; et que ce zèle si ardent dont ils semblent transportés se ralentirait bientôt, s'il avait moins de quoi satisfaire l'envie de paraître !

C'est un esprit de libertinage. Tout ce qui est dans la règle nous fait peine; et je ne sais par quelle bizarrerie de l'homme il arrive que la même chose à quoi d'abord on se portait par inclination, nous devient un fardeau insupportable dès qu'elle se change en devoir. Tout ce que nous faisons, nous voulons qu'il soit de notre choix et à notre liberté ; nous voulons le pouvoir quitter, le pouvoir reprendre quand il nous plaira. Dès que c'est un engagement de l'état, notre amour-propre s'y trouve gêné et contraint. Il secoue le joug et ne cherche qu'à se tirer promptement de cette sujétion.

Plus sage mille fois et mieux instruite est la femme forte : cette femme que Salomon nous propose comme le modèle d'une âme solidement vertueuse. C'est par là qu'il finit ses paraboles, et c'est par là que je conclus ce discours. A quoi donc se réduit la peinture de cette femme parfaite, et quelles en sont les qualités ? j'en remarque sept ; 1° la crainte de Dieu : *Mulier timens Dominum* (*Prov.*, XXXI) ; 2° le soin de bien vivre avec l'époux que le ciel lui a donné, et de conserver l'union et la paix dans sa famille : *Confidi in ea cor viri sui... surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt* (*Ibid.*) ; 3° la vigilance sur toute sa maison et l'application à y maintenir le bon ordre : *Consideravit semitas domus suæ* (*Ibid.*) ; 4° la douceur envers tout le monde, surtout la sagesse et la modestie dans ses paroles : *Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in lingua ejus* (*Ibid.*) ; 5° l'exactitude à récompenser ses domestiques et à leur fournir ce qui leur est nécessaire : *Deditque prædam domesticis suis, et cibaria ancillis suis ;* 6° la charité envers les pauvres : *Manum suam aperuit inopi, et palmas suas extendit ad pauperem* (*Ibid.*); 7° le travail des mains : *Quæsivit lanam et linum, et operata est consilio manuum suarum.* Une telle femme est une femme accomplie, c'est une sainte. Mais où sont les miracles qu'elle a faits ? Ah ! mes frères, le Saint-Esprit en juge bien mieux que vous. La fidélité à ses devoirs communs, mais une fidélité entière, une fidélité constante, une fidélité religieuse et chrétienne est un miracle. C'est pourquoi le Sage demande par admiration où l'on trouvera cette femme : *Mulierem fortem quis inveniet ?* Il nous dit qu'elle est plus rare, plus précieuse que les perles qu'on apporte des extrémités du monde : *Procul et de ultimis finibus pretium ejus* (*Ibid.*). Imitons-la, mes chers auditeurs ; rendons, comme elle, notre piété solide, pour en recevoir comme elle la récompense dans l'éternité bienheureuse où nous conduise, etc.

SERMON XXX.

POUR LE JEUDI DE LA SECONDE SEMAINE.

Sur l'Enfer.

Mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno.

Or le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer (*S. Luc, ch.* XVI).

Il mourut ce riche, cet heureux du siècle; toute sa fortune ne le garantit pas du coup de la mort, et il le reçut au milieu même de ses plaisirs. Mais, enlevé de ce monde, que devint-il? son corps qu'il avait tant flatté, fut la nourriture des vers, et son âme criminelle fut ensevelie dans l'enfer : *Mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno.* Triste et affreuse demeure, où Dieu déploie contre les réprouvés toute sa colère, et où il exerce ses plus redoutables vengeances. Sur quoi saint Jean Chrysostome rapporte une parole d'un grand sens, que disaient les idolâtres mêmes et qui vous concerne, mes frères, aussi bien que ceux qui vous ont précédés; savoir, que les chrétiens étaient ou bien trompeurs, ou bien insensés; trompeurs, s'ils ne croyaient pas un enfer, eux qui témoignaient si hautement en être persuadés, et qui mettaient cet article parmi les points fondamentaux de leur religion; insensés, si croyant un enfer ils ne réformaient pas leur vie, et ne prenaient pas de plus justes mesures pour se préserver d'une damnation qu'ils regardaient comme le souverain malheur. Plaise au ciel que je vous guérisse aujourd'hui de cet aveuglement; que je vous fasse en quelque sorte et par avance sentir les pointes de ce feu qui tourmente le riche condamné, et que toutes ses larmes ne pourront jamais éteindre; que je vous en trace une peinture si vive, qu'elle jette dans vos cœurs un saint effroi, et que je vous apprenne à le craindre! C'est ici, mon Dieu, que votre secours est nécessaire; c'est votre grâce qui doit parler, qui doit agir avec toute son efficace et toute sa force. La voix d'un homme est trop faible, si votre voix ne se fait entendre, cette voix menaçante, cette voix tonnante. Adressons-nous à Marie, et disons-lui : *Ave.*

Nous pouvons considérer en trois manières ce feu que la justice divine a choisi pour faire le tourment des réprouvés dans l'enfer : premièrement en lui-même, secondement dans la main de Dieu, troisièmement dans un damné. Qu'est-ce que je veux dire par là? je vais l'expliquer; car trois choses contribuent à rendre un supplice plus rigoureux : sa nature, ses propriétés et l'application qui en est faite. Ah! que je souffre au milieu de ces flammes, s'écrie le riche de notre Evangile : *Crucior in hac flamma* (*S. Luc.*, XVI)! Pourquoi? c'est que ce feu pris en lui-même est de tous les tourments le plus cruel; c'est que ce feu, dans la main de Dieu, qui le soutient, reçoit encore de Dieu même des qualités propres, qui le rendent infiniment plus cruel; enfin, c'est que ce feu, dans le malheureux sujet qu'il tourmente, est tellement appliqué, que rien n'échappe ni n'échappera jamais à tout ce qu'il a de plus cruel. Voilà, chrétiens, en trois mots, tout mon dessein; la suite vous le fera mieux comprendre. Je vous demande toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'il y ait du feu dans l'enfer, un feu véritable, un feu réel, et non-seulement en figure, c'est, messieurs, un sentiment si bien établi par les textes formels de l'Evangile, par ceux des Pères et par la créance commune des fidèles, qu'il ne me paraît pas nécessaire de m'étendre sur ce point et d'en produire les preuves. Qu'est-il porté dans la sentence que Jésus-Christ prononcera au jugement dernier contre les pécheurs? Allez, maudits, allez au feu : *Discedite, maledicti, in ignem.* Un juge qui condamne des criminels ne s'énonce-t-il pas dans les termes les plus précis et n'exprime-t-il pas leur arrêt et le genre de leur supplice sans métaphore et sans ambiguïté? Que dit ce riche que la mort a dépouillé et que Dieu, selon le langage de l'évangéliste, a précipité dans un lieu de tourments? De quoi se plaint-il? d'une soif intolérable. Que souhaite-il? seulement une goutte d'eau. Père Abraham, ayez compassion de moi : *Pater Abraham, miserere mei* (*S. Matth.*, XXV). Envoyez Lazare, et qu'il mette seulement son doigt dans l'eau pour en faire tomber une goutte sur ma langue : *Mitte Lazarum, ut intingat digitum suum in aquam, et refrigeret linguam meam* (*Ibid.*). Comment cette eau serait-elle un soulagement à sa peine, s'il ne sentait pas en effet les ardeurs excessives d'un feu qui le brûle? Je passe bien d'autres témoignages non moins exprès, et je me contente de vous faire observer avec saint Augustin que quand l'Ecriture nous prédit plusieurs fois une même chose, et que toujours, en la répétant, elle se sert des mêmes expressions, nous devons communément l'entendre à la lettre et dans le sens le plus naturel.

Or, pour en venir à mon sujet, est-il un supplice par lui-même plus cruel que le feu, et n'est-ce pas à cause de sa rigueur que Dieu l'emploie pour faire éprouver à ses ennemis toute la sévérité de sa justice? J'en appelle à votre propre sentiment, mes frères, et à l'expérience. Vous avez cent fois entendu parler de ces incendies qui, dans l'espace de quelques heures, réduisent en cendre les plus vastes édifices. Que fait alors une famille éperdue pour échapper à la fureur des flammes! quels gémissements! quels cris lamentables! quels mouvements empressés! quels efforts violents! quels troubles! quels désespoirs! L'un grimpe sur un toit; l'autre, du haut d'une maison se précipite; tous, pour se préserver d'une seule mort, s'exposeraient à mille morts. Mais si tout à coup un homme est surpris, enveloppé, brûlé tout vivant, ne frémit-on pas à cette vue, ou le seul récit qu'on vous en a fait ne vous saisit-il pas d'horreur? Quand nous vous racontons les combats de tant de martyrs et leurs souffrances; que nous vous les représentons, ou dans des huiles bouil-

lantes, ou sur des charbons allumés, ces images, quoiqu'imparfaites, ne vous effraient-elles pas? Mais puisque la peinture est si affreuse, qu'est-ce donc que la chose même?

Aussi le dernier supplice par où la justice humaine punit les plus grands crimes, c'est le feu. Et quand Dieu voulut exterminer ces infâmes habitants de Sodome et de Gomorrhe, il fit descendre sur eux le feu du ciel. Villes abominables! villes malheureuses! dont le châtiment ne fut qu'un léger prélude des peines éternelles : *Exemplum ignis æterni pœnam sustinentes* (*Ep. Judæ*). Il est vrai que Dieu voyant autrefois la corruption générale où les hommes étaient tombés, noya le monde dans un déluge d'eau; mais à la fin des siècles, et lorsque le monde aura mis le comble à ses iniquités, ce sera dans un déluge de feu que Dieu l'abîmera. Il le fera marcher devant lui ce feu dévorant, ce feu vengeur : *Ignis ante ipsum præcedet* (*Psal* XCVI, 3).

Il serait inutile, mon cher auditeur, de s'étendre là-dessus en de longs raisonnements; il ne faut qu'un moment pour vous convaincre. Instruisez-vous comme ce saint religieux qui, quelquefois, présentant au feu l'extrémité du doigt et se trouvant presque en même temps obligé de se retirer, se disait à lui-même : Si pour un moment je ne puis soutenir une douleur passagère, comment supporterai-je si longtemps toutes les flammes de l'enfer? Cette pensée le touchait, l'excitait, le fortifiait; il l'avait toujours présente à l'esprit, et c'était assez pour lui adoucir toutes les rigueurs de la solitude et toutes les austérités du cloître. Abstinences, jeûnes, macérations de la chair, retraite, silence, veilles fréquentes, longues oraisons, exercices pénibles et fatigants, rien n'était difficile pour lui, rien ne lui coûtait. Ah! chrétiens, n'êtes-vous pas menacés du même feu? N'est-il pas même plus à craindre pour vous que pour ce vertueux serviteur de Dieu? Je dis pour vous, qui, trop sensibles aux maux de la vie présente et tout occupés à les écarter, travaillez si peu à prévenir ceux de la vie future. Je dis pour vous, qui, esclaves de vos passions et idolâtres de votre corps, en suivez tous les appétits, comme si vous n'étiez sur la terre que pour nourrir votre convoitise et pour satisfaire vos sens! Je dis pour vous, qui, enivrés du monde et de ses fausses douceurs, passez inutilement vos jours dans une succession perpétuelle de compagnies, de spectacles, de repas, de jeux. Je dis pour vous qui, entêtés d'une vaine grandeur, possédés d'une avare cupidité, sacrifiez votre âme à votre fortune. Je dis pour vous, qui, dans un libertinage affecté et malgré toutes les lumières de votre raison, tâchez de vous persuader que ce sont des frayeurs chimériques qu'on vous donne quand on vous parle des châtiments de Dieu et de sa rigoureuse justice. Tandis que le présent vous dissipe ou qu'il vous enchante, vous oubliez cet affreux avenir; mais quand le moment fatal sera venu où Dieu, exécutant l'arrêt qu'il aura porté contre vous, vous enfermera dans ces noirs cachots et dans ces prisons embrasées, qui de vous y pourra demeurer : *Quis poterit habitare de vobis cum igne* (*Is.*, XXXV)? qui, dis-je, le pourra? *Quis poterit?* Sera-ce cet homme de plaisir et de bonne chère? Sera-ce cette femme délicate et nourrie dans la mollesse du siècle? La moindre infirmité ne leur paraît pas supportable; il n'en faut pas davantage pour les troubler et les déconcerter. Leur parler d'un jeûne, c'est, à les en croire, leur demander une chose impossible; leur impoposer une légère pénitence, c'est les accabler; les vouloir priver de certaines commodités, les vouloir gêner en certaines rencontres, c'est leur rendre la vie amère. Ils ne sont point faits, disent-ils à telles et telles pratiques; elles sont au-dessus de leurs forces, et leur faiblesse ne les peut soutenir. Mais, mon cher auditeur, cette faiblesse que vous écoutez tant lorsqu'il faut autoriser votre oisiveté, votre paresse, vos négligences dans l'observation des devoirs du christianisme, vos impatiences dans les adversités temporelles; cette même faiblesse, que ne la consultez-vous donc lorsqu'il s'agit d'un enfer? Ces fournaises, ces gouffres enflammés n'ont-ils point de quoi l'étonner : *Quis poterit?*

Je vais plus loin, et je ne vous demande plus qui de vous pourra demeurer au milieu de ce feu, le terrible instrument des vengeances divines, mais je vous demande qui de vous y demeurera en effet, qui de vous y sera condamné : *Quis habitabit?* Attendez-vous un autre sort, vous qu'un amour sensuel plonge tous les jours en de si sales voluptés, et qu'une longue habitude retient depuis tant d'années dans la plus infâme débauche? Attendez-vous un autre sort, vous qu'une avare cupidité attache à des biens périssables, et qu'elle porte pour les acquérir, pour les conserver, pour les entasser les uns sur les autres, à toutes les injustices? Attendez-vous un autre sort, vous qu'une haine invétérée entretient dans une inimitié irréconciliable et qui, toujours également animé, toujours attentif à satisfaire un ressentiment dont rien ne peut adoucir l'amertume, n'y épargnez ni les plus noires calomnies, ni les plus lâches trahisons? *Quis habitabit?* Descendez en esprit dans cet abîme que Dieu peut-être ouvrira bientôt sous vos pieds pour vous engloutir, descendez-y par avance; qu'y trouverez-vous? des impies comme vous, des sacriléges comme vous, des voluptueux comme vous, des avares comme vous, des vindicatifs comme vous, des médisants comme vous, en un mot, des pécheurs comme vous. Vous êtes maintenant ce qu'ils ont été comme vous sur la terre; vous serez un jour comme eux ce qu'ils sont maintenant dans le terme fatal où leur impénitence les a conduits : *Quis poterit habitare de vobis cum igne. Quis habitabit?* Poursuivons. Ce feu qui tourmente les damnés, nous l'avons considéré en lui-même; voyons-le dans la la main de Dieu. C'est la seconde partie

SECONDE PARTIE.

L'histoire parle d'un fameux capitaine qui, toujours le premier dans la mêlée, jetait par-

tout devant lui l'épouvante; et d'autant de coups qu'il frappait, faisait tomber à ses pieds autant d'ennemis. Un prince lui fit demander le cimeterre dont il se servait dans les batailles. Mais, Seigneur, lui répondit-il, ces coups qui vous étonnent, vous ne devez pas tant les attribuer au cimeterre, qu'au bras qui le conduit. Ainsi, chrétiens, si le feu qui brûle les réprouvés dans l'enfer est si rigoureux en lui-même et par sa nature, qu'est-il dans la main de Dieu, qui l'élève au-dessus de sa nature et qui lui imprime encore une force et une activité toute particulière : Car ce sera moi, dit le Seigneur, moi leur juge, et un juge désormais implacable, un juge irrité et tout-puissant, qui les brûlerai, ces criminels livrés à toute ma justice : *Uram eos.* Tellement qu'on peut dire que la toute-puissance divine sera comme l'âme de ce feu, qu'elle l'allumera, qu'elle l'excitera, qu'elle en portera la violence jusqu'au suprême degré. Sans cela, cette puissance infinie, qui se sert des plus faibles instruments pour les plus grandes choses, comment un feu matériel, en agissant sur les corps, agirait-il encore jusque sur les esprits? D'où lui viendra cette vertu, si elle ne lui vient de Dieu même? Et par où lui sera-t-elle communiquée, par où l'exercera-t-il? c'est ce qu'en vain toute la théologie entreprendrait de nous faire entendre, c'est ce qu'en vain je voudrais vous expliquer. Je dois là-dessus me contenter de vous répondre avec saint Augustin, que ce sera par un miracle et d'une manière véritable, mais inconcevable. *Torquentur miris, sed veris modis.*

Ah! mon cher auditeur, y avez-vous jamais bien pensé? avez-vous jamais bien compris ce que c'est que d'avoir la toute-puissance de Dieu contre nous? Car cette puissance souveraine n'est point limitée. Elle passe toutes les bornes de la nature : et de là quelles affreuses conséquences? les voici.

Il s'ensuit en premier lieu, que le feu de l'enfer est infiniment plus actif que ce feu commun que nous voyons sur la terre et dont les atteintes néanmoins sont si douloureuses. Non, ces montagnes de soufre qui vomissent de leur sein des torrents allumés et qui répandent au loin la désolation; cette pluie embrasée que Dieu fit tomber sur Sodome et Gomorrhe, et qui changea, selon le mot de saint Bernard, tout un vaste pays en un bûcher; cette fournaise de Babylone, qui poussait des flammes jusqu'à quarante coudées, quand Nabuchodonosor voulut se faire adorer comme un Dieu : tout cela n'est rien, dit le même Père, ou ce ne sont au moins que de légères fumées, *Fumariola* (*Bern.*), que quelques traits, quelques étincelles d'un feu dont l'ardeur est au-dessus de tout ce qui frappe nos sens et de tout ce que nous pouvons même imaginer : *Ignis æterni missilia et quædam excitatoriola jacula* (*Idem*). C'est ce que Jésus-Christ nous a marqué dans une expression de l'Evangile qui me paraît bien énergique! Quiconque ne s'attachera pas à moi et ne demeurera pas en moi, on le prendra, on le jettera au feu, et il brûle : *Colligent eum et in ignem mittent et ardet* (*Joan.* V). Il fallait dire, ce semble, il brûlera : mais chrétiens, ne voyez-vous pas toute la force qui est renfermée dans cette parole? *Et ardet.* Il brûle. On ne pourrait pas ainsi parler de nos feux ordinaires; leur action est mesurée et ne se fait que par succession de temps. Il faut d'abord qu'ils dessèchent la matière; qu'en la desséchant, ils s'insinuent; et enfin qu'ils l'enflamment : mais dans l'enfer, il ne faut au feu qu'un instant; il prend tout à coup, et tout à coup il fait sentir sa pointe : *Et ardet.*

Il s'ensuit en second lieu, que le feu de l'enfer est seul par sa rigueur au-dessus de tout ce que nous pouvons endurer dans la vie. Oui, mes frères, je vous permets de vous faire à vous-mêmes la peinture la plus effrayante; de réunir en idée ce qui réellement ne l'est jamais et ne le peut être; de rassembler tous les supplices des martyrs, les glaives tranchants, les grils, les roues, les croix, mille autres que la fureur des tyrans a inventés, ou que votre esprit vous peut suggérer; de vous figurer tout à la fois le même homme tourmenté en tant de manières différentes : dès que vous voudrez comparer son état avec celui d'un damné, je dirai, et c'est après saint Augustin que je le dirai, qu'il ne souffre rien ou qu'on ne doit compter pour rien tout ce qu'il souffre : *Hæc omnia non modo parva sunt, sed nulla* (*August.*). La preuve en est évidente par le principe que j'ai établi; c'est que toutes les souffrances de ce monde, de quelque part qu'elles viennent et à quelques extrémités qu'elles semblent aller, n'excèdent pas néanmoins les forces des agents naturels qui les causent, et qu'elles trouvent là leur terme : mais parce que c'est le bras même de Dieu qui s'appesantit sur les réprouvés, leurs peines n'ont point d'autre mesure que toute l'étendue de son pouvoir et l'usage qu'il en veut faire pour leur tourment.

Il s'ensuit en troisième lieu, que tous les maux passagers, dont Dieu nous afflige dans le temps, ne sont, pour m'exprimer avec l'Ecriture, que quelques gouttes de ces fléaux que la justice divine laissera déborder dans l'enfer; *Stillavit super nos maledictio* (*Daniel.* IX). Une infirmité habituelle vous fait languir, une maladie vous accable, une douleur aiguë vous perce, vous déchire; mais ce ne sont encore là que quelques essais de ces coups redoutables dont Dieu vous menace et dont il doit vous frapper si vous ne prenez soin de les prévenir : *Stillavit.* Un procès vous trouble, une perte de biens vous chagrine, un revers, un accident imprévu vous jette dans la plus profonde tristesse et quelquefois vous désespère; mais ce ne sont là néanmoins encore que quelques étincelles qui s'échappent et qui tombent sur vous peu à peu : *Stillavit.* Ce n'est pas même proprement dans sa colère que Dieu vous punit de la sorte; c'est au contraire dans les jours de sa miséricorde. Que sera-ce, selon le terme du prophète, quand il vous châtiera dans sa fureur? et si une goutte, dit saint Jérôme,

fait sur vous de si vives impressions, que sera-ce quand il rompra la digue et qu'il viendra fondre sur vous comme un fleuve grossi de toutes parts, qui se répand avec impétuosité et qui ravage, qui abîme tout dans ses eaux? *Si tanta est stilla*, *quid erit torrens* (*Hieron.*)? Vous apprendrez alors, pécheurs, et vous l'apprendrez par une terrible épreuve, combien il en coûte pour avoir épuisé la bonté d'un Dieu qui vous recherchait; vous connaîtrez ce que c'est que d'avoir lassé sa patience. Il vous attend encore depuis plusieurs mois, depuis plusieurs années que vous demeurez dans cette habitude criminelle; il vous presse, il fait tous les jours en votre faveur de nouveaux efforts, mais voici peut-être le dernier. Après une rechute, il va dire enfin à la mort : Frappe, frappe, *Succide*; qu'on coupe cet arbre et qu'on le jette au feu. Or à ce terme fatal, la scène dans un moment se trouvera bien changée. Ce ne sera plus ce Dieu patient. Je ne l'ai que trop été, vous dira-t-il : *Silui* (*Isai.* XLII) ; j'ai gardé le silence, lorsque vous m'insultiez avec plus d'audace : *Patiens fui* (*Ibid.*); malgré vos révoltes continuelles, malgré votre malice la plus obstinée, j'ai différé, j'ai remis d'un temps à un autre; ma justice criait sans cesse vengeance contre vous; mais ma miséricorde l'arrêtait et en suspendait les foudres : *Sicut parturiens loquar* (*Ibid.*); je parlerai enfin, j'éclaterai, je vous ferai voir qu'il y a un Dieu et que c'est moi; que je sais venger les crimes et rendre à mes ennemis ce que j'en ai reçu : *Et scietis quia ego percutiens Dominus* (*Ezech.* VII). C'est là, mon Dieu, que doivent en effet s'accomplir toutes vos menaces ; c'est là que vous abandonnerez votre peuple à une ruine entière : *Dabo populum istum in ruinam* (*Jerem.* VI). C'est là que vous étendrez votre glaive sur les pécheurs : *Ecce inducam super eos gladium* (*Ezech.* IX), que vous le rougirez de leur sang, et que dans ce même sang vous prendrez plaisir à rougir vos mains : *Manus suas lavabit in sanguine peccatoris* (*Ps.* XVII). Ah! Seigneur, vous vous en êtes expliqué dans des termes qui semblent ne pas convenir à votre suprême majesté; mais vous avez voulu par là vous accommoder à notre faiblesse. Vous avez dit que vous serez pour ces malheureux comme une lionne : *Et ego ero eis quasi lœna* (*Osee*, XIII); que vous paraîtrez devant eux et contre eux comme une ourse furieuse, à qui on a enlevé ses petits : *Occurram eis quasi ursa raptis catulis* (*Ibid.*); que vous leur arracherez les entrailles : *Dirumpam interiora jecoris eorum* (*Ibid.*). Plein de ces idées, saisi, consterné, je me jette à vos pieds, Seigneur, je ne demande plus que vous m'épargniez en cette vie ; vos plus rudes coups seront encore trop faibles; la pénitence la plus sévère ne le sera point encore assez pour moi. Ah! mon Dieu, où en serais-je, si vous aviez été moins lent à me punir? Où courais-je me précipiter? A chaque moment que j'ai vécu dans le péché, j'y pouvais mourir; mais vous m'avez soutenu; et en me soutenant, Seigneur, en prolongeant des jours que j'employais contre vous, vous m'avez autant de fois sauvé de l'enfer que j'ai vécu de moments. Quand donc autant de fois que j'ai désormais de moments à vivre, je me sacrifierais pour vous; quand par toutes les satisfactions que vous ont faites tant de saints pénitents et que peut inspirer une douleur chrétienne, je tâcherais de fléchir votre justice; quand il faudrait renoncer à tout ce que j'ai de plus cher dans la vie, qu'il faudrait me condamner à tout ce que la retraite a de plus sombre, à tout ce que la mortification a de plus dur et de plus pénible; quand vous-même, prenant soin de me corriger, de me purifier, vous me feriez passer par toutes les tribulations ; serait-ce trop, mon Dieu? il est juste que votre gloire soit réparée, et elle ne le peut être par le châtiment du pécheur qui vous a offensé. Mais, Seigneur, ce châtiment inévitable, ce châtiment nécessaire, ne le différez pas; ne le remettez pas à un temps, où votre bras ne sera plus conduit par votre miséricorde. Heureux de tomber maintenant dans vos mains; ce sont les mains d'un père qui blesse pour guérir, qui afflige pour consoler, qui perd pour sauver; mais quelle horreur de tomber après la mort dans les mains du Dieu vivant! Vous m'en avez averti par votre apôtre : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis* (*Hebr.* X). Si vous n'avez pas encore pris ces sentiments, mes frères, peut-être ce qui me reste à dire achèvera-t-il de vous les imprimer profondément dans l'âme; ne considérons plus seulement le feu de l'enfer en lui-même et dans la main de Dieu, mais dans le triste sujet à qui Dieu l'applique et par rapport à la manière dont il l'applique : c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

On peut augmenter ou modérer la rigueur d'un supplice, selon qu'on s'en sert différemment pour tourmenter le criminel; mais ce qui rend et ce qui doit rendre le tourment des réprouvés intolérable, c'est que Dieu leur appliquera tellement le feu, ce feu si vif, si piquant, que rien, dans toute l'étendue de son sujet, ne lui échappera, et que rien jamais, dans toute la suite des temps, ne l'éteindra. Disons mieux, mes frères, et souffrez cette façon de parler, l'application en sera universelle, elle en sera éternelle; comprenez bien, s'il vous plaît, l'un et l'autre.

Il y a, dans notre évangile et dans le texte même que j'ai pris, une parole à laquelle vous n'avez pas fait peut-être toute l'attention nécessaire. Il est dit de ce riche condamné, qu'il fut enseveli dans l'enfer : *Sepultus est in inferno*. Or, comme un mort enseveli dans la terre, en est couvert de toutes parts, ainsi les réprouvés seront ensevelis dans les flammes, c'est-à-dire que de toutes parts, ils en seront investis : *Sepultus est*. De là, cette expression figurée de l'Ecriture, que les ennemis du Seigneur seront plongés dans un étang de soufre : *Pars illorum in stagno ardenti igne et sulphure* (*Apoc.* XXI); en sorte que, de quelque côté qu'ils se tournent, ils trouveront partout le

même feu qui les enveloppera. Il y a plus, et sans agir seulement au dehors, le feu percera, traversera, pénétrera ces corps dévoués aux plus cruelles douleurs, comme parle saint Bernard : *Corpora doloribus devota* (*Bern.*). Ils seront dans le feu, et le feu sera dans eux, de manière que de tous les sens, soit intérieurs, soit extérieurs, chacun sera également affligé; que de toutes les facultés mêmes de l'âme, il n'y en aura pas une qui n'ait sa peine.

Je me figure donc tant de réprouvés, devenus comme la pâture du feu, et il me semble que je puis leur adresser ce que les païens disaient autrefois; mais avec cette différence essentielle, que ceux-ci parlaient à des saints, à des martyrs sur leurs bûchers, au lieu que je parle à des damnés : *Ambulate accincti flammis vestris, quas accendistis* (*Tertull.*). Victimes de la justice inexorable de Dieu, marchez avec ces flammes qui vous environnent et que vous avez allumées. Portez-les partout avec vous, tandis que vous chercherez un soulagement que le juge qui vous a rejetés vous refuse, et que vous ne pouvez néanmoins attendre et recevoir de nul autre : *Ambulate accincti flammis vestris*, ou plutôt demeurez, malgré vous, entassés les uns sur les autres, attachés par ces chaînes brûlantes, par ces liens de feu qui vous retiennent dans la plus triste captivité. Ne vous en plaignez pas, puisque votre malheur vient de vous-mêmes, que c'est vous-mêmes qui l'avez soufflé, ce feu qui se nourrit dans votre sein, et qui s'y nourrit, de quoi? de vos iniquités, de vos impiétés, de vos impuretés, de vos sales voluptés : *Accincti flammis vestris quas accendistis.* Vous voudriez l'éteindre, mais en vain : le même Dieu qui vous l'applique si rudement, vous l'appliquera éternellement.

Quel prodige! Un feu qui brûle toujours, sans jamais consumer le sujet à qui il est attaché, et sans jamais se consumer lui-même; en sorte qu'après des millions d'années, ce sera toujours le même feu, et avec toute sa force; et qu'après des millions d'années, ce sera toujours le même sujet et capable des mêmes impressions. C'est ce qu'on ne peut connaître que par la foi, et c'est ce qu'on jugerait absolument impossible, si nous ne savions pas que tout est possible à un Dieu qui se venge en Dieu. Je sais ce que le libertinage là-dessus a voulu penser; mais laissons penser à quelques libertins tout ce que leur suggère, non pas la raison, mais la passion. Le jour viendra, ce jour formidable, où l'expérience les convaincra de ce que l'Evangile n'a pu leur persuader. Souverainement malheureux de n'être détrompés de leurs erreurs que lorsqu'ils seront hors d'état de profiter de leurs connaissances et des nouvelles lumières qui les éclaireront! Je parle à des fidèles, et dans une assemblée chrétienne. Or, des chrétiens croient et doivent croire, suivant les textes de l'Ecriture, que le ver qui ronge les réprouvés ne meurt point, et que le feu qui les brûle ne s'éteint point. *Vermis eorum non moritur, et ignis eorum non extinguitur* (*Marc*, V); que c'est un feu éternel, *in ignem æternum* (*Matth.*, XXV). Non pas seulement éternel, en ce sens que ce feu durera toujours, mais que les pécheurs n'y demeureront pas toujours; car, comme remarque saint Augustin, et après lui saint Grégoire, il est dit dans l'Evangile que les réprouvés iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam* (*Ibid.*). Or, de même que ces paroles, dans la vie éternelle, s'entendent d'une vie qui n'aura point de fin, il faut aussi que ces autres paroles : dans le supplice éternel, soient entendues d'un supplice qui ne finira jamais. Disons, en un mot, que c'est un des points les plus essentiels de notre créance, auquel nous ne pouvons renoncer, sans renoncer en même temps à la religion que nous professons.

Sur cela, mes frères, qu'attendez-vous de moi, et qu'ai-je à faire autre chose que de vous abandonner à vos propres réflexions? comment pourrais-je vous faire comprendre ce qui est incompréhensible? comment entreprendrais-je de vous expliquer ce qui est au-dessus de toutes les expressions; et comment enfin voudrais-je mesurer avec vous ce qui est infiniment au delà de toute mesure! Quand, selon les figures ordinaires, multipliant le nombre des années par le nombre, et des étoiles qui brillent dans le ciel, et des gouttes d'eau qu'on peut tirer du sein de la mer, et des grains de sable répandus sur son rivage, je vous dirai, qu'après une si longue révolution de siècles, le réprouvé souffrira toujours, brûlera toujours, je n'aurai rien dit, et je ne serai pas encore entré dans cette immense carrière que nul esprit humain, nulle intelligence créée ne peut parcourir. Nous ne la pouvons donc pas connaître, cette éternité; nous ne la pouvons pas approfondir : mais, sans l'approfondir, sans la connaître parfaitement, nous la pouvons méditer; et, pour donner quelque ordre à cette méditation, la plus importante de toutes, et capable de vous occuper tous les moments de votre vie, souffrez que je vous en trace le plan; c'est par là que je vais conclure ce discours.

1. Dégagé de toutes les pensées du monde, et recueilli en la présence de Dieu, pesez mûrement et à loisir, mon cher auditeur, ces deux paroles : jamais, toujours; elles sont courtes, mais dans leur brièveté elles sont si efficaces, si effrayantes, qu'elles ont fait trembler des millions de libertins, et qu'elles les ont convertis. Jamais, hors d'un feu dont rien ne modère, dont rien n'égale les cuisantes ardeurs; jamais, dis-je, hors de là; toujours là, toujours! Maintenant sur la terre un jour de souffrance, et même sans rien souffrir d'ailleurs, un jour dans le même état, la même situation, la même posture, serait d'une durée pour moi presque infinie, et par sa durée ne me paraîtrait pas supportable. Il n'en faudrait pas davantage pour lasser, pour épuiser toute ma patience.

Que sera-ce d'une éternité, et d'une éternité au milieu des flammes!

2. Considérez à qui cette éternité de peines est réservée : que c'est aux pécheurs et parce qu'ils sont pécheurs; là-dessus raisonnez et concluez quelle est donc la malice du péché; que le péché est le plus grand de tous les maux, puisqu'un seul suffit pour vous exposer au plus grand de tous les malheurs.

3. Pensez que c'est Dieu qui punit de la sorte le péché, et apprenez quelle est donc la rigueur de sa justice. Que le Seigneur est grand, mais qu'il est à craindre! *Magnus et terribilis.* J'ai tant de fois compté sur sa miséricorde, j'en ai tant de fois abusé par une présomption criminelle; mais s'il est si bon envers ses amis, qu'il est rigoureux pour ses ennemis!

4. Souvenez-vous que le jour présent où vous vivez est celui peut-être où commencera pour vous l'éternité, et que, dès qu'elle commence une fois, il n'y a plus de retour; que vous êtes donc perdu sans ressource, si c'est une éternité malheureuse; que les jugements de Dieu sont impénétrables; qu'il attend autant qu'il veut, mais qu'il frappe aussi quand il veut; qu'il fait grâce à qui il veut en différant; mais qu'il punit aussi qui il veut en éclatant tout à coup et lorsqu'on y pense le moins; qu'il y a dans l'enfer une multitude innombrable de damnés que Dieu a surpris après un premier péché, et que ce qui leur est arrivé et à quoi ils ne peuvent plus trouver de remède peut vous arriver à vous-mêmes. Ah! dès qu'un criminel apprend qu'on le cherche et qu'il est dans un danger prochain de tomber entre les mains de son juge, que fait-il? il fuit, il se cache, il n'y a point pour lui de retraite assez obscure, ni de ténèbres assez profondes. Je suis un pécheur; comme pécheur, j'ai sur ma tête un Dieu irrité et sur le point de décharger sur moi le coup d'une mort éternelle; j'ai sous les pieds un abîme d'où l'on ne sort jamais, et je suis près d'y tomber; cependant je vis dans le même repos, dans la même tranquillité que s'il n'y avait rien à craindre pour moi.

5. Voulez-vous savoir ce que vous avez à faire présentement et au plus tôt? Demandez-vous à vous-même ce que vous voudriez avoir fait si, dans un moment et sans espérance, vous vous trouviez condamné de Dieu aux flammes éternelles. Je tremble à cette pensée, j'en frémis. A cette heure fatale, à cette heure, je voudrais avoir étouffé cette passion criminelle et rompu ce commerce; il faut donc le rompre dès maintenant et sans différer. Je voudrais, par un fréquent usage des sacrements, avoir réparé tout le passé, et dans toute la suite de mes années m'être tenu toujours en état de paraître devant Dieu; il faut donc dès maintenant les fréquenter. Je voudrais avoir pratiqué toutes les œuvres de la pénitence, de la piété, de la charité chrétienne; il faut donc dès maintenant les pratiquer. Je voudrais avoir été un saint; il faut donc travailler dès maintenant à le devenir : je le puis encore; mais hélas! vous ne le pouvez plus, pécheurs éternellement réprouvés de votre Dieu; et c'est ce qui vous dévore de regrets, ce qui vous accable, ce qui vous désespère : je ne le pourrai plus comme vous, si jamais comme vous je me vois dans cet état d'une réprobation consommée; et c'est ce qui me déchirera, ce qui m'accablera, ce qui me désespérera. Ai-je raison d'y faire de bonne heure une plus sérieuse réflexion que vous? Dites-le moi, parlez; dois-je me rassurer par ces fausses espérances qui vous ont trompés, que Dieu vous ferait miséricorde, qu'il aurait égard à votre faiblesse, qu'il vous donnerait le temps de vous reconnaître, que dans un âge plus avancé vous changeriez de conduite, que vous vous convertiriez à la mort, et qu'il ne fallait qu'un bon moment, qu'un repentir pour le toucher? Sont-ce là les règles que je dois suivre? je vous le demande; apprenez-le moi. O éternité! tu seras désormais l'unique objet de mes regards. Quand un pilote craint d'échouer à un écueil qu'il aperçoit devant ses yeux, il n'en retire pas un moment la vue; et c'est ainsi que les saints avaient toujours présente à l'esprit l'idée de l'éternité, soit d'une éternité de malheur pour l'éviter, soit d'une éternité de bonheur pour la mériter. Nous la mériterons comme eux, cette éternité bienheureuse, en y pensant comme eux; c'est ce que je vous souhaite, etc.

SERMON XXXI.

POUR LE VENDREDI DE LA SECONDE SEMAINE.

Sur l'attachement aux richesses.

Agricolæ autem videntes filium, dixerunt intra se : Hic est hæres, venite, occidamus eum, et habebimus hæreditatem ejus.

Les vignerons voyant le fils, dirent entre eux : Voilà l'héritier, venez, tuons-le et nous aurons son héritage (*Saint Matth., ch.* XXI).

Est-il rien de plus injuste, et rien de plus inhumain que l'attentat de ces avares? ils ne craignent point de violer les droits les plus sacrés, pour frustrer un jeune homme de son héritage, et de lui ôter la vie pour se rendre maîtres de ses biens. Après un tel exemple pouvons-nous ignorer à quelles extrémités nous porte l'avarice; et n'est-il pas, mes frères, de mon devoir, d'employer les plus puissants remèdes pour vous guérir de cet attachement désordonné aux richesses? Mais hélas! je n'ai que trop lieu de croire que bien des gens qui m'écoutent ne retireront aucun fruit de ce discours, parce que ce sont des malades, ou qui ne connaissent pas leur mal, comme dit saint Grégoire pape : *Nemo se avarum intelligit*, ou qui n'en cherchent pas la guérison.

Les pauvres et les personnes d'une condition médiocre ne prendront rien pour eux d'un sujet qui les regarde néanmoins autant que les autres, et se consolant de leur état, ils se contenteront de dire que j'ai bien parlé aux riches, quoique je ne prétende pas condamner les richesses précisément en elles-

mêmes, mais l'amour déréglé qui nous les fait souhaiter avec trop d'ardeur, et qui souvent, selon la remarque de saint Augustin, n'est pas moins vif dans les pauvres mêmes que dans les plus opulents : *Egent facultate, et ardent cupiditate* (*Aug.*, *Ser.* 110, *de Temp.*).

D'ailleurs je dois bien m'attendre que les riches aveuglés de leur avare convoitise me traiteront comme leurs pères traitèrent le Sauveur du monde après qu'il leur eut hautement déclaré qu'on ne pouvait servir Dieu et être attaché aux biens de la terre. Car saint Luc ajoute au même endroit que les pharisiens, qui aimaient l'argent, tournèrent en raillerie ce qu'il leur dit, et se retirèrent en se moquant de lui : *Audiebant hæc omnia Pharisæi qui erant avari, et deridebant illum* (*Luc.*, XVI). Dieu fait pauvre pour faire estimer aux hommes la pauvreté! Seigneur, disposez mes auditeurs à m'entendre avec soumission (*Ambr.*). Je viens leur mettre devant les yeux les suites funestes de l'avarice, et pour proposer en deux mots tout mon dessein, je viens leur apprendre, que s'ils s'abandonnent à cette insatiable cupidité, premièrement, ils vivront sans conscience; secondement, ils mourront sans pénitence. C'est de quoi je les veux convaincre après que nous aurons salué Marie : *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si vous me demandez, chrétiens, comment l'attachement aux richesses ruine la conscience, je réponds, suivant les principes et le langage de saint Thomas, que cela se fait en deux manières : l'une négative, et l'autre positive. Je m'explique.

Premièrement, l'avarice ruine la conscience d'une manière négative et par omission, parce qu'en tournant vers les biens de la terre, et toute l'attention de notre esprit, et toute l'affection de notre cœur, elle nous fait oublier les choses de Dieu, et négliger tous les devoirs de la religion, et c'est en ce sens que le Sauveur du monde a dit que nous ne pouvons tout ensemble servir Dieu et aimer les richesses : *Non potestis Deo servire et mammonæ* (*Luc.*, XI).

Secondement, l'avarice ruine la conscience d'une manière positive et par commission, parce que dans la pratique et en mille rencontres elle nous fait violer hardiment les lois de Dieu, et passer par-dessus toutes les règles de la justice, lorsqu'elles s'opposent aux desseins que la cupidité nous inspire. Reprenons, s'il vous plaît, ces deux articles, et suivez-moi.

Il y a, messieurs, des passions qui sont ardentes; mais qui ne sont pas longues. Telle est, par exemple, la colère : on s'emporte tout à coup, mais l'emportement ne dure pas. Il y a au contraire des passions qui sont longues, mais qui ne sont pas ardentes : ainsi une aversion qui naît de l'antipathie naturelle demeure tellement enracinée dans l'âme, qu'on ne l'en peut presque arracher. Tout ce que dit une personne, tout ce qu'elle fait, nous déplaît; mais du reste on ne se laisse aller à nulle violence, et rien n'éclate au dehors : c'est comme une douleur sourde qui incommode plutôt qu'elle ne tourmente. Ces deux sortes de passions sont moins dangereuses, soit parce qu'elles se calment bientôt, si elles sont ardentes, soit parce qu'elles s'en tiennent toujours à un certain degré de modération, si elles sont longues. Mais l'avarice est tout à la fois une passion ardente et longue, violente et opiniâtre, et si j'osais emprunter d'un ancien le caractère ingénieux qu'il nous en fait, je dirais que c'est une maîtresse également impérieuse, inquiète, impitoyable, qui dès le matin, d'une voix enrouée, réveille ses domestiques, les presse, les accable de travail, si fatigués et si assoupis qu'ils soient, ne leur accordant et ne prenant qu'avec peine elle-même quelques heures de repos. Car voilà le propre de cette passion, de nous tenir dans un mouvement continuel et sans relâche. Toujours nouveaux projets, toujours nouveaux soins. Tantôt c'est un négoce qu'il faut faire valoir, tantôt c'est une intrigue qu'il faut conduire; tantôt c'est un procès que l'on poursuit; tantôt c'est un voyage que l'on entreprend. On a des terres à visiter, un argent à placer, des revenus à recueillir. Plein de ces pensées, on les porte partout; ce sont les dernières que l'on quitte au temps du sommeil; ce sont les premières que l'on reprend à l'heure du réveil; on y vit, on y meurt, sans sentiment de piété, sans pratique de dévotion, sans usage des sacrements, sans assiduité à la prière, sans lecture de bons livres, quelquefois sans nulle distinction des jours spécialement consacrés à Dieu et des autres destinés aux affaires du siècle : *Inter sanctum et profanum non habuerint distantiam* (*Ezech.*, XXI).

Or n'est-ce pas là abandonner absolument Dieu, et en l'abandonnant, n'est-ce pas abandonner sa conscience et son salut? Par où conservons-nous la charité divine? par la grâce. Et Jésus-Christ ne nous dit-il pas lui-même dans l'Evangile que les inquiétudes du monde et l'illusion des richesses étouffent cette sainte semence, et la rendent infructueuse? Chose étrange! On se ruine de réflexions et de travaux : mais demandez à cet homme surchargé d'années, à ce grand-père : pour qui travaillez-vous? que vous répondra-t-il? pour mes enfants; demandez à ce père, pour qui travaillez-vous? que vous répondra-t-il? pour mes enfants; demandez à ce petit-fils déjà engagé dans le mariage, pour qui travaillez-vous? que vous répondra-t-il? pour mes enfants : *Cui laborant? filiis, inquit, et ipse cui? filiis suis, et ipsi quibus? filiis suis* (*Aug. in Psal* CXXV). Hé quoi! conclut saint Augustin, personne donc n'agit pour soi? *Nemo ergo sibi?* Et moi j'ajoute : personne donc n'agit pour Dieu. Tellement qu'il en est de l'attachement aux richesses à l'égard des affaires spirituelles, comme de l'ivresse à l'égard des affaires temporelles. Voyez un homme abruti par la débauche; il n'est capable de rien; il n'a ni mémoire, ni connaissance, ni discernement. Image naturelle d'un cœur enivré des

soins du monde. *Devoravit eos terra.* Point d'autre vue que des vues terrestres; point d'autres désirs que des désirs humains; point d'autres espérances et d'autres craintes. Ainsi sa divinité, c'est sa fortune, ce sont ses biens : et n'est-ce pas pour cela que saint Paul appelle l'amour des richesses une idolâtrie : *Idolorum servitus* (*Ephes.*, V).

Idolâtrie, comment ? C'est que l'avare rend à son or et à son argent les mêmes hommages que la religion nous fait présenter à Dieu. Le prophète Osée prêchant aux Juifs durant la captivité de Babylone, et les exhortant à honorer le Dieu de leurs pères, un des auditeurs lui adressa la parole, et lui répondit en face : Je n'adore point ce Dieu dont vous nous parlez: je suis devenu riche, et dans mes richesses j'ai trouvé mon idole : *Dives factus sum, inveni idolum mihi* (*Osee*, XII). C'est ce que dit l'avare, ou sans le dire, c'est ce qu'il fait.

Le premier hommage que nous rendons à Dieu, est de le reconnaître pour notre souveraine béatitude, de fuir tout ce qui peut nous en éloigner, de prendre tout ce qui peut nous en approcher; de rapporter là toutes nos pensées, tous nos vœux, toutes nos actions : mais quelle fin se propose en tout un homme possédé de l'envie d'avoir son intérêt. En quoi fait-il consister son bonheur et où cherche-t-il son repos? Dans son intérêt. Sur quoi fait-il plus de réflexions, a-t-il plus de vigilance, prend-il plus de mesures, craint-il plus d'être trompé, ménage-t-il mieux les occasions de profiter, d'amasser? Sur son intérêt. Si même il a quelquefois recours à Dieu, s'il s'humilie devant Dieu, s'il le prie, est-ce pour Dieu? Non, mais pour son intérêt. Pour obtenir du ciel la fertilité de ses campagnes et une abondante récolte, pour l'intéresser en sa faveur dans une affaire hasardeuse et importante; pour se tirer d'un mauvais pas. Hors de là plus de souvenir, plus d'idée de Dieu. En sorte, dit saint Augustin, que c'est à proprement parler, de son argent qu'il jouit, que c'est dans son opulence qu'il établit sa félicité, que c'est là son terme; mais qu'il ne regarde Dieu et son secours que comme un moyen : *Fruitur pecunia, utitur Deo* (*Aug.*). Car, poursuit ce Père, il n'aime pas son argent pour Dieu, mais Dieu pour son argent : *Non nummum propter Deum, sed Deum propter nummum* (*Idem*).

Un autre hommage propre de Dieu, c'est le sacrifice que nous lui offrons comme un témoignage de notre dépendance et comme un aveu solennel de son domaine absolu sur tous les êtres créés et de sa suprême grandeur. Mais qu'est-ce que l'avare ne sacrifie pas à son insatiable convoitise? il lui sacrifie sa réputation; car il ne peut ignorer de quel œil on le regarde dans le monde; qu'il est méprisé de ses égaux, insupportable à ses domestiques, abandonné de ses proches, haï peut-être de ses propres enfants, pour qui il ne veut rien faire et qu'il laisse sans établissement jusque dans un âge très-avancé. Il lui sacrifie sa santé et toute la douceur de sa vie. Quand je vois un père, une mère pauvres, qui ne se ménagent en rien pour trouver de quoi subsister et faire subsister leur famille, je me sens touché de compassion pour eux; et s'ils savaient prendre leurs peines de la main de Dieu, ils amasseraient de grands trésors pour l'éternité. Mais ce que je ne puis voir sans indignation, c'est un riche qui se refuse tout, qui s'épargne tout pour entasser biens sur biens, et pour joindre maison à maison; qui se consume de chagrin à la moindre perte, et que la seule crainte d'un léger dommage dont il est menacé, abat de mélancolie au milieu de sa fortune, et jette dans une profonde tristesse. Il n'en demeure pas là, ajoute Tertullien, mais il sacrifie même à son avarice son salut : *Majorem hostiam cædit, salutem suam* (*Tertull., lib. de Idolol. c.* 6). C'est trop peu de lui sacrifier toutes les réflexions d'un esprit toujours agité : *Illi ingenium suum immolat* (*Ibid.*) ; c'est trop peu de lui sacrifier toutes les lumières d'une prudence humaine : *Illi prudentiam suam accendit* (*Ibid.*) ; c'est trop peu de lui sacrifier toutes les sueurs de son visage : *Illi sudorem suum libat* (*Ibid.*); il lui immole encore une plus grande et une plus précieuse victime, c'est son âme, cette âme immortelle : *Majorem hostiam cædit, salutem suam* (*Ibid.*). Sacrifice, si je puis parler de la sorte, non-seulement indirect par l'oubli de Dieu et des devoirs du christianisme, mais positif et direct par tant de crimes que l'attachement aux richesses lui fait tous les jours commettre; et c'est la seconde manière dont l'avarice ruine la conscience.

Il y a deux voies différentes par où l'avarice nous porte au crime. Elle y engage les uns par la crainte, et les autres par le désir. La nécessité entraîne les premiers, et l'ambition les seconds.

Le démon de l'avarice tente les premiers comme il tenta Jésus-Christ après son jeûne. Il leur dit comme au Sauveur du monde : changez ces pierres en pain : *Dic ut lapides isti panes fiant.* Mais quoi! faire du pain d'une pierre, quelle apparence? Ah! mes frères, on en fait de tout; je n'y puis penser sans gémir, mais la chose n'est que trop véritable. Il y a dans cette famille de la pauvreté et de la beauté, triste et dangereux assemblage. Oh! qu'il est à craindre qu'on y perde la honte du péché, pour s'épargner celle de l'indigence! Qu'il est à craindre qu'on n'y fasse entrer la débauche, pour en chasser la misère; et que la pudeur, comme parle Jérémie, n'y abandonne ce qu'elle a de plus précieux pour ne pas mourir de faim! *Dederunt pretiosa quæque pro cibo ad refocillandam animam* (*Thren.*, I, 11). Car comment voudrait-on, dit chez le prophète cette femme désespérée, que je n'écoutasse pas la passion de cet homme, sans qui je n'aurais pas de quoi vivre? *Vadam post amatores meos, qui dant panes mihi* (*Osee*, II).

Ce n'est pas qu'on ne pût répondre à cette fausse excuse, avec Tertullien, que la foi ne craint point la faim : *Fides famem non timet* (*Tertull.*, *lib. de Idolol. c.* 2); que nul des

apôtres, en renonçant à tout pour se mettre à la suite du Fils de Dieu, ne fut en peine où il trouverait sa subsistance; que la première règle de la morale chrétienne est d'endurer tout plutôt que de pécher; qu'il fallait, avant que de vous engager au christianisme, délibérer, vous sonder vous-même, et voir si vous auriez dans l'occasion la constance et la fermeté nécessaire; mais, qu'après votre engagement solennel, il n'est plus temps de dire : Il faut vivre : *Sero dicitur, ante enim fuit deliberandum* (*Tertul., Ibid.*). Ces réponses généreuses étaient bonnes pour des chrétiens aussi parfaits que ceux de la primitive Eglise; mais quel est parmi nous le langage de l'avarice? *Dic ut panes fiant.* Vous avez dans votre maison une jeune personne à qui la nature a donné de l'agrément; faites valoir ce talent, et servez-vous-en pour subvenir au besoin qui vous presse : *Dic, ut panes fiant.* Voilà un procès qui vous ruinera, si vous le perdez; mettez en œuvre toute votre habileté pour supposer de fausses pièces et pour tromper vos juges. Vous êtes chargé d'enfants, et un tel service conviendrait à ce cadet; s'il faut faire quelque avance pour l'avoir, s'il faut donner quelque chose, ne soyez pas si scrupuleux et ne le laissez pas échapper. Vous avez en main la dépense de cette maison, vous en gouvernez toutes les affaires; si ce fonds venait à vous manquer, où en seriez-vous? Tandis que l'occasion est belle, sauvez les apparences; mais accommodez-vous et pensez à l'avenir : *Dic ut panes fiant.* Que cette tentation est forte! car quoi qu'on lui oppose, l'intérêt pare à tout, ce semble, en disant que la nécessité n'a point de loi.

Cependant, écoutez-moi encore une fois, mes frères, et recevez mes conseils, chrétiens peu aisés, mais qui dans une fortune médiocre avez après tout de quoi soutenir en quelque sorte votre vie, contentez-vous de ce que vous avez reçu du ciel; ou si par la crainte de tomber dans une dernière disette, vous cherchez à grossir vos revenus, que ce ne soit jamais par des voies obliques. Premièrement, souvent elles ne réussissent pas, et plusieurs s'y ruinent. Secondement, si elles réussissent, le bien qui en provient, par une juste punition de Dieu, ne profite pas. L'on dirait qu'en entrant chez vous par une porte, il en sort par l'autre : c'est une mauvaise viande; on la rejette avec la bonne dès qu'on l'a prise; ce qui est bien acquis s'en va avec ce qui est mal acquis, comme autrefois la manne, quand les Juifs en amassaient plus qu'il n'était permis, se corrompait dans leurs mains et se tournait en vers. Troisièmement, tandis que vous posséderez injustement ce qui ne vous appartient pas, et que vous aurez la volonté de le retenir, vous ne serez en paix ni avec Dieu ni avec vous-mêmes. Un état modique, mais exempt de toute injustice, vaut donc beaucoup mieux qu'un état opulent, où le péché vous a élevés et où le péché vous soutient : *Melius est modicum justo super divitias peccatorum multas* (*Ps.* XXXVI).

Pour vous qui vous trouvez en de plus fâcheuses extrémités et que le besoin presse davantage, vous êtes à plaindre. Daigne le ciel vous soutenir, vous consoler, vous fortifier. Riche, que votre abondance supplée à leur indigence, et, en soulageant les corps, sauvez les âmes. Rompez la chaîne où l'enfer, selon l'expression de Salvien, les tient comme captifs et liés par la nécessité : *Catenam diaboli* (*Salvian.*). Il ne faut qu'un certain fonds à ce marchand pour remettre sa famille et pour se relever; en lui faisant pour cela quelque avance, vous lui donnerez la vie et le ciel, et ce sont là sans doute les plus profitables aumônes. Retranchez quelque chose de votre luxe, femme du monde, et l'employez là. Dieu n'attend peut-être de votre part que cette œuvre de charité pour vous accorder une grâce de salut. Mais du reste, pauvres, si vous ne pouvez être heureux dans le temps, ne vous rendez pas malheureux dans l'éternité; et si les hommes vous abandonnent, n'obligez pas Dieu à vous abandonner lui-même.

Que dirai-je maintenant de ceux que le désir de s'agrandir, et non pas seulement la crainte de manquer, rend encore plus criminels? Ce sont, dit saint Ambroise, des oiseaux de proie qui prennent partout : *Accipitres pecuniæ* (*Ambr. de Obitu Styr.*). Ce sont, dit le prophète Michée, des buissons hérissés; ils piquent et ils retiennent la laine de toutes les brebis qui en approchent : *Qui optimus in eis est quasi paliurus* (*Michæ.*, VII). Ce sont, dit le saint homme Job, des teignes qui bâtissent en détruisant les autres: *Sicut tinea ædificavit domum suam* (*Job.*, LXXXV). Ce sont, dit Ezéchiel, des loups ravissants qui ne s'engraissent que de pillage: *Lupi rapientes prædam* (*Ezech.*, XXII). Enfin, comme parle Isaïe, ce sont des torrents débordés, qui portent en tous lieux la désolation et qui enlèvent toute la graisse de la terre : *Velut torrens inundans ad perdendas gentes* (*Is.*, XXX).

Je ne finirais point si j'entreprenais de faire le dénombrement de toutes leurs injustices. Combien de chicanes et de détours? combien de concussions et de tyrannies? combien d'impressions secrètes ou de violences ouvertes? combien de traités iniques et de contrats usuraires? Je vous renvoie à vos propres connaissances; vous avez un plus grand usage du monde que moi, et par conséquent vous devez être là-dessus beaucoup mieux instruits que moi.

Oh! qu'il est donc rare d'allier la conscience et l'avarice! que dis-je? n'est-ce pas une alliance absolument impossible, puisque l'une et l'autre nous demandent des choses directement opposées? Que veut la conscience? que vous fassiez part aux pauvres de ce que vous avez dans les mains. Mais que veut l'avarice? que vous arrachiez même des mains du pauvre le peu qui lui reste, et que vous le réduisiez à une extrême mendicité. Que veut la conscience? que vous preniez soin de revêtir le pauvre. Mais que veut l'avarice? que vous acheviez de dépouiller celui même

qui est déjà à demi nu, et que vous lui enleviez jusqu'à la robe dont il tâche de se couvrir. Que veut la conscience? qu'on ne fasse tort à personne, ni à des parents, ni à des domestiques, ni à des maîtres, ni à des égaux, ni à des subalternes et à des vassaux. Mais que veut l'avarice? qu'on pille impunément et sans égard; qu'on n'épargne ni la veuve, ni le pupille, ni proches, ni amis, ni petits, ni grands; qu'on les consume, qu'on les dévore, si cela se peut, comme du pain : *Devorant plebem meam sicut escam panis* (*Psal.* XIII). Remarquez cette façon de parler dont use le prophète : comme du pain : *Sicut escam panis*. Le pain est l'aliment ordinaire; on le mange communément, aisément, et c'est avec la même facilité que l'avare prend sans scrupule et usurpe tout.

De là je conclus, avec le Sauveur du monde, qu'il est d'une extrême difficulté que les riches se sauvent, parce qu'il est d'une extrême difficulté qu'ils ne soient pas attachés à leurs richesses, et qu'ils les aient acquises par des moyens toujours justes : *Quam difficile, qui pecunias habent, in regnum Dei introibunt* (*Marc.*, X)! Le Fils de Dieu ne nous dit pas seulement : il est difficile ; mais, qu'il est difficile! *Quam difficile* ! Tant il y a d'occasions où ils pèchent grièvement, soit par excès, en exigeant trop ; soit par défaut, en ne donnant pas assez. L'avare vit sans conscience, nous l'avons vu ; mais ce qui consomme sa réprobation, c'est qu'il meurt sans pénitence, vous le verrez dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Comme la mort répond ordinairement à la vie, puisque l'avare vit sans conscience, il s'ensuit qu'il doit mourir sans pénitence. Gardez-vous, disait l'Apôtre, de vous laisser dominer par l'avarice ; car les désirs qu'elle excite dans les cœurs, sont comme autant de flots mutinés, qui nous engloutissent et nous précipitent dans l'abîme de perdition : *Mergunt homines in interitum et perditionem* (I *Tim.*, VI). Un avare est donc, selon la pensée de saint Paul, comme un homme noyé et perdu presque sans ressource. C'est une vérité que l'on connaît par les seules lumières de la raison naturelle; et c'est pourquoi le prince des philosophes a mis l'avarice au nombre des maladies incurables. Plus on a, plus on veut avoir. Le feu s'allume à mesure qu'on lui fournit une nouvelle matière ; et de même que l'hydropique sent augmenter sa soif en buvant, la convoitise de l'avare s'enflamme à proportion qu'il voit croître ses trésors. Ainsi, il ne met point de bornes à son insatiable avidité ; et par une conséquence nécessaire, il n'en met point à ses injustes pratiques : *Nullus rapiendi modus, ubi nulla mensura cupiendi* (*Ambr. l.* I *de Cain et Abel*, *c.* 5).

Il y a des vices que l'âge corrige, parce qu'ils résident dans l'appétit sensible, qui s'affaiblit par la vieillesse. Mais de tous les avares, ceux en qui nous voyons plus d'attachement et plus d'ardeur, sont les personnes âgées La caducité qui les appesantit et le froid qui leur glace le sang, ne peuvent éteindre en eux, ni même ralentir l'amour désordonné des richesses; et saint Thomas en donne cette raison : c'est que l'avarice est un péché purement spirituel. D'où il arrive que cette dangereuse habitude, dont le principe n'est pas dans les sens, mais dans l'âme, laquelle est inaltérable, ne perd rien de sa vigueur, lors même que les impressions des sens sont moins vives, et que les forces du corps diminuent. Ce n'est pas assez. Elle se fortifie avec les années, parce qu'elle s'imprime plus fortement. D'un temps à l'autre, elle dérègle de plus en plus la volonté, elle l'attache et elle en serre enfin tellement les nœuds, qu'il n'est presque plus en notre pouvoir de les rompre.

Examinons encore la chose plus à fond et venons au point capital. Le plus grand obstacle à la pénitence de l'avare ; c'est l'obligation de restituer. Obligation indispensable; obligation très-commune et presque universelle. Obligation très-difficile dans la pratique, et de là obligation à laquelle il est très-rare de satisfaire.

Obligation indispensable; Dieu veut bien nous remettre ses propres intérêts ; mais quant aux intérêts du prochain, point d'indulgence, point de remise. Il faut réparer le dommage ; autrement, point de pardon. Vous avez malversé dans cet emploi ; vous avez trompé dans ce partage, dans ce commerce ; vous avez opprimé ce pupille ; vous avez tourné ce dépôt à votre profit. Dieu est en même temps, et votre maître, et juge entre votre frère et vous : comme maître, il vous pardonne l'offense qui le regarde; mais comme juge qui doit maintenir le droit des parties, il vous oblige sur peine d'une damnation éternelle à rendre ce qui n'est pas à vous. Priez tant qu'il vous plaira; pleurez, gémissez, frappez-vous mille fois la poitrine, donnez en apparence toutes les marques d'un vrai repentir : si cette condition manque, tout le reste ne sert à rien, et vous ne pouvez attendre qu'un arrêt de réprobation : *Non dimittitur peccatum, nisi restituatur ablatum* (*Aug.*).

Obligation très-commune et presque universelle : pour vous en convaincre, il ne faut qu'observer avec quelle ardeur on cherche dans tous les états du monde à s'enrichir. Présentez à un famélique une table bien couverte, vous aurez beau lui défendre d'y toucher, il y aura bientôt porté la main. J'en dis de même de tant de gens passionnés pour les richesses ; il n'est pas aisé qu'avec un tel empressement, et surtout en certaines occasions, ils n'aient pas, aux dépens de l'équité, suivi l'inclination violente et le penchant qui les entraînait.

Obligation très-difficile dans la pratique. S'il suffisait de s'accuser aux pieds d'un prêtre, on aurait moins de peine à prendre sa résolution. Une parole ne coûte pas beaucoup à prononcer. Mais se dessaisir et par là s'incommoder, se réduire à une condition moins opulente, vivre avec moins de faste, avec moins d'éclat, c'est ce qui étonne, ce

qui entraîne. Supposons un riche au lit de la mort, figurons-nous qu'un confesseur également ferme et sage lui va faire connaître que la meilleure partie du bien dont il a joui durant la vie doit sortir de sa famille, s'il veut lui-même entrer dans le royaume céleste : quelle surprise à cette nouvelle, et que dira le malade? La meilleure partie de mon bien ! mais mes enfants ! mais le rang que je tiens dans le monde depuis tant d'années ! mais le renversement de ma maison ! d'ailleurs, comment m'y prendre? comment empêcher que cela n'éclate? dès qu'on le saura, me voilà perdu d'honneur à jamais. Que le ministre de Jésus-Christ insiste ; qu'il emploie les plus puissants motifs pour le toucher ; qu'il lui fasse entendre le commandement de Dieu ; qu'il le menace d'une éternité malheureuse, qu'il lui représente le prix de son âme ; qu'il l'avertisse que l'heure presse, qu'il n'y a point à délibérer, à différer ; ce seront toujours de la part du mourant, et jusqu'à son dernier soupir, de nouveaux prétextes, toujours de nouveaux combats. Au milieu de ces délibérations, de ces résistances, il laissera couler le temps. Le moment viendra, où la justice divine frappera son coup. Ses biens passeront à d'autres ; mais lui, où passera-t-il? Ah ! mes frères, qui n'en est pas saisi d'horreur ?

De là l'obligation à laquelle il est très-rare de satisfaire : on voit partout et tous les jours des oppressions ; mais des réparations et des restitutions, où en voit-on ? Y a-t-il une famille qui ne dise pas et qui n'ait pas lieu de dire ; on m'est redevable de ceci et de cela ; mais y a-t-il une famille qui ajoute, et qui puisse ajouter : On me l'a rendu? Les avares, dit le prophète royal, n'ont rien trouvé dans leurs mains : *Nihil invenerunt viri divitiarum in manibus suis* (*Ps.* LXXV). Une autre version, selon la remarque de saint Jérôme, porte : *Non invenerunt manus suas ;* ils n'ont pas trouvé leurs mains. Ces deux textes s'accordent parfaitement ensemble, ou je puis au moins les appliquer également l'un et l'autre à mon sujet. Quand il faut recevoir, quand il faut retenir, l'avare trouve bien ses mains ; mais dès qu'il s'agit de rendre, il n'a plus de mains alors : *Non invenerunt manus suas ;* ou s'il en a, il n'y trouve plus rien : *Nihil invenerunt in manibus suis.*

Combien de riches laissent volontiers échapper de leur esprit le souvenir de certaines affaires délicates et embarrassées, afin de se mettre dans une espèce d'impossibilité de les éclaircir et de connaître leurs devoirs? Combien par de vains raisonnements et de fausses subtilités, tâchent à se tromper eux-mêmes sur un droit prétendu ; et sans examiner davantage, sans consulter, traitent de scrupules les doutes les mieux fondés ? Combien pressés par de secrets remords qu'ils ne peuvent étouffer, se contentent de dire : je satisferai, je restituerai, mais ne disent jamais comme Zachée ; je restitue, je satisfais : *Reddo* (*Luc.*, I) ? Combien assez heureusement disposés et remplis de bons sentiments dans une maladie, ont sans cesse à leurs côtés des héritiers qui les flattent, qui les rassurent, qui leur promettent une prompte convalescence, qui de jour en jour, d'heure en heure leur font remettre l'exécution de leurs desseins, et réussissent ainsi à les arrêter ? combien veulent prendre des mesures pour s'acquitter, et les prennent en effet ; mais des mesures qui manquent, parce que des considérations humaines leur ont fait rejeter d'autres moyens prompts et infaillibles qu'on leur proposait ? Combien se persuadent à leur dernière heure qu'il ne leur reste plus rien à faire, quand ils ont enjoint à des enfants de payer telle et telle dette, sans en laisser aucun écrit, et sans confier leur écrit à des personnes sûres et désintéressées ? Ceux qui succèdent à des héritages savent bien imaginer des raisons pour s'exempter des charges qui y sont attachées. Le mort ne peut plus parler, ni déclarer d'une manière plus authentique ses volontés. On l'enferme dans le tombeau, on se retire, et l'on ne pense guère, ni à ce qu'il a ordonné, ni à lui-même. Je sais, messieurs, ce que je dis, et je n'en ai que trop vu d'exemples.

Concluons avec le Fils de Dieu : malheur à vous, riches : *Væ vobis divitibus* (*Luc.*, VI). Quel anathème, chrétiens, et qui l'a prononcé? Est-ce le monde? Ah ! ce monde sensuel et terrestre vous croit heureux, lors même qu'il vous frappe de son mépris : tout instruit qu'il est de vos démarches et des routes détournées par où vous êtes parvenus à une haute fortune, il envie après tout votre état. Mais quand le monde porterait à vos pieds tout son encens ; quand ébloui d'une fausse lueur, il vous canoniserait, il vous adorerait, encore une fois malheur à vous : qui le dit? c'est votre Dieu : *Væ vobis*, malheur, pourquoi ? non pas seulement parce que sous l'apparence d'une félicité trompeuse, ces richesses périssables après lesquelles vous courez, deviennent dès cette vie même votre tourment. Malheur, non pas seulement parce qu'elles vous coûtent tant de peines pour les acquérir, tant d'embarras pour les conserver, tant de frayeurs au moindre danger de les perdre, et des regrets si douloureux et si vifs, quand en effet, ou un accident imprévu, ou la mort au moins vous les enlève. Malheur, non pas seulement parce qu'au lieu de vous contenter, de vous rassasier, elles ne font au contraire qu'irriter votre faim ; que dans un trouble perpétuel vos années se passent à les amasser, sans que vous vous donniez presque jamais le temps d'en goûter les fruits. Ces motifs, tout pressants qu'ils sont, me paraissent trop humains ; mais voici toujours les deux points importants auxquels je me suis attaché et que je ne puis assez vous remettre dans l'esprit : Malheur : *Væ;* parce que vous vivez sans conscience, parce que vous mourrez sans pénitence ; et qu'après une vie criminelle, après une mort réprouvée, vous êtes réservés à un jugement sans miséricorde et à des souffrances sans mesure et

sans fin. Uniquement frappés des objets sensibles, vous êtes peu touchés peut-être de cet état d'une conscience perdue, d'une mort impénitente : mais descendez en esprit dans l'enfer, prêtez l'oreille et rendez-vous attentifs aux cris confus et aux lamentables accents de tant de riches damnés; soyez témoins de leurs transports furieux et de leurs désespoirs. Demandez-leur ce qu'ils pensent de ces biens passagers où ils ont fait consister tout leur bonheur. Demandez-leur à quel prix ils voudraient racheter cette souveraine béatitude qui leur était promise, et où ils ne peuvent plus désormais aspirer. Demandez-leur ce qu'ils donneraient pour sortir de ces flammes qui les brûlent, et d'où nulle prière, nul effort ne les pourra jamais retirer. Demandez-leur s'ils feraient difficulté de renoncer pour cela à tous les trésors, à tous les empires du monde : *Vœ, vœ;* malheur à nous, vous répondront-ils ; malheur à ces faux biens qui nous ont trompés ; où sont-ils, et où sommes-nous ? Les avons-nous longtemps possédés? après le temps, les avons-nous emportés? et quand ils nous auraient suivis dans ce séjour malheureux, en serions-nous moins tourmentés : *Vœ vobis divitibus.*

Mais après tout, mes frères, quand je parle aux riches, est-ce que je prétends les enfermer tous dans la même damnation? A Dieu ne plaise. On peut se sauver au milieu des richesses ; on y peut vivre et mourir chrétiennement. Il vous est permis de travailler à les acquérir, mais avec modération et toujours dans les règles de l'équité ; il vous est permis de les posséder, de les conserver; mais avec un dégagement évangélique et sans y attacher votre cœur. Cet état d'opulence est dangereux ; mais il n'est pas incompatible avec les devoirs de la religion. Soyez humbles dans votre fortune, soyez bornés dans vos vues, soyez droits, sincères, de bonne foi dans toutes vos entreprises : employez vos biens suivant les desseins de Dieu, soit pour l'établissement, pour l'entretien de votre famille, soit en de saintes libéralités et en des œuvres de piété. Alors je dirai de vous en particulier ce que le sage disait en général : *Beatus vir qui inventus est sine macula* (*Eccli.* I) ; heureux l'homme qui a pu conserver ses mains pures et nettes ! *Et qui post aurum non abiit* (*Ibid.*); qui ne s'est point laissé prendre au vain éclat de l'or et de l'argent : *Nec speravit in pecuniæ thesauris* (*Ibid.*); qui n'a point mis sa confiance en des trésors corruptibles. Heureux de s'être épargné par son détachement mille chagrins dans la vie ; plus heureux d'avoir toujours marché dans les sentiers de la justice, et gardé l'innocence de son âme ; mais souverainement heureux, quand, dans une extrême vieillesse, et aux approches de la mort, jetant de tous côtés ses regards, et n'apercevant rien autour de lui qui ne lui appartienne, rien qu'il n'ait amassé par des moyens légitimes, rien qu'il ait autrement ménagé que par une honnête économie et par une prudence chrétienne, il voit en paix venir sa dernière heure, et se trouve en état de rendre compte à Dieu de son administration ! Quel est-il ? *Quis est hic* (*Ibid.*)? il mérite toutes nos louanges : *Et laudabimus eum* (*Ibid.*). Il est si rare dans le monde, que nous le pouvons regarder comme un prodige. Sa conduite irréprochable est si peu ordinaire, que nous la devons mettre parmi les miracles : *Fecit enim mirabilia in vita sua* (*Ibid.*). Enfin, il n'y a point d'autre récompense digne de lui qu'une gloire éternelle : *Erit illi gloria æterna* (*Ibid.*). Puissiez-vous tous y parvenir ; c'est ce que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON XXXII.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE LA TROISIEME SEMAINE.

Sur la parole de Dieu.

Beati qui audiunt verbum Dei.

Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu (*S. Luc, ch.* XI).

C'est par sa parole que Dieu au commencement des temps forma le monde, et c'est par la vertu de cette même parole, que dans la suite des temps il l'a reformé. Portée au-delà des mers, elle y a répandu la lumière de l'Evangile ; et annoncée au milieu des bois, elle y a fait de parfaits chrétiens, elle y a fait des saints. Heureux donc ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui l'écoutent bien ! *Beati qui audiunt verbum Dei.* En deux mots, voilà le partage de ce discours, où je veux vous faire voir qu'il faut entendre la parole de Dieu, et comment il la faut entendre. Il faut l'entendre, j'en donnerai les raisons dans la première partie. Comment faut-il l'entendre? je l'expliquerai dans la seconde. Je veux traiter à fond l'une et l'autre, et pour en avoir le temps, j'entre d'abord dans mon sujet après que nous aurons salué Marie, en lui disant : *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

Tous les chrétiens sont, ou dans un état de péché, ou dans un état d'ignorance, ou dans un état de tiédeur, ou dans un état de sainteté et de ferveur. Or, quel que soit votre état, mes frères, je dis qu'il vous est d'une extrême conséquence d'assister à la parole de Dieu et de l'entendre. Chrétiens criminels, pécheurs, écoutez-la, ce sera pour vous un moyen de pénitence ; chrétiens ignorants et mal instruits de vos devoirs, écoutez-la, ce sera pour vous une salutaire leçon ; chrétiens tièdes et lâches, écoutez-la, ce sera pour vous réveiller un aiguillon vif et pressant. Enfin, chrétiens fidèles et vertueux, écoutez-la, ce sera pour vous maintenir, pour vous défendre, un appui solide et un préservatif assuré. Je n'avance rien sans preuves : les voici.

C'est à vous, pécheurs, que je m'adresse d'abord. Je dis que la parole de Dieu est pour vous un moyen de pénitence. Comment cela? Pour établir cette vérité, je suppose avec saint Jean Chrysostome et saint Augustin, que ce qui fait communément plus

d'impression sur un pécheur, c'est la crainte et l'espérance. Il faut lui faire entendre des menaces et des promesses; l'intimider par les menaces, l'encourager par les promesses; l'intimider en lui représentant avec force les suites funestes de son péché; l'encourager, en lui mettant devant les yeux les avantages inestimables de la vertu. Or, voilà ce que fait la parole de Dieu, annoncée par les prédicateurs. Assis dans la chaire sainte, et s'expliquant au nom du Seigneur qui les envoie, ils menacent, et de quoi? d'une éternité malheureuse; ils promettent, et quoi? une éternité bienheureuse; ils intimident, mais par où? par le souvenir des plus redoutables jugements; ils encouragent, mais par où? par la vue d'une récompense immortelle et de la plus parfaite félicité. Car c'est là, mes frères, que se réduisent ces grandes vérités de l'Evangile dont nous sommes les interprètes. Ministres du Dieu vivant et remplis de son Esprit, au milieu de son peuple assemblé, nous lançons de sa part des anathèmes contre le vice, nous le foudroyons. Mais qu'arrive-t-il? nos foudres par un heureux changement se tournent en une pluie bienfaisante et féconde; et au lieu de donner la mort, ils rendent la vie : *Fulgura in pluviam fecit* (*Jerem.*, LI). Cependant, nous ne tenons pas toujours la frayeur dans les âmes. En décriant le vice, nous canonisons la vertu, nous l'exaltons; et qu'arrive-t-il? La couronne que nous vous montrons, le ciel que nous vous ouvrons, ce souverain bonheur dont nous vous parlons, touche les plus insensibles, allume dans leurs cœurs de saints désirs, les détache du monde et de ses faux biens, pour les attacher à un maître en qui seul ils peuvent trouver le repos qu'ils cherchent et leur suprême béatitude : *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum, propter retributionem* (*Psalm.* CXVIII).

Nous pouvons donc comparer les prédicateurs (je dis, mes frères, les vrais prédicateurs de l'Evangile) à ce charitable Samaritain qui rencontra sur sa route un homme dangereusement blessé; il en eut compassion, il s'approcha de lui, le releva et prit soin de le guérir; mais, pour cela, que fit-il? répandit-il seulement de l'huile sur les plaies du malade? non, mais avec l'huile il mêla encore du vinaigre pour empêcher la pourriture et la corruption. Point de blessures plus envenimées et plus mortelles que celles d'un pécheur. Pour peu que nous ayons de zèle, nous en sommes émus jusqu'au fond des entrailles; nous y cherchons le remède, et le remède, c'est l'huile et le vinaigre que nous y appliquons; ce sont ces paroles de terreur que Dieu nous met dans la bouche pour réprimer par un saint effroi le libertinage et la licence des mœurs; ce sont ces paroles de consolation que Dieu nous inspire pour adoucir par un saint intérêt et par l'attente d'une vie glorieuse les rigueurs d'une vie pénitente; car voilà, disent toujours saint Jean Chrysostome et saint Augustin, les deux voies les plus courtes et les plus assurées pour aller à ces cœurs rebelles que Dieu recherche et qui ont voulu se soustraire à sa domination, voilà les deux plus fortes batteries que nous puissions mettre en œuvre pour prendre ces places autrement inaccessibles, et pour y trouver entrée.

Ce fut ainsi, selon la pensée de saint Ambroise, que le père de l'enfant prodigue gagna ce fils indocile, et qu'il se l'attacha d'un lien pour jamais indissoluble. Il lui reprocha ses désordres passés, il lui fit voir dans l'avenir de nouveaux malheurs, s'il s'éloignait de nouveau de la maison paternelle, et s'il n'apprenait pas à modérer le feu de la jeunesse et la passion qui l'avait emporté. Mais cette sévérité sage fut assaisonnée d'une douceur pleine de tendresse; il l'embrassa, il l'appela à sa table, il fit tuer pour lui le veau gras, et, par ses faveurs pressantes, il lui donna à juger des avantages futurs qui lui étaient réservés et du sort heureux qu'il allait goûter : en sorte que, dans un sentiment de douleur et de confusion, de reconnaissance et d'amour, ce jeune homme, auparavant peu sensible aux avis qu'on lui donnait, serrant les genoux de son père, et s'humiliant à ses pieds, ne put se lasser de s'accuser mille fois devant lui et de lui marquer ses regrets : Ah! mon père, j'ai péché : *Pater, peccavi.* Ce fut ainsi que saint Paul, ce vaisseau d'élection, fut converti. Dieu lui fit entendre son tonnerre, ou plutôt la voix de Dieu plus éclatante que la foudre se fit entendre à lui; elle le frappa, elle le terrassa : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? Apprends par ce premier coup contre quel maître tu prends les armes, et connais par cet essai quelle est la force de son bras et la rigueur de sa toute-puissante justice : *Saule, Saule, quid me persequeris?* Mais après tout, cette voix si redoutable, cette voix menaçante se changea bientôt dans une voix favorable et engageante. Je suis ton Sauveur, je suis mort pour toi et je veux te faire part des fruits de ma mort : *Ego sum Jesus.* Cette redoutable attaque eut tout son effet. La parole de Dieu fut victorieuse, et ce persécuteur de l'Evangile en devint l'apôtre. Ah! Seigneur, que voulez-vous que je fasse? *Domine, quid me vis facere?* C'est ainsi que saint Augustin fut touché par les prédications de saint Ambroise, c'est ainsi que tant d'autres l'ont été et le sont encore.

Car, à examiner la chose dans son fond, qu'y a-t-il de plus propre à remuer une âme criminelle, à la troubler, et, par ce trouble même, à la retirer de la voie de la perdition où elle se trouve engagée, et de ses dangereuses habitudes, à l'encourager, et, par ce courage même, à la mettre en état de tout entreprendre pour son salut et de tout exécuter? qu'y a-t-il, dis-je, de plus propre à l'un et à l'autre, que de présenter souvent à sa vue, comme nous le faisons et comme nous ne pouvons trop le faire, tantôt ce qu'il y a de plus terrible dans la religion, la grièveté du péché, les châtiments dus au péché, les malheurs qui suivent le péché, une mort impénitente, un jugement rigoureux, une con-

damnation irrévocable, un feu qui ne s'éteint jamais, un enfer; tantôt, ce qu'il y a dans la foi de plus consolant, de plus intéressant : un Dieu créateur des hommes, un Dieu Sauveur des hommes et mort pour les hommes, un Dieu rémunerateur, un royaume céleste, un bonheur, une gloire infinie et sans mesure? car ce sont là, mes frères, les sujets importants que nous devons traiter dans nos discours, et que nous y devons traiter, comment? avec toute la vigueur, toute l'énergie d'une éloquence mâle et chrétienne. Malheur à nous si nous cherchions à vous éblouir par de fausses lueurs, à flatter vos oreilles par des tours vainement ingénieux, et non point à vous émouvoir par des réflexions solides, par des mouvements simples, mais pathétiques et touchants. Heureux, non si nous brillons à vos yeux, mais si nous convertissons vos cœurs! Les éloges que nous attendons de vous, selon le mot de saint Jérôme, ce ne sont point de stériles et de frivoles applaudissements, mais des soupirs, mais de saintes résolutions, mais un changement réel d'esprit. Heureux, non si vous retournez dans vos maisons en pensant à nous, mais en pensant à Dieu; si vous y retournez instruits de vos obligations : c'est le second effet de la divine parole. Chrétiens ignorants et peu éclairés sur vos devoirs, venez l'entendre : je dis que ce sera pour vous une salutaire leçon, et vous en allez être persuadés.

Il n'y a parmi nous que trop de ces gens qui possèdent la loi évangélique sans en connaître les divers engagements, qui sont chrétiens dans la spéculation, mais qui ne savent pas l'être dans la pratique, et qui, quelquefois versés dans les affaires du siècle ou dans les sciences profanes, jusqu'à en donner aux autres des préceptes, ignorent les premiers principes et les éléments de la science du salut. Ce sont des enfants qu'il faut former, qu'il faut instruire; mais à quelle école les enverra-t-on? à quels maîtres les confiera-t-on? sera-ce à leurs sens, à leurs passions? guides trompeurs qui ne serviraient et qui peut-être n'ont déjà servi qu'à les égarer et à les perdre; sera-ce au monde, et au grand monde? mais le monde, ce monde aveugle, ce monde grossier, n'est avec ses fausses maximes, que mensonge et illusion; sera-ce à ces prétendus sages qu'une raison humaine conduit et qui font gloire d'en suivre les lumières? mais la sagesse chrétienne est bien au-dessus de leur orgueilleuse philosophie, et les règles de l'une et de l'autre sont bien différentes; sera-ce à eux-mêmes, à leurs propres soins, à leurs propres découvertes? mais la nature, adroite à les séduire, les jette en mille erreurs; ce ne sont que préjugés, que prétextes, qu'elle colore, qu'elle insinue et qu'elle fait prendre pour de solides vérités. C'est donc aux ministres de Jésus-Christ qu'ils doivent s'adresser, c'est dans nos temples et à nos saintes écoles qu'ils doivent chercher d'utiles enseignements.

Écoles autorisées, et du Dieu qui nous a choisis, comme autrefois il choisit ses prophètes, et des puissances légitimes qui nous députent en son nom; écoles sûres et infaillibles, puisque c'est le Saint-Esprit qui nous inspire, et la parole même de Dieu que nous y expliquons; écoles publiques, où peuvent venir, et grands et petits, et riches et pauvres, et maîtres et domestiques, et jeunes et vieux, et savants et ignorants, ecclésiastiques, laïques, hommes, femmes, tous sans distinction et sans honte. Je dis sans honte, car je sais qu'il y a des écoles où ne pourraient paraître sans confusion des personnes d'un certain rang, d'un certain état, d'un certain âge, mais ici toute peine est levée, chacun sans rougir peut se ranger parmi les fidèles et prendre place à ces assemblées où l'Église appelle ses enfants. Que dis-je? sans rougir. Il est glorieux de s'y faire voir, quoique ce ne soit jamais une ostentation hypocrite qui vous y doive attirer, mais un pieux dessein, et de rendre à la parole divine de justes hommages, et de recevoir les instructions nécessaires.

Là, le grand apprend à user de sa puissance, et le sujet à se tenir dans la dépendance; le maître à commander, et le domestique à obéir; le juge à dispenser la justice, et les parties à défendre leurs droits; le père, la mère à régler leur famille, et les membres qui composent la famille à les honorer. Là, le riche apprend l'emploi qu'il doit faire de ses richesses, et le pauvre la patience qu'il doit exercer dans ses besoins; le négociant, la bonne foi qu'il doit garder dans son négoce, et l'associé, la fidélité mutuelle que demande le maniement qu'on lui confie; l'ecclésiastique, comment il doit servir aux autels; le religieux, comment il doit sanctifier sa retraite; le séculier, comment il doit vaquer aux affaires temporelles. En trois mots qui abrégent et qui comprennent tout, là on apprend à penser en chrétien, à parler en chrétien, à agir en chrétien, selon les divers rapports, selon les qualités, les états, les conditions. Le savant lui-même, tout savant qu'il est, y trouve pour lui de nouvelles lumières : la science du salut est un fonds que nous n'épuiserons jamais dans la vie; qu'en la présence du Seigneur il dépose le faste d'une doctrine qui enfle, comme dit l'Apôtre, et qu'il écoute avec humilité la voix de Dieu dont le prédicateur est l'organe, Dieu ne manquera guère à lui donner des vues qui l'édifieront; il apprendra, non pas à s'expliquer sur les points de la morale, mais à les réduire en œuvre; non pas à bien parler, mais à bien vivre.

Quoi qu'il en soit, il est surprenant, mes frères, que les académies profanes soient si fréquentées, tandis qu'on abandonne l'école de Jésus-Christ. On ne s'engage point dans le barreau qu'on n'ait durant plusieurs années étudié la loi; il y a pour cela des maîtres dont on prend, avec assiduité, les leçons. On ne s'engage point dans les affaires qu'on n'ait travaillé longtemps sous un homme habile et expérimenté. On ne s'engage point dans les armes qu'on ne se soit formé par des exercices pénibles et fati-

gants. On ne s'engage point sur la mer qu'on n'ait bien appris le cours des astres, les routes, les détroits, les rochers. Ah! chrétiens, dans les voies du ciel y a-t-il moins de règles à observer? y a-t-il moins de secrets à découvrir? y a-t-il moins de périls et moins d'écueils à craindre? est-il plus aisé d'en avoir une connaissance exacte? est-il moins important de ne s'y pas laisser tromper? Allons donc, allons à la sainte montagne : *Venite, et ascendamus ad montem Domini* (*Isai.*, II). Entrons dans la maison du Dieu vivant, et il nous annoncera ses ordres, il nous révélera ses mystères, il nous enseignera ses voies : *Et docebit nos vias suas* (*Ibid.*). Sa parole, après nous avoir retirés de l'état du péché en nous convertissant, de l'état d'ignorance en nous instruisant, nous fera sortir encore de l'état de tiédeur en nous excitant, c'en est le troisième effet. Car il y a, mes frères, une autre espèce de chrétiens que nous ne pouvons absolument appeler ni pécheurs, ni ignorants, mais tièdes et lâches. Ils ne sont pas sujets aux vices grossiers, ils ont horreur du crime, mais, du reste, leur négligence les fait tomber en mille fautes qui, pour n'être pas mortelles, sont toujours néanmoins des offenses dont ils auront à répondre et dont Dieu leur fera rendre un compte très-rigoureux. Ils savent assez ce qu'il faut faire, mais ils n'ont pas assez de courage pour le pratiquer dans toute son étendue ni dans toute sa perfection; ils sont fidèles à certains devoirs essentiels, mais pour les autres, ils s'en dispensent aisément. Nulle violence dans les rencontres, nulle faim, nulle soif de la justice, nul avancement, nul progrès. La charité n'est pas morte dans leurs cœurs, mais elle y est languissante; elle n'y est pas éteinte, mais elle y est refroidie; il faut la réveiller, la rallumer, mais par où? Par la parole de Dieu.

Saint Clément Alexandrin observe que Dieu, durant la nuit, conduisait les Israélites dans le désert par une colonne de feu. Pourquoi cette colonne de feu paraissait-elle dans les ténèbres de la nuit? Ce n'était pas seulement, répond ce Père, pour servir de guide au peuple, mais pour le défendre du froid. Belle figure de ce que doit faire la parole du Seigneur, de ce qu'elle a fait si souvent dans ces siècles heureux où elle opérait tant de merveilles, et de ce qu'elle ferait encore tous les jours parmi nous, si, comme autrefois, elle trouvait des chrétiens également assidus à l'entendre et zélés pour en profiter; c'est un flambeau qui luit et qui brûle : *Ardens et lucens* (*Joan.*, IX); comme il dissipe par sa lumière les ombres qui nous aveuglaient, il fait fondre par son ardeur, si je puis ainsi m'exprimer, la glace qui nous tient engourdis et qui nous rend si paresseux et si lents. Car il est aisé de remarquer que ces mêmes traits qui se font si vivement sentir à des âmes criminelles, ne perdent rien de leur pointe contre des âmes tardives et indifférentes. Parlons plus simplement : il est aisé de voir que ces mêmes vérités, si puissantes à l'égard des pécheurs les plus endurcis, conservent toute leur efficace à l'égard des chrétiens oisifs et endormis, quand, dans une peinture animée, nous leur représentons, ou toute la justice de Dieu ou toute sa miséricorde; que nous leur faisons connaître le danger où ils s'exposent d'attirer l'une contre eux et de se faire abandonner de l'autre; que nous leur prouvons comment un péché conduit à un autre, comment une chute assez légère en apparence est suivie d'une chute plus griève, jusqu'à ce que l'on soit enfin descendu par degrés au fond de l'abîme; quand nous leur faisons entendre cette sentence de l'Ecriture : Malheur à l'homme qui néglige l'œuvre du Seigneur; quand de la part de Dieu nous leur redisons ce que Dieu lui-même disait à ces évêques de l'Apocalypse : J'ai quelque chose contre vous : *Habeo adversus te pauca* (*Apoc.*, II); vous vous êtes relâché : *Charitatem primam reliquisti* (*Ibid.*); on vous croyait vivant et vous êtes mort : *Nomen habes quod vivas et mortuus es* (*Ibid.*, III); votre tiédeur me cause un tel dégoût que je vous rejetterai : *Quia tepidus es, incipiam te evomere;* (*Ibid.*); Faites donc pénitence et ne tardez pas, autrement je vais à vous, j'y vais bientôt, et vous porterez tout le poids de ma colère : *Age pœnitentiam, et prima opera fac, sin autem venio tibi* (*Ibid.*, II); quand nous leur remettons dans l'esprit le souvenir et l'idée du maître qu'ils ont à servir, de sa grandeur souveraine et de ses droits, de sa libéralité et de ses bienfaits, de ce qu'il mérite préférablement au monde et de ce qu'on fait néanmoins tous les jours pour le monde préférablement à lui; à ces puissantes considérations et à bien d'autres, il est difficile qu'un homme, quelque assoupi qu'il soit, ne se réveille pas. On se fait à soi-même de secrets reproches de la langueur où l'on vit; on se rappelle certains temps de la vie où l'on était tout autrement à Dieu, et l'on se confond de n'avoir plus les mêmes sentiments; on tâche d'y rentrer, de s'y conformer; et, par un quatrième et dernier avantage, la même parole qui nous fait reprendre toute notre ferveur a de quoi encore nous y maintenir; c'est par là que je conclus cette première partie.

Malgré la corruption générale qui s'est répandue dans le monde, il y a toujours, après tout, des justes et de vrais justes qui marchent dans la voie de la perfection et qui travaillent à s'y avancer; mais tout justes néanmoins, tout fervents qu'ils sont, il leur faut un secours continuel pour leur donner sans cesse de nouvelles forces et pour les affermir, et voici deux belles figures de cette vérité. La terre, dans le paradis terrestre, était couverte de fleurs et les arbres chargés de fruits. Cependant, au milieu de ce jardin de délices, il y avait une source qui l'arrosait par quatre canaux différents. Pourquoi cette source, demandait saint Ambroise, puisque les fleurs avaient toute leur beauté, les fruits toute leur maturité? C'est, répond ce Père, pour nous faire connaître ce qui se passe tous les jours dans l'ordre de la grâce,

Animé d'une vie divine, vous pratiquez toutes les bonnes œuvres ; ce sont des fleurs brillantes, ce sont des fruits mûrs; mais s'il n'y a un principe qui les entretienne, bientôt on verra ces fleurs se faner, ces fruits se corrompre ; votre vertu se démentira, la décadence sera entière, et, au bout de quelques mois, vous ne vous reconnaîtrez plus vous-même. Quand le lévite présentait à Dieu des sacrifices, la flamme descendait du ciel sur la victime et la brûlait; toutefois le sacrificateur ajoutait à ce feu céleste un autre feu qu'il prenait soin d'allumer et auquel il fournissait lui-même tout l'aliment nécessaire. Ainsi, un chrétien paraît tout embrasé de l'amour de Dieu et l'est en effet. La charité le consume, mais cette charité, tout ardente qu'elle est, a besoin de nourriture, et cette nourriture solide qui la doit soutenir, c'est la parole de Dieu. Car il appartient à la cause qui a produit un être, de le conserver. Or, d'où naît la sainteté et la ferveur chrétienne? De la foi et de la coopération de la grâce. Et quel est le principe de la foi? La parole de Dieu : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Dei* (*Rom.*, X). Aussi voyons-nous, messieurs, à la honte des autres, tout ce qu'il y a dans le christianisme de vrais fidèles, se rendre beaucoup plus réguliers à nos prédications. Voilà le grand nombre qui compose nos auditoires et je ne veux point ici d'autres témoins; consultez-les, et, sur les fréquentes épreuves qu'ils en ont faites, ils vous apprendront quelle est l'efficace de la parole qu'ils entendent. N'est-il pas vrai qu'un mot échappé, ce semble, au prédicateur suffit quelquefois pour les remplir, pour les enflammer tout de nouveau, pour les transporter? Vous savez, mon Dieu, ce qui se passe dans tous les cœurs, tandis que votre parole frappe leurs oreilles. Vous savez ce qu'ils vous répondent intérieurement, par quelles aspirations secrètes, avec quels élans ils se tournent vers vous. Vous prenez plaisir à cultiver par l'onction de votre grâce, à faire germer ce bon grain reçu dans une terre bien disposée, et ceci, chrétiens, me conduit à la seconde partie. Je vous ai fait voir qu'il faut entendre la parole de Dieu ; je vais vous montrer avec quelle disposition et comment il la faut entendre.

SECONDE PARTIE.

C'est la parole de Dieu que nous vous prêchons, mes frères, et c'est un don que Dieu vous fait préférablement à tant de nations infidèles, et un moyen particulier de salut et de sanctification qu'il vous fournit. Or, de là je tire trois instructions touchant la manière dont vous devez l'entendre, cette sainte parole. Car, puisque c'est un don de Dieu, je dis d'abord que vous devez la recevoir avec reconnaissance ; puisque c'est une parole divine, je dis ensuite que vous devez y assister avec respect ; et, puisque c'est un moyen de salut et de sanctification, je dis enfin que vous la devez écouter avec docilité et avec un vrai désir d'en tirer tout le fruit qu'elle peut produire dans vos âmes. Ce sont là, ce me semble, les dispositions les plus nécessaires, et c'est aussi ce que je vais expliquer en peu de mots.

Vous n'avez peut-être jamais bien pensé, chrétiens, à la grâce que Dieu vous fait en vous communiquant sa parole, et les prédicateurs pourraient sans doute insister davantage sur ce point et s'appliquer à vous le mieux faire comprendre. Grâce d'autant plus précieuse que c'est une pure prédilection de la part de Dieu. Hélas! mes frères, combien dans les trois parts du monde, y a-t-il de vastes pays où il ne fait point annoncer ses vérités? Combien de millions d'hommes dans des terres idolâtres n'entendent point parler de nos mystères? Ils les ignorent; toutefois comment seront-ils sauvés s'ils ne les connaissent pas? Quelle autre raison qu'une providence toute particulière et une aussi grande miséricorde qu'elle est incompréhensible peut engager Dieu à vous donner si libéralement ce qu'il refuse à tant d'autres? Pourquoi les laisse-t-il dans le fatal aveuglement où ils sont, tandis qu'il fait luire à vos yeux toute sa lumière? Sont-ils plus criminels que vous? Mais à comparer leur vie et la vôtre, ne sommes-nous pas obligés de reconnaître que souvent ces infidèles de croyance et de religion sont, dans la pratique, si je puis parler de la sorte, et dans les mœurs, plus chrétiens, c'est-à-dire plus réglés que les chrétiens mêmes? Est-ce qu'ils ne feraient pas assez valoir le talent que Dieu leur mettrait dans les mains? Mais en pourraient-ils faire moins d'usage que nous? Que dis-je? On verrait naître la foi dans le sein du paganisme et y fleurir ; on verrait des villes entières, des provinces, des royaumes convertis; on verrait encore, comme autrefois, des barbares transformés en de vrais imitateurs de Jésus-Christ, en de zélés observateurs de l'Evangile. Mais, mon Dieu, votre sagesse, cette suprême sagesse dont la profondeur est impénétrable, suspend à leur égard ces grâces spéciales qu'elle fait tomber sur moi avec tant de profusion. Pourquoi d'une part tant de sévérité? Pourquoi d'autre part tant de bonté? C'est, Seigneur, un mystère qu'il ne m'appartient pas de découvrir. Il me suffit de savoir que toute votre sévérité est pour les autres, et que toute votre bonté s'est épanchée sur moi, que c'est pour moi que parlent tant de prédicateurs, que c'est pour m'instruire que vous leur mettez dans la bouche de si salutaires enseignements, que c'est pour me toucher que vous leur inspirez un zèle si vif et si ardent. Louanges éternelles au souverain maître qui m'a prévenu de la sorte et qui me prévient encore tous les jours. J'apprends de là, Seigneur, comment je dois regarder vos ministres. A certains temps, leurs discours m'ont été insipides et ennuyeux, souvent même j'en ai fait le sujet de mes railleries les plus piquantes, du moins je les ai reçus avec négligence et avec froideur. Mais, mon Dieu, je ne comprenais pas quel don m'apportaient de votre part ces ouvriers évangéliques. Je le comprends, Seigneur, et connaissant le prix de votre parole, dont ils sont

et les dépositaires et les dispensateurs, je ne veux pas seulement l'écouter avec reconnaissance, mais avec respect, comme une parole divine. C'est la seconde disposition.

Ecoute, Israël, disait Dieu si souvent à son peuple, écoute: *Audi Israel* (*Deut.*, V). Pourquoi ? Parce que c'est moi qui te parle et que je suis le Seigneur : *Ego Dominus* (*Ibid.*). Quand on est bien persuadé de ce point, dont il n'est pas toutefois permis de douter, savoir que les prédicateurs sont les organes de Dieu, que ce sont ses interprètes, ses envoyés, ses ambassadeurs; que c'est par eux qu'il s'explique lui-même, par eux qu'il publie lui-même sa loi et qu'il déclare ses volontés, on conclut aisément deux choses : premièrement, que nous devons écouter sa parole avec attention, et voilà le respect intérieur; secondement, que nous y devons assister avec modestie, et voilà le respect extérieur.

Attention de l'esprit et réflexion. Quand les princes parlent on peut se distraire impunément, parce que tout grands, tout rois qu'ils sont, ils n'ont pas la vue assez pénétrante pour lire dans nos cœurs et pour découvrir ce qui s'y passe. Mais votre Dieu, mes frères, au même temps que nous vous portons sa parole, est présent à vos esprits et en connaît toutes les pensées. Or, que pense-t-il lui-même quand il voit un esprit volage qui se promène au gré de l'humeur et partout où le caprice le conduit; un esprit inquiet que la vue des plus importantes vérités ne peut fixer et qui, dans une agitation continuelle, ne cherche qu'à se détourner d'un recueillement qu'il regarde comme une gêne et un esclavage; un esprit indifférent qui entend tout, pour ainsi dire, sans rien entendre, qui comprend tout sans rien comprendre, parce qu'il ne s'applique à rien et qu'il se contente d'une légère teinture qu'un moment imprime et qu'un moment efface; un esprit lié par un sommeil volontaire où les sens demeurent profondément assoupis, tandis que la voix de Dieu frappe l'air et rien davantage; que dis-je? un esprit souvent occupé des souvenirs les plus profanes, rempli des plus criminelles idées qu'il vient recueillir au milieu de mille objets corrupteurs ou en particulier auprès du sujet malheureux de sa passion? C'est bien là que Dieu peut renouveler la plainte qu'il faisait autrefois par son prophète : Ce peuple s'assemble, paraît devant moi, mais cependant leur cœur est bien loin de moi : *Cor autem ejus longe est a me* (*Isai.*, XVI). Ce n'est pas assez, leur cœur est contre moi, et où ils devraient apprendre à m'honorer, c'est souvent là même qu'ils me font les plus sensibles outrages.

Modestie du corps, retenue : car au moins, mes frères, ne faites pas de nos prédications un scandale public. Si Dieu est jaloux de l'honneur dû à ses autels, l'est-il moins, le doit-il moins être de l'honneur dû à sa parole? A-t-il prétendu faire de nos assemblées comme autant de scènes, où l'on viendrait étaler tout le faste et tout l'orgueil du siècle? A-t-il prétendu que ce seraient des lieux de spectacle, où paraîtrait sans pudeur ce qu'il y a de plus brillant dans les parures et de plus indécent dans les habits? A-t-il prétendu que ce seraient des rendez-vous pour les conversations profanes et pour les galanteries? Ces airs évaporés, ces égarements des yeux, ces gestes, ces signes mutuels, ces postures négligées et nonchalantes, sont-ce là les hommages que vous rendez à cette parole qui tient les esprits bienheureux dans un silence profond, et qui fait trembler le firmament sur ses deux pôles? Allez, mondains, allez vous instruire au milieu du monde même et dans les cours des rois. Qu'ils daignent une fois ouvrir la bouche pour intimer eux-mêmes leurs ordres ; chacun autour d'eux s'étudie, se compose; on court, on vole pour leur obéir, et cette docilité parfaite, ce vrai désir de pratiquer les enseignements que nous vous donnons est une troisième disposition pour bien entendre la parole de Dieu.

Je l'ai dit, et il est vrai que c'est une parole de sanctification et de salut, mais cette parole de sanctification, cette parole de salut ne nous sanctifiera pas, ne nous sauvera pas sans nous. Elle est, suivant la figure de l'Evangile, comme le bon grain. Le bon grain peut rapporter au centuple, mais il faut pour cela qu'il soit reçu dans une terre bien disposée; s'il tombe sur la pierre dure, il ne peut prendre racine, et si la racine manque, il n'y a point de fruits à espérer. Ainsi, mes frères, pour profiter de la divine parole, apportez-y cette pieuse docilité du cœur que Salomon demandait à Dieu en lui disant: Seigneur, donnez-moi un cœur docile : *Et nunc, Domine Deus, dabis servo tuo cor docile* (III *Reg.*, III). Venez-y avec le sentiment de Samuel, lorsque Dieu, jusqu'à trois fois, l'ayant appelé, il lui répondit : Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus* (I *Reg.*, XXXI). Comprenez-vous tout le sens de cette réponse, votre serviteur vous écoute : *Audit servus tuus.* Ce n'est pas seulement à dire : Seigneur, je suis ici présent, je suis attentif aux ordres que vous avez à me donner, mais je suis prêt encore à les suivre, et c'est pour cela que je demande à les savoir : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus.*

Quand Dieu voit une âme qui le cherche de la sorte, une âme fidèle, il prend plaisir à lui faire sentir toute l'onction de la parole. Il la répand sur elle tantôt comme une pluie abondante qui entraîne, qui emporte tout : *Concrescat ut pluvia doctrina mea* (*Deut.*, LII) : tantôt comme une pluie douce qui tombe goutte à goutte et qui perce, qui s'insinue : *Quasi imber super herbam, et quasi stillæ super gramina* (*Ibid.*) De là ces merveilleux effets de la parole de Dieu quand elle a trouvé ou qu'elle trouve encore des cœurs bien préparés. Ces miracles ne sont devenus que trop rares parmi nous, mais ne nous en prenons qu'à nous-mêmes. Comment Dieu vous toucherait-il intérieurement, lorsque vous ne vous tournez pas intérieu-

rement vers lui; lorsqu'il vous voit venir dans nos temples et à nos discours, sans autre dessein que de contenter une vaine curiosité qui vous y conduit de suivre la multitude qui vous y attire, de satisfaire à une certaine coutume qui vous y porte, sans que vous sachiez bien, ni comment, ni pourquoi; lorsqu'il vous y voit venir sans autre vue que de passer un certain temps qui vous ennuierait ailleurs, de critiquer le ministre qui vous parle, ou d'en étudier le style, les tours, les manières, et de les reprendre; lorsqu'il vous y voit venir par un respect tout humain, et pour obéir à un père, à une mère, à un maître qui vous éclairent et qui vous ordonnent de les accompagner; lorsqu'il vous y voit quelquefois venir avec une volonté délibérée de résister aux saintes impressions que peuvent faire sur vous des vérités dont vous perdez volontiers le souvenir, et à quoi vous ne pensez jamais sans peine, parce qu'elles contredisent le penchant de votre cœur et la passion qui vous domine? Je ne dis rien de bien d'autres intentions encore plus criminelles : je laisse tous ces mystères d'iniquité dans les ténèbres, et plût au Ciel qu'ils y restassent éternellement ensevelis!

Ne nous étonnons plus, après cela, que la parole de Dieu demeure si inutile parmi nous, ce n'est pas assez; ne nous étonnons plus que cet aliment si salutaire se change en poison pour nous, et que la même parole qui devait servir à notre justification serve à notre condamnation; car j'ose appliquer au prédicateur ce qui a été dit de Jésus-Christ même, qu'il serait la ruine et le salut de plusieurs : *Positus est in ruinam et in resurrectionem multorum* (*Luc.*, III). La parole de Dieu est une grâce, et les grâces divines ont cela de propre, qu'elles nous rendent plus coupables si elles ne nous rendent pas meilleurs, parce que nous sommes alors sans excuse, et qu'il n'a tenu qu'à nous de nous reconnaître et de nous sanctifier.

Ah! Seigneur, ne suis-je donc monté tant de fois dans la chaire sainte que pour contribuer à la perte de ces mêmes âmes que vous voulez sauver par mon ministère? Aurai-je été une pierre de scandale pour votre peuple, et ce que vous avez dit dans les Livres sacrés s'accomplira-t-il à l'égard de ceux qui m'écoutent : que les pécheurs ont dévoré votre parole, et que cette parole leur déchirera les entrailles? Qu'est-ce que cela signifie? chrétiens. Le voici : un homme qui veut pêcher met au bout de la ligne qu'il jette dans l'eau un hameçon, et autour de l'hameçon une amorce. Le poisson prend l'amorce, et, en la prenant, il se prend lui-même à l'hameçon, ensorte que l'hameçon le perce et le déchire, dès que le pêcheur vient à tirer sa ligne. Il en est de même de la parole de Dieu; c'est un hameçon qu'on vous présente, vous la recevez, vous la prenez, et, si je puis ainsi m'exprimer, vous l'avalez sans peine; mais quelle douleur quand Dieu à son dernier jugement la reprendra pour la produire contre vous, quand il la tirera de votre sein, qu'il l'arrachera avec violence; quand il fouillera, souffrez encore cette expression, jusqu'à la moelle des os de ce pécheur pour y chercher les moindres restes de ce germe de vie que vous étouffez, et dont vous arrêtez toute la vertu. Parlons sans figure, quelle confusion pour vous, mon cher auditeur, quel regret, quel désespoir, quand Dieu vous demandera compte de tant de leçons qu'on vous a faites, et dont vous n'avez retiré nul fruit? quand il vous dira : on vous a montré le chemin où vous deviez marcher, l'avez-vous pris? on vous a donné tel avis, l'avez-vous suivi? On a cent fois déclamé contre vos emportements, vos vengeances, vos injustices, vos impuretés, vos débauches; cent fois on vous a pressé, sollicité, appelé à la pénitence; mais comment avez-vous entendu tout cela? comment y avez-vous répondu? En avez-vous été moins vif et moins violent, moins intéressé, moins adonné à votre plaisir? Avez-vous fait quelques démarches pour rentrer dans mes voies, pour revenir à moi? Vous avez tout écouté d'un air serein et tranquille, rien n'a pu amollir la dureté de votre cœur, rien ne l'a pu fléchir. Or, vous avez profané ma parole, et c'est à ce moment que je la laisse retomber sur vous, non plus comme une parole de grâce pour vous sanctifier, mais comme un anathème pour vous réprouver.

Etrange embarras, où vous vous jetez, mes frères, disaient saint Ambroise et saint Augustin en prêchant aux fidèles. La parole de Dieu ne vous touche point, ne vous change point, et c'est ce qui nous fait trembler, car ce mal ne peut venir que de deux principes: ou des mauvaises dispositions du prédicateur, dont Dieu ne bénit point le travail, ou de l'état criminel des auditeurs, qui mettent un obstacle à la grâce. Or, l'un et l'autre ne nous donne-t-il pas bien lieu de craindre? Cependant, après avoir tâché de bonne foi à purifier devant Dieu notre intention, après avoir pris de notre part toutes les mesures pour attirer sur notre ministère les bénédictions que Dieu y a attachées, nous ne sommes pas pour cela hors d'inquiétude, car souvent nous ne voyons aucun effet de nos soins, et là-dessus nous ne savons quel parti prendre. Cesserons-nous de vous parler? Mais malheur à moi si je me tais, puisque Dieu m'ordonne de vous annoncer sa loi, et que je vous laisserais par mon silence dans un aveuglement dont j'aurais moi-même à répondre. Continuerons-nous à vous parler? Mais, ô pensée affligeante! je redouble, en vous parlant, votre crime, je vous rends d'une prédication à l'autre plus inexcusables, et je vous expose à un jugement plus rigoureux. Tirez-nous, mes frères, de cette peine, en profitant de nos instructions. Vous le pouvez, vous le devez, et vous en aurez la récompense éternelle, que je vous souhaite, etc.

SERMON XXXIII.

POUR LE LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE.

Sur la foi.

Quanta audivimus facta in Capharnaum, fac et hic in patria tua.

Tout ce que nous avons appris que vous avez fait à Capharnaum, faites-le encore ici en votre pays (*S. Luc*, IV).

C'était bien mal raisonner sans doute, et si les pharisiens de notre Evangile reconnaissaient que le Fils de Dieu avait déjà tant fait de miracles, pourquoi en demandaient-ils d'autres, et n'était-ce pas assez que ces œuvres si merveilleuses dont ils avaient entendu parler, pour les convaincre du pouvoir tout divin dont il était revêtu! Cependant au lieu de l'écouter et de se rendre dociles à ses leçons, ils conçoivent contre lui une nouvelle haine, et, transportés d'une aveugle fureur, ils le conduisent sur le sommet d'une haute montagne pour le précipiter. C'est ainsi que le libertinage s'aigrit, lorsqu'il se voit pressé et confondu; c'est ainsi, pour m'exprimer de la sorte avec l'Ecriture, qu'il devient plus rebelle à la lumière, lorsqu'elle fait briller avec plus d'éclat ses rayons, qu'il trouve toujours des prétextes pour se défendre et pour se raidir contre la vérité qui l'entraîne. Il n'appartient qu'au chrétien humble et prévenu de la grâce de se soumettre à la foi, et c'est de cette soumission que je veux aujourd'hui vous entretenir. Je dis que trois choses vous y engagent : le devoir, la nécessité, l'intérêt; c'est une soumission juste, c'est une soumission nécessaire, enfin c'est une soumission très-méritoire. Je m'arrête à ces trois points qui vont faire le sujet et le partage de ce discours, après que nous aurons imploré le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu est esprit, disait le Sauveur du monde à cette femme de Samarie : *Spiritus est Deus* (*Joan.*, IV), et j'ajoute que c'est un esprit supérieur à tous les esprits en trois manières : premièrement, d'une supériorité d'origine; secondement, d'une supériorité de domaine; troisièmement, d'une supériorité d'excellence. Que veux-je dire par là, chrétiens? Vous l'allez entendre. Supériorité d'origine, parce que Dieu est le créateur de tous les esprits, et que l'ouvrier est incontestablement au-dessus de son ouvrage. Créateur des esprits encore plus proprement que des corps, puisque c'est immédiatement par lui-même qu'il les a formés, et par lui-même immédiatement qu'il les conserve. Supériorité de domaine, parce que Dieu est le maître de toutes choses. Rien dans le ciel, rien sur la terre, rien dans le temps, rien dans l'éternité qui ne relève de son souverain empire, et qui ne lui soit soumis par une dépendance naturelle et essentielle. Enfin, supériorité d'excellence, parce que Dieu est de tous les esprits le plus parfait; disons mieux, parce qu'il est seul entre les esprits un esprit parfait, et qu'il les surpasse par l'abondance infinie de ses lumières et par l'immense étendue de la sagesse. De là je tire cette conséquence, que nous devons donc à ce premier esprit, à cet esprit supérieur, l'hommage de nos esprits, avec cette différence que cet hommage de l'esprit qu'il attend de nous est un hommage raisonnable et volontaire; *Rationabile obsequium*, au lieu que tous les êtres purement matériels ne lui rendent qu'un hommage, pour ainsi exprimer, aveugle et nécessaire. Ainsi, les cieux lui obéissent en roulant sur nos têtes, le soleil lui obéit en nous éclairant, la mer lui obéit en soulevant ses flots ou en les calmant, la terre lui obéit en ouvrant son sein ou en le fermant; mais ce n'est pas parce qu'ils le veulent qu'ils agissent de la sorte, c'est seulement parce que Dieu le veut et qu'il les fait agir.

Au contraire, comme Dieu en créant les esprits leur a donné avec l'être la liberté, c'est une soumission libre qu'il leur demande; non pas qu'il y perde rien du pouvoir absolu qu'il a sur les êtres spirituels comme sur les autres : il peut les disposer à son gré, leur donner telle impression qu'il lui plaît, et, sans attendre le consentement de leur volonté, les tourner selon la sienne; et voilà bien en passant de quoi vous confondre, prétendus esprits forts du siècle, qui vous appuyez sur vous-mêmes, il ne tient qu'à Dieu de renverser toutes vos vues, de détruire toute votre prudence, de vous entraîner malgré vous, de vous forcer, de vous contraindre : *Dispersit superbos mente cordis sui* (*Luc.*, I); mais sa providence vous laisse une action conforme à votre nature, et, sans vous dégager du devoir indispensable qui vous lie, elle vous abandonne dans la pratique le choix ou de vous soumettre avec fidélité ou de vous révolter avec opiniâtreté.

Or, mes frères, en quoi consiste cette soumission de l'esprit que nous devons à Dieu? C'est à croire humblement et fermement par la foi ce que Dieu nous fait suffisamment connaître par la révélation. Soumission d'autant plus juste que Dieu étant également éclairé et fidèle, il ne peut jamais ni être trompé lui-même, ni vouloir nous tromper. Il est la souveraine vérité, la vérité par essence : comme donc nous honorons en lui la suprême libéralité par l'espérance, la suprême bonté par l'amour, il s'ensuit que nous y devons pareillement honorer la suprême vérité par la foi.

Mais la foi est obscure, et comment croire ce que nous ne voyons pas? Croyez-le, mon cher auditeur, parce que Dieu l'a dit. Sans ce motif, il n'y a plus de foi, et sans l'obscurité de la foi ce motif ne peut subsister; car si Dieu me propose seulement à croire ce que je vois, par exemple, que le feu brûle, que l'eau rafraîchit, que le tout est plus grand que chacune des parties qui le composent, je crois alors non parce que Dieu m'ordonne de croire, mais parce que je vois. Ce ne sera plus précisément à l'autorité de Dieu que je me rendrai, mais à l'évidence des objets, et je pourrai dire comme ces Samaritains : En vain vous parlez pour me persuader; je le

suis déjà par mes propres connaissances et indépendamment de votre parole : *Non propter tuam loquelam credimus ; ipsi enim audivimus et scimus* (*Joan.*, IV). Mais quand mes yeux n'aperçoivent rien, que ma raison par elle-même ne peut rien découvrir, et que malgré les ombres qui m'environnent, sur le seul témoignage de Dieu, je donne à ce qu'il m'annonce ou à ce qu'il me fait annoncer de sa part une créance entière, quand pour le soutenir je suis prêt à monter sur un échafaud, à verser mon sang, à perdre la vie, c'est alors que je captive mon esprit sous le joug, et que je le tiens dans l'esclavage : *In captivitatem redigentes intellectum* (*II Cor.*, X). Je fais un sacrifice à Dieu de toutes mes lumières, je le fais avec le secours de la grâce par un acte de ma volonté, d'une volonté maîtresse d'elle-même; car si je crois, c'est parce que je veux croire, et en le voulant je pourrais ne le pas vouloir, puisque rien de tout ce qui frappe mes sens ne m'y oblige, et que je les contredis même, que je les démens, que je les renonce. Je reconnais que tout esprit humain doit céder à cet esprit incréé qui perce au travers de tous les voiles, qui se fait jour au milieu des plus épaisses ténèbres, qui, dans la profondeur de ses conseils, rappelle tout, le passé, le présent, l'avenir, choses visibles et invisibles; démêle tout, distingue tout, connaît tout ; et, par cet aveu, je vous rends, Seigneur, un culte digne de vous ; j'en dis trop, et par ce culte que je vous rends, Seigneur, il me suffit de vous glorifier, non pas autant que vous le méritez, mais autant que je le puis et que je le dois.

Il est bien étrange que le libertinage refuse à Dieu cette soumission, lorsque nous l'avons tous les jours sur mille autres sujets beaucoup moins certains. C'est la pensée de saint Augustin, et le reproche qu'il fait à ces incrédules qui ne veulent juger des plus hauts mystères de la religion que par leurs vues courtes et trompeuses. Il les oppose eux-mêmes à eux-mêmes ; il leur demande, et je leur demande après lui, pourquoi ils sont si obstinés d'une part, tandis qu'ils paraissent si dociles de l'autre? En effet, répondez-moi, esprits fiers et présomptueux : un pilote vous promet de porter aux extrémités du monde un fonds qui fait toute votre richesse, et de vous en rendre à un certain temps le profit, malgré l'inconstance de la mer, malgré ses orages et ses écueils ; mais ce qu'il vous dit, le voyez-vous ? Cependant sur sa parole vous lui confiez votre fortune. Un homme d'affaires s'engage à solliciter pour vous, à poursuivre un tel procès, et vous en promet une heureuse issue ; mais ce qu'il vous dit, le voyez-vous? Cependant sur sa parole vous lui confiez tous vos droits. Un médecin entreprend de vous guérir et vous promet une prompte convalescence si vous voulez user des remèdes qu'il vous présente; mais ce qu'il vous dit, le voyez-vous ? Cependant sur sa parole vous lui confiez votre vie même. On vous raconte dans les entretiens des faits importants, vous en lisez d'autres dans les histoires profanes; mais ces faits si éloignés de vous, soit par la distance des lieux, soit par l'antiquité du temps, les avez-vous vus ? Cependant vous n'en doutez pas.

Et que deviendrait la société civile, si l'on ne croyait que ce que l'on voit? Que deviendraient tous les arts, toutes les sciences, si l'on ne s'en rapportait pas aux connaisseurs et aux maîtres ? Où serait l'amour des parents envers leurs enfants, où serait le respect des enfants pour leurs parents? Car les uns et les autres, dit saint Augustin, savent-ils autrement que par la foi humaine qu'une femme étrangère, à qui l'on a mis entre les mains un enfant dès sa naissance pour le nourrir, ne l'a pas soustrait pour en substituer un autre? Or, revenons. Vous comptez, mon cher auditeur, sur la parole des hommes, vous les croyez, ces hommes sujets par eux-mêmes à l'erreur, ces hommes par eux-mêmes sujets au mensonge ; et quand Dieu parle, Dieu absolument infaillible, Dieu souverainement fidèle, vous hésitez, vous balancez, vous en appelez à un autre tribunal, vous voulez, au poids de votre raison, examiner ce qu'il a prononcé; vous allez plus loin : vous portez l'attentat jusqu'à traiter de faiblesse la pieuse crédulité de ces âmes soumises, qui reçoivent ses saintes vérités avec respect, jusqu'à traiter d'inventions, de superstitions, de chimères, les oracles divins qui sont sortis de sa bouche, et qu'il a vérifiés par tant de preuves.

Car ne dites point : Qui m'assure que Dieu a parlé, et d'où le puis-je savoir ? Eh quoi ! tant de prophètes ne vous l'apprennent-ils pas? Ils ont prédit les plus grands événements, ils en ont marqué toutes les circonstances, et leurs prédictions accomplies, n'est-ce pas là le langage de Dieu? Tant de miracles ne vous l'apprennent-ils pas ? On a vu toute la nature obéir aux ordres d'un homme-Dieu, on a vu les malades guéris, les morts ressuscités, on a vu, par le ministère de douze pauvres pêcheurs, sans études, sans lettres, sans autorité, sans crédit, sans forces, le monde entier converti. Attendez-vous que Dieu s'énonce plus distinctement? Tant de martyrs ne vous l'apprennent-ils pas? Ils ont, pour la même religion que nous vous prêchons, livré leurs corps à tous les tourments, aux croix, aux roues, aux glaives, aux feux, à tout ce que la barbarie humaine a pu imaginer pour éprouver leur constance. Etaient-ils donc assez ennemis d'eux-mêmes pour courir à leur ruine sans avoir entendu la voix de Dieu qui les appelait, et qui vous appelle comme eux ? Tant de savants hommes de tous les siècles, de tous les âges ne vous l'apprennent-ils pas? Etaient-ce des génies bornés, des esprits superficiels? Etaient-ils moins en état que vous d'approfondir les points de la foi, et de démêler les vrais principes sur quoi elle est établie ? S'y sont-ils moins appliqués? avaient-ils moins d'intérêt à ne s'y pas méprendre ?

J'avoue, mes frères, que je me sens animé d'une indignation secrète, quand je vois dans

le monde de ces gens qui se piquent de raisonner sur nos mystères, et qui n'en ont quelquefois nulle teinture; qui, de plein droit et sans autre titre qu'une certaine hardiesse avec laquelle ils débitent leurs dogmes impies, s'érigent en juges des plus importantes matières, donnent des décisions à leur gré, et font hautement le procès à tout ce qu'il y a eu dans l'Eglise de Jésus-Christ, et, parmi les docteurs qui l'ont défendue, de plus saint, de plus sage, de plus consommé. Je leur demanderais volontiers où ils ont puisé cette profonde érudition qu'ils étalent avec tant de faste, si c'est dans les cercles, dans les spectacles, dans les jeux, si c'est dans la débauche et dans les parties de plaisirs, car voilà à quoi se passe leur vie? Ce qui m'étonne davantage, c'est que de jeunes libertins à peine sortis de l'enfance, à peine se connaissant eux-mêmes, et sur qui l'on ne voudrait pas se reposer de la moindre affaire; que des femmes, dont toute la science est renfermée dans un ajustement et une parure, ou dans une intrigue et un rendez-vous, s'expliquent néanmoins sur les plus grandes et les plus épineuses questions, du ton le plus ferme et de l'air le plus imposant. Que faire alors? De ne rien répondre, c'est leur céder, et ils s'en prévalent; d'entreprendre de les convaincre, nous ne le pouvons. Pourquoi? Non pas que ce que nous avons à leur dire ne soit convaincant, mais parce qu'ils ne le comprennent pas, qu'ils ne nous entendent pas, et que, dans une ignorance entêtée et orgueilleuse, ils ne veulent ni ne peuvent nous entendre.

Plus heureux mille fois est le fidèle. Je ne prétends pas néanmoins qu'il croie sans raison, et je sais qu'il est dangereux de tout croire indifféremment; mais quand on a, et n'en avons-nous pas? des raisons plus que suffisantes, il est encore plus dangereux et plus criminel de ne rien croire du tout. Il est vrai que les mystères de notre religion sont incompréhensibles, mais, tout incompréhensibles qu'ils peuvent être, ils n'en sont pas moins croyables; et si nous en voulons bien peser les preuves, nous trouverons que rien de tout ce que nous croyons dans la vie n'est plus croyable, ni même aussi croyable. C'est assez pour moi, mon Dieu. Que croirais-je dans ce monde, et que croirais-je, non-seulement de ce que je ne vois pas, mais de ce que je vois, si je ne voulais croire que ce que je comprends? Car qu'est-ce que je comprends? Je vois les globes célestes se mouvoir, mais ai-je jamais bien compris ces mouvements si rapides et si mesurés? Je vois la mer, à certains temps, croître et décroître, se retirer et revenir, mais ai-je jamais bien compris ce flux et ce reflux continuels et si réglés? Je vois sortir du sein de la terre tant de fleurs et tant de fruits, mais ai-je jamais bien compris quel principe les fait naître, leur donne des couleurs si vives, un goût si agréable, un ordre, un arrangement de toutes les parties si justes, si proportionnés? Grand Dieu! il faut que l'esprit de l'homme, cet esprit naturellement rebelle, cet esprit curieux et vain s'humilie. Ce n'est pas à vous à lui rendre compte des épreuves où vous le mettez, c'est à lui à plier, à se laisser conduire comme il vous plaît et où il vous plaît, à dépouiller ses propres sentiments pour s'attacher aux vôtres, à adorer enfin, dans un respectueux silence, ce qu'il ignore. Je crois, mon Dieu, je crois : *Credo, Domine* (*Marc.*, V); mais si ma foi, à quelques moments, paraît chancelante, aidez mon infirmité : *Adjuva incredulitatem meam* (*Idem*). C'est dans le sein de votre Eglise, de cette Eglise établie sur des fondements inébranlables, que je veux vivre, et c'est là que je veux mourir. Rien de plus juste que cette soumission à la foi, et rien encore de plus nécessaire : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'était un reproche que les manichéens, suivant le témoignage de saint Augustin, faisaient autrefois aux fidèles, lorsqu'ils leurs disaient : Vous traitez l'esprit de l'homme avec trop d'empire, et vous exercez sur lui une cruelle tyrannie en soumettant la raison à la foi : *Vos crudeli superstitione credendi, fidem ante rationem imperatis* (*S. August.*). Vous lui ordonnez de se rendre, comme un général d'armée quand il somme une ville. Il paraît les armes à la main, et souvent, sans autre droit que la force et le pouvoir, il se fait ouvrir les portes et se saisit de tout : *Terribili auctoritate hoc facit* (*Ibid.*). C'est avec la même autorité, continuaient ces hérétiques, c'est avec la même violence que vous dominez les esprits. Mais nous, ajoutaient-ils, nous en usons bien autrement, et nous n'allons point jusqu'à ces extrémités : car, avant la foi, nous faisons passer la raison, et nous voulons que la vérité, pour être reçue, soit évidemment connue : *Nos non prius rem petere volumus, nisi enodata veritate.* (*Ibid.*) Faux principe, mes frères, que j'entreprends de détruire, et sur cela je dis que la raison seule ne peut être une bonne règle pour nous conduire en matière de religion : d'où je conclurai que c'est donc à la foi qu'il faut avoir recours. Ecoutez ceci.

Car la règle de la religion doit être une règle infaillible, une règle fixe, une règle universelle. Si ce n'est pas une règle infaillible, elle ne pourra plus nous diriger, et, par conséquent, ce ne sera plus une règle. Si ce n'est pas une règle fixe qui arrête l'esprit, il demeurera dans l'incertitude et s'égarera dans son propre sens, où chacun abonde. Si ce n'est pas une règle universelle, que deviendront ceux à qui elle ne conviendra pas, et qui n'en pourront faire nul usage? Or, je prétends que la raison n'est par elle-même ni une règle infaillible, ni une règle fixe, ni une règle universelle, et je vais vous le faire voir.

Ce n'est pas une règle infaillible : pourquoi? Parce qu'elle est sujette à l'erreur. Ne voyons-nous pas tous les jours les esprits les plus pénétrants, les plus grands génies se tromper? Combien se sont rétractés après avoir sans hésiter décidé des points

qui leur semblaient indubitables, et dont ils ont été forcés de reconnaître eux-mêmes la fausseté? En quels écueils ont donné les sages et de la Grèce et de l'Italie, ces sages jadis tant vantés et les oracles du monde? Quelle béatitude ont-ils proposée à l'homme? quels dieux lui ont-ils fait adorer? et qu'était-ce, demande saint Augustin, que ce Jupiter adultère, que cette Junon vindicative, que ce Mars cruel, que tant d'autres divinités également chimériques et scandaleuses? Philosophes aveugles, comptez sur votre raison, marchez avec assurance sous un tel guide, et suivez-le dans les chemins perdus où il vous égare.

Ce n'est pas une règle fixe. Pourquoi? Parce que tous n'ont pas les mêmes idées, que celui-là pense d'une telle manière, et celui-ci d'un autre. De là tant de systèmes différents, tant d'écoles opposées. Recueillez les voix, consultez les maîtres, allez à ces académies autrefois si fameuses: ici l'on vous dira qu'il y a une Providence qui gouverne tout, et là que tout est conduit par le hasard; ici l'on vous dira qu'il y a un premier être créateur de tous les êtres, et là que tout existe sans une première cause et un premier principe; ici l'on vous dira que Dieu est un agent libre et présent partout, et là que c'est un agent nécessaire et attaché au plus haut des cieux. Tel fait consister le souverain bonheur dans les plaisirs du corps, et tel dans les plaisirs de l'esprit. Tel prétend que l'âme est une substance matérielle et mortelle, et tel que c'est une substance spirituelle et immortelle. Tel soutient que le monde n'a point eu de commencement et qu'il ne finira jamais, et tel, qu'il a commencé dans le temps et que dans la suite des temps il sera détruit. Au milieu de toutes ces contradictions, à quoi s'en tenir, et qui croire? La raison suffira-t-elle pour concilier tous les esprits dans un même sentiment, pour les amener tous à un même point et les y réunir, lorsque c'est elle-même qui les divise, que c'est elle qui leur fait imaginer tant de subtilités pour se confirmer dans leurs opinions et pour les défendre? Quelles guerres, quelles disputes a-t-elle fait naître, et jamais a-t-elle pu les terminer? Chacun est adorateur de ses propres inventions. Dès qu'on a ou que l'on croit avoir sur le commun des hommes, quelque supériorité d'esprit, on se flatte de voir plus loin que les autres, on aurait honte de suivre leurs traces, et l'on veut s'ouvrir des routes nouvelles, on se laisse préoccuper de ses préjugés, on s'en remplit, et l'on se fait une gloire prétendue de s'y maintenir. Si donc la raison se trouve abandonnée à elle-même, s'il n'y a point d'autre juge pour prononcer, point d'autre lieu pour rassembler dans un même corps toute la religion; ce seront des schismes perpétuels, ce seront des questions sans fin; nulle résolution définitive, nulle certitude.

Enfin, la raison ne peut être une règle universelle. Pourquoi? C'est qu'il n'appartient qu'aux esprits du premier ordre de découvrir par la voie du raisonnement les vérités, surtout quand ce sont des vérités aussi obscures et aussi sublimes que celles qui composent la religion. Il faut pour cela une étude assidue, une méditation profonde, une solidité, une fermeté, une droiture, une étendue de génie capable de comprendre les plus grandes matières, de résoudre les plus grandes difficultés. Or, c'est ce qui ne peut convenir aux simples, ils n'ont, pour y vaquer, ni tout le temps ni toutes les lumières nécessaires. Demeureront-ils donc sans religion? Mais la religion est pour eux aussi bien que pour les autres, puisqu'elle est pour tous, pour les petits comme pour les grands, pour les ignorants comme pour les savants. Concluons et reconnaissons que la raison avec toutes ses vues, avec toutes ses découvertes, ne fut donc jamais, et n'est pas assez parfaite pour nous régler. Mais où la trouverons-nous, cette règle que nous cherchons? où, dis-je, la trouverons-nous, cette règle infaillible? Dans la foi. Où la trouverons-nous cette règle fixe? Dans la foi. Où la trouverons-nous cette règle universelle? Dans la foi. Reprenons, s'il vous plaît, le même ordre que nous avons suivi; opposons les qualités de l'une aux imperfections de l'autre, je veux dire les prérogatives de la foi aux désavantages de la raison, et tirons cette conséquence, que c'est toujours à la foi, par préférence à la raison, qu'il en faut nécessairement revenir.

Règle infaillible, puisqu'elle est établie sur la parole de Dieu. Car nous croyons, mes frères, pourquoi? Parce que Dieu a parlé par lui-même, qu'il a parlé par ses prophètes, qu'il a parlé par ses apôtres, qu'il a parlé et qu'il parle encore par son Eglise, la dépositaire de ses lumières et son organe. Ce qui nous persuade, c'est cette révélation divine, et non point, comme dit saint Paul, l'éloquence des orateurs, ni la sagesse des philosophes: *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritus et virtutis* (I *Cor.*, II). Révélation suffisamment connue, révélation assez solidement prouvée, assez manifestée pour convaincre un esprit humble et docile. Ainsi, en m'attachant à la foi, en suivant la lueur de ce flambeau, toute sombre qu'elle est, je ne crains point de m'égarer parce que j'ai Dieu même pour conducteur, et qu'il ne serait plus Dieu, s'il était capable, en me conduisant, de me faire prendre une voie détournée, soit qu'il le fît par un défaut de connaissance ou par un défaut de bonté pour moi et de providence.

Règle fixe; c'est à ce centre qu'on doit s'attacher, sans qu'il soit permis de s'en écarter d'un point. Il n'y a point à dire: Je suis à Pierre, et moi je suis à Apollon, mais chacun est obligé de dire: Je souscris sans contestation, sans dispute à tout ce que Jésus-Christ, auteur et consommateur de notre foi, m'enseigne: *Ego autem Christi* (I *Cor.*, I). Dieu a bien voulu abandonner aux recherches des savants la connaissance de certains effets dans la nature. Il leur est libre de les expliquer comme il leur plaît, et d'exercer leur esprit à imaginer divers sys-

tèmes touchant la construction du monde, la subordination de tant d'êtres et l'assemblage de tant de parties toutes contraires : *Mundum tradidit disputationi eorum* (*Eccles.*, III). Mais en cela même et en tout le reste, dès que la foi se trouve intéressée, dès qu'elle s'énonce, il faut que les savants comme les autres dépouillent leurs sentiments particuliers, qu'ils accommodent, non pas leur foi à leur doctrine, mais leur doctrine à leur foi, qu'ils l'amènent là, qu'ils viennent là l'humilier, et si elle est incrédule, obstinée, curieuse, la réprouver. Point de distinctions, d'interprétations, point d'examens, de questions, et par là même, unité parfaite ; nulle différence, nulles variétés, nulles nouveautés dans la religion.

Règle universelle. Je suis redevable, disait le Docteur des gentils, aux barbares aussi bien qu'aux Grecs, aux insensés aussi bien qu'aux sages : *Græcis ac barbaris, sapientibus et insipientibus* (*Rom.*, I). Or, comment s'acquittait-il de cette dette? En prêchant à tous la même foi, laquelle est en effet également propre à tous. Dès qu'on est homme, et qu'en qualité d'homme l'on a une âme raisonnable, on est, avec le secours de la grâce qui ne nous manque point, en état de croire tout ce qui nous est annoncé de la part de Dieu. Elle entre, cette divine lumière de la foi, dans les cabanes des pauvres comme dans les palais des rois, elle pénètre dans les déserts les plus incultes comme dans les villes les plus civilisées, elle éclaire les plus grossiers comme les plus polis. C'est par elle que nous connaissons tous, ou que nous pouvons tous au moins connaître et la fin où nous devons aspirer, et la route que nous devons prendre pour y arriver. C'est par elle que nous y pouvons tous parvenir, et en cela paraît admirablement l'infinie sagesse de notre Dieu, et cette grande miséricorde qui n'a acception de personne, mais qui nous appelle tous au même salut, et qui nous en fournit à tous le même moyen.

Faux politiques du monde, épuisez-vous, si vous le voulez, en réflexions, cherchez, mettez tout en œuvre, pour trouver une autre règle que la foi. J'ose avancer, et c'est un défi que je vous porte, qu'en vain vous chercherez, et qu'avec la moindre attention à l'état présent des choses, vous serez obligés de convenir que hors la foi nous n'avons rien à quoi nous puissions prudemment nous arrêter. Car pour vous faire encore mieux sentir cette nécessité de la foi, je vous prie de remarquer avec les théologiens qu'il n'y a que quatre sortes de connaissances : celle de la foi, celle de la raison, celle des sens, que nous nommons expérience, et celle de la vue claire et intuitive, telle que nous l'aurons dans le ciel, et que nous appelons vision. Or, en premier lieu, cette vision nous ne l'avons pas encore, et il n'a pas plu à Dieu de nous la donner sur la terre. En second lieu, nos sens ne découvrent que les objets matériels et sensibles, et les vérités de la religion sont spirituelles et insensibles. Reste donc la foi, ou la raison : je vous ai montré que la raison est trop incertaine, trop variable, trop bornée ; par conséquent, c'est à la foi que nous sommes forcés de recourir. Soumission juste, soumission nécessaire, enfin soumission très-méritoire : je finis en deux mots par cette troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Si Dieu vous éprouve par la foi, mes frères, c'est pour vous récompenser, et quand les Pères examinent pourquoi il nous fait ainsi marcher en ce monde parmi les ombres, et qu'il ne se montre à nous, selon l'expression de saint Paul, que sous des espèces ténébreuses, ils en apportent cette raison, savoir, qu'il prétend par là nous faire mériter de le voir un jour face à face, suivant le terme du même apôtre, et d'entrer dans cette clarté éternelle où il brille avec les saints : *Videmus nunc per speculum in ænigmate, nunc autem facie ad faciem* (I *Cor.*, XIII). En effet, rien de plus méritoire que la foi, puisqu'un des plus grands sacrifices que l'homme puisse faire à Dieu, c'est celui de son esprit et de sa raison. Il a paru si excellent à saint Jérôme, qu'il l'a relevé en quelque sorte au-dessus du martyre. Les paroles de ce Père sont bien expresses et bien remarquables, les voici : Il est plus difficile de croire en Jésus-Christ que de mourir pour Jésus-Christ : *Difficillima res est, in Christum credere, quam pro Christo mori* (*Hieron.*). Saint Bernard enchérit encore, lorsqu'il met la foi au nombre des trois miracles qui lui semblent les plus incompréhensibles. La toute-puissance de notre Dieu, dit-il, a fait trois choses si singulières qu'il n'y eut jamais et que jamais il n'y aura rien de semblable sur la terre : *Tria opera fecit Omnipotens ita singulariter mirabilia, ut nec similia facta sint, nec facienda super terram.* (*S. Bern.*) Quelles sont ces merveilles ? Trois ineffables alliances. Premièrement, celle de la divinité et de l'humanité en Jésus Christ : *Deus et homo*, secondement, celle de la maternité et de la virginité dans Marie : *Mater et Virgo ;* troisièmement, celle de l'esprit humain et de la foi dans un chrétien : *Fides et cor humanum.*

Car il faut convenir que rien n'est plus difficile à l'homme que de se soumettre à la foi. On sait quel est sur lui le pouvoir des sens, on sait combien il est idolâtre de ses pensées, on sait combien il est attaché à certains principes universellement établis et regardés comme des premières vérités. Cependant la foi l'oblige à ne point écouter les sens et à réprouver leur témoignage, à s'élever au-dessus de lui-même et de tous ses raisonnements, à contredire les principes qui lui semblent les plus évidents. Nous en avons un bel exemple dans l'adorable mystère de nos autels. C'est là qu'il faut que je croie ce que je ne vois pas, et qu'il ne faut pas en quelque sorte que je croie ce que je vois. Je vois toutes les apparences du pain, et il ne m'est pas néanmoins permis de croire qu'il y ait du pain ; je ne vois nulle apparence d'un corps, et je dois croire toute fois qu'il y a un corps. Ce qui redouble la difficulté, c'est que

la raison vient au secours des sens, et qu'elle me dit que les accidents ne peuvent subsister sans sujet : d'où elle me fait naturellement conclure que la substance du pain est donc cachée sous les apparences que j'aperçois. Elle me dit encore qu'un même corps ne peut être en même temps en divers lieux : d'où elle me fait tirer cette conséquence, que si le corps du Fils de Dieu, lequel a été crucifié au Calvaire, est maintenant glorieux dans le ciel, il ne peut-être sur la terre en tant de différentes hosties. Mais ce sont des conclusions auxquelles la foi m'ordonne de renoncer, en renonçant à leurs principes, tout évidents qu'ils paraissent. Il en est de même à l'égard des autres mystères. La foi me fait croire, pour ainsi parler, contre toute créance ; elle me fait espérer contre toute espérance : *Contra spem in spem* (*Rom.*, IV). Or, l'effort qu'il en coûte au fidèle est d'un tel prix que les Pères le comparent au sacrifice d'Abraham. Abraham n'avait qu'un Isaac, et notre unique, c'est notre esprit : Abraham aimait tendrement son fils, il l'avait élevé, il l'avait formé avec des soins extrêmes et notre esprit n'est-il pas de tous les biens naturels celui dont nous sommes plus jaloux ? n'est-ce pas le sujet ordinaire de nos complaisances ? Cependant, Dieu commande au saint patriarche de lui sacrifier ce fils si cher, et le saint patriarche, malgré toute sa tendresse, se met en devoir d'obéir. Mais nous allons encore plus loin : nous ne conduisons pas seulement la victime à l'autel, comme Abraham, nous ne prenons pas seulement le glaive comme lui ; nous ne levons pas seulement comme lui le bras ; mais nous frappons le coup, cet esprit si indépendant, nous l'assujettissons ; cet esprit si fier, nous l'abaissons ; cet esprit, la plus noble portion de nous-mêmes, nous l'immolons.

Je ne suis point, après cela, surpris que Dieu ait attaché de si grands avantages à la foi. C'est par elle qu'il nous marque de son sceau et qu'il nous honore du caractère de ses enfants ; c'est elle qui nous ouvre le chemin du salut et la porte du royaume éternel. Elle est, disent les théologiens, le commencement de toute justice, la racine, le fondement de notre justification. Sans la foi, point de bonnes œuvres, point de vertus surnaturelles. Veillez, jeûnez, mortifiez votre corps, faites des aumônes, soyez chastes, sobres, patients, laborieux, charitables, vous n'êtes rien, vous ne faites rien, si ce n'est pas par la foi que vous le faites ou que vous l'êtes. Au contraire, ayez la foi, mais une foi complette, une foi accompagnée de la charité, *Habete fidem Dei* (*Marc.*), alors pas une pensée, pas un désir, pas une action dans tout le cours de votre vie, qui ne puisse être consacrée et sanctifiée. Ayez la foi, mais une foi vive, une foi animée : *Habete fidem Dei;* alors point d'exercices si pénibles, point de pratiques si contraires à la nature, point d'entreprises pour Dieu si héroïques qui vous arrêtent et même qui vous coûtent. Ayez la foi, mais une foi soutenue d'une humble et d'une sainte confiance, *Habete fidem Dei*, alors point de miracles, si je l'ose dire, qui soient au-dessus de vos forces. N'a-t-on pas vu la mer ouvrir son sein, les flots suspendus laisser un chemin libre aux Israélites, la manne tomber du ciel, les fontaines sortir de la pierre dure, le feu perdre toute son activité, les bêtes farouches avec toute leur férocité, les montagnes passer d'un lieu à un autre, tout cela par où ? Par la vertu de la foi.

De là même jugeons, mes frères, ce que nous devons à Dieu qui nous a fait part de ce riche don, le premier de tous les dons. C'est de vous, Seigneur, que je l'ai reçu, et sans lui que serais-je, ô mon Dieu ? Que sont tant de nations barbares, tant d'infidèles et d'idolâtres ? Vous achèverez, Seigneur, ce que vous avez commencé ; vous m'aiderez à conserver le talent que vous m'avez mis dans les mains. Mais, mon cher auditeur, pour vous accorder cette grâce, Dieu demande aussi de vous surtout deux choses : la première, de parler dans les rencontres pour votre foi et de la défendre ; la seconde, d'agir toujours conformément à votre foi et d'en faire la règle de votre vie. Je finis par ces deux courtes instructions.

Vous vous trouvez quelquefois dans le monde parmi des libertins qui attaquent la religion, vous les entendez, et leurs discours impies vous font horreur, mais le courage vous manque, et vous n'osez les contredire et leur résister. Ah ! chrétiens, c'est une lâcheté criminelle, c'est une complaisance damnable. Il y a des discours médisants qu'il est à propos de ne pas relever, parce que ce serait une nouvelle occasion à ceux qui les font de les continuer et de s'étendre davantage sur les points qu'ils ont touchés légèrement et qui n'ont pas fait beaucoup d'impression. Mais dès qu'il s'agit de la foi, il n'est plus permis de se taire ; c'est là que vous devez vous armer de tout votre zèle, c'est là que vous devez prendre les intérêts du Seigneur et vous expliquer avec toute la liberté de l'Evangile. Je ne vous dis pas néanmoins de vous engager dans des disputes souvent inutiles et dangereuses ; vous n'êtes pas toujours en état de les soutenir, mais vous êtes toujours en état de témoigner combien de tels entretiens vous scandalisent ; et si l'on s'opposait de la sorte à la licence effrénée de ces incrédules qui se croient en droit de tout dire et de débiter dans les compagnies leurs folles imaginations, ils en deviendraient plus réservés, et le libertinage ne paraîtrait pas jusqu'au milieu du christianisme, comme il y paraît tous les jours avec tant d'audace et tant de front. Eh quoi ! un fils bien né souffre-t-il qu'on insulte impunément devant lui son père ? un parent souffre-t-il qu'on déshonore en sa présence son parent ? un ami souffre-t-il qu'on outrage son ami ? Et Dieu, son Eglise, ma religion, tout ce qu'il y a de plus sacré pour moi sera exposé aux railleries et à la censure d'un certain nombre de gens corrompus, sans que je me déclare, sans que je lève la tête à mon tour, sans que je fasse

connaître à qui je suis, à qui j'appartiens et à qui je veux éternellement appartenir? Alors je mériterais bien que Dieu m'abandonnât comme je l'aurais abandonné et qu'il rougît de moi comme j'aurai rougi de lui : *Qui me erubuerit, hunc Filius hominis erubescet* (*Luc.*, IX).

Ce n'est pas assez, en soutenant votre foi par vos paroles, honorez-la par vos mœurs. Que votre vie soit une preuve sensible de la sainteté et de la vérité de votre religion. Que sert-il de professer de bouche une loi à laquelle vous renoncez dans la pratique? N'est-ce pas la décréditer, n'est-ce pas vous condamner vous-mêmes? Et que répondrez-vous à Dieu quand, vous retraçant d'une part tous les articles de votre créance, et d'autre part toute la suite de vos actions, il vous fera voir entre l'un et l'autre une si monstrueuse opposition? Comportons-nous en chrétiens, comme nous croyons en chrétiens. C'est par une foi agissante qu'on parvient à la gloire que Dieu nous a promise, et que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON XXXIV.

POUR LE MARDI DE LA TROISIÈME SEMAINE.

Sur la charité.

Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.

Où il y a deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je me trouve là au milieu d'elles (*S. Matth.*, XVIII).

Nous ne pouvons être assemblés et unis au nom de Jésus-Christ que par la charité; et, par conséquent, sans la charité nous ne pouvons espérer que Jésus-Christ demeure au milieu de nous. Aussi, de toutes les vertus chrétiennes, il n'y en a point que le Sauveur du monde nous ait plus souvent et plus fortement recommandée. Et il est remarquable que, quand ce jeune homme dont il est parlé dans l'Evangile lui vint demander ce qu'il avait à faire pour acquérir la vie éternelle, le Fils de Dieu ne lui proposa point d'autres commandements à observer que ceux qui concernent la charité. Voulez-vous parvenir à la vie? gardez les préceptes : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata* (*Matth.*, XIX). Mais quels préceptes? Les voici : Vous ne ferez point d'homicide : *Non homicidium facies;* vous ne commettrez point d'adultère : *Non adulterabis;* vous ne déroberez point : *Non furtum facies;* vous ne direz point de faux témoignages : *Non falsum testimonium dices;* honorez votre père et votre mère : *Honora patrem tuum et matrem tuam;* enfin, vous aimerez votre prochain comme vous-même : *Diliges proximum tuum sicut teipsum* (*Ibid.*).

Il est donc, chrétiens, d'une importance extrême qu'on vous engage à la pratique de la charité, qu'on vous fasse connaître sur ce point vos devoirs, et qu'on vous anime à les remplir. Pour cela, je vais vous faire voir deux choses : la règle de la charité et le modèle de la charité. La règle de la charité, c'est la loi même qui nous l'ordonne, et qui est contenue en ces termes : Vous aimerez votre prochain comme vous-même : *Diliges proximum tuum sicut teipsum;* le modèle de la charité, c'est Jésus-Christ lui-même, qui nous dit : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem sicut dilexi vos.* Développons d'abord le sens de la loi, et considérons-en l'excellence, les avantages, l'étendue : jetons ensuite les yeux sur le modèle qui nous est proposé, et imitons-en tous les traits; c'est le dessein et le partage de ce discours. Demandons, etc. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Etudions, mes frères, cette grande règle de la charité chrétienne : *Diliges proximum tuum sicut teipsum*, vous aimerez votre prochain comme vous-même; et appliquons-nous à découvrir les trésors de sagesse, de providence, de justice qui y sont renfermés.

Premièrement, la loi doit être conçue en peu de mots et en des termes nets et précis. Or, pouvait-on moins employer que cinq paroles à tracer un règlement qui seul suffit pour rectifier et pour sanctifier la conduite de tous les hommes les uns à l'égard des autres? *Diliges proximum tuum sicut teipsum.* Car tous les autres préceptes qui regardent le bon état de la société humaine, ainsi qu'enseigne saint Paul, sont compris dans ce commandement : *Si quod est aliud mandatum, in hoc verbo instauratur : Diliges proximum tuum sicut teipsum* (*Rom.*, I). Tous ne sont que l'interprétation et l'explication de cette grande parole : *In hoc verbo.* Tous, comme autant de lois dépendantes et subordonnées, n'ont ni d'autorité pour nous lier, ni de force pour nous faire agir, qu'autant qu'elles en reçoivent de leur premier mobile, je veux dire de la loi souveraine de la charité.

Ce que dit saint Augustin est donc vrai dans toute l'étendue de son sens : Aimez, et faites ce que vous voudrez; aimez bien Dieu, et vous ferez toujours bien pour Dieu; aimez bien le prochain, c'est-à-dire, aimez-le d'un amour de charité et en vue de Dieu, vous ne ferez jamais mal pour le prochain. Voici les paroles de ce Père, tirées de son septième traité sur la première Epître de saint Jean : *Semel breve præceptum tibi præcipitur : dilige et fac quod vis* (*August. tract.* 7 *in Ep.* I *Joan.*). On ne vous demande, mes frères, qu'une seule chose : aimez, et faites tout ce qu'il vous plaira. *Sive taceas, dilectione taceas; sive clames, dilectione clames* (*Ibid.*). Si vous vous taisez, poursuit-il, quand on vous offense, taisez-vous par charité; si vous parlez quand il le faut pour décrier le vice et pour arrêter quelque désordre, parlez par charité. *Sive emendes, dilectione emendes; sive parcas, dilectione parcas.* Si vous reprenez, reprenez par charité; si vous pardonnez, pardonnez par charité. Enfin il conclut : Plantez bien avant dans votre cœur une si bonne racine il n'en peut venir que de bon fruit : *Radix sit intus dilectionis; non potest de ista radice nisi bonum existere* (*Ibid.*).

Secondement, la loi doit être un règlement

universel, et, par ce précepte de la charité, *diliges proximum tuum*, n'est-il pas enjoint à chaque particulier d'aimer tous les hommes sans exception, et à tous les hommes d'aimer sans exception chaque particulier? On ne dit pas seulement : Pères et mères, vous aimerez vos enfants; enfants, vous aimerez vos pères et vos mères; amis, vous aimerez vos amis : on ne dit pas seulement : Serviteurs, vous aimerez et vous honorerez vos maîtres; maîtres, vous aimerez et vous assisterez vos serviteurs; aimez ceux qui vous font du bien, ceux dont vous avez besoin, ceux qu'un mérite distingué élève au-dessus des autres hommes; mais on nous dit à tous, on vous le dit et on me le dit, on le dit aux grands et aux riches, on le dit aux petits et aux pauvres : *Diliges*, vous aimerez. Et qui? *Proximum tuum*, votre prochain. *Et quis est meus proximus?* et quel est-il, ce prochain? Tous les hommes, qui ont tous un même père, un même sauveur, les mêmes espérances et la même fin.

Mais, hélas! mes frères, qu'y a-t-il parmi nous de plus rare que cette charité commune, laquelle, si je puis ainsi m'exprimer, réunit tous les hommes dans le sein de Dieu, et les aime tous en Dieu et pour Dieu? Qu'on ait déplu à une personne puissante, on en a de la peine, on en est inquiet. Pourquoi? Est-ce par un esprit de charité? Non; mais par la crainte d'un juste ressentiment et d'un retour fâcheux. Que, dans une rencontre où la colère emportait on ait maltraité un ami, dès qu'on revient à soi, on en est touché. Pourquoi? Est-ce par le sentiment d'une charité chrétienne? Non; mais par le reproche intérieur d'une gratitude toute naturelle. Que ce soit un homme indifférent et sans appui, un homme dont nous n'ayons rien reçu, de qui nous n'ayons rien ni à espérer ni à craindre, on ne pense guère à réparer l'injure qu'on lui a faite; que ce soit un ennemi, on s'en réjouit, on s'en glorifie. Où est donc cette charité universelle? Y a-t-il un homme qui ne soit pas l'ouvrage de Dieu, l'image de Dieu? y a-t-il un chrétien qui ne soit pas disciple, soldat, frère, membre de Jésus-Christ, et n'est-ce pas là de quoi l'aimer pour Jésus-Christ même et en vue de Dieu?

Le Sauveur du monde, en désarmant saint Pierre qui le voulait défendre dans l'occasion la plus légitime, n'a-t-il pas désarmé tous les chrétiens, comme parle Tertullien, et ne leur a-t-il pas particulièrement interdit toute vengeance? *In exarmando Petro omnem christianum discinxit* (*Tertul.*). Disons la vérité : nous aimons en païens, nous saluons ceux qui nous saluent, nous servons ceux qui nous servent : *Nonne et ethnici hoc faciunt* (*Matth.*, V)? Nous serons donc récompensés comme les païens, ou plutôt nous n'avons donc, comme eux, nulle récompense à attendre : *Quam mercedem habebitis* (*Ibid.*)?

Troisièmement, la loi doit être utile et profitable : c'est ici, messieurs, le lieu de vous faire part d'un excellent discours de saint Thomas sur le sujet que je traite. Trois raisons ont obligé Dieu, dit l'Ange de l'école, à régler par une loi expresse notre amour envers le prochain : la gloire de son gouvernement, la nécessité de son devoir et les mauvaises dispositions où se trouvent les hommes à l'égard d'un point si important et si essentiel; ces trois pensées sont solides et belles, et elles méritent d'être éclaircies. La gloire du monarque suprême de l'univers est d'y maintenir toutes choses en bon état, et de les conduire à leur fin par des moyens convenables à leur nature. Ainsi, quand je jette la vue sur les mouvements si réglés de ces grands corps qui roulent et qui brillent dans les cieux, sur cet ordre et cette vicissitude de jours, de saisons qui ne se dément jamais; sur l'enchaînement merveilleux de tant de parties différentes et même contraires, qui se soutiennent toutefois les unes les autres, et qui ne subsistent toutes que par l'aide mutuel qu'elles s'entreprêtent, j'admire d'une part le soin que ce souverain Créateur prend de son ouvrage, et de l'autre la puissance et la sagesse de celui qui a pu former tant d'êtres de toutes les espèces, et qui les a faits pour y tracer comme en de sensibles images ses perfections infinies.

Suivant ce principe, disons que la gloire de la Providence divine, dans le gouvernement des créatures raisonnables, consiste à les entretenir autant qu'il est possible, et toujours d'une manière proportionnée à leur libre arbitre, dans une certaine situation d'où dépendent leur bonté et leur repos en ce monde, et par où elles puissent parvenir au bonheur éternel de l'autre. Or le repos, la vertu, et par conséquent la félicité éternelle des hommes dépendent de l'union qu'ils ont entre eux; car, quels maux ne causent pas le trouble et la division? Cette union dépend de leur amour mutuel : donc le maître et le gouverneur du monde devait à sa sagesse et à sa providence de publier, soit dans l'ancienne loi, soit dans la loi nouvelle, le grand précepte de la charité.

Il le devait encore à nos intérêts : car étant nés comme nous le sommes pour la société, il est évident que dans nos besoins, nous ne pouvons nous passer de l'assistance de ceux avec qui nous vivons. Sans cette charité secourable, qui nous nourrirait dans nos nécessités, qui nous guérirait dans nos maladies, qui nous consolerait dans nos afflictions, qui nous assisterait de ses conseils, qui nous instruirait dans nos doutes? Sans elle l'homme serait à l'homme comme une bête farouche, ainsi qu'il paraît dans les tyrans et dans ceux que la vengeance enflamme : *Homo homini lupus*. Mais par elle l'homme est à l'homme en certaines occasions une espèce de divinité, ce que l'on voit dans ces personnes puissantes et officieuses qui se plaisent à faire du bien et à obliger : *Homo homini Deus*. Tandis que ce précepte divin est observé, on éprouve la vérité des paroles du Sage, qu'il vaut mieux être deux ensemble que seul; que si l'un tombe, l'autre le soutient; qu'ainsi, malheur à celui qui est seul, parce qu'après qu'il sera tombé, il n'aura personne pour le relever. Mais tant

que la charité manquera, il sera vrai, au contraire, qu'il vaut mieux être seul, que d'être deux ensemble qui se haïssent ; que la compagnie d'un ennemi expose à des dangers continuels, que si l'un tombe, l'autre l'accable et prend occasion de le perdre. D'où saint Thomas conclut que Dieu n'ayant pu faire les hommes sociables sans les faire les uns pour les autres, il a dû leur imposer une loi indispensable de s'entr'aimer et de s'entre-servir.

Sur quoi il faut remarquer que Dieu qui connaît parfaitement les mauvaises dispositions et la corruption de notre cœur, combat les deux principes de notre indifférence et de notre aversion à l'égard du prochain par deux principes directement opposés. Car nous avons dans nous un amour-propre qui nous fait tout rapporter à nous-mêmes : et il y a hors de nous et dans notre prochain des biens qui piquent notre envie, et qui nous le font regarder d'un œil jaloux ; il y a des imperfections et des défauts qui nous donnent du mépris pour lui, et qui provoquent nos ressentiments, nos colères, nos haines. Voilà donc deux principes ennemis de la charité, et qui l'empêchent de se communiquer et de se répandre, l'un intérieur, l'autre extérieur. Mais que fait Dieu, poursuit saint Thomas ? Il la pousse au dehors par un principe intérieur, et l'y attire par un principe extérieur. Il verse dans le cœur une heureuse inclination à faire du bien, il la réveille, il l'excite, il la sanctifie par le secours de sa grâce, et c'est le principe intérieur de la charité. A cette inclination et à sa grâce il ajoute son commandement, des promesses, des menaces, et c'est le principe extérieur de la charité. Ainsi, Dieu touche intérieurement notre cœur, pour nous rendre charitables par inclination : *Inclinamur ab interiori* (*Thom.*) ; mais si ce n'est pas assez, il emploie extérieurement son autorité pour nous rendre charitables par obligation : *Trahit ab exteriori non liberaliter, sed serviliter* (*Idem*). S'il n'y avait dans le monde que des saints, il ne serait pas nécessaire que Dieu en vînt aux menaces et aux lois, puisque d'eux-mêmes ils feraient tout ce que la loi pourrait exiger d'eux : mais parce que le monde est plein de pécheurs que l'amour ne dirige pas et que la crainte au moins corrige, comme dit saint Augustin : *Sicut meliores sunt quos dirigit amor, sic plures sunt quos corrigit timor* (*Aug.*) ; il faut que Dieu nous déclare que celui qui n'aime pas son frère est dans un état de mort : *Qui non diligit manet in morte* (I *Joan.*, III) ; il faut qu'il nous fasse entendre qu'il ne pardonnera pas à celui qui n'aura pas pardonné: *Dimitte et dimittemini* (*Luc.*, VI) ; il faut qu'il publie que ceux qui ne l'auront pas assisté dans la personne du pauvre seront condamnés aux flammes éternelles : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum* (*Matth.*, XXV). La loi est pour tous, mais avec cette différence que sa direction toute pure suffit pour les plus parfaits, et que ses menaces sont pour les pécheurs.

C'est, mes frères, en considérant l'importance et l'utilité de cette sainte loi, que saint Jérôme s'écriait : O que la bonté de notre Dieu est merveilleuse ! ô que sa miséricorde est ineffable ! *O nimiam Dei clementiam ! o ineffabilem Dei benignitatem !* Sa loi même est un bienfait : *Cujus imperium beneficium est* (*Hier.*). Car, à ne regarder que nous-mêmes, y a-t-il en effet une loi qui nous soit plus avantageuse que la loi de la charité ? Dans le trafic ordinaire, le gain de l'un vient assez souvent de la perte de l'autre, au lieu que, dans le commerce de la charité, chacun gagne et nul ne perd, puisque le même précepte qui m'oblige à aimer tous les autres oblige pareillement tous les autres à m'aimer. Or, il est évident qu'en cela mon obligation est moindre que mon profit, et qu'on me rend plus que je ne donne ; car tout le corps d'une ville, d'une province, d'un royaume, ou, si vous voulez, toute la société des hommes souffrira peu quand je me séparerai d'eux et que je les abandonnerai tous. Que puis-je et que suis-je à l'égard de cette innombrable multitude ? *Quid hæc inter tantos?* Au lieu que je suis perdu si tous se tournent contre moi, si tous me haïssent, me persécutent, ou même s'ils cessent seulement de m'aider et qu'ils me refusent leurs services. Tous ont moins besoin de moi que je n'ai besoin de tous.

Reprenons donc les paroles du même Père, et tâchons d'en pénétrer tout le sens. Il avait bien raison, sans doute, d'appeler ce commandement de Dieu le bienfait de Dieu : *Cujus imperium beneficium est.* Car s'il était mieux gardé parmi nous, quelle paix, quelle consolation, quel bonheur ! Grands, si vous aimiez les petits, vous n'abuseriez pas, comme vous faites, de votre autorité pour les opprimer. Riches, si vous aimiez les pauvres, vous ne les laisseriez pas manquer de tout. Alors on verrait les forts prêter la main aux faibles, les voisins compatir aux nécessités de leurs voisins et les soulager. Alors les puissances ecclésiastiques et séculières se joindraient par une société édifiante pour travailler efficacement à la réformation des mœurs, et tous, sans entrer en jalousie de tous leurs droits au préjudice des intérêts de la religion, s'épauleraient les uns les autres, selon le terme du prophète, et serviraient Dieu de concert : *Omnes serviant ei humero uno* (*Sophon.* XIII). Alors tant de familles que l'envie et la partialité minent et consument, en les divisant, se soutiendraient par leur union et par leur intelligence. Alors la charité réprimerait les insatiables désirs de l'ambition et de l'avarice ; chacun serait content, parce qu'on fournirait à chacun ce qui lui est nécessaire. Et si l'inégalité des conditions, sans laquelle le bon ordre de la police ne peut subsister, donnait aux uns plus de richesses, plus d'honneurs, plus de pouvoir qu'aux autres, personne ne pourrait justement s'en plaindre, puisque tous les biens deviendraient en quelque sorte communs. Alors plus de défiances, plus de soupçons et de craintes, plus

d'inimitiés, plus de meurtres, plus d'adultères, plus de médisances, plus d'injustices; tous m'aimeraient, tous s'intéresseraient pour moi, et je m'intéresserais pour eux tous, je les aimerais tous. Nous surtout, chrétiens, si nous étions biens liés et toujours d'accord ensemble, comme notre loi l'ordonne, nous serions les maîtres du monde, dit saint Jean Chrysostome; nous soumettrions tous les royaumes à l'empire de Jésus-Christ; lui seul serait adoré par toute la terre. Mais si l'ennemi de l'Eglise a quelquefois porté si loin ses conquêtes, s'il s'est avancé jusqu'aux portes de l'Italie, s'il a fait de si larges brèches aux remparts du christianisme, n'est-ce pas à nos malheureuses divisions plutôt qu'à sa politique et à la force de ses armes qu'il doit ses progrès?

Ainsi, sans le fondement de la charité, tout se détruit, tout tombe, comme tout se maintient par elle. Sans cette vertu, point de repos en ce monde, point de salut dans l'éternité. Point de repos : on est toujours en guerre, et cela entre des frères et des sœurs, entre un père, une mère et des enfants, entre un mari et une femme, on se fait mutuellement mille chagrins, on juge mal les uns des autres, on en parle mal. On brouille des maisons entières, on suscite des amis contre des amis; on passe ses jours en des aigreurs, en des ressentiments, en des procès qui rendent la vie amère, et qui ruinent même absolument la fortune.

Point de salut. Pourquoi? Premièrement, c'est que la charité du prochain et la charité de Dieu, selon saint Jean, sont inséparables. Si donc on n'a pas la charité du prochain, on n'a pas la charité de Dieu : *Quomodo charitas Dei manet in eos* (*Joan.*, III)? Et sans la charité de Dieu, se sauvera-t-on, je vous le demande? Secondement, l'esprit de l'Evangile est un esprit de charité. Dès là donc que vous perdez la charité, vous perdez l'esprit de l'Evangile, et par conséquent vous n'êtes plus à Dieu ni de Dieu : *Non est ex Deo, qui non diligit* (*Ibid.*). Troisièmement, comme nous sommes incessamment mêlés avec le prochain par la demeure, par la compagnie, par l'engagement des affaires, il n'est pas possible qu'on ne se laisse souvent emporter à de grièves fautes, si la charité ne nous retient. Ce sont donc péchés sur péchés qu'on entasse, qu'on accumule; c'est un état perpétuel de mort : *Qui non diligit, manet in morte* (*Ibid.*). Quatrièmement, ajoutons que l'aversion, l'animosité, la jalousie, la vengeance sont des passions qui aveuglent aisément l'esprit et qui endurcissent le cœur. Dans cet aveuglement, dans cet endurcissement, dès qu'on n'en vient pas aux dernières injures et à des vexations atroces, on ne fait nul scrupule de tout le reste, quelque grief qu'il soit. C'est adresse, c'est courage dans l'opinion des hommes, quoique devant Dieu ce soit de vrais crimes. On s'entretient dans ces erreurs volontaires, on agit avec cette conscience trompée, lors même même qu'on pense se sauver, parce qu'on est chaste, qu'on est assidu à la prière, qu'on observe le jeûne, qu'on fait l'aumône; on se damne presque sans réflexion, parce qu'on manque en mille rencontres de charité. Ecoutez encore saint Jean : Celui qui hait son frère est dans les ténèbres, il y marche, et il ne sait pas où il va, parce que les ténèbres l'ont aveuglé : *Qui odit fratrem suum in tenebris est, et in tenebris ambulat, et nescit quo eat, quia tenebræ obcæcaverunt oculos ejus.* (*Joan.*, IX.) Dis-je les choses autrement qu'elles ne sont? Et de tout ceci, ne devons-nous pas toujours conclure que rien n'était plus important et plus nécessaire pour nous que le précepte de la charité? *Cujus imperium beneficium est.*

Mais comment Dieu enfin nous ordonne-t-il d'aimer le prochain? Il veut que nous l'aimions comme nous-mêmes : *Sicut te ipsum.* Jésus-Christ a-t-il prétendu par là nous marquer une égalité parfaite d'affection et de conduite? Non, car je me dois plus aimer qu'un autre. Mais cela signifie seulement une imitation et une ressemblance; en sorte que notre amour pour nous-mêmes soit la règle à laquelle nous conformions notre amour envers le prochain.

Comme si l'on nous disait : Voyez de quelle manière vous vous traitez vous-mêmes. Pensez quels biens vous vous désirez, et vous vous procurez, avec raison néanmoins et avec justice. Examinez quels services vous attendez des autres, considérez les sujets, les occasions où vous croyez avoir droit de vous plaindre, et de ce qu'on fait, et de ce qu'on dit contre vous, ou de ce qu'on ne dit pas, de ce qu'on ne fait pas pour vous. Car, voilà le plan sur lequel vous devez régler votre conduite à l'égard du prochain : portez-lui un amour à peu près semblable, rendez lui à peu près les mêmes bons offices, ne lui faites jamais ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, faites-lui, quand vous le pourrez, tout ce que vous voulez qui vous soit fait en de pareilles conjonctures : *Sicut te ipsum.* C'est là non-seulement l'Evangile, mais le premier sentiment de l'équité naturelle. C'est-là non-seulement une loi juste, mais la source et le principe de toute la justice. Car, si vous refusez d'aimer et d'assister charitablement les autres, avec quelle apparence pouvez-vous exiger d'eux qu'ils vous aiment et qu'ils vous assistent? Et si vous vous donnez la liberté de les offenser, comment osez-vous demander qu'ils ne vous offensent jamais? Telle est donc la loi établie de Dieu et dictée par la nature : vous aimerez votre prochain comme vous-même. Mais est-ce là ce que nous pratiquons, et ne puis-je pas dire de la plupart des chrétiens, ou que par un excès illicite ils vont bien au delà de ces bornes, comme vous-même, ou que par une froideur criminelle ils demeurent bien en arrière? Développons ces deux points de morale.

Il y en a dans le monde qui aiment trop. Ce magistrat engage sa conscience pour servir un parent, un ami, aux dépens de la justice; il aime trop. Ce père vit d'une manière sordide, s'épargne tout, se refuse tout, pour

enrichir des enfants et pour les placer dans des postes honorables; il aime trop. Ce bénéficier veut faire tomber son bénéfice sur la tête d'un jeune homme qui emploiera les revenus ecclésiastiques et le patrimoine des pauvres à entretenir ses désordres scandaleux; il aime trop. Ce mari voluptueux et débauché, cette femme mondaine forment des habitudes criminelles, et, sans égard à la fidélité qu'ils ont vouée, ils se livrent aveuglément à leurs passions; ils aiment trop. Et pourquoi aiment-ils trop? Parce que ne se tenant pas dans les bornes que Jésus-Christ nous a prescrites : Vous aimerez votre prochain comme vous-même, ils l'aiment plus que leur conscience, plus que leur âme, plus que leur salut, plus qu'eux-mêmes et plus que Dieu. Parlons mieux avec l'Evangile : ils se haïssent mortellement eux-mêmes pour aimer follement les autres.

Ceux-là aiment plus qu'ils ne doivent : mais en voici qui n'aiment pas autant qu'ils le doivent, et sera-ce une exagération, si je dis que le nombre de ceux-ci est presque infini parmi nous? Combien voit-on de ces orgueilleux qui, d'un air fier et hautain méprisent leurs frères et ne les reçoivent, ne leur répondent qu'avec des dédains amers, tandis qu'eux mêmes ils sont si sensibles au moindre mépris? Est-ce-là aimer le prochain comme soi-même? Combien voit-on de ces médisants, qui, dans leurs discours satiriques, n'épargnent ni le sacré, ni le profane, tandis qu'eux-mêmes ils ne peuvent supporter une parole qui les blesse? Est-ce là aimer le prochain comme soi-même? Nous voulons qu'on prenne part à nos intérêts, et nous ne prenons nulle part aux intérêts d'autrui. Nous voulons qu'on s'incommode pour nous, et nous ne voulons nous incommoder pour qui que ce soit. Nous voulons qu'on souffre tout de nous, et nous ne voulons rien souffrir de personne. Est-ce là aimer le prochain comme soi-même : *Sicut te ipsum*. Et ne me dites pas que vous ne pouvez vous changer, que vous êtes naturellement sensible sur ce qui vous touche, car je vous répondrai qu'il faut donc que la corruption de votre cœur soit bien grande pour être d'un naturel si tendre pour vous et d'une conduite si dure pour le prochain. Vous êtes ou naturellement bon ou naturellement sévère. Si vous-êtes bon naturellement, que ne l'êtes-vous donc pour le prochain aussi bien que pour vous, puisque Dieu vous commande de l'aimer comme vous-même? Si vous êtes naturellement sévère, que ne l'êtes-vous donc pour vous avant que de l'être pour le prochain? Alors on pourra peut-être vous passer quelquefois des manières un peu fortes : on jugera qu'elles viennent plutôt de l'humeur et du tempérament que d'une malice préméditée. Mais que vous vous épargniez en tout, et que vous n'épargniez en rien les autres, c'est ce qui ne paraît pas tolérable.

Nous faisons ce que le Saint-Esprit défend en des termes si formels. Nous avons un poids et un poids, une mesure et une mesure: *Pondus et pondus, mensura et mensura; utrumque abominabile est apud Deum* (*Prov.*, XX) Qu'est-ce, demande saint Grégoire pape, que d'avoir un poids et un poids? C'est peser différemment ce qui regarde le prochain et ce qui nous regarde nous-mêmes : *Qui aliter pensat ea quæ sunt proximi, et aliter ea quæ sua sunt, pondus et pondus habet* (*Greg. homil.* 4 *in Ezech.*).

Nous avons un poids pour le prochain qui diminue tout ce qu'il y a de bien en lui et qui augmente tout ce qu'il y a de mal. A ce poids, ses bonnes qualités, son esprit, sa réputation, les services qu'il nous a rendus ne pèsent presque rien; au lieu que les plus légers défauts ou du corps, ou de l'esprit, une parole un peu moins honnête, quelque devoir de civilité ou de bienséance à quoi il a manqué, quelques fautes d'inadvertance qui lui sont échappées, et dont il a témoigné de la douleur dès qu'il les a connues, paraissent d'une pesanteur insupportable. Mais à notre égard, les choses vont tout autrement; nous avons un poids et une mesure pour nous, qui, par deux effets opposés, augmentent tout ce qui se trouve de bon en nous et diminuent tout ce qu'il y a de mal. Rien de tout ce qui regarde nos avantages n'est petit, et nos fautes, au contraire, les plus griéves, deviennent légères : *Pondus et pondus, mensura et mensura; utrumque abominabile est apud Deum.* Je vous ai expliqué la loi de la charité, il faut vous en faire voir le modèle; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quand le Fils de Dieu dit à ses apôtres, et que dans la personne des apôtres il nous le dit à tous : Je veux que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés, il nous propose sa charité pour modèle de la nôtre à l'égard du prochain, et il nous oblige à nous y conformer : *Diligatis invicem, sicut dilexi vos* (*Joan.*, XV). Or, quelle a été la charité de Jésus-Christ? Premièrement, une charité humble; secondement, une charité douce; troisièmement, une charité efficace. Sur cela, mes frères, on ne demande pas que vous imitiez tellement ce divin exemplaire qu'il y ait entre lui et vous une pleine égalité; on n'attend pas que vous en ayez toute la perfection, ni que vous en approchiez même; on se contente que vous en preniez en quelque sorte l'esprit, et que vous en ébauchiez grossièrement les traits.

En premier lieu, charité de Jésus-Christ, charité humble. Apprenez de moi, disait-il à ses disciples : *Discite a me*. Et quoi? Est-ce à prédire les choses futures par une connaissance anticipée? Est-ce à guérir les malades, à ressusciter les morts par une vertu toute divine? Est-ce à remplir le monde du bruit de vos miracles? Non; mais à être humble de cœur: *Quia sum humilis corde* (*Matth.*, XXI). Tout Dieu qu'il était, il n'a pas cru qu'il fût indigne de lui de venir à nous, et de descendre pour cela même du trône de sa majesté. Méprisé des hommes, mille fois rebuté, on ne l'a point entendu se plaindre des outrages qu'il a reçus, on ne l'a point vu repousser l'injure par l'injure, et je ne vou-

drais, mes frères, que cet exemple pour couper court à tant de divisions qui détruisent dans le monde toute la charité. Car il est vrai que la ruine de cette vertu si recommandée dans la loi chrétienne, et néanmoins si peu pratiquée dans le christianisme, c'est notre orgueil. On ne veut céder sur rien; on prétend toujours être fondé en raison, et que les autres ont tort; on est jaloux de ses droits, de son rang, et ce serait, à ce qu'il nous semble, se dégrader, ce serait une faiblesse, une honte, de faire quelques avances. De là l'on prend feu à la plus légère occasion; on s'entête de ses idées, et, pour les défendre, on en vient souvent aux paroles méprisantes et aux reproches. On excuse tout dans sa propre conduite, et, pour la justifier, on censure celle d'autrui. De là, rempli de son prétendu mérite, on a des manières, des airs de hauteur, on parle d'un ton de maître, on regarde d'un œil indifférent et dédaigneux; on exige des respects, des déférences qu'on se croit dus, tandis qu'on pense ne devoir rien à personne. Au lieu de se souvenir de cette belle parole de l'Apôtre, qu'il n'en est pas de la charité comme des autres dettes, qu'une somme d'argent une fois payée, nous en sommes quittes; mais que pour les devoirs de la charité, ils subsistent toujours : *Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis* (*Rom.*, XIII). De là ces réserves, ces chicanes, ces contestations, à qui reviendra le premier lorsqu'il y a eu quelque refroidissement, à qui en fera parler le premier, à qui rendra la première visite.

Sur quoi je dois en passant vous faire observer une chose bien remarquable, que la charité ne demande pas seulement que vous n'ayez rien dans le cœur contre le prochain; mais que c'est assez pour vous engager à le prévenir, de savoir qu'il ait quelque chose contre vous, suivant l'expression de l'Evangile: *Si frater tuus habet aliquid adversum te* (*Mat.*, V). Cassien en donne deux raisons. Premièrement, celui, dit ce Père, qui vous a commandé d'aimer votre prochain comme vous-même ne vous ordonne-t-il pas encore de lui épargner par la charité, surtout s'il vous est aisé de le faire, le chagrin et la peine que lui cause le ressentiment qu'il a contre vous? Secondement, il y a lieu de craindre que cet homme n'ait perdu la charité qu'il vous doit, et par conséquent qu'il ne soit dans un état criminel devant Dieu, où peut-être il demeurera, si vous ne prenez soin de le rechercher. Or, ne comptez-vous pour rien de voir tranquillement périr votre frère, lorsque vous pouvez le sauver, et n'êtes vous pas toujours coupable aux yeux de Dieu, soit que vous vous damniez, soit que vous en damniez un autre: *Non interest apud Deum utrum te an aliam perdas.* (*Cassian.*, *col.* 16, *c.* 6). Le principe du mal, c'est un faux honneur dont on se pique; on s'opiniâtre là-dessus, et, contre l'avis de saint Paul, non-seulement on laisse le soleil se coucher sur notre colère, mais on laisse passer les semaines, les mois, les années; on va plus loin, et souvent même une offense qu'on a injustement commencée, on la soutient encore plus injustement, parce qu'on ne veut pas qu'il paraisse qu'on a manqué; en sorte que par la fierté la plus bizarre, si je puis ainsi le dire, on prend pour sujet d'une haine et d'une guerre éternelle, l'injure même que l'on a faite mal à propos et sans sujet.

En second lieu, charité de Jésus-Christ, charité douce. Envisageons ce divin modèle, et voyons jusqu'où il a porté la douceur et la patience. Ce n'est pas que sa patience, que sa douceur n'aient été mises à bien des épreuves. Que n'a-t-il point eu à supporter de ses disciples, hommes grossiers et ramassés de la plus vile populace? Mais où lisons-nous qu'il leur ait reproché leurs manières incultes et rustiques? Les instruisait-il? ils ne l'entendaient pas, et, sans se lasser, il reprenait les mêmes points et leur répétait les mêmes enseignements jusqu'à ce qu'ils les eussent enfin compris. Comment reçut-il le perfide qui l'avait vendu et qui le trahissait par un baiser? Mon ami, lui dit-il, *amice*. Comment répondit-il aux calomnies des Juifs et aux mauvais traitements des soldats? Ou par un silence dont ses ennemis étaient étonnés, ou par quelques paroles courtes et modestes. Comment sur la croix parla-t-il de ses bourreaux? Bien loin de les accuser, il prit leur défense, et, s'il pria, ce fut pour intercéder en leur faveur. Or, voilà ce que nous devons tous imiter, mes frères, mais ce que je propose surtout aux personnes qui font une profession particulière de piété, et qui vivent en effet avec plus d'ordre et plus de règle, non-seulement dans le monde, mais dans l'état ecclésiastique, aussi bien que dans l'état religieux. Car, je ne craindrai point de confesser ici la vérité, et de dire ce que j'ai remarqué plus d'une fois, que ces âmes toutes célestes, à ce qu'il paraît, ont leurs aigreurs, dont elles font sentir bien vivement la pointe en quelques rencontres, et sur quoi elles n'entrent guère en scrupule, quoique de tous les péchés il n'y en ait aucun qui expose leur salut à un danger plus certain.

Comme ce sont des gens retirés du grand monde, il arrive naturellement deux choses: l'une, que leur esprit, qui n'est plus distrait par la diversité des objets extérieurs, s'occupe beaucoup plus de lui-même et de ce qui le touche; l'autre, que leur cœur, qui n'est plus diverti par les jeux, les parties, les assemblées de plaisir, devient beaucoup plus sensible à la moindre atteinte, plus susceptible de chagrin, et par conséquent plus délicat à recevoir et plus opiniâtre à retenir les mauvaises impressions. Ainsi, l'on voit des personnes dévotes par état, disons mieux, des personnes dévotes de nom sans l'être en pratique, qui nourrissent des animosités et des aversions, que d'autres moins régulières en apparence ne se permettraient pas. Les médisances ne leur coûtent rien, et les plus malignes médisances. Au sortir de l'autel, où elles ont fait avec tant d'édification leur prière, mettez-les sur certains articles, vous verrez bientôt de quel fiel elles sont remplie : elles n'épargnent ni les grands ni les petits, et d'une

conversation où leur langue envenimée aura lancé les traits les plus piquants, ils entreront paisiblement dans un oratoire pour y réciter de la même bouche les louanges de Dieu. Ce qui rend le mal plus incurable, c'est que par la plus dangereuse illusion ils se persuadent souvent que c'est le pur zèle de la gloire divine qui les fait parler et agir. On dirait, à les en croire, qu'ils sont inspirés d'en haut pour réformer tout ce qui leur blesse la vue ; c'est un crime que de ne pas donner dans leur sens; c'est être déclaré contre le ciel et digne de tous ses anathèmes.

Ils font plus ; ils se servent de la charité même pour la détruire. Il est bon, disent-ils, de faire connaître à cet homme la faute qu'il a faite ; il n'y a point d'autre moyen de le corriger ; et vouloir le traiter avec douceur, ce serait le perdre. Sous ce prétexte spécieux, on ne garde avec lui nulles mesures, on ne se montre jamais à lui qu'avec un visage sévère, on se décharge sur lui de toutes les fâcheuses humeurs que fait naître le caprice et la bizarrerie. Plus tant de zèle, chrétiens, si le zèle est si amer ; plus tant de charité, si la charité est si rigoureuse. Que dis-je ? ayez la charité de Jésus-Christ, et elle sera humble, elle sera douce, enfin elle sera efficace et bienfaisante : c'en est le troisième caractère.

Saint Pierre Chrysologue a dit un beau mot touchant Jésus-Christ, qu'il fut homme pour lui, et Dieu pour nous : *Christus sibi homo, mihi Deus* (*S. Petr. Chrysol.*). Il a pris pour lui la pauvreté, l'humiliation, les souffrances, et c'est en ce sens qu'il fut homme pour lui-même. Mais, d'autre part, il a fait des miracles pour délivrer les possédés, pour rendre la vue aux aveugles, la santé aux malades, la vie aux morts ; il nous communique avec abondance les trésors de sa grâce, de ses mérites, de ses satisfactions infinies, de sa gloire ; et c'est en ce sens qu'il fut Dieu pour nous, et qu'il l'est encore : *Christus sibi homo, mihi Deus.* Mais pour renverser la proposition, nous sommes au contraire des dieux pour nous-mêmes, et des hommes pour le prochain ; je veux dire que sur tout ce qui nous touche nous sommes actifs, vigilants, laborieux, patients, infatigables ; que nous n'épargnons, nous ne ménageons rien : au lieu que sur les intérêts des autres nous sommes sans ardeur, sans action, sans application, sans forces, sans autorité, sans pouvoir, nous épargnons, nous ménageons tout.

Cependant on se flatte de ne pas manquer de charité, parce qu'on sent quelquefois certains mouvements d'une tendresse et d'une compassion stérile et inutile. Eh quoi ! mon cher auditeur, votre frère est dans le besoin, vous ne le soulagez pas, et vous l'aimez? Il est dans la peine, vous ne le consolez pas, et vous l'aimez ? Il est opprimé par la violence, et vous le laissez périr sans secours, et vous l'aimez? Il s'égare faute de lumière, vous ne l'aidez pas de votre conseil, et vous l'aimez ? Il est hors d'état de vous satisfaire ; au lieu de lui prolonger le terme d'un paiement, comme la nécessité de ses affaires le demande, vous le poursuivez sans miséricorde, vous l'accablez, vous le ruinez, et vous l'aimez? Qu'est-ce qu'aimer? C'est vouloir du bien. Or, est-ce vouloir du bien, que de n'en faire jamais, lorsqu'il ne tient toutefois qu'à vous d'en faire, et que vous le pouvez? Dieu nous a aimés, et son amour l'a porté à nous donner son Fils unique : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (*Joan.*, III). Ce Fils unique de Dieu nous a aimés, et son amour l'a porté à se livrer pour nous : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me* (*Galat.*, II). Si donc nous aimons nos frères, conclut saint Jean, ne les aimons pas seulement en paroles, mais en œuvres et en vérité : *Non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate* (I *Joan.*, XII). S'ils ne sont pas en pouvoir de nous rendre bien pour bien, et de nous tenir compte de notre charité sur la terre, Dieu la récompensera éternellement dans la gloire ; où nous conduise, etc.

SERMON XXXV.

POUR LE JEUDI DE LA TROISIÈME SEMAINE.

Sur le péché d'habitude.

Socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus, et rogaverunt illum pro ea.

La belle-mère de Simon avait une fièvre violente, et l'on pria Jésus-Christ de la secourir (*S. Luc, ch.* IV).

C'était une fièvre ardente qui la brûlait, qui la consumait : *Magnis febribus.* Les accès en étaient fréquents et longs : *Tenebatur.* Et le mal enfin parut si difficile à guérir, qu'on eut recours au Fils de Dieu pour le prier de faire un miracle en sa faveur : *Et rogaverunt illum pro ea.* Image bien naturelle de nos passions, dit saint Ambroise, surtout de nos mauvaises habitudes : *Febris nostra libido est* (*Ambros., lib.* IV *in Luc.*, IV). Quand un homme a vieilli dans ses désordres, c'est un malade presque désespéré, et tout est à craindre pour son salut. Si donc, mes frères, par la fragilité qui nous est si ordinaire, le péché trouve quelquefois entrée dans nos cœurs, du moins ne lui permettons pas de s'y établir. Prenons au plus tôt les armes pour nous opposer à une si tyrannique domination : courons promptement aux remèdes pour arrêter les progrès d'un poison si contagieux. Autrement il aura bientôt tout corrompu, et vous tomberez dans un état d'où vous ne sortirez peut-être jamais. Car deux choses sont nécessaires pour ramener un pécheur à Dieu : premièrement, il faut que que Dieu l'aide ; secondement, il faut qu'il s'aide lui-même avec Dieu. Sans le secours de Dieu, tous les efforts de l'homme sont inutiles, et si l'homme aussi de sa part n'agit pas, tous les secours de la grâce demeurent alors sans effet. Or, je vous montrerai, dans la première partie, que rien ne nous expose plus à l'abandon de Dieu que le péché d'habitude ; je vous ferai voir dans la seconde partie que rien, en se fortifiant, ne nous affaiblit par lui-même davantage que le péché d'habitude. C'est tout le sujet de ce discours. Demandons, etc. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a, dit saint Augustin, des pécheurs qui quittent Dieu, mais que Dieu ne quitte jamais, c'est-à-dire qu'il ne cesse jamais de protéger d'une manière toute spéciale. Il y a des pécheurs qui quittent Dieu, et que Dieu quitte pour un temps; mais pour les reprendre bientôt après. et pour les faire rentrer dans ses voies. Enfin, il y a des pécheurs qui quittent Dieu, et que Dieu quitte absolument, qu'il abandonne éternellement. Ceci a besoin d'explication pour ne donner dans aucune erreur; et c'est par là que j'entre dans mon sujet.

Je dis qu'il y a des pécheurs qui quittent Dieu, et que Dieu ne quitte jamais. David nous le fait bien connaître par ces paroles : Le Seigneur est toujours autour de son peuple. Il y est aujourd'hui, il y sera demain et dans tous les siècles des siècles : *Dominus in circuitu populi sui ex hoc nunc et usque in sæculum* (*Ps.* CXXIV). Dieu malgré la malice d'un pécheur le suit dans ses égarements, a toujours les yeux ouverts sur lui, le tient sous sa sauve-garde; et qu'une maison ainsi gardée est en assurance ! *Qui habitat in adjutorio Altissimi, in protectione Dei cœli commorabitur* (*Psal.* XC). Tout criminel, tout indigne qu'il est de l'assistance divine, le Père des miséricordes, semblable au bon Pasteur, le porte sur ses épaules, le couvre de ses ailes : *Scapulis suis obumbrabit tibi, et sub pennis ejus sperabis* (*Ibid.*). Tout résolu, tout déterminé qu'il est à sa perte, le maître qu'il offense le veut sauver, l'arrête sur le bord du précipice, ou du moins étend son bras tout-puissant pour le soutenir dans sa chute même, et pour le relever lorsqu'il est assez malheureux pour perdre la grâce par le péché : *Dominus supponit manum suam* (*Psal.* XXXI). La grâce l'éclaire aussitôt et si vivement, elle l'attire si fortement qu'il est comme obligé de revenir dès qu'il s'est échappé : en sorte qu'on peut dire qu'il cesse d'être pécheur presqu'au même instant qu'il commence à l'être. C'est ce qui arriva à saint Pierre. Ce prince des apôtres renonça Jésus-Christ, il le chargea d'anathèmes : mais à peine les eut-il prononcés, à peine eut-il fermé la bouche que Jésus-Christ jeta sur lui un regard victorieux, un regard si insinuant, si engageant que ce disciple, touché jusqu'au fond de l'âme, se retira à l'écart et pleura amèrement son crime : *Egressus foras flevit amare* (*Matth.*, XXVI).

J'ajoute qu'il y a des pécheurs qui quittent Dieu, et que Dieu quitte pour un temps; mais pour les reprendre ensuite, et pour les faire rentrer dans ses voies. Il s'éloigne d'eux; mais il ne s'en éloigne qu'à une juste distance. Il se rapproche peu à peu, il leur communique tout de nouveau ses lumières, il frappe tout de nouveau à la porte de leur cœur : ce sont des places qu'il n'insulte pas, qu'il n'emporte pas par la violence, mais qu'il attaque dans les règles et à loisir, jusqu'à ce qu'il s'en rende tout à fait le maître. David, dans un moment fatal à son innocence, devint ennemi de Dieu; il se rendit coupable tout à la fois et d'un meurtre et d'un adultère; il demeura quelques mois dans son désordre : mais Dieu ménagea si bien l'heure, l'occasion, que ce prince contrit, pénitent, se reconnut et renonça à son péché. Ah ! s'écria-t-il dans le sentiment de sa douleur, j'ai péché : *Peccavi;* j'ai péché contre le Seigneur : *Peccavi Domino* (I *Reg.*, XII) !

Mais, mes frères, il y a des pécheurs qui quittent Dieu, et que Dieu quitte pour les abandonner éternellement. Je ne veux pas dire que Dieu leur refuse toutes ses grâces : si cela était, ils ne pourraient plus ni surmonter les tentations, ni observer les commandements; et je ne crois pas qu'il y ait un seul homme sur la terre que Dieu laisse dans cette impossibilité absolue de résister au mal et de pratiquer la loi. Mais Dieu les prive des grâces puissantes, et sans ces grâces puissantes leur salut est désespéré; parce qu'il leur faut pour rompre leurs liens, pour vaincre leurs passions, pour sortir de leurs déréglements, des secours particuliers et extraordinaires.

Qu'il y ait des pécheurs ainsi abandonnés de Dieu, c'est ce que nous enseigne toute la théologie; disons mieux, c'est ce que toute l'Ecriture nous apprend. Nous avons pris soin de Babylone; elle n'a pas profité de nos soins; retirons-nous, et laissons-la malheureusement périr : *Curavimus Babylonem, et non est sanata; derelinquamus eam* (*Jerem.*, LII). Cherchez le Seigneur, tandis qu'on le peut trouver. Priez-le, tandis qu'il est auprès de vous : car il y a un temps où l'on ne le trouve plus; un temps où il disparaît, et où l'on ne le prie plus : *Quærite Dominum dum inveniri potest, invocate eum dum prope est* (*Isai.*, LIII). Vous avez rejeté le Seigneur, et il vous a rejeté; vous vous êtes séparé de lui, et il s'est séparé de vous : *Pro eo quod abjecisti sermonem Domini, abjecit te Dominus* (I *Reg.*, XV). Or, pour en venir à mon sujet, ces pécheurs que Dieu quitte de la sorte, ce sont communément les pécheurs d'habitude. Pourquoi cela? J'en juge d'abord par le déplorable état où les réduit devant Dieu l'innombrable multitude de leurs péchés. Car pour raisonner suivant les principes de l'Ecole, un seul péché, un péché même véniel, diminue la grâce de Dieu : donc des millions de péchés, de péchés mortels, de péchés multipliés, accumulés les uns sur les autres, en doivent presque tarir toutes les sources. Juda s'est tourné contre moi jusqu'à trois fois, dit le Seigneur, et je l'ai toujours supporté; mais à la quatrième, ma colère éclatera contre lui; je ne le convertirai point : *Super tribus sceleribus Juda et super quatuor, non convertam eum* (*Amos*, IV). Qu'est-ce donc d'un homme, d'une femme, qui depuis une jeunesse libertine, jusqu'à un âge avancé et encore plus corrompu, toujours possédés de leur passion, n'ont presque pas formé une pensée dans leur esprit, n'ont presque pas conçu un désir dans leur cœur, n'ont presque pas eu une parole dans la bouche, n'ont presque pas jeté un regard de leurs yeux, qui ne fût crimi-

nel ? A quels débordements se sont-ils portés? quels lieux si saints n'ont-ils pas violés? quels jours si solennels ont-ils respectés? Qu'est-ce d'une vie qui n'est qu'un tissu de telles idées, de tels sentiments, de tels entretiens, de telles intrigues, de tels rendez-vous, de telles voluptés? Comment paraît devant vous, Seigneur, cet assemblage d'iniquité ; et pour m'exprimer avec l'Apôtre, quelle alliance peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres, entre la justice et le péché, entre Dieu et Bélial ?

Et ne dites point que ce pécheur s'est confessé de temps en temps, qu'à certaines fêtes on l'a vu approcher des sacrements; car à cela je réponds deux choses : la première, qu'il y a tout lieu de penser que ç'ont été des confessions nulles, de fausses pénitences, des sacriléges qui n'ont dû servir qu'à éloigner Dieu de lui davantage ; la seconde, que ces pénitences, que ces confessions, eussent-elles été valides et sincères, bien loin de le rendre moins criminel, donnent à ses fréquentes rechutes une grièveté toute nouvelle. Ceci est important.

Confessions nulles, fausses pénitences ; car, où a été la résolution de cet homme ; et lorsqu'il retourne sans cesse à ses mêmes engagements, comment puis-je croire qu'il a eu une volonté ferme de s'en détacher ? Comment me persuaderai-je qu'il y a eu en effet des moments où son cœur y a renoncé ; or, sans cela néanmoins, sans ce propos, sans ce renoncement de cœur, point de retour à Dieu, point de conversion. Y a-t-il donc deux hommes dans un même homme ? un homme pécheur et un homme pénitent ? Un homme qui promet de bonne foi et un homme qui dément ses promesses? Non, mais dans ce même homme il y a deux volontés, une volonté faible et inefficace, et une volonté efficace et forte ; une volonté faible et inefficace pour Dieu et une volonté forte, efficace pour le monde et pour le péché. L'une qui s'en tient à de vains désirs et à de stériles complaisances, l'autre qui les détruit par une détermination contraire et absolue.

Mais j'ai reçu l'absolution. Que vous l'ayez reçue du prêtre, vous ne l'avez pas pour cela reçue de Dieu, et souvent le ministre qui vous absout, au lieu de vous remettre vos dettes, se charge lui-même d une dette propre et dont il aura à rendre compte. Mais je me suis adressé à un homme habile et sage. C'est beaucoup ; car il n'y en a que trop qui cherchent de ces confesseurs timides et peu éclairés, auxquels ils imposent aisément et à qui ils font plutôt la loi qu'ils ne la reçoivent. Cependant, tout sage, tout habile qu'était le ministre à qui vous avez eu recours, il n'a pu lire dans votre cœur ce qui s'y passait et il n'a pu juger de vous que par certains signes extérieurs. Or, ne sait-on pas combien les apparences sont trompeuses? Que le confesseur ait donc fait son devoir, ce n'est pas une conséquence que vous ayez fait le vôtre. Mais j'ai senti du regret de mon péché, j'en ai eu de la douleur ; et une véritable douleur ne suffit-elle pas? Je dis qu'elle ne suffit pas toujours, et voici ma pensée. Nous voyons tous les jours des gens qui, nés avec des principes d'honneur et de probité, pressés par les remords de leur conscience, ont honte d'eux-mêmes et de leurs désordres, en conçoivent une vraie horreur, se les reprochent intérieurement, et détestent de bonne foi l'heure, le jour où ils ont commencé à s'y engager. Sont-ils néanmoins convertis? Ah ! l'illusion se découvre bientôt, ils aiment leur état au même temps qu'ils en rougissent, qu'ils en gémissent ; et une preuve convaincante qu'ils l'aiment, c'est qu'ils y demeurent, et qu'ils ne font pas le moindre effort pour s'en retirer. Saint Paul sentait en lui-même l'aiguillon de la chair et les révoltes de la passion ; mais il n'était pas toutefois criminel, parce que ce n'était là qu'un sentiment et non pas un consentement. Ainsi par une règle toute semblable, ce pécheur sent un certain éloignement du vice, une certaine inclination vers le bien, mais il n'en est pas pour cela meilleur, il n'en est que plus coupable. Pourquoi? parce qu'il voit ce qu'il faudrait éviter et qu'il ne l'évite pas ; parce qu'il voit ce qu'il faudrait faire et qu'il ne le fait pas. Concluons. Quel état donc devant Dieu, mes frères, que celui où le remède même se change en poison, où l'usage des sacrements institués pour donner la grâce et pour effacer les péchés, devient une source de péchés lui-même et le sujet de mille profanations? N'en demeurons pas là néanmoins ; convenons que ces pénitences passées ont eu leur mérite, et qu'il y a eu des temps où le pécheur s'est réconcilié avec Dieu ; mais sur cela même raisonnons et disons qu'étant toujours, après tant de pénitences, un pécheur d'habitude, c'est donc un perfide, c'est donc un ingrat, et que rien ne le rend plus indigne des dons de Dieu que tant et de si noires perfidies, que tant et de si lâches ingratitudes, que tant et de si sensibles mépris qu'il a faits de Dieu et de son service.

Premièrement, perfidie : on est convenu avec Dieu, on lui a promis trente, quarante, cinquante fois, qu'on ne verrait plus cette personne, qu'on restituerait ce bien; et, malgré tant de paroles données au saint tribunal, à la sainte table, en la présence de Jésus-Christ et de ses ministres, à la face de tout le ciel, on entretient toujours le même commerce. Bien loin de réparer les premières injustices, on en commet tous les jours de nouvelles. Qu'un imposteur nous ait une fois trompés, c'est assez pour rompre avec lui et pour ne vouloir jamais renouer. Ne nous étonnons donc pas que Dieu ne se communique plus au pécheur d'habitude et qu'il le frappe de sa malédiction : *Inimici Domini mentiti sunt ei* (*Ps.* LXXX). Les ennemis du Seigneur ne lui ont pas été fidèles ; mais leur temps viendra, et ce temps fatal, ce temps du plus funeste abandon, durera pendant toute l'éternité : *Et erit tempus eorum in sæcula* (*Ibid.*). O mon Dieu ! s'écrie saint Augustin, qu'il y a peu de fond à faire

sur eux, et quelle abomination devant vous que tant de rechutes après tant de conversions !

On vient chercher un prêtre, on se jette entre ses bras, on se prosterne à ses pieds, on lui ouvre son cœur, on lui fait le long et le triste récit d'une vie toute corrompue. Que de lois violées ! que d'intrigues criminelles, que d'excès honteux ! Il n'importe : vous pouvez encore être à Dieu, reprend le confesseur, vous le pouvez, mon cher frère, le voulez-vous ? Je le veux. Le voulez-vous bien? Je le veux, quoi qu'il m'en coûte. Le promettez-vous à Dieu ? Je le jure devant ses autels et comme son prophète : *Juravi et statui* (*Ps.* XVIII). Oui, je le jure, que je n'entrerai plus dans cette maison, que je ne fréquenterai plus ces compagnies si fatales à mon innocence, que je couperai court à cette passion qui m'a conduit à de si fâcheuses extrémités. Jusque-là tout va bien et les espérances sont belles. Le ministre consolé se flatte d'avoir ramené une âme à Dieu ; mais, hélas ! à peine l'a-t-on perdu de vue, que l'occasion se présente et que l'on retombe. Il semble que cette courte interruption n'ait servi qu'à redoubler l'ardeur de la flamme, on ne fait rien tant que ce qu'on a promis dans le tribunal de ne plus faire jamais ; on ne fait rien moins que ce qu'on a promis de faire toujours ; voilà la vie qu'on mène depuis dix ans, depuis quinze ans, depuis vingt ans : *Inimici Domini mentiti sunt ei.* Après cela peut-on attendre que Dieu recherche encore cet infidèle ? Et n'y a-t-il pas bien plus sujet de craindre que sa justice ne prenne la place de sa bonté, non pas toujours en ce monde par des vengeances sensibles, puisque le plus terrible châtiment de Dieu sur la terre est de ne nous point châtier ; mais dans l'autre, par des feux éternels où nous courons en aveugles nous précipiter, sans qu'il nous arrête, et où il se dédommagera bien de sa patience : *Et erit tempus eorum in sæcula.*

Secondement, ingratitude. Tout pécheur est un ingrat et d'autant plus ingrat que Dieu lui a plus souvent pardonné. Or, dans le cours d'une habitude vicieuse, combien Dieu, mon cher auditeur, vous a-t-il pardonné de fois? et combien de fois avez-vous oublié le pardon qu'il vous avait si libéralement accordé? Cent fois il a pris soin de fermer vos plaies, et cent fois vous avez déchiré l'appareil que sa main bienfaisante y avait appliqué. Cent fois il vous a retiré de l'enfer, et cent fois vous vous y êtes plongé de vous-même. Il voulait en quelque sorte vous sauver malgré vous ; et vous voulez vous perdre malgré lui. Une pareille obstination a tant fait d'horreur à quelques théologiens, surtout à Pierre Damien, qu'ils ont osé dire qu'elle faisait revivre tous les péchés déjà remis. C'est porter la chose trop loin, c'est même parler contre le sentiment de saint Paul, qui nous assure que les dons de Dieu sont sans retour : *Sine pœnitentia enim sunt dona Dei* (*Rom.*, XVI). Mais sans aller jusqu'à cette sévérité si mal fondée, je prétends au moins qu'une telle ingratitude oblige Dieu à fermer son sein, à retenir ses bienfaits sans les répandre et, par une réprobation anticipée, à nous ôter presque tous les moyens du salut.

Troisièmement, mépris de Dieu et mépris le plus outrageant. Pour entendre ma pensée, distinguons deux sortes de mépris ; un mépris absolu et un mépris de comparaison. Jonas reçoit ordre de prêcher dans Ninive, et ce prophète ne veut pas obéir ; il se plaint, il murmure, il prend la fuite : voilà un mépris absolu. Mais le peuple d'Israël non content d'abandonner le Dieu de ses Pères, présente encore de l'encens à des dieux étrangers ; il se prosterne devant des idoles, il adore le veau d'or : voilà un mépris de comparaison. Sur quoi je vous prie de prendre garde que ce mépris de comparaison, où de deux maîtres opposés l'on quitte l'un pour se donner à l'autre, a quelque chose encore de plus vif, de plus piquant que le mépris simple et absolu. C'est pourquoi les princes ne pardonnent guère à un sujet qui s'est tourné contre eux, pour servir un prince ennemi. Il faut bien des années pour en effacer le souvenir, si même il s'efface jamais. Notre Dieu, mes frères, n'est pas moins jaloux de sa gloire et de l'honneur de son service. Que doit-il donc penser, quand il vous voit si souvent et si promptement secouer son joug et reprendre le joug du monde et de l'habitude ? A qui m'avez-vous comparé, peuple aveugle et indocile : *Cui comparastis me* (*Isaie*, XLVI) ? Quel maître avez-vous mis en parallèle avec moi, ou plutôt, à quel maître avez-vous même donné la préférence sur moi : *Cui assimilastis me* (*Ibid.*)? L'injure serait plus supportable, si je ne vous avais pas vu à certaines heures entre mes bras, soumis à ma loi et rangé au nom de mes serviteurs ; mais après des protestations si solennelles d'un dévouement désormais inviolable, les démentir tout à coup et si souvent ; aimer mieux votre première servitude que la sainte liberté de mes enfants ; dans le choix ou de vous tenir auprès de moi ou de retourner à vos honteuses pratiques, conclure en faveur de la passion, comme si elle vous présentait de plus solides avantages ; ne pas délibérer là-dessus, ne pas hésiter, n'est-ce pas une insulte et la pouviez-vous porter plus loin ?

Mais ils ont méprisé le Seigneur, et le Seigneur les méprisera. Malheureuse Jérusalem, qu'êtes-vous à ses yeux ? qui devez-vous être après tant d'infidélités, après tant de variations : *Quam vilis facta es, iterans vias tuas* (*Jerem.*, II). Non, vous ne serez devant lui qu'un sujet d'horreur. Il est las enfin de faire toujours de nouveaux efforts pour soutenir un homme qui sait si peu lui-même le soutenir ; il est las de voir tous ses desseins renversés par une habitude toujours dominante : perdez-vous puisque vous le voulez ; il y consent. De là en effet quelle suites? Un pécheur devenu tout sensuel et tout terrestre passe les années entières sans se souvenir de Dieu, sans crainte de Dieu ; c'est un aveugle qui ne voit rien, c'est un insensible

qui n'est touché de rien; ce n'est plus un homme raisonnable, c'est un homme abruti par la débauche. Que lui dira-t-on pour le réveiller, pour le fléchir? que fera-t-on? Qu'on lui parle des jugements, des châtiments éternels; qu'on tâche à l'intimider par les exemples affreux de tant de libertins qu'on a vus périr avant lui, qui périssent encore tous les jours autour de lui, après avoir vécu comme lui; que des amis, que des personnes zélées s'efforcent de lui inspirer au moins quelques sentiments d'une pudeur naturelle, quelques sentiments d'humanité, c'est un bon grain qui tombe sur une pierre dure; ce sont autant de traits qu'on lance contre un rocher. Tout cela demeure sans effet. Pourquoi? parce que Dieu n'y mêle plus l'onction de sa grâce.

Ah! il y a eu des jours, de précieux jours, où il lui restait encore quelques lueurs; où il ressentait encore quelques impressions divines; où il livrait encore quelques combats à sa passion; où il se faisait encore quelques reproches de sa faiblesse. Toute espérance n'était pas perdue pour lui; l'habitude régnait dans son cœur; mais son empire après tout n'était pas tellement affermi qu'il ne pût être détruit, qu'il ne fût même quelquefois ébranlé; si Dieu n'était pas dans la place, il la tenait au moins comme investie, il tournait autour et quelquefois il y trouvait entrée. Mais maintenant que l'ennemi en est paisible possesseur; maintenant que toutes ces lueurs se sont éteintes, que toutes ces impressions d'en haut, que toutes les pointes de la conscience se sont émoussées; maintenant que la passion sans obstacle de la part de Dieu, ordonne, agit à son gré; que ce pécheur est enfin descendu peu à peu jusqu'au fond de l'abîme, il ne tient plus nul compte de rien: *Impius cum in profundum venerit peccatorum, contemnit* (*Prov.*, XVIII). Bien loin de réprimer ses appétits désordonnés, il leur lâche la bride, il les suit partout où ils le mènent, il leur accorde tout ce qu'ils demandent; et où ne le mènent-ils point? que ne demandent-ils point? Si donc il y a quelque changement en lui, c'est vers le crime; c'est pour le commettre désormais avec moins de mesure: *Peccator abjiciet ad peccandum* (*Eccl.* III); c'est pour y vivre plus impunément, pour y demeurer plus tranquillement, pour y mourir plus infailliblement; car après vous avoir fait voir comment le péché d'habitude nous expose à l'abandon de Dieu, je vais vous montrer que rien encore par lui-même ne se fortifie et par conséquent ne nous affaiblit davantage, en sorte qu'il devient presque insurmontable; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est un dangereux ennemi que la mauvaise habitude, et pour la surmonter, dit saint Augustin, il faut livrer de rudes combats: *Vincere consuetudinem, dura pugna* (*Aug.*, *in Psal.*). L'entreprise est d'une telle difficulté, que saint Basile la croit à peine possible: *Permolestum est et conatu vix possibile* (*Basil. homil.* 5). La raison est, selon ce Père et saint Augustin, saint Jean Chrysostome, saint Bernard, que l'habitude se change dans une seconde nature. Or, qui ne sait pas combien les sentiments naturels demeurent profondément enracinés dans l'âme? Que cela soit vrai en général de toutes les habitudes, il l'est encore plus en particulier de l'habitude dans le péché. Pourquoi? parce que nous avons déjà dans nous-mêmes le poids de la concupiscence qui nous entraîne au vice, et qui donne par conséquent aux habitudes vicieuses une force toute singulière. Ainsi, chrétiens, à ne considérer la mauvaise habitude qu'en elle-même, et sans autre raison que le pouvoir tyrannique qu'elle prend sur un cœur, j'ai sujet de dire qu'il y a tout à craindre pour vous, et très-peu à espérer, si vous lui donnez une fois entrée, et si elle vous tient asservis sous sa loi.

Un exemple fameux nous fait sensiblement connaître cette vérité; c'est celui de saint Augustin. Que ne lui en coûta-t-il pas pour rompre ses nœuds, et pour sortir de l'esclavage où l'avait réduit un péché habituel? dans quels termes s'en est-il expliqué? et qu'y a-t-il tout à la fois de plus solide et de plus touchant? Hélas! dit-il en confessant et en pleurant les désordres de sa vie, j'étais lié: *Ligatus eram*: mais par où? par ma propre volonté, aussi dure que le fer: *Ferrea mea voluntate* (*Aug.*, *l.* VIII *Conf. c.* 50). L'ennemi s'en était rendu maître, il la conduisait comme il voulait, et il se servait de l'habitude comme d'une chaîne pesante qui l'arrêtait malgré elle et dont elle ne pouvait se dégager: *Velle meum tenebat inimicus, et inde mihi catenam fecerat, et constrinxerat me* (*Ibid.*). Triste captivité, poursuit ce saint pénitent! étrange servitude! je m'en plaignais, et cependant je l'aimais; je voulais m'en tirer, et j'y voulais néanmoins toujours demeurer; je faisais des efforts pour m'arracher à mes engagements; mais les efforts que je faisais étaient semblables à ceux d'un homme assoupi, qui lève de temps en temps la tête pour s'éveiller, et qui retombe aussitôt et se replonge dans son sommeil; je demandais à Dieu ma liberté, et je craignais qu'il ne me l'accordât. O Dieu de miséricorde! qu'était-ce que mon cœur, et comment était-il si opposé à lui-même? En de si fâcheuses perplexités, ce sont toujours les paroles de saint Augustin, je me retirai seul pour pleurer, et là en effet, je laissai couler mes pleurs avec abondance. Tantôt je m'adressais à Dieu: Jusqu'à quand, Seigneur, jusqu'à quand serai-je dominé par une si cruelle passion, et quand viendra le moment, où je m'en verrai affranchi: *Domine, usquequo? usquequo?* Tantôt je me répondais à moi-même: Ce sera pour demain, pour demain: *Cras, cras;* mais aussitôt je reprenais, en me reprochant ma faiblesse: Pourquoi ne sera-ce pas aujourd'hui, pourquoi ne sera-ce pas dès maintenant que je mettrai fin et à ma peine et à ma honte, en mettant fin à mon péché? *Quare non modo? quare non hac hora finis turpitudinis meæ* (*Ibid.*)? Je raisonnais, je parlais de la sorte, et au milieu de ces combats intérieurs mon cœur éclatait en soupirs et mes

yeux étaient baignés de larmes : *Dicebam hæc et flebam amarissima contritione cordis mei* (*Ibid.*). Comptez après cela, mon cher auditeur, que vous triompherez de l'habitude, et que ce sera une victoire facile pour vous ! Il est vrai que saint Augustin en a triomphé, mais comment ? Par un miracle, par un effet de la voix toute-puissante de Dieu : *Et ecce audio vocem* (*Ibid.*). Sans cela je n'ose dire qu'il eût jamais remporté un tel avantage sur lui-même, et qu'il ne fût pas mort dans l'endurcissement et dans l'impénitence. Les sentiments de reconnaissance, d'admiration, de joie, dont il fut rempli, dès qu'il s'aperçut d'un changement si heureux et si inespéré, marquent bien ce qu'il en pensait, et qu'il le regardait comme un des plus grands ouvrages de la main de Dieu. Ah ! Seigneur, répéta mille fois ce pécheur converti et transporté, Seigneur, mes fers sont rompus ; soyez-en béni mille fois, mon Dieu, et que sans cesse mon cœur brûle d'amour pour vous ; que ma bouche vous chante sans cesse des cantiques de louanges : *Dirupisti vincula mea; tibi sacrificabo hostiam laudis* (*Ps.* XV).

Mais quoi ! l'habitude est-elle donc invincible, et n'y peut-on plus résister ? a-t-elle un empire si souverain qu'il ne soit plus libre de s'en dégager ? Est-ce une violence qu'elle nous fait ? Est-ce une nécessité qu'elle nous impose ? Ecoutez la réponse de saint Bernard, elle n'est pas moins vraie qu'elle est ingénieuse. Il dit qu'à force de commettre le mal on s'y accoutume, de sorte qu'il devient comme nécessaire. Cette restriction, comme nécessaire, est remarquable et nous fait entendre qu'il n'est pas absolument nécessaire, mais seulement en quelque façon nécessaire, ou, si vous voulez, presque nécessaire. De manière que l'habitude prévient alors, ou plutôt affaiblit tellement l'usage de la raison, qu'elle donne à l'âme une impression si prompte et si forte tout ensemble, une inclination, un penchant si naturel, qu'on la suit d'abord et même avec plaisir. Déplorable état ! continue ce Père ; si l'habitude ôtait à ce pécheur toute sorte de liberté, il ne pécherait plus ; si l'habitude lui laissait une liberté parfaite, maître de lui-même, il se corrigerait ; mais parce que l'habitude altère seulement, diminue sa liberté, sans toutefois l'en priver, qu'arrive-t-il ? Deux choses : premièrement, il est toujours criminel en violant la loi de Dieu ; secondement, il devient néanmoins moralement incorrigible. Il est toujours criminel, puisqu'il est toujours après tout en pouvoir de ne pécher pas lorsqu'il pèche. Il est néanmoins moralement incorrigible, puisque le pouvoir qu'il a de ne pas pécher est d'ailleurs si puissamment combattu par l'impulsion de l'habitude, que l'habitude l'arrête et en suspend l'effet. Ainsi, l'on peut dire, conclut saint Bernard, qu'il a sa liberté et qu'il ne l'a pas, qu'il la perd et qu'il ne la perd pas ; qu'il en a assez, pour s'attirer toujours de la part de Dieu dans ses chutes une nouvelle condamnation ; qu'il n'en a pas assez pour se relever, sans une résolution extraordinaire, de ses chutes, et pour travailler efficacement à sa conversion.

N'est-ce pas là le langage de tant de pécheurs, et ne peuvent-ils pas me servir ici de témoins irréprochables ? La charité de Jésus-Christ nous presse pour eux, et nous sommes touchés de leur perte ; nous leur parlons de leur salut et de son importance, nous leur représentons le danger évident où ils s'exposent en passant, comme ils font, leurs jours dans la débauche. Que nous disent-ils ? Je voudrais bien me sauver, mais le moyen ? Le moyen, mon cher frère ? c'est de vivre avec plus de tempérance et de sobriété. Je ne puis. Le moyen ? c'est de ne vous plus trouver en telles et telles occasions, en telles et telles compagnies. Je ne puis. Le moyen ? c'est d'écarter cette personne et de ne la plus revoir. Je ne puis. En vain nous tâchons à leur découvrir l'illusion et la fausseté de ces prétextes, à les convaincre qu'il ne tient encore au fond qu'à eux-mêmes de changer, qu'ils le doivent, que tout les y engage, qu'il y va de tous leurs intérêts. Malgré les plus pressantes sollicitations, malgré les raisons les plus convaincantes, malgré nos prières et nos menaces, malgré leurs propres regrets de s'être laissé emporter si avant, ils en reviennent toujours à la même réponse : Plût au ciel que la chose dépendît de moi ! plût au ciel que j'eusse mieux gardé mon cœur ! mais il est pris, et de le détacher désormais, c'est de quoi je désespère : encore une fois, je ne le puis.

Ils ne le peuvent, en effet, chrétiens. Pourquoi ? Parce qu'ils ne le veulent pas, quoiqu'ils disent tant qu'ils le voudraient ; et ils ne le veulent pas, pourquoi ? parce que flattés par les fausses douceurs qu'ils goûtent dans leur habitude, ils ne croient pas pouvoir s'en passer. Ils ne le veulent pas, pourquoi ? parce que, sentant leur fragilité et la force de l'habitude, ils craignent de s'engager dans une guerre où il y aurait de si difficiles attaques à soutenir et qui demanderait un courage supérieur à tout et une fermeté inébranlable. Cependant l'âge s'avance, la mort approche, on meurt. Comment ? La mort répond à la vie : *Peccata nostra responderunt nobis* (*Isai.* LXXIII). Telle qu'est la racine, tel est le fruit ; tel qu'est le grain qu'on jette dans la terre, telle est la moisson : *Quæ seminaverit homo, hæc et metet* (*Gal.* VI). Un homme qui meurt, selon la comparaison de saint Bernard après l'Ecriture, c'est un arbre qui tombe ; l'arbre tombe du côté qu'il a plus de branches ou plus de penchant : *Inde est casus, ubi pluritas ramorum* (*Bern.*). Ces branches, suivant l'expression de ce Père, ce sont nos désirs : *Desideria sunt rami nostri* (*Idem*). Ce penchant, c'est l'habitude. Sondez, pécheurs, sondez-vous vous-mêmes. Où vous portent vos affections et vos désirs ? où vous porte votre penchant ? Je ne dis pas le penchant de la nature, puisqu'avec un très-mauvais naturel l'on peut être un très-grand saint, et par conséquent mourir en très-grand saint ; mais je dis le penchant de l'habitude, et d'une habitude nourrie depuis longtemps, d'une habi-

tude fortifiée et invétérée : où vous porte-t-il ? Vers cette idole dont vous êtes adorateur et dont rien n'a pu encore vous déprendre. Ce sera donc avec ce même attachement que vous mourrez. Vous n'avez pas éteint ce feu, vous n'avez pas étouffé ce monstre domestique durant la vie, ce feu plus allumé que jamais vous consumera à la mort ; ce monstre plus vivant que jamais vous rongera, vous dévorera à la mort. Car l'esprit peut bien s'affaiblir avec le corps ; mais la passion, l'habitude, ne s'affaiblit, ni avec le corps, ni avec l'esprit ; au contraire, c'est alors qu'elle agit toute seule, c'est dans le cours d'une maladie qui ôte au corps toute son action, qui ôte à l'esprit toute sa réflexion, que l'habitude prend un ascendant absolu ; ou si l'esprit agit encore, il n'agit plus que par elle, il n'a plus d'autres souvenirs que ceux qu'elle lui rappelle ; il n'a plus d'autres pensées que celles qu'elle lui suggère. Ce que je dis, l'expérience ne nous l'apprend-elle pas ? N'avez-vous jamais vu un de ces mourants qui ont blanchi dans le vice, et que le vice accompagne jusqu'au tombeau ? Les derniers sentiments que l'habitude fait naître dans son cœur, c'est à l'égard de l'objet malheureux dont il fut toujours possédé. Les dernières paroles que l'habitude lui met dans la bouche, c'est pour renouveler les criminelles protestations d'un amour toujours durable, tant qu'il restera encore une étincelle de vie. Les derniers regards que l'habitude fait jeter à ses yeux, c'est pour recueillir dans une image présente à la vue les traits d'une beauté absente et mille fois regrettée. Les derniers efforts que l'habitude lui fait faire, c'est pour tracer sur le papier d'une main tremblante, mais soutenue, et conduite par la passion, de nouveaux témoignages d'une fidélité trop de fois jurée et trop constamment gardée. Après cela l'on meurt, et quelle mort ? Ah ! mon cher auditeur, y pensez-vous ? on meurt, mais l'habitude ne meurt pas ; si elle ne vit plus en elle-même, elle vit et elle vivra éternellement dans ses effets ; éternellement vivront après elle tant de crimes à qui elle donna naissance, éternellement ils se présenteront à cette âme réprouvée pour faire son tourment ; éternellement ils attireront sur elle toute la haine de Dieu, toutes les malédictions de Dieu, toutes les vengeances de Dieu.

Que dis-je, après tout, mes frères, et que fais-je ? Suis-je donc venu ici dans cette chaire pour ôter au pécheur d'habitude tout espoir ? suis-je venu lui déclarer, de la part de Dieu, que toutes les voies du salut sont fermées pour lui ? ou ne suis-je pas plutôt venu pour lui enseigner les moyens de les r'ouvrir et de passer au travers de tant d'obstacles qui s'opposent à son retour ? Suis-je venu pour lui faire entendre son dernier arrêt, et pour fulminer contre lui la sentence de sa condamnation, ou ne suis-je pas plutôt venu lui apprendre à la prévenir ? Ah ! pécheur, le Dieu qui m'envoie, tout irrité qu'il est, ne veut point votre mort ; le saint ministère dont je m'acquitte en son nom, auprès de vous, est un ministère de grâce. Et pourquoi mourrez-vous, maison d'Israël ? *Quare moriemini, domus Israel* (*Ezech.*, XVIII) ? Pourquoi périrez-vous, âme toujours chère à Dieu, lorsque vous pouvez encore vous sauver ? Si je vous ai intimidée, si je vous ai effrayée, si je vous ai consternée, si, devant cet auditoire et dans ce discours, j'ai tâché de représenter avec toute la force du zèle évangélique le malheur de votre état, je le devais pour tant de jeunes personnes qui ne sont pas encore engagées dans la mauvaise habitude, et à qui il est important de la faire craindre ; je le devais pour tant d'autres qui ne sont pas encore dans l'habitude du péché formée, mais déjà naissante, et à qui il est d'une extrême conséquence d'en faire voir les suites ; je le devais pour vous-même. Cet effroi salutaire, que mes paroles peut-être vous ont porté dans le cœur, servira à vous réveiller, à vous retirer de cette voie de perdition où vous marchez, à vous faire pour cela tout sacrifier. C'est un sacrifice bien dur à la nature, et qui lui fait horreur, je le sais ; mais enfin, il en faut venir à bout ou être damné. Voyez quel parti vous voulez prendre. Est-ce celui de la pénitence ? est-ce celui de la damnation ? Si vous trouvez tant de peine à vaincre présentement l'habitude, que sera-ce quand vous l'aurez laissée croître ? Mais Dieu ne m'a-t-il pas tout à fait abandonné ? Non, mon frère, non, et j'ai sujet de le croire ainsi, puisque sa Providence vous a conduit encore en ce saint lieu pour vous y toucher. Jetez-vous au pied de cet autel, gémissez, priez comme saint Augustin ; vous pouvez être écouté comme lui : *Domine bone et misericors, respice profunditatem mortis meæ, et a fundo cordis mei exhauri abyssum corruptionis* (*Aug.*). Dieu tout miséricordieux et tout bon, n'ai-je plus rien à espérer de votre miséricorde et de votre bonté, de cette miséricorde qui remplit toute la terre, de cette bonté sans mesure ? Vous voyez, Seigneur, la profondeur de mes plaies, nul autre que vous ne peut les guérir ; mais vous le pouvez, et vous le pouvez par un seul de vos regards. *Respice profunditatem mortis meæ.* Regardez-moi donc, mon Dieu, d'un œil favorable, de cet œil qui convertit saint Pierre, et qui, d'un parjure et d'un blasphémateur, en fit le prince des apôtres. *Et a fundo cordis mei exhauri abyssum corruptionis.* Tirez, mon Dieu, tirez de mon cœur ce fond d'iniquité que l'habitude depuis si longtemps y amasse. Creusez cet abîme de corruption et desséchez-le ; épuisez-le par le feu de votre grâce. Elle a bien fait d'autres miracles, et ces miracles, vous ne les refusez point à ceux qui vous les demandent avec un humble sentiment de leur indignité, avec un repentir véritable, avec une confiance parfaite, avec un désir sincère de vous retrouver, avec une résolution ferme d'obéir à vos ordres, de seconder vos desseins, de s'attacher à votre loi, de tout entreprendre, de tout faire sans ménagement, sans exception, pour se rejoindre à vous d'un nœud désormais inviolable. Vous agréerez, Seigneur, cette disposition où je suis, vous m'y confirmerez, et de ma part je

la soutiendrai. Je rentrerai dans le chemin de l'éternité bienheureuse pour y arriver un jour, et par votre secours et par ma fidélité. Ainsi soit-il.

SERMON XXXVI.

POUR LE VENDREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE.

Sur la grâce.

Si scires donum Dei.

Si vous connaissiez le don de Dieu (*S. Jean, ch.* IV).

Les Pères remarquent que Dieu, lorsqu'il nous recherche, se présente à nous sous des formes bien différentes. Tantôt il paraît comme un suppliant et il nous dit : Mon fils, donnez-moi votre cœur : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi* (*Prov.*, XXIII). Tantôt il vient à nous sous la figure d'un négociant et il veut tout donner pour avoir notre âme, cette perle précieuse : *Vendidit omnia quæ habuit, et emit eam* (*Matth.*, XIII). Tantôt il attend avec une patience infatigable, il demeure, il frappe à la porte : *Ecce sto ad ostium et pulso* (*Apoc.*, III). Tantôt c'est un juge, il nous accuse, il nous convainc, il nous confond, il nous punit : *Nunc judicium est mundi* (*Joan.*, XII). Tantôt c'est un souverain, il parle avec empire et il se fait obéir, il dit à l'âme soumise et humiliée : Ecoute, Israël, ce que je te commande : *Et nunc, Israel, audi præcepta* (*Deut.*). Tantôt c'est un Père, et un Père de miséricorde, un Dieu de toute consolation : *Pater misericordiarum, et Deus totius consolationis* (II *Cor.*, I). Il fortifie nos faiblesses, il guérit nos maladies, il soulage nos douleurs, il nous fait sentir jusqu'au fond du cœur combien le Seigneur est doux : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus* (*Ps.* XXXIII). En quoi Dieu fait paraître deux grands attributs, sa bonté et sa sagesse : sa bonté, dans le désir sincère qu'il a de nous sauver, et dans les différents moyens qu'il emploie pour cela ; sa sagesse, dans la manière dont il sait ménager ses grâces et les proportionner aux dispositions de ceux à qui il les donne. Il s'accommode, pour ainsi dire, à l'âme, afin que l'âme se conforme à lui. Si elle est opiniâtre et entêtée, il la presse, il la frappe. Si elle est triste et troublée, il y remet la paix et la joie. Et enfin, s'il veut se l'assujettir parfaitement, il emploie l'autorité et la force victorieuse d'une parole intérieure, qui est d'autant plus admirable en sa vertu, ainsi qu'enseigne saint Augustin, que laissant toujours à l'âme le pouvoir de résister, il lui donne infailliblement la volonté de consentir. Voilà en quoi consiste le miracle de la grâce efficace. J'ose dire, mes frères, qu'il n'y a personne parmi vous qui n'ait ressenti ces diverses opérations de la grâce, et j'ajoute qu'elles nous sont admirablement bien marquées dans notre évangile et dans l'exemple de la Samaritaine. Que fait Jésus-Christ pour la convertir ? Il prie : Femme, donnez-moi à boire : *Da mihi bibere* (*Joan.*, IV). Il promet : Femme, si vous connaissiez le don de Dieu : *Si scires donum Dei*. Il attend avec patience ; il était assis sur la fontaine où elle venait puiser de l'eau : *Sedebat supra fontem*. Malgré la grossièreté de cette femme et ses rebuts, il l'entretient : *Cum muliere loquebatur*. Il la reprend, il la convainc, il la confond : Femme, l'homme avec qui vous vivez n'est pas votre mari : *Et nunc quem habes non est tuus vir*. Il la console : L'eau que je vous donnerai, deviendra pour vous une fontaine qui rejaillira dans la vie éternelle : *Fons aquæ salientis in vitam æternam*. Enfin, il lui parle avec cet empire auquel on ne résiste jamais quoiqu'on puisse y résister. Il y a si longtemps, lui dit-il, que vous attendez le Messie et l'Homme-Dieu. Or, le voici ; c'est moi : *Ego sum qui loquor tecum*.

Tout ceci, chrétiens, m'engage à traiter aujourd'hui une importante matière et à vous faire voir la conduite et l'économie de la grâce, que je réduis à deux points. Le pre-premier, c'est que la grâce demande pour donner ; le second, c'est que la grâce condescend pour commander. Lorsque Jésus-Christ demande de l'eau matérielle à la Samaritaine, c'est pour lui donner une eau spirituelle et divine, et c'est ainsi que la grâce demande pour donner ; ce sera la première partie. Lorsque Jésus-Christ se fatigue, se lasse en cherchant une femme samaritaine, lorsqu'il s'assied sur le bord d'une fontaine pour l'attendre, qu'il l'accueille avec tant de bonté, qu'il l'entretient et qu'il l'instruit avec tant de patience, c'est pour la soumettre à la loi qu'il prêche, et c'est ainsi que la grâce condescend pour commander ; ce sera la seconde partie. Pour exposer l'un et l'autre nous avons besoin des lumières du ciel. Ayons recours à Marie. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'est rien, ce semble, de si contraire à la grâce que de demander. Car, comme enseigne toute la théologie après saint Paul, la grâce est essentiellement un don ; et ne sont-ce pas deux choses entièrement opposées que de donner et de demander ? Donner vient de l'abondance, demander vient de l'indigence De plus, la grâce, dit saint Augustin, n'est pas un don imparfait, mais un pur don, un don gratuit, une faveur : *Gratia nisi gratis sit, gratia non est* (*Aug. Enchir.*, 107). Or, ce n'est pas donner gratuitement que de demander en donnant, ou de donner pour avoir. C'est vendre, c'est acheter. Aussi ce terme de grâce nous fait entendre une bonté, une miséricorde infinie, une charité immense, une libéralité inépuisable, et la grâce en effet renferme en soi ce qu'il y a de plus communicatif dans la bonté, de plus tendre dans la miséricorde, de plus indulgent dans la charité et de plus obligeant dans la libéralité. Or, c'est le propre et comme le penchant de la bonté, de la miséricorde, de la charité, de la libéralité, que de donner et de donner sans rien attendre. D'où je conclus, encore une fois, que rien ne paraît plus contre la nature de la grâce que de demander.

Mais, après tout, si nous examinons la chose de bien près, dit saint Jean Chrysos-

tome, nous trouverons que jamais la grâce n'est plus grâce que lorsqu'elle demande, non pas par indigence, comme font les hommes, mais par plénitude; non pas pour recevoir, mais pour donner, et la première grâce que Jésus-Christ fit à la Samaritaine fut de lui demander : *Da mihi bibere* : Femme, donnez-moi à boire. Aussi j'observe, dans notre Evangile, que Jésus-Christ nomme la demande qu'il lui fait une grâce et un don de Dieu : *Si scires donum Dei, et quis est, qui dicit tibi : Da mihi bibere :* Femme, si vous connaissiez le don de Dieu et qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire? La demande donc du Fils de Dieu à cette femme de Samarie, est en effet un don; car si vous y prenez garde, comme remarque saint Augustin, il lui demande de l'eau et il lui en promet : *Petit bibere, et promittit bibere* (*Aug., Tract.* 15 *in Joan.*). Il a besoin à ce qu'il paraît et il semble qu'il veut recevoir; mais au fond il se présente pour enrichir et pour rassasier : *Eget quasi accepturus, et affluit tanquam satiaturus* (*Ibid.*). Je le répète donc, chrétiens, la grâce n'est jamais plus grâce, c'est-à-dire, plus gratuite, que quand elle demande, et jamais Dieu n'est plus libéral que quand il nous presse de lui accorder quelque chose. Voici comment, et c'est saint Jean Chrysostome qui va nous l'apprendre.

La libéralité parfaite consiste à donner beaucoup sans motif d'intérêt, sans espérance de retour, sans rien devoir, sans vouloir rien retirer. Or, quand Dieu nous fait du bien sans avoir rien auparavant reçu de nous, nous en avons, il est vrai, tout le profit; mais Dieu s'en réserve tout l'honneur et l'avantage de nous avoir prévenus gratuitement, lui demeure. Ainsi, il partage, pour ainsi dire, son don entre lui et nous. Il nous en laisse l'utilité et le fruit, mais il en retient pour lui, si je puis ainsi parler, les droits honorifiques et il en a seul la gloire. On peut donc dire que sa libéralité n'est pas alors si dégagée de tout intérêt. Mais que fait-il encore? Il se dépouille, autant qu'il peut, de cet avantage. Il nous transporte la gloire du don qu'il nous fait. Comment cela? En voulant d'abord que nous lui accordions ce qu'il nous demande : *Da mihi bibere :* Femme, donnez-moi à boire. Il veut par là que les autres biens qu'il nous fera dans la suite ne passent plus seulement pour des faveurs, ni pour des grâces, mais pour des récompenses : *Ne existimetur hoc facere ex gratia; sed ex debito* (*Chrys.*).

Dieu garde cette conduite dans les trois principaux ouvrages de sa libéralité et de sa grâce, poursuit saint Chrysostome; c'est-à-dire, dans le don de son Fils, dans le don de son amour et dans le don de la béatitude éternelle. Le don qu'il nous a fait de son Fils unique est une grâce telle que nous n'en pouvons concevoir une plus grande, ni de la part de celui qui donne, c'est Dieu; ni de la part de celui qui est donné, c'est Dieu; ni de la part de ceux à qui il est donné, c'est à des pécheurs; ni par rapport à la fin pour laquelle il est donné, c'est pour nous acquérir une vie éternellement bienheureuse; ni par rapport à la manière dont il est donné, c'est sans aucun mérite du côté de l'homme.

Mais si c'est sans aucun mérite du côté de l'homme, quelle part l'homme a-t-il donc à ce grand ouvrage? Le voici : c'est, mes frères, que Dieu, pour l'accomplir, a voulu quelque avance de la part de l'homme, c'est pour cela qu'il commanda à Abraham de lui immoler son fils Isaac : Abraham, conduisez votre fils unique sur la montagne, ce fils que vous aimez tant, et offrez-le moi en sacrifice. Tellement que Dieu étant en quelque manière prévenu par la libéralité de ce patriarche, il parut comme obligé, si j'ose ainsi parler, de suivre son exemple, de rendre dans la suite des temps à sa postérité fils pour fils, unique pour unique, et cela par une espèce d'échange infiniment avantageux pour nous.

Cette même conduite de Dieu éclate encore dans la justification des pécheurs; car, quoique Dieu souhaite sincèrement leur conversion, ainsi qu'il l'assure en tant d'endroits de l'Ecriture, lorsqu'il dit : Je ne veux pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive; lorsqu'il ajoute : Convertissez-vous à moi, et pourquoi mourrez-vous, maison d'Israël? néanmoins, il ne se réconcilie jamais avec eux, et il ne leur rend jamais son amour qu'après leur avoir fait certaines demandes. Donnez-moi cette douleur sincère de vos péchés, donnez-moi cette résolution efficace de reprendre mes voies dans l'avenir et de mieux vivre, donnez-moi cette confession ingénue et entière de vos fautes : *Da mihi.* Alors, dit le Seigneur, je vous rétablirai dans ma grâce, je me repentirai du mal que je vous ai fait et de celui que je vous ai voulu faire, et quand vos péchés seraient plus rouges que l'écarlate, ils deviendront plus blancs que la neige. Pourquoi ces demandes et ces promesses? C'est, chrétiens, que comme la justification du pécheur est un plus excellent ouvrage que n'est la création du monde, ainsi que le prouve solidement saint Thomas, après saint Augustin, Dieu veut que nous entrions là-dessus avec lui en société de travail et de gloire. Il a la double bonté de nous aider et de s'aider de nous; et comme c'est à lui de donner le capital, qui est la grâce sanctifiante, il ne nous la veut donner qu'après avoir reçu de notre part, en nous prévenant de son secours actuel, les dispositions qui y sont nécessaires : *Ne existimetur hoc facere ex gratia; sed ex debito.*

Enfin, quoique la gloire éternelle du ciel soit la consommation de toutes les grâces : *Gratia Dei vita æterna* (*Rom.*, VI); quoique saint Augustin nous enseigne que quand Dieu couronne nos mérites, il ne couronne que ses dons; quoique nous puissions dire à tous les bienheureux, toujours avec respect et avec les éloges qui leur sont dus, mais aussi avec vérité: *Quid habes, quod non accepisti* (I *Cor.*, II)? Qu'avez-vous que vous n'ayez pas reçu? tout cela néanmoins n'empêche pas que Jé-

sus-Christ, dans l'Evangile, et saint Paul dans ses Epîtres, ne publient à l'honneur des saints, que le ciel est un royaume qu'ils ont conquis par leur courage, que c'est un salaire que l'on paie à leurs travaux, que c'est un prix qu'ils ont emporté à la course, que c'est une couronne de justice qu'ils ont méritée en combattant, que c'est une perle précieuse qu'ils ont achetée. Et dans l'assemblée générale du monde, à ce dernier jour où Jésus-Christ en personne viendra juger les vivants et les morts, où il viendra rendre à chacun des hommes ce qui lui est dû, que dira-t-il à ses élus? Venez, les bien-aimés de mon Père, prenez possession du royaume qui vous est destiné. Pourquoi? Est-ce seulement parce qu'il me plaît de vous faire cette faveur et d'exercer envers vous ma miséricorde? Non, mais parce que vous m'avez accordé ce que je vous ai demandé par ma grâce. Dans ces pauvres, je vous ai demandé l'aumône : *Da mihi*. Dans ces ennemis, je vous ai demandé la charité : *Da mihi*. Dans ces maux de la vie, dans ces adversités, je vous ai demandé la patience : *Da mihi*. Dans mon temple et devant mes autels, je vous ai demandé la piété : *Da mihi*. Et vous ne m'avez rien refusé : *Et dedistis mihi*. Vous m'avez soulagé, en soulageant ces misérables qui étaient mes membres : *Et dedistis mihi* (*Matth.*, V). Vous avez étouffé pour moi ce ressentiment, pardonné cette injure, embrassé cet ennemi : *Et dedistis mihi*. Vous avez pris avec soumission ces calamités publiques et particulières, vous m'avez fait un sacrifice de vos biens, de votre santé; vous avez adoré les ordres de ma Providence et vous les avez suivis : *Et dedistis mihi*. Vous m'avez honoré dans ma maison par votre retenue, par votre silence, par vos hommages, par vos prières : *Et dedistis mihi*.

En quoi nous devons admirer la grâce de notre Dieu, remarque saint Chrysostome. Car il prendra plaisir à exalter davantage ce que nous lui aurons donné que ce qu'il nous donne. Après avoir dit, en un mot : Entrez dans le royaume du ciel, il étalera au long toutes nos œuvres : J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais nu, et vous avez pris soin de me revêtir; j'étais en prison, et vous m'avez visité. Ne serait-ce pas assez de dire en général : J'étais dans le besoin, et vous m'avez secouru? Pourquoi ce détail? C'est afin que rien ne soit oublié : *Sic magis gloriatur quod acceperit, quam quod dederit; et non dicit: Hoc ei dedi; sed hoc ab ipso accepi* (*Chrys.*).

Ah! chrétiens, voici le temps où la grâce nous parle plus fortement : *Da mihi*. Et que vous demande-t-elle? Ce qu'elle vous demande, femme du monde? Un peu plus de retraite, un peu plus d'assiduité à l'oraison, une fréquentation plus réglée des sacrements, quelques efforts pour pratiquer la pénitence que vous impose l'Eglise, et pour satisfaire au précepte du jeûne. Ce qu'elle vous demande, jeune personne? Plus de vigilance sur vous-même, plus de simplicité et plus de modestie dans vos habits. Ce qu'elle vous demande, homme du siècle? La restitution de ce bien qui ne vous appartient pas, un prompt divorce avec cet objet séducteur qui vous a ébloui et qui vous tient depuis si longtemps dans un criminel esclavage. Ce qu'elle vous demande à tous? Rentrez tous en vous-mêmes et vous l'aurez bientôt appris.

Sur cela confondons-nous, mes frères, reprochons-nous à nous-mêmes nos retardements et nos résistances; humilions-nous devant le Seigneur; crions-lui miséricorde; après l'avoir fait peut-être languir tant d'années auprès de nous, ne le renvoyons pas sans le contenter. Ouvrons-lui l'oreille de notre cœur, il y va de notre salut. La parole de Dieu, son verbe fait chair a été le principe du salut de l'homme; et la parole intérieure de la grâce de Dieu est le moyen nécessaire pour consommer ce grand ouvrage. Donc ne pas écouter la grâce quand elle parle, quand elle demande, c'est mettre son salut dans un péril évident et c'est s'exposer à se perdre.

Car Dieu vous traitera, mes frères, comme vous l'aurez traité. Il prendra à votre égard la même mesure que vous aurez prise. Il appelle et vous ne lui répondez pas. Il prie et il semble que vous ne l'entendez pas. Il se fait sentir à vous et vous ne consentez pas. Il vous sollicite, il vous presse et vous ne vous rendez pas. Vous avez votre tour, il aura le sien; vous l'appellerez, sans qu'il vous réponde; vous le prierez, sans qu'il se laisse fléchir; vous tendrez vers lui les bras, sans qu'il daigne jeter un regard sur vous; vous vous présenterez à lui et il détournera son visage pour ne vous plus voir et pour ne se plus laisser voir à vous. Que n'avez-vous été plus libéral envers lui et que ne l'êtes-vous encore! S'il demande, c'est pour vous combler de ses faveurs, c'est pour avoir lieu de faire couler sur vous avec plus d'abondance les trésors de sa miséricorde. On ne lui donne jamais en vain; mille grâces auraient été le fruit d'une première grâce, si vous aviez su la faire valoir et en profiter.

D'autant plus coupables dans vos refus que ce que Dieu vous demande est plus aisé. Reprenons notre évangile. Le Fils de Dieu demande à la Samaritaine, quoi? non pas une liqueur précieuse, mais de l'eau. Encore ne la lui demande-t-il pas au milieu d'une campagne sèche et aride; en sorte que pour la trouver il fallût la chercher bien loin; il la demande sur le bord d'une fontaine : *Sedebat supra fontem* (*Joan.* I). A qui la demande-t-il? Ce n'est pas à une personne d'une condition distinguée, qui ne voudrait pas s'abaisser à puiser de l'eau, mais à une pauvre femme, qui vient en prendre pour elle-même et qui tient pour cela un vaisseau à sa main : *Venit haurire aquam* (*Idem*). Ne nous plaignons jamais, mes frères, dit saint Paul, de la difficulté des ordres de Dieu; car la force qu'il nous donne est toujours beaucoup plus grande que le fardeau qu'il nous impose. O Israël, dit Dieu lui-même dans le Deutéronome, quel est le commandement que je te

fais? *Præceptum quod ego præcipio tibi non est supra te, neque procul positum, nec in cœlo situm, ut possis dicere : Quis nostrum valet ad cœlum ascendere* (*Deuter.* XXX)*?* Ce que je te commande, n'est ni trop haut au-dessus de toi, ni trop loin au-delà, afin que tu ne puisses pas dire : Comment monter si haut, ou aller si loin? *Prope est verbum in ore tuo et in corde tuo* (*Ibid.*). La chose est près de toi et dans toi, en ta bouche et en tes mains. Ne nous flattons pas ; nous surmontons tous les jours pour nos amis et pour le monde plus de difficultés que nous n'en avons à vaincre pour Dieu. Nous avons vu comment la grâce demande pour donner ; voyons comment elle condescend pour commander; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce ne fut pas sans raison que les apôtres s'étonnèrent de voir le Sauveur du monde s'entretenir avec cette femme de Samarie : *Mirabantur quod cum muliere loqueretur.* Peut-être en furent-ils surpris, parce qu'ils n'en avaient point encore vu d'exemple : peut-être jugèrent-ils qu'il n'était pas convenable à un homme de son caractère, et qui passait pour un prophète, de parler à une femme étrangère et infidèle, dans une place publique et à la vue de tous les passants : peut-être aussi admirèrent-ils la bonté de leur maître, qui daignait entrer de la sorte en conférence avec une simple femme, pour la gagner à Dieu ; c'est le sentiment de saint Augustin : *Bonum mirabantur, non malum suspicabantur* (*Aug. in Joan.*).

Mais mon admiration croît, quand je considère avec quelle condescendance Jésus-Christ traite cette Samaritaine, et que je pense en même temps à la manière dont Dieu traite encore tous les jours les pécheurs pour s'en rendre maître. Cette admirable condescendance consiste en deux choses : premièrement, à nous prévenir; secondement, à nous faire consentir. Ces deux articles sont importants : écoutez comment je vais les expliquer.

Par où commence Jésus-Christ pour convertir la Samaritaine? Il la prévient. Avant même le lever du soleil, il part, il marche à grands pas, il fait plusieurs lieues de chemin, jusqu'à ce qu'il soit enfin arrivé à la fontaine. Adorable Sauveur, pourquoi vous fatiguer de la sorte? *Jesus ergo fatigatus ex itinere* (*Joan.* IV). Quelle affaire si pressante vous appelle? Du moins, après une si longue traite, que n'allez-vous jusqu'à la ville de Sichar, qui n'est pas éloignée, pour vous y rafraîchir, ainsi que font vos disciples? Ah! mes frères, Jésus-Christ n'a égard ni à la chaleur du jour, ni à la faim, ni à la soif, ni à toutes les autres fatigues d'un pénible voyage. Pourquoi? Parce qu'il va chercher une âme. Il va éclairer un aveugle, sanctifier une pécheresse, arracher à l'enfer sa proie et enrichir le ciel d'une nouvelle conquête. C'est une si grande affaire, qu'on ne peut y apporter trop de soin. Il faut qu'il arrive le premier; il faut qu'il parle le premier. Car si Dieu n'excite le pécheur par la grâce que les Pères nomment pour cela grâce excitante, il ne se réveillera jamais lui-même. Si Dieu ne va au-devant de lui par la grâce que les théologiens appellent pour ce sujet grâce prévenante, il ne fera jamais un seul pas pour aller à Dieu. De moi-même je puis m'éloigner de Dieu ; mais de moi-même je ne puis avoir la pensée, ni le désir d'y retourner : car n'ayant que des forces naturelles, comment pourrais-je par mes propres forces m'élever à un acte surnaturel? Je ne puis même appeler Dieu à mon secours : il faut, dit le prophète, que Dieu, sans en être prié et sollicité, poursuive par miséricorde celui qui le fuit par malice. Il faut que le bon pasteur aille chercher la brebis qui s'est volontairement égarée : *Erravi sicut ovis quæ periit; quære servum tuum* (*Ps.* CXVIII). Et, pour parler encore plus clairement, il faut que Dieu par sa grâce nous mette la première bonne pensée dans l'esprit et le premier bon mouvement dans le cœur. Or, quelle bonté et quelle condescendance dans un Dieu, de faire à l'égard d'un homme, et d'un homme criminel, de telles avances ; de répandre dans son esprit des lumières si vives, qui lui font voir la laideur de son péché, le danger de son état, la grandeur des maux qui lui pendent sur la tête, la colère de Dieu qui le menace et les moyens de l'apaiser : d'exciter dans son cœur ces mouvements intérieurs, qui le poussent, qui l'attirent, qui l'entraînent en quelque sorte d'une manière si secrète et si sensible, si douce et si forte! Divines lumières, dont nous sommes si souvent remplis, saintes ardeurs que nous ressentons si souvent au fond de nos âmes!

Sur quoi il faut remarquer que cette grâce prévenante, quant à son premier effet, est indépendante de notre liberté et qu'elle est en nous sans nous, c'est-à-dire, sans une libre coopération, comme l'enseignent les conciles. Je m'explique. Dieu parle tellement à l'âme, que l'âme entend nécessairement ; il éclaire tellement l'esprit, que l'esprit voit nécessairement; il attire tellement le cœur, que le cœur sent nécessairement l'attrait : d'où vient que l'âme qui est ainsi appelée, éclairée, attirée, ne peut ignorer qu'elle ne le soit ; comme la Samaritaine ne pouvait pas ne point entendre Jésus-Christ, quand il lui disait : Femme, donnez-moi à boire. Et elle marqua bien qu'elle l'avait entendu, puisqu'elle lui répondit : *Dicit ergo ei mulier* (*Joan.* IV). Mais prenez garde, messieurs, pour ne pas tomber dans l'erreur, que si l'effet premier et si formel de la grâce prévenante est nécessaire, il y en a un second qui est libre. Si la Samaritaine ne pouvait pas empêcher que Jésus-Christ ne lui parlât et ne lui demandât de l'eau, il était en la liberté de cette femme de donner ou de refuser à Jésus-Christ l'eau qu'il lui demandait. En effet, elle la lui refusa ; pour nous apprendre que l'âme remuée par la grâce peut lui résister, comme dit le concile de Trente : *Potest eam abjicere* (*Trident.*). On ne rejette que ce que l'on a ; on ne résiste que quand on est attaqué; il faut recevoir, pour

recevoir en vain. L'âme donc peut frustrer la grâce de la fin où elle tend ; elle peut en arrêter l'effet principal, ainsi que l'ont défini tant de conciles et tant de papes. Par conséquent, si la vue de l'âme est nécessaire, la persuasion en est libre ; si l'attrait est indépendant de notre franc arbitre, le consentement du cœur à cet attrait en dépend. Or, c'est à l'égard de ce second effet, de cet effet libre et méritoire de la grâce, où la vue de la lumière persuade, où l'attrait fait suivre, que Dieu emploie un nouveau degré de condescendance, non plus seulement pour nous prévenir, mais pour nous faire consentir, et voilà en quoi consiste le grand mystère de la grâce efficace.

Les théologiens enseignent après les Pères que Dieu de toute éternité a prévu par les lumières infinies de sa sagesse toutes les grâces qu'il pouvait donner aux hommes ; qu'il a ensuite déterminé toutes celles qu'il leur donnerait, non-seulement quant à la substance, mais encore quant à la manière. Car un parfait gouvernement demande que celui qui ordonne, règle non-seulement les affaires en général, mais encore en particulier et en détail, puisque de ces particularités dépend ordinairement le bon ou le mauvais succès des entreprises. Ainsi, Dieu a déterminé le temps, le lieu, l'occasion, les conjonctures, où il veut nous donner ses grâces. Quand tout se trouve conforme et à la qualité de l'attrait intérieur et à la disposition présente de la personne, cette conformité cause un certain plaisir à l'âme, puisque tout plaisir naît du rapport et de la convenance qui se rencontre entre l'objet et la puissance ; et alors la volonté, flattée par ce plaisir, suit et aime à suivre, se rend et aime à se rendre, consent et aime à consentir, quoiqu'elle puisse ne pas suivre, ne pas se rendre, ne pas consentir. C'est pour cela que le grand Augustin appelle la grâce efficace une délectation victorieuse ; car elle est en effet victorieuse, comme il dit lui-même, remarquez les deux mots de ce Père, par délectation et non par nécessité : *Trahit voluptas, non necessitas* (*Aug.*). Je ne suis donc pas, comme parle l'école, nécessité de consentir, mais il me plaît de consentir : *Trahit voluptas, non necessitas.*

Tout ceci nous est parfaitement bien représenté dans notre évangile et dans l'entretien de Jésus-Christ avec cette femme samaritaine. Nous y pouvons distinguer quatre choses où paraît toute la condescendance de la grâce ; savoir : qui est celui qui parle, à qui il parle, de qui il parle et comment il parle. Celui qui parle, c'est le créateur, le seigneur de l'univers ; c'est celui-là même à qui le centurion disait : Ah ! Seigneur, je ne mérite pas que vous entriez chez moi ; c'est celui que saint Pierre priait de se retirer de lui, ne se croyant pas digne de demeurer en sa présence ; c'est celui devant qui Abraham n'osait seulement ouvrir la bouche, se regardant comme un atome, comme un néant ; c'est celui à qui Salomon bâtissait en tremblant le plus magnifique et le plus superbe temple. Voilà, dis-je, celui qui parle : *Ego sum, qui loquor tecum* (*Joan.*). Et à qui parle-t-il ? A une femme du plus bas rang, ignorante, grossière, hérétique ou plutôt idolâtre, et abandonnée depuis longtemps à de honteuses habitudes ; mais après tout, c'était une âme capable de la vie éternelle ; c'était une âme précieuse à Jésus-Christ. Et de quoi lui parle-t-il ? Des plus hauts mystères de la religion, de la grâce et des dons du Saint-Esprit, de la véritable dévotion qui consiste dans le cœur, de l'infidélité des Samaritains, de l'imperfection des Juifs, de son humanité et même de sa divinité. Enfin, comment lui parle-t-il ? Sous la figure d'un simple voyageur, afin qu'elle eût plus de liberté pour lui répondre. Il lui parle seul à seul, afin de lui faire moins de confusion, quand il lui découvrirait ses désordres secrets. Il lui parle en suppliant : *Da mihi bibere*, afin de la gagner par cet abord humble et soumis. Et comment en est-il reçu ? De la manière du monde la plus propre à le rebuter. Quoi ! lui dit cette femme, vous qui êtes Juif, vous me demandez à boire, à moi qui suis une Samaritaine ? Voilà, chrétiens, nos refus.

Cependant, le Sauveur du monde poursuit toujours : Ah ! que ne connaissez-vous mieux le don de Dieu et qui est celui qui vous demande à boire ! peut-être que vous lui auriez demandé vous-même de l'eau vive et il vous en aurait donné. Mais, Seigneur, êtes-vous donc plus grand que le patriarche Jacob qui a bu de cette fontaine, lui et toute sa maison ? où est-ce que vous en trouverez de meilleure ? vous n'avez pas même de seau pour en puiser. Remarquez, chrétiens, la malignité de cette femme qui joint au premier refus qu'elle a fait le mépris et la raillerie. Mais le Fils de Dieu dissimule tout ; il la ramène au même point. Celui qui boira de cette eau que vous vantez tant, lui dit-il, aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif. Que répond-elle à cette promesse ? Donnez-moi de cette eau, Seigneur. Alors Jésus-Christ, qui savait l'état de son âme et qui voulait lui en faire voir le dérèglement, l'envoie chercher son mari. Mais je n'en ai point. Il est vrai, reprend le Sauveur, vous en avez eu cinq et celui que vous avez présentement n'est pas votre mari. Ce discours ne dut pas lui plaire. Aussi elle tourne la conversation sur d'autres sujets ; elle propose des questions de religion. Jésus-Christ satisfait à tout, il la convainc, il lui découvre qu'il est le Messie, *Ego sum*, et par cette parole toute-puissante il la gagne enfin et la convertit.

Combien de fois, mon cher auditeur, votre Dieu, brûlé, pour ainsi dire, d'une soif ardente de votre salut, vous a-t-il parlé à vous-même ? combien de fois vous a-t-il prévenu ? Il a choisi pour cela le temps, ce temps de solitude et de retraite, ce temps de paix et de repos, lorsque ayant l'esprit vide de toutes les affaires humaines vous étiez plus en état d'entendre la voix qui vous appelait et de lui répondre. Sous combien de figures s'est-il présenté à vous ? Je vous l'ai déjà dit :

tantôt comme un juge qui menace ; tantôt comme un ami qui recherche; tantôt avec tout l'éclat de sa majesté comme un Dieu ; tantôt avec un visage plein de bonté comme un père. Il vous a fait voir l'enfer sous vos pieds pour vous intimider, le ciel sur votre tête pour vous encourager. Il a fait gronder la foudre autour de vous pour vous arrêter, briller à vos yeux la couronne pour vous attirer. Il vous a fait faire presque malgré vous les plus saines et les plus solides réflexions sur la vanité du monde et de ses biens , sur le temps et sur l'éternité , sur l'injustice de vos retardements, sur la honte et le danger de votre état. Il vous a dit au fond de l'âme, comme à la Samaritaine : *Ego sum, qui loquor tecum ;* c'est moi qui vous appelle ; moi votre maître, moi votre souverain Seigneur, moi votre Sauveur. Où est votre reconnaissance ? où est votre amour? Il vous a dit à l'oreille du cœur, comme à l'infidèle Jérusalem : *Fornicata es cum amatoribus multis* (*Jerem.*, IV) : Ame ingrate, âme sensuelle, vous m'avez manqué de foi, vous vous êtes abandonnée mille fois à vos désirs déréglés; vous m'avez sacrifié à de profanes idoles. Cependant revenez, il est encore temps; c'est le Dieu de miséricorde qui vous parle en ce jour ; mais le jour viendra, et il approche, où ce sera le Dieu de justice et où il tonnera. Enfin, il ne s'est pas contenté de parler lui-même, il vous a fait encore parler; et par qui ? Par ses ministres, par ses prédicateurs, par des personnes vertueuses qu'il a inspirées pour vous et animées d'un saint zèle ; il a tout mis en usage.

Condescendance inestimable de notre Dieu que saint Paul a bien appelée un excès de charité : *Nimiam charitatem* (*Ephes.*, II) ; une bonté riche et opulente ; *Divitias bonitatis* (*Rom.*, III) ; une dilection suréminente : *Supereminentem charitatem* (*Ephes.*, III). Vous en avez soupiré, mon cher auditeur; mais vous n'en avez pas changé. Vous avez haï ce que vous étiez , ces paroles sont de saint Paulin, et vous avez aimé ce que vous n'étiez pas; mais que vous servira d'avoir haï l'iniquité et d'avoir aimé le devoir et la vertu , si, malgré cette haine, malgré cet amour faible et stérile, vous continuez à faire ce que vous haïssez et ne commencez pas à faire ce que vous aimez?

O que n'avez-vous suivi l'impression de la grâce ! que ne la suivez-vous comme la Samaritaine ! Au moment qu'elle a ouvert les yeux et que le Seigneur s'est fait connaître à elle, la voilà tout à coup ravie et transportée. Elle ne pense plus à puiser l'eau qu'elle était venue chercher ; elle laisse même auprès de la fontaine le seau qu'elle avait apporté : *Reliquit ergo hydriam suam* (*Joan.*, IV). Elle n'est occupée que de Jésus-Christ. La grâce l'entraîne; elle court , elle vole : *Abiit in civitatem* (*Ibid.*). Elle devient l'apôtre du Messie ; elle l'annonce à toute une ville : Venez : *Venite;* voyez : *Videte* (*Ibid.*). Elle ne craint point de révéler ses déréglements passés, afin de rendre témoignage au prophète qui les a connus, lorsqu'ils étaient encore secrets. Il m'a dit tout ce que j'ai fait : *Dixit mihi omnia quæcumque feci* (*Ibid.*). N'est-ce pas le Christ que l'on attend? *Numquid ipse est Christus* (*Ibid.*)? Ainsi, quand Dieu s'est rendu maître d'une âme par la grâce, il la porte à tout ce qu'il veut , il la conduit comme il lui plaît, il y domine et il y domine seul. Qu'il prie désormais ou qu'il ne prie pas, qu'il menace ou qu'il ne menace pas, qu'il promette ou qu'il ne promette pas, c'est assez qu'il parle, rien ne coûte pour lui obéir. Plus de ménagements nécessaires pour s'insinuer, rien ne résiste à sa grâce toute-puissante. Ce n'est plus proprement ni en ami , ni en juge, ni en père qu'il agit ; mais c'est en souverain, c'est en Dieu. Autant de fois qu'il fait entendre à l'âme cette parole secrète, cette parole décisive : Je le veux , on entreprend, on exécute, on souffre avec patience, on travaille avec ardeur. Saint Paul foudroyé et terrassé n'a plus d'autre sentiment que celui d'une obéissance parfaite aux ordres de Dieu. Seigneur, s'écrie-t-il, que voulez-vous de moi ? *Domine, quid me vis facere* (*Act.*, IX) ? Il ne marque rien en particulier, il ne détermine rien; il est sous l'empire de la grâce ; c'est à elle à ordonner ; quoi que ce soit, il n'y a rien qui l'arrête. Nous voyons des pécheurs comme transformés tout à coup en d'autres hommes. Dès que la grâce en a fait des pénitents, tout leur est possible, tout leur est même facile. Faites-en l'épreuve , mes frères , soumettez-vous à une si sainte domination ; laissez-vous gouverner à la grâce ; la grâce , en vous gouvernant, vous conduira au royaume éternel, que je vous souhaite, etc.

SERMON XXXVII.

POUR LE DIMANCHE DE LA QUATRIÈME SEMAINE.

Sur l'aumône.

Accepit ergo Jesus panes ; et cùm gratias egisset, distribuit discumbentibus.

Jésus prit donc des pains ; et après avoir rendu des actions de grâces, il en donna à ceux qui étaient assis (*Saint Jean, ch.* VI).

Ce miracle de Jésus-Christ, mes frères , cette multiplication des pains, qu'est-ce autre chose qu'une aumône que fait le Sauveur du monde à plus de cinq mille personnes ; et par là ne nous avertit-il pas, nous ses ministres et les dispensateurs de sa parole , d'exhorter sérieusement et fortement les fidèles à l'exercice de la charité chrétienne envers les pauvres? Je dis de les exhorter sérieusement et fortement ; car je suis persuadé qu'un prédicateur perd son temps lorsqu'il s'amuse dans ces grands sujets à recueillir certaines pensées ingénieuses et à les tourner d'une manière agréable et polie. Ni les gens de bien , ni les avares n'en profitent : les uns , parce qu'ils n'en sont pas édifiés ; et les autres, parce qu'ils ont l'âme dure et qu'il est difficile de les toucher. Je demande donc à Dieu qu'il me donne aujourd'hui toute la force de sa grâce et toute l'au-

torité nécessaire sur les esprits. Je lui demande qu'il donne à ma voix la vertu de la sienne : *Ecce dabit voci suæ vocem virtutis* (*Ps.* LXVII); afin que comme les grandes pluies suivent les tonnerres, mes menaces fassent tomber dans les mains des pauvres de plus abondantes aumônes. Or, si mon intention n'est pas de vous flatter, je ne veux rien non plus outrer; mais me tenant dans les bornes convenables, je vous ferai voir deux choses touchant l'aumône : premièrement, votre devoir; secondement votre pouvoir. Si je disais seulement aux personnes accommodées qu'elles peuvent faire l'aumône, sans les convaincre de leurs obligations, elles me répondraient : Je le puis, il est vrai; mais je ne le dois pas. Si je leur disais seulement, en général, qu'on doit faire l'aumône, sans leur expliquer de quoi elles la peuvent faire, elles me répondraient : Je le devrais, si je le pouvais; mais je ne le puis. Ainsi, il faut vous montrer tout à la fois que vous devez secourir les pauvres, c'est la première partie; de quoi vous les pouvez secourir, c'est la seconde. J'ai besoin des lumières du ciel, demandons-les, etc. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour bien éclaircir l'obligation que porte avec soi le précepte de l'aumône, et pour ne pas embarrasser vos esprits par une confusion de choses mal ordonnées, je fais l'une après l'autre certaines propositions qui vous conduiront aisément et nettement à la connaissance d'un des plus indispensables devoirs du christianisme. Tâchez, s'il vous plaît, à me suivre.

Première proposition. La sage Providence de Dieu a dû imposer aux riches le précepte de l'aumône. En voici la preuve : Il y a dans le monde, par l'ordre même de la Providence divine, une inégalité de biens qui quelquefois nous étonne. Tel ne manque de rien et tel au contraire manque de tout. Les greniers de l'un, comme ceux de ce riche de l'Evangile, sont trop petits pour contenir toute sa récolte; et l'autre, comme le pauvre Lazare, n'a pas un seul grain à ramasser. Enfin, pour parler avec saint Paul, l'un meurt de faim et l'autre est ivre : *Alius esurit, alius autem ebrius est* (I *Cor.*, X). Or, la conduite de Dieu ne semblerait-elle pas bien dure et n'y aurait-il pas lieu de douter de sa Providence, s'il en était demeuré là ? Car, suivant la comparaison de Théodoret, comme nous aurions sujet de croire qu'un jardin serait abandonné et que personne ne prendrait soin de l'entretenir, si toutes les eaux, dont il doit être arrosé, se rendaient seulement aux pieds de quelques arbres, tandis que les autres perdraient tout leur suc faute d'humidité et qu'ils mourraient de sécheresse ; de même si quelques riches possédaient tous les biens et que Dieu n'eût point pourvu aux besoins de tant de misérables qui n'ont d'ailleurs nulle ressource, ne pourrait-on pas penser que c'est le hasard qui gouverne toutes choses, ou que le créateur du monde n'est ni aussi sage, ni aussi bon que la religion nous l'enseigne? Il a donc fallu que Dieu ordonnât à ceux qui sont dans l'opulence de soulager ceux qui sont dans la disette. C'est pourquoi l'Apôtre, instruisant son disciple Timothée, ne lui dit pas seulement qu'il conseille l'aumône aux riches, comme une œuvre de surérogation, mais qu'il la leur commande comme une œuvre d'obligation : *Divitibus hujus sæculi præcipe, facile tribuere, communicare, thesaurizare tibi fundamentum bonum in futurum* (I *Tim.*, VI). Et le Saint-Esprit nous avait auparavant avertis d'assister le pauvre et de satisfaire par là au commandement du Seigneur : *Propter mandatum assume pauperem* (*Eccles.*, XXIX).

C'est aussi ce qui a fait dire à saint Augustin que le riche, selon les intentions de Dieu, est pour le pauvre, et le pauvre pour le riche: *Dives propter pauperem, et pauper propter divitem* (*Aug. serm.* 5 *de verbis Dom.*). En quoi notre Dieu fait admirablement éclater sa sagesse; car si vous y prenez bien garde, ce rapport mutuel et ce commerce de charité lie étroitement ensemble le riche et le pauvre; le riche, parce qu'il est obligé de secourir le pauvre; et le pauvre, parce qu'il est obligé d'implorer le secours du riche : *Pauperis est orare, divitis erogare* (*Ibid.*).

Confirmons tout ceci par une belle réflexion de saint Basile sur ces paroles de la Genèse Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, et la terre était toute vide. Le ciel, dit ce Père, est riche de lui-même ; il subsiste sans dépendre de la terre, il a ses astres, sa lumière, ses influences, ses qualités secrètes qui opèrent presque tout dans la nature; mais pour la terre, elle ne peut rien de son fond, et sans l'assistance du ciel, elle ne produirait pas un seul fruit : *Terra autem erat inanis et vacua* (*Genes.*, I). Mais pour suppléer à cette indigence, que fait Dieu? Il veut que tous les biens du ciel descendent sur la terre et qu'ils lui soient communiqués. C'est pour la terre que le soleil éclaire, que les astres tournent sur notre tête et qu'ils ont leur chaleur, leurs rayons, toutes leurs vertus occultes. En sorte que ces deux maîtresses pièces du monde, si je puis user de cette expression, se trouvent parfaitement unies; l'une, par la nécessité de donner, et l'autre, par la nécessité de recevoir. Je ne puis mieux appliquer cette excellente figure à mon sujet que par les paroles du grand pape saint Léon. O l'admirable Providence, s'écrie-t-il, et l'industrieuse bonté de Dieu, qui, par une distribution si inégale a su procurer tout à la fois l'avantage du pauvre et du riche ! *O mira providentia Creatoris, ut uno facto duobus esset succursus.* Il était aisé à notre Dieu, poursuit-il, de donner lui-même immédiatement aux pauvres le superflu des riches ; mais il a jugé plus à propos de sanctifier les pauvres par la patience, par l'humilité, par la dépendance, et de sauver les riches par la miséricorde et la charité : *Nisi, et illos justificare vellet de patientia laboris, et hos de opere charitatis* (*Idem*).

Seconde proposition. Le précepte de l'aumône oblige sous peine de péché mortel ; j'en donne une démonstration sensible et qui ne souffre point de réplique. Dieu ne nous damne ni ne nous peut damner que pour la transgression d'un précepte étroit et rigoureux, et pour des offenses mortelles ; car Dieu ne punit éternellement ni ne peut éternellement punir que celui qu'il hait, et comme il est miséricordieux et juste, il ne peut haïr que celui qui, par une désobéissance et une offense mortelle, lui en a donné un légitime sujet. Or, Dieu condamne aux flammes éternelles ceux qui ont manqué à faire l'aumône. Pour en être convaincu, écoutez la sentence qu'il prononcera contre les réprouvés. Allez, maudits, allez au feu. Pourquoi? parce que j'ai eu faim et que vous ne m'avez pas donné à manger; parce que j'ai eu soif et que vous ne m'avez pas donné à boire; parce que j'ai été malade et que vous ne m'avez pas assisté. Mais, Seigneur, diront ces malheureux, où est-ce que nous vous avons vu pauvre, infirme, nu, et que nous ne vous avons pas fourni les soulagements nécessaires? Ce que vous avez refusé à vos frères, leur répondra le souverain Juge, vous me l'avez refusé à moi-même. Tirez, chrétiens, la conséquence, et concluez que vous ne pouvez donc sans pécher mortellement violer le précepte de l'aumône. Je dis plus, et je conclus, moi, qu'un des commandements dont Dieu paraît avoir l'observation plus à cœur, c'est celui de l'aumône. Car lorsqu'à la face du ciel et de la terre il faudra nous juger, le premier chef de notre examen, le premier motif, le premier titre de notre justification ou de notre condamnation sera pris de ce précepte, selon que nous l'aurons, ou accompli ou transgressé *Prima stipendia pauperis tractantur in cœlo* (*Chrys.*). Les pauvres, dit saint Chrysostome, ont leurs gages assignés sur vos biens, et ce sera l'obligation capitale dont Dieu vous demandera l'acquit à son tribunal ; c'est même la seule dont Jésus-Christ qui doit être notre juge, nous a parlé en nous traçant une peinture si terrible de ce jugement universel, où tous les hommes seront appelés. Ne pouvait-il pas nous dire que nous serons condamnés pour nos injustices, pour nos impiétés, pour nos débauches? Mais apprenez, c'est le raisonnement de saint Augustin, quel est donc le prix et la nécessité de l'aumône, puisqu'il a passé sous silence tous les autres articles : *Quanto hoc excellit, quando cætera tacuit* (*August.*)?

Troisième proposition. Ce précepte de l'aumône oblige sous une peine grieve dans les grièves nécessités des pauvres. Ce point est important et demande à être développé. Pour cela, remarquez, s'il vous plaît, qu'il y a deux sortes de commandements; les uns négatifs et les autres positifs ou affirmatifs ; ce sont les termes de l'école que je vais vous faire entendre. Nous appelons commandements négatifs ceux par où Dieu nous défend quelque chose, comme d'adorer des idoles ou de porter un faux témoignage. Nous appelons commandements positifs et affirmatifs ceux par où Dieu nous ordonne quelque chose, comme de prier ou de faire l'aumône. Or, il y a entre les uns et les autres une grande différence, car les premiers obligent toujours et pour toujours, parce que le mal n'est jamais permis. Par exemple, je ne puis jamais, en quelque temps et en quelque occasion que ce soit, commettre une idolâtrie ou blesser la vérité par un mensonge. Mais les seconds n'obligent pas pour toujours, c'est-à-dire, que nous ne sommes pas obligés de produire à toutes les heures les actes qu'ils commandent. Ainsi, quand Jésus-Christ dit : Priez, donnez l'aumône, il ne prétend pas que je prie à tous les moments, ni que je fasse l'aumône en toutes les rencontres. Voulez-vous donc savoir en quelles conjonctures nous péchons mortellement, si nous ne secourons pas les pauvres? Je réponds que ce n'est pas seulement dans leurs extrêmes nécessités, lorsque la misère les réduit au point de mourir s'ils ne reçoivent une prompte assistance ; mais que c'est même, sans attendre de telles extrémités, dans leurs nécessités grièves, et quand ils se trouvent en de grands besoins. J'en apporte des raisons convaincantes.

L'obligation de secourir le pauvre naît de sa nécessité, donc l'obligation griève naît de la nécessité griève du pauvre. Que peut-on opposer à cette preuve, que j'ai ramassée en deux mots pour vous la jeter d'abord dans l'esprit? Je la reprends, et je vous prie d'en considérer encore avec plus de réflexion l'évidence. Mon obligation, touchant l'aumône, vient de la nécessité et du besoin des pauvres. Donc à mesure que croît le besoin des pauvres, mon obligation doit pareillement croître ; donc si la nécessité des pauvres est griève, il faut aussi que mon obligation le devienne; donc dans les grièves nécessités des pauvres, c'est un péché grief, un péché mortel que de ne les pas assister autant qu'on le peut, et que leurs besoins le demandent. De là, chrétiens, nous devons recueillir que le riche pour secourir le pauvre ne peut attendre en conscience qu'il soit réduit à la dernière nécessité. Autrement, il faudrait dire que le riche serait exempt de faire l'aumône au pauvre, jusqu'à ce qu'il le vît aux abois et prêt à rendre l'âme, faute de pain ; il faudrait dire que cet homme, cette femme du monde, qui savent qu'une pauvre mère, chargée d'enfants et dépourvue de tout secours, est malade dans un lit, pourraient lui refuser la charité jusqu'à ce que sa maladie devînt et parût mortelle, et la laisser ainsi languir de misère durant une rigoureuse saison ; il faudrait dire que pour donner à ce misérable un habit déjà usé, on pourrait impunément et sans offense différer jusqu'à ce qu'il fût couché contre terre, transi, immobile et sur le point d'expirer par la violence du froid. Ces occasions sont extraordinaires, elles sont rares, et l'obligation même griève de faire l'aumône est ordinaire et fréquente, comme l'a solidement et judicieusement observé le savant Suarez,

dont voici le raisonnement. La cause que Jésus-Christ assigne en commun de la perte et de la damnation des réprouvés, et qui sera même expressément marquée dans leur sentence, doit être fréquente et ordinaire, car il faut qu'elle convienne et qu'elle puisse être imputée à un grand nombre de gens, de l'un et de l'autre sexe, de tout âge, de tous lieux, de toutes conditions, ce qui ne serait pas possible, si elle était extraordinaire et rare. Or, cette cause générale, ce sujet commun de la réprobation des hommes, comme l'Évangile nous l'apprend et comme je l'ai déjà dit, est la transgression du précepte de l'aumône. Il faut donc que cette transgression soit ordinaire, et parce qu'il arrive très-peu qu'on trouve un pauvre dans un péril prochain de mourir, et qu'on l'abandonne alors sans lui donner un soulagement qui lui rendrait la vie, et qu'il ne tient qu'à nous de lui fournir, il est évident que ce n'est pas là de quoi Jésus-Christ a voulu parler, en nous rapportant l'arrêt qui sera fulminé contre les réprouvés, et le titre que Dieu produira contre eux pour les rejeter. Reste donc que ce titre de damnation soit un péché plus fréquent, savoir, le défaut de charité dans les grièves nécessités des pauvres.

Je dis plus, et j'ajoute que même dans les nécessités moins grièves, et que nous nommons seulement communes, il y a une obligation griève de faire de temps en temps et régulièrement quelques aumônes. Pourquoi? Premièrement, c'est que la dureté des riches en ne soulageant jamais les pauvres, fait que leurs nécessités de communes qu'elles étaient, deviennent grièves; secondement, c'est que l'habitude que contractent les riches de ne donner jamais l'aumône aux pauvres, les expose au danger de ne la faire pas même dans les grièves nécessités; troisièmement, c'est qu'un riche en cette disposition pécherait incontestablement contre la charité et la miséricorde, et je prétends qu'il pécherait dans une matière considérable. Car quoique le besoin de chaque pauvre en particulier soit un mal léger, l'amas et le composé de tant de maux différents, considéré et dans son étendue et dans sa durée, est un grand mal. N'y vouloir donc jamais apporter aucun remède, c'est se rendre coupable dans un point important. Ainsi disons-nous qu'un homme ne peut sans crime et sans encourir la haine de Dieu former la résolution de prendre à divers particuliers des sommes légères, si le total de ces légères sommes en fait une suffisante pour un péché mortel.

Mais si cela est, il y aura bien des riches damnés. Vous le concluez, mes chers auditeurs, je le conclus avec vous et c'est la conclusion de Jésus-Christ même. Ne nous dit-il pas qu'il est plus aisé de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille que de faire entrer un riche par la porte du ciel? Dans tout l'Évangile, nous n'avons que l'histoire ou la parabole d'un riche damné. Pourquoi l'est-il? Pour son insensibilité envers le pauvre Lazare. Par l'original jugez des copies, et de ce qui a perdu l'un, apprenez ce qui perd les autres.

Quatrième proposition. Sans parler des besoins communs, il y a une très-grande multitude de pauvres réduits en de grièves nécessités. Plût au ciel que la chose ne fût pas aussi vraie qu'elle l'est! Mais hélas! le bras de Dieu qui s'est étendu sur les plus vastes contrées, qui, partout, abat des millions d'hommes sous la pesanteur de ses coups, qui, dans toutes les provinces, donne la mort à plusieurs, et presque à tous les frayeurs de la mort, qui fait tout à la fois sentir et les maux présents et les maux à venir; ceux-là, par une impression actuelle, et ceux-ci par de mortelles alarmes; ce bras tout-puissant, ce bras si terrible, n'a pas épargné cette ville capitale. Combien de larmes a-t-il fait verser à tant de familles qu'il a frappées, et combien encore en tient-il d'autres tristement suspendues entre de faibles espérances et de vives craintes des calamités futures qui nous pendent sur la tête?

Consultez, mes frères, consultez ces personnes zélées à qui la charité fait prendre soin des pauvres et qui les visitent pour les assister ou corporellement, ou spirituellement. Rapportez-vous-en à vous-mêmes, et croyez ce que voient vos yeux, surtout en certains quartiers où vous trouvez presque à chaque pas des gens dont le premier aspect effraie, tant ils sont défigurés. Que vous disent leurs visages pâles et défaits, leurs corps languissants que la fièvre a brûlés, et que la misère achève d'épuiser et de dessécher? Pensez combien d'artisans qui vivaient de leur travail, mais qui n'y peuvent plus vaquer, soit par la caducité d'un âge avancé, soit par les infirmités d'un corps déjà cassé avant la vieillesse, n'ont plus d'autres ressources que les pieuses gratifications des fidèles. Pensez combien de maisons nombreuses subsistaient à la faveur d'un commerce qui tout à coup a manqué, mais que le père ne peut relever, parce qu'il n'est pas en état de faire pour cela quelques avances. Ecoutez les pitoyables accents que poussent autour de vous et vers vous plus de dix et peut-être plus de vingt mille bouches affamées: *Miseremini, saltem vos amici mei* (*Job*, XIX). Au nom du Créateur qui nous a formés, ayez compassion de nous, et tandis qu'il vous conserve, par sa miséricorde, et les biens et la santé, ne nous laissez pas misérablement périr. Quoique pauvres et souffrants, nous sommes vos frères, nous adorons le même maître que vous; nous avons été rachetés par le même sang que vous, nous avons participé et nous participons encore au même sacrifice que vous; nous attendons la même gloire que vous, et par nos vœux nous tâcherons à l'obtenir pour vous: *Miseremini, saltem vos amici.* Encore une fois, ne nous oubliez pas; nous vous le demandons, par où? par nos gémissements, par nos douleurs; par où? par la même loi qui nous unit, par les mêmes sacrements, par le même ciel, par le même Dieu, par le même Jésus-Christ: *Miseremini, saltem vos amici.*

Allons plus avant, mes chers auditeurs, ouvrons les yeux de la foi, et reconnaissons Jésus-Christ même dans ces pauvres, puisque selon l'éloquent et le docte Salvien, c'est lui qui souffre dans eux et qui implore votre assistance : *Solus tantummodo Christus est, qui in omnium pauperum universitate mendicat* (*Salvian.*). Oui, mes frères, c'est Jésus-Christ, qui du milieu de cette troupe affligée vous crie et vous dit : Chrétiens, qu'ai-je fait pour vous ? ne ferez-vous rien pour moi? Ai-je épargné pour vous, et honneurs et sang et vie ? Epargnerez-vous pour moi un faible soulagement qui vous coûtera si peu, qui me tirera de cet état de langueur, ou qui m'aidera à mourir avec moins de peine? Je ne regrette pas ce que je vous ai donné ; mais je vous en redemande au moins quelque partie. La lui refuserez-vous, mes chers auditeurs ? la refuserez-vous à votre libérateur, à votre Sauveur ? Honorez le Seigneur de votre substance : *Honora Dominum de tua substantia* (*Prov.*, III), et si ce n'est pas assez vous dire, rendez-lui ce que vous lui devez et ce que vous devez aux pauvres : *Et redde ei debitum* (*Ibid.*). Vous êtes obligés de les assister, je vous en ai convaincus; mais de quoi et comment le pouvez-vous ? vous l'allez voir dans le second point.

Entrons, chrétiens, entrons d'abord en matière, et donnez-moi une attention toute nouvelle, parce que le point que j'ai à traiter est délicat, et qu'il renferme une morale également épineuse, solide et belle. Je veux vous faire connaître votre pouvoir touchant l'aumône. Je veux examiner en détail qui sont ceux qui la doivent faire, parce qu'ils le peuvent. Je veux encore aller plus avant et vous apprendre de quoi ils la peuvent, et par conséquent ils la doivent faire. Voici comment je raisonne. Appliquez-vous.

SECONDE PARTIE.

Il y a dans le monde un fonds pour la subsistance des pauvres. Cette proposition est incontestable. Car Dieu, leur Créateur, ne les a pas formés pour périr de faim. De plus, puisqu'il y a un précepte de l'aumône, comme je vous l'ai fait voir, et que Dieu ne commande jamais l'impossible, il faut qu'il y ait de quoi accomplir la loi qu'il a portée. Or, ce fonds destiné de Dieu pour l'entretien des pauvres, où est-il ? Dirons-nous qu'il est chez les pauvres mêmes ? Ce serait une contradiction manifeste ; car dès là ces pauvres ne seraient plus pauvres.

Donc ce fonds étant dans le monde, et n'étant pas chez les pauvres, il s'ensuit qu'il est chez les personnes aisées et chez les riches du siècle. Oui, certes il est chez vous, riches ; et pour vous le marquer plus en particulier, ce fonds ordinaire des pauvres, c'est votre superflu ; je dis ce fonds ordinaire, et je ne le dis pas sans sujet. Car il peut y avoir des occasions extraordinaires, des extrémités où vous seriez obligés même d'aider les pauvres d'une partie de votre nécessaire ; mais je prends ici la chose selon le cours et l'ordre commun, et j'avance encore une fois que le fonds ordinaire des pauvres a été assigné de Dieu et doit être pris sur votre superflu.

Mais l'embarras, mes frères, la difficulté, c'est de le trouver ce superflu. Car, comme a fort bien dit saint Ambroise, il n'est rien de plus nécessaire, ni rien aussi de plus difficile, que de connaître le non nécessaire : *Nihil tam necessarium, quam cognoscere quid non sit necessarium* (*Ambros. ad Vercel. Eccles.*).

Si je ne voulais qu'effleurer mon sujet, j'aurais bientôt défini le superflu, en me contentant de dire, que c'est tout ce qui n'est point nécessaire. Mais quand on veut pénétrer plus avant et démêler ce que c'est donc en effet, et dans l'usage de la vie, que ce non nécessaire, cette seule question en renferme bien d'autres, et demande beaucoup de discernement. La difficulté vient de ce que le nécessaire prend tant de faces différentes, et se tourne en tant de sens, qu'il ne semble pas qu'on en puisse donner une idée précise, ni une juste définition. Car il n'a pas, et ne doit pas avoir partout les mêmes mesures ; d'où il arrive que vous l'étendez autant qu'il vous est possible et toujours à votre avantage : chacun l'habille, le peint à sa mode ; et pour s'autoriser, s'appuie sur l'opinion mal entendue de quelque théologien, qu'on fait souvent parler contre sa pensée, et à qui l'on attribue des décisions directement contraires à ses sentiments.

Avant que de prononcer là-dessus, et, pour en former un jugement sain et droit, il faut avoir une règle, et qui nous en servira ? Sera-ce la passion ? ou ne sera-ce pas plutôt le christianisme et la raison ? Si nous écoutons la passion, il n'y a pas de superflu. Demandez, par exemple, à un voluptueux s'il a du superflu ; il vous répondra qu'il n'en a point, et sa réponse est vraie, supposé le faux principe qu'il s'est fait de contenter tous ses sens, et de ne se refuser aucun des plaisirs de la vie. Car pour cela, il y a des dépenses excessives à faire, et à quoi même les fonds les plus abondants ne peuvent suffire. Demandez à un ambitieux s'il a du superflu : comment en aurais-je? vous dit-il : je n'ai pas même le nécessaire. Et pourquoi ne l'a-t-il pas en effet ? parce que c'est un homme qui veut se distinguer de ceux de son rang ; qui sans se souvenir de sa naissance, et voulant effacer la tache d'une roture qui lui paraît honteuse, supplée autant qu'il peut, par son luxe et par ses frais immenses, au défaut de l'origine. Demandez à un avare s'il a du superflu : suivant ses idées il manque de tout ; il aurait les revenus de toute une province, qu'il ne serait pas encore content. Et par quels prétextes justifie-t-il cette cupidité insatiable, qui lui fait entasser trésors sur trésors, sans jamais se dessaisir de rien ? C'est qu'on ne peut mettre ses affaires en sûreté, ni vivre à son aise, sans avoir du bien devant soi. C'est qu'on ne sait ce qui peut arriver dans la suite et qu'on est en danger de se trouver court, si l'on n'a quelque chose de réserve. C'est qu'il est bon de placer son argent en divers lieux et sur plusieurs per-

sonnes, afin que, si l'un vient à ne pas payer, on ait recours à l'autre. C'est que la sagesse veut qu'on se tienne en état de faire à propos certains achats, selon que les occasions se présentent. Telles sont les maximes de la passion, telles sont les excuses des riches qu'elle gouverne. Mais si ces excuses, si ces maximes sont recevables, si c'est sur la passion que nous nous réglons et que nous pouvons nous régler, il n'y aura donc plus d'aumône. Car qui la fera? Les pauvres? mais s'ils sont pauvres, qu'ont-ils pour la faire? Les riches? mais la passion leur persuade qu'ils en sont dispensés. Cependant il y a un précepte de l'aumône, et un précepte pour lequel des millions de personnes seront damnées: ce précepte ne peut tomber sur les pauvres; par conséquent il regarde les riches. Toutefois, il ne peut être accompli tandis que la passion sera consultée. D'où il faut conclure que le précepte devant sans contredit l'emporter sur la passion, elle ne peut être un bon juge pour déterminer le superflu.

Mais voulons-nous, mes frères, comme nous y sommes obligés, prendre pour guide la raison et le christianisme? nous aurons bientôt trouvé le superflu des riches, et où? dans leurs passions mêmes. Ce superflu pour vous, mon cher auditeur, ce fonds des pauvres, c'est ce que vous employez à un jeu immodéré; c'est ce que vous employez à des spectacles profanes; c'est ce que vous employez à un faste mondain; c'est ce que vous employez à des repas trop somptueux; c'est ce que vous employez à des acquêts sans bornes, à des réserves sans mesure. Eh! comment l'entendez-vous? Quoi! il y a chez vous un fonds pour des divertissements continuels, et il n'y en a point pour les pauvres? Il y a chez vous un fonds pour le train, l'équipage, des ameublements, des habillements magnifiques, et il n'y en a point pour les pauvres? Il y a chez vous un fonds pour toutes les modes, quoi qu'elles puissent coûter, et il n'y en a point pour les pauvres? Il y a chez vous un fonds pour tous les projets que l'ambition, ou que l'avarice vous inspire, et il n'y en a point pour les pauvres? Il y a chez vous un fonds pour la débauche même, et la débauche la plus infâme; pour entretenir cette personne, pour parer cette idole, et il n'y en a point pour les pauvres? Réprimez la passion, retranchez-lui ce qu'elle demande injustement, donnez-le aux pauvres, et tous les besoins des pauvres seront soulagés : *Aufer superflua, et nulli deerunt necessaria* (*Bern. de inter. Dom.*, c. XXVI).

Ce n'est pas assez : je prétends que souvent même les riches, en ménageant bien leur superflu, et en le partageant entr'eux et les pauvres, y trouveraient de quoi suffire tout à la fois, et aux nécessités de ceux-ci, et à toutes les bienséances du monde. Je vais mieux me faire entendre. Oui, grands du monde, opulents du siècle, je serai avoué des pauvres en ne vous demandant rien pour eux de tout ce qui est convenable pour l'entretien honnête de vos familles, pour l'établissement avantageux de vos enfants, et même pour certaines récréations et certaines parties : je crois même que les pauvres relâcheraient volontiers à plusieurs tout le superflu qu'ils gardent, et qu'ils mettent en réserve, pourvu qu'ils eussent leur part au superflu que l'on dissipe. Car si l'on veut de bonne foi reconnaître la vérité, on verra qu'il y a bien des maisons, où, par le désordre le plus déplorable, les dépenses inutiles et superflues vont beaucoup plus loin que les dépenses nécessaires. A quoi, par exemple, ne porte point l'envie de bâtir? Il y a toujours à changer, toujours à réformer, toujours à ajouter : sans cette variété on languirait. Il faut toujours avoir quelque nouveau dessein à tracer, à expliquer; toujours quelque nouvel accommodement à faire voir. Oh! que les pauvres seraient à leur aise, s'ils avaient seulement une moitié de ce superflu! *Aufer superflua, et nulli deerunt necessaria.*

Et il ne faut point dire, comme quelques-uns, que leurs grandes dépenses sont utiles aux pauvres, parce qu'on les met en état par là de travailler et de se soutenir; il ne faut point donner dans l'erreur de ceux qui prétendent que le luxe des riches est non-seulement supportable, mais profitable aux états. Tous leurs raisonnements sont beaux dans la spéculation; ils sont spécieux, mais très-faux dans la pratique. Car si l'on examine la chose de près, on trouvera que les excès sont toujours pernicieux; et que si l'on vivait selon les lois du christianisme, on n'aurait pas besoin de ce remède pour faire subsister les pauvres.

Premièrement, il y aurait de la modestie dans toutes les conditions, et de là les grands n'auraient plus tant d'ambition pour s'élever. Par conséquent, plus tant d'injustices, plus tant d'oppressions, plus tant d'intrigues et de détours; sources funestes de la ruine et de la désolation publique.

Secondement, si l'argent par le luxe des grands et des riches entre parmi le peuple, ce n'est point à ceux qu'on a dépouillés qu'il retourne; mais à des gens qui tomberont dans les mêmes excès que les autres, quand ils seront remplis.

Troisièmement, le luxe des riches est contagieux; il descend des grands aux petits; il se répand dans toutes les professions : d'où vient la décadence et la chute de tant de familles.

Mais ne dois-je pas proportionner ma dépense à mon état? J'en conviens : mais votre état, mon cher auditeur, votre état, homme, femme du siècle, quel est-il? Est-ce de l'état de votre passion que vous parlez? est-ce de l'état de la raison, de la religion? est-ce d'un état fini, ou d'un état infini? Si c'est d'un état fini et borné, d'un état raisonnable et chrétien, nous sommes d'accord ensemble; et j'avoue que vous pouvez quelquefois avoir égard à certaines coutumes, et leur accorder quelque chose, pourvu qu'elles n'en demandent point trop. Mais vous devez aussi vous souvenir que l'Evangile nous re-

commande partout la modération; que la raison même nous y porte, que dans notre baptême nous avons renoncé aux pompes du siècle, et que souvent notre vanité, notre sensibilité, le mauvais exemple nous font trouver des nécessités imaginaires là où il n'y en a point, ou qui vont bien au-delà des justes limites qu'on doit se prescrire.

Je sais que cette distinction est quelquefois difficile à faire, qu'il n'est pas toujours aisé de marquer le point fixe où l'on doit s'en tenir. Mais suivez le conseil que je vous donne. Ayez recours à un sage directeur. Exposez-lui, de bonne foi, l'état où vous êtes, et passez-en par tout ce qu'il décidera. Quelque large qu'il puisse être dans sa morale, je suis assuré qu'il ne vous donnera pas plutôt un fonds pour le monde et pour les bagatelles du monde, que pour Jésus-Christ et pour ses membres qui sont les pauvres. Je suis assuré qu'il ne vous donnera jamais un fonds pour nourrir vos convoitises criminelles et pour les satisfaire; mais qu'il vous dira avec l'Apôtre, de faire servir à votre pénitence et à votre sanctification, ce que vous avez fait servir tant de fois à votre péché. Je suis assuré qu'il ne vous permettra jamais dans les misères des pauvres, et surtout dans des misères pareilles à celles que nous voyons, de retenir tout ce que vous avez, sans en rien laisser sortir au dehors.

Cependant, ne faut-il pas penser à l'avenir? Ah! messieurs, croyez-moi, vous n'y penserez jamais mieux qu'en faisant l'aumône. Quand les Israélites, recueillant la manne, en prenaient plus qu'il ne leur en fallait, elle se tournait en vers, et se corrompait : et c'est ainsi que Dieu souvent, pour punir la dureté des riches et leurs prévoyances outrées, permet qu'un procès qu'on leur suscite, ou quelque autre accident fâcheux leur arrache des mains ce qu'ils conservaient avec trop de soin. Ils en ont tout le regret, toute la peine, mais sans nul mérite.

En donnant aux pauvres, nous donnons à Dieu, et Dieu sait bien rendre dès cette vie ce qu'il reçoit, et beaucoup plus même qu'il ne reçoit. Chose étrange! Nous trouvons, dit saint Jean Chrysostome, de quoi prêter aux hommes, quand nous espérons d'en tirer quelque intérêt, et nous n'avons rien pour prêter à Jésus-Christ, quoiqu'il nous promette de nous le payer au centuple! Quelle excuse pouvez-vous alléguer? que Dieu diffère à payer dans l'autre vie? Mais à cela je réponds deux choses. Premièrement, que si l'aumône n'était pas un moyen ordinaire pour faire profiter dès cette vie même, et pour augmenter vos biens, je me défierais de l'Ecriture. Pourquoi? parce que les biens temporels y sont le plus souvent et le plus expressément promis à l'aumône. Ce n'est pas que Dieu, quand vous donnez d'une main, vous mette au même temps et sensiblement dans l'autre la récompense que vous méritez. Ce serait là un miracle, et Dieu ne fait pas communément des miracles. Mais qu'arrivera-t-il? vos terres seront cultivées par des gens fidèles et vigilants qui les feront valoir. Vous serez payé d'une dette avant que ce marchand manque. Vous aurez dans une affaire toute la justice que vous demandez et qui vous est due. Vous serez préservé d'une mauvaise rencontre où vous alliez vous engager, et qui vous aurait coûté de grands frais. Vous vous déferez de cet amour du jeu, à quoi de grosses sommes se consumaient. En un mot, il faut que la parole de Dieu s'exécute, et elle s'exécutera. L'aumône est une sainte usure : *Fœneratur Domino qui miseretur pauperis* (*Prov.*, X). Secondement, Dieu remet à payer dans l'autre vie, je le veux; mais, si je puis m'exprimer de la sorte avec saint Jean Chrysostome, c'est afin de laisser grossir l'intérêt. Il nous permet d'imiter à son égard ces avares, qui sont bien aises de n'être pas payés durant un certain temps, pour absorber ensuite tout le bien d'un débiteur. Ayons patience, il nous rendra tout, et fonds, et profit, qu'il fera monter d'autant plus haut, qu'il nous l'aura fait plus longtemps attendre : *Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi* (*Matth.*, XVIII).

Je finis en deux mots. Ne vous flattez point, mes frères; examinez au poids du sanctuaire et voyez si vos aumônes sont aussi fréquentes, aussi abondantes qu'elles doivent être. Souvenez-vous qu'il y va de votre salut. N'oubliez jamais cette terrible parole de l'apôtre saint Jacques, que Dieu jugera sans miséricorde ceux qui n'auront pas fait miséricorde. Mais aussi par une règle toute contraire, si vous êtes charitables envers les pauvres, espérez tout de Dieu, et en ce monde, et en l'autre où vous conduise, etc.

SERMON XXXVIII.

POUR LE LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE.

Sur le zèle.

Zelus domus tuæ comedit me.

Le zèle de votre maison m'a consumé (*S. Jean, ch.* II).

Cette maison de Dieu, dont la gloire touchait si sensiblement le Sauveur du monde, ne pensez pas, messieurs, que ce fût seulement ce temple visible et matériel, d'où il chasse, le fouet à la main, une troupe de profanateurs; mais c'étaient encore plus ces temples spirituels et invisibles, où le Saint-Esprit fait sa demeure, selon l'expression de l'Apôtre, c'étaient les âmes. Nous ne voyons pas dans l'Evangile qu'il ait souvent marqué son zèle pour l'honneur du temple de Jérusalem; mais, dans tout l'Evangile, que fait-il paraître davantage qu'un zèle ardent pour le salut des âmes? Quel autre soin l'a occupé durant tout le cours de sa vie mortelle? Qu'a-t-il recommandé plus fortement à ses apôtres, et que vous recommande-t-il à vous-mêmes plus expressément? Je dis à vous-mêmes, chrétiens; car il ne faut pas vous persuader que le zèle des âmes ne soit point un devoir pour vous. Je prétends que vous avez tous sur cela des obligations très-étroites; et, pour traiter à fond un su-

jet si important, mais si peu connu, et qui peut-être vous semble si nouveau, je veux vous montrer en quoi vous pouvez l'avoir ce zèle, et quelle en est la matière : ce sera la première partie. Pourquoi vous devez l'avoir, et quels en sont les motifs : ce sera la seconde. Comment vous devez l'avoir, et quelles en sont les règles : ce sera la troisième. Divin Esprit, Esprit d'amour et de charité, vous qui brûlez de vos flammes célestes et toutes pures tant d'ouvriers évangéliques, répandez le même feu dans tous les cœurs. C'est ce que je vous demande par l'intercession de Marie : *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une erreur, dit saint Jean Chrysostome, et une erreur qui n'est que trop commune, de se persuader que le zèle des âmes n'est pas une vertu propre des gens du monde, et que, pour s'en dispenser, il leur suffit de dire : *Quid ad me*? Ce n'est pas là mon affaire. Ce n'est pas votre affaire, reprend saint Jean Chrysostome ; et de qui donc est-ce l'affaire ? Du démon, qui ne cherche qu'à nous tenter et à nous perdre ? Des hérétiques, ennemis de l'Eglise ? Des libertins, fauteurs du crime et ses approbateurs ? Ce n'est pas votre affaire, dites-vous ? mais prenez garde qu'en parlant de la sorte, vous tenez le langage du plus méchant de tous les hommes. Caïn avait trempé ses mains dans le sang de son frère, et quand Dieu lui demanda où était Abel : Hé, Seigneur, lui répondit-il, me l'avez-vous confié ; et ne peut-il pas faire tout ce qu'il lui plaît, et aller où il lui plaît ? *Num custos fratris mei sum ego* (*Genes.*, IV) ? Ce fut encore la réponse que firent à Judas les scribes et les pharisiens. Ce perfide disciple, touché d'un faux repentir, leur porta les trente deniers qu'il en avait reçus, et les leur rendit. J'ai péché, leur dit-il, et je reconnais mon crime. J'ai trahi l'innocent et vendu le sang du juste : *Peccavi tradens sanguinem justum* (*Matth.*, XIX). Mais que nous importe, lui répliqua toute l'assemblée à qui il parlait ? c'est à vous de voir ce que vous avez à faire ; cela ne nous regarde pas : *Quid ad nos, tu videris* (*Ibid.*).

Or, pour vous apprendre, mes frères, quelle doit être la matière de votre zèle, et en quoi vous pouvez l'exercer ; et, pour donner quelque ordre à ce que j'ai à dire là-dessus, je distingue dans le monde trois états : un état de supériorité, un état d'égalité, et un état de dépendance. Pas un où vous n'ayez très-souvent, et presque tous les jours, quelque occasion de contribuer à l'avancement et au salut du prochain.

Etat de supériorité : c'est le vôtre, grands du monde, qui savez si bien user de vos droits pour vous-mêmes, et si peu pour ceux que le ciel vous a soumis. C'est le vôtre, juges de la terre, que le ciel a tirés de la multitude, et que Dieu a revêtus de sa puissance, pour établir l'ordre parmi les peuples, et pour les contenir dans le devoir. C'est le vôtre, maîtres du siècle, qui, préposés pour la conduite d'une maison, tenez des domestiques sous l'obéissance, et leur pouvez imposer des lois. C'est le vôtre, pères et mères, à qui la nature donne un empire légitime sur des enfants qui vous doivent la vie, et qui, avec la vie, doivent recevoir encore de vous l'éducation. C'est le vôtre même, riches, qui, dans votre opulence, êtes en état de tout entreprendre et de tout exécuter. C'est le vôtre, savants, que vos connaissances distinguent, et qu'une estime commune fait écouter partout avec attention et avec respect. Je prétends, mes frères, que, dans ces différentes conditions et en bien d'autres, vous avez tous les jours mille moyens d'exercer votre zèle. Ecoutez-moi, et vous en allez être convaincus.

Car, que ne peut point pour l'avancement du prochain et pour le salut des âmes, un de ces grands sur qui le monde a les yeux attachés, quand, par une vie régulière, il édifie le public, et qu'il autorise la piété par son exemple ? Quand, par ses paroles, soutenant ses actions, il s'explique dans les compagnies les plus profanes en faveur de la vertu, qu'il l'exalte, qu'il la canonise, et que, pour en persuader la pratique, il se sert de l'ascendant que lui donne sur les esprits sa grandeur même, et le pouvoir qui y est attaché ? Quand, parmi ceux que le devoir ou l'intérêt rassemble autour de lui, demêlant le bon et le mauvais grain, c'est-à-dire l'homme de bien et le libertin, il éloigne celui-ci de sa personne, et fait, au contraire, tomber sur l'autre toutes ses grâces ? En faut-il davantage pour réformer tout un pays, pour régler toute une province, pour sanctifier tout un royaume ?

Que ne peut point, pour l'avancement du prochain et pour le salut des âmes, un juge qui, dans une ville, aussi attentif à faire observer la loi de Dieu que la loi du prince, s'oppose à des abus qui s'introduisent, retranche des scandales qui se communiquent et qui répandent la contagion, seconde les droites intentions des personnes zélées, et appuie de son autorité les ministres de Jésus-Christ, pour corriger le vice et pour en arrêter les progrès, pour faire taire l'impiété et pour en réprimer la licence, pour bannir des théâtres les discours libres et les sales représentations, pour faire rendre aux jours du Seigneur, à son culte et à ses autels, le respect qui leur est dû, pour maintenir de saintes coutumes, ou pour les instituer ?

Que ne peut point, pour l'avancement du prochain et pour le salut des âmes, un maître qui, non content que ses domestiques le servent, veut encore qu'ils servent Dieu ; qui, sans les abandonner à eux-mêmes, veille sur toute leur conduite, et se fait instruire de leur assiduité à la prière, au sacrifice de la messe, à la participation des sacrements ; qui, lui-même, à la fin de chaque journée, les rassemble sous ses yeux pour leur faire rendre à Dieu les devoirs ordinaires de la religion, et pour être témoin de leur retenue durant ce pieux exercice ; qui, de temps en temps et selon les rencontres, leur donne de courtes, mais de salutaires leçons, pour les porter et à la fuite du mal et à la pratique du bien ; qui met tout en œuvre, pro-

messes et menaces, éloges et réprimandes, récompenses et châtiments, ou pour les retirer de leurs débauches, ou pour les confirmer dans la crainte de Dieu et dans la piété?

Que ne peuvent point, pour l'avancement du prochain et pour le salut des âmes, un père et une mère qui, après avoir donné à des enfants une vie mortelle, leur apprennent à en acquérir une immortelle, qui pour cela s'adonnent avec bien plus de soin à les élever pour Dieu qu'à les élever pour le monde; qui, de bonne heure, et tandis que ces âmes pures encore et innocentes sont plus disposées à recevoir de saintes impressions, leur font, pour ainsi dire, sucer avec le lait les maximes de l'Evangile, et les en nourrissent; qui, sans écouter les sentiments trop naturels d'un amour aveugle et idolâtre, sans ménager des défauts qui se font déjà entrevoir, des passions qui commencent à éclore, les attaquent avec fermeté, les combattent avec constance, et ne cessent point qu'ils n'aient coupé toutes les racines du vice et substitué en sa place tous les principes d'honneur, de probité, de christianisme?

Que ne peut point, pour l'avancement du prochain et pour le salut des âmes, un riche qui fait par les autres ce qu'il n'est pas en état de faire par lui-même : je veux dire qui, n'étant pas d'un caractère à passer au delà des mers pour y prêcher Jésus-Christ, et pour y annoncer la loi du Seigneur, y fait au moins passer une partie de ses revenus pour fournir à l'entretien de tant d'hommes apostoliques, et pour leur associer de nouveaux ouvriers ; qui, sur ses terres et dans toute l'étendue de son domaine, établit des écoles, des instructions publiques, peut-être trop communes à la ville, mais trop rares dans les campagnes; qui, l'aumône à la main, visite des prisons, des hôpitaux, tant de maisons particulières, et y porte d'autant plus efficacement les cœurs à aimer et à honorer Dieu, qu'il leur en fait plus sensiblement connaître la Providence?

Enfin, que ne peut point pour l'avancement du prochain et pour le salut des âmes, un de ces sages tant vantés dans le monde par leur esprit, par leur pénétration, par leur savoir? Un mot qu'il dira, un avis qu'il donnera, fera effet sur ceux qui l'écoutent. S'ils sont dans l'ignorance, c'est une lumière qui les éclairera; s'ils sont dans le doute, c'est une preuve qui les convaincra ; s'ils sont dans l'égarement, c'est un guide qui les ramènera, une règle qui les conduira ; s'ils sont lâches et négligents, s'ils manquent de force et de courage, c'est un aiguillon qui les piquera, un motif qui les animera. Ayons seulement plus de zèle, et, sans chercher des occasions où l'employer, elles s'offriront assez d'elles-mêmes.

Mais je n'ai pas la supériorité nécessaire pour relever mes paroles et pour rendre mes soins efficaces. Je réponds que, dans un état même d'égalité, vous pouvez contribuer les uns et les autres à vous sauver, et vous donner pour cela des secours mutuels. Un frère qui voit son frère, qui voit une sœur s'engager dans des voies dangereuses et former des habitudes qui les perdront, est toujours en droit d'aller avec une sainte assurance leur expliquer ses sentiments, leur représenter le péril où ils s'exposent, et leur faire voir la fin malheureuse de leurs intrigues et de leurs passions criminelles. J'en dis de même d'un parent envers un parent, d'un ami envers son ami, de toutes les personnes qui lient ensemble le commerce du monde.

Saint Augustin, pressé par la grâce et toujours néanmoins esclave d'un péché habituel, en ressentait plus que jamais la tyrannie, et ne pouvait se résoudre à en sortir. Que fit un ami vertueux et fidèle? Assidu auprès de lui et n'oubliant rien pour le gagner, tantôt lui reprochant sa faiblesse, tantôt compatissant à sa peine, tantôt lui mettant devant les yeux la vanité des choses mortelles, tantôt l'encourageant par la vue des biens éternels, il sut enfin, par de fréquents et d'utiles entretiens, jeter peu à peu dans son cœur les premiers principes et comme les fondements de cette fameuse conversion, qui, de pécheur, d'hérétique même qu'il avait été, le transforma tout à coup en un défenseur de la foi, et un des plus parfaits observateurs de l'Evangile. Il serait bien étrange que nous ne fussions unis par les ordres de la Providence divine en une même société, que pour nous corrompre mutuellement, sans pouvoir mutuellement nous sanctifier. Eh quoi ! d'égal à égal on se pervertit tous les jours par de mauvais exemples ; pourquoi ne pourra-t-on pas par de bons exemples s'édifier ? D'égal à égal on s'entraîne tous les jours de compagnie et par de pernicieux conseils, dans des lieux de débauche; pourquoi ne pourra-t-on pas, par de sages conseils, s'en retirer? pourquoi, de compagnie, ne pourra-t-on pas se porter à entendre la parole de Dieu, à assister aux assemblées de charité, aux cérémonies de piété? D'égal à égal on se trompe tous les jours par de fausses maximes qui se débitent impunément dans des conversations mondaines et toutes profanes; pourquoi ne pourra-t-on pas, par de saints et de solides discours, s'instruire et se détromper? D'égal à égal on trouve tous les jours mille moyens pour attirer une jeune personne dans le piége, pour tenter sa vertu et pour détruire tous les principes d'honneur que la nature ou une éducation chrétienne lui a inspirés; pourquoi n'en trouvera-t-on pas pour l'affermir dans le devoir, pour l'éloigner du précipice où elle allait se jeter, et pour la préserver des illusions du monde et de sa contagion ?

Je passe encore plus avant, et je prétends que, dans un état même de dépendance, sans oublier le respect dû aux maîtres que le ciel a placés sur vos têtes, vous pouvez servir, par un saint zèle, ou à les faire rentrer dans les voies du salut, ou à les y retenir. Combien de ministres, de favoris, de subalternes, ont l'oreille d'un prince, ont accès auprès d'un grand ; et, au lieu de flatter les

passions de l'un et de l'autre, au lieu d'approuver, de seconder leurs injustes desseins, pourraient leur ouvrir les yeux, s'opposer par une humble résistance à leurs entreprises, et contribuer de tout le crédit qu'ils ont acquis à leur faire prendre des vues plus droites et des sentiments plus chrétiens? Combien de domestiques, confidentes d'une jeune personne, au lieu de lui vendre leur conscience en lui vendant des services qui la perdent, et un secret qui sert à entretenir ses désordres, pourraient de bonne heure en avertir un père, une mère, et par là les mettre en état d'en arrêter le cours! Du moins si nous ne pouvons pas agir auprès du prochain, agissons pour lui auprès de Dieu, parlons pour lui à Dieu. Ce point est très-important, mes frères, et il vous regarde tous.

Une pratique que je ne puis trop vous conseiller, à quoi je ne puis trop vous exhorter, c'est de prier souvent pour tant de pécheurs, et de demander à Dieu qu'il les touche par sa grâce; pour tant d'hérétiques, et de demander à Dieu qu'il les rassemble dans le sein de son Eglise; pour tant d'infidèles, et de demander à Dieu qu'il fasse luire sur eux la vérité; de lui offrir pour cela le corps et le sang de son Fils par de ferventes communions, de lui offrir des pénitences secrètes et de bonnes œuvres. J'ose dire que vous ne pouvez faire à Dieu une prière plus agréable. Moïse levait les mains au ciel, tandis que Josué combattait dans le champ de bataille, et par ses vœux il eut plus de part à la victoire que Josué même. C'est ainsi que vous pouvez tous participer au ministère de l'Evangile; c'est ainsi que vous entrerez en société de mérites avec les ouvriers que Dieu emploie à la conversion des âmes. Ceux-ci annonceront la parole divine; mais vous, mon cher auditeur, au pied d'un autel, d'un oratoire, vous implorerez pour eux le secours du ciel, et le ciel versera sur leurs travaux ses plus abondantes bénédictions. En sorte que souvent des peuples entiers seront gagnés à Jésus-Christ beaucoup moins par le zèle des prédicateurs que par le vôtre. Je vous ai appris en quoi vous pouvez l'avoir ce zèle évangélique, et quelle en peut être la matière. Apprenez pourquoi vous devez l'avoir, et quel en doit être le motif: c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Une double charité doit nous inspirer un saint zèle pour le salut de nos frères, et nous faire travailler, autant qu'il dépend de nous, à la réformation de leurs mœurs et à leur sanctification. Première, la charité de Dieu. Seconde, la charité du prochain. Je vais vous faire voir la force de ces deux raisons.

Nous sommes tous obligés d'aimer Dieu: c'est le premier devoir de l'homme, et un devoir indispensable. Mais quel est dans une âme le plus essentiel de l'amour de Dieu? n'est-ce pas de lui donner une pleine conformité de sentiments avec Dieu; tellement qu'elle haït tout ce que Dieu hait, et qu'elle aime tout ce que Dieu aime? Or, il est certain que Dieu n'a rien tant en horreur que le péché; par conséquent, une âme brûlée de la charité divine s'emploie de toutes ses forces à détruire ce capital ennemi de Dieu. Elle le poursuit partout, elle l'attaque partout; et, non contente de se préserver elle-même de sa tyrannie, elle fait encore tous ses efforts, ou pour en préserver, ou pour en dégager les autres.

Si donc vous aimez Dieu, mon cher auditeur, et si vous voulez lui marquer votre amour par de solides effets, opposez-vous, autant que vous le pourrez, aux tristes progrès que le péché fait tous les jours dans le monde. Soyez sensible aux injures que reçoit un Maître si digne de nos hommages, et dont les intérêts doivent vous être si chers. N'épargnez rien pour empêcher qu'il ne soit méprisé, outragé, insulté; car je vous demande s'il doit être plus abandonné que les princes de la terre? Qu'ils soient attaqués, tout ce qu'il y a dans toute l'étendue de leur empire de fidèles sujets prend les armes pour leur défense: tout homme alors, dit Tertullien, devient soldat: *Contra læsæ majestatis reos, omnis homo miles* (*Tertul.*). Or, sommes-nous moins essentiellement dévoués à notre Dieu et à son service, le devons-nous être moins qu'à ces maîtres mortels, toujours respectables pour nous, mais, après tout, hommes comme nous? Quoi! je l'aime, et je ne prends pas sa cause lorsque je la vois trahir, et que je pourrais la défendre! Je l'aime, et on blasphème en ma présence son nom adorable sans que je dise une parole pour en soutenir l'honneur! Je l'aime, et l'on viole sa loi, on la viole à mes yeux, sans que j'emploie ce que j'ai de force, de pouvoir, de crédit pour la maintenir dans son lustre, et pour la mettre à couvert de tant de profanations! Ce n'était pas ainsi que David l'aimait. Ah! Seigneur, s'écriait ce saint roi, je desséchais d'ennui en voyant les pécheurs rebelles à vos ordres. Témoin de leur audace et de leurs attentats sacriléges, je m'élevais contre eux au même temps qu'ils s'élevaient contre vous. Je ne croyais pas même que ce fût assez pour moi de n'avoir point de part à leurs criminelles entreprises, mais je m'efforçais de les retirer de leurs voies corrompues. Je ne croyais pas même encore que ce fût assez de les retirer du péché, mais je les portais à la pratique de toutes les vertus, sachant, mon Dieu, qu'autant que leurs péchés vous avaient déshonoré, autant leurs vertus serviraient à votre gloire. Et voilà, chrétiens, un autre sentiment que nous inspire l'amour de Dieu, et où il fait paraître toute sa perfection, et, pour parler ainsi, toute sa délicatesse. Comprenez ce que je veux dire.

En effet, un homme qui aime Dieu, quoiqu'il l'aime de tout lui-même, trouve néanmoins encore qu'il ne l'aime que très-faiblement, parce que toutes les puissances de son âme sont très-faibles et très-bornées. De là naît un secret déplaisir d'aimer si imparfaitement ce souverain Etre, digne du plus parfait amour, et d'un amour même infini. Mais que fait-il pour suppléer en quelque sorte à

sa faiblesse ? Il voudrait s'associer tous les cœurs ; il voudrait les réunir tous dans un même amour et les donner tous à Dieu. Que ne puis-je, Seigneur, parcourir le monde entier ! que ne puis-je me faire entendre à tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, et par mes paroles, par mes exemples les engager tous à vous aimer comme moi et avec moi ! C'est ce qu'ont fait vos apôtres. Ils ont pour cela passé les mers ; ils vous ont fait connaître à des nations barbares ; ils vous ont conquis des royaumes. Mais, Seigneur, ce n'est pas là ma vocation, ce n'est pas mon état : votre Providence n'a pas eu sur moi de si grandes vues, et j'étais indigne d'un si glorieux ministère. Du moins, mon Dieu, dans ma profession, et en tant d'occasions particulières que m'en fournit le commerce du monde, je puis, avec le secours de votre grâce, vous gagner des cœurs que vous recherchez, et qui ne sont point encore assez à vous. Je les puis animer, les réveiller, les embraser d'un feu nouveau, vous les attacher d'un nœud plus étroit et plus durable ; je le puis, et c'est à quoi je veux donner tous mes soins. Heureux, Seigneur, de vous aimer ainsi dans les autres et par les autres, si je vous aime trop peu par moi-même ! Heureux d'accomplir ainsi tout à la fois le double précepte de la charité, l'un envers vous, et l'autre envers le prochain !

Car une seconde raison, chrétiens, qui doit exciter notre zèle, c'est la charité du prochain. Elle ne doit pas être tellement renfermée dans le cœur, dit saint Augustin, qu'elle ne se produise au dehors par des marques sensibles ; ou plutôt, si dans le cœur elle est telle qu'elle doit être, elle n'y demeure pas longtemps obscure et oisive ; mais elle se communique et se fait sentir par de prompts et solides effets ; je veux dire qu'elle fait réellement et extérieurement au prochain tout le bien qu'elle lui souhaite intérieurement. Or, tous les biens qu'elle peut et lui souhaiter et lui faire, se réduisent à deux espèces : biens temporels, par rapport à la vie présente ; biens spirituels, par rapport à la vie future. Autant que l'âme est plus noble que le corps, autant que l'éternité, qui ne passe point, est préférable à tout ce qui passe dans le temps, et que la grâce enfin est au-dessus de la nature ; autant aussi les biens spirituels sont-ils supérieurs aux biens temporels. Donc, si la charité nous oblige à soulager nos frères dans leurs nécessités temporelles, elle nous impose encore une obligation plus étroite de les assister dans leurs nécessités spirituelles. Si c'est un devoir de les aider à soutenir une vie mortelle, c'est encore un devoir plus essentiel de les aider à acquérir une vie éternelle ; et si Dieu nous demande compte de l'une, qu'ils auront perdue par notre faute, quel compte nous doit-il demander de l'autre !

Tout ceci, Messieurs, est fondé sur un principe que je vous prie de bien pénétrer : c'est que nous devons aimer le prochain comme Dieu l'aime, et dans le même ordre que Dieu l'aime. Or, comment Dieu l'aime-t-il, et dans quel ordre l'aime-t-il ? Jugeons-en par les plus grands et les plus éclatants témoignages qu'il nous a donnés de son amour. Il s'est fait homme, pourquoi ? pour sauver l'âme, et non point précisément pour sauver le corps. Il a versé son sang, pourquoi ? pour nous délivrer de l'esclavage de l'enfer, et non point pour nous préserver des misères humaines. Il s'est laissé crucifier, pourquoi ? pour nous mériter le bonheur du ciel et non point le bonheur du monde. Et voilà le puissant motif que proposait l'Apôtre aux Corinthiens, pour les toucher en faveur de leurs frères. Hé quoi ! leur disait saint Paul, votre frère périra, et vous le laisserez périr, lui pour qui Jésus-Christ est mort ? *Et peribit frater, pro quo Christus mortuus est* (I *Cor.*, VIII).

C'est pourquoi les théologiens, parmi les œuvres de la miséricorde chrétienne, donnent le premier rang à l'aumône spirituelle, qu'ils estiment d'autant plus, et qu'ils doivent en effet d'autant plus estimer, qu'elle procure au prochain le bien le plus excellent et le plus précieux, le souverain bien, qui est le salut. C'est pourquoi les Pères nous parlent du zèle des âmes avec tant d'éloges, qu'ils promettent au ministère évangélique toutes les récompenses divines ; qu'ils l'appellent lui-même un ministère tout divin, parce que c'est là que nous concourons avec Dieu, et en quelque sorte comme Dieu, à la rédemption des hommes ; et qu'en y concourant, nous exerçons la plus pure et la plus sublime charité.

De là, chrétiens, apprenez à la distinguer cette vraie, cette parfaite charité, des vaines amitiés du monde. Deux amis sont liés ensemble, et de part et d'autre ils se donnent mille preuves d'une bienveillance mutuelle, c'est-à-dire qu'ils sont continuellement appliqués à se prévenir l'un l'autre dans les occasions qui se présentent ; qu'ils sont toujours disposés à se prêter secours l'un à l'autre dans une entreprise, dans une affaire, dans un procès ; qu'ils sont l'un et l'autre des mêmes sociétés, des mêmes compagnies, des mêmes divertissements. Mais ont-ils soin l'un et l'autre de s'édifier, de se porter l'un l'autre à l'observation des devoirs du christianisme, de se retirer l'un l'autre de leurs engagements criminels et de leurs habitudes vicieuses ? Celui-là a-t-il assez de fermeté pour représenter à celui-ci l'injustice de son procédé en telle et telle rencontre, et pour lui en faire comprendre les affreuses conséquences par rapport à l'éternité ? Celui-ci a-t-il assez de courage pour proposer à celui-là une bonne œuvre à pratiquer, une prédication à entendre, une aumône, une confession, une communion à faire ; pour lui parler de la fuite du monde, de l'horreur du péché, de la sévérité des jugements de Dieu, de la grandeur de ses récompenses, et de la sagesse, du bonheur de ceux qui travaillent à les mériter ? Ils s'aiment, dit-on ; et moi je dis que cette amitié prétendue n'est qu'un amusement frivole, et plaise au ciel que ce ne soit pas même pour l'un et pour l'autre, ce qui n'est,

hélas! que trop ordinaire, une matière de scandale et un sujet de damnation. Un père et une mère aiment leurs enfants, c'est-à-dire qu'ils travaillent à leur amasser de grands biens, qu'ils pensent à les établir avantageusement, à les avancer, à les placer un jour dans des postes honorables; que de bonne heure, et dès leurs premières années ils les forment pour le monde, et n'oublient rien pour les mettre en état d'y entrer avec agrément. Mais cependant au lieu de les tourner à la piété, ils les laissent vivre au gré de leurs inclinations et ils adorent jusqu'à leurs vices mêmes. Ils leur inspirent de fausses maximes qui les perdront. Ils nourrissent par une molle indulgence des passions naissantes, qui croîtront bientôt avec l'âge, et dont il ne sera plus temps dans un âge avancé d'arrêter les aveugles saillies. Trop complaisants et trop faibles, ils craindraient de les contrister en les avertissant, en les reprenant, en les corrigeant. Ils les aiment, dit-on, et ils les aiment avec tendresse; mais moi je dis que cet amour si tendre, que ce fol amour est la haine la plus mortelle; que dans leur sein où ils semblent les élever, si j'ose user de ces expressions, ils les égorgent comme des victimes qu'ils sacrifient à l'enfer; et qu'après leur avoir donné la vie naturelle du corps, ils deviennent les meurtriers de leurs âmes. Je le dis, et j'ajoute qu'ils seront responsables de ces mêmes âmes; que Dieu leur en a commis la conduite, et que ce point n'est pas seulement un conseil, mais un commandement très-rigoureux. Entrons dans les sentiments d'un vrai zèle, d'un zèle chrétien, et nous agirons bien autrement. Nous avons vu en quoi il le faut avoir et quelle en est la matière; pourquoi il le faut avoir et quels en sont les motifs : voyons enfin comment il le faut avoir, et quelles en doivent être les règles. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Si nous voulons régler notre zèle, ce n'est point sur la terre ni parmi les hommes que nous devons chercher un modèle, mais dans le ciel et en Dieu même. Traitons nos frères comme Dieu nous traite, surtout comme il traite les pécheurs, et sur cela remarquez avec moi trois choses. Car, premièrement, quand Dieu corrige les pécheurs, il ne perd rien en les corrigeant de toute sa tranquillité: *Cum tranquillitate judicas* (*Sap.*, XII). La raison est, que n'étant susceptible d'aucune passion, il se possède toujours lui-même, il conserve toujours un calme, une paix inséparable de son être. Secondement, c'est avec révérence, selon le terme de l'Ecriture, que Dieu corrige les pécheurs et qu'il dispose de nous : *Cum magna reverentia disponis nos* (*Ibid.*). En quelque état que nous soyons, nous portons son image gravée au fond de notre âme; il la reconnaît, et, si l'on peut ainsi parler, il la respecte. Troisièmement, c'est par son infinie miséricorde que Dieu corrige les pécheurs; et la rigueur dont il use envers eux est un effet de son amour, d'un amour également ferme et tendre : *Deus tu propitius fuisti eis, et ulciscens in omnes adinventiones eorum* (*Psal.* XCVIII). D'où je conclus que le vrai zèle doit toujours agir: en premier lieu, par raison et jamais par passion; en second lieu, avec humilité et jamais par orgueil; en troisième lieu, avec bonté, et jamais avec animosité et avec aigreur. La raison en bannit le trouble, et le rend sage et modéré. L'humilité en bannit les hauteurs, et le rend honnête et modeste. La bonté en bannit l'amertume, et le rend doux et compatissant. Trois règles nécessaires pour retirer de notre zèle le fruit que nous en devons prétendre, et sans quoi il ne peut être utile, ni au prochain, ni à nous-mêmes.

L'Esprit de Dieu n'est point dans le trouble, et le premier défaut du zèle est une impétuosité trop vive et trop précipitée, qui l'emporte sans examen et sans réflexion. Ce n'est pas alors la raison qui nous conduit, mais la passion; car la passion n'est que trop adroite à s'insinuer partout, et elle n'agit jamais plus impunément que dans le zèle, parce qu'elle est alors cachée sous un voile spécieux de piété, et que le motif qui l'anime ou qui semble l'animer, l'autorise en apparence et la justifie. On est prompt, et d'un naturel ardent et plein de feu. On se porte à tout, on entreprend tout, et tout le bien qu'on entreprend, on veut l'exécuter sur l'heure. On ne se contente pas que ceux dont on a la conduite marchent à la perfection qu'on leur montre; mais on demande qu'ils y courent, qu'ils y volent, que dans un jour ils y parviennent. On les accable de leçons, d'avertissements, de réprimandes. Zèle infructueux, pourquoi? c'est que pour le rendre efficace, il y a bien des mesures à prendre et qu'on ne prend pas, parce qu'on ne s'en donne ni le soin ni le loisir. Il faut gagner une personne, s'insinuer dans son esprit, s'attirer sa confiance. Pour cela, il faut étudier ses inclinations, savoir son faible, connaître son caractère. Si c'est une humeur fière, il ne faut pas la choquer; si c'est une âme timide, il ne faut pas la décourager; si l'occasion n'est pas propre pour lui parler, il en faut chercher une autre. C'est ainsi que par la patience on soumet les cœurs les plus indociles et les plus rebelles. Ce fut ainsi que la vertueuse Monique convertit saint Augustin son fils. Mais je reviens, et dites-moi si l'on est capable de tous ces ménagements, quand on suit les boutades d'un zèle inconsidéré, et qu'on se livre à ses aveugles saillies?

Ce n'est pas assez : zèle non-seulement infructueux alors, mais souvent très-nuisible. On commet bien des fautes et l'on en fait commettre aux autres; on se laisse aller aux impatiences, aux inquiétudes, aux plaintes et aux murmures; on fatigue ceux qu'on veut corriger et réformer, et, au lieu de les réformer, au lieu de les corriger, on les rebute; et qu'arrive-t-il? Lassés, fatigués, poussés à bout, ils déposent tous les sentiments d'estime, de considération, de respect qui les retenaient; ils parlent à leur tour, ils s'élè-

vent, ils éclatent et secouent enfin un joug trop pesant et qu'on leur rend insupportable. Examinez bien, messieurs, pourquoi certaines sociétés sont si déréglées, et souvent vous trouverez que, pour avoir voulu trop vite et avec trop d'ardeur y établir la règle, on les a fait tomber dans un entier déréglement. Examinez bien pourquoi certaines familles sont si divisées, sans paix, sans dépendance, sans ordre, et souvent vous trouverez qu'un tel renversement vient d'un mari, d'une femme dont les vues sont droites, dont les intentions sont pures, mais qui, n'ayant égard qu'à la pureté de leurs intentions et à la droiture de leurs vues, ne font point assez d'attention à la faiblesse et à la qualité des esprits qu'ils ont à gouverner, et sont trop peu maîtres d'eux-mêmes pour l'être des autres. Ce n'est pas que je blâme une fermeté raisonnable, au contraire, il faut l'avoir; mais, pour être raisonnable, elle doit avoir ses bornes et ne les passer jamais. On presse, on sollicite, on reprend, on s'exprime quelquefois en des termes forts, on intimide, on menace, mais toujours avec prudence, pour connaître jusqu'où l'on doit aller, où l'on doit s'arrêter, ce qu'on doit dire, ce qu'on doit omettre, ce qui fait impression et sur quoi il faut insister, ce qui blesse et sur quoi il ne faut pas s'obstiner. Avec cette sagesse chrétienne, le zèle est tel que l'Apôtre le demande, un zèle selon la science, c'est-à-dire un zèle que la raison éclaire et que l'humilité rend encore honnête et modeste.

Saint Paul, écrivant aux premiers fidèles pour les instruire et pour leur tracer les voies où ils devaient marcher, leur parlait souvent de lui-même, mais pour s'humilier et pour se confondre. Il se traitait de pécheur, il confessait qu'il avait été un persécuteur de l'Eglise : *Supra modum persequebar Ecclesiam Dei* (*Galat.*, I); qu'il était le dernier des apôtres : *Minimus apostolorum* (I *Cor.*, XV); qu'il ne méritait pas le nom d'apôtre et d'en faire les fonctions : *Qui non sum dignus vocari apostolus;* qu'il sentait en lui une loi de péché contraire à la loi de Dieu : *Video autem aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ* (*Rom.*, VI); et que, connaissant enfin son infirmité, il craignait, en travaillant au salut de ses frères, d'être réprouvé lui-même : *Ne forte cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar* (II *Cor.*, II). Sans cette connaissance et ce sentiment de sa propre misère, son apostolat l'eût enflé et l'orgueil eût rendu son zèle hautain et impérieux; car si l'on ne rentre profondément en soi-même, il est bien à craindre qu'en corrigeant le prochain, en l'avertissant, en l'instruisant, en le dirigeant, on ne se laisse intérieurement aller aux mêmes complaisances que le pharisien et qu'on ne se dise au fond du cœur : *Non sum sicut cæteri hominum* (*Luc.*, I), je ne suis pas comme un tel et une telle. C'est un homme sans religion, mais moi je vis en chrétien; c'est un homme débauché, mais moi je tiens une conduite régulière; c'est une femme sans piété, mais moi je fais mon devoir et je sers Dieu; c'est une femme mondaine, mais moi j'ai renoncé au monde, à toutes les bagatelles et à toutes les intrigues du monde; ce sont des gens aveugles et sans lumières, mais je suis en état de leur ouvrir les yeux, de les éclairer et de leur servir de guide. S'ils s'oublient, c'est à moi à les faire souvenir de ce qu'ils sont ou de ce qu'ils doivent être; s'ils s'écartent de la règle, c'est à moi à les y remettre, et c'est à eux de leur part à m'écouter, à respecter mes conseils et à plier sous mon autorité. De là viennent certains airs de domination qui déplaisent et qu'on a de la peine à souffrir, car on n'aime point à se voir maîtriser. Le cœur se raidit d'abord et la nature se révolte.

Ah! dit saint Augustin, gémissons sur nous-mêmes en gémissant sur nos frères; pleurons avec eux de compagnie et leurs égarements et les nôtres : *Congemiscamus* (*Aug.*). Qu'ils comprennent que ce n'est point pour prendre sur eux l'ascendant que nous leur parlons; que si la naissance, le rang, l'état nous le donnent, ce n'est point précisément pour le faire valoir que nous en usons, que nous savons estimer en eux ce qu'il y a d'estimable et condamner les premiers en nous ce qu'il y a de condamnable; que nous sommes disposés à les entendre avec la même attention que nous leur demandons, et qu'ils nous trouveront toujours dociles à profiter de leurs pensées, comme nous souhaitons qu'ils profitent de nos enseignements. C'est par ces manières humbles qu'on s'acquiert un empire d'autant plus absolu qu'on prétend moins l'avoir; c'est par là qu'on persuade avec d'autant plus de force que cette modestie est communément accompagnée d'une bonté qui rend enfin le zèle doux et compatissant.

Saint Bernard dit que nous devons avoir un cœur d'enfant à l'égard de Dieu, à notre égard un cœur de juge, et à l'égard du prochain un cœur de père; c'est-à-dire que nous devons avoir pour Dieu l'amour et la soumission d'un enfant, que nous devons avoir pour nous-mêmes la rigueur et la sévérité d'un juge, et que nous devons avoir pour le prochain l'affection et la tendresse d'un père. Or, voilà ce qui achève de nous concilier les personnes auprès de qui nous nous employons. Quand ils voient que vous êtes sensible à leurs intérêts, que vous avez seulement en vue leurs avantages et que c'est une pure charité qui vous fait agir, que vous vous expliquez à eux avec amitié et avec une entière ouverture de cœur; que si vous le faites quelquefois en des termes un peu vifs, ce n'est qu'à regret et qu'autant qu'il est nécessaire; du reste que vous les épargnez, que vous les ménagez le plus qu'il est possible, ne voulant point les affliger, mais les détromper de leurs erreurs et les sauver du péril où ils se trouvent exposés, il n'y a point d'âme si endurcie qui ne se laisse toucher. On vous regarde comme un ami, et non point comme un censeur, on interprète favorablement toutes vos paroles, on vous sait gré de votre vigilance et de vos soins, et ce qui de

la part de tout autre eût été mal pris et avec chagrin est reçu de votre part beaucoup moins comme une correction que comme un service. Nous devons donc guérir les plaies spirituelles des âmes comme on guérit les plaies du corps. Que fait un homme habile qui entreprend la guérison d'une plaie? il y porte d'abord le fer et le feu; mais bientôt et presque au même temps qu'il vient de l'ouvrir, il travaille à la fermer, il y met des tentes pour en tirer la corruption, il y applique divers lénitifs pour en adoucir la douleur, il la serre avec des bandes et des ligatures : en sorte que le malade, bien loin de se plaindre, embrasse celui même qui l'a blessé et baise la main qui lui a fait une si sensible opération.

Mais il faut bien pour cela s'étudier soi-même, il faut bien faire des réflexions, il faut prendre bien des précautions, et vous n'êtes pas accoutumés à vous gêner de la sorte. Ah! souvenez-vous, mon cher auditeur, qu'il s'agit de gagner votre frère, selon l'expression de l'Evangile, et de le gagner pour toute une éternité : *Lucratus eris fratrem tuum* (*Marc.*, XVIII). Souvenez-vous que Dieu nous a chargés les uns des autres et qu'il veut sauver les hommes par les hommes : *Mandavit unicuique de proximo suo* (*Eccl.*, XVII). Souvenez-vous que Dieu souvent nous punit par où nous avons péché, et que si vous manquez de zèle pour le prochain, il permettra qu'on en manque pour vous. Enfin, souvenez-vous que Dieu vous rendra au contraire salut pour salut et qu'en ouvrant aux autres la porte du ciel, vous mériterez que Dieu vous l'ouvre à vous-même et qu'il vous fasse un jour entrer dans sa gloire, que je vous souhaite, etc.

SERMON XXXIX.

POUR LE MARDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE.

Sur la conformité à la volonté de Dieu.

Si quis voluerit voluntatem ejus facere, cognoscet de doctrina, utrum ex Deo sit.

Quiconque voudra faire la volonté de mon Père, il connaîtra si la doctrine que j'enseigne est de Dieu (*S. Jean*, c. VII).

C'est aux humbles que Dieu se communique, et l'humilité n'a point de caractère plus essentiel que la soumission aux volontés de Dieu. Si je pouvais, mes frères, vous l'inspirer cette soumission chrétienne, vous y trouveriez dès cette vie même votre sainteté et votre félicité.

J'entreprends donc une chose aujourd'hui qui vous doit paraître assez nouvelle, puisque mon dessein est de vous rendre tout à la fois sur la terre et saints et heureux. Si je vous disais que je veux vous faire des saints en ce monde et des bienheureux en l'autre, il n'y aurait rien dans ma proposition qui dût vous surprendre : l'un suit nécessairement de l'autre. Mais vouloir joindre au même temps et le bonheur et la sainteté de la vie présente, c'est, à ce qu'il semble, renverser tous les principes de l'Evangile; car pour être heureux dans la vie, ne faut-il pas satisfaire ses inclinations? et pour être saint, ne faut-il pas les combattre et y renoncer? Comment donc serai-je heureux et saint tout ensemble, puisqu'en suivant mes inclinations je ne puis être un saint, et qu'en ne les suivant pas je ne puis être heureux? On peut néanmoins, mes frères, concilier l'un et l'autre, et voilà le secret important que je viens vous découvrir. En effet, pour parvenir là, il faut seulement trouver un moyen de contenter Dieu et d'être contents nous-mêmes; car si nous contentons Dieu nous serons saints, et si nous sommes nous-mêmes contents, nous serons heureux. Or, en conformant votre volonté à celle de Dieu, il sera content. Pourquoi? parce que vous lui rendrez ce qui lui est dû; vous le verrez dans la première partie. Vous serez contents vous-mêmes; pourquoi? parce que vous aurez la paix que vous souhaitez; je vous le montrerai dans la seconde partie. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie : *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

Dieu est notre souverain, notre père et notre modèle; comme souverain il exige notre obéissance, comme père il mérite notre amour, comme modèle il demande que nous travaillions autant qu'il nous sera possible à en former dans nous l'image la plus parfaite. Trois choses donc sont nécessaires de notre part pour contenter Dieu, et pour nous sanctifier. Je veux dire, que pour cela nous devons lui obéir, l'aimer, l'imiter; lui obéir comme ses créatures, l'aimer comme ses enfants, l'imiter comme ses disciples. Or, nous nous acquitterons pleinement de ces trois devoirs, en conformant nos volontés à la sienne, et c'est ce que je vais développer.

Pénétrons d'abord ce grand principe : être créature, c'est avoir une dépendance de Dieu essentielle, universelle, perpétuelle, et par là même une obligation essentielle, universelle, perpétuelle, de soumettre en tout et toujours notre volonté à la sienne; en sorte que nous le laissions exercer sur nous tout son empire, sans jamais nous opposer en quoi que ce soit à ses desseins.

C'est ainsi que toutes les autres créatures lui obéissent. Comme elles dépendent essentiellement de Dieu, elles font premièrement tout ce qu'il leur ordonne; car le soleil éclaire, le feu échauffe, l'eau coule selon l'ordre que Dieu leur en donne par les qualités qu'il leur a imprimées. Mais ce n'est pas assez; ces mêmes créatures souffrent encore que Dieu fasse d'elles tout ce qu'il veut, quoique contre leur inclination et contre leur nature : car le soleil s'arrêta pendant la victoire de Josué; le feu rafraîchit dans la fournaise de Babylone; les eaux devinrent fermes comme des murailles, pour faire un passage aux Israélites, et les lions, bien loin de dévorer Daniel, lui servirent même pour ainsi dire, de garde et de défense. D'où saint Jean Chrysostome conclut (ô conclusion édifiante)! que pour remplir fidèlement le devoir de la créature envers le Créateur, nous devons consentir avec une résignation sans réserve, à ce qu'il fasse de tout ce

qui nous appartient, et de nous-mêmes, tout ce qu'il lui plaira. Que demandez-vous, mon Dieu? mon bien? mes amis? mes emplois? ma santé? *Tua sunt omnia* (I *Paral.*, XXIX). Tout ce que j'ai, tout ce que je suis, est à vous; et malgré les sentiments et les révoltes de la passion, je veux que vous usiez de tout, comme vous le jugerez à propos, sans aucun égard à mes intérêts temporels, ni aux aveugles désirs de mon cœur. Vous pouvez tout prendre, Seigneur: en prenant tout, vous ne m'ôterez rien; car, on n'ôte rien à celui qui veut et qui doit tout donner. Ainsi, tandis que les mondains rebelles à votre loi, et voulant se gouverner à leur gré, emploieront ce qu'ils ont reçu de vous, au luxe, à la vanité, au plaisir; si vous voulez me réduire dans l'état le plus misérable et le plus pauvre, vous n'y trouverez, mon Dieu, nulle résistance. Il n'y a rien à quoi je ne sois prêt de souscrire, quand ma misère, mes pertes, mes disgrâces entreront dans l'exécution de vos secrètes, mais adorables volontés.

Ne quittons pas, chrétiens, l'importante considération de cette dépendance nécessaire et inséparable de notre être, et disons que c'est désavouer et détruire, autant qu'il est en nous, notre condition de créatures, que de prétendre, jusque dans les moindres choses, au droit d'une volonté propre; car, tout ce qui se trouve dans un être essentiellement dépendant, comme nous, doit dépendre; et s'il dépend d'un autre, nous n'en sommes les maîtres et les propriétaires qu'avec subordination à notre maître primitif et souverain. Or, nous ne sommes rien que par la volonté de Dieu; nous ne devons donc rien faire, nous ne devons nous conduire que par elle, et notre dépendance doit s'étendre, par le bon usage de notre liberté, sur toutes nos opérations. Non, ne nous flattons pas de pouvoir jamais disposer de nous-mêmes. Notre liberté est subordonnée et soumise par un devoir indispensable à trois volontés de Dieu; à sa volonté qui nous est déclarée par ses commandements; à sa volonté qui nous est déclarée par les afflictions; à sa volonté qui nous est déclarée par ses inspirations: et souvenons-nous de ce beau mot de saint Anselme, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse avoir une propre volonté: *Propria voluntas soli Deo competit* (*Anselm., l. de Simil. c.* VIII). Car, pour être propre, elle doit être tout à fait à lui; pour être tout à fait à lui, elle doit être indépendante; et pour être indépendante, elle ne doit avoir aucun supérieur; ce qui ne convient manifestement qu'à Dieu. *Propria voluntas soli Deo competit.*

Apprenez de là, mes frères, à honorer l'indépendance souverainement dominante de Dieu, dans la dépendance où vous vivez à l'égard des rois, des prélats, des magistrats, des parents et des autres. Et si cette sujétion vous paraît quelquefois dure, répondez-vous à vous-même, qu'il n'appartient qu'à Dieu de n'avoir rien au-dessus de lui. Si ceux dont vous dépendez usent comme ils doivent de leur pouvoir, bénissez-en le ciel. Ils s'acquittent en cela d'une de leurs plus grandes obligations, soit envers Dieu, qui les a établis en autorité, soit envers vous, puisqu'ils n'ont pas reçu le pouvoir dont ils sont revêtus, pour votre ruine, mais pour votre bien: *In ædificationem, et non in destructionem* (I *Cor.* XIII). S'ils en abusent, et s'ils vous font injustement souffrir, souffrez en effet, souffrez avec patience, et distinguez, d'une part l'abus de leur pouvoir, qui est un péché que Dieu ne veut pas, et qu'il condamne; d'autre part la peine qui vous en revient, et qui est un mal temporel que Dieu veut pour votre avancement, et que vous devez accepter en vue de cette suprême volonté, laquelle doit régner sur vous en cette vie, pour vous faire régner dans l'autre avec elle.

Approfondissons encore d'une autre manière la même vérité, en observant que nous avons trois choses principales, que les philosophes expriment par ces trois paroles, être, entendre, vouloir. Or, comme en ces trois choses nous sommes créatures, nous sommes dépendants de Dieu dans toutes les trois, et leur perfection doit se régler selon celle de leur principe. Ainsi, l'essence divine est la règle et la mesure de notre être; nous sommes plus ou moins parfaits, selon que nous participons plus ou moins aux perfections de ce premier Etre, l'auteur de tous les êtres. Ainsi, l'entendement divin est la mesure et la règle de notre entendement; nous ne jugeons jamais bien des choses, que quand nous en jugeons comme Dieu, et que l'idée que nous nous en formons, s'accorde avec celle qu'il en a conçue. D'où il faut pareillement conclure, que Dieu par sa volonté doit être la règle et la mesure de toutes nos volontés; et que l'unique moyen de les rectifier, c'est de les appliquer et de les conformer à cette première volonté; car, comment est-ce que notre volonté sera droite, si elle n'est conforme à la loi, et comment sera-t-elle conforme à la loi, si elle ne s'accommode avec la volonté divine, d'où viennent toutes les lois, comme les copies sont tirées de leur original?

Ah! chrétiens, nous sentons souvent en nous-mêmes des volontés contraires à celles de Dieu. Il nous commande de pardonner, et notre cœur nous porte à la vengeance. Il veut que nous nous conservions dans une pureté parfaite, soit de l'âme, soit du corps, et nous sommes sans cesse tourmentés de sales représentations et de désirs sensuels qui naissent dans nous malgré nous; il nous défend de nous attacher au monde, et nous avons néanmoins pour le monde un mauvais penchant; enfin, il nous ordonne de supporter les maux de la vie, et cependant nous nous trouvons trop vifs et trop sensibles dans les moindres occasions.

Pour nous conduire chrétiennement parmi ces contrariétés fâcheuses et ces oppositions de notre volonté à celle de Dieu, saint Augustin nous donne trois règles excellentes que je vous prie de bien remarquer: une

règle de consolation, une règle de précaution et une règle de correction.

Règle de consolation : car, ne nous affligeons pas, dit ce Père, et ne croyons pas que tout soit perdu quand nous sentons tant de difficultés et de si grandes répugnances à suivre les ordres de Dieu; c'est une misère propre de notre nature, mais cette misère, cette faiblesse n'est pas criminelle : *Conceditur hoc humanæ fragilitati* (*S. Aug.*, *in Ps.* XXXI *et* XXXII). Jésus-Christ n'en était pas moins saint, poursuit le même docteur, quand saisi de crainte à la vue de sa passion il s'écriait : Mon Père, épargnez-moi ce calice. Ce fut sans doute l'effet d'une grande et d'une sage miséricorde d'avoir fait paraître en lui ces innocentes faiblesses, afin de nous consoler dans les nôtres. Il semblait nous dire par là (tout ceci est de saint Augustin) : Ame timide, qui crois déplaire à mon Père lorsque certains sentiments t'agitent et semblent t'exciter contre lui : *Ecce vide te in me, quia potes aliquid proprium velle; ut aliud Deus velit* (*S. Aug.*, *in Ps.* XXXII). Rassure-toi en me voyant et en te voyant toi-même en moi; car comme tu me dois représenter dans ma fidélité, j'ai bien voulu te représenter dans ton infirmité. J'ai eu des désirs opposés à ceux de mon Père, mais pour cela je ne lui en étais pas moins agréable. Sache donc qu'il t'aime, lors même que ton cœur voudrait d'abord lui résister, parce que cette révolte n'est que de l'appétit inférieur, à quoi il n'a nul égard dès que l'appétit supérieur demeure dans l'obéissance et dans la règle.

Règle de précaution. Voici comment saint Augustin entend la chose et comment il s'en explique : Il est bien difficile que notre volonté ne veuille des choses que Dieu ne veut pas : *Aliquid proprium velle difficile est, ut non tibi contingat* (*Ibid.*); mais dès que vous venez à l'apercevoir, suivez l'avis que je vous donne. Pensez à la grandeur de Dieu et à votre bassesse. Dites-vous à vous-même : Qu'est-ce que Dieu et qui suis-je? *Cogita qui sit supra te.* (*Ibid.*). Il est infiniment au-dessus de moi, et moi infiniment au-dessous de lui : *Cogita illum supra te, et te infra illum* (*Ibid.*); c'est mon souverain, et je suis son sujet : *Illum Dominum, te servum* (*Ibid.*); c'est le Tout-Puissant, et je suis la faiblesse même: *Illum omnipotentem, te infirmum* (*Ibid.*). Vous trouverez dans ces réflexions un remède toujours présent et un préservatif assuré.

De là suit la règle de correction; car voici, conclut saint Augustin, le sentiment que vous avez alors à prendre : c'est celui de Jésus-Christ Non, mon Dieu, ne faites point ce que je veux, mais ce que vous voulez; ce n'est point à moi à corriger votre volonté, c'est à vous à corriger la mienne : *Et corrigens te dic : non sicut ego volo, sed sicut tu* (*Ibid.*). Sur quoi saint Bernard répond de la sorte : La volonté divine, cette première règle, cette règle universelle est immuable; n'espérons pas de la pouvoir changer : *Inconvertibilis directo* (*S. Bern.*, *l. de Consider.*). Elle est inévitable; n'espérons pas de lui pouvoir échapper : *Indeclinabilis.* Elle est toute puissante, n'espérons pas de lui pouvoir résister : *Fortitudo est.* Reste donc par nécessité de plier sous elle, autrement elle nous brisera. Mais si nous plions ainsi, quel amour de notre part envers Dieu, que nous ne regardons plus seulement alors comme notre souverain, mais comme notre Père !

Car, n'est-ce pas porter la charité, je dis la charité de Dieu, jusqu'à sa dernière perfection, que de n'avoir qu'un esprit et qu'un cœur avec lui; de n'approuver que ce qu'il approuve, de ne vouloir que ce qu'il veut et d'approuver tout ce qu'il approuve, de vouloir tout ce qu'il veut? Jésus-Christ savait bien sans doute aimer son Père; et, pour lui marquer son amour, il n'a pu rien faire de plus excellent que de vivre et de mourir avec une volonté efficace de ne vouloir que ce que son Père voulait.

Il y a des dévotions superficielles où l'on parle assez, mais où l'on fait peu. On traite Dieu alors, si je puis user de cette comparaison, comme la mer nous traite nous-mêmes. Elle nous apporte des coquilles sur le rivage et d'autres pareilles bagatelles, avec pompe et avec bruit, tandis qu'elle retient ce qu'elle a de plus précieux. Ainsi, l'on dérobe à Dieu l'essentiel de la vertu, qui consiste dans l'intérieur et dans la volonté. On ne sait ni mortifier ses inclinations, ni surmonter ses aversions; on se cherche soi-même depuis le matin jusqu'au soir, et du reste on compte pour beaucoup quelques apparences d'un zèle sévère envers les autres, qu'on fait sonner bien haut, et quelques menues intrigues de piété dont on se fait honneur dans le monde, mais que Dieu, de sa part, ne compte presque pour rien.

Il y en a d'autres dont la dévotion paraît plus sincère et plus agissante. Ils font l'aumône, et ils la font par un esprit de charité. Ils aiment la prière, et ils y apportent tout le recueillement dont ils sont capables; ils refusent à leur corps ses commodités et à leurs sens les plaisirs même licites; ils pratiquent les bonnes œuvres, surtout la mortification chrétienne; mais, du reste, il faut que toutes ces pratiques soient de leur choix, sans cela, ils les abandonnent dès qu'elles leur ont été prescrites par tout autre que par eux-mêmes. Ce sont des volontaires qui veulent servir à leur gré, et non pas au gré du maître. Ils consentent à relever de Dieu, mais comme certaines villes libres relèvent d'un prince, auquel elles se sont données. Elles font elles-mêmes leurs lois; elles promettent de contribuer tant pour les nécessités de l'État, et rien davantage; elles ne peuvent même souffrir qu'on leur en impose l'obligation, et ce qu'elles donnent, il faut qu'elles le donnent gratuitement.

Mais la parfaite charité, et par conséquent la parfaite vertu, consiste à accomplir en toutes choses les pures volontés de Dieu. Je les appelle pures volontés de Dieu, parce que la nôtre n'y a nulle part. Que de vertus cette seule vertu renferme! C'est là que notre foi éclate lorsque nous reconnaissons que tout

dans le monde, hors le péché, vient de Dieu, et que rien n'arrive que par lui. C'est là que nous lui témoignons notre confiance, en nous reposant de tout sur sa sagesse, sur sa providence et sur sa bonté. C'est là que nous pratiquons la patience, l'humilité, la pénitence, en nous soumettant à ses coups comme pécheurs et en acceptant de bonne grâce tous les châtiments de sa justice. Enfin c'est là même qu'en obéissant à Dieu comme à notre souverain, en l'aimant comme notre père, nous l'imitons encore comme notre modèle.

Car nous prenons ainsi toutes ses pensées, toutes ses vues, toutes ses intentions ; nous estimons ce qu'il estime, nous méprisons ce qu'il méprise, nous désirons ce qu'il désire ; nous sommes à son égard comme une cire molle qui reçoit tous les traits du cachet qu'on lui imprime.

C'est la comparaison dont Dieu s'est lui-même servi. Mettez-moi comme un cachet sur votre cœur : *Pone me ut signaculum super cor tuum* (*Cant.*, VIII). Mettez-moi comme un cachet sur votre bras : *Pone me ut signaculum super brachium tuum* (*Ibid.*). Pourquoi ne se contente-t-il pas de dire : Mettez-moi comme un cachet sur votre cœur ? et pourquoi ajoute-t-il : Mettez-moi comme un cachet sur votre bras ? c'est pour nous faire entendre que de cette ressemblance intérieure et de cette conformité d'affection naît une ressemblance extérieure et une conformité d'action. En effet, comme Dieu, dans tout ce qu'il veut et dans tout ce qu'il fait, n'a point d'autre fin dernière que lui même, et qu'il ne peut rien vouloir ni rien faire que pour lui : ainsi un homme soumis cherche Dieu partout, agit partout pour Dieu, ne prononce pas une parole, ne fait pas une démarche dont Dieu ne soit le principe et le terme.

Sur quoi saint Augustin observe, et c'est un point de morale très-important, que nous commettons là-dessus trois fautes. La première à l'égard des biens que nous avons reçus de Dieu ; la seconde, à l'égard des maux dont Dieu quelquefois nous afflige, et la troisième, à l'égard des péchés où nous tombons. Dans les biens, dit ce Père, nous nous louons par vanité ; dans les maux, nous accusons Dieu par impatience, et dans nos péchés, nous nous excusons par orgueil. Mais voulez-vous, ajoute ce saint docteur, rectifier vos sentiments ? Formez-les sur ceux de Dieu, et prenez-en trois tout contraires aux premiers que vous avez eus. Au lieu de vous louer par vanité, louez Dieu désormais par reconnaissance des biens qu'il vous a donnés. Au lieu d'accuser Dieu par impatience, acceptez de sa main avec soumission les maux qui vous arrivent. Au lieu de diminuer, d'accuser vos fautes par orgueil, de vous en faire à vous-mêmes et d'en faire aux autres des portraits flattés, reconnaissez-les avec humilité, condamnez-les avec justice, et vous aurez alors un cœur droit, parce que vous aurez un cœur selon le cœur de Dieu : *Laudabas te in bonis Dei, accusabas Deum in malis tuis. Converso corde et directo laudabis Deum in bonis suis, accusabis te in malis tuis : isti sunt recti corde* (*Aug.*, *Tract.* 28 *in Joan.*).

De là, mes frères, je tire cette conséquence, que le plus excellent exercice du christianisme, et le plus propre à nous sanctifier, c'est la conformité aux volontés de Dieu. Tout ce que Dieu veut est saint, puisque la volonté de Dieu est la source de toute la sainteté. Donc tout ce que Dieu veut spécialement de nous, c'est ce qu'il y a de plus saint pour nous. Ne mettons point notre vertu en des œuvres extraordinaires. Qu'elles soient bonnes et louables en elles-mêmes, que dans la spéculation elles soient plus héroïques, plus relevées ; ce n'est pas dans la spéculation que nous les devons regarder, mais dans la pratique. Or, dans la pratique rien de meilleur pour nous que de vivre comme Dieu veut que nous vivions, et surtout d'endurer ce que Dieu veut que nous endurions. C'est une leçon que je vous ai déjà faite en partie, et qu'on ne peut vous faire trop de fois. Alors Dieu sera content, et j'ajoute que vous serez contents vous-mêmes, comme je vais vous le montrer dans le second point.

SECONDE PARTIE.

Il ne faut dans le monde qu'un soleil pour l'éclairer ; il ne faut dans un royaume qu'un souverain pour le gouverner ; il ne faut dans une famille qu'un maître pour la régler ; il ne faut dans un corps qu'une âme pour l'animer. Et de là je conclus, par comparaison, que pour notre propre repos, il ne faut dans l'homme qu'une volonté dominante, qui est la volonté de Dieu. C'est ce qui a fait dire au saint homme Job cette belle parole : Accordez-vous avec Dieu, et vous serez d'accord avec vous-même, vous vivrez en paix : *Acquiesce ei, et habeto pacem* (*Job.*, XXII).

Aussi, mes frères, pour peu que nous nous demandions de bonne foi à nous-mêmes d'où viennent nos troubles, nos inquiétudes, nos chagrins ; nous n'en trouverons point d'autre source que nos résistances à faire ce que nous ne voulons pas, et ce qu'on veut néanmoins de nous, ou à ne pas faire ce que nous voulons, et ce que ne veulent pas des maîtres, des supérieurs qui contrarient nos sentiments, et qui s'opposent à nos désirs. C'est de ce combat, de ce choc où l'on nous contredit, et où l'on a avantage sur nous que naissent les plus mortels déplaisirs et les déboires les plus amers. Une femme, par exemple, vaine et orgueilleuse, aimant le luxe et les ajustements mondains, trouve un mari ménager qui retranche les dépenses superflues, et qui se contente d'une figure honnête et modeste ; quel sujet pour elle de murmures, de plaintes, de ressentiments et de mauvaises humeurs, quelquefois même de divisions scandaleuses et d'éclat ? Mais si c'était une femme docile et complaisante, qui, prévenue d'estime pour un époux discret et sage, entrât dans ses raisons et se confiât à sa conduite, quelle union entre l'un et l'autre ! et de là même quel calme dans une famille ! quelle douceur !

Ainsi, chrétiens, le plus prompt, le plus

court moyen de goûter sur la terre un bonheur aussi parfait qu'il y peut être, c'est de céder au plus fort et de nous humilier sous la main toute-puissante de Dieu ; de ne nous point raidir contre le torrent, de ne pas entreprendre de réformer ce que le ciel a réglé indépendamment de nous, et ce qu'il saura bien exécuter malgré nous; mais de nous accommoder au cours des choses et de nous y laisser aller, par la raison que Dieu, dont les volontés sont infiniment justes et même avantageuses à ceux qui les suivent, l'a prévu de la sorte, qu'il l'a déterminé de la sorte. Qu'on s'épargne par là de retours et de réflexions qui aigrissent le mal, bien loin de le guérir! On agrée tout ce que Dieu ordonne, et en l'agréant on l'adoucit.

Ce n'est pas que le cœur ne se soulève à quelques moments où l'on n'est pas maître d'une certaine sensibilité naturelle; mais aussitôt la raison survient, la religion parle et apaise cette guerre intestine, que la nature avait excitée. On se dit à soi-même, tantôt comme le grand prêtre Héli : il est le Seigneur; qu'il fasse tout ce qu'il jugera à propos : *Dominus est; quod bonum est in oculis suis faciat* (I *Reg.*, III). Tantôt comme Job : Le Seigneur a fait ce qu'il lui a plu, que son nom soit béni : *Sicut Domino placuit, ita factum est. Sit nomen Domini benedictum* (*Job.* I). On le dit, et en le disant, on trouve dans cette pensée un appui ferme pour se soutenir; on y trouve une consolation intérieure que l'Apôtre même ne pouvait exprimer; on y trouve une paix qu'il faut sentir pour la bien connaître. Je n'en suis point surpris, puisqu'il n'y a plus alors de division, plus de volontés contraires, et que l'homme d'intelligence avec Dieu se laisse conduire où Dieu le mène, et aime son état, quel qu'il puisse être, parce que c'est l'état où Dieu le demande et où Dieu le met.

Il faut entendre sur cela Salvien. Pour moi, dit-il, je suis persuadé qu'il n'y a point d'hommes au monde si heureux que ces chrétiens soumis qui ont appris de bonne heure à se conformer aux ordres de Dieu, et qui par une longue pratique se sont fait une habitude de ce saint exercice. Sont-ils humiliés? ils le veulent être, parce que Dieu le veut : *Humiles sunt? hoc volunt* (*Salv. l.* I, *de Prov.*). Sont-ils exposés à de fâcheux accidents? souffrent-ils des pertes? tombent-ils dans la pauvreté? ils ne veulent être pauvres, que parce que Dieu le veut : *Pauperes sunt, paupertate delectantur* (*Ibid.*). Il ne faut pas croire néanmoins qu'ils soient endurcis. Ils ressentent le mal; mais ils ne sont pas pour cela malheureux, car qui sera jamais plus content que celui qui veut être tout ce qu'il est, et qui par conséquent est tout ce qu'il veut être? *Nulli lætiores sunt, quam qui hoc sunt quod volunt* (*Ibid.*). Il est vrai, continue ce Père, que si l'on veut s'arrêter aux vaines opinions du monde, on en jugera tout autrement. Mais que le monde pense tout ce qu'il voudra, ce n'est pas le sentiment d'autrui qui fait notre malheur, c'est notre propre sentiment : *Nemo aliorum sensu miser est, sed suo* (*Ibid.*). Et quand nous sommes intérieurement et réellement heureux par le témoignage de notre conscience, les faux jugements du monde ne sont pas capables de troubler le solide bonheur dont nous jouissons : *Et ideo non possunt esse falso judicio miseri, qui sunt vere sua conscientia beati* (*Ibid.*). Au reste, ce n'est pas seulement de nous-mêmes que nous vient ce calme, cette paix inaltérable, mais de Dieu. Il prend plaisir à contenter une âme qui le contente; il verse sur elle toute l'onction de sa grâce; et qu'y a-t-il de plus insinuant, de plus touchant, de plus consolant que cette onction divine? C'est donc alors comme une espèce de commerce entre Dieu et nous. Nous donnons à Dieu la gloire qui lui est due par notre soumission, et Dieu nous récompense par le repos qu'il donne à nos cœurs.

Mais au contraire, qui jamais s'est révolté contre Dieu et a vécu tranquille dans sa révolte? *Quis restitit ei, et pacem habuit* (*Job.*, IX)? Hélas! on se tourmente beaucoup, on se mine de pensées tristes et sombres, on passe ses jours dans l'amertume et dans les plaintes, on n'est occupé toute la vie qu'à lutter contre la Providence, mais en vain : tous nos efforts ne peuvent parer aux coups du ciel; toutes nos mesures sont trop courtes contre la sagesse éternelle; tous nos soins échouent, et de là peines sur peines. On est toujours dans un état violent, parce qu'on aspire toujours à un autre. On bâtit et Dieu détruit; on élève et Dieu renverse; on veut malgré lui se faire une félicité prétendue, et malgré nous il fait de cette prétendue félicité notre supplice. Vous le savez assez, messieurs, vous le voyez assez dans le monde, et il n'est pas nécessaire d'insister davantage sur un point dont je vous crois beaucoup mieux instruits que moi, parce que vous êtes beaucoup plus exposés tous les jours à en faire de fréquentes et funestes épreuves.

Reprenons tout ce discours, et concluons en demandant à Dieu pour ses intérêts et pour les nôtres, ce que lui demanda saint Paul : *Domine, quid me vis facere* (*Act.* IX)? Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Tâchons d'entrer dans les dispositions de cet Apôtre, et pesons toutes ses paroles.

Domine : Seigneur. Oui, mes frères, il est notre maître, et nous sommes à lui en plus d'une manière. Par un droit de domaine, comme son bien; par le droit de création comme ses ouvrages; par le droit de rédemption, comme ses esclaves. Or, n'est-il pas juste qu'il fasse de son bien ce qu'il veut, qu'il dispose de ses ouvrages comme il lui plaît, et qu'il soit obéi de ses esclaves? Un peu de réflexion sur l'obéissance que vous exigez de vos domestiques. S'ils voulaient savoir pourquoi vous leur ordonnez telle ou telle chose, comment seraient-ils reçus? Faites, leur diriez-vous, ce qu'on vous commande. Tout le reste ne vous regarde point; mais votre devoir est d'obéir, et rien de plus. Eh quoi! mon cher auditeur! votre Dieu est-

il moins votre maître, que vous ne l'êtes de ces subalternes, sur qui vous prétendez avoir une domination si absolue? Etes-vous leur créateur? Etes-vous leur sauveur? êtes-vous leur Dieu? avez-vous des biens éternels pour les récompenser? avez-vous des châtiments éternels pour les punir? Cependant, soumettez-vous à Dieu comme vous attendez qu'il vous soient soumis, et c'est assez. Quand il s'est une fois expliqué, quand il a parlé, vous avez bonne grâce de raisonner, de murmurer, de trouver à redire! C'est bien à vous, ver de terre, à disputer contre le Seigneur du monde!

Domine, quid vis? Seigneur, que voulez-vous? Saint Paul n'exceptait rien; quoi que ce soit, mon Dieu, je suis prêt à tout: *Quid vis?* Nous disons quelquefois comme lui: Seigneur, que voulez-vous? mais nous ne le disons pas à beaucoup près dans la même étendue que lui. Nous avons toujours dans nos cœurs certaines réserves, nous avons certaines retraites, où nous nous retranchons. Dès que Dieu veut pénétrer jusque-là, dès qu'il veut toucher à cette passion pour le jeu, à ce luxe mondain, à cet intérêt, à cet amour de nous-mêmes, à ce fond d'orgueil qui nous enfle, c'est là l'endroit vif. Il ne faut que la plus légère atteinte pour mettre toute notre patience à bout, et pour nous faire jeter de hauts cris. Mais prenez garde toutefois que Dieu veut une soumission entière, et que comme il a formé tout notre cœur, il demande que tout notre cœur soit tout à lui.

Domine, quid me vis facere? L'Apôtre ne dit pas seulement, que voulez-vous? *quid vis?* mais il ajoute en particulier, et par rapport à sa personne: *quid me vis?* que voulez-vous de moi? Car Dieu à ses vues sur chacun de nous, et il nous met chacun à des épreuves propres et personnelles. C'est donc une illusion de dire ce que nous n'entendons néanmoins que trop souvent: Je supporterais telle autre disgrâce, telle autre perte, telle autre douleur; mais pour celle-ci, elle n'est pas soutenable; abus, chrétiens. Ce n'est pas telle autre disgrâce que Dieu veut que vous acceptiez; ce n'est, ni telle autre perte, ni telle autre douleur, mais celle qu'il vous envoie. Dès que vous l'auriez choisie vous-mêmes, elle ne serait plus précisément de l'ordre du ciel, et par là elle perdrait infiniment de son mérite. C'est au coin de Dieu, et non au vôtre, que doit être marquée cette monnaie qui sera le prix de l'éternité.

Domine, quid me vis facere? Enfin, saint Paul ne souhaite de connaître la volonté de Dieu, que pour l'accomplir. Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Du moment que vous m'aurez éclairé, vous me verrez agir. Ce qu'il promet, il le garde en effet. Avec quelle patience il soutient les plus rudes attaques! avec quelle constance il se voit chargé de fers, et couvert d'opprobres! avec quel courage il marche partout où Dieu l'appelle! toujours content, pourvu que Dieu le soit; et toujours aussi comblé des consolations divines, parce que Dieu, content de lui, commence dès cette vie à le récompenser. Vivons dans la même dépendance à l'égard de Dieu, dans le même abandon aux ordres de Dieu, et nous aurons part au même bonheur en ce monde et en l'autre, où nous conduise le Père, le Fils, et le Saint-Esprit.

SERMON XL.

POUR LE JEUDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE.

Sur les souffrances.

Noli flere.

Ne pleurez pas (*S. Luc, ch.* VII).

Comment une mère peut-elle ne pas pleurer un fils unique sur qui elle fondait toutes ses espérances, mais que la mort vient de lui ravir, et que l'on porte au tombeau? Et comment nous-mêmes pouvons-nous retenir nos larmes, parmi tant d'afflictions et tant de traverses, à quoi nous sommes tous les jours exposés dans la vie? N'est-ce pas pour les personnes qui souffrent une espèce de soulagement que de répandre des pleurs, et y en a-t-il un plus innocent, et qui doive leur être moins défendu? Je ne condamne pas précisément, mes frères, des larmes que nous arrache quelquefois malgré nous la violence de la douleur. mais ce que je condamne, c'est le sentiment de cette douleur-là même, lorsqu'il est trop vif, et que nous en suivons trop l'impression. Apprenons à regarder nos souffrances d'un œil plus chrétien; apprenons à en connaître le prix, et nous ne ferons plus entendre ces plaintes si injurieuses à Dieu, qui nous aime lors même qu'il nous châtie, et qui répand sur nous tous les trésors de sa miséricorde, lorsqu'il semble nous accabler des fléaux de sa colère. Pour vous découvrir les secrets de cette sage Providence qui nous afflige, j'emprunte les paroles de saint Bernard, et j'y trouve le partage de ce discours. Toute la peine que nous ressentons dans nos souffrances, dit ce Père, ne peut répondre à trois grands avantages que nous en retirons, ou que nous en pouvons retirer: l'un par rapport au passé, l'autre par rapport au présent et le troisième par rapport à l'avenir: *Non sunt condignæ passiones hujus temporis* (*S. Bern.*). Par rapport au passé, Dieu nous y remet nos péchés, ou plutôt le châtiment dû à nos péchés; c'est le premier avantage et la première partie: *Neque ad culpam præteritam, quæ remittitur* (*Ibid.*). Par rapport au présent, Dieu y met ses consolations et ses douceurs spirituelles; c'est le second avantage et la seconde partie: *Neque ad consolationem præsentem, quæ ponitur* (*Ibid.*). Par rapport à l'avenir, Dieu y promet sa gloire et un bonheur éternel; c'est le troisième avantage et la troisième partie: *Neque ad futuram gloriam, quæ promittitur* (*Ibid.*). Ne cherchons point d'autre division; mais pour bien traiter un sujet si important, implorons le secours du ciel, et adressons-nous à Marie: *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut, dit Tertullien, que le péché soit puni. C'est un désordre, et tout désordre mé-

rite un châtiment. Mais par qui le péché doit-il être puni? Saint Augustin nous répond que c'est, ou par la main du pécheur qui se châtie lui-même, ou par la main de Dieu qui se venge sur le pécheur en le châtiant : *Aut ab homine pœnitente, aut a Deo vindicante* (*S. Aug.*). Or, nous sommes tous pécheurs, mes frères, nous sommes tous criminels; par conséquent nous sommes tous redevables à la justice divine, et n'espérons jamais que cette souveraine justice se relâche tellement de ses droits, qu'elle laisse un seul péché, et le moindre péché sans punition. Il ne reste donc plus qu'à voir quel châtiment nous devons choisir préférablement aux autres; et vous conviendrez aisément avec moi, que c'est celui qui se trouve tout à la fois, et le plus léger, et le plus salutaire. Telles sont les souffrances de la vie, lorsque nous les acceptons chrétiennement, et que nous les offrons à Dieu en sacrifice. Dieu nous les compte alors à un très-haut prix, et c'est ainsi que nous acquittons à très-peu de frais toutes nos dettes, et que nous rachetons nos péchés.

Pour mieux entendre ma pensée, il faut remarquer que Dieu compte différemment nos peines, selon les différents temps et les différentes conjonctures où nous souffrons. Dans l'enfer, toutes les peines des damnés ne sont qu'à très-bas prix, ou plutôt Dieu ne les compte pour rien; et quand un réprouvé souffrirait mille fois davantage, ce ne serait jamais pour lui de vraies satisfactions, parce qu'il est perdu sans ressources : *In inferno nulla est redemptio* (*Pros. Eccl.*). Dans le purgatoire, Dieu compte les peines des âmes qu'il y purifie à un juste prix ; il proportionne, autant qu'il est possible, le châtiment à l'offense, et il met entre l'un et l'autre une espèce d'égalité. Mais dans cette vie, Dieu prend nos peines au prix le plus haut. C'est le temps de la miséricorde. Pour peu qu'il nous en coûte, nous gagnons infiniment ; et j'en donne cette raison : c'est que nos peines dans la vie sont volontaires, soit que de nous-mêmes nous les ayons librement recherchées, soit que nous les ayons seulement reçues avec soumission. Or, Dieu a particulièrement égard à tout ce qui part du cœur, et rien ne le touche plus, dit saint Grégoire, ni n'est devant lui d'un plus grand mérite qu'une bonne volonté : *Nihil apud Deum ditius voluntate bona* (*S. Greg.*).

Aussi par cette volonté libre et soumise, nos souffrances ont un rapport et comme une liaison particulière avec celles de Jésus-Christ auquel nous les unissons; et qui ne sait pas ce que sont les souffrances de Jésus-Christ qui donnent à notre pénitence toute son efficace? Nous nous condamnons alors nous-mêmes. Nous prenons contre nous-mêmes les intérêts de la justice de Dieu, et rien ne l'engage plus fortement à user envers nous d'indulgence. Nous agissons, pour ainsi dire, de concert avec lui, nous nous joignons à lui, nous entrons dans ses vues, nous secondons ses intentions, en nous servant, pour acquitter nos dettes, du prix qu'il nous met dans les mains. Ainsi, nous souffrons selon ses ordres, selon son gré; et n'est-ce pas du gré de Dieu, et de la volonté de Dieu que toutes nos œuvres dans la vie tirent leur mérite, et un mérite très-relevé?

Il me semble donc, permettez-moi, messieurs, de me servir de cette figure, il me semble, dis-je, que Dieu s'intéressant alors pour nous en quelque sorte contre lui-même, nous fait les mêmes remises que fit ce fermier de l'Evangile, au préjudice de son maître. Saint Luc rapporte que cet homme assembla tous ceux qui se trouvaient redevables à la ferme qu'il tenait. Combien devez-vous, demanda-t-il à l'un : *Quantum debes* (*Luc.*, XVI)? Cent barils d'huile, répondit celui-ci : *Centum cados olei* (*Ibid.*). Tenez, lui répliqua sur l'heure ce fermier adroit et habile, voilà votre obligation que je vous remets, faites-en une seulement de cinquante : *Scribe quinquaginta* (*Ibid.*). Combien devez-vous, demanda-t-il pareillement à l'autre : *Quantum debes* (*Ibid.*)? Cent mesures de froment, lui dit celui-là : *Centum coros tritici*. Prenez votre billet, et faites-en un seulement de quatre-vingts : *Scribe octoginta* (*Ibid.*).

Je m'imagine que Dieu nous parle de la même manière. *Quantum debes?* Pécheur, que devez-vous à ma justice, ou plutôt que ne lui devez-vous point pour cette jeunesse voluptueuse et débordée; que dis-je? pour ces quarante années, ces cinquante années, ces soixante années peut-être passées dans le crime? *Quantum debes?* Femme, que devez-vous à ma justice, ou plutôt que ne lui devez-vous point, pour ce temps que vous avez si inutilement employé, pour cette oisiveté molle où vous avez vécu, pour cette beauté dont vous avez été idolâtre, pour ces ornements superflus et ces ajustements mondains, pour tant d'âmes que vous avez par là corrompues, et tant de cœurs que vous m'avez dérobés? *Quantum debes?* Ah! vos dettes sont presque infinies et innombrables, et si je comptais avec vous à la rigueur, je vous condamnerais au feu éternel, ou je vous retiendrais durant des siècles entiers dans ces flammes que ma justice et ma miséricorde tout ensemble ont allumées pour purifier après la mort ceux même à qui j'ai fait grâce pendant la vie. Mais je veux bien vous épargner une satisfaction si rigoureuse, quoique vous y soyez obligé : *Accipe cautionem tuam* (*Ibid.*). Je veux bien me relâcher pour vous de mes droits : *Accipe litteras tuas* (*Ibid.*); convenez seulement avec moi de souffrir durant quelques jours, durant quelques mois, cette douleur passagère : *Scribe quinquaginta*. Supportez seulement cet ennemi qui vous persécute et qui vous suscite de fâcheuses affaires, ce mari qui vous regarde avec indifférence et qui vous traite avec hauteur, cette femme qui manque de complaisance à votre égard, et qui vous fait essuyer de mauvaises humeurs ; ce père, cette mère, ce maître, ces enfants, ces parents, ces domestiques qui vous chagrinent.

Enfin, quoi que ce soit, et de qui que ce soit qu'il vienne, prenez-le en esprit de pénitence, et c'est assez. Avec cela vous êtes quitte de tout, et je ne vous demande rien davantage · *Scribe octoginta.*

N'est-il pas de notre sagesse, mes frères, n'est-il pas de notre intérêt d'accepter des conditions si avantageuses? Les pouvons-nous refuser quand nous faisons une sérieuse réflexion sur tant de péchés que nous avons commis, et sur le châtiment qui leur était dû; quand nous nous disons à nous-mêmes : J'ai mérité l'enfer, je l'ai mérité mille fois, et plus mérité qu'un million de réprouvés qui y sont actuellement, et qui n'en sortiront jamais. Je l'ai mérité par tant d'adultères et d'impudicités; je l'ai mérité par tant d'excès et de débauches; je l'ai mérité par tant d'impiétés et de scandales; je l'ai mérité par tant d'usures, d'injustices, de mauvais tours; je l'ai mérité par tant de vengeances, d'emportements, de médisances. Il y a dix ans, vingt ans que je devrais être damné, et j'ose me plaindre, quand pour me préserver de ce souverain malheur, pour m'accorder une pleine abolition, une rémission entière et sans retour, Dieu se contente de ces peines ordinaires que ma faiblesse me fait regarder comme des croix si pesantes, mais qui me doivent paraître si douces, eu égard à ce qui m'était réservé, et à ce que je ne puis autrement éviter. Voilà, chrétiens, la comparaison qu'il faut faire sans cesse. Ce n'est point assez de dire, comme ce criminel qui fut crucifié avec Jésus-Christ : *Nam digna factis recipimus* (*Luc.*, XXIII); nos souffrances ne sont point au-dessus de nos crimes, et nous ne sommes pas traités avec trop de rigueur; mais disons : Nos crimes sont bien au-dessus de nos souffrances, et Dieu, à beaucoup près, ne nous traite pas avec toute la sévérité qu'il pouvait et qu'il devait, ce me semble, nous traiter. Malades, vous souffrez; mais quand le feu de la fièvre vous brûle, quand le dégoût, l'ennui inséparable de la maladie vous accable, dites-vous alors : Est-ce là ce feu où je devais être éternellement tourmenté? est-ce ver rongeur, ce ver de conscience dont je devais être éternellement dévoré? Pauvres, vous souffrez, et la nature ne m'a pas donné un cœur d'airain pour être insensible à vos maux; je les vois tous les jours, et tous les jours ils me touchent d'une nouvelle compassion; mais quand la misère vous réduit aux plus fâcheuses extrémités, quand le besoin vous presse, et que vous manquez des soulagements nécessaires, dites-vous alors : Est-ce là l'état, cet affreux état d'une réprobation consommée, cet état d'un abandon universel, d'un abandon éternel, et de la part de Dieu, et de la part de toutes les créatures armées contre moi pour exécuter l'arrêt de Dieu? Non, Seigneur, ce ne l'est point, ce n'en est pas seulement l'ombre, et l'un ne peut en aucune sorte ressembler à l'autre, bien loin de l'égaler.

De là donc, mon Dieu, qu'est-ce que je conclus, qu'est-ce que je dois conclure? C'est de me laisser conduire à votre providence, je ne puis être en de meilleures mains. Voilà, Seigneur, l'important avis que vous me donnez dans votre Evangile, et que je veux suivre . *Esto consentiens adversario tuo, dum es in via* (*Matth.*, V). Tandis que nous sommes encore dans la voie, c'est-à-dire, sur la terre, accordons-nous promptement avec notre partie. Cette partie, c'est Dieu même, si souvent, si sensiblement offensé, et qui nous demande une juste réparation de tant d'outrages qu'il a reçus. Il n'y a point à différer, mais il faut de bonne heure le satisfaire, *cito*. Nous le pouvons aisément, mais si nous manquons l'occasion et le temps favorable, qu'arrivera-t-il? C'est que la partie qui nous poursuit, ou pour mieux dire, c'est que ce Dieu, maintenant si miséricordieux et si bon, nous livrera à sa justice : *Ne forte tradat te adversarius judici* (*Ibid.*); que cette justice si sévère nous abandonnera à ses ministres : *Et judex tradat te ministro* (*Ibid.*); et que ces cruels ministres des vengeances divines nous entraîneront avec eux dans l'abîme : *Et in carcerem mittaris* (*Ibid.*). Nous n'en reviendrons pas quand nous y serons une fois tombés; du moins s'il nous reste encore quelque retour à espérer, et que nous ne soyons pas absolument réprouvés du ciel, il y a une autre prison où nous serons enfermés, et d'où l'on ne sort qu'après avoir tout payé jusqu'à un denier : *Amen dico vobis, non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem.* (*Ibid.*)

Il n'y a donc point à balancer sur le parti que nous avons à prendre de souffrir en ce monde plutôt qu'en l'autre, puisque les souffrances de cette vie sont si légères, soit parce que Dieu y remet, soit parce qu'il y met. Ce qu'il y remet, ce sont nos péchés; ce qu'il y met, ce sont ses consolations, comme vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quand je dis, messieurs, que Dieu mêle ses douceurs spirituelles dans nos souffrances, et que s'il nous afflige, c'est pour nous consoler même dès cette vie, je me souviens d'une belle figure de la Genèse, et je l'applique à mon sujet. Vous savez l'histoire de Joseph, ce saint et ce fameux ministre de l'Egypte; vous savez comment il fut dépouillé par ses frères, jeté dans une citerne, et retiré de là pour être vendu à des Egyptiens. Vous savez comment après sa captivité il trouva grâce auprès de Pharaon, et à quel point de grandeur ce prince l'éleva en l'approchant de sa personne, et en lui donnant un empire presque absolu sur ses Etats. Enfin, vous savez comment ses frères mêmes, après l'avoir si lâchement trahi, furent contraints dans une famine de l'aller trouver en Egypte pour implorer son secours, et de quelle manière il les reçut, sans leur découvrir néanmoins encore qui il était; comment il les traita à sa table, comment il écouta leur demande, et leur fournit autant de blé qu'ils en souhaitaient. Jusque-là tout leur avait réussi; mais que fit-il en les renvoyant? Il ordonna qu'on mît secrètement sa coupe d'or

dans le sac de Benjamin, le plus jeune de ces étrangers. Ils partent, ils se hâtent de retourner à Jacob leur père, ils se disposent à lui faire l'agréable récit d'un succès beaucoup plus heureux qu'ils ne l'avaient attendu, et dont ils avaient lieu d'être si contents. Mais tandis qu'ils s'applaudissent de la sorte à eux-mêmes, et qu'ils marchent avec joie, arrive tout à coup de la part de Joseph, l'intendant de sa maison, qui les saisit, les arrête, leur reproche le vol qu'ils ont fait, et leur demande la coupe de son maître. Quelle surprise! On visite, on cherche, on trouve la coupe dans le sac de Benjamin, et sur l'heure il est conduit à Joseph comme un criminel. Or, dites-moi, messieurs, qui de ses frères Joseph aimait-il plus tendrement? Croyez-vous que ce fût Benjamin qu'il veut retenir prisonnier, lorsqu'il permet aux autres de continuer leur route, et qu'il leur laisse la liberté? Ah! répond saint Anselme, l'innocent artifice de Joseph est un effet de son amour : *Dilexit fratrem quia fraude quæsivit* (*Anselm.*). Car pourquoi use-t-il en apparence d'une telle rigueur à l'égard de Benjamin? pourquoi le veut-il rendre coupable? pourquoi, ce semble, le veut-il perdre? C'est pour avoir un prétexte de le rappeler auprès de lui et de l'y garder, c'est pour se faire reconnaître à ce jeune frère qu'il n'avait pu voir d'abord sans être ému et sans verser des larmes, c'est pour l'enrichir de ses dons, et pour le combler de ses grâces : *Simulavit reddere reum rapinæ, ut officium exhiberet gratiæ* (*Ibid.*).

Telle est, chrétiens, la conduite de Dieu envers nous : il nous blesse, mais c'est pour prendre soin lui-même de notre guérison, et pour verser sur la plaie toute son onction divine. Cette disgrâce, cette peine qu'il nous envoie, c'est le calice qu'il nous présente à boire, c'est la coupe. Dès qu'on l'aperçoit, chacun tremble: tout est en trouble dans une maison, parce que ce père est malade, parce que cet enfant, seul héritier d'un grand nom et d'une grande fortune, est réduit à la dernière extrémité, et n'a plus que quelques heures à vivre, parce que ce revenu manque et que cette terre a été désolée par l'orage, parce que ce procès est perdu, et qu'il traîne après soi une ruine entière. Ah! mon cher auditeur, ne vous effrayez pas, et connaissez mieux la main qui vous frappe. Ce n'est pas une main ennemie, c'est une main bienfaisante : si vous recevez le coup avec soumission, elle y appliquera bientôt le remède, et la douleur ne peut être si vive, qu'il n'y ait dans le remède de quoi en émousser toute la pointe et en amortir tout le sentiment. Je veux dire que Dieu sait tellement compenser le mal par le bien, que ce qu'il nous ôte d'un côté, il nous le rend au centuple de l'autre. Il nous prive par une affliction temporelle des faux plaisirs du monde, mais au même temps par une lumière intérieure, par une paix qu'il répand dans notre âme, il nous donne un avant-goût du bonheur céleste et de la félicité éternelle. En sorte qu'il nous fait éprouver sensiblement la vérité de cette parole de Moïse : *Inundationem maris quasi lac sugent* (*Deut.*, XXXIII.). Ils suceront les eaux de la mer comme le lait. Quoi donc! les eaux de la mer ne sont-elles pas amères et très-amères? Et qu'y a-t-il au contraire de plus doux que le lait? Oui, ces eaux par elles-mêmes sont amères, ces souffrances font horreur à la nature, elles mortifient les sens, elles abattent l'esprit, elles serrent le cœur, vous les voyez croître, s'enfler, grossir comme un torrent qui va se déborder et fondre sur vous : *Inundationem maris*. Vous voilà, ce semble, perdu sans ressource et il n'y a plus pour vous de repos à espérer sur la terre. Mais un peu de patience, mon cher frère, Dieu corrigera toute l'amertume de ces eaux, il adoucira ces souffrances, il relèvera cet esprit abattu, il dilatera votre cœur pressé et serré, il fera passer ces délices de l'âme jusque sur le corps; au milieu des plus violentes douleurs, vous aurez le visage serein et tranquille. En un mot, pour achever la comparaison, ce torrent débordé, vous l'avalerez à longs traits, et vous y trouverez le même goût qu'un enfant lorsqu'il boit du lait : *Inundationem maris quasi lac sugent*. C'est un miracle de la grâce; mais ce miracle, Dieu le peut faire, Dieu le veut faire, Dieu le fait. Comprenez bien ces trois choses.

Dieu le peut faire; en pouvons-nous douter? n'est-il pas maître de sa grâce, et par l'efficace de sa grâce ne peut-il pas tourner nos cœurs à son gré, et leur inspirer tel sentiment qu'il lui plaît? Si donc les paroles d'un ami, les réflexions qu'il nous fait faire, l'intérêt qu'il prend à nos peines, ses soins, son empressement, son assiduité auprès de nous suffisent quelquefois pour nous soutenir en de fâcheuses conjonctures, et peuvent apporter à nos maux quelque soulagement; que ne peut point cette parole secrète que Dieu fait entendre à une âme affligée? que ne pourront point certaines vues qu'il lui donne, certains jours qui l'éclairent, certains mouvements qui la ravissent, qui la transportent? N'entreprenons pas d'expliquer ici comment Dieu le peut. Il a des moyens cachés pour nous, mais infaillibles et sûrs, et les opérations de son Esprit sont aussi ineffables qu'elles sont véritables.

Non-seulement Dieu le peut, mais Dieu le veut. Il veut que cette femme pour qui le monde avait tant d'attraits et qui en avait trop elle-même pour le monde, y trouve des déboires et des chagrins qui l'en éloignent; il veut que cet homme soit humilié, traversé, oublié, de ceux-mêmes sur qui il comptait davantage, et en qui il avait plus de confiance. Et pourquoi le veut-il? est-ce pour les abandonner dans la tribulation? Au contraire, c'est qu'il veut être leur appui, leur asile, et leur faire goûter entre ses bras un bonheur d'autant plus solide qu'il est plus pur et qu'il dépend moins des revers et des accidents de la vie. Car alors, dit le Seigneur, je serai avec eux : *Cum ipso sum in tribulatione* (*Ps.* XXXIII). Ils auront part à ma croix, et je leur ferai part de mes consola-

tions : *Consolabor eos et lætificabo a dolore suo* (*Jerem.*, XXXI). Il est de la bonté de Dieu qui connaît notre faiblesse, il est de sa providence, de ne nous pas laisser sans secours, lorsqu'il peut nous secourir, et de nous aider lui-même à porter le fardeau qu'il nous impose.

Enfin, Dieu le fait : si vous ne l'avez pas encore appris par vous-même et si vous ne voulez pas m'en croire, demandez-le à David. Demandez-lui ce qu'il sentait dans l'adversité : J'étais roi, et, tout roi que j'étais, j'ai vu mes sujets révoltés contre moi. J'étais père, et, tout père que j'étais, j'ai vu mon fils même à la tête d'une troupe rebelle conjurer ma ruine, m'insulter dans ma capitale, dans mon palais et m'obliger à prendre la fuite devant lui. Combien de combats ai-je eus à livrer, combien d'ennemis ai-je eus à repousser ? Mais, mon Dieu, vous ne m'avez jamais manqué; et ces voies si difficiles par où vous me conduisiez, vous me les avez tellement élargies, tellement aplanies, que j'y marchais avec joie : *In tribulatione dilatasti mihi* (*Ps.* IV).

Demandez-le aux apôtres, demandez-leur ce qu'ils sentaient au milieu des plus violentes persécutions? Pleins d'une sainte allégresse et s'estimant heureux de souffrir pour Jésus-Christ, parmi les outrages et les ignominies ils allaient répondre à des juges prévenus et animés contre eux, à des juges qui les devaient condamner aux fers, aux fouets, aux bannissements : *Ibant gaudentes a conspectu consilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati* (*Act.*, IX). Demandez-le à saint Paul, demandez-lui ce qu'il sentait dans la disette et dans un abandon général de toutes choses. Atténué de veilles et de jeûnes, cassé de travaux et de fatigues, exposé à mille périls sur la terre, périls sur la mer ; ma gloire, disait-il, mon bonheur, ce sont mes infirmités, ce sont mes souffrances : *Gloriabor in infirmitatibus meis* (II *Cor.*, XII). De quelque nature qu'elles soient, j'y trouve mon repos, j'y trouve des consolations abondantes et surabontantes : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra* (II *Cor.*, VII).

Tout cela était bon pour les saints, me répondrez-vous, et Dieu ne me traite pas de la même sorte, il ne se communique pas ainsi à moi. J'en conviens, mon cher auditeur. Mais examinons-en la raison. Est-ce que Dieu est moins puissant pour vous ? Est-ce qu'il a fermé le sein de sa miséricorde et que la source de ses grâces a tari? Non, mes frères, il peut encore ce qu'il a toujours pu et ce qu'il pourra toujours; il veut encore ce qu'il a toujours voulu et ce qu'il voudra toujours. Mais il le veut comme il l'a toujours voulu et comme toujours il le voudra, c'est-à-dire qu'il veut consoler des chrétiens humbles et soumis, et non point des mondains indociles et obstinés. A la première atteinte d'un mal souvent très-léger, que faisons-nous? nous nous élevons contre Dieu même, nous accusons sa providence, nous nous plaignons, nous murmurons. Ne nous étonnons pas alors qu'il se retire de nous et qu'il nous fasse éprouver ce qu'il a dit à saint Paul avant que cet apôtre eût reconnu le bras qui l'avait renversé, et suivi la voix qui l'appelait : *Durum est tibi contra stimulum calcitrare* (*Act.*, III). On croit en murmurant, en se plaignant, diminuer sa douleur et la soulager; mais on l'augmente et on l'aigrit. *Durum est*. On devient, pour ainsi parler, à soi-même son propre bourreau; et à force de penser à son chagrin, on se l'imprime si profondément dans l'esprit, qu'on en porte partout l'idée et dans cette idée son tourment. *Durum est*. C'est une espèce de fièvre qui nous consume, qui nous dévore. Elle a ses relâches, le feu s'amortit, la raison à certains moments semble prendre le dessus; on s'affermit, on prend son parti, et l'on se flatte d'être désormais inébranlable. Mais après quelques relâches il vient des redoublements, des retours qui déconcertent tout. On tombe dans une mélancolie plus sombre que jamais; on se replonge dans une tristesse nouvelle et plus accablante. Ces changements continuels, ces vicissitudes épuisent toutes les forces de l'âme et la jettent quelquefois dans la désolation et dans le désespoir. *Durum est*. Etat bien déplorable, où l'on n'a ni les consolations humaines, ni les consolations divines. Car il n'arrive que trop que le monde se tourne contre vous, au lieu de compatir à votre peine; que des parents, des amis soient les premiers à vous méconnaître; que vos airs tristes et languissants, que vos discours toujours plaintifs les fatiguent et les rebutent; ou du moins que tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils vous disent, tout ce que le monde vous présente pour votre soutien, vous devienne insipide et ennuyeux. Cependant, destitué de tout de la part des hommes, vous ne recevez de la part de Dieu que des malédictions. Il vous châtie en juge et non point en père. Vous ne pensez point à lui, ou si vous y pensez, ce n'est que pour blasphémer son nom adorable et pour l'outrager ; il vous traite comme s'il ne pensait point à vous, ou s'il y pense, ce n'est que pour redoubler ses fléaux et pour vous accabler. Mais voulez-vous l'intéresser en votre faveur? Allez à lui, allez-y d'abord, allez-y avec confiance, allez-y comme une victime qui d'elle-même marche à l'autel où elle doit être immolée. Frappez, Seigneur, vous êtes le maître, et la victime est à vos pieds, ordonnez de son sort comme il vous plaira; et s'il faut pour votre gloire la sacrifier, ne l'épargnez pas. Quand Dieu vous verra ainsi disposé, ainsi prosterné devant lui, il vous tendra la main pour vous relever, il essuiera vos larmes, il vous bénira dans vos souffrances. Elles vous seront avantageuses non-seulement par rapport au passé et par ce que Dieu y remet, non-seulement par rapport au présent et par ce que Dieu y met, mais encore par rapport à l'avenir et par ce que Dieu y promet. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Je n'entreprends pas ici, chrétiens, de vous faire la peinture de ce bonheur éternel que

Dieu promet aux souffrances. Vous savez assez, et je vous l'ai appris, que ce souverain bien est au-dessus de tout ce que nous en pouvons dire et même au-dessus de tout ce que nous en pouvons penser. Mais ce que vous ne savez pas ou du moins à quoi vous ne faites pas toute la réflexion nécessaire, c'est que pour y parvenir, il n'est point de chemin plus court et plus assuré que les afflictions de la vie. Il y a plus, c'est que nulle autre voie ne vous y peut conduire. D'où il s'ensuit, que Dieu en nous affligeant nous donne la marque la plus essentielle de son amour, et le gage le plus certain d'une bienheureuse prédestination. Ainsi nous l'enseigne ce saint auteur qui nous a tracé de si solides leçons dans ce livre excellent de l'Imitation de Jésus-Christ. J'ai examiné, dit-il, toute la vie spirituelle, je me suis appliqué à découvrir toutes les routes par où l'on peut arriver au royaume de Dieu, et après une longue et sérieuse étude, voici la conclusion que j'ai tirée, c'est qu'on n'y peut entrer que par les tribulations : *Omnis perfectionis ista sic conclusio, quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei* (*Imit. Chr.*). Saint Jérôme l'a conclu comme lui et avant lui. Disons mieux, tous les saints ne l'ont point autrement pensé; ils n'en ont point tous autrement parlé. Pourquoi? parce qu'ils avaient compris toute la force de cette grande parole de l'Ecriture, qu'il a fallu que Jésus-Christ lui-même souffrît et que sa gloire fût le prix de sa croix : *Oportuit Christum pati et ita intrare in gloriam suam* (*Luc.*, XXIV).

Pour traiter à fond un point d'une telle importance, je pose comme un principe incontestable et comme une vérité universellement reconnue, que nous ne pouvons obtenir le ciel que par l'innocence de nos mœurs et par la sainteté de nos œuvres. J'entends par l'innocence des mœurs l'éloignement du péché. J'entends par la sainteté des œuvres la pratique des vertus. Or, rien n'est plus propre à nous préserver ou à nous retirer du péché, que les souffrances; rien n'est plus propre à nous faire pratiquer toutes les vertus : c'est de quoi il est aisé de vous convaincre.

En effet, messieurs, quand on peut aller à la source du mal et y apporter le remède, on a bientôt guéri la maladie; et le moyen le plus efficace pour arrêter le péché et pour le déraciner du cœur, c'est d'en ôter la matière et de retrancher ce qui servait à l'entretenir. Que Dieu frappe ce voluptueux, et que, par une infirmité habituelle, il le mette hors d'état de goûter les faux plaisirs du monde, bientôt le monde lui deviendra insipide, et, condamné à la retraite, il n'aura plus les mêmes occasions de se replonger dans ses premières débauches. Que Dieu humilie cet ambitieux, qu'il lui fasse perdre son crédit et la faveur des grands; déchu de toutes ses espérances, il n'aura plus rien qui le pique, ni qui le rengage dans ses intrigues criminelles. Que Dieu ternisse l'éclat de cette beauté si idolâtre d'elle-même et qui recevait l'encens de tant d'adorateurs, on n'aura plus pour elle dans les compagnies les mêmes condescendances, et elle ne sera plus exposée à ces attaques si subtiles et si dangereuses. Il est vrai néanmoins, et je l'ai dit, que l'affliction nous porte quelquefois au péché, en nous portant aux murmures et aux impatiences, mais ce sont communément des saillies dont on revient peu à peu, ce sont des orages qui passent. Jetez de l'eau sur un feu bien allumé, vous verrez d'abord la flamme s'élancer avec plus de furie, mais jetez-en toujours et ne cessez point, vous éteindrez le feu et la flamme se dissipera. Ainsi, après certains sentiments vifs qu'excite la douleur, après certaines fougues impétueuses, las de se plaindre et de lutter contre son sort, il arrive souvent qu'on se reconnaît enfin, qu'on plie sous le joug et qu'on fait un sacrifice volontaire de ce qu'une dure nécessité nous a enlevé.

Dieu donc, conclut saint Augustin, pour nous faire sortir du péché et pour nous sauver d'une mort éternelle, nous traite comme nous traitons un homme que nous voulons réveiller d'un sommeil léthargique et garantir d'une mort temporelle. On prend ce malade, on le remue, on le fatigue, on le tourmente; il a beau prier qu'on le laisse en repos; il a beau répondre à ceux qui lui représentent le danger où il est, qu'on le laisse mourir tranquillement : *Volo perire;* on ne l'écoute point, parce qu'on l'aime, et plus on l'aime, moins on lui accorde ce qu'il demande. Qu'est-ce qu'un pécheur, reprend saint Augustin? c'est un malade profondément endormi dans le crime; il se plaît dans son péché, tandis qu'il y trouve de fausses douceurs; et quand on lui parle de se convertir, quand Dieu quelquefois se fait entendre à lui et qu'il l'éveille, que répond-il? *Volo perire;* je me trouve bien, je repose à mon aise, si c'est là me perdre, je consens à ma perte. Mais ma miséricorde n'y peut consentir, dit le Seigneur, et vous ne périrez point, âme que j'ai achetée si cher et que j'ai spécialement choisie. Si votre salut ne vous touche plus, il me touche, moi, et c'est un ouvrage que je veux consommer : pour cela Dieu l'afflige, il l'abreuve, selon le mot du prophète, d'amertume et de fiel, il permet qu'une disgrâce ruine tout à coup sa fortune, qu'un compétiteur emporte une préférence longtemps disputée et dont il était jaloux, qu'une confusion l'oblige à se cacher et à disparaître, qu'une mort lui ravisse ce qu'il avait de plus cher, que l'indigence le presse et que la pauvreté le réduise à des besoins extrêmes. De là l'esprit se détrompe de ce qu'il avait tant estimé, le cœur se déprend de ce qu'il avait tant aimé; plus de faste et de luxe, parce qu'on n'a plus de quoi y fournir; plus de dépenses superflues, parce qu'on manque du nécessaire; plus de jeux, de spectacles, de parties, de visites, d'assemblées, parce qu'on ne peut plus y tenir le même rang, ni s'y montrer avec le même éclat; plus de desseins, de projets, d'entreprises, parce qu'on voit toutes ses mesures renversées et toutes ses prétentions échouées; plus

de liaisons, oe commerce, d'attachements tendres, parce qu'on y a éprouvé trop de chagrins, soit par un fâcheux accident qui tout à coup a mis une jeune personne dans le tombeau, et par la douleur qu'on en a ressentie, soit par l'inconstance d'un cœur volage qu'un caprice a fait changer et qui s'est engagé ailleurs malgré mille serments d'une fidélité inviolable, soit par la honte d'une faute qui a éclaté et dont on n'a pu encore effacer la tache. Concluons : donc plus de péché, car, la racine étant une fois coupée, l'arbre se dessèche et ne porte plus de fruits; le venin qui infectait la plaie étant une fois tiré, la plaie se ferme et la santé revient. Un pécheur ouvre enfin les yeux, il tourne ses regards vers Dieu, sa dernière et son unique ressource; et, comme l'affliction nous retire du péché, qui est le plus grand obstacle du salut, elle nous met en disposition de pratiquer toutes les vertus qui en sont les plus sûrs moyens.

Je dis de pratiquer toutes les vertus : la foi, en reconnaissant que tout vient de Dieu, l'adversité aussi bien que la prospérité, et que rien dans le monde n'arrive que par lui et suivant les lois de sa providence; l'espérance, en se reposant sur la parole de Dieu et sur cette promesse tant de fois réitérée de nous rendre heureux dans l'éternité, après nous avoir affligés dans le temps; la charité, soit la charité du prochain, en pardonnant de bonne foi les injures qu'on pense avoir reçues ou qu'on a reçues en effet, soit la charité de Dieu, en aimant nos souffrances pour Dieu, en regardant comme un avantage d'avoir quelque chose à lui sacrifier et de pouvoir en quelque chose lui ressembler; la soumission, en se conformant à la volonté de Dieu et en se laissant conduire comme il lui plaît; l'humilité, en adorant sa souveraine puissance, qui élève, qui abaisse à son gré, et en se prosternant avec un bas sentiment de soi-même devant cette suprême grandeur; la pauvreté chrétienne, en renonçant de cœur aux biens temporels dont il nous a réellement dépouillés, et en les voyant sans regret possédés par d'autres maîtres; la mortification, en supportant avec patience la disette, la maladie, la douleur, les revers, les décadences, les persécutions, les injustices, les outrages, les humiliations; la pénitence, en acceptant les peines présentes comme de justes châtiments des fautes passées, et en les offrant à Dieu comme des satisfactions dues à sa justice. Quel fonds de mérites, quel trésor on amasse! C'est alors, et dans le même sentiment que David, qu'on s'écrie comme lui : *Bonum mihi quia humiliasti me* (*Psal.* XVIII). Ah! mon Dieu, c'est un bien pour moi, et un très-grand bien que vous m'ayez puni, que vous m'ayez éprouvé dans cette vie : *Bonum mihi;* c'est un bien que vous me rendiez en quelque sorte semblable à vous, à vous pauvre, à vous méprisé, insulté, calomnié, à vous déchiré de coups et couvert de plaies, à vous crucifié, afin de me combler un jour de vos richesses, afin de me recevoir un jour dans votre gloire, afin de me faire part un jour de votre félicité : *Bonum mihi.* C'est un bien que vous exerciez maintenant sur moi toutes vos vengeances, afin d'exercer éternellement sur moi-même toutes vos miséricordes : *Bonum mihi.* Quoi que je souffre sur la terre, je n'y souffrirai jamais tant que vous y avez souffert; quoi que je souffre sur la terre, je n'y souffrirai jamais tant que vaut le saint héritage où vous m'appelez : *Bonum mihi.* Hélas! Seigneur, en quelle illusion j'étais et quelle erreur me trompait, lorsque vous avez commencé à troubler la fausse paix où j'avais jusque-là vécu! je croyais ma perte entière et assurée, c'était un gain, c'était mon salut; j'appelais désastre, infortune, malheur, ce que je devais appeler une grâce, une faveur, et une faveur singulière; je vous regardais comme un ennemi, et vous étiez un Sauveur; vous vouliez presque malgré moi m'arracher du sein de l'iniquité, vous vouliez me remettre dans vos voies, m'y soutenir, m'y avancer; vous l'avez voulu, Seigneur, et vous l'avez fait. Me voilà enfin revenu de mes égarements, me voilà dans le chemin étroit par où vous conduisez vos élus, dans ce chemin si difficile en apparence, mais si doux en effet dès qu'on envisage le terme où il nous mène; vous m'y laisserez vivre, Seigneur, et vous m'y laisserez mourir.

Plaise au ciel, mes frères, que ce discours vous ait appris à estimer de la sorte vos souffrances, à connaître et à faire valoir un talent si précieux; elles sont si communes dans le monde, mais dans le monde il est si rare d'en profiter autant qu'on le peut et comme on le doit! Puissiez-vous désormais les sanctifier et mériter ainsi la récompense éternelle qui leur est destinée et que je vous souhaite, etc.

SERMON XLI.

POUR LE VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE.

Sur la conversion du pécheur.

Lazare, veni foras.
Lazare, sortez (*S. Jean, ch.* XI).

Quoique Lazare fût un homme vertueux, charitable et spécialement aimé de Jésus-Christ : *Lazarus amicus noster* (*Joan.*, XV), c'est néanmoins le sentiment commun des Pères et des interprètes, que s'il n'y a pas entre lui et le pécheur une ressemblance de personne, il y a une ressemblance d'état, et qu'il nous représente dans sa langueur, dans sa maladie, dans sa mort, dans sa sépulture et dans la corruption de son corps, les différentes dispositions d'un pécheur qui d'un jour à l'autre se pervertit et descend par degrés dans le profond abîme de l'iniquité.

Lazare était seulement d'abord dans un état de langueur : *Erat quidem languens* (*Ibid.*). La maladie survint ensuite : *Et infirmabatur.* Enfin il mourut : *Et mortuus est.* C'est ainsi qu'un chrétien commence à s'éloigner de Dieu par ses lâchetés, par ses dégoûts, par une tiédeur habituelle : *Quidam*

languens. Ces premières faiblesses le portent à d'autres encore plus dangereuses : *Et infirmabatur;* il se trouve dans l'occasion du péché, et il y succombe : *Et mortuus est*. Et, comme Lazare enfermé dans le tombeau sentait déjà mauvais dès le quatrième jour, au bout de quelques mois le pécheur en vient à une telle corruption de mœurs, qu'il infecte tout par ses exemples : *Jam fœtet*.

Mais, messieurs, si Lazare mort est la figure d'un pécheur, Lazare rappelé à la vie est l'image d'un pénitent, et l'on peut dire que la résurrection de l'un est la plus juste idée de la conversion de l'autre. Je veux donc aujourd'hui recueillir tous les traits de notre Evangile, et sans qu'il m'en échappe un seul, ils me serviront à vous tracer le tableau d'une conversion parfaite. Il y aura dans ce discours de quoi vous instruire, de quoi vous édifier, de quoi vous toucher, après que nous aurons salué Marie, en lui disant : *Ave*.

Quand on délibère sur une grande entreprise, on fait attention particulièrement à trois choses : aux raisons qui peuvent nous y engager, aux difficultés qui sont capables de nous en détourner, et aux moyens par où nous pouvons espérer d'y réussir. Ainsi, quand au conseil d'un prince, l'on propose s'il faut entreprendre une guerre, on considère d'une part la nécessité, la justice, l'utilité, la gloire et les autres avantages qui s'y rencontrent; voilà les raisons de l'entreprise. Mais d'autre part aussi l'on examine les frais, les travaux, les dangers, l'incertitude des armes, les forces de l'ennemi, tout ce qui peut rendre le succès douteux : voilà les difficultés de l'entreprise. Enfin, l'on voit comment on pourra s'y prendre pour conduire heureusement l'affaire, soit par argent, soit par artifices, soit par promesses, soit par menaces, soit en attaquant à force ouverte, soit en ménageant des intelligences secrètes; voilà les moyens de l'entreprise.

La conversion du pécheur est de toutes les entreprises la plus nécessaire et la plus grande. Pour y réussir, il faut triompher de toutes les forces du monde, je veux dire de l'enfer, de la terre et du ciel même. Il faut triompher de toutes les puissances de l'enfer qui s'oppose aux mouvements de la grâce, et qui veut retenir sous son empire une âme dont il a pris possession. Il faut triompher du cœur de l'homme que toutes les armées des conquérants ne peuvent forcer à se rendre et dont nul effort humain ne peut contraindre les sentiments. Il faut triompher, en quelque sorte, de Dieu même, lui faire aimer ce qu'il haïssait, lui arracher les armes des mains, le gagner et en devenir maître pour le temps et pour l'éternité. Voyons donc les difficultés, les motifs, les moyens d'une entreprise si difficile et si importante. Voyons-en les difficultés pour les surmonter; c'est le premier point · les motifs pour nous encourager, c'est le second point; les moyens pour les employer, c'est le troisième point. Pour cela, ne sortons pas un moment de notre Evangile, dont toutes les parties conviennent admirablement à mon sujet, ainsi que la suite vous le fera connaître : je vous demande toutes vos réflexions.

PREMIÈRE PARTIE.

Remarquez d'abord, chrétiens, que trois illusions nous retiennent dans le péché; l'illusion des faux amis, l'illusion d'une fausse assurance, l'illusion d'une fausse crainte et d'une défiance mal fondée : expliquons-nous et consultons l'Evangile pour y découvrir ces trois obstacles.

Jésus-Christ ayant appris la mort du Lazare, et voulant le ressusciter, dit à ses disciples : *Eamus iterum in Judæam* (*Joan.*, XXI); allons encore une fois en Judée. Il n'y a pas longtemps que j'y étais, et la fureur de mes ennemis qui me cherchaient pour me perdre m'en a fait retirer, mais il y faut retourner à présent : *Eamus iterum*. Telle est, mes frères, la conduite que Dieu tient à l'égard d'un pécheur qu'il veut convertir. C'est une âme où il régnait par la grâce, mais le péché l'en a banni. Cependant il y veut encore rentrer malgré l'outrage qu'il a reçu : *Eamus iterum :* J'oublie le passé, je veux le gagner tout de nouveau, ce cœur rebelle; j y veux établir ma demeure : *Ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus* (*Joan.*, XIV).

De même donc que Jésus-Christ alla trouver Lazare pour lui rendre la vie ; la grâce vient trouver le pécheur pour le justifier. Mais quel est le premier obstacle qu'elle rencontre ? Il me semble bien exprimé dans la réponse que firent les apôtres au Sauveur du monde : Quoi ! Seigneur, les Juifs ont été sur le point de vous lapider, et vous vous hasardez encore à paraître parmi eux? *Nunc quærebant te Judæi lapidare, et iterum vadis illuc* (*Joan.*, XI) ! Comme s'ils lui eussent dit : L'intérêt que nous prenons à votre conservation, et que nous y devons prendre, nous qui sommes et vos disciples et vos amis, nous oblige à vous représenter que votre vie n'est pas en sûreté parmi un peuple qui vous a voulu donner la mort; que vous ne devez pas ainsi vous exposer au pouvoir de vos ennemis ; que ces deux filles dévotes qui vous appellent pour guérir leur frère, ont pris peut-être trop tôt l'alarme, et qu'elles ne seront pas en état de vous défendre, si l'on forme quelque dessein contre vous.

Que cet obstacle, qu'opposèrent les apôtres au voyage du Fils de Dieu, est ordinaire ! N'est-ce pas ainsi que certains amis nous arrêtent ou qu'ils tâchent de nous arrêter, quand la grâce nous touche intérieurement, qu'elle nous sollicite, et que nous sommes disposés à suivre ses inspirations? Car enfin, il est permis à un ami de tout dire; l'inclination mutuelle qu'on a l'un pour l'autre donne du poids à ses paroles, et fait qu'on le croit aisément. On a de la peine à le contrarier, à le contrister, et comme l'on est déjà joint de cœur, on le veut être de sentiments et de pratiques. Tous les maux de la terre sont venus de la complaisance criminelle qu'eut le premier homme pour la première femme, et c'est encore ce qui fait

échouer tous les jours tant de bonnes résolutions, et ce qui retient tant de pécheurs dans leurs voies corrompues.

Touché d'un saint désir de satisfaire à la justice de Dieu, vous voulez vous mortifier, et vous vous condamnez vous-même au jeûne; mais que faites-vous, vous dit un lâche flatteur? ces sortes de pénitences vous conviennent-elles? Vous altérez votre santé, et ne vaudrait-il pas mieux vous conserver pour votre famille? Laissez ces réformes aux religieux, et ces abstinences aux solitaires.

De tels discours coulent en apparence comme l'huile ou comme un baume précieux ; mais ce sont des traits mortels, qui percent et qui tuent : *Molliti sunt sermones ejus super oleum, et ipsi sunt jacula* (*Ps.* LII). Ah! chrétiens, pour peu que vous soyez sensibles aux intérêts de votre salut, défiez-vous de ces ministres de l'enfer, déguisés et travestis, et n'oubliez jamais l'avis que vous donne saint Léon, que ces embûches secrètes d'un confident, avec qui vous avez une liaison particulière, sont mille fois plus à craindre pour vous que les plus violentes attaques de notre ennemi commun. *Plus plerumque periculi est in insidiatore occulto, quam in hoste manifesto* (*Leon.*, III).

Cet obstacle des mauvais conseils est encore plus dangereux et plus puissant parmi les personnes du sexe ; car, dès que cette femme commencera à ne se plus tant montrer dans les compagnies, à ne s'habiller plus avec tant de luxe, à ne plus tant jouer, à ne vivre plus avec tant de liberté, ou plutôt avec tant de libertinage; dès qu'on verra qu'elle renonce à certaines parties, qu'elle est plus assidue aux cérémonies de piété, qu'elle fréquente les sacrements, une compagne viendra lui faire des reproches, ou d'amitié, ou d'une adroite raillerie. Quoi! ne vous plus voir! Est-ce donc la dévotion qui vous rend si farouche? est-il déjà temps pour vous de penser à la retraite? *Nunc vadis illuc* (*Joan.*, XI)? Vous, de si bonne heure vous rendre! *Nunc.* Dans les beaux jours de votre vie, dans le temps des divertissements et des plaisirs! *Nunc.* Quitter sitôt et sans sujet tant de personnes qui vous honorent, qui vous estiment, qui vous aiment : *Nunc vadis illuc!* Mais pour aller, où? à des gens qui ne cherchent qu'à vous faire de la peine et à vous gêner. *Quærebant te lapidare.* A des directeurs sévères, à des femmes scrupuleuses et dévotes qui ne vous parleront que de solitude, que de prières, que de confessions, que d'assemblées de charité, que d'exercices ennuyeux et fatigants. *Nunc vadis illuc!*

Ainsi parle le monde. Mais heureux qui le laisse parler, qui ferme les oreilles pour ne le point entendre, comme le Sauveur du monde n'écouta point les remontrances des apôtres ; qui, sans égard à des respects humains, et sans se détourner, entre la tête levée dans la carrière que Dieu lui ouvre, y marche d'un pas ferme et toujours égal, exécute de bonne foi ce qu'il a promis, et le soutient avec constance. *Eamus,* avançons, ne différons plus, dès que Dieu s'explique ; je méprise vos paroles, amis séducteurs. Sa voix est mon guide, avec ce guide fidèle, je reviendrai de mes égarements, je reprendrai le chemin d'où j'étais sorti ; il ne tiendrai qu'à vous de m'accompagner et d'imiter mon exemple. Mais si vous vous obstinez à votre perte, et si vous ne voulez pas vous sauver avec moi, vous vous perdrez sans moi, et je me sauverai sans vous. *Eamus iterum in Judæam.*

Cet obstacle levé, chrétiens, nous avons à nous préserver d'une autre illusion; c'est celle d'une fausse assurance. En quoi consiste-t-elle? Notre Evangile nous l'apprend. Les apôtres n'avaient pu rompre le voyage de Jésus-Christ, en lui mettant devant les yeux le péril où il s'exposait; mais maintenant ils veulent le retenir, en diminuant le danger où se trouve Lazare. L'occasion qu'ils prennent est une parole de Jésus-Christ même, dont ils ne pénètrent pas bien le sens. *Lazarus amicus noster dormit. Sed vado ut a somno resuscitem eum* (*Joan.*, XI). Lazare notre ami dort, et je m'en vais le réveiller de son sommeil. S'il dort, répliquent les apôtres, sa maladie n'est pas mortelle, il en guérira : qu'est-il donc nécessaire de lui porter un si prompt secours, lorsque rien ne presse? *Si dormit, salvus erit* (*Ibid.*). Mais ils ne savaient pas, remarque l'évangéliste, de quel sommeil parlait le Fils de Dieu, et que c'était du sommeil de la mort. *Illi autem putaverunt quia de dormitatione somni diceret* (*Ibid.*) Il fallut qu'il les détrompât et qu'il leur dît en termes formels : Lazare est mort; *Lazarus mortuus est* (*Ibid.*).

Qu'y a-t-il, mon cher auditeur, de plus ingénieux et de plus adroit que la passion, pour aveugler un pécheur et pour l'empêcher de voir le malheur de son état? Le monde est plein de ces malades, qui jouissent en apparence, lorsqu'ils sont même désespérés, d'une parfaite santé; il est, pour ainsi parler, jonché de ces morts, qui semblent seulement dormir, et qui croient eux-mêmes reposer en paix, lorsqu'il ne leur reste pas un souffle de vie. La raison est que nous nous comportons bien différemment à l'égard des infirmités de l'âme et des infirmités du corps: parce que nous craignons les suites fâcheuses de celles-ci, nous nous appliquons à les connaître, et quoi qu'il en coûte, nous n'épargnons rien pour y apporter les remèdes les plus efficaces et les plus sûrs ; mais, au contraire, parce qu'on aime ses infirmités spirituelles, et qu'on s'y plaît, on se les cache à soi-même, et on les cache aux autres. On demeure dans une douce erreur, on s'entretient dans une confiance trompeuse. Il paraît qu'on est vivant, *dormit;* mais, en effet et devant Dieu, l'on est mort : *Mortuus est.*

Tel en toute rencontre déchire la réputation de son prochain, lui suscite mille affaires désagréables, cherche à l'écraser, à l'exterminer, à l'anéantir; on dirait qu'il a les intentions les plus droites, qu'il est animé du zèle le plus pur, qu'il a l'âme la plus innocente et la plus candide; il se le per-

suade, il s'en flatte ; *Dormit :* mais c'est une jalousie secrète qui le pique, c'est une haine envenimée qui l'aigrit, c'est un ressentiment plein de fiel et d'amertume qui le fait agir : *Mortuus est.* Tel prend à toutes mains, profite de tout et, sans examiner, s'engage dans toutes les affaires qui se présentent, quelque délicates qu'elles soient pour la conscience. On croirait, et il croit lui-même que c'est par un soin raisonnable de sa famille, par un ménage prudent et chrétien ; *Dormit.* Mais c'est par une avarice insatiable et par une ardente convoitise qui le brûle et qui le porte à des injustices, dont il rendra compte à Dieu, s'il ne le rend pas aux hommes : *Mortuus est.* Tel fait des dépenses excessives en équipages, en meubles ; ouvre sa maison comme une académie publique et comme le rendez-vous de tout ce qu'il y a de gens voluptueux ; tient une table, un jeu qui le ruine, et qui ruine avec lui des créanciers, en ne lui laissant pas le pouvoir de les satisfaire. Il se figure volontiers que c'est par une libéralité digne de sa naissance et convenable à son rang : *Dormit ;* mais c'est par une vaine ostentation, par un orgueil mondain, par une mollesse sensuelle, qui renverse tous les principes de l'Evangile : *Mortuus est.*

Tel nourrit un attachement, donne occasion par certaines conversations familières et tendres à mille idées qui flétrissent l'esprit, à mille désirs qui corrompent le cœur, est, par sa présence et par ses assiduités trop fréquentes, une pierre de scandale pour cette personne, comme elle l'est pareillement pour lui. Il traite cette liaison de société honnête, d'amitié sage et retenue, peut-être même la regarde-t-il comme un commerce de piété ; *Dormit.* Mais c'est une passion véritable, qui, peu à peu, le conduit aux dernières extrémités, et qui déjà lui a inspiré les sentiments les plus criminels : *Mortuus est.*

Tel à Pâques et à quelques fêtes solennelles approche des sacrements, vient au tribunal de la pénitence, paraît à la table de Jésus-Christ ; il se sait bon gré de ces marques de religion qu'il donne ; il se retire des autels dans la pensée qu'il s'est acquitté de son devoir, et que Dieu est content de lui : *Dormit.* Mais qu'est-ce que ces exercices du christianisme ? Par un défaut essentiel et habituel de préparation, d'intention, par un manque de contrition, de résolution, ce sont des sacriléges et des profanations : *Mortuus est.*

Enfin, tel espère tout de la bonté de Dieu, se répond qu'il aura le temps de se reconnaître, propose de se réformer dans la suite et de mieux régler sa vie. Sur cela il demeure paisible et sans inquiétude : *Dormit.* Mais c'est une victime malheureuse que le ciel est prêt à frapper. Si, dès aujourd'hui, il ne renonce à ses engagements, à ses habitudes, c'est un réprouvé : *Mortuus est.*

De là point de conversion, soit parce qu'on ne connait pas les mauvaises dispositions où l'on est, soit parce qu'on se promet d'en sortir assez tôt pour assurer son salut : *Salvus erit.* C'est à vous, ministres du Seigneur, quand vous trouverez de ces aveugles volontaires, à les éclairer, à leur parler ouvertement et sans nul égard : *Dixit eis Jesus manifeste : Lazarus mortuus est* (*Joan.*, XI). Découvrez-leur les choses telles qu'elles sont ; dites-leur la vérité, et ne craignez point qu'ils s'en offensent; faites-leur apercevoir le terme fatal où aboutit la voie qu'ils ont prise. Les flatter, les ménager, ce serait les damner et vous damner avec eux.

Mais comment soutenir toutes les rigueurs d'une vie pénitente, comment s'assujettir à tant de pratiques qui gênent, qui mortifient ? Voilà, mes frères, le troisième obstacle que nous avons à surmonter, et que j'appelle l'illusion d'une fausse crainte.

Dès que le Fils de Dieu eut nettement déclaré à ses disciples que Lazare était mort, et que, sans différer, il fallait partir pour aller à lui : *Eamus ad eum* (*Ibid.*), ils demeurèrent tous dans le silence. Thomas seul prit la parole, et s'adressant à toute la troupe : Allons-y donc aussi nous-mêmes, leur dit-il, et mourons avec lui : *Eamus et nos, et moriamur cum eo* (*Ibid.*). Que leur voulait-il marquer par là : Mourons avec lui ? *Moriamur cum eo.* Etait-ce à dire : Mourons avec Jésus-Christ ; était-ce à dire : Mourons avec Lazare et comme Lazare ? Saint Augustin pense que ce fut une résolution généreuse de cet apôtre, qui ne voulait pas survivre à son maître ; mais les Pères grecs prétendent, au contraire, que ce fut sa timidité qui le fit parler de la sorte ; qu'il imita ces lâches que la peur saisit et qui exagèrent le péril, afin qu'on ne les y mène pas : *Moriamur cum eo.* Si nous sommes las de vivre, et si nous voulons mourir aussi bien que Lazare, allons en Béthanie, nous n'en reviendrons assurément pas. C'est l'interprétation de Théodore de Mopsueste, de saint Jean Chrysostome, de Théophilacte ; et deux choses donnent à penser que ce sentiment de saint Thomas ne fut pas, à beaucoup près, aussi louable qu'il paraît l'être. La première est que le Sauveur du monde ne le loua point en effet ; la seconde est que ce disciple, en faisant connaître aux autres qu'il y avait pour eux un danger évident de mort, semblait contredire Jésus-Christ qui leur avait fait assez entendre qu'ils n'avaient rien à craindre, ni pour lui, ni pour eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, mes frères, rien ne rebute davantage les pécheurs, rien ne les rend plus indociles aux mouvements de la grâce et plus lents à se convertir, que ces vaines imaginations d'un esprit craintif et ennemi de la peine. Ils envisagent leur retour à Dieu comme un supplice, comme une mort ; *Eamus et nos, et moriamur.*

Quand Dieu veut les ramener, qu'il veut les arracher en quelque sorte du sein de l'iniquité, il sème d'épines toutes leurs voies, il trouble tous leurs plaisirs, il leur

fait trouver tant de dégoûts dans le péché, il mêle tant d'amertume dans cette coupe de Babylone où ils buvaient, qu'ils la rejettent enfin, qu'ils cherchent en lui le vrai repos, qu'ils changent de route et qu'ils rentrent dans les sentiers de la justice et dans le chemin de la vertu. Mais l'ennemi de leur salut tient une conduite tout opposée; il leur représente leur conversion comme un ouvrage presque impossible; il leur fait paraître les moucherons comme des éléphants, les plus douces collines comme des rochers inaccessibles, les plus agréables vallées comme des abîmes sans fond. Laissons ces figures. Dans une peinture affreuse, il leur fait voir cette nouvelle vie qu'ils veulent embrasser comme un état triste et ennuyeux. Il tâche à leur persuader que c'est un martyre continuel, un esclavage, une contrainte, où l'on se refuse tout, où l'on renonce à tout. Il fait parler la nature, il fait agir la passion, il fait sentir le poids de l'habitude. Quelle guerre à soutenir, quels combats à livrer? L'effort étonne, le courage manque, les armes tombent des mains; on n'entreprend rien, parce qu'on désespère de pouvoir rien exécuter.

Mais, pécheurs chancelants et incertains, écoutez ce que Dieu m'ordonne de vous dire. Dites aux pusillanimes : Prenez confiance, et ne craignez pas : *Dicite pusillanimis : Confortamini; et nolite timere* (*Isa.*, LV). Défiez-vous de vos forces, vous le devez, et la sagesse chrétienne le demande. Mais appuyez-vous sur le bras du Seigneur, et sur sa vertu toute-puissante : *Confortamini in Domino, et in potentia virtutis ejus* (*Ephes.*, VI). La guerre est agréable pour de jeunes libertins qui commencent à s'engager; et la licence des armes qui, loin du péril et de l'occasion, semble d'abord leur permettre tout et les abandonner à eux-mêmes, les ravit, les enchante, leur fait préférer à toutes les autres une profession qui les laisse vivre au gré de leurs désirs. Mais quand, exposé aux injures de l'air, il faut ou porter la chaleur du jour, ou endurer la rigueur du froid; quand, dans un assaut, dans un combat, il faut voir de près le danger, passer au milieu du feu, courir au trépas, vaincre ou mourir, on ne trouve plus tant de charmes dans cet état qu'on avait embrassé avec joie; il devient dur, fatigant, accablant. Au contraire, une vie chrétienne rebute à la première vue; c'est comme une de ces montagnes dont tous les chemins sont escarpés et raboteux; mais sur le sommet règne un calme inaltérable. Le ciel y est pur, et la terre y est couverte de fleurs : *Confortamini*. Agissez, soutenez quelque temps, et dans peu la grâce vous adoucira tout à un point, qu'il ne vous restera plus d'autre peine, plus d'autre regret, que d'avoir trop attendu et de n'avoir pas plus tôt commencé. Vous avez vu les obstacles qui s'opposent à la conversion du pécheur, voyons les motifs qui l'y doivent porter : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Deux raisons engagèrent le Sauveur du monde à ressusciter Lazare; l'état pitoyable de cet ami mort, et le soin de sa propre gloire. Deux motifs doivent pareillement porter un pécheur à se convertir, sa propre misère dans l'état du péché, et le zèle de la gloire de Dieu.

Jésus-Christ fut touché du pitoyable état où il vit Lazare, enseveli, sans sentiment, sans vie, sans figure. Ce triste spectacle l'émut, il en poussa des soupirs, il en versa des larmes : *Lacrymatus est*(*Joan.*, XI). Et si vous pouviez, mon cher auditeur, dans une figure sensible découvrir votre misère et les profondes blessures de votre âme, lorsqu'elle a reçu les atteintes mortelles du péché, vous n'êtes pas assez ennemi de vous-même pour n'en pas gémir de douleur, et pour n'avoir pas promptement recours au seul remède qui vous reste, et qui peut guérir vos plaies, je veux dire, à la pénitence.

Nous savons tous la belle et la sainte leçon que faisait une grande reine à un grand roi sorti de son sein, lorsque élevant ce jeune monarque et s'appliquant sur toutes choses à le fortifier de bonne heure contre le vice, et à lui en donner toute l'horreur nécessaire, elle lui répétait souvent ces admirables paroles : Apprenez, mon fils, que malgré toute la tendresse de mon amour, aussi vif pour vous qu'il le doit être dans le cœur d'une mère, j'aimerais mieux après tout vous voir expirer entre mes bras, que tomber dans un péché mortel; et que si j'avais à choisir, je consentirais que la mort vous dérobât à mes yeux, et qu'elle vous ravît pour jamais à votre royaume, plutôt que le péché vous séparât un moment de votre Dieu. Ce sentiment élevé au-dessus de toutes les considérations humaines qui le pouvaient combattre, et qui semblaient même devoir l'étouffer dans une reine et une mère, partait sans doute d'une piété vraiment chrétienne, et d'une juste connaissance de la déplorable condition d'un pécheur. Cette vue, toujours présente à l'esprit d'une princesse mille fois encore plus recommandable par sa vertu que par son rang, effaçait toutes les autres idées de grandeur, d'autorité, de puissance. Et n'en jugeait-elle pas bien? car le péché est-il moins à craindre que le tombeau? Lazare, retranché du nombre des vivants, était-il plus digne de compassion qu'un homme retranché du nombre des élus? et quel principe doit être plus établi parmi nous, que cette maxime fondamentale, qu'il vaut mieux perdre la vie que la grâce?

La raison en est évidente : c'est que nous devons mesurer une perte par la qualité des biens dont elle nous prive et des maux auxquels elle nous expose. Or, par le péché nous perdons des biens surnaturels et éternels; au lieu que la mort nous enlève seulement des biens naturels et passagers. Le péché nous expose à des maux qui doivent également tourmenter et le corps et l'âme; à un supplice extrême dans sa rigueur, et infini dans sa durée : au lieu que la mort n'agit que sur

cette chair corruptible dont nous sommes revêtus, et dont elle fait pour quelque temps la pâture des vers.

Taisez-vous donc, philosophes païens, et ne dites plus que la mort est le plus grand de tous les maux ; elle n'est pas proprement un mal par elle-même, mais elle l'est par le péché quand il s'y trouve joint. Lazare mort, Lazare enfermé, pieds et mains liées, dans les ombres d'un sépulcre obscur et infect, ce Lazare comparé au pécheur était heureux ; parce que ces ténèbres devaient se changer pour lui dans une lumière éternelle ; ces liens et cette captivité, dans la sainte liberté des enfants de Dieu ; cette infection, ce sépulcre, cette mort temporelle, dans une glorieuse immortalité. Mais que le pécheur vive sur la terre dans l'opulence, dans l'éclat, dans le plaisir : qu'il accroisse ses héritages, qu'il élève de superbes édifices, qu'il habite de magnifiques palais, qu'il soit comblé de gloire, roi sur le trône, conquérant à la tête des armées ; qu'il fasse tout trembler, tout plier sous lui : je dis qu'au milieu de cette pompe, de cette félicité mondaine, il est malheureux et souverainement malheureux ; parce que ce bonheur apparent dont il jouit, doit passer ; que cette opulence doit être suivie d'une ruine entière et d'une désolation sans ressource, cet éclat d'un opprobre, d'une confusion dont on ne se relève jamais, ces plaisirs d'un ver rongeur qui ne meurt point, et d'un feu dévorant qu'on n'éteint point.

De là il s'ensuit que nous devons fuir le péché autant que la mort, et plus que la mort. Que dis-je ? autant que la mort, plus que la mort ? c'est une vérité de foi ; mais la croyons-nous ? Il est difficile de bien croire et de pratiquer tout le contraire de ce que l'on croit. Or, qui de nous craint le péché, fuit le péché et l'habitude dans le péché comme la mort? Eh! mon cher auditeur, vous perdez presque toute votre raison aux seules approches de la mort. Pour vous sauver de ses mains, vous seriez prêt à sacrifier tout ; le moindre danger vous fait pâlir et trembler. Que ne fait-on pas pour prévenir une maladie ou pour la guérir? Il y a même des personnes si délicates, qu'elles ne sauraient voir l'image de la mort, et c'est assez qu'elles en entendent prononcer le nom, c'est assez qu'elles s'en retracent le souvenir, pour être saisies et effrayées : *O mors, quam amara est memoria tua !* Il est donc certain qu'on en a les dernières horreurs, et qu'on ne pense jamais avoir assez pris de précautions pour s'en garantir.

Mais pour le péché, on le regarde d'un œil beaucoup plus tranquille ; on ne s'en forme point des idées si affreuses, on s'en approche sans trouble, on le désire même, on le cherche, on court au-devant, on le reçoit avec plaisir lorsqu'il se présente, on s'apprivoise avec lui, et il ne s'en trouve que trop qui, à force de le voir, contractent enfin avec ce monstre, malgré toute sa difformité, une alliance si étroite, qu'on ne peut, sans des efforts extrêmes, les en séparer. Tellement, qu'ils vérifient dans leurs mœurs ce que disaient ces impies que fait parler le prophète: *Percussimus fœdus cum morte, et cum inferno fecimus pactum.* Pourquoi nous exhorter si fortement et si souvent à quitter le parti du péché ? Nous avons fait ligue avec lui, tout l'enfer est entré dans notre traité, et nous ne nous en sommes point encore repentis ; nous nous trouvons bien de cet engagement.

Que la mort, usant de ses droits, mette au tombeau, ou un parent ou un ami, nous en sommes inconsolables, et nous en pleurons comme Marthe et Marie, ou comme ces Juifs venus de Jérusalem pleurèrent la mort de Lazare ; on verse quelquefois des ruisseaux de larmes, on se consume en regrets, on se couvre de deuil. Mais, quelque désordre que le péché produise dans l'âme de cet ami, de ce parent ; quelque ravage qu'il y fasse, les gens de bien n'en sont que très-légèrement touchés, et le commun des chrétiens n'y fait nulle attention, On n'en change ni de visage, ni de contenance, ni d'habit ; on passe doucement là-dessus et l'on s'occupe de toute autre chose. Où est la foi ? où est-elle ? Croit-on que l'âme est préférable au corps, la grâce à la santé, et les biens éternels aux biens passagers de la vie ?

Mais si notre misère n'est pas encore un motif assez puissant pour nous exciter à sortir du péché, soyons sensibles à la gloire de Dieu. Car comme la résurrection de Lazare fut la grande gloire de Jésus-Christ sur la terre, la conversion du pécheur est le grand miracle de Jésus-Christ glorieux dans le ciel.

Trois choses font éclater la gloire de Jésus-Christ dans la résurrection de Lazare. L'une, par rapport au principe de cette résurrection miraculeuse ; l'autre, par rapport à la fin, et la troisième, par rapport à l'effet qu'elle produisit dans les spectateurs. Premièrement, la résurrection des morts est dans l'ordre de la nature le plus grand de tous les miracles, qui partent de la main de Dieu ; et parmi toutes les autres, la mort de Lazare fut d'autant plus admirable, qu'il y avait déjà quatre jours qu'il était enfermé dans le tombeau : *Quatriduanus est* (*Luc.*, I). Secondement, Jésus-Christ fit ce miracle pour convaincre les Juifs de sa divinité, et pour leur donner une preuve authentique de sa mission : *Propter populum qui circumstat, dixi, ut credant quia tu me misisti*(*Ibid.*). Je m'adresse publiquement à vous en la présence de ce peuple, ô mon Père ; j'atteste devant eux solennellement votre nom, et je veux qu'ils soient témoins de ce que je vais faire, en rappelant ce mort à la vie, afin qu'ils demeurent fortement persuadés que je suis le Messie et que vous m'avez envoyé. En effet, ce témoignage devait être convaincant pour les Juifs, qui savaient que Dieu est la souveraine vérité, et qu'il ne peut par conséquent autoriser le mensonge. Ainsi, comme les médecins n'ont recours à certains remèdes plus forts et plus violents, que dans les dernières extrémités du mal : de même Jesus-Christ voyant d'une part que les Juifs s'obstinaient chaque jour davantage : de l'autre, que la foi de ses dis-

ciples allait être ébranlée par sa passion ; il réserva pour les derniers jours de sa vie un miracle si éclatant, afin de vaincre, s'il était possible, l'opiniâtreté des uns et de soutenir la faiblesse des autres. Troisièmement, ce miracle si peu attendu toucha tellement toute l'assemblée, remua tellement les esprits, que plusieurs crurent en Jésus-Christ : *Multi crediderunt in eum* (*Ibid.*). Le bruit en fut commun dans Jérusalem, et tout le peuple vint au-devant du Sauveur du monde avec des branches d'olivier, criant à haute voix et confessant qu'il était le Messie et le libérateur d'Israël : *Propterea venit ei obviam turba, quia audierat eum fecisse hoc signum* (*Ibid.*). Ses ennemis en furent troublés : Tout le monde court après lui, se dirent-ils les uns aux autres : *Totus mundus post eum abiit* (*Ibid.*). Et ne fut-ce pas pour cela même qu'ils résolurent d'assassiner Lazare, et qu'ils conspirèrent contre le Fils de Dieu ?

Or, chrétiens, comme la résurrection de Lazare a été le plus grand miracle de Jésus-Christ vivant sur la terre, j'ajoute que la résurrection d'un pécheur, surtout d'un pécheur d'habitude, est le plus grand miracle de Jésus-Christ régnant dans le ciel. Pourquoi ? J'en donne les raisons, et je les tire pareillement, et du principe, et de la fin et des effets de cette conversion.

Le principe, c'est la puissance de Dieu, laquelle ne paraît jamais avec plus d'éclat, que lorsqu'il exerce sa miséricorde. Ecoutez comment. Il y a bien de la différence entre le pouvoir d'un juge et celui d'un souverain. Le juge peut punir, mais il ne peut pardonner, parce qu'étant soumis à la loi, il doit juger selon la loi. Or, la loi punit et ne pardonne pas. Au contraire, le souverain, le prince est au-dessus de la loi et par conséquent il n'est pas obligé de punir ; mais il peut pardonner et faire grâce. C'est pourquoi quand le prince punit, il agit suivant la loi ; mais il n'use pas en cela de tout son pouvoir ; au lieu que lorsqu'il fait grâce et qu'il pardonne, il agit en maître et indépendamment de la loi. Ainsi, quand Dieu punit un pécheur, on peut dire qu'il agit en juge et qu'il se soumet en quelque sorte à la loi de sa justice, mais qu'il ne montre pas toute l'étendue de sa puissance ; au lieu que lorsqu'il use de miséricorde envers un coupable il s'élève au-dessus de la loi et il agit proprement en Dieu. De là ces expressions de l'Ecriture : Vous nous faites à tous miséricorde quand nous la demandons, par ce que vous êtes tout-puissant : *Misereris omnium quia omnia potes* (*Sap.*, XI). La miséricorde du Seigneur est égale à sa puissance : *Secundum magnitudinem ipsius, sic et misericordia ejus* (*Eccli.*, II). Parce que vous êtes le Seigneur de tous, vous nous pardonnez à tous : *Ob hoc quod omnium Dominus es, omnibus te parcere facis* (*Sap.*, XII). Aussi, ce n'est pas précisément la grandeur qui rend la puissance illustre, mais l'emploi qu'on en fait. Un pouvoir même souverain, serait odieux avec toute sa souveraineté, s'il n'était employé qu'à porter des arrêts de mort et à les faire exécuter ; mais à quel emploi plus glorieux peut être occupée la souveraine puissance de Dieu, qu'à faire du bien à ceux-là mêmes qui s'en sont rendus indignes, et au lieu de se venger de tous ses ennemis, comme il le peut, à les absoudre en troupes et à les sauver en foule ? C'était la pensée d'un sage de l'antiquité : *Hæc divina potentia est, gregatim et publice servare.* (*Senec.*)

La fin de la conversion du pécheur et ses effets (car je joins l'un et l'autre ensemble) c'est de faire mourir le péché en conservant celui qui l'a commis. C'est de nous tirer de l'esclavage du démon, comme Jésus-Christ tira Lazare des liens de la mort : *Solvite illum* (*Joan.*, XII). C'est de nous donner dans le temps une vie surnaturelle, et dans l'éternité une vie bienheureuse, de même que Jésus-Christ rendit à Lazare une vie temporelle et lui communiqua sans doute de plus grandes grâces que jamais, afin que durant cette seconde vie il amassât encore plus de mérites pour le ciel que dans la première. Or, y a-t-il rien de plus grand que de détruire le plus grand de tous les maux, qui est le péché, et de faire le plus grand de tous les biens, je veux dire, de donner la grâce en ce monde et la gloire en l'autre ?

Je conclus en m'adressant à vous, pécheurs. Ne sortirez-vous donc jamais de votre tombeau ? N'entendrez-vous jamais la voix de Dieu qui vous crie : *Lazare, veni foras* (*Ibid.*). J'ai une telle confiance dans la miséricorde et la grâce de mon Sauveur, que je ne doute point qu'il n'y en ait plusieurs dans cet auditoire, de qui je puis dire ce que disait Jésus-Christ avant que de ressusciter Lazare : *Venit hora et nunc est, quando mortui audient vocem Filii Dei, et qui audierint vivent* (*Ibid.*). L'heure approche ; elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu et où ceux qui l'entendront vivront. Ah ! mon cher frère, écoutez ce que votre Dieu dit à vos oreilles par ma bouche et ce qu'il dit par lui-même à votre cœur et vous vivrez. Je sais quelle est la misère de votre état : il y a plus de quatre jours et même plus de quatre années que vous êtes dans le tombeau : *Quatriduanus est.* Je sais que vous êtes à demi corrompu et même tout à fait corrompu et que votre vie scandaleuse en a gâté bien d'autres ; mais, mon cher auditeur, ne désespérons de rien : *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei.* Cette plaie si profonde, si dangereuse, n'est pas néanmoins incurable, vous n'en mourrez pas encore, si vous le voulez ; je dis que vous n'en mourrez pas d'une mort éternelle, mais que votre guérison servira à la gloire de Dieu. En voici les moyens, auxquels je passe et que j'expose en peu de mots pour finir

TROISIÈME PARTIE.

Le premier moyen est la prière. Demandez souvent à Dieu votre conversion. Dites-lui avec les sœurs de Lazare : *Ecce quem amas, infirmatur.* Seigneur, celui que vous avez créé et que vous avez formé à votre image ; Seigneur, celui que vous avez ra-

cheté par votre sang; Seigneur, si j'ose le dire, celui que vous aimez encore est malade, le laisserez-vous mourir? Faites cette prière le matin, faites-la le soir; faites-la au pied de l'autel, faites-la dans votre maison; si les sœurs de Lazare n'eussent pas prié, Lazare n'eût pas été ressuscité.

Le second moyen, c'est la retraite. Prenez quelque loisir à l'écart et dans la solitude pour faire une sérieuse réflexion sur le malheur et sur le danger présent de votre état. C'est là, pour parler le langage de mon évangile, aller au tombeau pour y pleurer: *Vadit ad monumentum, ut ploret ibi.* Pécheur toujours cher à Dieu et à ses ministres, *veni et vide*, venez et voyez. Mais que verrez-vous dans cette retraite où je vous appelle? Vous verrez la multitude et l'excès de vos crimes; la patience de Dieu qui vous attend depuis si longtemps et sa bonté qui lui fait tendre encore les bras pour vous embrasser. Vous verrez sur votre tête le ciel ouvert à votre pénitence, sous vos pieds l'enfer destiné à votre impénitence et la nécessité inévitable de l'un ou de l'autre. Vous verrez que tout passe, et biens, et honneurs, et plaisirs et amitiés; mais que l'éternité seule demeure et par conséquent qu'à quelque prix que ce soit il faut la rendre heureuse.

Le troisième moyen, c'est d'ôter la pierre qui ferme votre tombeau et qui vous empêche d'en sortir, c'est-à-dire l'occasion du péché: *Tollite lapidem.* Il est remarquable que Jésus-Christ, qui voulut bien faire un miracle pour ressusciter Lazare, n'en voulut pas faire un autre pour lever cette pierre par une force invincible. Pécheur, Dieu veut faire le miracle de votre conversion, mais pourvu que vous mettiez la main à l'œuvre et que vous leviez la pierre de scandale. Il y a de la peine à rompre ce commerce; c'est une pierre pesante, je l'avoue; mais c'est là aussi que Dieu vous demande un effort généreux. Alors, je vous dirai ce que dit le Sauveur du monde, quand on eut retiré la pierre qui couvrait Lazare: *Videbis gloriam Dei.* Après avoir goûté les douceurs d'une sainte conversion, vous aurez la gloire éternelle, que je vous souhaite, etc. *Amen.*

SERMON XLII.

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Sur le soin des petites choses.

Quis ex vobis arguet me de peccato?

Qui de vous me convaincra de péché (*S. Jean, ch.* VIII)?

Telle était la sainteté de l'Homme-Dieu, et telle doit être la nôtre, chrétiens, autant qu'il convient à notre faiblesse et que la fragilité humaine nous le peut permettre. Disciple de ce Dieu-Homme, le saint des saints, nous devons travailler à devenir saints comme lui; en sorte que nous puissions dire, quoique dans un sens beaucoup moins étendu: *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Qui me convaincra d'avoir manqué au moindre de mes devoirs, et de n'avoir pas accompli fidèlement jusqu'aux plus légers articles de la loi?

Mais, mes frères, quand je viens vous parler aujourd'hui du soin des plus petites choses; quand j'entreprends de vous persuader qu'il est très-dangereux pour le salut, de négliger les moindres fautes et qu'il est pareillement très-nécessaire pour le salut de ne pas négliger les moindres actions de piété, je ne doute point que plusieurs ne se préviennent d'abord contre moi, et qu'ils ne m'accusent de leur prêcher une morale trop étroite et au-dessus de leur condition. Ce discours, diront-ils, est bon pour des religieux qui doivent s'appliquer à l'étude de la perfection qu'ils ont vouée, ou pour ces personnes dévotes qui vivent dans le monde sans être du monde, et qui ont renoncé à tous les plaisirs, à toutes les affaires humaines, pour vaquer uniquement à Dieu. Mais pour le commun des chrétiens, c'est trop leur demander que de vouloir les assujettir à une exactitude qui n'est pas de leur état. Qu'on tâche à nous inspirer l'horreur du péché mortel; qu'on nous apprenne à observer les devoirs essentiels de la religion; voilà ce qui nous est propre et c'est encore beaucoup pour nous. Suspendez, messieurs, suspendez pour quelque temps vos préjugés, et je vais vous faire voir qu'il n'est point de si petit mal, qu'il ne nous soit à tous très-important d'éviter: ce sera la première partie; qu'il n'est point de si petit bien, qu'il ne nous soit à tous très-important de pratiquer: ce sera la seconde. Donnez-moi votre attention après que nous aurons salué Marie: *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce ne fut jamais ma méthode de rétrécir le chemin du salut, en surchargeant les fidèles de certaines obligations mal fondées, qui ôtent à l'Evangile toute sa douceur et qui font de la loi de Jésus-Christ un joug pesant et un fardeau insupportable. Je condamne avec le Sauveur du monde ces pharisiens, qui ferment aux autres l'entrée du ciel, en la rendant d'un trop difficile accès. Ne pensez donc pas, chrétiens, que mon dessein soit de vous jeter dans l'âme des frayeurs excessives, ni de vous condamner sur des fautes légères, où la surprise et la faiblesse ont beaucoup plus de part qu'une malice affectée et qui sont suivies d'un prompt repentir. Les plus gens de bien n'en sont pas exempts, et c'est pour cela que saint Augustin les appelle des fautes journalières et pardonnables, *Quotidiana et venialia peccata.* (*Aug.*).

Mais ce que je reprends, c'est le mépris que vous faites en général de toutes les fautes qui ne vous semblent pas mortelles, de quelque nature d'ailleurs qu'elles puissent être. Ce que je veux corriger, c'est une certaine sévérité à penser, à dire, à faire, à souffrir et à permettre tout ce qui n'a pas l'apparence et l'horreur du crime. Ce que j'entreprends de guérir, c'est une dangereuse léthargie qui vous empêche de sentir les funestes atteintes et la malignité de tant de péchés que vous commettez sans peine et dont vous ne craignez pas assez les suites. Nous sommes sur cela vous et moi, dans des sentiments bien opposés. Car je dis que de

négliger ces petites fautes, c'est exposer votre salut; et quand je le dis de la sorte, vous vous persuadez que je veux sans sujet vous intimider et vous donner de fausses alarmes. Mais qui peut mieux décider la question que Dieu même, par la vérité et par l'autorité infinie de sa parole ? Et que dit-il dans l'Ecclésiastique ? que celui qui méprise les petites fautes, tombera peu à peu, et qu'enfin il se perdra : *Qui spernit modica, paulatim decidet* (*Eccli.*, XIX). Ce n'est pas assez; le Saint-Esprit explique la chose par cette comparaison : un édifice n'est pas tout d'un coup renversé, mais si vous ne prenez pas soin de réparer les ouvertures du toit qui le couvre, la pluie le pourrira, le plancher s'affaissera, et la maison vous ensevelira sous ses ruines. N'étendons point cette similitude, dont il est aisé de faire l'application. *In pigritiis humiliabitur contignatio* (*Eccle.*, X). Mais concluons que les plus petites négligences sont donc très-dangereuses, et qu'elles peuvent nous conduire par degrés jusqu'à la damnation. C'est en ce même sens que le Sauveur du monde nous avertit, que comme celui qui est fidèle dans les petites choses, le sera pareillement dans les grandes, ainsi ceux qui se laissent aller sans peine aux petits péchés, se laisseront dans la suite entraîner aux plus griefs : *Qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est* (*Luc.*, XVI).

Après cela, chrétiens, continuez à vivre dans un mépris habituel de certaines fautes, dont les conséquences ne semblent pas fort à craindre; et attendez-vous, contre la parole de Dieu, qu'une chute n'en attirera pas une autre ? *Qui spernit modica, paulatim decidet.* Attendez-vous, contre l'oracle du Saint-Esprit, que la fermeté de vos résolutions touchant les points essentiels ne se démentira pas, que les fondements de la crainte de Dieu dans votre âme ne seront pas ébranlés, et que tout l'édifice spirituel de votre salut ne sera pas jeté par terre ? *In pigritiis humiliabitur contignatio.* Attendez-vous, contre l'avertissement de Jésus-Christ, que de légères infidélités ne seront pas suivies de plus criminelles transgressions : *Qui in modico iniquus est et in majori iniquus est.*

De l'autorité venons à l'expérience. Combien de désordres l'hérésie a-t-elle causés dans l'Eglise de Dieu ? Ce feu infernal allumé dans une province s'est répandu dans les provinces voisines. On l'a vu passer d'un royaume à l'autre et tout consumer sur son passage. On l'a vu même voler au delà des mers, et là quels ravages a-t-il faits ? Quels ravages fait-il encore tous les jours, sans que les soins de tant d'ouvriers apostoliques et le sang de tant de martyrs aient pu l'éteindre? De ces vastes incendies cherchons le principe, et souvent nous trouverons que ce ne fut qu'une faible étincelle, une jalousie secrète dans le cœur d'un seul homme, un sentiment d'émulation, une aigreur et un mécontentement, une envie de dogmatiser et de paraître, que de petites occasions ont nourrie, ont fortifiée et portée enfin aux dernières extrémités. Ah ! mes frères, dit l'apôtre saint Jacques, voyez-vous quelle forêt un petit feu peut embraser ? *Ecce quantus ignis quam magnam sylvam incendit* (*Jac.*, III) ! Importante leçon pour les princes et pour les supérieurs ecclésiastiques, qui leur apprend à étouffer de bonne heure certaines contentions sur la doctrine, sur les matières de la religion, d'où naissent des partis, également funestes et à l'Eglise et à l'Etat; des schismes, des divisions, dont on ne peut arrêter le cours, quand on leur a donné le loisir de se communiquer et de s'étendre.

Ces suites fâcheuses de petites fautes sont encore plus sensibles et plus ordinaires dans les mœurs. Voilà deux familles qui se déchirent partout, qui tous les jours se font l'une à l'autre de nouvelles affaires, qui se ruinent par des procès dont on ne voit point la fin. Comment en sont-elles venues là ? par des riens, si je puis parler de la sorte; par quelques froideurs qu'on entretenait un peu trop long temps, par quelques paroles piquantes qui échappaient un peu trop souvent, par des airs dédaigneux et fiers, par quelques boutades et quelques bizarreries d'hûmeur. Telle a été l'origine des divorces les plus scandaleux, des haines les plus irréconciliables, des calomnies les plus atroces, des vengeances les plus éclatantes : *Ecce quantus ignis quam magnam sylvam incendit !* Voilà une femme plongée dans les plus honteux déréglements. Sa réputation flétrie, mille déboires, mille chagrins, vingt essais inutiles d'une pénitence commencée et abandonnée, rien ne l'a pu retirer de là. Mais comment pensez-vous qu'elle soit tombée dans cet abîme? Remontons par degrés, et nous arriverons à un temps où elle était modeste, honnête, pleine de pudeur. Mais un regard indiscret, mais un mauvais livre, mais une curiosité l'a perdue. Ne croyez pas néanmoins, mes frères, dit saint Bernard, qu'elle ait franchi sitôt la barrière et commis d'abord les plus grands crimes. On ne devient presque jamais tout d'un coup, ni tout à fait pécheur, ni tout à fait saint : *Nemo repente fit summus* (*Bern.*). Il en est des maladies spirituelles comme des maladies corporelles. Les unes et les autres ont leurs commencements et leurs progrès. C'est même un artifice de notre ennemi commun de ménager une âme encore innocente, et de la faire avancer lentement, afin de ne la pas effaroucher. On se relâche sur une certaine modestie dans les habits ; on prête l'oreille à des discours flatteurs, et l'on y répond. On en vient à quelques libertés, dont on rougit néanmoins et qui font de la peine. Enfin, l'on s'enhardit, et jusqu'où va-t-on? Disons plutôt, jusqu'où ne va-t-on pas? *A minimis incipiunt, et in maxima proruunt* (*Ber. de Ord. vit. et mor.*).

Plût au ciel que les exemples n en fussent pas si fréquents ! mais ils ne le sont que trop, et je ne m'en étonne pas pour bien des raisons. Car, comme a remarqué le pape saint Grégoire, dans des pas aussi glissants et dans des matières aussi délicates que le sont la charité et la chasteté, l'âme qui tombe ne

peut presque se retenir ni s'arrêter au lieu de sa chute. La pente de notre cœur et le poids de la nature corrompue nous entraînent en quelque sorte malgré nous et nous font descendre plus bas : *Nunquam anima illic quo ceciderit jacet, quia voluntarie semel lapsa ad pejora pondere suæ iniquitatis impellitur* (*Greg. de* XXXI *moral.*).

Cela vient aussi, dit saint Thomas, de l'habitude que nous contractons. Des fautes souvent réitérées, quelles qu'elles soient, diminuent dans une âme le sentiment, la honte, la crainte du péché. On s'apprivoise avec lui. On se fait à ses approches; on se tient moins sur ses gardes ; on ne craint plus tant de déplaire à Dieu. On ne sent pas que tant de maladies et que ces langueurs où l'on vit, affaiblissent nos forces. L'expérience de quelques périls passés d'où l'on s'est assez heureusement tiré, nous rassure contre les dangers présents. On s'y jette en aveugle, et alors il ne faut qu'un attrait un peu plus puissant, qu'une tentation un peu plus forte, qu'une occasion un peu plus engageante, pour nous emporter au delà des bornes, et quelquefois à des excès dont on ne vous verra jamais revenir.

Vous vous faites un plaisir et une coutume de railler, de médire en certaines rencontres. Ce ne sont pas encore, je le veux, des railleries, des médisances bien criminelles. Mais continuez quelque temps, et vous verrez où cette liberté que vous vous donnez vous conduira; surtout si la passion vient à s'y mêler, comme il est rare qu'elle n'y ait pas quelque part. Vous rapporterez seulement d'abord dans une conversation des faits publics; vous parlerez seulement de certains défauts que les autres ont remarqués aussi bien que vous dans une personne que vous n'aimez pas. Votre cœur aigri vous inspirera des tours plus malins et plus piquants. Vous les assaisonnerez d'un sel agréable, et l'on vous applaudira. Applaudi de la sorte, vous voudrez aller plus avant, et soutenir toujours avec le même agrément la conversation. Vous laisserez échapper des paroles ambiguës, dont on vous demandera le vrai sens. On vous pressera de vous expliquer et de tout dire, et vous viendrez enfin à révéler ce qu'on ignorait, ce qu'on eût toujours ignoré sans vous, et ce que vous deviez cacher dans un silence éternel. Ainsi, vous aurez commencé par le péché véniel, sans scrupule, et vous finirez par le mortel, sans conscience.

Ne dis-je pas ce qui arrive tous les jours ? C'est ce qui a fait avancer aux saints, surtout à saint Jean Chrysostome, et à saint Grégoire pape, une proposition qui pourra d'abord vous paraître outrée, mais qui renferme une vérité très-solide; savoir, qu'il y en a plusieurs pour qui les grands péchés sont en quelque sorte moins à craindre que les fautes légères. La raison est, que l'énormité des premiers nous en donne naturellement de l'horreur, au lieu que nous nous familiarisons avec les autres, et que par un long usage ils nous mènent à des dérèglements qu'on n'est plus moralement en pouvoir de corriger.

Il me semble que je puis bien les comparer à cette petite pierre qui renversa la statue de Nabuchodonosor, et qui devint une grande montagne : *Et lapis qui percusserat statuam, factus est mons magnus* (*Dan.*, II). Ou si vous voulez, ce sont ces petits liens dont parle Isaïe, qui servent à tirer le char de l'iniquité : *Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis, et quasi vinculum plaustri peccatum* (*Isai.*, V). C'est comme si le prophète nous disait, souffrez que je m'exprime ainsi, que tout le corps de l'iniquité est lié ensemble, ses principes, ses accroissements, sa fin : *Colligata est iniquitas* (*Ose.*, XXXIII); ses principes, ce sont les petits péchés; les accroissements, ce sont les grands péchés ; sa fin est la damnation. La damnation tient aux grands péchés, et les grand péchés tiennent aux petits. Par conséquent, en attirant ceux-ci, vous attirez les autres, et en attirant ceux-là, vous faites suivre la damnation. Malheur donc à vous qui traînez l'iniquité avec de petits liens, c'est-à-dire, selon l'explication de saint Augustin, avec de petits péchés, *in funiculis.* Malheur à vous qui dites : Qu'est-ce que telle et telle chose? ce sont des bagatelles. Pourquoi nous faire tant de peine là-dessus : nous ne serons pas damnés pour cela. Non, vous ne serez pas précisément damnés pour cela : mais prenez bien garde à ce que j'ajoute; c'est peut-être pour cela que vous le serez. Ce sont des bagatelles, dites-vous. Langage trompeur, langage funeste aux corps de l'Eglise les plus reformés. Langage qui a ruiné les religions les plus saintes, en y ralentissant la ferveur, et en y relâchant la discipline régulière. Langage qui a commencé la réprobation de tant d'âmes, et qui remplit tous les jours l'enfer de tant de pécheurs : *Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis.*

Ce sont des bagatelles ! Ah! mon cher auditeur, sans rien reprendre de ce que j'ai dit, que j'aurais là-dessus de nouvelles réponses à vous faire? Eh quoi! sont-ce des bagatelles, que des fautes de telle nature, qu'il n'en faudrait pas commettre une seule, au jugement de saint Paul, et de tous les Pères, quand il s'agirait de convertir tout le monde? Sont-ce des bagatelles que des fautes qui nous retardent la possession de Dieu, et pour lesquelles il laisse si long-temps brûler dans le purgatoire des âmes qui lui sont chères? Sont-ce des bagatelles que des fautes presque infinies par leur multitude, et dont le nombre croît sans cesse, parce que vous les commettez sans remords? Vous avez jeté à la mer les grosses charges qui pourraient abîmer le vaisseau, dit saint Augustin; mais prenez garde que la quantité de sable qui est au fond, ne le fasse encore submerger : *Projecisti molem, vide ne arena obruaris* (*Aug.*, *in Ps.* XXXIX). Enfin, sont-ce des bagatelles que des fautes qui méritent que Dieu nous prive des plus puissants secours de sa grâce. Vous tombez de propos délibéré et avec vue, dans un péché qui n'est

pas mortel, il est vrai : mais Dieu de sa part pour ce péché retire une de ses grâces. Vous commettez vingt autres fautes de la même manière, et Dieu vous refuse autant de grâces. Vous multipliez toujours vos offenses, et sa justice redouble toujours ses châtiments. Cependant en conséquence de cette soustraction de grâces, vous sentez bien que vous n'êtes plus ce que vous étiez autrefois pour Dieu. Vous vous refroidissez à son égard, et il se refroidit au vôtre. Ah! mes frères, c'est ce poids de Dieu que je crains par-dessus tout, reprend saint Augustin expliquant ces paroles de David : *Ante faciem frigoris ejus quis sustinebit* (*Ps.* CXLVII)? La seule pensée que j'en ai me glace et me saisit de frayeur : *Ecce rigesco, ecce congelasco* (*Idem*). Le froid de Dieu ! Eh ! quelle créature pourra le soutenir? *Ante faciem frigoris ejus quis sustinebit ?* Si Dieu m'abandonne, qui me délivrera, qui me sauvera? *Et quis seipsum liberabit, si ille deseruerit?* Il n'y a donc point de si petit mal qu'il ne nous soit important d'éviter, ç'a été la première partie; et il n'y a point de si petit bien qu'il ne nous soit important de pratiquer, c'est la seconde.

SECONDE PARTIE.

C'est une belle proposition de saint Grégoire pape, écrivant sur le premier livre des Rois, que les grandes choses, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grâce, dépendent presque toutes des petites; et par conséquent que les plus petites choses, toutes petites qu'elles sont, ou dans leur substance, ou dans l'opinion des hommes, ne laissent pas, à les regarder dans leurs suites, d'être très-importantes par leur nécessité et par leur efficace : *Levia sæpe sunt magna* (*Greg.*). Et certes il fallait que ce mélange de grandeur et de dépendance se trouvât presque partout; soit pour le bien des particuliers, afin que chacun eût en lui-même de quoi se contenter et de quoi s'humilier tout ensemble; soit pour le bien commun de tous les corps et de toutes les sociétés du monde, afin de les entretenir dans l'union et dans la concorde par le besoin continuel que les uns auraient naturellement des autres. L'œil quoique plus noble que le pied, c'est la comparaison de l'Apôtre, ne lui peut pas dire : Vous ne m'êtes point nécessaire. Et si les petits ne peuvent subsister sans l'assistance libérale des grands et des riches, ceux-ci ne peuvent pareillement vivre sans le service laborieux et sans le secours des petits.

Aussi, messieurs, quand il a fallu établir la religion chrétienne dans le monde, malgré la puissance des empereurs, malgré le raisonnement des philosophes, malgré l'éloquence des orateurs, malgré la conspiration universelle de toutes les nations, sur quoi Dieu son auteur et son conservateur l'a-t-il fondée ? Quels moyens a-t-il voulu qu'on employât pour travailler à ce grand ouvrage? la croix, la pauvreté, la bassesse, le mépris, l'infirmité : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia* (I *Cor.*, I). Et dans cette religion qu'avons-nous de plus saint que les sacrements? C'est là, pour ainsi dire, que Dieu a renfermé notre justification, notre force, notre salut. Cependant, mes frères, demande saint Jean Chrysostome, sous quels symboles a-t-il couvert ces dons si précieux et tout divins? A quelle matière a-t-il lié et attaché tout ce qu'ils ont de vertu : *Infirma mundi elegit Deus :* à ce qu'il y a de plus commun, et même de plus vil; à une goutte d'eau pour le baptême, à un peu d'huile pour la confirmation, à une imposition des mains pour l'ordination, au pain pour l'eucharistie, et à deux ou trois paroles pour la rémission de tous les crimes : *Infirma mundi elegit Deus.* Or, c'est cette même providence de Dieu qui, descendant du général au particulier, attache par sa sagesse et par sa miséricorde notre sanctification à de petits soins dont notre faiblesse est capable, plutôt qu'à des actions héroïques, qui pourraient nous étonner et souvent nous désespérer.

Il y a encore des statues, souffrez que je me serve encore de cette figure, il y a dis-je, de ces statues qu'on jette d'abord en moule, et qui s'achèvent d'un premier coup; mais il y en a d'autres qui demandent beaucoup de temps. Il faut y employer le marteau et le ciseau; il faut les ébaucher, les former, et faire enfin sortir d'un marbre brut et informe toutes les parties d'un corps l'une après l'autre, en y recherchant avec application et avec adresse jusqu'aux plus petites veines, pour mettre l'ouvrage dans sa perfection. Chaque coup que donne le sculpteur en particulier ne produit presque rien, ou du moins le changement est presque imperceptible. C'est toutefois par ces coups redoublés et multipliés, par ces changements insensibles que se font les chefs-d'œuvre de l'art. Dieu travaille en ces deux manières à former et à perfectionner ses élus. Quand ce merveilleux ouvrier veut faire éclater les miracles de sa puissance et de sa grâce, il fait des saints en un instant comme Paul, comme Madeleine. Il donne à un voleur tout récemment sorti du crime, un droit assuré sur l'héritage céleste, et comme parle saint Cyprien, ou plutôt l'auteur du traité sur la Cène du Seigneur, il l'y reçoit parmi ses domestiques et ses courtisans : *Latro statim consummatur civis sanctorum et domesticus Dei* (*Cypr. de Cœn. Dom.*). C'est lui qui tire Saül et David de la cabane pour les placer sur le trône. C'est lui, quand il lui plaît, qui change tout à coup des pasteurs grossiers et ignorants en des prophètes et en des hommes inspirés d'en haut, les publicains en des apôtres, et de simples pêcheurs en des docteurs et des maîtres du monde : *Sic tu, Domine, armentario facis prophetas, opiliones reges, telonarios apostolos, piscatores doctores* (*Ibid.*).

Mais ces exemples ne sont pas ordinaires, ces coups miraculeux et de si rares faveurs sont hors de la règle. Ce divin artisan travaille donc communément à l'ouvrage de notre salut d'une autre manière, je veux dire, peu à peu; et nous dispensant ses grâces avec de certaines mesures et comme par degrés, il veut être secondé de nous dans tout

le cours du travail par une longue et une fréquente coopération. Or, cette coopération consiste particulièrement dans le soin des petites choses, et c'est à quoi nous sommes surtout engagés par neuf raisons, que je vais exposer en peu de paroles, et que je vous prie de bien comprendre.

Première raison : Nous ne sommes rien, ou si nous sommes quelque chose, nous sommes petits et très-petits. Nous ne pouvons donc rien offrir de grand à Dieu, ou nous ne le pouvons que très-rarement. D'où il s'ensuit que nous lui devons au moins donner souvent de petites choses, pour nous acquitter en quelque manière auprès de lui de nos grandes obligations.

Seconde raison : Nous sommes fragiles et faibles; et comme faibles et fragiles, je ne crois pas que nous devions souhaiter ni demander de grandes occasions qui seraient de grandes tentations pour nous et de grands périls. Le grand feu s'accroît au grand vent, mais une étincelle s'éteint. Des épreuves qui affermiraient des âmes fortes, et des hommes consommés en vertu, sont capables de renverser des âmes encore tendres et des enfants dans la pratique du bien.

Troisième raison : Les grandes occasions qui donnent sujet aux grandes actions, ne se rencontrent pas souvent et ne se présentent même à plusieurs presque jamais. Se réserver donc à faire de bonnes œuvres en de si rares conjonctures, ne serait-ce pas renoncer absolument à l'étude des vertus et ne les vouloir presque jamais pratiquer. Or, assure-t-on ainsi son salut, et gagne-t-on le ciel en ne faisant rien pour le mériter?

Quatrième raison : Au contraire, les petites occasions d'exercer la douceur, l'humilité, la patience, la mortification, la charité, le zèle, se trouvent presque à chaque pas sur notre route, presque à chaque moment sous notre main. Par conséquent, c'est faire de sa vie un continuel exercice de piété, c'est acquérir les habitudes des vertus par des actes mille fois réitérés, c'est entasser richesses sur richesses, et grossir chaque jour le précieux trésor de nos mérites. Quand donc on estimerait peu les petites actions de vertu par leur qualité, c'est-à-dire, parce qu'elles sont petites, on ne pourrait les estimer assez par leur quantité, c'est-à-dire, parce qu'elles sont fréquentes, et qu'étant multipliées sans nombre jusqu'à la mort, elles nous font entrer dans le tombeau, comblés des bénédictions divines. C'est la pensée de Job; savez-vous à quoi ce saint homme compare l'abondance et les richesses spirituelles d'un homme de bien, qui, après un long usage de toutes les vertus sort enfin de ce monde dans une extrême vieillesse? à un monceau de blé qu'un homme opulent fait paraître après la récolte dans ses greniers : *Ingredieris in abundantia sepulchrum sicut inferi solet acervus tritici in tempore suo.* Le monceau de blé n'est composé que de petits grains, et qu'est-ce que chaque grain pris séparément? Ainsi la sainteté des âmes fidèles et des vrais serviteurs de Dieu ne consiste souvent qu'en de menues pratiques qui ne semblent pas être d'un grand prix, à les regarder chacun en particulier; c'est qu'ils savent en certaines rencontres s'imposer silence et se taire; c'est qu'ils savent souffrir avec patience certains rebuts, certaines aigreurs, certaines injustices assez légères; c'est qu'ils savent refuser à leurs yeux, à leurs oreilles, à tous leurs sens certaines curiosités, certaines satisfactions dont ils font à Dieu le sacrifice, sans que ce sacrifice après tout leur coûte de grands efforts ; c'est qu'ils savent se contraindre et prendre sur eux pour devenir réguliers à certaines observances ou méthodes qu'on leur a prescrites et qui sont assez faciles en elles-mêmes, mais à quoi néanmoins il faut de l'assiduité. Tout cela réuni sanctifie chaque journée, et des jours sanctifiés font les années saintes.

Cinquième raison : Ne nous y trompons pas, les petites actions de piété ne sont devant Dieu d'un petit mérite, que par notre relâchement, par notre négligence, et non pas par leur petitesse véritable ou apparente. Car, à cet égard il faut bien raisonner autrement des vertus que des péchés. Mille petits péchés que nous nommons véniels n'en peuvent faire un mortel, parce que le mortel et le véniel sont d'un ordre différent et qu'ils ne peuvent avoir ensemble nulle proportion. Mais il n'en est pas ainsi des vertus. Toutes les actions qui appartiennent à l'aumône, par exemple, ou à la pénitence, sont entre elles de même ordre, regardent un même objet, sont comprises dans l'étendue d'une même vertu. D'où je conclus que plusieurs actions, quoique petites, peuvent égaler et surpasser la valeur d'une action plus importante.

Sixième raison : Il y a plus, car l'importance ou la légèreté de la matière qui se trouve dans nos actions vertueuses n'est pas ce qui sert le plus à en augmenter où à en diminuer le mérite; mais ce qui en rehausse particulièrement le prix, c'est la disposition intérieure et l'état de celui qui agit; c'est la noblesse de l'intention qui le fait agir; c'est la manière libre et volontaire avec laquelle il agit: ce qui se rencontre aussi bien dans les petites choses que dans les autres, comme il parut dans l'aumône de la veuve qui fut, au jugement de Jésus-Christ, plus précieuse que les grandes aumônes des pharisiens. Les yeux de celui qui n'a besoin de rien considèrent moins ce qu'on lui donne, que le cœur avec lequel on lui donne : *Non quantum*, ces paroles sont de saint Cyprien : *Sed et quanto.* Ce qui doit être d'une singulière consolation pour tant de personnes qui n'ont pas été choisies de Dieu pour de hautes entreprises, ni pour lui rendre de grands services.

Septième raison : Ajoutons encore, s'il vous plaît, que les actions moins éclatantes se peuvent faire et se font même plus souvent en vue de Dieu seul. La complaisance, la vanité, l'orgueil n'y a nulle part. On n'y est point attiré par un certain lustre qui frappe, qui amuse, qui éblouit l'imagination, et qui, par l'imagination, excite et remue la volonté. Il n'y a que Dieu qui nous y soutient; et plus

le motif est pur, plus il purifie l'action et la distingue aux yeux du ciel.

Huitième raison : Je ne sais si je me trompe, mais il me semble même qu'il y a dans les petites actions plus de mortifications; pourquoi? premièrement, c'est que rien d'humain ne nous y porte; secondement, c'est que comme l'occasion en est plus ordinaire, il faut veiller incessamment sur nous-mêmes, il faut se renoncer continuellement soi-même. Or, rien ne nous mortifie davantage que la gêne et une longue persévérance. C'est une guerre presque insupportable à la nature, disons mieux, c'est une mort.

Neuvième raison : Mais cette mort nous donne une espèce de ressemblance avec Dieu, notre modèle : *Estote ergo perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est* (*Matth.*, V). Ce souverain auteur s'applique avec autant d'attention à former le moindre atome, que les plus grands corps, et il a sans cesse les yeux attachés sur un grain de sable, sur un point, comme sur les plus vastes colosses.

Loin donc ces fausses maximes que répandent certains esprits forts, et qu'ils ne suivent que trop : qu'il faut se réserver pour les bonnes occasions, qu'une grande action en vaut mille autres, mais que tout le reste n'est qu'amusement. Erreur, chrétiens, encore une fois erreur très-pernicieuse. Les avantages que Samson remporta sur les Philistins ne venaient ni de la force de son bras, ni de son habileté dans l'art militaire, ni de la valeur de ceux qui l'accompagnaient au combat, mais des cheveux de sa tête, sur laquelle, par l'ordre exprès du Seigneur ou selon l'usage des Nazaréens, le ciseau, comme dit l'Ecriture, ni le rasoir n'avaient jamais passé. La victoire que vous devez remporter, mes frères, sur les ennemis de votre salut ne dépend communément, ni des hautes lumières de votre esprit, ni des marques extraordinaires que vous donnerez d'un courage invincible dans des occasions qui ne se trouvent presque jamais. Il est attaché, ce salut, à vos cheveux, c'est-à-dire, aux moindres exercices de votre vie, pourvu qu'ils soient pratiqués selon les règles de l'Evangile et avec un esprit chrétien. Mais remarquez que ce qui perdit Samson, nous perd tous les jours. Dalila l'endormit, elle lui coupa les cheveux pendant son sommeil, et le livra aux Philistins. Une molle paresse nous endort, elle retranche durant ce dangereux sommeil, elle interrompt nos pratiques de piété, nos examens, nos prières, nos lectures spirituelles, nos élévations de cœur à Dieu durant la journée; et après nous avoir affaiblis de la sorte, elle nous abandonne à nos ennemis invisibles, à nos passions, qui nous aveuglent, qui nous lient, qui nous tyrannisent et nous font enfin malheureusement périr.

Plus heureux est le chrétien qui, par un soin vigilant et par une sainte avidité de tout entreprendre et de tout faire, se met en état d'entendre un jour de la bouche de Dieu même, ce que le maître de l'Evangile dit au bon serviteur : *Euge serve bone et fidelis*. Venez, serviteur fidèle, exact observateur de ma loi et de toute ma loi, qui dans les plus petites choses m'avez fait connaître votre attachement, votre zèle pour ma gloire, venez recevoir le salaire qui vous est dû : *Quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam.* Ce que vous faisiez pour moi, cette régularité, cette ferveur qui ne vous laissait rien omettre de tout ce qui regardait mon service, passait dans l'opinion du monde pour superstition, pour faiblesse, pour une piété scrupuleuse et puérile. Mais j'en jugeais bien autrement, et vous l'allez voir : *Super multa te constituam.* Je n'ai point de si grande récompense qui ne soit pour vous. *Intra in gaudium Domini tui.* Entrez dans la joie du Seigneur; goûtez dans le sein de votre Dieu cette félicité parfaite qu'il a promise à ses élus. Vous l'avez achetée, je vous la donne : achetons-la nous-mêmes à ce prix, chrétiens, pour la posséder éternellement. C'est ce que je vous souhaite, etc.

SERMON XLIII.

POUR LE LUNDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Sur la bonne mort.

Adhuc modicum tempus vobiscum sum, et vado ad eum qui me misit.

Je suis encore avec vous pour un peu de temps, et je m'en vais à celui qui m'a envoyé (*S. Jean, chap.* VII).

C'est ainsi que le Sauveur du monde annonce aux apôtres sa mort prochaine, et malgré l'assurance qu'il témoigne en leur parlant de cette triste séparation, il eut néanmoins lui-même, dit saint Pierre de Blois, horreur de mourir : *Etiam Christus horruit mori* (*Petr. Bles.*). Aussi, mes frères, craignons-nous tous la mort, et si quelques-uns semblent regarder ce dernier passage avec indifférence, ce n'est communément, ou que par une aveugle brutalité, ou que par une vanité ridicule et une fausse bravoure. Quand on conduisit saint Pierre au supplice, poursuit le même Père, on le menait où il ne voulait pas aller, comme le Fils de Dieu le lui avait prédit en termes formels : *Alius te cinget, et ducet quo tu non vis* (*Joan.*, II). Et saint Paul, ce héros de l'Eglise naissante, ne nous fait-il pas entendre que quoiqu'il souhaitât ardemment de passer au séjour de la gloire, il ne consentait néanmoins qu'avec peine à être dépouillé de cette chair mortelle dont le poids l'accablait : *Nolumus expoliari, sed supervestiri* (I *Cor.*, V). Il n'est donc pas contre la perfection chrétienne de ressentir, aux approches de la mort quelque altération, puisque le prince des apôtres en a pâli, que le docteur des nations en a tremblé, et qu'il y a eu enfin de quoi étonner même un Homme-Dieu. Cependant, messieurs, saint Augustin nous avertit que le Sauveur des hommes, en prenant nos faiblesses, a voulu nous communiquer sa force; et que si des pécheurs comme nous ne peuvent absolument se garantir des frayeurs et des douleurs de la mort, il en est au moins qui savent les sanctifier et les adoucir; et voilà le secret admirable que je viens vous enseigner après que nous aurons salué Marie en lui disant, *Ave.*

Trois choses rendent la mort terrible : ce

qu'il faut quitter, ce qu'il faut souffrir, ce qu'il faut craindre; en sorte que le passé, le présent, l'avenir, conspirent tout à la fois à troubler un mourant et à le tourmenter : le passé par le regret des biens qu'il a possédés et qu'il perd; le présent par la violence des maux qu'il souffre et sous lesquels il succombe; l'avenir par l'horreur d'une damnation éternelle à quoi il se trouve exposé et qu'il craint. Ne prétendons pas, mes frères, nous affranchir entièrement, ni de ces regrets, ni de ces douleurs, ni de ces craintes. Je vous l'ai déjà dit, et je ne puis trop là-dessus vous prévenir. C'est un châtiment que la mort, et tout châtiment porte avec soi la peine. Mais les peines que nous ne pouvons éviter, nous pouvons les adoucir et les modérer, et c'est ce qu'il vous importe de savoir. Apprenez donc comment vous devez vous mettre en état de peu regretter à la mort, ce sera la première partie; de peu souffrir à la mort, ce sera la seconde; de peu craindre à la mort, ce sera la troisième. Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

Le regret, dit saint Thomas, est une tristesse, un déplaisir, qui naît de la privation d'un bien que nous aimons et qui nous est enlevé malgré nous. Un domestique infidèle met la main sur une somme d'argent qui vous appartient, et s'enfuit, c'est pour vous un chagrin d'autant plus vif que la perte est plus importante, et que vous êtes plus attaché à vos richesses. Un courtisan disgracié languit dans un triste oubli, un fâcheux revers l'a fait tomber et l'a dépouillé de tout. Plus il était idolâtre de sa fortune et des avantages qu'elle lui donnait, plus il est sensiblement touché de sa chute et de l'état obscur où il se trouve réduit. Cela posé, chrétiens, je dis que pour nous épargner les regrets qu'on ressent à la mort, en perdant les biens de la vie, nous devons de bonne heure nous détacher de ces biens passagers et périssables. Autrement, quel regret pour vous quand la mort vous arrachera par violence des biens que vous aurez trop aimés? Et quel dégagement au contraire, quel repos de cœur, si ce sont des biens que vous ayez méprisés, et dont vous ayez travaillé à vous déprendre? Appliquez-vous, s'il vous plaît, à un point que vous n'avez peut-être jamais bien compris, et qui mérite néanmoins toute votre attention.

On n'abat pas aisément un grand arbre qui a jeté de profondes racines. Il résiste aux vents et aux orages, et il faut bien des secousses et de violents efforts pour le renverser. Que veux-je vous faire entendre par cette figure? C'est qu'on ne quitte pas sans peine ce qu'on a aimé avec attachement. En effet, mes frères, je me représente un riche du monde étendu dans un lit et touchant de près sa dernière heure. Après qu'on l'a flatté longtemps d'une prochaine convalescence, on vient enfin lui annoncer la plus triste nouvelle; on vient lui apporter cette affligeante parole : il faut mourir. Il le faut, cruelle nécessité! Quelle guerre dans son cœur! quelle pâleur sur son visage! Eh quoi! point d'espérance! Non : le jour est venu, le temps presse et il faut partir, encore une fois, il le faut. Cependant il veut mettre ordre à ses affaires et mourir en homme sage; il donne son âme à Dieu; mais je ne sais si Dieu jamais la voudra recevoir. Il donne son corps à l'Eglise; mais si les ministres de l'Eglise connaissaient à fond son état et qu'ils en fussent pleinement instruits, ils devraient le rejeter de cette terre sainte. Et pour ses biens, que deviendront-ils? Je laisse, dit-il.... Ah! il le dit; mais que lui en coûte-t-il pour le dire? il le dit, mais en hésitant, en tremblant. De posséder ces trésors d'iniquité, c'était son plus doux plaisir; de les perdre et de les voir passer en d'autres mains; c'est donc son supplice et le supplice le plus rigoureux. La mort ne le dépouille pas, reprend saint Bernard, mais elle le déchire impitoyablement : *Non expoliatur, sed excoriatur.* Je laisse... mais, mon cher frère, vous soupirez, et pourquoi ces soupirs? Pourquoi? Hélas! ce que je laisse m'était bien cher; je commençais à en jouir, et c'était le fruit de tant de travaux et de tant de veilles. Mais vous ne deviez pas vivre éternellement; vous n'aviez pas été créé pour ce monde; vous le saviez, et il fallait vous y attendre. Je laisse donc ces terres, ces héritages, ces revenus à.... Que ce langage est différent de celui qu'il tenait depuis tant d'années! toujours avide, toujours insatiable, comme ces insectes, selon la comparaison du Saint-Esprit, qui se nourrissent de sang et qui ne peuvent assez s'en remplir, il criait sans cesse : Apporte, apporte : *Affer, affer* (*Prov.*, XXX); et maintenant il en est réduit à dire, je laisse, je donne. Mais encore, dit-il vrai? laisse-t-il en effet? donne-t-il en effet? ou plutôt n'est-ce pas la mort qui lui arrache malgré lui ce qu'il ne peut, mais ce qu'il voudrait conserver?

Il n'en est pas ainsi d'un homme de bien : et ce sont alors deux états bien différents, que l'état du pécheur et l'état du juste. La comparaison même, l'opposition que j'en fais vous fera mieux connaître l'avantage de l'un par le malheur de l'autre. Car, que peut-il regretter à la mort, ce fidèle, ce vrai chrétien? Sans être pauvre en effet, il était pauvre de cœur. Il voyait briller à ses yeux la figure du monde, sans que ses yeux en fussent éblouis. Il en a connu tous les dangers et toutes les misères, toute la vanité, toute la malignité, toute la corruption de ce monde trompeur, de ce monde réprouvé. Quand donc cette fausse lueur dont il avait pénétré le fond et découvert l'illusion, vient à s'éclipser et à disparaître; quand ces biens qu'il possédait suivant le conseil de l'Apôtre, comme s'il n'eût rien possédé, lui échappent des mains, quand cette chair fragile, ce corps mortel dont il fut l'ennemi, bien loin d'en être l'adorateur, commence à succomber sous le poids de l'infirmité humaine et sous la loi de la nature; qui le retient, qui l'arrête? C'est un fruit; il se détache bientôt de l'arbre, parce qu'il ne tenait presque plus, et sans effort la première secousse le fait tom-

ber. Quel goût trouve-t-il dans ses propres réflexions? Quel appui et quelle consolation, lorsqu'il se dit à lui-même, ou que sans le prononcer, il le pense seulement : Je meurs, je sors du monde ; c'est-à-dire, que je quitte de faux biens que je méprisais et qui sont en effet si méprisables pour un chrétien. Tandis que j'en étais le maître, je n'y pouvais mettre mon corps, et il ne m'était pas permis d'y chercher de vaines douceurs. Que me servirait donc de garder plus longtemps ce qu'il m'est défendu d'aimer? Je meurs, c'est-à-dire que je ne gémirai plus dans cette terre d'exil, que je ne serai plus exposé aux ennemis, aux traverses, aux inquiétudes, aux chagrins inséparables de la vie, où quoi qu'on fasse et en quelque situation que l'on se trouve, on a tous les jours tant à souffrir. Tout bien compensé et sans égard même aux espérances de l'avenir, c'est un gain que la mort, et c'est être délivré de bien des maux que de ne plus vivre parmi les hommes. Je meurs, c'est-à-dire, mon Dieu, que je ne serai plus dans l'occasion de vous offenser, que je n'aurai plus tant de combats à soutenir, ni au fond de mon cœur, ni hors de moi-même : combats si fréquents, combats si dangereux, combats si rudes et si importuns.

Quand on est à Dieu, et qu'on veut toujours y être, on ne souhaite guère de demeurer dans un état où l'on est sujet à tant de chutes, et où il faut au moins se faire tant de violences pour s'en préserver.

Ces considérations inspirent au juste un dégoût pour le monde toujours nouveau ; et ce dégoût salutaire lui fait regarder d'un œil tranquille tout ce que le monde pourrait encore avoir pour lui de plus spécieux et de plus propre à l'engager. Sainte et heureuse insensibilité ! Que j'aime à voir dans l'Ecriture ce fameux patriarche Jacob, sentant ses forces diminuer, et, dans une connaissance anticipée de sa mort, assemblant autour de son lit toute sa famille, faisant lui-même les partages de ses enfants, leur prescrivant l'ordre qu'ils ont à tenir, les règles qu'ils doivent observer : tout cela, de cet air grave et serein qui marque le calme et la liberté du cœur! Que j'aime à entendre le saint homme Tobie, lorsqu'il apprend que son temps va dans peu finir, et qu'il appelle auprès de lui son fils unique, qu'il lui donne les plus sages et les plus solides avis : du reste, ne laissant pas échapper une parole qui témoigne le moindre retour, ou en général vers la vie, ou en particulier vers une femme, un fils, toute une maison fidèle et vertueuse dont la mort le sépare ! Voilà ce que nous voyons encore, non pas toujours, non pas même communément dans ce degré de perfection, mais assez néanmoins pour nous faire bénir et envier la mort des justes. Nous voyons, dis-je, des mourants à qui la mort va tout ravir, et qui, dans ce dépouillement universel, font à Dieu un sacrifice volontaire de tout ce qu'ils sont obligés de laisser après eux. Que si ce n'est pas toujours d'une volonté pleinement détachée, car, encore une fois, ce plein détachement n'est pas ordinaire, c'est toujours d'une volonté résignée, démentant tous les sentiments que la nature oppose aux ordres divins, rappelant sur cela les saintes idées où ils ont été nourris, se faisant une vertu de ce que Dieu leur rend nécessaire, et se servant de la mort pour s'affermir contre la mort même ; c'est-à-dire, perdant sans peine les biens qui passent, par la raison même qu'ils ne font que passer et que nous sommes condamnés à les perdre.

Cependant ne voit-on pas les plus justes au lit de la mort répandre des pleurs, pousser des soupirs vers des amis, vers des enfants, vers une famille qui se présentent devant eux? Il est vrai, ce dernier adieu les attendrit quelquefois jusqu'aux larmes ; mais ces larmes, ces gémissements ne sont pas toujours incompatibles avec le repos de l'âme. C'est l'effet d'une tendresse naturelle, mais subordonnée par la grâce aux volontés de Dieu, et non point d'un regret chagrin et désolant. Tandis que les yeux versent des pleurs, que la bouche laisse échapper des soupirs, que le cœur même est pressé et serré; ce cœur, ce bon cœur, tout serré, tout pressé qu'il est, adore l'arrêt du ciel, s'y soumet et ne voudrait pas le changer. Le malade, en pleurant lui-même, est le premier à consoler ceux qui le pleurent. Il reçoit avec reconnaissance les marques qu'ils lui donnent d'une amitié sincère et durable; mais il leur inspire la même soumission qui le soutient intérieurement et qu'il fait paraître au dehors.

Je m'assure, mes frères, qu'il n'y en a pas un dans cet auditoire qui ne voulût au moment de la mort se trouver en de pareilles dispositions : mais pour s'y trouver alors, il faut y avoir vécu. Il faut dès à présent vous rendre maître de votre cœur, amortir le feu de cette convoitise qui vous dévore, et réprimer ces désirs aveugles et insensés qui vous portent avec tant d'ardeur vers le monde et vers ses faux biens. Le prophète vous en avertit, et c'est une leçon bien importante : *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere* (*Ps.* XVIII). Fussiez-vous comblés d'honneurs, puissiez-vous jouir de tous les plaisirs, eussiez-vous dans les mains toutes les richesses du monde, ne laissez point, en vous y attachant, former des nœuds qui vous coûteront si cher à briser. David ne vous dit pas précisément de renoncer à tout ce que vous possédez; de ne penser, ni à cultiver vos terres, ni à faire valoir vos maisons, ni à recueillir vos revenus. Il ne vous dit pas, si vous êtes revêtu d'une dignité, d'une charge, de descendre du rang où la naissance, où la faveur vous a élevé, d'en abandonner les droits et d'en céder à d'autres les priviléges. Il ne vous dit pas d'aller vous cacher dans un désert, et de vous interdire tout commerce avec le monde. Mais en vous permettant de conserver, de ménager les biens que vous avez reçus du ciel; de travailler même par des voies légitimes et honnêtes à en acquérir de nouveaux : en vous permettant de demeurer dans la grandeur où Dieu vous a fait naître, où le mérite vous a fait monter; en vous permettant de voir le monde selon qu'il convient

à votre état, et sans passer les bornes que vous prescrit le christianisme, il vous défend d'aimer le monde, d'aimer les grandeurs du monde, d'aimer les biens du monde; d'en faire votre idole et d'y chercher votre bonheur : *Nolite cor apponere*. Par là, par un détachement chrétien, que vous vous épargnerez de soins dans la vie! Et quand il ne s'agirait que de votre félicité présente, je vous dirais de vous tenir toujours en garde contre la fortune du siècle et ses appas enchanteurs : mais je vais plus loin, et il s'agit de vous épargner à la mort les plus mortels regrets. Avantages qu'il ne tient qu'à vous de vous procurer, aussi bien que celui de peu souffrir à la mort et d'en moins ressentir les douleurs. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est un triste état que celui d'un mourant réduit aux dernières extrémités et ne conservant un reste de vie que pour ressentir toutes les atteintes de la maladie qui l'accable. Une fièvre ardente le brûle, une violente oppression le suffoque, une douleur vive et piquante le perce de ses pointes les plus aiguës. On veut le soulager, on tente tous les remèdes pour le guérir, on y emploie les potions les plus amères, on y fait servir le fer et le feu ; mais en voulant le soulager, on le fatigue, et par une charitable inhumanité, sans guérir le mal qui le tourmente, on lui en fait endurer mille autres. La nature a beau combattre, plus elle combat, plus elle souffre ; elle a beau faire sans cesse de nouveaux efforts, autant d'efforts, autant de redoublements et de surcroîts de peines. Aussi, messieurs, voit-on d'un moment à l'autre le malade changer, ses yeux se troubler, tout son corps tomber dans une défaillance entière. Aussi même quelquefois lui entend-on jeter des cris ou pousser des soupirs entrecoupés qui excitent toute la compassion des spectateurs, et qui souvent leur portent la frayeur dans l'âme. Justice de mon Dieu, c'est ainsi que vous l'avez ordonné. La fin répond à ce qui l'a précédée, l'homme pécheur sort du monde comme il y est entré et comme il y a vécu. Il naît dans la souffrance, il vit dans la souffrance, et c'est dans la souffrance qu'il doit mourir.

Or, mes frères, l'avantage de l'homme de bien à la mort n'est pas d'être exempt de toutes ses douleurs, mais d'y être moins sensible et de trouver dans lui-même et dans sa constance un adoucissement à ce que l'infirmité humaine ne peut autrement supporter : car si la condition du juste et celle du pécheur paraissent égales aux dispositions du corps, elles sont bien contraires par rapport aux dispositions de l'âme ; et de cette différence dépendent les différentes impressions que font sur nous les maux qui nous affligent. La raison est que tout le sentiment est dans l'âme ou vient de l'âme ; par conséquent plus l'âme se soutient, moins le sentiment est vif, et toute spirituelle qu'elle est, elle agit jusque sur les sens, et leur communique un secours qu'elle reçoit elle-même de Dieu. Nous en avons une preuve dans les martyrs. Quel prodige nouveau, quel spectacle et pour les tyrans qui portaient contre eux de si sanglants arrêts, et pour les bourreaux qui les exécutaient! On les attachait à des croix, on les étendait sur des chevalets, on leur brisait tous les membres sur des roues, on les plongeait dans des huiles bouillantes; tout ce que la rage de l'enfer peut inspirer, tout ce que la cruauté la plus barbare peut imaginer, on l'exerçait sur des corps déjà atténués, ou par les misères d'une longue captivité, ou par les rigueurs d'une continuelle mortification. Toutefois au milieu de leurs supplices, ils insultaient à leurs persécuteurs, ils avaient et le calme dans les yeux et la sérénité sur le visage, ils s'occupaient à chanter les louanges du Maître qu'ils adoraient et pour qui ils mouraient, ils parlaient de ses grandeurs sans parler de leurs tourments. C'est qu'à mesure que le corps s'affaiblissait, l'esprit se fortifiait, et la force de l'esprit soutenait toute la faiblesse du corps. Une goutte de l'onction divine qui coulait dans leur âme les ravissait et, si je l'ose dire, les enivrait. Ils souffraient, et ils ne souffraient pas.

Tels sont les effets de la patience chrétienne et de la grâce qui l'accompagne. C'est à l'aide de cette grâce toute-puissante, à l'aide de cette sainte patience que le juste passe à travers les eaux les plus amères de la douleur. Tantôt il se regarde comme une victime que Dieu immole à sa gloire. Point d'autre autel que le lit même où il est humilié sous la main qui le frappe. C'est là que la victime est présentée, qu'elle est sacrifiée ; c'est là qu'il faut que le glaive lui perce le sein, que le feu le consume et que l'holocauste soit parfait. Il le faut, mon Dieu, ce sacrifice vous est bien dû, et j'en suis bien payé si vous daignez l'agréer. Tantôt il se considère comme un coupable que Dieu châtie, et que sa miséricorde achève de purifier en le châtiant; car quand nous disons, messieurs, un homme de bien, nous ne devons pas toujours entendre un de ces saints du premier ordre, dégagé des moindres imperfections et tellement quitte devant Dieu, que sa justice n'ait rien à lui demander. Le malade pénitent se condamne lui-même et bénit le juge qui le punit pour lui pardonner, et qui ne l'épargne pas pour mieux l'épargner. J'ai péché, Seigneur, j'ai péché contre vous ; mais, mon Dieu, vous aimez encore le pécheur, tandis que vous haïssez son péché. Vous vous vengez, vous détruisez l'un pour sauver l'autre. Tantôt dans une humble soumission, il adore le souverain pouvoir du Créateur qui l'a formé et qui dispose comme il lui plaît de son ouvrage. Dieu le veut, Dieu l'ordonne. Que votre volonté soit faite, Seigneur, et non la mienne. Tantôt à la vue de Jésus-Christ crucifié, il s'encourage lui-même ou il se confond. Vous avez souffert avant moi, mon Dieu, et bien plus que moi. Je meurs comme vous sur la croix, heureux si je règne avec vous dans la gloire.

Toutes ces pensées et mille autres que Dieu inspire donnent à un mourant je ne sais quelle vigueur qui l'élève au-dessus de lui-même ; non pas qu'il devienne insensible et

que toute la douleur par là soit amortie. N'outrons rien, messieurs, et ne nous formons point des idées trop hautes. On souffre, mais il est certain, et l'expérience nous l'apprend, qu'on souffre beaucoup moins. Ne voyons-nous pas des gens à la mort marquer une fermeté qui nous étonne ? Ils supportent les plus cruelles opérations sans se plaindre et sans prononcer une parole. S'ils s'échappent une fois, ils reviennent d'abord, ils se remettent et se roidissent tellement contre leur propre sensibilité, qu'ils semblent l'avoir perdue en quelque sorte et s'être endurcis : c'est de quoi nous sommes témoins dans des personnes même du sexe le plus faible. On en est surpris et l'on a sujet de l'être; cependant si ces exemples sont rares, il ne tient qu'à nous qu'ils soient plus ordinaires.

Car sans attribuer seulement des effets si merveilleux aux dispositions intérieures de l'âme, j'en trouve même encore une raison très-naturelle dans les dispositions extérieures du corps. En effet, quand un homme de bien, depuis de longues années, s'est accoutumé à ne point flatter ses sens, mais à les mortifier et à dompter sa chair par le travail, par le jeûne, par les pénitences ; quand, de bonne heure et en des maux plus légers, il s'est exercé à surmonter la nature et son extrême délicatesse, c'est alors comme un soldat qui a vu le feu et qui le voit désormais avec plus d'intrépidité et plus de constance. Il est pour ainsi dire aguerri à la souffrance et à la douleur. En cela bien différent de ces mondains sensuels et voluptueux, de ces libertins dont toute la vie se passe dans la mollesse et dans le plaisir, de ces femmes idolâtres de leur corps et uniquement attentives à contenter tous ses appétits et à lui procurer toutes ses commodités et toutes ses aises. Comme ils ne se sont jamais fait nulle violence, qu'ils n'ont jamais su se priver de nulle douceur, que dans un amour d'eux-mêmes qui s'alarmait de tout et que tout blessait, ils n'ont eu nul usage de la mortification évangélique, et qu'ils n'ont enfin jamais appris à se soumettre aux ordres du ciel et à s'affermir contre ses coups par cette soumission si nécessaire : dès que la maladie survient, une maladie imprévue, une maladie mortelle, dès qu'il en faut éprouver les ennuis, les dégoûts, les amertumes, qu'il en faut porter tout le poids qui, de jour en jour et presque d'heure en heure, jusqu'au dernier soupir, devient toujours plus pesant, c'est là que toute leur vivacité se réveille et qu'ils ressentent, selon le terme du Sage, tout le tourment de la mort, *Tormentum mortis* (*Sap.*, III). Ce sont des impatiences, des inquiétudes, des agitations perpétuelles; l'esprit se change, l'imagination s'effarouche, le cœur manque, point de repos. A quoi aura-t-on recours et quelle ressource? Le mal est au-dessus de tous les secours humains, et après les avoir épuisés, que fera-t-on? Leur parlerez-vous de Dieu ? Mais c'est un langage inconnu pour eux et qu'ils entendent moins que jamais ; la douleur occupe toute l'attention de l'âme, et plus ils sont occupés de leur douleur, plus la douleur augmente et s'aigrit. Tâcherez-vous à leur inspirer des sentiments de résignation, de pénitence ? Mais on n'apprend pas si vite à réprimer les révoltes de la nature, quand, par une longue habitude, elle a pris un empire absolu, et le nom même de la pénitence fait horreur quand on en a si peu connu la pratique. Attendrez-vous que la grâce vienne l'animer et encourager ? Mais ces goûts spirituels ne sont point pour des cœurs grossiers et tout matériels : ce sont des communications trop pures, trop délicates, trop intimes. L'esprit divin ne prodigue pas ainsi ses dons les plus précieux, et il faut autrement s'y disposer et les mériter. Bien loin de prévenir de la sorte un pécheur, Dieu s'éloigne de lui autant qu'il s'est éloigné de Dieu. Que lui reste-t-il donc ? Abandonné à lui-même, il souffre, voilà tout ce que j'en puis dire ; ou si vous m'en demandez davantage, j'ajoute qu'en souffrant il se rend encore plus pécheur par ses plaintes et ses murmures, par ses saillies impétueuses, mais volontaires, à quoi il se laisse emporter, et contre des domestiques qui le servent, et contre des amis qui le veulent consoler, et contre Dieu même. J'ajoute que dans un temps dont il devrait au moins profiter pour mettre ordre à sa conscience, il s'abîme tellement dans sa douleur qu'il néglige tout autre soin ; que par ses rebuts, par ses paroles aigres et amères, il refroidit et toute l'affection des personnes charitables qui l'approchent et qui s'empressent pour son soulagement, et tout le zèle des ministres qui s'intéressent pour son salut et qui se pressent pour l'aider dans un passage si dangereux ; enfin, qu'insupportable à lui-même il devient insupportable aux autres, et souvent se trouve également délaissé et des hommes et du ciel. Ne vaudrait-il donc pas mieux, par une vie pénitente et chrétienne, par une sainte préparation, se mettre en état comme le juste de peu regretter la mort, c'en est le premier avantage; de peu souffrir à la mort, c'en est le second avantage ; et de peu craindre la mort, c'en est le troisième avantage et la dernière partie?

TROISIÈME PARTIE.

Deux choses troublent un pécheur à la mort, ses péchés qui le doivent suivre et le jugement de Dieu qui l'attend. Car voici son malheur, dit saint Augustin, et son souverain malheur; voici le juste sujet de sa crainte, c'est que ces biens qu'il a tant recherchés sur la terre, l'abandonnent, et que ses péchés ne le quittent point : *Hæc est summa infelicitas. Quæ comparavit bona, hæc dimittit; sed secum peccata portat* (*S. Aug.*, *inter Homil.*). Vous avez péché, continue ce Père, en amassant richesses sur richesses, vous y avez employé les moyens les plus injustes. Vous le perdrez, cet argent, cet or qui fut votre idole : mais votre avarice vous accompagnera toujours, et vous emporterez avec vous toutes les injustices qu'elle vous fait commettre : *Pecunia tua, propter quam peccasti, dimittenda est ; sed peccatum tuum tecum portas.* Vous avez péché en achetant

cette maison à vil prix ; vous avez forcé par de criminelles et de fausses procédures le légitime possesseur à vous la céder. Bientôt elle ne sera plus à vous; mais vous aurez toujours dans vous et avec vous votre crime : *Propter villam dimittes ; sed peccatum tuum tecum portas* (*Aug.*, *ib.*). Vous aurez péché en traitant par un damnable commerce de ce bénéfice. Il vous a été vendu ; un autre en sera dans peu le maître; mais ce qui vous restera, c'est votre sacrilége, votre simonie. *Propter beneficium peccasti. Beneficium dimittes; sed peccatum tuum tecum portas* (*Ibid.*). Vous avez péché en dressant des piéges à cette jeune personne pour la séduire; vous l'avez en eff t trompée et vous vous êtes laissé tromper vous-même. Encore quelques moments, et vous ne le verrez plus, cet objet d'une si honteuse et d'une si sale passion : mais ce que vous verrez toujours à vos côtés, disons mieux, ce que vous sentirez toujours dans votre sein, ce qui y demeurera toujours, ou pour vous condamner comme autant d'accusateurs, ou pour vous ronger, pour vous dévorer comme autant de monstres domestiques, ce sont vos désordres et vos excès : *Propter mulierem peccasti : mulierem dimittes; sed peccatum tuum tecum portas* (*Ibid.*). Cette pensée m'épouvante, chrétiens; que sera-ce donc pour un mourant ?

Il est vrai que jusqu'au dernier soupir il peut encore trouver dans la pénitence une ressource, et dans ces eaux salutaires laver toutes ses iniquités ; mais c'est de là même que lui viennent ses plus vives frayeurs. Car la mort communément le surprend. Elle approche, elle arrive sans qu'il y ait pensé. S'il veut se disposer aux sacrements de l'Eglise, et pour cela rentrer en lui-même et connaître l'état de sa conscience, il y trouve un chaos, un embarras où il se perd et qu'il ne peut débrouiller. S'il veut se tourner vers Dieu, implorer sa miséricorde, rien ne le touche ; et d'ailleurs il ne sent que trop au fond de son cœur combien il est indigne d'un pardon qu'on ne mérite pas si aisément, et qui demande un retour plus efficace et plus sincère. Cependant l'heure presse, la mort avance ; que le mourant soit prêt ou qu'il ne le soit pas, il faut paraître devant Dieu, il faut subir le jugement de Dieu; et quel jugement? un jugement exact, où rien n'échappe, ni à la connaissance du juge, ni à ses vengeances ; un jugement sévère et irrévocable dont les conséquences sont éternelles, et où il s'agit d'un bonheur et d'un malheur qui ne finiront jamais. C'est là qu'il faut aller rendre compte de tant de grâces perdues, de tant d'inspirations négligées, de tant de sacrements profanés ; sources du salut si abondantes, mais qui commencent à tarir ; moyens si puissants, mais devenus inutiles. C'est là qu'il faut aller recevoir sa sentence et le juste châtiment de tant de crimes. Oh ! que le pécheur ne peut-il rappeler ses premières années ! Oh ! que ne peut-il renaître sur la terre et s'y frayer une route toute nouvelle ! Que ne peut-il reprendre le chemin dont il s'est égaré sitôt et si longtemps ! que ne peut-il rentrer dans la lice, et par une course redoublée emporter le prix qui lui était proposé ! mais désirs superflus et qui ne servent qu'à le troubler encore davantage ! Car de là vient ce ver intérieur, ces remords de la conscience, ces reproches amers qu'il se fait à lui-même, cet arrêt qu'il porte le premier et par avance contre lui-même, tandis que l'homme de bien jouit d'un calme inaltérable et trouve une paix solide dans le souvenir de ses œuvres passées.

Ecoutez-en parler saint Paul écrivant à un de ses plus fidèles disciples : Mon cher Timothée, lui dit-il, je sens que mes forces s'affaiblissent : *Ego enim jam delibor* (II *Tim.*, IV). Mon heure approche, et je ne suis pas loin de ce dernier terme : *Tempus resolutionis meæ instat* (*Ibid.*). Mais, après tout, il me semble que je mourrai sans crainte et même avec joie ; car quoiqu'on ne puisse jamais se flatter d'en avoir assez fait pour Dieu, toutefois j'ai combattu, j'ai agi, j'ai travaillé pour ses intérêts : *Bonum certamen certavi.* J'ai tâché de remplir ma course et de fournir toute ma carrière : *Cursum consummavi* (*Ibid.*). J'ai gardé à Jésus-Christ la foi que je lui avais donnée : *Fidem servavi.* (*Ibid.*) Je ne demande donc point à Dieu d'autres années, et j'irai, ce me semble, me présenter avec confiance devant lui. Et que pouvait-il craindre en effet après une vie qu'il avait consacrée à la prière, aux jeûnes, à la pénitence, à toutes les œuvres de la charité, de l'humilité, de la patience chrétienne ; après une vie où il s'était exposé pour Dieu à tant de périls, où il avait entrepris pour Dieu tant de voyages, couru tant de mers, supporté tant de fatigues, essuyé tant de contradictions, instruit et converti tant de peuples !

Ah ! mes frères, qu'il est doux de pouvoir ajouter alors comme cet apôtre : Du reste je me repose sur la miséricorde divine, je me jette entre ses bras, j'ose même en appeler à la justice de mon Dieu ; et en lui présentant des mérites que j'ai amassés par sa grâce, j'attends de lui un héritage qu'il m'a acquis par son sang : *In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus justus Judex* (*Ibid.*).

Ce n'est pas qu'il n'arrive quelquefois que les plus justes tremblent à la vue d'une mort prochaine et du jugement qui la suit. Il y aurait même de la présomption à ne point craindre du tout, puisque le Sage nous avertit que personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. D'ailleurs, il n'y a guère d'homme si saint, qui, dans la vie, ne se soit trouvé en de fâcheuses rencontres, où sa vertu s'est démentie et où son innocence a malheureusement échoué. Or, dans tout le cours de ses années n'eût-il commis qu'un seul péché mortel, c'est assez pour n'être jamais sans quelque crainte ; mais au milieu de cette crainte, j'ose dire qu'il y a toujours un certain fonds de confiance qui nous soutient et qui nous rassure. David craignait : Seigneur, disait ce saint roi, que vos jugements sont formidables ! je n'y puis

penser sans en être ému et saisi : *A judiciis tuis timui* (*Ps.* XXXIII). Cependant il désirait la mort, il la demandait à Dieu dans l'espérance de le posséder éternellement. Quand viendra, Seigneur, ce jour heureux où vous m'appellerez à vous, et où je pourrai vous voir et être reçu dans votre gloire : *Quando veniam et apparebo ante faciem Dei ?* (*Ps.* IV.) J'avoue néanmoins encore qu'il y a de ces âmes timides et scrupuleuses en qui la crainte jusqu'au dernier soupir l'emporte sur la confiance. Mais si je trouvais un de ces mourants qui, malgré la juste assurance que doivent leur donner leurs œuvres passées, se laissent troubler par de vaines alarmes, voici ce que j'aurais à lui dire pour calmer ses frayeurs et pour le consoler : Dieu vous appelle, mon cher frère, votre salut approche, et le temps de la récompense n'est pas loin. Mais, mon Père, mes péchés ! Je sais, mon frère, que vous êtes pécheur : nous le sommes tous. Mais vos péchés, ne les avez-vous pas pleurés ? Oui. Ne les avez-vous pas confessés ? Oui. N'y renoncez-vous pas encore et n'y renoncez-vous pas de bonne foi ? Oui. Pourquoi donc craignez-vous ? ne savez-vous pas qu'il n'y a rien que la pénitence n'efface quand elle est sincère ? Je vous déclare, moi, de la part de Dieu, que vos péchés vous sont remis. Je ne vous dis pas que Dieu me l'ait révélé et que j'en aie une connaissance entière et parfaite ; mais sans une telle révélation, sans une telle connaissance, j'en ai toute la certitude raisonnable que je puis souhaiter et qui doit suffire. Mais que sais-je, mon Père, si mes pénitences n'ont point été défectueuses, et si j'ai fait de bonnes confessions ? Tant de gens s'y trompent tous les jours ! Il est vrai, mon cher frère, qu'on s'y trompe ; mais parce qu'on veut s'y tromper. Or l'avez-vous ainsi voulu ? Au contraire, n'avez-vous pas voulu retourner à Dieu et y bien retourner ? Oui. N'avez-vous pas voulu profiter du sacrement, et n'avez-vous pas pris, du moins, n'avez-vous pas voulu prendre pour cela toutes les mesures que vous avez crues nécessaires ? Oui. Soyez en paix ; cette bonne volonté vous répond de l'effet ; car Dieu ne vous demande pas au delà de ce que vous pouvez ; et que pouvez-vous autre chose que ce que vous avez fait ? Vous êtes rentré en vous-même, vous avez sérieusement examiné l'état de votre âme. Vous avez excité dans votre cœur, autant que vous avez cru le pouvoir avec le secours de la grâce, un vrai repentir ; de là vous êtes allé au saint tribunal, et vous y êtes allé souvent ; vous vous êtes fait connaître au ministre de Jésus-Christ tel que vous vous connaissiez ; vous vous êtes soumis à tout ce qu'il a jugé à propos de vous imposer, vous y avez satisfait : n'être pas alors en repos, c'est se défier de la bonté de Dieu. Mais n'y a-t-il point quelque péché que je ne connais pas ? c'est ce qui me fait trembler, et il me semble toujours que j'ai je ne sais quoi sur la conscience que je ne puis bien démêler. Après les recherches convenables que vous avez faites pour rappeler le souvenir de tous vos péchés, vous devez croire qu'il ne vous en est échappé aucun ; ou vous fussent-ils presque tous échappés de la mémoire, vous devez être persuadé que Dieu vous les a pardonnés, comme si vous les aviez déclarés tous, parce que vous les avez voulu tous déclarer, et que vous y avez apporté tout le soin nécessaire. Mais enfin, mon Père, c'est une chose bien terrible que de paraître devant Dieu. Ah ! mon cher frère, que ce soit un moment terrible pour des pécheurs qui ne s'y sont point préparés, j'en conviens. Mais n'y avez-vous pas pensé de bonne heure ? Ne vous y êtes-vous pas disposé par la pénitence et par les bonnes œuvres ? Regardez ce crucifix : voyez-le ce Dieu mort pour vous. N'est-ce pas le Sauveur de tous les hommes ; et parmi les hommes, ne l'est-il pas en particulier des fidèles ? Jetez-vous entre ses bras, ils sont ouverts pour vous embrasser. Levez les yeux et considérez cette tête couronnée d'épines, ce côté percé d'une lance, ce corps déchiré de coups, ne sont-ce pas là des gages bien certains de l'amour de votre Dieu et de son infinie miséricorde ? Et envers qui l'exercera-t-il cette miséricorde infinie, si ce n'est pas envers ceux qui le cherchent de bon cœur ? Recevez, mon frère, recevez le baiser qu'il vous donne ; c'est un baiser de paix et d'une paix éternelle.

Ce sont, chrétiens, ces réflexions qui soutiendront à la mort votre espérance. Vous éprouverez alors combien la mort des justes est précieuse, si vous avez mené la vie des justes. Vous vous saurez bon gré d'avoir travaillé dans le temps, quand vous verrez devant vous une éternité glorieuse, et que vous vous trouverez sur le point d'y entrer. Après avoir semé dans les larmes, dit le prophète, on moissonne dans la joie. Après avoir combattu avec Jésus-Christ, on est couronné avec Jésus-Christ. Couronne immortelle que je vous souhaite, etc.

SERMON XLIV.

POUR LE MARDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Sur la complaisance mondaine.

Nemo tamen de illo palam loquebatur propter metum Judæorum.

Néanmoins personne ne parlait ouvertement de lui, parce qu'on craignait les Juifs (*S. Joan., ch.* VII).

C'est ainsi que l'innocence est opprimée, et que le Fils même de Dieu se trouve exposé à la persécution de ses ennemis, parce que personne n'ose se déclarer pour lui, ni défendre ses intérêts. La crainte l'emporte sur la justice et sur la charité, et une lâche complaisance empêche de parler pour leur bienfaiteur tant de muets à qui il a rendu l'usage de la parole, et tant de malades qu'il a guéris. Quels maux ne cause-t-elle pas encore tous les jours dans le christianisme, cette complaisance humaine ; et, pour plaire au monde, en combien de rencontres trahit-on la cause de Dieu, et sacrifie-t-on son propre repos et son salut ? On voudrait s'expliquer

en faveur de la vertu; on l'aime, et on voudrait la pratiquer ; mais il y aurait pour cela des combats à soutenir. Il faudrait une force à l'épreuve des discours des hommes et de leurs pressantes sollicitations. Le courage manque : on ne veut pas, dit-on, être singulier; il faut vivre comme les autres et ne les pas aliéner, ne les pas piquer par une distinction affectée. Il faut se mettre en état d'être reçu partout avec agrément, se faire des amis, des patrons; et, autant que l'on peut, avoir pour soi le public. C'est, mes frères, cette complaisance mondaine que j'attaque aujourd'hui; et j'entreprends de vous en faire voir la vanité et le danger. Rien de plus vain que de chercher trop à plaire au monde, ce sera la première partie; rien de plus dangereux, ce sera la seconde. Adressons-nous à Marie, et disons-lui : *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour ne pas confondre les innocents avec les coupables, il est nécessaire, avant toutes choses, de distinguer la sage complaisance qui doit lier ensemble les chrétiens, de cette complaisance criminelle qu'ils doivent absolument bannir de leur société. Sur quoi je vous prie de remarquer que la philosophie morale et la théologie chrétienne ont toujours mis au rang des vertus une certaine condescendance qui nous fait accommoder aux mœurs et même aux humeurs de ceux avec qui nous vivons; qui nous diversifie, pour ainsi parler, en autant de manières qu'il se trouve d'occasions et de personnes différentes, et dont la fin prochaine est de rendre le commerce de la vie doux, honnête, agréable, dans les choses qui ne sont contraires ni à la raison, ni à l'Evangile.

Cette espèce de complaisance nous est ordonnée par la loi de Dieu. Ç'a été la vertu même de Jésus-Christ et de ses apôtres. Les Pères l'ont regardée ou comme une compagnie inséparable, ou comme un fruit de la charité. Ils nous l'ont recommandée comme une aide, comme un moyen nécessaire pour travailler avec succès à la conversion et à la sanctification des âmes.

C'est, disent-ils, cette obligation obligeante qui nous engage à céder aux autres, à les prévenir, comme parle l'Apôtre, par des témoignages de respect, d'honneur et de déférence : *Honore invicem prævenientes* (*Rom.*, XII); à entrer dans leurs sentiments, à approuver leurs desseins quand ils ne sont point opposés à notre devoir. C'est elle qui étouffe les contestations, les dissensions, les guerres intestines et domestiques, qui détourne les mauvaises affaires, qui les assoupit, qui en arrête les suites fâcheuses en nous faisant dissimuler, ou en nous empêchant de nous roidir mal à propos ; et par là même enfin, c'est elle qui établit et qui fomente la paix et la bonne intelligence dans toutes les familles et dans toutes les conditions du monde.

Les Pères, surtout, ajoutent que cette condescendance chrétienne sert beaucoup aux hommes apostoliques pour s'employer efficacement et utilement au salut du prochain. Et saint Jean Chrysostome fait ici valoir l'exemple de saint Paul, qui s'étudiait à se rendre commode et à plaire, autant que sa conscience le lui pouvait permettre, à toutes sortes de personnes et en toutes sortes de rencontres, pour les gagner tous à Jésus-Christ: *Per omnia omnibus placeo ;* qui se réjouissait avec ceux qui avaient sujet de se réjouir ; qui pleurait avec ceux qui pleuraient : *Gaudere cum gaudentibus ; flere cum flentibus* (*Rom.*, XII); qui prêchait des choses relevées aux spirituels et aux parfaits : *Sapientiam loquimur inter perfectos* (I *Cor.*, II); qui s'abaissait à la portée des petits et des faibles, en les nourrissant de lait, comme il dit, et non de viandes solides, qu'ils ne pouvaient encore digérer : *Lac vobis potum dedi, non escam : nondum enim poteratis* (I *Cor.*, III); qui judaïsait avec les Juifs, s'abstenant des viandes défendues par la loi, et qui en mangeait indifféremment quand il se trouvait parmi les Gentils, se faisant tout à tous pour sauver, autant qu'il lui était possible, tout le monde : *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos* (I *Cor.*, II) ; qui se proposait en cela pour modèle à tous les chrétiens, les avertissant de ne choquer personne, ni les Juifs, ni les païens, ni les fidèles, ni les infidèles : *Sine offensione estote Judæis, et Gentibus, et Ecclesiæ Dei, sicut et ego.* (I *Cor.*, X.)

En quoi cet Apôtre agissait par le pur esprit de la grâce, laquelle, dit saint Hildebert, est très-condescendante et très-officieuse, *Officiosissima est gratia Dei* (*Hildeb. Epist.* XXXI). Elle ne nous pousse jamais avec violence, elle ne nous fait pas même agir par nécessité ; mais elle nous flatte, pour tirer de nous un libre consentement, elle étudie nos dispositions pour s'y conformer, et elle n'est efficace, selon saint Augustin et toute la théogie, que par le doux effort qu'elle fait pour nous rendre le bien agréable, et par une certaine complaisance que nous sentons en la suivant : *Voluntate et voluptate ducit* (*August.*).

On ne peut donc assez vous porter, mes frères, à cette douceur chrétienne, qui gagne le cœur de Dieu et le cœur des hommes, et qui n'est capable, quand la discrétion la conduit, que de produire partout de très-bons et de très-salutaires effets.

Mais comme l'expérience nous apprend que les fruits les plus délicats sont ceux qui se corrompent le plus aisément, et qu'à parler en général, toutes les choses excellentes sont plus sujettes à se gâter, la complaisance dégénère souvent dans un frivole désir et une envie trop naturelle de plaire au monde, précisément pour lui plaire et pour s'en attirer l'estime. Or, voilà ce que j'attaque ; et pour vous en faire voir la vanité, je me borne à une seule preuve, qui va faire le fond de cette première partie; savoir, qu'il n'est rien de plus vain que les jugements des hommes, dont on se rend alors esclave, ni rien de plus méprisable que cette estime du monde dont on devient idolâtre.

En effet, mes frères, comment est-ce que jugent les hommes? Jugements faux et sujets à mille erreurs ; jugements stériles pour nous

et dont il ne nous revient communément aucun fruit solide. Car n'est-ce pas dans les jugements des hommes, et même des hommes les plus sages, que nous découvrons tous les jours les plus grossières illusions? comme ils ne peuvent sonder le fond des cœurs, quelque éclairés qu'ils soient, ils prononcent sur des apparences qui les trompent, et sur des conjectures, d'où ils tirent des conséquences aussi mal fondées que leurs principes. J'en appelle à vous-mêmes, mes chers auditeurs, et aux fréquentes épreuves que vous en avez faites. Combien de fois vous êtes-vous plaints des discours qu'on tenait de vous dans le monde, et des idées qu'on s'en formait? Combien de fois avez-vous dit qu'on ne vous connaissait pas et qu'on vous attribuait des vues, des desseins directement opposés à vos sentiments? Combien de fois avez-vous senti au fond de votre âme, et vous êtes-vous de bonne foi porté témoignage, que les éloges qu'on vous donnait ne vous étaient pas dus, ou que ce qu'on censurait dans votre conduite, était innocent et tout autre qu'on le publiait? Or, ce qui vous est arrivé, c'est ce qui arrive sans cesse dans la société humaine et dans tous les états de la vie.

Les exemples que nous fournissent sur ce sujet les livres saints sont pleins d'instruction, et nous apprennent bien à mépriser des jugements si trompeurs.

Anne, mère de Samuel, dans l'excès de son chagrin, et dans la douleur que lui causait une longue stérilité, répand son âme devant Dieu, comme parle l'Ecriture, pour lui demander un fils, et le grand prêtre Héli qui l'aperçoit, la croit prise de vin, et lui fait là-dessus le reproche le plus sensible. Naaman, général des troupes de Syrie, vient à Jérusalem pour se faire guérir de sa lèpre par Elizée. Qu'en pense le roi Ezéchias? que c'est un artifice pour le perdre, et une guerre qu'on veut lui susciter. Aman se jette aux pieds de la reine Esther et lui demande pardon, les larmes aux yeux, de la trahison qu'il avait tramée contre elle et contre la nation juive. Qu'en juge Assuérus? il soupçonne ce malheureux courtisan d'un attentat le plus criminel à son égard.

Après cela, mes frères, mettons-nous en peine de l'opinion du monde. Faisons-nous une étude de le ménager, de le bien disposer en notre faveur, et réduisons-nous, pour y réussir, dans la plus lâche et la plus indigne servitude. Rendons-nous dépendants de ses bizarreries, de ses caprices, de ses travers. Ou plutôt, secouons un joug si honteux et si pesant; maintenons-nous dans une sainte liberté; et, comme disait saint Paulin, ne craignons point tant les arrêts d'un juge qui a condamné Jésus-Christ même : *Displiceamus ergo his quibus displicet Christus* (*Paul.*, *Ep.* VI).

Oui, chrétiens, ce monde auprès de qui vous cherchez à vous insinuer par des flatteries quelquefois si basses et si peu convenables à votre caractère, ce monde qui occupe toute votre attention, qui épuise tous vos soins, qui reçoit tout votre encens et tous vos hommages, a porté l'aveuglement et l'injustice jusqu'à condamner même un homme Dieu. Malgré tant de miracles, comment a-t-il regardé Jésus-Christ? comment l'a-t-il traité? comme un séducteur et un perturbateur du repos public, *seducit turbas* (*Joan.*, VII); comme un insensé et un furieux, *in furorem versus est* (*Marc.*, III); comme un hérétique et un Samaritain : *Samaritanus es tu* (*Joan.*, VIII); comme un homme de bonne chère: *homo vorax et potator vini* (*Matth.*, XI); comme un homme possédé du malin esprit: *Dæmonium habet*; comme un enchanteur qui chassait les démons par le pouvoir même des démons : *In Beelzebub principe dæmoniorum ejicit Dæmonia* (*Luc.*, XI). Voilà le monde, en voilà les jugements. Attachez-vous à lui plaire; souvent, au lieu de lui plaire, vous le blesserez. Parlez, il tournera vos paroles dans un sens qu'elles ne peuvent avoir d'elles-mêmes, et où vous ne les aurez jamais entendues. Demeurez dans le silence, il trouvera dans votre silence du mystère, et vous fera penser ce qui ne vous entra jamais dans l'esprit. Agissez, il empoisonnera toutes vos actions. Tenez-vous sans rien faire, il vous accusera d'agir en secret, ou il blâmera votre indifférence. Il n'épargnera pas même vos vertus, et ce seront pour lui autant de vices. Votre droiture passera pour trop grande sévérité; votre constance, pour opiniâtreté; votre modestie, pour timidité; votre bonne foi, pour simplicité; votre vigilance dans le maniement de vos affaires, pour intérêt, pour ambition; votre retraite, pour mélancolie, pour chagrin; votre piété, pour faiblesse, pour scrupule. Si l'un, plus instruit, conçoit de vous une idée plus juste, dix autres en auront une toute contraire. Si l'un, plus mûr et plus raisonnable se donne le loisir d'examiner les choses, dix autres, précipités dans leurs décisions, s'expliqueront au hasard et selon que l'humeur les inspirera.

N'est-ce pas, mes frères, de quoi nous sommes tous les jours témoins? Et n'est-il pas étrange que nous demeurions toujours asservis sous la tyrannie du monde, lorsque nous pouvons par un généreux effort nous tirer d'une si odieuse captivité, et par un mépris chrétien nous élever au-dessus de tous ses jugements? Qu'un homme, dans un transport qui le trouble, et dans un égarement d'esprit, parle pour vous et contre vous; êtes-vous touchés de ses paroles? Et que dirait-on si l'on vous voyait assidus auprès de lui, vous étudier, vous composer, prendre mille précautions, mille mesures gênantes et fatigantes pour lui donner à votre égard de plus favorables sentiments? Or, j'ose dire que l'homme le plus dépourvu de raison et le moins sage ne jugerait pas, presque dans toutes les rencontres et sur tous les sujets, plus légèrement que le monde et avec moins de fondement et moins de vérité. Vous le savez, vous le dites même sans cesse, et toutefois par je ne sais quel enchantement vous êtes toujours adorateurs de ce monde aveugle et de ses folles imaginations. Lors même que vous le méprisez dans le cœur,

vous lui témoignez au dehors des égards, des respects, qui vous tiennent dans la plus ennuyeuse contrainte. Lors même que vous le démentez dans l'âme, vous souscrivez néanmoins contre vos propres connaissances à tous ses principes et à toutes ses maximes. S'il y a quelques personnes qui se distinguent et qui y soient plus écoutées que les autres, ce sont des divinités à qui vous rendez un culte servile et des honneurs dont souvent rougissent pour vous ceux-là mêmes qui les reçoivent.

Mais je veux, mon cher auditeur, que vos soins aient un succès plus heureux. Je veux que le monde ne puisse vous refuser son estime. Quel avantage vous donne-t-elle, cette estime dont vous êtes si jaloux ? Comme les jugements des hommes sont trompeurs et faux, ne sont-ils pas communément stériles et sans effet? J'explique ma pensée.

Il y a bien de la différence entre le jugement de Dieu, la volonté de Dieu, le pouvoir de Dieu d'une part, et de l'autre le jugement des hommes, la volonté des hommes, le pouvoir des hommes. Si le jugement de Dieu est pour moi, si Dieu m'approuve, dès là il m'aime et me veut du bien. S'il m'aime, il me fait tout le bien qu'il me veut. Car qui l'en peut empêcher ? Ainsi, la volonté de Dieu suit son jugement et son pouvoir; disons mieux, l'exercice de son pouvoir en notre faveur suit sa volonté. Mais on ne peut pas ainsi raisonner à beaucoup près de l'estime des hommes. Ils sont quelquefois forcés à nous approuver intérieurement, et malgré eux ils nous rendent justice dans leur esprit. Mais s'ensuit-il qu'ils veulent nous la rendre, et dans leur cœur, en s'intéressant pour nous, et dans leurs paroles, en nous donnant les éloges qu'ils reconnaissent nous être dus; et dans leurs actions, en nous servant, en nous avançant, en nous récompensant? Au contraire, c'est assez qu'ils nous estiment pour se tourner contre nous et pour chercher à nous détruire. Pourquoi les docteurs de la loi, les scribes et les pharisiens conçurent-ils contre le Fils de Dieu une haine si envenimée ? C'est qu'il faisait des miracles, et que souvent c'est un crime devant les hommes, et c'est un crime impardonnable que de faire des miracles dans sa condition et dans son emploi. Vos bonnes qualités excitent l'envie, et bien loin de les exalter, on voudrait les obscurcir. Combien de gens ne louent rien, parce qu'ils regardent pour ainsi dire, la louange comme l'argent? ils croient perdre pour eux tout ce qu'ils donnent aux autres. Combien de gens mieux disposés tombent dans un autre excès? ils louent tout, vos vices comme vos vertus; et ils louent tout le monde, ceux qui ne le méritent pas comme ceux qui le méritent : tellement que vous vous trouvez confondus parmi la multitude, et sans nulle distinction. Que s'ils dispensent leurs éloges avec plus de discernement, si leur estime paraît plus solide, qu'est-ce, après tout, qu'une pensée avantageuse qui se forme dans l'esprit et qui s'efface presque au même moment? Qu'est-ce qu'un son de paroles qui frappe l'air et qui se dissipe à la même heure? Voilà néanmoins tout le fruit que vous pouvez communément espérer. Car du reste on n'en a pas plus de zèle pour vos intérêts, et l'on vous croit déjà assez bien payé; ou l'on n'est pas en état de satisfaire son zèle, et l'on est obligé de s'en tenir à des souhaits vagues et inutiles.

Est-ce donc là, mon cher auditeur, ce que vous devez acheter si cher? Est-ce pour cela qu'il faut tant faire de réflexions, tant de retours sur soi-même, tant dissimuler et se mesurer, n'oser dire ce que l'on pense, n'oser faire ce que l'on veut? Est-ce à ce prix qu'il faut vendre cette liberté évangélique qui, sans s'écarter des voies de la prudence, mais aussi sans se dégrader, sans s'abaisser, parle, agit comme la raison la fait agir ou parler; condamne ce qu'elle croit condamnable, approuve et loue ce qu'elle croit louable; n'appelle ni bien ce qui est mal, ni mal ce qui est bien ? Tels étaient les généreux sentiments du prophète lorsque, mettant en Dieu toute sa confiance, et ne cherchant qu'à lui plaire, il s'écriait : Le Seigneur, ce maître si éclairé, ce souverain maître dont les jugements sont si saints et si droits, dont l'estime est si salutaire et si précieuse, le Dieu d'Israël est mon protecteur : cela me suffit. Que tous les hommes se déclarent contre moi : tous les hommes ne pourront me confondre: *Dominus meus auxiliator meus; ideo non sum confusus* (*Isa.*, XIII). Je présenterai mon front comme une pierre dure à tous les traits des pécheurs, et je sais que je ne rougirai point de leurs plus piquantes railleries et de leurs discours les plus médisants : *Posui faciem meam quasi petram durissimam, et scio quoniam non confundar* (*Ibid.*). Voulez-vous savoir ce qui me rassure de la sorte ? c'est que j'ai auprès de moi celui qui me justifie. Il est infiniment sage, et par les lumières de sa sagesse il sonde mon cœur et me connaît tel que je suis. Il est infiniment bon et juste, et suivant les lois invariables de sa justice, il veut me couronner, me récompenser selon tous mes mérites. Il est tout-puissant, ses trésors sont inépuisables; il peut donc me combler de tous les biens, et j'attends de lui une gloire immortelle : *Juxta est qui justificat me* (*Ibid.*). Plein de cette espérance, je deviens insensible et aux faveurs, et aux disgrâces du monde. Que peut-il me donner? Que peut-il m'ôter? Ainsi, mes frères, parlait Isaïe. Vous parlerez comme lui si vous avez compris comme lui combien cette complaisance profane que je combats, est vaine. Apprenez encore combien elle est dangereuse : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Trois préjugés vous feront aisément connaître le danger de la complaisance mondaine, et ceci demande une réflexion particulière.

Premier préjugé : c'est la complaisance qui d'abord a perdu le monde, et c'est elle qui, dans la suite des temps, a fait commettre le plus grand de tous les crimes. Car vous savez, mes frères, que le premier homme ne pécha que par complaisance pour Eve, sa

femme, et que Pilate ne condamna Jésus-Christ que pour plaire aux Juifs et pour ne pas déplaire à César. De ces deux maux que la complaisance a causés, jugez des autres et voyez si, dans notre extrême faiblesse, nous devons nous défier d'un ennemi dont notre premier père ne sut pas lui-même se défendre avec le puissant secours de la justice originelle qui nous manque, et dans le florissant état d'une nature saine et entière dont nous sommes déchus. Voyez ce que nous avons à craindre d'une passion qui n'a pas épargné le sang du Fils de Dieu, et qui, malgré l'horreur de l'attentat le plus sacrilége porta un juge à prononcer contre lui l'arrêt d'une mort également injuste et cruelle. A quoi ne nous engagera-t-elle pas? Que ne nous fera-t-elle pas oser et entreprendre, si jamais nous nous abandonnons à sa conduite?

Second préjugé, que je renferme dans un raisonnement solide, mais court et formé de trois propositions. On ne se sauve qu'en plaisant à Dieu. Ceux qui plaisent à Dieu, ne plaisent pas communément au monde. Donc ceux qui plaisent au monde, ne plaisent pas communément à Dieu et ne se sauveront pas. La première proposition est évidente, elle est incontestable, et ne demande point de preuves. J'établis la seconde en deux manières : 1° par l'autorité très-expresse de Jésus-Christ, qui disait à ses disciples : Si vous étiez du monde, le monde vous aimerait; mais parce que vous n'êtes pas du monde, c'est pour cela que le monde vous hait : *Sed quia de mundo non estis, propterea odit vos mundus* (*Joan.*, V); 2° par la raison, qui nous apprend que, comme la conformité des pensées et des actions fait naître l'amitié, aussi l'opposition parfaite, et de sentiments, et de pratiques, qui se rencontre entre les vrais chrétiens et le monde, doit par une conséquence nécessaire leur en attirer le mépris et la haine. De ces deux propositions concluons-en une troisième bien terrible, mais certaine dans les principes du christianisme : que ceux qui plaisent au monde et qui cherchent à lui plaire, ne s'y sauvent donc pas ordinairement, parce qu'ordinairement ils ne plaisent pas à Dieu. Ce n'est pas moi qui raisonne de la sorte; c'est saint Paul dans son Epître aux Galates. Ecoutez-le parler : *Modo enim hominibus suadeo, an Deo? an quœro hominibus placere? Si hominibus placerem, Christi servus non essem* (*Gal.*, I). C'est-à-dire : Est-ce des hommes ou de Dieu que je désire d'être approuvé? Si je voulais encore plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur de J.-C.

Faisons trois observations sur ces paroles de l'Apôtre. 1° Il nous déclare que l'approbation de Dieu et celle du monde sont directement contraires : *Modo enim hominibus suadeo, an Deo?* 2° Il se défend comme d'un crime, de souhaiter l'approbation du monde: *An quœro hominibus placere?* 3° Il ne s'en défend ainsi que parce qu'il reconnaît qu'il y a de l'incompatibilité entre ces deux choses, plaire au monde et servir Jésus-Christ : *Si hominibus placerem, Christi servus non essem.* Que chacun donc, mes frères, sonde son cœur; car il y va du salut. Que chacun se demande comme saint Paul : *An quœro hominibus placere?* Ai-je pour but en ce que je fais, de plaire aux hommes? Quand il faut pratiquer une œuvre de piété; quand il faut prier, fréquenter les sacrements, visiter les pauvres, pardonner une injure, renoncer à certaines parties, à certains divertissements dangereux, ai-je égard à ce que le monde en pensera, à ce qu'il en dira? N'ai-je pas souvent la lâcheté de parler contre le prochain, pour me joindre à ceux qui en parlent? N'ai-je pas quelquefois la molle et la criminelle complaisance de flatter des amis jusque dans leurs passions et dans leurs désordres? N'ai-je pas plus de soin dans mes habillements, dans mes ajustements de me conformer aux modes et aux coutumes du siècle, que d'observer les règles d'une retenue et d'une modestie chrétienne? Or, si c'est au gré du monde que je veux vivre, je ne puis vivre au gré de Jésus-Christ, et dès là il me condamne et me réprouve : *Si hominibus placerem, Christi servus non essem.*

Mais d'ailleurs, qu'il est consolant, quand par raison de conscience et contre les maximes du monde, on fait certaines choses, ou qu'on refuse d'en faire d'autres; qu'il est doux alors de se dire à soi-même avec l'Apôtre : Si je plaisais en cela aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ. Au lieu de regarder en ces occasions la censure du monde comme un sujet de peine, envisageons-la au contraire comme un sujet de joie; et souvenons-nous de ce qu'écrivait saint Jérôme dans une de ses lettres : je remercie mon Dieu de la grâce qu'il me fait d'être haï du monde : *Gratias ago Deo, quod dignus sum quem mundus oderit* (*Hieron., Ep. ad Asell.*). Car l'homme ne peut plaire chrétiennement à un autre homme, reprend saint Augustin, que quand il lui plaît pour Dieu et selon Dieu; et alors, ce n'est pas tant l'homme qui plaît, que Dieu qui plaît à l'homme : *Cum autem sic placet homo, jam non homo, sed Deus placet* (*Aug.*).

Troisième préjugé, que je ne tire plus des effets de la complaisance mondaine, mais de sa cause, c'est-à-dire, du tempérament et de la qualité des esprits qui y sont les plus sujets. Ce sont des âmes faciles, pliables, prêtes à tourner partout où l'on veut, et par conséquent très-propres à se damner dans le monde; pourquoi? parce que ces esprits flexibles prennent aisément les impressions qu'on leur donne. Or, les impressions du monde nous portent plus souvent au mal. Etre donc d'un naturel trop complaisant, et vouloir le suivre, c'est fournir au monde un moyen infaillible pour nous emporter au péché.

Donnons jour à cette pensée par une comparaison. Quand vous descendez d'une montagne, et que vous marchez dans un chemin dont la pente est raide, le penchant quelquefois vous entraîne de telle manière, que vous n'êtes plus maître de vous arrêter. Que serait-ce donc, si l'on ajoutait encore à ce penchant une impulsion nouvelle et un mouvement étranger? Ainsi, notre faiblesse d'elle-même

nous fait tendre vers le mal. Si l'humeur s'y joint, une humeur aisée et complaisante, et que le monde se serve de l'une et de l'autre pour nous attirer, résisterons-nous à un attrait si engageant, et n'éprouverons-nous pas la vérité de cette belle parole de Salomon, que celui qui craint trop les hommes tombera bientôt et souvent : *Qui timet hominem, cito corruet* (*Prov.*, XX).

Aussi la complaisance fait-elle jouer les deux ressorts les plus puissants de l'âme, je veux dire, la crainte et le désir. Par la crainte, elle nous éloigne généralement de toutes les actions de piété qui ne sont pas au goût du monde. On n'oserait, quand même la conscience y oblige, se déclarer pour la vertu devant des gens qui n'en font pas profession. On n'oserait ouvrir la bouche dans une compagnie pour soutenir le parti de Dieu et celui de l'Eglise, quoiqu'on soit persuadé dans l'âme qu'on le pourrait et qu'on le devrait. On n'oserait approcher des sacrements, se tenir dans une posture modeste durant le sacrifice de nos autels, s'habiller avec moins de luxe, se réconcilier en chrétien et de bonne foi ; tout cela, parce qu'on craint la censure, et qu'on n'a pas assez de force pour la mépriser.

Je me souviens d'un mot qu'a dit un païen, souffrez que je l'applique à mon sujet. Je ne me sers pas volontiers de ces sortes d'autorités ; mais voici des paroles qui vous feront sentir toute la malignité de la complaisance : *Melius, quod Cæsar plura jubere erubuit, quam Roma pati* (*Lucan.*, V). L'auteur parle de ce fameux conquérant qui se rendit maître de Rome, et qui, dans le trouble et la consternation où se trouva le sénat, le fit consentir à tout ce qu'il voulut. Ce fut un bien pour toi, Rome, de ce que César fut plus retenu à te commander, que tu ne l'eusses été à lui obéir, et de ce qu'il rougit d'exiger de toi ce que tu n'eusses pas rougi de lui accorder. J'en puis dire autant de vous, mon cher auditeur ; vous êtes heureux que le monde, tout monde, c'est-à-dire, tout corrompu qu'il est, n'entreprenne pas en bien des rencontres de vous pervertir entièrement et de vous porter aux dernières extrémités. Ce reste de christianisme que vous n'avez pas encore perdu, vous ne le devez pas tant à votre fermeté qu'aux ménagements, et s'il m'est permis de parler de la sorte, à la pudeur même de ceux qui n'ont pas osé jusqu'à présent vous demander ce que vous n'eussiez pas osé leur refuser.

Mais si la complaisance est si pernicieuse quand elle agit par la crainte, que sera-ce quand elle sera animée par le désir ardent de quelque passion violente, soit d'intérêt, soit d'amour, soit d'ambition ? Que ferez-vous alors par intérêt ; ou plutôt, que ne ferez-vous pas ? Vous trahirez des parents, des amis, votre religion. S'il faut pour gagner un grand et pour s'en faire un patron, le flatter sur ses injustices, sur ses concussions, sur ses violences, on prend hautement son parti et l'on justifie toutes ses entreprises. S'il faut pour s'établir dans une maison, détruire et rendre suspectes toutes les personnes qui la fréquentent, on y emploie le faux comme le vrai, pourvu qu'on puisse le rendre vraisemblable et couvrir son jeu. S'il faut se servir avec adresse du ressentiment et de la colère d'un maître pour supplanter un homme qui vous fait ombrage, on lui dit comme ces courtisans disaient à Aman irrité contre Mardochée ; c'est un malheureux que vous devez perdre. S'il faut se rendre agréable au public, et pour cela laisser souffrir l'innocent ; n'y a-t-il pas de ces juges semblables à ce Félix dont il est parlé aux Actes des apôtres, qui pour obliger les Juifs, laissait injustement saint Paul languir dans les fers : *Volens gratiam præstare Judæis, reliquit Paulum vinctum* (*Act.*, XXIV) ? Que ne fit point Salomon pour plaire à des femmes idolâtres dont il était épris ? jusqu'où porta-t-il la complaisance, ou à quoi la complaisance ne le porta-t-elle pas ? Il devint lui-même idolâtre. Il abandonna le Dieu de ses pères, pour adorer de faux dieux, et ce roi si sage, oublia toute sa sagesse pour satisfaire le fol amour qui le possédait. Ah ! s'il y a dans cet auditoire de ces âmes sensuelles qui, par un engagement criminel sacrifient les devoirs d'une charge, le bon ordre d'une famille, l'honneur, le repos d'un mari, d'une femme, à une complaisance honteuse, je n'ai qu'une parole à leur dire ; c'est celle de l'Apôtre saint Jacques : Hommes voluptueux, femmes mondaines, ne savez-vous pas que cette passion, que cette complaisance est ennemie de Dieu, qu'elle vous en attire la haine, et qu'elle vous expose à ses plus rigoureux châtiments : *Adulteri, nescitis quia amicitia hujus mundi inimica est Dei* (*Jacob.*, IV) ? Que ne fit point Absalon pour engager le peuple dans son parti, et pour le soulever contre David ? Tout fier, tout indocile que fut ce jeune prince, il se tenait à la porte du palais ; et quiconque entrait, quiconque sortait, il l'appelait à lui, l'embrassait, se faisait instruire de son affaire, et par des discours séditieux contre le gouvernement présent, par de captieuses flatteries, par mille fausses promesses, il allumait dans les cœurs le feu de la rébellion et leur inspirait ses sentiments. Que dis-je, et quel dessein forma-t-il ? quel abominable conseil écouta-t-il ? et pour s'attacher tout Israël, respecta-t-il le lit même de son souverain et de son père : *Ut cum audierit omnis Israel quod fœdaveris patrem tuum, roborentur tecum manus eorum* (II *Reg.*, XVI).

Quel remède, mes frères ? C'est de guérir une crainte par une autre crainte, et un désir par un autre désir. Quand vous craignez de déplaire aux hommes en faisant votre devoir, combattez cette crainte par la crainte de déplaire à Dieu. De deux maîtres, qui devez-vous craindre davantage ? n'est-ce pas celui qui peut vous punir plus sévèrement ? Ah ! si Dieu est contre moi, je suis perdu, et je suis perdu pour jamais. Certes, dit saint Bernard, où est non-seulement le christianisme, mais la raison, de craindre plus les yeux d'un homme que les yeux de Dieu : *Quid, quæso, rationis habet verecundari ad*

diem hominis, et vultum Dei non vereri (*Bern. Epist.* 108)? Quel aveuglement, de craindre plus les railleries des pécheurs que les vengeances divines, et les coups d'une langue de chair que ceux de ce glaive de feu dont Dieu se servira pour frapper, pour tourmenter ces lâches complaisants durant toute l'éternité : *Tu ergo plus times opprobria quam tormenta ; et qui trepidas ad linguam carnis, contemnis gladium qui devorat carnes* (*Ibid.*)!

Quand vous vous sentez portés à plaire aux hommes malgré la loi de Dieu et contre ses ordres, combattez ce désir injuste par le juste désir de plaire à Dieu même. Trois motifs vous y engagent, la grandeur de Dieu, les biens que vous en avez reçus, et ceux que vous attendez encore dans l'avenir. Car, qui est semblable au Seigneur, et qui peut entrer en comparaison avec ce souverain Etre? A qui devez-vous plus? De qui espérez-vous plus? Que dira-t-il à ces vils esclaves du monde, lorsqu'ils paraîtront à son tribunal : *Ubi sunt dii eorum, in quibus habebant fiduciam* (*Deut.*, XXV)? Où sont maintenant ces hommes que vous respectiez sur la terre comme des dieux? ces hommes qui si longtemps ont reçu tous vos hommages, tandis que j'étais méprisé et oublié? ces hommes dont un regard vous intimidait, dont une parole vous arrêtait? Où sont-ils : *Surgant et opitulentur vobis* (*Ibid.*)? Qu'ils se lèvent et qu'ils viennent à votre secours; qu'ils vous tirent, s'ils le peuvent, de mes mains, qu'ils vous arrachent à ma justice, et employez pour votre défense cette faveur que vous avez tant ménagée. Ou plutôt, reconnaissez qu'il n'y a point d'autre Dieu que moi, et que j'étais proprement le seul Maître que vous deviez servir : *Videte quod ego sim solus, et non sit alius Deus præter me* (*Ibid.*); que c'est moi qui donne la mort et qui rends la vie : *Ego occidam, et ego vivere faciam;* que c'est moi qui blesse et qui guérit : *Percutiam, et ego sanabo;* et que personne enfin ne peut dérober à mes coups ceux que je condamne : *Et non est qui de manu mea possit eruere* (*Ibid.*). Vous commencez à l'éprouver, et vous l'éprouverez éternellement. Ne nous exposons pas, mes frères, à une si affreuse condamnation. Quoi que le monde puisse juger, de quelque manière que le monde puisse parler, attachons-nous à Dieu, jaloux de ses droits, mais qui veut aussi couronner notre félicité par une gloire, etc.

SERMON XLV.

POUR LE JEUDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Sur la pénitence.

Remittuntur ei peccata multa.

Beaucoup de péchés lui sont remis (*Luc.*, *chap.* VII).

Si cette femme pécheresse dont il est parlé dans notre évangile reçoit une si prompte absolution de ses péchés, c'est, messieurs, l'effet salutaire de sa pénitence; et dès que nous retournerons à Dieu avec les mêmes sentiments, nous pouvons nous assurer de la même rémission : *Remittuntur ei peccata multa.* Je ne puis donc vous proposer un plus excellent modèle que Madeleine, ni vous mettre devant les yeux un plus bel exemple, pour vous apprendre à corriger trois défauts qui se rencontrent souvent dans nos pénitences; car elles sont communément défectueuses en trois choses : dans le temps, dans la manière et dans le motif. Je dis en premier lieu qu'elles sont défectueuses par rapport au temps, et je veux parler de ces retardements criminels que nous y apportons. Nous nous contentons de donner à Dieu sur le retour de l'âge les restes d'une vie dont nous lui avons dérobé les plus belles années. Si nous nous éloignons du vice, c'est plutôt par dégoût que par une véritable estime et par un sincère amour de la vertu; et si nous renonçons au monde, c'est souvent parce que le monde nous a renoncés nous-mêmes, et que nous en avons éprouvé de longs et de fréquents rebuts. En second lieu, nos pénitences sont défectueuses dans la manière. Pénitences stériles, délicates, imparfaites. Les années sont pour le péché, les moments pour la pénitence. On ne sait presque plus dans le christianisme ce que c'est que de venger la longue durée d'une vie voluptueuse par les longues pratiques d'une mortification salutaire. On ne pense plus qu'il faille punir les excès de la bonne chère, ni le temps perdu dans les vains divertissements du monde, par le jeûne et par la retraite. On ne croit plus être obligé de réparer l'éclat scandaleux de certains péchés par une profession ouverte de piété et par une conduite édifiante. En un mot, on ne veut pas proportionner sa pénitence aux fautes que l'on a commises, et dont on est responsable à Dieu. Le troisième et le dernier défaut de nos pénitences est dans le motif. On quitte le péché, pourquoi? Tantôt par la vue d'une santé qui s'y trouve intéressée et qui ne peut suffire à tant d'excès; tantôt par une politique humaine et par la crainte de nuire à ses affaires et de ruiner sa fortune; tantôt pour rétablir sa réputation et pour ne faire plus parler le monde. Tous ces motifs et d'autres semblables, dit saint Augustin, ne peuvent purifier l'âme, puisqu'en retranchant seulement ce qu'il y a de matériel, de grossier et de sensible dans le péché, ils en laissent l'esprit et l'affection dans le cœur.

Or, chrétiens, corrigeons ces trois défauts qui se rencontrent dans nos pénitences, par trois perfections opposées que je découvre dans la pénitence de Madeleine. Ce fut une pénitence prompte, ce fut une pénitence proportionnée à la multitude et à la qualité de ses péchés; enfin, ce fut une pénitence animée de la charité. Trois qualités que l'Evangile nous marque en trois paroles : *Ut cognovit* (*S. Luc.*, III). Dès que Madeleine sut que Jésus-Christ était entré dans la maison de Simon le Pharisien, elle y courut. Voilà la promptitude de sa pénitence : *Non cessavit* (*Ibid.*) Dès qu'elle fut aux pieds de Jésus-Christ, elle ne cessa point de les embrasser et de les arroser de ses larmes. Voilà la proportion qu'elle met entre ses fautes et sa pénitence : *Dilexit multum.* Enfin, tous les témoignages qu'elle donna à Jésus-Christ d'une

vive douleur partaient d'un cœur vraiment contrit et embrasé de l'amour le plus pur et le plus ardent. Voilà la charité qui fut l'âme de sa pénitence. Profitons, mes frères, de ces trois leçons qui vont faire les trois parties de ce discours, après que nous aurons imploré le secours du ciel par l'intercession de Marie: *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On dirait, messieurs, que l'apôtre saint Paul ne s'accorde pas avec lui-même sur le sujet de sa conversion; car, d'une part, il nous assure, dans l'Epître aux Galates, que sans écouter la chair ni le sang, il suivit les premiers mouvements de la grâce, et qu'au moment même que Jésus-Christ l'appela sur le chemin de Damas, il lui répondit : Seigneur, je suis à vous; que voulez-vous que je fasse? D'autre part, néanmoins il nous dit lui-même, dans la première Epître à Timothée, que Dieu lui a fait miséricorde pour faire éclater dans ce pardon toute sa patience, et pour relever le courage des grands pécheurs qui, par leur foi et par leur pénitence, doivent acquérir la vie éternelle : *Ideo misericordiam consecutus sum, ut in me primo ostenderet Christus Jesus omnem patientiam, ad informationem eorum qui credituri sunt illi in vitam æternam.* Or, si saint Paul se rendit à Jésus-Christ sans résistance, comment est-il vrai que Jésus-Christ fit paraître toute sa patience dans la conversion de cet apôtre? Cette patience de Dieu ne se fût-elle pas fait connaître davantage, si saint Paul eût combattu longtemps contre la grâce, et si la grâce ne l'eût enfin emporté qu'après de violentes et de fréquentes attaques?

A cela l'on peut répondre, après les Pères grecs, que Jésus-Christ voulut, dans la conversion de son apôtre, nous représenter deux choses et donner à toute la postérité : premièrement un illustre monument de sa miséricorde; secondement une image parfaite des pécheurs qui se sauvent; car l'un et l'autre est expressément marqué dans les paroles de saint Paul. *Ut ostenderet in me omnem patientiam* : voilà la miséricorde divine. *Ad informationem eorum qui credituri sunt in vitam æternam :* voilà l'image, le modèle des pécheurs qui se sauvent. Or, s'il était nécessaire, pour faire de saint Paul comme un monument de la divine miséricorde, qu'il eût été un grand pécheur ou, pour me servir de ses termes, un blasphémateur, un persécuteur, un ennemi du nom chrétien, et le premier de tous les pécheurs, disons aussi qu'afin que le même apôtre fût, dans sa conversion, le modèle des pécheurs qui doivent se sauver et parvenir à la vie éternelle : *ad informationem eorum qui credituri sunt in vitam æternam*, il fallait qu'il obéît promptement à Jésus-Christ, et qu'il suivît, sans différer, la voix de son Sauveur qui l'appelait à la pénitence. C'est le propre de la brebis qui s'égare, et qui dans son égarement nous figure le pécheur, mais le pécheur prédestiné, de revenir au troupeau dès qu'elle entend le pasteur qui la réclame; au lieu que le loup, à qui je puis comparer le pécheur réprouvé, s'éloigne et s'enfuit dès que le berger approche et qu'il l'aperçoit.

Mais, messieurs, je ne vois rien de plus beau, rien de plus édifiant là-dessus, que l'exemple de Madeleine : c'était une jeune personne riche, distinguée par sa qualité, et de ce tour d'esprit qui ne plaît que trop dans le monde, et qui ne rend aussi le monde que trop agréable. De grands biens, une beauté naturelle, une humeur enjouée, une inclination à la galanterie, tout cela, joint à la dangereuse liberté que lui donnait la mort d'un père et d'une mère, l'avait engagée si avant, que saint Luc ne la nomme point autrement que la pécheresse. *Mulier in civitate peccatrix* (*Luc.*, VII). Je vous laisse à juger ce que cela signifie dans une personne de son sexe, et je sais que saint Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Grégoire pape, saint Césaire d'Arles et, après eux, le cardinal Tolet, ne l'ont point épargnée. Le moins qu'on en puisse dire, en sauvant la force de cette expression de l'Evangile, c'est que Madeleine ne gardait guère certaines bienséances, et qu'elle s'était fort oubliée de la retenue et de la modestie qui convenait à son état.

Il n'est pas étrange qu'une fille de ce caractère ait été touchée dans une prédication. Nous voyons quelquefois des femmes mondaines y pleurer amèrement, et n'en pas devenir meilleures. Mais ce que nous ne pouvons assez admirer, c'est la promptitude de Madeleine. *Ut cognovit :* Au moment qu'elle apprend que Jésus-Christ est chez Simon le Pharisien, elle y court. Mais, Madeleine, que faites-vous et où allez-vous? C'est dans une maison étrangère; c'est dans la maison d'un pharisien, et par conséquent d'un censeur sévère et rigoureux. Ignorez-vous que ces faux dévots ne veulent pas même souffrir que les pécheurs paraissent devant eux : *Non appropinques mihi, quia immundus es*? Vous, entrez toute seule et sans y être appelée, dans la salle d'un festin; vous prosterner devant un des conviés! soupirer, gémir à ses pieds! Qu'en pensera-t-on? Tout ce qu'on voudra : j'irai, j'embrasserai ses genoux, je les baignerai de mes pleurs, je les essuierai avec mes cheveux. O sainte précipitation! ô heureux contre-temps! ô imprudence mille fois plus sage que toute la sagesse du monde!

Voulez-vous savoir, chrétiens, d'où vinrent à cette pénitente les mouvements d'une ferveur si prompte et si efficace? Les Pères vous répondront, comme saint Augustin, qu'elle considéra la profondeur de ses blessures, et qu'elle accourut au seul médecin qui les pouvait guérir. D'autres vous diront, comme Origène, qu'elle se sentit tellement pressée de réparer les injures qu'elle avait faites à Dieu, que tout délai lui eût été insupportable. Plusieurs enfin, comme saint Grégoire, pensent qu'elle conçut une telle horreur, qu'elle eut devant Dieu une telle honte de ses désordres, qu'elle en devint insensible à toute autre confusion.

Ah! mes frères, quand une âme est bien

touchée de Dieu, qu'elle a compris toute son injustice envers un maître si digne d'être servi, mais qu'elle a néanmoins abandonné, et qu'elle veut retrouver désormais à quelque prix que ce puisse être, elle sait bientôt mépriser tous les discours des hommes. C'est vous, mon Dieu, dit un pénitent avec David, et vous seul, à proprement parler, que j'ai offensé; c'est donc aussi vous seul que je veux et que je dois apaiser : *Tibi soli peccavi* (*Ps.* L). Si nous connaissions, comme Madeleine, les plaies mortelles de notre cœur, bien loin de fuir le remède, nous le chercherions, et si nous rougissions comme elle de nos péchés, nous ne rougirions pas plus qu'elle de notre pénitence.

Est-il un piége plus dangereux pour des pécheurs, que celui d'une circonspection trop timide? Piége d'autant plus trompeur, qu'il est couvert du spécieux prétexte de la prudence humaine. Combien l'ennemi de notre salut a-t-il arrêté par là de faux sages? Combien a-t-il interrompu de conversations déjà commencées? Il nous persuade qu'il faut attendre le moment, l'heure propre; qu'il ne faut pas s'engager si vite, ni donner lieu de parler. Cette femme était bien résolue de mettre fin à cette liaison secrète; mais pour cela néanmoins de rompre d'abord tout commerce, c'est ce qu'elle n'a pas jugé à propos, et ce qu'elle n'a pas cru absolument nécessaire : elle s'est seulement étudiée durant quelques jours, durant un mois, à éviter certains rendez-vous, et, du reste, elle comptait que peu à peu elle dégagerait ainsi son cœur, et qu'elle ferait une retraite entière. Cependant une malheureuse occasion est survenue. La voilà tout à coup rembarquée dans ses premières intrigues; et après les dix et les vingt conversions ébauchées de la sorte, et jamais achevées, les choses, au moment que je parle, sont telles qu'elles étaient, et peut-être même dans un état encore plus criminel.

Sachez donc que vous ne vous convertirez jamais bien, si vous ne joignez, comme dit Isaïe, à l'esprit de prudence l'esprit de ferveur et d'ardeur : *In spiritu judicii, et in spiritu ardoris* (*Isai.*, IV). Il faut que la prudence nous éclaire : *In spiritu judicii;* mais il faut aussi que l'ardeur nous emporte : *Et in spiritu ardoris.* L'ardeur sans prudence serait dangereuse; mais la prudence sans ardeur sera inutile. Pour moi, quand je trouve de ces pénitents si réservés, qui voudraient retourner à Dieu, mais qui craignent de hâter leur retour, et que le monde n'y trouve à redire, je tremble pour leur salut, et je perds presque pour eux toute espérance. Donnez-moi des gens plus emportés vers le mal, mais qui soient aussi capables du même emportement vers le bien; donnez-moi des gens plus opiniâtres dans le péché, mais qui puissent aussi prendre une bonne résolution, et s'y tenir, je ne désespère encore de rien. Mais pour ces pécheurs froids et craintifs, ils pousseront le temps, ils délibéreront assez, ils prendront de fausses mesures, ils tâcheront de faire des accommodements impossibles entre le monde et l'Evangile; mais, en effet, ils ne feront rien : du moins, ce sera une espèce de miracle, s'ils font jamais une pénitence solide et fructueuse. Quoi! mon cher auditeur, vous balancez, vous hésitez! Mais pour rentrer dans la grâce de votre Dieu, pour recouvrer ce bien inestimable que vous avez perdu, pour vous garantir du malheur éternel dont vous êtes menacé, ne faut-il pas hasarder tout? Vivez dans l'impénitence, vous êtes damné, et damné sans ressource. Or, vous y vivrez, tandis que vous écouterez le monde et tous ses vains raisonnements; vous y vivrez, tandis que vous voudrez compasser toutes vos démarches, et n'avancer que par degrés; vous y vivrez jusqu'à ce que vous ayez, d'un premier effort, franchi la barrière, et surmonté, par une sainte violence, tous les obstacles.

Ne me dites pas que vous êtes jeune, que rien ne presse. Car qui vous peut assurer de l'avenir? Un homme grièvement blessé attend-il pour se faire traiter, que l'âge vienne? Quand le feu est allumé et qu'il consume la maison, attend-on le lendemain pour l'éteindre? rien de plus contagieux que le péché; rien de plus vif et de plus dévorant que la cupidité. Arrêtez ce poison, autrement il aura bientôt tout corrompu. Etouffez cette flamme; autrement elle aura bientôt tout embrasé.

Madeleine le savait : elle était jeune; mais attendit-elle pour prendre une autre conduite et pour changer, que ses beaux jours fussent passés? Non, dit saint Césaire. Loin de remettre sa pénitence, elle renonça aux plaisirs, lorsqu'elle était plus en état de les goûter. Le monde l'adorait, quand elle lui dit un éternel adieu : *Non ipsa se reservavit ut pœnitentiam ageret* (*Cæsar.*, *Hom.*, V). Elle cessa de pécher, lorsqu'elle avait plus de moyens et plus d'occasions de le faire. *Dum poterat peccare, voluit peccata deserere.* (*Ibid.*) En sorte que ce changement fut un sacrifice de sa volonté, et non point un effet de la nécessité : *Ut illam non impossibilitas subtraheret, sed voluntas* (*Ibid.*). Vous gagnerez, mes frères, à imiter cette promptitude. Car votre vie sera longue ou courte. Si ce doit être une vie longue, plus vous commencerez de bonne heure, plus vous aurez de temps pour grossir, pour enrichir le trésor de vos mérites. Si c'est une vie courte, ah! il n'y a pas un moment à perdre. Pressez-vous, ou le temps vous manquera. Pénitence de Madeleine, pénitence prompte : *Ut cognovit*, et pénitence encore proportionnée à la qualité de ses péchés : *Non cessavit.* C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il n'est rien de si juste que cette règle qui nous a été prescrite par l'Apôtre, de conformer la satisfaction que nous faisons à Dieu, aux péchés que nous avons commis contre lui. Voici comment en parle saint Paul dans son Epître aux Romains : Mes frères, j'ai une règle de pénitence à vous donner, et je vous prie de bien prendre garde qu'en cela je condescends à votre faiblesse, et que je ne vous traite pas à la rigueur : *Humanum dico*,

propter infirmitatem carnis vestræ (*Rom.*, VI). Cette règle consiste à vous appliquer désormais avec autant de soin et autant de courage aux œuvres de la piété et de la justice chrétienne, que vous vous êtes occupés jusqu'à présent à des œuvres criminelles et à des œuvres d'iniquité : *Sicut exhibuistis membra vestra servire immunditiæ et iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem* (*Ibid.*). Certes l'Apôtre a bien sujet de dire que cette règle est pleine d'humanité et d'indulgence : *Humanum dico* (*Ibid.*). Car la droite raison, dit saint Thomas, expliquant ce texte, ne veut-elle pas que nous en fassions plus pour Dieu que pour le monde ? S'il faut servir les maîtres selon le salaire qu'ils donnent, qu'avons nous reçu du monde, et qu'espérons nous de Dieu ? Les gages, la solde du péché, poursuit saint Paul, c'est la mort : *Stipendia peccati, mors :* au lieu qu'une vie éternellement heureuse est promise à ceux qui servent Dieu. Don qui surpasse tous nos mérites, que le divin Apôtre appelle plutôt une grâce qu'une récompense : *Gratia autem Dei vita æterna.* Ajoutez qu'il y a cette différence entre l'injure et la réparation, qu'autant que notre bassesse augmente l'offense, autant diminue-t-elle le prix de notre satisfaction. Ainsi le prophète Baruch n'exagérait rien, quand il disait aux Israélites : vous avez été les esclaves de vos passions ; vous vous êtes éloignés de Dieu, il faut que vous fassiez dix fois davantage pour le retrouver par une véritable conversion, et pour le servir par une vie pénitente : *Sicut sensus vester fuit ut erraretis a Deo, decies tantum iterum convertentes requiretis eum* (*Baruch.*, IV).

Mais, hélas ! mes chers auditeurs, il n'est plus temps d'exhorter les chrétiens à des pénitences et à des satisfactions au delà de leurs fautes. A peine ose-t-on vous prêcher aujourd'hui dans les termes de l'Apôtre et dans ceux du saint concile de Trente, que vous devez au moins proportionner vos pénitences à vos désordres. Les sentiments de la religion sont si faibles chez vous, la délicatesse y est si grande, que vous prenez pour une sévérité insupportable, ce que saint Paul regarde comme une condescendance à votre infirmité : *Humanum dico propter infirmitatem carnis vestræ.* C'est en vain pour vous que l'Apôtre vous avertit de faire servir à la pénitence ce qui a servi au péché : *Sicut exhibuistis, ita exhibete.* C'est en vain pour vous que les saints se sont attachés à cette règle, et qu'ils l'ont si fidèlement observée. N'entrons point là-dessus dans un détail qui n'est pas de mon sujet. Passons sous silence ces austérités rigoureuses qu'ont pratiquées tant de saints pénitents, soit de l'ancienne loi, soit de la nouvelle. Considérons seulement Madeleine, et que son exemple nous instruise.

Tant qu'elle fut pécheresse dans le cours de sa vie mondaine, elle n'avait rien ménagé pour sa passion. Par où commence-t-elle sa pénitence ? par ne rien ménager pour sa conversion. Elle s'engage à tout ; et prenant l'épée d'Holoferne, pour lui couper la tête, elle tourne les armes du vice contre le vice même, et les consacre à la vertu. C'est par une sainte imprudence, comme parlent les Pères, surtout saint Augustin, qu'elle expie aux pieds de Jésus-Christ, et devant une nombreuse assemblée, cette liberté, disons mieux, cette hardiesse qu'inspire le monde, et qui lui avait fait étouffer comme à tant d'autres de son sexe, tous les sentiments, qui l'avait fait passer par-dessus toutes les règles d'une pudeur modeste et réservée. Quand il a fallu suivre et contenter mon inclination, se dit-elle à elle-même, nulles vues humaines n'ont pu me retenir ; m'arrêteront-elles maintenant qu'il faut apaiser mon Dieu et me réconcilier avec lui ? mon crime a été de violer les lois de Dieu, pour obéir au monde ; ma pénitence sera de mépriser, et de mépriser encore plus hautement les lois du monde, pour obéir à Dieu.

Chrétiens, qui m'écoutez, voyez-vous cette femme ? *Vides hanc mulierem* (*Luc.*, VII)? Comprenez-vous la leçon importante qu'elle vous fait ; de ne vous plus tant épargner vous-mêmes ; de vous déclarer ouvertement pour le parti que vous devez prendre, de faire changer d'objet à votre force, comme dit Isaïe. *Mutabunt fortitudinem* (*Isai.*, XL) ; de la tourner toute vers Dieu ; et, pour en revenir toujours à saint Paul, de rendre au Seigneur ce que vous lui avez enlevé, et de travailler à le glorifier par cela même qui fut le sujet et la matière de vos offenses ? *Sicut exhibuistis, ita exhibete.* Car c'est là proprement faire une pénitence convenable, selon la parole de saint Augustin : *Competentem pœnitentiam* (*Aug. in vita ejus*). C'est là détruire directement les habitudes mauvaises, par des actions contraires, comme le prescrit le concile de Trente. C'est là satisfaire à Dieu de bonne foi et lui faire réparation de tant de révoltes, en lui soumettant les séditieux qui l'ont insulté, c'est-à-dire, nos passions ; et en combattant pour lui ces mêmes ennemis qui trop longtemps nous ont soulevés contre lui.

Madeleine le fait. La voilà prosternée devant le Sauveur du monde, et là, elle pousse mille soupirs : elle verse des torrents de larmes, elle répand un baume précieux sur les pieds du Fils de Dieu, elle les essuie avec ses cheveux, elle les baise avec humilité, avec respect.

Telle est, mes frères, dit le pape saint Grégoire, la juste étendue de sa pénitence. Rien de tout ce qui a favorisé le péché, n'échappe à ses coups ; elle le persécute partout et elle emploie aux usages de la piété tout ce qu'un amour sensuel avait profané. Madeleine, l'ambition avait élevé vos yeux : une vaine curiosité les avait égarés, la passion y avait allumé un feu criminel ; il faut que la pénitence les tienne modestement abaissés sur les pieds de Jésus-Christ ; il faut qu'un saint recueillement les ferme à toutes les vanités mondaines ; il faut que l'abondance de vos larmes éteigne toute l'ardeur qui les avait enflammés. Le luxe, la délicatesse vous ont fait prodiguer les liqueurs,

les parfums les plus exquis; il faut que la pénitence les fasse couler, ces mêmes parfums, sur les pieds de votre Sauveur. Ces cheveux que vous avez tant aimés, autour desquels vous avez si souvent perdu les heures entières ; ces cheveux qu'un artifice trompeur arrangeait sur votre tête, comme autant de filets et autant de piéges ; il faut que la pénitence les délie, qu'elle les laisse flotter sans ordre, ou si elle les ramasse, que ce soit pour en essuyer les pieds de votre maître. Il vous est permis de lui embrasser les genoux, mais avec le plus pur sentiment de l'âme, et c'est ainsi qu'il est vengé de tant de libertés, hélas ! que la loi défendait, et dont vous voudriez lui faire perdre, et perdre vous-même éternellement le souvenir. Enfin, ce silence même, ce silence opiniâtre, ce silence mystérieux que la pénitence vous fait garder, est le juste châtiment de tant de conversations trop familières, trop enjouées, de tant de paroles sorties de votre bouche, et qu'elle aurait dû ne jamais prononcer.

O l'excellent modèle de pénitence, poursuit saint Grégoire! Autant qu'elle a goûté de faux plaisirs, ce sont autant de vrais sacrifices qu'elle fait à Dieu. *Quot oblectamenta, tot holocausta* (*Greg. Hom.* 3). Heureux qui sait ainsi glorifier Dieu dans la pénitence par tout ce qui l'a déshonoré dans le péché ! *Ut serviret Deo in pœnitentia, quidquid Deum contempserat in culpa* (*Luc.*, III). Ce sont là selon l'Evangile, de dignes fruits de pénitence. *Facite ergo dignos fructus pœnitentiæ.* Sur quoi saint Jean Chrysostome ajoute que cette pénitence chrétienne ne consiste pas seulement à ne plus porter de mauvais fruits, mais à en porter de bons; qu'elle ne consiste pas seulement à ne plus commettre le mal qu'on faisait, mais à pratiquer le bien qne l'on ne faisait pas, surtout à combattre le vice par les vertus opposées. Ainsi, continue ce Père, vous vous êtes enrichi aux dépens du prochain : restituez, comme Zachée, et donnez ensuite comme lui de votre bien même aux pauvres. Vous avez cherché des plaisirs défendus; abstenez-vous même souvent des plaisirs licites. Vous avez trop flatté votre corps dans les repas et par la bonne chère: jeûnez. Vous étiez trop curieuse, et peut-être trop immodeste dans vos habits : quittez toutes les parures autant que la discrétion et votre état le peuvent souffrir. Vous avez mené une vie molle, délicate, paresseuse, mortifiez-vous dans les rencontres, privez-vous de certaines commodités. Avez-vous parlé mal des autres ? leur avez-vous fait quelque injustice, quelque violence ? bénissez désormais ceux qui parleront contre vous ; faites du bien à ceux qui vous auront offensé. Car pour guérir une plaie, il ne suffit pas d'en tirer le fer, il y faut encore appliquer le remède ; et nul remède, par exemple, ne peut mieux guérir l'ambition, que la pratique de l'humilité ; les emportements, que de fréquents actes de patience. C'est pourquoi le saint concile de Trente nous avertit que nos pénitences ne doivent pas être seulement pénales, mais médicinales : ce qu'on ne peut trop vous redire de fois, mes frères, ni vous faire assez entendre.

De là, vous apprendrez pourquoi tant de confessions ne vous ont point encore bien changés, ni bien convertis. Je ne dis pas cela pour vous éloigner du Sacrement : à Dieu ne plaise. Mais je le dis pour vous faire connaître comment vous devez profiter des grâces que le Sacrement renferme. Quel fruit en pouvez-vous retirer, tandis que vous voudrez demeurer dans le même train de vie, dans la même mollesse et la même oisiveté, dans les mêmes sociétés, les mêmes parties, les mêmes divertissements ? Est-ce ainsi que vous attirerez sur vous les miséricordes du Seigneur, ces grandes miséricordes qui vous sont si nécessaires pour une conversion entière ? Est-ce ainsi que vous déracinerez vos anciennes habitudes, et sont-ce là des œuvres propres à les détruire ? Que dis-je ? N'est-ce pas ainsi qu'on les nourrit, qu'on les fait croître, qu'on les fortifie ? On approche du tribunal à certains jours ; on se confesse ; je le veux, mais on retourne aux mêmes compagnies, on reprend le même jeu, on s'habille avec le même luxe, on entretient les mêmes intrigues, on vit dans le domestique avec la même aigreur, on oublie avec la même négligence le soin de son salut. Où est le changement ? où sont les satisfactions convenables et proportionnées? Ah ! que je crains qu'il n'y ait eu nulle pénitence dans le cœur, puisque je n'en vois nulle marque au dehors. Point de véritable pénitence, si ce n'est comme celle de Madeleine, une pénitence prompte. *Ut cognovit*; une pénitence proportionnée à nos péchés. *Non cessavit* ; enfin, une pénitence animée de la charité : *Dilexit multum.* Je finis par cette troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Que Madeleine ait beaucoup aimé, que la charité ait animé sa pénitence, et que sa pénitence animée de la charité ait tiré de là tout son prix ; c'est de quoi, messieurs, nous ne pouvons douter, lorsque le Fils de Dieu dans notre Evangile s'en explique en des termes si formels, et qu'il déclare si hautement que tout est pardonné à cette pécheresse, et que c'est par son amour qu'elle a mérité cette rémission entière de ses péchés. *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* Le Sauveur du monde s'attache particulièrement à ce point, et pour relever la pénitence de Madeleine, et confondre en même temps l'orgueil de Simon le pharisien, il lui propose une parabole, dont vous n'avez peut-être jamais bien compris le sens et que je vais vous expliquer : Simon, lui dit-il, un même créancier avait deux débiteurs qui lui devaient, l'un cinq cents deniers d'argent, l'autre cinquante. Comme ils étaient tous deux insolvables, il leur remit à chacun toute la somme. Or, qui des deux l'a donc aimé davantage ? J'estime, répond le pharisien, que c'est celui à qui il a remis une plus grosse dette. Vous avez raison, répond Jésus-Christ, et voici l'explication de cette figure. Vous jugez que cet homme qui devait cinq cents deniers, a plus aimé son créan-

cier; et que c'est en s'appliquant à lui marquer davantage son affection, et à lui rendre plus de services, qu'il en a obtenu une plus grande remise. De là même apprenez donc, que si je remets à cette femme plus de péchés qu'à vous, parce qu'elle est plus criminelle que vous, je ne lui accorde aussi ce pardon plus étendu, que parce que son amour pour moi a été plus efficace que le vôtre. *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* En effet, poursuit le Fils de Dieu, tout juste et tout attaché que vous paraissez à ma personne, vous m'avez laissé entrer dans votre maison sans me donner de l'eau pour laver mes pieds. *Aquam pedibus meis non dedisti.* (*Luc.*, VII). Mais Madeleine me les a arrosés de ses larmes, et me les a essuyés de ses cheveux. *Hæc autem lacrymis rigavit pedes meos, et capillis suis tersit* (*Ibid.*). Vous ne m'avez point donné le baiser de paix; *Osculum mihi non dedisti* (*Ibid*) *:* mais Madeleine n'a point cessé de baiser mes pieds : *Hæc autem non cessavit osculari pedes meos* (*Ibid.*). Vous n'avez point répandu d'huile sur ma tête : *Oleo caput meum non unxisti* (*Ibid.*)*;* mais Madeleine a répandu sur mes pieds une liqueur très-précieuse. *Hæc autem unguento unxit pedes meos* (*Ibid.*). C'est pourquoi je vous déclare que beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. *Propter quod dico tibi : Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.*

De là nous devons conclure, que tout ce que fait Madeleine en présence de Jésus-Christ elle le fait par amour, et avec amour ; que ce ne sont point seulement de vaines et de trompeuses apparences d'un repentir extérieur; mais que tout part du sentiment de l'âme et de la plus vive contrition. Si donc elle verse des pleurs, ce sont, pour ainsi dire, des pleurs formés dans son cœur. Elle pleure, dit saint Augustin ; mais avant que les larmes coulent de ses yeux, c'est son cœur qui commence à pleurer. *Prius fudit lacrymas cordis* (*Aug. Hom.* 23, *inter* 50). Elle pleure, dit un autre Père ; mais la source intarissable de ses pleurs, c'est un cœur pénitent et touché. *Cor contritum erupit in lacrymas.* Elle pleure, dit saint Grégoire, mais où? au milieu du festin. Jugez de là, ajoute ce Père, de quelle douleur elle est intérieurement pressée, puisqu'elle pleure même dans une fête et dans un jour de réjouissance. *Discite quo dolore ardet, quæ flere inter epulas non erubescit* (*Auctor. tractat., de ablutione, pedum inter opera S. Cyprian. Greg. Hom.* 33). Ces eaux salutaires, bien loin d'éteindre l'ardeur de sa charité, ne servent au contraire qu'à l'allumer davantage. C'est là que son amour se nourrit ; et plus il est vif, plus il éclate en gémissements et en regrets.

Au reste, je ne suis point surpris que le cœur de Madeleine s'attendrisse de la sorte; saint Grégoire m'en donne la raison : *Consideravit namque quid fecit* (*Greg., Hom.* 33) : Elle pense à ce qu'elle a fait. Elle rassemble dans un même point de vue tous ses desordres passés. Elle en considère le nombre, la grièveté, la difformité : *Consideravit quid fecit.* En pensant à ce qu'elle a fait, elle pense à celui contre qui elle l'a fait. C'est contre mon Dieu, contre mon Sauveur. Je lui devais toutes mes années, je me devais tout entière à lui. Mais je l'ai oublié, je lui ai tout dérobé. Cependant il m'appelle encore ; il me reçoit, il m'aime et il veut que je l'aime. Ah! méritait-il mes mépris, ce Maître digne de tout mon amour? *Consideravit quid fecit.* En pensant et à ce qu'elle a fait et à celui contre qui elle l'a fait, elle pense aux sujets malheureux pourquoi elle l'a fait. C'était pour contenter une passion criminelle dont je me suis rendue esclave ; c'était pour m'attirer un encens sacrilége que m'ont prodigué de profanes adorateurs ; c'était pour plaire au monde, à ce monde trompeur et faux qui m'a si longtemps éblouie, à ce monde corrupteur qui m'a perdue. Est-ce donc là ce qui me charmait, ce qui m'enchantait, ce qui me faisait sacrifier tous les intérêts d'un Dieu, à qui mes intérêts sont si chers? *Consideravit quid fecit.* Ces réflexions et bien d'autres la remplissent d'une sainte haine d'elle-même, et plus elle dépouille le propre amour qui la dominait, plus elle commence à se haïr elle-même, plus le feu de la charité prend dans son cœur. Ce n'est plus le même cœur, c'est un cœur nouveau parce que c'est un cœur contrit ; et qui ne sait pas, mon Dieu, de quel prix un cœur contrit est devant vous !

C'est pourquoi le Fils de Dieu se tourne tout-à-coup vers Madeleine, non pas pour la menacer, mais pour la rassurer ; non pas pour la condamner, mais pour l'absoudre. Fût-elle mille fois plus coupable, son amour efface tout. Dès que son cœur est changé, tout change pour elle. Plus, dans les mains de Dieu, que des bénédictions à répandre sur cette pénitente. Plus, dans la bouche de Jésus-Christ, que des paroles de paix à lui faire entendre : *Vade in pace* (*Luc.* VII). Ne craignez point et consolez-vous : *Remittuntur tibi peccata tua* (*Aug.*). Vous étiez une pécheresse, mais à ce moment vous cessez de l'être, parce que vous quittez de bonne foi le péché pour vous attacher à moi.

Ainsi, mes frères, le chef-d'œuvre de la pénitence chrétienne, c'est de changer le le cœur de l'homme à l'égard de Dieu et de changer en même temps le cœur de Dieu à l'égard de l'homme. Or, si vous me demandez en quoi consiste le changement de notre cœur, je vous réponds avec saint Augustin, que c'est dans le changement de notre amour. Et la raison qu'il en donne, c'est que cette passion est comme la reine de toutes les autres ; que c'est elle qui les excite, qui les remue et qui s'en fait suivre de quelque côté et vers quelque objet qu'elle se porte. Enfin, si vous voulez encore savoir comment on change l'amour d'un cœur, je dis, avec le même Père, que c'est communément en substituant un autre amour. D'où je conclus, suivant la pensée de ce saint docteur, qu'on ne guérit jamais parfaitement l'amour du péché que par l'amour de Dieu : qu'on ne se détache jamais constamment du

péché et des plaisirs illicites qu'on y a cherchés, que par l'amour victorieux de la justice et des vertus qui nous attachent à Dieu : *Delectatione justitiæ* (*Ibid.*) ; et que sans l'aide de cet amour, au moins commencé, pour parler avec les théologiens, la crainte seule ne suffira pas pour déraciner nos mauvaises inclinations et pour éteindre le feu de la concupiscence.

Suivant ce principe, disons qu'il y a bien peu de vrais pénitents dans le monde, parce qu'il y en a bien peu qui le soient de cœur. Ce qui nous environne change quelquefois et ce changement paraît dans l'air, dans les manières, dans les discours, dans le train, dans l'équipage, dans les habits. Mais sous ces dehors de pénitence le cœur est toujours le même, toujours vain, toujours fier et orgueilleux, toujours sensible et délicat, toujours idolâtre d'une fausse estime, toujours aigre, violent, vindicatif, toujours attaché aux biens de fortune, toujours amateur des aises de la vie, toujours mondain. Allez, votre visage est pénitent, mais vous ne l'êtes pas; vos habits sont pénitents, mais vous ne l'êtes pas ; tout votre extérieur est pénitent, mais vous ne l'êtes pas. Cependant, sans la pénitence du cœur, toute autre n'est qu'illusion. C'est une apparence hypocrite qui trompe les hommes, qui vous trompe vous-même, mais qui ne trompe pas Dieu. C'est un détour, un artifice de la passion, qui veut, sous une belle montre et dans un faux calme de la conscience, se conserver et se maintenir.

Aussi, comme un arbre pousse bientôt de nouvelles branches quand, après avoir coupé toutes les autres, vous laissez la racine dans la terre, de même, la passion cachée dans le cœur ne tarde pas à se reproduire tout de nouveau dès qu'elle trouve l'occasion favorable. On avait fait des résolutions et on les oublie, on avait promis à Dieu et on se rétracte. Ce sont des vicissitudes, des rechutes continuelles. Aujourd'hui l'on est à Dieu et demain l'on n'y est plus ; disons mieux, on n'y a jamais été, lors même qu'on semblait y être. C'était une conversion en idée, mais au fond l'on était toujours pécheur et toujours impénitent.

Donc, mes chers auditeurs, vous que Dieu, par son infinie miséricorde, attend encore et qu'il appelle comme Madeleine ; voulez-vous tout de bon revenir à lui ? Voulez-vous faire une pénitence solide et durable? Commencez d'abord par votre cœur. La pénitence extérieure n'est qu'une circoncision judaïque, selon saint Paul, au lieu que la pénitence du cœur est la circoncision chrétienne. Percez cette pierre dure, ouvrez ce rocher. Si c'est un miracle, vous le ferez avec la grâce, ou la grâce le fera avec vous. Ecoutez-la, elle vous fera voir votre aveuglement, votre injustice, toutes vos ingratitudes envers un Maître de qui vous avez tout reçu, de qui vous espérez tout, qui si longtemps et malgré tant de révoltes, vous a soutenu, conservé, protégé, lorsqu'il pouvait vous abîmer et vous perdre; qui toujours constant à vous rechercher et à vous suivre, fait en ce jour un nouvel effort pour vous gagner, pour vous retirer du précipice où vous êtes sur le point de tomber, pour vous recueillir dans son sein, pour vous combler de ses dons, pour vous faire part de sa gloire, en vous mettant au nombre de ses enfants, de ses élus, vous, digne de toutes ses vengeances; vous, pécheur et pécheur par état, pécheur d'habitude. Ah ! quand vous opposerez cette conduite de Dieu à la vôtre : *Consideravit quid fecit;* quand éclairé des lumières de la grâce, animé de ses saintes inspirations, soutenu de son secours tout-puissant, vous rentrerez en vous-même ; que vous ferez de sérieuses réflexions sur la corruption de votre cœur, sur le dangereux état où vous l'avez réduit, et sur la bonté de Dieu qui l'a formé, à qui vous l'avez si injustement ravi et qui vous le redemande ; vous sera-t-il difficile alors de lui rendre un bien qui lui appartient par tant de titres ? Et vous, mon Dieu, mépriserez-vous un cœur pénitent ? Le rejetterez-vous ? Non, Seigneur, jamais une âme, touchée d'un vrai repentir et humiliée devant vous, ne vous trouva insensible à ses vœux : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* Vous lui accorderez le même pardon qu'à la Madeleine, vous lui en donnerez intérieurement la même assurance : *Vade in pace.* Soyez en paix. Votre retour a tout réparé : *Remittuntur tibi peccata tua.* J'oublie le passé. Donnez-moi tout l'avenir, afin que je vous donne la récompense éternelle. Puissions-nous tous la mériter, mes frères ; je vous la souhaite, etc.

SERMON XLVI.

POUR LE VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Sur la prospérité humaine.

Vos nescitis quidquam, nec cogitatis quia expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat.

Vous n'avez nulle intelligence, et vous ne faites pas réflexion qu'il est de votre intérêt qu'un homme seul meure pour la nation, et qu'elle ne périsse pas tout entière.

(*S. Jean, ch.* XI.)

C'était bien mal raisonner, chrétiens, et ce souverain pontife qui parle dans notre Evangile, se trompait bien lui-même, et ne connaissait guère les intérêts des Juifs, en voulant leur persuader de faire mourir Jésus-Christ, et de ne pas épargner le sang du juste pour conserver toute la nation. Cet attentat a été la ruine d'un peuple si longtemps chéri de Dieu ; et tant de maux qui affligèrent la Judée, et qui l'affligent encore, ont été les fruits malheureux de ce fatal arrêt qui fut porté contre le Sauveur du monde, et qui est retombé sur ceux mêmes qui le prononcèrent, et sur toute leur postérité. C'est donc une voie bien dangereuse pour réussir dans la vie, et pour avancer ses affaires temporelles, que la voie du crime ; et quoi qu'en pensent les libertins du siècle, c'est une maxime très-mal fondée, que pour établir sa fortune dans le monde, il ne faut point tant

écouter la conscience, ni s'attacher si scrupuleusement aux règles de l'équité et du devoir. Ce n'est pas que bien des pécheurs ne jouissent d'un bonheur apparent, mais j'ajoute qu'alors même ils n'en sont pas moins à plaindre, et j'avance d'abord deux propositions qui comprennent tout le dessein de ce discours, et qui en feront le partage. Ou bien le pécheur ne prospèrera pas, c'est la première partie; ou si le pécheur prospère, ce ne sera qu'une fausse prospérité, c'est la seconde partie. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, et disons-lui, *Ave*.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique Dieu soit le maître absolu de tous les biens du monde, que les richesses et la gloire, comme parle l'Ecriture, lui appartiennent, et qu'il les donne à qui il lui plaît: *Tuæ sunt divitiæ, tua est gloria* (I *Paral.*, XIX); il ne faut pas néanmoins penser qu'il se propose la félicité temporelle des hommes, comme la fin de son gouvernement, ni qu'il doive toujours faire prospérer sur la terre les gens de bien et affliger les pécheurs. Cette conduite serait indigne de son infinie sagesse, dit saint Augustin, et détruirait dans nos esprits les points fondamentaux de la religion que nous professons. Car comme on pourrait croire qu'il n'y a point de Providence, si Dieu ne châtiait jamais les pécheurs en ce monde, et qu'il les laissât vivre dans une entière impunité : *Nulla esse divina Providentia crederetur* (*Aug. l.* 1 *de Civit. Dei, cap.* III); s'il les punissait tous aussi dès cette vie, on pourrait se persuader qu'il n'y aurait point de jugement dernier, puisque Dieu ne réserverait rien à y juger : *Nihil ultimo judicio reservari putaretur* (*Ibid.*). D'ailleurs, poursuit le même Père, si Dieu n'accordait jamais aux justes les biens temporels, on aurait, ce semble, sujet de dire que ces biens de leur nature sont mauvais, et que ce n'est pas le ciel, mais l'enfer qui les donne; ce qui fut une erreur des manichéens : *Non ad Deum ista pertinere dicerentur.* Et si les justes aussi se trouvaient toujours dans la prospérité et l'abondance, il y aurait danger qu'on ne se figurât alors, que la vertu n'a point d'autre récompense à espérer; et il paraît qu'une religion si mercenaire nous rendrait plutôt avares et sensuels, que vertueux et saints : *Nec pios nos faceret talis servitus, sed potius cupidos et avaros* (*Ibid.*). Du moins il serait à craindre, que les esprits ne se laissassent tellement charmer et enchanter, tellement prendre aux douceurs sensibles de la vie présente, qui n'est pour nous qu'un passage, qu'ils en perdissent le souvenir du ciel qui est notre patrie et le lieu de notre éternelle demeure : *Ne viator tendens in patriam, stabulum amet pro patria sua* (*Ibid.*, *in Psal.* XL). Si donc un chrétien, touché de se voir dans un état misérable et pauvre, adressait à Dieu cette plainte : Eh! Seigneur, où est votre justice, et comment permettez-vous que vos fidèles serviteurs soient dans la disette et dans l'oppression? *Dicis Deo : ipsa est justitia tua, ut boni laborent* (*Ibid. in Psal.* XXV)? Dieu a de quoi lui fermer la bouche, en lui demandant: Chrétien, où est votre foi? Montrez-moi quand et où j'ai promis de rendre heureux sur la terre tous ceux qui s'engageraient à mon service : *Et Deus tibi respondet: Hæc est fides tua? Hoccine tibi promisi, et ad hoc Christianus factus es ut in sæculo floreres* (*Ibid.*)?

Tout ceci, messieurs, est de saint Augustin, et il n'est rien de plus solide que ces pensées, ni de plus conforme à l'Evangile. Mais du reste, si Dieu ne donne pas toujours à ceux qui le servent des bénédictions temporelles; si rien ne l'oblige à faire toujours réussir leurs entreprises, et si même il les laisse souvent échouer, il ne faut pas conclure de là qu'il est donc inutile d'avoir recours à lui pour l'avancement de notre fortune, et pour le succès de nos affaires humaines; qu'il y a cette différence entre les biens de la terre et ceux du ciel, que ceux-ci nous viennent de Dieu, au lieu que nous ne devons attendre les autres que de notre industrie; par conséquent qu'au regard du monde et de ses avantages, il importe peu que nous vivions bien ou mal, que nous soyons du nombre des justes ou des pécheurs. Car voilà, reprend saint Augustin, la fausse opinion, dont on se laisse insensiblement prévenir. Pour la vie éternelle, dit-on, c'est à Dieu que nous la devons demander, et c'est de lui que nous la devons espérer, nous ne sommes chrétiens que pour cela : *Christiani sumus propter vitam æternam* (*Aug.*, *in Psal.* XL). Mais quant à cette vie qui passe, et à tout ce qui la concerne, Dieu nous en abandonne la disposition et la conduite. *Nam vita ista temporalis ad curam ipsius non pertinet* (*Ibid.*). Poursuivez, ajoute ce saint docteur, poursuivez, chrétiens pour l'autre monde, et païens pour celui-ci, achevez ce qui vous reste à dire. Car selon vos belles maximes vous devez tirer cette conséquence, qu'il faut adorer Dieu pour l'éternité, et adorer le démon pour le temps : *Relinquitur ut hoc breviter dicant, ut propter vitam æternam Deus, et ut propter vitam præsentem diabolus colatur* (*Ibid.*). Vous devez démentir l'Apôtre, lorsqu'il écrit à son disciple Timothée, que la piété est utile à tout : *Pietas ad omnia utilis* (II *Tim.*, IV). Vous devez démentir Jésus-Christ même, quand il nous dit : Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis* (*Matth.*, VI).

Ces impiétés, mes frères, vous font horreur, et raisonner de la sorte, n'est-ce pas offenser tout à la fois la Providence de Dieu, la grâce de Dieu, la puissance de Dieu? Est-elle donc si aveugle cette divine Providence qu'elle ne veille point au gouvernement du monde? Est-elle donc si nuisible cette grâce divine, qu'elle apporte toujours avec elle l'adversité et l'affliction, et que Dieu néglige absolument tous les intérêts temporels de ses amis? Est-elle donc si faible cette puissance

du Seigneur, qu'il ne puisse pas se raidir contre des rebelles qui le méprisent, qui l'insultent, et renverser tous leurs projets? Non, messieurs, et ne nous y trompons pas; mais comprenez bien ce que j'avance; c'est que Dieu souvent punit dès cette vie le pécheur, en faisant avorter tous ses desseins; c'est que souvent, si je puis ainsi m'exprimer, il ruine toutes vos affaires, parce que vous ruinez la sienne. Je m'explique.

Dieu, mon cher auditeur, a son affaire entre vos mains, et vous avez la vôtre entre les mains de Dieu : *Habes tu villam tuam, et Deus habet suam* (*Cæsar. Hom.* 20). L'affaire de Dieu, c'est le salut de votre âme; et votre affaire, c'est votre établissement temporel : *Villa tua, terra tua, villa Dei anima tua* (*Ibid.*). Si vous laissez périr le bien de Dieu, il laissera périr le vôtre. Autant vous négligerez celui-là, autant il négligera celui-ci; et par un juste retour, il fera servir à votre perte les mêmes moyens par où vous prétendez vous élever malgré lui, ou indépendamment de lui. Développons encore davantage ce point, et mettons cette grande vérité dans tout son jour.

Pour réussir dans le monde, il ne suffit pas de le vouloir, chacun en particulier le veut; mais ce n'est pas assez, il faut encore que d'autres concourent avec nous, et qu'ils veuillent ce que nous voulons. Ainsi, par exemple, le gain de cette bataille n'est pas attaché à la seule volonté du prince; il dépend encore de celle du général qui commande, et des soldats qui exécutent. Si le général est d'intelligence avec l'ennemi, ou que les soldats refusent de combattre et d'obéir, tout est perdu. Disons la même chose d'un négoce, d'un procès, d'une prétention que vous avez, d'une dignité, d'une place où vous aspirez. Ayez formé dans votre esprit le plan le plus juste, ayez conçu dans votre cœur les désirs les plus ardents, ayez pris de votre part toutes les mesures nécessaires; si d'autres n'entrent pas dans vos vues, s'ils ne secondent vos désirs, s'ils ne vous soutiennent, s'ils ne suivent vos mesures, vous demeurerez en chemin, et vous verrez toutes vos espérances s'évanouir. Or, quel homme peut disposer ainsi par lui-même de la volonté de tant d'autres hommes? N'est-ce pas à Dieu, et à Dieu seul qu'il appartient de manier, de fléchir les cœurs comme il lui plaît? Et pouvez-vous attendre qu'il les tourne en votre faveur, lorsque par un divorce criminel, et par une longue habitude dans le péché, vous vous tournez vous-même tous les jours contre lui?

Ajoutons, que la bonne ou la mauvaise issue des affaires vient communément de mille circonstances particulières, et de mille incidents à quoi nous n'avons point eu de part. Un bruit qui s'est répandu, une parole jetée au hasard et sans réflexion, une rencontre, un moment, une bagatelle, ce semble, a souvent arrêté, ou conduit heureusement à bout les plus grandes entreprises. C'est par un certain assemblage de choses, qui toutes n'avaient entre elles nul rapport, nulle liaison, que de deux jeunes personnes également favorisées de la nature, l'une a trouvé un parti avantageux, et l'autre est restée sans établissement; que de deux familles, jusque-là dans un même degré, dans un même rang, l'une tout à coup est tombée, et l'autre s'est élevée. Mettez en œuvre toute prudence humaine, vous ne pourrez jamais prévoir ces conjonctures, ces occasions, ces temps, ou contraires ou favorables; vous ne pourrez jamais, ou les rapprocher ou les éloigner. Il n'y a donc que Dieu, dont la sagesse et la puissance soient assez étendues pour connaître de loin l'avenir, pour le disposer peu à peu, et par des voies qui nous sont absolument cachées; pour arranger, pour proportionner, pour réunir tant de moyens qui semblent quelquefois directement opposés les uns aux autres, et pour faire jouer à propos tant de ressorts. Or, est-ce engager Dieu à vous favoriser de la sorte et à ménager ainsi pour vous les divers événements de la vie, que d'abandonner son service de violer sa loi, et de vous déclarer ouvertement son ennemi?

Fausse confiance, mes frères, confiance présomptueuse et criminelle, si vous comptez alors sur lui, ou si vous croyez pouvoir sans lui si bien concerter vos intrigues, que rien ne les arrête. Que ne puis-je vous mettre devant les yeux tant d'exemples de ses vengeances, je dis de ses vengeances temporelles! J'en choisis un, et je le tire de l'Ecriture. Jéroboam, cet ambitieux surintendant de Salomon, après la mort de ce prince, enlève à Roboam, le fils et le successeur de son maître, une grande partie de ses Etats. Déjà il avait établi son nouveau royaume, avec tous les soins, toute la vigilance, toute la conduite d'un politique habile et expérimenté. Une chose néanmoins inquiétait ce roi usurpateur dans la fondation de son injuste monarchie; c'est qu'il n'y avait qu'un seul temple où le Dieu d'Israël voulût qu'on lui offrît des sacrifices, et que ce temple était à Jérusalem, ville capitale qui restait à Roboam. D'où il arrivait que ses sujets voulaient s'y rendre tous les ans à trois diverses fois, pour y porter, selon la loi, leurs présents, et pour y faire leurs prières. Quel remède ? dit-il : ôter tout culte de Dieu, c'est révolter mes peuples; leur permettre d'aller à Jérusalem, c'est exposer et ma personne et mon royaume. Sur cela il délibère, et le désir de régner lui fait oublier le vrai Dieu et le respect dû à ses autels. Il fait bâtir des temples, il les consacre à des veaux d'or, il ordonne à ses sujets de les venir adorer, et leur défend d'aller désormais ailleurs présenter leurs sacrifices. C'est ainsi que ce politique mondain croit s'affermir sur le trône. Mais que fait Dieu? Sages orgueilleux du siècle, il sait bien confondre votre prudence et vous abattre, lorsque vous pensez être à couvert de tous les revers. Il frappe Jéroboam et toute sa famille : *Percussit omnem domum Jeroboam* (III *Reg.*, XV). Il ne pardonne pas à un seul : *Non dimisit ne unam quidem animam de semine*

ejus (*Ibid.*). Ils périssent tous par des morts violentes; et pour parler avec l'Écriture, Dieu les jette hors du monde, comme l'on jette les ordures hors d'une maison : *Et mundabo reliquias domus Jeroboam, sicut mundari solet fimus* (*Ibid.*). Ce n'est pas assez, dit le Seigneur, et pour comble de malédiction, je veux que leurs cadavres soient privés de sépulture; que ceux qui seront tués dans la ville soient abandonnés aux chiens; et que ceux qui mourront à la campagne soient donnés en proie aux bêtes farouches et aux oiseaux.

Ce n'est là, chrétiens, qu'un exemple; mais si j'avais le temps de vous retracer ici tant d'histoires tragiques : celle d'un Pharaon, frappé de tant de plaies et abîmé dans les eaux de la mer; celle d'un Aman, après la plus éclatante fortune, condamné au dernier supplice; celle d'un Saül, perdant la couronne que Dieu lui avait mise sur la tête, et mourant en désespéré; celle d'un Absalon, d'un Nabuchodonosor, d'un Baltasar, d'un Antiochus, d'un Hérode, et de tant d'autres : sans même remonter si haut (car ces exemples éloignés nous touchent moins), sans, dis-je, chercher des preuves dans les siècles passés, si je pouvais vous révéler tant de mystères cachés, et vous faire aller jusqu'à la source de tant de calamités et de misères, de tant de renversements et de chutes, dont nous voyons les tristes effets, mais dont nous ne voyons pas les véritables principes; vous verriez qu'il y a eu partout là, et qu'il y a encore un coup secret du bras de Dieu. Vous vous écrieriez avec le saint homme Job : Qui ne sait pas que tout cela vient du Seigneur? *Quis ignorat quod omnia hæc manus Domini fecerit* (*Job*, XII)? que c'est lui qui détruit, et personne ne peut rétablir : *Si destruxerit, nemo est qui ædificet* (*Ibid.*); que c'est lui qui nous retient dans les fers, et personne ne nous en peut faire sortir : *Si incluserit, nullus est qui aperiat* (*Ibid.*); qu'il prend plaisir à humilier ces grands du monde, qui ne s'appuient que sur eux-mêmes : *Et optimates supplantat* (*Ibid.*); qu'il aveugle, qu'il étourdit ces prétendus esprits forts, qui ne veulent pas le reconnaître; qu'il les laisse tomber dans le piége; faire mille fausses démarches, et s'égarer comme des gens ivres et sans raison : *Palpabunt quasi in tenebris, et errare eos faciet quasi ebrios* (*Ibid.*).

Nous sommes surpris, messieurs, de voir des hommes, très-éclairés d'ailleurs et très-versés dans les affaires, s'engager néanmoins en de mauvais pas, d'où ils ne peuvent plus se tirer; faire des fautes qui les perdent, qui les ruinent de fond en comble : coup de Dieu, qui les attendait là, et qui les a laissés donner contre cet écueil. Nous nous étonnons de voir des maisons riches et opulentes manquer tout à coup, et fondre, pour ainsi dire, dans un matin. Leur chute écrase des créanciers, des héritiers, qui se trouvent sans ressource. Ceux mêmes qui n'y ont nul intérêt en sont saisis, et se demandent les uns aux autres par quelle porte de si grands biens ont pu s'en aller, et s'en aller si vite? Coup de Dieu, qui se venge de ce père enrichi de ses usures, de ses concussions, de ses injustices. Il s'était nourri du sang de tant de malheureux; il avait tout englouti dans une ville, dans une province; mais Dieu, selon l'expression énergique de Job, lui fait tout rejeter, tout rendre : *Divitias, quas devoravit, evomet, et de ventre illius extrahet eas Deus* (*Job*, X). Rappelez, mes frères, et repassez dans votre esprit ce que vous savez là-dessus; retracez-vous l'éclat, la pompe où l'on a vu l'aïeul, et voyez ce que sont les descendants; ce mari, cette femme n'épargnent, depuis bien des années qu'ils sont ensemble, ni soin ni travail pour amasser, et toutefois ils n'ont rien encore gagné; au contraire, il semble que tout dépérit entre leurs mains; on ne le comprend pas : mais coup de Dieu, qui s'applique à les traverser en tout, et qui abat à mesure qu'ils édifient. Voulez-vous vous en convaincre? consultez le prophète Aggée, consultez Dieu lui-même, écoutez ce qu'il disait aux Juifs par la bouche de son prophète, et ce qu'il vous dit encore par la mienne : *Populus iste dixit : nundum venit tempus domus Domini ædificandæ* (*Agg.*, I). Vous avez le temps de vous bâtir des maisons, et vous n'en avez pas, dites-vous, pour redresser les ruines de mon temple; vous voudriez loger sous des lambris précieux, et vous laissez mon Sanctuaire ouvert de toutes parts, et exposé à toutes les injures des saisons : *Numquid tempus vobis est ut habitetis in domibus laqueatis, et domus ista deserta?* Est-ce ainsi que vous me traitez, et y faites-vous réflexion? Vous ne pensez qu'à vous, et vous ne pensez point à moi : *Ponite corda vestra super vias vestras* (*Ibid.*). Toutes vos vues, tous vos désirs ne vont qu'à vous mettre dans un état plus aisé et plus commode. Mais vous voilà plus affligés que jamais, plus pauvres que jamais : *Respexistis ad amplius, et ecce factum est minus* (*Ibid.*). Ce n'est pas manque d'industrie ni d'application : *Seminastis multum, et intulistis parum* (*Ibid.*). Vous avez bien cultivé vos terres, vous y avez fait jeter beaucoup de grain, et vous attendiez une moisson abondante : mais vous n'avez trouvé que de la paille; vous n'avez rien recueilli. Vous vous consumez de veilles et de fatigues, mais rien ne profite. Vos revenus, bien loin d'augmenter, diminuent tous les jours, et vos dettes croissent. Pourquoi cela? c'est que je ne bénis rien de tout ce que vous faites, et que je le souffle comme un vent impétueux qui enlève la poussière : *Et exsufflavi illud.* J'ai permis que l'orage ait désolé vos campagnes, ou que l'ardeur du soleil les ait desséchées; j'ai laissé agir cet associé qui vous trompait; ce domestique, ce faux ami qui vous trahissait; ce concurrent qui l'a emporté sur vous, cet enfant qui vous a tant fait de dépenses par son libertinage et sa mauvaise conduite : dans un jour vous avez perdu le fruit d'une année. Vous en murmurez, vous vous plaignez de ma providence; mais moi, j'ai bien

plus lieu de me plaindre, et de quoi? de ce que ma maison est déserte et de ce que vous négligez mon culte; de ce que dans vos familles vous abandonnez vos enfants à eux-mêmes, vous laissez vivre des domestiques comme il leur plaît; vous n'observez ni fêtes ni jeûnes; de ce qu'on ne vous voit presque jamais fléchir le genou pour m'adorer, presque jamais approcher des autels ni participer aux sacrements. Voilà d'où vient le mal. Ne vous en prenez, ni à la rigueur du sort, ni aux intrigues d'un ennemi, ni aux malheurs du temps; mais prenez-vous-en à vous-mêmes : *Quia domus mea deserta*, *et vos festinatis unusquisque in domum suam*.

Que devons-nous donc conclure, mes frères, de cette première partie? Ai-je prétendu vous dire que Dieu dans la vie traitât de la sorte tous les pécheurs, et qu'il les affligeât toujours de calamités temporelles? Non, sans doute, et je m'en suis expliqué d'abord. L'usage du monde vous convainc du contraire, et je suis encore une fois obligé de convenir qu'il y a des pécheurs et de grands pécheurs, que Dieu semble épargner en ce monde, et qu'il laisse tranquillement s'engraisser du suc de la terre. Nous verrons bientôt ce que nous devons penser de cette félicité apparente. Mais reconnaissons déjà que souvent, dans la nouvelle aussi bien que dans l'ancienne loi, le péché est suivi des adversités humaines; qu'il nous expose, même par rapport au temps présent, à de rudes coups; qu'il frappe les fondements des fortunes les mieux établies, et que tout est à craindre, non-seulement dans l'affaire du salut, mais dans toutes les autres, dès qu'on n'a pas Dieu pour soi. De là, tirez cette conséquence, que votre premier soin doit être de vous remettre bien avec lui, de bannir, suivant l'avis du prophète, l'iniquité de votre cœur, de la bannir de votre famille et d'auprès de vous : *Auferte malum cogitationum vestrarum. Quiescite agere perverse* (*Isai.*, LV). Quand vous êtes menacé de quelque disgrâce; que vous craignez qu'un maître ne change à votre égard, et qu'il ne répande ailleurs ses libéralités; qu'une telle commission ne sorte de vos mains, qu'un tel héritage ne rapporte pas, qu'un débiteur ne vous manque, qu'un créancier ne vous presse et qu'il ne vous réduise par ses poursuites à la mendicité; ou quand en effet vous vous trouvez dans la peine et dans le besoin; qu'un accident imprévu, qu'un renversement, une perte vous met hors d'état de soutenir une nombreuse famille et de fournir à sa subsistance, qu'un ennemi vous détruit, qu'un commerce ne va pas, que rien de tout ce que vous méditez ne succède selon vos vues : hélas! mes frères, vous recherchez tant alors la faveur des hommes et leur appui! La politique mondaine n'imagine pas un moyen que vous ne mettiez en œuvre. Mais, mon cher auditeur, point tant de mouvements, point tant de détours et de retours. Rentrez en vous-même, mettez ordre à votre conscience, servez Dieu et faites-le servir dans votre maison; voilà souvent l'unique ressource qui vous reste : *Auferte malum cogitationum vestrarum. Quiescite agere perverse.* Autrement il aura toujours le bras levé sur vous; sur vous, dis-je, en particulier, de quelque manière qu'il en use à l'égard des autres. Vous amasserez, et il dissipera; vous planterez, et il arrachera; vous élèverez, et il abattra. Je sais néanmoins qu'il y a toujours là-dessus une grande difficulté à résoudre. Car ne voyons-nous pas des pécheurs à qui tout réussit en cette vie? C'est à quoi je vais répondre; et pour cela je reprends mes deux propositions : ou bien le pécheur est malheureux parce qu'il ne prospère pas, je viens de vous le faire voir; ou si Dieu le laisse prospérer en apparence, j'ajoute que ce n'est en effet qu'une fausse prospérité : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Comment est-ce que tant d'impies prospèrent, demandait le prophète Jérémie, en s'adressant à Dieu même? Ils abandonnent vos voies, Seigneur, ils méprisent votre loi, ils vendent l'innocent, ils pillent la veuve et l'orphelin, il n'est point de crimes à quoi ils ne se portent pour s'avancer dans le monde, et ils s'avancent en effet, et jouissent d'un bonheur constant. Pourquoi cela, mon Dieu : *Quare via impiorum prosperatur* (*Jerem.*, XXXI)? Si vous me faites, chrétiens, une pareille question, voici de quoi vous satisfaire. Car je vous demande, moi, ce que vous entendez par cette prétendue prospérité? J'entends, me direz-vous, que les pécheurs sont heureux sur la terre, que tous les biens semblent les chercher et tous les maux les fuir : *In labore hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur* (*Psal.* LII). Qu'à en juger par les apparences, ils ne souffrent rien; qu'ils sont à couvert de toutes les misères communes, et qu'ils vivent dans le luxe et dans l'abondance.

Je sais, mes frères, que les dehors sont pour eux; mais ce n'est pas toujours aux dehors qu'il faut s'en tenir. Examinons le fond. Il n'y a que quatre sortes de biens. Les biens de la grâce, les biens de la gloire, je dis de la gloire éternelle, le bien intérieur de la paix et du repos de l'âme, enfin, les biens extérieurs du monde. Or, en premier lieu, les pécheurs, pour heureux qu'ils nous paraissent, ont-ils les biens de la grâce? Leur péché les en prive. En second lieu, auront-ils un jour les biens de la gloire? Le péché n'entre point dans le royaume de Dieu. En troisième lieu, ont-ils la paix intérieure et le repos de l'âme? Je prétends qu'ils portent communément le trouble dans eux-mêmes, et qu'il n'en est point de plus tourmentés. Qu'ont-ils donc? les biens apparents du siècle; mais dès que ces biens sont séparés des trois autres, quelle estime en devons-nous faire, soit que nous les regardions avec les yeux de la foi et par rapport à la vie future, soit que nous les regardions même avec les seules lumières de la raison naturelle, et par rapport à la vie présente? Tout ceci est solide. Pesons bien chaque article.

Je considère donc d'abord en chrétien la prospérité des pécheurs, et je l'appelle une fausse prospérité. Pourquoi? parce qu'ils n'ont pas de tous les biens le plus précieux, qui est la grâce sanctifiante. C'est cette sagesse que Salomon préférait à toute la grandeur humaine. Je l'ai désirée, disait-il, je l'ai demandée à Dieu ; je l'ai mise au-dessus de tous les sceptres et de toutes les couronnes : *Præposui illam regnis et sedibus* (*Sap.*, VII) : au-dessus de l'or et de toutes les richesses : *Et divitias nihil esse duxi in comparatione illius* (*Ibid.*) Suivant ce principe, de quel œil devons-nous envisager un homme comblé des biens sensibles, mais dépouillé des biens spirituels? Qu'il brille dans la splendeur et dans l'éclat, qu'il ne refuse rien à ses sens de tout ce qu'il peut leur accorder, et qu'il soit en pouvoir de leur accorder tout ce qu'il veut : dès que je pense que sous cet appareil pompeux et dans cette opulence sensuelle, il n'a pas la grâce de Dieu ; que c'est devant Dieu un objet d'abomination, tandis que le monde lui prodigue son encens et ses adorations ; éclairé de la foi et mesurant tout à la balance de l'Evangile, bien loin d'envier son sort, j'en suis saisi d'horreur. Je dis en le voyant, et qu'il me soit permis de le dire, et de lui appliquer, quoiqu'en partie dans une autre signification, ce que Dieu disait à cet évêque de l'Apocalypse : *Dicis*, *quod dives sum, et locupletatus, et nullius egeo* (*Apoc.*, III): vous vous applaudissez à vous-même au milieu de vos richesses ; vous vous savez bon gré d'être dans un état, où vous n'avez besoin de rien : et vous ne savez pas que vous êtes pauvre et dans la dernière disette, que vous êtes nu et misérable : *Et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et nudus.* Mais voulez-vous devenir vraiement riche? Au lieu de cet or périssable qui n'est de nulle valeur auprès de Dieu, achetez cet or pur qui fait les élus : *Suadeo tibi emere aurum ignitum, ut locuples fias* (*Ibid.*). Au lieu de cette magnificence mondaine que vous étalez avec tant de faste, couvrez-vous de la robe d'innocence et que ce soit votre plus bel ornement : *Et vestimentis albis induaris* (*Ibid.*). Que dis-je? hélas! Ce qu'il y a même encore de plus à déplorer dans ces pécheurs opulents et riches des biens du siècle, c'est que non-seulement ils n'ont pas la grâce, mais que leur prospérité est un des plus grands obstacles à la recouvrer. Les honneurs éblouissent, les plaisirs corrompent, les richesses attachent le cœur : de sorte qu'on tombe dans un profond oubli de Dieu, et qu'on perd tout sentiment de piété et de religion.

De là, quelle suite? c'est que n'ayant pas dans le temps les biens de la grâce, ils n'auront pas dans l'éternité les biens de la gloire. Cette réflexion me touche, mes frères, et me touche, je l'avoue, bien fortement ; elle vous toucherait comme moi, si vous la faisiez comme moi. O mon Dieu, que vous êtes terrible, lorsque vous le paraissez moins! que vos vengeances sont redoutables, lorsque vous les faites moins connaître! et que vous frappez dangereusement, quand il semble que vous répandez avec profusion toutes vos faveurs! Car à quel terme doit aboutir cette félicité trompeuse dont on se laisse tellement enivrer, et qui charme tant nos yeux? à une damnation éternelle. Ah! messieurs, faut-il autre chose que cette parole bien méditée, pour déprendre vos cœurs de tout ce que vous appelez prospérité du monde, et pour vous en faire voir l'illusion? Je m'imagine un criminel, contre qui l'on va prononcer un arrêt de mort; et qui cependant, durant quelques heures qu'il lui reste à vivre, repose tranquillement et dans un profond sommeil, ou qui sur une table somptueusement servie et dans un repas délicieux trouve à son gré de quoi satisfaire son goût, et s'en remplit. Est-il heureux alors, ou n'est-il pas d'autant plus malheureux, qu'il croit jouir d'un bonheur plus parfait, et que cette fausse persuasion l'empêche de penser aux moyens de se sauver? Tels sont ces pécheurs que Dieu nourrit comme des victimes qu'il prépare à sa justice : ne nous plaignons pas du peu qu'il leur accorde; mais plaignons-les de ce qu'il leur réserve; et, réglant nos idées touchant les biens et les maux de cette vie par le rapport qu'ils ont à ceux de l'autre, souvenons-nous que quand tout ce qu'il y a de plus doux dans le plaisir, tout ce qu'il y a dans la fortune de plus éclatant, éloigne un homme des voies du salut; c'est de là pour lui le poison le plus mortel, et de tous les châtiments de Dieu le plus rigoureux.

Mais dans cette prospérité mondaine, si l'on n'est pas heureux par rapport à la vie future, du moins l'est-on par rapport à la vie présente. Vous le dites, mon cher auditeur, et vous le croyez ainsi; mais apprenez à vous détromper. Car, j'avance encore que ce bonheur de la vie présente, que semblent goûter les pécheurs, n'est communément qu'un bonheur imaginaire ; et pour vous en donner la preuve, je pose d'abord comme une maxime universellement reconnue, qu'il n'y a point de vrai bonheur sans la paix intérieure et le repos de l'âme. En vain direz-vous avec les Juifs : Bienheureux le peuple, bienheureuse la maison où tout abonde, et qui possède tant de biens : *Beatum dixerunt populum, cui hæc sunt* (*Psal.* CXLIII). Leurs enfants sont richement vêtus; leurs filles sont parées comme des temples : *Filiæ eorum compositæ, circumornatæ ut similitudo templi* (*Ibid.*). Leurs terres rapportent au centuple, leurs campagnes ne rendent que de bon grain, leurs greniers en sont remplis, et même ils en regorgent : *Promptuaria eorum plena, eructantia ex hoc in illud* (*Ibid.*). On voit leurs pâturages couverts de troupeaux, et tout leur bétail est gras et fécond : *Oves eorum fœtosæ, abundantes in egressibus suis* (*Ibid.*). Il n'y a pas un pan de leurs murailles qui tombe, et l'on n'entend pas chez eux un cri de douleur : *Non est ruina maceriæ, neque clamor* (*Ibid.*). Je veux bien, mes frères, convenir de tout cela avec vous; mais aussi convenez avec moi que tout cela même n'est rien, si le trouble règne au milieu de cette affluence; je parle

d'un trouble secret, d'un trouble du cœur. Or, deux passions troublent ces pécheurs ; l'une, de se maintenir, l'autre de s'avancer. Comme ils sont attachés aux biens qu'ils possèdent, leur premier désir est de les conserver ; et comme ces biens terrestres ont cela de propre, qu'au lieu d'éteindre notre soif, ils l'allument toujours davantage, plus on en a, plus on en veut encore avoir. Deux sources ordinaires de mille chagrins.

Car de là viennent les craintes, les alarmes, les soins empressés et inquiets, les emportements à la moindre contradiction, les regrets à la moindre perte, les soupçons, les jalousies, les ressentiments, les haines, réflexions sur réflexions, desseins sur desseins, tout ce qui peut ôter à une âme le calme et la tranquillité. Ils ont avalé l'appât que le monde leur présentait, dit saint Augustin. Ils ont trouvé d'abord une certaine douceur qui les a flattés ; mais cette joie si courte n'était qu'un grand aveuglement : *Talis lætitia cæcitas est* (*August.*). Et bientôt ils éprouveront combien de tourments, combien de maux étaient cachés sous cette amorce : *Veniet tempus, ut sentiant quanta tormenta cum aviditate devoraverint* (*Idem*). J'en appelle à témoin ces riches avares qui joignent héritage à héritage ; qui pour accroître leur domaine, usurpent tout ce qui se trouve autour d'eux, et font gémir tous leurs voisins sous l'oppression ; qui pour ne rien perdre de ce qu'ils ont amassé, pour n'en rien laisser sortir de leurs mains, se refusent tout à eux-mêmes, et jusque dans l'opulence manquent de toutes choses, et se réduisent par leurs sordides épargnes à une pauvreté réelle ; qui toujours consumés d'une faim avide et dévorante, voudraient, selon le reproche que leur fait le prophète, demeurer seuls sur la terre et seuls posséder tous les biens. J'en appelle à témoin ces libertins voluptueux que la passion tient dans le plus cruel esclavage ; qu'elle assujettit à des assiduités, à des complaisances, à des faiblesses dont ils rougissent eux-mêmes dès qu'ils y pensent d'un sens rassis ; qu'elle expose à mille retours fâcheux, soit de la part de l'idole qu'ils adorent, soit de la part d'un rival qui leur donne de l'ombrage, soit de la part du monde qui découvre le mystère d'iniquité ; qu'elle ne satisfait jamais, à quelque excès qu'elle les ait portés, parce que rien ne la satisfait pleinement elle-même, et que d'un jour à un autre elle devient toujours plus vive, toujours plus ardente. J'en appelle à témoin ces grands, qui pleins de leur grandeur, et sensibles à tout ce qui la blesse, se font de la moindre disgrâce la peine la plus mortelle ; qu'un air indifférent de la part du maître qu'ils servent et dont ils recherchent la faveur, qu'une parole sortie de sa bouche perce jusqu'au fond de l'âme, et jette dans une mélancolie profonde ; qui sans jamais s'en tenir au point où ils sont parvenus, aspirent toujours plus haut, s'ouvrent toujours une nouvelle carrière, et ne comptent pour rien tout ce qu'ils ont, fussent-ils comblés d'honneurs, dès qu'ils ne peuvent avoir ce qu'ils prétendaient au delà, ni atteindre à un certain terme où ils visaient. Je les en appelle tous à témoin. A quels orages sont-ils exposés ? n'est-ce pas à leur égard que se vérifie la parole du Saint-Esprit, que le cœur de l'impie est comme une mer agitée? Car pour se soutenir, et pour faire encore de nouveaux progrès, combien de machines faut-il remuer? combien de cabales faut-il former? combien de patrons faut-il gagner? combien de contradictions faut-il surmonter? combien de ménagements et de précautions faut-il prendre ? Toute la vie s'en va à combattre, à se porter des coups secrets et à en recevoir, à se déguiser, à se contrefaire, à se défier l'un de l'autre, à se tromper l'un l'autre, à se supplanter et à se ruiner l'un l'autre. Ajoutez qu'il n'est pas moralement possible que tout succède ainsi qu'on l'avait médité : et comment est-ce qu'on ressent les plus légères traverses? Ne sont-ce pas alors des maux purs et sans consolation : ni consolation divine, puisqu'on ne pense pas même à Dieu ; ni consolation humaine, puisqu'on affecte même de cacher aux hommes son chagrin, et de n'en rien laisser apercevoir? Que dirai-je de ces remords de la conscience qui se réveille de temps en temps, et qui fait sentir si vivement ses pointes ? *Veniet tempus ut sentiant quanta tormenta cum aviditate devoraverint.*

Mais ces pécheurs dont nous parlons paraissent néanmoins contents. Ah ! mes frères, la grande comédie que la vie du monde ! que la scène en est belle ! que les personnages, que les noms en sont brillants ! Mais sous cette figure et cette montre spécieuse, sous des visages riants, que d'amertumes sont cachées ! que de déboires et d'ennuis, ou qui vous sont absolument inconnus, ou dont vous ne connaissez que la moindre partie ! Tel couché sur la plume, c'est l'expression de saint Cyprien, y passe les plus tristes nuits ; et tandis que chacun lui applaudit, déplore tous les jours lui-même intérieurement son malheur.

Concluons donc avec le prophète, que plus heureux est l'homme de bien, qui dans une sainte médiocrité, ou dans la pauvreté même s'attache à Dieu et le sert de bonne foi : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus* (*Psal.* CXLIII). Est-ce que je veux vous faire entendre par là qu'il est de la condition du juste de vivre toujours dans un état, ou médiocre, ou pauvre? Sagesse incarnée, Dieu fait homme pour nous, Seigneur, je ne prétends pas confondre ce que vous avez distingué, mêler la loi nouvelle avec l'ancienne, ni corrompre la pureté et la générosité de l'esprit chrétien par la bassesse mercenaire et intéressée de l'esprit juif. Non, mon Dieu, des chrétiens ne doivent point vous servir par les vues d'une fortune humaine. Cela n'est digne, ni de vous, ni d'eux. Qu'ils vous honorent pour vous-même, qu'ils vous honorent par une légitime reconnaissance, qu'ils vous honorent par une espérance chrétienne. Cependant, j'ose espérer encore de votre bonté que souvent même vous répandrez sur

eux dès cette vie vos bénédictions temporelles. Du moins, Seigneur, j'ose leur promettre de votre part que vous ne les laisserez pas dans un entier abandon et dans une extrême indigence. Vous vous souviendrez de votre parole. N'est-ce pas vous qui leur avez dit en termes formels : ne vous mettez point en peine, et ne demandez point où vous trouverez de quoi vous nourrir, de quoi vous vêtir? N'est-ce pas vous qui leur avez proposé l'exemple des oiseaux du ciel? Ils ne sèment point, leur disiez-vous, ils ne moissonnent point; mais le père céleste pourvoit à leur nourriture. Ah! Seigneur, ces chrétiens pour qui je vous parle, ces vrais chrétiens, sans compter uniquement sur votre providence, agissent, travaillent, cultivent la terre, ou la font cultiver. Méritent-ils moins d'être assistés que des passereaux, et ont-ils moins de droit d'attendre leur subsistance de votre paternelle miséricorde? Serons-nous plus oubliés de vous dans la loi de grâce, que ne l'étaient les Juifs dans la loi de rigueur? David nous assure qu'il n'a point vu de juste manquer de pain. Ce qu'il ne vit jamais dans son temps, le verrons-nous dans le nôtre? Cela n'arrivera pas, mes chers auditeurs. Notre Dieu a des ressources secrètes, où l'esprit de l'homme se perd. Il sait entretenir de nombreuses familles, il sait les relever et rétablir leurs affaires par des voies, qui toutes naturelles qu'elles paraissent, valent des miracles. N'abandonnons jamais un si bon maître et jamais il ne nous abandonnera, ni en ce monde, ni en l'autre, où nous conduise, etc.

SERMON XLVII.

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Sur la communion.

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.

Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi, qui vient à vous plein de douceur (*S. Matthieu, chap.* XXI).

Il y a, messieurs, deux mystères bien différents dans l'évangile de ce jour, et nous pouvons dire que l'entrée de Jésus-Christ en Jérusalem est tout à la fois et un triomphe, et une passion. C'est au dehors un triomphe, mais au fond c'est une passion anticipée. D'une part, c'est la gloire d'un roi qui va être couronné, mais d'autre part, c'est le triste ornement et comme la pompe funèbre d'une victime qu'on va immoler. Ainsi l'avaient prédit deux prophètes : le premier, en nous annonçant que le Sauveur du monde entrerait dans Jérusalem pour y recueillir le fruit de ses victoires; le second, en nous faisant entendre qu'il y viendrait pour se livrer à ses ennemis et pour y souffrir la mort.

En effet, quand j'examine ce qui se passe dans cette mystérieuse journée, je vois d'abord que Jésus-Christ est solennellement reconnu pour fils de David, pour roi des Juifs, pour Messie. Ce concours du peuple, ces acclamations publiques, ces branches d'olivier, tout marque une joie extraordinaire, et tout contribue à relever l'éclat d'un triomphe si nouveau et si peu attendu. Mais si je passe plus avant et que je perce au travers de ces apparences, je vois d'ailleurs ce même Homme-Dieu, ce Fils de David, ce Roi des Juifs, ce Messie, qui verse des larmes sur Jérusalem, et qui pleure l'énorme déicide que cette infidèle va commettre; qui considère dans ces rues jonchées de fleurs le lugubre appareil de son supplice, et qui, dans cette foule dont il reçoit les applaudissements et les hommages, distingue déjà ses plus cruels persécuteurs et ses bourreaux.

Or, pour tirer de là, chrétiens, une morale très-solide, et pour faire une juste application de cette figure, n'est-ce pas ainsi que Jésus-Christ, à cette fête que nous allons célébrer, entrera dans nos âmes par la communion? Si nous nous mettons en état de la recevoir, si nous y apportons toutes les dispositions convenables, cette communion pascale sera un triomphe pour lui, et un triomphe d'autant plus auguste, que l'Eglise nous y prépare avec plus de solennité, qu'elle nous y invite avec plus d'empressement, et qu'elle nous fait même là-dessus une plus agréable violence. Mais, hélas! combien de pécheurs, toujours attachés à leurs criminelles habitudes, ne lui donneront entrée dans leur cœur que pour l'insulter, pour le crucifier comme les Juifs, pour en être, comme cette ingrate nation, les meurtriers; et alors cette même communion qui lui devait être si glorieuse, ne sera-t-elle pas, par le plus triste changement, une passion pour ce Dieu Sauveur, et la plus douloureuse passion! C'est ce que j'ai à vous mettre devant les yeux dans les deux parties de ce discours. Vous verrez d'abord le triomphe de Jésus-Christ dans une bonne communion. Vous verrez ensuite la passion de Jésus-Christ dans une communion sacrilége. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, en lui disant : *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le triomphe de Jésus-Christ dans Jérusalem est une des plus belles circonstances de sa vie, et une des plus grandes preuves de sa divinité. C'est un triomphe que les hommes lui ont ordonné, non pas comme les autres conquérants, pour avoir défait de nombreuses armées, ni fait mourir ses ennemis, mais pour avoir vaincu la mort même, par la résurrection de Lazare. C'est un triomphe que son Père lui accorde, non pas pour avoir consommé ses victoires, mais pour le récompenser déjà de celle qu'il doit bientôt remporter par l'effusion de son sang et par sa croix. Or, j'ajoute que le triomphe de Jésus-Christ dans une âme fidèle, en y entrant par la communion, n'est pas moins glorieux; et je remarque qu'on n'obtenait autrefois l'honneur du triomphe qu'à trois titres: le premier, titre de conquête; le second, titre de souveraineté; le troisième, titre d'achat. C'était une récompense destinée aux conquérants pour les services qu'ils avaient rendus à la république. C'était un hommage dû aux rois pour reconnaître leur souverain pou-

voir. Et c'était enfin une distinction rendue aux grands qui l'achetaient. C'est ainsi que Jésus-Christ entre dans une âme sanctifiée par la grâce : premièrement, comme un victorieux, droit de conquête; secondement, comme un roi, droit de souveraineté ; troisièmement, comme un rédempteur, droit d'achat. Exposons ceci avec ordre, et mettons dans leur jour toutes ces pensées.

Il y entre comme un conquérant, comme un victorieux, après y avoir détruit le péché, capital ennemi, qui peut-être depuis longtemps dominait dans cette place et lui en défendait l'accès. A l'aide de sa grâce, de cette grâce toute-puissante, de cette grâce secondée par un généreux effort de l'âme contrite et pénitente, il a renversé de son siége l'iniquité, il a triomphé d'une habitude vicieuse, d'un attachement criminel, d'une haine invétérée, d'une avarice insatiable, de tout ce qui s'opposait à son passage et lui disputait la possession d'un cœur qui lui appartient et qui lui doit toujours appartenir. Ce n'a pas été sans livrer de rudes combats ; il a fallu briser des fers que de longues années avaient fortifiés; il a fallu franchir des barrières qui semblaient presque insurmontables ; il a fallu porter des coups capables d'ouvrir le sein des rochers, et de fendre le marbre et l'airain. Parlons sans figure. C'était un pécheur idolâtre d'une vaine beauté, et il a fallu le faire renoncer à cette idole, et rompre le charme enchanteur qui le retenait. C'était un pécheur consumé d'une envie secrète, ou transporté d'un sentiment de vengeance; et il a fallu lui faire embrasser l'ennemi qu'il voulait perdre, et lui faire aimer celui même qu'il abhorrait. C'était un pécheur brûlé d'une avare convoitise, et il a fallu lui arracher des mains ces trésors injustement acquis, et qu'il conservait avec tant de soin. C'était un pécheur éloigné de toutes les choses saintes, surtout des sacrements, et il a fallu l'en rapprocher; il a fallu, dis-je, le réduire à rentrer sérieusement en lui-même, à examiner le fond de sa conscience, à en développer tous les plis et tous les replis, à se faire connaître au ministre de la pénitence, à lui déclarer sincèrement, entièrement, distinctement, humblement, des faiblesses qui le couvrent de confusion, à écouter ses avis, à recevoir ses ordres, à se mettre en état de les accomplir, et à venir enfin dans cette heureuse disposition à la table de Jésus-Christ confirmer toutes les promesses qu'il a faites aux pieds du prêtre, et sceller, pour ainsi dire par la participation du corps et du sang de son Sauveur, la nouvelle alliance qu'il a contractée avec lui. Que d'incertitudes ! que de perplexités ! que de violences ! Il en a été interdit, troublé, consterné. Mais, Seigneur, plus la victoire était difficile, plus il est beau d'avoir vaincu. Sortez de votre tabernacle, descendez de votre autel, entrez dans cette âme qui vous attend, qui vous appelle. Vous n'y trouverez plus rien qui vous arrête. Tout y est disposé pour vous, et votre grâce vous y a préparé toutes les voies. Oui, j'irai, dit ce Dieu jaloux de sa conquête : *Ad eum veniemus* ; j'y établirai ma demeure, *et mansionem apud eum faciemus* (*Joan.*, XIV). En quelque état qu'elle ait été jusqu'à présent, cette âme, elle est maintenant dans l'état où je la demande; elle est à moi, et je veux être à elle. Le monde me l'avait enlevée, mais je l'ai reprise enfin, et je la veux conserver. Qu'il cherche encore à me la ravir, ce monde trompeur et corrupteur ; malgré tous ses efforts, prenez confiance, âme pénitente, j'ai vaincu le monde : *Confidite, ego vici mundum* (*Joan.*, XVI). Vous avez servi à me déshonorer, mais vous servirez désormais à ma gloire en servant à mon triomphe.

Dans les anciens triomphes les conquérants traînaient les vaincus attachés à leur char ; mais ces captifs, couverts de confusion et pleurant leur défaite, ne faisaient entendre que des soupirs et des gémissements; au lieu que dans le triomphe de Jésus-Christ, dit saint Augustin, on n'entend que des chants d'allégresse et des cris de joie: *Sub isto curru non sunt millia plangentium, sed millia gloriantium* (*Aug.*). L'âme qui reçoit ce Dieu vainqueur, lui applaudit mille fois, et s'écrie sans cesse comme les Juifs, mais du reste avec un zèle bien plus ardent et plus sincère : *Hosanna Filio David* (*Matth.*, XXI) : Gloire au Fils de David, qui rentre aujourd'hui dans son héritage, et qui en a chassé ses ennemis et les miens. *Benedictus qui venit in nomine Domini* (*Ibid.*) : Béni soit celui qui vient me visiter au nom du Seigneur. *Benedictus :* Béni soit le Seigneur lui-même; car c'est lui-même qui m'honore de sa présence, et qui se fait un agréable triomphe de m'avoir réduit dans un si saint et un si heureux esclavage. *Benedictus :* Qu'il jouisse à son gré de sa victoire, et que j'en jouisse moi-même avec lui; qu'il exerce sur moi tout son empire, non-seulement comme un conquérant, mais encore comme un roi.

C'est une autre qualité que lui donne notre évangile et qui lui est due, disent les théologiens, surtout en deux manières. Il est notre roi comme Dieu et par sa nature, puisqu'il est par lui-même le premier Etre, le souverain Etre. Il est notre Dieu comme Fils de Dieu et Homme-Dieu, par le transport que son Père lui a fait de toute sa puissance ; car toute puissance lui a été donnée, et dans le ciel, et sur la terre. Dites donc à la fille de Sion, c'est-à-dire à l'âme fidèle et saintement disposée : *Dicite filiæ Sion ;* dites-lui : voici votre roi : *Ecce rex tuus* (*Ibid.*). Il vient à vous, dans vous et pour vous : *Venit tibi* (*Ibid.*). Or, s'il est notre roi, nous lui devons une soumission entière, et tel est encore l'hommage que lui rend, en le recevant, une âme vraiment chrétienne. Nous en avons la figure dans ce qui se passa à Jérusalem. Au moment qu'on le vit approcher, une foule de peuple courut au-devant de lui, et plusieurs étendirent leurs vêtements, comme pour lui donner par là un témoignage de leur dépendance : *Plurima autem turba straverunt vestimenta sua in via* (*Ibid.*). Quel

qu'il en soit, l'âme non contente de se voir purifiée, lavée du péché, soumet encore au maître qui la visite, toutes ses puissances, toutes ses passions, ses inclinations, tous ses désirs, ses sentiments. Elle lui soumet toutes ses puissances. Son esprit : Point de plus doux entretien, Seigneur, que de penser désormais à vous ; volages objets du monde, disparaissez ; vaines idées, effacez-vous et cessez de m'occuper; c'est vers mon Dieu que je porte toutes mes vues, et c'est en lui et en lui seul que mon esprit doit se reposer. Son cœur : O le Dieu de mon cœur, il est à vous ce cœur si longtemps rebelle, ce cœur si dur et si insensible pour vous, mais que vous avez fléchi, que vous avez touché; gravez-y profondément votre loi, et attachez-le d'un lien indissoluble à vos divins commandements. Sa mémoire : Ah! Seigneur, on n'oublie point ce qu'on aime; et puisque j'ai commencé à vous aimer, mon Dieu, vous serez toujours présent à mon souvenir; le moins que je puisse vous rendre, c'est de conserver éternellement la mémoire, et du bienfait que je reçois, et du bienfaiteur de qui je le reçois. Elle lui soumet toutes ses passions, toutes ses inclinations : Passions jusqu'à présent indomptées, cruels tyrans d'une âme assez faible pour se laisser dominer et asservir, et assez aveugle pour aimer sa servitude, voici le temps enfin, voici le moment où vous devez céder à un plus grand maître ; qu'il parle, il faut vous taire; qu'il ordonne, il faut obéir : ou si vous voulez encore vous faire entendre, amour profane du monde, sensuelles habitudes, avares convoitises, envies, ressentiments, vengeances, je ne prête plus l'oreille à vos cris et je n'écoute que lui seul. Si vous osez encore vous révolter, au lieu de vous suivre, après vous avoir longtemps suivies, je me tourne moi-même contre vous, et, malgré toutes vos révoltes, je m'en tiens à ses ordres et je ne pense qu'à les exécuter. Elle lui soumet tous ses désirs, tous ses sentiments. Quel autre bien, Seigneur, puis-je désirer que vous? ou quel autre bien puis-je désirer que pour vous? Tout ce que vous voulez, mon Dieu, je le veux ; tout ce que vous me défendez, je me le défends à moi-même et je le condamne ; tout ce que vous méprisez, je le méprise; et tout ce que vous jugez digne de votre estime, me devient dès là précieux. Que cette union parfaite de volonté n'a-t-elle commencé dès le premier instant où j'ai commencé à vous connaître! Que désormais elle puisse au moins durer jusqu'au dernier instant de ma vie; et qu'au sortir de la vie elle soit consommée par une union éternelle avec vous, Seigneur, qui régnez dans la gloire, et qui y régnerez dans tous les siècles des siècles.

C'est ainsi que l'âme, pleinement soumise et dévouée à son Dieu, ne veut plus agir que par lui et selon qu'il la conduit par ses divines inspirations. C'est assez qu'il s'explique; uniquement attentive à lui plaire, elle est prête à tout entreprendre et à tout souffrir. Point d'efforts, point de sacrifices qui lui coûtent, point de difficultés qui l'étonnent, point d'exercices d'oraison, de mortification, de renoncement à soi-même, de patience, d'humilité, de charité, de toutes les vertus, qu'elle ne pratique ou qu'elle ne se propose de pratiquer; et pour cela même aussi, point de grâces dont elle ne soit comblée, lorsque ce Dieu victorieux, que ce Dieu son souverain maître et son roi se présente enfin à elle, et en est reçu comme un rédempteur.

Ce fut pour achever le grand ouvrage de la rédemption des hommes, que le Sauveur du monde entra dans Jérusalem, et c'est pour nous communiquer les fruits de cette rédemption surabondante qu'il se donne encore à nous par la communion. Dans les entrées et les fêtes publiques les princes répandent leurs libéralités; et ce n'est point assez pour Jésus-Christ entrant dans une âme que de l'avoir prévenue de ses grâces, qui l'ont attirée, qui l'ont gagnée : il lui ouvre ses trésors, et il ne souhaite rien plus ardemment que de la trouver en état de les recueillir tous et d'en profiter. Il veut tellement l'affranchir du péché, que ni l'enfer et toutes ses puissances liguées, ni le monde et ses charmes les plus séduisants, ni la chair et ses tentations les plus violentes, ne puissent par de nouvelles attaques la rengager dans ce dur et ce honteux esclavage. De là, point de mesures en lui dispensant ses dons, point de réserve.

Il y a entre les autres sacrements et le sacrement de nos autels cette différence, que ceux-là ont une vertu particulière et produisent un effet qui leur est propre et essentiel ; au lieu que celui-ci est une source inépuisable de grâces, et que sa vertu s'étend presque à tout. Ainsi, l'effet propre et formel du baptême, c'est d'effacer le péché d'origine; l'effet propre et formel de la confirmation, c'est de nous fortifier dans la foi; l'effet propre et formel de la pénitence, c'est de nous remettre les péchés actuels. Mais le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ, comme la manne qui se trouvait de tous les goûts, et qui s'accommodait à tous les tempéraments, sans avoir une vertu déterminée, est un riche fonds où nous pouvons puiser sans cesse et qui fournit à tous nos besoins. Voilà pourquoi saint Augustin et saint Thomas, après lui, ont avancé, que c'est surtout dans ce sacrement que Dieu a renfermé les grâces de notre prédestination, et qu'il nous donne un des moyens de salut les plus efficaces. C'était pour les premiers fidèles un soutien dans les plus cruelles persécutions. Ils couraient au sanctuaire de Jésus-Christ, et ils en sortaient, dit saint Jean Chrysostome, animés d'une ardeur divine qui les soutenait contre les menaces des tyrans et contre la rigueur des supplices. C'était pour tant de jeunes vierges une sauvegarde dans les combats les plus dangereux. Munies de ce pain des anges, on les voyait constamment résister aux plus pressantes sollicitations, renoncer aux plus belles espérances, et joindre à l'honneur de la virginité le mérite et la gloire du martyre. C'était pour tant de solitaires une consolation au milieu des déserts, et un adoucissement à leurs jeûnes et à leurs au-

stérités. Dans les plus sévères pratiques de la pénitence, dans des corps languissants et décharnés, ils conservaient toute la sérénité de leurs âmes, et une vigueur intérieure et spirituelle que rien ne pouvait altérer.

Heureux effets de la présence de ce Dieu Sauveur qui descend dans une ame chrétienne, et qui y vient habiter! il lui fait sentir toute la force de sa grâce. Que tous les ennemis de son salut se déchaînent contre elle; que les objets les plus flatteurs s'offrent à ses yeux; que la nature, pour l'entraîner, redouble ses efforts : il semble que tout à coup elle est devenue invulnérable aux traits de ses ennemis, que tout à coup elle s'est dégagée de tous les objets; que tout à coup elle s'est élevée au-dessus de la nature. Il lui fait sentir toute la douceur de sa grâce; et qui peut dire ce que c'est que cette onction secrète dont elle est inondée de toutes parts, et comme enivrée? Quel goût! Quel repos! Quel feu! Quels transports d'amour et de l'amour le plus pur, et de l'amour le plus intime, et de l'amour le plus tendre! Il lui parle, et elle lui répond; il la reprend, et, confuse de ses premières faiblesses, elle en gémit; il l'éclaire, et elle découvre les plus hautes vérités; il l'embrase, et mille fois comme la flamme, elle s'élance vers lui; il la ravit hors d'elle-même, et c'est en lui qu'elle va se perdre : *Exultavit spiritus meus in Deo salutari meo* (*Luc.*, I). Dans ces saints ravissements, dans cette communion fervente, il trouve sa gloire, et elle y trouve sa sanctification.

Mais, mes frères, quand je dis communion fervente, je n'entends pas ces communions imparfaites et lâches où l'on se contente de donner précisément à Dieu le nécessaire, c'est-à-dire d'effacer certaines taches grossières, et de bannir du cœur ce qu'il y a de plus corrompu et de plus mortel, sans penser au reste qui blesse moins les yeux, et sans vouloir le sacrifier. On compte avec Jésus-Christ; on lui marque un terme, et l'on ne veut pas qu'il porte plus loin ses conquêtes, on ne veut pas qu'il étende plus loin sa domination, on ne veut pas que sa grâce pénètre plus avant et qu'elle fasse de plus vives impressions. On approche de l'autel avec froideur, on y demeure avec ennui; on ne dit rien à Dieu, et Dieu ne dit rien. Quelques moments écoulés, on se retire de cet état de crainte avec autant de joie qu'on avait eu de peine à s'y tenir. Toujours le même dégoût des choses de Dieu; toujours la même inutilité de vie; toujours les mêmes négligences dans la prière, dans les pratiques du christianisme, dans le soin de sa perfection; toujours les mêmes enflures de cœur, les mêmes vanités dans l'esprit, les mêmes vivacités dans les paroles, la même dissipation dans l'usage du monde. Est-ce là pour le Sauveur des hommes un plein triomphe? Est-ce même un triomphe pour lui? Car il arrive souvent qu'une communion seulement tiède en apparence, est en effet une communion sacrilége; et j'ajoute qu'une communion sacrilége est pour Jésus-Christ une passion. Vous l'allez voir.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas sans sujet et sans mystère, que les Pères, parlant de la communion sacrilége, l'ont appelée la passion de Jésus-Christ. Cette expression ne leur a point semblé trop forte, après ce qu'ils ont lu, et ce que nous lisons comme eux dans les Epîtres de saint Paul, que nous pouvons tout de nouveau crucifier le Fils de Dieu, et le crucifier dans notre corps : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei* (*Hebr.*, IX), et que celui qui communie indignement se rend coupable de la chair et du sang de ce Dieu Sauveur : *Reus erit corporis et sanguinis Domini* (I *Cor.*, XI). Il est vrai que cette nouvelle passion est plus secrète, et qu'elle ne se passe point à nos yeux : mais pour être moins connue, ce n'en est pas moins une passion, et je puis dire que c'est même par les circonstances qui l'accompagnent, et que je vous ferai remarquer, une passion pour Jésus-Christ en quelque sorte plus douloureuse que celle qu'il souffrit dans Jérusalem et au Calvaire. Appliquez-vous, pécheurs obstinés, pécheurs hypocrites, à un point qui vous doit saisir d'horreur.

Je fais donc d'abord cette proposition générale, qu'une communion sacrilége est pour le Sauveur des hommes une passion; et pour établir ce que j'avance, je compare ensemble attentat et attentat, celui que commit ce peuple barbare qui conspira contre le Fils même de Dieu, et celui que commet un pécheur. Par où commença cette sanglante passion, que le Sauveur du monde eut à souffrir de la part des Juifs? par la trahison de Judas. Ce lâche disciple le vendit aux prêtres, et pour mieux couvrir son crime, il se présenta parmi les apôtres à la dernière Cène, et y communia comme eux. De là, soutenant l'intrigue jusqu'au bout, il l'alla trouver au jardin, il s'approcha de lui, le salua, lui donna le baiser de la paix, et par ce signal le fit connaître et le livra à ses ennemis : *Judas, osculo Filium hominis tradis* (*Luc.*, XXII)! Ah! disciple infidèle, vous trahissez votre Maître, et vous le trahissez par un baiser! A qui, mes frères, convient ce reproche? A qui est-ce que je parle, et de qui? n'est-ce pas à vous-même, mon cher auditeur, et de vous-même? *Judas!* Jamais cet apôtre parricide porta-t-il plus loin le déguisement et l'ingratitude? *Judas!* Jamais forma-t-il contre Jésus-Christ une plus noire entreprise? *Judas!* Que des hérétiques l'aient attaqué jusque dans son sanctuaire; que le feu et le fer à la main, ils soient entrés dans ses temples et l'aient arraché par violence de ses autels, quoique leur audace soit digne des plus sévères châtiments, j'en suis après tout moins surpris. Ils n'ont pas la même foi que nous. Ce sont des ennemis déclarés, et les coups d'un ennemi déclaré sont beaucoup moins dangereux et moins à craindre que ceux d'un ennemi déguisé. Mais qu'un chrétien, qu'un enfant de l'Eglise se serve de cette qualité si auguste et si sainte, et de l'accès qu'elle lui donne auprès du Dieu vivant, pour aller, si je l'ose dire, à sa table même l'affronter avec

plus d'impunité ; que sous une démarche grave, sous un visage modeste, sous un extérieur dévot et pieux, sous une trompeuse apparence d'attachement, de zèle, de soumission, de fidélité, il aille lui percer le sein, et tremper ses mains dans le sang de ce Dieu d'amour : c'est ce qui ne se comprend pas, et ce qui épouvante.

Ah ! mon ami, s'écria le Fils de Dieu, en s'adressant à Judas, lorsqu'il le vit avancer vers lui et l'embrasser pour le perdre : *Amice !* Mon ami, que venez-vous faire ? que cherchez-vous ? que prétendez-vous : *Ad quid venisti ?* Parole de tendresse qui le dut pénétrer jusqu'au fond de l'ame. Parole touchante et seule capable de vous faire répandre des ruisseaux de larmes, et de vous consumer du regret le plus amer et le plus vif, s'il vous restait encore quelque principe de religion et même d'humanité : *Amice !* Mais rien ne l'arrêta ; rien ne vous arrête. Ce qu'il avait entrepris, il l'acheva ; et le détestable dessein que vous avez conçu, vous ne le quittez point que vous ne l'ayez exécuté sans respect des droits les plus sacrés, et sans rougir de la plus insigne perfidie : *Judas, osculo Filium hominis tradis ?*

Ce n'est pas assez : en trahissant Jésus-Christ comme Judas, vous l'outragez comme les Juifs. Les Juifs le traînèrent par les rues de Jérusalem, et de tribunal en tribunal. Chez Anne il fut traité d'imposteur; chez Hérode, il fut regardé comme un fou ; chez Pilate, il fut déchiré de fouets. Et le jour même où vous l'avez reçu, de l'autel où vous l'êtes venu chercher, et où il s'est mis entre vos mains, vous le portez, s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte, au milieu du monde, et du monde le plus profane, dans les plus scandaleuses compagnies, dans des lieux de débauche et du plus infâme plaisir. Là, il est méprisé, moqué, condamné. Là, sa doctrine est réprouvée, ses maximes sont rejetées comme autant de folies ; lui-même il est frappé d'anathème et exposé aux traits les plus empoisonnés et les plus piquants. Les Juifs donnèrent sur lui la préférence à Barrabas. Ils aimèrent mieux sauver, aux dépens du Juste, ce criminel connu par mille brigandages. Et dans le choix que vous avez à faire, ou d'une sainte pénitence en renonçant à votre péché, ou d'un abominable sacrilége en abandonnant votre Dieu ; combien de fois avez-vous dit, comme ce peuple aveugle et furieux : *Non hunc, sed Barrabam.* Point de changement, point de conversion ; mon péché me plaît, il me flatte, je l'aime, et pour le conserver, je sacrifie tout, mon âme, mon salut, mon Dieu : *Non hunc, sed Barrabam.* Les Juifs le couronnèrent comme un faux roi, ils le couvrirent d'une robe de pourpre, ils lui donnèrent pour sceptre un roseau, ils se prosternèrent devant lui par dérision, et en firent leur jouet en lui rendant leurs hommages. Et quand vous venez vous jeter à ses pieds ; que les genoux à terre, la tête nue, vous vous humiliez en sa présence et l'adorez, n'est-ce pas un jeu ? n'est-ce pas une comédie ? Enfin, les Juifs l'attachèrent à la croix : et sa croix, n'est-ce pas vous-même qui le recevez ? n'est-ce pas votre cœur ? *Rursum crucifigentes sibimetipsis.*

N'en doutez point, mes frères, c'est une croix pour ce Dieu de sainteté, qu'un cœur asservi au péché et infecté de cette contagion mortelle. Les anges mêmes, ces esprits bienheureux et sanctifiés dès le moment de leur création, ne sont pas toutefois encore assez saints. Tout dégagés qu'ils sont de la matière, il y trouve néanmoins des taches. Quelque agréable que fût à ses yeux la plus sainte des vierges, l'Eglise s'étonne qu'il n'ait pas dédaigné, j'en dis trop peu, qu'il n'ait pas eu horreur de se renfermer dans son sein : *Non horruisti Virginis uterum* (*Pros. Eccles.*). Qu'est-ce donc pour lui, qu'une âme que le vice a corrompue, qu'une âme toute terrestre, toute charnelle ? Les ténèbres, suivant la comparaison de saint Paul, sont-elles plus incompatibles avec la lumière ? Et pour parler encore le langage de l'Apôtre, quelle alliance peut-il y avoir entre Bélial et Jésus-Christ ? C'est une croix pour ce Dieu de pureté qu'un cœur occupé des plus sales idées, livré aux désirs les plus sensuels, esclave d'une habitude, et toujours adorateur d'un objet qui le plonge dans les plus honteuses voluptés. Loin d'ici, loin, impudiques. Epargnez au moins cette table, ce n'est pas pour vous qu'elle est dressée. La viande qu'on y mange est incorruptible, et le Saint-Esprit nous défend de la donner aux chiens : *Nolite sanctum dare canibus* (*Matth.*, VII). C'est une croix pour ce Dieu de charité, qu'un cœur rempli de fiel et d'amertume. Il vous ordonne même de quitter l'autel, d'interrompre le sacrifice déjà commencé pour courir à votre ennemi, et pour l'aller embrasser. Sans cela il rejette la victime que vous lui offrez. Comment voudrait-il se donner lui-même à vous, lorsque vous apportez à son sacrement, à ce sacrement de réconciliation, une animosité secrète, un ressentiment opiniâtre qui vous tient séparé de votre frère, et qui vous rend si intraitable sur toutes les voies d'accommodement qu'on vous propose, et où nulle considération, soit divine, soit humaine, n'a pu jusqu'à présent, ni ne peut encore vous faire entrer ?

C'est une croix pour ce Dieu fait pauvre et le maître, le modèle du renoncement évangélique et du parfait détachement, qu'un cœur intéressé, un cœur avide et insatiable. Il chassa du temple les marchands qui y trafiquaient. Jamais son zèle ne parut plus vif et plus animé. Il prit le fouet à la main ; et sans distinction, sans égard, frappant, renversant, oubliant en apparence cette douceur, qui fut toujours son caractère, il leur fit hautement entendre que la maison du Seigneur n'était pas une maison de négoce, ni un réceptacle de voleurs. Ne l'êtes-vous pas, mon cher auditeur et ne l'êtes-vous pas dans un sens propre et à la lettre, ce temple de Dieu, cette maison de Dieu, quand il vient réellement dans vous et qu'il y réside comme dans son sanctuaire ? Et de quel œil voit-il alors cette cupidité, cette attache aux biens

de la terre, qui vous fait imaginer tant de moyens, tant d'industries, tant de chicanes, de mauvais tours et de supercheries, pour enlever impunément à la veuve et à l'orphelin ce qui leur appartient : *Domus mea, domus orationis vocabitur* (*Matth.*, XXI). Ma maison, vous dit-il encore par ma bouche, doit être une maison de prière, une maison nette de toute injustice, et vous en faites une retraite à l'usure et à l'iniquité : *Vos autem fecistis speluncam latronum.* Il faut que ce bien soit restitué, que ce dommage soit réparé, que ce contrat soit rompu : *Auferte ista hinc* (*Joan.*, II). Autrement, je ne puis demeurer chez vous; ou si vous me faites une sacrilége violence, pour me forcer malgré moi à y entrer et pour m'y retenir, je n'y puis vivre, et vous vous rendez coupable de ma mort : *Rursum crucifigentes sibimetipsis.*

Ce sont là, dis-je, chrétiens, autant de croix pour Jésus-Christ; et sans rien dire du reste, il faut convenir que les quatre principes les plus ordinaires des communions sacriléges, ce sont ces quatre sortes de péchés : l'amour du monde, l'impureté, la vengeance, l'avarice. Voilà ce qui renouvelle chaque année, surtout au temps de Pâques, la passion du Sauveur des hommes, quelqu'impassible et quelque glorieux qu'il soit maintenant. A quoi j'ajoute même, que cette nouvelle passion qu'il souffre dans le sacrement de nos autels, par l'abus que nous en faisons, lui est encore plus sensible que ce qu'il souffrit dans Jérusalem et au Calvaire par les mains des Juifs. Comment cela ? le voici.

Les Juifs ne lui firent souffrir qu'une mort corporelle; mais un pécheur sacrilége le fait mourir spirituellement dans son cœur. La mort que lui firent souffrir les Juifs, il la désirait, il la recherchait; mais lorsqu'il meurt dans une âme sacrilége, c'est contre ses intentions, contre son gré. Quand il mourut au Calvaire, ce fut de sa part une mort agréable à son Père, puisqu'elle servait à le glorifier; et utile aux hommes puisque c'était le prix de leur rédemption. Mais la mort que lui donne une communion sacrilége, est également injurieuse à Dieu qu'elle déshonore et pernicieuse au pécheur qui dans la source même de la grâce trouve sa condamnation. Les Juifs qui le crucifièrent, ne le connaissaient pas; et s'ils l'eussent connu, dit l'Apôtre, ils n'auraient pas trempé leurs mains dans son sang; mais en le crucifiant, vous le connaissez, pécheurs : vous savez que c'est le Seigneur de la gloire, comme l'appelle saint Paul; je dis plus; vous savez que c'est votre bienfaiteur, votre Sauveur et que ce sacrement même dont vous abusez, est un de ses plus signalés bienfaits. Enfin les Juifs ne l'ont crucifié qu'une fois; mais autant de fois que vous communiez indignement, autant de fois vous le crucifiez : *Rursum crucifigentes sibimetipsis.*

De là que devez-vous attendre? une double malédiction de la part de Dieu. Je veux dire la malédiction particulière qui tomba sur Judas, et la malédiction commune dont le ciel a frappé les Juifs et toute leur postérité. Ecoutez ceci, et n'en perdez rien. Jésus-Christ avait pardonné d'autres crimes à Judas, des injustices, des larcins; mais dès que ce disciple eut communié dans son péché, cette profanation tarit, ce semble, pour lui toutes les grâces. Le Fils de Dieu le jugea, l'abandonna, le livra au pouvoir de Satan; *Et post buccellam introivit in eum Satanas* (*Joan.*, XIII). Les Juifs, cette incrédule nation, avaient souvent attiré sur eux la colère et les vengeances divines. Mais jusque-là le Dieu d'Israël, en les châtiant, ne les avait pas détruits. Il les punissait, non pas pour les perdre, mais pour les faire rentrer dans ses voies, et pour les rappeler à lui. Ils y retournaient et il les recevait : *Cum occideret eos, quærebant eum* (*Ps.* LXXVII). Ce qui mit le comble à leur réprobation, ce fut le déicide qu'ils commirent dans la personne de Jésus-Christ. Dès lors la prédiction du Sauveur du monde s'exécuta. Jérusalem fut assiégée, pillée, renversée; et depuis tant de siècles, ce peuple, également maudit de Dieu et maudit des hommes, n'a plus sur la terre de demeure fixe et assurée et porte partout un caractère d'obstination qui lui est propre et que rien encore n'a pu vaincre.

Tel est le sort de ces profanateurs qui ne savent pas faire, comme parle le maître des Gentils, un juste discernement du corps et du sang d'un Dieu : *Non dijudicans corpus Domini* (I *Cor.*, I). Ce sang précieux, breuvage par lui-même si salutaire; ce corps adorable, nourriture par elle-même si saine et si solide, se change pour eux dans le poison le plus présent et le plus mortel. Car, poursuit l'Apôtre, quiconque mange le corps et boit le sang de Jésus-Christ dans un état criminel, il mange au même temps et il boit son jugement : *Judicium sibi manducat et bibit* (*Ibid.*). Que ces paroles sont terribles, mes frères! j'en frémis et d'autant plus que nous en voyons souvent les effets. Combien de pécheurs, sans quitter leur péché, approchent néanmoins à ces fêtes solennelles de la sainte table! Que prétendent-ils ? ils veulent garder les dehors et donner les marques ordinaires de religion : ils craindraient, en y manquant, de passer pour des impies. Ils se mêlent donc parmi la foule, et ils viennent au milieu du troupeau fidèle accomplir en apparence le précepte. Mais comment se retirent-ils ? plus aveugles, plus endurcis qu'ils n'étaient. Ce sont désormais des gens que Dieu réprouve : ce sont des gens sans foi, sans loi, sans conscience, sans remords : en voici la raison. Car comme il ne faut qu'un coup héroïque pour nous affermir dans la vertu, il ne faut aussi en certaines rencontres qu'un premier effort pour nous affermir dans le crime. Quand une fois on a pu surmonter l'horreur que donne une communion sacrilége; quand on a pu se faire un front capable de soutenir la présence même de Jésus-Christ, rien n'étonne plus. Le frein est rompu, la barrière est levée. On a frappé l'édifice dans les fondements; il tombe non pas peu à peu

et à diverses fois, mais par une seule chute qui ruine tout.

Vous connaissiez la disposition de votre âme, quand vous vous êtes présenté à l'autel. Vous saviez qu'il ne vous était pas permis de paraître au festin, sans la robe de noces, c'est-à-dire sans la robe d'innocence. Vous aviez souvent entendu ce commandement de l'Apôtre : *Probet autem seipsum homo* (*Ibid.*). Que chacun s'éprouve lui-même et que personne ne soit assez téméraire pour manger ce pain sacré et pour boire ce calice, sans s'être lavé dans les eaux de la pénitence et s'être réconcilié avec Dieu. Autrement, ce pain de vie se changerait dans un pain de mort, et ce calice de salut dans un calice de damnation. Cet arrêt vous a d'abord surpris; vous en avez senti toute la force ; et vous en avez vu toutes les conséquences ; vous vous êtes mille fois reproché à vous-même la démarche que vous alliez faire et vous avez quelque temps balancé, chancelé. Mais enfin le jour venu, il a fallu prendre votre résolution et vous l'avez prise. Vous vous êtes rassuré et la tête levée, la confiance sur le visage, vous avez marché d'un pas ferme vers le sanctuaire. Ni le respect dû au plus redoutable de nos mystères, ni la crainte du plus rigoureux châtiment et d'une peine éternelle, ni la raison, ni le christianisme, rien n'a pu vous arrêter. Vous avez profané le corps de votre Dieu; vous avez foulé son sang à vos pieds. Cette victime pure et sans tache, vous l'avez immolée au démon de l'intérêt, au démon de l'ambition, au démon de la volupté, au monde et aux désirs corrompus de votre cœur. Ah ! qu'avez-vous fait et qu'en est-il arrivé? Plus rien dans la suite qui vous ait coûté. Vous avez dépouillé tous les sentiments de Dieu ; vous avez fait taire la conscience et tous ses scrupules. Un sacrilége vous a disposé à un autre sacrilége et celui-ci à un troisième. L'habitude ne trouvant plus d'obstacle, s'est fortifiée; et dans un cercle malheureux, selon la pensée de saint Grégoire, plus l'habitude a eu d'empire, plus elle vous a porté à l'abus des sacrements; et plus vous avez abusé des sacrements, plus vous vous êtes enraciné dans l'habitude : *De vitio rotat ad vitium* (*Greg.*). En sortirez-vous? et votre endurcissement ne vous conduira-t-il pas à l'impénitence et l'impénitence à la réprobation?

Ce que je dis n'est que trop vrai. Vous le savez assez, mais vous y pensez trop peu. Ce point important mérite bien néanmoins vos réflexions. Voyez, mon cher auditeur, demandez-vous à vous-même ce que vous répondrez à Dieu quand il vous fera rendre compte du sang de son Fils : *Sanguinem ejus de manu tua requiram* (*Genes.*, III). Ce que vous lui répondrez, quand il vous dira : Le sang de votre frère se fait entendre à mon tribunal et crie vengeance contre vous : *Vox sanguinis Fratris tui clamat ad me* (*Ezech.*, IV). C'était votre frère et vous lui avez donné la mort. Vous l'avez reçu entre vos bras, dans votre sein, pour l'y étouffer. Il vous apportait la paix, et il vous a vu venir contre lui les armes à la main. Il voulait vous nourrir, vous engraisser de sa divine substance; il voulait vous laver dans son sang, dans ce sang qui germe les vierges. Il vous présentait son sacrement comme une source de sainteté et comme un fonds inépuisable de grâces. Mais vous l'avez fait servir à vos impiétés. Vous en avez fait un voile d'hypocrisie. J'en ferai, moi, la matière de votre jugement.

Quel coup de foudre, chrétiens! et que pourrons-nous faire alors pour le détourner? rien. Mais maintenant que pouvons-nous faire? ce que firent ces Juifs à qui saint Pierre reprocha la mort de Jésus-Christ qu'ils avaient crucifié. Ils en furent touchés. Grand Apôtre, s'écrièrent-ils, quel remède? Tout est-il perdu pour nous? Non, mes frères, reprit ce zélé ministre; faites pénitence, convertissez-vous, et vous effacerez ainsi votre péché : *Pœnitemini igitur et convertimini, ut deleantur peccata vestra* (*Act.*, III). Sur quoi saint Augustin continue de la sorte. Vous avez exercé sur ce Dieu-Homme toute votre cruauté, mais il veut encore exercer sur vous toute sa miséricorde. Vous avez versé son sang dans votre fureur, appliquez-vous ce même sang par votre repentir. Il a conservé, en coulant, tout son mérite ; ne perdez rien, après l'avoir répandu, de votre confiance : *Sanguinem fudistis sævientes*, *bibite confidentes* (*August.*).

Voilà, chrétiens, le seul moyen qui vous reste à vous-mêmes pour réparer le passé. Moyen prompt et présent. Le temps approche et déjà même nous y entrons. Le Seigneur nous envoie comme ses apôtres, pour vous dire qu'il veut faire avec vous la Pâque : *Apud te facio Pascha* (*Matth.*, XXVI). Que ce soit au moins à cette fois une Pâque et pour lui et pour vous. Qu'il commence à revivre en vous, et recommencez à vivre en lui et par lui. Saint Paul écrivait aux Corinthiens que plusieurs d'entre eux mouraient subitement, parce qu'ils communiaient indignement : *Ideo inter vos dormiunt multi* (I *Cor.*, XI). Nous apprenons des Pères, surtout de saint Cyprien, la fin malheureuse de quelques chrétiens, que la mort, par un juste et un soudain châtiment de Dieu, avait surpris au sortir de la sainte Table. Combien d'autres effets de la justice divine ignorons-nous? Et, sans aller plus loin, combien de pécheurs, depuis la dernière Pâque, ont été enlevés et porteront la peine de leurs sacriléges? Dieu pouvait, mon cher frère, vous traiter avec la même rigueur et il ne l'a pas fait. Il a bien voulu vous réserver encore à cette Pâque. Sera-ce par un crime nouveau que vous reconnaîtrez ce nouveau bienfait? Mais sa colère n'éclaterait-elle pas enfin et sa patience ne serait-elle pas épuisée? Au reste, que l'utile effroi où vous jettent, peut-être, ces terribles exemples et de si affreuses menaces, ne vous éloignent point du sacrement de Jésus Christ. Autre écueil non moins dangereux, ni moins funeste. Un double précepte vous impose une double obligation; l'une de communier, l'autre de bien

communier. Toutes deux sont également étroites, toutes deux sont indispensables. Le parti donc que vous avez à prendre, et l'unique parti, ce n'est pas de renoncer à la communion, dans la crainte de communier mal; ce serait éviter un péché par un autre péché. Mais c'est de quitter absolument le péché et de sanctifier par là votre communion. Alors elle deviendra pour vous un gage de paix et de salut. Jésus-Christ vous dira ce qu'il dit en entrant dans la maison de Zachée : *Hodie salus domui huic facta est.* Que toutes les bénédictions célestes descendent sur cette âme. Elle est ressuscitée à la grâce et tout lui est pardonné. Que cette vie nouvelle la conduise à une vie éternelle, etc.

SERMON XLVIII.

POUR LE LUNDI DE LA SEMAINE SAINTE.

Sur la pratique des bonnes œuvres.

Fecerunt autem ei cœnam ibi, et Martha ministrabat

On lui donna là à souper, et Marthe le servait (*S. Joan., chap.* XII).

Ce n'est pas pour une fois que l'Evangile nous parle des soins de Marthe et de son zèle à servir Jésus-Christ. Toute la vertu de cette sœur de Madeleine a consisté, ce semble, dans l'action, et c'est pour cela même qu'on la propose comme le modèle d'une piété laborieuse et appliquée aux bonnes œuvres. Piété solide, piété nécessaire et essentielle. Sans les bonnes œuvres, point de salut; et voilà, mes frères, ce que je voudrais aujourd'hui vous faire bien comprendre. Ce sujet nous regarde tous, grands et petits, riches et pauvres, jeunes et âgés, sains et malades, puisque nous sommes tous chrétiens et, par conséquent, tous obligés à la loi des bonnes œuvres que le christianisme nous impose. Non pas, après tout, que je doive exiger de tous indifféremment les mêmes pratiques; il y en a qui conviennent aux uns et qui ne conviennent pas aux autres; mais, pour vous expliquer d'abord mon dessein, je veux vous faire voir deux choses : la première, que Dieu nous demande à tous de bonnes œuvres, et qu'il y va de la damnation éternelle ; la seconde, comment Dieu nous les demande et quel soin il a pris de les proportionner à nos forces. L'un vous inspirera une juste crainte, l'autre une sainte confiance. Adressons-nous à Marie. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a rien que les personnes à qui il reste quelque zèle pour leur propre salut, se reprochent plus souvent et plus inutilement que leur négligence dans la pratique des bonnes œuvres. On s'accuse, on se condamne communément sur cet article, mais on n'en devient pour cela ni plus appliqué à connaître ce que Dieu demande de nous, ni plus prompt à l'exécuter. Combien de fois l'avez-vous entendu dire aux autres? Combien de fois l'avez-vous dit vous-même ? Il me semble, par la miséricorde du Seigneur, que je ne commets pas de grands crimes, mais aussi je ne fais point de bien, et quand je pense sérieusement à l'inutilité de ma vie, je m'en confonds devant Dieu et j'en tremble.

Plût à Dieu, chrétiens, que cette vue nous effrayât assez pour vous rendre plus agissants et que vous fussiez bien persuadés du danger de cet état! Je puis dire avec vérité que ce qu'il y a de plus fâcheux et de plus mortel dans votre maladie, c'est que vous n'en sentez pas encore tout le péril et toute la malignité : et c'est là cette espèce d'assoupissement et de léthargie dont Dieu menaçait son peuple par la bouche du prophète : *Spiritus soporis* (*Isai.*, XIX). Des fautes grossières réveilleraient notre attention; certains péchés plus marqués et plus odieux rempliraient l'âme d'une secrète horreur, et par cet heureux ressort de la Providence qui sait tirer le bien du mal, des chutes plus sensibles et plus grièves pourraient nous exciter efficacement à la douleur du passé et nous inspirer plus de vigilance pour l'avenir. Mais une vie oisive et sans bonnes œuvres n'a rien qui paraisse d'abord si criminel. Dans cet état, si l'âme a de la lenteur pour se porter au bien, elle n'a pas au moins de l'ardeur pour courir au mal. On s'abstient presque également, si je puis ainsi parler, et du vice et de la vertu; et comptant trop sur l'éloignement où l'on se trouve de ces actions dont la malice est plus connue et de ces désordres à quoi d'autres sont sujets, on se flatte d'une fausse innocence. On se met le voile sur les yeux, et l'on ne remarque pas, du moins on néglige mille omissions qui nous rendent très-coupables au jugement de Dieu. Illusion ordinaire, mais bien funeste, s'écrie saint Jean Chrysostome! comme si ce n'était pas un grand mal selon l'Evangile, que de ne rien faire pour Dieu, et un titre de condamnation contre des chrétiens, que d'abandonner toutes les œuvres chrétiennes.

Pour traiter à fond ce point important et pour le développer dans toute son étendue, je vous prie d'observer avec moi que l'Evangile n'a que deux sortes de préceptes : les uns négatifs et les autres positifs. Par les premiers, Dieu nous défend le mal, comme le culte des idoles, l'homicide, le blasphème, le parjure. Par les seconds, Dieu nous commande le bien, comme l'amour même de Dieu, celui des parents, des ennemis, la prière, l'aumône. Les uns et les autres sont des commandements étroits et rigoureux. Donc, on ne se damne pas seulement en faisant le mal défendu de Dieu, ce que nous appelons péchés de commission; mais encore en ne faisant pas le bien ordonné de Dieu, ce que nous nommons péchés d'omission. Péchés qui, dans le temps, remplissent le monde de chrétiens lâches et paresseux; mais qui, dans l'éternité, rempliront l'enfer de chrétiens réprouvés et malheureux.

J'en dis trop peu, mes frères et je dois ajouter, ce qui est d'une conséquence infinie, qu'on se damne beaucoup plus ordinairement par les péchés d'omission que par les péchés de commission. C'est ce qui se vérifie en deux manières et de quoi je donne deux preuves solides. Car, premièrement, j'en juge par les

textes formels de l'Ecriture où, Dieu, là-dessus, nous fait à toute occasion de si terribles menaces et s'explique en des termes si forts et si pressants. La terre où l'on a semé de bon grain, que le laboureur a cultivée avec soin sur qui le ciel a fait tomber, tantôt sa plus douce rosée, tantôt ses pluies les plus abondantes, et qui ne rapporte rien, est sur le point d'être maudite : c'est saint Paul qui parle : *Maledicto proxima* (*Heb.*, VI). Que fera-t-on à la vigne stérile? Je l'abandonnerai, dit le Seigneur, je renverserai les murailles qui la gardaient, et les passants la fouleront aux pieds : *Ponam eam desertam* (*Isai.*, V). Point de milieu pour cette vigne, ajoute saint Augustin, ou le raisin, ou le feu : *Aut vitis*, *aut ignis* (*Aug. in Joan.*). Comment traitera-t-on le serviteur qui n'a pas fait profiter son talent? l'Evangile nous apprend qu'on lui ôtera ce talent-là même dont il n'a rien retiré, et ceci nous marque la privation des grâces : *Tollite ab eo talentum* (*Matth.*, XXV) : qu'ensuite on l'enfermera dans une prison obscure : *In tenebras exteriores* (*Ibid.*), et que, dans cette obscure prison, il y aura des pleurs et des grincements de dents; voilà la damnation : *Ibi erit fletus et stridor dentium* (*Luc.*, XXIII). Enfin, que disait saint Jean en prêchant au peuple? Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé et brûlé. Parole qui jeta une telle frayeur dans tout son auditoire, que chacun s'écria : Enseignez-nous donc ce qu'il faut faire pour nous sauver. De bonnes œuvres, leur répondit le divin Précurseur. Que celui qui a deux habits en donne un à celui qui n'en a point, et si vous avez abondamment de quoi vous nourrir, faites-en part au pauvre qui se trouve pressé de la faim. Cette parole de saint Jean, ou plutôt cette parole de Jésus-Christ même, puisqu'il l'a lui-même prononcée, est bien générale et bien décisive. Tout arbre, c'est-à-dire, tout chrétien, tout homme, sans distinction et dans quelque état qu'il soit : *Omnis arbor* (*Matth.*, XV); tout arbre, encore une fois, qui ne produit point de bon fruit : *Quæ non facit fructum bonum*. Prenez garde que le Fils de Dieu ne dit pas : Tout arbre qui ne produit point de feuilles, c'est-à-dire, de belles apparences, qui ne manquent pas aux hypocrites. Il ne dit pas : tout arbre qui ne produit point de fleurs, c'est-à-dire de bons désirs, qui ne manquent pas même aux plus négligents; mais : Tout arbre qui ne produit point de fruit, et de bon fruit, c'est-à-dire, de bonnes œuvres, sera coupé : *Excidetur*, ce qui signifie une mort subite, avancée, imprévue. Et, après l'avoir coupé on le brûlera, *Et in ignem mittetur* (*Ibid.*). Figure naturelle de la réprobation. Or, sur ces textes et sur tant d'autres que je passe, mais qui sont assez connus, je fais ce raisonnement : Pourquoi ces avis, et que veulent dire ces menaces si souvent réitérées, si ce n'est pour nous faire entendre que l'omission des bonnes œuvres est une des voies les plus larges et les plus battues qui mènent à la perdition, et par où l'ennemi de notre salut nous entraîne dans l'abîme.

Secondement, ce qui me le fait juger de la sorte, c'est la félicité que nous avons à pécher par omission plutôt que par commission. Car à considérer la chose en elle-même et dans sa nature, il est beaucoup plus aisé de ne faire pas son devoir, que d'agir positivement contre son devoir. Il répugne moins, par exemple, à la piété d'un fils envers son père de ne lui pas obéir dans une rencontre, que de l'insulter en face; il répugne moins à l'humanité, à la charité envers les pauvres, de ne les pas assister, que de les outrager dans leurs misères et de les maltraiter. Ajoutons que dans les péchés de commission on risque bien plus que dans les péchés d'omission. Ainsi, dans la poursuite d'un procès injuste et mal intenté, on risque son repos et sa fortune; dans un engagement de passion et un commerce honteux, on risque son honneur; dans un attentat formé contre un ennemi, dans une querelle, on risque sa vie même. Mais pour se dispenser de ses obligations, pour abandonner la pratique des bonnes œuvres, il n'y a communément nulles mesures à prendre, nulles démarches à faire, nuls combats à livrer, et par conséquent nuls périls ou moins de périls à courir. Il suffit de demeurer tranquille et sans soin, sans action. Rien de plus commode, et de là rien de plus ordinaire.

Aussi dans cet arrêt de mort que Jésus-Christ, au jour des vengeances divines, doit fulminer contre les pécheurs, et qu'il n'a prononcé par avance dans l'Evangile que pour nous engager de bonne heure à veiller sur nous-mêmes et à détourner par une sage précaution ce coup fatal et sans remède; aussi, dis-je, le Fils de Dieu ne produira-t-il contre les réprouvés, en les accusant, en les condamnant, que des péchés d'omission. Est-ce qu'ils seront exempts de tous les autres? Non, mais dans cette condamnation générale, et qui doit convenir à toutes sortes de personnes, il s'attachera aux fautes les plus générales et aux péchés les plus communs dans toutes les conditions. Il ne leur dira pas : Vous m'avez dépouillé, vous m'avez opprimé, vous m'avez fait telles injustices en les faisant à vos frères : péchés de commission et plus rares; mais il leur dira : Vous ne m'avez pas donné à manger, lorsque j'avais faim; vous n'avez pas pris soin de me vêtir, lorsque j'étais nu; vous ne m'avez pas visité, consolé, lorsque j'étais captif et dans les fers : péchés d'omission et qui seuls, à ce qu'il paraît, les feront éternellement rejeter de Dieu. Allez, maudits, allez au feu : *Discedite, maledicti, in ignem* (*Matth.*, XXV). Un chrétien que cette affreuse sentence, que ce tonnerre n'éveille pas, reprend saint Augustin, n'est plus seulement endormi, mais il est mort : *Non dormit, sed mortuus est* (*August.*).

Ah! mon cher auditeur, que je crains pour vous ce terrible compte que vous aurez à rendre de toutes vos années, ce compte que Dieu vous demandera de tous vos jours, de toutes vos heures, de tous vos moments! Que je crains ce jugement formidable, où pour votre confusion et pour votre damnation, le

souverain Juge rappellera tout le temps qu'il vous a donné, qu'il vous donne encore, et que vous aurez perdu! *Vocabit adversum me tempus* (*Jerem.*, *Lam.*, II). Car quand j'examine votre vie, j'y trouve des temps réglés pour tout : temps pour le sommeil, temps pour la table, temps pour les affaires, temps pour la conversation, temps pour les visites, temps pour le jeu. Mais où sont les temps marqués pour les bonnes œuvres ? Où sont-ils? Ce sont là néanmoins les temps que cherchera ce Maître exact et sévère; ce sont là les temps qu'il vous ordonnera de présenter à son tribunal : *Vocabit adversum me tempus.* S'il ne trouve rien dans le figuier stérile, il le frappera de sa malédiction ; et si vous paraissez devant lui les mains vides, vous n'entrerez jamais dans ce riche et ce saint héritage qui doit être le prix de votre travail : *Labores manuum suarum manducabit* (*Psal.* CXVII).

Contre une crainte si bien fondée qui peut, mes frères, vous rassurer? Comptez-vous sur la foi que vous avez reçue au baptême et sur le caractère de chrétien que vous portez? Mais que vous servira la foi sans les œuvres, puisque l'apôtre saint Jacques nous apprend que c'est alors une foi morte? Il est vrai, selon le langage de saint Paul, que la foi est le fondement de notre édifice spirituel ; mais si vous ne bâtissez pas sur ce fondement, il demeure inutile. Si même sur un fondement si solide et si précieux vous n'élevez pas un édifice qui lui réponde, si vous ne mettez pas une juste proportion entre la sainteté de vos œuvres et la sainteté de votre foi; si vous vous contentez d'être chrétien, sans vivre, sans agir en chrétien, n'est-ce pas démentir cet auguste caractère, dont vous êtes revêtu? N'est-ce pas le déshonorer, et en le déshonorant vous condamner? Tremblez, chrétiens, tremblez : pourquoi? par la raison même que vous êtes chrétiens, je veux dire, parce que vous êtes éclairés par la foi des plus sublimes connaissances, et que vous les suivez si peu dans la pratique; parce que vous êtes appelés par la foi à de si hautes espérances, et que par votre molle oisiveté vous les perdez ; parce que vous avez de si puissants motifs pour vous animer, pour vous encourager, pour vous porter à tout entreprendre, et qu'on vous voit toujours dans une langueur que rien n'excite, et dans une paresse que le moindre effort étonne.

Comptez-vous sur les mérites d'un Dieu Sauveur et sur les dons de sa grâce? ç'a été dans ces derniers siècles l'erreur de Calvin, et c'est encore dans le monde l'illusion de tant de pécheurs. Mais que vous serviront ces mérites infinis, s'ils ne vous sont pas appliqués; et n'est-ce pas, si je puis ainsi m'exprimer, par le canal des bonnes œuvres que ces sources fécondes du salut doivent couler jusqu'à nous? Si donc vous fermez cette communication, vous anéantissez en quelque sorte les mérites de Jésus-Christ, et pour Jésus-Christ même et pour vous : pour Jésus-Christ, en renversant ses desseins et en détruisant le grand ouvrage de votre rédemption, qui l'a fait descendre sur la terre et qui lui a tant coûté : pour vous, en ne profitant pas de ce sang divin que vous arrêtez, et qui, sans rien perdre de sa vertu, ne l'exercera néanmoins jamais tout entière sur vous, tandis que vous lui opposerez, comme un obstacle invincible, l'inutilité de votre vie, et que vous ne travaillerez pas à la seconder. Cette théologie est aussi solide qu'elle est profonde; mais disons quelque chose de plus sensible. Que vous serviront tant de sacrements, si vous en négligez l'usage? Ce sont des remèdes que Jésus-Christ vous présente, et des remèdes prompts, et des remèdes sûrs et infaillibles pour la guérison spirituelle de vos âmes et pour soutenir ou pour réparer vos forces affaiblies; mais si vous ne les prenez pas, en pouvez-vous ressentir les salutaires effets? Que vous serviront tant de grâces, fruits abondants de la croix de Jésus-Christ? Ce sont des moyens, ce sont des secours pour agir : mais pourquoi tant de secours, tant de moyens, si vous n'agissez pas? Tout ce que vous en pouvez attendre, c'est un jugement plus rigoureux.

Comptez-vous sur vos bons désirs ? mais je l'ai dit en passant, et la chose mérite une plus longue et une plus sérieuse réflexion : ce ne sont pas des désirs stériles que Dieu vous demande, mais des désirs efficaces, des désirs réduits en œuvres. Toute la vie chrétienne roule sur trois choses: connaître, désirer et faire. Ayez les deux premières, et n'ayez pas la dernière, vous n'avez rien ; car pour entrer dans le royaume des cieux, ce n'est pas assez de dire au pied de l'autel et à certains moments d'une ferveur apparente, mon Dieu, mon Dieu; mais il faut accomplir toutes les volontés du Père céleste : *Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum; sed qui facit voluntatem Patris mei qui in cœlis est* (*Matth.*, VII). Ce n'est pas assez de lever vers Dieu nos cœurs, il faut encore lever vers lui nos mains. Ni les sentiments du cœur ne peuvent suffire sans le travail des mains, ni le travail des mains sans les sentiments du cœur : *Levemus corda nostra cum manibus ad Dominum* (*Jerem.*, *Thren.* III). Et certes, est-il rien de moins raisonnable et de plus bizarre que ces désirs vagues et sans suite? car ce que vous voulez, dit Tertullien, si vous le voulez réellement et de bonne foi, pourquoi ne le faites-vous pas puisqu'il est possible et qu'il dépend de vous? Et si vous ne le faites pas, comment le voulez-vous? *Perficere enim debes, quia vis, aut nec velle, quia nec perficis* (*Tertul. de Pœnit.*, 3). Pensez-vous que ces désirs imparfaits, qui n'ont été que de faibles commencements et comme de légers essais, vous excuseront devant Dieu? *Nec excusari poteris per illam perficiendi infelicitatem* (*Ibid.*). S'ils ne sont suivis de nul effet, continue ce Père, c'est sans doute, ou parce que vous voulez faire le mal, ou parce que vous ne voulez pas faire le bien. Or, quoi que ce soit, vous êtes toujours coupable de l'une ou de l'autre part, et vous en serez puni : *Quaqua te constitueris, crimine astringeris* ; *quia, aut malum*

volueris, aut bonum non adimpleveris (*Tertul. Ib.*). Excellent discours. Il est certain que les vierges folles souhaitèrent d'avoir de l'huile pour allumer leurs lampes, et que même elles en demandèrent aux vierges sages ; mais autant eût-il valu pour elles de n'en point souhaiter, puisqu'il n'était plus temps de s'en fournir. L'époux survint tout à coup, entra dans la salle des noces, la fit fermer et leur en refusa l'entrée. Triste figure de ce qui arrive encore tous les jours. Mille gens se damnent en formant dans leur cœur les plus beaux projets, et l'enfer est rempli de bons désirs. C'est là que les repentirs sont inutiles ; c'est là que le désespoir est éternel ; c'est là même que Dieu punit les désirs par les désirs ; et le plus cruel tourment d'un réprouvé sera de désirer toujours ce qu'il a pu mériter et ce qu'il ne pourra jamais avoir.

Ne me dites donc point ce que j'entends dire néanmoins si souvent : c'est un homme de bien ; il ne blesse, il n'offense personne. Parler ainsi, c'est ignorer sa religion et le point le plus essentiel de la morale évangélique ; c'est parler plutôt en païen qu'en chrétien ; car un chrétien, un vrai chrétien, est-ce seulement un homme qui s'abstient de faire le mal, et l'Evangile l'a-t-il ainsi défini ? N'est-ce pas encore un homme qui pratique le bien et tout le bien qu'il peut et qu'il doit pratiquer ? C'est ce que tous les Pères nous enseignent en expliquant ces deux paroles du Prophète : Fuyez le mal : *Declina a malo* (*Ps.* VI), et faites le bien : *Et fac bonum.* La fuite de l'un n'est en quelque sorte qu'une disposition nécessaire, mais la pratique de l'autre est le capital. C'est ce que Dieu, par la bouche d'Isaïe, nous a fait encore entendre d'une manière plus expresse et plus étendue : Lavez-vous, peuple d'Israël, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la tache de votre péché, et cessez de mal faire ; mais n'en demeurez pas là : après avoir satisfait à ce premier devoir, il vous en reste d'autres non moins importants à remplir. Commencez à bien faire : *Discite bene facere.* Exercez la miséricorde, aimez la justice, défendez l'orphelin, protégez la veuve, et venez ensuite, plaignez-vous de moi, si vos péchés, fussent-ils plus rouges que l'écarlate, ne deviennent plus blancs que la neige.

Ainsi, mes frères, de quelque personne que vous ayez à me parler, quand vous voudrez me faire convenir avec vous que c'est un homme de bien, une femme de bien, dites-moi que c'est un homme assidu aux exercices du christianisme, à la prière du matin, du soir, à l'examen de la conscience, à la lecture des livres de piété, à la méditation des choses saintes, à la parole de Dieu, à la fréquentation des sacrements. Dites-moi que c'est un homme officieux et charitable, toujours prêt à aider le prochain, soit de son crédit, soit de ses conseils, soit de son travail, soit de ses aumônes ; que c'est un homme doux et pacifique qui, dans une maison, dans un quartier, dans une ville, dans tout un pays s'emploie à réunir des cœurs divisés, à accommoder des parties, à étouffer des querelles, sacrifiant lui-même dans les rencontres tous ses ressentiments, oubliant les injures, les pardonnant de bonne grâce, et faisant, sans égard à ses droits, toutes les avances nécessaires pour ménager les plus difficiles esprits et pour les gagner ; que c'est un homme pénitent et mortifié, détaché de ses commodités et de ses aises, ennemi des compagnies, des jeux, des spectacles, des plaisirs du monde, exact observateur de l'abstinence et du jeûne. Dites-moi que c'est une femme qui, soigneuse de s'acquitter elle-même de tout ce qu'elle doit à Dieu, de tout ce qu'elle doit à son propre avancement et à la perfection de son âme, du reste, suivant les intentions du ciel, veille à la conduite de son ménage, s'applique à y établir l'ordre, à élever des enfants, à régler des domestiques, à les édifier par ses exemples, à les corriger par ses avis, à leur inspirer l'horreur du vice et l'amour de la vertu. Dites-moi que c'est une femme qui, retirée des assemblées profanes du siècle, se trouve à toutes les assemblées de piété ; qui va dans les prisons consoler les affligés, dans les hôpitaux servir les malades ; qui, selon l'expression du Sage, prenant la laine et le fuseau, consacre à l'entretien des pauvres le saint ouvrage de ses mains, et emploie pour eux ce que tant d'autres donnent au luxe et à la vanité. Alors je les canoniserai, je les compterai parmi les élus du Seigneur, je leur promettrai de la part de Dieu ses récompenses éternelles.

Mais quand vous vous contenterez de me dire que ce sont des gens d'un commerce aisé, d'un naturel facile et accommodant, d'une conduite régulière parce qu'ils ont de la probité, de la droiture, de la bonne foi, et qu'on ne les voit point sujets à des débauches, à des habitudes vicieuses, à des chutes grossières et scandaleuses, le monde aura beau vanter cette prétendue innocence, je vous répondrai moi, que ce sont, si vous le voulez, des saints dans l'opinion des hommes, mais qu'ils ne sont pas tels à beaucoup près devant Dieu. Je leur appliquerai cette menaçante parole du maître de l'Evangile contre l'arbre infructueux : *Ut quid terram occupat* (*Luc.*, XIII)? pourquoi demeurent-ils dans une vie qu'ils n'ont reçue que pour servir Dieu, et qu'ils passent à ne rien faire? *Ut quid terram occupat?* Pourquoi sont-ils dans des rangs, dans des charges, dans des emplois, où d'autres agiraient si utilement, et pour le public, et pour eux-mêmes, tandis qu'ils se tiennent plongés dans une indolence molle, et qu'ils ne sont bons, ni pour eux-mêmes et pour leur avancement particulier, ni pour le public et l'intérêt commun? *Ut quid terram occupat?* Pourquoi reçoivent-ils tant de grâces qui profiteraient au centuple en d'autres mains, et dont ils font un abus si criminel? *Ut quid terram occupat?* Je craindrai pour eux cette triste conclusion : Ce sont des arbres stériles, qu'on y applique la cognée et qu'ils soient condamnés aux flammes : *Succide ergo* (*Ibid.*). Que ces grâces soient portées ailleurs, et qu'ils en soient privés pour jamais.

Succide. Qu'une mort avancée termine des jours vides et sans mérite, et qu'ils en aillent répondre à ce tribunal où nous serons tous jugés par nos œuvres : *Succide.* Les bonnes œuvres sont donc nécessaires au salut, et Dieu vous les demande. Mais comment est-ce qu'il nous les demande? c'est de quoi je vais vous instruire.

SECONDE PARTIE.

Comme toutes les conditions de la vie ne sont pas les mêmes, et que les uns, selon la sage disposition du ciel, sont dans l'élévation et la grandeur, dans l'autorité et le crédit, dans l'opulence et la fortune, dans la vigueur et la santé, et les autres dans l'obscurité et la retraite, dans la dépendance et la soumission, dans la pauvreté et le besoin, dans la maladie et la souffrance ; comme les dons de la grâce sont même aussi différents que les dons de la nature, et que celui-là, dit saint Paul, a le don des langues, celui-ci le don des miracles ; celui-là le don de prophétie, celui-ci le don de science : aussi Dieu ne nous impose pas à tous les mêmes obligations, et n'exige pas de tous les mêmes dettes. Mais en quoi, mes frères, nous ne pouvons assez admirer la sagesse de son gouvernement et la douceur de sa providence, c'est d'avoir attaché notre salut aux bonnes œuvres : premièrement, selon qu'elles dépendent de nous, et qu'il est en notre pouvoir de les pratiquer ; secondement, selon notre vocation et le degré de grâce qui nous est communiqué ; troisièmement, selon les occasions qui naissent et qui dans les divers engagements du monde ne peuvent guère nous manquer. J'expose ceci en peu de paroles, et j'en tire une nouvelle preuve contre vous et contre l'extrême négligence où vous vivez.

Si Dieu, mes chers auditeurs, vous demandait des choses impossibles, votre impuissance serait sans doute une légitime excuse, et dispenserait d'une loi à laquelle vous ne seriez pas en état de satisfaire. Mais je vous l'ai dit souvent et votre religion vous l'enseigne, que Dieu ne nous ordonne rien au-dessus de nos forces. Comme c'est lui qui nous a formés, il connaît notre faiblesse, et comme il est le plus équitable et le meilleur de tous les maîtres, il s'y accommode dans tous les commandements qu'il nous fait. En sorte qu'il proportionne toujours ses ordres aux personnes, aux facultés, aux moyens, au loisir, aux occupations, aux lieux, au tempérament du corps, aux connaissances mêmes et au caractère de l'esprit. Entrons dans un détail qui vous fera mieux comprendre cette vérité.

Ainsi, pour pratiquer les œuvres de la piété, pour prier, pour méditer, pour chanter les louanges divines, pour approcher souvent de la sainte table, il en faut avoir le temps ; si donc, suivant les vues du ciel, une profession laborieuse, l'embarras des affaires, le soin d'une famille vous appelle nécessairement ailleurs, Dieu ne demande pas alors que vous passiez les heures entières au pied des autels, que vous donniez une partie de la journée à l'oraison, que vous assistiez régulièrement à l'office divin et à toutes les cérémonies de l'Eglise, que plusieurs fois dans la semaine vous participiez aux sacrements. Pour pratiquer les œuvres de la charité chrétienne envers les pauvres, pour les soulager dans leurs besoins et les faire subsister par de saintes largesses, il faut avoir de quoi y fournir ; si donc vous êtes pauvre vous-même et que ayez à peine le nécessaire, Dieu ne demande pas alors que vous fassiez de grandes aumônes, que vous ôtiez à vos enfants leur nourriture pour la distribuer à des étrangers, et que vous portiez à d'autres ce qui doit servir à votre subsistance et à votre entretien. Pour pratiquer les œuvres de la mortification chrétienne, pour jeûner, pour traiter durement son corps, pour le châtier par les pénitences et les macérations, il faut une santé capable de les soutenir. Si donc vous êtes infirme et malade, si dans une langueur habituelle ou sur le déclin de l'âge, une constitution altérée vous oblige à certains ménagements raisonnables, Dieu ne demande pas alors que vous acheviez de vous accabler par une rigueur hors de mesure, que vous vous condamniez à des abstinences, à des veilles indiscrètes, que vous couchiez sur la cendre, et que vous soyez toujours couvert de la haire et du cilice. Mais ce que Dieu veut, je vous le dis en général et dans un seul mot; il ne tiendra qu'à vous d'en faire l'application à mille points que je passe et qui, sans une longue recherche, se présenteront assez d'eux-mêmes ; ce que Dieu, dis-je, attend de vous, ce qu'il veut, c'est qu'examinant de bonne foi la situation où vous êtes, vous tâchiez à connaître ce que vous pouvez, et que l'ayant connu, chacun s'y attache avec un soin et en entreprenne la pratique. Et ne me répondez pas que vous ne pouvez rien, je vous renvoie, pour vous convaincre du contraire, au témoignage de votre cœur. Consultez-vous vous-même, et si vous n'en pouvez juger absolument, jugez-en par comparaison. Voyez ce que vous faites pour le monde et raisonnez de la sorte : je sais bien trouver du temps pour rendre au monde certains devoirs de bienséance et d'honnêteté; pourquoi n'en trouverai-je pas pour rendre à Dieu des devoirs de justice et de nécessité? Je fais bien, pour plaire au monde et pour me conformer à ses coutumes, certaines dépenses ; pourquoi ne les ferai-je pas pour les membres de Jésus-Christ ou pour Jésus-Christ même qui souffre dans ses membres ? J'ai bien assez de forces pour supporter les fatigues d'un procès que je poursuis avec tant de chaleur et sans égard à la délicatesse de ma complexion; pourquoi n'en aurais-je pas pour supporter quelques austérités d'une pénitence volontaire et toujours trop douce? Voyez ce que font plusieurs autres dans le même état que vous, et instruisez-vous par leurs exemples. Consultez Dieu et ouvrez l'oreille à sa grâce pour écouter ce qu'elle vous dictera au fond de l'âme, et pour l'exécuter. Consultez un confesseur et rendez-vous do-

cile à ses conseils, faites-vous connaître à lui, et suivez ce qu'il vous prescrira. Vous conviendrez bientôt que vous pouvez beaucoup plus que vous ne pensez, et que vous devez tout ce que vous pouvez, selon votre vocation et le degré de grâce qui vous est communiqué.

Je dis selon votre vocation et le degré de grâce qui vous est communiqué, et c'est une autre règle qui suit de la première et à laquelle Dieu se conforme en nous ordonnant la pratique des bonnes œuvres. Ces trois serviteurs à qui le Maître de l'Évangile confia divers talents ne furent pas également partagés. Mais celui-là en eut cinq, le second deux, et le troisième n'en eut qu'un. S'il l'eût fait valoir, et que pour un talent il en eût rendu seulement un autre, le maître eût été content, et Dieu le sera, chrétiens, si vous remplissez la mesure de ses grâces et que vous agissiez précisement selon les vues qu'il a sur vous. Car il est vrai qu'il y a des vocations extraordinaires, qu'il y a des âmes choisies et distinguées à qui Dieu, ce semble, ne marque pas de bornes et qu'il appelle aux plus grandes choses. Tels ont été les apôtres; ils ont passé les mers et porté le nom de Jésus-Christ aux extrémités du monde. Tels ont été les martyrs; ils ont enduré pour la cause de Dieu les plus cruels supplices; ils ont versé leur sang, donné leur vie. Tels ont été les solitaires; ils se sont élevés à la plus haute contemplation, et aussi ennemis d'eux-mêmes qu'ils étaient unis à Dieu, ils ont crucifié leur chair par la plus parfaite abnégation. Tels ont été tant de religieux; ils ont renoncé aux plus belles espérances du siècle et se sont soumis à toutes les observances du cloître. En un mot, tels ont été tant de saints : brûlés d'un désir ardent de plaire à Dieu, ils se sont signalés devant lui par des actions que nous regarderions comme des excès, si nous ne savions pas qu'ils étaient spécialement inspirés du ciel. Mais ce ne sont point là les voies communes par où Dieu nous conduit, et par conséquent ce n'est point en cela qu'ils nous doivent servir de modèle. C'est même une dangereuse illusion de se persuader que dès qu'on veut s'adonner à la pratique des bonnes œuvres, il faut d'abord viser à cette souveraine perfection. Erreur dont on se laisse quelquefois prévenir dans le monde, et que l'ennemi de notre salut y entretient pour nous décourager en nous traçant un plan trop difficile, bien loin de nous animer par là et de réveiller notre zèle. Ne prenons point tout d'un coup des idées si relevées. Entrons dans la route que Dieu nous ouvre et marchons-y. Avançons vers le terme qu'il nous propose, et ne nous arrêtons point que nous n'y soyons parvenus. Nous sommes les ouvriers du Seigneur et, si je puis ainsi m'exprimer, il nous donne à chacun notre tâche : tenons-nous-en là. Son secours ne nous manquera pas; sa grâce nous aidera; je ne dis pas toute grâce, mais telle grâce propre de notre état, selon laquelle il suffit d'agir, et enfin selon les occasions qui se présentent et qu'il n'est pas fort difficile de trouver.

Car le royaume de Dieu, mes frères, comme parle l'Évangile, est dans vous, du moins il est auprès de vous : *Regnum Dei intra vos est* (*Luc*, XVII). Saint Luc observe que lorsque le Sauveur du monde chercha du fruit dans le figuier, ce n'était pas encore le temps des figues : *Non erat tempus ficorum* (*Marc.*, XI); mais nous, dit saint Augustin, nous sommes toujours au temps et à la saison des bonnes œuvres; nous en avons partout et toujours les occasions. Dans ces accidents fâcheux, dans ces mauvaises affaires, dans ces chagrins, dans ces maladies, occasions de patience; dans ces paroles dures, dans ces rebuts, dans ces humeurs aigres, qu'on a si souvent à supporter de la part d'un père, d'une mère, d'un mari, d'une femme, d'une sœur, d'un frère, d'un maître, d'un égal, d'un ami, d'un concurrent, de toutes les personnes avec qui nous engage la société humaine, occasions d'humilité et de douceur; dans l'éducation des enfants, dans la conduite des domestiques et le soin de leur salut, occasions de zèle; dans cette multitude presque innombrable de gens qui souffrent et qu'on peut ou aider et tirer de leur misère par des secours prompts et solides, ou consoler au moins par de salutaires avis, par une assiduité constante auprès d'eux, par mille témoignages d'une compassion sincère et tendre, occasions de charité; ainsi des autres. Occasions générales pour tous les états; occasions particulières pour certaines conditions, pour un homme de robe, pour un homme d'épée, pour un homme d'église, pour un ministre des affaires, pour un grand, pour un riche, pour un savant. Ménageons, chrétiens, ces occasions si précieuses, et quand nous les négligeons, conclut saint Augustin, quand nous trouvons dans nos mains si peu de mérites ne nous en prenons qu'à nous-mêmes, puisque pour grossir notre trésor et pour nous enrichir, il ne tient qu'à le vouloir : *Illorum est culpa sterilitas, quorum fœcunditas est voluntas* (*August.*). Si c'étaient des occasions trop éloignées, et qu'il fallût entreprendre de pénibles voyages pour les chercher; si c'étaient des occasions rares et qu'il fallût attendre de longues années pour les avoir; si c'étaient des occasions uniques et tellement attachées à un certain âge qu'on ne pût les retrouver à un autre, vous diriez avec quelque raison : Je ne pouvais aller si loin, je ne pouvais rien faire que le moment ne fût venu, et je l'attendais; le temps était passé pour moi et il n'y avait plus de retour. Mais c'est ici que notre Dieu nous fait bien voir qu'il veut sincèrement nous sauver, puisqu'il nous donne partout des occasions et des moyens de salut, qu'il nous les donne à toute heure, qu'il nous les donne à tout âge. Le Père de famille va lui-même au devant des ouvriers pour les engager à son service et pour les envoyer dans sa vigne. Il y va dès le grand matin : *Mane*. De trois heures en trois heures, jusqu'à midi, il y retourne; *Circa sextam, nonam* (*Matth.*, XX),

Le soir il les fait tous appeler et les récompense tous également : *Voca operarios, et redde illis mercedem* (*Matth.*, XX). Chrétiens lâches et paresseux, tremblez ; il n'y a que les ouvriers qui reçoivent le salaire, et ce n'est qu'après avoir travaillé jusqu'à la fin du jour. Mais aussi, chrétiens lâches et paresseux jusqu'à présent, consolez-vous ; à chaque heure que les ouvriers aient commencé, pourvu qu'ils aient rempli le reste de la journée, on les met au nombre des autres et on les égale aux premiers : *A novissimis usque ad primos* (*Ambr.*).

Cependant, souvenez-vous que tout dépend de cette journée ; que si le soir, c'est-à-dire si la mort arrive sans que vous ayez rien fait, vous n'avez plus d'autre temps à espérer ; qu'il est bien court, ce temps de la vie que Dieu vous accorde et que, si vous le perdez une fois, il sera perdu pour toujours ; mais, qu'en l'employant, vous ferez d'un bien que vous ne pouvez retenir, le prix d'un bien qui ne vous sera jamais enlevé. Hélas ! nous ne laissons échapper aucune occasion de nous pousser, de nous élever sur la terre : pourquoi perdre tant d'occasions de thésauriser pour le ciel ? Que ne connaissez-vous mieux, dit saint Ambroise, la perte que vous faites et le gain que vous pouvez faire et que vous ne faites pas : *Ut quid vis amittere tanta tempore, perdere tanta lucra* (*Ambr.*) ?

Que si vous n'aspirez pas au même degré que les saints, si vous ne vous piquez pas d'amasser de si grands trésors spirituels, pensez au moins à vous sauver. Or, ne vous manque-t-il rien de toutes les œuvres nécessaires pour assurer le salut de votre âme ? Pouvez-vous avoir dans cette importante affaire de trop grandes sûretés, et les pouvez-vous prendre trop tôt ?

Ne me dites point que rien ne presse. Pourquoi différer à un autre temps ce que vous pouvez faire aujourd'hui ? Combien de chrétiens se sont damnés pour avoir compté sur un avenir qui n'est jamais venu et qui ne viendra jamais pour eux ? Ne dites pas, comme ces impies dont il est parlé dans la Sagesse : Mangeons, buvons et nous abandonnons aux plaisirs, car nous mourrons demain. Il n'y a, dit saint Augustin, que des infidèles, que des païens qui puissent tenir un tel langage. Mais, de ce même principe, un chrétien tire une toute autre conséquence ; et, pour redoubler son travail, pour se hâter, il se dit à lui-même : Pleurons, jeûnons, faisons pénitence, et dès maintenant ; car notre dernière heure approche, et peut-être ne nous reste-t-il pas un jour à vivre.

Un chrétien à la mort, un chrétien dans le purgatoire, un chrétien dans l'enfer, que voudrait-il avoir fait ? Avec quel soin, avec quelle ardeur, avec quelle constance voudrait-il s'être donné à la pratique des bonnes œuvres ? Pour savoir au juste ce que vaut le temps, il faut, je l'avoue après le bienheureux Laurent Justinien, ne le plus avoir et ne le pouvoir plus recouvrer : *Norunt qui amiserunt*. Mais cette connaissance, qui ne servirait alors qu'à nous confondre, à nous affliger, ne doit-elle pas présentement nous instruire, et n'est-ce pas un puissant motif, soit pour regretter le temps que nous avons perdu, soit pour profiter du temps que Dieu daigne encore nous accorder ?

Je voudrais bien savoir qui des deux s'épargnerait moins sur la terre, ou un bienheureux descendu du ciel, ou un damné sorti de l'Enfer ? Que ne ferait-il pas, que ne souffrirait-il pas, ce bienheureux pour rentrer dans cette sainte patrie dont il aurait déjà goûté les douceurs ? Que ne ferait-il pas, que ne souffrirait-il pas, ce réprouvé pour ne plus retomber dans ces gouffres embrasés, dans ce feu dont il aurait déjà ressenti toute la rigueur ? Ah ! mes chers frères, si nous sommes sages, nous n'en ferons pas moins que l'un et l'autre, puisque notre vie doit aboutir par nécessité à l'un de ces deux termes, et que ces biens, que ces maux infinis nous regardent autant qu'eux.

Que chacun donc fasse un sérieux examen de sa conduite et de ses œuvres : c'est la belle exhortation que saint Paul faisait aux Galates et par où je finis : *Opus suum probet unusquisque* (*Gal.*, XXVI). Remarquez qu'il dit, de ses propres œuvres, dont la discussion nous appartient, et non de celles des autres, dont nous devons laisser le jugement à Dieu seul : *Opus suum*. Que chacun considère mûrement, et ce qu'il a fait pour Dieu, et ce qu'il a fait contre Dieu, et ce qu'il n'a pas fait pour Dieu ; car ces trois choses sont également renfermées dans ces paroles de l'Apôtre : *Opus suum probet unusquisque*. La raison qu'il en donne, c'est que nous porterons tous au tribunal de Jésus-Christ notre farueau, et que, selon la qualité de nos œuvres, nous en recevrons la récompense ou le châtiment : *Unusquisque onus suum portabit* (*Ibid.*). Ne vous flattez point, mes frères, poursuit saint Paul ; ne cherchez point à justifier votre négligence par de vains prétextes. On peut tromper les hommes, mais on ne peut tromper Dieu. Rien n'est caché à ses yeux ; chaque chose est devant lui ce qu'elle est, et n'est que cela : *Nolite errare, Deus non irridetur* (*Ibid.*). Ainsi, chrétiens, renouvelons notre ferveur, reprenons-la tout entière, et que ce soit une ferveur durable : *Bonum facientes, non deficiamus*. Non contents d'accomplir le précepte, ajoutons-y le conseil. Que nulle difficulté ne nous rebute, que nul obstacle ne nous arrête : *Non deficiamus*. Le travail ne sera pas long, et l'éternité qui avance et que nous espérons, nous dédommagera bien de toutes nos peines : *Tempore enim suo metemus non deficientes*. Alors nous moissonnerons ; mais, avec cette différence, qu'ici la moisson est un temps de fatigue, au lieu que dans le ciel ce sera un temps de repos, et d'un repos inaltérable, que je vous souhaite etc.

—

SERMON XLIX.

POUR LE VENDREDI SAINT.

Sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.

Il m'a aimé, et il s'est donné lui-même pour moi (*Galat.*, *ch.* II).

Avant que de commencer, chrétiens, le plus auguste et tout ensemble le plus lamentable sujet, j'ai d'abord deux choses à vous dire, dont l'une regarde ma propre faiblesse, et l'autre la fin de ce discours. Car premièrement, ne pensez pas que je prétende par mes paroles égaler la grandeur de ce mystère; je reconnais là-dessus mon insuffisance; et, quand je m'exprimerais dans le langage des anges, de quels termes userais-je assez forts, assez relevés pour vous représenter la douloureuse et la sanglante Passion de notre divin Maître? Ainsi, mes frères, je vous demande, et je vous le demande sans figure et de bonne foi, que dans le triste récit que j'en vais faire, vous ne mesuriez pas les souffrances de ce Dieu Sauveur par mes expressions ; mais plutôt que vous vous remplissiez de cette grande et solide pensée, que, quoi que nos esprits puissent imaginer, quoi que nos cœurs puissent sentir a la vue d un Dieu souffrant, d'un Dieu mourant sur la croix, nos esprits n'imagineront rien, nos cœurs ne sentiront rien qui nous donne une juste idée de ce qui est au-dessus de toutes nos réflexions et de tous nos sentiments.

Secondement, ne croyez pas que je me contente de tirer aujourd hui de vos yeux des larmes stériles et sans effet. Les larmes se tarissent aussi vite qu'elles sont promptes à couler. Il ne faut pour en répandre qu'une certaine sensibilité naturelle, qu'une compassion tout humaine. Et comment ne seriez-vous pas attendris, quand vous voyez le lugubre appareil de nos temples; et qu'au milieu de cet appareil lugubre, je viens vous dire que votre bienfaiteur, que votre roi, que votre Père, que votre Dieu est mort, et qu'en mourant, il nous a recommandé de vous faire souvenir de l'ardent amour qui l'a porté à mourir et à se sacrifier pour vous ? Mais, hélas ! combien en ce saint jour pleureront la mort de Jésus-Christ, et ne quitteront pas pour cela leur péché, et ne se convertiront pas? Ils viennent à cette pieuse cérémonie, ou attirés par la multitude, ou touchés même d'un reste de religion : mais s'en retourneront-ils moins pécheurs ? Ah ! mon Dieu, vous le savez ; et la connaissance que nous avons du passé, nous fait assez juger de l'avenir. Croix adorable ! sacré bois ! qui servîtes d'autel à cette précieuse victime qui s'immola pour le salut du monde, c'est à vous que je m'adresse, c'est votre secours que j'implore pour des criminels dont vous êtes l'unique espérance. Faites-nous part de ces grâces abondantes dont vous êtes la source inépuisable, et que ce soit là le fruit de notre prière : *O crux, ave.*

Quand on dit aux Juifs que le Messie, que le Fils de Dieu est mort, ils s'en scandalisent. Quand on le dit aux païens, ils s'en moquent et ils traitent ce mystère de folie. Mais quand nous le disons à un chrétien instruit des vérités de la foi, il le croit et il le doit croire avec soumission. Ce n'est pas que cet important article de notre foi n'ait de quoi jeter le fidèle, tout soumis qu'il peut être, dans le plus profond étonnement. Et qui ne serait pas surpris à la vue d'un Dieu expirant sur une croix, puisque la terre même en trembla, que le soleil s'éclipsa, que toute la nature à ce spectacle tomba dans une confusion générale ? Toutefois, mes frères, à considérer la chose de près, je dis que si la croix de Jésus-Christ est un scandale pour les Juifs, une faiblesse dans l'opinion des Gentils, elle est au contraire, selon la parole de l'Apôtre, pour tous ceux qui sont appelés à la vie éternelle, le chef-d'œuvre de la puissance et de la sagesse de Dieu : *Nos autem prædicamus Christum crucifixum : Judæis quidem scandalum, Gentibus autem stultitiam : ipsis autem vocatis Christum Dei virtutem et Dei sapientiam* (I *Cor.*, I). Car il n'y avait qu'une sagesse infiniment éclairée qui pût trouver un moyen si parfait de satisfaire à la justice divine, comme il n'y avait qu'une puissance sans bornes qui pût opérer ce grand ouvrage de la rédemption de l'homme.

En effet, nous devons distinguer trois choses dans le péché : la révolte de l'âme qui s'éloigne de Dieu et qui se tourne contre lui ; l'offense de Dieu et sa gloire blessée par cette même révolte ; enfin, le plaisir sensible et défendu par la loi de Dieu, que le corps souvent y cherche et qu'il y trouve. Parlons autrement, si vous le voulez, et disons que l'homme pécheur devait être éternellement condamné à trois sortes de peines : l'une, toute renfermée dans l'âme ; c'est la privation de Dieu : *Discedite a me, maledicti* (*Matth.*, XXV); l'autre, par rapport à l'honneur, c'est la confusion : *Confundentur vehementer* (*Jer.*, XXV); la troisième, spécialement propre du corps, c'est le feu : *In ignem æternum* (*Matth.*, XXV). Mais que fait dans sa Passion le Sauveur qui s'est chargé de payer nos dettes et de nous acquitter auprès de son Père ? Il lui rend, si je puis parler de la sorte, âme pour âme, gloire pour gloire, corps pour corps. Ame pour âme ; ce point regarde les douleurs spirituelles de Jésus-Christ. Gloire pour gloire; ce point regarde les humiliations de Jésus-Christ. Corps pour corps; ce point regarde les souffrances extérieures de Jésus-Christ. Voilà ce que j'appelle une satisfaction entière, et c'est en trois mots tout mon dessein.

PREMIÈRE PARTIE.

Je me suis toujours persuadé, chrétiens, que les douleurs spirituelles et intérieures du Fils de Dieu étaient beaucoup au-dessus de ses douleurs sensibles et extérieures. Seigneur, disait un Père en méditant sur la Passion du Sauveur du monde, vous avez beaucoup souffert dans votre corps, mais vous avez mille fois encore plus souffert dans votre âme. Aussi, comme le péché part surtout de l'âme, et que c'est par le cœur que l'homme est plus

criminel, c'est d'abord le cœur qui en doit porter la peine, et par la douleur de l'âme que nous le devons expier Figurons-nous donc Jésus-Christ, cet Homme-Dieu, entrant au jardin avec trois de ses disciples qu'il a choisis pour l'accompagner. Là, son Père le regardant comme notre caution, lui prononce un arrêt de mort, et par cet arrêt à quoi est-il condamné? Aux outrages les plus sanglants et aux traitements les plus rigoureux, aux fers, aux fouets, à la couronne d'épines, à la croix. Tristes et affreuses images qui se présentent à ses yeux et qui lui font ressentir par avance toute sa passion. L'effroi qui le saisit le jette dans un accablement où il ne peut presque plus se soutenir. Il le fait connaître à ses apôtres, et pour la première fois il commence à se plaindre, si toutefois c'est pour se plaindre et non pas seulement pour recevoir d'eux quelque consolation qu'il leur découvre l'état de son âme. Je souffre, leur dit-il, je suis affligé, et c'est une affliction capable de me faire mourir: *Tristis est anima mea usque ad mortem* (*Matth.*, VI).

Ce qui aigrit sa douleur, c'est de voir par une connaissance anticipée, l'abus sacrilége que feront tant de pécheurs de ces mêmes grâces qu'il va leur mériter par son sang. Il veut sauver tous les hommes, et les deux tiers des hommes perdront néanmoins ce salut qu'il travaille à leur procurer et qui lui doit coûter si cher. Tellement que ses souffrances mêmes, au lieu de leur être salutaires, selon ses premières intentions, serviront à leur damnation éternelle et à leur ruine; et en particulier à la ruine de cette nation malheureuse qu'il a tant aimée, qu'il a honorée de sa présence, qu'il a instruite, et par ses leçons, et par ses exemples; enfin, dont il voulait faire un peuple choisi et prédestiné, mais dont il fait, sans le prétendre, un peuple infidèle et réprouvé.

Agité de ces pensées qui lui passent et qui lui repassent mille fois dans l'esprit, il se trouble: *Cœpit pavere* (*Matth.*, XIV). Il tombe dans une profonde tristesse: *Cœpit constristari* (*Matth.*, XX). Sa tristesse lui cause un dégoût mortel qui le rebute et qui l'abat: *Cœpit tædere* (*Marc.*, XIV). Etat désolant dans lequel le Fils de Dieu, rendant pour nous à son Père âme pour âme, et réparant par ses peines intérieures les révoltes de notre cœur, se livre à de si violents combats, qu'il en paraît hors de lui-même. Il fait retentir l'air de ses cris, il baigne son visage de ses pleurs, il se prosterne contre terre, et, dans cette posture de suppliant, il adresse au ciel sa prière. *Pater*, mon Père! Eh, Seigneur, que lui demandez-vous? *Si possibile est*, *transeat a me calix iste* (*Matth.*, I); si cela se peut, que ce calice passe loin de moi. Que dit-il, mes frères? Il n'ignore pas que tout est possible à son Père; mais il dit néanmoins, *Si possibile est*, c'est-à-dire, si la chose se peut faire dans l'ordre de votre Providence, auquel, selon la raison supérieure, il voulait être toujours soumis, et qu'il savait être contraire à cette demande qui n'exprime que le désir naturel opposé aux peines qu'il souffrait et à celles qu'il devait souffrir. Dans cette tristesse, il a recours à tout, et il ne trouve rien qui le soulage. Que fera-t-il? Après avoir passé une heure entière à gémir, à prier, il retourne à ses apôtres; et que lui disent ses apôtres pour le soutenir et le consoler? pas une parole; s'il les quitte, ils se laissent aller au sommeil qui les accable, et ne pensent point à lui. S'il les éveille, une noire tristesse les rend muets et les tient dans un morne silence. Seul et sans secours, il marche au milieu des ombres de la nuit, errant et incertain; tantôt s'éloignant de ses disciples, et reprenant sa prière, tantôt interrompant sa prière et revenant à ses disciples, toujours abandonné et du ciel et de la terre.

Quel changement, chrétiens! et comment le Fils de Dieu en est-il tout à coup réduit là, lui qui marquait un désir de la croix si empressé et si ardent; lui qui parlait tant de ses souffrances, et qui jamais n'en parlait sans se sentir animé d'un nouveau courage; lui qui regardait sa Passion comme un bain sacré, un bain délicieux, où il devait laver tous les péchés des hommes; lui qui dans un saint emportement traitait d'anathème cet apôtre qui le voulut empêcher de courir à la mort? A-t-il perdu ses premiers sentiments? A-t-il rétracté la parole qu'il avait donnée à son Père, et le sacrifice qu'il lui avait fait de lui-même? Non, mes frères, il aime toujours sa croix, et toujours il la désire avec le même empressement et la même ardeur. Il veut toujours souffrir, et toujours il le veut avec le même courage et la même fermeté. Si jusqu'à trois fois il demande à ne pas boire le calice qu'on lui présente, jusqu'à trois fois il l'accepte et se conforme aux volontés du ciel. Ah! mon Père, n'écoutez point mes répugnances, toutes vives qu'elles sont: *Non mea voluntas, sed tua fiat* (*Luc.*, XXII). Que vos ordres s'accomplissent, que l'arrêt porté contre moi s'exécute, que cette guerre intestine qui déchire mon cœur ne change point vos desseins éternels, mais qu'elle serve à vous venger de tant de cœurs qui se sont dérobés à vous ou que le péché vous a dérobés. C'est ainsi que vous l'avez ordonné, c'est ainsi que vous le voulez, et c'est ainsi, malgré ce qu'il en coûte à la nature, que je le veux: *Non sicut ego volo, sed sicut tu* (*Matth.*, XXIX).

Cependant n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que son Père ne se laisse point toucher à ses larmes, qu'il paraisse insensible à la douleur de ce Fils, l'objet de ses complaisances éternelles? Cette rigueur aurait sans doute de quoi nous surprendre, si nous ne savions pas ce que demande sa justice, et qu'une raison supérieure l'empêche d'épargner celui qui s'est chargé de toutes nos iniquités. Ainsi, quand Abraham reçut ordre d'immoler son fils Isaac, se trouva-t-il tout à la fois partagé entre l'amour paternel et le devoir. Le devoir l'emporta, et, par un généreux effort, l'obéissance lui fit, non pas étouffer, mais surmonter tous les sentiments d'une compassion naturelle et tendre.

C'est donc par une sage conduite que le

ciel laisse Jésus-Christ plongé dans l'amertume et dans l'affliction, et, grâces à la même Providence, ces peines secrètes de l'âme ne nous manquent pas dans la vie; mais, par un aveuglement bien déplorable, nous n'en connaissons pas le prix et ne savons pas l'usage que nous en devons faire, et le fruit que nous en pouvons retirer. Y a-t-il un homme sur la terre qui ne soit pas sujet à mille chagrins, je dis à mille chagrins inférieurs et renfermés dans le cœur? Il n'en paraît rien au dehors et l'on n'est que trop soigneux de tenir tout caché sous le voile. L'extérieur est beau, le corps est sain, mais l'esprit souffre; c'est un naturel sombre et morne qui vous entretient dans une noire mélancolie : *Cœpit mœstus esse;* c'est une réflexion désagréable qui vous suit partout et qui vous attriste : *Cœpit contristari;* c'est un ennui qui vous dégoûte de tout et qui vous abat : *Cœpit tædere;* ce sont de vaines chimères qui vous tourmentent et des craintes imaginaires qui vous alarment : *Cœpit pavere.* Il n'est pas nécessaire d'entrer dans un plus long détail, chacun sait assez ce qui l'inquiète, ce qui le trouble; mais ce qu'on ne sait pas et ce qu'il est néanmoins d'une importance extrême de savoir, c'est le secret inestimable de faire valoir auprès de Dieu ces sortes de souffrances et de les tourner à notre salut. Car il ne faut pas croire que ces mortifications de l'esprit n'aient pas leur mérite, comme les mortifications de la chair; j'ose même dire qu'elles sont d'autant plus précieuses que l'âme est plus noble que le corps. Dieu ne nous défend pas toujours d'y chercher le remède; Jésus-Christ lui-même prit avec lui trois de ses disciples pour lui servir de soutien et de consolation. Nous pouvons alors, comme lui, avoir recours à la prière et demander au ciel qu'il fasse cesser l'orage et qu'il nous rende la paix; mais souvent le ciel semble ne pas écouter nos vœux et nous laisse, aussi bien que Jésus-Christ, ou dans l'agitation ou dans l'accablement. Le Père des miséricordes a ses desseins : il veut par là nous punir, il veut nous éprouver. Or, dans cet état, accepter sa peine avec soumission, dire comme le Sauveur du monde : Je suis triste et je ne trouve rien qui me soulage, tout m'inquiète, tout me rebute et me déplaît : *Tristis est anima mea.* Vous pourriez, Seigneur, dès ce moment, faire succéder le calme à la tempête et me rétablir dans une sérénité parfaite; mais, après tout, mon Dieu, si c'est votre volonté que je porte plus longtemps ce poids qui fait gémir mon cœur et dont il voudrait être déchargé, j'y consens; qu'il me soit fait comme vous l'avez résolu, et non comme je le désire : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.* Parler de la sorte, mais surtout penser de la sorte, c'est être dans une disposition bien sainte, c'est faire à Dieu une satisfaction bien méritoire; j'ajoute encore que c'est prendre le moyen le plus court, le plus infaillible d'attirer le secours d'en haut et de faire descendre sur nous cette onction divine qui peut adoucir et qui adoucit en effet ce qu'il y a de plus piquant et de plus amer. Nous en avons l'exemple dans le Sauveur du monde : après sa prière, cette prière humble et soumise, son Père lui envoie un ange pour le fortifier: *Apparuit autem illi angelus confortans eum* (*Luc.*, XXII).

Il est vrai néanmoins, mes frères, que c'est une consolation bien courte; à peine l'Evangile nous a-t-il parlé de la visite de l'ange, qu'il nous fait voir Jésus-Christ dans une agonie mortelle; il semble que le ciel n'ait voulu lui laisser reprendre de nouvelles forces que pour ressentir plus vivement de nouvelles douleurs. Car qu'est-ce que cette agonie? nous entendons par là deux choses : la première, un serrement de cœur tellement pressé, que la respiration nécessaire à la vie en est presque absolument interrompue; la seconde, un combat intérieur qui partage l'âme et qui par sa violence la jette dans une telle confusion, qu'enfin, après bien des efforts, elle en perd presque et toute connaissance et tout sentiment. L'heure approche : *Ecce appropinquavit hora* (*Matth.*, XVI); il n'y a plus à différer, et bientôt on le va livrer entre les mains des pécheurs, ce Fils de l'homme : *Et Filius hominis tradetur in manus peccatorum* (*Ibid.*). A cette vue, toutes ses frayeurs redoublent. Un mal éloigné fait moins d'impression, et, quelle que soit l'image sous laquelle il se présente à l'esprit, l'esprit, après tout, qui ne le regarde que de loin, n'en voit pas encore toute l'horreur. On a le loisir de faire certaines réflexions qui rassurent, de prendre des résolutions qui soutiennent; mais, quand le moment arrive et que le mal est présent, c'est alors que toutes les réflexions s'effacent, que toutes les résolutions s'évanouissent; on est étonné, saisi, déconcerté. Dans cette cruelle situation, dans cet étonnement, ce saisissement, que fera Jésus-Christ? fuira-t-il, ne fuira-t-il pas? ira-t-il au-devant de l'ennemi qui le cherche, le laissera-t-il approcher sans le prévenir? se dérobera-t-il par une prompte retraite au coup qui le menace? S'il écoute la nature, s'il consulte les sens, tout le porte à la fuite; mais s'il suit l'inspiration de l'Esprit qui le guide et qui l'a conduit au jardin, s'il se retrace l'ordre de son Père et sa majesté offensée, s'il envisage l'homme perdu et n'ayant d'autre ressource que les mérites d'un Dieu Sauveur, s'il laisse agir dans toute son étendue la charité qui le consume, tout le retient malgré le trouble des sens et les révoltes de la nature, tout l'engage même à faire les premières démarches pour aller s'offrir à la mort. Il y eut donc alors dans Jésus-Christ, disent les théologiens, comme une guerre intestine et un combat de deux volontés : l'une, inférieure et suivant l'appétit sensible et naturel, refusait les souffrances; l'autre, supérieure et raisonnable, les acceptait. Quelle contrariété! quelle opposition! Désir contre désir, volonté contre volonté.

De là l'effet le plus prodigieux. Ecoutez-moi, chrétiens; je n'ai rien à vous dire que vous n'ayez entendu cent fois, mais autant de fois qu'on l'entend, on le trouve toujours nouveau et presque toujours incroyable, si

l'Evangile ne nous le marquait pas en des termes si formels, et si l'on ne savait pas ce que peut l'amour d'un Dieu. De là, dis-je, cette sueur de sang dont Jésus-Christ tout à coup est couvert et qui découle de tous les membres de son corps avec une telle abondance, que la terre même en est trempée : *Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram* (*Luc.*, XXII). Ce prodige a paru si surprenant, que des hérétiques ont osé le retrancher de l'Evangile, ne croyant pas qu'il fût digne de Dieu d'en venir à cette extrémité et de s'abaisser jusqu'à une telle faiblesse, mais ne voyant pas qu'ils ôtaient à sa miséricorde ce qu'ils voulaient conserver à sa grandeur. Il est donc vrai, et ce n'est point seulement une figure, que Jésus-Christ sua du sang; et ce fut, disent les théologiens, par la violence qu'il se fit et par l'effort qu'il lui en coûta pour s'élever au-dessus de lui-même et pour s'affermir contre ses craintes. Elles étaient si vives, elles lui peignaient sa passion sous des couleurs si noires et avec des traits si effrayants, qu'il lui fallut toute sa force pour résister à ces mouvements et pour les réprimer. La nature y succomba, les sens en furent éperdus, le corps tomba dans une défaillance entière, et le sang, retiré au cœur, mais au même temps repoussé du cœur par une vertu héroïque, comme un feu secret qui éclate et qui s'ouvre de toutes parts un passage, se répandit avec impétuosité et sortit des veines comme un torrent : *Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.*

Regardez, pécheurs, voilà votre ouvrage. Qui voyez-vous baigné dans son sang, le visage contre terre, les bras étendus, sans parole, sans action, presque sans vie? c'est votre Dieu. Que fait-il dans ce pitoyable état? hélas! il est immobile, il ne voit rien, il n'entend rien, il ne dit rien : mais cependant le cœur agit. Il prie, et il prie pour vous; il pleure, et il pleure vos péchés, et il les pleure avec du sang! Car pourquoi ne dirai-je pas dans une explication plus relevée encore et plus mystique, mais autorisée par tous les Pères et tous les maîtres de la vie spirituelle, que c'est la charité de Jésus-Christ, et le saint excès de sa contrition qui lui fait déjà verser tant de sang? Il réunit, dans un même point de vue, les péchés de tous les hommes; et, pour une pleine réparation, il veut proportionner sa douleur, premièrement, à toute l'idée qu'il conçoit des perfections infinies de son Père, et de ce qui lui est dû; secondement, à toute la connaissance qu'il a de l'innombrable multitude de crimes, ou déjà commis, ou qui se commettront contre son Père et de leur énormité; troisièmement, à tout l'amour dont il brûle pour son Père, et à toute l'ardeur du zèle qu'il sent pour sa gloire; quatrièmement, à toutes les satisfactions que tous les hommes doivent et devront à son Père, et à toutes les peines, soit temporelles, soit éternelles, que sa justice pourrait leur imposer. Or, il conçoit des perfections infinies de son Père, et de ce qui lui est dû, l'idée la plus haute et la plus excellente; il a, de cette innombrable multitude de crimes déjà commis, ou qui se commettront contre son Père, et de leur énormité, la connaissance la plus distincte et la plus parfaite; il brûle pour son Père de l'amour le plus pur, et du zèle le plus vif et le plus ardent; enfin, les satisfactions que les hommes doivent et devront à son Père, et les peines qu'il pourrait leur imposer sont sans mesure. Donc sa douleur est extrême, et je dois lui appliquer ce que le Prophète disait dans ses lamentations : *Magna est, velut mare, contritio tua* (*Thren.*, II) : Votre douleur est comme une vaste mer. Ce n'est pas assez; elle est plus étendue que la mer : c'est une douleur universelle. De même que Joseph pleura sur chacun de ses frères, il pleure sur tous les hommes en général et sur chacun des hommes en particulier; sur vous, mon cher auditeur, sur tant de pécheurs qui m'écoutent et sur moi : *Magna est, velut mare, contritio tua.* Elle est plus profonde que la mer : c'est une douleur souveraine. Qu'on prenne la sonde, qu'on la jette dans ces abîmes d'eaux, où la mer descend, à ce qui semble, jusqu'au centre de la terre, malgré cette affreuse profondeur, on peut trouver le fond; mais point de fond dans cet abîme de douleur où Jésus-Christ est plongé. Parlons plus simplement : point de langage qui puisse exprimer les regrets de son âme, point d'autre cœur que le sien qui puisse sentir : *Magna est, velut mare, contritio tua.* Les redoublements en sont si violents, la flamme s'allume de telle sorte, que le sang ne peut plus se contenir dans ses bornes, et qu'il faut un miracle pour soutenir un pareil effort et pour n'y pas perdre la vie.

En vain, mes frères, ferez-vous à Dieu toute autre satisfaction. Sans cette douleur de l'âme, sans cette détestation sincère du péché, vous ne pouvez lui plaire, ni rentrer en grâce auprès de lui. Humiliez-vous profondément en sa présence, frappez-vous mille fois la poitrine, levez vers lui les bras, et expliquez-vous, pour implorer sa miséricorde, dans les termes les plus énergiques et les plus touchants; faites retentir l'air de vos soupirs, et couler de vos yeux des ruisseaux de larmes; s'il n'y a que le corps qui s'humilie, que la bouche qui parle, que les yeux qui pleurent, et que le cœur ne dise rien, qu'il ne sente rien; humiliations extérieures, paroles, gémissements, pleurs, ce sont des dehors, et Dieu ne s'arrête point précisément aux dehors. C'est un point sur lequel je me suis déjà expliqué plus d'une fois, mais qu'on ne peut trop retoucher.

La première victime que votre Dieu vous demande, c'est le cœur, un cœur pénitent et contrit. J'ose dire tout à la fois que vous ne pouvez lui faire, ni un plus grand sacrifice, ni un moindre sacrifice. Vous ne lui pouvez en faire un plus grand, puisqu'il n'y a rien en vous de plus précieux que le cœur, ni rien aussi de plus difficile que de l'arracher à ces objets criminels qui l'ont dérobé à Dieu, et de le rendre au souverain Créateur

qui l'a formé. Mais j'ajoute au même temps que vous ne lui pouvez faire un moindre sacrifice : car, que peut-il moins en effet exiger de vous après tant d'offenses, qu'un repentir ? Hé quoi ! Il sera prêt, malgré de si sensibles ouvrages, à révoquer en votre faveur tous les arrêts de sa justice, à verser sur vous tous les trésors de sa grâce, à vous accorder une rémission prompte, une rémission parfaite, à vous recevoir dans son sein, et à vous mettre au nombre de ses enfants; et votre cœur au moins, toujours ennemi, ne commencera pas à l'aimer? toujours rebelle, ne fera pas un désaveu efficace et libre de ses révoltes passées? Si vous le prétendez ainsi, si vous l'espérez, c'est faire à Dieu une insulte toute nouvelle, c'est traiter votre Maître comme s'il était ou aveugle ou insensible; c'est vous flatter de la plus présomptueuse et de la plus fausse espérance. Et voilà toujours ce qui me fait trembler sur les pénitences ordinaires des chrétiens. Je parle sans exagération. Quand il s'agit de certains points essentiels en matière de doctrine ou de conduite, je dis simplement et nettement ma pensée : rien davantage. Voilà, dis-je, ce qui me fait trembler sur nos pénitences. Ce n'est pas communément la confession qui manque. Assez de confessions et quelquefois de confessions trop embarrassées et trop longues : mais trop peu de contrition, trop peu de douleur, d'une douleur surnaturelle, d'une douleur pratique et accompagnée d'un vrai propos et d'une ferme résolution. Voulez-vous être pénitent? Soyez-le comme Jésus-Christ, qui rend d'abord à son Père âme pour âme, par les douleurs intérieures de sa passion ; et ensuite gloire pour gloire, par les humiliations et les opprobres de cette même passion. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Rien ne flatte plus doucement que l'honneur. C'est la récompense naturelle de la vertu, le premier tribut qu'on rend aux grands, et l'unique bien que nous pouvons donner à Dieu. Mais par une règle toute contraire, rien aussi n'est plus amer, ni ne pique plus vivement que le mépris, et il n'y a qu'une vertu du premier ordre qui le puisse supporter. Job fut ébranlé des insultes de sa femme et des railleries de ses amis. Saül, premier roi des Juifs, ayant perdu contre les Philistins une sanglante bataille, choisit plutôt la mort que de se voir exposé à leurs outrages. Ah ! dit ce roi vaincu et désespéré en s'adressant à un de ses gardes, je n'en puis plus, prends ton épée et me perce. Je ne puis survivre à ma défaite, ni soutenir la confusion où me jetterait la présence de mes ennemis : *Evagina gladium tuum et percute me ne forte veniant incircumcisi isti, et interficiant me illudentes mihi* (I *Reg.*, XXXI). Il y a de légères pertes dont on est peu touché. Qu'un homme opulent et riche ait souffert quelque dommage dans ses biens, il a, dans ce qui lui reste, de quoi y suppléer et se consoler. Mais en matière d'honneur, rien de léger. Plus on est élevé, plus on ressent le moindre mépris, et nous en avons un exemple bien marqué dans la personne d'Aman. C'était le favori d'un grand roi. Il occupait auprès du prince les premières places. Une cour nombreuse et florissante tremblait sous son autorité, et rien ne manquait, ce semble, à son bonheur. Cependant, parce que Mardochée à la porte du palais ne le saluait pas, c'est assez pour ternir dans son esprit tout l'éclat de sa grandeur, et pour le plonger dans la plus profonde tristesse. Vous voyez, dit-il à cette foule de flatteurs qui l'environnent et qui l'adorent, vous voyez que j'ai en apparence tout ce que je puis désirer : mais tandis que Mardochée me refuse le salut dû à mon rang, lorsque je parais tout avoir, je crois n'avoir rien : *Et cum hæc omnia habeam, nihil me habere puto, quandiu videro Mardochæum judæum sedentem ante fores regias* (*Esther.*, V).

Nous devons donc regarder les opprobres de Jésus-Christ dans sa passion, comme une de ses plus sensibles peines. Mais puisqu'il répond pour les pécheurs qui se sont élevés contre Dieu et ont attenté à sa gloire, il faut qu'il lui rende gloire pour gloire en s'humiliant lui-même, en s'anéantissant : et voilà pourquoi il va paraître, selon le mot d'Isaïe, comme le dernier et le plus abject de tous les hommes : *Vidimus eum despectum et novissimum virorum* (*Isa.*, LIII). Tout a contribué aux humiliations du Sauveur du monde : premièrement ses apôtres, secondement les prêtres : troisièmement les puissances séculières; quatrièmement le peuple. Exposons ceci avec méthode, et voyons l'accomplissement de cette parole d'un autre prophète, qu'il serait rassasié d'injures et d'ignominies : *Saturabitur opprobriis* (*Thren.*, III).

Rien de plus humiliant que de se voir abandonné des siens mêmes, sur qui l'on devait compter, et dont on devait attendre plus de secours. Or, c'est un apôtre qui vend Jésus-Christ ; c'est un apôtre qui renonce Jésus-Christ ; ce sont tous les apôtres qui prennent la fuite dès qu'il voient leur Maître entre les mains des Juifs, en sorte qu'il ne s'en trouve pas un seul qui se déclare pour Jésus-Christ. Qui l'eût cru? Un apôtre, c'est-à-dire, un disciple de Jésus-Christ, élevé à son école, instruit de sa doctrine, témoin de ses miracles, cet apôtre le trahit, le vend ! et à qui le vend-il? à ses mortels ennemis. Et comment le vend-il ? par un baiser. Et combien le vend-il ? Trente deniers, prix ordinaire des esclaves. Il semble même qu'il soit prêt à le vendre à un moindre prix ; et quoi qu'on lui offre, il sera content. Que voulez-vous me donner ? *Quid vultis mihi dare?* et je vous le livrerai : *Et ego eum vobis tradam* (*S. Matth.*, XXVI). Que durent penser les Juifs? Car ils prirent Judas, ou pour un homme de bien, ou pour un perfide. S'ils le regardèrent comme un homme de bien, quelle impression fit sur leurs esprits son témoignage contre Jésus-Christ? S'ils le prirent pour un perfide, que jugèrent-ils, et du Maître, et de ses disciples, parmi lesquels se trouvait un traître capable de sacrifier l'innocence à son avarice?

Qui l'eût cru? un apôtre, le chef même des apôtres, le confident le plus intime de Jésus-Christ et son vicaire, Pierre le renonce, et il le renonce publiquement, première circonstance; et il le renonce à la voix d'une simple fille, seconde circonstance; et il le renonce à la vue de Jésus-Christ même, troisième circonstance; et il le renonce, non pas une fois, mais jusqu'à trois fois, quatrième circonstance; et il le renonce avec serment, cinquième circonstance : *Iterum negavit cum juramento* (*S. Matth.*, XX). Et il le renonce avec des imprécations, sixième et dernière circonstance : *Cœpit detestari et jurare* (*S. Matth.*, XXVI). *Cœpit anathematizare et jurare, quia non novi hominem* (*S. Marc.*, XXIV).

Enfin, qui l'eût cru? tous ses apôtres s'éloignent de lui et disparaissent. Si quelques-uns eussent pris au moins sa cause en main, s'ils eussent entrepris de le justifier devant ses juges, ils auraient en quelque sorte lavé la tache, l'infamie de la désertion des autres. Mais nul ne se montre pour le défendre. Qu'on l'accuse, qu'on le calomnie, qu'on le condamne; ils le laissent accuser, ils le laissent calomnier, ils le laissent condamner : et par là ils confirment en quelque manière les accusations mêmes qu'on forme, les impostures qu'on avance, les arrêts qu'on porte contre lui : *Tunc discipuli omnes relicto eo fugerunt* (*Matth.*, XXVI). Toutes ces paroles sont remarquables, et il n'y en a pas une qui n'ait une force singulière. *Tunc* : dans un temps où ils devaient marquer plus d'attachement à Jésus-Christ, et plus de constance à soutenir ses intérêts. dans un temps où il semblait, en effet, avoir plus besoin de leur secours, et où il lui était plus important qu'ils parlassent et qu'ils agissent en sa faveur. Dans une affaire qui le déshonorait, qui le diffamait, qui l'exposait à une ruine entière. *Discipuli* : cette troupe choisie qu'il s'était associée, ses enfants, comme il les appelle lui-même, qu'il avait formés selon l'esprit, dépositaires de son cœur, compagnons de ses voyages, ministres de sa parole, prédicateurs de son Evangile. *Omnes* : tous, sans exception, et jusqu'au dernier; *Relicto eo* : Trop timides pour oser le suivre dans son malheur, ou trop infidèles pour le vouloir : *Fugerunt* : se retirèrent, se dispersèrent, et ne pensèrent qu'à leur propre salut. Comptons maintenant sur les vaines protestations de nos amis. Belles apparences, beaux discours. Mais dans l'occasion vous connaîtrez le fond, et honteusement delaissé, vous apprendrez ce qu'on doit attendre des hommes, et combien ils sont différents d'eux-mêmes lorsque des promesses il en faut venir à l'exécution. Quand les apôtres se trouvèrent à la table de Jésus-Christ, quelles démonstrations ne lui donnèrent-ils pas d'un dévoûment entier et parfait? Et quand vous êtes en état de protéger, d'obliger, de faire des grâces, combien d'amis avez-vous alors? Combien de clients s'assemblent autour de vous, et vous jurent une fidélité inviolable? Chacun s'empresse, chacun fait gloire de vous appartenir par quelque endroit. Mais du moment que les apôtres virent le Sauveur du monde dans l'affliction, et qu'ils le crurent perdu, l'abandon fut général; et dès le premier accident qui vous arrive; dès qu'il paraît quelque danger, ou seulement même dès qu'il n'y a plus d'avantage à embrasser votre parti et à vous servir, vous les cherchez, ces prétendus amis, et vous ne les retrouvez plus; vous les appelez, et ils ne vous entendent plus, vous vous présentez à eux, et ils ne vous reconnaissent plus. La fortune a changé pour vous; tout change avec elle. Cependant quelle confusion pour le Fils de Dieu, et quelle idée doit-on avoir d'un homme qui, dans une pareille extrémité demeure seul, sans appui, et n'est aidé de personne, pas même de ses proches? C'est ainsi qu'il fut traité par les apôtres; voici comment il le fut par les prêtres et les docteurs de la synagogue.

Comme un des caractères les plus essentiels de la religion est la sainteté, et que la sainteté est fondée sur la justice, il ne doit rien sortir de la bouche du prêtre qui ne soit réglé par la droite raison et conforme aux lois de l'équité et de la sagesse divine. Tellement que les anathèmes lancés par l'Eglise et les jugements rendus par ses ministres ont une autorité propre et impriment une tache particulière. Or, ce sont les prêtres qui parlent plus hautement contre Jésus-Christ; c'est dans le conseil des prêtres qu'il est d'abord condamné. Ils s'assemblèrent tous, dit l'évangéliste, et tous d'un consentement unanime conspirèrent contre lui et conclurent à sa mort. S'il paraît devant Anne, là, de la main d'un soldat il reçoit un soufflet, sans que le pontife reprenne une témérité si nouvelle et qui blesse le respect dû à son caractère et à la place où il est assis. Il suffit, Seigneur, pour justifier tout, que ce soit à vous qu'on s'attaque; s'il est conduit devant Caïphe, là viennent en foule les princes des prêtres pour écouter ses dénonciateurs et ses témoins. Qu'on lui impute des crimes supposés, qu'on imagine, qu'on invente, tout est bien reçu. On veut le convaincre, on veut le perdre, et pour y réussir, on donne une couleur de vérité aux plus grossiers mensonges et aux plus insignes faussetés. Le souverain pontife prend parti lui-même, et de juge qu'il est, il se fait accusateur. Avez-vous entendu, s'écrie-t-il, dans l'horreur qui le saisit, et déchirant ses habits, avez-vous entendu le blasphème que cet homme vient de prononcer : *Audistis blasphemiam* (*Marc.*, XIV). Que cherchons-nous autre chose : *Quid adhuc desideramus testes?* N'est-ce pas un sacrilége, et que vous en semble? *Quid vobis videtur?* Toute l'assemblée souscrit à sa décision, et dans un moment la sentence est portée : *At illi respondentes, dixerunt, reus est mortis* (*Matth.*, XXVI). Que ne peut point l'envie sur des cœurs qu'elle a infectés de son poison, et les âmes les plus saintes selon les apparences en sont-elles plus exemptes que les autres? Le Fils de Dieu eût été moins exposé à la persécution des prêtres

et aux traits calomnieux des scribes et des docteurs de la loi, s'il eût moins fait de prodiges et si le bruit de son nom lui eût moins attiré de sectateurs Quoi qu'il en soit, comblé d'opprobre par les prêtres, fut-il plus épargné par les puissances séculières ? Vous l'allez voir.

Car du souverain pontife on le mène au magistrat, et Pilate l'envoie à Hérode. Il faut qu'il soit confondu à tous les tribunaux. L'un, je dis Pilate, le compare avec Barrabas. L'autre, c'est Hérode, le regarde comme un fou, le fait couvrir d'une robe blanche, et dans cet état le montre à toute sa cour pour en être le jouet. Ici, mes frères, que dois-je faire ? M'arrêterai-je à raconter de telles indignités ? Qui ne les voit pas, qui ne les sent pas? Ah ! prophètes, vous l'aviez bien dit, qu'il serait mis au nombre des criminels et compté parmi les scélérats : *Et cum sceleratis reputatus est*(*Isaiæ*, LIII). Quel spectacle! Le Juste, le Saint par excellence et un voleur fameux par mille brigandages ! le Sauveur des hommes et un meurtrier ! Jésus-Christ et Barrabas ! Quelle demande! Qui des deux voulez-vous que je délivre ? Qui des deux est plus digne de mort : *Quem vultis vobis dimitti* (*Matth.*, XXVII). Il y avait donc à douter ? Hélas ! chrétiens, n'en doutons-nous pas tous les jours nous-mêmes? Ne faisons-nous pas tous les jours la même question ? Que dis-je? Ne donnons-nous pas tous les jours au monde, à la passion, à l'idole que nous adorons, la même préférence que les Juifs donnèrent à Barrabas : *Non hunc*, *sed Barrabam* (*Joan.*, XVIII). Ce n'est pas assez, et par quel renversement la sagesse éternelle passe-t-elle pour folie ! Hérode voulait que Jésus-Christ par de nouveaux miracles signalât à ses yeux ce pouvoir tout divin, dont il avait déjà donné tant de preuves et des preuves si éclatantes. Il s'attendait de voir des malades guéris, des morts ressuscités; mais vos desseins, adorable Providence de mon Dieu, sont bien différents des nôtres. Cet homme si célèbre par mille faits extraordinaires et au-dessus des forces humaines n'a pas maintenant, à ce qu'il semble, une parole à répondre. Il n'est pas venu là pour y être couronné de gloire, mais couvert de honte; il n'y est pas venu pour y recevoir de vains et d'inutiles applaudissements, mais de salutaires et de sanglants affronts. Toute une cour attentive à le considérer, disposée à l'admirer, commencera bientôt à le mépriser. La curiosité du prince est trompée. Hérode revient de l'opinion qu'il en avait conçue, il la perd tout entière et il le renvoie comme un insensé : *Sprevit autem illum Herodes*(*Luc.*, XXIII). Monde aveugle, monde profane, les abaissements d'un Dieu caché sont pour toi de trop hauts mystères. Tu ne peux atteindre jusque-là ; mais nous, chrétiens, de quoi sommes-nous frappés ? De quoi devons-nous l'être davantage, ou du mépris que le monde fait de l'Évangile dans la personne de Jésus-Christ, ou du mépris que Jésus-Christ fait du monde dans la personne d'Hérode?

Du reste, que manque-t-il encore aux humiliations de mon Sauveur? C'est que tout le peuple se tourne, se déchaîne contre lui. Que ne puis-je vous le mettre devant les yeux tel que je me le représente à moi-même, depuis le moment fatal où il est livré, disons mieux, où il se livre au pouvoir de ses ennemis? Je le vois assailli d'une troupe de soldats, qui s'élancent sur lui comme des furieux et le saisissent, qui le lient, le frappent, le renversent par terre et le traînent avec violence; je le vois au milieu de Jérusalem bien autrement reçu qu'à cette entrée glorieuse et triomphante qu'il y fit il y a quelques jours. On le bénissait alors, et maintenant on l'accable de malédictions. On courait alors au devant de lui pour l'honorer, et maintenant on s'assemble autour de lui pour l'insulter. C'était alors le sujet de la joie publique, et c'est maintenant un objet d'exécration et d'horreur ; je le vois aux pieds de ses juges, dénoncé comme un fourbe, comme un rebelle, comme un impie, comme un apostat, comme un enchanteur et un ministre de l'enfer. Je le vois durant une nuit entière exposé à toutes les indignités qu'on peut attendre d'une multitude de valets également impitoyables et insolents. Ils lui couvrent les yeux d'un bandeau ; ils viennent tour à tour le saluer, et chacun, en le saluant, lui donne son coup et lui demande qui l'a frappé ; ils lui mettent dans la main un roseau, sur le corps une pauvre robe de pourpre, sur la tête une couronne d'épines et fléchissent devant lui le genou par dérision. J'entends les clameurs d'une populace animée, qui demande sa perte, qui crie de toutes parts qu'on le fasse mourir : Otez-le de devant nos yeux : *Tolle, tolle.* Crucifiez-le : *Crucifige, crucifige* (*Joan.*, XV); qui refuse de le reconnaître pour son roi, quoiqu'il le soit par tant de titres: nous ne voulons point d'un tel maître : *Non habemus regem, nisi Cæsarem*; qui menace d'en appeler à César, si l'on pense à le délivrer : si vous renvoyez cet homme, vous vous déclarer ennemi de César : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris* (*Ibid.*); qui, sans hésiter, se rend responsable de sa mort, tant il paraît qu'il y a peu à craindre, et tant on est persuadé que c'est une action de justice : que son sang retombe sur nous et sur nos enfants : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros* (*Matth.*, XXVII).

Ah ! chrétiens, si délicats sur le point d'honneur, c'est ici que je vous appelle. Où sont vos maximes ? Où sont ces principes que le monde vous inspire et qu'il vous fait sucer dès l'enfance : qu'une injure ne se doit jamais pardonner, qu'un homme flétri est un homme perdu, s'il ne lave cette flétrissure dans le sang de son ennemi, que tout ce qui s'attache au nom, à la réputation, est d'une nature particulière ; qu'il n'y a rien alors à ménager et qu'il faut venger l'outrage qu'on a reçu, ou périr? Voilà les enseignements qu'on vous donne et à quoi vous êtes si dociles. Je les ai déjà détruits par d'autres preuves; mais je le fais aujourd'hui par le seul exemple de Jésus-Christ. Ou renoncez-

le vous-mêmes comme les Juifs, ou détrompez-vous de vos fausses idées; car enfin, je veux bien raisonner avec vous, écouter vos prétendues excuses, et y répondre. Parlez donc, mon cher auditeur, parlez. Rien, dites-vous, ne vous doit être plus cher que l'honneur; mais le vôtre, ver de terre, mortelle et vile créature, le vôtre est-il plus précieux que celui d'un Dieu? Que dira-t-on de moi, ajoutez-vous, si je ne tire pas raison de cette insulte. Mais qu'a-t-on dit de Jésus-Christ, et a-t-il eu égard à tous les vains discours? J'ai été trop sensiblement outragé; l'avez-vous été autant que Jésus-Christ? Vous a-t-on chargé de fers, meurtri de coups, déchiré par les plus atroces calomnies, promené de tribunal en tribunal? Qu'avais-je fait à cet homme? c'était mon ami, et qui l'engage à me traiter de la sorte? Qu'avait fait Jésus-Christ à Judas, qui le trahit? Qu'avait-il fait aux apôtres, qui le quittent? Qu'avait-il fait aux prêtres qui suscitent contre lui de faux témoins? Qu'avait-il fait à Hérode, qui le travestit et lui marque le mépris le plus piquant; à Pilate qui l'associe à un voleur, et le met en parallèle avec Barrabas? Qu'avait-il fait à tout le peuple, qui le poursuit avec tant d'acharnement et tant de fureur? à ce peuple chéri, à ce peuple distingué des autres nations, à ce peuple, spécialement recherché et prévenu de tant de grâces? J'attends au moins qu'on fasse quelques avances, et l'on me trouvera disposé à les recevoir. Jésus-Christ l'a-t-il attendu? N'est-il pas allé au-devant de Judas; et malgré la noire trahison de ce lâche disciple, ne l'a-t-il pas encore appelé son ami? *Amice* (*Matth.*, XXVI)? Ne s'est-il pas tourné le premier vers saint Pierre; et tout infidèle que fût cet apôtre, a-t-il dédaigné de le regarder? *Et conversus Dominus respexit Petrum* (*Luc.*, XXII). N'est-il pas toujours prêt à faire de nouveaux efforts en faveur des Juifs, et qui sait ce qu'il leur disait au cœur tandis qu'ils portaient sur lui leurs mains parricides? Mais c'était un Dieu Sauveur, et en qualité de Sauveur, il devait par ses abaissements rendre à son Père la gloire que le péché lui avait ravie. Ah! pécheur, ne la devez-vous donc pas réparer vous-même, cette gloire divine? N'est-ce pas vous qui l'avez blessée? N'est-ce pas vous qui vous êtes élevé contre le Tout-Puissant? Vous avez commis le crime, n'aurez-vous point de part à la satisfaction! Ayez toujours Jésus-Christ devant les yeux; c'est de quoi lever tous vos pretextes, et de quoi étouffer toute votre sensibilité. Il rend à son Père âme pour âme, gloire pour gloire, enfin, si je puis m'exprimer ainsi, corps pour corps. C'est ce que j'ai à développer dans la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE

Rappelez-vous, chrétiens, ce que j'ai dit d'abord, que l'homme criminel devait souffrir dans ses sens une peine éternelle, et être condamné au tourment du feu. Or, j'ajoute que c'est pour nous épargner cette peine, ce tourment si rigoureux, que le Sauveur des hommes souffre dans son corps, tout innocent qu'il est, les douleurs les plus violentes, et qu'il se condamne pour ainsi dire lui-même au supplice le plus cruel. Quel spectacle vais-je vous présenter? Quel triste récit vais-je vous faire entendre? Vous êtes touchés sans doute, du moins vous devez l'être, de ce qu'il a souffert jusqu'à présent, ce Dieu affligé dans le jardin, déshonoré dans Jérusalem: mais ce qu'il va souffrir dans le prétoire et par l'ordre de Pilate, ce qu'il va souffrir au Calvaire et sur la croix, doit faire encore sur vous une impression beaucoup plus sensible. Il y a de quoi exciter votre compassion la plus tendre; il y a de quoi vous remplir d'une sainte frayeur. Flagellation et crucifiement. Considérons l'un et l'autre, et que l'un et l'autre achève de nous instruire.

Tunc ergo apprehendit Pilatus Jesum, et flagellavit (*Joan.*, X). Alors donc Pilate le fit prendre et le fit fouetter. Remarquez le mauvais raisonnement de ce politique: Ou bien, dit-il, je le sauverai, en le mettant dans un état si pitoyable, que le peuple même, satisfait et apaisé, lui fera grâce; ou si je ne puis encore par là contenter ses ennemis et le tirer de leurs mains, on verra qu'il ne tenait pas à moi, et qu'ils m'auront forcé à prononcer l'arrêt de sa mort. Bel artifice! répond saint Ambroise. Ne pouvait-il pas, ce juge timide et lâche, user de toute son autorité? Ne le devait-il pas; et en doit-il tant coûter à l'innocence pour être délivrée de l'oppression? Mais, à l'égard de Jésus-Christ, tous les droits sont violés, et la justice n'a plus de règles.

Cependant on le conduit à la colonne, et c'est là que s'assemble une troupe de soldats prêts à décharger sur lui toute leur fureur. Que vous dirai-je, chrétiens? attendez-vous que je peigne à vos yeux la rage de ses bourreaux? vous en pouvez aisément juger, et par l'intention de Pilate et l'ordre qu'ils en ont reçu, et par la haine des Juifs présents pour les animer, et par la férocité qui leur est naturelle. Ils sont maîtres de frapper à leur gré; on ne leur prescrit point de mesure, on ne leur marque point de bornes. C'est assez qu'ils lui laissent encore un souffle de vie. Du reste, ils peuvent exercer toute leur cruauté et se porter aux extrémités les plus barbares. Attendez-vous que je compte le nombre des coups qui tombent sur ce corps nu et délicat, et qui l'accablent? Mais que puis-je là-dessus vous apprendre? Tout ce que nous savons, c'est que les soldats vont bien au-delà du nombre ordonné par la loi. Leurs bras en sont lassés, leurs forces en sont épuisées, sans que leurs cœurs deviennent sensibles à un objet si digne néanmoins de leur pitié. Attendez-vous que je vous représente cette chair divine, percée, déchirée, ensanglantée? Hélas! dit saint Bernard, depuis la tête jusqu'aux pieds, que voit-on autre chose que des blessures? *Quid intuearis? non membra, sed vulnera* (*Bern.*). Allez, mes frères, allez vous-mêmes en esprit au pied de la colonne. Considérez vous-mêmes cette

précieuse victime couchée par terre et baignée dans son sang. Tâchez de découvrir dans ces yeux à demi fermés et presque éteints, sur ces lèvres, sur ce visage livide et languissant, quelques vestiges de cette beauté éternelle, qui fait, dans le séjour de la gloire, la félicité des bienheureux. Demandez-vous à vous-mêmes qui l'a réduit en cet état, ce Fils du Dieu vivant. Si votre cœur refuse de vous le dire, les plaies de votre Sauveur vous le diront. Adressez-vous à lui. Tout muet qu'il est, il vous répondra, et son silence même vous en fera plus entendre que toutes les paroles.

Expliquez-vous donc, Seigneur, et faites-moi connaître quelle main meurtrière vous a ainsi défiguré? *Quis est, qui te percussit* (*Matth.*, XXVI)? Ou plutôt, sans vous expliquer davantage, ne me l'apprenez-vous pas assez? *Vulneratus est propter iniquitates nostras* (*Isaï.*, LIII). C'est moi, mon Dieu, et moi encore plus que vos bourreaux. Ils ont été les ministres, les exécuteurs; mais j'ai été la cause et le principe. C'est pour moi, pour mes iniquités que votre Père vous a soumis, et que vous vous êtes soumis vous-même à un châtiment si rigoureux et à une si sévère justice : *Quis est qui te percussit?* Mais encore, Seigneur, de tous les pécheurs, qui vous a porté les plus rudes coups? n'est-ce pas moi? Moi, dis-je, homme voluptueux, sujet à de si honteuses habitudes, et adonné à de si infâmes plaisirs; moi, esclave de mes sens et idolâtre de mon corps, de ce corps tant de fois révolté contre votre loi; de ce corps que je devrais punir par toutes les rigueurs de la plus austère pénitence, et que je flatte par toutes les douceurs d'une vie délicieuse et molle. Comme c'est en particulier pour ces brutales voluptés qu'est allumé le feu de l'enfer; n'est-ce pas cela même que vous voulez surtout expier? N'est-ce pas pour ces sensualités grossières et animales que vous voulez satisfaire, par un traitement si indigne et si douloureux? Pilate, montrez-le au peuple, ce Sauveur couvert de blessures, et dites en le montrant: Voilà l'homme, *Ecce homo*. Pour moi, je dirai en le voyant chargé de mes dettes: Voilà l'Agneau de Dieu : *Ecce Agnus Dei* (*Joan.*, XX). Voilà celui qui efface les péchés du monde, et de tout le monde : *Ecce qui tollit peccata mundi* (*Joan.*, XIV). Il ne s'est en rien ménagé pour cela; et il m'apprend à ne me ménager en rien moi-même.

Je sais, mes frères, que dans le siècle où nous sommes, on n'ose presque plus parler aux chrétiens de pénitence, je dis de ces pénitences extérieures qui mortifient la chair. Est-ce que nous sommes plus innocents que ces premiers fidèles, à qui saint Paul disait : Que ceux qui appartiennent à Jésus-Christ crucifient leur corps : *Qui autem sunt Christi, canem suam crucifixerunt* (*Galat.*, V). Est-ce que nous sommes moins redevables à la justice du ciel que ces pénitents des âges passés, morts à eux-mêmes et à leurs sens. Au contraire, c'est que nous sommes plus pécheurs, et que l'habitude du péché éteint en nous tout l'esprit du christianisme. Or, il faut que vous compreniez aujourd'hui la monstrueuse contrariété qui se trouve entre Jésus-Christ souffrant, tout saint qu'il est, et un chrétien sensuel, tout pécheur qu'il est. Quoi! cet Agneau sans tache est immolé, ce Fils unique de Dieu porte tout le poids des vengeances célestes! Et vous, mon cher auditeur, vous vivez dans le faste, dans le luxe, dans la mollesse! Vous y voulez toujours vivre! Vous craignez d'affaiblir cette chair criminelle, dont vous avez fait votre divinité! Vous ne lui refusez rien! Mais puisque Jésus-Christ a payé pour moi, ne suis-je pas quitte devant Dieu? Saint Paul va vous répondre, en vous proposant son exemple. Je me réjouis dans mes souffrances, dit l'Apôtre : *Gaudeo in passionibus* (*Coloss.*, VI). Pourquoi? c'est que par là j'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ, et je l'accomplis pour son corps, qui est l'Eglise : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea pro corpore ejus, quod est Ecclesia.* Est-ce que la satisfaction de la part de Jésus-Christ n'a pas été entière et parfaite? Ce n'est pas ainsi que nous devons entendre ces paroles, mais en voici le sens : Jésus-Christ et toute l'Eglise ne font qu'un même corps mystique. Jésus-Christ en est le chef, et nous en sommes les membres. Il ne suffit pas, pour consommer l'affaire de notre salut, que ce corps souffre dans son chef, il faut encore qu'il souffre dans ses membres; autrement, les souffrances du chef ne leur seront point communiquées. Dieu l'a ordonné de la sorte, et c'est une condition nécessaire. C'est pourquoi le Sauveur du monde nous dit, en général, que si nous ne faisons pénitence, nous périrons tous.

Il y a deux choses dans la pénitence, son esprit et ses fruits : son esprit, c'est la douleur de l'âme; ses fruits, ce sont les mortifications du corps. N'ayez pas l'esprit de la pénitence, les fruits sont inutiles; mais aussi n'en ayez pas les fruits, je conclus que vous n'en avez pas l'esprit, et par conséquent qu'il n'y a point de salut pour vous.

Mais je m'arrête, chrétiens, et Jésus-Christ marche vers le Calvaire. Dans une si cruelle flagellation il n'y a pas eu encore de quoi contenter les Juifs; il n'y a pas eu de quoi le contenter lui-même; et son ardeur de souffrir, son amour est insatiable. A peine Pilate a-t-il enfin prononcé l'injuste arrêt, que d'opiniâtres et d'importunes poursuites lui arrachent; à peine a-t-il livré Jésus à toute la fureur de ses ennemis : *Jesum tradidit voluntati eorum* (*Luc.*, XXIII), qu'ils fondent sur lui comme sur leur proie. Nous voilà au triste dénoûment de tant d'intrigues formées contre le Fils de Dieu. J'en voudrais marquer toutes les circonstances; mais pas une qui ne me fournît la matière d'un discours. Que dirais-je de cette faiblesse extrême qui le fait, presque à chaque pas, succomber sous la pesanteur de sa croix, qu'il est obligé de porter lui-même, comme Isaac porta sur la montagne le bûcher où il devait

être sacrifié ? Il ne peut suffire à traîner ce pesant fardeau, et sans le secours qu'on lui donne, il demeurerait accablé sous le poids, et ne pourrait atteindre jusqu'au lieu de son supplice. Il sort de Jérusalem pour accomplir, dit l'Apôtre, la figure de l'ancienne loi, où les victimes étaient brûlées hors du camp : *Horum corpora cremantur extra castra* (*Hebr.*, XIII). Il ne veut pas, dit saint Léon, mourir dans l'enceinte de cette ville, afin qu'on ne se persuade pas qu'il ait seulement souffert pour sa nation ; mais dans un lieu ouvert de toutes parts, afin de nous apprendre qu'il est mort pour tous les peuples de la terre. C'est de là qu'il tend les bras aux quatre extrémités du monde, parce que c'est pour le monde entier qu'il répand son sang et qu'il doit être crucifié.

Que dirais-je des nouvelles douleurs qu'il ressent lorsqu'on le dépouille pour une seconde fois et qu'on lui tire avec violence ses habits, que le sang tient collés à son corps ? Toutes ses plaies se rouvrent à ce moment ; ce sont autant de blessures qu'il reçoit, et le sentiment en est peut-être alors plus vif qu'il ne l'a jamais été. Il avait prédit, par son prophète, que la robe dont il était revêtu lui serait enlevée, et qu'on la jetterait au sort : ***Diviserunt sibi vestimenta mea*, *et super vestem meam miserunt sortem*** (***Psal.*** **XXI**).

Que dirais-je de ce tourment, plus affreux encore mille fois, qu'inventent et que lui font endurer ses bourreaux, lorsqu'en l'étendant sur la croix ils lui percent, pour l'y attacher, les pieds et les mains ? La seule idée que je m'en forme, m'effraye, surtout quand je me figure un corps qu'on élève de la sorte, qu'on ébranle par de fréquentes secousses, que son poids entraîne, et qui cependant demeure suspendu par trois clous. Tourment d'autant moins supportable, qu'il est plus long. Mourir sur la croix, c'est mourir d'une mort lente, dit saint Augustin ; et, si je puis parler ainsi, c'est mourir autant de fois que l'on vit de moments : *Cruci affigi est longa morte necari* (*Aug.*).

Triste état, où Jésus-Christ passe trois heures entières ! Que voit-il autour de lui ? qu'entend-il ? quels soulagements reçoit-il, soit de son Père, soit des hommes ? que sent-il ? que dit-il ? que fait-il ? rien qui n'augmente sa peine, rien qui ne redouble ses douleurs ; rien qui ne fasse connaître, et l'excès de son amour, et l'excès de ses souffrances. Ce qu'il voit ? à ses côtés, deux criminels crucifiés comme lui ; à ses pieds, Marie, cette mère si tendre et si chère, pâmée et mourante ; de toutes parts et au loin, une multitude confuse, tout un peuple qui l'a suivi pour être spectateur, et de sa honte et de sa mort. Ce qu'il entend ? mille reproches amers, mille mépris : Si tu es Fils de Dieu et roi d'Israël, descends de la croix ; mille blasphèmes, mille imprécations : Malheur à toi, qui veux détruire le temple de Dieu ! Les soulagements qu'il reçoit ? S'il demande à boire pour éteindre la soif qui le tourmente, on lui apporte du fiel et du vinaigre ; s'il se tourne vers le ciel pour y chercher quelque appui, il paraît qne le ciel conspire avec la terre, et que tout l'a abandonné. Ce qu'il sent ? il est dans la plus affreuse désolation. Ce qu'il dit ? il prie, et pour qui ? pour ses ennemis. Il se plaint, et à qui ? à son Père même ; et pourquoi ? parce que son Père ne lui donne nul secours. Ah ! mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? Perd-il en effet toute sa connaissance ? non, chrétiens, il la conserve tout entière, et c'est dans les mains de son Père, qu'il remet son âme : *Pater in manus tuas commendo spiritum meum* (*Luc.*, XXV). Enfin, ce qu'il fait sur la croix ? il y souffre et il y meurt : *Expiravit* (*Ibid.*).

Il y meurt ! à cette parole le trouble me saisit. N'en soyez pas surpris ; toute la nature même en est troublée. Le soleil s'éclipse et les ombres se répandent sur la terre. Il semble qu'un objet si lugubre doit être caché au monde et que le ciel veut l'ensevelir dans les plus épaisses ténèbres. Mais non, mes frères, et que dis-je ? il faut que ce spectacle d'un Dieu mort paraisse au grand jour, et au plus grand jour. La croix avait été jusque-là un signe d'ignominie, mais le temps viendra, il est venu, où ce signe d'ignominie doit être un signe de gloire. Il faut qu'il soit porté à tous les peuples, imprimé sur le front de tous les hommes, qu'il soit placé sur la tête des rois, et qu'il en fasse le plus bel ornement. C'est par lui que toutes les puissances de l'enfer seront confondues et les nations converties. Il commence déjà à faire sentir sa vertu ; les pierres se fendent, les tombeaux sont ouverts, les morts ressuscitent, et ce que je regarde encore comme un effet plus merveilleux, les cœurs les plus endurcis se laissent toucher et s'amollissent. Les Juifs se retirent en se frappant la poitrine : *Percutientes pectora sua revertebantur* (*Luc.*, XXIII). Ah ! s'écrient-ils, cet homme était vraiment Fils de Dieu : *Dicentes : vere Filius Dei erat iste* (*Matth.*, XXVII). Ils ne l'avaient pas connu vivant et ils le reconnaissent mort. Après tant d'instructions et tant de miracles, il ne restait que la croix qui pût les convaincre. Et si elle ne nous convainc pas nous-mêmes ; si elle ne fléchit ou ne brise pas nos cœurs, il faut que nous soyons dans le christianisme plus insensibles et plus durs que ne le furent dans le judaïsme les plus barbares persécuteurs de Jésus-Christ.

Le voilà, chrétiens, cet étendard du roi de gloire. Voilà le trophée où il a attaché les dépouilles de ses ennemis. Voilà le monument durable et perpétuel de la victoire qu'il a remportée sur la mort en mourant lui-même ; et c'est en vous le présentant que je dis avec toute l'Eglise : *Vexilla Regis prodeunt* (*Hym. eccl.*). Tout mort qu'il est, ce Dieu vainqueur de la mort, il parle encore, non à vos oreilles, mais à vos yeux. Voyez : et que vous dit-il, et que lui répondez-vous ? Voyez et comprenez toute la malice du péché. Voyez et connaissez toute la rigueur de la pénitence chrétienne. Voyez et admirez toute la force de l'amour, de l'amour, dis-je,

d'un Dieu. Tels sont les enseignements qu'il vous donne. Lisez-les, relisez-les gravés avec des caractères de sang sur cette tête couronnée d'épines, sur ce visage meurtri de soufflets, sur ces mains, ces pieds percés de clous, sur ce corps déchiré et sans vie : point de langage plus éloquent. Quel est le vôtre et qu'avez-vous à répondre? Ah! mon cher auditeur, je vous le demande encore une fois : que sentez-vous? que répondez-vous? Etrange parole de l'Evangile! Au jugement dernier, à cette assemblée générale de tous les hommes, la croix paraîtra : *Tunc parebit signum Filii hominis* (*Matth.*, XXIV). Et que feront les peuples en la voyant? ils trembleront, ils frémiront, ils se confondront, ils s'abîmeront : *Et tunc plagent omnes tribus terræ* (*Ibid.*). Pourquoi? c'est que la croix sera leur juge. Ne sera-ce point le vôtre? ne l'est-ce point dès maintenant? Crainte, frayeur, confusion, désespoir, ne sont-ce point les sentiments que vous aurez à prendre? *Et tunc plangent omnes tribus terræ.* Que dis-je, Seigneur? si je le prétends ainsi, vous m'en désavouez; et vous m'en désavouez, mon Dieu, par autant de bouches que je découvre de blessures dans tous les membres de votre corps. Non, mes frères, cette croix n'est encore pour vous que le salutaire instrument des miséricordes divines. Ce n'est encore que le prix, que le gage de votre éternelle prédestination. C'est un Sauveur que vous voyez, c'est votre maître. Un Sauveur : ses bras ne sont point levés pour lancer des foudres et pour vous frapper, mais ouverts pour vous appeler, pour vous recevoir et vous embrasser. Un maître : s'ils se montre à vous, c'est pour vous conduire, pour vous régler et vous servir de modèle. Repentir, confiance, réformation. Repentir : ah! Seigneur, il est à vos pieds, ce criminel qui vous a crucifié; mais il y est pressé de douleur et pénitent. Confiance : par où demande-t-il grâce? par où l'obtiendra-t-il? c'est, mon Dieu, par la croix même où il vous a fait mourir. Réformation : c'est pour lui, Seigneur, que vous êtes mort, c'est pour vous et comme vous qu'il veut vivre. Tout le reste ne lui est plus rien. Il y renonce pour vous retrouver dans le temps et pour vous posséder dans toute l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON L.

POUR LE DIMANCHE DE PAQUES.

Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Aspicientes in auctorem Fidei et consummatorem Jesum.

Jetez les yeux sur Jésus-Christ l'auteur et le consommateur de votre foi (*Hebr.*, XII).

C'est dans les mystères de sa vie mortelle que Jésus-Christ a été l'auteur de notre foi, et c'est dans le mystère de la résurrection qu'il en est le consommateur. Après l'avoir tant de fois annoncée aux Juifs, après leur avoir tant de fois prêché son Évangile, il met aujourd'hui, pour ainsi parler, le dernier sceau à sa prédication, et ces esprits incrédules, que tant de miracles n'avaient pu convaincre, durent enfin se rendre à ce prodige nouveau, et reconnaître pour le Messie, pour leur Dieu, celui qu'ils avaient condamné comme un imposteur et vu mourir comme un homme. Voilà le point important auquel je m'attache; et sans m'arrêter à vous tracer une brillante image du triomphe et de la gloire de Jésus-Christ, j'entre d'abord dans mon dessein, et je remarque qu'il y a une foi de pure créature et une foi de pratique. L'une est toute renfermée dans l'esprit, et l'autre passe encore jusqu'aux œuvres. Tellement que la foi chrétienne se réduit à deux choses : à croire et à pratiquer. A croire les vérités que la foi nous enseigne et à pratiquer les devoirs que la foi nous impose. Or, je dis que nous avons dans la résurrection de Jésus-Christ le motif le plus puissant, en premier lieu, pour rendre notre foi plus ferme dans la créance, c'est le premier point : en second lieu, pour rendre notre foi plus agissante dans la pratique, c'est le second point. Adressons-nous à Marie, et disons-lui avec toute l'Eglise : *Regina*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Je dis que Jésus-Christ nous donne aujourd'hui une des preuves les plus incontestables de la vérité de notre foi. Par où? par sa résurrection. Et pour établir solidement et invinciblement ce que j'avance, j'ai deux importantes questions à éclaircir qui vont faire tout le fond de cette première partie. Première question : Jésus-Christ est-il en effet ressuscité? Seconde question : Si Jésus-Christ est ressuscité, s'ensuit-il de là que la religion chrétienne est une religion divine et que nous sommes obligés de croire tout ce qu'elle nous enseigne? Deux réponses précises et qui satisferont à l'un et à l'autre. Je prétends d'abord que nous ne pouvons raisonnablement douter de la résurrection de Jésus-Christ : c'est un principe fondamental qu'il est nécessaire de poser, autrement tout ce discours porterait à faux et tomberait de lui-même. J'ajoute ensuite que supposé la résurrection de Jésus-Christ, nous devons encore moins douter de sa doctrine et des saintes vérités qu'il nous a révélées. Tel est le plan que je me trace, et je l'expose nettement, sans confusion, sans embarras. Voyons si je le remplirai avec une égale solidité.

Est-il donc vrai que Jésus-Christ est sorti du tombeau, qu'il en est sorti vivant, qu'il est ressuscité? Si je vous disais que les patriarches, les prophètes, dans l'ancienne loi, par une vue anticipée de l'avenir, avaient annoncé cette merveilleuse résurrection, longtemps même avant que le Messie parût au monde; si je vous faisais entendre ces expressions figurées : que Jacob s'endormirait pour quelque temps, mais que quelque temps après il se réveillerait de son sommeil; Seigneur, je suis descendu parmi les morts, mais j'y suis demeuré libre; Vous ne permettrez pas, mon Dieu, que je reste dans les ombres de la mort, et que celui que vous avez sanctifié soit sujet à la corruption; si je rapportais ces belles paroles de Job : Je sais, je suis

certain que mon Rédempteur vit : *Scio quod Redemptor meus vivit* (*Job.*, X) : de telles autorités pourraient et devraient faire impression sur des esprits bien disposés. Mais puisqu'il s'agit de convaincre même les plus incrédules, il faut quelque chose de plus sensible, et le voici.

Car il est constant que Jésus-Christ, dès le troisième jour, ne se trouva plus dans le tombeau ; soit qu'on l'eût secrètement enlevé, soit qu'il fût ressuscité, ce n'est point là maintenant ce que j'examine. Nous savons avec certitude qu'il n'y était plus. Nous le savons, dis-je, et nous le concluons de la confiance avec laquelle les apôtres publièrent qu'il était ressuscité ce jour-là même. S'ils eussent imaginé ce fait et qu'il eût été sans fondement, les Juifs ne les auraient-ils pas démentis ? Les soldats commis à la garde du tombeau n'auraient-ils pas rendu témoignage contre eux et découvert leur imposture ? N'aurait-il pas même suffi pour leur fermer la bouche, de les conduire au sépulcre et de leur faire voir ce corps, qu'ils disaient avoir repris une vie nouvelle ? En un mot, c'est un point sur lequel on ne peut se disputer et sur lequel aussi les plus opiniâtres ennemis de Jésus-Christ ne se disputent pas.

Il s'agit donc de savoir si l'on ne l'avait pas retiré du tombeau, et si l'on ne le tenait pas caché. Mais qui l'en eût retiré ? Qui l'eût caché de la sorte ? les Juifs ? Eh ! n'étaient-ils pas plutôt intéressés à l'y laisser et à le montrer, pour faire connaître la fausseté de cette prétendue résurrection, dont ils ne voulaient pas convenir ? Les apôtres ? Mais quand ils auraient formé ce dessein, comment l'auraient-ils pu exécuter ? Admirable Providence de mon Dieu, vous aviez permis qu'on mît des gardes autour du sépulcre. Quoi ! ces gardes armés, ces soldats ne se seraient pas opposés à l'entreprise de quelques disciples faibles et timides ! ils n'auraient pas appelé, cherché du secours ! ils n'auraient pas crié à la violence et assemblé le peuple pour les soutenir ! Mais ils étaient endormis. La belle invention, reprend saint Augustin, ils dormaient ! mais s'ils dormaient, ils n'ont rien vu de ce qui se passait, et par conséquent d'où savaient-ils, d'où sait-on que les apôtres étaient venus enlever le corps du Fils de Dieu ? Certes, ce sont des témoins bien dignes de foi, que des témoins plongés dans le sommeil : *Dormientes testes adhibes, vere tu ipse obdormisti* (*Aug. in Ps.* LXIII). Je dis plus, et comment me persuadera-t-on que les apôtres aient ouvert le tombeau, qu'ils aient levé la pierre qui le fermait, qu'ils y soient entrés, enfin, qu'ils aient pris le corps de leur Maître, et que cependant nul des soldats couchés à leurs pieds ne les ait entendus ? C'est ainsi, dit saint Jean Chrysostome, que Dieu a su tirer du sein même du mensonge la vérité. C'est ainsi que les Juifs ont servi malgré eux à la manifester. Ils voulurent qu'on gardât le sépulcre et qu'il fût scellé. Ils prétendaient par là détruire la prédiction qu'avait faite le Sauveur du monde, en disant qu'il ressusciterait, mais par là même ils ont confirmé sa résurrection.

J'ai néanmoins, à ce qu'il me semble, un raisonnement encore plus fort, et je l'emprunte du même Père. Ecoutez-le. Les apôtres ont parlé comme des gens persuadés de la résurrection de Jésus-Christ. Ils ont hautement témoigné qu'ils l'avaient vu depuis sa mort, et qu'ils l'avaient vu plein de vie ; qu'ils avaient conversé avec lui, mangé avec lui, qu'il leur avait montré les plaies de ses mains et de ses pieds, celle de son côté ; qu'il les leur avait fait toucher, pour les affermir davantage dans la créance de sa résurrection. C'est, dis-je, ce qu'ont rapporté les apôtres, ce qu'ils ont écrit, ce qu'ils ont prêché. Doit-on les en croire ? ne le doit-on pas ? Etaient-ils dans l'erreur ? ou sans y être eux-mêmes, y voulaient-ils engager les autres ? Y étaient-ils ? c'est-à-dire, pensaient-ils de bonne foi avoir vu, avoir entendu, avoir touché, ce qu'en effet ils n'avaient ni touché, ni entendu, ni vu ? Mais prenez garde, s'il vous plaît, aux circonstances de ces apparitions du Fils de Dieu, et à ce que les disciples en racontent. Ils protestent qu'ils l'ont vu, non pas une fois, mais à diverses fois ; non pas dans un même jour, mais durant quarante jours ; non pas dans un même lieu, mais en divers lieux, tantôt dans un chemin public, tantôt dans un jardin, tantôt dans une salle, tantôt sur le rivage de la mer ; non pas séparément, mais étant assemblés, soit deux, soit sept, soit onze, soit douze, soit même jusqu'à cinq cents. Ils marquent ce qu'il leur a dit, ce qu'il a fait en leur présence. Surtout ils ajoutent qu'un d'entre eux, plus incrédule que les autres et doutant du rapport qu'ils lui faisaient, avait été convaincu lui-même en le voyant, et en mettant les doigts dans ses blessures : *Infer digitum tuum huc* (*Joan.* XX), que tout à coup il s'était écrié : Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu : *Dominus meus, et Deus meus.* Je laisse bien d'autres particularités. Or, je demande où est l'homme de bon sens qui se figure que tous les apôtres, tous les disciples aient été là-dessus dans l'illusion ; que tous, et en de pareilles conjonctures, ils aient faussement cru apercevoir ce qu'ils n'apercevaient pas, connaître ce qu'ils ne connaissaient pas.

Ce que je dis est si évident et si pressant, que les Juifs en sont réduits à traiter les apôtres d'imposteurs. Ils n'étaient pas dans l'erreur, mais ils y ont voulu faire tomber les autres ; ils ont voulu, par de telles suppositions, nous persuader que leur Maître était ressuscité. Voilà comment l'incrédulité parle ; mais ce que saint Jean Chrysostome lui répond, et ce que je réponds avec ce grand évêque et ce prédicateur si éloquent et si solide est, ce me semble, sans réplique, si l'on veut l'examiner au poids d'une raison saine et dégagée de tout préjugé. Car à quel prix prétend-on que les apôtres aient voulu nous en imposer touchant la résurrection de Jésus-Christ ? Au prix de leur sang, au prix de leur vie. Cela se peut-il comprendre ? et pour qui l'auraient-ils fait ? Est-ce

pour Jésus-Christ? est-ce pour eux-mêmes? qu'on me le dise et qu'on s'explique; est-ce pour Jésus-Christ et pour sa gloire? Je soutiens, moi, au contraire, que si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, selon la parole qu'il leur avait donnée tant de fois, ils devaient plutôt se déclarer contre lui ou du moins l'abandonner; car ils les avait trompés : c'était un séducteur. Or, se fait-on tourmenter, crucifier pour un homme, dont on n'espère plus rien, dont on n'a reçu que de fausses promesses et dont on commence enfin à découvrir la mauvaise foi? Quand il vivait encore parmi eux et qu'ils le regardaient comme un Dieu, ils n'avaient pas néanmoins osé défendre sa personne, toute chère qu'elle leur devait être; comment après sa mort se seraient-ils exposés aux plus cruels supplices pour défendre sa mémoire, lorsqu'elle aurait dû leur être si odieuse? S'ils ne l'ont pas fait pour Jésus-Christ et pour sa gloire, ils ne l'ont pas plus fait pour eux-mêmes et pour leur avantage particulier. Est-ce un avantage d'être chargés de fers, enfermés dans des cachots, accablés de coups, attachés à des croix, et cela seulement pour autoriser un mensonge? Concluons que le témoignage des apôtres est donc sur ce point une démonstration.

J'ajoute que non-seulement les apôtres ont cru la résurrection de Jésus-Christ, que non-seulement ils l'ont publiée telle qu'ils la croyaient; mais qu'ils l'ont fait croire et qu'ils l'ont fait croire dans tout le monde, et qu'ils l'ont fait croire à des sages, à des philosophes, à des païens, à des milliers même de Juifs, et jusqu'au milieu de Jérusalem; qu'ils en ont tellement persuadé les esprits, et les plus grands esprits, et les esprits les plus indociles, les plus animés contre le Fils de Dieu, que ces premiers chrétiens ont comme eux donné leur sang et perdu la vie pour la même confession. Ne fallait-il pas que les preuves qu'ils produisaient sur un article de cette importance parussent bien fortes et qu'elles le fussent, pour faire, malgré les efforts de tant d'ennemis, une pareille impression, et pour enlever ainsi les cœurs?

De là, mes frères, je renouvelle ici publiquement et avec une pleine assurance ma profession de foi. Je m'écrie sans hésiter et dans un transport de joie, comme ces deux disciples, dont parle saint Luc: Le Seigneur est ressuscité, et il est vraiment ressuscité : *Surrexit Dominus vere* (*Luc.*, XX). Je le crois, et il m'est d'autant plus consolant d'en être bien convaincu, que cette vérité essentielle est, pour ainsi dire, le sceau de toutes les autres, qu'elle me les rend toutes évidemment croyables, et que c'est enfin, si je puis user de cette figure, la pierre angulaire sur quoi porte toute la religion chrétienne.

En effet, la résurrection de Jésus-Christ prouvée et reconnue, toute notre foi est prouvée, et nous sommes forcés d'en reconnaître l'excellence et la divinité. Aussi le Fils de Dieu, annonçant aux Juifs son Evangile, et voulant par une dernière preuve achever de les convaincre, leur donna-t-il par avance celle-ci, comme la plus décisive et la plus expresse. Nation méchante, dit-il, nation infidèle, vous voulez de nouveaux prodiges : mais il n'y en aura point d'autres pour vous que celui du prophète Jonas : *Generatio mala et adultera signum quærit; et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ* (*Matth.*, XXII). Ensuite expliquant sa pensée : de même ajouta-t-il, que Jonas fut trois jours dans le ventre de la baleine, de même le Fils de l'homme sera trois jours dans le sein de la terre : *Sicut enim fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus, sic erit Filius hominis in corde terræ tribus diebus* (*Ibid.*).

Sur cette fameuse prédiction voici comment les Pères et les théologiens ont raisonné. Raisonnons comme eux, mes frères, et servons-nous d'un motif si puissant, pour nous affermir dans la sainte créance, où par une grâce toute particulière du ciel nous avons été élevés. Disons donc : Si Jésus-Christ est Dieu, il faut le croire en tout, parce qu'il est infaillible dans toutes ses paroles, et qu'il ne nous peut tromper en rien. Or, comme sa mort prouve son humanité, sa résurrection prouve invinciblement sa divinité. Comment cela? c'est qu'il n'appartient qu'à un Dieu d'être mort et de s'être ressuscité lui-même après sa mort. Prenez bien garde à ce que je dis avec saint Augustin, à la manière dont je m'exprime. Je ne dis pas qu'il n'appartient qu'à un Dieu d'être mort et d'avoir été ressuscité par la vertu divine : bien des hommes l'ont été de la sorte. Mais je dis de s'être ressuscité lui-même et par sa propre vertu, ce qui est d'un consentement universel le caractère indubitable de la divinité. Reste donc seulement de savoir si ç'a été par sa vertu propre, si c'est par lui-même que Jésus-Christ s'est ressuscité. A quoi je réponds par une autre demande. Car si Jésus-Christ n'était pas Dieu, et s'il ne s'est pas ressuscité lui-même, qui l'a ressuscité? Dieu, ce Dieu tout-puissant qu'il appelait son Père? Je soutiens que dans cette supposition la gloire de Dieu, sa fidélité, sa bonté l'en empêchaient : et, pour vous en faire convenir avec moi, je reprends la prédiction du Sauveur du monde, non-seulement telle qu'il la proposa sous la figure de Jonas, mais encore sous la figure du temple qu'il s'engageait à rebâtir en trois jours si l'on le détruisait, et même telle qu'il la fit expressément entendre à ses apôtres, lorsqu'il leur dit : Nous allons a Jérusalem; j'y serai crucifié, j'y serai mis à mort, et le troisième jour je ressusciterai. Car remarquez, et comprenez-le bien, qu'il avait donné pour preuve de sa divinité sa résurrection future. D'où je conclus que si c'était seulement un homme, Dieu en le ressuscitant autoriserait le mensonge, le plus pernicieux par rapport à nous, et le plus injurieux par rapport à Dieu même.

Je ne sais si je me trompe; mais il me semble que je puis encore me servir d'un autre tour, et prendre une voie plus courte et moins embarrassée, jugez-en. Je m'explique

en deux mots. Il est constant, et la simple lecture de l'Evangile le fait voir, sans qu'on puisse former là-dessus nulle chicane; il est, dis-je, hors de doute que Jésus-Christ a souvent marqué la résurrection comme le témoignage authentique, à quoi l'on reconnaîtrait si la foi qu'il avait apportée au monde était une foi purement humaine ou une foi divine, si sa doctrine était vraie ou fausse. Par une conséquence nécessaire, il s'ensuit, que si c'était réellement une foi tout humaine, si c'était une fausse doctrine, Dieu n'eût jamais, ni permis, ni opéré cette résurrection, puisqu'en la permettant, en l'opérant, il eût, par le plus grand de tous les miracles, et sur le sujet le plus important, favorisé et appuyé l'imposture.

Je ne m'étonne plus après cela que les apôtres dans leurs prédications, dans leurs épîtres, aient sans cesse parlé de la résurrection de Jésus-Christ, la regardent comme le nœud de toute la religion qu'ils prêchaient. Saint Pierre en revient toujours là dans ces admirables discours qu'il fit aux Juifs, et où il convertit plus de huit mille âmes. Saint Paul l'appelle son Evangile : *Notum facio vobis Evangelium meum. Quod Christus mortuus est... et quod resurrexit tertia die secundum Scripturas* (I *Cor.*, XI). Il ne craint point de dire aux premiers fidèles, que si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, toute leur foi est vaine : *Si Christus non resurrexit, vana est fides vestra* (*Ibid.*) ; qu'ils sont les plus misérables de tous les hommes, parce qu'après avoir renoncé à toutes les espérances de cette vie, ils n'en ont point pour l'autre : *Miserabiliores sumus omnibus hominibus* (*Ibid.*). Du reste, ajoutant aussi pour les consoler, pour les fortifier, que puisqu'elle a été si solidement vérifiée, cette résurrection qu'il leur annonce, elle doit les attacher d'un lien si étroit à Jésus-Christ, que ni toutes les menaces des tyrans, ni toute la rage des bourreaux, ne les en puisse séparer : *Nunc autem Christus resurrexit a mortuis* (*Ibid.*).

Mais ce qui m'étonne, mes frères, c'est qu'il y ait encore de nos jours et parmi nous de ces incrédules qui se font une gloire prétendue de s'élever, disent-ils, au-dessus des préjugés populaires, et qui sans égard aux témoignages que nous produisons, mettent dans ce rang les plus saintes vérités, et voudraient saper les fondements les plus inébranlables du christianisme. Ce qui m'étonne, hélas! et ce qui me touche même encore plus sensiblement, c'est que peut-être il s'en trouve jusque dans cette assemblée. Car c'est en ce jour, et je puis dire presque en ce seul jour qu'ils viennent nous entendre et qu'ils donnent certaines marques de religion, non par religion, mais par je ne sais quelle bienséance politique et mondaine. Gens sans étude, sans connaissance, souvent sans retenue, sans pudeur, sans probité. Esprits frivoles et occupés de la bagatelle : du moins, esprits plongés dans les soins de la vie, et dans les affaires humaines, ne se conduisant que par les yeux, et n'ayant point d'autres guides que les sens. Ce sont là ces grands génies, capables de démentir toute l'antiquité, de démentir tous les prophètes, de démentir des millions de martyrs, de démentir tout ce qu'il y a eu depuis seize cents ans de docteurs plus profonds et plus consommés, de démentir le monde entier. Ah! Seigneur, viendra le jour, ce terrible jour où vous les démentirez eux-mêmes à la face de l'univers, non plus pour leur instruction, mais pour leur confusion, pour leur éternelle réprobation.

Nous, chrétiens, fermons l'oreille à leurs dogmes impies, et que la même résurrection de Jésus-Christ qui sert à rendre notre foi plus ferme dans la créance, serve encore à la rendre plus agissante dans la pratique : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je vous l'ai dit, mes frères, j'appelle une foi agissante celle qui nous porte à la pratique de nos devoirs et des œuvres chrétiennes, qui sur le modèle du Fils de Dieu nous fait ressusciter en esprit, comme il ressuscita en effet; c'est-à-dire, selon les expressions communes des Pères et des interprètes après saint Paul, qui nous fait sortir du tombeau de nos péchés, quitter nos habitudes vicieuses, réformer nos mœurs, rentrer dans une nouvelle vie, et soutenir enfin cet heureux changement par une sainte persévérance : *Ut quomodo Christus surrexit a mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus* (*Rom.*, VI). C'est beaucoup que la résurrection du Sauveur du monde serve à rendre notre foi plus ferme dans la créance : mais ce n'est pas assez. Une foi oisive et sans action, toute ferme qu'elle peut être d'ailleurs, ne nous justifie pas, et c'est néanmoins pour notre justification que Jésus-Christ est ressuscité : *Resurrexit propter justificationem nostram* (*Rom.*, IV). Il faut donc encore vous faire trouver dans ce mystère de quoi rallumer tout votre zèle pour la sanctification de vos âmes, de quoi vous engager puissamment à rompre avec le monde, et à vous retirer de ses voies corrompues, à tenir désormais une conduite plus réglée, à réparer le passé, et à faire profiter le présent et l'avenir. Or, deux pensées suffisent pour opérer ce miracle avec le secours de la grâce : la première, que la résurrection de Jésus-Christ est le gage de notre résurrection, je ne dis plus seulement d'une résurrection spirituelle et en figure, mais d'une résurrection véritable et corporelle, qui se fera à la fin des siècles ; la seconde, que cette résurrection générale des morts sera pour nous, ou bienheureuse, ou malheureuse, selon que nous aurons vécu, soit dans une fidèle observation de la loi de Dieu, soit dans un criminel oubli des indispensables obligations que la foi nous impose. Voilà, ce me semble, encore une doctrine bien solide, et un grand fonds de morale.

Oui, chrétiens, puisque Jésus-Christ est ressuscité, nous ressusciterons tous nous-mêmes. Il est notre chef, et nous sommes ses membres. Comme chef il nous précède, et

comme membres nous le suivons. Ce point fondamental de la religion nous avait été déjà plus d'une fois enseigné par Jésus-Christ même, mais c'est aujourd'hui qu'il nous le rend beaucoup plus sensible, et son exemple donne à sa parole un caractère de vérité tout nouveau. Car quand je le vois, vainqueur de la mort, paraître glorieux et triomphant, après avoir paru dans l'infirmité et dans la faiblesse, je conclus qu'il peut faire pour moi ce qu'il a fait pour lui-même. Je vais plus loin : je conclus qu'il le veut faire et qu'il le fera, puisqu'il commence à vérifier sa promesse par un prodige si prompt et si éclatant.

C'était ainsi que raisonnait le saint homme Job, si longtemps même avant le christianisme. Ses paroles sont pleines tout ensemble, d'une force, d'une onction et d'une consolation toute divine. Je ne les repasse point dans mon esprit que je n'en sois touché. Je les reprends, après les avoir d'abord rapportées en partie ; et c'est ici qu'il les faut mettre dans toute leur étendue. Je ne crois pas qu'il y en ait dans l'Ecriture sur le point que j'ai à traiter, de plus nettes, de plus précises, de plus énergiques et de plus propres à faire impression sur les cœurs. Job couché sur le fumier et réduit dans le plus déplorable état, abandonné de ses amis, et ressentant avec douleur cet abandon, qui n'est, hélas ! que trop ordinaire ; enfin, plongé dans la plus sombre tristesse et dans le dernier accablement, se ranime tout à coup, change de langage, laisse les gémissements et les plaintes, et parlant en prophète inspiré de Dieu, il demande qu'on écrive ce qu'il va prononcer, pour en conserver le souvenir: *Quis mihi tribuat; ut scribantur sermones mei* (*Job.*, XIX)? Il veut qu'avec le ciseau on le trace sur l'écorce, on le grave sur l'airain, et qu'on le garde scellé avec plomb : *Quis mihi det ut exarentur in libro stylo ferreo, et plumbi lamina, vel celte sculpantur in silice* (*Ibid.*). Que va-t-il donc dire de si important, de si grand? Le voici. Je sais que mon Sauveur est vivant : *Scio quod Redemptor meus vivit* (*Ibid.*). Voilà le principe qu'il pose. Mais de ce principe quelle est la conséquence qu'il tire? c'est, dit-il, qu'au dernier jour je sortirai du sein de la terre : *Et in novissimo die de terra surrecturus sum.* Et comment en sortira-t-il ? par une vraie résurrection; car cette chair, ajoute-t-il, cette chair mortelle et corruptible, cette chair enfermée dans les affreuses ténèbres du tombeau ; cette chair rongée par les vers, et réduite en poussière, je la reprendrai, j'en serai tout de nouveau revêtu : *Et rursum circumdabor pelle mea* (*Ibid.*). Ce n'est pas assez. Cette chair aura part au bonheur de l'âme. Ce sera dans cette chair que je verrai mon Dieu : *Et in carne mea videbo Deum meum.* Il semble qu'il ne se soit pas encore suffisamment expliqué. Il craint qu'on ne se persuade que ce ne sera plus alors lui-même, et qu'il aura été transformé dans un autre. Non, ce n'en sera point un autre ; ce ne seront point d'autres yeux que les miens. Ce seront mes yeux, ce sera moi qui le verrai : *Quem visurus sum ego ipse, et oculi mei conspecturi sunt, et non alius* (*Idem*). Ah ! telle est enfin, conclut-il, telle est l'espérance qui me soutient et qui ne part jamais de mon cœur. Qu'elle y demeure tellement enracinée, que rien ne l'en puisse arracher. Qu'elle me soit toujours tellement présente à l'esprit, que rien ne l'en puisse effacer. C'est là que je mets dans mes maux toute ma ressource, et c'est là que je trouve : *Reposita est hæc spes in sinu meo.*

Or ce que ce saint homme attendait, nous l'attendons, mes frères, nous devons l'attendre comme lui. Je sais que quand saint Paul au milieu de l'Aréopage commença à parler de la résurrection des morts, toute l'assemblée se leva, et que plusieurs traitèrent de rêverie et de fable ce qu'il leur annonçait comme une vérité, et ce qu'il leur prêchait avec tant de confiance. Mais c'étaient des sages païens, des sages du monde. Leur fausse sagesse échoua à cet écueil, et leurs lumières furent trop courtes pour découvrir un point où l'on ne voit rien toutefois et où l'on ne peut rien voir qui contredise les principes mêmes de la raison humaine. Nous, chrétiens, éclairés de la foi, nous le croyons, et convaincus de la divinité de Jésus-Christ par sa résurrection, nous ne demandons plus, nous ne devons plus demander d'autres preuves de la nôtre, que l'assurance qu'il nous en a si souvent donnée, et par lui-même, et par ses apôtres. Parcourez son Evangile, lisez et relisez les écrits de ses apôtres : tout nous parle, tout nous instruit, et c'est là que nous nous en tenons.

Que dis-je? il y a encore un pas à faire; et, pour passer de cette foi de spéculation à une foi de pratique, il faut une réflexion toute nouvelle, et la voici : c'est, mon cher auditeur, que cette résurrection qui nous est promise à tous, ne sera pas néanmoins la même pour tous : qu'elle sera heureuse pour les uns, mais malheureuse pour les autres : que ce sera pour les justes, si je puis m'exprimer ainsi, une résurrection de vie, mais pour les pécheurs une résurrection de mort, et d'une mort éternelle. Terrible et affreuse différence! Justes, qui, non contents d'être chrétiens et d'en porter le nom, vivez en chrétiens et en faites les œuvres ; saints imitateurs de Jésus-Christ, votre modèle ; zélés observateurs de sa loi, écoutez saint Paul, je ne puis vous donner un plus sûr garant, ni un témoin plus fidèle. Dans une vie pénible et laborieuse, vous avez part aux travers et aux souffrances de votre Dieu. Dans une vie glorieuse et immortelle, vous aurez part à son triomphe et à la gloire de sa résurrection : *Si enim complantati facti sumus similitudini mortis ejus ; simul et resurrectionis erimus* (*Rom.*, VI). Mais vous, pécheurs, arbres stériles et réservés au feu, sacriléges profanateurs d'un nom que vous déshonorez par une vie criminelle et corrompue, du moins oisive et infructueuse, observez ce que j'ajoute. Ce n'est pas une moindre autorité ni avec moins de certitude. Vous ressusciterez, mais pour votre confusion. Vous repren-

drez ce corps que vous avez tant flatté sur la terre, tant ménagé, tant idolâtré, mais pour l'entraîner dans les flammes de l'enfer, et pour consommer votre damnation.

Ceci, mes frères, doit servir à nous donner l'intelligence de deux paroles : l'une de David, l'autre de saint Paul. Car les impies ne ressusciteront point, dit le prophète : *Non resurgent impii* (*Psal.*, VI). Et d'autre part le docteur des nations nous avertit que nous ressusciterons tous, mais que nous ne serons pas tous changés : *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur* (I *Cor.*, XV). Que veut dire le saint roi? n'est-il pas expressément marqué que la résurrection sera commune ; et comment est-il donc vrai que les pécheurs ne ressusciteront pas? Que veut dire le maître des Gentils? y a-t-il une résurrection sans changement; et puisque nous devons tous ressusciter, comment ne devons-nous pas tous être changés? Voici comment les interprètes répondent à ces deux difficultés. En effet, disent-ils, de quelle résurrection parle David? de la résurrection des élus, de cette résurrection qui mettra le comble à leur prédestination éternelle; qui tirera leurs corps de la poussière et des ombres de la mort, pour les rendre, selon la comparaison de l'Ecriture, aussi lumineux que le soleil, et pour les faire participer au bonheur de l'âme. Or, en ce sens, il est vrai que les pécheurs ne ressusciteront point, qu'ils ne paraîtront point parmi cette troupe prédestinée que le souverain juge rassemblera autour de lui, et qu'il couronnera de la splendeur des saints : *Ideo non resurgent impii in judicio, neque peccatores in concilio justorum* (*Psal.* XXXI). Et quel est ce mystère, ce grand et ce profond mystère que l'Apôtre nous propose et qu'il veut nous révéler? *Ecce mysterium dico vobis* (I *Cor.*, XV). C'est que nous ne serons pas tous changés comme les amis de Dieu. Leurs corps ensevelis dans les flots, brûlés par le feu, multipliés et déchirés par le glaive des bourreaux, atténués par les abstinences, les jeûnes, les veilles, par toutes les rigueurs de la pénitence, cachés dans la terre et réduits en cendres, demeurent maintenant dans l'obscurité et dans l'oubli ; et en cela leur condition est à peu près égale à celle des ennemis du Seigneur. Mais le jour viendra où ils changeront enfin d'état. Revêtus d'une lumière céleste, ces corps décharnés, défigurés dans un moment, *in momento;* dans un coup d'œil, *in ictu oculi;* au premier son de la trompette, *in novissima tuba;* se lèveront, s'élanceront au milieu des airs, répandront partout leur éclat. C'étaient des corps sujets aux atteintes de la douleur ; mais ce seront désormais des corps invulnérables et impassibles. Et voilà, poursuit saint Paul, comment nous serons changés, nous, fidèles au maître qui nous a appelés et reçus dans le sein de son Eglise; nous, soigneux de connaître toutes ses volontés, et plus soigneux encore de les accomplir ; nous, constamment adonnés aux exercices de la religion, de la prière, de la charité, de la patience, de l'humilité, de la mortification évangélique : *Et nos immutabimur.* Mais pour les pécheurs, pour ces hommes voluptueux et dissolus, pour ces mondains amateurs d'eux-mêmes, si vigilants et si actifs dans les affaires humaines, mais si lâches et si négligents dans l'affaire du salut; pour ces femmes plongées dans une molle indolence, tout occupées de leurs vanités, jamais des œuvres chrétiennes et de leurs devoirs, nul vrai changement, nul changement de bénédiction et de grâce. Objets d'horreur après leur mort, ils seront tels dans l'éternité; et des ténèbres du tombeau, ils ne feront que passer dans les ténèbres de l'enfer : *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur.*

Avez-vous jamais bien médité, mon cher auditeur, ces importantes vérités? Avez-vous jamais bien compris quel sera ce jour de bonheur et de triomphe pour les uns ; quel sera ce jour de honte et de désespoir pour les autres. Et n'est-ce pas assez pour vous faire tout entreprendre et tout exécuter?

Il y a dans cet auditoire, j'ai lieu de le penser, et plût au ciel que ce fût le grand nombre! il y a, dis-je, des personnes vertueuses qui font profession non-seulement de croire l'Evangile, mais de le pratiquer et de mener une vie chrétienne. Du moins il y a de ces personnes touchées de Dieu qui dans ce saint jour et à cette pâque, ont enfin formé le dessein d'être à lui, de quitter leurs habitudes, de renoncer au monde et de ressusciter par avance avec Jésus-Christ, en prenant une vie toute nouvelle. Or il est vrai que cette vie de foi, que cette vie réglée et retirée, que cette vie sainte et fervente a ses difficultés, et des difficultés capables d'étonner la nature et d'ébranler le courage le mieux affermi et les âmes de la meilleure trempe. On a tout à la fois, et à se vaincre soi-même, et à vaincre le monde. On a des passions à modérer, des inclinations à étouffer, des sécheresses, des aridités, des ennuis, des dégoûts à surmonter. Il faut pour cela une violence presque continuelle et qui coûte. Le monde livre ses combats, et de rudes combats. Il parle, et il faut mépriser tous ses jugements, s'élever au-dessus de ses discours, essuyer ses railleries. Il étale aux yeux je ne sais quelle figure, qui toute vaine qu'elle est, fait toujours de sensibles impressions ; il faut se défendre de ses traits et tenir contre ses charmes les plus engageants. Mais d'ailleurs, mon cher auditeur, que c'est un puissant motif pour vous faire agir et pour vous animer, pour vous soutenir dans l'action, que ce que disait l'Apôtre aux fidèles de Corinthe, et ce que vous devez sans cesse vous dire à vous-même! Je travaille dans la retraite et dans la peine; mais après avoir travaillé quelque temps, je moissonnerai dans la joie, et je brillerai dans la gloire : *Seminatur in ignobilitate, surget in gloria* (I *Cor.*, XV). Je sens tout le poids de la faiblesse humaine; mais après l'avoir porté quelque temps, je serai revêtu d'une force toute céleste, et rempli d'une vertu divine: *Seminatur in infirmitate, surget in virtute*

(I *Cor.*, XV). Autant que j'afflige maintenant cette chair fragile et périssable, autant que je fais d'efforts pour la tenir soumise à l'esprit, pour mortifier ses appétits, pour lui retrancher ses aises et certaines douceurs, pour la dompter, pour la châtier, pour la crucifier; autant je la mets en état de jouir d'une bienheureuse immortalité; car voilà ce que j'attends : *Oportet enim corruptibile hoc induere incorruptionem, et mortale hoc induere immortalitatem* (*Ibid.*). Donnons ce qu'on nous demande, quand la récompense est tellement au-dessus de tout ce que nous pouvons donner, et ne plaignons pas quelques moments, quand ils doivent être payés par une éternité, et une telle éternité.

Mais dans cette même assemblée, mes frères, et parmi vous, il y a encore des pécheurs, soit qu'ils soient dans l'état actuel du péché, soit que réconciliés avec Dieu durant ces saints jours, ils conservent toujours des habitudes qui bientôt les entraîneront dans l'abîme. Je conviens qu'ils trouvent dans leurs engagements criminels quelques moments d'un plaisir qui les flatte, qui les enivre, qui les enchante. Le monde leur présente, ou de quoi contenter leur avare cupidité, ou de quoi satisfaire leur ambition démesurée, ou de quoi charmer leurs sens et nourrir leurs passions. Cette trompeuse félicité les amuse, et toute trompeuse qu'elle est, je veux bien avouer néanmoins que ce prétendu bonheur peut d'abord nous éblouir, et que les dehors en sont spécieux. Mais quand on envisage la fin, quand on pense à ce dernier jour où le corps et l'âme seront réunis, et où malgré lui le pécheur ressuscitera pour être condamné, à quoi? à une misère éternelle, après avoir amassé sur la terre des trésors d'iniquité, et joui d'une criminelle opulence; à quoi? à une confusion éternelle, après s'être élevé sur la terre à de faux honneurs, et y avoir cherché une vaine gloire; à quoi? à un tourment éternel, après s'être plongé sur la terre dans de sales voluptés, et y avoir vécu dans la mollesse et dans une recherche continuelle de ses aises; quand, dis-je, on regarde ainsi l'avenir, on apprend bientôt à régler le présent, à mépriser des biens, des honneurs, des plaisirs qui, sous une douceur ou sous un lustre apparent, cachent le poison le plus mortel; à les craindre même et à les fuir. Et voilà ce qui a converti tant de pécheurs, et ce qui convertirait encore tous ceux qui mécomptent, s'ils y faisaient une plus sérieuse attention, et s'ils s'appliquaient bien à le comprendre.

Concluons avec l'Apôtre. Je ne puis mieux finir que par l'avis important qu'il donne aux fidèles, après leur avoir parlé si solidement et si éloquemment sur le sujet même que je traite : *Itaque, fratres mei dilecti, stabiles estote et immobiles, abundantes in opere Domini semper, scientes quod labor vester non est inanis in Domino* (*Ibid.*). Remarquez trois choses que dit l'Apôtre. Premièrement, il les exhorte à demeurer fermes dans la foi de la résurrection : *Stabiles estote et immobiles.* Secondement, il leur marque la conséquence qu'ils en doivent tirer dans la pratique, savoir, de s'exercer dans toutes les œuvres chrétiennes, et d'amasser autant qu'il leur est possible, trésors sur trésors, mérites sur mérites : *Abundantes in opere Domini semper.* Troisièmement, il leur apporte la raison de cette conséquence si naturelle et si juste. Car persuadez-vous bien, ajoute-t-il, que devant ressusciter comme Jésus-Christ et après Jésus-Christ, vous ne perdrez pas le fruit de vos peines, et que votre travail ne sera pas inutile : *Scientes quod labor vester non est inanis in Domino.* Sainte espérance qui doit tous nous animer dans le temps, et qui sera remplie dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, etc.

SERMON LI.

POUR LE LUNDI DE PAQUES.

Sur la persévérance chrétienne.

Sperabamus quia ipse esset redempturus Israel.
Nous espérions qu'il délivrerait Israël (*Luc*, *chap.* II).

Ils espéraient; c'est-à-dire, qu'ils n'espèrent donc plus maintenant. Ils croyaient que Jésus-Christ serait le libérateur d'Israël; mais à présent ils ne le croient donc plus; changement bien prompt! A peine y a-t-il trois jours que leur Maître est mort, à peine commencent-ils à être ses disciples, qu'ils l'abandonnent. N'est-ce pas là, mes frères, notre conduite la plus ordinaire à l'égard de Dieu? A cette fête solennelle que nous venons de célébrer, nous rentrons dans nous-mêmes, nous approchons des tribunaux de la pénitence, nous confessons le passé, nous en témoignons notre douleur, nous formons des résolutions pour l'avenir. Beaux projets, belles espérances : *Sperabamus.* Mais d'un jour à un autre, cet édifice bâti à de si grands frais est renversé par terre; tous ces projets s'évanouissent, toutes ces espérances manquent; on retourne à ses premières habitudes, on reprend ses premiers engagements; on est tel en un mot que l'on était, ou l'on tombe même dans un état plus corrompu.

D'où vient ce défaut de persévérance? c'est, mes frères, d'un défaut de christianisme, je dis de vrai christianisme dans nous, comme dans ces deux voyageurs de notre évangile. Car je fais deux propositions; et ce discours, messieurs, est une suite assez naturelle de celui que je vous fis hier, où je vous parlai, à l'occasion de Jésus-Christ ressuscité, d'une foi ferme dans la créance, et d'une foi agissante dans la pratique. Je prétends donc en premier lieu que la persévérance est un des caractères les plus essentiels à la religion chrétienne; c'est la première partie. Je prétends en second lieu que la religion chrétienne nous fournit aussi les motifs, les motifs les plus capables de nous maintenir dans une sainte persévérance; c'est la seconde partie. Demandons, etc. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est faussement que nous nous disons chrétiens ; du moins, c'est en vain, et à notre condamnation que nous le sommes, si nous manquons de persévérance dans la pratique des devoirs du christianisme. Voilà en deux mots tout le fond de cette première partie. Appliquez-vous et suivez-moi.

Il n'y a guère moins de faux chrétiens dans l'Eglise, qu'il n'y eut de faux braves dans l'armée du victorieux Gédéon. Ce général du peuple de Dieu se trouva à la tête de trente-deux mille hommes, qui tous d'abord demandèrent tumultuairement qu'on marchât à l'ennemi ; mais dès qu'ils apprirent que les Madianites, qu'ils avaient à combattre, étaient beaucoup supérieurs en nombre, cette première ardeur se ralentit tout à coup, ils désespérèrent de pouvoir tenir contre cent trente-cinq mille hommes qui venaient à eux ; leur courage les abandonna, et ils ne pensèrent plus qu'au retour. Cependant, que fit le Dieu d'Israël, témoin de la disposition de son peuple? il ordonna à Gédéon de faire publier dans toute l'armée que ceux qui craignaient Madian, eussent à se retirer : *Qui formidolosus est, revertatur* (*Judic.*). Ils se servirent de la liberté qu'on leur donnait, et vingt-deux mille désertèrent. Ceux que la multitude des ennemis n'avaient pu épouvanter, se rebutèrent bientôt des exercices et des fatigues militaires. Ainsi, de dix mille qui restaient, Gédéon fut obligé, par l'ordre exprès de Dieu même, d'en renvoyer neuf mille sept cents, qui, comme des gens lassés et accablés de travail, se couchaient le long des ruisseaux pour boire plus à leur aise, et pour éteindre toute la soif qui les brûlait, et de n'en retenir que trois cents qui se contentèrent de prendre en passant et dans le creux de leur main un peu d'eau pour se rafraîchir.

Encore une fois, mes chers auditeurs, il n'y a guère moins de faux chrétiens, dans l'Eglise de Jésus-Christ, que de faux braves dans cette armée de Gédéon. Quand la grâce nous appelle, et que l'Evangile nous dit en général, qu'il faut combattre Madian, qu'il faut attaquer le monde, la chair, nos passions, et les vaincre pour gagner le ciel; chacun, surtout à ces grandes fêtes, s'enrôle sous l'étendard du Fils de Dieu, et s'engage dans cette guerre sainte. Mais dès qu'on vient à découvrir en détail tous les obstacles, toutes les difficultés qu'il y a à surmonter, ce n'est plus la même résolution, ce n'est plus le même feu. Tous les projets qu'on avait formés s'évanouissent ; on demeure, on recule, on prend la fuite; sans craindre l'effet de cette terrible parole de Jésus-Christ, que celui qui a mis la main à la charrue et qui regarde derrière lui, n'est pas propre au royaume des cieux. Ceux-là même qui plus courageux, et plus fermes, avaient soutenu les premiers efforts, se laissent aller peu à peu à l'ennui et au dégoût. Une longue et laborieuse pratique des mêmes devoirs les rebute ; et succombant sous le fardeau qu'ils avaient déjà porté quelque temps, ils le secouent enfin, vont se délasser le long des eaux de Babylone, et se replongent malheureusement dans les plaisirs criminels du monde.

Deux fonds, mes frères, nous sont donc nécessaires pour être vraiment chrétiens et pour nous sauver: un grand fonds de courage que Jésus-Christ appelle une sainte violence; et c'est par là que nous renversons tout ce qui s'oppose à la conquête du royaume de Dieu : *Violenti rapiunt illud* (*Matth.*, XI); et un grand fonds de persévérance, par où nous nous maintenons dans la voie que nous avons prise et que nous suivons jusqu'au dernier soupir de notre vie : *Qui perseveravit usque in finem, hic salvus erit* (*Marc.*, X).

Le Sauveur des hommes nous a donné à entendre l'un et l'autre, lorsqu'un jour devant une nombreuse assemblée, expliquant les obligations de ceux qui voulaient embrasser sa doctrine et s'attacher à lui, il leur disait à tous : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il la porte tous les jours. Car remarquez bien que ces paroles sont absolues et indéfinies, sans distinction, sans restriction; et par conséquent qu'elles nous imposent dans leur sens naturel une obligation universelle, une obligation perpétuelle, une obligation d'état et indispensable d'agir, de travailler, de combattre et de combattre à toute occasion, et de travailler, d'agir tous les jours : *Quotidie* (*Luc.*, IX).

En effet, c'est comme si le Fils de Dieu nous disait : il ne faut à ma suite que des âmes généreuses, que des hommes intrépides et qui ne s'effraient de rien. Je cherche en eux une noble hardiesse, qui leur fasse entreprendre, avec le secours de ma grâce, les plus grandes choses, et pour ma gloire, et pour leur salut. Mais ce n'est pas là néanmoins encore tout ce que je leur demande ; ces premières saillies d'une ferveur naissante commencent les vertus ; mais elles ne les établissent pas dans toute leur solidité et dans toute leur perfection. Des chrétiens doivent être vertueux par profession et par un engagement inviolable. Je veux que cette sainte vigueur, cette force soit permanente, stable et toujours uniforme; qu'elle s'étende, du moins par la disposition intérieure et habituelle du cœur, à tous les sujets, à toutes les rencontres, à tous les temps; que mes disciples soient pleinement, constamment dévoués au bien; que sans cesse ils aient les armes à la main pour détruire les vices, et qu'une persévérance infatigable les mette à couvert de ces rechutes si ordinaires et si dangereuses.

Cette constance, dit le docteur angélique, saint Thomas, est absolument nécessaire à un vrai chrétien. Car pour l'être, au moins dans les mœurs, nous devons surmonter quatre sortes de difficultés. Premièrement, il faut pratiquer des devoirs opposés à toutes nos inclinations : comme d'aimer nos plus mortels ennemis, de déclarer à l'oreille d'un

homme nos péchés les plus honteux, et c'est en cela que consiste la force chrétienne. Secondement, il faut nous priver de certains plaisirs qui flattent nos sens et qui semblent faire toute la douceur de la vie, et c'est en cela que consiste la tempérance chrétienne. Troisièmement, il faut supporter tous les maux, s'exposer à tout, endurer tout plutôt que de blesser en rien l'intégrité de notre foi et la pureté de notre conscience, et c'est en quoi consiste la patience chrétienne. Quatrièmement enfin, il faut tellement nous affermir dans l'exercice de ces trois vertus, je dis dans cet exercice si pénible par sa continuité et par sa durée, dans cet exercice qui nous fatigua hier, qui nous fatigue aujourd'hui, et qui demain encore nous fatiguera, que rien ne puisse nous en détacher, et voilà le miracle de la persévérance chrétienne.

Telle était la disposition du saint homme Job : Tout me sollicite, mon Dieu, de renoncer à votre culte, mais en vain : *Donec deficiam, non recedam ab innocentia mea.* Tant qu'il me restera un souffle de vie, je persisterai toujours dans l'obéissance et dans la soumission que je dois à vos ordres, quelque rigoureux qu'ils me paraissent. Ni la prospérité des méchants qui me persécutent, ni les misères où je languis si longtemps ne m'arracheront jamais une parole contre vous : *Donec superest halitus in me, non loquentur labia mea iniquitatem* (*Ibid.*). Oui, Seigneur, quoi qu'il arrive, je m'en tiendrai à votre loi et je ne l'abandonnerai point : *Justificationem meam, quam cœpi tenere, non deseram* (*Ibid.*). C'était là être chrétien, au milieu même du paganisme; mais nous, mes frères, jusqu'au milieu du christianisme, ne sommes-nous pas souvent des païens? car, sans cette persévérance victorieuse, point de vie sainte par état, et, par conséquent point de vie chrétienne.

Ne jugeons donc plus du nombre des chrétiens par la multitude de ceux qui, dès leur naissance, furent régénérés dans les eaux salutaires du baptême; qui, dans la suite des années, ont fait et font encore une profession publique de l'Evangile; qui s'acquittent même devant les hommes de certains devoirs extérieurs de religion. Il est vrai que tout est plein de ces faux chrétiens; on les voit en foule dans nos temples; ils assistent à la célébration de nos divins mystères; ils participent aux sacrements de l'Église; et il vient des fêtes, il se présente des occasions où ils donnent des marques sensibles de leur foi.

Mais, hélas! en combien d'autres temps la trahissent-ils, cette même foi, et démentent-ils les promesses qu'ils ont faites, et les desseins qu'ils se sont tracés. Rien de fixe, rien de constant dans tout le système de leur vie. On y voit des inégalités pitoyables, et de telles contrariétés qu'on ne peut dire au vrai ce qu'ils sont par ce qui en paraît. Un jour ce sont des pénitents touchés de Dieu et confus de leurs désordres passés; mais le lendemain ce sont des pécheurs plus emportés et plus dissolus que jamais. Sont-ce des chrétiens? On le dirait à ce temps de Pâques, en les voyant approcher de la table de Jésus-Christ. Sont-ce des païens? On aura bientôt lieu de le penser lorsqu'on les verra se rengager dans leurs habitudes et retomber dans leurs infâmes débauches. Ils ne sont donc rien constamment, et ils sont tout successivement. Disons mieux, et comme saint Hilaire le reprochait à l'empereur Constance, ils ont la religion et la morale des saisons et des temps plutôt que des Evangiles : *Facta est fides temporum, potius quam Evangeliorum* (*Hilar.*). A ces saintes fêtes que nous solennisons, c'est la coutume des fidèles de retourner à Dieu par la confession et par la communion; ils suivent la multitude, et ils font ce qu'ils voient faire aux autres. A d'autres temps la piété est plus refroidie et la dévotion plus rare : ils quittent toujours leurs bonnes pratiques, et rentrent dans leurs voies les plus corrompues : *Facta est fides temporum, potius quam Evangeliorum.* Or, qu'est-ce qu'une religion si changeante et sujette à de pareilles alternatives?

Mais quand ce ne serait pas faussement qu'ils se diraient chrétiens, ce serait toujours inutilement et sans fruit: et le seul défaut de persévérance nous prive des avantages attachés à une si sainte profession.

Vous savez, mes frères, ce que saint Jérôme écrivait à une vertueuse veuve, en l'exhortant à la persévérance chrétienne : Ne vous flattez pas, lui disait ce Père, et ne comptez pas beaucoup sur les œuvres que vous avez déjà pratiquées. Dans les chrétiens on ne considère presque pas les commencements, mais on a surtout égard à la fin. Paul commença mal, mais il finit bien; Judas commença bien, mais il finit mal : celui-là est sauvé, et celui-ci est damné. En vain a-t-on fait heureusement une longue navigation si l'on fait naufrage avant que d'entrer dans le port; en vain a-t-on fourni une partie de la carrière, si l'on demeure en chemin et que l'on n'arrive pas au terme. En vain aurez-vous bien passé les premières années de votre veuvage, si, par une inconstance criminelle, vous en perdez tout le mérite. Courez, c'est l'avis que nous donne l'Apôtre, courez dans les sentiers de la justice: *Currite.* Est-ce assez? Non : mais courez de telle sorte que vous puissiez atteindre au but qui vous est proposé : *Sic ut comprehendatis* (I *Cor.*, IX).

Aussi, notre Dieu, comme a remarqué saint Grégoire (*Greg. l.* I *Mor., cap. ult.*), ne reproche pas précisément aux réprouvés, dans les divines Ecritures, d'avoir toujours mal vécu, mais de n'avoir pas persévéré : *Væ his qui perdiderunt sustinentiam* (*Eccl.* II). Ils ont eu d'abord la foi et la charité des prédestinés, mais ils n'en ont pas eu la fermeté et la constance. Ils ont cru, ils ont agi en chrétiens durant le calme et lorsqu'ils jouissaient d'une paix profonde; mais au moment où l'orage s'est élevé, ils se sont troublés et déconcertés; au moment où ils ont entendu le signal du combat, ils ont mis bas les armes et se sont rendus. Ah! mes frères, serez-

vous de ces chrétiens lâches et faibles, que la moindre tentation renverse, comme ces arbres qui n'ont pas bien pris racine, et qui tombent au premier vent? *Et hi radices non habent, qui ad tempus credunt, et in tempore tentationis recedunt* (*Luc.*, VIII)? Serez-vous de ces chrétiens mous et délicats, que les premiers attraits du plaisir amollissent, comme le feu fait fondre la cire? *Sicut cera quæ fluit a facie ignis* (*Ps.* LVII). Serez-vous de ces chrétiens sans arrêt et sans consistance, dont la convoitise se joue, et que les passions tournent à leur gré, comme le souffle le plus léger dissipe la poussière? *Tanquam pulvis quem projicit ventus* (*Psal.* VIII). Si cela est, votre perte est assurée : car on ne gagne pas le ciel sans bonnes œuvres; on ne pratique pas les bonnes œuvres nécessaires au salut sans vertus, et l'on n'acquiert pas les vertus sans persévérance, puisque la vertu même n'est qu'une sainte habitude qui nous porte au bien et qui nous éloigne du mal.

Etrange et bizarre contradiction! Embrasser une vie chrétienne, mais pour l'abandonner; rentrer dans le devoir, mais pour en sortir; amasser des mérites, mais pour les perdre; remporter par de violents efforts l'avantage, mais pour le céder ensuite à l'ennemi; se laver de ses péchés, mais pour en commettre de nouveaux; se repentir de ses fautes, mais, selon l'expression de saint Grégoire, pour se repentir bientôt de son repentir même; n'est-ce pas un jeu? que dis-je? n'est-ce pas pour Dieu l'outrage le plus sensible? n'est-ce pas contre nous le témoignage le plus convaincant et le plus juste titre de condamnation?

Que fit Daniel dans une cour païenne, et se trouvant réduit à la dure nécessité, ou d'interrompre le cours de ses pieux exercices, ou de s'exposer en les continuant à la disgrâce du prince et à une mort certaine? Bel exemple pour vous, mon cher auditeur. Apprenez quelle fut, dans une conjoncture si difficile et si périlleuse, la résolution du saint prophète; résolution plus digne de la loi de Jésus-Christ que de celle de Moïse! Car, malgré les intrigues de ses ennemis, malgré le danger de perdre sa fortune, malgré la crainte d'un supplice également cruel et honteux, il persista à faire trois fois le jour sa prière ordinaire, et à la faire les genoux à terre, à la faire publiquement et dans l'endroit du palais le plus exposé. Quel courage pour Dieu et quelle constance dans son devoir!

Que fit Tobie dans l'état le plus capable d'ébranler un cœur et de l'abattre? Après avoir perdu les biens, la liberté, la vue, perdit-il rien de sa fermeté et de sa persévérance dans le service de Dieu? Jamais, dit l'Ecriture, il ne laissa sortir de sa bouche une plainte contre le souverain Maître qui l'éprouvait. La paix de son âme n'en fut pas même altérée : *Non est contristatus* (*Tob.*, II); mais il demeura toujours ferme, ou comme parle le texte sacré, toujours fixe et immobile dans la crainte du Seigneur, passant les journées entières, à quoi? à rendre des actions de grâces au ciel, et à bénir la divine Providence : *Sed immobilis in Dei timore permansit, agens gratias Deo omnibus diebus vitæ suæ* (*Ibid.*). Cela est grand sans doute, et grand dans un juif; mais ce que l'Ecriture ajoute est encore plus héroïque. D'une épreuve qu'il sait si bien soutenir, le ciel l'expose à une autre. Sa femme, ses amis, tout se tourne contre lui. Est-ce donc là, lui disent-ils, ce que vous avez gagné à ensevelir les morts? A quoi vous ont servi toutes vos aumônes, et où sont les belles espérances dont vous vous flattiez : *Ubi est spes tua pro qua eleemosynas et sepulturas faciebas* (*Ibid.*). Quelle tentation! En est-il une plus sensible et plus dangereuse? Mais qui peut séparer de Dieu un homme qui tient bien à Dieu? Ah! cessez, leur répond Tobie, portant le calme et la sérénité sur le visage, cessez de parler ainsi. De tels discours ne me blessent que parce qu'ils outragent le Dieu que nous adorons : *Nolite ita loqui* (*Ibid.*).

Avez-vous oublié que nous sommes les enfants des saints, et que nous attendons cette vie éternelle que Dieu doit donner à ceux qui persévèrent dans la fidélité qu'ils lui ont promise : *Filii sanctorum sumus, et vitam illam expectamus quam Deus daturus est his, qui fidem suam nunquam mutant ab eo* (*Ibid.*).

Or, je reviens, et je vous demande, mon cher auditeur, qu'eût-il servi à Tobie d'avoir tant fait jusque-là de charités, en soulageant ses frères dans leur pauvreté, en les consolant dans leurs afflictions, en les assistant dans leurs maladies, en prenant soin de leur sépulture après leur mort, si tout à coup frappé de la main de Dieu, touché des reproches de sa famille, il fût entré dans les sentiments qu'on lui voulait inspirer, et eût démenti ses œuvres passées? Qu'eût-il servi à Daniel d'avoir jusque-là connu le vrai Dieu, de lui avoir tant adressé de vœux, tant rendu d'hommages, si tout à coup étonné des menaces d'un prince infidèle, il eût fléchi le genou devant une fausse divinité, et lui eût présenté de l'encens? Et que vous servira-t-il, mon cher frère, d'avoir fait à cette fête votre devoir de chrétien, si vous ne le soutenez pas? c'était le reproche que faisait saint Paul aux Galates. Insensés que vous êtes, leur disait cet apôtre, quel enchantement vous aveugle : *O insensati Galatæ, quis vos fascinavit* (*Gal.*, III)? Après avoir mis la main à l'ouvrage de votre conversion, vous le détruisez. Après avoir commencé par l'esprit, vous finissez par la chair : *Sic stulti estis, ut cum spiritu cœperitis, nunc carne consummemini* (*Ibid.*). N'avez-vous donc fait tant de pas que pour retourner en arrière? N'en aurez-vous eu que la peine sans en recueillir le fruit : *Tanta passi estis sine causa* (*Ibid.*). Et vous, mon cher auditeur, n'aurez-vous d'un chrétien que le nom, sans en avoir encore le fond et la récompense? Sans la persévérance chrétienne, point de vrai christianisme; mais aussi le christianisme nous fournit toujours les motifs les plus capables de nous affermir dans une sainte persévérance. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je ne prétends pas, mes frères, vous dissimuler la difficulté de l'entreprise, et je con-

viens d'abord avec vous qu'il en coûte pour persévérer, et qu'il y a pour se maintenir dans une vie chrétienne, de grands obstacles à vaincre. Il y en a de notre part: nous nous dégoûtons de tout, et puisque les plaisirs mêmes du monde, où nous avons trouvé plus de goût, perdent pour nous leur pointe, et nous deviennent insipides avec le temps, jusqu'à nous importuner et à nous fatiguer, il ne faut pas s'étonner qu'on se lasse dans les routes épineuses et dans le chemin étroit et pénible de la vertu. Il y en a de la part de nos ennemis; quelque avantage que nous ayons eu sur eux, la victoire n'est jamais si complète, qu'ils ne puissent se relever de leur défaite. Ils ont bientôt repris de nouvelles forces, et comme le Fils de Dieu nous le marque lui-même dans l'Evangile, pour un que nous avons repoussé, il en revient jusqu'à sept, qui tous conspirent contre nous, et nous livrent encore de plus violents combats : *Tunc vadit, et sumit septem nequiores se* (*Matth.*, XII). Or, comment tenir toujours contre de si fréquentes et de si rudes attaques? comment veiller toujours assez sur soi-même, pour n'être point surpris? Et n'est-ce pas ce qui faisait dire à saint Cyprien, que dans la vie spirituelle il est beaucoup plus difficile de conserver que d'acquérir; parce qu'il ne faut pour acquérir qu'un premier coup et un heureux effort, au lieu qu'on ne peut conserver sans mille coups redoublés et sans des efforts continuels: *Parum est adipisci aliquid potuisse: plus est, quod adeptum est, posse servari* (*Cyprian.*, *Ep.* 1).

Disons même que pour conserver il faut sans cesse acquérir. Car, suivant la maxime des Pères, on ne peut demeurer dans les voies de Dieu sans mouvement. Ou l'on avance, ou l'on recule. N'y pas avancer, c'est reculer; et n'y pas reculer, c'est avancer. Or, le moyen d'avancer toujours contre le torrent de ses inclinations; de se soutenir contre le cours impétueux des coutumes du monde? Cela n'est pas, ce semble, d'un homme. Non, mon cher auditeur; mais cela est d'un chrétien aidé de la grâce; et la religion que nous professons nous y engage par des raisons si fortes et par de si grands intérêts, qu'il n'est presque pas possible de s'en défendre, pour peu qu'il reste de foi et qu'on fasse d'attention aux vérités du christianisme.

Car raisonnons, s'il vous plaît, ensemble. 1° Les règles de la morale chrétienne, du moins en tout ce qui est de droit divin et naturel, sont toujours les mêmes. 2° Les motifs que la religion nous fournit pour les observer toujours, ces règles si saintes, effacent par leur importance infinie tout ce qui pourrait d'ailleurs nous en détourner. Donc, puisque nous avons toujours les mêmes obligations, toujours pour y satisfaire et pour les accomplir les mêmes motifs et les motifs les plus puissants, notre fidélité par une conséquence nécessaire doit être toujours la même, et nul sujet légitime ne nous peut faire changer; cela est convaincant.

En effet, il est toujours vrai, suivant les principes de notre foi, que Dieu veut être adoré, aimé, servi, préférablement à tous les autres maîtres. Il est toujours vrai qu'il vous ordonne de renoncer pour cela à tout ce que vous avez de plus cher au monde, à vous-mêmes, à vos désirs, à vos passions, à vos habitudes. Il est toujours vrai que sa loi vous défend les injustices, les usures, les médisances, les vengeances, les débauches, tous les plaisirs criminels. Ce n'est pas assez. Il est toujours vrai qu'il vous importe souverainement d'obéir à Dieu et de garder ses préceptes. Il est toujours le législateur, toujours le rémunérateur des bonnes œuvres et le vengeur des crimes. L'enfer, dont il vous menace, est toujours enfer; le bonheur éternel qu'il vous promet, est toujours un éternel bonheur. Pourquoi donc changer? je ne puis trop vous presser là-dessus, ni trop insister sur un point auquel je ne vois nulle réponse.

Pourquoi, dis-je, changer à l'égard de Dieu? Rempli des hautes idées que vous en donnait la religion, et touché d'un sentiment de pénitence, vous avez cru, mon cher auditeur, que le devoir, la reconnaissance, l'amour, une juste crainte vous obligeaient à le rechercher et à vous réconcilier avec lui. Or, quel changement s'est fait en lui depuis ce temps-là, et qu'avait-il alors qu'il n'ait pas présentement? A-t-il perdu sa puissance, sa grandeur, son autorité, son domaine? Avait-il hier plus de bonté, plus de sainteté, plus de sagesse, qu'il n'en a aujourd'hui? Si donc tant de perfections ne sont pas capables de vous retenir auprès de lui, elles n'ont pas dû vous y attirer; ou si elles ont pu vous y attirer, si elles l'ont dû, elles doivent pareillement vous y retenir. Méditons bien, dit saint Augustin, cette éternité, cette immuabilité de notre Dieu, et nous deviendrons en quelque manière immuables et éternels dans nos résolutions : *Junge cor tuum æternitati Dei*, *et æternus eris* (*Aug.*, *in Ps.* XIX).

Pourquoi changer à l'égard du monde? Amateurs insensés de ce monde volage et trompeur, qu'en avez-vous mille fois pensé vous-mêmes? N'y a-t-il pas eu de ces heureux moments, où éclairés des lumières de la foi, vous en connaissiez la vanité, l'instabilité, la corruption? Ne le méprisiez-vous pas alors? Ne condamniez-vous pas devant Dieu votre entêtement pour des objets si frivoles et si dangereux? Maintenant que le monde vous rappelle, est-il moins méprisable qu'il ne l'était? Est-il moins corrompu et moins propre à vous corrompre? Ses promesses sont-elles moins vaines? Ses plaisirs, ses biens sont-ils plus solides et s'échappent-ils avec moins de vitesse? Jésus-Christ a-t-il révoqué ses arrêts contre lui, et l'Evangile ne le réprouve-t-il plus? Il fallait, ou ne l'abandonner jamais, si vous croyez devoir désormais y retourner, ou l'abandonner pour toujours, si vous avez cru quelquefois y devoir renoncer.

Pourquoi changer à l'égard de votre salut, et vous relâcher dans la pratique des bonnes œuvres nécessaires pour l'opérer? Rappelez ces temps où, libre de toute passion et dégagé de toutes les vues humaines, ouvrant les yeux de la foi, vous considériez attentive-

ment les conséquences de cette grande affaire. Trouviez-vous rien alors de plus important pour vous? N'étiez vous pas effrayé de vos égarements et du danger affreux où vous étiez exposé? Ah! quel dégoût, quelle onction sentiez-vous, ou méditant, ou écoutant de la bouche d'un confesseur ces divines paroles : Que sert à un homme de gagner tout le monde, s'il perd son âme ? Vous traitiez de folies tant d'inquiétudes, tant de soins que vous avaient coûté les biens passagers du siècle. Vous vous disiez à vous-même : A quoi nous amusons-nous ? A quoi passons-nous des jours si précieux? Quel charme, quelle bagatelle nous enchante! Qu'est-ce que la vie, et qu'est-ce que l'éternité? Vous le disiez; et en le disant, vous étiez prêt à donner tout, à sacrifier tout, à tout entreprendre et à tout faire. Pourquoi ne le direz-vous pas encore à présent? Pourquoi n'aurez vous pas la même ardeur et les mêmes sentiments? Le salut n'est-il pas toujours votre unique affaire? Votre âme ne vous est-elle pas toujours également chère? Ce feu où brûleront les pécheurs est-il éteint et s'éteindra-t-il jamais? Ce royaume où régneront les justes, est-il détruit et ne durera-t-il pas toujours ? Si vous vous sauvez maintenant, serez-vous moins heureux que vous ne l'eussiez été il y a quelques jours? Si vous vous damnez, serez-vous moins damné et moins malheureux? Etes-vous plus assuré de votre sort? Etes-vous plus à couvert des vengeances du ciel? Etes-vous plus en garde contre ces accidents imprévus qui, tout à coup peuvent rompre le fil de votre vie, et vous fait retomber dans le précipice? Répondez-moi, mon cher frère, si vous le pouvez; ou plutôt, reconnaissez votre aveuglement et corrigez-le.

Car enfin on ne doit jamais changer que pour trouver mieux. Du moins, on ne doit jamais changer, lorsque ce qu'on prend est le plus mauvais, et que ce qu'on quitte est incontestablement le meilleur. La seule raison naturelle, le seul bon sens nous le fait connaître, et vous n'en pouvez disconvenir. Quand vous aurez trouvé un plus grand bien, ou même un bien aussi grand que l'éternité bienheureuse, changez, je vous le permets. Quand vous m'aurez fait voir que des biens bornés, des biens qui passent, tels que sont les biens du monde, sont préférables à des biens immenses, à des biens éternels, tels que sont les biens célestes, changez encore une fois, j'y consentirai; mais tant qu'il sera vrai, et il le sera toujours que l'éternité doit l'emporter sur le temps; tant qu'il sera vrai que rien n'est comparable à cette félicité souveraine qui doit être le prix de notre persévérance, il faut, ou ne point changer, ou, avant que de changer, renoncer à votre religion.

Apprenez de là, mes chers auditeurs, comment vous devez vous fortifier contre les attaques importunes de la nature corrompue, du monde et de l'enfer. Si la tentation vous presse, s'il se présente une occasion, et combien s'en présentera-t-il? de plaire au monde préférablement à Dieu, dites sans délibérer : Soyons à Dieu, c'est mon devoir; il est le premier maître, il y a infiniment à gagner en le servant, et infiniment à perdre en l'abandonnant. Si la nature qui hait la gêne s'ennuie, soutenons, charmons, dissipons cet ennui. Soutenons-le par la vue de Jésus-Christ, qui, malgré l'ennui, ne cessa point de travailler à notre salut et d'obéir à son Père jusqu'à la mort. Charmons-le par cette pensée de l'Apôtre, que si nous ne nous lassons pas d'amasser des mérites sur la terre, nous ne nous lasserons jamais d'en recueillir les fruits dans le ciel. Dissipons-le entièrement par la crainte d'un ennui éternel et sans consolation, au milieu des ténèbres et des flammes de l'abîme; car l'un de ces deux ennuis est inévitable.

Si la prospérité des méchants et les maux dont nous sommes affligés nous ébranlent, que la foi et l'espérance soient pour nous deux appuis solides; et, selon la figure de saint Paul, servons-nous de ces deux ancres pour arrêter notre âme, comme l'on arrête un vaisseau dans le port : *Ut per duas res immobiles, quibus impossibile est mentiri Deum, fortissimum solatium habemus, qui confugimus ad tenendam propositam spem, quam sicut anchoram habemus animæ tutam ac firmam* (*Heb.*, VI). Trois choses sont remarquables dans ces paroles : la première est, que dans le fond de notre religion nous trouvons des motifs bien plus puissants pour nous consoler et pour nous affermir, que ne le sont tous les maux de la vie pour nous attrister et pour nous décourager, ce que l'Apôtre appelle : *Fortissimum solatium*, une consolation capable de faire évanouir toutes nos peines ; la seconde est que ces grands motifs sont renfermés dans l'éternité que nous espérons, et où notre cœur doit s'enfuir comme dans son asile, non pas pour nous préserver absolument des adversités temporelles, mais pour en moins ressentir les atteintes : *Qui confugimus ad tenendam propositam spem* ; la troisième est, que ces fréquents retours de l'âme vers les vérités éternelles lui inspirent une fermeté inébranlable, au moins dans les devoirs essentiels du christianisme : *Anchoram animæ tutam ac formam*. Je dis au moins dans les devoirs essentiels du christianisme; car pour une constance parfaite en tout, c'est un bien plutôt à désirer qu'à espérer dans la vie. Et c'est pour cela que saint Paul compare le cœur d'un chrétien qui s'élève vers l'éternité et qui y établit ses espérances, à un vaisseau qui a mouillé l'ancre dans le port. Il y est à l'abri des grands vents et en sûreté contre les coups de mer et les orages, mais il n'y est pas néanmoins tout à fait en repos. Il se sent de l'instabilité perpétuelle de l'élément qui le porte : quelques faibles restes de la tempête vont jusqu'à lui, il en est agité; mais il n'en est ni emporté, ni renversé. Ainsi, quelque attachés que nous soyons à Dieu, nous nous sentons toujours de la fragilité humaine. Nous faisons partie d'un monde que le cours des choses naturelles, politiques et morales tiennent dans une agitation continuelle. Il n'est

pas possible, au milieu de tant de mouvements, que nous ne soyons sujets à quelques inégalités et à quelques variations; mais quant au fond, quant aux points capitaux d'une solide piété, rien ne se dément, tout subsiste, tout demeure dans une même situation, et l'on se conserve toujours dans une volonté efficace de se sauver et d'y employer tous les moyens nécessaires.

Vivons, mes chers auditeurs, vivons dans cet état; et, pour nous y maintenir, repassons souvent dans notre esprit les grandes vérités de la religion. Il y a surtout certaines réflexions qui nous ont plus sensiblement touchés. Rappelons-les sans cesse dans notre souvenir pour nous réveiller, pour nous animer, pour nous embraser d'un feu tout nouveau. Heureux si, dans le cours de mes prédications j'ai pu vous inspirer les sentiments d'une pénitence chrétienne; mais plus heureux encore, si je pouvais vous entretenir dans une sainte persévérance. Il ne me reste plus pour cela que la prière, après y avoir employé le ministère de la parole. Je la fais à Dieu cette prière, et vous savez, Seigneur, avec quel zèle. Faites-la vous-mêmes avec moi, chrétiens, et joignons nos vœux ensemble, pour obtenir du ciel le plus grand de tous les dons. Je le demande pour vous, comme David le demandait pour cette nombreuse multitude de peuple dont il présentait à Dieu les offrandes: *Scio, Deus meus, quod probes corda et simplicitatem diligas. Unde et ego in simplicitate cordis mei lætus obtuli universa hæc: et populum tuum, qui hic repertus est, vidi cum ingenti gaudio tibi offerre donaria* (I *Par.*, II). Ah! Seigneur, quelle consolation pour vos ministres et pour moi en particulier, de voir à ces saints jours votre peuple assemblé devant vos autels et prosterné à vos pieds. Nous avons vu des pécheurs se frapper la poitrine et, dans la vivacité de leur repentir, répandre des larmes et pousser vers vous des soupirs; nous avons vu des femmes mondaines dans un habit modeste et pénitent, dans une posture suppliante et soumise, vous faire une réparation publique de leurs vanités criminelles. Hélas! Seigneur, j'en dis trop peu; et sans que je m'explique davantage, le monde même, où elles ont tant causé de scandale, n'ignore pas sur quoi elles ont eu à gémir et à vous satisfaire. Du moins, mon Dieu, vous le connaissez. Nous les avons tous reçus à votre sainte table; et quelle joie était-ce pour nous de leur donner de votre part et dans votre sacrement un gage de réconciliation et de paix! *Vidi cum ingenti gaudio.* Je sais toutefois, Seigneur, que ce ne sont là que des dehors, et que les dehors peuvent tromper. Je sais que vous sondez les cœurs et que vous méprisez les apparences, si l'intérieur n'y répond pas: *Scio Deus meus, quod probes corda et simplicitatem diligas.* Mais après tout, mon Dieu, nous avons eu sujet de penser que le retour était sincère, et nous en avons béni votre miséricorde; nous l'en bénissons encore. Il ne nous reste plus à souhaiter pour ce peuple contrit et converti que la grâce et la persévérance. *Deus Abraham, et Isaac, et Israel, patrum nostrorum, custodi in æternum hanc voluntatem cordis eorum; et semper in venerationem tui mens ista permaneat* (*Ibid.*); Dieu de nos pères, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, conservez-les dans le dessein qu'ils ont formé d'être éternellement à vous. Aidez-les à l'exécuter; et que ces saintes résolutions de leur cœur durent autant que leur vie.

Cet homme enfin a vu toute la honte, tout le péril d'une passion dont il s'était rendu esclave. Il a eu horreur de tant d'abominations où elle l'avait conduit. Il s'est reproché mille fois à lui-même ses ingratitudes envers vous. Comme sa douleur était véritable, elle a été efficace. Il a renoncé à cette idole qu'il adorait; il a promis de rompre pour jamais ce commerce qui le perdait; il a pris là-dessus des mesures, et de justes mesures. Le voilà bien: *Custodi hanc voluntatem.* Ne permettez pas, ô mon Dieu, qu'une malheureuse occasion le rengage dans ses fers; mais faites-lui consommer heureusement l'ouvrage qu'il a commencé: *Et semper mens ista permaneat.* Cette femme, cette jeune personne, comme une autre Madeleine, est enfin revenue de cet amour du monde qui la possédait, qui l'enchantait. Ce cœur trop tendre pour des objets morts et corrupteurs s'est attendri pour vous. Elle veut éteindre jusqu'à la dernière étincelle de ce feu profane, qui l'a trop consumée. Elle veut cacher dans les ténèbres une beauté dont elle s'étudiait tant à relever l'éclat. Elle veut par sa retenue, par sa modestie, autant édifier le public qu'elle l'a scandalisé par ses mondanités. Qui l'eût cru, et d'où est venu ce changement inespéré? De vous, Seigneur, et ce sera par vous qu'elle soutiendra ce qu'elle a entrepris: *Custodi hanc voluntatem.* Ne souffrez pas que le monde reprenne son premier empire; et si le divorce n'a pas été assez prompt, faites au moins qu'il soit constant; *Et semper mens ista permaneat.* Tout dépend de là. Nous ne sommes sur la terre que des voyageurs, et nous nous trouvons bientôt au terme: *Peregrini enim sumus coram te et advenæ* (*Ibid.*). Nos jours passent comme l'ombre et le temps est court: *Dies nostri quasi umbra, et nulla est mora* (*Ibid.*). Nous pouvons mourir à toute heure; et vous nous jugerez, Seigneur, tels que nous serons à l'heure de la mort. Si ce pécheur, depuis quelques jours pénitent, meurt tout à coup dans sa pénitence, eût-il été couvert de crimes, il est sauvé. Si ce juste, depuis quelques jours perverti, meurt tout à coup dans son impénitence, eût-il été comblé de mérites, il est damné. Persévérons dans la grâce pour mourir dans la grâce et pour arriver à la gloire que je vous souhaite, etc.

SERMON LII.

POUR LE DIMANCHE DE LA QUASIMODO.

Sur la rechute.

Dixit ergo eis iterum: Pax vobis.

Il leur dit donc encore une fois: Que la paix soit avec vous (*S. Joan., ch.* XX).

Qu'elle soit avec vous-mêmes, mes frères,

cette sainte paix, et qu'elle y demeure. Le Fils de Dieu dans notre Evangile ne se contente pas de la donner à ses disciples, mais il veut encore, ce me semble, les y confirmer, en faisant pour eux jusqu'à trois fois le même souhait : *Dixit ergo eis iterum : Pax vobis.* Vous l'avez retrouvée par la grâce ; ne la perdez plus par le péché. Que ce soit un bien stable, et que la nouvelle alliance, que le nouveau nœud qui vous unit à Dieu soit éternel. Il ne tiendra pas à Dieu même. Je puis vous répondre de son secours ; mais, hélas ! puis-je me répondre de votre fidélité? et bientôt peut-être une triste et une prompte rechute ne va-t-elle point vous replonger dans l'abîme d'où vous êtes si heureusement sortis ? Pour prévenir ce malheur, j'emploie ce dernier discours à vous parler de la rechute. Je veux vous en faire voir, et les principes, et les effets. Quand on découvre les principes d'un mal, on y applique plus aisément les remèdes. Quand on prévoit les fâcheuses suites d'un mal, on ne ménage rien pour le guérir ou pour s'en préserver. Voyons donc d'abord les principes de la rechute : ce sera la première partie. Voyons ensuite les effets de la rechute : ce sera la seconde. Saluons auparavant Marie et disons-lui : *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'est rien de plus artificieux que les ennemis de notre salut ; et quand je dis les ennemis de notre salut, je n'entends pas seulement l'enfer et ces esprits de ténèbres contre qui nous avons sans cesse à combattre ; mais j'entends surtout la passion, la nature corrompue, le monde, plus dangereux pour nous que toutes les puissances infernales. S'ils ont été vaincus dans un temps où la grâce nous a appelés et où nous l'avons suivie, ils savent bien se relever de leur défaite, et ils ne manquent point p ur cela de ressource. Que font-ils ? Tantôt ils nous suscitent certaines occasions , tantôt ils font naître certaines considérations humaines , tantôt ils nous donnent du dégoût pour certains moyens propres à nous soutenir. Enfin , ils effacent de notre esprit toutes les idées qui nous ont touchés dans notre pénitence et qui pourraient servir encore à nous retenir dans le devoir ; et de là les rechutes. Ainsi, mes frères, les causes ordinaires de nos rechutes, et qui détruisent communément tout le fruit de notre conversion, ce sont, en premier lieu, les mauvaises occasions ; en second lieu, les respects humains ; en troisième lieu, l'éloignement des sacrements ; en quatrième lieu, l'oubli des vérités éternelles. Voici ce qui demande toujours votre réflexion. Il est important de vous découvrir les écueils où l'innocence que nous avons recouvrée peut malheureusement échouer dans la suite du temps, et de vous apprendre, en vous les découvrant, à les éviter. Je vais vous les marquer par ordre, et reprendre en abrégé quelques sujets que j'ai traités déjà, mais sur quoi il me reste encore bien des choses à vous dire. Tâchez, s'il vous plaît, de profiter de cette instruction.

Premier principe de tant de rechutes que nous voyons et que nous ne pouvons assez déplorer : les mauvaises occasions. Car il n'y a point, messieurs, de résolution si bien affermie qui tienne longtemps contre l'occasion, surtout quand c'est une occasion que nous recherchons nous-mêmes, et où nous demeurons volontairement. En voulez-vous une preuve également sensible et mémorable? Je la tire de l'Evangile et la voici. Quelles protestations ne fit point saint Pierre au Fils de Dieu d'une fidélité inviolable ? Faut-il mourir avec vous, lui dit-il, et pour vous ? Je suis prêt : *Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo* (*Marc.*, XIV). Sainte et heureuse disposition ; mais voyons la suite. Pierre entre témérairement dans la salle de Caïphe. C'est une assurance présomptueuse qui l'expose au danger. Et là cet homme, destiné par la Providence à être le chef de l'Eglise et la colonne de la foi, à la voix d'une simple fille, à la première parole qu'il entend, dans un instant, devient un infidèle, un apostat. Il renonce Jésus-Christ aux côtés de Jésus-Christ même : *Non novi hominem* (*Matth.*, XXVI).

Vous l'avez dit comme lui, mon cher auditeur. Vous avez fait les mêmes promesses aux ministres du Dieu vivant et à Dieu même. *Etiamsi oportuerit me mori.* Oui, Seigneur, quoi qu'il m'en coûte désormais et quand il y faudrait sacrifier ma vie, vous me trouverez toujours constant, toujours attaché à votre loi. Je rougis du passé. Je l'ai pleuré et je le pleure encore. Mais pardonnez-le, mon Dieu, et n'ayez égard qu'à l'avenir. *Non te negabo.* Promesses sincères, promesses accompagnées des plus vifs sentiments de pénitence, promesses mille fois réitérées, promesses qui ont rempli de consolation un confesseur. Il en a été le dépositaire, et il en a béni le ciel. *Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo.* Mais après tout, malgré la sincérité de vos promesses, malgré la vivacité de vos promesses, malgré la force de vos promesses, si vous vous engagez encore de vous-même, si vous vous laissez entraîner dans l'occasion et particulièrement en certaines occasions dont vous connaissez le péril, je ne puis plus répondre de vous. Vous y succomberez : *At ille negavit* (*Ibid.*). Vous y retournerez une autre fois , et une autre fois encore vous tomberez, et la chute n'en sera que plus profonde : *At ille iterum negavit* (*Ibid.*). La raison est que l'occasion nous présente les mêmes objets qui nous ont d'abord séduits, et que les mêmes objets font communément les mêmes impressions. A quoi j'ajoute que ce sont même des impressions d'autant plus dangereuses , que nos chutes passées nous ont plus affaiblis. C'est pourquoi les théologiens décident qu'il y a telles occasions, où vous ne pouvez vous exposer sans un péché et un péché mortel. Tant on est persuadé que l'occasion est un des piéges que nous avons plus à craindre et dont nous devons plus aussi nous préserver.

Mais, mes frères, pour m'expliquer là-dessus davantage et pour ne plus parler seu-

lement de l'occasion en général, je dis en particulier que de toutes les occasions les plus pernicieuses et les plus fatales à notre innocence, ce sont certaines assemblées et certaines compagnies, certaines liaisons et certaines sociétés. C'est ce que le prophète nous représente sous la figure d'un jeune lion. il se trouve, dit Ezéchiel, parmi les autres lions, et il devient lion comme eux : *Qui incedebat inter leones, et factus est leo* (*Ezech.* XIX). C'est-à-dire, qu'il apprend à dévorer tout ce qu'il rencontre : *Et didicit prædam capere et devorare homines* (*Ibid.*); qu'il apprend à porter de tous côtés la désolation et à faire sentir partout les effets de sa fureur. *Didicit viduas facere et civitates eorum in desertum adducere* (*Ibid.*). Image bien naturelle de ce qui se passe tous les jours dans le monde. Vous voilà revenu à Dieu, mon cher auditeur : mais bientôt vous retournerez à ces parties de jeu, à ces académies publiques, à ces spectacles profanes, parmi ces compagnons de débauche : *Incedebat inter leones*. Et qu'arrivera-t-il? Vous reprendrez vos premiers sentiments. Vous penserez comme les autres penseront, vous parlerez comme les autres parleront ; vous agirez comme les autres agiront. *Et factus est leo*. Nous bâtissons d'une part, et de l'autre, de faux amis détruiront tout. Nous nous faisons entendre à vous, et vous nous écoutez ; mais ils se feront entendre à leur tour, et vous leur prêterez insensiblement l'oreille. Nous vous aidons à vous relever de vos chutes; nous vous recevons au tribunal de la pénitence; nous vous conduisons à la sainte table et vous nous suivez ; mais au sortir même du tribunal, au sortir de la sainte table, dès le même jour, dès le jour heureux de votre résurrection spirituelle, ils vous présenteront les mêmes amorces, et vous vous y laisserez prendre. Attrait si efficace, qu'il faudrait quelquefois une vertu du premier ordre pour y résister. Que sera-ce donc de vous à peine guéri de vos longues infirmités? de vous, encore chancelant dans la voie nouvelle que vous avez prise? de vous, encore sujet à des habitudes dont les racines sont toujours restées dans le cœur et y resteront longtemps? car on peut bien dans un jour confesser les péchés que l'habitude a fait commettre et en obtenir le pardon; mais on ne détruit pas dans un jour l'habitude même. C'est un feu caché sous la cendre : le moindre souffle le rallumera, et l'embrasement peut-être sera plus grand que jamais : *Incedebat inter leones, et factus est leo*.

Le remède, mes frères, c'est d'imiter le saint homme Tobie. Je ne puis vous proposer un plus bel exemple, ni qui convienne mieux à mon sujet. Que faisait-il, et que lui inspirait dès le plus bas âge une sagesse presque consommée? Apprenez-le et formez-vous sur ce modèle. Tandis que les autres et que tous les autres allaient offrir un encens sacrilége à de fausses divinités, bien loin de se joindre à la multitude, il se retirait et s'interdisait tout commerce avec les idolâtres : *Hic solus fugiebat consortia omnium* (*Tob.* I). Ce n'était pas pour demeurer oisif dans sa retraite : mais seul il allait à Jérusalem visiter le temple du vrai Dieu : *Sed pergebat in Jerusalem ad templum Domini* (*Ibid.*). Et là, prosterné devant l'autel du Seigneur, il lui rendait ses hommages et s'attachait toujours plus étroitement au maître dont il voulait jusqu'à la mort observer la loi : *Et ibi adorabat Dominum Deum Israel* (*Ibid.*). Telle était la précaution salutaire dont il usait dès ses plus tendres années. Telle est celle dont vous devez user, chrétiens, pour vous garantir au moins des rechutes, si vous ne vous êtes pas jusqu'à présent toujours soutenus comme lui.

Second principe de nos rechutes; les respects humains. Le monde raisonne sur tout; et il n'est pas moralement possible qu'une conversion éclate à ses yeux, sans qu'il en parle. Or, ces discours du monde sont encore à craindre. Je ne veux pas dire qu'ils sont à craindre par eux-mêmes et en eux-mêmes; car au fond et à le bien prendre, que nous importe ce que pense et ce que dit le monde? mais nous nous en faisons un fantôme, qui nous effraie. Vous avez formé les plus beaux desseins. Vous vous êtes tracé les règles de vie les plus saintes, ou vous les avez reçues d'un directeur avec soumission. A certains moments où la grâce vous a saisi, embrasé, élevé au-dessus de vous-même, vous avez regardé le monde d'un œil de mépris ; vous l'avez frappé de mille anathèmes; vous lui avez présenté le défi comme saint Paul, et vous vous êtes écrié comme cet apôtre : *Quis nos separabit a charite Christi* (*Ibid.*)? Qui me séparera de vous, mon Dieu? sont-ce les puissances du monde? sont-ce les railleries du monde? sont-ce les persécutions du monde? *Certus sum*. Je suis certain, Seigneur, que toutes les créatures ensemble ne pourront m'arracher à vous et à mon devoir : *Neque fortitudo, neque altitudo, neque creatura alia poterit nos separare a charitate Dei* (*Ibid.*). Ah! mon cher auditeur, il n'est pas nécessaire que toutes les créatures se liguent contre vous. Un mot, c'est souvent assez pour déranger tout le système de votre pénitence, et pour déconcerter tous vos projets. Je dis plus : sans que le monde s'explique, c'est assez qu'il ait les yeux attachés sur vous et qu'il soit témoin de votre conduite. Je vais encore plus loin; et sans que le monde vous voie; c'est assez qu'il puisse vous voir. On prévient toutes les réflexions qu'il peut faire. On lui fait penser ce qu'il n'aurait peut-être pensé jamais. On lui fait dire ce que jamais peut-être il n'aurait dit. Une imagination blessée s'effarouche, se révolte. Une mauvaise honte survient. On sait ce qu'il faudrait faire, mais on n'ose le faire. On en gémit, on se reproche sa faiblesse, on voudrait rappeler tout son courage; mais le courage manque, et une vaine considération l'emporte. On laisse tout ce qu'on s'était proposé, et l'on reprend tout ce qu'on avait quitté.

Oh! qu'il est donc important de bien comprendre d'abord les terribles conséquences

de cette parole de Jésus-Christ : celui qui m'aura renoncé devant les hommes, je le renoncerai devant mon Père ! Qu'il est important de s'affermir d'abord contre le monde et tous ses jugements, d'apprendre à les mépriser autant qu'ils sont méprisables (et combien le sont-ils?) d'en concevoir la fausseté, l'injustice, le danger! Sans avoir même recours à l'Evangile, une seule réflexion devrait suffire pour nous dégager de cet esclavage, et pour nous rassurer contre une crainte si mal fondée. Car ne savez-vous pas, mes frères, comment il en va dans le monde? Ne l'éprouvez-vous pas ? ne le voyez-vous pas ? Le monde témoin d'un changement qui le surprend, parle; mais combien de temps ? quelques jours, tout au plus quelques mois. Laissez-le parler, marchez toujours d'un pas égal et tête levée. Qu'arrive-t-il? le monde se tait, souvent même il est édifié de votre constance et l'admire. Et, de votre part, vous avez la consolation d'avoir donné à Dieu une preuve de votre fidélité, et de sortir victorieux d'un combat où tant d'autres demeurent honteusement vaincus. Avançons.

Troisième principe des rechutes : l'éloignement des sacrements. Un des moyens les plus efficaces dont se sert un directeur sage pour soutenir une âme et pour rendre sa pénitence durable, c'est l'usage des sacrements. Plus on les fréquente, plus on fait certaines réflexions propres à nous fortifier et à nous remplir d'une ardeur toujours nouvelle. Outre qu'il y a une grâce du sacrement, qui nous est toujours communiquée, quand nous nous trouvons dans la disposition nécessaire pour la recevoir. Que fait donc un ministre zélé, qui, non content d'avoir ramené un pécheur dans les voies de Dieu, veut encore l'y établir solidement, et l'y confirmer? Il lui marque certains temps dans l'année, certains jours dans le mois, pour venir au tribunal de la pénitence purifier son cœur, et pour aller ensuite à la table de Jésus-Christ, réparer ses forces affaiblies. Mais, comme les Juifs se dégoûtèrent de la manne, quoique ce fût une nourriture toute céleste : *Anima nostra jam nauseat super cibo isto levissimo* (*Num.*, XXI); on s'ennuie bientôt des choses saintes. Ce sont des pratiques trop sérieuses, et l'on regarde l'assiduité qu'elles demandent, comme une servitude. Mille prétextes viennent à l'esprit pour s'en dispenser. Tantôt c'est une fausse crainte de profaner des sacrements dont on se croit indigne, et à quoi l'on ne se sent pas assez disposé. Tantôt ce sont des affaires qui occupent, qui embarrassent et qui ne laissent pas assez de loisir. Tantôt c'est une raison et tantôt une autre. Mais au fond, c'est qu'on fuit la gêne, c'est qu'on n'est pas encore bien à Dieu, et qu'on n'y veut pas être, c'est que le monde reprend son premier empire, et que la nature, la passion, le cœur, commencent à parler tout de nouveau, et à se faire entendre.

De là les délais; car on ne rétracte pas d'abord tout ce qu'on avait promis, on ne renonce pas à toutes ses résolutions; mais on se trompe soi-même, on remet d'une fête à une autre fête, on dit : Je ne puis maintenant, mais ce sera pour une autre fois. Le jour est-il venu ? il survient un nouvel empêchement. Enfin, le temps s'écoule : les semaines, les mois se passent, et l'on quitte tout. Cependant, privés de ces grâces fortes, de ces secours divins que nous puisons dans les sacrements, abandonnés à nous-mêmes et à notre faiblesse, nous en éprouvons les tristes effets. L'objet nous tente, l'inclination nous presse, le penchant nous entraîne; et, après tant d'efforts, pour nous tirer du précipice, nous y retombons.

Mais, mes frères, à qui tient-il qu'à vous-mêmes d'éviter ce malheur? N'avez-vous pas en main les préservatifs nécessaires? N'avez-vous pas les remèdes les plus puissants ? Un malade, retiré des portes de la mort, manque-t-il à garder de point en point le régime qu'on lui a prescrit? A quels ménagements, à quels soins ne s'assujettit-il pas? Je sais que les sacrements demandent certaines dispositions. Mais prenez bien ce que je vais vous dire, c'est un avis important. Préparés, non préparés, venez toujours aux pieds du prêtre, lui déclarer votre état; il vous aidera. Dieu, touché de la démarche que vous aurez faite, lui mettra peut-être dans la bouche une parole de salut. Il l'accompagnera de la grâce, et vous serez étonné de vous sentir tout à coup remplis d'une onction divine, qui vous pénétrera, qui vous attendrira, qui vous transportera. Car pourquoi ne fera-t-il pas pour vous ce qu'il a fait pour tant d'autres, et ce qu'il fait encore tous les jours ? On ne se présente point en vain au tribunal de sa miséricorde, quand on y vient de bonne foi, et s'il court même après ceux qui le fuient, s'éloignera-t-il de ceux qui le cherchent? *Quoniam non dereliquisti quærentes te.* Je sais que cette assiduité gêne, mais la persévérance chrétienne n'est-elle pas un assez grand bien pour vous dédommager de la peine qu'il vous en doit coûter? Ne se fait-on pas à tout, et par une sainte habitude ne trouve-t-on pas souvent la plus solide et la plus sensible consolation dans les exercices mêmes qui d'abord ont paru les plus pénibles, et que l'on regardait avec plus de dégoût et plus d'aversion.

Enfin, quatrième principe de nos rechutes, l'oubli des vérités éternelles, et c'est de quoi nous avons une belle figure dans l'Evangile. Le bon grain que le laboureur jette dans la terre, tombe en partie le long du chemin, et les passants le foulent aux pieds, où les oiseaux du ciel l'en èvent. En partie, sur la pierre dure, et à peine commence-t-il à germer, qu'il sèche, parce qu'il n'a pas bien pris racine. En partie, parmi les ronces et les broussailles, et les épines venant à croître, elles l'étouffent? Qu'est-ce que ce bon grain ? Ce sont les saintes vérités qui vous ont touché, mon cher auditeur, et converti. Un prédicateur vous les a annoncées, un confesseur vous les a répétées, Dieu lui-même vous les a inspirées, et loin du tumulte et du bruit; vous les avez méditées à certains moments, vous les avez repassées dans votre esprit,

votre cœur en a senti l'impression. Heureux si c'était une impression fixe et durable. Mais, hélas! le temps l'aura bientôt effacée. Pourquoi? c'est que votre cœur, ouvert, comme un grand chemin, à tous les objets du monde, perdra ces grandes idées d'un Dieu vengeur du crime et rémunérateur de la vertu, d'une mort subite et imprévue, d'un jugement irrévocable et sans miséricorde, d'un paradis, d'un enfer. L'ennemi viendra, et il vous arrachera ce germe de vie. Les soins, les affaires, les inquiétudes, les embarras, occupent toute votre attention. Vous tomberez dans un nouvel aveuglement, dans un nouvel endurcissement. Vous sortirez de votre route, parce que vous n'avez plus les mêmes lumières pour vous conduire.

Si donc, au sortir de cette chaire, la Providence m'adressait un de ces pécheurs pénitents, qui viennent de rentrer à ces fêtes, dans la paix du Seigneur, et qu'il y faut maintenir; s'il me consultait en particulier, voici les conseils que je lui donnerais. Prenez-les pour vous-mêmes, chrétiens, et suivez-les. Outre la fuite de certaines sociétés dangereuses, outre le mépris de toutes les considérations humaines, outre la fréquentation des sacrements, je l'exhorterais à ne perdre jamais de vue ces importantes vérités que nous propose la Foi, et qui ont servi à le retirer de ses égarements, et à le ramener dans la voie du salut. Pour cela, premièrement, je lui ordonnerais, par toute l'autorité que me donne mon ministère, d'écouter régulièrement la parole de Dieu. Pourquoi? parce que nos discours ne sont que des explications de ces points fondamentaux de la religion, et que rien n'est plus propre à nous les imprimer profondément dans l'âme que d'en entendre souvent parler. Secondement, je lui prescrirais, pour chaque jour, une lecture courte, mais attentive, de certains livres solides, communs dans le christianisme, autorisés par un long usage, et où l'onction est répandue; car voilà ce que j'appelle de bons livres, et non point ces ouvrages qui, sans autre mérite que je ne sais quelle politesse infructueuse et sèche, peuvent tout au plus nous apprendre à bien parler, mais ne nous apprennent guère à bien vivre. C'est dans la lecture d'un bon livre que l'on puise de salutaires leçons, et l'on n'en perd pas aisément le souvenir, quand tous les jours, on se les remet devant les yeux, et qu'on a soin de les retracer. Troisièmement, je voudrais que, dans le cours de chaque année, il ménageât quelque temps pour se retirer dans la solitude, et que là, dégagé de tous les soins de la terre, il s'occupât uniquement des choses du ciel; que même, dans chaque mois, il prît un jour, et dans chaque jour, au moins quelques moments pour faire de sérieuses réflexions sur l'éternité. Quatrièmement, je lui dirais de tracer lui-même sur le papier certains sentiments, certaines vues que Dieu lui a inspirés, et qui l'ont frappé davantage; de les relire souvent, et de les avoir, autant qu'il est possible, toujours présents à l'esprit. Cinquièmement, je l'engagerais à revenir de temps en temps me rendre compte de la disposition de son cœur, recevoir mes avis, les écouter, et former une résolution toute nouvelle de les mettre en pratique. Dieu m'éclairerait pour lui, et donnerait à mes paroles une efficace, une vertu qu'elles ne peuvent avoir d'elles-mêmes. Et ne me répondez point que cela est difficile, qu'on n'est pas toujours maître de son temps, qu'on a des affaires. Je ne vous dis là-dessus qu'un mot, mon cher auditeur. Quand on veut bien, on trouve du temps pour tout, on trouve des moyens pour tout, on vient à bout de tout. Or, que devez-vous souhaiter avec plus d'ardeur que de vous établir dans une sainte persévérance, puisque la rechute a des suites si funestes? Je vous en ai fait voir les principes; voyons-en les effets : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'effet général de la rechute, c'est de nous ôter presque dans la suite toute espérance de retour, et de nous attacher si étroitement au péché, qu'il est très-difficile et très-rare de le quitter tout de nouveau et de se convertir; car, pour une nouvelle conversion, il faut deux choses : de la part de Dieu, nouvelle grâce; de la part de l'homme, nouvelle correspondance. Nouvelle grâce de la part de Dieu : or, rien n'arrête plus les grâces de Dieu que la rechute. Nouvelle correspondance de notre part : or, rien ne nous rend plus insensibles aux grâces de Dieu que la rechute. La rechute a donc deux effets particuliers : le premier, d'endurcir plus que jamais le cœur de Dieu à l'égard de l'homme; le second, d'endurcir plus que jamais le cœur de l'homme à l'égard de Dieu. Comprenez ceci, mes frères, et donnez-y, je vous prie, toute votre attention.

Tout péché peut arrêter les grâces de Dieu, mais spécialement le péché de rechute. Pourquoi? Parce qu'il renferme une malice propre, et qu'il porte avec lui un caractère qui le rend beaucoup plus injurieux à Dieu; car plus on pèche avec connaissance, plus l'outrage doit être sensible, et l'offense grièves, parce qu'alors on pèche avec plus de liberté. Le serviteur, dit Jésus-Christ, qui connaît la volonté de son maître et qui ne la fait pas, en sera beaucoup plus rigoureusement puni. *Vapulabit multis* (*Luc.*, XII). Or, il est certain qu'un pécheur de rechute voit mieux que jamais toute la malice du péché qu'il commet. Une première fois que l'on tombe, on est toujours criminel, et toujours digne des châtiments de Dieu; mais, après tout, il semble en quelque sorte qu'on peut dire que l'on n'avait pas encore fait toutes les réflexions nécessaires, qu'on a été surpris, et qu'il y a eu plus d'inadvertance que de volonté. Mais après avoir pleuré votre péché, après en avoir vu toute l'injustice, toute la honte, vous y retournez, ne vous excusez plus sur une ignorance prétendue. Vous n'étiez que trop instruit.

D'ailleurs n'est-ce pas vous jouer de la miséricorde divine? Vous venez de l'implorer, et de là, au bout de quelques jours,

peut-être même au bout de quelques heures, vous en abusez. N'est-ce pas marquer pour la grâce de votre Dieu bien peu d'estime? Vous la demandez, et à peine vous croyez l'avoir obtenue, que vous la rejetez. Aussi, dit le Seigneur, que vos rechutes vous ont rendu méprisable à mes yeux! *Quam vilis facta es iterans vias tuas!* (*Jerem.*, II.) Dieu vous regarde alors, selon l'expression de saint Pierre, comme ces vils animaux qui se plongent dans l'ordure et qui y retournent sans cesse. Mais, de sa part, quel retour contre vous? Le silence et l'abandon; car il ne faut pas se persuader que Dieu, tout libéral qu'il est, soit toujours également disposé à nous prévenir et à nous rechercher par ses grâces. Les théologiens, au contraire, nous enseignent que, dans le cours de nos péchés, il y en a un que Dieu a marqué comme le terme de sa miséricorde et comme le sceau d'une réprobation éternelle. Dieu vous suivra jusque-là. Sa Providence l'a ainsi réglé. Mais dès que vous serez arrivé à ce point fatal, c'est comme un écueil où le vaisseau va briser. Plus de salut. Non pas que l'on soit alors dans une damnation consommée : le retour n'est pas impossible; mais il est d'une difficulté extrême. Dieu donne toujours des grâces, mais des grâces, pour ainsi parler, du dernier ordre, des grâces faibles, qui demeurent sans effet. Quelquefois même il ne faut qu'une rechute, pour vous jeter dans ce funeste abandon de Dieu. En fallut-il davantage pour Pharaon et pour Saül?

Cependant un homme dit : Voilà la Pâque faite : le passé est remis, l'avenir le sera de même. Une autre Pâque viendra, nous y porterons les nouvelles dettes que nous aurons contractées, Dieu me recevra comme il m'a reçu. Si la bouche ne le prononce pas de la sorte, c'est le sentiment du cœur. Ainsi Samson disait : Je me tirerai comme j'ai fait des piéges que l'on m'a tendus; il n'y a point de liens si forts, que je n'aie été jusqu'à présent en état de briser, et que je n'aie brisés. *Egrediar sicut ante* (*Judic.*, XVI). Il le croyait, il s'en flattait; mais il ne savait pas que le Seigneur s'était retiré de lui, et qu'en se retirant, il l'avait privé du secours qui faisait toute sa force : *Nesciens quod recessit ab eo Dominus.* Premièrement donc, rien n'arrête plus les grâces de Dieu que la rechute; secondement, rien ne nous rend nous-mêmes plus insensibles aux grâces de Dieu que la rechute.

Car il ne suffit pas que Dieu m'appelle : il faut que j'écoute la voix de Dieu, et que je m'y laisse toucher. Or, comme la rechute endurcit plus que jamais le cœur de Dieu à l'égard de l'homme, aussi plus que jamais endurcit-elle le cœur de l'homme à l'égard de Dieu. Un malade qui retombe en devient beaucoup plus difficile à guérir; et la raison est que la rechute renverse tout le tempérament, change toutes les dispositions du corps, l'altère, l'appesantit de sorte qu'enfin il succombe. C'est ce que nous éprouvons encore dans les maux de l'âme. Nous voyons des gens tellement possédés désormais de leur passion, tellement abrutis par la débauche, que rien ne peut plus faire impression sur eux, ni les réveiller. Quels remèdes y réussiront? De fortes remontrances que vous leur ferez? mais vous ne leur direz rien qu'ils n'aient entendu, lorsqu'ils sont revenus à Dieu? Cependant, malgré tout ce qu'ils ont entendu, et dont ils avaient le souvenir présent, ils sont retombés. L'idée des jugements de Dieu que vous leur retracerez? Mais vous ne leur en ferez pas une autre peinture que lorsqu'ils en ont été effrayés, saisis dans leur pénitence : cependant, malgré ces premières frayeurs, ils sont retombés. L'importance de leur salut que vous tâcherez de leur faire comprendre, les promesses divines que vous étalerez devant leurs yeux, l'amour de Dieu que vous vous efforcerez de leur inspirer? Mais que leur ferez-vous voir là-dessus qu'ils n'aient déjà vu dans la conversion qui a précédé? Cependant, malgré toutes ces connaissances, ils sont retombés. Tout cela n'a donc plus sur eux de vertu. On s'y accoutume; et ce n'est plus qu'un langage qui frappe l'oreille, sans passer jusqu'au cœur, de même que le corps se fait quelquefois aux remèdes, de manière qu'ils n'agissent plus sur lui. C'est une espèce de stupidité. Nous leur parlons; ils nous écoutent; ils assistent à la parole divine; mais ils n'en sont plus ébranlés. Je puis bien me servir à leur égard du mot du Prophète : ils n'ont pas assez estimé leur bonheur dans la vie de la grâce; ils ne s'y sont pas maintenus : *Homo cum in honore esset, non intellexit* (*ibid.*). Leur rechute les a rendus semblables à des bêtes, et à des bêtes brutes et insensées : *Comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis* (*Psal.* XXXVIII).

Ainsi, bien loin de se reconnaître, ils n'en deviennent que plus hardis dans le crime, et que plus profondément assoupis. Il semble qu'ils n'aient cessé quelque temps, que pour se remettre en quelque sorte, et pour se mieux disposer. Il semble qu'ils n'ont reculé quelques pas, que pour s'élancer avec plus d'impétuosité et plus de fureur. Il semble qu'ils ne soient venus à l'autel, que pour y reprendre un nouveau front, un nouvel acharnement, une nouvelle obstination. On les voit rentrer dans la carrière d'un visage ouvert et avec une confiance inaltérable, y courir à pas redoublés, y déposer toute pudeur, et prêts à tout sacrifier, pour la fournir dans toute son étendue. Ciel, vous les voyez renouer les parties, rengager leur foi, y employer les serments les plus solennels, rallumer la flamme, et lui redonner toute son activité! Vous les voyez, mon Dieu, vous les voyez livrés à eux-mêmes, à leurs sens... Mystères d'abomination! J'en demeure là. Vous les voyez, Seigneur, vous les pouvez voir; mais moi je ne dois sans horreur y penser. C'est désormais un éloignement de Dieu, des choses de Dieu, presque insurmontable; c'est une aversion des sacrements, une indifférence mortelle sur tout ce qui regarde la vie future; mais une at-

tention pleine et entière à la vie présente, aux biens de la vie présente, aux douceurs de la vie présente, aux sales plaisirs et aux brutales voluptés de la vie présente. On les entend dans ces assemblées criminelles, que forme le siècle, et où la passion piquée et applaudie s'explique avec plus d'ouverture; on les entend se démentir eux-mêmes et rétracter tout ce qu'ils avaient promis aux pieds des ministres, railler quelquefois de sages conseils, de saintes règles qu'on leur avait données, s'accuser là-dessus de faiblesse, et selon la pensée de Tertullien, faire à la face du monde une pénitence publique de la pénitence secrète qu'ils avaient faite entre nos mains.

Le Fils de Dieu l'avait bien marqué, et c'est là que sa parole s'accomplit à la lettre, que la rechute rend l'état du pécheur pire qu'il n'était : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus* (*Matth.*, II). De qui parlait le Sauveur, et à qui? aux Juifs, et des Juifs. Voilà, disait-il, ce qui arrivera à cette nation méchante et pervertie : *Sic erit et generationi huic pessimæ* (*ibid.*). Mais moi, mes frères, à qui je parle, et de qui? C'est à vous-mêmes et de vous-mêmes ; je vous l'annonce : voilà ce qui nous attend. *Sic erit et generationi huic pessimæ.* De qui je parle? de ces pénitents, de ces vrais pénitents; car il y en a. Mais, hélas! quelle comparaison de deux états si opposés ! Nous les avions vus élevés jusqu'au troisième ciel, et nous les voyons dans le précipice,et dans quel précipice ! Leur retour nous avait remplis de consolation ; comme l'on voit dans la cour des princes la décadence d'un grand. Nous en sommes saisis et consternés : *Sic erit et generationi huic pessimæ.* De qui je parle? de ces pénitents de quelques heures. Autant qu'il en faut pour rentrer en soi-même, pour recueillir les actions d'une année, pour les porter dans le sein du prêtre, et s'il se peut, pour les y laisser; voilà à quoi tout se réduit. La grâce survient quelquefois, le cœur est touché, il agit, il parle, le moment est favorable, et le pardon est prompt et assuré; mais ce n'est qu'un moment. C'est un éclair qui brille dans la nuit : l'éclair se dissipe, et les yeux n'en demeurent que plus aveuglés, comme la nuit n'en paraît que plus ténébreuse : *Sic erit et generationi huic pessimæ.* De qui je parle? de ces demi-pénitents, de ces pénitents irrésolus, qui veulent et qui ne veulent pas : qui font au dehors tout ce qu'on fait quand on veut bien ; mais qui bientôt recommencent, et agissent comme on agit quand on n'a jamais bien voulu. Assemblage informe de pénitence et de péché, qui ne sert au fond qu'à les rendre plus impénitents : *Sic erit et generationi huic pessimæ.* De qui je parle? de qui? de ces pénitents d'humeur et de naturel. Il prend un dégoût du vice comme de toute autre chose : un chagrin arrive : dans ce dégoût passager, dans ce chagrin, on vient à Dieu ; mais le chagrin, le dégoût passe, et avec l'un et l'autre la pénitence. Le monde au contraire n'en a dans la suite que des attraits plus engageants : *Sic erit et generationi huic pessimæ.* De qui je parle? de ces pénitents de raison : faux sages du siècle ! On fait la Pâque en philosophe : on tient un rang, on doit l'exemple au public, on le doit à une ville, à une famille; on le donne; belle apparence ; mais avec toute cette philosophie, la corruption n'en est que plus maligne, et n'en devient que plus incurable : *Sic erit et generationi huic pessimæ.* De qui je parle? de ces pénitents de nécessité. On a quelque reste de religion ; on sait le précepte ; on veut en quelque façon y satisfaire. De ces pénitents de saison. Les temps sont partagés. Temps pour la pénitence. On ne rompt pas alors tous les engagements; mais on les suspend. L'autre saison sera bientôt revenue, et c'est à cela que l'on se réserve. De ces pénitents d'hypocrisie et de dissimulation : on ne veut pas faire parler le monde ; il faut approcher des sacrements, on franchit le pas; mais, hélas! victime du monde, que venez-vous faire à l'autel, et qu'en remportez-vous? une blessure plus envenimée : *Sic erit et generationi huic pessimæ.*

C'est ce qui a fait avancer à saint Pierre une proposition bien terrible contre le pécheur de rechute : savoir, qu'il vaudrait mieux pour un homme de n'avoir jamais connu la vérité, que d'y renoncer après l'avoir déjà connue ; de n'avoir jamais ouvert les yeux, que de les fermer après les avoir une fois ouverts ; de n'être point rentré dans la voie du salut, que de l'abandonner après l'avoir reprise. Etonnante parole, mon cher auditeur, et à quoi nous réduisez-vous? Que n'avez-vous poursuivi votre route, toujours pécheur, toujours ennemi de Dieu ! Voilà les vœux que vous nous forcez à faire pour vous. Persévérance dans le péché, persévérance opiniâtre, plus à souhaiter en quelque sorte, qu'une interruption sans effet et sans consistance ; j'en donne la raison. Ou votre pénitence est fausse, et alors sacrilége ajouté à l'état habituel de votre péché. Ou votre pénitence est sincère, et alors témoignage contre vous dans votre rechute, et témoignage le plus convaincant? votre bouche même vous condamne, et d'un principe de vie vous faites un titre de réprobation.

Achevons, mes frères, et quelle image je me fais à ce moment ! Ne sont-ce pas là les dispositions présentes des chrétiens ; et ne semble-t-il pas que ce temps de la Pâque va finir, comme finit la vision du prophète? Cette application est bien naturelle et bien propre à mon sujet. C'est par là que je conclus en deux mots. Le prophète aperçoit devant ses yeux une vaste campagne, et de toutes parts sur la plaine une confuse multitude d'ossements et de morts : état du christianisme avant ces saintes fêtes : le péché dominant partout, le péché partout répandu. Regarde, prophète, lui dit Dieu, et que penses-tu de ces morts? Crois-tu qu'ils puissent revivre? Oui : parle-leur, parle à ces morts : tout insensibles, tout morts qu'ils sont, ils entendront ta voix : *Vaticinare de ossibus istis, et dices eis : Ossa arida, audite*

verbum Domini (*Ezech.*, XXXVII). C'est par le même ordre du Seigneur, chrétiens, c'est en son nom que nous vous avons parlé, que nous vous avons appelés. A la parole du prophète, tout se remue : *Et ecce commotio* (*ibid.*). Les os se rapprochent les uns des autres, et bientôt ce sont des corps tout formés : *Et accesserunt ossa ad ossa* (*ibid.*). A notre voix, au commandement de l'Eglise que nous vous avons annoncé, action, mouvement, plus d'assiduité à la prière, à la parole de Dieu : *Et ecce commotio.* Approche des sacrements, confession, communion : *Et accesserunt ossa ad ossa.* L'esprit est venu, cet esprit de vie ; il a ranimé ces corps froids et décharnés : *Et ingressus est in ea spiritus, et vixerunt.* Miracle de la puissance du Seigneur. Mais que dis-je ? cette grande armée, selon le terme du prophète, cette armée vivante et ressuscitée, c'est un fantôme, c'est un songe. Un moment el e paraît, et dans un moment elle se dissipe. Le prophète ne voit plus rien. Hélas ! mes frères, ce jour fermé, que vois-je au delà ? le dirai-je ? rien : si ce n'est, mon Dieu, qu'un nouvel effort de votre grâce ne soutienne l'ouvrage, et qu'elle ne le conduise à sa perfection, en nous conduisant à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

NOTICE SUR LE PERE DORLEANS.

DORLÉANS (PIERRE-JOSEPH), jésuite, né à Bourges en 1641. Après avoir professé les belles-lettres, il fut destiné par ses supérieurs au ministère de la chaire. S'étant depuis consacré à l'histoire, il travailla en ce genre jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 31 mars 1698. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire des révolutions d'Angleterre*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1693, 3 vol. in-4° et 4 vol. in-12. Le père Dorléans avait une imagination vive, noble et élevée : elle paraît dans cet ouvrage, aussi estimé pour l'exactitude que pour la manière de l'auteur. Ceux qui lui ont reproché de n'avoir pas supprimé ou déguisé les scènes sanglantes qui ont suivi le schisme de Henri VIII, et les diverses persécutions que les catholiques ont essuyées depuis cette époque, ont sans doute projeté de sacrifier l'histoire au fanatisme de la philosophie. *Histoire des révolutions d'Espagne*, Paris, 1734, en 3 vol. in-4° et 5 vol. in-12 ; avec la continuation par les pères Rouillé et Brumoi. Cette histoire est digne de la précédente. Le style en est pur, élégant ; les portraits brillants et corrects ; les réflexions justes et ingénieuses ; les faits bien choisis. Peu d'historiens ont saisi comme ce jésuite ce qu'il y a de plus piquant et de plus intéressant dans chaque sujet. Une *Histoire* curieuse *des deux conquérants tartares, Chunchi et Camhi*, qui ont subjugué la Chine, in-8° ; la *Vie du Père Cotton*, jésuite, in-4° ; les *Vies des bienheureux Louis de Gonzague et Stanislas Kostka*, in-12 ; la *Vie de Constance*, premier ministre du roi de Siam, in-12 ; elle est infiniment préférable à celle que Deslandes publia en 1755 ; deux volumes de *Sermons*, in-12, qui offrent des traits éloquents ; un excellent petit *Traité* de controverse, intitulé : *Méthode courte et facile pour discerner la véritable religion chrétienne d'avec les fausses*, qui se trouve dans le quatorzième volume des *Démonstrations évangéliques*, publiées par l'abbé Migne. L'ordre, la clarté, la simplicité et l'évidence des réflexions, entraînent et persuadent tout lecteur que le préjugé n'aveugle pas. Nous n'avons rien de mieux en ce genre, à considérer la brièveté et le laconisme de l'ouvrage, sinon, peut-être, le petit traité de Lessius, *De capessenda vera Religione.*

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Jamais les sermons n'ont été meilleurs ni à entendre ni à lire, qu'ils le sont devenus de nos jours, et si ceux-ci ressemblaient aux modèles sur lesquels ils ont été faits, j'aurais sujet de me flatter qu'ils seraient utiles au public.

Un auteur de ce temps a écrit que les prédicateurs d'aujourd'hui mettaient trop d'art dans leurs discours, et a prétendu même que l'art ne convenait pas à la chaire chrétienne. Il a paru d'autres écrits qui ont fait voir si clairement que saint Augustin admet l'art dans les discours chrétiens, comme dans les autres, qu'on ne peut douter du sentiment de ce grand docteur sur ce point.

Et en effet, quoique la grâce soit le principe des conversions qu'on attribue à la parole, néanmoins puisque la parole est l'instrument dont Dieu se sert pour faire agir sa grâce sur nous, il faut que l'un et l'autre concourent à produire le même effet, l'une comme cause, l'autre comme instrument. L'effet de la grâce est la persuasion, il faut donc que la parole soit propre à persuader. On enseigne par l'exposition de la doctrine, on convainc par le raisonnement, on persuade par l'éloquence ; il faut donc, régulièrement parlant, que la parole soit éloquente, pour être à la grâce un instrument propre à operer la persuasion. Elle l'opère souvent autrement

pour montrer, comme dit saint Paul, que ce n'est ni celui qui plante, ni celui qui arrose, qui fait quelque chose, mais Dieu qui seul donne la vertu de croître à ce qui est planté et arrosé. C'est ainsi que pour montrer aux hommes que la religion chrétienne était son ouvrage, il a choisi pour l'établir des pêcheurs grossiers et ignorants, non des orateurs et des doctes; mais ce miracle une fois fait, remettant les choses dans le cours de sa providence ordinaire, il a inspiré à l'Eglise la conduite qu'elle a gardée depuis les premiers temps jusqu'à nous, de choisir pour ministres de sa parole les doctes et les orateurs, pour opérer d'une manière plus convenable à la nature des hommes, la conviction et la persuasion.

Supposant donc cette vérité que l'art et l'éloquence conviennent aux discours chrétiens comme aux autres, je dis qu'on ne les employa jamais mieux et d'une manière plus propre à produire les effets qu'on en doit attendre, que les emploient aujourd'hui ceux qui passent constamment parmi nous pour habiles prédicateurs. Les réflexions suivantes en pourront convaincre ceux qui n'en sont pas encore convaincus.

Premièrement, le choix du sujet de chaque sermon en particulier alla-t-il jamais plus droit à la fin de la prédication chrétienne, que celui qu'en font aujourd'hui ceux qui excellent dans ce ministère? Proposent-ils jamais un sujet qui ne soit solidement chrétien, intéressant, convenable aux auditeurs, propre à leur appliquer l'esprit, à les corriger de leurs vices, à leur faire aimer la vertu, à les instruire de leurs devoirs; tel, en un mot, que saint Paul veut qu'il soit, afin que le chrétien qui l'entend soit, après l'avoir entendu, plus parfait et plus disposé à toutes sortes de bonnes œuvres: Ut sit perfectus homo Dei, et ad omne bonum opus instructus?

On ne propose plus ces sujets, moins chrétiens que philosophiques, qu'on proposait il y a trente ans quand on voulait passer pour disert; on ne prêche plus ces sujets plus spéculatifs que pratiques, qui faisaient le fond des sermons de ceux qui voulaient passer pour forts. On laisse les uns à l'académie, où l'on n'a guère d'autre fin que de montrer que l'on sait parler; les autres à l'école où se forment les docteurs par une pénétration profonde de questions inutiles au peuple; et l'on s'attache immédiatement aux principes des vertus propres au chrétien, et des actions qu'elles doivent produire. Ainsi en usent nos prédicateurs, même dans les mystères et dans les éloges, devenus par là d'autant plus instructifs que l'on n'y trouve en même temps et les préceptes et les exemples. Ainsi en usent-ils jusque dans les oraisons funèbres, par là devenues, de discours stériles et souvent profanes qu'elles étaient autrefois, de vives exhortations à la vertu, lors même qu'on y loue des personnes qui n'ont pas été sans vices.

Après qu'on a choisi le sujet, l'art veut qu'on y mette l'unité, et que, dans la division qu'on en fait en plusieurs parties qui le renferment, aucune partie ne s'en écarte. Rarement verrez-vous nos prédicateurs partager l'attention de l'auditeur par des propositions sans rapport et sans liaison les unes aux autres, comme on le pratiquait autrefois. Tout va dans leurs discours à un même but, toutes les propositions particulières concourent à la preuve d'une générale, qui ne la laissant point perdre de vue, y attachent l'esprit sans aucune distraction, l'en remplissent tout entier et lui en font sentir toute la force. Ces instructions qu'on nomme homélies, où d'un chapitre de l'Ecriture qu'on expliquait selon l'ordre des passages, on tirait des moralités à mesure que le texte les faisait naître, étaient utiles, j'en conviens; on y apprenait l'Ecriture et l'on n'en sortait pas sans de bonnes réflexions; mais peut-on disconvenir aussi qu'on en sortait moins bien instruit de chaque vérité particulière, qu'on ne sort aujourd'hui d'un sermon où un prédicateur habile ramasse soigneusement et avec choix tout ce que l'Ecriture et les Pères ont dit sur une vérité pour en convaincre et pour l'imprimer profondément dans les esprits.

L'avantage même qu'on trouvait dans l'homélie pour apprendre la sainte Ecriture, ne se trouve-t-il pas dans ces sermons où tous les endroits de l'Ecriture qui ont rapport à une même matière se trouvent rassemblés et unis pour produire plus efficacement leur effet? Les homélies donnaient, il est vrai, outre l'explication morale des passages, celle des endroits qui ont rapport ou aux dogmes ou à l'histoire; mais qui ne voit que ce n'est pas le but des discours qui se font au peuple de leur donner l'intelligence des dogmes théologiques et de l'histoire sainte, dont la plupart des auditeurs ne sont pas capables et que ceux qui le sont peuvent apprendre beaucoup plus à fond dans les livres? La fin principale de la prédication est d'instruire des vérités pratiques, d'en convaincre et d'en persuader; et c'est ce qu'on ne saurait bien faire qu'en les prenant chacune en particulier, en les établissant comme on fait, solidement sur tous leurs principes, sans laisser le loisir à l'esprit de se partager et de se distraire.

A cela contribue encore la juste étendue qu'on donne aujourd'hui aux sujets que l'on traite en chaire, où sans ennuyer par une excessive longueur, on prend tout le temps nécessaire à ne rien omettre d'important, même dans les plus grandes matières, sur lesquelles, sans rien laisser ignorer d'utile, nos prédicateurs ne s'étudient point à charger la mémoire de ce qui serait superflu. Je respecte l'antiquité; mais quand je lis de courts sermons, que la plupart des prédicateurs faisaient au peuple dans les premiers siècles, je comprends bien qu'ils pouvaient donner de bonnes pensées, mais je sens bien aussi qu'ils n'étaient pas propres à convaincre à fond d'une vérité.

Pour donner cette juste étendue aux sermons qu'on fait aujourd'hui, nos prédicateurs font deux choses. Ils creusent dans leurs sujets pour en tirer tous les matériaux qui peuvent contribuer à rendre leurs discours utiles et

solides, et dans le choix qu'ils font des matières, ils rejettent beaucoup de faux ornements, qu'un mauvais goût avait fait admettre aux prédicateurs du siècle passé. Ainsi on a banni du discours chrétien ces fréquents traits de l'histoire profane, ces sentences des philosophes païens qui, mêlées avec les exemples, les passages, les documents de l'Ecriture et des saints Pères, faisaient de parties si diverses, un tout monstrueux; on a rejeté ces pensées frivoles et brillantes sans solidité, qui gâtent encore aujourd'hui l'éloquence des orateurs de delà les monts, et on s'en est si éloigné qu'on ne les admet pas même dans les éloges, où elles seraient encore plus tolérables que dans les discours purement instructifs. On n'entend plus de ces sermons dont une théologie sèche faisait le fond et ennuyait longtemps avant que d'instruire des choses utiles au salut. On n'entend plus de ces tissus de longs passages grecs et latins qui, auprès du peuple, faisaient passer pour profond un homme qu'on n'entendait pas, et qui en s'attirant la louange d'avoir beaucoup lu, méritait le blâme de ne penser rien. Tout est juste, tout est solide, tout est convenable au sujet, dans les sermons que font aujourd'hui nos habiles prédicateurs, tout y conduit, directement à la fin que l'on s'y propose, tout est puisé dans les pures sources de la religion; l'homme d'esprit et l'homme chrétien y trouvent également de quoi s'appliquer sans distraction et sans dégoût. Car on ne néglige pas d'y plaire. Aussi ne l'y doit-on pas négliger, puisque c'est une partie de l'éloquence, et que saint Augustin l'admet dans l'éloquence sainte comme dans la profane, ainsi qu'il est aisé de le voir en plusieurs endroits du traité qu'il a fait de la doctrine chrétienne, où il enseigne la manière de la prêcher.

Je crois qu'on peut dire que c'est le chef-d'œuvre des bons prédicateurs de nos jours que d'avoir trouvé l'art de plaire, sans rien ôter à la divine parole, ni de sa force, ni de sa majesté. Aussi les ornements qu'ils emploient pour lui donner cet agrément, n'ont-ils rien que de grand, de grave, de convenable à sa dignité, de propre à la mieux imprimer dans l'esprit et dans le cœur de l'auditeur. Ce qui orne aujourd'hui les sermons des habiles prédicateurs se peut réduire aux applications de l'Ecriture, aux peintures des mœurs, à l'élocution, à la considération des promesses et des menaces; mais jamais mêla-t-on ces menaces d'une manière plus propre à produire leur effet qu'on les mêle aujourd'hui dans les bons sermons? Que de mauvais imitateurs des grands maîtres composent leurs sermons d'un tissu de moralités affectées et recherchées exprès pour faire de brillantes peintures des mœurs, plutôt pour montrer qu'ils savent peindre que pour faire haïr les vices qu'ils peignent; c'est un abus qu'on a droit de blâmer. Mais aussi ce n'est pas de la sorte que les maîtres de l'art en usent. Leurs discours représentent la loi dans toute son étendue et dans toute sa force, et à mesure qu'ils la développent ils l'appliquent aux mœurs, montrant par là en détail aux pécheurs en combien de manières ils s'éloignent de cette loi, et à mesure qu'ils leur montrent combien ils s'en sont éloignés, ils les y rappellent par tout ce que l'éloquence a de plus fort et de plus touchant. Autrefois d'un long tissu de principes, on tirait un autre long tissu de conclusions morales et pratiques, qu'on terminait par un mouvement qui tombait sur tout le discours. Cette méthode n'est pas à blâmer, mais il faut convenir que celle qui mêle tellement ces choses qu'elle les fait toujours agir ensemble et sur l'esprit et sur le cœur, leur donne une tout autre force.

On me dira que dans ces détails de morale on fait des portraits particuliers qui blessent les intéressés, qui plaisent à ceux qui ne s'y trouvent pas, et qui, loin d'édifier, scandalisent. C'est un abus à éviter, et un prédicateur qui en use ainsi n'est pas un prédicateur à entendre; mais c'est ce que je ne vois point en usage. Dans les discours de ceux qui prêchent avec le plus de réputation, les moralités ne sont jamais si bornées qu'elles ne conviennent à trop de gens, pour marquer personne en particulier; et malheur à ceux qui appliquent aux personnes particulières la juste censure qu'un prédicateur fait d'un vice commun à plusieurs. La censure de la chaire chrétienne ne doit pas se borner aux défauts universels à tous les hommes. Dieu ordonna à Ezéchiel de prêcher même contre les prophètes qui dissimulaient les désordres des grands, contre les pasteurs qui traitaient avec austérité leur troupeau et qui négligeant les devoirs de leurs charges, en exigeaient tyranniquement les honneurs. Ainsi nulle condition n'est exempte de la répréhension d'un prédicateur, qui doit répondre à Dieu du salut de ceux qu'il n'aura pas repris. Il ne faut donc pas confondre la censure des vices qui ne se trouvent que dans un seul homme, avec celle qu'on fait des désordres qui se trouvent en plusieurs dans certains états. Si l'une est blâmable, l'autre est de devoir, et il n'est pas de condition sur laquelle elle ne doive s'étendre, avec la prudence et la discrétion qui doivent toujours régler le zèle.

On me dira encore ici que dans ces peintures des mœurs, et généralement dans tous les discours des prédicateurs d'aujourd'hui, il y a des expressions trop choisies, trop étudiées, souvent trop brillantes, qui attachent aux paroles l'attention qu'on ne doit attacher qu'aux choses, qui délectent trop pour toucher et qui empêchent de pénétrer le fond d'une vérité dont la surface trop ornée amuse l'esprit au dehors. A cela je réponds que ce mauvais effet ne vient ni du choix, ni du brillant même de l'expression, mais de l'affectation, bien différente du choix. Quand on affecte les expressions, on y arrête naturellement l'auditeur, parce qu'on s'y arrête soi-même et qu'on s'y arrête pour l'y arrêter. Quand on les choisit, au contraire, si on les choisit dans les règles de l'art, on les choisit telles qu'elles doivent être, afin que l'auditeur ne s'y arrête pas, puisque quand on les choisit ainsi, on ne les choisit que pour lui former une image plus vive des choses qu'on prétend lui représenter. Car la veritable éloquence assujettit les pa-

roles aux choses, et jamais les choses aux paroles.

Injustement on accuserait les bons prédicateurs d'aujourd'hui de n'observer pas cette règle. Ils étudient leur expression, on n'en peut pas disconvenir ; mais qui l'examinera bien, jugera qu'ils ne l'étudient que pour exprimer plus parfaitement leur pensée et pour la mieux imprimer dans les esprits. Ils l'étudient afin qu'elle soit plus juste, plus convenable, à la chose qu'ils expriment, et afin qu'elle la porte dans l'esprit avec toute la force et tout le sel qui la peuvent rendre efficace, et autant d'agrément qu'il en faut pour l'y faire recevoir avec plaisir. Or, afin que l'expression ait cet effet, c'est se tromper de s'imaginer qu'il suffise qu'elle soit naturelle. Il suffit qu'elle soit telle quand on ne parle qu'au peuple; mais quand on parle aux grands, il faut qu'elle soit noble ; quand on parle à des gens d'esprit, il faut même qu'elle soit quelquefois brillante. Car l'orateur doit délecter, comme il doit convaincre et toucher, et saint Augustin dit expressément que l'orateur chrétien, non plus que les autres, ne doit pas négliger cette partie de l'éloquence si utile à la persuasion. Il ne faut pas briller partout, il faut même briller rarement, il ne faut jamais affecter de briller; il faut rejeter tout faux brillant, tout brillant sans solidité; mais en certains endroits une pensée solide, mise dans un jour extraordinaire par une expression lumineuse et vive, en prend une nouvelle force qui l'imprime plus avant dans l'esprit.

On m'objectera que le pathétique en souffre et en est affaibli, et qu'universellement parlant, l'expression étudiée n'est pas propre à toucher. Cette objection comprend deux choses. L'une regarde l'opposition de l'expression brillante au pathétique, dont je conviens pour les endroits où l'orateur, étant dans le mouvement, n'a en vue que de toucher : cela serait vouloir briller à contre temps ; mais quel prédicateur le fait ? L'autre regarde l'expression étudiée qui ne convient pas, dit-on, au mouvement. Rien n'est plus faux que cette règle. C'est surtout dans le mouvement qu'il faut que l'expression soit juste, propre, mesurée, proportionnée aux sentiments qu'on veut inspirer. Pour inspirer des sentiments doux, il faut qu'elle soit douce, insinuante, pleine d'affection et d'onction; pour menacer, il faut qu'elle soit grande, forte et quelquefois magnifique; en tout mouvement enfin il faut qu'elle soit telle, qu'elle n'arrête nulle part l'auditeur, non-seulement en l'amusant, mais encore moins en le blessant; par conséquent, il faut qu'elle soit juste. Or, comment peut elle être telle, si on n'y apporte du choix, de l'étude, du discernement ? Ceux qui font consister le pathétique dans les gestes et dans les cris, ont trouvé une rhétorique plus aisée, mais elle ne convient pas à toutes sortes d'auditeurs ; c'est un talent pour le peuple, qu'on rend inutile quand on le veut porter ailleurs.

Quelques-uns, sur leur expérience, disent que les prédicateurs de ce temps leur plaisent à la vérité davantage que ceux qui les ont précédés, mais qu'ils les touchent moins. Je pourrais citer des expériences contraires: ainsi cela est relatif aux esprits. On touche autrement le peuple, comme je l'ai déjà dit, qu'on ne touche les honnêtes gens ; Dieu veut qu'il y ait des talents pour tout le monde, auxquels il accommode sa grâce et qu'il fait servir à ses desseins. Souvent même la prévention pour le prédicateur donne de l'efficace au sermon et c'est l'avantage des saints de persuader souvent mieux la vertu par leur exemple en se montrant, que les meilleurs prédicateurs ne la persuadent par leur éloquence. De plus, il faut bien distinguer le pathétique du prédicateur et le pathétique du sermon. Souvent le sermon est pathétique et le prédicateur ne l'est pas, alors ce n'est pas par le défaut du sermon si l'on n'en est pas touché ; le sermon a tout ce qu'il faut pour être pathétique et tout ce que peut fournir l'art pour le rendre touchant, mais c'est que le prédicateur n'a pas lui-même le talent pathétique et touchant, et c'est ce que l'art ne donne point. Ainsi, supposé le talent que la seule nature donne, il sera toujours vrai de dire que les bons prédicateurs de ce siècle ont eu peu d'égaux dans les temps passés.

Les raisons que j'en ai alléguées prouvent ce que j'ai dit d'abord, que leurs discours sont à proportion bons à lire comme à entendre. Peu de sermons des derniers siècles ont eu dans les livres l'approbation qu'on leur avait donnée dans la chaire. Ce sont presque de tous les livres ceux qui abondent le plus dans les bibliothèques; et ce sont ceux qu'on lit le moins, tant il en est peu qu'on puisse lire. L'usage n'en peut guère convenir, qu'à des prédicateurs qui cherchent à remplir leurs prédications du travail d'autrui, qui n'ayant pas puisé dans les sources, consultent des recueils tout faits pour s'épargner la peine d'en faire, et se contentent de dire en français ce que le Père de Lingendes a écrit en latin. Il serait à souhaiter qu'on eût beaucoup de sermons imprimés, semblables à ceux de ce grand homme ; mais il serait à souhaiter aussi qu'on apportât plus d'industrie à les mettre en œuvre que plusieurs n'y en apportent. On a vu dans les sermons du père Cheminais, et on le voit encore de nouveau dans les panégyriques de M. de Nîmes, combien les sermons de ce temps sont différents de ceux d'autrefois, non-seulement dans la chaire, mais dans les livres ; combien tout le monde en peut profiter, et combien ils peuvent servir à former en même temps de bons prédicateurs et à faire de bons chrétiens.

Il est à désirer que ceux qui ont de pareils talents suivent ces exemples et fassent passer à la postérité le fruit qu'ils ont fait dans leur siècle; car il ne faut pas dire ici que les siècles ont des goûts différents et que ce qui est bon aujourd'hui pourra ne l'être pas dans cent ans. Il est des choses qui sont du goût de tous les temps, parce qu'elles sont conformes à des règles que les temps ne changent point. La raison, le bon sens, le bon esprit rendent les ouvrages à l'épreuve de la bizarrerie des goûts. On l'a expérimenté depuis le siècle d'Auguste jusqu'à celui où nous vivons. On a

quelquefois mis en vogue de mauvaises manières d'écrire, il est vrai, mais on a toujours approuvé la bonne; et ceux même qui, pour plaire en leur temps ont suivi les mauvaises, ont jugé que, pour plaire dans tous les temps, il fallait suivre la bonne. Ainsi du temps qu'on écrivait en latin comme Pline le Jeune, on était persuadé qu'il fallait écrire comme Cicéron. Par le même principe, quiconque fait un livre de piété, de quelque manière qu'il écrive pour se conformer à son siècle, doit juger, s'il a l'esprit droit, que quand on se veut conformer à ce qui doit être approuvé dans tous les siècles, il faut écrire comme Grenade.

Je mets les bons sermons d'aujourd'hui au rang de ces ouvrages immortels, par les raisons que j'en ai apportées : si ceux que je donne ici au public ne sont pas de ce caractère, c'est que l'idée et l'exécution sont deux choses qui ne se suivent pas toujours, qu'on peut mal imiter ce qu'on conçoit bien, et qu'on peut avoir dans l'esprit une belle image, qui devient laide quand une mauvaise main la veut faire passer aux yeux. Peut-être que la matière suppléera à la forme, et que l'utilité des sujets fera fermer les yeux aux défauts du jour et de l'expression. Si cela arrive j'en donnerai d'autres, sinon j'exécuterai sans appel contre ceux-ci la sentence publique, qui les condamnera à l'oubli.

(Edition de 1696.)

SERMONS
ET INSTRUCTIONS CHRÉTIENNES,
PAR LE P. DORLÉANS.

SERMON PREMIER.

Du zèle et de l'amour de la vérité, nécessaire à ceux qui prêchent et à ceux qui entendent les sermons.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? (*S. Jean, ch.* VIII).

Ce reproche avait été fait au peuple juif par tous les prophètes qui avaient précédé Jésus-Christ, et leur fut encore fait depuis par les apôtres, et par les hommes apostoliques qui leur succédèrent. Isaïe se plaignait à Dieu de cette indocilité judaïque : *Seigneur*, disait-il, *nous avons prêché la vérité à votre peuple : mais qui l'a écoutée? qui l'a crue* (*Isai.*, LIII)? Saint Etienne parlant aux Juifs mêmes, leur disait sans les ménager : *Cœurs infidèles et incirconcis, vous résistez toujours au Saint-Esprit* (*Act.*, VII). Ainsi le Sauveur et ses ministres déploraient avec amertume l'obstination de ces âmes dures à rejeter la vérité : et ce n'était pas sans raison que leur zèle s'échauffait là-dessus.

De cette aversion de la vérité naissaient deux grands maux chez les Juifs : la délicatesse du peuple à l'entendre, lorsqu'elle condamnait leurs désordres : la timidité des prédicateurs à la dire, lorsqu'elle déplaisait à leurs auditeurs. Par là les sources du salut se corrompirent de telle sorte parmi cette nation réprouvée, qu'après la résurrection de Jésus-Christ lorsqu'il envoya ses apôtres annoncer le royaume de Dieu, les Gentils s'en trouvant plus proches, que ceux qui semblaient en devoir être comme les héritiers naturels, y furent admis à leur exclusion. Alors s'accomplit à la lettre cette prédiction du Sauveur : *Plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et s'assiéront avec Abraham, Isaac et Jacob*; *et les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures* (*Matt.*, VIII).

N'avons-nous rien à craindre de semblable? Saint Paul a prédit, qu'un temps viendrait, que les chrétiens ne pourraient plus souffrir la bonne doctrine : et que pour éviter de l'entendre, ils chercheraient des prédicateurs complaisants, des prophètes flatteurs, des pasteurs plus soigneux de plaire à leur troupeau, que zélés pour l'intérêt de leur maître (II *Tim.*, IV). Ce siècle ennemi de la vérité n'est-il point le nôtre? nous la dit-on quand elle nous déplaît? l'écoutons-nous quand elle nous condamne? Je parle aujourd'hui à ceux qui parlent, aussi bien qu'à ceux qui écoutent ; afin de me parler à moi-même, en parlant à ceux que j'instruis. Je veux réveiller en ceux qui prêchent, le zèle de la vérité; j'en veux rappeler l'amour en ceux qui écoutent. Aux uns je montre qu'il est de leur devoir de la dire, quoiqu'elle déplaise; aux autres je fais voir qu'il est de leur salut de l'écouter, quoiqu'elle les condamne. Ces deux propositions feront le partage de ce discours, après que nous aurons demandé l'assistance du Saint-Esprit par l'entremise de la sainte Vierge*: Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand je dis qu'il est du devoir de ceux qui prêchent, de dire la vérité quoiqu'elle déplaise, on conçoit assez que je veux parler particulièrement de ces vérités, qui regardent les mœurs de ceux qui écoutent,

qui censurent leurs vices, qui découvrent leurs désordres ; et qui, portant également, pour parler comme l'Evangile, la lumière et le sel dans les cœurs, sont propres à dissiper l'erreur, et à corriger la corruption. Je veux parler de ces vérités, dont Jérémie (*Thren.*, I, II, III) faisait retentir les places publiques de Jérusalem, lorsque d'un visage sévère, et d'un ton de voix menaçant, il annonçait au peuple juif cette longue suite de malheurs, dont Dieu se préparait à le punir. Je veux parler de ces vérités, que le Fils de Dieu disait si souvent aux pharisiens hypocrites, lorsque levant aux yeux du peuple ce voile de dissimulation, sous lequel ils cachaient leurs crimes, il leur reprochait publiquement, qu'ils n'étaient que des sépulcres blanchis, qui, sous des dehors éclatants couvraient une extrême corruption (*Matt.*, XXIII). J'entends parler de ces vérités que prêchait à la cour d'Hérode l'intrépide Jean-Baptiste, lorsqu'il déclarait à ce prince qu'il ne lui était pas permis d'entretenir, comme il faisait, un commerce impudique et scandaleux avec la femme de son frère (*Marc.*, VI). Voilà les vérités que je dis, qu'il est du devoir de ceux qui prêchent d'annoncer à ceux qu'ils instruisent.

Cette obligation est fondée sur la nature de ce ministère. Si vous ne le savez, apprenez-le de saint Paul : *Legatione pro Christo fungimur : tanquam Deo exhortante per nos* (II *Cor.*, VII). Nous sommes les ambassadeurs de Jésus-Christ auprès de vous ; et c'est en vertu de ce caractère, que vous êtes obligés de nous écouter, comme vous écouteriez Dieu même, puisque c'est effectivement lui qui vous exhorte par nos bouches.

Mais si c'est en vertu de ce caractère, que vous êtes obligés de nous écouter avec docilité et avec respect, c'est en vertu de ce même caractère que nous sommes obligés de vous parler avec force et avec liberté : c'est en vertu de ce même caractère, que nous sommes obligés de vous intimer les volontés de ce grand maître, telles que nous les recevons de lui : c'est en vertu de ce même caractère, qu'il est de notre devoir de vous reprendre, si nous nous apercevons que parmi vous il se fasse quelque chose contre son service. Prétendre que nous en usions autrement, c'est ou ignorer ce que nous sommes, ou vouloir que nous nous rendions indignes d'être ce que Dieu veut que nous soyons. Il faut que les hommes, ajoute l'Apôtre, *s'accoutument à ne nous regarder que comme les ministres de Jésus-Christ, et comme les dispensateurs des mystères de Dieu*, et qu'ils se souviennent en même temps, que la première qualité qu'un prince demande dans ses ministres, et un maître dans ses dispensateurs, est une exacte fidélité.

Il y a même cette différence entre Dieu et les autres maîtres, que ceux-ci, quelque puissants qu'ils soient, ont souvent besoin de l'adresse et de l'éloquence de leurs ministres, pour ménager leurs intérêts auprès de ceux avec qui ils traitent, pour insinuer ce qu'ils n'osent demander, pour attirer ce qu'ils n'ont pas droit d'exiger, pour persuader ce qu'il serait dangereux d'ordonner, au lieu qu'il est de la grandeur et de la majesté de Dieu, que ses volontés soient intimées avec un air d'autorité, qui marque son souverain pouvoir. Non que je veuille dire par là, qu'il défende aux prédicateurs d'user de l'art et de l'éloquence. Il faut bien qu'il le leur permette, puisque l'Eglise toujours conduite par les lumières du Saint-Esprit, choisit d'ordinaire ceux qui en ont pour le ministère de la chaire. Mais je dis qu'en leur permettant d'user de l'art et de l'éloquence, il veut qu'ils l'emploient tellement qu'ils n'ôtent point à sa parole cet air d'empire et de dignité qui marque qu'elle vient du souverain maître. Ainsi loin de cette divine parole toute dissimulation, toute flatterie : loin même tous ornements affectés. Il est indigne, dit saint Jérôme, de voir cette grande maîtresse des peuples, paraître, comme elle fait quelquefois dans la bouche de certains prédicateurs, parée de tous les ornements de la rhétorique profane, plus propre à recevoir de vains encens, qu'à donner de bonnes leçons. Lorsque Moïse s'excusa d'aller parler à Pharaon, sur ce qu'il n'était pas éloquent, Dieu, par condescendance pour lui, voulut bien prendre quelqu'un qui le fût, et jeta les yeux sur Aaron : *Aaron scio quia eloquens sit; ipse loquetur* (*Exod.*, IV). Mais à quoi pensez-vous qu'Aaron se serve de son éloquence dans l'exercice de son ministère ? à charmer l'oreille du monarque par un discours fleuri et étudié ? à s'insinuer dans son esprit par un préambule flatteur? à le louer sur des vertus qu'il n'avait pas, pour lui inspirer les sentiments qu'il devait avoir? Cette manière de porter la parole d'un si grand maître eût avili son autorité. Si Aaron se sert de son éloquence, c'est pour soutenir par son expression le commandement qu'il va faire de la part de Dieu à ce roi orgueilleux : *Donne la liberté à mon peuple*, lui dit-il d'un air menaçant ; *car si tu t'obstines à la refuser, tu apprendras à tes dépens que, quand je veux, j'agis en maître* (*Exod.*, V).

C'est ainsi que le ministre fidèle doit dire la vérité avec force, et, quand il le faut, avec empire. Loin de ces prédicateurs dont saint Paul se plaignait si amèrement (I *Cor.*, I), qui, pour ne pas déplaire aux Juifs, ne prêchaient point la mort du Sauveur ; et de ceux qui, les imitant pour se conformer au goût du siècle, ne prêchent presque plus aujourd'hui les grandes vérités du christianisme, ou du moins ne les prêchent plus de cet air fort et évangélique qui les a rendus l'instrument de la conversion de tant de pécheurs : malgré le goût du siècle pervers, le prédicateur évangélique prêche partout Jésus-Christ crucifié, et ne parle de rien plus souvent que de ses humiliations et de ses souffrances. Il prêche l'enfer avec ses feux, ses lacs et ses torrents de soufre, ainsi qu'il le trouve décrit par le Saint-Esprit dans les saints livres. Au lieu de ces couleurs délicates qu'emploient aujourd'hui pour peindre les mœurs ceux qui ne censurent que pour plaire, et

qui ne décrivent les vices que comme les peintres peignent les monstres, plutôt pour en faire de bons portraits que pour en donner de l'horreur : les noires flammes de l'abîme sont les plus ordinaires couleurs dont l homme apostolique se sert pour peindre les maux que fait le péché, s'étudiant plus à représenter ces tristes effets de nos passions, dont la vue frappe le cœur, qu'à en pénétrer les ressorts, dont la découverte amuse l'esprit.

Loin de ces prophètes, contre lesquels Ezéchiel a tant déclamé (*Ezech.*, XIII), qui, toujours pleins de leurs idées et prévenus de quelque entêtement, ne parlent, pour m'exprimer comme le Saint-Esprit, que selon la vision de leur cœur et ne prophétisent que leurs tromperies, ou relâchés par complaisance, ou sévères par ostentation : le ministre fidèle ne connaît ni la morale des prophètes de Samarie, ni celle des pharisiens de Jérusalem. Il ne fait point vivre ceux que Dieu fait mourir et ne fait point mourir ceux que Dieu fait vivre ; il n'afflige point le cœur du juste et n'assure point la main du pécheur ; il ne met point l'oreiller sous la tête des uns pour les endormir dans leurs désordres, mais il n'impose point aussi le fardeau sur les épaules des autres pour les accabler sous le joug ; il fait profession, comme Michée, d'annoncer tout ce que Dieu lui inspire : *Vive Dieu*, dit-il avec ce prophète, *je dirai tout ce qu'il me dira* (III *Reg.*, XXII). Sans craindre la censure de ceux qui, par l'entêtement du siècle, veulent qu'on porte tout à l'excès et n'estiment pas un prédicateur s'il ne damne tous ses auditeurs ; il dit au juste qu'il soit en repos, quand Dieu lui dit comme à Isaïe : *Dites au juste que tout va bien* (*Isai.*, III).

Mais aussi également mal propre à être le prophète d'Achab pour ne prophétiser que du bien à ceux qui ne font que du mal, il va remontrer le péché et annoncer le châtiment à toutes sortes de pécheurs, quand Dieu lui dit comme à Isaïe : *Annonce à mon peuple ses crimes*, ne sachant ni respecter les vices, pour les voir placés en des lieux éminents, ni taire les menaces du ciel, parce qu'elles s'adressent aux grands de la terre. C'est ainsi qu'allaient les prophètes, crier *malheur* aux tribunaux les plus redoutés de la Judée. Ainsi le criait Isaïe aux gens d'affaires de son temps et aux magistrats corrompus, et leur disait, sans ménager des professions si respectées : Malheur à vous, âmes affamées, vous devriez quelquefois penser que vos fortunes ne sont pas mieux établies que celles de vos prédécesseurs (*Isai*, X, 33). Dieu attend que vous ayez mis le comble à vos injustices, en le mettant à vos trésors, pour permettre qu'un envieux s'enrichisse de vos dépouilles ; comme vous vous êtes enrichis de celles des autres. Malheur à vous, juges iniques, qui, par d'injustes procédures ôtez aux faibles l'appui des lois : que ferez-vous quand Dieu viendra vous juger vous et vos jugements ? Ainsi le faisait retentir Amos jusque dans les palais des grands (*Amos*, VI), et disait aux princes et à leurs ministres : Malheur à vous, princes de la terre, qui n'êtes que faste en public et mollesse en particulier ; car vous êtes des victimes que Dieu prépare pour le grand jour de ses vengeances. Malheur à vous, ministres de l'avarice et de l'ambition de vos maîtres ; vaines idoles de la fortune, à qui l'orgueil tient lieu de couronne, et qui, plus fiers que ceux qui la portent, employez la puissance des rois à la ruine de leurs peuples ; encore un peu de temps et nous verrons tomber cette fragile couronne, comme une fleur au gré du vent et foulée aux pieds par vos ennemis. Ainsi, enfin, l'ont fulminé, dans l'un et l'autre Testament, tous ceux qui ont été chargés du ministère de la parole, et sur les pasteurs négligents, et sur les docteurs prévenus, et sur les directeurs complaisants, et sur les prédicateurs mondains. Malheur aux pasteurs qui corrompent leur troupeau par leur doctrine ou par leurs mœurs. Malheur aux docteurs de la loi, ou qui en rendent le joug trop pesant par des sévérités outrées ou qui en relâchent la vigueur par de trop molles indulgences. Malheur aux directeurs qui, par ostentation, n'ont d'austérité que pour les autres, ou qui, par faiblesse, épargnent aux autres les plus indispensables austérités. Malheur aux prédicateurs qui prêchent pour leur gloire, plus que pour le salut de leurs auditeurs.

C'est ainsi que nous devons parler quand nous parlons de la part de Dieu. Si cette liberté offense, il faut prier ceux qu'elle offense de penser que nous sommes les ministres d'un maître qui exige de nous cette fidélité et auprès duquel ce courage nous tient lieu de tout autre talent. Dieu se passe quand il veut de notre éloquence ; il ne nous demande pas que nous soyons bien disants. Quand il envoya Jérémie prêcher au peuple d'Israël (*Jer.*, I), ce prophète s'en excusa sur ce qu'il avait peine à parler. Dieu ne reçut point cette excuse comme il avait reçu celle de Moïse : *Cesse*, dit-il, *de m'alléguer que tu ne parles pas aisément ;* dans le ministère dont je te charge, je n'ai pas besoin de ton bien dire : *dis seulement la vérité, telle que je te la mettrai en bouche, sans crainte et sans respect humain.* Acquitte-toi bien de ce point et laisse-moi suppléer au reste. Ce point est donc le capital du ministère que nous exerçons ; c'est l'instruction la plus importante et la plus essentielle de notre ambassade ; c'est proprement de quoi nous sommes chargés. C'est ainsi que s'exprime Dieu même lorsque envoyant prêcher les prophètes en divers lieux de leur mission, il commence l'instruction qu'il leur donne par ce mot qui en fait le titre : *Onus Ninive, onus Damasci* (*Nah.*, I ; *Isai.*, XVII). C'est-à-dire la charge du prophète que Dieu envoie prêcher à Ninive, la charge du prédicateur qu'il envoie prêcher à Damas. Charge véritable et terrible, puisque Dieu rend ses ministres responsables des événements, si, pour avoir manqué de courage et de hardiesse à parler, les pécheurs viennent à se perdre. *Si lorsque je dis à l'impie : Tu mourras ; tu es assez fai-*

ble pour taire cette vérité, tu me répondras de son sang (*Ezech.*, III). Un prédicateur doit trembler lorsqu'il lit que saint Paul, sortant de Corinthe, où il avait prêché, disait aux Corinthiens : *Mes frères, je suis innocent de votre sang, puisque je ne vous ai rien caché de tout ce que je vous ai cru utile et que je n'ai point fui de vous annoncer tout ce que Dieu m'a inspiré de vous dire* (*Act.*, XX). Car de là je conclus qu'un prédicateur répondra à Dieu de la perte éternelle des âmes, si par quelqu'un de ces ménagements qu'il est difficile de ne pas avoir dans un siècle si délicat, il vient à supprimer quelque chose, ou de nécessaire ou d'utile au salut de ses auditeurs.

C'est sous cette charge qu'on peut appeler, comme saint Chrysostome appelait celle de l'épiscopat, une charge formidable aux épaules des anges, qu'un prédicateur de l'Evangile se présentant à ses auditeurs, a droit, comme saint Paul, de leur demander qu'ils le souffrent : *Sed et supportate me* (II *Cor.*, XI); mais il les doit aussi assurer, comme faisait cet apôtre, qu'il ne leur annonce les vérités que son ministère l'oblige de leur annoncer, que par le zèle que Dieu lui donne pour leur salut : *Æmulor enim vos Dei æmulatione.* Il en doit user avec tous les égards que demande la charité qui doit toujours accompagner le zèle ; il se doit souvenir, dans tous ses discours, de ce que remarque saint Chrysostome ; que dans l'Ecriture la parole de Dieu est comparée à un miroir et non à un portrait. Dans un portrait une seule personne s'y voit, et, en même temps qu'elle s'y voit, elle y est vue de tout le monde. Dans un miroir tout le monde s'y peut voir, et s'y voir de telle manière, qu'on n'y soit pas vu des autres. La parole de Dieu est un miroir que le prédicateur doit présenter à tout le monde, et où chacun, attentif à soi-même, remarquera ses propres défauts, et non pas un portrait qu'on expose à la censure du public. Avec cette précaution, qu'il dise la vérité, quoiqu'elle déplaise. Il est temps d'exhorter l'auditeur à l'écouter, quoiqu'elle le condamne ; c'est ce que je dois faire dans mon second point.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas sans raison que l'Ecriture joint si souvent dans le cœur de Dieu et dans celui de l'homme juste la miséricorde et la vérité : *Ma vérité et ma miséricorde sont en lui* (*Ps.* LXXXVIII). *La miséricorde et la vérité marcheront devant sa face. La vérité et la miséricorde sont allées au-devant l'une de l'autre* (*Ps.* LXXLIV).

Saint Augustin moralisant sur le dernier de ces passages, particulièrement sur ces mots qui suivent ceux que je viens de citer : *La paix et la justice se sont embrassées*, dit suivant la figure du prophète, que la paix et la justice ont fait un traité par lequel la paix s'est obligée de n'entrer point dans le cœur du pécheur, que la justice ne l'y ait précédée. Ce qui a donné occasion à ce traité ajoute ce Père, parlant toujours figurément, c'est qu'il n'y a point de pécheur qui ne désire avoir la paix, mais qu'il y en a peu qui désirent la justice; la plupart se mettant peu en peine d'être dans la grâce de Dieu, pourvu qu'il ne les trouble pas et qu'il ne les punisse point. Ils ont beau faire, dit saint Augustin, tandis qu'ils rejetteront la justice, en vain ils invoqueront la paix. La paix et la justice sont compagnes fidèles et inséparables; l'une ne va jamais sans l'autre. Etendons cette pensée. Le prophète joint la vérité et la miséricorde comme la paix et la justice et les joint toutes quatre ensemble : disons, sur le plan de saint Augustin, que la paix n'entre point dans le cœur d'un pécheur si la justice ne l'y précède; que la justice n'y entre point, si la miséricorde ne lui a frayé le chemin, et que la miséricorde n'y est introduite que par le moyen de la vérité.

On s'y trompe; et comme il est des gens qui veulent la paix et qui rejettent la grâce, il en est qui invoquent la miséricorde et qui ferment l'oreille à la vérité. L'homme charnel invoque la miséricorde, et il espère que Dieu lui pardonnera les désordres de sa vie sensuelle ; mais il ferme l'oreille à la vérité, car il ne veut point entendre parler de la nécessité de fuir l'occasion et de renoncer à ses commerces. Le possesseur du bien d'autrui invoque la miséricorde, et il se flatte que Dieu ne lui imputera pas la perte de tant de malheureux, sur la ruine desquels il s'est établi ; mais il rejette la vérité, car il ne peut souffrir qu'on lui parle de l'obligation de restituer; il regarde cette vérité comme l'ennemie de sa fortune. En vain, dans cette disposition, espère-t-on la miséricorde. Pour recevoir la miséricorde, il faut recevoir cette vérité ; il faut y acquiescer, il faut s'en convaincre ; il faut plus, car il faut l'aimer, il faut la pratiquer, il faut la suivre. Ainsi, quoiqu'elle ne plaise pas, quoiqu'elle soit incommode, quoiqu'elle afflige, quoiqu'elle y voie sa condamnation, il faut s'y accoutumer, il faut s'y faire, il faut même s'y affectionner. Sans cela point de miséricorde, point de pardon, point de salut.

De là j'infère que trois sortes de gens sont en grand danger de se perdre par la mauvaise disposition où ils sont à l'égard de la vérité. De ces trois sortes de gens, on peut dire que les uns fuient la vérité, parce qu'en effet ils la haïssent; les autres la cherchent sans l'aimer; les troisièmes sont des gens bizarres qui la cherchent pendant qu'ils l'ignorent et qui la rejettent dès qu'ils la connaissent.

Ceux qui fuient la vérité parce qu'ils la haïssent, sont ceux qui ne vont point au sermon, par la raison que Jésus-Christ en marque lui-même dans l'Evangile : *Que celui qui fait mal hait la lumière et fuit le jour pour s'épargner la honte de ses déréglements* (*Joan.*, III). La vérité que porte avec elle la parole du prédicateur est une lumière qui, s'allant répandre dans l'âme d'un pécheur endormi depuis longtemps dans les plaisirs, lui en découvre toute l'horreur. Cette vue trouble son repos, et ce trouble fait naître

en lui la haine de la vérité. Triste et importune lumière qui lui découvre ce que toujours il avait évité de voir. Parlons de bonne foi. Cette haine d'une vérité qu'on redoute est ce qui empêche bien des gens de se rendre assidus au sermon. On en apporte d'autres raisons ; mais c'est là la véritable. Celui-là dit qu'il a trop d'affaires : ce n'est pas qu'il ait trop d'affaires, mais c'est qu'il en a trop fait d'injustes : il craint le sermon de la restitution. Celui-ci dit qu'il trouve peu de prédicateurs qui lui plaisent ; ce n'est pas qu'il n'en trouve qui lui plaisent, puisqu'il n'entend pas même ceux qui lui pourraient plaire ; mais c'est qu'il craint d'en trouver qui le troublent, qui réveillent la syndérèse, qui fassent renaître des remords qu'il a eu peine à étouffer. Je demanderais volontiers à un chrétien de ce caractère, quel est le but de cette conduite. Que prétendez-vous par là, mon frère ? Si vous prétendez vous bander les yeux pour vous précipiter plus hardiment, résolu de mourir comme vous vivez, endurci et impénitent : vous agissez conséquemment et tout ce que je puis faire est de plaindre un si horrible désespoir ; mais si vous avez encore quelques vues et quelques pensées de salut, s'il vous en reste quelque désir, si vous n'y avez pas renoncé, sachez que de votre soumission à cette même vérité, que vous fuyez, que vous craignez, à laquelle vous fermez les yeux, dépend le salut que vous espérez. Ainsi il faut non-seulement que cette même vérité se montre à vous, se fasse connaître avec tout ce qui vous la fait fuir, avec tout ce qui vous la rend redoutable, avec tout ce qui vous la fait haïr ; mais qu'elle vous frappe, qu'elle fasse impression sur votre esprit et sur votre cœur ; car de là dépend votre conversion ; c'est par là que se doit faire en vous ce changement de vous-même à l'égard de Dieu qui seul peut faire changer à Dieu l'arrêt qu'il a porté contre vous. Apprenez de plus que cette vérité ne fera, régulièrement parlant, cette vive impression sur vous, que par la divine parole. Dieu la peut faire, je le sais, immédiatement par lui-même, par une subite inspiration, mais la voie est extraordinaire. La voie commune et régulière qui fait naître l'inspiration est cette parole extérieure qu'il vous fait annoncer par nous. La parole de Dieu est pour ainsi dire le sacrement de la grâce actuelle et l'instrument avec lequel il la produit dans notre esprit, comme le Baptême et la Pénitence sont les sacrements de la grâce sanctifiante et l'instrument destiné à la produire dans nos âmes. Dieu peut sanctifier sans sacrements ; il peut inspirer sans parole extérieure ; mais comme il ne sanctifie pas ceux qui négligent les sacrements, aussi n'inspire-t-il pas ceux qui fuient d'entendre sa parole. Apprenez enfin que la divine parole n'a nulle part plus de vertu, pour faire une impression efficace, que dans la bouche du prédicateur. Les livres qui la contiennent sont bons ; l'histoire de l'Eglise est remplie des conversions qu'ils ont opérées, on n'en peut trop recommander l'usage ; mais, après tout, il faut pourtant que les apôtres aient jugé que la prédication était encore un moyen plus propre à convertir, puisque ni eux ni leurs disciples n'ont écrit que très-peu de livres, continuellement occupés à prêcher l'Evangile de vive voix. Il faut bien que Jésus-Christ même ait jugé cette prédication de vive voix plus propre à nous convertir que les livres, puisque lui-même, contre l'ordinaire des instituteurs de religion, a voulu prêcher sans écrire, et qu'en envoyant ses disciples dans le monde, il leur a commandé, non d'écrire, mais de prêcher : *Euntes in mundum prædicate* (*Marc.*, XVI).

Je vois ce que vous me diriez là-dessus, si vous aviez sondé votre cœur, et que vous voulussiez me parler sincèrement et de bonne foi. Vous me diriez que, ne vous sentant pas encore en disposition de vous convertir, vous ne voulez pas vous donner d'inutiles inquiétudes, en vous mettant devant les yeux des vérités qui vous troubleraient et que vous ne voulez pas encore suivre ; qu'il faut attendre que Dieu ait éteint par une grâce plus tranquille les passions qui vous occupent, et qu'il ait disposé votre cœur à en recevoir avec fruit l'impression et le mouvement. A cela je réponds que ce trouble, cette inquiétude que vous craignez, sont les grâces ordinaires dont Dieu se sert pour commencer la conversion des pécheurs ; et que si vous rejetez celle-là, vous vous mettez en danger de ne vous convertir point. Les conversions dans l'ordre de la grâce se font comme les changements dans la nature, avec combat et agitation ; s'il s'en fait quelque autre autrement, comme se fit celle de David par un mot du prophète Nathan, c'est un événement très-rare. Les conversions ordinaires se font comme celle de saint Augustin, avec des peines, des résistances, des appréhensions, des anxiétés. Ceux qui, par trop de délicatesse, craignent de s'exposer à ce trouble, sont en danger qu'il ne leur arrive comme il arriva autrefois à ce Félix gouverneur de Syrie, qui, se trouvant épouvanté des vérités que prêchait saint Paul, l'interrompit et remit à une autre fois à entendre le reste de son discours. Vous savez ce qui arriva. La même délicatesse qui porta cet homme à différer à une autre fois d'entendre le reste du sermon, lui en ôta le désir, et avec le désir la grâce de sa conversion. La conduite de David était bien différente de celle-là. Une des plus ardentes prières que ce saint homme faisait à Dieu, était qu'il pénétrât son cœur des plus vifs sentiments de sa crainte : *Confige timore tuo carnes meas, a judiciis enim tuis timui* (*Ps.* CXVIII). Seigneur, disait-il, vous savez que mon cœur craint vos jugements, et que tout intrépide qu'il est dans les dangers et dans les combats, il ne peut soutenir vos menaces : inquiétez-moi donc, Seigneur, troublez-moi, agitez mon âme et ma conscience, par vous-même, par vos oracles, par vos prophètes ; inspirez-leur de me parler de mes fautes avec liberté, enflammez-leur l'imagination, afin qu'ils m'en représentent l'hor-

reur et qu'ils m'en fassent craindre le châtiment.

Mais ce n'est pas seulement ceux qui fuient d'entendre la vérité que je dis en danger de se perdre; je tiens que tel qui la cherche est encore moins en voie de salut, puisqu'il la cherche sans l'aimer. Je mets en ce rang ces mondains, qui se font un plaisir aujourd'hui d'entendre prêcher la morale chrétienne. Ceux-là cherchent la vérité; car ils n'entendent personne plus volontiers que ceux qui la prêchent avec plus de force; mais la cherchent-ils, parce qu'ils l'aiment? Non, ils la cherchent, chose étonnante! ils la cherchent, parce qu'ils la méprisent; ils la cherchent, parce qu'ils ne la craignent pas; ils la cherchent, parce qu'ils se sentent le cœur à l'épreuve de ses impressions, et qu'étant la plupart sans foi, ils écoutent sans inquiétude les vérités de la morale, parce qu'ils ne croient pas celles de la religion. Aussi, à parler juste, ce n'est pas la vérité qu'ils cherchent. Ils cherchent les agréments dont un homme d'esprit sait sagement la revêtir, pour la faire recevoir en des lieux où elle ne peut être utile sans plaire; ils cherchent dans les découvertes des désordres du cœur humain, de quoi nourrir leur malignité à mal juger de leur prochain; ils cherchent de quoi se confirmer dans la mauvaise opinion qu'ils en ont; ils cherchent de quoi se consoler des vices qu'ils voient en eux-mêmes, par ceux qu'on leur découvre en autrui; se faisant ainsi du sel de l'Evangile un principe de corruption. Quand tels caractères de gens chercheraient même la vérité, ce ne serait pas assez pour se la rendre utile. Car ce n'est pas assez que de la chercher, il faut la chercher avec docilité, il faut la chercher parce qu'on l'aime; et saint Paul a fort bien remarqué que les anciens qui se sont perdus, ne se sont pas précisément perdus pour n'avoir pas connu la vérité, puisqu'au contraire il nous assure que Dieu la leur avait manifestée: *Quod notum est Dei, manifestum est illis;* mais pour l'avoir connue sans l'aimer, *quia charitatem veritatis non receperunt.*

D'où je vous laisse à conclure enfin quelle idée vous devez avoir de cette troisième sorte de chrétiens, qui, par un procédé bizarre, aiment et cherchent la vérité pendant qu'elle est inconnue; mais qui commencent à la haïr et à la combattre dès qu'ils la connaissent. Je mets en ce rang les personnes qui rejettent les vérités auxquelles elles ne se veulent pas conformer, et qui, au lieu de régler leurs mœurs sur les maximes que nous leur prêchons, approuvent ou blâment nos maximes, selon qu'elles conviennent à leurs mœurs. Saint Augustin dit que ces gens-là veulent que ce qu'ils aiment soit la vérité: *Hoc quod amant volunt esse veritatem;* par la même raison, ils ne peuvent souffrir qu'on donne ce nom à ce qu'ils haïssent: *Hoc quod oderunt nolunt esse veritatem.* Chrétiens tièdes, demi-chrétiens, chrétiens continuellement partagés entre le christianisme et le monde, abandonnant quelque chose à l'un pour apaiser leur conscience, mais donnant encore plus à l'autre, pour contenter leurs passions. Dans cette situation d'esprit ils conviennent de tout avec nous, quand nous ne parlons que contre certains grands crimes dont ils veulent bien s'abstenir, et vont comme les autres au sermon, pour entendre les vérités qui condamnent ces déréglements. Mais qu'on ne s'attende pas à trouver la même docilité en eux, toutes les fois qu'on touchera certaines vérités qui condamnent les choses dont ils ne s'abstiennent pas: et personne n'est bien reçu à troubler la fausse conscience qu'ils tâchent à se faire là-dessus. Ainsi, tandis que notre zèle n'attaquera que les adultères, tandis que nous ne déclamerons que contre les usurpateurs, tandis que nous n'invectiverons que contre ces fortunes injustes et cimentées du sang des peuples, dociles à nous écouter, ils seront nos panégyristes, parce qu'étant exempts de ces crimes, ils les jugent en effet tels qu'ils sont. Mais si nous venons à toucher certaine vie molle et oisive, telle que la mènent aujourd'hui cet assemblage de gens de plaisir qui composent ce qui s'appelle le monde; si nous entrons dans le détail des occupations dont elle est tissue, si nous décidons sur les jeux qui s'y jouent, sur les commerces qui s'y lient, sur les conversations qui s'y font, sur les divertissements qu'on y prend; si nous examinons tout cela à la balance du sanctuaire, si nous disons ce qui nous en semble selon les règles de l'Evangile et de la morale chrétienne; si nous prononçons que ce jeu, où l'on perd tant de temps et tant d'argent, est un grand péché contre l'amour qu'on doit avoir pour sa famille, et contre l'obligation d'aider les pauvres; si nous disons que certaines assiduités que souffrent si aisément les femmes, sont des scandales pour le public et des écueils pour leur pudeur; si nous traitons avec Tertullien leurs vaines parures d'homicides et d'empoisonnements des âmes; si nous exhortons les confesseurs à ne point absoudre celles qui, dans leur manière de s'habiller, laissent voir des nudités immodestes; si nous disons que ce désir de plaire, qui est si naturel au sexe, est rarement un péché léger; si nous déclarons nos pensées touchant les spectacles; si nous n'adoucissons point là-dessus les justes sentiments des Pères, que de gens révoltés nous diront comme on disait à Jérémie: *Quid clamas?* pourquoi tant crier contre de si minces sujets, le monde étant plein de tant de grands crimes, qui mériteraient bien mieux votre zèle? A Dieu ne plaise que les ministres de sa parole cessent de crier contre ces péchés qui, tout légers qu'ils paraissent aux mondains, ne laissent pas de les damner, et de les damner d'autant plus inévitablement, que, s'accoutumant insensiblement à ne les pas compter parmi leurs péchés, ils en font plus rarement pénitence. Ce sont ces péchés qui paraissent légers, qui désolent la face du christianisme; ce sont ces péchés qui paraissent légers, qui y font régner la volupté; ce sont ces péchés qui paraissent légers, qui y ont introduit cette vie molle, plus digne de la discipline

d'Epicure que l'école de Jésus-Christ. O Dieu! eh! comment voulez-vous que je m'abstienne de crier, quand je vois mettre de toutes parts le feu dans la maison de mon maître? Eh! qu'importe, après tout, qu'importe que ce soient les plus grands pécheurs ou les pécheurs médiocres qui l'allument? Les animaux que lâcha Samson dans les campagnes des Philistins, les désolèrent plus terriblement que n'aurait fait une armée rangée en bataille. Vous nous défendiez de crier, et le Saint-Esprit au contraire nous presse continuellement de le faire : *Clama, ne cesses* : Crie, dit-il au prophète, et crie sans cesse. Nos cris vous importunent, saint Paul nous défend d'avoir égard à l'importunité que vous en recevez : *Insta importune*. Il faut au moins que vous souffriez que nous remplissions notre ministère, afin qu'un jour chacun de nous, rendant compte de son emploi, puisse dire à Dieu comme David : *Annuntiavi justitiam tuam in Ecclesia magna; ecce labia mea non prohibebo, Domine : tu scisti. Non abscondi misericordiam tuam et veritatem tuam a consilio multo* (*Psalm.* XXXIX). Seigneur, *vous m'avez destiné à annoncer votre parole à une nombreuse assemblée; vous savez que je n'y ai épargné ni mes forces ni mon talent; vous avez été témoin que je n'y ai point caché votre miséricorde et votre vérité à tous ceux qui m'ont entendu*. Si plusieurs n'en profitent pas, plusieurs aussi en profiteront, et non-seulement ils en profiteront pour eux, mais ils en porteront le fruit dans leurs maisons et dans leurs familles. Ils enseigneront la vérité qu'ils auront entendue dans l'Eglise à leurs enfants et à leurs domestiques : *Pater notam faciet filiis veritatem tuam*. Par ce moyen la vérité les conduira à la miséricorde, la miséricorde à la justice, et la justice à la vraie paix pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON II.

DE LA RELIGION.

Contre les incrédules et les libertins.

Qui non crediderit condemnabitur.

Celui qui n'aura pas cru sera condamné (*S. Marc.*, VI).

Saint Ambroise ayant à écrire pour défendre la foi catholique contre les Ariens qui l'attaquaient, disait à l'empereur Gratien, auquel il adressait son traité, qu'il n'entreprenait qu'à regret de disputer pour la religion, et qu'il eût beaucoup mieux aimé apprendre aux fidèles à la pratiquer, que de montrer aux hérétiques qu'ils avaient tort de la combattre : *Mallem cohortandi ad fidem subire officium, quam de fide disceptandi*. C'est avec le même sentiment, que j'entreprends l'important sujet dont j'ai dessein de traiter ici, contre deux sortes d'ennemis de notre sainte religion. C'est à regret que j'emploie à combattre les incrédules et les libertins, qui ne croient pas la religion, un temps que j'emploierais plus volontiers, à exhorter le peuple fidèle d'en bien remplir tous les devoirs, vu surtout que ceux qui ne la croient pas n'écoutent guère ceux qui en parlent, que pour contrarier ce qu'ils en disent. Cependant puisque Dieu veut qu'on en parle, et qu'on en montre la vérité, non-seulement pour en instruire ceux que la grâce et la piété rendent dociles à la recevoir, mais pour ôter tout prétexte d'excuse à ceux que l'orgueil et le libertinage rendent opiniâtres à la rejeter, il est de mon devoir d'en parler et de confondre au moins, en l'établissant sur de sûrs et solides principes, ceux que je ne pourrai convertir. Si mon discours ne persuade pas la religion aux incrédules, il la confirmera dans les fidèles, qui y verront avec plaisir la solidité de l'espérance qu'ils fondent sur la vérité de leur foi.

Deux sortes de gens parmi nous combattent la religion. Les uns sont des esprits présomptueux, qui ne croient que ce qu'ils comprennent, et qui, trouvant dans nos mystères des choses qu'ils ne peuvent comprendre, se font honneur de ne les pas croire. Les autres sont des cœurs corrompus, qui, voyant leurs mœurs condamnées par toutes les maximes de leur foi, prennent à tâche d'éteindre leur foi, pour s'abandonner sans inquiétude au déréglement de leurs mœurs. Les uns sont incrédules, les autres tâchent de l'être et sont proprement libertins. Ceux-là ne croient pas, ceux-ci tâchent de ne pas croire. Lesquels sont les plus condamnables? Ils le sont les uns et les autres : *Qui non crediderit condemnabitur*. Les incrédules sont condamnables, par un aveuglement qui ne les excuse pas. Les libertins sont condamnables, par une corruption qui, loin de les excuser, rend leur infidélité encore plus coupable. Condamnés tous également au tribunal de l'Evangile, ils en appellent à la raison. Confondons-les à ce tribunal même. Montrons à ceux qui ne croient pas, que leur indocilité à croire est un grand aveuglement d'esprit. Montrons à ceux qui tâchent de ne pas croire, que leur révolte contre leur croyance est un grand égarement de raison. Deux points importants, pour lesquels nous avons besoin des lumières de celui qui donne la foi et de l'intercession de celle qui doit son bonheur à la sienne : *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a quelque chose à croire. Ne rien croire du tout, ne pas reconnaître au moins un Dieu et un premier être, est un sentiment si monstrueux, que saint Augustin, l'homme du monde le plus convaincu des égarements où peut tomber l'esprit humain, avait peine à se persuader qu'ils pussent aller jusque là. On a vu des impies, il est vrai, qui ont parlé comme s'ils ne croyaient point de Dieu, mais on a sujet de douter qu'ils crussent en effet comme ils parlaient. Le roi-prophète nous assure qu'ils ne parlaient pas de bonne foi : *Dixit impius in corde suo : non est Deus* (*Psal.* XIII). L'impie a dit : il n'y a point de Dieu; mais remarquez où il l'a dit. Il l'a dit dans son cœur, *in corde suo;* mais il ne l'a pas dit dans son esprit. Il l'a dit dans l'ardeur de la passion et dans la chaleur de la

débauche, parce qu'alors il a tâché de le croire, pour étouffer les remords importuns d'une conscience encore timide, qui lui représentait ce Dieu comme le juste vengeur de ses crimes ; mais il ne l'a pas dit de sang-froid, après y avoir bien pensé, après y avoir fait réflexion. Ainsi il l'a dit, parce qu'il l'a désiré et non pas parce qu'il l'a cru. En cela d'autant plus coupable, puisque, comme dit Tertullien, c'est le comble de tous les crimes, que de ne pas vouloir reconnaître celui qu'on ne peut ignorer: *Hæc est summa delicti, nolentium agnoscere quem ignorare non possunt.*

Eh! comment pouvoir l'ignorer? Quand tous les livres qui en parlent et qui en prouvent l'existence par tant de raisonnements invincibles, auraient péri et seraient effacés de la mémoire de tous les hommes, le monde entier leur en servirait. Cette vérité est gravée dans toutes les parties qui entrent dans la composition du monde, en caractères si éclatants que, comme parle Tertullien, toute conscience l'y lit : *Totus mundus inscriptus est, et ab omni conscientia legitur.* Aveugle qui ne l'y voit pas ; aveugle qui ne reconnaît pas que tant d'ordre, tant de rapport, tant de concert, tant de symétrie, ne peut être l'ouvrage du hasard. Aveugle qui peut attribuer une telle diversité, de qualités, de vertus, d'usages ; tant de fins, tant de moyens, tant de proportion entre les moyens et les fins ; tant de causes produisant leurs effets, par des règles sûres, infaillibles, durables, ne se démentant jamais ; aveugle, dis-je, qui attribue ces choses à un autre principe, qu'à une suprême intelligence, qui peut tout, qui contient en soi tout ce qui peut recevoir l'être; qui pense tout, à qui rien n'échappe; qui prévoit tout, à qui rien ne résiste; qui donne quand elle veut à ses ouvrages, une solidité à l'épreuve du temps et de la corruption. Aveugle qui ne conçoit pas que tant de diverses espèces de choses, lesquelles ne sauraient subsister si elles ne sont entretenues, soutenues, sustentées par d'autres, ne trouvent si généralement ce qui leur convient, soit qu'elles le trouvent par raisonnement, soit qu'elles le trouvent par instinct, que parce qu'un commun Créateur a mis entre elles cette proportion, cette subordination, cette convenance qui ne se serait jamais rencontrée dans un assemblage fortuit des choses qui composent le monde tel que se le figurent les athées ou plutôt qu'ils tâchent de se le figurer. Aveugle qui a imaginé le ridicule système de cet assemblage fait fortuitement et par hasard. Quelque mouvement que l'on donne à la matière dont on feint que la rencontre a fait ces grands corps, peut-on penser que ceux que nous leur voyons, si divers et cependant si réglés, si dépendants les uns des autres, produisant tant d'effets différents et concourant également à la perfection d'un même tout, puissent leur avoir été imprimés, que par une intelligence infinie, qui agissant avec dessein, avec destination, avec choix, en a compassé les ressorts, marqué et prévu les usages. Le hasard qui aurait produit cette merveille serait plus incompréhensible que Dieu; et les athées qui aiment mieux attribuer au hasard qu'à Dieu la formation de ce grand ouvrage, font voir par là, que si, croyant en Dieu, ils pouvaient se persuader qu'ils n'en ont rien à craindre, ils y croiraient plutôt qu'au hasard. Ainsi leur bizarre croyance est comme nous l'avons déjà dit, plutôt un désir de leur cœur, qu'une opinion de leur esprit : *Dixit in corde suo.*

Ils seraient en vérité eux-mêmes incompréhensibles, si, sans corruption de cœur, il leur était entré dans l'esprit un sentiment si étranger à l'homme, et si opposé à celui qui naît en nous presque aussitôt que l'humanité et la raison. C'est moins l'usage de la raison qui donne la connaissance de Dieu si généralement à tous les hommes, que la naissance et la nature. Avant que de raisonner on connaît Dieu. Sous quelque idée qu'on le connaisse, on le connaît, et sans raisonner, on le craint, on l'invoque, on implore son secours. Ce ne peut être que par la force d'un sentiment si naturel, que les peuples les plus barbares, les nations où la raison a plus perdu de ses lumières, ont si universellement conservé l'idée d'un être supérieur et quelque forme de religion, qui en ordonne et en règle le culte. De temps immémorial cette idée subsiste dans les déserts de l'Afrique, parmi des hommes aussi monstrueux que les monstres qui sont si fréquents dans cette barbare partie du monde. Elle ne s'est point détruite parmi les sauvages qui habitent les forêts de l'Amérique, peu différents des bêtes farouches avec lesquelles ils se sont accoutumés à vivre. Ces peuples ont perdu l'humanité et n'ont point perdu l'idée de Dieu ; témoignage invincible, que cette idée est de toutes les choses qui naissent avec l'homme la plus inséparable de sa nature; preuve infaillible que, si elle subsiste parmi les nations les plus cultivées comme parmi les plus barbares, ce n'est pas un préjugé de l'éducation, mais un sentiment naturel, que l'éducation même n'effacerait jamais de l'esprit, si elle ne corrompait le cœur. Les préjugés, parmi ceux qui raisonnent, ne sont jamais ni si universels, ni d'une si longue durée. Il ne faut qu'un esprit éclairé pour détromper tous les autres ; il n'est point d'erreur que le temps n'ait dissipée. Il en naît tous les jours, il est vrai, qui surprennent, qui éblouissent et dont la nouveauté, toujours agréable, en impose aux plus clairvoyants, mais à mesure qu'elles vieillissent, le charme se dissipe, les yeux s'éclaircissent, quelqu'un en découvre le faible et en désabuse les autres. La vérité même n'a pas toujours des préjugés assez évidents, pour la mettre à couvert des atteintes de ceux qui ont quelque intérêt à la cacher ou à l'obscurcir. On a su, quand on l'a voulu, rendre suspects les préjugés des vérités les mieux établies, en faire douter, les détruire assez pour faire tomber dans l'erreur de nombreuses sectes, des nations entières. De là sont nées dans la religion tant de diverses hérésies, qui, d'une seule religion véritable, en ont fait un si

grand nombre de fausses. En vain le zèle, l'autorité se sont opposés à ces torrents; ni l'éloquence des orateurs, ni la sévérité des lois, ni la crainte des châtiments n'en ont pu arrêter le cours. Malgré tous les efforts des pontifes, des souverains, des magistrats, il n'est point de vérité dans la religion qui n'ait trouvé des adversaires, qu'on a suivis avec ardeur et qui ont eu durant plusieurs siècles un grand nombre de disciples et de patrons.

L'article de l'existence de Dieu est le seul dont l'erreur contraire n'a pu faire de secte réglée. Si quelque monstre d'impiété y a de temps en temps tâché, les hommes les moins religieux l'ont regardé comme l'horreur du genre humain. Pourquoi en est-il arrivé ainsi, sinon parce que cette vérité est gravée dans l'esprit de l'homme d'une manière à n'y pouvoir être effacée que par la destruction totale de la raison et de l'humanité? Pourquoi l'ignorance, l'orgueil, la dépravation des mœurs, le désir de l'impunité, ont-ils ôté à tant de sectes la vraie idée des perfections et des opérations de Dieu, et ne leur ont pas ôté tout à fait l'idée de son existence, sinon parce qu'ils ne l'ont pu? Pourquoi, malgré la crainte à laquelle ce poëte impie attribuait la croyance de la divinité : *Primus in orbe Deos fecit timor*, n'aurait-on pas aussitôt méconnu l'existence de Dieu que sa providence, que sa justice, que sa simplicité, que sa fécondité, sinon parce que quelque corrompus et quelque grossiers que soient les hommes, ils n'ont pu être aveuglés sur ce point? Si la crainte avait fait les dieux, comme le disait cet impie, l'audace qui a détruit tant d'autres choses les aurait détruits il y a longtemps dans tous les esprits libertins, appliqués à trouver les moyens de pécher sans crainte et d'être vicieux sans remords. Pourquoi ne l'a-t-elle pas fait? Nulle erreur ne convient mieux au libertinage, puisque nulle ne donne plus de liberté de s'abandonner sans contrainte à tous les dérèglements de son cœur. Pourquoi de toutes les erreurs est-ce la seule qui jusqu'ici n'ait pu élever une secte, sinon parce qu'il n'y a pas assez de monstres parmi les hommes, pour lier ensemble plusieurs hommes par un sentiment si monstrueux?

Je dois donc supposer que je raisonne avec quelqu'un qui croit un Dieu : aussi bien en vain raisonnerais-je, avec quiconque aurait la raison assez corrompue pour n'en point croire. Or, qui croit un Dieu doit convenir que si Dieu lui-même nous a révélé ce que l'on doit croire de lui, et comment il le faut honorer, il ne nous peut être permis, ni de refuser croyance à ce qu'il en a dit, ni de lui rendre un autre culte que celui qu'il nous a enseigné. Qu'ainsi, supposé cette révélation, il n'est ni indifférent à Dieu quelle religion les hommes suivent, ni libre aux hommes de suivre une autre religion que celle qui leur est révélée de Dieu.

Que sans cette révélation on pût s'en tenir aux lumières de la raison et de la nature, ou croire qu'il fût égal à Dieu quelles idées les hommes eussent de lui, quel culte ils lui voulussent rendre, en quelle religion ils vécussent, c'est ce que je n'examine pas. Il serait aisé de montrer que ce système est impossible, et que l'idée de la Providence étant inséparable de l'idée de Dieu, il est également impossible de concevoir Dieu sans providence, et de comprendre en Dieu une providence, dont le premier soin ne soit pas de le faire connaître tel qu'il est, et honorer d'un culte conforme à sa sainteté et à sa grandeur. Zénon de Vérone dit que c'est nier Dieu, que de croire le connaître autant qu'il faut par les lumières de l'esprit humain : *Negat Deum, qui rationibus humanis metiri conatur.* On peut dire que Dieu se serait nié lui-même, s'il avait abandonné aux idées et aux vues incertaines des hommes sa connaissance et son culte. Car enfin s'il y a un Dieu, ce Dieu est le plus excellent de tous les êtres; si Dieu est le plus excellent de tous les êtres, il doit nécessairement s'aimer plus qu'il n'aime tous les autres êtres; s'il s'aime plus que tous les autres êtres, rien ne lui est plus cher que sa gloire; si rien ne lui est plus cher que sa gloire, il n'a rien dû avoir plus à cœur, en produisant des créatures capables de le connaître et de l'honorer, que d'en être connu tel qu'il est, et honoré comme il le mérite. Car pourrait-on dire qu'il aimât sa gloire, s'il lui était indifférent d'être adoré sous la figure, ou d'un Jupiter parricide, ou d'un Mars féroce et sanguinaire, ou d'un Saturne dénaturé et mangeant ses propres enfants, comme il l'était parmi les Romains? Pourrait-on dire qu'il aimât sa gloire, s'il souffrait qu'on lui attribuât les bizarres qualités que lui attribuaient Marcion et Manès? Pourrait-on dire qu'il aimât sa gloire, s'il pouvait recevoir sans horreur les impies et honteux sacrifices de tant de monstrueuses sectes, dont je ne pourrais rapporter ici les cérémonies sans rougir? et comment aurait-il empêché que tous les hommes ne se fussent formé ces indignes idées de son être, et qu'ils ne se fussent portés à lui rendre un si abominable culte, s'il n'eût pris soin de leur enseigner, et ce qu'il faut penser de lui, et comment il le faut honorer? Les philosophes mêmes sont tombés dans ces erreurs, et quelques-uns ont fait gloire de les avoir inventées : qui en aurait garanti le peuple, si Dieu ne nous eût révélé et dicté une religion, qui est, et l'oracle de notre croyance, et la règle de notre culte. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Supposé que Dieu ait parlé; ce qu'il a dit est ce qu'il faut croire. Or je maintiens qu'il a parlé, et que ce que ma religion m'enseigne est évidemment ce qu'il a dit. Voici les preuves que j'en ai.

I. Celui à qui Dieu a immédiatement révélé ce que m'enseigne ma religion a été prédit, annoncé, dépeint, afin qu'on ne s'y méprît pas, par des hommes que l'événement montre avoir pénétré dans l'avenir, et avoir vu les choses futures aussi clairement qu'on voit les présentes. L'histoire de Jésus-Christ, sa généalogie, sa naissance, sa vie, sa mort, sa résurrection, son retour à son Père, le caractère de ses mœurs, le dénombrement de

ses miracles, la destruction de ses ennemis, les conquêtes de ses disciples, l'établissement de son Eglise sur les ruines de la synagogue et des superstitions païennes, son pouvoir reconnu par les maîtres du monde, son nom invoqué chez toutes les nations : tout cela, dis-je, a été décrit exactement et en détail par ceux qui ont précédé sa venue, comme par ceux qui l'ont suivie. Otez le style de la prophétie, qui ne suit pas régulièrement l'ordre des faits comme l'histoire ; Isaïe et David ont été les historiens de Jésus-Christ, comme saint Matthieu et saint Jean. Rien n'est divin, ou cela l'est.

2. La morale qu'enseigne cet instituteur de ma religion porte si visiblement avec elle le caractère de la divinité, que les païens mêmes avouaient qu'elle était au-dessus de l'homme. Il n'est rien de plus pur, de plus saint, de plus propre à rendre les hommes justes, modérés, tempérants, secourables les uns aux autres, tranquilles, contents, pacifiques; rien de plus capable en un mot de les rendre parfaits et heureux, que les maximes de l'Evangile.

3. Les miracles opérés, non-seulement par ce premier instituteur de ma religion, mais par ceux qu'il a associés au ministère apostolique pour l'annoncer à tout l'univers, ne sauraient venir que de Dieu. Dieu seul peut faire des miracles. La nature a certaines lois que son seul auteur peut forcer. Or quelle sorte de miracles n'ont point été faits en faveur et en confirmation de ma foi ? Nous n'avons pas vu ces miracles, mais nous en avons des témoins si sûrs que, sans choquer toutes les règles de la prudence et de la raison, personne ne peut en douter : témoins sages, témoins savants, témoins ayant le dernier intérêt à ne pas se laisser tromper; témoins avant que d'avoir vu, prévenus contre ce qu'ils devaient voir; témoins en nombre presque infini, de toutes nations, de toutes sectes, de tout caractère d'esprit; témoins qui sont morts la plupart, pour confirmer la vérité de ce qu'ils nous ont rapporté, et que les plus affreux supplices n'ont pu faire changer de sentiment.

4. Ce courage, qu'ont eu non-seulement ceux qui ont vu, mais ceux qui n'ont qu'appris et lu, à signer leur foi de leur sang parmi les plus longues tortures, peut-il être quelque chose d'humain : et plus de onze millions de martyrs ont-ils donné de sang-froid leur vie pour conserver leur religion, sans une force puisée ailleurs que dans le fond de l'humanité?

5. Quand je n'admettrais dans l'auteur de ma religion, et dans ceux qui l'ont annoncée, que la seule inspiration, je ne puis douter qu'elle ne soit de Dieu. Dans toutes les autres religions, je découvre des motifs humains, qui ont porté leurs instituteurs à les établir et à leur donner vogue. L'intérêt et la passion en ont été les premiers ressorts ; ce sont les vices, dit saint Augustin, qui ont produit le paganisme, et qui, pour l'autoriser, ont fait rendre à des hommes vicieux les honneurs suprêmes. L'ambition a fait le mahométisme et l'on peut dire à la honte de l'hérésie, qu'elle a au moins cela de commun avec l'idolâtrie et l'alcoran, d'avoir été introduite par l'intérêt, par l'ambition, par la politique et par d'autres passions encore plus honteuses. En vain celles des derniers siècles se flattent du nom d'inspiration. Il faudrait que Luther eût mieux su cacher les sentiments de son cœur charnel, et le duc de Saxe, son protecteur, ses chagrins contre le saint-siége, pour nous laisser ignorer les principes de l'hérésie en Allemagne. Il faudrait que l'histoire eût péri dans les livres et dans la mémoire des hommes, pour nous empêcher de nous souvenir que ce sont les amours de l'infortuné Henri qui l'ont introduite en Angleterre ; le désir de la liberté qui l'a portée aux Pays-Bas ; l'ambition des grands, qui, le siècle passé, l'éleva dans notre France. Nous pouvons exposer hardiment l'histoire de Jésus-Christ et de ses apôtres, fondateurs du christianisme et de la véritable Eglise, sans craindre qu'on découvre en eux aucune passion semblable. Si la cruauté des tyrans, si les prisons, si les exils, si les roues, les feux, les gibets, si les genres de morts les plus horribles étaient les attraits des grandes entreprises, nous n'aurions pas besoin de chercher d'autres ressorts de l'établissement du christianisme dans le monde, puisqu'il semblait, comme dit saint Paul, que Dieu n'y eût mis les apôtres que comme des victimes destinées à la mort : *Puto nos Apostolos novissimos ostendisse tanquam morti destinatos* (I *Cor.*, IV).

6. Non-seulement ceux qui ont fondé ma religion n'ont pu être inspirés que de Dieu ; mais à regarder l'exécution d'une si difficile entreprise, il est évident qu'ils n'y ont pu réussir que par une secrète vertu qu'il doit leur avoir communiquée. Car enfin, par quel autre moyen y aurait-il eu ce succès qui, comme dit saint Augustin, est le plus grand de tous les miracles ? Serait-ce par leur éloquence ? cela serait bon, dit le même Père, si Cyprien eût enseigné Pierre, et non pas Pierre Cyprien : si les écrits du philosophe eussent converti le pécheur, au lieu que les écrits du pécheur ont persuadé le philosophe. Serait-ce par force ou par autorité ? cela serait probable, si Constantin avait baptisé saint Silvestre, non saint Silvestre Constantin ; si l'empereur eût converti le pontife, non le pontife l'empereur. Serait-ce la facilité des mystères ? il n'est rien de plus élevé et de plus au-dessus de l'homme que les mystères du christianisme : les hommes auraient bien mieux conçu la généalogie des faux dieux, qui naissaient et vivaient comme eux, que la génération du Verbe dans le sein du Père Eternel, et ses actions toujours divines sous les faiblesses de l'humanité. Serait-ce la commodité de la morale? il n'est rien de plus opposé à la corruption de la nature que la sévère morale de l'Evangile. On se serait bien mieux accommodé des molles maximes des idolâtres, auxquels, comme dit saint Cyprien, l'exemple de leurs divinités faisait une religion de leurs vices. Serait-

ce la simplicité des peuples qui ont reçu les premiers la foi ? il y aurait quelque apparence, si l'on avait commencé à prêcher la foi parmi des nations barbares, ou s'il n'y avait que des barbares qui eussent reçu la foi. Mais qui de toutes les nations ont les premiers reçu l'Evangile ? ce sont les Juifs, les Grecs, les Romains ; et parmi les Grecs et les Romains, les plus sages, les meilleurs esprits, les génies les plus élevés se sont fait un honneur d'en être, non pas seulement les disciples, mais les martyrs et les défenseurs. Le portique et le lycée furent désertés, en moins de trois ou quatre siècles, de gens d'esprit et de savants ; et les païens eurent la honte de voir qu'une secte qu'ils avaient traitée de folie devînt la religion de tous leurs sages.

Quand j'étudie les diverses sectes qui ont eu cours dans l'univers, j'y découvre aisément la cause qui leur a donné ce succès. Numa, qui fut l'instituteur de celle des anciens Romains, était un homme habile et persuasif; par-dessus cela il était roi et avait affaire à un ramas d'hommes grossiers, ignorants, vagabonds, qui n'ayant de sentiment de la religion que ce principe général que tout homme apporte en naissant, qu'il y a quelque chose au-dessus de nous, étaient disposés à recevoir tout ce qu'on leur voudrait proposer. Mahomet, qui a infecté l'Orient de sa secte charnelle qui y règne encore, l'a fait recevoir d'abord par adresse à des Arabes agrestes et sans lettres. Bientôt on la lui vit étendre à la tête de cent mille hommes et le cimeterre à la main, parmi de molles nations, auxquelles la crainte et le plaisir étaient de grands motifs de croyance. Il faudrait brûler nos histoires, pour nous empêcher ici d'observer que les plus fameuses hérésies ont eu aussi cela de commun avec ces religions barbares, de s'être établies d'un côté par le glaive, de l'autre par le libertinage. Toutes nos villes fument encore du vertueux sang de nos ancêtres, répandu par l'injuste fureur des hérétiques des derniers temps ; et leur réforme nous fait voir de combien d'observances gênantes ils ont affranchi la religion. Ce qui fait voir par quelle force leur secte a fait tant de progrès. On ne nous peut montrer rien de tel dans la prédication des apôtres. Sans étude, sans art, sans éloquence, ils ont convaincu les savants et persuadé les orateurs. Faibles, désarmés, sans appui, ils ont soumis les maîtres du monde et porté, comme dit saint Léon, la croix sur le front des Césars. En vain l'enfer s'est ligué contre eux, en vain les princes de la terre se sont unis pour les détruire, en vain les nations attachées à leurs anciennes superstitions se sont fait une vertu barbare de les sacrifier à leurs idoles. Malgré ces ligues et ces efforts, le monde est devenu chrétien : par quelle vertu, sinon par celle qu'imprime le bras du Tout-Puissant aux instruments dont il se sert.

A cela que peuvent opposer les incrédules que je combats ? nier l'histoire, les faits, les miracles, sur lesquels nous établissons la vérité de notre foi : il serait moins contre le bon sens de nier qu'il y eût jamais eu d'empire des Perses, des Grecs, des Romains. Personne ne s'est intéressé à s'inscrire en faux contre ceux qui ont écrit les histoires de ces peuples. Il serait bien moins improbable de dire que ce sont des romans qu'on a crus parce qu'ils ont plu, que de prétendre que l'Evangile, les actes et les écrits des apôtres, où sont contenus les miracles qui ont autorisé notre foi, fussent des fictions inventées pour en imposer aux crédules. Julien l'apostat employa, pour supprimer ces livres sacrés, tout le pouvoir que lui donnait le trône des Césars où il était assis ; mais il ne s'avisa jamais de nier des faits et des miracles rapportés par tant d'écrivains, qui n'ont pu avoir de motifs que la persuasion pour les écrire. Il se contenta d'avancer que ces miracles avaient été des illusions et des prestiges. Il ne faisait pas réflexion que la calomnie était trop grossière pour être crue par des gens sensés, auxquels on ne persuaderait pas qu'un homme aussi sage que Jésus-Christ était dépeint dans son histoire eût voulu employer la magie, sans autre fruit que d'attirer à lui et à ses sectateurs tant de persécutions qu'il avait prévues, et la mort même qu'il avait prédite. Dire que dans les autres religions on parle de miracles comme dans la nôtre, pour prouver quelque chose par là, il faudrait prouver, comme nous le fait la vérité, le succès des miracles que l'on rapporte. Il faudrait plus ; il faudrait montrer que, par la seule vertu de ces miracles, ces sectes eussent été établies, et que ni la force des armes, ni les attraits de la volupté n'y eussent eu aucune part.

Opposer à la preuve qu'on tire de la constance de nos martyrs, la fureur de quelques barbares à se dévouer à la mort par la force de la persuasion, n'est pas une objection raisonnable : c'est un sophisme captieux, par lequel on confond les motifs d'une persuasion raisonnée en des gens éclairés et de sang-froid, avec ceux d'une persuasion aveugle et sans raisonnement en des esprits grossiers et brutaux. Car il ne s'agit pas de la force, mais du motif de la persuasion et des sujets où elle se trouve. Montrez-moi dans le monde une secte où des hommes d'esprit, d'un profond savoir, d'une sagesse consommée, de toute condition, de tout sexe, de tout âge, de toute nation ; universellement, constamment, en tous lieux, en tout temps, en toute occasion ; sans être animés d'autre motif que de leur attachement à leur foi, aient souffert de longues prisons, des supplices cruels, une mort honteuse ; gaiement, sans regret à la vie, sans murmure, sans désir de vengeance, et sans que cette persuasion ait rien perdu, après dix-sept siècles, de la force qu'elle avait dans son origine : montrez-moi, dis-je, une seule secte où la persuasion ait eu ces effets, et je consentirai qu'on retranche la constance de nos martyrs du nombre des motifs qui nous font croire.

La plus forte objection que nous font ceux

qui combattent notre foi consiste dans le détail des mystères qu'elle propose à notre croyance. Ils leur sont incompréhensibles : de là ils concluent à ne les pas croire. J'en conclus, moi, tout l'opposé. Nos mystères sont incompréhensibles : marque infaillible qu'ils sont vrais. Si Jésus-Christ eût été un trompeur, qui n'eût point eu d'autre motif que l'ambition de se faire des sectateurs et d'être chef d'une religion, il aurait inventé des choses, et plus proportionnées à nos vues, et plus conformes aux idées des Juifs, qu'il avait intérêt de gagner. Mais quel aveuglement de se plaindre que Dieu ait proposé des mystères incompréhensibles dans la religion, qui naturellement doit être de toutes les choses la plus mystérieuse? Il y a des mystères dans la religion : il y en a bien dans la nature. Vous ne niez pas l'auteur de la nature, parce que vous n'en comprenez pas les secrets : pourquoi nier l'auteur de la religion, parce que vous n'en comprenez pas les mystères? Vous direz que les mystères de la religion sont des choses qu'il importe de comprendre. A cela je réponds que s'il y a des choses dans la religion qu'il importe de comprendre, Jésus-Christ non-seulement les a déclarées, mais il les a si souvent répétées, que les plus grossiers en sont instruits. Il vous importe beaucoup d'être humble : combien de leçons d'humilité? il vous importe d'être charitable : combien de préceptes de charité? il vous importe d'être toujours prêt à paraître devant Dieu, quand il viendra vous demander compte de ses grâces et de vos actions : combien d'avertissements de veiller, d'être sur nos gardes, de l'attendre? Peut-on rien désirer de plus clair, de plus exprès, de plus nettement expliqué que ce que le Fils de Dieu nous enseigne dans l'Evangile sur ce point? Il ne nous a pas découvert ainsi toute la profondeur du mystère ineffable de la Trinité; il ne nous a pas si bien éclairci le secret de son incarnation; il ne nous a pas expliqué tous les miracles de l'Eucharistie : qu'était-il besoin qu'il le fît? ne vous en a-t-il pas dit assez? ne suffit-il pas que vous ayez d'invincibles raisons de croire que c'est lui qui vous a révélé et proposé ces grands mystères, pour vous obliger à les adorer? et après tout, que Dieu pouvait-il nous révéler, ou de la grandeur ou de la fécondité de son être, qui ne nous fût incompréhensible? que pouvait-il nous déclarer de son alliance avec les hommes et de l'économie ineffable de la rédemption du genre humain, qui ne surpassât nos intelligences? s'il avait exigé de nous que nous eussions compris, au lieu de croire ce qu'il nous dit de ces mystères, nous aurions eu raison de nous plaindre qu'il aurait exigé de nous une chose au-dessus de nos forces.

Il s'est, dis-je, proportionné à nos forces, et en se proportionnant à nos forces, il s'est proportionné à nos besoins. L'homme est naturellement raisonnable, il lui fallait des raisons de croire assez fortes, assez convaincantes, pour l'y déterminer prudemment; nous en avons plus qu'il ne faut, à regarder la religion en général et dans ses principes. L'homme est naturellement orgueilleux, sa présomption le porte à prendre sa propre raison pour juge de tout, même des ouvrages de Dieu; il lui fallait une obscurité, une profondeur, une élévation dans ce que Dieu lui propose à croire, pour soumettre cette raison audacieuse et téméraire sous l'autorité de son créateur, et c'est ce qu'il a voulu faire dans le détail de ces mystères incompréhensibles à l'esprit humain. Quelle conduite de sa sagesse, mais quel égarement est celui des incrédules dont nous parlons! Ils veulent s'instruire de la religion, car ils l'examinent souvent; souvent ils en parlent et en disputent, mais comment est-ce qu'ils s'y prennent? ils commencent à l'examiner par ce qu'elle a de profond et d'obscur, ils s'attachent d'abord aux mystères, et y trouvant des difficultés qui les leur rendent incompréhensibles, ils concluent à la rejeter. Les mystères sont obscurs, il est vrai, et si jamais vous n'envisagez dans la religion que les mystères, vous ne vous y soumettrez pas. Mais au lieu d'envisager les mystères, envisagez la révélation. Si vous l'examinez à loisir, attentivement et de bonne foi, elle vous paraîtra comme elle est, sûre, indubitable, certaine, et la révélation admise, vous vous soumettrez sans peine aux mystères. Sûr que Dieu les a révélés, et ne pouvant pas prudemment vous défendre d'en juger ainsi, vous ne les examinerez plus, vous les respecterez, vous les adorerez et vous emploierez votre raison à les croire sans les comprendre. Tertullien reprochait aux païens de juger mal de la doctrine des chrétiens, parce qu'au lieu de juger des choses qui leur paraissaient obscures par celles qui leur étaient évidentes, comme il est naturel de faire, ils jugeaient des choses évidentes par celles qui leur étaient obscures. Ainsi en usent ceux qui jugent de la révélation par l'obscurité des mystères, au lieu de juger des mystères par la certitude de la révélation. Examinez, pesez, j'y consens, la religion qu'on vous propose, mais commencez votre examen par voir si elle vient de Dieu. Ce pas fait, le reste est facile, et votre raison, convaincue que la révélation est claire, n'aura plus de difficulté sur l'obscurité des mystères.

Mais enfin si, toujours opiniâtres à rejeter ce que nous croyons, les incrédules croient autre chose; s'ils ont quelque religion, quelle est donc cette religion qu'ils croient préférablement à celle que Jésus-Christ nous a enseignée, et où ils trouvent des choses à croire plus vraisemblables que celles que nous croyons? Est-ce une religion établie? est-ce une religion qu'ils se font eux-mêmes? Dans les religions établies, les tristes restes du judaïsme, les fables de l'idolâtrie, les rêveries du mahométisme, blessent-elles moins la raison que les mystères de la foi chrétienne? Il n'est point de gens parmi nous qui ne crussent déshonorer leur raison par ce bizarre sentiment. Il faut donc qu'elle soit chez eux cette religion qu'ils préfèrent à la doctrine de Jésus-Christ; il faut qu'elle soit

dans leurs têtes et qu'ils en soient les inventeurs: de bonne foi, auquel des deux est-il de meilleur sens de croire, ou à vous, qui que vous soyez, qui ne convenez avec personne, et qui peut-être n'êtes pas trop bien d'accord avec vous-même, ou à Jésus-Christ, avec lequel je vois s'accorder la plus saine partie de l'univers ; avec Jésus-Christ, avec qui je vois marcher tout ce qu'il y a eu depuis dix-sept siècles de plus grands génies dans le monde ? Parmi les fausses religions, le paganisme a été la seule qui ait eu communément des savants et des esprits d'un ordre supérieur; mais ces savants et ces bons esprits ont été si peu convaincus de la vérité du paganisme que, loin d'être en disposition de mourir pour la soutenir, la plupart l'ont suivie sans la croire , semblables à Sénèque, dont saint Augustin dit que, pour suivre la coutume du pays, il adorait des dieux dans les temples, dont il s'était moqué dans ses livres.

Vous me direz que les préjugés sucés avec le lait dès l'enfance me donnent ces sentiments de ma religion, et que qui peut les déposer ne raisonne pas de la sorte. Il est vrai qu'il est difficile de déposer des préjugés dont on s'est prévenu dès l'enfance, et je maintiens qu'il est impossible de déposer jamais entièrement ceux que tant de preuves invincibles me donnent de ma religion. Ces préjugés sont trop légitimes, trop raisonnables, trop bien fondés; mais enfin quand je les pourrais déposer, je pourrais demeurer en balance, je pourrais être douteux, incertain, mais je sens bien qu'en ce cas même, vos raisons ne me détermineraient pas à vous suivre. Votre système ne serait pas le mien, comme le mien ne serait pas le vôtre, et si ma propre raison se mêlait de m'en former un aujourd'hui, demain elle le détruirait pour s'en former un tout nouveau. Le premier préjugé qu'il faut détruire, pour trouver la vraie religion, est celui qui vient de l'orgueil et de la présomption de l'esprit, qui a fait tous les incrédules et qui les empêche de croire. Mais il en est encore un autre qui vient de la corruption du cœur, qui a fait tous les libertins et qui leur fait tant faire d'efforts pour secouer le joug de leur foi. Je vais montrer leur égarement dans le second point de ce discours.

SECONDE PARTIE.

C'est un problème de savoir lequel des deux fait plus d'honneur à la croyance du christianisme, ou d'être suivie de ceux qui la suivent, ou d'être combattue par ceux qui la rejettent. S'il est glorieux à la religion chrétienne d'avoir trouvé de la soumission en tant d'âmes pures, innocentes, chastes, tempérantes , équitables, il ne lui est guère moins honorable que des cœurs corrompus, injustes, plongés dans l'ordure des sales plaisirs, s'élèvent contre ses maximes et ne se soumettent pas à sa foi. Ne prenons pas la chose aujourd'hui précisément du côté des mœurs ; envisageons-la du côté de l'esprit et de la raison, dans l'espèce de libertins que j'ai entrepris de combattre. Ce sont des gens qui, élevés dans les principes de la religion, ne se sont avisés d'en vouloir douter que depuis qu'ils sont vicieux; qui, après être parvenus, si toutefois ils y parviennent, à douter de leur religion, ont voulu demeurer dans ce doute, rejetant opiniâtrément tout ce qui les pouvait éclaircir ; qui enfin, sur ce doute imprudent, abandonnent tout soin du salut et vivent comme s'ils étaient convaincus, par une démonstration évidente, que tout ce qu'on dit de l'autre vie fût une fable faite à plaisir. Combien, dans un si monstrueux procédé, d'affreux égarements de la raison !

Le libertin est un homme qui veut douter, et douter de sa religion, non pas pour en examiner une autre qui lui ait paru ou plus sûre, ou plus sensée, ou plus parfaite; mais précisément pour douter de la vérité de la sienne, pour se pouvoir dire à lui-même que ce qu'il en a cru jusque-là n'est pas d'une certitude assez claire pour exclure toute raison de douter. Est-il un égarement d'esprit qui soit comparable à celui-là? Je dis que c'est un homme qui veut douter : car je suppose que c'est un homme qui n'a pas perdu tout à fait le sens, et qui, instruit de sa religion, sent bien que, quelque effort qu'il fasse pour aller plus loin que le doute, il ne trouvera rien d'assez évident à opposer aux raisons, à l'autorité, au consentement de tant de nations éclairées, de tant de grands hommes dans tous les siècles, depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, habiles, savants, de bon esprit, qui, après avoir étudié la religion toute leur vie, s'y sont confirmés et y sont morts. Je suppose, dis-je, que le libertin a encore assez de raison pour voir que, quelque effort qu'il fasse, il ne parviendra jamais à détruire assez évidemment des préjugés si favorables à sa religion , pour dire, sans en douter, qu'elle est fausse. Il ne prétend donc que douter. L'obscurité, les difficultés qu'il trouve dans le détail des mystères que la foi nous propose à croire, peuvent bien, avec le secours de sa mauvaise disposition, lui faire espérer d'aller jusque-là; mais trop de barrières s'opposent à le laisser passer plus avant, pour lui donner la présomption d'aller jusqu'à la certitude. Or, quel bizarre sentiment est-ce que de vouloir douter, et douter de sa religion ? De toutes les situations d'esprit dans les choses qui nous intéressent, il n'en est point de plus fâcheuse et qu'on souffre moins patiemment que celle du doute et de l'incertitude ; et de tous les les doutes, il n'en est point qui doive plus tourmenter l'esprit que celui de la religion. Douter si mon âme est immortelle ; douter si tout finira avec moi ; douter si Dieu réserve des peines, et des peines éternelles à mes péchés ; douter si ma religion est la voie qu'on doit au bonheur et au salut : ô cruel et terrible doute ! ô fatigante incertitude ! Supposons faux tout ce qu'apprend la religion sur ces grands sujets : si par tous vos raisonnements vous ne pouvez faire autre chose que d'aller jusqu'à en douter, votre erreur vous serait encore plus avantageuse que votre doute ; car votre erreur vous ferait espérer,

et votre doute ne vous peut fournir que des raisons de désespoir.

Mais s'il est contre la raison de vouloir entrer dans ce doute, il est encore plus déraisonnable d'y vouloir entrer par les motifs qui portent un libertin à vouloir douter. Un homme qui entrerait en défiance de la vérité de sa foi, parce qu'il se croirait inspiré, parce qu'il croirait avoir trouvé quelque forte raison contraire, parce qu'en lisant ou en méditant, il croirait avoir découvert quelque faible dans sa religion, aurait un prétexte d'en concevoir des pensées désavantageuses. Mais ce n'est rien de tel qui engage un libertin à vouloir douter. Qu'est-ce donc? C'est assez souvent une frivole vanité de paraître s'être élevé au-dessus des sentiments vulgaires, un esprit de singularité qu'il porte dans la religion comme ailleurs; mais c'est ordinairement et presque toujours une corruption de mœurs qui paraît, ou une passion secrète qui ne paraît pas. Car, comme dit fort bien saint Zénon de ceux qui nient la résurrection et l'immortalité de l'âme, ceux qui font effort pour douter de la vérité de leur foi montrent la corruption de leur vie: *Quisquis resurrectionem negat, vitam suam ipse condemnat;* et c'est pour se persuader à eux-mêmes que leurs crimes seront impunis, qu'ils tâchent d'étouffer la croyance de la punition des crimes : *Hoc amore criminum faciunt, ut impunita fore credant quæ gerunt.* Or, de tels motifs de douter ne devraient-ils pas au contraire être des motifs de rejeter toute tentation de doute? Quand ce qu'on appelle en théologie la pieuse motion de la volonté porte un infidèle à douter que sa religion soit véritable, l'examen qu'il fait de sa religion sur cette impulsion est prudent, parce qu'en examinant le principe du penchant qu'il sent à douter, il n'y voit rien qui lui soit suspect; et pour peu qu'il raisonne, il doit conclure que ce qui le porte à examiner est quelque chose de divin et au-dessus de la nature. Mais dans le motif qu'a le libertin de combattre sa foi, d'affaiblir sa croyance, qu'y a-t-il qui ne doive être suspect à la raison la moins éclairée? Vouloir douter de sa religion, parce qu'on veut être voluptueux et intempérant sans retenue; vouloir douter de sa religion, parce qu'on veut s'abandonner à tous ses désirs déréglés; vouloir douter de sa religion, parce qu'on ne veut plus garder de mesures et de ménagement dans le vice, est-ce le sentiment d'un homme? Peut-on, sans renoncer à la raison, soumettre sa religion à ses vices? peut-on, sans avoir perdu le sens, mettre en doute si l'on doit croire, parce qu'on est gêné de ce qu'on croit? peut-on, sans déshonorer la nature, détruire la loi pour lâcher la bride à ses passions, parce qu'on ne veut pas contenir ses passions dans les bornes de la loi?

Telle est néanmoins la conduite du libertin dont nous parlons : le dérèglement de ses passions est le principe sur lequel il examine sa religion, et le motif qu'il a d'en vouloir douter. Mais ce qui est de plus étonnant, c'est qu'étant parvenu à ce doute, il ne veut plus être éclairci. S'il est permis de vouloir douter, c'est quand on se veut éclaircir. Il serait naturel qu'un homme qui, par de curieuses recherches de tout ce qui est contraire à la religion, est venu jusqu'à en douter, poussât ses recherches plus loin, pour voir s'il ne découvrirait rien qui dût l'empêcher prudemment de persévérer dans ce doute. Il serait du bon sens que, tenant son esprit dans l'équilibre, et déposant tout préjugé, il examinât à fond le pour et le contre; qu'il écoutât ce qui favorise la religion aussi volontiers que ce qui lui est opposé; qu'il se proposât à lui-même les arguments qui la défendent, aussi fortement que ceux qui la combattent; qu'il consultât ceux qui la croient aussi bien que ceux qui ne la croient pas, et qu'il ne consultât que ceux qui l'ont assez étudiée pour la savoir; que dans les disputes il fût de sang-froid, équitable et de bonne foi. Il serait de la prudence que, sachant d'un côté, par son expérience, que ce qui lui donne ce penchant à douter de sa religion est le dérèglement de ses mœurs; de l'autre, qu'ayant appris de gens sages que l'incrédulité est souvent un effet de la colère de Dieu, semblable à celui dont saint Paul dit qu'il avait puni les païens, il corrigeât ses mauvaises mœurs, et tâchât par ses bonnes œuvres d'apaiser la colère du ciel. Voilà, dis-je, ce qu'il serait naturel que fît un homme qui doute de sa religion. La chose est assez importante, pour mériter qu'on y apporte ces soins et cette discussion. Mais c'est ce que le libertin ne fait point. Par une conduite opposée, se sentant parvenu jusqu'au doute, il ne raisonne plus que pour l'augmenter, il n'étudie plus que pour s'y confirmer, il ne consulte plus que pour s'y fortifier. S'il raisonne, c'est pour combattre la religion; s'il étudie, c'est pour chercher de nouveaux moyens d'en affaiblir la croyance; s'il consulte, s'il écoute quelqu'un, c'est ordinairement ceux qui sont en réputation de n'en avoir guère; s'il dispute, c'est toujours contre elle, et si dans les contestations qui s'élèvent parmi les savants en matière de religion, il juge en faveur de quelque parti, c'est presque toujours pour soutenir le plus contraire aux décisions et aux maximes de l'Eglise, lors même qu'il est le plus sévère et le plus opposé à ses mœurs. Les plus déclarés libertins sont communément pour les hérétiques, quelque sentiment qu'ils embrassent, parce que l'autorité de l'Eglise étant la colonne de la religion, c'est saper le fondement de la religion que de détruire l'autorité de l'Eglise.

Mais le comble de l'égarement du libertin dont nous parlons est que, fuyant de s'éclaircir, non-seulement il demeure tranquille dans le doute où il est parvenu, mais sur ce doute il abandonne tout désir et tout soin du salut. Il vit comme s'il lui était évident que tout ce que la religion fait craindre et espérer pour l'autre vie ne fût que de vains fantômes, et des chimères formées exprès pour amuser les esprits faibles. Vous doutez, libertin, je le veux, et je veux même,

ce qui ne peut être, que vous doutiez raisonnablement. De quoi doutez-vous? s'il est un enfer, un paradis, une éternité, une autre vie, où l'on reçoit la récompense de ses bonnes œuvres, et où l'on expie ses péchés par des peines qui ne finiront point? Voilà les points dont vous doutez, et dont vous voulez particulièrement douter. Si tout cela n'est point, vous risquez, en vivant bien, trente, quarante, cinquante ans de liberté et de plaisir; le risque est considérable : mais aussi, si tout cela est, vous risquez une éternité d'un bonheur parfait, d'un extrême supplice; ce risque est-il comparable à l'autre? C'est être fou que de le comparer, qu'est-ce donc être que de le préférer?

J'aurais droit de vous dire ici que, eu égard à cette vie même, vous perdez plus par votre doute que vous ne feriez par votre foi. Si votre foi trouble vos plaisirs, votre doute vous laisse sans consolation dans la plupart de vos chagrins. Il en est d'une nature à ne recevoir d'adoucissement que de la religion; il en est que tout ce que nous voyons, tout ce qui nous environne, tout ce qui nous approche, loin de les calmer, les irrite et les rend encore plus cuisants. Il est des chutes et des disgrâces où l'on ne trouve point d'ami; il est des renversements de fortune où personne ne nous tend la main; il est des maux si grands, si aigus, que nul art ne peut les soulager; il est des afflictions si vives, que nulle éloquence ne peut nous en consoler; il est des pertes si irréparables, que rien ne nous en dédommage. Dans ces occasions, qui ne sont pas rares, la religion fournit des ressources où les gens de bien trouvent à propos une consolation capable d'adoucir les plus grands malheurs : mille personnes en rendent témoignage : quand leur soulagement viendrait de leur erreur, ce serait une erreur heureuse, et dont il serait imprudent, dans l'incertitude, de se priver.

Mais il ne s'agit pas ici de comparer le risque de perdre des plaisirs qui ne dureront pas toujours avec celui de perdre des soulagements qui sont également passagers : il s'agit de comparer le risque de perdre des plaisirs de peu d'années avec celui de perdre un bonheur qui n'a de mesure que l'éternité, et de s'exposer à des maux qui ne finiront jamais. Dans le doute le mieux fondé, en cas d'une telle alternative, y aurait-il lieu, suivant les principes du bon sens et de la raison, de comparer et de faire un choix? Vous comparez cependant, libertin, et sur un doute sans fondement, vous choisissez de courir le risque de cette éternité de supplices : est-il un égarement pareil? *Redite, prævaricatores, ad cor* (*Isaiæ*, XLVI), Prévaricateurs, rentrez en vous-mêmes. Votre cœur a corrompu votre esprit; corrigez ce cœur corrompu, et votre esprit deviendra sain.

Pour vous, fidèles, qui ne prenez part au discours que je fais ici, que par la pitié que vous fait l'aveuglement et l'imprudence de ceux qui veulent être dans l'erreur, rendez d'immortelles grâces au Seigneur de vous en avoir préservés. Car enfin c'est un don de sa grâce, non un effet du raisonnement, que de croire et d'être ferme en la foi : *Non fecit taliter omni nationi, et judicia sua non manifestavit eis* (*Psal.* CXLVII). Dieu ne l'a pas faite, cette grâce, à tant de nations privées des lumières du christianisme, et qui peut être en auraient fait un meilleur usage que nous. Il n'a pas même fait à tous les chrétiens la grâce d'être dans la vraie Eglise. Mille sectes s'en sont séparées, qui, dans la profession du christianisme, ne sont pas la religion de Jésus-Christ. Nous avons, nous, la consolation de ne pouvoir douter que nous n'y soyons, puisque l'Eglise catholique est la seule où se soient conservés ces preuves et ces motifs de croyance, qui ont établi la foi chrétienne sur les ruines de la gentilité. Chez nous se font encore les miracles, chez nous est encore en vigueur le zèle de l'apostolat, chez nous est demeuré l'esprit du martyre. C'est d'un homme d'entre nous que, presque de nos jours, Dieu s'est servi au Japon et dans les Indes, pour faire des miracles si évidents que des ministres hérétiques en ont eux-mêmes rendu témoignage. C'est des prêtres de notre Eglise que Dieu se sert encore aujourd'hui pour continuer le plus grand des miracles, qui est la conversion des gentils. Il y avait dans l'ancienne loi certains miracles continuels, tels qu'étaient ceux qui se faisaient à la piscine probatique pour affermir les Juifs dans leur foi. Ainsi en est-il dans la loi nouvelle, et le plus sensible, selon saint Ambroise, est la conversion des gentils, qui se continue encore en effet dans toutes les parties du monde où l'on adore de faux dieux. Or, parmi quelle sorte de chrétiens se trouve aujourd'hui ce miracle, sinon dans l'Eglise romaine? A qui, de nous ou des errants, peut-on dire ce que l'Apôtre disait aux chrétiens de son temps : *Réjouissez-vous, parce que votre foi est annoncée par tout le monde* (*Philip.*, II)? Est-ce la foi des calvinistes qui a été annoncée de nos jours à tant de peuples inconnus? est-ce la croyance de Luther qu'on annonce aujourd'hui à la Chine? est-ce la confession d'Ausbourg qu'on prêche dans le Canada? Luther a paru dans le monde en même temps que saint François Xavier : est-ce Luther ou François Xavier que l'on a vu passer les mers, pour aller annoncer Jésus-Christ à tant de peuples qui l'ignoraient? est-ce Luther ou François Xavier que l'Inde et l'Hidaspe ont vu prêcher, et qui a sanctifié tant de fois le Gange même par ses sueurs? Sont-ce les sectateurs de l'un ou bien les successeurs de l'autre qui continuent, à l'heure que je parle, à éclairer ces nations assises à l'ombre de la mort?

Saint Ambroise dit qu'une marque que le royaume de Dieu, c'est-à-dire la vraie foi, doit être transféré d'un peuple à un autre, comme il l'a été des Juifs aux chrétiens, est le ralentissement du zèle. Sur ce principe, grâces au Seigneur, nous possédons encore le royaume de Dieu, nous sommes encore

dans la vraie Eglise, nous professons encore la vraie foi, et l'Eglise romaine n'est point réduite à se plaindre, comme la synagogue, que ce zèle qu'elle a hérité des apôtres a passé dans des mains étrangères : *Hæreditas nostra versa est ad extraneos* (*Thren.*, V). Ce feu sacré se conserve encore dans toute sa vivacité, non dans une seule maison de Vestales, comme le feu gardien de l'empire, si fameux parmi les Romains, mais en autant de maisons diverses qu'il y en a aujourd'hui d'établies pour former des hommes apostoliques. L'esprit du martyre, comme celui du zèle, est demeuré dans notre héritage ; nous le portons et nous l'inspirons. Les feux du Japon ont été vus de trop loin pour laisser ignorer cette vérité ; et nos hérétiques eux-mêmes ont trop versé de sang catholique, pour ne pas avouer que nous ne l'épargnons pas. Loin de nous plaindre, nous baisons les mains qui travaillent à nous couronner. Nous voulons seulement inférer de là, pour notre propre consolation, que la foi, n'étant pas chez ceux qui font les martyrs, mais chez ceux qui savent souffrir le martyre, elle est tout entière chez nous. Fasse le ciel qu'elle y produise les œuvres et les fruits qu'elle doit produire quand elle est animée d'une vive et véritable charité, et que, nous ayant conduits ici-bas dans les routes de la justice à travers les obscurités dont elle cache ses mystères, elle nous couronne dans la gloire, où ils nous seront révélés dans le grand jour de l'éternité ! Ainsi soit-il.

SERMON III.

De la conversion ; contre ceux qui la diffèrent.

Quæretis me et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.

Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous mourrez dans votre péché (*S. Joan., ch.* III).

Se peut-il faire qu'on cherche Dieu et qu'on ne le trouve pas, lui qui cherche ceux qui le fuient, et à qui une bonté sans mesure donne tant d'ardeur pour les trouver? Se peut il faire qu'on meure dans son péché, quand on veut faire pénitence ? Oui. Le texte que je viens de citer n'est ni obscur ni ambigu ; il n'y a rien de plus net, de plus exprès, de plus précis que ces paroles : *Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous mourrez dans votre péché.* On cherche inutilement Dieu, quand inutilement Dieu a cherché; et alors, avec la résolution, avec le désir même de faire pénitence, on meurt dans son péché. Il n'en faut pas accuser Dieu : c'est une juste punition du long et outrageux mépris que font de ses soins, de ses grâces, de ses poursuites, de ses empressements, ceux qui diffèrent à se convertir ; c'est le châtiment convenable à leurs froideurs, à leurs rebuts, à leurs délais, à leur dureté, surtout à l'indigne présomption qu'ils ont de croire trouver toujours Dieu quand ils voudront bien le chercher, et se convertir quand il leur plaira.

Dieu menace les pécheurs de les abandonner à une mauvaise assurance, qu'ils se donnent à eux-mêmes en violant sa loi : *Peccator transgrediens mandatum Dei, incidet in promissionem nequam* (*Eccli.*, XXIX). Cette mauvaise assurance est celle dont se flattent presque tous les pécheurs quand ils diffèrent à se convertir. Je n'en connais point de plus fausse, de plus trompeuse, de plus mal fondée : il ne faut que bien pénétrer deux vérités pour s'en convaincre. La première est que tout pécheur qui diffère à se convertir est en danger de ne se convertir point ou de ne se convertir qu'à la mort ; la seconde, que tout pécheur qui ne se convertit qu'à la mort est en danger de se mal convertir. Il est peu d'hommes assez impies pour vouloir mourir impénitents. Il n'en est pas même un grand nombre qui, de propos délibéré, se déterminent à ne point faire de pénitence qu'à la mort. On se propose de faire pénitence après la jeunesse passée, après une passion usée, après une ambition satisfaite ; c'est à telles gens que je dis, ou qu'ils ne se convertiront point, ou qu'ils ne se convertiront qu'à la mort : et c'est de quiconque ne se convertit qu'à la mort, que je dis qu'il y a danger que, même en se convertissant, il ne se convertisse mal. Propositions terribles, mais vraies! Pour en profiter, demandons l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de celle à qui la plupart des pécheurs doivent, après Dieu, leur conversion. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Toute espérance fondée sur le temps est toujours, dit saint Augustin, une espérance fort incertaine : *Omnis spes quæ tempori committitur, incerta est.* Il n'est rien de plus incertain que le temps; donc il n'est rien de plus incertain qu'une espérance fondée sur le temps. J'espère faire un jour pénitence ; quand votre espérance n'aurait point d'autre principe d'incertitude que celle de ce jour à venir où vous fixez votre pénitence, s'il vous est permis d'espérer, vous avez grand sujet de craindre. Car si vous ne vivez pas jusqu'à ce jour, et qu'avant ce jour vous veniez à être enlevé d'une mort subite, précipitée et imprévue, vous ne ferez point pénitence. Or, quelle assurance avez-vous que vous vivrez jusqu'à ce jour, et qu'avant ce jour quelque accident ne terminera pas votre vie, lorsque vous n'y penserez pas? Je suis jeune, dites-vous, j'ai de la santé! Mauvais garants d'une longue vie, que la jeunesse et la santé ! et la jeunesse et la santé sont-elles à l'épreuve d'une apoplexie, d'un débordement d'humeurs, d'une fièvre qui porte tout d'un coup à la tête et commence par troubler la raison? Et la jeunesse et la santé garantissent-elles d'une chute, d'une ruine, d'un incendie, d'un coup que la main d'un lâche ennemi vous portera en trahison? Si vous n'aviez jamais ouï parler de gens d'une florissante jeunesse et d'une vigoureuse santé, emportés par ces accidents, moins imprudemment vous vous flatteriez de n'y être pas plus exposé que les autres. Mais de quoi entend-on parler plus fréquemment que de ces genres de mort? Depuis un an, depuis trois mois, com-

bien en avez-vous ouï raconter? Si elles ne sont pas les plus communes, n'est-ce pas assez qu'elles soient fréquentes, pour vous faire craindre de mourir subitement comme tant d'autres, et vous faire en même temps concevoir que tout ce que vous pouvez conclure de votre jeunesse et de votre santé, c'est que peut-être ce jour viendra auquel vous fixez votre pénitence, mais que peut-être aussi il ne viendra pas? Ah! mon frère, s'écrie ici l'éloquent saint Jean Chrysostome, y pensez-vous, quand vous dites peut-être sur le sujet dont il s'agit? Peut-être, où il s'agit de votre salut? Peut-être, où il s'agit de votre âme? Peut-être, où il s'agit de votre éternité? Peut-être serai-je damné, peut-être ne le serai-je pas? O terrible et affreux peut-être! ô effrayante alternative! ô redoutable incertitude!

Pour peu qu'on se pique de prudence, on ne risque point sur ce peut-être tout ce qui dans la vie s'appelle ou affaire de conséquence ou intérêt considérable. On n'abandonne point au hasard de cet avenir incertain un événement dont dépend, ou la fortune d'une maison, ou l'établissement d'un enfant. On y travaille le plus tôt qu'on peut, et on en apporte pour raison que la vie des hommes est incertaine, qu'on peut mourir, qu'on ne veut pas laisser à sa famille une grande affaire qui la pourrait embarrasser et la ruiner un jour tout à fait. En vérité, ne dirait-on pas, ou que le salut est la seule affaire qui ne mérite pas qu'on prévoie l'incertitude de la vie, ou que la vie cesse d'être incertaine pour ceux qui ne pensent pas au salut?

Cette conduite est d'autant plus imprudente que la conversion dépend du temps, non-seulement comme toutes choses en dépendent, mais en quelque façon comme en dépendent certaines choses qui ne se font qu'en certains temps. On ne sème pas en tout temps, on ne moissonne pas en tout temps, on ne serre pas le grain en tout temps. Tout cela a son temps, dit le Sage, et si tout cela n'est fait en son temps, on n'y revient pas, on ne le fait point (*Eccles.*, V). Ainsi est-il à proportion un temps de salut dans la vie, des jours de pénitence, une saison de conversion, hors de laquelle on se convertit rarement. L'Ecriture l'a dit en tant d'endroits que personne ne le peut ignorer. Il y a quelque chose de plus : non-seulement il est dans la vie un temps de salut et des jours de pénitence, mais ces temps et ces jours de choix ne sont pas les mêmes pour tous ; chacun a les siens marqués, mesurés par la divine Providence; quand l'homme qui ne les connaît pas les laisse passer imprudemment, souvent ils ne reviennent plus. Ainsi allaient passer ce temps, ce jour destiné de Dieu à la conversion de Jérusalem, lorsque le Sauveur pleurait sur elle de ce que, par un aveuglement coupable parce qu'il était volontaire, elle ne le connaissait pas : *Si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua* (*Luc*, XIX). Or, qui vous a dit que ce jour de salut, que ce temps propre à la pénitence était ce jour que vous vous fixez, ce temps que vous destinez pour la faire? Je veux que ce temps, ce jour soit le vôtre, c'est-à-dire qu'un âge plus avancé, le penchant au plaisir moins vif, l'ambition rebutée ou contente, moins d'occasions de tentation, moins de sensibilité aux objets, moins de dissipation dans le monde, moins d'affaires, moins d'embarras, moins de soins, vous laissent alors tout le loisir et toute la liberté nécessaires pour penser à votre salut. Il ne s'agit pas ici seulement de prendre votre jour, votre temps; il faut prendre le temps du salut, le temps propre à la conversion, la saison de la pénitence. Comment pouvez-vous vous répondre que ce temps que vous choisissez, et qui par rapport à vous vous convient, soit celui qu'il fallait choisir et qui convienne à la conversion? Vous prenez, dis-je, votre temps, mais n'y a-t-il point de danger que votre temps ne soit pas celui de Dieu? Il dit lui-même qu'il est des moments qu'il tient cachés dans la profondeur de ses impénétrables secrets et dont il s'est réservé la distribution : *Momenta quæ posuit in sua potestate* (*Act.*, I). Tels sont ceux auxquels il attache la prédestination de l'homme. Lui seul les sait et les dispense, non par des règles fixes et connues comme les jours que fait le soleil, dont l'un succède toujours à l'autre, mais, comme s'exprime saint Paul, selon le bon plaisir de sa volonté (*Eph.*, I). Quand un jour est passé, on peut attendre avec tranquillité le suivant : il aura la même durée, la même lumière, la même chaleur. Il n'en est pas ainsi de ces moments dont Dieu a voulu être lui-même le dispensateur immédiat : si l'un échappe, on ne peut s'assurer, ni s'il sera suivi d'un autre, ni quand sera donné celui duquel il doit être suivi. C'est par rapport à ces moments si précieux, mais si incertains, que Jésus-Christ nous avertit de marcher quand nous avons le jour, de peur d'être surpris des ténèbres : *Ambulate dum lucem habetis ne tenebræ comprehendant vos* (*Joan.*, XII). Si ce jour de choix que produit la grâce pour ceux qu'elle veut convertir revenait régulièrement après l'intervalle de la nuit, comme celui que fait le soleil, on pourrait avec moins de danger en laisser passer un pour attendre l'autre; mais la révolution de ces jours n'étant pas réglée de la sorte, on a sujet d'appréhender que le jour qu'on laisse passer ne soit suivi de cette longue, funeste et continuelle nuit, pendant laquelle on ne fait rien : *Nox in qua nemo potest operari*. En vérité, quand même ces jours auraient leurs périodes réglées et mesurées comme les autres, celui qui diffère à se convertir aurait toujours sujet de craindre que, pour le punir, Dieu ne dérogeât à ces règles. Car y a-t-il rien de plus juste qu'un maître prive un serviteur dissipateur et infidèle d'un bien dont il se sert contre lui, dont il abuse pour l'offenser, dont il se fait un motif de révolte?

C'est ici que le pécheur, résolu à différer sa conversion malgré des vérités si constantes, emploie mille raisons plausibles pour en éluder la force et se rassurer dans son péché. Dieu, dit-il, est meilleur que nous ne

sommes méchants ; il excuse notre fragilité, il a égard à nos faiblesses. Il est vrai, mon frère, il est vrai que Dieu est meilleur que nous ne sommes méchants ; mais il est aussi juste qu'il est bon, car sa justice est infinie, comme sa bonté est sans bornes. Ainsi s'il excuse notre fragilité, s'il a égard à nos faiblesses, il s'indigne de notre longue persévérance dans le mal, et punit enfin notre endurcissement. Mais quoi ! n'a-t-il pas dit lui-même qu'il nous attend à pénitence, et qu'il nous attend même longtemps, qu'il nous attend avec patience, et qu'il en a même beaucoup? Pour votre repos, pécheur impénitent, ne citez pas la parole de Dieu. Pour un petit nombre de textes semblables à ceux que vous alléguez, sur lesquels vous vous rassurez, et que vous ne prenez pas dans leur sens, vous en trouverez un grand nombre d'autres précis, clairs, sans ambiguïté, qui vous rempliront de terreur. Vous trouverez, dans l'Ecriture, que Dieu viendra comme un voleur : *Veniet sicut fur* (I *Thess.*, 5); qu'il viendra à l'heure que vous n'y pensez pas : *Qua hora non putatis* (*S. Matth.*, XXV) ; qu'il faut l'attendre, et qu'il viendra peut-être à la seconde veille, peut-être même à la première ; qu'ainsi il faut veiller constamment et être prêt à lui ouvrir sans retardement quand il frappera : *Ut cum venerit et pulsaverit, confestim aperiant ei* (*S. Luc.*, XII). Ici vous voyez que, loin d'attendre, Dieu, au contraire, veut être attendu ; que, loin d'excuser votre négligence à vous préparer pour le recevoir, il vous punira si vous n'êtes prêt ; qu'ainsi si, durant cette nuit où il prétend que vous veilliez attentif à son arrivée, il vous trouve, non-seulement dissipant son bien, violant ses lois, mais endormi, tardif, paresseux, vous êtes exclu de sa maison.

Mais, me direz-vous, comment est-ce donc qu'il peut dire qu'il nous attend, si en effet il ne nous attend pas, si, au contraire, il faut l'attendre en tous temps et à tout moment? C'est ici le grand mystère de la grâce ; mystère qui, premièrement, nous apprend que Dieu en attend quelques-uns, mais qu'il n'attend pas tout le monde. Il a attendu David, il a attendu Pierre, il a attendu Madeleine, mais il n'a pas attendu Coré, il n'a pas attendu Dathan, il n'a pas attendu Abiron. Incontinent après leur péché, la terre s'est ouverte sous leurs pas et les a engloutis dans les enfers. Mystère qui, en second lieu, nous instruit que, parmi ceux que Dieu attend, tous ne sont pas également attendus ; que chacun a un certain temps, renfermant certain nombre de grâces, certaines occasions favorables, certaine mesure de péchés, après lesquels il n'attend plus, après lesquels il n'y a plus ni temps propre à la pénitence, ni grâce forte pour le salut, ni occasions favorables à se convertir, ni miséricorde pour le péché. Celui qui préside à la distribution du temps a juré que le pécheur n'en aura plus (*Apoc.*, X) ; celui qui ménage les grâces et les occasions du salut proteste qu'il abandonne ce soin et qu'il a retiré son zèle (*Ezech.*, XVI). Celui qui pardonne les péchés assure qu'il n'en pardonnera plus (*Zach.*, II). Mystère qui nous marque enfin que personne ne sait si cette mesure est grande ou petite pour lui. Il y a des gens que Dieu attend l'espace de plusieurs années, il y en a que Dieu a damnés après la première grâce perdue, après les premiers péchés commis ; que sais-je quelle mesure est la mienne ? que sais-je combien encore de temps Dieu a résolu de m'attendre? Peut-être suis-je bien prêt du comble où doit aller cette mesure ? peut-être que Dieu, las de m'attendre, commence à ne m'attendre plus ? peut-être que la dureté de mon cœur, le long délai de ma pénitence, mon attachement au péché sont les premiers effets de son abandon. Ah ! quand il ne m'attendrait plus, aurais-je sujet de me plaindre qu'il ne m'eût pas assez attendu, depuis le temps que je m'obstine à rejeter toutes ses grâces et à persévérer dans mes péchés? Mais si tant est qu'il m'attende encore, combien encore m'attendra-t-il? Ninive n'avait plus que quarante jours, lorsque le prophète Jonas la prêchait ; Jérusalem était au dernier, quand le Sauveur pleurait sur elle : mon terme est-il celui de Ninive, est-il celui de Jérusalem ? Peut-être en ai-je plus que Ninive, mais il n'est pas impossible aussi que j'en aie moins que Jérusalem. Dans cette incertitude, qui augmente tous les jours, risquerai-je encore mon salut ?

Quelqu'un me dira qu'au moins, hors le cas d'une mort subite et imprévue, péril qui ne frappe que ceux qui en sentent en eux quelque principe, la grâce de la conversion étant une de celles qui ne manque à personne, il se tient sûr de se convertir, puisqu'il se convertira quand il voudra, et qu'il est résolu de le vouloir. Autre mystère que cette grâce qui ne manque à personne, mon frère, puisque enfin, malgré cette grâce, les théologiens tombent d'accord de ce qu'a dit saint Augustin, qu'il est juste que qui n'a pas voulu se convertir quand il l'a pu ne le puisse quand il le voudra : *Ut qui cum potuit, noluit, amittat posse cum velit.*

Mais, sans nous arrêter ici à développer le secret de cette théologie terrible, concevez l'erreur où vous êtes, même touchant votre volonté. Vous dites que vous vous convertirez, et moi je dis que vous ne vous convertirez pas. Vous vous fondez sur votre volonté : c'est sur cela même que je me fonde. Qui dit le plus vrai ? Je ne le sais pas ; l'événement nous l'apprendra ; mais je maintiens que je raisonne plus vraisemblablement que vous. Il s'agit ici de la force ou de la faiblesse de votre volonté. Si votre volonté est assez forte au temps que vous vous prescrivez, pour se résoudre et pour vouloir, vous voudrez, vous vous convertirez ; mais aussi si elle est trop faible, vous ne voudrez pas, vous ne vous convertirez point. Or, je vous demande qui de nous deux est le mieux fondé dans son attente, ou de vous, qui vous promettez de trouver forte une volonté que vous avez toujours sentie faible, ou de moi,

qui crains de la trouver faible, après tant d'expériences de sa faiblesse? Il faudrait, pour raisonner juste, que vous eussiez quelque raison de croire qu'avec le temps, votre volonté acquerrait une résolution qu'elle n'a pas ; mais sur quel fondement l'espérer? L'habitude du péché donne-t-elle des forces? La soustraction des grâces opère-t-elle les grandes résolutions? L'âge et le temps, me direz-vous, affaiblissent les passions. Ne dites pas qu'ils les affaiblissent ; dites, tout au plus, qu'ils les changent. Je dis tout au plus ; car, hélas ! il n'arrive que trop souvent que les plus jeunes et les plus folles se conservent sous les cheveux gris, comme le feu, en certains endroits, sous les montagnes couvertes de neiges. Voulez-vous savoir ce qui vous trompe? C'est que, ne regardant jamais votre conversion que dans l'avenir, vous vous la représentez, dans cet avenir, détachée de tout ce qui vous la rend difficile dans le présent ; vous en séparez les passions, vous en éloignez l'amour du plaisir, vous en retranchez les sujétions et les tentations du démon. Dans ce système, elle vous paraît facile ; mais vain et chimérique système ! quand vous en serez venu là, vous en verrez l'illusion. Cet avenir ne vous sera pas plus tôt devenu présent que vous le verrez accompagné, et de ces passions, et de ces plaisirs, et de ces tentations importunes, qui, mettant à votre conversion les mêmes obstacles qu'elles y ont toujours mis, et ne mettant point de fin à vos délais, vous conduiront jusqu'à la mort, où, si vous vous convertissez, il est à craindre que vous ne le fassiez mal. C'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE

Tertullien dit qu'il en est de la pénitence comme il en est de la monnaie : qu'il en est de bonne et de mauvaise, et qu'il n'appartient qu'à Dieu seul d'en faire le discernement. Ainsi ce n'est jamais à nous à prononcer déterminément, quand il s'agit du particulier, que telle pénitence est bonne, que telle pénitence est mauvaise. On peut présumer l'un, on peut craindre l'autre ; mais juger est le droit de Dieu, qui réprouve souvent celle que nous approuvons, et qui accepte quelquefois celle qui nous paraît la moins recevable. Ne parlons donc qu'en général de ces sortes de pénitences, que le pécheur ne fait qu'à la mort. J'en dis trois choses : la première, que d'elles-mêmes elles ont toutes de grands préjugés de fausseté ; la seconde, que la plupart en ont des indices visibles ; la troisième, que quelques marques qu'elles aient d'être de bonne foi, les principes en sont si douteux qu'elles sont toujours fort suspectes.

Je dis d'abord que toute pénitence que le pécheur ne fait qu'à la mort a de grands préjugés de fausseté, et j'en trouve trois principaux : le premier se prend de la parole de Dieu : elle n'est en nulle autre matière ni plus formelle ni plus expresse. Car quoique le passage que j'ai pris pour texte regarde littéralement les Juifs, il les regarde, selon les principes de saint Paul et de saint Augustin, comme des figures par lesquelles il marque ce qui arrive aux chrétiens. Pour en concevoir toute la force, il y faut observer deux choses : la première est que quand Jésus-Christ dit : Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous mourrez dans votre péché, il ne parle ni de ceux qui meurent sans vouloir faire pénitence, ni de ceux qui n'en ont pas le temps, ni de ceux qui, tombant dans le désespoir, n'implorent point la miséricorde, qu'ils croient inutile de solliciter, ni de ceux qui meurent subitement. Car ceux-là ne cherchent pas Dieu, et le passage parle expressément, et ne parle que de ceux qui le cherchent, qui se mettent en devoir de se convertir, qui demandent pardon à Dieu, qui ont recours à sa clémence ; et c'est à ceux-là que Dieu déclare qu'ils mourront dans leur péché : *In peccato vestro moriemini ;* la seconde chose à observer dans ce passage est que la proposition d'elle-même est universelle, et par conséquent qu'elle comprend tous les pécheurs, au moins tous ceux qui jusqu'à la mort persévèrent dans leur péché. Si quelqu'un n'y est pas compris, c'est par accident et par exception. De là il s'ensuit que, parmi ceux qui ne font pénitence qu'à la mort, le grand nombre est de ceux qui en font une mauvaise, et que le nombre de ceux qui en font une bonne ne doit être que très-petit. Car le grand nombre suit la loi générale, et le petit nombre l'exception. Au déluge, la loi générale comprenait tout le genre humain, l'exception une seule famille. Si nous en croyons saint Jérôme, la loi générale des faux pénitents, qui ne demandent pardon qu'à la mort, ne serait guère moins étendue, et l'exception guère moins bornée. Car on rapporte que ce grand homme, étant sur le point de mourir, protesta qu'il était persuadé que de cent mille de ces pénitents, à peine y en a-t-il un seul qui obtienne miséricorde. Il y a là de l'exagération ; mais l'exagération fait voir que la vérité est terrible.

Le second préjugé de fausseté qu'a la pénitence qu'on ne fait qu'à la mort vient du temps auquel on la fait. Je le disais tout à l'heure. Il est des choses qui veulent être faites en leur temps, et la pénitence en est du nombre. Or, je soutiens que le temps de la mort est le moins propre à la pénitence. Souvenez-vous encore ici de ce que je vous ai déjà dit, que, pour bien faire pénitence, il faut prendre le temps de Dieu et le nôtre. Je vous ai dit, de plus, que le temps de Dieu n'est pas tout le temps de la vie : je dis ici que nul temps de la vie n'est moins le temps de Dieu que la mort. Encore, de tout le temps de la vie nous laisse-t-il au moins dans l'incertitude de celui qui est le sien ; mais il nous dit positivement que celui de la mort ne l'est pas, puisqu'il nous dit que le temps de la mort n'est point celui qu'il nous a donné pour nous préparer à le recevoir ; qu'en ce temps il faut être prêt : *Estote parati* (*Matth.*, XXIV) ; qu'ainsi, régulièrement

parlant, il n'est pas temps de se préparer. Ce fut l'erreur de ces vierges folles dont il est parlé dans l'Evangile (*Matth.*, XXV). Paresseuses à remplir leurs lampes, elles attendent l'arrivée de l'Epoux. Alors, envisageant de plus près le péril où elles se sont mises de n'être pas prêtes à le recevoir, elles se tourmentent, elles s'inquiètent, elles demandent de l'huile à emprunter, elles courent en acheter chez les marchands; elles retournent, leurs lampes pleines, et ne doutant pas d'être bien reçues, elles frappent à la porte pour être introduites, mais hélas! inutilement: on leur répond qu'on ne les connaît pas. Cette parabole est une figure par laquelle le Sauveur nous apprend que, prendre le temps de la mort pour se convertir, c'est mal prendre le temps de Dieu. Je dis de plus que c'est mal prendre le sien. La preuve n'en est pas difficile.

La pénitence demande deux choses, que le temps de la mort lui peut difficilement donner. Elle demande du loisir, elle demande de l'application. La pénitence demande du loisir, car c'est un ouvrage composé de plusieurs sortes de parties, qui, selon le cours ordinaire des choses, ne se font que les unes après les autres, et veulent du temps pour être bien faites. Il faut faire un examen de sa vie, et souvent de toute sa vie. Car, quoiqu'il y ait peu de chrétiens qui ne se confessent tous les ans, ces confessions de tous les ans, toujours dans les mêmes habitudes et dans les mêmes attaches au péché, sont si suspectes, qu'il est bien souvent nécessaire d'en faire une générale qui les rectifie, ou, pour mieux dire, qui les expie, comme des choses qui méritent mieux d'être mises au rang des péchés que d'être comptées parmi les bonnes œuvres. Après cet examen, il faut s'exciter au repentir de ses désordres, s'en détacher le cœur, former une forte résolution de les éviter à l'avenir, si on en a jamais l'occasion; il faut s'en accuser à un prêtre, se réconcilier avec ses ennemis, restituer les biens mal acquis, rétablir l'ordre dans ses affaires. Il faut du loisir pour tout cela. Outre le loisir, il faut de l'application: la pénitence est une chose délicate; il est aisé d'y faire des fautes qui la rendent nulle et inutile. Il ne faut qu'omettre un péché par une négligence coupable, prendre un motif de douleur pour l'autre, conserver de l'attache à un objet, ou de la haine pour un ennemi. Or, je demande de bonne foi, peut-on se donner ce loisir? peut-on avoir cette application, dans les accidents, dans les maladies, qui précèdent communément la mort? Quoi! dans les courts moments compris depuis le danger reconnu, et qu'on ne reconnaît d'ordinaire que quand on ne se reconnaît plus guère soi-même, jusqu'à l'agonie d'un mourant, examiner, détester, déclarer, expier, réparer les péchés d'une vie longue et abandonnée à toutes sortes de déréglements! Quoi! tout d'un coup changer d'idées, d'inclinations, de sentiments; amortir de grandes passions, rompre de forts attachements, arrêter de violents désirs, étouffer des haines invétérées, éteindre des amours encore vifs, résister au poids des habitudes, rompre le cours de tous ses penchants, perdre en un moment et l'estime et le goût des choses du monde, n'en avoir plus que pour le ciel! ah! c'est ce qui, sans un miracle, ne se fait ni ne se peut faire. Il en est de ces changements comme des autres: Dieu seul les peut opérer tout d'un coup. Hélas! on a bien de la peine, après de longues méditations, des lectures bien assidues, de longs et fréquents entretiens avec des gens de piété, à disposer seulement son cœur à prendre des pensées de salut: c'est tout ce qu'on peut faire dans une retraite, c'est tout ce qu'on peut gagner durant un carême, par une assiduité continuelle à entendre la parole de Dieu et les meilleurs prédicateurs. Comment en des moments si courts, et commencer et consommer l'ouvrage d'une entière conversion? moments, au reste, si chagrins, si agités, si turbulents, qu'on ne peut avoir ni l'application ni la liberté nécessaires à rien faire de ce que demande même une médiocre attention. Car, de quelle attention est capable un malade que la douleur applique continuellement à son mal, que des parents embarrassent d'affaires, que des créanciers importunent de demandes, que l'attachement à la vie, la tendresse pour les siens, la crainte des jugements de Dieu, inquiètent, troublent, déchirent?

Le troisième préjugé que nous avons contre la pénitence qui ne se fait qu'à la mort est, qu'après tout, le premier ressort en est toujours la nécessité, trop légitime sujet de craindre que ce ne soit par contrainte et par force que le pécheur retourne à Dieu, non volontairement et de bon cœur; que ce soit moins par haine du péché que par impuissance de le commettre, et que, comme dit saint Ambroise, ce ne soit plutôt le péché qui abandonne le pécheur, que le pécheur qui quitte le péché. Pénitence, dis-je, forcée et dès là même pénitence fausse. De là venait cette rigueur dont on vous a si souvent parlé des Pères à l'égard de ces pécheurs; rigueur qui marque que l'ancienne Eglise avait bien mauvaise opinion de ces pénitents à la mort, puisqu'on ne prononçait sur eux qu'en tremblant la forme d'une absolution, dont on se défiait que Dieu voulût bien ratifier le bienfait, et que la seule extrémité obligeait les ministres à risquer.

Cette conduite paraît sévère, mais qui considérera bien les indices visibles de fausseté qui se trouvent dans la plupart de ces pénitences à la mort, la jugera très-équitable. C'est ma seconde proposition, qui ne demande qu'une induction de ce qui se passe souvent à nos yeux, et dont nous sommes, vous et moi, tous les jours témoins malgré nous. Combien voyons-nous de ces mourants qui, surpris à la vue d'une mort prochaine, mais qu'ils n'attendaient pas si tôt, ne font que tumultuairement pénitence et savent à peine ce qu'ils font. L'Ecriture compare ces morts à ces tempêtes imprévues, où un impétueux coup de vent met un vaisseau en

danger de périr : *Cum interitus quasi tempestas ingruerit* (*Prov.*, I). Le trouble du pilote et des matelots, la frayeur qui se répand sur leurs visages, l'incertitude de leurs conseils, la précipitation de leurs actions, l'embarras qu'ils se font les uns aux autres, est une image naturelle de ce qui se passe en ces occasions. Tout à coup un malade baisse, ceux qui se trouvent autour de lui, presque aussi effrayés que lui, ne servent qu'à augmenter son désordre, loin de penser à le calmer. On court précipitamment au médecin, au confesseur, aux proches, aux amis; tout le monde arrive en même temps et se trouve autour du malade, sans que personne sache trop bien pourquoi il vient et ce qu'il doit faire. Un médecin ordonne à la hâte. Un confesseur encore plus pressé ne peut faire que la moitié des choses qu'exigerait son ministère ; peut-être même que le malade n'ayant pas assez de loisir pour recourir à des gens habiles, on prend au hasard un mauvais pilote pour conduire au port, durant la tempête, un vaisseau déjà demi submergé. Combien de ces mourants qui diffèrent de recevoir les sacrements à la dernière extrémité, trompés, comme il arrive souvent, par le mauvais jugement d'un médecin, par le faux respect de leurs domestiques, par la délicatesse d'une femme, par la tendresse de leurs enfants, par la flatterie de leurs amis, presque toujours par leur amour-propre, qui n'entre que le plus tard qu'il peut dans les tristes pensées de la mort; quelquefois, j'ai horreur de le dire, par un respect humain impie, par la honte qu'ils se font à eux-mêmes de ne paraître pas assez constants, ou à ne rien croire, ou à ne rien craindre? D'ordinaire pourtant on en vient là; mais est-il temps d'y venir quand on y vient, lorsqu'il faut parler et qu'on n'a plus de parole, lorsqu'il faut écouter et qu'on n'a plus d'attention, lorsqu'il faut se convertir à Dieu et qu'on n'a presque plus d'idée ni de Dieu ni de conversion, lorsqu'il faut agir de la tête et qu'on ne sait plus ce qu'on fait? Combien de ces mourants difficiles qu'on n'approche point sans les fâcher, et dont il faut manier l'esprit encore plus adroitement que le corps; qui, toujours prêts à s'impatienter, obligent un confesseur à les ménager, à les choyer, à prendre garde de ne pas trop pousser certains points sur lesquels ils sont délicats? Chacun lui recommande d'être court, la plupart, non plus que le malade, ne se mettant pas fort en peine que les choses se fassent bien, pourvu que le dehors soit gardé et qu'elles paraissent avoir été faites. Combien de ces mourants philosophes, ou faibles, ou ne marquant aucune crainte après une vie qui en donne tant de sujet, ou ne témoignant aucune espérance malgré les motifs qu'on leur en suggère, et se laissant abattre à une terreur qui n'est qu'une crainte servile, laquelle, ayant moins Dieu pour objet que ses menaces et ses châtiments, les trouble et ne les sauve pas? Combien de mourants qui omettent les choses les plus essentielles à la pénitence? On sait qu'ils ont des inimitiés, et on ne voit point de réconciliation ; on sait qu'ils ont du bien d'autrui, et on ne voit point de restitution ; on sait qu'ils ont de grandes attaches, et on ne les voit que trop constants à garder leurs serments sacriléges de les conserver jusqu'à la mort. Combien même de mourants surpris par des accidents imprévus, pleins d'une douleur de bonne foi, mais incertains si cette douleur est cette contrition parfaite qui justifie hors du sacrement, demandent un prêtre et n'en trouvent point, ou n'ont pas le temps de l'attendre ; peut-être damnés éternellement pour n'avoir pas eu le loisir d'attendre un quart d'heure qui les pouvait sauver? Laissons ces pénitences suspectes ; examinons un moment celles qui semblent moins le devoir être, et faisons voir qu'elles le sont beaucoup; c'est ma troisième proposition.

C'est une consolation pour nous quand nous perdons un parent, un ami qui a vécu dans le désordre, d'apprendre qu'il est mort en chrétien, c'est même une consolation raisonnable ; mais il faut prendre garde pourtant que cette consolation ne produise une espèce de confiance pernicieuse à notre propre salut. Consolons-nous et ne nous y fions pas. Quand je vois un Antiochus, grand pécheur à la vérité, mais humilié, soumis, publiant qu'il est juste qu'un homme mortel, quoique souverain, quoique roi, s'assujettisse à la loi de Dieu ; de plus, repentant, contrit, proposant de réparer le mal qu'il a fait, d'enrichir le temple fameux où le vrai Dieu était adoré, de quitter le culte des siens pour ne connaître plus que celui auquel les Hébreux sacrifiaient, d'aller lui-même publier sa puissance partout l'univers ; quand je vois, dis-je, cette pénitence en apparence si fervente, si bien conditionnée, si complète, et que j'entends le Saint-Esprit qui la juge indigne de miséricorde, j'ai sujet de me défier des conversions les plus éclatantes quand elles ne se font qu'à la mort.

Cent fois cet exemple m'a fait trembler, au récit de certaines morts, les dehors desquelles en effet semblent répondre du salut des pécheurs dont on les raconte. Jamais je n'entends ces récits, qu'un mot que j'ai lu dans saint Augustin ne me revienne dans la pensée : *O si intus videres, quæ mors tibi videtur bona, pessima est!* O homme ignorant des secrets de Dieu, si vous saviez ce qui s'est passé dans le cœur de ce pénitent, vous verriez bien que cette mort, qui vous a paru si chrétienne, a été malheureuse et funeste! Mais c'est un homme qui a demandé et reçu tous ses sacrements avec une piété exemplaire. Voilà de beaux dehors, j'en conviens ; mais *si intus videres;* si vous eussiez vu le dedans, vous eussiez vu que ce qui était caché était bien différent de ce qui paraissait. Vous croyiez que ces marques de piété venaient d'une véritable foi ; vous vous trompiez ; ce n'était pas foi, c'était tout au plus doute, et peut-être même n'était-ce que politique et bienséance. C'était un homme qui, n'ayant commencé à être éclairé sur les vérités de la religion et du salut que par ces incertaines

lueurs que produit aux approches de la mort dans l'esprit des plus libertins la crainte plutôt que la foi, a craint ce qui en pouvait être plutôt qu'il n'a cru ce qui en est, et qui dans cette vue a risqué quelques marques de piété qui ne coûtent guère et qu'il n'eût pu même se dispenser de donner au public. C'était un mondain, sage, politique, qui, ayant mené une vie mêlée de quelques vertus morales et de grands vices contre le christianisme, a cru qu'une mort chrétienne, effaçant ce qui était défectueux dans sa vie du côté de la religion, n'y laisserait rien dont la postérité ne pût conserver la mémoire. C'était un honnête homme selon le siècle, qui, s'étant fait une habitude de garder toutes les bienséances, les a voulu garder en mourant comme il les avait gardées pendant sa vie, persuadé que, comme c'est une tache de vivre sans religion, c'eût été pour lui une flétrissure de mourir en impie et en désespéré. Mais c'est un homme, dites-vous, qui a paru si pénétré de tous les plus vifs sentiments que peut inspirer la douleur et le repentir le plus chrétien : il a désavoué ses péchés, il a gémi sur ses égarements, il a dit les plus belles choses du monde pour blâmer ses propres désordres, pour réparer ses mauvais exemples ; il s'est réconcilié avec ses ennemis, il a restitué ce qu'il croyait avoir ravi du bien d'autrui, il a donné du sien aux pauvres, il en a fait part à l'Eglise, il a fait mille résolutions de se corriger et de mieux vivre, si Dieu lui donnait la santé. Peut-on désirer rien de plus ? Cela est sans doute plausible : mais *si intus videres;* si vous eussiez vu le cœur de cet homme, vous eussiez été convaincu que sa douleur ne venait point de ces principes surnaturels dont émane la vraie pénitence. Il a pleuré par faiblesse ; il a dit de belles choses, parce qu'il n'en pouvait plus faire de mauvaises; il a blâmé ses déréglements, parce qu'il n'en recevait plus de plaisir ; il s'est réconcilié avec ses ennemis, parce qu'il ne leur pouvait plus nuire ; il a restitué le bien mal acquis, parce qu'il ne pouvait plus s'en servir; il a laissé de grands biens à l'Eglise, parce qu'il n'a pu les emporter; il a promis de se corriger, parce qu'il ne pouvait plus faire de mal ; il a résolu de mieux vivre, parce que par là il a cru qu'il engagerait Dieu à lui redonner la vie. Mais c'est un homme qui est mort avec cette douce tranquillité qui efface l'horreur du trépas et qui le rend digne d'envie. Belle apparence : mais *si intus videres;* si vous eussiez lu dans ce cœur, vous eussiez vu que cette assurance venait ou d'un désespoir orgueilleux, ou d'un homme qui ne veut pas paraître faible, ou d'une infidélité consommée; d'un homme qui ne craint pas, parce qu'il ne croit point. Vous me direz qu'à cette assurance il a joint de grands sentiments de confiance en la miséricorde de Dieu et dans le sang de Jésus-Christ. A cette marque, à cette confiance, la mort de nos prétendus réformés vous paraîtrait une belle mort, puisque la confiance est la seule, ou du moins la plus essentielle préparation qu'ils y apportent. Mais comme la confiance de ceux-ci, venant de l'erreur où on les élève, qu'il suffit pour être sauvé de s'être approprié par la foi les mérites de Jésus-Christ, ne les justifie pas devant Dieu, ainsi ceux-là ne le fléchissent point par une confiance qui peut venir d'une habituelle présomption ou d'une certaine ignorance des choses de Dieu et de la religion, qui fait que, n'ayant qu'une idée grossière du sacrement de pénitence, ils en reconnaissent la vertu sans connaître assez les dispositions où il faut être pour en profiter.

Allons jusqu'au premier ressort de ces terribles événements, caché dans les profonds trésors de la justice éternelle du Très-Haut. Dieu demande les prémices du cœur humain, et rejette les restes honteux de nos sensualités et de nos débauches ; il méprise qui l'a méprisé, il se moque de ceux qui l'invoquent quand ils ont rebuté ses invitations ; sa parole y est expresse : *Vocavi et renuistis ; extendi manum meam, et non fuit qui aspiceret : ego quoque in interitu vestro ridebo, et subsannabo vos* (*Prov.*, I, 24) : Je vous ai appelés, et vous ne m'avez pas écouté; je vous ai tendu la main, et vous ne m'avez pas regardé : un jour viendra qu'à la vue du tombeau, où votre grandeur ne vous suivra pas; quand vous serez sur le point d'entrer dans ces régions inconnues, où ni vos biens ni vos amis ne vous seront d'aucun appui, vous aurez recours à moi, et je me moquerai de vous ; j'insulterai à votre grandeur. O ris de la sagesse de Dieu ! ô insulte du Tout-Puissant, que vous devez être terrible ! Pensons-y pendant qu'il est temps, pour y penser utilement pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

De l'usage de la confiance dans la conversion des pécheurs.

Confide, filia, fides tua te salvam fecit.

Ayez confiance, ma fille, votre foi vous a sauvée (*S. Mat., ch.* IX).

Par quelle malice du cœur humain est-il arrivé qu'une des vertus des plus méritoires devant Dieu, des plus recommandées par Jésus-Christ, des plus nécessaires au salut des hommes, des plus convenables à l'esprit chrétien, soit devenue dangereuse à prêcher et délicate à mettre en pratique ? Il faut avoir de la confiance, sans cela point de conversion. Il ne faut pas trop donner à la confiance; quand on y donne trop, elle retarde et empêche souvent la conversion : l'usage en est nécessaire au pécheur, mais l'abus en est dangereux ; trouvons le moyen, dans ce sermon, d'en régler tellement l'usage que nous en évitions l'abus. Il en est de la confiance comme des médicaments; on ne peut en régler l'usage que suivant la disposition où l'on se trouve quand on en use. Tel remède guérit un homme en certaine disposition, qui le fait mourir dans une autre; ainsi, quelquefois la confiance opère la conversion d'un pécheur en certaine situation d'esprit, qui l'endurcit dans un autre état. De là il s'ensuit que tout pécheur qui veut faire un bon usage de la

confiance doit commencer par examiner la disposition de son cœur à l'égard de sa conversion, s'il veut se convertir, s'il ne le veut pas, s'il veut se convertir sans délai, s'il veut différer à se convertir; car, suivant cela, sa confiance lui sera ou utile ou nuisible. Est-ce maintenant, est-ce aujourd'hui que, mettant fin à mes désordres, je veux, après les avoir expiés, commencer à vivre en chrétien? La confiance m'est nécessaire, et je ne puis trop en avoir. Est-ce, au contraire, à l'avenir que, remettant ma conversion, j'attends que mes passions soient éteintes, et que mes jeunes ans soient passés? La confiance m'est nuisible, et la crainte la doit amortir. Je ne puis vous inspirer là-dessus une conduite plus salutaire que celle qui est opposée à l'artifice du démon. Tandis que nous différons à nous convertir, toute l'étude du démon est d'entretenir notre confiance. Dieu est bon, nous dit-il alors, toujours plein de miséricorde et d'indulgence pour les pécheurs, il est toujours également et patient à les attendre, et disposé à les recevoir. Tout au contraire, le démon ne s'est pas plutôt aperçu que nous pensons à nous convertir, qu'il fait tous ses efforts pour nous persuader que nous en sommes venus trop avant pour penser désormais au retour. De là ces troubles, ces scrupules, ces craintes, ces doutes inquiets de la plupart des pénitents dans le temps de la conversion; par où le même esprit d'erreur, qui montre toujours un retour facile à ceux qui s'éloignent de Dieu, montre un obstacle insurmontable à ceux qui veulent s'en rapprocher. Profitons du stratagème de notre ennemi, et par une conduite opposée, si nous nous sentons portés à nous convertir, animons notre confiance, c'est elle qui achèvera notre conversion. Si, au contraire, nous sommes portés à différer de nous convertir, éteignons notre confiance, c'est elle qui empêche notre conversion. Ainsi, je regarde la confiance à l'égard de la conversion comme un moyen et comme un obstacle. Je la regarde comme un moyen, parce que c'est elle qui fait toutes les conversions qui se font, d'où je conclus qu'il en faut avoir. Je la regarde comme un obstacle, parce que c'est elle qui empêche la plupart des conversions qui ne se font pas; d'où je conclus qu'il la faut éteindre, l'exciter quand on se veut convertir, l'éteindre quand on veut différer. Ce sont les deux points de ce discours. Demandons, pour en profiter, l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de la Vierge: *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les hérétiques des derniers temps ont prétendu que la confiance suffisait seule pour mettre en grâce et pour justifier le pécheur, et que c'était cette vertu que saint Paul appelait foi vive, et dont il dit que le juste vit. *Justus autem ex fide vivit* (*Rom.*, I). Erreur justement condamnée; la foi qui justifie le pécheur doit être quelque chose de plus que ce que nous appelons confiance, puisque le même Apôtre assure que, quand il aurait toute la foi et toute l'espérance du monde, il ne serait pas justifié si, avec cette foi et cette espérance, il n'avait encore la charité, qui est la dernière disposition à la justification du pécheur, si elle n'est la justice même. *Etsi habuero omnem fidem, etsi habuero omnem spem, charitatem autem non habuero, nihil mihi prodest* (*I Cor.*, XIII). Mais si c'est une erreur de croire que la seule confiance justifie, c'est une vérité de dire que cette même confiance est une disposition nécessaire à la justification. La raison est que la confiance est toujours ce qui détermine le pécheur au retour à Dieu. S'il n'espérait trouver en Dieu de la clémence et de la douceur, celle qu'il trouve dans le péché lui ôterait la pensée d'en sortir. Hélas! cette douceur trompeuse a bien la force de l'y retenir, lors même que Dieu lui tend les bras, et qu'il lui donne au fond du cœur l'assurance de son pardon; si donc, destitué de cette espérance, il ne voyait plus rien à attendre que de la rigueur et des rebuts, ne dirait-il pas avec ceux dont il est parlé dans Jérémie: *Desperavimus, post cogitationes nostras ibimus, et unusquisque malum post pravitatem cordis nostri faciemus* (*Jerem.*, XI). Il n'y a plus rien à attendre, il n'y a donc plus rien à ménager, et je n'ai plus de parti à prendre que de m'abandonner sans contrainte à tous les déréglements de mon cœur. Disons plus, le péché cesserait d'avoir pour le pécheur de l'attrait, qu'il ne retournerait pas à Dieu, si même alors la confiance n'aidait à l'y déterminer.

N'avez-vous point fait réflexion à ce qui se passa autrefois dans la conversion du prodigue (*Luc.*, XV)? C'est une image de ce qui se passe dans la conversion du pécheur. Ce prodigue était un jeune homme voluptueux et débauché, lequel, ayant quitté son père pour vivre plus en liberté, s'était retiré dans un pays où, sans mesure et sans contrainte, il pût s'abandonner au plaisir. Quand il eut dépensé follement tout ce qu'il avait porté, il se trouva dans l'indigence: et ce qui d'ordinaire arrive aux personnes de ce caractère, il se trouva réduit à manquer des choses nécessaires à la vie, après avoir longtemps fourni aux superfluités des autres. Dans cet état, qui le dégoûte et du plaisir et du péché, il prend le parti du retour. Mais que pensez-vous qui l'y détermine? Est-ce la pauvreté, la faim, le joug honteux de sa servitude? Rien de tout cela n'est capable de lui persuader le retour. Tandis qu'il n'en a point d'autres motifs, abandonné à tout son malheur, il aime mieux se voir réduit à partager avec son troupeau une nourriture insipide, et à traîner, sous l'indigne joug auquel il se voit asservi, les restes languissants d'une vie plus triste mille fois que la mort. Ce que fit la faim, dit saint Pierre Chrysologue, fut de le rendre sensible aux bontés et à la tendresse d'un père, pour lequel l'aise et l'abondance lui avaient inspiré du mépris: *Fames dedit illi patrem sapere, cui copia tulerat sentire genitorem.* Le sentiment fit naître la confiance par la réflexion qu'elle lui fit faire, qu'il n'y avait pas d'apparence qu'un

si bon père refusât à un fils repentant et reconnaissant sa faute, la nourriture qu'il donnait libéralement à des étrangers : et ce fut cette confiance, qui seule put lui faire prendre la résolution du retour : *Surgam et ibo ad patrem.* L'application de la parabole au sujet dont je traite est aisée. Je la laisse à faire pour vous avertir que trois sortes de tentations combattent cette confiance en ceux qui veulent se convertir. La première est celle qui vient de la part de la justice divine, qu'on craint de ne pouvoir fléchir ; la seconde est celle qui naît de l'embarras d'une conscience qu'on craint de ne pouvoir éclaircir ; la troisième est celle que produit la vue de sa propre faiblesse, qu'on se défie de ne pouvoir vaincre. Dans la première, Dieu paraît au pécheur comme tout à fait inaccessible ; c'est une défiance de sa miséricorde ; dans la seconde, Dieu paraît au pécheur au moins comme de très-difficile accès : c'est une défiance de sa bonté ; dans la troisième, Dieu paraît au pécheur assez indifférent à son égard, pour l'abandonner à ses propres forces : c'est une défiance de son secours. Trois sortes de tentations dangereuses, autant qu'elles sont ordinaires, dans la conversion des pécheurs, qu'il importe de connaître et de savoir combattre.

Pour la première, saint Bernard remarque que, pour aveugler le pécheur, le démon se sert également des ténèbres et de la lumière. Il les aveugle par les ténèbres, quand les tenant dans la vie mondaine, occupés de toutes les passions, abandonnés à tous les plaisirs, dissipés dans toutes les assemblées, il leur ôte la vue du péché et de la justice de Dieu. Car dans ces ténèbres funestes, les pécheurs ne voient rien du tout, ou ils ne voient rien comme il est ; excusant tout, trouvant tout léger, se moquant des prédicateurs qui les menacent de l'enfer pour des actions de fragilité ; tranquilles au bord du précipice, et assurés dans un péril qu'ils ne voient pas ou qu'ils méprisent. Le démon aveugle les pécheurs par la lumière, quand, la grâce leur ayant découvert ce qu'il leur cachait avec tant de soin, il tâche de leur persuader, pour les jeter dans le désespoir, que le mal est devenu trop grand pour être capable de remède. Ainsi le célèbre Balthasar jouissait de la douceur de son crime au milieu de ses favoris et de ses courtisans, pendant que la divine justice prenait la plume en main pour écrire l'arrêt de sa condamnation (*Dan.*, V). Elle était appliquée sur le mur où elle écrivait sa sentence, qu'il ne la voyait pas encore ; mais enfin elle se rend visible, et l'effrayante lueur qu'elle répand, dessillant les yeux de ce malheureux, jette son âme dans un trouble qui ne paraît point produire en lui ni espérance de pardon, ni pensée de pénitence. Il est dangereux que le démon, toujours attentif à empêcher le retour des pécheurs à Dieu, ne fasse par une illusion funeste, sur le point de leur conversion, la même impression dans leur esprit que, par un juste jugement, la justice de Dieu fit apparemment dans celui de ce roi impie. Je veux dire qu'en leur découvrant la main qui a marqué leurs péchés, il ne leur en fasse concevoir la condamnation comme irrévocable. Pensée injuste et déraisonnable à un pécheur qui de bonne foi et sans délai se veut convertir. Combien de motifs de confiance n'a point dans la divine miséricorde un homme en cette disposition ? Vous craignez la justice, mon frère : eh ! ne savez-vous pas que dès le moment que vous avez pris le dessein de vous convertir, vous avez passé sous la domination et sous la protection de la miséricorde ? La miséricorde ici-bas a l'empire sur la justice : *Superexaltat misericordia judicium* (*Jac.*, II). Si la miséricorde vous est favorable, la justice ne doit pas vous faire peur. Le nombre de vos péchés vous effraie, la miséricorde de Dieu est-elle bornée ? N'est-ce pas cet immense attribut dont parle le prophète-roi, quand il dit qu'elle remplit toute la terre : *Misericordia Domini plena est terra* (*Ps.* CXI) ? N'est-ce pas dans cet abîme profond, où jusqu'ici tous les pénitents se sont déchargés de leurs péchés ? David y a jeté ses adultères, Pierre y a jeté ses parjures, Madeleine y a jeté ses mauvais commerces, Zachée y a jeté ses injustices : craignez-vous qu'il n'y ait pas encore assez de place pour les vôtres ? La grandeur de ces péchés vous étonne : ce sont des péchés extraordinaires, tels que les produit quelquefois, ou une ambition accoutumée à mettre en usage toutes choses pour venir à bout de ses desseins, ou une impiété occupée à détruire tous les principes de probité et de religion, dans une âme qui prend à tâche de se rendre capable de tout et qui ne veut plus rien ménager ; ou cet emportement de débauche qui, ayant usé tous les plaisirs, n'en trouve plus qu'à inventer des crimes qui n'aient pas encore été faits. Cet état est terrible, j'en conviens, et il est rare qu'on en revienne. Mais enfin quand on a tant fait que de vouloir en revenir, n'est-ce pas, dit saint Augustin, pour pardonner de grands péchés, que Dieu a une grande miséricorde ? S'il n'avait qu'une miséricorde commune, on pourrait croire qu'il n'y aurait de pardon que pour les péchés légers et communs ; mais puisque David a invoqué une miséricorde extraordinaire, puisqu'il a même reconnu une miséricorde miraculeuse, qui vous empêche de dire comme lui ? *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam* (*Psal.* XXX). Seigneur, ayez pitié de moi, non selon votre miséricorde commune, car je ne suis pas un pécheur commun ; mais selon votre grande miséricorde, parce que je suis un grand pécheur : *Mirifica misericordias tuas, qui salvos facis sperantes in te* (*Psal.* XVI). Ne vous contentez pas, Seigneur, d'exercer sur moi votre miséricorde ordinaire ; il faut aux crimes que j'ai commis une miséricorde de miracle, et qui en fasse un en me pardonnant. Cette miséricorde, après tout, ne coûte pas plus à Dieu que l'autre, quoiqu'il ne l'exerce pas si souvent :

et c'est une marque infaillible qu'il a envie de l'exercer, quand il donne à un grand pécheur ces désirs de conversion.

Cette tentation surmontée, il en faut vaincre une seconde, non moins commune, et bien souvent plus dangereuse que la première; car c'est alors que le démon, cessant de représenter Dieu comme un irréconciliable ennemi, fait néanmoins voir tant de difficultés à faire ce qu'il faut pour l'apaiser, pour le contenter, pour rentrer en grâce, qu'on est en danger de s'abattre, de perdre courage et de tomber du découragement dans le désespoir. Alors, dis-je, le démon découvre une conscience embarrassée de mille choses difficiles à éclaircir, le désordre d'une âme abandonnée à tous les dérèglements de la volupté, la confusion d'une vie intriguée en mille sortes d'affaires injustes, l'horreur de certains péchés énormes, extraordinaires et dont on ne voit presque d'exemple que dans soi-même : tout cela fait au pécheur un chaos également affreux à voir et difficile à débrouiller. Si la pénitence ne consistait, comme l'ont cru Luther et Calvin, que dans le changement de vie, et que, pour n'être plus pécheur, il suffit de ne plus pécher, la difficulté serait moins grande. Mais l'Eglise catholique nous apprend qu'il faut expier le passé, si l'on veut sanctifier le futur; qu'il faut purifier le vieux levain, pour devenir de vrais azymes; qu'il faut détruire le vieil homme, pour édifier l'homme nouveau; c'est-à-dire qu'il faut pleurer, détester, confesser ses péchés, non en gros et en général, mais chacun en particulier; de sorte que les prêtres, à qui l'on s'en accuse, puissent en même temps juger, et de la saison d'en absoudre, et de la satisfaction qu'il en faut enjoindre, et des réparations qui les doivent suivre, et des précautions qu'il y faut apporter, pour empêcher qu'on n'y retombe. Ainsi il faut nécessairement entrer dans la discussion de ce chaos, pour découvrir des choses cachées, pour en rappeler d'oubliées, pour en démêler de confuses. Le père du mensonge sait à propos se servir de ces vérités, pour empêcher la conversion de ceux qui veulent se convertir. Aux uns, il fait craindre la peine d'entrer dans cette discussion, en leur mettant devant les yeux un long enchaînement de crimes, dont la recherche est fatigante, la vue désagréable, la confession honteuse; aux autres, il fait craindre les suites d'un examen sincère et exact, qui, avec les péchés, découvre des restitutions difficiles à faire, des attachements qu'on a peine à rompre, des haines malaisées à éteindre, des occasions qu'on voudrait bien n'être pas en nécessité d'éviter. Je ne parle point de ceux-là; ils ont besoin de crainte, et il ne s'agit ici que de ceux qui ont besoin de confiance. Il s'agit, dis-je, de ceux que le démon voyant résolus à tout faire pour rentrer en grâce avec Dieu, inquiète par la crainte qu'il leur inspire, qu'après qu'ils auront fait tout ce qu'ils auront pu, ils n'aient encore omis de faire quelque chose de ce qu'ils auraient dû. Crainte mal fondée, crainte injurieuse au sacrement de pénitence et aux intentions de celui qui l'a institué pour notre salut. Une des plus dangereuses erreurs des hérétiques des derniers temps a été d'avoir fait passer dans l'esprit de leurs sectateurs le sacrement de pénitence pour une gêne insupportable et, comme parlent ces impies, pour une torture des âmes, *carnificinam animarum*. Le concile de Trente a montré l'injustice de ce reproche, en déclarant que Dieu ne demande dans l'usage de ce sacrement que ce que peut faire un pécheur avec le secours de la grâce et une bonne volonté. Dieu veut qu'on s'accuse, il est vrai, de tous les péchés dont on est coupable; mais le concile nous déclare que Dieu n'exige de nous autre chose dans cette accusation de nous-mêmes et dans l'examen qui la précède, qu'une application raisonnable, un soin et une diligence morale, telle qu'un homme sage et exact l'apporte dans les affaires importantes, et où il ne veut pas se tromper; qu'après cela, on doit être en repos, puisque, si notre repentir est sincère, si notre résolution de bien vivre à l'avenir est véritable, le pardon de nos péchés n'est point retardé, ni par ce que l'ignorance nous en cache, ni par ce que l'oubli nous en dérobe, ni par ce que la multitude en confond. Sur ce principe, est-il une conscience si embarrassée, si obscure, qu'une retraite de huit jours, sous la conduite d'un homme sage, ne puisse régler et rendre tranquille, par une confession générale, par la décision de ses doutes, par un plan de vie pour l'avenir, qui l'établisse dans le bien?

Oui : mais on craint sa propre faiblesse. C'est la troisième tentation de ceux qui pensent à se convertir, par laquelle le tentateur combat leur confiance en Dieu, en leur inspirant une excessive défiance d'eux-mêmes. Ce n'est pas avoir tout fait, leur dit-il, que d'avoir formé des résolutions, il faut que tu te puisses promettre d'avoir la force de les garder. Et comment peux-tu l'espérer; continuellement agité de tant de violentes passions, engagé en de si fortes habitudes, exposé à tant d'occasions, tu feras de grands pas inutiles, tu donneras un spectacle au public, qui sera moins édifié de ta conversion que scandalisé de ton inconstance. Ne vaudrait-il pas mieux attendre qu'un âge plus mûr, un cœur plus tranquille, une vie par nécessité séparée du monde et des objets dangereux t'eût mis en état d'achever avec plus d'uniformité un reste de carrière, toujours assez long, pour peu qu'il précède la fin? Il coûte peu de commencer. Le dégoût des mêmes plaisirs, l'attrait de la nouveauté, l'envie de goûter de tout y aident; mais que la persévérance est difficile, dans un genre de vie contraire au tempérament, où il ne s'agit pas de changer de plaisirs, mais de se priver tout à fait, et pour toujours, de tout plaisir! Ainsi parle, d'intelligence avec nos propres convoitises, l'esprit tentateur qui y préside. Ainsi parlait-il à saint Augustin, lorsque ce fameux pénitent était le plus tou-

ché de la grâce, qui le pressait de se convertir. Il voulait quitter le péché, surtout celui qui, jusque-là, avait le plus possédé son cœur. La continence le charmait, et il ne pouvait voir saint Ambroise, vivant comme un ange dans un corps mortel, sans l'admirer et en même temps sans un grand désir de l'imiter. Il ne pensait à autre chose, il ne méditait rien plus souvent, il ne parlait de rien avec plus d'ardeur; mais il ne se mettait pas plutôt en devoir de former enfin sa dernière résolution, que les passions qui l'engageaient, les objets qui le retenaient, les habitudes qui l'enchaînaient, se présentaient en foule à lui, et semblaient lui dire ces mots : *Putasne poteris?* penses-tu le pouvoir? Il est beau de vivre comme Ambroise; mais pour pouvoir vivre comme Ambroise, il faudrait n'avoir pas vécu comme Augustin. Il est beau d'être chaste; mais pour être chaste, il faudrait n'avoir pas été toute ta vie voluptueux ; car, comment faire perdre à la volupté l'ascendant qu'elle a pris sur toi? Tu ne le sens pas maintenant, occupé par d'autres objets, mais tu le sentiras bientôt, quand ces objets, peu convenables à ton tempérament sensuel, laisseront agir tes passions avec leurs charmes ordinaires : alors, alors le pourras-tu? *putasne poteris?* Agité de ces importunes pensées, flottait incertain et douteux le cœur déchiré d'Augustin, lorsqu'une voix intérieure lui fit faire réflexion que s'il avait raison de se défier de lui-même, il avait tort de ne se pas confier en Dieu : *Projice te in eum : non subtrahet se ut cadas:* Tu es faible, Augustin, il est vrai, disait la charitable voix; et parce que tu es faible, tu dois te défier de toi-même ; mais, après tout, la défiance que tu dois avoir de toi-même ne doit point préjudicier à la confiance que tu dois avoir en la grâce de Dieu. Jette-toi sans tant raisonner entre les bras de sa providence : elle ne te laissera pas tomber.

Je ne peux rien dire de mieux à ceux à qui je parle ici, pour surmonter la défiance qu'ils ont de leur propre faiblesse. Quand on veut, comme saint Augustin, sincèrement se convertir, il ne faut pas tant s'arrêter à considérer sa faiblesse, qu'on n'envisage en même temps la force invincible de la grâce, et la toute-puissante main que Dieu tend au pécheur pour le soutenir : *Projice te in eum : non subtrahet se ut cadas.* En cet état, n'écoutez plus que la voix de celui qui vous appelle; il saura éloigner de vous les obstacles qui vous font peur. Quand il appela du tombeau Lazare, enveloppé de son suaire, Lazare se leva et ne dit point : Je suis lié dans ce cercueil ; comment en pourrai-je sortir? Que servira que je me lève, si mes liens me retiennent ici? Il se leva, dis-je, lié : *surrexit ligatus* (*Joan.* II), et il ne fut pas plutôt levé, que ses liens ne lui firent plus d'embarras. Quand l'ange entra dans la prison où avait été mis saint Pierre, et qu'il lui commanda de le suivre (*Act.*, XII), l'apôtre ne s'informa point des moyens que l'ange avait pris pour le tirer de captivité. Il ne lui dit point que accablé de la pesanteur de deux chaînes, à peine pouvait-il marcher; il ne lui objecta point qu'observé par des gardes durs et vigilants, c'était s'exposer à leur fureur que de tenter de sortir de leurs mains ; il ne lui représenta point que, quand il aurait pu tromper la vigilance de ses gardes, il faudrait toujours demeurer à une porte de fer qui fermait la prison : sans tous ces raisonnements, il se lève pour se mettre en devoir de suivre son charitable libérateur. A peine est-il levé que ses chaînes tombent d'elles-mêmes à ses pieds : *ceciderunt catenæ de manibus ejus.* Délivré de ses fers, il s'avance, les gardes ne l'arrêtent point ; il arrive à la porte de fer, qui s'ouvre d'elle-même devant lui. Ayez la même confiance au secours de la grâce, mon frère, vous en sentirez les mêmes effets. Si vous pensez à vous convertir, si vous entendez la voix de Dieu qui vous dit, comme à Pierre : *Levez-vous*, ne pensez qu'à obéir à la voix, mettez-vous en état de marcher. Pour peu que vous soyez fidèle à suivre les conseils d'un bon guide, vous direz comme cet Apôtre : *Nunc scio vere quia misit Dominus angelum suum et liberavit me de manu Herodis, et de omni expectatione plebis Judæorum.* Je reconnais, Seigneur, que c'est vous qui m'avez délivré, par votre grâce, de la tyrannie du péché et de l'esclavage de mes passions. Mais souvenez-vous que ce secours de la divine grâce n'est promis qu'à ceux qui, promptement et sans délai, se mettent en devoir de se convertir; que c'est uniquement à ceux-là que je prêche la confiance; car, s'il en est qui diffèrent encore et qui continuent à remettre leur conversion à l'avenir, je leur tiens un langage contraire. Cette confiance ne leur convient pas : s'ils en ont, il la faut éteindre et mettre la crainte en sa place. C'est le second point de ce discours.

SECONDE PARTIE.

La confiance, en qui ne se convertit pas, a toujours deux mauvais effets : de faire un pécheur persévérant, et d'un pécheur persévérant, d'en faire un pécheur impénitent. De sorte que, comme on peut dire à ceux qui quittent le péché, ce que dit le Sauveur à l'aveugle (*Marc.*, X), que c'est leur confiance qui les a sauvés ; ainsi l'on peut dire à la plupart de ceux qui meurent dans le péché, que c'est leur confiance qui les damne.

Je dis que l'effet de la confiance, en qui ne se convertit pas, est de faire un pécheur persévérant. Tertullien l'a dit avant moi : *Omne cunctationis vitium erga pœnitentiam a præsumptione importatur.* Tout délai de la pénitence vient d'une confiance excessive, qui dégénère en présomption. Si vous lui en demandez la raison, il vous dira que la confiance rassurant le pécheur dans le crime, par l'espérance qu'elle lui donne d'en sortir quand il le voudra, fait qu'il n'en veut jamais sortir. C'est un effet de la Providence d'avoir voulu que le péché n'entrât jamais dans le cœur de l'homme, sans y porter avec le plaisir de quoi troubler sa conscience par la crainte et par les remords. C'est l'apanage du péché, dit saint Paul, que la tribulation et

l'angoisse : *Tribulatio et angustia in omnem animam operantis malum* (*Rom.*, II). La Providence en use ainsi, afin que le pécheur n'étant pas tranquille dans son péché, soit obligé d'en sortir, pour aller chercher son repos dans sa réconciliation avec Dieu. Saint Augustin dit de lui-même que la honte et la crainte avaient été comme les fouets, dont la miséricorde s'était servie pour le faire sortir du péché, malgré le plaisir qu'il y trouvait : *Instabas in occultis meis*, *severa misericordiæ flagella ingeminans*, *timoris et pudoris.* David exprime bien ceci par la douleur que causerait à un homme délicat et sensible, une épine qui par hasard lui serait entrée dans la chair. C'est ainsi, dit ce roi pénitent, qu'ayant encore à peine goûté les premières douceurs de ma passion, je commençai à en sentir l'incommode et cuisant remords. J'avais beau me tourner, me distraire, changer d'objets et de plaisirs : plus je me donnais de mouvement, plus cette épine s'enfonçait et rendait ma plaie douloureuse : *Conversus sum in ærumna mea, dum configitur spina* (*Psalm.* LXXXI). En effet, pour peu qu'un pécheur ait de religion et de foi, il est impossible qu'au moins après les premiers emportements, il ne trouve le temps de faire ces inquiètes réflexions : ce péché est doux, mais il me damne; cette passion est pour moi une source de beaucoup de plaisirs, mais cette passion me sera un jour une source de tourments éternels. Ces réflexions causent des craintes, ces craintes troublent le repos, il faut donc qu'un pécheur, qui veut être tranquille dans ses plaisirs, trouve un moyen de se calmer. Trois sortes de gens l'ont cherché : les libertins, les faux esprits forts et les présomptueux dont je parle. Les libertins calment leurs craintes, en s'étourdissant dans le bruit d'une vie inquiète et agitée, qui leur ôte le temps de penser aux suites de leur péché. Les faux esprits forts apaisent leurs troubles ou en étouffant tout à fait leur foi ou du moins en se défaisant de la croyance de certains articles, qui les incommodent dans la religion. Les présomptueux dont je parle prennent un moyen plus modéré. Car n'ayant ni assez d'emportement pour s'étourdir dans la débauche, ni assez d'aveuglement pour se mettre au-dessus de leur foi, ils se servent de leur confiance pour apaiser tous leurs remords et étouffer toute leur crainte. Ils se disent à eux-mêmes, comme David, quoique dans un esprit différent : *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me? spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi* (*Ps.* XLII)? Pourquoi t'affliges-tu mon âme et pourquoi troubles-tu ton repos? Aie confiance en Dieu, puisque tu sens un sincère désir de retourner à lui un jour; il ne te rejettera pas. Ils ne disent pas comme les libertins : à quoi t'amuses-tu, mon âme, de faire ces tristes réflexions qui empoisonnent tes plaisirs? Ils ne disent pas comme les esprits forts : pourquoi es-tu si faible, mon âme, que de t'épouvanter comme le peuple, des terreurs paniques qu'on te donne de l'enfer et d'une éternité? Ils disent comme les vrais pénitents : que tu connais mal Dieu, mon âme ! ignores-tu ses miséricordes? ne sais-tu pas qu'elles sont infinies et qu'il est trop bon pour te refuser la grâce de retourner à lui : *Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi.* Et c'est parce qu'ils parlent comme les véritables pénitents, qu'ils sont tranquillement pécheurs. Car par ce moyen, les présomptueux n'envisageant jamais leurs péchés, que comme joints avec la pénitence, il arrive que comme ceux qui ont déjà fait pénitence, se fortifient contre la crainte, en considérant leurs péchés joints avec la miséricorde, de même ceux-ci ne se représentant jamais leurs désordres, que comme joints avec le pardon, n'en appréhendent point les suites et y persévèrent sans se troubler. Voulez-vous être convaincus de cet effet de la confiance par un raisonnement sensible et dont vous trouverez en vous-même, pour peu que vous vous consultiez, une invincible conviction? Vous ne voulez pas vous convertir à présent : vous voulez pourtant vous convertir quelque jour. Vous différez de faire pénitence, mais pourtant vous la voulez faire; car nous parlons ici de ceux qui sont en cette disposition. Ceci présupposé, je vous demande : si vous alliez à l'heure qu'il est tomber dans un prochain danger de mort, ne vous convertiriez-vous pas? Si quelqu'un vous venait dire, comme Isaïe alla dire autrefois à Ezéchias : *Dispone domui tuæ; morieris enim tu* (*Isa.*, XXXVIII). Mettez ordre à vos affaires, vous n'avez plus qu'une heure à vivre, vos médecins n'espèrent plus rien, il faut aller paraître devant Dieu, alors ne vous convertiriez-vous pas? ne demanderiez-vous pas un prêtre? ne vous confesseriez-vous pas avec toute l'exactitude dont vous seriez capable? enfin ne feriez-vous pas pénitence, autant que l'état où vous vous trouveriez vous pourrait permettre de le faire? Si vous ne la différez que pour la faire un jour, ce serait alors que vous la feriez. Or, je vous demande pourquoi vous vous détermineriez à la faire alors, et que vous ne la faites pas maintenant? Vous me direz que vos passions seraient plus traitables qu'elles ne sont, qu'elles sont trop nouvelles et trop vives, et qu'une longue maladie en aurait ralenti l'ardeur. Il n'est pas question de longue maladie. Toutes les maladies ne sont pas longues; une blessure, une convulsion, un subit débordement d'humeurs fait mourir un homme en un quart-d'heure. Si donc par un accident pareil, vous alliez inopinément tomber dans un évident danger de mort, à l'heure que je vous parle, malgré la fougue de vos passions, malgré leur nouveauté, malgré la jeunesse, ne vous convertiriez-vous pas? ne feriez-vous pas tous vos efforts, pour vous détacher des objets que vous aimez criminellement? ne vous réconcilieriez-vous pas avec vos ennemis? n'abandonneriez-vous pas les desseins que vous fait prendre une ambition démesurée? ne mettriez-vous pas fin aux projets et à l'avidité de votre avarice? Vous le feriez en cette occasion : pourquoi ne le faites-vous

pas maintenant? Vous me direz peut-être encore que l'impuissance de jouir plus longtemps des objets de vos passions aiderait à vous en détacher le cœur. Eh bien! supposons que, sans vous mettre dans un prochain danger de mort, Dieu vous a fait dire comme à ceux dont il est parlé dans l'Ecriture, que les premiers péchés que vous commettrez, combleront la mesure de vos crimes, et que si vous avancez quelques pas, il n'y a plus de retour pour vous : *Super tribus sceleribus ejus non convertam eum* (*Amos*, I). Dans cette conjoncture, s'il est vrai que vous soyez résolu à faire pénitence, vous vous convertiriez sans délai, vous vous convertiriez malgré la fougue de vos passions, vous vous convertiriez malgré les objets qui les enflamment, quoique vous en puissiez encore jouir. Revenons : pourquoi feriez-vous alors ce que vous ne voulez pas faire maintenant? et pourquoi ne faites-vous pas maintenant ce que vous voudriez faire alors? N'en cherchez point d'autre raison ; c'est qu'alors vous cesseriez d'avoir la confiance que vous avez maintenant; alors vous cesseriez d'espérer, et cette grâce toujours facile, et cette miséricorde toujours propice, et cette absolution toujours prête, dont vous vous flattez vainement. O ingrate et cruelle confiance, qui se sert des bontés de Dieu pour l'outrager! O confiance sacrilége, qui fait servir la miséricorde de Dieu au péché! mais, ô confiance funeste, qui, entretenant le pécheur dans son péché, le fait mourir dans l'impénitence!

C'est un autre effet de la confiance, en qui diffère à se convertir. J'ai dit dans le sermon précédent, que le délai de la pénitence conduit, ou à n'en point faire du tout, ou à ne faire que cette fausse et inutile pénitence, que tant de gens font à la mort. Je dis maintenant que la confiance en qui ne se convertit pas est de toutes les dispositions du pécheur, celle qui contribue davantage à produire ces deux effets. Je dis que la confiance, en qui ne se convertit pas, conduit à ne point faire de pénitence, parce qu'obligeant la miséricorde à abandonner le pécheur, en punition de l'abus qu'il en fait, elle attire naturellement sur lui ce terrible châtiment de sa justice. Saint Fulgence dit que les morts subites sont les punitions ordinaires de ce crime. Je dis de plus que du moins cette confiance conduit à ne faire qu'une fausse pénitence à la mort. Car, premièrement, c'est cette confiance qui la fait différer jusque-là. Il est des moments où les passions ne seraient pas toujours assez fortes, pour tenir contre la grâce en certaines rencontres, si un peu de crainte la secondait : au lieu qu'il n'est point de passion assez faible, que cette confiance ne rende victorieuse ; secondement, c'est cette confiance qui fait la plus pernicieuse de toutes les illusions, dans lesquelles la justice de Dieu permet que les pécheurs abandonnés tombent, quand ils ne font pénitence qu'à la mort. C'est, dis-je, cette confiance qui fait que, s'étant accoutumés à considérer la pénitence comme une chose facile, ils y omettent beaucoup de points importants en croyant faire plus qu'il ne faut. Il est naturel que des gens qui ont toujours regardé Dieu comme une idole insensible aux injures, ne fassent pas tout ce qu'il faut pour l'apaiser, en croyant faire plus qu'il ne demande. De là ces fausses tranquillités que les hommes, toujours enclins à se persuader ce qu'ils désirent, regardent comme des effets de grâce et de prédestination, et qui sont au contraire les effets d'une réprobation consommée : en cela d'autant plus funestes, qu'ayant l'apparence d'un bien, c'est un mal qui devient sans remède. C'est un grand mal que le désespoir, et les agitations qu'il produit ont quelque chose de bien affreux ; mais je le dis hardiment; un mourant me fait moins de peur dans les noires pensées que lui donne une tentation de désespoir, que dans la tranquillité que lui cause une excessive confiance. Pour combattre le désespoir, le moins habile confesseur a toujours de fortes armes, qu'il peut employer sans rien craindre : pour combattre la confiance, le plus expérimenté confesseur n'a jamais que des armes très-faibles et d'un très-difficile usage. Dans le désespoir ; je m'aperçois d'abord du mal, et dès que je m'en aperçois je puis l'attaquer : dans la confiance, je ne m'en aperçois que tard, et je ne puis jamais l'attaquer que timidement, avec adresse et toujours dans l'appréhension, que par la situation du malade, le remède ne devienne pire que le mal. Dans le désespoir je trouve un sujet toujours disposé à écouter et à recevoir ce que j'ai à lui dire, parce que je parle pour le consoler : dans la confiance je trouve un sujet qu'il faut préparer à m'entendre, parce que je parle pour l'attrister. Dans le désespoir je parle au goût et selon les intentions de tout le monde, parce que d'ordinaire on est persuadé que c'est la saison de consoler et d'encourager que la mort : dans la confiance je ne parle au goût et selon l'intention de personne, ayant même à ménager ceux qui prennent intérêt au malade, qui n'aiment pas à lui voir dire des choses capables de l'inquiéter. Ainsi meurt dans l'illusion celui qui y a voulu vivre : ainsi meurt avec son péché, celui qui a cru disposer de la grâce et de la pénitence : ainsi fait périr la confiance ceux qui n'ont pas eu la crainte de Dieu.

Vous me demanderez comment il se peut faire que la confiance en Dieu, qui est une vertu, produise de si méchants effets. A cela je réponds que c'est des meilleures choses dont on fait les plus grands abus. La miséricorde est un attribut de Dieu, et c'est l'abus de cette miséricorde qui damne la plupart des pécheurs. De plus, ne vous imaginez pas que cette confiance, qui demeure dans le pécheur pendant qu'il ne se convertit pas, soit cette vertu de confiance en Dieu, que le Sauveur loue dans l'Evangile. Car premièrement, toute vertu est selon la philosophie une disposition à bien faire : et cette confiance au contraire est une disposition à faire mal. Secondement, la vraie confiance en Dieu est fondée sur l'estime de Dieu, et celle-ci sur le mépris. Troisièmement, la vraie confiance

est un don du Saint-Esprit, et celle-ci est bien souvent un péché contre le Saint-Esprit et qui mérite mieux le nom de présomption que celui de confiance. Mais quoi ! n'est-il pas louable de croire, et n'est-ce pas bien fait d'espérer que Dieu nous fera miséricorde quand nous lui demanderons pardon? Oui : mais saint Augustin remarque que ce n'est pas là la confiance du pécheur, qui diffère à se convertir. Car non-seulement la confiance de ce pécheur, lui fait espérer qu'il obtiendra miséricorde quand il demandera pardon, mais elle lui fait espérer en même temps qu'il aura le temps de demander pardon, qu'il aura la grâce de se convertir et qu'il sera assez fidèle pour y correspondre ; ce qui est une manifeste présomption, puisque c'est une espérance sans fondement. Vous dites bien, dit saint Augustin, quand vous dites : Dieu me pardonnera lorsque je lui demanderai pardon et que je me voudrai corriger. Cela est vrai, vous l'avez lu dans un prophète. Mais dans le prophète où vous avez lu que Dieu vous pardonnera quand vous lui demanderez pardon, vous n'avez point lu qu'il vous donnera une longue vie : *Recte dicis : quando me correxero, Deus mihi peccata dimittet. Sed in quo propheta legis, quod promisit Deus correcto indulgentiam, non legis quod promisit longam vitam.* Mais qui étoufferait cette confiance, ne pouvant étouffer ses passions, tomberait dans le désespoir. C'est un blasphème de dire qu'on ne puisse étouffer ses passions : avec la grâce vous serez maître d'étouffer vos passions, quand vous vous appliquerez à étouffer la funeste confiance qui les fortifie et qui les nourrit. En vain vous craignez le désespoir : ce n'est pas dans ces dispositions où le désespoir est à craindre : c'est tout ce que peuvent faire les pensées et les considérations, d'elles-mêmes les plus propres à désespérer, que d'inspirer une médiocre crainte aux âmes de ce caractère. Jonas n'eut point d'appréhension de désespérer les Ninivites, en leur annonçant durement, sans préambule et sans explication, qu'ils périraient dans quarante jours. Jamais ces pécheurs ne conçurent une plus véritable espérance, que par ces paroles qui semblaient ne leur laisser plus rien à espérer. Tandis que vous vous sentirez disposé à différer votre conversion, usez hardiment de tous les moyens qui sont capables de vous inspirer plus fortement la crainte de Dieu, cherchez les prédicateurs qui effraient, méditez les vérités qui épouvantent, pensez à la mort qui vous surprendra, considérez la grâce qui vous abandonnera, envisagez l'enfer qui sera votre partage. Car, comme dit saint Augustin, c'est alors que Dieu vous dit : Ne différez pas de vous convertir au Seigneur, autrement sa colère vous surprendra, et il vous perdra au jour de ses vengeances : *Illis qui spe periclitantur, dicit : ne tardes converti ad Dominum; subito enim veniet ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te* (*Eccli.*, V). Ces pensées vous disposeront à vous convertir. Alors si la défiance vous attaque, comme c'est son temps de vous attaquer, vous aurez droit d'avoir recours aux considérations de la miséricorde. Car c'est alors, ajoute ce Père, que Dieu promet au pécheur que quand il se convertira, il lui pardonnera ses péchés : *Illis qui desperatione periclitantur, dixit : in quacumque die iniquus conversus fuerit, omnes iniquitates ejus obliviscar* (*Ezech.* XVIII). Cette conduite assurera votre conversion, et votre conversion assurera votre salut. Ainsi soit-il.

SERMON V.

De la confession, où se remettent les péchés du pécheur qui se convertit.

Solvite eum, et adducite mihi.

Déliez-le, et amenez-le moi (*S. Matth., ch.* XIX).

On ne peut faire une plus juste applica tion de ces paroles, prises hors de leur sens littéral, qu'à la puissance que les apôtres et ceux qui leur ont succédé dans les ministères sacrés, ont reçue du Sauveur du monde, de lier et de délier les pécheurs dans le sacrement institué pour les réconcilier avec Dieu. Nos péchés nous lient : Jésus-Christ se sert du ministère des prêtres pour nous délier. Après leur en avoir donné le pouvoir, il leur en fait un commandement. Tout est disposé de sa part à nous remettre en liberté ; mais n'y manque-t-il rien de la nôtre? Apportons-nous de notre côté les dispositions nécessaires à nous rendre utile le ministère des prêtres? Il faut qu'ils nous délient, mais il faut que nous voulions bien être déliés; leur main seule peut rompre nos liens; mais n'en est-il point de secrets que nous dérobons à leur vue, et que nous nous dissimulons à nous-mêmes, parce que nous les aimons, parce qu'ils nous plaisent, parce que nous les voulons conserver?

Le pécheur a des liens de plus d'une sorte ; il a des liens qui sont péché ; il a des liens qui l'attachent au péché ; il a des liens qui, pour ainsi dire, attachent le péché à lui. Il a des liens qui sont péché, et ces liens sont ses péchés mêmes. Il a des liens qui l'attachent au péché, et ces liens sont les occasions, surtout les occasions prochaines, qui l'engagent dans le péché. Il a des liens qui, pour ainsi dire, attachent le péché à lui, et ces liens sont les obligations que lui laissent certains péchés, ou qui blessent la justice, ou qui rompent la charité : obligations de restituer, obligations de réparer les injures, obligations de se réconcilier, obligations auxquelles il faut que le pécheur ait satisfait, ou soit en voie de satisfaire, pour être absous de son péché ; à faute de quoi, malgré lui, le péché persévère en lui. Ce triple lien est celui que le Saint-Esprit nous assure être si difficile à bien rompre (*Eccles.*, IV), et peu le veulent bien rompre en effet. L'induction nous en va convaincre en trois propositions qui vont faire le partage de ce discours. Il en est peu qui veulent rompre tous les liens qui sont péché, car il en est peu qui ne conservent de l'attache à quelque péché ; c'est le sujet de mon pre-

mier point. Il en est peu qui veulent rompre tous les liens qui les attachent au péché, car il en est peu qui veulent quitter toutes les occasions prochaines du péché ; c'est la matière de mon second point. Il en est peu qui veulent rompre tous les liens qui attachent le péché à eux, car il en est peu qui satisfassent à ces obligations de restituer, de réparer, de se réconcilier, que leur laisse souvent le péché ; ce sera mon troisième point, quand nous aurons prié la Vierge de nous obtenir les lumières et l'assistance du Saint-Esprit : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Personne ne peut ignorer que, pour être absous du péché, il ne soit nécessaire de rompre généralement et sans exception tous les liens qui sont péché. C'est la première instruction qu'on donne à ceux qu'on prépare aux sacrements, que cette nécessité d'avoir, et une douleur générale de tous les péchés qu'on a commis, et une égale résolution de n'en commettre plus aucun. Sans cela point d'absolution, sans cela point de réconciliation, sans cela point de rémission des péchés. Je m'accuse de cent péchés : parmi ces cent, repentant des autres et résolu de les éviter, j'en dérobe un seul à mon repentir et l'excepte de ma résolution ; soit que je le fasse expressément, soit que je le fasse tacitement, loin d'être réconcilié avec Dieu, je n'en deviens que plus criminel ; loin d'être guéri de mes blessures, je ne fais que les envenimer ; loin de m'affranchir de mes liens, je ne fais qu'aggraver mon joug et augmenter ma servitude. C'est ce qu'aucun chrétien n'ignore, c'est ce qu'on nous apprend à tous avec les premiers éléments de la religion que nous professons ; mais c'est à quoi, dans la pratique, beaucoup ne pensent point assez.

Car enfin, à juger des choses sainement et de bonne foi, est-il croyable que parmi ceux qui se viennent présenter aux prêtres, il y en ait beaucoup qui aient, à l'égard de tous leurs péchés, cette douleur et cette résolution ? Je crois, avec saint Augustin, que tous l'ont assez aisément à l'égard de certaines fautes qu'on ne commet que par occasion, et dont les occasions sont rares ; mais je soutiens qu'il en est peu qui l'aient à l'égard de certains péchés, dont la cause est dans le tempérament, dont la source est dans l'habitude, dont le principe est une forte et violente passion. Ce qui m'en fait juger ainsi, c'est que si la douleur qu'on a, si la résolution qu'on forme s'étendait jusque sur ces péchés, cette douleur étant aussi forte, cette résolution aussi ferme que l'exige la pénitence, elle ferait prendre des voies plus sûres et des moyens plus efficaces pour se retirer de ces péchés que ceux qu'on a coutume de prendre.

Quoi ! depuis dix ans, depuis vingt, peut-être encore depuis longtemps, les tentatives que vous faites pour vous retirer d'un péché sont inutiles et sans effet ! Quoi ! depuis que, suivant le feu d'un tempérament trop fougueux, vous avez contracté l'habitude de vous laisser aller à une colère qui trouble le repos de toute une maison, au moins tous les ans vous vous confessez ! Quoi ! depuis que, lâchant la bride à une complexion trop molle, vous laissez prendre votre cœur à tout ce qui plaît à vos yeux, vous approchez des sacrements ! Quoi ! depuis que, vous abandonnant à une mauvaise facilité et à l'aveugle complaisance que vous avez pour des libertins, vous êtes toujours prêt à tomber dans des excès d'intempérance indignes d'un homme et d'un chrétien, tous les ans vous faites vos pâques ! Et tous les ans après ces pâques, tous les ans après ce sacrement reçu, tous les ans après cette confession, vous vous trouvez comme auparavant, emporté comme auparavant, sensuel comme auparavant, débauché comme auparavant ; et vous ne vous mettez point en peine de chercher des moyens plus forts pour rompre cette mauvaise habitude ; et vous ne vous mettez point en devoir de prendre des mesures plus justes pour prévenir ces passions : et vous ne vous appliquez point à trouver de meilleurs expédients de vous tirer de ce péché : allez, ou vous trompez les ministres quand vous dites que vous le voulez, ou bien vous vous trompez vous-même. Si, dans une affaire de médiocre importance, vous aviez pris deux fois de fausses mesures, vous en prendriez d'autres à la troisième ; et si la troisième ne vous réussissait pas, vous consulteriez des personnes habiles, et vous iriez chercher dans les vues et dans l'expérience d'autrui ce que vous ne trouveriez pas dans les vôtres. Ainsi, croyez-moi, si vous eussiez eu une volonté bien sincère et une résolution bien forte de vous tirer de ce péché, dès la première rechute vous eussiez pris des moyens sûrs et efficaces pour n'en pas faire une seconde ; et vous défiant avec raison de les trouver dans vos propres lumières, obscurcies par vos passions, vous eussiez consulté quelqu'un, qui vous aurait appris deux choses dont vous devez être averti.

La première est que ces sortes de péchés sont de ces démons opiniâtres que le Sauveur dit qu'on ne chasse que par la prière et par le jeûne : *Hoc genus dæmoniorum non ejicitur nisi in oratione et jejunio* (*Matth.*, XVII) ; qu'ainsi c'est une erreur de croire qu'on les puisse chasser dans le temps qu'on prend d'ordinaire pour se disposer à recevoir les sacrements. Nous avons peine à nous fier à ces pénitences légères pour les péchés les plus passagers ; à combien plus forte raison devons-nous nous en défier, quand il s'agit de ces péchés où la nature nous emporte, où la passion nous engage, où presque malgré nous, l'habitude nous précipite et nous entraîne ? Non, dit saint Césaire, c'est se tromper que de s'attendre qu'un remède superficiel et mal appliqué guérisse des maux si invétérés : c'est s'abuser que d'espérer qu'un léger et faible appareil ferme de si profondes plaies. Pour guérir une âme en cet état, il faut une forte application du sang et des mérites de Jésus-Christ, et à ce sang, à ces mérites, il faut

joindre beaucoup de soin pour en rendre l'appareil efficace.

Un moyen sûr pour y réussir, et sans lequel j'ose avancer que vous n'y réussirez pas aisément, est de vous retirer quelque temps du commerce du monde et des hommes pour vous préparer au sacrement. C'est la seconde chose dont j'ai cru qu'il importait de vous avertir, persuadé que je vous aurais appris un secret sûr et infaillible de vous convertir sans retour, si j'avais pu vous engager à une retraite de quelques jours. Si vos maisons n'y sont pas propres, il en est d'autres où la charité a édifié des solitudes pour ceux qui n'en trouvent pas chez eux : là, par l'éloignement des objets s'affaiblissent les passions ; là, par des prières ferventes s'obtient la grâce de la pénitence ; là, par de fortes méditations se voit la laideur du péché, s'imprime la crainte de Dieu, se conçoit l'importance du salut. Là, par des réflexions que font faire la raison et le Saint-Esprit, on se convainc de la vanité du monde, de l'incertitude de la vie, du peu de durée des plaisirs. Là, par des conférences réglées avec des gens de piété, on s'instruit à fond de ses devoirs, on résout ses difficultés, on s'éclaircit de tous ses doutes. Là, par une sage prévoyance, après avoir expié le passé, on se précautionne pour l'avenir, on règle sa vie, on prévient ses chutes, on s'arme contre les tentations. L'expérience nous apprend quels changements font tous les jours ces salutaires exercices avec la grâce du Saint-Esprit qui, comme il s'exprime lui-même, parle au cœur dans la solitude et fait sentir son onction (*Os.*, II).

Voilà ce que fait faire au chrétien un vrai désir de se convertir et de rompre les liens du péché : au lieu de quoi, que faisons-nous ? deux choses qui rendent inutiles la plupart de nos conversions, et nous font faire si souvent des confessions au moins sans fruit.

L'une est que, parmi ceux qui délient, au lieu de choisir un ministre habile et capable de nous aider par ses conseils, nous en prenons un au hasard, et le prenons souvent dans un temps, où accablé par la multitude, il ne peut nous donner le loisir et l'application nécessaire à nous aider efficacement. Eh ! combien même en voyons-nous qui, exprès et de dessein formé, choisissent pour se confesser ceux qui, parmi les confesseurs, passent pour n'y regarder pas de si près. Un homme de ce caractère n'est pas plus tôt connu, qu'il devient le confesseur de tous les mondains, c'est-à-dire le directeur de tous ceux qui se veulent égarer. La manière dont eux-mêmes en parlent, fait assez voir ce qu'ils en pensent : juste châtiment de la lâcheté d'un indigne ministre du sacrement et d'un dispensateur sacrilége du sang et des mérites de Jésus-Christ. Mais ne vous imaginez pas que le châtiment du ministre soit la décharge du pénitent. L'Ecriture parle de certaines personnes qui se réjouissent quand ils ont mal fait, et qui s'applaudissent en de mauvaises choses : *Qui lætantur cum male fecerint, et exultant in rebus pessimis* (*Prov.*, II). Ceux dont je parle sont du nombre. Vous vous savez bon gré, âme mondaine, vous vous applaudissez vous-même d'avoir trouvé un confesseur facile et de bonne composition : hélas ! c'est tant pis pour vous, vous aviez besoin d'en trouver un d'une conduite toute contraire. Vous êtes un homme peu éclairé sur ce qui regarde le salut, qui, avec de l'habileté pour le monde, avez beaucoup d'incapacité pour les choses de la religion : vous aviez besoin d'un confesseur qui découvrît par ses lumières ce que votre ignorance vous cache, et vous en avez choisi un peut-être aussi ignorant que vous. Vous êtes un homme depuis longtemps engagé en de longues habitudes, embarrassé en de grandes affaires, chargé de ces sortes d'administrations, où il est presque aussi difficile d'avoir les mains nettes que le cœur : vous aviez besoin d'un confesseur exact, qui pesât ce que l'amour-propre vous fait passer légèrement ; et vous en avez choisi un dont la négligence s'est trouvée d'accord avec vos passions pour vous tromper. Vous êtes un homme d'une conscience dure et invétérée dans le mal : vous aviez besoin d'un confesseur ferme qui eut le courage de porter, par une cruauté charitable, le fer et le feu dans vos plaies, et vous en avez choisi un mou et cruellement indulgent. Qu'avez-vous fait par là, sinon d'aigrir davantage vos maux, et peut-être de les rendre incurables ?

L'autre faute qu'on commet en ce point est que lors même qu'on choisit un ministre habile pour être délié, on ne fait presque jamais que superficiellement ce que l'on est obligé de faire de son côté pour rompre ses liens. Le ministre ne fait pas tout, il rompt les liens ; mais afin qu'il les rompe, il faut que le pénitent les découvre ; et c'est à quoi assez souvent le pénitent n'est pas fidèle. L'homme n'aime pas à se voir soi-même dans toute sa perversité, encore moins à se montrer aux autres. Nous tenons ce défaut d'Adam. Honteux de lui-même après son péché et insupportable à ses propres yeux, il s'alla cacher sous un arbre ; et sa honte le rendant ingénieux, il s'y fit un habit de feuilles (*Gen.*, III). Mais enfin, contraint de paraître pour répondre de son péché, au lieu de le confesser humblement, il le déguise, il l'enveloppe, il en supprime les circonstances, il y ajoute des excuses. Au lieu de dire un mot : *J'ai péché*, il fait un discours où il ne marque que confusément son péché : *Mulier quam dedisti mihi, dedit de ligno, et comedi.* La femme, dit-il, que vous m'avez donnée, m'a présenté ce fruit, et j'en ai mangé. Au lieu de développer les péchés d'orgueil, de désobéissance, d'ingratitude, d'impiété renfermés dans son intempérance, et tous plus grands que son intempérance même, il les enveloppe tous, au contraire, dans ce seul mot qui, pris en soi, ne marque que son intempérance : *Comedi*, j'en ai mangé. Au lieu de condamner sa faiblesse d'avoir eu cette complaisance pour une femme contre Dieu et d'avoir suivi le penchant de celle

que, comme supérieur, il était obligé de réprimer, il se fait de cela même une excuse et prétend être moins coupable, parce qu'il a péché par complaisance. On dirait même qu'il affecte de rejeter son péché sur Dieu : *Mulier quam dedisti mihi;* c'est la femme, dit-il, que vous m'avez donnée, comme s'il eût voulu dire à Dieu : si vous prévoyiez qu'elle me dût faire pécher, pourquoi me la donniez-vous ? Combien de semblables confessions ? combien de gens qui, en de longs discours, confondent et enveloppent des péchés qu'un confesseur n'y voit qu'à demi ? combien qui en renferment plusieurs en des termes qui n'en marquent qu'un, et qui souvent n'est que le moindre ? J'ai mal parlé du prochain, dit l'un ; je me suis mis en colère, dit l'autre ; j'ai trop joué, dit celui-ci ; j'ai souffert les assiduités d'un homme que j'aime, dit celle-là : mais celui qui a mal parlé, dit-il que ç'a été la vengeance et la haine qui l'a fait parler ? dit-il que ce qu'il a dit sans douter et affirmativement, n'est fondé que sur la témérité de ses soupçons ? dit-il que ceux dont il a parlé, en ont perdu leur réputation, en sont tombés dans le mépris, en ont conçu de grands chagrins, en ont souffert dans leur fortune ? Celui qui s'accuse de colère, ajoute-t-il que cette colère lui cause de grands emportements, trouble la paix de sa famille, met l'amertume dans le cœur d'une femme, abat le courage à ses enfants, remplit de murmures ses domestiques, le rend insupportable à ses voisins ? Celui qui se confesse d'excès au jeu, confesse-t-il que ces excès vont à intéresser sa famille, à mal payer ses créanciers, à ruiner l'héritage de ses enfants, à le distraire du service de Dieu, à le mettre hors d'état de faire l'aumône ? Celle qui fait mention des assiduités qu'elle souffre à un homme qu'elle aime, s'explique-t-elle du désordre où de pareilles assiduités laissent presque toujours son cœur, des tentations qu'elles lui causent, du scandale qu'elles donnent aux autres, de la passion criminelle, peut-être des désirs impurs qu'elles entretiennent dans cet homme ?

Qu'un confesseur a besoin d'adresse pour tirer cet aveu complet qui fait les bonnes confessions ; et alors même, combien d'excuses n'a pas soin de lui insinuer l'amour-propre du pénitent ? C'est toujours la malice d'autrui, la nécessité du commerce, l'engagement de la condition, la complaisance due à l'amitié, l'obéissance vouée aux grands, la force du tempérament, la violence de la passion, la contagion du mauvais exemple, la conjoncture et l'occasion, qui séduisent la volonté lorsqu'elle a plus d'envie de bien faire ; tâchant de se rendre, par là, plus dignes de la compassion et de l'indulgence du confesseur, que de sa sévérité et de sa censure. Dangereuse disposition qui, non-seulement, nous met en danger de ne pas donner à nos confessions l'intégrité qu'elles doivent avoir, mais de n'y pas même apporter toute la contrition qu'elles exigent, et toute la résolution de mieux vivre qui les devrait accompagner. De là, cette application superficielle des motifs dont naît la douleur, qui n'en produisent que les images, qui suffisent pour la représenter à l'esprit, mais non pour la faire naître dans le cœur. De là, cette présomption de la grâce nécessaire à gémir comme il faut, comme parle le concile de Trente, qu'on croit toujours avoir abondante, lorsque, par sa faute, on n'en a plus que de faibles, dont il faudrait demander l'augmentation par de longues et ferventes prières. Souvent ce ne serait pas trop d'y employer tout un carême, et souvent on n'y emploie pas une heure de la dernière semaine. De là, enfin, ce peu de précaution qu'on prend d'ordinaire pour l'avenir, qui me fait dire que, si bien des gens ne veulent pas rompre tous les liens qui sont par eux-mêmes péchés, plus de gens encore ne veulent pas rompre tous ceux qui les attachent au péché, qui sont les occasions prochaines. C'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

C'est une seconde maxime dont toute la théologie convient, que, pour être absous du péché, il en faut quitter l'occasion, au moins celle qu'on appelle occasion prochaine. Or, on appelle occasion prochaine celle où un homme se jugeant avec sincérité soi-même, de ses propres dispositions et de l'état habituel de son cœur, juge que très-difficilement il peut éviter le péché.

Je dis un homme se jugeant avec sincérité soi-même. Car il ne faut pas mesurer le péril de l'occasion à ce qu'en juge un amour-propre artificieux, qui, favorisant nos attaches, nous représente comme sûr tout ce qui nous est agréable, pour peu qu'il ne soit pas de soi au moins évidemment mauvais.

Je dis un homme se jugeant par ses propres dispositions. Car il ne faut pas non plus mesurer le péril de l'occasion à ce qu'elle est considérée en elle-même, mais à ce qu'elle est par rapport à nous et aux impressions qu'elle fait sur nous. De même qu'en fait de régime, ce serait mal se gouverner que de vouloir user d'une viande parce que d'autres en usent sans qu'elle leur nuise ; ainsi, en matière de mœurs, ce serait mal raisonner de croire que parce que certaines choses sont d'elles-mêmes indifférentes, et que d'autres en usent innocemment, il nous fût permis d'en user quand, par notre tempérament et nos dispositions personnelles, ce qui est innocent aux autres nous est pernicieux ; comme si parce que les autres sont forts, nous en dussions moins choyer notre faiblesse.

Je dis un homme enfin se jugeant sur l'état habituel de son cœur, afin qu'on ne mesure pas même le péril de l'occasion sur l'état où on est quand on se confesse. Un homme dans la disposition où l'on est dans le sacré tribunal se trompe aisément lui-même. Alors les passions sont assoupies par le sérieux de l'action ; alors les objets sont éloignés par la bienséance du temps ; alors la religion se réveille par les mystères qu'on célèbre et par les sacrements qu'on reçoit. Dans cet état, dis-je, aisément on s'en fait accroire à soi-même, se persuadant qu'on

sera ferme quand on verra l'ennemi, parce que quand on ne le voit pas on se sent quelque envie de l'être. Ainsi l'on n'envisage plus l'objet qui forme l'occasion que comme un objet innocent qui plaît encore, mais qui ne peut plus nuire ; qui conserve ses agréments, mais qui perd sa malignité et dont on se promet désormais des plaisirs d'autant plus solides que, les imaginant sans crime, on les espère sans remords. On se garantit à soi-même l'événement tel qu'on le veut, parce qu'on se promet des passions dociles, parce qu'on se flatte d'un secours puissant, parce qu'on se croit de nouvelles forces. C'est-à-dire que, par une erreur aussi funeste qu'elle est commune, on juge de l'avenir sur le présent, auquel il ne ressemble point; au lieu d'en juger sur le passé, auquel il doit être semblable, puisque, ne voulant point faire de changement dans les causes, on doit présumer qu'il n'y en aura point dans les effets. Ce n'est donc pas par cet état que vous devez juger si une occasion est ou prochaine ou éloignée, mais par l'état où vos habitudes tiennent votre cœur depuis longtemps. Et si même en cela vous voulez chercher une parfaite sûreté, n'en croyez pas vos propres vues, mais celles d'un prudent confesseur qui, connaissant votre faiblesse et la force de l'occasion, qui, vous mesurant vous-mêmes à vous-mêmes, juge par vos chutes passées ce qu'on a droit de se promettre de votre constance pour l'avenir. S'il juge que vous y deviez succomber, c'est ce qui s'appelle occasion prochaine.

Et c'est de cette sorte d'occasion dont je dis que, pour être absous de ses péchés, il la faut quitter. La raison en est évidente. C'est un principe de saint Augustin et de toute la théologie après lui, que rien n'assure la pénitence que la seule haine du péché. Voulez-vous savoir, dit ce Père, quand vous faites une pénitence capable de fléchir le cœur de Dieu ? prenez garde, si au lieu du plaisir que vous donnait autrefois le péché, vous en avez de l'aversion. Quand ce qui faisait la douceur de votre vie commence à en faire l'amertume ; quand ce qui vous flattait les sens commence à devenir un objet d'abomination à votre esprit ; c'est alors que vous êtes sûr de gémir utilement devant Dieu. Or, qui ne voit qu'il est impossible qu'un homme ait dans le cœur cette aversion et cette haine du péché, qu'en même temps elle ne lui fasse prendre la résolution d'en quitter l'occasion prochaine ? Il n'est point de plus fort motif de fuite et d'éloignement que la haine. Quand vous haïssez bien un homme, vous fuyez les lieux où on le rencontre ; vous évitez jusqu'au commerce des personnes avec qui il se trouve : quand vous haïrez bien le péché, vous aurez en horreur certains lieux où vous savez qu'il est toujours ; vous ne voudrez plus avoir de commerce avec certaines personnes, desquelles il est inséparable et avec qui vous savez bien que vous l'avez toujours trouvé.

Ne nous flattons point, dans une matière où il nous est si funeste d'être trompés : est-il bien des gens, parmi ceux qui se présentent au tribunal, qui, sincèrement et de bonne foi, soient bien résolus de quitter toutes sortes d'occasions prochaines ? Je ne veux pas disconvenir qu'on n'en quitte en effet quelqu'une. On quitte certaines occasions, qu'après la passion usée laisse une languissante habitude qui n'a plus que la tiédeur de l'habitude et qui ne continue que parce qu'elle a commencé. On quitte certaines occasions qui, trop fortes et trop éclatantes, offensant les yeux du public par un scandale trop visible, excitent ces clameurs populaires qui intimident souvent plus la conscience que le crime même. On quitte certaines occasions qui, mauvaises en elles-mêmes, ne peuvent fournir aucun prétexte soutenable d'y demeurer. Mais quitte-t-on de la même manière certaines occasions que forme une passion violente, ou un intérêt considérable, ou un grand engagement d'honneur? Mais quitte-t-on aussi aisément certaines occasions qu'un peu d'art et un peu de discrétion peut tenir secrètes ? Mais quitte-t-on presque jamais certaines occasions qu'un prétexte ou une raison plausible autorise ? Où en voyons-nous qui se résolvent à ne plus voir une femme qu'ils aiment, à quitter un emploi qui les enrichit, à se priver de l'appui d'un homme sur lequel roule leur fortune, à abandonner un parti où leur réputation les engage? et de combien de sortes d'erreurs ne se prévient-on point là-dessus ?

Erreur, de croire pouvoir éluder l'obligation de rompre un commerce dangereux, par la honte de paraître inconstant, par le scrupule d'être ingrat, par l'injustice qu'on imagine à se scandaliser soi-même et à faire croire, en se séparant, qu'on a eu trop d'union? N'est-ce pas se faire une vertu de demeurer dans le péril du péché que de se contenter comme on fait, pour se disposer au sacrement, de la faible résolution que l'on forme de ne retomber plus, en même temps qu'on prévoit bien, pour peu de prévoyance qu'on ait, qu'il est impossible qu'on ne retombe ; la même passion, les mêmes objets, les mêmes rencontres, la même faiblesse, devant toujours naturellement reproduire le même effet ? Je sais bien que dans tout cela on se fait un nouveau système, qu'on se représente la passion sous la figure de l'amitié, qu'on réduit aux tranquilles devoirs d'une vertu sage et réglée, les empressements inquiets d'une passion turbulente ; mais je n'ignore pas aussi, que toute cette métamorphose est une chimère formée exprès, afin d'apaiser les remords d'une conscience intimidée aux approches des saints mystères. L'événement ne le montre que trop ; et, sans recourir à l'événement, on pourrait dès lors s'en convaincre si, sondant d'aussi bonne foi son cœur que faisait David, on se ressouvenait comme lui que, si on se flatte en se sondant, Dieu a une sonde qui ne flatte point : *Scrutans corda et renes Deus* (*Psal.* VII).

De plus, n'est-ce pas encore une autre erreur de croire qu'il ne faille compter, parmi

les occasions qu'il faut fuir, que les commerces scandaleux et ces engagements damnables que fait l'incontinence ou l'amour? il n'est rien de plus commun que de voir des chrétiens dans cette illusion. Pourvu qu'ils n'aient rien à ménager avec le sixième commandement, ou pourvu, du moins, qu'ils n'aient rien à ménager de trop visible, quand ils approchent des sacrements, tout ce qu'on leur dit de l'obligation de quitter l'occasion du péché ne leur fait point un embarras; comme s'il n'y avait qu'un péché dont on fût obligé d'éviter l'occasion, ou comme s'il n'y avait point d'autre occasion de tomber même dans ce péché, que les commerces établis; comme si ce n'était pas une occasion qu'on fût obligé d'éviter, qu'une société de gens déréglés où l'on est, malgré soi, contraint d'entrer en commerce de mille désordres, et de participer aux péchés de mille sortes d'excès scandaleux; comme si ce n'était pas une occasion qu'on fût obligé d'éviter, que l'amitié d'un libertin pour qui il faut avoir tous les jours mille criminelles complaisances; comme si ce n'était pas une occasion qu'on fût obligé d'éviter, qu'une conversation d'où jamais on ne sort que la conscience chargée de quelque médisance; comme si ce n'était pas une occasion qu'on fût obligé d'éviter, qu'un jeu où l'on ne s'embarque jamais sans se mettre en danger de se laisser aller à quelque emportement; comme si ce n'était pas une occasion qu'on fût obligé d'éviter, qu'un spectacle ou les passions qu'on représente dans autrui en font naître en nous ou nourrissent les nôtres; comme si ce n'était pas une occasion qu'on fût obligé d'éviter, que la lecture de ces livres dont les histoires, sous prétexte d'amuser innocemment l'esprit, remuent dangereusement le cœur! Qu'importe par quelle occasion vous tombiez, si l'occasion où vous vous mettez vous fait infailliblement tomber? qu'importe que ce soit un grand précipice ou un pas glissant qui cause vos chutes, si vos chutes sont toujours mortelles? qu'importe que ce soit en des écueils fameux ou en des plages moins périlleuses que vous vous exposiez au naufrage, si vous y échouez toujours? Il sera toujours vrai de dire, non-seulement que vous méritez de périr, puisque vous aimez le péril; mais que, puisque vous aimez le péril, vous ne craignez guère de périr.

Vous me direz que pour vivre ainsi il faudrait n'être pas du monde, car c'est là la grande objection qu'on nous fait tous les jours là-dessus. Je n'examine point ici ce que vous appelez être du monde, mais je dis que, quoi que ce soit que ce que vous appelez être du monde, il ne faut point être du monde si le monde est contraire à votre salut; il ne faut point être du monde si le monde vous corrompt le cœur; il ne faut point être du monde, si le monde vous fait pécher. Le monde ne vous doit point être plus cher que vos pères, vos mères, vos femmes, vos frères, vos amis, vos enfants; vous êtes obligés, selon l'Evangile, de quitter tout cela sans réserve, quand ce sont des obstacles à votre salut (*Luc.*, XIV); à plus forte raison de quitter le monde. Le monde ne vous doit pas être plus cher que votre main, vos pieds, vos yeux; vous êtes obligé, selon l'Evangile, de couper cette main, ces pieds, et d'arracher jusqu'à ces yeux, s'ils vous sont occasion de scandale (*Matth.*, XVIII); à plus forte raison de vous séparer du monde. Le monde ne vous doit pas être plus cher que votre âme, c'est-à-dire que votre santé, que votre repos, que la douceur de votre vie, qui font le bonheur ici-bas de la partie sensible de l'âme; vous êtes obligé, selon l'Evangile, de renoncer à tout cela, si vous jugez que tout cela vous soit occasion de péché (*Luc.*, XIV); à plus forte raison de renoncer au monde. Telle est l'obligation de rompre les liens qui nous attachent au péché, à laquelle je viens de vous montrer que très-peu de chrétiens satisfont, même de ceux qui se confessent. Il me reste à vous faire voir que très-peu parmi ceux-là même rompent cette espèce de liens, qui attache le péché à eux; je veux dire qui satisfassent à certaines obligations que leur laissent ces sortes de péchés qui blessent ou la charité ou la justice. C'est le troisième point de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Il est parlé dans Isaïe d'une espèce de pénitents qui se plaignent que Dieu a pour eux du mépris et de la dureté (*Isaïe*, V). Ce sont des gens, dit Dieu au prophète, qui me cherchent de jour en jour et qui veulent savoir mes voies : *Me de die in diem quærunt et scire vias meas volunt.* Je les rejette, et c'est de quoi ils se plaignent. Nous avons jeûné, disent-ils, et vous ne nous avez pas regardés; nous nous sommes humiliés devant vous, et vous n'avez pas fait semblant de nous voir : *Jejunavimus, et non aspexisti; humiliavimus animas nostras, et nescisti.* Apprends-leur, s'ils te portent leurs plaintes, que leur jeûne n'est pas celui qui fléchit ma miséricorde, que leur humiliation n'est pas celle qui désarme ma justice : *Numquid tale est jejunium quod elegi?* Et s'ils en veulent savoir la raison, fais-les souvenir qu'au temps même de leurs jeûnes, lors même qu'ils s'humilient devant moi et qu'ils me donnent plus de marques d'une pénitence sincère, ils persécutent sans pitié ceux que leurs injustes usures ont rendus leurs débiteurs; qu'ils les consument en procès, et qu'ajoutant souvent l'outrage aux injustices qu'ils leur font, ils les traitent en ennemis et abusent de leur faiblesse pour leur faire des violences : *Omnes debitores vestros repetitis, ad lites et contentiones jejunatis et percutitis impie.* Fais-leur entendre que s'ils veulent se réconcilier avec moi, il faut que, non-seulement repentants de ces péchés comme des autres, ils s'en reconnaissent coupables; mais que ces mêmes péchés leur laissant des obligations à remplir à l'égard du prochain qu'ils offensent, ils leur laissent des liens à rompre, dont ils se doivent délivrer avant que je me réconcilie avec eux : *Dissolve colligationes impietatis, solve fasciculos deprimentes et omne onus disrumpe.*

Dieu a fait les hommes pour la société, il

est de sa gloire qu'ils vivent unis pour concourir de concert à son culte, il est de sa bonté qu'ils jouissent avec tranquillité des biens qu'il a mis ici-bas pour eux. Ainsi il se fait le vengeur de cette société lésée, et s'il pardonne les péchés de ceux qui l'osent violer, ce n'est jamais qu'à condition que l'offensé sera satisfait. Ainsi, dans les péchés qui blessent la justice ou la charité, inutilement on espère que Dieu soit jamais apaisé, si le prochain n'est satisfait. Vous avez ôté au prochain son bien, sa réputation, son honneur; vous avez troublé son repos par une haine envenimée dont il a ressenti les effets; par la même action vous avez offensé Dieu et le prochain. Vous demandez pardon à Dieu; il vous pardonne, mais à condition que vous satisferez à l'injure que vous avez faite au prochain.

Ni la religion ni la morale n'ont point de maxime moins contestée ni plus incontestable que celle-là; c'est un de ces premiers principes de la nature bien réglée, qui naît avec nous et que le Créateur nous grave profondément dans l'âme, en même temps qu'il nous la donne; qui suit la raison, et qu'elle nous dicte aussitôt que nous sommes capables de ses lois et de ses leçons. Quelle en est parmi nous la pratique?

Il n'est point nécessaire ici d'aller chercher dans les plis du cœur des péchés enveloppés et secrets. Jugeons d'un côté par ce que nous voyons, de l'autre par ce que nous ne voyons pas et que nous verrions s'il était, et nous demeurerons convaincus que, même dans la pratique actuelle du sacrement de pénitence, peu de pécheurs rompent ces liens que leur font les péchés d'injustice ou ceux qui blessent la charité. Combien de ces riches qui, non contents de ce que leur produit le bien paternel, de grands héritages, de grands emplois, de grandes affaires, un grand commerce, vont, par des usures visibles, chercher jusque dans l'indigence et dans la nécessité des autres de nouveaux fonds pour augmenter des revenus immenses et toujours moindres que leur insatiable avarice? Combien de ces sangsues publiques, dont la substance de tout un peuple ne fait qu'irriter l'avide soif? Combien de ces magistrats iniques qui, dans la distribution des charges communes, accablent le pauvre et l'indéfendu, pour épargner le puissant et le riche? Combien de ces gens qui, de leur crédit se faisant un droit sur le bien d'autrui, entreprennent d'injustes procès et font plier les lois et les juges sous l'autorité et sous la faveur? Combien de ces juges corrompus, auprès de qui le bien, le nom, l'appui, les sollicitations, font les bonnes ou les mauvaises causes? Combien de ces grands qui, comme Achab, étendent leurs limites sur un voisin qui, moins hardi que ne fut Naboth, ose à peine le contester et se tiendrait heureux, si en lui ôtant sa vigne on lui laissait au moins son champ? Combien de débiteurs infidèles fraudent leurs créanciers par leurs artifices? Combien de tuteurs absorbent leurs pupilles? Combien de domestiques volent leurs maîtres? Combien de maîtres laissent sans récompense des domestiques qui ont usé leur vie et leurs forces à leur service? Combien de gens de guerre ruinent les peuples qu'ils devraient conserver, et s'enrichissent des dépouilles du citoyen, comme de celles de l'ennemi? Combien d'ecclésiastiques recueillent les fruits de plusieurs bénéfices et n'acquittent les charges d'aucun, dépositaires frauduleux d'un bien confié à leurs soins pour la nourriture des pauvres et pour la réparation des autels? Combien, à la cour et chez les grands, d'établissements renversés, de récompenses détournées, de fortunes ruinées sans ressource, d'honnêtes gens décrédités, de serviteurs fidèles rendus suspects, de gens en passe de s'avancer, arrêtés, supplantés, détruits par les rapports, les mauvais offices, les artifices, les intrigues des envieux, des concurrents, des esprits inquiets et malins? Combien de réputations dans le monde flétries, sans l'avoir mérité, par les calomnies des méchants, par les soupçons des gens enclins à mal juger de leur prochain, par des bruits qui ne sont fondés que sur la malignité de gens malfaisants, sur la haine d'un lâche ennemi, sur la censure d'un faux zélé, sur un bon mot d'un mauvais railleur, sur l'inconsidération d'un indiscret, sur la liberté de parler d'un évaporé qui veut plaire où l'on ne plaît que quand on médit? Combien enfin d'inimitiés, de froideurs, de contestations, d'aigreurs secrètes, de ruptures éclatantes, ne font pas parmi les chrétiens l'antipathie, l'envie, l'aversion, la concurrence, l'intérêt? Est-il une seule famille qui n'en ait quelque autre opposée, où les enfants ne naissent pas avec quelque haine héréditaire attachée au sang et aussi naturelle que les inclinations et les traits de ceux qui leur donnent le jour? En est-il même un fort grand nombre de bien unies en elles-mêmes et qui n'aient pas quelques parties divisées l'une d'avec l'autre par des démêlés scandaleux?

Le monde est plein de ces péchés contraires aux principes de la justice et aux lois de la charité; les plaintes qu'en font ceux qui en souffrent ne nous les laissent pas ignorer; ce que nous en souffrons nous-mêmes nous les rend sensibles. S'il était des réparations de ces injures faites au prochain, s'il était des satisfactions capables d'éteindre ces haines, nous les verrions, nous les sentirions, car les plaintes que nous entendons cesseraient, et celles que nous faisons nous-mêmes ne nous aigriraient plus l'esprit. L'équité et l'union rétablies fermeraient la bouche aux plus sensibles, en fermant les plaies de leur cœur; celui qui s'était plaint de l'injure se louerait de la réparation; les recherches effaceraient jusqu'au souvenir du mépris, et un repentir qui serait un effet de la réflexion ferait plus de plaisir que n'aurait fait de chagrin une offense par emportement. C'est ce qu'on devrait voir, c'est ce qu'on devrait éprouver, au moins en certains temps destinés à la réconciliation générale de tous les pécheurs avec Dieu, et où la plupart se

mettent en devoir de rentrer en grâce avec lui. Le voit-on et l'éprouve-t-on?

Après une pâque où chacun a confessé, détesté ses crimes; où plusieurs même ont résolu d'assez bonne foi de s'en corriger; qui peut dire qu'il a reçu la réparation d'une injure, la restitution d'un bien usurpé, le dédommagement d'un tort souffert? Qui voit le public détrompé d'aucun bruit désavantageux? Qui se voit recherché d'amitié par ceux dont il a encouru la haine? Tout est après Pâques dans la même situation qu'auparavant. Encore en voit-on qui se corrigent des péchés de fragilité; on en voit qui font des efforts contre le torrent de l'habitude, on en voit qui tâchent d'éteindre le feu d'une passion criminelle, on en voit même qui bornent leurs injustices à ce qu'ils ont déjà acquis, on en voit de plus circonspects à penser et à parler du prochain, on en voit qui sincèrement étouffent tout désir de vengeance; mais où en voit-on qui restituent? où en voit-on qui réparent l'honneur? où en voit-on qui se réconcilient avec toutes les circonstances nécessaires à ôter le scandale, et à rétablir la charité? Pour s'en défendre, par quels artifices ne s'en impose-t-on point à soi-même? que de consultations de mauvaise foi! que de décisions téméraires! que de passions palliées mises à la place de la raison! L'un se croit excusé de la restitution, par une impossibilité fondée sur ce qu'il n'a que ce qu'il lui faut pour maintenir l'état où l'ont mis ses injustes acquisitions, pour vivre selon sa condition, qu'il soutient aux dépens d'autrui; pour établir une famille qui tomberait s'il était réduit à l'héritage paternel. L'autre élude l'obligation de réparer l'honneur d'autrui par la crainte de se déshonorer soi-même, en s'avouant calomniateur. Celui-ci prétend s'épargner les pas de la réconciliation, sur ce qu'il n'est pas l'agresseur, sur ce qu'il est supérieur en naissance, en rang, en âge, en dignité; sur ce qu'il sent son cœur exempt de mauvaise volonté et d'envie de nuire, sur ce qu'un renouvellement de commerce l'exposerait à de nouvelles injures. Plusieurs, après s'être fait sur ces points une conscience à leur mode, donnent le change à la synderèse, par la dévotion qu'ils embrassent, par les bonnes œuvres qu'ils font, par les exercices de piété et de pénitence qu'ils pratiquent; moyennant quoi ils en viennent enfin à se persuader que Dieu est content.

Erreur, illusion dangereuse! Il n'est ni dévotion, ni bonnes œuvres, ni pénitence, ni piété, qui puissent suppléer aux restitutions, aux réparations nécessaires après les péchés d'injustice; non pas même aux réconciliations qui doivent suivre les péchés qui rompent les liens de la charité. Le martyre même n'y suppléerait pas. Ainsi ne vous y trompez pas. Dieu ne sera jamais content que le prochain ne soit satisfait. Jusque-là en vain vous prierez, en vain vous chargerez les autels d'offrandes et de sacrifices, en vain vous consumerez votre chair de pénitences et d'austérités, en vain même vous donnerez aux pauvres ce que vous auriez dû rendre aux riches; vos prières seront rejetées, vos sacrifices seront réprouvés, vos jeûnes seront mis en oubli, et vos aumônes considérées comme une continuation de vos injustices. Quand vous lèverez les mains pour prier, Dieu vous dira intérieurement: Retirez ces mains, elles me font horreur, pleines du sang des malheureux dont vous vous êtes rassasié: *Manus vestræ sanguine plenæ sunt* (*Isaïe*, I). Quand vous vous présenterez à l'autel pour offrir votre sacrifice, il vous dira: *Vade prius reconciliari fratri tuo* (*Matth.*, V): Allez vous réconcilier avec votre frère. Quand vous lui offrirez vos jeûnes, il vous dira que ce n'est pas là le jeûne qu'il a commandé: *Numquid tale est jejunium quod elegi* (*Isaïe*, V)? Quand vous lui étalerez vos aumônes, il se souviendra de vos rapines, et se plaindra que vous le rendez complice de vos injustices.

Que chacun ici s'examine et que personne ne se flatte. Ne multiplions pas nos liens, en voulant nous en délivrer. Pour être libre il les faut rompre, et qui en laisse un seul les fortifie tous. Recherchons-les, découvrons-les. Faisons de notre côté ce qui est en nous; Dieu fera ce qu'il faut du sien, et nous éprouverons l'effet de ce qu'il a promis aux apôtres, que tout ce qu'ils délieraient sur la terre, il le tiendrait délié dans le ciel, où nous jouirons de la liberté de ceux qui d'esclaves deviennent enfants, et dont les chaînes se changent en couronnes. *Ainsi soit-il.*

SERMON VI.

DE LA TENTATION.

Ductus est Jesus in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo.

Jésus-Christ fut conduit dans le désert par le Saint-Esprit, pour être tenté par le démon (*S. Matth., ch.* IV).

C'est sur cet événement étonnant de la vie du Sauveur du monde que saint Paul, consolant les chrétiens des tentations dont ils se plaignaient, leur disait qu'ils avaient un pontife compatissant à leurs faiblesses, et qui, pour être semblable à eux, avait voulu être tenté; sans pécher toutefois, afin qu'ils apprissent qu'on pouvait être tenté sans pécher (*Hebr.*, IV). De quoi leur apportant la raison, il ajoutait que par la même puissance qu'il avait vaincu la tentation, il les aiderait à la vaincre: *In eo autem, in quo passus est Christus et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari* (*Hebr.*, II). Sûrs de ce secours, prenons courage: quelque forte et quelque opiniâtre que soit la tentation, nous la vaincrons. Mais afin que notre courage ne dégénère pas en témérité, afin que nous n'oubliions pas que c'est de Dieu que vient notre force, ne détournons jamais les yeux de dessus notre propre faiblesse. Souvenons-nous de ce qu'il nous dit par ces paroles d'un prophète: *Humiliatio tua in medio tui, tantummodo in me auxilium tuum* (*Matth.*, VII): Votre faiblesse est dans vous-même, votre force n'est que dans moi. D'où il s'en-

suit que nous n'avons de force pour résister à la tentation qu'autant qu'il nous en veut donner, et que si, irrité contre nous, il nous privait de son secours, infailliblement nous succomberions. Mais quoi! nous en prive-t-il quelquefois? Il faudrait être peu versé dans la doctrine des Ecritures pour ignorer qu'il le diminue à mesure que nous en abusons, ou par notre lâcheté à y correspondre, ou par notre orgueil à en présumer. Or, quand est-ce qu'on en présume? quand est-ce qu'on y correspond lâchement? On en présume toutes les fois que l'on s'expose imprudemment à l'occasion d'être tenté; on y correspond lâchement quand on ne se tient pas toujours prêt à combattre la tentation. Dieu nous veut humbles et fidèles en même temps qu'il nous rend forts. Parce qu'il nous veut humbles, il veut qu'eu égard à notre faiblesse, nous évitions avec prudence les occasions d'être tentés. Parce qu'il nous veut fidèles, il veut que nous nous préparions avec soin à combattre la tentation. La tentation est toujours dangereuse, la tentation est souvent inévitable. Parce que la tentation est toujours dangereuse, Dieu veut qu'attentifs à notre faiblesse, nous en évitions l'occasion. La tentation est souvent inévitable: Dieu veut que, correspondant à sa grâce, nous nous tenions toujours disposés à en soutenir les assauts. Jésus-Christ nous en donne l'exemple. Sa retraite au désert nous apprend à fuir la tentation, toujours dangereuse dans le commerce du monde. Son jeûne nous apprend à nous disposer à combattre la tentation souvent inévitable, même dans le désert. C'est le partage de ce discours: invoquons Marie pour nous obtenir la grâce de nous le rendre utile: *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La tentation est toujours dangereuse: elle l'est par la force de ce tentateur qui a osé attaquer Jésus-Christ même, mais encore plus par notre propre faiblesse. Saint Paul, qui prêchait les chrétiens à qui la ferveur de l'esprit laissait rarement éprouver la fragilité de la chair, s'attachait à leur faire craindre ces adversaires invisibles que l'enfer arme contre nous: *Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus potestates et rectores tenebrarum* (*Ephes.*, VI): Souvenez-vous, leur disait-il, que nous n'avons pas seulement le sang et la chair à combattre, mais les puissances des ténèbres qui, innombrables dans leur multitude, implacables dans leur colère, infatigables dans leurs efforts, nous observent sans se lasser, nous attaquent sans se rebuter, nous combattent sans nous donner trêve. Voilà les tentateurs que saint Paul faisait craindre aux premiers fidèles. Pour moi qui prêche dans un temps où le relâchement des chrétiens leur doit faire sentir leur faiblesse, je leur tiens un langage opposé et je leur dis avec saint Jacques: *Unusquisque tentatur a concupiscentia sua, abstractus et illectus* (*Jac.*, II): Chacun de nous n'a pas de plus grand et de plus dangereux tentateur que soi-même, et l'infinie fragilité que la chair infirme contracte de sa propre concupiscence. Nous nous en apercevons tous dès que nous commençons à nous connaître, et avant même que nous nous connaissions bien, nous l'apprenons par la chute d'autrui.

Saint Jean Chrysostome considérant l'action de cet Ozias qui, par un attentat impie, porta la main à l'encensoir et voulut joindre à la royauté les fonctions du sacerdoce (II *Paral.*, XXVI), semble d'abord être surpris qu'un prince, jusqu'alors religieux, se fût laissé aller tout d'un coup à cet excès d'impiété. Mais après y avoir pensé, saint Chrysostome s'étonne de lui-même et de son propre étonnement. Quoi! dit-il, j'admire qu'un homme ait pu tout d'un coup commettre un grand crime! N'est-ce pas assez que d'être homme pour être capable de tous les crimes? En effet, c'est en vérité faute de nous étudier nous-mêmes et de connaître notre propre fonds, que nous nous étonnons quelquefois des chutes que font des gens de bien. On a tant parlé de celle de David, on s'est tant étonné qu'un prophète ait pu si promptement s'oublier, que de commettre en même temps un homicide et un adultère! Si ce David était un homme dont je pusse ignorer l'origine, je m'en étonnerais aussi. Mais quand, lisant dans les saints Livres la généalogie de ce David, je trouve parmi ses ancêtres de méchants hommes et des âmes perverses; mais quand, repassant sur l'histoire de la maison de ce David, je trouve parmi ses enfants des incestueux et des idolâtres; mais quand, étudiant ce David dans sa personne et dans son fonds, j'y vois les mêmes principes de faiblesse que je vois dans les autres hommes, une imagination aisée à surprendre, un esprit facile à tromper, des passions promptes à s'enflammer, je dis avec saint Chrysostome: David était un grand prophète; mais enfin ce prophète était homme: faut-il s'étonner qu'un homme soit faible?

Ce qui est étonnant et ce qu'il faut admirer, c'est que, nous connaissant si faibles et si aisés à faire tomber, loin d'éviter les endroits glissants et dangereux à notre faiblesse, nous les recherchons au contraire et nous nous y exposons tous les jours; c'est que nous ne fuyons pas avec soin un monde impie et corrompu dont nous censurons les dérèglements et dont nous aimons le commerce; c'est que nous nous trouvons si souvent dans ces assemblées dangereuses où les entretiens seraient fades sans le sel de la médisance, et où la société languirait si les passions ne l'animaient; c'est que, sans penchant au libertinage, on fréquente des libertins avec qui le respect humain rend vicieux ceux mêmes qui ont horreur du vice; c'est qu'on assiste sans scrupule à ces spectacles préparés pour émouvoir des sentiments que la nature et la convoitise ne rendent déjà que trop vifs; c'est qu'on s'occupe de la lecture de ces livres pernicieux où des passions fabuleuses en font tant naître de véritables; c'est qu'on contracte des amitiés que la différence des sexes change si sou-

vent en passion ; c'est qu'on s'abandonne à une vie molle, dont la seule oisiveté est une tentation et l'inutilité un péché ; c'est qu'on se jette dans des emplois où personne n'a les mains nettes et le cœur est si tôt corrompu ; c'est que, malgré la dévotion dont on fait profession publique, on veut sans nécessité, sans emplois, sans devoirs importants à remplir, être à la cour et respirer un air si contagieux à la vertu. Voilà de quoi il faut s'étonner dans la conduite d'un chrétien qui connaît sa fragilité et qui a éprouvé sa faiblesse.

Vous me direz que, dans la plupart des occasions dont je parle ici, vous ne vous apercevez point du danger que je prétends vous faire craindre. Car c'est ce qu'on ne manque jamais d'alléguer. Saint Chrysostome répondait à ceux qui lui parlaient ainsi, que pour lui persuader ce qu'ils lui disaient, ils auraient dû lui prouver d'abord qu'ils étaient d'une autre matière et autrement faits que les autres ; que leur chair n'était point formée de la masse commune des hommes, qui tirent leur origine de cet Adam, dont nous recevons avec la vie la convoitise et les passions. En effet, si cela n'est pas, je soutiens que tout ce langage est ou un discours de mauvaise foi, ou une marque de corruption, ou un artifice du démon, d'autant plus dangereux qu'il est plus caché. C'est souvent un discours de mauvaise foi : j'en atteste la conscience de plusieurs de ceux qui le font, lorsque aux pieds de leur confesseur, ils satisfont au moins à Pâques au devoir de la confession. Là, où personne ne dissimule que les sacriléges grossiers, je demande s'il n'entre rien dans ce qu'ils croient devoir dire aux prêtres qui ait rapport à ces occasions, et dont elles soient le principe? Sacrés tribunaux, vous le savez ; ministres du Seigneur, vous êtes dépositaires de ces secrets. Mais tribunaux, vous êtes muets; ministres, vous gardez le silence : le jour de la révélation viendra, où le secret et le silence n'étant plus de saison pour personne, et où le Dieu de vérité nous découvrant le fond des cœurs de ceux qui, pour éviter nos censures, nous dissimulent leurs faiblesses, nous fera voir ou qu'ils nous en imposent, ou qu'ils s'en imposent à eux-mêmes, quand ils veulent nous persuader qu'ils ne sentent rien dans ces occasions. Je soutiens que s'ils sont sincères, et que s'ils pensent comme ils parlent, c'est un effet de leur corruption, c'est signe qu'ils se sont naturalisés au mal, c'est une marque que le démon s'est rendu bien maître de leur cœur, puisqu'ils y entrent sans qu'ils s'en aperçoivent, comme le fort armé dans sa maison, qu'il possède en parfaite paix, *in pace sunt ea quæ possidet* (*S. Luc.*, XI). Pour peu qu'ils eussent honte du péché, pour peu qu'il leur restât encore de crainte de Dieu et de désir de se sauver, il serait impossible qu'il échappât ni à leur réflexion ni à leur mémoire, un grand nombre d'actions au moins intérieures, dont ils souillent leur conscience ou par de dangereuses images, ou par des désirs libertins, ou par des sentiments impurs. On les apprend ces sentiments par leurs discours et par leurs paroles ; et la manière dont ils parlent de ces occasions quand ils n'y sont plus fait voir les impressions funestes qu'elles font sur eux quand ils y sont. Mais enfin, quand il serait vrai qu'un homme eût été en effet quelque temps dans ces occasions, sans y rien sentir de contraire à sa conscience et à son devoir, je dis que de tous les artifices des ennemis de notre salut, c'est celui qu'on doit le plus craindre, et dont il se faut le plus défier. Ce sont de ces calmes funestes, pronostics des grandes tempêtes; ce sont de ces embûches subtiles qu'à peine les plus éclairés évitent. Car ne vous imaginez pas que le démon s'en tienne là. Il ne tente Jésus-Christ que quarante jours après son entrée au désert et lorsque, abattu d'un si long jeûne, il se sent pressé de la faim. Ainsi l'artificieux tentateur attend le moment favorable à faire réussir ses desseins, ou lorsqu'après un pénible exercice des bonnes œuvres et de la vertu, il peut persuader la nécessité d'un relâchement dangereux; ou lorsqu'après un long repos, il a inspiré la sécurité; ou ce qui arrive à ceux dont je parle, lorsqu'après avoir peu à peu amolli l'âme par des images et par des objets dangereux, il en prépare un qui achève de la séduire et de la corrompre.

On se flatte de résister, mais que présomptueusement on s'en flatte ! L'ennemi plaît ; on ne combat que faiblement, quand on ne combat qu'à regret. Il faut fuir un tel ennemi, il faut éviter sa rencontre. Lorsque le dénaturé Absalon déclara la guerre à David, ce père trop tendre pour un fils rebelle résolut de prendre la fuite : *Fugiamus a facie Absalon* (II *Reg.*, XVIII). Grand roi, qui vous rend si timide, après tant d'exploits fameux de valeur ? Vainqueur de Saül et de Goliath, vous craignez un jeune homme sans expérience, et un tas de mutins sans discipline ? Il est vrai, me répond David ; mais ce jeune homme sans expérience est mon fils, et mon cœur est pour lui ; ces mutins combattent sous sa conduite, et ma main, qui avec raison craint de ne l'en pouvoir démêler dans la chaleur d'une bataille, toujours tremblante et incertaine ne leur peut porter que de faibles coups. Belle image de la faiblesse que trouve la tentation chez nous, quand l'objet nous en est agréable ; et sage exemple de la fuir quand on ne peut pas s'assurer de la combattre avec succès.

Mais c'est rarement en cela que nous suivons l'exemple de David ; nous le suivons dans un autre point, qui lui pensa coûter bien cher et qui l'aurait perdu sans ressource, si Dieu, par un effort de son bras, ne l'avait bien voulu relever sur le penchant du précipice. David, sagement résolu d'éviter la vue d'Absalon, que sa tendresse lui avait rendu redoutable, et plus sagement encore résolu de ranger au devoir ce rebelle, y emploie le zèle de ses serviteurs. Mais admirez son procédé : il ajoute à la permission qu'il leur accorde de combattre Absalon, un com-

mandement de l'épargner, qui lui aurait été fatal s'il eût été mieux obéi. Cependant il veut qu'on l'épargne: *Verumtamen servate mihi puerum Absalon.*] Autre image bien naturelle, de ce qui nous arrive souvent à l'égard de la tentation. Il est des objets qui nous sont chers et que, par une conduite bizarre, nous voulons presque en même temps et fuir, et combattre, et conserver. On les fuit en partie, car la conscience en fait éviter certaines rencontres trop dangereuses à la vertu ; on les combat en partie, car comme il est difficile à la passion de fuir toujours ce qui l'attire, il les faut quelquefois combattre; mais aussi on les conserve en partie, car on y réserve toujours quelque chose qu'on ne veut pas détruire. C'est ce qui arrive surtout dans ces liaisons dangereuses, que l'exacte vertu n'avoue pas. Aux premières atteintes de la passion, la conscience se soulève, la crainte de Dieu se réveille, la grâce presse d'étouffer un feu dont les commencements menacent d'un grand incendie ; un confesseur, à qui il est impossible qu'il n'en revienne quelque chose, exhorte à être fidèle à Dieu ; un ami sage, qui s'en aperçoit, représente les tristes écueils où ces embarquements conduisent. Une âme, soutenue par tant d'endroits, prend les armes comme David, pour combattre cet Absalon ; elle consent à éloigner tout ce qu'on peut appeler crime ; elle veut bien même pour sa gloire, si elle a des mesures à garder avec le public sur ce point, retrancher certains entretiens, certaines assiduités trop grandes , certains soins marquant quelque chose de plus fort que de l'amitié. Mais elle se réserve enfin toujours de quoi nourrir une passion qu'elle n'a pas la force d'éteindre : la vue, le souvenir, l'entretien. On veut voir les gens, on y veut penser, on veut avoir du commerce avec eux : *Verumtamen servate mihi puerum Absalon ;* prétendant que la même vertu qui la renferme dans ces bornes, aura la force de l'y retenir et lui fera de sa passion, ainsi docile et modérée, ou un amusement innocent, ou du moins une passion exempte de l'horreur des grands excès. Car c'est alors que l'on se fait certains retranchements à soi-même, qu'on se promet de ne point passer ; c'est alors qu'on dit : Je m'en tiendrai là et je n'irai pas plus avant. Vous vous en tiendrez là, dites-vous, et vous n'irez pas plus avant? Ame infidèle, n'est-ce pas en être déjà venue trop avant? pensez en combien de manières cet objet entre en vos confessions ; considérez l'extrême désordre où sa vue vous laisse toujours; faites réflexion aux divers désirs qu'il excite dans votre cœur, et que vous ne désavouez que faiblement; prêtez l'oreille aux bruits qui courent, malgré les précautions que vous prenez : n'est-ce pas là, encore une fois, en être venue déjà trop avant?

Mais je vous demanderais volontiers sur quoi fondé vous vous promettez que vous n'irez pas plus avant? Vous n'avez que deux digues à opposer à cette passion, qui sont l'honneur et la conscience ; il est à craindre que ni l'une ni l'autre ne vous soient pas de grand secours dans une pareille occasion. L'honneur, je le sais, est une forte barrière, mais quand on en est venu là, on s'aperçoit, en repassant le chemin qu'on a déjà fait, que c'est une barrière passée, puisque le public a parlé. Alors on se dit à soi-même que l'honneur étant moins dans nous que dans l'opinion qu'on a de nous, on le perd moins par ce qu'on fait que par ce qu'on donne à penser; qu'ainsi les éclats étant faits et les jugements du public formés, on doit désormais regarder l'honneur moins comme un bien qu'il ne faut pas perdre que comme une perte dont il se faut consoler. Qui retiendra dans ce penchant une âme que la passion presse? la conscience? A l'égard de bien des gens, quand l'honneur ne fait plus d'obstacle, la conscience est un médiocre embarras. Et puis comment se peut promettre que la conscience lui soit un obstacle pour passer du péché au crime, celui à qui elle n'en a pas été un pour passer de l'innocence au péché, du petit péché au grand péché, du péché véniel au mortel ? Le passage d'un grand péché à un autre plus grand péché est beaucoup moins contesté par la conscience que celui du petit péché au grand péché. Dans l'un il s'agit de passer de l'état de grâce à l'état de la damnation éternelle ; c'est un grand pas à la conscience : dans l'autre il ne s'agit que du plus ou du moins ; quand la conscience a fait le premier pas, elle n'est guère effrayée du second. David put d'abord résister aux désirs, qu'il conçut en voyant Bethsabée ; l'Histoire sainte ne le dit pas, mais de ces désirs une fois formés, elle nous marque combien aisément il passa à l'adultère et de l'adultère à l'homicide. Qui veut éviter les péchés que produisent ces passions doit éteindre les passions mêmes ; et qui veut éteindre ces passions doit faire un divorce éternel avec les objets qui les allument.

Vous me direz : Mais quoi ! la grâce n'a-t-elle pas assez de force pour me soutenir en cette occasion ? et n'est-ce pas dans l'occasion que la grâce nous est donnée? Ce fut la présomptueuse pensée que le démon tâcha d'inspirer au Sauveur quand il le tenta : *Mitte te deorsum: scriptum est enim quoniam angelis suis Deus mandavit de te.* Jetez-vous en bas, car il est dit que les anges vous soutiendront. Il est vrai que la grâce nous peut soutenir en toutes sortes d'occasions, et il est encore aussi vrai que c'est particulièrement dans l'occasion que la grâce nous est donnée ; mais apprenez en quelles occasions nous recevons ces fortes grâces. Apprenez que ce n'est pas dans les occasions où vous vous serez jeté vous-même suivant la suggestion du démon ; apprenez que telle témérité est cette tentation que l'on fait à Dieu, qui est défendue dans l'Ecriture : *Scriptum est, non tentabis Dominum Deum tuum*, et qui est d'ordinaire punie par un juste abandon du pécheur. Quand par une disposition de la Providence, quand par l'engagement de votre état, quand par la nécessité de rem-

plir vos devoirs, quand par une inspiration de l'Esprit de Dieu, pour sa gloire et pour le salut du prochain, il permettra que vous vous trouviez en occasion d'être tenté, alors comme il sera vrai de dire, ainsi qu'il est dit du Sauveur, que vous serez conduit par le Saint-Esprit, ce sera à lui de vous soutenir. Et c'est ce qu'il fera sans doute, si vous êtes fidèle à sa grâce. Il a bien su soutenir Judith au milieu du camp d'Holoferne, il a bien su conserver Esther jusque sur le trône d'Assuérus, il a bien fait triompher Joseph des poursuites d'une femme passionnée; mais ne pensez pas qu'il ait le même soin et la même attention à vous conserver dans une occasion où vous vous serez jeté vous-même, où votre plaisir vous aura engagé, où votre imprudence vous aura fait suivre la suggestion de l'ennemi. Considérez le succès différent du même disciple de Jésus-Christ dans deux diverses occasions. Ici il le renie devant une femme, là il le confesse devant les rois; d'où vient cela? c'est qu'ici, il trouve l'occasion de la tentation en exerçant son ministère, là il la trouve dans un lieu où la curiosité l'avait conduit.

Mais après tout, me direz-vous, n'est-ce pas un dogme certain, qu'en toute tentation on a la grâce et de résister et de vaincre? Puisque la grâce ne manque à personne, on l'a toujours; et quand on l'a on peut, si l'on veut, en user. Vous dites vrai; mais ajoutez qu'en certains genres de tentations, la grâce qui les fait vaincre est celle qui les fait fuir. Fuyez, ou vous êtes vaincu. Dieu ne nous abandonne pas, si nous ne l'abandonnons les premiers; mais c'est commencer à l'abandonner que de s'exposer à l'occasion de l'offenser et de lui déplaire. On commence à pécher dès qu'on s'y expose, et on cesse d'être innocent dès qu'on n'est pas effrayé du crime. Persuadés par tant de raisons, fuyons autant qu'il est en nous toute tentation qu'on peut éviter; mais comme il en est d'inévitables, tenons-nous prêts à les combattre; c'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Je ne m'arrêterai point ici à justifier la Providence sur le sujet de la tentation, et à faire voir les raisons qu'elle a de permettre que nous soyons tentés. Je pourrais m'étendre sur la gloire que Dieu en reçoit, et sur les avantages qui nous en reviennent. Je pourrais dire avec saint Grégoire, que par la tentation Dieu nous fait sentir la continuelle dépendance que toutes ses créatures ont de lui; que nous oublierions notre faiblesse, si nous n'étions jamais tentés, et qu'oubliant notre faiblesse, nous oublierions que notre force vient de Dieu. C'est dans la tentation que Dieu nous montre ce que nous sommes de nous-mêmes, et ce que nous sommes par lui : ce que nous sommes de nous-mêmes, parce que la tentation nous ébranle; ce que nous sommes par lui, parce que la grâce nous soutient. Je pourrais dire avec saint Augustin, que par la tentation Dieu justifie le choix qu'il fait de ses élus. Avant la tentation, dit ce Père, le démon regardait Job comme un autre homme; il fallut que Job fût tenté pour faire connaître ce qu'il valait, et pour montrer qu'il méritait les louanges que Dieu lui avait données. Dieu veut pouvoir faire connaître au jour de la révélation, par des preuves sensibles et publiques, que son amour et ses récompenses ne sont point les effets d'une aveugle et injuste prédilection; et que, comme dit Salomon, ayant éprouvé ses amis, ainsi que l'or dans la fournaise, il les a trouvés dignes de lui : *Tanquam aurum in fornace probavit eos, et invenit eos dignos se.* Je pourrais dire enfin avec saint Paul, que la tentation est le triomphe de la grâce, la preuve de la force et de l'efficace du sang de Jésus-Christ en nous, la confusion de ses ennemis, la gloire de ses serviteurs, le fonds de leur mérite, la perfection de leur vertu. Je passe tout cela pour dire en un mot, que Dieu étant maître de ses biens, et ne voulant donner le ciel qu'à ce prix, ce n'est pas à nous à examiner la raison de cette conduite; elle est sage, elle est juste, puisqu'elle est de lui; mais il suffit qu'elle soit de lui pour nous obliger, sans autre raison, à l'adorer et à nous y soumettre. Respect et soumission, au reste, qui nous doit d'autant moins coûter que la tentation, quand nous ne nous l'attirons pas par notre présomption ou par notre imprudence, loin d'être un signe de colère, est une marque de l'amour particulier que Dieu a pour nous. C'est sa conduite sur ses amis les plus favorisés et les plus chers, c'est sa conduite sur son propre Fils; et nous lisons qu'un de ses apôtres, qu'il avait choisi entre tous comme un vaisseau d'élection pour porter son nom aux Gentils, lui ayant demandé trois fois de faire cesser les combats que l'ange de Satan lui livrait, n'en reçut point d'autre réponse, sinon que lui ayant donné une grâce assez forte pour vaincre, il ne devait pas demander d'être délivré du combat, où son infirmité victorieuse rendait sa vertu plus parfaite (II *Cor.*, XII). Assurés de la même grâce, espérant les mêmes avantages sur la promesse que nous a faite un Dieu véritable et fidèle, de ne nous laisser pas tenter par-dessus nos forces et sans fruit : *Fidelis Deus, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum* (I *Cor.*, X, 13), acquiesçons à ses jugements, soumettons-nous à sa conduite. Nous serons tentés, nous devons nous y attendre; nous serons tentés fréquemment, peut-être le serons-nous continuellement. En tous lieux, en tout temps, en tous états, on est exposé à la tentation; et c'est avec raison que le Sage nous exhorte à combattre jusqu'à la mort pour la justice et pour notre âme, contre des ennemis qui l'attaquent avec tant d'opiniâtreté et par tant d'endroits: *Agonisare pro anima tua, et usque ad mortem certa pro justitia* (*Eccli.* IV).

Saint Augustin disait aux chrétiens, qui de son temps étaient paisibles sous des empereurs chrétiens comme eux, qu'ils ne se devaient pas persuader qu'ils n'eussent plus d'ennemis à combattre parce que, demeurant dans des villes toutes chrétiennes, ils n'étaient

plus mêlés parmi les païens. La destruction du paganisme et votre séparation d'avec les païens, leur disait ce sage pasteur, fera bien, mes frères, qu'on ne vous reprochera plus votre baptême comme un crime, qu'on ne tournera plus devant vous votre religion en ridicule, qu'on ne vous sollicitera plus de renoncer à Jésus-Christ; mais si vous n'avez pas ces tentations, soyez sûrs que vous en aurez d'autres, et d'autres d'autant plus à craindre qu'elles seront plus délicates. Vous ne trouverez plus de païens qui tâchent à vous ôter votre foi; mais vous trouverez de mauvais chrétiens qui tâcheront à corrompre vos mœurs. Vous ne trouverez plus de tyrans qui vous forcent d'offrir de l'encens aux idoles; mais vous trouverez des libertins qui vous persuaderont de vous sacrifier vous-mêmes à de brutales voluptés. Vous ne trouverez plus de bourreaux qui exercent votre patience; mais vous trouverez de faux amis qui tenteront votre probité. Nous n'éprouvons que trop tous les jours la vérité de ces paroles, et nous expérimentons que, bien loin d'être à couvert des tentations pour vivre en des villes chrétiennes, souvent nous en aurions beaucoup moins, si nous vivions parmi des idolâtres.

Mais comment ne trouverait-on pas des occasions de tentation dans les villes chrétiennes? on en trouve dans sa propre maison, où l'on éprouve la vérité de cette parole d'un prophète, que l'homme n'a point d'ennemis plus à craindre pour son salut que sa famille et son domestique : *Inimici hominis domestici ejus* (*Mich.*, VII). Oui, pères e mères, vos ennemis les plus redoutables son ces enfants, à l'établissement desquels vous sacrifiez votre conscience. Enfants, vos ennemis sont vos pères, à l'ambition desquels si souvent vous sacrifiez votre liberté, en vous engageant en des professions où vous n'êtes ni propres ni appelés. Maîtres, vos ennemis sont ces domestiques trop fidèles à vous obéir contre Dieu, et à favoriser vos commerces. A tous tant que nous sommes, personne ne nous fera jamais plus de mal que ces amis complaisants et faciles, qui applaudissent à nos vices, qui flattent nos déréglements, et qui épousent nos passions.

Tentés jusque dans nos maisons, ne trouverons-nous point au moins dans la maison de Dieu un refuge contre la tentation? Les temples, ces asiles sacrés, où même les coupables sont en sûreté, n'en serviront-ils point à ceux qui veulent conserver leur innocence?

Qui ne sait, hélas! que les temples sont, par la profanation qu'on en fait, les lieux où les ennemis du salut tendent le plus souvent leurs piéges? Souffrez ici cette digression à mon zèle, femmes chrétiennes; vous êtes le sexe dévot, mais vous êtes le sexe dangereux: vous l'êtes souvent, il est vrai, innocemment et malgré vous, plutôt par la faiblesse de ceux à qui vous nuisez que par l'intention que vous avez de nuire; mais quoi! n'est-ce donc pas assez que vous ayez le malheur de porter le poison mortel qui tue les âmes, sans en augmenter l'activité par la mollesse de vos parures? Faut-il surtout que vous veniez étaler ces vains ornements jusqu'à la face des autels? C'est un grand mal que d'inspirer de criminelles passions; mais de les venir inspirer dans les lieux mêmes où les chrétiens en viennent chercher le remède, n'est-ce pas empoisonner les sources publiques de la grâce et des dons de Dieu? Les hommes portent partout leur faiblesse; fussent-ils assez courageux pour suivre Jésus-Christ au désert, et y vivre comme Jean-Baptiste, ils trouveront des ennemis à combattre où ils ne trouveront personne avec qui converser.

Bien souvent nous quittons le monde, que le monde ne nous quitte pas; il nous suit jusque dans nos retraites, où, à l'exemple de ce démon, qui montra en idée au Sauveur toutes les couronnes du monde, nous formant de spécieux fantômes au défaut des réalités, il nous séduit par les images des choses que nous avons quittées, et se venge de nos mépris par le désir qu'il nous inspire de ce que nous avons méprisé. Combien de fois, parmi les ténèbres de ces vies cachées et obscures, le démon du midi n'a-t-il point paru? Combien de fois, dans ces tombeaux où reposent les morts du siècle, n'a-t-on pas vu l'esprit d'ambition y faire contester la préséance, et disputer à qui aurait la place d'honneur sur la cendre? Heureux encore si l'on s'y trouvait inaccessibles à d'autres passions, et si cette cendre ne couvrait pas des étincelles toujours dangereuses. En vain saint Benoît quitte Rome, pour se cacher dans un rocher où le soleil ne pénétrait pas; Rome le suit dans son rocher, et par une image importune d'un objet qu'il y avait vu, l'oblige, pour vaincre la tentation, de se rouler parmi les épines, et de tirer de ses veines, par mille ouvertures, un sang rebelle et d'intelligence avec les ennemis de son salut. Saint Jérôme fait compassion, lorsqu'il nous décrit les combats qu'il eut à soutenir dans un désert, où atténué d'austérité, et devenu, dit-il lui-même, semblable à un squelette animé, il n'avait plus de chair et en sentait encore la révolte. Loth s'y trompa, dit saint Grégoire; ce patriarche crut être à couvert de la contagion de Sodome, parce qu'ayant quitté cette ville, il ne s'était pas même arrêté à Segor, qui en était proche. Il se croyait en assurance, lorsqu'il trouva dans sa propre famille ce qu'il n'eût pas trouvé dans Sodome (*Gen.*, XIV). On se porte partout soi-même; et ce qui est de plus fâcheux, on est soi-même dans tous les temps. Si l'âge éteint des passions, c'est pour en mettre d'autres en leur place, et les passions de l'âge avancé ne causent guère des tentations moins dangereuses et moins importunes que celles des jeunes années. Qui pourrait dire combien il en naît de la diversité des états, des conditions et des emplois? combien l'ambition en suscite aux grands, l'intérêt en donne aux petits, l'abondance en fournit aux riches, la pauvreté en suggère aux pauvres, la puissance aux rois, l'oppression au peuple, la gloire aux guerriers, la faveur aux juges, l'avarice et la va-

nité aux ministres d'un Dieu pauvre et humble? Saint Bernard dit qu'il en est de même pour tous les degrés de la vie chrétienne, et que si les parfaits ont plus de lumières pour en discerner le danger, l'ennemi les attaque aussi avec plus de détours et plus d'artifices.

De cette induction que doit-on conclure, sinon ce que j'en ai voulu inférer, qu'étant inévitable au chrétien d'être tenté, et tenté souvent, et tenté périlleusement, il est de sa prudence qu'il soit toujours prêt à soutenir la tentation? C'est, si nous en croyons Tertullien, ce que l'Eglise lui veut marquer dans les onctions mystérieuses qu'elle lui fait faire au baptême. Par ces onctions, dit ce Père, l'Eglise nous veut avertir que nous sommes soldats dès que nous sommes chrétiens, et que les promesses qu'on nous fait faire dans notre régénération sont les serments de la milice dans laquelle nous nous engageons : *Vocati sumus ad militiam Dei vivi, jam tum cum in sacramenti verba respondimus.* D'où il conclut que, comme un soldat ne se tient point dans sa maison à goûter l'aise et le repos pour se préparer au combat, mais dans le camp, où il s'exerce à manier les armes qu'on lui met en main; ainsi le chrétien ne doit point s'attendre à surmonter les ennemis que sa profession l'engage à combattre, si, amolli dans l'oisiveté, énervé par les plaisirs, toujours distrait de ses devoirs par mille amusements frivoles, il entre dans la lice sans préparation, et présume de combattre sans exercice. Voyez, mes frères, disait Tertullien, ce que font tous les jours ces athlètes qu'on destine à lutter sur l'arène : que d'onctions ils se font pour se fortifier, comme ils s'abstiennent de tout ce qui les peut affaiblir, comme ils se dépouillent de tout ce qui les embarrasse, comme ils souffrent tout ce qui les endurcit, comme ils s'adonnent à tout ce qui les exerce! L'Eglise prend soin elle-même de vous oindre; mais inutilement recevez-vous la grâce de ces onctions célestes, si le renoncement évangélique, la mortification chrétienne, l'austérité d'une vie pénitente et crucifiée avec Jésus-Christ ne vous tient toujours en haleine, pour résister dans l'occasion aux attaques de l'ennemi; si pour combattre avec succès les cupidités criminelles, vous ne vous exercez à réprimer même les inclinations innocentes.

Saint Paul dans l'épître aux Ephésiens, étendant encore plus au long cette instruction sous la même figure, entre dans un détail de préceptes, où il comprend méthodiquement cet art important de notre milice, et qu'il ne faut que bien pratiquer pour vaincre toujours sûrement (*Ephes.*, VI).

Le premier est de nous appliquer à bien connaître nos ennemis; leurs desseins, leurs ruses, les intelligences qu'ils ont chez nous, les avantages qu'ils peuvent tirer des lieux, des temps, des inconstances; c'est là la science de la guerre, sans laquelle il est impossible que nous ne soyons souvent surpris, que nous ne soyons attaqués par nos endroits faibles, que nous ne nous trouvions en désordre lorsqu'il faut être présents à nous. Au dehors le démon nous attaque, pendant que d'intelligence avec lui, nos cupidités indociles se révoltent et secouent le joug. Observons le démon, étudions nos passions. Pensons souvent que le démon, plein d'artifice comme de fureur, empêché par celui qui nous protége d'exercer contre nous sa fureur, a recours pour nous perdre à l'artifice; qu'il sait disposer les objets, préparer de loin les occasions, couvrir les piéges qu'il nous tend des apparences les plus propres à nous en ôter le soupçon, attendre patiemment le temps, se laisser vaincre dans les choses peu décisives et peu importantes, pour nous rendre présomptueux et moins précautionnés dans les grandes. Ayons toujours devant les yeux les chutes fameuses de tant de gens séduits par ces stratagèmes trompeurs. Méditons souvent par quelles démarches il fit tomber nos premiers parents dans le crime dont nous avons hérité. Il prend une figure étrangère, il se met sous l'arbre de vie, il propose une question, plutôt ce semble pour être instruit qu'en intention de rien persuader. Il ne s'adresse pas à Adam : il commence par le sexe faible, il lui montre le fruit défendu, il lui donne l'envie d'en manger, et lui laisse faire le reste, sûr d'en être bien secondé. A combien n'arrive-t-il point tous les jours d'être séduits par de telles ruses, et de succomber à des tentations préparées encore de plus loin, et par de plus secrets détours? Combien cet ange transfiguré en a-t-il jeté dans l'erreur par de pieuses questions? Combien en a-t-il fait finir par la chair, après les avoir fait commencer par l'esprit? Combien en a-t-il engagés dans toutes les intrigues du monde par le zèle et les bonnes œuvres? Combien n'en a-t-il point conduits au relâchement de l'autorité, à la médisance par la haine du vice, à la négligence de leurs devoirs par la solitude et par la retraite? Connaissant le démon, connaissons nos passions, toujours d'intelligence avec lui pour préparer la tentation et pour nous porter au péché. Surtout connaissons bien notre passion dominante, source de presque tous nos désordres : attachons-nous à la réprimer, et ne nous laissons pas donner le change. Car il n'arrive que trop souvent que notre amour-propre nous le fait prendre, et que nous laissant retrancher les plaisirs, dont l'âge et l'habitude nous ont dégoûtés, il fomente en nous une vanité, une ambition, un désir de paraître, qui, étant notre penchant dominant, n'a pas besoin du secours des autres pour nous porter à des grands excès. On le pallie de mille prétextes, ce penchant favori du cœur; on l'autorise de mille raisons, et l'on s'aveugle tellement, qu'on se fait souvent une vertu du principe de tous ses vices. Connaissons notre humeur : souvent elle est telle, qu'elle nous tient lieu de toutes les passions, et le démon n'a qu'à la laisser faire pour corrompre toutes nos vertus.

Le second précepte de saint Paul consiste dans le choix des armes dont il veut que

nous nous servions pour combattre la tentation. La foi, la parole de Dieu, la méditation des Ecritures et, par-dessus tout, la prière, sont celles dont plus instamment il nous recommande l'usage. La foi nous sert à rejeter les persuasions de l'ennemi par des persuasions opposées ; et les maximes éternelles qu'elle imprime dans notre esprit, quand elles nous sont bien présentes, sont des préservatifs assurés contre les impressions les plus vives que fait le démon sur nos sens. Quelque éclatantes que soient les idées dont il pique notre ambition, nous ne nous en laisserons pas éblouir, si nous sommes bien pénétrés de cette parole de Jésus-Christ : *Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il vient par là à perdre son âme* (*Matth.*, XXXVI)? Quelque agréable que soit l'impression que fait la vue du plaisir sur le cœur, si nous avons devant les yeux l'image du jugement et de l'enfer, ce trait enflammé du malin esprit se brisera et s'éteindra, pour m'exprimer comme l'Apôtre, contre ce bouclier de la foi (*Eph.*, VI). Mais pour avoir ces maximes présentes, pour avoir toujours prêt au besoin ce glaive de l'esprit et de la parole, comme les appelle saint Paul, il faut et les lire souvent et les méditer attentivement. L'Apôtre ne dit pas seulement qu'il faut avoir ces armes pour combattre avec succès la tentation, il dit qu'il faut s'en revêtir: *Induite vos armaturam Dei.* Les armes sont inutiles dans le cabinet : il faut en être revêtu, il faut en connaître l'usage, il faut même en avoir l'exercice. Ainsi ce n'est pas assez que d'avoir une foi générale et confuse des maximes de l'Ecriture, d'en avoir lu en passant les préceptes, d'en avoir su les bons exemples ; il faut s'être rendu présents et ces exemples, et ces préceptes, et ces salutaires maximes, par des lectures réitérées, par des méditations profondes, par une application pratique aux occasions où l'on prévoit qu'on en doit avoir besoin, par de fortes résolutions de les employer avec courage contre les ennemis du salut. Et parce que de quelques armes que l'on se serve dans ce combat, sans un secours particulier de la grâce et du bras de Dieu, on n'en peut soutenir l'effort, il faut, par une prière fervente, en implorer tous les jours l'assistance. Si Moïse ne prie, Israël succombe; s'il cesse de lever les mains, les bras de Josué languissent : ne vous lassez point de prier, et vous ne vous lasserez point de combattre.

Ce n'est pas assez, il faut même avoir longtemps prié avant le combat, pour être toujours prêt à combattre, pour n'être point surpris par l'ennemi, pour être toujours disposé à repousser la tentation. C'est le troisième précepte de saint Paul : *State succincti, induti, vigilantes.* Veillez, tenez-vous debout, attendez sous les armes un ennemi, qui toujours veillant et toujours armé, épie l'heure de vous attaquer et de vous prendre à son avantage. La fatigue est grande, mais la couronne est belle : et la fatigue, après tout, passe; la couronne demeure toujours. C'est ce moment de tribulation qui opère un poids immense de gloire (II *Cor.*, IV). Que ne font point ces gens entêtés d'une vaine fumée d'honneur, qui s'évanouit à mesure qu'elle s'élève, pour en acquérir le fragile fruit ? S'ils acquièrent par là des couronnes, ce sont, dit saint Paul, des couronnes corruptibles ; et nous en avons d'immortelles (I *Cor.*, IX). Pensons, quand notre courage s'abat et que notre constance se lasse, combien d'hommes usent leur santé, perdent leur repos, exposent leur vie pour ces couronnes périssables; et disons-nous à nous-mêmes ce que cet apôtre disait aux chrétiens de son temps, qu'il ne nous en a pas encore coûté une goutte de notre sang pour conserver cette couronne éternelle que le démon veut nous ravir (II *Tim.*, IV ; *Hebr.*, XII). Pensons à la consolation que nous aurons un jour à la mort de pouvoir dire comme saint Paul : *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi : in reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus justus judex* (II *Tim.*, IV, 7). J'ai soutenu un heureux combat, j'ai achevé ma course, j'ai été fidèle : il ne me reste plus qu'à recevoir cette couronne de justice que me garde ce juge équitable, qui, après avoir été dans tous mes combats mon témoin, mon secours, mon arbitre, va en être l'éternelle récompense. Ainsi soit-il.

SERMON VII

De la nécessité de la prière pour obtenir la grâce de se convertir, de surmonter la tentation et de persévérer dans le bien.

Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem.

Veillez et priez, afin que vous ne soyez point induits dans la tentation (*Matth.*, XVI).

Ni le Sauveur, ni ses apôtres, n'ont rien recommandé plus souvent que l'usage de la prière : *Veillez et priez : priez instamment, priez en tout temps, priez en tous lieux : ne vous lassez jamais de prier.* L'Evangile, les épîtres canoniques sont tissus de semblables paroles : pourquoi, parmi tant d'exercices importants dans la religion, le Saint-Esprit s'attache-t-il à nous recommander celui-là plus particulièrement que tant d'autres ? Nous en trouvons la raison dans ces livres mêmes, où nous en est donné le précepte ; c'est la nécessité de la prière qui peut obtenir la grâce nécessaire à opérer notre conversion, à résister à la tentation, à pratiquer les vertus chrétiennes, à persévérer dans le bien. Rien de tout cela ne se fait et ne peut se faire sans la grâce ; la grâce, régulièrement parlant, ne se donne qu'à la prière : donc il n'est rien de plus essentiel au salut du chrétien que de prier. Etendons ce raisonnement et convainquons-nous bien d'un principe dont dépend, dans l'exécution, l'enchaînement et l'économie de notre prédestination. Pénétrons à fond la liaison de la prière et de la grâce pour nous ouvrir la source de la grâce dans l'usage de la prière. Deux vérités nous vont instruire de tout ce qu'il faut savoir sur ce point, et partageront

ce discours. La grâce est nécessaire au salut : donc la prière l'est aussi. C'est ma première proposition et le sujet de mon premier point. La prière est un moyen infaillible d'obtenir ce qui est nécessaire au salut : donc, par l'usage de la prière, on obtient infailliblement la grâce d'opérer son salut. C'est ma seconde proposition et la matière de mon second point. J'infère de la nécessité de la grâce, la nécessité de la prière. J'infère de la force infaillible de la prière, l'infaillible impétration de la grâce. Pour profiter de ces vérités, demandons l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de la Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

J'infère la nécessité de la prière de la nécessité de la grâce. Cette conséquence résulte de ces trois vérités de foi : la première, que de nous-mêmes nous n'avons ni la volonté ni la force de rien faire pour notre salut, quand il ne s'agirait que de former une pensée : *Non sumus sufficientes cogitare aliquid ex nobis* (II. *Cor.*, III) ; la seconde, que cette force, qui nous est nécessaire à tous pour vaquer à notre salut, nous vient de Dieu et de sa grâce : *Sufficientia nostra ex Deo est* (*Ibid.*); la troisième, que pour avoir ce favorable secours de la grâce nécessaire à notre salut, il le faut demander à Dieu, selon cette parole de Jésus-Christ : *Petite et accipietis:* demandez et vous recevrez (*Joan.*, XVI).

Ces trois vérités ont paru de tout temps si liées, si dépendantes, si inséparables les unes des autres, que, quoique le fameux Pélage ait souvent assuré l'Eglise qu'il n'attaquait que la première, l'Eglise l'a toujours regardé comme ennemi de toutes les trois. C'est de quoi les Pères assemblés dans un de ces conciles d'Afrique où cet hérésiarque fut condamné, avertirent le pape Innocent, lorsque les sectateurs de Pélage allèrent à Rome plaider leur cause au tribunal de ce pontife. Prenez garde, lui dirent-ils, que ces artificieux hérétiques ne surprennent votre religion. Ils usent quelquefois de détour pour nous déguiser leurs erreurs. Ils ne nous disent pas toujours qu'il est inutile de prier ; ils ne commencent pas par dire que la grâce n'est pas nécessaire pour opérer notre salut ; ils tâchent de s'insinuer d'abord adroitement dans les esprits, par ce qui semble le plus plausible dans le système qu'ils se font, et ne disent rien autre chose, sinon qu'il n'est pas vraisemblable que la nature soit si corrompue, qu'elle n'ait pas par elle-même la force de faire des actions utiles au salut. Mais on vous laisse à juger, saint Père, si parler de cette manière n'est pas détruire absolument et la nécessité de la grâce et la vertu de la prière. Car si la nature suffit pour nous faire opérer le salut, quel besoin avons-nous de grâce ? Et si nous n'avons pas besoin de grâce, quelle nécessité de prier ? Ainsi, c'est inutilement que Jésus-Christ a demandé que la foi de Pierre ne défaillît point ; ainsi, c'est en vain que si souvent il avertissait ses disciples de prier pour vaincre la tentation. Car si Pierre avait de lui-même la force de se maintenir dans la foi, quel besoin avait-il que son maître la demandât pour lui à son Père ? Si les disciples pouvaient sans prier résister à la tentation, qu'était-il nécessaire qu'ils priassent ? Ce pontife était trop éclairé pour ne pas voir ces conséquences de la doctrine des Pélagiens. Il les vit, il les condamna ; et c'est de cette condamnation que nous est venue cette espèce de formulaire et de profession de foi qui se trouve encore aujourd'hui dans le livre des dogmes ecclésiastiques : *Nullum credimus ad salutem, nisi Deo invitante, venire : nullum invitatum salutem, nisi Deo auxiliante, operari, nullum, nisi orantem, auxilium promereri :* Nous croyons dans l'Eglise catholique que nul ne parvient à la connaissance des choses nécessaires au salut, s'il n'y est appelé de Dieu ; que nul de ceux qui sont appelés n'opère effectivement son salut s'il n'est aidé de la grâce de Dieu ; que nul enfin ne reçoit cette grâce, dont on a besoin pour le salut, que celui qui la demande à Dieu.

Il est à remarquer que ce formulaire fait mention de deux sortes de grâces, toutes deux nécessaires au salut ; les unes qui préviennent la prière, et qui n'en sont point les effets ; les autres qui suivent la prière, et qu'on n'obtient que par son moyen. Saint Augustin, au second livre du Bonheur de la persévérance, apporte pour exemple de ces différentes grâces, la vocation des chrétiens à la foi, et la persévérance des justes. Parmi les secours nécessaires au salut des hommes, dit-il, il y en a que Dieu donne à ceux même qui ne les demandent pas, comme le commencement de la foi ; et il y en a, au contraire, qu'il ne donne qu'à ceux qui les demandent, comme la persévérance finale : *Alia dat non orantibus, sicut initium fidei ; alia non nisi orantibus, sicut in finem usque perseverantiam.*

Ce que saint Augustin dit ici de la vocation à la foi, on le peut dire aussi sans doute de beaucoup d'autres sortes de grâces dont la bonté de Dieu nous prévient, avant même qu'il nous ait inspiré, ou le désir de les avoir ou la confiance de les demander. Tels sont certains dégoûts subits, qui prennent quelquefois les mondains au milieu même de leurs plaisirs, sans qu'ils en puissent dire la cause. Tels certains accidents imprévus, qui font rentrer un homme en lui-même, au plus fort des emportements de la débauche ou de l'ambition. Telles certaines affaires fâcheuses, qui obligent une femme imprudente d'aller chercher dans la retraite un asile contre des bruits dont son honneur est offensé et sa réputation blessée. On ne peut dire que ces gens-là soient convertis par la prière, puisque au moment qu'ils sont convertis ils ne pensent à rien moins qu'à prier. Mais aussi ce que saint Augustin dit de la persévérance finale, se doit dire de beaucoup d'autres grâces également nécessaires au salut, que Dieu ne les donne qu'à ceux qui prient : *Nonnisi orantibus* (*Matth.*, XVII). Jésus-Christ disait aux apôtres, qu'il y avait certains démons qu'on ne chassait que par le jeûne et par la force de la prière,

Il voulait leur apprendre par là, qu'il est des vices, des passions, des tentations, des habitudes qu'on ne surmonte qu'en priant.

De dire précisément quelles elles sont, le Sauveur ne l'a pas révélé : mais on peut dire en général, qu'il faut qu'elles soient bien fréquentes et bien communes dans la vie. Car je remarque premièrement, que lorsque Jésus-Christ avertit de prier contre les tentations, il n'en nomme aucune en particulier : il dit universellement : *Priez pour n'entrer point en tentation* (*Matth.*, XXVI). Demandez à Dieu dans toutes vos prières, *de n'être point induits dans la tentation* (*Matth.*, VI) : marque qu'en tout genre de tentation la prière est souvent nécessaire pour les combattre et pour les vaincre. Je remarque, de plus, que quand le Sauveur nous recommande la prière (*Luc.*, XVIII, XXI), il n'en détermine ni le temps, ni le lieu, ni les occasions. Il dit, et il le dit souvent, que nous devons prier en tout temps, et par conséquent en tout lieu, en toute circonstance, en toute occasion ; marque que les tentations, auxquelles on ne peut résister sans prier, se trouvent partout, et sont de tous les temps. Enfin j'observe dans les conversions dont l'Evangile nous fait l'histoire, que nous n'en voyons presque point où la prière n'ait quelque part. La Chananéenne se convertit, mais c'est après avoir prié et avoir dit : *Seigneur, aidez-moi* (*Luc.*, XV). Le publicain se convertit, mais c'est après avoir invoqué la miséricorde divine, et dit à Dieu : *Soyez-moi propice* (*Luc.*, XVIII). La Samaritaine fait pénitence, mais c'est après avoir demandé l'eau salutaire qui lave les péchés ; et une preuve que Jésus-Christ avait attaché la grâce de sa conversion à la prière, c'est qu'il l'avertit lui-même de prier. Si tu savais, lui dit-il, le don de Dieu, et si tu connaissais bien celui qui te dit : Donne-moi à boire, peut-être l'aurais-tu prié de te donner de cette eau vive, qui seule peut laver les tâches de ta vie déréglée et criminelle (*Joan.*, IV). Que voulez-vous dire, Seigneur? Vous voulez sauver cette femme, vous l'attendez, vous la prévenez. Pourquoi lui faire demander ce que vous désirez plus qu'elle? C'est le mystère dont il s'agit. Le Sauveur nous apprend par là, que lors même qu'il veut avec plus d'ardeur et plus efficacement nous convertir, lors, dis-je, qu'il nous prévient, qu'il nous presse, qu'il nous poursuit plus vivement, souvent notre conversion ne se consomme que par une grâce attachée à la ferveur de nos prières. Prions, et nous serons convertis. Disons à Dieu avec le Prophète : *Convertissez-nous* (*Psal.* LXXXIV), et il nous convertira. C'est ce qui a fait dire à saint Hilaire, que même dans ces premières grâces où le mérite n'a point de part, souvent la prière en a beaucoup. Dieu commence toujours, il est vrai ; il appelle, il invite, il attire ; il fait des mouvements dans le cœur, il y excite des désirs ; mais ni ces premiers mouvements, ni même ces premiers désirs ne donnent pas toujours la force d'en venir à l'exécution, si la prière ne les seconde et n'obtient un surcroît de grâce qui les rende enfin efficaces. Dieu appelle, le pécheur écoute ; Dieu invite, le pécheur est touché ; Dieu attire, le pécheur fait effort : mais trop faible encore, trop appesanti sous le poids de ses habitudes, il répond, il désire, il tâche ; et toujours inutilement s'il ne prie, s'il ne dit élevant la voix avec l'humble Chananéenne, Seigneur, aidez-moi, *Adjuva me;* si avec l'Epouse il n'invoque le bras tout-puissant de celui qui, en l'attirant, peut seul le tirer, *Trahe me.* C'était par rapport à cet état, où si souvent les pécheurs se trouvent, que parlait le grand Augustin, lorsqu'il disait que jamais Dieu ne commande des choses impossibles, parce que, quoique ce qu'il commande eu égard à l'extrême faiblesse où nous réduisent souvent nos péchés, ait pour nous des difficultés qu'avec les grâces ordinaires nous aurions peine à surmonter, nous avons toujours, en correspondant autant qu'il est en nous à ces grâces, la ressource de la prière pour en obtenir de plus fortes : *Deus impossibilia non jubet, sed jubendo monet, et facere quod possis, et petere quod non possis, et ipse adjuvat ut possis.*

De ces principes, qu'on peut tirer d'utiles conclusions pour la pratique et de grandes instructions pour les mœurs ! Par là, premièrement, on peut voir pourquoi il arrive si souvent ce que le même saint Augustin déplorait si fort de son temps, que tant de pécheurs sont touchés dans la lecture ou dans les sermons, et ne sont pas pour cela convertis : *Compunguntur, et non convertuntur.* On est touché, on sent dans le cœur des impressions extraordinaires qu'on n'avait point senties jusqu'alors ; on fait des réflexions qui n'étaient point encore venues dans l'esprit ; on envisage l'incertitude et la fragilité de la vie ; on compare le temps et l'éternité ; on blâme son aveuglement, on condamne ses passions, on a horreur de ses désordres ; on trouve heureux ceux qui, détrompés du monde et de ses vanités, ne pensent qu'à assurer leur salut ; on sent même de la douceur à s'entretenir dans ces pensées, on suit avec assiduité un prédicateur qui les inspire, on relit avec plaisir un livre qui les a fait naître, on en parle où le respect humain ne rend pas honteux d'en parler. On fait plus : on conçoit des désirs, on forme des résolutions, on est touché jusque-là, dis-je, cependant on ne se convertit pas. Sur le point de l'exécution, de grandes difficultés se présentent, de vives passions se réveillent, de fortes tentations recommencent ; on sent l'ascendant des objets, on retrouve les liens de ses commerces, on éprouve tout de nouveau la force de ses habitudes. Ainsi découragé, vaincu, on demeure en si beau chemin et l'on retourne à son péché avec d'autant plus d'emportement, qu'on prend à tâche d'effacer des impressions de pénitence, qui ne peuvent plus avoir d'autre effet que de troubler des plaisirs qu'on veut goûter sans inquiétude. D'où vient qu'il en arrive ainsi? C'est toujours par la lâcheté de ceux à qui cela arrive,

mais ils vaincraient cette lâcheté même, si, lorsqu'ils commencent à sentir ces premiers mouvements de la grâce, ils en fortifiaient l'impression par celles qui sont attachées à l'humble et fervente prière; si au lieu de philosopher ils priaient, et si au lieu de s'entretenir inutilement et sans fruit de vagues et incertains projets d'une conversion en idée, reconnaissant leur propre faiblesse, ils demandaient à Dieu la force nécessaire à l'exécution. Saint Augustin ne surmonta les difficultés invincibles qui s'opposaient à sa conversion, que quand il garda cette conduite. Touché par la lecture de saint Paul, piqué d'une sainte émulation par la retraite de ses amis, il philosophait, il parlait éloquemment de la vertu, il se sentait le cœur rempli de sentiments et de désirs, il pleurait même, il poussait des sanglots; mais tout cela n'opérait rien. Il avait de bons sentiments et ne se pouvait résoudre à changer de mœurs; il désirait et ne résolvait rien, il pleurait ses désordres passés et ne pouvait se déterminer à régler sa vie pour l'avenir. Il prie, et il prie dans un temps où ses passions étaient encore assez vives pour lui faire craindre d'être exaucé; il prie pourtant malgré cette crainte; il prie, dis-je, et il se convertit.

Par là on voit, en second lieu, quelle est la source de cette faiblesse, dont si souvent les mondains se plaignent, de n'avoir pas assez de force pour résister au torrent qui les entraîne, au tempérament qui les domine, aux objets qui les sollicitent, aux passions qui les emportent, au monde qui malgré eux les engage, aux mauvais exemples qui les corrompent, aux occasions qu'ils trouvent partout. Je crois ce qu'ils disent : ils sont trop faibles pour résister à tant d'attaques, premièrement parce qu'ils s'y exposent, et qu'aimant le péril, Dieu les y laisse périr. Les plus saints, les mieux affermis y périraient comme eux, s'ils s'y exposaient avec la même imprudence et aussi peu de précaution. Mais de plus, où enfin prendraient-ils cette force qu'ils n'ont pas en eux? cette force ne leur peut venir que de Dieu et d'un puissant secours de sa grâce : il faut prier pour l'obtenir; et de toutes les choses du monde celle qu'ils font le moins est de prier. A peine une fois en huit jours assistent-ils au sacrifice, et encore y assistent-ils d'une manière plus propre à leur attirer des châtiments qu'à leur faire accorder des grâces. Loin d'être assidus à la prière, ils la regardent comme un exercice peu convenable à leur état, et dont Dieu n'a fait un devoir que pour ceux qu'il a appelés à la solitude des cloîtres ou au service des autels. De quelle erreur n'est-on point capable, quand on perd de vue les principes de la religion et de la foi! Et en est-il une moins raisonnable que celle dont il s'agit ici? Qui a plus besoin de prier que celui qui a plus besoin de grâce; et qui a plus besoin de grâce que celui qui est plus exposé à la tentation et au péché? Si, eu égard à la vocation, les prêtres et les solitaires sont en obligation de prier, eu égard aux dangers, quand ils prieraient moins, ils seraient plus excusables que les gens du monde, puisqu'ils sont moins en danger. Ce n'est pas sur le Thabor que Jésus-Christ exhorte ses disciples à prier; ils y étaient en sûreté, éloignés du monde et du bruit, tout occupés à contempler la gloire de leur Rédempteur dans la compagnie des prophètes : c'est dans le jardin des Olives, où le péril les menaçait; les occasions étaient prochaines, la tentation devait être forte. Il faut prier partout, il est vrai; mais la nécessité de prier et le précepte de la prière regarde particulièrement ceux que leur état et leurs emplois exposent à de plus grands périls.

Par là on peut voir, en troisième lieu, d'où vient qu'en certaines familles la corruption semble héréditaire, passant avec le nom et les biens, des pères aux enfants, des frères aux frères, et dont la contagion se répand même parmi les domestiques. Un enfant n'y a pas plutôt atteint l'usage de la raison, qu'il connaît le vice, qu'il y a du penchant, et, quoi qu'on fasse pour l'en détourner, dès qu'il est libre il s'y abandonne. Un domestique n'est pas plutôt dans la maison, qu'il se débauche et devient impie. D'où vient cela? la négligence, le déréglement, le mauvais exemple d'un père de famille sans soin, d'une femme frivole et tout occupée d'amusements et de plaisirs, y contribuent beaucoup il est vrai; mais d'où vient que cela arrive en des maisons même où les chefs ne sont ni mous, ni scandaleux, où ils reprennent, où ils punissent, où ils s'efforcent de mettre l'ordre, où le déréglement leur déplaît? c'est qu'ils ne prient pas, c'est qu'il faut des grâces pour bien régler une famille, et qu'ils ne les demandent pas. Persuadé de cette vérité, le saint homme Job était en prières, lorsqu'il donnait la liberté à ses enfants de se réjouir, même innocemment et entre eux; et la raison qu'il en apportait, était la crainte qu'il avait que ces réjouissances, quoique innocentes, ne leur fussent occasion de péché, *ne forte peccaverint filii mei* (*Job.*, I); persuadé, dis-je, de la vertu et de la nécessité de la prière, il leur en faisait un préservatif pour les empêcher de tomber dans le péché, et un remède s'ils y tombaient. Que les familles ont d'obligation à des pères et des mères qui prient, et que c'est avec grande raison que l'Eglise dit que sainte Monique fut doublement mère de saint Augustin : *Augustini dupliciter mater.* Elle en fut mère quand elle l'enfanta, mais elle en fut encore plus mère quand, par ses larmes et par ses vœux elle obtint de Dieu sa conversion. Je pourrais étendre cette instruction à ceux à qui le Seigneur confie le gouvernement de son peuple : aux princes, aux magistrats, aux pasteurs. Moins de préceptes, et plus d'exemples; moins d'exhortation, et plus de prières. Les lois de Moïse n'eussent servi qu'à faire des désobéissants et des réfractaires, si sur cette même montagne d'où il les apportait au peuple, il n'eût levé les mains au ciel, pour leur obtenir la grâce de les observer. Combien par là ne détourna-t-il point de fléaux et de châtiments de des-

sus leurs têtes? combien ne leur attira-t-il point de bénédictions? quel courage ne leur inspira-t-il point? quels efforts ne leur fit-il point faire. Sans cela, rebutés, accablés, ou ils auraient péri dans le désert, ou ils seraient retournés en Egypte; jamais ils n'auraient vu la Terre promise.

Mais revenons à nous, et concluons en quatrième lieu, avec Tertullien, que c'est une témérité de passer un seul jour sans prier: *Temerarium est diem sine oratione transigere* (*Dan.*, III). Daniel aima mieux s'exposer à être dévoré des lions que d'interrompre la coutume qu'il avait, non-seulement de prier tous les jours, mais de prier trois fois chaque jour, les genoux en terre, et la face tournée du côté de Jérusalem. A la vue d'un pareil exemple, comment est-ce que nous passons quelquefois tant de temps sans prier? D'où vient, mes frères, dit saint Pierre Chrysologue, que nous, qui nous levons tous les jours si incertains de nos destinées, exposés à tant de périls, sujets à tant d'accidents fâcheux, nous négligeons d'entrer dans l'Eglise, et de demander le matin à Dieu sa protection pour la journée? *Nos qui inter insidias diem ducimus, qui horarum vanitates momentorum motus, rerum lapsus, actuum pericula sustinemus: quid est quod matutina prece totius diei custodiam nolumus postulare.* Convaincus par tant de raisons de la nécessité de prier, pour obtenir la grâce de bien vivre, convainquons-nous de la vertu infaillible qu'a la prière pour nous obtenir cette grâce. C'est le second point de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Pour établir cette vérité comme nous avons fait la première, sur de solides fondements, il faut supposer d'abord avec saint Thomas, que ce n'est pas par elle-même, de sa nature et de son fonds, que la prière a la vertu d'impétrer infailliblement ce qu'on veut obtenir de Dieu. Il est de l'essence au contraire de tout ce qui s'appelle prière, considérée en elle-même, de pouvoir être refusée; autrement elle serait moins prière que sommation et commandement. On prie quand on n'a pas droit d'exiger, ou quand celui sur qui on l'a, a trop de puissance et trop peu d'équité pour satisfaire à ce qu'il doit sans en être sollicité. Par la même raison, il faut supposer que ce n'est pas non plus de nous, ou de quelque chose qui soit en nous, que la prière a cette vertu. Il faudrait que nous eussions pour cela ou quelque mérite ou quelque bien qui fût à Dieu une raison ou de justice ou d'intérêt de ne pas rejeter nos demandes. Et qu'avons-nous qui ne soit à Dieu plutôt un sujet de nous punir qu'un motif de nous exaucer? Que pourrait espérer de nous celui qui, comme dit le Prophète, n'est Dieu que parce qu'il n'a pas besoin de nos biens: *Deus meus es tu quoniam bonorum meorum non eges* (*Psal.* XV).

De là il s'ensuit que le principe de la vertu qu'a la prière d'être infailliblement exaucée, ne peut être ailleurs que dans Dieu. L'Ecriture y en marque quatre, qui sont pour nous de grands sujets de confiance et de consolation. Le premier est l'amour que Dieu nous porte, depuis notre réconciliation avec lui par l'incarnation de son Fils: ce qui faisait dire au Sauveur, parlant à ses apôtres et en leurs personnes à ceux qui devaient croire en lui, qu'il n'était pas besoin qu'il leur dît qu'il prierait son Père pour eux, parce que son Père les aimait: *Non dico vobis, quia ego rogabo Patrem de vobis, quia ipse Pater amat vos* (*Joan.*, XVI). Le second est cette intercession même de Jésus-Christ auprès de son Père, où il est notre avocat, dit saint Jean (I *Joan.*, II), et comme s'exprime saint Paul, un pontife zélé et fidèle, qui lui présente nos prières et les accompagne des siennes: *fidelis pontifex apud Deum* (*Hebr.*, II). Le troisième est l'influence secrète qu'a dans la prière chrétienne le Saint-Esprit qui nous fait prier. Nous ne savons pas prier, dit saint Paul, et nous ignorons même souvent ce qu'il nous convient de demander, *quid oremus et sicut oportet nescimus* (*Rom.*, VIII): mais le Saint-Esprit nous l'apprend, et demande pour nous lui-même avec des gémissements inénarrables: *ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* Cette expression est forte et hardie: les Macédoniens, qui l'entendaient mal, en ont pris sujet de douter de la divinité du Saint-Esprit. Saint Augustin qui était instruit à une meilleure école que ces hérétiques, en a trouvé l'interprétation, quand il a dit que le terme de demander, qui pris à la lettre ne convient pas à la divinité du Saint-Esprit, voulait dire qu'il nous fait demander; et que connaissant mieux que nous nos besoins, et les motifs capables d'y rendre Dieu attentif, il nous les dicte intérieurement et nous instruit à les expliquer. Enfin le quatrième principe qui rend la prière infaillible, est la promesse solennelle que Dieu a faite de l'exaucer, *petite et accipietis* (*Joan.*, XVI), demandez et vous recevrez; sa parole y est engagée: il ne nous doit rien, dit saint Augustin, mais il se doit tout à lui-même, et immuable comme il est, il ne peut démentir sa fidélité: *Fidelis est Deus, seipsum negare non potest.*

De là il faut de plus inférer que si la prière a la vertu d'obtenir infailliblement ce que nous demandons à Dieu, elle ne l'a que pour les choses que l'amour que Dieu a pour nous peut le porter à nous donner, que le Saint-Esprit nous fait demander, que Jésus-Christ s'intéresse à nous obtenir, que la sagesse et la bonté divine a pu s'engager à nous accorder; qu'ainsi, absolument parlant, elle ne l'a ni pour les biens temporels dont d'ordinaire on use mal, ni pour ces dons spirituels même dont il est dangereux de mal user. Un bon père, dit le Sauveur, ne donne point à un fils qu'il aime une pierre au lieu de pain, le poison au lieu de la nourriture (*Luc.*, XI). Jésus-Christ voulait dire par là, qu'il n'est pas du sincère amour que le Père commun a pour nous, d'accorder à nos prières indiscrètes des choses nuisibles à notre salut; qu'il n'a pas été de sa sagesse et de sa sainteté de s'y engager; que Jésus-Christ n'en peut être médiateur; que le

Saint-Esprit ne les peut inspirer. S'il les accorde, c'est dans sa colère, quand pour punir nos crimes il contente nos désirs. Qu'il était irrité contre cet homme, quand il a donné à ses vœux cette santé dont il abuse pour satisfaire ses passions, et user en de honteux plaisirs une vie que Dieu abrégeait par une infirmité salutaire ! Qu'il exerçait contre ce riche un redoutable jugement, quand à ses sacriléges prières il accordait ces immenses biens qui servent d'aliment à ses vices et d'appui à ses injustices ! La pauvreté l'aurait sauvé, et l'opulence le damnera. Que le juste courroux du Seigneur était allumé contre ce père, quand pour punir son ambition il lui a donné un enfant qui est son idole, et auquel il sacrifie avec son repos sa conscience et son salut ! Une tranquille stérilité aurait été féconde pour lui en aumônes et en bonnes œuvres, qui lui auraient attiré des grâces dont une profane prière a contribué à tarir la source.

De là enfin il faut conclure que l'efficace de la prière, et la vertu infaillible qu'elle a d'impétrer ce qu'elle demande à Dieu, regarde directement la grâce nécessaire pour le salut, la grâce qui opère la conversion, la grâce qui fait vaincre la tentation, la grâce qui donne la force d'observer les commandements, la grâce qui soutient les devoirs, qui applique aux bonnes œuvres, qui donne la persévérance finale dans la pratique de la vertu. Quand nous demanderons ces grâces, nous sommes sûrs de les obtenir, si nous les demandons comme il faut. Car, comme disait le Sauveur, si de méchants hommes, des hommes pervers, des hommes dont l'amour-propre applique uniquement les soins à eux-mêmes, par cet amour qu'ils ont pour eux-mêmes ne refusent pas à leurs enfants les choses nécessaires à la vie ; à combien plus forte raison le Père céleste, qui n'est que charité et que tendresse pour les siens, ne leur accordera-t-il pas la grâce nécessaire au salut? *Si vos, cum sitis mali, nostis bona data dare filiis vestris, quanto magis Pater vester de cœlo dabit spiritum bonum petentibus se* (*Matth.*, VII).

Que cette vérité est consolante pour quiconque veut se sauver, mais surtout pour ceux qui le veulent; et que les difficultés qui s'y trouvent, ou épouvantent, ou en effet embarrassent plus que les autres !

Je mets d'abord en ce rang ceux à qui un tempérament différent de celui dont le Sage était si reconnaissant envers Dieu (*Sap.*, VIII) rend la vertu difficile, que l'humeur domine, que la passion emporte, en qui la raison ne peut rien contre la violence du penchant ; gens presque toujours dans l'état où saint Paul disait que lui-même, tout saint qu'il était, se trouvait quelquefois, de se sentir entraînés au mal qu'ils s'efforcent le plus d'éviter, et de n'entreprendre jamais sans répugnance le bien qu'ils ont résolu de faire (*Rom.*, VII). Qu'ils prient : avec le temps ces obstacles cesseront ; ou s'ils continuent, le mérite de la résistance augmentera le prix de la victoire.

Je dis la même chose de ceux à qui des tentations importunes creusent partout des précipices qu'ils ont toujours devant les yeux, et où il ne faut que faire un faux pas pour tomber et pour y périr. Qu'ils prient, le démon se lassera ; ou s'il persiste, Dieu le confondra et fera triompher sa grâce par la faiblesse même de ceux qui s'appuieront sur son secours.

Je mets encore en ce rang ces pécheurs à qui de vieilles habitudes ont formé cette chaîne fatale que saint Augustin appelait du nom de nécessité. Ils veulent sortir du péché, ou plutôt ils le voudraient bien, mais à mesure qu'ils font effort, accablés sous le poids de leur chaîne, ils retombent, et tous leurs efforts ne servent qu'à leur faire sentir la faiblesse où ils sont réduits par leur faute. Cet état est un juste effet de la colère de Dieu contre eux, et un de ces châtiments redoutables qui suivent un long abus de la grâce. Qu'ils ne se désespèrent pas néanmoins; ils ont encore une ressource et même une ressource assurée, s'ils savent bien s'en prévaloir. Qu'ils prient, et qu'ils fassent prier. Tandis qu'un pécheur prie encore, il n'y a rien de perdu pour lui. David bénit Dieu toute sa vie de ce qu'au fort de ses désordres, ne lui ayant point ôté la grâce de la prière, il ne lui avait point ôté sa miséricorde : *Benedictus Deus, qui non amovit misericordiam suam, et orationem meam a me* (*Psal.* LXV). Que ceux dont je parle prient comme lui, et ils éprouveront le même secours; qu'ils gémissent de l'affreux état où les ont réduits leurs péchés ; mais qu'ils en gémissent devant Dieu, et qu'une prière fervente accompagne leurs gémissements : ils toucheront enfin son cœur : l'ange viendra, qui rompra leurs chaînes, comme il rompit celles de Pierre, après que l'Eglise eut prié pour lui durant sa captivité. Qu'ils gémissent, dis-je encore une fois, et que redoublant leurs efforts avec leurs gémissements, ils se consolent par cette espérance trop bien fondée pour les tromper.

Une autre sorte de personnes que la vertu et l'efficace de la prière doit consoler, sont des âmes que quelquefois le terrible et profond mystère de la prédestination inquiète. Suis-je prédestiné, ne le suis-je pas? suis-je de ce bon grain que Dieu recueille? suis-je de cette paille qu'il brûle? suis-je de ce peuple choisi qu'il veut conduire dans la terre promise? suis-je de cette nation réprouvée qu'il laisse périr dans la mer Rouge? Ce choix ne dépend point de moi, et les grâces décisives qui en sont les effets ne tombent point sous le mérite. Celle qui met le sceau aux autres, cette persévérance finale, sans laquelle la vie la plus sainte est inutile pour le salut, est une de celles qu'on ne peut mériter ; l'aurai-je, ne l'aurai-je pas? Des pénitents de plusieurs années ont échoué au dernier jour; des martyrs ont perdu leur couronne, acquise par de longs supplices, pour avoir été faibles aux derniers moments : ce malheur ne me menace-t-il point? Non, mon frère, si vous priez; premièrement, parce que la prière est un effet de la prédes-

tination; secondement, parce que la prière est un moyen indubitable pour obtenir la persévérance. Cette grâce ne se mérite point par nos bonnes œuvres, il est vrai, mais elle s'obtient par la prière. Saint Augustin en était si sûr, qu'il l'a apportée pour exemple de celle qu'on n'obtient que par là. Priez donc, et vous l'obtiendrez ; priez donc, dis-je, mais priez souvent, priez fervemment, priez constamment, priez tous les jours. Réglez vos prières : priez le matin, priez le soir : assistez régulièrement au sacrifice, où le sang d'un Dieu, les mérites des saints, l'intercession de toute l'Eglise donnent à la prière une force à laquelle Dieu ne peut résister. Priez avec respect, avec attention, avec humilité, avec confiance ; priez moins longtemps, et priez mieux. Car ne comptez point pour prières celles dont tant d'irrévérence, tant de distraction, si peu de foi vous fait devant Dieu un nouveau péché. Priez avec persévérance; ne vous lassez point ; ne vous rebutez point ; défendez-vous de la tiédeur, résistez à l'ennui, surmontez le dégoût ; éloignez de votre esprit les objets capables de le dissiper, et calmez au moins pendant le temps de la prière les agitations de votre cœur. C'est le moyen que votre prière vous soit une continuelle source de toutes les grâces utiles au salut. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

Des peines temporelles du péché, et du châtiment des pécheurs impénitents en cette vie.

Rabbi, quis peccavit, hic, aut parentes ejus, ut cæcus nasceretur?

Seigneur, qui a péché, de cet homme, ou de ses parents, pour le faire naître aveugle (S. Jean, ch. IX*)* ?

Cette question fut proposée à Jésus-Christ par ses apôtres, à l'occasion de l'aveugle-né. La réponse du Sauveur fut que l'aveuglement de cet homme ne venait ni de son péché, ni de celui de ses parents; mais d'une sage disposition de la divine Providence, pour manifester ses ouvrages : *Neque peccavit hic, neque parentes ejus : sed ut manifestentur opera Dei in illo*. Cette réponse nous apprend qu'il nous arrive des disgrâces qui ne sont pas des peines de nos crimes, mais qui sont ou des suites de la condition et d'une nature sujette à diverses altérations, ou un secret jugement de Dieu, qui les ordonne pour des desseins que d'ordinaire il tient cachés, et que, quelquefois aussi, il manifeste. De là, néanmoins, il ne faut pas conclure qu'il n'y ait point de châtiments pour les pécheurs en cette vie. L'histoire des deux Testaments nous en rapporte tant d'exemples, qu'il n'est pas permis d'en douter : et la persuasion où étaient les disciples de Jésus-Christ, qu'il fallait que l'aveugle-né eût péché, lui ou ses parents, pour naître privé de la vue, marque que c'était de leur temps un sentiment bien universel que les maux qui arrivent aux hommes sont les peines de leurs péchés.

Dans l'ancienne loi, donnée à un peuple qui rarement portait ses pensées au delà du sensible et du présent, Dieu menaçait bien plus souvent des châtiments de cette vie, dont on a continuellement des exemples devant les yeux, que de ceux de la vie future, qu'on ne connaît que par la foi. Dans la loi nouvelle, au contraire, donnée à des hommes élevés au-dessus des sens, pour leur faire envisager par la foi les châtiments de la vie future, Dieu menace plus souvent de ceux-ci. Mais, dans l'une et dans l'autre loi, il a toujours été vrai de dire que pour l'une et pour l'autre vie, il est des châtiments destinés aux pécheurs dont la pénitence n'a pas expié les péchés. Commençons par ceux de la vie présente. Deux sortes de personnes s'y trompent et semblent douter qu'il en soit, et ce doute leur est un scandale. Les uns en deviennent plus hardis à pécher, les autres en sont découragés dans la pratique de la vertu, et se dégoûtent de servir un maître qui, dans la dispensation des biens et des maux, leur semble traiter également ses serviteurs et ses ennemis. Faisons voir aux uns et aux autres qu'ils sont dans l'erreur sur ce point. La preuve de deux vérités, qui partageront ce sermon, les en convaincra pleinement. La première est que, dans le cours ordinaire de la Providence, il est même dès cette vie de grands châtiments pour les pécheurs; la seconde est que, s'il est des pécheurs qui par un secret jugement de Dieu semblent impunis dans cette vie, c'est pour eux le plus redoutable et le plus grand de tous les châtiments. Pénétrons ces propositions, et, pour en convaincre nos esprits, demandons les grâces d'en haut par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Isaïe parle d'un certain pacte que les pécheurs disent avoir fait avec la mort et avec l'enfer, en vertu duquel ils se flattent d'être à couvert des fléaux de cette vie : *Percussimus fœdus cum morte, et cum inferno fecimus pactum : flagellum inundans cum transierit, non veniet super nos* (*Isai.*, XXVIII). Ils veulent dire que, préparés à subir la commune loi qui assujettit les hommes à la mort, et résolus à courir le risque de ce qu'on leur dit de l'enfer, ils se promettent au moins de passer doucement le temps de la vie, et que la prospérité où ils sont les mettra à couvert des malheurs qui ont coutume de la troubler. Les imprudents ! reprend le Prophète; ils ont bien mal pris leurs mesures. Pour passer doucement la vie, ce n'était ni avec la mort ni avec l'enfer qu'il fallait traiter; il fallait s'accorder avec Dieu, qui envoie et détourne les maux qui troublent la douceur de la vie. Car, pour leur pacte avec la mort et avec l'enfer, il ne tiendra pas. Malgré qu'ils en aient, l'image de la mort et le souvenir de l'enfer empoisonnera souvent leurs plaisirs; et, quand ils pourraient oublier si absolument l'un et l'autre qu'ils n'y pensassent jamais, Dieu leur prépare des disgrâces dont ils se trouveront quelque jour inopinément accablés : *Delebitur fœdus vestrum cum morte, et pactum vestrum cum inferno non stabit : et flagellum inundans cum transierit, eritis ei in conculcationem.*

Je ne veux point aller chercher, comme a fait saint Jean Chrysostome la preuve de cette vérité ni dans l'inondation du déluge ni dans l'incendie de Sodome, ni dans le sang des aînés d'Egypte ou de l'armée de Sennachérib ; des événements plus communs m'en fournissent une plus sensible, en des effets qu'on voit tous les jours, et dont l'Ecriture m'apprend que la colère de Dieu, justement allumée contre les pécheurs, est la plus ordinaire cause. C'est, dis-je, l'Ecriture qui m'apprend que Dieu se sert, pour punir les pécheurs, des pertes de biens qui les appauvrissent, des revers de fortune qui les dégradent, des mauvaises affaires qui les embarrassent, des longs procès qui les consument, des incendies qui brûlent leurs maisons, des grêles qui désolent leurs campagnes, des maladies qui usent leurs corps, des mauvais bruits qui flétrissent leur réputation, des morts imprévues et souvent tragiques qui mettent une triste fin à leur vie, et une tache honteuse à leur mémoire.

Je sais que ces choses sont des effets naturels des causes secondes qui les produisent la plupart nécessairement et dans le dessein ; mais, encore une fois, l'Ecriture m'apprend que ce sont des instruments dont Dieu se sert pour punir ici-bas les pécheurs. L'Ecriture m'apprend que le feu, la grêle, les glaçons, les vents qui élèvent sur nous les tempêtes, sont toujours attentifs à sa voix et prêts à faire ses volontés : *Ignis, grando, nix, glacies, spiritus procellarum, quæ faciunt verbum ejus* (*Psal.* CXLVIII). L'Ecriture m'apprend que les guerres, les famines, les maladies populaires sont des flèches qu'il tient préparées dans les trésors de sa colère, pour en accabler les impies : *Hæc condita sunt apud me et signata in thesauris meis* (*Dan.*, XXXII).

Dieu demanda autrefois à Job s'il n'avait point vu ces trésors : *Numquid ingressus es thesauros nivis, aut thesauros grandinis aspexisti* (*Job.*, XXXVIII) ? Sans attendre sa réponse, il les lui fit voir, et lui dit en les lui montrant : *Hæc paravi in tempus hostis* : Voilà ce que j'ai préparé pour le temps auquel j'ai dessein de faire la guerre à mes ennemis. Là tu vois la discorde armée portant le glaive et le flambeau ; les hommes se préparent eux-mêmes ces fléaux : mais ma providence s'en sert pour punir les nations superbes et les Etats où la politique a étouffé la religion. Là tu vois la stérilité traînant après soi la faim, le désordre, un noir et affreux désespoir : c'est par où je veux me venger d'un peuple ingrat de mes bienfaits et abusant de mes dons pour m'offenser. Là tu vois cette peste de tout temps si ennemie du genre humain, qui laisse à peine assez de vivants pour donner la sépulture aux morts : c'est par là que dans quelque temps je dépeuplerai une ville où règne impunément la débauche, le blasphème et l'impiété. Ici tu vois ces divisions, ces haines, ces aversions, ces divorces : je les punirai, et en les punissant, je les ferai servir à détruire la fortune, le repos, la réputation de ces familles déréglées où l'on ne reconnaît de loi que l'intérêt et le plaisir. Que tout cela soit les effets de la nature, des passions, de la malignité des hommes, ce sont toujours les instruments dont la justice de Dieu se sert pour punir ici-bas les pécheurs, faisant souvent, par le ressort d'une providence admirable, servir le vice à l'expiation et au châtiment du vice même.

Une autre preuve qu'il en est ainsi, c'est que ces maux ne nous arrivent qu'en conséquence des menaces que l'Ecriture nous en fait. Par ce raisonnement, Pharaon même fut obligé de reconnaître que c'était le Dieu de Moïse et d'Israël qui le frappait. Lisez l'Ecriture, faites attention aux menaces dont elle est pleine contre ceux qui violent la loi, et vous trouverez que les maux qui affligent ici-bas les hommes y sont énoncés en détail avec les péchés qui les attirent ; que l'un correspond d'ordinaire à l'autre, et que, pour être convaincu que les péchés sont les causes des maux, il ne faut que les comparer. Combien de gens pourraient trouver la preuve de cette vérité en eux-mêmes, si, lisant ces oracles sacrés, ils savaient se les appliquer ! Vous pleurez, vous, père de famille, la mort d'un enfant avec lequel vous voyez votre nom éteint ; lisez l'Ecriture, et vous trouverez que c'est l'effet d'une menace que Dieu fait si souvent aux impies d'ensevelir leur nom dans l'oubli et d'exterminer leur lignée : *Semen impiorum delebitur, domus eorum peribit* (*Psal.* XVI, *Prov.* XIV). Vous pleurez, vous, femme mondaine, la perte d'une réputation sans laquelle vous savez bien qu'on n'est plus bon à rien de solide et de sérieux dans le commerce du monde : lisez l'Ecriture, et vous trouverez que c'est l'effet d'une menace que Dieu fait à ceux qui violent sa loi de les rendre la fable des hommes auxquels ils ont mieux aimé plaire qu'à lui : *Si non audieris vocem Domini Dei tui, eris in proverbium et in fabulam* (*Deut.*, XXVIII). Vous vous pleurez vous-même, vous qu'une maladie longue et lente conduit insensiblement au tombeau presque dans la fleur de vos ans : lisez l'Ecriture, et vous trouverez que c'est l'effet d'une menace que Dieu fait aux vindicatifs et aux gens de mauvaise foi d'abréger de moitié leurs jours : *Viri sanguinum et dolosi non dimidiabunt dies suos* (*Ps.* LIV).

Vous me direz que ces maux arrivent aux gens de bien comme aux pécheurs ; j'en conviens, mais ne concluez pas de là que ces maux ne vous arrivent pas pour vos péchés, et que quand vous ne pécheriez pas, ils ne laisseraient pas de vous arriver. Ces deux conséquences sont fausses ; pénétrez-en bien les raisons. La première est que s'il arrive des disgrâces aux gens de bien, c'est par une particulière disposition de la Providence, qui n'est point une loi générale. La loi générale à leur égard est qu'ils soient, même dès cette vie, heureux, bénis, récompensés, qu'ils passent leurs jours dans la paix, qu'ils aient de la douceur dans leurs familles, que Dieu conserve leurs possessions, qu'il donne la fertilité à leurs champs, qu'il les préserve des accidents qui pourraient altérer leur santé,

troubler leur repos, leur affliger le cœur; que leurs desseins leur réussissent, qu'ils goûtent le fruit de leurs travaux. Toute l'Ecriture est remplie de ces promesses qui leur sont faites, et dont la plupart en effet expérimentent la vérité : *Beati omnes qui timent Dominum, qui ambulant in viis ejus* (*Ps.* CXXVII): heureux tous ceux, dit le Prophète, qui vivent dans la crainte de Dieu ; *Labores manuum tuarum quia manducabis; beatus es, et bene tibi erit:* justes, vous mangerez en paix le fruit des travaux de vos mains ; vous serez heureux encore une fois, et toutes choses vous tourneront à bien ; *Uxor tua sicut vitis abundans in lateribus domus suæ : filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ :* Dieu vous donnera une femme, dont l'heureuse fécondité vous produira des enfants bien nés, qui feront la consolation et la douceur de votre vie ; *Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum*: c'est ainsi que sera béni le juste qui craint le Seigneur. Voilà la loi générale établie par la Providence sur les gens de bien : *Beati omnes :* tous y sont compris dans la première intention de Dieu. Mais comme les lois les plus générales ne sont jamais sans exception, aussi celle-ci a les siennes. Dieu a des vues particulières, des desseins secrets sur certains justes pour sa gloire et pour leur salut, en conséquence desquels il permet qu'ils soient affligés, qu'ils aient des disgrâces, qu'ils souffrent des contradictions; par où il veut purifier leur vertu, éprouver leur fidélité, enrichir ces couronnes immortelles qu'il leur prépare dans l'autre vie. Ainsi à leur égard ces disgrâces sont des faveurs, des priviléges, des témoignages d'un amour particulier de Dieu pour eux; et ils en sont si persuadés, qu'en même temps que les autres les plaignent, ils s'applaudissent, ils rendent grâces, ils sont contents, ils s'estiment heureux, ils surabondent comme saint Paul de consolation et de joie dans toutes leurs tribulations. Sur ce principe, qui ne voit que c'est un faux raisonnement, de conclure de ce que les justes sont affligés comme les pécheurs, que les afflictions des pécheurs ne sont pas des effets de leurs péchés; et que quand ils ne pécheraient pas, ils ne laisseraient pas d'être affligés; puisque dans le cours ordinaire et naturel de la Providence, ils ne le seraient point s'ils ne péchaient pas; puisque, si par une heureuse exception, ne péchant pas, ils ne laissaient pas de l'être, leurs afflictions, loin d'être des disgrâces, deviendraient pour eux des faveurs; et qu'alors, au lieu qu'ils gémissent, qu'ils s'impatientent, qu'ils blasphèment, ils seraient contents, ils béniraient Dieu, ils baiseraient la main paternelle qui les frapperait pour les couronner ?

On peut ajouter à cela, que comme les justes, pour être justes, ne sont pas pourtant impeccables; qu'ils peuvent tomber, et qu'il est même certains péchés inévitables à la commune fragilité, qui, quoique légers, sont néanmoins punis, il est des châtiments pour les justes aussi bien que pour les pécheurs, et ceux mêmes qui sont pour les justes sont plus de cette vie que de l'autre. Mais qu'il y a de différence entre ces deux sortes de châtiments! les uns sont toujours les effets de la tendresse d'un bon père, qui châtie ses enfants pour les corriger; les autres sont souvent des plaies d'un irréconciliable ennemi, pour parler comme l'Ecriture, qui ne frappe que pour détruire : *Plaga inimici percussi eum* (*Jer.*, XXX). Je dis souvent, car souvent aussi les châtiments même des pécheurs sont des coups de miséricorde, qui les rappellent à leur devoir et sont pour eux des coups de la grâce. Mais quand ils n'en profitent pas, que ces coups deviennent mortels, et que rarement on s'en relève ! Saint Bernard, expliquant ce passage du roi-prophète où il est dit que les impies ne seront point flagellés avec les hommes, *Cum hominibus non flagellabuntur* (*Psal.* LXXII), demande ce que cela veut dire. Quoi! les impies seront-ils les seuls impunis parmi les hommes? A Dieu ne plaise, répond-il, que Dieu ait pour eux une indulgence si injuste et si scandaleuse. Le Prophète veut dire par là que les pécheurs que Dieu abandonne ne seront pas punis comme les hommes que les châtiments corrigent, parce qu'ils seront, comme les démons, toujours punis et jamais repentants.

Pour voir à l'œil cette vérité, il ne faut que considérer dans l'Ecriture deux hommes frappés de la main de Dieu : Job d'un côté, Pharaon de l'autre. Quand Dieu ne nous aurait point révélé par quels motifs il les afflige, il ne faut que les voir pour juger qu'il aime l'un et qu'il hait l'autre; que l'un est éprouvé en saint ou châtié en enfant aimé, l'autre puni en réprouvé et accablé en ennemi ; que l'un est touché par la miséricorde, qui l'amollit et le rend docile, l'autre frappé par la justice, dont les coups ne servent qu'à l'endurcir. Si nous y faisions réflexion, que nous remarquerions dans le monde de gens semblables à ce dernier! que nous verrions de Pharaons endurcis sous la main qui les frappe, et portant en désespérés le trait qui les blesse et qui ne les corrige pas ! que de politiques enveloppés dans un labyrinthe de mauvaises affaires, comme Pharaon dans les ténèbres d'Egypte ! que de pères de famille nageant dans le sang de leurs propres enfants, comme Pharaon dans celui des premiers-nés de son royaume! que de riches abîmés dans un gouffre de noirs et pénétrants chagrins, comme Pharaon dans la mer Rouge, comme Pharaon toujours impies, comme Pharaon toujours rebelles, comme Pharaon toujours endurcis, et obstinés à rejeter toute pensée de pénitence !

Tous les châtiments ne sont pas si visibles que ceux de ce célèbre roi; souvent ils n'en sont pas moins grands. Les maux les plus cuisants ne sont pas ceux qui paraissent le plus. Il est des déplaisirs secrets, il est des contradictions cachées, il est des dépits qui n'osent éclater, des passions que l'intérêt ou la honte de les avouer peuvent bien empêcher de paraître, mais qu'on ne peut s'empêcher de sentir, et qu'on sent d'autant plus vivement, que n'étant point dissipées au-de-

hors par les plaintes et les confidences, qui peut-être les adouciraient, exercent toute leur activité immédiatement sur le cœur. Vous croyez ce pécheur heureux, parce que vous ne lui voyez rien qui le fâche; vous en jugez mal, vous ne le connaissez pas. Vous en jugeriez autrement, si, entrant dans son domestique, vous étiez témoin des chagrins que lui donne continuellement la mauvaise humeur d'une femme, le méchant naturel d'un enfant, l'infidélité d'un ami, le refroidissement d'un grand sur lequel roule sa fortune, l'inconstance d'une personne qu'il aime, et qui ayant cessé de l'aimer, se sert à le punir d'une passion qu'elle lui a criminellement inspirée, par quelque passion nouvelle qu'elle veut inspirer à un autre.

Il n'en faut pas tant pour troubler le bonheur du plus heureux homme. Un esprit faible, une imagination vive, un tempérament trop sensible, est un poison qui naît dans lui-même, et dont le moindre objet excite la trop subtile activité. Vous savez l'histoire d'Aman, ce fameux favori d'Assuérus (*Esth.*, III) : qui aurait jamais deviné ce qui le rendait malheureux? Je m'imagine que ce fut un grand sujet d'étonnement pour ses proches et pour ses amis, lorsque les ayant assemblés, comme pour délibérer avec eux d'une affaire de conséquence, il commença le discours qu'il leur fit, par dire qu'il n'était pas heureux. Vous n'êtes pas heureux, Aman, que vous faudrait-il donc pour l'être? Maître absolu de ce grand empire, et plus roi que celui à qui la couronne en donne le nom, vous en jouissez tandis qu'il la porte. Biens, charges, dignités, honneurs, crédit, faveur, autorité, tout abonde en votre maison; et vous n'êtes pas, dites-vous, heureux! Non, dit Aman, je ne le suis pas; et bien loin que je sois heureux, je n'ai pas un moment de joie. Cela est surprenant; mais encore quel assez grand sujet de chagrin a pu corrompre en si peu de temps la douceur d'une si belle fortune? Le prince est-il changé pour vous? la faveur naissante d'Esther vous donne-t-elle quelque ombrage? Rien de tout cela, dit Aman; ma fortune ne fut jamais mieux cimentée de ce côté-là. Ce qui me met dans le désordre dont je veux bien m'ouvrir à vous, c'est que lorsque j'entre au palais, où je vois toute l'Assyrie fléchir le genou devant moi, le juif Mardochée me regarde avec une fierté qui m'outrage, et seul me refuse l'hommage dû à la place que je tiens. Voilà le poison de ma vie; voilà le contrepoids de ma fortune. Tandis que j'aurai cet objet insupportable devant les yeux, je compte ma grandeur pour rien, et ma fortune m'est à charge : *Et cum hæc omnia habeam, nihil me habere puto.* Deux choses m'étonnent dans le procédé de cet homme : la première, qu'un si mince sujet ait pu lui causer un si grand trouble, ayant tant de quoi se dédommager, dans le cabinet du prince où il entrait, du mépris que faisait de lui un homme qu'il laissait à la porte; la seconde, qu'il se soit pu résoudre à déclarer cette faiblesse, même à ses proches et à ses amis. Il me semble que ce chagrin est de ceux dont un homme orgueilleux ne s'explique guère à personne.

Qu'il est dans le monde de chagrins pareils, dont des esprits plus dissimulés qu'Aman digèrent le poison dans leur cœur et dont ils ne veulent point de confidents, parce qu'ils ont honte d'en faire confidence! Il n'est point d'Aman qui n'ait son Mardochée; il est peu de gens si heureux, au bonheur desquels il ne manque quelque chose de plus qu'une révérence; heureux en apparence à l'égard des autres; malheureux dans le fond pour eux-mêmes. Le roi-prophète dit qu'ils sont enveloppés de leur iniquité : *Circumamicti sunt impietate sua.* C'est-à-dire, selon saint Augustin, que comme un homme, qui dans une tristesse dont il ne veut pas déclarer la cause, se couvre le visage et les yeux, pour ne pas laisser voir les larmes qu'il verse; ainsi le pécheur cache les siennes sous sa fausse prospérité et sous l'éclat trompeur d'une fortune, qui n'adoucit point les chagrins dont il est rongé dans le cœur. Qui verrait, ajoute ce Père, sa conscience bourrelée, son âme agitée de mille désirs et de mille passions violentes, son esprit plein de mille projets dont il appréhende l'issue, verrait bien qu'il est malheureux, lors même qu'on le croit comblé de tout ce qui fait le bonheur.

Je m'imagine entendre ici quelqu'un qui dément par son expérience tout ce que je viens d'alléguer et qui me dit avec cet impie dont il est parlé dans l'Ecriture : *Peccavi, et quid mihi triste accidit* (*Eccli.*, VII)? J'ai péché, j'ai mené jusque ici une vie voluptueuse et libertine, et il ne m'en est rien arrivé. Je n'ai encore perdu personne que je fusse fâché de perdre, je n'ai ni procès ni affaires, j'ai du bien et de la santé, ainsi je n'ai encore connu aucun de ces fléaux dont vous dites que Dieu menace les pécheurs. A cela je réponds deux choses. La première, que Dieu ne punit pas toujours d'abord qu'on a commis le péché et que quelquefois même il attend assez longtemps à le punir. Patient vengeur, dit l'Ecriture, il donne d'ordinaire aux pécheurs le temps de faire pénitence (*Eccli.*, V). Pendant ce temps-là il semble qu'il dorme et qu'il se soit oublié d'eux; mais ne vous fiez pas, libertins, à ce sommeil et à cet oubli; un jour viendra, pour m'exprimer avec la même Ecriture, que sa pensée et son souvenir se réveilleront contre vous : *Evigilabit contra te cogitatio Domini* (*Jer.*, LI). Alors il vous fera sentir les justes effets de sa colère; et ce glaive dont parle un prophète, s'arrêtant sur votre maison, sur votre famille, sur votre personne, ne s'en éloignera point qu'il n'ait tout détruit : *Non recedet de domo tua gladius in sempiternum* (II *Reg.*, XII). Alors on vous entendra crier : Glaive terrible du Seigneur, ne vous arrêterez-vous point : *Mucro Domini, mucro Domini, usquequo non quiescis* (*Jer.*, XLI). Mais peut-être en vain crierez-vous. Tandis que vous crierez : Arrête, Dieu de son côté criera : Frappe : *Mucro, mucro, evaginare quocumque est appetitus* (*Ezech.*, XXI). Frappe, glaive, frappe par-

tout; amis, fortune, enfants, santé, réputation, honneur, crédit, n'épargne rien que tu n'anéantisses. Que si cela n'arrive point, si l'impunité du pécheur dure malgré son impénitence, je réponds en second lieu que cette impunité même est le plus grand de tout les châtiments. C'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Saint Augustin l'a dit avant moi, Dieu n'est jamais plus en colère contre le pécheur qui l'offense, que quand il lui en fait moins sentir les effets, quand les fléaux de sa justice l'épargnent et que, laissant ses crimes impunis, il permet qu'il jouisse en repos d'une entière prospérité : *Major hæc ira Dei est, ut correptionis flagella peccator non sentiat* (*Aug.*). Ce Père en apporte quatre raisons, qui méritent beaucoup d'attention.

La première est, que c'est ainsi que Dieu traite ceux qu'il regarde comme ses ennemis par profession, ceux qui attaquent directement son être, ses perfections, son domaine; et qui autant qu'il est en eux, le détrônent pour mettre en sa place des divinités étrangères, s'ils n'ont l'audace de s'y mettre eux-mêmes. En effet, c'est ainsi que David dit que Dieu traite ces libertins, qui, pour pécher avec moins de crainte, le dépeignent comme une idole, sans vue, sans soin, sans providence, qui ne remarque pas leurs péchés ou qui néglige de les punir : *Non videbit*, *non requiret* (*Psal.* IX). Savez-vous bien, dit le Prophète, quelle vengeance il tirera d'une injure si outrageuse? Vous allez vous imaginer les pertes de biens, les maladies et tout ce que le ciel a de fléaux, en attendant une mort funeste. Vous vous trompez : Dieu est trop en colère, pour employer ces châtiments. En attendant cette mort funeste, il laissera jouir ces impies tranquillement de leurs plaisirs, il ne les recherchera point, c'est le plus redoutable effet de sa juste indignation ici-bas : *Secundum multitudinem iræ suæ non quæret.* Saint Paul écrivant aux Romains, après leur avoir dépeint le crime des auteurs de l'idolâtrie dans toute son énormité, vient au châtiment qu'ils en ont reçu. La vive peinture qu'il fait des excès où s'étaient portés des impies, qui avaient mis sur les autels des hommes vicieux, des bêtes farouches, des reptiles immondes et venimeux, semble annoncer les feux, les tonnerres et tout ce qui sert à Dieu d'instrument pour punir les plus grands péchés. Ce n'est rien de tout cela. Dieu, dit-il, pour punir un tel attentat, a livré ces ennemis de sa gloire à tous les désirs de leur cœur : *Tradidit eos in desideria cordis eorum* (*Rom.*, I), et pour montrer que cet abandon aux désirs déréglés du cœur est le plus grand de tous les châtiments, il ajoute que c'est celui qui convenait à ce péché, et que dans l'ordre de la Providence ces impies avaient dû recevoir : *Mercedem quam oportuit recipientes.* Aussi, saint Augustin remarque-t-il, que c'est particulièrement celui que Dieu réserve à cet homme de péché, à cet enfant de perdition, qui viendra à la fin du monde pour détruire l'ouvrage de Jésus-Christ, et se faire adorer en sa place : *Quod maxime in antichristo futurum est* (II *Thes.*, II). Le Sauveur l'exterminera : mais avant que de l'exterminer, il permettra qu'il soit heureux, que le monde plie sous ses lois, qu'il ait des temples, et que son orgueil y reçoive l'encens sacrilége que lui offriront ses adorateurs.

Peut-on lire de tels exemples et s'applaudir, quand on est pécheur, de se voir en prospérité? Je suis traité comme Dieu traite ses ennemis les plus déclarés; je suis traité comme l'Antechrist : la redoutable prospérité! Depuis que les saints ont vu Jésus-Christ, ses apôtres, ses plus chers amis, pauvres, persécutés, affligés, méprisés du monde, exposés à toute la fureur des tyrans, ils ont regardé la pauvreté, les persécutions, les souffrances, comme des grâces, comme des faveurs, comme le plus grand bonheur de leur vie; parce qu'ils ont conclu de là que Dieu, les traitant comme ceux qu'il aime, et qu'il a plus de sujet d'aimer, c'était un signe qu'il les aimait. Par un raisonnement pareil, quand un pécheur se voit traité comme ceux que Dieu hait le plus, que peut-il conclure autre chose, sinon qu'il est de ceux pour lesquels Dieu a une plus implacable haine? De tous les signes de réprobation, il n'en est guère de moins équivoque et auquel on se puisse moins tromper. C'en est sans doute un bien terrible, qu'un châtiment qui endurcit; mais après tout, comme le châtiment est une voie dont la Providence se sert pour amollir, on a toujours sujet d'espérer que s'il a endurci d'abord, peut-être amollira-t-il à la fin. Souvent après s'être raidi contre un premier coup, on cède au second. Tandis que Dieu poursuit un pécheur, il nous laisse toujours à douter s'il le pousse où s'il le rappelle. Il n'en est pas ainsi de ceux qu'il abandonne à une fausse et trompeuse prospérité, et l'on n'en peut juger autre chose, au moins selon les règles ordinaires, sinon qu'il les laisse conduire au précipice par leurs désirs, auxquels sa justice les a livrés. De plus, tout châtiment en cette vie est, généralement parlant, un préjugé que Dieu ne veut pas punir en l'autre. Au contraire, l'impunité d'un méchant homme qui prospère est un principe dont saint Augustin conclut, que Dieu le veut punir dans la vie future.

C'est la seconde raison de ce Père, pour prouver que l'impunité est le plus à craindre de tous les effets de la colère de Dieu sur les pécheurs, et voici son raisonnement. Tout péché doit être puni, comme toute bonne œuvre doit être récompensée. Il est de la justice, de la providence, de la sainteté de Dieu qu'il en soit ainsi. Comme il n'est rien de plus propre à Dieu que d'être rémunérateur, pour user du terme de l'Apôtre; aussi n'est-il rien de plus essentiel à cet Etre souverainement parfait, que d'être juge équitable et vengeur. Il est aussi impossible à Dieu de laisser le péché impuni, que de l'aimer et de le commettre. Dieu hait le péché, parce que Dieu est saint; Dieu punit le péché, parce que Dieu est juste; aussi nécessairement

juste que nécessairement il est saint, il punit aussi nécessairement le péché que nécessairement il le hait. Tout péché doit donc être puni. De là suivent deux conséquences: l'une que beaucoup de péchés n'étant pas punis en cette vie, il faut qu'il y ait une autre vie, où Dieu punisse les péchés qu'il ne punit pas en celle-ci; l'autre, que quand Dieu ne punit pas quelque péché en cette vie, c'est signe qu'il le veut punir en l'autre. Aussi remarquez, ajoute saint Augustin, que dans la tentation qu'eut David sur le sujet de la Providence (*Psal.* LXXII), voyant de grands pécheurs impunis, il ne put être raffermi que quand il eut fait trois réflexions. La première, que s'il jugeait de l'amour de Dieu pour les hommes sur les prospérités de cette vie, comme ceux qu'il aime le plus sont souvent ceux qu'il afflige davantage afin de perfectionner leur vertu, c'était regarder ses amis comme des réprouvés, que de mesurer son amitié sur les prospérités présentes: *Si, dicebam, narrabo sic, ecce nationem filiorum tuorum reprobavi.* La seconde, que les pécheurs et leurs prospérités finissaient, qu'il y avait un dernier moment, auquel leur grandeur, leurs richesses, leur autorité, leurs plaisirs s'évanouissaint comme un songe. *Velut somnium surgentium, Domine, imaginem ipsorum ad nihilum rediges.* La troisième, que cette fin de leur prospérité trompeuse était pour eux le commencement d'une désolation sans ressource: *Facti sunt in desolationem;* et comme il s'exprime dans un autre endroit, que la vie présente étant le temps de la tribulation pour les justes, l'éternité est celui des peines et des supplices pour les pécheurs: *Erit tempus eorum in sæcula* (*Psalm.*, LXXX).

Par là, reprend saint Augustin, nous avons de quoi répondre à ceux qui se prévalent pour pécher de l'impunité des pécheurs. Vous demandez, dit-il, pourquoi, si le péché déplaît tant à Dieu, les pécheurs ne sont pas tous les jours accablés sous les ruines de leurs maisons? Pourquoi la terre ne les engloutit pas? pourquoi la foudre épargne leurs têtes? à cela je réponds premièrement, qu'il en est à qui cela arrive; secondement, qu'il en est aussi à qui cela n'arrive pas, parce que Dieu est patient et qu'il les attend à pénitence; troisièmement, que s'il en est qui, ne se reconnaissant point, continuent à être heureux et pécheurs, c'est que la saison des châtiments n'est pas pour eux la vie présente, mais l'éternité: *Erit tempus eorum in sæcula.* Ainsi ne me demandez point, poursuit le même saint docteur, quelle différence Dieu met entre les bons et les méchants; ne me dites point qu'ils jouissent de l'air et de la lumière également, qu'ils se nourrissent des fruits de la terre, que les plus impies vivent dans l'abondance, pendant que les plus gens de bien sont souvent dans la nécessité, que ceux-là dominent, que ceux-ci sont opprimés; je conviens de tout cela avec vous; mais souvenez-vous que cela arrive, parce que ni pour les uns ni pour les autres, la vie présente n'est le temps ni des châtiments ni des récompenses; l'éternité en est la saison: *Erit tempus eorum in sæcula.* Alors, alors, comme dit l'Apôtre, Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. Si donc il ne punit pas en cette vie, c'est un juste sujet de craindre qu'il se réserve à punir en l'autre; c'est une marque que ne croyant pas le pécheur opiniâtre et impénitent assez puni par un châtiment temporel, il veut le punir d'un châtiment éternel: *Si modo reddit, ad tempus reddit; non converso autem in æternum reddet.* Ainsi, continue saint Augustin, vous vous trompez quand vous jugez de l'impunité du péché par l'impunité présente des pécheurs; et ce qui fait que vous vous trompez, c'est que vous ne portez pas assez loin vos vues; vous les arrêtez sur le temps, et il les faut porter dans l'éternité; il les faut étendre jusque dans l'enfer, selon l'avertissement du Prophète: *Convertantur in infernum* (*Psal.*, IX); il ne les faut pas même fixer à la mort. Car souvent la mort des pécheurs vous en imposerait comme leur vie: souvent ils meurent comme ils ont vécu, dans une prospérité séduisante; ils laissent leurs maisons établies, leurs enfants riches et héritiers d'une fortune florissante; on les pleure, on les loue, on leur fait de magnifiques funérailles, souvent des éloges funèbres. Mais n'arrêtez pas là vos yeux: pénétrez à la faveur de la foi au travers des ombres de la mort; portez la vue jusque dans ces lieux sombres, où ils doivent éternellement expier leurs crimes; fixez-la pour quelques moments sur ces flammes ardentes qui les brûlent, sur ce ver rongeur qui les dévore, sur ces tyrans impitoyables, qui n'ont point d'autre emploi que de les tourmenter; et de là jugez ce qu'on doit penser de l'impunité où nous voyons leurs semblables dans cette vie.

La troisième raison qui fait craindre à saint Augustin l'impunité pour les pécheurs, c'est qu'il n'est rien qui les conduise plus naturellement à l'impénitence. Les châtiments ont toujours trois effets, qui d'eux-mêmes sont salutaires et conduisent à la conversion. Le premier est qu'ils amortissent les passions douces et agréables, qui sont les plus contraires au salut. Le second est qu'ils ouvrent les yeux, ou, comme parle Isaïe (*Isai.*, XXVIII), qu'ils éclairent l'entendement, pour empêcher qu'on ne se méconnaisse, qu'on ne s'oublie de ce qu'on est, en faisant comprendre au pécheur qu'il n'est pas au-dessus de tout, puisqu'il peut souffrir quelque chose. Le troisième est qu'ils font souvenir de Dieu; car il est naturel que celui qui se sent frappé cherche à découvrir la main qui le frappe et à l'arrêter s'il le peut. Ainsi Balthazar, à la vue de la main qui le menaçait, chercha le prophète et le consulta. Ainsi Antiochus, aux premières atteintes de la maladie où il tomba en punition de son orgueil, baissa cette tête superbe qu'il avait levée contre Dieu, sous la pesanteur de son bras, et chercha à se rendre propice celui qu'il avait méprisé. Ainsi, aux plaies dont Pharaon et l'Egypte sont affligés, ce prince, tout impie qu'il est, reconnaît

le Dieu des Hébreux, et prie Moïse d'intercéder auprès de lui pour son pardon. Tel est l'effet des châtiments même sur les cœurs endurcis. S'ils n'ont pas assez d'efficace pour les convertir tout à fait, au moins ils leur font faire des pas, et il n'est pas, après tout, impossible que quelques-uns n'aillent jusqu'au bout.

Il n'en est pas de même de ceux dont Dieu laisse les péchés impunis. L'aise et l'abondance nourrissent les passions qui les corrompent, l'élévation et les honneurs les font oublier d'eux-mêmes, et, après s'être oubliés d'eux-mêmes, ils oublient Dieu et ses jugements : *Non est Deus in conspectu ejus, auferuntur judicia tua a facie ejus* (*Psal.* IX). A voir la licence où ils vivent, la tranquillité avec laquelle ils commettent les plus grands crimes, le mépris qu'ils font de la loi de Dieu, on dirait qu'ils n'en connaissent plus. A voir comme ils comptent sur la vie, leur avidité pour le bien, les vastes projets de leur ambition, les désirs insatiables de leur cœur, on dirait qu'ils se croient immortels ; ils vivent comme s'ils ne devaient point finir. Et c'est ainsi que, sans penser que leurs jours s'avancent, que leur temps s'approche, qu'ils touchent à ce moment fatal qui joint le temps à l'éternité, ils arrivent, comme dit le Prophète, jusqu'aux portes de la mort, le cœur plein de toutes leurs passions, l'esprit occupé de toutes leurs erreurs, les sens fascinés de tous les objets auxquels il se sont attachés ; et, lorsqu'ils s'y attendent le moins, ils passent sans s'en apercevoir des plaisirs de cette vie aux tourments de l'autre : *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt* (*Job*, XXI, 13). A quoi il est d'autant plus aisé qu'ils soient surpris, qu'il arrive ordinairement que le plus haut point de leur prospérité est un présage de leur fin prochaine.

C'est la quatrième raison qu'apporte saint Augustin, pour montrer que leur impunité est le plus redoutable des jugements de Dieu sur eux. Il faut considérer, dit ce Père, un homme quand on le voit dans ce point de prospérité où il semble qu'il ne lui manque plus rien pour rendre son bonheur complet, comme ces animaux qu'autrefois on destinait au sacrifice : *Attende taurum devotum victimæ, permissum errare libere, et vastare omnia quæ potest.* Quand on avait fait choix d'un taureau pour en faire une victime, on le nourrissait mieux qu'à l'ordinaire, on le parait, on l'ornait de fleurs, on lui laissait la liberté d'errer partout où il voulait, et de faire même le dégât dans tous les champs où il entrait, sans que personne osât s'y opposer ; chacun le respectait comme une chose sacrée, parce qu'il était destiné au sacrifice. C'est ainsi, dit saint Augustin, qu'il faut considérer les pécheurs, quand on les voit en prospérité. Vous voyez ce riche, superbe, impie, débauché, libertin, grand cependant, et revêtu de l'autorité que lui donne une charge considérable ; tout tremble devant lui, tout plie sous ses ordres, tout cède à la violence de ses passions. Arbitre de la justice et des lois qu'il ne croit pas faites pour lui, il ruine, il opprime, il détruit, sans qu'on ose s'y opposer. Ce spectacle vous scandalise, cessez d'en être scandalisé. La Providence a des moyens de dédommager ceux que l'injustice de ce méchant homme fait souffrir ; mais la constante prospérité où vous le voyez parmi ses crimes est une marque que son heure est proche. C'est cet impie que voit David élevé sur le cèdre du Liban, et qu'il ne retrouve plus à son retour : et c'est sur cela que ce saint roi fait aux justes opprimés cette exhortation que nous avons au psaume trente-sixième : *Noli æmulari in malignantibus, neque zelaveris facientes iniquitatem* (*Psal.* XXXVI). Ne portez point d'envie aux méchants, ne vous scandalisez pas que Dieu permette leurs injustices : *Quoniam tanquam fœnum velociter arescent, et tanquam olera herbarum cito decident*; car bientôt ils sécheront comme le foin, et tomberont comme l'herbe fanée aux approches de l'hiver : *Noli æmulari in eo qui prosperatur in via sua, in homine faciente injustitias ;* n'enviez pas même celui qui est dans la prospérité, et qui se sert de cette prospérité pour être impunément injuste : *Adhuc pusillum, et non erit peccator : quæres locum ejus et non invenies ;* encore un peu, et il ne sera plus ; vous le chercherez où il a été, et vous ne l'y trouverez plus : *Observabit justum, et stridebit super eum dentibus suis ;* il épiera le juste, et dans sa fureur il fera ses efforts pour le perdre : *Dominus autem irridebit eum, quoniam prospicit quod veniet dies ejus ;* mais le Seigneur se moquera de lui, parce qu'il voit que son jour approche *Spera in Domino, et fac bonitatem, et inhabita terram, et pasceris in divitiis ejus* ; pour vous, justes, que ce méchant opprime, espérez en Dieu, et continuez à pratiquer la vertu ; demeurez en repos sur la terre, parmi des persécutions passagères qui seront récompensées dans le ciel d'une richesse et d'une paix éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON IX.

Des peines du péché au jour du jugement dernier.

Cum venerit filius hominis in majestate sua, congregabuntur ante eum omnes gentes.

Lorsque le fils de l'homme viendra avec l'éclat de sa majesté, toutes les nations paraîtront devant lui (*Matth.*, XXV).

La crainte de Dieu et la honte du péché sont des sentiments que la Providence a gravés dans le cœur de l'homme, pour le tenir dans le devoir et l'y rappeler quand il s'en écarte. L'un et l'autre est en même temps un préservatif et un remède, dont quiconque sait se servir prévient le mal ou le guérit. Le pécheur en connaît la vertu, et de là vient que quand, résolu ou à pécher ou à ne pas faire pénitence, il ne veut ni préservatif ni remède pour un mal qu'il aime, toute son étude est d'étouffer la crainte de Dieu dans

lui-même, et de couvrir aux yeux des hommes ce qui rend le péché honteux. Le nuage que forment entre Dieu et lui la passion, la distraction, l'infidélité ou l'oubli; le voile dont l'hypocrisie le défend de la vue des hommes, produisent naturellement ces effets, mais c'est pour un temps. Au jour de la révélation ce nuage se dissipera, ce voile se tirera tout d'un coup; alors Dieu se fera voir au pécheur dans toute la majesté qui le rend terrible, le péché paraîtra aux hommes avec toute la difformité qui le rend honteux; et cette crainte, qui autrefois était le remède du péché, en deviendra la punition; cette honte qui, dans cette vie, en était un préservatif, en deviendra le châtiment. Double peine du péché, dis-je, particulièrement attachée au jour du jugement dernier, où Dieu se faisant voir au pécheur avec tout ce que sa puissance a de terrible, lui imprimera une crainte qui le vengera de ses mépris, et où, montrant le péché aux hommes avec tout ce que ses péchés ont de honteux, il le punira de l'hypocrisie qui lui en a attiré l'estime. C'est le sujet de ce discours, quand nous aurons invoqué Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est un certain point de malheur où, si l'on n'a pas la consolation d'espérer, on a au moins celle de ne plus craindre; et la crainte est souvent un mal plus grand que celui qu'elle prévient. Ainsi arrive-t-il quelquefois que, pour vouloir être trop craint d'un ennemi auquel on veut faire sentir tout son pouvoir, on s'en fait à la fin mépriser, parce qu'on ne lui laisse plus rien à craindre. Il n'appartient qu'à Dieu de se faire craindre de ceux mêmes qu'il rend souverainement malheureux, et de faire redouter sa colère à ceux à qui il fait sentir les derniers effets de sa haine. C'est la condition des damnés, d'avoir tous les maux et de craindre encore. Mais que craignent-ils, s'ils ne craignent plus de mal? Ils craignent Dieu, et par cette crainte ils rendent à sa puissance un hommage qu'ils lui avaient toujours refusé. L'idée qu'il leur imprime de lui, dès le moment qu'il les condamne au jugement particulier, produit cette crainte pénale qui fait un de leurs plus grands supplices. Mais combien plus vive et plus forte ne deviendra point cette impression au jour de ce jugement public, où il fera briller à leurs yeux tout l'éclat de sa majesté, et où ils le verront dans tout l'appareil qui le peut rendre formidable!

Aux signes qui annonceront ce grand jour, ceux des pécheurs qui seront encore en état de les voir sur la terre sècheront de crainte en les voyant, et dans l'attente de ce qui arrivera à tout l'univers retombant dans la confusion de son premier chaos: *Arescentibus hominibus præ timore, et exspectatione eorum, quæ supervenîura sunt universo orbi* (*Luc.*, XXI). Le soleil s'éclipsera, la lune se tournera en sang, les étoiles du ciel tomberont, les colonnes du firmament seront ébranlées, la terre effrayée tremblera, la mer en fureur forcera ses digues, le feu porté au gré des vents dans toutes les parties du monde, n'y laissera plus voir qu'un vaste incendie. Rarement les présages effraient certains caractères d'esprits. Accoutumés à rejeter tout ce qui inspire la crainte, ils se persuadent facilement que ces événements singuliers, qu'on regarde comme des pronostics, sont de purs effets du hasard où les esprits faibles croient voir ce que leur timidité leur fait craindre, et qui ne font de mal que parce qu'ils font peur. Il n'en sera pas ainsi des signes qui précéderont le jugement: la voix de Dieu s'y fera connaître d'une manière si distincte que personne ne pourra douter que ce ne soit lui qui menace. Quand Dieu parle en Dieu, il se fait entendre: sa voix, dit le Prophète, éclate avec une certaine force et une certaine magnificence qui ne laissent pas lieu de s'y méprendre: *Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia* (*Psalm.* XXIX). Alors les cèdres du Liban tremblent, et les montagnes qui leur servent de bases sont ébranlées jusque dans leurs fondements.

Dieu n'épargnera point à l'enfer ces premières terreurs de son jugement: ceux des vivants qui n'en auront point profité iront les répandre parmi les morts. Alors, par mille cris confus, s'annoncera dans ces sombres demeures l'approche de ce jour fatal, plus redoutable aux réprouvés que tous les tourments qu'ils endurent: *Ecce nomen Domini venit de longinquo, ardens furor ejus, et gravis ad portandum* (*Is.*, XXX). Le voici enfin ce juste Juge qui, après tant de retardement, vient se manifester à nous dans toute l'ardeur de sa colère: qui de nous la pourra supporter? *Labia ejus impleta sunt indignatione, et lingua ejus quasi ignis devorans, spiritus ejus velut torrens inundans*: ses lèvres sont pleines d'indignation, sa langue est comme un feu dévorant, et son souffle un torrent de flammes auquel on ne peut résister: *Auditam faciet gloriam vocis suæ, et terrorem brachii sui ostendet in comminatione furoris*: l'éclat de sa voix se va faire entendre jusque dans nos plus profonds abîmes; nous l'allons voir la face allumée du feu de sa juste fureur, les yeux menaçants, le bras déployé, confirmer l'éternel arrêt qui nous a condamnés à ces flammes.

Quelle terreur ne saisira point ces malheureux à cette nouvelle! Redoublez, flammes mortelles, votre cruelle activité, et ils se croiront soulagés, si ce redoublement de supplice leur peut épargner la vue de leur Juge. Mais non: il le faut voir ce juge qu'on a si souvent méprisé, dont on a si peu craint les menaces, dont on a si longtemps bravé l'autorité et la puissance. Le trône où il doit s'asseoir est placé; les anges qui doivent citer les morts à ce tribunal formidable ont déjà sonné ces trompettes dont il est parlé dans saint Paul; les tombeaux s'ouvrent de toutes parts; les cendres dispersées se rassemblent, et il s'en forme de nouveau des corps pour recevoir encore une fois les âmes

qui les ont habités. Job, c'était votre consolation, quand votre chair s'usait par les maux dont Dieu vous avait affligé, de penser que ce jour viendrait auquel, dans cette même chair, vous verriez votre Rédempteur, et que vous participeriez à la gloire de celle qu'il a prise pour l'amour de vous (*Job.*, XIX). Cette espérance vous rendait tranquille, et vous regardiez dans cette attente le tombeau, qui effraie les autres, comme le lieu de votre repos. Ce jour est venu : quelle joie pour vous ! Mais quelle tristesse pour ceux dont le sort, différent du vôtre, ne leur rend leur chair corrompue, que pour voir leur Juge dans celui même qui devait être leur Sauveur, s'ils n'eussent rendu inutile tout ce qu'il a fait pour les sauver. C'est alors qu'on les entendra crier aux montagnes de tomber sur eux : *Montes, cadite super nos* (*Os.*, X).

Mais ce sera en vain : il faudra paraître, et tous les hommes sans exception de grands, de peuple, de rois, de sujets, seront conduits au tribunal où les méchants, séparés des bons, attendront le juge chargés de leurs chaînes; pendant que ceux-ci iront au-devant, conduits dans les nues par les anges, comme nous en assure saint Paul, pour recevoir de lui par avance les premiers gages de leur bonheur. A l'heure marquée par la Providence, paraîtra tout d'un coup dans l'air l'étendard triomphant du Fils de l'Homme, autrefois l'instrument de ses humiliations, alors le trophée de sa gloire. Enfin, dans un nuage éclatant paraîtra ce Dieu-Homme lui-même, environné des légions de ces esprits exterminateurs, qui portent le glaive à deux tranchants, avec lequel le prophète dit que s'exécutent ses vengeances (*Psal.* CXLIX). Vous ne le sauriez méconnaître, esprits superbes et indociles. Gentils, voilà cette croix, que vous avez regardée comme une folie. Ce corps, tout glorieux qu'il est, porte encore les cicatrices des plaies que vous lui avez faites, et, selon l'oracle d'un de vos prophètes, vous voyez celui que vous avez transpercé (*Zach.*, XII). Mauvais chrétiens, voilà l'effet de cette vie austère et souffrante qu'on vous a si souvent prêchée; voilà ce Juge dont tant de fois on vous a annoncé l'avénement; voilà ce Dieu rémunérateur de la vertu et vengeur du crime, dont on vous a si souvent parlé.

Quel renouvellement de terreur dans les réprouvés à cette vue ! Ils se rassurent en cette vie contre tout ce que leur en dit la foi, plusieurs n'y croient que faiblement, plusieurs n'y pensent que rarement; quelques-uns, éblouis de l'éclat de la grandeur qui les environne, s'oublient insensiblement eux-mêmes, et parce qu'ils se voient élevés sur la tête des autres hommes, vivent comme s'ils n'avaient point de maître, auquel ils dussent rendre compte de leurs actions; d'autres, par une folle audace, se mettent au-dessus d'une crainte qu'ils regardent comme une faiblesse, et dont ils se font honneur d'être exempts. Tout cela n'aura plus de lieu à l'aspect du souverain Juge. Les réprouvés avaient déjà cette foi qui fait trembler les démons : alors ils verront de leurs propres yeux l'objet même de cette foi; ils n'en avaient que l'idée, ils en auront la vue; ils ne le connaissaient que par les effets de sa justice et de sa puissance : alors ils verront cette puissance et cette justice dans leur source; ils ne connaissaient sa colère que par les flammes dont il les brûlait, ils la verront sur son visage, et jusque dans le fond de son cœur.

A ce spectacle, grands du monde, orgueilleuses montagnes, pour parler comme l'Écriture, vous abaisserez ces têtes superbes qui bravent maintenant le ciel (*Psalm.* XCVI). Au feu qui sortira de la face et des yeux de ce Dieu en colère, vous fondrez comme de la cire, c'est l'expression du roi-prophète : *Montes sicut cera fluxerunt a facie Domini.* C'est-à-dire, qu'on ne verra plus en vous ni élévation ni fermeté. Confondus dans la vile masse de ces hommes méprisés de Dieu, vous n'y serez plus remarquables que par la grandeur de vos crimes. Noblesse, rangs, marques de pouvoir, dignités, distinctions, caractères, disparaîtront au tribunal du juge des vivants et des morts. En vous citant, on vous criera comme à cet impie roi d'Israël : *Aufer cidarim, tolle coronam* (*Ezech.*, XXI). A bas sceptres, à bas couronnes, à bas mitres, pourpre, tiares ; il faut paraître ici en criminels, non en juges, non en monarques. Là, Alexandre ne sera plus Alexandre, César ne sera plus César. Alexandre, dénué de l'éclat de tant de couronnes qui ont couvert ses crimes, ne sera plus qu'un usurpateur. César, dépouillé des marques de gloire qui ont couvert ses attentats, ne sera plus que le tyran de sa patrie et le meurtrier de ses citoyens. Au lieu de la vénération que donnent aujourd'hui ces grands noms, Dieu en imprimera de l'horreur, et c'est alors que s'accomplira la menace qu'il fait aux grands, de se venger de leurs mépris, en les rendant méprisables eux-mêmes : *De regibus triumphabit, et tyranni ridiculi ejus erunt* (*Habac.*, I).

Avec leur grandeur finira leur fierté, et cette fermeté de courage, qui soutient les grandes âmes dans les malheurs, fera place à une terreur contre laquelle il n'est ni constance ni force d'esprit qui puisse tenir. Dieu la produit cette terreur, immédiatement dans l'âme, où il fait l'impression qu'il veut. Les hommes ne sauraient exercer leur empire que sur le corps, ils le peuvent charger de fers, ils le peuvent accabler de tourments; mais leur action ne peut passer outre, l'esprit est hors de leurs atteintes, quand il est d'une trempe assez ferme pour ne se laisser pas atteindre. On a beau faire, dit saint Augustin, si j'ai de la constance, on ne m'ébranlera pas, parce que la constance est dans l'âme, sur laquelle les hommes ne peuvent rien. Les tourments abattront mon corps, mais ils n'accableront point mon esprit, et si j'ai de la fermeté, je serai toujours de toute l'âme au-dessus des tourments qui détruiront mon corps. Par là, il n'est point de puissance

humaine dont je ne méprise les menaces, et qui me puisse faire peur. Il n'en est pas ainsi de Dieu : comme il agit immédiatement sur l'âme aussi bien que sur le corps, l'âme, quelque ferme qu'elle soit, plie sous l'effort de sa puissance, et n'a point de ressource contre ses menaces. Il peut, comme dit le Sauveur, mettre le corps et l'âme à la gêne (*Matth.*, XI), c'est-à-dire, faire sentir à l'âme tout ce que sa justice veut qu'elle sente. Ainsi, quand il veut, il sait faire sentir, et la honte aux plus effrontés, et l'humiliation aux plus orgueilleux, et la crainte aux plus intrépides. Le roi-prophète exprime ceci par un beau mot dans un de ses psaumes, où il dit que Dieu est terrible aux rois, parce qu'il leur ôte l'esprit de prince : *Qui aufert spiritum principum, terribilis apud reges terræ* (*Psalm.* LXXV); c'est-à-dire que Dieu est terrible aux rois, non-seulement parce qu'il peut les dépouiller de leurs couronnes, comme il dépouilla Balthazar de la sienne, non-seulement parce qu'il peut les frapper de plaies incurables, comme il en frappa Antiochus, mais encore parce qu'en les frappant, il peut leur ôter le moyen de se mettre au-dessus de leurs maux, en leur ôtant cette fierté d'âme et cette intrépidité de courage, qui est si naturelle aux rois, et que les princes malheureux font gloire de conserver jusque dans les fers.

C'est ainsi que tous les prophètes assurent expressément, en mille endroits, que, dans le grand jour des vengeances, il en arrivera aux grands, aux guerriers, aux plus mâles courages, aux esprits les plus forts. *Cadet Assur in gladio non viri*, dit figurément Isaïe, *et fortitudo ejus a terrore transibit* (*Isai.*, XXXI); l'Assyrien superbe sera dompté, non par le glaive de l'homme, mais par celui du Tout-Puissant; et, à la vue de ce glaive vengeur, le courage, dont se piquait cette nation dominante, s'évanouira pour faire place à la crainte et à la terreur. *In die hostiæ Domini*, dit Sophonie, *visitabo super principes, et super omnem qui ingreditur arroganter, et erit fortitudo eorum in direptionem; tribulabitur ibi fortis* (*Soph.*, I); au jour que Dieu a destiné, pour se faire à lui-même le sacrifice de ceux qui l'auront offensé, il arrêtera particulièrement sa vue sur les princes et sur les superbes. Alors leur fierté les abandonnera; là, le plus courageux sera dans l'abattement. Saint Jean rapporte une vision, où Dieu lui représentant les choses qui se passeront en ce jour, lui fit voir des gens effrayés qui s'allaient cacher dans les cavernes, et qui s'adressaient aux montagnes pour leur demander un asile contre la colère de l'Agneau : *Absconderunt se in speluncis, et dicunt montibus: abscondite nos a facie Agni* (*Apoc.*, VI). Et qui sont ceux qui craignent un agneau? Le croirait-on? Ce sont des rois, ce sont des généraux d'armée, ce sont des braves et des esprits forts : *Et reges, et principes, et tribuni, et fortes.* Ce sont ces superbes monarques, qui, trop longtemps accoutumés à se voir craints de tout le monde, s'accoutument à ne craindre personne; ce sont ces guerriers et ces conquérants, qui, nourris parmi les dangers, ne connaissent la peur que pour l'avoir vue sur le front de leurs ennemis; ce sont ces esprits forts du siècle, qui regardent la crainte de Dieu comme une faiblesse populaire. A la vue de l'Agneau en colère, leur force les abandonnera, leur courage s'évanouira, leur intrépidité tombera, sans que le temps, ou pour mieux dire, sans que l'éternité tout entière affaiblisse jamais dans leur âme l'impression de cette terreur. Ainsi, au jour du jugement, Dieu punira le pécheur par la crainte. Voyons comme il le punira par la honte, c'est le second point de ce discours.

SECONDE PARTIE.

La honte qui accompagne le péché ne fait guère moins d'embarras à celui qui le veut commettre que le châtiment qui le suit. L'orgueil réprime des passions que la crainte n'arrêterait pas, et l'œil des hommes, ouvert sur nous, retient souvent dans le devoir ceux que toutes les menaces du ciel n'auraient pas rendus vertueux. Il y a quelquefois longtemps que la conscience est déterminée à courir le risque des châtiments dont Dieu menace le pécheur, que l'amour propre balance encore et tient la passion suspendue jusqu'à ce qu'il se soit assuré des moyens de la satisfaire sans intéresser la réputation. On n'y réussit pas toujours; mais toujours au moins on y tâche et on met quelquefois en usage tels artifices pour y réussir, qu'à la fin on en vient à bout. On trouve de quoi cacher ses péchés, de quoi les pallier, de quoi les excuser; souvent on les déguise si bien, qu'on les fait passer pour vertus. Ainsi criminels devant Dieu, dont on a étouffé la crainte, on est innocent devant les hommes dont on a su ménager l'estime.

Fausses apparences, dehors trompeurs, adroites dissimulations, artificieuses hypocrisies, vous pouvez nous en imposer à la faveur de l'obscurité dans laquelle nous vivons ici-bas ; mais au grand jour de la révélation, vous ne nous en imposerez plus. La même foi, qui nous apprend que nous devons tous comparaître au tribunal du souverain Juge pour y recevoir ou la récompense ou le châtiment de nos œuvres, nous apprend que ces mêmes œuvres y seront mises en évidence, afin que chacun y soit connu tel qu'il est dans le fond du cœur et que le masque de la vertu ne puisse plus servir au vice pour lui attirer d'injustes honneurs. Suspendez, hommes, vos jugements, pendant que vous ne sauriez juger que sur des apparences mal sûres, pendant que vous êtes en danger de faire injure à la vertu en la confondant avec le vice, pendant que quelque pénétration que vous ayez pour découvrir ce qu'on affecte de vous cacher, on vous en cache encore plus que vous n'en pouvez découvrir. Le temps viendra auquel, sans témérité et sans danger de vous méprendre, vous pénétrerez jusqu'au fond des cœurs et lirez non-seulement les actions que vous tâchez inutilement de découvrir, mais les pensées et les conseils qui vous seront manifestés par celui pour qui rien n'est couvert.

C'est saint Paul qui nous en assure (I *Cor.*, IV) et avant lui Jésus-Christ même en avait menacé les pécheurs : *Nihil occultum quod non reveletur et nihil absconditum quod non sciatur* (*Matth.* X). Il n'y a rien de si caché qui ne soit révélé en ce jour, rien de si éloigné de la vue et de la connaissance des hommes qui ne soit rendu évident : *Quæ in tenebris dixistis, in lumine dicentur, et quod in aurem locuti estis, prædicabitur in tectis.* (*Ibid.*) Pécheurs, tout ce que vous aurez dit en secret au plus fidèle de vos amis sera dit tout haut et rendu public, et ce que vous aurez dit à l'oreille sera publié sur le toit des maisons. Là s'ouvriront ces mystérieux livres dont parle saint Jean dans l'Apocalypse, où l'Église dit que sont contenues les informations qui doivent servir au jugement du monde :

Liber scriptus proferetur,
In quo totum continetur,
Unde mundus judicetur.

Il n'est pas question ici, remarque fort bien saint Ambroise, de livres tels que ceux dont nous nous servons pour conserver la mémoire des choses que nous ne voulons pas oublier : *Aperientur libri, non utique atramento scripti, sed vestigiis delictorum.* Ce sont des livres non écrits avec l'encre, mais marqués des vestiges mêmes des péchés qu'on aura commis. Ainsi ces livres ne sont autre chose que la conscience même de chaque pécheur, où l'histoire de ses péchés s'écrit avec toutes leurs circonstances, à mesure qu'il les commet. Un prophète dit qu'ils s'écrivent sur toute l'étendue de leur cœur, avec un style de fer, c'est-à-dire d'une manière qui en rend les caractères ineffaçables (*Jer.*, XVII). Un autre prophète appelle ce livre du nom de mémoire et de monument : *Liber monumenti in memoriam hominibus* (*Malach.*, XIII). Mémoire trop fidèle en effet, où rien ne sera oublié, et honteux monument des crimes, qui déshonoreront à jamais la mémoire d'un réprouvé.

Un peu de méditation ici : donnons-nous le temps de nous appliquer une vérité si terrible. Tous mes péchés seront un jour rendus publics à tout l'univers ; combien n'en ai-je point commis que je ne voudrais pas déclarer au plus discret de mes amis ! combien que j'ai eu peine à dire à un confesseur inconnu, et dont tant d'inviolables lois me garantissaient le secret ! combien dans l'examen desquels j'ai eu peine à entrer moi-même et dont j'ai fait tous mes efforts pour me dissimuler l'horreur ! Que sera-ce quand j'entendrai publier ces péchés honteux à la face de tout l'univers ? Quoi ! tout l'univers apprendra que je suis un fourbe et un scélérat, qui ai couvert de si grands crimes un si beau dehors de probité ! quoi ! tout l'univers connaîtra que je suis un sacrilége et un hypocrite, qui ai contrefait le dévot pour être impunément injuste ! quoi ! tout le monde sera informé que ma vie n'a été que désordre, et que, sous le voile d'une feinte pudeur, j'ai mis à couvert de la censure publique les passions les plus déréglées ! Cet époux, dont j'ai su tromper la confiance trop crédule, verra mes infidélités et saura mes emportements. Toute cette ville, où ma régularité apparente semblait être un modèle aux autres de la plus exacte vertu, découvrira mes artifices. Quelle confusion ! je mourrais de honte si quelqu'un qui saurait mes péchés, venait à me les reprocher dans une médiocre assemblée, surtout s'il les savait assez bien pour être en état de m'en convaincre. Dieu, dont le témoignage infaillible ne laisse point de lieu à l'apologie, m'en convaincra lui-même un jour devant tout l'univers assemblé, et révélera devant tous les hommes tout ce que ma vie a de plus honteux. Sa parole y est si expresse, les menaces qu'il m'en fait sont si fréquentes que je ne saurais en douter : *Revelabo pudenda tua in facie tua et turpitudinem tuam coram gentibus* (*Nah.*, III) ; je révélerai, dit-il au pécheur, ta honte devant tous les hommes et ferai voir à découvert toute la corruption de ton cœur à toutes les nations du monde.

Quand Suzanne fut obligée de paraître aux yeux d'un grand peuple, couverte de l'image d'un crime qu'on lui imputait faussement, une sombre tristesse s'empara de son cœur. Elle ne savait où porter ses yeux, tant tout ce qu'elle voyait autour d'elle l'affligeait et lui faisait honte : *Angustiæ me tenent undique,* s'écria-t-elle dans cette angoisse, je ne sais où porter mes regards, tout le monde a honte de moi et j'ai honte de tout le monde. Ame innocente, votre trouble vous ôte une consolation capable d'adoucir tous vos maux. Vous ne pouvez soutenir la vue d'un peuple qui vous croit coupable, d'une famille qui se sent déshonorée par votre conduite, d'un mari qui vous considère comme l'opprobre de votre sexe : tournez cette vue vers vous-même, vers Dieu, vers votre conscience ; ces deux grands témoins de votre innocence vous dédommagent suffisamment de l'injustice que vous fait un peuple ignorant et trompé. Ce sera à un réprouvé, au jour de la révélation, à tenir ce triste langage : *Angustiæ me tenent undique.* De quelque côté qu'il se tourne, vers les hommes, vers Dieu, vers lui-même, il ne verra que des sujets de rougir et de se confondre dans la conviction de ses crimes, dont les stigmates imprimés, pour parler comme Tertullien, profondément dans sa conscience, en feront voir toute l'horreur. Là, on verra d'un seul aspect une âme souillée de mille excès, ou qu'on n'avait jamais connus, ou qu'on n'avait connus qu'à demi (*Eccli.*, XLII). Dans l'Écriture le cœur de l'homme est comparé à un abîme, parce qu'il est profond et obscur, et qu'au travers de cette obscurité les yeux les plus perçants ne pénètrent point : *Abyssum et cor hominis quis investigabit* (*Psal.* CIII) ? A l'aspect du souverain juge, cet abîme deviendra transparent ; cette vaste mer qui, dans ses gouffres, cache, comme dit le prophète, un si grand nombre de reptiles, ne sera pas plutôt exposée aux rayons du Soleil de justice, que comme si elle était de cristal, c'est ainsi que s'exprime saint

Jean (*Apoc.* IV), on y verra, d'un seul coup d'œil, cette multitude de monstres que nous n'y voyons pas maintenant; d'un seul coup d'œil on y verra les blasphèmes, les injustices, les cruautés, les trahisons, les calomnies, les impuretés et tout ce que la perversité d'une âme abandonnée sans mesure à un tempérament vicieux y aura produit en divers temps de plus énormes péchés.

Quelle honte, mais quelle surprise pour tant de gens qu'on a trompés! surprise peut-être pour soi-même, à qui souvent on en impose par des illusions affectées encore plus criminellement qu'aux autres! l'auteur du traité de la Conscience, mis dans les Œuvres de saint Bernard, distingue dans le cœur de l'homme comme trois différents étages. Il y en a un, dit cet écrivain, qui n'est pas tellement obscur, que les autres hommes n'y pénètrent; il y en a un second, où la conscience peut seule voir ce qui se passe; mais il y en a un troisième où Dieu seul voit ce qui se fait. Ainsi, ajoute ce théologien, nous ne devons pas nous flatter d'être innocents et sans reproche, quand on ne nous reproche rien. Tel est innocent aux yeux des hommes, qui n'a qu'à s'examiner lui-même pour trouver beaucoup de défauts que les autres n'ont pas aperçus; et tel que de volontaires erreurs sur lesquelles il s'est formé une mauvaise conscience, empêche de reconnaître en soi des péchés qui pourtant y sont, doit penser que Dieu, à qui rien n'échappe, et qui juge sur des maximes d'une immuable vérité, ne se laissera point surprendre à ces illusions du mensonge. Pénétrant dans tous les replis de ces consciences erronées, combien n'y découvrira-t-il point de péchés, dont plusieurs s'étaient crus exempts? Péchés d'ignorance, péchés de passion, péchés d'omission, péchés d'autrui, péchés qu'ils avaient comptés parmi leurs bonnes œuvres. Là tel homme qui croit avoir les mains nettes du bien d'autrui, trouvera des prêts usuraires. Il ne les avait pas crus tels, mais il avait eu sujet d'en douter; et n'ayant pas assez de lumières pour en bien juger par lui-même, il a négligé de s'en instruire. C'est ignorance, mais ignorance qui n'excuse pas le péché; il la trouvera parmi les siens. Là telle femme qui s'applaudit de sa pudeur et de sa vertu, trouvera les assiduités qu'elle permet depuis si longtemps à un homme qui ne lui déplaît pas, et à qui elle est bien aise de plaire; les complaisances qu'elle lui rend, les confidences qu'elle lui fait, les longs entretiens qu'elle a avec lui, les flatteries qu'elle s'en attire, les manières enjouées dont elle l'amuse. La passion lui fait maintenant regarder ces choses comme innocentes, ou du moins comme des fautes légères, en les comparant avec celles des personnes abandonnées aux désordres de leurs penchants; mais alors la passion finie, lui laissant voir tout le dérèglement d'une conduite si opposée à celle qu'inspire l'exacte vertu, et Dieu le lui montrant tel qu'il est, elle comprendra, mais trop tard, qu'il suffit pour être coupable que le cœur ne soit pas innocent. Là ce père de famille trouvera les débauches de ses enfants, le dérèglement de ses domestiques, les transgressions de la loi de Dieu qui se commettent dans sa maison. Là ce juge et ce magistrat trouveront des vols et des homicides; ils n'étaient pas capables de les commettre, mais ils étaient établis pour les empêcher. Là, cet évêque, ce pasteur, quoique régulier dans sa personne, trouvera des scandales, des impiétés, des relâchements et tous les désordres que sa négligence aura tolérés. Là, ce chrétien paresseux et tiède trouvera au nombre de ses péchés presque toutes ses prières, toutes les messes qu'il aura entendues, tous les sacrements qu'il aura reçus, tous les sermons qu'il aura ouïs, tous les jeûnes qu'il aura observés, toutes les aumônes qu'il aura faites, toutes les actions de charité et de dévotion qu'il aura pratiquées, et il verra la vérité de ce terrible mot du prophète, que tout ce que nous appelons bonnes œuvres, sont presque autant d'actions souillées de mille circonstances criminelles, qui les rendent désagréables à Dieu : *Omnes justitiæ vestræ, quasi pannus menstruatæ* (*Isai.*, LXIV); Car que de distractions dans ces prières, que d'irrévérences dans ces sacrifices, que de tiédeur dans l'usage de ces sacrements; que d'abus de la parole de Dieu dans ces sermons, que fait entendre la complaisance ou la curiosité, que de vanité dans ces jeûnes, que de faste dans ces aumônes, que de recherches de soi-même dans ces œuvres de charité, que de singularités dans cette dévotion! Ainsi, également repris de l'omission et de la pratique, le réprouvé trouvera sa conscience chargée de ce qu'il a fait et de ce qu'il n'a pas fait; de ce qu'il a fait, parce qu'il l'a mal fait, de ce qu'il n'aura pas fait parce qu'il l'aura dû faire; coupable de son indévotion et de ses prières; coupable des messes qu'il aura ouïes et de celles où il se sera distrait; coupable des aumônes qu'il aura faites et de celles qu'il aura omises; coupable des jeûnes qu'il aura observés et de ceux qu'il aura rompus; coupable des sermons qu'il aura entendus et de ceux qu'il aura négligés.

Non-seulement Dieu fera voir au jugement tous les péchés d'un réprouvé; mais il les fera voir avec toute leur malice et avec tous les mauvais effets qui s'en sont suivis. C'est ce qu'il fera par le moyen de cette espèce d'anatomie et de dissection du cœur humain que fait le glaive de la parole, pour m'exprimer comme saint Paul (*Hebr.*, IV), qui pénètre jusqu'aux fibres du cœur. Dans l'anatomie on fait trois choses, on découvre les parties intérieures, on les sépare de tout ce qui les environne, on en fait voir les diverses dépendances. Ainsi Dieu, dans cet examen des cœurs qu'il fera au grand jour de la révélation, découvrira les plus secrets péchés. Il séparera de nos actions les faux prétextes qui les couvrent, les vaines excuses qui les colorent, les noms spécieux qui les déguisent, les plausibles dehors qui les enveloppent; pour faire voir que c'était usure que ce qu'on excusait par

la coutume et par la nécessité du commerce; pour montrer que c'était simonie que ce qu'on apppelait gratitude; pour convaincre que c'était impureté que ce qu'on nommait amitié innocente. Enfin, il fera remarquer tous les maux causés par certains péchés; ou, pour mieux dire, dans ces péchés il montrera les sources funestes d'une infinité de maux irréparables. Alors une femme chrétienne verra que ce n'était point hyperbole, que ce que disait saint Zénon, quand il s'écriait en voyant tant de divers ornements dont le sexe a coutume de se parer : *O quantarum neces animarum in phaleris pendent ornatæ matronæ!* O de combien de meurtres sanglants ne sont point souillées les parures d'une femme ou trop magnifique, ou trop molle ou trop affectée dans la manière de s'habiller! Alors nous verrons combien l'orgueil, l'ambition, l'avarice d'un seul homme ont désespéré de malheureux, combien la négligence de ses devoirs a retardé l'avancement de la gloire de Dieu, combien ses scandales ont damné d'âmes. A cette vue, que de reproches seront faits à ces pestes du genre humain, qui allument les guerres, qui excitent les discordes, qui dépouillent les peuples, qui brouillent les familles, qui oppriment les pauvres, qui accablent les faibles, qui donnent tout à la faveur, et ne laissent aux lois et à la justice de force que contre les malheureux! De quels opprobres ne seront point chargés ceux qui, commis par la Providence pour régler les peuples, pour conduire l'Eglise, pour instruire les fidèles, pour gouverner les Etats, auront négligé ces importants emplois! Que de voix s'élèveront contre eux, et demanderont à Dieu vengeance, comme celles des martyrs la demanderont contre leurs tyrans : *Vindica sanguinem nostrum, Deus noster* (*Apoc.*, VI). Seigneur, vous nous allez condamner, nous l'avons mérité, puisque nous avons péché; mais souvenez-vous que nous n'avons péché que par l'occasion que nous en a donnée un mauvais juge, qui, par un injuste arrêt, nous ayant fait perdre nos biens, nous a jetés dans le désespoir; un grand affamé, qui s'étant attribué le juste fruit de nos travaux, nous a obligés de chercher les moyens de subsister par nos crimes; un mauvais pasteur, qui, négligeant son troupeau, a joui du fruit de sa dignité et a négligé les devoirs de sa charge; un prédicateur aimant la gloire, qui ne s'est étudié qu'à flatter l'oreille, et n'a rien fait pour toucher les cœurs; un mauvais directeur des âmes, qui, étant aveugle, a voulu se faire guide. Juste vengeur de tous les crimes, si vous êtes résolu de punir les nôtres, punissez donc sept fois autant ceux des homicides cruels qui nous les ont fait commettre. Ce que le sang de ces malheureux demandera contre tous ceux qui se trouveront coupables de leur perte, le sang de Jésus-Christ le demandera généralement contre tous les pécheurs; parce que tous les pécheurs sont coupables d'avoir versé ce sang précieux, et beaucoup plus de l'avoir rendu inutile, les plaies par où il est sorti se rouvriront pour crier justice, et bientôt cette bouche même, qui n'était faite que pour prononcer des paroles de miséricorde, fulminera l'éternel arrêt, qui condamnera les réprouvés au plus rigoureux de tous les supplices.

Nouveau sujet de confusion et de terreur aux réprouvés, que cet arrêt irrévocable d'une éternelle damnation. Arrêt qui pour jamais les rejette comme la paille séparée du grain. Arrêt qui pour jamais condamne cette paille inutile au feu. Arrêt de mépris et de haine : *Ite, maledicti, in ignem æternum :* allez, maudits, au feu éternel. Méditons ces paroles, pénétrons-en le sens, ayons-les toujours présentes à l'esprit, opposons-les à nos passions, faisons-nous-en un préservatif contre la contagion des vices, et un remède à nos péchés; c'est le moyen d'avoir part à celle que Dieu dira à ses élus, quand il leur donnera la couronne promise à leur fidélité. Ainsi soit-il.

SERMON X.

Des peines du péché en l'autre vie; sur la parabole du mauvais riche, figure du pécheur réprouvé.

Mortuus est dives, et sepultus est in inferno.

Le riche mourut, et fut enseveli dans l'enfer (*S. Luc ch.* XVI).

Voilà où aboutit enfin le péché. Voilà, comme parle un prophète, le terme de l'impiété, et des démarches de ce peuple rebelle, contre lequel le Seigneur sera éternellement en colère : *Hi vocabuntur termini impietatis, et populus cui iratus est Dominus in sempiternum* (*Malach.*, I). Le pécheur en avait été averti, il en avait été détourné par des inspirations secrètes, par des exhortations publiques, par des invitations fréquentes qui l'ont rappelé au devoir, qui l'ont pressé de se convertir, qui lui ont ouvert l'asile assuré d'une facile pénitence. Il a méprisé tout cela, et obstiné à courir à sa perte, il a continué dans les voies du crime; voilà où s'est terminée sa course. Il est mort, et après sa mort il a été enseveli dans l'enfer : *Mortuus est, et sepultus est in inferno.*

Deux choses sont remarquables dans l'histoire, ou plutôt dans la parabole du mauvais riche de l'Evangile. L'une, que pendant tout le temps qu'il a été dans cette vie, rien ne l'a fait penser au salut, non pas même la mort d'un homme qu'il vit expirer à ses yeux; l'autre, que dès qu'il fut en enfer, tout ce qu'il y vit, tout ce qu'il y sentit, tout ce qui fit impression sur lui, ne le fit penser qu'au salut. Abraham et Lazare qu'il voit, ses frères dont il se souvient, ne lui font naître que des idées et des sentiments de salut. Reconnaissons dans ce réprouvé le caractère de beaucoup d'autres, et voyons, pendant qu'il est temps, si nous ne reconnaîtrons point en nous quelques traits par où nous lui ressemblions. Dans cette vie, le réprouvé ne pense jamais à son salut, et rien n'est capable de l'y faire penser. Dans l'autre vie, le réprouvé ne pense jamais qu'à

son salut, et toutes choses l'y font penser; l'un et l'autre fait son malheur. Malheureux de n'y avoir pas pensé en cette vie, parce que cette pensée aurait opéré sa conversion. Malheureux d'y penser en l'autre, parce que cette pensée augmente sa peine Malheureux de n'y avoir pas pensé en cette vie, parce que s'il y eût pensé il se fût sauvé. Malheureux d'y penser en l'autre, parce que ne pouvant plus se sauver, cette pensée ne peut plus produire qu'un regret inutile et affligeant de l'avoir pu faire et de ne l'avoir pas fait. Deux caractères du réprouvé, que nous allons voir dans le mauvais riche, et dont nous remarquerons les principes en beaucoup de pécheurs qui l'imitent. C'est le plan de cette homélie, où nous allons suivre en détail les circonstances de notre évangile, quand nous aurons demandé les grâces dont nous avons besoin pour en profiter, par l'intercession de celle à qui tant de chrétiens sont redevables des pensées salutaires qui opèrent leur salut. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Moïse définissait les pécheurs semblables à celui dont je parle, une nation sans sagesse et dépourvue de toute prudence : *Gens absque consilio est, et sine prudentia* (*Deut.*, III). C'est pour cela que sur toutes choses il les exhortait à penser, et à faire des réflexions : *Utinam saperent, et intelligerent, ac novissima providerent!* Mais inutilement les exhortait-il à faire la chose du monde de laquelle ils sont moins capables, quand ils sont venus à un certain point d'aveuglement et d'abandon. Penser, faire des réflexions, porter ses vues sur le futur, étendre ses soins sur l'avenir, sont des grâces que leurs passions leur rendent d'un trop difficile usage.

Jamais homme n'eut plus d'occasion de faire des réflexions salutaires et capables de convertir, que le riche de notre évangile; et jamais homme n'en fit moins. Il était riche : *erat dives.* Il était homme de qualité, puisqu'il est dit qu'il portait la pourpre, qu'on ne portait en ce temps-là que quand une grande naissance ou de grands emplois en donnaient droit : *induebatur purpura et bysso.* Cette grandeur et cette opulence lui devaient naturellement faire faire ces réflexions : Qui m'a mis au-dessus de tant d'autres? qui m'a fait plus grand et plus riche que ce peuple qui rampe à mes pieds? venu au monde nu comme eux, faible, souffrant, exposé à tout, où ai-je trouvé cette fortune qui me rend si différent d'eux? qui me l'a préparée, qui l'a mise dans ma famille, qui m'en a fait naître héritier? La nature n'a point fait cette différence, mais la sage Providence de son auteur, qui a eu ses desseins en la faisant. Si je suis donc grand, si je suis riche, c'est de la main de Dieu que je tiens et ces richesses et cette grandeur. Mais si je tiens de Dieu mes richesses, si je tiens de Dieu ma grandeur, est-il possible qu'il ne m'ait fait grand que pour faire parade de ma grandeur sous la pourpre dont je suis vêtu? Est-il croyable qu'il ne m'ait fait riche que pour contenter mes appétits dans mes voluptueux repas? cette fin serait indigne de Dieu, et ne serait pas même digne de moi. Sage dispensateur de ses biens, il m'a donné ceux que je possède pour des desseins plus relevés. Il me demandera compte de l'emploi que j'en aurai fait. Si j'en abuse, que ne dois-je point craindre de mon ingratitude et de sa sévérité?

Il ne faut qu'être raisonnable, pour concevoir des pensées où conduit si naturellement la raison. Mais ce riche ne pensait point; il jouissait de son bien et des droits que sa naissance lui donnait, pour faire bonne chère, pour être bien vêtu. C'est en deux mots toute son histoire. Combien y a-t-il de gens dans le monde dont on en pourrait dire autant et dont on ne peut rien dire de plus? De combien d'héritiers d'un haut rang et d'une maison opulente pourrait-on sans abréger l'histoire, la renfermer dans ces deux mots : *Induebatur purpura et bysso : epulabatur quotidie splendide :* il vivait magnifiquement, il tenait une bonne table? Et ce ne sont pas encore là, ni les plus méprisables devant les hommes, ni les plus coupables devant Dieu. Ceux à qui une sordide avarice fait une divinité de leur argent, qui n'épargnent ni l'injustice ni la violence pour augmenter d'immenses et inutiles trésors; ceux en qui une obscure débauche absorbe le bien, avilit la naissance, dégrade le sang, ruine la fortune, étouffe avec la religion tout sentiment de probité, d'honneur, d'équité, de raison; ceux dont une passion impure dissipe l'héritage, souille la vie de mille déréglements honteux, abusent encore plus criminellement de la Providence et de ses dons que le riche de l'Evangile, et sont encore plus éloignés de prendre des pensées de salut. Avançons : un nouveau spectacle demande notre application.

En même temps que l'Evangile nous décrit la magnificence et la délicatesse du riche, il nous décrit à sa porte un pauvre qu'il nomme du nom de Lazare; si faible, qu'il ne se pouvait soutenir; si plein d'ulcères, qu'il faisait horreur; si nécessiteux, qu'il lui demandait les miettes qui tombaient de sa table, pour soulager son extrême faim et soutenir un reste de vie qui ressemblait beaucoup à la mort : *Erat quidem mendicus, nomine Lazarus, qui jacebat ad januam ejus, ulceribus plenus; cupiens saturari de micis quæ cadebant de mensa divitis.* Combien de bonnes et utiles pensées ne devait point faire naître à ce riche la vue d'un pauvre en cet état? N'avait-il pas sujet de se dire : Que Dieu a mis de différence entre ce malheureux et moi! Je ne manque de rien et il manque de tout; il est toujours dans les souffrances, et je suis toujours dans le plaisir; j'ai le superflu et il n'a pas le nécessaire; les rois n'ont que l'embarras plus que moi et mes chiens ont le pain plus que lui. Que veut dire dans le cœur de Dieu si peu de ressemblance entre deux hommes de même nature, tirés de la même masse et qui ont une commune origine? Est-ce haine ou amitié pour

moi? Si c'était amitié, ne serais-je pas bien ingrat et n'aurais-je pas sujet de craindre qu'une si noire ingratitude ne m'attirât de grands châtiments? si c'était haine, à quoi est-ce que je m'amuse, à jouir de ces dons funestes, pendant qu'il faut gémir devant Dieu des crimes qui me les ont attirés? Et n'y a-t-il pas après tout grande apparence que c'est la haine et non pas l'amitié de Dieu, qui me laisse prospérer malgré mes crimes? si ce pauvre était vicieux comme moi et moi vertueux comme lui, je pourrais croire que sa misère serait la peine de ses péchés et que ma prospérité au contraire serait la récompense de ma vertu. Si ce pauvre et moi nous étions tous deux ou également gens de bien, ou également pécheurs, je pourrais attribuer au hasard la différence qui est entre nous. Mais que ce pauvre, qui est vertueux, soit pauvre, et que je sois riche, moi, qui suis sujet à tant de vices; que ce pauvre, qui est sobre, soit indigent et manque des choses les plus nécessaires à la vie, et que moi, qui suis intempérant, aie l'abondance et les délices, ce ne peut être qu'un effet d'une Providence supérieure, qui réserve à une autre vie à récompenser les vertus du pauvre et à punir les péchés du riche. Voilà les réflexions que cet homme eût du faire à la vue de Lazare; voilà ce qu'il eût dû penser. Mais c'est à quoi il pense si peu, qu'il ne s'aperçoit pas que sa porte est le théâtre d'un spectacle, qui le rend odieux aux passants. Lazare pleure, se plaint, demande; et le riche ne paraît ni touché ni importuné de ses cris. Ses chiens plus pitoyables que lui, lèchent les plaies de ce malheureux, pendant que cette âme barbare goûte tranquillement le plaisir de ses voluptueux repas. *Epulabatur splendide.*

Est-ce le riche de la parabole que je viens de décrire ici, ou tant d'autres dont il est la figure et que Jésus-Christ a voulu dépeindre sous un nom commun? en quoi bien des riches que nous connaissons diffèrent-ils de celui-ci, soit par leur dureté pour les pauvres, soit par le peu de réflexion que leur font faire sur leur salut mille spectacles différents, que leur présente tous les jours la scène du grand monde où ils vivent? Quelle source de pensées salutaires, que la chute d'un homme élevé à un haut degré de faveur, que la disgrâce d'un courtisan qui a sacrifié ses années au service d'un maître inconstant, que les chagrins cuisants d'un riche, au milieu de tout ce que l'abondance peut fournir de moyens d'être heureux, que la ruine d'une grande maison, que la malédiction de Dieu attachée à certaines familles, qu'un méchant homme puni par son propre crime, qu'un homme de bien content dans l'adversité! Peut-on voir ces choses et ne pas penser à la vanité du monde, à l'instabilité de la fortune, au néant des grandeurs humaines, au peu de solidité des plaisirs, aux secrets jugements de Dieu! Mais qui des mondains entre dans ces pensées? A qui dérobent-elles un quart d'heure d'application à sa fortune, d'attention à ses intérêts? Qui distraient-elles un moment du jeu? A qui font-elles perdre un repas, une promenade, un spectacle? Pendant que, par ces événements, Dieu leur fait de si belles leçons de détachement, de mépris du monde, de crainte de ses jugements: sans y faire aucune attention, l'un suit les projets de son ambition, noue des intrigues, supplante des concurrents; l'autre continue son jeu, augmente son train, ajoute tous les jours quelque chose à la délicatesse de sa table et à la somptuosité de ses repas, fait de nouvelles dépenses en maisons, en meubles, en équipage, en habits: *Induebatur purpura et bysso; epulabatur quotidie splendide.*

Mais revenons à notre riche. Pendant qu'il goûte avec ses convives la joie qui règne dans les festins, le pauvre meurt de sa misère, il le voit expirer sous ses yeux. Quel sujet de rentrer dans soi-même et de faire des réflexions! Cet homme est mort: il était homme, et je suis homme comme lui; je mourrai donc un jour comme lui. Il était pauvre, et je suis riche; mais le riche meurt comme le pauvre, et par des chemins opposés ils vont se rendre au même terme. Le pauvre meurt par la disette, le riche souvent par l'abondance. Le pauvre meurt faute de nourriture, le riche pour se trop nourrir. Le pauvre meurt par ce qui lui manque, le riche par ce qu'il a de trop. Le pauvre a cet avantage à la mort, qu'avec lui il ne voit finir que des travaux et des souffrances; le riche a la douleur, au contraire, à mesure qu'il approche de sa fin, de voir disparaître tous les plaisirs. En tout le reste, ce pauvre et moi, par rapport à la vie que nous quittons, nous serons entièrement égaux. Ma gloire, mes biens, ma fortune, ne descendront point avec moi dans le lieu de ma sépulture, non plus que la pauvreté, la misère et les souffrances de ce pauvre ne l'accompagneront point au tombeau. Je serai mis dans mon cercueil, nu comme lui, pâle comme lui, affreux à regarder comme lui; j'y demeurerai seul comme lui, abandonné de mes amis, de mes proches, de mes propres enfants; j'y serai rongé des vers comme lui, j'y serai réduit en pourriture et en cendres enfin comme lui; et quand le temps aura effacé les inscriptions de ma sépulture, on ne me reconnaîtra plus d'avec lui. Le sort de nos corps sera égal, mais celui de nos âmes ne sera-t-il point différent? Il le doit être puisqu'il y a un Dieu; car puisqu'il y a un Dieu, il est juste, il doit punir le crime et récompenser la vertu; puisqu'il y a un Dieu, il est père commun, il n'a pu refuser le nécessaire à ce pauvre en me donnant le superflu, que par l'effet d'une Providence, qui réserve à ce pauvre d'autres biens pour récompenser la patience avec laquelle il a souffert la privation de ceux-ci, et à moi des châtiments pour punir l'abus que j'en fais. Il y a donc une autre vie. Quand il n'y en aurait point, à la mort ne me restant rien des biens que je goûte, non plus qu'à ce pauvre des maux qu'il a soufferts, nous nous trouverons égaux; mais s'il y en a une, et si ce que la religion nous dit de cette seconde

vie est vrai, quelle terrible différence! Cette mort, au reste, qui nous égalera, ne peut être fort éloignée, quand ma vie même serait des plus longues; et n'ai-je point sujet de craindre qu'un homme qui meurt à ma porte ne soit pour moi un pronostic d'une vie courte et d'une mort prochaine? qui me peut assurer contre cet augure? Les richesses rendent la vie douce, mais elles ne la rendent pas éternelle. Mon rang me rend redoutable aux vivants, mais on meurt dans les hauts rangs comme parmi le peuple. La plus vive jeunesse, la plus forte santé, ne servent souvent qu'à précipiter plus imprudemment à la mort; et puisqu'il y a là-haut un commun Maître, arbitre de la vie et de la mort, juste vengeur de l'innocent et juge sévère du coupable, que ne dois-je point craindre de la cruauté que j'ai exercée envers ce pauvre, dont le cadavre, tout muet qu'il est, crie vengeance au ciel contre moi?

Quelque mal disposé que fût le cœur corrompu de ce riche, à recevoir les impressions de ces salutaires pensées, ces réflexions l'auraient converti, s'il eût été capable de les faire. Il ne les fit pas: aussi mourut-il endurci et impénitent, et fut enseveli dans l'enfer: *Mortuus est et dives, et sepultus est in inferno.* Nous nous étonnerions qu'il ne les eût pas faites, si nous ne voyions pas tous les jours des gens qui les font encore moins, avec de plus grands sujets de les faire. Combien voient mourir, non des pauvres, mais des grands, des princes, des rois, et semblent se croire immortels, tant ils pensent peu qu'ils doivent mourir? Combien voient mourir leurs amis, leurs proches, des gens de même âge qu'eux, et ne se sont jamais dit qu'ils mourraient? Quand nous lisons l'histoire d'Adam, nous nous étonnons qu'il ait cru, malgré les menaces de Dieu, le serpent qui lui persuada de manger du fruit défendu, en lui disant qu'il n'en mourrait pas. Il est beaucoup plus surprenant, que des personnes qui voient la mort si souvent de leurs propres yeux, dans leurs familles, dans leurs maisons, et pour ainsi dire dans leur sein, ne pensent jamais qu'ils doivent mourir. La plupart sont comme cet Achan, dont il est parlé dans l'Ecriture (*Jos.*, VII). Il avait été défendu sous peine de mort aux Israélites, d'emporter rien de Jéricho, où Dieu avait ordonné de tout détruire. Achan avait violé cette défense: mais il l'avait fait secrètement. On jette le sort pour connaître qui était le prévaricateur. Le sort tombe d'abord sur la tribu de Juda, qui était celle du criminel, et il n'en est point étonné. On recommence, et le sort tombe sur une maison de la même tribu, qui était celle de Zaré, dont le coupable était descendu, et il ne s'en ébranle point. On poursuit et le sort désigne la branche de Zabdi dont était Achan, et Achan demeure immobile. Une quatrième fois le sort est jeté, et marque la maison de Charmi, qui était le père d'Achan. Qu'attend ce malheureux? Il attend à la dernière extrémité, et croit toujours échapper l'effet d'un sort qui tombe enfin sur lui. Voilà une image de ce qui se passe dans l'esprit de beaucoup de gens. La mort dans les décrets de Dieu est une chose déterminée, et fixée pour chacun de nous: mais à notre égard elle arrive comme si elle arrivait au sort. Ce sort fatal a beau tomber sur tout ce qui environne un homme enivré par ses passions, il croit toujours en être à couvert, et que ce n'est pas lui qu'il regarde. Un père meurt, on pense à vivre avec plus de magnificence de l'héritage qu'il a laissé: mais on ne pense point qu'il faut mourir, et qu'il faudra laisser l'héritage qu'on en a reçu à un autre. Un frère laisse avec la vie un droit d'aînesse et de grands biens; on en jouit, et on en use comme si l'on était persuadé, qu'ils ne dussent jamais passer en d'autres mains. Ainsi comme le mauvais riche, on meurt, on est enseveli dans l'enfer, sans jamais avoir fait réflexion qu'il y a une mort et un enfer. Suivons-le jusques dans cet enfer même, et voyons comme après avoir passé la vie, sans que rien ait été capable de le faire penser à son salut, il passe l'éternité malheureuse à y penser pour son supplice. C'est le second point de ce sermon.

SECONDE PARTIE.

Il est naturel à un malheureux de penser au mal qui l'afflige, et il est assez ordinaire qu'il l'augmente en y pensant. Ingénieux à se tourmenter, il noircit l'idée de ses malheurs par la réflexion qu'il y fait, et se rend l'image de ses peines plus sensible que leurs objets. Mais après tout dans cette vie cela n'arrive jamais guère que dans ces premiers moments de douleur, où l'âme emportée malgré elle par la violence du mal, en est tellement occupée, qu'elle est contrainte de s'y abandonner. Avec le temps viennent au secours la raison, l'amour-propre même, qui distraient l'âme des objets fâcheux, ou, s'ils ne peuvent l'en distraire, mêlent insensiblement aux réflexions capables d'augmenter le mal, d'autres réflexions qui l'adoucissent. A force de le regarder et de le tourner par divers endroits, on en trouve toujours quelqu'un par où il est plus tolérable, et c'est par là par où d'ordinaire on s'arrête enfin à le regarder. C'est un grand malheur, mais, dit-on, ce que je gagnais en m'y hasardant valait la peine de m'y hasarder: c'est un grand malheur, mais après tout, je n'y suis pas tombé par ma faute; c'est un grand malheur, mais toujours je ne suis pas sans espérance, ni sans moyens de m'en relever. Tristes consolations, j'en conviens, surtout quand les malheurs sont grands; mais consolations néanmoins; et c'est beaucoup dans les maux extrêmes, que de n'être pas sans soulagement. Le riche réprouvé dont je parle n'en trouvera jamais aux siens. Il souffre des maux de toutes les sortes, et jamais aucun ne sera soulagé. Feux dévorants, cuisants remords, sombres désespoirs, vous serez toujours pour lui sans adoucissement comme sans fin. Mais pour nous arrêter à celui qu'il se fait si hors de saison de la pensée de

son salut, suivons le fil de son histoire, et voyons comment loin de s'en pouvoir distraire, il s'y applique continuellement avec une attention nouvelle, et parmi les réflexions qu'il fait, il n'en fait pas une qui n'augmente son supplice.

Le mauvais riche en cette vie était de ceux dont parle David, qui ont résolu de tourner toutes leurs vues vers la terre et les choses terrestres, et d'oublier tout à fait le ciel : *Oculos suos statuerunt declinare in terram* (*Psal.* XVI). Nous avons vu cette conduite dans ce célèbre réprouvé : mais voici tout d'un coup qu'il en change. Il n'est pas plutôt en enfer, qu'au milieu des flammes qui le dévorent, il lève les yeux en haut: *Elevans oculos;* et les porte jusque dans le sein d'Abraham. Là que voit-il? Il y voit d'abord un éloignement infini de lui au Père des croyants, qui l'en sépare, et qui lui ôte pour jamais toute espérance de rejoindre celui dans le sein duquel reposaient les justes en attendant le Rédempteur : *Vidit Abraham a longe.* Il n'est pas malaisé de comprendre l'effet d'une si affligeante vue. Je me trompe; on ne la comprend point, et si on la comprenait bien, il n'y aurait point de damnés. Cette vue d'Abraham, éloigné pour jamais d'un Israélite, n'est qu'une figure, qui nous représente l'éternelle séparation d'un chrétien réprouvé d'avec Dieu. Ignorant Dieu, n'y pensant point, il ne conçoit pas en cette vie ce que c'est que d'en être éloigné. il le connaîtra en enfer : il y pensera, et cette pensée lui ferait oublier ses flammes, si Dieu ne le rendait capable de sentir tous les maux à la fois. Je suis séparé pour jamais, abandonné, haï de Dieu. Non, les flammes ne font point un tourment pareil à la peine que fait à une âme cette cruelle réflexion. Je suis séparé de Dieu, et pourtant je suis fait pour lui; par l'inclination qui me porte à lui, je vois bien qu'il n'est point pour moi de joie et de repos qu'en lui : cependant j'en suis séparé. C'en est fait; je ne le verrai jamais dans cette terre des vivants, où il fait le bonheur des siens : *Dixi, non videbo Dominum in terra viventium* (*Psal.* XXXVIII). Au moins si, dans ce funeste état, il avait encore pour moi ce soin et cette providence qu'il a sur la terre pour les plus méchants, et qu'il eut même pour Caïn : mais depuis qu'il m'a déclaré, et que je n'étais plus son peuple, et qu'il ne voulait plus être mon Dieu, il m'a tout à fait abandonné, et m'a enseveli dans l'oubli, comme un homme mort dans son cœur : *Oblivioni datus sum tanquam mortuus a corde* (*Ibid.*). Que dis-je, qu'il m'a oublié? je me trompe, hélas! je ne suis que trop présent à son souvenir. Mais je puis dire l'un et l'autre, et l'un et l'autre est ce qui me rend souverainement malheureux. Malheureux de ce qu'il m'oublie, car il ne m'oublie que pour ne me pas faire du bien : malheureux de ce qu'il se souvient de moi, car il ne s'en souvient que pour me faire du mal. Malheureux de ce qu'il m'oublie, parce qu'il ne m'oublie qu'en tant qu'il me méprise : malheureux de ce qu'il se souvient de moi, car il ne s'en souvient que pour me persécuter. Malheureux de ce qu'il m'oublie, parce qu'il ne m'oublie qu'en tant qu'il me cache tout ce qu'il a d'aimable et de doux : malheureux de ce qu'il se souvient de moi, parce qu'il ne s'en souvient que pour me montrer tout ce qu'il a de terrible et d'affligeant. Malheureux de ce qu'il m'oublie, parce qu'il ne m'oublie qu'en tant qu'il n'a plus l'œil de sa providence ouvert sur moi, pour me conduire et pour me protéger; malheureux de ce qu'il s'en souvient, parce qu'il ne s'en souvient, qu'en tant qu'il a appesanti son bras sur moi, et cette main de dessous laquelle il m'est impossible de me relever : *Aggravavit super me manum suam, dedit me in manu de qua non potero surgere* (*Jer. in Thren.*). Malheureux de ce qu'il m'oublie, parce qu'il ne m'oublie qu'en tant qu'il ne m'aime plus, qu'en tant qu'il ne me fait plus sentir aucun effet de sa bonté, de sa libéralité, de sa miséricorde; malheureux de ce qu'il s'en souvient, parce qu'il ne s'en souvient qu'en tant qu'il me hait, et qu'il déploie sur moi toutes les rigueurs de sa plus rigoureuse justice. Et c'est cette haine implacable qui met le comble à tous mes maux. S'il ne me haïssait pas, je pourrais l'aimer; et si je l'aimais, je l'apaiserais. Mais hélas! le moyen de l'aimer pendant qu'il allume ces flammes, pendant qu'il entretient ces bûchers, pendant qu'il donne au feu qui me brûle une si cruelle activité, et que le souffle de sa colère lui donne continuellement une nouvelle force ! Ce supplice est juste, il est vrai; mais c'est ce qui me le rend doublement insupportable, parce qu'injuste comme je suis, j'en hais presque autant la justice que j'en sens la sévérité. Ainsi également cruel, et parce qu'il est juste et parce qu'il est sévère, sa justice n'a point d'autre effet en moi, que de me faire joindre d'injustes blasphèmes à de trop légitimes peines.

Telle est la première vue du riche et les premières réflexions que font les réprouvés en enfer. En voici une seconde source : dans le sein d'Abraham, le riche aperçoit ce même Lazare que sa cruauté avait fait mourir : *Et Lazarum in sinu ejus;* c'est-à-dire que le réprouvé voit continuellement son péché, qu'il l'a toujours devant les yeux, et, ce qui est de plus terrible, il le voit toujours présent aux yeux et au cœur de Dieu, où il ne peut ni être oublié ni cesser d'allumer sa colère.

Il n'y a rien dans la vie des hommes de plus commun que le péché, et il n'y a rien que les hommes connaissent moins. S'ils le connaissaient bien, ils ne le commettraient point; s'ils en voyaient toute l'horreur, jamais ils ne s'en souilleraient. Aussi un des grands artifices du démon, pour le faire commettre, est toujours de le déguiser et de ne le présenter jamais que sous les voiles qu'il emprunte, ou de la flatterie qui le pallie, ou de l'exemple qui l'autorise, ou de la nécessité qui l'excuse, et toujours du plaisir qui lui donne un dehors doux et séduisant. Par cet art, le démon nous fait une espèce d'enchan-

tement, ainsi l'appelle l'Ecriture, par lequel ce fantôme affreux paraît sous une figure agréable et nous plaît, tout affreux qu'il est. En enfer, vains enchantements, enfin vous vous dissiperez; fantôme, vous paraîtrez tel que vous êtes. Vous ne donnez ici aux hommes aveugles que des pensées douces et flatteuses, vous n'en ferez naître en enfer que de cruelles et d'affligeantes. Saint Augustin fait remarquer les différentes idées du péché que prennent, en ce monde et en l'autre, les réprouvés sur diverses vues, par des raisonnements opposés, fondés pourtant sur le même principe. *La vie est courte*, disent-ils dans le livre de la Sagesse (*Sap.*, II) ; voilà le commun principe sur lequel ils raisonnent. *Exiguum tempus vitæ nostræ :* le temps de notre vie passe vite; c'est ainsi qu'ils parlent en ce monde. *Transierunt omnia tanquam umbra :* toutes choses ont passé comme des ombres; c'est ainsi qu'ils s'expriment en l'autre. Ils disent donc partout : *La vie est courte.* Voilà leur principe commun, voyons leur premier raisonnement : *Exiguum et cum tædio tempus vitæ nostræ. Venite ergo et fruamur bonis, et utamur creatura tanquam juventute celeriter, coronemus nos rosis antequam marcescant, nullum sit pratum quod non pertranseat luxuria nostra :* la vie est courte, et, toute courte qu'elle est, elle ne laisse pas d'être ennuyeuse, si on ne sait l'assaisonner par une grande diversité de plaisirs. Allons donc, hâtons-nous de les prendre, particulièrement dans la fleur de l'âge; couronnons-nous de roses avant qu'elles passent, et ne laissons aucun plaisir dont nous ne fassions expérience. Voilà ce que concluent les pécheurs durant la vie, de ce qu'elle est courte; voici, ajoute saint Augustin, ce qu'ils en concluent en enfer : *Transierunt omnia illa tanquam umbra; ergo erravimus a via veritatis, et justitiæ lumen non luxit nobis, et sol intelligentiæ non est ortus nobis :* tous ces biens de la vie mortelle ont passé comme des ombres; nous nous sommes donc trompés quand nous nous y sommes attachés; la lumière de la justice ne nous a pas lui, et le soleil de la sagesse ne s'est jamais levé sur nous.

Comment peut-on tirer d'une même maxime deux conclusions si différentes, sinon parce qu'on voit différemment l'objet? Un réprouvé voit en cette vie le péché revêtu d'honneurs, accompagné de tous les plaisirs, traînant après soi le crédit, l'autorité, la liberté, le luxe, la pompe, la splendeur, les richesses, la commodité : de là il conclut qu'il le faut commettre. Dans l'autre vie, il voit ce même péché dénué de tout cet appareil trompeur, dans toute sa laideur naturelle : de là il conclut qu'imprudemment et follement il l'a commis. Ainsi, pendant que le mauvais riche n'a vu le crime qui l'a damné que sous la pourpre et accompagné des délices de la bonne chère, il a conclu à s'y abandonner. Il conclut aujourd'hui autrement, parce qu'il le voit sous une autre forme ; il le voit en lui-même tel qu'il est; il n'y trouve plus autre chose qu'un éloignement du souverain bien, qui l'en sépare pour jamais. *Vidit Abraham a longe;* il le voit dans les effets qu'il produit et dans les châtiments qui le suivent : *Tu vero cruciaris;* il le voit dans la comparaison des biens qu'il donne et de ceux qu'il ôte : *Recordare quia recepisti bona in vita tua ;* il le voit dans les moyens qu'il a eus de l'éviter et de s'en défendre : *Habent Moysen et prophetas;* il le voit dans l'immense chaos qui le rend désormais irréparable : *Chaos magnum inter nos et vos firmatum est.* Voilà ce qui le fait changer tout d'un coup d'idées, de pensées, de raisonnements, de sentiments ; car c'est alors que s'accomplira cette parole de David : *Le pécheur verra et se mettra en colère, le désir des péchés cessera* (*Psal.* CXI). Et que peuvent produire autre chose dans le cœur déchiré d'un damné, particulièrement d'un chrétien, ces affligeantes réflexions? J'ai pu me sauver, et je me suis perdu; né au milieu du christianisme et dans le grand jour de la foi, élevé dans l'Eglise catholique, je n'ai manqué d'aucun des moyens qui peuvent faciliter le salut; j'ai eu les guides les plus sûrs pour me conduire dans les voies de Dieu ; la divine parole, les sacrements, le sacrifice du corps adorable et du sang précieux du Sauveur, prêtres, prédicateurs, directeurs, bons livres, bons entretiens, bons exemples, tout concourait à m'aplanir le chemin qui mène à la vie. Mille secrètes inspirations, mille événements ordonnés par la divine Providence, mille expériences de la vanité du monde, de l'instabilité des choses humaines, de la fragilité des plaisirs, m'ont cent fois rappelé à Dieu. Cependant, obstiné à ma perte, malgré tant de grâces je me suis damné. Et qui m'a fait mépriser ces grâces? une satisfaction d'un moment, mêlée de chagrins, suivie de dégoûts, souvent accompagnée de remords. Je puis dire comme ce prince condamné à mourir pour avoir goûté imprudemment un peu de miel : *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce morior* (I *Reg.*, XIV). Ah! si, prenant ces plaisirs frivoles, je ne m'étais exposé qu'à mourir, j'aurais moins sujet de me plaindre de mon inconsidération ; c'est parce que je ne puis mourir, c'est parce que je me suis livré, pour ces courts et minces plaisirs, à des maux qui ne finiront point, que je me plains si amèrement et toujours si inutilement. Car, ô grâces perdues, je ne vous recouvrerai jamais; maux infinis qui m'accablez, je ne vous verrai jamais cesser; feux qui me brûlez, vous êtes éternels : ver qui me rongez, vous êtes immortel; ténèbres qui m'environnez, vous durerez toujours; chaos qui me séparez de Dieu, vous serez toujours insurmontable. Que peuvent, dis-je encore une fois, produire dans le cœur d'un damné de pareilles réflexions, que d'inutiles repentirs, de profondes tristesses, des douleurs cuisantes, d'amers reproches, d'affreuses terreurs, de piquants remords, de noirs désespoirs?

Prévenons ces réflexions par d'autres plus douces et plus salutaires; pensons à notre salut pendant qu'il est temps et d'y penser

utilement et d'y travailler efficacement. Nous ne saurions trop penser à une chose à laquelle on pense trop peu quand on n'y pense pas toujours. Qu'il ne se passe pas au moins de journée que nous n'y pensions, que nous ne méditions à loisir quelqu'une de ces vérités qui en contiennent les maximes, que nous ne demandions le matin la grâce de ne nous en point écarter, que nous n'examinions le soir si nous ne nous en sommes point écartés. Penser au salut est un grand acheminement à le faire, et la plupart de ceux qui ne le font pas, c'est en vérité qu'ils n'y pensent pas. Pensons à le faire en cette vie, pour avoir la consolation, en l'autre, de penser éternellement que nous l'aurons fait. Ainsi soit-il.

SERMON XI.

Sur la sévérité de l'Evangile et la douceur du joug de Jésus-Christ.

Arcta via est quæ ducit ad vitam. — Jugum meum suave est, et onus meum leve.

La voie qui conduit à la vie est étroite. — Mon joug est doux et mon fardeau léger (*S. Matth.*, VII.— *S. Luc*, III).

J'entreprends de concilier ces passages, en apparence si opposés, en faveur de deux sortes de gens qui en ignorent également le sens et qui se font une fausse idée de la sévérité ou de la douceur de ce que l'Evangile appelle la voie de la vie et du salut. Les uns croient douce la voie du salut, parce qu'y étant tièdes, ils n'en prennent pas toute la gêne; les autres la croient rude, parce que, n'y ayant jamais marché, ils n'en ont point expérimenté la douceur. Les premiers semblent avoir oublié cette parole du Sauveur : *Arcta via est quæ ducit ad vitam* (*Matth.*, VII) : la voie qui conduit à la vie est étroite. Les seconds semblent ignorer que le même Sauveur a dit : Mon joug est doux et mon fardeau léger : *Jugum meum suave est et onus meum leve.* Je veux détromper les uns et les autres; à ceux-là je veux faire voir que la voie du salut est plus étroite qu'ils ne pensent, à ceux-ci je prétends montrer que la voie du salut est plus large qu'ils ne s'imaginent. La voie du salut est large et étroite, les paroles que je viens de citer ne permettent pas qu'on en doute. Mais en quel sens est-elle large, et en quel sens est-elle étroite? c'est le paradoxe évangélique que je veux expliquer ici. La voie du salut, dans la loi nouvelle, n'est point large comme l'entendent les tièdes, qui y vivent dans le relâchement; la voie du salut n'est point étroite comme l'entendent les mondains, qui croient qu'on y vit sans douceur. Dans la loi nouvelle, la voie du salut est étroite par la perfection qu'y prescrit la loi; mais en même temps elle est large par l'onction qu'y répand la grâce. Ainsi ce sont deux vérités qui ne sont point opposées l'une à l'autre, que dans la loi nouvelle on ne se sauve que par la voie étroite, et que la voie étroite y devient large à qui travaille à se sauver. C'est le partage de ce discours, quand nous aurons invoqué celle qui a ouvert aux hommes la voie de la vérité et de la vie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si l'homme eût su se conserver dans cette droiture naturelle où Dieu l'avait créé d'abord, jamais il n'aurait ressenti la différence de ce que l'Evangile appelle voie large et voie étroite. Né avec l'amour de la vertu et ne se trouvant point contraint dans les routes qui y conduisent, ce que nous appelons voie étroite aurait été pour lui une voie large. Saint Paul disait qu'il n'avait connu le péché que par la loi : *Peccatum non cognovi nisi per legem* (*Rom.*, VII). La raison qu'il en apportait est, qu'il y a certains péchés auxquels, depuis la corruption de l'homme, on sent un penchant si naturel qu'on ne se persuaderait jamais que ce fussent en effet des péchés, si la loi ne les défendait : *Concupiscentiam non cognovi, nisi lex diceret : Non concupisces* (*Ibid.*). Par un raisonnement pareil nous pouvons dire que nous n'avons connu la loi que par le péché, parce que si le péché n'eût point déréglé notre cœur, tout ce que nous ordonne la loi se serait trouvé si conforme à toutes nos inclinations que la loi, qui s'appelle loi parce qu'elle nous lie, parce qu'elle nous gêne, parce qu'elle contraint nos penchants, la gêne et la contrainte ôtée n'aurait point été loi pour nous. C'est en ce sens qu'il faut entendre le même Apôtre, quand il dit que la loi n'a pas été faite pour l'homme juste, mais pour les pécheurs : *Justo lex non est posita, sed injustis* (I *Tim.*, I). Par là, saint Paul veut dire deux choses ; la première, que la loi n'a point été loi à l'égard de l'homme innocent, parce que, dans l'état d'innocence l'homme ne trouvant rien dans lui-même, qui ne s'accordât avec la loi, il n'en sentait point la contrainte ; la seconde, que l'homme réparé et réformé par Jésus-Christ, s'il sait pleinement correspondre à la grâce de sa rédemption, peut rentrer de telle manière dans les premières inclinations de la justice originelle, qu'ayant rendu son cœur conforme à la loi, cette loi, qui ne le contraint plus, cesse à son égard d'être loi et qu'ainsi, au lieu de lui être une voie étroite et pénible, il peut dire, comme David, qu'en observant avec amour les préceptes qu'elle contient, il est parvenu à s'en faire une voie large et aisée: *Ambulabam in latitudine, quia mandata tua exquisivi* (*Psal.* CXVIII).

Malgré tout cela, l'Evangile considéré comme une loi d'une haute perfection, donnée à des hommes imparfaits et nés avec des penchants au mal, que le baptême n'ôte pas, est, de toutes les voies de salut la plus sévère et la plus étroite. C'était par rapport à la perfection de cette loi que le Sauveur du monde parlait, lorsqu'il disait à ses disciples que, si leur justice n'était plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, ils n'entreraient point dans le royaume des cieux : *Nisi abundaverit justitia vestra plusquam scribarum et pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum* (*Matth.*, VIII). Quand Jésus-Christ parlait ainsi, il ne prétendait pas parler ni de ces scribes séducteurs, ni des pharisiens hypocrites qu'il avait si souvent condamnés. Il voulait déclarer à ses apôtres que la loi

qu'il leur apportait les engageait à une plus grande perfection que la loi de Moïse ; ce n'eût pas été leur donner une bonne règle de cette perfection s'il ne leur eût prescrit autre chose que de surpasser en vertu des gens qui avaient de si grands vices. Il parlait donc de ceux de ces sectes qui étaient justes, qui gardaient la loi et qui la gardaient avec plus de fermeté et de régularité que les autres ; et il disait à ses disciples que, si leur justice ne surpassait celle des plus parfaits d'entre les Juifs, ils ne seraient pas sauvés dans la loi chrétienne.

De là, j'infère que, quand un chrétien aurait toute la perfection du Juif et de l'Israélite il n'en aurait pas assez pour être sauvé. Un chrétien pourrait, avec la foi d'Abraham, avoir sacrifié à Dieu ce qu'il a de plus cher, avec le zèle de Moïse et de Phinées avoir détruit les ennemis de sa religion, avec le courage d'Eléazar et des Machabées avoir donné sa vie pour l'observation de sa loi, qu'il n'en aurait pas assez fait pour s'être rendu agréable à Dieu et digne du royaume des cieux. Saint Paul disait que, quand il eût eu assez de foi pour transporter les montagnes, assez de courage pour souffrir le martyre, assez de compassion pour donner aux pauvres les choses nécessaires à sa propre vie ; tout cela lui aurait été inutile pour le salut, s'il n'eût pas eu la charité. Raisonnant sur le même principe, un chrétien peut dire que, quand il aurait la charité, même suffisante à faire un parfait Israélite, elle ne lui servirait de rien si à ce degré de charité il n'ajoutait celui qui est propre du chrétien, c'est-à-dire, qui s'étend à tout ce que la loi nouvelle exige du chrétien de plus que ce que l'ancienne loi exigeait de l'Israélite. Je dis de plus que ce qu'exigeait cette loi; car, il faut supposer que la loi nouvelle exige de nous, à quelques cérémonies près, auxquelles elle en a substitué d'autres, les mêmes choses que l'ancienne loi exigeait de ses sectateurs, puisque Jésus-Christ dit expressément qu'il n'est pas venu pour l'abolir, mais pour l'accomplir exactement, et que quiconque n'en observera pas jusqu'au moindre point les préceptes, n'aura point de part au royaume des cieux. Ainsi ce n'est pas par la dispense des préceptes que la loi nouvelle est différente de l'ancienne; mais par l'étendue et par la perfection de ces mêmes préceptes.

Or, à combien de points importants, propres et essentiels aux chrétiens, Jésus-Christ n'a-t-il point étendu la perfection qu'il exige d'eux, au delà de ce qu'il exigeait des Israélites? Ouvrons l'Evangile, consultons la loi : *In lege quomodo legis?* que lisez-vous dans cette loi? J'y lis premièrement des préceptes d'un renoncement à toutes choses, d'un détachement, d'une mortification, que je ne lis point dans la loi ancienne : *Si quis venit ad me et non odit patrem suum et matrem et uxorem, et filios et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus* (*Luc.*, XIV) : Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et, par-dessus tout cela son âme, il ne peut être mon disciple. *Et qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse discipulus :* Et celui qui ne porte pas sa croix et qui ne vient pas après moi, il ne peut être mon disciple. *Et qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus :* Et celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. Ces paroles ne sont point adressées aux seuls apôtres. L'évangéliste remarque expressément qu'elles furent dites à un grand peuple qui suivait alors Jésus-Christ : *Ibant autem turbæ multæ cum eo : et conversus dixit ad illos :* donc la perfection qu'elles contiennent est proposée à tout le monde et commandée à tous les chrétiens. Dieu n'a point parlé ainsi aux Israélites : Dieu donc exige des chrétiens une perfection et une sainteté qu'il n'exigeait pas des Israélites.

Je sais que le renoncement dont nous parle ici Jésus-Christ n'est pas à l'égard de tous les chrétiens un renoncement effectif, mais un renoncement de cœur et que les Israélites, aussi bien que nous, devaient être tellement disposés, qu'ils fussent prêts de renoncer à tout ce qu'ils avaient de plus cher, s'il arrivait qu'il fût nécessaire d'y renoncer pour obéir à Dieu. Abraham et Moïse firent bien voir qu'ils étaient dans cette disposition, puisque si courageusement le premier se mit en devoir d'immoler son fils, quand Dieu lui en demanda le sacrifice; l'autre rejeta la couronne que Dieu ne voulait pas qu'il portât. Ce renoncement était grand, mais on peut dire qu'il n'était qu'accidentel à l'ancienne loi qui, de soi, ne commandait rien d'assez héroïque pour l'exiger ; les occasions en étaient si rares qu'il avait paru inutile d'en faire mention dans la loi, Dieu se réservant à le signifier par des révélations expresses à ceux dont il l'exigerait. Il n'en est pas ainsi dans la loi nouvelle. Les choses pour lesquelles il l'exige sont si ordinaires et si répandues dans la vie des chrétiens, qu'il a fallu que Jésus-Christ en fît le fondement de sa loi.

En effet, comment auraient pu les fidèles des premiers temps, et comment encore aujourd'hui les chrétiens, qui vivent en des lieux où l'infidélité domine, pourraient-ils remplir les devoirs et les obligations qu'impose une foi qui, selon l'expression de Tertullien, est redevable à Dieu du martyre : *Fidem martyrii debitricem,* sans cet esprit de renoncement à tout ce qu'on a de plus cher à soi-même, à sa propre vie? La foi des anciens, d'elle-même, était une loi tranquille et paisible, elle n'obligeait point ceux qui en faisaient profession à la porter aux étrangers, comme elle ne soulevait point les étrangers contre ceux qui en faisaient profession. Le Dieu qui était connu en Judée n'envoyait point les Juifs l'annoncer aux nations qui l'ignoraient, et ce même Dieu avait muni la Judée de si forts remparts contre les entreprises des nations, qu'elles ne pouvaient rien attenter sur la foi de ses habitants, que quand les péchés de ceux-ci étaient montés à un tel excès qu'ils leur attiraient ce châtiment.

Ce châtiment même était rare, et depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ il y eut si peu de martyrs que le nom en était inconnu. La récompense de la vertu juive était d'être séparés des gentils, et de chanter sans trouble en Sion les cantiques du Seigneur, comme le châtiment des péchés des Juifs était d'être dispersés parmi les incirconcis, et d'y être troublés dans leur culte. C'est de quoi Dieu les menaçait quand il était le plus en colère, et c'était le dernier des fléaux dont sa justice les affligeait.

La foi des chrétiens est d'une autre nature. Cette foi n'ayant été donnée aux apôtres que pour être répandue par tout l'univers, pour être portée aux idolâtres, pour être annoncée aux plus barbares; il lui était inévitable d'être troublée, d'être agitée, de s'attirer des persécutions, d'exposer ceux qui la reçoivent, aussi bien que ceux qui l'annoncent, à la contradiction des infidèles et à la cruauté des tyrans. Ainsi par elle-même elle porte une obligation au martyre, que celle des anciens ne portait que par rencontre et par incident. Aussi l'occasion du martyre n'est-elle point parmi nous, comme parmi les Juifs, une menace et un châtiment; c'est l'apanage de notre religion et la récompense de notre fidélité. Dieu ne fait point consister la protection qu'il nous donne, comme celle qu'il donnait aux Juifs, à nous tenir séparés des infidèles, à nous mettre en sûreté contre leurs attaques, dans quelque région du monde impénétrable à leurs efforts. Quand il a établi le christianisme il n'a point dit aux chrétiens, comme aux Juifs, qu'il les conduirait dans une terre où, s'ils observaient la loi qu'il leur donnait, le fruit de leur fidélité serait une profonde paix parmi les fleuves de lait et de miel dont cette terre serait arrosée. Il leur a annoncé, au contraire, qu'il n'y avait plus dans le monde de lieu stable et tranquille pour eux, qu'il en choisirait plusieurs d'entre eux pour aller porter leur foi chez les idolâtres où, comme des brebis parmi des loups, eux et leurs disciples seraient exposés aux persécutions et à la mort, que pour les souffrir il les protégerait par la constance que leur donnerait sa grâce, mais qu'ils les souffriraient enfin, et qu'ils les devaient considérer comme le prix de leur vertu et la couronne de leurs œuvres; qu'ainsi ils devaient se regarder comme des hommes qui n'avaient plus ni père, ni mère, ni femme, ni enfants, ni biens, ni possessions, ni demeure stable, toujours prêts à quitter ces choses qu'il leur conseillait de quitter en effet, pour être encore plus prêts à donner leur âme en témoignage de leur foi.

Que si depuis qu'il est des rois et des royaumes tout chrétiens, cette foi n'y est pas exposée à la persécution des tyrans, est-il une région où de temps en temps il ne s'élève quelque erreur qui y fasse des martyrs? et saint Paul n'assure-t-il pas qu'il est de la destinée de l'Eglise d'être exposée à ces épreuves jusqu'à la consommation des siècles? Notre foi est donc en tout temps redevable à Dieu du martyre.

Disons plus: cette même foi est un grand martyre elle-même, que nous ne souffririons jamais, si ce renoncement à nous-mêmes que l'Evangile nous impose, ne s'étendait jusque sur notre raison pour captiver notre entendement, comme s'exprime saint Paul, sous le joug des mystères incompréhensibles que notre religion nous propose à croire. Rien de tel n'était proposé aux anciens. La croyance d'un seul Dieu, qui faisait l'article capital du judaïsme, est si conforme à la raison que ceux d'entre les païens qui la consultaient ne pouvaient en disconvenir. Cette multiplicité de personnes dans une seule et unique essence, ce Fils consubstantiel à son Père, ce Saint-Esprit produit par les deux, et égal à l'un et à l'autre en puissance, en attributs, en action; cette seconde naissance du Fils, revêtu d'une chair passible dans les entrailles d'une Vierge, ses souffrances, sa mort, sa résurrection; cette réparation d'un péché aussi incompréhensible que la réparation même; ce sacrement de son corps enfermé pour la sanctification des hommes sous les espèces du pain et du vin, en forme de nourriture, et tant d'autres mystères pareils, étaient cachés au peuple juif. Jésus-Christ les a révélés aux chrétiens, il les a obligés de les croire, et par une conduite qui n'est pas un moins grand mystère que les mystères mêmes, loin d'en donner l'explication, il a exigé pour tous ces points, et pour ceux qu'il se réservait à révéler à son Eglise, une docilité si aveugle, qu'il déclare à ses sectateurs que s'ils ne l'ont égale à celle des enfants, ils n'entreront point dans le royaume des cieux: *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum* (*Matth.*, XVIII).

Si le renoncement évangélique nous est si nécessaire à tous pour remplir les obligations que nous impose notre foi, nous l'est-il moins pour remplir celles que nous imposent les autres vertus? Ouvrons encore une fois ici le grand livre de notre loi: *In lege quomodo legis?* Que lisez-vous dans ce seul chapitre de l'Evangile de saint Matthieu, où Jésus-Christ rapportant en détail ce qui a été dit aux anciens sur le sujet de la mansuétude, de la chasteté, de la patience, de la charité envers le prochain, étend ces préceptes à des points d'une perfection si sublime, que plusieurs d'entre les païens en jugeant sur les forces de l'homme, les ont crus au-dessus de l'humanité? Quand vous n'y liriez autre chose que cet amour des ennemis commandé si expressément et en termes si énergiques, vous en faudrait-il davantage pour conclure que de toutes les voies de salut, la plus étroite qui fut jamais est celle par où nous marchons dans la profession de la loi chrétienne?

Et cela est d'autant plus vrai, que cette même loi ne souffre aucun relâchement, tel qu'il soit, contre les choses qu'elle ordonne; qu'elle n'abandonne rien à la dureté du cœur; qu'immuable comme celui qui la donne, elle ne fléchit point sous l'interprétation des

hommes ; que les traditions ni les coutumes ne sauraient rien prescrire contre elle. La loi de Moïse avait plié sur certains points, pour s'accommoder à l'infirmité de ce peuple, et Dieu même avait ratifié l'indulgence du législateur. La loi de Jésus-Christ ne plie point. L'incontinence a souvent fait effort pour en obtenir l'usage du libelle : l'Eglise y a toujours résisté. Les docteurs se sont quelquefois relâchés, pour condescendre aux faiblesses des tièdes, à des interprétations de la loi favorables aux passions humaines : l'Eglise les a toujours rejetées, et pour interpréter la loi n'a jamais consulté que la loi même.

C'était en vue de ces vérités que Jésus-Christ disait aux apôtres, que depuis les jours de Jean-Baptiste le royaume des cieux souffre violence, et qu'il n'y a que ceux qui se la font qui puissent espérer d'y parvenir : *A diebus Joannis Baptistæ regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud* (*Matth.*, XI). Il ne voulait pas dire par là, que ceux qui avaient vécu dans l'ancienne loi, et avant les jours de Jean-Baptiste, n'eussent pas eu besoin, aussi bien que nous, de se faire violence pour se sauver. Avant les jours de Jean-Baptiste, il a fallu, comme aujourd'hui, se faire violence pour garder la loi malgré la convoitise et les passions. Car avant les jours de Jean-Baptiste, il y a eu dans le cœur de l'homme et des désirs à modérer, et une ambition à régler, et des amours à étouffer, et de fortes haines à éteindre. C'était avant les jours de Jean-Baptiste, qu'Abraham surmontant l'amour et les sentiments paternels, se fit la violence de consentir à la mort de son propre fils, et à être lui-même le prêtre d'un sacrifice si douloureux ; c'était avant les jours de Jean-Baptiste, que, vainqueur de la volupté, Joseph se fit la violence de résister à la tendresse et aux recherches d'une femme, dont le commerce eût eu pour lui l'utile et l'agréable ensemble; c'était avant les jours de Jean-Baptiste, que Moïse, voulant montrer qu'il était vrai Israélite, se fit la violence de rejeter une couronne qu'on lui offrait, et qu'il avait entre les mains : et ce fut pour ne s'être pas fait violence, qu'avant les jours de Jean-Baptiste, Saül fut désobéissant, David adultère, Salomon idolâtre. Lors donc que le Sauveur disait que depuis les jours de Jean-Baptiste le royaume des cieux souffre violence, il voulait dire que pour se sauver dans la religion établie depuis les jours de Jean-Baptiste, il faut être disposé à se faire encore une plus grande violence que celle que les anciens s'étaient faite. J'ai fait voir comment. Il ne reste plus qu'à conclure avec le Sauveur que peu de gens marchent par cette voie étroite : nous pouvons ajouter qu'en ce siècle moins de gens y marchent que jamais.

Car hélas ! où trouver aujourd'hui cette préparation d'esprit à se faire ces grandes violences ? Fût-il un siècle plus ennemi de tout ce qui s'appelle contrainte et assujettissement que le nôtre ? Les mondains se savent bon gré de l'avoir rendu aisé et commode. Ils ont porté la commodité si loin, qu'elle a dégénéré en libertinage, et qu'en bien des choses on a ôté jusqu'aux bienséances les plus établies. L'honneur, dont on se plaignait autrefois comme du tyran de la vie des hommes, est devenu un maître docile, qui n'impose plus aux passions que des lois douces et aisées. Autrefois se voir trop souvent, souffrir de gandes assiduités, étaient des choses que l'on cachait, et que l'honneur ne souffrait pas : aujourd'hui l'honneur plus traitable s'est apprivoisé à cela. On voit qui l'on veut, sans se croire déshonoré, et quoique pour être devenu commode, le monde ne soit pas devenu meilleur, et ne laisse pas de penser, quoiqu'il ne se formalise plus, on lui laisse la liberté de penser tout ce qui lui plaît, en récompense de celle qu'il donne de faire tout ce que l'on veut.

Je sais qu'en regardant notre siècle par un certain endroit de réforme, de sévérité, de maximes étroites, dont bien des gens font aujourd'hui une profession éclatante, on trouve de quoi se consoler du relâchement des mondains : mais je ne sais si, pénétrant le fond des cœurs de plusieurs de ceux qui semblent être entrés plus avant dans cet esprit de sévérité, on trouverait ce qu'on s'en figure quand on en juge par les dehors. On ne se sauve que par la voie étroite : mais toute voie étroite ne sauve pas. Car, sans parler de ces voies étroites, que fait l'hypocrisie ou l'erreur, la vanité ou le mensonge, dont presque tous les siècles ont fourni de si pernicieux exemples, on trouve si peu d'uniformité dans les voies étroites du nôtre, on voit un mélange si monstrueux de sévérité et de relâchement, dans la conduite de bien des gens qui veulent passer pour sévères, que pour peu qu'on les examine, on trouve qu'ils ne sont rien moins que ce qu'ils affectent le plus de paraître. Telle voie est étroite pour le corps, qui est fort large pour le cœur ; telle contraint beaucoup le cœur, qui donne une grande liberté à l'esprit; telle resserre les sentiments, qui relâche beaucoup les mœurs; telle retient les affections, qui laisse le champ libre à la langue; telle rejette une passion, qui est commode pour une autre : et il arrive assez souvent, par un artifice subtil de la convoitise et de l'amour-propre, qu'on n'étrécit la voie d'un côté que pour l'élargir davantage de l'autre; qu'on ne la resserre avec excès du côté où n'est pas le penchant que pour l'élargir sans mesure du côté où le penchant est. Combien sous la cendre de la pénitence conservent la vivacité des plus violents attachements? Combien qui, détachés de tout, sont aheurtés à leurs sentiments, jusqu'à les vouloir soutenir contre les décisions de l'Eglise ? Combien pensent toujours sévèrement, et vivent toujours mollement ? Combien sont en garde contre l'amour, et sans scrupule admettent la haine? Combien avec un cœur sans fiel, ont une langue pleine de venin ; qui ne veulent point faire de mal, et ne sauraient se passer d'en dire ; qui auraient horreur du sang du prochain, même

de celui de leurs ennemis, et qui déchirent sans pitié la réputation de tout le monde? Telles gens se croient faussement dans la voie étroite. Il faut parler de la voie étroite, comme saint Jacques parle de la loi (*Jac.*, II), puisque ce n'est que par la loi que la voie du salut est étroite. Quiconque, dit cet apôtre, viole une partie de la loi, est coupable contre toute la loi, comme s'il l'avait toute violée. La raison de cela est que toutes les parties de la loi viennent également de Dieu. Celui qui a dit: Tu ne tueras point est celui même qui a dit: Tu ne seras point impudique. Si donc, content de n'être point impudique, vous laissez aller votre cœur à tous les sentiments de vengeance que vous inspire une forte haine, vous êtes transgresseur de toute la loi, et vous serez traité comme tel. On doit dire la même chose de la voie étroite. Il faut qu'elle soit étroite selon la loi, puisqu'elle n'a point d'autre mesure et d'autre règle que la loi. La loi la rend étroite pour l'esprit, comme elle la rend étroite pour le corps, et l'on peut dire même qu'elle ne l'a rendue étroite pour le corps qu'afin d'aider l'esprit à soutenir ce qu'elle a d'étroit pour lui. Si donc vous prétendez marcher dans la voie étroite de l'Évangile, il faut consulter l'Évangile même, et ne se dispenser d'aucun point de la sévérité qu'il exige. Que cette sévérité au reste ne vous fasse point perdre courage. La voie du salut est étroite : mais elle devient large pour celui qui veut sincèrement se sauver. C'est le second point de ce discours.

DEUXIÈME PARTIE.

Plusieurs de ceux qui passèrent autrefois la mer Rouge avec Moïse, envisageant un grand désert, qu'il fallait nécessairement traverser pour arriver à la terre promise, trouvèrent ce désert si affreux, qu'ils eurent peine à s'y engager (*Exod.*, XVI). En quelle malheureuse terre nous avez-vous amenés ici, dirent ces mutins à leur conducteur; on n'y voit ni fleuves, ni sources, ni arbres, ni moissons, ni troupeaux; de vastes campagnes de sable, un ciel brûlant, un air enflammé, des rochers où les bêtes farouches à peine osent faire leur demeure : est-ce là un chemin, où, sans être ennemis de la nature et d'eux-mêmes, des hommes se puissent engager? Voilà en figure le langage des gens du monde, quand ils parlent de la voie étroite où vivent les fervents chrétiens et les véritables dévots. La dévotion est un pays que l'on regarde dans le monde comme une espèce de désert, où, loin du commerce des hommes, on ne peut mener qu'une vie désagréable et ennuyeuse. Car dans ce désert on ne voit rien, quand on ne le voit que de loin, que ce qui en peut rebuter. Là point de jeu, point de spectacles, point de ces sociétés frivoles qui font l'occupation des mondains; là point de passions, point d'intrigues, point de ces attachements singuliers, qu'on y regarde comme des scandales, quand il n'y aurait point d'autre mal. Au lieu de ces vains amusements, on n'y parle que de prières, on ne s'y occupe que de bonnes œuvres, on n'y pense qu'à bien remplir les devoirs de son état. Oh ! l'affreuse vie, disent-ils, peut-on se résoudre à vivre ainsi, à moins que d'être bien près de mourir? peut-on vivre sans quelque joie, et quelle joie peut-on trouver dans de si tristes occupations?

A considérer ces choses, en effet, en elles-mêmes et hors de Dieu, on en pourrait juger ainsi ; mais à quiconque les regarde comme des occupations dans lesquelles Dieu fait consister le service qu'il exige de ses créatures, c'est avoir mauvaise opinion de lui, que de le croire un maître dur, qui n'ait pas soin d'assaisonner le travail de ses serviteurs de quelque douceur qui les soutienne pendant qu'ils soutiennent eux-mêmes le poids du jour et de la chaleur. Que veut donc dire le Saint-Esprit, lorsque parlant de l'homme de bien, il dit que Dieu l'a prévenu par les bénédictions de sa douceur (*Psalm.* XX)? Que veut dire le roi-prophète, quand il invite à goûter Dieu et à faire expérience de sa bonté (*Psalm.* LIII)? Que veut dire saint Paul, quand il prie le Dieu de consolation de remplir le cœur de ceux qui croient en lui de joie et de paix dans l'exercice de leur foi (*Rom.*, XV)? Que veut dire le Sauveur même, quand, invitant à prendre son joug, il assure qu'il est doux et léger, et qu'on y trouve le repos du cœur. Ni le Prophète, ni l'Apôtre, ni Jésus-Christ même, en ces passages, ne parlent ni de la joie, ni de la douceur, ni du repos de l'autre vie, puisqu'ils parlent d'une joie dont ici-bas on peut même faire expérience, puisqu'ils parlent d'une douceur qui souvent même nous prévient, puisqu'ils parlent d'une paix que donne la foi lors même qu'actuellement on l'exerce, puisqu'ils parlent d'un repos que l'on trouve sous le joug, et lors même qu'on le porte. Tout cela ne veut-il pas dire évidemment et sans énigme ce qu'exprime si bien saint Bernard au livre de la Conversion, que Dieu ne garde pas aux gens de bien toutes les douceurs pour l'autre vie, qu'il en a aussi pour celle-ci, qui n'appartiennent pas à la couronne de gloire, mais qui nous tiennent lieu de solde dans la milice temporelle : *Quæ non inter vitæ æternæ præmia, sed inter temporalis militiæ stipendia deputantur.* Dieu voulant, comme dit le Sauveur, non-seulement que celui qui moissonne, mais aussi que celui qui sème, le fasse avec joie et avec douceur : *Ut et qui seminat simul gaudeat et qui metit* (*Joan.*, IV). Je sais bien, le Prophète nous en assure, qu'on ne sème guère sans larmes ce qu'on doit recueillir en joie; je sais que ce joug de Jésus-Christ, qu'il dit être doux, est pourtant une croix qu'il faut porter, et porter toujours; je sais que ce chemin où Dieu prévient par les bénédictions de sa douceur, est un chemin hérissé d'épines, puisque c'est ce même chemin que je viens de faire voir si étroit. Mais je n'ai pas plus de peine à comprendre comment, par l'onction de la grâce, qui fait, comme dit saint Augustin, que les choses les plus difficiles, non-seulement deviennent aisées, mais agréables

et délicieuses ; je n'ai pas, dis-je, plus de peine à comprendre comment, par l'onction de cette grâce, parmi ces larmes, parmi ces croix, parmi toutes ces difficultés, on trouve de la joie et de la douceur, que je n'ai de peine à concevoir comment Dieu, par sa toute-puissance, fit trouver autrefois aux Hébreux, parmi l'horreur, la stérilité et les incommodités du désert, jusqu'aux délicatesses et aux délices. Je comprends aussi bien comment la croix que l'on porte à la suite de Jésus-Christ, dans une vie dévote et chrétienne, adoucit les travaux des justes et remplit leur cœur de plaisir, que je comprends comment ce bois que Moïse jeta dans la mer en rendit les eaux douces et potables ; je comprends aussi bien comment saint Paul sentait une joie surabondante au milieu de la tribulation, que je comprends comment les trois enfants dans la fournaise de Babylone sentaient un vent rafraîchissant, au milieu des feux et des flammes.

Si, comme ces Israélites infidèles dont parle le prophète-roi, je doutais de la providence et de la toute-puissance de Dieu, je dirais comme eux : Comment pourra-t-il nourrir son peuple dans le désert? *Numquid poterit parare mensam in deserto* (*Psalm.* LXXVII). Mais persuadé, comme je dois l'être, du pouvoir et de la bonté du grand Maître que nous servons, quelque triste que me paraisse la première vue du désert, j'y conçois des douceurs cachées, qui le rendent agréable à ceux qui s'y engagent avec courage et qui y marchent avec confiance.

C'est tout le contraire du monde. Dans le monde tout rit, tout brille, tout ne respire que la joie; et souvent on est obligé d'avouer, avec Salomon, que ce ris n'est qu'un ris de grimace, et cette joie qu'illusion : *Risum reputavi errorem, et gaudio dixi, Cur frustra deciperis* (*Eccl.*, II)? Dans les voies de Dieu, au contraire, tout rebute, tout fait horreur ; et c'est parmi cette horreur sacrée qu'on trouve les solides douceurs. C'est ce désert qui fit tant de peur aux timides Israélites : à peine eurent-ils marché quelques jours, que ces vastes et brûlants sablons leur devinrent plus agréables que les plus fertiles campagnes d'Egypte, qu'ils avaient si indiscrètement regrettées ; ces tristes et stériles rochers leur produisirent l'eau et l'huile; ce ciel ardent et allumé se distilla sur eux en douces rosées, avec lesquelles, tous les matins, descendait cette manne céleste qui les nourrissait si délicieusement. C'est ainsi, dis-je, que peut-être à la sortie du monde, mon frère, la première vue d'une vie si différente de celle des mondains vous paraîtra-t-elle bien triste; car c'est une tentation ordinaire à ceux qui sortent de l'agitation et de la dissipation du monde pour entrer dans la vie tranquille que mène un pénitent solitaire, dans l'accomplissement de ses devoirs. Mais avancez, marchez hardiment; tout ce qui vous effraie d'abord, à la fin vous deviendra doux. Cette séparation du monde, cette assiduité à la prière, cette pratique des bonnes œuvres, cet attachement à vos devoirs, qui vous font maintenant tant de peur, vous deviendront des sources de joie et de consolations infinies.

Ah ! quand vous n'en auriez point d'autre que celle qui naît naturellement de l'ordre, qu'une vie chrétienne met dans le cœur, dans les actions, dans les affaires d'un homme de bien ; du repos de sa conscience, qui est le bourreau des impies ; de la docilité des passions, qui sont les tyrans des libertins; de la confiance en l'aide de Dieu dans toutes vos nécessités, ce que les méchants n'attendent point ; de la persuasion que tout ce qui arrive est ordonné par la Providence pour le bien des prédestinés, à quoi les mondains ne prennent point de part; de pouvoir regarder sans frayeur et sans inquiétude la mort, qui ne se présente jamais aux pécheurs, qu'ils ne soient obligés de s'étourdir pour en détourner leur pensée : de bonne foi, le monde a-t-il aucune douceur et aucun plaisir, qui puissent se comparer à ceux-là ? Et tout homme qui agira par la raison et non par les sens, balancera-t-il un moment à leur donner la préférence?

Mais la douceur de la vie chrétienne n'est pas seulement le fruit naturel d'une philosophie raisonnable, telle que le serait celle-là; elle est encore beaucoup plus le fruit de cette onction toute céleste que produit immédiatement le Saint-Esprit dans le cœur des justes, et par laquelle ordinairement il leur fait sentir sa présence. Onction, dont la vive impression surpasse de telle manière celles que font les objets créés sur notre cœur et sur nos sens, comme saint Paul nous en assure qu'elle en ôte le sentiment (*Phil.*, IV).

C'est un grand faible des plaisirs du monde, qu'aucun n'éteint la soif des autres, et qu'au contraire si un plaisir n'est soutenu de beaucoup d'autres, il cesse dès lors d'être un plaisir. La société est dans le monde l'âme de tous les plaisirs : mais si le plaisir n'est soutenu de la bonne chère, du commerce, du jeu, des spectacles, c'est un plaisir qui languit bientôt, et qui, se tournant en dégoût, laisse dans le cœur un grand vide. Ce qui s'appelle dans le monde une vie de plaisir, est un composé de plusieurs choses, dont si une seule vient à manquer, elle empêche l'effet de toutes les autres. Car le caprice du cœur est tel, que ce qu'il lui manque lui fait plus de mal, que ce qu'il a ne lui fait de bien. De là vient, si vous y prenez garde, que la vie d'un homme de plaisir est toujours bien plus occupée à chercher ce qu'il n'a pas qu'à jouir de ce qu'il a : s'imaginant que tout ce qu'il voit est justement ce qui lui manque. C'est ce que nous exprime si bien Salomon par ce mot de son Ecclésiaste : *Vadam, et affluam deliciis* (*Eccl.*, II). Je m'en vais chercher des plaisirs. Vous allez chercher des plaisirs; eh! tous les plaisirs ne sont-ils pas chez vous ? Cette foule de courtisans, qui se font honneur d'y contribuer, vous en peuvent-ils laisser manquer? Savants dans vos inclinations, par l'application continuelle qu'ils apportent à les étudier, ils savent prévenir vos vœux et vous épargner les démar-

ches. C'est pour cela même, dit Salomon, que je trouve chez moi ces plaisirs, que je suis en peine d'en chercher ailleurs : tous les plaisirs qui sont chez moi n'étant pas longtemps des plaisirs pour moi. Ainsi je l'ai éprouvé jusqu'ici. J'ai aimé les femmes, le jeu, la bonne chère, les spectacles ; et dès qu'en cela je me suis vu tout ce que je pouvais désirer, je suis allé chercher d'autres choses : *Verti me ad alia.* J'ai été entêté de bâtir ; je n'ai pas eu achevé les maisons que je bâtissais, que je m'en suis dégoûté pour autre chose : *Verti me ad alia.* J'ai amassé de grands trésors, et aucun de mes prédécesseurs ne m'a égalé en richesses ; mais n'ayant pas le cœur content pour être devenu plus riche, j'ai encore cherché autre chose : *Verti me ad alia.* J'ai voulu avoir un train magnifique, une belle et nombreuse maison ; mais cette magnificence enfin ne faisant que m'embarrasser, je m'en suis trouvé fatigué et j'ai cherché quelque autre chose : *Verti me ad alia.* Quelle inquiétude, quelle faim dans un mondain voluptueux ! C'est avec raison que saint Bernard compare le monde à la région où se trouva l'enfant prodigue après avoir quitté son père : *Facta est fames valida in regione illa* (*S. Luc.*, XV) ; région toujours désolée par une famine qui y cause une avidité fatigante ; région toujours obscurcie de mille noirs et cuisants chagrins, dans lesquels les mondains imprudents troublent la douceur de leur vie, ou par le dégoût de ce qu'ils ont, ou par le regret de ce qu'ils perdent, ou par l'attente de ce qu'ils désirent ; région toujours agitée par les haines qui les enflamment, par les émulations qui les piquent, par les jalousies qui les rongent, et qui les portent à se contrarier dans leurs plaisirs les uns les autres, comme si le plaisir de l'un était un vol qu'il en fît à tous, tant leur faim est insatiable.

O que les cœurs de ceux qui marchent dans la voie étroite se trouvent dans une situation différente de celle-là, quand l'onction du Saint-Esprit s'est une fois fait sentir à eux ! On ne l'a pas plutôt goûtée, que bien loin de souhaiter autre chose, toute autre douceur devient fade et ne donne que du dégoût. Saint Augustin, qui ne croyait pas pouvoir se passer des plaisirs de la chair, n'eut pas plutôt reçu dans son cœur cette onction du divin Esprit, que ces plaisirs lui devinrent à charge, et qu'il compta d'en être privé, non pas comme une privation, mais comme un grand soulagement : *O quam suave mihi subito factum est carere suavitatibus nugarum.* Aussi prenez-y-garde, et vous trouverez que dans le monde il n'y a de gens proprement contents que les bons et fervents chrétiens. Les mondains sont de bonne foi là-dessus ; ils se plaignent tous qu'ils ne le sont pas. Quelques esprits philosophes se vantent de l'être ; mais je me défie de leur philosophie. Leurs fréquentes invectives contre la fortune, qu'ils ont la plupart eue contraire, marquent mieux un cœur dépité qu'un cœur content ; philosophes pour la plupart, parce qu'ils n'ont pas pu être courtisans. Non, il n'y a que le cœur chrétien qui, plein de l'onction du Saint-Esprit, quoi qu'il lui arrive, est toujours content.

Je dis quoi qu'il lui arrive ; car prenez garde que c'est encore une vertu de cette divine onction, de se faire sentir au cœur parmi la douleur et les chagrins même. C'est un autre faible des plaisirs du monde, que, quelque grands qu'ils soient en eux-mêmes, il ne faut qu'un peu de douleur ou un peu de chagrin pour les corrompre. Il n'est point de plaisir qui ne cède à la douleur d'une migraine, à la sensibilité d'un mépris, à un premier mouvement de colère. David compare l'état d'un homme qui, au milieu de ses plaisirs, trouve quelque obstacle pareil, à l'état d'un homme qui, sur un lit parmi les fleurs et les parfums, aurait été piqué d'une épine (*Psal.* XXXI) : malgré les fleurs et les parfums, cette épine se fait sentir, et elle se fait si bien sentir qu'on ne sent plus ni fleurs ni parfums. Et qui ne trouve pas dans la vie de ces épines incommodes ? Est-il condition si heureuse, est-il poste si élevé, est-il dignité si sublime où il n'en naisse, puisqu'elles naissent jusque sur le diadème des rois et entre les fleurons de leurs couronnes ? C'est une épine à un courtisan, qu'un concurrent qui le traverse et qui s'oppose à ses desseins ; c'est une épine à un magistrat, qu'un supérieur qui l'humilie et qui relève ses injustices ; c'est une épine à un père avare, que des enfants aimant la dépense, et c'en est une encore plus fâcheuse à des enfants de cette humeur, qu'un père de ce caractère ; c'est une épine à une femme coquette, qu'un mari inquiet et jaloux, et c'en est une encore plus sensible à un mari de ce tempérament, qu'une femme de cette conduite ; c'est une épine à qui est d'humeur à lier de certains commerces, que la malignité du monde à déterrer ce qui se fait, et à dire souvent ce qui ne se fait pas. Or, qui ne sait combien ces épines sont sensibles à ceux qui les souffrent ? Le monde est plein d'esprits semblables à ce célèbre favori, à qui le refus d'une révérence ôta le goût et le plaisir de la plus belle fortune qui fût jamais (*Esth.*, III). J'entre dans la maison d'un grand, j'y vois tout ce qui fait un bonheur complet. Né dans une de ces maisons où la fortune renferme les grâces, il a de grands biens et de grandes charges ; logé dans un palais superbe, environné d'une famille agréable, servi par des domestiques soigneux, flatté par des amis dévoués, il voit tous les plaisirs autour de lui, et n'a de peine que le choix. Cependant je trouve cet homme incapable d'en goûter aucun, troublé, inquiet, en colère, se plaignant qu'il est malheureux, et, dans le moment, l'étant en effet. Je m'informe d'où vient cela ; si on me l'ose dire, on me dit que c'est un ordre mal exécuté, un mot rapporté mal à propos, un message différé ou mal fait. O faiblesse des plaisirs du monde, dont les plus grands ne sont pas capables de tenir contre de si minces chagrins ! O malignité des passions des hommes, dont les moindres font quelquefois une voie

plus étroite aux mondains que toute l'austérité de l'Evangile ne peut faire à un bon chrétien! Car pour rendre cette voie large, toute dure et austère qu'elle est, que faut-il que la moindre goutte de cette onction du divin Esprit, qui a la force de se faire sentir au milieu des plus vives douleurs et des plus fortes persécutions? Saint Paul disait que la joie surabondait toujours en lui dans toutes ses tribulations : *Superabundo gaudio in omni tribulatione* (II *Cor.*, VII). Elles étaient souvent si grandes que, les considérant en elles-mêmes, il regardait la mort comme une chose souhaitable; mais lorsqu'il les considérait comme jointes avec la joie et la consolation intérieure dont la grâce les assaisonnait, il semblait perdre le sentiment de tout ce qu'elles avaient de dur, et ne goûter que le plaisir que l'onction de l'Esprit de Dieu lui faisait ressentir au cœur. Saint Augustin, se souvenant des premières agitations que lui avait causées son changement de vie, regardait les larmes qu'il versait alors comme les sources d'une consolation que le monde ne connaît pas. On croit malheureux ceux qui pleurent : Je pleurais, disait-il; je fondais en larmes dans les troubles que causait à mon cœur l'esprit de pénitence qui s'en emparait; mais je me trouvais bien avec ces larmes, et je les préférais à tous les plaisirs auxquels jusque-là le monde et la chair m'avaient si fortement attaché : *Currebant lacrymæ, et bene erat cum eis.* De là ce saint pénitent concluait combien la pure joie que Dieu fait goûter à ses serviteurs en l'autre vie leur produit un bonheur parfait, puisque leurs larmes même ici-bas sont capables de les rendre heureux.

L'espérance de ce bonheur parfait pourrait seul adoucir aux justes toute la dureté de la voie étroite par où nous sommes conduits. Les peines qui doivent finir et les plaisirs qui durent peu font peu d'impression sur un homme sage; et si les mondains y pensaient, la vie austère de l'Evangile ne leur ferait pas tant de peur, et la liberté de la vie mondaine n'aurait pas tant de charmes pour eux. C'est parce qu'ils ne pensent pas que leurs plaisirs doivent finir, qu'ils s'y livrent et s'y abandonnent; et c'est parce qu'ils ne font pas réflexion que les mortifications de la vie chrétienne n'ont qu'un temps, et que ce temps est court, qu'ils en sont si épouvantés. Les vrais chrétiens qui pensent l'un et l'autre y trouvent un motif de consolation dans leurs peines qui les adoucit, et de détachement des plaisirs qui leur en inspire le mépris. Au contraire, la pensée qu'ils ont que ce qu'ils souffrent finira, et que les solides joies qu'ils ressentent, loin de finir, se perfectionneront un jour et ne prendront jamais de fin, leur rend leurs peines méprisables et augmente leur consolation.

Animés par ces grands motifs, marchons courageusement dans la voie étroite que nous a marquée l'Evangile; nous y trouverons pour cette vie une joie solide et constante, et une espérance certaine pour l'autre. Ainsi soit-il.

SERMON XII.

Sur la Conception de la sainte Vierge.

Jacob autem genuit Joseph, virum Mariæ, de qua natus est Jesus.

Jacob fut père de Joseph, époux de Marie, dont est né Jésus (*S. Matth.*, *ch.* I).

Quiconque examinera bien l'état de l'homme dans sa naissance, et au moment de sa formation, pardonnera aisément à Job d'avoir maudit ces tristes jours, et conviendra avec Salomon, que si l'homme se voyait naître aussi bien qu'il se voit mourir, tout homme sage aimerait mieux se voir mourir que de se voir naître. Tristes jours en effet, où l'homme, sortant du chaos, en trouve en lui-même un plus informe et plus confus que celui qu'il quitte! Malheureux jours, où l'homme, sortant de l'indolence du néant, ne se trouve sensible qu'à la douleur, et ne sent qu'il est que parce qu'il souffre? Jours funestes, où l'homme en péché naît ennemi de son créateur, à charge à ses propres parents, et n'est supportable à lui-même que parce qu'il ne se connaît pas!

Voilà la condition de l'homme; voilà, comme parle le Sage, la loi commune de notre naissance. Peut-on penser, sans quelque horreur, que celle dont est né Jésus n'en ait pas été exceptée. Si cela est, Eglise sainte, pourquoi nous assemblez-vous ici? pourquoi cette fête? pourquoi ces chants? pourquoi tout cet appareil de nos temples? En vain par ce long dénombrement des rois qu'elle compte parmi ses ancêtres, vous nous apprenez la noblesse du sang qui coule dans ses veines, si, avec la noblesse du sang, la corruption du péché y passe. En vain vous nous dites que sa conception a apporté la joie au monde, si cette joie doit être troublée par le malheur de celle qui la cause. Sage interprète des divins décrets, vous ne rendriez point ces honneurs à la conception de Marie, si cette conception n'était digne de cette Epouse du Saint-Esprit, dont vous dites dans tous vos chants qu'elle est toute belle, qu'elle est sans tâche : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (*Cant.*, IV). Vous ne l'honoreriez pas, dis-je, par l'institution d'une fête, cette conception de Marie, si elle n'était immaculée, puisque vous n'honorez ainsi que ce qui est saint. Sans censure et sans anathème, c'est suffisamment décider, pour animer notre piété, sans contraindre notre croyance. Il ne nous reste donc qu'à joindre nos éloges à vos cantiques, et à nous faire des uns et des autres de salutaires instructions pour le règlement de nos mœurs.

La grâce que reçoit Marie dans sa très-pure conception nous est un grand sujet d'éloge, la correspondance qu'elle y a apportée un grand sujet d'instruction. Mêlons l'un avec l'autre, et remarquons d'abord deux choses singulières dans cette grâce : la première, que les priviléges de la conception de Marie la rendent en elle moralement, comme parle la théologie, incorruptible et inaltérable; la seconde, que par une suite de ces mêmes

priviléges en Marie, elle reçoit dès ce moment cette grâce en telle abondance, que les théologiens catholiques lui en attribuent la plénitude ; deux choses, dis-je, remarquables du côté de la grâce en Marie. En voici deux autres non moins singulières du côté de la correspondance : la première est le soin de Marie à conserver une grâce qu'elle ne peut perdre ; la seconde est son application à augmenter tous les jours une grâce dont elle reçoit la plénitude. Grands sujets d'éloge pour elle, mais grands sujets en même temps d'une importante instruction pour nous ! Le soin de Marie à conserver une grâce qu'elle ne peut perdre condamnera la négligence que nous avons à conserver cette même grâce si fragile en nous ; l'application de Marie à augmenter une grâce dont elle reçoit la plénitude, confondra notre négligence à faire profiter en nous une grâce qui, comparée avec la sienne n'en est qu'un faible écoulement. C'est le partage de ce discours, quand nous aurons invoqué celle qui, par sa fidélité à la grâce, nous apprend l'usage que nous en devons faire : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si Jésus-Christ est appelé le nouvel Adam par saint Paul, l'abbé Rupert a eu raison de dire que sa sainte mère est le nouveau Paradis terrestre, où ce nouvel Adam a été formé ; mais il faut ajouter à cela que Dieu prit bien d'autres mesures pour empêcher que le péché n'entrât dans ce second paradis, que n'étaient celles qu'il avait prises pour lui fermer l'entrée du premier. Il est vrai qu'il est dit que Dieu mit à l'entrée du paradis un ange armé d'un glaive de feu, pour en garder les avenues : *Posuit Cherubim, et gladium flammeum* (*Gen.*, III) ; mais ce fut trop tard le serpent y ayant déjà trouvé entrée, y avait introduit le péché, et ces deux monstres avaient porté leur venin jusque dans les vives sources qui arrosaient ce beau séjour. Pour éviter un pareil malheur dans la demeure de l'homme nouveau, Dieu prévint le cœur de Marie de tous les secours nécessaires à en exclure le péché, et à y conserver la grâce que cette Vierge avait reçue dans sa très-pure conception.

Trois priviléges singuliers de cette conception sans tâche rendaient cette grâce inaltérable. Le premier était ce que les docteurs appellent la protection extérieure, qui consiste dans le ministère et dans le soin que Dieu donne aux anges d'éloigner de ses serviteurs la tentation, le tentateur et les occasions d'être tentés, selon ce passage de David : *Non accedet ad te malum, quoniam angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis* (*Psal.* XC). Le mal n'approchera point de vous, parce que Dieu a commandé à ses anges de vous garder dans toutes vos voies. Cette protection est pour nous un principe de persévérance; mais cette même protection, étant plus forte à l'égard de Marie, était pour elle le principe d'une espèce d'impeccabilité, s'il m'est permis de parler ainsi. Le second avantage de ces priviléges était l'extinction de ce que notre théologie appelle le foyer de la concupiscence. Ce terme s'explique assez par lui-même, c'est-à-dire que la sainte Vierge n'avait point cette inclination et cette pente naturelle au mal qui naît avec tous tant que nous sommes, cause féconde autant que funeste de tous les péchés que nous commettons. Elle habite en nous malgré nous, cette source de tous nos désordres; tout ce que peuvent faire les plus saints, comme dit Richard de Saint-Victor, c'est d'empêcher qu'elle n'y règne, chose bien difficile, hélas ! qu'elle y habite sans y régner ! Il n'y a que la seule Marie à qui, par une prérogative autant rare qu'incontestable, il est donné non-seulement que la concupiscence ne règne pas en elle, mais même qu'elle n'y habite pas : *Soli isti singulariter datur, ut in corpore ejus non inhabitet.* Marie ne sentait point, comme nous, naître tumultuairement en son cœur cette foule de passions dont si souvent le feu nous aveugle, la précipitation nous surprend, l'impétuosité nous emporte. Marie ne sentait point comme nous cette impérieuse loi des membres, toujours contraire à la loi de Dieu, toujours conforme et favorable au déréglement du péché. Marie ne sentait point comme nous cette guerre domestique et intestine de la chair révoltée contre l'esprit, de l'esprit résistant à la chair, qui faisait tant gémir saint Paul. Ignorant, dit Pierre de Blois, ce qu'une expérience funeste ne nous apprend que trop à tous, combien c'est un rude combat que de se combattre soi-même, combien c'est une victoire difficile que celle où le même homme est toujours et le vainqueur et le vaincu, combien c'est un triomphe qui coûte cher que celui où l'on est soi-même le triomphant et le captif. Libre de cet embarras, Marie voyait accomplir en elle la prophétie où il est dit que la demeure du Sauveur serait une demeure paisible dans la forteresse de Sion ; que là se verraient des arcs rompus, des écus froissés, des épées brisées ; marque qu'on n'y craindrait point la guerre et qu'on y jouirait en repos d'une douce et profonde paix : *Factus est in pace locus ejus et habitatio ejus in Sion : Ibi confregit potentias arcuum, scutum, gladium et bellum* (*Psal.* XV). Mais quelle guerre pourrait craindre Marie, prévenue, comme elle est aujourd'hui, d'une telle abondance de grâces, toujours fortes, toujours efficaces, toujours triomphantes et victorieuses ? Troisième privilége de sa conception, suite de sa prédestination et apanage comme naturel de sa divine maternité, vrais fruits de la science du bien et du mal, qui, mis dans ce nouveau paradis à l'usage de la nouvelle Eve, rendaient son esprit et son cœur à l'épreuve de toutes les ruses et de tous les efforts du serpent.

Telle est la grâce de Marie dans sa très-pure conception, telle est la source qui arrose ce lieu natal du nouvel Adam, source véritablement scellée au milieu du jardin fermé, pour parler comme la Sagesse: *Hortus conclusus, fons signatus* (*Cant.*, IV). Après cela, je conçois bien pourquoi l'Eglise lui ap-

plique ces mystérieuses paroles du Cantique, où l'époux céleste commande qu'on laisse dormir son épouse jusqu'à ce qu'elle s'éveille d'elle-même : *Filiæ Jerusalem, ne suscitetis neque evigilare faciatis dilectam, donec ipsa velit* (*Cant.* II), lui qui, dans toutes les Ecritures, ne recommande rien davantage aux serviteurs que de veiller et d'être toujours sur leurs gardes : *Vigilate et orate, sobrii estote et vigilate* (*Marc*, XV ; I *Petr.*, V). L'épouse peut dormir en repos, puisque son trésor est en assurance ; les serviteurs doivent veiller, parce que le leur est toujours en péril. Nous avons tous reçu ce trésor, aussi bien que la sainte Vierge, dans notre régénération et par la vertu du baptême. Conçus en péché, il est vrai, et plutôt criminels que nés, nous venons au monde souillés et ennemis de notre Dieu, en quoi nous différons de Marie ; mais enfin, comme dit saint Paul, le baptême lave ces taches, et, par la grâce qu'il nous confère, d'ennemis de Dieu nous fait ses enfants : *Sed abluti estis, sed sanctificati estis* (I *Cor.*, VI). et c'est ce que nous avons tous de commun avec Marie. Heureux si comme elle, aujourd'hui, nous recevions avec cette grâce l'assurance de la conserver ! Mais hélas! comme dit l'Apôtre, nous recevons ce précieux trésor en des vaisseaux faibles et fragiles, il ne faut rien pour les briser : *Habemus thesaurum in vasis fictilibus* (II *Cor.*, IV). Cependant, chose étrange, spectacle digne tout ensemble d'étonnement et d'indignation ! Marie veille et nous dormons. Dans la maison de Dieu, l'épouse est la seule qui soit en garde, comme si elle avait tout à craindre, et les serviteurs oisifs dorment, comme s'ils n'avaient rien à perdre.

Convaincue que le commerce du monde est le grand écueil de la grâce, Marie s'éloigne du monde dès l'enfance et se retire dans le temple pour ne penser qu'à servir Dieu ; et nous, loin de fuir le monde, non-seulement nous cherchons le monde, mais nous cherchons même le grand monde ; non-seulement nous voulons être du monde, mais nous voulons être du plus grand monde. Ceux qui n'y seraient pas reçus par le titre de leur naissance s'y font une entrée pour leurs biens, ceux qui ne sont pas de profession à en être s'y mêlent malgré les devoirs et les bienséances de leur profession ; ceux qui se font honneur de le haïr ne sauraient se faire la violence de s'en séparer, ceux même que le monde rejette, ceux qu'il rebute, ceux qu'il réprouve, le cherchent malgré ses rebuts et l'aiment malgré ses mépris. Capables d'en dégoûter les autres, ils ne s'en dégoûtent jamais eux-mêmes, et ne sauraient trouver de joie que dans les lieux où leur présence ne peut porter que de l'ennui. Faut-il s'étonner que si peu de chrétiens conservent la grâce ? Le moyen de conserver la grâce parmi la corruption du monde, quand on n'a point d'autres raisons d'être du monde que parce qu'on l'aime? Que voit-on aujourd'hui dans le monde, qui ne semble être fait exprès pour détruire la grâce ? La grâce se conserve-t-elle dans ces conversations, où la charité est blessée par tant d'endroits ? La grâce se conserve-t-elle dans ces intrigues, où la justice est sacrifiée à l'ambition? La grâce se conserve-t-elle parmi ces vains désirs de plaire à qui l'on sait bien que jamais on ne plaît innocemment? La grâce se conserve-t-elle dans ces spectacles, préparés exprès pour fortifier les passions contre la raison et la vertu ? Est-ce un moyen de conserver la grâce que d'être toujours dans l'occasion du péché ? Est-ce un moyen de conserver la grâce, que d'avoir toujours devant les yeux d'illustres exemples de tous les crimes ? Ah ! que prudemment donc Marie, pour conserver celle qu'elle reçut au jour de sa conception, se retire si tôt du monde, et que sagement la sainte Eglise, pour nous faire conserver celle que nous recevons au baptême, nous fait promettre de renoncer au monde avant de nous régénérer ? Mais que sacrilégement nous gardons si mal une promesse, faite si solennellement pour conserver la divine grâce, ou que témérairement nous nous flattons de conserver la grâce, si nous ne gardons cette promesse ! Saint Grégoire regarde le monde comme une espèce de grand chemin toujours infesté de voleurs, d'où il conclut que c'est vouloir être volé que d'y exposer son trésor : *Deprædari desiderat, qui thesaurum publice portat in via.*

Marie eut tant de timidité et de circonspection sur ce point, qu'au milieu de la solitude, au fort de sa contemplation, elle craignait jusqu'aux bons anges et ne put en voir un sans trouble, parce qu'il lui apparut en forme humaine. Marie craint les bons anges, et nous ne craignons pas les méchants hommes ; nous ne craignons pas les hommes impies, nous ne craignons pas les hommes charnels ! Et ce qui est de plus étrange, c'est que celles que la nature semble avoir rendu plus timides contre tous les autres dangers le sont souvent le moins en ceux-ci. C'est particulièrement au sexe, dit de fort bon sens saint Ambroise, à craindre les mauvaises compagnies : *Trepidare virginum est, et ad omnes viri affatus turbari.* La mère de Dieu, dit ce Père, n'allait jamais où il y avait des hommes, à moins que la justice ou la charité ne l'y obligeât, soigneuse d'y garder alors toutes les bienséances du sexe : *Eos solos virorum cœtus solita invisere, quos misericordia non præterierit, non erubesceret verecundia.* Où voit-on aujourd'hui cette sainte et salutaire timidité ? Tremble-t-on, je ne dirai pas d'aller où il y a des hommes, cet Evangile ne se prêche plus, mais je dis, tremble-t-on d'aller où l'on sait qu'il y a des hommes pleins d'intentions et de desseins, pleins de feu et de passions ? Tremble-t-on même d'allumer ce feu et ces passions funestes, d'en écouter la déclaration, de prendre des engagements que le sacrement ne peut sanctifier ? On sait bon gré à sa vertu d'y pouvoir conserver la pudeur ; mais c'est par là même que je blâme l'infidélité d'une âme chrétienne, de ne pas faire sur sa passion, pour la conservation de la grâce, les mêmes efforts qu'elle y fait pour la conservation de la pudeur. Et que sert

cette pudeur sans la grâce, sinon à faire une vierge folle, plus déshonorée devant Dieu d'avoir perdu la divine grâce par les timides péchés du cœur, qu'elle ne le serait devant les hommes d'avoir prostitué sa pudeur par les plus éclatantes débauches ? Méritant bien, ce qui n'arrive que trop communément, de perdre par un juste abandon cette pudeur, qui la rendait considérable aux yeux des hommes, après avoir perdu par sa faute cette grâce, qui la rendait considérable aux yeux de Dieu ; ou, si l'on ne va pas jusque-là, de perdre au moins la réputation, avec laquelle on a le malheur, en conservant quelque vertu, d'en perdre l'honneur et le fruit, chaste sans mérite devant Dieu, décriée sans crime devant les hommes.

Mais qui peut donc causer en nous un si grand mépris de la grâce? Est-ce qu'on en ignore le prix? Est-ce qu'on ne sait pas la valeur de cette qualité divine, par laquelle nous devenons enfants de Dieu et héritiers du royaume de Jésus-Christ? Apprenons-le aujourd'hui de Marie. Marie estima tant la grâce reçue dans sa conception, qu'elle la préféra à celle qui la rendit mère de Dieu; de sorte que si, par impossible, Dieu lui en eût laissé le choix et l'eût mise en nécessité de renoncer à l'une ou à l'autre, elle n'aurait pas hésité à perdre la maternité pour conserver l'adoption. C'est, dans le sentiment des Pères, ce qu'elle nous a voulu marquer par l'objection qu'elle fit à l'ange de son vœu de virginité, non qu'elle craignît en effet que Dieu ne lui fît acheter la maternité par un crime, mais pour nous apprendre par là que si, dans une supposition que l'on convient être impossible, on lui eût fait la proposition de consentir à perdre la grâce qui la rendait enfant de Dieu, pour être capable de recevoir celle qui l'en devait rendre mère, elle eût renoncé à en être mère, pour ne pas cesser d'en être fille. Conforme en cela même au sentiment de Jésus-Christ ; car l'Evangéliste rapporte qu'une femme qui l'avait entendu parler des vérités du salut, s'étant écriée dans la foule, que bienheureux était le ventre qui avait porté un si grand prophète, et les mamelles qu'il avait sucées, *Beatus venter, qui te portavit, et ubera quæ suxisti* (*Luc*, XI), le Sauveur prit occasion de là de lui apprendre qu'il y avait un principe de bonheur en quelque façon plus souhaitable que la grâce de la maternité, qui est celle de l'adoption qu'on reçoit en se rendant docile à sa divine parole, *quin imo beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.*

Je ne puis m'empêcher ici de me plaindre des pères et des mères qui ne sont point assez soigneux de faire comprendre à leurs enfants l'honneur qu'ils ont d'avoir été faits enfants de Dieu par la grâce du saint baptême, et peut-être est-ce ce qui fait que si peu la conservent aujourd'hui. L'on n'a pas cette négligence à leur apprendre de bonne heure les avantages de leur naissance, la noblesse de leur extraction, les alliances de leurs familles, et l'on sait bien leur en faire tirer les conséquences que l'on veut qu'ils en tirent, pour garder leur rang, pour soutenir l'éclat de leur nom, pour ne pas dégénérer de la grandeur de leurs ancêtres. Si on avait le même soin de leur représenter souvent que, par la grâce de leur baptême, ils ont été faits enfants de Dieu, frères adoptifs de Jésus-Christ, héritiers du royaume céleste; si un père vraiment chrétien faisait souvent, à des enfants flexibles et tendres encore, la remontrance que saint Jean faisait aux chrétiens de son temps : *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut Filii Dei nominemur et simus* (I *Joan.*, III); considérez, mes chers enfants, quelle admirable charité le Père céleste a eue pour nous de nous donner une grâce au baptême, en vertu de laquelle non-seulement nous pouvons nous appeler ses enfants, mais nous le sommes en effet; insensiblement ces enfants, concevant qu'ils ont quelque chose de plus précieux à conserver, ni que le rang de leur famille, ni que la gloire de leurs ancêtres, s'accoutumeraient à estimer la grâce reçue au baptême, à éviter l'occasion de la perdre, à ne rien faire qui fût indigne de la qualité qu'elle leur donne.

Telle fut la conduite d'Anne, mère de Marie. Jamais, parmi les remontrances qu'elle faisait à la sainte enfant, on ne lui entendit dire : Ma fille, souviens-toi que tu es issue des patriarches et des rois, souviens-toi que je t'ai donné un sang qui a coulé dans les veines de Salomon et de David, souviens-toi que celui qui règne dans la Palestine aujourd'hui n'est que l'usurpateur d'un trône autrefois possédé par tes pères. Au lieu de ces leçons de vanité, Anne disait souvent à Marie : Ma fille, souviens-toi que tu as l'honneur d'appartenir à Dieu, par la grâce que tu as reçue dans ta sanctification ; que, par cette grâce, tu es devenue non-seulement vraie Israélite et fille d'Abraham, selon la foi, mais fille adoptive de Dieu, par l'infusion de la charité. Voilà ta gloire, voilà ton bonheur, voilà ce qu'il faut estimer et conserver toujours chèrement. Que tu sois née du sang des rois, que tu sois fille de David, faibles avantages et indignes d'entrer en considération au prix de l'honneur d'être née fille adoptive de ton Dieu. Ceux de ces rois qui, par leurs vices, se sont rendus indignes de ce nom, ne sont aujourd'hui que des objets d'abomination et d'horreur, et la mémoire de David n'est chère aux bons Israélites que parce que, depuis sa pénitence, il conserva cette grâce jusqu'au tombeau.

Pleine de ces grands sentiments, Marie regarda toujours la grâce reçue dans sa conception comme le trésor de sa vie, et cette estime qu'elle en eut non-seulement lui donna ce soin extraordinaire pour la conserver, quoiqu'elle ne fût point en danger de la perdre, mais une application continuelle à l'augmenter, quoique dès lors elle en eût reçu la plénitude ; c'est là le second point de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Cette plénitude de grâce, que nous reconnaissons en Marie, n'est point un terme que le zèle de nos théologiens pour sa gloire

ait inventé et mis en usage. L'ange qui lui annonça le mystère de la divine Incarnation s'en était servi avant eux en la saluant, non par son nom, mais par celui de pleine de grâce : *Ave, gratia plena*. La question est de savoir en quel heureux moment de sa vie la sainte Vierge a reçu de Dieu cette plénitude de grâce. La décision de saint Thomas est qu'elle la reçut au moment même qu'elle fut sanctifiée dans le sein d'Anne.

Pour entendre cette décision, il faut supposer, premièrement, que par cette plénitude de grâce, on ne veut pas dire une grâce infinie et à laquelle on ne puisse rien ajouter: nulle personne créée n'en est capable ; c'est l'apanage de celui-là seul dont il est dit qu'il a paru comme le Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité (*Joann.*, VII); secondement, il faut supposer que, par cette plénitude de grâce, on ne veut pas dire non plus une grâce consommée dans son sujet, et parvenue à ce degré de consistance et de perfection que la Providence lui a marqué. Marie n'a eu ce degré de grâce que lorsqu'elle a cessé de vivre, puisque toute sa vie elle a crû en grâce. Il faut supposer, en troisième lieu, que la plénitude de grâce dont il est ici question est un certain degré de grâce qui, comparé avec tous ceux où parviennent les autres saints, les surpasse de telle manière, qu'on ne le peut bien exprimer que par le nom de plénitude. Et c'est en ce sens que saint Thomas décide que la sainte Vierge a reçu la plénitude de la grâce au jour de sa sanctification. La raison qu'il en apporte est qu'il est de la sagesse de Dieu de distribuer tellement sa grâce, qu'il la proportionne à la dignité, aux ministères et aux emplois auxquels il destine ses saints : d'où il conclut que la sainte Vierge, ayant été prédestinée pour être mère du Verbe éternel, elle a dû paraître au monde avec une grâce qui la mît autant au-dessus des saints que la dignité de mère de Dieu, pour laquelle il la faisait naître, était supérieure à la leur.

Sur ce principe, d'autres docteurs ont fait, au sujet de Marie, le même raisonnement qu'a fait saint Paul, pour prouver que le Fils de Dieu était infiniment plus saint que les anges : *Tanto melior angelis effectus, quanto præ illis differentius nomen hæreditavit* (*Hebr.*, I) : Jésus-Christ, disait cet apôtre, est d'autant plus saint que les anges, qu'il a reçu de Dieu un nom infiniment au-dessus du leur : *Cui enim angelorum dixit : Filius meus es tu, ego hodie genui te* ? Car à qui des anges a-t-il dit : Vous êtes mon fils, je vous ai aujourd'hui engendré ? Ainsi, dis-je, ces théologiens raisonnent en faveur de Marie. Marie, disent-ils, est venue au monde d'autant plus sainte que les autres saints, qu'en vertu de sa prédestination, elle y a apporté une qualité supérieure à toutes celles des saints. Car à qui est-ce d'entre les saints que Dieu a jamais dit comme à elle : Vous êtes ma mère, et c'est pour l'être que je vous fais naître aujourd'hui ? Saint Jérôme était si persuadé de la force de ce raisonnement, qu'il n'a point fait de difficulté de dire que la grâce, qui n'est donnée aux autres saints que par parties, s'était répandue dans la Vierge avec toute sa plénitude: *Cœteris per partes, Mariæ se infudit tota plenitudo gratiæ.*

Si cette plénitude de grâce est admirable dans une enfant, qui à peine est encore capable des premiers dons de la nature, quelle admiration ne doit point causer l'application infatigable d'une Vierge pleine de grâce, à l'augmenter continuellement et à l'accumuler en elle ? Depuis le moment qu'avec l'usage prématuré d'une raison que la plupart de nos docteurs croient avoir été avancée par miracle, Marie eut connu le trésor de grâce et de charité divine qu'elle portait caché dans son cœur ; méprisant tous les autres biens, elle n'eut plus d'application qu'à mettre en œuvre tous les moyens que Dieu lui avait donnés pour l'accroître. Contente de sa pauvreté et de l'état d'une fortune si peu conforme à sa naissance, elle regardait sans envie les richesses de ses ancêtres et la couronne de David usurpée par des étrangers. Le peu de bien qui lui restait paraissait plus que suffisant à qui aimait à être pauvre. Loin de cette tranquillité touchant l'acquisition de sa grâce, ses désirs n'avaient point de bornes que celles que leur avaient marquées les décrets éternels de Dieu. Plus elle en avait reçu de lui, plus elle étendait sa correspondance pour joindre l'acquisition au bienfait ; et plus elle en acquérait tous les jours, plus elle sentait croître la soif insatiable qu'elle en avait. Persuadée, même avant qu'elle l'eût appris par les leçons de son Fils, que la divine grâce est en nous un bien que Dieu met en commerce, le fonds d'un négoce important dont il a chargé ses élus en attendant son avénement, un talent qui doit profiter et qu'il exige avec usure ; elle aurait cru être coupable de ce qu'elle n'eût pas acquis comme de ce qu'elle aurait perdu ; de ce qu'elle aurait négligé comme de ce qu'elle eût dissipé. Ainsi opérait l'Evangile en elle avant la naissance même de celui qui nous le devait annoncer.

Qu'il opère cet Evangile différemment, hélas ! en nous, depuis même qu'il est publié ! Ne dirait-on pas que nous en avons un autre, et que celui que nous avons ne nous recommanderait autre chose que d'accumuler de l'argent, de joindre des terres à d'autres terres, d'étendre par toutes sortes de voies nos périssables possessions ? A voir notre conduite, qui ne croirait que nous ne devons rendre compte à Dieu au jour de la révélation que de l'accroissement de ces biens ; qu'au tribunal de notre juge nous ne craignons d'être repris que de notre indifférence à les chercher, de notre négligence à les recueillir, du peu d'application que nous aurons eue à en enrichir nos familles et ceux mêmes qui viendront après nous ? Car pendant que l'on a ce soin d'accumuler ces biens terrestres, pense-t-on seulement qu'on en a de célestes et d'éternels que l'on a rendus inutiles et qu'on a laissé dépérir ? En toute autre chose, on souffre impatiemment sa pauvreté. Chacun se plaint de sa

condition ; nul n'est satisfait de son bien. Il n'est personne qui ne croie être au-dessous de ce qu'il doit être ; il n'est personne qui ne se plaigne de n'avoir pas ce qu'il doit avoir. Tel, malgré les canons qu'il prêche et pour lesquels il se dit zélé, a déjà plusieurs bénéfices et fait des pas pour en avoir d'autres, moins content de ceux qu'il possède, que chagrin de n'obtenir pas ceux qu'il poursuit. Tel a vu fondre en sa maison l'héritage de trois familles, qui, ne se trouvant pas assez riche, tente tout pour le devenir. Tel a rassemblé sur sa tête tout ce que la cour et la guerre peuvent donner de dignités, qui, ne se trouvant pas assez grand, s'abaisse à tout pour monter plus haut. A cela l'on sait employer tous les talents de la nature, pour cela l'on sait ménager tous les avantages de la fortune, en cela l'on sait profiter de toutes les conjectures des temps. Naissance, adresse, faveur, crédit, science, esprit, vrai, faux, mérite, on use de tout pour réussir ; fallût-il employer le crime, on sait bon gré à sa conscience et à celle de ses amis de n'en être pas incapables, et l'on regarde comme un talent qui n'est pas de médiocre usage de n'en être pas effrayé.

Il n'y a que pour les biens du ciel, pour la charité, pour la grâce, que les chrétiens tièdes et sans foi sont aujourd'hui sans empressement. Il n'y a qu'en ces sortes de biens, où l'indigence et la pauvreté ne leur causent point de chagrin. Avoir la grâce, ne l'avoir pas ; en avoir beaucoup, en avoir peu, c'est sur quoi leur terrestre cœur est insensible et indifférent. Si de toute une longue vie, ils en emploient par intervalles quelques moments, presque à regret dérobés à leurs passions, pour rentrer en possession de cet héritage, perdu aussitôt qu'ils l'ont acquis ; contents de ces faibles efforts, la plupart du temps inutiles, et se flattant qu'il est en eux de recouvrer la grâce perdue au moment qu'ils la chercheront ; loin de travailler à l'accroître si quelquefois ils la recouvrent, ils ne la conservent qu'autant que leurs passions assoupies mettent de temps à se réveiller. Ils en usent ainsi, parce qu'ils espèrent que le dernier moment de leur vie les remettra en possession de ce premier degré de grâce qu'ils ont reçu dans le baptême. Mais c'est ce que témérairement on présume ; rarement le dernier moment rend la grâce à qui l'a toute sa vie méprisée. Le talent est ôté à celui qui ne l'a pas fait profiter, et le serviteur paresseux est puni comme le dissipateur. Mais sans porter la moralité à une vérité si terrible, quand un chrétien n'aurait autre chose à se reprocher à la mort que d'avoir pu employer sa vie à se rendre de plus en plus agréable à son Créateur, à croître en faveur auprès de lui, à perfectionner en son âme cette image de son Fils unique qui nous rend aimables à ses yeux, à enrichir la matière de sa couronne, à mériter plus de récompense, doit-il mourir content s'il l'a négligée ? Si dans l'état de la béatitude on pouvait regretter quelque chose, on pleurerait éternellement la perte de tous les moments dont on n'aurait pas profité pour être plus proche de Dieu, pour lui être plus semblable, pour en être plus aimé.

Aussitôt que Marie connut en elle ce trésor de la grâce, elle n'en conçut point d'autre usage et d'autre fruit que celui-là. Elle ne crut point qu'il lui fût permis d'abandonner, comme nous faisons, la jeunesse aux amusements, l'âge plus mûr aux soins de mettre l'abondance dans sa maison, la vieillesse à l'oisiveté. Toutes les parties de sa vie furent également destinées à croître en grâce, à acquérir continuellement de nouveaux mérites. Elle n'en perdit pas une occasion, elle n'employa pas un moment de ses longs jours à autre chose. Considérons-les en détail : à quoi se passe sa jeunesse ? à contempler Dieu dans le temple, à prier aux pieds des autels, à lire des livres sacrés, à méditer la loi de Dieu, à solliciter l'avancement du grand ouvrage de la rédemption, à pratiquer toutes les vertus, par lesquelles Dieu la disposait à être elle-même le sanctuaire où devait habiter le Saint des saints. Quelle fut son occupation dans un âge plus avancé ? coopérer aux desseins de Dieu dont il lui avait confié le secret, travailler au salut des hommes, nourrir, préparer la victime, dont le sang était destiné à les réconcilier avec Dieu, la porter elle-même au temple, l'accompagner jusqu'à la croix et par le glaive de douleur dont son cœur fut transpercé, s'immoler sur le même autel où elle vit expirer son Fils. Depuis ce temps jusqu'à son trépas, à quoi donna-t-elle ses soins ? à consoler, à encourager, souvent à éclairer les apôtres, à servir de mère à l'Eglise naissante, à donner à tous les chrétiens dans la sainteté de ses mœurs un parfait exemple de toutes les vertus. Ainsi alla croissant en grâce l'auguste Mère de notre Dieu, depuis l'aurore de sa carrière jusqu'à la plénitude de son jour. Imitons-la, suivons ses pas, commençons aujourd'hui avec elle, et ne la perdons point de vue, jusqu'à ce que comblés de grâce, chacun selon notre mesure, nous l'accompagnions dans la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XIII.

Sur l'Annonciation de la sainte Vierge.

Ecce concipies, et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum.

Voici que vous allez concevoir et enfanter un fils et vous le nommerez Jésus (*S. Luc, ch.* 1).

Parmi tant d'ineffables miracles que ce jour, surtout mémorable par l'opération du mystère de la divine Incarnation, présente à nos considérations, l'Eglise, qui l'a consacré sous le nom de l'Annonciation et à l'honneur qu'y reçoit la Vierge de devenir mère de Dieu, ne nous permet pas de chercher d'autre sujet de nos éloges. Aussi bien que pourrions-nous dire que cette dignité sublime ne suppose ou ne renferme pas ? Auprès de cette qualité, naissance, titres, privilèges, vous disparaissez à nos yeux ou obscurcis, ou confondus dans la divine maternité. Le Saint-Esprit, tout zélé qu'il est

pour la gloire de son épouse, cesse d'en parler, quand il a dit qu'elle était mère de Jésus: *De qua natus est Jesus.*

Ainsi, beau sang de tant de rois, sang qui des veines de David avez par tant de canaux augustes coulé dans le cœur de Marie, vous ne sauriez avoir de part à l'éloge que j'en vais faire. Pompeux titres de médiatrice, de reine des anges, d'asile des hommes, de réparatrice du monde perdu, vous ne seriez dans ce discours qu'une inutile explication du titre de mère, dont vous êtes les apanages comme naturels. Priviléges de prédestination, d'exemption de péché, de plénitude de grâces, en vain, par un dénombrement qui ne vous comprendrait pas tous, j'entreprendrais de vous étaler aux yeux de ceux à qui je parle; quand on voit par les yeux de l'Eglise, on ne peut pas ne vous pas voir en celle dont est né Jésus.

Non, après son Fils adorable, Dieu n'a rien fait ni de plus noble, ni de plus grand que la Mère de ce Fils. Un Père de l'Eglise dit fort bien que c'est avoir pensé de Marie tout ce qu'on peut s'imaginer de plus élevé et de plus éclatant que d'avoir dit qu'elle est mère de Dieu : *Hoc solum de virgine cogitare, quod Dei mater est, omnem excedit altitudinem.* Un autre dit plus, et il ne dit rien de trop, quand il dit qu'en matière de dignité, celle de mère de Dieu est si grande que Dieu ne peut rien faire au-dessus pour une pure créature : *Ipsa est, qua majorem Deus facere non potest.* D'où un troisième a fort bien conclu qu'à proportion on peut dire de Marie ce que saint Paul a dit du Sauveur : que Dieu en la faisant sa mère lui a donné une qualité au-dessus de toute qualité, et un nom qui surpasse tout nom; afin que tous les trônes du ciel, tous les empires de la terre, toutes les puissances de l'enfer, fléchissent le genou devant elle et rendent hommage à sa grandeur : *Ut in nomine Mariæ omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium, et infernorum.*

Je ne prétends pas néanmoins ici faire seulement admirer l'éclat dont cette dignité la couvre; j'ai quelque chose de plus à dire: je veux montrer dans la sainte Vierge une âme au-dessus de la grandeur. O vous, qui vous laissez éblouir et qui vous méconnaissez vous-mêmes dans les vaines grandeurs du siècle, venez voir la disposition du cœur de la divine Marie, à l'égard d'une dignité qui répand sur elle le solide éclat de tant de véritables grandeurs; comme elle la regarde, comme elle la reçoit, comme elle en use : comme elle la regarde quand elle lui est proposée, comme elle la reçoit quand elle est obligée de l'accepter, comme elle en use quand enfin le Seigneur l'en a revêtue. Marie regarde la dignité de mère de Dieu avec frayeur ; car elle est troublée, dit l'Evangile, à la proposition qu'on lui en fait : *Turbata est in sermone ejus.* Marie reçoit avec prudence et avec circonspection la dignité de mère de Dieu; car elle examine les moyens qu'on lui propose pour y monter : *Quomodo fiet istud?* Marie use de la dignité de mère de Dieu avec humilité; car elle assure qu'elle ne s'y regarde que comme la servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini.*

Trois grands points d'éloges pour elle et en même temps d'instruction pour nous; car vous prévenez déjà sans doute le dessein que j'ai de confondre par là trois grands désordres de notre ambition. Le premier est sa témérité, qui lui fait regarder avec envie l'élévation et les honneurs; le second est son imprudence, qui lui fait prendre sans examiner toutes sortes de voies pour s'avancer ; le troisième est son orgueil, par lequel il enfle le cœur de ceux dont il élève la fortune. A cette témérité j'oppose la crainte de la mère de Dieu à la vue de sa dignité : *Turbata est in sermone ejus.* A cette imprudence j'oppose la circonspection de la mère de Dieu, à examiner les moyens de parvenir à sa dignité: *Quomodo fiet istud?* A cet orgueil enfin j'oppose l'humilité de la mère de Dieu, à ne se regarder que comme servante dans une dignité qui la rend mère : *Ecce ancilla Domini.* C'est le partage de ce discours, quand nous aurons salué celle qui en doit être le sujet: *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Jamais une négociation ne parut avoir moins d'adresse et de ménagement que celle de l'ange qui fut chargé d'annoncer à la sainte Vierge le choix que Dieu avait fait d'elle pour être mère de son Fils. L'unique mesure que ce ministre semblait devoir prendre en cette occasion était de trouver le moyen d'être cru, en faisant une proposition si extraordinaire; mais supposé qu'il dût être cru, il avait sujet de se flatter qu'il serait reçu avec joie et obéi sans retardement. Il connaissait l'impatience où était toute la nation juive de la venue de ce Messie, qui devait sauver Israël. Il pouvait se ressouvenir du désir qu'avait Abraham de le voir naître de sa race ; il pouvait se représenter la joie que ressentit David, quand il se vit assis sur un trône où Dieu le lui faisait espérer pour héritier et pour successeur.

Occupé de ces pensées, l'ange allait, avec un plaisir qui rendait son vol plus léger, annoncer à la chaste Marie qu'elle allait concevoir dans son sein celui dont le fidèle Abraham avait tant souhaité d'être père, et que David s'était réjoui de compter parmi ses enfants; qu'elle était cette épouse choisie parmi les filles de Sion, célébrée dans les chants prophétiques du pacifique Salomon; qu'elle était cette reine décrite si magnifiquement par David, assise à la droite de son Epoux, recevant l'hommage et les vœux de tous les peuples de l'univers; qu'elle était cette femme prédite par les prophètes, et figurée par toutes les femmes illustres qui avaient fleuri jusqu'alors : la Sara, mère des vrais croyants et des Israélites selon l'esprit, l'Esther qui devait faire finir la captivité de Babylone, la Judith qui devait dompter l'Holoferne, ennemi de son peuple.

Une telle nouvelle à porter était, dis-je, un message agréable; quelle dut être la surprise du céleste négociateur, quand, au lieu des transports de joie qu'il s'attendait de voir en

Marie, à peine lui a-t-il fait entrevoir, quoique confusément encore et sans rien expliquer en détail, que Dieu la voulait élever par-dessus celles de son sexe, qu'il s'aperçoit qu'elle en est troublée : *Turbata est in sermone ejus?* C'est ici où il faut s'écrier : *O sapientia, quæ traheris de occultis* (*Job*, XXVIII) ! O sagesse vraiment tirée des profonds secrets de la Divinité et inconnue aux hommes avant Marie ! Mais vraie sagesse, qui leur apprend que si une élévation sainte, annoncée par la bouche d'un ange et venant de la main de Dieu, a effrayé l'humble Marie, ils ont sujet d'appréhender les profanes grandeurs du siècle, qui portent presque toujours avec elles la corruption dans les cœurs ! Sagesse qui leur apprend à craindre des honneurs dont l'éclat aveugle, des charges dont le poids accable, des élévations où la tête tourne ! sagesse qui les avertit que rien n'est sûr dans les hauts rangs, et que, comme sur les hautes montagnes, on est toujours près de l'orage, ainsi dans les hautes fortunes on est toujours exposé aux dangers.

Mais sagesse rentrée aujourd'hui dans sa première obscurité, et autant inconnue aux hommes qu'avant l'exemple de Marie ! Car, hélas ! où est parmi nous cette sainte aversion des honneurs, qui, conçue avec Jésus-Christ dans le sein de l'humble Marie, semblait devoir être un sentiment héréditaire à tous les chrétiens ? Dans les premiers temps de l'Eglise, que l'on peut appeler les temps du christianisme parfait, les chrétiens craignaient les honneurs et ne craignaient pas les tyrans; ils fuyaient la persécution de ceux qui les voulaient élever, et allaient intrépidement se présenter aux tribunaux de ceux qui les cherchaient pour les perdre. Que sont devenus, de nos jours, ces sentiments de juste frayeur à la vue des honneurs? Où sont ceux qui, comme Marie, tremblent à l'aspect d'une place qui les élève au-dessus des autres? Où sont ceux qui, comme Marie, redoutent le poids de ces charges, formidables aux épaules des anges ? Où sont ceux qui, comme Marie, sont troublés par l'éclat d'une dignité ?

Je me trompe : il en est que la vue de ces objets trouble, mais c'est d'un trouble bien différent de celui de la Mère de Dieu. Trouble que cause leur ambition; trouble que fait l'inquiète crainte de ne pouvoir parvenir où ils aspirent, trouble que produit la vue fâcheuse d'un envieux qui les traverse, d'un concurrent qui les devance, d'un incident qui les recule. Trop heureux, hélas ! si ces troubles pouvaient enfin les dégoûter et les obligeaient à chercher, au défaut du plaisir dangereux d'une élévation agitée, le sûr et innocent repos d'une médiocrité tranquille. Mais, ô enchantement de l'orgueil et de l'ambition des hommes ! combien en voyons-nous qui passent toute leur vie à lever les yeux où ils ne parviennent jamais, à poursuivre ce qui les fuit, à former des desseins toujours malheureux, à prendre des mesures toujours inutiles, à concerter des entreprises toujours ruineuses et sans succès ! Combien ont vu blanchir leurs cheveux parmi les dégoûts de la cour, parmi les rebuts de la fortune, parmi les bizarreries des grands, négligés, méprisés, passés et toujours obstinés à vaincre un malheur opiniâtre à les suivre ! Combien de ces vieux courtisans semblables au malade de la piscine, qui, attendant depuis longtemps l'ange qui porte les bonnes nouvelles, et le mouvement de l'eau, peuvent dire comme ce malade : *Hominem non habeo, ut cum turbata fuerit aqua, mittat me in piscinam* (*Joan.*, V); qu'ils ne trouvent personne qui veuille prendre soin de leur fortune, et que, quelque mouvement qui se fasse dans les affaires de la cour, ils ne sauraient en profiter, se trouvant toujours à point nommé quelqu'un, ou plus habile qu'eux, ou mieux secouru, qui les prévient. Cependant toujours attendant, parmi la foule de ceux qui languissent d'une même maladie qu'eux, ils passent de longs et ennuyeux jours dans une même situation comme le paralytique en son lit; l'ambition les flattant toujours d'un bon moment qui les dédommage des travaux de plusieurs années ; moment qui souvent ne vient pas; moment qui quelquefois vient aussi ; mais moment qui vient d'ordinaire dans une saison où, de trop près suivi de la mort, il ne fait qu'ajouter aux chagrins que causent les rebuts de la fortune, le regret d'en perdre les faveurs trop tard acquises.

Ainsi achètent les chrétiens les occasions de se damner, si dangereuses dans les honneurs, à moins qu'on y soit soutenu par des grâces semblables à celles que l'ange promet à Marie, et qui, cependant, dans la crainte qu'elle a de n'y pas assez correspondre, ne l'empêchent pas de trembler.

L'ange ne pouvait s'expliquer d'une manière plus nette et plus forte. Non-seulement il l'assure de la grâce, mais il l'assure de l'abondance et de la plénitude de la grâce : *gratia plena.* Non-seulement il lui fait espérer la protection du Seigneur, mais il ajoute à la protection une continuelle assistance, l'assurant qu'il est avec elle pour ne s'en éloigner jamais : *Dominus tecum.* Non-seulement il lui promet ces bénédictions abondantes que le ciel versait autrefois sur les mères des patriarches; mais il lui promet par-dessus cela une bénédiction particulière, qui n'était destinée qu'à elle, et que nulle autre femme n'aurait : *Benedicta tu inter mulieres.* Quand il lui aurait expliqué tous les points de la théologie qui la regardaient sur le fait de la distribution des grâces, lui en aurait-il pu faire concevoir davantage?

Il pouvait lui dire en détail, qu'exempte du péché d'origine, et n'ayant rien hérité d'Adam, elle était au-dessus de l'orgueil qui enfle le cœur dans les honneurs. Il pouvait lui ouvrir les yeux pour lui faire voir ces légions ardentes dont Dieu l'avait environnée pour la rendre terrible à l'enfer, et cette impénétrable milice qui la rendait inaccessible au dangereux démon du midi. Il pouvait, par les mêmes raisons qu'en apportent nos théologiens, lui faire concevoir qu'au moment de son heureuse conception, ayant

possédé plus de grâces qu'aucun ange ni aucun saint au moment de leur consommation, ces grâces depuis ce temps-là s'étaient multipliées en elle avec des accroissements continuels. Il pouvait, pour mieux expliquer cette plénitude de grâces, employer les belles pensées et les nobles expressions dont les saints Pères ont usé depuis. Il pouvait, avec saint Grégoire, lui expliquer comme c'est d'elle que parlait le prophète Isaïe, sous la figure de la montagne plantée sur la cime des autres, et préparée pour demeure au Seigneur : *Mons domus Domini præparatus in vertice montium* (*Isai.*, II). Il pouvait ajouter avec saint Bernard, que Dieu la regardait comme un monde particulier, qu'il voulait habiter lui seul, l'ayant pour cela établie sur les solides fondements de la plus haute sainteté, arrosée de toutes les sources de la plus sublime sagesse, échauffée de toutes les flammes de la plus vive charité, éclairée d'une raison supérieure, et incapable d'être obscurcie par aucun nuage d'erreur. Il pouvait, comme Arnould de Chartres, lui dire qu'elle était un précis, et une espèce de composé de toutes les créatures du monde, Dieu ayant rassemblé en elle tout ce qu'il avait répandu de grâces et de dons dans les autres. Disant tout cela, il eût moins dit qu'il n'en donne à entendre en deux mots de sa courte salutation : Je vous salue, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. Cependant, après un discours si fort, après une telle assurance, la mère de Dieu tremble encore, et c'est par ce même discours que saint Luc dit qu'elle est troublée : *Turbata est in sermone ejus.*

Que doit-on plus admirer ici, ou la sage crainte de Marie, ou l'aveugle témérité de ceux qui, loin d'avoir ces grâces, n'ayant aucun droit d'y prétendre, osent chercher l'élévation? Car enfin, s'il est quelque chose qui doive faire espérer ces grâces, ce ne peut être que la vocation. Quand Dieu m'appelle à un emploi, j'ai sujet d'attendre de lui les secours dont j'ai besoin pour m'en acquitter ; s'il ne me les doit pas à moi, il les doit à lui-même et à sa providence. Mais si par ma propre ambition, si par un motif d'intérêt, si par un effet de ma vanité, je me pousse dans cet emploi, non-seulement je n'ai pas droit d'attendre de lui ces secours, mais je n'ai pas même raison de croire qu'il me les veuille donner. Car enfin, comme dit saint Thomas, Dieu ne nous prépare ses grâces que conformément aux emplois auxquels il nous a destinés : *Unicuique datur gratia, secundum id ad quod eligitur.* Et c'est sur cela même qu'est fondée cette plénitude que les Pères en reconnaissent dans Marie. C'est, dit saint Cyprien, parce que Marie a été destinée à être mère de Dieu, que, devant être en même temps et vierge et mère tout ensemble, comme vierge, elle a dû avoir une grâce très-abondante; comme mère, elle n'a dû avoir rien de moins qu'une grâce pleine. C'est, dit saint Augustin, parce que Marie a été destinée à être mère de Dieu, que, devant être toute sainte, elle a dû avoir une grâce qui la rendît entièrement victorieuse du péché. C'est, dit saint Bernard, parce que Marie a été choisie pour être la mère du Sauveur, que, devant être sa coadjutrice dans l'ouvrage de notre salut, et le canal de toutes ses grâces, elle a dû, en quelque façon, participer à sa plénitude.

Faisons-nous justice, et au moins ne nous rendons pas nos maux incurables en les déguisant. Jamais, pour entrer dans les emplois, eût-on moins d'égard aux desseins et à la vocation de Dieu, que nous en avons aujourd'hui ? De tous temps l'ambition a été, et de tout temps l'ambition n'a pas trop ménagé les lois où il s'est agi de ses desseins ; mais on peut dire qu'aujourd'hui elle ne ménage pas même la religion. Au moins avait-elle autrefois du respect pour le sanctuaire, et ne se mêlait que rarement de donner des ministres à l'autel. On laissait à Dieu à choisir la main qui devait offrir les victimes, et l'on eût craint d'être puni comme Oza ou comme Ozias, si, sans ordre ou sans onction, on l'eût osé porter, comme eux, ou à l'arche ou à l'encensoir (II *Reg.;* II *Paralip.*). Aujourd'hui, on n'écoute plus cette religion timide, et qui l'écouterait passerait dans une famille pour un esprit faible. La qualité, la faveur, les patrons, paraissent des droits légitimes pour entrer dans le sanctuaire. Voilà aujourd'hui l'onction de plusieurs de nos prophètes, la vocation d'un grand nombre de pasteurs, la mission de nos apôtres. Telle mission, telle vocation peut-elle produire une autre grâce que celle qu'on peut appeler une grâce de l'ambition, qui fortifie un homme ambitieux, pour passer par-dessus les obstacles qui s'opposent à ses entreprises?

Tel soutenu de pareilles grâces méprise tout ce que sa raison, sa conscience et ses amis peuvent lui alléguer de plus fort contre le désir d'un emploi qu'on sait qui ne lui convient pas, et ne fait point d'autre réponse à toutes les objections qu'on lui fait, que celle de l'ange ambitieux : *Ascendam* : Je monterai (*Isai.*, XIV). Mais comment entrer dans une charge au-dessus de votre génie et de vos talents ? comment occuper une place que vous ne remplirez jamais ? comment vous charger d'un fardeau que vous ne sauriez soutenir ? J'en veux l'honneur ; je trouverai qui se chargera du fardeau, quand j'en voudrai partager les fruits : *Ascendam.* Mais dans un poste si exposé à la vue et à la censure des hommes, comment accorder les bienséances d'une dignité, qui demande une vie pure et sans reproche, avec le penchant naturel que vous vous sentez au plaisir ? On gardera autant qu'on pourra les apparences comme tant d'autres, et si l'on n'a pas assez de bonheur pour imposer silence au public, on aura assez de force pour le laisser dire : *Ascendam.* Mais quoi ! ne considérez-vous point le scandale que vous allez causer, les murmures que vous allez exciter, le mépris même et le ridicule que vous allez vous attirer? Vous allez devenir l'objet de toutes les railleries

d'une ville, le héros de tous les libelles, le sujet de tous les mauvais contes. Plus sûrement dans la médiocrité vous auriez suivi vos penchants; moins criminellement dans l'obscurité vous eussiez contenté vos désirs. A tout cela point d'autre réponse, sinon qu'on veut s'élever : *Ascendam*. Encore si, pour suppléer à la vocation et aux talents, telles gens avaient au moins soin de se disposer par leur travail aux emplois auxquels ils aspirent!

C'est une troisième chose, par où la Mère de Dieu confond la témérité de nos ambitions, d'appréhender une dignité, que non-seulement Dieu prend soin de lui faire annoncer par un ange, que non-seulement l'ange assure devoir être accompagnée de tous les secours nécessaires à la soutenir; mais à laquelle elle a même apporté tant de dispositions, que les théologiens et les Pères ne font point de difficulté de dire qu'elle l'a méritée autant qu'une pure créature peut mériter ces sortes de grâces, c'est-à-dire en s'y disposant de telle sorte par ses vertus, qu'elle a été un motif à Dieu, plus puissant même que les prières et des prophètes et des patriarches, pour hâter l'incarnation de son Fils.

Tel fut le fruit de cette vie, que saint Ambroise propose aux vierges comme le modèle des âmes parfaites; tel le fruit de cette sagesse, qui la porta à fuir le monde dans un âge où à peine les autres hommes le connaissent; tel le fruit de cette foi vive, tel l'effet de cette ferveur, qui, la faisant toujours agir de toute l'étendue de sa grâce, fit à Dieu de cette nouvelle Sion une demeure plus agréable que tous les tabernacles de Jacob (*Psalm*. LXXXVI). Tel fut enfin, selon saint Bernard, l'effet de cette virginité, qui fut l'endroit par où elle sut plaire, et de cette humilité profonde, qui lui tint lieu de fécondité. Si ce que Marie ajoute à la vocation et aux grâces, les ambitieux l'apportaient au moins pour suppléer, en quelque sorte, à ce qui leur manque de ce côté-là; s'ils se disposaient aux emplois auxquels leur vanité les porte, par un travail assidu et constant, par une forte application à en connaître les devoirs, par une probité à l'épreuve, par une piété capable de s'attirer des grâces de ressource; si ces suppléments de la vocation ne les assuraient pas tout à fait, leur témérité au moins aurait quelque endroit par où elle pourrait être excusable.

Mais, Dieu! quelles dispositions y apportent-ils d'ordinaire? Une jeunesse déréglée, des passions vives et bouillantes, des habitudes incorrigibles, une âme amollie par les plaisirs, un cœur corrompu par la volupté, un esprit que l'amusement et la bagatelle du monde a rendu léger et frivole. Avec telle préparation, on monte sur les fleurs de lys, on s'assied pour juger le peuple parmi les anciens d'Israël, on se trouve avec Moïse et Aaron parmi les prêtres du Seigneur, on décide de la vie des hommes, on préside aux affaires de la religion : faut-il s'étonner des désordres qui nous scandalisent en tous ces états?

Jetons les yeux, pour les corriger, sur la sainte timidité avec laquelle Marie reçoit la dignité qu'on lui présente. Mais parce qu'il est souvent nécessaire d'accepter les honneurs que l'on craint, voyons avec quelle circonspection Marie reçoit ceux qu'on lui offre, et avec quelle droiture de cœur elle examine les moyens qu'on lui propose pour y monter : *Quomodo fiet istud?* C'est le second point de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Ce fut un spectacle aussi surprenant que nouveau de voir comme l'Ange et Marie traitèrent ensemble la grande affaire de la divine maternité. L'Ange donne; Marie reçoit. Il s'agit d'une dignité; l'Ange annonce le choix; Marie apprend que c'est elle qui est choisie. Cependant tout l'empressement est du côté de l'Ange; au contraire, le retardement, l'examen, les mesures, les précautions, sont tous du côté de Marie. L'Ange, impatient de conclure une si grande négociation, anime son éloquence et son zèle, pour lui représenter en détail les motifs qui pouvaient l'obliger de hâter son consentement : il lui déclare ouvertement que l'enfant qu'elle allait concevoir était ce Sauveur si attendu et si solennellement promis à la postérité d'Abraham : *Ecce concipies et paries Filium;* qu'il serait grand, et qu'il porterait le nom auguste de Fils de Dieu : *Hic erit magnus, et vocabitur Altissimi Filius;* qu'on verrait refleurir en lui la maison de Jacob abattue, et le royaume de David, usurpé par les étrangers, devenir éternel en sa personne : *Et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus, et regni ejus non erit finis.*

A ces mots, que d'objets touchants se présentèrent en foule à Marie pour presser son consentement! que de tendres et ardents soupirs s'élevèrent de ces lieux sombres, où reposaient au sein d'Abraham les fidèles Israélites, en attendant leur libérateur! Que de peuples assis dans l'ombre et dans la région de la mort parurent lui tendre les bras! C'était en ce moment, Vierge sainte, que l'Ange pouvait bien vous dire ce que saint Bernard vous a dit depuis, que tout l'univers avait les yeux tournés sur vous comme sur l'arbitre de l'affaire de tous les siècles. Ce n'était plus au ciel que les Pères s'adressaient pour en faire pleuvoir le Juste : c'était vous, terre virginale, qu'ils priaient d'ouvrir votre sein afin de le faire germer (*Isai.*, XLV). David se plaignait autrefois à Dieu de ce qu'après tant de promesses, il différait si longtemps son Christ (*Psal.* LXXXIII). Ce n'est plus à Dieu que l'on se plaint, c'est à vous aujourd'hui, Marie, que, non-seulement David, mais tous les rois de Juda, vos ancêtres; mais tous les patriarches, vos pères; mais tout Israël en alarme, se plaignent que vous apportez encore du retardement à une affaire de laquelle dépend leur paix, leur gloire, leur liberté, leur bonheur.

Toutes ces considérations ne calment point

encore Marie. Rassurée sur la dignité, elle veut savoir quels moyens on lui propose pour y monter: *Quomodo fiet istud?* Les interprètes demandent ici par quel principe la Mère de Dieu put faire cette question. Calvin soutient qu'elle doutait de la vérité du mystère; c'est un impie : la sainte Vierge était bien éloignée de douter de la vérité du mystère, puisque le Saint-Esprit nous assure que sa gloire est de l'avoir cru, et que c'est à la foi qu'elle en eut qu'en est dû l'accomplissement : *Beata, quæ credidisti, quia perficientur in te, quæ dicta sunt tibi a Domino* (*Luc.*, II). Les Pères disent communément que la Mère de Dieu craignait de ne pouvoir devenir mère sans perdre sa virginité, aimant bien mieux, dit saint Anselme, supposé qu'il fût à son choix, se priver de l'honneur d'être mère que de perdre la gloire d'être vierge : *Virgo esse maluit, quam mater.* Cette réponse est bien fondée, puisque la Mère de Dieu même apporte à l'Ange, pour raison de l'objection qu'elle lui fait, sa virginité consacrée : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco.* Mais, après tout, cette réponse n'aplanit point encore assez toute cette difficulté. Car enfin, disent nos théologiens, poussant la question plus loin, y a-t-il de la vraisemblance que Marie ne sût pas encore que la Mère du Messie dût être vierge? Eclairée des lumières des prophètes, qu'elle avait consultés tant de fois; versée dans les saintes Ecritures, qui, dès ses plus tendres années, avaient fait son occupation, ignorait-elle qu'il était écrit qu'une vierge devait enfanter, et que c'était le signe promis de l'avénement du Messie (*Isai.*, VII)? Pourquoi donc alléguer à l'Ange qu'elle a fait vœu de virginité? Personne n'a mieux parlé sur ce point que le savant Albert-le-Grand, quand il a dit que tout le discours que la Mère de Dieu fit alors ne fut ni doute ni ignorance, mais une sage dispensation, comme parle la théologie, par laquelle elle voulut nous donner une plus ample explication d'un mystère si important, un plus grand éclaircissement d'une vérité qui devait être le fondement de notre religion, un exemple plus authentique d'une droiture nécessaire à la conduite des chrétiens : *Propter pleniorem descriptionem, propter majorem veritatis expressionem, propter nostram ædificationem.* Marie nous apprenait par là avec quel soin la prudence chrétienne nous oblige d'examiner, dans les emplois qui se présentent, et les moyens d'y arriver, et les canaux par où ils nous viennent. Deux sortes d'examens nécessaires à quiconque, comme Marie, ne peut souffrir d'élévation, que celle qui vient par des voies pures, innocentes et vraiment chrétiennes.

Marie examine les moyens que le ciel même lui présente pour devenir Mère de Dieu, et ose demander à l'Ange qui lui en fait la proposition, comment cela se pourra faire? Donc il n'est point d'emploi si saint qui puisse dispenser un chrétien de cet important examen. Ce n'est pas assez qu'un emploi soit bon de lui-même, et qu'on croie y devoir être utile au public, pour s'y embarquer sûrement : il faut savoir si les moyens d'y parvenir sont bons aussi, et se demander à soi-même, comme la Mère de Dieu à l'Ange: *Quomodo fiet istud?* Comment cela se fera-t-il? La magistrature est un bon emploi : Moïse et Samuël s'y sont sanctifiés; le maniement des affaires publiques est un emploi où l'on peut beaucoup avancer la gloire de Dieu: c'est où Joseph le fit connaître à tant de peuples qui l'ignoraient; l'épiscopat est, selon saint Paul, une dignité souhaitable, à la regarder précisément par les travaux où elle engage : *Si quis episcopatum desiderat, bonum opus desiderat* (I *Tim.*, III). Mais pour entrer dans ces charges publiques, où, la balance et le glaive en main, je dois rendre justice à autrui et empêcher les violences, ne faut-il point commencer moi-même par être injuste et violent? ne faut-il point que, pour occuper la place que je veux avoir, j'emploie le crédit et l'autorité pour en chasser qui la possède? pour atteindre aux dignités saintes, ne faut-il point briguer la faveur et l'appui des puissances mondaines? ne faut-il point me mêler trop avant avec les profanes dans les cours, et acheter ainsi le droit de travailler au salut des autres, par le danger de ma propre perte? *Quomodo fiet istud?*

Ainsi parlent et ainsi pensent les vrais disciples de Jésus-Christ, et les imitateurs de Marie; mais combien ne parlent pas ainsi, ou s'ils parlent ainsi, l'entendent dans un sens opposé à celui de Marie? Car, au lieu qu'elle exclut par là toute voie moins sainte et moins pure de parvenir à sa dignité, ils embrassent par là tous moyens de faire réussir leurs projets. Faut-il, pour en venir à bout, calomnier un innocent, opprimer un homme de bien, trahir jusqu'à ses propres amis? politique, tu n'as qu'à parler; si c'est par là qu'on réussit, on n'en cherche que les moyens : *Quomodo fiet istud?* Faut-il, pour acheter une charge, passer par ces emplois dangereux, qui donnent occasion de s'enrichir des dépouilles des villes et des provinces? Faut-il, pour entrer dans un bénéfice, user de certains traités suspects, ou suppléer par le crédit, par l'intrigue et par la faveur, à la science et à la piété, auxquelles seules il appartient d'ouvrir l'entrée du sanctuaire? Faut-il, pour se rendre nécessaire aux grands, trouver mille moyens injustes de leur faire avoir le bien des pauvres? Faut-il, pour gagner leur amitié, épouser toutes leurs passions, se rendre ministres de leurs voluptés, et complices de tous leurs crimes? Faut-il, pour se conserver leur faveur, trahir son devoir, avilir sa naissance, déshonorer son caractère? ambition, tu n'as qu'à prescrire de quel moyen tu veux qu'on s'élève; on veut parvenir : par quel moyen? C'est à toi à en décider : *Quomodo fiet istud?*

Plût au Seigneur que les sujets sur qui tombe cette morale fussent si singuliers dans le monde, qu'elle fût de celles que la prudence nous oblige de supprimer! Mais, ô

malheur des derniers temps! le débit n'en est devenu que trop libre et trop sûr depuis plusieurs siècles; et trop de gens s'y intéressent, pour craindre que personne s'en plaigne. Malheur, dis-je, de ces temps relâchés! car hélas! de combien de maux ne sont point cause parmi les hommes ces injustes et honteuses voies de parvenir aux grands emplois? Que peut-on attendre de ceux qui doivent leur grandeur à leurs crimes? Quelle justice se peut-on promettre d'un juge installé par l'injustice? Quel droit d'un magistrat élevé contre toutes sortes de droits? Quelle fermeté d'un pasteur, devenu pasteur pour avoir été courtisan? On se sert toujours plus d'une fois d'un instrument dont on sait l'usage et avec lequel on a réussi. Ainsi, rarement on est fourbe et injuste pour une fois, quand, établi par la fourberie et élevé par l'injustice, on a besoin d'avoir recours à l'une ou à l'autre pour se maintenir!

A peu près par la même raison, non-seulement la mère de Dieu nous apprend à examiner les moyens que nous employons pour parvenir aux honneurs, mais par quels canaux même ils nous viennent quand ils nous viennent gratuitement, et sans que nous nous les soyons attirés. C'est la réflexion d'un ancien Père. Marie, dit-il, n'admit point le présent que le ciel lui faisait, qu'elle n'eût demandé d'où il venait, et quelle main le lui présentait: *Non prius admisit donum, quam quis daret, et quis afferret, didicisset.* C'est ce qui lui vint d'abord en pensée aux premières paroles de l'ange, examinant d'où lui venait une telle salutation: *Cogitabat qualis esset ista salutatio.* Et c'est aussi la première chose dont l'ange prit soin de l'éclaircir, en lui disant qu'elle ne craignît pas, qu'il venait de la part de Dieu, auprès duquel elle avait trouvé grâce: *Ne timeas, Maria; invenisti gratiam apud Dominum.*

Belle règle de droiture chrétienne, dans l'acceptation des présents et des honneurs de la fortune, de n'en accepter jamais aucun, qu'on ne puisse dire avec l'ange: *Invenisti gratiam apud Deum*, que c'est une grâce du Seigneur, que c'est un bienfait de sa main, que c'est une disposition de sa providence; du moins de n'accepter jamais de ces trop funestes présents, qui sont ou le fruit des crimes d'autrui, ou la récompense des nôtres, d'avoir horreur de tout ce qui vient de toutes ces sources empoisonnées, qui portent partout avec leurs dons le scandale et la corruption, qui font respecter un crime heureux, qui mettent en vogue un crime puissant, qui font une espèce de devoir de se rendre partisan d'un crime qu'on ne peut blâmer sans ingratitude. Par cette raison, les premiers chrétiens faisaient scrupule de manger des viandes offertes aux idoles: ils avaient peur qu'en se nourrissant de ce qui venait de leurs autels, ils ne parussent les honorer, et ne s'accoutumassent ainsi à avoir moins d'horreur de ceux qui auraient contribué à les faire vivre. Je demanderais volontiers à ceux que le péché a faits grands, s'ils haïssent de bonne foi ce péché? Je voudrais demander à ceux qui regardent d'un œil d'envie ceux qui font d'injustes fortunes, si, lorsqu'ils envient leur fortune, ils ont horreur de bonne foi des degrés par où l'on y a monté. On ne peut assez déplorer une lâcheté aussi honteuse au christianisme, qu'elle est commune parmi les chrétiens! Combien ne se font ni un point d'honneur, ni un scrupule de conscience de devoir leur fortune au péché? De combien de gens peut-on dire, comme du disciple apostat: *Possedit agrum de mercede iniquitatis* (*Act.*, I), que le champ qu'ils possèdent est le prix ou de leur iniquité ou de celle d'autrui? Qu'il est rare de voir des Esther, qui dédaignent le trône d'Assuérus! Qu'il est rare de voir des Moïse, qui renient l'alliance de Pharaon! Qu'il est rare de trouver des David, qui ne peuvent se résoudre à souffrir que l'huile des pécheurs oigne leur tête (*Psal.* XIV)! De combien de prêtres pourrait-on dire qu'ils ont souillé par cette onction celle de leur sacerdoce! Pour éviter la contagion d'un exemple si pernicieux, ayons toujours devant les yeux la sainte droiture de Marie. Elle n'a point voulu de grandeur qui ne lui vînt de la main de Dieu: rejetons au moins tous les avantages qui ne nous peuvent venir que par le péché.

Après ces justes précautions, si enfin il faut obéir, s'il faut consentir à accepter une dignité qu'on ne peut fuir, s'il faut dire comme la Vierge: *Fiat mihi secundum verbum tuum*, Qu'il me soit fait selon votre parole, il ne faut pas oublier, non plus qu'elle, que dans les emplois les plus éclatants, nous nous y devons comporter plutôt comme serviteurs de Dieu que comme maîtres des autres hommes: c'est le sujet de mon troisième point.

TROISIÈME PARTIE.

Dans l'acquisition des honneurs, l'orgueil porte toujours nos yeux et nos pensées au-dessus de nous, afin de n'y laisser personne: dans l'usage, tout au contraire, il les porte toujours au-dessous, et nous fait oublier aisément tout ce que nous laissons sur nos têtes, pour ne voir que ce qui est à nos pieds. Dieu est le premier qu'on perd de vue. Comme on ne l'envisage jamais, sans concevoir qu'on en tient tout, qu'on en dépend, qu'il est toujours maître, et qu'il a toujours droit d'exiger la reconnaissance de ses bienfaits, la soumission à ses volontés, l'application à son service, on veut perdre l'idée de la dépendance, et pour cela rarement on lève les yeux vers celui de qui on dépend. Un spectacle plus agréable attire ailleurs les regards des grands, ces courtisans qui attendent d'eux leur établissement et leur fortune, des peuples entiers soumis à leurs lois, des gens dévoués, qui s'empressent et qui mettent leur gloire à les servir. Enivrés de l'encens flatteur de cette foule d'adorateurs, ils se croient des dieux sur la terre, et à peine comprennent-ils qu'il y en ait un dans le ciel. C'est ainsi que l'ange superbe n'eut pas plutôt reçu de Dieu les qualités qui l'élevèrent au-dessus de tous ses semblables, qu'oubliant qu'il n'était sur le trône que parce

que Dieu l'y avait placé, il méconnut la main toute-puissante qui l'avait élevé si haut, et lui refusa un hommage qu'il se fit rendre à lui-même par ceux de ses inférieurs qu'il eut le pouvoir de séduire. Ainsi, dès que le premier homme eut été établi de Dieu maître du monde sublunaire, au lieu de porter ses yeux plus haut, pour reconnaître l'auteur éternel de la domination qu'il exerçait, il envisagea uniquement l'hommage que les autres créatures lui rendaient, et crut pouvoir devenir semblable à celui qui les lui avait soumises.

Marie, instruite par ces exemples et préservée par son humilité des atteintes de cet orgueil, en acceptant la dignité de mère proteste qu'elle ne s'écartera jamais des sentiments d'une humble servante: *Ecce ancilla Domini*, et cette acceptation même est en elle un effet de sa soumission : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* Elle n'est pas plutôt revêtue de cette qualité auguste que, loin d'arrêter ses regards sur la gloire qui l'environne, elle les porte vers la source d'où elle la sentait émaner. En prononçant ce beau cantique, qui nous est resté comme un monument de sa vive reconnaissance, elle proteste que son cœur ne reconnaît rien de grand que Dieu ; que pour l'élever, la bonté divine n'a eu de motif que sa bassesse, qu'elle a bien voulu regarder ; que si elle en a de la joie, c'est parce qu'il en revient de la gloire à ce Dieu, qui ne devient son fils que pour être son Sauveur ; qu'elle atteste les siècles futurs, qui admireront son bonheur ; qu'elle en est uniquement redevable à la puissance de celui qui a fait en elle de si grandes choses; que ses mérites n'ont point de part à son élévation, qu'elle la doit uniquement à la miséricorde de Dieu sur ceux qui le craignent, au plaisir qu'il prend à élever les humbles et à remplir de bien les pauvres, en même temps qu'il abaisse les superbes et laisse périr de faim les riches ; que ce n'est ni à elle ni à ses pères que le genre humain doit les fruits du mystère qui s'opère en elle, mais à la bonté du Seigneur, et au choix purement libre et gratuit qu'il avait fait de la race de Jacob et de la postérité d'Abraham, pour donner au monde un Sauveur. Comparez, grands, comparez les sentiments que vous inspire votre élévation, avec ceux de l'humble Marie. Vous la devez, comme elle, au choix de Dieu, à sa bonté, à sa puissance. Tirés de la commune masse des hommes, vous avez été mis sur la tête de tant d'hommes semblables à vous ; égaux à eux dans votre origine, vous êtes devenus leurs maîtres par le pouvoir et par l'empire qu'il vous a donné sur eux ; le pensez-vous? le reconnaissez-vous? A juger de vos pensées par vos actions, on s'imaginerait bien plutôt que vos pensées sur ce sujet sont celles de l'ange ingrat et rebelle que celles de la reconnaissante Marie. Car que peuvent marquer autre chose le faste que vous étalez, les vaines complaisances dont vous vous repaissez, l'indépendance que vous affectez, le mépris des lois où vous vivez, l'exemple d'irréligion que vous donnez, l'abus que vous faites de votre puissance? Si, persuadés qu'il n'est là-haut ni Dieu dont vous tinssiez la place, ni maître à qui vous dussiez répondre, ni juge à qui vous fussiez comptables, vous regardiez votre élévation comme l'apanage naturel d'un être supérieur aux autres, que pourriez-vous faire de plus que de vous mettre au-dessus des lois d'un Dieu que vous ne reconnaîtriez point, que de vous faire une conduite contraire à toutes les maximes de la religion, que d'exiger des autres hommes une soumission aveugle à vos volontés et à vos caprices, que d'autoriser tous les vices, que d'employer votre crédit à opprimer les innocents, à protéger l'injuste et l'usurpateur contre le pauvre et l'homme de bien, à jouir des travaux d'autrui, à vous engraisser du sang des peuples, à immoler à votre ambition quiconque n'est pas en pouvoir de se défendre de votre injustice? Si vous étiez convaincus, comme Marie, que vous n'êtes grands que parce que Dieu vous a élevés, à son exemple vous regarderiez votre élévation et votre grandeur comme un nouvel engagement à servir.

Jamais Marie ne remplit mieux les devoirs d'une simple servante que lorsqu'elle fut devenue mère. Elle savait que l'élévation d'une créature au-dessus des autres est un effet de la Providence, qui fait des grands pour donner aux petits l'exemple de la soumission, que les uns et les autres doivent également à ses volontés. Elle savait de plus que toute grandeur est chargée de quelque ministère, que Dieu confie à ceux qu'il fait grands pour l'utilité des petits, puisque les anges mêmes, comme dit l'Ecriture, sont des esprits administrateurs, chargés de veiller aux besoins des hommes. Pleine de ces pensées, Marie n'est pas plutôt Mère de Dieu que, plus que jamais soumise à ses lois, elle étend sa soumission jusqu'à celles dont les termes mêmes l'exceptaient ; et loin de chercher, pour s'y soustraire, des prétextes dans sa dignité, elle regarde sa dignité comme une raison de s'y soumettre. Par quelque sorte d'organe au reste que lui fût intimée la loi, elle lui était également respectable. Elle n'obéit pas moins à celle que la vanité fit porter à un prince païen, pour savoir le nombre de ses sujets, qu'à celles qu'avaient reçues ses ancêtres du législateur des Hébreux. Qu'un ange, que Joseph lui parle pour lui ordonner de quitter sa patrie, ses amis, ses proches, et de passer avec son Fils chez une nation idolâtre ; quiconque parle de la part de Dieu est obéi sans répugnance et sans retardement par Marie, toujours disposée à remplir les devoirs d'une humble servante, loin d'alléguer, pour s'en dispenser, les prérogatives de mère. Que ne pourrais-je point dire ici de son application à remplir tous les ministères attachés à la divine maternité, pour le salut de ceux que son Fils avait entrepris de sauver? Grands, si zélés pour les honneurs qu'on doit à votre dignité, et si négligents à vous acquitter des ministères importants dont la Providence les charge à l'é-

gard de ceux qu'elle vous a soumis, venez humilier votre orgueil et condamner votre paresse à la vue d'une mère de Dieu, qui, pour mieux remplir tout son ministère, en a toute sa vie sacrifié les plus légitimes honneurs. Si, jalouse de ces honneurs, elle se fût exemptée de la loi d'une purification humiliante, comme elle était en droit de le faire; si, prétendant que son Fils étant Dieu il ne devait point être offert comme les hommes dans le temple; si elle ne l'eût point suivi à la croix pour joindre son sacrifice au sien, elle n'aurait rien fait en cela que sa qualité de mère ne semblât suffisamment autoriser. Mais aussi, s'en tenant ainsi aux prérogatives de sa dignité, elle eût manqué aux devoirs essentiels du ministère que Dieu y avait attachés. Car Dieu l'avait fait mère de son Fils pour coopérer avec lui, de la manière qui lui convenait, au salut du genre humain. Nous ne devons tant à Marie que parce qu'elle a sacrifié ce qu'elle était à ce qu'elle devait être pour nous, et c'est par le sacrifice, au contraire, que font plusieurs grands à ce qu'ils sont de ce qu'ils doivent être aux autres, qu'au lieu de leur devoir le bonheur, le repos, le salut des peuples, on a droit de leur attribuer tout ce qui leur arrive de mal. Si, moins jaloux des prérogatives que leur donnent leurs dignités; si, moins attentifs à recevoir l'encens et l'adoration des flatteurs; si, moins formalistes sur les honneurs qu'ils prétendent; si, moins sévères à exiger les services qui leur sont dus, et souvent ceux qu'on ne leur doit pas, ils n'avaient en vue, comme Marie, que le bien et l'utilité de ceux que Dieu leur a soumis, le pauvre serait assisté, l'innocent serait soutenu, la vertu serait honorée, le mérite reconnu, le vice puni. Saint Paul dit que ce n'est pas en vain que les princes et les grands portent le glaive: *Non sine causa gladium portat.* Non-seulement ils le porteraient en vain, s'il ne servait qu'à marquer leurs dignités et leurs emplois, pour en exiger les honneurs; mais ils le porteraient à la ruine de ceux qui sont au-dessous d'eux, s'il leur donnait le droit, comme il leur donne la puissance de les opprimer. Les princes et les grands portent le glaive, afin qu'on les respecte, il est vrai; mais et le glaive, et le respect qu'on rend aux grands en vertu du glaive, ne sont dans l'intention de Dieu que des moyens qu'il leur met en main, afin, dit le même saint Paul, de récompenser la vertu et de punir et détruire le vice: *Ad vindictam malorum, laudem vero bonorum.*

Que si dans ces honneurs du siècle, ceux qui s'en trouvent revêtus en doivent regarder le ministère comme l'essentiel et le capital, et s'y considérer, à l'exemple de la sainte Vierge, comme serviteurs plutôt que comme maîtres, à combien plus forte raison le doivent-ils faire dans ces emplois et dans ces dignités sacrées qui sont, comme dit saint Bernard, si essentiellement ministères, et dont Jésus-Christ a tant pris à tâche d'éloigner l'esprit de domination? Il proteste qu'il est venu pour servir et non pas pour être servi; est-ce donc ici où l'Apôtre est plus que celui qui l'a envoyé? Celui qui envoie l'Apôtre n'a voulu que servir; de quel front, prétend l'Apôtre, n'être apôtre que pour commander? C'est une égale erreur, disait saint Bernard à un pontife de son temps, de chercher la domination dans l'apostolat, et l'apostolat dans la domination. Que le cœur de l'humble Marie fut éloigné de cette ambition! Comme mère de Jésus-Christ, elle était supérieure aux apôtres; et, oubliant qu'elle était mère pour se souvenir qu'elle était servante, avec quelle docilité n'écouta-t-elle point les apôtres? Quelle soumission à leurs décisions, quelle obéissance à leurs décrets, quelle conformité à la discipline qu'ils établirent dans l'Eglise? Mère de cette même Eglise, loin d'y vouloir être maîtresse, de s'en attirer le gouvernement, d'y prétendre des préséances; loin même de s'ingérer dans les assemblées, de prendre parti dans les disputes, elle ne se réservait que la gloire de recevoir avec soumission tout ce qui serait décidé. Pendant que les apôtres étaient dans les chaires, enseignant, jugeant, ordonnant, elle priait au pied de l'autel, mêlée avec les autres femmes. C'est tout ce que nous lisons d'elle depuis l'ascension de son Fils: *Ecce ancilla Domini;* voilà la servante du Seigneur. Imitons-la. Humilions-nous à mesure que Dieu nous élève. Plus nous sommes au-dessus des hommes, plus tenons-nous dépendants de Dieu. Ne considérant les honneurs que comme de grands ministères, évitons de nous charger d'un poids sous lequel il est dangereux que notre faiblesse ne succombe. Si l'ordre d'en haut nous y appelle, examinons soigneusement par quels degrés il y faut monter. Surtout regardons-les toujours, moins comme des droits de commander que comme des engagements à servir et des moyens de mériter la récompense que Dieu prépare non aux honneurs, mais aux travaux. Ainsi soit-il.

SERMON XIV.

Sur l'Assomption de la sainte Vierge.

Quæ est ista, quæ ascendit de deserto, innixa super dilectum suum deliciis affluens?

Qui est celle-là, qui s'élève du désert, appuyée sur son époux, comblée de joie et de délices (*Cant.*, VIII)?

Nous ne la pouvons méconnaître à ces marques qui nous en font une peinture si ressemblante. Cette reine qui, du désert de cette vie triste et mortelle, s'élève appuyée sur son époux, vers cette heureuse région où abondent les solides plaisirs, ne peut être une autre que celle dont nous célébrons aujourd'hui la triomphante assomption. Salomon la voyait en esprit lorsqu'il prononçait ces paroles; et ce que ce roi-prophète en disait au dévot sexe de son temps lui attirait déjà les louanges de toutes les filles de Sion: *Viderunt eam filiæ Sion, et beatissimam prædicaverunt.* Que mes paroles en cette occasion ne peuvent-elles égaler mon zèle! Je puis dire avec saint Bernard que je ne traite aucun sujet avec plus de consolation que celui des

grandeurs de la Vierge ; mais je puis dire aussi comme lui qu'il n'en est point en même temps que je craigne plus de traiter : *Nihil est quod me delectet magis, sed nec quod magis terreat, quam de gloria Virginis habere sermonem.* Prévenu presque dès le berceau des justes sentiments que l'Eglise inspire pour elle à ses enfants, redevable à ses soins maternels de beaucoup de grâces particulières, nourri dans une compagnie où l'on se fait un devoir essentiel d'être zélé pour son honneur, j'embrasse avec joie l'occasion qui se présente d'en parler. Mais aussi, accablé d'ailleurs sous le poids d'un si grand sujet, j'entre avec crainte dans un discours où je sais qu'on attend de moi ce que je sens ne pouvoir faire. Il faudrait pour y réussir avoir ouï ces éloges divins qu'un ancien auteur dit avoir été faits par les apôtres assemblés, à l'ouverture du tombeau de cette Vierge ressuscitée et victorieuse de la mort. Il faudrait avoir entendu ces cantiques mélodieux, dont un autre dit que les anges accompagnèrent son triomphe et son couronnement dans le ciel. Mais puisqu'enfin sans ces secours je suis obligé de parler de sa victoire et de sa couronne, suppléons à l'éloge par l'instruction. Marie victorieuse de la mort, Marie recevant la couronne que lui a méritée sa vie, fait le sujet de cette fête et la matière de tous les éloges que nous lui donnons en ce jour. Tirons de ces deux points d'éloge qu'il ne nous est pas donné de remplir deux points d'une importante morale dont nous pouvons beaucoup profiter. Marie victorieuse de la mort nous apprendra à la mépriser ; Marie, couronnée par le fruit qu'elle a su tirer de la vie, nous apprendra à la bien employer. C'est le partage de ce discours, après que nous aurons invoqué celle que nous voulons imiter. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une des plus ordinaires comme une des plus singulières louanges que les Pères et les saints docteurs donnent à la Vierge en cette fête, que celle d'avoir vaincu la mort. Jusqu'à Marie, dit saint Grégoire de Nysse, la mort n'avait rien trouvé dans le monde qui résistât à son pouvoir, si nous en exceptons l'homme-Dieu : mais ne croyant pas que la victoire d'un Dieu dût avoir de suite à l'égard des hommes, elle continuait à exercer son cruel empire sur eux, lorsqu'inopinément elle vint échouer au tombeau de Marie, où elle apprit par une seconde défaite que le Fils de Dieu ne l'avait vaincue que pour apprendre aux hommes à la vaincre.

Il faut expliquer ces paroles figurées, et parlant naturellement, exposer en quel sens on peut dire que la Vierge a vaincu la mort. Est-ce que la Vierge n'est point morte ? est-ce que, par un de ces priviléges qui n'ont été accordés qu'à elle, la Vierge a été exemptée de la commune loi du trépas ? Je sais bien que saint Epiphane a laissé cet article indécis, par respect, dit-il, pour le sanctuaire où a reposé le saint des saints ; mais quand ce Père parlait ainsi, il n'avait pas fait la réflexion que fait si judicieusement saint Fulgence dans ses traités au roi Trasimond ; que depuis que Dieu même est mort, ce n'est plus ni un privilége ni un avantage à l'homme de ne pas mourir. La raison qu'il en apporte est que, depuis que Dieu même est mort, nous ne devons plus regarder la mort comme la destruction de notre être, mais comme sa perfection, puisqu'elle nous donne un nouveau trait de ressemblance avec celui qui est le modèle de tous les êtres. Tandis qu'il a été vrai de dire qu'il n'y avait en Dieu que vie : *In ipso vita erat*, il a été vrai de dire aussi que la vie était la gloire de l'homme : *Et vita erat lux hominum.* Mais depuis que Dieu s'est fait honneur de la mort comme de la vie, depuis qu'au titre de Dieu des vivants il a ajouté la qualité de premier-né d'entre les morts, la mort est devenue un titre de gloire et de grandeur à l'homme. Ainsi ce n'est plus à ne pas mourir que consiste la gloire de l'homme, mais à vaincre la mort en mourant à l'exemple de Jésus-Christ, et c'est ce que la Vierge a fait en trois différentes façons.

La sainte Vierge a vaincu la mort, premièrement, en ce que la mort ne lui a jamais fait sentir la triste supériorité qu'elle exerce sur les autres hommes, par les craintes qu'elle a coutume de jeter dans leurs cœurs en les approchant. Naturellement l'homme craint la mort. L'orgueil peut bien quelquefois à sa vue imprimer quelque air d'assurance sur le visage des philosophes et dans la contenance des guerriers, mais il n'ôte point l'émotion du cœur. Tous les raisonnements que les uns emploient pour montrer que la mort est méprisable montrent qu'on ne la méprise pas aisément, et les passions que les autres appellent à leur secours pour la braver font voir qu'on la craint lors même qu'on la brave. Il faut bien que l'homme regarde la mort comme quelque chose de bien terrible, puisque quelque malheureuse que soit la vie, rarement on désire la mort. La mort n'eut point cet ascendant sur le cœur de la sainte Vierge. Marie ne craignit point la mort. Saint Jean de Damas, voulant exprimer cette assurance de la Vierge à la vue du dernier moment, demande comment il se serait pu faire que celle qui avait produit la vie goutât la mort. Ce Père ne demande pas comment il se serait pu faire que celle qui avait produit la vie mourût. Il était convenable qu'elle mourût, puisque la vie même avait voulu mourir. Mais ce qui ne se pouvait faire, c'est que celle qui avait produit la vie sentît les troubles, les amertumes et les appréhensions de la mort. Car c'est à proprement parler ce qui s'appelle goûter la mort. Le Sauveur l'a goûtée, il est vrai, puisque nous lisons qu'il l'a crainte ; mais le Sauveur ne l'a voulu craindre que pour mériter à sa mère et à ceux qui l'imiteraient, la grâce de ne la craindre pas. La crainte que Jésus-Christ eut de la mort était une de ces faiblesses qu'il avait prises de l'ancien Adam, mais qu'il n'avait prises que pour en guérir ceux qui, comme la sainte Vierge, se revêtiraient du nouveau. Ce

fut en craignant la mort que Jésus-Christ lui ôta l'aiguillon qui la faisait craindre, pour parler comme l'Ecriture, et qu'en prenant sur sa personne ce juste châtiment du péché, il voulut en délivrer ceux qu'il délivrait du péché même. On ne fut pas longtemps dans l'Eglise sans ressentir l'heureux effet de la victoire de Jésus-Christ sur la mort. Il fut visible dans tous les premiers chrétiens. Et c'était sans doute ce temps que voyait en esprit ce prophète qui disait insultant à la mort : *Ubi est, mors, stimulus tuus ?* O mort! où est cet aiguillon qui jusqu'ici t'avait rendue si redoutable à tous les hommes? Je vois des hommes qui ne te craignent plus. Jusqu'au temps de Tertullien, cette intrépidité était si commune qu'il définissait les chrétiens : *Expeditum morti genus* : un genre d'hommes toujours disposé à la mort. Ils y couraient en si grande foule, quand il s'élevait des persécutions, que les juges en étaient étonnés et que regardant leur courage comme une espèce de fureur, ils leur demandaient, comme indignés de la peine qu'ils leur donnaient de les faire mourir par les supplices, s'il n'y avait pas de précipices où ils pouvaient périr à moindre frais? Ce mépris de la mort les porta si loin qu'on fut obligé de le réprimer par la sévérité des canons, et de déclarer que l'Eglise ne reconnaîtrait plus pour martyrs ceux qui, sans être recherchés, auraient couru d'eux-mêmes au martyre.

Que nous sommes éloignés en nos jours de ce noble mépris de la mort, qui la faisait braver à nos pères! Où est aujourd'hui le chrétien qui ne tremble pas aux approches de la mort? disons plus : où est le chrétien, à qui un ami ne tremble pas d'être obligé d'annoncer la mort? Combien de ménagements à prendre, combien de préparations à faire, combien d'adoucissements à apporter! On ne s'explique qu'à demi, et on n'ose avertir du danger qu'on n'assaisonne l'avertissement de l'espérance d'en revenir. Encore attend-t-on souvent si tard, que pour ne pas effrayer un homme qu'on sait appréhender la mort, d'ordinaire on l'en laisse surprendre, et pour lui épargner la peur d'une mort attendue et préparée, on l'expose à tout le malheur d'une mort subite et imprévue.

Ne peut-on trouver le moyen de reprendre l'ancien ascendant que donnait aux premiers chrétiens leur religion sur la mort? Oui, il en est un infaillible : vous le trouverez dans la protection et dans l'imitation de Marie. Vous le trouverez dans sa protection : car l'expérience nous apprend que l'effet de la dévotion à la Vierge est non-seulement une bonne mort, mais une mort douce et tranquille. Lisez l'histoire de l'Eglise, et lisez-la sans vous piquer de cette fausse force d'esprit, qui fait rejeter à certaines gens tout ce qui tient du merveilleux, et vous y verrez mille exemples de personnes craignant la mort, qui par un très-sensible effet de la dévotion à la Vierge, ont cessé de la craindre en mourant. Vous le trouverez dans son imitation, pour peu que vous fassiez réflexion que ce qui lui fait remporter cette victoire sur la mort est celle qu'elle a remportée du péché, et que la mort n'a point de pouvoir sur elle, parce que le péché n'a rien en elle. Le péché est le père de la mort : *Peccatum generat mortem.* Par conséquent, où règne le péché, la mort a droit de régner aussi, comme un enfant dans l'héritage qui lui a été laissé par ses pères. Mais aussi, où le péché n'a rien, la mort n'a ni droit ni pouvoir. C'est sur ce fondement que je dis que la mort n'a point exercé sur Marie cette supériorité, qui la rend si redoutable aux autres. Marie pouvait dire à la mort, lorsqu'elle se présenta à elle, ce qu'un saint disait au démon : *Nihil in me reperies.* Tu ne trouveras rien en moi qui te donne pouvoir sur moi. Tu ne trouveras point en moi un corps amolli par les voluptés, et attaché par tous ses sens aux aises et aux plaisirs de la vie; par conséquent, tu ne m'inspireras point ces pénibles regrets de la quitter, qui font tant gémir les autres hommes. Tu ne trouveras point en moi un cœur agité de ces passions qui occupent celui des mondains; par conséquent, tu n'exciteras point en moi ce trouble et cette agitation qui redoublent en eux à la mort. Tu ne trouveras point en moi un esprit aveuglé par l'éclat des grandeurs humaines; comme j'ai vécu sans les désirer, je mourrai sans les regretter. Ainsi, dis-je, pouvait parler Marie; et c'est parce qu'elle pouvait parler ainsi qu'elle n'appréhenda point la mort. Mettons-nous en état de pouvoir tenir le même langage en mourant, et nous ne craindrons point de mourir.

La seconde manière dont on peut dire que la Vierge vainquit la mort consiste en ce qu'elle ne mourut point par les armes dont la mort a coutume de se servir pour trancher le fil de nos vies. On meurt par maladie, on meurt par violence, on meurt par le poids des années, qui, usant nos corps, épuisant nos forces, et nous penchant insensiblement et par degrés vers le tombeau, nous y précipitent enfin tout-à-fait. Ce n'est point ainsi que Marie est morte. Notre théologie ne reconnaît guère d'autre cause de sa mort que son amour. C'est pour cela qu'elle lui attribue ces belles paroles du Cantique, où l'épouse mystique dit qu'elle est blessée par la charité, *vulnerata charitate ego sum*; que sa tendresse la fait languir, *amore langueo*, que son amour a la même force, et fait le même effet sur elle, que la mort sur les autres hommes, *fortis est ut mors dilectio* (*Cant.* II); par où nos théologiens veulent dire que ce fut par la ferveur de l'amour qu'avait la sainte Vierge pour Dieu, et dans une espèce d'extase, que sa bienheureuse âme, rompant les liens de sa vie mortelle, alla se réunir à son Créateur : second moyen de vaincre la mort, dont nous ne pouvons qu'imparfaitement, mais dont nous pouvons utilement nous servir à son exemple.

La bonne conscience, il est vrai, peut nous rendre la mort moins terrible, mais il n'y a que l'amour de Dieu qui nous la puisse

rendre agréable. Aimons, et il nous sera doux de mourir. Soyons de ces serviteurs zélés dont parle le Sauveur du monde, qui attendant la lampe en main la venue d'un maître qu'ils aiment, lui ouvrent avec empressement dès qu'il frappe. Imitons ces vierges de la parabole, que l'amour rend impatientes, et qui, uniquement attentives à l'heure que doit venir l'époux, le préviennent, et sont à la porte où se fait le festin nuptial, avant même qu'il s'y présente pour leur ouvrir et pour les admettre. Jusqu'à ce que notre charité arrive à ce degré de ferveur, nous pourrons mourir résignés : mais ne mourant que parce qu'il faut mourir, mourant avec soumission, nous mourrons avec regret; et ce regret de quitter la vie n'est pas un médiocre mal à la mort. Saint Paul ne l'eut point ce regret si naturel à tous les hommes. Qui l'empêcha de l'avoir? l'amour. Il aimait ardemment Jésus-Christ; il désirait être avec lui: dans cette ardeur et dans ce désir, loin d'être attaché à la vie, il en regardait comme le plus doux moment celui qui serait suivi de la mort. Il faut vaincre un amour par un autre, l'amour de cette vie et de ce qui nous y attache, par l'amour d'une autre vie et de ce qui nous la doit faire désirer. Mais, afin que l'amour de Dieu ait dans nos cœurs cet ascendant sur tout autre amour à la mort, il faut qu'il l'ait pris pendant la vie; il faut qu'une longue ferveur lui ait donné une activité semblable à celle qu'il avait dans le cœur de la sainte Vierge, qui en avait été remplie avant que d'avoir vu le jour. Celui qui a besoin d'efforts pour former des actes à la mort ne peut produire cet effet. Cette parfaite charité qui chasse le trouble et la crainte procède d'une longue habitude qui l'a rendue constamment maîtresse de tous les mouvements du cœur. Avec cet amour on meurt comme Marie, non au pied de la croix avec les pénitents, troublés et tremblants devant leur Juge, mais comme Marie, *dans le baiser du Seigneur* et avec la joie d'une épouse qui, après une pénible absence, se réunit avec son époux pour ne s'en séparer jamais.

Ainsi, Marie vainquit la mort, et, pour rendre sa victoire complète, elle la vainquit en troisième lieu, en ce que son corps virginal, sorti glorieux du tombeau peu de temps après qu'on l'y eut mis, ne fut point laissé en proie aux vers, et abandonné à la pourriture, selon la prophétie qui portait que ce sanctuaire, animé de la divinité sur la terre, ne verrait point la corruption : *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem* (*Psal.* XIII). Car, quoique cette prophétie regarde principalement le corps du Sauveur, les Pères et les docteurs prétendent que, par la même raison qu'elle regarde le corps du Fils, elle regarde celui de la mère, et que le corps pur de la mère, ayant été comme celui du Fils le temple de la divinité d'une façon particulière, la même vertu qui a préservé de la corruption le corps du Fils a dû en exempter celui de la mère. Nous n'avons pas droit de prétendre à cette résurrection avancée; mais cette résurrection pour tant est un grand affermissement de l'espérance que le Sauveur a donnée à tous les chrétiens d'une résurrection semblable au jour de son avénement.

Troisième moyen de mourir tranquilles, que la mort de Marie nous fournit : car, enfin, une des raisons qui fait craindre à la mort à l'homme est la destruction de son corps. La philosophie a beau dire que le corps est la prison de l'âme, l'âme aime cette prison, et l'aime tant que, quelque affreuse que l'âge et les années la rendent, elle n'en sort jamais qu'à regret, et toujours le plus tard qu'elle peut. Dans cette prison l'âme est captive, mais elle se trouve si bien de son esclavage, qu'elle ne craint rien tant que sa liberté. Dans cette prison l'âme souffre, mais elle regarde la fin de ses souffrances comme le plus grand de tous ses maux. Quand cette prison s'use, elle la répare; quand elle menace ruine, elle l'appuie; quand le temps et les maux l'y attaquent, elle la défend opiniâtrement, elle s'y retranche, et n'en sort jamais tandis qu'elle y trouve un point habitable. De là ces agonies violentes et ces agitations inquiètes, quand elle se voit forcée d'en sortir; et la raison de cela est que le corps et l'âme étant deux parties faites l'une pour l'autre et pour composer l'une avec l'autre un même tout, elles n'ont leur perfection et n'atteignent leur fin que quand elles sont unies. De là leur répugnance à se séparer, et leur inclination à se rejoindre; c'est ce qui faisait dire au Sauveur que personne ne hait sa chair, et à saint Paul, que ces désirs de la quitter qu'ont eus les saints, et qu'il avait lui-même, ne sont pas des désirs de séparation, mais des désirs de perfection, parce qu'à parler proprement, on ne souhaite pas d'être dépouillé, mais plutôt d'être revêtu : *Nolumus spoliari, sed supervestiri*. De sorte que, quand l'Evangile nous exhorte de haïr notre corps, il faut entendre cette haine du corps, dans le même sens que le Sauveur a entendu celle de l'âme, quand il a exhorté de la haïr. Comme donc il ne nous a exhortés à perdre notre âme que pour la retrouver plus parfaite dans la vie éternelle qu'il lui promet, il ne nous a exhortés aussi à mortifier notre corps que pour le retrouver immortel dans la gloire qu'il lui destine. Il ne s'est pas contenté de dire qu'il la destinait cette gloire et cette immortalité à nos corps, il nous en a fait voir un modèle dans sa propre résurrection, qui nous en est un gage sensible. Job, dans la foi avancée qu'il en eut, entra tranquillement dans le tombeau, quoiqu'il en vît toute l'horreur, et qu'elle se peignît à ses yeux avec tout ce qu'elle a de plus triste : *Pelli meæ, consumptis carnibus, adhæsit os meum, et derelicta sunt tantummodo labia circa dentes meos* (*Job*, XIX, 20): Je ne suis plus, disait ce saint homme, qu'une peau collée sur des os, et mes gencives consumées ont joint mes lèvres avec mes dents. *Spiritus meus attenuabitur, dies mei breviabuntur, et solum mihi superest sepulcrum* (*Job*, XVII, 1) : Mon âme, ne pouvant plus habiter une demeure si ruinée, se voit sur le point d'en

sortir; mes jours vont finir, et de tous mes biens il ne me reste plus qu'un sépulcre : *Putredini dixi : Pater meus es, mater mea, et soror mea vermibus* (*ibid.*). Ainsi, pourriture, et vous, vers qui vous en nourrissez, vous m'allez désormais tenir lieu de famille et de domestiques. Cet état me serait terrible, si ma foi, qui me fait percer dans les siècles les plus reculés, ne m'y découvrait mon rédempteur, vainqueur et triomphant de la mort par une résurrection glorieuse, et ne me donnait assurance que je ressusciterai comme lui, que comme lui je reprendrai cette chair que je vais quitter, non mortelle comme je la quitte, mais immortelle et impassible comme celle de mon Sauveur même : *Scio enim quod redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum, et rursum circumdabor pelle mea, et in carne mea videbo Deum Salvatorem meum.* Car je le verrai, ce Sauveur, de ces mêmes yeux qui ne vont s'éteindre que pour reprendre un nouveau feu : *Quem visurus sum ego ipse et non alius, et oculi mei conspecturi sunt.* Plein de cette espérance, j'entre tranquillement dans le tombeau, où elle reposera dans mon sein pour donner du repos à mes cendres : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo.*

Nous avons tous le même principe de cette espérance que Job dans la résurrection du Sauveur; mais nous avons ce que Job n'avait pas, un nouveau motif qui l'affermit dans la résurrection de Marie. Non-seulement le corps du Sauveur, uni personnellement à la vie, est ressuscité glorieux; mais celui même de sa mère, pour avoir été sa demeure, n'a point vu la corruption; quelle assurance pour le mien, sinon de ne pas voir la corruption, au moins d'en sortir quelque jour, par un principe semblable à celui qui en a préservé le sien! Elle a été sa demeure, je la suis; elle l'a porté dans son chaste sein, je l'ai souvent reçu dans un corps au moins purifié par la pénitence. C'est à ce sacrement de son corps qu'il a particulièrement attaché la vertu qui doit opérer la résurrection des nôtres; entrez sans crainte, corps mortel, dans le tombeau qui vous détruira, bientôt vous en sortirez pour ne plus mourir. Par cette considération nous rendrons, comme la sainte Vierge, notre victoire complète sur la mort. Mais apprenant d'elle à vaincre la mort, apprenons comme elle à former notre couronne du bon emploi de notre vie. C'est le second point de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Il n'en est pas des couronnes du ciel comme de celles de la terre : ce n'est point la nature qui les donne, ou à cette distinction de sang qui les renferme en certaines familles et ne couronne que certains noms, ou à cet ordre de naissance qui, parmi ceux d'un même sang, donne le sceptre sans autre égard à celui qui, né le premier, se présente le premier pour le prendre. Ce n'est ni la force qui les emporte, ni l'intrigue qui les ménage, ni le sort des armes qui en décide, ni un conseil de juges sujets à la corruption et à l'erreur qui en fait la distribution. Dieu même, tout souverain qu'il est, ne les adjuge ni à son choix, ni à sa tendresse, non pas même aux alliances qu'on peut avoir selon la chair avec son Fils, non plus qu'aux dignités et au rang que l'on occupe dans son Église. En vain les enfants de Zébédée prétendirent se prévaloir de ces deux derniers avantages, pour obtenir de Jésus-Christ les premières places de son royaume (*Matth.*, XX); le Fils de Dieu leur déclara que ces premières places dans le royaume céleste sont à la disposition de son Père, qui ne les donnerait qu'au mérite et au courage de ceux d'entre eux qui boiraient avec lui son calice : *Potestis bibere calicem, quem ego biliturus sum?* Le Fils de Dieu en a usé ainsi, non-seulement à l'égard de ses serviteurs, mais à l'égard de sa propre mère. Jamais l'humble Vierge ne fit une demande semblable à celle des deux ambitieux disciples; jamais il ne lui vint en pensée de faire expliquer le Sauveur, touchant la place que sa dignité semblait lui donner droit de prétendre dans le royaume dont si souvent elle l'avait entendu parler. Mais pour montrer à tous ceux qui y prétendaient que la dignité seule n'y donnait pas le rang, Jésus-Christ prit souvent occasion de déclarer que celle de sa mère même, qui était sans contestation la première et la plus élevée, n'y trouverait de prérogatives que celles que lui acquerrait l'excellence de sa vertu et le mérite de ses œuvres (*Matth.*, XII). Ce fut dans cette vue qu'un jour qu'il annonçait ce même royaume, dans une maison où un grand peuple l'avait suivi pour l'en entendre parler, sa mère et ceux de ses parents, que l'Evangile nomme ses frères, y étant venus le chercher, il déclara à ceux de la troupe qui l'avertirent qu'ils étaient là, qu'il tenait pour mère et pour frères ceux qui feraient la volonté de son Père céleste : *Qui fecerit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est, hic frater meus et mater est.* La méconnaissait-il cette mère toujours si présente à son cœur? ce serait un blasphème de le penser. Non, il ne la méconnaissait pas, mais il voulait par là faire entendre à ceux à qui il venait de dire que le royaume de Dieu leur était offert que les places de ce royaume n'étaient pas destinées ni à sa mère, ni à ses frères selon la chair, précisément par ces liaisons de sang et de proximité, mais au soin qu'ils auraient de les mériter, par l'observation de la loi et des commandements de Dieu; et que s'il eût pu même arriver que quelque autre, les surpassant en fidélité et en ferveur, méritât mieux qu'eux les premières et les plus hautes de ces places, il aurait eu dans ce royaume cette prérogative et ce rang que les hommes, jugeant des choses par les lois naturelles et humaines, adjugeaient à sa mère et à ses frères. Dans cette même vue, et à peu près dans une rencontre pareille, une femme s'étant écriée du milieu d'un grand auditoire que bienheureux était le ventre qui avait porté un si grand prophète, et les mamelles qu'il avait sucées, le Fils de

Dieu, dont cette femme avait interrompu le discours, en quitta le fil pour lui répondre qu'il fallait plutôt dire que bienheureux étaient ceux qui entendaient la parole de Dieu et qui la mettaient en pratique : *Quin imo, beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud* (*Luc.*, XI); confirmant par là ce qu'il avait déjà dit, que si sa mère devait avoir plus de part au bonheur éternel que les autres, ce serait, non précisément parce qu'elle aurait été sa mère, mais parce qu'elle aurait été plus fidèle à pratiquer la parole de Dieu. Car encore qu'il soit vrai de dire que c'est parce qu'elle a été mère qu'elle a été comblée de grâces, et que c'est parce qu'elle a été fidèle à ces grâces qu'elle a été comblée de gloire, et qu'ainsi originairement sa gloire procède de sa maternité, par cette même raison, il est évident que si la grâce lui a été donnée en conséquence de sa maternité, la gloire ne lui a été accordée qu'en vertu de sa correspondance à la grâce. Ainsi, si la plénitude de la grâce qu'elle reçut dans l'incarnation fut l'apanage de sa maternité, la plénitude de la gloire qu'elle reçoit dans son assomption est la récompense de ses vertus. En ce temps-là on lui disait : Béni est le fruit de votre ventre; aujourd'hui on chante à sa gloire : Béni est le travail de vos mains. En ce temps-là elle était grande par les œuvres de la puissance divine, aujourd'hui elle l'est par ses propres œuvres ; en ce temps-là on faisait son éloge par ce que Dieu avait fait pour elle, aujourd'hui on a droit de le faire par ce qu'elle a fait pour Dieu; en ce temps-là, comme épouse favorite, elle recevait les effets de la libéralité de son bienfaiteur, et ces dons célestes étaient le sujet des louanges que lui devaient donner les nations ; aujourd'hui, comme la femme forte, elle reçoit de son juste rémunérateur le fruit de ses mains, et à son entrée dans le ciel elle s'entend louer par ses actions mêmes : *Date ei de fructu manuum suarum, et laudent eam in portis opera ejus* (*Prov.*, XXXI, 31).

Mais quelles sont donc enfin ces œuvres et ces actions d'un si grand mérite qu'elles aient pu élever la Vierge au faîte de grandeur où nous la voyons? L'Eglise chante qu'elle est placée dans le royaume céleste au-dessus des anges : *Exaltata est Dei genitrix super choros angelorum, ad cœlestia regna.* Elle lui applique, pour nous donner encore une plus haute idée de sa gloire, ces paroles du roi-prophète : *Astitit Regina a dextris suis* : La reine s'est assise à votre droite. Quelles actions, dis-je, ont pu mériter à une femme, dont la vie s'est passée dans la sphère de son sexe et dans une condition si commune, un trône si élevé dans le ciel, et une couronne qui nous la fait reconnaître pour reine des anges, des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs? Marie n'a point passé les mers, pour porter le nom de son Fils aux nations barbares comme les apôtres. On ne lit point dans sa vie, comme dans celle de saint Paul, des travaux immenses, des dangers innombrables, des persécutions opiniâtres ; elle n'a point, comme les martyrs, expiré sous le glaive ou sur le bûcher. Plus élevée pourtant dans la gloire que les apôtres et que les martyrs, par le mérite seul de ses œuvres, par où a-t-elle donné à des œuvres, si communes en apparence, un prix si supérieur à celui des leurs? On ne peut appliquer à personne plus justement qu'à la Mère de Dieu ce passage où le prophète dit que la gloire de la fille du roi vient toute de son intérieur : *Omnis gloria filiæ Regis ab intus* (*Isai.*, XXXIV). Trois principes intérieurs dans Marie ont donné ce prix à ses actions, et font tout le mérite des nôtres : la grâce, la ferveur, la conformité aux lois et aux ordres de Dieu.

La grâce qu'elle eut de bonne heure, et qu'elle conserva toujours, fit qu'aucun moment de sa vie ne lui fut inutile pour le ciel. Marie n'eut jamais ni de ces jours vides, ni de ces nuits inutilement employées en travaux sans fruit, pour me servir des termes de Job, quoique dans un sens différent : je veux dire qu'elle n'employa point le jour, que selon saint Paul la grâce sanctifiante fait en nous, en actions inutiles au salut, comme font la plupart des chrétiens, même ceux que la crainte de Dieu éloigne des grands péchés. Bien moins eut-elle ces longs intervalles qu'occupe la nuit du péché, durant lesquels même les bonnes œuvres ne méritent rien pour l'autre vie. Dieu l'avait donnée à l'Eglise pour être le modèle de ces justes dont le prophète dit que la voie va comme une lumière éclatante, toujours croissant jusqu'à son midi, sans nuit, sans éclipse, sans nuage même qui en pût diminuer la clarté; et cette clarté de la grâce, se répandant sur toutes ses œuvres, leur donnait cet éclat et ce prix, qui fait aujourd'hui la beauté et la richesse de sa couronne. Aucun de ceux dont il est dit que leurs jours seront trouvés pleins, n'en ont eu d'une plénitude comparable à celle des siens. Saint Ambroise parlant de saint Jean et de la joie qu'il ressentit, longtemps même avant que de naître, aux approches de son Sauveur, dit qu'en ce précurseur du Messie, l'exercice de la vertu ne fut point retardé par les empêchements de l'âge : *Impedimenta nescivit ætatis.* De ce privilége du serviteur, nos théologiens justement fondés sur la maxime de saint Bernard, ont conclu qu'à plus forte raison il a été donné à la mère; qu'ainsi, ni l'impuissance de l'enfance, ni l'ignorance de la jeunesse, ni la distraction de l'âge mûr, ni la défaillance de la vieillesse, n'ont arrêté ni interrompu en elle la pratique des plus hautes vertus; qu'elle agit dès qu'elle eut cette grâce qui fait le mérite des actions, et que ces mêmes actions, augmentant réciproquement cette grâce, recevaient à chaque moment de cette grâce augmentée un nouveau prix. Ajoutons-y celui qu'y donna la ferveur de la charité avec laquelle elle les faisait. Tout fut charité dans Marie. Ornée de toutes les vertus, elle sut les réduire toutes à ce commun lien de leur perfection, qui fut toujours le premier mobile et le motif domi-

nant de ses œuvres; vérifiant ainsi la figure que nous en donne le prophète sous l'image d'une grande reine revêtue d'une robe d'or rehaussée d'ornements divers : *In vestitu deaurato, circumdata varietate* (*Psal.* XLIV). Il me semble que je l'entends, qui, du trône où elle est élevée, nous adresse ces paroles de saint Jean : *Suadeo tibi emere a me aurum ignitum* (*Apoc.*, III). Prenez de moi cet or brillant, pour donner à vos actions, que votre tiédeur rend si souvent plus dignes de châtiment que de récompense, le prix qu'elles doivent avoir pour mériter la couronne céleste. Tandis que froids et languissants, nous ne pratiquerons les vertus que par humeur, par nécessité, par une tiède et lente habitude, nos œuvres corrompues ou défectueuses ne mériteront rien, ou du moins ne mériteront que peu pour le ciel. Nous perdrons bien du temps. Les petites choses sont les plus ordinaires dans la vie; nous les négligerons, et par là nous perdrons un grand fonds pour l'éternité; nous en omettrons beaucoup d'essentielles, les choses difficiles paraîtront impossibles à notre paresse, et tout obstacle deviendra insurmontable à notre lâcheté. Toujours serons-nous infidèles aux grâces et aux secours d'en haut, auxquels nous ne correspondrons jamais que faiblement et à demi. Pour éviter de si grands maux, imitons la même vive ferveur dont Marie anima ses œuvres. Par là, comme elle attentifs à tout, nous tirerons un grand fruit des plus petites choses; comme elle toujours courageux, nous ne serons point épouvantés par les grandes; comme elle fidèles et reconnaissants, nous emploierons utilement les grâces. Car c'est ainsi que par la ferveur d'un cœur brûlant du divin amour, tandis qu'elle fut occupée de ces menus soins qui renferment une femme dans son domestique, des actions les plus ordinaires elle se fit de grandes vertus. C'est ainsi que toujours soutenue de la vivacité de ce feu sacré, lorsqu'il lui fallut souffrir en silence les inquiètes pensées de Joseph, ignorant le mystère accompli en elle, passer les montagnes de la Judée pour la consolation d'Elisabeth et la sanctification du précurseur, mettre au monde dans une étable un Fils dont les souffrances redoublaient les siennes, l'offrir au temple pour être immolé, le transporter dans une terre étrangère pour éviter la fureur d'un tyran, l'accompagner jusqu'à la croix, l'y voir outragé, déchiré de coups, et expirer enfin à ses yeux; ni la peine ni le péril ne parurent à son zèle des obstacles capables de l'arrêter un moment. C'est ainsi que toujours animée de cette ardeur toujours nouvelle, par une correspondance entière elle suivit l'impression des grâces qui lui furent données du ciel, dans une abondance proportionnée au rang qu'il était convenable à la Mère de Dieu d'y tenir. C'est enfin ainsi que la lampe toujours pleine et toujours ardente à la main, vierge sage, servante fidèle, elle attendit le céleste époux et le juste rémunérateur qui lui donne aujourd'hui la première place dans le lieu du banquet nuptial, et qui l'élève dans la gloire au-dessus même des purs esprits.

Mais en imitant sa ferveur, prenons garde que la nôtre ne s'égare, n'imitant la sienne qu'imparfaitement. Saint Pierre nous en a avertis : *Nolite peregrinari in fervore* (I *Petr.*, IV, 12). Prenez garde que votre ferveur ne vous éloigne du droit chemin, par des actions hors de l'ordre que la Providence leur a prescrit. Il y a des actions qui semblent être de grands pas à la perfection, mais qui étant de ces grands pas qui se font hors du droit chemin, *magni passus extra viam*, ne nous approchent jamais beaucoup du terme, et nous en éloignent souvent tout à fait. Etudions la vie de la sainte Vierge, dans tous les temps et dans tous les âges, nous n'y trouverons pas une action qui ne soit renfermée dans la sphère de son sexe, de sa condition, de son état, et des emplois propres d'une vierge modeste, d'une épouse soumise, d'une mère soigneuse, d'une femme appliquée à son domestique, d'une veuve retirée et unie à Dieu.

Jamais personne n'eut des prétextes plus plausibles et plus spécieux de sortir de ces bornes que la sainte Vierge. Quels droits cette qualité seule ne semblait-elle point lui donner, pour s'attirer, sous couleur de zèle, des fonctions plus éclatantes que celle qu'elle eut dans l'Eglise, soit durant la vie de son Fils, soit après son retour dans le ciel? Quels titres n'avait-elle point pour prétendre de parler, de donner des leçons, de s'ériger en directrice des premiers fidèles et des Apôtres même, qui respectaient sa dignité, qui connaissaient sa sagesse, qui admiraient sa vertu? Elle n'en use pas ainsi. Loin de parler où elle devait se taire, elle se tait où il semble qu'elle eût dû parler; loin de vouloir enseigner les autres, elle se fait des enseignements de tout ce qu'elle leur entend dire. Les pasteurs viennent à la crèche (*Luc.*, II), quelle occasion de leur expliquer le mystère qu'ils adoraient, et qu'ils ne connaissaient point assez! Siméon (*ibid.*) lui annonce dans le temple ce qu'elle avait connu avant lui : quelle occasion de prononcer des oracles touchant la lumière qui venait éclairer Israël et tirer les Gentils des ténèbres! Là, elle médite ce qui se dit; ici, elle écoute avec soumission : partout elle garde le silence. Une seule fois elle parle pour obtenir un miracle (*Joan.*, II), il est vrai, mais avec une modestie qui faisait bien voir que la charité seule, et non l'empressement de manifester avant le temps le mystère caché, l'avait engagée à parler.

Marie garda cette conduite, persuadée d'une vérité qui doit être la règle de nos actions, que nous sommes essentiellement serviteurs, et que le Maître que nous servons, connaissant mieux ses intérêts que nous ne les connaissons, ou plutôt n'en ayant point d'autre que d'être obéi, nos services ne lui sont agréables qu'autant qu'ils sont conformes à ses lois, à ses ordres, à sa volonté. Il faut quelquefois servir les hommes en dépit d'eux et contre leur gré; car les hommes étant

sujets à des passions qui leur cachent leurs vrais intérêts, il faut souvent avoir plus d'égard à ce qu'ils doivent vouloir qu'à ce qu'ils veulent, parce que d'ordinaire, le temps leur faisant connaître ce qu'ils ont mal à propos voulu, leur fait regretter ce qu'ils devaient vouloir. Ainsi, c'est souvent leur rendre un double service que de ne les pas servir à leur gré. Il n'en est pas ainsi de Dieu; ce qu'il veut est ce qu'il voudra toujours, parce que c'est ce qu'il doit vouloir; et c'est se tromper que de croire qu'on puisse faire pour son service quelque chose de mieux que ce qu'il demande. Ainsi que moi, marchant sur les pas d'un Paul ou d'un François Xavier, j'aille comme eux porter la foi à mille peuples inconnus; que vous, toujours en action, preniez, par votre mouvement propre, la direction des bonnes œuvres qui se font dans toute une ville : si Dieu demande autre chose de nous, s'il veut que je reste ici parmi les ouvriers stériles d'un christianisme languissant, à étudier beaucoup des paroles qui ne font que fort peu de fruit; s'il veut que vous renfermiez votre zèle dans l'enceinte de votre domestique, à prendre le soin ennuyeux de former les mœurs de vos enfants, à faire instruire des valets, à donner ordre à des affaires qui demandent la présence du maître, il nous dira comme à ces Juifs dont il rejeta les sacrifices : *Quis quæsivit hæc de manibus vestris* (*Isai.*, I); Qui vous a demandé ces choses, et pourquoi les avez-vous faites? Il nous reprochera, comme à d'autres, que nous avons fait notre volonté dans nos bonnes œuvres : *Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra* (*idem*, LXXVIII). Et peut-être que, comme il en arriva à Saül, il nous réprouvera enfin pour des sacrifices à contre-temps, et pour des victimes offertes d'une main désobéissante. Combien de chrétiens aujourd'hui, par une piété mal réglée, doivent craindre de pareils reproches, et peut-être un pareil châtiment? Combien appliquent ailleurs un zèle qu'ils devraient uniquement appliquer à s'acquitter de leurs devoirs? Combien de femmes chrétiennes vivent dans cette illusion? Combien négligent un domestique dont elles doivent rendre compte à Dieu, pour prendre soin de beaucoup de choses dont personne ne leur sait gré? Combien emploient en prières oisives un temps qu'elles devraient donner à une vigilance nécessaire? Combien négligent ce qu'elles seules peuvent faire, pour faire ce que d'autres feraient mieux qu'elles. La sainte Vierge eut une conduite bien opposée à celle-là. Persuadée que la perfection consiste à suivre l'ordre de Dieu dans les actions attachées à la condition où il nous fait naître, à l'état où il nous a mis, aux emplois qu'il nous a marqués, elle travaille comme la femme forte, non par le conseil de son esprit, pour gouverner l'Eglise, mais par le conseil de ses mains, pour pourvoir aux besoins de sa famille : *Operata est consilio manuum suarum* (*Prov.*, LI). Elle chercha la laine et le lin, elle prit en main le fuseau, elle pourvut sa maison de pain; toujours et uniquement appliquée, hors des heures qu'elle donnait aux exercices de piété, ou à partager avec son époux le travail domestique, ou à prendre soin de son Fils.

Par de telles actions, Marie est parvenue à la couronne qu'elle reçoit aujourd'hui dans le ciel. Grand sujet ou de confusion ou de consolation pour nous : grand sujet, dis-je, en même temps de craindre un grand châtiment ou d'espérer une grande récompense. Sujet de craindre un grand châtiment si, ayant si près de nous, ou plutôt si, ayant en nous la matière de cette couronne, nous négligeons de l'employer. Il ne s'agit point de passer les mers pour convertir les idolâtres; il n'est pas nécessaire de pervenir à un haut degré de contemplation; il n'est pas question de passer sa vie dans le cloître ou dans le désert. La plus haute perfection, considérée par rapport à la plupart de nous, consiste en des œuvres plus ordinaires, plus communes, plus faciles à pratiquer. Nous serons parfaits, si nous le sommes comme l'a été la sainte Vierge, la plus parfaite de toutes les pures créatures. Nous serons parfaits, si nous le sommes selon le modèle de perfection que nous a donné Jésus-Christ, non-seulement en sa personne, mais même en celle du Père céleste : *Estote perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est* (*Matt.*, V). Car en quoi pouvons-nous imiter la perfection du Père céleste, sinon en tant que comme il remplit parfaitement les fonctions de créateur de tous les êtres, nous remplissions tous comme lui celles qui sont propres de notre état? Que celui qui est père accomplisse parfaitement les devoirs de père; celui qui est fils, ceux de fils; celui qui est pasteur, ceux de pasteur; celui qui est juge, ceux de juge, et ainsi chacun dans son état ceux qui sont propres de cet état. Ce commandement d'être parfait comme notre Père céleste est parfait effraie ceux qui ne le comprennent pas. Comprenons-le bien aujourd'hui par l'exemple de la sainte Vierge, et nous verrons qu'il est de ceux dont Dieu a plus de droit de nous dire : *Mandatum quod ego præcipio tibi non supra te est, neque procul positum, ut dicas : Quis poterit transfretare mare, quis valet in cœlis ascendere, et facere quod præceptum est* (*Deut.*, XXX)? Le commandement que je te fais aujourd'hui n'est ni au-dessus ni loin de toi, et ne te peut donner sujet de dire : Qui peut passer la mer ou voler au ciel pour l'accomplir? Si j'exigeais de toi ces efforts, tu pourrais avoir un prétexte de m'en objecter la difficulté. Mais quand je ne t'ordonne autre chose, sinon qu'en suivant le cours de la vie dans ton état et dans tes emplois, tu sois parfaitement ce que tu dois être, tu fasses bien ce que tu fais tous les jours, est-il rien qui, avec la grâce, soit plus près de toi, et plus en toi, et par conséquent plus aisé à faire : *Nonne juxta te est sermo valde, ut facias illum?* Donc grand sujet de confusion pour ceux qui ne l'auront pas fait! mais grand sujet de consolation aussi pour ceux qui, à la vue de la couronne que reçoit Marie aujourd'hui pour de

semblables actions, sont résolus de les pratiquer avec toute la perfection qui les rend dignes d'une telle récompense ! consolation qui redoublera à la mort, lorsque l'âme fidèle entendra la même invitation que l'Époux céleste fait en ce jour à sa Mère : *Veni de Libano, veni, sponsa mea, veni, coronaberis* (*Cant.*, IV). Venez, mon épouse, du haut Liban, où vos actions vous ont élevée : venez, vous serez couronnée, non dans la terrestre Sion, où les plus belles couronnes passent avec le temps et les années, mais dans la Jérusalem céleste, où les couronnes sont immortelles et durent autant que celui qui les donne. Ainsi soit-il.

SERMON XV.

De l'amour du prochain.

In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.

On connaîtra que vous êtes mes disciples, par la charité que vous aurez les uns pour les autres (*Joan.*, XIII).

La charité a pour objet tout ce qui s'appelle prochain, et sous ce nom de prochain sont compris généralement tous les hommes. Comme Dieu ne distingue point, dans la distribution de ses grâces, le juif du grec et du barbare, et qu'il répand indifféremment les richesses de ses miséricordes sur tous ceux qui invoquent son nom : *Non enim est distinctio judæi et græci, nam idem Dominus, dives in omnes qui invocant illum* (*Rom.*, X) ; de même l'homme charitable ne borne point les effets de sa charité à certain genre de personne ; quiconque est homme, dès là qu'il est homme, est l'objet de cette vertu.

Mais si l'objet de la charité comprend généralement tous les hommes, on peut dire que son exercice est d'ordinaire déterminé à ceux avec qui nous vivons ; aux habitants d'une même contrée, aux citoyens d'une même ville, aux domestiques d'une même maison, aux personnes qui composent une même famille ou une même communauté, et l'ordre de la charité veut que les choses, étant d'ailleurs pareilles, ceux-là soient préférés aux autres, et en ressentent les premiers effets. Sous ce noms d'effets de la charité, je n'entends pas seulement ceux qui consistent en certains services et en certains offices essentiels, qu'en certaines nécessités la générosité naturelle et l'humanité même ne refusent pas à l'inconnu et à l'étranger ; parmi les effets de la charité, je compte tous les devoirs de la vie sociale qui font que, s'aimant les uns les autres avec une affection sincère, on s'aide réciproquement, on se soulage, on se sert, on se compatit dans les disgrâces, on se conjouit dans les bons succès, on se console dans les afflictions ; toujours prêts, comme l'ordonne saint Paul, à pleurer avec ceux qui pleurent, et à se réjouir de même avec ceux qui se réjouissent : *Flere cum flentibus, gaudere cum gaudentibus* (*Rom.*, XII). C'est ce que saint Pierre appelait un amour de fraternité : *Amorem fraternitatis* (II *Petr.*, I), en vertu duquel les premiers chrétiens s'appelaient tous du nom de frère, comme nos religieux aujourd'hui, et cultivaient si soigneusement cette concorde fraternelle que, si nous en croyons Tertullien, les païens même en étaient charmés, et se disaient les uns aux autres, admirant un si beau spectacle : Voilà comme ces gens-là s'aiment : *Ecce quomodo diligunt se.*

Il eût été à désirer qu'une si heureuse union se fût conservée longtemps parmi les fidèles, au moins parmi ceux que la Providence a liés plus étroitement ensemble dans les mêmes sociétés. Notre charité serait aux errants un témoignage de notre foi, et selon les paroles de mon texte, personne ne pourrait méconnaître les vrais disciples de Jésus-Christ en des gens qui s'entr'aimeraient sincèrement les uns les autres. Notre union nous rendrait douce l'austérité de l'Evangile. N'ayant tous qu'un cœur et qu'une âme, un même but, un même intérêt, comme ces chrétiens des premiers temps qu'on nous propose pour modèles, nous nous rendrions comme eux tous les maux légers, en nous entr'aidant à les porter.

Mais nous avons un grand obstacle à cette charité parfaite, dans les défauts qui nous dégoûtent réciproquement les uns des autres, et qui, par ces dégoûts mutuels, altèrent cette union parmi ceux qui suivent trop aveuglément leurs aversions et leurs penchants. Mes défauts vous dégoûtent de moi, les vôtres me dégoûtent de vous : voilà ce qui rompt entre nous cette douce société que Jésus-Christ y a voulu établir. N'a-t-il rien fait pour prévenir ce mal ? il a fait deux choses dignes de sa sagesse. Premièrement, il nous a ordonné de fermer les yeux aux défauts du prochain, en nous ordonnant de l'aimer pour Dieu. Secondement, il nous a commandé de corriger nos propres défauts pour nous rendre aimables au prochain. Attentifs aux défauts d'autrui qui nous blessent et nous incommodent, nous trouvons le prochain insupportable. Aveugles sur nos propres défauts dont nous ne sommes point offensés, nous nous rendons insupportables au prochain. De là l'éloignement mutuel que nous avons les uns des autres. Fermons les yeux aux défauts d'autrui qu'il n'est pas en nous de corriger, et allons chercher en Dieu de quoi nous rendre le prochain aimable. Ouvrons les yeux à nos propres défauts, et en les corrigeant, mettons en nous de quoi nous rendre aimables au prochain. Deux moyens d'établir parmi nous cette parfaite charité que le Sauveur nous recommande : la grâce de la pratiquer dépend de l'esprit qui l'inspire ; pour l'obtenir, invoquons Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si Dieu nous avait commandé d'aimer le prochain, sans y rien mettre qui aidât à le rendre aimable, nous le pouvons dire hardiment, il nous aurait commandé l'impossible à l'égard de beaucoup de personnes. Car enfin, le moyen d'aimer, surtout d'aimer de cet amour que demande la vie sociale, certains caractères de gens qui, bizarres dans leur

humeur, désobligeants dans leurs procédés, désagréables dans leurs manières, rebutants même par leur figure, ne présentent rien à nos yeux que de justes sujets d'aversion et des raisons de les haïr? Comment aimer un esprit fourbe, un méchant naturel, un mauvais cœur, des gens aigres, contrariants, sans complaisance, sans égards et pleins de mille autres défauts que tout le monde voit en eux et qu'eux seuls, aveugles pour eux-mêmes, ne veulent ni voir, ni corriger? Si Dieu, dis-je, en nous ordonnant d'aimer de telles gens, n'y avait rien mis qui contribuât à les rendre aimables, nous aurions sujet de nous plaindre qu'il nous aurait commandé l'impossible.

Mais de quoi nous plaindre quand, au travers de ces imperfections, Dieu se fait voir par la foi lui-même, et nous demande cet amour que ce prochain ne mérite pas? Si cette personne, avec ses défauts, vous est un objet d'aversion, Dieu, qui est et qui habite en elle, ne la rend-t-il pas un objet d'amour?

Ne vous souvenez-vous point d'avoir lu avec quel respect les Israélites regardaient ces montagnes fumantes où Dieu entretenait Moïse, et avec quelle vénération Moïse lui-même approcha du mystérieux buisson ardent? Pourquoi ce respect pour des objets qui naturellement ne devaient inspirer que de la terreur? l'Ecriture en rend la raison : *Dominus in eis*, *Dominus in Sina*, *Dominus in medio rubi :* Dieu était sur cette montagne, Dieu se faisait voir au travers des flammes de ce buisson ardent. C'est de la même manière à peu près que, regardant Dieu par la foi, en bien des gens qui sans cela n'inspireraient que de la haine, les vrais chrétiens s'en font des objets d'une sincère charité. Oui, cette personne avec laquelle Dieu vous lie dans une même maison, dans une même famille, dans une même communauté, est à votre égard, je le veux, une montagne inaccessible par sa fierté et par ses hauteurs; c'est un rocher par les manières dures et austères qu'elle a pour vous, un buisson épineux par sa mauvaise humeur, une source de feu et de flammes par ses bizarres emportements; avec tout cela ne pensez pas que vous soyez dispensé de l'aimer; pourquoi cela? c'est que Dieu est en elle : *Dominus in eis*.

Tertullien dit que la charité est le grand sacrement de la foi : *Dilectio summum fidei sacramentum*. Ce Père veut dire par là que, comme dans les sacrements nous honorons Dieu sous des figures viles d'elles-mêmes et méprisables, ainsi à peu près dans la charité, nous devons l'aimer en des personnes rebutantes d'elles-mêmes et haïssables. Quand je vous vois fléchir les genoux pour adorer le pain céleste, si, ignorant de nos mystères, je vous demandais pourquoi ce culte et cette vénération profonde pour ce qui ne me paraît que du pain, vous me répondriez sans doute que, dans ce qui ne me paraît que du pain, est contenu le grand sacrement de notre religion, dont cette apparence de pain n'est que l'écorce et la figure sous laquelle la religion nous apprend que Dieu est caché. Ainsi, si vous me demandez pourquoi j'exige de vous de l'amour pour une personne où vous ne voyez que des sujets d'aversion, je vous réponds avec Tertullien, qu'en cette personne est contenu le grand sacrement de notre morale dont cette personne n'est que l'écorce, sous laquelle la foi nous apprend que Dieu a voulu se cacher : *Dilectio fidei sacramentum.*

Oui, Dieu est dans cet homme, et il y est en tant de diverses manières que, si nous avons de la foi, nous ne l'y saurions méconnaître. Il y est par l'amour qu'il lui porte, il y est par l'étroite union qu'il a contractée avec lui; légitimes fondements du précepte qu'il nous a donné de l'aimer.

Il y est par l'amour qu'il lui porte : il lui en a donné d'éternelles marques et peut-être a-t-il résolu de lui en donner éternellement des témoignages encore plus solides. Peut-être est-ce un de ces vaisseaux choisis sur lesquels il veut faire éclater ses plus grandes miséricordes. Mon frère, s'écrie ici saint Augustin, ne te laisse pas emporter à la témérité de ta haine, qui est aveugle et qui ne voit pas que celui qu'elle te fait haïr est aimé de toute éternité, et doit être encore quelque jour éternellement aimé de Dieu. Tu crois haïr un méchant homme, et tu hais un prédestiné; tu crois rejeter un homme indigne de la société des hommes et tu hais un homme destiné à former avec les anges la société des bienheureux. Si ton zèle était écouté, on arracherait cette ivraie du champ du père de famille, et ce qui te paraît ivraie est une tige du meilleur grain. Mais enfin, soit ivraie, soit bon grain, tandis que Dieu épargne encore cette ivraie, ou plutôt tandis qu'il répand encore sur cette ivraie ces pluies salutaires de grâces et de bénédictions célestes qui le peuvent changer en bon grain, il faut l'épargner comme lui, il ne faut pas l'arracher avant le temps. C'est ainsi qu'autrefois saint Jean concluait de l'amour que Dieu nous porte l'obligation que nous avons de nous aimer les uns les autres : *Charissimi*, *si sic Deus dilexit nos*, *et nos debemus alterutrum diligere* (I *Joan.*, IV) : Mes frères, disait cet apôtre, si Dieu nous a ainsi aimés, nous nous devons mutuellement aimer. La conséquence de ce raisonnement est bonne, et le principe nous fournit de quoi lever tous les obstacles que les imperfections de nos frères peuvent opposer à la charité.

Cet homme, dites-vous, qu'on veut que j'aime, est un homme qui n'a rien d'aimable. Quand cela serait, n'est-ce pas assez que Dieu vous déclare qu'il l'aime, pour vous obliger à l'aimer? Mais comment pouvez-vous penser qu'une personne n'ait rien d'aimable, que Dieu aime si tendrement? peut-il aimer sans raison? Dieu peut-il aimer à l'aveugle? Dieu peut-il aimer autrement qu'avec une raison infinie? O la grande raison d'aimer ceux qui ne vous paraissent pas aimables, même contre notre raison! Dieu aime cet homme : raison téméraire, comment veux-tu que je te croie quand tu dis qu'il n'a rien d'aimable? Mais cet homme est

fourbe, bizarre; c'est un homme pervers et malin. C'est pour cela même qu'il faut que cet homme ait quelque chose de bien aimable, puisque Dieu l'aime malgré ses défauts. Si je ne vois pas ce qui le rend aimable, n'est-ce pas assez que Dieu le voie? Ne m'en dois-je pas rapporter à lui pour conclure, comme saint Jean, que puisque Dieu aime cet homme malgré ses défauts, je dois l'aimer : *Si sic Deus dilexit nos, ego debeo eum diligere.*

Cela serait bon, me direz-vous, si les vices de cet homme ne me regardaient pas. On a aversion de tous les méchants, et l'aversion qu'on en a fait qu'on les souffre toujours avec peine; qu'il faut se faire violence pour leur parler avec douceur, pour ne leur pas témoigner du mépris, pour leur faire plaisir au besoin. Mais la victoire coûte bien plus cher quand ces méchants hommes exercent leur malignité contre nous; que non-seulement ils sont injustes, mais que, par le mélange des affaires, leurs injustices sont pour nous; que non-seulement ils sont bizarres, mais que, par le malheur de notre destinée, leur bizarrerie ne trouve personne plus souvent sur leurs voies que nous. C'est un voisin qui, trouvant toujours son héritage trop étroit, tâche à l'augmenter peu à peu de ce qu'il usurpe du mien; c'est un parent avec qui les lois me donnent des biens à partager, qu'il voudrait bien avoir tout seul; c'est un mari qui, dans la maison, dédommage sa mauvaise humeur des contraintes que la bienséance l'oblige de se faire ailleurs. Comment aimer des gens avec des vices qui ont tant de rapport à moi, qui me blessent, qui me nuisent, qui m'outragent? Il les faut aimer par la même raison que ces mêmes vices offensant et outrageant Dieu plus que vous, Dieu ne laisse pas d'aimer les âmes qui en sont souillées, puisqu'il les souffre, puisqu'il les attend si patiemment à pénitence, puisqu'il travaille à les convertir et à les ramener au devoir. Mais que Dieu peut-il donc aimer en des personnes si perverses? Il s'y aime soi-même; il y aime son image; il y aime son Fils qui, dans le mystère de son Incarnation ineffable, a contracté avec ces pécheurs les plus étroites alliances.

Et c'est en conséquence de ces alliances, qui nous font, en tant de manières, trouver Dieu dans notre prochain, que Dieu a mis sur la même ligne le précepte d'aimer le prochain et le précepte d'aimer Dieu. Prenez-y garde, et vous trouverez qu'il les joint toujours l'un avec l'autre et, qu'à ceux mêmes qui n'interrogeaient Jésus-Christ que sur le premier, il parlait toujours des deux. Un docteur lui vient demander ce qu'il faut faire pour être sauvé; il répond qu'il faut aimer Dieu de tout son cœur et de toutes ses forces, et le prochain comme soi-même : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex totis viribus tuis, et proximum sicut teipsum* (*Luc.*, X). Un autre s'adresse à lui pour savoir quel est le premier commandement de la loi; il répond que c'est d'aimer Dieu; mais il ajoute qu'il y en a un autre qui suit ce premier et qui lui est semblable, qui est celui d'aimer le prochain, et qu'en ces deux commandements consiste la loi et les prophètes : *In his duobus mandatis universa lex pendet et Prophetæ* (*Matth.*, XXII). D'où vient, demande saint Augustin, cette application du Sauveur à intimer toujours ensemble ces deux préceptes, sinon l'alliance contractée par ce même Sauveur avec les hommes, qui fait que, trouvant toujours Dieu dans les hommes, nous devons regarder ces deux préceptes comme n'ayant qu'un même objet?

De là concluons 1° que saint Chrysostome avait raison, de faire consister le haut point de la perfection dans l'amour du prochain; 2° que l'amour du prochain n'élève à ce point de perfection, qu'autant qu'il a de rapport à Dieu.

L'amour du prochain est le point de la perfection. Car puisque la perfection consiste dans l'amour de Dieu, et que l'amour de Dieu n'est parfait que quand il s'étend au prochain, il est évident que la perfection renferme l'amour du prochain, et que sans cet amour du prochain, il n'est point de perfection. Aussi Dieu, voulant nous donner un modèle de perfection dans les fidèles de l'Eglise naissante, ne fait presque mention d'aucune autre de leurs vertus que de cette mutuelle union, qui les faisait vivre en si grande concorde qu'on pouvait dire qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme : *Cor unum et anima una* (*Act.*, II). Il ne parle que de cette charité ardente qui rendait tous leurs biens communs, qui obligeait les riches à vendre leurs biens, afin qu'il n'y eût point de pauvres, ou qu'ils le fussent tous également : *Erant pariter, et habebant omnia communia, possessiones et substantias vendebant et dividebant omnibus.* Il ne parle que de cette douce société qui les faisait prier ensemble et prendre ensemble au retour du temple leurs sobres repas, avec une joie si pure et une si aimable simplicité de cœur : *Perdurantes unanimiter in templo, et frangentes circa domos panem, sumebant cibum cum exultatione, et simplicitate cordis.* Prenez-vous garde qu'il n'est fait ici aucune mention de manières de prier extraordinaires, de livres d'une spiritualité recherchée, de voies inconnues pour aller à Dieu, de raffinement en direction; mais d'union et de charité, mais de société et de concorde, mais de douceur pour tout le monde ? Et prenez-vous garde en même temps que c'est tout le contraire en notre siècle ? Jamais tant de livres de dévotion, et d'une spiritualité plus sublime ; jamais on n'a tant ouï parler de manières extraordinaires d'oraison ; jamais on n'a tant raffiné sur le fait de la direction ; mais peut-être n'y eut-il jamais moins de véritable union, même parmi les personnes dévotes ; peut-être n'y eut-il jamais plus de ces schismes scandaleux qui divisent le cœur des fidèles. Ici, l'un disant : *Je suis à Paul ;* là, l'autre disant, *Je suis à Pierre* (I *Cor.*, I): partout se forment ces partis dont saint Paul se plaignait de son temps, d'autant plus dangereux dans le nôtre que ces partis, qui ne divisaient point les

Pauls et les Pierres de ce temps-là, divisent assez souvent ceux du nôtre, et causent entre eux des antipathies capables, comme il est souvent arrivé en certains temps de nouveautés, de faire prendre un mauvais parti à ceux d'entre eux dont les adversaires se sont déclarés pour le bon. Que dirait un saint Paul, si, comparant notre dévotion avec celle des premiers chrétiens, il en devait porter jugement? Pourrait-il porter de l'Église naissante un autre jugement que celui qu'il en porta lui-même en la voyant? Et pourrait-il dire autre chose de nous, en voyant nos divisions, que ce qu'il disait aux Corinthiens : *Unde schismata et lites in vobis? Nonne ex eo quod carnales estis* (*Ibid.*)? N'est-ce pas une marque assurée que vous n'avez rien de ce vrai christianisme qui fait marcher selon l'esprit, mais que vous marchez au contraire dans les voies corrompues de la chair, puisque la charité n'est point parmi vous, et que vous êtes divisés? Le vrai christianisme ne peut subsister avec aucune de ces choses qui détruisent l'amour du prochain, ni avec les aversions, ni avec les duretés, ni avec le mépris des autres, non pas même avec les froideurs ni avec les indifférences. En vain vous avez quitté le monde avec ses commerces et ses assemblées, si, dans le réduit que vous vous faites, vous ne laissez pas d'y entretenir et des aversions qui paraissent, et des jalousies qui éclatent, et des partis qui scandalisent. En vain vous aurez renoncé aux plaisirs, si, attaché à vos intérêts, vous êtes du nombre de ceux qui n'ont nul égard à ceux d'autrui; toujours prêt à vous sacrifier le repos et les biens de vos frères, pour peu qu'il vous en revienne de profit; toujours déterminé aux procès, toujours occupé à déterrer de quoi inquiéter vos voisins, toujours opiniâtre et inflexible à ne rien relâcher de vos droits. En vain vous serez tendre pour Dieu, si vous êtes dur pour les pauvres, et aigre pour tous ceux qui vous approchent. En vain vous pleurerez de dévotion dans la ferveur de vos prières, si vous êtes de ceux dont l'impatience, la bizarrerie, la mauvaise humeur, ne laissent jamais un moment de vraie joie à leurs domestiques. En vain vous mortifierez votre corps pour assujettir la chair à l'esprit, si vous ne mortifiez votre humeur, pour vous accommoder à vos frères. En vain vous passerez les jours à ouïr chanter les louanges de Dieu, si vous ne supprimez certaines heures que vous passez avec vos amis à censurer votre prochain. En vain par un jeûne fréquent vous vous abstiendrez des viandes corporelles, si par une curiosité déréglée vous vous repaissez des mauvais récits dont les médisants ont coutume de noircir l'honneur d'autrui.

Mais voilà pourtant de grands pas à la vertu, me direz-vous; tout cela est-il inutile? Voilà de grands pas, j'en conviens; mais ce sont de ces pas que saint Jérôme, parlant de l'austérité de certains hérétiques, appelle des pas hors du chemin : *Magni passus, sed extra viam;* car le chemin de la charité est aussi essentiellement le bon chemin que celui de la foi. Ainsi il ne faut pas s'étonner si ces vertus sont inutiles à qui n'a pas l'amour du prochain. Il y a longtemps que saint Paul nous a avertis que sans la charité, toutes les autres vertus et toutes les autres œuvres ne servent de rien (I *Cor.*, XIII); et, afin que nous ne crussions pas que sous ce nom de charité il ne comprenait que l'amour de Dieu, il assure que même tout ce qu'on fait pour Dieu est de nulle utilité pour le salut, si le même principe qui fait agir pour Dieu ne fait agir pour le prochain. Quand, dans le sacré ministère, j'aurais, dit-il, uni ensemble l'éloquence des anges et des hommes et converti tout l'univers, sans charité je ne suis rien qu'un instrument qui fait du bruit et qui bat l'air inutilement : *Si linguis hominum loquar et Angelorum, charitatem autem non habuero, factus sum velut æs sonans, aut cymbalum tinniens.* Quand j'aurais toutes les lumières des prophètes et la science de tous les docteurs; quand j'aurais pénétré le fond de tous les mystères de la religion; quand j'aurais même assez de foi pour pouvoir transporter les montagnes, avec ces lumières, avec ces dons, avec cette foi je ne suis rien, si je n'y joins la charité : *Et si habuero prophetiam, et noverim mysteria omnia, et omnem scientiam; et si habuero omnem fidem ita ut montes transferam, charitatem autem non habuero, nihil sum.* Non-seulement cela, ajoute l'Apôtre, mais comme la charité a deux parties, l'une qui a Dieu pour objet, l'autre qui regarde le prochain, je pourrais exercer les œuvres de l'une, qu'elles ne me serviraient de rien, si je néglige les œuvres de l'autre. Ainsi, quand je vendrais tout mon bien, et que je le donnerais aux pauvres, si en faisant cette libéralité, je ne le faisais pas pour l'amour de Dieu, œuvre inutile pour mon salut. De même, quand j'aurais livré mon corps à la mort et au martyre, et que je me serais fait brûler pour l'amour de Dieu, si je manque de cette autre partie de la charité, qui est bénigne, qui est patiente, qui est bienfaisante envers le prochain; si je conserve quelque rancune ou quelque intimité secrète, œuvre inutile pour l'éternité : *Et si distribuero in cibos pauperum, omnes facultates meas, et si tradidero corpus meum, ita ut ardeam, nihil mihi prodest.* Ne vous semble-t-il pas que l'Apôtre voulait prévenir l'erreur secrète de certain genre de chrétiens commun aujourd'hui parmi nous, qui, divisant la charité et l'opposant à elle-même, prétendent, par ce qu'ils font pour Dieu, le mettre dans leurs intérêts, et l'engager à autoriser tout le mal qu'ils font au prochain? Tel se croit d'autant plus permis de parler librement du prochain, qu'il parle plus souvent à Dieu. Tel se persuade que, parce qu'il sacrifie à Dieu ce qu'il aime, Dieu lui permet de haïr ce qu'il veut. Celui-ci, parce qu'il fait de bonnes œuvres pour Dieu, croit pouvoir rendre impunément de mauvais offices aux hommes. On ne peut séparer ces deux choses sans les détruire l'une par l'autre : aimer Dieu, et le prochain pour Dieu.

Je dis aimer le prochain pour Dieu ; car, aimer le prochain sans rapport à Dieu n'est point cet amour du prochain qui fait partie de cette charité, laquelle fait le caractère de la perfection du chrétien. L'amour du prochain sans rapport à Dieu, et qui dans le prochain ne regarde pas Dieu, loin de contribuer à la perfection, en est un égarement dangereux : amour sujet à l'inconstance ; amour exposé aux caprices des passions et de l'humeur ; amour susceptible de tous les dégoûts que donnent des défauts ignorés, lorsqu'on vient à les reconnaître ; amour qui s'affaiblit par la fréquentation, qui s'attiédit par l'habitude, qui par les moindres manquements se change bien souvent en haine ; amour qui, pendant qu'il attache, attache souvent avec un excès dont la probité, la justice, la piété, la continence, toutes les vertus sont blessées ; amour qui, étant même exempt de ces défauts, est sans mérite devant Dieu, sans récompense dans l'autre vie, et qui, n'y pouvant avoir lieu, doit finir avec celle-ci. Non pas que la charité détruise l'amour naturel ou l'amitié; loin de les détruire, elle les perfectionne, elle les règle, elle les fixe, elle les rend durables, elle les élève, et leur donne un mérite qui les égale aux plus hautes vertus. Par là, ceux qui d'eux-mêmes sont aimables nous le seront encore plus en Dieu ; et ceux qui ne le sont pas nous le deviendront, parce que nous irons chercher en Dieu des motifs de les aimer. Mais ne nous en tenons pas là. Nos défauts rebutent les autres de nous, comme les leurs nous rebutent d'eux. En même temps que la charité oblige de chercher en Dieu de quoi se rendre le prochain aimable malgré ses défauts, elle oblige chacun de corriger ses défauts pour se rendre aimable au prochain. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Rien n'est plus commun dans le monde que d'entendre des gens se plaindre que les personnes avec qui ils vivent n'ont pas pour eux tous les égards et toute l'amitié qu'elles devraient avoir. Le monde est plein de ces Jérémies pleurant non les malheurs publics, mais leurs maux particuliers, et fatiguant les villes entières du récit ennuyeux des chagrins qu'ils ont à souffrir de ceux mêmes qui devraient le plus contribuer à leur rendre la vie agréable. Partout nous entendons des pères déclamer indiscrètement contre le mauvais naturel et le libertinage de leurs enfants ; partout nous voyons des enfants se plaindre ou de la dureté, ou de la dissipation de leurs pères. Ici, une femme irritée fait le procès à son mari ; là, on dirait qu'un mari chagrin veut rendre tout l'univers responsable des fâcheux moments que lui fait passer la mauvaise humeur d'une femme. L'un a des voisins incommodes ; l'autre a des parents auxquels le sang ne dicte rien en sa faveur ; celui-ci s'est trompé, dit-il, dans le choix qu'il a fait de ses amis. Là règne un supérieur sévère ; ici, des inférieurs indociles portent impatiemment le joug. Faisons-y réflexion, et nous trouverons que tels murmures entrent dans toutes nos conversations, sont le sujet de nos confidences, souvent la matière de nos confessions, qui, assez ordinairement, sont plutôt des plaintes du mal qu'on souffre que des accusations de celui qu'on fait.

Je ne veux pas disconvenir que parmi ceux qui se plaignent ainsi il n'y en ait en effet beaucoup qui ont de justes sujets de se plaindre. Il est des traitements si durs, il est des humeurs si bizarres, il est des gens si déraisonnables qu'il faut une patience héroïque et une grâce plus qu'ordinaire pour les souffrir sans murmurer. Mais je soutiens qu'il en est au moins un aussi grand nombre qui murmurent à tort, et que, s'ils ne s'attirent pas l'amitié de ceux avec qui ils vivent, c'est qu'ils ne veulent pas corriger des défauts qui y mettent obstacle.

Je ne détruis point ici ce que j'ai établi. Je ne prétends pas que les défauts du prochain nous doivent dispenser de l'aimer, et nous excusent quand nous ne l'aimons pas. Je suppose qu'on pèche quand on n'aime pas le prochain malgré ses défauts; mais je soutiens que ce prochain qui ne corrige pas ses défauts, et qui pourtant veut être aimé, pèche doublement; qu'il pèche, dis-je, non-seulement contre la charité, mais même contre la justice : contre la charité, parce qu'il ne se rend pas aimable à ceux qui sont obligés de l'aimer; contre la justice, parce qu'il veut être aimé de ceux à qui il ne se rend pas aimable.

Il est vrai, l'Evangile le dit, je dois vous aimer malgré vos défauts; Dieu m'en a donné le précepte et, en m'en donnant le précepte, il me donne la grâce pour l'accomplir. Ainsi Dieu est juste quand il exige que, coopérant à la grâce, j'accomplisse le précepte ; mais vous, n'êtes-vous pas injuste d'exiger de moi, comme Dieu, l'accomplissement du précepte, tandis qu'autant qu'il est en vous, vous en affaiblissez la grâce ? Car que fait Dieu par cette grâce ? il me facilite, il m'aplanit ce qui sans cela me serait impossible. Et que faites-vous par vos défauts ? vous me rendez naturellement impossible ce qui sans cela me serait aisé. Dieu par sa grâce me rend agréables les services que je vous rends, et vous faites par votre mauvaise humeur que je ne vous les rends qu'avec répugnance. Dieu par sa grâce fait que j'accommode mes inclinations aux vôtres, et vous faites par vos bizarreries que, quelque étude que j'y apporte, à peine les puis-je rencontrer. Dieu par sa grâce me rend complaisant, et vous mettez à bout ma complaisance par vos caprices et vos rebuts.

S'il est juste, de Dieu à moi, que je prenne sur moi de quoi seconder sa grâce, est-il juste, de moi à vous, que je prenne sur moi de quoi vaincre votre malignité et votre mauvaise humeur? Vous vous plaignez; sur quoi fondé? Quel droit avez-vous d'exiger que, pacifique et complaisant, j'étudie vos inclinations, tandis que, désagréable et dur, vous me contrariez en tout? Par quelle raison prétendez-vous que, prévenant et empressé, je cherche à vous

faire plaisir, tandis que, pervers et malin, vous ne me donnez que des dégoûts? Par quelle règle d'équité voulez-vous que je sois sensible à vos peines, tandis que vous n'aurez pour moi que de l'indifférence et de la froideur? Que Dieu ait droit de l'exiger, de s'offenser et de se plaindre, si je ne m'en acquitte pas, c'est ce que je conçois aisément, et par le droit souverain qu'il a d'exiger de moi tout ce qu'il lui plaît, et par les récompenses infinies dont il promet de dédommager les violences que je me serai faites. Pénétré de ces sentiments, je déplore souvent ma faiblesse, quand votre mauvaise humeur me fait rompre la charité que malgré cette même humeur Dieu m'ordonne d'avoir pour vous. Mais si Dieu a ce droit, en vain prétendez-vous l'avoir. Ainsi, loin d'être bien fondé à vous plaindre comme vous faites, que le prochain ne garde pas le précepte de la charité envers vous, Dieu et le prochain, au contraire, sont bien fondés à se plaindre de vous; Dieu, de ce que vous rendez inutile le précepte de la charité; le prochain, de ce que vous lui rendez l'exercice de la charité trop difficile.

Pour comprendre cette injustice, où nous tombons tous si souvent à l'égard de notre prochain, il faut étudier la leçon que fait saint Paul aux Colossiens, en les exhortant à la charité. Voici les termes de l'Apôtre : *Super omnia autem charitatem habete, quod est vinculum perfectionis : et pax Dei exultet in cordibus vestris, in qua vocati estis in uno corpore* (*Col.*, III). Ayez sur toutes choses, mes frères, les uns pour les autres cette charité qui est le nœud de la perfection; et, parmi les devoirs de la charité, comptez comme un des plus essentiels de conserver chèrement la paix que Jésus-Christ nous a donnée, et cette douce société si nécessaire parmi ceux qui, ne faisant qu'un même corps, ne doivent avoir qu'un même cœur : *Omnia, quæcumque facitis, sicut Domino operamini.* Pour parvenir là, ne regardant uniquement que Dieu dans vos frères, faites tout ce que vous faites pour eux comme si vous le faisiez pour lui, n'ayant en vue que lui en eux : *Expoliantes vos veterem hominem cum actibus suis et induentes novum, in imaginem ejus, in quo non est Gentilis et Judæus, circumcisio et præputium, barbarus, servus, et liber, sed in omnia et in omnibus Christus.* Mais pour vous rendre plus facile cette pratique les uns aux autres, faites en sorte que, vous dépouillant et du vieil homme et de ses œuvres, vous vous revêtiez tellement de l'homme nouveau et de ses mœurs, et que vous exprimiez si bien l'image de Jésus-Christ en vous, qu'on n'y reconnaisse plus aucun trait, ni de la vanité du gentil, ni de la dureté du juif, ni de la cruauté du barbare, ni de l'esprit servile de l'esclave, ni de l'humeur dominante du libre, mais en tous et en toutes choses, l'esprit et les mœurs de Jésus-Christ : *Induite ergo vos, sicut electi Dei, viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam : supportantes invicem, et donantes vobismetipsis, si quis adversus aliquem habet querelam, sicut Christus donavit vobis.* Revêtez-vous donc, dis-je, mes frères, comme des âmes élues de Dieu, d'entrailles de miséricorde, pour compatir aux misérables et les secourir dans leurs besoins; de douceur et de patience, pour supporter les défauts d'autrui; d'humilité et de modestie, pour connaître et corriger les vôtres. Et parce que, quelque soin qu'on apporte à se ménager mutuellement, il est difficile que, vivant ensemble, on ne se donne pas quelquefois de mutuels chagrins; ayez en ces rencontres la même indulgence les uns pour les autres que Jésus-Christ a eue pour vous. Sur cette instruction de saint Paul, examinons notre conduite envers ceux dont nous nous plaignons, et comprenons-en l'injustice. Cette doctrine de l'Apôtre se peut réduire à trois maximes.

La première est qu'en fait de charité, comme la fin de cette vertu est d'établir la paix, la concorde, une douce société parmi les hommes, les devoirs en sont mutuels. Il n'en est pas comme dans la justice. Dans la justice, l'esclave doit tout au maître, le maître ne doit rien à l'esclave. Dans la charité, à l'égard des devoirs, il n'y a ni esclave ni maître : *Non est servus et liber.* Si la charité prescrit des devoirs à l'esclave envers le maître, elle en prescrit au maître envers l'esclave. Non que la charité ôte la subordination : loin de l'ôter, elle la perfectionne, puisque par ces devoirs réciproques elle la rend douce à l'inférieur, qui sans cela ne serait soumis qu'autant qu'il ne pourrait se rendre impunément indépendant. Aussi voyons-nous que saint Paul, dans cette épître aux Ephésiens (*Eph.*, VI), où il fait profession de marquer à chacun ses obligations, après avoir ordonné aux femmes d'être soumises à leurs maris, et de se souvenir que la Providence les a fait naître sous le joug, ordonne aux maris d'être doux, et de se souvenir que leurs femmes ne doivent pas porter le joug en esclaves, mais en compagnes; qu'après avoir recommandé aux enfants d'obéir à leurs pères et à leurs mères, et de révérer en eux l'image de la première paternité, il commande aux pères et aux mères d'exiger cette obéissance avec beaucoup de circonspection, et de prendre garde qu'une conduite trop impérieuse et trop sévère ne leur abatte le courage ou ne leur révolte l'esprit; qu'après avoir exhorté les serviteurs de servir fidèlement leurs maîtres, il ordonne aux maîtres de récompenser libéralement leurs serviteurs.

Sur cette règle, examinons les plaintes que nous faisons d'autrui, et reconnaissons-en l'injustice. Nous nous plaignons qu'on manque envers nous aux devoirs de la charité; mais ces devoirs étant réciproques, ne sommes-nous point les premiers à y manquer à l'égard d'autrui? Cette femme si entêtée des complaisances qu'on lui doit, et qui se plaint si aigrement de celles qu'on ne lui rend pas, est-elle aux termes de la soumission que la nature et le sacrement donnent tant de droits d'exiger d'elle? Ce mari, tou

jours mécontent de l'indolence d'une femme, se met-il en devoir de partager les soins qui leur doivent être communs? Pendant qu'il se plaint qu'elle néglige, ne dissipe-t-il point? ne perd-il point follement au jeu ce qu'il trouve mauvais qu'elle emploie inutilement en habits? n'est-il point offensé qu'elle soit du monde, pendant qu'il se plonge dans la débauche? Ce père, qui exige de ses enfants une si aveugle déférence, a-t-il pour leur avancement toute l'application qu'il doit? entre-t-il autant dans leurs intérêts qu'il veut qu'ils entrent dans ses pensées? pendant qu'il leur reproche leur mauvais naturel, n'a-t-il rien à se reprocher du côté de la dureté? Et, au contraire, ce fils plaintif et toujours gémissant sous le joug d'un père, qu'il fait passer pour austère, n'est-il point de ceux qui, méprisant les vues et les conseils paternels, se gouvernent par leurs caprices, et donnent imprudemment dans tous les piéges qu'on tend à leur jeunesse et à leurs passions? débauché et dissipateur, n'accuse-t-il point son père d'avarice? et pendant qu'il perd sa fortune dans l'oisiveté et dans les plaisirs, ne se plaint-il point qu'on lui fait perdre les occasions de la pousser, dont on sait qu'il ne profiterait pas?

Par une pareille injustice, combien de maîtres se plaignent à tort de la négligence de leurs domestiques, pendant qu'ils les récompensent mal? combien d'amis exigent des services de ceux à qui ils manquent dans l'occasion? combien trouvent étrange qu'on ne les prévienne pas, qui refusent quand on les prie? Savants sur les devoirs d'autrui, avec quelle éloquence, dans ces rencontres, n'alléguons-nous point ceux de l'amitié, de la nature et de la charité chrétienne, pour montrer qu'on les viole envers nous, pendant qu'oubliant tous les nôtres, nous n'en accomplissons aucun? Il ne faut pas s'étonner de ces injustices, tandis qu'aveugles sur nos défauts, comme presque tous nous le sommes, nous n'aurons l'œil ouvert que sur ceux d'autrui.

C'est la seconde maxime de saint Paul, que pour accomplir ces devoirs mutuels de la charité, il faut que chacun, rentrant en soi-même, corrige ses défauts propres qui y mettent obstacle : *Exuentes veterem hominem cum actibus suis.* Autre règle, dis-je, qui nous fait voir le peu d'équité de nos plaintes, pour peu que nous fassions réflexion que ce qui nous offense en autrui vient originairement de nous, et n'est, la plupart du temps, qu'un trait dont nous l'avons blessé, et qu'il nous renvoie.

Vous vous plaignez qu'on vous chagrine et qu'on affecte de vous fâcher; mais votre propre malignité ne vous attire-t-elle point ces chagrins? votre esprit délicat, soupçonneux et excessivement sensible, n'attribue-t-il point à autrui un mal que vous vous faites vous-même? Vous vous plaignez qu'on vous décrie et qu'on est déchaîné contre vous; mais vos airs fiers et méprisants, un procédé désobligeant, le manque de considération et d'égards que vous avez pour tant de gens, ne vous attirent-ils point ce décri? Vous vous plaignez qu'on vous évite, qu'on fuit d'avoir commerce avec vous; mais n'êtes-vous point de ces critiques, ennemis des plaisirs d'autrui, qui empoisonnent par leurs censures, par leurs discours et par leurs jugements malins, la douceur des plus innocentes et des plus sages sociétés? Vous vous plaignez de la réserve et du peu d'ouverture de cœur qu'ont pour vous certaines personnes, dont vous auriez droit d'attendre plus de confiance; mais n'êtes-vous point de ces esprits évaporés et indiscrets à qui on ne peut prudemment dire que ce qu'on veut rendre public, et qui ne savent rien moins taire que ce qu'on leur dit en secret? Vous vous plaignez que dans une famille, où l'on doit prendre vos avis, on fait tout sans vous consulter, et qu'il semble qu'on y affecte de choquer vos inclinations; mais n'êtes-vous point du nombre de ceux qui, par esprit de contradiction, ne sont jamais de l'avis d'autrui, ou, par attachement à leur sens, ne se départent jamais du leur? Vous vous plaignez qu'on manque pour vous de complaisance, de douceur, de déférence, de respect, de soins, d'attention, d'amitié; mais en avez-vous pour les autres? Une humeur rude, emportée, chagrine, un esprit dur et impérieux, un cœur où chacun aperçoit un amour-propre déterminé à rapporter tout à vous-même, à vos intérêts, à vos plaisirs, sont-ils de bons motifs aux autres d'avoir pour vous ce que vous en exigez? Commencez par corriger ces défauts qui sont d'ordinaire la source de ceux dont vous êtes blessé dans autrui. Injustement vous vous plaignez des effets, tandis que vous en fournissez les causes; injustement, ayant de la dureté, vous attendez de la complaisance; injustement, avec une mauvaise humeur, vous voulez qu'on soit doux pour vous; injustement, sans amitié, vous prétendez gagner les cœurs.

Je sais à quoi, malgré vos défauts, la charité chrétienne oblige les autres. Saint Paul s'en explique, et leur signifie qu'ils doivent regarder Dieu en vous : *Sicut Domino et non hominibus.* Mais apprenez aussi du même saint Paul, et c'est sa troisième maxime, que si le prochain doit regarder Dieu en vous, vous devez aussi être au prochain une image fidèle de Dieu : *Induentes novum hominem in imaginem ejus.* Ainsi, avant que de vous plaindre que le prochain n'a pas pour vous toute l'affection et toute la tendresse que la charité l'oblige d'avoir; convaincu qu'il ne tombe dans cette faute que parce qu'il ne regarde pas Dieu en vous, examinez de votre côté si vous lui représentez bien Dieu, si vos soins lui font reconnaître ceux de la providence de Dieu, si vos services lui expriment les bienfaits continuels de Dieu, si votre condescendance lui est une image de celle de Dieu. Ah! si au lieu de soin le prochain ne trouve en vous que négligence; si au lieu de complaisance, il ne trouve que contradiction et que dureté,

comment est-ce que vous voulez qu'il reconnaisse Dieu en vous? Il sait ce que la foi lui en dit, et c'est parce qu'il n'écoute pas sa foi qu'il est coupable devant Dieu; mais, en vérité, vous lui rendez l'exercice de sa foi bien difficile, et vous donnez à sa faiblesse un prétexte plausible de dire, avec l'apôtre incrédule : *Nisi videro, non credam* (*Joan.*, *cap.* XX) : Je ne le croirai pas, si je ne le vois.

Ce n'est pas néanmoins une excuse pour ne pas croire, que de ne pas voir. Heureux ceux, dit le Fils de Dieu, qui n'ont pas vu et qui ont cru : *Beati qui non viderunt et crediderunt* (*ibid.*)! Moins nous voyons de ces traits de Dieu qui le rendent sensible dans le prochain; plus notre amour pour le prochain est méritoire, plus il tient de l'amour de Dieu, plus il nous rend agréables à ses yeux, plus il mérite de récompense. Surmontons courageusement les obstacles qui s'y opposent, afin d'en recueillir le fruit dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XVI.

Des inimitiés et de la réconciliation chrétienne.

Si offers munus tuum ante altare, et ibi recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid adversum te : relinque munus tuum ante altare et vade prius reconciliari fratri tuo.

Quand tu offres ton présent devant l'autel, si tu te souviens que ton frère a quelque chose sur le cœur contre toi, laisse ton présent devant l'autel, et avant que de l'offrir, va te réconcilier avec ton frère (*S. Matth., ch.* V).

Est-il un précepte plus exprès, plus fortement, plus nettement expliqué, que celui qui nous est intimé par ces paroles de notre Maître? Quelle autre obligation de la loi chrétienne se peut moins éluder que celle qui nous oblige à nous réconcilier avec ceux, ou que nous offensons, ou dont nous nous tenons offensés? Après un commandement si précis, je ne dirai point que ce commandement est facile à observer. Parler ainsi, c'est donner aux maximes de l'Evangile un air de sophisme et de paradoxe qui avilit la morale chrétienne et déshonore la religion. Les propositions de cette nature sont bonnes pour l'académie, où une fausseté qui n'intéresse personne, rendue plausible par l'esprit et par le talent de l'orateur, fait toujours l'effet qu'il prétend, de lui donner de la réputation et du plaisir à ses auditeurs. Mais dans la chaire de vérité, où tout ce que dit l'orateur intéresse ses auditeurs en des sujets si importants, c'est parler inutilement, c'est abuser de ces sujets et de ceux qui s'y intéressent, que de leur vouloir persuader des choses si contraires à ce qu'ils sentent, et à ce qu'ils expérimentent à tout moment.

Loin de cette conduite, je prétends même montrer qu'il est bon de jeter les yeux sur la difficulté de la réconciliation, quand il s'agit de rompre avec le prochain, comme il est bon de les en détourner, quand il s'agit de se réconcilier : on rompt facilement avec le prochain, on se réconcilie difficilement; on ne romprait pas toujours si facilement, si on considérait bien qu'une rupture est difficile à raccommoder, et on ne se rendrait pas toujours si difficile à l'accommodement, si au lieu de n'en considérer que la peine et les difficultés, on n'en regardait que la nécessité. Le mal donc qu'on fait en cela est de ne considérer pas assez la difficulté de la réconciliation quand il le faut; et de la considérer trop quand il ne le faut pas; de n'y penser pas quand la pensée en est utile et de saison, d'y penser trop quand la pensée en est nuisible et à contre-temps : quand il s'agit de rompre, il y faut penser, et c'est alors qu'on n'y pense pas; de là vient qu'on rompt si facilement : quand il s'agit de se réconcilier, il n'y faut plus penser, et c'est alors qu'on y pense trop; de là vient qu'on se réconcilie si difficilement : le moyen d'éviter les ruptures est de considérer la difficulté de faire les réconciliations; le moyen de faciliter les réconciliations est de considérer la nécessité de raccommoder les ruptures. C'est pour enseigner l'usage de ces deux grands moyens de conserver la charité que j'ai fait dessein de représenter ici en même temps, et la difficulté et la nécessité de la réconciliation chrétienne; la difficulté vous retiendra, quand il s'agira de rompre avec le prochain, par ce raisonnement : Il est difficile de se réconcilier, donc il ne faut pas rompre; c'est le sujet de mon premier point. La nécessité vous déterminera, quand il s'agira de vous réconcilier, par cet autre raisonnement : Il est nécessaire de se réconcilier, donc quelque difficulté qu'il y ait, il faut fermer les yeux et le faire; c'est la matière de mon second point. Le premier est un préservatif contre la haine, le second est un remède. L'un et l'autre est de grand usage; mais pour la persuasion et pour l'usage, nous avons également besoin des lumières de l'Esprit de charité : demandons-les par l'intercession de celle de toutes les pures créatures qui en a été la plus remplie : *Ave, Maria.*

Si le soin qu'on doit avoir de conserver l'union des cœurs par le lien d'une sainte paix doit, selon l'expression de saint Paul aller jusqu'à l'empressement : *Solliciti servare unitatem spiritus, in vinculo pacis* (*Eph.*, IV), il n'est rien dans la vie qu'un chrétien doive plus soigneusement éviter que les occasions des ruptures, par la difficulté des réconciliations. Le Fils de Dieu est venu au monde portant le glaive d'une main pour faire des séparations : *Non veni pacem mittere sed gladium, veni enim separare* (*Matth.*, X); de l'autre tenant des liens de charité, pour faire au contraire des unions : *In vinculis charitatis traham eos* (*Oseæ*, XI). Les séparations que fait ce glaive sont à la vérité violentes, par la force des liens qui nous attachent aux personnes dont il nous sépare; car il sépare le fils du père, la fille de la mère, l'épouse de l'époux; mais enfin, l'expérience nous apprend qu'il s'en faut beaucoup que ces séparations coûtent autant que la réunion de deux cœurs divisés par la discorde, et rendus antipathiques par la haine.

Je ne vois pas que parmi ceux que Dieu a séparés du monde, personne ait tremblé à la vue du glaive qui a fait des séparations. Ils se le donnent les uns aux autres, comme cette célèbre romaine donna à son époux le fer dont elle venait de se percer, pour l'encourager à en faire autant, l'assurant qu'il ne lui ferait point de mal, et ils éprouvent qu'on ne les trompe pas. Le glaive en arrache tous les jours plusieurs du sein de leurs parents et de leur patrie, sans qu'il en coûte, même aux plus faibles, que quelques larmes que le temps essuie et qui ne sont pas sans douceur.

Mais pour le lien des réunions, ce lien qui rejoint un chrétien avec un calomniateur, avec un persécuteur acharné, avec un ennemi qu'il hait et dont il sait qu'il est haï, je n'ai encore vu personne obligé de le prendre, qu'il ne l'ait pris en frémissant, et qui en le prenant n'ait senti les révoltes de toute l'âme, qui n'auraient pu être calmées sans un effort d'une grâce victorieuse, le cœur ne s'accoutumant guère plus aisément à voir un ennemi sans émotion, que l'estomac à recevoir le poison sans convulsions.

Vous avez ouï parler sans doute de ce supplice de Mézence, qui faisait mourir les vivants en les attachant à des corps morts. Ce qui se passait en ce spectacle a quelque chose d'assez semblable à ce qui se passe dans la réunion de deux ennemis qu'on réconcilie. Les démarches qu'il y faut faire, les ménagements qu'il y faut garder, les mesures qu'il y faut prendre, les précautions qu'il y faut apporter, l'adresse dont il faut user pour manier des esprits irrités : tout cela, dis-je, a assez l'air de ce qu'on fait, quand on veut disposer des gens au supplice. D'un autre côté, les difficultés, les aversions, les répugnances, les abords froids et déconcertés de ceux que l'on réconcilie, ressemblent beaucoup à cette horreur, aux soulèvements, aux dégoûts que ressentaient ces malheureux qu'on liait avec les corps morts, et montrent que nous n'avons guère moins de peine à rejoindre avec un homme mort dans notre cœur, que ces misérables n'en avaient à se laisser lier avec un cadavre. Aussi comme notre cœur n'est point soumis à cet empire, qui rend ceux qui ont la force en main maîtres de nos vies et de nos corps, il s'est trouvé des cœurs assez opiniâtres et assez possédés de leur passion, pour courir aveuglément à la vengeance, malgré les lois et les souverains; pour n'abandonner leurs ressentiments, ni aux prières de leurs amis, ni aux remontrances de leurs proches; pour ne rien relâcher de leur haine, ni en faveur de leur fortune, ni en considération même de leur vie. Il s'en est trouvé d'assez intraitables, pour aimer mieux se précipiter dans les flammes éternelles de l'enfer, ouvert à leurs yeux à l'heure de la mort, que de consentir à éteindre le feu de la haine dans leurs cœurs. Il s'en est trouvé (peut-on l'entendre sans trembler?) il s'en est trouvé qui ont mieux aimé s'exposer à souffrir un martyre inutile qu'une réunion à contre-cœur. Ce Saprice, si fameux dans l'histoire de l'Eglise, était résolu de mourir, et ne put se résoudre à pardonner; il consentait à quitter la vie, et ne put consentir à quitter sa haine; il regardait son bourreau avec plaisir, et ne put regarder son ennemi sans trouble ; il se séparait sans peine de tout ce qu'il aimait, et ne put se résoudre à rejoindre avec un seul homme qu'il haïssait; le glaive lui paraissait doux, mais le lien lui parut insupportable, et il allait recevoir le coup du glaive, déterminé à ne point souffrir la contrainte du lien, si la couronne du martyre eût pu tomber sur la tête d'un homme qui n'avait pas le cœur chrétien. O haine! O colère! O vengeance! que vous êtes des passions à craindre! Sans vous, cet homme était martyr, et vous en avez fait un apostat; sans vous, il cueillait déjà la palme, et vous la lui arrachez des mains; sans vous, je ferais ici son éloge comme d'un des forts d'Israël, et je ne cite son histoire que comme un exemple de faiblesse.

En vérité, nous n'y pensons pas : ou nous n'avons ni soin de notre salut, ni zèle pour celui du prochain. Car si, soigneux de notre salut; si, zélés pour celui du prochain, nous considérions bien la peine qu'il y a d'éteindre une haine une fois allumée dans un cœur, nous nous ménagerions là-dessus, et nous ménagerions les autres. Soigneux de nous ménager nous-mêmes, nous ne serions ni si délicats, ni si formalistes, ni si pointilleux. Nous ne crierions pas aussi haut pour un mal léger qu'on nous fait, que l'on crie pour les plus grands maux. Nous mettrions de la différence entre une imprudence et un guet-apens, une parole rude et un outrage, un manquement par négligence et une injustice préméditée. Nous ne nous tiendrions pas offensés des effets de la mauvaise humeur, comme de ceux de la mauvaise volonté. Un léger rebut n'effacerait pas la mémoire des bienfaits de plusieurs années, et un mouvement de chagrin, dont celui qui nous le témoigne souffre assez souvent plus que nous, ne détruirait pas en un moment le fruit des plus longues complaisances. Nous n'irions point, par une curiosité autant pernicieuse à la charité chrétienne que funeste à notre propre repos, chercher dans les discours qu'on fait de nous ce que les actions ne marquent pas; beaucoup moins dans les intentions, où nous devrions au contraire, selon le conseil de saint Bernard, aller chercher le correctif de tout ce qui nous paraît ou mauvais, ou équivoque dans le prochain. Nous ne nous piquerions point, comme nous faisons, de démêler si subtilement et les motifs et les ressorts qui font agir les autres envers nous. Nous aimerions mieux nous y tromper, et nous mettre au hasard d'aimer un homme qui ne nous aime pas, que d'avoir occasion de haïr un chrétien que nous devons aimer. Loin de vouloir apprendre ce que nous ne savons pas, nous tâcherions d'oublier ce que nous savons; loin de deviner ce qui n'est point, nous fermerions les yeux à ce qui est ; loin d'empoisonner ce qui est innocent, nous adoucirions ce qui est enve-

nimé ; et au lieu de rendre incurable par les plaintes et par les éclats, ce qui se pourrait guérir par la patience et par la dissimulation, nous nous ferions de notre patience et d'un peu de dissimulation, un préservatif contre la haine et contre les maux qui la suivent.

Ainsi, évitant pour notre propre salut les plaies de cette passion, nous tâcherions, par charité, de les épargner au prochain. Ainsi, dis-je, nous ne serions point si médisants dans nos entretiens, si piquants dans nos railleries, si méprisants dans nos manières, si critiques dans nos jugements, si aigres dans nos paroles. Nous ne nous ferions point un plaisir malin de trouver le ridicule de l'un, d'irriter la colère de l'autre, d'échauffer les impatients, de contrarier les opiniâtres, de mortifier les glorieux, de brusquer ceux qui nous déplaisent. Compatissant aux faiblesses d'autrui, et supportant, comme l'ordonne saint Paul, les défauts les uns des autres, pour accomplir la loi de Dieu, nous saurions éviter ce qui fâche, et supporter ce qui déplaît ; nous ménagerions les humeurs, nous aurions égard aux délicatesses, nous choyerions les endroits sensibles, et, par cette application à éviter ces premières semences des discordes, nous nous épargnerions sagement les péchés de la désunion, le trouble des inimitiés, la peine des réconciliations. Au lieu de quoi, n'ayant nul soin de nous observer là-dessus, nous ne nous trouvons presque jamais dans aucune conversation, que nous n'y recevions du chagrin, ou que nous n'en donnions aux autres. Le chagrin produit les refroidissements, les refroidissements les démêlés, des démêlés naissent les ruptures, des ruptures les inimitiés ouvertes, qui, fomentées par les rapports, aigries par les mauvais offices, deviennent irréconciliables.

Je dis irréconciliables ; car quels obstacles ne mettent point à la réconciliation de deux personnes qui en sont venues jusque-là, la passion, l'honneur, la raison même, qui n'est pas soumise à la foi? Quelles répugnances du côté de la passion? quelles difficultés du côté de l'honneur? quelles contradictions plausibles du côté même de la raison? La passion? Ah! c'est l'unique qui semble ne point mourir avec l'homme, que le ressentiment et la haine. Insensible aux douceurs du plaisir, impénétrable aux traits de l'amour, immobile à tous les désirs, un cadavre rouvre ses plaies, et saigne aux approches de son meurtrier, comme si, ne pouvant prendre lui-même la vengeance que son cœur respire, la nature lui ouvrait cette bouche, pour la demander à la justice, et implorer le secours des lois. L'honneur? O Dieu! quels embarras ne fait point l'honneur dans les réconciliations, depuis même qu'on en est venu à savoir qui fera le premier pas! L'un est plus de qualité, l'autre a plus d'âge ; l'un est plus élevé en dignité, l'autre a plus d'acquits et de crédit ; l'un est agresseur, l'autre a repoussé trop fortement une légère injure. Que de peine à régler tout cela! Ceux qui se sont mêlés d'accommodement le savent par expérience. Mais ce qui rend assez souvent et cet embarras insurmontable, et la peine des médiateurs inutile, c'est que la raison se met de la partie, et soutient l'opiniâtreté de la passion par mille raisonnements spécieux : ou l'homme avec qui on me veut réconcilier est un homme à qui j'ai donné quelque sujet de m'offenser, ou c'est un homme qui m'a offensé, sans que je lui en aie donné sujet ; ou c'est un homme qui m'a offensé de propos délibéré et à dessein, ou c'est un homme qui m'a offensé étourdiment et sans y penser. Si c'est un homme à qui j'ai donné quelque sujet de m'offenser, que sais-je si sa vengeance est satisfaite, et s'il ne se veut point couvrir du voile de la paix, pour me faire plus sûrement la guerre? Si c'est un homme qui m'a offensé, sans que je lui en aie donné sujet, il sera toujours prêt à en faire autant. Avec un homme de ce caractère, la réconciliation n'est qu'une trêve du caprice et de la mauvaise humeur. S'il m'a offensé à dessein, ah! il n'est point de nature d'ennemis plus irréconciliables que ceux-là. Qui offense pour offenser, offense pour ne pardonner jamais. S'il m'a offensé sans y penser, c'est tant pis. J'aime beaucoup mieux avoir commerce avec un méchant homme qu'avec un étourdi. Un méchant homme ne me fera du mal que quand il m'en voudra bien faire, et un étourdi m'en fera, lors même qu'il ne le voudra pas. Et puis se rendre si facile à la réconciliation et au retour, n'est-ce pas rendre les gens malfaisants moins retenus à nous fâcher? Oh! qu'il faut être au-dessus de la raison, pour aller contre des raisonnements si naturels et si plausibles! Qu'il faut être au-dessus de l'homme, pour ne point déférer à des sentiments qui naissent du fond même de l'humanité! Cet ancien avait grande raison de flatter un prince clément de s'être rendu semblable aux dieux, et je ne m'étonne pas si saint Justin dit que les païens de son temps, qui savaient le précepte du pardon et qui en ignoraient la grâce, disaient que la loi des chrétiens avait quelque chose de trop élevé au-dessus de l'humanité.

Ils avaient d'autant plus de raison de parler de la sorte, que le précepte de la réconciliation chrétienne renferme bien d'autres difficultés que le simple pardon des ennemis, tel qu'ils l'avaient vu pratiquer par quelques-uns de leurs héros. On ne pardonne pas en chrétien comme on pardonne en païen. Quand on ne pardonne qu'en païen, on ne pardonne ni en tout temps, ni en toutes conjonctures. On pardonne, quand un ennemi n'est pas assez considérable pour mériter notre colère : *Non dignus Cæsaris ira.* On pardonne, quand la fortune a pris elle-même soin de nous venger, et qu'elle nous a ôté l'envie de faire du mal à qui elle n'en a déjà que trop fait. On pardonne, quand on se trouve dans un certain point d'élévation, d'où il est honteux de descendre pour chercher une vengeance obscure, où l'on ne peut que souiller ses mains dans un sang vil et méprisable. On pardonne, quand un ennemi sou-

mis et implorant notre clémence n'a plus ni pouvoir ni envie de nous nuire : *Parcere subjectis.* Mais on ne pardonne pas de même à un ennemi puissant et heureux, à un ennemi fier et armé. Le même César, qui ne croyait pas qu'un simple soldat fût digne de sa colère, pousse sa vengeance à l'extrémité contre les Caton et les Pompée. Le même Romain, qui pardonne aux soumis, fait gloire de dompter les rebelles, *et debellare superbos.* Le chrétien n'en peut user ainsi; le chrétien doit pardonner en tout temps; le chrétien doit pardonner en toutes rencontres; le chrétien doit pardonner également à toutes sortes de personnes, sans distinction du grand et du petit, de l'inférieur et de l'égal, du rebelle et du soumis, parce que Dieu, qui lui ordonne le pardon, le lui ordonne également, à l'égard du grand et du petit, de l'inférieur et de l'égal, du rebelle et du soumis.

Il y a quelque chose de plus. Quand on ne pardonne qu'en païen, on peut ne pardonner qu'à demi. On peut pardonner en oubliant; on peut pardonner en méprisant; on peut pardonner en conservant de l'indifférence et de la froideur. Le chrétien ne pardonne pas ainsi. Le précepte de la réconciliation ne permet ni l'oubli, ni le mépris, ni l'indifférence, ni la froideur. Il faut aimer comme auparavant, il faut secourir dans le besoin et dans la nécessité comme auparavant; il faut plus, car il faut se voir et se parler comme auparavant. On ne se peut voir avec la même inclination, je le veux, on n'en est pas le maître; on ne se peut parler avec la même confidence, j'en conviens: il y aurait de l'imprudence à faire part de ses secrets à qui en aurait abusé. Mais après tout, il se faut voir, et se voir avec charité; mais après tout, il se faut parler, et se parler d'une manière qui ne marque aucun reste de ressentiment. Car il y a longtemps qu'on prêche que c'est une erreur de se persuader qu'on ne pèche pas contre le précepte de la réconciliation, lorsqu'en gardant pour le bon exemple les dehors de la société, on retient au dedans un fonds de rancune qui éclate en mille occasions; ou quand, pour garder le précepte de la charité, étouffant au dedans les désirs de la vengeance, on ne peut se résoudre à rendre les devoirs de la société. Erreur, dis-je. On ne garde point le précepte de la réconciliation, si on n'en revient aux termes du précepte de la charité, et on n'en revient point au terme du précepte de la charité qu'en aimant sincèrement, qu'en aimant cordialement, qu'en aimant, comme dit saint Jean, jusqu'à répandre son sang et donner sa vie pour le prochain; qu'en aimant comme on s'aime soi-même, ce sont les termes du précepte : *Proximum sicut teipsum.* Or on n'aime point sincèrement, on n'aime point cordialement, on n'aime point jusqu'à donner sa vie, on n'aime point son prochain comme on s'aime soi-même, tandis qu'on ne le veut pas voir, tandis qu'on ne lui veut pas parler, tandis qu'on garde contre lui de l'amertume et de la rancune, dont saint Paul veut que l'on arrache jusqu'à la racine et aux moindres fibres, comme des empêchements essentiels à l'opération de la grâce, dans les âmes où on les nourrit : *Contemplantes, ne quis desit gratiæ Dei, ne qua radix amaritudinis sursum germinans impediat, et per eam inquinentur multi* (*Hebr.*, IV). Cela est difficile, et peu le font. Comme aux blessures il reste toujours des cicatrices, aux inimitiés il reste toujours des marques d'aversion et de ressentiment. Etudiez tous ceux qui ont eu besoin de réconciliation et de raccommodement. Voyez-les ensemble dans les rencontres, écoutez-les parler les uns des autres, observez les mouvements de leurs cœurs dans les événements, considérez jusqu'à leur silence, et vous verrez que leur réconciliation est bien éloignée des termes du précepte, et que, quand ils disent qu'ils s'aiment chrétiennement, c'est-à-dire, dans leur langage, qu'ils se haïssent de tout leur cœur.

Evitons donc avec soin un mal dont le remède est si difficile. Considérons souvent, méditons attentivement et à loisir cette difficulté du remède, pour ne point tomber dans le mal. Mais enfin, si nous y sommes tombés, il n'est plus question de penser qu'il est difficile à guérir : il ne faut plus penser à autre chose qu'à la nécessité de la guérison, et c'est ce que je vais montrer dans le second point de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Quand un remède est nécessaire, et qu'il est difficile à prendre, il me semble que l'application d'un malade avisé doit être, non d'en considérer l'amertume, que souvent l'imagination augmente et fait sentir deux fois, mais de l'adoucir, de la corriger autant qu'il est en son pouvoir, et quoi qu'il en reste enfin, d'y fermer les yeux, pour n'avoir en vue que la nécessité de guérir.

La réconciliation est un remède difficile à prendre, je n'ai pas voulu le dissimuler; mais, après tout, il est nécessaire : est-il du bon sens de s'amuser à en examiner la difficulté, tandis que la nécessité que nous en avons pour notre salut ne nous laisse pas la liberté d'en user ou de n'en user pas? Que diriez-vous à un homme blessé qui, appréhendant les remèdes, s'arrêterait à considérer la profondeur de sa blessure, à la sonder, à la toucher, à se plaindre de la cruauté de l'ennemi qui l'aurait faite, à en instruire les survenants, à exagérer son injustice? Ne lui diriez-vous pas : Mon ami, votre blessure est dangereuse; il y faut un prompt appareil; vos plaintes ne la guérissent pas, et votre retardement l'envenime? Mais l'appareil sera douloureux, mais les remèdes seront cuisants, mais une main impitoyable me va faire souffrir bien du mal. Il vous est permis de choisir et les remèdes les plus doux et la main la plus entendue; mais s'il n'est ni main ni remède qui vous puisse guérir sans douleur; il faut enfin souffrir la douleur, si vous avez envie de guérir. Je ne puis rien dire de mieux à ceux à qui je parle ici. Une querelle vous a divisé d'avec votre prochain, mon frère, et en vous divisant, vous a laissé

une profonde plaie au cœur. Vous voilà blessé, je vous plains, votre blessure est douloureuse ; mais quelle conduite est la vôtre ? Vous ne pensez qu'à la blessure, et il faut penser au remède ; vous la regardez, et il la faut guérir ; vous ne pensez qu'à l'injustice de la personne qui vous l'a faite, et il faut tourner vos pensées à chercher quelqu'un qui la ferme. La cure en sera douloureuse. A cela je n'ai que deux choses à vous dire, et vous vous les devez dire vous-même.

La première est que vous y pouvez chercher des adoucissements, car il ne laisse pas d'en être, dont bien des gens plus malades que vous ont senti du soulagement. La seconde est que si, après tout, votre sensibilité vous empêche de sentir l'effet des lénitifs, il faut que vous vous résolviez à souffrir la douleur du remède, puisqu'il est nécessaire pour vous guérir, et que sans cela il n'est plus ni santé ni salut pour vous.

Je dis premièrement que telle plaie n'est pas incapable d'adoucissement ; vous en pouvez trouver dans la morale et dans une philosophie raisonnable, dont vous pouvez utilement vous aider; vous en trouverez dans le christianisme, dont si vous faites un bon usage, vous en éprouverez la vertu, et sans lesquels les autres en ont peu. La morale vous peut fournir des raisons de réconciliation à opposer aux raisons de la haine; la morale vous peut faire trouver un honneur dans la réconciliation, comme vous en trouvez dans la haine; la morale vous peut suggérer des sentiments qui favorisent la réconciliation, contraires à ceux qui favorisent la haine. Sans étudier ni Zénon ni Sénèque, une philosophie plus naturelle peut vous faire faire cette réflexion dont saint Jean Chrysostome autrefois se servait si utilement pour persuader la réconciliation : que s'il y a de la peine à pardonner et à rejoindre avec un ennemi, il n'y en a guère moins à haïr et à soutenir une inimitié. Car peut-on compter, dit si bien ce Père, pour un médiocre tourment d'avoir tous les jours le cœur rempli de colère, d'indignation, de ressentiment, d'amertume; de ne pouvoir rencontrer un homme sans être déconcerté, troublé, chagriné de sa seule vue; d'être appliqué à penser toujours à ce qui déplaît ; d'être dans une attention continuelle à trouver l'occasion de nuire, et dans une inquiétude égale d'être prévenu par son ennemi ; d'avoir à tout moment sur les bras des affaires à démêler, des soupçons à éclaircir, des injures à repousser; de donner mille scènes au public, tantôt ridicules, tantôt funestes? En vérité, dit saint Chrysostome, nourrir une telle passion, n'est-ce pas mener avec soi son bourreau pour être incessamment tourmenté? n'est-ce pas nourrir dans son sein une vipère pour en être continuellement piqué? n'est-ce pas faire son enfer en cette vie, et n'est-ce pas une passion bien malheureuse et bien funeste que celle qui le fait faire deux fois? Je sais qu'on se flatte que ce mal finit enfin par la vengeance ; mais la vengeance ne coûte-t-elle rien à prendre ? la vengeance est-elle toujours aisée? la vengeance est-elle toujours sûre? Quand on se veut venger sans trahison, n'est-on pas toujours en danger de trouver, au lieu de la vengeance, un nouveau sujet de chagrin? et quand la vengeance même réussit, n'est-elle pas d'ordinaire un remède pire par les suites que le mal? Mais l'honneur y est engagé. Il y a dans le monde un honneur de modération et de sagesse, comme il y en a un de vigueur et de sensibilité; et chez les gens qui ont de la raison, desquels seuls on doit faire cas, l'un est fort au-dessus de l'autre.

Je conviens que, dans la faiblesse où le péché a réduit l'homme, tels remèdes feraient peu d'effet contre une violente passion, s'ils n'étaient soutenus de ceux que la religion nous fournit, toujours accompagnés d'une grâce et d'une vertu surnaturelle que la philosophie n'a pas. Vous en trouverez surtout trois dont vous recevrez du secours, si vous savez vous en servir : le premier est d'envisager combien il est avantageux de trouver dans la vie chrétienne les occasions de pratiquer certaines actions héroïques, qui sont d'ordinaire suivies d'une grande abondance de grâces, et desquelles dépend souvent le tissu et l'enchaînement de toute la prédestination. C'était au sacrifice d'Abraham qu'étaient attachées les bénédictions que Dieu a répandues sur lui et sur toute sa postérité : *Quia fecisti hanc rem* (*Gen.*, XVI); et, pour en trouver des exemples dans le sujet dont il s'agit, saint Ambroise attribue au pardon que Joseph accorda à ses frères les prospérités dont il fut comblé. L'Ecriture marque expressément que ce fut à la douceur dont David usa à l'égard de Saül que Dieu avait attaché les grâces qu'il versa si abondamment sur cet homme selon son cœur (I *Reg.*, XXIV). David trouve cet ennemi à l'écart, désarmé, hors de défense; que ne lui dictait point la haine que tant de persécutions injustes lui devaient inspirer contre lui? Non-seulement il n'écouta point des sentiments qui, à un homme moins vertueux, auraient paru prudents et justes; non-seulement il ne se vengea point, mais il fit le premier les avances de paix et de réconciliation avec ce furieux ennemi. Et ce fut par là que Saül, qui était quelquefois prophète, connut que David était destiné à occuper un jour sa place, obligé malgré lui d'avouer qu'il était digne de la remplir : *Nunc scio quod certissime regnaturus sis post me et habiturus regnum Israel :* C'est maintenant, c'est en ce jour, c'est par cette action si digne d'un véritable Israélite, que je connais que Dieu t'a choisi pour être le chef d'Israël. Lorsque, vainqueur de Goliath, tu réparais l'honneur de ton roi et la gloire de ton pays, je t'en croyais bien récompensé par celle d'entrer dans l'alliance et dans la maison de ton souverain. Lorsque, parmi les applaudissements que t'attirait une telle victoire, nos femmes chantaient à ta louange que tu avais plus fait en donnant la mort à ce redoutable ennemi que si tu en eusses défait dix mille, je t'enviais et ne croyais pas qu'on dût pousser si loin

tes louanges; mais aujourd'hui que tu te vaincs toi-même, mais aujourd'hui, pour dire encore plus, que tu m'as moi-même vaincu plus glorieusement pour toi, en désarmant ma haine, que tu n'aurais fait en désarmant ma main, que ne dois-je point augurer du bonheur de ta destinée et des couronnes que le ciel prépare à une si haute vertu? Salomon avait tant de confiance au mérite de cette action de son père, qu'il l'alléguait à Dieu comme le motif le plus capable de l'engager à lui être propice : *Memento, Domine, David et omnis mansuetudinis ejus* (*Psal.* XXXI) : Souvenez-vous, disait-il, Seigneur, de David et de sa mansuétude. Il ne dit point : Souvenez-vous de David et des sacrifices qu'il vous a offerts; il ne dit point : Souvenez-vous de David et du zèle ardent qu'il a eu de faire garder votre loi; il ne dit point : Souvenez-vous de David et des œuvres de charité qu'il a exercées parmi votre peuple; il n'allègue que la mansuétude de David, la regardant comme une action à laquelle Dieu avait attaché toutes les grâces qu'il voulait faire à la famille de ce saint roi. Au moins ne saurions-nous douter que Dieu n'ait attaché à cette vertu, dans la religion que nous professons, le pardon qu'il accorde à nos péchés. Autre adoucissement de la peine qu'il y a à la pratiquer, car sa parole y est expresse : *Dimittite, et dimittemini* (*Luc.*, VI) : Remettez, et on vous remettra; pardonnez, et on vous pardonnera; réconciliez-vous avec votre prochain, et Dieu se réconciliera avec vous. Est-ce une médiocre consolation que d'avoir droit de pouvoir sommer Dieu d'une promesse si solennellement donnée? et n'est-ce pas de quoi diminuer la peine de cette action que de penser que c'est par elle qu'on acquiert ce droit si avantageux? En vertu de la réconciliation que je vais faire avec cet ennemi je pourrai dire à Dieu à la mort : Seigneur, vous avez promis que vous pardonneriez à tous ceux qui pardonneraient, que vous remettriez les péchés à ceux qui remettraient leurs ressentiments, que vous vous réconcilierez avec ceux qui se réconcilieraient avec leur prochain : pardonnez donc, car j'ai pardonné; remettez donc, car j'ai remis; réconciliez-vous, car je me suis réconcilié.

Ajoutez, pour troisième adoucissement de la peine que vous avez à pardonner, l'exemple de Jésus-Christ, qui pardonne à des ennemis plus indignes de pardon que les vôtres; qui remet des injures bien plus atroces, qui demande à son Père une réconciliation incomparablement plus difficile que celle qu'il exige de vous. Pensez surtout que Jésus-Christ, vous ayant pardonné à vous-même, a droit de vous demander votre ressentiment et d'exiger que, pour l'amour de lui, vous fassiez à votre haine une violence qu'il a faite en votre faveur à sa justice. Eh! après tout, comment pourriez-vous lui refuser un sacrifice que peut-être vous ne refuseriez pas à un autre, ou s'il vous le demandait par amitié, ou si la supériorité lui donnait droit de vous l'ordonner? Vous l'accorderiez à un prince, et vous le refusez à Dieu. Ces motifs sont forts et capables d'arrêter l'impétuosité des plus violentes passions; mais s'il arrivait, après tout, que l'excès de votre sensibilité les rendît inefficaces sur vous, je n'ai plus rien à vous dire, sinon que, quelque amer que soit le calice de la réconciliation chrétienne, il faut l'avaler ou périr : c'est-à-dire, il faut ou vous réconcilier, ou être effacé du livre de vie; il faut pardonner, ou vous regarder comme un homme mort dans le cœur de Dieu et oublié de lui pour jamais; il faut rejoindre avec votre prochain, ou vous considérer comme un membre retranché du corps de l'Eglise.

Ainsi, mon frère, avez-vous pris votre dernière résolution? êtes-vous résolu de ne point pardonner? avez-vous pris le parti impie de ne vous réconcilier jamais? Si cela est, venez avec moi. Je suis ici de la part de Dieu pour vous dégrader solennellement du caractère du christianisme que vous portez indignement, et pour vous faire solennellement renoncer aux droits qu'il vous donne, et sur les biens de l'autre vie, et sur les grâces de celles-ci. Voyez-vous cet autel, où tous les jours on immole l'agneau sans tache pour la rémission des péchés? Cette victime n'est plus pour vous; il n'est plus de rémission pour qui n'en veut point faire aux autres. Voyez-vous cette table, où l'on reçoit le sacrement de l'unité? Ne présumez plus d'en approcher : séparé d'un membre de Jésus-Christ par l'opiniâtreté de votre haine, vous n'avez plus de part au sacrement dont il nourrit son corps mystique. Voyez-vous ce livre où les préceptes de l'Evangile sont contenus, ces tribunes où on les annonce, cette chaire où on les explique? Ce sont autant de tribunaux où l'on fulmine la sentence de votre excommunication. Voyez-vous ces autres tribunaux, où par une humble confession on obtient le pardon de ses crimes? En vain vous en approcheriez : vos crimes sont devenus irrémissibles depuis que vous êtes résolu à ne point pardonner au prochain. Voyez-vous ce crucifix, élevé dans la plus haute partie du temple pour être en vue à tous les fidèles? De la même voix dont il demande miséricorde pour ses ennemis, il prononce l'arrêt de celui qui ne la veut pas faire aux siens. Voyez-vous ces fonts, ces sources sacrées où, régénéré autrefois, vous reçûtes l'esprit d'adoption? Vous l'avez perdu, cet esprit de douceur par lequel vous étiez semblable à Dieu, qui fait gloire de répandre ses grâces sur les bons et sur les méchants : vous n'en voulez point faire de grâce, vous êtes privé de tous les droits que vous donnait cette heureuse naissance sur tous les biens de l'autre vie : il n'est plus d'autre vie pour vous que celle où vivent les damnés, dans l'éternel désir de mourir. Vous entendez ce peuple fidèle, élevant de concert la voix pour offrir leurs prières au Seigneur : prenez garde d'y mêler la vôtre! Leurs prières se terminent toutes par demander à Dieu qu'il leur pardonne, comme ils pardonnent de leur côté à ceux qui les

ont offensés : prier à votre égard serait demander votre condamnation et presser l'exécution de votre supplice.

Ce n'est point ici une figure et un enthousiasme d'orateur, c'est une vérité trop fondée dans tous les principes de notre religion. Craignons-en les effets; pardonnons, réconcilions-nous de bonne foi; rentrons dans l'unité, rompue par notre haine, par nos froideurs, par notre sensibilité. Si l'ennemi, dont nous nous plaignons est indigne de notre indulgence, donnons à Dieu notre ressentiment; il nous le demande, il nous l'ordonne, il nous en a donné l'exemple, et nous en donnera un jour la récompense dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XVII.

De l'amour déréglé.

Vadit, et assumit septem alios spiritus nequiores se, et ingressi habitant ibi.

Il va, et amène avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, et étant entrés dans cet homme, ils y demeurent tous ensemble (*S. Luc, ch.* XI).

L'esprit dont parle ici le Sauveur est un démon immonde, méchant, inquiet, opiniâtre, armé, redoutable par l'ascendant qu'il prend sur l'homme qu'il possède. A ces caractères, peut-on méconnaître le démon qui préside à ces passions auxquelles on donne le nom d'amour, et qui font plus de mal que la haine? Beaucoup de ceux qui s'en laissent posséder s'en font d'abord une autre idée, et ne croient pas ce démon trompeur, ni si impur, ni si turbulent, ni si malfaisant qu'il l'est en effet. Abusés par des dehors flatteurs, ils s'imaginent qu'il sera tel qu'il semble leur promettre d'être, innocent, tranquille, discret, lorsqu'ils désirent qu'il le soit, et plusieurs le désirent ainsi. Car quoique dans la passion contre laquelle je veux parler, on cherche toujours le plaisir, tout le monde ne l'y cherche pas avec un emportement égal. Il est des gens qui, avec une âme tendre, ont une conscience délicate : ceux-là y cherchent un plaisir sans crime. Il en est d'autres qui veulent goûter les plaisirs purs, et à qui un plaisir n'est plus plaisir, dès que l'inquiétude s'y mêle : ceux-là y cherchent un plaisir sans trouble. Il en est même à qui le plaisir n'ôte point l'amour de la gloire et le soin de leur réputation : ceux-là y cherchent un plaisir sans honte. Ainsi voyons-nous que plusieurs de ceux qui s'engagent dans ces passions prennent toujours leurs mesures d'abord pour les rendre telles qu'ils les veulent, et font leur compte qu'elles le seront. Ceux qui les désirent sans crime se persuadent qu'elles seront innocentes ; ceux qui les veulent exemptes de trouble s'imaginent qu'elles seront tranquilles ; ceux qui les veulent sans éclat se figurent qu'elles seront secrètes. Fausses mesures, vaines précautions. Comme si l'expérience de tous les siècles ne nous avait pas fait connaître qu'il ne fut jamais dans le monde de grandes passions sans de grands péchés, sans de grands troubles, sans de grands éclats. Comme si ce qui se passe à nos yeux ne suffisait pas pour nous convaincre qu'en fait de telles passions, il n'en est point de si innocentes qui ne blessent la conscience, point de si douces qui ne causent du trouble, point de si secrètes qui ne fassent des taches à la réputation.

Ne quittons point notre Evangile. Ce démon qui traîne avec lui sept démons plus méchants que lui, comme lui ministres et vengeurs du crime, est le même démon qui sortit lui septième de Madeleine (*Luc.*, VIII), exemple des grandes passions comme des grandes pénitences. Ce démon, dis-je, toujours suivi de tant d'instigateurs au péché, exécuteurs en même temps de la justice de Dieu pour le punir, nous marque combien l'amour déréglé, dont je dis qu'il est la figure, attire nécessairement après soi de péchés et de châtiments. Par où je veux vous montrer l'erreur, ou de ceux qui croient pouvoir goûter les douceurs de cette passion sans crime, ou de ceux qui en croient pouvoir commettre les crimes avec de solides douceurs. Pour détromper les uns et les autres, j'avance ces deux propositions, qui comprennent tout mon sujet et qui partageront mon discours. La première, que de toutes les passions il n'en est point qui puisse moins être sans péché et qui en produise en plus grand nombre; c'est ce qui fera mon premier point. La seconde, que de tous les péchés, il n'en est point qui puisse moins être sans châtiment et qui en attire de plus funestes ; c'est ce qui fera mon second point, quand nous aurons demandé les lumières et le secours du Saint-Esprit par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'est pas ici question si la passion dont je parle, considérée en elle-même, est plutôt péché que les autres. Je veux que les passions, d'elles-mêmes, soient des mouvements indifférents dont on peut bien et mal user, et que celle-ci n'ait en cela rien de particulier qui la distingue : je dis qu'en égard à certains effets que cette passion produit toujours, il n'en est point non-seulement qui puisse moins être sans péché; mais qui en produise un plus grand nombre. Je n'irai point chercher la preuve de cette proposition dans les cendres de Troie ni dans les crimes de la fameuse Médée. Si je voulais me servir ici de cette nature d'arguments, je ne les irais pas chercher si loin. Des siècles plus proches de nous ont plus vu en cette matière que les poëtes n'ont osé feindre. Il ne faudrait pas remonter bien haut dans les temps qui nous ont précédés, pour vous montrer des guerres allumées, des sujets armés contre leurs rois, des frères souillés du sang de leurs frères, des enfants attentant à la vie de ceux dont ils l'avaient reçue, des femmes consommant leur infidélité en abrégeant les jours de leurs maris, par la fureur impie qu'inspirent d'aveugles et criminelles amours. Nous ne saurions ouvrir les yeux que nous ne voyions, dans une des plus belles et des plus florissantes monarchies du monde, la

religion éteinte, les temples profanés, les sacrifices abolis, les églises dépouillées de leurs biens, les ministres massacrés et proscrits et que nous ne nous souvenions que ces crimes sont les effets de cette passion. Grand sujet de douter qui des deux a plus versé de sang humain, ou de l'amour ou de la haine, et si le flambeau que les anciens donnaient pour symbole au premier, n'a point allumé plus de guerres et de discordes dans le monde que les torches de leurs furies. Quelque ordinaires que soient ces crimes, ils sont trop grands pour être craints, et hors des occasions où ils se commettent, personne n'a assez mauvaise opinion de soi-même pour croire qu'il en soit capable. Laissons donc là ces crimes fameux, parlons des péchés plus communs. Je dis que l'amour déréglé en produit toujours de trois sortes : de négligence contre les devoirs, de scandale contre l'édification, d'impureté contre la vertu et le précepte de la continence. Examinons ces points en détail.

Je dis d'abord qu'il est impossible qu'un homme possédé de cette passion ne commette beaucoup de péchés contre ses plus importants devoirs. Laissons là le raisonnement, consultons l'expérience, qui est la plus sensible de toutes les preuves. Un homme faible sur ce point fut-il jamais bon maître, bon père, bon fils, bon mari, bon ami, bon juge, bon magistrat, bon chrétien? J'ai lu que David n'eut pas plutôt aimé Bethsabée, que du meilleur prince du monde il devint un maître cruel, et fit exposer à la mort un de ses plus fidèles serviteurs. J'ai lu que son fils Salomon n'eut pas plutôt fait habitude avec les femmes idolâtres, qu'après les avoir adorées il adora jusqu'à leurs idoles, et brûla l'encens du Dieu d'Israël devant les simulacres des nations. J'ai lu que Samson ne fut pas plutôt engagé avec Dalila, qu'il devint inutile à sa patrie et à la cause du peuple de Dieu ; et ce que je vois tous les jours dans le commerce de la vie m'est une preuve encore plus forte de la vérité que j'avance, que ce que j'en ai lu dans l'histoire. Je vois que presque toutes les familles où les affaires sont en désordre, où les enfants sont négligés, où la discorde divise ceux que le sacrement avait unis, par ces séparations monstrueuses, qui font regretter dans la loi évangélique les divorces du paganisme et le libelle de Moïse, n'ont été mises en cet état que par ces sortes de passions. Je vois que quand on veut trouver une forte sollicitation auprès d'un juge, on s'informe s'il n'est pas de ceux à qui la pourpre n'ôte pas les faiblesses de l'amour, persuadé que c'est là l'endroit par où on le peut gouverner. Quiconque peut l'approcher par là n'a plus recours ni à l'ami, ni au parent du magistrat; on sait qu'il se ferait honneur de faire valoir son équité contre pareilles intercessions ; et tel en effet aurait été aussi intègre qu'un Caton, si jamais la corruption ne l'eût attaqué que par ces endroits. Mais par malheur pour son intégrité, il a un faible et on le sait: que ne se promet-on point d'un homme que l'on peut attaquer par là? Enfin j'ai expérimenté que s'il est dans le christianisme des âmes mal propres aux exercices de la religion, sans piété, sans dévotion, incapables des choses de Dieu, ce sont celles qui se sont laissé posséder par les sentiments de cette passion. Il est au reste naturel que cette passion funeste produise ces mauvais effets. Impétueuse, dominante et occupante comme elle est, par son impétuosité, à quelque objet qu'elle se porte, elle y porte le cœur de celui qui s'en est laissé posséder. Saint Augustin l'a si bien dit : le poids du cœur est sa tendresse, qui le fait pancher et l'entraîne, malgré qu'il en ait, où elle panche et où elle est entraînée elle-même : *Amor meus pondus meum : illo feror quocumque feror.* On s'efforce en vain quelquefois de partager tellement son cœur, qu'en donnant sa tendresse à l'objet qu'on aime, on donne ses services et ses soins à ceux qu'on est obligé d'aimer. Les soins, les services, les complaisances, les agréments, la belle humeur suivent naturellement la tendresse, comme les flots suivent leur pente, et ne laissent du côté du devoir que le chagrin, les humeurs sombres, ou tout au plus quelque tiède considération et des dégoûts mal déguisés.

Non-seulement cette passion emporte le cœur par son impétuosité, mais, par l'empire et par l'ascendant qu'elle prend insensiblement sur un esprit, elle ne lui laisse presque plus la liberté de rien examiner. Tout ce qui favorise la passion paraît juste, et quand il ne le paraîtrait pas, la peine de la contrarier est ordinairement plus forte que le scrupule de faire une injustice. Telle fut la tyrannie que l'amour exerça sur l'esprit d'Hérode, quand il l'obligea, malgré lui, de faire trancher la tête à saint Jean (*Matth.*, XIV). Mille considérations s'opposaient à une si tyrannique action. Hérode respectait saint Jean, comme un homme d'une sainteté reconnue; il savait que c'était un prophète ; l'Ecriture dit même qu'il le craignait, qu'il avait de la confiance en lui, qu'il prenait volontiers ses conseils, qu'il faisait beaucoup de choses par ses avis : *Metuebat Joannem, libenter audiebat, et audito eo multa faciebat.* De sorte qu'il est aisé de croire ce que l'évangéliste ajoute, que ce prince fut affligé de la demande qu'on lui fit de la tête de ce grand homme : *Contristatus est.* Mais, pour refuser ce présent funeste, il fallait déplaire à une femme qu'il aimait et fausser ses sacriléges serments : *Noluit eam contristare ;* la peine qu'eut ce faible roi à mécontenter sa passion l'emporta sur celle qu'il devait avoir, d'ôter injustement la vie à un homme dont il admirait la vertu. Cette action, qui fait horreur, me fait en même temps pitié ; car je la regarde bien moins comme une violence de tyran qui abuse de son pouvoir pour faire des crimes, que comme une servitude d'esclave, qui est obligé, malgré lui, de servir de ministre à la fureur et aux cruautés de son maître. Heureux encore, dans leur malheur, ceux dont cette impérieuse maîtresse n'éprouve pas le dévouement par des sacri-

fiers pareils, et moins coupables dans leurs désordres, ceux qui tiennent encore assez de leur première liberté pour borner leur obéissance aux grands crimes !

Mais, quand on n'irait pas jusqu'à ces crimes, n'est-ce pas toujours un indigne empire qu'exerce cette passion, lorsqu'étant devenue maîtresse du cœur et de l'esprit de ceux à qui la naissance, les charges, les places qu'ils occupent, donnent du pouvoir, elle se rend arbitre des lois, et donne la pente à la fortune? Alors ce n'est plus ni le sang, ni le mérite, ni le service, qui attirent les récompenses : c'est l'intrigue et la flatterie. Ce ne sont plus les forts d'Israël qui environnent le lit de Salomon ; ce sont les femmes et les efféminés. Ce n'est plus ni Moïse ni Aaron qu'on compte parmi les prêtres du Seigneur, mais les Ophi et les Phinées, qui, pour entrer dans le sanctuaire, n'ont point de honte d'implorer le secours de cette passion profané, et de lui offrir leurs premiers encens. Enfin, cette passion, emportée à je ne sais quelle activité, qui occupe tellement le cœur et l'esprit de ceux qu'elle possède, qu'ils ne pensent qu'à ce qui les entête. Prenez un homme passionné à quelque heure du jour qu'il vous plaira, et, en quelque action qu'il fasse, demandez-lui à quoi il pense ; s'il est de bonne foi, il vous répondra qu'il pense à la personne qu'il aime, dont l'image le suit partout, ou plutôt dont il porte partout l'image jusque dans les temples de Jésus-Christ, où il a bien plus présente à l'esprit la fausse divinité qu'il adore, que le vrai Dieu qu'il fait semblant d'adorer. Quand il n'y aurait que ce mal dans cette passion malheureuse, en vérité pourrait-on dire que ce fût un médiocre mal ? Quoi ! consacrer à une vile créature un cœur qui doit être le temple de Dieu ! Dieu défend tout partage du cœur ; on fait bien pis, on le donne tout entier. Comment, est-ce qu'avec cela seul on pourrait se flatter d'accomplir ce premier et ce plus essentiel de tous les devoirs du chrétien, d'aimer Dieu de toute son âme, de tout son cœur, de toutes ses forces ? *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, ex tota anima tua, ex totis viribus tuis* (*Matth.*, XXII).

Mais si cette passion est contraire au précepte de l'amour de Dieu, elle ne l'est pas ordinairement moins au précepte de l'amour du prochain et à l'édification qu'on lui doit. Car je dis, en second lieu, qu'il est impossible qu'elle soit jamais sans scandale; ce serait avoir ou trop bonne ou trop mauvaise opinion du public de croire qu'on la lui peut cacher. Or, comment la faire voir au public, sans lui causer un grand scandale, et l'enhardir à commettre des crimes que peut-être même vous ne commettez pas? Ce qu'on appelle le public est un bizarre composé de toutes les natures d'esprits. Il y a d'honnêtes gens, il y a du peuple, il y a des forts, il y a des faibles, il y a des bons, il y a des méchants, il y en a qui vous connaissent, il y en a qui ne vous connaissent pas. Je veux que les honnêtes gens, qui ont plus de discernement, sachent assez démêler en vous les sentiments de la tendresse de ceux de la brutalité : le peuple, qui ne connaît que ceux-ci, ne fait pas cette distinction et ne s'imagine pas aisément qu'on en ait d'autres que ceux qu'il sent. Les forts, je le veux, ne seront pas induits au mal par votre exemple ; mais combien de jeunesse faible en autorisera ses désordres ? Des bons ne diront rien, parce qu'ils sont charitables ; mais que ne diront point les mondains, qui sont scélérats et intéressés à montrer qu'ils ne diffèrent des autres que par un peu moins de pudeur et beaucoup plus de bonne foi. Ceux qui vous connaissent à fond jugeront mieux de votre conduite ; mais que ne penseront pas ceux à qui vous êtes moins connu? J'ose même dire que moins votre conduite sera emportée et mauvaise, plus votre exemple leur sera fatal. Il en sera de vous à cet égard comme nous disons qu'il en est des héros des romans et des comédies. Plus ils sont chastes, plus nous disons que la lecture de leurs histoires est pernicieuse aux bonnes mœurs, parce que plus ils sont chastes, plus leur histoire est propre à engager dans leurs passions ceux qui ne cherchent que les moyens d'en séparer la douceur du crime. Et comme on a fort bien remarqué qu'il est bien plus aisé au poëte d'arrêter, quand il lui plaît et où il lui plaît, la passion de ses héros qu'à ceux qui la sentent en effet et qui l'ont prise à leur exemple, ainsi, plus ceux qui veulent avoir le plaisir d'une passion sans en vouloir commettre les grands crimes vous trouveront retenus dans vos commerces, plus ils seront faciles à prendre de semblables engagements. Alors ne se trouvant pas autant maîtres des leurs ou que vous l'êtes des vôtres, ou que vous le paraissez être, ils se précipiteront dans un penchant où vous aurez bien pu les pousser, mais où vous ne pouvez plus les retenir, et peut-être qu'après avoir mal à propos présumé de leurs forces par les vôtres, ils jugeront plus sainement de votre faiblesse par la leur.

Mais je veux que vous évitiez de scandaliser le public, éviterez-vous de scandaliser au moins vos propres domestiques, ou ministres par votre choix, ou témoins malgré vous de vos passions; âmes vénales, à la vérité, que le malheur de leur condition oblige à vous dévouer leurs services, mais âmes rachetées du sang de Jésus-Christ, que la noblesse de leur adoption doit empêcher de vous dévouer leur salut, et vous d'en exiger le sacrifice ? Et quand vous pourriez encore éviter cette nature de scandale, comment éviteriez-vous celui que mutuellement vous vous causez? Il faudrait une assurance plus qu'humaine pour qu'une femme, agissant de bonne foi, se pût persuader de n'être occasion à un homme d'aucun péché, parmi les grandes assiduités et les longues conversations d'un commerce de cette sorte. Hélas! quand un homme serait dans l'âge le plus avancé, vous auriez toujours sujet de craindre qu'il ne restât encore en son cœur quelque étincelle capable de l'embraser. Car, bien que, comme dit saint Jérôme, les che-

yeux blancs parent un peu de la calomnie, il n'est point d'âge où l'on puisse s'assurer de la convoitise. Ceux dont la passion pensa être si funeste à Suzanne étaient des vieillards que le poids des années penchait déjà vers le tombeau. Je dis plus, quand cet homme serait de la vertu la mieux établie, vous devriez craindre de la corrompre. Saint Paul ne voulait pas que les femmes entrassent dans l'église qu'elles ne fussent voilées; à cause des anges, disait-il : *Propter angelos* (I *Cor.*, II), c'est-à-dire à cause de ceux-mêmes dont il suppose que la pureté doit être égale à celle des anges, persuadé que le feu qui brûle sur les autels et dans les temples ne laisse pas, si on n'y prend garde, d'y causer quelquefois de grands incendies. Si cela est, que ne devez-vous point craindre d'un jeune homme plein de passions et souvent de bien d'autres vices, qu'il ne prend pas autant de soin de vous cacher que celui-ci? Ah! quand cet homme résisterait à toutes les autres passions, vous devriez appréhender qu'il ne résistât pas à celle-là : comment pouvez-vous croire qu'il résiste à celle-là, puisqu'il s'abandonne à tant d'autres? Je vous demanderais volontiers, si jamais vous n'avez vu cet homme médire, s'emporter de colère, rompre les jeûnes commandés, manquer de respect dans les lieux saints? Quand il serait régulier sur ces choses, vous auriez toujours raison de vous en défier sur le sujet dont il s'agit, et de vous demander à vous-même : *Placitone etiam pugnabit amori?* Quand cet homme serait assez vertueux pour résister à la médisance, à la colère, à l'intempérance et à d'autres vices pareils, devrais-je croire qu'il fût capable de résister aussi à l'amour? Or, s'il se laisse aller à ces vices, à combien plus forte raison dois-je croire qu'il n'est pas capable de résister à celui-ci. On ne fait pas ces raisonnements, parce qu'on ne veut pas être convaincu. On cherche à se persuader, au contraire, que les gens sont sages, si on les veut tels; et que, puisqu'ils ne parlent de rien, c'est signe qu'ils n'ont rien dans le cœur que ce que l'on veut bien qu'ils aient. Mais méchante raison de calmer sa conscience là-dessus; car, si saint Jean veut qu'un chrétien se défie même des esprits (I *Joan.*, IV), sera-t-il excusable de se fier à des affections toutes charnelles? De plus, en vérité n'est-ce pas se vouloir tromper à plaisir, de croire qu'il soit besoin de paroles pour connaître le fond du cœur? On parle en beaucoup d'autres manières que par la parole, dit saint Jérôme; les yeux, l'air supplée à la langue, la passion peint ce qu'elle n'ose dire : *Nutibus loquitur, et quidquid metuit dicere, significat affectibus.* Mais depuis quand les assiduités, les soins, les empressements, les complaisances vous sont-ils devenus un langage inintelligible et étranger? Vous l'entendez si bien quand il est question des autres, il ne vous en faut pas tant pour vous faire dire ce que la charité vous oblige de taire. On ne vous parle de rien, dites-vous; ah! c'est ce qui doit vous faire craindre. On attend l'occasion de parler : d'intelligence avec le démon, on vous prépare à la tentation. On parlera quand il sera temps. Alors, alors vous vous convaincrez des désordres que vous aurez causés dans le cœur d'autrui, et peut-être vous en convaincrez-vous par celui que vous trouverez dans le vôtre.

Car je dis enfin qu'il est difficile que cette impure passion soit dans une âme sans la souiller de beaucoup de péchés, même contre la continence. Si on ne péchait contre cette vertu que par ces derniers déréglements, dont les honteuses voluptés demandent un entier sacrifice de la pudeur, bien des gens s'inscriraient en faux contre cette proposition, et je ne doute pas que plusieurs n'eussent en effet droit de le faire. Quoi qu'en juge la malignité du monde corrompu, les grands crimes ne sont pas les plus communs; mais puisque le Fils de Dieu déclare qu'il est des incontinences de désirs, qu'il est des impuretés de pensées, qu'on commet des adultères par les regards (*Matth.*, VII), me persuaderez-vous qu'étant homme et ayant de la passion, tous vos désirs soient toujours chastes, toutes vos pensées toujours pures, tous vos regards toujours innocents? Non, s'écrie ici saint Jérôme, le cœur le plus dur et le plus indomptable ne résisterait pas au plaisir, parmi tant d'attraits qui l'y portent : *Inter has tantas illecebras voluptatum, etiam ferreas mentes libido domat.* Ce même saint faisant réflexion aux peines que lui avaient causées des images et des souvenirs, au milieu d'une affreuse solitude et parmi des austérités qui l'avaient rendu plus semblable aux morts qu'à un homme vivant et animé, faisait ce raisonnement à la vierge Eustochie, pour la porter à fuir les délices et la mollesse de la vie mondaine : *Si hæc patitur, qui exeso corpore solis cogitationibus oppugnatur, quid patitur quæ deliciis fruitur, nempe hoc apostoli, vivens mortua est.* Si ceux qui, après avoir usé leur corps de jeûnes et d'austérités, ne peuvent plus pécher que par les pensées souffrent de si rudes combats, que ne souffre point une jeune personne qui vit dans l'oisiveté et dans les plaisirs? Peut-elle y subsister longtemps sans tomber dans l'état funeste où l'apôtre saint Paul disait que, sous la figure d'un vivant, on porte un intérieur de mort? Par un semblable raisonnement, n'ai-je pas droit de dire que si, vivant dans le plaisir, on ne peut éviter les mauvais désirs, à plus forte raison ne les évite-t-on pas, quand on vit dans la passion d'où ils naissent immédiatement, et qui en est le principe naturel. J'ai ouï les mondains qui disaient qu'on n'est pas si faible dans le monde que nous nous l'imaginons, nous autres, que nos conditions en séparent, et à qui on a pris à tâche de n'en faire que d'affreux portraits. Plût à Dieu que ceux qui parlent ainsi pussent tenir le même langage au tribunal de la pénitence, s'ils y parlent de bonne foi. Je dis s'ils y parlent de bonne foi; car il n'est guère de péchés sur lesquels bien des gens se fassent une conscience plus fausse et plus erronée que sur celui-là. In-

génieux à donner des tours et des faces innocentes à des actions criminelles, on compte pour rien ces assiduités, capables de faire naître ce qu'on n'aurait pas ; on compte pour rien ces longs entretiens et ces trop fortes confidences, où l'on engage souvent sa liberté à celui qu'on rend maître de son secret. On compte pour rien ces témoignages de tendresse qui allument un feu dans le cœur, qu'on n'y modère pas aisément, et dont les indociles flammes l'embrasent souvent plus qu'on ne veut. On compte pour rien ces gages d'amitié, qui entretiennent le souvenir de ce qu'il faudrait oublier. On compte pour rien ces fréquentes lettres, où, quelque soin que l'on apporte à ménager la passion, on en laisse toujours assez voir pour obliger la prudence à prendre soin de les cacher. On compte pour rien ces invectives contre la contrainte du devoir, qui portent à en secouer le joug et à s'affranchir d'une loi qu'on regarde comme une tyrannie. On compte pour rien ces privautés qui, ruinant d'abord le respect, ôtent une grande barrière à la pudeur. De quelque manière après tout que les hommes comptent ces choses, Dieu les compte pour de grands péchés. Quelque nom qu'ils leur donnent pour les déguiser, Dieu les appellera de leurs vrais noms, et les jugera tels qu'ils sont à ses yeux qu'on ne trompe point : *Judiciis adulterarum judicabo te* (*Ezech.*, XVI). Et comme l'Ecriture dit qu'il y aura en enfer des peines particulières et spécifiques pour chaque espèce de péchés, Dieu placera ceux dont je parle avec les âmes dont l'incontinence doit être éternellement expiée par les flammes que sa colère allume pour elles au fond de l'abîme : *Partem ejus cum impudicis ponet.* Il n'attendra pas jusque-là, puisque la passion dont je parle est de toutes les passions celle qui non-seulement produit un plus grand nombre de péchés, mais qui porte même avec elle de plus inévitables châtiments. C'est ce que nous allons voir dans mon second point.

SECONDE PARTIE.

Les peines les plus promptes, et qu'on peut le moins éviter, sont celles qui naissent des passions et qui en sont les suites naturelles. Celles qui viennent immédiatement de Dieu ordinairement viennent tard, parce que Dieu est lent à punir. Celles qui viennent de la conscience ne trouvent pas dans tout le monde la même sensibilité, parce qu'il est des consciences dures; mais celles qui naissent des passions se sentent presqu'en même temps que les passions mêmes, parce qu'elles trouvent dans notre cœur la même sensibilité pour la douleur que pour le plaisir. Or, de toutes les passions je maintiens qu'il n'y en a point qui, d'elles-mêmes et de leur propre fonds causent plus de maux dans la vie de l'homme que l'amour déréglé dont je parle. Il est dit au Deutéronome que Dieu, donnant la loi aux hommes, menace ceux qui la violeront de trois sortes de châtiments. Le premier est la pauvreté : *Si non audieris vocem Domini Dei tui, percutiam te egestate.* Le second est le déshonneur : *Si non audieris vocem Domini Dei tui, eris in proverbium et in fabulam.* Le troisième est le trouble de l'âme et l'inquiétude du cœur : *Si non audieris vocem Domini Dei tui, servies diis alienis, qui non dabunt tibi requiem neque die neque nocte* (*Deut.*, XXVIII). Pour punir les autres péchés par ces sortes de châtiments, Dieu se sert de divers instruments qui sont marqués dans l'Ecriture, et qu'il réserve exprès pour cela dans les trésors de sa colère : pour punir les péchés que fait commettre la passion dont nous parlons, il n'a besoin que d'elle-même. Pour mettre la pauvreté dans une maison, il se sert des grêles, des incendies, des mauvaises affaires, des procès. Pour attacher l'infamie au nom d'un homme, il se sert de ses ennemis, il laisse agir la haine publique, il permet qu'un calomniateur répande sur lui le venin d'une noire médisance. Pour troubler le repos d'un pécheur, il met en usage les guerres, les incendies, les adversités, la mélancolie, la syndérèse. Dieu n'a pas besoin de ces fléaux, pour se venger de ceux qui s'engagent en de criminelles amours. Cette fatale passion les produit assez d'elle-même et par sa propre malignité.

C'est une sage prévoyance que celle des législateurs, d'avoir donné des tuteurs aux enfants qui perdent leurs parents dans un âge où, incapables d'économie, ils seraient en danger de perdre le fruit des travaux paternels avant que d'être en état d'en jouir; mais je ne sais si le public n'a point sujet de se plaindre d'eux de n'avoir pas étendu leurs soins sur les familles dont les biens tombent entre les mains de deux sortes de gens : les premiers sont ceux qui aiment le jeu, les seconds ceux qui s'abandonnent à d'illégitimes amours : *Væ tibi, terra, cujus rex puer est* (*Eccl.*, X). Malheur à vous, dit l'Ecriture, terre, dont le maître est enfant! Ainsi malheur à vous, familles dont les chefs ont l'un de ces deux défauts! Mais pour me contenir dans les bornes où me renferme mon sujet, de bonne foi, si des enfants avaient administré les biens de certaines familles dont la décadence ne peut se dérober à nos yeux, en auraient-ils fait une plus prompte et une plus folle dissipation? Aurait-on plus tôt vu ces terres, possédées par une longue suite d'aïeux, passer en des mains étrangères? aurait-on plus tôt vu ces charges aller porter ailleurs des honneurs qui étaient le fruit de la vertu et du mérite de leurs ancêtres? aurait-on plus tôt vu l'abondance d'une maison riche et opulente faire place à une honteuse et humiliante nécessité? y aurait-on plus tôt entendu, au lieu du bruit des honnêtes gens qui avaient coutume de la fréquenter, les plaintes des domestiques mal payés, les sollicitations des marchands auxquels on ne peut satisfaire, les poursuites des créanciers, aux dépens desquels on soutient ce qu'on conserve encore de son rang et du débris de sa fortune? Mais aussi y aurait-on vu de plus folles prodigalités, des

dépenses plus mal entendues, une plus grande négligence des affaires, et une plus aveugle imprudence à être la dupe de l'avarice d'autrui? Peut-il en arriver autrement à ceux qui suivent les mouvements de cette passion? Il faut des soins pour conserver le bien, et toujours pleins de leur passion, telles gens ne pensent qu'à la satisfaire. Il faut de la solidité d'esprit pour conduire les affaires d'une maison, et toujours, amusés par les bagatelles qui sont les assaisonnements de cette passion, ils se font un esprit frivole et incapable de s'appliquer à tout ce qu'il faut faire sérieusement. Il faut de la prévoyance pour prévenir mille fâcheux événements qui mettent les affaires en désordre, si on n'y pourvoit de bonne heure, et c'est une espèce d'enchantement qu'apporte avec elle cette passion, de ne laisser jamais voir que le présent, de fermer les yeux à tous les suites, d'ôter la vue des conséquences. Il faut du travail et de l'action pour défendre son bien contre ceux qui l'usurpent, et c'est le propre de cette passion, d'amollir et de rendre paresseux. Il faut de l'amour pour sa famille, pour porter un père à ne pas ruiner l'héritage de ses enfants, au moins à le leur conserver tel qu'il l'a reçu de ses ancêtres, et c'est le funeste ascendant de cette passion sur le cœur humain, d'y éteindre toutes les autres amours. Depuis qu'elle en a pris possession, il n'est plus d'amis qu'on ne méconnaisse, plus de parents qu'on n'abandonne, plus de société qu'on ne rompe, plus de devoirs qu'on ne viole, plus de sentiments naturels qu'on n'étouffe, plus de nœuds si saints qu'on n'abhorre. Plus une femme a de mérite, plus on s'en trouve embarrassé; plus des enfants se trouvent bien nés, plus on se tient malheureux d'en avoir. Au moins faudrait-il de la prudence pour empêcher un homme de s'attacher par des liens mal assortis; je veux dire de s'attacher par passion à qui, ne correspondant pas par intérêt, abuse de sa crédulité pour s'enrichir de ses dépouilles, et de se donner par affection à qui, ne se donnant que par vanité, ne se soucie pas qu'il en coûte à la malheureuse victime dont elle veut parer ses autels. Mais demander de la prudence à cette passion emportée, c'est lui demander de toutes les choses celle qu'elle peut le moins donner. Le plus ordinaire de ses effets dans l'homme est l'imprudence et l'aveuglement, et c'est par là qu'elle lui attire un châtiment encore plus à craindre que la plus fâcheuse pauvreté, qui est de se déshonorer, s'il est ou de sexe ou de condition à se ménager sur ce point : *Et eris in proverbium.*

Ce n'est pas sans mystère que les poëtes, qui ont été les théologiens du paganisme, peignaient leur Amour le bandeau sur les yeux, avec un flambeau à la main. Ils voulaient nous marquer par là (ce que l'expérience nous fait voir) que, de toutes les passions, il n'en est point de si aveugle, et dont néanmoins toutes les démarches soient plus éclairées, plus en vue et moins aisées à cacher au public. Pour l'aveuglement, en peut-il être un pareil à celui de ceux que cette passion possède? Qui est plus aveugle que mon peuple, dit Dieu par un de ses prophètes, où ceux mêmes qui devraient être les plus sages donnent étourdiment dans tous les piéges de la jeunesse : *Quis cæcus nisi servus meus? laqueus juvenum omnes* (*Isai.*, XLI). Qui est plus aveugle que celui qui ne connaît plus Dieu, qui s'oublie de soi-même, qui passe par-dessus tous les devoirs, qui foule aux pieds les plus saintes considérations, qui ne voit plus ni le péril, ni le précipice où il se jette, et n'est-ce pas là l'état d'un homme possédé d'un amour déréglé? Pense-t-il qu'il y ait d'autre Dieu que l'idole qu'il s'est faite lui-même, et qu'il va souvent adorer jusque dans les temples du Seigneur? pense-t-il qu'il soit fait pour autre chose que pour étudier ses inclinations? croit-il qu'il y ait des devoirs plus importants que de lui plaire? connaît-il d'autres malheurs dans la vie que de n'en être pas aimé? a-t-il rien de si précieux dont il ne croie être obligé de lui faire un sanglant sacrifice? En vain, robes majestueuses, honorées par la gravité de tant de fameux magistrats, vous lui reprochez les amusements et les faiblesses d'une passion frivole dans un cœur qui doit soutenir le poids des affaires publiques; en vain vous lui représentez combien les oracles de la justice perdent de leur autorité, dans une bouche profanée par un langage efféminé; en vain, femmes, vous étalez votre vertu, votre fidélité, en vain vous rappelez la foi promise et les serments réitérés à la face de l'Église et des autels; en vain vous lui représentez des biens et des qualités personnelles qui auraient fait la fortune d'un autre, si vous n'eussiez fait un mauvais choix ; en vain vous lui montrez des enfants bien nés, gages d'une affection légitime, et victimes funestes de son inconstance; en vain fondent autour de lui, biens, dignités, charges, fortunes; en vain se retirent de lui, faveur, crédit, parents, amis; en vain des rivaux conjurés lui tendent des piéges et méditent sa perte ; les yeux fermés à tout cela, il va déterminément son chemin, et ne voit ses maux qu'à mesure qu'il les souffre.

Dans un si grand aveuglement, faut-il s'étonner si dans le monde nous voyons faire tous les jours de si extraordinaires démarches à ceux qui ont le plus d'intérêt de ménager leur réputation? faut-il s'étonner de voir des femmes devenir tout d'un coup le sujet de tous les entretiens d'une ville? faut-il s'étonner de voir en proie à toute la malignité des mondains, ceux dont les places et la dignité devraient imprimer du respect à la plus hardie médisance, sans que les exemples de tant de gens qui ont péri dans ces précipices par mille aventures tragiques, détournent personne d'en approcher? Mais que peut-on attendre autre chose de l'aveuglement d'une passion qui commence par renverser la raison, comme elle fit aux vieillards de Suzanne : *Everterunt sensum suum* (*Dan.*, XV), et qui abandonne la tête à tous les ca-

prices du cœur. *Transierunt in affectum cordis* (*Psal.* LXXI).

Je sais que quelques-uns se consolent des taches de leur réputation ou par le mépris qu'ils en font, ou par les faussetés qu'on y mêle, ou par le peu de gens qu'ils voient exempts des traits de la médisance. Je sais que quelques-uns se rassurent contre la crainte du déshonneur, par les mesures et les précautions qu'ils sont résolus d'apporter pour tenir leurs liaisons secrètes; autres effets de l'aveuglement que cause cette passion. Aveuglement, de mépriser une tache que, pour me servir de l'expression de saint Jérome, qui l'avait empruntée d'un prophète, aucune herbe ne peut effacer. Aveuglement, de se consoler par ce qui fait en ce monde le châtiment le plus terrible de son péché, d'être puni de ce qu'on fait par la réputation de ce qu'on ne fait pas. Aveuglement de se persuader que le public mette au même rang toutes les personnes dont il parle. Le public parle de mille gens auxquels, si ce qu'on en dit fait peine, il ne fait jamais tort longtemps. Ce qu'une vie constamment régulière a solidement établi ne se détruit pas en un moment, et ce qu'une conduite sagement dans la suite de la vie ne peut constamment subsister. Si quelques démarches mal concertées sont capables de faire dire du mal, elles ne suffisent pas pour le persuader, quand il n'est ni vrai ni vraisemblable, et il y a tel caractère de gens en qui il pourrait être vrai que, n'étant pas vraisemblable, il ne serait pas longtemps cru. Mais c'est une prudence qui ne convient point à l'emportement de cette passion, qui, toujours ardente dans ses désirs, toujours étourdie dans ses mouvements, toujours, comme dit l'Ecriture, sans jugement dans ses démarches, rend suspectes jusqu'à ses précautions, et nous fait croire le mal qui n'est pas, par les mêmes moyens dont elle se sert pour nous cacher celui qui est. Et c'est ce qui me fait avancer que c'est encore un effet visible de son extrême aveuglement, de croire qu'on puisse tenir les passions secrètes. Car, afin qu'il en arrivât ainsi, il faudrait que la vanité ne s'en mêlât point, et c'est ce qui les soutient presque toutes. Il faudrait interdire la confidence, et c'est sur quoi personne n'est fidèle. Il faudrait ne point parler de ce qu'on aime, et on parle de l'abondance du cœur. Il faudrait ou ne point se voir, ou se pouvoir dérober à la vue de cette troupe de censeurs domestiques, qui, comme dit si bien saint Jérôme, toujours mécontents et toujours persuadés que leurs services excèdent leur récompense, prennent comme un supplément de leur salaire la liberté de blâmer leurs maîtres, et donnent commencement aux bruits publics par les murmures qu'ils font entre eux. Enfin, il faudrait ôter au public la maligne sagacité qu'il a pour découvrir les choses cachées, surtout celles qu'on veut lui cacher, aimant mieux être juge injuste de cent actions innocentes, que d'être la dupe d'une seule mauvaise.

A combien n'arrive-t-il point qu'on devine ce qu'ils ont dans le cœur avant qu'ils s'en soient aperçus eux-mêmes? Combien l'entendent dire, avant qu'ils s'en soient expliqués à personne? combien au moins croient encore secrètes des choses qui courent le monde? Saint Jérôme en avertissait une personne de son temps en des termes qui conviennent à beaucoup de gens dans tous les siècles: *Aperi aures, et exaudi clamores civitatis:* prêtez l'oreille, et entendez les discours de toute la ville. *Jam perdidistis vestra vocabula, et mutuo ex vobis suscepistis. Tu illius diceris, ille tuus*; on ne nomme presque plus vos noms, qu'on n'y ajoute quelque chose qui marque la liaison mutuelle que vous avez l'un avec l'autre. On n'ignore rien de tout ce que vous faites, on compte toutes vos démarches, on sait jusqu'au détail de votre conduite, on sait les heures qu'on vous voit, l'assiduité qu'on a auprès de vous, les services qu'on vous rend; et sur ce qu'on sait, que ne feint-on pas?

Finissons. Si les passions déshonorent ceux qu'elles possèdent, elles ne troublent pas moins leur repos. Eh! comment seraient-elles tranquilles, bizarres comme elles sont dans leur choix, téméraires dans leurs entreprises, traversées par tant d'endroits dans leurs plaisirs, toujours accompagnées de tant d'autres mouvements vifs et turbulents, sujettes aux dégoûts et à l'inconstance?

Combien, dis-je, la bizarrerie du choix et la témérité des entreprises leur causent-elles de fâcheux troubles, par ces obstacles qu'elles leur font trouver dans l'inégalité des conditions, dans la bienséance de certains états, dans la situation de certains esprits, dans le respect dû à certains liens, qui rendent ceux des passions ou sacriléges ou monstrueux? Cette Egyptienne qui aima Joseph, cet Ammon qui aima Thamar, l'une son esclave, l'autre sa sœur, n'eurent-ils rien, ni à ménager, ni à prévenir, ni à combattre, avant que de s'abandonner à de si extraordinaires penchants? L'Ecriture ne nous a point dit ce qui se passa dans le cœur de David et dans celui de Bethsabée, quand la passion s'en rendit maîtresse. L'historien sacré, plus appliqué à nous en apprendre l'issue qu'à nous en dire le progrès, n'est point entré dans ce détail; mais enfin il n'est pas vraisemblable qu'une affaire de cette nature se conclut aussi brusquement qu'elle est rapportée au livre des Rois. David n'était point un prince brutal, pour se faire amener de sang-froid une femme de qualité dans son palais, pour lui faire une proposition honteuse; et Bethsabée, de son côté, était d'un rang à penser plus d'une fois à un engagement d'un si grand éclat; son historien même nous assure qu'elle avait vécu jusqu'alors avec son mari d'une manière à ne s'entêter pas aisément d'un autre. Le commerce de deux personnes de cette condition et de ce caractère ne s'établit point sans que l'un et l'autre eussent employé toute leur raison à combattre une passion qui devait avoir tant de suites: David pensa plus d'une fois au murmure qu'elle allait exciter parmi les bons Israélites; Bethsabée se donna le temps d'envisager l'horreur d'une vie flétrie

à jamais par une tache que tout l'éclat du diadème ne rend supportable qu'à celles qui ont besoin de la faveur du crime pour gagner les bonnes grâces de la fortune. Mais quel redoublement d'embarras ne fut-ce point pour l'un et pour l'autre, quand ils virent que l'artifice dont ils s'étaient servis pour tromper Urie ne leur avait pas réussi? Il fallut penser à le perdre, et ils l'eussent bien voulu conserver. David ne pouvait sans regret se priver d'un bon serviteur, et faire périr un honnête homme. Bethsabée ne pouvait sans douleur consentir à la perte d'un époux qui avait du mérite, et dont le cœur lui aurait été un asile agréable en cas d'inconstance et de changement. La passion triompha de toutes ces considérations, mais cette victoire ne couta-t-elle rien? Tout le monde n'a pas, j'en conviens, les mêmes difficultés à vaincre; mais aussi tout le monde n'a pas les mêmes secours pour vaincre les difficultés. La puissance suprême s'en aplanit qui seraient invincibles à tout autre. Et après tout, appelez-vous un médiocre embarras pour une femme timide, qu'un mari violent, susceptible des plus noirs soupçons, et capable des dernières fureurs? appelez-vous même un médiocre embarras, pour un homme qui veut garder des mesures avec sa famille, qu'une femme aigre et indocile? peut-être, si elle est patiente, lui en est-ce encore un plus grand. Car pour peu qu'il lui reste encore d'humanité et de raison, c'est un objet qui doit faire sur lui à peu près la même impression que ces ombres tristes et importunes qui suivent partout leurs assassins, pour leur reprocher leur cruauté bien plus touchamment par leur silence que par leurs plaintes et par leurs cris.

Ayez, je le veux, ou assez d'emportement, ou assez de dureté pour surmonter ces sortes d'obstacles, vous vous trompez, si même alors vous espérez être sans trouble. En même temps que vous donnez entrée à cette passion, souvenez-vous que vous épousez toutes celles d'un esprit déréglé, son avarice, ses vengeances, ses mauvaises humeurs, et que vous vous livrez en proie aux fureurs de ses jalousies et des vôtres; que votre inconstance ou la sienne vous causera un jour ces dégoûts, ou vous attirera ces éclats dont tant de tragiques exemples vous doivent faire appréhender les effets.

Craignez ces châtiments, mais craignez encore plus ceux que vous réserve en l'autre vie celui à qui vos passions dérobent un cœur qui doit être à lui, occupent un esprit qui ne doit être occupé et rempli que de lui, souillent une âme qu'il avait destinée et sanctifiée pour être son temple. Craignez la profanation de ce temple, purifiez-le, s'il est souillé; s'il est encore pur, fermez-en l'entrée, non-seulement à la passion, non-seulement aux objets qui la font naître, mais à tout ce qui la peut inspirer, à tout ce qui en peut être occasion: à l'oisiveté, aux spectacles, aux assemblées, aux conversations, aux sociétés, aux lectures. Ce n'est pas inutilement qu'on vous prêche si souvent de les éviter. Une étincelle allume un grand feu lorsqu'on a moins dessein qu'il s'allume. On prévient l'incendie avec un peu de précaution, on ne l'éteint qu'avec de grands efforts: veillez et priez avant qu'il s'allume; quand il est une fois allumé, il n'est plus temps de veiller, et on prie difficilement pour être guéri d'un mal qui plaît. Saint Augustin l'a fait; peu le font, et celui même qui l'a fait assure qu'au moment qu'il priait, il craignait d'être exaucé. *Timebam ne me exaudires.* Qu'une prière de précaution vous épargne cette violence. La violence est nécessaire, quand ce fort armé dont il est parlé dans notre Evangile s'est emparé de notre cœur; et, comme on se la fait rarement, on le chasse difficilement. Vous prierez avec moins de peine pour l'en éloigner; vous en obtiendrez plus aisément la grâce, vous la seconderez avec plus de ferveur, vous conserverez votre innocence, qui fera le plus beau fleuron de la couronne que Dieu vous prépare dans la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

SERMON XVIII.

Panégyrique de saint François Xavier.

Vidi angelum volantem per medium cœlum, habentem Evangelium æternum: ut evangelizaret super omnem gentem, et tribum, et linguam, et populum.

J'ai vu un ange volant au milieu de l'air, ayant en main l'Evangile éternel, pour aller l'annoncer à tous les peuples, et à toutes les nations du monde (*Apoc.*, *ch.* XIV)

Je vais faire voir un spectacle beaucoup plus étonnant encore que celui qui nous est écrit dans ces magnifiques paroles. Je viens montrer non pas un ange, mais un homme mortel comme nous, composé comme nous d'une chair fragile, et comme nous chargé d'un corps dont la pesanteur ralentit le courage des plus fervents; qui, surmontant par la force de l'esprit ce poids de la mortalité, a égalé l'activité des anges, et est allé porter l'Evangile aux derniers peuples de l'univers. Saint Chrysostome, parlant de saint Paul, dit que personne n'a mieux fait voir ce que c'est que l'homme et ce qu'il peut, que cet infatigable apôtre; et que, depuis qu'il a paru, on a reconnu qu'il n'y avait pas une si grande différence entre les anges et les hommes, qu'on l'avait pensé jusqu'alors: *Quid sit homo, quantæque capax virtutis, cunctis ex hominibus præcipue Paulus ostendit; statque nunc, ex quo extitit, Angelos inter atque homines non multum adeo interesse.* Saint Chrysostome aurait parlé à proportion de l'apôtre des Indes comme de l'apôtre des nations, si, comme l'apôtre des nations, l'apôtre des Indes l'eût précédé. Ce que font les anges surprend moins, quand on lit ce qu'a fait ce grand homme. Parmi ceux que vit Isaïe ayant les ailes déployées devant le trône de l'Eternel, toujours prêts à porter ses ordres et à exécuter ses desseins (*Isai.*, VI), il en est qui, d'un vol rapide, ont transporté en un moment des prophètes d'un lieu en un autre (*Dan.*, XIV); j'en trouve qui ont étendu leurs soins sur le grand nombre de provinces qui composaient les monarchies des Perses et

des Assyriens (*Dan.*, X); j'en vois un qui, dans une nuit, égorge tous les aînés d'Egypte (*Gen.*, XII), un autre qui passe au fil de l'épée la nombreuse armée de Sennachérib. (IV *Reg.*, XIX.) J'admirerais davantage ces effets de la puissance des purs esprits, si je n'avais pas lu la vie de l'incomparable Xavier.

Mais depuis que, suivant la course et les actions de cet apôtre, j'ai vu que, plus rapide que l'ange qui transporta Ezéchiel de Jérusalem à Babylone, il a porté le nom du Seigneur jusqu'aux extrémités de la terre; que, plus étendu dans son action que l'intelligence tutélaire ni de Perse ni d'Assyrie, il n'a mis de bornes à ses travaux que celles que Dieu a données au monde ; que, plus redoutable à l'enfer et aux puissances des ténèbres que ne fut l'ange exterminateur ni à Sennachérib ni à l'Egypte, il a presque détruit ce reste d'idoles que l'Orient adorait encore ; depuis, dis-je, que m'instruisant de la vie de François Xavier, j'y ai lu de si grandes choses, poussant plus loin la pensée de saint Chrysostome, je dis que si Dieu a donné aux anges de quoi se faire admirer aux hommes, il a donné à ce grand homme de quoi se faire envier aux anges.

L'ange est surtout au-dessus de l'homme par la pureté de son être et par l'étendue de son action. Qui imita jamais de plus près la pureté et l'action de ces natures supérieures, que l'admirable François Xavier? Par quelle pureté de cœur se disposa-t-il aux emplois de l'apostolat, où Dieu l'appelait? Avec quelle activité de génie exerça-t-il en tant de lieux, parmi tant de peuples divers, les fonctions de ce grand ministère? Nous l'allons voir dans le détail que je vais faire de sa vie, ou plutôt dans les réflexions que nous ferons sur une vie dont les plus amples volumes ne suffisent pas pour faire exactement le détail. Nous allons, dis-je, voir Xavier se disposant à l'apostolat par une pureté de cœur que rien n'altère ; c'est le premier point de son éloge. Nous l'allons voir dans la carrière de ses longs et immenses travaux, agissant avec une force et avec une rapidité à laquelle rien ne résiste; c'est le second point de son éloge et le partage de ce discours, quand nous aurons invoqué celle qu'il invoquait si souvent lui-même dans toutes ses nécessités. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si un cœur exempt des faiblesses qui naissent avec les hommes vulgaires suffisait pour former un apôtre comme pour former un conquérant, je n'aurais qu'à faire ici la peinture de toutes les qualités naturelles du cœur de saint François Xavier pour justifier la proposition qui doit faire mon premier point. Jamais homme n'eut plus droit de dire avec Salomon que lui : *Sortitus sum animam bonam* (*Sap.*, III), qu'il avait reçu une belle âme où la nature, en la formant, avait pris plaisir de graver tous les caractères des héros. Saint François Xavier était d'un sang qui ne lui pouvait inspirer que des sentiments grands et nobles, puisqu'il comptait parmi ses ancêtres les rois de Navarre, ses souverains. Il avait un esprit tout propre à concevoir et à conduire un dessein de grande étendue. Il était vaste dans ses idées, et il embrassait toujours beaucoup : persuadé que la vie des hommes, étant aussi courte qu'elle est, on ne fait jamais que fort peu de choses si on n'en fait beaucoup à la fois. Constant dans ses résolutions, il voulait toujours ce qu'une fois il avait eu raison de vouloir, et jamais la difficulté de réussir ne lui ôta la volonté d'entreprendre; car il avait surtout un courage à l'épreuve des plus opiniâtres et des plus invincibles obstacles ; plus il s'en présentait à lui, plus il faisait d'efforts pour les surmonter; et, ce qui est le plus infaillible caractère d'une grande âme, il attendait les événements avec autant de tranquillité que s'il en eût été le maître. Jamais on ne lui vit compter parmi les difficultés d'une entreprise, ni la peine ni le péril. Infatigable dans les travaux, intrépide dans les dangers, il ne connaissait d'ennemi que le repos, et n'eût jamais connu la peur, si dans les fréquentes tempêtes dont il fut agité sur la mer, il ne l'eût vue sur le front de ceux qu'il était obligé de rassurer. Il n'est pas surprenant qu'une si grande âme fût au-dessus de l'intérêt; mais il est admirable qu'un cœur qui naturellement était sensible, ait été dès ses jeunes ans inaccessible à la volupté. Il ne fut pas toujours dévot, mais il fut toujours chaste ; et si quelques historiens de sa vie ont dit qu'il avait aimé les plaisirs, c'étaient des plaisirs où l'esprit avait plus de part que le corps, dans lesquels même son application à l'étude lui était un frein pour modérer ce qu'il y eût pu avoir d'excès.

On aurait cru que j'eusse eu dessein de renfermer dans ce portrait la première partie de l'éloge du saint qui en fait le sujet, si je n'eusse averti d'abord qu'il faut quelque chose de plus que les qualités d'un conquérant pour former le cœur d'un apôtre. Ces qualités entrent, il est vrai, dans l'apôtre comme dans le conquérant, mais elles y entrent différemment. Dans le conquérant, ces qualités entrent, mais elles y entrent avec leurs défauts, telles qu'elles sortent des mains de la nature qui les lui donne. La noblesse du sang y entre, mais avec la noblesse du sang entrent l'orgueil et la fierté, l'esprit de domination, l'impatience des lois, un amour-propre présomptueux qui rapporte tout à soi-même et inspire le mépris des autres. L'esprit, la force, le courage concourent à faire le héros; mais avec ces qualités, combien, dans les héros du siècle, ne se trouve-t-il point d'ambition, de vanité, d'emportement, d'attachement à leurs idées, d'opiniâtreté dans leurs sentiments, de confiance en leurs propres forces? On dit même que ces défauts ne leur sont pas toujours inutiles ; et l'on prétend que, dans le monde, les grands vices ne font guère moins les grands hommes que les grandes vertus. Il n'en est pas de même des conquérants des âmes ; ils ont besoin, comme ceux-là, d'un esprit vaste et éclairé, d'une force indomptable aux travaux, d'un courage au-dessus

des dangers, et Dieu n'a garde de les laisser dépourvus de ces qualités si nécessaires à leurs emplois. Dans les uns, réformant la nature, il les produit tout d'un coup en des âmes qui n'étaient pas faites pour les avoir, comme il fit aux premiers apôtres. Dans les autres, prévenant la vocation, il les leur fait couler dans le cœur, avec la noble ardeur d'un beau sang, et les forme, comme Isaïe et Jérémie l'ont dit d'eux-mêmes, dans les entrailles de leurs mères, tels qu'il les veut pour les emplois auxquels il les a destinés. Mais enfin, comme Dieu se sert, pour leur donner ces premières dispositions, des mains de la nature, qui est corrompue, il faut que, par une sage séparation du vil d'avec le précieux, par une exacte circoncision du cœur, par l'application courageuse de ce brûlant charbon de l'autel dont il est parlé dans le prophète (*Isai.*, VI), ils travaillent à les épurer, s'ils veulent utilement s'en servir.

Ainsi en usa saint François Xavier. Ce ne fut pas à la vérité sans une forte résistance, que le Saint-Esprit se rendit maître d'un cœur encore peu accoutumé à écouter ses inspirations. Saint Ignace, qui fut l'instrument de cette importante conquête, fit bien des vœux, versa bien des pleurs, employa bien de touchants discours, avant que de s'en pouvoir assurer. Xavier était libre des liens que donne le plaisir aux âmes molles ; mais il était retenu par ceux que donne la gloire à un noble cœur. Ainsi, quelque impression qu'Ignace fît sur lui par ses entretiens, la vie pauvre et humiliée dont l'homme de Dieu faisait profession lui donnait un secret dégoût qui lui eût été insurmontable, si Dieu, par un effort victorieux d'une grâce plus qu'ordinaire, n'eût terrassé ce nouveau saint Paul et ne l'eût enfin obligé de se rendre à son Ananie ; mais aussi ce premier pas fait, ce second vaisseau d'élection, imitant de près son modèle, ne connut plus la chair et le sang que pour dompter l'orgueil de l'un et punir les délicatesses de l'autre. Soumis à son sage directeur, avec cette docilité et cette simplicité des enfants, nécessaire pour entrer au royaume des cieux, il fit une retraite sous sa conduite, où la ferveur l'emporta si loin, qu'il en passa les quatre premiers jours sans prendre d'autre nourriture que celle des vérités éternelles qu'il méditait; digne apprentissage des rudes et affreuses austérités qu'il pratiqua toute sa vie et dont il ne se relâcha jamais, non pas même au plus fort des travaux et des fatigues de l'apostolat. Il sortit de sa solitude, tel à peu près que saint Cyprien nous décrit les premiers chrétiens sortant de la participation des mystères, pleins d'une ardeur que rien n'arrêtait. Ce fut dans cette disposition qu'il prit les premiers engagements avec saint Ignace et ses compagnons par les vœux qu'il fit à Montmartre ; et qu'ayant peu après aussi pris le chemin de Rome avec eux pour aller offrir ses travaux au vicaire de Jésus-Christ, on s'aperçut que sa ferveur avait passé les bornes de la discrétion. Il était d'une taille aisée et naturellement dispos; les complaisances qu'il avait eues, à l'entendre dire et à le penser, lui parurent quelque chose de si criminel que, pour en expier le péché, il se lia les jambes avec des cordes qui, lui étant entrées dans la chair, le mirent en danger d'en être estropié. Les nerfs en étaient offensés, et le mal devenait incurable, si la Providence n'eût bien voulu faire un miracle pour le guérir et le rendre aux prières de ses compagnons.

Pendant que Dieu le délivrait de cette espèce de liens, le monde lui en voulut donner d'autres ; et, pour rendre l'engagement moins violent à sa piété, il ne lui présenta que de ceux qui attachent au service de l'Eglise et consacrent un homme aux autels. La tentation était délicate, pour peu qu'il lui fût encore resté de sa première ambition. C'était une porte agréable pour entrer aux honneurs ecclésiastiques, où le crédit de son frère aurait pu le pousser loin. Le prétexte en était plausible et serait une bonne raison en nos jours, où l'on dirait qu'on ne compte plus le refus des honneurs pour une vertu. Mais Xavier n'avait plus d'ambition, et il avait trop de droiture pour souffrir que son amour-propre lui fît de telles illusions. Persuadé que les dignités ne sanctifient pas pour être saintes, en les regardant par l'usage qu'en fait faire l'ambition, il les considéra comme des portes qui donnent entrée dans le monde par le temple, et par lesquelles on ne fait souvent qu'aller prendre dans le sanctuaire de quoi dépenser à la cour. Il ne se trouva pas si exempt de certains mouvements de délicatesse, qu'il sentit un jour à Venise, où s'étant logé dans un hôpital, un ulcère lui fit mal au cœur. Que ne fit point ce grand courage pour se vaincre en cette occasion? Je ne le dirai pas ; le souvenir en fait horreur; tout ce que j'en puis dire, c'est que cette prodigieuse action passe tout ce qu'on s'en figure. Ce qu'il voyait dans ces tristes asiles de la pauvreté et de la misère, où il établissait partout sa demeure ; ces spectres vivants qui, sous la pâleur de la mort, traînent lentement au tombeau les restes d'une vie usée et encore souffrante, lui devaient faire estimer la santé et le porter à choyer la sienne ; mais c'est ce que le plus juste amour-propre ne put jamais gagner sur lui, quelque raison qu'il lui suggérât pour l'obliger à se relâcher de ses austérités ou de ses travaux. Xavier, selon le conseil de saint Paul, considéra toujours son corps comme une hostie offerte et dévouée, dont la perfection et la fin consistaient à se consumer. Tel le vit Padoue dans la sainte horreur de sa retraite de Moncelse, lieu situé près de cette ville, où, se préparant à offrir les prémices de son sacerdoce, il passa quarante jours en ce désert, dans la pratique de la pénitence et dans une si haute contemplation, qu'elle lui aurait pu donner rang parmi les plus fameux solitaires, s'il n'avait point été apôtre. Tel Bologne l'admira peu après, soutenant les travaux d'une mission, parmi les dégoûts et les langueurs d'une opiniâtre fièvre quarte, et faisant seul, en io

triste état, ce que plusieurs hommes ensemble auraient eu de la peine à faire dans la plus vigoureuse santé. Tel Rome le revit à l'issue de cette pénible expédition et crut l'aller perdre, quand tout d'un coup, par une espèce de miracle, son zèle même le rétablit, et dans l'entreprise d'un nouveau travail, il se trouva des forces pour le soutenir.

Dieu avait de plus grands desseins qu'il ne parut alors aux hommes, en rendant la santé à François. L'heureux succès que le ciel donnait aux armes de Portugal dans les Indes, depuis la belle découverte du fameux Vasque de Gama, fit souhaiter au roi Jean troisième d'avoir des missionnaires de la compagnie pour étendre l'empire de Jésus-Christ partout où il étendrait le sien. Il l'avait fait proposer au pape; le pape l'avait agréé et s'était remis du choix des sujets à la prudence de saint Ignace. Qui ne s'attendrait à voir ici courir Xavier et solliciter un emploi si digne de lui? Il semblait que la Providence l'avait fait naître à point nommé pour ce glorieux ministère, car on remarque qu'il naquit l'année même du départ de Gama. Avec cela il s'y sentait porté par de violents désirs; il en avait des pressentiments; il en faisait le plus doux sujet de ses entretiens avec ses amis. Cependant il voit, sans faire un pas, deux autres de ses compagnons nommés pour cette expédition. Xavier, expliquez ce mystère: vous désirez; le ciel si souvent parle en faveur de vos désirs, et immobile dans une rencontre si propre pour les contenter, vous demeurez sans action! Parmi les sacrifices par lesquels saint François Xavier purifia son cœur et se rendit digne de son apostolat, ce dernier, par lequel on peut dire qu'il sacrifia l'apostolat même, mit le comble à sa sainteté et consomma sa perfection; car c'est toujours la dernière chose à laquelle nous renonçons qu'à la conduite de nous-mêmes. C'est la dernière ressource de l'amour-propre que de suivre au moins ses lumières quand il ne peut plus suivre ses passions; c'est un reste de liberté qui lui est encore précieux. Il se fait un plaisir délicat de former des projets, d'entreprendre, de faire réussir ses desseins, d'où il n'arrive que trop souvent que ce qu'on croit donner au zèle ne sert qu'à nourrir une ambition secrète et à flatter la vanité; et qu'en pensant fidèlement suivre l'inspiration de Dieu, on suit ses propres inclinations. Xavier, averti de ces piéges, avait résolu, pour les éviter, de renoncer à tout choix propre, et de n'avoir plus de volonté que celle de celui qu'il avait choisi pour son guide en la voie de Dieu, qu'il regardait comme l'interprète de la Providence. Son cœur était dans cette disposition, et il voyait tranquillement embarquer ses deux compagnons, quand Dieu, bénissant le saint abandon d'un cœur si pur et si soumis, lui rouvrit tout d'un coup la carrière qu'il semblait lui avoir fermée. Quelque inclination qu'eût saint Ignace de retenir Xavier auprès de lui pour le gouvernement de son ordre, qu'il ne croyait pas devoir priver d'un si bon sujet dans sa naissance, Dieu, qui en ordonnait autrement, permit qu'un de ceux qu'il destinait à la mission de l'Orient tombât malade dans un temps où l'ambassadeur de Portugal ne pût attendre sa guérison. Sur quoi le saint général, s'étant mis en prières pour implorer les lumières du ciel, se sentit forcé malgré lui de substituer François Xavier en la place de celui qui lui manquait. Xavier est nommé pour aller aux Indes.

Nous allons le suivre; mais en le suivant, souvenons-nous que tout ce que nous verrons faire à ce grand et vaste génie est le fruit de la pureté de son cœur et de la mortification de ses passions; et convainquons-nous bien par là que notre peu d'application à nous rendre maîtres des nôtres est ce qui rend tous nos bons desseins et nos bonnes dispositions inutiles. Il est peu d'âmes si corrompues qui ne se lassent quelquefois du vice, qui n'aient de bons mouvements pour la vertu, et qui ne fassent même souvent des résolutions pour régler leur vie. Les fleurs, dont le monde se pare, couvrent des épines qui, avec le temps, se font sentir et avertissent qu'il faut chercher son bonheur ailleurs. Dans cette disposition d'esprit, on forme des projets, on se fait un plan d'une vie régulière et assujétie à tous ses devoirs; on fait même souvent des avances, par une profession publique de réforme et de piété, qui édifieraient si elles étaient plus solides. Mais combien de ces projets éclatants demeurent sans exécution? Combien de ces avances dégénèrent et se terminent en grimaces qui, sous des dehors singuliers, laissent voir au monde, qui y regarde de près et qui ne veut pas être trompé, surtout à bien juger du prochain, toutes les passions des autres hommes, et souvent moins de bonne foi? D'où vient cela? Il n'en faut point chercher d'autre cause, sinon que, par une conduite opposée à celle de saint François Xavier, nous ne faisons point entrer dans nos plans et dans nos projets de réforme l'amortissement de nos passions. On réforme le train, la table, les meubles, l'équipage, l'habit; mais on ne réforme point le cœur, c'est-à-dire qu'on change tout ce qui est autour de soi, et qu'on ne se change point soi-même; qu'on prend la figure de ce qu'on n'est pas, et qu'on demeure ce qu'on était. Ce sont à la vérité d'autres airs, d'autres objets, d'autres manières; mais c'est toujours le même fond. Ah! quand ce fond de passion demeure en ceux, ou que leurs charges ou que leur propre choix engage dans les emplois apostoliques, faut-il demander les sources funestes des schismes et des divisions qu'ils portent partout avec un zèle allumé par l'ambition, animé par la jalousie et gouverné par l'intérêt propre? Un apôtre ne l'a-t-il pas dit, que tels effets étaient des fruits d'un cœur charnel et mal mortifié? *Unde bella et lites in vobis, nonne quia carnales estis* (*Jac.*, IV)? Veut-on qu'il en soit autrement dans la réforme qu'on embrasse, dans les emplois dont on se charge? Il faut, comme saint François Xavier, mortifier ses passions; il faut purifier son cœur

des désirs du siècle ; c'est ainsi qu'il s'est rendu digne des fonctions de l'apostolat que nous lui allons voir exercer avec une activité sans exemple, et c'est le second point de ce discours.

SECONDE PARTIE

Cet astre dont parle David, qui, s avançant à pas de géant d'une extrémité du monde à l'autre, porte partout avec sa chaleur et ses bénignes influences une heureuse fécondité (*Psal.* XVIII), ne vous semble-t-il pas une énigme inventée exprès pour vous représenter saint François Xavier, sortant de la retraite et de l'oraison pour fournir, avec une ardeur et une activité sans exemple, la vaste carrière que la Providence avait marquée à ses travaux ? De qui peut-on mieux dire que de lui? *Exultavit ut gigas ad currendam viam; a summo cœlo egressio ejus, et occursus ejus usque ad summum ejus : nec est qui se abscondat a calore ejus.* Avec une force au-dessus de celle des hommes ordinaires, il parcourut rapidement le long et pénible chemin qui sépare les mers du couchant de celles d'où nous vient le jour, et laissa partout des effets du zèle ardent qui l'enflammait. Ma mémoire ne suffit pas pour retenir l'immense suite de peuples et de climats divers où cet apôtre a porté la foi. J'aurais besoin pour la soulager, de prendre la carte du monde en main, et de vous tracer avec le doigt la route de son apostolat depuis Paris jusqu'au Japon. Je vous montrerais, en le suivant, combien il a porté son zèle au delà même de l'ambition des plus avides conquérants. Là, le détroit qui unit nos mers lui fait voir les colonnes d'Hercule ; mais la devise de ce héros lui paraît indigne d'un grand cœur. Ici, l'Euphrate le fait souvenir qu'il servit autrefois de rempart au reste du monde contre les Romains, et cette vue ne fait qu'allumer le désir qu'il a de ne rien laisser qui borne l'empire de Jésus-Christ. Plus avant, l'Inde, si renommé par les derniers combats d'Alexandre, l'avertit que ce fut sur ses bords que l'armée de ce conquérant, ou lassée de vaincre, ou peut-être craignant de n'être pas toujours invincible, l'obligea d'arrêter le cours de ses exploits; il y voit les fameux autels que ce guerrier y fit ériger, et il fait voir en les passant que cet ambitieux roi avait moins fait de conquêtes qu'il n'en avait laissé à faire. Je ne m'engage point à le suivre dans toutes ces terres inconnues dont les noms mêmes sont barbares. La seule situation du Japon, qui fut le plus beau champ de ses exploits, et l'île de Sancien, où il les finit avec sa vie, me suffit pour vous faire voir qu'il eut plus de droit qu'Alexandre de demander s'il n'y avait pas un nouveau monde à conquérir. Xavier sut pénétrer les mers pour trouver l'extrémité de la terre.

Mais au moins ne dirait-on pas, à voir la rapidité de sa course, que Dieu avait fait en sa faveur ce qu'il fit autrefois pour saint Pierre, quand l'appelant du milieu des eaux, il affermit les flots sous ses pas? (*Matth.*, XIV.) Ne dirait-on pas que les montagnes se sont aplanies devant lui, que les fleuves sont devenus solides, que les tempêtes l'ont respecté et que, partout où il a paru, les vents n'ont osé s'élever ? Ne dirait-on pas que Dieu eut pour lui, dans ce long et pénible voyage, ces aimables soins qu'autrefois il eut pour les enfants d'Israël, quand, les guidant par les déserts qui séparent l'Egypte de la terre promise, il divisait les mers devant eux, il arrêtait le cours des rivières, il faisait marcher à leur tête ces anges exterminateurs qui, le glaive en main, allaient écartant tout ce qui s'opposait à leur passage ? (*Exode.*) Ne dirait-on pas qu'il eût fait porter devant lui cette colonne de feu qui éclairait le peuple choisi, cette nue qui les défendait du soleil, et que pour lui, comme pour eux, il eût fait pleuvoir cette manne qui descendait du ciel pour les nourrir, et tiré du sein des rochers ces sources qui leur apportaient l'eau et l'huile? Rien moins que cela. Dieu ne traite pas ceux qui portent sa croix comme ceux qui portaient l'arche d'alliance. Autant qu'il eut soin de ménager la chancelante foi de ceux-là, autant a-t-il soin d'exercer la forte charité de ceux-ci, n'ayant point de meilleurs instruments pour les perfectionner et les affermir, que les obstacles et les périls qui s'opposent à leurs entreprises. Saint Paul disait qu'il n'y avait point de sorte de dangers qu'il n'eût eu à vaincre plus d'une fois dans le long cours de ses voyages. (II *Cor.*, II.) Xavier peut dire la même chose, avec d'autant plus de raison que sa carrière a sans doute été d'une bien plus vaste étendue que celle de l'apôtre des nations. A peine est-il sorti de Paris, qu'il est obligé, pour se rendre à Rome, de traverser un grand pays où la guerre, violemment allumée entre deux puissantes nations, donnait licence aux hérétiques, mêlés dans l'un et dans l'autre parti, d'exercer impunément leur haine contre les personnes consacrées à Dieu. Pour aller de Rome en Portugal, il lui fallut traverser les Alpes dans une saison où il semblait qu'elles fussent devenues inaccessibles. Les précipices et les torrents emportèrent à sa vue plusieurs de ceux qui faisaient le voyage avec lui, et on les y voyait périr, s'il ne les en eût retirés par des miracles qui, dès lors, lui acquirent le nom de saint. La mer, si féconde en dangers, ne manqua ni de vents ni d'écueils à opposer à ses desseins ; il fit trois fois naufrage, comme saint Paul, et ce fut là où on le vit, sur une planche de son vaisseau, triompher des flots irrités par sa prière et par sa foi; vertus qui, en ces occasions, secondaient si bien la fermeté naturelle de cette grande âme, qu'il rassurait ceux qui craignaient pour lui, et les obligeait de changer la crainte que leur causait son péril en admiration pour son courage. En vain un pilote idolâtre, qui lui avait donné parole de le conduire jusqu'au Japon, s'efforça de l'arrêter en chemin ; en vain le gouverneur de Malaque employa l'art et l'autorité pour l'empêcher de passer à la Chine; en vain l'enfer se souleva et fit ses efforts pour le perdre par le moyen du simulacre d'une fausse divinité qui, s'étant trouvée dans

son vaisseau, rendit des oracles capables de le faire jeter à la mer; Xavier alla toujours son chemin, et malgré l'infidèle pilote, malgré l'opiniâtre gouverneur, malgré tout l'enfer conjuré, il se trouva toujours partout où l'appelèrent ses devoirs et les intérêts de son maître. Il fallait l'avoir vu marcher nu-pieds durant un rude hiver, parmi les neiges et les eaux, pour suivre un cavalier japonais duquel il s'était fait le valet, afin d'entrer à sa faveur dans la capitale de cet empire, pour ne pas dire qu'il disposait de l'équipage et des vaisseaux de tous les monarques de l'Inde. Et qui n'eût dit, à le voir pénétrer jusque dans le cabinet de ces princes accoutumés à vendre les grâces, qu'il eût puisé, dans les trésors du grand roi qui l'avait envoyé, de quoi se faire une entrée si facile en tant de cours intéressées, si on ne l'eût vu constamment refuser l'argent qui lui fut offert, non-seulement de la part de ce prince autant libéral que zélé, mais même par ses meilleurs amis, pour ne vivre partout que d'aumônes et ne dépendre que de Dieu? Apprenant par là aux ouvriers apostoliques que la pauvreté évangélique étant un instrument marqué par Jésus-Christ pour la propagation de l'Evangile, autant qu'il est glorieux aux princes de donner ces secours à la foi, autant il serait honteux à la foi de s'appuyer sur ces secours.

Ainsi Xavier parcourut l'univers. Quand il n'eût fait que le parcourir, on peut dire de lui ce qu'un ancien disait spirituellement du soleil, qu'il eût mérité d'y être honoré : *Etiamsi otiosus præteriret, meruit adorari.* La seule présence d'un homme si saint était une prédication muette qui persuadait la religion et faisait aimer la vertu. L'empire qu'il avait sur ses passions faisait qu'on ne voyait en lui que des actions d'une grande raison, toujours dirigée à l'égard de lui-même par les maximes de la foi, et humanisée à l'égard d'autrui par les mouvements d'un bon cœur. Car sa modération était sans faste et sa sagesse sans austérité. La modestie et la douceur nécessaires aux hommes extraordinaires pour ne pas éblouir en brillant, le rendaient aimable à ceux qui l'admiraient. On était sûr de trouver en lui l'honnête homme avec le saint, l'ami avec le directeur, un cœur tendre et compatissant dans un homme exempt des faiblesses de la tendresse et de la pitié. Sa droiture lui attirait la confiance de tous ceux qui avaient à traiter avec lui, personne ne se défiait de lui que lui-même, qui, avec une pureté d'ange, avait des précautions que n'eût pas eues le plus fragile de tous les hommes. Il mettait toute sa confiance en Dieu, car il avait cette vertu dans un degré si éminent que, près de passer dans une île dont les barbares habitants empoisonnaient les étrangers, il s'étonna qu'on craignît pour lui, et sûr des soins de la Providence, il refusa tous les préservatifs que lui voulurent donner ses amis. Jamais homme ne fit mieux voir combien, dans les dignités ecclésiastiques, l'humilité est de grand secours pour en remplir les devoirs. Légat du pape en Orient, revêtu de tout son pouvoir, on ne le vit point, mal à propos, jaloux de son autorité, employer le temps à contester de chimériques préséances, à disputer d'inutiles droits, à s'assurer de vains honneurs. Persuadé que la prélature est, comme dit si bien saint Bernard, un engagement à servir et non pas un titre pour dominer, il prend mission de tous les évêques, conseil de tous les ecclésiastiques, attache de tous les magistrats, et ainsi soumis à quiconque avait quelque caractère pour commander, loin de ceux qui sacrifient le ministère aux délicatesses de la dignité, il supprima la dignité pour mieux exercer le ministère; loin de ces esprits fastueux qui dans la vigne du Seigneur, voulant toujours faire les maîtres, n'y sont jamais bons ouvriers; pour y être un meilleur ouvrier, il oublia qu'il y était maître. Etant sorti de Rome légat et missionnaire tout ensemble, partout on trouve le missionnaire, et à peine en toute sa vie on trouve une fois le légat. Xavier aimait à obéir, et sans doute il fallait qu'il fût bien persuadé de l'excellence et du mérite de cette vertu, puisqu'il protestait qu'il était prêt d'abandonner la moisson des Indes, non-seulement au premier ordre, mais même à la première lettre du nom de son saint général. Je ne dirai rien d'excessif quand je dirai que les plus vains n'ont pas un soin plus appliqué à faire valoir tous les endroits par où ils peuvent s'attirer les yeux et l'estime du peuple, qu'il en avait à les cacher.

Mais en vain voulait-il cacher ce que Dieu voulait faire connaître, en vain fuyait-il une gloire dont Dieu prenait plaisir à le couvrir; il eût fallu, pour y réussir, qu'il eût pu être un peu plus maître de ces mouvements extatiques et de ces hautes contemplations où il paraissait élevé de terre, et où Dieu remplissait son cœur de si douces consolations, que lui, qui au fort des souffrances s'écriait souvent: *Encore plus*, était obligé en ces rencontres de s'écrier : *C'est assez.* Il eût fallu pouvoir supprimer cet esprit de prophétie, qui lui faisait voir également les choses absentes et les futures; ce don des langues, qui si souvent le fit entendre en des assemblées composées de diverses nations; cette vertu de faire des miracles, par laquelle il calma tant d'orages, il guérit tant de maladies, il ressuscita tant de morts, que les Indiens idolâtres l'appelèrent le dieu de la nature, comme on avait fait autrefois saint Paul. Au moins eût-il fallu que ceux qui recevaient de lui ces faveurs eussent toujours été fidèles à son humilité pour les taire.

Ici je tombe insensiblement dans le récit de ce que François a fait pour le salut de ces peuples. Je fuyais d'entrer dans ce discours, où, accablé de ma matière, je prévois que tout ce que je dirai est au-dessous de ce que j'ai à dire, et qu'en surpassant ce qu'on en peut attendre, peut-être même ce qu'on en peut croire, je n'égalerai pas mon sujet. On dit qu'on a vu saint François Xavier en même temps en plusieurs lieux : c'est un miracle; mais ce n'en est pas un moins grand, de n'a-

voir été d'ordinaire que dans un seul lieu à la fois, et d'avoir fait tout ce qu'il a fait en tous les lieux où il a été. Oui, si l'on me disait que saint François Xavier a été multiplié en autant d'endroits qu'il a cultivé de provinces depuis Lisbonne jusqu'au Japon; si l'on me disait qu'en même temps que saint François Xavier prêchait les anciens chrétiens à Goa, le même saint François Xavier instruisait les Sarrasins au Mozambique, le même saint François Xavier combattait l'idolâtrie dans le Japon, le même saint François Xavier plantait la foi dans l'île du Maure, le même saint François Xavier écrivait dans son cabinet des lois pour son ordre naissant, le même saint François Xavier, parcourant les immenses côtes de Cormorin, de Coromandel et des îles qui en sont proches, allait comme ces nues volantes tant vantées par le Saint-Esprit, répandant les eaux du baptême sur tous les peuples de l'Orient, je ne serais guère plus surpris que je le suis, quand on me dit qu'un même saint François Xavier a fait, en l'espace de dix ans, tout ce qu'on nous dit qu'il a fait successivement en tous ces lieux. Multiplier une créature est un effet proportionné à la puissance du Créateur; mais une même créature, faire en cent endroits différents ce que cent feraient à peine en un seul, c'est ce qui semble passer la sphère de la vertu créée, et ce qu'on ne peut assez admirer dans un homme mortel comme nous. Rétablir l'ordre et les bonnes mœurs dans une grande ville déréglée, et du théâtre de la mollesse en faire le sanctuaire de la religion, comme fit Xaxier à Goa, n'est-ce pas une occupation digne de la plus longue vie? Trouver dix-sept mosquées dans une île et n'y en laisser plus que trois, comme fit Xavier au Mozambique, n'est-ce pas pour mourir content et avec la même consolation qu'eut autrefois le fameux Grégoire, évêque de Néocésarée, qui ne laissa que dix-huit païens dans cette ville, où il n'avait trouvé qu'un pareil nombre de fidèles? Entrer le crucifix à la main dans un royaume où l'on n'avait jamais ouï parler de Jésus-Christ, et y laisser dix mille chrétiens, et parmi ces chrétiens des rois, comme fit Xavier au Japon, n'est-ce pas de quoi satisfaire la plus ardente charité? Faire recevoir la croyance et les maximes du christianisme à des peuples qui n'avaient pas les premiers principes de l'humanité et qui, dans l'horreur d'un pays propre à représenter l'enfer, vivaient en effet en démons, ce seul travail de saint Xavier, dans la fameuse île du Maure, lui devait-il laisser le temps d'en entreprendre d'autres? Régler un ordre encore informe et si loin de son fondateur, le gouverner par les mêmes principes et lui donner les mêmes lois, comme fit Xavier à l'égard de sa compagnie dans les Indes, un tel emploi ne suffisait-il pas pour occuper les plus agissants? Baptiser de sa main un million d'âmes, comme fit Xavier en tout l'Orient, aurait-on cru qu'un seul ouvrier pût suffire à un tel travail? Qu'est-ce donc que d'avoir fait toutes ces choses et tant d'autres, dont le temps ne me permet pas de faire le détail? Xavier, étiez-vous en effet un homme mortel comme nous? n'étiez-vous pas plutôt cet ange que saint Jean vit un pied sur la terre et l'autre au milieu de la mer, agissant d'une force égale sur l'un et sur l'autre élément?

Au moins, grand saint, il faut sans doute que vous ayez trouvé les choses bien disposées et bien faciles, et que lorsque vous en avez trouvé qui demandaient du temps et des soins, vous les ayez laissées à d'autres? Il ne fut jamais un apostolat plus difficile et plus épineux que celui de François Xavier, et jamais homme apostolique ne s'appliqua plus fortement à vaincre les difficultés de son apostolat que lui. Xavier ne fut point de ces ouvriers heureux qui, entrant dans le champ d'autrui, moissonnent ce qu'ils n'ont pas semé : il chercha toujours des champs en friche et des terres abandonnées, où il peut dire que lui et les siens ont porté durant tout un siècle le poids du jour et de la chaleur. Il ne fut point de ceux qui font choix de terres préparées et prêtes à porter des fruits; qui, bornant leur apostolat à un petit nombre d'âmes dociles et dévouées à leur conduite, s'éloignent des pécheurs, sous prétexte qu'ils ne les trouvent pas disposés à faire profit de leurs soins. Persuadé que comme son maître il était particulièrement envoyé aux ouailles égarées d'Israël (*Matth.*, XV), il n'était point de sorte de gens si éloignés du royaume de Dieu, dont il n'entreprît la conversion et qu'il ne reçût sous sa conduite. Des mahométans, des idolâtres, des prêtres attachés par intérêt à la défense de leurs faux dieux, des peuples efféminés ou barbares, accoutumés à suivre des lois favorables à leur mollesse ou convenables à leur férocité; des princes dont la religion autorisait les voluptés, des gens de mer, des soldats libertins, des gouverneurs que l'avarice ou la ruine de leur fortune menait aux Indes pour la réparer : tels furent les sujets sur lesquels Xavier exerça son apostolat. O vous, que l'intérêt, l'humeur, un zèle mal conduit, ont fait entrer sans vocation dans les ministères sacrés et dans la conduite des âmes, venez voir condamner votre conduite, par un apôtre qu'a formé l'esprit de Dieu et la charité. Vous ne le verrez point, borné à certaines conditions, déterminé à certaines manières, attaché à certaines pratiques, réprouver tout ce qui est grand, ou négliger tout ce qui est petit; désespérer tout ce qui est difficile, ou mépriser tout ce qui est aisé; traiter toutes sortes de plaies, ou avec une fade onction, ou avec une incision violente; rebuter tout ce que font les pécheurs quand ils ne peuvent faire tout ce qu'il faut, ou n'exiger jamais rien d'eux que ce qu'ils font sans se contraindre; ou jamais doux, ou jamais fermes; toujours impérieux, pour ne vouloir pas vous donner la peine de persuader; ou toujours mous, pour ne vouloir pas déplaire en combattant le mal. Par une conduite opposée, vous verrez saint François Xavier fait tout à tous, comme saint Paul, pour gagner tout le monde à Dieu; tantôt parcourir les campagnes pour

instruire le peuple grossier; tantôt se renfermant dans les villes pour y attaquer l'impiété, combattre le libertinage, mettre la paix dans les familles, établir, pour nourrir les pauvres, des assemblées de charité, occupé à toutes les heures du jour à l'instruction des ignorants, à la conversion des pécheurs, à la conduite des bonnes âmes, à la consolation des affligés, au soulagement des misérables; tantôt, s'insinuant dans les cours, se faire écouter des rois mêmes, remontrer à ceux qui commandent aux autres, combien il leur doit être honteux d'obéir à leurs passions, et inspirer la crainte de Dieu à ceux qui font trembler les hommes. Que n'ai-je le temps de montrer, par le détail de ses actions, la docilité de son zèle à prendre les diverses figures qu'il lui fallut prendre pour réussir en tant de sortes d'occupations! Je vous le ferais voir, tantôt entrant avec magnificence dans la cour du roi de Bungo, pour donner idée de son ministère, et soutenant par la force du zèle le poids de la pompe mondaine, que son humilité redoutait; tantôt enfermé avec les pauvres dans l'hôpital de Mozambique, se familiarisant avec eux, pour les apprivoiser avec lui et s'attirer leur confiance; tantôt menaçant et lançant le foudre contre un gouverneur de Malacca, qui sans raison arrêtait le cours de ses conquêtes apostoliques; tantôt à genoux aux pieds d'un soldat, à qui un sombre désespoir avait fait prendre la résolution de ne se confesser jamais, employant, pour le persuader, quelque chose de plus touchant que ses larmes; conversant tantôt avec ses frères dans la simplicité religieuse, tantôt dans le monde avec politesse, tâchant par des manières agréables à s'attacher les plus mondains, pour leur faire rompre d'autres attaches, et de lier amitié avec eux, pour les tirer des liens de l'amour. Partout je vous le ferais voir sans humeur et sans passion, agissant par le seul ressort de la charité qui l'enflamme; montrer selon les occasions de la modération, de l'ardeur, de la fermeté, de la complaisance, de la droiture, de l'insinuation, de l'appareil, de l'humilité; mais toujours modéré sans faiblesse, toujours vif sans emportement, ferme sans opiniâtreté, insinuant sans flatterie, pauvre et humble avec dignité.

Tel fut Xavier jusqu'à sa mort. Que dis-je, sa mort? O Providence! un homme de ce caractère devait-il mourir, ou du moins devait-il mourir comme il est mort? Etienne, Seigneur, n'a point porté votre nom aux pays barbares, et toutes les pierres de la Judée se changent en pierres précieuses, pour former la couronne de son martyre; un saint Laurent moissonne la palme dans l'enceinte de sa patrie, un Hermenigilde dans sa propre famille: Xavier la cherche depuis dix ans dans toutes les parties du monde et ne la trouve nulle part. Jusqu'ici on a toujours vu le martyre et l'apostolat inséparables l'un de l'autre. Il n'est point d'apôtre qui ne porte en main, ou les marques de sa victoire, ou l'instrument de son combat. Je n'ose faire dire à Xavier ce que saint Paul dit de lui-même, en se comparant aux premiers apôtres, qu'il n'a pas moins travaillé qu'eux: *Nihil existimo me minus fecisse a magnis apostolis* (I *Cor.*, XI); mais il peut dire, en se comparant avec ses frères, ses successeurs en ses travaux apostoliques, qu'il a travaillé plus qu'eux tous: *Abundantius his omnibus laboravi*. Cependant il est peu de terres, parmi celles qu'ils ont cultivées, que plusieurs d'entre eux n'aient arrosées de leur sang, après leur avoir donné leurs sueurs; et Xavier, chef de tant de martyrs, meurt comme un homme vulgaire en son lit. Cessons de nous plaindre, la palme du martyre ne demande pas toujours la main et le glaive des persécuteurs. L'Eglise dit que saint Martin la cueillit sans leur ministère. On peut dire la même chose de saint François Xavier, et on le peut dire en un sens qui donne un grand relief à sa sainteté. L'Eglise dit que saint Martin cueillit la palme du martyre, parce qu'il la désira en mourant. Nous pouvons dire de saint François Xavier, qu'il la cueillit tout au contraire, parce que l'ayant désirée toute sa vie, son histoire dit qu'il cessa de la désirer à la mort, pour se conformer à la volonté de Dieu qui en ordonnait autrement. Ainsi, si les martyrs sont martyrs pour avoir sacrifié leur vie à Dieu, saint François Xavier peut tenir rang parmi eux, pour lui avoir sacrifié une mort qu'il eût achetée de mille vies. Sacrifice d'une belle mort, d'autant plus difficile à un grand cœur que celui des plus belles vies, qu'on sacrifie les plus belles vies à la gloire d'une belle mort. Nous n'avons donc plus rien à désirer de la part de Dieu, pour la gloire de notre apôtre. Il l'en a accablé durant sa vie, il l'en a couronné à sa mort; il en a même couvert son tombeau, où son chaste corps, enterré jusqu'à deux fois dans la chaux vive, est demeuré sans corruption. Sa mémoire au-dessus de l'envie, qui n'épargne pas toujours les saints, est en vénération même à ceux qui sont déterminés à haïr jusqu'au mérite et à la vertu, sous la robe qu'il a portée. Son pouvoir a été reconnu par tous les peuples de l'univers, qu'attirent partout à ses autels un nombre infini de miracles, parmi lesquels je n'oserais dire combien de relations authentiques comptent de morts ressuscités. Enfin, ses derniers soupirs ont eu l'heureuse fécondité que Tertullien attribue au sang des martyrs, par le grand nombre de pays où ses successeurs ont planté la foi et fondé ces belles églises qui nous ont si souvent rappelé l'idée du zèle des apôtres et la ferveur des premiers chrétiens.

S'il peut manquer quelque chose à la gloire d'un saint si comblé des faveurs du ciel, ce ne peut être que d'avoir des imitateurs de ses vertus, parmi ceux qui célèbrent ses louanges. Que le nom d'Apôtre ne nous effraie pas. S'il s'agissait de passer les mers et d'aller porter l'Evangile aux Barbares comme a fait ce saint, nous pourrions dire ce que saint Paul a dit dans une autre occasion: *Numquid omnes Apostoli* (I *Cor.*, XII)? Tout

le monde peut-il être apôtre? Mais n'est-il dans la vie chrétienne que d'une sorte d'apostolat? saint Augustin n'a-t-il pas dit qu'il est un apostolat domestique, pour chaque père de famille à l'égard de sa maison, où il est en obligation d'instruire ceux qui la composent par de salutaires leçons, de les corriger par ses remontrances, de les édifier par ses bons exemples? et cet apostolat d'exemple ne nous est-il pas ordonné à tous expressément dans l'Evangile à l'égard de tout le monde, pour porter à Dieu par nos œuvres ceux que nous ne sommes pas en autorité d'y porter par nos paroles? N'est-il pas au moins un apostolat personnel, qui oblige chaque chrétien à travailler à son propre salut? Saint Xavier a couru les mers, traversé des terres inconnues, pour sauver des âmes barbares, et nous n'en avons qu'une à sauver qui est en nous, qui est la nôtre, qui est nous-même, et nous la négligeons. Grand saint, vous travaillez encore par vos prières et par vos vœux au salut de ceux qui vous invoquent; faites, par votre intercession, ce que vos prédications ne font plus, soutenez-nous dans nos faiblesses, assistez-nous dans nos combats, tendez-nous la main dans nos chutes, afin que, joints à tant de peuples qui bénissent éternellement Dieu et des grâces qu'il vous a faites, et de celles qu'il leur a faites par vous, nous participions à la gloire dont ils sont redevables à vos soins. Ainsi soit-il.

SERMON XIX.

Panégyrique de saint Severin, abbé.

Vos estis lux mundi.

Vous êtes la lumière du monde (*S. Matth., ch.* V).

Peut-être s'étonnera-t-on que je commence par ces paroles le panégyrique d'un saint dont la profession a été de vivre séparé du monde, et l'on m'objectera sans doute ces autres paroles du même endroit de l'Evangile de saint Matthieu: *Numquid accendunt lucernam et ponunt eam sub modio* (*Luc.*, XI)? Si Dieu avait destiné saint Severin pour éclairer et instruire le monde, le lui aurait-il fait quitter? l'aurait-il appelé à la solitude? l'aurait-il tenu si longtemps caché aux hommes dans des rochers, où il a passé inconnu une partie si considérable de sa vie?

Parmi certaines propositions, qui ont un air de paradoxe et même de contradiction dans la doctrine de Jésus-Christ, il n'en est point qui l'aient davantage que celles qui regardent le monde? Tantôt il est ennemi du monde, tantôt il en est le Sauveur; tantôt il ne prie pas pour le monde, tantôt il vient pour le racheter; tantôt il veut que ses disciples fuient et haïssent le monde, tantôt il excite leur zèle à travailler au salut du monde. Nos interprètes ont beaucoup écrit pour accorder ces oppositions apparentes; mais j'ose dire qu'en tous leurs écrits, il n'en est point une plus claire et plus sensible explication que dans la vie du saint abbé dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge. Jamais homme ne fit mieux voir comment on peut en même temps et haïr et aimer le monde; jamais homme ne montra mieux l'obligation qu'ont les chrétiens et d'en fuir la corruption, et de travailler à sa réforme. L'un fut l'ouvrage de sa prudence, l'autre fut l'effet de son zèle. Flambeau lumineux et ardent, comme il est dit de saint Jean-Baptiste (*Joan.*, V), par sa lumière il aperçut les piéges et les ecueils du monde, et se retira au désert pour les fuir; par son ardeur il fut touché des maux et des péchés du monde, et vint à la cour pour les guérir. Car deux choses ont partagé toute la vie de ce grand saint: sa retraite dans le monastère, sa venue à la cour de Clovis. Cette retraite fut en lui le fruit de la prudence évangélique, qui le fit sortir hors du monde, quand il en craignit la corruption. Ce retour dans le monde fut l'effet de son zèle, qui l'y fit rentrer quand il en espéra la conversion. Deux excellents modèles pour nous, ou de séparation du monde, pour ceux qui le peuvent quitter, ou de sainteté dans le monde, pour ceux que leur condition y attache. Quitter le monde quand on en craint la corruption, travailler au salut du monde quand on en espère la conversion; c'est ce que saint Severin a fait en deux états différents de sa vie, et c'est ce qu'il va nous apprendre à faire dans les diverses professions de la nôtre. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la Vierge: *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Non, ce ne peut être par un autre principe que par un effet de la prudence du salut, que saint Severin quitta le monde. Severin n'était point de ceux à qui ou un esprit oisif, ou un tempérament sans goût rend l'embarras du monde à charge et ses agréments insipides. Il ne fut point de ceux que le dépit, mauvaise cause d'un bon effet, engage dans la dévotion, et en qui le premier mouvement qui les porte à la piété est un sentiment de vengeance contre la fortune, n'ayant commencé à être dévots que quand ils ont cessé d'espérer de devenir des mondains heureux, et ne s'étant tournés vers Dieu que quand le monde les a rebutés. Saint Severin était de ce sang qui donne du goût pour le monde, et pour qui le monde a toujours des agréments particuliers, surtout quand il est, comme il fut en lui, relevé par un grand mérite et soutenu par de grands biens.

Ainsi, dès qu'il fut en état de prendre un parti dans le monde, il y trouva toutes les entrées et s'y vit ouvrir toutes les routes qui mènent à la gloire et aux honneurs. Naturellement sa naissance l'engageait à porter les armes, et son courage promettait qu'il y ferait honneur à son nom; et s'il eût craint de s'embarquer dans cette profession hasardeuse, où les établissements sont tardifs et la gloire se vend trop cher, il avait une ressource dans l'Eglise, où l'éducation qu'il avait reçue et les sciences qu'il avait acquises lui donnaient lieu de se flatter qu'il n'y avait rien au-dessus de lui de tout ce que

pouvait en ce genre obtenir du clergé et du peuple la faveur et la vertu.

Tel était le monde pour Severin, quand Severin quitta le monde. Faut-il d'autres preuves pour montrer que sa retraite fut un effet de la prudence du salut, et de cette sagesse surnaturelle qui, portant ses vues au-dessus de la raison humaine et des passions, donne ces connaissances supérieures que la chair et le sang ne donnent point ? Jamais homme n'eut plus de droit que lui de dire avec un apôtre : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* (I *Joan.*, V) ; qu'il n'avait point employé d'autres armes pour vaincre le monde que la foi. Ce ne fut ni une philosophie nécessaire, ni une passion dépitée, ni une patience poussée à bout qui le porta à en sortir. Le siècle ne contribua rien de son côté à leur divorce, que de n'avoir pu dérober à la pénétration de sa foi ce qu'il cache aux aveugles mondains, sa vanité et ses écueils. En vain il se fit voir à lui par tous les endroits par où il sait plaire ; en vain il étala à ses yeux l'éclat de la gloire et des honneurs, les charmes des richesses et des plaisirs, la douceur des commerces et des amitiés. A la vue de ces charmes trompeurs, il se disait éclairé de sa foi : Oui, gloire mondaine, vous avez de l'éclat, mais cet éclat se ternit bien vite et se va perdre dans les ombres d'un triste et éternel oubli ; oui, plaisirs, vous flattez les sens, mais vous vous évanouissez comme des songes ; oui, richesses, vous êtes commodes, mais on ne vous porte pas au tombeau ; oui, commerces et amitiés tendres, je sais que les mondains vous comptent parmi les plus grands plaisirs de la vie, mais vous finissez par l'inconstance, et toujours enfin par la mort ; mais, grandeurs, richesses, plaisirs, commerces et amitiés humaines, que vous êtes dangereuses au salut, et que les passions qui vous accompagnent conduisent d'hommes au précipice !

Ce fut par telles réflexions que saint Severin se détrompa du monde. Il lui aurait peu servi de s'en être détrompé, s'il ne l'eût quitté en effet. Malgré qu'on en ait, on se détrompe du monde. La fragilité des choses du monde, l'infidélité de ceux qui composent le monde, les dégoûts qu'on reçoit du monde, sont des collyres infaillibles qui tôt ou tard ont leur effet. On se détrompe, dis-je, du monde ; mais, pour s'en détromper, on ne s'en détache pas ; on dissipe le charme des yeux, mais on ne dissipe point celui du cœur. On méprise le monde, et on le cherche ; on connaît la fragilité du monde, et on ne pense qu'à s'y établir ; on expérimente l'infidélité du monde, et on ne laisse pas de s'y embarquer. De là ces courtisans plaintifs, gémissant continuellement sous le lien de leur servitude, et ne pouvant se résoudre à le rompre. De là ces mondains philosophes, éloquents à blâmer leur folie et impuissants à la guérir. De là ces dévots en projets, méditant tous les jours des retraites qu'ils n'ont point envie d'exécuter ; passant leurs jours à faire des plans d'une vie qu'ils ne veulent point mener ; menaçant le monde de le quitter, pour s'en faire regretter par avance. De là ces ambitieux mutinés, qui, considérant la fortune comme une maîtresse infidèle, en médisent par jalousie et l'aiment par entêtement. Grand apôtre, vous avez dit que le monde et ses désirs passent : *Transit mundus et concupiscentia ejus* (I *Joan.*, II). Vous pouviez ajouter que l'un arrive bien plus souvent que l'autre, puisqu'il est bien des gens pour qui le monde passe de fort bonne heure, et en qui les désirs du monde passent bien tard et souvent jamais.

Saint Severin ne fut pas de ce nombre. Etre désabusé du monde et en avoir le cœur détaché ne fut pour lui qu'une même chose ; et la prompte séparation qui suivit son détachement montra combien il était sincère ; car ce saint ne fut point de ceux qui s'imaginent que la jeunesse n'est pas du ressort de la vertu, et qui la regardent comme un âge que, par une condescendance nécessaire, Dieu abandonne aux passions. Imbu de plus justes maximes, saint Severin regarda sa jeunesse comme la meilleure partie de son sacrifice, et il aurait cru tomber dans le crime de ceux à qui l'Ecriture reproche de faire des rapines dans l'holocauste (*Isai.*, LXI), si, en consacrant sa vie à Dieu, il eût réservé la fleur pour ne lui laisser que les restes du vice et de la convoitise. Prévenu de cette pensée, saint Severin n'eut pas plutôt pris la résolution de quitter le monde qu'il en vint à l'exécution, pouvant dire comme saint Paul, que depuis qu'il eut plu à celui qui le voulait séparer du siècle de lui faire connaître ses volontés, il n'écouta plus ni la chair ni le sang (*Gal.*, I). En vain un père, qui le regardait comme l'appui de sa famille, lui représente qu'il se doit lui-même à la conservation de son nom ; en vain une mère éplorée lui tend les bras pour le retenir ; en vain des amis séducteurs lui allèguent des raisons spécieuses pour lui persuader de laisser mûrir un dessein qu'une trop grande jeunesse rendait suspect de légèreté ; en vain par ces fortes épreuves, qu'on pourrait beaucoup mieux nommer de dangereuses tentations, on sollicite sa constance ; insensible aux reproches du sang, inébranlable à la tendresse et aux prières de ses amis, insurmontable aux artifices et aux efforts de la tentation, il abandonne tout sans regret, pour suivre la voix de Dieu qui l'appelle. Eh ! qu'importe, dit-il, qu'importe que mon nom se conserve sur la terre, pourvu qu'il soit écrit dans le ciel ! Qu'importe que les hommes me croient léger, pourvu que Dieu m'éprouve fidèle.

Avec ce courage et ces sentiments, Severin se séparait du monde. Quand je dis qu'il se séparait du monde, ne vous figurez point ici ces apparentes séparations qu'on pourrait souvent mieux appeler de secrètes hypocrisies. Ne vous figurez point ces séparations qui n'ôtent du monde que ce qui en est incommode, et qui ne prennent de la piété que ce qu'elle a d'aisé et de doux. Ne vous figurez point ces séparations qui font quitter un monde agité, tumultueux et toujours mêlé de mille sortes de gens qui déplaisent,

pour s'en former un plus tranquille, où l'on ferme la porte, non pour être seul, mais pour être avec qui l'on veut. Ne vous figurez point ces séparations qui n'ont point d'autre effet en nous que de nous affranchir des lois et des bienséances du monde pour vivre selon notre humeur. Ne vous figurez point ces séparations où l'on quitte le monde pour s'en faire rechercher, et où l'on ne veut paraître le mépriser que pour s'en attirer l'estime. Ne vous figurez point ces séparations où l'on trouve l'art de pratiquer un christianisme sans souffrances, une dévotion sans contrainte, une pénitence sans austérité ; où la piété n'est qu'en paroles, l'Evangile qu'en spécieuses idées, et où, s'il paraît quelque zèle, on ne voit guère de charité. Ne vous figurez point ces séparations où, sous certains airs singuliers et des manières extraordinaires, on conserve les passions des autres hommes. Ne vous figurez point ces séparations où l'amour-propre trouve son compte, et fait donner à la commodité ce que la dévotion fait ôter au faste. Saint Severin aurait regardé telle séparation du monde, que son siècle ne connaissait point, comme une illusion dangereuse ou comme une hypocrisie criminelle, comme une erreur qu'on se fait à soi-même, ou comme une tromperie qu'on veut faire aux autres.

Au siècle heureux où vivait ce saint, on ne connaissait parmi les chrétiens que deux sortes de séparations du monde : une séparation de cœur en ceux qui, par leur état, étant engagés à vivre parmi les mondains, condamnent les maximes du monde, et en ont les mœurs en horreur ; une séparation de corps en ceux qui, tout à fait divisés de société d'avec les mondains, n'ont rien de commun avec eux. L'une et l'autre sont les effets de ce glaive que le Sauveur est venu apporter au monde pour rompre les attachements qui nous empêchent d'aller à Dieu. Dans l'une, il ne fait que disposer à la séparation réelle d'avec les objets qui nous peuvent corrompre, en cas qu'elle devînt nécessaire ; dans l'autre, pour prévenir le mal et pour n'en pas courir le danger, il sépare réellement le chrétien de tout ce qui peut lui être un sujet de corruption. Par l'une il met les chrétiens dans l'état où étaient les enfants d'Israël au milieu des Egyptiens, distingués par le sang de l'agneau qui protége le peuple élu contre l'ange exterminateur ; par l'autre, il les met dans l'état des Israélites au désert, où, laissant la mer Rouge entre eux et l'Egypte, il ne leur laisse plus d'obstacles à vaincre pour arriver à la terre promise que le chemin de la solitude, où il lui fait trouver une manne qui en adoucit la rigueur. Dans l'une, le peuple de Dieu, captif sur les fleuves de Babylone, est souvent pressé par les profanes de prendre part à leurs réjouissances, et de mêler leurs chansons aux leurs ; dans l'autre, ce même peuple, assis sur les bords du tranquille Jourdain, chante dans une paix profonde les cantiques de Sion.

Ce fut par un effet de cette sagesse évangélique, qui régla toujours la conduite et les résolutions de Severin, qu'il choisit ce dernier parti. Il connaissait assez le monde pour juger qu'il était difficile d'y être et de ne s'y pas conformer ; qu'être toujours différent de ceux avec qui l'on a à vivre ; avoir toujours les mœurs opposées à ceux avec qui l'on a des emplois communs ; ne participer jamais aux œuvres de ceux avec qui il faut agir de concert, était une entreprise hardie, et dont peu de gens viennent à bout. Avec ces vues, Severin regarda l'état religieux, déjà en vogue dans l'Eglise, comme un port assuré de salut contre la corruption du siècle. Le monastère de saint Maurice, situé au pays de Chablais, fut le lieu qu'il choisit pour sa retraite. Là, sur le Rhône et dans les Alpes, se voyait un de ces tabernacles, pour parler comme saint Chrysostome, où habitent dans le désert ces fidèles Israélites qui, pour mieux sacrifier au Seigneur, se sont séparés des incirconcis. La ferveur y était extrême. Il semble que le sang des martyrs de la fameuse légion thébéenne dont cette terre bienheureuse avait été autrefois arrosée, y avait répandu une ardeur céleste qui n'y laissait point languir l'esprit. Les hommes y vivaient en saints, et Severin y vécut en ange. A voir le peu qu'il accordait aux nécessités de la vie, on eût dit qu'il n'aurait point eu de corps ; et en effet, s'il ne l'eût point exercé par de continuelles austérités, il le trouvait si soumis à l'esprit, si souple aux mouvements de la grâce, si infatigable au travail, qu'il ne se fût pas aperçu qu'il en eût eu un. Salomon se plaignait que le sien interrompait ses contemplations, lors même qu'il était le plus épris des beautés de la divine Sagesse : *Corpus, quod corrumpitur, aggravat animam, et terrena habitatio deprimit sensum multa cogitantem* (*Sap.*, IX). Severin eut rarement sujet de former de telles plaintes contre son corps. Il portait le poids de la mortalité, mais ce poids, toujours soutenu par un esprit toujours fervent, ne lui fit jamais d'embarras. Sous ce poids il priait toujours, sous ce poids il méditait toujours, sous ce poids il était toujours élevé en Dieu et aux choses célestes.

Qui pourrait dire ce qui se passait dans ces communications continuelles qu'avait ce saint solitaire avec Dieu ? Qui pourrait expliquer l'ardeur de ces contemplations sublimes, les lumières qu'il y recevait, les consolations qu'il y goûtait, les désirs qu'il y concevait ? Rochers qui fûtes les témoins de ces opérations secrètes, fleuve où il mêla tant de fois les larmes que lui faisait verser ou l'abondance de la grâce, ou les péchés d'autrui, lieux solitaires qui souvent retentîtes des profonds soupirs que lui faisait pousser vers le ciel le désir de la céleste patrie ; que vous nous en diriez de choses, si vous n'étiez point des témoins muets ! Mais si vous n'étiez pas muets, vous n'auriez pas été confidents des saintes ferveurs de Severin. La même humilité qui l'a porté à nous en dérober la connaissance vous en aurait ôté la vue.

Mais si ce grand saint ne put empêcher que ce qui se passait entre Dieu et lui ne vînt à la connaissance des hommes, il n'eut pas le même pouvoir pour empêcher que sa vertu, qu'il ne pouvait cacher aux hommes, ne leur donnât pour sa personne toute l'estime qu'elle méritait. Dieu n'avait pas mis un flambeau si lumineux dans sa maison, pour le tenir sous le boisseau, pour parler comme l'Ecriture (*Luc.*, XI), il fallait qu'il fût, malgré lui, élevé sur le chandelier pour éclairer tout ce saint lieu, et conduire par ses conseils ceux qu'il avait édifiés par ses exemples. Je parle ici de son élection à la charge d'abbé, et au gouvernement de ce florissant monastère. Nom vénérable, ne fais-tu point craindre plusieurs de ceux qui t'ont porté, depuis Severin et ses semblables, avec des mœurs si différentes des leurs? Ces places occupées par les Antoine, ne donnent-elles point d'effroi à ceux qui en ont au théâtre? Ces crosses portées par les Benoît, ne font-elles point trembler des mains que le jeu a rendu profanes? Ces mitres qui ont orné les Bernard, n'étonnent-elles point des têtes ointes, non de l'onction du sacerdoce, mais des parfums de la vanité? Severin, avec les vertus qui ont formé devant et après lui les saints abbés, redouta le poids de cette charge, et il lui eût paru insoutenable, si la volonté du Seigneur, qui l'y appelait sensiblement, ne lui eût répondu des grâces nécessaires à la soutenir. Il les eut abondantes, ces grâces, et les fruits qu'il fit dans son monastère pour la perfection de ses religieux, montrent combien il y fut fidèle : fruits qui s'étendirent bientôt par toutes les contrées voisines, dont les habitants, venant souvent répandre leur cœur dans le sein de ce père si zelé et si charitable, trouvaient dans ses sages conseils l'adoucissement à leurs peines, le soulagement à leurs maux, le remède à leurs infirmités.

C'est ainsi que la charité rengageait insensiblement dans le commerce du monde un homme que la prudence chrétienne en avait tiré. La Providence le disposait, par ces coups d'essais de son zèle, à un plus grand apostolat. Ses miracles avaient rendu son nom si fameux par toutes les Gaules, qu'il était en vénération jusque dans la cour de Clovis, celui de nos rois qui, le premier, soumit à la croix de Jésus-Christ le sceptre de l'empire français. Une longue maladie de ce prince avait poussé l'art et les soins de tous les médecins à bout. Un d'entre eux, par un procédé assez peu ordinaire à ceux qui, donnant beaucoup à la nature, ne sont pas credules aux miracles, suggère au monarque affligé d'avoir recours à ceux du saint. Il est cru. Le saint est prié, par une solennelle ambassade, de s'acheminer à la cour. Le ciel, secondant les vœux d'un roi dont la conservation était nécessaire à l'Eglise, avertit Severin d'obéir, par une révélation expresse. Chère solitude, il te faut quitter, et il te faut quitter pour toujours : c'est un ordre précis d'en haut, Severin vient de le recevoir de la bouche d'un ange, et ses tristes disciples le viennent d'apprendre de la sienne.

On peut juger avec quelle douleur se dut faire des deux côtés une séparation pareille; mais il faut concevoir en même temps, pour profiter de cet exemple, l'erreur de la plupart des chrétiens à l'égard de la fuite du monde, et les engagements dans le monde. Faut-il se séparer du monde? l'inspiration suffit à saint Severin, et la vocation intérieure; il ne demande rien de plus, pour faire un divorce éternel avec le monde et ses vanités. Est-il question, au contraire, de se rengager dans le monde et de se faire voir à la cour? à peine un ange suffit-il pour lui faire prendre ce parti. Par une conduite opposée, s'agit-il de quitter le monde? quelles précautions ne nous fait-on point prendre! à peine la mission d'un ange suffirait pour nous assurer contre les vaines frayeurs qu'on nous donne? Est-il question de nous engager dans le monde, et de nous engager dans le grand monde, et de nous engager dans ce monde où domine la volupté, où l'ambition est dans son règne, où l'intérêt se sacrifie tout? ni la prudence de nos amis, ni la nôtre, ne nous dicte rien; on n'exige ni vocation, ni précaution, ni examen. Aveugles chrétiens que nous sommes, nous tremblons de nous engager sur une mer calme et tranquille! nous appareillons nos vaisseaux sur le point d'entrer dans le port, et nous ne sommes point étonnés à la vue d'une plage orageuse, célèbre par tant de naufrages; nous allons affronter les tempêtes avec des vaisseaux demi-brisés! On craint, dit-on, le repentir dans ces états séparés du monde. Eh! le repentir est-il plus à craindre dans les états séparés du monde, qu'une perte presque assurée et inévitable dans le monde? On craint le danger du repentir, et on ne craint point le danger de l'ambition; on craint le danger du repentir, et on ne craint point le danger du libertinage; on craint le danger du repentir, et on ne craint point le danger du plaisir. Le repentir en a, dit-on, conduit quelques-uns jusqu'au désespoir. Eh! l'ambition, le libertinage, le plaisir, n'en mènent-ils pas tous les jours à l'impénitence? Si le danger du désespoir fait peur, celui de l'impénitence n'effraie-t-il point? Allez, croyez-moi, ce désespoir qu'on appréhende si fort est bien rare, et l'impénitence qu'on ne craint point est aussi commune qu'elle est funeste. Désabusés de cette erreur, par l'exemple de saint Severin, soyons fidèles à nos vocations; mais, dans le doute, penchons toujours à la séparation du monde. Heureux celui qui, à l'exemple de ce saint, y peut renoncer tout à fait et se trouve encore en état de pouvoir être admis parmi ceux que Dieu, comme dit le Prophète (*Psal.*, XXX), retire dans le secret de sa face, hors du tumulte des mondains.

Mais je sais que c'est une grâce qui n'est pas accordée à tous, et dont tout le monde n'est pas capable : *Omnes capiant verbum istud* (*Matth.* XIX). Au moins suppléons à cette séparation parfaite, en ajoutant à celle

du cœur dont personne n'est dispensé, celle de certaines assemblées, toujours dangereuses aux chrétiens, pour ne pas dire toujours criminelles. Que désormais ni les spectacles, ni les grands commerces de jeu, ne soient nos divertissements. Qu'à ces pernicieux plaisirs succèdent de saintes occupations, de bonnes lectures, des prières réglées, d'innocentes sociétés ; où si les sens trouvent moins de plaisir, la conscience trouve plus de repos, et le cœur plus de solidité. C'est ainsi que, vivant dans le monde, nous nous rendrons, comme saint Severin, capables de sanctifier le monde, c'est ce qui me reste à faire voir dans le second point de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Quand saint Severin n'aurait rien fait que de se sanctifier lui-même dans le grand monde et à la cour, il en aurait toujours assez fait pour mériter tous nos éloges et tous les honneurs que nous lui rendons. Le Saint-Esprit n'en demande pas tant pour faire de sa propre bouche le panégyrique d'un homme. Donnez-moi un homme, dit-il, qui a pu violer la loi, et qui ne l'ait pas violée ; qui se soit trouvé en pouvoir de faire du mal, et n'en ait pas fait : c'est l'homme que je veux louer comme un grand faiseur de miracles : *Quis est hic, et laudabimus eum? fecit enim mirabilia et vita sua* (*Eccli.*, XXXI).

Par cette règle, que d'éloges n'a point reçu du Saint-Esprit le grand saint que nous honorons, d'avoir su conserver dans le monde toute l'innocence du cloître et de n'avoir rien perdu à la cour de la sainteté du monastère ! L'air du monde est toujours dangereux mais on peut dire que nulle part il n'est plus contagieux qu'à la cour. La cour n'est pas plus le séjour des rois, que le théâtre des passions. Les rois y exercent leur empire, et les passions leur pouvoir. On peut dire même que les rois n'y règnent, que par les passions des hommes, et qu'on ne verrait pas autour d'eux cette foule de courtisans, qui les enivrent de leur encens, si l'ambition et l'intérêt ne les y avait assemblés. Ainsi les passions forment la cour, les passions gouvernent la cour, les passions sont comme l'âme et l'esprit qui remue la cour. Un homme sans passion à la cour, est un homme déplacé et hors d'œuvre ; on est étonné de l'y voir, et l'on demande ce qu'il y fait. Rarement a-t-on occasion de faire de semblables demandes. Le monde est si bien persuadé que rarement la vertu y mène, que le zèle y porte peu, que l'esprit de Dieu n'y conduit guère, qu'on suppose toujours d'abord que ceux qu'on y voit, fussent-ils des apôtres, ont d'autres desseins que ceux qu'inspirent la religion et la charité. Faux jugements, que fait former la malignité et l'envie. Il est peu de cours, où la Providence ne suscite de temps en temps des Daniels et des Jean-Baptistes, qui savent parler à propos, quand il est question d'avertir de ce que la loi de Dieu défend, et censurer au moins par leurs mœurs ce que la prudence les oblige à taire. Mais disons tout. Il faut en effet avoir le zèle des Daniels et le courage des Jean Baptiste, pour conserver longtemps à la cour la fidélité d'un Israélite, et le détachement d'un chrétien ; pour ne sacrifier qu'au Dieu d'Israël, où tant d'autres dieux ont leurs temples, et pour ne se relâcher jamais du soin de sa perfection, où si peu de gens ont du christianisme. Et c'est le chef-d'œuvre du saint dont je vais achever l'éloge, que d'y avoir ainsi vécu ; c'est celui de tous ses miracles, que j'admire le plus en lui. L'histoire nous apprend que saint Severin fut le Thaumarturge de son siècle. Il semble que Dieu l'eût rendu dépositaire de sa puissance, et que, comme les idolâtres disaient autrefois de saint Paul, il fut véritablement devenu l'arbitre et le Dieu de la nature. Quelle maladie résista à la force de ses prières? quel démon ne fut pas contraint de fuir à ses commandements? La guérison de l'évêque Eulalius et celle du grand roi Clovis, sont les plus célèbres de ses miracles, par la qualité des sujets sur lesquels il les opéra : mais ce ne sont pas les plus grands. Paris en vit de plus extraordinaires, faits sur plusieurs de ses habitant, pour qui il semble que ce saint homme avait particulièrement reçu le don et la grâce des guérisons. Grand motif pour eux, de conserver envers ce saint la dévotion, dont leurs ancêtres leur ont donné de si grands exemples, et par le moyen de laquelle ils ont reçu tant de faveurs. La main de Dieu n'est pas raccourcie, si notre foi n'est point diminuée. Ils peuvent espérer encore aujourd'hui de son intercession dans le ciel, les grâces qu'il allait répandant lui-même dans les maisons de leurs aïeux, où toutes les fois qu'il entrait, une secrète confiance se faisait sentir dans les cœurs, qui était un présage assuré aux malades et aux affligés de la guérison de leurs maux, et du soulagement de leurs peines. Voilà sans doute de grands miracles : mais miracles pourtant beaucoup inférieurs à celui, d'avoir su vivre comme il a fait dans le grand monde et à la cour, et de n'y avoir rien perdu de ce qu'il avait acquis dans le cloître.

C'est beaucoup, même dans le cloître, de conserver le mépris du monde. Quelque fermées que soient ces retraites, elles ne se trouvent pas toujours inaccessibles à l'esprit du siècle ; et il n'arrive que trop souvent qu'il y va venger le mépris qu'on a fait de lui en le quittant, par les désirs qu'il y fait renaître des choses qu'on a quittées avec lui. C'est beaucoup, dans l'humiliation de cette vie obscure et cachée, de conserver l'humilité ; on est souvent tout étonné qu'au plus épais de ces ténèbres le démon du midi se fait voir. C'est beaucoup, même dans ces lieux où l'on ne peut profiter de rien, d'y être libre d'intérêt et d'y vivre sans ambition. Souvent un prétexte du bien public, comme le reprochait saint Jérôme aux ecclésiastiques de son temps, rend avides du bien des riches ceux qui ont donné le leur aux pauvres ; souvent jusque dans ces tombeaux, où

reposent ces morts du siècle, les préséances mettent le trouble : on y conteste le premier rang, et l'on dispute à qui aura la place d'honneur sur la cendre. Si donc je puis louer saint Severin, d'avoir constamment résisté dans le fond de la solitude à des faiblesses dont nos états ne nous exemptent pas toujours, quels éloges ne lui dois-je point d'avoir vaincu ces tentations au milieu du monde et de la cour; d'avoir méprisé le siècle dans un lieu où il se montre par tant d'endroits propres à éblouir et à séduire; d'avoir été humble parmi les honneurs, et de n'avoir jamais mêlé, par aucune vaine complaisance, un seul grain de son propre encens à celui qu'il recevait des autres; d'avoir conservé la pauvreté à la vue des trésors d'un grand roi, qu'il voit ouverts devant ses yeux et par lesquels le pieux monarque n'aurait pas cru pouvoir payer la santé qu'il avait reçue.

Quand je dis qu'il demeura pauvre à la vue de tous ces trésors, je ne veux pas dire qu'il n'en usa point. Il en usa, mais non pour lui; il en usa, mais non pour en devenir ni plus riche, ni plus à son aise; il en usa, non pour s'affermir dans le crédit et dans la faveur; il en usa pour nourrir les pauvres, il en usa pour délivrer les prisonniers de captivité; il en usa pour soulager les familles nécessiteuses, il en usa pour faire établir des maisons publiques de charité; il en usa, pour tout dire en un mot, également pour le salut du prince et pour le soulagement du peuple; et, au lieu que beaucoup de ceux qui approchent les souverains sont des digues qui empêchent les bienfaits publics de parvenir jusqu'aux peuples, trouvant le moyen de les détourner à leurs usages particuliers, saint Severin en fut un fidèle canal, qui, ne retenant rien pour lui, les distribuait à tous les autres.

Tel fut saint Severin à la cour et au milieu du plus grand monde; tel se conserva, sans brûler, ce véritable Israélite dans la fournaise de Babylone; ainsi conserva la lumière, au milieu des ténèbres d'Egypte, ce fidèle enfant d'Abraham. Je me trompe, j'en dis trop peu et ne m'acquitte pas assez de ce que j'ai promis de dire. Ce n'est pas un Israélite, conservé sans brûler dans les flammes de la fournaise de Babylone, c'est l'ange qui empêche que les autres n'y brûlent. Ce n'est pas un enfant d'Abraham qui jouit du jour et de la lumière au milieu des ténèbres d'Egypte, c'est le Moïse qui délivre le peuple de Dieu des ténèbres et de la captivité : c'est-à-dire que non-seulement saint Severin conserva la sainteté à la cour, mais qu'il sanctifia la cour même. Tous les Pères ont remarqué que les guérisons miraculeuses qu'opérait Jésus-Christ sur les hommes, étaient des symboles et des mystères qui marquaient les guérisons spirituelles que ce céleste médecin était venu opérer en nous. On peut dire la même chose de celles que saint Severin opéra dans Paris et à la cour. Il y vint guérir le roi d'une fièvre; mais il fit en même temps concevoir aux grands que les grandes passions qui les agitaient étaient, comme dit saint Ambroise, des fièvres encore plus dangereuses que celle qui travaillait le roi, et dont ils ne cherchaient pas à guérir. Saint Severin rendit la vue à des aveugles; mais il fit voir en même temps à ce qui restait encore de païens que leur infidélité était un aveuglement bien plus pitoyable. Il rendit la santé aux lépreux, mais il montra en même temps aux débauchés et aux libertins qu'ils avaient une lèpre intérieure, qui les rendait bien plus horribles aux yeux de Dieu que la lèpre extérieure ne rendait les malades affreux aux yeux des hommes. Ici les historiens suppriment beaucoup de faits particuliers, qu'ils auraient pu raconter en détail de l'apostolat de ce saint, accablés par le trop grand nombre d'actions extraordinaires et de succès miraculeux. L'un d'entre eux nous le fait concevoir, en se servant d'une figure qui marque combien il eût été difficile d'en faire un dénombrement exact. Partout, dit-il, après avoir raconté l'arrivée du saint à la cour de Clovis, partout on voit tomber les idoles, partout on voit cesser le culte des simulacres et des faux dieux que nos ancêtres avaient adorés; partout on voit cesser le vice, et le libertinage céder à la solide piété. Non-seulement la religion et la croyance de l'Evangile, mais la morale et la discipline s'établissent de toutes parts. Effets admirables du zèle de saint Severin, qui, ayant porté dans le monde une sainteté à l'épreuve de la corruption du monde, trouva le moyen de faire passer sa sainteté au monde même et d'en corriger la corruption.

Malgré ces succès, saint Severin soupirait après sa solitude. Il sanctifiait le monde, mais il y était honoré; et cet honneur, qui y retient les autres, lui donnait de l'empressement d'en sortir. D'ailleurs il avançait en âge, persuadé que la sagesse chrétienne demande qu'on mette quelque intervalle entre les occupations de la vie et le compte qu'on en doit rendre à la mort; pour se préparer à rendre ce compte, il quitta ses occupations. Il retournait au désert, lorsque Dieu lui fit entendre ces paroles : *Euge, serve bone, et fidelis: quia in pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam : intra in gaudium Domini tui* (*Matth.*, XXV); venez, bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle en peu de chose, je vous établirai sur de plus grandes; entrez dans la joie de votre Seigneur. Il mourut à Château-Landon, petite ville du Gâtinais, plus heureuse que les plus grandes, d'avoir eu le dépôt des cendres d'un si grand serviteur de Dieu. Les miracles qui se sont faits, et les grâces que l'on obtient encore aujourd'hui au tombeau de ce solitaire apostolique, y attirent les vœux des peuples; portons-y les nôtres en esprit et demandons surtout trois choses par l'intercession de ce saint : la première, de vivre comme lui, autant que notre condition le permet, séparés du monde, toujours trop capable d'ébranler les plus fermes résolutions et de corrompre peu à peu la vertu la mieux établie; la seconde, que si notre état nous engage à vivre parmi les mondains, nous travaillions comme

il a fait, à les convertir, à les corriger, à leur inspirer des sentiments de religion et de piété chrétienne, qui, quoique peut-être d'abord stériles pour la réformation de leurs mœurs, produiront leur fruit en leur temps ; la troisième, que quand ou l'âge ou l'infirmité nous avertit que l'heure de la mort approche, nous quittions, comme ce grand saint, tout autre soin et toute autre occupation, pour n'avoir plus d'autres pensées que celles de l'éternité, où, après avoir suivi ses exemples, nous recevrons la récompense de nos œuvres. Ainsi soit-il.

SERMON XX.

De l'état du Mariage.

Vocatus est Jesus, et discipuli ejus ad nuptias

Jésus et ses disciples furent appelés aux noces (*S. Jean*, *ch.* II)

Plus on lit ce que l'Ecriture a dit touchant le mariage, plus on est surpris de trois choses : la première, qu'il se soit trouvé des hérétiques assez aveuglés pour l'égaler à la virginité ; il faut lire ce que saint Jérôme a écrit contre Jovinien, célèbre partisan de cette erreur ; la seconde, que d'autres aient cru que le mariage était mauvais ; si Jésus-Christ l'avait jugé tel, il ne l'aurait pas honoré, comme il l'a fait, de sa présence, et au lieu d'en règler les devoirs il en aurait aboli l'usage ; la troisième, que les chrétiens n'aient pas une plus haute idée d'un état approuvé par Jésus-Christ, consacré par la bénédiction de l'Eglise, élevé pour représenter l'union de l'un et de l'autre à la dignité d'un grand sacrement : *Magnum in Christo et Ecclesia sacramentum* (*Eph.*, V). On dirait, comme saint Chrysostome s'en plaignait déjà de son temps, que ceux qui vivent en cet état ne vivent point sous la même loi et sous le même Evangile que les autres. Ambition, faste, luxe, vie molle, épanchement à tous les plaisirs, ne sont point des vices pour eux. Prière, mortification, pénitence, sont, à les entendre parler, des vertus propres pour les cloîtres. Illusion dont, pour peu qu'on veuille apporter de docilité au discours que je m'en vais faire, j'entreprends de détromper les chrétiens, en leur montrant qu'il n'est point d'état où les hommes aient plus d'intérêt d'être solidement gens de bien que dans l'état du mariage, et cela pour deux grandes raisons qui partageront mon sujet : la première est qu'en nul état l'homme n'a besoin de si fortes grâces ; la seconde est que pour nul état Dieu n'a de si prompts châtiments : c'est le partage de ce discours, quand nous aurons invoqué celle que Dieu nous a proposée pour modèle aussi bien d'un saint mariage que d'une parfaite virginité : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les grâces nous sont nécessaires, particulièrement pour deux choses : pour accomplir de grands devoirs, pour éviter de grands dangers. Si la vie humaine était exempte et de devoirs et de dangers, la vie chrétienne n'aurait besoin ni de soutien ni de secours. De là, il s'ensuit que le besoin de ce soutien et de ces secours croît dans la vie à proportion qu'un état est chargé de devoirs et exposé à plus de dangers ; et c'est ce qui me fait avancer qu'en aucun état le chrétien n'a besoin de plus fortes grâces que dans celui du mariage. Commençons par en examiner les devoirs.

Quelque heureusement assorti que soit un mariage, c'est toujours un joug ; de tout temps on lui donne ce nom, et saint Paul même l'appelle ainsi : *Nolite jugum ducere cum infidelibus* (II *Cor.*, VI). Sous ce joug on trouve, il est vrai, l'avantage de la société et quelque soulagement dans le partage qui s'y fait des maux de la vie ; mais, après tout, qui dit un joug dit un fardeau et des liens ; l'homme n'est naturellement ni assez fort pour soutenir la pesanteur de ce fardeau, si Dieu ne l'aide de sa grâce, ni assez docile pour souffrir la contrainte de ces liens, si Dieu n'a soin de les adoucir par l'onction de son esprit. Il n'est rien de plus décevant que les images qu'on se fait de la douceur du mariage quand on l'envisage de loin. Les noms d'amitié conjugale, de société et d'union à des gens qui s'aiment en effet, font une illusion qui les séduit et qui, sur l'idée du présent leur forme une image de l'avenir qui ne lui ressemblera point, si la grâce de Dieu ne fixe en eux l'inconstance naturelle à l'homme. Dans cette première vue, il est vrai, rien ne coûte, tout paraît doux, aussi est-ce alors que ce font ces protestations si souvent infidèles et ces serments qu'on garde si peu, de conserver jusqu'au tombeau le feu sacré d'une tendresse que le sacrement autorise. Mais enfin, malgré qu'on en ait, ce feu tôt ou tard s'amortit, et, par le déréglement de l'esprit humain, s'amortit même d'autant plus tôt qu'il est légitime et autorisé. Il est des tendresses qui durent et il n'en est que trop ; mais c'est rarement dans le mariage. Soit que l'homme né libertin regarde un amour de devoir comme une manière de tyran qui attente à sa liberté ; soit que peu à peu l'habitude en émousse le sentiment ; soit que la vue de bien des défauts qu'on ne cachent pas aisément dans un état où deux personnes ont tant de temps à étudier l'esprit et l'humeur l'un de l'autre, cause insensiblement le dégoût ; soit que sûrs de se retrouver, comme on s'écarte avec moins de peine, on se cherche avec moins de soins : de quelque principe que cela vienne, à peine dans le mariage voyons-nous une grande tendresse à l'épreuve de la première année. Et c'est avec la tendresse que l'illusion, venant à cesser, on voit mille choses en cet état qu'on n'y avait point aperçues ; les mêmes objets qui avaient pris l'air et l'agrément du plaisir, ne paraissant plus qu'avec cet air farouche qu'à pour les hommes libertins tout ce qui s'appelle devoir. Tel paraît cet amour conjugal qui faisait auparavant la douceur et la félicité de la vie ; car, en cessant d'être sensible, il ne doit pas cesser pour cela d'avoir tous les effets du sincère amour, à la sensibilité près, qui ne tombe

point sous la loi, parce qu'elle n'est pas soumise à la liberté. Sans sensibilité, il faut s'aimer et s'aimer véritablement; car on est toujours obligé de régler son amour sur celui que Jésus-Christ a pour son Eglise, puisqu'il demeure toujours écrit : *Viri, diligite uxores vestras, sicut Christus dilexit Ecclesiam* (II *Cor.*, VI). En quelque disposition que le cœur se trouve, il faut demeurer mutuellement attachés l'un à l'autre; et malheur à celui des deux qui donne occasion à ces tristes et scandaleuses séparations si fréquentes aujourd'hui parmi nous, puisqu'il demeure toujours écrit que l'homme quittera son père et sa mère pour demeurer avec sa femme : *Relinquet homo patrem et matrem, et adhærebit uxori suæ.* En quelque disposition que le cœur se trouve, il faut persévérer dans cette communauté de biens et de maux qui lie la destinée de l'un à l'autre; qui leur fait partager également la pauvreté et les richesses, les chagrins, les joies, les plaisirs, la bonne et la mauvaise fortune, et qui les met en disposition de s'assister mutuellement dans tous les accidents de la vie. Il faut plus; car il faut tâcher de se rendre réciproquement la société agreable par ces menus, mais importants soins de se plaire, de se déférer, de se prévenir, de se supporter, de dissimuler les défauts, d'étudier les inclinations, de s'accommoder aux humeurs. Il faut garder une fidélité qui empêche toute sorte de partage, je ne dis pas seulement ce partage contre lequel la conscience et l'honneur même sont des barrières qu'on ne franchit pas aisément quand on n'a pas l'âme capable de soutenir l'image d'un grand crime; je dis même ce partage du cœur qui affaiblit l'amour conjugal et mêle à un feu consacré par la bénédiction de l'Eglise un feu étranger qui le profane et qui peu à peu l'amortit, s'il ne l'éteint pas tout à coup; car c'est une erreur de s'imaginer qu'on puisse longtemps tenir ainsi son cœur partagé entre deux objets, et conserver ce qu'on doit à l'un en suivant son penchant vers l'autre. Tout suit en nous la pente du cœur, et pour peu qu'on le laisse en balance, la tendresse, qui est son poids, pour me servir encore ici de cette expression de saint Augustin, l'emporte et tout le reste avec lui. Et puis, comment avec ce partage, quand on s'en pourrait tenir là, pourrait-on se flatter d'accomplir la principale obligation qu'impose le mariage chrétien, de représenter l'union de Jésus-Christ avec son Eglise? Les Pères ont condamné Montan et d'autres sortes d'hérétiques qui blâmaient les secondes noces; mais il n'ont pas laissé d'exhorter les fidèles à s'en abstenir pour mieux représenter l'union d'une seule et unique Eglise avec un seul et unique Jésus-Christ.

Telles sont les obligations, tel est le joug de cet état; joug pesant, joug insoutenable, si Dieu ne soutient par de fortes grâces ceux qui s'engagent à le porter, et s'il n'en adoucit la peine par l'onction de son esprit. La raison peut soutenir quelque temps; mais faible et inutile raison, quand il faut soutenir toujours et faire faire constamment ce qu'on fait rarement sans violence. Tout ce que peut faire la raison est d'obliger à cacher des maux dont on ne se peut plaindre avec bienséance et dont on se plaint toujours inutilement.

Nous ne parlons ici néanmoins que de ces sortes de mariages que nous supposons assortis et qui n'ont point d'autre principe de trouble que l'inconstance naturelle du cœur humain abandonné à lui-même. Sur quoi saint Ambroise s'écrie : *Si bonum conjugium tale est, malum conjugium quid est?* si un bon mariage est tel, qu'est-ce qu'un mauvais mariage? qu'est-ce qu'un mariage rempli de mille événements fâcheux, ou composé de deux personnes qui ne sont pas faites l'une pour l'autre? qu'est-ce qu'un mariage traversé par les procès, par les mauvaises affaires, par d'ennuyeuses maladies, par une malheureuse fécondité en enfants mal faits et mal nés? qu'est-ce qu'un mariage où une femme douce, vertueuse, réglée, se trouve unie avec un homme violent, dissipateur et débauché? et (n'est-ce pas peut être encore pis?) qu'un mariage où un honnête homme contracte alliance avec une femme hautaine et de mauvaise humeur?

On trouve hardis ceux qui, jeûnes encore et sans expérience du monde, embrassent les professions qui en séparent. On craint que l'ayant quitté sans le connaître, l'austérité et la contrainte de la vie qu'ils ont embrassée, ne leur fasse un jour regretter. Bien plus hardis encore sont ceux qui, voyant ce qu'ils voient dans le monde, s'engagent dans le mariage, où tant de devoirs plus difficiles que ceux de la plus austère vie, rendent tous les jours tant de gens également malheureux et coupables. Au moins a-t-on cet avantage dans la vie séparée du monde, que toutes les occupations qui y entrent, sont des moyens d'en remplir les devoirs; au lieu que la plupart de celles qui entrent dans l'état opposé, sont autant d'écueils dangereux, où la plus solide vertu est toujours proche du naufrage.

Il y a du danger par tout. On compare le monde à la mer: la comparaison est trop faible pour exprimer ce qu'on veut dire. La mer est quelquefois tranquille, et le monde est toujours agité; la mer n'a pas partout des écueils, et le monde n'a ni états ni conditions où il ne s'en trouve. Mais enfin, dans tous les états et dans toutes les conditions, il n'en est point où les dangers soient ni si grands ni si communs que dans l'état dont nous parlons. Saint Bernard, comparant ensemble le célibat, la religion et le mariage chrétien, dit que dans le premier on passe de cette vie à l'autre, à peu près comme ceux qui passent la mer dans des vaisseaux solides et légers, ou si l'on ne passe pas sans risque, on a toujours de grands moyens d'échapper; que dans le second on est comme ceux qui passent les fleuves sur ces machines, lesquelles élevées au milieu de l'eau, sur des fondements à l'épreuve de la violence des

flots, s'étendent de l'une à l'autre rive, et sur lesquelles rarement on périt, à moins qu'on ne se précipite; que dans le troisième on est comme ceux qui passent un torrent à la nage continuellement en péril d'être enveloppés par les vagues, si par de continuels efforts on n'en surmonte la rapidité. Saint Paul en a apporté la raison dans cette Epître aux Corinthiens, où, prouvant que la virginité est préférable au mariage pour la sûreté du salut, il dit que dans le mariage, on est en danger de se diviser entre Dieu et le monde; au lieu que dans la virginité, on peut librement vaquer à Dieu seul : *Qui sine uxore est, sollicitus est quæ Domini sunt; qui vero cum uxore est, sollicitus est quæ sunt mundi, et divisus est.* Car pour éviter cette division de soi-même entre Dieu et le monde, les personnes mariées ont un milieu à suivre, où il n'est pas aisé de se tenir, Dieu ne relâchant rien dans cet état de la perfection qu'il exige du chrétien, et de la sévérité de l'Evangile. C'est un abus, dit saint Chrysostome, introduit par notre tiédeur, de s'imaginer que la sainteté et la perfection de l'Evangile ne soit proposée qu'aux solitaires et à ceux qui quittent le monde. Tout ce qui a été commandé aux uns, touchant la sainteté et la perfection, a été également commandé aux autres, puisque Jésus-Christ a déclaré que ce qu'il disait à ses disciples, il le disait à tous les chrétiens : *Quod vobis dico, omnibus dico.* Ainsi, mes frères, ajoute ce saint, s'adressant aux gens mariés, à assez peu de chose près, dont les religieux se privent sagement, selon le conseil du Sauveur, pour garder plus facilement le reste, Jésus-Christ ne demande rien d'eux qu'il ne vous demande comme à eux. Il veut que comme eux vous soyez humbles de cœur; que comme eux vous soyez pauvres d'esprit; que comme eux vous haïssiez le monde, et regardiez la volupté comme le poison de la vertu; vous comprenant aussi bien qu'eux dans la malédiction qu'il donne à ceux qui vivent dans le plaisir. Il veut que comme eux vous portiez votre croix, que vous mortifiiez vos passions, que vous vous fassiez violence, que vous haïssiez vos pères, vos mères, vos femmes, vos enfants, ou même votre âme, si vous vous apercevez que ces choses fassent obstacle à votre salut; vous déclarant qu'il n'est point pour vous, non plus que pour les habitants des déserts, d'autres voies pour arriver à la vie que la voie étroite de l'Evangile.

Saint Chrysostome suppose ici deux vérités de tout temps constantes dans la doctrine des saints docteurs. La première, que tous les chrétiens, en tant que chrétiens, sont appelés à la perfection proposée dans l'Evangile de Jésus-Christ, qui consiste dans la charité et dans l'union avec Dieu, le Sauveur ayant dit à tous : *Estote perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est* (*Matt.*, V); soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. La seconde qu'entre les moyens qui conduisent à la perfection, les uns ne nous sont indiqués que comme moyens simplement utiles, pour y arriver plus sûrement, et avec plus de facilité, tels que sont ceux qui sont connus sous le nom de conseils évangéliques : les autres nous sont commandés comme absolument nécessaires, tels que sont ceux dont saint Chrysostome dit que l'usage est de précepte aux chrétiens mariés comme aux autres. Et c'est en quoi proprement consiste la difficulté du salut, dans un état où les moyens d'opérer ce même salut sont d'un si difficile usage. De la perfection de ces moyens communs, saint Paul croyait pouvoir conclure que ceux qui sont engagés dans le mariage doivent vivre comme ceux qui sont libres, et ceux qui usent de ce monde comme ceux qui n'en usent pas: *Reliquum est ut, qui habent uxores, tanquam non habentes sint, et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur.* Et c'est cela même, dis-je, qui fait la difficulté de cet état, c'est ce qui doit faire comprendre à combien d'écueils on y peut briser, si on ne s'attire par beaucoup de vertu des secours extraordinaires d'en haut. Car sans cela comment conserver l'humilité de cœur parmi les honneurs, la pauvreté d'esprit parmi l'abondance, le détachement de toutes choses au milieu de tout ce qui peut attacher? comment être environné de ce que le monde a d'attraits, et le haïr? comment prendre le plaisir et le fuir? comment se faire violence, où tout contribue à amollir? Comment parvenir à la parfaite charité, où toutes choses flattent l'amour propre? comment se tenir uni à Dieu où tout ce qu'on voit en détourne? Les disciples de Jésus-Christ l'ayant entendu expliquer une seule des obligations de cet état, conclurent que le plus aisé et le meilleur pour le salut, était de ne s'y point engager : *Si ita est, non expedit nubere* (*Matth.*, XIX). A combien plus forte raison, de tant d'autres difficultés doit-on tirer la même conclusion, et combien de grâces immortelles doivent rendre à Dieu ceux qui l'ont tirée, de leur avoir donné les lumières qui la leur ont fait tirer? Qu'ils ont grand sujet de lui dire ces paroles de Jésus-Christ, prononcées en une autre occasion : *Confiteor tibi, Pater, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis* (*Matth.*, XI). Père céleste, que nous vous sommes redevables, de ce que n'ayant pas inspiré la pratique de cette maxime, à tant de grands esprits dans le siècle; vous avez jeté les yeux sur nous, pour nous en découvrir les avantages. Tout ce que nous voyons nous fait connaître, combien de combats vous avez épargnés à notre faiblesse, et peut-être de chutes à notre infidélité. Quand vous nous avez retirés du siècle, il nous a fallu combattre, il est vrai, et nous reconnaissons que de telles victoires ont eu besoin de tout votre bras : il y a une mer Rouge à passer entre l'Egypte et le désert, que les Israélites ne passent point, si vous n'en divisez les flots, mais ce trajet fait une fois, que la tranquillité du désert laisse peu lieu de regretter les tumultueuses villes d'Egypte! Il nous reste des combats à soutenir; la vie humaine n'en est jamais exempte : mais ce n'est plus que contre no-

tre propre tiédeur. Vainqueurs de Pharaon et des Egyptiens, nous n'avons plus d'autres ennemis que la stérilité du désert, où Dieu sait nous faire trouver l'eau, l'huile, et la manne en son temps.

Il n'en est pas ainsi dans l'état, dont je décris ici les écueils. Obligés d'y être toujours en présence de ses ennemis, ou pour mieux dire, de les avoir et de les nourrir dans son sein, étant la plupart domestiques, on vit dans la nécessité de les conserver et de les combattre, de les haïr et de n'oser les détruire, d'entretenir commerce avec eux et de ne s'y fier jamais, de les tenir toujours soumis ou d'en être toujours esclave; c'est-à-dire, pour parler sans figure, qu'autant nécessité à l'usage de beaucoup de biens dangereux qui flattent la cupidité et les sens, qu'il est défendu d'y avoir attache, on est continuellement obligé de rejeter l'attache, et d'admettre l'usage.

Tels sont les périls de cet état, joignons-les avec ses devoirs, et les considérons tous ensemble ; pourrons-nous ne pas convenir, que de tous les états, c'est celui où l'on a besoin de plus fortes grâces? Et pourrons-nous penser encore que les œuvres qui les attirent, que la prière, que le jeûne, que l'exacte observation de la loi, soient des exercices plus propres ou du sanctuaire ou du cloître, que des familles séculières ? Elles sont propres du sanctuaire, elles sont propres du cloître, il est vrai, par rapport aux engagements de ces états consacrés à Dieu ; mais, eu égard à la nécessité, elles ne conviennent à personne plus qu'à ceux qui ont à remplir les devoirs et à éviter les dangers où engage le mariage. Achevons : s'il n'est point d'état, où l'on ait besoin de si fortes grâces, que dans le mariage chrétien; il n'en est point où l'on ait à craindre de plus prompts châtiments : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Notre théologie reconnaît deux avantages singuliers dans la toute-puissance divine ; le premier est de ne trouver rien d'impossible : *Non erit impossibile apud Deum omne verbum* (*Luc.*, I). Le second est de faire toutes choses avec une égale facilité : *Dixit et facta sunt; mandavit, et creata sunt* (*Psal.* CXLVIII). Tout ce que Dieu veut ne lui coûte que de vouloir et de parler. Ainsi le grand et le petit, le monde et l'atome, tout lui est égal; puisque même ce qui n'est pas lui obéit comme ce qui est : *Vocat ea quæ non sunt tanquam ea quæ sunt.* Nonobstant quoi il est vrai de dire que, à parler de Dieu selon nous, il est des choses qui lui sont plus faciles à faire que d'autres, parce qu'elles ne demandent point d'action, et qu'il les fait en cessant d'agir; et c'est en ce sens que je parle, quand je dis, qu'il n'est point d'état ni de société dans la vie où il soit si facile à Dieu de punir promptement les pécheurs, que dans l'état du mariage. Là, dis-je, sans rien faire que ce qui doit naturellement arriver, Dieu punit les pécheurs par trois endroits par lesquels l'intérêt, l'amour d'eux-mêmes, le sentiment naturel les rendent le plus sensibles. Il les punit dans leurs biens, dans leurs personnes ; il les punit dans leurs enfants: dans leurs biens, par le désordre de leurs affaires; dans leurs personnes, par la désunion de leurs cœurs; dans leurs enfants, par la malédiction qu'ils leur attirent. Voyons ces trois choses en détail.

Une des plus ordinaires menaces, que Dieu fasse aux familles impies, est de les priver de leurs biens : *Si non audieritis me et feceritis mandata mea, ego quoque hæc faciam vobis* (*Levit.*, XVI). Si vous ne m'obéissez, dit-il, si vous ne gardez mes commandements, voici de mon côté ce que je vais faire. Eh, qu'allez-vous faire, Seigneur? Les frapperez-vous de vos foudres ? les précipiterez-vous en enfer? Non, non, dit Dieu, non pas encore; je veux auparavant les punir, d'une manière que ces âmes charnelles craignent beaucoup plus et que le foudre et que l'enfer: *Visitabo vos in egestate :* Pécheurs, je vais porter chez vous l'indigence et la pauvreté ; je vais vous dépouiller de vos biens.

Le désordre que nous voyons dans les affaires de certaines familles ne nous fait voir que trop souvent l'accomplissement de cette menace. Nous nous étonnons quelquefois de voir certaines grandes maisons tomber et fondre tout d'un coup. Nous en cherchons la cause, et nous disons : *Væ civitas illa magna Babylon, væ civitas illa fortis, quoniam una hora venit judicium ejus* (*Apoc.*, XVIII). O Dieu! comment se peut-il faire, que cette Babylone superbe soit renversée en si peu de temps? Qui a pu absorber sitôt le fonds immense de tant de terres, de tant de charges, de tant d'emplois ? Apprenez-en l'histoire, et vous verrez, que ces maisons si oppulentes ont été des maisons impies, où personne n'avait de religion ; des maisons de tout temps décriées par une débauche héréditaire ; des maisons d'un monstrueux luxe, et au milieu de leur abondance impitoyables pour les pauvres. Qui voudrait parcourir ainsi certaines familles, parmi le peuple , réduites à l'extême nécessité, y découvrirait aisément la cause de leur décadence; on trouverait que c'étaient des familles, où l'on ignorait l'usage de la prière, ou régnait un esprit d'orgueil messéant à leur condition, où l'on profanait souvent les fêtes par des réjouissances déréglées ou par un travail défendu. Voilà les sources de la pauvreté que nous y voyons aujourd'hui.

Or, de quels instruments pensez-vous que Dieu se serve pour produire, et chez les uns, et chez les autres, cette affligeante pauvreté? Je sais qu'il y emploie quelquefois ces tourbillons impétueux qu'il tire, comme dit le prophète, des trésors de sa colère, et qu'il envoie où il lui plaît, porter avec la grêle et l'orage, la désolation et l'horreur : *Qui producit ventos de thesauris suis* (*Psal.* CXXXIV). Je sais qu'il y fait servir les abîmes qu'il a renfermés dans ces mêmes trésors, lorsque de ces gouffres profonds, les eaux captives, forçant leurs digues, por-

tent avec elles dans les campagnes qu'elles inondent par son ordre une longue stérilité : *Ponens in thesauris abyssos* (*Psal.* XIII). Mais ce ne sont pas là les fléaux les plus à craindre pour les familles, où Dieu veut mettre la pauvreté. D'autres vents et d'autres abîmes secondent encore mieux sa justice, et font de bien plus prompts effets. Ces turbulentes passions qui règnent dans une famille déréglée, cette vanité sans mesure, cette ambition sans modération, cette émulation d'égaler tout ce qui est au-dessus de soi, cette aveugle profusion, ce désir effréné de paraître, excitent des orages plus ruineux aux familles dont nous parlons, que les vents les plus violents. Et que peut-on mieux comparer à ce fléau, que le texte sacré a qualifié du nom d'abîmes, que cet esprit de dépense obscure qui règne en certaines familles, où tout s'absorbe, et rien ne paraît; où tout se dissipe, et rien ne fait honneur? Le prophète Isaïe compare la décadence de ces maisons à la ruine d'un édifice, qui tombe par le défaut d'un mur, dont personne ne s'aperçoit : *Sicut interruptio requisita in muro* (*Is.*, XXX). C'est en effet à peu près ainsi, qu'une famille du caractère de celles que je décris ici, fond tout d'un coup, sans que l'on sache par quel endroit elle a manqué. On n'y voyait ni magnificence, ni meubles, ni table, ni train : cependant on la voit tomber, lorsqu'on la croit le mieux affermie : *Subito dum non speratur, venit contritio ejus.* Pour punir par de tels châtiments ; que fait Dieu ? Rien. Il laisse faire, il abandonne deux personnes, qui les premières l'ont abandonné, à eux-mêmes, à leurs passions, au déréglement naturel de leur esprit et de leur cœur, et les fait servir d'instrument à la vengeance, que sa justice exerce contre eux ici-bas, en attendant de plus grands supplices : et ce n'est encore là que la moindre.

Quelque pauvreté qu'il y ait dans une famille chrétienne, quelque accident qu'il arrive, jamais, dit saint Jean Chrysostome, on n'y est trop malheureux quand on y est en paix ; quand on est content les uns des autres on se passe de tout le reste, et nous nous consolons aisément de n'avoir pas tout ce qu'il nous faut quand nous avons ce qui nous plaît; c'est ce que représentait souvent cet Elcana, père de Samuel, à une épouse désolée d'une humiliante stérilité : *Numquid non ego melior tibi sum, quam decem filii?* De quoi vous affligez-vous, disait-il ? est-ce que vivant avec vous, comme j'y ai vécu jusqu'ici, je ne vous vaux pas mieux moi seul pour la douceur de votre vie, que ne vous vaudraient dix enfants ? Cette paix si souhaitable dans les familles est un effet de la Providence qui établit, dit le prophète, la concorde dans les maisons : *Qui inhabitare facit unius moris in domo.* C'est un effet du sacrement, qui, unissant deux personnes vertueuses du plus étroit de tous es liens, produit l'onction nécessaire à en adoucir la contrainte. C'est un effet des prières de l'Eglise, qui demande pour les fidèles, qu'elle unit par ce lien sacré, que leur joug soit pour eux un joug de dilection et de paix : *Sit in eis jugum dilectionis et pacis.* D'où il est aisé de conclure que les pécheurs qui, par leurs crimes, se rendent indignes de ces effets, doivent s'attendre à ne trouver dans leurs funestes unions que de l'horreur et que de la confusion. Le joug qu'ils porteront, au lieu d'être un joug de dilection et de paix, sera tout au contraire un joug d'aversion et de discorde qui ne liera leur liberté que pour mieux désunir leurs cœurs, et qui, au lieu de les soulager en les unissant pour s'aider à porter le poids de la vie, ne servira qu'à les jeter en toutes sortes de malheurs. Pour exercer de tels châtiments, les païens disaient que leurs dieux envoyaient certaines furies qui, la torche en main, la tête hérissée de serpents au lieu de cheveux, portaient le feu de la discorde et inspiraient le venin de la haine. Dieu n'a pas besoin de ces monstres pour punir les familles impies par la désunion des cœurs. Il n'a qu'à donner moins de grâces et à laisser agir le caprice, l'humeur, l'impétuosité, l'entêtement où règnent ces défauts, il ne faut point de furies pour allumer la dissension.

Trois sortes de grâces sont nécessaires pour maintenir l'union dans les familles: une grâce de concorde et de sympathie, une grâce d'ordre et de subordination, une grâce de confiance et d'estime. La grâce de concorde et de sympathie assoupit les contrariétés qui naissent de la diversité de l'humeur et de la différence des sentiments dans les mariages les mieux assortis. La grâce d'ordre et de subordination fait tenir chacun dans le rang et dans les fonctions qu'il a plu à la Providence de lui marquer. La grâce d'estime et de confiance, telle que celle dont Salomon dit que l'époux de la femme forte était prévenu en sa faveur, fait que sûrs de la probité et de la vertu l'un de l'autre, on ne craint ni le partage ni l'infidélité. Laisser languir ces grâces d'une maison, vous en ôtez la paix. C'est par l'affaiblissement de la grâce de concorde et de sympathie que tant de gens font aujourd'hui, je dis aujourd'hui plus que jamais, d'une société instituée pour représenter l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, l'image de la discorde qui règne en enfer entre les damnés. C'est ce qui fait qu'en certaines maisons on ne voit que contrariété, qu'opposition, que contradiction, qui plaît à l'un déplaît à l'autre ; qui est ami de l'un ne l'est pas de l'autre ; ju qu'aux domestiques et aux enfants, tout se divise et prend parti, et ceux qui devaient n'être qu'un n'ont presque plus rien de commun que la haine mutuelle qu'ils ont l'un pour l'autre. Zénon de Vérone dit que la patience et l'esprit de docilité font à l'égard de deux gens mariés à peu près ce qu'un guide habile fait à l'égard de deux animaux attachés à un même joug, c'est-à-dire qu'elles les accoutument de telle sorte l'un à l'autre, qu'ils se trouvent toujours bien ensemble, et contribuent également à porter leur commun fardeau : *Patientia conjugali jugo subeuntes in nisum amoris et laboris*

æqualem, quasi peritus auriga componit. Comme il arrive souvent que quand deux animaux fougueux ont une fois secoué leur guide, comme s'ils se prenaient l'un à l'autre des liens qui les attachent à leur joug, ils s'embarrassent en s'efforçant inutilement de les rompre, et tombent assez souvent accablés sous la pesanteur d'une charge qu'ils auraient aisément portée s'ils avaient été bien d'accord. De même en arrive-t-il à ceux qui, sous le joug du sacrement, ont mérité par leurs péchés quelque soustraction de la grâce qui fait la concorde; ils demeurent accablés sous un poids qui leur aurait été léger s'ils l'avaient su porter de concert. Par des effets à peu près semblables, Dieu punit les familles impies pour peu qu'il leur donne moins abondamment la grâce d'ordre et de subordination. Le mari, dit saint Augustin, doit se souvenir que la femme a été tirée de sa côte, et la femme ne doit pas oublier qu'elle n'a pas été tirée de la tête ; l'un marque qu'elle doit être compagne, l'autre qu'elle ne doit pas être maîtresse ; l'un doit obliger un mari à vivre de telle manière avec sa femme qu'elle ne s'aperçoive de l'inégalité que par son inclination à obéir, l'autre doit obliger une femme à vivre de telle sorte avec son mari qu'elle ne profite du pouvoir et de l'autorité qu'il lui donne que pour mieux marquer sa complaisance : c'est l'effet de la grâce d'ordre et de subordination dans les familles; affaiblissez ce secours, bientôt ou celle qui doit obéir ne voudra plus de supérieur, ou celui qui doit être supérieur voudra s'ériger en tyran. De là quelle confusion, quel chaos, quelles tragiques scènes, quels éclats honteux à ceux qui les font, et scandaleux pour ceux qui les voient! La jalousie en fait-elle moins, quand, par un juste châtiment des péchés de l'un ou de l'autre, et peut être de tous les deux, l'estime et la confiance, venant à s'altérer, font place à d'injustes soupçons? La jalousie naît de l'amour, mais il y a longtemps qu'on l'a dit, elle a tous les effets de la haine : où ne vont point ses emportements? et de quoi n'est-on point capable, quand, violent et fougueux d'ailleurs, on est faible sur ce sujet? Je sais que cette passion est une espèce de maladie, dont les gens de bien ne sont pas exempts; il est même assez naturel qu'ils en soient plus susceptibles que les autres, puisque plus ils ont de fidélité plus il leur est dur qu'on leur en manque. Mais qu'il y a de différence entre les effets que cette passion fait sur une âme modérée, et ceux qu'elle fait sur un esprit naturellement emporté! Dans une âme modérée, au défaut de la confiance il se trouve de la sagesse qui retient un homme et l'empêche de trop écouter sa faiblesse, plus encore de la faire voir, de la rendre incommode, d'exiger d'autres contraintes que celles qu'impose l'usage et les bienséances établies, de prendre mille précautions, autant offensantes pour une honnête femme, qu'inutiles à un mari malheureux. Sagesse qui réciproquement porte une femme à dissimuler des ombrages souvent mal fondés, et qui, même dans les justes soupçons, lui fait préférer le parti de la douceur et du silence à celui de l'éclat et de l'aigreur, qui ne guérit pas le mal qu'on prétend guérir, et en produit souvent beaucoup d'autres. Sagesse enfin, qui fait compatir le fort au faible, le sain au malade, souffrir avec patience un mal qu'on ne peut éviter, et éviter par discrétion ce qui le pourrait augmenter. Il n'en est pas ainsi des pécheurs: privés de ces grâces particulières, et réduits par leur faute aux secours communs contre une passion en fureur, à quoi ne se portent-ils pas? Les exemples en sont trop fréquents pour nous permettre des détails. La colère de Dieu ne s'en tient pas là; non contente d'avoir frappé une famille impie dans ses biens, dans la personne de ses chefs, elle les frappe dans leurs enfants.

C'est une question, que proposent les interprètes de l'Ecriture, savoir comment cela arrive en effet. Tantôt l'Ecriture nous dit que l'homme qui aura péché sera puni dans sa personne, non le père en celle du fils, ni le fils en celle du père : *Anima quæ peccaverit ipsa morietur. Filius non portabit iniquitatem patris, neque pater iniquitatem filii* (*Ezech.*, XVIII). Tantôt elle nous dit au contraire, que Dieu visite l'iniquité des pères dans les enfants jusqu'à la quatrième génération : *Ego Dominus visitans iniquitatem patrum in filios usque ad quartam generationem.* Tertullien dit que cette menace regarde l'Ancien Testament et que la dureté des Juifs obligeait Dieu d'en user ainsi, afin que s'ils ne craignaient pour eux-mêmes, ils craignissent pour leurs enfants : *Duritia populi ad talia remedia compulerat, ut vel posteritatibus prospicientes, legi Dei obedirent.* Saint Chrysostome n'admet pas cette explication parce que ce passage, étant mis ensuite de la loi donnée par les deux Testaments, doit regarder l'un et l'autre, avec cette restriction cependant, qui concilie les Ecritures, que le châtiment des parents ne s'étend qu'aux enfants coupables, qui les imitant dans leurs vices mettent le comble à leurs péchés. Plus sévèrement saint Thomas décide, que les peines des péchés paternels, tombent non-seulement sur les enfants coupables, mais même sur les innocents et que le texte qui les décharge de l'iniquité de leurs pères ne signifient rien autre chose, sinon qu'ils ne participent point à la faute qui rend leurs pères criminels devant Dieu et dignes des châtiments éternels; mais pour la peine temporelle, l'enfant innocent, dit ce saint docteur, la porte souvent comme l'enfant coupable. Ainsi la porta ce fruit malheureux de l'adultère de David : *Propter hoc filius, qui natus est tibi, morte morietur* (I *Reg.* XII). Pour cela, pour punir ton péché, le fils qui t'est né mourra. Ainsi la portèrent les enfants de Jéchonias. Il en avait un assez grand nombre, cependant nul ne lui succède, et Dieu fait écrire son nom parmi ceux des rois stériles : *Scribe virum istum sterilem* (*Jer.*, XXI). Ainsi la porta la famille entière de ce dénaturé politique, qui pour complaire à un prince impie, entreprit contre l'ordre

de Dieu de rebâtir Jéricho. Il le rebâtit en effet mais à mesure qu'il avançait, il lui en coûtait un de ses enfants. Quand il en jeta les fondements, il perdit le premier, et le dernier quand il y mit les portes : *In primitivo fundavit eam et in novissimo posuit portas ejus* (III *Reg.*, XVI). Combien de pères semblables à ceux-ci ? Combien par d'illégitimes amours ont perdu le fruit d'un saint mariage? Combien de pécheurs flattés de l'espérance d'une belle postérité, sont morts au rang des pères stériles ? Combien de maisons, élevées par une politique impie au plus haut faîte de la grandeur, sont demeurées sans héritiers et ont servi de sépulcre à des noms, qu'elles semblaient devoir rendre immortels? Combien de pères, qui paraissent aimer leurs enfants, imitent envers eux la cruauté de ce barbare politique ? Combien en voyons-nous, qui, sachant la malédiction que Dieu donne aux fortunes et aux acquisitions injustes, ne laissent pas d'élever ces villes de Jéricho, je veux dire de faire ces puissantes maisons, par des voies défendues, aux dépens des pauvres et avec des biens mal acquis? Eh ! malheureux, que feras-tu de ces grands établissements, quand Dieu t'aura ôté ceux que tu voulais établir? car enfin ne présume pas, que tu emploies impunément le sang des enfants de Dieu à cimenter ta maison : vive ce même Dieu ! le sang des tiens y sera versé jusqu'à la dernière goutte : *In primitivo fundabis eam et in novissimo pones portas ejus.* Mais quelle justice, me direz-vous de punir les innocents pour le coupable ? Pour vous contenter là-dessus, il faut distinguer dans les enfants ce qu'ils ont de Dieu et ce qu'ils ont de leurs pères. La célèbre Médée de la fable, étant sur le point d'égorger les siens pour punir son mari infidèle, arrêta tout d'un coup le bras au moment qu'elle les allait percer, sur la pensée qui lui vint alors, que ces enfants étaient les siens aussi bien que ceux de son mari, et qu'elle ne pouvait détruire en eux ce qui était de ce perfide, qu'elle n'y détruisît ce qui était d'elle. Dieu n'a point sur cela d'embarras. Créateur d'un enfant dont il abrége les jours pour punir les crimes d'un père, il sait démêler dans un innocent ce qui est d'un père coupable, d'avec ce qui est de lui ; sauvant l'âme, qui est de lui, et éteignant un nom odieux avec la postérité d'un père coupable. De sorte qu'à proprement parler, ce n'est pas l'enfant qui est puni pour le père, mais le père qui est puni dans l'enfant, et c'est en exerçant sa miséricorde sur l'enfant, que Dieu exerce sa justice sur le père.

Mais voici où Dieu exerce sa justice sur le père et sur l'enfant d'une manière bien terrible ; c'est quand il permet qu'un méchant homme ait des enfants qui lui ressemblent. C'était l'imprécation de Médée contre son infidèle époux, qu'elle regardait comme le terme et le dernier effort de sa vengeance : *Quodque non aliud queam majus precari liberos similes patri similesque matri.* Aussi est-ce la menace de Dieu même aux pécheurs, qu'il a envie de punir : *Nequissimi filii eorum, maledicta creatura eorum* (*Sap.*, V). Leurs enfants seront très-méchants et des créatures maudites, qui leur donneront mille déplaisirs, et abrégeront leurs jours par le chagrin. L'un mal né, et n'ayant que de basses inclinations, sera un malhonnête homme dans le monde ; l'autre, emporté et querelleur se fera mille mauvaises affaires ; celui-ci étourdi et sans conduite, se mariera mal à propos et contre la volonté de ses parents ; celui-là, débauché et joueur, sera un dissipateur et un prodigue, né pour la ruine de leur maison. Peut-être même que celui qui aura été le plus aimé, sera un homme sans naturel et qui ne cherchant que ses intérêts, plaidera celui des deux qui aura le malheur de survivre à l'autre. Heureux, si la malédiction n'a point encore sur eux des effets plus déplorables que ceux-là, et si après avoir rempli cette mesure de péchés, qui est marquée selon l'Ecriture à chaque famille comme à chaque particulier, ils ne voient périr leur race maudite, par des accidents dont je veux bien leur épargner ici le détail, pour ne pas faire couler d'autres larmes, que celles de la pénitence ! Et qu'en coûte-t-il à Dieu, pour se venger ainsi pleinement d'une famille libertine et impie ? Faut-il qu'il emploie son tonnerre ? A-t-il besoin du ministre de cet ange exterminateur, qui égorgea les premiers-nés d'Egypte ? Hélas ! il n'a qu'à faire moins de grâce, pour exercer cette terrible justice ; il n'a qu'à laisser aller le cours des choses ; un méchant père produit un méchant fils, comme la vipère produit la vipère ; il lui communique ses inclinations comme les traits de son visage; encore avec cette différence, que l'éducation, qui ne lui peut donner les traits du visage de son père, s'il ne les a pas reçus en naissant, lui donne ses inclinations, soit par les paroles, soit par les exemples. Un enfant serait chaste comme un Joseph, qu'il deviendrait un Sardanapale, à entendre parler un père libertin ; une fille aurait l'esprit régulier et sévère comme une Lucrèce, qu'elle deviendrait à la fin coquette, à voir la conduite d'une mère mondaine.

Voilà les puissants motifs que vous avez dans votre état, d'y vivre saintement et en chrétiens, d'y servir Dieu et de l'y faire servir, de garder sa loi et de l'y faire garder. Heureux, comme dit le prophète, ceux qui fidèles à y vivre ainsi, craignent le Seigneur et marchent dans ses voies : *Beati omnes qui timent Dominum, qui ambulant in viis ejus* (*Psal.* CXXVII). Si vous êtes du nombre, le Saint-Esprit vous assure que vous jouirez en paix du fruit de vos biens et de vos travaux, qu'heureux en femme et enfants, vous verrez fleurir votre maison dans une constante prospérité : *Labores manuum tuarum quia manducabis, beatus es et bene tibi erit : uxor tua, sicut vitis abundans in lateribus domus tuæ, filii tui sicut novellæ olivarum, in circuitu mensæ tuæ* (*Ibid.*). Voilà encore une fois comme sera béni celui qui craint Dieu dans cet état : *Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum. Benedicat te Dominus ex Sion, ut videas bona Jerusalem*

omnibus diebus vitæ tuæ, et videas filios filiorum tuorum, pacem super Israel. Que le Seigneur vous bénisse donc, du haut de la sainte Sion, ô vous tous, qui portez son joug avec celui du sacrement, afin qu'ayant joui longtemps des prospérités de la Jérusalem terrestre, vous alliez jouir dans l'éternité des pures joies de la céleste. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION CHRETIENNE.

AUX PERSONNES ENGAGÉES DANS LE MARIAGE,

Sur l'éducation des enfants.

Gaudete, et exultate.
Réjouissez-vous, et faites éclater votre joie (*S. Matt.*, c. V).

Dieu est notre père et notre premier père, puisqu'il est père de nos pères, et que comme il le dit lui-même, toute paternité vient de lui : *Ex quo omnis paternitas in cœlis et in terra nominatur* (*Eph.*, III) ; Dieu est tellement notre père, que Jésus-Christ ne voulait pas, que ses disciples donnassent ce nom à aucun autre sur la terre, disant qu'ils n'avaient qu'un seul père, qui était leur Père céleste : *Nolite vocare vobis patrem super terram : Unus enim est pater vester cœlestis* (*Matth.*, XXIII). Cette parole du Sauveur doit servir aux parents chrétiens, pour régler deux choses importantes dans la conduite de leurs enfants: les soins qu'ils en doivent avoir, dont elle leur marque l'étendue ; l'autorité qu'ils doivent prendre sur eux, à laquelle elle donne des bornes. Pour matière de leurs soins, Jésus-Christ leur assigne ce qui regarde l'éducation qu'ils doivent donner à leurs enfants ; pour bornes de leur autorité, il leur marque tout ce qui regarde la destinée et l'assignation de l'état. Pères chrétiens, si Dieu est le premier père de vos enfants, vous n'en êtes à proprement parler que les nourriciers et les gouverneurs ce ministère regarde leur éducation et c'est ce que Dieu exige de vos soins ; mais ce ministère ne s'étend point jusqu'à leur assigner un état, et c'est passer votre pouvoir, que de vous ingérer de le faire. Pères et mères, Dieu vous a fait participants de sa paternité ; il est juste qu'il en partage les fonctions avec vous. La fonction qu'il vous assigne, est de leur donner l'éducation ; c'est une négligence coupable, si vous ne vous en acquittez pas, et c'est le premier point de cette instruction. La fonction qu'il se réserve, est de leur assigner un état ; c'est une usurpation injuste, si sur cela vous osez troubler les ordres de sa Providence, et c'est le second point de cette instruction. Acquittez-vous bien de ce que vous devez ; laissez faire à Dieu ce qui lui plaît; c'est, dis-je, le partage de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Chrysostome nous a marqué et le motif et le principe de cette première obligation des pères à l'égard de leurs enfants, lorsqu'il a dit que ces mêmes enfants sont de grands dépôts que Dieu leur confie : *Magnum habetis depositum pueros.* Car de là les pères et les mères doivent tirer trois instructions qui comprennent tous leurs devoirs en cette importante matière.

La première est que l'application qu'ils sont obligés d'apporter à l'éducation de leurs enfants, ne doit pas être un soin médiocre puisqu'il doit être non-seulement tel que leur inspire la nature, non-seulement tel que le demandent les bonnes qualités de leurs enfants, mais tel que l'exige le respect qu'ils sont obligés d'avoir pour Dieu même qui leur a confié ces dépôts. Si les pères et les mères avaient ces vues, on ne verrait pas comme on voit tous les jours en certaines maisons des troupes d'enfants négligés par des pères et des mères mondains qui, pour ne vouloir rien retrancher de leur luxe et de leurs plaisirs, abandonnent l'éducation d'une famille désolée. Malheur à vous, père barbare, qui, pour entretenir votre faste, laissez languir des enfants bien nés dans une oisiveté honteuse ! Malheur à vous, mère dénaturée, qui, pour prendre sans distraction vos divertissements frivoles, laissez corrompre des enfants innocents parmi des domestiques déréglés, dignes l'un et l'autre de ce qui arrive si ordinairement à vos semblables, que, selon l'imprécation du prophète, un créancier impitoyable vienne à vous enlever des biens dont vous faites un usage si contraire aux intentions de la Providence qui vous les donne pour vos enfants : *Scrutetur fœnerator omnem substantiam ejus* (*Ps.* XVIII).

Si les parents considéraient leurs enfants comme des dépôts que Dieu leur met entre les mains, non-seulement on ne verrait pas ces abandons si criminels, mais on ne verrait pas même ces trop grandes inégalités qui sont d'ordinaire dans les familles des semences de division si funestes, et qui causent souvent aux pères des déplaisirs d'autant plus cuisants qu'ordinairement il arrive que ceux de leurs enfants pour lesquels ils ont négligé tous les autres sont ceux dont, par un redoutable, mais juste jugement de Dieu, ils ont moins de satisfaction. Ainsi ce père et cette mère n'épuiseraient pas tous leurs soins à l'éducation d'un aîné, parce qu'il est mieux fait que les autres ou parce qu'il est plus fait pour le monde, négligeant les autres, parce qu'ils ont des défauts ou parce qu'ils n'ont pas le bonheur de plaire. Je sais que la nature ne parle pas toujours également au cœur d'un père en faveur de tous ses enfants ; on a pour les uns certains penchants et certaines inclinations dont on ne saurait rendre raison. Je sais même qu'on a quelquefois tant de bonnes et de justes raisons de préférer les uns aux autres, qu'il y aurait de l'injustice à les aimer également. Abraham eût été injuste s'il n'eût plus aimé Isaac qu'Ismaël ; Isaac n'eût pas été équitable s'il n'eût préféré Jacob à Esaü ; Jacob s'il n'eût aimé Joseph plus que tous ses autres enfants. Mais s'il est quelquefois permis de préférer au fond du cœur un enfant qui le mérite aux autres, il n'est pas pour cela permis ni d'en négliger aucun, ni de mettre de justes sujets de jalousie entre les frères. Quelque inclination qu'Abraham eût naturellement pour Isaac, nous ne lisons point que jamais il en ait moins bien traité Ismaël ; quelque préférence qu'Isaac donnât

à Jacob en son cœur, nous ne lisons point que jamais il ait mis d'inégalité entre lui et son frère Esaü ; jusque là qu'il fallut le tromper pour engager à donner au cadet une bénédiction que ce père équitable croyait ne devoir être donnée qu'à l'aîné. Jacob avait une tendresse si remarquable pour Joseph, qu'il ne put si bien la cacher que ses frères ne s'en aperçussent; mais ce vertueux patriarche leur fit bien voir que leur jalousie était déraisonnable en ce point, puisque quoiqu'il fît quelquefois à Joseph de ces caresses et de ces grâces qu'on fait sans conséquence aux enfants dans le bas âge, il se montra si éloigné de le préférer à eux en rien d'essentiel qu'il ne put lui entendre raconter un songe qui marquait sa future grandeur sans lui en faire réprimande. Ces saints personnages gardaient cette égalité à l'égard de tous leurs enfants, parce qu'ils étaient persuadés qu'ils leur avaient tous été donnés également de la main de Dieu.

Si les pères et les mères d'aujourd'hui agissaient sur ce grand principe, non-seulement ils ne les abandonneraient pas, non-seulement ils n'auraient pas pour les uns une prédilection si nuisible aux autres ; mais ils ne confieraient pas même le soin de leur éducation si absolument à autrui, qu'ils ne s'en réservassent toujours la principale direction. Ceux qui en usent de la sorte diront qu'ils les envoient au collége ; on ne peut rien faire de mieux ; tout considéré, c'est l'éducation la meilleure et la plus solide qu'on puisse donner aux enfants, mais elle ne suffit pas néanmoins. Le collége est institué pour donner aux enfants les préceptes de bien vivre : mais en vain travaille-t-on au collége à leur donner les préceptes de bien vivre, si un père et une mère n'ont soin de les leur faire pratiquer ; en vain leur recommande-t-on au collége de reconnaître tous les matins l'Auteur de l'être et de la vie par un hommage respectueux et par une prière fervente, d'implorer tous les soirs sa miséricorde après l'examen de leurs fautes, de se faire une loi d'assister tous les jours à la sainte messe, si les pères ne s'intéressent à leur faire prendre ces habitudes, et à leur faire pratiquer constamment ces exercices de piété ; en vain leur recommande-t-on au collége, comme un des points des plus essentiels de la loi de Dieu à leur égard, d'honorer leurs pères et leurs mères et de leur être obéissants, si les pères et les mères eux-mêmes énervent leur autorité par une familiarité excessive et par une trop molle indulgence ; en vain pour leur inspirer une pudeur que saint Chrysostome regardait comme le capital de leur éducation, on leur interdit au collége les livres dangereux, les compagnies libertines, les discours libres et indécents, si les parents souffrent qu'ils lisent des comédies et des romans, s'ils n'observent qui ils fréquentent, si, dissipés dans les plaisirs et dans les assemblées mondaines, ils les laissent parmi des valets apprendre de mauvaises choses.

On croit beaucoup faire pour prévenir un pareil inconvénient, de leur donner des maîtres domestiques, les grands leur donnent des gouverneurs : c'est faire beaucoup en effet; mais est-ce faire tout ce qu'il faut? c'est un trésor qu'un homme propre à un emploi si important, auquel saint Jérôme disait que le meilleur n'était pas trop bon ; mais le trouve-t-on aisément ? Si l'intérêt attache au père un homme qui en attend sa fortune, les enfants en doivent-ils espérer un zèle bien pur pour leurs mœurs ? et s'il arrive qu'il ait lui-même les mœurs secrètement déréglées, qui réformera le mauvais pli qu'il aura donné à ses élèves ? saint Chrysostome blâmait ces mères qui, par un principe de délicatesse, donnent leurs enfants à nourrir à d'autres : il disait que ce n'était être mère qu'à demi, et que c'était assez souvent être plus marâtre que mère, parce qu'on est souvent cause par là qu'un enfant suce avec le lait les mauvaises inclinations d'une nourrice vicieuse. Si ce grand évêque blâmait dans les mères une délicatesse qui après tout ne peut regarder que de loin les mœurs des enfants, que dirait-il de la négligence de ces pères et de ces mères qui se reposent tout à fait de leur éducation sur autrui ? ne leur appliquerait-il pas avec raison ces paroles du prophète : *Sed et lamiæ nudaverunt mammam, lactaverunt catulos suos ; filia populi mei crudelis quasi struthio in desertis* (*Thren.*, IV); les monstres les plus dénaturés, les bêtes mêmes les plus farouches découvrent leurs mamelles pour allaiter leurs petits, et la fille de mon peuple, cruelle comme l'autruche des déserts, contribue à perdre les siens, les abandonnant aux soins d'un étranger, qui n'ayant pour eux ni le cœur ni le caractère de père, n'en a ni les yeux pour observer leurs défauts, ni l'autorité pour les corriger. Saint Ambroise dit que les hommes naissent à peu près comme les ours, brutes, informes, imparfaits ; et que de même que les ours achèvent de donner à leurs petits la figure qu'ils doivent avoir, en les polissant avec la langue ; ainsi les pères et les mères doivent achever, pour ainsi dire, de former leurs enfants, que la nature n'a fait qu'ébaucher dans le sein maternel, avec la parole et par leurs préceptes. Car tout de même que c'est dans la langue de l'ourse, ou plutôt dans son cœur et dans son affection, que la nature a mis cette qualité propre à achever ses petits, et qu'un autre animal n'y réussirait pas ; ainsi c'est dans la langue, ou plutôt dans le cœur d'un père et d'une mère que la nature a mis la vertu de perfectionner leurs enfants. S'ils n'en prennent le soin, ceux de l'étranger le plus habile sont sans succès ; ainsi ils ne sont pères qu'à demi, quand ils refusent de leur donner ce supplément de la nature, pour les achever et pour les polir ; mais quand d'autres y pourraient réussir, serait-ce donc assez correspondre à l'honneur que Dieu leur fait, en leur confiant ces dépôts, que de s'en reposer sur autrui ?

La seconde instruction, que les pères et les mères doivent tirer de cette maxime de saint Chrysostome, est que puisque leurs enfants sont des dépôts, que Dieu leur met en-

tre les mains, ils ne les doivent aussi élever que selon les intentions de Dieu et conformément à ses desseins; car, comme dit fort bien Salvien, les pères ne sauraient mieux aimer leurs enfants, qu'en les aimant, comme leur enseigne celui qui les leur a donnés. Ainsi le soin des pères et des mères ne doit pas être de rendre leurs enfants riches; saint Chrysostome dit que cette conduite choque la raison et le bon sens, de négliger les enfants pour avoir soin des biens, vu que les biens sont pour les enfants. Mes frères, croyez-moi, dit ce Père, ou vos enfants seront gens de bien, ou vos enfants seront vicieux; s'ils sont gens de bien, ils en auront assez, car ils ne dissiperont pas, et par là même, l'on peut dire que les richesses les plus sûres qu'on puisse laisser aux enfants est une bonne éducation; s'ils sont vicieux, ils en auront trop, car leurs richesses ne serviraient qu'à fournir de matière à leurs vices.

Que si pour élever les enfants selon les intentions de Dieu, le soin d'un père et d'une mère ne doit pas être de les rendre riches, encore moins doit-il être de les rendre mondains; car depuis qu'il est déclaré par les oracles de l'Écriture, que quiconque est ami du monde, est dès là même ennemi de Dieu: *Si quis voluerit amicus esse sæculi, inimicus Dei constituitur* (*Jac.*, I); n'est-ce pas une perfidie à un père et à une mère, à qui Dieu confie ses enfants, de lui en faire des ennemis? ainsi c'est une prévarication, de leur apprendre en certain sens ce qu'on appelle la science du monde. Je dis en certain sens; car ce mot est équivoque, et en a deux. Il est une science du monde, qui règle les devoirs de la société, et qui apprend à s'en acquitter avec politesse et avec agrément. Qui possède cette science, sait ce qu'il doit au grand et au petit, à l'inférieur et à l'égal, à l'étranger, au proche, à l'ami; aux grands, respectueux sans bassesse, agréable sans flatterie, complaisant sans affectation, il sait recevoir leurs faveurs sans abuser de leur privauté, s'attacher à eux sans s'en rendre esclave, se consacrer à leur service sans se dévouer à leurs passions; modeste à l'égard des petits, il sait tenir le rang que lui donne sa naissance ou sa dignité, plutôt par le bien qu'il leur fait, que par l'ascendant qu'il prend sur eux; exact à cultiver ses amis, il sait assaisonner les devoirs d'une vertueuse amitié, avec tous les agréments de l'entretien et du commerce. Ce n'est pas cette science du monde, que j'exhorte à ne pas apprendre aux enfants; il faut qu'ils la sachent au contraire; car la savoir, c'est savoir vivre, et qui néglige de savoir vivre, néglige aisément de bien vivre. Les vertus morales sont le fondement des vertus chrétiennes, et c'est une illusion grossière dans la vie de certains dévots, qui sous prétexte de détachement, se font un droit de se dispenser des devoirs communs à tous les hommes. Il faut de bonne heure apprendre aux enfants qu'on ne peut être bon chrétien, qu'on ne soit bon parent, bon ami, bon voisin, bon sujet, bon maître; que l'homme nouveau du christianisme comprend l'honnête homme de la morale, et que Jésus-Christ est également le modèle de l'un et de l'autre. Mais il faut prendre garde ici qu'en s'éloignant d'une extrémité, on ne tombe insensiblement dans une extrémité opposée; je veux dire qu'en s'appliquant à donner aux enfants les principes des vertus qui font l'honnête homme, on néglige de leur donner ceux des vertus qui font le chrétien. Saint Augustin se plaint que son père réduisait tous les motifs qu'il lui apportait pour l'engager à étudier, au désir qu'il devait avoir de se distinguer des hommes vulgaires. Cela était pardonnable à un païen; mais un chrétien est-il excusable, s'il ne se propose pour fin dans l'éducation de ses enfants que d'en faire d'honnêtes gens, et qu'il néglige ce qui peut en faire de bons et de parfaits chrétiens; s'il ne s'applique pas à leur inspirer les maximes de l'humilité, comme celles de la probité; à les reprendre des fautes qu'ils font contre la mortification, comme de celles qu'ils commettent contre la tempérance; à réprimer de bonne heure en eux les désirs excessifs de l'honneur mondain, comme les emportements de la colère? C'est à quoi bien peu de gens pensent, et c'est ce qui fera un jour la matière du jugement de ceux qui n'y auront pas pensé.

Il est une autre science du monde qu'on peut appeler l'art d'oublier Dieu, décrit par saint Grégoire, au livre de ses Morales; science qui apprend à couvrir la honte des vices et des passions, sous certaines maximes et sous certains usages reçus parmi les mondains corrompus. Avec cette science funeste on peut se venger sans passer pour cruel, pourvu qu'on se venge dans les règles que le monde prescrit à la vengeance; on peut médire de tout le genre humain sans passer pour calomniateur, pourvu qu'on sache assaisonner ses calomnies d'un certain sel, qui les rend agréables au monde; on peut avoir de mauvais commerces sans intéresser sa réputation, pourvu qu'on y garde certaines lois de discrétion et de fidélité que le monde y a établies; on peut manger le bien d'autrui, pourvu qu'on le mange comme le grand monde, en se mettant hors d'état de payer ses dettes; on peut tromper ses meilleurs amis, pourvu que, par un art délicat, si commun aujourd'hui dans le monde, on puisse faire donner à sa mauvaise foi le nom d'adresse et de politique. Voilà la mauvaise science du monde, qu'il faut ne pas apprendre aux enfants. Cette science conviendrait à un infidèle, mais elle ne convient pas à un chrétien. Que diriez-vous d'un impie qui apprendrait à vos enfants à sacrifier à Jupiter, à prier en mahométan, à pratiquer les superstitions ou des bonzes ou des brachmanes? Le souffririez-vous? Hélas! vous-mêmes ne leur enseignez-vous pas tous les jours quelque chose d'assez semblable quand, selon les maximes du monde, vous leur enseignez qu'il se faut venger, qu'il ne faut rien souffrir, qu'il faut repousser les injures et ne pardonner à un ennemi que lorsqu'il n'est plus en état de nuire? La même religion qui

défend la superstition et l'idolâtrie, ne défend-t-elle pas la vengeance? Il n'y a que du plus et du moins, mais ce moins est directement et essentiellement opposé à votre religion comme le plus. Au lieu de corrompre l'esprit des enfants par des maximes si opposées à la croyance qu'ils professent, éloignez même d'eux, avec soin, ces connaissances anticipées de choses dont ils ne sauraient trop longtemps conserver l'heureuse ignorance. Si les âmes fortes sont innocentes parce qu'elles ne font pas, les âmes faibles ne le sont souvent que parce qu'elles ne savent pas. Un ancien disait sagement qu'il fallait respecter les enfants; il voulait dire que, non-seulement il ne faut pas faire devant les enfants ce qu'on ne veut pas qu'ils imitent, mais qu'il ne faut pas même dire devant eux ce qu'il est dangereux qu'ils entendent. Trop tôt la corruption commune leur donnera ces leçons si fatales à leur innocence; si, par des discours indiscrets, un père les a prévenues, comment en arrêtera-t-il les effets? Quelle force aura son sérieux sur des choses qui, d'ordinaire, font le sujet de son enjouement? On se plaint si souvent, qu'aujourd'hui le dérèglement prévient l'âge. Le cœur n'est pas plus corrompu aujourd'hui qu'il était autrefois; mais on choie moins sa corruption et, loin de donner à l'enfance les préservatifs nécessaires contre les vices de la jeunesse, on prépare aux vices de la jeunesse la plus innocente enfance. Pour éviter un si grand mal, n'oubliez jamais, pères et mères, que vos enfants sont des dépôts que Dieu a confiés à vos soins; que vous les devez élever avec application et conformément au dessein qu'il a d'en faire de véritables chrétiens.

Pour correspondre parfaitement à la confiance qu'il a en vous, élevez-les de concert avec lui; consultez-le souvent, demandez-lui et ses lumières et son esprit, soit pour seconder leurs bonnes qualités, soit pour corriger leurs défauts. Ainsi vous les gouvernerez plus par vos prières que par vos remontrances, à l'imitation du saint homme Job et de la mère du grand Augustin. Ainsi, par un sage tempérament d'exactitude et de douceur, vous éviterez également et cette excessive indulgence qui attira sur le prêtre Héli de si terribles châtiments, et cette austère sévérité qui étouffe l'amour par la crainte, et cette inégalité bizarre qui, ne rendant doux ou sévère que selon le caprice et l'humeur, au lieu de corriger, comme dit saint Paul (*Eph.*, VI), les passions de vos enfants, excite leur indignation et les accoutume à la colère. Ainsi enfin en leur faisant sentir la conduite de Dieu dans la vôtre, vous les disposerez à suivre les mouvements de sa Providence, à quelque état qu'elle les appelle, et vous vous souviendrez que là se borne votre autorité. C'est le second point de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Quand Dieu n'aurait point d'autre raison de se réserver le pouvoir d'assigner un état aux enfants, que le domaine souverain qu'il a sur leurs pères et sur eux, les parents n'auraient pas sujet de s'en plaindre. Car enfin, s'il en est le maître, comme il faut convenir qu'il l'est, quelle raison peut-on avoir de trouver mauvais qu'il en dispose? Ce fut cette considération qui imposa silence à Job dans la perte qu'il fit des siens: *Dominus dedit, Dominus abstulit, sicut Domino placuit, ita factum est: sit nomen Domini benedictum* (*Job.*, I). Celui qui en était le maître me les avait donnés, dit-il; celui qui en était le maître a trouvé bon de me les ôter; c'est un maître qui a disposé de son bien; injustement j'en murmurerais; ainsi, que son nom soit béni. Mais Dieu a bien d'autres raisons de se réserver la disposition et la destinée des enfants par rapport à l'état de leur vie, que celle de faire valoir son domaine. Je trouve qu'il en a de trois sortes. Il en a qui regardent des desseins secrets et qui ne sont connues que de lui. Il en a qui regardent le bien général et le bon ordre de son Eglise. Il en a qui regardent même l'intérêt particulier des enfants, auxquels sa bonté, attentive à tout, ne dédaigne pas de veiller.

Celles qui regardent ses desseins secrets nous sont inconnues, mais elles n'en sont pas moins importantes. Telle est souvent la conversion d'un grand nombre de pécheurs, la sanctification de certaines âmes, la réformation d'une ville, le rétablissement de l'ordre et des lois dans une province, la conservation d'un Etat, le maintien de la justice dans tout un royaume. Les ministres de ces desseins de la divine Providence sont des vaisseaux que Dieu remplit de sa miséricorde et de ses grâces, pour les répandre sur les sujets auxquels il en veut faire part; mais ce sont des vaisseaux d'élection, comme l'Ecriture appelle saint Paul, c'est-à-dire, des vaisseaux qu'il choisit et qu'il destine à cet usage, par ce que nous appelons vocation. Qui met donc obstacle à cette vocation, met obstacle aux desseins de Dieu; qui rend inutile cette élection empêche les œuvres de Dieu. Ainsi je veux que les desseins qu'un père et une mère ont sur un enfant soient bons, considérés en eux-mêmes; dès là qu'ils sont contraires à ceux de Dieu, ce sont des desseins criminels. Conserver à sa famille un sujet propre à la maintenir, donner à l'Eglise un ministre vertueux, consacrer à Dieu une vierge innocente, sont en soi des projets louables; mais si Dieu en ordonne autrement, s'il veut pour les autels celui qu'un père destine à sa famille, s'il veut pour chef d'une famille celui qu'on destine aux autels, les projets contraires, quelque bons qu'on les croie, deviennent des attentats contre l'autorité de Dieu et rendent un père responsable du bien qu'ils auront empêché et du mal qu'ils auront produit. Vous ne le voyez pas, dites-vous, ni ce bien que vous empêchez, ni ce mal dont vous êtes cause; pouvez-vous en douter, quand vous allez contre la vocation de Dieu? Tout ce que vous pouvez inférer de cette ignorance, c'est qu'il vous est permis d'éprouver la vocation de vos enfants; mais s'il vous est permis de l'éprouver, il ne vous est pas permis d'y mettre obstacle. Quand, après l'avoir prudemment

examinée vous l'avez reconnue; alors il ne faut plus balancer. Quelque opposée que soit la route que prend un enfant appelé de Dieu, à celle que vous lui voulez faire prendre, loin de lui opposer des barrières, il faut lui aplanir un chemin hors duquel il s'égarerait et serait en danger de se perdre. Ici un saint Jérôme s'écrierait en s'adressant à cet enfant: *Per calcatum perge patrem.* J'userai de termes moins forts; mais après avoir exhorté un enfant appelé de Dieu, à consulter sur sa vocation les lumières d'un père qu'il connaît chrétien, à prendre avec respect ses avis; si la chair et le sang après tout prévalent dans le cœur paternel sur les sentiments du christianisme, je dirai à l'enfant : Marchez et répondez, si l'on vous accuse d'obstination et de dureté, par ces paroles du Sauveur : *Nesciebatis, quia in his quæ patris mei sunt, oportet me esse* (*Luc.*, II). Ne savez-vous pas que Dieu est mon père et qu'il est mon père avant vous, et qu'il l'est beaucoup plus que vous? Pourquoi ne préférerais-je pas ses intérêts aux vôtres? Au reste, ne vous y trompez pas, pères et mères; ne pensez pas que quand il arriverait que vous l'emportassiez sur la vocation dans la disposition de vos enfants, comme il peut aisément arriver ou par votre autorité ou par leur faiblesse, ne pensez pas, dis-je, que pour cela vous vinssiez à bout des desseins que vous avez formés sur eux pour l'établissement de votre maison. Souvenez-vous de ce mot de David : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam* (*Psal.* CXXVI): Si Dieu n'agit de concert avec vous pour établir votre maison, en vain vous travaillez à l'établir. Ainsi, vous pouvez bien troubler, vous pouvez détruire les desseins de Dieu, en empêchant vos enfants de suivre ses vues, quand il permet que vous les empêchiez; mais ne pensez pas par là réussir dans les vôtres; quand vous croirez y avoir réussi, ce sera alors qu'un fâcheux revers, une subite tempête, un coup imprévu, la mort de ceux sur qui vous fondez vos espérances, renversera tous vos projets. En vain le roi Jéchonias crut que le sceptre de David devait être éternel dans sa race, parce qu'il avait un grand nombre d'enfants; Dieu ordonne, comme je l'ai déjà dit, qu'il soit marqué dans l'histoire des rois parmi les hommes stériles : *Scribe virum istum sterilem.* Que voulez-vous dire, Seigneur, que Jéchonias est un roi stérile? Jéchonias a huit enfants. Ecris, Prophète, écris, dit Dieu, que Jéchonias est stérile. Car ses péchés ont mérité que la mort lui ravît ces fruits de sa malheureuse fécondité : aucun ne montera sur le trône de David; ainsi en ai-je juré par moi-même; je ne veux pas qu'il reste un seul homme de ce sang et de cette maison : *Scribe, scribe virum sterilem; nec enim erit de semine ejus vir, qui sedeat super solium David ; in memetipso juravi, quia in solitudine erit domus hæc.* Ainsi en arrive-t-il souvent à ceux qui s'opposent aux desseins de Dieu dans la destinée de leurs enfants. Au lieu que ceux qui, aveuglément s'abandonnent à la conduite de Dieu, expérimentent, quand il est de leur bien, que Dieu sait bien le moyen d'accorder les intérêts de sa gloire avec la conservation de leurs maisons. Si vous donnez à Dieu cet enfant, vous craignez que votre maison ne vienne à périr; Abraham avait beaucoup plus sujet de le craindre que vous. Fidèle à exécuter les ordres de Dieu, il n'envisage que la gloire d'obéir ; qui ne sait la bénédiction que son obéissance attira sur son nom et sur sa maison? Il voit en esprit multiplier sa race par-dessus les astres du firmament, il en voit naître l'étoile de Jacob et l'espérance des nations. Mais enfin quand, pour obéir, votre nom viendrait à s'éteindre, un si faible intérêt pourrait-il balancer votre obéissance? Ah ! soin frivole, que ce soin de conserver son nom! Eh! qu'importe que votre nom s'éteigne dans la mémoire des hommes, pourvu qu'il vive dans le cœur de Dieu! Qu'importe qu'il soit écrit sur la terre, où le temps le peut effacer, où l'envie le peut obscurcir, où l'oubli l'ensevelira tôt ou tard, pourvu qu'il soit écrit dans le ciel où, plus durable que le temps, il est hors des atteintes de l'envie!

Une seconde raison qui oblige Dieu à se réserver la disposition et la destinée des enfants, c'est qu'il est de sa providence de fournir continuellement à l'Église, et à tous les états de la vie civile, des sujets capables de soutenir les charges et les divers emplois qu'il y a établis pour le bien public; et l'on peut dire que la plupart des désordres que nous y voyons, ne viennent originairement que de l'opposition qu'apportent sur cela les parents aux dispositions de la Providence. Car enfin, qui a élevé aux plus belles places du sanctuaire ces Phinées qui le déshonorent, qui en font un lieu de scandale aux fidèles et d'abomination à Dieu? Qui a mis l'encensoir à la main à ces idolâtres de la fortune, qui, le dos tourné à l'autel et la face au soleil levant, adorent les dieux des nations avec les livrées du Dieu d'Israël, et sacrifient au veau d'or avec les vêtements d'Aaron? Qui a mis en possession du patrimoine du crucifix ces ennemis de la croix de Jésus-Christ, qui n'ont point d'autre Dieu que leur plaisir? Qui, dis-je, a placé ces abominations dans le lieu saint? L'ambition des gens de qualité, lesquels ayant plusieurs enfants en veulent avoir de considérables dans tous les états de la vie, où il y a des richesses et des dignités; y destinant ceux qu'il leur plaît, et non ceux que Dieu y appelle; oubliant ce que dit saint Paul, que ce n'est pas celui qui s'ingère dans les ministères sacrés, qui mérite l'honneur du sacerdoce et des dignités de l'Église, mais celui qui y est appelé de Dieu comme Aaron: *Non qui sibi sumit honorem, sed qui vocatur a Deo, tanquam Aaron* (*Hebr.*, V). Eh! comment y seraient-ils appelés, puisqu'on les y met la plupart dans un âge, où incapables de connaître la vocation, ils suivent le mouvement qu'on leur donne, et s'engagent sans savoir à quoi? Qui a mis cette charge de judicature sur les épaules de ce juge ignorant, qui y fait tous les jours tant de fautes, trop peu éclairé pour les reconnaître, et trop peu

appliqué pour s'en corriger? L'avarice d'un père et d'une mère. Il y avait une charge dans la maison ; on ne savait peut-être pas trop bien que faire ni de l'homme ni de la charge; on a chargé le public de l'un et de l'autre; l'expérience ne fait que trop voir combien de familles se trouvent accablées sous la pesanteur de ce fardeau. Si on avait laissé faire à Dieu, il y aurait dans ce bénéfice un ecclésiastique charitable, qui serait le père des pauvres, le soutien des familles affligées, le restaurateur des temples ruinés; il y aurait dans cette province un pasteur sage et vigilant, qui aurait l'œil sur son troupeau, qui empêcherait les nouveautés de se glisser parmi son peuple, qui ferait refleurir la discipline et les mœurs du premier christianisme, malgré la tiédeur de ces derniers temps; il y aurait dans cette charge, un magistrat amateur des lois, qui ferait garder les ordonnances établies par la piété du prince en faveur de la religion, pour empêcher les jurements et exterminer les lieux de débauche; il y aurait dans ce barreau un juge intelligent et éclairé, aux lumières et à la probité duquel chacun remettrait avec confiance la décision de ses différends. Au lieu de quoi, grand Dieu ! quels désordres n'arrivent point dans tous ces états? Vous n'y pensez pas, pères et mères, quand vous disposez de vos enfants contre la volonté de Dieu. Vous lui répondrez de ces maux, et, ce qui peut-être vous touchera encore plus que les maux publics, vous lui répondrez de ceux-mêmes que vous causez par là à vos enfants.

Car, c'est une troisième raison qui oblige Dieu à s'en réserver la disposition, que l'amour même qu'il a pour eux, lequel ne lui a pas permis d'abandonner leur destinée, dont dépend si fort leur salut, à un père et à une mère, qui ne disposent souvent d'eux que par caprice et par intérêt, par ambition, par entêtement, et qui n'ont jamais assez de lumières pour en bien disposer sans lui. Et en effet, Dieu aurait-il sur ces enfants une providence paternelle, s'il avait permis à cette mère de renfermer dans un monastère une fille contre son gré, pour en mettre une autre plus à son aise; s'il avait laissé libre à ce père de faire épouser à la sienne un homme qu'elle ne peut aimer, parce qu'il est riche, et que ses richesses flattent la vanité de cet ambitieux? Mère cruelle et dénaturée, vous mettrez cette fille dans ce cloître; si elle sait faire de nécessité vertu, elle y joindra la couronne d'un long martyre à celle d'une virginité forcée, peut-être qu'elle s'y sanctifiera; mais elle ne fera pas une seule action dans l'état violent où vous la mettez, qui ne soit une condamnation de votre cruauté. Père avare, vous donnerez cette malheureuse à ce riche; si elle sait profiter de ses maux, ce sera une Marianne entre les mains d'un Hérode, peut-être y fera-t-elle son salut; mais, père impitoyable, vous répondrez à Dieu du sang de cette innocente victime, dont vous faites un si cruel sacrifice à votre avarice et à votre ambition. Car enfin, ce n'est pas ainsi qu'il faut traiter les enfants de Dieu. Quoi qu'il en soit plus maître que vous, il n'en dispose pas comme vous; il consulte leurs inclinations, il mesure la vocation à leur capacité, en un mot il a des égards, et, comme parle l'Ecriture, il en dispose avec respect : *Cum magna reverentia disponis nos* (*Sap.*, XII).

Mais je veux même que des parents aient de meilleures intentions, que ceux dont nous parlons ici, dans la disposition de leurs enfants; les bonnes intentions leur donnent-elles toujours les lumières nécessaires à en disposer? Connaissent-ils assez le fond de leur cœur, pour les assortir comme il faut? Il n'est point de vues humaines assez étendues pour prévoir mille fâcheuses rencontres qui leur arriveront en certains états, et qui ne leur arriveront pas en d'autres. Vous destinez cet enfant à la robe, parce qu'il vous paraît modéré; mais vous n'apercevez pas au travers de cette modération un fond de mauvaise facilité qui le fera gouverner par tous ceux qui se voudront rendre maîtres de son esprit, et peut-être encore plus dangereusement par celles qui se rendront maîtresses de son cœur. Vous croyez cette fille propre pour le cloître, parce qu'elle vous paraît docile; mais vous ne voyez pas que cette docilité vient d'une paresse qui lui rendra intolérables les observances de la vie religieuse, où la diversité des petites choses demande autant d'ardeur que les plus grandes. Vous vous imaginez que celui-là doit être heureux dans un état où vous ne voyez rien, dites-vous, qui lui puisse donner de la peine; mais vous ne prévoyez pas mille événements, indépendants du tempérament, du naturel, de la prudence même, qui rempliront sa vie de chagrin. Puisque vous ne les prévoyez pas, et que vous ne sauriez les prévoir, laissez faire à Dieu qui les prévoit, et qui en les prévoyant les sait prévenir. N'abandonnez pas, j'y consens, la destinée de vos enfants aux premières saillies d'une jeunesse ardente, qui doit toujours être suspecte. Prenez garde, non-seulement qu'une passion mal réglée ne leur fasse prendre de ces mauvais partis que la raison désavoue toujours lorsqu'elle revient à elle-même, et qu'elle ne désavoue souvent que lorsqu'il n'est plus de saison; empêchez même que la légèreté, toujours à craindre dans les jeunes gens, ne leur fasse prendre les bons partis, parce que la même légèreté, qui les leur fait prendre par précipitation, les leur fait quitter par dégoût. Mais sous prétexte de précaution contre le caprice et les passions, ne prenez pas la liberté de combattre les vraies vocations; et quoiqu'il soit de votre devoir d'éprouver les vocations mêmes, ne changez pas, comme font plusieurs, une épreuve utile en une tentation dangereuse.

Il s'en trouve qui s'applaudissent d'avoir fait perdre à leurs enfants le goût de la retraite et du cloître, en les mettant dans le grand monde; ce n'est pas là une épreuve, c'est une tentation, à laquelle les solitaires les plus affermis dans le bien ne voudraient pas être exposés; car, c'est la grâce de leur

vocation, que l'ignorance et la séparation du monde. Imprudemment donc et criminellement éprouve-t-on la vocation par une chose si capable non-seulement d'étouffer la vocation, mais de corrompre l'innocence. Instruits de ces vérités, éprouvez, examinez, assurez-vous; mais après un sage examen, laissez conduire à la Providence la destinée de vos enfants; abandonnez-vous à elle avec eux, afin que par les diverses routes qu'elle trace aux uns et aux autres, nous arrivions tous au même terme de l'éternelle félicité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Gaudete, et exultate.

Réjouissez-vous, et faites éclater votre joie (*S. Matth.*, V).

Nous en avons sujet; la fête que nous célébrons aujourd'hui nous en fournit de grands motifs. Lorsqu'on invitait le peuple de Dieu à chanter durant leur captivité les cantiques de réjouissance qu'ils avaient chantés en Sion, ils s'en excusaient, et disaient : *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena* (*Psal.* CXXXVI)? Comment chanter les cantiques du Seigneur dans une terre étrangère? Nous sommes dans une terre étrangère comme eux ; mais la solennité de ce jour marque que nous y sommes dans une condition bien différente de la leur. Bannis sans voir de terme à leur exil, les Israélites pleuraient sur les fleuves de Babylone, au souvenir de leur chère patrie, qu'ils n'espéraient pas revoir : *Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus, dum recordaremur tui, Sion* (*Ibid.*). Nous, au contraire, pour peu de temps éloignés de la nôtre, nous la voyons ouverte aujourd'hui; nous y voyons nos frères reçus, qui, secourables à nos besoins, nous tendent les bras pour nous aider à achever notre carrière. Ainsi nous avons droit, nous autres, de nous réjouir en ce jour, et de dire ce que David disait à une autre occasion : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus* (*Psal.* CXXI) : Je me suis réjoui sur ce qu'on m'a dit, que j'irais dans la maison du Seigneur. *Illuc enim ascenderunt tribus, tribus Domini : testimonium Israel ad confitendum nomini Domini :* L'assurance qu'on m'en donne est bien fondée, et doit être un motif à tous les chrétiens de confesser le nom du Seigneur, puisqu'un si grand nombre de saints sont déjà en possession du bonheur qui nous est promis comme à eux dans cette céleste patrie; et que de là veillant sur nous, des trônes où ils sont assis avec Jésus-Christ pour juger les hommes ils ont l'œil attentif sur l'Eglise pour secourir ceux qui les invoquent : *Quia illic sederunt sedes in judicio, sedes super domum David.*

A ce spectacle se dissipe l'obscurité de ces maximes qu'on nous lit dans notre Evangile; que bienheureux sont les pauvres, que bienheureux sont ceux qui pleurent, que bienheureux sont ceux qui souffrent persécution pour la justice. Sans cela nous ne les aurions pas conçues, et nous les aurions regardées comme une philosophie outrée, comme une morale impraticable. Trois choses nous étaient nécessaires pour nous les faire concevoir et nous engager à les pratiquer; la récompense, l'exemple, le secours, et c'est ce que l'Eglise nous marque dans la solennité de ce jour, en nous montrant en tant de saints, qui ont été hommes comme nous, les vertus chrétiennes récompensées, la morale de l'Evangile pratiquée, les grâces promises comme consignées entre les mains de ces puissants et charitables protecteurs, pour nous en aider au besoin. Tel, dis-je, est le dessein de l'Eglise dans la fête de tous les saints. Elle nous montre leur récompense, elle nous propose leur exemple, elle nous assure de leur protection. Elle nous montre leur récompense pour exciter notre désir; elle nous propose leur exemple pour confondre notre tiédeur; elle nous assure de leur protection pour soutenir notre faiblesse. La récompense des saints nous fait voir ce que nous avons à espérer; leur exemple, ce que nous devons faire, leur protection, sur quoi nous pouvons compter. Trois grands motifs de nous sanctifier avec eux, qui vont partager ce discours, quand nous aurons invoqué celle qui contribue plus qu'aucun autre à la sanctification des élus : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est avec raison que saint Paul veut que celui qui s'approche de Dieu, reconnaisse surtout en lui la qualité de rémunérateur : *Accedentem ad Deum oportet credere quia est, et quod inquirentibus se remunerator sit* (*Heb.*, XI). Saint Paul veut que par là nous concevions deux choses : la première, qu'il fait bon servir Dieu, puisqu'il se fait gloire de récompenser, et d'être connu sous le nom de rémunérateur; la seconde, qu'il n'y a proprement que Dieu qu'il fasse bon de servir, puisqu'en se distinguant des autres maîtres par la qualité de rémunérateur, il nous insinue, qu'à proprement parler, il n'y a que lui qui récompense. C'est le témoignage que lui rendent aujourd'hui les saints, en faisant briller à nos yeux l'éclat de la gloire qui les environne. Ces saints sont autant de prédicateurs, qui vous annoncent trois vérités qui doivent occuper aujourd'hui tout notre esprit et tout notre cœur; la première, qu'il n'y a que Dieu qui récompense sûrement; la seconde, qu'il n'y a que Dieu qui récompense pleinement; la troisième, qu'il n'y a que Dieu qui récompense dignement. Entrons dans le détail de ces trois considérations.

Les saints nous apprennent qu'il n'y a que Dieu qui récompense sûrement. Il n'est rien de plus incertain que les récompenses des hommes. Souvent bizarres et injustes, souvent impuissants et même infidèles, ils donnent d'ordinaire plutôt à ceux qui ont le bonheur de leur plaire, qu'à ceux qui ont de l'application à les bien servir. Ainsi, quelque service qu'on leur rende, on court toujours risque avec eux qu'un subit dégoût de la personne n'avilisse le mérite des actions, et que le malheur de n'être pas agréable ne soit bientôt suivi de celui d'être regardé comme inutile. Nous n'avons rien de

tel à craindre du grand Maître que nous servons. Comme il fait profession de rendre à chacun selon ses œuvres : *Unicuique secundum opera ejus*, les bonnes œuvres lui rendront toujours la personne qui les aura faites agréable. Bien faire et bien vivre auprès de Dieu est un secret assuré pour lui plaire, comme c'est un moyen infaillible de s'en attirer des récompenses. Voyez les saints : en est-il un qui doive sa couronne au caprice de son maître, qui tienne sa fortune de son humeur, qui ait été élevé où il est par le crédit des favoris ? Si cela était, je tremblerais, et, au lieu de me réjouir à la vue de la récompense des saints, comme le Fils de Dieu m'y exhorte, je m'affligerais, dans l'incertitude si j'y pourrais jamais parvenir; et, en la regardant, je tiendrais ce langage si ordinaire dans les cours des rois de la terre : Voilà un état bien heureux; voilà des gens bien récompensés : mais qui peut se répondre d'y parvenir? Qui peut s'assurer d'une récompense dont on est redevable au hasard, à l'humeur, au caprice d'autrui? Peut-être qu'après bien du temps d'un service pénible et assidu, on me dira que je ne plais pas, ou que, sans me le dire, on me le laissera penser, pendant que j'userai ma vie à attendre toujours ce qu'on aura résolu de ne me donner jamais. Bannissons de nos cœurs ces craintes, contre lesquelles la vue des saints et de leur gloire nous doit fortifier, puisque en nous la montrant aujourd'hui, ils nous assurent qu'elle nous regarde comme eux, qu'elle est notre possession comme la leur, pour me servir de l'expression de Job, et que nous y pouvons parvenir comme ils y sont parvenus : *Annuntiant de ea amico suo, quod possessio ejus sit, et ad eam possit pervenire* (*Job*, XXXVI), non-seulement par l'équité de celui qui la donne, mais encore par sa puissance et par sa fidélité.

L'impuissance des hommes est une seconde cause de l'incertitude de leurs récompenses. Car comme leurs richesses sont bornées, les grâces, chez eux, n'égalent jamais la multitude des prétendants. Plus elles sont grandes, moins elles sont capables d'être communiquées à plusieurs; aussi voyons-nous que les grands flattent longtemps tout le monde de ce qu'ils ne peuvent donner qu'à un seul : réduits à la nécessité de ne pouvoir faire un homme heureux qu'ils n'en fassent vingt mécontents. De là la méthode qu'ils ont de tenir les grâces en suspens, et de faire espérer à plusieurs ce qu'ils ne peuvent donner qu'à un. Ainsi les récompenses auprès d'eux, toujours incertaines et chancelantes, ne donnent jamais à ceux qui les servent qu'une espérance timide et troublée de toutes les inquiétudes de la crainte. Il n'en est pas de même de celles que Dieu donne à ses saints, et qu'il fait espérer à ses serviteurs. Comme, parce qu'il est infiniment équitable, il ne les donne qu'à ceux qui les méritent; parce qu'il est infiniment riche, il les donne à tous ceux qui les méritent. C'est ce que nous apprennent aujourd'hui cette multitude infinie de saints de toutes nations, de toutes professions, de tous les états de la vie, portant tous la couronne en tête, ayant tous la palme à la main, vêtus tous de cette robe éclatante de gloire et d'immortalité, qu'ils ont lavée dans le sang de l'Agneau. Si nul de ceux qui ont servi Dieu n'a jamais été privé de sa récompense, avec quelle assurance devons-nous attendre la nôtre ? Nous avons même quelque chose de plus pour nous en assurer. La récompense que Dieu donne aux saints a été précédée d'une promesse solennelle qu'il leur en a faite, et qu'il nous a faite à tous aussi bien qu'à eux, dans ces paroles de notre Evangile : *Ecce enim merces vestra copiosa est in cœlis.* Nous nous en pourrions fier à sa bonté ; mais, dit fort bien saint Augustin, afin que nous en fussions plus sûrs, il nous en a donné sa promesse ; et parce que les hommes passent, ajoute cet excellent docteur, et que d'autres hommes leur succèdent, et que le rapide torrent des siècles, qui emporte et absorbe les uns, en fait naître d'autres en leur place, il a voulu que les saintes Ecritures fussent comme une obligation juridique, signée de sa main et scellée de son sceau, que les hommes de tous les siècles pussent lire de leurs propres yeux : *Etenim quoniam generatio vadit, et generatio venit, et sic transeunt ista sæcula, cedentibus succedentibusque mortalibus, voluit teneri scripturam, quasi quoddam chirographum Dei, quod omnes transeuntes legerent, et viam promissionis tenerent.* On n'est pas toujours sûr des hommes par leur parole et par leurs promesses ; les grands se persuadent aisément que c'est un apanage de l'indépendance et de la supériorité que de n'en être pas esclaves. Il n'en est pas ainsi de Dieu : plus il est indépendant, plus il est fidèle ; plus il est supérieur à toutes les créatures, plus ses promesses sont infaillibles ; puisque, comme dit saint Augustin, ne devant rien aux autres, il doit sa fidélité à lui-même, et il peut encore moins manquer à ce qu'il se doit à lui-même qu'à ce qu'il devrait à tout autre, s'il pouvait devoir quelque chose : *Fidelis est Deus, seipsum negare non potest.* Quelle sûreté plus infaillible que celle qui est fondée sur la promesse d'un Dieu aussi nécessairement fidèle que nécessairement il est Dieu ? Et combien cette sûreté ne nous devient-elle pas sensible, quand nous voyons cette promesse accomplie sans exception dans tous les saints ?

Si Dieu seul récompense sûrement, lui seul aussi récompense pleinement. Les récompenses que nous recevons des hommes sont rarement proportionnées à nos services, rarement conformes à nos désirs, jamais égales à la capacité de notre cœur. De quoi un roi, quelque libéral qu'il soit, peut-il récompenser une longue suite d'années employées pour ses intérêts en travaux durs et continuels, en des charges qui demandent une vigilance et une application sans relâche ; en des emplois où, exposés à toutes sortes de périls, on renonce à son repos, on affaiblit sa santé, on risque son bien, on sacrifie ses plaisirs, on engage sa liberté, on se livre à la cen-

sure publique, on attire sur soi le blâme de tout ce qui réussit mal, sans oser même, quand on réussit bien, s'attribuer l'honneur du succès? Auprès de quels maîtres les bonnes intentions sont-elles comptées? Qui ne juge pas tout par l'événement, et où les bons événements mêmes ne trouvent-ils pas des envieux qui les font passer pour des imprudences heureuses? Chez qui mille petits services, quoique les effets d'un grand zèle, sont-ils seulement remarqués? Qui n'oublie pas les services passés, et en qui une légère faute n'efface-t-elle pas la mémoire des plus grands? Auprès de qui le plus sincère repentir efface-t-il un seul manquement, et rappelle-t-il le mérite? Il n'y a qu'auprès de Dieu seul que tout est compté, que rien ne se perd, que rien ne se met en oubli; que les bonnes intentions tiennent lieu d'effets; que les fautes légères n'effacent point les mérites, et que les mérites revivent quand les grandes fautes sont effacées. Il n'y a qu'auprès de Dieu seul que les récompenses, non-seulement égalent toujours les services, mais les surpassent, et deviennent des dons. Si l'Ecriture dit que la récompense est donnée aux saints par mesure, elle a bien raison d'ajouter que c'est une bonne mesure, *mensuram bonam* (*Luc.*, VI); que c'est une mesure comblée, *mensuram confertam;* que c'est une mesure surabondante, *mensuram supereffluentem:* mesure sans mesure, dit fort bien saint Bernard: *mensuram sine mensura*, puisque Dieu ne mesure pas la récompense de ses saints, ni précisément à leurs travaux, ni précisément à leurs mérites, mais à l'étendue de leurs désirs, et à la capacité de leur cœur.

Quel autre maître en peut faire autant? L'histoire parle de certains rois qui ont osé entreprendre de contenter les désirs de ceux qu'ils aimaient: c'étaient des aveugles qui ne voyaient pas que leur bonne volonté passait leur pouvoir. Aussi l'Ecriture a-t-elle remarqué qu'Assuérus était quasi ivre, quand il fit cette proposition à Esther: *Quid petis, ut detur tibi* (*Esther*, V)? Que voulez-vous que je vous donne? Le faible monarque en effet, que pouvait-il donner à celle qui méprisait jusqu'à sa couronne? S'il l'eût écoutée en secret, il l'aurait ouïe gémir sous le poids de ce fastueux ornement qui la fatiguait en la parant, et qu'elle ne regardait qu'avec horreur, en même temps qu'il lui attirait les yeux et les hommages des peuples. Non, il n'appartient qu'à Dieu seul de faire cette offre à ceux qu'il aime: *Quid petis, ut detur tibi?* Que voulez-vous que je vous donne? Car il n'appartient de tout offrir qu'à celui qui peut tout donner. Mais puisque c'est lui aujourd'hui qui, en nous montrant ce qu'il donne aux saints, nous fait cette proposition, laissons agir en liberté toute l'avidité de notre cœur, suivons le mouvement de nos désirs, faisons-nous nous-mêmes un plan d'une félicité selon nos vues: qu'y mettrons-nous, si nous n'y mettons rien dont notre raison puisse rougir, qui n'entre dans la récompense des saints, et dont on ne puisse dire avec David: *Gloria hæc est omnibus sanctis ejus* (*Psal.* CXLIX)? Grandeurs, sceptres, trônes, couronnes, paix, plaisirs, société, amis: *Gloria hæc est omnibus sanctis ejus.* Lisons les Ecritures, fidèles dépositaires des promesses de Dieu, et nous trouverons que tout cela entre dans la récompense des saints. Nous y trouverons que les saints sont déclarés cohéritiers du royaume céleste avec Jésus-Christ, qu'ils jugent les nations avec lui, qu'avec lui ils partagent l'empire que son Père lui a donné sur tous les peuples de l'univers: *Judicant sancti gentes, et dominantur populis.* Nous y remarquerons qu'au lieu qu'il arrive souvent parmi nous que le plaisir ternit la gloire, et que la gloire trouble le plaisir; dans les saints, leur gloire, au contraire, fait leur plus solide plaisir, et leur plaisir augmente la gloire; qu'exempts de la nécessité qui oblige les plus grands rois de quitter la pompe du trône, quand ils veulent goûter la joie, les saints trouvent leur joie sur leur trône, où les chants d'allégresse en bouche, et le glaive de la justice en main, ils chantent les miséricordes du Seigneur, et exécutent ses vengeances: *Exultabunt sancti in gloria, lætabuntur in cubilibus suis: exultationes Dei in gutture eorum, et gladii ancipites in manibus eorum, ad faciendam vindictam in nationibus* (*Psal.* CXLIX). Nous y apprendrons que les saints ont là haut une société, épurée de tous défauts qui gâtent les nôtres ici-bas. Là, personne ne déplaît, là, personne ne tâche à déplaire, là, personne n'est fâché que les autres plaisent. Là, personne ne déplaît, parce que personne n'a de défaut: là, personne ne tâche à déplaire, parce que personne n'a de mauvaise volonté: là, personne n'est fâché que les autres plaisent, parce que personne n'a d'envie. Ainsi l'on trouve dans chaque saint ce que tout le monde se plaint de chercher en vain parmi nous, un ami sincère et parfait, sans bizarrerie, sans mauvaise humeur, sans inégalité, sans caprice, sans infidélité, sans inconstance. Car c'est l'avantage de cet état, de ne goûter que des biens purs, et de n'être plus exposés à cette fâcheuse vicissitude de bons et de mauvais moments, qui obscurcit nos plus beaux jours, et empoisonne tous nos plaisirs. Là, dit le vénérable Bède, on ne connaît ni la pauvreté, ni l'adversité, ni la maladie. Là on est également à couvert du déréglement de ses passions et de la malignité de celles d'autrui; là l'envie ne ronge point; là la tristesse n'abat point; là les désirs n'inquiètent point; là l'ambition ne fait point d'intrigue, la haine n'excite point de trouble, l'intérêt ne divise point les cœurs; là règne l'abondance sans dégoût, le plaisir sans déréglement, le repos sans oisiveté, l'amour sans faiblesse, l'union sans contrainte, la concorde et la complaisance sans étude et sans affectation. De là, en un mot est banni tout ce qui gêne, tout ce qui afflige, tout ce qui cause de la douleur. Dieu, dit l'Ecriture, essuyant les larmes de ses serviteurs, n'en laissera plus aucun vestige, et en tarira toutes les sources: *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis sanctorum, et jam non erit*

amplius neque luctus, neque dolor, neque clamor (*Apoc.* VII).

Cela est beau, mais après tout, cela serait encore trop peu, si Dieu bornait à ces sortes de biens la récompense de ses saints. Si Dieu ne donnait à ses saints que ce qu'ils peuvent désirer, jamais il n'arrêterait leurs désirs. Amusés de l'idée de ces biens, tandis qu'ils les désireraient, ils commenceraient à s'en dégoûter, dès qu'ils commenceraient à en jouir; et ainsi, d'un désir content, il en naîtrait un million d'autres plus difficiles à contenter. Ainsi, ce ne serait pas pour eux une récompense complète, puisqu'elle ne les rendrait pas heureux. Car, comme dit saint Augustin, on se trompe, quand on dit qu'être heureux soit posséder ce qu'on désire. Si être heureux n'était autre chose que posséder ce qu'on désire, les fous et les enfants seraient les plus heureux de tous les hommes, dans la possession des objets bizarres qui leur frappent l'imagination : et alors il serait vrai de dire, non-seulement qu'on est heureux quand on possède ce qu'on désire, mais qu'on est heureux quand on croit l'être. Pour être heureux, il faut être content. Je dis content, non par erreur, comme les insensés, qui se contentent de ce qu'ils n'ont pas, parce qu'ils s'imaginent l'avoir; non par modération, comme les sages qui se contentent de ce qu'ils ont, parce qu'ils ne peuvent avoir ce qu'ils désirent; mais je dis content, par la nature du bien même que l'on possède, qui, selon la force du mot, remplisse le cœur de tout le bien qu'il est capable de contenir.

Or, qui ne voit et qui ne sent, pour peu qu'il fasse réflexion sur ce qu'il voit et ce qu'il sent, que la gloire, la joie, les plaisirs, tels qu'on les conçoit ici-bas, ne sont point tous les biens que le cœur est capable de contenir? Il s'y borne à présent, il est vrai, parce qu'il n'en connaît point d'autres : mais il s'y borne de telle sorte, que pour peu qu'il raisonne, il voit bien que ce sont des biens qui n'ont pas de proportion avec son cœur, et qu'en quelque degré qu'il les possède, s'il en était quelquefois mieux, il ne sera pas pour cela content. Choses tout à fait différentes, qu'être mieux et être content. Le cœur est mieux quand il est moins vide, mais il n'est content que quand il est plein, et c'est en quoi souvent on se trompe. Il est certains premiers moments, où une joie qui nous surprend semble nous remplir tout le cœur, parce qu'en effet elle le dilate : on prend cette dilatation pour une véritable plénitude, mais on ne s'aperçoit que trop tôt que ce n'est qu'une illusion. Ces doux moments passent bien vite; et à peine sont-ils passés, que comme l'on voit les liqueurs qu'un feu violent fait élever, se rasseoir dès que le feu cesse, et laisser d'autant plus de vide dans le vaisseau qui les contient qu'elles se sont plus évaporées et plus dissipées en s'élevant; ainsi nous voyons qu'un plaisir qui, dans le feu de la passion semblait inonder tout le cœur, s'amortit dès que ce feu cesse, et laisse d'autant plus de place au dégoût et aux nouveaux désirs, qu'il a causé plus de mouvements et une plus grande dissipation. Et ainsi passe-t-on la vie à se dégoûter de ce qu'on a, et à désirer ce qu'on n'a pas; et ce qui est de plus étrange, c'est que d'ordinaire ceux qui ont le plus, ne sont pas ceux qui désirent le moins! Quel spectacle qu'un Alexandre qui pleure? Qu'avez-vous à pleurer, grand roi! Maître du monde, et disposant à votre gré de tant de couronnes, vous faites, quand il vous plaît des heureux, et il semble que vous ne le soyez pas : qui vous peut donc empêcher de l'être? Est-ce que votre grandeur vous charge, et que vous vous sentez accablé du poids de tant de prospérités? Rien moins que cela, ce n'est pas l'abondance qui l'accable, c'est la disette qui l'affame. Il manque quelque chose à Alexandre, et il ne lui manque rien moins qu'un nouveau monde à conquérir : trop paisible possesseur de celui-ci, il demande s'il n'y en a point d'autre. Disons mieux, il ne sait ce qu'il demande; il pleure, et pleure comme les enfants qui désirent tout ce qu'ils s'imaginent, parce qu'ils ne peuvent exprimer ce qu'ils désirent. Alexandre, vous êtes un grand monarque, mais vous êtes un mauvais philosophe : vous demandez un autre monde, et vous croyez que cet autre monde rendrait enfin votre cœur content. Vous vous trompez. La même raison qui fait que ce monde, grand comme il est, ne suffit pas pour vous contenter, vous devrait avoir convaincu, que mille autres semblables mondes n'y suffiraient pas davantage; qu'il faut pour cela un bien supérieur, différent et dans sa nature et dans ses effets de tous ceux-ci. Et c'est ce bien que le Seigneur donne à ses saints, en se donnant à eux lui-même, et en se faisant lui-même leur récompense : *Ego ero merces tua* (*Gen.*, XV); et c'est cette infinie récompense qui, surpassant les désirs des saints, ne leur laisse plus rien à désirer, et leur fait un bonheur complet. Pour nous en faire une plus courte et plus claire démonstration, reprenons ce raisonnement. On est heureux quand on est content : on est content, quand on possède tout le bien qu'on peut contenir, quand on possède Dieu, parce que Dieu est la source de tous les biens : donc la récompense des saints qui donne la possession de Dieu, les rend parfaitement heureux. Raisonnement d'autant plus fort, que l'apôtre saint Jean nous assure que cette possession de Dieu lui rend semblables ceux qui le possèdent, et qu'en le voyant tel qu'il est, on devient semblable à ce qu'il est : *Similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est* (I *Joan.*, III). Je dis semblables : je dis trop peu. Saint Paul nous apprend que ce que saint Jean appelle en cet endroit ressemblance, est moins ressemblance que transformation : *Gloriam Domini revelata facie speculantes, in eamdem imaginem transformamur* (II *Cor.*, III); d'autant que, par cette ressemblance, les saints sont si unis à Dieu, que cessant en quelque façon d'être ce qu'ils sont par eux-mêmes, ils sont ce qu'ils sont par ce que Dieu est; non grands comme Dieu, mais

grands de Dieu; non riches comme Dieu, mais riches de Dieu; non sages et puissants comme Dieu, mais sages et puissants de la sagesse et de la toute-puissance de Dieu; vérifiant ainsi la parole du prophète qui dit qu'ils sont autant de dieux, et de dignes enfants du Très-Haut : *Ego dixi, Dii estis, et filii Excelsi omnes.*

Et c'est par là que Dieu enfin récompense ses serviteurs dignement, et qu'il est le seul maître qui le puisse faire. Hélas ! à quoi nous amusons-nous, quand nous dévouons nos services à des hommes mortels comme nous? Nous en espérons la récompense; eh! des hommes mortels comme nous nous peuvent-ils faire espérer des récompenses dignes de nous? Quel effet peuvent avoir en nous de si honteuses récompenses? rendre notre condition meilleure, contribuer à nous rendre heureux? Ah! mes frères, quelle philosophie est la vôtre? prétendre que ce qui est au-dessous de vous, vous perfectionne, vous rende heureux : *Vis esse melior te, et quæris per quæ ea fiat, deteriora.* N'avez-vous jamais fait réflexion, ajoute ce Père, que ce n'est pas votre corps qui vous perfectionne et qui fait le bonheur de votre âme, mais que c'est au contraire votre âme qui vous perfectionne, et qui fait le bonheur de votre corps? Pourquoi pensez-vous qu'il en soit ainsi, si ce n'est parce que votre âme est plus noble que votre corps? Par la même raison, concluez que n'y ayant que Dieu seul plus noble et plus excellent que votre âme, Dieu seul peut faire son bonheur et lui servir de récompense. Il sera la nôtre, puisqu'il est celle de tous les saints que nous honorons dans la célébrité de ce jour : l'Eglise nous la propose pour exciter notre désir, mais elle nous propose aussi leur exemple pour confondre notre tiédeur. C'est le second point de ce sermon.

SECONDE PARTIE.

Il est peu d'hommes si paresseux, qu'un grand intérêt ne remue et à qui une grande récompense ne donne une grande activité. Que ne fait point un courtisan à la vue d'une haute fortune? Est-il travail qu'il n'entreprenne, est-il santé qu'il ne prodigue, est-il péril où il ne s'expose, est-il bassesse qu'il ne fasse, est-il rebut qu'il ne dévore, est-il passion qu'il ne supprime? Quelle attention à plaire aux grands! quelle application à gagner ceux qu'il croit utiles à ses desseins! quels ménagements pour tout le monde! La cour est le théâtre des passions : mais qui y voudrait être philosophe, y trouverait une belle école de modération et de vertu, où les plus orgueilleux sont soumis, les moins dociles sont patients, les plus étourdis deviennent sages. Cette pensée effrayait saint Paul, quand il venait à comparer cette activité des mondains pour les fragiles biens d'ici-bas, avec la tiédeur que nous avons pour les biens stables de l'éternité. Pour peu que vous vous appliquiez et que vous vous donniez le loisir d'en chercher les causes avec moi, vous trouverez que cette tiédeur a trois principes aisés à détruire, à la vue des saints dont l'Eglise nous propose aujourd'hui l'exemple. Le premier est une fausse idée de perfection et de sainteté, que se forment certaines gens, qui, pour ne rien faire du tout, entrent volontiers dans les sentiments de ceux qui en demandent trop, et qui, ne voulant pas même aller jusqu'à la médiocrité, aiment à voir porter les choses à l'excès. Le second est un vain prétexte d'obstacles et de difficultés que trouvent à vivre chrétiennement en certaines conditions des gens qui ne croient rien de possible, que ce qui ne se fait pas sans travail. Le troisième et le plus commun est je ne sais quelle présomption qui persuade aux tièdes qu'ils font assez, parce qu'ils font quelque chose de plus que ceux qui ne font rien du tout. Examinons plus en détail ces trois principes de notre paresse, à la vue des exemples des saints, et voyons comme ils la condamnent.

On ne saurait trop blâmer ceux qui, pour plaire aux relâchés, affaiblissent les hautes idées de perfection et de sainteté, que le Fils de Dieu a pris soin de nous tracer dans l'Evangile. Telles gens sont des guides trompeurs qui, pour chercher des chemins aisés, font prendre des chemins mal sûrs et égarent ceux qu'ils conduisent. Mais ne pensez pas aussi que ceux qui par entêtement et par un zèle mal réglé portent cet Evangile à l'excès, soient et moins criminels devant Dieu, et moins pernicieux au salut des hommes. Si les uns égarent, les autres rebutent; si ceux-là font prendre un chemin mal sûr, ceux-ci éloignent de tout chemin et rendent la vertu inaccessible. Aussi faites-y réflexion, et vous trouverez que personne ne reçoit mieux les maximes outrées que les plus déclarés libertins. Comme il n'est point de théologie dont ils s'accommodent mieux que de celle qui, dans le mystère de la grâce, donne trop au domaine de Dieu et à la volonté absolue, parce qu'une doctrine qui leur persuade que tout dépend d'en haut et rien d'eux, leur est un prétexte de ne rien faire et de s'abandonner à leurs passions, en abandonnant à Dieu leur salut : de même il n'est point de morale qui leur convienne mieux que celle qui, comme autrefois saint Jérôme reprochait au fameux Pélage, confondant les préceptes avec les conseils, leur est une raison plausible de n'observer ni conseils ni préceptes.

C'est pour détruire cette erreur et pour confondre la paresse à laquelle elle sert d'excuse, que nous sont proposés aujourd'hui les exemples de tant de saints. Evidente conviction que le chemin de la sainteté n'est ni si dur ni si difficile, puisqu'il est frayé par tant de gens. Si les saints étaient parmi nous ce qu'étaient parmi les païens ces demi-dieux à qui la fable avait donné une origine différente de celle des autres hommes, nous pourrions, comme les païens, croire qu'il ne serait donné qu'à ces hommes extraordinaires de trouver le chemin du ciel. Mais ces saints, quelque saints qu'ils soient, ont été hommes comme nous, des mêmes climats, des mêmes lieux, des mêmes familles que nous;

et il n'en est aucun si grand ni si élevé dans la gloire, duquel nous n'ayons droit de dire ce que saint Jacques dit d'Elie : *Elias homo similis nobis;* que c'était un homme semblable à nous. Ce saint Jean, qui de sa prison faisait trembler le monarque juif, au milieu de ses gardes et sur son trône, n'était différent de nous que par son courage. Ce saint Pierre, que sa pénitence a mis dans l'Eglise et dans le ciel au-dessus de tant d'âmes innocentes, avait notre fragilité, et ne s'est distingué de nous que par la ferveur de son repentir. Ce saint Paul, qui a converti la gentilité à la foi, avait été pécheur comme nous, et n'est devenu un si grand apôtre, que par son zèle pour celui à qui il avait plu de le convertir. Ainsi, ces deux derniers saints, avant que d'être saints, étaient aussi hommes, aussi faibles et aussi corrompus que nous. S'ils ont été ce que nous sommes, pourquoi ne pouvons-nous pas être ce qu'ils sont?

La difficulté qu'il y a d'atteindre à ces sublimes degrés de perfection et de sainteté nous effraie peut-être et nous décourage : eh bien ! ne portons pas si haut nos idées. Il est des saintetés de divers étages; il y a une grande variété de grâces, il y a plusieurs demeures dans la maison de Dieu. Si tous les saints que nous honorons dans la célébrité de ce jour étaient ou de ces âmes héroïques qui ont passé les mers, comme saint Paul, pour annoncer Jésus-Christ aux peuples éloignés qui l'ignorent, ou de ces anges revêtus d'un corps, qui ont passé leur vie dans les déserts à louer et à contempler Dieu, nous aurions sujet de dire avec saint Paul, prenant ses paroles dans un autre sens : *Numquid omnes apostoli? numquid omnes prophetæ?* Tous les hommes peuvent-ils être apôtres? tous peuvent-ils être prophètes? Mais puisque l'Eglise aujourd'hui nous montre des saints de tous les états, de toutes les tribus, de toutes les nations; puisqu'elle nous en montre un nombre égal parmi les négociants d'Ephraïm, parmi les prêtres de Lévi, parmi les princes de Juda, en quelle profession, en quelle condition ne pouvons-nous pas espérer de parvenir à la sainteté?

Vous me direz que si la sainteté des apôtres qui parcourent le monde pour se sanctifier, et des solitaires qui ont fui le monde pour n'en être pas corrompus, est trop sublime pour y atteindre, celle des saints qui ont vécu dans le monde est sujette à trop de difficultés pour pouvoir se flatter de les vaincre; qu'il est des devoirs dans le monde bien difficiles à accorder avec les devoirs du chrétien; que le monde a des maximes opposées aux maximes de l'Evangile; que tout y est plein d'objets dangereux et de tentations trop continuelles, pour espérer de n'y point succomber. Tout cela est vrai; mais, après tout, si tant de saints les ont surmontées ces tentations non moins dangereuses et continuelles pour eux que pour nous, pourquoi ne les surmonterons-nous pas? Si tant de saints ont vécu dans le monde, sans en suivre les mauvaises maximes, pourquoi n'y pourrons-nous pas vivre selon les règles de notre foi? Si tant de saints ont accordé les devoirs des états les plus exposés au monde avec les devoirs du parfait chrétien, pourquoi ne les accorderons-nous pas comme eux? Pourquoi, comme se disait à lui-même saint Augustin pour s'y encourager, ne pourrons-nous pas faire dans le monde ce que tant d'autres y ont fait avant nous? De grands saints de tous ces états où vous trouvez ces difficultés, nous tiennent aujourd'hui le langage que Tertullien tenait aux gentils au nom des chrétiens de son temps : *Vestra omnia implevimus, urbes, insulas, castella, castra ipsa, decurias, palatium, senatum, forum.* Nous avons été partout où vous êtes, nés dans les mêmes conditions, suivant les mêmes professions, exerçant les mêmes emplois. Nés comme vous dans ces hauts rangs que la Providence a chargés du poids des pompes et des richesses, nous nous sommes trouvés comme vous dans l'embarras d'en accorder l'usage avec le détachement. Juges des peuples comme vous, comme vous nous avons eu à combattre, et la compassion pour les pauvres, et la complaisance pour les riches. Nourris dans la guerre comme vous, comme vous nous avons eu à nous défendre du libertinage parmi la licence, de l'insolence et de l'orgueil parmi les victoires et les bons succès. Attachés auprès des rois comme vous par notre naissance et par nos emplois, comme vous nous avons eu à nous garantir du contagieux air de la cour. Comme vous employés au ministère et au gouvernement des provinces, comme vous nous avons eu besoin de nous faire violence à nous-mêmes, afin de n'en point faire aux autres. Puisque vous êtes ce que nous avons été, pourquoi ne ferez-vous pas ce que nous avons fait? Avez-vous un Dieu moins grand à servir? Avez-vous une récompense moins grande à attendre? Avez-vous de moindres châtiments à craindre? Avez-vous des grâces moins fortes pour vous soutenir?

Mais entrons un peu plus à fond dans le détail des difficultés qu'on trouve à se sanctifier dans le monde. Je ne veux pas disconvenir qu'il n'y en ait beaucoup en effet; mais je maintiens qu'il y a du danger et en même temps de l'erreur à pousser trop loin cette difficulté. Je dis qu'il y a du danger; et ce qui me le fait dire ainsi, c'est que j'ai remarqué que ceux qui exagèrent le plus cette difficulté de se sanctifier dans le monde, ne concluent point de là à le quitter, à faire divorce avec lui, à en éviter la contagion. C'est la conclusion naturelle qu'il semble qu'on en dût tirer; et c'est celle qu'on n'en tire point. Ceux qui parlent le plus de ces dangers, sont ceux qui pensent le moins à les fuir; ceux qui les décrivent plus éloquemment sont ceux qui s'y jettent avec moins de précaution; ceux qui crient le plus haut pour en éloigner les autres, sont ceux qui en approchent le plus près. Quels fruits tire-t-on donc de la vue de ces périls si grands, si pressants? Souvent cette conséquence impie, que, puisqu'ils sont inévitables, en vain on

travaillerait à les éviter. Et voilà l'erreur où l'on tombe, en portant trop loin la difficulté qu'il y a à se sauver dans le monde.

Erreur, dis-je, premièrement de croire qu'il y ait dans le monde des conditions et des états, parmi ceux que la Providence y a établis pour la société, dont les devoirs soient incompatibles avec les devoirs du chrétien; illusion de gens qui ne connaissent ni les devoirs de l'homme chrétien, ni les devoirs de l'homme du monde, et qui se font un double fantôme de ce que le christianisme demande de l'un, et de ce que le monde exige de l'autre. Tant s'en faut que le christianisme demande rien de l'homme du monde qui soit opposé à sa profession, que l'accomplissement des devoirs de chacun dans sa profession est toujours la première chose qu'ordonne à chacun le vrai christianisme. A cela tout vrai christianisme rapporte tout autre devoir, sous cela le vrai christianisme fait plier toute autre obligation, en cela tout vrai christianisme fait consister la sainteté et la plus haute perfection, ou pour mieux dire sans cela le christianisme ne connaît ni perfection ni sainteté. Vous êtes soldat, le christianisme ne vous connaît point pour parfait chrétien, si vous n'êtes brave et courageux; vous êtes juge, le christianisme ne vous regarde point comme parfait chrétien, si vous n'êtes exact et assidu dans l'exercice de votre charge; vous êtes courtisan, le christianisme ne vous avoue point pour parfait chrétien, si vous ne faites auprès du prince tout ce que votre emploi veut que vous y fassiez. Ne dites donc point qu'il faudrait quitter le monde pour pouvoir vivre en bon chrétien. S'il était nécessaire de le quitter, je vous dirais : Pourquoi ne le quittez-vous pas? Car enfin s'il y allait de votre salut de quitter le monde, quels engagements vous pourraient obliger à demeurer dans un état où vous ne pourriez faire votre salut? Fallût-il quitter tout emploi, renoncer à tout établissement, abandonner tout soin de sa fortune, il faudrait bien en venir là, puisqu'en ce cas le Fils de Dieu vous dit qu'il faut quitter votre père, votre mère, votre femme et vos enfants. Ainsi vous fallût-il laisser un père mort sans sépulture, je vous dirais comme Jésus-Christ: *Relinque mortuos sepelire mortuos suos*, laissez aux morts à ensevelir leurs morts. Ainsi fallût-il, comme un autre Alexis, aller errant par tout l'univers, pour fuir la maison paternelle et une épouse désolée, je vous dirais avec Jésus-Christ: *Qui amat patrem aut matrem plus quam me, non est me dignus*. Celui qui aime son père, sa mère, sa femme, ses enfants plus que n'est pas digne de moi. Le salut est une chose si nécessaire, le salut est une chose si importante, le salut est une chose si intéressante, qu'il faut être fou pour balancer quelque chose avec le salut. Mais il ne s'agit pas de cela, il ne s'agit ni de quitter vos biens, ni de renoncer à votre fortune, ni de vous défaire de vos emplois, puisque, sans vous défaire de vos emplois, vous trouvez dans l'exercice de vos emplois mêmes le véritable chemin du salut, et un sûr moyen de vous sanctifier. Ainsi se sont sanctifiés les saints, ainsi s'est sanctifié Joseph, non en quittant la cour d'Egypte, quoique profane et idolâtre, mais en appliquant tous ses soins à faire fleurir un Etat dont la Providence l'avait chargé. Ainsi s'est sanctifié Josué, non en levant sur la montagne les mains au ciel comme Moïse, mais, comme parle l'Ecriture, en combattant les combats du Seigneur, et arrosant la terre promise du sang des peuples incirconcis. Ainsi s'est sanctifiée Esther, non en se retirant dans la solitude, mais en remplissant tous les devoirs d'une grande reine à la cour, et d'une épouse complaisante auprès du monarque qui l'avait choisie. Saint Ambroise remarque fort bien que, quand les publicains et les soldats, dangereuses professions s'il en est, allèrent demander à saint Jean ce qu'ils feraient pour se sauver; ce grand maître de la vie chrétienne ne leur ordonne point de quitter des emplois si délicats; il ne le leur conseille pas même, supposant qu'ils y étaient entrés par l'ordre de la Providence, qui assigne à ces sortes d'emplois des hommes pour les faire, comme aux autres. Il leur recommande seulement de les faire avec équité, et de ne rien tirer du peuple que ce qui leur était prescrit : *Nihil amplius quam quod præscriptum est exigatis;* marquant par là, dit saint Ambroise, que ce n'est pas ni faire la guerre, ni manier les affaires publiques, qui est opposé au salut; mais faire la guerre pour voler, et manier les affaires publiques pour s'enrichir aux dépens d'autrui : *Non enim militare delictum est, sed propter prædam militare; nec rempublicam gerere criminosum est, sed ideo rempublicam gerere ut rem familiarem augeas, videtur esse damnabile.*

Convaincus par des preuves si fortes que nous nous faisons souvent un fantôme de ce que le christianisme veut de nous, convainquons-nous que nous nous faisons souvent une idée pour le moins aussi fausse de ce que le monde même en exige. Car, je vous demande, qui vous sait gré de la plus grande partie des choses que vous faites pour plaire au monde et pour vous y rendre agréable? Le monde loue-t-il vos folles dépenses? Le monde approuve-t-il vos jeux excessifs? Est-ce par vos amours et par vos commerces que votre mérite est établi dans le monde? Le monde n'est point encore assez aveugle pour vous louer d'une dépense qui ruine votre famille et vous réduit à la pauvreté. Le monde n'est point encore assez pervers pour approuver cette fureur qui vous fait dissiper au jeu l'héritage de vos ancêtres et la fortune de vos enfants. Le monde n'est point encore assez corrompu pour établir votre mérite sur vos passions et sur vos faiblesses. Le monde pourra vous estimer par d'autres bonnes qualités; mais le monde regardera toujours cette dépense comme le défaut de votre conduite et de votre raison; le monde condamnera toujours ce jeu comme une dangereuse folie; le monde se moquera toujours de vos amours comme d'un endroit par où, non-seulement vous montrez du faible, mais souvent même du ridicule. Ainsi,

arrive-t-il souvent qu'en même temps que Dieu vous condamne de ce que vous faites pour plaire au monde, le monde lui-même vous désavoue, et se joint à Dieu pour vous condamner.

Vous me direz que, dans le monde, on a des manières bien opposées à celles de la dévotion. Autre sorte d'illusion; car, puisque la vraie dévotion consiste à remplir les devoirs de son état, quand, par son état, on est obligé de vivre et d'agir dans le monde, tant s'en faut que la dévotion condamne les manières du monde, qu'elle les étudie, au contraire, et s'en fait de solides devoirs. J'entends, par les manières du monde, l'honnêteté du monde, la douceur du monde, l'affabilité du monde, le savoir-faire du monde, qualités sans le secours desquelles il est impossible de traiter et de converser avec le monde; non pas la finesse du monde, non pas la duplicité du monde, non pas l'affectation du monde, manières, à la vérité, dont use le monde; mais manières pourtant généralement condamnées par le monde même qui en use. Que si la véritable dévotion ne réprouve point les manières du monde, le monde ne réprouve pas non plus les manières de la vraie dévotion, puisque le monde, après tout, ne blâme dans la dévotion que ce qui, dans la vie des dévots, est ou grimace ou contre-temps; mais ne vous imaginez pas que Dieu les approuve non plus. Dieu est sagesse, et c'est lui faire tort de croire qu'il puisse approuver ce qui, chez les gens de bon sens, est singulier et ridicule. Dieu, comme le monde, condamne ces airs de singularité, qui ne peuvent avoir d'autre effet que de donner en même temps du mépris de la dévotion et de la vanité aux dévots. Dieu, comme le monde, condamne ces affectations de sévérité, qui, d'ordinaire mal soutenues, font voir un procédé bizarre que l'esprit de Dieu ne connaît point. Dieu condamne, aussi bien que le monde, ces contre-temps de piété, qui font vivre à la cour comme au cloître des gens qui, s'ils étaient au cloître, y voudraient vivre comme à la cour. Mais Dieu et le monde loueront toujours une solide piété, qui se fait son premier devoir de remplir ceux de son état. Dieu et le monde approuveront toujours une piété uniforme, qui marche toujours sur la même ligne, dans le chemin de la vertu; Dieu et le monde estimeront toujours une piété simple et sans faste, qui, sous un extérieur commun, cache une sainteté sublime, et sait conserver parmi les pompes attachées à la dignité un cœur humble et pénitent. C'est donc une erreur de croire que le christianisme et le monde aient des manières et des devoirs opposés et incompatibles.

Ils ont des maximes contraires, dites-vous; car le monde dit qu'il se faut venger, et le christianisme dit qu'il ne le faut pas : le moyen d'accorder ces deux choses? A Dieu ne plaise que vous tâchiez à les accorder! mais sachez que, sans les accorder, vous pouvez vivre en honnête homme et en bonne réputation dans le monde; sachez que sur telles maximes, vous pouvez, comme beaucoup ont fait, blâmer la conduite du monde, et mériter l'approbation du monde; condamner les désordres du monde, et acquérir la bienveillance du monde; rendre le monde méprisable, et vous en attirer le respect. Le secret de cela, en deux mots, est d'être bien déclaré pour Dieu. Quand vous le serez hautement, le monde, tout corrompu qu'il est, n'exigera point de vous l'observation de ses maximes, et ne trouvera pas mauvais que vous vous en dispensiez. Le monde trouve mauvais, il est vrai, que ceux qui en suivent quelques-unes, se dispensent d'en suivre d'autres; le monde ne peut souffrir ceux qui suivent celles qui favorisent la mollesse et la volupté, et qui se dispensent de suivre celles qui demandent de la vigueur et du courage; mais le monde ne trouve point mauvais qu'un homme hautement déclaré pour mener une vie chrétienne, et qui en fait profession publique, ne se venge pas d'une injure. Le monde, au contraire, le blâmerait, s'il en avait usé autrement, de sortir de son caractère, et au lieu de louer sa vigueur, il se moquerait de son inconstance.

Le monde enfin, me direz-vous, est plein de ces objets séduisants, dont la vue seule est une tentation. Il est vrai; mais j'ai déjà dit que les saints ont vécu comme nous parmi ces objets, et en ont évité ou vaincu la tentation. Nous avons les mêmes secours pour l'éviter ou pour la vaincre; il ne tient qu'à nous d'en user. Les pouvons-nous voir, ces saints, aujourd'hui, sans rougir devant Dieu de notre paresse, qui seule empêche que nous n'en usions?

Une troisième tromperie que nous fait cette tiédeur, est que souvent nous nous persuadons que nous faisons tout ce qu'il faut pour acquérir la récompense des saints, quand nous faisons quelque chose de plus que ceux qui ne font rien du tout. Pour peu qu'un chrétien aujourd'hui se sente exempt des passions qui produisent les grands péchés, pour peu qu'il ne commette pas les grands crimes, pour peu qu'il pratique les exercices ordinaires de la religion, quelque dissipé qu'il soit d'ailleurs dans le monde et dans les plaisirs, quelque oisive que soit sa vie, quelque peu d'application qu'il ait à la pratique des bonnes œuvres, même de celles que la religion l'oblige quelquefois de pratiquer, il se tient assuré de la récompense. Et ce qui le trompe en cela, c'est qu'au lieu de se comparer aux saints qui ont fait tout ce qu'il faut pour mériter une récompense qu'on ne mérite jamais assez, il se compare aux libertins qui y renoncent et qui ne font rien de ce qu'il faut faire pour l'acquérir. Détrompons-nous de cette erreur. Tous les saints ont rempli la mesure marquée dans les décrets éternels de leur prédestination, pour être jugés dignes de la récompense. Dieu ne nous récompensera que quand nous aurons rempli cette mesure de vertus et de bonnes œuvres qu'il a destiné de récompenser.

Animons-nous par leur récompense à entreprendre ce travail; leur protection nous y aidera. Je m'étendrais en vain sur ce point. L'Eglise nous les représente, dans la célébrité de ce jour, prosternés devant le trône de l'Agneau et demandant pour ceux qui les invoquent les grâces nécessaires à les imiter. Invoquons-les pour les imiter mieux, afin que, pleins de leurs vertus, et soutenus de leurs secours, nous parvenions un jour à leur gloire. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION CHRÉTIENNE

SUR LES DEVOIRS DU CHRÉTIEN ENVERS LES MORTS.

Les devoirs de la charité ne sont point bornés à la vie et à la présence de nos frères ; il en est envers les morts comme il en est envers les vivants, et je crois que nous pouvons dire que ce qu'on nomme devoirs funèbres sont ceux qui regardent et qui intéressent plus généralement tous les hommes. Il est cent sortes de devoirs que, dans toutes les apparences, je ne rendrai jamais à personne, et que personne, apparemment, ne me rendra jamais aussi. Il est des services dont les occasions sont si extraordinaires et si rares qu'on pourrait, sans risquer beaucoup, en tenir quittes tous ses amis. Mais à l'égard des devoirs funèbres il n'en va pas ainsi : on les rend et on les reçoit ; l'occasion de les rendre est fréquente, celle de les recevoir est certaine; nous sommes donc tous intéressés que l'usage en soit bien réglé, et il est de mon ministère d'y contribuer de tout mon pouvoir.

On pèche d'ordinaire en deux manières contre les devoirs qu'on rend aux morts : on y pèche quelquefois par excès, on y pèche souvent par défaut. On y pèche quelquefois par excès, parce que quelquefois on les pleure trop. On y pèche souvent par défaut, parce que souvent, en les pleurant trop, on ne les soulage pas assez. Je ne parle point ici de ceux qui ne font ni l'un ni l'autre : je ne parle point de ces enfants sans naturel et sans piété, qui regardent comme le plus beau et le plus heureux jour de leur vie, celui qui leur en enlève les auteurs, trop occupés à recueillir l'héritage pour penser à ceux dont ils héritent. Je ne parle point de ces faux amis qui, ne cherchant dans l'amitié qu'une société de plaisir, perdent la mémoire de leurs amis dès qu'il s'y mêle quelque chose de triste. Inutilement j'entreprendrais de régler les devoirs de la charité en qui ne reconnaît pas ceux de la nature : mon ministère n'a de vertu que pour corriger les défauts des hommes, et non pour réformer les monstres.

On commet, dis-je, deux sortes de fautes dans les devoirs qu'on rend aux morts. La première est qu'on les pleure trop ; la seconde est qu'en les pleurant trop, on ne les soulage pas assez. Afin de corriger la première, je demande de la modération dans les larmes : afin de corriger la seconde, je demande de la ferveur dans les prières. C'est le partage de cette instruction.

PREMIÈRE PARTIE.

Quand je dis qu'on pleure trop les morts, je ne prétends point par là condamner tout à fait les larmes qu'on donne à la perte de ses amis. J'ai toujours été sur ce point du sentiment de saint Augustin qui disait, qu'à moins d'ériger l'inhumanité en vertu, on ne pouvait dire en bon sens que la sensibilité fût un vice : *Hi motus si vitia vocanda sunt, sinamus ut ea quæ vera vitia sunt, virtutes vocentur.* Ce Père a même remarqué que l'Apôtre des nations avait horreur des âmes dures : *Detestabatur Apostolus quos dixit homines sine affectione.* Prenez-y garde en effet, et vous remarquerez que saint Paul compte cette dureté de cœur parmi les effets du paganisme, et la condamne comme contraire à l'esprit de la charité, qui porte à pleurer avec ceux qui pleurent, à plus forte raison à pleurer ceux qui méritent d'être pleurés, comme l'ordonne le Saint-Esprit : *Super mortuum plora, et fac planctum secundum meritum ejus* (*Eccli.*, XXII). Si la vanité du stoïcisme a porté la constance de ses sages jusqu'à les rendre inaccessibles à ces sortes d'émotions, le christianisme a trop d'horreur du faste et des fausses vertus pour exiger du cœur humain une fermeté qui ne convient ni à sa condition ni à sa nature. Nous adorons un Dieu qui a pleuré sur le tombeau d'un de ses amis : *Lacrymatus est Jesus* (*Joan.*, XI) : par là nous sommes assurés que ce n'est pas péché de pleurer les nôtres. Nous adorons un Dieu qui a pleuré un de ses amis, comme dit saint Jérôme, lors même qu'il allait le ressusciter : *Ploravit quem resuscitaturus erat :* par là nous sommes assurés que ce n'est pas une chose contraire à la foi de la résurrection, de pleurer les fidèles qui l'attendent. Je vous permets donc de pleurer quand la mort vous a enlevé une personne qui vous est chère ; mais si je vous permets de pleurer, voici comme je veux que vous pleuriez. Je veux que vous pleuriez en homme, je veux que vous pleuriez en chrétien, je veux que vous pleuriez en homme et en chrétien toujours soumis aux volontés de votre Dieu.

Je veux, dis-je, premièrement, que vous pleuriez en homme ; c'est-à-dire, je ne veux pas que vos pleurs soient de ces torrents qui absorbent tout d'un coup la raison. Je sais qu'il n'est pas toujours en nous d'empêcher qu'ils ne la préviennent, et que dans ces premiers mouvements ils ne lui causent quelque trouble ; ce trouble est un châtiment du péché qui accompagne presque toujours, malgré nous, nos premiers sentiments; mais je sais bien aussi que pour peu que vous vouliez mettre en usage ce qui reste encore à la raison d'empire sur ses passions, il n'est point de si vive douleur dont vous n'arrêtiez l'impétuosité avec un peu de réflexion et en vous faisant violence ; de sorte que si vous donnez quelque liberté à vos larmes, vous ne laissiez rien échapper avec elles que la prudence désavoue, et dont le souvenir vous soit

honteux. Ainsi on ne verra point en vous ces stupides abattements qui rendent une âme incapable d'agir dans un temps où il est nécessaire de pourvoir par soi-même à tant de choses. Ainsi on ne vous entendra point pousser de ces cris qui effraient ceux qui sont autour de vous pour vous consoler. Ainsi on ne vous verra point faire de ces actions bizarres qui tiennent moins de la douleur que de la fureur et de la folie. Ainsi on ne vous entendra point accuser, comme on fait si souvent, de la mort de ceux que vous pleurez, et l'art des médecins qui les ont traités, et la négligence des domestiques qui se sont consumés à les servir, et les conseils de leurs amis qui peuvent ne pas réussir. Car c'est particulièrement là ce qui n'est pas pleurer en homme : c'est pleurer comme ces bêtes féroces qui, ayant perdu leurs petits, se jettent sur le premier passant, et lui font porter injustement la peine d'un meurtre qu'il n'a pas fait. Voilà les excès où je ne veux pas que votre douleur et votre sensibilité vous emporte, en même temps que je vous permets de donner quelque cours à vos pleurs. Je veux même que vous en soyez assez maître pour les retenir en certaines rencontres, où ils ne conviendraient pas à votre dignité ou à votre personne. Zénon de Vérone dit d'Abraham que, durant tout l'appareil de son sacrifice, il ne jeta pas une larme, parce que, devant donner à son fils un exemple de fermeté, il avait peur que s'il eût pleuré, il n'eut paru manquer de foi : *Continuit oculos pater, ne si flesset, dubitasse videretur.* Saint Jérôme apporte l'exemple de ces capitaines romains qui ont eu la force de marquer de la joie aux jours des réjouissances publiques, quoique tristes pour eux, et ensanglantés de la mort de leurs propres enfants ; et ce Père use de ces exemples pour faire honte aux chrétiens de ne pouvoir faire avec la foi ce que ces païens ont fait dans l'erreur et avec l'infidélité : *Hæc in suggillationem nostri dicta sint, si non præstat fides, quod exhibuit infidelitas.*

Mais si je veux que vous pleuriez en homme, je veux, en second lieu, que vous pleuriez en homme chrétien ; c'est-à-dire je veux que vous pleuriez en père qui perd un fils chrétien, en femme qui perd un mari chrétien, en ami qui perd un ami chrétien. C'est le précepte de saint Ambroise au livre de la foi de la résurrection. *Intersit inter Christi servos, idolorumque cultores, ut illi fleant quos in perpetuum putant interiisse. Nobis vero quibus mors, non naturæ, sed vitæ istius finis est, quoniam in melius natura ipsa reparatur, fletus omnes mortis casus abstergat :* en cela, comme en toute autre chose, il faut, mes frères, dit saint Ambroise, qu'il y ait de la différence entre les adorateurs des idoles, et les serviteurs de Jésus-Christ. Qu'un païen soit inconsolable, quand il perd un de ses amis, je n'en suis pas trop étonné, il est difficile de se consoler de ce que l'on perd sans ressource : mais pour nous, mes frères, pour nous, qui savons que la mort ne détruit cette vie fragile et mortelle, que pour nous en donner une autre, plus noble et plus digne de nous, nous avons bien moins de sujet de pleurer la mort de nos amis, que de nous en conjouir avec eux. Ainsi parle le grand Ambroise. Mais si la sensibilité que nous avons pour nos propres intérêts, ne nous permet pas d'abord cette joie, au moins, ne nous privons pas nous-mêmes de la douce consolation que nous suggère notre foi, en nous assurant sur la parole et par l'autorité de Dieu, que la séparation que nous pleurons n'est pas éternelle et pour toujours ; qu'un jour viendra que, ressuscités avec ceux que nous regrettons, nous nous rejoindrons tous ensemble avec d'autant plus de plaisir, que nous commencerons alors à être inséparables pour jamais. Saint Paul ne trouvait rien de plus fort que cette considération pour consoler les affligés. *Nolumus vos ignorare de dormientibus, ut non contristemini sicut cœteri, qui spem non habent* (I *Thess.*, IV) : pensez, mes frères, leur disait-il, ce que c'est que la mort des chrétiens, et vous ne vous attristerez pas comme ceux qui n'ont point d'espérance. La mort des chrétiens est un sommeil, après lequel nous rentrerons tous en commerce et en société les uns avec les autres comme auparavant. Quand quelqu'un de nos amis dort, quelque plaisir que nous prenions à nous entretenir avec lui, nous le laissons dormir en repos : l'espérance que nous avons de rentrer après son sommeil en conversation avec lui, fait que nous ne nous affligeons pas du temps que ce sommeil nous en fait perdre. Ainsi les personnes que vous pleurez ne sont qu'endormies dans leurs tombeaux ; attendez tranquillement leur réveil, et la résurrection vous les rendra. Le sommeil est long, mais c'est le dernier ; après cela on ne dormira plus, après cela on ne se quittera plus, après cela il n'y aura plus ni séparation, ni absence, ni adieu entre les amis. *Si enim credimus, quod Jesus mortuus est, et resurrexit, ita et eos qui dormierunt adducet cum eo :* car de la même certitude que nous savons que Jésus-Christ est mort, et ressuscité pour ne plus mourir, nous savons qu'après notre mort nous ressusciterons comme lui, pour être faits participants de son heureuse immortalité. *Itaque consolamini invicem in verbis istis :* consolez-vous donc, mes très-chers frères, consolez-vous les uns les autres en de semblables occasions, par le souvenir de ces paroles. Remarquez ces mots, faites-y attention : Consolez-vous les uns les autres par le souvenir de ces paroles. Saint Paul ne veut pas que vous vous consoliez par les frivoles considérations qui sont en usage chez les mondains : il ne veut pas que vous disiez à un homme affligé de la mort d'un bon parent, ou d'un bon ami, qu'il est mort estimé de tous, qu'il est mort en réputation et d'habile homme et d'honnête homme, qu'il est mort après s'être établi et avoir pourvu à sa maison. En effet quelles consolations, qui à tout homme qui y penserait bien seraient de grands motifs de douleur ! eh ! c'est justement parce que mon ami

était si généralement en estime, que je conçois que la perte en est grande; c'est parce que mon ami était en réputation d'un habile et d'un honnête homme, que je regrette d'avoir perdu ce qu'on retrouve si rarement; c'est parce que mon ami était établi, que je suis inconsolable de l'avoir perdu dans une saison où j'avais le plaisir de le voir heureux. Saint Paul ne prétend pas non plus que vous fassiez cette injustice à une vertueuse amitié, de consoler les vivants affligés en leur conseillant l'oubli des morts. Cet oubli n'est que trop ordinaire, et il n'arrive qu'à trop de gens d'éteindre les plus longues amitiés avec les flambeaux qui ont éclairé les funérailles de leurs amis. Saint Paul veut que les amitiés soient constantes, puisqu'il veut qu'on ne se console de la perte de ses amis que par l'espérance de les revoir, en leur conservant par cette espérance, qui en conserve le souvenir, une seconde vie dans le cœur : mais il veut que ce souvenir ait deux effets salutaires en nous. Méditez à loisir ceci. Il veut premièrement que ce souvenir aide à nous détacher de la terre, en nous faisant faire réflexion que ce qu'on y trouve de plus doux est ce qui y dure le moins. Il veut en second lieu que ce souvenir nous accoutume peu à peu à converser avec le ciel. Vous savez ce qu'on dit de cette reine qui, ayant perdu son mari, se renferma dans son tombeau, pour n'avoir plus d'autre entretien qu'avec son ombre et avec ses cendres. Vous pouvez faire quelque chose d'aussi tendre pour vos amis, mais bien plus profitable pour vous, à l'imitation de saint Ambroise. Ce grand évêque, ayant perdu un frère qu'il aimait tendrement, disait que depuis cette mort il s'était insensiblement familiarisé avec le ciel, ayant cessé d'y être étranger, depuis que ce frère, qu'il appelait la meilleure partie de lui-même, y était allé faire son séjour : *Illic hospes esse desii, ubi melior mei portio est.* Je sais, mes frères, et je sais trop, que toutes les manières de mort, ne fournissent pas à un chrétien ces motifs de consolation. Il en est beaucoup d'imprévues, il en est même de très-funestes, mais après tout il en est peu qui ne nous puissent toujours laisser quelque espérance pour ceux qui meurent avec la foi de Jésus-Christ. La miséricorde a des ressources en ces dernières extrémités, sur lesquelles il serait imprudent de nous reposer de notre propre salut, mais dans lesquelles nous trouvons de grands sujets, en ces rencontres, de bien espérer de celui des autres. Le jeune empereur Valentinien mourut à l'improviste et sans sacrements; saint Ambroise qui le connaissait, ne laissa pas d'en faire l'éloge, comme d'un vrai prédestiné. La mort d'Absalon fut horrible, David la pleura amèrement, et il en avait bien raison; jamais mort n'eut plus l'air d'une mort de réprouvé que celle-là; mais après quelques jours de pleurs, David trouva dans la bonté et dans la miséricorde de Dieu des ressources pour se consoler. Au moins trouva-t-il dans sa volonté un motif pour acquiescer aux ordres de sa Providence, et approuver un événement, qui, dans toutes ses circonstances, en était ordonné ou permis.

C'est la troisième condition que je prescris aux pleurs d'un chrétien. C'est un rude coup, il est vrai, que la mort des personnes qu'on aime et que l'on a sujet d'aimer; c'est un rude coup que la mort d'un père qui est le soutien d'une famille; c'est un rude coup que la mort d'un fils qui est l'espérance d'une maison; c'est un rude coup que la mort d'un ami qui fait la douceur de la vie; mais enfin c'est un coup de la main de Dieu, il le faut recevoir avec respect; il ne faut pas faire comme ceux qui, par leurs plaintes et par leurs cris, semblent, comme dit saint Zénon, vouloir rendre le ciel odieux : *Invidiosis vocibus cœlo concinnant invidiam.* Je ne parle pas de ceux qui murmurent, je ne parle pas de ceux qui s'emportent, je ne parle pas de ceux qui blasphèment : de tels monstres d'impiété ne se trouvent guère en nos assemblées. Les injustes! ne savent-ils pas que ceux qu'ils pleurent étaient des biens qui appartenaient de droit à Dieu? pourquoi trouvent-ils mauvais qu'il en dispose? Les ingrats! ne savent-ils pas que ceux qu'ils regrettent étaient des biens qu'ils avaient reçus de la main de Dieu? plus ils leur ont été agréables, plus ils en doivent être reconnaissants. Les aveugles! ne savent-ils pas que Dieu dispose toutes choses pour le salut de ses élus : si ceux qu'ils pleurent n'en étaient pas et qu'on en pût avoir assurance, il ne les faudrait plus pleurer, car il ne les faudrait plus aimer; s'ils en sont, pourquoi murmurer d'un événement qui peut-être était nécessaire à leur salut? le grand coup de la grâce pour bien des gens étant d'être pris dans un temps où ils se trouvent bien disposés, de peur, comme dit l'Ecriture, que la malice ne leur change le cœur : *Raptus est, ne malitia mutaret intellectum ejus* (*Sap.*, IV). Saint Bernard avait bien raison de dire que ceux qui pleurent ainsi méritent d'être pleurés eux-mêmes : *Plorandi sunt qui ita plorant.*

Je ne puis m'empêcher, en citant ce Père, de vous en proposer l'exemple comme le plus parfait modèle d'une douleur également raisonnable, chrétienne et soumise. Ce fut dans la perte qu'il fit d'un de ses frères, religieux de la même maison que lui. Exemple que je vous propose d'autant plus volontiers ici que ce saint parle de cette perte en des termes qui marquent bien que toute la force de son génie et toute l'austérité de sa vertu ne purent l'empêcher d'y être sensible. C'est beaucoup dire, quand un saint du caractère de saint Bernard avoue en pleurant amèrement que, depuis la mort d'un ami, la vie lui est devenue à charge, et que tout ce qui lui restait de joie innocente est mort avec lui : *Tecum omnes abiere deliciæ pariter et lætitiæ meæ.* Avec tout cela ce saint abbé fait remarquer à ses religieux qu'il avait officié les yeux secs aux obsèques de ce cher défunt, croyant devoir retenir en public les larmes auxquelles il donnait un peu de liberté de-

vant eux, protestant au reste, en les versant, premièrement qu'elles n'étaient que des effets de la nature, et non d'aucun manque de foi : *Non est fletus noster infidelitatis signum, sed conditionis indicium;* secondement, qu'il ne pleurait pas à proprement parler le mort, mais les vivants qui l'avaient perdu : *Plango non super te, sed propter te;* troisièmement, qu'il ne regrettait la perte qu'il en avait faite qu'autant qu'il eût pu, sans blesser les ordres de la Providence, le posséder encore quelque temps, acquiesçant avec plaisir à la volonté du Seigneur et rejetant toute autre vue, après ces premiers mouvements qu'on ne peut refuser à l'humanité : *Quo carere nolumus, in quantum non expedit.* Voilà comme il faut pleurer les morts, quand on les veut pleurer comme il faut; voilà comme il faut pleurer les morts, quand on les veut pleurer sans excès; voilà comme il faut pleurer les morts, quand on ne les veut pas pleurer en vain. Car, comme dit fort bien ce Père, ceux qui les pleurent autrement pleurent beaucoup, et pleurent sans fruit : *Fletum multum, fructum nullum.* Ils pleurent, dis-je, sans fruit pour eux, parce que, n'ayant pas assez de conformité aux ordres de Dieu, ils se rendent indignes de l'onction que répand la grâce dans nos cœurs affligés; ils pleurent sans fruit pour les morts mêmes, parce qu'en s'occupant trop à les pleurer, ils ne pensent pas assez à les soulager. C'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

A force de nous occuper, la tristesse nous rend oisifs. Comme elle applique toute l'âme à penser, elle lui laisse peu de force pour agir, et le peu d'action même qui lui reste, suivant l'impression des pensées que forme la passion et non pas la charité, ne s'emploie à rien moins qu'à soulager ceux qu'on pleure avec cet excès.

La passion, dis-je, formant seule alors dans l'esprit d'une personne affligée toutes les pensées qui y naissent, ne lui fait de celui qu'on pleure qu'un fantôme sensible aux larmes, à la pompe des funérailles, aux inutiles honneurs du tombeau, qu'elle lui fait envisager comme les plus solides témoignages d'une amitié tendre et constante. Mais faibles marques d'amitié, que des larmes qu'on donne à la comédie aux malheurs d'un homme inconnu, et que, comme dit saint Zénon, nous excitons souvent nous-mêmes dans le cœur de ceux qui nous voient pleurer! Trompeuses marques d'amitié, que des larmes dont si souvent on voit des femmes comédiennes arroser le tombeau d'un mari qu'elles pleurent et qu'elles ne regrettent pas ! Cruelles marques d'amitié, que des larmes qu'on donne à un homme qui a besoin d'un soulagement qu'on peut lui donner et qu'on lui refuse! Plutôt vraies marques d'amour-propre, que des larmes qui nous soulagent et où, comme disait un ancien, on trouve une volupté raffinée à rappeler l'idée des morts, quand on les a aimés vivants, et à s'attendrir mollement le cœur par des représentations touchantes.

Vos pleurs ne vous ôtent pas, dites-vous, le soin d'ordonner des pompes funèbres, de la régularité du deuil, de la magnificence du tombeau. Autre erreur, de compter ces soins pour des témoignages solides d'une véritable amitié; car enfin, dit saint Augustin, tout cela peut être de quelque secours pour flatter la douleur des vivants, mais tout cela ne sert de rien pour soulager les peines des morts : *Hæc solatia vivorum sunt, non levamenta mortuorum.* En effet, que sert à un mort ce lit de parade où il ne repose pas, ces flambeaux qui ne l'éclairent pas, ces habits lugubres qui ne le parent pas, ces éloges funèbres qu'il n'entend pas et dont il aurait souvent honte par un autre principe que par modestie, s'il était en état de les entendre? A quoi, dis-je, peut servir tout cela, sinon peut-être à satisfaire la vanité d'une famille qui aime le faste et qui veut porter son orgueil jusque dans son néant? Hélas! tout cela ne sert souvent qu'à cacher une joie secrète qu'il n'est pas bienséant de montrer : car on a sujet de se défier d'une douleur qui permet tant d'application aux régularités des deuils; on ne pleure guère de bonne foi quand on peut pleurer de bonne grâce, et on n'est guère affligé dans le cœur quand on affecte de l'être dans les règles. Mais je veux que votre douleur soit plus réelle et plus sincère; il ne s'agit pas de témoigner votre douleur, il s'agit de soulager celle d'autrui : et ainsi il ne s'agit pas de couvrir le sépulcre de celui que vous pleurez, il s'agit de couvrir ses péchés; il ne s'agit pas d'orner son tombeau, il s'agit d'ouvrir sa prison; il ne s'agit pas de louer ses vertus, il s'agit d'expier ses fautes; il ne s'agit pas d'allumer des flambeaux, il s'agit d'éteindre ses flammes : et c'est à quoi toutes vos larmes, en pussiez-vous verser des torrents, ne serviront jamais de rien. Pour cela il faut des prières, pour cela il faut des aumônes, pour cela il faut des sacrifices, seules vraies marques d'amitié que puissent recevoir de nous ceux que nous aimons après leur mort.

Et c'est ce que la charité vous dicterait alors, si vous saviez la consulter, au lieu d'écouter votre passion; car, au lieu de ces vaines ombres qui se repaissent de larmes et d'honneurs, sous lesquelles votre douleur vous représente vos amis, la charité, vous éclairant des vives lumières de la foi, irait vous ouvrir ces cachots où leurs âmes souffrantes gémissent sous le poids de la colère de Dieu et sous la pesanteur de son bras. Là, vous instruisant de ce que les Pères et les théologiens catholiques disent des peines du purgatoire, elle vous représenterait ces âmes pénétrées du feu qui expie leurs fautes, implorant votre secours pour l'éteindre; ou, plus timide sur le détail des instruments de leurs supplices, sur lesquels l'Eglise n'a pas prononcé, elle vous dirait au moins avec assurance que ces peines sont grandes, puisqu'elles renferment la privation de la vue de Dieu, que ces âmes connaissent autrement que nous et qu'elles aiment d'une manière

qui leur rend le retardement de leur félicité très-sensible; elle vous dirait que ce retardement sera long, si vous n'avancez leur délivrance, vu la multitude des fautes qu'elles ont à expier et l'arrêt que Dieu a porté, qu'elles ne participeraient point à sa gloire qu'elles n'eussent satisfait à sa justice : *Non exies inde, nisi reddideris usque ad novissimum quadrantem.*

Là cette vive charité, vous faisant repasser sur la vie de ceux dont vous pleurez la mort, vous ferait voir le besoin qu'ils ont de vous, par le peu de soin qu'ils ont eu d'eux-mêmes, et en vous faisant faire réflexion sur le grand nombre de péchés qu'ils ont à purifier et sur le peu de pénitence qu'ils en ont fait, elle vous rendrait sensible à la durée de leur peine. Là, dis-je, cette charité secourable aux morts, que votre douleur vous fait inutilement pleurer, leur prêtant sa voix, vous porterait leurs plaintes. Alors vous entendriez crier, sous les coups de la main de Dieu, ce père, ce mari, ce fils, cet ami qui vous fut si cher : *Miseremini mei, miseremini mei saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me* (*Job.* XIX) ; ayez pitié de moi, au moins vous, ou que les liens du sang, ou que les engagements de l'amitié me font compter parmi mes amis, puisque la main du Seigneur m'a frappé. La nature vous parle pour moi, les bienfaits reçus, la foi promise vous sollicite en ma faveur; l'équité naturelle veut même, qu'ayant été la plupart du temps la première cause de mes maux, vous y apportiez les premiers remèdes. Car, mon fils, dit ce père affligé, c'est pour t'avoir acquis des biens avec trop d'empressement, que je me suis attiré ces peines ; c'est, femme, dit ce mari souffrant, pour avoir eu plus de soin de te plaire, que je n'en ai eu de contenter Dieu, que l'on me tient dans ce pénible et triste éloignement de lui ; c'est, ami, dit un ami pénétré du sentiment de sa douleur, pour avoir eu trop souvent pour toi des complaisances déréglées, c'est pour avoir eu trop souvent en toi des confiances imprudentes, c'est pour avoir eu trop souvent avec toi des entretiens peu charitables, que j'ai mérité ce supplice. Ah ! si, père moins aveuglé, j'avais eu autant de soin de pourvoir aux besoins des pauvres, que j'en ai eu de te laisser de quoi fournir à tes plaisirs ; si, époux moins passionné, j'avais moins divisé mon cœur ; si ami moins tendre et moins complaisant, j'avais borné mon amitié à la religion et aux autels, je serais il y a longtemps en possession de mon bonheur ; mais parce que, père trop tendre pour toi et homme trop dur envers les pauvres, je t'ai gardé ce que je leur devais donner; mais parce que, ami trop dévoué et chrétien trop tiède, j'ai trop flatté tes mauvaises inclinations, non-seulement je vois mon bonheur encore pour longtemps différé, mais je souffre en l'attendant tout ce que la justice de Dieu a de plus rigoureux supplices pour ceux qu'elle ne veut pas damner. Si lorsque vous pensez aux morts dont vous pleurez la perte, vous vous en faisiez ces images, au lieu de celles que vous vous en faites, qu'on vous verrait changer de conduite ! Au lieu de vous voir retiré chez vous, recevoir les vains compliments de tant de gens qui ne prennent part à votre douleur que par bienséance, on vous verrait au pied des autels, joignant vos vœux à ceux des prêtres, pour demander le soulagement des peines qu'endurent vos amis. Au lieu des inutiles dépenses que vous faites en honneurs funèbres, vous soulageriez par vos aumônes les amis de Dieu, qui sont les pauvres, afin qu'il soulageât les vôtres. Au lieu de vous plaindre, vous prieriez. Au lieu de ces pleurs de molle tendresse, qui ne touchent point le cœur de Dieu, vous verseriez des larmes de pénitence, qui apaiseraient sa colère.

Colère après tout, autant aisée à apaiser, qu'elle est terrible tandis qu'elle dure. Dieu est disposé à la clémence ; les sujets n'y mettent point d'obstacle; les moyens de l'attirer sont efficaces. Dieu est disposé à la clémence ; car bien loin d'aimer les supplices des âmes justes qu'il punit ainsi, il ne les punit qu'à regret. Figurez-vous la violence que se fait à lui-même un père qui se trouve obligé malgré lui de châtier un enfant qu'il aime D'abord une colère forcée semble s'emparer de son cœur et éclate dans ses paroles ; il prend la verge, il lève le bras, il fait ce qu'on fait quand on veut frapper ; mais au travers de ce courroux, son cœur laisse échapper par ses yeux certains sentiments qui démentent toutes ces actions violentes, qui disent secrètement à ceux qui se trouvent autour de lui : Délivrez-moi de cet embarras. Dieu est père, et il est père de ceux qui meurent dans sa grâce d'une façon particulière, puisque cette mort dans la grâce est le sceau de leur adoption ; mais tout père qu'il est, il est juge et en cette qualité il faut qu'il punisse, il faut qu'il prenne la verge en main. Dans cette nécessité, il cherche quelqu'un parmi nous, qui l'en délivre, qui se mette entre lui et ceux qu'il est obligé de frapper et qui désarme sa colère. Il se plaignait autrefois de Moïse, de ce qu'il lui retenait le bras et l'empêchait de punir son peuple : *Dimitte me, ut irascatur furor meus;* Laisse-moi, Moïse, disait-il, laisse-moi punir ces ingrats. Il dit ici tout le contraire : tiens-moi, chrétien, arrête mon bras et ne me laisse pas contenter les sévères rigueurs de ma justice aux dépens de ma tendresse. Zenon de Vérone, voulant louer et la docilité d'Isaac et le courage d'Abraham dans leur célèbre sacrifice, dit qu'en toute cette action Dieu seul témoigna de la douleur et que ne la pouvant soutenir, il changea la victime du sacrifice : *In hoc sacrificio solus Deus doluit, qui aliam sibi victimam præparavit.* Ah ! si Dieu ne peut soutenir le sacrifice du fils d'Abraham, combien doit coûter à sa tendresse le sacrifice de ses propres enfants, que sa justice l'oblige de se faire ? Dans le sacrifice d'Isaac, Dieu n'était que le spectateur, dans celui-ci il est obligé d'être le sacrificateur même. Dans le sacrifice d'Isaac Dieu commandait en Dieu et en maître et c'est par ce suprême pouvoir qu'il en fit changer la victime ; dans celui-ci, il se

conforme, s'il m'est permis de parler ainsi, aux ordres rigoureux de sa justice, dont sa sagesse l'a obligé de se faire lui-même ministre. Ainsi dans ce sacrifice sanglant il fait la fonction d'Abraham et vous êtes député par la miséricorde, pour faire la fonction de l'ange, qui lui doit arrêter le bras.

Pour peu que vous ayez le zèle, vous n'y aurez pas de peine. Car non-seulement le cœur de Dieu, est disposé à la clémence, mais les sujets n'y mettent point d'obstacle. Quand on travaille à la conversion d'un pécheur, on n'est pas sûr d'y réussir. Car si son cœur est endurci, si opiniâtrement lui-même il résiste aux grâces de Dieu, on a beau faire, on n'avance rien. En vain Samuel pria pour Saül : loin de l'écouter, Dieu se trouvant importuné par des prières qu'il ne voulait pas exaucer, en fit réprimande au prophète et lui demanda, comme en colère, pourquoi il priait tant pour un homme endurci et abandonné : *Usqueguo tu luges Saul, cum ego projecerim eum* (I *Reg.*, XVI). Il n'en arrive pas ainsi, lorsqu'on travaille à la délivrance des âmes de ses amis morts en grâce. On est sûr en priant pour elles de n'y trouver aucun obstacle, qui empêche l'effet des prières, qu'on fait à Dieu en leur faveur. Ainsi l'on peut verser hardiment le sang de l'agneau immolé sur elles, sans crainte de le verser en vain ; on peut aller dans le trésor des mérites de Jésus-Christ et des saints, dont le Sauveur a confié la dispensation à l'Eglise, prendre de quoi payer des dettes qu'on ne peut acquitter d'ailleurs, sans craindre de le dissiper, on peut faire prier l'aumône dans le sein des pauvres, prier soi-même au pied des autels, employer la voix des ministres et les suffrages des fidèles, pour demander le repos promis aux enfants d'Abraham selon la foi, dans la vraie terre des vivants; on peut jeûner et satisfaire pour les peines dues à autrui, par celles qu'on s'impose à soi-même et apaiser la justice par la pénitence. Tous ces moyens sont efficaces : servons-nous-en ; pleurons moins les morts et les soulageons davantage. Travaillons, sans perdre de temps en vains regrets, en larmes inutiles, en soins excessifs des honneurs funèbres, à les délivrer de leurs peines, à leur avancer la gloire qu'ils attendent; ils seront nos intercesseurs auprès de Dieu, pour nous obtenir les grâces nécessaires, à nous y réunir avec eux. Ainsi soit-il.

NOTICE SUR MASSON.

MASSON (Claude), prêtre de l'Oratoire, et prédicateur du XVII[e] siècle, a laissé des sermons en 5 vol. in-8° : Avent, 1 vol. ; Carême, 2 vol.; Panégyriques des Saints, 2 vol.; Lyon, 1695. L'auteur dans son Avent tâche de disposer les chrétiens à l'avénement de Jésus-Christ, et pour les y mieux porter, après leur avoir parlé des divins attributs, il y traite de l'amour du prochain, de la pénitence, et de tout ce qu'il y a de plus propre pour les préparer à recevoir ce divin Sauveur. Dans les deux volumes du Carême, il a donné des sermons de morale pour les cinq premiers jours de chaque semaine. Dans les panégyriques des saints, il fait admirer la variété des richesses de Dieu et de sa grâce à leur égard. Il y fait connaître l'élévation de ses sentiments pour leur grandeur. Il a joint à ces panégyriques des sermons pour les fêtes des mystères de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge.

(*Extrait du Dictionnaire des Prédicateurs.*)

SERMONS CHOISIS.

SERMON I[er].

DE LA JUSTICE DE DIEU.

Pro Christo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos.

Nous faisons la charge d'ambassadeurs pour Jésus-Christ, et c'est Dieu même qui vous exhorte par notre bouche (II *Cor.*, *ch.*V).

Serions-nous aussi zélés que nous devons l'être pour les intérêts de celui dont nous sommes les ambassadeurs, si, contents de faire connaître sa bonté pour ses sujets, nous ne parlions pas de sa justice? Quelle idée vous donnerions-nous de Dieu, et pourrait-on dire qu'il parle par notre bouche, si, expliquant ses principales perfections, nous en supprimions une qui lui est absolument essentielle? Il s'est trouvé des hérétiques qui n'ont voulu reconnaître en Dieu que sa bonté, prétendant que la justice est trop rigoureuse pour faire partie de la nature d'un Dieu ; mais je trouve plus juste la pensée de ces anciens qui dépeignaient un Dieu avec une gerbe de blé dans une main et le foudre dans l'autre ; sous cet emblème ils nous cachaient une belle vérité qu'ils ne comprenaient guère; ils nous insinuaient que Dieu sait aussi bien punir les crimes des

hommes que donner des récompenses à leurs vertus. Mais laissons les idées profanes, et consultons Dieu même pour parler de ses divins attributs ; établissons ce que nous avons à dire sur des fondements solides, et, pour le faire, implorons le secours du Saint-Esprit, que nous devons espérer d'obtenir par l'entremise de Marie : *Ave, Maria.*

Ce que nous divisons et séparons en quelque sorte par nos pensées et nos discours, n'est qu'une même chose en Dieu, et est absolument inséparable; il est aussi essentiellement juste qu'il est bon et miséricordieux. Premièrement, la justice est une vertu et, par conséquent, une perfection ; donc elle doit se trouver en Dieu qui les renferme toutes. Ce Dieu est un souverain Seigneur qui a droit d'établir des lois, et qui en a établi en effet; et, si l'on vient à violer ces lois, n'est-il pas juste qu'il punisse ceux qui auront la témérité d'être prévaricateurs? Ce Dieu qui ne mérite que des adorations et des respects, qui devrait être aimé de toutes les créatures qui sont capables de l'aimer, est néanmoins attaqué par ces créatures rebelles et ingrates. A voir leur insolence, on dirait qu'ils voudraient le détrôner : voilà où tend leur excès, à détruire, pour ainsi dire, celui de qui ils ont reçu l'être. Oh ! il faut donc qu'il se mette à couvert de leur insulte, et que sa justice lui serve comme d'un bouclier, pour repousser les efforts de ses ennemis : *Sumet scutum inexpugnabile æquitatem* (*Sap.*, V, 20). Il le fait : ainsi tremblez, pécheurs; je vous le disais hier, et je vous le répète aujourd'hui : peut-être y serez-vous portés, en considérant les effets funestes de la justice de Dieu ? Ah ! qu'ils sont différents de ceux que produit la miséricorde, qui nous recherche, qui se contente de peu, et qui nous récompense avec générosité. Vous vous souvenez de ces trois démarches que Dieu fait à notre égard par sa miséricorde, et dont je vous entretins hier; aujourd'hui vous allez voir trois effets bien contraires. La justice de Dieu nous rebute, exige de nous beaucoup, et nous punit sévèrement. Voilà trois effets de la justice que j'oppose aux trois effets de la miséricorde. Si la miséricorde nous recherche, la justice nous sépare de Dieu : première vérité, que je développerai dans mon premier point. Si la miséricorde se contente de peu, la justice exige une satisfaction sévère : ce sera le sujet de mon second point. Enfin, si la miséricorde nous récompense, la justice nous punit : c'est par où je finirai.

PREMIER POINT.

Pour malheureux et pour pécheur que soit l'homme, la miséricorde le recherche, parce que la misère et le péché font sa fin et son objet; et cette vérité est si constante, que, sans la misère et sans le péché, Dieu n'eût pas eu besoin de rechercher l'homme ; d'où vient que saint Bernard appelle la miséricorde *pes Christi*, le pied qui a fait marcher Jésus-Christ vers nous. Mais il en est tout autrement de la justice, parce qu'elle ne regarde que la droiture et le bien, et, par conséquent, l'homme étant déréglé et méchant, il faut qu'elle le rebute pour agir conformément à sa nature et à sa fin. Pour donner plus de jour à ce principe, il faut supposer que la justice peut être considérée, ou comme sanctifiante, ou comme punissante. Si on la considère comme sanctifiante, elle ne peut souffrir le pécheur ; si on la considère comme punissante, elle l'éloigne, et ainsi, en toute manière, elle le rebute ; si la justice ne rebutait point le pécheur, elle ferait tort aux justes, et elle se ferait tort à elle-même ; elle ferait tort aux justes, ne mettant point de différence entre eux et les pécheurs ; elle se ferait tort à elle-même, péchant contre sa nature. Car la nature de la justice est de rendre à un chacun ce qui lui est dû, et comme le rebut est dû au pécheur, il faut donc qu'elle le rebute : le rebut est dû au pécheur, parce que Dieu ne trouve plus rien d'agréable en lui.

Qu'est-ce qui nous rend agréables à Dieu ? la ressemblance que nous avons avec lui, la confiance que nous avons en lui, et l'amour que nous avons pour lui. Lorsque Dieu rencontre en nous ces trois choses, sa justice, pour sévère qu'elle puisse être, ne peut nous rebuter ; mais, lorsqu'elle n'en rencontre aucune, il faut de nécessité qu'elle nous rebute. Nous aimons naturellement ce qui nous ressemble ; la nature fait une impression sensible sur notre cœur, pour nous porter à la recherche d'un objet qui a quelque rapport avec nous ; au lieu que nous avons un éloignement naturel pour une personne qui peut avoir des qualités ou des inclinations opposées aux nôtres ; sa présence nous fait peine, et nous sentons notre antipathie se renforcer à sa vue, en sorte que si nous n'avons pas assez de pouvoir pour l'éloigner de nous, nous nous éloignons nous-mêmes d'elle ; or, Dieu ne trouvant dans les pécheurs aucun trait de ressemblance avec lui, au contraire, y trouvant des inclinations opposées aux siennes, et ayant le pouvoir de les éloigner de lui, faut-il s'étonner si sa justice s'emploie à cet éloignement ?

La seconde chose qui nous peut rendre agréables à Dieu, c'est la confiance que nous avons en lui. Lorsque nous nous confions aux créatures plutôt qu'à lui, il en est jaloux, et pour lors il nous abandonne. Voyez Joseph en prison, c'était un homme de bien, un homme qui n'était réduit en ce triste état, que pour n'avoir pas voulu consentir aux désirs illicites de sa maîtresse, et ainsi c'était un homme dont Dieu devait épouser les intérêts ; mais parce qu'il avait conjuré l'échanson de Pharaon de se souvenir de lui, lorsqu'il serait rentré en faveur, Dieu prolongea encore sa prison de deux ans : *Et merito*, dit saint Chrysostome, et ce fut avec justice. C'était pour lui faire connaître la faute qu'il avait commise, de s'être adressé à un autre qu'à Dieu en sa disgrâce. Mais les pécheurs peuvent-ils dire qu'ils se confient en lui, lorsqu'ils ont quelque mauvaise affaire ? L'un se confie en son crédit, l'autre se confie en ses amis ; l'un se confie en ses

richesses, l'autre se confie dans l'intelligence qu'il a dans les procès ; en sorte que, dit saint Salvien, *Creaturis omnibus creditur et Deo non creditur*. On se confie en toutes sortes de créatures, et on ne se confie point en Dieu. On a recours à toutes sortes de créatures, et on ne s'occupe point du secours que peut rendre Dieu. Si bien que Dieu, se voyant rebuté du pécheur, la justice veut qu'il lui rende la pareille et qu'il le rebute.

Enfin, la troisième chose qui peut nous rendre agréables à Dieu, c'est son amour; mais les pécheurs seraient-ils pécheurs s'ils l'aimaient? Ils aiment le monde qui les trompe, ils aiment les honneurs qui les aveuglent, ils aiment les plaisirs qui les corrompent, ils aiment les créatures qui les ruinent ou les trahissent, et Dieu seul est mort dans le souvenir de leur cœur ; et c'est ce dont il se plaint par un de ses prophètes : *Oblivioni datus sum tanquam mortuus a corde* (*Psalm.* XXX, 13). Si bien que pour reprendre clairement la substance de toutes ces choses et leur donner quelque jour, Dieu ne pouvant souffrir ce qui ne lui est point agréable, et n'agréant que ce qui lui ressemble, que ce qui se confie en lui, et que ce qui l'aime ; et les pécheurs n'ayant ni ressemblance avec lui, ni confiance en lui, ni amour pour lui, n'est-ce pas avec justice qu'il les rebute comme ses ennemis? *Et ego despiciam inimicos* (*Psalm.* CXVII, 7).

Je sais bien que Dieu prend plaisir à nous rebuter souvent ; mais disons qu'il y a de différents rebuts : il y en a qui ne sont que dissimulés, il y en a qui sont véritables, mais qui ne sont que passagers; il y en a qui sont véritables, et qui sont éternels. J'appelle un rebut dissimulé comme celui que Dieu fit paraître à l'Epouse des Cantiques ; quoique cette divine amante courût après lui, quoiqu'elle lui témoignât de grands empressements pour sa recherche, néanmoins Dieu ne voulut point souffrir son approche, Dieu la rebuta ; mais, comme dit saint Bernard, *Non est indignatio sed simulatio ;* ce rebut n'était que dissimulé, il ne venait point de colère, mais d'amour ; ce n'était que pour donner un plus grand exercice à sa fidélité : *Non est indignatio sed simulatio.* Dieu se comporte encore de la même sorte envers de certaines personnes, quoiqu'elles s'empressent pour le servir, quoiqu'elles s'y occupent et de cœur, et d'esprit, et d'action, et de pensée; néanmoins Dieu les rebute, il les laisse dans des dégoûts, dans des sécheresses, dans de certaines pensées qui leur causent autant d'horreur que de trouble. Mais, saintes âmes, ne désistez point de vos mêmes exercices, ce rebut n'est que dissimulé, ce n'est que pour éprouver votre amour, ce n'est que pour connaître si vous vous attachez à Dieu, parmi les peines aussi bien que parmi les consolations : *Non est indignatio sed simulatio.*

Il y a un autre rebut qui est véritable, mais qui n'est que passager, comme est celui du pécheur : dans son état actuel de péché, il est rebuté de Dieu, il est éloigné de Dieu; mais quand, à l'exemple de l'enfant prodigue, il se reconnaît et retourne à son père, ah ! ce Père céleste n'a point de plus grande joie que de voir son retour, et de le rétablir en son premier état de grâce auprès de lui; ses empressements sont tels, qu'il semble oublier les aînés, figures de ses élus, pour ne témoigner que de l'amour à ce nouveau venu ; et si les saints dans la béatitude étaient capables de ces jalousies, ou que, pour parler plus justes, ils ne trouvassent pas, dans la jouissance de Dieu et de sa gloire, le comble de toute satisfaction, ils envieraient les caresses que ce Père débonnaire fait à ce pécheur converti, pour lequel, selon l'Evangile, on fait plus de réjouissance que pour cent justes.

Enfin, il y a un dernier rebut de Dieu, qui non-seulement est véritable, qui non-seulement est pour un temps, mais où il n'y a point de retour, mais qui est pour durer pendant toute l'éternité; et c'est de ce rebut dont le prophète parlait quand il disait à Dieu : *Ne projicias me a facie tua* (*Psal.* L, 13). Je ne vous demande point, ô mon Dieu, de me rendre puissant, de me rendre riche, de me donner une santé parfaite, de me délivrer de la persécution de mes ennemis; mais ce que je vous demande, *Ne projicias me a facie tua*, ne me rebutez point pour un jamais, ne m'éloignez point pour un jamais de l'espérance de voir votre face adorable, qui doit faire le bonheur éternel des saints et des anges; que je sois du nombre de ceux à qui votre miséricorde vous fera dire : *Venite benedicti Patris mei* (*Matth.*, XXV, 34), venez à moi les bénis de mon Père; et non pas du nombre de ceux à qui votre justice vous fera dire : *Discedite a me maledicti* (*Ibid.*, 41), retirez-vous, maudits, de moi.

Ce n'est pas sans raison qu'on a comparé Dieu à l'aimant; l'aimant a deux vertus, l'une d'attirer le fer, et l'autre de le rebuter ; quand le fer est d'un côté, l'aimant l'attire, mais quand il est de l'autre ce même aimant le rejette. Voilà ce que fera Dieu; comme un divin aimant il attirera ceux qui seront du côté de sa droite par un effet de sa miséricorde, et ce même Dieu rejettera ceux qui seront du côté de sa gauche par un acte de justice, *Venite, discedite.* D'où vient que saint Augustin, considérant ces deux paroles si opposées et si contraires, quoique sortant de la même bouche en même temps, dit ces mots si justes et si conformes à mon dessein : *Attendis ad misericordiam, et non times judicium*, tu ne t'attaches qu'à considérer la miséricorde qui à présent te recherche, et tu ne t'attaches point à considérer la justice qui un jour te doit rebuter; et n'est-ce pas ce que je puis dire à chacun de vous : Vous ne vous occupez que de la bonté que Dieu a de vous souffrir, et vous ne songez pas à cette sévérité avec laquelle il vous doit punir? vous ne craignez pas la rigueur de ses jugements : *Et non times judicium*, ou si vous en avez quelque crainte, cette crainte ne fait qu'enflammer votre cœur ; ou, si elle y fait une im-

pression terrible, cette impression n'est que passagère; le prédicateur a-t-il cessé de vous parler, votre crainte s'évanouit.

En sorte que je puis vous comparer à ceux qui craignent le tonnerre : quand le ciel est tout en feu, qu'il fait gronder ses foudres sur nos têtes, on pâlit, on tremble, on quitte le jeu, on finit les mauvais entretiens, on fait des signes de croix, on se munit de quelque bonne résolution ; mais ce bruit est-il passé, on reprend son même train, on retourne à son même genre de vie. Voilà le portrait et le caractère de la plupart des créatures; quand un prédicateur est tout en feu, qu'il tonne, qu'il fait bruit, qu'il représente la sévérité de la justice de Dieu, on se trouble, on entre dans une sainte frayeur, on forme quelque propos de s'amender; mais, parole de mon Dieu, avez-vous cessé de frapper les oreilles, vous cessez en même temps de toucher les cœurs, et on retourne à son même libertinage. Voulez-vous donc que votre crainte soit raisonnable et utile, qu'elle imite la crainte de ceux qui appréhendent un naufrage; dans cette appréhension on se défait de tout pour se sauver, on jette dans la mer tout ce qu'on a de plus précieux, et parce qu'on n'estime rien tant que la vie, on abandonne volontiers tout ce que l'on peut avoir pour la sauver; la vue du salut est l'unique chose qu'on envisage. Ah! étant dans le monde, vous êtes dans une mer orageuse, à tout moment il se présente des écueils. Si vous êtes raisonnable et prudent, l'unique chose qui vous doit occuper, c'est la vue de votre salut; il faut vous défaire de tout, il faut décharger ce vaisseau, il faut décharger ce cœur; ce bien vous est cher: mais s'il est mal acquis, c'est un fardeau qui vous ferait périr, il faut s'en dépouiller; cette créature vous charme : mais son attache étant criminelle, vous causant mille mauvaises réflexions et mille soulèvements désordonnés, c'est un poids dangereux qui vous ferait faire naufrage infailliblement, il faut donc vous en défaire. Vous êtes trop raisonnable, pour n'être pas convaincu de ces vérités; vous n'êtes pas si absolument dépouillé des sentiments de la religion, que vous ne craigniez la justice de Dieu, et que, dans la vue de cette crainte, vous ne fassiez quelque résolution de vous corriger; mais, résolutions, que vous serez faibles! esprit humain, que tu seras inconstant! créatures, que vous serez engageantes! biens, plaisirs, que vous serez attirants! justice de mon Dieu, que vous serez bientôt éloignée du souvenir de ce pécheur! *Auferuntur judicia tua a facie ejus* (*Psal.* X, 5). Ah! mon Dieu, il éloignera de son esprit ce souvenir, il en écartera la pensée, parce que si la seule idée de votre jugement se présentait à son imagination, il lui serait impossible d'amasser ces biens avec tant de cupidité, et de rechercher ses plaisirs avec tant d'empressement.

Mais, aveugles, que faites-vous, et dans l'amas de vos biens, et dans la recherche de vos plaisirs? que prétendez-vous dans la pensée de faire un établissement considérable, et d'élever une fortune au-dessus du commun? Ah! dit saint Chrysostome, votre occupation ressemble à celle des enfants, qui quittent leur devoir et leur étude pour faire souvent des châteaux de cartes; car vous quittez votre devoir et l'étude de votre salut, pour faire des choses de néant, pour faire des châteaux de carte, pour faire une fortune passagère et caduque : *Puerilis ista constructio*, c'est une occupation puérile et non pas chrétienne; mais comme le Père, reconnaissant la négligence de ses enfants, leur fait sentir des effets de sa sévérité, sans être ému de leurs larmes, et renverse tous ces petits châteaux : ah! de même votre Père céleste, reconnaissant votre fainéantise aux choses de votre salut, renversera ces fortunes peu solides, et vous fera ressentir les rigueurs de sa justice, sans être touché de vos pleurs. Mais encore, que fera cette justice? elle ne se contentera pas de vous rebuter et de vous éloigner de Dieu, comme lui étant désagréables; mais elle exigera de vous des supplices à proportion que vous lui serez redevables, et les fera durer une éternité, si vous persévérez à être coupables, et c'est ce qui me reste à vous prouver.

SECOND POINT.

La miséricorde et la justice sont comme les deux mains de Dieu, l'une est douce, l'autre est rigoureuse; aussi, comme dit saint Bernard, l'une nous soutient, l'autre nous abat; l'une nous fait espérer, et l'autre nous fait craindre : *Misericordia fovet, justitia terret*. Et en effet, quelle appréhension ne devons-nous pas avoir de cette dernière, sachant que c'est elle qui doit peser tout ce que nous avons fait, et qui doit exiger de nous des peines selon la quantité et la qualité de nos offenses; et c'est pour ce sujet qu'elle est comparée à une balance, car comme une balance ne penche pas davantage d'un côté que d'un autre, aussi la justice garde une telle droiture, qu'il y a comme un équilibre entre les punitions et les péchés. Cette pensée est appuyée par les paroles du prophète : *Peccata nostra responderunt nobis* (*Isai.*, LIX, 12), nous sommes traités comme nous méritons, nos peines correspondent à nos péchés : *Peccata nostra responderunt nobis*, ou bien donnons une autre interprétation à ces paroles, en disant que les péchés et la justice de Dieu font comme un écho; les péchés élèvent une voix qui va jusqu'au ciel *Clamor Sodomorum venit ad me* (*Gen.*, XVIII, 20). La réponse que fait à cette voix la justice, c'est un châtiment; et comme l'écho qui répond, répond de la même sorte qu'on a poussé la voix, aussi la justice de Dieu répond aux péchés par des châtiments qui leur sont proportionnés : *Peccata nostra responderunt nobis*.

Ces principes supposés, il faut que la justice de Dieu exige davantage des chrétiens, que des autres, car ils sont plus criminels, soit qu'on regarde leur connaissance, soit qu'on regarde leur profession, soit qu'on regarde leur obligation; leur connaissance est plus pure, leur profession est plus sainte,

leur obligation est plus étroite. Connaissant ce qu'ils connaissent, ils pèchent par une pure malice, professant une religion si sainte, ils sont tout à fait impies, étant comblés de bienfaits du ciel, ils sont tout à fait ingrats. Salvien, parlant des barbares qui avaient ravagé l'Italie, dit que Dieu les supportait bien plus longtemps que les chrétiens, parce que quoiqu'ils fussent dans l'erreur, et crussent ce qu'il ne fallait pas croire, néanmoins Dieu voyait qu'ils ne péchaient que sous un prétexte de la véritable croyance : *Effectu piæ opinionis errabant ;* mais les chrétiens qui sont éclairés de la véritable lumière, mais les chrétiens qui sont appelés les enfants du jour, mais les chrétiens que Dieu, comme dit Tertullien, a tirés du sein de l'ignorance, pour leur découvrir le jour de la vérité que l'erreur leur dérobait; les chrétiens, dis-je, par ces raisons, pèchent plus grièvemennt; car comme une chute qui se fait en plein jour, est bien plus condamnable que celle qui se fait de nuit; et les chrétiens péchant de jour à cause de leur lumière, les idolâtres péchant de nuit à cause de leur ignorance, les chrétiens, dis-je, ne doivent-ils pas être plus rigoureusement punis ?

La seconde raison qui fait qu'ils sont plus punissables, c'est leur profession ; car comme dit le même Salvien : *Criminosior est culpa, ubi honestior est status*, la faute est plus noire et plus honteuse, lorsque la condition est plus relevée. Tout larcin est blâmable, mais il l'est bien davantage lorsqu'un homme de justice le commet. Toute fornication est défendue universellement, mais ce crime est bien plus odieux, lorsqu'une personne consacrée à Dieu vient à s'en souiller ; parce que, comme dit encore le même Salvien, *Si honoratior est persona peccantis, peccati quoque major invidia;* l'état et la condition d'une personne est une circonstance qui aggrave son crime. Or, l'état des chrétiens étant plus sublime que celui des infidèles, leur profession étant incomparablement plus sainte, leurs péchés deviennent incomparablement plus grands ; étant incomparablement plus grands, il faut de nécessité que la justice de Dieu exige d'eux davantage.

Enfin, ce qui aggrave tout à fait notre faute, ce sont les obligations que nous avons à Dieu, c'est sa grâce, qu'il nous donne si fréquemment. Cette grâce, dit un savant évêque de notre France (*Hildeb.*), est si officieuse et si obligeante, qu'elle semble faire avec lui une heureuse et sainte conspiration pour nous servir en toutes choses : *Officiosissima est hominibus gratia Dei, et velut jurata in eorum obsequium.* C'est cette grâce qui nous rend bons, ou qui nous donne les moyens pour le devenir; car tout ce qu'elle nous donne, ou c'est une vertu par laquelle nous sommes bons, ou c'est un moyen pour parvenir à la bonté; par exemple, la foi, l'espérance, la charité sont des vertus qui nous rendent bons ; mais les richesses ou la puissance sont des moyens pour pouvoir devenir bons : *Quædam subsidia sunt quibus juvamur ad bonum virtutis.* Je veux que vous soyez riches ; mais si vous suivez les mouvements de la grâce de Dieu, vous vous servirez des richesses pour pratiquer la vertu, en exerçant la charité. Je veux que vous soyez puissant ; mais si vous suivez les mouvements de la grâce de Dieu, votre autorité servira pour défendre les faibles et les pauvres opprimés ; en sorte que la grâce fait servir toutes choses à notre sanctification : *Et inter tot armamenta justitiæ non esse justum creaturæ defectus est, non incuria creatoris;* et parmi des moyens si abondants d'être saint, ne se sanctifier pas, c'est le pur défaut de l'homme, et non pas un manquement de soin et d'amour de Dieu pour lui.

Ajoutez pour grâce spéciale le sacrifice de sa vie, l'application de ses mérites, son corps et son sang qu'il lui donne si souvent : aussi la justice, irritée du mépris qu'il aura fait de toutes ces choses, le punira avec la dernière rigueur, et examinera jusqu'à la moindre circonstance de ses actions et les mettra, dit saint Ambroise, dans une balance : *Si mala vergant, heu me !* Si le mal se trouve plus pesant et l'emporte, je suis perdu sans ressource, il n'y a plus rien à espérer : *Si bona, præsto est venia ;* mais si le bien prévaut, me voilà sauvé, il n'y aura plus rien à craindre ; du côté que la balance aura penché, elle y sera courbée éternellement. Ah ! si nous comparons le mal avec le bien que nous avons fait, quel sujet n'avons-nous pas de craindre ? qui peut être sans quelque frayeur? car, sans comparaison, nous avons fait plus de mal que de bien ; et cependant c'est la vérité que Dieu exigera beaucoup d'un homme quand il lui sera beaucoup redevable : d'autant plus qu'il nous aura fait de faveurs, d'autant plus nous serons obligés de lui rendre compte ; et d'autant plus nous en aurons abusé, il nous punira d'autant plus grièvement. Un magistrat sera bien plus responsable, qui aura eu en son pouvoir la police d'une ville, et qui, bien loin d'en avoir empêché les désordres, les aura autorisés ou par sa connivence, ou par son mauvais exemple. Un juge sera bien plus responsable, qui aura eu entre ses mains la décision des biens de la veuve et de l'orphelin, et qui n'aura pas soutenu comme il faut leur bon droit, pour soutenir un homme riche ou puissant, un parent ou un ami. Les prêtres et les religieux seront bien plus responsables, qui auront été les dispensateurs du sang et des trésors de Jésus-Christ à raison de leur ministère, et qui en auront fait un mauvais usage ou par leur lâcheté, ou par leur ignorance, ou par leur conduite intéressée.

Dieu nous jugera et selon la nature des temps et selon la condition des personnes, et selon la qualité des péchés ; car les péchés d'à présent seront bien plus rigoureusement punis que ceux du temps de la nature ou de la loi ; les péchés des prêtres et des religieux le seront bien plus grièvement que ceux des gens communs du monde ; les fornications.

les adultères, les incestes, en un mot toutes sortes d'impuretés seront punies d'une bien autre manière que quelque autre petit péché de fragilité; et, ce qui sera plus fâcheux, c'est cette éternité de peines. Quand la justice des hommes s'exerce sur quelque fameux criminel, son supplice ne dure pour l'ordinaire que quelques moments ; car, comme la mort ne consiste qu'en deux ou trois soupirs, il ne faut que deux ou trois souffles pour terminer son tourment : mais la justice de Dieu, venant à s'exercer sur un pécheur en l'autre vie, elle fera subsister éternellement ses rigueurs ; les hommes, à la vérité, peuvent faire prolonger quelque temps un supplice ; d'où vient qu'un tyran disait autrefois à un de ses satellites : *Utere ingenio ut quod sæpe fieri non potest, fiat diu ;* sois ingénieux à tourmenter cet objet de ma haine, afin que ce qui ne se peut faire qu'un coup se fasse du moins longtemps ; mais ce supplice ne peut durer que quelques heures, ou tout au plus que quelques jours; au lieu que celui que Dieu fait ressentir aux objets de sa haine ne finira jamais, et, ce qui m'y paraît de plus douloureux, c'est que ce même feu brûlera de différente manière et fera ressentir de nouvelles douleurs ; en sorte que chaque peine se trouvant diverse, chaque moment commencera une nouvelle éternité, et ne cessant jamais pour finir, durera toujours et se renouvellera en se perpétuant. C'est ainsi que la justice de Dieu sera éternelle, et c'est la révélation qu'en a eu une grande sainte.

Il est de la justice de Dieu de faire souffrir éternellement le pécheur. Il faut, dit saint Grégoire, *ut nunquam careat supplicio, qui nunquam voluit carere peccato ;* que celui-là souffre sans fin, qui n'a jamais voulu donner de bornes à ses péchés ; s'il eût vécu éternellement, éternellement il eût voulu demeurer en son même état; d'où vient que, comme dit le même Père, *ideo iniqui cum fine deliquerunt quia cum fine vixerunt ;* les méchants ont fini de pécher parce qu'ils ont fini de vivre ; si leur vie eût été immortelle, ils auraient voulu s'éterniser dans le désordre. Puisque donc Dieu nous doit juger selon notre volonté, et la volonté des pécheurs ayant été de s'éterniser dans leurs plaisirs s'ils avaient pu, il faut que Dieu les fasse subsister en des tourments éternels, puisqu'il le peut.

Ce qui fera l'une de leur plus grande sensibilité au milieu de leurs tourments, c'est que leurs désirs seront sans espérance. Toutes les passions concupiscibles seront plus fortes dans le cœur des damnés en enfer qu'elles n'ont été en ce monde, mais ce sera sans espoir ; car, comme dans le paradis, on ne désire rien qu'on n'obtienne, par un contre-coup bien terrible et bien sensible, dit saint Augustin, dans l'enfer on n'obtient rien de tout ce qu'on désire : *Nil in regno Dei desideratur quod non invenitur , et in inferno nihil invenitur quod desideratur ;* un homme damné par ses débauches journalières, par ses blasphèmes fréquents aura beau désirer de voir sa femme, il ne l'obtiendra pas : une femme damnée à raison de son luxe, de sa vanité, de ses infidélités secrètes aura beau désirer de voir son mari, elle ne sera point écoutée : *In inferno nil invenitur quod desideratur.* Parmi les juges les plus sévères, quand un criminel est condamné on ne lui refuse pas, s'il le souhaite, cette triste satisfaction de voir ses parents ou ses amis, mais la justice de Dieu sera inflexible : elle n'accordera rien aux désirs des damnés ; ils auront beau désirer et la vue de leurs parents et la fin de leurs tourments; un père aura beau désirer de voir son enfant et un enfant de voir son père ; une mère aura beau souhaiter de voir sa fille et une fille de voir sa mère ; désirs , vous serez inutiles ; souhaits , vous serez superflus : *In inferno nil invenitur quod desideratur.*

La justice des hommes est comme une petite verge qui peut se fléchir, aussi on en porte une ordinairement devant les juges; mais la justice de Dieu est comme une verge de fer qui de sa nature est inflexible : *Reges eos in virga ferrea* (*Psal.* II). Mais pour éviter les coups de cette justice, jetons-nous entre les bras de la miséricorde, ils sont ouverts, et Dieu nous les tend amoureusement: cette miséricorde nous fera une bien plus douce composition, elle nous traitera avec bien moins de sévérité; ou, s'il faut absolument contenter cette rigoureuse perfection, s'il faut absolument satisfaire à cette justice; prévenons-la en nous jugeant nous-mêmes, Dieu nous le permet, il nous subroge en sa place, il nous établit ses lieutenants; mais ne nous flattons pas en notre propre cause de peur de nous trahir; soutenons les intérêts de Dieu, condamnons-nous aux peines que nous croyons mériter, pour rigoureuses qu'elles soient, elles seront toujours bien plus légères que celles que Dieu ordonnerait. Vous avez peut-être le bien de votre prochain ; si vous vous rendez justice, à quoi vous pouvez-vous condamner qu'à la restitution. Je veux que ce vous soit une peine bien sensible de la faire ; mais ne vaut-il pas mieux renoncer aux biens de la terre qu'aux trésors du ciel? Vous avez peut-être quelque forte et criminelle attache à une créature: si vous voulez vous rendre justice, à quoi vous pouvez-vous condamner qu'à la séparation d'avec elle? cette séparation est fâcheuse, les nœuds qui lient vos deux cœurs ne se peuvent rompre sans une douloureuse violence, puisque tout ce qui touche le cœur est sensible; mais ne vaut-il pas mieux rompre avec une créature pour le reste de vos jours que de vous exposer à faire un divorce avec votre Créateur pour toute une éternité? Vous avez peut-être médit de cet homme ou de cette femme: si vous voulez vous rendre justice, à quoi pouvez-vous vous condamner, sinon à lui réparer le tort que vous lui avez fait, en vous dédisant devant des témoins ; j'avoue que c'est une chose honteuse et sensible de se dédire ; mais craignez-vous plus un peu de honte devant les hommes

qu'une éternelle confusion devant Dieu? Vous êtes juge, ne faut-il pas que vous ordonniez des peines proportionnées à l'offense : *Pro mensura delicti sit et plagarum modus*, disent les jurisconsultes.

Si vous vous attendez à ce que Dieu vous juge lui-même, vous savez le procédé de sa justice, elle rebute l'homme lorsqu'il lui est désagréable, elle exige beaucoup de lui quand il est beaucoup redevable, et elle le punit une éternité lorsqu'il persévère à être coupable. Prévenons donc ses coups et ses rigueurs. Il y a quantité d'attributs en Dieu qui de nécessité nous doivent prévenir; il faut, lorsque nous sommes dans le néant que sa puissance nous prévienne pour nous en tirer, il faut, lorsque nous sommes pécheurs, que sa miséricorde nous prévienne pour nous rechercher, il faut, lorsque nous sommes dans l'indigence que sa providence nous prévienne pour nous assister et nous donner ce qui nous est nécessaire; mais la justice est le seul attribut qu'il faut prévenir : il faut bien se donner de garde qu'elle-même ne nous prévienne, elle est trop à craindre en ses approches.

C'est pourquoi saint Augustin disait à Dieu quoique je vous aime, ô mon Dieu, je ne laisse pas de vous craindre, l'amour et la crainte partagent mon cœur ; quand je vous considère comme miséricordieux, ah! pour lors l'amour y triomphe entièrement ; mais aussi quand je viens à faire quelque réflexion sur votre justice, il faut avouer que la crainte y règne absolument: *Attendo quam bonus es, attendo quam justus, amo bonum, timeo justum :* Ah! mes frères, à l'exemple de ce grand saint, aimons la miséricorde et craignons la justice; ces deux attributs comme nous avons déjà dit, sont comme les deux bras, ils se présentent tous deux pour nous recevoir, mais la miséricorde se présente avant la justice : *Misericordia tua et veritas tua semper susceperunt me* (*Psalm.* XXXIX, 12). Jetons-nous donc entre ses bras amoureux, et après nous avoir reçus et nous avoir fait grâce sur la terre, elle nous rendra heureux dans le ciel. *Amen.*

SERMON II.

DE LA PAIX AVEC LE PROCHAIN.

Pro Christo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos.

Nous faisons la charge d'ambassadeurs pour Jésus-Christ, et c'est Dieu même qui parle par notre bouche (II *Cor.*, V).

On ne peut pas nier que tous les hommes et surtout les chrétiens ont de grandes raisons pour vivre ensemble dans une étroite union : que la qualité d'enfants de l'Eglise, qui les a enfantés spirituellement, qui les nourrit et les soutient par les mêmes sacrements, les y oblige; qu'ils y sont engagés par la qualité d'enfants de Dieu, qu'ils portent et qu'ils possèdent en effet ; qu'étant de plus membres d'un Dieu qui a voulu devenir leur chef et s'unir à eux , c'est encore pour eux un nouvel engagement de conserver entre eux cette union et cette paix. C'est ce que nous avons tâché de faire voir. Cependant, chrétiens, quel sujet d'humiliation et de confusion pour nous! vous le savez, vous le voyez aussi bien que moi, la paix, cette union que produit la charité, règne-t-elle dans les villes, dans les familles, dans les sociétés civiles? Si le prophète disait : J'entre dans l'indignation, quand je considère la paix dont jouissent les pécheurs; chacun de nous, s'il a tant soit peu de zèle : *Zelavi super iniquos pacem peccatorum videns* (*Ps.* LXXII, 3), ne doit-il pas dire : Mon zèle m'a fait voir, avec une espèce d'indignation, le trouble et la division qui règne parmi les hommes qui deviennent pécheurs, dès lors qu'ils se divisent? J'ai donc cru que je ne devais pas me contenter de vous proposer les motifs qui doivent nous porter à vivre dans une sainte union, mais qu'il serait à propos de vous proposer dans ce discours les moyens d'obtenir ou de conserver cette paix. Eh ! quels sont ces moyens, me direz-vous? avant que de les découvrir il faut avoir recours à cet Esprit-Saint qui unit dans l'éternité le Père avec le Fils; adressons-nous à celle qu'il remplit de ses dons quand un ange lui dit: *Ave*, *Maria.*

Quelle mesure pourrait-on prendre pour concilier tous les hommes qui se font une guerre continuelle, que l'on voit acharnés les uns contre les autres ? Je sais, chrétiens, que cette guerre continuera jusqu'à la fin des siècles. Tel est l'ordre de la providence divine, qui le permet ainsi pour exécuter les desseins qu'elle a sur les bons et sur les méchants. Mais s'il est nécessaire qu'il arrive des scandales , malheur à celui par qui arrivent ces scandales. Les hommes ne s'accorderont jamais ; nous ne verrons jamais régner cette paix qui serait si à souhaiter ; mais nous devons , autant qu'il est en nous, travailler à l'établir; nous devons faire nos efforts afin qu'il ne tienne pas à nous qu'elle ne règne. Quels moyens faut-il donc employer pour l'obtenir ou pour l'entretenir ? il faut aller à la racine du mal. Si nous n'avions point de passions, la paix régnerait parmi nous , nous nous aimerions parfaitement ; mais nous en avons de violentes, ceux avec qui nous vivons en ont aussi. Elles sont moins vives dans les uns que dans les autres, mais enfin personne n'en est exempt. La cupidité ne meurt qu'avec nous , encore ne meurt-elle que dans les saints. Le moyen donc de conserver la paix avec ceux avec qui nous vivons , ce n'est pas de détruire et d'anéantir nos passions et celles des autres, puisque cela est impossible, mais c'est de les dompter , de les réprimer en nous , et de ménager celles des personnes avec qui nous vivons. Deux moyens que je vous proposerai dans les deux parties de ce discours. Voulez-vous contribuer à faire régner la paix dans le monde? domptez vos passions. Premier moyen très-efficace , dont je ferai le premier point de ce discours. Mais il ne suffit pas de vous régler vous-même, de mettre un frein à vos passions , il faut vivre avec vos frères, il faut par conséquent ménager leurs

passions et leur humeur, il faut prendre garde de ne pas exciter mal à propos leurs passions, de ne pas les remuer, les aigrir; second moyen, qui n'est pas moins nécessaire que le premier, et dont je ferai le second point de ce discours.

PREMIER POINT.

L'homme innocent était susceptible de quelques passions, puisqu'il avait un cœur susceptible d'amour, un cœur fait pour aimer. Il y avait des biens qu'il possédait, dont la jouissance lui causait de la joie; comme il pouvait les perdre, la crainte pouvait trouver entrée dans son cœur; il y avait des biens qu'on lui avait promis et qu'il devait attendre; l'espérance pouvait donc aussi trouver place en son cœur. Mais tous ces mouvements différents n'étaient point des passions qu'il dût réprimer; il n'y avait qu'à les régler, et il le pouvait aisément; maître absolu de tous les mouvements qui pouvaient s'élever, il leur imposait la loi sans souffrir de révolte de leur part; mais, hélas! que l'état où nous sommes est bien différent! les passions sont en plus grand nombre, elles ont un méchant principe et nous conduisent, si nous n'y prenons garde, à une mauvaise fin, et elles ne tendent qu'à troubler la paix de notre cœur et à troubler la tranquillité publique.

C'est de cette manière que nous envisageons ici nos passions comme des obstacles à la paix; de sorte que si nous leur lâchons la bride, plus de paix, plus de tranquillité; on ne voit plus alors que trouble; et, au contraire, si nous les modérons en nous-mêmes, rien ne sera troublé au dehors. Eh! quoi de plus indubitable que cette vérité? si chacun s'appliquait au combat dont nous parlons, verrait-on régner le trouble dans les royaumes, dans les villes, dans les familles et dans les sociétés publiques? Examinons, je vous prie, quelle est la source ordinaire de ces divisions. Tout est en combustion dans un royaume; une cruelle guerre qu'il faut soutenir contre des étrangers, épuise ses forces, dépeuple ses provinces, fait périr une infinité de personnes. Tout le monde gémit et se plaint. De plus, une guerre intestine s'allume dans les provinces; ceux qui devraient agir de concert, et s'unir pour repousser les étrangers, se déchirent les uns les autres, et deviendront par là la proie de leurs ennemis communs: on souhaite la paix, on l'invoque, on l'appelle, et la paix s'éloigne, et la guerre s'allume de plus en plus. C'est un état bien funeste et bien déplorable, que d'en être réduit là! Quelle est la source de ces misères, de ces troubles et de ces divisions? elles viendront peut-être de l'ambition d'un prince inquiet, qui, pour se faire un grand nom dans le monde, entreprend tout pour causer de grands mouvements, espérant d'être partout triomphant: ces troubles seront peut-être causés par la passion d'un ministre poussé par l'avarice ou enflé par la vanité, qui irrite l'esprit de son prince contre ses alliés et ses voisins, et lui fait entreprendre des projets injustes contre eux. Si les uns et les autres avaient réprimé leurs passions, la paix aurait régné; si ce ministre avait été désintéressé et sincère, s'il avait ménagé l'esprit de son prince, si le prince avait mis des bornes à ses désirs, et qu'il eût fermé l'oreille aux flatteries et aux médisances, la paix, encore un coup, régnerait, les peuples ne seraient pas aux abois, les provinces ne seraient pas ravagées, et la terre ne serait pas inondée de sang.

Que si nous entrons plus avant dans le particulier, et si nous observons ce qui se passe à nos yeux, nous trouverons la même chose. Une famille est en désordre, le mari est divisé contre sa femme, la femme contre le mari, ils ne peuvent s'accorder ensemble; les liens sacrés qui les unissaient ensemble, et que Dieu lui-même avait formés, sont rompus depuis longtemps: ils ne peuvent se souffrir, ils en viennent aux reproches, aux injures, aux dernières extrémités. Quel exemple pour des enfants! quelle impression ne font point sur leur esprit, qui est encore tendre, les querelles continuelles dont ils sont les témoins! Ces enfants deviennent turbulents comme ceux de qui ils ont reçu la vie et qu'ils regardent comme leur modèle; cette maison est une espèce d'enfer; il n'y a point d'ordre; tout y est, au contraire, dans une confusion horrible: *Ubi nullus ordo, sempiternus horror inhabitat.* Quel scandale pour les voisins et pour toute une ville, à qui cela ne peut pas demeurer longtemps caché? Ignorez-vous la cause de ces troubles? cette femme ne peut aimer, ne peut souffrir son mari, parce qu'il ne se tient point à la maison et qu'il passe une partie de son temps dans les cabarets et dans les académies (1); c'est là qu'il dissipe un bien qui devrait servir à entretenir sa famille; de plus, ce mari la maltraite; et par les visites suspectes qu'il rend sans cesse à des personnes dont la conduite est décriée, il fait bien voir qu'il n'a point pour elle aucune affection. Cet autre mari a sujet de se plaindre de sa femme: entêtée des vanités du siècle, elle néglige tout ce qui est de son devoir et s'amuse à la bagatelle: a-t-on inventé une nouvelle mode? il faut qu'elle s'y conforme; qu'elle choque la modestie ou non, elle ne s'en met pas en peine; les maximes du siècle sont sa règle et non l'Evangile; a-t-on fait une partie de divertissement, de jeu, de promenade? elle se trouve partout; elle souffre l'assiduité des personnes dont on connaît l'humeur et les manières. Quelle apparence d'aimer une femme qui n'aime qu'elle-même, et tout ce qui a rapport à elle-même, qui n'a aucun soin de son ménage? Voilà comme se forment les dissensions dans les familles. Si cet homme avait modéré la passion qu'il sentait pour le plaisir, il serait aimé de sa femme; si celui-ci avait dompté la passion qu'il sent pour boire et pour manger dans des lieux dangereux, avec des libertins qui le gâtent et le corrompent, la paix régnerait dans sa famille. De même,

(1) On sait que le mot *Académie* est synonyme de maison de jeu: mais il a vieilli dans cette acception. M.

si cette femme avait résisté à la passion qui la porte à aimer le jeu et les compagnies, si elle avait su se modérer, avoir un peu de complaisance, se tenir à la maison pour veiller sur son domestique, instruire, comme elle le doit, ses enfants; combien de troubles elle aurait épargnés, combien de blasphèmes et d'injures elle aurait évités?

Ce que je dis des royaumes entiers et des familles, je le dis des particuliers qui se trouvent divisés : cela vient de notre immortification. Un ami a versé un secret dans votre sein, comme un dépôt qu'il croyait que vous auriez la discrétion de tenir caché, vous ne modérez pas la démangeaison que vous avez de parler, le secret vous pesait, vous vous en êtes déchargé comme d'un fardeau incommode; celui qui vous croyait fidèle et discret, apprend, par le rapport des autres, qu'il s'est trompé: quel dépit ne conçoit-il pas contre vous? en voilà assez pour rompre avec vous, vous serez son ennemi mortel peut-être toute sa vie; il vous fera la guerre, et vous, qui n'avez pas eu de prudence pour lui être fidèle, vous n'aurez apparemment pas assez de vertu pour souffrir son ressentiment; il faudra en venir aux mains, ou vous ruiner par quelques moyens que ce soit.

Ai-je rien dit, chrétiens, qui ne soit fondé sur une expérience de tous les jours? examinez tous les troubles qui sont arrivés depuis que le monde subsiste, vous trouverez qu'ils ont été causés par quelque passion secrète ou manifeste qu'on n'a pas domptée. L'immortification des sens, de l'esprit et du cœur en a été la source funeste. Voulez-vous parcourir avec moi tous les temps et tous les lieux? L'Ecriture, dont toutes les paroles sont autant d'oracles, nous fournit un beau champ. Entrons en esprit dans ce lieu saint, d'où Jésus-Christ dit qu'il a vu Satan, cet ange de lumière, descendre avec précipitation aussi promptement qu'un éclair qui éblouit et disparaît en un moment (*Luc.*, X). Chose étonnante, chrétiens, dans le ciel où règne le Dieu de paix, dans ce lieu où tout était dans un si bel ordre, il s'est livré un grand combat : *Factum est prælium magnum* (*Apoc.*, XII). Un esprit céleste est métamorphosé en dragon, et entraîne avec sa queue la troisième partie des anges, il faut qu'un autre esprit du premier ordre, plus fidèle à son Créateur, prenne les armes contre les rebelles (*Ibid.*). Il combat en effet avec tant de courage et de succès, que ceux qui avaient excité le trouble dans le ciel en sont chassés, et que les trônes de gloire qui leur étaient préparés demeurent vides (*Ibid.*). Il ne tint pas à ces esprits de malice que Dieu ne fût détrôné et ne perdît sa souveraineté; mais ils furent opprimés et accablés par le poids de sa gloire. Qui est-ce qui ignore que ce trouble fut causé par un désir déréglé de s'élever, auquel Lucifer ne résista pas? Mais nous nous sommes engagés à parler des hommes et d'examiner ce qui cause parmi eux les troubles qui les divisent. Nous avons dit que leur immortification propre en est la source. Après avoir envisagé la guerre qui a troublé une fois le repos du ciel, jetez maintenant les yeux sur le paradis de volupté dont le Saint-Esprit parle dans la Genèse (*Gen.*, III); une femme ne mortifie pas ses yeux, elle regarde un fruit qui la charme par sa beauté, elle ne met pas un frein à sa langue, elle parle et raisonne trop avec un esprit travesti en serpent, elle prête trop facilement l'oreille à ses discours : la voilà corrompue, elle consomme le péché auquel elle est sollicitée. Dans ce péché, qui vient d'une passion mal réglée, je vois la semence de toutes les divisions qui désoleront la terre. Enfants malheureux de parents qu'une passion malheureuse emporta, nous leur ressemblons en ce point! Jamais la terre n'a joui d'un parfait repos depuis ce temps-là. Nous nous faisons la guerre les uns aux autres, parce que nous ne combattons pas nos ennemis domestiques. Le monde est toujours un théâtre où l'on joue des tragédies cruelles qui se terminent toujours par l'effusion du sang, ou plutôt l'on y joue des tragédies qui ne se terminent jamais. Les royaumes et les républiques jouissent-ils longtemps de cette paix qu'on tâche de faire quand on est las de se battre? ce n'est qu'une paix plâtrée, qui ne dure qu'autant qu'on est dans l'impuissance de la rompre. La plupart des réconciliations qu'on fait, sont-elles de longue durée dans les familles? comme on hait par passion, on se réconcilie quelquefois par passion, par un motif que la cupidité suggère. Une haine injuste vous divise, une politique mondaine, un intérêt vous fait garder certains dehors qui font croire que vous êtes bien ensemble; mais ce ne sont que des apparences trompeuses: le cœur est toujours le même, il est toujours rempli de fiel et d'amertume, et la haine éclatera à la première occasion.

Tel est l'état de la plupart des chrétiens, qui se laissent dominer par la cupidité; il n'y a que ceux qui conservent la paix dans leur cœur, en réprimant leur cupidité, qui demeurent unis à leurs frères par une liaison véritable. Ils sont du nombre de ceux que Jésus-Christ a canonisés : *Beati pacifici Matth.*, V, 9.), bienheureux les pacifiques. Heureux, parce qu'ils jouissent d'un grand repos dans leur cœur, et qu'ils ne contribuent point aux troubles qui arrivent dans le monde. On les leur impute quelquefois, mais mal à propos. Elie était l'homme du monde le plus pacifique, parce qu'il était le plus mortifié, et vous savez le détail de sa pénitence, son jeûne austère, son amour pour la retraite, son éloignement de tout ce que le monde idolâtre. On l'accuse pourtant de troubler tout Israël; mais il répond avec autant de fermeté que d'humilité au roi qui lui fait ce reproche : C'est vous, prince, qui troublez tout Israël. C'était en effet un prince trop crédule à l'égard de sa femme, et qui suivait toutes les passions qu'elle lui inspirait, et qui faisait mal à propos la guerre à ce saint homme. On a de même accusé des gens de bien d'exciter des tumultes dans le monde : mais ceux qui les accusaient étaient les seuls

coupables; c'étaient des gens qui voulaient dominer sur les esprits, qui voulaient s'enrichir, et comme ils trouvaient dans leur chemin des gens de bien qui pouvaient empêcher leurs progrès, ou du moins qu'ils croyaient contraires à leurs desseins et à leurs projets, ils s'élevaient contre eux, ils animaient le monde contre eux, et comme leurs cabales et leurs intrigues causaient du bruit, ils en rejetaient la faute sur ceux qui n'en étaient que l'occasion innocente. C'est aux gens passionnés qu'il se faut prendre, si le monde ne jouit pas de la paix, et s'il n'y a point d'union entre les hommes. Mais quelles sont donc ces passions qu'il faudrait réprimer pour procurer autant qu'il est en nous l'union et cette paix si souhaitable? et quels sont les moyens de les réprimer? Il les faut réprimer toutes : mais on peut remarquer ici celles qui tendent le plus à désunir les cœurs. Le désir de s'élever me paraît une des plus turbulentes. Je vous ai fait remarquer le désordre qu'il causa dans le ciel au commencement du monde, et vous pouvez en lisant l'Histoire et sainte et profane, remarquer que ce même désir qui a remué le cœur de tant d'hommes a bouleversé en même temps tout l'univers. Si l'Ecriture remarque que la terre se tut en présence d'Alexandre, ce silence forcé venait de son trouble, aussi bien que de son admiration; c'était un conquérant qui prétendait se rendre maître de tout le monde, et cette passion était si vive en lui, qu'il oublia qu'il était mortel : il fallut que le Tout-Puissant lui fît sentir la faiblesse de sa condition par une maladie. Les César, les Pompée, les princes ottomans, n'ont pas été plus paisibles et plus maîtres d'eux-mêmes, ils ont causé les mêmes remuements, et, s'il fallait citer des exemples de notre siècle, il n'en fournirait que trop.

Du désir de s'élever naît une autre passion qui n'est pas moins cruelle que celle dont elle tire naissance : c'est même une fille qui surpasse en malice sa mère : c'est l'envie. Voyez Caïn tourmenté au dedans de lui-même par cette passion; il trouble la paix de la première famille du monde, et couvre le premier la terre de sang humain. Voyez les frères de Joseph : quels troubles ne causent-ils pas à un père qui devient inconsolable, parce qu'il croit son fils bien-aimé dévoré par une bête cruelle, et qu'il se voit sur le point de perdre tous ses autres enfants (*Gen.*, XXXIII, 37)? Je ne trouverais que trop d'exemples de chaque passion; mais contentez-vous, je vous prie, de ceux que la la mémoire me fournit.

Ah! que l'impureté est encore une passion turbulente! quel désordre n'excita-t-elle pas entre des frères? et depuis qu'Amnon eût violé sa sœur Thamar, de quelle agitation ne fût pas troublé l'esprit de ce jeune prince (II *Reg.*, XIII)? Comme son amour n'avait point de bornes, sa haine n'en garda plus, et celle qui avait fait le sujet de ses empressements, devint en un instant l'objet de son aversion. Ce n'est pas assez, il avait fermé les oreilles aux charitables avertissements que lui donnait cette fille avant qu'il commît cet inceste; maintenant il ne peut soutenir les reproches qu'elle lui fait : il emploie plus de violences pour la faire mettre dehors de son appartement, qu'il n'avait mis en usage de ruses pour l'y attirer. Mais voici la suite funeste : Absalon apprend avec chagrin le triste état de Thamar, et l'insolence insupportable d'Amnon; il ne peut entendre une oppression si inouie, sans concevoir une inimitié irréconciliable contre Amnon : il couve le dessein de venger l'injure faite à la princesse Thamar; et après avoir été deux ans sans parler à Amnon, sous feinte de le régaler dans le temps qu'on tondait ses brebis, il attire Amnon, avec les autres princes ses frères, dans un lieu de plaisance. Là, après avoir fait un repas, qui aurait pu passer pour le festin d'un roi, il fait assassiner Amnon dans le fort de la débauche, et ce meurtre est l'effet de l'impureté qu'avait produit la haine dans le cœur d'Absalon, qui vengea par ce fatricide le tort qu'Amnon avait fait à Thamar.

Non-seulement l'impureté est une passion qui tyrannise celui qu'elle domine, en le persécutant comme une furie, en lui suscitant mille peines, mille inquiétudes, des alarmes continuelles. Ah! si ces troubles ne regardaient que celui qui est assez malheureux pour se laisser aller à cette passion honteuse, je ne plaindrais guère leur malheur! Après en avoir gémi devant Dieu, j'entrerais dans le zèle de la justice divine, qui punit dès ce monde ces misérables esclaves : je m'en réjouirais même par un sentiment de charité, parce que ces troubles qui les tourmentent, peuvent avec la miséricorde de Dieu contribuer à leur conversion. Mais ce qu'il faut déplorer ici, c'est la confusion et le désordre que cause cette passion infâme à ceux qui n'y résistent pas. Il n'y a guère de troubles dans le monde où cette damnable passion n'ait la meilleure part : ceux qui savent les menées secrètes et les intrigues du monde, nous apprennent qu'elle est la première cause de ces grandes guerres, qui désolent le monde. On sait du moins que les divisions qui règnent dans les villes et dans les familles, et parmi les amis, viennent de cette source empestée. Elle entraîne avec elle le désordre, et elle a le malheur de produire par une fécondité fatale, les autres passions qui troublent aussi la paix, comme la jalousie, la colère, les haines, et d'autres pestes semblables. Je ne puis pas entrer ici dans un plus grand détail, pour vous montrer que si nous ne jouissons pas de la paix qui devrait nous unir tous ensemble, cela vient de ce que nous ne combattons pas nos passions. Hélas! nous n'en sommes que trop convaincus : notre conscience est un témoin irréprochable contre nous : nous voyons assez que si nous troublons les autres au dehors, c'est parce que nous ne conservons pas la paix au dedans. Quel remède à cela? je me réserve à vous en dire quelque chose dans ma seconde partie, où je dois vous parler du second moyen de

conserver la paix dans le monde, qui est de ménager les passions des autres. Non-seulement nous devons combattre nos passions, mais il faut du ménagement à l'égard de ceux avec qui nous vivons. C'est par où je dois finir.

SECOND POINT.

L'apôtre saint Paul exhortant les Romains à conserver la paix avec tous les hommes, ajoute un mot considérable : *Si fieri potest* (*Rom.*, XII), si cela se peut. Ce grand docteur des nations, éclairé des lumières divines, voyait bien que la plupart des hommes étant disposés comme ils sont, il n'est guère possible de conserver avec eux cette paix : mais il les exhorte à y travailler autant qu'ils pourront : *Si fieri potest, quod ex vobis est, cum omnibus hominibus pacem habentes.* Or, s'il y a quelque chose qui conduise à cette paix, c'est sans doute de ménager les passions de ceux avec qui nous vivons : car ils en ont tous, comme je l'ai déjà remarqué. Les méchants en ont de criminelles, auxquelles ils lâchent la bride, les justes en ont qui sont comme entées dans cette racine corrompue, dans ce fond de corruption, qui vient de la concupiscence que Dieu laisse en eux, pour des raisons dont il ne s'agit pas ici de parler : elles sont toujours fondées sur les règles d'une sagesse infinie.

Les méchants, les pécheurs de profession, ne sont méchants et pécheurs, que parce qu'ils se laissent dominer par quelque passion criminelle. Dans les uns c'est l'orgueil qui les rend ennemis de Dieu, et les porte sans cesse à s'élever contre l'ordre de sa Providence : *Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper* (*Luc.*, XIII). Dans les autres, c'est l'avarice, qui les sollicite continuellement à amasser des richesses, où ils mettent leur cœur, et qui devient leur idole : *Ubi thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit.* Beaucoup se laissent entraîner par l'amour du plaisir, qui les possède tellement, qu'ils ne pensent qu'aux moyens de s'en procurer ; ils s'en occupent jour et nuit. Les uns et les autres sont tellement résolus de satisfaire leurs désirs déréglés, que quiconque s'oppose directement ou indirectement à leurs desseins, devient dès lors leur ennemi, et ils sont pour l'ordinaire disposés à tout entreprendre pour s'en venger. De là, les procès, les emportements, les querelles, les mauvais traitements. Voilà la disposition du cœur des méchants, de ceux qui vivent dans le péché, et qui aiment le déréglement.

Et ceux qu'on appelle gens de biens et qui le sont en effet parce que la charité est répandue dans leur cœur par le Saint-Esprit qui leur a été donné, croyez-vous qu'ils soient toujours bien aises qu'on s'oppose à leurs désirs et qu'on traverse leurs prétentions ? la plupart ont une vertu commune et médiocre. Si la charité l'emporte sur la cupidité, il ne faudrait pas grand chose pour faire pencher la balance de l'autre côté. S'ils sont véritablement justes, ils combattent leurs passions ; mais combien en trouve-t-on de faibles qui sont tous dérangés et succombent à la tentation quand ils sont attaqués un peu fortement ? Ils aiment le souverain bien, mais ils n'ont pas encore déraciné de leur cœur tout amour des biens de la terre. Ils mettent leur fin dernière en Dieu qui est le centre de tout, la source des véritables plaisirs et de la solide gloire ; mais l'amour des commodités de la vie les attache encore un peu ; ils ne sont pas au-dessus des discours des hommes dont ils estiment encore l'approbation. Ou sont ceux qui se réjouissent qu'on leur enlève des biens qu'ils croient posséder légitimement et qui aiment une pauvreté qui les prive de tout ? Où sont ceux qui se réjouissent quand on leur suscite des persécutions qui les accablent et les affligent ? Où sont ceux qui se glorifient dans les humiliations ? qui cherchent l'obscurité et le mépris des hommes ? Je sais, mon Dieu, que si nous étions dans ces dispositions heureuses, nous vous serions bien plus agréables, et que nous devons y aspirer, travailler avec votre grâce à les acquérir. Vous en connaissez, parmi vos serviteurs et parmi vos servantes, qui sont de ce caractère ; mais vous ne laissez pas de souffrir et d'honorer même de votre amitié ceux qui ne sont pas encore parvenus à cet heureux état, parce que vous savez que nous ne sommes que poussière. Oui, chrétiens, il y a des faibles dans l'Eglise et il faut les ménager aussi bien que les méchants, si vous voulez, comme vous le devez, conserver la paix avec tous les hommes : *Cum omnibus hominibus pacem habentes.*

Quand je dis qu'il faut ménager les passions des bons et des méchants, ne croyez pas que je prétende qu'il faille les favoriser, les entretenir, les fortifier par lâcheté et par une molle complaisance. Ah ! ce serait tout perdre ! il faut au contraire souvent s'y opposer. Ces passions sont comme un torrent : si vous n'arrêtez ce torrent, si vous ne lui imposez une digue, il ravagera tout ; c'est un feu ; si vous ne l'éteignez, il va tout ruiner. Il faut imiter la conduite de Dieu : *Toute chair avait corrompu sa voie* (*Gen.*, VI), dit le texte sacré ; les hommes corrompus se plongeaient dans la fange, dans une espèce de déluge de crimes causé par le débordement de leurs passions criminelles : *J'effacerai*, dit Dieu en colère, *j'exterminerai l'homme* (*Ibid.*). Il envoie en même temps sur la terre un déluge d'eau pour empêcher les hommes de pousser plus loin leur malice et de satisfaire leurs passions déréglées. Des villes abominables se sont abandonnées à toute sorte de corruption (*Gen.*, XVIII), leurs crimes jettent un cri au ciel qui demande vengeance. Dieu est irrité de voir ces furieux se livrer aux passions les plus honteuses ; un feu du ciel est lancé sur leur ville pour consumer et exterminer ces malheureux habitants, qu'un autre feu avait déjà consumés dans le fond de leurs âmes. Il faut imiter la conduite de Jésus-Christ qui s'est élevé avec force contre les injustes passions des Juifs, qui les a traités d'hypocrites, de superbes, d'injustes (*Joan.*, V) et leur a reproché de suivre les maximes du diable qu'il appelle leur père. Il faut imi-

ter la conduite des saints qui n'ont pas flatté ceux qu'ils croyaient répréhensibles. On a vu des chrétiens généreux reprocher aux tyrans leurs cruautés, leur dire même des paroles qu'on pourrait traiter d'injures, si elles n'avaient pas été sanctifiées par la bouche sacrée de ces généreux athlètes de Jésus-Christ. Saint Paul même reprend en face saint Pierre, parce qu'il le croit répréhensible, parce qu'il avait trop de complaisance pour les Juifs, qui étaient trop entêtés de la loi et de ses cérémonies (*Gal.*, II).

Comment accorder cela avec ce ménagement dont nous parlons? Oh! cela s'accorde fort bien; et pour nous en instruire nous n'avons qu'à considérer la conduite de Dieu, la conduite de l'Homme-Dieu et des saints: quand l'homme, oubliant les bienfaits dont Dieu venait de le combler, transgressa le commandement unique qu'il lui avait fait et qu'il pouvait observer avec tant de facilité, ne semblait-il pas qu'il dût l'exterminer? ne semblait-il pas du moins qu'il dût lui reprocher son crime avec force, avec de fortes invectives? Ingrat que vous êtes, d'où vient que vous avez la témérité de me désobéir et de croire plutôt à la parole d'un serpent qu'à ma voix? qui vous a porté à un si grand attentat? Il ne lui parle point ainsi, il le recherche avec douceur. Il aurait pu le porter au désespoir, il le tire au contraire du trouble où il est: *Adam, ubi es* (*Gen.*, III)? Il le fait rentrer en lui-même par des paroles de raillerie, il ne laisse pas son crime impuni, mais il ne l'aigrit point; il n'augmente pas son chagrin. S'il noie tout le monde dans un déluge, que n'a-t-il point fait auparavant pour guérir les passions des hommes? S'il consume des villes entières par le feu, quel ménagement ne garde-t-il pas dans toute sa conduite? Il veut s'informer s'ils sont coupables. Il entre en composition avec son serviteur Abraham. L'Ecriture est pleine de ces exemples de condescendance que Dieu a témoignée pour ménager l'humeur et les faiblesses d'un peuple toujours rebelle à ses ordres.

Et Jésus-Christ, notre Emmanuel, en vivant sur la terre avec nous, n'a-t-il pas appréhendé d'irriter mal à propos la passion des Juifs, leur envie, la jalousie qu'ils avaient conçue contre lui? Pour éviter le trouble, il supprime beaucoup de choses qu'il pouvait faire, plusieurs choses qu'il pouvait dire. S'il permettait au peuple de le faire roi, comme il en avait envie, et qu'il le cherchait dans ce dessein, quel trouble se serait élevé parmi ses ennemis et les politiques? Il se dérobe et disparaît aux yeux de ceux qui le cherchent. Il s'élève quelque petit bruit parmi ses disciples sur la préséance; ils disputent entre eux qui aura la première place. Quelle bonté vous eûtes alors pour eux, mon Dieu: content de leur apprendre que celui qui dans votre royaume serait le premier devait être le serviteur de ceux au-dessus desquels il serait placé, vous ne voulûtes point les accabler de reproches ni d'invectives. Combien de condescendance pour eux dans tout le temps que vous conversâtes avec eux pour ne pas troubler la paix que vous vouliez qu'ils aimassent: *Beati pacifici* (*Matth.*, V, 9).

Et tous ceux qui ont été zélés pour la conservation de cette paix n'ont-ils pas agi de même dans les occasions? Abraham voit qu'il s'élève des disputes entre ses serviteurs et ceux de son neveu Loth. Choisissez, lui dit-il, l'endroit de la terre qui vous plaira le plus pour l'habiter; si vous allez à la droite, j'irai à la gauche; si vous allez à la gauche, j'irai à la droite. Esaü a conçu un dessein pernicieux contre son frère; il l'accuse de lui avoir ravi son droit d'aînesse, il veut lui ravir la vie. La présence de Jacob irritera sa colère, l'éloignement pourra la diminuer; leur mère, qui aime autant la paix qu'elle aime ses enfants, écarte et éloigne d'elle son fils, dont la présence pourrait la consoler. Saül, animé contre David qui lui avait rendu de si bons services, a juré sa perte; il ne la diffère que parce qu'il n'a pas trouvé une occasion favorable d'exécuter son dessein criminel (I *Reg.*, XIX, 20, 21). Jonathas est sage, il tâche d'adoucir la colère de son père et fait retirer son ami David pour ménager son père dont l'esprit était si aigri. Mais que j'admire encore bien plus les ménagements de David! Après avoir erré dans les déserts, il rencontre celui qui le cherchait pour le faire mourir; il tombe entre ses mains, et il est si bien en son pouvoir qu'il ne tient qu'à lui de s'en défaire. Il se contente de lui faire connaître que sa vie était en son pouvoir, et que, lui ayant coupé sa robe sans qu'il s'en fût aperçu, il lui était alors aussi facile de lui ôter la vie et de le tuer, que de faire ce qu'il venait de faire (*Ibid.*, XXIV). Combien de chrétiens aujourd'hui, après que Jésus-Christ est venu nous faire une loi du pardon des injures, combien de chrétiens, pour satisfaire leur passion, croiraient en pareille occasion ne pas blesser la justice en punissant ceux qu'ils croiraient si mal intentionnés? David ne pouvait-il pas du moins représenter avec force à Saül son injustice, lui reprocher son ingratitude? Je ne sais s'il l'aurait pu faire sans déplaire à Dieu, mais je sais qu'il ne le fit pas et qu'il lui parla avec tant de modération, qu'il tira de lui un aveu de son injustice. J'avoue que j'ai tort, dit ce prince à David, vous êtes plus juste que moi, je ne serai plus si crédule à l'avenir, et je veux en agir autrement avec vous (*Ibid.*). Il n'en fit pourtant rien, mais il ne tint pas à David que la passion injuste de ce prince ne fût guérie et que les troubles qu'elle excitait ne se dissipassent.

Il faudrait, chrétiens, pour vous instruire sur le sujet que nous traitons, ah! il faudrait se représenter souvent ces grands exemples que l'Ancien Testament nous met devant les yeux; et si dans cette loi de rigueur nous trouvons de si beaux modèles, combien nous en fournira l'histoire de la loi de Jésus-Christ, qui ne respire que la douceur? Parcourez ces histoires, vous trouverez que

ceux qui ont eu du zèle pour les intérêts de Dieu, et une véritable tendresse pour leurs semblables, pour les chrétiens leurs frères, se sont appliqués à ménager les passions de ceux avec qui ils se sont trouvés, pour ne point rompre l'union et la paix qui doit régner parmi ceux qui sont véritablement à Dieu. Je me vois obligé de supprimer ces beaux exemples, de peur d'être trop long. Il s'en présente pourtant un à mon esprit que je ne puis passer sous silence : il nous fait voir combien la douceur a de force sur les esprits les plus farouches; c'est saint Augustin qui le rapporte en parlant de sa famille. Son père était un païen, homme d'une humeur fière et emportée; et sa mère au contraire était chrétienne, d'une humeur douce et affable, zélée pour maintenir la paix dans sa maison. Quelle apparence de la conserver avec un mari dont les passions étaient vives et turbulentes, qui ne reconnaissait point cette religion qui nous ordonne de les réprimer? Les femmes qui étaient maltraitées par leurs maris et qui en portaient souvent les marques, étaient surprises que Monique ne reçût pas les mêmes traitements de son mari dont ils connaissaient les vices. Mais cette femme sage, au rapport de saint Augustin, avait tant de prudence qu'elle savait manier son humeur intraitable pour tout autre; elle faisait ce que dit le Sage (*Sap.* XVIII, 21): sa douceur apaisait la colère de cet époux qui se convertit enfin par les soins, la vigilance et la discrétion de cette admirable femme. Ah! si nous agissions ainsi, si nous suivions tous ces beaux modèles, il n'y aurait pas tant de confusion dans le monde qu'il y en a. Je me suis particulièrement appliqué à vous faire ressouvenir de ces exemples que le Saint-Esprit nous propose pour nous régler en vous rapportant celui de David et de Saül. On voit dans la conduite si sage de ces personnes différentes, la source des troubles et les remèdes qu'il y faut apporter. La discorde règne parmi nous parce que notre malice ou notre indiscrétion choque mal à propos les passions des autres, qu'un peu de charité et de discrétion aurait apaisées, ou plutôt un peu de charité et de discrétion empêcherait que ces passions ne s'élevassent. Vous n'aimez pas cette personne, vous savez qu'en lui disant une chose, en lui parlant d'une affaire qui lui est arrivée, vous irriterez sa colère; ah! si vous avez un reste de foi et de charité, que n'arrêtez-vous votre langue? pourquoi aller réveiller une passion qui est assoupie? Vous savez que votre mari est sujet à la colère, que lorsqu'il est animé il vomit des injures, non-seulement contre vous et contre ceux qui lui parlent, mais qu'il attaque Dieu même par ses blasphèmes, cependant vous l'attaquez? Mais c'est un débauché, il ne vient que le soir bien tard après avoir couru les cabarets et les académies, après avoir dépensé son argent pendant que je languis ici avec mes pauvres enfants. Eh quoi, prétendez-vous par là justifier votre conduite? votre mari a fait une faute, faut-il lui en faire faire de nouvelles? il est coupable, faut-il le devenir vous-même? Si vous guérissiez le mal par vos reproches je vous permettrais d'éclater; mais vous l'aigrissez, vous l'irritez, vous dites que c'est un emporté pourquoi l'imitez-vous? Mais ne faut-il pas reprendre ceux qui font mal? Attendez un temps favorable; le jeu, où il a peut-être perdu l'a échauffé, le vin du moins en lui échauffant le sang a troublé sa raison, il n'est pas en état d'écouter vos raisons.

Le silence est un secret admirable pour amortir la plupart des passions. Il faut taire les défauts d'autrui quand on juge que nos discours ne feront que les enflammer. Il faut quelquefois taire leurs vertus et leurs bonnes œuvres pour ménager leur vertu et les empêcher de recevoir le fruit de ces bonnes œuvres. Si la prudence nous oblige de louer quelquefois les actions qui méritent des louanges pour encourager ceux qui les font, il faudrait souvent mettre des bornes à ses éloges, et y apporter des tempéraments que l'on néglige, et par là on augmente la cupidité de ceux qu'on loue, et qui se laissent trop facilement entêter de l'encens qu'on prodigue en leur faveur.

Que si l'on doit quelquefois garder le silence sur les vertus d'autrui et sur ce qui peut les faire estimer, donner une haute idée de leur mérite, ne devons-nous pas à plus forte raison, faire ce qui peut nous être avantageux à nous-mêmes? Non-seulement c'est une vanité que de parler volontiers et sans raison de ce qui peut nous rendre recommandables, mais par là on excite la jalousie de ceux devant qui l'on parle. Vous prenez plaisir à parler de votre famille, vous en vantez la noblesse et le mérite de ceux qui se sont signalés; vous prenez plaisir à raconter ce que vous avez fait de bon, les belles actions que vous avez faites, le succès que vous avez eu dans toutes vos entreprises, les louanges que vous vous êtes attirées, les récompenses qu'on vous en a données, ignorez-vous que vous irritez par là la concupiscence de ceux qui vous entendent? vous faites voir par là que vous vous occupez de vous-même, que vous voulez que les autres s'en occupent. Par là vous empêchez qu'on ne s'occupe d'eux, vous vous élevez au-dessus d'un trône qui les choque, ils ne le pourront souffrir, ils feront contre vous des cabales et des intrigues, eh! savez-vous jusqu'où leur passion irritée pourra aller? qui est-ce qui pourra ne pas trembler considérant l'exemple des patriarches, des enfants de Jacob. Joseph a raconté devant eux les songes qui figurent sa future grandeur, sa future élévation, ils sont déjà irrités contre lui, parce qu'il a un habit plus éclatant qu'eux. Je n'examine pas ici si Jacob fit une grande faute en donnant à Joseph cette robe qui fut comme la première cause de leur aversion secrète, mais Dieu a voulu nous apprendre par là combien les parents doivent être réservés pour ne point témoigner plus d'amitié à un enfant qu'à un autre Ah! que le siècle où nous vivons a besoin de

profiter de cette instruction! Je n'examine pas non plus si Joseph fit une grande faute de raconter devant ses frères, les songes que Dieu lui avait envoyés, je crois qu'il y avait plus de simplicité que de vanité dans ce récit, mais enfin Dieu a voulu nous apprendre avec combien de réserve et de précaution il faut parler de soi-même et se produire pour ne pas choquer ceux qui sont encore faibles. Que les apôtres étaient faibles vivant avec Jésus-Christ, avant qu'ils eussent reçu cet Esprit de force qui devait les revêtir : *Donec induamini virtute ex alto* (*Luc.*, XXIV, 49)! Vous savez qu'ils entrèrent dans l'indignation quand on parla de donner les deux premières charges du royaume de Jésus-Christ aux deux enfants de Zébédée, et, si Jésus-Christ par sa bonté n'avait pas remédié à ces maux dès leur naissance, s'il n'avait pas almé leur esprit, quelles suites fâcheuses n'aurait pas eues leur ambition?

Nous voyons tous les jours les suites fâcheuses de ces troubles, qui ne viennent que de la malice et de l'indiscrétion des hommes. Nous l'avons déjà dit, et rien n'est si constant que, si l'on ménageait les passions de ceux avec qui l'on se trouve lié par la société civile, la paix y régnerait; mais, comme nous l'avons aussi remarqué, il faudrait en premier lieu modérer, mortifier ses propres passions, et je vous avais promis de vous proposer quelque moyen pour le faire. Ecoutez ce moyen, chrétiens; si vous le pratiquez bien, la paix régnera, parce que vos passions seront mortifiées et que vous craindrez de choquer et d'irriter les passions des autres. Quel est donc ce moyen? ce serait, chrétiens, de nous attacher uniquement à Dieu. Ah! mes frères, tous nos crimes, tous nos désordres viennent de ce que nous n'aimons pas Dieu, de ce que nous ne le servons pas, de ce que nous ne nous attachons pas à lui. Voilà la source de nos passions, de notre malice et de notre indiscrétion : nous ne sommes point attachés à Dieu comme il faut. Entêtés des vanités du monde, nous courons après les objets qu'il nous présente avec une espèce de fureur. Nous y mettons notre dernière fin, notre bonheur, ou bien du moins, si ces objets ne nous éloignent pas entièrement de Dieu, ils nous arrêtent, ils nous empêchent d'aller à lui avec la plénitude de cœur que nous devrions. On aime toujours en quelque degré ces objets, ces plaisirs, cette vaine gloire. De cet amour naissent pour l'ordinaire et les grandes guerres et les petites divisions. N'aimez rien que Dieu, ne vous attachez qu'à lui, vos passions ne vous feront plus tant de peine, vous n'irez point inquiéter les autres. Un homme assez heureux pour être bien uni à Dieu, est uni à ses frères, il est le maître des mouvements de son cœur, et il veille pour conserver la paix avec tous les hommes, autant qu'il est en lui. Il ne pense point mal, il ne cherche point ses intérêts, il est patient, il est doux, il n'agit point avec un cœur double ou avec hauteur, avec fierté. C'est le caractère de la charité et le portrait qu'en fait l'Apôtre. Au contraire celui qui est séparé de Dieu par le péché, ne cherche que ce qui lui est utile, il se fait le centre de tout. A-t-il été choqué? oh! il s'élève, il en faut prendre vengeance : il y a un esprit de malignité répandu dans toutes ses actions ; et les justes mêmes qui sont bien imparfaits, qui s'en tiennent à ce qui est précisément nécessaire pour n'être pas damnés, qui, par une volonté délibérée conservent quelque attache à des objets dont ils devraient tâcher de s'éloigner, de se détacher pour être plus agréables à Dieu : ces sortes de personnes ne mortifiant point leurs passions, ne prennent pas soin de ménager les passions des autres. Il faut une grande vigilance pour ne pas les aigrir. Oh! leur délicatesse est étrange, la moindre parole, un manque de civilité les rend tout déconcertés. Je voudrais donc qu'ils agissent envers les autres, comme ils veulent que l'on agisse à leur égard, ou, pour mieux dire, je voudrais qu'ils fussent bien parfaits. Ils seraient au-dessus de toutes ces petites misères, et ils le seraient, parfaits, si, contents de Dieu seul, ils ne s'attachaient qu'à lui seul, s'ils détournaient leur cœur de l'amour des choses visibles. Inspirez-nous, mon Dieu, ces heureux sentiments, pour faire régner la paix que le monde ne peut donner. Vous voulez, Seigneur, que nous soyons tous unis, que nous ne fassions qu'un, comme vous ne faites qu'un avec votre Père, donnez-nous cet esprit adorable, qui vous unit de toute éternité, afin que nous n'ayons tous qu'un même cœur et une même âme, faites que notre cœur soit en vous dans le temps et dans l'éternité; je vous souhaite cette paix et cette sainte union. Au nom du Père, etc.

SERMON III.

DE L'AME.

Pro Christo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos.

Nous faisons la charge d'ambassadeurs pour Jésus-Christ, et c'est Dieu même qui vous exhorte par notre bouche (II *Cor.*, *ch.* V).

Si l'homme est obligé d'aimer son créateur, il le doit par conséquent considérer autant qu'il le peut et adorer ses perfections infinies; s'il est obligé d'aimer son prochain, à qui il doit demeurer uni, par les liens d'une charité véritable, on peut dire, et on doit le dire après Jésus-Christ, la vérité même, qu'il doit se haïr lui-même. Par cette sainte haine, il se conserve et procure à son âme un bonheur éternel : *Qui odit animam suam, in vitam æternam custodit eam* (*Joan.*, XII). En agissant autrement il se perd misérablement : *Qui amat animam suam, perdet eam.* Combien de raisons nous doivent porter à concevoir contre nous cette haine salutaire, et que ce serait un beau champ pour vous entretenir aujourd'hui! Je réserve cependant cette matière pour quelque autre jour, et après vous avoir parlé de l'amour que nous devons avoir pour Dieu et pour ceux que Jésus-Christ appelle notre prochain, j'ai dessein de vous proposer la manière de nous aimer nous-

mêmes sans contrevenir à l'ordre que Dieu nous donne de nous haïr. J'ai dessein d'invectiver contre ceux qui se haïssent d'une manière criminelle, d'une manière qui leur est si désavantageuse, qu'elle tend à les détruire s'ils le pouvaient faire. Ils ont une âme dont ils ne connaissent point la noblesse, la beauté et le prix. Rien n'est comparable à la beauté de notre âme, ils travaillent à l'enlaidir et à la rendre difforme. Elle est immortelle, il ne tient pas à eux qu'elle ne meure : ils la font en quelque sorte mourir. Rien de si précieux que notre âme, ils l'avilissent et n'en font aucun cas. Trois dérèglements bien déplorables, contre lesquels je veux vous munir, si vous n'y êtes point encore tombés, et auxquels je vous exhorterai de la part de Dieu à remédier si vous vous en sentez coupables. Apprenez aujourd'hui quelle est la beauté de votre âme et prenez garde d'en ternir l'éclat; votre âme est immortelle, fuyez ce qui lui peut donner la mort; votre âme est précieuse, ne la donnez pas à vil prix. Voilà le projet de ce discours, qu'il ne faut pas commencer sans avoir salué la très-sainte Vierge : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Comme il n'y a rien de plus capable et de plus puissant pour attirer nos cœurs et captiver nos affections, que la beauté, ça été un trait admirable de la sagesse divine de communiquer quelque trait de la sienne à toutes les créatures, afin que ces petits vermisseaux nous fissent remonter jusqu'à la source, mais il faut avouer qu'entre toutes les créatures à qui Dieu a communiqué plus de beauté, il n'y en a point qui approchent de notre âme. Le soleil est une image éclatante de Dieu, mais il n'est pas un être vivant, un être animé, un être spirituel. L'ange est bien un être vivant, animé, spirituel et, si vous voulez, un être invisible aussi bien que Dieu ; mais il n'est pas en toutes manières la véritable image de Dieu. Dans l'ange l'image de la nature divine y est bien représentée; mais dans l'ange l'image des trois personnes divines n'y est point exprimée, c'est un privilége qu'il a voulu seulement accorder à notre âme ; c'est un avantage qu'il n'a voulu accorder à aucune autre créature : *Quod nulli alteri ex creaturis donavit*, dit saint Bernard, et c'est pour ce sujet que notre âme est appelée par saint Augustin: *Substantia Deo simillima*, une substance très-semblable à Dieu. S'il n'y a qu'un Dieu qui remplisse et régisse le monde, il n'y a qu'une âme qui remplisse et gouverne l'homme qui est un petit monde. Si Dieu habite dans le monde sans être vu du monde, l'âme n'habite-t-elle pas dans l'homme sans être sensible aux yeux de l'homme? Si dans Dieu il y a un Père, un Fils et un Saint-Esprit, qui sont trois personnes distinctes, et qui ne sont qu'un même Dieu, dans l'âme il y a une mémoire, un entendement et une volonté qui sont trois puissances distinctes et qui ne sont qu'une même âme: *Anima substantia Deo simillima.* Or, comme Dieu est la beauté même, qu'il est tout revêtu de beauté : *Domine, decorem induisti*, comment est-ce que l'âme qui lui est si semblable, qui est sa parfaite image, ne serait pas belle ?

Aussi je trouve dans l'âme trois beautés, elle est spirituelle, elle est libre et elle est le trône de Dieu, ce qui achève sa beauté. Je dis premièrement que l'âme est spirituelle ; et la raison des philosophes modernes est parce qu'elle pense ; car comme un corps n'est pas capable de penser, il faut donc que ce qui produit en nous nos pensées soit quelque chose de spirituel : l'âme étant donc spirituelle, je conclus qu'il faut qu'elle soit belle, et voici la preuve claire et familière de cette vérité. Tout ce qui est matériel est corporel, tout ce qui est corporel est corruptible, tout ce qui est corruptible est défectueux, tout ce qui est défectueux n'est point beau : mais l'âme selon notre principe étant spirituelle est immatérielle, étant immatérielle, elle est incorruptible, étant incorruptible, elle n'est point défectueuse, n'étant point défectueuse, elle est belle. Et elle est si belle, dit saint Chrysostome, que le corps n'a point de beauté que celle que l'âme lui donne. Car pourquoi pensez-vous, dit ce Père, que Dieu a voulu que le corps fût si laid, si difforme et si défiguré après la mort ; car vous voyez des yeux fermés, des joues pâles, des lèvres livides, des mains et des pieds immobiles, un cœur glacé : pourquoi cela ? c'est pour vous apprendre que quand ce corps était vivant, sa beauté procédait d'autre que de lui ; que l'éclat de ses yeux, que le vermillon de ses joues, que l'activité de ses mains et de ses pieds, que le mouvement de son cœur procédait de la vigueur de l'âme. Or, si l'âme n'était point spirituelle, mais qu'elle fût corporelle, la même beauté subsisterait toujours, le même corps subsistant, donc il faut qu'elle soit spirituelle : étant spirituelle, elle est éloignée de la matière, étant éloignée de la matière, elle est éloignée de l'ordure, il s'ensuit qu'elle est belle.

Mais sa beauté ne serait qu'imparfaite, si elle n'était encore libre, Dieu n'aurait pas gravé parfaitement en elle son image, s'il n'y avait encore imprimé un caractère approchant de sa liberté. Ce qui fait la beauté du corps, ce sont de certains traits, de certains linéaments justes qui frappent les sens et qui se rendent agréables aux yeux des hommes ; mais comme l'âme n'a rien de palpable et de sensible, ce qui fait sa beauté, c'est une certaine pente au bien, une certaine inclination à la vertu que sa liberté animée de la grâce lui fait embrasser, et en l'embrassant elle se pare, elle s'orne, et étant parée et ornée de la sorte, elle devient belle et agréable aux yeux de Dieu ; mais c'est peu dire que l'âme est libre, elle est souveraine, elle règne sur tous nos sens, elle règne sur toutes nos passions ; nos passions ne peuvent s'élever sans son ordre, elles dépendent de sa liberté. Et même parmi leurs soulèvements, il est en son pouvoir de demeurer calme ; d'où vient qu'elle est comparée à la mer, parce que quoique la mer soit l'élé-

ment où règnent les plus grands orages, les tempêtes les plus furieuses, néanmoins nous reconnaissons par de visibles expériences qu'elle nourrit au milieu des tempêtes des poissons qui ne remuent point, des conques qui demeurent inébranlables, des dauphins qui conservent la paix parmi ses écumes orageuses. Parfaite image de l'âme humaine qui, parmi tous les soulèvements et les mouvements déréglés que les passions les plus emportées et les plus fougueuses voudraient élever en elle, cependant peut soutenir ces efforts sans changer ni se troubler. Et c'est en quoi, dit un platonicien, elle fait voir son excellence et sa perfection, *perfectior operatio stabilis*, ou pour parler avec les Pères, plutôt qu'avec les prophètes, c'est en quoi elle fait voir sa véritable beauté, parce que pour lors elle fait voir qu'elle est le trône de Dieu.

Je sais bien que Dieu remplit entièrement l'homme, qu'il n'y a aucune partie dans l'homme qui soit vide de lui : *Nil ab illo vacat, opus suum implet*, dit le prophète moral (*Sen*); mais il faut avouer qu'il est dans l'âme d'une manière extraordinaire; il communique à l'esprit quelque rayon de lumière, il communique au cœur quelque étincelle du feu de son amour; mais à l'âme, il se communique soi-même, il en fait sa demeure, il en fait son temple, il en fait son trône; et comme Dieu ne se peut dépouiller de ses divins attributs, et la beauté en étant un qui lui est essentiel, Dieu donc étant en cette âme, il la remplit de beauté, la rendant participante de la sienne. Mais quoique l'âme soit belle, nous ne laissons pas de l'enlaidir; elle est spirituelle, et nous la rendons charnelle; elle est libre, et nous la rendons esclave; elle est le trône de Dieu, et nous la faisons en devenir le trône du démon.

L'amour est si puissant sur la personne qui aime, qu'il la rend entièrement semblable à la chose aimée. L'amour est comme un miroir : quand on présente à un miroir de la la terre, il vous renvoie des espèces de terre; quand on l'oppose au regard du ciel, il vous représente le ciel; ainsi notre âme aimant les choses de la terre, elle devient terrestre : *Homo de terra terrenus*, aimant les choses charnelles, elle devient charnelle. Et n'est-ce pas ce que saint Paul reprochait aux Corinthiens : *Nonne carnales estis et secundum hominem ambulatis*. N'êtes-vous pas des esprits purement charnels? et votre façon d'agir ne fait-elle pas bien connaître qu'il n'y a rien de spirituel en vous, que tout y est humain, que vous n'avez que des vues et des considérations humaines? et ne pourrait-on pas aussi vous faire le même reproche : *Nonne carnales estis?* Rentrez en vous-mêmes, examinez votre âme, interrogez-en les pensées et les désirs. Les élevez-vous au ciel? les appliquez-vous à Dieu? Pensez-vous à ce qui est de votre salut? que si au lieu de vous élever du côté du ciel, vous vous abaissez sans cesse du côté de la terre; que si au lieu de vous occuper de Dieu, vous ne vous remplissez que du souvenir des créatures; que si au lieu de songer à votre salut, vous ne pensez qu'à satisfaire vos sens, qu'à contenter vos passions : *Nonne carnales estis?* n'êtes-vous pas des personnes tout à fait charnelles? *Comparatus est jumentis insipientibus* (*Ps.* XLVIII, 13). y a-t-il rien de spirituel en vous? y a-t-il rien de divin? et n'effacez-vous pas le trait le plus éclatant de votre beauté, le caractère le plus glorieux de votre divine ressemblance? Effaçant ce caractère, que vous reste-t-il, sinon la ressemblance d'un animal qui boit, qui mange et qui vit sans savoir pourquoi et comment?

Mais comme si ce n'était pas assez enlaidir votre âme, comme si ce n'était pas assez lui faire de tort, que de la rendre charnelle, vous la rendez encore esclave. L'âme est la maîtresse du corps; le corps, dit Tertullien (*Lib. de anima*), a été donné à l'âme comme un meuble et un instrument dont elle doit se servir dans les différentes fonctions de la vie : *Caro addicta animæ ut supellex, ut instrumentum in officina vitæ;* et par un étrange renversement, vous faites que l'âme devienne la servante, et qu'elle serve à tout ce que désire le corps; si ses yeux veulent faire de mauvais regards, l'âme est obligée de les éclairer; si ses mains veulent faire quelques rapines ou quelques mauvaises actions contre la pudeur, l'âme est obligée de concourir à leur activité; si les oreilles veulent entendre, ou quelques fleurettes empoisonnées de douceur, ou quelque médisance, l'âme est obligée de les animer; si la bouche veut donner quelques mauvais baisers, ou faire quelque excès dans son manger, il faut que l'âme y contribue, en sorte, dit Philon, que tous les sens deviennent les satellites de l'âme, qui l'entraînent à toutes sortes de déréglements, et qui par ce moyen la rendent esclave du vice : *Satellites sunt animæ visus; auditus gustus et tota sensuum cohors*, et étant esclave du vice, elle n'est plus le trône de Dieu, devenant le trône du démon.

Quelle ingratitude de détrôner un Dieu dont vous recevez tant de biens, pour mettre en sa place son ennemi? Dieu s'est servi de vos sens dans le baptême, pour répandre la grâce dans votre âme; le prêtre les oint et les bénit extérieurement, pour montrer la bénédiction intérieure; et vous vous servez des mêmes sens pour faire couler le péché en votre âme, et la disposer à être la demeure du démon; car l'impureté passe de vos yeux en votre âme, la médisance passe de vos oreilles en votre âme, le larcin passe de vos mains en votre âme, la gourmandise passe de votre bouche en votre âme. Il y a une si étroite liaison, une société si indissoluble durant la vie entre l'âme et les sens, que les sens ne peuvent être souillés, que l'âme ne soit corrompue; que les sens ne peuvent être criminels que l'âme ne soit coupable; et comme Dieu l'a choisie pour être le siége de la vertu, vous la choisissez pour être le trône du vice.

Miserere animæ tuæ, ayez compassion de votre âme. Tout le monde n'est point capable de soulager les maladies du corps, et il n'y a personne, dit saint Chrysostome, qui ne

puisse guérir celles de l'âme. La guérison des maladies du corps demande des choses qui sont hors de nous, demande des médicaments qu'il faut aller chercher en des pays étrangers, demande de grands frais, de grandes peines : *Animæ vero cura parabilis et impendio carens;* mais celles de l'âme n'ont besoin ni de médicaments ni de dépenses. Combien de temps faut-il pour fermer les blessures du corps? combien de rigueurs n'exerce-t-on pas dans leur cure? on y emploie le fer et le feu; mais il n'en est pas ainsi de celles de l'âme : *Totum velle sufficit, et omnia correcta sunt;* il ne faut que seconder la grâce par un acte de sa volonté, mais par un acte parfaitement chrétien, parfaitement généreux; elles sont dès aussitôt guéries, et c'est l'un des états les plus admirables de la bonté et de la sagesse de Dieu, d'avoir voulu que la guérison la plus importante et la plus nécessaire fût aussi la plus facile. D'où vient que le même saint Chrysostome appelle cette promptitude et cette facilité avec laquelle nous pouvons remédier à la guérison de notre âme, *Opus Providentiæ Dei*, l'ouvrage par excellence de la Providence de Dieu : *Miserere ergo animæ tuæ*, ayez donc encore un coup compassion de votre âme, sauvez-la du danger où vous l'avez mise, ou prenez garde à ne l'y point engager, en cas qu'elle n'y soit pas encore engagée.

Que pouvez-vous gagner qui puisse réparer sa perte? vous gagnez peut-être quelques biens de fortune, et ces biens peuvent-ils entrer en comparaison avec votre âme? vous gagnez peut-être l'amitié et le cœur de quelque créature, et dans cette conquête vous vous perdez, car vous perdez votre âme. Vous jouissez peut-être de quelques plaisirs passagers qui durent un moment, et par ces plaisirs passagers vous vous hasardez à procurer à votre âme des peines éternelles. Je veux bien vous faire un passe-droit, et vouloir que tout ce que vous gagnez soient des biens et des plaisirs qui puissent subsister après vous, et laisser un souvenir que vous avez été : qu'est-ce que tout cela en comparaison de votre âme? quel gain avez-vous fait? *Quid enim proficit homini, si lucretur universum mundum, se autem ipsum perdat, et detrimentum suis faciat* (*Luc.*, IX, 25)? Quel est donc votre aveuglement, pour ne pas dire folie, de vous attacher à un gain passager, et de ne pas songer à ce profit éternel? car votre âme doit subsister une éternité, étant de sa nature immortelle. Mais voyez un second déréglement; votre âme étant belle, vos péchés concourent à l'enlaidir; votre âme étant encore immortelle, vos mêmes péchés concourent à la faire mourir; c'est, dis-je, votre second déréglement et la seconde partie de ce discours.

DEUXIÈME POINT.

Il n'y a rien que d'admirable dans l'homme, soit que je regarde son corps, soit que je regarde son âme. Si je regarde son corps, n'est-ce pas une chose admirable, que de la même matière dont il est formé, une partie s'amollit dans la chair, une autre s'endurcit dans les os; une partie coule dans les veines, une autre se lie dans les nerfs; mais si la formation du corps nous est un mystère incompréhensible, l'infusion de l'âme en ce même corps nous le doit être bien davantage; car comment pouvoir comprendre, dit saint Grégoire de Nazianze, l'union de deux choses si incompatibles? savoir : *Terrenum et Cœleste*, d'une chose tout à fait terrestre avec une purement céleste: *Visibile et intelligibile*, d'une chose visible avec une invisible: *Caducum et immortale*; en un mot, d'une chose mortelle avec une immortelle. Cependant, c'est une chose très-constante que notre âme est immortelle; et de nier cette vérité, c'est vouloir être de la nature des bêtes, dont on est persuadé que tout meurt et périt avec le corps.

Je trouve assez lumineuse la conception d'un platonicien, qui dit que notre âme est comme une poulie liée et attachée à un puits; car, comme la poulie venant avec le temps à se séparer de ses liens et de ses attaches, tombe dans le fond du puits où elle trouve son centre et son repos par le moyen de cette rupture, il en est de même de notre âme, qui venant dans la suite des années à rompre les chaînes qui l'attachaient à la machine du corps, tombe dans l'abîme de la divinité, où elle trouve son centre et son repos, sa paix et sa plénitude : *Sic anima vinculis corporeis expedita transit in abyssum divinitatis, plena fruens requie* : d'où je conclus que Dieu étant la vie par éminence et par essence ne peut souffrir aucune union, ni même aucune approche qui soit opposée à sa nature; et par conséquent sa nature étant immortelle, il faut donc que l'âme qui passe dans lui soit telle aussi.

Ou bien disons que l'âme est semblable à un beau cordon qui lie les cheveux d'une tête; si vous déliez ce cordon, les cheveux tombent de la tête, les vents se jouent des tresses, on ne voit plus le même ordre et la même beauté, on ne voit plus que confusion. Ainsi, l'âme étant un lien vivant qui unit tout ce qui est dans l'homme, qui y entretient l'ordre et la beauté; si ce lien se détache par le moyen de la mort, dans cette séparation le corps n'a plus sa beauté, le corps n'est plus qu'un amas de chair pourrie, de sang gâté, de parties corrompues; mais comme le cordon qui liait les cheveux, quoiqu'il soit détaché, ne laisse pas toujours de subsister en son entier, nonobstant le désordre de la tête; ainsi l'âme qui entretient la liaison des membres et des organes du corps, ce corps venant à se corrompre, l'âme ne laisse pas toujours d'être la même, nonobstant la corruption de son corps.

Le principe de la mort et de la corruption procède, selon les philosophes, de ce qu'on subsiste dépendamment du sujet auquel on est attaché, ou de ce qu'on est composé de parties qui peuvent être divisées, changées et altérées; mais l'âme subsistant par elle-même et indépendemment du sujet où elle réside, elle n'est point par conséquent sujette à la corruption ou à la mort. L'âme, en se-

cond lieu, étant une substance spirituelle et simple, qui n'a point de parties, l'âme ne peut donc avoir en soi aucun principe de corruption et de mort. L'âme est si éloignée de dépendre du corps, qu'au contraire c'est le corps qui dépend absolument d'elle, d'où vient que Marcile Fiscin l'appelle : *Vitæ domina*, la maîtresse de la vie ; mais c'est peu dire d'appeler l'âme la maîtresse de la vie, elle est essentiellement vie, et elle est tellement vie, dit saint Ambroise, qu'il est impossible d'animer, quoi que ce soit qu'il ne soit vivant en même temps : *Cui anima infunditur, vita infunditur*, dit ce Père; et pour montrer qu'il n'y a qu'elle qui vivifie, c'est que sortant du corps, la vie en sort en même temps; donc étant vie en soi, elle ne peut recevoir la mort, le contraire étant toujours incompatible avec son contraire. Car comme le froid ne peut souffrir en aucune façon le chaud, ni la lumière les ténèbres, ainsi l'âme ne peut recevoir la mort en aucune façon.

L'âme, dit Marcile Fiscin, est à l'égard de la vie ce que la lumière est à l'égard du soleil; or, comme la lumière est inséparable du soleil, la vie est aussi inséparable de notre âme: *Vitam habet pedisequam sicut sol lucem :* comme la lumière suit partout le soleil, la vie suit partout l'âme, et comme le soleil, pour se séparer de notre horizon, ne laisse pas d'être toujours lumineux, ainsi notre âme, pour se séparer de notre corps, ne laisse pas d'être vivante : *Vitam habet pedisequam sicut sol lucem.*

Mais quelque raisonnement qu'on invente pour prouver l'immortalité de l'âme, de quelque autorité qu'on l'appuie, il faut avouer que, sans la foi, il est bien difficile de convaincre un esprit sur ce sujet. Je laisse donc à part le raisonnement des philosophes pour recourir à l'Ecriture sainte. Jésus-Christ dit qu'il a pouvoir de mettre son âme et de la reprendre; donc s'il a pouvoir de la reprendre, elle ne meurt point. Mais ne m'objectez pas, dit saint Ambroise, que c'est un privilége accordé à Jésus-Christ, Homme-Dieu : *Sed ne forte dicas hoc esse Christi privilegium* (*Luc*, XIV). Ecoutez ce qu'il dit à cet avare qui faisait tant de provisions, tant d'amas : Pauvre aveugle, que fais-tu? tu thésaurises tant sur la terre, tu songes à agrandir tes greniers, à agrandir tes caves, tu formes de beaux desseins, tu amasses de grands biens, tu ne penses qu'à te divertir, et dès cette nuit on te redemandera peut-être ton âme : *Hac nocte animam tuam repetunt a te* (*Ibid.*). Sur lequel sujet le même Père dit ces paroles remarquables : *Anima repetitur, non interimitur :* On lui redemande son âme, mais on ne la fait pas mourir, elle demeure pour subsister éternellement et jouir de Dieu, ou en être privée durant toute l'éternité.

Cependant quoique l'âme soit immortelle, l'homme durant sa vie ne laisse pas de la faire mourir moralement. Ce qui fait le principe de son immortalité, c'est premièrement, parce qu'elle est une forme simple qui ne peut être partagée, c'est, en second lieu, parce qu'elle est indépendante du sujet où elle réside, lequel est corruptible; et c'est enfin, parce que la vie est sa propriété qui est inséparable d'elle. Mais que fait l'homme pour renverser et détruire ces trois choses? L'âme est une substance spirituelle et une forme simple; et l'homme trouve moyen de la partager et de la diviser, l'appliquant tantôt à la recherche des biens, tantôt à la recherche des honneurs, tantôt à la recherche des plaisirs, tantôt à la recherche d'une vengeance. L'âme, en second lieu, est indépendante du sujet où elle réside, je veux dire de son corps ; et l'homme trouve moyen de l'en faire dépendre, en la faisant entrer dans ses inclinations, en la faisant condescendre à tous ses appétits et en la rendant compagne de tous ses déréglements. L'âme, enfin, a la vie pour sa propriété, et l'homme trouve moyen d'en séparer la vie, non la vie naturelle, mais la vie de la grâce, en l'attachant aux créatures, en la noircissant de mille crimes et en lui faisant oublier ce qu'elle a coûté à Dieu.

Eh ! mes frères, si la beauté de votre âme ne vous touche point, si son immortalité vous trouve insensibles, son prix ne sera-t-il point considéré de vous? Pour bien juger d'une chose, il en faut juger sans passion. Notre jugement ne saurait être raisonnable, lorsque notre passion prédomine; car lorsqu'elle prédomine, elle nous aveugle, et en nous aveuglant elle nous fait souvent estimer ce qu'il faut mépriser, et attire notre mépris pour des choses à qui nous devrions notre estime. Cette vérité paraît dans la plupart des hommes que Salvien appelle : *Cæcos æstimatores*, des connaisseurs peu clairvoyants ou, pour mieux dire, des juges aveugles, sur le sentiment et l'estime desquels on ne doit pas faire grand fond. Car, en effet, qu'estiment la plupart des hommes? les uns estimeront les richesses qui périssent, les autres estimeront une réputation qui s'oublie; les uns estimeront des plaisirs qui passent, les autres estimeront la beauté d'un corps qui vieillit, qui meurt, qui pourrit. Et en trouvez-vous beaucoup qui estiment la beauté de leur âme, qui n'est sujette à aucune de ces faiblesses? Et, par conséquent, Salvien n'a-t-il pas raison de dire : *Cæcos æstimatores*! Hommes, que vous êtes aveugles, et que vous avez peu de discernement pour connaître les choses de prix et qui méritent votre estime!

On peut juger du prix d'une chose, ou par ses rares qualités, ou par la douleur que nous cause sa perte, à laquelle on ne peut remédier, ou par l'estime que Dieu en fait, lui qui ne se peut jamais tromper dans ses jugements. Lorsqu'une chose a des qualités extraordinaires, lorsque sa perte est irréparable et qu'elle nous cause une éternité de déplaisirs, et lorsqu'enfin Dieu en fait cas, il faut avoir quitté le parti du bon sens, pour lui refuser son estime et ne la regarder pas comme une chose précieuse. Or, tout ceci se rencontre dans l'âme : vous savez ses qualités, vous savez qu'elle est belle, qu'elle est spirituelle, qu'elle est immortelle. Vous savez, en second lieu, que sa perte est irréparable. Dieu, dit saint Chrysostome, nous a

donné deux yeux, deux oreilles, deux mains, deux pieds, en sorte que, quand nous avons perdu l'une de ces deux choses, celle qui nous reste nous peut servir dans le besoin, que nous fait celle qui est perdue : *Per alteram necessitatem alterius consolamur.* Mais Dieu ne nous a donné qu'une âme, et quand nous la perdons, c'est une perte sans ressource, à laquelle il n'y a plus de remède, et laquelle nous causera des regrets et des tourments éternels.

Enfin, vous savez que Dieu l'estime, et l'estime si fort, qu'il y a pensé de toute éternité et y pense encore éternellement; et vous n'y avez peut-être jamais pensé, ou si vous y pensez, c'est si légèrement ! Vous pensez à votre corps, et vous ne pensez pas à votre âme ; si votre corps est infirme, vous recherchez les meilleurs médecins, les plus savants et les plus expérimentés que vous puissiez trouver; et, si votre âme est malade, vous recherchez les confesseurs, qui sont les médecins spirituels, vous recherchez, dis-je, les plus indulgents et les plus lâches que vous puissiez rencontrer. Si votre corps est infirme, vous appelez d'abord les médecins, vous n'avez garde de laisser passer quatre ou cinq jours quand la maladie est dangereuse ; et quand votre âme est malade d'une maladie qui la menace d'une perte éternelle, vous ne laissez pas seulement passer des jours et des semaines, mais des mois et des années, sans chercher un parfait et véritable médecin qui la pût guérir. Quand on est malade et que cette maladie dure, on change d'air pour divertir le mal ; et votre âme étant malade depuis longtemps, vous demeurez toujours dans votre air contagieux, vous demeurez toujours dans les mêmes occasions, vous fréquentez toujours les mêmes personnes, vous commettez toujours les mêmes péchés.

Est-ce que votre âme vous est moins précieuse que votre corps ? Est-ce que vous voulez faire profession de vous opposer ouvertement à Dieu? Il n'y a rien en vous que Dieu estime tant que votre âme, et il n'y a rien en vous que vous méprisiez davantage. Dieu estime tant votre âme, qu'il a livré son propre Fils, pour la racheter, ce qui fait que l'Apôtre vous dit : *Empti estis pretio magno* (I *Cor.*, VI), vous êtes achetés à un grand prix. Et vous estimez si peu votre âme, que vous l'abandonnez pour un petit intérêt, pour un point d'honneur, pour un plaisir d'un moment, pour l'assouvissement d'une vengeance ! *Quare tibi tam vilis es qui tam pretiosus es Deo ?* dit saint Chrysologue, pourquoi vous estimez-vous si peu, puisque vous êtes en si haut prix et en si haute estime auprès de Dieu? Il donne tout ce qu'il a pour vous avoir, pour vous rendre sien, et vous livrez l'acquêt de Dieu, le domaine de Dieu pour si peu de chose ! *Quare tibi tam vilis es*, etc. Eh quoi ! dit saint Augustin, il ne sera point permis d'ôter à un homme une chose qu'il aura achetée au prix de son or et de son argent ; les juges monteront sur leurs tribunaux, ils armeront la sévérité des lois, pour punir ou prévenir cette injustice, et on ôtera impunément à Dieu ce qu'il aura acheté au prix de son sang ! *Non perdet homo quod emit auro suo et perdet Deus quod emit sanguine suo !* N'est-ce pas une impiété visible et une injustice formelle ?

Hélas ! chrétiens, faut-il que nous soyons si aveugles, que nous ne reconnaissions pas que nous appartenons à Dieu ! Quand une chose est nôtre, nous y mettons notre marque, qui fait connaître qu'elle nous appartient, si bien que Dieu voulant faire paraître que l'âme lui appartient a gravé le caractère de la ressemblance : d'où vient que Philon l'appelle : *Sigillum expressum e matrice divinitatis*, un sceau, un cachet tiré du propre sein de la Divinité; mais comme si nous ne voulions point nous contenter d'appartenir à Dieu, nous voulons encore avoir un autre maître, savoir le démon ; nous voulons aussi graver en notre âme son caractère qui est le péché ; *Diabolicæ turpitudinis character*, comme l'appelle le savant Guillaume de Paris, pour montrer que nous lui appartenons pareillement. Ah ! hommes, dit saint Cyprien, que faites-vous ? quoique Dieu soit un être infini, il se contente de vous qui êtes une chose bornée, et quoique vous ayez un être borné, vous ne voulez point vous contenter de Dieu qui est une chose infinie ! *Cum tu solus sufficis Deo, sufficiat tibi solus Deus.*

Ouvrez les yeux pour reconnaître votre aveuglement et réparer votre faute; vous avez été trop longtemps dans l'erreur, il est temps de penser sérieusement au salut de votre âme : *Salva animam tuam;* votre âme a trop longtemps gémi sous l'empire de vos passions. Nos passions, dit saint Ambroise, sont comme des chevaux, et notre âme est comme un chariot qu'ils conduisent. Or, comme quand les chevaux sont trop bien entretenus, qu'on ne leur retient pas la bride, ils renversent et perdent le chariot, ainsi les passions étant trop bien entretenues, n'étant pas bien domptées, perdent et ruinent une pauvre âme. Il faut, dit ce Père, que les vertus leur servent de brides ; il faut qu'un athée et un libertin soient retenus par la foi ; qu'un impudique soit retenu par la chasteté, qu'un usurier et un ravisseur de biens soit retenu, *Justitiæ frænis*, par les rênes de la justice ; qu'un homme qui ne songe qu'à contenter sa sensualité et ses appétits déréglés soit retenu, *Retinaculis sobrietatis*, par la tempérance et la sobriété. En un mot, il faut que toutes les vertus modèrent et mortifient les différentes passions, conformément à leur nature, si nous voulons sauver notre âme ; car autrement, il n'y a point d'espérance pour son salut, elle est perdue sans ressource. Eh ! passions de vengeance, passions brutales, passions d'intérêts, passions d'honneur et d'ambition, ne régnez plus dans mon cœur et laissez-moi sauver mon âme.

Mais pour réussir dans ce dessein, dit encore le même saint Ambroise, il faut que notre âme soit comme l'aigle. L'aigle a cela de propre qu'il s'élève toujours bien haut,

qu'il porte son vol au-dessus des nues, qu'il s'élève jusqu'au ciel; au lieu que les autres oiseaux qui voltigent bas et sur la terre trouvent ordinairement des filets et des piéges. Ainsi, notre âme doit prendre garde à ne s'abaisser pas et à ne ramper pas sur la terre, de peur d'y trouver des embûches : *Laqueus est in auro*, l'or est un filet qui l'embarrasse : *Viscus est in argento*, l'argent est comme de la glu qui la prend : *Nexus est in prædio* ; une métairie est un nœud qui l'attache : *Clavus est in amore*, l'amour d'une créature est un clou qui l'arrête ; mais que nous servent toutes ces choses, si elles nous font perdre notre âme ? *Quid inane quærimus lucrum pretiosæ animæ detrimentum?* Emporterez-vous votre or et votre argent? vos maisons et vos métairies vous suivrons-elles ? Les créatures vous tiendront-elles compagnie? Votre âme sera toute seule qui paraîtra devant le tribunal de Dieu après votre mort? C'est donc elle seule qu'il faut soigner durant votre vie. Elle seule doit faire tout votre attachement ; j'entends que vous ne devez vous occuper qu'à songer à son salut et à en prendre les moyens. N'épargnez rien pour cette réussite, car enfin, *porro unum necessarium*, tout le reste hors du salut est inutile, rien ne peut être comparé à votre âme.

Si vous vous plaisez à quelque chose de beau, ne vous ai-je pas montré qu'elle était belle ? si vous aimez une chose de durée, ne vous ai-je pas dit qu'elle était immortelle, qu'ayant tant coûté à Dieu elle était précieuse? Votre intérêt donc vous oblige à aimer votre âme, à songer à cette âme, à l'épurer, à la rendre bonne. Eh ! dit saint Augustin, vous voulez avoir des biens, et vous ne voulez pas être homme de bien ! *Vis habere bona et non vis esse bonus!* Si vous avez une ombre de raison, ne voyez-vous pas que vous avez un juste sujet de rougir de tous ces biens? car, parmi tous ces biens, vous êtes la seule chose qui ne valez rien. Dites-moi quelle chose désirez-vous encore qui soit mauvaise ? *Nihil omnino*, rien du tout; vous ne voulez pas que ce soit votre fils ou votre fille, que ce soit votre domestique, que ce soit votre métairie, que ce soit même vos souliers, et néanmoins vous voulez que votre âme soit l'unique chose qui soit mauvaise? Eh ! je vous prie avec le même saint Augustin : *Rogo te præpone vitam tuam caligæ tuæ*, Préférez votre âme à vos souliers.

Vous n'avez rien à l'entour de vous qui ne soit beau, qui ne vous soit cher, qui ne soit propre : *Et tibi ipse vilis es et fœdus*, et votre âme est l'unique chose qui ne soit pas propre, qui soit pleine d'ordure et dont vous ne fassiez point de cas. Si les biens dont votre maison est remplie pouvaient parler, ne vous diraient-ils pas : *Sicut tu nos bona vis habere, sic et nos volumus habere bonum Dominum?* Comme nous sommes des biens et que tu nous veux posséder, nous voulons avoir un maître qui nous soit conforme et qui soit homme de bien. Ces biens ne peuvent parler ; mais Dieu vous parle en leur place, il crie au fond de vos cœurs : Jusqu'à quand serez-vous en cet aveuglement ? mais hélas! dit saint Augustin : *Clamat veritas et adhuc quæritur vanitas* : Vous entendez parler la vérité, et vous courez après la vanité ; vous courez après les amusements et les bagatelles du monde, vous courez après les créatures et les plaisirs, vous courez après les biens passagers et les faux honneurs : *Clamat veritas et adhuc quæritur vanitas* : revenez donc au bon sens et à la religion. Songez à votre âme, pour lui procurer de véritables biens et une véritable gloire : Amen.

SERMON IV.

De la contrition.

Pro Christo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos.

Nous faisons la charge d'ambassadeurs pour Jésus-Christ, et c'est Dieu même qui vous exhorte par notre bouche (II *Cor., ch.* V).

Comme nous sommes portés naturellement à nous flatter, il n'arrive que trop souvent que nous abusons de la vérité, et que nous faisons servir à notre ruine ce qui est destiné à nous sanctifier. Combien de chrétiens se figurent que, pourvu qu'ils fassent une perquisition, une recherche exacte de leurs fautes, et qu'ils les déclarent à celui qui tient la place de Jésus-Christ, sans en rien cacher, sans en rien dissimuler, ils se sont acquittés de leur devoir, et qu'il ne leur reste plus rien à faire ! Cette prévention perd la plupart des fidèles, et c'est ce qui m'a fait prendre le dessein de vous parler d'une disposition essentielle, qui doit accompagner la déclaration de nos fautes, qui est un regret véritable d'avoir commis ces fautes, une douleur sincère de les avoir faites. Sans cette disposition, la confession ne nous guérit pas, dit saint Grégoire. C'est découvrir ses plaies, mais non pas y apporter remède : *Vulnus detegit, sed torpenti menti medicamentum non apponit*. Il faut s'exciter à la douleur et se punir par une sainte colère, pour éviter la colère de Dieu et obtenir de lui pardon : *Ut accipiat veniam, de se ipso exigit pœnam*. Il faut donc que le pécheur se mette en colère contre lui-même, dit saint Augustin : *Volo vos irasci, sed non ut peccetis*. Je veux bien, dit ce Père, que vous vous fâchiez, comme vous y exhorte le prophète, mais que votre colère se tourne contre le péché : *Volo vos irasci, sed non ut peccetis*; et en voici le moyen : *Ut autem non peccetis, quibus irasci habetis, nisi vobis?* Cette douleur qui nous anime contre nous-mêmes étant de nécessité absolue, nous ne pouvons nous dispenser d'en parler. Hé! que pouvons-nous dire qui soit plus utile pour notre salut, qui est l'unique chose que nous devons chercher? Expliquons donc ici quelle est la nature de la contrition, ce sera le sujet de mon premier point. Tâchons de nous y animer, en nous proposant des motifs pressants, c'est ce que nous ferons dans le second point ; et, sur la fin, nous découvrirons les abus dans lesquels on tombe

sur cette matière. N'oublions pas d'implorer le secours du Saint-Esprit, par l'entremise de Marie: *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le nom de contrition était anciennement inconnu; on le trouve rarement dans les premiers Pères de l'Eglise: le mot de componction de cœur s'y rencontre souvent, mais rarement celui de contrition s'y trouve; et quand il a été en usage, comme la contrition peut venir de différents motifs, on a expliqué différemment sa nature. La plupart des théologiens la définissent de la sorte, à savoir une douleur d'esprit et une détestation de tous ses péchés, avec un ferme propos de n'y plus retomber. Ils disent premièrement qu'elle est une douleur, parce que, comme le contraire ne se chasse que par son contraire, et le péché étant entré chez nous par le plaisir, il faut qu'il en sorte par la douleur. Ils disent, en second lieu, que c'est une douleur d'esprit, pour nous apprendre que cette douleur ne doit pas simplement consister dans l'appétit sensitif, mais dans la volonté qui, ayant été le siége du péché, doit être aussi le siége de la douleur. Ils disent, en troisième lieu, que cette douleur doit s'étendre généralement sur tous les péchés; car un homme qui ne s'attristerait que d'une partie de ses péchés, et qui ne détesterait pas les autres, se mettrait hors d'état d'avoir l'absolution d'aucun, parce que, comme dit saint Bonaventure: *Deus non vult dimidiare veniam*: Dieu ne veut point faire de grâce imparfaite, il ne veut et ne peut pardonner à moitié, cela répugne à sa bonté et à sa miséricorde. Il ne suffit donc pas qu'un homme déteste simplement ses blasphèmes et ses jurements, s'il ne déteste encore sa gourmandise et son ivrognerie; il ne suffit pas qu'il déteste simplement sa haine et ses désirs de vengeance, s'il ne déteste ses amours criminels et ses impuretés; il ne suffit pas qu'il déteste simplement ses détractions, ses médisances, ses faux rapports, s'il ne déteste encore son avarice, ses usures et son orgueil. Il faut que cette détestation soit universelle, qu'elle s'étende généralement sur tous ses péchés: *Deus non vult dimidiare veniam*; car Dieu, encore une fois, ne veut pas faire des faveurs et des grâces imparfaites.

Mais c'est une question qu'on fait en théologie, si on doit faire autant de différents actes de contrition qu'on a commis de différents péchés mortels. Il y a quelques théologiens qui tiennent l'affirmative, et ils appuient leur doctrine sur différents traits de l'Ecriture. Le premier endroit qui se présente à mon esprit, c'est cet endroit du prophète: *Recogitabo omnes annos meos in amaritudine animæ meæ* (*Isaiæ*, XXXVIII, 15): Je rappellerai en mon esprit toutes mes actions criminelles. Or, s'il faut penser à toutes en particulier, faire réflexion sur toutes en particulier, il faut donc s'affliger et s'attrister de toutes en particulier. Le second trait de l'Ecriture est tiré du prophète Jérémie: *Divisiones aquarum deduxit oculus meus* (*Thren.*, III, 48): J'ai partagé les larmes de mes yeux, afin que j'en puisse donner une différente partie à de différents péchés. C'est l'interprétation que donne à ces paroles saint Grégoire, au VIIIᵉ livre de ses Morales.

Il est vrai que cette pratique semble difficile, et presque moralement impossible; car si un homme, comme il se peut faire, avait fait cent blasphèmes, s'était laissé aller à cent mauvais attouchements, avait consenti à cent pensées impures, s'était arrêté volontairement à cent désirs de vengeance, avait commis cent impiétés et profanations dans l'Eglise; comment, pour chaque blasphème particulier, faire un acte particulier de contrition? comment, pour chaque mollesse et chaque attouchement sensuel, faire aussi pareillement un acte particulier de contrition, et ainsi de tous les autres péchés? Il faudrait des actes de contrition sans nombre, on serait toujours, avec quelque fondement, dans le scrupule, la conscience ne serait jamais en repos. Je dis donc, avec d'autres théologiens, qu'il serait bon que cela se fît s'il se pouvait, mais qu'il n'est pas absolument nécessaire pour le salut. Qu'à la vérité, il faut examiner tous ses péchés, détester tous ses péchés, s'affliger de tous généralement, *non distinctis actibus, sed uno contritionis motu*: non par des actes distincts de contrition, mais par un seul acte de contrition qui témoigne à Dieu sincèrement et véritablement le déplaisir qu'on a de l'avoir offensé, et qui, en même temps, nous fasse former une ferme résolution de ne plus retourner en ces mêmes offenses. C'est en effet la décision du saint concile de Trente, qui ne demande qu'une douleur générale et surnaturelle de tous les péchés qu'on a commis, accompagnée d'un ferme propos de ne plus pécher, et de plutôt mourir que d'y retomber: c'est là le fort de la douleur dont je parle.

C'est là la dernière partie de la nature de la contrition, qui est la plus rare et qui se pratique le moins: car on en trouve assez qui détestent leurs péchés, mais on en trouve peu qui fassent un sincère et véritable propos de ne plus retomber dans leurs péchés, et dont Dieu se plaint par un de ses prophètes: *Non est reversa ad me prævaricatrix in toto corde suo, sed in mendacio* (*Jerem.*, III): L'âme pécheresse n'est pas retournée à moi de tout son cœur, mais avec mensonge et dissimulation. Elle n'avait pas envie de se convertir tout de bon; car, dites-moi, quand vous allez à confesse, vous vous accusez d'avoir été au brelan, au cabaret, en des maisons suspectes et dangereuses, n'est-il pas vrai qu'au fond de vos cœurs vous avez dessein d'y retourner? Vous vous accusez d'avoir perdu trop de temps à vous habiller, d'avoir pris trop de soin à vous ajuster, d'avoir montré la nudité de vos épaules, de votre sein, de vos bras; n'est-il pas vrai que vous avez dessein de faire la même chose? Vous vous accusez d'avoir menti en votre trafic, d'avoir été infidèle en votre métier, de vous être emporté en votre ménage,

d'avoir donné des malédictions ou à une femme, ou à un mari, ou à des enfants, ou à des domestiques : n'est-il pas vrai que, probablement, vous ne ferez pas les efforts et les violences nécessaires pour vous retirer de ces mauvaises habitudes, que votre propos n'est pas bien ferme, que votre résolution n'est pas sincère, que votre cœur n'est pas d'intelligence avec votre bouche : *Non est reversa ad me prævaricatrix in toto corde suo, sed in mendacio ?*

Or, que vous sert de vous attrister et de vous repentir de ce qui s'est passé de criminel en vous, si vous n'êtes dans une sincère et véritable résolution de ne le plus commettre? *Irrisor est non pœnitens, qui commissa plangit et plangenda committit :* Celui-là est un moqueur, et non pas un pénitent, qui pleure ce qu'il a fait, et qui a dessein de faire la même chose : que peut-on dire de cette douleur qu'il témoigne extérieurement, sinon, comme dit saint Chrysostome, que ce n'est pas une véritable, mais une fausse pénitence? *Non est pœnitentia, sed pœnitentiæ larva;* que c'est se moquer de Dieu, que c'est penser le tromper : mais, comme dit saint Paul, *Deus non irridetur* (*Gal.*, VI), Dieu ne peut être trompé, il lit dans nos cœurs, il voit clairement ce qui s'y passe, il en connaît les dispositions et les projets. Qu'y avait-il dans l'apparence de plus beau que la contrition du roi Antiochus? il se repentait, il pleurait, il promettait à Dieu de réparer tout le mal qu'il avait commis ; cependant, comme dit l'Ecriture sainte, *Orabat hic scelestus Dominum, a quo non esset misericordiam consecuturus* (II *Matth.*, IX). Ce malheureux s'attristait en vain, se repentait inutilement, sa douleur et son repentir ne produisirent rien, parce qu'il ne s'attristait et ne s'affligeait que dans la crainte de mourir; c'était un motif purement humain, qui causait cette douleur et cette peine d'esprit.

Saül pareillement s'attristait et se repentait, il disait avec larmes au prophète Samüel : *Peccavi*, J'ai péché, j'ai été un désobéissant, je n'ai pas suivi les ordres de Dieu : mais, parce que ce repentir et ces larmes ne regardaient pas purement Dieu, parce qu'il ne se repentait et ne s'affligeait de sa faute que dans la crainte de perdre son royaume ou le respect que lui devaient ses sujets, disant simplement à ce prophète : *Peccavi, sed nunc honora me coram senioribus populi mei* (I *Reg.*, XV); J'ai péché, mais ne laissez pas de m'honorer devant mon peuple, afin qu'il ne sorte point du respect qu'il me doit : Dieu ne fut point touché de ce repentir.

De cet exemple j'en tire cette conclusion avec plusieurs théologiens, que la contrition ne doit pas être simplement accompagnée d'une douleur intérieure et d'une détestation de tous ses péchés, dans la vue de quelque crainte et de quelque peine, mais qu'il faut encore quelque chose de plus, qu'il faut un mélange de l'amour divin. La vue de la crainte et de la peine d'enfer est quelque chose de bon ; c'est un don de Dieu, dit le concile de Trente, qui commence notre justification : car quand une âme est tourmentée par la crainte des châtiments de Dieu, on peut dire qu'elle a déjà quelque disposition à se convertir : cette crainte est comme un instrument de chirurgie, qui fait des incisions et des douleurs, et qui, par ces incisions et ces douleurs, semble augmenter le mal ; cependant ces choses affligeantes disposent à la guérison, car de même que cette crainte nous cause des inquiétudes et des peines d'esprit, et par ces inquiétudes et ces peines d'esprit, notre pauvre cœur est bourrelé et affligé davantage ; cependant ces bourrelements, ces afflictions, sont des dispositions à lui rendre le calme et l'innocence.

Mais le concile de Trente, en autorisant cette vérité, n'a jamais prétendu exclure l'obligation d'aimer Dieu de tout son cœur : car si c'est un principe de la morale de l'Evangile, qu'un homme qui retient le bien d'autrui et qui ne le veut pas rendre, est incapable d'absolution ; comment pouvons-nous croire en être capables, lorsque nous ne rendons point à Dieu notre cœur qui lui appartient par une infinité de droits et de titres, et que nous lui avons ôté par une horrible injustice ? n'est-il nécessaire que d'être juste envers les hommes? et sera-t-il permis d'être injuste envers Dieu? sera-t-il permis de lui retenir impunément un cœur qu'il appelle son domaine, son héritage, sa possession et le fruit de ses travaux? Vous voyez donc qu'il est impossible, selon les règles de la justice, d'être réconcilié avec Dieu sans amour. Revenez à moi, dit Dieu, par un de ses prophètes : et comment va-t-on à lui, dit saint Augustin? c'est pas les affections de l'âme, et non par les pieds du corps.

Notre volonté s'est pervertie par la cupidité, il faut que la charité la convertisse : la cupidité est cet arbre qui ne porte que des fruits de malédiction, et la charité est celui qui ne porte que des fruits de bénédiction. Tous les fruits qui naissent de la cupidité sont mauvais, tous ceux qui naissent de la charité sont bons : jeûnez, pleurez, mortifiez vos corps, donnez tout votre bien aux pauvres, confessez-vous, faites la plus rigoureuse pénitence qui se puisse imaginer, tout cela ne vous servira de rien, si vous n'avez l'amour de Dieu. Madeleine donne beaucoup de marques éclatantes du regret qu'elle a de ses péchés, elle en fait une satisfaction publique, elle les pleure devant tout le monde; ce n'est pas néanmoins à cause de ses actions extérieures qu'elle en obtient le pardon. Notre-Seigneur ne lui dit pas que ses péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup pleuré, mais parce qu'elle a beaucoup aimé, ajoutant que celui à qui on pardonne moins, aime moins (*Luc.*, VII, 47); et faisant entendre par ces paroles que l'amour qu'on a pour Dieu est la mesure et la règle du pardon qu'on obtient de lui : en sorte qu'on peut dire que s'il est vrai qu'on pardonne beaucoup de péchés à celui qui a beaucoup d'amour, il n'est pas moins vrai de dire

qu'on n'en pardonne aucun à celui qui n'a aucun amour; et c'est ce que nous apprend saint Jean (I *Joan.*, III, 14) : *Qui non diligit manet in morte:* Qui n'aime point Dieu est dans un état de mort, ou, comme dit saint Paul aux Corinthiens : *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema* (I *Cor.*, XVI, 22) : Celui qui n'aimera pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème.

Avec l'amour, dit saint Augustin, tout nous est utile, et sans l'amour, rien ne saurait profiter : ne pensez donc qu'à aimer Dieu, si vous voulez obtenir la rémission de vos péchés. Qu'un criminel serait consolé, si on lui venait dire que, pour éviter la mort, il n'a qu'à aimer son juge : trouverait-il que ce serait lui imposer une grande peine, ne verrait-il pas qu'en refusant une si douce et si facile condition, il se rendrait indigne de toute grâce ? C'est l'offre que Dieu nous fait : nous méritons la mort éternelle à raison de nos péchés, il est notre juge, et il nous ordonne de l'aimer pour éviter cette mort ; que si nous voulons nous contenter de craindre le supplice dont il nous menace, peut-il être satisfait de cette pure crainte? Pensez-vous qu'un mari qui connaîtrait que son épouse lui aurait manqué de fidélité, et qui continuerait toujours en son même désordre, si elle ne craignait d'en être rigoureusement traitée; pensez-vous, dis-je, que cette seule appréhension le satisfît? N'exigerait-il pas plutôt d'elle un sincère repentir, une véritable douleur accompagnée d'un véritable amour, afin que cet amour fût un frein qui la retînt en son devoir? Car, quand on aime véritablement, on craint d'offenser la personne aimée. Or, Dieu étant l'époux de notre âme, et notre âme lui ayant été infidèle, si cette âme avait inclination de se laisser aller à la même infidélité, de persévérer dans les mêmes désordres, dans les mêmes habitudes criminelles, en cas qu'elle ne craignît le feu d'enfer, en cas que les flammes éternelles ne lui fissent frayeur, pensez-vous que Dieu se satisfît de cette simple frayeur? Ah ! dit saint Augustin : *Qui timore pœnæ non concupiscit, puto quod concupiscit* (*Serm.* XV *de verb. Apost.*) : Celui qui ne désire point le péché par la seule crainte des peines, je crois qu'il le désire ; car s'il ne tombe point dans l'action du péché, il a du moins l'affection au péché.

Je sais bien encore un coup que la crainte est quelque chose de bon : *Pœnas times, bene times*, vous craignez l'enfer, vous faites bien; mais quand cette crainte est purement servile, qu'elle est sans amour, elle n'est pas telle qu'il faut, il faut qu'elle soit chaste, c'est-à-dire qu'elle soit semblable à celle d'un enfant qui craint et aime son père, et qui ne le craint que parce qu'il aime une telle crainte : *Dat locum charitati*, il donne entrée et ouverture à la charité. Une telle crainte est comme l'aiguille qui pique et qui entre la première pour commencer un ouvrage, et la charité est comme la soie qui suit et qui perfectionne l'ouvrage : car, en effet, la crainte commence à piquer le cœur, à donner du remords et du repentir au cœur; et la charité qui suit perfectionne ce cœur. Voilà donc comme la contrition embrasse et la douleur et l'amour. Mais, après avoir considéré quelle est la nature de la contrition, voyons après quels doivent être les motifs de cette contrition, et quels sont en même temps les défauts de cette contrition ; et c'est ce qui me reste à vous montrer en cette dernière partie.

SECOND POINT.

L'homme en toutes ses actions envisage toujours quelque fin, et cette fin est toujours le motif qui le fait agir. Si l'homme agissait sans quelque fin, il ne serait pas homme, car il ne serait pas raisonnable, étant le propre de la raison de faire que l'homme se propose toujours quelque vue en tout ce qu'il fait. Mais on demande en philosophie si l'homme se peut proposer plusieurs fins dans une même action; à quoi on répond qu'il ne peut avoir qu'une dernière fin principale et dominante, mais qu'il peut avoir plusieurs motifs pour tendre à cette fin. En effet, le pénitent dans l'acte de sa contrition n'a principalement qu'une dernière fin qui est de tâcher, par le moyen de sa douleur animée de la grâce, de se rendre l'innocence ; mais pour mettre cette fin en exécution, il faut qu'il se serve de trois motifs : qu'il envisage Dieu, qu'il s'envisage lui-même, qu'il envisage son péché. S'il envisage Dieu, il en verra la bonté; s'il s'envisage lui-même, il en verra l'ingratitude ; s'il envisage son péché, il en verra le danger ; et ces trois vues seront trois motifs bien puissants pour le porter à se repentir de ses fautes.

Quelque attache qu'on ait à son désordre, quand on connaît qu'il choque directement une personne de qui on a reçu toutes sortes de bienfaits et à qui on a toutes les obligations possibles, il est difficile qu'on ne se repente de ce désordre, et qu'on n'ait peine à faire du mal à celui qui nous a fait du bien. La nature nous donne ces instructions, et on a vu les bêtes les plus farouches oublier leur fureur naturelle pour n'endommager pas ceux qui les avaient tant soit peu servies. Or quelle a été la bonté de Dieu à vous faire du bien, il a pensé à vous une éternité auparavant que vous fussiez ; dans le temps il vous a donné l'être, à tout moment il vous conserve cet être, et faut-il que vous soyez sans douleur et sans regret après l'avoir offensé? Pour trouver de nouveaux motifs à cette douleur, considérez de nouveaux effets de sa bonté: vous l'avez oublié, et il n'a point perdu votre souvenir; vous vous êtes retiré de lui, et il ne s'est point éloigné de vous; vous l'avez offensé, et il ne vous a point châtié ; aussitôt votre péché commis, il pouvait vous précipiter dans les enfers, comme il a fait à plusieurs, et il ne l'a point fait à votre égard, tant il a eu de bontés pour vous; et faut-il que vous soyez insensibles après l'offense d'un Dieu si bon ? Ajoutez encore d'autres considérations de bonté pour trouver d'autres motifs de douleur : il n'avait qu'un Fils, et il

vous l'a donné : il l'a livré entre les mains des bourreaux pour vous délivrer de celles des démons ; il l'a chargé d'une croix pour vous décharger du poids de vos péchés; il lui a fait souffrir la mort pour vous procurer la vie, et se peut-il faire que la vue de tous ces excès, que la considération de toutes ces bontés n'excite pas en vos cœurs une douleur proportionnée à la grandeur de vos crimes ?

Quand on ne suit que les mouvements d'une nature et d'une raison corrompue, on ne s'attriste et on ne se repent jamais d'avoir offensé une personne de qui on a reçu mille déplaisirs ; on croit que le mal qu'on lui a fait est un droit de represaille que la coutume et la justice autorisent ; mais quand on a offensé une personne de qui on a reçu mille bienfaits, mille faveurs, mille grâces, il faut avoir renoncé, non-seulement à la religion, mais aux moindres lumières de la raison, pour n'en avoir pas toute la douleur dont on peut être capable. Le souvenir de toutes ses bontés en notre endroit est comme une furie perpétuelle qui nous bourrelle à tout moment, si nous avons tant soit peu d'honneur : or, si nous rappelons la mémoire de tous les biens spirituels et temporels que nous avons reçus de Dieu, si nous nous représentons sa douceur à nous souffrir, sa patience à nous attendre, sa miséricorde à nous rechercher après nos outrages, ne faut-il pas en ce moment s'écrier avec Jérémie : *Quis dabit oculis meis fontem lacrymarum, et plorabo die ac nocte?* Qui donnera à mes yeux une fontaine de larmes pour pleurer mes péchés nuit et jour ?

Ou bien ne faut-il pas entrer dans la disposition et dans l'esprit du prophète pénitent, et dire avec lui : *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam* (*Psal.* L). Grand Dieu, ayez pitié de moi, selon votre grande miséricorde ; je n'ose, dans l'état où je suis, vous dire, ayez pitié de votre enfant, ni même ayez pitié de votre serviteur ou du fils de votre servante, parce que ces noms marquent trop de familiarité, et qu'en les prononçant ils me reprocheraient d'autant plus l'énormité de mes crimes : je n'ose même encore vous dire : Mon Dieu, ayez pitié de moi ! je me contente de dire : Grand Dieu, ayez pitié de moi, je reconnais seulement que vous êtes le vrai Dieu ; mais je n'ose pas présumer que vous soyez encore le mien ; car en péchant je vous ai perdu, en suivant votre ennemi je me suis retiré de votre service, en aimant le mal, je me suis éloigné du souverain bien : je reconnais avec saint Augustin que mes péchés sont énormes : *Grave est quod habeo, sed ad omnipotentem confugio* (*In Psal.* L); mais j'ai recours à celui qui est tout-puissant, à celui qui des pierres, c'est-à-dire, qui des cœurs endurcis et obstinés en peut faire des enfants d'Abraham : *De meo tam lethali vulnere desperarem, nisi tantum medicum reperirem* : Je désespérerais de la guérison de mes plaies mortelles, si je n'avais un médecin aussi bon que vous êtes ; mais la vue de votre bonté me porte à espérer aussi bien qu'à m'affliger. Je m'afflige, parce que j'ai offensé un Dieu bon ; mais j'espère aussi, parce que vous êtes miséricordieux : celui qui fait le sujet de ma douleur, fait aussi celui de mon espérance.

Voilà le premier motif qui nous doit exciter à la contrition de nos fautes, qui est que si nous envisageons Dieu, il est souverainement bon ; et si en second lieu nous nous envisageons nous-mêmes, nous reconnaîtrons que nous sommes des ingrats. Tout homme, généralement parlant, est redevable à Dieu, car il fait luire son soleil sur les méchants aussi bien que sur les bons, il fertilise les terres des idolâtres, aussi bien que celles de ses adorateurs : mais les crimes de ses adorateurs lui sont incomparablement plus sensibles que ceux des infidèles et des païens ; et c'est ce qu'il nous reproche par un de ses prophètes : *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique* : si ç'avait été mon ennemi qui m'eût offensé, qui eût juré et blasphémé mon saint nom, je l'aurais souffert, ou du moins cela ne m'eût point tant fait de peine : *Tu vero homo unanimis qui simul dulces mecum capiebas cibos* (*Psalm.* LIV). Mais considérez que c'est vous qui n'étiez qu'un même cœur avec moi, considérez que c'est vous à qui je donnais de si douces nourritures, que je nourrissais de ma parole, que je nourrissais de mon propre corps ; si ç'avait été dans la maison de mes ennemis, des Turcs, des barbares qu'on m'eût offensé, qu'on m'eût scandalisé, qu'au mépris de ma justice on eût commis cent injustices, qu'au mépris de ma pureté on fût tombé en cent ordures, j'aurais supprimé mon ressentiment et ma plainte : mais hélas ! *His plagatus sum in domo eorum qui diligebant me* (*Zach.* XIII) : J'ai reçu tous ces outrages et toutes ces plaies mortelles dans la maison de ceux qui se disaient mes enfants.

Il y a des enfants qui se plaignent quelquefois de leur père, qui n'en reçoivent pas tous les secours que selon les lois et les règles de la nature ils en pourraient attendre ; mais pour ce qui est de Dieu, il vous dit par un de ses prophètes : *Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ, et non feci* (*Isaï.* V, 4) ? Que vous a-t-il dû faire qu'il ne vous ait pas fait? il vous a fait du bien en toutes manières et en toutes sortes d'états ; il vous a rendu considérable par votre charge, il vous a rendu heureux dans votre négoce, il vous a délivré de cent dangers qui vous sont inconnus et où vous seriez tombé, et où vous auriez péri mille fois sans son secours et ses soins ; il vous a appelé à la véritable religion ; il vous y a donné cent bons mouvements, cent bonnes inspirations : il faut donc rentrer en vous-même et vous servir de toutes ces vues pour vous confondre, vous humilier et avoir horreur de votre ingratitude ; il faut rentrer en vous-même encore une fois, et vous servir de toutes ces vues pour détester vos péchés, qui vous ont fait offenser un Dieu si bon et si bienfaisant.

Pour vous animer encore d'une plus vive douleur, considérez ce que vous êtes pour avoir osé vous en prendre à Dieu : *Tu quis es?*

Qui êtes-vous? un peu de cendre vivante, un peu de poussière animée, qui avez été conçu dans le péché, qui êtes né dans les larmes, qui vivez dans le désordre, qui devez mourir dans la douleur et qui serez peut-être précipité dans les enfers : *Tu quis es ?* Qui êtes-vous? et quant au corps, et quant à l'esprit, et quant à la fortune, votre corps est plein de pourriture et sujet à mille maladies; votre esprit est plein de ténèbres et sujet à mille erreurs; votre fortune est peut-être fondée sur l'injustice, elle est du moins sujette à mille inconstances. Etant donc si peu de chose, quelle confusion et quel déplaisir ne devez-vous pas avoir d'avoir offensé un Dieu si puissant?

Voulez-vous encore de nouveaux aiguillons et de nouveaux motifs à votre regret? considérez quand est-ce que vous avez offensé Dieu, de quoi vous vous êtes servi pour offenser Dieu, et pour quel sujet vous avez offensé Dieu. Si vous considérez le temps auquel vous l'avez offensé, c'est dans un temps auquel il vous faisait du bien, auquel il vous soutenait, auquel il employait sa puissance pour concourir à toutes vos actions ; si vous considérez les choses dont vous vous êtes servi pour offenser Dieu, vous trouverez que vous vous êtes servi de ses propres bienfaits : il vous avait donné une beauté, et vous vous en êtes servi pour vous rendre l'idole des hommes et les engager à mille mauvais amours ; il vous avait donné une charge, et vous vous en êtes servi pour autoriser vos violences, pour opprimer ceux qui étaient au-dessous de vous, et pour ne payer point vos dettes ; il vous avait donné de l'esprit, et vous vous en êtes servi pour inventer des artifices, pour faire des railleries fines, pour susciter et nourrir des procès ; il vous avait donné des richesses, et vous vous en êtes servi pour faire des débauches, pour contenter votre brutalité, votre sensualité, votre vanité : *Hæccine Domino reddis?* N'avez-vous pas horreur de vous-même d'être si mal reconnaissant envers votre Dieu?

Que si vous considérez enfin le sujet pour lequel vous l'avez offensé, c'est ce qui vous doit faire confusion : *Violabant propter pugillum hordei* (*Ezech.* XIII) : vous l'avez offensé pour une bagatelle, pour une chose de néant, pour des biens périssables, pour des plaisirs d'un moment : toutes ces vues ne sont-elles pas capables de vous confondre, si vous y faisiez une sérieuse réflexion ? et quand pour vous exciter à la contrition de vos fautes, vous ne vous serviriez pas de la vue de la grandeur de Dieu et de la vue de votre bassesse, de la vue de sa bonté et de la vue de votre ingratitude, vous n'avez qu'à considérer le péché dans lui-même et dans sa propre laideur. Comme l'esprit de l'homme est fier ou intéressé, il a peine à se repentir d'avoir fait de certaines actions qui lui sont honorables ou utiles ; il croit qu'il n'y a pas lieu d'avoir de la douleur d'avoir fait de certaines choses qui lui procurent de la gloire ou du profit ; mais quand ces choses le rendent infâme et pauvre, il faut qu'il n'ait ni honneur ni esprit pour ne pas se repentir de les avoir faites ; or, telle est la nature du péché, il nous couvre d'infamie et nous réduit à la misère : il nous couvre premièrement d'infamie, car il nous rend les ennemis de Dieu, les esclaves du démon et des sujets d'opprobre aux hommes, et c'est ce que dit un prophète, parlant à un pécheur : *Valde contemptibilis es* (*Abdias*), tu es bien méprisable, personne ne doit faire état de toi, tu as perdu ton honneur et devant Dieu et devant les hommes : *Valde contemptibilis es.* Ou bien l'âme de chaque pécheur peut dire à Dieu ce que Jérusalem lui disait dans son humiliation : *Vide, Domine, considera quoniam facta sum vilis* (*Thren.* I, 11) : Ouvrez les yeux, Seigneur, considérez mon déplorable état, voyez comme j'ai perdu mon ancienne gloire et comme je suis tombée dans le dernier opprobre. En effet, une âme qui est déchue de la grâce est déchue de sa première gloire, elle n'est plus considérable, elle est devenue un sujet d'horreur et de mépris.

Non-seulement le péché nous fait perdre l'honneur et nous rend infâmes, mais il nous fait perdre encore les biens et nous rend pauvres. Pour donner jour à cette vérité, il faut supposer qu'il y a de deux sortes de richesses, des spirituelles et des temporelles. Pour ce qui est des premières, il n'y a pas lieu de douter que le péché nous en dépouille, puisqu'il nous fait perdre la grâce, la charité, les vertus surnaturelles, la paix de notre esprit, le repos de notre conscience, le mérite de nos bonnes œuvres, le droit que nous avions à la possession du ciel. Pour ce qui est des biens temporels, le péché nous en prive pareillement, non-seulement parce que le pécheur, pour contenter ses maudites et criminelles passions, dissipe ses richesses en jeu, en débauche, en funestes présents, pour suborner les femmes et les filles, mais encore parce que les prophètes attribuent les gelées, les grêles, les sécheresses des prés, des terres, des vignes, aux péchés des hommes : *Polluisti terram in fornicationibus et in malitia, quamobrem prohibitæ sunt stillæ pluviarum et serotinus imber non fuit* (*Jerem.* III, 2). Tu es tombé en de différents désordres, tu t'es corrompu ou as corrompu les autres, tu as fait cent malices, tu as blasphémé, tu as juré, tu as médit, tu as trompé ton prochain ; ne cherche point d'autre raison de ta misère, de ta pauvreté et de la ruine de ta famille. Or, pour reprendre la substance de toutes ces choses et vous renouveler l'idée des motifs qui vous doivent exciter à la contrition de vos fautes, considérez Dieu, considérez-vous vous-mêmes, considérez vos propres péchés : si vous considérez Dieu et que vous vous considériez en même temps, voyez quelle horreur vous ne devez pas avoir, d'avoir osé offenser un Dieu si puissant et si grand, vous qui êtes si faible et si petit, un Dieu si bon, vous qui êtes si méchant? représentez-vous que ç'a été dans un temps auquel il vous faisait actuellement du bien, puisque ç'a été dans un temps auquel il agissait avec vous,

par le moyen de son concours général, et que ç'a été même pour une bagatelle que vous l'avez offensé; que ç'a été pour un plaisir passager que vous avez donné le coup de mort à votre âme : *Gustavi paululum mellis et ecce morior* (I *Reg.*, XIV).

Que si vous considérez votre propre péché dans ses effets, il vous rend infâmes et misérables, il vous prive de votre gloire et de vos biens : or, si vous avez tant soit peu ou d'esprit, ou d'honneur, ou de religion, quelle horreur ne devez-vous pas avoir d'une chose qui vous cause tant de pertes considérables, et qui vous peut rendre malheureux pendant l'éternité? Cependant, quelque connaissance qu'on ait de ces vérités, on voit si peu de véritables contritions, on voit si peu de personnes qui s'attristent véritablement de leurs péchés! on voit bien une douleur superficielle, on voit bien quelquefois à l'extérieur des larmes, mais le cœur n'est pas véritablement contrit: on se recherche soi-même, mais on ne recherche pas Dieu; on a quelque regret de ses fautes, parce qu'on ressent un certain bourrellement, une certaine inquiétude qui nous accable, qui nous inquiète, qui nous presse, qui nous tourmente; c'est pourquoi on cherche à s'en soulager; mais ce motif est humain, ce motif ne vient point de l'esprit de Dieu, il ne vient que de notre amour-propre, c'est notre repos que nous cherchons et non pas notre conversion, nous nous voulons décharger d'un fardeau qui nous pèse, nous feignons de ne vouloir plus le reprendre; nous disons comme David : *Juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ* (*Ps.*CXVIII,106), je fais un serment et une protestation solennelle de garder éternellement votre loi; mais nous violons facilement cette foi donnée, parce que, comme lui, on se plaît à voir une Bethsabée, une femme étrangère qui nous donne dans la vue et qui corrompt notre cœur. Nous disons bien encore comme saint Pierre : *Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo* (*Matth.*, XXVI) : Je mourrai plutôt que de vous offenser; mais notre fidélité n'est pas plus grande que celle de cet apôtre, parce que, comme lui, nous voulons aller dans une maison où nous trouvons des personnes qui nous tentent et qui nous font succomber. Nous présumons trop de nos forces présentes, et nous ne nous défions pas assez de l'avenir; nous nous repentons, disons-nous, d'avoir offensé Dieu, et nous voulons aller dans le même lieu où nous l'avons offensé, nous voulons voir la même personne qui nous l'a fait offenser.

Ne sont-ce pas là des obstacles à la parfaite et véritable contrition? ne faut-il pas s'éloigner du précipice, si on ne veut pas tomber! ne faut-il pas s'éloigner de l'occasion prochaine, si on ne veut plus pécher? comment pouvoir être toujours près du feu et n'en ressentir pas les ardeurs? Un autre obstacle à la contrition et qui est contre sa nature, c'est qu'on veut bien se repentir d'une partie de ses péchés, mais non pas généralement de tous ses péchés; on veut bien quitter ce mauvais amour, mais on ne veut pas se défaire de cette haine; on veut bien n'avoir point de société avec cette personne pour qui on avait trop d'affection, mais on ne veut point avoir de commerce avec ce frère, ou ce parent, ou ce voisin pour qui on a de l'aversion; on veut bien ne plus tomber dans l'impureté, mais on ne veut pas se défaire de sa vanité; on veut toujours faire paraître la même nudité d'épaules, de sein, de bras, que saint Chrysostome appelle : *Lasciviæ irritamenta*, des amorces qui allument et irritent le feu de la concupiscence; on veut bien ne plus tomber dans les mêmes impiétés, dans les mêmes profanations de l'Eglise, mais il y a d'autres vices dont on ne veut pas se défaire; on ne veut pas quitter son envie, on ne veut pas se contraindre pour surmonter sa paresse, on ne veut pas payer ses dettes, on veut toujours laisser languir ce pauvre artisan, ce pauvre marchand.

Ne voilà pas des obstaclesvisibles à la véritable contrition? car la véritable contrition dit une douleur surnaturelle et une détestation générale de tous ses péchés, avec un ferme propos de n'y plus retomber; et voyez combien de défauts se rencontrent dans celle que vous faites avant votre confession; votre douleur premièrement est-elle surnaturelle? vient-elle de l'esprit de Dieu? n'est-ce pas un motif humain, plutôt qu'un motif divin qui la cause? détestez-vous en second lieu généralement tous vos péchés? ne vous reste-t-il pas quelque secrète attache dont vous ne voulez pas vous défaire? ne reste-t-il pas quelque passion dominante, à laquelle vous ne voulez pas renoncer? je veux qu'elle ne soit pas tout à fait criminelle; mais quand il n'y aurait qu'un péché véniel, y pouvez-vous avoir affection? ne devez-vous pas le détester? le détesterez-vous de bouche, et n'y renoncerez-vous pas de cœur? Ah! dit saint Bernard, *Execranda est fictio peccatum superficie tenus radere, et non intrinsecus eradicare*, c'est une feinte et une hypocrisie damnable d'effacer superficiellement son péché, et de ne le déraciner pas intérieurement et entièrement, et quand vous le détesteriez de tout votre cœur, êtes-vous en cette résolution de n'y plus retomber? et pouvez-vous dire comme le prophète pénitent : *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum*, j'ai abaissé mon cœur pour faire vos commandements tous les jours de ma vie. Pécheurs, imitez le prophète pénitent, faites tous les jours à son exemple des actes d'une véritable et sincère contrition, demandez à Dieu avec instance le pardon de tous vos péchés et la grâce de ne le plus offenser à l'avenir; cela ne vous est pas difficile, humiliez tant soit peu vos cœurs : *Inclinate corda vestra*, pleurez et effacez par votre douleur et votre repentir vos péchés, et tâchez d'observer les commandements que Dieu vous fait, et immanquablement votre contrition sera véritable et tout à la fois agréable à Dieu et capable d'attirer sur vous sa miséricorde. Je dis plus, soyez assurés que, vous étant acquittés dignement

de cette obligation, vous aurez Dieu et la gloire pour votre récompense, que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON V.

POUR LE LUNDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

De la reprobation et de l'impénitence finale.

Ego vado, quæretis me, et in peccato vestro moriemini.

Je m'en vas, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché (*S. Jean, ch.* VIII).

Il n'y a rien de si agréable que de rechercher ce qu'on aime; et il n'y a rien de si sensible que de le rechercher inutilement. Quelque fatigue qu'on ait dans une recherche, dont l'amour est le principe, l'amour adoucit cette peine ; mais quand nos soins et nos empressements ne produisent rien, que l'objet aimé nous rebute et ne nous veut point écouter, ce rebut et ce mépris nous désespèrent ; et c'est ce qui arrive à la plupart des pécheurs qui attendent à rechercher Dieu sur la fin de leur vie. Ils témoignent pour lors de l'ardeur et de l'empressement à sa recherche; mais Dieu les rejette et, ne voulant point les écouter, les laisse misérablement mourir dans leur péché : *Quæretis me et in peccato vestro moriemini.* Je sais bien que Dieu nous assure, par un de ses prophètes, qu'il ne veut point la mort du pécheur (*Ezech.*, XXXIII, 33) , et que cette mort lui est si sensible que, selon la pieuse pensée de quelques-uns, la raison pour laquelle il expira si tôt sur l'arbre de la croix fut pour ne pas voir mourir le mauvais larron dans son péché; mais si sa bonté lui fait aimer le pécheur, quand le pécheur s'en rend indigne , qu'il abuse longtemps et à plusieurs reprises de ses grâces, sa justice l'oblige à le punir. Il est vrai qu'avant que d'en venir à cette dernière et rigoureuse extrémité , il le menace de son abandon : *Ego vado.* Quand le soleil se retire de nous, nous sommes dans les ténèbres, et pendant cette obscurité, nous sommes incapables de trouver ce que nous cherchons; et au lieu de le trouver, nous tombons souvent dans un précipice qui cause notre perte; ah ! de même le soleil de justice s'étant retiré de nous, nous sommes dans l'aveuglement du péché, nous sommes sans lumière et sans guide ; en sorte que nous ne pouvons trouver celui que nous cherchons , *quæretis me*, et en ne le trouvant pas, nous tombons dans un désespoir qui cause notre perte éternelle : *Et in peccato vestro moriemini.* Mais pour mieux découvrir cette triste et funeste vérité, implorons les lumières du Saint-Esprit par le secours de Marie, en lui disant avec l'ange: *Ave, Maria.*

Nous trouvons en théologie de certaines questions si relevées et si épineuses, que nous ne pouvons les agiter sans beaucoup de difficulté et même sans beaucoup de danger. La réprobation est de cette nature : c'est l'une des questions qui a donné le plus d'exercice et le plus de peine aux théologiens ; d'où vient que saint Bernard compare les réprouvés à la fumée , non-seulement parce que comme la fumée se perd dans son élévation, aussi les réprouvés se perdent souvent dans leur haute fortune ; mais encore parce que, comme la fumée nous aveugle en quelque manière, et nous empêche de bien discerner les choses, aussi l'état d'un réprouvé est à notre esprit une espèce de fumée qui l'aveugle, en quelque façon et qui ne lui permet pas de raisonner selon les lumières naturelles ; car à moins de s'écrier sur cette affaire avec saint Paul : *O altitudo!* (*Rom.*, XI), O hauteur incompréhensible, comment pouvoir comprendre, par un raisonnement humain, pourquoi Dieu, qui n'est point acceptateur des personnes, réprouve celui-ci plutôt que celui-là pour un même péché?

Les cœurs des réprouvés, dit saint Augustin, sont des abîmes pleins de ténèbres où l'on ne peut rien découvrir. Dieu n'a point admis et ne s'est point associé de conseillers pour traiter avec lui de cette affaire, et pour en avoir une claire et assurée connaissance; et c'est ce qui nous doit toujours tenir dans la crainte et dans l'humiliation. Nous ne savons pas ce que Dieu a décidé et déterminé de notre sort. Nous devons trembler à ces paroles : *Ego vado, et quæretis me, et in peccato vestro moriemini* : Je me retire de vous, et après cette retraite, vous me rechercherez et vous mourrez en votre péché. Nous devons, dis-je, trembler à ces paroles, car elles marquent un état de réprobation.

Mais dans cette présente difficulté, il est bon de savoir trois choses : à savoir de quel principe vient cette réprobation, par quelle voie se forme cette réprobation, et à quoi aboutit cette réprobation. Si nous considérons premièrement le principe de la réprobation, nous verrons qu'elle vient d'un juste jugement de Dieu ; si nous considérons secondement par quelle voie se forme cette réprobation, nous verrons qu'elle se forme par une soustraction de ses grâces ; si nous considérons enfin à quoi aboutit cette réprobation, nous verrons qu'elle aboutit à nous laisser mourir dans une impénitence finale. Trois vérités terribles et capables de faire frémir les cœurs les plus endurcis, pourvu qu'ils aient encore tant soit peu de religion; trois vérités épineuses et délicates à traiter, comme nous verrons dans la suite de ce discours, que je renfermerai en deux parties, mêlant les deux premières vérités ensemble.

PREMIER POINT.

C'est une vérité de foi, qu'il y a des élus et des réprouvés, Jésus-Christ parle souvent des uns et des autres, du sort bienheureux de ceux qu'il appellera un jour pour les mettre en possession du royaume qui leur a été préparé avant l'établissement du monde , et du sort malheureux de ceux qui doivent être consumés par un feu éternel, et rongés par un ver qui ne doit point mourir. Le grand apôtre a expliqué depuis ce mystère si diffi-

cile à concevoir, et s'est servi de l'exemple de Jacob et d'Esaü; le premier a été l'objet de l'amour de Dieu, et le dernier l'objet de sa haine; avant qu'ils eussent fait aucun bien ni aucun mal, dit ce grand docteur, leur sort a été arrêté; c'est-à-dire que, avant qu'ils fussent sur la terre, Dieu avait déjà arrêté en ses conseils ce qu'ils seraient un jour. Tout le monde demeure d'accord qu'Esaü est la figure des réprouvés, comme Jacob est la figure des élus. Ce que veut donc dire saint Paul, c'est que Dieu n'a pas d'égard aux mérites, dans le choix qu'il fait de toute éternité des prédestinés; que, les trouvant tous enveloppés dans la condamnation générale, c'est par un effet de sa bonté qu'il en choisit quelques-uns pour les délivrer et les rendre participants de sa gloire; il entend aussi que, pouvant tous les haïr comme pécheurs, c'est un effet de sa bonté qu'il change cette haine en amour et que, pour les rendre agréables à ses yeux, il prenne des mesures de toute éternité pour les rendre justes dans le temps: il n'en faut pas raisonner de même de la réprobation; si la prédestination des saints n'a point d'autre fondement que la bonté de Dieu, c'est-à-dire, si Dieu les a destinés à la gloire sans y être porté par la vue de leurs propres mérites, les réprouvés, au contraire, ont été destinés aux flammes éternelles par la considération de leurs démérites, si ce mot se pouvait souffrir, c'est-à-dire, que Dieu n'a résolu de les punir que parce qu'il a prévu leur chute future, les péchés dont ils seraient un jour coupables, parce qu'il les a regardés comme descendants d'un père rebelle, participants à sa révolte et à son iniquité. C'est la doctrine de l'Eglise qui a été si bien développée par saint Augustin. Ce Père met cette différence entre l'état d'un élu et celui d'un réprouvé. Dieu, dit-il, peut sauver un élu sans la vue de ses mérites, mais il ne peut damner un réprouvé sans la vue de ses démérites. Le salut de l'un peut être, en effet, de sa pure miséricorde, mais la réprobation de l'autre ne peut être qu'un effet de sa justice. Elle ne peut absolument venir d'autre principe que d'un juste jugement de Dieu : *Quoniam non Deus volens iniquitatem tu es* (*Ps.* V, 5), parce que vous ne sauriez jamais, ô mon Dieu, vouloir l'iniquité.

Une autre raison, c'est que Dieu n'abandonne jamais l'homme, que l'homme ne l'ait abandonné le premier; en sorte donc que, l'homme s'étant retiré de Dieu par un effet de son péché, Dieu se retire de lui par un effet de sa justice : *Ego vado*. L'effet donc de la réprobation est l'abandon de Dieu, et cet abandon est juste, puisque c'est l'homme qui l'y a provoqué le premier par sa retraite.

Disons néanmoins que tout abandon de Dieu n'est pas toujours une marque convaincante et assurée de réprobation. A la vérité il y a de certains abandons qui nous en convainquent moralement; il y en a d'autres qui nous en font douter chrétiennement. Nous sommes convaincus visiblement qu'un homme est réprouvé qui meurt en désespéré, d'où vient que saint Augustin, parlant du désespoir de Judas, dit que ce malheureux fit sur son âme la même violence qu'il exerça sur son corps. Car, comme ceux qui s'étranglent ferment le passage à la respiration, empêchant que l'air ne puisse entrer au dedans, et que réciproquement aussi ils ne puissent pousser au dehors l'air qu'ils ont reçu, aussi, ceux qui meurent dans leurs péchés et qui désespèrent de la miséricorde de Dieu, se suffoquent intérieurement eux-mêmes et se rendent incapables de ces deux mouvements nécessaires à la grâce : l'esprit de Dieu ne peut entrer dans leurs cœurs, et ils ne peuvent pousser vers le ciel aucun bon désir, les avenues de part et d'autre sont bouchées; en sorte que nous voyons d'une manière sensible leur état de damnation. Nous voyons visiblement qu'ils ont abandonné Dieu et qu'ils en sont abandonnés.

Il y a un autre abandon qui nous convainc moralement qu'un homme est réprouvé, quand il est envieilli dans ses criminelles habitudes, car pour lors son esprit est dans l'aveuglement, sa volonté dans le dérèglement, son cœur dans l'endurcissement. Il est sans crainte et sans inquiétude; il n'est touché ni des remontrances des hommes, ni des menaces de Dieu. La mort et le jugement, l'enfer et l'éternité, sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Il n'est possédé que de lui-même et du démon qui règne en son âme dans une monstrueuse paix, il ne sait plus, ni ce qu'il est, ni ce qu'il doit être; il oublie les maux qu'il a faits; il ne considère pas ceux qu'il commet à toute heure, et il ne prévoit pas ceux qui le menacent à tout moment, il est sans douleur comme il est sans sentiment. Ses passions lui sont devenues comme naturelles. Elles l'entraînent sans qu'il s'en aperçoive. Il n'est pas plus tôt sorti d'un péché qu'il retombe dans un autre, son péché est puni par la facilité même avec laquelle il le commet, ses ténèbres croissent tous les jours, et, croissant de jour en jour, il se trouve non-seulement aveuglé, mais encore endurci. Et pour faire une peinture juste de l'état malheureux où se trouve un réprouvé, et de la facilité avec laquelle il tombe dans le crime, j'emprunte les paroles du saint homme Job, qui, connaissant le déplorable penchant de ce malheureux, l'exprime par ce beau mot : *Bibit quasi aquam iniquitatem* (*Job*, XV, 16).

Pour justifier cet endurcissement, nous n'avons qu'à consulter saint Bernard. Qu'est-ce qu'un cœur endurci? *Ipsum est quod nec compunctione scinditur, nec pietate mollitur, nec movetur precibus* (*Lib.* I, *de Consideratione, c.* 2), c'est un cœur qui n'est point touché de ses offenses, qui n'en a aucune douleur. C'est un cœur qui n'a aucun sentiment de piété, que les prières des gens de bien ne sauraient ramollir. Qu'est-ce encore qu'un cœur endurci, continue le même saint Bernard? *Ingratum ad beneficia, impavidum ad*

pericula, temerarium ad divina (*Bern.*, *ibid.*), c'est un cœur qui est ingrat et méconnaissant de tous les bienfaits qu'il reçoit tous les jours; c'est un cœur qui a une damnable intrépidité, ne craignant point les dangers qui l'environnent; c'est un cœur qui juge témérairement des choses de la religion, qui ne se les représente pas telles qu'elles sont. Qu'est-ce enfin qu'un cœur endurci? *Præteritorum obliviscens, præsentium negligens, futura non providens* (*ibid.*). C'est un cœur qui oublie ce qu'il a fait par le passé pour n'être pas obligé d'en faire pénitence; c'est un cœur qui néglige ce qu'il fait pour le présent, afin de ne le point régler selon les maximes étroites de l'Evangile; c'est un cœur qui ne prévoit point l'avenir, afin de n'en envisager pas les suites fâcheuses, et de ne s'en point inquiéter par avance. Or, une personne qui mène une vie de cette nature, qui est sans componction de ses péchés, sans crainte des jugements de Dieu, sans reconnaissance de ses bienfaits, sans réflexion sur le passé, sur le présent et sur l'avenir, n'avons-nous pas une conviction morale que cette personne est réprouvée et abandonnée de Dieu et qu'elle doit mourir en son péché? *Et in peccato vestro moriemini.*

Je n'ignore point qu'en tout temps et en tout état, comme nous l'apprend saint Prosper, la grâce peut faire tout ce qu'elle veut sur l'homme, et qu'il n'y a point de déréglement de mœurs ni de causes secondes qui suspendent l'activité et l'accomplissement de ses desseins : *Cui tempus agendi semper adest quæ gesta velit, non moribus illis fit mora : nec causis anceps suspenditur ullis.* Je n'ignore point que saint Bernard dit, en parlant de la grâce, que la voix du Seigneur est une voix puissante, une voix qui se fait entendre par les morts pourris; c'est-à-dire par les pécheurs endurcis; qu'il a dit, et que toutes choses ont été faites; qu'il a dit, convertissez-vous, enfants des hommes, et qu'ils se sont convertis. Je n'ignore point enfin que saint Augustin nous apprend que, quand il plaît à la grâce, elle attendrit notre cœur, qu'elle nous en ôte la dureté, et qu'au lieu d'un cœur insensible comme de la pierre, elle nous forme un cœur soumis et obéissant pour nous faire exécuter les desseins de Dieu sur nous : *Auferam corda vestra unde non faciebatis et dabo cor obediens unde faciatis*; mais d'attendre cette faveur à l'extrémité, c'est une grâce miraculeuse, et Dieu, n'ayant pas sujet de faire des miracles pour des personnes qui en sont indignes, encore une fois n'avons-nous pas une espèce de conviction morale qu'un pécheur envieilli, qu'un pécheur endurci est réprouvé, et qu'il est depuis très-longtemps abandonné de Dieu, pour pouvoir si facilement et si promptement retourner en ses bonnes grâces.

Enfin il y a un autre abandon qui nous doit faire craindre chrétiennement un état de réprobation, à savoir le premier péché mortel que nous commettons. Comme Dieu n'exerce pas sur tous la même justice, il n'exerce pas envers tous la même miséricorde. Il y a des pécheurs à qui il pardonne beaucoup de fois; il y en a d'autres qu'il abandonne tout d'un coup; et c'est par un effet de sa sage conduite qu'il en use de la sorte. S'il ne pardonnait qu'une fois, on se désespérerait après le second péché; s'il pardonnait toujours plusieurs fois, on ne craindrait point de tomber souvent dans les mêmes péchés. Pour empêcher donc notre désespoir, il use quelquefois d'une miséricorde réitérée; pour arrêter aussi notre présomption, il use quelquefois d'une justice prompte. Voyez Saül; dès la première fois qu'il tomba, il fut rejeté et réprouvé de Dieu. C'est un exemple qui nous doit faire trembler aussi bien que ces paroles de saint Paul : *Cujus vult, miseretur, et quem vult indurat* (*Rom.*, IX, 8), il fait miséricorde à qui il lui plaît, et il endurcit celui qu'il veut. Que si vous êtes si curieux de vouloir raisonner, pourquoi il attire celui-ci plutôt que celui-là, ne voyez-vous pas que vous êtes un téméraire de vouloir pénétrer dans les secrets de Dieu, et que toutes les pensées que votre raisonnement humain vous peut fournir sur cette matière sont sujettes à l'erreur : *Cur autem trahat et illum non trahat, noli curiosus quærere, si non vis errare* (*S. Aug.*). On ne doit point chercher d'autre principe de cette conduite différente que la profondeur des jugements de Dieu, qui sont toujours justes et souvent terribles. En retirant l'un de son péché; il lui fait grâce; en y laissant mourir l'autre, il lui rend justice; il mérite cette punition, se l'étant procurée par sa propre et pure malice, et il doit s'écrier avec le prophète : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum* (*Psal.* CXVIII, 137), vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont selon toute la droiture possible.

Mais si la réprobation vient d'un juste jugement de Dieu, il est bon de savoir par quelle voie elle se forme. Notre Evangile nous l'apprend par ces paroles : *Ego vado*, je me retire de vous. C'est donc par la retraite de Dieu et par la soustraction de ses grâces que se forme notre réprobation. Je sais bien que la grâce est un trésor qui a trois infinités : une infinité en son fond, parce que ce trésor est inépuisable; une infinité en sa vertu, parce que ce trésor est capable d'expier toutes sortes de péchés; une infinité en sa durée, parce que ce trésor nous peut servir jusqu'au dernier moment. Mais néanmoins, il faut avouer avec saint Augustin que la grâce, étant de sa nature aussi bien que de son nom une chose gratuite, elle dépend purement et absolument de Dieu, et dépendant purement et absolument de Dieu, il la peut donc refuser particulièrement à un pécheur qui s'en est rendu indigne : *Ego vado.*

Quand Dieu s'est retiré d'une âme, cette âme n'est-elle pas dans un danger évident de sa réprobation et de sa perte éternelle? n'est-elle pas dans un danger évident de mourir en son péché? *Ego vado et in peccato vestro moriemini.* Comment oser espérer de nouvelles grâces après tant de mépris

des premières que vous avez reçues? Vous me direz peut-être que la miséricorde de Dieu est infinie, je vous l'accorde et j'en conviens avec vous ; mais ne savez-vous pas que la miséricorde de Dieu peut être envisagée sous deux différents regards, ou en elle-même, ou en ses effets : en elle-même, elle est infinie, car c'est Dieu ; dans ses effets, elle est bornée, elle met ou peut mettre des termes et des mesures aux grâces qu'elle veut faire, et après qu'on est venu au comble, qu'on a rempli le boisseau, pour me servir des termes propres de l'Ecriture, Dieu se retire d'une âme : *Ego vado*, et s'en étant retiré, quel est l'état déplorable de cette âme privée de la présence de Jésus-Christ?

Car il faut bien remarquer et se bien pénétrer de cette grande vérité inculquée par Jésus-Christ même : *Sine me nihil potestis facere* (*Joan.*, V) : Vous ne pouvez rien faire sans moi; si je ne suis avec vous, si je ne vous éclaire de mes lumières, si je ne vous assiste, si je ne vous fortifie par ma vertu toute-puissante : *Nihil potestis facere*: Vous ne pouvez rien faire. La présence de Jésus-Christ nous est aussi nécessaire qu'elle nous est avantageuse : avec lui, vous pouvez tout; mais s'il se retire, vous êtes perdus sans ressource, votre perte est assurée : tremblez et craignez lorsqu'il vous dit : *Ego vado*. Je vous déclare, dit-il, que je m'en vais : *Ego vado*, je me lasse de vos ingratitudes et de vos rebuts. Il nous assure positivement qu'il s'en va. Cette retraite de Jésus-Christ ne peut pas s'entendre seulement d'une retraite extérieure et corporelle, mais elle doit s'entendre d'une retraite intérieure, ce que nous avons appelé soustraction de grâce. Ce n'est pas par la retraite corporelle de Jésus-Christ que s'accomplit la réprobation; au contraire, elle était avantageuse à son Eglise, selon son propre témoignage : *Expedit vobis ut vadam* (*Joan.*, XVI), Il est avantageux pour vous que je me retire ; mais si je me retire, ne craignez rien, je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, je ne vous abandonnerai pas comme des orphelins. Il parlait ainsi à ceux qui l'aimaient, qui avaient demeuré avec lui dans ses tentations : *Permansistis mecum in tentationibus* (*Luc.*, XXII) : Vous avez demeuré avec moi fidèlement, je demeurerai avec vous, quoique je disparaisse à vos yeux. Mais il ne parlait pas de même aux Juifs ingrats qu'il regardait comme des réprouvés : *Ego vado*, je m'en vais; mais mon départ vous sera funeste, car il sera suivi de votre mort : vous mourrez dans votre péché : *In peccato vestro moriemini*.

Remarquez pourtant que cette retraite de Jésus-Christ n'est pas la cause de cette funeste mort. Un Dieu infiniment saint ne peut pas influer dans le mal, être la cause d'une chose qui soit mauvaise par elle-même. Comment s'opère donc ce mystère d'iniquité? Comment les impies meurent-ils dans le péché, Jésus-Christ s'étant retiré? *Ego vado*. Figurez-vous, chrétiens, le soleil qui se retire de dessus notre hémisphère, les ténèbres couvrent la face de la terre, dira-t-on que le soleil produit les ténèbres? Non, le soleil n'est capable que d'éclairer. Mais comme il se retire, les ténèbres se répandent nécessairement. Apportons un autre exemple. Un homme dans sa folie, ou troublé par une fièvre violente, se précipite d'une chambre haute en bas; si j'avais été là, il ne serait pas tombé, je l'aurais arrêté. Je l'aurais soutenu, mais je n'y étais pas, et je n'étais pas obligé d'y être; peut-on m'imputer sa chute et me condamner? il s'est précipité lui-même.

Voilà, chrétiens, une image assez naïve de ce qui arrive dans la perte des âmes qui meurent dans leur péché. Jésus-Christ s'est retiré par un jugement toujours juste, quoiqu'il ne nous soit pas toujours connu; et se retirant, les âmes qu'il abandonne se précipitent et accomplissent elles-mêmes l'ouvrage de leur réprobation. Saint Augustin a si bien expliqué ces vérités terribles, il dit que Dieu endurcit, après saint Paul : *Quem vult indurat;* non pas, dit ce Père, en donnant la malice, mais en ne donnant pas sa grâce à ceux qui s'en sont rendus indignes (*Aug. de Corrept.*). O vérité, qui devrait bien faire trembler les pécheurs !

Faisons pourtant une hypothèse qui leur soit avantageuse : supposons que Dieu ne se retire pas tout à fait; que, par un mouvement de sa miséricorde, de cette bonté qui le porte à faire luire son soleil sur les bons et sur les méchants, il répande ses grâces sur les pécheurs endurcis; qu'arrivera-t-il? et qu'arrive-t-il tous les jours quand Dieu le fait? ces grâces deviennent inutiles à cause des mauvaises dispositions de ceux qui les reçoivent. Un peu d'eau qui tombe sur une terre desséchée depuis longtemps ne la rend pas féconde. Cultivez la terre autour d'un arbre mort, vous ne lui ferez pas produire des fruits ; quelque branche tout au plus, pourra reverdir. Ah ! chrétiens, vous faites bien vous-mêmes l'application. Les grâces de Dieu, qui ne sont faibles à l'égard de ce pécheur que parce que sa cupidité est devenue trop forte, produisent peu d'effet; elles ne produisent point sa conversion, et elles le rendent plus coupable; la voix l'appelle, et il est sourd; la lumière luit, mais elle luit dans les ténèbres, et elle ne peut les dissiper parce qu'elles sont trop épaisses. Ainsi, avançant tous les jours en impiété, tombant de précipice en précipice, il accomplit insensiblement ce que Jésus-Christ prédit aujourd'hui; il tombe dans l'impénitence finale, il meurt en son péché : c'est ce qu'il faut expliquer plus au long dans mon second et dernier point.

SECOND POINT.

De toutes les perfections de Dieu, j'avoue qu'il n'y en a point de plus obligeante pour la créature que la miséricorde ; mais il faut avouer d'un autre côté que, si elle est la perfection la plus obligeante, elle est aussi la perfection la plus dangereuse, et si je l'ose dire, la miséricorde perd plus d'hommes qu'elle n'en sauve, non par elle-même, mais par l'abus qu'on en fait en s'y confiant trop. Il est bon d'espérer en elle; mais il est dan-

gereux de s'en former de certaines idées trop douces et trop favorables, et de se laisser aller au désordre dans l'espérance d'en être retiré par son secours à la fin. Eh quoi! dit saint Augustin, parlant d'Adam en son état d'innocence, le premier homme étant dès son commencement bon, ne se maintint pas tel; et l'homme ayant été méchant toute sa vie, espère à la fin de se rendre bon : *Cum esset bonus non se servavit bonum, et cum sit malus, dicit homo, faciam me bonum* (*Aug.*) ! N'est-ce pas une présomption insupportable? et la pénitence, s'il en fait une en cette extrémité, ne doit-elle pas être suspecte?

Je sais bien que saint Cyprien nous assure qu'on n'est jamais trop tard pénitent, quand on est véritablement pénitent : *Numquam serum est quod verum est* (*Cypr.*), et que nous voyons une preuve de cette vérité dans le bon larron : car, comme dit ce même Père : *In momento impietas religionem, crudelitas induit pietatem*; dans un moment, d'un impie il devint un parfait chrétien, d'un fameux voleur il devint un zélé prédicateur. Cette conversion miraculeuse est très-constante, mais elle est unique, et l'Ecriture ne nous en rapporte point d'autre de cette nature. De plus, c'est qu'il se trouve deux circonstances favorables en cette conversion qui ne se rencontrent pas dans celle du pénitent moribond. La première c'est que le bon larron était tombé entre les mains d'un Dieu mourant, que l'abbé Gilbert appelle : *Deum ad veniam copiosum*, un Dieu abondant en pardon, sollicitant même le pardon de ses ennemis et de ses propres bourreaux ; et le pécheur moribond, entre les mains d'un Dieu vivant, et l'Ecriture nous apprend que c'est une chose horrible d'y tomber. La seconde circonstance, c'est que le Fils de Dieu était avec le bon larron, et il se retire souvent du pénitent moribond : *Ego vado*, je me retire de vous. Vous me direz peut-être : je le chercherai à cette heure ; mais n'entendez-vous pas qu'il dit en termes formels : *Quæretis me et in peccato vestro moriemini;* oui, vous me chercherez, mais ce sera inutilement, car vous mourrez en votre péché.

C'est une chose autant opposée au bon sens qu'à la religion, de remettre à rechercher Dieu dans un temps auquel il dit lui-même qu'on ne le trouvera pas, parce que la recherche que les hommes font seulement de lui à leur dernière extrémité, vient plutôt de l'amour qu'ils ont pour eux-mêmes que de l'amour qu'ils ont véritablement pour lui : car ne l'ayant jamais aimé véritablement pendant leur vie, peut-on présumer qu'ils l'aiment parfaitement à leur mort? Chercher Dieu, c'est le commencement de notre bonheur, et le trouver c'en est la fin. Il y a deux choses qui nous empêchent souvent de le trouver : lorsque nous ne le cherchons pas quand il faut, et lorsque nous ne le cherchons pas où il faut; et ce sont les deux défauts du pénitent moribond : il ne recherche pas Dieu quand il faut, puisqu'il attend l'extrémité ; et il ne recherche pas Dieu où il faut, puisqu'il le recherche au lit de la mort. Je sais bien qu'en tout temps et en tout lieu, Dieu peut être recherché; mais en tout temps et en tout lieu Dieu n'est pas toujours rencontré. L'Epouse des Cantiques fut obligée de faire quantité de démarches avant que de faire cette heureuse rencontre : elle le cherche dans tous les coins des rues, elle en demande des nouvelles aux sentinelles de la ville, elle fouille les endroits les plus secrets, et après s'être, il semble, épuisée en d'inutiles recherches, après s'être fatiguée tout le long du jour, elle le recherche bien pendant toute la nuit; elle le recherche bien dans son lit, et elle ne le rencontre pas : pour nous apprendre, dit saint Bernard, que durant la nuit qui nous marque l'état du péché ou de la mort, et que dans le lit qui nous marque les douceurs d'une vie sensuelle, on ne rencontre point Dieu.

Cependant, c'est ce qu'attend le pécheur ; il attend la nuit, c'est-à-dire la fin de la vie, pour chercher Dieu et le trouver ; et il se trouve souvent que, selon la prédiction de Jésus-Christ, on meurt dans une impénitence finale : *Quæretis me et in peccato vestro moriemini.* Une pénitence se peut faire ou par le sacrifice des biens, ou par le sacrifice du corps, ou par le sacrifice du cœur: par le sacrifice des biens, en en faisant une charitable effusion ; par le sacrifice du corps, en le condamnant à des austérités et à des mortifications ; par le sacrifice du cœur, en faisant un véritable et parfait acte de contrition. Mais je vois que le pénitent moribond a trois impuissances de faire ces trois choses. Pour ce qui est premièrement du sacrifice de ses biens, j'avoue avec saint Cyprien que l'aumône est le gage de notre salut, le fondement de notre espérance et le remède de nos péchés. J'avoue avec le même Père que c'est un des plus grands dons de Dieu, nécessaire aux faibles, glorieux aux forts et utile à tous les chrétiens pour obtenir les grâces du ciel, se rendre favorable à Jésus-Christ et mettre Dieu au nombre de nos débiteurs.

Mais comment voulez-vous qu'un moribond fasse quelque effusion de ses biens, ou aux hôpitaux, ou aux pauvres honteux, ou aux prisonniers ? Il n'est plus en état d'agir, et quand il pourrait agir, ses héritiers l'obsèdent, l'abusent, et lui disent par une fausse et trompeuse charité de ne s'inquiéter point et de se reposer en eux. De plus, quand il agirait effectivement, cette aumône a-t-elle beaucoup de vertu ? Il donne ce qu'il ne peut plus conserver. Il laisse ce dont il ne peut plus jouir, est-ce se faire la moindre violence ? C'était quand il se portait bien qu'il fallait faire cette aumône. On peut dire qu'il est de la nature des taupes, qui n'ouvrent les yeux que quand il faut mourir. On ne trafique point avec Dieu lorsque le commerce de la vie cesse : on n'offre point au sanctuaire ce qui est mort ou ce qui est même agonisant ; et Dieu n'est pas obligé de couronner celui qui n'a jamais rien fait ni pour lui ni pour ses membres.

Vous me direz peut-être que s'il n'est pas en état de faire pénitence par le sacrifice de

ses biens ou en faisant quelque charitable effusion, il la pourra peut-être faire par le sacrifice de son corps en le condamnant à des austérites et à des mortifications; peut-être, dit Salvien : *Carnes suas cilicio et cinere sordidabit;* peut-être, dis-je, qu'il couvrira son corps de cendre et d'un cilice pour l'expiation de ses mollesses passées; mais quelle apparence qu'il traite avec tant de rigueur son corps déjà si exténué, si faible et si languissant? Quelle apparence qu'il puisse souffrir un cilice piquant, puisque même il se trouve incommodé et très-inquiet dans un lit très-commode? Que si vous lui demandez du moins qu'il se frappe la poitrine, ce qui est une marque extérieure d'une personne pénitente, ne voyez-vous pas que ses mains n'ont plus de force, et que les faibles mouvements qu'on en voit, en les tournant de çà et de là avec inquiétude, sont les derniers symptômes de la mort? Lui direz-vous du moins qu'il pleure ses péchés? Hélas! son cerveau est desséché et ne lui peut fournir de larmes! outre que, comme dit le même Salvien, est-il temps de pleurer lorsqu'on est sur le point d'être châtié pour des fautes qu'on pouvait pleurer si avantageusement : *Quando lugebit qui dies lugendi amisit* (*Salv.*)?

Et quand même il pleurerait abondamment, ces larmes ne sont souvent que des montres d'une douleur tout humaine, que des effets d'une crainte servile, semblables à celles d'un esclave qui tremble lorsqu'il se voit près d'être châtié, après qu'il a commis quelque faute considérable. Les hommes qui voient cette disposition apparente de bon chrétien, cette crainte de paraître devant le tribunal de Dieu, ces regrets éclatants de l'avoir offensé, en jugent favorablement; car qui n'aurait pitié d'un homme qui se meurt! qui ne ferait scrupule de ne point croire que les marques qu'il donne pour lors de son repentir sont sincères? Cette compassion même est intéressée, parce que nous nous promettons aisément de la bonté de Dieu une indulgence pour les autres, dont nous aurons besoin nous-mêmes à notre dernière extrémité, parce que nous espérons qu'on portera le même jugement, qu'on nous flattera, que Dieu nous accordera par bonté la même indulgence.

Mais tout ce que les hommes peuvent dire ou penser de nous en cet état, nous doit peu importer; car leur approbation ou leur condamnation nous seront également inutiles; ce que nous devons craindre plus que toutes choses, c'est de nous trouver à l'heure de la mort sans avoir fait pénitence; car sans elle il n'y a point d'espérance de salut, personne ne se peut dispenser de la faire. Tout arbre, dit Jésus-Christ, qui ne produit point de bon fruit, sera coupé et jeté dans le feu : quand il dit tout arbre, il n'excepte ni condition, ni dignité, ni grandeur, ni sexe. Les nobles aussi bien que les roturiers, les magistrats aussi bien que le peuple, les laïques aussi bien que les religieux, les femmes aussi bien que les hommes, tous généralement y sont obligés, et celui qui ne la fait point durant sa vie, s'expose à ne la point faire à l'heure de la mort; car, pour le regard du sacrifice de ses biens par le moyen desquels il pourrait apaiser Dieu, est-il en état d'en disposer? Pour le regard des austérités de son corps par le moyen desquelles il pouvait satisfaire à la justice de Dieu, est-il en état de le mortifier?

Que pouvez-vous donc attendre de lui? le sacrifice de son cœur, par le moyen duquel il pourrait du moins faire un acte de contrition pour fléchir la colère de Dieu? Est-il en état de le faire comme il faut, avec l'amour et la pureté nécessaire? Comment voulez-vous que, pour lors, il occupe son esprit de Dieu? une femme qu'il voit désolée, des enfants qu'il voit à ses pieds, les larmes aux yeux et les sanglots à la bouche lui demander sa dernière bénédiction, des frères et des sœurs, des parents ou amis qu' il voit dans le dernier accablement perdant tout leur appui en le perdant, tous ces chers et pitoyables objets lui peuvent-ils laisser la liberté de penser à sa conscience? et quand, par une sainte cruauté, vous les auriez éloignés de devant ses yeux, lui ôteriez-vous ses douleurs qui le travaillent si excessivement, qu'il ne peut penser à d'autres choses? et quand même enfin, par un miracle, ses douleurs seraient dans la suspension, et feraient une trêve avec lui, est-il en son pouvoir de faire une véritable pénitence? est-il en son pouvoir de faire une parfaite confession, de rappeler un fidèle souvenir de toutes ses fautes qui se sont peut-être multipliées comme les cheveux de la tête, comme parle un prophète, de ses crimes qui vont à l'infini? Comment dans la dernière faiblesse de son corps, dans le dernier accablement de son esprit rappeler un fidèle et exact souvenir de tous ses crimes, les détester, s'en accuser, changer son cœur et le faire passer tout d'un coup de l'amour déréglé des créatures à l'amour parfait de son Dieu? Et ainsi celui qui est la vérité même n'a-t-il pas eu raison de dire : *Quæretis me et in peccato vestro moriemini*, vous me chercherez, mais vous ne me trouverez pas, et vous mourrez dans votre péché?

Mais quoi! me direz-vous, y a-t-il de la contrariété et de la contradiction dans les paroles de Jésus-Christ? Or, ne nous a-t-il pas dit que toutes et quantes fois que nous frapperons à sa porte, elle nous serait ouverte? *Pulsate et aperietur vobis* (*Matth.*, VII, 7). Il est vrai, dit saint Augustin qu'il nous a donné cette assurance : *Nec fallaciter dictum*, et il ne nous a pas trompés, il est véritable en tout ce qu'il dit; mais comme répond fort bien le même saint Augustin, frappez à présent qui est un temps de miséricorde, et n'attendez pas à l'extrémité de votre vie, qui sera un temps de justice et de châtiments pour vous : *Pulsate quando tempus est misericordiæ, non quando tempus est justitiæ.*

Si vous frappez à présent, comme il faut, il ouvrira infailliblement la porte du ciel : *Quid moraris*, continue le même saint Augustin, pourquoi différez-vous donc? Est-ce un mal d'être bien avec Dieu? Y a-t-il de la

honte à finir une vie honteuse? Peut-on trop tôt aimer une beauté infiniment aimable? Demain, me direz-vous; pourquoi non maintenant? faites réflexion sur le temps que vous différez de vous donner à Dieu, et tremblez dans la vue du danger où vous êtes. Mais encore quels peuvent être les motifs de ce retardement : *Quid moraris?* Pourquoi différez-vous? faut-il qu'un désir de vengeance vous arrête, et que vous aimiez mieux être divisé avec les hommes que d'être uni avec votre Dieu : *Quid moraris?* Pourquoi retardez-vous? faut-il qu'un peu de bien injustement acquis vous retienne, et que vous aimiez mieux posséder quelque terre pendant votre vie que de posséder le ciel pendant l'éternité : *Quid moraris?* Faut-il qu'une misérable créature vous captive, et que des plaisirs d'un moment vous fassent renoncer à des félicités éternelles? Que tardez-vous enfin de frapper à la porte de ses miséricordes? qui vous arrête? est-ce quelque secrète attache, est-ce un je ne sais quoi, un que dira-t-on? N'êtes-vous pas bien ennemi de vous-même de savoir que d'attendre jusqu'à la fin de votre vie à vous convertir sérieusement, c'est risquer votre salut et votre gloire, et cependant de ne pas vous empresser?

Qu'alléguerez-vous pour colorer ce retardement de votre conversion? l'exemple de plusieurs qui ont mal vécu, et qui, au dernier jour de leur vie, ont fait une si belle mort, qui ont fait une si belle mort! Ah! que nous nous trompons souvent dans nos jugements, et que vos jugements, ô mon Dieu, sont bien différents des nôtres! Mais quoi! ne s'est-il pas confessé, n'a-t-il pas eu l'absolution, et après ces actes de religion : *Damnabitur?* Sera-t-il damné, disait autrefois une personne à saint Augustin, en pareille conjoncture? Je ne vous dis pas cela, répondait prudemment ce Père, mais quoi donc! *Liberabitur*, sera-t-il sauvé? je ne vous dis pas cela non plus. Que dites-vous donc, pressait cette même personne le même saint Augustin? je ne sais que vous dire, que vous promettre et que vous assurer sur le sort d'un homme à qui je donne l'absolution au lit de la mort sans avoir fait pénitence pendant sa vie. Si je savais que cette absolution ne servît de rien : *Non darem*, je ne la donnerais pas; mais si je savais aussi qu'elle fût salutaire et efficace : *Non te terrerem*, je ne vous alarmerais pas, je ne voudrais pas vous jeter dans le scrupule et dans la frayeur.

Il y a donc à douter dans cette conjoncture. Le salut de cet homme est en danger : *Ergo tene certum et dimitte incertum*, conclut saint Augustin; prenez donc le certain, et quittez l'incertain. Prenez le certain en faisant de bonne heure pénitence, et quittez l'incertain, en remettant à l'extrémité de votre vie votre pénitence; car vous ne pourrez peut-être la faire pour lors. Craignez qu'après avoir quitté Dieu, il ne vous abandonne à son tour par un juste jugement : *Timeamus, ne timeamus*, s'écrie saint Augustin, craignons pour ne pas craindre; il explique sa pensée : *Hoc est prudenter timeamus, ne inaniter timeamus*. Craignons maintenant avec prudence de peur de craindre un jour sans fruit et inutilement; craignons que le mépris que nous ferons des grâces de Dieu ne nous conduise à l'endurcissement, que l'endurcissement ne nous conduise à l'impénitence finale. Bon Dieu! quel est notre aveuglement, combien l'Ecriture nous fournit d'exemples funestes, combien en voyons-nous tous les jours devant les yeux qui nous font l'accomplissement de la prophétie de Jésus-Christ, combien de gens meurent comme des impies! Nous disons en nous-mêmes : Je ne voudrais pas mourir comme cette personne; et cependant nous nous exposons au même péril, et ce péril ne nous épouvante point, parce qu'il nous paraît éloigné? Il n'y a que les maux présents qui nous touchent. Eh! quoi chrétiens, les paroles foudroyantes de Jésus-Christ ne vous réveilleront pas de votre assoupissement! Nous craignons la perte d'un bien qu'il faudra quitter, d'une réputation dont nous ne sommes pas les maîtres, et nous craignons de perdre ce qui regarde le corps et la vie présente, nous ne craindrons pas la perte des biens éternels, d'une gloire véritable! Les intérêts de notre âme qui est la plus noble partie de nous-mêmes, ne nous toucheront pas! Quel serait notre aveuglement! Ne permettez pas, mon Dieu, que ce malheur nous arrive; demeurez avec nous, ô Jésus, Sauveur de nos âmes : *Mane nobiscum, Domine* (*Luc.*, XXIV, 29) : si jusqu'ici nous avons irrité votre colère, si nous nous sommes rendus indignes de votre présence, nous espérons par votre miséricorde être plus fidèles à l'avenir. Ne vous retirez pas de nous, ne retirez pas votre Esprit-Saint. Conservez-nous vous-même votre demeure, nous vous appartenons. Ne souffrez pas que rien vous chasse, chassez vous-même le péché, seul capable de vous éloigner. Que nous ne mourions jamais dans le péché, et afin que ce malheur ne nous arrive pas, faites que nous ne vivions pas dans le péché, mais que votre grâce soit la vie de notre âme, et qu'un jour nous possédions une vie plus parfaite qui est la vie de la gloire. *Amen.*

SERMON VI.

POUR LE MARDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Des prêtres.

Omnia quæcumque dixerint vobis servate et facite : secundum opera vero eorum nolite facere.

Faites et observez tout ce qu'ils vous diront; mais ne vous rendez pas les imitateurs de leurs actions (*S. Matth., ch.* XXIII).

Le portrait que Jésus-Christ fait des scribes et des pharisiens qui étaient assis sur la chaire de Moïse est un portrait bien affreux, il dépeint la corruption de leur cœur, dont ils donnaient, malgré leur hypocrisie, des marques au dehors. Ils aimaient l'argent et ils dévoraient les maisons des veuves. Ils avaient de l'orgueil et de la vanité, et pour satisfaire cette passion, ils recherchaient les

premières places dans les assemblées ; ils aimaient à être regardés comme les maîtres, les docteurs du monde qui devait suivre leurs décisions, et se laisser conduire par leurs fausses lumières. Jésus-Christ donne des marques de son indignation contre eux ; combien d'anathèmes a-t-il prononcés contre eux dans le chapitre d'où j'ai tiré les paroles de mon texte ? Malheur à vous, hypocrites ; malheur à vous, conducteurs aveugles et insensés ! etc. Par ces paroles pleines d'un zèle ardent, il fait voir combien il déteste leur conduite, et cependant, chrétiens, vous venez de voir ce qu'il dit au commun des Juifs : Faites tout ce qu'ils vous diront. Admirable conduite de la sagesse de Dieu, qui par là remédie à une infinité de difficultés que l'on pourrait avoir ! Si pour être en sûreté, il fallait que tous les ministres de Dieu fussent saints aux yeux de Dieu et des hommes, en quel embarras serions-nous quand il s'agit de recevoir les choses saintes ? Il fait voir, en second lieu, qu'il faut distinguer ces deux choses, le ministère et la vie du ministre. Le ministre peut n'être pas saint, mais son ministère est toujours sacré ; si sa vie est digne de mépris, son ministère est digne de respect. Sa vie ne mérite pas toujours d'être suivie, vous vous perdriez au contraire en le suivant, mais pourvu qu'il soit assis sur la chaire de Moïse, c'est-à-dire pourvu que sa doctrine soit une sainte doctrine, vous pouvez la suivre et vous devez la suivre, autrement vous vous perdriez. Gens du siècle, qui vous plaignez si facilement et si souvent avec tant de malignité, du peu de régularité qui paraît dans les prêtres de la loi nouvelle, cette instruction vous regarde aussi bien qu'eux. Vous avez raison quand vous prétendez qu'ils doivent être saints, parce que leur ministère est élevé ; mais vous ne considérez pas que les désordres dont vous vous plaignez viennent souvent de vous-mêmes, de la facilité avec laquelle vous consacrez à Dieu ceux que Dieu n'appelle pas. Vous jugez que les prêtres déréglés méritent d'être punis de Dieu, parce qu'ils dégénèrent de leur état, qui est élevé et saint ; mais vous ne pensez peut-être pas à ce que Dieu prépare à ceux qui par cupidité les engagent dans un état si redoutable : je veux donc bien parler de la grandeur du sacerdoce, de la sainteté du sacerdoce ; mais souffrez aussi que je vous fasse voir combien sont coupables les gens du monde qui font entrer leurs passions dans l'élection des prêtres.

La grandeur de l'état du sacerdoce, voilà pour mon premier point ; la sainteté de l'état du sacerdoce, voilà pour mon second point ; l'injustice punissable de ceux qui contribuent à donner de méchants ministres à l'Eglise ; voilà ce que nous allons développer dans les trois parties de ce discours après que nous aurons salué Marie : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il y a peu de véritables grandeurs sur la terre, la plupart ne sont que de faux brillants qui nous donnent dans la vue et qui nous éblouissent ; mais pour la grandeur des prêtres, elle est telle que saint Ephrem l'appelle : *Stupendum miraculum, inexplicabilis potestas*, Une merveille surprenante, une puissance qui ne se peut exprimer. Pour connaître d'une manière plus claire et avec un ordre plus juste quelle est cette grandeur, il la faut considérer et dans son principe, et dans sa fin, et dans sa fonction. Le principe du prêtre est d'une institution divine, la fin et la fonction du prêtre sont de faire des choses divines. L'état du prêtre est d'une institution divine, car c'est Jésus-Christ Homme-Dieu qui a institué les prêtres.

Comme il n'appartient qu'au roi de créer des officiers dans son royaume, aussi il n'appartient qu'à Jésus-Christ, qui est le chef et le maître absolu de son Eglise, d'y élever les hommes et de leur y donner tel rang qu'il lui plaît : je puis dire encore qu'il y a bien de la différence entre l'élévation que fait un roi et celle que fait Jésus-Christ. Un roi créant un officier ne lui donne qu'une petite partie de son pouvoir ; mais Jésus-Christ communique aux prêtres, qui sont ses officiers, tout autant de pouvoir qu'il en a reçu de son Père : *Sicut me misit Pater et ego mitto vos* (*Joann.*, XX, 21). Le pouvoir que donne un prince à un officier est extrêmement limité et ne s'étend que sur des choses purement temporelles, mais celui des prêtres, qui sont les ministres et les officiers de Dieu, s'étend au-delà de toutes les pensées des hommes : *Inexplicabilis potestas.* C'est un pouvoir qui s'étend jusque dans les enfers et dans les cieux. C'est un pouvoir qui commande aux démons et qui arrête la colère de Dieu. Enfin, un officier établi par un prince peut être révoqué par ce même prince, il peut déchoir de son état et de son office, il peut n'être plus ce qu'il était ; mais un homme ayant une fois été fait prêtre, ne peut plus perdre cette qualité ; c'est un caractère ineffaçable, il portera et conservera éternellement ce titre auguste : on lui en peut défendre la fonction s'il s'en rend indigne, mais on ne lui en peut ôter le caractère, et c'est ce qui fait sa plus grande confusion et son plus grand supplice dans les enfers, d'y conserver éternellement ce caractère de prêtre.

Mais non-seulement l'état d'un prêtre est relevé à cause de son auteur et de son principe, mais encore à cause de sa fin. Quelle a été la fin de Jésus-Christ en établissant les prêtres ? ç'a été de les rendre gardiens de son épouse ; ç'a été de leur confier tous ses trésors ; ç'a été de remettre entre leurs mains toute son autorité. Voyez, je vous prie, quelle est la gloire des prêtres ? Si l'Eglise est une armée selon la pensée du Sage, les prêtres en sont les premiers officiers. Si l'Eglise, selon saint Chrysostome, est un navire, les prêtres en sont les pilotes et les conducteurs. Si l'Eglise est un bel édifice que la sagesse incarnée s'est bâti, les prêtres en sont les colonnes les plus solides. Si l'Eglise enfin est un corps, les prêtres en sont non-seulement les yeux pour l'éclairer, ils en sont non-seulement les bras pour la défendre, mais

ils en sont encore les chefs subalternes par la participation du sacerdoce de Jésus-Christ qui est le chef primitif. Jésus-Christ n'a eu d'autre fin dans leur institution.

Que si la fin des prêtres a quelque chose de bien glorieux, leur fonction ne leur est pas moins honorable. Agissant comme prêtres, ils ne font rien que de grand, que de sacré, que de divin. Dieu fait deux choses, la première par laquelle il engendre son Fils, l'autre par laquelle il tire les créatures du néant. Le prêtre a par rapport ces deux puissances : l'une par laquelle il produit à l'autel le même Fils, l'autre par laquelle il tire les créatures du néant, c'est-à-dire du péché. Ou bien disons clairement avec sa simple parole, il peut vous fournir une nourriture spirituelle. La puissance d'un prêtre est universelle pour tout ce qui regarde votre état de grâce ; tantôt il est votre pasteur, tantôt il est votre juge, tantôt il est votre intercesseur. Il est votre pasteur dans les chaires publiques afin de vous y instruire. Il est votre juge dans les confessionnaux pour vous y faire grâce et vous y absoudre de vos crimes. Il est votre intercesseur aux pieds des autels pour y prier pour vous, et attirer sur votre personne et sur votre famille mille bénédictions du ciel : *Est pastor, est index, est intercessor. Est pastor ut sane erudiat, est judex ut juste definiat, est intercessor ut pie subveniat.* Quelle dignité, quelle grandeur des prêtres dans leurs fonctions ! Concluez de là combien doit être grande et abondante la grâce d'un prêtre! C'est beaucoup d'avoir la grâce d'un chrétien, mais il faut toute autre grâce pour un prêtre; car la grâce d'un chrétien est de le rendre simplement saint, mais la grâce d'un prêtre doit tendre non-seulement à le rendre saint lui-même, mais à le rendre sanctificateur des autres.

Pour donner aux prêtres une nouvelle idée de leur grandeur, et les porter en même temps à une vie plus élevée et plus sainte, disons que leur condition de prêtre les élève à un tel point, à un tel degré d'honneur, qu'ils sont des rois, et qu'ils sont en quelque manière au-dessus des rois; qu'ils sont des anges, et qu'ils sont en quelque manière au-dessus des anges: en un mot, qu'ils sont en quelque façon des dieux, et qu'ils font sur la terre ce que Dieu fait dans le ciel. Je dis donc premièrement qu'ils sont des rois; saint Pierre ne les qualifie-t-il pas tels : *Regale sacerdotium?* Et, en effet, quoique dans l'Ancien Testament, il ne fût point permis aux différentes tribus de faire alliance et de se mêler les unes avec les autres, cependant celle de Lévi, qui est la tribu des prêtres, pouvait s'allier avec celle de Juda qui était la tribu des rois. J'ose même dire, sans prétendre choquer la grandeur et l'autorité des rois, que celle des prêtres la surpasse en quelque manière, et pour reconnaître cette vérité, dit saint Chrysostome, pesez et examinez la puissance des uns et des autres. Les rois ne traitent et ne décident que des choses politiques, mais les prêtres traitent et décident des choses saintes. La puissance des rois ne se manifeste que sur la terre, mais celle des prêtres se découvre dans le ciel. La puissance des rois ne s'étend que sur les corps, mais celle des prêtres s'étend sur les âmes. En sorte, dit le même saint Chrysostome, que, dans un sens, l'autorité des prêtres est d'autant plus relevée par-dessus celle des rois, que l'âme est plus relevée par-dessus le corps.

Mais ce n'est pas assez élever la grandeur des prêtres de les nommer rois, et de les élever en quelque manière au-dessus des rois. Disons qu'ils sont des anges et qu'ils sont même au-dessus des anges. Je dis donc qu'ils sont des anges; saint Paul les a nommés tels lorsqu'il exhortait les femmes d'entrer voilées dans les églises à cause des anges qui y étaient, c'est-à-dire, selon l'explication de saint Thomas, à cause des prêtres. Ils ont encore été nommés tels par le prophète royal, lorsqu'il dit que l'homme a mangé le pain des anges (*Ps.* LXXVII, 25), c'est-à-dire, selon la pensée de saint Bonaventure, le pain des prêtres, parce que ce sont les prêtres qui ont divinisé ce pain et qui de la substance du pain, l'ont fait passer dans la substance d'un Dieu.

Mais pour prouver ce que j'ai avancé, qui est que l'autorité des prêtres est plus grande que celle des anges, Dieu, selon la remarque de saint Chrysostome, n'a jamais dit aux anges ni aux archanges: Ce que vous aurez lié ou délié sur la terre, sera lié ou délié dans le ciel; cependant il l'a dit aux prêtres; ce qu'ils font ici-bas, *Hoc ille in supernis comprobat*, il le ratifie en haut. Ou bien disons que l'autorité du prêtre est plus grande que celle de l'ange, soit que nous regardions le Fils de Dieu en son corps mystique, soit que nous le regardions en lui-même. Si nous le regardons en son corps mystique, l'ange y a quelque pouvoir, parce qu'il peut conduire les fidèles du mauvais chemin au bon; mais remarquez, s'il vous plaît, que ce n'est que par voie de conseil, au lieu que le prêtre a pouvoir de les transférer de la mort à la vie, du péché à la grâce par voie d'autorité. Si nous regardons le Fils de Dieu en lui-même, l'ange n'a pouvoir que d'annoncer sa venue par quelques-unes de ses paroles, mais le prêtre a pouvoir de le faire venir par quelques-unes des siennes. L'ange obéit et descend du ciel en terre pour exécuter les ordres de Dieu, et le prêtre commande et fait descendre Dieu lui-même du ciel en terre pour y obéir à ses propres paroles, le Seigneur, dit saint Chrysostome, suivant le prêtre partout où il l'appelle pour le consacrer : *Dominus sequitur servum.*

Ne semble-t-il pas qu'on ne peut rien ajouter à la grandeur des prêtres, en l'élevant, en quelque manière, au-dessus de celle des rois et des anges; mais disons plus, disons qu'elle approche de celle de Dieu, et qu'ils sont comme des petits dieux sur la terre. En effet, à qui peuvent s'adresser ces paroles : *Dii estis*, si ce n'est aux prêtres? N'ont-ils pas tout le pouvoir de Dieu, et sans parler de la puissance de l'absolution

par laquelle ils remettent les péchés, ne commandent-ils pas au Seigneur, et ne peut-on pas dire, à leur louange, ce que l'on a dit à celle de Josué : *Obediente Domino voci hominis* (*Jos.*, X, 14).

Philon, parlant d'un prêtre de l'Ancien Testament, dit qu'il tient, et de la nature divine, et de la nature humaine : *Situs in quodam divinæ humanæque naturæ confinio ;* qu'à la vérité il n'est pas purement Dieu, mais aussi qu'il n'est pas simplement homme, qu'il a quelque chose par-dessus le commun des hommes, qui le fait approcher de la grandeur de Dieu : *Situs in quodam*, etc. Mais saint Denys appelle un prêtre du Nouveau Testament : *Virum divinum*, un homme divin qui fait des choses divines, qui fait sur la terre ce que le Père éternel fait dans le ciel. Quel est l'emploi du Père éternel dans le ciel ? C'est d'y produire son Fils sans relâche ; et les prêtres ne s'emploient-ils pas tous les jours à cette adorable production ? Dieu fait un présent de son Fils au monde ; et les prêtres, après l'avoir produit, ne le donnent-ils pas aux hommes? Dieu, comme Père, a droit de le donner; et les prêtres, comme ses Pères à l'autel, n'ont-ils pas la même puissance?

Voilà donc, pour reprendre, en trois mots, quelle est la grandeur d'un prêtre : d'être un roi, d'être comme un ange, d'être comme un Dieu. Il est même, dans un sens, au-dessus des rois ; et vous l'abaissez souvent au-dessous des peuples. Il est, en quelque manière, au-dessus des anges; et vous en parlez souvent comme s'il était le dernier de tous les hommes. Il est comme un petit dieu, par l'autorité que Dieu lui donne, et vous osez le détruire par les médisances dont vous le noircissez. Dieu punit autrefois un prince pour avoir seulement touché à un encensoir, qui n'est qu'un instrument de notre religion ; et quand on touche à l'honneur d'un prêtre, quelle vengeance n'en doit-il pas prendre? Souffrira-t-il que cette personne, qu'il a rendue sacrée par son caractère, puissante par son ministère, redoutable par l'autorité de la justice, considérable par la consécration de son corps, soit traitée de la sorte?

Mais quoi! me direz-vous que ce prêtre, que ce prédicateur ne se comporte pas comme il doit, qu'il fait, au sortir des autels, des choses indignes de son état et de sa profession! Quelle confiance peut-on avoir ensuite aux paroles d'un tel homme? Souvenez-vous que Dieu voulut parler dans un buisson, qui est une chose inutile et qui n'a que des épines, et qu'il peut parler encore dans un prêtre, quoiqu'il soit inutile à lui-même, et qu'il n'ait rien que de mauvais, hormis son caractère. Quoique les scribes et les pharisiens fussent les ennemis du Fils de Dieu, par leur hypocrisie et leur orgueil, cependant le Fils de Dieu recommandait de faire tout ce qu'ils disaient : *Omnia quæcumque dixerint vobis servate et facite.* Elie recevait le pain que Dieu lui envoyait par la bouche d'un corbeau, et le recevait avec actions de grâces; et pourquoi ne recevoir pas avec respect la parole de Dieu, qui est le pain de votre âme, par la bouche d'un prêtre, quel qu'il puisse être? Je veux qu'il y ait quelque chose à redire en lui ; mais ne m'avouerez-vous pas que la vérité a parlé par sa bouche, quand il vous a repris de certains péchés, de certaines passions secrètes, de certaines animosités, de certain zèle indiscret et déréglé : *Quæris*, dit ce docteur, *quid reprehendas in homine, inveni potius quid reprehendas in veritate.* Vous cherchez de quoi reprendre dans cet homme qui vous a prêché, cherchez premièrement de quoi reprendre dans les vérités qu'il vous a dites : *Velis, nolis erit illa adversaria tua*, Vous avez beau faire, continue le même saint Augustin, cette vérité sera toujours votre ennemie, elle se soulèvera toujours contre vous au fond de votre cœur, elle vous reprochera toujours vos désordres, elle vous reprochera toujours vos blasphèmes, vos emportements brutaux, vos impiétés, vos impuretés, vos médisances, vos mensonges, vos visites trop fréquentes, vos attaches déréglées, vos libertés criminelles Dites tout ce que vous voudrez contre les prédicateurs, contre les prêtres, contre les religieux, la vérité sera toujours vérité; vous ne la pouvez jamais détruire par vos médisances et vos railleries. Je ne veux pourtant point m'arrêter tellement à la grandeur des prêtres, que je ne parle aussi de leur devoir; car s'ils sont élevés à une autorité presque divine, ils doivent être aussi revêtus d'une piété extraordinaire; et c'est ma seconde partie, où nous verrons quelle est l'obligation et la sainteté des prêtres, et quelle doit être la punition de ceux qui, par des motifs humains et des intérêts de famille, engagent leurs enfants en cet état.

DEUXIÈME POINT.

Nous sommes tous obligés d'être saints. Car, quand Dieu en fit la loi par Moïse, il voulut que cette loi fût pour tout le peuple en général, aussi bien que pour tous les prêtres : l'ordonnance y est formelle : *Loquere ad omnem cœtum filiorum Israel, et dices ad eos : sancti estote quia ego sanctus sum* (*Lev.*, XIX) : Moïse, adresse de ma part ta parole à tout le peuple, aussi bien qu'aux prêtres et aux lévites, et dis-leur que je veux qu'ils soient saints, parce que je suis saint. Mais il faut avouer que les prêtres ont une plus étroite obligation à la sainteté que le peuple, pour plusieurs raisons. La première est qu'ils sont spécialement consacrés à Dieu; étant consacrés à Dieu, ils ne doivent vaquer uniquement qu'à ce qui le regarde; et quand ils s'appliquent à d'autre chose, à des affaires séculières, c'est autant de retranché à l'Eglise, c'est un tort qu'ils font à Dieu et à la religion : *Et quod ad alia confertur, hoc religionis cultui decerpitur* (*S. Ambr.*).

Tous les fidèles sont obligés de servir Dieu, mais après lui avoir rendu leur devoir, après avoir satisfait à leur obligation de chrétiens, ils peuvent vaquer à leurs affai-

res, chacun selon son état et sa condition; mais pour ce qui est des prêtres, ils sont obligés de servir Dieu sans relâche; ils doivent avoir une perpétuelle union, une continuelle adhérence d'esprit pour lui témoigner leur amour et leur fidélité : *Aliorum est servire Deo, vestrum est adhœrere* (*Bern.*). Si bien que je puis comparer les laïques aux sacrifices, et les prêtres aux holocaustes. Dans les sacrifices, il y avait une partie de la victime pour Dieu, et une autre pour le peuple; mais, dans l'holocauste, la victime était toute pour Dieu, elle ne souffrait point de partage. Ah! de même dans les laïques leur cœur est une victime qui est partagée entre Dieu et les créatures; ils aiment Dieu, je le veux, mais ils sont obligés aussi d'aimer leurs femmes et leurs enfants. Ils s'appliquent au service de Dieu, je le veux, mais ils sont obligés aussi de s'appliquer à leurs affaires, à leurs biens, à leurs fonds, à leurs négoces; mais dans les prêtres, qui sont des holocaustes, il ne doit point y avoir de partage, tout doit être pour Dieu, le cœur et l'amour, l'esprit et les pensées; il est leur bien, il est leur héritage, il est leur tout : *Dominus pars hœreditatis meœ* (*Psal.* XV, 5).

La seconde raison qui oblige les prêtres à être plus saints que les laïques, est que leur condition approche plus de celle de Dieu qui est la sainteté originelle; et pour donner jour à cette vérité, il faut supposer ce principe qu'il en est quelquefois des choses de la grâce comme de celles de la nature. Or, dans l'ordre de la nature, plus les choses ont de proximité à leur principe, plus elles doivent participer à ses perfections, de manière que, comme les eaux sont d'autant plus pures qu'elles s'approchent plus de leur source; comme les astres sont d'autant plus lumineux qu'ils sont plus voisins du soleil, ainsi les ecclésiastiques étant plus proches de Dieu par l'éminence de leur dignité et l'excellence de leur état, ils doivent plus abondamment participer à sa sainteté, et mener une vie plus pure et plus parfaite. Saint Isidore de Damiette dit qu'il doit y avoir autant de différence entre l'état d'un prêtre et celui d'un laïque, qu'il y en a entre le ciel et la terre. Saint Grégoire le Grand dit que le prêtre doit être autant élevé en vertu au-dessus du peuple, que le berger est élevé au-dessus de son troupeau. Ne serait-ce pas un renversement si la terre s'élevait au-dessus du ciel, ou que la brebis guidât le pasteur? Et croyez-vous que ce serait une chose moins surprenante, si on voyait les prêtres qui sont dans les églises, comme les cieux, pour répandre des influences sur les peuples, qui sont dans les églises, comme les pasteurs, pour conduire les peuples, croyez-vous, dis-je, que ce serait une chose moins surprenante de les voir au-dessous d'eux?

Cependant c'est où nous en sommes réduits, car nous n'avons pas seulement à nous plaindre, comme faisaient autrefois les prophètes, que le prêtre est devenu semblable au peuple; mais la corruption est tellement augmentée, qu'il est quelquefois plus déréglé que le peuple même; car combien voyons-nous de laïques plus abstinents dans leur boire, plus modérés dans leurs passions, plus réglés dans leur maison, en un mot plus vertueux que ne sont quantité de prêtres? Or, si c'est une confusion que le prêtre ne soit que semblable au peuple, quel plus grand désordre est-ce quand le peuple est au-dessus du prêtre? N'est-ce pas élever le disciple au-dessus du maître? n'est-ce pas rendre le rayon plus lumineux que le soleil? En un mot, n'est-ce pas vouloir que le ruisseau soit plus pur que sa source?

Non-seulement les prêtres doivent être plus saints et plus parfaits que les laïques, parce qu'ils sont spécialement consacrés à Dieu, parce qu'ils approchent davantage de Dieu, mais encore parce que leur état les oblige à toucher et à manier continuellement des choses saintes, soit en offrant le sacrifice adorable de nos autels, soit en administrant les sacrements, soit en faisant quelque autre fonction sacrée. Etant donc dans l'obligation d'être toujours parmi les choses saintes, s'il les touchait en mauvais état, n'aurait-il pas sujet de craindre le même malheur qui arriva à un lévite, lequel fut frappé d'une mort subite pour avoir porté la main à l'arche, n'étant pas dans la disposition où il devait être, quoiqu'il l'eût fait à bon dessein et dans la dernière nécessité : ce qui doit faire trembler les prêtres lorsqu'ils touchent les choses saintes en mauvais état. Et certes si Dieu a demandé autrefois que ceux qui toucheraient les vases du temple fussent saints et exempts de toute souillure, quelle autre sainteté et quelle autre pureté ne doit-il pas demander à ceux qui manient le corps adorable de son propre Fils : *Mundamini qui fertis vasa Domini* (*Is.*, LIII, 11).

Ils sont comme les canaux par où la sainteté se doit répandre sur les peuples; quand il se rencontre quelque impureté dans les canaux, l'eau s'arrête, elle ne coule plus, ou si elle coule, elle n'a plus cet agrément, cette beauté, ni cette bonté, comme si les canaux étaient purs et nets : on ne trouve plus ni tant de goût, ni tant de plaisir à la boire. Ah! de même quand un prêtre n'a pas cette pureté ni cette sainteté convenables à son état, cette parole qui sort de sa bouche n'a pas tant de poids ni ne fait pas tant d'impression sur les cœurs et sur les esprits; on ne trouve pas tant de satisfaction en l'écoutant, et on n'a garde d'en tirer autant de fruit. Voilà pourquoi saint Augustin disait que la vie d'un prêtre devait être si exemplaire et si irréprochable, qu'il fallait que tout prêchât en lui. Et la raison qu'il en apporte, c'est que si un prêtre se licencie à quelque chose de déréglé, le peuple se laisse aller facilement à un pareil déréglement, et croit que son déréglement est bien autorisé, ayant l'exemple d'un prêtre qui est ou qui doit être une personne éclairée : *Ab hac tanta auctoritate adhibet patrocinium turpitudini suæ.* Eh quoi! dira un laïque, un prêtre qui a du revenu, et du revenu qui vient de l'Eglise, ne fait point d'aumône,

et moi qui ai un revenu qui vient légitimement et purement de ma maison, en dois-je faire plutôt que lui ? Eh quoi ! un prêtre ne songe qu'à accumuler biens sur biens pour enrichir ses parents ; et pourquoi ne tâcherais-je pas d'en amasser pour enrichir mes enfants ? Qui a le plus d'obligation de les distribuer aux pauvres, ou lui ou moi ? Eh quoi ! un prêtre fréquente les compagnies, y joue, s'y divertit, y dit de bons mots ; et pourquoi ne le ferai-je pas, y a-t-il du mal à imiter une personne auguste comme est celle d'un prêtre ? *Ab hanc tanta auctoritate*, etc. Le peuple donc couvre et défend ses désordres par un tel exemple.

Tous les mauvais exemples sont pernicieux, mais les exemples de ceux qui par leur état nous doivent servir de modèle, le sont incomparablement davantage, parce que nous pouvons faire passer pour un acte de religion, l'imitation d'une personne sacrée. Aussi saint Cyprien remarque que le démon, pour plus autoriser les désordres des païens, ne se contentait pas simplement de leur proposer les mauvais exemples des autres hommes comme eux, mais il leur proposait encore ceux de leurs dieux. Quand il voulait porter les hommes à des adultères, il leur proposait l'exemple de Jupiter ; quand il voulait porter les femmes à l'impureté, il leur proposait l'exemple de Vénus : *Ut miseris fuerint religiosa delicta*, afin que leurs crimes fussent comme consacrés par de tels exemples, et qu'ils crussent faire un acte de religion en commettant un désordre. C'est pourquoi un prêtre qui est comme une petite divinité sur la terre, doit apporter toute la précaution possible pour édifier les peuples, et ne les entraîner pas par son mauvais exemple à leur perte : car, comme il n'y a rien qui facilite tant le péché que le mauvais exemple, et qu'un ancien à ce propos le compare à une maladie contagieuse qui se prend par la conversation et quelquefois par la simple vue, quelle appréhension ne doit donc pas avoir un prêtre pour ne pas perdre ceux que Dieu lui a confiés, et ne les pas porter au démon par la vue de ses actions, après les avoir portés à Dieu par ses paroles ?

Ce qui fait souvent le malheur des prêtres, c'est leur trop grand bonheur : parce qu'ils jouissent tous les jours du bonheur de recevoir le corps et le sang adorable de Jésus-Christ, ils ne lui portent pas tout le respect qu'ils devraient, semblables à tout le reste des créatures qui ne font pas grande réflexion sur le bonheur qu'elles ont d'être éclairées du soleil, parce qu'il leur fait tous les jours la même faveur ; comme si les faveurs ne devaient être estimées que quand elles sont rares, et que pour être trop souvent conférées, elles dussent devenir des sujets d'indifférence ou de mépris. Dieu voulait autrefois que le prêtre fût couvert d'une tunique de lin et non pas d'une tunique de laine ou de soie teinte ; et saint Isidore en apporte cette raison : c'est, dit-il, que d'autant plus on lave la laine ou la soie teinte, elle devient d'autant plus sombre et obscure ; au lieu que d'autant plus on lave le lin, il devient d'autant plus blanc, *Ex frequenti ablutione augetur*, pour nous apprendre que l'âme du prêtre qui nous était figurée par cet ornement extérieur, devait de même se purifier d'autant plus qu'elle serait lavée par le sang de Jésus-Christ ; mais hélas ! qu'il s'en trouve, (nous ne devons le dire qu'en gémissant), qu'il y en a eu à qui ce sang adorable ne produit point cet effet salutaire, qui se souillent au contraire d'autant plus qu'ils approchent de la source de la pureté ; qui s'aveuglent d'autant plus qu'ils approchent de la source de la lumière ; qui deviennent d'autant plus maigres et défaits qu'ils prennent plus de nourriture ; semblables à ces corps cacochymes, plus vous les chargez de nourriture, plus vous les incommodez et affaiblissez ! Toutes les viandes se changent en mauvaises humeurs. Non, on ne peut disconvenir qu'il s'en trouve de ce caractère, il s'en trouve qui ne mènent point une vie aussi sainte que leur état est élevé. S'ils sont par leur état des étoiles, ils ne sont que des étoiles errantes. *Sidera errantia* (*Judæ*, XII) ; s'ils sont des nues, ils sont des nues sans eau, *Nubes sine aqua* (*Psal.* XCI) ; s'ils sont des arbres plantés dans la maison du Seigneur : *Plantati in domo Domini* (*Psal.* I), ils sont semblables à des arbres de l'automne où l'on ne voit plus de fruit ni même de feuilles : *Arbores autumnales infructuosæ* (*Judæ, c.* XII). Je n'en disconviens point ; mais d'où vient ce malheur ? Gens du siècle, écoutez ce qui vous regarde. J'abrége ce que je devrais dire dans un troisième point : d'où vient ce désordre ? il vient de ce que de telles personnes n'ont pas été bien appelées à l'état ecclésiastique. On n'a considéré que le bénéfice et non pas la vocation. On n'a eu en vue que le bien et non pas la sainteté. L'histoire des Machabées nous apprend que le roi Antiochus voulant piller les trésors de la déesse Nanée, cacha son avarice sous un feint amour : car il feignit de la vouloir épouser, afin d'avoir un prétexte d'enlever toutes ses richesses comme la dot de son mariage ; mais la même histoire nous apprend que son sacrilége ne fut pas impuni. Une grêle de pierres lancées du haut de la voute du temple l'abattit mort au pied des autels.

Ce qui arriva pour lors dans le temple d'une fausse divinité, n'arrive que trop souvent dans l'église du véritable Dieu. On ne voit que trop de ces esprits mercenaires et intéressés qui, feignant d'avoir pour Dieu l'amour qu'ils ont seulement pour les richesses, veulent faire alliance avec lui par le sacerdoce, afin d'avoir les biens de l'Eglise comme l'apanage de ce divin mariage ; mais un plus grand malheur leur est préparé qu'à ce prince ; car, si pendant leur vie le ciel ne s'ouvre point pour faire tomber sur leurs têtes des carreaux et des foudres, il arrivera qu'un jour le Fils de Dieu, qui est appelé pierre dans l'Ecriture, tombera sur eux pour les écraser. Mais il ne faut pas croire que la colère de Dieu éclate seulement sur

les mauvais prêtres, elle éclatera encore sur les parents qui les ont poussés et engagés en cet état pour conserver un bénéfice dans une maison.

C'est une chose assez digne de remarque, que Jésus-Christ, qui est le parfait modèle de tous les prêtres, n'a point voulu se dire prêtre, selon Aaron, quoique le sacerdoce en fût saint en sa personne; parce que le sacerdoce d'Aaron, se conservant et se perpétuant dans les familles, il ne se pouvait faire qu'il ne s'y rencontrât quelquefois de mauvais prêtres; mais il voulut seulement se dire prêtre, selon Melchisédech, qui n'avait ni père ni mère; pour montrer ni que les pères ni que les mères ne devaient en rien contribuer et influer à la vocation d'un prêtre: qu'il n'y avait que Dieu seul qui doit l'appeler. Cependant ce sont les pères et les mères qui font le plus souvent à présent la vocation de leurs enfants, sans considérer qu'ils sont souvent et très-éloignés et très-indignes de l'état auquel ils les destinent. D'où vient que, selon la funeste prédiction du Prophète, au lieu de les immoler à Dieu, ils les immolent au démon.

Un père ou une mère dira: J'ai fait mon fils prêtre, mon fils religieux, ma fille religieuse; c'est bien dit, c'est la vérité; c'est vous-même qui les avez faits tels et non pas Dieu. Vous avez destiné cet enfant dès son bas âge à cet état, sans savoir si Dieu l'y appelait. Sa vocation vient de votre empressement plutôt que de sa disposition intérieure. Vous avez regardé l'intérêt de votre famille plutôt que la gloire de Dieu; vous avez voulu rendre un aîné puissant, faire trouver un parti avantageux à cette fille, et consacrer mercenairement tous les autres enfants à l'église ou à la religion; et quand ensuite ils sont indignes de leur état et de leur profession, et quand ensuite cet ecclésiastique fait un mauvais usage de son bénéfice, quand ensuite son revenu *Transit in mercedem iniquitatis, non in subsidium religionis;* quand ensuite, dis-je, son revenu est employé à des œuvres d'iniquité plutôt qu'à des œuvres de charité et de religion; quand on s'en sert pour nourrir des chevaux et des chiens plutôt que pour nourrir des pauvres; quand on s'en sert pour satisfaire à ses inclinations corrompues plutôt qu'à son devoir, pensez-vous n'être pas responsables de cet abus? Et quand ensuite ce religieux et cette religieuse font des choses indignes de leur profession; et quand ils abusent des sacrements et commettent mille sacriléges, pensez-vous n'être par comptables de leurs désordres? n'êtes-vous pas les premiers coupables? ne sont-ce pas, ou vos adresses, ou vos poursuites, ou vos mauvais traitements qui les ont engagés à ce malheureux sacrifice? car quand le moment de le faire est venu, avez-vous dit comme disaient autrefois les apôtres: *Domine, qui corda nosti, ostende quem elegeris* (*Act.*, X). Seigneur, qui connaissez le cœur et la véritable disposition de mes enfants, faites-moi connaître celui que vous désirez à votre service; je me pourrais tromper dans mon choix, mais vous ne vous tromperez jamais dans celui que vous ferez: *Ostende quem elegeris.*

N'est-il pas vrai que, bien loin de consulter Dieu, vous n'avez consulté que votre inclination? n'est-il pas vrai que, bien loin de lui offrir ce qne vous avez de meilleur, vous faites comme Caïn, vous lui offrez ce que vous avez de pire? car, s'il y a un corps mal fait, un esprit mal tourné, c'est ce que vous offrez à Dieu. N'est-il pas vrai, encore une fois, que, bien loin de regarder l'avantage de l'église, vous n'avez regardé que celui de votre famille? et que Dieu vous peut faire le même reproche qu'il fit autrefois à Héli: *Honorasti filios tuos magis quam me:* Tu as eu plus d'égard à ton sang qu'à ton Dieu; tu as voulu honorer ton fils en lui procurant un bénéfice, et tu as déshonoré ton Dieu en lui procurant un indigne ministre.

Mais, pères et mères, qui n'avez qu'un faux amour, qui n'avez non plus de naturel pour vos enfants que de religion pour votre Dieu, craignez qu'il ne vous arrive le même malheur qu'à ce père infortuné; craignez, qu'apprenant ou que voyant de vos propres yeux la vie déréglée de vos enfants, qui sera la mort de leur âme, vous ne mouriez de confusion et de douleur comme lui. Ou du moins craignez que, s'étant damnés pour s'être engagés par vos sollicitations ou dans l'église ou dans la religion, nonobstant leur indignité et l'éloignement qu'ils avaient de cet état, ils ne vous en fassent d'éternels reproches dans les enfers, qu'ils n'y deviennent vos bourreaux et vos démons, et que Dieu ne vous punisse plus rigoureusement qu'eux-mêmes.

Que Dieu détourne un si grand malheur de son Eglise! Nous devons le souhaiter; nous devons du moins prier Dieu de n'y avoir point de part, car il y aura toujours de ces désordres dans l'Eglise. Que si par le passé vous y avez eu quelque part, comment réparer ces désordres? Je vous avoue qu'il n'y a rien de si difficile. Il n'y a pourtant point de maux sans remède. La première chose qu'il faut faire, c'est de vous humilier devant Dieu; ensuite si vous avez profité du bien de l'Eglise, si vous voulez vous sauver, il faut le restituer, sans cela point de salut. Si vous avez des enfants dans l'église, dans les bénéfices, qui ne s'acquittent pas de leur devoir, reprenez-les avec charité; vous avez droit sur eux. Pour l'avenir, chrétiens, écoutez Jésus-Christ: *Rogate dominum messis ut mittat operarios* (*Matth.*, IX). Priez le maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers. Elle est grande, cette moisson, mais il y a peu d'ouvriers (*Ibid.*), il y en a peut-être assez grand nombre; mais il y en a peu qui travaillent à se sanctifier, à sanctifier les autres. Priez-le qu'il en envoie de bons, qui sanctifient le monde après s'être sanctifiés, qui donnent de leur abondance, qui vous conduisent dans les voies de Dieu en marchant à votre tête, afin que nous arrivions tous à la gloire. Amen.

SERMON VII.

POUR LE LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Des bons livres ou des lectures spirituelles.

Traditus est illi liber Isaiæ prophetæ.

On lui présenta le livre du prophète Isaïe (*S. Luc*, XV).

Jésus-Christ, toujours fidèle aux devoirs les plus communs de la religion, toujours religieux observateur de la loi, vint un jour à Nazareth, et entra dans la synagogue, et se leva pour lire. On lui donna le livre du prophète Isaïe, et l'ayant ouvert, il trouva le lieu où ces paroles étaient écrites, l'esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a consacré par son onction, etc. Je trouve dans cette conduite de Jésus-Christ, la condamnation de deux sortes de personnes. Jésus-Christ lit un des livres que les Juifs respectaient avec raison, puisqu'il contenait les oracles du Saint-Esprit. En second lieu, il s'applique en particulier ce qu'il lit, il fait voir que ce qu'il venait de lire le regardait, et que le prophète en avait eu un autre en vue, lorsqu'il semblait parler de lui-même. Quoi de plus édifiant que de voir le Fils de Dieu, en qui tous les trésors de la sagesse et de la science sont renfermés, s'appliquer à la lecture d'un livre qui ne pouvait lui apprendre rien de nouveau? Qu'il lise un livre écrit de la main des hommes, lui en qui les anges lisent et apprennent ce qu'ils savent, en qui son Père même lit comme dans un livre ou comme dans un miroir tout ce qu'il voit et tout ce qu'il connaît! cette conduite du Fils de Dieu condamne ceux qui négligent de lire les livres saints. Première vérité qui m'a paru digne de remarque, et dont j'ai résolu de vous entretenir dans la première partie de ce discours. En second lieu, Jésus-Christ s'appliquant ce qu'il lit dans ce livre, condamne ceux qui ne profitent point des lectures qu'ils font, parce qu'ils ne s'appliquent point en particulier ce qui pourrait leur convenir, second abus qui n'est pas moins dangereux que le premier, et que je combattrai dans la seconde partie de ce discours. La première partie sera contre ceux qui ne lisent point : la seconde sera contre ceux qui lisent mal, c'est-à-dire sans fruit. Les premiers ne peuvent avoir que des prétextes frivoles pour s'exempter, pour se dispenser de lire de bons livres, surtout ceux de l'Ecriture sainte : les autres ont sujet d'appréhender de lire leur propre sentence, l'arrêt de leur condamnation, s'ils ne s'appliquent point les vérités qu'ils lisent pour en tirer du fruit. Adressons-nous, chrétiens, à celui qui est l'auteur des bons livres, et à celui qui peut seul nous en rendre la lecture utile; et employons auprès de lui l'intercession de la très-sainte Vierge qu'un ange salua un jour en lui adressant ces paroles: *Ave, Maria.*

Si l'homme fût toujours demeuré fidèle à Dieu qui avait gravé avec son doigt sacré la loi dans son cœur, il n'aurait pas eu besoin de lire ailleurs la volonté de son Souverain. Mais ayant effacé de son cœur les caractères qu'il y avait imprimés, il fallut, dit saint Augustin, graver sur des pierres les commandements que Dieu faisait aux hommes. Dans la suite, il suscita des prophètes et d'autres saints personnages qui lui servirent d'organes et d'instruments pour expliquer plus au long ses intentions, et il leur ordonna de mettre par écrit ce qu'il leur inspirait, afin que ces écrits pussent instruire son peuple, et redresser ses voies s'il s'égarait. Après avoir parlé en plusieurs manières par ses prophètes, il leur a parlé, dit l'Apôtre, dans les derniers jours par son Fils unique, par son Verbe qui s'est fait chair, et en qui il a renfermé tous les trésors de science et de sagesse, qu'il a envoyé pour évangéliser: *Multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis, novissime diebus istis locutus est nobis in Filio* (*Hebr.*, I, 1). Ce Fils adorable, pour obéir à son Père, a instruit ceux qui ont voulu être dociles à ses saintes instructions : *Evangelizare pauperibus misit me* (*Luc.*, IV, 18), et afin que sa doctrine se perpétuât dans les siècles des siècles, il a voulu que quelques écrivains, et surtout ceux qui avaient écouté ses discours et été les témoins de ses actions pendant sa vie voyagère, annonçassent à la postérité ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient entendu, ou ce qu'ils avaient touché du Verbe de vie comme parle saint Jean : *Quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ testamur : et annuntiamus vobis*, etc. (I *Joan.*, I). Quoi de plus utile à l'homme que de connaître sa propre origine, ce qu'exige de lui celui qui a droit de tout exiger? Quoi de plus avantageux que de savoir la vie, les actions, les maximes de celui qui est venu du ciel en terre pour donner des instructions et servir de modèle à tous les hommes? Et n'est-ce pas ce que contiennent les livres saints de l'ancienne et de la nouvelle loi? Cependant, la plupart se dispensent d'une lecture si sainte et si utile, et ils ne manquent point de prétextes pour s'en dispenser. Leur amour-propre leur en fournit, selon les différentes passions qui les remuent. Les uns avouant qu'il n'y a rien de si utile, soit pour s'instruire soi-même sur les affaires de son salut, soit pour se rendre capable d'instruire les autres, ne s'y appliquent point, parce qu'ils n'en ont pas, disent-ils, le temps. Premier prétexte qui est presque toujours mal fondé. Les autres s'en excusent sur un prétendu respect, parce que, disent-ils, il n'appartient pas à tout le monde d'approcher de ce sanctuaire. Quelques-uns sont rebutés par la simplicité du style dont ils prétendent que les livres saints sont composés. Il s'en trouve, au contraire, qui prétendent que le style en est trop relevé, qu'ils n'y peuvent rien entendre, et qu'ainsi ce serait temps perdu pour eux que de s'y appliquer.

Voilà à peu près à quoi se réduisent toutes les raisons que peuvent alléguer ceux qui refusent de lire l'Ecriture sainte, ou qui en

défendent aux autres la lecture. Vaines raisons, prétextes frivoles, qu'il n'est pas difficile de réfuter. Pour ceux qui disent qu'ils ne trouvent point de temps pour vaquer à un si saint exercice, ou ce sont des personnes engagées dans le monde, ou des personnes consacrées à Dieu par un état qui les sépare du monde, ou par un saint ministère qui les attache au service des saints autels. Si ce sont des personnes engagées dans le siècle, comment osent-ils avancer qu'ils n'ont pas de temps, eux qui en trouvent tant pour leurs divertissements ? Eh ! peut-être qu'ils n'en manquent pas pour faire des lectures profanes, pour lire des livres pernicieux, dictés par l'esprit de mensonge, des livres remplis de maximes diaboliques, qui excitent les passions les plus dangereuses, comme l'ambition, la vengeance, surtout l'impureté.

Je serais fâché, dites-vous, d'employer ainsi mon temps à lire des folies. Je vaque à mes affaires, j'étudie ce qui regarde ma profession ; je m'applique à mon domestique, à mon commerce. Eh quoi ! votre salut n'est-il pas une importante affaire? ou plutôt, n'est-il pas cet unique nécessaire dont parle Jésus-Christ ? Si vous lisiez l'Ecriture, vous y apprendriez cette grande vérité, et vous ne seriez pas si attaché aux affaires temporelles qui vous font négliger votre salut. Ne devez-vous pas étudier ce qui regarde votre profession de chrétien ? Suffit-il de s'appliquer à son domestique, à son commerce? Ne faut-il pas le faire d'une certaine manière qui vous soit profitable pour l'éternité? Ne devez-vous pas apprendre à négocier pour le ciel ? et la voie ordinaire dont Dieu se sert pour apprendre tout cela, n'est-ce pas la lecture des livres saints? et si vous ne pouvez pas les lire les jours d'affaires, les jours de travail, ne pouvez-vous pas le faire les jours de fête et de dimanche ? prendre quelque temps de ces jours consacrés à Dieu pour l'écouter lorsqu'il vous parle par ces divins interprètes de ses volontés?

Que si vous êtes consacrés à Dieu par un état qui vous sépare du monde, étant éloignés des embarras et des soins que le monde procure, êtes-vous excusables de ne pas employer un temps raisonnable à un si saint et si utile exercice, et si vous êtes destinés pour servir l'Eglise par des fonctions toutes saintes, quel est votre aveuglement, si vous prétendez vous dispenser de cette lecture, disant que vous avez des occupations qui vous en détournent? et ce sont ces mêmes occupations qui vous obligent de la faire. Vos lèvres sont destinées pour garder la science, vous en êtes les dépositaires, c'est-à-dire que pour vous acquitter dignement de vos fonctions, vous devez être savants. Vous devez annoncer les vérités du salut : *In omni doctrina*, dit saint Paul (II *Tim.*, IV, 2) ; malheur à vous, si vous ne reprenez pas le vice, et si les âmes périssent par votre faute. Si étant conduites par un guide aveugle, elles tombent dans la fosse, vous y tomberez le premier. Vous périrez avec elles. Vous aurez beau dire que vous n'aviez pas intention de les séduire, que vous n'alliez point contre vos lumières. Dieu n'excusera point votre ignorance parce qu'elle sera criminelle, et que vous auriez pu puiser dans l'Ecriture les lumières qui vous ont manqué. Vous avez été un imprudent de n'y avoir pas recours : *Le sage,* dit l'auteur de l'Ecclésiastique, *recherchera ce qu'ont dit les sages qui l'ont précédé, il examinera ce qu'ont dit les prophètes, il entrera dans les sens mystérieux et cachés des paraboles, il pèsera les sentences des Proverbes* (*Eccli.*, XXXIX). Si cela convient à tout homme sage, ceux que Jésus-Christ appelle le sel de la terre, ne doivent-ils pas se l'appliquer particulièrement, afin d'être plus en état d'inspirer la sagesse à ceux qu'ils conduisent, afin de détruire les mœurs corrompues, ou pour empêcher que la corruption ne s'introduise dans les âmes.

Voilà peut-être une des principales sources des désordres qui règnent dans le monde : *Hoc est omnium malorum causa nescire Scripturas* (*Chrysost.*) ; non-seulement les personnes du siècle ne lisent point les livres saints, mais ceux qui devraient en faire leur occupation journalière témoignent là-dessus une indifférence que l'on ne sait à quoi attribuer. Cependant on dirige les consciences, on donne des avis, on règle les affaires les plus importantes, et l'on décide hardiment sans hésiter, rien n'arrête ; et ceux qui sont les moins éclairés, ce sont eux qui trouvent moins de difficultés, rien ne les inquiète, ils entreprennent tout, ils s'attirent des emplois, occupations sur occupations, sous prétexte qu'elles sont bonnes d'elles-mêmes; ils se flattent quelquefois qu'ils rendent de grands services à Dieu, et que l'Eglise subsiste par leur vigilance, et qu'elle est soutenue par leurs travaux. Le monde qui ne voit que la superficie des choses en porte le même jugement; mais vous, mon Dieu, en jugez-vous ainsi? Ah ! que vos pensées sont différentes des pensées des hommes ? combien se perdent et perdent malheureusement les âmes, faute de lumières qu'ils auraient pu puiser dans vos livres saints que vous avez établis comme des sources publiques où l'on doit puiser ?

J'avoue, me dira un homme engagé dans le siècle, que les personnes consacrées à Dieu et surtout ceux qui s'appliquent à la conduite des âmes, ont grand tort de ne pas consulter les oracles du Saint-Esprit dans les livres qu'il a dictés: mais pour moi je ne crois pas qu'il me soit permis d'ouvrir ces livres scellés, pour ainsi dire, du sceau de Dieu; il n'y a que l'agneau sans tache et ceux qui le sacrifient qui aient droit de les ouvrir. Je trouverais bien du temps pour cela, il n'y a que le respect que je leur porte qui m'en empêche.

Je ne disconviens pas qu'il y a quelquefois des mesures de prudence à prendre, qu'il ne faut pas agir de la même manière avec toutes sortes de personnes. Autrefois chez les Juifs, il fallait avoir atteint l'âge de trente ans pour pouvoir lire le Cantique des Cantiques. Il se pourrait aussi trouver des personnes à qui

l'on pourrait interdire la lecture de quelques endroits de l'Ecriture, par rapport à leurs dispositions particulières. Mais il ne faut pas faire une règle générale de ce qui n'est qu'une exception de la loi ; et l'on peut dire au contraire, en général, que cette lecture convient à tout le monde, à tous ceux qui peuvent la faire. Si tout le monde a besoin d'instruction, et qu'on puisse s'instruire par cette lecture, si l'intention de Dieu est que toutes sortes de personnes de, quelque condition qu'elles soient, fassent cette lecture, s'il ne se trouve quelque raison extraordinaire qui les en empêche, si ç'a toujours été la pratique de l'Eglise de Jésus-Christ, aussi bien que de la synagogue, enfin si les saints Pères ont toujours exhorté tous les fidèles à faire cette lecture, n'est-ce pas se tromper que de la restreindre aux prêtres ou à un petit nombre d'autres personnes ? Or, qui peut douter de ma première proposition? nier que tout le monde ait besoin d'être instruit : ah! que c'est mal connaître l'aveuglement que produit en nous la concupiscence, qui fait soulever en nous mille passions qui nous font égarer, si nous n'y prenons garde ! prétendre d'un autre côté que les Ecritures ne soient pas destinées à notre instruction, c'est aller contre la parole formelle de l'Apôtre : *Quæcumque scripta sunt ad nostram doctrinam scripta sunt* (*Rom.*, XV, 4). Dieu les a dictées pour notre instruction, et ce sont comme des trésors publics où Dieu permet, et où il veut même que tout le monde puise. Telle est son intention. Jésus-Christ l'insinue dans la parabole ou dans l'histoire du mauvais riche. Ce malheureux ne pouvant recevoir de consolations dans les flammes dévorantes dont il était environné, souhaite que ses parents ne descendent pas comme lui dans ce lieu de supplice, et que, pour les avertir d'éviter le même sort en menant une vie opposée à celle qu'il a menée étant sur la terre, il demande par grâce que quelqu'un d'entre les morts, aille les avertir du péril qu'ils courent s'ils imitent ses déréglements ; ils ont Moïse et les prophètes, répond Abraham ou Dieu par sa bouche, c'est-à-dire qu'ils consultent les oracles contenus dans les écrits de Moïse et des prophètes. Cette lecture doit faire pour le moins autant d'impression sur leur esprit qu'un mort qui sortirait de son tombeau pour leur faire des remontrances. Les parents du mauvais riche n'étaient-ils pas des gens engagés dans le monde, et ne leur dit-on pas d'aller chercher dans Moïse et les prophètes des leçons qui les eussent rendus plus sages que celui dont le sort ne pouvait être changé et dont les maux ne pouvaient être soulagés?

Saint Paul écrivant ses Epîtres qui font partie du Nouveau Testament, ne les adresse-t-il pas à tous sans distinction ? *A vous tous qui êtes à Rome*, écrivant aux Romains (*Rom.*, I). A l'Eglise de Dieu qui est à Corinthe, et à tous ceux qui, en quelque lieu que ce soit, invoquent le nom de Jésus-Christ (I *Cor.*, I). Il s'exprime ainsi dans sa première lettre qu'il adresse aux Corinthiens, et dans la seconde, chapitre Ier, il dit de même : A l'Eglise de Dieu qui est à Corinthe et à tous les saints qui sont dans l'Achaïe. Il parle le même langage dans ses lettres aux Ephésiens, aux Philippiens, aux Colossiens. Saint Pierre ne s'est-il pas exprimé de même ? Il adresse ses Epîtres aux fidèles qui sont étrangers, dispersés dans les provinces du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie, de la Bithynie, et généralement à ceux qui sont participants comme nous du précieux don de la foi (*Petri, Ep.* I *et* II). Vous voyez que ces saints écrivains ne font point de distinction de condition, et l'on peut appliquer ici ce passage de l'Apôtre, qu'il n'y a en Jésus-Christ, ni esclave, ni libre, ni homme, ni femme (*Galat.*, III, 18). On ne fait pas même distinction d'âge, et c est une chose remarquable, que l'Apôtre congratule son cher disciple Timothée de ce qu'il a été instruit dès son enfance des lettres saintes par son aïeule et sa mère qui adoraient le vrai Dieu, quoique son père fût gentil et adorât les idoles. Il était jeune et il avait appris ce que contenaient les Ecritures, et il avait été instruit par une ou deux femmes. D'où je conclus que l'intention de Dieu a été d'instruire toutes sortes de personnes par la lecture des livres saints ; et cela fait voir en même temps que dans l'ancienne et la nouvelle loi ils ont été lus par toute sorte de personnes. On donne aujourd'hui le livre d'Isaïe à Jésus-Christ pour lire, et il ne passait point pour prêtre auprès de ceux qui le lui présentaient; ils ignoraient qu'il fût le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech (*Psal.* CIX, 5).

Pour prouver encore cette pratique, il me resterait à faire voir que les saints Pères de l'Eglise ont exhorté tous les fidèles à cette lecture. Je me contenterai du témoignage de deux docteurs, qui sont deux grandes lumières de l'Eglise, et leur autorité confondra ceux qui trouvent le style de l'Ecriture trop bas et trop rampant, et désabusera ceux qui prétendent qu'il est trop relevé, et que les personnes, qui sont grossières, qui n'ont pas l'esprit subtil, n'y peuvent rien comprendre et perdent leur temps. Le premier témoignage est tiré de saint Augustin, d'une lettre qu'il écrit à Volusien, l'exhortant à lire l'Ecriture, quoiqu'il ne fût encore que catéchumène. Il n'était pas encore reçu au nombre des enfants de l'Eglise, et il le porte à lire les livres que l'on appelle le testament de Dieu, le livre où il marque ce qu'il donne à ses enfants et ce qu'il exige d'eux. Voici les termes dont il se sert pour exprimer ce qu'il pense de l'Ecriture : *Sa manière de parler*, dit-il, *est si admirable, qu'en même temps qu'elle est accessible à tout le monde, il n'y a presque personne qui la puisse pénétrer. Dans les choses claires qu'elle contient, elle est comme un ami familier qui parle sans fard et sans artifice au cœur des savants et des ignorants : et quand elle cache quelque vérité par des expressions mystérieuses, elle ne le fait pas avec un langage superbe qui soit capable de rebuter les esprits tardifs, et leur ôter la hardiesse d'en approcher, comme les pauvres crai-*

gnent d'approcher les riches. Au contraire elle invite tout le monde à venir chercher de quoi se nourrir des vérités manifestes, et de quoi s'exercer à découvrir celles qui sont cachées, n'ayant cependant dans les unes et les autres que le même fonds de sagesse et de lumière. Mais de peur qu'on n'y eût du dégoût si toutes choses s'y trouvaient sans peine, on y en rencontre de difficiles à pénétrer, afin que cela excite le desir de les découvrir, et que, les ayant découvertes, on s'en renouvelle la connaissance et qu'on les goûte avec plus de plaisir. C'est par là que se corrigent les esprits déréglés, que se nourrissent les esprits simples, et que s'entretiennent les plus grands esprits, dans des douceurs ineffables.

Quel fonds de réflexions contiennent ces belles paroles d'un grand docteur qui avait été lui-même prévenu contre cette lecture, et qui néanmoins fut éclairé par cette lecture, que saint Ambroise lui conseilla avant et après sa conversion ? Mais je vous laisse ces réflexions à faire et finis ce premier point par les belles paroles de saint Grégoire, dans sa lettre à Léandre, archevêque de Séville, lorsqu'il lui envoya sa Morale sur Job.

Voici en quels termes il s'exprime : *Comme la parole de Dieu renferme des mystères capables d'exercer les esprits les plus éclairés, elle contient aussi des vérités claires et propres à nourrir les simples et les moins savants. Elle porte à l'extérieur de quoi allaiter ses enfants, et elle garde dans ses plus secrets replis de quoi ravir d'admiration les esprits les plus sublimes, semblable à un fleuve dont l'eau serait si basse en quelques endroits, qu'un agneau y pourrait passer, et en d'autres si profonde, qu'un éléphant y nagerait.* Que direz-vous à cela, esprits sublimes, qui ne trouvez rien de solide que ce que les philosophes ont avancé, rien de délicat que ce que les mondains ont débité, rien de bien décrit que ce que les romans ont rapporté ? Apprenez aujourd'hui que la véritable éloquence se trouve dans les livres saints; et il ne faudrait pas avancer bien avant pour vous en apporter des exemples; quoi de plus grand et de plus majestueux que ces paroles que l'on trouve en entrant : *Dixit et facta sunt* (*Psal.* XXXII, 9)? Mais je n'ai pas le temps de m'arrêter à ces preuves. Et vous qui croyez que toutes les vérités renfermées dans l'Ecriture étaient au-dessus de votre portée, n'êtes-vous pas désabusés par le témoignage de ces deux grandes lumières de l'Eglise ? Il ne me reste plus qu'une chose à vous expliquer, qui est la manière dont il faut lire l'Ecriture en s'appliquant ce qu'on lit. C'est ce que nous allons faire en peu de mots.

SECOND POINT.

Lorsque nous nous appliquons à la prière, nous parlons à Dieu qui nous écoute, dit saint Ambroise, et lorsque nous lisons les divins oracles de l'Ecriture, nous écoutons Dieu qui nous parle. *Illum alloquimur cum Deus oramus, illum audimus cum divina legimus oracula* (*Amb. l.* 1, *off.*). Dieu nous parle par l'Ecriture, il faut donc l'écouter, c'est-à-dire s'appliquer les vérités que l'on y lit; croire que Dieu nous les adresse, qu'il nous manifeste par là ses volontés. Elle contient des instructions pour toutes sortes de personnes, pour les grands et pour les petits. Ecoutez, montagnes d'Israël, la parole du Seigneur votre Dieu. Voilà les grands désignés par ce mot de montagnes, selon saint Jérôme. Et lorsque Dieu, par la bouche de son prophète, s'adresse aux vallées, et qu'il les exhorte à écouter Dieu dans ses écrits, il désigne ceux qui sont petits, ceux dont la condition est basse. Tous, continue le même saint Jérôme, doivent écouter Dieu, afin qu'un chacun sache ce que le Seigneur lui ordonne. *Omnes Verbum Dei jubentur audire, ut unusquisque pro suo modulo et sensu intelligat, quid Dominus præcipiat.*

Faites attention, je vous prie, à ces paroles: *Intelligat pro modulo suo et sensu.* Qu'un chacun comprenne bien ce que Dieu exige de lui, *Intelligat;* qu'il prenne ce qui lui convient selon son état, selon sa condition, *Pro modulo suo et sensu*, c'est-à-dire qu'il lise les vérités qu'il trouve à la faveur de la lumière divine, qu'il les lise avec prudence, ne prenant que ce qui lui convient; qu'il regarde ces vérités avec les yeux de la foi; qu'il ouvre les yeux de son esprit pour y voir ce que Dieu lui prescrit : *Qui legit intelligat* (*Matth.*, XXIV, 15), dit Jésus-Christ; que celui qui lit entende bien ce qu'il lit.

Il faut donc avoir les yeux ouverts, les yeux clairvoyants, n'avoir rien devant les yeux qui empêche de voir. Ceux qui ont les yeux fermés ou qui ont quelque chose devant les yeux ne peuvent découvrir les objets. Ceux de même qui ont l'esprit obscurci par quelque passion, ne peuvent pas découvrir ce que Dieu leur enseigne, ou s'ils le voient, on peut dire qu'ils ne le voient pas comme il faut, parce qu'ils ne le voient pas d'une manière qui leur soit utile et avantageuse; mais au contraire, ils deviennent plus coupables devant Dieu et lui donnent de plus grands sujets de les condamner. Quand on est possédé par quelque cupidité, elle forme comme un voile devant les yeux. Voilà la raison pour laquelle l'Ecriture est lue pour l'ordinaire sans fruit. On y apporte de méchantes dispositions. Les uns y cherchent la vérité; mais ce n'est pas pour en profiter. Les autres y cherchent le mensonge et des armes pour combattre la vérité, cherchant ainsi dans la source même de la vérité de quoi opprimer la vérité.

Les princes des prêtres et les Scribes que le roi Hérode consulta quand il fut visité par les rois qui allaient visiter le Fils de Dieu nouvellement né, consultaient les saintes Ecritures et y découvrirent la vérité : en profitèrent-ils ? se mirent-ils en devoir d'aller rendre leurs hommages à ce nouveau Roi qui leur avait été promis, et qu'ils attendaient depuis si longtemps ? Ils connaissaient qu'il était le Messie, et que Dieu leur ordonnait de le recevoir, de l'écouter et de l'adorer. Ces prophéties qui parlaient de Jésus-

Christ et de sa naissance, les regardaient principalement puisqu'il venait particulièrement pour sauver le peuple d'Israël, dont ils faisaient partie. Ils connaissaient la vérité et ils n'en profitaient pas, et ne la découvraient pas même en partie, parce qu'ils pouvaient se faire quelque tort en découvrant la vérité dans tout son jour; ils irritaient un prince, dont ils ménageaient l'affection, parce qu'ils en retiraient quelque avantage temporel.

Combien de chrétiens imitent leur conduite. Ils découvrent des vérités qui les regardent, ils ne se les appliquent point; ils y découvrent Jésus-Christ, ils en demeurent à cette connaissance stérile sans se mettre en peine de lui rendre le culte qui lui est dû. Ils demeurent toujours attachés au monde, à la vanité, à l'avarice, à eux-mêmes, et cet amour les empêche de dire la vérité avec hardiesse. Ils parlent de Jésus-Christ, ils montrent le lieu où l'on peut le trouver. Mais ils dissimuleront ce qui est essentiel, s'il s'agit de leur intérêt, s'il s'agit de leur fortune; ils supprimeront ce qu'ils ont découvert et dont la connaissance était absolument nécessaire. Ils sont du nombre de ceux dont parle l'Apôtre qui retiennent la vérité dans la justice, du nombre de ceux qui connaissent le Dieu créateur et ne le glorifient pas, et s'évanouissent dans leurs vaines pensées. Ils sont encore du nombre de ceux dont parle Jésus-Christ qui ferment le royaume des cieux, qui n'y entrent point eux-mêmes et sont la cause que les autres n'y entrent pas (*Matth.*, XXIII).

Ceux-ci cherchent la vérité, ils la trouvent. Mais ils n'en profitent point, il y en a d'autres qui, dans la lecture des saintes Ecritures, cherchent le mensonge, et ce sont particulièrement les hérétiques; ils ont grand soin d'apprendre ce qui est contenu dans ces livres sacrés; mais comme ils sont animés de l'esprit du mensonge, ils y cherchent de quoi autoriser leurs rêveries, leurs dogmes impies. Chose surprenante, chrétiens, il n'y a point d'erreur que ces faux docteurs ne prétendent soutenir par les paroles qu'ils ont tirées de cette source de vérité! L'orgueil qui les enfle les rend hardis et présomptueux, mais il ne faut pas s'élever ici contre eux, il faut au contraire donner mille bénédictions à Dieu qui a fait en tous temps, triompher la vérité, et a ramené dans ces derniers jours nos frères égarés dans le sein de l'Eglise qui est dépositaire de la vérité, et a seule le droit d'expliquer la sainte Ecriture et de déterminer le sens que l'on doit donner aux endroits qui souffrent quelque difficulté.

Pour éviter les écueils que nous venons de marquer, que faut-il faire, chrétiens? Il faut y chercher la vérité et la respecter quand elle se présente à nos yeux clairement; quand il se rencontre quelques difficultés, consulter les saints Pères, consulter l'Eglise avec soumission pour apprendre en quel sens il faut prendre ces paroles. La vérité est la principale chose que nous devons chercher. Mais quel doit être notre but en recherchant la vérité? Nous l'avons déjà dit, et l'on ne peut trop le répéter; il faut la rechercher dans le dessein d'en profiter et de la pratiquer selon que la lumière de Dieu nous fera connaître que nous devons la pratiquer: *Ut unusquisque pro modulo suo et sensu intelligat quid Dominus præcipiat.* A quoi nous servirait la connaissance de la vérité sans la pratique? A nous rendre plus criminels devant Dieu. Si vous n'aviez point lu l'Ecriture, si vous n'y aviez point découvert quels sont vos devoirs et vos obligations, il ne laisserait pas de vous punir. Malheur à celui qui vit dans une ignorance criminelle! il sera ignoré de Dieu, c'est-à-dire qu'il ne sera point du nombre de ceux que Dieu connaît de cette connaissance d'amour: *Novit Dominus qui sunt ejus.* Ils seront au contraire du nombre de ceux qu'il dit qu'il ne connaît pas: *Nescio vos.* Mais enfin vous ne seriez pas si malheureux que vous le serez si, connaissant la volonté de votre maître, vous ne la faites pas: *Ille servus qui cognovit voluntatem Domini sui, et non præparavit, et non fecit secundum voluntatem ejus vapulabit multis. Qui autem non cognovit et fecit digna plagis, vapulabit paucis* (*Luc.*, III). Si vous étiez aveuglés, dit ailleurs Jésus-Christ, vous n'auriez pas de péché, mais parce que vous êtes éclairés et que même vous vous en vantez, vous vous en savez bon gré, votre péché demeure (*Joan.*, IX). Est-ce que les aveugles, selon l'esprit, sont exempts de péché? Non, sans doute, puisque cet aveuglement même est l'effet et la source en même temps de péché; mais il leur insinue ce qu'il prétend savoir, ils ne seraient pas si coupables, parce que le péché se mesure quelquefois par la malignité du cœur qui résiste à la lumière. C'est dans ce sens qu'il faut prendre ces autres paroles de Jésus-Christ rapportées par le même apôtre, saint Jean: *Si je n'étais pas venu, ils n'auraient pas de péché.* C'est-à-dire les nouvelles grâces qu'ils ont reçues les rendent plus coupables par l'abus qu'ils en font, et ils auraient moins de compte à rendre s'ils avaient moins reçu. Ah! que cela devrait bien faire trembler ceux qui lisent tant et en profitent si peu; qui ont tant de science et si peu de piété! Combien de vérités s'élèveront un jour contre eux? Elles formeront, selon l'expression de saint Paul, comme une nue de témoins qui déposeront contre eux pour les faire condamner (*Heb.*, XII). La vérité qu'ils auront connue les condamnera sans qu'on ait besoin d'autres formalités: *Sermo quem locutus sum ille judicabit eum in novissimo die* (*Joan.*, XII). C'est la parole expresse de celui qui ne sait ce que c'est qu'exagérer. Ne croyez pas, disait-il un jour à ses ennemis, ne vous imaginez pas que je vous accuse devant mon Père; il se trouvera assez d'autres accusateurs. Moïse vous accusera, et vous serez condamnés parce qu'il a écrit: Vous lisez ce qu'il a écrit, et il a écrit de moi. Cependant vous n'en profitez nullement.

Que votre sort est donc à plaindre, savants du siècle, qui vous donnez tant de

peine pour lire l'Ecriture, qui pâlissez sur la Bible, qui suez pour vous remplir des vérités qu'elle contient, pour en découvrir tous les divers sens et qui n'en retirez aucun fruit pour votre sanctification. Vous en faites si souvent de si belles applications dans vos réflexions et vos discours. Eh ! mon Dieu, la plus belle application que vous en puissiez faire, c'est celle qui regarde votre salut. Vous amassez des instructions qui vont à votre ruine. Vous instruisez, pour ainsi dire, votre procès, vous lisez et prononcez peut-être ensuite votre propre sentence. N'êtes-vous donc pas bien à plaindre ?

Mais si cela est, j'aime donc bien mieux ne point lire l'Ecriture, puisque j'en deviendrai plus coupable. Illusion que j'ai combattue dans mon premier point, où je vous ai fait voir la nécessité et l'utilité de cette lecture ; peut-être que Dieu a attaché votre salut à une lecture, peut-être que votre conversion dépend de là. Combien ont quitté leurs désordres en lisant ces livres divins, qui contiennent des menaces si terribles contre ceux qui mènent une vie déréglée ? Qui ignore que ce fut ce moyen dont Dieu se servit pour commencer et achever la conversion du grand saint Augustin : *Tolle, lege?* Que savez-vous si Dieu ne fera point le même changement dans votre cœur lorsque vous vous appliquerez à cette lecture ? Si vous êtes déjà dans la bonne voie, si par la miséricorde de Dieu vous vous êtes retirés des voies corrompues, qui peut mieux vous conduire dans les voies de Dieu que ces divines paroles que vous lirez : *Lucerna pedibus meis verbum tuum* (*Psal.* CXVIII) ? Pour conserver cette vie divine, quoi de plus propre que ces paroles qui sont esprit et vie ? *Verba quæ ego locutus sum vobis spiritus et vita sunt* (*Joan.*, XCVI). Pour bannir votre tiédeur et vous animer dans le désir de plaire à Dieu et de travailler à votre salut, quoi de plus propre que ces paroles de Dieu qui sont comme un feu brûlant ? *Ignitum eloquium tuum* (*Psal.* CXVIII). Je puis donc vous dire à tous ce que je vous ai déjà dit et ce que le grand Apôtre disait à Timothée : *Attende lectioni* (I *Tim.*, IV, 13) : Appliquez-vous à la lecture ; ce que saint Jérôme disait à Népotien qu'il voulait former à la vie cléricale : *Divinas Scripturas sæpius lege, imo nunquam de manibus tuis sacra lectio deponatur* : Lisez souvent les divines Ecritures ou plutôt qu'elles ne sortent jamais de vos mains ; ce que saint Ambroise disait à tous les fidèles (car cette lecture leur convient comme nous l'avons expliqué) : *Non dormiamus totis noctibus, sed maximam partem lectioni deputemus* : Ne donnons pas toute la nuit au repos et au sommeil, mais employons-en une bonne partie à la lecture.

Mais afin qu'elle nous devienne utile et qu'elle ne soit pas pour nous un sujet de condamnation, il faut, je vous l'avoue, la bien faire, il y faut plus appliquer les yeux de l'esprit que les yeux du corps. Il faut écouter intérieurement Dieu qui nous parle. Mais de qui devons-nous attendre ces dispositions que de Dieu-même ? Il faut que le même esprit qui a dicté ces livres nous donne ouverture pour les comprendre et en profiter, et c'est dans ce sens que l'on peut entendre ces paroles de l'Apocalypse, qu'il n'y a que l'Agneau qui soit digne d'ouvrir le livre et d'en lever les sceaux (*Apoc.*, V, 9). Il n'y a que Jésus-Christ qui, par ses divines lumières et l'onction de sa grâce, puisse nous faire connaître les vérités que nous lisons et nous les faire pratiquer. Cette considération doit bien nous humilier, mais non pas nous abattre et nous décourager. Que faut-il faire ? Il faut, chrétiens, s'adresser à lui et lui dire avec saint Pierre : A qui, Seigneur, irons-nous ? à qui pouvons-nous mieux nous adresser ? Vous avez les paroles de la vie éternelle : faites-nous donc entendre ces paroles. Mais ouvrez les oreilles de notre cœur aussi bien que les yeux de notre esprit. Vous nous ordonnez de sonder, d'approfondir, non vos jugements qui sont impénétrables, mais les Ecritures : *Scrutamini Scripturas* (*Joan.*, V) ; donnez-moi l'intelligence pour les connaître : *Da mihi intellectum et scrutabor mandata tua* (*Psal.* CXVIII). Mais en ouvrant mon esprit, ouvrez mon cœur pour me faire aimer les vérités que j'aurai comprises et qui me conviendront, selon mon état, ma condition, selon vos desseins sur moi. Votre jugement est droit selon le témoignage de votre prophète : *Rectum judicium tuum* (*Psal.* CXVIII); *Justitiæ Domini rectæ* (*Ps.* XVIII). Mais notre cœur n'est pas toujours droit. Vos paroles sont douces comme le miel lorsque l'on ne considère que celui qui les a prononcées, mais elles sont amères au ventre, elles sont dures, si l'on considère la violence qu'il faut se faire pour y obéir : *Liber dulcis erat in ore meo, et amarus in ventre meo* (*Aug. in Ps.* XIV). Votre livre, Seigneur, ne contient rien que de très-juste et de très-avantageux pour moi ; j'en ai été charmé quand j'ai considéré votre bonté. Mais quand j'ai considéré l'opposition que cette parole a avec mes inclinations corrompues : *Amarus in ventre meo*, elle m'a semblé amère; faites donc que je la goûte en me surmontant, que je lise dans ce livre divin ce que je dois faire, et que j'y reconnaisse mes taches comme dans un miroir bien poli, mais que je ne m'en retire pas sans les avoir effacées. Voilà, Seigneur, ce que je vous demande en lisant vos paroles, que les conciles où vous présidez ont appelées : *Sancta et adoranda verba* : saintes et adorables. Que j'en profite si bien, qu'elles me conduisent à la vie éternelle, puisqu'elles sont appelées les paroles de la vie éternelle. Amen.

SERMON VIII

POUR LE MARDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

De l'envie.

Dæmonium habes.

Vous êtes possédé du démon (*S. Jean*, *ch.* VII).

Blasphème exécrable prononcé autrefois

par les Juifs contre Jésus-Christ dans le temple où il était entré pour enseigner le peuple! Il explique la loi avec tant de force et de grâce, que ses auditeurs sont dans l'admiration : *Et mirabantur Judæi.* Ils ne savent d'où lui vient cette profonde érudition qu'ils remarquent en ses discours : *Quomodo hic litteras scit cum non didicerit?* Mais, parce qu'il les reprend de leur malice et de leurs mauvais desseins sur lui, ils s'élèvent contre lui avec cette insolence que l'enfer ne peut trop punir : *Dæmonium habes:* Vous êtes possédé du démon. Celui qui est le Saint des saints est accusé d'être gouverné par l'esprit de malice et de suivre ses impressions ; celui qui chasse les démons des corps et des âmes est accusé de faire de son corps et de son âme une retraite des démons. De quoi n'est point capable la colère animée par l'envie!

Les évangélistes nous parlent trop souvent de l'envie que l'on portait à Jésus-Christ pendant sa vie voyagère pour ne pas faire un discours sur cette importante matière, un des jours de cette sainte quarantaine. Ce qui me porte à vous en parler, c'est que je vois que ce vice se glisse avec une facilité admirable et qu'il est plus commun qu'on ne pense ; c'est que je vois que ce vice cause des désordres qui doivent faire gémir ceux qui ont tant soit peu de zèle ; c'est que je vois enfin que, quand cette passion s'est une fois emparée d'une âme, on n'y peut presque plus apporter de remède. C'est un poison subtil, c'est un poison violent, c'est un poison auquel difficilement peut-on apporter remède. Voilà, chrétiens, à mon avis, ce qui doit vous rendre ce vice odieux et qui doit vous le faire appréhender, et ce sont ces trois raisons qui vont partager ce discours. Je les répète pour les inculquer mieux dans mon esprit et dans le vôtre. L'envie est un vice bien à craindre, parce que c'est un poison subtil qui se glisse aisément et sans qu'on s'en aperçoive : première vérité qui me servira de premier point. C'est un poison violent qui cause de grands renversements : nous expliquerons cette vérité dans le second point. C'est un mal auquel on ne peut presque apporter de remède : c'est par où je finirai ce discours. Avant de commencer implorons le secours de Marie et lui disons : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT

Pour comprendre avec combien de facilité le vice dont nous parlons se glisse partout et souvent sans qu'on s'en aperçoive, il faut commencer par vous en donner une idée, une notion générale. Qu'est-ce que l'envie ? c'est un chagrin, un déplaisir que l'on conçoit du bien que l'on voit dans les autres. L'envieux ne peut souffrir que les autres jouissent de quelque avantage temporel ou spirituel, il en a de la douleur, soit parce qu'il se voit privé de ces mêmes avantages, soit parce qu'il s'imagine que le bonheur dont les autres jouissent diminue le sien. Cela supposé, me sera-t-il bien difficile de vous faire voir que cette passion est bien subtile, qu'elle se glisse partout et souvent sans qu'on s'en aperçoive. Je trouve que ce vice se glisse et se trouve dans tous les lieux, qu'il attaque toutes sortes de personnes et qu'il est de tous les temps. Jugez par là si nous ne devons pas l'appréhender. Non, je ne trouve point de temps où ce vice n'ait régné; point de lieu qui n'en ait été infecté. La sainteté, l'âge, la condition, rien n'a pu mettre à couvert ni les hommes ni les anges.

Quel temps me pourriez-vous citer où cette passion n'ait pas régné ? On distingue deux sortes de temps : le temps d'innocence et le temps de corruption. Ou, si vous voulez, on distingue deux sortes d'états : l'état d'innocence et l'état de la nature corrompue. Le premier a duré fort peu de temps, selon les saints Pères, et le second a commencé par le premier péché et durera jusqu'à la consommation des siècles. Ce dernier état, que l'on appelle l'état de la nature corrompue, est encore divisé en trois temps différents.

On appelle le premier l'état de la loi de nature, où l'homme n'avait pas d'autre guide que la lumière de la raison ; le temps de la loi écrite, où l'homme devait suivre la loi que Dieu avait donnée à Moïse ; le temps de la loi nouvelle que Jésus-Christ a donnée aux hommes après son incarnation. Or, je vous demande encore une fois si vous pourriez me citer aucun de tous les temps où l'envie n'ait pas régné ?

L'ange sort des mains de son Dieu, comblé de ses bienfaits : il est à la vérité charmé des avantages qu'il a reçus ; il est parfait, il est roi, il brille d'un éclat admirable. Mais en jetant les yeux sur celui dont il a reçu l'être et toutes ses belles qualités, il n'est pas content ; ses perfections sont bornées, et celles de Dieu sont infinies. Il brille, mais son éclat est emprunté. Son trône est élevé ; mais il y en a un autre au-dessus de lui. Il voit ce qu'il est et ce qu'est son Créateur : *Vidit et invidit*, disait un ancien (*Ovid.*), parlant d'un esprit jaloux et envieux. Il vit tout ce qui est en Dieu avec des yeux d'envie.

N'avez-vous jamais fait réflexion sur l'impudence de cet esprit apostat après sa chute? Quand il parla à nos premiers pères, dont il envia le bonheur, après avoir porté envie à celui de Dieu, il osa attribuer cette passion basse à Dieu même. Dieu, dit-il, vous a défendu de manger du fruit de cet arbre, parce qu'il sait que d'abord que vous en aurez mangé, vos yeux seront ouverts, et vous serez semblables à des dieux, ayant une parfaite connaissance du bien et du mal : *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum* (*Gen.*, III); c'est-à-dire, vous ne pénétrez pas la pensée de Dieu ; il craint que vous ne deveniez trop savants, et que vous lui soyez semblables, il veut régner seul ; il ne pourrait pas souffrir votre élévation.

Je puis donc dire que l'envie est aussi ancienne que le monde, puisqu'elle a commencé à régner dans cet heureux temps, où l'ange et l'homme furent créés dans cette

pureté et sainteté, qu'ils ne gardèrent pas longtemps, et que l'envie leur fit perdre, comme nous le dirons bientôt.

Quand je jette ensuite les yeux sur la postérité d'Adam, quand j'envisage cette longue chaîne de siècles, je vois ce vice pernicieux qui se répand partout. L'innocent Abel offre à Dieu des victimes, et choisit dans son troupeau les animaux les plus gras, et Dieu regarde ses victimes et sa personne d'un œil favorable *: Respexit Dominus ad Abel et ad munera ejus* (*Gen.*, IV). Caïn n'est pas regardé de même œil, parce qu'il n'offre à Dieu que ce qu'il y a de plus méchant dans ses troupeaux, des victimes maigres et décharnées : *Ad Cain vero et ad munera illius non repexit* (*Ibid.*). Le Seigneur ne regarde ni Caïn ni ses présents : *Iratusque est Cain vehementer et concidit vultus ejus* (*Ibid.*). Caïn s'en irrita, et son visage en fut tout abattu. L'envie le ronge, il ne peut souffrir la prospérité de son frère. Plus j'avance dans les siècles suivants, et plus je découvre d'exemples funestes, qui sont autant de preuves de la vérité que nous expliquons.

Laban ne peut souffrir la prospérité de Jacob, dont Dieu bénissait son travail, parce qu'il était fidèle à Dieu. Les enfants de Jacob ne peuvent souffrir leur frère Joseph à qui son père a donné une robe un peu distinguée, et dont Dieu a marqué la grandeur future par des songes mystérieux ; et depuis que Dieu donna sa loi à son peuple , cette loi sainte qui, obligeant les hommes à aimer Dieu d'un amour de préférence et à s'aimer mutuellement les uns les autres, devait bannir tous les vices et surtout l'envie, après cette loi donnée, combien se sont laissés aller à cette passion honteuse?

David a sauvé Israël et l'a délivré de l'opprobre en combattant contre Goliath, ce géant affreux, que personne n'avait osé attaquer ; on lui donne les louanges que mérite une victoire si signalée. Saül ne peut souffrir que l'on l'honore ainsi. Il croit que la gloire de son sujet obscurcit la sienne. Eh ! qui pourrait citer ici tous les exemples rapportés dans les livres des Rois et dans les écrits des prophètes ? Que si nous passons au temps de la Loi nouvelle, c'était une des passions dominantes des Juifs, des scribes et des pharisiens, des prêtres qui écoutaient Jésus-Christ, comme nous l'enseigne notre Evangile; il était en butte à leur jalousie, et cette passion s'est perpétuée dans tous les siècles suivants. Ceux dont la piété a été reconnue ont été en butte à l'envie des méchants, ceux qui ont été dans les grands emplois, dans les charges considérables, qui ont possédé de grands biens, ou qui ont eu quelques talents éclatants ont excité l'envie de ceux qui les ont vus ainsi élevés.

Retenez bien, chrétiens, ce que nous venons de dire, souvenez-vous des raisons et des exemples que nous avons rapportés, pour vous montrer que ce vice s'est glissé dans tous les temps, et vous verrez clairement qu'il se glisse dans tous les lieux et qu'il ne respecte personne.

Si les anges ont été créés dans le ciel, n'est-ce pas là que l'envie les a attaqués et les a perdus? Il est du moins certain que ce poison s'est répandu dans le paradis terrestre, et qu'il fournit des paroles au serpent qui corrompirent le cœur de ceux qu'il avait résolu de séduire. Toute la terre, tous les endroits du monde, n'en ont-ils pas été ensuite infectés? Pour l'enfer, on peut dire que c'est son centre, et que c'est là où demeureront éternellement ces esprits ténébreux que la gloire du Très-Haut a éblouis; ces esprits de malice que l'envie porte encore tous les jours à faire la guerre aux hommes, c'est là où demeureront éternellement les réprouvés qui sont au désespoir de voir que Dieu renferme en lui-même toutes sortes de biens auxquels ils ne participeront jamais, et qu'il y en a d'autres à qui il en fait et en fera part dans toute l'éternité.

La plupart des exemples que nous avons tirés de l'Ecriture ne nous montrent-ils pas de même que l'envie ne respecte personne ? Qui est-ce qui ne doit pas trembler en voyant les anges tomber, succomber à la tentation que l'envie leur suscita ? des esprits si purs , si saints, si parfaits! Les enfants de Jacob choisis pour être les douze chefs des douze tribus, les chefs d'un peuple d'où devait sortir le Messie, ne pouvaient se défendre de cette passion si indigne. Saül, ce prince élu par l'ordre de Dieu pour gouverner son peuple, s'abandonne à la tristesse quand il voit qu'on loue un de ses sujets! Et si nous voulions chercher d'autres exemples, qui ne doit pas craindre pour soi, quand on pense que les apôtres n'en ont pas été exempts ? Ces hommes qui ne paraissaient pas si susceptibles de cette passion, parce qu'ils étaient grossiers et la plupart d'une basse naissance; élevés de plus dans l'école d'un Dieu qui ne leur inspirait que le mépris des choses de la terre, ne peuvent souffrir que l'on parle d'en élever quelques-uns d'entre eux au-dessus des autres. Ah! que les mêmes mouvements se sont élevés depuis dans le cœur de ceux qui s'étaient signalés par mille beaux endroits, par leur piété et leur mérite ! Que l'on se trompe quand on se persuade que l'on n'a rien à craindre de ce côté-là, que l'on est à couvert et exempt de cette passion dangereuse ! Ce qui la rend davantage périlleuse, c'est qu'elle est souvent imperceptible. Il y a des vices qui choquent les sens, comme la colère, la gourmandise, l'impureté et beaucoup d'autres : on ne peut pas se dissimuler que l'on est sujet à ces désordres, quand on y est effectivement tombé; mais pour l'envie, oh! c'est un vice qui sait bien se couvrir et se dérober aux yeux les plus perçants ; il se couvre même du manteau de la vertu. Cette personne qui porte envie à une autre qui a du bien, qui a des avantages de la nature, de la fortune (pour parler le langage du monde), cette personne croit avoir de bonnes raisons qui justifient son chagrin ; elle se flatte d'équité, de droiture, elle ne peut souffrir l'injustice ; elle ne peut souffrir que l'on fasse des caresses, que l'on donne des louanges,

que l'on donne des récompenses à cet homme, à cette femme. Ils ne méritent pas ces caresses, ils sont indignes qu'on leur applaudisse, ils n'ont pas assez d'esprit et de mérite pour occuper le rang qu'ils tiennent. Ainsi un envieux fait en lui-même, ou devant les autres, l'apologie de sa passion; il s'applaudit même de cette droiture de cœur qu'il croit avoir. Oh ! que l'amour-propre est ingénieux pour trouver de beaux prétextes ! Et si l'on dit du péché en général, que le premier effet qu'il produit, c'est d'aveugler celui qui le commet, oh ! que cela est bien plus convenable, et peut bien s'appliquer plus justement au péché dont nous parlons, qu'à tous les autres ! C'est un venin subtil, qui se glisse souvent sans qu'on puisse le découvrir. Voilà la première raison qui m'a fait dire, que nous devions bien l'appréhender. Passons à la deuxième, et après avoir vu comment l'envie est un poison subtil, voyons comme il est violent.

DEUXIÈME POINT.

Quand un poison trouble d'abord la raison où qu'il ôte tout d'un coup la vie, on dit avec sujet que c'est un poison violent. Le poison dont nous parlons produit à peu près le même effet, mais avec quelque différence. Celui qui a avalé du poison perd la raison ou la vie, mais le mal ne va pas plus loin, il ne s'étend point au dehors, c'est-à-dire que celui qui a pris ce poison qui le trouble et le tue ne fait point de grands maux, ou parce que le temps ne le permet pas, ou parce qu'il est trop occupé de la douleur qui le déchire, ou parce qu'il ne peut pas faire ce qu'il souhaite. Mais l'envie est un poison bien plus funeste, il produit un renversement général au dedans, il procure à l'âme une mort entière, et néanmoins, après le coup de la mort qu'il lui a donné, il lui fait faire une infinité de maux. Un envieux posséda-t-il jamais son âme en patience ? Suivez-le dans toutes ses démarches, il ne suit plus que les égarements que sa passion lui inspire, il ne fait plus rien où l'on voie paraître aucun trait de sagesse, si ce n'est peut-être de cette sagesse mondaine et pernicieuse des enfants du siècle : sagesse abominable que Dieu perdra un jour et qu'il réprouve dès à présent ! Quelle bonne action peut venir d'une âme morte par le péché ? et si tout péché produit la mort, que devons-nous dire de l'envie, qui les comprend tous, ou du moins peut les produire comme une source funeste ?

Si ce poison se renfermait au dedans, s'il ne gâtait et ne corrompait que le sujet auquel il s'attache, il ne serait pas si a craindre, parce qu'il ne serait pas si funeste ; mais l'envie, après avoir donné la mort à celui qui s'en est laissé vaincre, elle le porte à toutes sortes d'excès; point de crimes et d'abominations dont ne soit capable un envieux, il attaque Dieu même jusques sur son trône. A l'égard du prochain, il machine sa perte, il lui enlève ce qu'il a de plus précieux, comme l'honneur et la vie.

Vous comprendrez mieux les effets funestes de cette passion par des exemples sensibles que par tous les raisonnements. La violence de ce poison se découvre par les ravages qu'il a faits. Rappelez donc dans votre mémoire ces exemples si fameux dans l'Ecriture et les histoires dont on ne peut révoquer en doute la vérité. Vous avez vu comme l'ange se laissa séduire par cette passion délicate, voyez à quelle extrémité il se porta ; au lieu d'envisager l'abîme du néant dont il vient d'être tiré, il envisage le trône de celui qui l'en vient de tirer, et quoiqu'il ne pût si facilement comprendre que ce grand Dieu habite une lumière inaccessible, il prétend monter : *Ascendam*, dit-il, transporté d'une furie qu'on ne peut concevoir, je monterai et je serai égal au Très-Haut : *Et ero similis Altissimo*. Vouloir être égal à Dieu, c'est ruiner la Divinité, détruire Dieu même, puisque Dieu ne peut avoir d'égal sans cesser d'être Dieu. Il espère en venir à bout. Esprit malheureux, que sont devenues ces lumières qui doivent vous faire comprendre l'injustice de votre procédé ? Comment ne concevez-vous pas que votre projet est non-seulement injuste, mais qu'il est extravagant ? que non-seulement il est extravagant, mais qu'il est impossible ? O envie, que l'aveuglement que tu causes est prodigieux ! Ah ! que les maux que cause cet aveuglement sont étranges ! L'ange, dont l'orgueil allait à détruire Dieu même, est écrasé par celui qu'il a osé attaquer ; mais tout écrasé qu'il est par la main pesante du Tout-Puissant, il s'élève encore contre lui, toujours animé de l'envie, et s'il ne peut lui nuire à lui-même, il se jette sur son image. A-t-il réussi ? réussit-il encore tous les jours dans ses desseins ? Je vous le demande, chrétiens. Voulez-vous encore parcourir avec moi les différents temps du monde, et repasser sur les mêmes exemples que nous avons cités pour voir jusqu'à quel excès l'envie a porté les hommes quand elle a pu s'emparer de leurs cœurs ? Caïn ne peut voir de bon œil ce que Dieu fait pour son frère : il n'en demeurera pas là. Il conçoit le dessein de perdre celui de qui il ne reçoit aucun tort. Le perfide ! il a déjà résolu de faire mourir celui en faveur duquel le ciel se déclare si visiblement ! Il est résolu de tremper ses mains sacriléges dans le sang innocent d'un frère qui ne s'en défie point. Eh ! comment lui pourrait-il venir dans l'esprit que son frère pût concevoir un désir si injuste ? En effet, il cache ce dessein cruel : il fait semblant de vouloir se promener avec lui dans la campagne. Sortons dehors, dit ce traître, ce loup ravissant à cette innocente brebis, et lors qu'ils furent dehors, Caïn se jeta sur son frère et le tua, dit le texte sacré : *Consurrexit Cain adversus fratrem suum Abel, et interfecit eum* (*Gen.*, IV). C'est le premier homicide qui ait été commis sur la terre qui fut trempée du sang innocent, et est devenue altérée depuis du sang des hommes; et l'envie le versa, ce sang, et souilla cette terre. La terre n'aurait-elle pas été trempée de même du sang de Joseph et du sang de David, si Dieu ne l'eût empêché ? Providence de mon

Dieu, c'est à vous que nous devons la conservation de ces deux grands hommes, parce que vous vouliez vous en servir pour accomplir vos desseins. Joseph est envoyé de son père pour visiter ses frères qui étaient avec leurs troupeaux à la campagne. Sa seule présence réveille et irrite la passion de ces envieux. Le voilà, dit un d'entre eux, le voilà ce rêveur qui prétend nous dominer : faisons-le mourir pour voir le fruit qu'il retirera de ses songes (*Gen.*, XXXVII). Et ne l'auraient-ils pas tué en effet, si un d'entre eux, touché de compassion et plus humain que les autres, ne leur eût donné des pensées un peu plus douces et moins cruelles, ou plutôt si Dieu n'eût détourné ce coup par des ressorts cachés de sa sagesse ? Il fut descendu d'abord dans une citerne où il devait périr ; et ensuite il en est tiré pour être vendu en qualité d'esclave. Voilà les plus doux traitements qu'il pouvait attendre de ceux qui avaient le cœur ulcéré par un poison qui est toujours violent et porte à toute sorte de violences.

Quand l'Esprit de Dieu eut quitté Saül, ce prince infortuné s'attira par ses infidélités une si terrible disgrâce, que l'esprit malin le tourmenta, et il ne pouvait être soulagé que par le son de la harpe. David, qui en jouait admirablement bien, le délivrait de ses douleurs, ou en suspendait du moins le sentiment par l'agréable harmonie de cet instrument. Quelle reconnaissance lui témoignera-t-il pour un si grand service? quelle marque lui donnera-t-il de sa gratitude? L'ingrat qu'il est, il veut ôter la vie à celui qui s'empresse à lui conserver la sienne; il n'y a point de maux qu'il ne souhaite faire souffrir à celui qui ne pense qu'à diminuer ses douleurs et ses peines. Un jour que David jouait de son instrument, Saül tâcha de le percer d'une lance; ayant manqué son coup, il tenta d'autres voies, il envoya des gens armés qui investirent sa maison pour le surprendre et le faire ensuite mourir. Mais que peuvent les hommes contre ceux que Dieu défend?

Il est vrai que Dieu ne défend pas tous ses serviteurs contre ceux qui leur portent envie et qui les persécutent, ou, s'il empêche qu'ils ne succombent sous leurs efforts, il les laisse ordinairement beaucoup souffrir de la fureur de leurs ennemis. Laissons les exemples de l'ancienne loi pour en rapporter qui nous touchent de plus près et qui nous fassent comprendre les maux et les renversements que cause le vice dont nous tâchons de vous inspirer de l'horreur.

Comme ceux dont le mérite est plus éclatant sont plus capables de faire naître ou de réveiller cette passion, je ne m'étonne pas que Jésus-Christ ait été en butte à l'envie des prêtres, des scribes et des pharisiens. Ils étaient orgueilleux et aimaient à dominer; ils aimaient l'argent, l'estime des hommes, les premiers rangs, d'être salués dans les places publiques, et ils voyaient paraître un nouveau prophète qui surpassait tous les prophètes, qui faisait partout des prodiges, qui faisait marcher les boiteux, qui éclairait les aveugles, qui faisait parler les muets, entendre les sourds, ressusciter les morts. Il condamnait leur conduite par sa pauvreté et par son désintéressement. Ils voyaient néanmoins que, malgré cette pauvreté extérieure, tout le monde allait à lui et qu'on les abandonnait, que l'on ne parlait que de lui et qu'on les oubliait. Plus ils recherchaient la gloire et l'honneur, moins ils étaient honorés; plus Jésus-Christ se cachait et s'humiliait aux yeux des hommes, plus il était estimé. Aussi, sa grandeur les irritant, ils empoisonnent tout : s'il chasse les démons, c'est, à les entendre parler, au nom de Belzébuth; s'il fait des guérisons miraculeuses, il viole le sabbat; s'il instruit le peuple, on veut qu'il le séduise; s'il fait une action de zèle dans le temple, on prétend qu'il agit sans autorité. Voyez-vous comme l'envie décrie des actions dignes de tout respect, des œuvres qui ne peuvent venir que de Dieu, des actions divines d'un prix infini ! Oh ! que l'envie n'en demeurera pas là ; il faut, à quelque prix que ce soit, faire périr celui dont on ne peut décrier la vie sans se décrier soi-même. Ils le cherchent pour le faire mourir, comme il leur reproche aujourd'hui : *Quid me quæritis interficere* (*Joan.*, VII, 19)? Ils le conduisent sur le sommet d'une montagne pour le jeter de ce lieu élevé en bas; s'il échappe de leurs mains parce que son heure n'est pas venue, il faudra enfin succomber, et telle est la volonté de Dieu. La mort est entrée dans le monde par l'envie, dit saint Augustin : *Invidia enim diaboli mors intravit in orbem terrarum;* l'envie fera perdre la vie à un Dieu, afin qu'il détruise la mort. Un de ses juges le reconnaît, il est convaincu qu'il a été livré entre ses mains par l'envie des prêtres, et néanmoins il ne s'y oppose pas, ou il ne s'oppose que faiblement au dessein que l'on a de le faire mourir.

Quelque avantage que la bonté de Dieu nous ait fait retirer et nous fasse retirer tous les jours de cette mort si précieuse devant Dieu, puisque c'est la mort d'un Homme-Dieu, peut-on concevoir quelque mal plus grand, un attentat plus noir, un crime plus détestable, plus désagréable à Dieu même, quoiqu'il se soit servi de la malice des Juifs pour exécuter ses desseins éternels? N'a-t-il pas assez témoigné qu'il n'a point approuvé ce déicide, par les renversements qu'il causa dans la nature, quand l'auteur de la nature souffrit des peines qu'il ne méritait point? Que signifient ce tremblement de terre, cette éclipse générale du soleil, ces ténèbres qui couvrent la face de la terre? que signifient tous ces bouleversements, sinon que Dieu est irrité contre ceux qui maltraitent son Fils? Et quand, dans la suite, il a envoyé des troupes ennemies qui ont inondé la Judée, qui ont fait souffrir tant de maux à ses habitants, surtout à Jérusalem, qui a été affligée, pillée, renversée de fond en comble avec ceux qui s'y étaient retirés, tous ces châtiments terribles ne marquent-ils pas la colère de Dieu sur ceux qui avaient tué l'innocent par excellence, qui avaient répandu le sang du

juste? Eh! qui a versé ce sang du juste, sinon l'envie? L'envie le fit livrer entre les mains des bourreaux, l'envie le fit expirer sur le Calvaire.

Le disciple n'est pas plus que le maître, et nous voyons que ceux que Dieu a voulu rendre conformes à l'image de son Fils ont été de même l'objet de la jalousie des autres, surtout ceux en qui Dieu avait renfermé quelque trésor extraordinaire, à qui il avait fait part de quelques talents qui les distinguaient; et de là combien de maux s'en sont suivis! L'Eglise a été troublée, les royaumes entiers ruinés et renversés.

En quelle désolation se trouva l'Eglise quand elle vit ses pasteurs persécutés, chassés de leurs siéges, comme les Athanase, les Chrysostome! Quelle fut sa douleur quand elle sentit ses entrailles déchirées par ses propres enfants!

Arius, si fameux dans l'Eglise par les ravages qu'il y a causés, s'éleva contre elle et lui fit la guerre, parce qu'il ne put souffrir un saint prélat à qui il portait envie. Et la sainteté et la fermeté de saint Athanase choquèrent pareillement les sectateurs de cet hérésiarque. Combien de sang fut répandu dans la suite par ces ennemis de l'Eglise! Qui peut s'empêcher de n'être pas touché des maux que l'on fait souffrir au grand saint Chrysostome? Cette bouche d'or ne prononce que des oracles, l'envie envenime tout; ses actions sont irréprochables, l'envie trouve des crimes dans la vie la plus innocente. Ce saint, avide des souffrances qui le rendent semblable à son divin maître, qui est son modèle, se consolerait s'il souffrait seul, mais on s'en prend à ses amis, son Eglise en souffre, ses brebis sont en proie à des loups ravissants qui les égorgent et ruinent son pauvre troupeau. Sans remonter aux premiers siècles, qui peut n'être pas touché des malheurs et des désastres que l'hérésie de Luther a causés dans le monde chrétien dans ces derniers temps et qu'elle cause encore dans beaucoup de pays? Combien de pays ruinés, de provinces ravagées! combien de temples abattus, de catholiques massacrés! combien de sacriléges commis par les sectateurs d'une religion nouvelle, qui anéantit ce qu'il y a de plus saint, lâche la bride aux passions et autorise le libertinage, sous prétexte de réformer les mœurs corrompues! On ne peut penser qu'avec horreur à tant de malheurs dont l'Eglise a été affligée. Remontons à la source qui les a causés, quelle en est la première origine? On n'oserait le dire, si ce n'était une vérité attestée par des autorités qu'on ne peut contester et dont tout le monde est tombé d'accord. Des personnes consacrées à Dieu par une profession toute sainte ne purent souffrir qu'on leur préférât d'autres personnes dans un emploi qu'ils regardaient peut-être comme un moyen propre à augmenter leur crédit ou leurs richesses. Ils décrièrent un ministère qu'ils avaient souhaité obtenir, ils pensèrent à ruiner par leurs calomnies une doctrine qu'ils auraient eux-mêmes établie, si on leur en eût confié la défense; et, pour venir à bout de leurs desseins, pour contenter leur animosité, ni le sacré ni le profane ne fut épargné, les lois divines ne furent pas plus respectées que les lois humaines, rien ne fut à couvert de la fureur de ces emportés, et l'Eglise reçut des plaies qui saigneront longtemps.

Nous voyons quelquefois des malheurs dont nous ne pénétrons point la cause. Combien de nos jours de saints prélats ont été persécutés, noircis par des calomnies atroces! Combien de saints personnages considérables par une piété singulière, qui rendaient et pouvaient rendre de très-grands services à l'Eglise par leur science, qui n'avait rien que d'édifiant, ont été exilés, obligés de se cacher, obligés de garder un silence préjudiciable à l'Eglise, de supprimer et enfouir des talents utiles au public! Oh! quand Dieu découvrira toutes les pensées cachées des hommes, qu'il produira au jour les œuvres de ténèbres qui se sont faites en secret; oh! que l'on découvrira alors de choses que nous ne connaissons pas, ou que nous ne connaissons qu'à demi! Nous ne voyons pas les secrets ressorts qui donnent le mouvement et font agir les hommes, mais alors nous les verrons. Nous verrons que c'est l'envie qui a excité les orages, qui a suscité des persécutions; qu'on a couvert cette passion honteuse du spécieux nom de zèle de l'Eglise, qu'on a fait passer pour novateurs ceux qui témoignaient trop de respect et d'attachement aux règles anciennes de l'Eglise, qu'on a fait passer pour gens outrés et d'une sévérité insupportable ceux qui ne pensaient qu'à établir les maximes de Jésus-Christ avec autant de douceur que de force : et que l'on ne les a ainsi décriés, que parce que leur mérite, leur vertu, jetait un éclat qui effaçait ceux qui voulaient dominer dans l'Eglise, et qui ne trouvaient rien de bien fait, s'ils n'en étaient les auteurs.

Vous serez peut-être plus sensibles aux maux qui sont dans l'ordre naturel, parce qu'ils font plus d'impression sur nos sens. Vous voyez maintenant toute l'Europe en feu, les esprits échauffés les uns contre les autres, les princes acharnés à se faire une guerre cruelle, qui désole tout. Combien de fois avez-vous gémi en considérant toutes les calamités qu'entraîne une guerre dont on n'espère pas même voir sitôt la fin, si celui qui tient en sa main les cœurs des rois, ne fait un coup de sa toute-puissance? Si nous en croyons ceux qui prétendent bien le savoir, l'envie a commencé cette guerre, l'envie la soutient : on n'a pu souffrir les prospérités d'un prince, qui obscurcissait la gloire de ses voisins par l'éclat de la sienne. Ils ont vu que non-seulement il savait conserver un royaume florissant, qu'il a reçu de ses prédécesseurs, mais qu'il était en état de l'augmenter. Les conquêtes qu'il a faites sur ceux qui l'attaquaient injustement les ont alarmés : et au lieu de profiter du repos qu'il voulait leur procurer, et des avantages qu'il leur offrait, ils ont mieux aimé favoriser des desseins ambitieux, abandonner le

parti des innocents, soutenir des injustices manifestes, abandonner même la défense de la religion, pour laquelle ils devaient être prêts de donner leur sang et leur propre vie.

Après cela, chrétiens, qui est-ce qui ne doit pas avoir en horreur l'envie qui cause tant de désastres, et dans l'Eglise, et dans les Etats? Je ne vous demande plus qu'un moment, pour vous faire voir combien cette passion est difficile à guérir.

TROISIÈME POINT.

Je confesse d'abord que tous les vices sont difficiles à guérir. Le cœur s'étant une fois attaché à un objet, on ne l'en retire pas aisément. Mais cette difficulté me paraît bien grande, quand il s'agit de guérir une âme empoisonnée par l'envie. La première raison, c'est que le vice, comme nous l'avons remarqué, est imperceptible. Il se glisse et demeure dans l'âme sans souvent qu'on s'en aperçoive. Eh! quand un mal est secret et caché, ne paraît-il pas incurable?

Voici une seconde raison, qui regarde particulièrement la passion dont nous traitons ici. Appliquez-vous, s'il vous plaît, à ce principe. Plus un vice renferme de malice, et plus il est difficile à effacer. Un vice renferme d'autant plus de malice, qu'il est plus opposé à Dieu. Or, quelle passion est plus opposée à Dieu que l'envie? Quelle est la disposition du cœur de l'envieux? Il a de la peine de voir le bien dans un autre. Il est fâché qu'une personne ait de la vertu, qu'elle ait certains talents d'esprit et de corps. Il est donc fâché que Dieu fasse du bien; que ce Dieu, qui de soi est libéral et magnifique, selon l'expression d'un prophète; il est fâché que ce Dieu répande ses dons, et se communique au dehors, il s'oppose à ses libéralités; il voudrait donc, en quelque manière, qu'il ne fût pas Dieu. Il condamne donc sa conduite. Quelle insolence, et quelle malice! Comment voulez-vous que l'on quitte une disposition si criminelle? On ne peut la quitter, selon les principes de notre foi, si Dieu ne change notre cœur. Ce changement doit être l'ouvrage du Très-Haut : *Hæc mutatio dexteræ excelsi* (*Psal.* LXXVI, 11). Et Dieu, étant irrité contre celui qui est ainsi disposé, ne peut-il pas l'abandonner à un sens réprouvé? Nous voyons même que les démarches que Dieu fait, par bonté, à l'égard de ces sortes de pécheurs, leur deviennent inutiles: ils n'en profitent pas, ils ne se convertissent pas. Il fait remontrer à Saül, par son fils Jonathas, que celui à qui il porte envie, et qui est l'objet de sa haine est un sujet très-fidèle. Ce fils qui avait le cœur si noble et si généreux, si éloigné des sentiments de son père, lui représente son devoir, tâche d'apaiser sa colère, il en paraît touché. Il reconnaît même son injustice, il avoue que celui qu'il persécute est digne de louange, et qu'il est plus juste que lui-même. Mais le cœur corrompu par l'envie dément ce que la bouche prononce; ou s'il parle sincèrement, c'est une courte trêve qu'il a faite avec sa passion. Il reprend bientôt ses premiers sentiments.

Ce qui doit davantage nous surprendre, c'est que Dieu parlant lui-même ne guérit pas un envieux. Il ne parle point à Caïn par la bouche d'un fils, d'un frère ou d'un ami. il lui parle lui-même, il prend certaines précautions pour ménager cet esprit farouche : Pourquoi êtes-vous en colère? lui dit-il. Si vous faites bien, n'en aurez-vous pas la récompense? Et si vous faites mal, ne trouverez-vous pas la peine de votre péché? Tel était le langage qu'il lui tenait avant que l'envie l'eût porté à tuer son frère. Et après qu'il eut commis ce cruel fratricide, il le recherche encore, il s'adresse à lui pour le faire rentrer en lui-même. Peut-on trop admirer votre bonté, mon Dieu! Où est votre frère? dit le Seigneur à Caïn. Cette voix puissante qui a tiré l'univers du néant ne retire pas Caïn de son aveuglement. Cette voix puissante qui a tiré son père du péché : *Adam, ubi es?* (*Gen.*, III, 10) ne fait pas la même impression sur le cœur du fils, et il est plus endurci : l'envie l'a gâté. Au lieu de répondre : Seigneur, je n'ose pas paraître devant vous, parce que je vous ai offensé; il nie hardiment le crime, il est si aveugle qu'il croit que Dieu peut l'ignorer, il ajoute l'insolence au meurtre qu'il vient de commettre : Suis-je le gardien de mon frère : *Num custos fratris mei sum ego* (*Gen.*, IV, 10)? L'avez-vous commis à mes soins? Il court ensuite toute la terre, comme un insensé, tourmenté par les remords de sa conscience, sans témoigner du regret de son péché, et sans se mettre en peine de le réparer. Oh! que l'on doit donc bien appréhender une passion dont on revient si difficilement!

Je dis difficilement. Car, enfin, chrétiens, il ne faut point pousser ici les choses trop loin, la cure, la guérison de ce mal est difficile, mais elle n'est pas impossible. Y a-t-il rien, mon Dieu, d'impossible, si l'on considère quelle est la force de votre grâce? Ce mal serait incurable, si nous ne considérions que nous-mêmes; mais c'est un oracle prononcé par vous-même, toutes choses sont possibles, quand il vous plaît, et que vous avez résolu qu'elles se fassent.

Mais, chrétiens, pour ne vous point exposer à un si grand danger d'être toujours malades, il faut éviter la maladie, empêcher, non pas qu'elle ne nous attaque, mais qu'elle ne nous corrompe. Nous ne pouvons pas empêcher que celui que l'envie a perdu ne nous présente ce poison mortel; mais il ne faut pas le prendre, il faut bien nous donner de garde de le boire. Hélas! ayant le cœur aussi corrompu que nous l'avons, étant toujours sujets aux tentations du malin esprit, pouvons-nous nous flatter que cette passion ne s'élèvera pas dans notre âme? Nous ne sommes pas plus saints que les religieux que saint Bernard élevait avec tant de soin, et de piété. Un jour, il leur parlait de ce vice, et d'une manière bien plus forte et plus pathétique que je ne fais. Il s'aperçut du trouble où ils entrèrent, quand il faisait le

portrait d'un envieux, et les mouvements qui s'élevaient en leurs cœurs. Ces personnes si retirées du monde avaient senti dans leurs cœurs les mêmes mouvements, et ils craignaient de se voir dépeints dans le portrait général que leur Père venait de faire. Mais saint Bernard, qui s'en aperçut, en les voyant baisser modestement les yeux, les rassura, les exhorta à s'humilier devant Dieu de ces mouvements, que Dieu ne leur imputerait pas, s'ils n'y donnaient pas leur consentement. Appliquez-vous, chrétiens, ce que saint Bernard dit à ceux qu'il conduisait. Mais voulez-vous, en suivant l'esprit de ce saint docteur que je vous donne, en finissant ce discours, un remède contre ce mal, qui vous serve comme de contre-poison? Allez à la racine, allez à la cause du mal pour en prévenir les suites fâcheuses. D'où vient l'envie? Elle vient de l'estime de soi-même, de l'amour que l'on a pour certains objets, pour la fausse gloire du monde, pour l'estime, pour les biens du siècle. Ce marchand porte envie à son voisin, parce qu'il veut amasser du bien, et qu'il craint qu'il ne lui enlève son gain et le profit qu'il en voudrait faire. Cette personne constituée en dignité porte envie à une autre qui a un emploi semblable, parce qu'elle veut briller, se distinguer, et si l'on estime les autres, on l'oubliera, on ne s'en occupera pas tant. Cette dame, cette fille porte envie à une autre, parce qu'elle souhaite, d'être regardée d'être aimée. Elle regarde comme un larcin qu'on lui fait les regards qu'on jette sur cette autre, les louanges qu'on lui donne. Ce prédicateur, ce directeur porte envie à ceux qui sont employés au même ministère, parce qu'il veut se distinguer, primer partout. Malheureuse inclination qui se trouve dans quelque degré d'élévation que l'on soit! Funeste penchant qu'on trouve dans tous les hommes. Le moyen donc d'éviter l'envie, c'est de détacher son cœur de tous les objets. N'ayez d'attache ni au bien, ni à la vaine gloire, vous ne serez point fâchés de voir les autres dans l'abondance et dans la gloire. Vous craindrez pour eux, et vous ne souhaiterez pas de posséder ce qu'ils ont. Oh! Si je pouvais vous persuader de ne rien aimer sur la terre, je bannirais l'envie d'entre vous. Puisse le Tout-Puissant vous en persuader lui-même! Puisse-t-il vous donner cette charité dont l'apôtre dit : *Non æmulatur* (I *Cor.*, XIII)! La charité n'a aucune envie, elle ne se réjouit pas quand il arrive du mal, elle se réjouit du bien qui arrive, cette charité qui ne se détruit point lorsque les autres avantages sont détruits, et qui demeure dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON IX.

POUR LE MERCREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

De l'aveugle-né.

Prætericns Jesus vidit cæcum a nativitate

Jésus en passant vit un homme qui était venu au monde étant aveugle (*S. Jean, ch* IX).

Les regards du Fils de Dieu sur la terre ont toujours été puissants et miraculeux. S'il regarde le publicain, il le retire de la banque où il était dans un commerce d'usure. S'il regarde saint Pierre, il le retire de la salle où il l'avait renié. S'il regarde l'aveugle de notre évangile, il le retire de l'aveuglement dans lequel il était né. La vue des créatures est inutile et souvent dangereuse : mais la vue de Jésus-Christ est toujours bienfaisante et salutaire, c'est un soleil qui est bien différent du soleil de la nature. Le soleil de la nature éblouit et aveugle quelquefois les yeux les plus clairvoyants; mais notre divin soleil éclaire miraculeusement ceux qui ne voient pas. Le soleil de la nature n'éclaire, n'échauffe que les corps ; mais notre divin soleil porte sa clarté et sa chaleur jusque dans les âmes. Il faut du temps au soleil de la nature pour produire ses opérations ; mais notre divin soleil produit les siennes dans un instant : *Dixit mihi, Vade ad natatoria Siloe, et lava; abii, lavi, et vidi.* Il m'a dit, répondait l'aveugle-né aux Juifs qui l'interrogeaient sur ce miracle, Va-t-en à la fontaine de Siloé et lave-toi; j'ai obéi à son commandement, je me suis lavé et j'ai vu sur-le-champ. Cette action est l'une des plus éclatantes du Fils de Dieu, et où il a trouvé le plus de contradictions. Jamais aucun de ses miracles n'a été tant combattu, jamais l'envie de ses ennemis n'a plus paru, jamais leur malice ne l'a tant déchiré. Jamais aucun de ceux qu'il avait guéris ou ressuscités n'a été si amplement interrogé que ce pauvre aveugle; jamais miracle n'a été tant examiné. Examinons-le aussi, chrétiens, mais d'une autre manière que les Juifs. Considérons le miracle par les yeux de la foi, et pensons avec saint Augustin que cet aveugle pouvait représenter le genre humain : *Cogitemus, genus humanum est ille cœcus.* Il est vrai que je trouve notre sort bien opposé au sien, il a recouvré la vue par le moyen d'un peu de boue, et un peu de boue nous aveugle. Et ce qui est plus fâcheux, nous ne sentons ni ne connaissons notre aveuglement; nous sommes au milieu des ténèbres, et nous croyons être bien clairvoyants; mais pour mieux découvrir les choses qui nous aveuglent, implorons les lumières du Saint-Esprit : c'est lui qui éclaire nos cœurs et nos sens, et c'est lui qui nous aidera à dessécher nos yeux, et nous guérira de notre aveuglement; dites pour ce sujet avec moi la salutation angélique : *Ave, Maria.*

Philon avait sujet de dire que l'homme n'a rien de plus important que les yeux; et comme la tête surpasse toutes les autres parties de notre corps, nos yeux surpassent tous nos autres sens. Notre œil, dit ce grand homme, est l'image de notre âme, il est un tableau vivant qui représente au naturel tout ce qui se passe dans notre esprit; car si notre esprit est content : *Quis enim nescit subridere oculos hilariter?* Qui ignore que nos yeux sont riants? Si notre esprit est triste, notre œil incontinent se met à pleurer : *Exprimit lacrymas;* si notre esprit est transporté de colère, nos yeux sont incontinent tout en feu ; si notre esprit s'applique à raisonner :

Stant immotæ pupillæ et ipsæ cogitabundæ. Les paupières de nos yeux sont immobiles, et sont comme toutes pensives. Si notre esprit n'est pas bien sensé, qu'il soit extravagant, nos yeux sont égarés et n'ont point d'arrêt. Enfin, l'âme n'a aucune passion qui ne paraisse dans les yeux; ainsi nos yeux, comme j'ai déjà dit, ne sont-ils pas des miroirs qui représentent tout ce qui se passe dans l'âme. Ce qui étant supposé de la sorte, faut-il s'étonner si la perte nous en est si sensible!

L'Epoux des Cantiques voulant louer son Epouse commence son éloge par le feu et la vivacité de ses yeux : *Oculi tui columbarum* (*Cant.*, I, 15); et quoique Dieu regarde bien plus l'âme que le corps, néanmoins il ne voulait point qu'on admît dans le temple aucun aveugle pour y servir : *Nec accedet ad ministerium ejus si fuerit cœcus* (*Lev.*, XXI). Que si l'aveuglement du corps est si sensible à l'homme, et est même rebuté de Dieu, que ne doit pas être l'aveuglement de l'âme? L'un nous empêche de voir les choses de la terre, l'autre nous est un obstacle à voir celles du ciel. L'un nous rend comme morts au sentiment du monde, l'autre nous rend comme morts au sentiment de Dieu.

Dieu, ayant donné pouvoir à Satan de tourmenter son serviteur Job, réserva néanmoins une chose : *Verumtamen animam illius serva* (*Job.*, II, 6), ce qui s'entend, selon Cassiodore, de la partie supérieure de son âme, c'est-à-dire, de la lumière de son entendement, comme s'il eût voulu dire à ce malin esprit, ôte lui généralement toutes choses, biens, honneurs, plaisirs, mais prends garde à ne troubler point les lumières de sa raison : *Tantum modo eum amentem non facias debilitato animæ domicilio :* parce que pour lors il eût été un aveugle, en ce qu'il eût regretté ses plaisirs comme une félicité parfaite; en ce qu'il eût regretté ses honneurs comme une gloire solide; en ce qu'il eût regretté ses richesses comme des biens véritables; et c'est cet amour déréglé que nous avons pour ces trois choses qui nous rend de véritables aveugles; nous estimons les plaisirs qui nous corrompent, nous estimons les honneurs qui nous font méconnaître, nous estimons les richesses qui nous inquiètent. Trois malheurs trop fréquents, trois aveuglements trop communs, et qui feront les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Il y a cette différence entre l'amour qu'on a pour le monde, et entre celui qu'on a pour Jésus-Christ; que ce premier amour nous aveugle, d'où vient que lui-même est dépeint avec un bandeau sur les yeux; au lieu que l'autre amour nous éclaire, d'où vient qu'il est appelé une véritable lumière qui éclaire tous les hommes. On peut dire qu'on est éclairé en son amour, lorsqu'on aime ce qui est aimable, lorsqu'on aime ce qui est honnête, lorsqu'on aime ce qui est utile; au lieu qu'on peut dire qu'on est aveugle en son amour, lorsqu'on a des inclinations contraires; car aimer ce qui n'est pas aimable, c'est un véritable aveuglement; aimer ce qui n'est pas honnête, c'est un véritable déréglement; aimer ce qui n'est pas utile, c'est un véritable amusement. Or, tel est l'amour que nous inspire le monde, il ne nous apporte ni honneur, ni douceur, ni profit; par conséquent, cet amour est un amour aveugle.

Pour procéder selon l'ordre que je me suis proposé, le premier amour que nous inspire le monde, c'est l'amour des plaisirs. Or, je dis que cet amour est non-seulement aveugle passivement, mais qu'il l'est encore activement, c'est-à-dire, qu'il est non-seulement aveugle en soi-même, mais qu'il communique encore son aveuglement à tous ceux qui le suivent. Et pour donner jour à cette pensée, je suppose ce principe, que l'homme, sans être un monstre, a trois différentes espèces d'yeux. Il a les yeux du corps par lesquels il voit les choses sensibles; il a les yeux de la raison, par lesquels il voit les choses intelligibles. Il a les yeux de la foi, par lesquels il voit les choses de Dieu. Or, je dis que les plaisirs aveuglent l'homme en ces trois différentes vues. Ils aveuglent les yeux de son corps, car ils le charment. Ils aveuglent les yeux de sa raison, car ils le rendent déraisonnable. Ils aveuglent les yeux de la foi, car ils le rendent peu chrétien.

Je dis donc, premièrement, que les plaisirs charment les yeux de notre corps; car qu'est-ce qu'un charme? Un charme n'est rien autre chose qu'une certaine suspension qui arrête l'activité de quelques-unes de nos puissances. Ou si vous voulez, un charme n'est rien autre chose qu'une certaine tromperie, qui nous fait voir les choses d'une autre nature qu'elles ne sont. Et c'est ce dernier effet que produisent en nous les plaisirs; ils se font voir à nos yeux pleins de mille douceurs, et ils sont remplis de mille amertumes; semblables en quelque façon à ces lunettes qui, étant tournées d'un certain biais, bien qu'elles envisagent un monstre, par une agréable illusion, elles nous représentent un charmant objet. Et pour vous convaincre par une expérience sensible que les plaisirs ne sont pas de la nature qu'ils paraissent à vos yeux, c'est qu'en les désirant vous soupirez, en les possédant vous les perdez, après les avoir goûtés, ou vous les méprisez, ou vous en rougissez, ou vous en gémissez. Monde, que tu es donc trompeur de charmer les créatures par ces fausses amorces! Créatures, que vous êtes aveugles de laisser surprendre vos yeux par ce faux brillant!

Ce qui rend ce charme plus dangereux, c'est que nous sommes nous-mêmes nos propres enchanteurs, nous nous trompons nous-mêmes, nous recherchons nous-mêmes ce qui peut perdre notre repos, notre honneur et notre salut; et nous sommes si charmés et si aveuglés que nous appelons cette perte un plaisir : *Et illam perniciem nominamus voluptatem* (*Chrysost.*). N'est-ce pas être tout à fait déraisonnables? Et c'est pour ce sujet aussi que j'ai dit que les plaisirs aveuglaient les yeux de notre esprit. Il y a cette différence entre l'aveuglement du corps et celu

de l'esprit, que le premier, comme dit saint Grégoire de Nazianze, *Dignus est miseratione, ille odio;* le premier, dis-je, est digne de compassion et l'autre mérite notre haine et des punitions. En effet, on n'a jamais vu condamner des aveugles, quand le défaut de la nature ou quelque accident leur avait ôté l'usage de la vue; on a regardé leur aveuglement comme un malheur plutôt que comme un crime. Mais quand un homme perd les lumières de sa raison, il y a souvent plus de malice que de malheur, et il est souvent plus digne de châtiment que de pitié; et c'est l'aveuglement que les plaisirs causent à l'homme, ils lui ôtent les lumières de sa raison.

La raison nous a été donnée comme un flambeau pour servir à la conduite de la vie morale et civile; mais le plaisir, dit le savant Guillaume de Paris, *Est caligo mentis oculos obtenebrans*, c'est un nuage qui couvre et offusque tout ce flambeau, et qui empêchant de nous en servir, nous empêche par conséquent d'être raisonnables. Ou bien disons avec les philosophes que la raison est notre plus noble apanage, que c'est ce qui fait notre différence, et ce qui nous constitue hommes; mais le plaisir, dit le même Guillaume de Paris, *Est declinatio virtutem ejus emolliens, et omnino virilitatem ejus effeminans*, c'est un relâchement de la force de l'homme, et qui l'efféminé tellement qu'il n'est plus homme : n'étant plus homme, a-t-il de la raison? n'ayant point de raison, n'est-il pas comme une bête?

Je trouve même des bêtes qui ont plus de conduite et qui approchent plus de la raison que l'homme. Voyez les abeilles (si nous en croyons les naturalistes), elles sont souvent dans le miel, dans la douceur; mais parce que cette douceur a quelque chose de gluant, d'attachant et qui pourrait à la fin leur être funeste, elles s'en détachent, elles s'en séparent, et vont chercher des fleurs sauvages pour en recueillir un suc amer qui les purge, et qui empêche les effets dangereux de cette douceur. Mais il y a des créatures qui ne voudraient jamais quitter les douceurs, qui voudraient être toujours ou dans le jeu ou dans la bonne chère, ou dans les assemblées, ou dans les conversations secrètes et mondaines. Elles ne voudraient jamais goûter ni sentir la moindre petite peine, la moindre petite amertume, le moindre déplaisir, la moindre humiliation pour les purger et les perfectionner; sans considérer que ces éternelles douceurs, que ces plaisirs sans relâche ayant quelque chose de gluant et d'attachant, les lieront de telle sorte qu'elles ne s'en pourront plus séparer; qu'elles y resteront toujours attachées, si ce n'est de corps, ce sera du moins d'esprit et de pensée. Or, n'est-ce pas être pires que les bêtes? est-ce avoir une ombre de raison? N'ayant pas une ombre de raison, n'est-ce pas être aveugle? Car la raison est l'un des yeux le plus clairvoyant de l'homme. Non-seulement les plaisirs éteignent les lumières de la raison, mais ils éteignent les lumières de la foi; non-seulement ils le rendent peu raisonnable, mais ils le rendent encore peu chrétien; et pour le prouver, je raisonne de la sorte : le Fils de Dieu, étant sur la terre, a condamné les plaisirs; ses paroles y sont formelles. Il ne s'est pas contenté de les condamner, il a même prononcé un anathème contre leurs sectateurs : *Væ vobis qui ridetis!* Or, en les recherchant, c'est montrer que nous méprisons la parole de Dieu; en méprisant la parole de Dieu, c'est montrer que nous n'avons point de foi; et en n'ayant point de foi, n'est-ce pas être des aveugles?

Le monde nous dit que les plaisirs sont agréables, et Dieu nous dit le contraire; qui croirons-nous plutôt? Monde, l'emporteras-tu pardessus l'assurance de mon Dieu? Eh! vous me direz que vous n'avez garde de préférer les paroles du monde à celles de Dieu. Votre cœur est-il conforme à votre bouche? croyez-vous ce que vous dites? Si vous le croyez, que n'en faites-vous donc paraître des effets? Votre foi n'est-elle pas morte sans vos œuvres? Dieu condamne les plaisirs; le croyez-vous? Si vous ne le croyez pas, vous êtes des infidèles; et si vous le croyez, et que vous recherchiez les plaisirs, vous êtes des réfractaires à ses ordres. Dieu condamne les plaisirs; le croyez-vous? Si vous ne le croyez pas, c'est démentir son Évangile; et si vous le croyez, et que vous les recherchiez c'est aller contre votre profession et votre état de chrétien : *Professionem vestram moribus vestris impugnatis*, dit Salvien : mais en aimant ces plaisirs, quel est votre aveuglement! Vous aimez ce qui doit vous perdre, vous aimez la source des maux. Je puis dire que les plaisirs peuvent être comparés aux nues; parce que comme les nues nous cachent le soleil, et renferment dans leur sein les tonnerres et les foudres qui tombent sur nos têtes; les plaisirs de même nous cachent le soleil de justice, nous empêchent de le voir, et renferment dans eux-mêmes les carreaux de la justice de Dieu qui tôt ou tard nous doivent perdre, si nous ne dissipons ces brouillards qui offusquent notre esprit.

C'est pourquoi le prophète-royal demandait à Dieu cette grâce, *illuminas oculos meos.* (*Ps.* XII, 4.) Eh! Seigneur, je ne vous demande point de me rendre plus puissant, je pourrais abuser de mon autorité. Je ne vous demande point de plus grandes richesses, je pourrais peut-être en faire un mauvais usage; je ne vous demande point une parfaite santé, mon corps est trop peu de chose et trop mon ennemi pour lui souhaiter une faveur qui me serait peut-être dangereuse : mais ce que je vous demande, c'est d'éclairer mes yeux, *illuminas oculos meos.* Eh! quoi, prophète, vos yeux ne sont-ils pas bons? Ah! dit saint Augustin, cela doit s'entendre des yeux du cœur : *Oculos cordis oportet intelligi*, cela doit s'entendre des yeux de l'esprit : *Ne delectabili defectu peccati claudantur;* de peur qu'ils ne vinssent à se fermer par la délectation de quelque péché. Et Dieu, voyant une si juste demande, n'avait garde de la rejeter. Oui, prophète, dit-il, votre requête est entérinée: *Intellectum tibi dabo* (*Psal.* XXXI,

8), je vous donnerai la lumière que vous souhaitez ; je vous ferai connaître l'abus des plaisirs que vous avez recherchés. Le monde a des sentiers pleins de dangers et de ténèbres ; mais vous n'avez qu'à suivre ma conduite et mes instructions : ***Instruam te in via hac qua gradieris*** (***Ibid.***), moi-même je serai votre maître et votre guide, je vous ferai tenir une route sûre, de laquelle vous ne vous écarterez pas ; vous serez à mon égard comme un enfant que je conduirai par la main afin que vous ne fassiez point de faux pas, et que vous n'alliez point d'un mauvais côté, ou, que si vous venez à rencontrer quelque pierre d'achoppement, votre pied n'y soit pas offensé. Voilà la prière que vous devez faire aussi à Dieu : ne lui demandez point de richesses, de grandeur, d'élévation, ne lui demandez point de plus considérable établissement de fortune : mais demandez lui d'éclairer les yeux de votre âme, *illumina oculos meos.* Cette passion que vous avez pour cette créature vous aveugle, priez-le donc qu'il dessille vos yeux. Cette passion que vous avez pour l'avancement de cet enfant vous fait fermer les yeux aux nécessités de votre prochain, priez-le donc qu'il vous délivre de cet aveuglement. Cette passion que vous avez pour votre négoce et pour la terre fait que vous ne pensez ni au ciel ni à votre salut, fait que vous oubliez Dieu ; priez-le donc qu'il vous éclaire, *illumina oculos meos.*

Un homme qui ne suit point Dieu ne peut faire qu'il ne s'égare, car Dieu est la véritable voie : ***Ego sum via et veritas*** (*Joan.*, XIV, 6). Un homme qui ne cherche point Dieu ne peut faire qu'il ne soit aveugle : car Dieu est la véritable lumière ; et comme un aveugle ne peut se défendre des coups qu'on lui porte, un pécheur que les plaisirs aveuglent pourrait-il se défendre des traits du démon son ennemi ? C'est pourquoi les animaux du prophète Ezéchiel, qui traînaient le chariot de Dieu et qui nous représentaient les justes sur lesquels Dieu se plaît à se faire porter, étaient remplis d'yeux, comme pour nous donner à connaître qu'ils doivent être éclairés, qu'ils doivent avoir quantité d'yeux pour discerner quantité de dangers qui les environnent. Au lieu que les pécheurs étant des aveugles, n'ayant ni les yeux de la raison, ni les yeux de la foi, ou du moins les ayant tout à fait affaiblis, ils ne voient pas de loin, ils tombent facilement dans le piége que leur dresse le démon. Il leur fait paraître ce plaisir innocent : et comme leur esprit n'est pas clairvoyant, qu'il est troublé par sa passion, ils le croient, ils se trompent et ils s'aveuglent.

Car quelle erreur et quel aveuglement de porter en son cœur un feu dévorant, et de ne le voir pas ? C'est sans doute que le feu de la concupiscence est de la nature du feu de l'enfer qui brûle sans éclairer; mais quoi ! ce feu est-il moins dangereux que le feu commun ? Or, comme dit saint Augustin, *gestas in sinu prunas, perforatur tunica,* si vous portez en votre sein un charbon ardent, votre chemise se noircit et se brûle : *Gestas in corde adulterium, et integra est anima*? et portant dans votre cœur le feu d'un adultère, ou de quelque autre espèce d'impureté, vous croyez que votre âme ne se brûle et ne se noircit point ? n'est-ce pas un aveuglement bien damnable ? Mais comme les inclinations des hommes ne se ressemblent point, les corruptions en sont aussi différentes. Les uns s'aveuglent par le moyen des plaisirs, les autres par le moyen de l'ambition : ce second aveuglement fera la seconde et la dernière partie de ce discours; car nous ne pourrons dire qu'un mot du troisième aveuglement que cause l'amour des richesses.

SECOND POINT.

L'ambition est, de tous les péchés, celui qui nous aveugle le plus, parce que, comme si c'était un acte héroïque, il prend plaisir à se produire avec éclat. Chaque vice tâche de se cacher tout autant qu'il peut ; un adultère cherche les ténèbres ; un voleur n'a garde de faire son coup en plein jour; un ennemi couve sa haine ; mais un ambitieux fait parade de son vice, et c'est ce qui fait son aveuglement. Non-seulement il est aveugle par rapport à lui-même, mais il l'est encore par rapport à son prochain, et même par rapport à Dieu ; si bien que ce seul vice renferme trois aveuglements. Voyez cette funeste vérité dans les pharisiens dont parle aujourd'hui notre Evangile ; voyez comme leur ambition fait qu'ils se méconnaissent, qu'ils méconnaissent l'aveugle-né, qu'ils méconnaissent enfin Jésus-Christ. Ils se méconnaissent par un principe de vanité. Ils méconnaissent l'aveugle-né par un motif de malice. Ils méconnaissent Jésus-Christ par un acte d'irréligion.

Quand une fois la vanité a aveuglé un homme; qu'il a une fausse persuasion de son mérite, difficilement il revient de cette erreur ; et c'était le malheur et l'aveuglement des pharisiens. Ils étaient faussement persuadés qu'ils étaient éclairés, qu'ils savaient l'Ecriture, qu'ils ne pouvaient manquer en suivant Moïse, à qui Dieu avait parlé. Mais, aveugles que vous êtes, s'écrie saint Augustin : ***Sequimini servum, et dorsum ponitis contra dominum*** (***In exposit. Joan.***, IX), vous suivez le serviteur et vous tournez le dos au maître. Mais non, répond le même saint Augustin : ***Nec servum sequimini*** : ***nam per illum ad dominum duceremini ;*** vous ne suivez pas Moïse, qui est le serviteur ; car il vous conduirait à Jésus-Christ, qui est le maître. Ses écrits en rendent un témoignage authentique. Voilà donc le premier effet de leur vanité et de leur aveuglement, de s'en fier à leurs propres lumières, de n'écouter que leurs passions et leurs animosités, de ne vouloir point écouter ni Moïse, ni l'Ecriture, ni l'aveugle-né que Jésus-Christ venait d'éclairer en toutes manières, de lui insulter et de lui reprocher que non-seulement son ignorance, mais que ses péchés étaient des obstacles à ce qu'il prît la qualité de leur maître : ***In peccatis natus est totus, et doces nos*** (*Joan.*, IX, 34).

Mais comme un abîme attire un autre

abîme : de la vanité ils viennent à la malice : car après s'être méconnus eux-mêmes par vanité, ils méconnaissent l'aveugle-né par malice. Il n'y a point de pires aveugles que ceux qui ne veulent pas voir, que ceux qui veulent démentir leurs propres yeux pour nier une vérité évidente : c'est un aveuglement de pure malice, et tel était celui des Juifs : ils avaient vu souvent l'aveugle-né assis à la porte du temple, ils l'avaient vu mendier, ils lui avaient peut-être donné eux-mêmes l'aumône, et malicieusement ils ne veulent plus croire que c'est lui-même : parce que cette créance autoriserait le miracle de Jésus-Christ. Pour cet effet, dit notre Evangile : *Iste erat schisma inter eos* (*Ibid.*, 16), il se fait un schisme entre eux, et pour s'éclaircir sur un fait dont il n'y avait aucun lieu de douter, ils font venir les parents de l'aveugle-né, ils les interrogent; et comme ils voient leur malice publiquement confondue, qu'ils en apprennent que c'est leur véritable enfant qui est aveugle dès sa naissance, ils changent de batterie : de la malice ils viennent à l'irréligion, ils calomnient Jésus-Christ, ils le font passer pour un violateur du sabbat, pour un pécheur, bien loin de le vouloir reconnaître pour leur Dieu : *Nos scimus quia hic homo peccator est* (*Ibid.*, 24).

Nous savons que cet homme est un pécheur. Eh quoi! méchants que vous êtes, s'écrie saint Chrysostome, pourquoi dites-vous cela en son absence? Ne lui avez-vous pas entendu dire en votre présence : *Quis ex vobis arguet me de peccato* (*Joan.*, VIII, 46)? Qui de vous me reprendra de péché? Que ne vous souleviez-vous pour lors contre lui, si vous aviez ce sentiment? Pourquoi prendre occasion de le calomnier lorsqu'il est absent? Mais encore quelle est votre raison pour soutenir qu'il est pécheur? *Sabbatum non custodit* (*Joan.*, IX, 16); il ne garde point le sabbat : Eh! répond le même saint Chrysostome, *Frivolum hoc crimen et multam arguit temeritatem* (*In Joan. cap.* IX), c'est une objection, qui déjà ridicule a fait voir votre témérité à le reprendre sur de pareils miracles faits en même jour : *Frivolum hoc crimen*. Avouez plutôt que vous le reprenez parce qu'avec justice il vous reprend de votre orgueil et de ce que, sous un prétexte de religion, vous détruisez la religion.

Mais n'invectivons pas contre des gens qui ne sont plus, parlons plutôt à des vivants qui, par leur orgueil, tombent dans le même désordre que de se méconnaître, que de méconnaître leur frère, et que de méconnaître Dieu : car n'est-ce pas le malheur des ambitieux et des orgueilleux du monde, que de tomber en ces trois aveuglements? Ne se méconnaissent-ils pas? Premièrement, ils croient être grands, et ne se trompent-ils pas? car le monde a-t-il de véritables grandeurs? Ils se croient heureux, et ne s'abusent-ils pas? car le monde a-t-il de solides félicités? Le bonheur du monde est comparé à un songe; aussi le prophète-roi, parlant des hommes du monde et de leur fausse félicité, s'écrie : *Dormierunt somnum suum.* Mais qu'est-il arrivé à leur réveil, même lorsqu'à ceux qui, pendant le sommeil, croient être au faîte des grandeurs, qui croient qu'ils étaient tout or ou tout argent, et à leur réveil ils ne se sont rien trouvé entre leurs mains : *Nihil invenerunt in manibus suis;* d'où vient que Guillaume de Paris, réfléchissant sur ce même bonheurs des mondains, l'appelle : *Somniata felicitas.* Or, si un homme pour avoir eu un beau songe s'estimait heureux, ne serait-il pas ridicule? puisque donc les bonheurs et les grandeurs du monde sont de cette nature, qu'ils passent comme des songes : *Somniata felicitas*, que c'est être aveugle, de s'en enorgueillir!

Mais comment ne se méconnaîtraient-ils pas, puisqu'ils méconnaissent les autres? Un homme se voit-il tiré de la poussière, se voit-il élevé au-dessus de sa condition, se voit-il dans un emploi, dans une commission, dans une charge, ou dans un bénéfice considérable, il ne connaît plus ceux avec qui il était autrefois familier : il se croirait faire tort d'avoir la même société, la même liaison, et il est si aveugle que souvent même il méconnaît son propre sang, ses proches parents, il rougirait de les avouer pour tels. Il aime mieux faire du bien aux étrangers qu'à eux-mêmes, de peur qu'on n'eût soupçon qu'ils lui appartinssent. Eh! qu'elle injustice! quel damnable aveuglement! Mais comment encore une fois ne seraient-ils pas aveugles envers les hommes, puisqu'ils le sont envers Dieu, puisqu'ils ne le reconnaissent plus? Leur éclat les éblouit, leur grandeur les abuse, leur élévation leur fait tourner la tête. D'où vient que le prophète royal se voyant élevé, se voyant riche et puissant et se sentant porté à une révolte intérieure, à secouer le joug de la loi divine, se disait à lui-même : *Nonne Deo subjecta erit anima mea?* (*Psal.* LXI, 2), Eh quoi! sera-t-il dit que parce que tu es heureux, que tu es considéré de ton peuple, que tu es craint de tes ennemis, sera-t-il dit pour ces considérations que tu oublies Dieu, que tu t'écartes du respect que tu lui dois?

Et n'est-ce pas aussi la même vue que vous devez avoir, la même réflexion que vous devez faire? *Nonne Deo subjecta erit anima vestra?* Faut-il que parce que vous êtes élevé dans une ville, que vous y faites quelque figure, que vous y tenez quelque rang ou par votre charge, ou par votre naissance, ou par vos richesses, faut-il, dis-je, que vous ayez si peu de religion, que vous craigniez si peu Dieu? Faut-il que, parce que vous êtes considéré des hommes, que parce que par lâcheté ou par une vue intéressée on n'ose vous rien dire, faut-il, dis-je encore une fois, que vous profaniez nos temples, que vous y causiez impunément et que vous portiez vos impiétés jusqu'aux pieds des autels? Eh! mon Dieu, qu'il viendra un temps où vous saurez bien vous venger de ces sortes de créatures qui sont comme ces vers luisants, qui brillent à nos yeux, mais qui, au

fond, ne sont qu'un peu de terre et que pourriture !

Faut-il enfin que, parce que vous avez des richesses, vous tombiez en ce troisième aveuglement d'en faire vos idoles? Avez-vous oublié la défense que Dieu fit autrefois à son peuple : ***Non facietis vobis deos argenteos et aureos*** (***Exod.***, XX, 23), vous ne vous ferez point des dieux d'or et d'argent. Vous n'en voulez point reconnaître d'autres, impies et aveugles que vous êtes; vous y mettez votre plus solide appui : c'est là où est votre cœur et votre amour; et cet aveuglement est si général et si universel qu'on ne peut pas dire comme de l'aveugle-né : *Rabbi, quis peccavit, hic aut parentes ejus* (*Joan.*, IX, 2)? Maître, qui a péché, ou l'enfant, ou le père? Car tous ont péché, tous sont des aveugles. Le père et la mère ont péché et ont été des aveugles de n'avoir eu d'autre pensée qu'à amasser du bien à cet enfant, de n'avoir eu d'autre soin qu'à l'élever pour le monde, et cet enfant a péché aussi et est un aveugle de suivre la vanité, de ne songer qu'à ses plaisirs, et de faire un si mauvais usage de ses biens. Le père et la mère ont péché et ont été des aveugles d'avoir été insensibles aux cris des pauvres, de n'avoir pas voulu leur faire la moindre charité, de peur de rien ôter à leurs enfants, et leurs enfants pèchent et sont aussi des aveugles d'imiter leur insensibilité, et d'avoir la même vue pour ceux qu'ils laisseront après eux.

Faut-il que l'amour d'un enfant aveugle tellement un père qu'il ne songe pas à soi-même? faut-il que, pour le laisser riche sur la terre, il se rende éternellement misérable dans les enfers? *Stultitiæ genus est aliis fecisse lucrum, sibi parasse supplicium.* C'est une espèce de folie de faire un gain pour les autres et de perdre pour soi, de rendre les autres grands devant les hommes et de devenir un objet de mépris devant Dieu. Un père croit-il procurer beaucoup d'avantages à un enfant en lui laissant beaucoup de richesses? Au contraire, en lui laissant beaucoup de richesses, il lui laisse beaucoup de moyens de s'aveugler ou par sa charge, ou par ses plaisirs qu'il peut aisément se procurer, ou par le mépris qu'il fait des autres qu'il voit au-dessous de lui.

Que chacun donc dise à Jésus-Christ, comme lui disait un aveugle : *Domine, ut videam.* Seigneur, faites que je voie : que les plaisirs n'aveuglent point les yeux de mon corps, en les charmant, qu'ils n'aveuglent point les yeux de mon esprit en le rendant déraisonnable, qu'ils n'aveuglent point les yeux de ma foi en me rendant peu chrétien : *Domine, ut videam.* Seigneur, faites que je voie, que l'ambition ne m'aveugle point en me faisant méconnaître moi-même par un principe de vanité, en me faisant méconnaître mon prochain par un motif de malice, en faisant que je vous méconnaisse vous-même par un acte d'irréligion : *Domine, ut videam.* Enfin, Seigneur, faites que je voie, que les richesses ne m'aveuglent point, qu'elles ne me rendent pas idolâtre, afin que n'ayant point reconnu d'autre Dieu que vous sur la terre, je puisse vous posséder éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE
DE SAINTE SCHOLASTIQUE.

Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus.

Je la conduirai dans une solitude et je parlerai à son cœur (*Osée*, II).

Comme la nature se plaît à cacher ses trésors dans le sein de la terre, Dieu se plaît ainsi à cacher les siens dans les lieux les plus retirés. Les hommes n'estimeraient pas tant l'or s'il était si commun, et la sainteté ne serait pas si considérée si elle était si publique. C'est pourquoi Dieu voulant sanctifier Scholastique, il la conduit dans une solitude pour parler à son cœur et lui donner des instructions conformes aux grands desseins qu'il avait sur elle. Quoique la parole de Dieu ne soit point liée et que son esprit soit libre pour souffler où il lui plaît, il faut néanmoins avouer que comme autrefois il choisit un certain peuple entre tous les autres pour faire une alliance particulière avec lui, il choisit encore quelquefois de certaines familles où son amitié se conserve et s'entretient de père en fils, où il met ses plaisirs et ses délices, et dans lesquelles on dirait que sa grâce sanctifiante passe de génération en génération, comme le plus ancien et le premier patrimoine de la maison; telle, peut-on dire, était celle de sainte Scholastique, où la piété de plusieurs de ses ancêtres s'est recueillie et ramassée en sa propre personne et en celle de son frère saint Benoît. Dieu a voulu que ce frère et cette sœur eussent beaucoup de conformités dans leur sort. Ils sont conçus tout à la fois dans un même sein, ils viennent au monde le même jour, ils sont enfermés tous deux après leur mort dans un même tombeau; et durant leur vie ils entrent tous deux dans une même solitude, animés du même esprit, poussés d'une même fin et pour établir le même ordre. Au commencement du monde Dieu voulut créer un soleil, et une lune pour éclairer la terre; et voulant former un nouveau monde, un monde spirituel, un monde religieux, il met aussi deux astres pour l'éclairer, Benoît et Scholastique; le premier pour servir de modèle aux hommes et l'autre pour servir de règle à celles de son sexe : mais, quoique la nature et la grâce, la solitude et la religion, les aient unis tous deux, je suis pourtant obligé de les diviser aujourd'hui et de ne vous entretenir que de sainte Scholastique. Pour y mieux réussir, recourons aux lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie en lui disant avec l'ange : *Ave.*

Qu'il est malaisé de se haïr et qu'une grande attache à soi-même est difficile à rompre! Néanmoins tandis que nous avons beaucoup d'amour propre, il nous est impossible d'avoir beaucoup d'amour pour Dieu. Tandis que nous sommes trop à nous, nous ne pouvons jamais être assez à lui. Il nous eût été permis de nous aimer, si nous fussions de-

meurés dans l'état d'innocence, parce qu'il n'y eût rien eu en nous que l'ouvrage de Dieu. Le monde eût été un objet digne de nos affections, parce qu'il n'eût été qu'un paradis terrestre. Mais depuis le péché tout est si corrompu et dans le monde et dans nous-mêmes, que nous nous devons défier et de l'un et de l'autre, et que nous ne pouvons plus les aimer avec assurance. C'est pourquoi tous les saints ont tant combattu et contre eux-mêmes et contre le monde; contre eux-mêmes par la pénitence, et contre le monde par la retraite. Ils voyaient et ressentaient l'impossibilité qu'il y avait de faire subsister dans un même sujet, l'amour du ciel et celui de la terre. Ils étaient trop éclairés pour ne pas connaître que leur cœur était trop borné et trop étroit pour contenir deux choses si vastes et si opposées, et que c'était trop de la moitié de vouloir embrasser l'un et l'autre.

Il est vrai que Dieu n'a pas d'abord éclairé et touché tous ses élus. Ils n'ont pas eu d'abord un parfait détachement du monde. Ils n'y ont eu souvent que trop d'engagement avant leur parfaite conversion; mais pour ce qui est de sainte Scholastique, Dieu a eu les prémices aussi bien que la suite et la fin de son amour. Elle a toujours été uniquement à lui, elle se distinguait bien moins par sa noblesse que par sa piété; elle avait un naturel heureux, à qui les vertus semblaient être plutôt inspirées qu'enseignées, une volonté pieuse qui par de douces impressions se portait d'elle-même au bien; une raison prématurée; car si nous en croyons saint Grégoire, dès son berceau elle fut raisonnable et eut des avantages au-dessus de son âge. Aussi Dieu, qui connaissait cette docilité et cette soumission, n'a qu'à parler à son cœur par les moindres mouvements de sa grâce pour la retirer du monde et la faire entrer dans une solitude.

On ne voit que trop de personnes qui y entrent, mais dont les vocations sont plus humaines que divines : où les parents ont plus de part que Dieu, et où enfin on regarde plus les intérêts d'une famille que ceux de la religion; mais dans l'entrée de Scholastique en sa solitude, hommes, vous n'y avez point de part; c'est Dieu seul qui l'y conduit : *Ducam eam in solitudinem* (*Osée*, II). Parents, vous n'avez pas besoin de lui inspirer une telle retraite; c'est Dieu seul qui veut parler à son cœur : *Et loquar ad cor ejus*. C'est lui seul qui veut l'instruire. Je trouve qu'il lui donne trois instructions. Il lui apprend à vaincre le monde; il lui enseigne à vaincre le ciel; il lui montre à se vaincre elle-même; il lui apprend à vaincre le monde par une prompte retraite; il lui enseigne à vaincre le ciel par une ardente prière; il lui montre à se vaincre elle-même par une rigoureuse pénitence. Ce sont ces trois instructions qui ont servi à lui faire remporter trois victoires qui ont contribué, à sa sainteté sur la terre, à son triomphe dans le ciel et qui feront le partage de tout ce discours.

PREMIER POINT.

Ce n'est pas une petite victoire que de vaincre le monde et de s'en détacher. Tout y est dangereux : la prospérité nous y élève, l'adversité nous y abat, les amis nous y sont souvent infidèles, les plaisirs ordinairement nous y corrompent. On y entretient notre amour-propre par de fausses louanges : on y flétrit notre réputation par des médisances; si nous sommes heureux, on nous y porte envie; si nous sommes misérables, on nous y insulte. Nos passions y sont ordinairement déchaînées. Les occasions de notre perte y sont toujours présentes. Tous nos sens nous y font la guerre : nos yeux ne sauraient guère s'y ouvrir qu'ils ne reçoivent des espèces capables de troubler notre esprit; nos oreilles n'entendent guère de choses qui ne soient un poison capable de corrompre notre cœur; car combien de railleries fines n'y fait-on pas? combien de paroles trop libres n'y dit-on pas? combien de maximes visiblement mauvaises n'y suit-on pas? Une personne ne saurait être un peu attentive aux discours ordinaires des hommes, qu'elle n'y aperçoive quantité de sentiments trop humains et contraires à la religion. On y approuve l'ambition, on y justifie l'avarice, on y loue la colère et la vengeance, on y fait passer ces vices pour de nobles passions : le luxe et la vanité y sont à la mode et du bel usage. On parle avec estime de quantité d'actions que le monde autorise et que Dieu condamne. Tous les vices médiocres y sont presque approuvés et ils ne sont honteux que dans leur excès.

Voilà ce qui fait le danger du monde et ce qui fait en même temps le bonheur et la gloire de ceux et de celles qui le savent vaincre et s'en détacher. Je sais bien que, pour dangereux et funeste qu'il puisse être à la plupart des créatures, il a cependant de certains attraits si engageants, de certains charmes si puissants, de certains liens si agréables que difficilement on s'en peut défaire; et entre autres j'en remarque trois, savoir : les grands biens, les établissements considérables et l'amour tendre des parents; car quitter les biens qu'on a dans le monde, quand ils sont grands et nobles, rejeter des établissements qui se présentent, quand ils sont importants et solides, s'arracher d'entre les bras d'un père quand il nous aime tendrement, et quand nous sentons pour lui une réciproque tendresse : monde, que tu donnes de violentes attaques à un pauvre cœur au moment de cet abandon et de cette séparation! qu'il est difficile de te vaincre en ces sensibles occasions! qu'il est malaisé de surmonter tout à la fois la fortune, la grandeur et la nature, si Dieu ne vient au secours d'une personne qui se trouve aux prises avec de si puissants et de si agréables ennemis!

C'est ce que fit Dieu à l'endroit de Scholastique, il vint lui-même en personne pour la détacher du monde, de ses biens et de son père et la conduire dans une sainte solitude : *Ducam eam in solitudinem* (*Ose*. II). Sans ce

secours divin, eût-elle jamais pu venir à bout de son pieux dessein? Car il faut avouer premièrement qu'on quitte difficilement ce qu'on aime; et comme il y a peu de personnes qui n'aiment les biens, il s'en trouve peu aussi qui ne sentent de la peine à s'en dépouiller. Cet amour est de telle nature que de toutes nos passions, c'est celle qui dure le plus longtemps et qui souffre le moins de remède : elle dure le plus longtemps, car elle nous accompagne jusqu'au tombeau : les vieillards aiment encore avec plus d'ardeur et plus d'attache les biens que les jeunes gens. Elle souffre le moins de remède, car toutes les autres passions s'arrêtent et se ralentissent quand elles ont ce qu'elles désirent. La gourmandise se remplit par l'excès des festins. L'impudicité se dégoûte par l'expérience des plaisirs. Il n'y a que l'amour des biens qui ne se dégoûte et ne se remplit jamais. Plus il en a, plus il désire en avoir; semblable à un hydropique qui plus il boit, plus il est altéré.

Il faut quelque chose de divin pour arrêter cette cupidité des richesses et pour en inspirer le mépris; et c'est ce qu'a fait Dieu à Scholastique qui était si riche. Il lui fit mépriser les biens de la terre pour ne s'occuper que de ceux du ciel; il lui fit connaître que c'était son avantage et son bonheur. Comme le monde ne juge des choses qu'avec des yeux charnels, il fait souvent passer pour une simplicité ce qui est souvent un acte héroïque. Il croit que c'est ne savoir pas user de sa fortune que d'embrasser la religion quand on a de grands biens; que la religion ne doit être un lieu de retraite aux personnes de qualité, que quand elles n'ont pas de quoi vivre dans le monde selon leur condition; mais quand elles y peuvent faire une figure considérable et y appuyer leur famille par quelque illustre alliance, il est dommage, dit le monde, de les renfermer dans un cloître. Monde, que tu es aveugle en ton jugement! Scholastique, que vous êtes éclairée et que vous êtes d'un goût fin, d'un goût chrétien en votre choix et en votre conduite de fermer les yeux à ces considérations humaines, de ne pas envisager vos grandes richesses, ni même toutes les alliances illustres qui se présentent et qu'on vous propose.

Avec les grands biens on fait quelquefois de grandes alliances. Comme la noblesse s'est quelquefois épuisée en servant le prince, qu'elle ne peut plus se soutenir par elle-même, elle cherche des appuis qui sont quelquefois bas, qui sont quelquefois indignes d'elle. Alors la nécessité l'y contraint. Il faut, malgré elle, qu'elle descende quelquefois de sa fierté pour ne déchoir pas entièrement de sa fortune; il faut que quelquefois elle se mésallie pour dégager ses terres et conserver sa maison. Mais Scholastique était en toute manière un parti heureux et avantageux pour un homme de qualité : elle était riche; elle était noble; ajoutez qu'elle était vertueuse.

Les richesses viennent de la fortune; la noblesse vient du hasard; mais la vertu vient de Dieu. Les richesses introduisent quelquefois le luxe dans une maison. La noblesse y introduit quelquefois l'ambition; mais la vertu y fait régner l'ordre et la paix. Aussi Salomon dit que ce sont les parents qui donnent les maisons et les richesses; mais que c'est le Seigneur qui donne à l'homme une femme sage : *Domus et divitiæ dantur a parentibus, a Domino autem proprie uxor prudens* (*Prov.*, XIX, 14). Si bien que Scholastique étant de cette nature, étant prudente, étant sage, étant vertueuse, faut-il s'étonner s'il se présente tant de partis, s'il se propose tant d'établissements; car la vertu étant connue, elle est toujours estimée et recherchée en ces sortes d'occasions. Ce bien est trop rare et trop précieux pour ne pas s'empresser à le posséder. Mais Scholastique, s'étant dévouée à Dieu, refuse d'appartenir aux hommes; elle préfère la retraite au monde, la pauvreté à un établissement, Jésus-Christ à un homme. Dieu vient à son secours, il la pousse, il la presse par les mouvements de sa grâce à se retirer; il s'offre lui-même à être son guide dans sa solitude : *Ducam eam in solitudinem.*

Mais elle trouve un puissant obstacle à son dessein : elle rencontre un père qui s'y oppose. Philon dit que les enfants sont des parties inséparables des pères : *Sunt partes inseparabiles parentum* (*de Sacerd. Hon.*); car le sang d'un enfant est le sang d'un père; sans avoir besoin d'ouvrir la veine, le sang du père passe dans l'enfant : voilà ce qui lie leur affection mutuelle; voilà ce qui les attache l'un à l'autre. Ils ne peuvent se détacher l'un de l'autre, *Propter communem sanguinem* (*Ibid.*), à cause que leur sang est commun. Cependant Dieu veut qu'un père lui sacrifie son enfant pour donner à connaître que sa fécondité est reconnaissante : *Ut appareat gratam esse fœcunditatem* (*Ibid.*), et que, l'ayant reçue de Dieu, il est prêt de la lui rendre et de la lui sacrifier.

Mais le père de Scholastique, ayant déjà consenti au sacrifice de son frère Benoît, avait peine de donner les mains au sien, il voulait du moins se réserver cette unique consolation d'avoir une fille si prudente, si sage et recherchée de tant d'illustres personnes. Père, le monde autorise votre opposition, mais la religion la condamne; vous avez de spécieux prétextes de vous justifier devant les hommes, mais vous êtes blâmable devant Dieu d'empêcher la vocation de votre fille.

Je sais bien que le même Philon appelle les pères, les seconds auteurs de la vie de leurs enfants ceux qui, après Dieu, leur donnent l'être : *Secundos post Deum auctores vitæ* (*Lib. Decal.*); d'où vient que, dans le livre qu'il a composé sur le décalogue, il les nomme, en termes formels, *Deos conspicuos*, des dieux visibles et incarnés à qui les enfants doivent du respect, de la déférence et de l'amour, comme à ceux qui leur tiennent lieu de divinité sur la terre. En effet, la nature donne à un père un tel empire sur le

cœur et l'esprit de son enfant, que l'enfant ne peut légitimement faire des inclinations, des alliances et des engagements sans la volonté du père. Les lois civiles casseraient les engagements d'un enfant, faits à l'insu et contre la volonté d'un père. Oui, lois civiles, vous ne les souffririez point! mais lois divines, vous êtes par-dessus; et, selon votre règle, un enfant est plus obligé d'écouter la voix de son Dieu que celle de son père.

Et c'est ce que fait Scholastique. Pour grands que fussent ses biens; pour empressées que fussent les recherches qu'on fit de sa personne; pour illustres que fussent les établissements qu'on lui proposa, et de quelque artifice que son père pût se servir, tout cela ne fit pas la moindre impression sur son cœur engagé et consacré à Dieu et à la religion. Jésus-Christ disait autrefois qu'il était venu apporter le feu en terre et séparer l'enfant d'avec le père (*Luc.*, XII, 49); et c'est ce qui se passe entre Anice Eutrope et sa fille Scholastique; il se passe un combat entre l'un et l'autre : ce père la voudrait retenir pour le monde, et elle s'y oppose; ce père voudrait se servir des droits que lui donne la nature et elle lui remontre que ceux de la grâce doivent l'emporter; ce père ne frappe que ses oreilles par sa voix; mais Dieu touche son cœur par ses mouvements, et c'est ce qui fait que la voix du père n'est point écoutée comme celle de Dieu, et c'est ce qui fait qu'elle quitte généreusement et tous ses grands biens et toutes les recherches des hommes et tous ses parents pour entrer dans une solitude sous les auspices et la conduite de Dieu: *Ducam eam in solitudinem* (*Osée*, II).

Je trouve que le sort de sainte Scholastique est bien différent de celui de la plupart des créatures du monde. Scholastique méprise de grands biens, et la plupart des personnes du monde les souhaitent; elles se font riches dans leur idée, ne le pouvant être en effet; elles se font des fortunes chimériques, n'en pouvant avoir de réelles; elles se repaissent l'esprit de mille désirs, de mille imaginations, de mille fantômes et elles ne songent pas au véritable bien, au véritable bonheur qui ne se peut rencontrer ici-bas. Aussi, bien loin d'être heureuses, elles se trouvent misérables et dans le monde et dans elles-mêmes; dans le monde, n'y ayant pas une fortune telle que leur ambition le souhaiterait, et dans elles-mêmes, y étant déchirées et rongées par mille passions différentes, ou de haine, ou d'envie, ou de douleur, ou de tristesse. Scolastique rejette l'alliance des hommes pour n'aspirer qu'à celle de Dieu. Elle met son unique plaisir, son unique bonheur à lui plaire. Tous ses désirs, toutes ses pensées, tous ses soins n'ont d'autre but et d'autre fin; et la plupart des personnes du monde se soucient peu de s'attacher à Dieu, de s'élever à Dieu; elles ne se mettent en peine que de faire des liaisons humaines, que de s'attacher aux hommes; elles y établissent leur unique satisfaction; elles apportent toute leur étude, toute leur industrie à les gagner, à se les attirer. Elles font dépendre leur bonheur et leur repos de cette conquête. Elles croient que ce sera pour elles un établissement solide. Leur salut, leur éternité, le ciel, Dieu ne les touchent point, quand il est question de se satisfaire dans leur inclination, quand il est question de faire une alliance qu'elles s'imaginent devoir leur être honorable et faire, pendant le reste de leurs jours, leur unique plaisir; mais, liaisons de cœur, que vous êtes souvent de peu de durée! douceurs humaines, que vous avez d'amertume! plaisirs passagers, que vous avez ensuite de longs chagrins!

Enfin Scholastique résiste à son père qui, malgré elle, la veut retenir dans le monde; et la plupart des enfants s'opposent à leurs parents qui les veulent porter à la religion contre leur inclination. Je ne blâme point cette opposition quand elle est respectueuse. C'est une conduite vicieuse de tout côté et de s'opposer à la vocation d'un enfant, et de vouloir faire dépendre sa vocation ou de l'ambition, ou du peu d'amour, ou du caprice d'un père ou d'une mère. Mais si cet enfant n'est point appelé à une vie religieuse, il est appelé du moins à une vie chrétienne; s'il n'est point appelé à être renfermé dans un cloître, il doit bien prendre garde à ne se répandre pas trop dans le monde, à n'y faire point de liaison, ni d'attache qui trouble son repos, qui expose sa réputation et qui lui fasse péricliter son salut. S'il n'est point appelé à se couvrir d'un sac, il doit bien prendre garde à se vêtir modestement, à ce qu'il n'y ait ni luxe, ni superfluité en ses habits; s'il n'est point appelé à embrasser volontairement une vie pauvre, il doit bien prendre garde à faire un saint usage de ses biens, à ne pas les consommer en des amusements, en des bagatelles, au jeu, à des présents qui incommodent souvent ceux qui les font, qui corrompent souvent ceux ou celles à qui on les fait. Tous à la vérité ne peuvent avoir, comme Scholastique, un esprit de retraite, un esprit de pauvreté, un esprit d'un entier détachement du monde et des alliances qu'on y peut faire avec les créatures; mais tous doivent tâcher d'avoir, comme Scholastique, un esprit de prière. Par sa retraite, elle a vaincu le monde; par sa prière elle a gagné le ciel, et par sa pénitence, elle a triomphé d'elle même; et c'est ce qui me reste à vous faire voir dans la suite de ce discours.

SECOND POINT.

Il n'y a rien qu'on fasse plus souvent que la prière; mais quelque habitude que nous y ayons, il n'y a rien qu'on fasse ordinairement plus mal que la prière; et d'où vient ce défaut, sinon ou de notre orgueil, ou de notre aveuglement, ou de notre lâcheté : de notre orgueil, en ne priant pas avec assez d'humilité; de notre aveuglement, en ne connaissant pas bien les choses que nous devons demander à Dieu; de notre lâcheté, en ne le priant pas avec assez de ferveur. Il faudrait donc, pour bien prier, être humble,

et reconnaître notre indignité et notre néant devant Dieu ; être éclairé, et ne l'importuner pas par des demandes toutes terrestres ; être persévérant, en lui faisant des instances réitérées. Or, qu'y avait-il de plus humble que sainte Scholastique, qui ne se croyait plus digne de posséder le moindre bien, quoique, de son patrimoine, elle eût pu jouir de tant de richesses? Qu'y avait-il de plus clairvoyant que son esprit, qui ne demandait à son frère que des choses pour son avancement dans la perfection? On peut juger maintenant de son dessein à persévérer continuellement dans sa prière, par le parti qu'elle prit de demeurer toute sa vie dans la solitude.

Quand on reconnaît les avantages qu'on peut retirer de la prière, on s'y attache avec amour; car elle est un commerce agréable de notre âme avec Dieu, un flambeau qui l'éclaire dans ses ténèbres, un miroir où elle voit toutes ses imperfections ; elle est encore, si vous voulez, la source des vertus, le canal par lequel coulent les grâces et les dons du ciel, un avancement moralement assuré dans la piété. Il est vrai qu'il y a souvent des illusions dans nos prières; nous nous trompons souvent, faute de lumière et de conduite. C'est pourquoi Scholastique, qui se défiait d'elle-même, voulut consulter son frère, saint Benoît.

Quelque amour que nous ayons pour nos parents, rarement nous nous adressons à eux pour leur confier toutes nos faiblesses, pour leur découvrir tout ce qu'il y a de plus secret dans notre conscience, et pour les rendre les arbitres de notre conduite. Mais Scholastique ne suit point ces règles communes : de son frère, elle fait son père, elle en fait son directeur, elle en fait l'arbitre et le juge de sa conduite, de ses actions et de ses pensées ; elle ne croit pouvoir mieux puiser que dans une source si pure et si sainte, elle croit ne pouvoir mieux s'instruire qu'auprès de celui qu'elle croyait avec assurance avoir l'esprit de Dieu. Ce frère donc la va voir, lui parle, l'instruit ; mais quand il crut avoir satisfait à ses besoins, de peur que la nature ne se rencontrât parmi des choses si saintes, il voulut se retirer, quelque instance qu'elle lui fît de rester.

Il n'y a rien de si délicat que la direction et la conduite des âmes ; en voulant quelquefois satisfaire son zèle, on satisfait quelquefois la nature ou l'esprit des personnes qui nous veulent parler. La dévotion est un art où chacun s'étudie et désire de paraître ; mais en voulant faire un acte de religion, on songe souvent à contenter son amour-propre ; c'est pourquoi les directeurs les plus saints et les plus expérimentés sont ceux qui parlent le plus rarement, ou du moins le plus brièvement; car, sous ces spécieux prétextes de besoins spirituels, combien s'y glisse-t-il d'abus et souvent de dangers? Ce n'est pas qu'il y eût du danger entre un frère et une sœur, entre un saint et une sainte; mais c'est qu'il est de l'ordre et de la bienséance de n'autoriser pas par ces exemples, tout saints qu'ils puissent être, des choses qui pourraient n'être pas innocentes dans les autres. Saint Benoît donc, encore un coup, voulut quitter sa sœur, quelque prière qu'elle lui pût faire de rester encore avec elle.

Il est vrai qu'il ne faut pas s'étonner si Scholastique fut refusée de son frère Benoît, c'était la première grâce qu'elle avait demandée aux créatures. Comme tout son commerce était avec le ciel, elle n'a qu'à y élever son esprit, et elle fait voir dès aussitôt la secrète et mutuelle intelligence qu'il y a entre lui et elle. Saint Chrysostome appelle le prophète Elie *Janitorem cœli*, le portier du Ciel, parce que, comme s'il en eût eu la clef, il en faisait sortir et descendre les pluies, les éclairs et les tonnerres, quand il le jugeait à propos ; et n'est-ce pas ce que fait notre sainte? Il est vrai que je trouve cette belle différence entre elle et ce prophète, que le prophète Elie ne disposait du feu du ciel que pour punir les hommes ; mais Scholastique a un plus doux motif, elle ne fait voir son autorité sur le ciel que pour arrêter son frère, et jouir, par ce moyen, de son pieux et salutaire entretien.

Je vous ai dit, au commencement, que Dieu avait créé deux astres pour éclairer le monde, et qu'il s'était voulu servir aussi de saint Benoît et de sainte Scholastique comme de deux astres pour éclairer un nouveau monde, un monde spirituel, un monde de religion ; mais comme l'un de ces deux astres fut appelé *luminare minus* (*Gen.*, I), le corps le moins lumineux, parce qu'il emprunte tout son éclat de l'autre, pour le communiquer ensuite à la terre; aussi sainte Scholastique se regardant comme l'astre inférieur, en comparaison de son frère Benoît, elle veut tirer de lui toutes ses lumières, pour les répandre et les communiquer ensuite à ses filles, et c'est pour ce sujet qu'elle prie le ciel de lui prêter ses éclairs et ses feux pour l'arrêter; et ainsi le ciel, voyant une prière si juste, obéit incontinent à ses désirs, et il commande à tous les éléments, comme s'ils eussent été à sa solde, de combattre en sa faveur pour la faire triompher du cœur de son frère ; en sorte que je puis dire d'elle ce que saint Chrysologue dit de Moïse : *Ad triumphum suum militare sibi omnia mandat elementa.* Dieu lui accorde ses foudres et ses tonnerres pour prendre son parti, et lui faire entériner sa requête.

Quelques-uns ont cru que le tonnerre était la parole de Dieu, et que, quand il voulait se faire obéir promptement, il usait de cette façon de parler. En effet, voulant donner sa loi à son peuple, ne fut-ce pas parmi les éclairs et les tonnerres? Voulant instruire Moïse, qui devait ensuite instruire ceux qui étaient sous sa conduite, ne devança-t-il pas cette instruction par des feux qui parurent dans le ciel? Ce qui a fait dire à saint Augustin, ces belles paroles qui sont si conformes à mon sujet : *In vocibus et tonitruis agnoscitur doctrina cœlestis*, les tonnerres sont comme des organes et des truchements

dont le ciel se sert pour instruire d'une manière extraordinaire.

Toutes les créatures sont entre les mains et à la disposition de Dieu ; elles quittent et changent leur nature, quand il lui plaît, et d'inanimées qu'elles peuvent être, elles deviennent animées pour parler et faire entendre ses desseins. Mais les nuées sont les sujets dont Dieu s'est le plus ordinairement servi pour ces sortes d'emplois, *nubes dederunt vocem suam* (*Psalm.* LXXVI, 28). Et en effet, saint Benoît, connaissant que Dieu lui parlait par ces nuées tout en feu et par ces pluies orageuses, regarde doucement sainte Scholastique, et lui dit : Ah ! ma sœur, qu'avez-vous fait? Ce que j'ai fait, lui répliqua notre sainte, voyant que vous ne vouliez point écouter ma prière, je l'ai offerte à Dieu qui m'a été plus favorable que vous.

Quand nous prions comme il faut, Dieu ne manque jamais de nous exaucer. Il est vrai qu'il ne nous traite pas tous comme Scholastique ; il ne fait pas des miracles, et ne nous donne pas des marques sensibles de l'entérinement de notre requête ; mais souvenons-nous que Dieu ne donne pas toujours aux âmes saintes ses lois intérieures parmi les foudres et les éclairs. Souvenons-nous qu'Elie ne trouva pas le Seigneur dans le vent impétueux qui passa devant lui, ni dans le feu dévorant qui consumait tout ce qui lui venait au-devant, mais dans un zéphyr très-doux et très-subtil.

On ne saurait mieux comparer ce grand épanchement sensible qu'on souhaiterait quelquefois dans la prière, qu'aux pluies que causent quelquefois les orages de l'été. Elles tombent avec grand bruit, accompagnées de vents violents, entrecoupées d'éclairs ; mais elles battent plus la surface de la terre qu'elles ne la pénètrent ; ce qui fait que bien souvent elles nuisent aux fruits de la terre, au lieu de contribuer à leur maturité. Au contraire, les pluies qui tombent doucement sont de plus longue durée : elles s'insinuent dans la terre pour l'engraisser et rendre fertiles les campagnes. Les rivières qui font le moins de bruit en courant ont plus de profondeur, et sont plus capables de porter des vaisseaux de plus grande charge. Il n'y a que les petits ruisseaux et les torrents qui, ayant plus de rapidité que d'eau, font plus de bruit qu'ils n'apportent de fruit.

Ne demandons pas dans nos prières des choses qui fassent tant de bruit, qui éclatent si fort ; laissons conduire à Dieu, il sait mieux ce qui nous est nécessaire et utile que nous-mêmes. Selon nos différentes dispositions il se conduit différemment ; il ne lui faut qu'un petit zéphyr de certaines âmes bien disposées : un petit souffle de sa grâce, un bon mouvement, une petite inspiration, une simple parole, le moindre avis les touche, les attire et les gagne ; mais il y en a d'autres à qui la douceur est inutile, à qui il faut de la rigueur, à qui les tonnerres et les foudres sont nécessaires. Cette humiliation publique est un coup de foudre qui frappe cette personne, mais ce coup est venu à propos ; car sans cela elle ne se serait peut-être jamais reconnue, et elle ne serait peut-être jamais revenue de son égarement. Cette perte considérable, cette suppression de charge est comme un coup de tonnerre qui frappe cette maison ; mais ce coup était nécessaire, car sans cela la bonne chère, les débauches, les excès, le jeu, le luxe, la vanité y auraient peut-être toujours régné. Cette maladie aiguë est comme un coup de foudre qui frappe cet homme ou cette femme ; mais ce coup leur était nécessaire, car sans cela ils auraient peut-être toujours persévéré dans leur même attache, dans leur même commerce, dans leurs mêmes libertés, dans leurs mêmes déréglements. Sans ce coup de foudre ils n'auraient peut-être jamais ouvert les yeux pour connaître le danger où ils exposaient leur âme et leur salut éternel.

Nous avons donc besoin quelquefois que Dieu nous humilie, qu'il nous envoie des afflictions, des maladies, des pertes ; ce sont des voix un peu fortes, quelquefois accablantes, mais qui servent à nous réveiller et à nous retirer de cet assoupissement mortel, où le monde, ses biens, ses douceurs et ses plaisirs ne nous font tomber que trop souvent. Ce sont des voix divines qui parlent au fond de nos cœurs, qui les remuent, qui les troublent, et qui quelquefois les convertissent heureusement. Ecoutons donc Dieu lorsqu'il nous parle par ces sortes de tonnerres, profitons des instructions qu'il prétend nous donner par ces sortes de voix, imitons la conduite de sainte Scholastique. Après que le tonnerre eut cessé, elle ne se contenta pas d'avoir vaincu le monde par sa retraite, d'avoir gagné le ciel par ses prières, elle voulut triompher d'elle-même par une rigoureuse pénitence dont je ne dirai qu'un mot.

TROISIÈME POINT.

Quoiqu'il n'y ait rien de plus faible que l'homme, l'homme néanmoins ne trouve rien de si difficile que de se vaincre soi-même ; et c'est sa propre faiblesse qui fait cette difficulté ; s'il était plus fort, il se surmonterait plus facilement, mais parce qu'il est faible, il est lâche ; et étant lâche, il appréhende de donner le moindre combat. Une autre raison qui rend sa victoire difficile, c'est qu'il aime les ennemis contre qui il a à combattre. Quels sont les ennemis les plus puissants et les plus dangereux de l'homme? ce sont son corps, son esprit et ses passions ; mais bien loin de faire la guerre à son corps, il le flatte ; bien loin d'abaisser et d'humilier son esprit, il lui permet de s'élever par mille fausses idées de grandeur et de mérite dont il le repaît ; bien loin d'étouffer ses passions et de leur donner le coup de mort, il ne travaille qu'à les vivifier et à les satisfaire. Voilà ce qui le rend malheureusement invincible à lui-même.

Mais il n'en va pas de même de sainte Scholastique : elle triomphe saintement d'elle-même par le moyen de sa pénitence ; car, bien loin de flatter son corps, elle lui fait une guerre sans relâche, en le couvrant d'un cilice, en le déchirant à coups de discipline, en

l'exténuant par des jeûnes et des abstinences, et en le couchant durement. Bien loin de permettre à son esprit de s'élever, elle ne l'occupe que des pensées de sa faiblesse, de sa misère et de son néant; elle lui représente ses chimères, ses imaginations ridicules, ses fantômes, qui le travaillent et qui le travailleraient bien autrement, si Dieu ne les dissipait par le secours de sa grâce. Bien loin de contenter ses passions, elle ne s'étudie qu'à les faire mourir. Rien ne vit en elle que l'amour de son Dieu, l'amour de la pauvreté, l'amour de la pénitence; ces différents amours sont ses uniques passions : passions saintes, passions sanctifiantes.

Quelle comparaison de notre état au sien! Car quel amour vit et règne en nous? Est-ce celui de Dieu? N'est-il pas vrai que nous aimons encore davantage cette créature, qu'elle occupe notre souvenir tout entier, que nous avons plus de douleur de l'avoir offensée, et qu'une rupture avec elle nous est plus sensible que celle que nous pouvons avoir malheureusement avec Dieu? Quel amour vit et règne en nous? Est-ce celui de la pauvreté? Ne soupirons-nous pas au contraire après les biens? Ne recherchons-nous pas nos aises, nos commodités, et ne murmurons-nous pas dans le moindre besoin et dans la moindre nécessité? Quel amour enfin vit et règne en nous? Est-ce celui de la pénitence? N'en avons-nous pas au contraire un visible éloignement? car en quoi mortifions-nous nos appétits? en quoi maltraitons-nous notre corps? en quoi violentons-nous notre esprit? Quel combat donnons-nous contre nos passions pour les vaincre? Quelle rigueur exerçons-nous sur notre personne pour satisfaire à la justice de Dieu? où est notre prudence? où est notre raison? où est notre religion?

Si une sainte Scolastique, délicate, noble, riche, innocente, embrasse une vie austère, cachée, mortifiée, pénitente, quelle condamnation pour nous, que n'ayant peut-être aucune de ses qualités, refusons cependant de rien faire et de rien souffrir pour Dieu? de ne vouloir pas nous humilier et nous mortifier dans la moindre chose, de ne vouloir pas nous priver du moindre plaisir, de ne vouloir pas nous retrancher de la moindre commodité, de vouloir toujours vivre dans notre même lâcheté? Ouvrons donc un peu les yeux de l'âme, aimons un peu plus notre état et notre profession, aimons un peu plus la solitude, aimons un peu plus la prière, aimons un peu plus la pénitence; et ayant imité en ces trois choses sainte Scolastique, nous nous rendrons dignes de participer à sa même gloire que je vous souhaite. *Amen.*

PANEGYRIQUE

DE SAINT PHILIPPE DE NÉRI.

Erat sacerdos Dei.

Il était prêtre de Dieu (*Gen.*, XIV).

C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un homme que de l'appeler le prêtre de Dieu. Il y en a beaucoup qui sont faits prêtres par les hommes, mais il y en a peu que Dieu honore de ce caractère. Comme cette dignité dit quelque chose de divin, il n'appartient qu'à Dieu d'y élever; et quand les hommes s'ingèrent de le vouloir faire, ils anticipent sur ses droits. Cependant c'est un abus qui ne règne que trop à présent, et que l'on ne saurait assez déplorer. On ne voit que trop de personnes qui n'ont que des vocations humaines, que des vues charnelles, qui ne consultent que leur propre esprit, que leur intérêt, pour parvenir au sacerdoce; d'où on peut inférer qu'ils ne sont pas proprement les véritables prêtres de Dieu, puisqu'ils n'ont pas été appelés et attirés par son propre Esprit. Mais pour ce qui est de saint Philippe de Néri, il faudrait n'avoir pas la moindre notion de sa vie pour ignorer qu'il a été appelé de Dieu à cet état, qu'il ne l'a embrassé que par obéissance, et qu'il se peut dire avec justice, le véritable prêtre de Dieu : *Erat sacerdos Dei Altissimi.* Son directeur, qui n'avait pas moins de pénétration que de piété, n'eût eu garde de l'engager à cet auguste ministère, s'il n'avait connu à fond sa vertu. Car j'ose dire que de tous les péchés, le plus grand est celui qui se commet quand on donne à l'Eglise un mauvais prêtre. Les péchés des plus grands scélérats sont renfermés dans leur personne, ils ont leur borne aussi bien que la peine qui leur est due; mais le péché de ceux qui donnent à l'Eglise un prêtre qui la déshonore est un mal contagieux qui se communique quelquefois à une infinité de personnes, et qui attire sur ceux qui l'ont poussé et engagé à cet état, autant de supplices qu'il y a d'âmes qui se perdent par leur mauvais exemple et leur conduite relâchée. Le directeur de saint Philippe de Néri, encore une fois, n'avait aucun sujet de craindre de ce côté-là : il connaissait sa pureté et son zèle. Il connaissait par une longue expérience qu'il n'était capable que de travailler au salut des peuples, qu'à la gloire de Dieu et à l'avancement de son Eglise, comme il le fit paraître par l'établissement de la congrégation des prêtres de l'oratoire à Rome. Ce saint prêtre ne se contenta pas d'être saint en sa personne, il voulut encore travailler à la sanctification d'une infinité d'autres prêtres, dont il a été le père spirituel aussi bien que le modèle. Mais pour mettre au jour tant de vertus, que son humilité a tâché de cacher, implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la plus humble de toutes les créatures, en lui disant avec l'ange : *Ave.*

Dieu ne s'est pas contenté d'avoir des temples pour y être adoré, d'avoir des victimes pour lui être offertes, il a voulu encore avoir des prêtres pour les lui offrir, et comme leur fonction est une fonction divine, que leurs personnes sont des personnes sacrées, n'est-il pas raisonnable qu'ils aient aussi une sainteté particulière? En s'engageant, dit Salvien, à prendre ce nom auguste, ils s'engagent en même temps à vivre en saints : *Assumptio religiosi nominis sponsio est sanctitatis* (*Lib.* II *ad Eccl. Cath.*). Et tout prêtre qui ne vit

pas en saint ignore ce qu'il est et ce qu'il doit être. Il faut donc qu'un prêtre, pour se tenir dans son état, fasse réflexion, et sur sa grandeur, et sur son obligation en même temps; car s'il ne considérait que sa grandeur, il pourrait s'enorgueillir, et s'il se contentait de réfléchir sur son obligation, il pourrait oublier son devoir. Prêtres, souvenez-vous donc de votre grandeur, souvenez-vous que vous êtes les dieux de la terre, que vous y faites les fonctions de Dieu. Mais en même temps souvenez-vous qu'étant des dieux, il ne vous est pas permis d'y vivre comme des hommes du commun et de mener une vie séculière: *Ne sit deifica professio et illicita actio* (*Salv., ibid.*), de peur qu'on ne remarque en vos personnes des contrariétés visibles, de peur qu'on n'y voie une profession divine et une vie mondaine et illicite.

La sainteté de tout temps a été d'une telle obligation aux prêtres, que ceux de l'Ancien Testament même n'en étaient pas dispensés; d'où vient que Philon, expliquant cet endroit du Lévitique, où Dieu commande à Moïse de ne point prendre d'aveugles ni de boiteux pour servir dans son temple, dit que cela doit s'entendre mystiquement (*Lib.* II *de Monarch.*), comme pour nous insinuer qu'il ne voulait point en son temple de ministres aveugles, c'est-à-dire des personnes qui ignorassent leur devoir et leur obligation à la sainteté, qu'il ne voulait point en son temple de ministres boiteux, c'est-à-dire des personnes qui ne marchassent pas droit dans les choses de la religion; il faut, dit ce savant homme, entendre cela mystiquement; car il n'y a pas d'apparence que Dieu voulût rejeter de son service de telles personnes, à cause de certains défauts qui leur arrivaient naturellement ou par malheur plutôt que par malice.

Supposé donc que les prêtres de l'ancienne loi dussent être saints, quelle plus grande obligation n'y ont pas ceux de la nouvelle loi? Et c'est ce qui faisait craindre saint Philippe de Néri de s'élever à cet état; c'est ce qui le fit attendre jusqu'à trente-six ans avant que de s'y engager; c'est ce qui l'obligea à pratiquer auparavant toutes sortes de vertus, comme pour faire son noviciat de sainteté avant que de travailler à la sanctification des autres; c'est ce qui l'obligea, dis-je, auparavant à pratiquer toutes sortes de vertus, comme de charité, d'humilité, de modestie, de pénitence, de retraite, d'oraisons; et ce fut avec ces saintes dispositions qu'il entra dans le sacerdoce. Je vous laisse donc à juger si Dieu le pouvait désavouer pour son prêtre, et si je n'ai pas eu raison de lui appliquer les paroles de mon texte: *Hic erat Sacerdos Dei*; et pour vous mieux persuader qu'il était le prêtre de Dieu, sachez qu'il lui faisait trois sacrifices dignes de lui. Le premier était celui de son cœur, par ce grand amour dont il a toujours été embrasé; le second était celui de son esprit, par le plaisir qu'il prenait de l'humilier; le troisième était celui de son corps, par le soin continuel qu'il apportait à le mortifier. Ce sont, dis-je, ces trois sacrifices qui le feront paraître un véritable prêtre de Dieu: *Hic erat sacerdos Dei.*

PREMIER POINT.

De tout temps Dieu a voulu avoir des sacrifices, mais on ne lui en a jamais fait de plus agréable que celui du cœur, et sans lui tous les autres sacrifices, tels qu'ils puissent être, ne lui sauraient plaire. Je veux que vous offriez à Dieu une partie de vos biens par des aumônes; mais si le cœur n'est de la partie, cette oblation vous sera inutile; je veux que vous lui sacrifiiez cette humiliation, cette mortification, cette peine d'esprit que vous a causée cette personne; mais si le cœur n'est point de la partie, si vous n'étouffez tous ces secrets mouvements, si vous ne faites cesser cette voix de la nature qui vous parle de temps en temps pour vous en renouveler le souvenir, ce sacrifice vous sera de peu de fruit; je veux que vous lui sacrifiiez votre corps par des pénitences, que vous le ceigniez d'une ceinture piquante de fer, que vous le couvriez d'un cilice, que vous le déchiriez à coups de discipline, que vous le matiez par des privations de viande, par des jeûnes, par des veilles; mais, encore une fois, si le cœur n'est de la partie, si une vue humaine, si une fausse dévotion, si un désir de vaine gloire vous porte à ces actes de pénitence plutôt que le véritable et sincère amour de Dieu, toutes ces austérités ne sont que de beaux dehors de religion, que de trompeuses superficies qui entretiennent votre amour-propre et votre orgueil plutôt que de vous établir dans la solide piété.

L'amour de Dieu doit être uniquement le motif, la fin et l'âme de toutes nos actions. Aimons-le, dit saint Bernard, et à cause de lui-même et pour l'amour de nous-mêmes: à cause de lui-même, parce qu'il n'y a rien de si digne d'être aimé; pour l'amour de nous-mêmes, parce qu'il n'y a rien qui nous soit plus utile. Or, si jamais homme a aimé parfaitement Dieu, il faut avouer que ç'a été saint Philippe de Néri; son cœur était comme une fournaise ardente qui par ses flammes amoureuses le consumait continuellement; eh! ne fallait-il pas que cet amour fût bien violent, puisqu'il détacha et rompit les deux côtes qui couvraient son cœur, afin de se faire plus de place et avoir une plus grande liberté: c'est pourquoi on peut dire que sa vie n'était plus qu'une vie de miracle, puisque, selon les règles de la nature, il ne pouvait plus vivre après cet accident, si Dieu ne l'eût soutenu et animé de son amour; si bien qu'il pouvait dire comme saint Augustin: *Vita cordis amor* (*Lib.* III *de Trinit.*), l'amour de mon Dieu est la vie de mon cœur, c'est ce qui le nourrit, c'est ce qui l'entretient.

Les flammes de cet amour étaient si ardentes, qu'il était souvent obligé, pendant même le froid le plus rigoureux de l'hiver, d'ouvrir les fenêtres de sa chambre, pour trouver du rafraîchissement, mais il n'avait garde de se plaindre, comme l'Époux des Cantiques, des

plaies et des douleurs que le feu de son amour causait à son cœur : *Vulnerasti cor meum* (*Cant.* IV, 9). Au contraire, il s'en réjouissait et disait avec le même saint Augustin : *Ignis sancte, quam dulciter ardes! quam desideranter aduris* (*Solil.*, *c.* 39) ! Feu divin, que vos ardeurs sont douces ! que vos flammes sont désirables ! *Væ illis qui non ardent ex te* ! Malheur à tous ceux et à toutes celles qui ne veulent pas brûler de vous et pour vous, et qui, étant pleins de l'amour d'eux-mêmes ou de celui des créatures, ne veulent point brûler d'autres flammes que des leurs. Voilà donc le premier sacrifice que l'amour lui fit faire de son cœur.

Je trouve que ce même amour lui fit faire encore d'autres sacrifices, comme celui des richesses, par le mépris qu'il fit de celles de son oncle ; comme celui de sa vie, par le désir qu'il eut d'aller aux Indes prêcher l'Evangile, et comme celui enfin de son repos, par cette application continuelle qu'il eut d'entendre les confessions des pénitents et des pénitentes.

Le mépris des richesses marque mieux en quelque manière un caractère de grandeur d'âme que le mépris des honneurs, et voici mon principe : c'est que celui qui méprise les honneurs ne les perd pas ; il les reçoit toujours, il se revêt dans l'idée des hommes d'une plus grande gloire que de celle qu'il rejette; mais celui qui méprise les richesses, qui les rejette, qui n'y veut point succéder, les perd entièrement. Il est vrai que cette perte est souvent avantageuse ; car quand on est pauvre, on est plus humble, on est plus modeste, on est plus retenu, on fréquente moins le monde où l'on ne saurait plus faire de figure considérable ; on prend plus aisément le parti de la dévotion, on visite plus souvent les églises, on fréquente plus assidûment les sacrements, car les créatures veulent toujours avoir leur compte, et quand elles ne le trouvent pas auprès des hommes, elles le cherchent auprès de Dieu.

On peut dire que les richesses nous chagrinent souvent ; il les faut posséder à des titres onéreux, au prix de son repos, de mille veilles, de mille fatigues, de mille voyages par terre ou par mer, au prix de sa santé, au prix même quelquefois de sa conscience. Ce n'est pas que celles que pouvait avoir saint Philippe de Néri lui dussent coûter si cher, lui dussent donner ces sortes de chagrins, de fatigues et de peines. C'était une ample succession d'un oncle à laquelle la nature l'appelait, à laquelle la justice lui donnait droit, dont la possession ne lui devait point donner de scrupule, dont la jouissance ne lui devait point faire de la peine. N'importe, ne s'occupant que des pensées du ciel, il rejette entièrement les désirs des choses de la terre ; songeant déjà à se dévouer au service des temples, il croit qu'il doit imiter les lévites, n'entrer point en partage des biens du monde avec le vulgaire, avoir uniquement Dieu pour sa portion et son héritage.

Eh ! comment n'aurait-il pas méprisé les biens du monde, puisqu'il voulut bien sacrifier sa propre vie par le désir qu'il eut d'aller prêcher aux Indes l'Evangile de Jésus-Christ? Il n'est pas toujours à propos de suivre l'ardeur de son zèle ; il nous porte quelquefois à de certaines choses que Dieu n'exige point de nous, d'où vient qu'en nous laissant aller à ce zèle, nous suivons souvent notre tempérament plutôt que son esprit. Tout ce qui nous paraît louable et saint ne l'est pas toujours. Nous nous trompons souvent dans nos idées, et en croyant faire un acte de religion, nous faisons souvent un acte d'amour-propre. Il est donc de l'ordre et de la justice de consulter des personnes éclairées pour nous régler dans nos desseins et dans notre conduite, et c'est ce que fit saint Philippe de Néri. Il était dans le dessein de quitter sa profession de confesseur, pour prendre celle de prédicateur dans les pays étrangers ; pour cet effet, il consulta le prieur des Trois-Fontaines, homme qui n'avait pas moins de discernement que de piété, et ce saint homme lui fit connaître qu'il devait demeurer dans sa vocation de confesseur.

Chaque différent état est accompagné de différentes grâces. Tel se perd dans un état qui se fût sauvé dans un autre. Un homme se perd quelquefois dans une charge, dans une direction, dans un emploi, qui se fût sauvé dans une vie de négoce : dans les charges il faut de la science, de la justice, être incorruptible ; dans les directions et dans les emplois, il faut de la bonne foi, de la douceur, de l'honnêteté, ce que ces sortes de personnes n'ont pas souvent. Tel se perd dans le mariage, qui se fût sauvé dans la religion ; le mariage a quelquefois de grandes croix ; il faut qu'une femme souffre souvent les emportements fâcheux de son mari, ses débauches, son jeu, ses paroles dures et injurieuses, ses ombrages, ce qui lui cause des chagrins ; et il faut, d'un autre côté, qu'un mari endure les inégalités d'esprit de sa femme, les irrégularités de sa conduite, les fréquentes saillies de sa mauvaise humeur, son luxe, ses intrigues, ses visites suspectes et dangereuses, ce qui lui est un martyre continuel. Enfin, tel fait peu de progrès dans l'exercice de la prédication, qui en eût fait davantage dans celui de la confession : Dieu donne ses talents à qui il lui plaît, il nous applique à tel usage que bon lui semble : en un mot, après nous avoir appelés, il nous dispose selon qu'il l'a résolu dans ses décrets éternels (*Eph.*, II, 9).

Saint Philippe de Néri eût été sans doute un admirable prédicateur ; mais il semble que Dieu lui eût communiqué spécialement le talent de confesseur ; aussi, connaissant la volonté de Dieu, il n'écoute plus la sienne, nuit et jour il s'attache à son confessional ; et Dieu donne une telle bénédiction à ses travaux que, plus heureux que Moïse, après avoir fait sortir son peuple de la servitude d'Egypte, c'est-à-dire de la captivité du monde et du péché, il le conduit heureusement à la Terre de promission. Il avait le don de lire dans les pensées les plus cachées, et il aver-

tissait ses pénitents et ses pénitentes de certains péchés que par honte ils n'osaient découvrir, ou dont par stupidité ils ne pouvaient s'accuser.

L'esprit de l'homme n'a souvent qu'un faux brillant dans les choses civiles ; il y paraît, il y éclate, et dans les choses de la religion il se trouve comme hébété et stupide. Dans le monde, rien de plus clairvoyant que lui, quand il faut trouver le moyen de satisfaire ses passions ; dans l'Eglise, rien de plus aveugle que lui, quand il faut aux pieds d'un confesseur s'accuser de sa vie déréglée. Il sait bien qu'il a mille choses à dire sur ses actions, sur ses paroles, sur ses pensées; cependant il se trouve comme interdit, comme muet. Après quoi je puis dire que l'homme, ayant vécu comme une bête, devient aussi souvent au tribunal de la confession comme une bête effective, *ut jumentum factus sum* (*Ps.* XXII, 23), sans esprit, sans connaissance, sans parole : mais saint Philippe de Néri, encore une fois, lisant dans le cœur de ses pénitents, les faisait souvenir des péchés qu'ils oubliaient ; il les en avertissait charitablement et saintement, et sa conduite était si prudente, qu'ils n'admiraient pas moins sa charité que les lumières de son esprit.

Mais pour prudente que fût la conduite de saint Philippe de Néri, elle ne fut pas exempte d'envie, de médisance et de persécution. Telle est la corruption ordinaire du monde, de ne pouvoir souffrir la vertu lorsqu'elle a quelque éclat. De tout temps les gens de bien ont été sujets à des calomnies et à de mauvais traitements, soit par la rage du démon, qui ne peut souffrir le bien; soit par la jalousie des hommes, qui ne peuvent endurer que d'autres soient plus considérés et plus estimés qu'eux ; soit enfin par un effet de la sagesse de Dieu, qui ne permet ce déréglement que pour exercer ses élus et leur faire faire de plus grands progrès dans ses voies. En effet, saint Philippe de Néri, bien loin d'être rebuté de tout le mal qu'on pensait lui faire, en faisait encore plus de bien. Il ne se relâchait jamais de ses exercices de charité et de piété. On le voyait pendant le jour visiter les hôpitaux, et pendant la nuit il visitait les églises. Pendant le jour il nourrissait Jésus-Christ dans les pauvres, et pendant la nuit il se nourrissait de Jésus-Christ dans ses oraisons. Pendant le jour il instruisait le peuple, et pendant la nuit il écoutait Jésus-Christ qui l'enseignait. Pendant le jour enfin, il conversait avec les vivants, pour leur apprendre à bien vivre, et pendant la nuit il conversait avec les morts au cimetière de Calixte, pour apprendre d'eux à bien mourir.

En effet, il était tellement mort à lui-même qu'aucune passion ni d'ambition, ni d'intérêt, ni de colère, ni de vengeance, ne vivait en lui. Rien n'y vivait que l'amour de Dieu et celui du prochain. Il ne travaillait qu'à glorifier l'un et à sauver l'autre, après quoi n'ai-je pas eu raison de dire qu'il était le véritable prêtre de Dieu ? *Hic erat sacerdos Dei*, car a-t-il jamais fait dans son ministère que des choses saintes et divines ? S'y est-il jamais regardé ? a-t-il jamais eu d'autre vue que d'entretenir la discipline de l'Eglise, que d'y maintenir l'ordre, que de porter à la fréquentation des sacrements avec des dispositions saintes, par un éloignement du monde, des créatures et de nous-mêmes ?

Ah ! tous tant que vous êtes, je puis dire avec saint Pierre que vous êtes des prêtres ; mais êtes-vous comme saint Philippe de Néri, de véritables prêtres de Dieu ? quelle est l'oblation que vous lui faites ? lui offrez-vous votre cœur comme lui ? ce cœur est-il embrasé uniquement de son amour comme le sien ? N'y a-t-il point d'autres flammes qui le consument ? Eh ! pouvez-vous dire comme ce saint disait à Dieu : *Vulnerasti cor meum* (*Cant.*, IV, 9) ; C'est vous, ô mon Dieu, qui avez blessé mon cœur ? N'est-ce pas plutôt l'envie que vous portez à celui-ci qui l'a blessé ? N'est-ce pas plutôt la haine que vous avez pour celui-là qui a fait des plaies funestes ? N'est-ce pas enfin l'amour déréglé que vous avez pour cet autre qui lui a fait des blessures mortelles ?

Saint Philippe de Néri lui a fait encore trois sacrifices : des biens du monde, par le mépris qu'il fit d'une ample succession qui lui pouvait venir d'un oncle ; de sa propre vie, par le désir qu'il eut d'aller aux pays étrangers, pour travailler à la gloire de Dieu : de son repos, par son application continuelle à sanctifier le prochain ; mais je vois trois choses opposées en vous : bien loin de sacrifier à Dieu une succession légitime, vous travaillez quelquefois à en avoir une injuste, en en frustrant les véritables héritiers, ou par les mauvaises idées que vous en donnez, ou par les procès que vous leur suscitez, ou par les faux contrats et les antidates que vous produisez. Bien loin, en second lieu, de vouloir, comme saint Philippe de Néri aller loin pour glorifier Dieu, vous vous faites une peine d'aller en votre paroisse, si elle est tant soit peu éloignée. Vous ne vous plaisez qu'à aller aux lieux où votre inclination vous attire, où votre vanité se produit le mieux, et où votre amour-propre se satisfait. Bien loin enfin de vous appliquer, comme ce grand saint, à sanctifier le prochain, vous ne vous appliquez qu'à le corrompre, ou par vos conversations libres et toutes profanes, ou par vos discours remplis de médisance, ou par vos présents dangereux, ou par vos libertés criminelles.

Voilà les oppositions funestes que vous avez à un saint que vous pensez honorer en venant entendre son panégyrique ; mais n'est-il pas vrai que, dans ce discours, vous trouvez votre condamnation, parce que pour l'imiter vous ne faites à Dieu aucun sacrifice ni de votre cœur pour le lui consacrer, ni de votre esprit pour l'humilier, ni de votre corps pour le mortifier ? Ces deux derniers sacrifices sont ceux qui me restent à vous expliquer dans la suite de ce discours, et que je mêlerai ensemble sans confusion, pour éviter d'être trop long.

SECOND POINT.

L'humilité est le fondement absolu de tout le christianisme, de sorte que, refuser d'être humble, c'est refuser d'appartenir à Jésus-Christ, et, par conséquent, c'est refuser d'être chrétien. Jésus-Christ a tant aimé cette vertu, qu'il n'en a jamais voulu interrompre le cours. Il a commencé de la pratiquer en naissant, il en a continué les exercices en vivant, et il l'a comme consacrée en mourant. C'est la vertu qu'il nous a le plus recommandée, et c'est aussi celle à laquelle saint Philippe de Néri s'est si fortement attaché. Rien n'était capable de l'enorgueillir et de le faire sortir de son néant; il avait fait à Dieu un si entier sacrifice de son esprit, qu'il ne voyait plus en sa personne que défauts, qu'imperfections, que misères. Il est utile aux saints de ne se connaître pas et de se voiler leurs vertus; cette connaissance les en pourrait faire déchoir; car, quand on se croit et qu'on se connaît vertueux, il est bien dangereux qu'on n'ait de la complaisance et souvent même de l'orgueil. Mais quand on s'examine avec l'esprit de Dieu, et qu'on ne trouve en soi que bassesse et que pauvreté, on se tient dans l'humilité et dans la crainte, on se défie de toutes ses œuvres, et on ne s'appuie uniquement que sur la miséricorde de Dieu.

Et c'était la conduite et la pratique de saint Philippe de Néri, quoiqu'il fût revêtu de toutes sortes de vertus, de charité, de prudence, de sagesse; quoique son zèle fût celui d'un apôtre, que sa pureté fût celle d'un ange, et son amour celui d'un séraphin, il avait néanmoins une si basse idée de sa personne, qu'il disait à Dieu: Seigneur, gardez-vous de moi aujourd'hui; car je vous trahirai si vous m'abandonnez à moi-même, et quand Dieu appesantissait sa main sur lui par quelque violente maladie, il disait que si Dieu l'en retirait, il changerait bien de vie avec le secours de sa grâce: il s'imaginait qu'il était le plus grand pécheur du monde, tant il était pénétré de son indignité. Comme il ne pouvait empêcher l'estime qu'on avait de sa haute sagesse, qu'on avait recours à lui comme à l'oracle de l'Italie, et qu'on se faisait un mérite et un honneur de se mettre sous sa conduite, pour se détruire dans leur idée et arracher cette pensée avantageuse qu'on avait de lui, il se déguisait, se contrefaisait, il faisait des actions d'un homme peu sensé; mais il avait beau se cacher, il avait beau, comme Moïse, se mettre un voile sur le visage pour cacher sa gloire et les communications qu'il avait avec Dieu, on voyait au travers du voile de son humilité ce qu'il était; en effet ces saints déguisements, ces pieux artifices, ces manières apparemment peu graves et peu raisonnables, bien loin de lui faire tort, ne servaient qu'à donner une plus haute idée de sa piété et à lui attirer une plus grande foule d'élèves et de sectateurs.

Mais comme il y a des yeux faibles qui ne peuvent souffrir le grand jour, il y a aussi de petits esprits qui, par jalousie, ne peuvent souffrir les vertus éclatantes. Ils peuvent aimer le bien, mais ils voudraient qu'il fût pratiqué par eux seuls. Ils voudraient eux seuls en retirer la gloire, et quand ils en voient d'autres dans l'éclat et s'élever en quelque manière au-dessus d'eux, ils tâchent à rendre leur vertu et leur doctrine suspectes, à les décrier, à les noircir et à les faire interdire. Philippe de Néri, vous avez passé par toutes ces épreuves, vous étiez dans l'éclat, dans une approbation générale, estimé et suivi de tous les gens de bien, après l'établissement de votre congrégation de l'Oratoire à Rome, et on vous décrie, et on vous noircit auprès du vicaire de notre saint-père, on le prévient de mille faussetés contre vous, on vous fait passer en son esprit pour un superbe, pour un hypocrite, pour un homme dangereux, qui faisiez des assemblées, des conventicules, et qui pouviez même faire une nouvelle secte; ensuite de quoi il vous reprend aigrement, il vous menace de prison, il vous interdit pour quelque temps de vos fonctions et de vos exercices.

Les préventions sont toujours à craindre, particulièrement auprès des grands, qui, par politique, reviennent rarement des premières impressions qu'on leur a données. Ce qui redouble encore le mal, c'est quand on les prévient sur des matières de religion, qui sont des sujets si délicats et où il s'agit, et de l'honneur, et de la foi, et de la conscience; mais quand on est innocent et qu'on est humble, on se démêle de tout. Ce n'est pas que quand on a un véritable zèle pour la gloire de Dieu, et qu'on se voit attaqué et opprimé par un faux zèle que la jalousie fomente, que le crédit autorise et qu'une trop facile crédulité fait triompher; ce n'est pas, dis-je, que l'amour de la justice et de la vérité ne remue et ne trouble un esprit. Mais l'humilité de notre saint le rend calme au milieu de cet orage: il se soumet aux ordres qu'on lui prescrit, il les révère, il les exécute, il obéit à cet interdit de la confession et de la prédication; et comme Dieu y est le plus intéressé, il lui laisse le soin d'y remédier: ce qu'il fit par la mort subite de l'un de ses plus grands persécuteurs, avant que le terme de son interdit fût expiré.

Quand une fois on a attaqué un homme vertueux, qu'on a été écouté en des accusations contre lui et qu'on l'a humilié, on ne se fait point de peine de revenir à la charge et d'inventer de nouveaux artifices pour le perdre; car l'envie ne se lasse jamais de faire la guerre à ceux qui lui font ombrage, d'où vient que les ennemis de saint Philippe de Néri, ne s'étant pas contentés de l'avoir noirci auprès du vicaire de Sa Sainteté, ils font la même tentative auprès de Sa Sainteté même. Ils tâchent de le détruire dans son estime, de le rendre ridicule dans la prédication, de lui faire dire des puérilités indignes de la chaire, de lui faire avilir un ministère si auguste, en divertissant les esprits par des contes facétieux, plutôt que de toucher les cœurs par des maximes évangéliques.

Il est du devoir d'un juge d'écouter les

accusations, mais il est de sa prudence de les examiner, de les peser, de les approfondir et de ne sacrifier pas son honneur, sa conscience, la justice à la passion d'un accusateur; et c'est ce que fit le pape sur le sujet de saint Philippe de Néri. Il écouta les plaintes qu'on lui faisait de lui; mais de peur de condamner un innocent, il envoya secrètement deux illustres docteurs de l'ordre de St-Dominique, pour l'écouter et lui faire un fidèle rapport de ce qui en était. Et lui ayant rapporté qu'il n'y avait rien de plus solide et plus orthodoxe que ses discours; qu'à la vérité on n'y voyait pas cette politesse du temps, ces tours fins, ces mots recherchés et ces expressions étudiées, mais qu'on connaissait bien aisément qu'il n'y avait que son humilité qui lui faisait fuir cette vaine ostentation d'éloquence qui est si fort du goût du monde, et où l'on cherche à se satisfaire plutôt qu'à se convertir; ce qui lui acquit entièrement l'estime et l'amitié de Sa Sainteté et de tous les cardinaux, qui ne cessaient ensuite de le visiter, pour avoir quelque société et entretenir quelque liaison avec lui, parce qu'il y a toujours du plaisir et du profit de converser avec les saints : leur vue, leurs paroles et leurs exemples ne peuvent faire que de saintes impressions sur les esprits et sur les cœurs.

Mais si les grands trouvent du plaisir et du profit auprès des saints, les saints trouvent souvent du danger auprès des grands; leur humilité y est souvent en danger. Il est assez difficile de se défendre de quelque complaisance quand on se voit recherché et estimé des grands : la nature s'y plaît, l'amour-propre s'y nourrit, la vanité s'y forme; et pour se conserver cette recherche et cette estime, on leur donne de faux encens, on les flatte, on les corrompt, on les perd et on se perd soi-même. Mais l'humilité de saint Philippe de Néri était trop grande pour se laisser éblouir à ce faux éclat, il regardait avec respect l'honneur qu'ils lui faisaient; mais c'était sans attache, c'était sans s'enorgueillir pour sa personne, ni sans s'en prévaloir pour son corps, à qui il n'inspirait que l'humilité, que l'éloignement du faste, qu'une solide piété envers Dieu et qu'une sincère charité envers le prochain.

Ah! que nous sommes éloignés d'une telle conduite! que notre vie a d'opposition à la sienne, et que notre orgueil sera bien condamné par son humilité! Il se croyait le plus grand de tous les pécheurs, quoique sa vie ait toujours été si régulière; et nous nous formons mille fausses idées de nous, quoique nous ayons vécu autrefois dans le dérèglement, et quoique à présent nous soyons peut-être encore sujets à mille faiblesses, à mille jugements téméraires, à mille mauvaises passions, à des emportements, à des jalousies, à des ressentiments intérieurs et à des vengeances éclatantes. Il souffrait avec humilité les injustes persécutions qu'on lui faisait; et notre esprit se soulève, et notre nature se révolte, et notre cœur se plaint et murmure quand on nous fait souffrir avec justice quelques humiliations, quand on veut combattre notre amour-propre, quand on veut détruire nos inclinations corrompues. Il se soumet à ce que veulent de lui ses supérieurs, quoique prévenus et mal informés de sa conduite. Il quitte ses exercices et ses fonctions de piété et de religion, il croit qu'il lui est plus avantageux d'être humble et obéissant que de continuer le bien qu'il pouvait faire; et quand nos supérieurs, je veux dire des personnes qui ont autorité sur nous, comme un père, une mère, un époux, un tuteur ou quelque autre parent nous veulent faire cesser quelque pratique, quelque intrigue, quelque attache, notre orgueil nous fait secouer ce joug, nous fait préférer une indépendance criminelle et nous fait croire qu'il nous est plus honorable d'être libres que d'être sujets, de suivre notre propre volonté que celle d'un autre. Il ne s'enorgueillit point de l'estime des grands, de l'étroite liaison qu'il a avec eux, de l'autorité même qu'il a sur eux; et la moindre connaissance que nous avons d'un grand, la moindre familiarité qu'il nous témoigne, la moindre faveur qu'il nous accorde, la moindre autorité qu'il nous donne, nous en parlons avec ostentation, nous en abusons avec injustice, nous n'entretenons le monde que de notre crédit, soit pour l'engager à s'attacher à nous, soit pour le forcer à nous craindre; nous faisons consister notre bonheur et notre grandeur dans ces fausses idées dont nous repaissons les petits esprits, ce qui montre que nous avons plus de vanité que de religion, et que si nous nous faisons craindre des hommes, nous avons un juste sujet d'appréhender Dieu.

TROISIÈME POINT.

Mais si l'humilité de saint Philippe de Néri nous doit faire trembler, à cause de notre orgueil et de notre vanité, quelle frayeur ne doit pas répandre dans nos âmes sa vie pénitente à raison de notre vie molle et relâchée? Il n'y a point d'homme qui ne doive être pénitent : notre religion l'y engage, la justice l'y oblige, Jésus-Christ le lui ordonne, et son propre salut le veut absolument. Il faut même que sa pénitence soit proportionnée à l'énormité de ses crimes; plus il a été grand pécheur, plus sa pénitence doit être grande. Cependant nous voyons que pour l'ordinaire il n'y a que les saints qui fassent pénitence, quoiqu'il semble que ce soit eux qui en devraient être dispensés; car quelle pénitence n'a pas faite saint Philippe de Néri? Il passait les nuits entières au cimetière de Calixte; quand il s'y trouvait pressé du sommeil, il s'y reposait sous le frontispice de l'une des sept églises. Etait-il en sa maison, il ne s'y couchait que sur la terre, il ne se nourrissait que de pain arrosé de ses larmes; il couvrait son corps d'un cilice, il le ceignait d'une ceinture de fer, il le déchirait à coups de discipline. Grand saint, quel crime a commis ce corps pour être traité de la sorte! a-t-il péché par la sensualité? ces abstinences continuelles qu'on vous a vu pratiquer nous prouvent assez le contraire; a-t-il péché par

le luxe des habits? la simplicité et la modestie avec laquelle vous avez toujours été couvert, découvre votre innocence; a-t-il péché contre la pureté? vos oraisons et vos larmes, quand par les artifices de certains hommes de mauvaise vie vous vîtes des femmes impudiques renfermées dans une chambre, marquent évidemment de quel caractère vous étiez, et quelle était votre crainte sur le fait de la pureté?

C'est aux créatures plongées et perdues dans ces désordres à en faire pénitence; et qui voit-on cependant la faire? qui voit-on, après être tombé en des excès de débauche, après s'être rempli des vins les plus violents et des viandes les plus délicates, après s'être ruiné l'estomac et la santé pour satisfaire des appétits désordonnés, après avoir violé la loi de Dieu au saint temps de carême en n'observant ni le jeûne ni l'abstinence, qui voit-on, dis-je, en faire pénitence par d'autres jeûnes, par des mortifications, en se privant de ses douceurs accoutumées? qui voit-on, après avoir paré son corps par des habits au-dessus de sa condition, quelquefois au-dessus de ses forces, quelquefois au préjudice des marchands, quelquefois même au préjudice de son honneur et de sa conscience, qui voit-on, dis-je, en faire pénitence et couvrir ce même corps d'un cilice, pour l'expiation de sa vanité? qui voit-on après avoir souillé son corps de mille impuretés, son esprit de mille sales pensées, son imagination de mille fantômes lascifs, qui voit-on, dis-je, en faire une rigoureuse pénitence, et déchirer ce corps à coups de discipline pour la satisfaction qu'on en doit à Dieu?

Qu'alléguer pour sa prétendue justification? son tempérament, son penchant, son naturel, une forte passion, une occasion favorable, une personne bien faite, un retour mutuel de tendresse? Pensez-vous que Dieu prenne en paiement ces sortes d'excuse? Pensez-vous que sa justice se satisfasse de ces faibles raisons? Votre salut ne court-il pas un visible danger de sa perte, si vous n'y remédiez par quelque pénitence qui ait du rapport à vos déréglements?

Mais hélas! me direz-vous, je n'ai ni assez de résolution, ni assez de force, ni assez de religion même pour prendre sur moi tout ce qui serait nécessaire à ce dessein; pour sacrifier à Dieu ce que j'ai de plus cher et ce que j'aime le plus tendrement. Eh bien! Dieu qui vous aime y pourvoira lui-même; il se dédommagera du tort que vous avez fait à la sainteté de ses lois. Vous l'avez offensé par votre ambition; et pour se satisfaire et vous punir, il vous humiliera et vous fera déchoir de votre état. Vous l'avez offensé par cette trop grande attache que vous avez eue aux biens de la terre, par vos duretés envers les pauvres, par vos usures, par vos épargnes sordides; et pour se satisfaire et vous punir, il permettra qu'il vous arrive des banqueroutes, des pertes de procès, des suppressions d'office. Vous l'avez offensé par vos débauches, par vos excès, par vos gourmandises; et pour se satisfaire et vous punir, il vous enverra des maladies languissantes, une paralysie qui vous rendra perclus de tout votre corps. Vous l'avez offensé par cet amour déréglé que vous avez pour cette personne; et pour se satisfaire et vous punir, il permettra que cette même personne devienne infidèle, indiscrète, et qu'elle vous perde d'honneur et de réputation.

Voilà le châtiment que vous avez mérité: c'est à vous-même qu'il faut s'en prendre. Adorez donc la justice de Dieu, et dites-lui avec le Prophète: Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont selon toute la droiture possible (*Ps.* VIII, 10). Regardez-vous comme les pénitents de Dieu: c'est lui-même qui vous impose cette pénitence; et il vous l'impose pour votre bien, autant que pour sa gloire. Si vous choisissiez vous-même votre genre de pénitence, ce serait peut-être une pénitence d'éclat, où il se pourrait glisser de l'amour-propre, où il pourrait y avoir de la vanité, ou du moins du tempérament et de l'humeur; mais Dieu, pour soutenir ses droits, exige de vous des satisfactions humiliantes qui ne vous font point d'honneur dans le monde, où la nature n'a point de part, où l'amour-propre ne se rencontre point: car c'est un état humiliant, une suppression de charge, une pauvreté, un retour à la première condition de vos ancêtres, une maladie fâcheuse qui vous rend désagréable, difforme, impuissant, onéreux à vous-même aussi bien qu'aux autres. Voilà la pénitence que Dieu vous impose: prenez garde à ce que votre esprit ne s'y oppose, à ce que votre nature ne se révolte, et à ce que le souvenir de ce que vous avez été par le passé ne vous fasse murmurer; et dites de cœur ce que je dirai de bouche: Humiliations, que vous m'êtes avantageuses! pauvreté, que vous m'êtes favorable! rebuts du monde, que vous me faites connaître son illusion et son néant! maladies, que vous êtes justes de faire souffrir un corps que j'ai tant idolâtré! Mon Dieu, mon Dieu, encore une fois, que vous êtes miséricordieux dans vos rigueurs! puisque, si je sais faire un saint usage de mon état présent, je ne suis humilié sur la terre que pour être un jour élevé dans le ciel: *Amen*.

PANÉGYRIQUE
DE SAINT CLAUDE.

Si quis episcopatum desiderat, bonum opus desiderat.

Si quelqu'un désire un évêché, il souhaite une charge où il y a beaucoup à travailler (I *Tim.*, *ch.* III).

Les hommes se trompent souvent dans les jugements qu'ils font des dignités, ils s'imaginent que c'est être heureux que d'être grands, et que leur félicité est parfaite lorsque leur ambition est assouvie. Les charges sont honorables, mais elles sont dangereuses, et celui qui en connaît bien les obligations appréhende toujours de les posséder. Isaïe s'offrit autrefois à être le ministre de Dieu et à être député de sa part; mais Origène n'a point craint de dire que Moïse, qui fit difficulté de prendre la conduite du peuple

d'Israël, fit mieux que ce prophète qui s'offrit à être envoyé, et que, pour punition de s'être si fort avancé, il reçut ordre d'annoncer des choses fâcheuses et qu'il eût bien voulu n'avoir pas à dire. Désirer d'être grand, soit dans l'Eglise, soit dans le monde, c'est désirer d'avoir beaucoup de peines. Aussi, saint Paul, qui connaissait la grandeur de l'épiscopat, n'a point fait difficulté de dire que désirer d'y parvenir, c'était souhaiter de s'engager à de grands travaux : *Qui episcopatum desiderat, bonum opus desiderat.* L'épiscopat exige d'un homme, non-seulement beaucoup de travail, mais encore beaucoup de sainteté. Si bien qu'un homme qui désirerait de beaucoup travailler pour Dieu doit toujours se défier de soi-même et craindre toujours d'être évêque, de peur de n'être pas toujours assez saint. C'est ce qui obligea le grand saint Claude, quelque ardent que fût son zèle pour le service du Seigneur, d'opposer son humilité au choix qu'on avait fait de lui pour l'archevêché de Besançon. Il n'appréhendait pas les soins et les peines qui en sont inséparables, mais il était trop humble pour se persuader d'avoir la capacité d'un si saint ministère. On avait beau lui dire que c'était par un ordre de Dieu, qui avait fait connaître ses desseins sur lui, il résistait toujours et ne pouvait se persuader que Dieu eût eu la bonté de penser à lui et d'envoyer à un pieux clergé des inspirations en sa faveur. Esprit Saint, qui avez animé son esprit de vos grâces pour y former tant de vertus, animez aussi ma bouche pour en parler, et préparez, s'il vous plaît, les cœurs de mes auditeurs pour en profiter. Nous vous en conjurons tous ensemble par l'intercession de Marie, à qui nous disons pour cet effet : *Ave, Maria.*

En quel état, en quel âge et de quelle profession que nous soyons, nous pouvons et nous devons pratiquer la vertu. Rien ne nous en dispense; le seul obstacle que nous y pouvons apporter vient de notre pure malice; car, comme dit saint Chrysostome, il n'y a rien qui s'y oppose que le déréglement de nos passions et la dépravation de nos mœurs. Je veux que vous soyez jeune, mais Daniel n'était-il pas tel, et sa jeunesse empêcha-t-elle sa vertu (*Dan.*, I, 11)? Je veux que vous soyez artisan; saint Paul ne gagnait-il pas sa vie par le travail de ses mains? Je veux que vous soyez attaché au service d'un maître; et le même saint Paul n'a-t-il pas parlé si avantageusement de la piété d'un serviteur nommé Onésime (*Philem.*, I, 10)? Je suppose qu'une personne du sexe soit veuve; et n'était-ce pas une femme veuve qui reçut le prophète Elie? ne fit-elle pas paraître son attachement aux ordres et aux mouvements de Dieu, plutôt qu'à ceux que lui pouvait inspirer la nature (IV *Reg.*, IV)? Vous pouvez dire que vous êtes pauvre, que tout vous manque, que vous êtes rebuté des riches. Lazare était tel, réduit à la dernière nécessité, couvert d'ulcères, abandonné de tout secours, excepté de celui des chiens; et son état misérable ne lui arracha jamais de la bouche le moindre mot d'impatience (*Luc.*, XVI, 20). Je veux que vous soyez père, que vous aimiez tendrement vos enfants; et qui eut plus de tendresse pour les siens que Jacob? Je veux que vous soyez tenté, que vos tentations vous occupent et vous travaillent; et qui a été plus tenté que Job? et ne sont-ce pas ses tentations qui l'ont sanctifié (*Matth.*, VIII, 10)? Je veux enfin que vous soyez homme d'épée; et le centenier n'était-il pas de cette profession? et le Fils de Dieu n'a-t-il pas fait lui-même son éloge?

Il est vrai que, quoique cette profession soit dangereuse, il y a de certaines occasions où difficilement on peut se dispenser de l'embrasser; comme quand on est de qualité, qu'on est jeune, qu'on a du cœur, qu'on a des vues et de justes espérances de se pousser et de s'établir. Ce sont ces motifs et ces raisons qui obligèrent saint Claude à suivre les armes. Il était de qualité, puisqu'il était sorti des princes palatins; il était jeune, puisqu'il était à la fleur de son âge; il avait du cœur, de l'honneur, et il pouvait avec justice aspirer aux premières charges de l'empire. Cependant il sacrifie et ses inclinations, et ses prétentions, et le feu de sa jeunesse, et l'ardeur de son courage, et l'espérance de quelque illustre établissement. Vues politiques, grandeurs humaines, vous ne fûtes considérées de lui que comme des fantômes et des illusions; il quitta le monde pour se consacrer à l'Eglise.

Mais comme Dieu ne veut point céder en générosité ni en libéralité à sa créature, voyant que Claude avait quitté les charges que sa naissance lui pouvait procurer, demeurant dans la maison de son père, il lui en veut donner une plus auguste, demeurant en sa maison, en le faisant élever à l'archevêché de Besançon. Les hommes n'obéissent pas toujours aux desseins de Dieu, mais dans la promotion de saint Claude, ils se trouvent tous conformés à sa volonté. Ce n'est pas que Dieu ne l'ait retiré ensuite de cette charge éclatante. Si bien qu'en toute manière le ciel a présidé à tout ce qui le regarde: s'il est élevé à un archevêché, c'est par un ordre sensible de Dieu; s'il le gouverne quelques années, c'est avec l'esprit de Dieu, et s'il s'en démet ensuite, c'est par une inspiration de Dieu. Il fait voir un miracle visible en sa promotion, il montre une conduite merveilleuse en toutes ses actions, il donne un exemple d'une humilité profonde en sa démission. C'est ce qui a partagé la meilleure partie de sa vie et ce qui fera le partage de ce discours et le sujet de vos attentions.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoiqu'il y ait bien de la différence entre l'Ancien et le Nouveau Testament, Dieu, néanmoins, observe quelquefois le même ordre dans sa conduite, il y garde la même manière d'agir. Anciennement Dieu désignait par un miracle ceux qu'il choisissait pour le sacerdoce ou pour la royauté, il disait à ses prophètes, qu'ils neussent point d'égard aux apparences qui sont si souvent trompeuses; mais qu'ils eussent celui qu'il leur marque-

rait ou par un signe visible, ou par une inspiration secrète. Et dans le Nouveau Testament, quand il fut question d'élire un autre à la place de Judas, les apôtres ne supplièrent-ils pas Jésus-Christ de leur donner une marque sensible de son élection? *Domine, qui corda nosti, ostende nobis quem elegeris* (*Act.*, I, 24), Seigneur, qui lisez dans les cœurs, qui en développez les replis les plus cachés, qui en connaissez les bonnes ou mauvaises qualités, faites-nous connaître celui que vous souhaitez qu'on choisisse.

C'est une chose dangereuse aux hommes de donner des ministres à Dieu; mais ceux-là sont encore plus criminels qui s'ingèrent d'eux-mêmes dans ce ministère et qui, suivant leurs propres mouvements et leur propre esprit, s'offrent à des emplois divins. Il fait bon, ô mon Dieu! se laisser conduire par vous, et que ceux-là sont heureux qui reçoivent des marques visibles des desseins que vous avez sur eux! C'est l'un des grands avantages de notre saint, lequel devant être élevé à l'archevêché de Besançon, Dieu fit connaître ses desseins sur lui par une révélation miraculeuse; car, comme tous les chanoines de Besançon étaient assemblés et qu'ils lui demandaient, comme les apôtres, de leur désigner le ministre qu'il désirait : *Domine, qui corda nosti, ostende quem elegeris*, ils entendirent une voix du ciel qui leur dit qu'il voulait le chanoine Claude.

Les hommes ne se trompent que trop souvent dans leur choix ; de beaux dehors leur imposent, de faux brillants les éblouissent ; des vertus apparentes les leurrent, un faux mérite les abuse, leurs propres inclinations les flattent, une brigue secrète les intimide quelquefois, une sollicitation étrangère les gagne une autre fois, une promesse avantageuse quelquefois les séduit, un parti puissant quelquefois les entraîne. Mais quand Dieu choisit un homme, comme il n'est point acceptateur des personnes, qu'il agit sans passion, sans intérêt, sans vue humaine, que sa pénétration est perçante, que son goût est fin, que son discernement est juste, et que sa conduite est irréprochable, on ne doit rien attendre de son choix que quelque chose de grand, que quelque chose de parfait; en sorte donc que saint Claude ayant été choisi et nommé de Dieu, Dieu donc est comme le garant et la caution de son mérite et de ses vertus, et l'on ne peut douter, après ce choix divin et cette nomination céleste, que sa gloire ne soit solide et que sa grandeur ne soit assurée.

Quand les rois font des grands, ce ne sont que des fantômes de grandeur; car ils ne les font pas meilleurs, ni plus équitables, ni plus modestes, ni plus attachés aux devoirs de la religion. Au contraire, l'élévation qu'ils leur donnent leur corrompt ordinairement l'esprit et le cœur. Il n'appartient qu'à Dieu d'élever véritablement et à coup sûr les hommes; car il les trouve ou il les rend effectivement dignes de leur emploi. Il est vrai qu'il se mêle assez rarement de les élever, soit parce qu'il connaît la fragilité des honneurs du monde, soit parce qu'il craint la complaisance des créatures dans leur élévation ; mais il n'y avait rien à craindre en saint Claude, Dieu connaissait à fond la solidité de sa vertu; il l'avait éprouvée dans ses différents âges, et dans ses différents états, et dans les différentes professions de sa vie.

L'enfance est ordinairement attachée à des amusements, à des bagatelles, à des jeux, à des puérilités; mais celle de saint Claude n'était pas une enfance. On voyait déjà en sa petitesse quelque chose de grand, on y remarquait quelque chose de mûr, quelque chose de solide. On apercevait une ombre et un rayon de sa piété et de sa sagesse future. On y voyait enfin un amour et un penchant pour les choses de la religion. Est-il en âge d'aller à l'armée et de servir son prince, comme sa condition l'y oblige ; quoique cette profession soit délicate, quoique cet état soit dangereux, en ce qu'on y voit au commencement une conduite sans expérience, une ambition sans mesure, des prétentions sans fondement, des espérances sans justice et sans service, des manières sans religion, des paroles sans prudence, des passions sans retenue. Cependant, quoique saint Claude fût dans cette profession, qu'il y fût distingué par sa naissance, qu'il y fût considéré par ses belles actions et les grands services de ses illustres ancêtres, qu'il s'y soutînt par son propre mérite, qu'il s'y fît estimer par son courage; qu'y avait-il néanmoins de plus retenu et de plus modéré que lui? vit-on jamais en lui de feu mal réglé et d'emportement de jeunesse, d'air de hauteur et de fierté, de légèreté de jeune homme, de manière imprudente et précipitée, de passions violentes? échappa-t-il jamais à sa langue aucune parole contre les ordres de la raison? cette douceur qui lui était si naturelle et qui faisait comme son caractère, n'éclatait-elle pas déjà autant dans le feu de sa jeunesse que dans la maturité de son âge?

Mais d'autant plus une vertu est solide, plus elle se défie d'elle-même, plus elle appréhende les dangers. Saint Claude, reconnaissant que la profession des gens d'épée était un état dangereux, qu'il était difficile de s'y conserver toujours dans l'innocence, dans l'humilité, dans la douceur, dans la tranquillité; qu'il y avait mille occasions de s'y troubler, de s'y emporter, d'y commettre des injustices, des violences, en un mot de s'y perdre ; saint Claude, dis-je, convaincu de ces vérités, forme le dessein de quitter cette profession pour prendre celle d'ecclésiastique.

Quoique l'Eglise soit l'asile des gens de bien, la retraite de tous ceux qui renoncent au commerce et à l'alliance des créatures, pour se dévouer uniquement à l'amour de Dieu ; bien qu'elle soit la demeure de tous ceux qui veulent vivre en anges, et mener une vie sainte, il ne s'en trouve que trop, néanmoins, qui en y entrant ne se proposent qu'une vie commode, aisée et tranquille, où il se rencontre du bien sans peine, des revenus sans fatigue, des distributions sans

soin, et même quelquefois des charges et des dignités sans mérite. Mais saint Claude n'a pas toutes ces vues humaines et charnelles, il ne se propose qu'une vie retirée, qu'une vie détachée des embarras du siècle, qu'une vie pure, qu'une vie angélique. S'il avait eu en vue une vie aisée, ne l'aurait-il pas trouvée dans ses palais? S'il s'était proposé des biens, n'en trouvait-il pas abondamment dans sa famille? S'il avait regardé les honneurs et les charges, n'en pouvait-il pas attendre de sa noblesse, de ses services et de la bonté du prince pour sa maison? La pure vertu était donc l'âme de sa conduite et l'unique motif de son entrée dans l'Eglise; et y étant entré avec de si saintes dispositions, faut-il s'étonner si Dieu prend soin de son élévation, s'il fait descendre un ange, et entendre une voix miraculeuse qui détermine les chanoines assemblés à le choisir et à le nommer pour leur archevêque; en sorte que je puis dire de lui ce que saint Basile de Séleucie disait de David : *Cœlesti approbatione dignitatem consecutus est;* ce fut par un choix et une approbation céleste qu'il obtint sa dignité et son élévation.

La voix de Dieu est souvent un langage étranger aux hommes, ils ne l'entendent pas ou, s'ils l'entendent, ils ne s'y soumettent pas toujours; mais tous unanimement se rendirent et souscrivirent aux desseins de Dieu, touchant le choix et l'élévation de saint Claude. Il fut choisi et nommé généralement de tout le monde pour archevêque de Besançon. On n'y trouva point d'autre opposition qne la sienne. Les députés de son chapitre ont beau le presser, il s'oppose à leur sollicitation et à leurs instances réitérées. Il craignait cette parole étonnante et terrible de Jésus-Christ, et sur laquelle on fait si peu de réflexion, que tout ce qui est grand devant les hommes est souvent une abomination devant Dieu. Il avait appris de l'apôtre saint Paul, que de toutes les conditions de l'Eglise, il n'y en a point de plus dangereuse que celle d'un prélat; et quoique saint Bernard soit venu longtemps après lui, il avait su avant lui que cette charge est quelque chose de si redoutable que, quand les anges mêmes pourraient s'incarner pour en faire la fonction, ils auraient encore avec toute leur pureté et leur sainteté un juste sujet de craindre.

Il savait à quelle extrémité s'était laissé aller saint Ambroise pour n'être point élevé à une charge de cette nature. Il savait les larmes qu'avait répandues saint Augustin lorsque seulement on le voulut sacrer, écrivant à un de ses amis que c'était pour le punir de ses péchés qu'on l'avait violenté et élevé à cet honneur; il était trop humble pour n'avoir pas la même appréhension qu'avaient eue ces grands hommes. Mais, grand saint! qui vous peut faire craindre en cette conjoncture? ne voyez-vous pas que c'est Dieu qui vous y appelle? Sa vocation n'est-elle pas tout évidente? pouvez-vous résister à sa voix et à sa conduite? n'appréhendez-vous pas de devenir rebelle en voulant paraître trop humble?

C'est une pratique assez ordinaire aux personnes saintes et éclairées de n'accepter qu'avec peine les honneurs, quoique Dieu lui-même les y élève. Si je considère Moïse lorsque Dieu voulut le déclarer le conducteur de son peuple (*Exod.*, III, 11), n'y apporta-t-il pas autant d'obstacle qu'il lui fut possible? Si Jérémie est choisi de Dieu pour être le maître des nations et des royaumes, et pour porter sa divine parole aux rois aussi bien qu'au peuple, n'apporte-t-il pas une pareille résistance pour rejeter cet honneur (*Jerem.*, I, 6)? Lors même que Dieu veut élever la sainte Vierge à la qualité auguste de Mère de son Fils, ne dispute-t-elle pas avec l'ange pour n'accepter pas cet honneur? ne se troubla-t-elle pas à la première parole qu'il lui en dit: *Turbata est in sermone ejus* (*Luc.*, I, 29)? avons-nous, après cela, sujet de nous étonner si saint Claude, devant être élevé à une des premières dignités de l'Eglise, apporte tant d'obstacles?

Tout homme qui est véritablement humble, qui est véritablement persuadé de sa bassesse et de son indignité, consent rarement à son élévation; quelqu'idée qu'on lui veuille donner de son mérite, il s'imagine qu'on le flatte, et que se connaissant mieux que les autres, il doit rejeter les honneurs qu'on lui présente; mais en les rejetant il s'en rend digne, car selon la règle de saint Grégoire, il faut élever aux charges celui qui en a un sincère éloignement. Or, qui s'en est plus éloigné que saint Claude? Le voyage qu'il fit à Salins ne fut-il pas causé par la crainte et le soupçon qu'il eut qu'on ne pensât à lui pour remplir la place de son archevêque défunt? Mais, grand saint, vous avez beau fuir: la gloire est de la nature de l'ombre, qui suit ceux qui la fuient. En effet, j'entends des voix miraculeuses du ciel qui le nomment; je vois des assemblées canoniques qui l'élisent quoiqu'il fût absent. On députe des chanoines pour le chercher et le presser à venir à Besançon; le souverain pontife même force son humilité à obéir et à se soumettre; en sorte que je puis dire de lui ce que saint Jérôme dit du pape Corneille : il a souffert une violence pour accepter une auguste dignité.

Quelle confusion à ceux qui, sans être revêtus d'aucune qualité approchant de celle de saint Claude, s'intriguent d'eux-mêmes pour être élevés aux charges et aux dignités ecclésiastiques; et qui même se font un honneur de les poursuivre ouvertement, bien loin de s'en estimer incapables! Il y a des crimes qui déshonorent, comme des adultères, des larcins, des faux témoignages; il faudrait qu'un homme fût le plus grand de tous les scélérats pour commettre ces sortes de crimes sans honte et sans remords. Mais il y en a d'autres qui, bien loin d'avoir quelque chose de honteux dans l'esprit du monde, donnent même de la considération à ceux qui les commettent; car qu'un homme s'élève par des voies tout humaines, par des voies basses, par des in-

trigues, à des dignités qui ont paru redoutables aux plus grands saints, sans avoir les dispositions que Dieu, l'Eglise et la religion exigent; bien loin de l'en condamner, on l'en félicite, on regarde comme une bonne fortune, le bénéfice qui lui est arrivé; on se rit de ceux qui en jugent autrement que le vulgaire; on les fait passer pour des personnes, ou singulières, ou scrupuleuses, ou d'une morale outrée.

Mais, dites-moi, si quelqu'un avait acquis dans le monde un revenu considérable par des voies illicites, ou s'il était parvenu à quelque poste élevé, et dont il fût visiblement indigne; s'il y était, dis-je, parvenu par des voies honteuses, aurait-il quelque repos de conscience ni de l'honneur de se voir en cet état? Auriez-vous ni raison, ni religion, de l'en estimer plus heureux? et comme si les dignités et les biens de l'Eglise étaient quelque chose dont on se dût faire moins de scrupule, de quelle manière qu'on les obtienne et qu'on en jouisse, on ne s'en fait pas une affaire; on les possède avec tranquillité, et on trouve des esprits assez bas et assez lâches qui autorisent ce faux bonheur, et d'autres même qui leur en témoignent leur joie. Que c'est être peu chrétien! que c'est savoir peu les règles de l'Evangile! que c'est peu connaître les dangers des biens et des dignités de l'Eglise! que c'est enfin être éloigné de la conduite de saint Claude, qui, bien loin de les rechercher, les rejetait, quoiqu'il y fût appelé de Dieu. Mais s'il a été appelé à l'archevêché de Besançon par l'ordre de Dieu, il l'a aussi gouverné avec l'esprit de Dieu, et s'en démit quelques années après par une inspiration de Dieu. Ce sont les deux dernières vérités qui me restent à vous faire voir dans la suite de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Il n'y a rien dont on se dépouille avec plus de peine que de son propre esprit; on s'en déguise assez souvent les faiblesses, et on prendrait pour un fâcheux et un indiscret celui qui nous en voudrait accuser. Cependant nous n'en sommes que trop remplis, particulièrement quand nous sommes dans un état supérieur, que nous avons quelque autorité, quelque droit sur les autres. On ne les regarde souvent qu'avec mépris, on ne les gouverne qu'avec dureté, et notre conduite souvent ne devient qu'une petite tyrannie. C'est un des plus terribles malheurs pour un homme que celui de n'être grand que pour faire du mal, et de ne se servir de sa grandeur et de sa puissance que comme d'un instrument pour contenter ses passions; toutefois, ce malheur n'est que trop commun, il s'en trouve peu de qui on puisse dire comme de ce prince: *Nemo potentiam ejus sensit injuria*; personne n'a ressenti des effets de sa puissance au préjudice de ses biens, de sa réputation et de sa vie Il n'a jamais abusé de sa grandeur et de son pouvoir. Cette modération d'esprit, encore une fois, est rare; les grands ne font que trop souvent ressentir ce qu'ils sont.

Mais pour ce qui est de saint Claude, quoiqu'il fût grand et par sa naissance et par sa dignité; car par sa naissance il était palatin, et par sa dignité il était prince de l'Eglise et de l'empire; néanmoins il n'y avait rien de plus modéré que sa conduite: j'en découvre infailliblement la raison; c'est que ce n'était pas un esprit humain qui l'animait, c'était l'Esprit de Dieu: il n'agissait que par ce divin Esprit, il ne conduisait son troupeau qu'avec ce divin Esprit.

L'Esprit de Dieu se reconnaît dans une conduite quand elle est animée par la charité et réglée par la douceur, et qu'elle est soutenue par la vigilance. Or, ces trois qualités ou, si vous voulez, ces trois vertus ne se rencontrent-elles pas parfaitement en saint Claude? quoi de plus doux que lui? Saint Bernard dit qu'il avait lu dans l'Ecriture sainte que Dieu avait sanctifié Moïse à cause de sa douceur; et il assure que cette vertu est si nécessaire à la conduite des hommes, qu'il est autant impossible de leur plaire sans douceur que de plaire à Dieu sans la foi. Or, quelle douceur comparable à celle de saint Claude? elle se manifestait dans ses actions, dans ses paroles et jusque sur son visage; elle était son caractère, sa propriété, sa distinction. Ce n'est pas que pour être doux dans toutes ses manières, il ne fût vigoureux quand il s'agissait de la discipline ecclésiastique et de l'intérêt de Dieu.

Il y a des douceurs fades, des douceurs dangereuses, qui plaisent quelquefois à l'esprit, mais qui empoisonnent souvent le cœur; mais pour celle de saint Claude, elle était réglée par l'Evangile, elle était chrétienne, elle était charitable; la charité était l'âme de toutes ses actions, et pour montrer que c'était une parfaite charité, et qui était véritablement animée de l'Esprit de Dieu, c'est qu'elle ne donnait point de borne à l'étendue de son amour; elle aimait le petit aussi bien que le grand, le pauvre comme le riche, l'artisan de même que le bourgeois, l'étranger aussi bien que le domestique, celui qui le méritait aussi bien que celui qui ne le méritait pas. En quoi on peut dire que la charité de saint Claude imitait en quelque manière l'amour de Dieu, qui partage ses dons à ceux qui en sont dignes aussi bien qu'à ceux qui ne le sont pas; qui répand sa lumière sur les injustes, aussi bien que sur les justes.

Sa charité était si parfaite que rien ne l'offensait; il faisait du bien à ceux qui lui faisaient du mal. Sa charité était comme cette huile sacrée, qui adoucit ce qui est aigre et qui ramollit ce qui est dur, et il y avait une si grande union entre sa charité et sa douceur, qu'elles étaient inséparables. Mais parmi ces deux vertus j'en aperçois une troisième qui ne le faisait pas moins paraître animé de l'Esprit de Dieu, dans sa conduite; c'était sa vigilance sur son troupeau.

Dieu n'a point de plus grand plaisir que de veiller sur les besoins des hommes pour y remédier; il ne veut point avoir d'interruption dans ses regards, pour observer leur nécessité et y pourvoir en même temps; d'où

vient que saint Bernard l'appelle : *Oculum æternum, oculum sine interruptione videntem*, un œil qui nous regarde éternellement, un œil qui nous observe sans relâche Eh ! n'était-ce pas l'esprit de saint Claude envers son troupeau? ne s'y appliquait-il pas continuellement par l'exactitude de ses visites, par l'ardeur de ses prédications et par le secours de ses aumônes? ne travaillait-il pas sans relâche à pacifier ses diocésains, à terminer leurs différends, à les retirer de leurs désordres, à les porter à la pénitence et à les sanctifier.

Ou bien disons qu'il avait l'Esprit de Dieu dans sa conduite, en ce qu'il était revêtu de toutes les belles qualités que demande saint Paul en un parfait prélat : Il faut, dit cet apôtre, qu'un prélat soit irréprochable *Irreprehensibilem* (I *Tim.*, III) ; qu'on fasse la recherche et l'examen de la vie de saint Claude; eh bien! loin d'y trouver des choses à reprendre, on n'y en trouvera qu'à admirer. Il faut, continue le même saint Paul, qu'il soit sobre, *Sobrium* (*ib.*) ; eh ! quelle plus grande frugalité, quelle table plus réglée, quelle vie plus pauvre que celle de saint Claude, nonobstant sa haute naissance, et sa qualité de prince de l'Eglise et de l'empire? il faut qu'il soit prudent, *Prudentem* (*ibid.*) : il faut qu'il fasse les choses par ordres ; eh ! n'est-ce pas ce que faisait saint Claude? il faisait les choses par ordre, il pensait à se régler le premier avant que de penser à régler les autres ; jugeant sagement que celui-là n'est pas capable de conduire le peuple de Dieu, dont la vie n'est pas sainte pour lui servir de modèle. Il faut qu'il soit savant; car tout homme qui s'engage à conduire des âmes sans science s'expose à les perdre et à se perdre soi-même; s'il est dans les ténèbres, comment peut-il les éclairer? s'il est ignorant, comment peut-il les instruire?

Mais qui peut douter de l'habileté et de la profonde érudition de saint Claude? ne la fit-il pas paraître au concile de Pamiers qui se tint sous le pape Gélase, et où il se décida des matières si délicates et si importantes pour le clergé de France? Ne la fit-il pas paraître encore dans les beaux livres qu'il a composés, et qu'on conserve si soigneusement dans l'abbaye d'Yvrée, où l'on voit régner partout le bon goût, le bon sens, la délicatesse, la politesse, la profondeur, la solidité et la piété?

Mais nonobstant toutes ces belles qualités dont il était si richement revêtu ; nonobstant sa douceur, sa charité, sa vigilance; nonobstant la frugalité de sa table, la prudence de sa conduite, la sainteté de sa vie, la pénétration de son esprit ; comme un homme solidement vertueux est toujours humble, qu'il se défie de lui-même, que la grandeur lui est importune, qu'il en appréhende l'éclat, qu'il tremble d'en abuser, saint Claude par une profonde humilité voulut se défaire de son archevêché : il prie le ciel d'agréer et d'entériner sa démission. Mais, grand saint, que faites-vous? à qui vous adressez-vous? votre promotion étant un effet visible du ciel, le ciel n'aura garde de détruire son ouvrage ; mais il se persuade tout le contraire quand il est fait archevêque; c'est un présent qu'il reçoit du ciel, et quand il se démet de cette dignité, il rend au ciel, et son présent, et sa personne.

Tout ce qui vient du ciel ne doit point être refusé, mais c'est un crime d'être ingrat à ses bontés, et on lui doit toujours quelque reconnaissance Dans l'ordre de la nature, il y a un commerce entre le ciel et la terre ; le ciel donne à la terre des pluies et des rosées, et la terre les rend tôt ou tard au ciel, soit en vapeurs, soit en exhalaisons. Dans l'ordre de la grâce, ce commerce se trouve aussi quelquefois entre Dieu et les hommes. Dieu confère aux hommes des honneurs ; et les hommes les veulent rendre à Dieu : car ne lisons-nous pas dans l'Ecriture sainte, que David, Esther et Judith, que Dieu avait élevés, se dépouillèrent de toutes les marques de leur grandeur et de leur puissance, pour paraître devant Dieu sous la cendre et le cilice.

Quand une personne a un véritable et vif sentiment de son néant, elle ne se contente pas de s'humilier au-dedans d'elle-même ; elle veut que son humilité passe encore au-dehors et se produise par des marques éclatantes, et c'est ce que fait saint Claude ; il ne se contente pas de s'abaisser aux yeux de Dieu, il veut que son abaissement paraisse aux yeux des hommes; il veut qu'ils voient le dépouillement de sa grandeur, la démission de sa dignité archiépiscopale. Cet état de grandeur lui était insupportable, et je puis dire de lui en cette occasion, ce qu'on dit de l'Epouse des Cantiques : *Sicut lilium inter spinas* (*Cantic.*, II, 2) ; il était parmi les grandeurs comme un lis parmi les épines. Il y était à la vérité comme un lis, à cause de la bonne odeur qu'il répandait; mais, après tout les grandeurs qui l'environnaient lui étaient comme des épines.

Dieu donc, ne le voulant point davantage dans cette contrainte, lui fit connaître, par une puissante inspiration, qu'il consentait à ce qu'il se démît de sa dignité ; et afin qu'on ne crût point que c'était par légèreté qu'il quittait ce fardeau, Dieu pourvut à son honneur en le dépouillant de sa grandeur, puisqu'il lui envoya un ange pour l'assurer qu'il pouvait exécuter son dessein; car il n'est non plus permis de quitter un bénéfice dont on est revêtu sans la permission de Dieu, que de l'accepter sans sa vocation. Celui qui le prend sans vocation est un voleur; celui qui le quitte sans permission est un déserteur. Saint Claude était trop bien instruit de ces saintes vérités pour s'en écarter. Comme il avait attendu l'ordre de Dieu pour entrer dans sa charge, il attend le même ordre pour en sortir. Un ange l'y avait introduit, un ange l'en retire ; mais il ne l'en retire que parce qu'il le demande à Dieu. Quelle confiance ne devait donc pas avoir ce grand saint en tout ce qu'il faisait? S'il accepte un archevêché, c'est par un ordre de Dieu ; s'il le gouverne quelques années,

c'est par l'esprit de Dieu ; et s'il le quitte, c'est en suivant la conduite d'un ange que Dieu lui envoie. Il est miraculeux en sa promotion, il est saint en sa conduite, il est angélique en sa retraite.

Mais pourquoi pensez-vous que saint Claude s'est retiré du monde et de ses grandeurs, sinon pour en éviter les dangers ? Les choses du monde et surtout ses charges sont semblables à des peintures qui ne sont belles que dans une certaine distance; mais quand on les voit de près, on se désabuse et on quitte cette fausse idée qu'on en avait. Ah ! de même un homme recherche une charge dans le monde, ou une dignité dans l'Eglise, mais quand il y est élevé, et qu'il en reconnaît les obligations et la servitude, il n'en a plus cette estime, il s'en lasse et il voit disparaître ce fantôme de gloire dont il croyait que cette charge ou cette dignité était revêtue.

Ce n'est pas avec cet esprit que saint Claude s'est lassé de la sienne, mais c'est qu'il voyait les périls dont elle était environnée. Il ne pouvait pas se persuader qu'un fardeau capable de faire plier les épaules d'un ange pût être dignement soutenu de celles d'un homme. Or, si un homme qui avait été visiblement appelé de Dieu, qui avait tant de vertus, qui avait fait tant de pénitences, tremble et se croit indigne de sa charge, de quel frémissement ne doivent pas être saisis ceux qui, sans vocation, sans vertu, sans mérite, se sont intrus et ingérés dans des bénéfices considérables? Si un ange leur paraissait comme à saint Claude, et les voulait retirer de leur charge, suivraient-ils son inspiration et ses mouvements? Ne le prendraient-ils pas pour un ange de ténèbres plutôt que pour un ange de lumière? Ne feraient-ils pas passer sa vue pour une illusion?

C'est ainsi que l'homme prend plaisir à s'abuser lui-même. Il s'imagine que c'est Dieu qui l'appelle, quand il faut entrer dans un emploi, dans une commission, dans une charge, dans un ministère dont il est indigne, et il croit, au contraire, que c'est une pure tentation quand il en faut sortir, quoiqu'il s'y perde. Mais un homme a beau se déguiser ses propres faiblesses, il ne peut tromper sa conscience, elle prend toujours le parti de Dieu, et elle est si juste qu'elle le condamne dans sa propre cause. Je sais bien que notre corruption est si grande, que nous nous formons des consciences erronées en toutes sortes d'états et de conditions, et pour toutes sortes d'affaires. Nous croyons qu'une faute est permise lorsqu'elle est utile ou honorable, que les lois ne sont pas justes quand elles choquent nos inclinations et que notre nature se révolte; nous croyons que le jeu est un divertissement innocent parce qu'il est commun, que l'impureté n'est plus honteuse parce que tout le monde s'y laisse aller, que l'ambition et le désir désordonné de s'élever dans l'Eglise par des bénéfices brigués est légitime parce qu'il est public et ordinaire. Voilà notre erreur et notre illusion, et quand un ange nous voudrait retirer de cette charge et de ce bénéfice, comme il fit à saint Claude, aurions-nous la même docilité, la même obéissance, la même soumission ?

Mais où est-ce que cet ange conduit saint Claude en le dépouillant de sa grandeur ? Il le conduit dans une solitude, dans un désert, parmi des religieux de la plus étroite réforme ; mais, conduite de mon Dieu, que vous êtes admirable ! Dieu voulait faire de saint Claude un homme universel; Dieu voulait se servir de lui pour édifier toutes sortes d'états. Je trouve trois états dans le monde, l'état séculier, l'état ecclésiastique, l'état religieux. Il avait édifié l'état séculier, car quoiqu'il fût d'une illustre condition, ses parents, comme j'ai dit, étant palatins ou princes de son pays, néanmoins il n'y avait rien de plus modeste que lui, il ne se donnait pas des airs de hauteur et de fierté, il se distinguait bien moins par sa naissance que par sa vertu, il était retenu dans ses paroles, circonspect dans ses actions, charitable dans ses entretiens ; voilà l'édification et l'instruction que peuvent recevoir les personnes séculières : ne s'enorgueillir point de leur condition, faire réflexion que c'est peu d'avoir de la naissance si on n'a de la vertu, être retenus à parler, être prudents à se conduire, être charitables à défendre les absents, obliger autant qu'il se peut tout le monde, se représentant qu'il n'y a rien de si aimable qu'une grandeur bienfaisante et qui ne fait connaître l'étendue de son pouvoir et de sa qualité que par ses bienfaits.

Saint Claude, en second lieu, avait édifié les ecclésiastiques par cet esprit désintéressé et dégagé du monde, par cet éloignement qu'il avait des charges et des dignités, par ce zèle ardent qu'il avait pour le salut des âmes, et par cette éminente piété qui relui-sait en toutes ses actions. Il ne lui restait donc plus qu'à édifier l'état religieux, et pour cet effet, un ange le conduit dans un monastère, où il vécut avec tant d'humilité, avec tant de dépendance et de soumission, qu'il semblait avoir oublié son état passé pour ne s'occuper plus que de son état présent ; qu'il semblait avoir entièrement oublié qu'il avait été un archevêque, un prince de l'Eglise, un prince de l'Empire, pour ne se souvenir plus, sinon qu'il était un simple et petit religieux. Palais, pourpre, grandeurs, vous ne parûtes plus à ses yeux que comme des objets de mépris, des charmes trompeurs, des fantômes, des illusions qui éblouissent les yeux, qui amusent l'esprit et qui corrompent le cœur.

Il trouvait son délice, son repos et sa félicité dans sa cellule, dans son sac et dans son néant. Il se trouvait le premier dans tous les exercices de religion, et il était le dernier à en sortir. Il passait les nuits en prières. Il mortifiait son corps par des jeûnes, par des cilices, par des disciplines. Quoique sa vie eût toujours été irréprochable, il vivait comme s'il avait été le plus criminel de tous les hommes. Quelle condamnation pour nous qui ne faisons aucune péni-

tence, quoique notre vie ait été remplie de mille crimes, qui vivons dans une fausse paix, dans une fausse sécurité, quoique nous ayons tous les sujets du monde de craindre les jugements terribles et inévitables de Dieu! Sortons donc de cette erreur. Vivons en pénitents pour satisfaire à la justice de Dieu. Vivons en chrétiens pour satisfaire à notre devoir. Tâchons d'imiter les vertus de ce grand saint, si nous voulons devenir participants de la gloire dont il jouit et que je vous souhaite. *Amen.*

PANÉGYRIQUE

DU SCAPULAIRE.

Induit me vestimentis salutis.

Elle m'a revêtu des vêtements de salut (*Isaie, ch.* LXI).

Quoique Dieu trouve son plaisir et sa gloire en toutes sortes de lieux, il y en a cependant où il a trouvé de plus grands agréments, des cultes plus dignes de lui, et où il a fait ressentir aussi de plus particulières effusions de ses grâces. Quoiqu'il ne soit point acceptateur des personnes, quoique sa bonté les lui fasse toutes aimer comme étant les ouvrages de ses mains, il y en a de certaines cependant pour qui il a eu de plus grands égards, à qui il a fait paraître de plus grandes distinctions, et avec qui même il s'est plu de faire quelque alliance. Disons par rapport à la sainte Vierge, quoiqu'elle trouve sa gloire partout, que partout on la respecte, que partout on dresse des autels à son nom, il y a de certains endroits néanmoins que Dieu semble lui avoir assignés spécialement pour y recevoir de plus singuliers hommages, et qu'elle comble aussi de ses plus grandes faveurs. Quoique son amour, à l'exemple de son Fils, s'étende sur toutes sortes de personnes, il y en a néanmoins de certaines pour qui elle a fait paraître plus de penchant et de tendresse, et à qui elle a fait ressentir plus vivement ses bontés et ses faveurs. Or, quel peut être le lieu que Dieu semble avoir assigné particulièrement à Marie pour être honorée sur la terre, sinon le mont Carmel? *Datus est ei decor Carmeli* (*Isai.*, XXXV, 2). Quelles peuvent être les personnes que cette divine Mère aime spécialement, sinon celles avec qui elle fait quelque alliance et qu'elle couvre de son saint habit, qu'un prophète a prédit devoir être un vêtement de salut: *Induit me vestimentis salutis.* Revêtir une personne de son propre vêtement est une des marques d'amour la plus tendre et la plus éclatante qu'on puisse donner. L'âme de Jonathas était collée à celle de David, dit le texte sacré: *Anima Jonathæ conglutinata est animæ David* (II *Reg.*, XVIII, 1). Et ce prince crut ne lui pouvoir mieux prouver son affection qu'en se dépouillant de sa tunique pour la lui donner. Quelle autre preuve d'amour voulut donner le prophète Elie à son disciple Elisée qu'en lui laissant tomber du ciel son manteau pour s'en couvrir? Lors donc que Marie donne son habit sacré, je veux dire le saint scapulaire, à une personne, il faut croire que cette personne commence à lui être très-chère, et que c'est une faveur qu'elle doit beaucoup estimer. Pour mieux découvrir les avantages de ce saint habit, implorons les lumières du Saint-Esprit par la propre intercession de Marie, à qui nous dirons avec l'ange: *Ave.*

Une chose peut aisément frapper et remuer notre esprit, attirer notre respect, mériter notre estime, enlever notre attachement, quand elle est ancienne, qu'elle est sainte et qu'elle est utile. L'ancienneté imprime presque toujours une je ne sais quelle vénération, d'où vient que saint Augustin, voulant s'exciter et porter les autres à révérer et à aimer la beauté de Dieu, l'appelle *une beauté ancienne.* Quand la sainteté accompagne l'ancienneté, et qu'une chose est aussi sainte qu'ancienne, c'est ce qui la rend encore plus digne d'être considérée. Enfin, comme les hommes n'ont pas toujours le goût juste, ni les inclinations raisonnables, comme ils ne se laissent pas toujours toucher par ce qui leur paraît vénérable et saint, alors, si à ces deux premières qualités l'on y joint encore l'utile, c'est ce qui achève de les remuer, de les attirer et de les gagner.

Or, je trouve que la dévotion du mont Carmel renferme ces trois avantages: elle est ancienne, elle est sainte et elle est utile. Elle est ancienne, et si ancienne, que Dieu même a voulu qu'on honorât Marie avant la naissance de Marie. Ce n'est pas que je veuille m'arrêter à cet autel qui lui avait été dédié et consacré avec cette inscription: *Virgini pariturœ*: A une Vierge qui doit enfanter; mais j'appuie le principe de cette dévotion sur la vision qu'eut le prophète Elie, touchant une nue qui avait la forme d'un homme, car par cette nue les Pères entendent le mystère de l'incarnation, qui comprend la Vierge aussi bien que son Fils; et comme les visions de Dieu ne doivent point se faire inutilement, ce saint prophète crut que Dieu voulait qu'on honorât sa Mère aussi bien que lui-même, ce qui l'obligea d'amasser une compagnie de prophètes et de se retirer sur le mont Carmel pour vaquer à ce pieux exercice.

Une marque assurée que cette divine Mère avait pris plaisir au culte qui lui avait été rendu, c'est que comme Dieu voulut autrefois retenir le nom de Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, parce qu'il avait été honoré par ces trois grands hommes d'un culte qui lui avait été tout à fait agréable, aussi la Vierge a voulu conserver le nom de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, parce qu'elle avait été honorée sur cette montagne avec un respect digne de sa grandeur, ce qui montre évidemment la sainteté de cette dévotion.

On peut encore dire qu'elle est sainte, et dans ses pratiques, et dans sa profession, car qu'y a-t-il de plus saint que de faire alliance avec la Mère d'un Dieu, de lui consacrer ses pensées et ses affections, de n'omettre aucun jour à lui rendre quelque pieux tribut par quelques prières, de ne laisser passer aucune semaine sans faire quelque abstinence en son honneur, de porter sur soi quelque

marque qui nous fasse souvenir que nous sommes liés à elle ? Par cette marque on est souvent retenu en son devoir ; car si Tertullien a dit autrefois que les philosophes étant couverts de leur manteau n'osaient se licencier et se laisser aller à quelques mauvaises actions, de peur de rougir en faisant quelque chose d'indigne de leurs habits : *Grande pallii beneficium sub cujus recogitatu improbi mores erubescunt* (*Lib. de Pallio*), de même les chrétiens qui sont couverts du petit habit de la sainte Vierge, quand cet habit se présente, ou à leurs yeux, ou à leur esprit, ils ont honte de faire quelque chose d'indécent et qui démente la sainteté de leur état.

Enfin, ce qui vous doit porter à embrasser cette dévotion, c'est son utilité et l'honneur qu'on en reçoit, car les personnes qui s'y engagent deviennent les enfants de la Vierge, et la Vierge ne manque point de faire les fonctions de mère à leur endroit. Une mère doit s'appliquer particulièrement à trois choses, à pourvoir à l'habillement de ses enfants, à pourvoir à leur instruction et à pourvoir à leur défense quand ils peuvent courir quelque danger. Or, la sainte Vierge a soin de ces trois choses pour les confrères du mont Carmel ; elle pourvoit à leur habillement en les couvrant du saint scapulaire; elle pourvoit à leur instruction en leur proposant l'exemple de sa vie; elle pourvoit à leur protection en leur servant d'avocate. Voilà ce qui fait le bonheur de cette confrérie, ce qui doit exciter vos désirs à vous y engager, et ce qui doit fournir de matière à ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Une des occasions où l'amour d'un père et d'une mère paraît le plus, c'est celle de pourvoir aux vêtements de leurs enfants. Origène, admirant la bonté que Dieu eut de faire des vêtements à nos premiers parents, après que le péché les eut dépouillés de la robe d'innocence, dit qu'il leur fit bien mieux paraître son affection paternelle en les habillant qu'en les créant : *Vestisse, paterna magis ostendit viscera, quam procreasse.* En effet, mettre seulement des enfants au monde, ce n'est pas tant les aimer que s'aimer soi-même ; mais l'amour des pères et des mères consiste à les habiller et à les entretenir après leur avoir donné l'être, et plus l'affection d'un père est grande envers un enfant, d'autant plus il prend plaisir à le bien habiller. Nous lisons dans l'Écriture sainte que Jacob, aimant plus Joseph que ses autres enfants; pour le distinguer et lui prouver plus particulièrement son amour, il lui fit faire aussi une robe particulière : *Diligebat Joseph super omnes filios suos : fecitque ei tunicam polimitam* (*Gen.*, XXXVII, 3). Le père de l'enfant prodigue ne l'eut pas plutôt reçu dans sa maison, qu'après quelques caresses, il lui fit incontinent après apporter une robe pour l'habiller; montrant par ce soin charitable que le premier mouvement de la nature dans les parents envers leurs enfants est de songer à les habiller.

Mais comme le sexe a quelque chose de plus tendre et quelque empressement un peu plus amoureux, les mères aussi paraissent plus soigneuses et plus empressées à ce petit office, jusque-là même qu'elles veulent souvent travailler de leurs propres mains l'habit de leurs enfants; ainsi, nous voyons au premier livre des Rois que la mère de Samuel lui fit une petite tunique, pour s'en servir dans le temple aux jours solennels qu'il servait à Dieu : *Et tunicam parvam faciebat ei mater sua* (I *Reg.*, II, 19).

Supposé donc ce principe qu'il est du devoir d'une mère de pourvoir à l'habillement de ses enfants, et Marie se déclarant la mère de ceux et de celles qui s'engagent dans l'ordre ou dans la confrérie du mont Carmel, elle veut aussi pourvoir à leur habillement. Pour cet effet, elle descend du ciel et en apporte un elle-même au bienheureux Simon Stoch, lui disant : *Reçois, mon Fils très-aimé, le scapulaire de ton ordre, comme un gage de mon amour et comme une marque de l'alliance que je veux faire avec tous ceux et celles qui le porteront.* C'est avoir l'esprit mercenaire de s'arrêter à la nature et à la qualité d'un présent ; mais on doit particulièrement considérer la main dont il vient, et le fruit qu'il nous peut apporter. Je ne considère donc point quel pouvait être ce scapulaire que reçut ce bienheureux général, je regarde seulement qu'il venait de la main de Marie, et qu'il a été la source d'une infinité de bénédictions. En le lui donnant, elle l'adopte et le reconnaît pour son Fils : *Reçois, mon Fils, ce scapulaire.* Quelle grâce et quel bonheur ! et comme ce scapulaire est le caractère de cette filiation, il s'ensuit donc que toutes les personnes qui le portent deviennent les enfants de Marie.

Au moment de l'incarnation, elle ne conçut qu'un Fils qui fut Jésus-Christ ; au moment de la passion, elle n'en conçut encore qu'un qui fut Jean l'évangéliste ; mais, au moment qu'elle fait un présent à Simon Stoch, elle en conçoit un nombre sans nombre, qui sont tous les confrères du scapulaire. La première conception fut miraculeuse, la seconde fut douloureuse ; la troisième a été amoureuse. La première conception ne se fit pas sans trouble : *Turbata est in sermone ejus* (*Luc.*, I, 29); la seconde ne se fit pas sans peine, étant au pied de la croix de son Fils : *Stabat juxta crucem Jesu mater ejus* (*Joan.*, XIX, 25); mais la troisième se fait sans trouble et sans peine. A la première conception, c'est un ange qui parle; à la seconde conception, c'est son Fils mourant et humilié qui parle; à la troisième conception, c'est Marie comblée de gloire et de joie qui parle : *Reçois, mon Fils, ce scapulaire* : voilà donc la première bénédiction qu'apporte le scapulaire, d'être adopté pour enfant de la Vierge.

La seconde bénédiction, c'est qu'ensuite de cette adoption, on a droit de lui demander tout ce qui est nécessaire. Qui s'engage adopter un enfant, la loi l'engage de pourvoir à ses besoins. Marie donc s'engageant à adopter les confrères du scapulaire pour ses enfants, elle s'engage en même temps à ne

leur rien refuser de ce qui leur peut être nécessaire. On peut refuser une personne, ou parce qu'on est dans l'impuissance de lui accorder ce qu'elle demande, ou parce qu'on peut manquer d'inclination pour elle ; car il est bien difficile de lui donner quelque chose quand on ne l'aime pas.

Mais Marie peut-elle manquer de puissance, puisque après Dieu il n'y a qui que ce soit qui l'égale en autorité ? d'où vient qu'étant appelée dans l'Ecriture sainte une lune, et son Fils un soleil, on lui peut appliquer cette belle devise que le frère de notre incomparable et invincible monarque prit pour soi, il y a peu de temps, ayant dépeint une lune au-dessous d'un soleil avec cette inscription : *Uno sole minor :* il n'y a que le soleil qui me devance ; car de même il n'y a que son Fils qui est le véritable soleil de justice qui la devance en autorité : *Uno sole minor*, Marie donc, ne manquant point de puissance pour servir les confrères du scapulaire, il reste à voir si elle pourrait manquer d'inclination pour eux. Mais comment oser seulement faire cette proposition ? Elle aime tous les hommes, et, entre tous les hommes, elle aime les prédestinés, et entre les prédestinés, il y a bien de l'apparence qu'elle a des égards et des distinctions pour ceux et celles qui portent le scapulaire qui est sa livrée, et qu'elle-même a apporté du ciel.

La nature oblige un père et une mère d'aimer tous leurs enfants, et de les aimer également; car, quand il y a de l'inégalité dans la distribution de leurs caresses et de leurs faveurs, que les uns sont préférés aux autres, la jalousie et la division se glissent parmi eux. Voilà pourquoi saint Ambroise dit si bien qu'il faut garder un certain ordre et une certaine règle de justice qui les égale tous autant qu'il se peut : *Par debet circa omnes esse forma justitiæ*(*lib. de Offic.*). Il faut, continue ce même Père, que les parents, qui sont comme les soleils de leur maison, imitent le soleil de la nature. Quand le soleil de la nature est dans l'équinoxe, qu'il partage également les jours et les nuits, tout va bien, tout est modéré; mais quand il vient à trop s'élever ou à se trop abaisser, qu'il y a des inégalités entre les jours et les nuits, que les jours sont trop grands et les nuits trop petites, pour lors rien n'est modéré: vous voyez des chaleurs extraordinaires ou des froids extrêmes. Ah ! de même quand les parents, qui sont des soleils domestiques, sont dans l'équilibre, qu'ils partagent tout également, tout va bien, tout est réglé ; mais, quand il y a de trop grands jours ou de trop grandes nuits, c'est-à-dire quand, parmi les enfants, il y en a qui sont dans l'éclat et les autres dans l'obscurité; rien n'est réglé, rien ne va bien ; d'où vient que le même saint Ambroise donne cette leçon et cette règle aux pères et aux mères : Prenez garde, leur dit-il, de ménager vos cœurs et vos biens, d'en faire une mesure et une portion égale à vos enfants : *Eadem prorsus foveat mensura pietatis* (*ibid.*).

Cependant il est bien difficile qu'un père et qu'une mère s'empêchent d'en aimer plus les uns que les autres; il est bien difficile même que cet amour et que cette préférence n'éclatent par des faveurs, par des caresses, par des habits particuliers. Eh ! comment est-ce que cela n'arriverait pas dans l'ordre de la nature, puisqu'il arrive bien dans l'ordre de la grâce? Tous les chrétiens sont les enfants de Marie, elle les aime tous ; mais elle ne peut s'empêcher d'avoir quelque tendresse spéciale pour quelques particuliers, de leur procurer plus de biens et de bénédictions, de leur communiquer plus de grâces et de faveurs ; eh ! quelles sont ces heureuses personnes, sinon celles qu'elle revêt de son saint habit?

Cet habit les honore non-seulement de la qualité d'enfants de la sainte Vierge ; cet habit les met non-seulement en état et en pouvoir de lui demander tout ce qui leur est nécessaire; cet habit leur est non-seulement un titre et une assurance de son amour ; mais cet habit leur est encore comme une promesse et comme un gage de leur salut; la Vierge s'en étant déclarée et expliquée en termes formels : *Reçois, mon Fils*, dit-elle au bienheureux Simon Stoch, *ce scapulaire comme une marque et un signe de salut à tous ceux et à toutes celles qui le porteront.*

Quoiqu'il n'y ait rien de si délicat que notre salut, il dépend néanmoins de tant d'accidents, qu'on ne saurait trop apporter de précaution pour s'en exempter. Tantôt nous pouvons être inopinément engloutis par les eaux ; tantôt nous pouvons être surpris et consumés par les flammes ; tantôt nous pouvons être attaqués à l'improviste par un ennemi et nous voir percer le cœur par la pointe de son épée, ou nous sentir la tête écrasée par une balle de son pistolet; et nous trouvant pour lors en mauvais état, c'en est fait de notre salut. Mais, par des miracles surprenants, on a vu des scapulaires servir comme de soutien au milieu des eaux et empêcher le naufrage de ceux et de celles qui le portaient. On a vu des scapulaires éteindre les feux les plus ardents ; on a vu des scapulaires émousser les pointes des épées ; on a vu des scapulaires amortir des balles de pistolet; en sorte que le scapulaire sert comme de bouclier, pour défendre ceux qui le portent: *Fortitudo indumentum ejus* (*Prov.* XXXI). Et chaque confrère peut dire avec le prophète Isaïe : *Exultabit anima mea in Deo meo, quia induit me vestimentis salutis*(*Isai.*, LXI); Mon âme se réjouira au Seigneur, parce que je suis couvert d'un vêtement de salut. Non que je veuille dire que ce saint habit opère toujours ordinairement ces sortes de miracles : il y aurait de la présomption à s'y fier, comme il y a de la témérité à nier qu'il les a opérés.

La main de Dieu n'est jamais raccourcie ; elle peut en tout temps tout ce qu'elle veut ; et pour accomplir les desseins merveilleux de sa puissance, elle emploie telle chose qu'il lui plaît. Pourquoi donc ne voudrait-on pas que Dieu pût employer à ce dessein et à cet effet un habit inventé et donné par sa mère?

Après que la mère de Jacob eut cherché tous les moyens possibles pour lui attirer la bénédiction de son père, elle n'en trouva point de meilleur que de le revêtir des habits de son frère. Marie notre mère fait bien davantage pour nous attirer la bénédiction de notre Père céleste : elle nous offre de nous revêtir de son propre habit. Il est vrai que comme les yeux de Dieu sont bien plus perçants que ceux d'Isaac, et que nous ne le pouvons tromper par cet ornement extérieur, aussi Marie ne se contente pas, comme une mère charitable, de pourvoir à notre habillement, en nous couvrant de son scapulaire, elle veut encore comme une mère pieuse pourvoir à notre instruction, en nous proposant l'exemple de sa vie ; et c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Le bon exemple d'un père est très-nécessaire à ses enfants : mais il semble qu'il ne soit pas d'une si étroite obligation que celui d'une mère. Une mère est encore, ce semble, plus obligée à donner bon exemple que le père, parce que la mère a toujours les enfants auprès d'elle. C'est elle qui les élève, qui les instruit, qui les habille : elle ne fait pas la moindre action ni ne dit pas le moindre mot dont ils ne soient les témoins, comme étant toujours à ses côtés et inséparablement attachés à elle. Voilà ce qui la doit obliger à une grande retenue et à une grande perfection, de peur d'empoisonner les yeux et les cœurs de ses enfants par son mauvais exemple.

Mais de toutes les mères, il n'y en a point dont le bon exemple soit d'une si vaste étendue que celui de Marie. Comme les mères ne sont pas universelles en perfection ; comme elles ont leurs bonnes qualités bornées, elles peuvent édifier dans une chose et ne pas édifier dans une autre. Elles peuvent édifier par l'attache qu'elles ont à leur ménage, mais elles peuvent scandaliser par leur emportement : car les plus grandes ménagères sont quelquefois les plus emportées et celles qui font davantage éclater leur mauvaise humeur. Elles peuvent édifier par le soin qu'elles ont des pauvres, mais elles peuvent donner mauvais exemple par la négligence qu'elles ont de leurs domestiques : car souvent elles aiment une dévotion éclatante, qui fait bruit, qui donne une idée avantageuse de leur personne. Elles ont soin des étrangers et abandonnent leurs serviteurs ou leurs servantes. Elles peuvent édifier par leur approche fréquent des sacrements ; mais elles donnent de mauvaises impressions par la continuation de leur vie déréglée, par leur attache ordinaire au jeu, à la vanité, aux conversations trop réitérées, trop longues, et par ce moyen suspectes et dangereuses.

Voilà donc comme les mères ont en elles de malheureux contre-poids qui les font pencher quelquefois du côté de la corruption, comme elles ne sont pas des modèles si purs et si parfaits qu'on les puisse imiter en toutes choses. Mais Marie est un modèle si accompli et si universel qu'il n'y a rien en elle qu'on ne puisse imiter. Quiconque veut étudier la perfection, n'a qu'à se proposer sa vie pour exemple. A-t-on dessein de quitter de bonne heure le monde et d'entrer dans un temple, pour y conserver sa virginité, pour la vouer et la consacrer à Dieu, pour s'éloigner de tout commerce d'avec les hommes, pour n'en avoir plus qu'avec les anges, pour devenir soi-même un ange ? on n'a qu'à suivre les vestiges de Marie, qu'à marcher sur ses pas, qu'à se régler sur sa conduite ; car n'est-elle pas la première qui a fait vœu de virginité ; n'a-t-elle pas, par son exemple, inspiré le même dessein aux autres vierges ? *Adducentur Regi virgines post eam* (*Ps.* XLIV, 15).

Mais comme c'est peu d'être vierge si on n'est humble, est-on dans le dessein de pratiquer l'humilité ? quelle règle plus juste peut-on choisir pour se former dans cette vertu que la vie de Marie qui s'est abaissée lorsque Dieu l'a élevée. S'humilier parmi les honneurs du monde et lorsque les hommes nous élèvent, c'est un coup de prudence. Car qu'est-ce que la grandeur du monde qu'une gloire passagère, qu'un songe agréable, qu'une illusion éclatante, qu'un fantôme pompeux, qu'un amusement de l'esprit, qu'une corruption de cœur, qui redouble notre ambition, qui nous donne mille soins, qui nous attire mille chagrins, qui nous fait dépendre de ceux qui nous servent, qui nous rend esclaves de nos propres passions ; qui nous remplit de mille vanités, qui nous attire mille envies et qui nous fait souvent mépriser de ceux mêmes qui nous donnent de l'encens ? S'humilier donc encore une fois, parmi cette fausse gloire et lorsque les hommes nous y élèvent, ce n'est pas une chose qui me surprenne ; mais s'humilier dans la véritable gloire, et lorsque Dieu lui-même y élève une créature, ah ! comme dit saint Ambroise, c'est l'humilité de Marie.

A-t-on dessein enfin d'apprendre la soumission aux ordres du ciel, quand il est question de sacrifier à Dieu un fils, un père, un époux, quel plus parfait modèle peut-on choisir que Marie au pied de la croix ? Car en Jésus-Christ, elle avait un fils, un père et un époux ; et néanmoins elle consent avec tant de résignation aux volontés du Père éternel, que c'est une humilité surprenante et tout à fait admirable, et elle assiste à son sacrifice sans pleurer : *Lego stantem, non lego flentem.*

Voilà donc les instructions et les exemples que donne cette divine mère à ses enfants. Aux uns, elle apprend à entrer dans un temple pour s'y consacrer à Dieu ; aux autres, elle apprend à s'abaisser au milieu des honneurs et des grandeurs ; aux autres, elle apprend à n'apporter point d'obstacle aux ordres du ciel et à se soumettre avec une pieuse constance à l'enlèvement que Dieu nous fait de tout ce qu'on a de plus cher, soit que ce soit un fils, soit que ce soit un père, soit que ce soit un époux ; c'est pourquoi, tout autant que vous êtes, dit saint Bonaventure, si vous aimez Marie, ne vous

revêtez pas seulement de son habit, mais revêtez-vous de Marie même : *Induite Mariam quotquot diligitis eam.* Que ses vertus éclatent en vos mœurs et en vos actions.

Elie ayant donné son manteau à son disciple Elisée, saint Chrysostome remarque que ce prophète devint double, c'est-à-dire qu'il vivait en deux personnes, en soi-même et en son disciple. Il faut de même que la sainte Vierge devienne double, c'est-à-dire qu'il faut qu'elle vive dans elle-même dans le ciel, et dans vous-mêmes sur la terre; afin qu'il se puisse dire d'elle et de vous, ce que saint Paul disait de Jésus-Christ et de soi. Car comme il disait que ce n'était pas lui qui vivait, mais Jésus-Christ qui vivait en lui (*Gal*, II, 20), il faut aussi, dit saint Ambroise, que ce ne soit pas vous qui viviez, mais que ce soit l'esprit de Marie qui vous anime, et qui vous porte à louer Dieu, à le benir dans vos adversités, aussi bien qu'en vos prospérités, dans vos maladies aussi bien que dans votre santé, à le remercier de toutes les grâces qu'il vous fait si fréquemment : *Sit in singulis spiritus Mariæ ut exultet in Deo* (*Ambr. in Luc.*, I).

Mais peut-on dire qu'il y ait rien en vous qui ressente l'esprit de Marie? Elle aime la retraite, et vous n'aimez qu'à vous produire, qu'à vous introduire dans le monde, dans les compagnies. Ce fut dans sa retraite qu'elle mérita le bonheur de concevoir Dieu; et dans le monde, et dans les compagnies que vous arrive-t-il, que le malheur d'y concevoir mille mauvais désirs, mille mauvaises pensées, mille vanités, mille complaisances, mille attaches qui vous troublent, qui vous inquiètent, et qui non-seulement vous font perdre votre paix et votre repos, mais qui vous font perdre encore souvent et votre réputation et votre salut? Marie aime le silence, ou si elle parle, c'est avec un ange, c'est avec une sainte, je veux dire sa cousine, encore ne parle-t-elle que des grâces qu'elle en a reçues; et vous n'aimez qu'à parler, et qu'à parler à des hommes? Et de quoi parlez-vous? Et de qui parlez-vous? de vos inclinations, de votre amitié mutuelle, des défauts de celui-ci, des mauvaises qualités de celui-là.

Etrange opposition à l'esprit de Marie! Indignité visible du saint habit de Marie! On reprochait autrefois à un empereur, selon la remarque de saint Jérôme, qu'en voulant élever de certaines personnes aux premières dignités, il avait déshonoré les vêtements de la magistrature sans les honorer eux-mêmes: *Non illos honestavit; sed ornamenta ista turpavit.* Aussi, on peut dire qu'en donnant le saint scapulaire à de certaines créatures on déshonore la sainteté de cet habit, et qu'on ne les honore pas elles-mêmes; au contraire elles reçoivent un plus grand sujet de leur condamnation, si elles en font un pernicieux usage; qui que vous soyiez, qui vous êtes comportés de la sorte, ne désespérez pas néanmoins de votre salut, car si vous avez eu en Marie une charitable mère pour vous habiller, une sage maîtresse pour vous instruire, vous aurez encore en sa personne une avocate zélée pour vous défendre; et c'est mon troisième point.

TROISIÈME PARTIE

C'est une chose assez difficile à comprendre, comme il se peut faire que la Vierge, étant si sainte, prenne néanmoins si grand plaisir à être l'avocate et l'asile des pécheurs. Les fils reçoivent naturellement les inclinations de leurs mères, mais, par un saint renversement, Marie a reçu les inclinations de son fils; et comme son fils a témoigné aimer les pécheurs, a pris le parti des pécheurs et s'est déclaré encore dans son état de gloire l'avocat des pécheurs : *Advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum* (*I Joan.*, II); Marie les aime aussi, prend leur parti pareillement, et dans son état de gloire ne laisse pas de plaider leur cause. D'où vient qu'elle est comparée à la lune; car, comme la lune n'a été créée que pour nous éclairer et nous servir durant la nuit, l'état du péché et la mort étant un état de ténèbres, Marie nous est donnée pour nous secourir et nous servir en cet état.

Mais disons que quoique Marie soit l'avocate de tous les hommes, elle l'est et le doit être spécialement des religieux et des confrères du Mont-Carmel; et j'en trouve trois raisons : la première est une raison de justice, la seconde est une raison de fidélité, la troisième est une raison d'autorité confirmée par des miracles.

Il est de la justice de défendre et de protéger singulièrement ceux qui commencent les premiers de s'attacher à nous pour nous procurer de la gloire; leur zèle et leur amour méritent une reconnaissance, et ce serait rebuter et éloigner de nous les personnes qui nous auraient servis, que de ne nous pas attacher aussi spécialement à elles. Quoique Dieu ne doive rien à ses créatures, quand quelques-unes néanmoins ont commencé de faire quelques belles actions pour la défense et l'augmentation de son culte; il les a toujours défendues et s'est toujours rendu visiblement leur protecteur. Voyez Abraham, qui a été le premier qui a fait paraître le plus de foi et le plus de confiance en lui, qui a tout quitté, qui a quitté pays, parents, amis pour lui témoigner son obéissance et sa religion. Aussi, comme si Dieu ne s'attachait qu'à lui et n'avait des distinctions que pour sa personne et celle de ses enfants, il ne veut s'appeler par excellence que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Il croit qu'il est de la justice d'en user de la sorte, de porter spécialement ce nom, et de protéger ceux qui par leur exemple ont porté les autres à l'adorer et à le servir. Ah! de même les religieux du Mont-Carmel, ayant été les premiers qui ont honoré la sainte Vierge, ayant été les premiers qui ont bâti une chapelle à son honneur, ayant été, pour ainsi dire, ses premiers dévots, ayant porté par leur exemple les autres à l'honorer, n'est-il pas de la justice qu'elle soit leur spéciale protectrice, et que par excellence elle s'appelle Notre-Dame du Mont-Carmel.

Non-seulement dans cette spéciale protection j'y vois un acte de justice, mais j'y découvre encore un second motif, qui est un motif de fidélité. Comme la vérité s'est incarnée dans la sainte Vierge, qu'elle l'a portée en son sein, qu'elle l'a enfantée au monde, elle ne peut rien avancer qui ne soit véritable. Or, ayant appelé le scapulaire, *un signe de salut*, n'y aurait-il pas de l'infidélité en ses paroles et en ses promesses, si ce saint habit ne nous devenait salutaire? non par lui-même, pris matériellement, mais par les grâces que Dieu se plaît à y attacher.

Il semble que l'honneur de sa mère y était engagé. On excuse quelquefois un défaut de promesse dans une personne du vulgaire, ou parce qu'elle s'est engagée trop légèrement, ou parce qu'elle l'a fait par contrainte, ou parce qu'elle est devenue impuissante de tenir sa parole. Mais je ne vois dans la sainte Vierge aucune de ces raisons sur le sujet du scapulaire, qu'elle a promis devoir être *un signe de salut*. On ne peut dire qu'elle l'ait promis trop légèrement; car, étant la mère de la Sagesse incréée et incarnée, elle ne fait et ne dit les choses qu'après de mûres délibérations, qu'après de saintes réflexions. On ne peut dire, secondement, qu'elle s'y soit engagée par contrainte. Amour, n'as-tu pas été l'unique motif qui a obligé cette sainte Vierge à descendre du ciel pour apporter en terre ce saint habit?

Ce qui relève cette confrérie par-dessus toutes les autres confréries, est le présent singulier que Marie a fait en personne de ce sacré vêtement, et l'assurance qu'elle donne elle-même d'une particulière protection pour le salut des personnes qui le porteront. Pesez, je vous prie, mes frères, ces paroles: *Reçois, mon fils, ce scapulaire comme une marque et un signe de salut à tous ceux et à toutes celles qui le porteront.* Jugez vous-mêmes des avantages qu'on en peut retirer, et de l'utilité qu'en reçoivent ceux qui s'y engagent. Les autres confrères, pour qui j'ai tout le respect et toute la vénération dont je suis capable, ont des marques et des caractères qui les distinguent et qui les font reconnaître saintes; mais ces signes et ces caractères sont d'une institution humaine: ce sont des hommes qui, par le mouvement et l'esprit de Dieu, les ont institués et inventés. Le rosaire est de l'institution de saint Dominique, le petit cordon est de l'institution de saint François d'Assise ou de saint François de Paule; mais pour ce qui est du scapulaire, institution humaine, tu n'y as point de part! C'est la mère d'un Dieu qui l'a inventé, qui l'a institué, qui l'a donné, et qui de sa propre bouche a assuré qu'il était *un signe de salut.*

Peut-on douter de cette vérité sans faire tort à sa puissance auprès de son fils? elle a une juridiction générale sur toutes les grâces; et la raison qu'en apportent quelques théologiens, c'est parce qu'elle lui a donné la vie et le sang, par lesquels il a mérité ces grâces. Ayant donc en quelque manière influé au pouvoir de son fils, ce fils l'en a voulu rendre participante; ce fils a voulu remettre entre ses mains son autorité, et cette autorité est confirmée par une infinité de miracles qu'elle opère quand il lui plaît; mais qu'on parcoure tous les miracles de la sainte Vierge, on ne trouvera jamais qu'elle en ait fait de plus fréquents, et de plus éclatants, et de plus avérés que par le scapulaire.

Dieu nous voulant donner une haute idée de notre religion, voulut, en son commencement et en sa naissance, la confirmer par quantité de miracles; car pour lors ils étaient communs, et j'ose même dire que pour lors ils étaient nécessaires. Comme notre religion nous proposait de croire des choses qui choquaient et nos sens et notre raison, notre esprit ne s'y fût jamais soumis, s'il n'y eût eu quelque chose de surprenant et de surnaturel qui l'eût attiré et convaincu d'une vérité qu'il ne pouvait comprendre. Secondement, comme les prédicateurs en ce temps étaient des personnes viles, des personnes méprisées, Dieu leur communiquait sa toute-puissance, Dieu les rendait des hommes miraculeux, de peur que ceux à qui ils prêchaient les maximes évangéliques de notre adorable Sauveur ne leur portassent pas tout le respect qu'ils devaient; car en effet les choses basses ne nous inspirent ordinairement que de bas sentiments; et il est difficile de les considérer beaucoup, si elles ne sont soutenues par quelque chose qui les relève.

Comme donc le scapulaire de la sainte Vierge, dans l'apparence, est quelque chose de vil, comme il n'a rien qui donne dans la vue, il pourrait être méprisé. Mais pour le relever et le retirer de ce mépris, que fait la sainte Vierge? elle lui fait opérer des miracles qui attirent notre admiration et enlèvent nos respects; et même, si j'ose le dire, les miracles qui s'opèrent par le scapulaire ont quelque chose de plus engageant et de plus doux que ceux qui s'opéraient à la naissance de l'Église. A la naissance de l'Église, on voyait des miracles, mais des miracles terribles, des miracles qui faisaient quelquefois descendre le feu du ciel pour consumer des hommes; mais le scapulaire opère des miracles, mais des miracles bienfaisants: car ce sont des miracles qui éteignent les incendies. A la naissance de l'Église on voyait, encore une fois, des miracles terribles, des miracles qui causaient des morts subites. Ananie et Saphire, vous en êtes des preuves autant convaincantes que funestes (*Act.*, V)? Mais le scapulaire opère des miracles bien opposés: il diffère la mort des agonisants, il sert de bouclier à des coups mortels, jusqu'à ce que le blessé ait fait une entière confession de ses péchés, afin qu'il puisse ensuite paraître avec quelque assurance devant le tribunal de Dieu. Disons enfin qu'à la naissance de l'Église Dieu opérait quantité de miracles; mais, comme dit saint Augustin, il ne les faisait pas pour les éterniser, pour s'engager à en faire toujours: *Non ad hoc*

fecit ut sempiterna essent. Mais le scapulaire a cette vertu d'en faire de temps en temps, de renouveler de temps en temps sa vertu miraculeuse ; la sainte Vierge n'en a point voulu borner et limiter le temps , elle n'en a point voulu interrompre le cours.

Quel bonheur donc à ceux et à celles qui le portent ? de quels yeux ne doivent-ils pas le regarder? avec quel respect ne doivent-ils pas le porter? quelle confiance n'y doivent-ils pas avoir? mais que dis-je ? le scapulaire a opéré des miracles ; et ce serait une espèce d'incrédulité de ne les pas croire : mais puisque ce sont des miracles, ce serait une présomption de vous y fier. La Vierge a fait un miracle en faveur d'une telle personne qui était revêtue de son habit; donc elle me fera la même faveur, donc elle fera pareillement un miracle à ma considération : c'est mal raisonner, car d'une faveur gratuite on n'en doit pas tirer une conséquence nécessaire.

Mais vous devez plutôt raisonner de la sorte. Je suis revêtu de l'habit de la sainte Vierge, donc je dois tâcher d'imiter la sainte Vierge. Que vous sert d'avoir son habit si vous n'avez pas son esprit ? que vous sert de porter extérieurement ses livrées, si vous portez intérieurement celles du démon? Pensez-vous tirer aucun fruit de votre scapulaire si vous vous rendez indignes des grâces qu'il renferme ? N'y a-t-il pas sujet de craindre que la même chose ne vous arrive qu'à un évêque de notre France, qui ne s'étant pas comporté comme l'exigeait son état, qui ayant démenti lâchement son habit d'évêque pour prendre celui de soldat ; comme il fut pris prisonnier de guerre par un roi d'Angleterre, ce roi le fit dépouiller de sa cotte d'armes, et l'envoya au pape avec ces paroles : Voyez, saint-père, si c'est là la tunique de votre fils? *Vide utrum tunica filii tui sit* (*Gen.*, XXXVII, 32); le pouvez-vous reconnaître pour votre enfant à cet habit ? Car de même, si vous démentez la sainteté de votre scapulaire, si vous le noircissez par vos mauvaises actions, ne peut-on pas dire à la sainte Vierge : Voyez Vierge sainte, si c'est l'habit que vous avez donné à cet enfant? y reconnaissez-vous encore quelque chose qui vous appartienne ? Ah ! ce n'est que trop le même habit , mais ce n'est plus le même enfant, et il est arrivé à son âme ce qui arriva aux corps des soldats de Sennachérib, qui se trouvèrent morts et réduits en cendres , quoique leurs habits de guerre demeurassent tout entiers ; car de même, quoique l'habit de la sainte Vierge demeure tout entier, sous cet habit il ne se trouve que mort et pourriture dans l'âme de cette personne qui le porte.

Qui que vous soyez, qui vous êtes comportés de la sorte, ne désespérez pas néanmoins de votre salut. Le Fils de Dieu vous voyant porter les livrées de sa mère, vous pourrait-il méconnaître? vous voyant sous sa sauvegarde, vous pourrait-il faire du mal? Il n'y a pas d'apparence. Heureuses donc les personnes qui portent le scapulaire; mille fois plus heureuses les personnes qui le portent en véritables chrétiens, et qui vivent en parfaits chrétiens. Car c'est une espérance bien délicate et dangereuse de mener une vie corrompue et d'espérer une mort sainte. Mais comme on recueille selon que l'on a semé, ayant mené une vie sainte, on peut avec assurance espérer une récompense éternelle, que je vous souhaite. ***Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.*** Amen.

PANEGYRIQUE
DE SAINTE ANNE.

Supra modum mater mirabilis.

C'était une mère extraordinairement admirable (II *Machab., ch.* VII).

S'il n'est rien de si commun que les mères, il n'est rien aussi de si faible qu'elles. Il n'est rien de si commun, puisqu'on en voit une infinité qui mettent tous les jours des enfants au monde ; et il n'est rien de si faible, puisque cet amour trop humain, cette tendresse trop peu chrétienne qu'elles ont pour eux, leur fait commettre ordinairement mille défauts et mille lâchetés ; car quelle complaisance et quelle condescendance n'a pas souvent une mère en élevant un enfant ? particulièrement quand il est unique, peut-elle, par le simple secours de la nature, forcer son cœur, violenter son inclination, gehenner son esprit jusqu'à ce point que de retirer son enfant de sa maison, de l'éloigner de sa présence et de le sacrifier à Dieu ? Il faut quelque chose au-dessus du commun de ce sexe pour se résoudre à cet éloignement et à ce sacrifice : c'est pourtant ce qu'a fait la sainte dont j'entreprends aujourd'hui le panégyrique , et c'est pour ce sujet que sainte Anne n'ayant eu qu'une fille, et l'ayant retirée de sa maison pour la sacrifier à Dieu, c'est pour ce sujet, dis-je, que je l'ai appelée une mère extraordinairement admirable. *Supra modum mater mirabilis.* Mais elle n'a pas été seulement admirable en sacrifiant sa fille, elle l'a été encore en l'élevant, elle l'a été même en la concevant. En la concevant elle a fait un miracle dans l'ordre de la nature ; en l'élevant elle a fait un miracle dans l'ordre de la grâce , en la sacrifiant elle a fait un miracle en matière d'amour. En la concevant elle a fait un miracle dans l'ordre de la nature, puisque, nonobstant sa stérilité, qui est un obstacle à la fécondité, elle a néanmoins produit cette sainte fille; et ce sera le premier point de ce discours. En l'élevant elle a fait un miracle dans l'ordre de la grâce puisqu'elle l'en a rendue heureusement le chef-d'œuvre, et ce sera le second. En la sacrifiant, elle a fait un miracle d'amour, puisqu'elle s'est privée généreusement de ce qu'elle aimait le plus pour l'offrir à Dieu, et ce sera le troisième. Trois merveilles qui justifient les paroles de mon texte en sa faveur : *Supra modum mater mirabilis.* Trois merveilles qui font les trois parties de son panégyrique. Mais pour mieux parler de la mère, implorons le secours de la fille, en lui disant avec l'ange : *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le corps a ses faiblesses aussi bien que

l'esprit, et si celles de l'esprit sont plus nombreuses, celles du corps paraissent ordinairement davantage. Mais entre les faiblesses du corps la stérilité n'est pas une des moindres. Anciennement non-seulement elle était honteuse, mais elle était encore sujette à la malédiction. Or, c'était la faiblesse du corps de sainte Anne.

Il est vrai que je puis dire de sa stérilité ce que saint Chrysologue dit de celle de sainte Elisabeth : *Sterilitas ista non est maledicta, sed mystica*, la stérilité de sainte Anne n'était pas un défaut, mais un mystère ; et Dieu ne permit en elle cette faiblesse de la nature que pour la pouvoir rendre miraculeusement féconde par le moyen de la grâce, que pour lui donner un enfant tout de grâce.

Il est vrai que Dieu diffère longtemps à la rendre féconde. Mais disons qu'il y a des grâces que le ciel accorde facilement, et qu'il y en a d'autres aussi qu'il n'accorde qu'après de longues demandes. S'il nous accordait avec une égale facilité les grandes et les petites faveurs, nous n'y mettrions aucune différence. Or, le ciel voulant faire connaître à sainte Anne que la grâce qu'il lui accordait était extraordinaire, il a voulu différer longtemps avant que de contenter ses désirs. Ou bien, disons que ce délai lui fut avantageux pour trois raisons : parce qu'après ce long délai on ne pouvait plus douter que son fruit ne dût être quelque chose de grand, que sa constance ne fut tout à fait admirable, et que sa maternité ne fût extraordinairement miraculeuse : *Supra modum mater mirabilis.*

Ce que l'on fait précipitamment et à la hâte, selon le cours ordinaire, n'est point considérable, il faut du temps pour produire quelque chose de précieux. L'or ne se forme dans le sein de la terre qu'après beaucoup d'années, les chefs-d'œuvres ne voient le jour qu'après de longs travaux ; d'où vient qu'un ancien panégyriste voulant louer son prince, crut ne pouvoir mieux réussir qu'en disant qu'il était l'ouvrage de plusieurs siècles. Mais ce que cet orateur disait par flatterie de son prince, ne le pouvons-nous pas dire avec vérité de la fille de sainte Anne? N'était-elle pas l'ouvrage de plusieurs siècles? *Ab æterno ordinata sum* (*Prov.*, VIII, 23). N'est-elle pas conçue dans le sein du Père éternel, avant que d'être conçue dans le sein de sainte Anne? N'est-elle pas regardée pour être la mère de son Fils avant que d'être sa fille ; et, dans cette vue, Dieu la pouvait-il donner au monde avec précipitation?

Quoique la grâce soit plus sûre et plus hardie ni que l'art ni que la nature, elle prend néanmoins plaisir à les imiter souvent, et ne produit ses ouvrages qu'après en avoir fait des coups d'essais. Un peintre, en suivant les règles de son art, ne travaille à un tableau important qu'après l'avoir ébauché et dessiné plusieurs fois. Ne semble-t-il pas que la nature se comporte de la même manière ; car la nature, pour former un beau lis dans un jardin, s'efforce à en ébaucher un dans la campagne, d'où vient que ce dernier lis est appelé *tirocinium naturæ lilium facere condiscentis* (*Pline*), un apprentissage de la nature, qui apprend à former un lis. De même la grâce a voulu faire quantité de coups d'essais dans le sein de plusieurs mères stériles, avant que de former Marie dans le sein de sainte Anne, qui était pareillement stérile ; elle a voulu que quantité de siècles se soient écoulés avant que d'y travailler tout de bon : or, pour retourner à mon principe ; si ce qui est longtemps à se former, doit être selon le cours ordinaire quelque chose de grand et de précieux, et la grâce ayant travaillé tant de siècles à former la fille de sainte Anne, je vous laisse donc à juger de son excellence et de son prix.

Mais ce qui est le plus admirable, c'est de voir la constance de cette sainte mère dans une si longue attente. Les passions, pour l'ordinaire, ne sont jamais médiocres dans l'esprit des femmes ; quand elles veulent quelque chose, elles le veulent fortement, et comme ce sexe est délicat et fier, et qu'il n'est pas accoutumé à des refus, il se rebute facilement, et persévère rarement après quelques demandes. Mais sainte Anne, qui était le miracle de son sexe et la merveille de toutes les mères, *supra modum mater mirabilis*, ne se rebute ni de ses fréquentes demandes, ni de sa longue attente. Elle était trop éclairée, dans la vie spirituelle aussi bien que dans la vie politique, pour ignorer qu'un Dieu ne veut pas être moins prié qu'un roi de la terre. Or, si un courtisan demeure si longtemps, fait tant de prières, et même quelquefois tant de bassesses pour obtenir de son prince quelque faveur, que ne doit pas faire une créature pour obtenir de Dieu un enfant, et un enfant tel que devait être Marie? Elle n'avait garde d'imiter Rachel qui s'adressait à son époux pour avoir des enfants : *Da mihi liberos, alioquin moriar* (*Gen.*, XXX, 1), elle savait qu'étant sur le retour de son âge, ses entrailles desséchées, le feu de sa concupiscence éteint, n'y ayant plus de vigueur en sa chair, plus de passion en son corps, plus d'ardeur en son sang ; elle savait, dis-je, qu'en cet âge, en cette faiblesse, en cette impuissance, il n'y avait que Dieu qui la pût rendre féconde ; de sorte qu'étant héritière des vertus aussi bien que du nom d'Anne, femme d'Elcana, qui était stérile aussi bien qu'elle, à son imitation, elle ne bougeait des temples, elle y faisait des vœux sans relâche, et s'y humiliait nuit et jour.

Quoique Dieu ne soit point acceptateur des personnes, j'ose dire néanmoins qu'il se laisse plus facilement toucher par les prières d'une personne du sang royal, lorsqu'il la voit prosternée aux pieds de ses autels, que par celles d'une personne du vulgaire. La grandeur et la pourpre humiliée a un je ne sais quoi qui plaît aux yeux de Dieu, et qui touche son cœur. L'Ecriture sainte fait foi que Dieu a pris plaisir à faire des miracles pour entériner la requête d'un roi humilié et suppliant. Voyez le roi Ezéchias : sa vie était désespérée, la parole de Dieu était engagée

à le faire mourir, son arrêt de mort lui avait été signifié de sa part par un prophète : *Morieris tu, et non vives* (IV *Reg.*, XX, 1) ; mais parce qu'il prie et qu'il s'humilie, Dieu qui ne peut voir la piété et l'humiliation des personnes distinguées par leur haute naissance, sans en être touché, fait un miracle et le retire du lit de la mort. Considérez maintenant sainte Anne, qui était de la tribu de Juda, et descendue du sang royal de David : elle était stérile, mais parce qu'elle prie et qu'elle s'humilie, Dieu, dis-je encore une fois, qui ne peut voir la prière et l'humiliation des personnes qualifiées sans en être touché, fait un miracle en sa faveur, et la rend miraculeusement féconde. Après quoi je puis dire de sa fécondité ce que saint Zénon de Vérone dit de celle de Sara : *Merita naturam mutant* (*Serm.* 3 *de Abraham.*) : ses mérites ont changé l'ordre de la nature ; naturellement elle devait être stérile, mais parce qu'elle était revêtue de toutes sortes de vertus, Dieu lui donne une fille : *In qua plus egit sanctimonia, quam natura*, où sa sainteté a plus contribué que la nature ; et c'est ce qui achève et consacre son élévation par dessus les autres mères miraculeuses : *Supra modum mater mirabilis.*

Mais examinons, je vous prie, quelles ont été les vertus éminentes qui ont le plus éclaté en sainte Anne ? Son assiduité au temple sa fidèle application à la prière, et surtout sa charité envers les pauvres par la distribution qu'elle leur faisait de ses biens. Le plus noble moyen de bien posséder des richesses, c'est de s'élever au-dessus d'elles et d'en faire l'usage que Dieu désire de nous. Or, qu'est-ce que Dieu désire de nous touchant nos biens ? Il veut que chacun de nous, après un honnête entretien de sa famille, distribue et sacrifie le reste aux pauvres ; et c'est ce que faisait sainte Anne prudemment et charitablement, et c'est ce qui la rendait tout à fait admirable, et où a paru la force de son esprit.

Il faut de la force d'esprit pour se détacher d'une certaine idée qu'on a que les biens nous font considerer, et que sans eux on tombe dans le dernier mépris. C'est cette imagination et cette prévention qui cause quelquefois tant de dureté de cœur, et qui fait que les pauvres ne sont point secourus : on appréhende qu'en leur donnant on ne déchoie de son état, et qu'on ne diminue du moins son revenu ; comme si c'était perdre une chose que de l'offrir au sanctuaire ; et comme si c'était risquer de s'appauvrir d'avoir commerce avec Dieu par l'entremise et le canal des pauvres. Sainte Anne avait bien d'autres lumières ; elle ne se regardait que comme la dépositaire de ses biens, et dans cette vue, elle croyait même recevoir une grâce de Dieu d'en avoir un honnête usage pour l'entretien de sa maison, et elle eût cru faire une visible injustice de n'employer pas le reste à l'entretien des pauvres.

Une seconde raison qui la fait voir tout à fait admirable dans la distribution de ses biens, c'est que, quoiqu'elle fût de qualité, sa fortune cependant était très-médiocre Quand on est de naissance, on se forme des chimères et des fantômes ; on croit qu'on n'a jamais assez de bien pour soutenir son état ; et si l'on ne se refuse rien du nécessaire, on devient plus circonspect sur la dépense, on restreint ses libéralités, et plût à Dieu qu'on s'en tînt là, mais on va jusqu'à retrancher aux pauvres une petite aumône qui les pourrait soulager, sur ce vain prétexte de l'épargne, et qu'on n'a pas plus qu'il n'en faut; ce qui fait que les charités sont souvent plus rares parmi les grands que parmi ceux qui sont simplement d'une honnête condition : car voit-on beaucoup de grands qui retranchent de leur jeu, de leur luxe, de leur table, de leur train pour secourir les pauvres ? Il faut une force d'esprit admirable pour oublier sa propre grandeur, sa condition, son état, et, à son propre préjudice, se dépouiller de ses biens pour assister de pauvres misérables, et c'est ce que faisait sainte Anne ; elle était sortie, comme nous avons dit, d'un sang royal ; et, nonobstant le peu de bien qu'elle avait, elle ne laissait pas néanmoins de faire des largesses pour la subsistance des pauvres.

Une troisième raison de la force admirable de son esprit, c'est qu'elle était femme. Quoique les femmes aient naturellement le cœur tendre, quoiqu'elles aient un grand penchant à faire du bien, et que l'Eglise même qui ne sait ce que c'est que de flatter, les appelle *le sexe dévot*, cependant elles sont naturellement attachées au bien, et cette attache est un contre-poids qui balance leur pieuse inclination, qui l'arrête, et qui les empêche de faire souvent des aumônes autant qu'il faudrait : car très-souvent, à moins d'une piété et d'une force d'esprit extraordinaire, elles regardent bien plutôt leur intérêt que leur devoir. Elles envisagent bien davantage les besoins futurs et imaginaires de leur maison, que les misères présentes et réelles des pauvres. Mais sainte Anne, qui était animée de l'Esprit de Dieu, n'avait point toutes ces vues faibles et intéressées : elle ne se défiait point de la Providence, elle faisait du bien, en espérant que Dieu lui en ferait davantage ; et quand elle n'aurait point d'autre bien que celui de faire du bien en pratiquant la charité, c'était toujours beaucoup pour un esprit bien fait comme le sien.

Une quatrième raison enfin, qui montre la force admirable de son esprit, c'est qu'elle était maltraitée et humiliée, étant stérile, qui était un état d'humiliation parmi les Juifs. Je sais bien qu'en quelqu'état que nous puissions être, nous sommes obligés de louer et de servir Dieu ; car si Dieu veut que les nuits lui donnent des bénédictions aussi bien que les jours, pourquoi ne le bénirions-nous pas dans la pauvreté aussi bien que dans l'abondance, dans la maladie aussi bien que dans la santé, dans l'humiliation aussi bien que dans la grandeur ? je sais bien, dis-je encore un coup, qu'en quelque état que nous puissions être, nous sommes obligés de faire du bien selon notre portée; mais il faut

avouer que quand nous nous voyons dans un état de mépris et d'humiliation publique; cet état est un accablement qui nous laisse peu de liberté pour penser à notre devoir; et difficilement on trouve assez de force d'esprit pour le faire. Mais sainte Anne avait une âme pieuse, un cœur généreux un esprit fort, nonobstant sa stérilité qui était pour elle un état d'humiliation publique. Elle ne laissait pas que de faire des actions saintes, des actions d'une charité éclatante.

Il est vrai qu'il ne faut point s'étonner si elle avait cette sainte et charitable inclination; on n'a qu'à considérer la proximité et l'étroite liaison qu'elle devait avoir avec Jésus-Christ. Comme l'eau est d'autant plus pure qu'elle approche plus de sa source : aussi, sainte Anne devait être d'autant plus sainte, qu'elle devait approcher de plus près du Saint des saints; si Jésus-Christ est le fleuve qui arrose le Paradis terrestre, si Marie est la fontaine de laquelle il est sorti, sainte Anne est la vive source de cette fontaine; si Jésus-Christ est cette fleur dont parle le prophète Isaïe (*Isai.*, XI, 1); si Marie est la verge qui l'a portée, sainte Anne est la racine dont est sortie cette verge. En un mot, si Jésus-Christ est le trésor du Père éternel, si Marie est le champ dans lequel il est caché, sainte Anne est la terre dans le sein de laquelle se trouve ce champ qui doit produire ce trésor. Ayant donc eu par une faveur divine, un pressentiment qu'elle devait mettre au monde le trésor du ciel et de la terre, des anges et des hommes, de la grâce et de la gloire, quelle merveille si elle considère si peu les biens de fortune, et si elle les sacrifie avec tant de générosité ?

Il n'y a rien qui nous rende plus dignes des faveurs du ciel que le mépris que nous faisons des choses de la terre. Comme nous devenons une même chose avec ce que nous aimons, aimant la terre, nous devenons terrestres, au lieu qu'aimant le ciel, nous devenons célestes, et nous n'avons plus de basses inclinations, d'inclinations rampantes : nous ne soupirons plus pour les choses du monde, nous nous en détachons avec plaisir.

C'est, mesdames, ce que vous avez fait publiquement par votre vœu de pauvreté : ce qui vous élève au-dessus de toutes les personnes charitables du monde, et voici mon principe. Secourir les pauvres, c'est, à la vérité, un noble effet de l'amour, mais de se dépouiller de tous ses biens pour Jésus-Christ, c'est le chef-d'œuvre de l'amour. Aimer les pauvres, c'est le commencement de la vertu, mais se rendre volontairement pauvre, c'en est la perfection. On me dira peut-être qu'on n'est pas vertueux quoiqu'on soit pauvre, je l'avoue, mais c'est être vertueux que d'aimer son état de pauvreté et que de s'y plaire.

La pauvreté est une vertu céleste et toute divine : *Cœlestis plane et divina virtus*, dit saint Chrysostome (*Hom.* 49 *in Matth.*), c'est elle qui élève l'homme au-dessus des choses périssables, et si elle lui en inspire le mépris, elle lui apprend qu'il n'y a que Dieu seul qui soit capable de le contenter; c'est elle qui lui fait dire que toute abondance qui n'est pas infinie n'est qu'une véritable indigence; c'est elle enfin qui retranche jusqu'aux désirs, qu'on peut appeler la source de la convoitise, et qui oblige l'homme de renoncer à toutes ses espérances, pour ne plus souhaiter ni prétendre que la possession du souverain bien : elle n'a point de coffre plein d'or et d'argent, mais elle est si riche que tout le monde ne lui paraît rien au prix de ce qu'elle possède; elle n'a point de trésor sur la terre, mais le ciel même est son trésor; elle n'a point de serviteurs, ni de servantes, mais elle est la maîtresse de ses désirs déréglés, et elle domine souverainement sur ses passions dont les rois mêmes sont souvent esclaves; elle regarde toutes les magnificences du siècle, *quasi pueriles ludos*, dit le même saint Chrysostome (*Ibidem*, 85), comme des jeux d'enfants et comme des bagatelles auxquelles une personne de bon goût, un esprit solide et véritablement religieux ne doit point s'attacher.

Que c'est être heureux et saint d'aimer cet état de dépouillement et de privation ! Que cet amour est rare particulièrement parmi les personnes du monde! Qu'on en voit peu qui prennent plaisir de se dépouiller de leurs biens en faveur des pauvres et des temples comme sainte Anne ! mais que cette effusion charitable qu'elle en faisait lui fut avantageuse, puisqu'en suite de sa charité, de stérile qu'elle était, elle devint miraculeusement féconde, mais non-seulement elle a été une mère miraculeuse dans la production de sa fille; elle a été encore heureuse dans l'éducation de cette même fille; elle a même été généreuse dans l'oblation et dans le sacrifice qu'elle en a fait : ce sont les deux dernières propositions que je vous ai faites dans la division de son éloge, et que je renfermerai dans cette seconde et dernière partie pour éviter la longueur et vous épargner de l'ennui.

SECONDE PARTIE.

Il y a beaucoup de raisons qui obligent les pères et les mères de bien élever leurs enfants. La première raison se tire du droit naturel; la seconde se prend du droit civil; la troisième est du droit de religion. La nature oblige une cause de donner aux effets qu'elle a produits ce qui est nécessaire pour l'achèvement de leur être. Or, les pères et les mères ont donné l'être à leurs enfants avec beaucoup d'imperfection qui l'accompagne, ils sont donc obligés, par une espèce de justice naturelle, d'achever, par la bonne éducation, ce qu'ils leur ont donné par la naissance. Secondement : le droit civil oblige un père et une mère d'élever un enfant, tant à cause du dommage qu'en pourrait recevoir un Etat, qu'à cause de la confusion qu'en pourrait encore recevoir la famille. Outre qu'on peut dire que si le droit civil oblige les parents de pourvoir à la subsistance du corps de leurs enfants, voudrait-il omettre le soin qu'ils doivent prendre de l'éducation de

leur esprit ? Enfin la dernière raison se prend du côté de la religion ; car les enfants sont comme des dépôts sacrés que Dieu a mis entre les mains des pères et des mères : lesquels dépôts ils sont obligés de lui rendre un jour avec des accroissements de grâce et de sainteté.

Mais si jamais mère a réussi dans l'éducation d'un enfant, il faut avouer que c'est sainte Anne. Je trouve trois bonheurs considérables en suite de l'éducation qu'elle a donnée à sa fille. Le premier est qu'elle l'a rendue, par ses soins, une victime digne d'être sacrifiée à Dieu dans le temple ; le second, est qu'elle l'a sacrifiée de bonne heure en ce temple ; et le troisième est que cette sainte fille a fait des progrès admirables de vertus en ce même temple.

Un ancien avait raison de dire qu'il n'y avait rien qu'on dût moins souhaiter au monde que des enfants. Ils ont quelquefois un naturel si faible, un penchant si dangereux, des inclinations si malignes et si corrompues qu'ils frustrent l'espérance des parents, et qu'au lieu de devenir le sujet de leur consolation, ils deviennent la source de tous leurs ennuis. Si on recherche le principe de ce déréglement et de ce malheur, il ne le faut attribuer pour l'ordinaire qu'à la mauvaise conduite et à l'aveuglement des parents : car au lieu de les élever selon l'esprit de Dieu, et les lui offrir comme des victimes : ils les élèvent selon l'esprit du monde et en font des victimes à la vanité. Mais sainte Anne est trop éclairée pour en user de la sorte. Comme toutes choses qui sortent d'un principe doivent retourner à ce même principe, étant donc persuadée que sa fille vient miraculeusement de Dieu, elle veut qu'elle y retourne et qu'elle lui soit consacrée.

Tout autant de créatures devraient être tout autant de victimes, mais Dieu par un excès de bonté, nous en laisse souvent l'usage, tantôt pour satisfaire à nos besoins, tantôt pour satisfaire aux justes inclinations de nos cœurs; car selon leurs différentes natures, elles coopèrent différemment à nous satisfaire. Or les enfants sont donnés pour contenter les désirs et l'amour des pères et des mères; cependant sainte Anne se prive du sien, elle l'amène dans un temple, et elle l'y offre à Dieu.

Cet enfant avait quelque chose qui devait s'opposer à ce sacrifice. Premièrement, elle avait fait tant de vœux pour l'avoir ; secondement, elle avait attendu si lontemps, et cette longue attente lui devait faire trouver plus de douceur en le possédant : *Tarditate dulcior* (*Zen. Ver. serm.* 2 *de Abraham.*). Elle avait tant attendu, qu'elle etait comme hors d'espérance d'avoir plus d'enfant ; et en ayant donc eu un contre son attente et contre son espérance, elle devait s'estimer plus heureuse : *Ex desperatione felicior* (*Ibid.*), car le bien qui vient de cette sorte est plus surprenant. N'importe, nonobstant tous les sujets d'attache qu'elle avait pour sa fille, connaissant intérieurement que Dieu la demandait en sacrifice, elle la conduit ellemême; elle en fait une victime, non une victime sanglante, mais une victime amoureuse, et qui devait coopérer à notre salut, en formant le sang qui devait être la matière de notre rançon : *A Domino poscitur, a parente perducitur, hostia non sanguinis, sed salutis.* (*Ibid.*)

Mais comme si ce n'était pas assez à sa vertu d'offrir sa fille comme une victime dans le temple, elle l'offre dès le commencement de sa vie en ce temple. Différer de se donner à Dieu, c'est méconnaître son obligation, c'est retarder son bonheur, et c'est s'exposer à être rebuté. Comme il n'y a point de temps auquel nous n'appartenions à Dieu et que nous ne relevions de sa puissance, en laisser écouler quelques moments sans nous offrir à lui, c'est lui retrancher quelque chose de ses droits, et lui faire une espèce de rapine. La plupart, néanmoins, tombent dans cet aveuglement et dans cette injustice. Ils diffèrent tout autant qu'ils peuvent de s'offrir à Dieu ; ils se persuadent malheureusement qu'il y aura toujours assez de temps, que Dieu étant toujours le même, il ne change jamais de bonté, et qu'un homme ne se repent jamais trop tard de ses déréglements, quand il s'en peut repentir à l'heure de la mort : *Neminem sero pœnitet, quem mors invenit pœnitentem* (*Hildeb. ep.* 11), sans considérer que c'est risquer son salut, et que comme Dieu rebutait anciennement les victimes agonisantes et moribondes, il y a du danger qu'il ne rebute pareillement et ceux et celles qui attendent de s'offrir dans leur état moribond et agonisant.

Que sainte Anne avait bien d'autres lumières : elle savait que le fils d'Abraham avait été considéré de Dieu, parce que ce père le lui offrit comme une victime, aussitôt que Dieu lui fit connaître qu'il le désirait ainsi ; elle savait que la fille de Jephté fut blâmée pour avoir demandé du délai touchant son sacrifice. Elle amène donc sa fille toute jeune qu'elle était, elle l'amène, dis-je, dans le temple pour l'y offrir et l'y sacrifier. Aussi, appartenant à Dieu de si bonne heure, elle était, dès cet âge, le modèle de toutes celles qui voulaient suivre la perfection : quiconque voulait s'y étudier n'avait qu'à se la proposer pour règle. Elle avait un air de modestie qui faisait voir le recueillement de son esprit; elle avait une petite gravité qui imprimait du respect pour sa personne. La moindre de ses démarches n'était pas tant un pas qu'un avancement dans la piété ; jamais il ne lui échappa de ris immodéré, jamais on ne vit en elle de trop grand épanchement de joie; jamais il ne sortit de sa bouche aucun mot d'aigreur ou de hauteur, de dureté ou de fierté. Elle était circonspecte dans ses paroles, charitable dans ses manières, prudente dans sa conduite. Elle avait de la vertu, mais c'était sans ostentation ; elle avait de l'esprit, mais c'était sans artifice; elle avait du zèle, mais c'était sans emportement.

Qu'une mère est heureuse d'avoir élevé

une fille avec tant de succès! Qu'une mère est satisfaite d'avoir une fille revêtue de tant de vertus! Qu'elle a de plaisir à l'aimer et la conserver! N'importe, avec toutes ces belles qualités, sainte Anne est si généreuse qu'elle la sacrifie : elle fait céder la nature à la grâce ; elle fait céder son amour naturel à l'amour divin. Philon disait autrefois que les pères et les mères étaient les dieux visibles de leurs enfants, parce qu'ils sont, en cette qualité, comme les lieutenants de sa puissance pour les produire, et en suite de leur production, en disposer (*lib. de Decalog.*). Il est vrai que cette disposition pour être juste, sainte et conforme à celle de Dieu, ne doit tendre qu'à la gloire de Dieu, puisque tout ce que fait Dieu ne tend qu'à sa gloire ; et c'est sur ce divin original que travaille sainte Anne. Après avoir mis au monde sa fille, elle en dispose, mais elle en dispose en faveur de Dieu, elle la lui offre dans un temple; elle a cette sainte générosité qu'elle se dépouille de tous les sentiments tendres d'une mère pour n'envisager que les desseins de Dieu, et lui sacrifier sa fille.

Une mère ne fait pas souvent un grand coup de générosité de sacrifier une fille qui quelquefois n'est pas selon son cœur, qui quelquefois n'est pas des plus accomplies, et qui, enfin, a quelquefois de secrètes faiblesses en son esprit, si elle n'a pas de visibles défauts en son corps. Mais quand une fille est selon le cœur d'une mère, qu'elle en est passionnément aimée, qu'elle a toutes les qualités qui la peuvent rendre aimable, quelle générosité ne faut-il pas avoir pour se résoudre à ce sacrifice : et c'est la générosité de sainte Anne. Sa fille était selon son cœur, sa fille était belle, et si belle que saint André de Jérusalem l'appelle *statuam a Deo sculptam* : une statue taillée et travaillée de la propre main de Dieu. Sa fille était non-seulement accomplie pour le corps, mais l'esprit était encore de même : d'où vient qu'elle était comparée à l'arche, qui était dorée au dedans aussi bien qu'au dehors.

Et nonobstant toutes ces perfections, qui auraient charmé et entêté une autre mère, elle est si généreuse qu'elle la sacrifie. Ajoutez à toutes ces choses une nouvelle raison qui formait un obstacle nouveau à son sacrifice, c'est que c'était une fille pour qui elle avait fait tant de vœux, qu'elle avait attendue si longtemps, et dont la possession, par conséquent, lui devait être plus douce après une si longue attente. N'importe, cette sainte mère, nonobstant toutes les voix dont la nature pouvait se servir pour lui parler, nonobstant toutes les raisons que son esprit lui pouvait suggérer, nonobstant toutes les révoltes que son cœur pouvait lui inspirer, elle ne veut point que son amour entre en concurrence avec celui de Dieu, elle veut qu'il lui cède, et que sa fille lui soit sacrifiée.

Ah! que la plupart des mères ont de grandes oppositions à sainte Anne! Cette mère est miracleuse dans la production de sa fille, elle est heureuse dans l'éducation de sa fille, elle est généreuse dans le sacrifice qu'elle fait de sa fille. Elle est miraculeuse dans la production de sa fille, car elle la produit d'une manière extraordinaire; la concupiscence n'y a point de part ; elle est un effet et un fruit de la grâce, et toutes les autres mères produisent leurs enfants d'une manière commune : leurs enfants sont des effets de leur concupiscence et d'une nature corrompue.

Elle est heureuse dans l'éducation de sa fille, car par ses soins, ses instructions et son bon exemple, elle la rend parfaite en toute manière : amie de la retraite et du silence, affable à toutes sortes de personnes, charitable en toutes sortes d'occasions, toujours régulière en toutes sortes d'exercices de religion, toujours humble, nonobstant le progrès qu'elle y pouvait faire, toujours vigilante sur elle-même. La plupart des mères, par leur négligence et leur peu d'application à leur famille, sont malheureuses dans l'éducation de leurs filles ; car, bien loin d'aimer la retraite, elles n'aiment souvent qu'à se produire dans les compagnies ; bien loin d'aimer le silence, elles n'aiment qu'à parler avantageusement d'elles-mêmes, ou peu charitablement du prochain ; bien loin d'être douces et affables à toutes sortes de personnes, elles n'ont ordinairement que des duretés dans leurs paroles, des fiertés dans leur air, des malhonnêtetés dans toutes leurs manières ; bien loin de s'humilier de se voir si peu vertueuses, elles s'enorgueillissent encore davantage, et s'élèvent au-dessus d'un chacun ; bien loin d'être vigilantes sur elles-mêmes, elles ne s'appliquent qu'à considérer ce que font les autres, qu'à censurer leurs actions, qu'à critiquer leur conduite, et qu'à vouloir, dans leur idée, régler et réformer une maison qu'elles renversent elles-mêmes par leur propre déréglement.

Enfin, sainte Anne est généreuse dans le sacrifice qu'elle fait de sa fille. Elle la conduit au temple dès ses premières années ; elle l'offre à Dieu comme une victime. C'est en ce seul article que quantité de mères imitent sainte Anne : elles conduisent leurs filles dès leur bas âge dans un monastère, elles les destinent à les sacrifier à Dieu comme des victimes; mais quel est leur motif? N'est-ce pas souvent un motif d'intérêt de famille? Y a-t-il un pur amour de Dieu? Ne regarde-t-on pas plutôt l'amour aveugle et injuste qu'on a pour un aîné ou pour une aînée? On veut rendre puissant cet aîné, on veut lui acheter un office dans un palais ou une charge dans l'armée. On veut pousser cette aînée, et lui faire trouver un parti avantageux; pour exécuter ce dessein, on sacrifie les autres à l'Eglise ou à la religion. On les engage, contre leur inclination, à un état auquel ils ne sont point appelés, et dont ils sont indignes ; et ensuite de cette violence, la malédiction de Dieu tombe et sur les parents et sur les enfants; et de là arrive souvent la ruine de quantité de maisons par un juste jugement de Dieu.

Rien ne doit être si libre qu'un acte de re-

ligion. Dieu de tout temps a tant aimé la liberté en cet exercice, qu'il refusait les victimes lorsqu'on les lui amenait liées aux pieds de ses autels, parce que c'était une marque visible qu'elles étaient forcées et contraintes; et peut-être que parce qu'Abraham conduisait lui-même son fils au sacrifice, et qu'il le lia en ce dernier moment, peut-être, dis-je, qu'à cause de cela Dieu n'en voulut point pour victime.

On me dira, sans doute, qu'on n'a garde de contraindre et de violenter un enfant. Il est vrai qu'on ne le contraint pas ouvertement; mais on lui remontre tous les jours, et à tout moment, qu'il ne peut subsister dans le monde selon sa qualité; qu'il faut qu'il déchoie de son état; que les charges d'une famille sont excessives; qu'on est si misérable dans ces malheureux temps que l'on a peine à se soutenir dans l'éclat de sa naissance; et si cela ne fait point d'impression sur son esprit, on le traite avec tant de froideur, avec tant de mépris, et quelquefois avec tant de rigueur, que souvent une fille aime mieux être une victime malheureuse de la religion, qu'une victime perpétuelle de la mauvaise humeur, de la bizarrerie et de la tyrannie d'une mère.

C'est avec une grande liberté, mesdames, que je parle en votre présence de ces malheurs qui ne sont que trop fréquents, étant persuadé que votre maison en est exempte, et qu'il n'y a point de religieuses parmi vous qui ne soient de libres, de parfaites et d'agréables victimes à Dieu; en sorte que mesdames vos mères ont quelque rapport avec sainte Anne. Elles ont été miraculeuses dans votre production, heureuses dans votre éducation, généreuse dans votre sacrifice. Elles ont été miraculeuses dans votre production: car n'est-ce pas une espèce de petit miracle qu'étant nées dans le grand monde, vous viviez néanmoins si satisfaites dans votre solitude, que vous aimiez si parfaitement votre retraite, et que vous regardiez comme des fâcheux et des fâcheuses ceux et celles qui, par leurs importunes visites, vous en retirent? N'est-ce pas une espèce de miracle qu'étant nées pour commander, vous obéissiez néanmoins avec tant d'exactitude, et que vous vous fassiez un honneur aussi bien qu'un mérite de votre obéissance? Elles ont été heureuses dans votre éducation, puisqu'elles ont formé en vous des dispositions si saintes, puisqu'elles ont cultivé en vous des naturels si heureux, puisqu'elles ont perfectionné en vous des inclinations si propres à la religion. Elles ont été enfin généreuses dans votre sacrifice, puisque telles que vous avez pu être, elles ont fait cette violence sur leur amour que de se priver de votre chère présence, et que de vous sacrifier à Dieu.

Mais prenez garde à ne détruire point ces petits miracles, ces bonheurs et cette générosité; ne démentez point votre état parfait de religieuses, aimez toujours avec la même ardeur votre esprit de retraite; représentez-vous que le monde est un air corrompu où les passions sont presque toujours déchaînées, où les occasions dangereuses sont presque toujours présentes, où les exemples sont presque toujours pernicieux, en portant ceux et celles qui les voient ou au jeu, ou au luxe, ou à la médisance, ou aux plaisirs. Bénissez Dieu, mesdames, de vous avoir attirées dans un lieu où l'on ne respire qu'un air de piété, où l'on apprend à étouffer la voix de la nature, si elle voulait se plaindre; où l'on apprend à combattre les soulèvements de son esprit, s'il voulait se révolter; où l'on apprend à mortifier les inclinations de son cœur, s'il en voulait avoir de déraisonnables et de contraires à sa profession; où l'on apprend enfin à mourir à soi-même pour ne plus vivre qu'en Dieu.

Saint Ambroise et saint Basile remarquent qu'il y a de certains animaux de qui il meurt chaque jour quelque chose, et qui sont ensevelis avant qu'être morts entièrement. Voilà, mesdames, l'idée d'une parfaite religieuse; il faut que chaque jour il meure quelque chose d'elle; il faut qu'aujourd'hui elle meure à une chose et demain à une autre, qu'aujourd'hui elle se détache des créatures et demain d'elle-même. Il n'y a point de liens qui ne soient dangereux, et d'autant plus ils plaisent, d'autant plus ils sont difficiles à rompre: c'est ce qui nous doit donner une grande défiance de nos inclinations. Au commencement elles nous paraissent innocentes, mais, dans la suite, nous sentons par de trop fréquents souvenirs que ce sont des attaches qui nous tiennent au cœur, et que quand une personne consacrée à la religion aime quelque chose avec Dieu, son amour n'est pas pur ni parfait. Amour des créatures, éloigne-toi du cœur de ces saintes religieuses; amour de mon Dieu régnez-y absolument et uniquement, et après, mesdames, que vous aurez aimé Dieu parfaitement et purement sur la terre, vous aurez le bonheur de le posséder éternellement dans le ciel; ce que je vous souhaite et à toute la compagnie. *Amen.*

PANÉGYRIQUE

DE SAINTE MARTHE.

Domine non est tibi curæ quod soror mea reliquit me solam ministrare.

Seigneur, ne considérez-vous pas que ma sœur m'a laissée toute seule à servir (*Luc*, X)?

C'est une opinion commune, et il faut être d'un mauvais goût et avoir un esprit aussi singulier que bizarre, pour ne vouloir pas que l'amour réside dans le cœur; je ne voudrais pas néanmoins m'attacher si scrupuleusement, ni si uniquement à ce sentiment, que je ne prisse parti aussi avec ceux qui soutiennent qu'il se peut rencontrer dans les mains, dans la bouche aussi bien que dans le cœur. L'amour du cœur est un amour de paix, de repos et de tranquillité; celui des mains est un amour de soin, d'empressement et d'activité; et l'amour que fait éclater la bouche, consiste quelquefois en des termes, ou en de certains reproches, qui, n'étant pas de durée, rallument ensuite da-

vantage ses premières ardeurs. Ces trois espèces d'amour se rencontrent en sainte Marthe : son cœur est épris de l'amour du Fils de Dieu, ses mains travaillent pour son service, et sa bouche se plaint de ce que sa sœur ne concourt pas avec elle pour le servir. Les plaintes et les murmures sont des défauts, et des défauts considérables, mais Marthe trouve moyen de sanctifier sa plainte et son murmure. Se plaindre de ce que nous ne sommes pas servis assez à temps, ni comme nous croyons mériter, c'est un effet de notre impatience ou de notre orgueil ; mais se plaindre de ce que Dieu n'est pas bien servi, c'est un effet de notre zèle et de notre vertu ; et c'est la plainte que fait Marthe. Elle se plaint de ce qu'on ne seconde pas ses soins pour bien traiter le Fils de Dieu. Elle voudrait, pour ce dessein, non-seulement sacrifier son travail, ses soins, ses biens et toute sa personne, mais elle voudrait encore que tout le monde fît la même chose, et elle croit ce devoir si juste et si raisonnable, qu'elle n'épargne pas sa propre sœur, et qu'elle la querelle, en présence du Fils de Dieu, touchant son oisiveté : *Domine, non est tibi curæ quod soror mea reliquit me solam ministrare ;* Seigneur, ne considérez-vous pas que ma sœur me laisse toute seule à servir? Mais n'appréhendons rien de funeste de ce combat, le même Dieu qui semble être le sujet de leur dispute, le devient en même temps de leur paix : *Ipse est pax nostra, interficiens inimicitias in semetipso* (*Ephes.*, II, 14, 16). Les différents qui naissent de l'amour profane ont quelquefois des suites fâcheuses, mais les différents qui naissent au sujet de l'amour divin n'ont rien que de saint et de sanctifiant. Pour mieux découvrir cette vérité, implorons les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de Marie, en lui disant avec l'ange : *Ave.*

Il faut que l'amour agisse ; il est aussi peu possible à l'amour d'être sans action qu'au feu d'être sans mouvement : cette vérité, si connue à saint Augustin, l'obligeait à dire : *Da mihi amorem vacantem ;* donnez-moi un amour qui ne fasse rien, qui ne s'occupe pas du moins du souvenir de l'objet aimé, qui ne travaille pas du moins, par ses pensées et ses désirs, à le servir, quand il ne le peut faire par des effets réels et solides : *Da mihi amorem vacantem.*

Mais je puis dire avec assurance que l'amour divin, quand il est parfait, est de tous les amours le plus agissant; mais encore qu'opère-t-il? Ce qu'il opère ! un détachement des créatures, une haine irréconciliable pour le monde, un éloignement de ses maximes, une crainte mortelle de tomber dans la disgrâce de Dieu, un désir pressant de lui plaire en toutes choses, une fidélité exacte à remplir tous les devoirs de son état et de sa profession, un plaisir de lui sacrifier et son temps, et ses biens, et son cœur, et toute sa personne ; et c'est l'unique application de Marthe, et c'est de quoi elle s'est uniquement occupée : toutes ses vues, tous ses soins, tous ses empressements ne tendaient qu'à servir Jésus-Christ, et à porter les autres, par son exemple, à ce même service. C'est sur cet amour, mes chères sœurs, que vous devez régler les vôtres. L'amour de Marthe doit être votre modèle, à son exemple vous devez être empressées à le servir et à vous porter mutuellement à ce même devoir.

Il n'y a rien absolument dans la nature qui ne soit obligé de servir Dieu, et lorsque les créatures déréglées veulent s'éloigner de son service, elles ne laissent pas, sans y penser, de travailler pour lui. Et comment? c'est qu'en ne le servant pas comme il faut ; pour faire éclater sa gloire, elles le servent et travaillent à faire éclater sur elles la sévérité de sa justice.

Mais quoique cette obligation de servir Dieu soit indispensable et générale, disons néanmoins qu'il y en a qui le servent d'une manière bien plus pure et bien plus parfaite ; et pour preuve de cette vérité, si vous exceptez la sainte Vierge, y a-t-il jamais eu créature qui ait servi le Fils de Dieu avec plus d'amour et d'empressement que Marthe? Il est vrai qu'elle avait bien de l'avantage par-dessus nous. Quand nous nous appliquons aux œuvres de charité, nous servons Dieu, nous lui rendons un service très-agréable, mais nous allons à Dieu par le moyen des créatures. Dans notre service, il se rencontre un mélange, il se rencontre un amour qui regarde la créature aussi bien que le Créateur; au lieu que Marthe, servant Jésus-Christ, servait Dieu purement et personnellement : *Et Martha ministrabat ei ;* elle allait à Dieu par le moyen de Dieu : *Per sapientiam ibat ad sapientiam* (*Joan.*, XII, 2).

Ce qui l'animait encore plus fortement dans le service qu'elle rendait à Jésus-Christ, c'est qu'elle l'envisageait sous trois différents regards : elle le regardait comme son hôte, elle le regardait comme son époux, elle le regardait comme son Dieu. Sous le premier regard, qui est celui d'hôte, elle lui sacrifiait ses biens pour le régaler ; sous le second, qui est celui d'époux, elle lui sacrifiait son cœur pour l'aimer ; et sous le troisième, qui est celui de Dieu, elle lui sacrifiait son âme pour l'adorer. C'est ce qui fait la bonne fortune de cette sainte, d'avoir été l'hôtesse de Jésus-Christ, l'épouse de Jésus-Christ, et l'une des premières adoratrices de Jésus-Christ ; c'est ce qui fait le partage de son panégyrique, et une assez favorable matière pour votre instruction.

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a de certaines vertus qui, n'ayant pas un grand éclat parmi les hommes, ne sont pas aussi d'un grand poids et d'une grande considération parmi eux. L'hospitalité est de cette nature ; elle semble n'être qu'une vertu commune, qu'une vertu simple, ne venir que d'une compassion naturelle, que d'une société humaine, que d'une charité vulgaire : cependant saint Ambroise dit que c'est l'une des vertus les plus agréables à Dieu, et, pour preuve de cette vérité, c'est

que, quoique Dieu soit immuable de sa nature, comme s'il eût forcé sa nature, on l'a l'a vu se changer, se déguiser, se travestir, prendre une figure étrangère, paraître sous la forme d'un pèlerin, pour porter les hommes à la pratique et à l'exercice de cette vertu; ce qui fait que ce même Père nous adresse ces paroles touchantes et pressantes: *Qui scis an Deum suscipias, cum hospitem putas* (*Lib.* I *de Abrah., cap.* 5) : que savez-vous si, en ne croyant recevoir qu'un simple hôte, vous ne recevez pas Dieu lui-même en propre personne.

Mais Marthe n'avait pas lieu de douter de cette vérité; elle était persuadée qu'en recevant son hôte en sa maison, elle y recevait son Dieu. Voilà pourquoi je puis dire d'elle ce que saint Augustin disait d'Abraham : *Dignum Deo palatium fides devota pingebat, in quo majestas superna erat pransura* (*Feria* 3, *post Domin. in quadrag.*), ayant cette pieuse créance que Dieu devait venir manger en sa maison, elle la préparait avec soin, avec piété, pour la rendre digne de lui, et, par ces préparatifs, on peut dire qu'elle exerçait l'hospitalité en son endroit d'une manière parfaite.

Il faut que trois conditions accompagnent l'hospitalité pour la rendre parfaite : recevoir la personne qu'on loge avec facilité; en avoir soin avec empressement; la régaler avec amour. Or, n'est-ce pas la manière dont en use Marthe envers Jésus-Christ? Se fait-elle presser pour le recevoir? Y eût-il d'empressement pareil au sien pour avoir soin de ce divin hôte? Et ne doit-on pas juger de son amour par le trouble où elle était pour le bien régaler?

C'est acheter les grâces et les bienfaits que de les mendier. Un cœur généreux ne se fait jamais prier pour faire du bien; plus il le fait avec promptitude, plus il se fait de plaisir. Il prévient même ceux qu'il peut obliger. C'est ainsi qu'en usait Abraham envers ses hôtes. Il les prévenait, il allait au devant d'eux pour les solliciter et les presser de loger en sa maison. A la vérité, le zèle de Marthe n'était point de cette nature, et elle eût péché contre la bienséance de son sexe, d'en user de la sorte. Ce qui est permis à un homme ne l'est pas souvent aux femmes; ce qui est une vertu aux uns, pourrait être un défaut aux autres. C'était une vertu éclatante à Abraham de sortir de son logis et d'aller au devant de ses hôtes, mais c'eût été dans l'apparence une action trop libre à Marthe, si elle fût allée au devant du sien; elle imite la conduite de Sara. Cette sainte femme n'avait pas moins de zèle pour recevoir ses hôtes que son époux en avait; cet époux même l'en sollicite, mais pendant qu'il sort de sa maison pour les aller chercher, il veut qu'elle y reste pour les attendre. Pour ce qui est de la vertu de l'hospitalité, il en veut partager le fruit avec sa femme, mais pour ce qui est de la pudeur, il veut qu'elle soit toute pour elle : *Quod pietatis est, vult esse commune; quod pudoris est, integrum manet Sara* (*Ambr. ibid. ut supra*). Il sait que la pudeur est le partage du sexe, qu'une femme n'est jamais plus louable que lorsqu'elle est plus chaste; et que certains témoignages de charité pourraient passer pour des avances d'attache.

Ce n'est pas, ô divin Jésus! que toutes les avances qu'on eût pu faire pour votre adorable personne eussent pu donner le moindre soupçon. N'importe, il ne veut point que Marthe fasse au dehors la moindre démarche; cette avance extérieure eût été inutile, elle fait au dedans son devoir, et le fait même, dit saint Ambroise, *toto pudore*, sans préjudicier à sa pudeur. Je veux même qu'elle s'empresse trop, qu'elle s'embarrasse, qu'elle se trouble. N'importe, encore un coup, étant en sa maison elle est libre, on ne peut trouver à redire en ses empressements. C'est son hôte et son Dieu en même temps qu'elle régale, et on ne peut pas dire que ce soit pécher contre la pudeur que de le traiter avec un amour si éclatant. Au contraire, elle eût péché contre l'hospitalité, si elle en eût usé d'une autre manière; car ce n'est pas assez, selon notre principe, de recevoir son hôte avec facilité, si on n'en a soin avec empressement, et si on ne le régale avec amour.

La première entrée qu'on donne à son hôte est celle de la maison, mais la seconde doit être celle du cœur. C'est peu de le recevoir facilement, si on le traite froidement; mais, Marthe, que vous êtes bien éloignée d'avoir cette froideur et cette indifférence pour votre hôte! Vous ne vous contentez pas d'occuper votre domestique pour le bien servir; vous vous employez vous-même, et vous vous plaignez hautement contre votre propre sœur de ce qu'elle ne s'applique pas à ce même exercice.

Mais c'est une chose assez surprenante d'entendre que Marthe se plaigne de sa sœur; car, comme dit Pierre de Blois, on n'a pas coutume de voir des plaintes et des murmures dans un lieu où Dieu est reçu; comme il est le Dieu de la paix, tout y doit être pacifique; néanmoins, comme dit le même Pierre de Blois, que Marthe se plaigne de Madeleine, c'est une chose autant pieuse qu'agréable, *Pium et jucundum* (*Petr. Bles.*) Il y a autant de religion que de plaisir; car, qu'y a-t-il de plus religieux que de se plaindre quand on voit que Dieu n'est pas bien servi? Je dis en second lieu qu'il y a du plaisir de voir deux sœurs qui ne s'épargnent pas, qui se disent leurs vérités quand il s'agit de servir Jésus-Christ; et c'est à mon avis une des plus fortes preuves de l'amour de Marthe pour Jésus-Christ, que la plainte qu'elle fait contre sa sœur : quand elle dit : *Domine, non est tibi curæ quod soror mea reliquit me solam ministrare*, ne pouvons-nous pas interpréter ces mots, et dire en sa faveur qu'elle témoignait plus d'ardeur que sa sœur? Car si l'amour est agissant, Madeleine semble être dans une inaction aux pieds du Sauveur, tandis que Marthe, par un empressement louable, se force de régaler son divin hôte.

Nous ne pouvons avoir le même bonheur que Marthe, nous ne pouvons pas rendre le même service au corps naturel du Fils de Dieu, mais nous le pouvons rendre à son corps mystique; et comme il a plus aimé son corps mystique que son corps naturel, comme il a sacrifié ce dernier pour le premier, lorsque nous le servons donc en ce premier, nous lui faisons plus de plaisir que ne lui en faisait Marthe; et d'autant plus les membres de ce corps mystique sont purs et saints, d'autant plus la satisfaction qu'il en reçoit me paraît grande; si bien, mes chers sœurs, que vous qui êtes destinées par votre état et votre condition à servir les épouses de Jésus-Christ, vous ne le pouvez obliger davantage. Que s'il disait autrefois : *Ce que vous aurez fait à un des plus petits des miens à ma considération, je vous en tiendrai compte comme s'il était fait à moi-même;* que peut-on dire lorsqu'on le sert dans la personne de ses propres épouses, qui sont la plus illustre portion de son troupeau choisi.

Mais prenez garde à ne dire point comme Marthe : Je suis bien aise de servir, mais je vois ma sœur qui me laisse toute seule : *Soror mea me reliquit solam ministrare* (*Matth.*, XXVI, 40, 45), il faut que je fasse sa charge, il faut que je porte seule toute la peine. Souvenez vous, mes chères sœurs, que quoique vous fassiez de bien en servant, ce bien cesse d'être bien lorsque vous le faites en murmurant. Cet acte de charité n'est plus une vertu; et, bien loin d'en être récompensées de Dieu, vous en serez reprises aussi bien que le fut Marthe.

Secondement, prenez garde à ne dire point : Je suis bien aise de servir, mon état m'y engage, ma profession l'exige; mais il est bien fâcheux de faire tout ce qu'on peut, et de ne jamais contenter; il est bien sensible de ne retirer que du blâme, et de n'entendre que des duretés, des plaintes et des reproches après nos services rendus. Eh quoi! mes chères sœurs, envisagez-vous Dieu, ou les créatures en votre ministère? Si vous envisagez les créatures, vous êtes peu religieuses; si vous envisagez Dieu, vous êtes peu chrétiennes de vous plaindre. Voudriez-vous que les créatures vous louassent de ce que vous faites? Ne voyez-vous pas que dès la terre vous recevriez votre récompense? Dieu donc qui vous aime, permet, par une juste et amoureuse conduite, que les créatures ne vous récompensent pas par leur aprobation, afin que lui vous récompense de sa gloire.

Que les humiliations et les mépris vous doivent être chers et précieux à ce prix, et qu'il est avantageux d'être peu loué des créatures, quand on doit, à cause de cela, être récompensé de Dieu. Que ces belles paroles de Pierre de Blois soient gravées au fond de votre cœur, et que votre mémoire vous en fournisse une fidèle et éternelle idée : *Vobis cum Deo nihil deficit, sine Deo nihil sufficit*, quand vous aurez Dieu pour vous, rien ne vous manquera, et sans lui rien ne vous suffira. Je veux que vous ayiez de la force, de la santé de l'adresse; que vous soyez estimées de vos dames, cela ne doit pas vous suffire, car cela ne vous rend pas saintes; pour être véritablement et chrétiennement satisfaites, il faut être humbles, il faut être obéissantes, il faut renoncer à votre propre esprit, à votre volonté; il faut que Dieu y préside, sans cela vous n'avez pas lieu d'être contentes, ou vous êtes dans l'erreur et dans l'illusion : *Sine Deo nihil sufficit.*

Mais il n'est pas juste, mesdames, que toute la vertu soit du côté de vos sœurs, il faut au contraire qu'étant plus élevées, vous soyez plus parfaites. D'autant plus le soleil est élevé, vous voyez qu'il a d'autant moins d'ombre. Aussi une parfaite religieuse d'autant plus qu'elle est élevée, ou par sa charge, ou par sa naissance, ou par les bonnes qualités de son esprit, elle doit d'autant moins être sujette aux ombres de la vanité : elle doit être d'autant plus humble et charitable envers les sœurs.

Les sœurs font à votre endroit ce que Marthe faisait à l'endroit de Jésus-Christ, et il faut que vous fassiez à leur endroit ce que Jésus-Christ faisait à l'endroit de Marthe. Marthe ayant manqué par son murmure, de ce que sa sœur ne travaillait pas comme elle, Jésus-Christ la reprend avec douceur, avec un esprit de charité; et c'est la règle que vous devez tenir à l'égard de vos sœurs; il les faut reprendre après leurs manquements, leur faiblesses, leurs imperfections : mais il les faut reprendre, comme dit saint Paul, *In spiritu lenitatis* (*Gal.*, VI, 21), avec un esprit de douceur. Il ne faut point les reprendre avec aigreur, avec passion, il ne faut point consulter, ni écouter vos faux préjugés, vos préventions, un certain éloignement naturel, une certaine antipathie qu'on peut avoir pour elles.

Secondement, Marthe en travaillant pour Jésus-Christ, Jésus-Christ travaillait pour Marthe; il l'instruisait, il l'éclairait et par ses paroles et par ses actions. Aussi vos sœurs travaillant pour vous, il faut que vous travailliez pour elles. Vous êtes obligées de les éclairer, de les instruire, et par vos discours et par vos exemples. Saint Augustin expliquant ces paroles du prophète : *Sagittæ potentis acutæ cum carbonibus desolatoriis*, ses paroles sont comme des flèches aiguës et accompagnées de charbons brûlants, les applique aux bons exemples, disant que les bons exemples sont des flèches acérées et pointues qui piquent puissamment nos cœurs pour les porter à la vertu; car il est difficile de voir bien faire et de se dérégler, ou lorsqu'on est dans le déréglement, ces mêmes exemples deviennent des charbons qui nous noircissent et qui nous mettent devant les yeux, notre propre condamnation. Car en effet quel sujet de condamnation à une sœur de voir une dame ardente pour le service de la religion et de s'y voir portée aux exercices les plus bas et les plus vils, et de s'en voir éloignée; de la voir patiente en des humiliations, et de murmurer intérieurement et de

faire même quelquefois éclater au dehors ses murmures, lorsqu'elle en souffre? Ces bons exemples, encore un coup, ne lui sont-ils pas des flèches qui lui percent le cœur ou des charbons qui la noircissent et qui la couvrent de confusion : *Sagittæ potentis acutæ cum carbonibus desolatoriis.* Vous voyez donc, mesdames et mes chères sœurs, vous voyez, dis-je, et les unes et les autres, les mutuelles obligations que vous avez de vous servir pour honorer l'office de Marthe envers Jésus-Christ, et l'office de Jésus-Christ envers Marthe. Mais si Marthe comme hôtesse de Jésus Christ lui fait un sacrifice de ses biens pour le régaler, comme son épouse, elle lui sacrifie son cœur pour l'aimer; c'est le second service qu'elle lui rend et la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Avant l'Incarnation du Verbe ce n'était point servir Dieu, que de lui sacrifier ses biens, parce que pour lors étant dans un état de plénitude, il n'avait besoin de quoi que ce soit; d'où vient que si on lui offrait des liqueurs, il les faisait épancher; si on lui offrait des gerbes de blé, il voulait qu'on les brûlât; si on lui offrait des animaux, il commandait de les égorger, afin de témoigner par ces destructions et ces anéantissements que toutes ces choses lui étaient inutiles et que ce n'était pas le servir que de les lui offrir. Mais s'étant incarné il n'a point voulu paraître dans un état de plénitude, mais bien dans un état d'indigence et de pauvreté.

Je remarque trois états d'indigence qu'il a soufferts, dans son enfance, dans son adolescence et dans son âge viril. Marie a survenu à sa première indigence par son lait miraculeux. Saint Joseph a pourvu à la seconde par son travail, et sainte Marthe a secouru la troisième par ses biens. De sorte que Marthe a partagé avec Marie et saint Joseph les soins de nourrir le Fils de Dieu. J'ose même dire que Marthe a quelque avantage par-dessus ces deux sacrées personnes; car elles ne l'ont nourri que dans son enfance et dans son adolescence; mais Marthe le nourrit lorsqu'il est grand, lorsqu'il est homme et qu'il prêche aux hommes. Quand ses forces étaient épuisées par ses prédications, la nourriture que lui fournissait Marthe réparait cette perte. Quand ses voyages l'avaient fatigué et abattu, il se remettait et se rétablissait de ses fatigues et de sa lassitude par les soins de sa charitable hôtesse, si bien qu'on peut dire par une pensée plus pieuse que solide qu'en quelque manière elle a contribué à notre rédemption; puisque ce sang qui a été répandu, puisque cette chair qui a été sacrifiée pour nous est le même sang et la même chair que Marthe a entretenue par le sacrifice qu'elle lui faisait de ses biens.

Il est vrai que le service n'est pas considérable d'offrir simplement ses biens à Dieu; cette action, dit Philon, est le prélude de la gloire d'une créature, mais elle n'en est pas la consommation; elle ne parachève pas la louange qu'elle doit recevoir de Dieu, elle ne fait que la commencer : *Exordium est gloriæ, non meritum coronæ; nec perficit laudem, sed initiat dignitatem* (*Philon.*). Ce qui couronne le service qu'elle peut rendre à Dieu, c'est quand elle se donne elle-même, qu'avec ses biens elle donne encore son cœur. Dans les autres sacrifices elle offre des choses étrangères; mais dans celui-ci elle s'offre en personne, d'où vient que le même Philon appelle cette oblation *Magnum votum*, un sacrifice grand par excellence, car personne n'a rien de plus précieux que soi-même : c'est la possession la plus considérable et la plus importante. De laquelle possession Marthe se dépouilla en se donnant elle-même, après avoir donné ses biens.

Hé! c'est ce que font toutes les épouses de Jésus-Christ. Il est vrai que pour mériter ce titre de son épouse, il faut trois choses : il faut être pur, il faut être humble, il faut être fidèle. Or, ce sont les trois avantages de Marthe. Elle était pure, puisqu'elle était vierge; elle était humble, puisqu'elle s'appliquait aux plus bas exercices de la maison; elle était fidèle, puisqu'elle a persévéré en son amour pour Jésus-Christ jusqu'au dernier soupir de sa vie.

Je suppose tellement la pureté de Marthe que ce serait lui faire tort de s'engager à la prouver. Il y a de certaines vérités si incontestables qu'elles se soutiennent par elles-mêmes, sans le secours d'aucune preuve, et, quand on veut s'empresser trop à les prouver, il semble qu'on donne lieu de s'en défier. Marthe donc étant pure et vierge, Dieu n'avait garde de la refuser pour son épouse.

Il n'y a rien que Dieu aime tant que la virginité : c'est la plus ancienne de toutes les vertus; elle est plus ancienne que le mariage. Adam et Ève furent créés vierges, et il était juste que Dieu, étant vierge, sa première production fût aussi vierge; si, dans la suite du temps, Dieu veut se choisir une mère, quoique ce soit contre l'ordre de la nature, il veut qu'elle soit vierge, étant très-juste, encore une fois, que si une vierge pouvait devenir mère, ce fût d'un Dieu, et si un Dieu pouvait avoir une mère, ce fût une vierge. S'il veut avoir des épouses, il veut qu'elles soient vierges; et la raison qu'en rend Philon, c'est que les vierges ont plus de disposition à la vertu, elles s'y portent avec plus de facilité, elles se tournent au bien et à la règle de la religion avec plus de promptitude, parce que n'ayant point encore engagé leur cœur en aucun amour étranger, elles se donnent à Dieu avec plus de pureté.

Mais ce n'est pas assez à une épouse de Jésus-Christ d'avoir comme Marthe le cœur pur, il faut, à l'imitation de cette vierge, avoir encore l'esprit humble, et, comme elle, ne dédaigner pas les exercices les plus bas et les plus vils pour le service de cet adorable époux. C'est une erreur de notre imagination, et une illusion de notre esprit de nous persuader que nous sommes humiliés en de certains emplois bas, en de certains ministères ravalés. Il n'y a rien que d'auguste et de relevé dans la maison du Seigneur, et c'est méconnaître son bonheur de

se plaindre de son emploi tel qu'il soit. Je dis même que ce n'est pas être de parfaites et véritables épouses de Jésus-Christ, pour pures et vierges qu'on soit, si on n'est humble.

La virginité doit être tellement accompagnée de l'humilité que la virginité ne peut être agréable au Seigneur sans cette dernière vertu; ce fut par elle, dit le dévot saint Bernard, que Marie plut aux yeux de la sainte Trinité : *Plus placuit humilitate quam virginitate* (*Serm. sup. Missus est*). Elle s'en explique à sa sainte cousine Elisabeth : *Respexit humilitatem ancillæ suæ*, de manière que l'on peut dire que sans cette vertu les vierges ne peuvent suivre l'Agneau. Je sais bien que saint Jean, en son Apocalypse, dit en termes formels que les vierges le suivent partout où il va. Mais Pierre de Blois dit qu'étant simplement vierges, et n'étant pas humbles, *Claudicant uno pede*, en le suivant elles ne le suivent pas droit, elles clochent d'un pied. Il y a deux pieds qui nous peuvent faire aller à Dieu, la virginité et l'humilité, et quand on n'est que vierge, et qu'on n'est pas humble, on est boiteux : on ne va que d'un pied : *Claudicant uno pede.*

Enfin il faut que non-seulement une épouse de Jésus-Christ soit pure, que non-seulement elle soit humble, mais encore qu'elle soit fidèle et constante jusqu'à la fin, comme a été Marthe; car elle n'a pas été seulement fidèle à Jésus-Christ pendant la vie de Jésus-Christ, elle ne s'est pas contentée de lui avoir servi en quelque manière d'ange visible, d'ange gardien, de l'avoir protégé contre ses persécuteurs en le recevant en son logis, d'avoir été comme l'épouse des Cantiques qui recevait en sa maison son époux, lorsqu'il retournait la tête toute baignée de rosée, car ne le recevait-elle pas chez soi lorsqu'il retournait de ses missions et de ses prédications tout baigné et trempé de ses sueurs? elle ne s'est pas contentée, dis-je, de ces actes éclatants d'amour, elle a persévéré, jusqu'au dernier soupir de sa vie, dans l'amour qu'elle lui avait voué, souffrant après sa mort mille persécutions à sa considération, et s'éloignant entièrement du monde, pour ne s'occuper plus que de lui, et pour y attacher entièrement son idée.

Comme vous faites profession, mesdames, d'être les épouses de Jésus-Christ aussi bien qu'elle, il faut que vous marchiez sur ses mêmes traces, que vous la preniez pour votre modèle, qu'à son exemple vous ayez de la pureté en votre cœur, de l'humilité en votre esprit et de la fidélité en votre conduite. Je suppose tellement la pureté en vos personnes aussi bien qu'en celle de Marthe que, comme je ne vous ai rien voulu dire pour vous prouver la sienne, je ne vous en dis rien non plus, comme ne me défiant point de la vôtre.

Il y a de certains vices si opposés à de certaines personnes, que quand la religion ne les détournerait pas et ne les mettrait pas dans l'impuissance de les commettre, ayant de la naissance, elles en ont tant d'éloignement, que la seule pensée de ce vice leur fait horreur; en sorte que c'est pécher contre la prudence, et les choquer visiblement et sensiblement que de leur en parler tant soit peu. C'est troubler leur imagination, et non pas guérir leur cœur, qui, avec l'assistance de la grâce, ne ressent aucune peine ni aucun mal de ce côté-là.

Mais pour ce qui est de l'orgueil, qui est opposé à l'humilité, c'est un vice si dangereux qu'il est à craindre à toutes sortes de personnes, et particulièrement à celles qui sont de qualité, même aux personnes de vertu; si elles sont élevées par leur charge, elles commandent quelquefois avec trop de hauteur, avec de certains airs trop impérieux, elles suivent quelquefois leur esprit plutôt que l'esprit de Dieu; si elles sont élevées par leur naissance, elles méprisent quelquefois celles qui ne sont pas de leur qualité; si elles sont élevées par la grâce à quelque degré de perfection, elles ne supportent pas avec assez de charité celles qui sont moins parfaites, elles s'estiment beaucoup au-dessus d'elles : en sorte que je les puis comparer à Nabuchodonosor, à qui la rosée du ciel devenait funeste, car, bien loin de blanchir son corps, elle le noircissait encore davantage : ainsi, bien loin que les faveurs du ciel devraient servir à les sanctifier et à les humilier, elles ne servent souvent qu'à les perdre, qu'à leur donner de hauts sentiments d'elles-mêmes, qu'à leur donner de fausses idées de leur mérite.

Que faut-il donc faire pour supprimer ces sentiments d'orgueil qui pourraient s'élever au fond de nos cœurs? Ce qu'il faut faire, dit saint Chrysostome? *Philosophemur de terrenis*, raisonnons comme il faut et avec un esprit chrétien des choses de la terre, considérons qu'il n'y a rien en nous qui puisse avec justice nous enfler. Qui peut nous enorgueillir? Sera-ce notre esprit qui a quelque brillant, quelque pénétration, quelque réplique prompte et juste? Raisonnons avec nous-mêmes et considérons que ce même esprit a mille faiblesses, mille secrètes passions qui le rongent et qui l'inquiètent. Qui peut nous enorgueillir? sera-ce notre naissance? Ignorons-nous qu'elle est un coup du hasard, et que de plus c'est être aveugle et injuste de tirer de la vanité d'une vertu étrangère, d'un sang qui n'est plus, d'un père ou d'une mère qui ne sont plus que cendre et que pourriture? Qui peut nous enorgueillir? seront-ce les biens de la fortune? Quoi de plus périssable? Un incendie, un naufrage, une banqueroute, un procès, une mauvaise affaire vous les enlèveront et vous en priveront pour jamais : *Quid ergo gloriaris* (I *Cor.*, IV, 7)? Seront-ce nos actes de vertu, nos exercices de religion? Sommes-nous si peu éclairés dans le christianisme d'ignorer qu'ils cessent d'être agréables à Dieu lorsque nous en avons de la complaisance, et que ces mêmes actes deviendront peut-être le sujet de notre condamnation, n'ayant pas été faits avec la pureté de cœur et d'esprit nécessaire, et que si Dieu avait fait à d'autres la même grâce, ils en auraient fait un plus saint usage?

Voilà les bas sentiments qu'une parfaite épouse de Jésus-Christ doit avoir d'elle-même; mais ce n'est pas assez de les avoir seulement quand on lui parle, de les avoir seulement durant quelque temps; il faut être ferme et constant, il faut persévérer jusqu'à la fin dans la même pensée, dans la même pratique, comme a fait Marthe, quoiqu'elle ait eu cette gloire de servir Dieu personnellement.

Servir Dieu en sa propre personne sur la terre, c'est un ministère si relevé, que Dieu n'en a jugés dignes que les anges : *Quia angelis suis mandavit de te* (*Matth.*, IV, 6); cependant Marthe partage avec eux cet emploi, Marthe devient leur associée en ce sacré ministère, elle a le bonheur, aussi bien qu'eux, de servir le Fils de Dieu sur la terre : *Et Martha ministrabat ei* (*Joan.*, XII, 2). Je trouve qu'elle a encore quelque avantage par-dessus les anges, car les anges n'ont servi le Fils de Dieu que dans le désert, et Marthe lui a rendu des services publics; les anges sont obligés de le venir chercher dans son désert pour le servir : *Accesserunt angeli et ministrabant ei* (*Matth.*, IV, 11), et le Fils de Dieu vient lui-même chercher Marthe pour en recevoir des services. Voilà ce qui fait sa gloire.

Et c'est ce qui fait pareillement la vôtre, car par votre état de vierges et de religieuses vous l'imitez en quelque façon : Marthe servait Dieu en sa maison, et vous le servez en son Eglise; Marthe l'assistait de ses biens, et vous avez renoncé aux vôtres pour son amour; Marthe employait et occupait tout son temps à lui dresser un festin, et vous employez tout le vôtre à le louer, qui est un régal bien plus doux et plus agréable.

Aussi je trouve que vous avez en quelque manière deux avantages par-dessus Marthe : le premier, c'est que Marthe voyait le Fils de Dieu en le servant, et cette vue l'animait, étant impossible qu'une telle présence n'enlevât entièrement un cœur qui était déjà si disposé à l'aimer, au lieu que vous n'êtes animées que de la foi; vous le servez sans le voir, si ce n'est des yeux de l'esprit, et il faut plus de vertu pour s'attacher à son service en cet état et en cette vue. Le second avantage que vous avez par-dessus Marthe, c'est que Marthe ne le servait que dans un état passible et mortel, et vous le servez dans un état impassible et glorieux; vous faites sur la terre ce que les anges font dans le ciel, en sorte que vous avez obligation de le servir avec plus de respect et de fidélité.

Que si Marthe fut reprise pour ne s'être pas appliquée à elle-même, pour avoir voulu jeter les yeux sur les autres dans les services qu'elle rendait au corps mortel de Jésus-Christ, quand vous aurez de semblables distractions, que vous ne vous appliquerez pas assez à vous, que vous jetterez les yeux sur vos sœurs, que vous vous plaindrez de ce qu'elles ne sont pas comme vous, de ce qu'elles n'assistent pas comme vous avec la même fidélité, la même ponctualité à vos pratiques de religion, à vos offices et emplois communs, quelle réprimande ne devez-vous pas attendre de Jésus-Christ, puisque ce n'est pas son corps mortel que vous servez, mais que vous envisagez un corps glorieux et sa divinité?

On apporte ordinairement plus de soin à connaître les autres qu'à se connaître soi-même. La plupart des créatures, ou par curiosité, ou par intérêt, ou par une bonne opinion de leur propre esprit, veulent pénétrer le cœur des autres sans faire réflexion sur le leur. On se croit connaître, et on s'en tient en repos; on s'estime et quelquefois on se loue, quoique assez injustement, et, s'endormant sur cette fausse idée qu'on a de soi, on court toujours après la connaissance des autres, et on ignore tout à fait ce qu'on est.

La source de ce malheur, c'est que l'habitude que nous avons avec nos faiblesses nous les déguise, et comme les odeurs se font mieux sentir à ceux qui ne les portent pas qu'à ceux qui les portent, de même nous apercevons dans les autres cent petites choses qui nous blessent, et nous ne sommes point blessés de ce que nous portons dans notre propre cœur. Il se fait pour ainsi dire une espèce d'habitude et de liaison entre notre amour-propre et nos défauts, qui les fait subsister ensemble sans se faire la guerre. Mais il n'en est pas de même des défauts que nous découvrons dans les autres; nous les examinons, nous les condamnons, nous en parlons, nous en murmurons, comme Marthe faisait de l'oisiveté apparente de sa sœur. Nous ne comptons pour rien ces recherches curieuses, ces entretiens peu charitables, ces plaintes, ces murmures; nous ne regardons pas que ce que nous blâmons est quelquefois plus agréable à Dieu que ce que nous faisons nous-mêmes; car en effet le repos et l'oisiveté apparente de Madeleine lui plaisait plus que l'empressement éclatant de Marthe.

Nous voudrions régler toutes choses selon notre caprice et notre fausse dévotion; nous condamnons tout, et souvent nous ne faisons rien; nous voudrions réformer la conduite d'une maison, et il n'y en a point souvent qui la dérègle plus que nous; nous parlons d'un chacun, et nous ne pouvons souffrir qu'on dise la moindre parole de nous; nous reprenons tout le monde, et nous ne pouvons endurer la moindre correction. Si un autre est plus estimé que nous, nous en sommes jaloux; si on en dit du bien, nous l'abaissons autant que nous pouvons, et nous imputons à une prévention les sentiments avantageux qu'on en a; si on nous parle de nos défauts et de nos faiblesses, nous nous justifions et à tort et à travers, et au préjudice de la charité, et au préjudice de la vérité.

Voilà notre portrait, et cependant nous ne sommes pas bien aises de nous reconnaître si au naturel; nous nous flattons, nous nous déguisons, nous ne voulons point demeurer d'accord que ce qu'on reprend en nous soit blâmable; notre amour-propre le couvre de quelque prétexte spécieux, d'un nom honorable. Y eut-il jamais avare qui demeura d'accord de son avarice? il lui donne un beau

nom, il l'appelle économie, bon ménage, prudence, désir d'entretenir et augmenter le bien de sa communauté. Les prodigues ne cachent-ils pas leur vice sous le nom d'une vertu toute royale, d'une vertu bienfaisante et obligeante? Les colères n'excusent-ils pas leur emportement sous le nom de zèle et du désir de l'ordre? Les envieux ne pallient-ils pas leur envie sous le prétexte de l'indignité de ceux ou de celles qu'on distingue, qu'on élève, qu'on favorise à leur préjudice, s'imaginant avoir plus de mérite, avoir rendu plus de services et être plus dignes des grâces et des faveurs qu'on accorde aux autres? Il n'est pas jusqu'aux personnes déréglées qui ne couvrent leur déréglement et leur lâcheté au service de Dieu ou sous le prétexte de leur qualité, ou sous celui de leur âge, comme si, pour être de qualité, il ne fallait pas suivre l'ordre, ou comme si, pour être un peu avancé en âge, il fallait vivre sans christianisme et sans religion?

Arrachons donc le bandeau qui nous aveugle et qui nous empêche de reconnaître notre devoir. Sortons de notre illusion, aimons Dieu, aimons notre état. Soyons charitables, soyons humbles, estimons ce que font les autres, faisons peu de cas de ce que nous faisons nous-mêmes, parlons peu et parlons charitablement. C'est suivre les maximes de Jésus-Christ, et c'est nous rendre dignes de sa gloire que je vous souhaite. Au nom du Père, etc. *Amen.*

PANÉGYRIQUE

DE NOTRE-DAME DES ANGES.

Invenit servus tuus gratiam coram te, et magnificasti gloriam, et misericordiam tuam fecisti mecum.

Votre serviteur a trouvé grâce devant vous, et vous avez voulu en lui faisant cette grâce, que votre gloire éclatât aussi bien que la miséricorde que vous accordiez en sa faveur (*Gen.*, XIX).

Avant l'incarnation du Verbe, Dieu, voulant soutenir sa grandeur et son véritable caractère de majesté, dédaignait d'avoir commerce avec les hommes, ou, s'il leur parlait, ce n'était que parmi les éclairs et les tonnerres; d'où vient que les Israélites frappés d'une vive frayeur disaient à Moïse : Moïse, parlez-nous, et nous vous écouterons avec tout le respect que vous pouvez souhaiter d'un peuple soumis : mais que le Seigneur ne nous parle pas, s'il ne nous veut faire mourir. Non-seulement sa parole, mais sa seule vue faisait des impressions terribles : et semblable aux basilics, sa vue devenait funeste et meurtrière : *Moriemur, quia vidimus Deum* (*Judicum* XIII, 22), nous mourrons, parce que nous avons vu Dieu, disait Manué à son épouse. Mais depuis que Dieu s'est fait homme, les hommes se sont accoutumés à voir Dieu et à l'entendre parler; et bien loin de rien craindre ni de sa vue ni de sa parole, c'est ce qui fait leur plus grande joie aussi bien que leur plus grand bonheur. Cette vérité paraît dans saint François d'Assise qui, durant sa vie mortelle, n'a jamais été plus content ni plus heureux que dans la vue et l'entretien qu'il a eu aujourd'hui avec Dieu. C'est sans doute la plus grande faveur qu'il ait jamais reçue sur la terre : *Invenit servus tuus gratiam coram te.* Dieu interrompit autrefois le sommeil de Samuël pour lui parler dans le temple, mais ce ne fut que pour lui faire prédire au grand prêtre Héli la perte de ses enfants (*I Reg.*, III, 3); mais je vois aujourd'hui une conduite bien opposée. Dieu appelle saint François dans un petit temple, non pour lui faire prédire au souverain prêtre de funestes nouvelles, savoir la mort de ses enfants, mais pour lui faire annoncer qu'il leur accordait en sa faveur la vie, en leur accordant une indulgence plénière : *Et magnificasti gloriam et misericordiam tuam quam fecisti mecum;* et, afin que cette promesse fût plus engageante, il veut que des anges sans nombre en soient les témoins, que sa Mère y soit présente, et qu'elle s'engage avec saint François, afin d'obtenir cette faveur extraordinaire. Mais pour en jouir, et vous et moi, et pour en parler simplement, recourons à cette même Vierge, et empruntons les paroles de l'un de ces anges, en lui disant comme lui et avec lui : *Ave, Maria.*

Il y a cette différence entre la justice et la miséricorde de Dieu, qu'il semble que ces deux attributs, que les théologiens reconnaissent éminemment en lui, sont si opposés, qu'on pourrait dire que Dieu se cache ordinairement quand il veut exercer sa justice. Il semble qu'il craigne de se manifester pour lors; il se sert souvent même pour cet effet du ministère d'un ange. Mais quand il veut faire des grâces, il paraît en propre personne, et il se donne à connaître, conformément aux paroles de mon texte : *Magnificasti gloriam et misericordiam quam fecisti.* Il cherche les ténèbres pour exercer sa justice : car ne cherche-t-il pas la nuit pour abîmer Sodome plongée dans l'irréligion, dans l'impureté, et dans toutes sortes de crimes, lorsqu'il veut punir cette infâme ville? Pourquoi défend-il à Loth et à sa femme de regarder derrière eux, sinon pour n'être pas vu dans la sévérité et dans l'exercice actuel de sa justice? Quand, sous la figure d'un maître irrité, il veut nous apprendre quelle sera la punition de nos crimes, il ne parle que de ténèbres extérieures (*S. Matth.*, XXV, 30): et, si vous voulez faire encore cette pieuse réflexion, le soleil ne s'éclipsa-t-il pas lorsque son Fils fut crucifié (*S. Luc.*, XXIII, 45)? Mais lorsqu'il veut exercer sa miséricorde, il paraît avec tout l'éclat de sa majesté, dans la compagnie de sa Mère, dans la suite de ses anges : *Magnificasti gloriam et misericordiam tuam quam fecisti* (*Ps.* X, 4); en un mot, lorsqu'il exerce sa justice, il faut que le pécheur l'irrite beaucoup auparavant: *Exacerbavit Dominum peccator;* il faut qu'il le force de descendre à lui; mais quand il veut exercer sa miséricorde et nous faire du bien, il nous prévient lui-même, il descend à nous, et nous appelle à lui.

Dites-nous, grand saint François, si ce n'est

pas lui qui vous a prévenu aujourd'hui, qui vous a appelé, qui vous a retiré de votre oraison, et qui vous a porté à lui demander quelque grâce? *Invenit servus tuus gratiam coram te.* Mais que lui demandera cette âme séraphique? que lui demandera cet ange incarné? Lui demandera-il des honneurs? il est trop amateur de l'humilité, pour croire que la seule idée de la gloire du monde se présente à son esprit. Lui demandera-t-il des biens? ne s'est-il pas si volontairement et si généreusement depouillé de ceux que la fortune et sa naissance pouvaient lui avoir procurés? Lui demandera-t-il du moins la prudence nécessaire pour conduire son ordre? Salomon demanda autrefois de la sagesse pour gouverner son Etat. Saint Pierre demanda autrefois pour lui et pour ses compagnons, de quoi être récompensé de leur dépouillement et pauvreté volontaire. Mais saint François est si désintéressé et si charitable qu'il s'oublie soi-même et ses propres enfants, il ne demande que grâce pour les pécheurs : il demande, assisté de la sainte Vierge, une indulgence plénière pour tous ceux et celles qui entreront dans son Eglise, et qui y feront leur dévotion avec les dispositions nécessaires; ce qu'il obtint de Dieu : *Invenit servus tuus gratiam coram te.*

En quoi on peut remarquer trois choses, savoir: qu'il a beaucoup d'autorité sur Dieu, beaucoup de société avec sa Mère, beaucoup de charité pour les pécheurs. Il a beaucoup d'autorité sur Dieu, puisqu'il en obtient tout ce qu'il désire. Il a beaucoup de société avec sa Mère, puisqu'il se lie avec elle pour obtenir ce qu'il désire. Il a beaucoup de charité pour les pécheurs, puisqu'ils sont les objets et les sujets de tout ce qu'il désire. Voilà l'idée la plus lumineuse que je puisse vous donner de cette solennité, et le partage le plus juste que je puisse faire de mon discours.

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme dans l'état d'innocence avait beaucoup d'autorité. Dieu le faisant homme, le fit d'abord souverain de toutes choses : *Vidit simul fictum, simul regem factum*, dit saint Basile de Séleucie (*Orat.* 2). Il n'y eut point d'intervalle entre le moment de sa formation et l'instant de sa royauté. L'un et l'autre commencèrent en même temps; et ce qui est de plus surprenant dans la grandeur de l'homme, c'est cette conduite obligeante de Dieu. L'homme, n'est qu'une simple créature de Dieu, et cependant Dieu l'élève au-dessus de toutes les créatures : *In manu creaturæ creaturam ponit* (*Ibid.*), et les met entre ses mains : il n'est que conserviteur avec elles et par une faveur et une grâce extraordinaires Dieu le rend leur souverain et lui donne autorité sur elles : *Et gratiæ beneficio Dominum creat* (*Ibid.*).

Néanmoins l'homme est déchu de cette autorité, et il a fallu que Dieu se soit fait homme pour le rétablir; et, dans ce rétablissement, bien loin de retrancher quelque chose de sa puissance, il a voulu l'augmenter, s'étant fait homme non-seulement pour se faire voir à l'homme et lui parler comme autrefois, mais encore pour lui obéir. Voir un souverain et lui parler c'est une chose si auguste que le roi Théodoric appelle par son secrétaire Cassiodore cette faveur un présent divin : *Colloquia nostra munera divina arbitramur* (*Lib. Epist. de Div.*). Mais Jésus-Christ le roi des rois n'a pas voulu seulement se faire voir aujourd'hui à saint François et lui parler, mais il a voulu même lui donner autorité sur soi et l'engager à faire quelque demande pour s'engager à lui obéir.

Dieu obéit à l'homme en trois rencontres : quand il est innocent, quand il le prie avec ferveur et qu'il lui fait quelque demande digne de lui. Or, saint François ayant été revêtu de ces trois qualités, ayant été innocent, fervent et prudent: innocent en sa vie, fervent en ses prières et prudent en ses demandes, faut-il s'étonner s'il a eu quelque autorité sur Dieu et s'il s'est plu à lui obéir : *Voluntatem timentium se faciet, et deprecationem eorum exaudiet* (*Ps.* CXLIV, 19).

Il a été innocent, et si innocent que comme s'il eût voulu faire revivre en sa personne l'état d'innocence, il a commandé aux animaux et s'est fait obéir de toute la nature. Les poissons venaient quand il les appelait et écoutaient la parole de Dieu sortant de sa bouche. Les oiseaux se taisaient quand il le leur commandait, de peur de le distraire de ses oraisons par l'importunité de leur chant; si bien que je puis dire de lui ce que Moïse dit de notre premier père dans l'état d'innocence, savoir qu'il avait été créé de Dieu et mis au monde pour commander aux poissons de la mer et aux oiseaux du ciel : *Ut præsit piscibus maris et volatilibus cœli* (*Gen.*, I, 26).

Non-seulement les animaux, mais même les démons avaient du respect pour son innocence; ils sortaient à son premier commandement des corps qu'ils possédaient, et comme si François eût dédaigné de parler toujours à ces esprits malheureux ou qu'eux-mêmes craignissent la moindre chose qui eût touché son corps innocent, il ne fallait que la moindre pièce de l'habit qu'il avait porté pour les chasser du lieu où ils étaient. En un mot, toute la nature suivait ses ordres et ses volontés. Les mers se calmaient durant leur plus grand orage; les vents cessaient durant leur plus grande furie, lorsque François avait dit une parole, et comme il était un crayon animé, une figure vivante, une sainte expression de Jésus-Christ, on pouvait dire de lui comme de cet adorable Sauveur : *Quia venti et mare obediunt ei* (*Matth.*, VIII, 27). Les vents et les mers lui obéissent.

Disons plus, disons qu'ensuite de son innocence, non-seulement il a eu sur toutes les créatures l'autorité que nous eussions eue en cet heureux état, mais que même il a eu sur Dieu l'autorité la plus grande et dans l'occasion la plus délicate qui la puisse trouver. Nous croyons, et il est constant que nous avons un ascendant et une supériorité tout à fait grande sur l'esprit d'une personne

lorsque nous pouvons l'obliger de pardonner à son ennemi, car c'est faire qu'il se surmonte dans la passion la plus dominante. Or saint François ayant obtenu aujourd'hui de Dieu qu'il pardonnât à ses ennemis, et que bien loin de s'en venger, il leur accordât de sa propre bouche en sa faveur une amnistie générale et une indulgence plénière de tous leurs crimes, ne faut-il donc pas inférer qu'il ne pouvait faire paraître avoir plus d'empire et plus de puissance sur lui.

La justice de Dieu, dit le Sage, lui sert comme de cuirasse pour le défendre contre tous les traits que les pécheurs pourraient décocher contre lui : *Induet pro thorace justitiam* (*Sap.*, V, 19) ; ou, pour mieux s'expliquer selon la pensée de Tertullien, quand la bonté de Dieu est offensée par les pécheurs, sa justice est comme sa sauvegarde qui la couvre et qui repousse tous les coups tirés contre elle : *Justitia tutela est bonitatis.* Mais saint François désarme aujourd'hui cette justice. La bonté de Dieu se trouve à découvert contre ses attaques, elle cède, elle se rend, elle prend le parti des pécheurs pour seconder saint François.

Ah ! Moïse, lorsque le peuple d'Israël a commis un grand crime, vous allez trouver Dieu, vous le conjurez de lui pardonner cette offense ou de vous effacer vous-même du livre de vie ; Dieu néanmoins veut que tous les criminels meurent pour l'expiation de leur idolâtrie : *Percussit Dominus populum pro reatu vituli* (*Exod.*, XXXI, 33). Mais je vois aujourd'hui une autre conduite et tout un autre succès. Moïse vient trouver Dieu, et Dieu descend du ciel pour venir trouver saint François. Moïse prie, et c'est Dieu qui s'offre à saint François. Moïse ne peut empêcher la vengeance de Dieu , et saint François a tant d'autorité sur Dieu, qu'il désarme sa justice, qu'il lui fait tomber des mains ses foudres et ses carreaux, qu'il le fait réconcilier avec les pécheurs, et que lui-même en va porter la nouvelle au souverain pontife, afin qu'il ratifie les décrets et les volontés de Dieu qui les lui a fait connaître : *Invenit servus tuus gratiam coram te, et magnificasti misericordiam tuam quam fecisti mecum.*

Il y a quelquefois un zèle outré dans les justes, pour vouloir paraître trop sensibles aux outrages qu'on fait à Dieu, pour vouloir paraître trop grands amateurs de sa gloire, trop ardents défenseurs de sa loi, trop rigides protecteurs de la sainteté de ses maximes ; ils ne peuvent souffrir les pécheurs, ils les rejettent, ils les rebutent, ils les condamnent et les détruiraient s'ils pouvaient. Mais saint François d'Assise a tout un autre principe, toute une autre règle, il entre dans leur intérêt, il prend leur parti, il sollicite la miséricorde de Dieu à leur faire grâce, et il demande cette grâce avec toute l'ardeur dont une pure charité peut être capable.

Sa demande n'envisage pas son intérêt comme celle de saint Pierre, elle n'a point d'ambition comme celle des deux enfants de Zébédée, elle ne se propose point de vengeance comme celle encore de ces deux mêmes apôtres qui désiraient que le feu du ciel descendît sur Samarie. Bien loin de regarder ni son intérêt, ni sa gloire, ni la destruction des pécheurs, il ne s'occupe que de leur amour et que du désir de les réconcilier avec Dieu ; et Dieu a tant de déférence pour tout ce qu'il souhaite, que pour manifester son crédit auprès de lui, il entérine sur-le-champ sa requête.

Mais encore d'où lui vient cette autorité? Si l'innocence de sa vie y contribue beaucoup, la ferveur de ses prières n'y contribue pas moins. Il n'y a rien de plus nécessaire et de plus utile que la prière. Elle est, dit saint Jean Climaque, une action du cœur qui se renouvelle sans cesse et qui ne finit jamais. Elle est une familiarité sainte et une union sacrée avec Dieu ; elle est une manne spirituelle qui nourrit notre âme ; elle est une lumière qui éclaire les ténèbres de notre esprit ; elle est un miroir où nous voyons le progrès que nous avons fait dans la piété ; elle est enfin le canal par lequel coulent les grâces et les dons du ciel ; ou, comme dit saint Augustin, elle est une clef qui ouvre ce même ciel, et qui, en y montant, fait descendre la miséricorde de Dieu sur la terre : *Oratio clavis est cœli : ascendit precatio, et descendit miseratio* (*Aug.*).

En effet, saint François n'était-il pas en oraison, lorsque Jésus-Christ, accompagné de sa Mère et suivi de ses anges, descendit en la petite chapelle de la Portioncule? Ne fut-ce pas sa prière qui eut le pouvoir de l'attirer ici-bas ? Si la prière des pécheurs, lorsqu'ils ne sont plus dans l'attache et dans l'affection de leurs péchés, a le pouvoir de toucher Dieu, quelle efficace et quelle autorité n'a pas la prière d'un juste nourri dans la pénitence, élevé dans les mortifications, consommé dans la vertu comme était saint François ?

Une raison qui fait que nous ne sommes pas souvent écoutés dans nos pières aussi bien que lui, c'est que nous n'avons ni son innocence ni sa ferveur. Il est innocent, et nous sommes criminels, sujets à mille mauvaises passions, à des amours trop humains et trop tendres, à des haines, à des colères, à des emportements, à des désirs de vengeance, à des envies. Il est humble, et nous sommes bouffis d'orgueil, remplis de nous-mêmes, occupés d'un faux mérite, entêtés d'un peu de naissance, aveuglés par quelque charge ou pour quelque complaisance qu'on peut avoir pour nous. Il est détaché du monde, de ses biens, de ses maximes ; et on ne songe qu'à s'y établir, qu'à s'y enrichir, qu'à y jouir de la vie présente ; on n'y agit que par intérêt, par passion, par vanité ; on n'y vit que par caprice, par coutume, par préjugé.

Voilà les ressorts qui nous y remuent ordinairement ; et si on y fait quelque acte de religion, si on prie quelquefois, est-ce avec la ferveur d'un saint François ? Y passe-t-on les nuits à son exemple ? Car la solennité de ce jour nous enseigne que ce fut durant la nuit que le Fils de Dieu le visita dans la

petite chapelle de la Portioncule, où il s'occupait de lui, de son amour, de sa justice, de sa miséricorde et de ses autres perfections ; et bien loin de passer les nuits dans ce saint exercice, on a peine de s'y attacher quelque heure durant le jour ; et quand on le fait, c'est le plus souvent sans goût, sans sentiment, sans application, sans attention ; et quelle apparence que Dieu nous écoute pour lors, si nous ne nous écoutons pas nous-mêmes ?

Ce qui fait enfin que saint François a tant d'autorité sur Dieu, c'est que non-seulement il est innocent en sa vie, fervent en ses prières, mais il est encore prudent dans ses demandes. Dieu se plaît à nous donner, car il nous sollicite et nous presse, il nous commande même de lui demander : *Petite* (*Matt.*, VII, 7) ; demandez, nous dit-il, mais il faut prendre garde d'avoir cette discrétion de ne lui rien demander qui puisse être préjudiciable à sa gloire et à notre salut. Il faut avoir cette prudence de ne lui rien demander qui soit indigne de lui et contraire à notre perfection ; et c'est cependant ce que nous faisons souvent : car que souhaitons-nous souvent de lui, sinon qu'il nous accorde des biens temporels, des établissements considérables, des honneurs, des prospérités, une vie douce et commode, exempte de soin et de travail ? Mais quoi, me direz-vous, ces choses sont-elles mauvaises ? Non, absolument parlant : mais elles sont dangereuses ; elles nous portent souvent au relâchement, à l'oisiveté, à l'orgueil, à l'amour de nous-mêmes et des créatures ; c'est pourquoi Dieu nous fait grâce en ne nous les accordant pas. Nous nous en pourrions servir pour l'offenser et pour nous perdre.

Mais, pour saint François d'Assise, Dieu n'a garde de lui rien refuser, parce que cette âme séraphique ne lui demande rien qui ne soit digne de lui ; il lui demande une amnistie générale pour tous les pécheurs ; y a-t-il rien qui soit plus digne de son amour, de sa bonté et de sa miséricorde ? *Nihil tam Deo dignum quam salus hominis* (*Tertull.*). S'est-il incarné à d'autre fin que pour sauver le pécheur et lui faire grâce ? Mais comme si saint François craignait de choquer sa justice en empêchant qu'elle ne fût satisfaite par cette indulgence, il attend que Dieu même l'en sollicite ; pouvait-il être plus prudent? En sorte que l'innocence de sa vie, la ferveur de ses prières et la prudence de sa demande le rendent comme plénipotentiaire auprès de Dieu ; mais s'il a tant d'autorité auprès de Dieu qu'il en obtient ce qu'il désire, voyons comme il a beaucoup de société avec sa Mère, puisqu'il s'unit avec elle pour obtenir ce qu'il désire. Et c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

L'amour et le respect qu'on doit avoir pour une mère sont deux choses si saintes et si sacrées, qu'un fils ne doit point disposer de ses biens ni de quelques faveurs importantes et considérables, sans sa connaissance. Le Fils de Dieu, qui nous est venu servir d'exemple, a eu tant de respect et tant d'amour pour la sienne, qu'il en a voulu user de la même manière, qu'il n'a voulu disposer d'aucune de ses faveurs qu'en sa présence. S'il veut faire la première effusion de ses grâces dans la sanctification de Jean-Baptiste, n'est-il pas avec elle et dans elle-même ? S'il veut faire la première effusion de son sang sur l'autel de la circoncision, n'est-ce pas elle qui le porte et qui le présente ? Le premier de ses miracles ne fut-il pas fait en sa présence et à sa prière, et ce merveilleux changement de l'eau en vin, qui figura alors celui qui se fait réellement sur nos autels, ne parut qu'après que sa Mère lui dit : *Vinum non habent* (*Joan.*, II, 3). Quand il consomme le sacrifice de sa vie pour le salut de tous les hommes, n'est-elle pas avec lui, n'est-elle pas attachée et collée à sa croix ? Dieu ne veut-il pas qu'elle soit spectatrice de son amour et de ses grâces ? Dieu ne veut-il pas qu'elle soit inséparable de ses faveurs, n'en fait-il pas souvent même la plus grande part par son canal ?

L'Eglise est un corps mystique ; Jésus-Christ en est le chef, les chrétiens en sont les membres, et la sainte Vierge en est le cou, par où passent toutes les influences célestes que Dieu nous envoie. Il est écrit dans le prophète Jérémie qu'une femme environnera un homme : *Fœmina circumdabit virum* (*Jerem.*, XXXII, 22) ; cela s'entend de Marie, c'est-à-dire qu'elle est comme un cercle, et que Jésus-Christ est le centre. Or, comme on ne peut tirer de ligne du centre qui ne passe par la circonférence du cercle, de même Dieu ne donne point de grâce qui ne passe par les mains de Marie. Saint François a trop de lumières et de connaissances pour douter de cette vérité. C'est pourquoi il a recours à elle, et s'associe avec elle pour obtenir plus facilement ce qu'il désire. Jésus-Christ l'exhorte à demander des grâces, mais soit que saint François veuille témoigner son humilité, en n'osant rien demander tout seul, soit qu'il veuille faire paraître la société et l'intelligence qu'il a avec sa sainte Mère, il s'unit à elle pour obtenir ce qu'il désire.

La vue de Dieu le réjouit, mais la vue de Marie avec celle de Dieu rassure sa joie. La vue de Dieu est agréable, c'est elle qui fait la félicité des bienheureux dans le ciel ; mais la vue de Dieu tout seul sur la terre est quelquefois à craindre ; car il s'y fait voir quelquefois pour menacer et punir les hommes, au lieu que la vue de Dieu accompagnée de la vue de Marie, est toujours à souhaiter. Marie est comparée à l'arc-en-ciel, car, comme la vue de l'arc-en-ciel est un gage et une assurance que Dieu ne veut plus abîmer le monde (*Gen.*, IX, 13), de même la vue de Marie est pareillement un gage et une assurance que Dieu ne veut plus perdre et exterminer les pécheurs, lorsqu'elle se déclare leur avocate.

Il n'y a point de doute qu'ayant mérité de porter en ses sacrées entrailles le prix qui nous devait racheter, elle ne puisse, après

notre rachat, nous assister encore de ses suffrages. Elle n'a qu'à s'approcher de ce divin Fils pour en obtenir ce qu'elle désire; car si son Fils n'a qu'à montrer ses cicatrices à son Père pour suspendre ses carreaux et arrêter sa justice, elle n'a qu'à lui montrer aussi le sein qui l'a allaité pour arrêter son courroux et empêcher ses ressentiments : *Accedis*, dit le cardinal Pierre d'Amiens, *non solum rogans, sed etiam imperans*, vous vous approchez de lui, Vierge sainte, non-seulement en le priant, mais encore en lui commandant : *Hoc est, habes humilitatem rogantis cum securitate imperantis;* c'est-à-dire que, vous considérant et comme servante et comme Mère, vous avez l'humilité d'une servante qui prie avec l'assurance d'une Mère qui a autorité : *Habes humilitatem rogantis cum securitate imperantis.*

Heureux donc sont ceux et celles qui ont recours à Marie, qui s'unissent à Marie, pour impétrer de Dieu ce qu'ils souhaitent. C'est pourquoi saint Bernard nous exhorte à la regarder comme notre médiatrice, et lui recommander tout ce que nous offrons et que nous demandons à Dieu ; et n'est-ce pas ce que saint François fait aujourd'hui? Ayant à demander à Dieu une indulgence plénière pour tous les pécheurs, il recommande sa demande à Marie, il s'unit avec elle, il s'associe avec elle pour obtenir cette faveur. Il la regarde comme le tabernacle où Moïse et Aaron avaient recours pour apaiser Dieu, après que son peuple l'avait irrité par ses offenses; ou, si vous voulez, il la regarde comme cette femme de l'Apocalypse qui était entre le soleil et la lune, c'est-à-dire entre Jésus-Christ son Fils et l'Eglise. Car, en effet, n'est-elle pas notre médiatrice envers cet adorable médiateur? C'est par elle qu'il descend à nous, c'est par elle que nous avons accès à lui, c'est par elle que nous lui offrons nos vœux et nos prières.

Que pouvons-nous craindre ayant une si puissante médiatrice ? Salomon disait autrefois à sa mère : *Pete, mater mea* (III *Reg.*, II, 20), demandez-moi, ma mère, telle grâce qu'il vous plaira et pour telle personne que vous voudrez et ne craignez pas que je vous la refuse. Jésus-Christ était la vérité de cette figure. Il dit aujourd'hui à sa Mère les même paroles : *Pete, mater mea*, demandez-moi, ma Mère, telle indulgence que vous souhaiterez, en étant sollicitée par mon fidèle serviteur François, et ne craignez pas que je vous fasse souffrir la confusion d'un refus. Il ne serait pas de la bienséance, et il serait contre le respect qu'un fils doit à une mère : *Neque enim fas est ut avertam faciem tuam* (*Ibid.*), disait le même Salomon.

Je sais bien que les hérétiques n'approuvent pas qu'on ait recours à la Vierge, disant qu'il vaut mieux recourir directement à Jésus-Christ, qui est notre véritable Médiateur; mais ce qui les condamne en ces actes de religion, c'est leur propre manière d'agir dans leurs affaires civiles; car, à qui ne s'adressent-ils pas pour se rendre un juge favorable? Quelle recherche ne font-ils pas de ceux et de celles qui ont accès et crédit auprès de lui? Par combien de canaux ne font-ils pas passer leurs sollicitations, avant qu'elles viennent jusqu'à celui qui doit décider de leur affaire? On ne néglige pas même des domestiques, à qui on fait et des prières et des présents, et lorsqu'il s'agit de fléchir un Dieu irrité contre eux et d'en obtenir une grâce dont ils sont indignes, ils négligent l'intercession et la médiation de Marie.

Ah ! François, que vous jugez bien plus sainement et plus équitablement de son crédit ! Il voit Dieu, non comme Abraham, sous la figure d'un ange, mais en sa propre personne ; il voit Dieu, non comme Jacob, en songe, mais étant éveillé et en oraison ; il voit Dieu, non comme Moïse dans un désert, mais dans une église ; il le voit, dis-je, non comme le même Moïse, environné de flammes, mais revêtu d'éclat et de majesté ; non tout seul, mais accompagné de sa Mère et suivi de ses anges, et il s'adresse à cette divine Mère ; il lui recommande sa requête, il la conjure de lui faire obtenir une indulgence plénière pour tous les pécheurs.

Que cette conduite nous est une belle et utile leçon pour nous instruire à recourir à la sainte Vierge dans nos besoins, à la prier de devenir notre avocate auprès de son Fils, à nous obtenir de lui notre conversion, non pas une conversion chimérique, mais véritable et sincère ; non pas une conversion passagère et de quelques jours, mais qui soit de durée et qui ne dure pas moins que toute notre vie ; et quand nous serons véritablement convertis, véritablement saints comme saint François, nous pourrons, comme lui nous oublier nous-mêmes et prier pour les autres ; et comme il n'y a personne qu'on doive plus facilement exaucer que les gens désintéressés, saint François est si désintéressé qu'il ne se sert de son autorité auprès de Dieu et de sa société avec la Mère de Dieu que pour témoigner purement sa charité envers les pécheurs, puisqu'ils sont les objets et les sujets de ce qu'il désire en désirant pour eux une indulgence plenière, et c'est mon troisième point.

TROISIÈME PARTIE.

L'amour des pécheurs est le motif qui a fait descendre le Fils de Dieu du sein de son Père : *Cecidit homo miserabiliter, descendit Deus misericorditer* (*Aug.*). Voyant leur chute malheureuse, il en a eu compassion, et sa compassion a été si grande qu'il les a plus aimés qu'il ne s'est aimé soi-même; car je remarque que quand il prie son Père pour soi il ne le prie que conditionnellement : *Si possibile est* (*Matth.*, XXVI, 39), dit-il, s'il est possible; mais quand il prie pour les pécheurs, il n'apporte aucune modification, ni aucune condition, il dit absolument : *Pater, dimitte illis* (*Luc*, XXIII, 39), mon Père, pardonnez-leur. Quand il est question de souffrir en sa personne, il ne dit mot : *Jesus autem tacebat* (*Matth.*, XXVI, 63) ; mais quand il voit souffrir ceux qu'il aime, il ne peut empêcher que ses plaintes n'éclatent.

Saul, pourquoi me persécutes-tu : *Saule, quid me persequeris* (*Act.*, IX, 4)?

Saint François a tâché de l'imiter dans la plupart de ses actions, il a voulu porter dans la plus grande partie de sa vie un caractère de ressemblance avec lui : il était né comme lui dans une étable, il s'était assujetti comme lui à la dernière pauvreté, il avait embrassé comme lui des humiliations éclatantes, il portait encore comme lui les glorieux stigmates de ses plaies. Pour achever un état de conformité, il ne fallait plus que l'imiter dans cet amour et dans cette tendresse qu'il avait pour les pécheurs et c'est ce qu'il a fait. Aussi saint Bonaventure, réfléchissant sur ce qu'il avait fait en faveur des pécheurs, a cru qu'il n'y avait que son séraphique Père à qui convînt une si juste et si lumineuse application de ces paroles de l'Ecriture : *Vidi similem Filio hominis* (*Apoc.*, I, 13), je l'ai vu semblable au Fils de l'homme ; car à son exemple n'a-t-il pas plus aimé les pécheurs qu'il ne s'est aimé soi-même ? On ne trouve point qu'il ait jamais prié Dieu de l'exempter de souffrir, mais il demande aujourd'hui en faveur des pécheurs une exemption de peines ; s'il sent quelque soulèvement de la chair en son corps, comme s'il était bien criminel, il se plonge dans un étang glacé, et comme si l'eau n'eût pas suffi pour éteindre ce feu, il mêle encore son sang, roulant son corps tout nu sur des épines, afin de le déchirer et de satisfaire par ce moyen à la justice de Dieu ; mais quand il s'agit de l'intérêt des pécheurs, il demande que le sang de Jésus-Christ satisfasse pour eux, et que non-seulement leur offense, mais encore la peine due à leur offense soit remise par une indulgence plénière.

Ce qui relève davantage cette indulgence que saint François obtient aujourd'hui, c'est que c'est Dieu qui la donne de sa propre bouche; quoi de plus infaillible que quand la vérité parle ? Les ordres donnés par un lieutenant de roi sont reçus et autorisés aussi bien que si le roi les avait donnés; mais quand le roi lui-même les donne et les signe, on a pour eux un je ne sais quel plus grand respect. Aussi les indulgences données par les saints pontifes, les lieutenants de Jésus-Christ sont valides et efficaces aussi bien que si Jésus-Christ les avait données, et c'est se déclarer ennemi de l'Eglise de le nier. Mais quand Jésus-Christ les donne de sa propre bouche, peut-on s'empêcher d'avoir une plus grande vénération pour elles? Or, les indulgences de ce jour sont de cette nature. Elles sont données, autorisées et confirmées par la propre parole de Dieu. Marie et saint François sont les médiateurs de cette grâce, les anges en sont les témoins, et Dieu, pour rendre toute la terre redevable à l'ordre de son serviteur François, veut que toutes ses églises aient le même privilége que la Portioncule, et qu'on y gagne aujourd'hui les indulgences plénières, en y faisant ses dévotions avec les dispositions nécessaires : *Invenit servus tuus gratiam coram te, et magnificasti misericordiam tuam quam fecisti mecum.* Quel bonheur pour vous, si vous savez vous en servir ; mais quel malheur si, bien loin d'en faire un saint usage, elle devient un des plus grands sujets de votre condamnation ! Quel bonheur pour vous si vous entrez dans cette église pour vous y sanctifier par vos dévotions; mais quel malheur pour vous si vous la venez souiller par vos profanations ! Quel bonheur enfin pour vous, si vous entrez dans cette église pour y chercher Dieu et attirer sur vous ses bénédictions; mais quel malheur pour vous, si vous y entrez pour y chercher les créatures et attirer sur vous sa colère et sa malédiction !

L'un de nos plus grands et plus dangereux aveuglements est l'abus des grâces et des indulgences que Dieu nous accorde. Plus nous en avons reçu, plus nous en serons comptables à sa divine justice. Or, rentrons dans nous-mêmes ; consultons notre conscience comme un fidèle registre pour y remarquer les différents pardons qu'il nous a octroyés, les différentes grâces qu'il nous a faites. Cependant combien de fois en avons-nous fait un mauvais usage ? Car, à dire le vrai, plus les grâces sont grandes dans cette vie, plus nous nous rendons criminels et devenons punissables pour l'éternité, quand nous en abusons. Or, je trouve que dans un sens, il n'y en a point de plus grande que celle qu'il nous a faite aujourd'hui. Quand il nous fait des grâces, c'est ordinairement par le canal des anges, ou par le ministère des hommes ; mais la grâce qu'il nous fait aujourd'hui ne vient point d'un canal étranger ; c'est par lui-même qu'il nous l'a faite. La bonté de Dieu ne paraissait autrefois que sous des ombres, des voiles et des figures, mais elle a paru aujourd'hui véritablement et réellement dans la personne de Jésus-Christ : *Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei* (*Tit.*, III, 4). C'est saint François qui l'a attiré par ses prières.

Ah! mes frères, que vous êtes bien opposés à ce saint. 1° Vivant d'une manière si sainte, si édifiante, si pénitente, quelle autorité n'a-t-il pas auprès de Dieu ? Cette autorité est si grande qu'il mérite d'attirer en terre les bénédictions du ciel, et Dieu lui-même; et vous, vivant de la manière que vous faites, vivant dans la mollesse, dans le relâchement, dans l'oisiveté, dans le plaisir, dans le crime, de quel crédit vous osez-vous flatter auprès de Dieu? et qu'en pouvez-vous attendre que son indignation et que sa vengeance?

2° Il est en société avec la mère de Dieu ; elle présente elle-même sa requête à son Fils, elle lui fait obtenir tout ce qu'il désire, et pouvez-vous dire avoir quelque liaison avec cette sainte mère? Elle est pleine de miséricorde, et vous êtes sans compassion, vous n'avez que des duretés pour votre prochain. Elle est vierge, et si votre corps n'est pas souillé de quelque impureté réelle, votre esprit est peut-être souillé et rempli de mille sales idées, de mille mauvaises pensées. De plus, que peut-elle présenter à Dieu de votre

part? Vos prières ne sont-elles pas indignes de lui? Ne vous y entretenez-vous pas en mille distractions volontaires? N'y souffrez-vous pas mille absences et mille égarements d'esprit? N'y trouvez-vous pas mille dégoûts, et d'un exercice de piété n'en faites-vous pas souvent une matière de confession et le sujet de votre condamnation?

Vous me direz peut-être que vous aimez les pécheurs comme saint François. Il est vrai qu'étant tels vous-mêmes, et étant remplis d'amour-propre, on peut dire que vous aimez les pécheurs. Mais non, ce n'est pas les pécheurs que vous aimez en votre personne; c'est votre péché, c'est votre plaisir que vous aimez. Si vous vous aimiez véritablement, vous aimeriez votre salut, vous travailleriez à vous le procurer; et n'est-il pas vrai que vous ne songez à rien moins qu'à ce devoir? Vous voyez donc l'obligation indispensable que vous avez de changer de conduite et de manières, si vous voulez vous attirer la grâce de Dieu, et vous rendre dignes de sa gloire, que je vous souhaite: *Amen.*

PANÉGYRIQUE DU ROSAIRE.

POUR LE PREMIER DIMANCHE D'OCTOBRE.

Adstitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate.

La reine s'est tenue à votre droite avec un habillement d'or, étant environnée d'une variété d'ornements (*Ps.* XLIV).

Il ne faut pas vous étonner, messieurs, si je vous présente aujourd'hui la sainte Vierge avec de pompeux et de riches habillements, puisque ce jour est pour elle un jour de triomphe, et que les souverains pontifes l'ont honorée en ce jour sous le titre de Notre-Dame de la Victoire. Ce ne fut pas sans raison; car en effet, a-t-on jamais vu remporter une plus surprenante et plus illustre victoire que celle qui fut remportée tel jour qu'aujourd'hui sur les infidèles à la bataille de Lepante? Et comme elle fut gagnée au moment que les confrères du royaume étaient en procession et en prière, Grégoire XIII crut, avec un pieux fondement, que c'était au secours de la sainte Vierge qu'on en était redevable: ce qui a donné occasion à ce grand pape d'ordonner que tous les ans on en ferait la fête en signe de reconnaissance.

Nous lisons dans l'Ecriture sainte que le peuple de Dieu ayant triomphé du roi des Amalécites, Dieu commanda à Moïse d'écrire dans un livre cette victoire, et d'ordonner à ce même peuple d'en faire annuellement la fête, afin qu'on ne perdît jamais la mémoire de son secours. L'Eglise n'étant pas moins reconnaissante que la synagogue, et le peuple chrétien ayant triomphé du Turc qui est l'ennemi de Dieu, n'était-il pas juste que cette victoire fut insérée dans les bulles des papes, qui sont comme les codiciles sacrés, et qu'on en fît pareillement tous les ans la fête, afin de faire paraître qu'on ne voulait jamais oublier un tel bienfait? Vierge sainte, c'est par votre secours qu'il fut accordé, et c'est par votre secours que je désire en parler. Je vous le demande donc par les paroles d'un ange, vous disant comme lui et avec lui: *Ave, Maria.*

Il y a de la préoccupation, pour ne pas dire de l'ignorance, dans l'esprit de ceux qui prétendent que l'Ecriture sainte est claire d'elle-même. Au contraire, je trouve qu'il n'y a rien de si difficile à pénétrer. Il faut avoir un bon goût, un jugement solide et une érudition profonde pour pouvoir distinguer la différence et la multitude des sens qu'elle cache souvent. C'est pourquoi l'abbé Rupert expliquant cet endroit des Cantiques: *Comæ ejus nigræ quasi corvus* (*Cant.*, V, 11), ses cheveux sont noirs comme un corbeau, dit que les cheveux de l'époux sont les paroles de l'Ecriture. Mais ce savant abbé demande pourquoi l'épouse les compare à un corbeau, et il répond en même temps que c'est pour montrer par cette couleur que ses divines paroles sont obscures, qu'elles ont peu de jour, qu'elles ont pour ainsi dire une certaine noirceur, une certaine obscurité qu'il est difficile de développer, et qui se trouve souvent environnée de ténèbres.

Le texte que j'ai pris en est une preuve plus que suffisante; voyez, je vous prie, combien de différents sens on lui donne. La Vulgate dit simplement que cette reine était environnée de différents ornements: *Adstitit Regina circumdata varietate.* Une seconde version porte qu'elle était environnée de plusieurs boucliers: *Circumdata scutis.* Une autre version porte qu'elle était parsemée de plusieurs yeux: *Circumdata oculis.* Comment pouvoir allier et concilier ces différents sens? comment pouvoir réunir différentes interprétations? n'y a-t-il pas une véritable obscurité, une invisible noirceur? *Nigredo magna in comis capitis dilecti.*

J'y trouve néanmoins un grand jour en appliquant ces paroles à la sainte Vierge dans la solennité de ce jour. Cette première version: *Circumdata varietate*, marque ses différents mystères qui sont honorés par les confrères du Rosaire. Cette seconde version: *Circumdata scutis*, marque les différents secours qu'elle a apportés et les différentes victoires qu'elle a fait gagner en faveur des confrères du Rosaire; cette troisième version: *Circumdata oculis*, marque ses différentes applications et ses différents regards sur tous les dévots, et principalement sur les confrères du Rosaire. Voilà, ce me semble, la plus juste idée que je puisse vous donner, et le caractère le plus parfait que je puisse trouver de cette solennité. Soyez attentifs, s'il vous plaît, et je commence.

PREMIÈRE PARTIE.

Marie est si digne de nos respects et de nos hommages qu'on voit un consentement général et de tous les temps, et de tous les lieux, et de toutes les nations à l'honorer. dans tous les siècles et dans tous les royaumes on lui a bâti des temples, on lui a dressé des autels, on a établi des ordres en son nom, on a institué des confréries en son honneur. Mais de toutes les confréries, je trouve qu'il n'y en a point qui lui soit plus honorable

que celle du Rosaire, parce que toutes ses grandeurs y sont renfermées, tous ses états y sont compris, tous ses mystères y sont renouvelés.

Les autres confréries sont bornées et limitées ; elles ne regardent la sainte Vierge que dans un mystère particulier. La confrérie de la Conception ne regarde et ne prétend honorer que ce mystère. La confrérie de l'Annonciation n'a pour but de sa vénération que sa divine maternité. La confrérie de l'Assomption se propose pour culte son couronnement dans le ciel; mais la confrérie du Rosaire regarde généralement la sainte Vierge dans tous ses mystères. Un confrère du Rosaire peut-il prononcer ces paroles : *Ave, Maria*; Je vous salue, Marie, sans songer au mystère de l'annonciation? Peut-il proférer ces paroles : *Dominus tecum*, le Seigneur est avec vous, sans penser à l'union de la nature divine avec la nature humaine? Peut-il ajouter: *Benedicta tu in mulieribus*, que vous soyez bénie entre toutes les femmes, sans se représenter le mystère de la visitation, où elle reçut cette bénédiction par sa cousine Elisabeth ? Peut-il enfin lui adresser ces dernières paroles : *Sancta Maria, mater Dei, ora pro nobis*, sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, sans réfléchir au mystère de son assomption dans le ciel ? en sorte donc, encore une fois, que la dévotion de ce jour, regarde généralement la sainte Vierge dans tous ses différents mystères : *Adstitit regina circumdata varietate.*

Saint Dominique en cette fête se comporte comme les géographes qui, voyant la terre divisée en plusieurs cartes différentes, à cause de plusieurs provinces et plusieurs royaumes différents, la renferment toute dans une seule carte, et l'exposent par ce moyen tout d'un coup aux yeux des hommes; car de même, voyant Marie partagée en de différentes fêtes, à cause de ses différents mystères, il l'a toute renfermée dans la seule dévotion du Rosaire, et y expose tout d'un coup tous ses mystères à la piété des peuples. Car, sur combien de mystères ne peut pas et ne doit pas méditer un confrère du Rosaire, en récitant le seul salut angélique?

Ce serait une dévotion vide et stérile si on se contentait de faire rouler quelques grains de chapelet, et de dire de bouche quelques paroles ; il faut que l'esprit s'applique à ce que la bouche dit, et que le cœur en soit touché. La piété n'est pas parfaite, quand elle est sans quelque onction et sans quelque fruit. Pour ressentir donc cette onction, retirer ce fruit que peut apporter le rosaire, il faut entrer dans l'esprit et dans le dessein de saint Dominique; il faut s'occuper des mystères de la Vierge, en pénétrer le sens autant que notre faiblesse le peut permettre, les révérer avec toute l'humilité dont nous pouvons être capables, s'y arrêter et s'y attacher avec tout le recueillement que la religion nous peut inspirer. Si nous en usions de la sorte, quelles grâces et quelles bénédictions n'attirerions-nous pas sur nous?

Pour vous aider donc dans cette sainte et pieuse pratique, et vous en faciliter le moyen, je vous dirai que comme les paroles du rosaire portent coup et sont de poids, on ne doit pas les passer légèrement, on y doit faire attention, s'en repaître, s'en nourrir pour son utilité et son édification.

Lors donc que vous commencez à dire à la sainte Vierge : *Je vous salue, pleine de grâce*, faites réflexion qu'elle était vide d'elle-même : que sans ce vide elle n'eût jamais pu mériter le bonheur de cette plénitude, et que, tandis que vous serez remplis de vous-mêmes, il ne faut pas espérer que la grâce trouve place en votre cœur. Lorsque vous ajoutez : *Le Seigneur est avec vous*, considérez que quand l'ange lui dit ces paroles, elle était pour lors dans la retraite et dans la solitude ; et que, tandis que vous serez dans les assemblées, dans les compagnies et dans l'amour du monde, il est difficile que le Seigneur ne s'éloigne de vous. Lorsque vous continuez à lui donner des bénédictions avec le même ange, ou avec sainte Elisabeth, songez que sa charité et son humilité en ont été le motif et la source ; et que, tandis que vous manquerez de l'une et l'autre vertu, vous ne devez attendre que des malheurs et des malédictions. Lorsqu'enfin vous la conjurez de prier pour vous maintenant et à l'heure de votre mort, arrêtez-vous quelque temps sur son pouvoir et sur vos besoins, et croyez que, tandis que vous demeurerez dans l'attache et dans l'affection de votre péché, il n'y a pas d'apparence qu'elle interpose jamais en votre faveur son crédit auprès de son Fils. Que ces réflexions sont saintes! qu'elles sont justes! qu'elles sont utiles! et qu'on s'y arrête peu néanmoins! Qu'inférer de notre peu d'attention à nos prières, sinon que nous avons peu de religion?

Mais comme la sainte Vierge nous paraît aujourd'hui revêtue de différents ornements : *Adstitit regina circumdata varietate*, nous pouvons aussi expliquer diversement ces mêmes paroles, et, par leur moyen, considérer Marie en différents états de grandeur, pour prendre de là occasion de lui rendre différents hommages. Car, lorsque nous lui disons en récitant le rosaire : *Je vous salue, pleine de grâce*, ces paroles nous renouvellent l'idée du mystère de l'incarnation, mystère où elle fut recherchée du ciel, visitée par les anges et élevée au dessus de ses esprits bienheureux; mystère où son sein servit de lieu pour commencer le traité de la réconciliation de Dieu avec les hommes, où son sang servit de moyen pour l'exécuter, où sa sainteté servit d'assurance pour l'entretenir; mystère où elle devint la parfaite épouse du Père, la véritable Mère du Fils, le pur sanctuaire du Saint-Esprit.

Combien de grandeurs cachées en ces premières paroles du rosaire? combien de motifs à y honorer la sainte Vierge? et combien de sujets de condamnation, si nous n'y faisons pas réflexion? Toutes les confréries sont saintes dans leur établissement, mais il s'y glisse souvent de l'abus et de l'erreur par le peu de soin qu'on apporte d'en pénétrer les

obligations. On croit avoir rempli son devoir quand on a récité quelques prières ; mais ce n'est pas ce simple extérieur qui fait la réelle et solide dévotion. Il faut entrer dans l'esprit de l'instituteur d'une confrérie, suivre sa pensée, accomplir son dessein. Or, quel fut le dessein de saint Dominique en instituant le rosaire, sinon de nous faire honorer les différents mystères de la sainte Vierge, et de nous faire commencer par celui de l'annonciation, en lui disant : *Je vous salue, pleine de grâce*, de nous faire continuer par celui de sa maternité divine, en lui disant: *Le Seigneur est avec elle*. Pouvons-nous lui rien dire ni qui lui soit plus agréable, ni qui lui soit plus honorable? Car cette maternité divine est une qualité si éminente qu'elle ne regarde que Dieu au-dessus de soi, et tout le reste bien inférieur à soi. C'est une qualité si sainte qu'elle suppose une singulière distinction de grâce, et même un comble de grâce. C'est une qualité si rare, dit l'éminentissime cardinal de Bérulle, fondateur de la congrégation de l'Oratoire, qu'elle est unique en terre et au ciel ; car la terre porte plusieurs saints, le ciel est rempli de plusieurs anges, mais le ciel et la terre ne portent qu'une Mère de Dieu.

Ne croyez pas que les confrères du rosaire bornent leur dévotion et la solennité de ce jour à honorer ces deux premiers mystères ; ils honorent encore celui de la visitation, en lui disant avec sainte Elisabeth : *Qu'elle est bénie entre toutes les femmes ;* car quelle plus grande bénédiction que d'être féconde de Dieu, que de le porter partout où elle entre, que d'être le canal de ses grâces, que de sanctifier un pécheur à sa première parole? Pouvons-nous nous occuper de ces pieuses idées sans en tirer quelque fruit? Pouvons-nous nous remplir de ce saint souvenir sans être touchés de ce désir que Dieu, par son moyen et son ministère entre dans nos maisons et dans nos cœurs ; qu'il les remplisse de ses grâces, qu'il les convertisse, qu'il les sanctifie?

Enfin les confrères du rosaire honorent le dernier mystère de la sainte Vierge qui est celui de son assomption par ces dernières paroles : *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort :* car ils la regardent comme élevée dans le ciel, comme y étant toute puissante auprès de son Fils, et comme y pouvant obtenir toutes choses par ses prières ; dans ces vues et dans ces assurances ils lui recommandent et leur état présent, et leur état futur, et leur vie et leur mort.

L'homme a sujet de craindre dans ces deux états, car dans l'un et dans l'autre il n'est que faiblesse. Pendant sa vie quelle peut être sa force? Les demons le tentent ; les objets le pressent, les passions le remuent et l'agitent, sa propre concupiscence l'entraîne. A l'heure de la mort sa faiblesse est encore plus grande, son corps est dans le dernier accablement, son esprit est dans le dernier trouble, son âme est dans la dernière frayeur; de quoi serait-il capable en ces deux états, s'il était sans secours ? Pour l'obtenir, il s'adresse à la sainte Vierge par le moyen du rosaire, et comme les prières réitérées, redoublées et multipliées sont plus efficaces, ils lui répètent une infinité de fois le jour ces mêmes paroles, de prier pour eux, afin d'en graver mieux le souvenir en son cœur.

Eussiez-vous cru que la solennité de ce jour eût été d'une si vaste étendue, qu'elle eût renfermé tant de mystères? Mais non-seulement elle renferme ceux de cette sainte Vierge, elle renferme encore ceux de son Fils dans le *Credo*, qu'on récite au commencement du rosaire; car nous y trouvons sa conception du Saint-Esprit, sa naissance d'une Vierge, sa passion, sa mort, sa descente dans les enfers, sa résurrection, son ascension, son retour du ciel en terre pour juger les vivants et les morts. Après quoi, ne peut-on pas dire que le rosaire contient en abregé tous les mystères de notre salut ? *Epitome omnium mysteriorum nostræ salutis*, nous les reconnaissons, et les confessons tous les jours en le récitant.

Mais que nous sert cette déclaration de foi, que nous y faisons de bouche, si nous la détruisons par nos mœurs ? Il faut qu'il y ait un accord invariable entre notre créance et nos actions. Nous devons bien nous donner de garde de ne point démentir notre foi par nos œuvres. Car l'apôtre saint Jacques nous enseigne dans son Epître catholique, que la foi sans les œuvres est morte : *Fides sine operibus mortua;* mesurons, je vous prie, mes frères, à cette règle notre créance. Ah! qu'après un sérieux examen nous avouerons ingénument que nous n'avons point de foi! *Aliter credimus, aliter agimus*, disait autrefois un saint évêque de Marseille. Notre foi pourtant doit s'accorder avec nos œuvres, et nous devons bien nous garder de nous condamner nous-mêmes en croyant d'une manière et agissant d'une autre. Cependant c'est ce que nous faisons tous les jours. Nous faisons profession en récitant le rosaire d'y reconnaître et d'y révérer tous les principaux mystères du Fils de Dieu, et de sa Mère, et nous menons une vie qui les combat et qui les déshonore.

Nous reconnaissons qu'il a souffert pour nous, et nous avons un éloignement des souffrances ; car quand nous endurons le moindre mal, notre bouche se plaint, notre esprit murmure, notre nature se révolte. Il est mort sur une croix pour nous ; et nous ne voulons pas mourir à la moindre de nos passions pour lui. Nous voulons toujours vivre dans nos mêmes ressentiments, dans nos mêmes désirs de vengeance, dans notre même ambition, dans notre même orgueil, dans nos mêmes attaches pour les créatures; nous le croyons ressuscité pour ne plus mourir, et nous sommes dans une continuelle vicissitude de vie et de mort, dans une perpétuelle révolution de grâce et de péché : aujourd'hui temple du Saint-Esprit, demain la demeure du démon. Nous l'adorons dans le ciel assis à la droite de son Père, et nous sommes toujours terrestres, toujours charnels, toujours

rampants : nous n'élevons jamais nos pensées au ciel pour nous occuper de son état glorieux, et pour tâcher à devenir dignes d'être les cohéritiers de sa gloire. Nous savons qu'il doit revenir pour juger les vivants et les morts ; et nous vivons dans une fausse paix, dans une monstrueuse insensibilité, comme si nous n'avions rien à craindre, comme si l'examen général qu'il doit faire ne nous regardait pas, comme si nous avions des lettres d'assurance qu'il nous dût épargner, qu'il ne dût pas porter son flambeau dans les replis les plus cachés de notre conscience ; qu'il ne dût pas peser au poids du sanctuaire la moindre de nos actions, la moindre de nos paroles, la moindre de nos pensées.

Voilà l'opposition que nous avons aux mystères du Fils de Dieu. Voilà comme nous les déshonorons par notre vie toute païenne : mais l'opposition que nous avons à ceux de sa sainte Mère n'est pas moindre. Nous la saluons pleine de grâce, et nous sommes peut-être remplis de toutes sortes de péchés. Nous lui disons que le Seigneur est avec elle, et dans ce moment nous savons qu'il est bien éloigné de nous par nos attaches, par nos désordres, par la dépravation de nos mœurs, par une révolte visible à ses lois. Nous la conjurons d'interposer son crédit et son suffrage pour nous auprès de son Fils, et dans ce moment nous nous en rendons indignes ; nous y apportons des obstacles formels par la continuation de notre irréligion et de notre impiété. Quelle confiance pouvons-nous avoir en des prières indignes de notre état, et de sa sainteté? N'avons-nous pas sujet de craindre notre perte? qui pourrait l'empêcher? Sur quoi fonder notre appui et notre espérance? Vous me direz peut-être, prédicateur, pourquoi alarmer les esprits? pourquoi troubler les consciences? En quel danger qu'aient été les hommes, la sainte Vierge n'a-t-elle pas fait paraître en de différentes occasions qu'elle leur pouvait servir de bouclier pour les défendre et les faire triompher de leur plus dangereux ennemis en faveur des confrères du rosaire : *Adstitit Regina circumdata scutis;* c'est la seconde interprétation, qu'on donne aux paroles de mon texte, et ce sera la seconde partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

La sainte Vierge est l'épouse du Père éternel, et comme les épouses, par honneur aussi bien que par justice, prennent les mêmes qualités que leurs époux, comme il se fait une communication de titres, aussi bien qu'une communication de cœurs, l'époux de Marie étant appelé le Dieu des armées et des batailles, il faut que Marie prenne la même qualité, qu'elle préside souverainement aux combats, et qu'elle fasse pencher la victoire du côté qu'il lui plaît. Et n'est-ce pas, Vierge sainte, ce que vous avez fait voir aujourd'hui à la bataille de Lépante?

Dieu permet quelquefois que son peuple soit réduit aux dernières extrémités, il semble quelquefois se retirer de ses amis et les abandonner entièrement. Ce n'est pas, dit saint Chrysostome, qu'il le fasse effectivement : *Sed continet manum suam*, dit ce Père, mais il s'arrête, il retient sa main, il en fait comme une divine suspension, il retarde de les secourir. De peur néanmoins que ses ennemis n'insultassent à ses parfaits adorateurs, l'Ecriture sainte ne nous apprend-elle pas qu'il a quelquefois député des anges qu'on a vus montés sur des chevaux blancs, qui précédaient les troupes de son peuple et qui défaisaient celles de ses ennemis. Mais dans cette victoire qui fut remportée sur les Turcs, les plus grands ennemis de son peuple chrétien, anges du ciel, vous n'êtes point employés à cette défaite; Marie se voyant en ce moment priée par les confrères du rosaire, serait jalouse qu'un autre qu'elle eût cet emploi, comme pour montrer l'état qu'elle faisait de cette confrérie ; et, pour ôter tout lieu de douter que c'était en considération de cette sainte assemblée et de ses prières qu'elle avait fait remporter cet avantage, elle s'en explique au souverain pontife, elle lui découvre cette vérité par une vision céleste, et ce grand pape, en reconnaissance d'une telle faveur, établit aujourd'hui cette fête et surnomma la sainte Vierge, comme j'ai déjà dit, Notre-Dame de la Victoire. Voilà donc comme elle a paru un bouclier miraculeux pour nous défendre, en considération du rosaire : *Adstitit Regina circumdata scutis.*

Non-seulement elle nous a servi de bouclier contre les Turcs, mais elle nous en a servi encore contre les Albigeois. L'hérésie est dans l'Eglise ce qu'une guerre civile est dans un Etat; car comme dans une guerre civile un Etat se trouve attaqué, combattu et ruiné par ses propres sujets, aussi, dans une hérésie, l'Eglise se trouve partagée par ses propres enfants qui se révoltent contre elle, qui la combattent, la divisent, qui la déchirent ; et comme une guerre civile est plus difficile à étouffer qu'une guerre étrangère, aussi il est quelquefois plus malaisé de vaincre des hérétiques que des idolâtres. En effet, un seul jour suffit pour vaincre les Turcs à Lépante, et il fallut sept ans pour vaincre les Albigeois dans le Languedoc.

Mais de quelles armes se servit saint Dominique pour remporter cette victoire? De quels boucliers se couvrit-il? D'un rosaire qu'il tenait dans l'une de ses mains et d'un crucifix qu'il tenait dans l'autre, afin qu'il pût dire à la sainte Vierge dans cette victoire qu'il remportait par son moyen : *Dominus tecum*, le Seigneur est avec vous.

La sainte Vierge est la destructrice de toutes les hérésies, et c'est ce que l'Eglise reconnaît en lui disant : *Réjouissez-vous, Vierge Marie, vous seule avez détruit toutes les hérésies du monde. Gaude, Maria Virgo, cunctas hæreses sola interemisti in universo modo.* Toute douce qu'elle puisse être, elle est terrible comme une armée rangée en bataille : *Terribilis ut castrorum acies ordinata* (*Cant.*,

VII, 3). Rien ne lui peut résister quand elle prend un parti ; elle nous avait été promise pour écraser la tête du serpent infernal ; elle nous avait été figurée par cette tour de David où mille boucliers sont attachés : *Sicut Turris David, mille clypei pendent ex ea* (*Cant.*, IV, 4). Non-seulement elle est une tour où l'on trouve des boucliers, elle est encore comme un arsenal où l'on trouve toutes sortes d'armes propres pour toutes sortes d'états, de conditions et de personnes ; propres à toutes sortes de besoins, de nécessités et de tentations ; propres à vaincre toute sorte de passions, toute sorte de peines d'esprit, toute sorte de révoltes contre la chair. C'est pourquoi chacun lui peut dire avec le Prophète : *Es spes mea, et turris fortitudinis a facie inimici* (*Ps.* LX, 4). Vous êtes devenue mon espérance et une tour où je me sens fort contre les attaques de mon ennemi ; je demeurerai en assurance en votre tabernacle, et je ne craindrai rien si vous me mettez à couvert sous vos ailes : *Inhabitabo in tabernaculo tuo, protegar in velamento alarum tuarum* (*Ibid.* 9).

En effet, que pourraient craindre ceux que cette Vierge sainte prend sous sa protection ? Peut-elle abandonner ceux qui l'invoquent ? Peut-elle laisser périr ceux qui la réclament ? Combien de personnes n'a-t-elle pas sauvées du naufrage quand on lui a fait quelque vœu ? Combien de personnes n'a-t-elle pas retirées de leurs maladies désespérées quand on a eu recours à elle ? Combien de personnes n'a-t-elle pas délivrées de la perte de leur pureté et de leur honneur quand on a imploré son secours ? Combien de personnes n'a-t-elle pas retirées de leurs mauvaises affaires quand on l'en a sollicitée avec ferveur et humilité ? Son dévot par excellence nous assure que ceux qui sont dévots à cette sainte Vierge ne peuvent jamais périr, et un saint prêtre de ce siècle, dans une oraison qu'il a composée à son honneur, nous assure qu'elle n'a jamais éconduit personne, et qu'on n'a jamais imploré inutilement son secours.

Que ceux-là sont donc aveugles qui, dans leur besoin, n'ont pas recours à elle ! Que ceux-là ont peu de prudence qui, dans leur agitation, leur trouble, leur faiblesse, leur ruine prochaine et presque évidente, n'implorent pas son assistance ! Que ceux-là enfin ont peu de bon goût, peu de bon sens, pour ne pas dire peu de religion, qui condamnent sa médiation et son secours auprès de Dieu ! N'a-t-elle pas tout ce qui peut être nécessaire pour rendre son intercession efficace ? Qu'est-ce qui lui pourrait manquer ? le pouvoir ? N'est-elle pas, dit saint Bernard, la mère de la toute-puissance ? *Est mater Omnipotentiæ.* Qu'est-ce qui lui pourrait manquer encore ? l'industrie et l'invention de nous servir ? N'est-elle pas, dit le même saint Bernard, la mère de la sagesse ? *Est mater sapientiæ.* Qu'est-ce enfin qui lui pourrait manquer ? la bonne volonté ? *Est mater misericordiæ.*

Jésus-Christ est notre véritable avocat, notre véritable médiateur, je l'avoue. Il est tout-puissant auprès de son Père, je le confesse ; mais Jésus-Christ est aussi notre partie offensée si souvent par nos crimes ; il est aussi notre juge qui doit prononcer notre arrêt décisif, et ces deux qualités nous doivent faire craindre et ses ressentiments et sa justice. Mais pour ce qui est de Marie, elle n'a rien qui nous doive faire craindre, elle est notre pure avocate, notre pure médiatrice, notre refuge, notre bouclier non-seulement contre des Turcs en des combats sur mer, non-seulement contre des hérétiques en des batailles sur terre, non-seulement contre le serpent infernal en écrasant sa tête, mais encore contre le monde et contre nous-mêmes : contre le monde, en nous faisant éviter ses dangers ; contre nous-mêmes, en nous faisant vaincre nos passions.

Il n'y a que danger dans le monde. Les hommes y sont animés de différentes passions, enflés par l'orgueil, aveuglés par l'intérêt, enchantés par l'amour, transportés par la haine, rongés par l'envie, amollis par la volupté ; tels s'attachent au présent et négligent l'avenir. Les uns ne pensent qu'au temps et oublient l'éternité ; il y en a qui sont sans compassion pour les misérables, sans charité pour les pauvres, vivant sans foi et sans probité, mourant ordinairement sans pénitence et sans conversion. Voilà le danger où le monde et nos passions nous précipitent. Mais quand on s'attache solidement à la sainte Vierge, quand la dévotion, qu'on a pour elle est véritable et sincère, elle n'a garde de laisser périr ses serviteurs, elle en a trop de soin, elle veille trop à leur salut, et c'est ici où elle paraît toute couverte d'yeux : *Adstitit Regina circumdata oculis,* pour regarder et conserver amoureusement tous ceux et celles qui se dévouent et se consacrent à son service et à son amour, comme nous allons voir en cette troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Quoique la sainte Vierge soit généralement l'avocate de tous ses dévots, elle l'est spécialement et singulièrement des confréries du rosaire. Elle a, ce semble, plus d'yeux pour considérer leurs besoins : *Adstitit Regina circumdata oculis ;* il s'en trouve trois raisons. La première est qu'il n'y a point de dévotion qui soit d'une plus grande étendue. La seconde est qu'il n'y a point de dévotion qui soit moins interrompue. La troisième est qu'il n'y a point de dévotion envers qui la faveur de la sainte Vierge ait plus éclaté et ait été plus reconnue.

Je dis donc premièrement qu'il n'y a point de dévotion qui soit d'une plus grande étendue que celle de la confrérie du Rosaire ; car quelle province peut-on trouver dans la chrétienté où Jésus-Christ étant connu, sa Mère ne soit pas honorée par la confrérie du rosaire ? Mais ce n'est pas de cette unique et simple étendue de lieux dont je veux parler ; il y en a encore une autre d'esprit qui lui est plus agréable et plus honorable.

L'esprit de la confrérie du Rosaire est, comme j'ai déjà dit, d'honorer la sainte

Vierge en tous ses états et en tous ses mystères. Chaque confrérie a une vue bornée dans sa dévotion. La confrérie de Notre-Dame de Pitié se limite à honorer ses souffrances, sans songer à sa gloire. La confrérie de l'Assomption ne songe qu'à sa gloire sans penser à ses douleurs; il en est ainsi de toutes les autres confréries qui l'honorent en de certains mystères, et en de certains états particuliers, mais la confrérie du Rosaire est d'une piété si étendue qu'elle honore la sainte Vierge généralement dans tous ses états et dans tous ses mystères, et qu'elle embrasse même ceux de son adorable Fils aussi bien que les siens propres, ainsi que nous avons vu.

Ce qui lui donne en second lieu de l'avantage par dessus les autres confréries, c'est que non-seulement elle est de la plus grande étendue, mais encore elle n'est jamais interrompue.

Il y a de grands zèles et de grands empressements dans toutes les confréries. On y voit des piétés éclatantes et édifiantes, mais ces piétés ne durent qu'un certain jour. On destine un certain jour à solenniser cette fête, et ce jour expiré, la dévotion est interrompue: mais il n'y a point d'interruption dans la dévotion du Rosaire: cette dévotion est perpétuelle. Il n'y a point de jour dans l'année, ni d'heure dans le jour ni dans la nuit que le Rosaire ne se récite, et que la sainte Vierge ne soit honorée, en sorte qu'on peut dire que les confrères du Rosaire sont comme les anges de la sainte Vierge; car, comme les anges dans le ciel louent éternellement, chantent sans interruption ses louanges; aussi les confrères du Rosaire louent perpétuellement la sainte Vierge sur la terre, et y honorent sans interruption ses états et ses mystères.

Cela étant ainsi, et demeurant d'accord que cette dévotion soit de la plus grande étendue et la moins interrompue, faut-il s'étonner s'il n'y en a point envers qui la faveur de la sainte Vierge soit et plus éclatante et plus reconnue. La sainte Vierge fait des grâces à tous ceux qui ont de la dévotion pour elle. Il n'y a point de confrérie qui ne publie avoir reçu d'elle des faveurs extraordinaires et miraculeuses; mais qu'on examine toutes les grâces que la sainte Vierge a jamais faites en faveur d'aucune confrérie, et qu'on juge si elles approchent de celles qu'elle a faites en faveur du Rosaire. Toutes les autres grâces sont des grâces peu connues, comme étant conférées à de simples particuliers; mais celles qu'elle a faites en faveur du Rosaire, sont des grâces publiques et éclatantes, sont des grâces qui s'étendent sur des armées entières, sont des grâces qui font remporter des victoires signalées et sur mer et sur terre.

Mais comment la sainte Vierge ne considérerait-elle pas spécialement la confrérie qu'a instituée saint Dominique, puisque tout son but et toute sa fin ne tendent qu'à la faire honorer. Tous les différents ordres ont de différentes attaches et de différents esprits. Les uns ont pour fin particulière le rachat des captifs, comme est l'ordre de Notre-Dame de la Merci. Les autres ont une application spéciale à servir les pauvres, tel est l'ordre des Hospitalières et du bienheureux Jean de Dieu. Les uns ont choisi la solitude, ainsi qu'a fait l'ordre des Bénédictins et des Chartreux. Les autres ont embrassé la pauvreté, ce que l'on remarque dans les religieux de saint François; mais l'esprit spécial et particulier de l'ordre de saint Dominique est de s'attacher à honorer la sainte Vierge, et d'y attacher encore toutes sortes de personnes, par la confrérie du Rosaire. Les confrères du Rosaire sont comme de seconds religieux de saint Dominique, sont comme des rameaux entés dans ce saint ordre, qui, comme les religieux, n'ont d'autre but et d'autre fin qu'à s'attacher à la sainte Vierge et qu'à l'honorer.

Heureux donc sont ceux qui sont dans cette pieuse confrérie! Car quel bonheur d'honorer la sainte Vierge et de l'avoir aussi pour protectrice dans tous nos dangers et pour le bouclier de notre défense! Que craindre sous de si favorables regards et sous une si puissante protection? Mais que dis-je, tout est à craindre si nous continuons de vivre dans nos mêmes déréglements, dans nos mêmes désordres; si nous continuons de vivre dans notre même aversion les uns pour les autres, dans nos mêmes emportements, dans nos mêmes jurements, dans nos mêmes imprécations, dans nos mêmes excès ou pour le jeu ou pour la débauche?

Que nous sert d'honorer cette sainte Vierge, si nous voulons déshonorer et offenser son Fils? Quoi! parce que nous récitons un Rosaire, nous sera-t-il permis de médire? Quoi! parce que nous visitons une de ses images et que nous nous prosternons devant elle pour la révérer, nous sera-t-il libre de visiter une misérable créature et de nous jeter à ses pieds pour l'idolâtrer? N'est-ce pas un abus, une illusion, une fausse dévotion? Ne serait-ce pas, ce semble, vouloir que Marie autorisât nos crimes, qu'elle fût la protectrice de notre corruption et de la dépravation de nos mœurs?

Elle est notre bouclier, notre asile, notre arche d'alliance; mais comme l'arche d'alliance, après avoir autrefois défendu les Juifs, après avoir défait leurs ennemis, après les avoir retirés de mille dangers, quand ils venaient à être mal avec Dieu, à violer sa loi, à s'écarter de ses commandements, cette même arche portait la terreur dans leur propre camp, les faisait mourir eux-mêmes, et leur retirait son secours dont ils s'étaient rendus indignes; ah! de même après que Marie, qui nous était figurée par cette arche, nous aura fait paraître mille bontés, mille soins, mille secours pour nous défendre contre nos ennemis, contre nos passions; si nous nous rendons indignes de ses faveurs, que devons-nous attendre que des punitions, que des vengeances et que notre perte éternelle?

Je ne puis finir sans satisfaire à mon de-

voir, et je me vois engagé à vous dire que plusieurs sont trompés dans leur dévotion, qui pour l'ordinaire est fausse et n'apporte aucun profit à ceux qui la pratiquent. Ne me censurez-pas, je vous prie, mes frères, si je crie de toutes mes forces contre ces fausses pratiques trop usitées dans le siècle où nous vivons; car la plupart des chrétiens croient que c'est assez d'être du rosaire pour être sauvé ; je vous l'ai dit dans tout ce sermon, que vous deviez peser les paroles du salut angélique que vous dites en récitant le rosaire, et que par cette réflexion vous connaîtriez si vous êtes véritablement confrères de cette sainte institution, et peut-être qu'ensuite vous porteriez un jugement équitable sur votre dévotion; mais hélas ! tel dit le rosaire, qui salue Marie pleine de grâce, pendant qu'il est plein de crimes qui attirent sur lui la colère du ciel. Non, mes frères, je trahirais mon ministère si je vous disais que cette dévotion est agréable à Marie. Bien loin de là, elle la rejette et ne la peut souffrir ; car de bonne foi, est-ce aimer la Mère que de trahir son Fils ? et peut-on dire que tant de péchés que l'on commet contre ce divin Sauveur puissent être tolérés par cette Mère sans tache, sous un prétexte léger d'être confrère du sacré rosaire ?

Ne nous repaissons donc pas d'une dévotion chimérique, d'une piété imaginaire, d'une espérance trompeuse. Donnons-nous bien de garde de dire comme ce misérable Israélite : *Pax erit mihi et ambulabo in pravitate cordis mei* (*Deut.*, XXIX), je vivrai en paix et en assurance, quoique je marche dans une mauvaise voie, quoique je vive d'une manière corrompue; parce que je suis dans une confrérie où j'honore tous les jours la sainte Vierge dans tous ses mystères, où je l'ai pour médiatrice entre Dieu et moi, pour consolatrice dans tous mes besoins, où je l'ai pour protectrice dans tous mes dangers ; j'ai dans sa personne une mère, un avocat, un asile, un bouclier contre mes ennemis. Ne nous flattons pas, dis-je, de cette espérance qui nous pourrait manquer, et nous manquerait effectivement, si nous menions une vie déréglée. Vivons chrétiennement si nous voulons mourir saintement et nous rendre dignes de la gloire éternelle. Amen.

TABLE
DES SERMONS CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

